




3 1761 11650122 2



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116501222>

CAI
XY2
- 1994
SENATE 1221

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 13

Monday, May 30, 1994

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 13

Le lundi 30 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

121

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

Reviewing Canadian Foreign Policy

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

—Roundtable meeting on Canada and World Trade

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le
23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars
1994, examen de la politique étrangère du Canada

—Table ronde sur le Canada et le commerce mondial

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 30 MAI 1994

(16)

[Texte]

Le Sous-comité Prairies-Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la salle Battleford, de l'hôtel Delta Bessborough, à Saskatoon, (Saskatchewan), sous la présidence de l'honorable Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk et Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'Université de l'Alberta: professeur Bruce L. Wilkinson, département d'Économie. De l'Université de Saskatchewan: professeur Gary G. Storey, doyen associé, Collège d'Agriculture, département de l'Économie de l'agriculture. De l'Université de Saskatchewan internationale: professeur Asit Sarkar, directeur et conseiller spécial du président. Du Conseil de recherche de la Saskatchewan: Jim Hutch, président et directeur exécutif. De la «Saskatchewan Pork Industry International»: Jim Morris, gérant général. De la «Saskatchewan Food Processors Association»: Bruce W. Barton, gérant de la production et des services d'achat et d'exportation. Du Congrès ukrainien canadien, Conseil provincial de Saskatchewan: Adrian Boyko, président; Ostap Skrypnik, directeur exécutif. De l'Université de Saskatchewan: professeur Williamson. Du Collège de l'Agriculture de l'Université de Saskatchewan: professeur Richard Gray.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde sur le Canada et le commerce mondial).

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 12 h 00, le Sous-comité suspend sa séance jusqu'à 13 h 00 ce même jour.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(17)

Le Sous-comité Prairies-Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 13 h 13, dans la Salle Battleford, de l'hôtel Delta Bessborough, à Saskatoon, (Saskatchewan), sous la présidence de l'honorable Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk et Allan J. MacEachen.

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 30, 1994

(16)

[Translation]

The Prairies-Ontario Sub-Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:05 o'clock a.m. this day, in the Battleford Room, at the Delta Bessborough Hotel, in Saskatoon (Saskatchewan), the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Raynell Andreychuk and Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the University of Alberta: Professor Bruce L. Wilkinson, Department of Economy. From the University of Saskatchewan: Professor Gary G. Storey, Associate Dean, Agriculture College, Department of Economic Agriculture Economy. From the University of Saskatchewan International: Professor Asit Sarkar, Director and Special Advisor to the President. From the Saskatchewan Research Council: Jim Hutch, President and Executive Director. From Saskatchewan Pork Industry International: Jim Morris, General Manager. From the Saskatchewan Food Processors Association: Bruce W. Barton, Production, Sales and Exports Manager. From the Ukrainian Canadian Congress, Saskatchewan Provincial Council: Adrian Boyko, President; Ostap Skrypnik, Executive Director. From the University of Saskatchewan: Professor Williamson. From the Agriculture College of the University of Saskatchewan: Professor Richard Gray.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable on Canada and World Trade).

The witnesses each made a statement and answered questions.

At 12:00 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 1:00 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING

(17)

The Prairies-Ontario Sub-Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 1:13 o'clock p.m. this day, in the Battleford Room, at the Delta Bessborough Hotel, in Saskatoon (Saskatchewan), the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Raynell Andreychuk and Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Témoins: Du Conseil pour la coopération internationale de Saskatchewan (CSCI): Lori Latta, agent des communications; Denise Kouri, membre du Comité d'examen du projet d'outre-mer; Vern Ratzlaf, membre du conseil d'administration. De l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix: Leo Kurtenbach, membre; Thérèse Leclerc; Michael Murphy. Du Groupe de travail sur l'environnement et le développement: John Vandenberg; Roger Petry, Kim F. Hoyer. Du «Project Ploughshares Saskatoon»: Ellen Gould; John Bury. Du Conseil pour la paix de Regina: Paul Magaw, président. Du Comité inter-églises uranium pour la coopération en éducation: Phillip Penna, membre. De l'Association africaine de Regina: Jubbie Nyathi, secrétaire; Ngubeni Kankophe. Du Groupe de travail sur l'Afrique (réseau pour les soins de santé de base): Gerri Dickson; Don Kossicki; Lori Latta. De la Coalition de Regina pour les réfugiés: Bernadette Kutarna. De la Coalition de Saskatoon pour les réfugiés: Helen Smith-McIntyre, présidente; Elaine Hulse, membre; Ernie Wooff, membre. Des Amis de Cuba de Regina: Shelagh Molloy. À titre personnel: John McConnell; le révérend Jim L. Osborne de l'Église unie du Canada; la révérende Mary Haggart de la Coalition inter-églises pour le développement et l'éducation mondiale; Ben Smillie du Réseau Saskatoon-Cuba; Ruth Millar du Groupe de soutien pour l'Amérique latine; Eleanore Randall.

Witnesses: From the Saskatchewan Council for International Cooperation: Lori Latta, Communications Officer; Denise Kouri, Member of the Overseas Project Review Committee; Vern Ratzlaf, Member of the Administrative Council. From the Canadian Catholic Organization for Development and Peace: Leo Kurtenbach, Member; Thérèse Leclerc; Michael Murphy. From the Environment and Development Working Group: John Vandenberg; Roger Petry; Kim F. Hoyer. From Project Ploughshares Saskatoon: Ellen Gould; John Bury. From the Regina Peace Council: Paul Magaw, President. From the Inter-Church Uranium Committee: Phillip Penna, Member. From the African Association of Regina: Jubbie Nyathi, Secretary; Ngubeni Kankophe. From the Africa Working Group (Network on Health-Care): Gerri Dickson; Don Kossicki; Lori Latta. From the Regina Refugee Coalition: Bernadette Kutarna. From the Saskatoon Refugee Coalition: Helen Smith-McIntyre, President; Elaine Hulse, Member; Ernie Wooff, Member. From the Regina Friends of Cuba: Shelagh Molloy. As individuals: John McConnell; Rev. Jim L. Osborne, United Church of Canada; Rev. Mary Haggart, Inter-Church Coalition for World Development and Education; Ben Smillie, Saskatoon Cuba Network; Ruth Millar, Latin American Support Group; Eleanore Randall.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (voir le fascicule n° 1), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (See Issue No. 1), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

The witnesses each made a statement and answered questions.

À 17 h 40, le Sous-comité entend des présentations spontanées du public.

At 5:40 o'clock p.m., the Sub-Committee heard presentations by individuals.

À 18 h 17, le Sous-comité suspend la séance jusqu'à 19 h 30 ce même jour.

At 6:17 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 7:30 o'clock p.m. this day.

SÉANCE DU SOIR (18)

EVENING SITTING (18)

Le Sous-comité Prairies-Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 19 h 33, dans la Salle Battleford, de l'hôtel Delta Bessborough, à Saskatoon, (Saskatchewan), sous la présidence de l'honorable Allan J. MacEachen (coprésident).

The Prairies-Ontario Sub-Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 7:33 o'clock p.m. this day, in the Battleford Room, at the Delta Bessborough Hotel, in Saskatoon (Saskatchewan), the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Membres du Comité présents:

Members of the Sub-Committee present:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk et Allan J. MacEachen.

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk and Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

Témoins: Du Collège fédéré des Indiens de Saskatchewan: Del Anaquod, professeur associé. Du Programme international du travail de Saskatchewan: Diane Rogers, présidente. À titre personnel: Mary Tkachuk'; M. Nirwair Sing; David Orchard de «Citizens concerned about Free Trade».

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 20 h 17, le Sous-comité entend des présentations spontanées du public.

À 21 h 15, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the Saskatchewan Indian Federated College: Del Anaquod, Associate Professor. From the Saskatchewan International Labour Program: Diane Rogers, President. As individuals: Mary Tkachuk'; M. Nirwair Sing; David Orchard, Citizens concerned about Free Trade.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses each made a statement and answered questions.

At 8:17 o'clock p.m., the Sub-Committee heard presentations by individuals.

At 9:15 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, May 30, 1994

• 0859

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We are ready to begin our work this morning.

I am sure you all know that this is a panel of the Joint Committee of the Senate and the House of Commons examining Canadian foreign policy. The committee has divided itself into three panels, one of which is travelling in the prairies and in Ontario, another in Quebec and the Atlantic provinces, and finally a third is travelling in the west and in the north of Canada.

We're pleased to be in Saskatoon, Saskatchewan. We have a good representation of the committee and we will be joined later by other members of the committee.

• 0900

We want to take full advantage of the time available and the importance of the witnesses, so I would like to begin the round table, which is on Canada and world trade opportunities and challenges.

We have four presenters this morning and we hope there will be some time for discussion between the presenters and the members of the committee. If that is to happen, we would appreciate the most succinct presentations, consistent with the richness of the thoughts that will be coming forward.

I shall ask Professor Wilkinson to begin.

Professor Bruce W. Wilkinson (Professor of Economics, University of Alberta): Thank you, hon. senators and ladies and gentlemen. I'm pleased to be here. I'm a little bit overawed by the thought of summarizing the world situation, the Canadian situation, and priorities all in 10 minutes, but I'll do what I can.

Just before we began this morning, Gerald Schmitz was talking about the Canadian trade situation. I want to spend just a few minutes highlighting that before I move on to some of the other issues.

Our dependence upon the United States for exports is so enormous that it was 81% in 1993 and it's up to 83% in the beginning quarter of 1994. No country in the world is as dependent on another nation as Canada is. Indeed, there is no country in the European Economic Community that exports as large a proportion of its products to the entire rest of the community as Canada does to the United States.

In spite of our eloquence and cheerleading about the markets in Asia outside of Japan, the fact is that as the numbers suggest, we have been losing ground there. This might be partly because of the cultural and locational advantages of countries such as Japan and Korea and the fact that nations such as Japan, instead of laying off workers in the last number of years, have used their workers and sent them out to explore and to develop the markets in China and the rest of Asia. We are perhaps shortsighted there.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 30 mai 1994

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous sommes prêts à commencer nos travaux ce matin.

Vous savez certainement tous que nous sommes un des groupes appartenant au comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes qui étudie la politique étrangère du Canada. Le comité s'est divisé en trois groupes, dont l'un voyage à travers les Prairies et l'Ontario, l'autre à travers le Québec et les provinces de l'Atlantique, alors que le troisième parcourt l'Ouest et le Nord du Canada.

Nous sommes heureux d'être à Saskatoon, en Saskatchewan. Notre groupe est bien représentatif du comité et d'autres membres de celui-ci se joindront à nous plus tard.

Nous voulons tirer le meilleur parti possible du temps dont nous disposons et de l'importance de nos témoins, je commencerai donc cette table ronde sur les possibilités et les défis que le commerce international présente pour le Canada.

Nous avons quatre témoins ce matin et nous espérons avoir un peu de temps pour un débat entre ces témoins et les membres du comité. Pour que cela soit possible, nous aimerions que les allocutions soient aussi brèves que possible, sans pour autant limiter la richesse des idées qui seront présentées.

Je donne la parole à M. Wilkinson.

M. Bruce W. Wilkinson (professeur d'économie, Université de l'Alberta): Merci, honorables sénateurs, mesdames et messieurs. Je suis heureux d'être ici. Je me sens un peu dépassé par le fait d'avoir à résumer la situation du monde, celle du Canada et des priorités correspondantes en seulement dix minutes. Je ferai néanmoins ce que je peux.

Juste avant le début de la réunion de ce matin, Gerald Schmitz parlait de la situation commerciale du Canada. J'en présenterai certains faits saillants pendant quelques minutes avant de passer à d'autres problèmes.

Nous dépendons à un tel point des États-Unis pour nos exportations que la part de celles-ci destinée à ce pays représentait 81 p. 100 du total de nos exportations en 1993 et est montée à 83 p. 100 au premier trimestre de 1994. Aucun pays au monde ne dépend autant d'un autre pays que le Canada. En fait, aucun pays de la Communauté économique européenne n'exporte une aussi forte proportion de sa production vers l'ensemble du reste de la communauté que le Canada ne le fait vis-à-vis des États-Unis.

Malgré les beaux discours et les congratulations au sujet des débouchés qu'offrent les pays asiatiques autres que le Japon, le fait est que, comme les chiffres le montrent, nous y avons perdu du terrain. Cela peut être partiellement dû aux avantages culturels et géographiques de pays tels que le Japon et la Corée et au fait que des pays comme le Japon, au lieu de mettre des travailleurs à pied au cours des dernières années, les ont envoyés explorer et mettre en valeur des marchés en Chine et dans le reste de l'Asie. Notre vision est peut-être un peu limitée à cet égard.

[Texte]

Similarly, we talk about Mexico, yet if you look at the statistics for the last year, our exports to Mexico have stagnated; in 1993 they were actually down from what they were in 1992.

If you look at our trade deficit or surplus, you find that we have a deficit with every other nation in the world, except the United States, when you take them as blocks. So we're very vulnerable to American policy.

It's worthy of note that our exports to the United States and imports from them are at a time when the United States is booming ahead. Our exports there are dependent upon that boom, yet we in Canada are importing at just about the same rate. Yet we have over 11% unemployment. If you allow for the discouraged worker effect and the part-time effect, it could be interpreted as 15% or more. So if we ever, as an economy, began really to boom, you would see even our trade surplus with the United States decline very rapidly, because we would be sucking in a lot more imports.

The other thing I'd like you to notice is the types of commodities we trade, because a lot of pride is taken in the fact that we're exporting a large proportion of end-products, particularly to the United States. I would draw to your attention three important facts.

One commodity group, autos and parts, accounts for 57% of all end-product exports and 27% of all exports in total, from just one sector. Not only that, but the whole growth in our export trade to the United States is focused on the automotive sector, because if you remove automobiles and parts from the trade flows, you will find that our total imports are increasing more rapidly than our exports. So, again, there is the tremendous importance of the automobile sector—and the vulnerability we have because of that dependence.

Another fact—which isn't well-known, yet it is repeatedly said wrongly by politicians, businessmen, and even academics, all of whom should know better—is this. People often say that exports are roughly 25% of our GNP or GDP and then say that exports account for 25% of our employment. That is absolutely wrong.

A study done by the foreign affairs department in conjunction with the Statistics Canada people shows that the direct and indirect labour content of exports accounted for 13.4% of our employment in 1991. So they are far less labour creating than other types of industry and the other components of aggregate demand in this country. Although they're 25% of our GNP, they're about 13.4% of our employment. That's counting not just the direct effects but also the indirect effects.

[Traduction]

De la même façon, nous parlons du Mexique, mais les statistiques de l'année dernière révèlent une stagnation de nos exportations vers le Mexique; elles étaient en fait plus basses en 1993 qu'en 1992.

Si vous examinez notre déficit ou notre excédent commercial, vous constaterez que nous avons un déficit avec tous les autres pays du monde à l'exception des États-Unis, si on les regroupe en blocs. Nous sommes donc très vulnérables à la politique américaine.

Il est intéressant de noter, à propos de nos échanges commerciaux avec les États-Unis, que l'économie de ce pays est en pleine expansion. Nos exportations sont déterminées par cette prospérité, mais le rythme de nos importations ne change pratiquement pas. Or, nous avons 11 p. 100 et plus de chômage. Si l'on tient compte du découragement de certains travailleurs et de l'emploi à temps partiel, cela pourrait même correspondre à 15 p. 100 ou plus. Si notre économie devait donc se retrouver un jour vraiment sur la voie de la prospérité, nous constaterions même une diminution très rapide de notre excédent commercial avec les États-Unis, parce que nous attirerions beaucoup plus d'importations.

J'aimerais également attirer votre attention sur le type de produits que nous vendons; en effet, nous sommes très fiers du fait que les produits finis représentent une forte proportion de nos exportations, en particulier vers les États-Unis. Je vous signalerai trois faits importants.

Un seul groupe de produits, les automobiles et les pièces détachées, représente 57 p. 100 de toutes nos exportations de produits finis et 27 p. 100 de l'ensemble de nos exportations; il ne s'agit que d'un seul secteur. En plus de cela, toute la croissance de nos exportations vers les États-Unis est concentrée dans le secteur automobile, puisque, si on retire des courants commerciaux les automobiles et les pièces détachées, on constate que nos importations totales augmentent plus rapidement que nos exportations, ce qui prouve une fois de plus l'importance énorme du secteur automobile et la vulnérabilité qui résulte de cette dépendance.

Il y a un autre fait, qui est peu connu mais qui est souvent présenté de façon erronée par les politiciens, les gens d'affaires et même les universitaires, alors que tous devraient savoir de quoi il retourne. Ils disent souvent que les exportations représentent environ 25 p. 100 de notre PNB ou de notre PIB et 25 p. 100 de notre marché du travail. C'est absolument faux.

• 0905

Une étude effectuée conjointement par le ministère des Affaires étrangères et Statistique Canada révèle que la main-d'œuvre travaillant directement ou indirectement pour les exportations représentait en 1991 13,4 p. 100 du total du marché du travail. Les exportations créent donc beaucoup moins de travail que les autres types d'industries et que les autres composantes de la demande globale dans notre pays. Même si elles représentent 25 p. 100 de notre PNB, elles n'emploient que 13,4 p. 100 de la main-d'œuvre, et cela en comptant non seulement leurs effets directs, mais également leurs effets indirects.

[Text]

You may ask why that is. The reason is because so much of our manufactured end product exports is simply the assembly of components and parts we have imported. So we have a situation where we are simply assembling bits and pieces from elsewhere. We have a lot of screwdriver plants, so to speak.

Furthermore, we think of the United States as being the major market for these goods, and we tend to applaud the United States for taking such a high proportion of our manufactured goods exports. But the jobs created per billion dollars of exports to the United States are fewer than the number created per billion dollars of exports to any other major market in the world. In fact, exports to Japan create 43% more jobs per billion dollars of exports than do exports to the United States.

As I say, if you want more information on that, you can refer to the study by Morley Martin, of the Economic Planning Division of External Affairs and International Trade, published in June 1993. As I say, I repeat it here because it's so little known.

Another factor we should notice is that our traditional mineral producers, particularly metals, have not been investing as heavily in Canada. A larger proportion of their investments are abroad so that we're not even developing the recoverable reserves to maintain them at their existing level and so be able to maintain our exports in the future. More of our exploration and development by these companies is taking place abroad in eastern Europe, eastern Asia, and so on.

Furthermore, a higher proportion of our manufacturing and mining industries are owned and controlled by foreigners than any other nation—generally over 50% and sometimes well over 90%. This is a fact that is well-known and always ignored by policy people. Economists, I would say, are most guilty of that in many cases.

Yet it means, as I've already indicated, that our manufacturing is often little more than an assembly operation. It means that many of the decisions on our trade are made by foreign parent offices and much of our trade—50% to two-thirds—is simply incorporate transfers. There's little research and development done here because most of it is done closer to the home markets, to the head offices, so there's little transfer of basic technology to Canada.

Furthermore, it's difficult to export to third markets because unless the subsidiaries get product mandates or other permission from their parents, they are limited to exporting in Canada or, in many cases, just back and forth to the United States.

[Translation]

Vous pouvez vous demander pourquoi il en est ainsi. C'est parce qu'une très forte proportion de nos exportations de produits finis manufacturés sont dues simplement au montage de composantes et de pièces que nous avons importées. Nous nous contentons donc d'assembler des pièces détachées venues d'ailleurs. Nous avons donc en quelque sorte beaucoup d'ateliers de montage.

En outre, nous considérons les États-Unis comme le principal débouché pour ces marchandises et nous avons tendance à nous féliciter que ce pays absorbe une proportion aussi élevée de nos exportations de produits manufacturés. Or, chaque milliard de dollars d'exportations vers les États-Unis crée moins d'emplois qu'une quantité équivalente d'exportations destinées à n'importe quel autre important marché du monde. En fait, les exportations vers le Japon créent 43 p. 100 de plus d'emplois par milliard de dollars d'exportations que celles qui sont destinées aux États-Unis.

Comme je vous l'ai dit, si vous voulez plus de renseignements à ce sujet, vous pouvez consulter l'étude réalisée par Morley Martin de la Division de la planification économique du ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur, publiée en juin 1993. Je le répète donc parce que c'est si mal connu.

Il faut également noter que nos producteurs miniers traditionnels, surtout pour les métaux, investissent relativement peu au Canada. Ils effectuent une grande partie de leurs investissements à l'étranger, si bien que nous n'exploitons même pas nos réserves récupérables de façon à les garder à leur niveau actuel pour pouvoir maintenir celui des nos exportations futures. Ces entreprises exploitent surtout des ressources minières à l'étranger, dans l'Europe de l'Est, dans l'Asie de l'Est, etc.

En outre, la proportion de nos industries manufacturières et minières appartenant à des intérêts étrangers et gérée par eux est plus importante que dans n'importe quel autre pays—elle dépasse dans l'ensemble 50 p. 100 et atteint parfois plus de 90 p. 100. C'est un fait bien connu mais dont les décideurs ne tiennent jamais compte. J'ajouterais que les économistes sont bien souvent particulièrement coupables du même comportement.

Cela veut donc dire, comme je l'ai déjà signalé, que nos usines ne font souvent guère plus que du montage. Beaucoup de décisions affectant nos échanges commerciaux semblent être prises par les sociétés-mères étrangères et une grande partie de notre commerce—entre la moitié et les deux tiers—se limite à des transferts intersociétés. Il se fait peu de recherche et de développement dans notre pays, parce que la plupart de ces activités sont généralement réalisées plus près des marchés nationaux, des sièges des entreprises et les transferts de technologie fondamentale vers le Canada sont limités.

En outre, nous avons du mal à exporter vers des marchés tiers parce que, à moins que les filiales ne reçoivent des mandats de production ou des permissions d'autre nature de la part de leurs sociétés-mères, elles peuvent seulement exporter au Canada, ou dans de nombreux cas, uniquement faire des échanges bilatéraux avec les États-Unis.

[Texte]

I would point out something else, that recent theorizing and practical observation by very reputable economists now—it's coming, slowly—suggest that there will be a continuing tendency for a considerable period of time for firms to close their plants in Canada and serve the Canadian market from locations in the United States.

If you would like more evidence on that, you can look at the articles in the volume recently published by Lorraine Eden entitled *Multinationals in North America*. The article is by Raymond Vernon. There is another one by Eaton, Lipsey, and Safarian, Niosi, and Kogut. They all point out that there are economic reasons for this. Another reason, of course, is the intense U.S. nationalism with their policies of harassment.

I would like to spend a few moments talking about U.S. nationalism. It's not new. If you go back and follow its history for the last 200 years you'll see it's a fundamental part of its policy. I've left a paper with Gerald Schmitz, which some of you may wish to read. It's a paper I presented in London last November on the manifest destiny policy of the United States.

We find the U.S. has only one policy objective in trade, and that is to further U.S. interests regardless of the moral or ethical rightness or wrongness of the action taken. This is true when the U.S. State Department uses its clout to open the markets of Asia to U.S. tobacco companies at the same time the government is discouraging smoking at home. It is true when the U.S. authorities bring repeated subsidy claims against Canadian producers of lumber, durum wheat, peanut butter or whatever, even though the evidence does not support their claims and they're making larger subsidies on exports themselves; or when the U.S. uses strong-arm tactics to convince Saudi Arabia to take a higher U.S. bid rather than take a lower Canadian bid on exports of telecommunications.

There's a good deal of hypocrisy in the American position on other matters, too. At the same as the U.S. was insisting that Canada reduce its restrictions of foreign investment, it instituted its own restrictions on foreign direct investment for so-called national security reasons in 1988. I would point out that Canada is, I believe, the only developed nation in the world that does not have legislation permitting the restriction of foreign direct investment for national security reasons.

What is most appalling about all of this is not just the intense U.S. nationalism per se, but the utter naivety of many Canadians about the American intentions and actions. They somehow have the misplaced belief that the U.S. will look after Canadian interests or that U.S. interest is synonymous with Canadian interest. Nothing could be further from the truth.

[Traduction]

J'ajouterai autre chose: des réflexions théoriques et des observations pratiques récentes auxquelles se sont livrés des économistes très renommés—on y arrive petit à petit—donnent à penser que, pendant très longtemps encore, les entreprises continueront d'avoir tendance à fermer leurs usines du Canada et à desservir le marché canadien à partir des États-Unis.

Si vous voulez voir plus d'information à l'appui de ce que j'avance, vous pouvez consulter les articles figurant dans un ouvrage publié récemment par Lorraine Eden sous le titre *Multinationals in North America*. Il y a notamment un article de Raymond Vernon, ainsi qu'un autre de Eaton, Lipsey et de Safarian, Niosi et Kogut. Tous signalent qu'il y a des raisons économiques à cet état de choses. Cela est bien sûr également dû au nationalisme virulent des États-Unis et à leur politique de harcèlement.

Je voudrais vous parler pendant quelques instants du nationalisme des États-Unis. Ce n'est pas un fait nouveau. Si l'on suit l'histoire de ce pays au cours des 200 dernières années, on constate que c'est un élément fondamental de sa politique. J'ai remis à Gerald Schmitz un document que certains d'entre vous voudront peut-être lire. C'est une communication que j'ai présentée à Londres au mois de novembre dernier au sujet du principe de la destinée manifeste dans la politique des États-Unis.

• 0910

On constate que la politique commerciale des États-Unis n'a qu'un objectif, promouvoir les intérêts nationaux, que les mesures prises soient ou non justifiables d'un point de vue moral ou éthique. Cela est vrai lorsque le Département d'État pèse de tout son poids pour ouvrir les marchés asiatiques aux sociétés de tabac américaines alors que, dans le même temps, le gouvernement décourage l'usage du tabac aux États-Unis. Il en va de même lorsque les autorités américaines introduisent de multiples recours contre les subventions qu'auraient reçues les producteurs canadiens de bois d'oeuvre, de blé dur, de beurre d'arachides ou de je ne sais quoi, même sans preuves à l'appui et alors qu'elles accordent elles-mêmes des subventions plus importantes à leurs exportations; ou lorsque les États-Unis exercent de fortes pressions sur l'Arabie saoudite pour la convaincre d'accepter une offre américaine plutôt qu'une offre canadienne moins chère pour l'exportation de télécommunications.

Les États-Unis font également preuve d'une bonne dose d'hypocrisie dans d'autres domaines. Au moment même où les États-Unis insistent pour que le Canada impose des restrictions moins sévères aux investissements étrangers, elles instituaient leurs propres mesures de restriction des investissements directs étrangers pour de prétendues raisons de sécurité nationale en 1988. Je signalerai que, à ma connaissance, le Canada est le seul pays développé du monde qui n'ait aucune loi permettant de limiter les investissements directs étrangers pour des raisons de sécurité nationale.

Le plus navrant de tout cela n'est pas simplement le nationalisme américain virulent en tant que tel, mais l'extrême naïveté de nombreux Canadiens au sujet des intentions et des actes des États-Unis. Ils croient à tort d'une façon ou d'une autre que les États-Unis veulent protéger les intérêts du Canada ou que les intérêts des États-Unis sont synonymes des intérêts du Canada. Rien n'est plus loin de la vérité.

[Text]

Canadians have all too often bought the rhetoric from the United States about letting the market work without recognizing two things. First of all, the market mechanism that Adam Smith talked about, and who is so often quoted, consisted of thousands of small producers and consumers that were making independent decisions and could not therefore influence the market in themselves. What we're talking about today is huge multinational corporations. If you read a book like *Global Dreams* by Richard Barnet and his colleague, you'll see that in most sectors of the world economy now they are being increasingly dominated by relatively few firms.

I think this unthinking, ideological naivety of Canadians about accepting the U.S. rhetoric about letting the market work is manifested very heavily by my own home province government in Alberta when it talks about letting the market work in such areas as getting rid of the Canadian Wheat Board. If it gets rid of the Wheat Board, it will let the multinational corporations like Cargill Limited have more control of the world grain trade.

Cargill is already the world's largest private corporation. It already controls over 25% of the total grain trade in the world and is the second largest agricultural corporation in Canada. So when we say and supposedly accept the U.S. view that we should get rid of all marketing agencies like the Wheat Board, it's really saying we will let American firms have a greater say in our markets.

I have two final observations on Canadian trade and investment patterns and prospects before I look at some options.

First, a lot of optimism is shown in Canada about the potential for greater service trade in the world on the basis that services account for 60% or more of the world's employment and are the main sources of new jobs today. If you look at the statistics you will find that Canada has had a long-standing deficit on services trade, and I mean services such as tourism and business services; I'm not talking about interest and dividends, which is another big source of deficit. These deficits have been running, just on those service items, at the rate of \$12 billion-plus annually for some years. Although we are making good gains in certain areas such as banking, finance, some engineering consulting and a few other areas, Canadian firms as a whole are not producing net foreign exchange for Canada. The deficit is still there and is not being reduced.

Finally, Canada as a nation is by far the world's largest international debtor, next to the United States. When we measure our collective debt to the world as a percentage of GDP or GNP, we are many times worse off than the United

[Translation]

Les Canadiens ont beaucoup trop souvent négligé deux choses en prenant pour argent comptant les discours américains sur la nécessité de ne pas entraver le fonctionnement du marché. En premier lieu, les mécanismes du marché dont parlait Adam Smith et que l'on cite si souvent, se référaient à des milliers de petits producteurs et de consommateurs qui prenaient des décisions chacun de leur côté et ne pouvaient donc pas par eux-mêmes influencer le marché. Or, aujourd'hui, nous avons affaire à d'énormes sociétés multinationales. Si vous lisez un livre comme *Global Dreams* de Richard Barnhart et son collègue, vous constaterez que la plupart des secteurs de l'économie mondiale sont de plus en plus dominés par un nombre relativement limité d'entreprises.

Je pense que ce manque de réflexion, cette naïveté idéologique des Canadiens face aux déclarations américaines sur le libre fonctionnement du marché se retrouve d'une façon particulièrement marquée dans le comportement du gouvernement de ma province d'origine, l'Alberta, quand il parle de laisser le marché fonctionner librement en se débarrassant par exemple de la Commission canadienne du blé. Si ce gouvernement élimine la Commission du blé, il laissera des sociétés multinationales comme Cargill Limited augmenter leur contrôle du commerce mondial des céréales.

Cargill est déjà la plus grande société privée du monde. Elle a déjà la haute main sur plus de 25 p. 100 de l'ensemble du commerce des céréales dans le monde et c'est la deuxième entreprise agricole du Canada. Quand nous acceptons donc apparemment l'idée américaine selon laquelle nous devrions nous débarrasser de tous les organismes de commercialisation comme la Commission du blé, cela revient donc à dire que nous sommes prêts à laisser augmenter l'influence exercée par les sociétés américaines sur nos marchés.

Avant de passer à autre chose, je ferai deux dernières remarques au sujet des tendances et des perspectives en ce qui concerne le commerce et les investissements canadiens.

Premièrement, on est très optimiste au Canada au sujet de la croissance potentielle du commerce des services dans le monde, du fait que ceux-ci représentent 60 p. 100 du marché du travail mondial et qu'ils constituent aujourd'hui la principale source de création d'emplois. Or, les statistiques montrent que le Canada est depuis longtemps déficitaire en ce qui concerne les services, dans des domaines comme le tourisme et les services aux entreprises; je ne parle pas de l'intérêt et des dividendes, qui représentent une autre source importante de déficit. Depuis plusieurs années, le déficit correspondant à ces seuls services se monte à plus de 12 milliards de dollars par an. Même si nous réalisons des gains importants dans certains domaines comme les services bancaires ou financiers, les bureaux d'étude et quelques autres domaines, les sociétés canadiennes dans leur ensemble ne rapportent pas d'excédent net de devises au Canada. Ce déficit se maintient et il ne diminue pas.

● 0915

Pour finir, le Canada est de loin le pays le plus endetté du monde avec les États-Unis. Si nous calculons quel pourcentage du PNB ou du PIB représente notre dette collective envers le reste du monde, notre situation est considérablement pire que

[Texte]

States. The Americans get upset when their foreign debt rises. It's now about 7% or 8% of their GDP, depending on how you calculate it. Ours is 50% or more, depending on how you calculate it. We're running into debt at the rate of \$25 billion to \$50 billion a year annually. That's our situation.

One might ask what do we do, what does this mean for Canada? The short answer I would argue is that Canada is in a very weak position internationally in spite of the growth of 14% in our exports last year. Contrary to what some might think, I do not believe it is simply because of the rapidly changing world economy that we're in this situation, nor is it because of some single policy initiative such as the Canada-U.S. free trade deal, nor is it simply a Canadian tardiness to adjust to the changing international scene. Rather, I would argue that our situation now is the result of decisions made by successive Canadian federal governments, both Liberal and Conservative, over the last 45 or 50 years, as well as the attitudes and actions over this period of various provincial governments of every political colour, and the attitudes of our business and academic community and the news media.

These attitudes and decisions and actions have, with few exceptions, done two things. They have pushed or pulled, as the case may be, Canada increasingly into the huge U.S. vortex so that our dependence on them has become so great that our room to manoeuvre internationally has become more and more constrained. Proximity alone has not done this. It has been our policy decisions in many cases.

The second aspect is that these decisions and attitudes have resulted in Canadians dissipating enormous amounts of intellectual and emotional energy on matters that have only fragmented our nation rather than uniting it and have made us ineffective participants in the world order. Let me elaborate a little, although I know time is short.

Unlike most other nations that have encouraged the development of a healthy, cooperative, constructive nationalism or patriotism and a general working together for the well-being of the nation, we have encouraged ideas and policies that have only weakened us. Nationalism has been a pejorative term in Canada, and nationalists have been people to be avoided and ridiculed as being somehow indecent and un-Canadian.

Canadians, particularly politicians, bureaucrats, senior businessmen, academics and news media have too often wanted, above all, to be liked by their American counterparts, so that any potential Canadian policy that was deemed by the U.S. to be un-American was to be eschewed in Canada. Thus, we ended up scrapping our huge merchant fleet after the Second World War; failing to capitalize on our large secondary manufacturing industry developed during that war; failing to restrict foreign

[Traduction]

celle des États-Unis. Les Américains s'indignent lorsque leur dette étrangère augmente. Selon la méthode de calcul choisie, elle se monte à environ 7 ou 8 p. 100 de leur PNB alors que la nôtre atteint ou dépasse 50 p. 100. Nous nous endettons chaque année de 25 à 50 milliards de dollars. Voilà notre situation.

On pourrait se demander ce qu'il faut faire et ce que cela signifie pour le Canada. Je dirais en bref que la position internationale du Canada est très faible malgré l'augmentation de 14 p. 100 de nos exportations l'année dernière. Contrairement à ce que certains pourraient penser, je ne crois pas que cela soit dû simplement aux changements rapides qui interviennent dans l'économie mondiale ni à une initiative politique individuelle comme l'Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis et cela ne vient pas simplement du fait que le Canada aurait tardé à s'adapter aux nouvelles conditions internationales. Je suis plutôt d'avis que notre situation actuelle est le fruit des décisions prises par les gouvernements fédéraux successifs du Canada, aussi bien libéraux que conservateurs, au cours des 45 ou 50 dernières années, ainsi que des attitudes adoptées et des mesures prises pendant cette même période par différents gouvernements provinciaux de tendances politiques diverses et de l'attitude du monde universitaire, du milieu des affaires et des médias.

Ces attitudes, ces décisions, ces mesures ont, à peu d'exception près, eu deux résultats. Elles ont, selon le cas, entraîné ou repoussé le Canada de plus en plus sous l'énorme influence des États-Unis et nous dépendons maintenant à un point tel de ce pays que, sur le plan international, notre marge de manoeuvre est devenue de plus en plus réduite. Cela n'est pas seulement dû au fait qu'il s'agit de nos voisins, les décisions politiques que nous avons prises en sont souvent la cause.

En deuxième lieu, à la suite de ces décisions et de ces attitudes, les Canadiennes et les Canadiens consacrent une énorme énergie intellectuelle et émotive à des questions qui n'ont fait que fragmenter notre pays au lieu de l'unifier et qui nous empêchent de participer de façon efficace aux affaires du monde. Je m'expliquerai un peu plus longtemps là-dessus, même si je dispose de peu de temps.

À la différence de la plupart des autres nations qui favorisent un nationalisme ou patriotisme sain, coopératif et constructif et une conjonction des efforts de tous pour le bien de la nation, nous avons encouragé des idées et des politiques qui n'ont fait que nous affaiblir. Le nationalisme est un mot péjoratif au Canada et les nationalistes sont des gens à éviter ou dont on se moque comme s'ils étaient immoraux et anti-Canadiens.

Les Canadiens, surtout les politiciens, les bureaucrates, les dirigeants d'entreprises, les universitaires et les journalistes souhaitaient traditionnellement trop souvent être par-dessus tout aimés par leurs homologues américains, si bien que toute politique envisagée par le Canada mais jugée anti-américaine par les États-Unis se retrouvait rejetée par le Canada. C'est ainsi que nous avons fini par mettre à la ferraille l'énorme flotte de notre marine marchande après la Seconde Guerre

[Text]

direct investment, which many successful countries in the world have done, including Japan and Germany; cancelling the Avro Arrow, one of the greatest planes ever produced, and gutting our aircraft sector; surrendering control of our movie distribution industry to the U.S., and on and on and on.

As George Grant observed many years ago, our big business community has often been more interested in itself than in the well-being of the nation. We have had, too, this petty provincialism in all parts of the country, but it has been frequently stimulated by central Canada seeing itself as the core around which the rest of Canada should revolve and whose interest the rest of Canada should serve.

Similarly, the emphasis upon individual and organizational rights in Canada, with absolutely no emphasis upon responsibilities, and the financing of all sorts of special interest groups and individual interests through government grants and legal aid programs to further these rights, have helped to develop a nation of rights seekers and responsibility evaders.

You may be saying to yourselves this chap is getting away off track; he's supposed to be talking about Canadian trade and commercial policy. My reply to these thoughts would be this. We cannot make any yards in the international trading and foreign policy environment of today unless we pull together much better as a nation. This is our only hope. Unless big business, provincial and federal governments, and the news media see themselves as Canadians first and submerge more of their special interests for the good of the nation, we're not going to get very far. If we don't do this, we might as well start applying for membership in the United States, something which I would abhor and have suggested for a long time will be the outcome if we don't get our act together domestically pretty soon.

• 0920

In practical terms, our policies can take a variety of forms. First, we certainly need to get rid of the myopic provincialism and all interprovincial restrictions on the movements of goods, services and people. Because trade is such a fundamental part of our foreign policy today, this is a crucial component for international success. In this context, we need to hammer out common positions in Canada to deal with United States so the U.S. cannot play one provincial government off against another, or play provincial governments off against the federal government and vice versa.

Second, I believe we need to cultivate a much healthier Canadian patriotism and loyalty to our nation under God. We should make patriotism and loyalty in the national interest a commendable thing to be praised and supported. This needs to be supported, of course, by the news media, the business community, as well as all governments.

[Translation]

mondiale, que nous n'avons pas su profiter du vaste secteur secondaire dont nous nous étions dotés pendant cette guerre, que nous n'avons pas réussi à limiter les investissements directs étrangers—ce que de nombreux pays prospères ont fait dans le monde, notamment le Japon et l'Allemagne—, que nous avons abandonné Avro Arrow, l'un des meilleurs avions jamais réalisés, et détruit notre industrie aérienne, que nous avons abandonné aux États-Unis le contrôle de la distribution des films, etc., etc.

Comme le notait George Grant il y a bien des années, nos grandes entreprises se sont souvent beaucoup plus soucies de leurs propres intérêts que de ceux du pays. Nous adoptons aussi traditionnellement dans toutes les régions du pays un étroit provincialisme qui est souvent encouragé par l'attitude du Canada central qui se considère comme l'axe autour duquel tout le reste du pays doit tourner et dont le reste du Canada devrait servir les intérêts.

De la même façon, on met l'accent au Canada sur les droits individuels et ceux des organisations, en négligeant complètement les responsabilités, et on finance toutes sortes de groupes de pression et d'intérêt particuliers au moyen de subventions gouvernementales et de programmes d'aide juridique visant à défendre ces droits, ce qui a contribué à faire apparaître une nation de revendicateurs qui fuient leurs responsabilités.

Vous êtes peut-être en train de vous dire que je ne parle pas du tout de notre sujet, qui est la politique commerciale du Canada. Je vous répondrai de la façon suivante. Nous ne pouvons faire aucun progrès dans le contexte actuel du commerce international et de la politique étrangère si notre pays ne fait pas preuve de plus de cohésion. C'est notre seul espoir. Il faut que les grandes entreprises, le gouvernement fédéral et ceux des provinces et les médias se reconnaissent avant tout comme des Canadiens et qu'ils fassent passer davantage au second plan leurs intérêts particuliers pour le bien de la nation, sans quoi nous n'irons pas très loin et nous pourrions aussi bien demander à nous joindre aux États-Unis, perspective que je déteste mais que je dis depuis longtemps qu'elle se réalisera si nous ne rétablissons pas la situation dans notre pays au plus tôt.

En pratique, nos politiques peuvent prendre des formes variées. Premièrement, nous devons certainement nous débarrasser de notre provincialisme myope et de toutes les restrictions sur les mouvements interprovinciaux de biens, de services et de personnes. Le commerce constituant aujourd'hui un élément fondamental de notre politique étrangère, il est essentiel à notre réussite internationale. Dans ce contexte, nous devons élaborer des positions canadiennes communes pour faire face aux États-Unis, pour les empêcher de susciter et d'exploiter des rivalités entre les gouvernements provinciaux ou entre ceux-ci et le gouvernement fédéral.

Deuxièmement, nous devons à mon avis cultiver un patriotisme canadien beaucoup plus sain et un sens de loyauté envers notre pays sous la protection divine. Dans l'intérêt national, nous devrions faire du patriotisme et de la loyauté une chose louable méritant d'être vantée et encouragée. Cette attitude doit bien sûr être appuyée par les médias, le monde des affaires ainsi que tous les gouvernements.

[Texte]

If we're going to reduce our heavy dependence on the United States market, we'll have to give it more than the lip service we have given to third options in the past. However, given the enormous cultural differences between Canada and Asia, and the proximity and cultural similarities of Japan and Korea to these markets, our opportunities to diversify there may be very limited. There may be greater possibilities in Europe.

There also will be, I hope, greater possibilities in Latin America, which is culturally closer to us and not as far away as Asia. Although Latin America is still a very small portion of our trade, it may be our best bet. We would be well advised to put much more concentrated energy into developing trade and political relations with Latin America. It may be useful to work at cultivating the long-standing suspicion of U.S. objectives and actions that many Latin American countries have had so as to provide a more united front among us against the United States in negotiations, rather than letting the United States constantly dominate all of this part of the world.

Given our enormous dependence on the United States and their continual harassment of our exports in order to serve the political interests of particular senators and congressmen, we would be well advised to do two things.

First, we should make a much more thorough study of the exports from each state in the United States to Canada so we can carry out an extremely focused tit for tat approach. That would get other senators and congressmen in the U.S. to work on our side rather than against us. This would require some more work by Statistics Canada to help us out here.

The second thing we need to do is inform these senators and congressmen of our policies and why we are doing them so we could get them working with us to restrain the aspirations of senators like Senator Baucus and other people there.

We should have generally more detailed statistical information of the trade of our large firms and the flows and directions so we have a better factual base to work with. We should be increasing the budget of Statistics Canada in all these areas rather than cutting it.

It's a little bit like closing the barn door after the horse got out, but we should also be putting legislation on our books to permit restrictions on foreign direct investment for national security reasons, such as that which the United States instituted in 1988.

We should also be reviewing our rules on banking and finance and incorporate arrangements to support Canadian firms more along the lines of the Japanese *keiretsu*.

Finally, we need to recognize that a country as heavily in debt as Canada cannot afford major international development aid initiatives, other than humanitarian food and medical aid.

[Traduction]

Si nous voulons réduire notre forte dépendance à l'égard du marché des États-Unis, cela ne devra pas rester que de vaines paroles, sort trop souvent réservé par le passé aux solutions non traditionnelles. Toutefois, étant donné qu'il existe d'énormes différences culturelles entre le Canada et l'Asie et que le Japon et la Corée sont proches, géographiquement et culturellement, de ces marchés asiatiques, nos chances de diversification sur ce continent risquent d'être très limitées. Nous avons sans doute de meilleures possibilités en Europe.

Nous en aurons aussi, je l'espère, en Amérique latine, dont la culture ressemble plus à la nôtre et qui est moins loin que l'Asie. Même si l'Amérique latine ne représente encore qu'une très faible part de nos échanges, elle est peut-être notre meilleure chance. Il serait sage que nous concentrions beaucoup plus nos efforts sur le développement de nos relations commerciales et politiques avec l'Amérique latine. Il serait peut-être utile d'essayer de renforcer la méfiance que ressentent depuis longtemps de nombreux pays latino-américains à l'endroit des objectifs et des initiatives des États-Unis afin que nous formions un front plus uni quand nous négocions avec les États-Unis, plutôt que de laisser ce pays dominer constamment toute cette partie du monde.

Étant donné notre énorme dépendance envers les États-Unis et la façon dont ce pays s'acharne contre nos exportations afin de servir les intérêts politiques de certains sénateurs et membres du Congrès, nous ferions bien de faire deux choses.

Nous devrions d'abord étudier de façon beaucoup plus précise les exportations réalisées par chaque État des États-Unis vers le Canada afin de pouvoir préparer une réplique soigneusement adaptée à chaque cas. Cela nous permettrait d'obtenir la collaboration d'autres sénateurs et membres du Congrès des États-Unis plutôt que leur opposition. Statistique Canada devrait faire certaines études supplémentaires pour nous prêter main forte.

La deuxième chose à faire est de mettre ces parlementaires au courant de nos politiques et de leur en expliquer la raison d'être afin qu'ils se joignent à nous pour faire obstacle aux aspirations de gens comme le sénateur Baucus ou d'autres.

Il faudrait que nous puissions nous appuyer sur des statistiques plus détaillées concernant les ventes de nos grandes entreprises ainsi que les courants commerciaux et les tendances. Nous devrions augmenter le budget de Statistique Canada dans tous ces domaines au lieu de le réduire.

Même si c'est un peu comme fermer la porte de l'écurie quand le cheval est déjà sorti, nous devrions nous doter d'une loi permettant d'imposer des restrictions aux investissements directs étrangers pour des raisons de sécurité nationale, comme l'ont fait les États-Unis en 1988.

Nous devrions également revoir notre réglementation des activités bancaires et financières et des transactions inter-sociétés pour appuyer les entreprises canadiennes en nous inspirant du système japonais des *keiretsu*.

Pour finir, nous devons nous rendre compte qu'un pays aussi endetté que le Canada ne peut pas se permettre d'entreprendre d'importantes initiatives d'aide au développement international, sauf en fournissant une aide humanitaire, alimentaire ou médicale.

[Text]

We should also consider backing off on our willingness to support American or other initiatives for military action abroad. We should use our participation as a means of getting trade concessions of one type or another from the United States or from other nations.

We could do all these things much better if we had our domestic act together and had a healthy patriotism to for own country.

I had to be brief, but I hope I kept you awake.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You did. We had a round table in Ottawa on Canada-U.S. relations. The perspective that seemed to be shared at that round table was sharply different from the one we just heard. I believe it's useful to have heard Professor Wilkinson because of that perspective that he has given. We will have to consider it. For that reason, I allowed him a little bit more time than had been intended.

That is a way of introducing the three other speakers of the panel, but if you each take about 10 minutes, we'll have some minutes for discussion and an exchange of views before we move onto the next group.

• 0925

I now call on Professor Williams. Is he here?

Mr. Gerald Schmitz (Committee Researcher): He isn't here.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Then Professor Storey. I should have started with you anyway; you were here first.

Professor Gary G. Storey (Assistant Dean, University of Saskatchewan): Thank you. I will try to keep my discussion within the 10-minute framework.

Bruce Wilkinson has given a very broad perspective on Canadian agricultural trade, as we've just heard, and provided a broad setting. I will attempt to keep my remarks more focused on the agriculture and food sector. If I have any expertise, then that's where it lies. I will try, then, in my remarks to focus on what I believe is the role of the federal government, and I will have something to say about opportunities and challenges, which is the theme of these particular hearings.

I'd like to think the hearings are being held particularly for the agriculture and food sector interests, because we've just finalized a long struggle with the Uruguay Round in GATT and we know something about the framework in which we will have to work in the future.

• 0930

I'll be speaking again from a couple of different perspectives, one as an academic who has taught and done research in the agriculture economics department in a college of agriculture for close to 25 years, also as a farmer, and also as one who is engaged in a small biotech firm that's got a very strong trade interest. I've just recently come back from participating in a trade mission in India where we were looking at the possibility of a joint venture.

[Translation]

Nous devrions également envisager de cesser d'être toujours prêts à appuyer les propositions d'intervention militaire à l'étranger, qu'elles viennent des États-Unis ou d'un autre pays. Nous ne devrions y participer que si nous obtenons des concessions commerciales d'une nature ou d'une autre.

Nous pourrions obtenir de bien meilleurs résultats si nous renforçons notre cohésion interne et si nous étions animés d'un sain patriotisme envers notre pays.

J'ai dû être bref, mais j'espère vous avoir tenus en éveil.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Oui. Nous avons eu une table ronde sur les relations Canada-États-Unis à Ottawa. Les opinions exprimées à cette occasion étaient nettement différentes de ce que nous venons d'entendre. Je crois que les propos de M. Wilkinson sont utiles à cause de son optique particulière. Nous devons y réfléchir. C'est pour cela que je l'ai laissé parler un peu plus longtemps que prévu.

Nous allons maintenant entendre les trois autres membres de cette table ronde, et si chacun de vous parle pendant une dizaine de minutes, il nous restera un peu de temps pour une discussion et un échange de vues avant de passer au groupe suivant.

Je donne maintenant la parole à M. Williams. Est-il là?

M. Gerald Schmitz (rechercheur du Comité): Il n'est pas là.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Alors M. Storey. J'aurais dû commencer par vous de toute façon; vous êtes arrivé le premier.

M. Gary G. Storey (professeur, doyen adjoint, Université de la Saskatchewan): Merci. Je vais essayer de ne pas parler plus de dix minutes.

Comme nous venons de l'entendre, Bruce Wilkinson a parlé de façon très générale du commerce agricole du Canada en plaçant les choses dans un contexte assez large. Je vais m'efforcer d'axer plus précisément mes propos sur l'agriculture et le secteur alimentaire, puisque c'est le domaine que je connais le mieux. Je tenterai de mettre l'accent sur ce que je crois être le rôle du gouvernement fédéral et je parlerai également des possibilités qui s'offrent à nous et des défis qui nous attendent, puisque c'est le thème de cette série d'audiences.

Je me plais à croire qu'elles sont organisées surtout pour servir les intérêts de l'agriculture et du secteur agro-alimentaire, parce que nous venons de mettre un terme à un long affrontement au sein du GATT lors de la Ronde de l'Uruguay et nous avons une idée du cadre dans lequel nous devons opérer à l'avenir.

Je présenterai à nouveau plusieurs points de vue différents, celui d'un universitaire qui enseigne et fait de la recherche au département d'économie agricole d'un collège d'agriculture depuis près de 25 ans, celui d'un agriculteur, et également celui d'une personne associée à une petite entreprise de biotechnologie qui s'intéresse vivement aux questions commerciales. Je viens juste de participer à une mission commerciale en Inde pour étudier la possibilité d'une coentreprise.

[Texte]

Let me start, Mr. Senator, with a little bit of background and try to give a perspective on trade from a western Canadian point of view in the agrifood sector, and maybe be a bit of an historian in terms of doing it.

I think we often forget, although I try to remind students and others, that western Canada was settled only on the basis of the economic possibilities of growing a staple wheat crop and other commodities that we could export into the world market. Nothing has changed. We've got such a small population, such a large land and resource base here, that we must export to survive. We must be efficient, and we expect that we would have a competitive and a free trading environment in which we can operate.

I think we're comfortable with the challenges of being competitive, but the subsidies and protectionism we have faced, particularly over the last 10 to 15 years, have been ruinous to many of the sectors of agriculture in western Canada. Of course we're very hopeful now that the GATT round will at least have put a curb on that and maybe put us on the trajectory of a new philosophy internationally, one in which we see agriculture and food as fitting into a trading environment.

I will be saying later, I think more forcefully, what I believe is the major federal role that we need, and that is for the federal government to work internationally toward freer trade, less protectionism, and less direct interference of governments in the agriculture and food sector. We can't afford to face the growing economies in Asia, where I think we have wonderful opportunities in China, Indonesia and other countries, if only those countries embrace open food policies, policies where they're willing to trade primary products and food products in exchange for manufactured goods and other products in which they have a comparative advantage.

I do believe generally in the Adam Smithian philosophy of generally free trade, but at the same time I certainly recognize Bruce's point that we can't fool ourselves that we're not dealing in an international environment of shopkeepers. We're not, so we must always take that certainly into account.

I was very concerned, and have been for a number of years, about the position that our federal government took at the Uruguay Round on agriculture and food, saying on the one hand we wanted free trade for those goods that we export and want to export, but on the other hand we wanted to protect those sectors in which we've established supply management and we wanted to maintain article XI. That was not the position that I wanted, as an economist and as a farmer in western Canada, to see my federal government take.

[Traduction]

Je commencerai, monsieur le sénateur, par des commentaires généraux et j'essaierai de présenter le point de vue de l'Ouest du Canada sur les relations commerciales dans le secteur agro-alimentaire, en adoptant peut-être quelque peu l'optique d'un historien.

Je pense que, même si j'essaie de le rappeler fréquemment à des étudiants ou à d'autres personnes, nous oublions souvent que le peuplement de l'Ouest du Canada est dû seulement aux perspectives économiques découlant de la possibilité de planter du blé comme culture de base en même temps que d'autres produits pour les exporter sur le marché international. Rien n'a changé. Nous avons toujours une faible population avec tant de terres agricoles et de ressources naturelles que nous devons exporter pour survivre. Nous devons être efficaces et nous avons besoin de pouvoir opérer dans un contexte commercial concurrentiel et libre.

Nous n'avons rien, à mon avis, contre les défis que pose la concurrence, mais les subventions et le protectionnisme auxquels nous faisons face, surtout depuis les 10 ou 15 dernières années, ont été catastrophiques pour plusieurs secteurs agricoles dans l'Ouest du Canada. Bien sûr, nous espérons vivement maintenant que les négociations du GATT auront mis un frein à cela en ouvrant peut-être la voie à une nouvelle philosophie au niveau international qui permettrait à l'agriculture et à l'agro-alimentaire de se faire une place dans le commerce international.

Je répéterai tout à l'heure, avec sans doute plus d'insistance, ce qui me paraît constituer le rôle le plus important du gouvernement fédéral: il devrait s'employer sur le plan international à accroître la liberté du commerce et à réduire le protectionnisme et l'ingérence directe des gouvernements dans le secteur agricole et agro-alimentaire. Nous ne serons pas en mesure de faire face à l'expansion économique de l'Asie—où de merveilleuses possibilités s'offrent à nous selon moi dans divers pays comme la Chine et l'Indonésie—si seuls ces pays adoptent une politique d'ouverture dans le secteur des produits alimentaires et sont prêts à échanger des produits primaires et des produits alimentaires contre des biens manufacturés et d'autres produits pour lesquels ils sont dans une situation plus favorable que la nôtre.

Je suis dans l'ensemble partisan de la philosophie d'Adam Smithian en ce qui concerne la liberté du commerce, mais en même temps, je pense certainement comme Bruce qu'il ne faut pas croire que nous ayons affaire à un marché international composé de petits boutiquiers. Ce n'est pas le cas, et nous devons donc tenir compte de cette réalité.

Je trouve bien inquiétante, depuis bien des années déjà, la position qu'a adoptée notre gouvernement fédéral lors de la Ronde de l'Uruguay sur l'agriculture et l'agro-alimentaire, en disant pour une part que nous voulions le libre-échange pour les produits que nous exportons ou que nous voulons exporter, mais que, d'autre part, nous voulions protéger les secteurs dans lesquels nous avons instauré la gestion des approvisionnements et que nous désirions le maintien de l'article XI. En tant qu'économiste et qu'agriculteur de l'Ouest du Canada, j'aurais préféré voir mon gouvernement fédéral adopter une autre position.

[Text]

Therefore I strongly encourage, and I think many economists do, the federal government to take a philosophy now that is one largely of working toward freer trade internationally so that we can provide the basis for the opportunities and challenges that are there. Jim Morris and others will be pointing out some of those opportunities that we've got in the future.

I think we also have to realize that when Britain repealed the corn laws in 1848 it set that country on the trajectory of free trade and made it possible for us to settle.

The 1930s—this is a brief history lesson—were a watershed, a turning point in governments' approach to agriculture and the food sector. No longer were governments and Secretary Wallace in the United States making these statements. No longer were governments willing to allow the marketplace to dominate the incomes of farmers.

• 0935

Of course it eventually established in Europe the common agriculture policy. The American Agricultural Adjustment Act in the 1930s led to all the food policies and programs that the Americans have in place, along with their export subsidies, price supports, production controls, you name it. In Canada it fostered the marketing board legislations and other ways that our own government has interfered in agriculture.

Has the recent GATT negotiations then established a new philosophy towards freer trade? I would hope so, but it's not clear at the moment. I think that's something our federal government, as I said, must work towards.

Let me just talk briefly then about some of the challenges and opportunities that I see, and what's necessary from the federal government's point of view.

I agree with Bruce Wilkinson that we absolutely must in this country start taking a nationalist point of view rather than a provincialist point of view towards trade. We have great opportunities in the pork and hog industry. That I'm sure Jim Morris will talk about. However, we have individual provinces seeking to develop international markets with a provincial approach, competing with each other when we should be going out selling Canada pork.

We have great opportunities in western Canada in that industry, but only if we work together in terms of establishing the fishing, slaughtering, processing operations, etc. We must, I think, get our act together in this particular sense.

I think another major role for government, not only federal and provincial, is to work in a very cooperative manner with the business sectors, the research and educational community, and with labour. We must take a systems approach when we start developing those sectors of agriculture where we feel we have competitive and comparative advantage to develop efficient export-oriented sectors.

We can't chase them all. Our research and investment dollars are too scarce, I think, to go after every single commodity that some groups think we might be able to develop markets for. I think we have to be selective. We have to find the

[Translation]

Comme probablement beaucoup d'autres économistes, j'encourage vivement le gouvernement fédéral à oeuvrer maintenant en faveur d'une libéralisation des échanges au niveau international afin que nous soyons en mesure de saisir les possibilités et d'affronter les défis qui se présentent à nous. Jim Morris et d'autres signaleront certaines des possibilités que nous réserve l'avenir.

Je pense que nous devons également nous rendre compte que l'abrogation des lois sur le blé par la Grande-Bretagne en 1848 a placé ce pays sur la voie du libre-échange, permettant ainsi le peuplement de notre région.

Les années 1930—je vous fais une rapide leçon d'histoire—ont constitué un tournant dans l'attitude des gouvernements à l'égard de l'agriculture et du secteur agro-alimentaire. Les gouvernements et Walsh aux États-Unis ne tenaient plus les mêmes discours. Les gouvernements n'étaient plus prêts à laisser les forces du marché déterminer le revenu des agriculteurs.

Bien entendu, cela s'est finalement traduit en Europe par la mise en place de la politique agricole commune. Dans les années 1930, la American Agricultural Adjustment Act a eu pour résultat toutes les politiques et les programmes qui existent maintenant aux États-Unis en matière de commerce agro-alimentaire, en même temps que les subventions aux exportations, le soutien des prix, les contrôles de la production, etc. Au Canada, cela s'est traduit par les lois créant les offices de commercialisation et par les autres façons dont notre propre gouvernement s'est immiscé dans l'agriculture.

Les récentes négociations du GATT ont-elles alors instauré une nouvelle politique envers la libération des échanges? C'est ce que j'espère, mais on ne peut pas encore en être sûr. Je pense que, comme je l'ai dit, c'est quelque chose à quoi notre gouvernement fédéral doit s'employer.

Je parlerai maintenant brièvement de certains défis et de certaines possibilités que je vois et de ce que devrait faire le gouvernement fédéral.

Je pense comme Bruce Wilkinson que notre pays devrait absolument se mettre à adopter un point de vue nationaliste au sujet des échanges commerciaux plutôt qu'un point de vue provincialiste. Nous avons de grandes possibilités dans le secteur du porc. Je suis sûr que Jim Morris va vous en parler. Toutefois, certaines provinces cherchent à accroître leurs débouchés internationaux en faisant cavalier seul; elles se font concurrence alors que nous devrions essayer de vendre le porc comme un produit canadien.

Ce secteur offre de grandes possibilités à l'Ouest du Canada, mais seulement si nous unissons nos efforts pour définir les conditions d'élevage, d'abattage, de traitement de la viande, etc. Nous devons, je pense, faire preuve de cohésion dans ce domaine.

Je vois un autre rôle important pour les gouvernements, et pas seulement au niveau fédéral et provincial; ils devraient agir de concert avec le monde des affaires, les chercheurs, les éducateurs et les syndicats. Nous devons agir de façon systématique en améliorant notre efficacité dans certains secteurs tournés vers l'exportation où nous pensons être mieux placés que nos concurrents.

Nous ne pouvons pas courir tous les lièvres à la fois. Les fonds dont nous disposons pour la recherche et le développement sont, je pense, trop limités pour que nous nous occupions de tous les produits pour lesquels tel ou tel groupe

[Texte]

institutions that will coordinate the research, business and governments, provincially and federally, to work towards developing those particular sectors. We see some excellent examples in the Canada Grains Council, particularly the Canola Council of Canada, the Flax Council of Canada, and such organizations that do bring governments, businesses, and the research community together to work for the development of those particular sectors.

On Saturday we'll start spending some time in Europe looking at the development of the successful hog industries, in Denmark and Holland in particular, and to see what they have done in an integrated manner to foster the efficiency in the export market for those particular commodities. I think, in addition to this, we must seek to establish strategic alliances country to country and within industries. I believe the federal government can, on a country-to-country basis with China, Indonesia, some of the emerging countries, India, establish trading alliances and relationships.

If we start to get rid of the competitive philosophies that we tend to bring into the trade environment and start to look for areas of cooperation, areas of trust, we will have long-standing trading relationships for certain commodities that we clearly identify are in each other's best interest.

I'll close, Mr. Chairman, Mr. Senator, with a few remarks regarding western Canada. We certainly have established, as everyone knows, the reputation to be an efficient producer of grains, oilseeds and pulse crops. I'm hoping the level playing field that we need to be competitive is going to return now with the GATT agreement. I agree with Bruce Wilkinson, we must maintain those institutions, like the Canadian Wheat Board, and we must develop the other institutions that can pull these industries together so that we remain competitive.

In hogs and beef I think we have excellent opportunities. I've long believed that we needed to have resolved the WGTA, the Crow benefit. As many have suggested over the years, I think we needed to find a way to pay out that particular compensation, which I think the federal government agreed needed to be there, in such a way that restored a balance to the development of not only the grain sector but the livestock sector in western Canada. So I hope that will be resolved—not to lose the benefit, but to make sure it's not working against the development of the agrifood sector in western Canada.

[Traduction]

pense que nous pourrions créer des débouchés. Nous devons à mon avis être sélectifs. Nous devons voir quelles institutions peuvent coordonner la recherche, les activités commerciales et les initiatives du gouvernement fédéral et celles des provinces pour essayer de mettre en valeur les secteurs choisis. Il y a d'excellents exemples comme le Conseil des grains du Canada, notamment le Conseil canadien du canola, le Conseil du lin et d'autres organisations dans lesquelles les gouvernements, les entreprises et les chercheurs s'efforcent ensemble d'assurer le développement de ces secteurs.

Nous partons samedi passer quelque temps en Europe pour étudier les bons résultats obtenus dans le secteur du porc par certains pays, en particulier le Danemark et la Hollande, et pour voir ce qu'ils ont fait de façon intégrée pour améliorer leur efficacité sur les marchés d'exportation. Je pense en outre que nous devrions chercher à mettre en place des alliances stratégiques avec d'autres pays et au sein des secteurs concernés. Je crois que le gouvernement fédéral peut établir bilatéralement des alliances et des relations commerciales avec la Chine, l'Indonésie, l'Inde et certains nouveaux pays industrialisés.

Si nous commençons à abandonner l'attitude compétitive que nous avons tendance à manifester sur le plan commercial pour essayer de favoriser la coopération et la confiance mutuelle, nous établirons des relations commerciales à long terme pour certains produits lorsqu'il est clairement établi que cela sert au mieux les intérêts des deux parties.

Je terminerai, monsieur le président, monsieur le sénateur, sur quelques remarques concernant l'Ouest du Canada. Comme chacun le sait, nous avons certainement acquis une réputation d'efficacité en ce qui concerne la production de céréales, d'oléagineux et de légumineuses. J'espère que, grâce au GATT, nous allons nous retrouver sur un pied d'égalité avec nos concurrents, comme cela est nécessaire. Je suis d'accord avec Bruce Wilkinson, nous devons conserver des organismes comme la Commission canadienne du blé et en renforcer d'autres qui peuvent regrouper ces secteurs pour que nous restions compétitifs.

Nous avons à mon avis d'excellentes possibilités pour le porc et le boeuf. Je pense depuis longtemps que nous devrions avoir réglé le problème de la Loi sur le transport du grain de l'Ouest et des indemnités du Nid-de-corbeau. Comme beaucoup l'ont dit au fil des ans, je pense qu'il fallait trouver un moyen de payer cette indemnité, dont je crois que le gouvernement fédéral a reconnu la nécessité, de façon à permettre à nouveau le développement non seulement du secteur céréalier, mais aussi de l'élevage dans l'Ouest du Canada. J'espère donc que cela se règlera—non pas pour perdre cette prestation, mais pour éliminer toute entrave au développement du secteur agro-alimentaire dans l'Ouest du Canada.

● 0940

With those remarks, I'll close. I think that exhausts my 10 minutes anyway.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Dr. Sarkar, please.

Je m'en tiendrai là. Je crois que j'ai de toute façon épuisé mes 10 minutes.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Monsieur Sarkar, je vous en prie.

[Text]

Dr. Asit Sarkar (Special Adviser to the President, and Director of University of Saskatchewan International): Hon. senator, ladies and gentlemen, thank you very much for giving me this opportunity to share some reflections on the foreign policy dimensions of Canada's world trade interests. I shall be making something of a departure from the principal focus on agriculture, but I think you will find that some of my remarks are closely related to the long-run success of our trading interests in the agrifood sector.

My comments are primarily based on my experience as an educator in international business and a manager of international projects. Besides my current position with the university's international office, I have also served as the director of the university's Centre for International Business Studies.

The changes that have been going on in the world economy and politics are well-known to you, so I shall not dwell on them. I shall simply make one point: that the changes in the international economic environment have signalled the need for increased integration of our foreign policy and our international trade policy. In seeking such an integration of foreign policy and international trade policy, it will be important to recognize the role of the knowledge-based industries in the international business arena. Even with respect to the agricultural sector, increasingly some of our successes are coming in the ag-bio technology area, thereby underscoring the importance of the knowledge component in our tradable items.

Canada, as you know, has been traditionally concerned with the trading environment of its primary products and extractive resources, and in the secondary industry there has been much preoccupation with the manufacturing sector. These emphases would still have a place within the overall framework of our trade policy, but probably not as important and critical a place as they have had in the past. As technology and the quality of human resources become important determinants of international competitiveness, one will have to find new ways to bring the technology-based industries and human resources development institutions into the mainstream of Canada's international trade and foreign policy considerations.

At present Canadian capability in technology and training is not promoted in any strategic way. In a sense, these are not seen as areas in which Canada's ministry of foreign affairs has any intrinsic interest. These are matters to be left to Industry Canada or, previously, Science and Technology Canada.

As such, technology promotion and human resources development are not seen as ongoing responsibilities of Canada's foreign service officers or trade commissioners. This is not to imply that some of the Canadian posts abroad have not taken some specific initiatives in these areas, but there appears to be no plan to make Canadian technology promotion and knowledge marketing important aspects of Canada's foreign and international trade policies.

[Translation]

M. Asit Sarkar (conseiller spécial auprès du président et directeur du Bureau international, Université de la Saskatchewan): Honorable sénateur, mesdames et messieurs, je vous remercie de me donner l'occasion de vous communiquer quelques idées au sujet des implications du commerce international du Canada en matière de politique étrangère. Je ne mettrai pas uniquement l'accent sur l'agriculture, mais vous pourrez sans doute constater que certaines de mes remarques sont étroitement liées à la réussite à long terme de nos initiatives commerciales dans le secteur agro-alimentaire.

Mes commentaires se fondent principalement sur l'expérience que j'ai acquise en tant qu'enseignant en commerce international et que gestionnaire de projets internationaux. En dehors de mon poste actuel au Bureau international de l'université, j'ai également dirigé son Centre for International Business Studies.

Vous connaissez bien les changements qui se produisent dans l'économie et la politique mondiale; je n'insisterai donc pas là-dessus. Je dirai simplement une chose: les changements intervenus sur la scène économique internationale ont révélé la nécessité de mieux intégrer notre politique étrangère et notre politique du commerce international. Pour y parvenir, il est important de reconnaître le rôle des industries du savoir dans ce domaine. Même en ce qui concerne le secteur agricole, nous obtenons de plus en plus de bons résultats dans le domaine de la technologie agro-biologique, ce qui souligne l'importance du secteur du savoir dans nos échanges internationaux.

Comme vous le savez, le Canada met traditionnellement l'accent sur les conditions régissant le commerce de ses produits primaires et de ses ressources minières et, dans le secteur secondaire, sur les industries manufacturières. Une telle attitude reste justifiée dans le cadre général de notre politique commerciale, mais elle ne jouera plus un rôle aussi critique que par le passé. La technologie et la qualité des ressources humaines deviennent des facteurs déterminants de la compétitivité internationale, et nous devons donc trouver de nouvelles façons d'intégrer les industries basées sur la technologie et les organismes s'occupant du développement des ressources humaines parmi les principales considérations présidant à la politique canadienne en matière de commerce extérieur et de relations internationales.

À l'heure actuelle, nous n'avons aucune stratégie de promotion des capacités canadiennes en technologie et en formation. En un sens, le ministère des Affaires étrangères ne semble pas s'y intéresser de façon intrinsèque. Ces questions restent entre les mains d'Industrie Canada ou, auparavant, de Sciences et Technologie Canada.

La promotion de la technologie et la mise en valeur des ressources humaines en tant que telles ne sont pas considérées comme des responsabilités permanentes des agents du service extérieur ou des délégués commerciaux du Canada. Je ne nie pas les initiatives concrètes prises par certaines missions canadiennes à l'étranger dans ces domaines, mais il ne semble exister aucun plan visant à faire de la promotion de la technologie canadienne et de la commercialisation du savoir des éléments importants des politiques du Canada en matière de relations internationales et de commerce extérieur.

[Texte]

Indeed, most of Canada's international involvement in human resources development arises out of its international development initiatives, as distinct from the trade initiatives. The time has come to make the switch from the emphasis on international development to international trade with respect to Canada's human resources and knowledge industries.

Some examples are worth noting.

Canada-ASEAN Centre in Singapore is an innovative initiative in facilitating the involvement of Canadian institutions, both business and non-business, in dealing with issues that are in the front and centre of the ASEAN group of countries. However, its current mandate is limited and, to my knowledge, the future is not yet secure. Over the short period of its existence, the centre has been successful in generating a greater awareness of Canada in the ASEAN region and of the ASEAN region in Canada. This I consider to be an important ingredient in ensuring that we have a place in the emerging markets of the Asia-Pacific.

• 0945

It has established a framework for bringing together the mutual interests of Canada and the ASEAN in the emerging areas of technology and knowledge. But the centre has only scratched the surface in terms of how it can be an effective vehicle in promoting Canadian foreign policy objectives in a rapidly industrializing and industrialized Asia-Pacific.

The Canadian education centres in Malaysia and South Korea are examples of institutional arrangements with significant potential for the promotion of Canada's knowledge-based industries. Both have been successful in bringing a greater awareness of potential Canadian opportunities in human resources development in these countries and in the process have been instrumental in generating considerable interest and action within education and training institutions in Canada.

The Canadian trade office in Taipei with its associated establishment in support of Canadian education and training institutions is another example of an innovative institutional arrangement, although it came about in order to respond to certain political considerations appropriate to the time.

It is not just in the Asia-Pacific that technology access and human resources development would be of primary interest. Once the political transformation process in central and eastern Europe has stabilized, much of the Canadian potential in that region would also come from a focus on technology and knowledge. With an educated work force in central and eastern Europe, technology adaptation would be easier, and the economic restructuring will also depend very much on their access to appropriate education and training infrastructure, which in Canada is plentiful and of good quality. There is no doubt that the process of economic restructuring in central and eastern Europe will be a long one but with appropriate policies and strategies, Canada can position itself to become a long-standing partner.

[Traduction]

En fait, le Canada s'intéresse à la mise en valeur des ressources humaines sur la scène internationale dans la mesure où cela prolonge ses initiatives dans le secteur du développement international et non pas sur le plan commercial. Il est grand temps de mettre l'accent sur le commerce international dans le domaine des ressources humaines et des industries du savoir du Canada plutôt que sur le développement international.

Certains exemples méritent d'être signalés.

Le Centre YEM que nous avons installé à Singapour permet de façon novatrice aux organisations canadiennes commerciales ou autres de s'occuper de questions qui sont au centre des préoccupations des pays de l'ANASE. Son mandat actuel est toutefois limité et, à ma connaissance, son avenir reste encore incertain. Durant sa courte existence, ce centre est parvenu à mieux faire connaître le Canada dans la région de l'ANASE et vice-versa. Je considère cela comme un élément positif pour nous assurer une place sur les marchés naissants de la région Asie-Pacifique.

Il a permis de concilier les intérêts mutuels du Canada et de l'ANASE dans les domaines émergents de la technologie et du savoir. Il n'a toutefois que gratté la surface en ce qui concerne son efficacité potentielle en tant que moyen de promotion des objectifs de la politique étrangère du Canada dans les pays de la région Asie-Pacifique tant industrialisés qu'en voie d'industrialisation rapide.

Les centres éducatifs canadiens de la Malaisie et de la Corée du Sud constituent des exemples d'organismes qui ont un potentiel important pour la promotion des industries canadiennes axées sur le savoir. Tous deux ont réussi à mieux faire connaître les possibilités qui s'offrent au Canada pour le perfectionnement des ressources humaines dans ces pays et, ce faisant, ils ont contribué à susciter beaucoup d'intérêt et d'importantes initiatives parmi les organismes qui s'occupent d'éducation et de formation au Canada.

La mission commerciale canadienne à Taipei et l'organisme de soutien aux établissements canadiens d'éducation et de formation qui lui est associé, constituent également un type d'organisation novateur, même si certaines considérations politiques de circonstance en ont dicté la création.

L'intérêt fondamental de l'accès à la technologie et de la mise en valeur des ressources humaines ne se limite pas à l'Asie-Pacifique. Une fois que la transformation politique en cours en Europe centrale et en Europe de l'Est se sera stabilisée, c'est également la technologie et le savoir qui contribueront pour beaucoup aux possibilités offertes au Canada dans cette région. La main-d'œuvre y étant déjà formée, l'adaptation à la technologie sera plus facile et la restructuration économique dépendra également pour beaucoup de l'accès de ces pays à une infrastructure d'éducation et de formation appropriée qui, au Canada, est abondante et de bonne qualité. La restructuration de l'Europe centrale et celle de l'Est sera assurément longue mais, s'il adopte des politiques et des stratégies appropriées, le Canada peut devenir un partenaire à long terme de ces pays.

[Text]

Let me turn to some of the ways in which we at the University of Saskatchewan have been approaching our positioning on the world scene.

The Centre for International Business Studies, which is sponsored by the Department of Foreign Affairs and International Trade, decided from the outset to integrate its education programs with the needs of Saskatchewan's international business community. Its programs work with businesses seeking their first export market, generally in the U.S., as well as with those with established export activities to expand their interests into new markets of Asia-Pacific.

Since 1989 the centre has initiated an annual trade mission program under which students in the international business course team with businesses and travel to target markets overseas for opportunities identification and evaluation. The students' responsibilities are completed with the preparation of a strategic plan for the participating businesses.

Its Japan cross-cultural management program, which we initiated through the support of the Pacific 2000 program, takes the students to Japan to provide hands-on experience with Japanese business establishments.

The newest of its programs, Experience Malaysia, provides opportunities for a reciprocal experience under which Canadian and Malaysian students work on projects for businesses in each other's country.

We have also developed a partnership with the Saskatchewan Research Council in a number of our international projects because of the complementarity we found between the interests and capabilities of the two organizations.

The outcome of all of these programs has been to demonstrate to the Saskatchewan business community that the university considers these markets to be important not only in an educational context but also from a long-run business development perspective. In the process we have also been able to develop greater awareness of Canadian education in general and our university in particular in the Asia-Pacific region. We anticipate future spin-off benefits from such initiatives.

• 0950

In the Yeltsin democracy fellowship program, which we manage on behalf of the Department of Foreign Affairs and International Trade, we are in a unique position to raise the profile of Canada and Canadian partnerships in the process of democratic reform in Russia. In our program planning and implementation, we are ensuring that a wide variety of Canadian strengths and capabilities in human resources development is brought to the attention of the Russian officials and the agencies they represent. Our initiatives in Ukraine and Kurdistan attempt to follow similar trusts and both have involved collaboration with private sector organizations.

[Translation]

J'aborderai maintenant quelques-uns des moyens dont l'Université de la Saskatchewan envisage notre positionnement sur la scène internationale.

Notre centre, le Centre for International Business Studies, qui est parrainé par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce extérieur a décidé, dès le départ, de refléter dans ses programmes d'éducation les besoins du monde des affaires de la Saskatchewan oeuvrant sur la scène internationale. Nous collaborons avec des entreprises qui cherchent leur premier marché d'exportation, généralement aux États-Unis, ainsi qu'avec celles qui sont déjà établies dans ce secteur et qui veulent étendre leurs activités aux nouveaux débouchés qu'offre la région Asie-Pacifique.

Depuis 1989, le centre a lancé un nouveau programme de missions commerciales annuel dans le cadre duquel des étudiants en affaires internationales font équipe avec des entreprises et vont outremer repérer et évaluer sur place les possibilités qu'offrent des marchés déterminés. Les étudiants doivent également préparer un plan stratégique pour les entreprises participantes.

Le programme de gestion inter-culturel avec le Japon que nous avons lancé sous l'égide du programme Pacifique 2000, permet aux étudiants de se rendre au Japon pour acquérir une expérience sur le tas du fonctionnement des établissements japonais.

Notre plus récent programme, Expérience Malaisie, offre des possibilités d'expériences réciproques, en ce sens qu'un échange étudiants a lieu entre le Canada et la Malaisie pour travailler sur des projets d'entreprises.

Nous avons également instauré un partenariat avec le Saskatchewan Research Council pour plusieurs de nos projets internationaux à cause de la complémentarité que nous avons constatée entre les intérêts et les capacités des deux organisations.

Tous ces programmes ont eu pour résultat de montrer au milieu des affaires de la Saskatchewan que, pour l'université, ces marchés sont importants non seulement du point de vue éducatif, mais également de celui du développement à long terme des débouchés commerciaux. Ce faisant, nous avons pu également mieux faire connaître dans la région Asie-Pacifique le système d'éducation canadien en général et notre université, en particulier. Nous pensons que ces initiatives auront d'autres retombées avantageuses à l'avenir.

Le programme Yeltsin de bourses pour la démocratie, que nous administrons pour le compte du ministère des Affaires étrangères et du Commerce extérieur, nous donne une occasion unique de mettre en valeur le rôle du Canada et des partenariats avec le Canada dans le processus de réforme démocratique en Russie. Dans la planification et la mise en oeuvre de ce programme, nous veillons à attirer l'attention des officiels russes et des organismes qu'ils représentent sur la grande diversité des points forts et des capacités du Canada en ce qui concerne le perfectionnement des ressources humaines. Nos initiatives en Ukraine et au Kurdistan ont le même objectif, et toutes deux ont fait appel à la collaboration d'organisations privées.

[Texte]

The basic message in all of them is that Canadian interest in their problem solving is genuine and serious. Canadian capabilities are of sound quality. Canadian programs are adaptable to the needs of the specific situation, and Canada is able to build partnerships among private and public sector organizations in delivering its training and professional development programs.

We feel very strongly that the principles underlying this message have to be part of Canada's technology promotion and knowledge-marketing strategies and policies.

If Canada's foreign policy and international trade interests in the next decade and beyond are different from what they have been in the past, what does it mean for the design and delivery of Canada's international programs?

First and foremost, it would mean that Canada's foreign service officials would have to develop a much wider perspective of their tasks than what has hitherto been the case. Concerns about Canadian technology and knowledge-based industries would have to come to the core of the tasks of foreign service officials. This would mean their training and experience would also encompass a wider array of activities and situations. There would be a greater need for the periodic secondment of the foreign service professional to Canada's technology development and knowledge institutions.

Much benefit could also be derived from periodic secondment of personnel from technology development and knowledge institutions in the private sector to foreign service positions.

Second, Canada would need a greater presence in the world, not in a diplomatic sense but in the form of institutions and agencies whose principle focus is technology and knowledge. There would be a much greater need for organizations such as the Canada-ASEAN Centre, Asia-Pacific Foundation of Canada and Canadian education centres situated in a wide array around the world.

Such a prescription for wider Canadian institutional presence in different parts of the world may generate concerns about the expansion of government, but when I refer to wider Canadian presence, I do not imply Canadian government presence. There are many innovative ways in which such a presence can be secured. The government has to help initiate such a presence through innovative partnerships with the private sector, the knowledge institutions and the technology development institutions.

Third, there must be significant commitment to broadening the educational experiences of Canada's youth. A program of significant international mobility for Canada's student population will go a long way toward eliminating the built-in parochialism within the Canadian society.

One cannot but draw attention to the commitment of the European Community to the need for international mobility of its young people through programs such as Erasmus. The involvement of Canadian universities in international exchange

[Traduction]

Ce que nous cherchons fondamentalement à faire comprendre à tous les intéressés, c'est que le Canada cherche sincèrement et sérieusement à les aider à résoudre leurs problèmes. Les compétences canadiennes sont bien établies, les programmes canadiens peuvent être adaptés aux besoins d'une situation donnée et le Canada est en mesure d'établir des partenariats entre des organisations publiques et privées pour dispenser ses programmes de formation et de perfectionnement.

Nous sommes convaincus que le Canada doit intégrer les principes qui sous-tendent ce message à la promotion de la technologie et à ses politiques de commercialisation du savoir.

Si les objectifs de la politique étrangère et du commerce extérieur du Canada pour la prochaine décennie et au-delà sont différents de ce qu'ils étaient jusqu'ici, quelles en sont les conséquences au regard de la conception et de la mise en oeuvre de nos programmes internationaux?

D'abord et avant tout, les agents du service extérieur du Canada devraient considérablement élargir la conception qu'ils ont de leur rôle. Leurs activités devraient surtout être axées sur la promotion de la technologie canadienne et de nos industries du savoir. Cela veut dire que leur formation et leur expérience devraient également couvrir toute une gamme d'activités et de situations. Il faudrait également plus souvent détacher périodiquement des agents de service extérieur auprès d'entreprises ou d'organismes canadiens s'occupant du développement technologique et de savoir.

Inversement, il pourrait être utile que des personnes du secteur privé travaillant dans ces domaines se voient confier périodiquement un poste dans le service extérieur.

Deuxièmement, le Canada devrait rehausser sa présence dans le monde, non pas sur le plan diplomatique, mais par le biais d'institutions et d'organismes axés principalement sur la technologie et le savoir. On aurait grandement besoin d'organismes comme le Centre Canada-ANASE, la Fondation Asie-Pacifique du Canada et les centres d'éducation canadiens éparpillés un peu partout dans le monde.

Conseiller ainsi une plus forte présence institutionnelle du Canada dans différentes parties du monde pourrait faire naître une certaine inquiétude quant à l'expansion du gouvernement. Mais quand je parle d'une plus forte présence du Canada, je n'entends pas par là une présence du gouvernement canadien. Il y a de nombreuses façons novatrices d'assurer une telle présence. Le gouvernement doit y contribuer en instaurant de nouvelles formes de partenariat avec le secteur privé et des organismes actifs dans les domaines du savoir et du développement technologique.

Troisièmement, nous devons nous décider sérieusement à faire en sorte que la jeunesse du Canada acquière une expérience plus diversifiée. Un programme favorisant une importante mobilité internationale de la population étudiante du Canada contribuera largement à l'élimination de l'esprit de clocher inhérent à la société canadienne.

Il est impossible de ne pas attirer l'attention sur la façon dont la Communauté européenne a pris à coeur la nécessité d'offrir à ses jeunes une mobilité internationale au moyen de programmes comme Erasmus. La participation des universités

[Text]

programs is awfully inadequate. International exchange programs involving young people build future relationships. In a knowledge-based society, such interactions of people are important determinants of commercial relationships.

It is essential that international exchanges of young people be viewed as a critical step in getting Canadians to become more concerned in foreign policy issues and thus contribute to the design of a long-run strategy to secure Canada's future in a shrinking globe.

Such a scheme of international exchanges can be complemented with an international internship program under which young university graduates would have the opportunity to provide a given period of public service in Canada's overseas posts and specialized institutions.

• 0955

In general, I would suggest that Canada's technology and knowledge institutions have an important role to play in promoting our international trade interests. In order to realize such a potential, we need to look at our overseas presence in a quite different way from what it has been.

We need to increase our presence. We need to do it in innovative ways, and we need to involve Canada's young people in activities that are international in scope. All of these can generate more flag bearers for Canada's foreign and international trade policy. The overall beneficiaries will be the Canadian citizenry.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

You will be interested to know, in light of what you have been telling us, that we had what I consider to be a very powerful panel discussion in Ottawa on the question of culture, higher education, and human resource development as an element in foreign policy. To elevate that aspect in the consideration of foreign policy is a new departure. Thank you for bringing up the theme again.

We have completed the presentations. We have about 15 minutes for discussion and exchange with this group, and I invite members of the committee to ask questions.

M. Bergeron (Verchères): Nous avons eu droit, ce matin, à un débat théorique sur les applications ou non des théories de Adam Smith, et on a eu droit également—je pense que c'est quand même profitable—à une critique, un jugement assez sévère des politiques qui ont été appliquées dans le passé. Je pense notamment à la présentation de M. Wilkinson qui a été assez critique de l'évolution de la politique étrangère du Canada et de ses impacts au niveau du commerce international.

Comme le soulignait M. le président, nous avons eu récemment, à Ottawa, une table ronde portant spécifiquement sur les thèmes de l'éducation, de la culture et de la formation de la main-d'œuvre. À cette occasion, j'ai posé une question à nos panelistes car j'avais l'impression qu'ils envisageaient la question de la culture, de l'éducation et de la main-d'œuvre d'une façon un peu désincarnée de la réalité politique canadienne. Je faisais référence à une autre table ronde que

[Translation]

canadiennes à des programmes d'échanges internationaux est terriblement insuffisante. La participation des jeunes à de tels programmes ouvre la voie à des relations futures. Dans une société basée sur le savoir, de telles interactions entre les gens influent fortement sur les relations commerciales.

Il est essentiel que l'on reconnaisse l'importance critique des échanges internationaux entre jeunes pour que les Canadiennes et les Canadiens s'intéressent davantage aux questions de politique étrangère et puissent ainsi contribuer à l'élaboration d'une stratégie à long terme permettant d'assurer l'avenir du Canada dans un monde où les distances ne comptent plus.

On pourrait compléter un tel système d'échanges internationaux par un programme de stages internationaux dans le cadre duquel de jeunes diplômés universitaires pourraient travailler pendant un certain temps à titre de fonctionnaires dans des missions canadiennes à l'étranger et dans des institutions spécialisées.

De façon générale, je suis d'avis que les institutions de technologie et de savoir canadiennes ont un rôle important à jouer dans la promotion de nos intérêts commerciaux sur le plan international. Pour réaliser ce potentiel, il faut changer la façon dont nous envisageons notre présence outre-mer.

Nous devons renforcer notre présence de façon novatrice en faisant participer la jeunesse canadienne à des activités de portée internationale. Tout cela permettra de multiplier le nombre des porteurs de l'étendard canadien sur le champ de la politique étrangère et du commerce extérieur. Tous les citoyens canadiens en seront avantagés.

Merci.

Le coprésident (le sénateur McEachen): Merci.

À la lumière de vos observations, vous serez heureux de savoir que nous avons eu à Ottawa une table ronde remarquable sur le rôle de la culture, de l'enseignement supérieur et du perfectionnement des ressources humaines en tant qu'élément de la politique étrangère. L'importance accrue ce thème dans la réflexion sur la politique étrangère est un fait nouveau. Je vous remercie d'avoir soulevé à nouveau cette question.

Les exposés sont maintenant terminés. Il nous reste une quinzaine de minutes pour discuter avec ce groupe et j'invite les membres du comité à poser des questions.

Mr. Bergeron (Verchères): We had this morning a theoretical debate on whether or not Adam Smith's principles should be put into practice, and we also heard—I think it can be useful somehow—a criticism and harsh judgement on the policies as they were implemented in the past. I am referring especially to Mr. Wilkinson's presentation which was quite critical of the evolution of Canada's foreign policy and of its spinoffs in the area of international trade.

As our chairman has indicated, we recently had in Ottawa a panel discussion that dealt specifically with the issues of education, culture and manpower training. I took that opportunity to question our analysts, since I was under the impression that the approach to the issue of culture, education and manpower had little to do with the Canadian political reality. I referred to another panel discussion we had earlier on specific aspects of the Canadian identity. One the basic

[Texte]

nous avons eue auparavant et qui portait sur les aspects spécifiques de l'identité canadienne; l'une des caractéristiques fondamentales de ce pays c'est que c'est une fédération, ce qui implique donc un partage des pouvoirs et des compétences entre les différents ordres de gouvernement. Nous savons pertinemment que l'éducation est de compétence exclusive des provinces et que la culture et la main-d'oeuvre sont des compétences partagées entre les gouvernements provinciaux et fédéral.

L'impression que j'avais c'est que les différents panelistes en arrivaient à une conception de ces différents thèmes qui faisaient abstraction de cette réalité concrète que le Canada est une fédération. Je voudrais adresser ma question au docteur Sarkar.

Docteur Sarkar, vous avez également fait un certain nombre de remarques concernant la promotion et l'innovation technologique, le développement des connaissances et la formation de la main-d'oeuvre. Je pense que vous y allez d'un certain nombre de remarques et de propositions intéressantes, mais je voudrais vous poser la même question car je considère que les réponses qui nous ont été fournies à Ottawa m'apparaissent un peu incomplètes dans la mesure où, lorsque je posais cette question, on me disait qu'il faudrait prévoir une certaine coopération entre les provinces et le gouvernement fédéral, sans toutefois préciser de quelle façon cette coopération s'opérerait.

Comment peut-on mettre de l'avant les propositions que vous nous avez présentées sans pour autant porter atteinte à cette caractéristique fondamentale du Canada, à savoir qu'il s'agit d'une fédération et qu'il y a un partage des pouvoirs, notamment dans le secteur de l'éducation et de la formation de la main-d'oeuvre?

Comment peut-on tenir compte de cette caractéristique fondamentale dans la mise en oeuvre des propositions que vous nous avez présentées?

Dr. Sarkar: I fully agree that the issues in Canada cannot be simply mandated from the federal government. I was trying to point out that the federal government, in identifying and implementing the foreign policy and trade strategies, should consider the training institutions and others as useful adjuncts. This will certainly require involvement of the provincial governments. It will require cooperation between federal and provincial governments, and I do not see why such cooperation should not be possible.

Indeed, if I can draw one example from my field of management science, there is currently a Canadian consortium of management schools, which spans everywhere from British Columbia to Newfoundland. As members of the consortium, we have been able to put forward to our international partners a Canadian voice, even though it is a cooperative voice of our institutions from various provinces.

• 1000

So I'm certainly not urging a shifting of the responsibility away from provinces to the federal government. I hope I have answered at least some of your concerns.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We may come back later to these if we get through our first round.

[Traduction]

characteristics of this country is that it is a federation, which means that the powers and the jurisdiction are shared by the various levels of government. We know perfectly well that education is under the exclusive jurisdiction of the provinces and that culture and manpower are shared by the provincial and federal governments.

I felt that the panellists' approach of these various issues completely overlooked the actual fact that Canada is a federal state. I would like to direct my question to Dr. Sarkar.

Dr. Sarkar, you made a few remarks regarding the promotion and the development of technology, knowledge development and manpower training. You made some interesting remarks and suggestions, but I would like to ask you the same question, because the answers we got in Ottawa seem to me somewhat incomplete in as much as, when I asked that question, I was told that we should provide for a certain amount of cooperation between the provinces and the federal government, without however, specifying how such a cooperation would come about.

How is it possible to put forward suggestions such as yours without compromising the very basic fact that Canada is a federal state and that powers are shared, especially in the areas of education and manpower training?

How can this basic characteristic be taken into account when implementing suggestions such as you have made?

M. Sarkar: Je conviens tout à fait que, au Canada, ces questions ne relèvent pas du seul gouvernement fédéral. J'essayais de souligner que le gouvernement fédéral, lorsqu'il définit et met en oeuvre des stratégies en matière de politique étrangère et de commerce international, devrait tenir compte du rôle complémentaire utile que peuvent jouer notamment les établissements de formation. Cela nécessitera certainement une participation des gouvernements provinciaux. Une coopération entre les gouvernements fédéral et provinciaux sera nécessaire et je ne vois pas pourquoi elle serait impossible.

En fait, je peux vous donner un exemple tiré de mon domaine d'activité, celui de la science de la gestion. Il existe actuellement au Canada un consortium regroupant les écoles de gestion depuis la Colombie-Britannique jusqu'à Terre-Neuve. En tant que membres de ce consortium, nous avons pu présenter à nos partenaires internationaux un point de vue canadien, même si celui-ci a été défini conjointement par nos institutions dans les différentes provinces.

Je ne propose donc certainement pas que la responsabilité passe des provinces au gouvernement fédéral. J'espère avoir au moins répondu à certaines de vos préoccupations.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous reviendrons peut-être plus tard sur cette question si nous avons fini le premier tour.

[Text]

Mr. Regan (Halifax West): Dr. Sarkar, I think it's a challenge, if we're talking about the federal policy on these issues, to determine how we can persuade the provinces to cooperate and share in a national policy, or share in a joint and unified policy which is so necessary when it comes to our external relations.

I want to get back to something that Professor Wilkinson was talking about, the development of patriotism. In light of the concerns we have in terms of provincial responsibilities versus federal, and different views across the country, and in light of the fact that it seems Canadians in general see themselves as quietly patriotic, how do you suggest we develop that and utilize our patriotism to enhance our interests in the world?

It seems to me that unquestionably we as a government should be working for Canada's interests, because if we aren't doing that we would be ignoring our responsibility to the people who elected us. But I think there's also a long-term view of that in terms of the benefits of internationalism as well as the need for trade and development. How do you see us developing that?

Prof. Wilkinson: I think part of the answer just comes back to this previous question, that we've tended to have the provinces as little fiefdoms that are so interested in their own positions that they're not willing to take a Canadian interest. I think part of it is just a case of trying to cultivate this view in all that we do and say, because we have tended to be so splintered in our viewpoints, by provinces, by regions and so on. I think we need to get the support of the news media as well as, as I say, academics and government people all sort of talking in the same direction. You only get a change in attitude if you have enough people saying and developing these ideas over time. I think it has to be something that is repeatedly emphasized in all statements and in policy measures that are taken, so that we get this greater attitude of Canada together.

Sure, there's this quiet patriotism, but so often we end up splintering ourselves and competing with one another in so many different areas when we should be cooperating. I think it's not a case of mandating it through the federal government but of simply making it a much bigger issue in all that we talk and do, and trying to enlist the support of the news media in developing a Canadian ethos, a Canadian attitude to these things.

If you're in other countries, whether Britain or France or the United States or anywhere else, what always strikes you when you're listening to television and other things is the greater focus on developing that sense of national identity, which we don't have. We're much more dispersed in our views and are emphasizing individual rights and regional rights and so on.

That's all I can say, that I think we aren't doing that in this country.

[Translation]

M. Regan (Halifax-Ouest): Monsieur Sarkar, quand nous parlons de la politique fédérale dans ce domaine, il me paraît difficile de savoir comment nous pouvons convaincre les provinces de collaborer et de participer à une politique nationale ou de se joindre à une politique commune et unifiée si nécessaire en matière de relations extérieures.

Je voudrais revenir à un point dont parlait M. Wilkinson, celui de la ferveur patriotique. Vu nos préoccupations concernant le partage des responsabilités entre les gouvernements provinciaux et fédéral et les différentes opinions qui ont cours dans le pays à ce sujet, et considérant également que les Canadiens semblent généralement manifester discrètement leur patriotisme, que devons-nous faire à votre avis, pour que notre patriotisme nous serve à promouvoir nos intérêts dans le monde?

Il me semble hors de tout doute que, en tant que gouvernement, nous devons défendre les intérêts du Canada, sans quoi, nous ferions fi de notre responsabilité envers ceux et celles qui nous ont élus. Mais je pense que l'on peut aussi envisager cela dans l'optique à long terme des avantages de l'internationalisme et de la nécessité du commerce et du développement. Que pensez-vous que nous devrions faire pour cela?

M. Wilkinson: Je pense que la réponse est contenue en partie dans ce que nous disions précédemment c'est-à-dire que les provinces ont tendance à se comporter comme de petits fiefs et sont tellement préoccupées de leur propre situation qu'elles ne sont pas prêtes à s'intéresser à l'ensemble du Canada. Je pense que cela est dû en partie au fait que nous prenons cette attitude dans tout ce que nous faisons et disons, parce que nous avons tendance à avoir des points de vue qui varient selon les provinces, les régions, etc. Je crois que nous avons également besoin de l'appui des médias et, comme je l'ai dit, des universitaires et des gouvernants qui devraient tous adopter plus ou moins la même orientation. Une attitude ne pourra changer que s'il y a assez de gens qui expriment et développent ces idées au fil du temps. Je pense qu'il faut mettre constamment l'accent là-dessus dans toutes les déclarations et mesures politiques afin de renforcer le sens d'appartenance à une communauté canadienne.

Bien sûr, notre patriotisme est discret, mais nous finissons trop souvent par nous diviser et nous faire concurrence dans de multiples domaines, alors que nous devrions collaborer. Il n'est pas question que le gouvernement fédéral impose quoi que ce soit, mais nous devrions simplement insister beaucoup plus là-dessus dans tous nos propos et tous nos actes, en essayant de gagner l'appui des médias à cette cause pour créer une mentalité, une attitude canadienne à l'égard de ces questions.

Quand on va dans d'autres pays, que ce soit la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis ou n'importe où ailleurs, on est toujours frappé, à la télévision par exemple, par l'insistance plus grande que l'on met à fortifier le sentiment d'identité nationale que nous n'avons pas. Nous avons des points de vue beaucoup plus divergents et nous mettons l'accent sur les droits individuels, les droits régionaux, etc.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'à mon avis, nous ne faisons pas cela dans notre pays.

[Texte]

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I think we could tie into that whole patriotism thing here and spend the morning on it. How do you promote patriotism? I'm not sure either. Last week I was one of the ones who was caught singing *O Canada* in the front of the House of Commons, and I got alternately lauded and roasted in the media. Some people said it was just a silly statement, and others said it was about time.

[Traduction]

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Je pense que nous pourrions consacrer toute la matinée à débattre cette question de patriotisme. Comment l'encourager? Je ne sais pas non plus. Je suis l'un de ceux qui ont été pris sur le fait, la semaine dernière, à chanter «O Canada» aux premiers rangs de la Chambre des communes, et j'ai été soit félicité soit tourné en ridicule par les médias. Certains ont dit que c'était tout simplement idiot, et d'autres qu'il en était grand temps.

• 1005

It will cut both ways. I don't think you'll miss the help of the media in a thousand years, but that's just my personal opinion on that.

Cela va dans les deux sens. Je pense qu'on pourrait attendre l'aide des médias encore mille ans, mais c'est juste une opinion personnelle.

Prof. Wilkinson: That's unfortunate.

M. Wilkinson: C'est regrettable.

Mr. Strahl: I also had a question for you, Professor Wilkinson. You mentioned that possibly we had more traditional ties with Europe in the past, and that possibly that's where more of our future trade emphasis should be going. One of the advantages of Europe that I see is that you do have there a kind of one-stop shopping. You can go to Europe and talk to the Europeans. Asia hasn't yet developed the same type of one-stop shopping, so we do seem to fracture our efforts.

M. Strahl: J'ai aussi une question pour vous, monsieur Wilkinson. Vous avez signalé que nous avions peut-être jadis des liens plus traditionnels avec l'Europe et que c'est peut-être vers elle que nous devrions orienter davantage à l'avenir notre politique commerciale. L'un des avantages que me paraît présenter l'Europe, c'est qu'on n'a pas besoin de frapper là-bas à plusieurs portes. On peut aller en Europe et parler aux Européens. L'Asie n'en n'est pas encore arrivée là, si bien que nous y dispersons apparemment nos efforts.

I'm from British Columbia and we seem to have a little more success than the rest of the country, but still we have trouble in that Asian market. However, if that's where all the growth is going to occur, isn't it where we should be putting more of our emphasis? It seems that the traditional foreign affairs emphasis has been in Europe with the plum jobs, the big embassies, and the big bucks. Our trade continues to decline with Europe.

Je viens de la Colombie-Britannique où nous semblons obtenir des résultats légèrement meilleurs que le reste du pays, mais nous avons encore des difficultés sur le marché asiatique. Toutefois, si c'est là que toute l'expansion doit se produire, ne devrions-nous pas concentrer encore plus nos efforts sur ce marché? Il me semble qu'en ce qui concerne les affaires étrangères, nous avons traditionnellement mis l'accent sur l'Europe où se trouvent les bonnes planques, les grosses ambassades et les gros sous. Or, nos échanges commerciaux avec l'Europe continuent de diminuer.

Shouldn't we instead be emphasizing the Asian connection because that's where it's going to happen? It is not a dead horse, but a less important horse that we are flogging, while we should be flogging the big stud coming up in Asia.

Ne devrions-nous pas plutôt mettre l'accent sur nos liens avec l'Asie puisque c'est là qu'est l'avenir? Nous ne devons pas abandonner l'Europe, mais elle est moins importante pour nous que l'Asie, beaucoup plus riche de promesses.

Prof. Wilkinson: Yes, I think you have a good point, but we should notice that not only has our trade been declining a little bit in Europe in percentage terms, but it has been declining in Asia in absolute terms, rather than increasing, over the last couple of years.

M. Wilkinson: Oui, cela me paraît très juste, mais il faut noter que si nos activités commerciales en Europe ont légèrement baissé en pourcentage, elles ont également diminué en Asie en chiffres absolus, au lieu d'augmenter, au cours des deux dernières années.

If you look at that huge Chinese market you should also realize that the Chinese — this seems to be very much true today — have always been interested in exporting, but they haven't been much interested in importing. Those who went on that tour to China recently probably got that impression as well. Their main focus is on exporting and what they can sell us. They weren't interested in importing.

Si l'on considère l'énorme marché chinois, il faut aussi constater que les Chinois — c'est sans doute particulièrement vrai aujourd'hui — se sont toujours intéressés à l'exportation et non à l'importation. Ceux qui ont récemment participé à la visite en Chine ont probablement recueilli la même impression. Les Chinois cherchent surtout à exporter et à voir ce qu'ils peuvent nous vendre, mais pas à importer.

The Japanese and Koreans are away ahead of us there because they have been developing those areas very strenuously for some years. I'm just not as optimistic as some people are about that huge market. I think we may be a little late there. That's why I say we might have a greater chance in a place like Latin America. That's because countries like Japan, Korea, and so on are moving, but they aren't yet relatively quite as strong culturally, geographically, or industrially in that sector.

Les Japonais et les Coréens ont beaucoup d'avance sur nous dans cette région parce qu'ils y consacrent beaucoup d'efforts depuis quelques années. Je ne suis pas aussi optimiste que d'autres à propos de cet énorme marché. Je pense que nous arrivons peut-être un peu tard. Voilà pourquoi je dis que nous aurions plus de chance en Amérique latine. En effet, des pays comme le Japon, la Corée, etc. commencent à s'installer sur ce marché, mais leur présence y est encore relativement moins forte sur les plans culturel, géographique ou industriel.

[Text]

Mr. Flis (Parkdale—High Park): This first question is for Professor Storey. You mentioned that you want an equal playing field for competing on the open market. You talked about how you personally did not want protection for supply management. In Ottawa, through that whole debate, it seems that the agricultural community has never seen a stronger lobby to protect it.

I wonder if you'd clarify that. In that also, isn't the Crow rate a form of protectionism and an unfair subsidy, or will it be perceived as such on the world free market? Maybe you could enlighten the committee here.

The other question is to Professor Wilkinson and Dr. Sarkar.

Professor Wilkinson, you complained about our large public debt, and rightly so, but you did not give the committee any concrete suggestions as to how we might cut that public debt and annual deficit specifically, maybe, in the foreign affairs area.

Professor Sarkar, you mentioned that your Centre for International Business Studies is funded by the Department of Foreign Affairs. I don't see any better post-secondary education than international business. Why wouldn't that funding come from the regular transfer payments, federal to province? Why does the funding come from an additional envelope?

• 1010

What I'm looking at here is how we can do more in our future foreign policy with fewer resources, as it pertains specifically to Saskatchewan and the western provinces.

Prof. Storey: Let me start with my comment on the Crow rate and your query on this.

You have put your finger on what certainly has been part of the problem internationally, which is that the Crow benefit has been perceived by some as a transportation subsidy that has affected the price of grain. We've had a great deal of debate over that, and I think in part it's the issue with the Americans over durum wheat. I won't go into the details of that, because that issue is certainly much more complex; it's political as well as economic.

On the Crow issue, this is why I have continually advocated—if the federal government has agreed, and it has in the past, that this is a compensation for the fact that we've had the subsidy in place for western Canadian grain producers—that this should be recognized and honoured but that it should be paid out to producers or bonded—and those propositions were there for some time—to turn what is perceived to be a subsidy for transportation into a non-subsidy, so that the full price and the cost of moving grain will be reflected in the price of grain. That of course would help the development of the agrifood industry, the livestock industry, and further processing. Many people would agree that this is the case. So I think that's the position we need to take on that particular issue, although we've had a strong political debate over it.

[Translation]

M. Flis (Parkdale—High Park): Ma première question s'adresse à M. Storey. Vous avez dit qu'il faudrait que tout le monde soit sur un pied d'égalité dans un marché ouvert. Vous avez dit que vous ne souhaitiez pas personnellement que l'on protège la gestion de l'offre. Durant tout le débat sur cette question à Ottawa, on dirait dit que le lobby du secteur agricole en faveur de cette protection n'avait jamais été plus puissant.

Pourriez-vous nous éclairer là-dessus? D'ailleurs, le tarif du Nid-de-Corbeau ne constitue-t-il pas une forme de protectionnisme et une subvention déloyale et n'est-ce pas ainsi qu'on le percevra sur les marchés mondiaux? Vous pourriez peut-être expliquer cela au comité.

Mon autre question s'adresse à MM. Wilkinson et Sarkar.

Monsieur Wilkinson, vous vous êtes plaint, et à juste titre, de la taille de notre dette publique, mais nous n'avez offert au comité aucune proposition concrète sur la façon de réduire cette dette et notre déficit annuel, plus particulièrement peut-être dans le secteur des affaires étrangères.

Monsieur Sarkar, vous avez déclaré que votre Centre for International Business Studies est financé par le ministère des Affaires étrangères. Pour moi, il n'y a pas de meilleure formation postsecondaire que le commerce international. Pourquoi ce financement ne viendrait-il pas des versements de transfert fédéraux aux provinces? Pourquoi une enveloppe supplémentaire?

Je me demande en fait comment nous pouvons mieux faire en matière de politique étrangères avec moins de ressources, plus particulièrement en ce qui concerne la Saskatchewan et les provinces de l'Ouest.

M. Storey: Je commencerai par le tarif du Nid-de-corbeau et votre question à ce sujet.

Vous avez mis le doigt sur ce qui constitue certainement une partie du problème au palier international; certains considèrent l'aide accordée à ce titre comme une subvention au transport qui influe sur le prix des céréales. Nous avons longuement débattu ce sujet et c'est ce qui explique en partie, je crois, le différend qui nous oppose aux Américains au sujet du blé dur. Je n'entrerai pas dans les détails parce que la question est certainement plus complexe; elle est non seulement économique, mais aussi politique.

C'est justement à cause du Nid-de-corbeau que j'ai toujours soutenu que si le gouvernement avait reconnu, comme il l'a admis par le passé, qu'il s'agit d'une contrepartie à une subvention dont bénéficiaient les producteurs de céréales de l'Ouest et qu'il fallait l'admettre et la respecter, mais que le montant correspondant devait être versé aux producteurs ou placés en cautionnement—d'ailleurs ces propositions ont déjà été avancées depuis quelque temps—pour que l'on n'y voie plus une subvention au transport et que le prix des céréales reflète la totalité du coût d'acheminement. Cela favoriserait bien entendu le développement de l'industrie agro-alimentaire, de l'élevage et encouragerait les industries de transformation. Bien des gens seraient de cet avis. C'est donc la position que nous devrions, à mon avis adopter à ce sujet, même s'il y a eu toute une controverse politique là-dessus.

[Texte]

Of course we're now seeing the Crow benefit being eroded away, as less money is being spent by the federal government on it. I'm concerned about that.

Let me turn to the other issue, that of supply management. I, for one, do not believe that if we reduce the protection that we've had for our supply-managed sectors—dairy and poultry—that industry is as vulnerable as many people feel it is. I believe that we have the technology to make those sectors or that sector of the industries in Canada very competitive. As long as there is that level playing-field, we can stand up to the competition with those sectors in the United States.

We have to remember that in the dairy industry in the United States there are 1,000—and 3,000—cow herds in Arizona and California, but at the same time there are 40-, 50-, and 60—cow herds surviving in Wisconsin, New York, and the upper Midwest.

So there is the capability, both in the Canadian dairy industry and in the poultry industry—we might want to call it the feather industry—to match the type of competition that we might face in the North American market. So I'm not as concerned as many people are that we can't meet that particular competition.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): The further question Mr. Flis asked can be dealt with later.

I presume that all of you who are at the table and have spoken are going to stay until we complete our panel at 12 p.m.

Prof. Wilkinson: I have to leave a little bit early, because my plane is at 12:05 p.m.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I am going to ask you a question and you can answer it with Mr. Flis's question.

Quite rightly, you spent a good deal of time on our policies with the United States. I noted in our discussions in Ottawa that virtually no proposal was made to alter in any way the increasing trend of integration with the U.S. economy; it seemed to be accepted as a given and more or less sanctified by the free trade agreement and, further, by the NAFTA.

• 1015

You talked about the practice of other countries—Germany, Japan, and the United States—of restricting foreign investment or controlling it in some way. Are you suggesting that we ought to revive that subject? What are the possibilities in terms of the free trade agreement to do that? What other specifics have you in mind?

I'll allow you to answer Mr. Flis first.

Prof. Wilkinson: On the first part, I'd like to refer to the Crow rate. There are a couple of other issues that don't get into the picture enough on, say, grain transportation. You do have much cheaper transportation costs in many areas of the United States through the Mississippi system, which allows for a much cheaper shipment of grains. We maybe have to keep bringing that up, that there is a difference and that some allowance has to be made for the difference.

[Traduction]

Bien sûr, on constate que la subvention au titre du Nid-de-corbeau diminue petit à petit, le gouvernement fédéral y consacrant moins d'argent. Cela me préoccupe.

Passons à l'autre question, celle de la gestion de l'offre. Personnellement, je ne pense pas que le fait de réduire cette protection pour le secteur laitier et celui de la volaille les rendrait aussi vulnérables que certains en ont l'impression. Je crois que nous avons la technologie nécessaire au Canada pour assurer la compétitivité de ces secteurs. Tant que les conditions sont les mêmes pour tout le monde, nous pouvons, à cet égard, faire face à la concurrence américaine.

Il ne faut pas oublier que le secteur laitier aux États-Unis compte des troupeaux de 1 000 ou 3 000 têtes en Arizona et en Californie, mais qu'il y a aussi des troupeaux de 40, 50 ou 60 têtes qui existent encore au Wisconsin, dans l'État de New York ou dans le nord du Midwest.

Le secteur laitier et celui de la volaille—que nous pourrions appeler aviculture—sont donc capables de tenir tête au genre de concurrence que nous pourrions rencontrer sur le marché nord-américain. Je crains donc moins que d'autres que nous ne puissions pas faire face à ces concurrents-là.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous pourrions nous occuper de l'autre question de M. Flis plus tard.

Je suppose que tous ceux qui sont assis à cette table et qui ont pris la parole vont rester jusqu'à la fin de cette table ronde à midi.

M. Wilkinson: Je devrai partir un petit peu plus tôt, parce que mon avion part à 12h05.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais vous poser une question et vous pourrez y répondre en même temps qu'à celle de M. Flis.

Vous avez parlé un bon moment et à juste titre de nos politiques avec les États-Unis. Lors des discussions que nous avons eu à Ottawa, j'ai noté qu'on ne faisait pratiquement aucune proposition visant à modifier de quelque façon que ce soit la tendance croissante à l'intégration de notre économie avec celle des États-Unis; on semblait considérer cela comme un fait acquis plus ou moins sanctifié par l'accord de libre-échange puis par l'ALÉNA.

Vous avez signalé que d'autres pays—l'Allemagne, le Japon et les États-Unis—limitent les investissements étrangers ou les contrôlent d'une façon ou d'une autre. Proposez-vous que nous relançons ce sujet? Qu'est-ce que l'accord de libre-échange nous permet de faire à cet égard? Avez-vous d'autres propositions précises?

Je vous laisserai d'abord répondre à M. Flis.

M. Wilkinson: En ce qui concerne la première partie de cette question, je voudrais parler du tarif du Nid-de-corbeau. Il y a deux autres éléments dont on ne tient pas assez compte en ce qui concerne, disons, le transport de céréales. Le transport coûte beaucoup moins cher dans de nombreuses régions des États-Unis qui empruntent le réseau du Mississippi, ce qui permet d'acheminer les céréales à bien moindre coût. Nous devons peut-être continuer de signaler cette différence pour qu'elle entre en ligne de compte.

[Text]

But we should always be bringing to the attention of the United States that they have agricultural subsidies in another major area through their subsidization of cheap water for many of their agricultural sectors because the cost of water to farmers who are irrigating is often not even enough to cover the operating costs of supplying that water let alone anything towards interest on or payment of the capital costs.

What I'm saying is that we have to take a stronger stand in trying to present some of these alternate positions on these things and get them out to U.S. people in positions of policy-making.

Mr. Flis: Whether we pay a subsidy to the regulators or the producers, it's still a subsidy. Let's not play games. We as Canadian farmers have to decide whether we are going to compete worldwide without any subsidy or will say that on the one hand we want world free trade but on the other hand we still want that taxpayer subsidy.

Prof. Storey: That's the concern I have, and I think we have to decide. I think we have to work internationally for that. I certainly agree with Bruce that we shouldn't give everything away and get nothing in return. When we do talk about a level playing field—that's using the American terminology when we were negotiating the Canada-U.S. trade agreement—I think we need to make sure they believe in what they say.

Prof. Wilkinson: Going on to your next point, which fits in with this, I wasn't talking about the public debt, I was talking about our net international indebtedness as a nation—the debt of corporations, governments, and individuals totally compared to other countries in the world. We have the world's largest next to the United States, and as I say, that debt is 50% of our GNP. But it's not the public debt of government, it's the total debt.

Now, in terms of that, another area I was going to mention—I decided to stop because I knew I was out of time—is that in order to try to retain our competitiveness, we have to keep that Canadian dollar low. There's often talk about letting the dollar be higher. We could stand to have the dollar even lower than it is now. That would increase the competitiveness of our various export sectors and would indeed help to compensate for things like the removal of the Crow benefit, if we do that, because it would enable our grain, which is a long way from the market, to be competitive.

This is one of the areas where we really need to recognize that if we can keep our interest rates such and our exchange rate such that we have a low Canadian dollar, it will improve our competitiveness in the future. We really need to do that because a higher dollar will just kill us. So I would leave it at that.

You were talking about foreign investment. In my comments I said that it's a little bit like closing the door after the horse got out because most of the investment has already taken place. But we should be putting on our books something like a foreign investment restriction for national security purposes so that if the United States wished to use this policy of theirs, and they're intending to broaden the interpretation of it in the future, we would have something for bargaining purposes.

[Translation]

Nous devrions cependant attirer toujours l'attention des États-Unis sur le fait qu'ils accordent des subventions agricoles dans un autre domaine important puisqu'ils subventionnent le prix de l'eau dans plusieurs régions, car ce que paient les agriculteurs pour l'irrigation ne suffit souvent même pas à couvrir les frais opérationnels de fourniture de l'eau, sans parler des frais d'intérêts ou d'amortissement des installations.

Je veux donc dire que nous devons essayer de présenter avec plus de fermeté certains de ces autres points de vue, notamment auprès des décideurs américains.

M. Flis: Que nous payions une subvention aux gens qui s'occupent de la réglementation ou aux producteurs, cela reste une subvention. Il ne faut pas jouer sur les mots. En tant qu'agriculteurs canadiens, nous devons décider si nous voulons faire face à la concurrence mondiale sans aucune subvention ou si nous allons dire que, d'une part, nous appuyons le libre commerce international mais que, d'autre part, nous voulons encore recevoir une subvention du trésor public.

M. Storey: C'est ce qui me préoccupe et je pense que nous devons prendre une décision. Nous devons travailler au niveau international à ce sujet. Je suis certainement de l'avis de Bruce que nous ne devrions pas céder sur toute la ligne sans rien obtenir en retour. Quand nous parlons de règles de jeu équitables—c'est l'expression qu'utilisaient les Américains lors des négociations sur l'accord de libre-échange Canada-États-Unis—je pense que nous devons nous assurer qu'ils croient ce qu'ils disent.

M. Wilkinson: Pour passer au point suivant qui rejoint celui-ci, je ne parlais pas de la dette publique, mais plutôt de l'endettement international net du pays—le total de la dette des entreprises, des gouvernements et des particuliers comparativement à d'autres pays. Nous sommes le pays le plus endetté du monde après les États-Unis et, comme je l'ai dit, notre dette se monte à 50 p. 100 de notre PNB. Mais il ne s'agit pas de la dette publique du gouvernement, mais de la dette totale.

Dans ce contexte, j'allais aborder un autre sujet, mais j'ai préféré m'arrêter parce que je savais que je n'aurais plus assez de temps pour cela. Pour maintenir notre compétitivité, il faut que le cour du dollar canadien reste faible. On parle souvent de laisser monter le cour du dollar. Il pourrait en fait être encore plus bas qu'à l'heure actuelle. Cela augmenterait la compétitivité de nos différents secteurs d'exportation et compenserait en fait certains éléments comme la suppression éventuelle de la subvention du Nid-de-corbeau parce que nos céréales, qui sont très éloignées de leurs marchés, pourraient ainsi devenir concurrentielles.

Voilà donc un domaine où nous devons vraiment reconnaître que le maintien de nos taux d'intérêt et de change à un niveau tel que le cour du dollar canadien soit faible, amélioreront notre compétitivité à l'avenir. C'est vraiment ce qu'il faut faire, parce qu'un relèvement du dollar serait mortel pour nous. Je m'en tiendrai là.

Vous avez parlé des investissements étrangers. J'ai dit, dans mes commentaires, que notre attitude revient à fermer la porte de l'écurie alors que le cheval en est sorti, parce que la plupart des investissements ont déjà été effectués. Nous devrions néanmoins instituer quelque chose d'analogue à une restriction sur les investissements étrangers pour des raisons de sécurité nationale afin que, si les États-Unis voulaient faire usage de leur politique correspondante—et ils ont l'intention d'en élargir

[Texte]

[Traduction]

In actual fact it's not going to be a big thing, because we have such a high proportion of foreign ownership and there is this tremendous amount of integration already, but it's something for bargaining purposes.

l'interprétation à l'avenir—nous serions alors en mesure de négocier avec eux. En fait, cela ne changera pas grand chose, puisqu'une si grande partie de notre économie est entre les mains d'intérêts étrangers et qu'il existe déjà une intégration extrêmement poussée, mais cela pourrait nous servir en cas de négociation.

● 1020

In the case of the Canada-U.S. free trade, we gave away stuff even before we entered the free trade deal on foreign investment, patents, copyrights and things. So we didn't have as much to bargain. Anybody looking at the theory of commercial policy knows that one of the major purposes of having commercial policies in place is so you have something to give away when you bargain. I think that's why we have to try to have some of these policies on occasion to have something to give away.

Nous avions déjà fait certaines concessions, en matière d'investissements étrangers, de brevets, de droits d'auteur et autres, avant même de conclure l'Accord de libre-échange canado-américain. Donc, il ne nous restait plus grand-chose à négocier. Toute personne qui s'intéresse à l'aspect théorique de la politique commerciale sait que la principale raison d'être de ce genre de politique c'est de pouvoir concéder quelque chose lors d'une négociation. Voilà pourquoi j'estime que nous devons disposer de telles politiques à l'occasion afin d'avoir en main quelque chose à donner.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I think I'll go on to the next section.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Je pense que nous allons à présent passer à la suite.

Mr. Flis: Mr. Chairman, I didn't get an answer about doing more for less, whether it's through transfer payments or whatever.

M. Flis: Monsieur le président, je n'ai pas obtenu réponse sur la façon dont nous pourrions parvenir à faire plus avec moins, que ce soit par le biais de transferts ou autres.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I had in mind that could come on later. We'll get our other participants involved. I'd let Dr. Sarkar answer that right now if he can tell us how, but he'll have more time to think later.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je pensais que nous allions y revenir plus tard. Nous allons donner la parole aux autres participants; cependant, je laisse le soin à M. Sarkar de vous répondre tout de suite s'il le désire, mais il doit savoir qu'il peut prendre le temps de réfléchir à sa réponse.

We move into specific issues and applications, but it's still all relevant. It's all part of the same larger question of trade opportunities and challenges.

Même si nous passons à la question des enjeux particuliers et des applications, le point soulevé demeure tout à fait pertinent. Il s'inscrit en effet dans la question plus large des débouchés et des défis commerciaux.

I have five participants: Mr. Hutch, Mr. Morris, Mr. Boyko, Mr. Skrypnik, and Mr. Barton. So I will call in that order.

J'ai une liste de cinq participants à qui je donnerai la parole dans l'ordre suivant: M. Hutch, M. Morris, M. Boyko, M. Skrypnik et M. Barton.

I understand how difficult it is to make a presentation that is thorough and comprehensive in a limited time. I sympathize with the presenters, but I think it is useful to us to have the maximum time to get views like we've had on the Crow rate and other important points. Therefore, the more you leave for discussion the more you can help us.

Je comprends qu'il vous est difficile de nous livrer un exposé complet et détaillé dans un laps de temps limité. J'y suis sensible, mais je crois utile de réserver le maximum de temps pour que nous puissions échanger nos points de vue à propos du tarif de la Passe du Nid-de-Corbeau et d'autres points importants. Donc, plus vous réserverez de temps à la discussion, plus ce nous sera utile.

Mr. Hutch.

Monsieur Hutch.

Mr. Jim Hutch (President and Chief Executive Officer, Saskatchewan Research Council): I should clarify something. You mentioned we're in a particular sector now. What sector are we in, just for my own clarification? Is it agrifood?

M. Jim Hutch (président-directeur général, Saskatchewan Research Council): Je voudrais obtenir une précision. Vous avez dit que nous passions à présent à la suite. De quelle suite s'agit-il au juste. Pouvez-vous éclairer ma lanterne? Est-ce l'agro-alimentaire?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I should probably say a sector of the discussion period rather than a sector of the economy.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'aurais dû préciser «à la suite de la discussion», plutôt que d'un autre secteur de l'économie.

Mr. Hutch: All right. As one used to dealing with economic sectors and so on, I wondered about that, because I'll be talking about science and technology and knowledge-based industries as well as agriculture and biotechnology.

M. Hutch: Parfait. Comme il a été jusqu'ici question des secteurs de l'économie, je me demandais ce que vous vouliez dire, parce que je vais vous entretenir des industries infoculturelles, de sciences de technologie, ainsi que d'agriculture et de biotechnologie.

[Text]

I'm with the Saskatchewan Research Council. Why I am here, I suppose, is because we work with practically all companies in Saskatchewan. We work on the unique problems they have with our particular unique issues in mining and agriculture. We're in the technology transfer business and we also provide services. We're with these companies in all the international work they do and help them to be competitive in their processes and in their products.

While we're owned by the provincial government, about 80% of what we do is contract work. We have a private sector-led board.

It is appropriate that we're talking about foreign policy because of the incredible change that's going on out there. Not only must the policy be re-evaluated in the light of changes, but also the way we operate out there in the world should receive some consideration. Because we are so close to that operation, I will be talking a fair amount about that.

I like to think, and I think Professor Wilkinson described it, in reality there's a war situation with respect to trade. It wouldn't be a bad idea to keep that in mind. To think of it less than that would be fooling ourselves.

At a recent Canadian Advanced Technology Association conference, in fact about 10 days ago in Toronto, the statement was made that we have 5 to 10 years to position ourselves in the new global economy, or we'll be left out there watching. Canada's largest industrial association, CATA represents over 1,000 companies and organizations, with 90% of their members exporting 80% of their production. You can see the importance of getting it right, when we think about trade for the advanced technology companies. I'll get back to that a little later.

Here in Saskatchewan, and I might say the midwest, we have built an economy based on commodities coming out of our resources. To support the distribution of these commodities throughout the world, we have built a fairly good distribution system. It has a lot of strikes and port problems, but it's still not too bad. This is part of the equation as well.

Saskatchewan will always be a significant exporter of resources. We are also moving into more significant value added to these resources. Where we can add value so we have a high-value to low-weight ratio, we have an opportunity to export, and this opportunity is being taken advantage of in the biotechnology industry.

[Translation]

Je suis attaché au Saskatchewan Research Council et si je me trouve ici aujourd'hui, c'est sans doute parce que nous travaillons avec presque toutes les entreprises de la Saskatchewan. Nous collaborons avec elles à la solution des problèmes tout à fait particuliers auxquels elles sont confrontées dans les domaines de l'exploitation minière et agricole. Le conseil est spécialisé en transfert de technologies, mais nous offrons également des services. Nous accompagnons ces firmes de la Saskatchewan dans toutes les entreprises internationales auxquelles elles participent et nous les aidons à être concurrentielles en fait de méthodes et de produits.

Bien que nous soyons propriété du gouvernement provincial, 80 p. 100 de notre travail nous est confié à contrat. Notre conseil d'administration est issu du secteur privé.

Il est tout à fait approprié de parler ici de politique étrangère, à cause des changements incroyables auxquels nous assistons aujourd'hui. Et il n'y a pas que la politique qu'il convienne de réévaluer à la lumière de ces changements, mais également la façon dont nous fonctionnons sur la scène internationale. Étant donné que nous sommes tellement en contact avec cette réalité, je m'attarderai plus principalement sur ce volet de la question.

Je me plais à penser, et je crois que le professeur Wilkinson a décrit ce phénomène, qu'en matière de commerce international, nous sommes en guerre. Ce ne serait d'ailleurs pas une mauvaise idée de garder cela présent à l'esprit. Ce serait faire fausse route que de penser autrement.

Lors de la récente conférence de l'Association canadienne de la technologie de pointe qui s'est déroulée à Toronto il y a environ 10 jours, quelqu'un a dit qu'il nous restait 5 à 10 ans pour nous positionner dans la nouvelle économie planétaire, faute de quoi nous resterions sur la touche. L'ACTP, qui est la plus importante association industrielle au Canada, représente plus de 1 000 entreprises et organismes et 90 p. 100 de ses membres exportent 80 p. 100 de leur production. Vous voyez donc à quel point il importe de bien faire les choses sur le plan du commerce international en ce qui concerne les entreprises de technologies de pointe. Mais j'y reviendrai un peu plus tard.

Ici en Saskatchewan, je devrais presque dire dans le midwest canadien, nous avons bâti une économie axée sur des produits dérivés de nos ressources. Pour favoriser l'écoulement de ces produits dans le monde, nous avons mis en plan un réseau de distribution assez solide. Nous nous heurtons certes à un grand nombre de problèmes dus aux grèves du personnel dans les ports, mais les choses fonctionnent encore assez bien. Tout cela fait également partie du tableau.

La Saskatchewan a toujours été un gros exportateur de ressources. Mais nous optons de plus en plus pour une production à valeur ajoutée. Quand il nous est possible d'ajouter une certaine valeur à notre production, suivant un ratio valeur-poids élevé, nous avons une chance d'exporter et il se trouve que cette chance se présente dans le cas de l'industrie de la biotechnologie.

[Texte]

We have worked to make these resource sectors competitive with high-quality products and have built a significant infrastructure in our universities, our provincial research organizations, our consulting engineers and other supporting companies such as small manufacturers of equipment and instrumentation.

The expertise and capabilities we have built are also exportable, but they reside mostly in small companies and organizations like SRC or the university. Consequently they have their own unique problems when it comes to taking advantage of selling these products around the world.

In Saskatchewan in the midwest, we have also built up excellent capability to transfer technology from other parts of the world for utilization by our resource sectors and our small and medium-sized manufacturers. This has made our resource sectors and manufacturers highly competitive and has also built up a secondary industry producing products such as high-tech equipment and knowledge-based capabilities that are exportable. Also, in the environmental area, we have a lot of expertise in equipment that the rest of the world can use.

Because of this diversity of expertise and capabilities, organizations and small companies require contacts and intelligence with respect to the opportunities that are out there in other parts of the world.

There's an organization called the Association of Provincial Research Organizations, APRO. I was president of it in 1991 and we did a project for Industry, Science and Technology—or as it was called then, Science and Technology Canada—on relationships with Europe. I'm going to leave a copy of this with the committee.

There are a lot of recommendations in it, but it particularly confirms, in the executive summary, that organizations need market intelligence, strategic partners, technology intelligence, and identification of specific opportunities. Then it talks about financial needs, cost-sharing programs, support for export development start-up and better tax incentives.

In the past, our embassies, high commissions and trade offices have been very helpful. I have spent most of my career in the private sector, going back to 1962, and my own experiences have been very positive.

We need a network of support in those offices dealing in "instant time", as I'll call it—some people call it "just in time"—knowledge. They used to operate by letter going back many years, then telegram, then phone, then telex, and then came the fax. Believe it or not, that will be gone shortly and replaced by E-mail, Internet and the various networks that are out there.

[Traduction]

Nous nous sommes arrangés pour que ces secteurs de ressources soient concurrentiels, grâce à des produits de haute qualité, et nous avons mis sur pied une importante infrastructure s'articulant autour de nos universités, de nos organismes provinciaux de recherche, de nos ingénieurs-conseils et des autres entreprises de soutien, comme les petits fabricants d'équipement et d'instruments.

La compétence et les capacités dont nous sommes dotés sont également exportables, mais comme on les trouve essentiellement au niveau des petites entreprises et organisations, comme le SRC et l'université, nous nous heurtons de ce fait à des problèmes très particuliers qui nous empêchent de vraiment pouvoir vendre ces produits dans le monde entier.

En Saskatchewan, au milieu des prairies, nous nous sommes également dotés d'une capacité nous permettant de transférer des technologies d'autres parties du monde, pour nos secteurs des ressources et nos PME manufacturières. Ce faisant, nos secteurs de ressources et nos manufacturiers sont devenus particulièrement concurrentiels et nous sommes parvenus à bâtir une industrie secondaire axée sur la production, par exemple, de matériel de haute technologie et de produits infoculturels qui sont exportables. De plus, nous sommes particulièrement versés sur le matériel exploité dans le domaine de l'environnement et qui peut être utilisé par tous les autres pays.

Étant donné toute cette diversité de compétences et de capacités sur lesquelles nous pouvons compter, il faut que nos organisations provinciales et nos petites entreprises puissent bénéficier de contacts à l'étranger et de renseignements sur les marchés internationaux pour savoir sur quels débouchés elles pourraient compter.

Une de ces organisations est l'Association des organisations provinciales de recherche du Canada Inc., l'AOPR, dont j'ai été le président en 1991, à l'époque où nous avons conduit un projet pour le compte d'Industrie, Sciences et Technologie—ou plus exactement Sciences et Technologie Canada comme on l'appelait à l'époque—à propos de nos relations avec l'Europe. Je laisserai d'ailleurs une copie du rapport concernant ce projet au comité.

Celui-ci contient de nombreuses recommandations mais il confirme surtout, dans le synopsis, que les organisations canadiennes ont besoin de renseignements sur les marchés étrangers, qu'elles ont besoin de partenaires stratégiques, de renseignements sur les technologies et de données sur les débouchés particulier. Il y est également question de besoins financiers, de programmes à coûts partagés, d'appui aux nouvelles entreprises tournées vers le développement des marchés d'exportation et de meilleurs incitatifs fiscaux.

Par le passé, nos ambassades, nos hauts commissariats et nos délégations commerciales nous ont été très utiles. J'ai passé la majeure partie de ma vie professionnelle dans le secteur privé, c'est-à-dire depuis 1962, et je peux vous dire que mon expérience sur ce plan est très positive.

Il nous faut par contre bâtir, au niveau des missions commerciales, un réseau permettant de transmettre les données d'une façon que je qualifie personnellement d'instantanée et à propos de laquelle d'autres parlent de «temps opportun». Avant, ces missions s'appuyaient sur le courrier, puis est venu le télégramme, puis le téléphone, puis le télex, puis enfin le télécopieur. Enfin, croyez-le ou non, dans très peu de temps celui-ci sera remplacé par le courrier électronique, par Internet et d'autres réseaux qui sont déjà en place.

[Text]

These aren't just new tools to play with. They are devices to move our messages around and they also bring about a whole new method of thinking. They introduce a high level of competitiveness and the need for quick response time with quality responses.

The organizations and companies that learn to take advantage of these instant communications available today are going to be the winners of tomorrow. Therefore, I'm suggesting that on the operational side, our offices outside of Canada—and they have the equipment—need people in them who operate in this new environment. It's quite a paradigm shift to operate in this instant time.

I know a lot of people both in the private sector and in government who fought even the fax machine, thinking there was no damn way they were going to let a piece of information come in and get a quick response; it could just sit in the pile with the rest of it. They don't realize we have a whole new way of thinking. The winners in the world economy are going to be those who adapt to that new way of thinking and make quick decisions. There will no longer be lay-around time for information; it has to be dealt with immediately.

I am very pleased to say there is one federal government civil servant sitting in this office who really impressed me when he talked to me about a project we are doing in Indonesia. He sent information to Indonesia by Internet, or maybe their own system, but it was there instantly and he sent me a copy. Do you know what I was most pleased about? It wasn't the fact he had instant communication, although that was impressive, but he didn't send the copy to me to confirm, look over, and see that it was okay and tidied up; he sent it instantly, which was important. We need that kind of thinking not only in the private sector—they're having trouble with that too—but also in government.

[Translation]

Et il ne s'agit pas là que de gadgets. Ce sont des dispositifs qui permettent d'acheminer les messages partout dans le monde et qui nécessitent une toute nouvelle façon de raisonner. Ils sont synonymes de compétitivité et nécessitent un temps de réaction très court associé à une réponse de qualité.

Les organisations et les entreprises qui apprennent à profiter de ces moyens de communication instantanés aujourd'hui disponibles, seront les vainqueurs sur les marchés de demain. Dès lors, j'estime que sur le plan opérationnel, il faut que nos missions à l'étranger—qui disposent du matériel voulu—puissent compter sur un personnel apte à évoluer dans ce nouvel environnement. Tout ce fonctionnement instantané est en train de bousculer nos habitudes.

Je connais bien des gens, dans le secteur privé et au gouvernement, qui ont même combattu l'arrivée des télécopieurs, estimant qu'ils n'allaient pas régir instantanément à tel ou tel élément d'information qui leur parviendrait par ce moyen, après tout, ce morceau de papier pourrait bien venir s'empiler sur les autres. Mais ces gens-là ne se sont pas rendu compte qu'il existe à présent une toute nouvelle façon de penser. Or, ceux qui ressortiront vainqueurs dans cette économie mondiale sont ceux qui seront parvenus à s'adapter à cette nouvelle façon de penser et à prendre des décisions rapides. Il ne sera plus possible de laisser l'information dormir, il faudra la traiter immédiatement.

D'ailleurs, je suis très heureux de dire que j'ai eu affaire à un fonctionnaire de ce bureau qui m'a beaucoup impressionné à propos d'un projet que nous effectuons en Indonésie. Il m'a fait parvenir les renseignements sur l'Indonésie par Internet, ou peut-être par le propre réseau du ministre, mais quoi qu'il en soit, j'ai reçu l'information instantanément. Et vous savez ce qui m'a plu le plus à ce sujet? Eh bien ce n'est pas que la communication ait été instantanée, bien que cela soit déjà impressionnant, mais c'est qu'il m'a fait parvenir une copie de confirmation pour m'indiquer que tout allait bien, que tout était en ordre; et il l'a fait de façon instantanée, ce qui était très important. Il nous faut des gens qui pensent de la sorte, pas uniquement dans le secteur privé—et la chose pose également des difficultés dans ce secteur—, mais également au gouvernement.

• 1030

I'm a great believer that the process of secondment, which Dr. Sarkar referred to, from industry to these offices would be a great benefit. For three years we have had one of our vice-presidents in New Delhi seconded to the international development research centre office. That has turned out to be a very wise decision and is bringing a lot of business to Canada.

As I said, I have a great deal of respect for these offices overseas. The feedback I get from them is the lack of follow-through by Canadian companies and organizations. If we're going to have the support of those offices out there, we here have to be able to follow through, because we hurt their credibility when we don't follow through. I'm suggesting some means of training or awareness that has to be brought back to Canada, that if we're going to get support out there we need to be able to follow through.

Je suis intimement convaincu que les affectations provisoires, dont a parlé le Dr. Sarkar, de personnes appartenant à l'industrie dans des postes de mission commerciale, présenteraient de grands avantages. Un de nos vice-présidents a été détaché pendant trois ans auprès du Centre canadien de recherches pour le développement international à New Delhi. Cette décision s'est avérée être très valable, puisqu'elle a permis au Canada de bénéficier de nombreux marchés.

Comme je le disais, j'ai beaucoup de respect pour les missions outre-mer. Par contre, les gens qui travaillent dans ces missions me disent que les entreprises et les organisations canadiennes ne suivent pas. Or, si nous voulons pouvoir mettre à profit l'appui de ces missions, nous devons être en mesure de donner suite à leurs actions, faute de quoi nous entacherons leur crédibilité. Je suggère que l'on forme les gens ou qu'on les sensibilise, ici au Canada, afin que nous puissions donner suite au travail effectué par nos missions commerciales à l'étranger.

[Texte]

In our agriculture industry we are developing a significant biotechnology industry here in Saskatchewan. I think something like 28% of biotechnology activity in Canada is here in Saskatchewan. Sometimes these products can be of high value and low weight and therefore readily exportable, so there's an opportunity area here.

Currently we're having problems with Canadian federal government regulations with respect to biotechnology, but we're working on them and we believe we're going to resolve those issues. The issue is one of the length of time it takes for federal government regulators to come up with decisions.

As we have supported our resource industries here, we have built strong capabilities, and they present a lot of opportunities for us to work out there. At the Saskatchewan Research Council we do about \$20 million in business per year, and 5% of that, about \$1 million, is international activity.

We could be doing more in supporting our companies and finding opportunities for them, but we need the contacts and the intelligence from out there in order to be able to help take advantage of marketing this expertise and these capabilities. I think this can be brought about by an awareness, on the part of the whole foreign service and the trade commission offices and so on, of this knowledge and these very high-tech or advanced technology capabilities that exist even in Saskatchewan. No doubt they know about it in Ontario, but sometimes they don't think very much about the possibility of this coming out of places such as Manitoba and Saskatchewan, or even Alberta.

There's a significant point in foreign policy, and that is the issue of helping countries that might end up by being our competitors in the marketplace. I don't have an answer for this. I wrestle with this constantly. I find that we tend to move away from that kind of a possibility, but then somebody from Japan, Korea, or Germany swoops in right behind and takes over and gets the business.

Right now, being supported by federal government initiatives, we have people working in Iran and in Colombia with our expertise in dryland farming equipment. We happen to have some of the best in the world right here in Saskatchewan.

I'm trying to keep to the time. I'm going to skip some material.

I have some feedback from our people who are actually operating out there, and they just say we're satisfied with our experience with those trade offices; we find that they could market service and programs better. They talk about a Geofitt and Newmex program that they found out about by accident. SMEs would never find out about them. So again we're talking about awareness.

[Traduction]

Dans le domaine de l'industrie agricole, nous sommes en train, en Saskatchewan, de mettre sur pied une importante industrie de la biotechnologie. Je crois d'ailleurs que 28 p. 100 de toutes les activités de biotechnologie au Canada prennent place ici, en Saskatchewan. Et comme cette industrie fabrique parfois des produits de haute valeur et de poids faibles, ceux-ci sont facilement exportables et nous avons donc des possibilités sur ce plan.

Nous éprouvons actuellement des difficultés à cause de la réglementation fédérale en matière de biotechnologie, mais nous sommes en train d'essayer de régler le problème et nous pensons pouvoir y parvenir. La difficulté tient en fait au temps que mettent les organismes fédéraux de réglementation pour parvenir à une décision.

Pour avoir aidé nos industries extractives, nous nous sommes dotés d'une importante capacité et il existe un grand nombre de débouchés internationaux dont nous pouvons profiter. En effet, 5 p. 100 du chiffre d'affaires annuel d'environ 20 millions de dollars, réalisé par le Saskatchewan Research Council, soit 1 million de dollars, est attribuable à des activités internationales.

Nous pourrions faire plus pour soutenir nos entreprises et leur trouver des débouchés, mais nous avons besoin de contacts et de renseignements sur les marchés étrangers pour les aider à commercialiser leurs connaissances et leurs compétences. Je pense qu'on peut y parvenir en sensibilisant le personnel des services extérieurs et de nos commissions commerciales, entre autres, à l'existence de ce savoir et de ces capacités en matière de technologie de pointe ou de haute technologie qu'on retrouve même en Saskatchewan. Je ne doute pas que les gens soient au courant de ce peuvent faire les entreprises de l'Ontario, mais ils ne pensent pas toujours où on peut trouver ce genre de capacité dans des provinces comme le Manitoba, la Saskatchewan ou même l'Alberta.

Il existe un gros ecueil dans notre politique étrangère, celui de l'assistance que nous apportons à des pays qui peuvent devenir nos concurrents sur les marchés internationaux. Je ne sais pas comment résoudre ce problème auquel je me heurte pourtant en permanence. Quand j'ai l'impression que ce genre de risque est en train de s'atténuer, voilà que les Japonais, les Coréens ou les Allemands nous passent devant et remportent le marché.

À l'heure actuelle, grâce à l'appui accordé par le gouvernement fédéral, il y a des gens spécialisés dans l'exploitation de matériel agricole en aridoculture qui travaillent en Iran et en Colombie. Et il se trouve que c'est ici, en Saskatchewan, que nous avons les meilleurs spécialistes internationaux de la question.

Comme j'essaie de m'en tenir au temps qu'il m'est accordé, je vais sauter quelques passages.

Je suis en contact avec des gens qui travaillent actuellement à l'étranger et qui me disent qu'ils sont satisfaits du travail de nos missions commerciales, bien qu'elles pourraient certainement mieux commercialiser nos services et nos programmes. Mes contacts m'ont parlé des programmes Géo-fit et New-Mex, dont ils ont appris l'existence par pur accident. Il est certain qu'aucune PME n'aurait déniché ces programmes par elle-même. On en revient toujours à la question de l'information.

[Text]

I would like to leave you with the comment that here in Saskatchewan, and in the midwest really, we are good at what we do. We are globally competitive, and anyone who now isn't either doesn't exist or is on the way out.

We have a strong infrastructure, and our resource companies—potash, uranium, sodium sulphate, mining and oil—are all world leaders. As those of us who have grown up supporting them, the infrastructure, and the universities, we have brought and developed world-class capabilities to them. The university has been recognized many times. SRC was recognized by *Worldbusiness* magazine in 1992 for its international focus and for being the best R and D organization in Canada. Sorry, I couldn't help but slip that in.

The point I want to make is that very often—and I've been operating out of Saskatchewan since 1962—the offices out there are surprised when they find out what is available in Saskatchewan. I guess that again we're talking about awareness.

I've tried to stay within your 10 minutes. I've cut out some of my information, but that's it.

• 1035

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I appreciate your presentation on behalf of the research council. If you have additional information, we'd like to have it and we will consider it later.

Next I'd like to call upon Mr. Jim Morris, the president of SPI. I should have explained, before I called upon Mr. Hutch, that when I mentioned the sector of the discussion it was in a sense to carry forward the earlier discussion through what we describe rather grandly as specific issues and applications. That explains my comments.

Mr. Jim Morris (General Manager, SPI Marketing Group, Saskatchewan Department of Agriculture): Thank you, Senator. I would like to welcome your committee to Saskatchewan. It's nice for you to force those of us who are here to think of the problem that you're trying to grapple with and contribute to its solution a little bit.

I'm general manager of SPI Marketing Group. We are a seller of live hogs and pork and are located here in Saskatchewan. We have interests in meat-packing and in trucking. We are owned by the producers of Saskatchewan, so my remarks will primarily be made from my organization's point of view.

I'm also president of Canada Pork International, which is a joint export development arm owned jointly by the meat-packing industry of Canada and the producers of Canada. I was a member recently of the state visit to the Orient by the Governor General and the Minister of Agriculture Mr. Goodale, so I'll comment briefly on a couple of items drawing from that recent experience.

[Translation]

Je conclurai en vous disant qu'ici en Saskatchewan, et en fait dans les Prairies, nous sommes bons dans tout ce que nous faisons. Nous sommes compétitifs à l'échelle internationale et, de nos jours, toute organisation qui ne serait pas compétitive serait sur le point de disparaître ou aurait déjà disparu.

Nous disposons d'une solide infrastructure et nos entreprises extractives—de potasse, d'uranium, de sulfate de sodium, nos entreprises minières et nos entreprises pétrolières—sont toutes des chefs de file internationaux. Nous faisons partie, aux côtés des universités, de tous ceux qui ont aidé ce secteur à se développer et à acquérir une capacité internationale. On a d'ailleurs à de nombreuses reprises reconnu le rôle de l'université. De plus, en 1992, la revue *Worldbusiness* a cité SCR pour son action à l'échelle internationale et l'a considérée comme étant la meilleure organisation de R&D au Canada. Vous voudrez bien m'excuser, mais je n'ai pu m'empêcher de vous glisser un mot à ce sujet.

Ce que je dis, c'est que très souvent—et je travaille en Saskatchewan depuis 1962—, nos missions commerciales sont très surprises lorsqu'elles découvrent que nous avons ce genre de capacité en Saskatchewan. Je me répète, c'est encore une fois question d'information.

J'ai essayé de m'en tenir aux 10 minutes qui m'étaient accordées. Je ne vous ai pas dit tout ce que je voulais vous dire, mais j'en ai terminé.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. J'apprécie l'exposé que vous venez de nous faire au nom du Research Council de la Saskatchewan. Si vous avez d'autres renseignements à nous communiquer, nous pourrions y revenir plus tard, parce que nous tenons à les obtenir.

Nous allons à présent passer à M. Jim Morris, président de la Saskatchewan Pork Industry International. Je dois cependant préciser que, avant de céder la parole à M. Hutch, lorsque j'ai parlé de passer à la suite, je voulais en fait que nous poursuivions la discussion entamée plus tôt dont le thème, que nous avions défini à coup de superlatifs, était celui des problèmes particuliers et des applications. Voilà qui explique mes remarques.

M. Jim Morris (Directeur général, SPI Marketing Group): Merci, monsieur le sénateur. Je tiens tout d'abord à vous souhaiter à tous les bienvenue en Saskatchewan. Nous vous savons gré de nous obliger à penser aux problèmes auxquels vous êtes confronté et de contribuer ainsi un peu à la solution qui sera trouvée.

Je suis donc le directeur général de SPI Marketing Group. Mon entreprise, qui est située ici en Saskatchewan, est spécialisée dans la vente de porcs, et plus principalement dans les secteurs de l'abattage, du conditionnement et du transport de la viande. Comme notre entreprise est détenue par les producteurs de la province, j'exprimerai surtout dans mes propos le point de vue de mon organisation.

Je suis également président de Canada Pork International, qui est l'organe de développement des exportations que possède conjointement l'industrie de l'abattage et les producteurs du Canada. Comme je faisais partie de la récente visite officielle en Orient du gouverneur général et du ministre de l'Agriculture, M. Goodale, je vous entretiendrai rapidement de certains aspects touchant à cette expérience récente.

[Texte]

One thing you may not know is that Canada is a substantial exporter of pork meat. We export about 200,000 metric tonnes per year to 57 different countries. Pork actually is the next biggest agricultural export after wheat. In 1993 our exports amounted to about three-quarters of a billion dollars. About 30% of Canada's total production is exported, so exports and growth in exports are vital to us.

The major geographical markets we serve, in descending order, are the U.S. first, Japan second, and Mexico third. However, you can also add Russia, Cuba, the Caribbean, Hong Kong, Australia and New Zealand to markets where our products go. We hope to add some more to that list in the next year or two.

The industry across Canada is fairly equally spread regionally. Approximately 40% of the industry is here in the west, and most of the rest is concentrated in Ontario and Quebec, just about equally split between Ontario and Quebec, so I believe our industry is truly a Canadian one.

Recent trade agreements have served to improve our access to foreign markets, and I'll comment on three of them.

First of all, it was due to the Canada-U.S. Free Trade Agreement that we were able to beat back a protectionist move by our American friends on pork meat, and that was through the binational panel dispute settlement mechanism that the Canada-U.S. Free Trade Agreement brought. Other than that, we had free trade with the U.S. before the Canada-U.S. Free Trade Agreement, so we certainly did not see that agreement as a threat. If anything, it was an asset to us.

Secondly, NAFTA will contribute to our industry because it will gradually reduce the *ad valorem* duty that Mexico charges on our exports to Mexico, over a 10-year period, although the NAFTA agreement did not give us a big enough access to the Mexican market and we have asked that pork be put on Canada's list of items for accelerated tariff removal under the NAFTA agreement. Every year there are consultations between the three parties in NAFTA, and we asked that pork be added to the list of accelerated items.

Finally, there's GATT. GATT will improve our access to Japan. It will provide new access to Korea, which is something we haven't had for more than a decade. It could set the stage for a re-entry into Europe. Canada lost access to Europe for meat about 20 years ago under the common agricultural policy with—as far as I can tell—barely a whimper. The GATT agreement, while it does not provide the access we would have liked in Europe, is better than nothing. It should see us re-enter that market.

[Traduction]

Vous ne savez peut-être pas que le Canada est un gros exportateur de viande de porc. Nous exportons en effet près de 200 000 tonnes par an, à destination de 57 pays. En fait, le porc est le plus gros produit d'exportation agricole après le blé. En 1993, nos exportations se chiffraient à environ trois-quarts de milliards de dollars. Près de 30 p. 100 de la production totale du Canada est exportée, si bien que les exportations et la croissance des marchés à l'exportation représentent un intérêt vital à nos yeux.

Les principaux marchés géographiques que nous desservons, dans l'ordre décroissant d'importance, sont les États-Unis, le Japon, puis le Mexique. Mais on peut également mentionner la Russie, Cuba, les pays des Caraïbes, Hong Kong, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Nous espérons ajouter quelques autres pays importateurs à cette liste d'ici un an ou deux.

Notre industrie est assez bien répartie sur l'ensemble du territoire canadien. Quarante pour cent de l'industrie se trouve en effet dans l'ouest et presque tout le reste est concentré en Ontario et au Québec, à part égale, de sorte qu'on peut dire que notre industrie est véritablement canadienne.

Les récents accords commerciaux que nous avons conclus ont favorisé notre accès aux marchés étrangers et je me propose, pour illustrer mes propos, de vous en citer trois exemples.

Tout d'abord, grâce à l'Accord de libre-échange canado-américain, nous avons pu faire battre en retraite les tenants du protectionnisme chez nos amis américains, au sujet de la viande de porc, grâce au mécanisme de règlement des différends par un groupe spécial binational, prévu dans l'ALÉ. En outre, comme nous commerçons déjà avec les États-Unis avant l'Accord de libre-échange, nous n'avons jamais estimé que celui-ci pouvait présenter une menace. En fait, il a plutôt été un atout pour nous.

Deuxièmement, l'ALÉNA favorisera notre industrie parce qu'il permettra de diminuer graduellement, sur une période de dix ans, les droits de douane *ad valorem* que le Mexique impose sur les produits canadiens qu'il importe, bien que l'ALÉNA ne nous ait pas permis d'obtenir un accès suffisant au marché mexicain et que nous ayons demandé à ce que le porc soit porté sur la liste des produits devant faire l'objet d'une élimination accélérée des droits de douane. Tous les ans, à l'occasion des consultations entre les trois parties à l'ALÉNA, nous demandons que le porc soit ajouté à la liste de l'Accord sur l'élimination accélérée des droits de douane.

• 1040

Enfin, il y a le GATT. Le GATT nous ouvrira plus grandes les portes du Japon. Il nous permettra d'avoir accès à la Corée, ce qui ne nous est plus possible depuis plus de 10 ans. En outre, il pourrait préparer le terrain pour que nous puissions de nouveau avoir accès à l'Europe. Nous nous sommes retirés de ce marché, en ce qui concerne la viande, il y a déjà une vingtaine d'années, à cause de la politique agricole commune, sans même émettre la moindre plainte—pour autant que je me souvienne. Même s'il ne nous permet pas d'accéder au marché européen comme nous aurions pu le souhaiter, l'accord du GATT est tout de même mieux que rien puisqu'il favorisera un retour des Canadiens sur ce marché.

[Text]

The Canadian pork industry is a strong competitor to value-added exports. We haven't talked too much about value added, but it's important. Pork provides a way to convert grain to meat. By my calculations, every 50,000 tonnes of grain we convert to chilled and frozen pork creates about 200 jobs. These jobs are mostly in rural areas and about half of them are on farms.

So the next time you see the grain boats lined up in English Bay in Vancouver—where they are now—you can think that for every 50,000 tonnes of capacity sitting there, 200 jobs are not somewhere in Canada because of our choice to export raw grain.

There are no import barriers to pork. There are no restrictions on production. The industry is market driven, and we are internationally competitive.

Our biggest problem is a lack of supply. While we were in Japan I introduced Minister Goodale to an old customer of mine whom I've known for 20 years. The minister asked my customer why he didn't buy more from Canada. He said there is no more to buy. The minister then asked him what he was planning to do, because Japan has emerged as the biggest importer of meat in the world. My friend said he would buy it from Europe if Canada doesn't produce any more.

Supply is our biggest problem. A lack of on-farm capital is probably the biggest contributor to our supply problem.

Canada Pork International is the national association of which I'm a member. I would like to discuss this briefly with you because it may serve as a model that other industries can use. It's relatively new but it represents a tremendous advantage or step forward. In the old days the producing industry and the meat-packing industry used to fight with each other. Different companies used to fight with each other too. We were all fiercely competitive, yet we got to see that the world was indeed a very large place and we in Canada were very small suppliers. We saw that if we were all more successful together we'd be all more successful individually.

Therefore, we have jointly funded Canada Pork International. We administer an alliance program which is under the PEMD agrifood program. It's a kind of a unique model in which industry members jointly decide whose program is worthy of funding under that PEMD program. I think the program has been very good at inspiring our individual members to be more aggressive and more export oriented than they would otherwise be.

[Translation]

Sur les marchés à l'exportation, l'industrie canadienne du porc livre une sérieuse concurrence à nos industries à valeur ajoutée. Nous n'avons pas beaucoup parlé d'ailleurs de valeur ajoutée, mais celle-ci n'est pas négligeable. La viande du porc est un des résultats de la transformation du grain. D'après mes calculs, chaque tranche de 50 000 tonnes de grains transformée en viande de porc refroidie et surgelée, permet de créer 200 emplois. Ces emplois se situent surtout dans le secteur agricole, la moitié d'entre eux se retrouvant dans les fermes.

Donc, la prochaine fois que vous verrez des navires céréaliers à la queue leu leu dans la Baie des Anglais à Vancouver—comme c'est actuellement le cas—vous pourrez vous dire que pour chaque tranche de 50 000 tonnes de produits qui attendent là, il y a 200 emplois que nous n'aurons pas créé quelque part au Canada, parce que nous avons décidé d'exporter le grain non transformé.

Nous n'avons, ici, aucune barrière à l'importation de viande de porc. Il n'y a pas non plus de restrictions sur la production. L'industrie obéit entièrement aux règles du marché et nous sommes concurrentiels à l'échelle internationale.

Notre plus grave problème est celui du manque de production. Pendant notre séjour au Japon, j'ai présenté le ministre Goodale à un ancien de mes clients que je connais depuis 20 ans. Le ministre lui a demandé pourquoi il n'achetait pas davantage de porcs au Canada. Celui-ci lui a répondu qu'il n'y en avait pas plus à acheter. Le ministre l'a alors invité à lui dire ce qu'il pensait faire, parce que le Japon est devenu le plus gros importateur de viande dans le monde. Mon ami lui a répondu qu'il devrait se tourner vers l'Europe si le Canada n'était pas en mesure de produire plus.

Donc, la capacité de production est notre principal problème, qu'il faut attribuer en très grande partie au manque de capitaux au niveau de la ferme.

Canada Pork International est une association nationale dont je suis membre. Je vais d'ailleurs vous en toucher deux mots parce que celle-ci pourrait constituer un modèle pour les autres industries. Cette association est relativement nouvelle, mais elle représente un énorme progrès. Jadis, les producteurs et l'industrie de l'abattage et du conditionnement de la viande se battaient entre eux. De plus, même au sein de chaque secteur, les entreprises se livraient une lutte acharnée. Nous nous sommes faits concurrence les uns les autres jusqu'au moment où nous nous sommes rendus compte que le monde est vaste et que le Canada est un tout petit fournisseur. Nous nous sommes rendus compte que si nous pouvions mieux réussir ensemble, nous pourrions alors mieux réussir individuellement.

C'est ainsi que nous avons mis sur pied et financé en commun l'Association Canada Pork International. Nous administrons un programme conjoint qui relève du PDME agro-alimentaire. Il s'agit d'un modèle plutôt unique selon lequel les industries membres décident en commun du genre de projet qu'il convient de financer en vertu du PDME. Je pense que ce programme est parvenu à pousser nos membres à être plus agressifs et à se tourner beaucoup plus vers les marchés à l'exportation qu'ils ne l'auraient fait autrement.

[Texte]

I can't help but comment on what I perceive to be a bias against value-added exports in Canadian agricultural policy. For example, the Canadian Wheat Board mandate is limited to raw grain. It's silent on who is responsible to develop spaghetti manufacture in Canada and to develop markets for it worldwide.

The Crow rate subsidy is on raw grain. My product is a grain-derived product. The fact that raw grain is exported removes any transportation advantage that you would normally expect from taking a bulky, low-value commodity like grain and concentrating it into a less bulky commodity.

• 1045

Canada's ambivalent position at the GATT has hurt us, too. Trying to increase protection for some commodities while seeking greater access to others surely hurt our credibility as a member of the Cairns Group, and perhaps contributed to our lack of progress in some of the markets to which we sought greater access.

One of the presenters this morning spoke on where the potential is, and in my opinion the potential for growth is in two areas. One is Asia.

I couldn't help, after visiting Korea, China, Hong Kong and Japan with the Governor General and the Minister of Agriculture, but be overwhelmed by the velocity of change and the speed and the economic growth in those markets, most of them that I visited over the years, and on coming back contrast that with the very slow, measured pace, or no pace at all, of economic growth here. Asia is clearly going somewhere in a tremendous hurry, and it's going where it's going whether we choose to participate or not. The choice for us, I think, is very clearly to participate.

The second is Latin America. I'm very convinced of the potential economic growth and market potential in Latin America. This morning, as you sit here in Saskatoon, you're closer to Mexico than you are to Toronto, and you can access Mexico by truck just as easy as you can Toronto. For those of us who've not yet learned to turn our eyes north and south, I think it's high time we did that.

I'll close by pointing out that all the barriers we face are not gone. For example, while we do have access in Korea for our pork meat, or will be gaining it, the spec is written to favour Europe and discriminate against North American suppliers.

Turning to South America, Argentina refuses to recognize Canada's animal health regime, which is very high by world standards. Because they refuse to do that, and all the diplomatic efforts aimed at changing that have not been successful so far, we have no access to Argentina. We could be successful on pork meat in Argentina if we were able to achieve that.

[Traduction]

Je ne puis m'empêcher de dénoncer ce que j'estime être comme un préjugé, dans la politique agricole canadienne, contre les exportations de produits à valeur ajoutée. Par exemple, le mandat de la Commission canadienne du blé est limité aux grains non transformés. Ce mandat ne précise pas qui est chargé de développer l'industrie des pâtes alimentaires au Canada et de lui trouver des marchés à l'étranger.

La subvention du nid-de-corbeau est accordée pour le grain non transformé. Or, mon produit est dérivé du grain. Quand on exporte du grain non transformé, on se prive des avantages que pourrait normalement procurer la transformation d'un produit pondéreux et de faible valeur, comme le grain, en un produit concentré et donc moins volumineux.

En outre, nous avons été également handicapés par la position équivoque du Canada lors des négociations du GATT. Pour avoir essayé d'obtenir plus de protection pour certains produits et un meilleur accès pour d'autres, je crois que nous avons perdu de notre crédibilité en tant que membre du Groupe de Cairns et que cela a peut-être même contribué à nous faire perdre du terrain sur certains marchés auxquels nous voulions avoir un meilleur accès.

Un des témoins de ce matin a parlé du potentiel de croissance; selon moi, celui-ci se situe dans deux régions. La première est l'Asie.

Après avoir constaté la vitesse à laquelle les choses changent et le rythme auquel l'économie progresse en Corée, en Chine, à Hong Kong et au Japon—et j'ai visité la plupart de ces pays au cours des années passées—lors de notre voyage avec le gouverneur général et le ministre de l'Agriculture, j'ai été renversé, à notre retour, par le contraste que présente la lenteur de notre croissance économique et le pas mesuré auquel progressent les choses, si on peut parler de progression. Il est évident que l'Asie progresse très rapidement et qu'elle arrivera là où elle veut aller, peu importe que nous décidions ou pas de l'accompagner dans sa marche. Quant à moi, j'estime que nous devons décider, sans équivoque, de participer à son entreprise.

La seconde région est l'Amérique latine. Je suis personnellement convaincu que l'Amérique latine représente un excellent potentiel de croissance économique et constitue un très bon marché possible. Ce matin, à Saskatoon, sachez que vous êtes plus près de Mexico que de Toronto et que vous pourriez relier tout aussi facilement cette ville par camion que Toronto. Il est grand temps que ceux d'entre nous qui ne sont pas encore habitués à considérer les choses sous l'angle nord-sud se réveillent.

Je terminerai en soulignant que toutes les barrières ne sont pas encore tombées. Par exemple, même si nous allons prochainement avoir accès au marché coréen, il faut savoir que le cahier des charges a été rédigé de façon à favoriser la viande de porc européenne et à établir une discrimination contre les fournisseurs nord-américains.

En Amérique du Sud, l'Argentine refuse de reconnaître le protocole d'hygiène vétérinaire du Canada qui est pourtant l'un des plus rigoureux dans le monde. À cause de ce refus, et tous les efforts diplomatiques que nous avons déployés pour amener les Argentins à changer d'idée n'ont pas abouti, nous n'aurons pas accès à l'Argentine. Par contre, si nous pouvions pénétrer sur ce marché, nous pourrions certainement y réussir.

[Text]

Last, as I said about Mexico, the tariff rate quota on pork meat into Mexico that Canada gained is too low. We need it widened. And Mexico is attempting to use harassment-type inspection procedures at the border in a different form of protectionism from what they've had, and probably our American friends will take a run at us again, too. All the barriers are not gone; we have to be vigilant and have to work hard against them. But personally I'm optimistic that an industry such as ours has a large part to play on the world market, and I'm convinced we can be successful there.

I'd be happy to answer any questions.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. It is a good success story, with more work ahead.

Now I turn to Mr. Bruce Barton of the Saskatchewan Processors Association.

Mr. Bruce W. Barton (Manager, Production Purchasing and Export Services, Saskatchewan Food Processors Association): Good morning, Senator. Thank you very much, panel and audience who are with us.

I was asked this weekend to come and sit in. I wasn't sure if it was going to be for the sake of a presentation, to field questions and answers, or exactly what, but I'd like to get into a few things more specifically along the lines of the latter part of this agenda, some of the specifics of the things that smaller companies under the Saskatchewan Food Processors Association deal with.

We've got a lot of young and inexperienced companies that have a lot to offer to this world. It's a question quite often of not knowing where to look. Regardless of what large international Canadian policies will come down, these are companies that have to keep turning the wheels to pay the bills, to stay in business, so that there's something left at the end of the day. We're facing tough times in that the economy has not been as gentle to us as maybe we would have liked. On the other hand, that has made a lot of the companies stronger.

[Translation]

Enfin, comme je le disais au sujet du Mexique, le quota obtenu pour la viande de porc canadienne est trop faible. Nous devons l'augmenter. Et le Mexique a recours à toutes les techniques d'inspection à la frontière, qui s'apparentent à du harcèlement, en tant que nouvel instrument de protectionnisme, et il faut s'attendre à ce que nos amis américains s'en prennent de nouveau à nous. Toutes les barrières ne sont pas tombées, nous devons demeurer vigilants et nous devons lutter contre tous les obstacles qu'on nous oppose. Je n'en demeure pas moins optimiste et je crois qu'une industrie comme la nôtre a un rôle déterminant à jouer sur le marché mondial et je suis convaincu que nous y parviendrons.

Je serai heureux de répondre à vos questions éventuelles.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Voici une intéressante histoire à succès, mais nous avons encore du pain sur la planche.

Je passe à présent la parole à M. Bruce Barton, de la Saskatchewan Processors Association.

M. Bruce W. Barton (directeur, Services des achats et des exportations, Saskatchewan Food Processors): Bonjour, monsieur le sénateur. Je remercie mes copanellistes ainsi que les membres de l'audience qui sont aujourd'hui parmi nous.

C'est ce week-end qu'on m'a invité à venir participer à ces audiences. Je ne savais pas si j'allais devoir me présenter devant vous pour vous faire un exposé, pour répondre à vos questions, mais je souhaiterais aborder quelques aspects de façon plus précise, dans le sens de la dernière partie de cet agenda, c'est-à-dire les différents problèmes auxquels sont confrontés les petites entreprises membres de la Saskatchewan Food Processors Association.

Nous comptons un grand nombre de jeunes entreprises, manquant d'expérience, mais qui ont beaucoup à offrir. Très souvent, elles ne font pas plus parce qu'elles ne savent pas vers quoi se tourner. Peu importe le contenu de la politique internationale canadienne, ces entreprises doivent continuer de produire pour payer leurs factures, rester en affaires et, au bout du compte, retirer quelque chose. Nous traversons des temps difficiles, parce que l'économie ne nous a pas été aussi favorable que nous l'aurions souhaité. D'un autre côté, c'est précisément à cause de cette conjoncture que beaucoup d'entreprises sont devenus plus fortes.

• 1050

We're getting more aggressive as far as demanding answers; asking people whether they can help us and if not, who can; and trying to figure out the system. If you're a large company, it's pretty easy to have either some political connections or to know the people in the know who can help you. If you're small and starting out, it's an awesome task to know where to go and who can help you and get you on the right track.

Nous faisons preuve de plus de détermination pour obtenir des réponses; nous voulons savoir si les gens peuvent nous aider, dans la négative, qui peut nous assister et, enfin, nous essayons de voir comment fonctionnent les choses. Quand on est une grande entreprise, il est relativement facile d'avoir des contacts politiques ou de connaître des gens qui sont dans le secret des dieux et qui pourront vous aider. Par contre, quand on est petit et qu'on démarre, c'est une tâche herculéenne que de savoir à quelle porte frapper, à qui s'adresser et qui vous mettra sur la voie.

[Texte]

In my own experience as export manager for CSP Foods Ltd., we've very much enjoyed embassies from around the world doing presentations here or being available. You get to sit with them for 10 or 15 minutes. Over the years we've taken advantage of that and built a relationship and got know a lot of the people.

It's very expensive for us to go out in the world and try to find our own niche markets. I think in the case of Saskatchewan Food Processors it is those niche markets that we require. We're not the heavyweights. We're not the big players in the game.

The company I work for, CSP Foods Ltd., is the marketing management arm for the Saskatchewan Wheat Pool flour mill here in Saskatoon. As you may be aware, 70%—plus of the Canadian flour milling industry is American-owned. This has made it quite tough. We're working with a raw material that is Canadian. We're working with an end product that is at some point mostly Canadian but is being run through and controlled by our friends south of the border.

In conjunction with that, we have the scenario—which, I think, was discussed before—with the Canadian Wheat Board. We, as millers for domestic or international markets, still are required to buy from either the Canadian Wheat Board or the Ontario Marketing Board. They have international long-standing obligations and commitments with other countries. For example, there's the China market and its relationship with cereal foods. So it's not as if we're getting a base price for a product that we can do our best with, add value to, and get out at a competitive price.

We have looked at the percentage of international flour trade done by Canada back in the 1950s. If you look at recent statistics, it's less than 4%. We've lost the Russian contracts we used to have. We're trying to replace that but it is extremely difficult now. The international subsidies have made it unbearable for us. We can't even consider doing that type of business any more without the right contacts and the right quality control.

The by-products of some of the wheat and grain issues we've been talking about are, number one, a straight conversion to flour and feeds. We take that a step further and get into bakery mixes and things like that.

Again, we're into a niche market when it comes to the international world. We are into what we consider HRI—hotel, restaurant, and institutional—type business. It doesn't match with going to a trade show, for example, where you have an end-use product for a customer and you're looking for a distributor, an importer, etc. We've done some of those shows and found it's not the right place. We have to be able to work with some other organizations that can help us get into not a niche market but a large niche market around this world, such as through some exposure in the European market.

[Traduction]

En ma qualité de directeur des exportations de CSP Foods Ltd., je dois vous dire que j'ai beaucoup apprécié que des représentants d'ambassades, d'un peu tous les pays du monde, soient venus nous donner des exposés ou se soient mis à notre disposition. Il est toujours possible de passer dix à quinze minutes en leur compagnie. Au fil des ans, nous avons profité de l'occasion qu'ils nous ont offerte de bâtir avec eux de saines relations et nous en sommes venus à connaître beaucoup de gens.

Il est très coûteux, pour nous, de parcourir le monde à la recherche d'un créneau commercial. Et ce sont précisément des créneaux que recherchent les industries alimentaires de la Saskatchewan. Nous ne sommes pas des poids lourds. Nous ne sommes pas de gros joueurs.

L'entreprise pour laquelle je travaille, CSP Foods Ltd, est l'organe de marketing des minotiers du Syndicat du blé de la Saskatchewan, ici à Saskatoon. Comme vous le savez sans doute, 70 p. 100 ou plus des minoteries canadiennes sont détenues par des intérêts américains. Cela ne nous a pas facilité la vie. Nous travaillons à partir d'une matière première qui est canadienne. Par contre, au bout de la chaîne, le produit est en grande majorité canadien, mais il a été traité et contrôlé par nos amis au sud de la frontière.

En outre, il y a ce qui se passe avec la Commission canadienne du blé, dont, je crois, il a déjà été question ici. Que ce soit pour le marché intérieur ou pour le marché international, les minotiers doivent encore s'approvisionner auprès de la Commission canadienne du blé ou de l'Office ontarien de mise en marché. Ces deux organismes ont contracté des obligations et des engagements à long terme envers d'autres pays. On peut citer, par exemple, la Chine dans le cas des céréales. Donc, ce n'est pas comme si nous achetions un produit à un prix de base, pour en tirer ensuite le meilleur, lui ajouter une certaine valeur, et arriver à un produit final vendu à un prix concurrentiel.

Nous nous sommes renseignés pour savoir quelle part revenait au Canada, dans les années cinquante, sur le marché international de la farine. D'après les statistiques récentes, cette part est inférieure à 4 p. 100. Nous avons bien essayé de remplacer les contrats que nous avons perdus avec la Russie, mais cela est très difficile. À cause des subventions accordées à ce secteur d'activités dans le monde entier, la situation est devenue insoutenable pour nous. Il n'est pas envisageable que nous puissions demeurer sur les marchés internationaux si nous ne bénéficions pas des contacts nécessaires et si l'on n'exerce pas non plus les contrôles de qualité qu'il faut.

Les sous-produits du blé et de certains grains, dont nous avons parlé, sont, tout d'abord, la farine et la moulée, par transformation directe. Il est également possible de franchir une étape supplémentaire et d'en arriver à des mélanges à pâte, ou à des choses du genre.

Encore une fois, sur les marchés internationaux, nous occupons un certain créneau. Nous sommes sur le marché dit des hôtels, restaurants et collectivités. Il ne sert à rien, pour nous, de participer à des foires commerciales, par exemple, car celles-ci s'adressent à des industries disposant d'un produit final destiné à un certain client qui recherche des distributeurs, des importateurs, etc. Nous avons participé à certaines de ces foires commerciales et avons conclu que nous n'avions rien à y faire. Ce qu'il nous faut, c'est l'appui d'organisations qui nous permettent de trouver un créneau, mais un créneau important à l'échelle internationale, par exemple sur le marché européen.

[Text]

If that's the case, we have to work with the ISO 9000, and we need a little more information there. I have no doubt there is tremendous opportunity for Saskatchewan Food Processors. It's a question of being able to get the exposure we require.

We seem to be spinning our wheels trying to find the right contacts. We need something. Instead of just newsletters and all the other good things we're doing, we really need a type of centre we can go to where we can nail down who we should be dealing with and how we can best deal with it.

I'm sorry if I've strayed a bit from where we were, but I wanted to put some of the specifics on the table.

Thank you for your time.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Barton, for your presentation.

For the final presentation on this round, I'd like to call first on Mr. Boyko and then Mr. Skrypyk.

Is that the right order, gentlemen?

Mr. Adrian Boyko (President, Ukrainian Canadian Congress—Saskatchewan Provincial Council): Yes, it is.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You represent the Ukrainian Canadian Congress—Saskatchewan Provincial Council. I understand you've recently visited the Ukraine and have some comments and suggestions to make about trade-related developments.

Mr. Boyko: Thank you, Mr. Senator, and panel. It's a pleasure for me, on behalf of the Ukrainian Canadian Congress, to be making this presentation to the Special Joint Committee Reviewing Canadian Foreign Policy.

The Ukrainian Canadian Congress—Saskatchewan Provincial Council, of which I am the president, is a provincial cultural organization that acts as a coordinating representative body for the Ukrainian community in Saskatchewan. In addition to the ethnocultural and heritage concerns, the Ukrainian Canadian Congress—Saskatchewan Provincial Council, encompasses the various economic, social and institutional components of the Saskatchewan Ukrainian community. The UCC—SPC has branches and affiliated organizations in over 100 communities province-wide.

We are approaching this presentation basically from a multicultural perspective, if you will. We feel the multiculturalism and the strength of over a million people of Ukrainian ancestry in this country will be of benefit in developing a market in Ukraine.

Canada's lucky to have people who have roots throughout the world. Canada should take advantage of this in-house wealth of knowledge and goodwill for the future expansion of Canadian exports and markets.

[Translation]

Cela étant, nous devons travailler avec ISO 9000 et nous devons avoir un peu plus de renseignements à ce sujet. Je ne doute pas de l'existence d'énormes possibilités pour l'industrie alimentaire de la Saskatchewan. Il s'agit donc, pour nous, d'obtenir les contacts dont nous avons besoin.

• 1055

Nous nous démenons pour trouver les contacts, mais il semble que nous n'allions nulle part. Nous devons faire quelque chose à ce sujet et, même si les bulletins et tout le reste sont utiles, nous avons besoin d'autre chose, d'une sorte de centre qui puisse déterminer exactement avec qui nous devons traiter et comment nous devons nous y prendre pour que nos contacts portent fruit.

Je suis désolé de m'être un peu écarté de mon propos, mais je voulais vous faire part de certains détails.

Merci de votre temps.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci de votre exposé, monsieur Barton.

Pour cette dernière série d'exposés, je passe à présent la parole à M. Boyko, puis à M. Skrypyk.

Est-ce le bon ordre, messieurs?

M. Adrian Boyko (président, Comité des Ukrainiens—Canadiens—Conseil provincial de la Saskatchewan): C'est cela.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous représentez le Comité des Ukrainiens—Canadiens—Conseil provincial de la Saskatchewan. J'ai cru comprendre que vous revenez d'une visite en Ukraine et que vous avez certaines remarques et suggestions à nous faire part à propos de la situation sur le plan des échanges commerciaux.

M. Boyko: Merci, monsieur le sénateur ainsi que les membres du comité. C'est un plaisir pour moi, au nom du Comité des Ukrainiens—Canadiens, de venir faire cette présentation au Comité spécial mixte chargé d'examiner la politique étrangère du Canada.

Le Comité des Ukrainiens—Canadiens—Conseil provincial de la Saskatchewan ou CUC—CPS, dont je suis le président, est un organisme culturel provincial qui fait office d'organe de coordination et de représentation de la communauté ukrainienne en Saskatchewan. Outre les habituelles préoccupations relatives au patrimoine ethnoculturel, le CUC—CPS s'occupe de questions économiques, sociales et institutionnelles pour la communauté ukrainienne de la Saskatchewan. Le comité compte des organisations affiliées dans plus de 100 collectivités un peu partout dans la province.

Nous abordons cette présentation essentiellement du point de vue multiculturel. Nous estimons que le multiculturalisme et la force que constitue le million et plus de descendants d'Ukrainiens dans ce pays ne peuvent qu'être des atouts qui nous permettront d'ouvrir des marchés en Ukraine.

Le Canada a la chance de pouvoir compter sur une population qui a des racines un peu partout dans le monde. Le Canada devrait profiter de cette richesse interne de connaissances et de bonne volonté pour stimuler l'expansion de son économie et ouvrir ses marchés à l'exportation.

[Texte]

Groups such as ours, and its member organizations in the Canadian Ethnocultural Council, for example, are consciously trying to promote the business and economic aspects of their activities.

The Canadian Ukrainian Congress—Saskatchewan Provincial Council has for the past few years been focusing its attention on the issue of private agriculture in Ukraine. The reason for that is obvious, because we come from an agriculture-based province. Even taking into consideration the obstacles being put in the way of rural privatization on many different levels, this is a sphere of activity that is having positive repercussions in Ukraine.

The Ukrainian community in Saskatchewan, and in Canada as a whole, is well positioned to help achieve success in this area of concentration. An important segment of the Ukrainian Canadian community is directly involved in agriculture as producers, or in the agricultural infrastructure—academia, government, cooperative movement, implement manufacturing, retailing, the food processing industry, etc. This segment of the Canadian population represents a resource pool that will enthusiastically support and participate in projects aimed at improving the agricultural relationship between Canada and Ukraine.

For this reason, our organization has been involved in the training of private farmers from Ukraine by means of an exchange that sees farmers from Ukraine staying with their Canadian colleagues for a period of time. This exchange sees the exchangees go through a course of study, in which farm management and marketing are emphasized, with the value-added component of farm-gate agribusiness brought to the fore.

This project is now being further developed in cooperation with a Ukrainian partner to make it a more sophisticated undertaking. The reason we were in Ukraine was to choose eight farmers to come to Canada—eight private farmers, not part of the old structure, but eight private farmers—bring them back here to teach them the agribusiness or the marketing and value-added components.

Agriculture makes up a significant portion of the Ukrainian economy. For example, in the 1980s Ukraine produced approximately 25% of the grain grown in the U.S.S.R., 42% of the corn, 60% of the sugar beets and 27% of the potatoes. At the same time it is commonly accepted that agriculture was one of the most ill-managed sectors in the Ukrainian economy under the previous regime. Reforms in agriculture, therefore, should be considered vital to the stability of the Ukrainian economy and therefore to the social-political aspects in relation to the entire world.

The importance of agriculture and agribusiness to the economy of Canada should also not be understated. The interior of British Columbia and the three Prairie provinces and the Niagara peninsula, to name but a few regions in Canada,

[Traduction]

Les groupes comme le nôtre, et ses organisations membres du Conseil ethnoculturel du Canada, par exemple, essaient de promouvoir les volets commerciaux et économiques de leurs activités.

Le Comité des Ukrainiens-Canadiens—Conseil provincial de la Saskatchewan, a principalement fait porter son attention, au cours des dernières années, sur la privatisation de l'agriculture en Ukraine. La raison en est fort simple: Nous sommes une province dont l'économie repose sur l'agriculture. Même lorsqu'on tient compte des différents obstacles qui ont barré la route à la privatisation agricole, à différents niveaux, cette activité a eu des répercussions positives en Ukraine.

La communauté ukrainienne en Saskatchewan, et au Canada en général, est parfaitement bien placée pour aider les Ukrainiens à réussir dans ce secteur d'activité. Une partie importante de la population canadienne d'origine ukrainienne se retrouve dans le secteur de l'agriculture, parmi les producteurs, de même que dans le domaine plus général de l'agro-alimentaire: milieu de l'enseignement, gouvernement, mouvement coopératif, fabrication de machines agricoles, vente au détail, industrie agro-alimentaire, etc. Ce segment de la population canadienne constitue un bassin de compétences qui se montre tout à fait enthousiasmé par les projets destinés à améliorer les relations qu'entretiennent le Canada et l'Ukraine sur le plan agricole, et désire participer à ces projets.

Pour cette raison, notre organisation a participé à la formation d'agriculteurs indépendants en Ukraine, par le biais d'échange grâce auxquels les agriculteurs d'Ukraine peuvent passer un certain temps avec leurs homologues canadiens. À l'occasion de ces échanges, les participants ukrainiens suivent un véritable programme d'études dans lequel on insiste particulièrement sur la gestion agricole et sur le marketing et où l'on met en relief la dimension de valeur ajoutée que représente l'agro-industrie pratiquée au niveau de la ferme.

Nous sommes en train de raffiner ce programme en collaboration avec un partenaire ukrainien afin qu'il soit un peu plus élaboré qu'à l'heure actuelle. Nous nous sommes rendus en Ukraine pour sélectionner huit agriculteurs et les inviter à venir au Canada—huit agriculteurs indépendants, qui ne font pas partie de l'ancienne structure—afin de leur enseigner, ici, l'agro-alimentaire, le marketing et l'agriculture à valeur ajoutée.

• 1100

L'agriculture constitue une partie très importante de l'économie ukrainienne. Par exemple, dans les années 1980, l'Ukraine a produit environ 25 p. 100 de tout le grain cultivé en U.R.S.S., 42 p. 100 de tout le maïs, 60 p. 100 de toute la betterave à sucre, et 27 p. 100 de toute la pomme de terre. D'un autre côté, il est de notoriété publique que l'agriculture était l'un des secteurs les plus mal gérés de l'économie ukrainienne, sous l'ancien régime. Dès lors, il faut estimer que la réforme agricole est essentielle à la stabilité de l'économie ukrainienne et, par suite, à toute la dimension socio-politique rattachée aux relations que ce pays entretient avec le reste du monde.

Par ailleurs, il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'agriculture et de l'agro-alimentaire dans l'économie canadienne. La région intérieure de la Colombie-Britannique, les trois provinces des Prairies et la péninsule de Niagara, pour

[Text]

depend on agriculture-related activities for the well-being of their economy. Consequently, it seems to us that a natural link between Canada and Ukraine exists in this sphere and that opportunities for Canadians to capitalize on this link are immense.

To impact positively on the development of free market and democratic society in Ukraine, the congress has developed, in cooperation with Ukrainian Resource and Development Centre at Grant MacEwan College in Edmonton, a proposal for implementation of the UCC—SPC Ukrainian Agricultural Business Centre of Excellence at Zalishchyky Agricultural Technicum Project in Ukraine. The goal of the UCC—SPC Ukrainian Agricultural Business Centre of Excellence Project is to strengthen the special political and economic links between Canada and Ukraine by supporting democratic development and the transition to a market-based economy.

• 1102

The project will accomplish this by providing private agricultural producers in Ukraine with management and market training in Ukraine, and practical, hands-on experience in Canada. The project will train resource persons who can then be employed as trainers for the fledgling agricultural education system.

Ukraine's agricultural education system developed in the command economy, therefore the Ukrainian agricultural education system focused on information transfer to the technology on collective farms as opposed to individuals. So the Ukrainian government must adapt its current agricultural education system to transfer information and technology to decision makers rather than to technical personnel. That will take a long time.

This project will assist the transformation of portions of the current Ukrainian agricultural education system into one that influences the behaviour of agricultural education decision makers.

To deal with the problems listed above, the project will develop a pilot centre, as we talked about, at the Zalishchyky Agricultural Technicum in western Ukraine. This centre will be an incubator or a demonstration project. Immediately, this calls for the development of administrative structures for the Agricultural Business Centre of Excellence to engender local support and guarantee sustainability. The centre will produce education programs for value-added processing.

As we said, we just returned from Ukraine where we screened eight applicants to bring them to Canada. The objective is to train them and move them around the agri-food and agriculture business in the province of Saskatchewan. They will make contacts for people, such as those at CPS Foods, so they ultimately will go back to Ukraine and buy Canadian.

The agricultural business education system will provide training to agricultural producers. Well-developed agribusiness training programs can change the behaviour of agriculture producers, can act as agents of technological transfers, and can be effective in supporting changes to existing systems.

[Translation]

ne citer que ces quelques régions canadiennes, ont une économie qui dépend d'activités liées à l'agriculture. Par conséquent, il nous semble qu'il existe un lien naturel entre le Canada et l'Ukraine, dans ce domaine, et que le Canada pourrait grandement tirer profit de cet état de fait.

Afin de favoriser l'instauration du libre marché et d'une société démocratique en Ukraine, le CUC—CPS a rédigé, en collaboration avec le Ukrainian Resource and Development Centre du collège Grant MacEwan d'Edmonton, une proposition visant à installer le Centre d'excellence des techniques agricoles du CUC—CPS au Centre des techniques agricoles de Zalishchyky, en Ukraine. L'objectif de ce centre d'excellence des techniques agricoles en Ukraine, du CUC—CPS, est de renforcer les liens politiques et économiques particuliers qui unissent le Canada et l'Ukraine en favorisant l'instauration de la démocratie et la transition vers une économie de marchés.

Nous parviendrons à cet objectif en donnant, chez eux, une formation en gestion et en commerce aux agriculteurs de l'Ukraine et en leur permettant de venir chercher ici, au Canada, une expérience pratique. Ce projet permettra de former des personnes ressources qui, à leur tour, pourront être des formateurs dans ce système naissant d'enseignement agricole en Ukraine.

Le système d'enseignement agricole qui existait auparavant en Ukraine avait été mis sur pied en fonction d'une économie dirigée et, dès lors, il était axé sur un transfert d'information et de technologie à des fermes collectives, et non à des particuliers. À présent, le gouvernement ukrainien doit adapter son système d'enseignement agricole pour favoriser le transfert d'information et de technologie à des décisionnaires, plutôt qu'à des technocrates. Ce processus prendra du temps.

Notre projet contribuera à la transformation du système d'enseignement agricole actuel en un système qui influencera le comportement des décisionnaires du secteur de l'enseignement en agriculture.

Afin de faire face aux problèmes que je viens d'énumérer, nous mettrons sur pied le centre pilote dont je vous ai parlé, au Centre des techniques agricoles de Zalishchyky, en Ukraine occidentale. Ce centre sera en fait un incubateur ou un projet pilote. Il sera immédiatement suivi par la mise sur pied de structures administratives qui devront permettre au Centre d'excellence des techniques agricoles de générer le soutien local dont il aura besoin pour sa survie. Le centre offrira des programmes portant sur la transformation de produits agricoles à valeur ajoutée.

Comme je le disais, nous rentrons juste d'Ukraine où nous sommes allés sélectionner huit candidats que nous voulons accueillir au Canada. Notre objectif est de les former et de leur faire faire le tour du secteur agro-alimentaire et de l'agriculture dans la province de la Saskatchewan. Ils prendront des contacts sur place, par exemple avec les gens de CPS Foods, après quoi ils retourneront chez eux où, nous pouvons le penser, ils achèteront des produits canadiens.

Le système d'enseignement agricole nous permettra de former les producteurs. Des programmes de formation en agro-alimentaire, bien pensés, peuvent permettre de modifier le comportement des producteurs agricoles, ils peuvent faciliter les transferts technologiques et favoriser efficacement les changements à apporter aux systèmes actuels.

[Texte]

The focus of Ukraine's agricultural education system has been to improve individual performance. Currently the government is adapting its agriculture education system to upgrade the performance of private farmers. This project will allow for a technology transfer from Canada and the development of the agribusiness education programs that focus on system changes. The focus of training will be on management and value-added, as already stated.

The Ukrainian Canadian Congress—Saskatchewan Provincial Council feels the Canadian government should emphasize the following areas of concentration:

The first is the transfer of ideas, skills, and technologies to Ukrainian private farmers and agronomists with an eye to making such transfers financially rewarding for the Canadian side.

The second is the fostering and development of good relations between the agribusiness communities of Ukraine and Canada so as to provide business opportunities and contacts for both Canadians and Ukrainians.

The third is the reaching of an agreement between the governments of Canada and Ukraine in a common agricultural policy agreement that covers trade and business, as well as development projects.

The fourth is to provide, in the future, ongoing support in Ukraine to the private farmers through extension support facilitated through the Ukrainian agricultural education system.

The fifth is to promote an environment in which the creation of a democratic and free-market society in Ukraine is realizable.

Just as a point of background, the World Bank in May 1993 studied the food and agriculture sector of the Ukrainian economy and called for a greater emphasis on reforming and investing resources in the Ukrainian agricultural education system. The UCC—SPC considers that it would be advantageous to Canada and to the Canadian government to act upon such recommendations for the purpose of cooperating with other international agencies and to leverage money for Canadian-based agricultural business and agricultural incentives, and develop projects in the Ukraine. Thank you.

[Traduction]

Le système d'enseignement agricole ukrainien a pour objet d'améliorer le rendement individuel. Le gouvernement ukrainien est en train d'adapter son système d'enseignement agricole afin de bonifier le rendement des agriculteurs indépendants. Notre projet favorisera le transfert de technologie du Canada à l'Ukraine de même que la mise sur pied de programmes d'enseignement en agrinégocio principalement axés sur l'adaptation des systèmes. Comme je l'ai dit, la formation sera axée sur la gestion et la mise en marché de produits à valeur ajoutée.

Le Comité des Ukrainiens canadiens—Conseil provincial de la Saskatchewan estime que le gouvernement canadien doit faire porter l'accent sur les domaines suivants:

Tout d'abord, le transfert d'idées, de compétences et de technologies aux agriculteurs et agronomes indépendants ukrainiens en veillant à ce que ces transferts soient payants pour les Canadiens.

Deuxièmement, instaurer et encourager de saines relations entre les milieux de l'agro-alimentaire ukrainiens et canadiens de sorte à créer des occasions d'affaires et à favoriser les contacts pour les Canadiens et les Ukrainiens.

Troisièmement, faire en sorte que les gouvernements du Canada et de l'Ukraine s'entendent sur une politique agricole commune portant à la fois sur le commerce et les échanges internationaux, et sur les projets de développement.

Quatrièmement, apporter, dans l'avenir, un appui soutenu aux agriculteurs indépendants de l'Ukraine par le biais d'une participation au système d'enseignement agricole ukrainien.

Cinquièmement, favoriser l'installation d'un climat, en Ukraine, rendant possible l'instauration d'une société démocratique et du libre marché.

Pour vous situer, sachez qu'en mai 1993, la Banque mondiale a étudié le secteur de l'agro-alimentaire de l'économie ukrainienne et a demandé, par la suite, qu'on insiste plus sur la réforme du système d'enseignement agricole ukrainien et qu'on investisse également plus de ressources dans ce système. Le CUC—CPS estime qu'il serait intéressant pour le Canada et pour le gouvernement canadien de donner suite à ces recommandations, d'une part dans un esprit de collaboration avec les organes internationaux et, d'autre part, pour donner un effet de levier aux budgets que nous consacrons aux entreprises agricoles et à l'aide à l'agriculture, tout autant que pour mettre sur pied des projets en Ukraine. Je vous remercie.

• 1105

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Boyko.

That completes the presentation. You have opened the door to another set of considerations that are quite important. We've learned that in this province there is certainly an international orientation, and Mr. Hutch has told us that globalization is nothing new to the people of Saskatchewan. It has been here a long time.

I am now going to have a general discussion. I see Mr. Wilkinson has his hand up. I will give him the floor for the moment.

Prof. Wilkinson: Thank you very much, Senator.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Boyko.

Cela met fin aux exposés. Vous avez soulevé une autre gamme de considérations qui sont très importantes. Nous avons appris que dans cette province, il existe certainement une perspective internationale et M. Hutch nous a dit que la mondialisation n'était pas un concept nouveau pour la population de la Saskatchewan. Cela fait longtemps qu'il est connu ici.

Nous allons maintenant passer à la discussion. Je vois que M. Wilkinson a levé la main. Je lui donne la parole pour l'instant.

M. Wilkinson: Merci beaucoup, monsieur le sénateur.

[Text]

[Translation]

What can we do to work together as Canadians? In the two presentations that were made here, I think we have two examples. We are told the major problem is not anything but the lack of financing and support. So we can produce more pork, because the market is there. There are very few products in the world where all we have to do is increase the production to have the market. Therefore, we need to have the input of the federal government to get the banks cooperating so that can get that production under way and financed.

Similarly, the Wheat Board doesn't always have an interest in producing and seeing that the flour industry has a supply. It is not a case of getting rid of the Wheat Board; it is a case of saying, let's have the Wheat Board working with the producers of flour, again, to protect the Canadian interest.

That's the type of thing I was trying to get across; that we are all working as little individuals doing our own thing and we do not have enough of us all saying let's look at how we can get the different groups working together to make our nation a success.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Bergeron, I am happy to give you the floor. I hope we can be as brief as possible in our questions and answers and then we will have general discussion.

M. Bergeron: Monsieur le président, M. Boyko soulève l'intérêt que suscite l'Europe de l'Est et l'Europe Centrale et je suis désolé de voir M. Wilkinson nous quitter car, justement, la question s'adressait à lui.

Donc, en réponse à une question que lui posait M. Strahl, M. Wilkinson semblait dire, d'une façon assez lucide, que le marché asiatique, d'une certaine façon, était, quoique intéressant, relativement limité et que, contrairement à tous ces chantages qui laissent entendre que le marché asiatique est actuellement celui de l'avenir pour le Canada, en dépit de tous ces chantages, dis-je, il faut quand même essayer d'entrevoir d'autres marchés alternatifs, comme l'Amérique Latine, tel qu'il le soulignait si bien plus tôt.

En ce qui a trait à l'Asie, il nous disait que l'une des raisons pour lesquelles ce marché n'était pas aussi intéressant pour nous c'était qu'on était peut-être un peu en retard. J'ajouterais à cela peut-être une certaine instabilité politique qui n'a rien à envier du tout à l'instabilité politique qu'on veut bien voir ici, au Canada, lorsqu'on pense éventuellement à une possibilité de conflit en Corée du Nord.

Cependant, la question que je voudrais lui poser a trait à l'Europe Centrale et à l'Europe Orientale. Ne sommes-nous pas là aussi un petit peu en retard? Y a-t-il des possibilités pour les entreprises canadiennes, pour les investisseurs canadiens, dans cette partie du monde, compte tenu du fait que les Allemands, particulièrement depuis la chute du rideau de fer, ont envahi les marchés en expansion?

Prof. Wilkinson: I would agree that we are certainly late getting into these markets. We have a lot of young people who are getting university educations in many different areas—business, engineering, arts and so on. Maybe we should be putting them to work and making a much greater concerted effort to go into those areas and start to develop the contacts and possibilities for markets.

Que pouvons-nous faire pour collaborer, nous, les Canadiens? Il y a eu, à mon avis, dans les deux exposés qui ont été faits devant nous, deux exemples. On nous a dit que le problème majeur n'est rien d'autre que le manque de fonds et d'appui. On peut donc produire davantage de viande de porcs car il y a un marché. Il y a très peu de produits dans le monde avec lesquels, pour avoir le marché, il suffit d'augmenter la production. Par conséquent, il faut s'assurer de la participation du gouvernement fédéral afin que les banques coopèrent et financent le développement de cette production.

Parallèlement, ce n'est pas toujours dans le meilleur intérêt de la Commission canadienne du blé de produire de la farine et d'alimenter l'industrie. Ce n'est pas que nous devrions nous débarrasser de la Commission canadienne du blé; mais il faut plutôt dire: faisons ce qu'il faut pour que la Commission canadienne du blé collabore avec les producteurs de farine, encore une fois, pour protéger les intérêts canadiens.

C'est le genre d'idée que j'ai essayé d'illustrer; nous travaillons tous chacun de notre côté et nous ne sommes pas assez nombreux à nous dire: voyons comment nous pourrions faire collaborer les différents groupes afin de conduire notre pays au succès.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Bergeron, je suis heureux de vous donner la parole. J'espère que vous serez aussi bref que possible pendant cette période de questions et que nous pourrions ensuite passer à une discussion générale.

Mr. Bergeron: Mr. Chairman, Mr. Boyko has mentioned the interest in Eastern and Central Europe and I'm sorry to see Mr. Wilkinson go because the question was really for him.

So, when he was answering a question asked by Mr. Strahl, Mr. Wilkinson seemed to recognize, in a rather lucid way, that the Asian market, though interesting, was rather limited in a way and, contrary to all those pundits who claim that the Asian market is right now where Canada's future lies, in spite of this, as I was saying, there is a need to contemplate other alternative markets such as Latin America, as he underlined so well earlier.

Regarding Asia, he was telling us that one of the reasons why this market is not as interesting as it could be for us is that we might be a bit late. I would add that there might also be some consideration about political instability of the same sort as the instability we envisage here, in Canada, when we think about the possibility of a conflict in North Korea.

However, the question I would like to ask him is about Central and Eastern Europe. Isn't it also a case where we are a little bit late? Are there opportunities for Canadian businesses, for Canadian investors in this part of the world, if we take into account the fact that the Germans, particularly since the fall of the Iron Curtain, have invaded growing markets?

M. Wilkinson: Je dirais que nous sommes certainement en retard pour nous intéresser à ces marchés. Il y a beaucoup de jeunes qui travaillent pour obtenir des diplômes universitaires dans bien des secteurs—les affaires, le génie, les arts, etc. Nous devrions peut-être les mettre au travail et nous montrer beaucoup plus déterminés à affirmer notre présence dans ces régions, à nouer des contacts et à explorer les débouchés qu'offrent ces marchés.

[Texte]

[Traduction]

• 1110

This brings me back to what the Japanese firms have done. Instead of laying off people and down-sizing, as North American firms have done to follow a particular fad, they have used their excess people to develop these areas in the rest of Asia.

If we're going to go there, it's time we quit just paying lip service to these things and put our money where our mouth is. It's going to take a great investment with a lot of people going in. As one of the people here said, we have people from all over the world so we have the contacts, whether they're in the Ukraine or elsewhere, with people of different backgrounds. But we need to have a Canadian identity so these people are interested in working for the welfare of Canada. We're putting them out there to do that, but we have to put a lot of money and people in there. It's not enough just to cajole, encourage and pay lip service to it. We're late, and the only hope is to really put the effort in. Instead of providing unemployment insurance and welfare to people, we should start using a lot of these people in this area.

We're telling young people to get university educations and then we have nothing for them when they finish. Maybe this is an area where we could start using them a lot more to promote the Canadian interest generally.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): This is a good time for you to answer Mr. Flis's question, Dr. Sarkar, of how to do more for less. It seems to follow logically from what Professor Wilkinson was telling us.

Dr. Sarkar: I wanted to come back to the issue of the federal government supporting the Centre for International Business Studies, just to clarify the point that none of the funding covers any academic staff or any of the core budget of the university. The funding is primarily for programming, and as I mentioned, in Saskatchewan it goes into direct cooperative ventures with businesses.

The centre receives support from the Saskatchewan economic development ministry rather than the education ministry. In addition, the centre's activities are cost-shared by the business participants as well as the student participants.

If you are taking the approach of providing a global transfer to the provinces for such activities, the question would still remain whether there is going to be that kind of focus on international business education which, in this case, we see as a major effort to help the effort of the Canadian business sector in the world market.

I think it ties together many small, individual resources to achieve a greater good for the country. If anything, I hope we can have more of these types of activities that bring together the diverse interests and commitments of the various private and public sector institutions in Canada, and work toward our international interests.

Mr. Strahl: I don't know whether to ask Mr. Morris or Mr. Hutch this question.

Cela ma ramène aux entreprises japonaises, qui, plutôt que de licencier leur personnel comme c'était la mode en Amérique du Nord, ont utilisé leur main-d'oeuvre excédentaire pour développer leur activité dans le reste de l'Asie.

Si nous voulons être présents dans cette région du monde, il faut arrêter d'en parler pour la forme et joindre l'acte à la parole. Il faudra beaucoup investir, envoyer beaucoup de monde. Comme l'a dit une autre personne ici, nous avons, au Canada, la chance d'avoir des gens originaires de toutes les parties du monde et donc de pouvoir établir des contacts—en Ukraine ou ailleurs—with gens d'origine différente. Il faut toutefois leur donner une identité canadienne pour qu'ils aient envie d'oeuvrer pour l'intérêt du Canada. On les met là pour cela, mais nous devons beaucoup investir, en argent comme en ressources humaines. Il n'est pas suffisant de se passer la main dans le dos d'encourager les initiatives ou de parler pour la forme. Nous avons pris du retard, et il ne nous reste plus qu'à mettre les bouchées doubles; c'est notre dernière chance en quelque sorte. Au lieu de leur verser des prestations d'assurance-chômage ou d'assurance sociale, on ferait mieux d'envoyer là-bas un grand nombre de ces diplômés.

Nous demandons aux jeunes d'aller à l'université et nous n'avons rien à leur offrir lorsqu'ils en sortent. Il s'agit peut-être d'un domaine dans lequel il serait possible de mieux exploiter leurs compétences pour promouvoir l'intérêt général du Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il me semble, monsieur Sarkar, que c'est l'occasion de répondre à la question de M. Flis qui est de savoir comment faire plus avec moins. Cela semble s'inscrire dans le prolongement logique de ce que M. Wilkinson nous a dit.

M. Sarkar: Je voulais revenir sur l'appui offert par le gouvernement fédéral au Centre d'études en administration internationale pour préciser qu'aucune partie des crédits ne sert à couvrir le coût du personnel universitaire et n'entre pas non plus dans le budget principal de l'université. Ces crédits servent principalement au programme et, comme je l'ai mentionné, en Saskatchewan ils sont affectés à des initiatives de coopération directe avec les entreprises.

Le centre bénéficie de l'appui du ministre du Développement économique de la Saskatchewan et non du ministère de l'Éducation. En outre, le coût des activités du Centre sont partagés entre les entreprises participantes, de même qu'avec les étudiants.

Si l'on décide de transférer globalement les fonds aux provinces pour gérer de telles activités, il reste à savoir quelle importance ou accordera aux initiatives en faveur de l'enseignement du commerce international que nous considérons, en l'occurrence, comme revêtant une importance majeure pour la promotion des intérêts commerciaux canadiens sur le marché international.

Ce genre de projet permet de rassembler de nombreuses ressources individuelles de moindre envergure dans le meilleur intérêt du Canada. J'espère seulement qu'il y aura plus d'initiatives de ce type, qui réconcilient les intérêts et engagements divers des institutions du secteur privé ou du secteur public du Canada, et qui vont dans le sens de nos intérêts internationaux.

M. Strahl: Je ne sais pas si je devrais poser ma question à M. Morris ou à M. Hutch.

[Text]

You talked about how governments can help. The pork industry has competed successfully internationally. Professor Hutch mentioned seconding business people to foreign offices and so on as one way of establishing more contacts.

I get a little concerned when I think of the government getting involved. It's like the old oxymoron of "military intelligence". Foreign affairs intelligence may also be an oxymoron when it comes to business.

• 1115

Is it possible to have a Canadian policy that helps business when this country is such a diverse animal? Out on the west coast, where I'm from, we need different types of business contacts than you need in central Canada, which I think is going to continue to have large American contacts, American trade. We need a different type of trade in my end of the world.

Is it possible to have a Canadian policy, or is it just the umbrella international trade agreements that will provide businesses the opportunities to make those decisions? Should Foreign Affairs take a more aggressive role in promoting the international trade aspect, or should they get out of the way? Which is it going to be?

I'm concerned that if Foreign Affairs gets involved, they'll get involved right where we don't really need them or want them, and they'll put the emphasis in the wrong area.

Mr. Morris: My comment would be that in my remarks I said I believed there was a bias away from value-added in favour of raw, in terms of Canada's agricultural exports. You could perhaps argue with me, I don't think successfully, but you could. If that's true, it seems to me that probably the federal government is the only one that can change that bias. To me, there is a very definite role in that regard.

I also see quite a definite role for government in some other areas. For example, capital accumulation in Canada is painfully slow for small and middle businesses. The tax rates are too high, and generally speaking, profit levels aren't high enough to accumulate capital. Perhaps Bruce's company has lots of capital, but certainly ours doesn't. The barrier to on-farm expansion that I was talking about is lack of capital. So it seems to me that government clearly has a role in that regard.

Mr. Strahl: That's not so much a foreign affairs jurisdiction as a Canadian problem, isn't it, where we're talking taxation levels, and so on?

Mr. Morris: That's probably true. Yes, you're right, it is.

I think the third area where government definitely has a role is the trade commissioner service around the world, which is excellent. I believe Jim talked about this. But it's strapped for resources. If anything, I believe we're downsizing it.

[Translation]

Vous avez parlé de l'aide que les gouvernements peuvent apporter. L'industrie porcine s'est très bien comportée face à la concurrence internationale. Le professeur Hutch a parlé de entre autres, du détachement des hommes d'affaires auprès de nos missions commerciales à l'étranger comme d'une solution qui permettrait d'établir de plus nombreux contacts.

L'idée que le gouvernement soit impliqué me rend quelque peu perplexe. La collecte d'informations par les Affaires étrangères évoquent en moi la problématique du renseignement militaire.

Une politique canadienne qui favoriserait nos intérêts commerciaux est-elle possible compte tenu de la diversité du Canada? Sur la côte ouest où j'habite, nous avons besoin de contacts commerciaux différents de ceux dont vous avez besoin dans le centre du Canada, région qui continuera, je pense, à entretenir de nombreux contacts avec les Américains avec lesquels elle commerce. Dans ma région du monde nous avons besoin de soutien commercial.

Peut-on rêver à une politique canadienne, ou n'y aura-t-il jamais que les accords commerciaux internationaux qui offriront aux chefs d'entreprises les débouchés en fonction desquels, ils prendront leurs décisions? Le ministère des Affaires étrangères devrait-il jouer un rôle plus déterminant dans la promotion de nos activités commerciales internationales, ou devrait-il s'effacer? Qu'en sera-t-il?

Si le ministère des Affaires étrangères met son nez dans ce type d'activités, je crains qu'il fasse sentir sa présence où nous ne la souhaitons pas véritablement et où elle nous paraîtrait inutile, et que ces priorités soient mal placées.

M. Morris: Je vous ferai observer que, dans mon exposé, j'ai déclaré que dans le secteur des exportations agricoles canadiennes, on cesse de privilégier les produits à valeur ajoutée à la faveur des produits non transformés. Mon point de vue vous paraîtra peut-être contestable, mais je ne pense pas que vous puissiez faire autre chose que le contester. S'il en est ainsi, il me semble que le gouvernement fédéral est probablement le seul à pouvoir modifier ce parti pris. À mon avis, il peut jouer à cet égard un rôle très précis.

Je vois aussi un rôle très précis pour le gouvernement dans d'autres domaines. Par exemple, l'accumulation de capital au Canada est extrêmement lente dans les petites et moyennes entreprises. Les taux d'imposition sont trop élevés et, en général les bénéfices ne sont pas suffisants pour permettre une accumulation de capital. Il se peut que l'entreprise de Bruce dispose de beaucoup de capital, mais ce n'est certainement pas le cas de la nôtre. Le manque de capital fait obstacle à l'agrandissement des exploitations agricoles. Il me paraît donc que le gouvernement a manifestement un rôle à jouer.

M. Strahl: Ne pensez-vous pas que la question des taux d'imposition et autres relève plutôt de la politique intérieure canadienne que de la politique étrangère?

M. Morris: C'est sans doute vrai. Oui vous avez effectivement raison.

Le troisième secteur où, selon moi, le gouvernement canadien a définitivement un rôle à jouer est celui du Service des délégués commerciaux à travers le monde, d'ailleurs excellent. Je pense que Jim en a parlé. Mais ce service est à cours de ressources et je crois même savoir qu'il fait l'objet d'une compression de personnel.

[Texte]

I also think perhaps we don't give some of the trade commissioner people enough good communication and knowledge directly with the businesses and the interests they're trying to serve. For example, in roaming around the Orient with the Governor General and the Minister of Agriculture, I was somewhat shocked to find that none of the trade commissioners had Canada's pork specification book, which should be the bible in terms of trying to increase awareness in those areas.

Who's at fault? Is it Foreign Affairs or is it us? I'm not sure who's at fault, but I believe we can do a better job in some of those things.

Mr. Hutch: Just following up on that question, I was commenting primarily with respect to small and medium-sized companies that have trouble being out there. The big companies don't have any trouble looking after themselves. I've worked for those companies and we looked after ourselves. It's a case of gathering intelligence and identifying opportunities.

Some of our companies that are world leaders are very small. Some companies in this town are the only ones in Canada. But it is just impossible for them to be everywhere.

There is the secondment idea. Put somebody with a business sense in the office there, somebody who understands timelines and knows that you have to respond quickly. Qualify the lead. In other words, are we dealing with something real here, or just somebody curious, so that the inquiry going back to Canada is real? Those kinds of action-oriented things help the smaller business.

I think some businesses are organizing back here in Canada to provide themselves with associations that can help do that. Pork producers are one. In manufacturing that has been hard to do because they're quite competitive, but I think they're finding there's some benefit to organizing. My desire was to get at how we can help some of these smaller companies. You add them all up and they come to a lot, but also they grow and become big. So I don't think they should be ignored.

Prof. Storey: I'd just like to respond as well to your query as to whether there is a role here for Foreign Affairs and foreign policy. I just want to go back and reiterate one of the points I tried to make in my earlier presentation, that I think there is. In the agri-food area I think we need the Canadian government as part of our foreign policy in our approach with other international governments to impress upon them that the agricultural and food sector should not be looked upon as

[Traduction]

Je pense aussi que nous ne nous communiquons pas toujours assez avec le personnel de nos délégations commerciales et nous ne leur fournissons pas suffisamment d'informations directes sur les entreprises ni sur les intérêts qu'ils sont censés défendre. Ainsi, en parcourant l'Orient avec le Gouverneur général et le ministre de l'Agriculture, j'ai été plutôt choqué de constater qu'aucun des délégués commerciaux ne possédait le cahier des charges canadien de l'élevage du porc qui devrait constituer leur bible pour répandre la bonne parole dans ces régions du monde.

Et à qui la faute? Est-ce la faute du ministère des Affaires étrangères ou la nôtre? Je ne sais pas exactement qui est responsable, mais je crois que nous pouvons améliorer les choses dans plusieurs de ces secteurs d'activités.

M. Hutch: Dans la même veine, je voulais principalement faire observer que les petites et moyennes entreprises se heurtent à des difficultés dans ces pays. Les grandes entreprises se tirent très bien d'affaires elles-mêmes. J'ai travaillé pour quelques unes d'entre elles et nous étions capables de veiller à nos intérêts. Il s'agit simplement de rassembler les renseignements et de répertorier les débouchés.

Certaines de nos entreprises, qui sont au premier rang dans le monde, sont très petites. Certaines de ces entreprises installées dans cette ville sont les seules au Canada. Mais il leur est impossible d'être partout.

J'en arrive au principe du détachement de personnel. Plaçons quelqu'un doué du sens des affaires dans une mission commerciale sur place, quelqu'un qui connaisse la méthode à suivre pour ce lancement d'activités et qui sache qu'il faut réagir rapidement. Il faut évaluer le débouché possible, la piste; autrement dit, il faut déterminer si l'on affaire à quelque chose de solide, ou à un simple curieux, pour que la demande envoyée au Canada soit fondée? C'est le genre de choses concrètes qui sont susceptibles d'aider les petites entreprises.

Je pense que plusieurs secteurs d'activités s'organisent au Canada pour se doter d'associations susceptibles de les aider à obtenir ce genre d'informations. Les producteurs de porcs sont du nombre. Dans le domaine manufacturier cela s'est avéré difficile parce qu'il s'agit d'un secteur relativement concurrentiel, mais je pense que l'on constate qu'il est peut-être avantageux de s'organiser. Mon objectif était d'en venir à la façon dont on pourrait aider certaines de ces petites entreprises. Si vous les rassemblez, cela fait beaucoup, et en plus elles grandissent et deviennent grandes. Je pense donc que l'on ne devrait pas les négliger.

• 1120

M. Storey: Je voudrais répondre à la question que vous posez, à savoir si les Affaires étrangères et la politique étrangère ont un rôle à jouer dans ce domaine. Je tiens simplement à réaffirmer, comme j'ai essayé de le dire dans mon exposé un peu plus tôt, que tel est bien le cas. Dans l'agro-alimentaire, je pense qu'il est nécessaire que le gouvernement canadien mène une politique étrangère qui nous permette de faire comprendre aux autres gouvernements que le secteur de

[Text]

distinct from the other sectors in the economy. We all know the spectre of food security and issues such as that. There's something unique about food. But I think we need to look at whether food and agricultural products are truly unique compared with other products.

I am concerned that if we don't have that philosophy well in hand in this country as we go internationally, we're not going to try to impress upon other governments we want to do business with, now and in the future, that they should not develop protectionist policies and development policies for their own agriculture and food sectors in the face of non-comparative advantage.

That is, we're not going to be able to develop an international market for agriculture and food and value-added if governments increasingly are willing to pump taxpayers' moneys into subsidizing, supporting their own agriculture and food sector, all the way up to the point of exporting products that are simply not economical. That's what I'm saying. I'm hoping the GATT agreement is at least setting the stage for that change.

I want to go back and comment on your query. I think there is a strong role here for the Canadian presence abroad in making sure we have that openness we need to be able to export and be competitive abroad.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Professor Storey, on the question of uncompetitiveness and agricultural subsidies, what can you tell us about Canada and agricultural subsidies and what we ought to be doing, if anything, to reduce our subsidies and where?

Prof. Storey: I think we, along with the other countries, need to recognize where we are directly subsidizing and interfering in the allocation of resources. I think this is the one principle we fought for—at least I see us fighting for: if governments choose to support the income of their farmers, and I think that's a legitimate decision of welfare policy, they do it in a decoupled manner.

The reform of the common agricultural policy in Europe is clearly heading in this direction. They are lowering, and have already lowered, the price supports. They will be cutting back on export subsidies. On the other hand, they're putting in place a compensation program to compensate their farmers for the income they won't be getting through the marketplace. In a true decoupled manner, these policies are acceptable as long as they don't interfere with production and international trade.

I think we need to be following exactly the same approach here—that if we choose as part of internal policy to support farmers in their incomes, we do it through safety nets and programs that aren't affecting the market. I think we need to search those out and then also seek, with other governments we're trying to do business with, the same type of policies they should be putting in place—the Americans, the Europeans, the Japanese, etc.

[Translation]

l'agriculture et de l'alimentation ne doivent pas être considérés comme différents des autres secteurs de l'économie. Nous sommes tous conscients de l'importance de la sécurité alimentaire et des autres questions du même ordre et de la menace que cela représente. L'alimentaire revêt un caractère tout à fait spécial; toutefois, je pense qu'il faut que nous nous demandions si les produits alimentaires et agricoles sont véritablement différents des autres produits.

Je crains, si cette philosophie n'est pas bien comprise dans notre pays, que l'on n'essaie pas de faire comprendre aux autres gouvernements avec lesquels nous souhaitons commercer, aujourd'hui et à l'avenir, qu'ils ne devraient pas mettre en place des politiques protectionnistes ni des politiques de développement pour leurs propres secteurs agricoles et alimentaires alors que cela ne leur rapporterait aucun avantage comparatif.

C'est-à-dire qu'il ne nous sera pas possible de développer un marché international pour l'agriculture, l'agro-alimentaire et les produits à valeur ajoutée si les gouvernements sont de plus en plus enclins à investir l'argent des contribuables dans les subventions destinées à soutenir leur secteur agro-alimentaire, ce qui peut aller jusqu'à pratiquer du «dumping». C'est ce que je pense, et j'espère que le GATT a au moins le mérite d'établir un cadre pour un tel changement.

Je voudrais en revenir à votre question. Je pense que la présence canadienne à l'étranger est importante pour la promotion de la transparence commerciale qui est nécessaire à nos exportations et à notre compétitivité internationale.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Storey, pour ce qui est de la non-compétitivité et des subventions agricoles, que pouvez-vous nous dire au sujet du Canada et de nos propres subventions agricoles, et que devrions-nous faire le cas échéant pour les réduire et comment?

M. Storey: Je pense que nous devrions, comme les autres pays, reconnaître que nous versons des subventions directes et que nous influençons la distribution des ressources. Je pense qu'il s'agit là du principe pour lequel nous nous sommes battus—ou du moins pour lequel nous nous battons: si les gouvernements décident de soutenir le revenu de leurs agriculteurs, et je pense que c'est là une décision tout à fait défendable sur le plan social, alors qu'ils le fassent en deux temps.

La réforme de la politique commune en Europe s'oriente clairement dans cette direction. Les Européens diminuent, et ont déjà diminué, les mesures de soutien des prix. Ils vont réduire les subventions à l'exportation. En revanche, ils mettent en place un programme destiné à indemniser les agriculteurs pour le manque à gagner qu'ils auront à subir. Si elles sont pratiquées en deux temps, ces politiques sont acceptables dans la mesure où elles n'influent pas sur la production mais sur le commerce international.

Je pense que nous devrions adopter ici exactement la même approche si nous choisissons, dans le cadre de notre politique intérieure de soutenir le revenu des agriculteurs, que l'on recoure à des programmes et des mesures compensatoires n'ayant aucun effet sur le marché. Il faut que nous trouvions des mesures semblables, mais il faut que nous cherchions, en collaboration avec les gouvernements avec qui nous souhaitons commercer, les politiques qu'ils devraient mettre en place—qu'il s'agisse des Américains, des Européens, des Japonais ou de n'importe qui.

[Texte]

Mr. Strahl: I just want to say, to clarify my last question, that I didn't explain the question. I could tell by the answers that I didn't explain the question very well. I guess I should have been more specific.

B.C. has its own trade office in many centres and so does Saskatchewan, I suspect, and so on. I guess my point was more whether we have a Canada-wide policy, or do we try to focus more on individual areas.

I obviously didn't explain that. At the next kick at the cat, I'm going to be more specific. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We are all learning.

Mr. Strahl: Yes—some of us slower than others.

• 1125

Mr. Flis: Twelve years ago, Mr. Chairman, I was in this same hotel chairing a special task force, as you are doing now, called the Special Committee on a National Trading Corporation. By the nod of your head, I see you remember those days.

The recommendation was to form a national trading corporation, owned 50% by the private sector and 50% by government. Maybe we'd be on top of the world today, as far as world trade is concerned, had we implemented that national trading corporation 12 years ago. It certainly would be a departure from our foreign policy if we were going that route.

In that report, though, we also complimented the trade commissioners as doing outstanding work around the world. I'm pleased they're getting the same compliments today. But do they have the kind of communication Mr. Hutch talked about earlier, so that while you're on the phone with them, they can give you instant feedback? That may be an area in our new foreign policy that we should be looking at and developing and getting the resources from somewhere else. I'll just toss that out.

The other thing is that I'm so pleased to hear so many success stories here, Mr. Chairman, as someone whose parents farmed here for 25 years and had to leave farming because they couldn't support a family of eight. When I hear all of these success stories, I wonder if maybe they should have stayed. The compensation is that my son returned and he is now living in Saskatoon and doing very well, thank you.

But I was very impressed with Mr. Skrypyk and Mr. Boyko and the kind of work they're doing in Ukraine. There is similar work going on in Byelorussia, Russia, Poland, etc. Did you get any federal or provincial government assistance in the program you're doing there to help private farmers? Is that an area we should be looking at developing in our foreign policy?

[Traduction]

M. Strahl: Je tiens simplement à dire, pour préciser ma dernière question, que je ne me suis pas expliqué correctement. Je peux conclure d'après les questions qui n'ont été fournies que je ne me suis pas bien exprimé. J'aurais dû être plus précis.

La Colombie-Britannique possède son propre bureau commercial dans de nombreux centres; il en est de même, je suppose, pour la Saskatchewan et pour les autres provinces. En fait je voulais savoir si nous avons une politique pan-canadienne, ou si l'on s'efforce plutôt de prendre en compte les intérêts des régions individuelles.

Il est évident que je n'avais pas expliqué cela. La prochaine fois je serai plus précis. Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): On apprend à tout âge.

M. Strahl: Et certains d'entre nous plus rapidement que d'autres.

M. Flis: Il y a 12 ans, dans ce même hôtel, je présidai—tout comme vous le faites maintenant, monsieur le président—un groupe de travail spécial qui s'appelait la Société nationale du commerce. Je vois que vous me faite signe de la tête et que vous vous rappelez donc cette époque.

Nous avions alors recommandé la mise sur pied d'une société nationale de commerce qui aurait appartenue à 50 p. 100 au secteur et à 50 p. 100 au gouvernement. Si cette société avait pu voir le jour il y a 12 ans, nous serions peut-être aujourd'hui au septième ciel, en matière de commerce international s'entend. Ce serait certainement une innovation en matière de politique étrangère si nous décidions de suivre cette voie.

Dans notre rapport, nous complimentons aussi nos délégués commerciaux pour le travail exceptionnel qu'ils faisaient dans le monde entier. Je suis heureux d'entendre qu'ils reçoivent les mêmes compliments aujourd'hui. Mais bénéficient-ils du type des moyens de communication dont parlait M. Hutch un peu plus tôt, moyens qui leur permettraient, lorsque nous leur parlons au téléphone, de pouvoir nous fournir des renseignements immédiatement. Il s'agit peut-être d'un secteur de la nouvelle politique étrangère que nous devrions examiner et développer, et faire en sorte que l'on obtienne de quelque part des ressources nécessaires. C'est une idée que je vous soumets.

Je prends également beaucoup de plaisir à entendre les nombreuses histoires de réussite car, monsieur le président, mes parents ont été agriculteurs ici pendant 25 ans et ont dû abandonner parce qu'ils ne pouvaient plus subvenir aux besoins d'une famille de huit. Quand j'entends toutes les histoires de réussite, je me demande s'ils n'auraient peut-être pas dû continuer. Ce qui me console, c'est que mon fils est revenu et qu'il habite maintenant à Saskatoon où je suis heureux de dire qu'il réussit très bien.

J'ai été énormément impressionné par ce qu'ont dit M. Skrypyk et M. Boyko et le travail qu'ils font en Ukraine. Des activités semblables se déroulent en Biélorussie, en Russie, en Pologne, etc. Avez-vous obtenu une aide du gouvernement fédéral ou du gouvernement provincial au titre du Programme d'aide aux agriculteurs indépendants que vous avez mis sur pied là-bas? S'agit-il d'un aspect de la politique étrangère que nous devrions développer?

[Text]

Those are my two questions, Mr. Chairman.

Mr. Boyko: Mr. Flis, thank you for the question. This stage of development of the project has been funded, in part, by the Popper Foundation, part of New York's Soros Foundation, which is all around eastern Europe these days.

They saw the value of our project and have funded us for the ability to bring in the eight farmers for this year, to do that type of value-added training. We have a proposal in front of Foreign Affairs at this moment to take it and expand it to the points I outlined earlier, to have the Zalizhchyk Technicum Centre of Excellence in Ukraine and piggyback on some work that has already been done by Grant MacEwan Community College in the development of curriculum. We're also working with the University of Saskatchewan.

We're trying to do a number of those things; however, we need to get some money to be able to do them and to realize them.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): What's the story on the National Trading Corporation? Was it a mistake not to have approved it?

Prof. Storey: Mr. Senator, that's a tough question. Yes, it's true that we debated Canagrex long and hard and really never followed through with it. In some of my earlier remarks I pointed out that we do need, I think, the type of institution, in certain sectors of agriculture such as pork and others—we have a strong future to be able to export them economically—that can bring the industry together, whether it is Canagrex or whatever.

If I remember correctly, within that organization there would have been the ability of the federal presence to bring industry together and put in additional resources that would add the information and the infrastructure, internationally, and help develop the human capital we need to make our ability to develop and export commodities more clear.

So to dust it off and reintroduce it is one question, but to think about what Canagrex was attempting to accomplish—I think we need to go back and certainly rethink that. It may not be the exact institution we had in mind but there were aspects of it, as I recall, that we certainly would want to think about when we consider how we should in future approach the development of our trade.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We went a certain distance, as I remember. The bill was introduced, was it not?

Mr. Flis: We're talking about two different organizations here. We're talking about the National Trading Corporation.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Yes, but Professor Storey referred to Canagrex and that's a different animal, I take it.

Mr. Flis: That's right, they are two different organizations.

[Translation]

C'étaient mes deux questions, monsieur le président.

M. Boyko: Je vous remercie de votre question, M. Flis. Cette phase du projet a été financée en partie par la Fondation Pauper qui est associée à la Fondation Soros de New York, laquelle est présente de nos jours dans toute l'Europe de l'est.

Elles ont reconnu l'intérêt de notre projet et nous ont donné suffisamment de fonds pour nous permettre d'y faire participer cette année huit agriculteurs, et de dispenser le type de formation à valeur ajoutée dont je vous ai parlé. Le ministère des Affaires étrangères examine actuellement notre proposition qui est de reprendre le projet et de l'étendre, comme je vous l'ai décrit précédemment, en associant le Centre d'excellence rattaché au centre technique de Zalizhchyk en Ukraine, aux travaux déjà entrepris par le Collège communautaire Grant MacEwan pour enrichir le programme d'enseignement. Nous collaborons également avec l'université de la Saskatchewan.

Nous tentons de faire aboutir plusieurs de ces initiatives mais nous avons besoin d'argent pour y parvenir.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pouvez-vous nous rappeler l'histoire de la Société nationale du commerce? A-t-on commis une erreur en ne donnant pas suite au projet?

M. Storey: Sénateur, vous me posez une question difficile. Le fait est que nous avons discuté en long et en large de Canagrex mais sans toutefois mener le projet à terme. Comme je l'ai fait remarquer précédemment, je pense que nous avons besoin d'un organisme de ce type dans certains secteurs de l'agriculture, tels que la production de viande de porc et autres—où les perspectives d'exportation rentable sont excellentes—pour rassembler les énergies de l'industrie. Il pourrait s'agir de Canagrex ou d'autre chose.

Si j'ai bonne mémoire, la présence du gouvernement fédéral dans cet organisme aurait contribué à catalyser les forces de l'industrie, à apporter des ressources additionnelles pour accroître l'information et l'infrastructure sur le plan international, et contribuer à développer le capital humain dont nous avons besoin pour nous doter d'une plus grande capacité d'exportation des denrées.

Raviver le projet est une chose, mais si l'on veut prendre en considération les objectifs qui étaient ceux de Canagrex, je pense qu'il faudrait approfondir la question. Il ne s'agit peut-être pas exactement de l'organisme que nous recherchons mais, si ma mémoire est bonne, il serait certainement profitable de réexaminer certains de ces éléments lorsque nous envisagerons une approche pour le développement de nos exportations.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Si je ne me trompe pas, on était allé assez loin. Le projet de loi a avait été déposé n'est-ce pas?

M. Flis: Là on parle de deux organismes différents. Nous parlons de la Société nationale du commerce.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Oui mais, M. Storey a fait allusion à Canagrex et c'est quelque chose d'autre, si je comprends bien.

M. Flis: C'est exact; il s'agit de deux organismes différents.

[Texte]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Canagrex was a project of Mr. Whelan's that had a history. Let me put it that way.

Some hon. members: Oh, oh.

Prof. Storey: The Trading Corporation, although a different animal, had some similarities in terms of trying to integrate and provide cohesiveness, I think, to our approach to international trade.

• 1132

Mr. Flis: We then heard from the small businesses, the medium-sized businesses, how they do not have the resources to do the market intelligence in Asia and in eastern Europe, etc. I'm hearing the same story 12 years later. The biggest objectors of course were the Canadian Exporters' Association, because they were doing fine, thank you, and they wanted no part of this.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Regan.

Mr. Regan: Thank you, Mr. Chairman.

Having heard a few moments ago about my colleague's roots in Saskatchewan, I think it's important that I mention that it's interesting for me to be here and to reflect on the fact that my grandfather, Jack Harrison, the member of Parliament for Meadowlake, Saskatchewan, in the 1950s, would have been very interested in these issues. In fact, he was preoccupied with agricultural issues and I think would approve and be interested in the question I'm going to ask you.

We've talked a lot about our trade commissioners and what they're doing around the world and the challenge they face obviously in trying to be aware of the many kinds of interests Canada has as a very large geographic country. What can you tell me about the efforts of other countries that are similar in nature, whether we're talking about the United States or a country like Australia, other countries with large geographic areas and diverse interests? How are they successful or what do they do to try to overcome the obstacles we're dealing with? Or do they simply try to focus on the larger issues of their country and develop trade in general? Do you know?

Mr. Morris: I've seen little bits of how the Aussies do things, the Australian beef industry, for example. Another example that comes to mind is the New Zealand lamb industry. They are quite united in their approach to the North American market. They're not legally united in the case of the Aussies any more, but they still exhibit quite a unity of purpose. I've seen some evidence of the Europeans having quite a lot of unity of purpose. For example, Europe is very active in China, encouraging joint venture investment and so forth.

It's my opinion that we probably need to work a little harder at this thing called a "strategic alliance" in Canada. I couldn't help but think of it when we were talking about a national trading corporation. In 1990 Canada traded pork meat

[Traduction]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Canagrex était un projet de M. Whelan qui avait une longue histoire. Je n'en dirai pas plus.

Des voix: Ah! Ah!

M. Storey: Bien qu'il se soit agi d'un animal différent, la Société du commerce partageait certaines caractéristiques avec celui-ci, puisqu'il était question d'essayer de favoriser et de promouvoir la cohésion de notre approche du commerce international.

M. Flis: Les petites et moyennes entreprises avaient déclaré à ce moment-là qu'elles ne disposaient pas des ressources nécessaires pour recueillir les données commerciales dont elles avaient besoin en Asie, en Europe de l'Est et ailleurs. J'entends la même chose 12 ans plus tard. L'Association des exportateurs canadiens était le principal opposant, car ses membres se portaient très bien et ils ne voulaient pas entendre parler de cette initiative.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Regan.

M. Regan: Je vous remercie, monsieur le président.

Après avoir entendu, il y a quelques instants, mon collègue rappeler ses racines en Saskatchewan, je pense qu'il est important que je mentionne qu'il est intéressant pour moi de me trouver ici et de me dire que mon grand-père, Jack Harrison—qui, en 1950, était le député fédéral de Meadowlake en Saskatchewan—aurait été très intéressé par ce débat. En fait, il se préoccupait beaucoup des questions agricoles et je pense qu'il approuverait et serait intéressé par la question que je vais vous poser.

On a beaucoup parlé de délégués commerciaux et du travail qu'ils font dans le monde entier ainsi que du défi auquel ils sont évidemment confrontés quand ils cherchent à tenir compte des nombreux intérêts d'un pays aussi vaste que le Canada. Que pouvez-vous me dire à propos des efforts de nature semblable déployés par les autres pays, qu'il s'agisse des États-Unis ou d'un pays comme l'Australie ou d'autres pays de grande superficie et aux intérêts divers? Quelle réussite connaissent-ils, ou qu'attendent-ils pour surmonter les obstacles auxquels nous faisons face? Se contentent-ils simplement de concentrer leur énergie sur les principaux dossiers et de développer leurs exportations en général? Avez-vous quelque chose à me dire à ce sujet?

M. Morris: J'ai quelques notions de la façon dont procèdent les Australiens, notamment pour l'industrie de la production de la viande bovine. Un autre exemple qui me vient à l'esprit est celui de l'industrie de la production de la viande de mouton en Nouvelle-Zélande. Ils sont très unis dans leur approche du marché américain. S'ils ne sont plus légalement liés dans le cas des Australiens, ils continuent toutefois de manifester une unité d'action. J'ai pu constater également que les Européens pouvaient démontrer le même sens d'un objectif commun. Ainsi, l'Europe est très active en Chine où elle encourage les investissements dans des coentreprises et autres initiatives.

Je suis d'avis que nous devrions probablement déployer un peu plus d'effort au Canada pour constituer des «alliances stratégiques». Je ne peux pas m'empêcher d'y penser lorsqu'il est question d'une société nationale du commerce. En 1990, le

[Text]

to Russia for the first time. To get enough volume, we had to coordinate five different suppliers. I was one of them. But that came without a formal mechanism. There was just unity of need and identification of the opportunity.

I think there's a lot more that could be done in terms of strategic alliance to accomplish certain objectives on export, including the trade commissioner service, involving the people in what our objectives would be and who's going to do what, knowing that there are some people with things to sell that will backstop them. I think that's something you could accomplish without spending two years debating it and so forth.

I think we have some distance to go to be as successful as the examples I've given, but I think others would have other examples.

Dr. Sarkar: I can think of some examples of how other countries are dealing in terms of their presence in various markets. In terms of our trade commissioners, of course, there are not enough of them in the right markets and I don't think we'll ever have enough of them.

A small country like Singapore, because of its tremendous dependence on international trade, has depended on some of the private sector corporations to represent Singapore's trading interest in countries where it is not able to place a trade commissioner or diplomatic personnel. The same thing is being done by Malaysia, where a major industrial development agency called MIDA represents Malaysian interests in Canada, in addition to its consular general in Toronto.

• 1135

I'm seeing in at least some of the Asian countries that presence is very important. If we cannot get that presence through our trade commissioner service and diplomatic corps, it is important to try to get it through our alliances with various private sector corporations.

An example is the long-term presence of Alcan in Indonesia. Alcan could, in a particular alliance with the Canadian government, provide a lot better presence in Indonesia than our staff based in Djakarta.

I think in a similar way, a number of other countries depend on the honorary trade consuls and others. We don't do a great deal with honorary consuls because these are the people who are close to the business sectors. These are the people who are often distinguished members of the community over there who represent Canadian interests, or could represent Canadian interests. We don't do enough of that.

Mr. Strahl raised the point that there ought to be a Canadian presence everywhere, and questioned how to balance the British Columbia or Saskatchewan presence. I've noticed a tendency on the part of provincial and federal governments to locate in only the capital cities of various countries, while the business may not always be done in capital cities. If both British Columbia and Saskatchewan have interest in a particular area, we should start working together, rather than establishing a

[Translation]

Canada a rendu pour la première fois de la viande de porc à la Russie. Afin de réunir les quantités suffisantes, il a été nécessaire d'associer cinq fournisseurs, dont j'étais. Cela s'est fait sans que l'on ait recours à un mécanisme formel; il s'agissait simplement d'une association guidée par un certain besoin et par l'existence d'un débouché.

Je pense que l'on pourrait faire beaucoup plus au plan des alliances stratégiques pour réaliser certains objectifs dans le domaine des exportations, y compris au Service des délégués commerciaux, si l'on associait les intéressés aux objectifs que nous fixerions et décisions des responsabilités sachant que ceux qui ont des produits à vendre apporteraient leur soutien. Je pense que c'est quelque chose que l'on pourrait réaliser sans qu'il soit nécessaire d'y consacrer deux ans à en débattre.

Je pense qu'il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour égaliser les cas de réussites que j'ai cités en exemple; toutefois il y a sans doute d'autres exemples.

M. Sarkar: J'ai présent à l'esprit plusieurs exemples de la façon dont les autres pays se feront représenter dans les divers marchés. Au sujet de nos délégués commerciaux, il ne sont bien sûr pas assez nombreux sur les marchés intéressants et je ne pense pas qu'il n'en sera jamais autrement.

Un petit pays comme Singapour, qui dépend énormément du commerce international, a laissé à certaines de ses entreprises du secteur privé le soin de représenter ses intérêts commerciaux dans les pays où son gouvernement n'est pas en mesure d'y installer un délégué commercial ou du personnel diplomatique. C'est le cas également de la Malaysia, dont les intérêts au Canada sont représentés par une grande agence de développement industriel dénommée MIDA, ainsi que par un consulat général situé à Toronto.

Je constate que, dans le cas de certains pays asiatiques en tout cas, cette présence est très importante. Si le Service des délégués commerciaux ou notre personnel diplomatique ne réussit pas à assurer cette présence, il est important que nous essayons de l'obtenir grâce à des alliances avec diverses entreprises du secteur privé.

La présence à long terme d'Alcan en Indonésie fournit un exemple intéressant. Dans le cadre d'une alliance avec le gouvernement canadien, Alcan pourrait assurer une meilleure présence en Indonésie que notre personnel en poste à Djakarta.

D'autres pays recourent à des consuls commerciaux honoraires et à d'autres personnalités. Nous n'avons pas beaucoup de consuls honoraires car il s'agit souvent de personnes qui ont des contacts étroits avec le milieu des affaires. Il s'agit de gens qui sont le plus souvent des membres distingués de leur communauté dans leur pays qui représentent les intérêts canadiens, ou seraient susceptibles de les représenter. Nous n'exploitons pas suffisamment ce filon.

M. Strahl a déclaré que le Canada devrait être présent partout, et a demandé comment il était possible d'équilibrer la présence de la Colombie-Britannique ou de la Saskatchewan. J'ai remarqué que les gouvernements fédéral et provinciaux ont tendance à ne s'installer que dans les capitales nationales, alors que les milieux d'affaires ne s'y trouvent pas toujours nécessairement. S'il arrivait que la Colombie-Britannique et la Saskatchewan aient des intérêts semblables dans une région

[Texte]

Saskatchewan office and a British Columbia office with the federal office.

Mr. Hutch: Other countries call on people like us at the Saskatchewan Research Council, for example, because we sometimes buy rather exotic equipment that is not available anywhere in North America. They bring people like me and members of other organizations like ours to Great Britain, Italy or Belgium to acquaint us with people there who are in the same kind of business, and also with their suppliers and manufacturers. I believe Canada brings people from other countries too, especially in the beef area.

British Columbia has the luxury of having some trade offices. Saskatchewan has one in New York and I believe we've shut down offices everywhere else in the world. That's probably why I have that selfish interest, because we don't have those other offices.

I probably participated in discussions on the trading corporation, because we used to have something called Saskatchewan Trading Corporation here in Saskatchewan, which we shut down. It moved over to become Agricultural Development Corporation, which concentrated on agriculture.

Trading corporations on commodities do work. But when you start to get into very specific manufacturing and selling specific products you just can't have a generalist handle it. It starts to break down on you and that's what happened to SaskTrade.

I'm not surprised your corporation didn't get off the ground. All they can do is provide the contact and the business has to take it from there when you're outside of commodities that have specifications anybody can look at and say yes, they have it.

Prof. Storey: When we look at the agriculture sector in the United States, its pockets are extremely deep. The economic research service of the United States Department of Agriculture has up to recently employed, in my field, 500 to 600 economists, most of them with PhDs. The Americans have a foreign agricultural service that has worldwide international networks. They're on top of information. They work very closely with the big multinationals like Cargill and others that are based in the United States. They have a much stronger information base, and of course they also lobby much stronger.

[Traduction]

particulière, il serait intéressant qu'elles collaborent plutôt que d'ouvrir chacune un bureau, en plus de la mission fédérale.

M. Hutch: D'autres pays font appel à des gens comme nous qui travaillons au Saskatchewan Research Council, par exemple, parce qu'il arrive que nous achetions du matériel assez particulier, introuvable en Amérique du Nord. Ils font venir des gens comme moi et des membres d'autres organisations comme la nôtre en Grande-Bretagne, en Italie ou en Belgique pour nous faire rencontrer les homologues locaux qui travaillent dans le même secteur, ainsi que leurs fournisseurs et leurs fabricants. Je crois que le Canada fait aussi venir les gens d'autres pays, notamment dans le secteur de la production de la viande de bœuf.

La Colombie-Britannique a la chance de posséder plusieurs bureaux commerciaux. La Saskatchewan en a un à New York et je crois que tous les autres à travers le monde ont été fermés. Cela explique probablement l'intérêt égoïste que je démontre, car nous n'avons pas tous ces autres bureaux.

J'ai probablement été appelé à participer aux discussions relatives à la mise en place de la Société du commerce, parce qu'il existait en Saskatchewan un organisme appelé SaskTrade, qui a depuis disparu. C'est devenu l'Ag-Development Corporation dont les activités sont centrées sur l'agriculture.

Les sociétés du commerce qui négocient des biens fonctionnent de façon satisfaisante. Toutefois, lorsqu'il s'agit de la fabrication ou de la vente de produits très particuliers il n'est plus possible de s'en remettre à des généralistes. Les choses ne tournent plus très rond et c'est ce qui c'est produit dans le cas de SaskTrade.

Je ne suis pas surpris d'apprendre que votre société n'ait pas réussi à décoller. Tout ce que l'on peut espérer de tels organismes c'est qu'ils nous rapportent des contacts, et les entreprises doivent se charger de faire le reste lorsqu'il ne s'agit pas de biens dont les caractéristiques peuvent être reconnues par n'importe qui et qu'il est possible de dire où se les procurer.

M. Storey: Si l'on regarde le secteur de l'agriculture aux États-Unis, ses ressources sont considérables. Le Service de recherche économique du ministère américain de l'Agriculture employait encore récemment dans mon domaine 500 à 600 économistes dont la plupart détenaient un doctorat. Les Américains possèdent des services qui s'occupent de l'agriculture à l'étranger et dont le réseau s'étend au monde entier. Ils détiennent toutes les informations. Ils collaborent étroitement avec les grandes multinationales comme Cargill et d'autres qui ont leurs sièges sociaux aux États-Unis. Leurs bases de données sont beaucoup plus riches et, naturellement, et leur lobby est beaucoup plus puissant.

• 1140

You also find that in the more private sector. One that comes to mind is the American Soybean Association, which has its networks around the world. With offices throughout Europe they're always promoting product trade shows. If anybody has a problem with that particular product, they're there, whether it's soybean oil, the meal, or everything else. They collect dues from the American companies that process soybeans around the world.

On constate aussi le même phénomène dans le secteur privé. Un cas qui me vient à l'esprit est celui de l'American Soybean Association dont les réseaux s'étendent au monde entier. Par l'intermédiaire de ses bureaux partout en Europe, cette association fait en permanence la promotion de foires commerciales. Si quelqu'un a des difficultés avec ses produits, qu'il s'agisse d'huile de soya, de moulée ou de n'importe quoi d'autre, les gens de l'association sont sur place. L'association perçoit des droits auprès des entreprises américaines spécialisées dans la transformation de soya, dans le monde entier.

[Text]

We in some ways take a page out of their book as well. With the small Flax Council of Canada, for example, the American firms that crush flax seed in the United States return a levy back to help support that particular organization. So we do have some institutions that mirror some of what the Americans have been doing to be more aggressive.

Just very briefly as well, historically of course the Americans have pumped money into talking about the flour milling industry, establishing mills in countries, and then of course insisting that those mills process American grains, etc. That has made strategic alliances. They've been able to tie up markets in South Korea, the Philippines, and places like that.

It would be nice to think we could do the same, although I don't think we're rich enough to follow that particular example.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

In the interest of broader participation, I want to mention that a number of individuals have been invited to attend the meeting. If any of them—not too many, but a few—want to express views, please raise your hands and we'll try and get you a place around the table and give you a few minutes apiece.

Senator Andreychuk (Saskatchewan): I'll put my hand up.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You will have other opportunities, Senator.

Come forward and we'll put you in Professor Wilkinson's place, and this gentleman here. I hope the rest of the panel members feel inviting toward these gentlemen.

You don't feel you're deprived of your opportunities?

Would you please introduce yourselves and tell us what you want to talk about for a few minutes.

Professor Robert G. Williamson (Professor of Anthropology; Chairman, International Committee, University of Saskatchewan): Senator, thank you for inviting me to the table. I am not Wilkinson, but in this case Williamson.

I'm a professor at the University of Saskatchewan, a colleague of Dr. Sarkar. I'm the chairman of the International Committee of the university. I was the associate director of the Institute for Northern Studies and the head of the Arctic Research and Training Centre at the university when these institutions existed, before they lost their funding.

Incidentally, during the time of my 10 years as head of the Arctic Research and Training Centre, I was also a member of the legislature of the Northwest Territories. I therefore have a sense of common interest with the political presence here and commend your patience. As it happened, I was the first elected Inuktitut-speaking member of the legislature. My international interest is because of my arctic experience.

The point I want to make, sir, is that Canada is a major circumpolar nation. In that context, I think the interests of Canada must be further extended and further perceived in the development of policy for our country.

[Translation]

D'une certaine façon nous en retirons aussi quelques profits. Ainsi, les entreprises américaines qui broient les graines de lin aux États-Unis versent une redevance au Flax Council of Canada pour soutenir cet organisme. Nous possédons donc des organismes qui reflètent les initiatives prises par les Américains pour se montrer plus conquérants.

Je rappellerai très brièvement également que les Américains ont toujours consacré beaucoup d'argent à l'industrie de la mouture du froment; ils ont ouvert des minoteries dans les pays étrangers et, évidemment, ils ont insisté ensuite pour que ces minoteries transforment les grains américains, etc. Cela a créé des alliances stratégiques. Ils sont parvenus à dominer les marchés de la Corée du Sud, des Philippines et de pays semblables.

Il est agréable de penser que nous pouvons faire la même chose, bien que je ne pense pas que nous soyons suffisamment riches pour espérer pouvoir suivre cet exemple.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie.

Afin d'élargir la participation au débat, je tiens à mentionner que plusieurs personnes ont été invitées à assister à notre réunion. Si quelques unes d'entre elles—pas trop, mais quelques-unes—souhaitent s'exprimer, qu'elles lèvent la main et nous essaierons de leur trouver une place à la table et de leur accorder à chacune quelques minutes de temps de parole.

La sénatrice Andreychuk (Saskatchewan): Je lève ma main.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Sénateur vous aurez d'autres occasions.

Avancez-vous et nous allons vous donner la place du professeur Wilkinson et à ce monsieur, ici. J'espère que les autres membres du panel se montreront compréhensifs à l'égard de ces messieurs.

J'espère que vous ne vous sentez pas dépossédés de vos privilèges?

Auriez-vous l'obligeance de vous présenter et de nous dire ce dont vous souhaitez nous entretenir pendant quelques minutes.

M. Robert G. Williamson (professeur d'anthropologie; président du Comité international, Université de la Saskatchewan): Je vous remercie monsieur le sénateur de m'avoir invité à la table. Je ne m'appelle pas Wilkinson, mais Williamson.

Je suis professeur à l'Université de la Saskatchewan, et collègue du professeur Sarkar. Je préside le Comité international de l'université. J'ai été le directeur associé de l'Institut for Northern Studies et responsable de l'Arctic Research and Training Centre à l'université avant que ces organismes disparaissent faute de fonds.

En passant, je ferai remarquer qu'au cours des dix années que j'ai passées à la tête de l'Arctic Research and Training Centre j'ai été aussi député à l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest. Je partage donc un peu votre sens du bien commun et vous félicite de votre patience. Il s'est avéré que j'ai été le premier membre élu de l'Assemblée où l'on a parlé l'Inuktitut. L'intérêt que j'éprouve pour les questions internationales s'explique par mon expérience dans l'Arctique.

Ce que je désire exprimer, monsieur, c'est que le Canada est une grande nation circumpolaire et je pense que, dans ce contexte l'élaboration de la politique de notre pays doit faire une place plus large et reconnaître une plus grande importance aux intérêts du Canada.

[Texte]

We have great shared interests and trade interests in the circumpolar context. We also, as a country, have very extensive expertise, much valued by other circumpolar nations. The other circumpolar nations I specifically refer to are nine countries altogether: Canada; Russia; the U.S.A. insofar as we have Alaska in the circumpolar community; Denmark; Greenland; Norway; Sweden; Finland; and Iceland.

There's also a very strong circumpolar interest, essentially of an economic nature, evinced by Germany, Great Britain and France. Therefore we are in competition with very sophisticated economies as Canadians with a circumpolar interest. For example, we have an enormous seaboard requiring ice navigation technology, but Finland and Sweden, and even Denmark, are competing in building ice-breakers and doing at least as well, if not better, than us.

• 1145

We have internationally recognized expertise in northern environmental mining, in hydro-carbon product exploration and production, pipeline building, and permafrost environment construction, both in continuous and discontinuous permafrost. We have expertise in northern aviation and northern road and railroad operations, northern building construction, and hinterland communications.

I point out that from this province we are traditionally a very important mining nation and we have expertise that could be exported more effectively. We already are active in Siberia, but nowhere near to the extent of the U.S.A. or Germany or the Japanese initiatives in Siberia since the end of the U.S.S.R.

Incidentally, we are, as a nation, capable of exerting a great deal more influence on the arctic environment for the sake of the health and thus the trade effectiveness of the whole of Canada and the circumpolar world. The Arctic Ocean at this moment is a huge global sump of pollution, not contributed to substantially by Canada but mainly by the ex-U.S.S.R. and by the other industrial nations of the world.

We have a potential for a very profitable relationship with the new Russia, particularly Siberia, because of our expertise as a circumpolar country, as an arctic country. Siberia, even below the tree-line, has enormous forest resources. Again we're in competition with the Swedes and the Fins in the development of well-conserved forest reduction technology in marginal settings.

Here in western Canada we have developed a great deal of trade potential in agricultural science knowledge and technology, very applicable to the tremendous needs of the huge agricultural tracts of Siberia and northern Russia, where we can be profitably involved to a greater extent than we already are. We have heard from the representation on Ukrainian trade further south that there is already much development in less arctic-type regions.

[Traduction]

Nous partageons d'importants intérêts commerciaux et autres dans cette région circumpolaire. Le Canada peut se prévaloir également de beaucoup d'expertises qui sont très enviées par les autres nations circumpolaires. Quand je parle des nations circumpolaires je me réfère à neuf pays: le Canada, la Russie, les États-Unis—dans la mesure où l'Alaska appartient à la communauté circumpolaire—, le Danemark, le Groenland, la Norvège, la Suède, la Finlande et l'Islande.

L'Allemagne, la Grande-Bretagne et la France manifestent également beaucoup d'intérêt, essentiellement d'ordre économique, pour la région circumpolaire. Nous sommes donc en concurrence avec des économies très avancées sur le plan des intérêts circumpolaires. Nous avons par exemple un immense littoral dont l'exploitation exige une maîtrise de la technologie de la navigation dans les glaces; toutefois la Finlande et la Suède, et même le Danemark, nous font concurrence dans la construction de brise-glaces et obtiennent des résultats aussi bons, sinon meilleurs, que nous.

Notre savoir-faire en matière d'extraction minière en région septentrionale, de production et d'exploration d'hydrocarbures, de construction de pipelines, et de construction en milieu pergélisol est reconnu dans le monde entier. Nous sommes également experts dans l'exploitation des liaisons aériennes, de réseaux routiers et de lignes de chemin de fer en région septentrionale, de même qu'en construction d'immeubles et en communications dans l'arrière-pays.

Je fais remarquer que cette province est, depuis toujours, une importante nation minière et que nous possédons un savoir-faire qui pourrait être exporté plus efficacement. Nous sommes déjà présents en Sibérie, mais c'est sans comparaison avec ce que font les États-Unis, l'Allemagne ou le Japon depuis l'écroulement de l'URSS.

Soit dit en passant, notre nation est en mesure d'exercer une grande influence sur l'environnement Arctique, dans le meilleur intérêt de nos relations commerciales et de celles du monde circumpolaire. L'Océan Arctique est actuellement un immense réservoir de pollution, qui n'est pas le fait du Canada, mais surtout celui de l'ex-URSS et des autres nations industrielles du monde.

Nous pourrions établir des relations très profitables avec la Russie nouvelle, particulièrement en Sibérie, sur la base de notre savoir-faire en tant que pays circumpolaire. La Sibérie dispose d'énormes ressources forestières même sous la limite de végétation des arbres. Ici encore, nous nous trouvons en concurrence avec les Suédois et les Finlandais pour la mise au point de technologies de réduction des forêts bien conservées dans des régions marginales.

Nous nous sommes dotés, ici dans l'Ouest canadien, d'un énorme potentiel sur le plan des connaissances en agriculture et de la technologie agricole, qui conviendraient particulièrement bien aux énormes besoins des immenses étendues agricoles de la Sibérie et de la Russie septentrionale, où nous pourrions donc intervenir d'une façon beaucoup plus rentable pour nous qu'à l'heure actuelle. Le représentant commercial de l'Ukraine aux États-Unis nous a rappelé que les régions limitrophes de l'Arctique sont en plein développement.

[Text]

We have very much to regret concerning another factor in our history, that is, our policies toward our northern indigenous peoples; however, we do have some successes to point to, successes that are not known in the circumpolar context and that should be made more of. For example, the circumpolar world has admired what Canada has achieved in cooperative development in the arctic. The experience the people had in macro-social organizations through cooperative development has resulted in the enormous success of the indigenous people of arctic Quebec, and also in the Inuvialuit area, or the Beaufort Sea littoral. These have developed successful corporate models that could be made available in terms of Canadian expertise elsewhere in the circumpolar world.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Professor Williamson, I appreciate the emphasis you have given to us. You've drawn to our attention a very important aspect of Canadian life and foreign policy. I am trying to make a few minutes available for the other gentlemen. If you would conclude with a crushing summary that would remain on our minds—

Prof. Williamson: What I want to say is that the weight of this summary should be reflective of the enormous extent of the Canadian participation in the circumpolar world, potentially.

Canada is a major circumpolar country and has a great deal to offer in trade and policy development around the world in that context. I hope your committee, in the development of policy for Canada, will be much more aware of its circumpolar significance.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. If you have further information or a further statement, the committee would be glad to have it and we'll examine it.

Prof. Williamson: Thank you.

• 1150

Mr. Richard Gray (Assistant Professor, Department of Agricultural Economics, University of Saskatchewan): Thank you, Mr. Chairman. I appreciate the opportunity to speak to you.

I'm with the Department of Agricultural Economics and am a colleague of Gary Storey's. I'm very interested in the whole area of agricultural policy.

Recently I've become interested in another area related to agriculture and the resource use in western Canada. I wanted to bring that to your attention because I think it's an area that does have some potential for value added, and certainly has a large potential for trade.

As pointed out earlier, Canada has a large deficit in services, particularly tourism. An area where there is significant potential, I think, in western Canada is in wildlife-related industries. You could put them in the categories of eco-tourism, hunting, and game farming-related activities.

[Translation]

Nous devons regretter amèrement les politiques que nous avons conduites à l'égard de nos peuples autochtones du Nord; toutefois, nous pouvons nous honorer de certaines réussites, qui ne sont pas connues dans le contexte circumpolaire et dont on devrait tirer un meilleur parti. Ainsi, le monde circumpolaire admire ce que le Canada a fait dans le domaine du développement coopératif dans cette région. L'expérience en matière d'organisation macrosociale grâce au développement coopératif s'est soldée par des réussites éclatantes pour les peuples autochtones de l'Arctique québécois, ainsi que dans la région des Inuvialuit ou du littoral de la mer de Beaufort. Ils y ont développé des modèles d'entreprises très valables, qui pourraient être exploités par les spécialistes canadiens dans les autres parties du monde circumpolaire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Professeur Williamson, je vous remercie de la perspective que vous nous avez apporté, et d'avoir attiré notre attention sur un aspect très important de la réalité canadienne et de la politique étrangère. J'essaie de réserver quelques minutes pour les autres intervenants et je vous demanderai de bien vouloir conclure avec éclat, d'une manière qui resterait gravée dans nos esprits. . .

M. Williamson: Je voudrais simplement que, en essence, mon résumé reflète la place immense que pourrait occuper le Canada dans le monde circumpolaire.

Le Canada est un grand pays circumpolaire qui a beaucoup à offrir sur le chapitre du développement du commerce et des politiques dans le monde entier. J'espère que votre comité sera beaucoup plus conscient de l'importance des régions circumpolaires lors de l'élaboration de la politique canadienne.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie. Le comité sera très heureux de prendre connaissance de toute autre information que vous pourriez juger utile de lui transmettre plus tard.

M. Williamson: Je vous remercie.

M. Richard Gray (professeur adjoint, département d'économie agricole, Université de la Saskatchewan): Je vous remercie monsieur le président. Je suis heureux de l'occasion que vous m'offrez de m'adresser au Comité.

Je travaille au département d'économie agricole où j'ai pour collègue M. Gary Storey. Je m'intéresse beaucoup à tout ce qui touche à la politique agricole.

J'ai également commencé à m'intéresser récemment à un autre domaine lié à l'agriculture et à l'utilisation des ressources dans l'Ouest du Canada. Je souhaitais vous en parler, car il s'agit d'un secteur qui présente un certain potentiel en matière de valeur ajoutée et qui offre certainement d'importantes perspectives commerciales.

On l'a déjà fait remarquer, le Canada connaît un énorme déficit dans le secteur des services, particulièrement dans le tourisme. Je pense qu'il existe un domaine où il y a un potentiel important dans l'Ouest du Canada, je veux parler des industries liées à la nature, qui comprennent entre autres catégories l'écotourisme, la chasse et l'élevage de gibier.

[Texte]

I want to draw particular attention to these because to some extent these are new areas of activity and they probably require new, sensitive institutions to be able to market them. When you're formulating what Foreign Affairs should be doing in its trade consulates, I think industry should come to mind, because Korea may be able to compete with us in the manufactured product but they'll probably never be able to compete with us when it comes to just the natural resource base and the comparative advantage we have in open spaces and few people.

I'll just leave it at that. Thanks.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

I'm going to let you have the floor, Mr. Flis, but before I do, as a courtesy to the members of the panel, I want to ask whether they have one final sentence of advice, something that just came to mind that they wish to tell us about. If so, I'll give you that sentence.

Mr. Boyko: Again, I would like to thank the committee for inviting us.

I'll just leave you with the thought that the Canadian government in its foreign policy review should take advantage of the organized Ukrainian community. You should take advantage of the fact that the Saskatchewan Provincial Council has at present an office in Zalizhchyky, Ukraine, that can be used by the Canadian government for the purpose of helping Canadian business and Canada.

Mr. Flis: I was glad Professor Williamson brought up the arctic issue because I think that should be looked at very carefully in our foreign policy. I'd like to ask the professor whether he would agree that we should have an active arctic council involving the eight arctic circumpolar countries. That's the first question.

Two, should Canada appoint an ambassador to the arctic? Our minister announced this some time ago as a suggestion. I'd like your views on that.

For Mr. Gray, he'll be happy to know that when I was in Latvia two years ago, there was a very active wildlife association, which was very interested in what Canada is doing in that area. So if you're looking for a country to share ideas and expertise with, there's one to begin with.

• 1155

Prof. Williamson: Mr. Chairman, the development of an Arctic Council around the circumpolar world is very slowly making some inroads into an area of flaccid response from our governments. There is tremendous potential, as I pointed out. Canada has recently created a polar institute. Largely among academics, but also amongst people of political acumen, there is a growing perception that there is a need not only for greater focus by Canada on its Arctic potentials but on Canada as a major leader in a circumpolar council of all nations around the pole.

[Traduction]

Je souhaite tout particulièrement attirer votre attention sur ces industries, car il s'agit, dans une certaine mesure, de nouvelles sphères d'activités qui exigent probablement la mise en place de nouveaux organismes sensibilisés aux besoins de leur mise en marché. Lorsque le Comité formulera ses recommandations à l'intention des délégations commerciales du ministère des Affaires étrangères, je pense qu'il faudra penser à ces industries, car s'il est, par exemple, possible à la Corée de nous faire concurrence dans le domaine des produits manufacturés, elle ne pourra probablement jamais se mesurer à nous dans le domaine des ressources naturelles, des grands espaces naturels et de la faible densité de population.

J'en resterai là. Je vous remercie de votre attention.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie.

Je vais donner la parole à M. Flis, mais auparavant, je voudrais par courtoisie à l'égard des membres du panel, savoir s'ils ont quelque chose d'autre à ajouter, quelque chose qui leur viendrait à l'esprit et qu'ils souhaiteraient nous communiquer. Si tel est le cas, je leur donne la parole.

M. Boyko: Je voudrais à nouveau remercier le Comité de nous avoir invités.

Je conclurai en vous rappelant que le gouvernement devrait profiter de ce réexamen de la politique étrangère pour tirer partie des ressources de la communauté ukrainienne. Vous devriez tirer avantage du fait que le Conseil provincial de la Saskatchewan possède à l'heure actuelle un bureau à Zalizhchyky en Ukraine qui pourrait être utilisé par le gouvernement canadien au profit des entreprises canadiennes et du Canada en général.

M. Flis: J'ai été heureux d'entendre M. Williamson parler de l'Arctique, car je pense qu'il s'agit d'un dossier qui devrait être examiné attentivement dans la perspective de notre politique étrangère. Je voudrais demander au professeur s'il serait en faveur d'un Conseil de l'Arctique dynamique, qui regrouperait les huit pays circumpolaires. C'est ma première question.

Deuxièmement, le Canada devrait-il nommer un ambassadeur de l'Arctique? Notre ministre en a fait la suggestion il y a quelque temps. J'aimerais connaître votre opinion à ce sujet.

Par ailleurs, M. Gray sera heureux d'apprendre que j'ai pu constater il y a deux ans, lors d'un voyage en Latonie, qu'il existe une association de la nature très active, qui s'intéressait énormément à ce que fait le Canada dans ce domaine. Donc, si vous cherchez un pays pour échanger des idées et du savoir-faire, en voilà un tout trouvé.

M. Williamson: Monsieur le président, l'instauration d'un Conseil de l'Arctique dans la région circumpolaire s'impose petit à petit malgré le manque d'enthousiasme de nos gouvernements. Comme je l'ai fait remarqué, cela ouvre de grandes possibilités. Le Canada a récemment établi un institut polaire. Les universitaires, mais aussi les gens doués d'un sens politique développé se rendent compte que le Canada devrait accorder plus d'importance aux perspectives qui s'ouvrent à lui dans l'Arctique, mais également que le Canada devrait être un chef de file de premier plan au sein d'un conseil circumpolaire regroupant toutes les nations de la région du Pôle.

[Text]

Certainly there is good reason, for many of the purposes we discussed this morning, for the appointment, by Canada, of an Arctic ambassador. I may say, in the context of the preservation of cultures—and I know this is of interest to certain members of this committee—working together has been proven as a much more effective instrument than working independently.

The Inuit Circumpolar Conference, for example, which brings together four nations, has been much more effective in the preservation of Inuit culture than any attempts by individual local areas. I think we can learn a lesson from that in Quebec.

Mr. Hutch: Just in closing, I would like to say that I have spent a lot of time working in other countries, always as a very proud Canadian who happens to be from Saskatchewan. In what you are doing here in foreign policy I would like you to see continue—for us who are working out there, to have that pride in Canada—to have a very aggressive policy with respect to trade with some kind of vision to it.

As I said in my opening statement, the next five to ten years are going to determine a lot of winners and a lot of losers in international trade. We need the support, the door-opening of the government. If you do that, the rest of us who are responsible for making things happen will take care of the rest.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

I want to thank all of the participants who have come and shared their thoughts with us, who have given us their ideas, shown their interest in Canada and its foreign policy and given us some thoughts on how we can improve that policy.

I must say, I am personally impressed by the international orientation you have manifested in your activities. Mr. Hutch talked about awareness. Well, this has been an awareness-increasing session for all of us. Thank you very much.

We come back at 1 p.m.

AFTERNOON SITTING

• 1315

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Order, please.

Welcome to the Special Joint Committee reviewing Canada's Foreign Policy.

Our first witnesses are with the Saskatchewan Council for International Cooperation, the Environment and Development Working Group of the SCIC Centre for Sustainable Economic Development, and the Canadian Catholic Organization for Development and Peace. I propose to introduce each group and have a statement from each group. Following the three presentations, we can have a general discussion and exchange views. That seems agreeable.

[Translation]

Dans le cadres de bien des objectifs dont nous avons discuté ce matin, il y a certainement une bonne raison pour que le Canada nomme un ambassadeur dans l'Arctique. Je dois dire, que dans le contexte de la préservation des cultures—et je sais que, c'est un sujet qui intéresse certains membres de ce Comité—, il a été démontré qu'il est beaucoup plus efficace de travailler en collaboration avec d'autres que chacun de son côté.

La conférence circumpolaire inuit, par exemple, qui rassemble quatre nations, a eu des résultats beaucoup plus positifs pour la préservation de la culture inuit que tous les efforts entrepris dans ce sens par chacune des régions. Il me semble que l'on peut tirer une leçon de cela au Québec.

M. Hutch: En terminant, je tiens à dire que j'ai passé beaucoup de temps à l'étranger et que je me suis toujours considéré comme un Canadien fier de l'être qui est aussi, en passant, originaire de la Saskatchewan. J'aimerais que vos travaux sur la politique étrangère aboutissent à l'instauration d'une politique commerciale très agressive qui témoigne d'une vision pour que nous, qui travaillons sur place, puissions continuer à être fiers du Canada.

Comme je l'ai dit dans ma déclaration liminaire, les cinq ou dix prochaines années vont être déterminantes pour séparer les gagnants des perdants dans le domaine du commerce international. Nous avons besoin de l'appui du gouvernement, de son intervention qui ouvre pour nous des portes. Si vous faites cela, tous ceux d'entre nous qui sommes responsables de mener à bien les transactions, s'occuperont du reste.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Je tiens à remercier tous les participants qui sont venus et ont partagé avec nous leurs opinions et leurs idées, qui ont montré leur intérêt pour le Canada et sa politique étrangère et qui nous ont fait part de leurs points de vue sur la façon d'améliorer cette politique.

Je dois dire que je suis personnellement impressionné par le caractère international dont témoignent vos activités. M. Hutch a parlé de sensibilisation. Eh bien, cette séance nous a certainement tous sensibilisés davantage. Merci beaucoup.

La séance est levée jusqu'à 13 heures.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le coprésident (le sénateur MacEachen): À l'ordre, s'il vous plaît.

Bienvenue au Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère.

Nos premiers témoins représentent le Saskatchewan Council for International Cooperation, l'Environment and Development Working Group du SCIC Centre for Sustainable Economic Development et l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix. Je propose de présenter chaque groupe et de leur demander de faire leur exposé l'un après l'autre. Après cela, nous pourrions passer à la discussion générale et aux échanges de vues. Cela semble acceptable.

[Texte]

We have approximately an hour and 15 minutes for the presentations and the discussion; perhaps we'll go over by a bit, but that's the target. Experience teaches us that the less time we use up in making formal statements, the more time we have for discussion and questions and answers. Perhaps you would find it more profitable to have a discussion and use part of your time that way.

Anyway, I would suggest that the opening statements from each group be not more than 10 minutes. That's the understanding, I believe.

So I would call first upon the Saskatchewan Council for International Cooperation. The persons in the group are Lori Latta, Denise Kouri, and Vern Ratzlaf. Who is to lead off? Mrs. Latta.

Ms Lori Latta (Communications Officer, Saskatchewan Council for International Cooperation): I am on the staff of SCIC, and it has been my role to coordinate in some ways our presence here today. But I would like to introduce two of the people who work in the field for SCIC and who will be making this presentation for us. With me are Vern Ratzlaf, the pastor of Nutana Park Mennonite Church here in Saskatoon, who is on the board of directors of SCIC; and Denise Kouri, a research consultant, also from Saskatoon, member of SCIC's overseas projects review committee, and also a former national chairperson at CUSO.

Denise will start.

Ms Denise Kouri (Member, Overseas Project Review Committee, Saskatchewan Council for International Cooperation): The Saskatchewan Council thanks you for the opportunity to speak to your committee. We represent about 20 years of cooperation amongst Saskatchewan churches, co-ops, and voluntary agencies active in international development—CUSO being one of them, in which I am active.

We thought we would divide our presentation into two parts. I will be concentrating on overseas aid, directions in aid, and amount of aid. Vern will be talking more about foreign policy questions.

SCIC believes the central objectives of Canada's foreign policy should be overcoming poverty, protecting human rights, and ensuring the rights of individuals to participate in decisions affecting their own development.

First, some issues regarding the direction of aid. We feel that the document *Sharing Our Future*, issued in 1987, set a goal of allocating 50% of total overseas development assistance to Africa and to the least developed countries of Asia and Latin America by 1993. Yet, since 1988, the number of middle-income countries receiving Canadian aid have increased and the amount allocated to lowest-income countries has decreased.

So we recommend that the government recommit itself to its earlier goal of 50% of total ODA going to least developed countries by the year 2000.

[Traduction]

Nous avons à peu près une heure 15 minutes pour les exposés et la discussion; nous pourrions peut-être aller un peu au-delà, mais c'est ce qui est prévu. L'expérience nous a montré que moins on consacre de temps aux déclarations officielles, plus on a de temps pour la discussion et les questions et réponses. Vous trouverez peut-être plus utile d'avoir une discussion et de réserver une partie de votre temps à cet effet.

De toutes façons, je suggère que l'exposé de chaque groupe ne dépasse pas 10 minutes. Je crois que c'est entendu.

J'appellerai donc tout d'abord le Saskatchewan Council for International Cooperation qui est représenté par Lori Latta, Denise Kouri et Vern Ratzlaf. Qui va commencer? Madame Latta.

Mme Lori Latta (agente des communications, Saskatchewan Council for International Cooperation): Je suis membre du personnel du SCIC, et j'ai été chargée en quelque sorte de coordonner notre comparution. Mais je vais vous présenter deux personnes qui travaillent sur le terrain pour le SCIC et qui feront l'exposé au nom de notre organisme. Je suis accompagnée de Vern Ratzlaf, pasteur de l'église mennonite de Newtown Park ici, à Saskatoon, qui fait partie du conseil d'administration du SCIC, et Denise Kouri, consultante en recherche, également de Saskatoon, membre du comité d'examen des projets d'outre-mer du SCIC et également ancienne présidente nationale de CUSO.

Denise va commencer.

Mme Denise Kouri (membre, Comité d'examen des projets d'outre-mer, Saskatchewan Council for International Cooperation): Le Saskatchewan Council vous remercie de lui avoir donné la possibilité de prendre la parole devant le comité. Nous représentons 20 années de coopération de la part d'églises, de coopératives et d'organismes bénévoles de la Saskatchewan qui s'occupent de développement international—CUSO, dont je m'occupe, en fait partie.

Nous avons pensé diviser notre exposé en deux parties. Je m'occuperai essentiellement de l'aide aux pays d'outre-mer, ainsi que de l'orientation et de l'importance de cette aide. Vern parlera davantage des questions de politique étrangère.

Le SCIC estime que les objectifs principaux de la politique étrangère canadienne devraient être la disparition de la pauvreté, la protection des droits de la personne et le respect du droit des particuliers à prendre part aux décisions qui touchent leur propre développement.

Quelques idées concernant l'orientation de l'aide, pour commencer. Dans le document *Partageons notre avenir*, publié en 1987, l'objectif était d'accorder 50 p. 100 du total de l'aide au développement des pays d'outre-mer, à l'Afrique et aux pays les moins développés d'Asie et d'Amérique latine d'ici 1993. Or, depuis 1988, le nombre des pays à revenus moyens qui reçoivent de l'aide du Canada a augmenté et les sommes accordées aux pays ayant les plus bas revenus ont diminué.

Nous recommandons donc que le gouvernement s'engage à nouveau à respecter son objectif préalable qui était d'accorder 50 p. 100 du total de l'aide publique au développement aux pays les moins développés d'ici l'an 2000.

[Text]

Also, with regard to the direction in which we should spend our aid, we feel that basic human needs programs—in other words, primary education, primary health care, safe water, and food security—are programs that are good development programs. We also feel that at least 20% of ODA should be spent on programs that meet basic human development needs. At present, only 10.9% of Canada's aid budget is spent on such programs.

In general, we feel we should increase the amount of aid that is directed at promoting sustainable human development. By that expression, sustainable human development, we mean sustainable development in the sense of environmentally sustainable, but also sustainable human development in the sense of strengthening the capacity of people to meet their own needs in an environmentally sustainable way.

• 1320

So we're looking at increasing the control of people, recipients of aid, with regard to development programs, and increasing the skills of people, the participation. We haven't actually set an amount, like we set 20% and 50% for the previous two recommendations. But we feel the majority of our aid should be promoting sustainable human development.

With regard to internal matters, with regard to how aid is spent, right now there's a review of country-focused programs as to how much bilateral aid is administered through the country-focused programs and of the role of NGOs, in particular non-governmental organizations with regard to country-focused programs.

We feel the role of NGOs should be maintained in that kind of bilateral aid. In other words, CIDA should maintain a responsive program for NGOs within the bilateral program.

With regard to emergency spending, of course we realize that humanitarian concerns must be met and so on. When war and underdevelopment lead to humanitarian emergencies, Canada should of course do its best to meet the material needs of affected people. But we feel Canada shouldn't undertake humanitarian operations in the absence of long-term development objectives. We feel that long-term development assistance is really the way to finally overcome some of these difficulties.

In recognition of the fact that long-term development assistance is essential to ensuring that there will be lasting benefits from emergency assistance, we should ensure long-term development assistance is given the same priority for continuation of funding as emergency relief programs. Long-term development assistance is perhaps more low profile in terms of Canadian public opinion, whereas emergency relief is high profile. But we should have the courage to give as much priority to the long-term development assistance as to the emergency relief.

[Translation]

De même, en ce qui concerne l'orientation de nos dépenses à titre d'aide, nous estimons que les programmes consacrés aux besoins fondamentaux de l'homme—autrement dit, l'éducation primaire, les soins de santé de base, l'eau potable et l'assurance d'avoir à manger—sont de bons programmes de développement. Nous estimons aussi que l'on devrait consacrer au moins 20 p. 100 de l'aide publique au développement à ces programmes, et non, comme c'est le cas à l'heure actuelle, 10,9 p. 100 seulement du budget d'aide du Canada.

De façon générale, nous estimons qu'il faudrait augmenter l'aide servant à encourager le développement humain durable. Cette expression recouvre pour nous le développement durable sur le plan de l'environnement, mais également sur le plan humain, ce qui signifie renforcer la capacité des gens à satisfaire leurs propres besoins d'une façon qui soit durable pour l'environnement.

Nous envisageons donc contrôler davantage les intéressés, ceux qui bénéficient des programmes de développement, et renforcer les aptitudes de la population et sa participation. Nous n'avons pas fixé de chiffres comme nous l'avons fait pour les deux recommandations précédentes pour lesquelles il s'agissait de 20 p. 100 et de 50 p. 100 respectivement. Mais nous estimons que l'essentiel de notre aide devrait favoriser le développement durable.

Pour ce qui est des questions internes, la façon dont les fonds sont dépensés, on procède actuellement à un examen des programmes s'adressant à différents pays pour essayer de voir quelle part de l'aide bilatérale y est consacrée et de déterminer le rôle des ONG, notamment en ce qui concerne les programmes centrés sur certains pays.

Nous estimons que le rôle des ONG devrait être maintenu dans le cadre de cette aide bilatérale. Autrement dit, l'ACDI devrait conserver un programme qui réponde aux besoins des ONG dans le cadre du programme bilatéral.

Pour ce qui est des dépenses d'urgence, nous comprenons, bien sûr, que l'on doive faire quelque chose pour résoudre les problèmes humanitaires. Lorsque la guerre et le sous-développement créent des situations d'urgence sur le plan humanitaire, le Canada devrait, bien sûr, faire de son mieux pour satisfaire les besoins matériels des personnes touchées. Mais nous estimons que le Canada ne devrait pas entreprendre d'opérations humanitaires sans avoir d'objectifs de développement à long terme. À notre avis, l'aide au développement à long terme sera finalement le moyen qui nous permettra de résoudre certains de ces problèmes.

Sachant que l'aide au développement à long terme est indispensable pour garantir que l'aide d'urgence aura des effets durables, nous devrions faire en sorte que cette aide à long terme ait la même priorité que les programmes de secours d'urgence quand il s'agit d'assurer la continuité du financement. L'aide au développement à long terme est sans doute moins bien perçue par l'opinion publique canadienne, alors que l'on accorde beaucoup d'importance aux secours d'urgence. Mais nous devrions avoir le courage d'accorder la même priorité à ces deux formes d'aide.

[Texte]

Finally, with regard to the direction of aid, we feel that for Canadians it's important they understand these particular issues about how aid is administered, about what is good development. So we recommend a figure, and we recommend that the Government of Canada follow the Saskatchewan example, which allocates 2.5% of total development assistance for development education in Canada. We recommend that be followed nationally and the funds be allocated across regions and between government and non-government sectors according to groups' experience in development education.

We feel a certain proportion of aid should be spent in Canada in educating the Canadian public about the issues overseas and about aid.

I have a couple of points about the amount of aid. I'm sure you've heard this recommendation before in your hearings and so on, which is that Canada should reaffirm its commitment to the United Nations to allocate 0.7% of our gross national product to foreign aid. We should set a firm date for achievement of this goal. That's just a basic recommendation.

To ensure continuous progress towards that goal, we feel the government should project increases in the international assistance envelope based on 0.2% of government expenditure for the next five years. We feel this could be financed by an equal transfer of funds from the Department of National Defence.

Now I'll pass the mike over to Vern.

Mr. Vern Ratzlaf (Member, Board of Directors, Saskatchewan Council for International Cooperation): Thank you.

There are three points I would like to make that have special reference to external affairs. One is in terms of the function of the World Bank and the attention that needs to be given to... It is our recommendation that we continue to lead the way in seeking reform of the World Bank and other international financial institutions, with particular reference to ensuring that policies of the World Bank are implemented in terms of increasing the self-sufficiency of countries rather than simply their product and export commodity.

The most stabilizing influence for countries is to ensure that the projects funded lead to their own internal self-sufficiency. That is better arrived at and maintained than simply developing an export capability.

[Traduction]

Enfin, en ce qui concerne l'orientation de l'aide, nous estimons important que les Canadiens comprennent comment l'aide est gérée et ce que l'on entend par bon développement. Pour chiffrer cela, nous recommandons que le gouvernement du Canada suive l'exemple de la Saskatchewan qui accorde 2,5 p. 100 du total de l'aide au développement à des programmes de sensibilisation au développement pour le Canada. Nous recommandons que cela soit également fait au niveau national et que les sommes soient allouées aux diverses régions et aux secteurs gouvernementaux et non gouvernementaux, selon l'expérience des divers groupes en matière de sensibilisation au développement.

Nous pensons qu'une partie de l'aide devrait être dépensée au Canada pour sensibiliser le public canadien aux programmes qui s'adressent aux pays d'outre-mer et à l'aide, en général.

J'aimerais dire quelques mots sur l'importance de l'aide. Je suis sûre que vous avez déjà entendu cette recommandation au cours de vos audiences: le Canada devrait s'engager à nouveau auprès des Nations Unies à allouer, 0,7 p. 100 de son produit national brut à l'aide étrangère. Nous devrions fixer une date précise pour atteindre cet objectif. C'est tout simplement une recommandation fondamentale.

Pour assurer que nous continuons à progresser pour atteindre cet objectif, nous estimons que le gouvernement devrait prévoir des augmentations de l'enveloppe de l'aide internationale correspondant à 0,2 p. 100 des dépenses gouvernementales des cinq prochaines années. À notre avis, cela pourrait être financé par un transfert équivalent de fonds du ministère de la Défense nationale.

Je vais maintenant passer le micro à Vern.

M. Vern Ratzlaf (membre, Conseil d'administration, Saskatchewan Council for International Cooperation): Merci.

J'aimerais préciser trois choses qui concernent plus particulièrement les affaires étrangères. Tout d'abord, pour ce qui est du rôle de la Banque mondiale et de l'attention que l'on doit accorder... Nous recommandons que notre pays continue à pousser dans le sens d'une réforme de la Banque mondiale et des autres institutions financières internationales, notamment pour s'assurer que les politiques de la Banque mondiale sont mises en oeuvre pour augmenter l'auto-suffisance des pays plutôt que d'augmenter simplement leurs produits et leurs marchandises d'exportation.

L'influence la plus stabilisatrice pour les pays consiste à faire en sorte que les projets financés les amènent à l'auto-suffisance intérieure. Il vaut mieux arriver à une telle situation et la maintenir que de simplement développer la capacité d'exportation.

• 1325

The second aspect is human rights, and that we more consistently look at human rights criteria as part of overall Canadian foreign policy. These criteria should be applied in a universal, consistent and transparent manner rather than in an ad hoc fashion, as has been the case with most favoured trading partners, and tied into where we can receive the most material benefit. There should be a consistent policy and it should be complied with.

Le deuxième point concerne les droits de la personne. Nous devrions en permanence tenir compte des critères relatifs aux droits de la personne dans le cadre de notre politique étrangère globale. Ils devraient être appliqués de façon universelle, uniforme et transparente plutôt qu'au coup par coup, comme cela a été le cas pour la plupart de nos partenaires commerciaux les plus favorisés et là où nous pouvons en tirer les meilleurs avantages matériels. On devrait avoir une politique logique et la faire respecter.

[Text]

The third aspect has to do with defence and military activities. If by defence and our Department of National Defence we are thinking of international security, there are three paths to achieve that. The first is by our foreign affairs department, or what we could call preventive diplomacy. The second is overseas development to create stability in countries, and the third is the Department of National Defence itself in terms of its personnel and armaments.

We want stronger initiatives taken in promoting our foreign affairs personnel so that preventive diplomacy can head off at the pass some of the débâcles that military force later on is expected to meet and to work with. Also, overseas development should constitute a larger percentage of that total package, and national defence, particularly in view of the changing world configurations, can be decreased.

So these three components that make up the concept of international security should be reallocated in terms of increasing the amounts given to foreign affairs and overseas development, and a decreasing amount given to national defence. Also, humanitarian aid should not be tied to a prior military pacification of countries.

I want to go back to one point on the human rights issue that is tied in with this. Where human rights violations are of a calibre that require government aid to be withheld, aid through NGOs should continue because frequently they can bring the aid directly to the people involved without promoting the causes of the parties in power.

These would be my three major points—World Bank, human rights and defence-related issues.

Ms Latta: We have copies of this brief available, but we have only prepared in English.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you for your presentation and for the economical way you've made your points. It's very effective. If the other two groups show an equal economy, we'll have a good bit of time for general discussion.

Our next witnesses are Mr. Leo Kurtenback and Thérèse Leclerc from the Canadian Catholic Organization for Development and Peace.

Mr. Leo Kurtenback (Member, Canadian Catholic Organization for Development and Peace): Senator MacEachen, I heard you on radio this morning talking about globalization and stability, so I was very pleased to hear what you said there.

Before I forget, we do have some briefs available.

I'm a semi-retired farmer. My wife Helen and I live on a farm about 80 kilometres from here. I'm a long-time member of Development and Peace. Saskatchewan's Development and Peace representative on the national board was not able to be here today so I was asked to fill in, but I will be the national board member starting next November.

Thérèse Leclerc has served with Save The Children for 20 years but moved to Saskatoon and is now chairman of the Development and Peace group in the diocese of Saskatoon.

[Translation]

Le troisième point porte sur les activités militaires et de défense. Si, lorsqu'on parle de défense ou du ministère de la Défense nationale, on pense à la sécurité internationale, il y a trois façons d'y parvenir. La première, c'est par le biais de notre ministère des Affaires étrangères ou par ce que l'on pourrait appeler la diplomatie préventive. La deuxième c'est le développement des pays d'outre-mer pour y créer une certaine stabilité et la troisième, c'est le ministère de la Défense nationale proprement dit avec son personnel et ses armements.

Nous voulons que des initiatives plus sérieuses soient prises pour encourager le personnel des Affaires étrangères à faire en sorte que la diplomatie préventive permette d'éviter certains désastres auxquels l'armée doit ensuite être mêlée. Le développement des pays d'outre-mer devrait également faire partie de cette approche globale et, étant donné l'évolution de la situation mondiale, la Défense nationale peut être diminuée.

Il faudrait changer la part que reçoivent ces trois éléments qui entrent en ligne de compte dans la sécurité internationale, en accordant davantage aux Affaires étrangères et au développement des pays d'outre-mer et moins à la Défense nationale. L'aide humanitaire ne devrait pas être liée à la pacification préalable des pays par l'armée.

Je veux revenir sur un point concernant les droits de la personne qui est lié à tout cela. Lorsque le non-respect des droits de la personne est tel qu'il exige que l'on supprime l'aide du gouvernement, l'on devrait continuer à accorder de l'aide par l'entremise des ONG parce que souvent, elles sont à même d'aider directement les personnes concernées, sans favoriser la cause des partis au pouvoir.

Voilà donc mes trois recommandations importantes: la Banque mondiale, les droits de la personne et les questions liées à la défense.

Mme Latta: Nous avons des exemplaires de notre mémoire, mais en anglais uniquement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci pour cet exposé et pour la façon économique dont vous vous êtes exprimés. C'est très efficace. Si les deux autres groupes font la même chose, nous aurons beaucoup de temps pour la discussion générale.

Les témoins suivants sont M. Leo Kurtenback et M^{me} Thérèse Leclerc de l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix.

M. Leo Kurtenback (membre, Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix): Monsieur le sénateur, je vous ai entendu à la radio ce matin parler de la mondialisation et de la stabilité et j'ai été très heureux d'entendre ce que vous avez dit.

Avant d'oublier, nous avons des copies de notre exposé à votre disposition.

Je suis agriculteur et j'ai pris une semi-retraite. Ma femme Helen et moi vivons dans une ferme à environ 80 kilomètres d'ici. Il y a longtemps que je suis membre de Développement et paix. Le représentant de Développement et paix de la Saskatchewan qui est membre du Conseil national n'a pas pu venir aujourd'hui et on m'a demandé de le remplacer, mais je serai moi-même membre du Conseil d'administration national à partir de novembre prochain.

Thérèse Leclerc s'est occupée de l'Aide à l'enfance pendant 20 ans avant de venir s'installer à Saskatoon, et elle est maintenant présidente du groupe Développement et paix du diocèse de Saskatoon.

[Texte]

[Traduction]

• 1330

I've known Terry for a long time. In the Catholic Church we were always taught to fear the Lord. We've changed that a little bit, and now we say we should love him instead. But I can tell you if you're not going to be sympathetic to the poor and underprivileged, maybe you should fear Terry.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Kurtenback: But she's a pretty nice lady.

Also with me is Michael Murphy, who is the animator for Development and Peace in Saskatchewan. He's the only full-time employee who works for Development and Peace. Michael came from OXFAM after many years with them. So we're very fortunate to have these two people with us today.

Our brief is not too long. I enjoyed very much hearing the brief from the people across the table and I think we would concur with most of the things they have said.

We want to thank you for the opportunity to appear before your committee. We believe your work is very important and we feel strongly that Canada should have a foreign policy and an international development assistance program of which Canadians can be justifiably proud.

The Canadian Catholic Organization for Development and Peace—or Development and Peace in its short form—is a national organization set up by the Catholic bishops in 1967 to assist the poor and the oppressed people of the world in their struggle for justice, and to educate us in Canada about the problems of underdevelopment.

I think underdevelopment has two faces. For example, our executive director of Development and Peace, Gabrielle Lachance of Montreal, has suggested because of the decreased purchasing power of 17 countries of the south, Canada has lost \$24 billion in sales and it has cost us 180,000 jobs.

The Saskatchewan Diocesan Councils of Development and Peace are located in Gravelbourg, Muenster... Munster is the diocese I come from; it's the smallest one in Saskatchewan. For those of you who don't know it, it's also the home of the Catholic weekly newspaper, the *Prairie Messenger*, and if you don't get it, I think maybe you should. There are wonderful editorials in that paper. The other dioceses are Prince Albert, Regina and Saskatoon.

The work of the council is to support the work of Development and Peace at the diocese and parish levels through educational campaigns relating to Third World issues and by fund-raising for Development and Peace projects overseas. There are usually two programs, one in the fall called the Fall Action Program, and in spring we have what we call Share Lent, where we try to collect all the money we can to assist us in the overseas projects.

The fund-raising for development is the council's work primarily but not exclusively with approximately 270,000 Catholics in Saskatchewan. We say not exclusively because Development and Peace is a member of the group across the

Je connais Terry depuis longtemps. L'Église catholique nous a toujours dit de craindre le Seigneur. Nous avons un peu changé cela et nous disons maintenant que nous devons plutôt l'aimer. Mais autant vous prévenir, si vous ne sympathisez pas avec les pauvres et les défavorisés, peut-être devriez-vous craindre Terry.

Des voix: Oh, oh!

M. Kurtenback: Mais c'est une dame tout à fait charmante.

Je suis aussi accompagné de Michael Murphy qui est animateur de Développement et paix pour la Saskatchewan. Il est le seul employé à plein temps qui travaille pour Développement et paix. Michael a œuvré pendant de nombreuses années pour OXFAM; nous avons donc beaucoup de chance d'avoir ces deux personnes avec nous aujourd'hui.

Notre mémoire n'est pas très long. J'ai beaucoup apprécié l'exposé des personnes qui sont assises de l'autre côté de la table et je pense que nous sommes d'accord avec la plupart des choses qu'elles ont dites.

Nous vous remercions de nous avoir donné l'occasion de comparaître devant le comité. Nous estimons que votre travail est très important et nous pensons sérieusement que le Canada devrait avoir une politique étrangère et un programme d'aide au développement international dont les Canadiens puissent être fiers à juste titre.

L'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix—ou Développement et paix, pour plus de concision—est une organisation nationale créée par les évêques catholiques en 1967 pour aider les pauvres et les opprimés du monde à se battre pour obtenir justice et pour sensibiliser la population canadienne aux problèmes du sous-développement.

Je crois que le sous-développement a deux volets. La directrice générale de Développement et paix, Gabrielle Lachance, de Montréal, a par exemple fait remarquer qu'à cause de la diminution du pouvoir d'achat dans 17 pays du Sud, le Canada a perdu 24 milliards de dollars de ventes et cela lui a coûté 180 000 emplois.

Les conseils diocésains de Développement et paix pour la Saskatchewan sont situés à Gravelbourg, Munster... Je viens du diocèse de Munster qui est le plus petit de la Saskatchewan. Pour ceux d'entre vous qui ne le sauraient pas, c'est également le siège de l'hebdomadaire catholique *Le Prairie Messenger*, et si vous ne le recevez pas, il faudrait peut-être y songer. Il y a de magnifiques éditoriaux dans ce journal. Les autres diocèses sont Prince Albert, Regina et Saskatoon.

Le travail du conseil consiste à venir en aide à Développement et paix au niveau diocésain et paroissial, en organisant des campagnes de sensibilisation aux problèmes du Tiers monde et des campagnes de financement pour les projets de Développement et Paix à l'étranger. On organise en général deux campagnes, une à l'automne qui s'appelle «Fall Action Program» et une au printemps, «Share Lent», au cours desquelles nous essayons de recueillir le plus d'argent possible pour nos projets dans les pays d'outre-mer.

Les campagnes de financement pour le développement relèvent essentiellement du conseil, mais pas uniquement, et nous avons 270 000 Catholiques en Saskatchewan. J'ai dit «pas uniquement» parce que Développement et paix est membre

[Text]

table, SCIC, along with over 30 other organizations, all the main-line churches and some secular organizations as well. We're all dedicated to helping the underprivileged in the world as well as creating a forum in which we here in Saskatchewan learn to understand how our lifestyles impact on people in the Third World. It also gives us a greater opportunity to learn from and about the people of the south.

Our province has, we believe, an enviable reputation for its interest in and action on international issues.

I'd like to deviate just a second here to talk about the work we did in regard to South Africa. I think we were a little bit of a thorn in the side of the government in the stand it took. We feel really proud of what is happening in South Africa and that we had something to do with making those changes.

We also have a history of self-reliance, cooperative endeavour and putting people first, which are essential components of successful aid projects.

We stated at the outset that we wished to see Canada adopt a development assistance program of which Canadians could be proud. The characteristics of such a program would be as follows.

First is generosity. The program should be as generous as Canada can afford, given the difficult times in which we live. We could add here, however, that what we as average Canadians or Saskatchewanians see as difficult times would look pretty good to many of the world's hungry and underprivileged people. We wholeheartedly support the diversion of military funding into aid programs. Perhaps we can talk about that a little more later on.

Second is to target the poorest people. We very much regret the changes to our aid program over the years that have resulted in the channelling of funds away from the poorest of the poor. Social justice requires that we keep the poor firmly in mind when we are targeting our aid and that we truly put people first.

Third is "people to people", which was the theme of our fall action program last year. As a non-government organization with increasing links to struggling communities in the Third World, we affirm the effectiveness of the projects we undertake and the benefits of these links to us and to those communities.

We urge the government to route as much of the aid package as possible via people-to-people organizations, that is, non-governmental organizations that have shown they have the experience and the commitment to deliver the aid quickly and responsibly.

[Translation]

d'un groupe qui est assis de l'autre côté de la table, le SCIC, avec 30 autres organisations qui représentent les principales confessions et parmi lesquelles figurent également des organisations laïques. Nous nous sommes tous engagés à aider les défavorisés du monde, mais aussi à créer une tribune pour nous permettre d'apprendre ici, en Saskatchewan, comment notre mode de vie peut avoir des répercussions sur les gens du Tiers monde. Cela nous donne également une possibilité plus grande de connaître les gens du Sud et d'apprendre, grâce à eux.

Nous pensons que notre province a la réputation enviable de s'intéresser aux questions internationales et d'agir dans ce domaine.

J'aimerais faire une petite digression pour vous parler de ce que nous avons fait pour l'Afrique du Sud. Je crois que nous avons un peu agacé le gouvernement, étant donné la position qu'il a prise. Nous sommes très fiers de ce qui se passe en Afrique du Sud et d'avoir un peu contribué à ces changements.

Nous avons aussi la réputation d'être indépendants, de savoir collaborer et de donner la priorité aux gens, ce qui est essentiel au succès des projets d'aide.

Nous avons dit au départ que nous souhaitions que le Canada adopte un programme d'aide au développement dont les Canadiens puissent être fiers. Un tel programme devrait avoir les caractéristiques suivantes.

La générosité vient en premier lieu. Le programme devrait être aussi généreux que le Canada peut se le permettre, étant donné les temps difficiles que nous vivons. Nous pourrions cependant ajouter ici que ce que nous, Canadiens ou Saskatchewanais moyens, considérons comme des temps difficiles pourrait sembler relativement faciles à de nombreux affamés et défavorisés du monde. Nous sommes tout à fait favorables à une réaffectation du financement militaire aux programmes d'aide. Mais nous pourrions revenir là-dessus par la suite.

Il faut, en deuxième lieu, viser les plus pauvres. Nous regrettons les changements qu'a subis notre programme d'aide avec le temps, car cela a eu pour résultat de retirer du financement aux plus pauvres d'entre les pauvres. La justice sociale exige que l'on se préoccupe des pauvres lorsqu'on cible l'aide et que l'on fasse vraiment passer les gens avant tout autre chose.

Troisièmement, il y a les rapports de «personne à personne»; et c'était d'ailleurs le thème de notre campagne d'automne, l'année dernière. En tant qu'organisation non-gouvernementale qui a des liens de plus en plus étroits avec des communautés du Tiers monde qui luttent pour s'en sortir, nous confirmons l'efficacité des projets que nous entreprenons, ainsi que les avantages que ces relations représentent pour nous et pour ces communautés.

Nous pressons donc le gouvernement d'affecter la plus grande partie de l'aide possible aux organisations qui ont des relations de personne à personne, c'est-à-dire aux organisations non-gouvernementales qui ont fait la preuve de leur expérience et de leur engagement à apporter cet aide rapidement et de façon responsable.

[Texte]

Fourth and last is education. The government should continue its support for the educational work done across Canada by provincial councils, by learner centres and organizations such as ourselves. We have four learner centres in the province of Saskatchewan.

Canadians will be helped to understand the issues facing Third World people, thereby providing the basis of understanding and support for the aid programs.

You know, Mr. Chairman, over the years the members of D and P have evolved in our Third World contacts and projects to the point where we don't see poor people as recipients of aid or charity. Rather, we consider them partners in the struggle for justice, for a truly holistic development of all peoples.

I thank you for listening to this. We wish you every success in your work.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for your presentation.

You told us you're living on a farm. I'm interested to hear that. We had a good discussion this morning about agricultural production and agricultural markets. We're in the same area of interest.

For the next group we have three people here.

John Vandenberg, who starts?

Mr. John Vandenberg (Member, Environment and Development Working Group, Centre for Sustainable Economic Development, Saskatchewan Council for International Cooperation): I would like to start by thanking the committee for this opportunity to make a presentation this afternoon.

Roger Petry, Kim Hoyer and I are members of the Environment and Development Working Group, which is a working group of the Saskatchewan Council for International Cooperation.

The working group is a group of volunteers based in Regina, working at raising awareness on vital links between the environment and development both in the Canadian context and globally. In part we strive to do this by building links between environmental groups here in Saskatchewan and also organizations involved in international development. Members of the group have also participated in the follow-up work being done around the United Nations Conference on Environment and Development and the alternative NGO treaty process.

Today's presentation is also a joint presentation made by the working group and the Centre for Sustainable Economic Development, with which Kim and Roger are associated. The centre is a think-tank with a focus on alternative economies. This afternoon we will be looking specifically at alternative economic strategies.

• 1340

Mr. Kim F. Hoyer (Environment and Development Working Group, Centre for Sustainable Economic Development, Saskatchewan Council for International Cooperation): I would like to thank you again for you allowing us this opportunity. It is a great privilege for me, I know.

[Traduction]

La sensibilisation vient en quatrième et dernière position. Le gouvernement devrait continuer à appuyer le travail de sensibilisation qui est effectué dans l'ensemble du Canada par les conseils provinciaux, par les centres d'éducation et les organisations comme la nôtre. Nous avons quatre centres d'éducation dans la province de la Saskatchewan.

Cela va permettre aux Canadiens de mieux saisir les problèmes que rencontrent les gens du Tiers monde, ce qui est essentiel pour comprendre et appuyer les programmes d'aide.

Vous savez, monsieur le président, avec le temps, les membres de Développement et paix ont évolué grâce à leurs contacts et à leurs projets avec le Tiers monde au point qu'ils ne considèrent plus les pauvres comme des gens qui bénéficient d'une aide ou à qui l'on fait la charité, mais plutôt comme des partenaires dans la lutte pour la justice, pour un développement vraiment holistique de tous les peuples.

Je vous remercie de votre attention. Nous vous souhaitons beaucoup de succès dans votre travail.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup pour ces exposés.

Vous nous avez dit que vous viviez dans une ferme. Je suis heureux de l'entendre, car nous avons eu ce matin une bonne discussion sur la production et les marchés agricoles. Nous avons les mêmes pôles d'intérêt.

Le groupe suivant est représenté par trois personnes.

John Vandenberg, qui commence?

M. John Vandenberg (membre, Environment and Development Working Group, Centre for Sustainable Economic Development, Saskatchewan Council for International Cooperation): J'aimerais commencer par remercier le comité de nous avoir donné la possibilité de faire notre exposé cet après-midi.

Roger Petry, Kim Hoyer et moi-même sommes membres du Environment and Development Working Group, qui est un groupe de travail du Saskatchewan Council for International Cooperation.

Le groupe de travail est constitué de bénévoles de Régina qui essayent de faire comprendre les liens essentiels qui existent entre l'environnement et le développement, aussi bien dans le contexte canadien qu'à l'échelle mondiale. Pour ce faire, nous mettons notamment en contact des groupes d'écologistes de la Saskatchewan et des organisations qui s'occupent de développement international. Les membres du groupe ont également participé au travail de suivi effectué après la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement et au processus parallèle des traités avec les ONG.

Notre exposé d'aujourd'hui est fait conjointement par le groupe de travail et le Centre for Sustainable Economic Development, avec lequel Kim et Roger sont associés. Le centre est un organisme d'étude qui s'intéresse aux économies de rechange. Cet après-midi, nous allons traiter plus particulièrement de stratégies économiques de rechange.

M. Kim F. Hoyer (Environment and Development Working Group, Centre for Sustainable Economic Development, Saskatchewan Council for International Cooperation): Je tiens encore une fois à vous remercier de m'avoir donné la possibilité de comparaître. C'est pour moi un honneur.

[Text]

First, when we started to look at the guidance paper your committee prepared, it struck us right off, or at least it seemed to us, according to what we thought the focuses and the mandate of the committee are, that there were some irreconcilable problems with some of the objectives of the committee.

More specifically, on the one hand it looks as though the committee wants to develop strategies and directions, things that would encourage economic development, that will help small businesses and large businesses in Canada and other countries to achieve new jobs and new economic security for the people of the world, primarily through economic growth.

On the other hand—this is where we saw a bit of a conflict—the committee also wants policies and it wants to head in a general direction that promotes democracy, human rights, environmental protection, community development, and responsible social programs. If you look at the way the global economy is working right now, it seems pretty clear that it's precisely the opposite of those conditions that attracts businesses and makes businesses profitable.

So we believe in part that an answer or a solution to the dilemma we feel the committee faces could be found in looking at why it is that we need economic growth.

With that, I will just turn it over to Roger, who will examine that.

Mr. Roger Petry (Environment and Development Working Group, Centre for Sustainable Economic Development, Saskatchewan Council for International Cooperation): Thank you very much. I was a debater a long time ago, so if I end up sparring a bit, don't take that the wrong way. That's just my nature.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We have some good sparrers here.

Mr. Petry: Okay, that's good.

As my worthy colleague Kim Hoyer mentioned, our focus is looking at economic growth, and it seems to me what we really have to do if we're going to realistically talk about sustainable economic development is to ask why it is in our economy that we require economic growth.

I am sure the committee is well aware of the phenomenon of jobless growth. That is, we can have massive amounts of economic growth in various countries and yet very little of that economic activity actually trickles down to the lower levels of the economy, the lower- and middle-income individuals.

The economic growth that has taken place in the past decade has not occurred as the result of increased needs of the global population actually being expressed in the economy. In fact, the opposite has occurred. Indeed, the eighties and nineties have been a period in which governments have come in consistently having to restructure themselves to decrease the amount of public infrastructure and community development.

On the other hand, the reason it seems we require economic growth in our economy is that investment capital on a global scale seeks return on its investment. If the global economy is not growing, then that return comes at the expense of lower-income and middle-income individuals.

[Translation]

Lorsque nous avons commencé à regarder le document d'information préparé par votre comité, il nous est apparu immédiatement, ou du moins, il nous a semblé que, d'après ce que nous pensons être les points d'intérêt et le mandat du comité, certains objectifs posent des problèmes insolubles.

Pour être plus précis, on a l'impression que le comité veut mettre au point des stratégies et des orientations, c'est-à-dire des choses qui encourageraient le développement économique, qui aideraient les petites et grandes entreprises canadiennes et étrangères à créer de nouveaux emplois et à donner une nouvelle sécurité économique à la population mondiale, surtout par le biais de la croissance économique.

Par ailleurs—et c'est là qu'il nous semble y avoir confusion—le comité veut également élaborer des politiques qui vont, de façon générale, encourager la démocratie, le respect des droits de la personne, la protection de l'environnement, le développement des communautés et des programmes sociaux utiles. Si l'on regarde comment fonctionne actuellement l'économie mondiale, il apparaît clairement que c'est précisément des conditions contraires qui attirent les entreprises et assurent leur rentabilité.

Nous pensons donc que la réponse ou la solution au dilemme du comité pourrait en partie venir des raisons pour lesquelles nous avons besoin de la croissance économique.

Je vais donner la parole à Roger qui va approfondir la question.

M. Roger Petry (Environment and Development Working Group, Centre for Sustainable Economic Development, Saskatchewan Council for International Cooperation): Merci beaucoup. Il y a longtemps j'étais un habitué des concours de débats et si je lance des pointes, ne le prenez pas mal. C'est ainsi que je suis fait.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous avons des gens qui ont de la répartie.

M. Petry: C'est bien.

Comme l'a dit mon éminent collègue Kim Hoyer, nous nous intéressons à la croissance économique et il me semble que si nous voulons parler de développement économique durable de façon réaliste, il nous faut, en fait, nous demander pourquoi notre économie exige une croissance économique.

Je suis sûr que le comité connaît parfaitement le phénomène de la croissance sans création d'emplois. C'est-à-dire qu'il peut y avoir une croissance économique en divers pays et pourtant, très peu de cette activité arrive aux échelons inférieurs de l'économie, aux personnes qui ont des revenus moyens ou faibles.

La croissance économique qui a eu lieu au cours de la décennie écoulée n'était pas l'expression de besoins accrus parmi la population mondiale. En fait, c'est le contraire qui s'est produit. En effet, les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ont été une période où les gouvernements ont dû constamment se réorganiser pour diminuer l'infrastructure publique et le développement communautaire.

Par ailleurs, s'il semble nécessaire que notre économie croisse, c'est parce que les capitaux de placements à l'échelle mondiale exigent un rendement. Si l'économie mondiale ne croît pas, ce rendement est obtenu au détriment de ceux qui ont un revenu moyen ou faible.

[Texte]

So here is an interesting use of the term "sustainability" for you. As this global amount of investment capital is growing on a global scale, the ability for that investment capital to continue to make a return is going to come to an end, and at that point we believe there is going to be a global economic depression.

Now, the question is how does this affect our economy? How does this affect developing countries?

What is happening as wealth is becoming more concentrated on a planetary scale is that basically the planet is de-industrializing. Those industries and farms and resources that are essential to provide the basic necessities of individuals on a planetary scale are actually going under and we're seeing a shift in production from basic necessities to production of luxury goods.

This has serious implications for the Canadian economy because you end up getting a faulty pricing system. Prices for basic commodities—and you can look at the commodity index to see what's happened to the basic commodities for the past 20 years—actually drop, and for countries that are resource-based such as Canada and a lot of developing countries, that's a serious concern.

Furthermore, as governments are almost required to continue to allow investment capital to seek a return, they end up shifting their taxation to basic consumers from corporations at the expense of basic consumers, and this has created high levels of public debt.

From our perspective, we want to talk about alternative economies as a way people can be re-included in the economy on a global scale. We've already spoken to members of the Wheat Pool, the cooperative movement in Saskatchewan and the credit union movement in Saskatchewan, seeking ways in which an alternative trading network could be established here in Saskatchewan and expanded to a global scale to include those areas of the planet that are being left out and try to stop the de-industrialization that is taking place.

We envision a new global trading network coming into place whereby individuals who commit themselves to this new currency and new trading exchange will actually commit themselves to a new set of ideals and a new set of principles. In order to trade on this new global network, individuals will have to belong to democratic firms, so there will be certain preconditions set for the kinds of trading and transactions that take place. In that way, sovereignty could be reasserted on a planetary scale and that would indirectly re-empower national governments.

Some of the conditions we see taking place would be, for instance, the democratization of businesses that were part of this network. As wealth was recirculated in this alternate structure, you would be creating a new tax base for government. Furthermore, economic growth as a precondition for prosperity would disappear. We need economic growth in our economy because investment capital seeks a return. If that money were recirculating within the population, you would eliminate the need for economic growth on that basis.

[Traduction]

Je vous soumetts donc une utilisation intéressante du mot «durabilité». Tandis que ces capitaux augmentent à l'échelle mondiale, leur possibilité de rendement va arriver à terme et nous pensons qu'à ce moment-là, il y aura une dépression économique mondiale.

Reste à savoir comment cela influe sur notre économie. Quel effet cela a-t-il sur les pays en développement?

Tandis que les richesses se concentrent à l'échelle planétaire, le monde se désindustrialise. Les industries, les exploitations agricoles et les ressources qui sont essentielles pour répondre aux besoins fondamentaux des individus à l'échelle mondiale sont en train de disparaître, et nous voyons une évolution de la production: au lieu de produits de première nécessité, nous produisons des articles de luxe.

Cela a des répercussions graves pour l'économie canadienne puisqu'on a, en définitive, un système d'établissement des prix défectueux. Les prix des produits de base—et vous pouvez regarder l'index des marchandises pour voir ce qui se passe avec les produits de première nécessité depuis 20 ans—diminuent et pour les pays qui, comme le Canada et de nombreux pays en développement, dépendent essentiellement des ressources, c'est un grave problème.

De plus, tandis qu'on exige presque des gouvernements qu'ils continuent à permettre que les capitaux de placements donnent un rendement, ils finissent pas transférer l'imposition aux simples consommateurs, pour le bien des entreprises mais au détriment des simples consommateurs, et c'est ce qui a créé l'importante dette publique.

• 1345

Selon notre optique, les économies de rechange peuvent être un moyen permettant à la population de réintégrer l'économie à l'échelle mondiale. Nous avons déjà parlé aux membres du Syndicat du blé, mouvement coopératif de la Saskatchewan et aux coopératives de crédit de la province, pour essayer de voir comment on pourrait créer ici, en Saskatchewan, de nouveaux réseaux commerciaux et les étendre ensuite au monde, pour inclure les régions de la planète qui sont laissées de côté et essayer d'arrêter la désindustrialisation.

Nous envisageons la mise en place d'un nouveau réseau mondial de commerce dans lequel les individus qui s'engagent à utiliser cette nouvelle monnaie et à faire ces nouveaux échanges commerciaux devront, en fait, s'engager à adopter de nouveaux idéaux et à respecter de nouveaux principes. Pour pouvoir faire du commerce dans le cadre de ce nouveau réseau mondial, il faudra appartenir à des entreprises démocratiques, il y aura donc des conditions préalables aux échanges et aux transactions. On pourrait ainsi réaffirmer la souveraineté à l'échelle planétaire et cela redonnerait indirectement le pouvoir aux gouvernements nationaux.

Nous envisageons, par exemple, la démocratisation des entreprises qui participent à ce réseau. Avec la redistribution des richesses dans cette structure parallèle, on pourrait créer une nouvelle assiette fiscale pour les gouvernements. De plus, la croissance économique en tant que condition préalable à la prospérité disparaîtrait. Nous avons besoin de croissance dans notre économie parce que les capitaux de placements exigent un rendement. Si cet argent était redistribué au sein de la population, on éliminerait la nécessité de la croissance économique.

[Text]

Obviously, a lot of re-industrialization will have to take place, so there will be a need for a new direction in that sense. But you end up having a sustainable economy because the economy no longer has to grow as a precondition for investment being reinvested in the population and in the economy.

The shift in production to meet the basic needs of people will alleviate the tremendous security problems that are going to come into place as people are being left out of the problem. As I mentioned before about this problem with jobless growth, if the solution of governments is to say the ever-increasing growing economy is going to solve people's problems, that's simply statistically not true.

We have to seriously say the economy can no longer grow at 20% or 30% without completely destroying the environment. Even if it did grow at 30% a year or whatever percentage we now need, it certainly is not going to address most of the world population's needs. As such, a new alternative structure needs to be put into place.

I want to finally turn it over to Kim Hoyer to go through a few recommendations we have as a result of this brief discussion.

Mr. Hoyer: From the outset, we agreed it was unrealistic to think 170 countries could sit down as equals at a table and somehow come to terms about environmental standards and maybe an ethics code for business or something like that. We just didn't think that was realistic.

Some of the things we've studied have popped up in the existing economy as a response to different people being left out of the economy. Some examples are barter exchanges and alternate trading networks. They're at a very small scale right now, but we believe with the proper encouragement and if the government would remove some of the roadblocks that are in the way of making this a more sustainable and much broader system, this could be a very powerful alternative to making a very sustainable economy.

The federal government must seek to facilitate rather than direct the emergence of alternate trading mechanisms. I should point out that these measures come at no cost to the government, and in fact they actually generate revenue for the government.

There are some examples of what the government could do now. First, it could legally recognize an alternative form of currency and incorporate it into government structures. It could even pay its employees in some sort of alternate currency, and actually tax this new currency.

Second, the government could use a lot of its existing resources to identify and link some of the underutilized industries and resources within Canada. It could actually investigate on a planetary scale what sorts of factories and resources around the world are underutilized. It could set up a number of strategic alliances and maybe work with the cooperative movement or the credit union system around the world.

Finally, it would be very beneficial if the government would fund some research and possibly some pilot projects in alternative economic models and systems. This doesn't necessarily have to be new money. We wanted to point out that,

[Translation]

Il faudra, de toute évidence, que se produise une réindustrialisation; on aura donc besoin d'une nouvelle orientation dans ce domaine. Mais on aura, en définitive, une économie durable parce que sa croissance ne sera plus une condition préalable au réinvestissement des placements dans la population et dans l'économie.

En changeant la production pour qu'elle réponde aux besoins fondamentaux de la population, on allégera les graves problèmes de sécurité qui vont se poser chez ceux qu'on laisse de côté. Comme je l'ai déjà dit au sujet du problème de la croissance sans création d'emplois, si la solution des gouvernements consiste à dire que la croissance continue de l'économie va résoudre tous les problèmes de la population, ce n'est simplement pas vrai sur le plan statistique.

Il faut dire que l'économie ne peut plus croître de 20 p. 100 ou 30 p. 100 sans détruire complètement l'environnement. Si cette croissance était de 30 p. 100 par an—je ne sais quel est le pourcentage dont nous avons maintenant besoin—cela ne va pas satisfaire la plupart des besoins de la population mondiale. De ce fait, une nouvelle structure doit être mise en place.

Pour terminer, je vais donner la parole à Kim Hoyer qui va vous faire part de quelques recommandations qui découlent de notre bref exposé.

M. Hoyer: Dès le départ, nous nous sommes dit qu'il n'était pas réaliste de penser que 170 pays puissent s'asseoir autour de la table en tant qu'égaux pour fixer des normes environnementales et peut-être un code d'éthique des entreprises, ou quelque chose du même genre. Cela ne nous a pas paru réaliste.

Certaines des choses que nous avons étudiées se sont manifestées dans l'économie actuelle et elles constituaient la réponse de personnes qui étaient laissées en dehors de cette économie. On peut citer le troc et les réseaux de commerce parallèles. Cela se fait à une toute petite échelle pour l'instant, mais nous pensons qu'avec les encouragements voulus et si le gouvernement veut bien supprimer certains obstacles qui empêchent de faire de cela un système plus durable et plus général, ce pourrait être une solution très valable pour arriver à une économie très durable.

Le gouvernement fédéral doit chercher à faciliter plutôt qu'à commander l'émergence de mécanismes de commerce parallèles. Je préciserai que ces mesures ne coûtent rien au gouvernement et qu'en fait, elles génèrent des recettes.

On peut donner des exemples de ce que le gouvernement pourrait faire maintenant. Tout d'abord, il pourrait légalement reconnaître un autre type de monnaie et l'intégrer dans les structures gouvernementales. Il pourrait même payer ses employés dans cette autre monnaie, et l'imposer.

Deuxièmement, le gouvernement pourrait utiliser une grande partie de ses ressources actuelles pour identifier et relier entre elles certaines des industries et des ressources sous-utilisées au Canada. Il pourrait même faire une enquête à l'échelle mondiale pour voir quelles usines et quelles ressources sont sous-utilisées dans le monde entier. Il pourrait créer diverses alliances stratégiques et peut-être travailler avec le mouvement des coopératives ou le système des coopératives de crédit dans le monde entier.

Enfin, il serait très utile que le gouvernement finance des travaux de recherche, et éventuellement des projets-pilotes, en rapport avec les modèles et les systèmes économiques de rechange. Il n'est pas nécessaire que ce soit des fonds nouveaux.

[Texte]

for instance, the Department of Finance is experiencing quite a problem from the current underground economy. People wanting to maintain their trading transactions have gone to doing cash deals under the table, which has a great cost for the government. Also there are already existing budgets, say in the trade department, where we seek to develop trading relationships with other countries. At the same time as we're on these diplomatic missions, we could be looking to set up some of these strategic alliances.

[Traduction]

Nous insistons sur le fait que l'économie parallèle pose actuellement beaucoup de problèmes au ministère des Finances. Les gens qui veulent continuer de pratiquer leur commerce font toutes leurs transactions sous la table, au comptant, ce qui finit par coûter très cher au gouvernement. De plus, des fonds sont déjà prévus aux budgets de différents services—par exemple, au ministère du Commerce—qui devraient nous permettre de renforcer nos liens commerciaux avec d'autres pays. Il faudrait envisager, pendant nos missions diplomatiques, de créer de véritables alliances stratégiques.

• 1350

I'll conclude with that. I'll just mention that we have a brief prepared for anyone who is interested. That is the end of our formal presentation.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for your presentation. Thank you to the three of you for taking the time to make known your views. We would be pleased to have the written statement as part of the documents we will have on hand.

The three groups have completed their presentations, and we can have some questions and discussion in the time left.

I will ask Mr. Strahl to start.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): Thank you again for coming.

A couple of the groups mentioned a need for education—I take it especially within Canada—to assure Canadians that their money is being well spent, that it's worth their time to care about official development overseas and so on.

I agree that this is a problem. There is a perception from a lot of people who talk to me, as a politician from out west, that this is a waste of money, that Canada should look after its own and get its own house in order. We spend billions of dollars and we don't have it to spend, so what are we doing? So I'll agree that there's a need to educate Canadians.

Would it be easier to show Canadians that our dollars are being well spent and properly used if we could concentrate on a fewer number of countries? I'm not talking now about funding for NGOs, because NGOs go wherever their background and expertise take them. But as far as bilateral aid goes, would it be easier to convince Canadians that this is money well spent if we could say there are 20 countries that we concentrate on, that we have a good impact on—look at the difference we made—as opposed to right now? Right now we're in 120 different countries.

Je vais terminer là-dessus. Je vous signale, en passant, que nous avons préparé un mémoire, si vous voulez en obtenir une copie. Voilà qui met fin à notre exposé.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci infiniment de votre exposé. Je tiens à vous remercier tous les trois d'avoir pris le temps de nous expliquer votre point de vue. Nous serions très heureux d'obtenir votre mémoire écrit et de l'incorporer à la documentation du comité.

Les trois groupes ont maintenant fait leurs exposés, et nous pouvons donc nous servir du temps qui reste pour poser des questions et discuter de vos positions respectives.

Je vais demander à M. Strahl d'être notre premier intervenant.

M. Strahl (Fraser Valley—Est): Merci beaucoup d'être venus.

Plusieurs groupes ont parlé du besoin d'éducation—je présume que cette recommandation visait surtout le Canada—afin que les Canadiens sachent que les deniers publics sont bien utilisés et que le développement international, l'APD et d'autres activités semblables devraient les intéresser.

Je suis tout à fait d'accord pour dire que c'est un problème. Étant député de l'Ouest, je sais, lorsque je parle aux gens de ma région, que beaucoup d'entre eux semblent croire que c'est de l'argent gaspillé, et que le Canada devrait plutôt s'intéresser au sort des Canadiens et régler ses propres difficultés. Nous dépensons des milliards de dollars, alors que nous ne pouvons pas nous le permettre, alors pourquoi continuer? Je suis donc tout à fait d'accord avec vous pour dire qu'il faut éduquer les Canadiens à ce sujet.

Serait-il plus facile de montrer aux Canadiens que nos dollars sont bien utilisés et servent à quelque chose si nous limitons notre action à un plus petit nombre de pays? Là, je ne parle pas du financement des ONG, car ces dernières vont nécessairement dans les pays qui correspondent à leurs connaissances et expériences. Mais en ce qui concerne l'aide bilatérale, ne serait-il pas plus facile de convaincre les Canadiens que ces fonds sont bien utilisés si on pouvait leur dire que nos programmes visent surtout une vingtaine de pays où nous sommes sûrs d'avoir un maximum d'impact—en leur parlant des changements concrets qui se sont opérés grâce à nous—comparativement à la stratégie actuelle? En ce moment, nous sommes actifs dans 120 pays différents.

[Text]

I just throw that out as a suggestion. Is it just too difficult to convince Canadians that we're having an impact on 120 countries? Would it be easier if we concentrated our efforts on fewer countries? That, I take it, is what some of the Nordic countries have done. I'm just wondering if we should think of that as well.

Ms Latta: I think it would be easier to convince Canadians that our money was well spent if it was well spent.

We support targeting, but targeting the poorest. We believe that's where we are going to make the biggest difference and where we are going to be able to show. If you asked Canadians on the street about their priority for aid, they probably would take it for granted that it's going to really poor people. We know that CIDA is active in a lot of countries, but it's most active in 30; of the top 40, 15 are now middle-income countries. That's really shocking for us and I'm sure it would be shocking for the average Canadian to find out.

So we do support using it strategically in a way, but rather than choosing some 20 or 30 countries, we should target according to whatever countries are the most in need, the least developed at the time, and target the least developed regions and areas.

Mr. Strahl: So you sort of agree with that comment, but not specific countries necessarily.

Ms Latta: Right.

• 1355

Mr. Strahl: You see, the United Nations right now does divide countries into classes—poor beyond belief, poor and credible, and poor. . . But we do class them, or the United Nations does; and you're right, we spend a lot of money, a disproportionate amount of our money, in developing Third World countries or whatever they're called.

I'm just trying to see if there's a consensus amongst NGOs that we should target our money more toward this poorest group that the UN identifies.

Ms Latta: Targeting also depends on the way you're spending your money. If we do the same thing we're doing now in fewer countries, it's not necessarily still improving. It has to do, too, with other aspects of how we spend aid money.

[Translation]

C'est une simple suggestion que je vous fais. Ne croyez-vous pas qu'il est tout simplement trop difficile de convaincre les Canadiens que nos programmes donnent des résultats dans 120 pays différents? Ne vaudrait-il pas mieux, à ce moment-là, nous concentrer sur un nombre de pays plus limité? Je crois comprendre que c'est justement ce qu'ont fait certains pays nordiques. Je me demande si nous ne devrions pas en faire autant.

Mme Latta: Je pense qu'il serait certainement plus facile de convaincre les Canadiens que nos fonds sont bien utilisés s'ils l'étaient en réalité.

Nous sommes bien d'accord pour cibler certains pays, mais il faudrait que ce soit les plus pauvres. À notre avis, c'est là que nos programmes vont donner les meilleurs résultats et où nous allons pouvoir donner des preuves concrètes de l'efficacité de nos activités. Si vous arrêtiez des Canadiens dans la rue pour leur parler de nos priorités en matière d'aide, ils présumeraient sans doute que les fonds disponibles vont automatiquement aux plus pauvres. Nous savons que l'ACDI est active dans de nombreux pays, mais ses activités sont beaucoup plus intenses dans une trentaine de pays; des 40 pays considérés les plus prioritaires, une quinzaine sont des pays disposant de revenus moyens. Nous avons été vraiment choqués d'apprendre cela, et je suis convaincu que le Canadien moyen ne le serait pas moins.

Donc, nous sommes tout à fait en faveur de stratégies, mais plutôt que de sélectionner une vingtaine ou une trentaine de pays, nous devrions cibler les pays les plus nécessaires et les moins développés, et aider en priorité les régions qui en ont le plus besoin.

M. Strahl: Donc, vous êtes plus ou moins d'accord, mais pas nécessairement avec l'idée de cibler des pays précis.

Mme Latta: Voilà.

M. Strahl: Voyez-vous, les Nations unies classent déjà les pays selon leur niveau de pauvreté—c'est-à-dire misère absolue, pauvres mais disposant de certains moyens, ou encore, pauvres. . . Donc, cette catégorisation est déjà employée, du moins par l'ONU, et vous avez raison de dire que nous consacrons des sommes importantes, disproportionnées même, au développement des pays du Tiers monde, si c'est bien ainsi qu'on les nomme.

Je me demande simplement si la majorité des ONG ne seraient pas d'accord pour canaliser les fonds disponibles vers les groupes les plus pauvres qui seraient identifiés par l'ONU.

Mme Latta: C'est bien beau de vouloir canaliser les fonds vers certains pays, mais il faut aussi tenir compte de la manière dont ces fonds sont utilisés. Si l'on se contente de faire la même chose qu'à l'heure actuelle, mais dans moins de pays, il n'en résultera pas nécessairement une amélioration de la situation. D'autres éléments, qui sont liés à la façon de dépenser ces crédits, doivent également être pris en compte.

[Texte]

Ms Kouri: I wanted to say that from my point of view educating Canadians isn't just about justifying aid, although that could be part of it. It's also trying to increase people's understanding of global problems and about people in other countries, those kinds of issues. It's increasing understanding in general, not necessarily as a form of accountability or rationalizing aid budgets.

Mr. Michael Murphy (Canadian Catholic Organization for Development and Peace): I see the question as, in a way, tying into our focus or our call for a foreign policy Canadians could be proud of.

We believe it should be possible to have a foreign policy and an international assistance policy of which Canadians could be as proud as they are of our social services; of medicare, for example. I think one of the components of that would definitely be tying it to the education, a foreign aid policy and international aid program that Canadians could understand and approve of. I think Canadians have no difficulty with the concept of a focused aid program.

Again, from our point of view, the essential thing would be that a focused aid program should refocus on reaching the poorest. The cry of the poor becomes increasingly hard to hear with the stratification and the foreign policy changes that have taken place.

Mr. Strahl: When I hear the word "education"... Education, as you know, in CIDA cuts both ways. We spend more on education than we do on emergency humanitarian relief under CIDA. We have a \$5 million program to give Indonesian engineers PhDs in Canadian universities, and I think when Canadians hear that this is part of the education...

That's why I want to be specific. You're talking about education for Canadians about our international aid, not education for the nations per se, although there may be some value to that. You're talking about the other end.

Mr. Murphy: You're correct. Yes.

Mr. Ratzlaf: I have an ensuing statement to make, that credibility is a function and is a derivative of efficiency, and that efficiency needs to drive the delivery of our programs in order to make credibility possible for the public.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm sure the point I have in mind will be covered by somebody else, so I'll give the floor to Senator Andreychuk and wait for a chance.

Senator Andreychuk (Saskatchewan): I just want to pursue this concept that certainly is prevalent in the NGO community across Canada of serving the poorest of the poor. I find that a commendable goal. I think that's one about which we would

[Traduction]

Mme Kouri: Je voulais vous dire qu'en ce qui me concerne, éduquer ou renseigner les Canadiens ne consiste pas seulement à justifier l'aide accordée, même si c'est peut-être un élément important. Il faut aussi aider les gens à comprendre les problèmes mondiaux et la situation des gens qui vivent ailleurs. Il faut chercher à améliorer la compréhension en général, mais pas nécessairement pour permettre aux gens de constater que les pouvoirs publics se comportent de façon responsable ou que les budgets d'aide ont été rationalisés.

M. Michael Murphy (Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix): Pour moi il s'agit, en quelque sorte, d'apporter à notre politique étrangère les éléments qui vont permettre aux Canadiens d'en être fiers.

D'après nous, il devrait être possible d'élaborer une politique étrangère et une politique d'assistance internationale dont les Canadiens peuvent être aussi fiers que de leurs services sociaux ou de leur régime de soins de santé, par exemple. Il faut, pour cela, insister sur l'aspect éducation, afin d'en arriver à une politique et un programme d'aide internationale que les Canadiens pourraient non seulement comprendre, mais avaliser. À mon avis, les Canadiens ne seraient aucunement opposés à l'idée d'un programme d'aide axé sur certaines priorités bien précises.

Encore une fois, dans notre optique, l'axe principal de ce remodelage de notre programme d'aide doit être l'intensification des efforts déployés auprès des populations les plus pauvres. On entend de plus en plus difficilement les cris de désespoir des pauvres à cause de la stratification et de la réorientation de la politique étrangère.

M. Strahl: Quand j'entends le mot «éducation»... Comme vous le savez, ce terme peut avoir plusieurs sens à l'ACDI. Nous consacrons plus d'argent à l'éducation qu'à l'aide humanitaire d'urgence par le biais de l'ACDI. Nous avons un programme d'une valeur de 5 millions de dollars qui permet à des ingénieurs indonésiens d'obtenir leur doctorat d'une université canadienne, et quand on dit aux Canadiens que ce genre d'initiative fait partie du programme d'éducation...

Voilà pourquoi j'essaie de mettre les points sur les i. Vous parlez de la nécessité de renseigner les Canadiens au sujet de nos programmes d'assistance internationale, et non d'initiatives en matière d'éducation s'adressant aux pays bénéficiaires, bien que ce soit utile dans certaines conditions. Vous parlez plutôt de ce qui se passerait chez nous.

M. Murphy: Oui, c'est exact.

M. Ratzlaf: Dans ce même ordre d'idées, je voudrais dire que la crédibilité est fonction de l'efficacité, et que c'est l'efficacité qui doit primer au plan de l'exécution des programmes, si l'on veut que ces programmes soient crédibles aux yeux du public.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je suis sûr que le point que je voulais soulever va être couvert par quelqu'un d'autre, et je vais donc donner la parole à la sénatrice Andreychuk en attendant mon tour.

La sénatrice Andreychuk (Saskatchewan): J'aimerais en revenir à la notion que défend la majorité des ONG au Canada, à savoir qu'il faut surtout s'occuper des pays qui vivent dans la misère absolue. Pour moi, c'est un objectif tout à fait louable. Je

[Text]

immediately say yes, of course, the poorest of the poor. But having had the benefit of living three and a half years in Africa, I find it very difficult to define it. I wonder if any of the groups want to tackle that. I have found that in some of the countries we would class as middle countries, emerging countries, stable countries, the wealth is concentrated in very few people, and some of the most horrendous living conditions are found among the poor of those countries.

Secondly, you might say to me we could avoid governments and go directly. My feeling is that it is very difficult to avoid governments in any country. Eventually, the money finds its way there in one form or another, or at least control.

Finally, it seems to me that sometimes we do go to the poorest of the poor, and they are the poorest of the poor because of how we have dealt with them and how their own governments have dealt with them. Sometimes we further a country and the lot of the people when we in fact go a little above the poorest of the poor in a governmental. . .

• 1400

All of that is to say that I can't find a definition of poorest of the poor that will give the efficiency you're talking about, the payback that the dollars are being properly used and that there is some success record, because we seem to start out with laudable goals and end up not being able to implement them.

Mr. Ratzlaf: I can't give a definition of the poorest of the poor but I would plead that we not exclude them *ipso facto* before we even start by saying that certain countries, because they are poor, do not qualify for our assistance or our involvement.

Senator Andreychuk: I think I'm saying the opposite. I want you to define the target group of the poor. If they are middle country and a lot of people are poor, do we include those or not? What definition of poorest of the poor are we using? Is it a country-by-country analysis or is it a global analysis? How do we target it? That has been the problem when I've been implementing aid on the other side of it. Groups would come and say that if you want to see a worthy case, people in desperate positions, tortured and without the right of life, and you're going to avoid them because the GNP is at a certain level—how do we define the poorest of the poor and how can we exclude some and include some others?

Mr. Murphy: This is the work of project staff in the field offices for CIDA and NGOs the world over in terms of identifying the sectors of the communities in which they work that are the poorest of the poor. I believe it is possible to work directly with countries, in some cases working through governments where those governments are themselves committed to working to solve their enormous social problems.

[Translation]

pense que nous serions tous tentés de vous dire qu'il faut, effectivement, chercher à aider les plus pauvres. Mais ayant moi-même vécu trois ans et demi en Afrique, j'avoue que je trouverai difficile de définir ce concept. Je me demande si l'un des groupes voudrait essayer de la faire. Je constate que dans certains pays qu'on considère comme des pays à revenu intermédiaire, c'est-à-dire des pays nouveaux et relativement stables, la richesse se trouve concentrée au sein d'un petit groupe et les pauvres ont les pires conditions de vie.

Deuxièmement, vous pourriez avoir envie de me dire qu'il s'agirait simplement de ne plus passer par les gouvernements et d'aider directement les populations. Personnellement, je pense qu'il serait très difficile d'éviter de traiter avec les pouvoirs publics d'un pays quelconque. L'argent ou, du moins, le pouvoir décisionnel touchant cet argent, finit toujours entre les mains du gouvernement.

Enfin, il me semble que nous assurons justement une présence dans certains des pays les plus pauvres, et s'ils se retrouvent dans cette situation, c'est à cause de la façon dont ils ont été traités, par nous-mêmes, et par leur propre gouvernement. Il est parfois plus avantageux, pour le pays touché et sa population de viser un peu plus haut que les plus pauvres, dans le contexte de. . .

Tout cela pour dire que je n'arrive pas à trouver une définition des plus pauvres qui va nous garantir le genre d'efficacité que vous souhaitez, qui va nous permettre de constater que ces crédits sont bien utilisés et qu'ils donnent des résultats positifs, car même si nous nous fixons toujours des objectifs louables au départ, il arrive souvent que nous ne puissions les atteindre.

M. Ratzlaf: Je ne peux pas vous donner une définition des plus pauvres, mais je vous exhorte à ne pas les exclure automatiquement, en décidant que certains pays, du fait d'être pauvres, ne sont pas admissibles à nos programmes d'assistance ou ne peuvent bénéficier de nos initiatives.

La sénatrice Andreychuk: Moi, je disais plutôt le contraire. J'aimerais que vous nous définissiez ce groupe cible des pauvres. Par exemple, faut-il inclure les pays à revenu intermédiaire où une bonne partie de la population est pauvre? Quelle définition des pays les plus pauvres allons-nous utiliser? Faut-il analyser la situation individuelle de chaque pays ou adopter une optique plutôt globale? Comment faire des choix? Voilà le problème auquel nous nous sommes heurtés en essayant d'exécuter les programmes d'aide. Les groupes venaient nous voir en nous disant que tel et tel pays avait vraiment besoin de fonds, parce que la population était au désespoir, que les gens étaient torturés et n'avaient pas le droit de vivre, et qu'on l'écartait simplement parce que son PIB atteignait un certain niveau; comment donc faut-il définir cette catégorie des plus pauvres et comment faire des choix si l'on veut inclure certains pays et en exclure d'autres?

M. Murphy: Cette tâche relève des employés qui travaillent dans les bureaux de l'ACDI et des ONG situés dans le monde entier; c'est à eux d'identifier les secteurs de la population qui sont les plus nécessaires. Je pense qu'il est possible de traiter directement avec les pays concernés et dans certains cas, de passer même par les gouvernements, si ces derniers cherchent vraiment à régler leurs graves problèmes sociaux.

[Texte]

I visited Vietnam a few years ago and was astounded by the poverty and the level of underdevelopment, which was far greater than I had anticipated, but also by the tremendous work ethic of the people there. The way they put their scarce resources to work was truly remarkable, and I've seen this in other countries as well. So that would be an instance where it is possible, even while working in tandem with government, to reach very poor people.

In other countries such as Brazil, for example, you rely on the expertise of your people to identify where the greatest needs exist. So it's possible to go into a country where there are the very rich and the very poor, and to focus on those people. It's not an insurmountable problem. A tremendous amount of data is available through NGOs and the United Nations, for example, and through analysis and personal contact.

On your comment about not involving government, it's probably true to say that—maybe my colleagues from NGOs would refer to it as well—most of the aid work done by NGOs is done with the full knowledge and support of the host government, but with no formal work through that government. It's on a person-to-person, project-to-project and community-to-community basis.

Senator Andreychuk: I think that is what we have been doing. We have had broad definitions, and then organized Canadians will say this is a group we can work with, and suddenly we start tampering with our definitions. I'm really responding to my colleague here and the many Canadians who say let's only work in twenty countries. How do we choose the twenty? How do we choose this segment of the world population as opposed to others? If we have some global principles and we're free to go from country to country, then I agree the demands of project directors and groups will drive us into certain areas. But if as a committee we are going to say we're only going to deal with twenty or thirty countries, or we're going to focus—this is the word I keep hearing, how do we focus?

Ms Latta: I think this is why we don't really want—and I don't think SCIC has proposed we want—a list of twenty countries. We simply want a target for the amount of aid that's to go to the poorest of the poor. This is a role NGO responsive programs can play because, as Michael was saying, they are in the field. If they happen to be in Cairo and see a terrific need for a street children's project, a women's project or something like that, they can come to the responsive program and say even though Egypt is a middle-income country we believe there's this need.

[Traduction]

Je suis allé au Vietnam il y a quelques années et j'ai été estomaqué en constatant le niveau de pauvreté et de sous-développement là-bas, qui était bien pire que ce que j'attendais, mais j'ai également été très impressionné par la discipline des travailleurs et l'importance qu'ils attachent au travail. Même avec des ressources insuffisantes, ils arrivaient à faire beaucoup de choses, et pas seulement là-bas, d'autres pays ont connu un succès semblable. Il est donc possible, dans certaines conditions, et même en travaillant en collaboration avec le gouvernement, d'atteindre les habitants les plus pauvres.

Dans d'autres pays comme le Brésil, par exemple, l'on doit faire appel aux connaissances des agents de terrain pour identifier les secteurs où les besoins sont les plus importants. Il est donc possible d'aller dans les pays où il y a des gens très riches et des gens très pauvres, et de tout axer sur ce dernier groupe. Ce n'est donc pas un obstacle insurmontable. Il est possible d'obtenir toutes sortes d'informations par l'entremise des ONG et de l'ONU, par exemple, et grâce à des analyses et à des contacts personnels.

Pour en revenir à ce que vous disiez au sujet de la possibilité de ne pas passer par les gouvernements, je ne crois pas me tromper en vous disant—et mes collègues des ONG vont peut-être en parler aussi—que dans la plupart des cas, les gouvernements d'accueil sont parfaitement au courant des activités des ONG et appuient leur travail, sans qu'il y ait nécessairement des liens officiels entre elles et le gouvernement concerné. Le travail se fait sur une base individuelle, en fonction des projets et des communautés visés.

La sénatrice Andreychuk: Je pense que c'est justement la procédure que nous suivons depuis un moment. Nous avons cherché à fixer des définitions larges, mais différents groupes sont venus nous dire qu'ils tenaient à travailler avec tel et tel pays, et il a donc été décidé d'y apporter un certain nombre de petits changements. En quelque sorte, je réagis aux propos de mon collègue et des nombreux Canadiens qui disent que nous devrions limiter notre action à une vingtaine de pays. Mais comment allons-nous choisir ces pays? Comment choisir un segment de la population mondiale, par rapport à d'autres? Si nous respectons certains principes d'ordre général et si nous sommes libres d'aller d'un pays à l'autre, à ce moment-là, je serais d'accord pour dire que les exigences des directeurs de projets et des groupes qui les exécutent vont nécessairement nous amener vers certaines régions en particulier. Mais si le comité décide qu'il faut avoir des rapports avec seulement 20 ou 30 pays, ou qu'il faut se fixer des priorités bien précises—on n'arrête pas de dire cela, mais je me demande comment nous allons y arriver?

• 1405

Mme Latta: Voilà pourquoi il ne nous semble pas approprié—et je ne pense pas que le SCIC l'ait proposé—d'établir une liste de 20 pays. Nous souhaitons simplement que les crédits disponibles soient versés aux plus pauvres. Ce serait possible, par l'entremise de programmes vraiment axés sur les besoins des ONG car, comme le disait Michael, ces dernières assurent une présence sur le terrain. Si elles constatent au Caire qu'il faut un projet s'adressant aux enfants de la rue, ou aux femmes, elles peuvent obtenir des crédits par l'entremise d'un programme de ce type et convaincre les responsables de l'existence de ce besoin, même si l'Égypte est considéré comme un pays à revenu intermédiaire.

[Text]

Of course the CIDA staff is very well trained and the project can go forward so the proportion of people Canadians want to reach is still being served. But the name of the country shouldn't have to hold us back from those kinds of projects.

Senator Andreychuk: Are you, then, saying we could have some definitions of aid for CIDA? In other words, the poorest of the poor is the definition of need in that country, and we would then put a dollar limit in a pot—or an envelope, as we like to call it in Ottawa—where NGOs would go. Our limiting factor would not be geographical; it would be financial.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think what she has said is if you're working with the poorest of the poor, you work with the poorest of the poor regardless of the country, whether it's a middle-income country or what. Presumably we could have an aid program in the United States on that basis.

Senator Andreychuk: Or Canada.

Ms Latta: Yes, I think that's true.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): If your target is the poorest of the poor we could have one in Singapore. Maybe we do. But as to the richest country, let's say Switzerland, can we find a poor group in Switzerland? I don't think you mean that, do you?

Ms Latta: I believe the Soviet Union used to deliver aid to street people in New York City and things like that. But I don't believe Canadian bilateral aid needs to go to these middle-income countries, actually, because in that case it's more a problem of the distribution of funds to begin with. If the country has a certain stability but there's still this incredible poverty, then I think to some extent you can expect the country to solve that problem or to see it making some progress in that area. But I think NGO programs certainly should be able to meet the needs of poor people even in middle-income countries.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm just going to put in my own little thing now and then I'll call on Mr. Bergeron.

Do you think in our development program it is not reasonable to have multiple objectives? You have cited the alleviation of poverty as the principal objective, and I think we all would agree with it, but countries like Canada have from time to time seen other objectives to be achieved in the aid program in addition to the alleviation of poverty, or let us say they take into account other factors.

We had an aid program one time in Israel in collaboration with one of the Arab countries, not solely for the alleviation of poverty but also to contribute to the peace process. We have concentrated aid, for example, in countries in francophone

[Translation]

Comme le personnel de l'ACDI est très bien formé, ces projets pourraient être réalisés et donc, ce segment de la population mondiale pour les Canadiens souhaitait atteindre sera effectivement atteint. Mais le fait que ces populations habitent dans certains pays ne devrait pas nous empêcher de leur offrir ce genre de projets.

La sénatrice Andreychuk: Pensez-vous donc qu'il serait possible d'en arriver à des définitions pour l'ACDI? Autrement dit, en essayant d'en arriver à une définition des plus pauvres, on s'attache à la situation des populations de chaque pays, quitte à imposer un plafond à l'action des ONG ou à prévoir un budget—ou une enveloppe, comme on dit à Ottawa. Autrement dit, le facteur d'exclusion ne serait pas géographique, mais plutôt financier.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): À mon avis, elle dit simplement que si l'on va accorder la priorité aux plus pauvres, il faut essayer de rejoindre les plus pauvres partout, quel que soit le pays où ils habitent, qu'il soit considéré comme un pays à revenu intermédiaire ou non. Je suppose qu'on pourrait même mettre sur pied un programme d'aide aux États-Unis, si l'on appliquait ce genre de définition.

La sénatrice Andreychuk: Ou même au Canada.

Mme Latta: Oui, c'est probablement vrai.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Si vous voulez vraiment cibler les plus pauvres, nous pourrions assurer une présence à Singapour. D'ailleurs, c'est peut-être déjà le cas. Et parmi les pays les plus riches, mettons la Suisse, y a-t-il des pauvres en Suisse? Je ne pense pas que vous songiez à ce genre de pays, n'est-ce pas?

Mme Latta: Je crois que l'Union soviétique avait des programmes d'aide qui visaient les sous-logis de New York et d'ailleurs. Mais je ne crois pas que l'aide bilatérale canadienne devrait être versée à des pays à revenu intermédiaire comme ceux que vous avez nommés, car le problème qui se pose là-bas est surtout un problème de distribution des fonds. Si le pays en question est relativement stable mais que le niveau de pauvreté est très élevé, je pense qu'on peut s'attendre, jusqu'à un certain point, à ce qu'il règle le problème ou cherche à réaliser des progrès dans ce domaine. Pour moi, les programmes des ONG devraient surtout répondre aux besoins des pauvres, même dans les pays à revenu intermédiaire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais saisir l'occasion de vous poser une petite question avant de donner la parole à M. Bergeron.

D'après vous, est-il raisonnable, ou non, de se fixer des objectifs multiples dans le cadre de notre programme de développement? Vous avez dit que notre principal objectif doit être de réduire la pauvreté—et tout le monde serait probablement d'accord avec vous là-dessus—mais des pays comme le Canada se fixent de temps en temps d'autres objectifs à réaliser dans le contexte d'un programme d'aide, en plus de la réduction de la pauvreté, ou disons qu'ils tiennent aussi compte d'autres facteurs.

Nous offrons un programme d'aide en Israël un moment donné, en collaboration avec un pays arabe, pour réduire la pauvreté, mais aussi pour contribuer au succès du processus d'établissement de la paix. Si nous avons des activités plus

[Texte]

Africa because we believe in strengthening the bonds between Canada and French-speaking people in the world. From time to time we have programs in the Commonwealth countries because we want to maintain that political link. Or indeed the business community will say, well, why is it that we don't get some benefit back from our aid dollars abroad? Therefore, we go into middle-income countries because there are more trading opportunities.

[Traduction]

intenses dans les pays d'Afrique francophones, par exemple, c'est parce que nous avons voulu renforcer les liens entre le Canada et le monde francophone. De temps en temps, nous créons des programmes dans des pays du Commonwealth, afin de maintenir nos liens politiques. Parfois, les représentants des milieux d'affaires nous disent: pourquoi n'essayerions-nous pas de tirer profit des sommes que nous dépensons à l'étranger dans le cadre de nos programmes d'aide? Donc, nous pouvons aussi décider d'assurer une présence dans les pays à revenu intermédiaire en raison des possibilités commerciales qu'on y trouve.

• 1410

I'm just putting that question to you—

Ms Latta: When Mr. Strahl's constituents ask him why this foreign aid doesn't work, you should explain to them that it's because we want to form links with Commonwealth countries, not—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I would be happy to. I don't feel a bit defensive about that, because you are taking political considerations into account as well as contributing wholesome assistance to people who need it in those countries. But you take more into account than simply the alleviation of poverty.

I guess what I'm asking all of you is this: is it reasonable or is it unreasonable for a country to not do this? Of all the countries in the world, I think Canada has been among the most altruistic in its aid program, in comparison, say, with the French or the Americans. I guess I'm saying that is one of the problems the committee will have to address, whether we disregard all these other factors that create Canada's image abroad, strengthen our role abroad. It's a matter of indifference to us whether we give aid to francophone countries or to Commonwealth countries. That's not a factor. We may help them, we may not. I'm just putting it that way.

I'll turn it over to Mr. Bergeron and maybe you can think about it.

M. Bergeron (Verchères): Merci, monsieur le président. J'ai l'impression que la question que je vais poser va s'inscrire en ligne directe avec la question que vient de poser le sénateur Andreychuk.

On a entrepris ce processus de révision de la politique étrangère du Canada alors même que le gouvernement a décidé de prendre quelques décisions dans le domaine de la politique étrangère, des décisions d'ordre budgétaire comme, par exemple, couper quelques millions de dollars dans les budgets de l'ACDI, ou des décisions politiques comme laisser entendre que le commerce international et les droits de la personne ne doivent plus être des sujets liés les uns aux autres.

Je voudrais poser une question concernant les droits de la personne et l'aide au développement. Vous savez que le Canada a, pendant un certain temps, fait la promotion des droits de la personne dans l'attribution de l'aide au développement. Je pense à des pays comme les pays de l'Afrique orientale, le Kenya et l'Ouganda. Et Dieu sait qu'actuellement ils ont besoin d'aide extérieure! Le Canada a poussé ces pays pour qu'ils se démocratisent et lorsqu'ils ont commencé à entreprendre un

Je vous pose la question tout simplement. . .

Mme Latta: Quand les électeurs de M. Strahl lui demandent pourquoi l'aide étrangère ne donne pas de bons résultats, on devrait peut-être leur expliquer que c'est justement parce que nous tenons à établir des liens avec les pays du Commonwealth, et non. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je serais heureux de le faire. D'ailleurs, je ne me sens aucunement sur la défensive, car il me semble normal de tenir compte de considérations politiques, tout en offrant une aide appréciable à ceux qui en ont besoin dans ces divers pays. Autrement dit, on tient compte d'autres facteurs que la réduction de la pauvreté.

Voilà ce que je vous demande essentiellement: est-il raisonnable ou non qu'un pays adopte ce genre de politique? De tous les pays du monde, le Canada a été, me semble-t-il, l'un des plus altruistes dans le contexte de son programme d'aide, comparativement aux Français ou aux Américains, par exemple. À mon avis, le comité va devoir décider s'il faut écarter tous ces autres facteurs qui contribuent à donner une certaine image du le Canada et à renforcer son rôle à l'étranger. Peu importe qu'on décide d'aider les pays francophones plutôt que les pays du Commonwealth. Ce n'est pas cela qui compte. C'est-à-dire que nous pourrions décider de les aider ou de ne pas les aider. J'essaie simplement de situer le débat dans ce contexte.

Je vais donner la parole à M. Bergeron pendant que vous réfléchissez à votre réponse.

Mr. Bergeron (Verchères): Thank you, Mr. Chairman. I have a feeling my question will follow up directly on the one Senator Andreychuk just asked.

This foreign policy review process was put in place at the very time the government was making decisions about Canada's foreign policy—budget decisions, such as cutting CIDA's budget by several million dollars, or political decisions, such as implying that international trade and human rights should no longer be linked.

I would like to ask a question about human rights and development assistance. As you know, Canada at one point, was promoting the idea of linking respect for human rights with eligibility for development assistance funding. I am thinking partly of countries in East Africa, such as Kenya and Uganda. And heaven knows, if anyone needs foreign aid, they certainly do! Canada pressured these countries into greater democratization and when they began to move in that direction

[Text]

[Translation]

mouvement de démocratisation, il y a quelques années, le gouvernement a décidé de couper les fonds qui étaient attribués à des pays comme, justement, le Kenya et l'Ouganda.

Est-ce que vous pensez qu'on doive lier d'une certaine façon l'aide au développement et le respect ou la promotion des droits de la personne? Ou doit-on se limiter simplement à dire, indépendamment du régime qui est appliqué sur place, nous allons appuyer ces gens parce que ce sont les plus pauvres d'entre les pauvres?

Ms Latta: I think there's a difference between bilateral aid and NGO aid. SCIC's brief even lays out that we believe that although bilateral aid should be withdrawn in severe cases, aid through NGOs should still continue because often that's where the need is the greatest, in countries where the human rights abuses are the worst.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Gross human rights abuses should not necessarily lead to the end of aid.

Ms Latta: The end of bilateral aid, but not NGO aid.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Well, the end of aid, particularly bilateral. In other words, there's no absolute rule.

• 1415

Mme Thérèse Leclerc (Canadian Catholic Organization for Development and Peace): Pour moi, les droits de la personne sont extrêmement importants. Alors, j'ai un peu de difficulté à comprendre votre sujet. Pourriez-vous peut-être élaborer un peu?

M. Bergeron: Oui, je veux bien. Actuellement, on a décidé d'appliquer un embargo total et complet contre Haïti.

Mme Leclerc: Oui.

M. Bergeron: Toutefois, on a décidé de maintenir les programmes d'aide bilatérale. Alors, je vous pose simplement la question suivante: Est-ce que vous considérez qu'on doive lier la question de l'aide au développement avec le respect des droits de la personne? Ou est-ce que ce sont complètement deux sujets tout à fait opposés l'un à l'autre?

Je vais vous donner un exemple tout à fait opposé à celui que je viens de vous donner concernant Haïti, c'est l'exemple des pays d'Afrique orientale sur lesquels on a fait pression pendant plusieurs années pour qu'ils démocratisent leur système politique, pour qu'ils adoucissent leur position quant aux droits de la personne, ce que ces pays ont commencé à faire. Après quoi on leur a coupé l'aide. Ça semblait un peu paradoxal. Je vous donne l'autre exemple qui est celui d'Haïti, où on a décidé de maintenir l'aide bilatérale en dépit d'un embargo commercial complet.

Doit-on, comme dans le cas du commerce international, dire que ce sont des choses complètement différentes l'une de l'autre? Quelle que soit la nature du régime, quelle que soit la nature des exactions qui sont commises contre la population locale, nous allons continuer d'entretenir des relations d'aide au développement avec ces pays, simplement parce que les populations de ces pays sont les plus pauvres parmi les plus pauvres.

a few years ago, the government suddenly decided to cut off funding to a number of these countries, like Kenya and Uganda.

Do you think we should be linking development aid to respect for, or promotion of, human rights? Or should we simply be saying, whatever kind of regime is in place, we are going to help these people because they are the poorest of the poor?

Mme Latta: Pour moi, il y a une différence entre l'aide bilatérale et l'aide dispensée par les ONG. Le mémoire du SCIC dit bien que même si nous estimons qu'il faut retirer l'aide bilatérale dans les cas graves, celle qui est dispensée par les ONG doit être maintenue, car c'est justement dans les pays où les abus sont les plus flagrants que les populations sont souvent les plus nécessiteuses.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Donc, des abus graves en matière de droits de la personne ne devraient pas nécessairement donner lieu à une interruption de l'aide.

Mme Latta: Peut-être de l'aide bilatérale, mais pas de celle des ONG.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Bon. Une interruption de l'aide, mais surtout de l'aide bilatérale. Autrement dit, il n'y a pas de règle absolue.

Mrs. Thérèse Leclerc (Canadian Catholic Organization for Development and Peace): I consider human rights to be very important. So I'm having a little trouble here. Could you elaborate?

Mr. Bergeron: Certainly. There is currently a total embargo on trade with Haiti.

Mrs. Leclerc: Yes.

Mr. Bergeron: And yet, we have decided to maintain our bilateral aid programs. So, my question is this: do you think we should be linking development assistance to respect for human rights? Or are these two completely separate issues.

Perhaps I could give you an example that's at the other end of the spectrum compared with the previous one—namely, Haiti—and it would be the example of East African countries whom we pressured for a number of years to democratize their political systems and soften their position on human rights—something these countries did in fact begin to do—then, we came along and cut off their aid. That seems rather contradictory. The other example would be Haiti, where we have decided to maintain bilateral aid, despite a complete trade embargo.

Should we simply say, as in the case of international trade, these are two separate issues—whatever the regime and whatever the nature of the acts committed against the local people, we are going to maintain development assistance programs in these countries, simply because the people living there are the poorest of the poor.

[Texte]

Mme Leclerc: Apparemment, les pauvres acceptent de souffrir encore plus afin d'acquiescer quelque chose sur le plan des droits de la personne. C'est ce qui est arrivé en Afrique du Sud. Les Noirs disaient continuez votre embargo parce que, si on doit mourir, on mourra. Mais c'est grâce à l'embargo qu'on va arriver à nos fins.

M. Bergeron: Finalement, si je vous suis bien, vous seriez d'accord avec le principe selon lequel, d'une certaine façon, on doit lier l'aide au développement avec le respect des droits de la personne.

Mme Leclerc: Oui. C'est tout un problème, mais je dirais oui.

Mr. Petry: I think there's another issue here and it is an economic one. The current reason why our global economy is so dysfunctional is the fact that individuals who are doing the work on this planet are not earning the proportion of the wealth they should be earning. As such, the planet is de-industrializing.

Our suggestion of setting up an alternate trading network in which human rights, environmental standards, and other concerns would be a precondition for trading in that kind of network would necessitate that the aid was tied to human rights or to economic sustainability.

Until we end up getting democratization, not simply in Third World countries but in our own industries, and looking at a new level of government, saying that government isn't simply the national government or the provincial government but is whatever governs our lives, and for most people that's where they work... We have to start looking at democratization at that level and saying that we ought to have democratic firms as a precondition for trade. In the 1990s there's absolutely no excuse for the kind of abuse Canadians take in the workplace, much less someone in the Third World.

If we are trying to re-establish sovereignty on a global scale we have to start tying human rights to economic aid, but making it exclusive, telling people that if they're willing to set up a new kind of trading network that needs to come into place, these are the preconditions being set.

If it doesn't happen and if people continue to be marginalized because they have no democratic say, not simply in their nation states but in their places of employment, you will have a global economy like the one we have, which is completely unresponsive to human needs. At that point you've got a tremendous security problem.

If we look at what's happening on a global scale, we see that the middle-income earners—not simply in Canada but all over the world—are being left out of the economy. The poorest of the poor are certainly being left out, but also the middle-income or previously low-income people are also being left out.

So in terms of development assistance that's going to be effective, a few dollars spent to help start up a new kind of global trading network and explore the kinds of possibilities we really need to come into place are very little. In the long run, as

[Traduction]

Mrs. Leclerc: The poor are apparently prepared to suffer even more in order to make gains in the area of human rights. That's what happened in South Africa. The blacks simply said: go right ahead and maintain your embargo; if we have to die, we will. And it's thanks to that embargo that we are finally getting somewhere.

Mr. Bergeron: If I understand you, then, you would agree with the principle of tying development aid to respect for human rights.

Mrs. Leclerc: Yes. It is a problem, but I would have to say yes.

M. Petry: Pour moi, il y a une autre question importante et c'est la question économique. Si notre économie est à présent tout à fait disfonctionnelle, c'est parce que ceux qui travaillent sur cette planète n'obtiennent pas la proportion de la richesse qui leur revient. Ainsi, la planète est en train de se désindustrialiser.

Si l'on retenait notre recommandation, selon laquelle on mettrait sur pied un réseau commercial de rechange où le respect des droits de la personne et des normes environnementales et autres seraient une condition *sine qua non* de participation, l'aide serait nécessairement liée au respect des droits de la personne ou aux principes écologiques.

Jusqu'à ce que la démocratisation se concrétise, non seulement dans les pays du Tiers monde, mais dans nos propres industries, et si l'on envisage avec sérieux la possibilité de créer un nouveau palier de gouvernement—de dire que ce ne sont pas uniquement les politiques de notre gouvernement national ou provincial qui comptent, mais qu'il y a aussi tout ce qui influe sur notre vie, et pour la plupart des gens, c'est leur milieu de travail... je pense qu'il faut envisager la démocratisation à ce niveau-là et se dire que les entreprises devront prouver qu'elles sont démocratiques si elles veulent continuer de fonctionner. Dans les années quatre-vingt-dix, rien ne saurait excuser le genre d'abus dont les Canadiens sont victimes dans leur milieu de travail, sans parler des habitants du Tiers monde.

Si nous voulons rétablir la souveraineté au niveau mondial, il va falloir qu'on commence à lier le respect des droits de la personne à l'aide économique, mais de façon exclusive, en disant aux intéressés que s'ils veulent mettre sur pied un nouveau type de réseau commercial, voilà les conditions qu'ils vont devoir remplir.

Si cela ne se réalise pas et que les gens continuent d'être marginalisés parce qu'on refuse de respecter leurs droits démocratiques, non seulement au niveau de l'État, mais au plan de l'emploi également, nous allons finir par avoir une économie mondiale qui ressemble à la nôtre, c'est-à-dire qui est parfaitement incapable de répondre aux besoins humains. À ce moment-là, nous serons confrontés à un problème de sécurité de taille.

Si vous regardez la situation mondiale, vous allez voir que les gens à revenu moyen—non seulement au Canada, mais partout dans le monde—sont totalement exclus de l'économie. Les plus pauvres le sont certainement, mais de plus en plus, on exclut les gens à revenu moyen et les gens à faible revenu.

Donc, dans l'optique d'une aide au développement véritablement efficace, consacrer une somme minime à la création d'un réseau commercial mondial tout à fait nouveau qui nous permettrait d'explorer toutes sortes de possibilités

[Text]

you set up an alternate trading network, the kind of financial constraints that governments find themselves in will disappear because you end up having a new tax base that doesn't whimper whenever you apply a new tax.

• 1420

If you look at taxation in terms of corporations, it's gone from 50% of the total tax revenue in the 1950s to about 10% now. We have to seriously start saying, look, if on a planetary scale we're going to introduce sovereignty we need a new kind of trading network. That's going to be a grass-roots kind of network, but the government has to allow it to happen.

And that's not a cost. In terms of all these development discussions it is not a cost to allow these new kinds of networks to come into being.

So I think there's a concern that the economic links and the human rights links are one, because if people don't start having democratic accessibility to the world's resources, a free market economy is completely unresponsive to our needs.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Regan.

Mr. Regan (Halifax West): Thank you, Mr. Chairman.

I think you would find we have a willingness to focus on the poorest of the poor, and you've seen that reflected in the comments of the committee so far.

At the national forum on our foreign policy I heard a speaker from my riding, a professor of foreign policy at Dalhousie University in Halifax, suggest to us that as a small country with limited resources we can have very little impact in trying to actually eradicate poverty in the world. He said our chances of doing that either alone or with other countries in the coming years are not very hopeful.

That's a very discouraging comment, of course, and I don't necessarily think we should follow it to its ultimate conclusion, but I think it's fair to say it's hard for us to have a big impact. Therefore we have to decide about how we target. I'm wondering about your reaction to the idea of not only targeting the poorest of the poor but also where there is the best potential, so our efforts would not be fruitless but would bear fruit in the long term.

We've talked about long-term economic development—staying in for the long run and not just focusing on emergency aid, which unfortunately the media focuses on and the public tends to be more interested in. How do we choose where our aid efforts will be most successful, and at what point do we say they're successful enough so we're going to withdraw from this country now?

The other reason I'd like you to respond to this is that we have the challenge of trying to spend taxpayers' dollars having in mind their interests. When you come to the question of developing the world there is a long-term interest. Sometimes it's hard to see the short-term interest and to in fact convince your public, as my friend opposite would agree, I think.

[Translation]

nouvelles, ce n'est pas exiger grand-chose. À long terme, s'il est créé, ce réseau commercial de rechange va faire disparaître les contraintes financières qui pèsent actuellement sur les gouvernements, car cela finira par instaurer une nouvelle assiette fiscale, c'est-à-dire un groupe de contribuables qui ne protestent pas chaque fois qu'on impose une nouvelle taxe.

L'impôt sur le revenu des sociétés, qui représentait 50 p. 100 de l'ensemble des recettes fiscales dans les années cinquante, n'en constitue plus qu'environ 10 p. 100. Nous devons vraiment commencer à nous dire que si nous voulons être souverains à l'échelle planétaire, il faut un nouveau type de réseau commercial. Il devra s'agir d'un réseau au ras du sol, mais le gouvernement doit lui permettre de voir le jour.

Et ce n'est pas un coût. Dans toutes ces discussions sur le développement, permettre à ces nouveaux types de réseaux de naître ne constitue pas un coût.

Je pense donc qu'il faut veiller à ce que les liens économiques et le respect des droits de la personne ne fassent qu'un, parce que si les gens ne commencent pas à avoir un accès démocratique aux ressources mondiales, l'économie de marché sera tout à fait insensible à nos besoins.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Regan.

M. Regan (Halifax-Ouest): Merci, monsieur le président.

Nous sommes disposés nous occuper davantage des plus démunis d'entre tous, comme en témoignent les remarques des membres du comité jusqu'ici.

Au forum national sur notre politique étrangère, j'ai entendu un conférencier de ma circonscription, un professeur de politique étrangère de l'Université Dalhousie à Halifax, déclarer que, parce que nous sommes un petit pays dont les ressources sont limitées, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour mettre fin à la pauvreté dans le monde. Il a affirmé que nos chances d'y parvenir seuls, ou avec d'autres pays, dans les années qui viennent ne sont pas très grandes.

Ces remarques sont très décourageantes, bien sûr, et je ne pense pas que nous devrions poursuivre ce raisonnement jusqu'à son ultime conclusion, mais il me semble juste d'affirmer qu'il nous est difficile d'exercer une grande influence. Nous devons donc fixer des cibles. Je me demande quelle est votre réaction à l'idée de viser, non seulement les plus démunis, mais aussi les pays qui présentent les meilleures chances de succès, afin que nos efforts ne soient pas vains et puissent porter fruit à long terme.

Nous avons parlé de développement économique à long terme—rester présents à long terme et ne pas mettre l'accent uniquement sur l'aide d'urgence, qui retient malheureusement davantage l'attention des médias et qui a tendance à intéresser davantage le public. Comment déterminer où notre aide a le plus de chance de porter fruit et à quel moment disons-nous qu'un pays se tire assez bien d'affaire pour que nous puissions nous en retirer?

L'autre raison pour laquelle j'aimerais que vous répondiez à cette question est que nous sommes mis au défi d'essayer de dépenser les fonds publics dans l'intérêt des contribuables. Le développement du monde constitue un intérêt à long terme. Il est parfois difficile de voir l'intérêt à court terme et de convaincre le public, comme en conviendra mon collègue d'en face, je crois.

[Texte]

When you talk about, for example, the problem of trade, for Canada to trade with some countries in the world in a very competitive international environment what they require is that you give their country some aid. When you talk about middle countries, you find if you want to get access to them they'll say "We can deal with the Americans because they're going to give us aid; will you do the same thing if you want us to deal with you?" How do we overcome that?

In relation to your point about alternate networks, I wonder how you overcome the problem of individual choice. People tend to buy what's cheapest, generally speaking—the best product at the lowest price. Secondly, what we find is that in international institutions countries are not very willing to give up their own sovereignty. For example, in the Bretton Woods institutes like the IMF and the World Bank, the Americans aren't prepared to say every country should have one vote as long as we're giving the bulk of the money. If they're going to give a lot of money they want more than one vote. I think you'll find in these kinds of international institutions countries are not willing to give up their sovereignty because they don't want to give up control.

So there are three points for you to discuss.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You have two minutes for each of them.

Ms Kouri: I think there are all kinds of questions about where the best potential is. Rather than thinking in terms of even the questions of poverty and so on, it seems to me working through NGOs, for example, at the grass roots, where people themselves are involved or participating, has the best impact. This has been shown to be true in practice and has the best potential.

It's a matter of convincing Canadians about that. I think that can be done through more kinds of education where people from those projects come to Canada and talk to Canadians—that's what we try to do, to have a lot of firsthand accounts—or even by sending Canadians down to visit the projects and so on. CUSO does a lot of that type of activity.

So I think that is the best potential. It's been shown to be. I think if we just go with that and increase it, increase the profile of that type of development, then that's an answer, rather than a focusing of specific countries and that type of thing.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's one point. Who's going to take the other point?

Ms Latta: I wouldn't mind trying the second point. I would like to tie it in with a comment you made earlier, Mr. MacEachen, which you asked us to think about. I've been doing so.

[Traduction]

En ce qui concerne le commerce, par exemple, pour que le Canada puisse faire affaire avec certains pays du monde dans une conjoncture internationale concurrentielle, il doit donner de l'aide. Quand le Canada veut avoir accès à des pays à revenu intermédiaire, il se fait dire que ces pays préfèrent faire affaire avec les États-Unis, parce que les États-Unis donnent de l'aide, ou bien qu'il faut que nous en fournissions, nous aussi. Comment surmonter ces difficultés?

En ce qui concerne les nouveaux réseaux, je me demande comment vous réglez le problème du choix personnel. Les gens ont tendance à acheter ce qui coûte le moins cher, règle générale—le meilleur produit au plus bas prix. Deuxièmement, au sein des institutions internationales, les pays ne sont pas très disposés à renoncer à leur souveraineté nationale. Par exemple, dans les institutions de l'accord de Bretton Woods comme le FMI et la Banque mondiale, les Américains ne sont pas disposés à ce que tous les pays votent sur un pied d'égalité, tant qu'ils sont les plus généreux. S'ils donnent beaucoup, ils veulent avoir plus de poids dans les décisions. Je pense que, dans ce genre d'institutions internationales, les pays ne sont pas disposés à renoncer à leur souveraineté, parce qu'ils ne veulent pas renoncer à une partie du contrôle qu'ils exercent.

Vous avez donc trois sujets de discussion.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous avez deux minutes pour chacun d'eux.

Mme Kouri: Toutes sortes de questions se posent au sujet de la cible qui présente les meilleures chances de succès. Au lieu de réfléchir en fonction de questions comme la pauvreté, par exemple, il me semble que travailler par l'entremise des ONG, à la base, là où les gens sont engagés ou participent, donne les meilleurs résultats. La pratique l'a confirmé et c'est là que se trouvent les meilleures chances.

Il faut simplement en convaincre les Canadiens. Je crois qu'on peut y arriver en sensibilisant davantage les Canadiens, en faisant venir au Canada des gens qui participent à ces projets pour en parler aux Canadiens—c'est ce que nous essayons de faire, obtenir de l'information directement—ou même en envoyant des Canadiens constater sur place comment se déroulent les projets. Le CUSO a beaucoup d'activités de ce genre.

C'est à ce niveau là que sont les meilleures chances. Les faits l'ont démontré. Partir de ce principe et accroître le profil de ce genre de développement, constitue une solution, une solution plus efficace que mettre l'accent sur des pays en particulier, par exemple.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Cela répond à une question. Qui répondra à l'autre?

Mme Latta: Je vais essayer. J'aimerais établir un lien avec une remarque que vous avez faite, monsieur MacEachen et à laquelle vous nous avez demandé de réfléchir. C'est ce que j'ai fait.

[Text]

How do we deal with the other priorities we have for aid? I think for what we gain, having aid to deliver, and how countries approach us in that manner, I think we also gain a great deal by being seen, as we were in the past, as an altruistic country or a very egalitarian and fair-minded country. I think we gain a lot in terms of our strategic alliances and in terms of the way countries are willing to deal with us.

I say it's in the past that we gained this. I am sure members are well aware of how these priorities in the foreign policy have been changing. We are becoming a country that allocates more aid through trade. We are becoming a country that allocates more aid to middle-income strategic interests and trade relationships. We are becoming a country that considers the position of the United States before we make our own votes in the United Nations.

I don't think this committee should think we are going to forever be able to go ahead with the reputation we earned in bygone days, without anyone ever realizing that we've changed.

Just as a personal example, when I was living overseas many years ago it was very nice to be a Canadian. When people found out I was Canadian they would say to me to come on in, it was just great that I was a Canadian. They'd fuss over me and be really nice. It's the turn of my colleague John to work overseas. When he was in Nepal, people asked him where he was from. When he said he was Canadian, they said it was too bad.

This is an experience I believe my younger colleagues and aid workers around the world are now having.

I hope this committee, which will look for ways to strategically channel our aid, also looks for a vision Canadians want for foreign policy. I hope you remember the vision Canadians have of themselves as egalitarian, fair-minded people. That's the way we want to be perceived in the world. We don't want people to say it's too bad.

Mr. Petry: I would respond to the third set of questions, if I may.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You have to be very brief.

Mr. Petry: First, how do you overcome individual choice? The point of an alternate economy is that to be a member of that economy requires that you accept the responsibilities and preconditions of that economy. You end up having a mechanism whereby you can regulate the system, whereas in this global marketplace it isn't regulated.

The second point was about countries not willing to give up their sovereignty. But by creating an alternate global network you actually increase nation state sovereignties. Instead of being consistently dependent on the international financial markets and money speculators you actually create a system whereby they have an alternate form of financing and an alternate tax base, which frees up huge amounts of resources to go into public infrastructure.

That's briefly the two responses.

[Translation]

Comment concilier les autres priorités de notre aide? En ce qui concerne ce que nous en tirons, l'aide que nous devons offrir et comment les pays nous perçoivent à cet égard, je crois qu'il est très avantageux d'être perçus, comment nous l'étions par le passé, comme un pays altruiste ou un pays très égalitaire et équitable. Je pense que nous gagnons beaucoup du point de vue de nos alliances stratégiques et de la façon dont les pays sont disposés à faire affaire avec nous.

Nous sommes bâtis cette réputation par le passé. Les membres du comité n'ignorent pas que ces priorités de la politique étrangère ont évolué. Nous sommes en train de devenir un pays qui accorde plus d'aide par l'entremise du commerce. Nous sommes en train de devenir un pays qui accorde plus d'aide aux intérêts stratégiques des contribuables à revenus moyens et aux relations commerciales. Nous sommes en train de devenir un pays qui tient compte de la position des États-Unis avant de s'exprimer aux Nations unies.

Votre comité ne devrait pas s'imaginer que nous pourrions toujours profiter de la réputation que nous avons acquise par le passé sans que personne ne se rende compte que nous a avons changé.

À titre d'exemple personnel, quand je vivais à l'étranger il y a de nombreuses années, c'était très bien vu d'être Canadien. Quand les gens apprenaient que j'étais Canadienne, ils m'invitaient. C'était formidable d'être Canadien. Ils me traitaient aux petits soins et c'était vraiment agréable. Aujourd'hui, mon collègue John travaille à l'étranger. Quand il était au Népal, les gens lui demandaient d'où il venait. Lorsqu'il disait qu'il était Canadien, on lui répondait que c'était dommage.

Je crois que mes jeunes collègues et tous les coopérants dans le monde entier vivent cette expérience actuellement.

J'espère que le comité, qui va chercher comment canaliser notre aide d'un point de vue stratégique, cherchera aussi à exprimer le rôle que les Canadiens voudraient voir jouer par la politique étrangère. J'espère que vous vous souviendrez de l'image que les Canadiens se font d'eux-mêmes, d'un peuple égalitaire et équitable. C'est ainsi que nous voulons être perçus dans le monde. Nous ne voulons pas que les gens disent: Dommage.

M. Petry: J'aimerais répondre à la troisième question, si vous le permettez.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Soyez très bref.

M. Petry: Premièrement, comment concilier le choix individuel? L'argument de fond d'une autre forme d'économie est que, pour en être membre, il faut en accepter les responsabilités et les conditions préalables. On aboutit à un mécanisme qui permet de régler le système, alors que le marché mondial n'est pas réglementé.

Le deuxième aspect portait sur le fait que les pays ne veulent pas renoncer à leur souveraineté. Mais en créant un autre type de réseau planétaire, on accroît la souveraineté nationale. Au lieu de dépendre constamment des marchés financiers internationaux et des spéculateurs, on crée un système où il existe une autre forme de financement et une autre assiette fiscale, qui libère d'immenses ressources pouvant être consacrées à l'infrastructure publique.

Voilà, brièvement, mes deux réponses.

[Texte]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I know Mr. Flis wanted to ask a question, but I'm going to rely on his goodwill and bring the discussion to an end.

I want to thank you for your presence and to assure you that what you've had to say is important. You've brought an important perspective to the deliberations of the committee. You are individual Canadians working in an important field. You're at the grass-roots level and speaking from a disinterested point of view. Thank you for your presentation.

[Traduction]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je sais que M. Flis voulais poser une question, mais je lui demande d'être indulgent et je mettrai un terme à cette discussion.

Je voudrais vous remercier de votre présence et vous assurer que vos propos sont très importants. Vous avez apporté une perspective importante aux délibérations du comité. Vous êtes des Canadiens qui oeuvrez dans un domaine important. Vous travaillez à la base et parlez de façon désintéressée. Merci de votre exposé.

• 1430

• 1437

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We have to resume our work. We have Project Ploughshares, the Regina Peace Council and the Inter-Church Uranium Committee. We're going to deal with the three groups together in an hour.

The first presenter is Project Ploughshares. I understand Ellen Gould is to make the presentation. We would like the presentations to be 10 minutes or less and then we'll have some time for discussion.

Ms Ellen Gould (Project Ploughshares): Project Ploughshares in Saskatoon was founded in 1980 as a local chapter of the national organization, which is based in Waterloo, Ontario. Since 1980 Ploughshares has undertaken a variety of projects to respond to public concern in Saskatoon about the arms race. For the past 10 years we have operated a peace resource centre where Saskatchewan people can borrow print and audiovisual resources. We are a volunteer organization and we cover our expenses by organizing fund-raising events and receiving donations from individuals.

The major themes of this presentation were identified by Ploughshares' Saskatoon members, based on the essential principles of common security: that we have to broaden our understanding of what security means, and that we cannot seek to be secure, either economically or militarily, by threatening the security of others.

The guidance paper for this committee asked for recommendations on Canadian foreign policy with reference to the views expressed in the May 1993 foreign policy handbook. This presentation will focus on selected issues related to multilateral security systems and trade and international assistance.

Under multilateral security systems, Canada should encourage any multilateral security institutions we are involved in to concentrate their resources on helping to resolve the root causes of conflicts among people; helping parties in a conflict avoid the use of force; facilitating cease-fires, negotiations and settlements; and providing norms that limit the kinds of weapons used if war breaks out. In what follows, I'm going to focus on the issue of providing norms to limit the kinds of weapons used in war.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous reprenons nos travaux. Nous entendrons Project Ploughshares, le Regina Peace Council et l'Inter-Church Uranium Committee. Nous entendrons les trois groupes ensemble pendant une heure.

Le premier témoin est Project Ploughshares. Je crois comprendre qu'Ellen Gould fera une déclaration. Nous aimerions que les déclarations ne dépassent pas 10 minutes, ce qui nous laissera du temps pour discuter.

Mme Ellen Gould (Project Ploughshares): Project Ploughshares à Saskatoon a été fondé en 1980, à titre de section locale de l'organisation nationale, établie à Waterloo, en Ontario. Depuis 1980, Project Ploughshares a réalisé divers projets visant à exprimer les inquiétudes de la population de Saskatoon au sujet de la course aux armements. Depuis dix ans, nous avons un centre de documentation sur la paix, où la population de la Saskatchewan peut emprunter des documents et du matériel audio-visuel. Nous sommes un organisme bénévole et nous organisons des levées de fonds et recevons des dons de particuliers pour payer nos dépenses.

Les grands thèmes de cet exposé ont été dégagés par les membres de Ploughshares Saskatoon, en fonction des principes essentiels de la sécurité commune: autrement dit que nous devons élargir notre conception de la sécurité et que nous ne pouvons chercher à nous protéger, économiquement ou militairement, en menaçant la sécurité des autres.

Le document d'orientation du comité demandait des recommandations sur la politique étrangère en fonction des points de vue exprimés dans le guide de la politique étrangère de mai 1993. Notre exposé mettra l'accent sur quelques questions relatives aux systèmes de sécurité multilatéraux ainsi qu'au commerce et à l'aide internationale.

En ce qui concerne les systèmes de sécurité multilatéraux, le Canada devrait encourager les institutions multilatérales auxquelles il participe à concentrer leurs ressources de manière à faire disparaître les causes fondamentales des conflits entre les peuples; à aider les parties en conflit à éviter de recourir à la force; à faciliter les cessez-le-feu, les négociations et les règlements; et à énoncer des normes qui limitent les types d'armes employées si une guerre se déclenche. Dans les minutes qui suivent, j'insisterai sur les normes à fournir pour limiter les types d'armes employés dans une guerre.

[Text]

[Translation]

• 1440

Many of the people who have become involved in Ploughshares Saskatoon were originally motivated by a profound grasp of the enormous threat posed by nuclear weapons. This threat was felt in personal terms as parents worried that their children would never have a chance to grow up, and as people realized that the horrific suffering experienced in Hiroshima and Nagasaki could happen in their own communities as well as worldwide.

The nuclear arms reduction agreements between the U.S. and the countries of the former Soviet Union have decreased the general level of public anxiety about the existence of nuclear stockpiles. But the awareness developed during the height of the Cold War about how devastating nuclear weapons would be has prompted 15,000 Canadians recently to make declarations of conscience opposing nuclear weapons. These declarations of conscience are being forwarded to the World Court to offer evidence that nuclear weapons are illegal under international law.

Through the World Court project Canada can contribute to establishing an international norm that acknowledges the inherent illegality of nuclear weapons. Individual MPs can and have endorsed the project, and before the election Prime Minister Chrétien indicated that his government might lend its support.

We would ask the government to take two steps to establish international norms against the use of nuclear weapons: first, to actively seek support for the World Court initiative in the UN General Assembly; and second, to submit a legal brief for consideration by the World Court arguing that the use of nuclear weapons should be declared illegal under international law.

The second issue of major concern for our group is that of land-mines, and again we're looking for international norms prohibiting their use. Perhaps no other weapon embodies the destructive impact of militarism on development than anti-personnel land-mines. An estimated 200 million to 400 million of these have been sown worldwide, primarily in Third World countries. Canada could play a major role through multilateral institutions in seeking an indeterminant national ban on these weapons.

Canadians working with the UN mission in Cambodia have observed firsthand the ongoing devastation caused to that country by land-mines. With the support of the Canadian government, Canadians have succeeded in securing a continued international commitment to mine-clearing operations in Cambodia, where an estimated 4 million land-mines have been sown, or one mine for every Cambodian. No records exist of where the different armies that fought over Cambodia laid these mines or what types they were, making mine-clearing operations especially difficult.

Achieving a ban on the use of land-mines would have a positive effect on the alleviation of poverty mentioned in the handbook on foreign policy because land-mines decrease the amount of arable land available. Technology has enabled armies

Bien des gens qui se sont engagés dans Ploughshares Saskatoon étaient motivés au départ par une conscience profonde de l'énorme menace que posaient les armes nucléaires. Cette menace était ressentie personnellement, car les parents craignaient que leurs enfants n'aient pas la chance de grandir et les gens réalisaient que les souffrances horribles à Hiroshima et Nagasaki pourraient se répéter chez eux et sur toute la planète.

Les accords de réduction des armes nucléaires conclus entre les États-Unis et les pays de l'ancienne Union soviétique ont atténué l'anxiété publique au sujet des stocks d'armes nucléaires. Mais une prise de conscience de l'ampleur des dégâts que pouvaient causer les armes nucléaires au plus fort de la Guerre froide, a poussé récemment 15 000 Canadiens à faire des déclarations de conscience contre les armes nucléaires. Ces déclarations sont acheminées à la Cour internationale de justice, afin de démontrer que les armes nucléaires sont illégales en droit international.

Par l'entremise de la Cour internationale de justice, le Canada peut contribuer à établir une norme internationale qui reconnaît l'illégalité fondamentale des armes nucléaires. Les députés peuvent appuyer le projet et ils l'ont fait et, avant les élections, le premier ministre Chrétien a indiqué que son gouvernement pourrait lui aussi donner son appui.

Nous demandons au gouvernement de prendre deux mesures pour instaurer des normes internationales contre l'utilisation des armes nucléaires: premièrement, de rechercher activement un soutien au projet de la Cour internationale de justice et de l'Assemblée générale des Nations Unies; et deuxièmement, de présenter une argumentation juridique à la Cour internationale de justice pour démontrer que l'utilisation des armes nucléaires devrait être déclarée illégale en droit international.

La deuxième question qui inquiète grandement notre groupe est celle des mines terrestres. Là aussi, nous cherchons à faire instaurer des normes internationales qui en interdiraient l'usage. Probablement aucune autre arme n'illustre aussi bien les effets destructeurs du militarisme sur le développement. Il est estimé que 200 à 400 millions de mines terrestres antipersonnel ont été dispersées sur la planète, principalement dans les pays du Tiers monde. Le Canada pourrait jouer un rôle important, par l'entremise des institutions multilatérales, pour obtenir une interdiction nationale absolue de ces armes.

Les Canadiens qui participent aux missions de l'ONU au Cambodge ont observé directement le mal que continuent à faire dans ce pays les mines terrestres. Avec le soutien de leur gouvernement, les Canadiens ont réussi à obtenir un engagement international continu à l'égard du déminage du Cambodge, où se trouveraient 4 millions de mines, soit une par Cambodgien. Il n'existe aucun dossier sur les endroits où les diverses armées qui ont combattu au Cambodge ont déposé ces mines, ni sur le type de mines dont il s'agit, ce qui rend le déminage particulièrement difficile.

Obtenir l'interdiction de l'utilisation des mines terrestres aurait un effet positif sur la lutte contre la pauvreté mentionnée dans le guide sur la politique étrangère, parce que les mines réduisent les terres arables disponibles. La technologie a permis

[Texte]

to plant mines on a massive scale. In Angola, for example, a third of the land mass is sown with mines. Existing mine-clearing equipment does not deal with problems such as how mines can be eliminated from flooded rice paddies. As well, high-tech mine-clearing operations destroy topsoil and trees.

Land-mines sap scarce health care resources. Most anti-personnel mines are designed to shred the lower limbs. These injuries mean limbs have to be amputated, often resulting in infections and other complications. As a result of land-mines, 1 in 236 Cambodians is now an amputee. Having to treat land-mine victims diverts resources essential for disease prevention and primary health care.

The eradication of minefields is done at enormous human and financial cost. There is no existing technology that can cheaply, effectively and safely clear land-mines. Mine clearing is said to be done an arm and a leg at time, with one person killed and two injured for every 5,000 mines cleared. Mines such as the ones manufactured in Canada are intentionally designed so that they're hard to detect. While cheap to produce—as little as \$3 each—they cost as much as \$1,000 to remove.

• 1445

According to international protocols, armies are supposed to keep track of where minefields are. But in practice this does not happen. People working to ban the production of mines, many of whom are ex-combatants with a profound understanding of the misery caused by these weapons, express a sense of desperation when they discuss the issue.

Land-mines have been called weapons of mass destruction in slow motion. As impoverished countries try to cope with the legacy of war created by land-mines and the clearing of minefields proceeds at a snail's pace, an estimated 5 million to 10 million new mines are produced each year.

A ban on land-mines would contribute enormously to the goals articulated in the *Liberal Foreign Policy Handbook* of alleviation of poverty and reducing north-south disparities.

We would encourage the federal government to build on the work already undertaken in areas like Cambodia through the following initiative: to announce an immediate moratorium on the production, export, sale and transfer of land-mines in Canada or by Canadian companies, and to give immediate diplomatic and financial support to the negotiation of an international convention banning land-mines; the development of a United Nations fund for the eradication of minefields and for the compensation of victims, funded by the current producers of land-mines; an increase in the scope of the UN arms trade register to include the registration of trade in anti-personnel and anti-tank mines.

Next is trade and international assistance. The policy handbook suggests that Canadian aid to countries may be reduced if they spend a high proportion of their budget on the military. This policy would respond to a concern felt by many

[Traduction]

aux armées de gamir de mines de vastes territoires. En Angola, par exemple, le tiers du territoire est miné. Le matériel de déminage actuel ne permet pas de déminer facilement les rizières. De plus, les opérations de déminage de haute technologie détruisent la couche arable et les arbres.

Les mines terrestres sapent des ressources médicales limitées. La plupart des mines antipersonnel sont conçues de manière à lacérer les membres inférieurs. À cause de ces blessures, il faut amputer des membres, ce qui occasionne souvent des infections et d'autres complications. À cause des mines terrestres, un Cambodgien sur 236 est désormais amputé. Devoir soigner les victimes de l'explosion d'une mine détourne des ressources essentielles à la prévention de la maladie et aux soins de santé primaires.

Faire disparaître les champs de mine occasionne des coûts humains et financiers énormes. Aucune technologie ne permet de déminer un terrain à bon marché, efficacement et sûrement. On dit que le déminage se fait un bras et une jambe à la fois, une personne perdant la vie et deux autres étant blessées chaque fois que 5 000 mines sont enlevées. Les mines telles que celles qui sont fabriquées au Canada sont conçues de manière à être difficile à repérer. Elles ne coûtent pas cher à fabriquer—pas plus de 3\$ chacune—mais il faut compter jusqu'à 1 000\$ pour les enlever.

Selon les protocoles internationaux, les armées sont censées pouvoir dire où se trouvent les champs de mines. Mais la réalité est tout autre. Les gens qui cherchent à faire interdire la fabrication des mines, dont un grand nombre sont d'anciens combattants qui comprennent très bien la misère provoquée par ces armes, sont désespérés lorsqu'ils discutent de cette question.

Les mines terrestres ont été qualifiées d'armes de destruction de masse à action lente. Au moment où des pays appauvris essaient de faire face aux séquelles de la guerre que sont les mines et où le déminage avance à pas de tortue, on estime que de 5 à 10 millions de nouvelles mines sont fabriquées tous les ans.

Une interdiction des mines terrestres faciliterait énormément la réalisation des objectifs énoncés dans le guide de politique sur la lutte contre la pauvreté et la réduction des disparités nord-sud.

Nous encourageons le gouvernement fédéral à s'inspirer du travail qui s'effectue déjà dans des régions comme le Cambodge pour prendre les mesures suivantes: annoncer un moratoire immédiat sur la fabrication, l'exportation, la vente et le transfert des mines terrestres au Canada ou par des entreprises canadiennes, et accorder un soutien diplomatique et financier immédiat à la négociation d'un accord international sur l'interdiction des mines terrestres, à la création d'un fonds des Nations Unies pour la disparition des champs de mines et pour l'indemnisation des victimes, financé par les fabricants de mines, à l'extension de la portée du registre commercial des armes des Nations Unies, afin qu'on enregistre le commerce des mines antipersonnel et antichar.

Le sujet suivant est celui du commerce et de l'aide internationale. Le guide de politique indique que l'aide canadienne aux pays étrangers pourrait être réduite si ces pays consacrent une forte proportion de leur budget aux dépenses

[Text]

Canadians that there is little point to providing countries with development assistance if their leaders squander natural resources on militarism. We would like to see a elaboration in government policy of this understanding of the negative impact militarism has on development, and we believe Canadian efforts to reduce global militarism could be a positive contribution to development.

To draw an analogy from the energy field, some analysts now argue that the greatest potential source of new electricity is not in creating new capacity but in making sure we do not waste existing capacity. Similarly, the Canadian government could contribute to international environmentally friendly development by discouraging the arms trade and eliminating our own participation in the militarization of Third World countries.

I'm going to summarize some material here. Basically, we see exports of helicopters to Thailand and of armoured vehicles to Saudi Arabia as examples of really negative policies that undermine development in Third World countries.

We have a quote here from an analyst from India who says:

It's fashionable among industrialized nations to deplore acquisition of high-technology weapons by developing nations. But this moralistic stand is akin to drug pushers shedding tears about the weaknesses of the drug addicts.

With the previous government we had numerous statements, particularly after the Gulf War, about the horrors of the arms trade and what a negative impact it makes. But at the same time, that government loosened regulations on exports of Canadian-made weapons. To quote from trade minister Michael Wilson, who was speaking on the issue of allowing the sale of the export of automatic weapons:

The amendments will help place our defence industrial base on a competitive footing. Canadian companies only able to rely on domestic orders are in danger of losing their viability.

Wilson's statements clearly articulate the link between his government's domestic economic policy and participation in the international arms trade. Throughout the last major foreign policy document, *Challenge and Commitment*, which was produced in 1987, are very definite statements saying that defence spending is good for the economy. For example, it says that Canadian defence spending contributes significantly to the maintenance of a robust and flexible economic environment.

All of the statements made in that document actually are unfounded and have been challenged repeatedly in studies examining the impact of militarism on a country's competitiveness. The most recent Canadian critique of the economic benefits of military spending was made by the Auditor General in his 1992 report.

[Translation]

militaires. Cette politique tiendrait compte des préoccupations de nombreux Canadiens, qui croient qu'il ne sert à rien de fournir de l'aide au développement à des pays dont les dirigeants gaspillent les ressources naturelles à des fins militaires. Nous aimerions que la politique du gouvernement soit plus explicite quant à l'incidence négative du militarisme sur le développement, et nous croyons que les efforts canadiens en vue de réduire le militarisme à l'échelle planétaire pourraient apporter une contribution positive au développement.

Faisant une analogie avec le secteur énergétique, des analystes soutiennent désormais que la plus grande source potentielle d'électricité nouvelle ne consiste pas à créer de nouvelles capacités mais à éviter de gaspiller celles qui existent déjà. De même, le gouvernement canadien pourrait contribuer au développement international écologique en décourageant le commerce des armes et en cessant lui-même de participer à la militarisation des pays du Tiers monde.

Je vais résumer une partie de notre exposé. Essentiellement, nous considérons les exportations d'hélicoptères en Thaïlande et de véhicules blindés en Arabie saoudite comme des exemples de politiques vraiment négatives qui nuisent au développement des pays du Tiers monde.

Nous avons une citation d'un analyste de l'Inde qui déclare:

Il est de bon ton parmi les pays industrialisés de déplorer l'acquisition d'armes de haute technologie par les pays en développement. Mais cette attitude moralisatrice fait penser aux vendeurs de drogue qui versent une larme sur la faiblesse des drogués.

Le gouvernement précédent a fait de nombreuses déclarations, en particulier après la Guerre du golfe, sur les horreurs du commerce des armes et sur les incidences négatives de ce commerce. Mais en même temps, il a assoupli la réglementation sur l'exportation des armes de fabrication canadienne. Pour citer le ministre du Commerce Michael Wilson, qui prenait la parole au sujet de l'exportation des armes automatiques:

Les modifications contribueront à mettre notre base industrielle de défense sur un pied d'égalité avec les entreprises étrangères. Les entreprises canadiennes qui ne peuvent compter que sur des commandes nationales risquent de ne plus être viables.

Les déclarations de M. Wilson expriment clairement le lien entre la politique économique intérieure de son gouvernement et la participation au commerce international des armes. Tout au long du dernier document important sur la politique étrangère, intitulé: *Défis et engagements*, publié en 1987, on retrouve des déclarations très catégoriques indiquant que les dépenses militaires sont bonnes pour l'économie. On lit, par exemple, que les dépenses militaires du Canada contribuent nettement au maintien d'une économie vigoureuse et souple.

Les affirmations contenues dans ce document ne sont pas fondées et ont été contestées à maintes reprises dans les études sur l'incidence du militarisme sur la compétitivité d'un pays. La critique la plus récente des avantages économiques des dépenses militaires a été exprimée par le vérificateur général dans son rapport de 1992.

[Texte]

We have expertise in Canada that has examined the impact of military spending, and I would encourage the government to draw on that. Pierre Fournier and Yves Bélanger, for example, have looked at the claims made for military spending as improving competitiveness and have concluded that

«la prétention que l'industrie civile tire bénéfice des technologies militaires constitue dans une large mesure un mythe».

They have gone on to tackle all of the claims made for military spending, which we see as basically the root of policies that foster the arms trade.

In conclusion, we would ask that the government follow the recommendation of the Auditor General to provide decision-makers with adequate analyses of the costs and benefits associated with military-industrial initiatives and to improve reporting to Parliament.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for the presentation.

The next group to be heard from is the Regina Peace Council, and we have Mr. Paul Megaw. Mr. Megaw, you have the floor.

Mr. Paul Megaw (President, Regina Peace Council): I wish to thank the committee for this opportunity to appear before it to express the views of the Regina Peace Council on Canada's foreign policy.

The Regina Peace Council was formed in 1949 by veterans of World War II and the war in Spain, as well as other concerned citizens who were convinced that such a war as World War II should never happen again.

The council is a local, broadly based organization that addresses the issues of peace, disarmament, development and social justice. We are pleased that the federal government is undertaking a review of the question of how Canada relates to other nations and people we share the planet with. We are also appreciative that the input from citizens is being allowed in this review process. It is hoped that the federal government, in deciding the future of our foreign policy, will take careful consideration of these opinions.

This review is very timely, as many of the cornerstones in which previous policy was developed have disappeared or have been greatly altered. In recently years we have seen the collapse of the former Soviet Union and mass changes in eastern Europe. Much of Canada's foreign policy since the conclusion of World War II was based on preparations for a war with the Soviet Union. This theme in western foreign policy led to massive arms build-ups and the creation of alliances such as NATO and NORAD.

With the changes in eastern Europe and Russia, the previous rationale for the Cold War is gone. Most observers of these developments thought that now we would see the dawning of peace throughout the world. The majority of the world expressed relief with what they perceived to be the end of the Cold War, and many countries looked forward to now being the recipients of long-awaited peace dividends. This has not proved to be the case.

[Traduction]

Des experts au Canada ont examiné l'incidence des dépenses militaires, et j'incite le gouvernement à les écouter. Pierre Fournier et Yves Bélanger, par exemple, qui ont étudié les affirmations selon lesquelles les dépenses militaires améliorent la compétitivité, sont arrivés à la conclusion que

«la prétention que l'industrie civile tire bénéfice des technologies militaires constitue dans une large mesure un mythe».

Il réfutent tous les arguments en faveur des dépenses militaires, qui, selon nous, sont à la base des politiques qui favorisent le commerce des armes.

En conclusion, nous demandons au gouvernement de mettre en oeuvre la recommandation du vérificateur général et de fournir aux décideurs des analyses suffisantes des coûts et des avantages des programmes militaro-industriels et d'améliorer la communication de l'information au Parlement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup pour votre exposé.

Nous entendrons maintenant le Reginal Peace Council, représenté par M. Paul Megaw. Monsieur Megaw, à vous la parole.

M. Paul Megaw (président, Regina Peace Council): Je remercie le comité de nous permettre de comparaître devant lui pour exprimer les points de vue du Regina Peace Council sur la politique étrangère du Canada.

Le Regina Peace Council a été fondé en 1949, par des anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre d'Espagne, ainsi que par d'autres citoyens convaincus qu'une guerre comme la Deuxième Guerre mondiale ne devrait plus jamais se reproduire.

Le conseil est une organisation locale, diversifiée, qui s'intéresse à la paix, au désarmement, au développement et à la justice sociale. Nous sommes ravis que le gouvernement fédéral examine les liens qui unissent le Canada aux autres pays et aux autres habitants de notre planète. Nous apprécions aussi le fait que des citoyens puissent contribuer à cet examen. Nous espérons que le gouvernement fédéral, lorsqu'il décidera de l'avenir de notre politique étrangère, tiendra compte de ces opinions.

Cet examen arrive à point nommé, puisqu'un grand nombre des prémisses sur lesquelles s'appuyait la politique précédente sont disparues ou ont été grandement modifiées. Ces dernières années, nous avons constaté l'effondrement de l'ancienne Union soviétique et des bouleversements considérables en Europe de l'Est. La politique étrangère du Canada depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale reposait en grande partie sur les préparatifs effectués en vue d'une guerre contre l'Union soviétique. Ce thème de la politique étrangère occidentale a provoqué une accumulation massive d'armes et la création d'alliances comme l'OTAN et le NORAD.

Par suite des changements survenus en Europe de l'Est et en Russie, les justifications de la Guerre froide sont disparues. La plupart des observateurs pensaient que nous verrions désormais la paix s'installer dans le monde. Presque tous les pays du monde étaient soulagés de voir que la Guerre froide semblait prendre fin et de nombreux pays ont espéré commencer à profiter de cette paix qu'ils attendaient depuis longtemps. La réalité s'est avérée bien différente.

[Text]

We have seen the United States lead a coalition force, which included Canada, into war with Iraq. The people of the world were told that such actions were part of creating a new world order. The new world order that we have witnessed has included the Balkanization and development of civil war in the former Yugoslavia and famine and civil war in Somalia.

Of course, the developments in El Salvador, South Africa and the Middle East, Palestine and Israel are encouraging moves towards peace and justice. While these positive developments have been welcomed around the world, many in the world are of the belief that the United Nations, in its efforts to keep the peace, has gone from failure to failure. At present, many conflicts are going on around the world, some receiving much media attention and others going on unnoticed.

Anger and despair over growing poverty and racial discrimination in Canada and the United States have expressed themselves in riots in Los Angeles and Toronto. If the economic depression affecting North America deepens any further, even greater numbers of people will turn to violence in our streets and our schools, as a result of seeing no future for themselves.

A new world order of peace and justice has not arrived and conflicts locally and globally continue to grow. The world is shrinking due to various advances of the scientific and technological revolution. Advances in communication and transportation ensure that conflict and disparity in any one part of the globe will eventually affect other nations. We are living in an interdependent world. The question of our relationship with other countries is one that affects our trade, our environment, our immigration policy, political refugees and international bodies.

• 1455

In reviewing our foreign policy, the first and most important cornerstone must be the creation of a truly independent Canadian policy designed to meet the needs of Canada. Such a policy should not be aimed at satisfying the demands of any nation. Our foreign policy should promote peace, justice and security in the world. Such a policy would be Canada's best contribution towards peace and security in the 21st century.

A major area to be considered in this foreign policy review is the changes that have occurred affecting the former Union of Soviet Socialist Republics and other Soviet bloc countries. While the outcome of some of these changes is not yet clear, Canada can recognize that humanitarian aid is required in many of these countries and can play a role in delivering that aid.

From a political perspective it would be better that Canada not fish in muddy waters. We should be more concerned with having friendly, peaceful relations with the people of these countries than trying to determine for them what kind of socio-economic choices they make. Once the smoke has cleared in eastern Europe, we should be prepared to recognize the will of the people, whether or not their decisions coincide with what we think is best for ourselves in Canada.

[Translation]

Nous avons vu les Américains diriger une force de coalition, dont faisait partie le Canada, dans une guerre contre l'Irak. On a déclaré au monde entier que ces actes faisaient partie des mesures destinées à créer un nouvel ordre mondial. Le nouvel ordre mondial que nous avons vu s'instaurer s'est caractérisé par la balkanisation et la guerre civile dans l'ancienne Yougoslavie et par la famine et la guerre civile en Somalie.

Il est certain que l'évolution au Salvador, en Afrique du Sud et au Moyen-Orient, en Palestine et en Israël, constitue une étape encourageante vers la paix et la justice. Mais si cette évolution positive a réjoui le monde entier, beaucoup considèrent que l'ONU, dans ses efforts pour maintenir la paix, est allée d'échec en échec. À l'heure actuelle, il y a de nombreux conflits sur la planète, certains d'entre eux attirant beaucoup l'attention des médias, alors que d'autres passent inaperçus.

La colère et le désespoir au sujet de l'accroissement de la pauvreté et de la discrimination raciale au Canada et aux États-Unis se sont exprimés lors des émeutes de Los Angeles et de Toronto. Si la crise économique qui afflige l'Amérique du Nord s'accroît encore davantage, de plus en plus de gens auront recours à la violence dans nos rues et dans nos écoles, parce qu'ils désespèrent de l'avenir.

Un nouvel ordre mondial de paix et de justice n'a pas été établi et les conflits locaux et mondiaux continuent d'augmenter. Le monde est de plus en plus petit, à cause des progrès apportés dans divers domaines par la révolution scientifique et technologique. Les progrès dans les domaines des communications et du transport font en sorte que les conflits et les disparités dans une région du globe finissent par influencer les autres pays. Nous vivons dans un monde interdépendant. Notre relation avec les autres pays influence notre commerce, notre environnement, notre politique d'immigration, la question des réfugiés politiques et le fonctionnement des organismes internationaux.

La pierre angulaire de cet examen de notre politique étrangère doit être la création d'une politique canadienne véritablement indépendante conçue en fonction des besoins du Canada et non pas pour répondre aux exigences d'un autre pays quelconque. Notre politique étrangère devrait favoriser la paix, la justice et la sécurité dans le monde. Elle représenterait la meilleure contribution que puisse faire le Canada à la paix et à la sécurité au XXI^e siècle.

Au cours de cet examen de la politique étrangère, il est particulièrement important de prendre en considération les changements intervenus dans l'ex URSS et dans les autres pays du bloc soviétique. Le résultat de certains de ces changements n'est pas encore clair dans certains cas, mais le Canada peut déjà se rendre compte que beaucoup de ces pays ont besoin d'une aide humanitaire et qu'il peut jouer un rôle à cet égard.

Politiquement parlant, il vaut mieux que le Canada évite de pêcher en eau trouble. Nous devrions chercher à avoir des relations amicales et pacifiques avec la population de ces pays, plutôt que d'essayer de décider à leur place quelle orientation socio-économique ils doivent adopter. Quand la situation en Europe orientale sera devenue plus claire, il nous faudra accepter les choix de ses habitants, qu'ils coïncident ou non avec ce qui nous paraît le mieux convenir pour le Canada.

[Texte]

Regardless of our present commitments to NATO and NORAD, we must avoid at all costs the use of Canadian military forces in the region, unless we are asked by the United Nations to supply peacekeepers or an observer force and we are confident that the goal of such a venture is indeed peacemaking.

Any new Canadian foreign policy must feature a strong concern for world nuclear and conventional disarmament. We cannot abide with any thinking that the security of any one part of the world can be based on the insecurity of any other part of the world.

The Government of Canada must work to prevent the manufacture and export of weapons-grade plutonium technology. While we still have a large number of nations bearing or obtaining nuclear warheads, the risk for world peace remains immense. There is also the danger from accidents and the possibility of weapons falling into the wrong hands.

Accountability is a very real problem. This cannot be addressed by any one nation acting as the world policeman. The club of nuclear arms states continues to grow each year. The idea that security can be purchased through the use of nuclear blackmail is wrong and fraught with considerable danger. The only security is with the dismantling of weapons in a global disarmament program. Anything less will only see the expansion of the club of nuclear nations.

Canada must continue its efforts to reach the status of a nuclear-weapons-free state. Our security cannot and will not be enhanced by any effort to continue strategies based on Cold War logic. As a government we must support all efforts of the United Nations to conclude treaties on nuclear disarmament and the ending of testing such weapons. Canada should be part of any efforts in the direction of arms control. We should set an example by ending our own trade of military weapons and components.

Another major question facing Canada is the question of trade. Canada's trade should be conducted on the basis of mutual benefit. We cannot afford disasters like the recent free trade and North American free trade agreements, which have resulted in tremendous job losses and the related economic and social decline of our country, including our sovereignty. While Canada's initiative to develop improving trade relations with the People's Republic of China is very welcome, it cannot undo the damage of the free trade agreement or the North American Free Trade Agreement.

Another example where policy needs rethinking is in our efforts to safeguard our borders. Such a policy must recognize that the threat to our northern waters comes from our southern neighbour, and we must think of ways to deal with that threat. Perhaps the Law of the Sea convention could be of some assistance to us in this area.

An example of interdependency in the present-day world is the area of the world's environment. World pollution knows no borders. In Canada we are now reaping the effects of acid rain, polluted air from foreign industry, and nuclear fallout. The

[Traduction]

Quels que soient nos engagements actuels vis-à-vis de l'OTAN et du NORAD, nous devons éviter à tout prix l'utilisation des forces militaires canadiennes dans cette région, à moins que les Nations unies ne nous demandent de fournir une force de maintien de la paix ou d'observation et seulement si nous sommes sûrs que l'objectif d'une telle mission est bien l'établissement de la paix.

Une politique étrangère nouvelle pour le Canada, quelle qu'elle soit, doit refléter une forte préoccupation en ce qui concerne le désarmement nucléaire et conventionnel dans le monde. Nous ne pouvons en aucun cas admettre le principe que la sécurité d'une partie quelconque du monde pourrait reposer sur l'insécurité d'une autre partie du monde.

Le gouvernement du Canada doit s'efforcer d'empêcher la fabrication et l'exportation du plutonium utilisable pour l'armement et de la technologie correspondante. Tant que de nombreux pays possèdent ou obtiennent des têtes nucléaires, la paix mondiale reste fortement menacée. Il existe également des dangers d'accidents et des armes pourraient aussi tomber dans de mauvaises mains.

La responsabilité vis-à-vis des autres est un véritable problème. Pour le régler, il ne suffit pas qu'un quelconque pays se fasse le policier. Le club des pays détenteurs d'armes nucléaires continue d'augmenter chaque année. Il est faux et très dangereux de penser que le chantage nucléaire peut garantir la sécurité. La seule solution est de démanteler les armes dans le cadre d'un programme mondial de désarmement. Si l'on ne va pas jusque-là, le club des pays nucléaire continuera sa croissance.

Le Canada doit maintenir ses efforts en vue d'atteindre le statut d'État dénucléarisé. Nous ne renforcerons nullement notre sécurité en continuant d'utiliser des stratégies reposant sur la logique de la Guerre froide. Notre gouvernement doit appuyer tous les efforts entrepris par les Nations unies pour conclure des traités sur le désarmement nucléaire et l'arrêt des essais de telles armes. Le Canada devrait participer à toutes les initiatives visant à un contrôle des armements. Nous devrions donner l'exemple en cessant tout commerce d'armes et d'équipements militaires.

Un autre problème important auquel fait face le Canada est celui des échanges commerciaux. Dans ce domaine, le Canada devrait respecter le principe des avantages mutuels. Nous ne pouvons pas nous permettre d'autres catastrophes comme le récent accord de libre-échange ou l'ALÉNA, qui ont entraîné d'énormes pertes d'emploi ainsi qu'un déclin économique et social correspondant de notre pays, y compris en ce qui concerne notre souveraineté. Le Canada a bien raison de chercher à améliorer ses relations commerciales avec la République populaire de Chine, mais cela ne compensera pas les dégâts causés par l'accord de libre-échange ou l'ALÉNA.

Nous devons également repenser notre politique en ce qui concerne la protection de nos frontières. Nous devons prendre conscience du fait que c'est notre voisin du sud qui menace nos eaux septentrionales et nous devons envisager des façons de faire face à cette menace. La Convention sur les droits de la mer pourrait peut-être nous aider quelque peu à cet égard.

L'environnement constitue un bon exemple de l'interdépendance qui existe actuellement dans le monde. La pollution du monde ne connaît pas de frontières. Nous subissons au Canada les effets des pluies acides et de la

[Text]

solutions to these problems require working out agreements with other nations, particularly our neighbours to the south and the north. We must also accept our own responsibility by not having a hand in exporting pollution-producing industries to other less developed nations, as is the case under the so-called free trade agreements.

With the changes away from apartheid in South Africa, Canada has the possibility of playing a constructive role in its relations with the new South African government of national unity. We should continue holding up the hand of friendship to the South African people as we have in the past, and we should strive to provide whatever aid may be required as South Africa continues on the road to progress.

Canada must also strengthen its relationship with Central American countries. We should take a stronger position in support of the people of Chiapas in Mexico. We should encourage efforts in Central America to solve the problems at the negotiating table rather than through the use of force against the people of these countries.

Recent occurrences in the GATT negotiations indicate a strong need for Canada to continue to act in its own interests. Any tendency to allow ourselves to get steamrollered by the United States in GATT could cost our farmers and nation billions of dollars that Canada cannot afford.

• 1500

As Canadians, we need to be more active on the world stage as peace brokers. We should look on the work that was done under the leadership of Lester Pearson and Pierre Trudeau as examples that must be emulated.

In our relationship with the developing countries, or what is often referred to as the Third World, we should have as our objective eliminating poverty. The cut-back to our development assistance program must be reversed. Also we should place a greater priority on developing trade with these countries, both in their interest and our own. We should also favour debt relief for the developing countries.

Canada needs a more humane immigration and refugee policy. We should not view immigrants and refugees as a burden on Canada but as an asset that should be welcomed to our shores.

It is the position of the Regina Peace Council that our foreign and defence policies are interconnected. Inequalities among nations pose a serious threat to Canada's security. Canada's best defence is a foreign policy based on the achievement of peace and justice in the world.

The Regina Peace Council supports the call of the Canadian Peace Alliance for Canadian withdrawal from all military alliances. In the case of NATO, the Women's International League for Peace and Freedom estimates that the savings to Canada would be \$200 million. This amount would go a long way towards diminishing income disparities in Canada and could boost our foreign aid allotments.

[Translation]

pollution atmosphérique dues à des activités industrielles étrangères ainsi que des retombées nucléaires. Pour régler ces problèmes, il faut conclure des accords avec d'autres pays, notamment nos voisins du nord et du sud. Nous devons également assumer notre propre responsabilité et ne pas participer à l'exportation d'industries polluantes vers des pays moins développés, comme le permettent les prétendus accords de libre-échange.

Maintenant que l'Afrique du Sud s'est détournée de l'apartheid, le Canada a la possibilité de jouer un rôle constructif dans ses relations avec le nouveau gouvernement d'unité nationale de ce pays. Nous devrions continuer, comme par le passé, à tendre la main au peuple sud-africain en signe d'amitié et nous devrions nous efforcer de fournir à ce pays toute l'aide dont il peut avoir besoin pour progresser.

Le Canada doit également renforcer ses relations avec les pays d'Amérique centrale. Nous devrions appuyer plus fermement la population de l'État de Chiapas au Mexique. Nous devrions encourager les efforts entrepris en Amérique centrale pour régler les problèmes par la négociation plutôt que par l'usage de la force contre les populations locales.

Les événements intervenus récemment lors des négociations du GATT montrent qu'il est nécessaire pour le Canada de continuer à défendre ses propres intérêts. Si nous laissons les États-Unis nous imposer leur volonté dans le GATT, cela pourrait coûter des milliards de dollars à nos agriculteurs et à notre pays, ce que le Canada ne peut pas se permettre.

Nous devrions, en tant que Canadiens, oeuvrer plus activement en faveur de la paix sur la scène mondiale en nous inspirant des initiatives prises sous la direction de Lester Pearson et de Pierre Trudeau.

Dans nos rapports avec les pays en développement, que l'on désigne souvent sous le terme de Tiers monde, notre objectif devrait être une élimination de la pauvreté. Il faut annuler la décision de réduire nos programmes d'aide au développement. Nous devrions également accorder une priorité plus importante au développement des échanges commerciaux avec ces pays, aussi bien dans leur intérêt que dans le nôtre. Nous devrions aussi recommander un allègement de la dette des pays en développement.

Il faut que la politique du Canada en matière d'immigration et d'accueil des réfugiés soit plus humaine. Nous devrions considérer les immigrants et les réfugiés non pas comme un fardeau pour le Canada, mais plutôt comme un atout, et nous réjouir donc de leur arrivée.

Le Regina Peace Council juge que la politique étrangère et la politique de défense sont interdépendantes. L'inégalité entre les pays menacent gravement la sécurité du Canada. La meilleure défense du Canada est une politique étrangère cherchant à faire régner la paix et la justice dans le monde.

Le Regina Peace Council est d'accord avec l'Alliance canadienne pour la paix pour demander que le Canada se retire de toutes ses alliances militaires. En ce qui concerne l'OTAN, la Ligue internationale de femmes pour la paix et la liberté estime que cela permettrait au Canada d'économiser 200 millions de dollars, ce qui pourrait contribuer de façon importante à diminuer la disparité des revenus au Canada et pourrait augmenter les sommes disponibles pour l'aide étrangère.

[Texte]

[Traduction]

We now live in a multipolar world. This requires that we rethink our stance at the United Nations and other world bodies. The United Nations must be more reflective of the needs of all its member states and not be driven by nations with the most economic clout to use as blackmail chips. Canada should favour reform of the United Nations to make it a more democratic forum for addressing world problems.

With regard to peacekeeping, we need to re-examine our role. If we are to continue to be active peacekeepers, we must train our own peacekeepers. We cannot expect forces trained in a foreign country to live up to our values as Canadians. We have to ensure that there is a cross-cultural component in the training our peacekeepers receive. We do not need any more egg in our face in this regard. We must make it clear that we are not prepared to be bound by section 5 of the Washington Treaty, which binds us to go to the defence of another country whether or not we are directly affected.

Peacekeeping is not a role for NATO. It was formed as an alliance with Cold War objectives and should be disbanded like the Warsaw Pact organization was.

Canada's participation in NORAD is another issue that must be addressed. The NORAD agreement that Canada is bound by comes up for renewal in 1996. The Canadian government should inform the U.S. government of its plan to discontinue participation in this body.

We should also withdraw as soon as possible from all weapons testing agreements and the training of foreign forces on Canadian territory. We should also withdraw from the defence industry production agreement with the United States.

We urge Canada's support for the World Court project. We also believe the time is long overdue for the creation of a national conversion commission composed of representatives of the labour movement, the peace movement, municipalities and the scientific community. Such a commission would have as its aim the conversion of bases in areas such as the Primrose air weapons testing range and CFB Moose Jaw. Conversion should create jobs and provide funds for the real needs of Canadians instead of contributing to joblessness and poverty.

In closing, we again express our strong concern that Canada develop an independent foreign policy. We hope that the views expressed before this review form the basis of any new policy. We will be carefully following the outcome of these hearings.

Once again we thank you for the opportunity to express the views of the Regina Peace Council. I would be very pleased to respond to any questions or comments you may have.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Megaw, for your presentation.

We will now turn to Mr. Phillip Penna of the Inter-Church Uranium Committee Educational Co-op.

Nous vivons aujourd'hui dans un monde multipolaire. Nous devons donc repenser notre position aux Nations unies ainsi que dans les autres organisations internationales. Les Nations unies doivent refléter mieux les besoins de leurs États membres sans être soumises au chantage des nations les plus puissantes sur la plan économique. Le Canada devrait appuyer une réforme des Nations unies visant à en faire un forum d'étude des problèmes mondiaux plus démocratique.

Nous devons également réexaminer notre rôle en matière de maintien de la paix. Si nous voulons encore être actifs dans ce domaine, nous devons former nous-mêmes nos spécialistes. Nous ne pouvons pas nous attendre à ce que des forces recevant une formation dans un pays étranger reflètent des valeurs canadiennes. Nous devons veiller à ce que cette formation inclue une composante interculturelle. Nous devons éviter toute humiliation supplémentaire à cet égard. Nous devons faire savoir clairement que nous refusons d'être assujettis à l'article 5 du Traité de Washington qui nous force à nous porter à la défense d'un autre pays, que nous soyons ou non directement concernés.

Le maintien de la paix n'est pas du ressort de l'OTAN. Cette alliance, dont les objectifs reflètent les conditions de la Guerre froide, devrait être dissoute comme l'a été l'organisation du Pacte de Varsovie.

Nous devons également régler la question de la participation du Canada au NORAD. Le renouvellement de l'accord du NORAD dont le Canada est signataire doit avoir lieu en 1996. Le gouvernement canadien devrait faire savoir au gouvernement américain qu'il a l'intention de cesser sa participation à cet organisme.

Nous devrions également nous retirer dès que possible de tous les accords relatifs à des essais d'armement ou à la formation de forces étrangères sur le territoire canadien. Nous devrions aussi nous retirer de l'accord de la production industrielle de défense conclut avec les États-Unis.

Nous invitons le Canada à appuyer le projet de tribunal international. Nous pensons également qu'il est grand temps de créer une commission nationale de reconversion regroupant des personnes représentant le mouvement syndical, les groupes pacifistes, les municipalités et le monde scientifique. Son objectif principal serait la reconversion de base comme le centre d'essais d'armes aériennes de Primrose et la BFC de Moose Jaw. La reconversion devrait permettre de créer des emplois et d'obtenir des revenus et donc de répondre aux besoins réels de la population canadienne au lieu de contribuer au chômage et à la pauvreté.

Pour terminer, nous répétons qu'il nous paraît essentiel que le Canada élabore une politique étrangère indépendante. Nous espérons que la nouvelle politique, quelle qu'elle soit, s'appuiera sur les opinions présentées au cours de cet examen. Nous suivrons de près ce qu'il advient de ces audiences.

Je vous remercie à nouveau de nous avoir donné l'occasion d'exprimer le point de vue du Regina Peace Council. Je serai heureux de répondre à vos questions ou commentaires éventuels.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Megaw, pour votre intervention.

Nous allons maintenant donner la parole à M. Phillip Penna de la coopérative Inter-Church Uranium Committee Educational Co-op.

[Text]

Mr. Phillip Penna (Inter-Church Uranium Committee Educational Cooperative): Good afternoon. On behalf of ICUCEC, I would like to thank you for the opportunity to address you today.

A brief description of our group is in order. The Inter-Church Uranium Committee was formed in August 1980 after a federal environmental assessment review office panel reviewed Eldorado Nuclear Ltd.'s proposal to construct a uranium refinery in Warman, Saskatchewan, which recommended that it not be built.

The membership of our committee has been from the Roman Catholic, Anglican, Lutheran, United and Mennonite churches. Our approach to the issue of uranium mining and the questions we have raised and addressed have been based on our various Christian traditions and ethical thought.

In February 1991 we officially incorporated:

to establish, maintain, and operate on a non-profit basis, a co-operative to: Phase out uranium mining in Saskatchewan through education, develop school curricula, organise conferences, conduct research, serve as a resource centre and support economic development alternatives in and for Northern Saskatchewan.

Our purpose in meeting with you today is to share with you information linking recent local developments to the international scene, pertaining to a certain component of Canada's foreign policy, namely the support of a negotiated comprehensive test ban treaty.

• 1505

Saskatchewan is the largest producer of uranium in the western world. Through the 1980s we had three operating uranium mines. Within the last year we have completed the environmental assessment of four uranium projects totalling 10 mines. The two independent panels reviewing the projects recommended that only two of the ten proposed mines be given immediate conditional approval. Both the federal and provincial governments have ignored these recommendations by approving nine of the ten mines reviewed.

They have also disregarded section 2.5.5.2 in this report, entitled "Non-Proliferation Treaty", from the *Report of the Joint Federal-Provincial Panel on Uranium Mining Developments in Northern Saskatchewan*, which states:

there is no process whereby exported Canadian uranium can be separated from uranium derived from other sources. Therefore, no proven method exists for preventing incorporation of Canadian uranium into military applications. Current Canadian limitations on end uses of uranium provide no reassurance to the public that Canadian uranium is used solely for non-military purposes. The panel wishes to bring concerns related to the possible use of Saskatchewan uranium for weapons to the attention of the government.

The provincial government responded to this by saying it was not in their jurisdiction to address these concerns.

[Translation]

M. Phillip Penna (Inter-Church Uranium Committee Educational Cooperative): Bonjour. Au nom de l'ICUCEC, je vous remercie de nous donner la possibilité de prendre la parole aujourd'hui devant vous.

Je commencerais par décrire brièvement notre groupe. Il a été formé en août 1980 suite à l'étude par une commission d'évaluation environnementale fédérale du projet de construction d'une raffinerie d'uranium à Warman, en Saskatchewan, par Eldorado Nucléaire Ltée; la commission avait exprimé un avis défavorable à ce sujet.

Notre comité regroupe les églises catholique romaine, anglicane, luthérienne, unie et mennonite. C'est en fonction de nos diverses traditions chrétiennes et de notre éthique que nous avons abordé le problème de l'exploitation de l'uranium ainsi que les autres questions que nous avons soulevées.

Notre groupe a été constitué officiellement en février 1991:

pour établir, maintenir et exploiter de façon non lucrative une coopérative visant à éliminer graduellement l'exploitation minière de l'uranium en Saskatchewan grâce à l'éducation, à élaborer des programmes d'études scolaires, organiser des conférences, à effectuer des recherches, à servir de centre d'information et à appuyer la proposition d'idées nouvelles en matière de développement économique pour le nord de la Saskatchewan.

Nous vous rencontrons aujourd'hui afin de vous communiquer des renseignements établissant un lien entre de récents événements locaux et la scène internationale en ce qui concerne un élément de la politique étrangère du Canada, l'appui à un traité négocié d'interdiction totale des essais nucléaires.

La Saskatchewan est le principal producteur occidental d'uranium. Au cours des années 1980, il y avait trois mines d'uranium en exploitation. L'année dernière, nous avons effectué l'évaluation environnementale de quatre projets d'uranium regroupant au total 10 mines. Les deux commissions indépendantes évaluant ces projets ont recommandé de n'accorder une approbation conditionnelle immédiate qu'à deux seulement des 10 mines proposées. Les gouvernements fédéral et provincial n'ont pas tenu compte de ces recommandations et ont approuvé neuf des 10 mines évaluées.

Ils n'ont pas non plus tenu compte de l'article 2.5.5.2, intitulé «Traité de non-prolifération», du *Rapport de la commission mixte fédérale-provinciale d'examen des projets d'exploitation de mines d'uranium dans le nord de la Saskatchewan*; cet article indique:

qu'il n'existe aucun procédé permettant de faire une distinction entre l'uranium canadien exporté et l'uranium provenant d'autres sources. Il n'existe donc aucune méthode éprouvée permettant d'empêcher d'utiliser de l'uranium canadien à des fins militaires. Les restrictions canadiennes actuelles s'appliquent à l'utilisation finale de l'uranium ne peuvent garantir au public que l'uranium canadien est utilisé exclusivement à des fins non-militaires. La commission souhaite porter à l'attention du gouvernement ses préoccupations en ce qui concerne l'utilisation possible de l'uranium de Saskatchewan dans des armes.

Le gouvernement provincial a répondu en disant que de telles préoccupations ne relevaient pas de sa compétence.

[Texte]

The federal government, through the Minister of Energy Anne McLellan, said these issues "are matters for consideration in the ongoing formulation of Canada's economic and foreign policy", which is apropos here. However, like government officials before her, she continued to reject the overwhelming evidence, affirmed by the panel, of the uranium industry's weapon connection, saying she was confident that Canadian uranium is not used to produce nuclear weapons.

Canadian foreign policy requires that exported uranium not be used for any military purpose. Recent developments in Saskatchewan and France illustrate how significant the panel's conclusions and concerns are.

Three of the projects reviewed, equalling seven mines—the numbers get a little confusing—are either completely or majority-owned by Cogema Resources of Canada. Now, this situation exists because the federal government has waived the 50% ownership rule regulating foreign companies involved in Canada.

Cogema is a wholly owned subsidiary of the French Atomic Energy Commission, which is responsible for both the civilian and military nuclear programs in France. From 1965 to 1992 France tested nuclear weapons above and below ground in Fangataufa and Mururoa Atoll in its South Pacific colony, French Polynesia. It did so against the vigorous protests from both the indigenous peoples of Polynesia and the governments throughout the South Pacific.

Since 1992 France, United States, Russia, and Britain have observed a moratorium on nuclear testing. Over the next year the negotiations for a comprehensive test ban treaty will be taking place, and Canada supports such a treaty.

But there is a problem. Over the last three months France's prime, defence and foreign ministers have publicly stated that they support further testing and want to start testing again in the South Pacific as soon as possible. This next quote comes from an article I have put into the appendix of my brief, which I have given to the clerk, and I also have a summary of my brief which I will leave as well. The quote goes like this:

'Since the current president does not want it', the resumption of nuclear testing could begin 'the day after the presidential elections of 1995', (French Defence Minister François Léotard said in an interview with the France Interbroadcasting network. At that time, 'we must not heed international pressure too much', he said.

Indeed, they have already begun preparations for a resumption of testing by approving a six-year defence spending plan that allows for a resumption of nuclear tests. This debate necessitates Canada's involvement for the following reasons.

First, François Mitterrand is hoping that after he leaves office next May, international pressure will prevent his successors from resuming testing. There is no need to wait until then to mount such pressure. France's government must know immediately that Canada and the international community will not tolerate a resumption of testing.

[Traduction]

Le gouvernement fédéral, par la voie de la ministre de l'Énergie Anne McLellan a dit que ces questions «devaient être étudiées dans le cadre de la formulation actuellement en cours de la politique économique et étrangère du Canada», ce qui est tout à fait à propos ici. Toutefois, comme d'autres porte-parole du gouvernement avant elle, elle continue à fermer les yeux sur les preuves manifestes, répétées par la commission, de l'utilisation militaire de l'uranium, quand elle dit qu'elle est sûre que l'uranium canadien ne sert pas à la production d'armes nucléaires.

La politique étrangère du Canada exige que l'uranium exporté ne soit pas utilisé à des fins militaires. Des événements récemment intervenus en Saskatchewan et en France confirment l'importance des conclusions et des préoccupations de la commission.

Trois des projets examinés, correspondant à sept mines—on se perd un peu dans les chiffres—appartiennent totalement ou majoritairement à Cogema Resources of Canada. Il en est ainsi parce que le gouvernement fédéral a renoncé à la règle des 50 p. 100 relatives à la propriété des entreprises étrangères actives au Canada.

Cogema est une filiale à 100 p. 100 du Commissariat français de l'énergie atomique, responsable des programmes nucléaires civils et militaires de la France. De 1965 à 1992, la France a fait des essais nucléaires souterrains et en surface à Fangataufa et dans l'Atoll de Mururoa, dans sa colonie du Pacifique Sud, la Polynésie française. Elle l'a fait malgré les protestations vigoureuses émanant des indigènes de Polynésie et des gouvernements de l'ensemble du Pacifique Sud.

Depuis 1992, la France, les États-Unis, la Russie et la Grande-Bretagne observent un moratoire sur les essais nucléaires. Dans l'année qui vient vont se tenir des négociations sur un traité d'interdiction totale des essais; le Canada est en faveur d'un tel traité.

Il y a toutefois un problème. Au cours des trois derniers mois, le premier ministre de la France et deux de ses ministres, celui de la Défense et celui des Affaires étrangères, ont déclaré publiquement qu'ils sont en faveur d'une reprise des essais et qu'il veulent recommencer à en faire dans le Pacifique Sud dès que possible. La citation que je vais vous présenter est extraite d'un article que j'ai placé en annexe à mon mémoire et que j'ai remis au greffier; je laisserai également un résumé de mon mémoire. Cet article dit ce qui suit:

«Étant donné que le président actuel n'est pas d'accord», la reprise des essais nucléaires pourrait avoir lieu «le lendemain des élections présidentielles de 1995», a déclaré (le ministre français de la Défense, François Léotard au cours d'une entrevue avec la radio française. À ce moment-là, «nous ne devons pas trop tenir compte des pressions internationales» a-t-il déclaré.

En fait, la France a déjà commencé à préparer la reprise des essais en approuvant un programme de dépenses sur six ans en matière de défense qui prévoit une telle reprise. Le Canada doit participer à ce débat pour les raisons suivantes.

En premier lieu, François Mitterrand espère que, lorsqu'il quittera son poste au mois de mai prochain, les pressions internationales empêcheront ses successeurs de reprendre ces essais. Il est inutile d'attendre pour effectuer ces pressions. Le gouvernement français doit savoir immédiatement que le Canada et la communauté internationale ne toléreront pas une reprise des essais.

[Text]

Second, since we are a major supplier of uranium to France and, as the panel report states, no proven method exists for preventing incorporation of Canadian uranium into military applications, and if France resumes its nuclear weapons tests, then our uranium can be used for such a purpose.

Third, if Canada's policy for the export of uranium is for non-military purposes, then we cannot risk the possibility of our uranium being used for nuclear weapons testing, let alone the research and fabrication of nuclear weapons.

Fourth, it is a contradiction for Canada to support a negotiated comprehensive test ban treaty and to continue to supply uranium to a country whose government is openly opposed to such a treaty and preparing to do further testing. The credibility of our role in these negotiations will be seriously lessened if we fail to rectify this contradiction.

We therefore have the following recommendations. We first recommend that the federal government, through the Department of Foreign Affairs, act upon the joint federal-provincial uranium review panel's concerns related to Canadian uranium exports and military applications by the following four things.

First is initiating a public international review of how our uranium has historically made, currently makes it way into, and is used in military applications to determine if there are new methods that can be implemented to ensure Canada's foreign policy governing exported uranium can and will be upheld.

Second is communicating its disapproval of statements made by France's prime, foreign and defence ministers regarding further nuclear weapons tests.

Third is stepping up its support for a negotiated comprehensive test ban treaty to be ratified before François Mitterrand steps down from office.

Fourth is constituting as policy that in the event of a resumption of nuclear weapons testing by France, an immediate halt of all exports of uranium from Canada to France be implemented, as well as the shutting down of all Canadian uranium mine operations of Cogema, until France commits to a permanent ban on nuclear weapons testing. This should also apply to other countries to whom we export uranium, such as the U.S. and Britain.

Apparently Atomic Energy of Canada Ltd. is in the process of negotiating the sale of reactors to China. I find that very difficult, considering China isn't even engaged in a moratorium at this time and is currently preparing to do tests this spring and this fall at their Lopnur facility.

[Translation]

Deuxièmement, puisque nous sommes un important fournisseur d'uranium à la France et que, comme l'indique le rapport de la commission, il n'existe aucune méthode éprouvée permettant d'empêcher l'utilisation de l'uranium canadien à des fins militaires, si la France reprend ses essais d'armes nucléaires, notre uranium pourra alors être utilisé à cette fin.

• 1510

Troisièmement, si la politique du Canada prévoit l'exportation de l'uranium à des fins non militaires, nous ne pouvons pas courir le risque de voir notre uranium utilisé pour des essais d'armes nucléaires, et moins encore pour la recherche ou la fabrication d'armes nucléaires.

Quatrièmement, il est contradictoire de la part du Canada d'appuyer la négociation en faveur d'un traité d'interdiction totale des essais tout en continuant à fournir de l'uranium à un pays dont le gouvernement est ouvertement opposé à un tel traité et est prêt à continuer ces essais. Nous compromettrons gravement notre crédibilité dans ces négociations si nous ne corrigeons pas cette contradiction.

Nous présentons les recommandations suivantes. Nous recommandons premièrement que, par l'intermédiaire des Affaires étrangères, le gouvernement fédéral donne suite aux préoccupations exprimées par la commission mixte fédérale-provinciale d'examen des projets d'exploitation des mines d'uranium en ce qui concerne les exportation d'uranium canadien et leurs applications militaires en faisant les quatre choses suivantes.

Il s'agit premièrement d'engager un examen public international de la façon dont notre uranium a par le passé ou est actuellement utilisé à des fins militaires pour voir s'il existe de nouvelles méthodes pratiques permettant d'assurer le respect de la politique étrangère du Canada en ce qui concerne l'exportation d'uranium.

Le gouvernement devrait deuxièmement faire connaître sa désapprobation à l'endroit des déclarations présentées par le premier ministre de la France et ses ministres des affaires étrangères et de la défense en ce qui concerne la reprise des essais d'armes nucléaires.

Le gouvernement devrait en troisième lieu appuyer plus fermement la négociation d'un traité d'interdiction totale des essais pour qu'il soit ratifié avant la fin du mandat de François Mitterrand.

Quatrièmement, le gouvernement devrait établir que, au cas où la France reprendrait ses essais d'armes nucléaires, le Canada cesserait immédiatement toute exportation d'uranium à destination de ce pays et fermerait les portes des mines canadiennes d'uranium de Cogema, jusqu'à ce que la France s'engage à respecter une interdiction permanente des essais d'armes nucléaires. Cela devrait également s'appliquer aux autres pays vers lesquels nous exportons de l'uranium, tels que les États-Unis et la Grande Bretagne.

Il semble qu'Énergie atomique du Canada limitée soit en train de négocier la vente de réacteurs à la Chine. Cela me paraît très délicat, étant donné que la Chine ne participe même pas à un moratoire pour le moment et qu'elle se prépare à effectuer des essais au cours du printemps et de l'automne dans ses installations de Lopnur.

[Texte]

I have limited my remarks basically to our relations with France and the comprehensive ban treaty. I have not raised other related issues, such as how our uranium makes it way into depleted uranium bullets, the kind employed by western forces in the Gulf War. If there are any questions pertaining to that issue, I'll be glad to try to answer them.

I thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, sir.

We are ready to have a discussion. I'll call on Mr. Flis to begin the round.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Thank you very much.

I was pleased that the first presenter raised the whole issue of land-mines and taking initiative in banning them. Mr. Chairman, I think that's something we should consider incorporating into our policy statement. It has been made in the House of Commons.

I happened to be in Cambodia for one of their elections, where they had on display different mines that were already found. It was a display the size of this table. Each mine was identified along with the country that produced it, all the way from Russia to the United States, etc.

There's all this fertile land that cannot be used because of the mines there. Canada is playing a vital role there. One of the military personnel stayed to teach the Cambodians how to "de-mine" these. We sent extra personnel since then. Any other recommendations or initiatives along that line will be appreciated.

On sending Canadian forces, not committing any Canadians forces for peacekeeping unless so requested by the UN, the United Nations is making a lot of requests of Canada for peacekeepers. It's to the point where Canadians are asking whether we can afford to commit any more peacekeeping forces.

Are there conditions or times when Canada should say no even though such forces are requested by the United Nations, since we are looking at limited resources? Perhaps someone could address that issue.

• 1515

Ms Gould: Basically the position of Project Ploughshares is the distinction that can be made between using military force to impose the settlement and trying to preserve the settlement and the conditions of law that already prevail.

So if we're looking at limited resources, that's the type of distinction we'd like to see made, that we not use military force to try to make peace, which we think is a contradiction.

Mr. Flis: In *An Agenda for Peace*, issued by Boutros-Ghali, he is talking about the UN having a standing, established peacekeeping force. Would your organization support such a move? Has it responded to *An Agenda for Peace* and the recommendations made?

Ms Gould: I guess you have yet to hear from the national Project Ploughshares. Basically they have a very well-articulated position on the whole issue of *An Agenda for Peace* and the recommendations raised in that.

[Traduction]

J'ai en gros limité mes recherches à nos rapports avec la France et au traité d'interdiction totale des essais. Je n'ai pas soulevé d'autres questions connexes, telle que la façon dont notre uranium fini par se retrouver dans des balles à uranium appauvri comme celles qu'employaient les forces occidentales lors de la guerre du Golf. Si vous avez des questions à ce sujet, je serai heureux d'essayer d'y répondre.

Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur.

Nous sommes prêts à passer à la discussion. Je vais d'abord donner la parole à M. Flis.

M. Flis (Parkdale—High Park): Merci beaucoup.

Je suis heureux que le premier intervenant ait soulevé la question des mines terrestres et de la nécessité d'en demander une interdiction. Monsieur le président, je pense que c'est quelque chose que nous pourrions inclure dans notre déclaration. Cela s'est déjà fait à la Chambre des communes.

Je me suis trouvé au Cambodge lors d'une élection et on m'a montré différentes sortes de mines qui avaient déjà été trouvées. Il y en avait assez pour couvrir une table comme celle-ci. Chaque mine portait le nom du pays où elle avait été produite, de la Russie aux États-Unis, etc.

Il y a toutes ces terres fertiles inutilisables à cause des mines. Le Canada joue un rôle important à cet égard. Un membre de nos forces armées y est resté pour enseigner le déminage aux Cambodgiens. Nous avons depuis envoyé des renforts. Tout autre recommandation ou initiative dans ce sens serait la bienvenue.

En ce qui concerne le fait de n'engager aucune force canadienne dans le maintien de la paix sauf demande expresse des Nations unies, cette organisation présente justement beaucoup de demandes à ce sujet au Canada. On en arrive à un point où le Canada se demande si nous pouvons nous permettre de contribuer encore plus activement au maintien de la paix.

Le Canada devrait-il dans certains cas ou à certains moments dire non, même si la demande vient des Nations unies, puisque nos ressources sont limitées? Quelqu'un pourrait peut-être répondre à cette question.

Mme Gould: En fait le groupe Project Ploughshares est d'avis qu'il faut faire une distinction entre, d'une part, recourir à la force pour imposer un règlement et, d'autre part, assurer le respect de ce règlement et des conditions juridiques existantes.

Dans le cas de ressources limitées, nous aimerions donc que l'on fasse ce genre de distinction et que l'on n'utilise pas la force militaire pour essayer d'instaurer la paix, ce qui nous paraît contradictoire.

M. Flis: Dans son *Agenda pour la paix*, Boutros-Ghali explique que l'ONU devrait avoir une force de maintien de la paix permanente. Votre organisation serait-elle en faveur d'une telle décision? Avez-vous réagi à la publication de cet *Agenda pour la paix* et aux recommandations qu'il contient.

Mme Gould: Je crois que, au niveau national, Project Ploughshares n'a pas encore pris position, mais il a des opinions très claires dans l'ensemble sur la question de l'*agenda pour la paix* et des recommandations qui y sont présentées.

[Text]

[Translation]

In our brief we were trying to get across that people at the local level in places such as Saskatoon, Saskatchewan, do have an understanding of common security. We do see security in a holistic way. It might sound like an abstract concept, but when, for example, the government was trading off helicopters with, as people were saying, day care, that's the understanding. So if one has limited resources, look at security in a comprehensive way and harbour your resources.

Dans notre mémoire, nous avons essayé d'expliquer que, au niveau local, les habitants des villes comme Saskatoon en Saskatchewan ont une idée de ce qu'est la sécurité commune. Nous l'envisageons de façon holistique. Cela a peut-être l'air abstrait, mais nous pensons par là, par exemple, à la préférence accordée, comme on le disait à l'époque, par le gouvernement aux hélicoptères plutôt qu'aux garderies. Quand on a des moyens limités, il faut envisager la sécurité de façon globale et bien gérer ses ressources.

Ploughshares has expressed a great deal of concern about the relative expenditures on peace enforcement versus how much is going into foreign aid. We just have to keep looking at those balances. That's why in our presentation we're talking about creating the conditions for peace. We see the effort of Canadian NGOs and development assistance as creating the conditions for peace. So we think it all has to be considered when there's a trade-off.

Ploughshares a exprimé ses vives préoccupations au sujet de la répartition des dépenses entre le maintien de la paix et l'aide étrangère. Il faut continuer à chercher un équilibre. Voilà pourquoi, dans notre exposé, nous avons dit qu'il fallait créer des conditions pour la paix. C'est, à notre avis, ce que cherchent à réaliser les ONG canadiennes et l'aide au développement. Nous pensons qu'il faut tenir compte de tout cela quand on cherche un compromis.

Mr. Megaw: We'd just like to echo our support of Ploughshares' position. Our national organization, through the peace alliance and the peace congress, which we're members of, have looked at *An Agenda for Peace*. We have some concerns over the positions in which Canadian peacekeepers have been put in terms of the situation in central Africa, where they've never been given the resources or the mandate to carry out their objectives. We also have some concern over the use in Bosnia of NATO forces as aggressors. Is the United Nations supposed to act as an aggressor or is it supposed to negotiate a peace settlement in the area?

M. Megaw: Nous voudrions simplement dire que nous appuyons la position de Ploughshares. Par l'intermédiaire de l'Alliance canadienne pour la paix et du Congrès canadien de la paix, dont nous sommes membres, notre organisation nationale a examiné cet *Agenda pour la paix*. Nous nous inquiétons quelque peu de la situation dans laquelle ont été placées les forces canadiennes de maintien de la paix en Afrique Centrale du fait qu'on ne leur a donné ni les ressources ni le mandat nécessaires pour atteindre leurs objectifs. Nous sommes également préoccupés par le rôle d'agresseur assumé par les forces de l'OTAN en Bosnie. Les Nations unies sont-elles censées se comporter comme un agresseur ou négocier un règlement de paix dans cette région?

Mr. Strahl: This panel understandably is taking one side of an issue. We had another round-table discussion in Ottawa where we had a very good discussion. It ended up that there were some people who were saying they had the same objectives, which I wrote down, as you have—peace, justice and security—but with a very military outlook. They consider the best way to provide peace, justice and security is with a strong military presence. It would have been a fascinating discussion if they had been here with us.

M. Strahl: Tous les membres de ce groupe de témoins adoptent apparemment le même point de vue sur la question. Nous avons eu cependant une très bonne discussion à Ottawa avec un autre groupe. Finalement, il y avait là certaines personnes qui disaient avoir les mêmes objectifs que vous—je les ai notés: la paix, la justice et la sécurité—mais dans une perspective tout à fait militaire. À leur avis, la meilleure façon de garantir la paix, la justice et la sécurité est de disposer d'une forte présence militaire. Si ces gens-là étaient ici, vous auriez pu avoir avec eux un débat fascinant.

Anyway, they're not. I'll have to play their side just a tad, then, in saying, for instance, if we shrink down our military structure to nothing or eliminate it, what do we do when we want to enforce, say, our fishing policy off the east coast? All the talk in the world is not getting us anywhere. We've talked ourselves purple. Most people will listen but some won't. Do we eventually send in the navy or do we just keep talking and hope we can talk somebody out of it before the fish stocks are eliminated?

Enfin, puisqu'ils ne sont pas là, je devrai assumer leur rôle, juste un peu, en disant notamment que, si nous réduisons à néant notre structure militaire ou si nous l'éliminons totalement, on peut se demander ce que nous ferons si nous voulons par exemple faire respecter notre politique en matière de pêches sur la côte est? On peut parler tant qu'on veut, cela ne mène à rien. Nous avons déjà parlé plus que de raison. Beaucoup de gens écoutent, mais certains s'y refusent. Faut-il finir par envoyer la marine ou bien nous contentons-nous de parler en espérant qu'on arrivera à convaincre tout le monde avant que les stocks de poissons ne disparaissent?

[Texte]

[Traduction]

Mr. Megaw: Our first process should be to negotiate it, but we're not saying entirely that this type of conflict will disappear as of tomorrow. There will still be some need to protect our borders. There are several missions for which we will have to have some form of military force. It is questionable whether we need the size of the military force we currently have and the roles it's carrying out.

Supervision of our fishing stocks, what's left of it, basically, may be one of those roles it could carry out, acting more as a coast guard type of operation.

• 1520

Mr. Strahl: A lot of people would argue that if you shrink our military a whole lot more than our last round of cuts, then there won't be a military.

I will just throw this in for what it's worth. I rode in from the airport last night with a cab driver formerly from Czechoslovakia. He came over five and a half years ago. I told him I was taking part in this discussion. He says that Canadian politicians are totally ignorant of what's going on in Europe. He says that all it will take is the election of one wrong man in Russia and we'll be back at it again. He says, you disband your military and you're inviting a conflict. If you don't stop that one man, which he named, he'll be using the high-speed jets coming over the border.

He says, and this other panel discussion we had in Ottawa would argue, that you need a strong military presence as a preventive thing. NATO has been effective to do that.

Ms Gould: I'd like to respond to that. I think you have to look at the interests of the people who are speaking to you. When they represent weapons corporations, you have to wonder whether or not there isn't a sort of vested interest at work there. I think if were you talk to the average Canadian, you would see there is general agreement, including in Ploughshares, for things like fishery patrol. But when you get major weapons manufacturers—like those hawking the EH-101—they start looking at multi-purpose roles. They justify horrendously high expenditures under the rubric of things that Canadians will agree on. But then you find out there is another whole agenda that makes this extremely expensive, like anti-submarine warfare.

So it's looking at the people who are speaking to you and finding out what their underlying interests are. I would say there are special interests being represented at Canadian taxpayers' expense at these committees. The Conference of Defence Associations, the centre for strategic studies, for example, are funded by arms manufacturers. I would say that is a caution.

Mr. Strahl: I forget the names of the groups that did the presentations, but there were both sides to the issue. The national Project Ploughshares people were there and so on.

The argument comes back—and again I'll use it just because they're not here—that the best way to prevent, say, Ukrainians from feeling threatened by Russia is to assure them that you are there for them and you will be there as part of a group that will

M. Megaw: Nous devrions commencer par une négociation, mais nous ne prétendons pas que ce type de conflit pourra disparaître complètement du jour au lendemain. Il restera toujours nécessaire de défendre nos frontières. Nous continuerons d'avoir besoin d'une certaine force militaire pour accomplir différentes missions. On peut toutefois se demander si nous avons besoin de forces militaires aussi importantes qu'à l'heure actuelle et si leur rôle ne doit pas changer.

La surveillance de nos stocks de poissons, ou ce qu'il en reste en fait, est une tâche dont pourraient s'acquitter nos forces armées, en jouant plutôt un rôle analogue à celui de la garde côtière.

M. Strahl: Beaucoup de gens diraient que si on diminue encore nos forces armées beaucoup plus que cela n'a été fait lors de la dernière série de réductions, elles disparaîtront complètement.

En passant, je peux vous citer une anecdote. Hier soir, en venant de l'aéroport, j'étais dans un taxi dont le chauffeur était originaire de Tchécoslovaquie. Il est arrivé ici il y a cinq ans et demi. Je lui ai dit que j'allais participer à ce débat. À son avis, les politiciens canadiens n'ont aucune idée de ce qui se passe en Europe et il suffirait que le mauvais candidat soit élu en Russie pour que tout recommence. Selon lui, en dissolvant l'armée, on s'expose à un conflit. Il a dit que si on n'arrêtait pas cet homme-là, et il a donné son nom, il va vous envoyer des avions à réaction ultra rapides par dessus les frontières.

À son avis, et c'est ce que diraient également les participants à la discussion que nous avons eue à Ottawa, une forte présence militaire est nécessaire à titre préventif. L'OTAN a bien joué ce rôle.

Mme Gould: Je voudrais répondre à cela. Je pense qu'il faut tenir compte des intérêts qu'ont les gens qui vous parlent. S'ils représentent des sociétés d'armement, on peut se demander s'ils ne sont pas directement intéressés. Je pense que si vous parliez au Canadien moyen, vous constateriez que tout le monde, même les gens de Ploughshares, est d'accord avec des choses comme les patrouilles de protection des pêches. Mais lorsqu'il s'agit d'importants fabricants d'armement—comme ceux qui essaient de placer le EH-101—ils commencent à envisager des rôles multiples. Ils justifient des dépenses horriblement élevées en prétendant que la population canadienne sera d'accord. Or, on constate ensuite qu'ils ont des idées derrière la tête qui rendent tout cela extrêmement coûteux, comme la guerre anti-sous-marine.

Il s'agit donc de savoir qui sont vos témoins et ce qu'ils cherchent à défendre. Je pense que certains intérêts spéciaux se font représenter devant votre comité au frais des contribuables canadiens. C'est ainsi que le Congrès des associations de la défense ou le Centre for Strategic Studies sont financés par des fabricants d'armes. Selon moi, il faut se méfier.

M. Strahl: J'oublie le nom des groupes qui étaient intervenus, mais ils représentaient deux points de vue opposés. Il y avait les gens du groupe national Project Ploughshares et bien d'autres.

Certains diront—et je présente ce point de vue en l'absence de ceux qui le défendent—que la meilleure façon d'empêcher par exemple que les Ukrainiens se sentent menacés par la Russie et de les assurer que nous sommes à leurs côtés et que

[Text]

maintain stability in the area. If you're not there with a NATO or with another group that provides that stability, then the Ukrainians will say, well, I'm going to hang on to my nuclear weapons, because if that guy comes across my borders I have to do something.

So the best protection for them is to provide a strong NATO, or at least an adequate NATO, that is prepared to assure them that there may be some other way of doing it besides dropping the big bomb. Is that a weak argument?

Mr. Megaw: It's an argument I have problems with because of the one-upmanship that went on over the years with NATO and with the Warsaw Pact nations in terms of who had the biggest weapons stockpile. There was a kind of continuous building up of the stockpiles with the possibility they could be used someday.

If we're going to examine NATO, we should examine both the pros and the cons—not only the possibility to providing stability in the world, which I don't think NATO does in terms of offering the Ukrainians protection or anything else, but also the effects it has in Canada, the low-level flying training that happened where the Inuit people live in Labrador and in various other centres versus its limited protection of western democracy.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Regan, you have the floor for five or six minutes.

Mr. Regan: Thank you, Mr. Chairman. I have a couple of questions, but I want to follow up for a moment on this issue of peacekeeping.

I've been reading recently a book called *Witness to Genocide*. I forget the name of the author; I think it's Gutman. He is a journalist who has been in Bosnia and much of it is his reports from Bosnia. The introduction to it is basically his views on the overall situation there. He argues that Milosevic, the Serb leader, basically followed in many ways the kind of path that Hitler followed in raising nationalist sentiments and raising ethnic sentiments among the Serb people of that area and then beginning aggression against other parts of the former Yugoslavia.

• 1525

Now, I wonder, in relation to that—and we're talking about the role of peacekeeping because this is a very important issue for this review in terms of what kinds of situations our peacekeepers should go into in the future and what role we want to play through the UN and the international institutions—if we adopt the comparison he makes to, I suppose, Hitler in a case like that and the possibility in Russia, for example, in the future, what responsibility do we have as Canadians in an international society to react to aggression of that sort? That's my first question.

The second question is this. In terms of the World Court project you've spoken of, I've heard it argued that if in fact we pursue that to the World Court, and the World Court hears that case but decides that based upon the lack of precedent, based upon the use of arms by various countries over the years, that it is not illegal, they aren't illegal... If the World Court were to say no, we can't actually declare it to be illegal because there's no precedent for it, then does that open it up for

[Translation]

nous pourrions intervenir avec d'autres pays pour préserver la stabilité de leur région. Si vous ne dites pas cela en tant que membre de l'OTAN ou d'un autre groupe assurant cette stabilité, les Ukrainiens vous diront qu'ils préfèrent garder leurs armes nucléaires, parce qu'il leur faudra bien faire quelque chose si ce type traverse la frontière.

La meilleure façon de les protéger est donc d'avoir une OTAN solide, ou du moins adéquate, c'est-à-dire en mesure de leur garantir que le recours à une grosse bombe n'est pas la seule solution. Est-ce que cet argument est faible?

M. Megaw: Il me pose des problèmes à cause de la concurrence que se sont livrés pendant des années les pays de l'OTAN et du Pacte de Varsovie pour savoir qui avait le plus grand stock d'armement. On augmentait constamment ces stocks et ils risquaient de devoir être utilisés un jour ou l'autre.

Si nous voulons examiner l'OTAN, nous devrions en examiner les avantages et les inconvénients, c'est-à-dire la possibilité de contribuer à la stabilité du monde—ce que je ne crois pas que l'OTAN fasse pour ce qui est de garantir la sécurité des Ukrainiens ou quoi que ce soit d'autre—mais également ses répercussions au Canada, l'entraînement au vol à basse altitude qui se pratique là où vivent les Inuits du Labrador et dans différents autres endroits d'un côté, et, de l'autre, la protection limitée qu'elle offre à la démocratie occidentale.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Monsieur Regan, vous avez la parole pendant cinq ou six minutes.

M. Regan: Merci, monsieur le président. J'ai quelques questions, mais je voudrais d'abord revenir sur le problème du maintien de la paix.

J'ai lu récemment un livre intitulé *Witness to Genocide*. J'ai oublié le nom de l'auteur, je crois que c'est Gutman. C'est un journaliste qui est allé en Bosnie et le livre porte surtout sur ce pays. Dans l'introduction, il présente en fait son point de vue sur la situation d'ensemble dans ce pays. Il considère que Milosevic, le leader serbe, a suivi un peu la même voie d'Hitler, cultivant les sentiments nationalistes et ethniques chez les serbes de la région, pour commencer ensuite l'agression contre les autres parties de l'ancienne Yougoslavie.

À ce propos, je me demande—et nous parlons du rôle du maintien de la paix parce que c'est un sujet très important de notre étude pour savoir dans quel genre de situation nous allons envoyer nos casques bleus à l'avenir et quel rôle nous voulons jouer dans le cadre des Nations unies et des institutions internationales—si nous admettons la comparaison qu'il fait avec Hitler, je suppose, dans ce cas-là, et le risque que représente la Russie, par exemple, à l'avenir, dans quelle mesure le Canada est-il tenu, dans une société internationale, de réagir à ce genre d'agression? C'est ma première question.

La deuxième question est celle-ci. Vous avez parlé de la question de la Cour internationale et j'ai entendu dire qu'en fait, si nous allons jusqu'à la Cour internationale et qu'elle entend l'affaire mais décide qu'en l'absence de précédent et étant donné la façon dont divers pays ont utilisé des armes au fil des années, ce n'est pas illégal, qu'ils ne sont pas dans l'illégalité... Si la Cour internationale disait non, nous ne pouvons considérer que c'est illégal parce qu'il n'y a pas de

[Texte]

countries that can be pressured now in terms of nuclear non-proliferation? Does it make it harder for us in the international sphere?

Those are my two questions, Mr. Chairman.

Dr. John Bury (Project Ploughshares): I doubt if it would make matters any worse than doing nothing. After all, we've had these weapons and it hasn't stopped new nations from getting their own nuclear weapons.

I think the point about the World Court project is that there is a precedence about what the World Court's done about chemical and biological weapons, both of which have been declared illegal, and—surprise, surprise—most of the nations of the world have in fact stopped manufacturing and also have said they will not use them any more.

We have no opportunity, we have no moral grounds to stop nations from developing nuclear weapons unless we ourselves say we believe we should not have nuclear weapons and we're going to do something to get rid of them. I think that's what the World Court would do. If the World Court said, sorry, we can't do anything about it, I don't think we'd be any worse off than we are now.

Mr. Regan: Thank you for the comment about chemical and biological weapons being declared illegal. I'm glad to be aware of that.

But it's also been argued to me that these days, nuclear "powers", so to speak, are using the fact they have nuclear weapons technology more for political purposes than security purposes, for the ability to be on the Security Council, for example, and the benefit of that. Is that accurate, or where do you see that happening and what is the impact of it?

Dr. Bury: I think in fact the Gulf War showed us that if we want to be thoroughly beastly, we don't need nuclear weapons to do it. I think to some extent what you're saying is that a nuclear weapons threat is in fact a bogeyman, because when the chips are down, if North Korea gets and manufactures nuclear weapons and the nations decide to take them out, they're going to take them out with modern, sophisticated, what I call—laughingly—conventional weapons. So that's the first point.

The other point is that the real risk at the moment of nuclear weapons... I'm also a member of Veterans Against Nuclear Arms, an organization of veterans who are in favour of peace. We've had the opportunity over several years of meeting with our colleagues from Japan, America, Britain and Russia. Every time the Russians came to us—and this is until the last year when they couldn't afford to come any more—they said the real risk to the world at the moment is those nuclear submarines, captained, sailing around the world without any control. They can set off a nuclear weapon all by themselves.

We forget about that. I forget how many dozen nuclear submarines and nuclear-armed submarines there are going around the world today, but there are several dozen of them. If nuclear-powered nations said they weren't going to sell those weapons any more, we'd all be a lot safer right now.

[Traduction]

précédent, cela ouvrirait-il une porte pour les pays sur lesquels on peut actuellement exercer des pressions en ce qui concerne la non-prolifération nucléaire? Serait-ce plus difficile pour nous au niveau international?

C'étaient les deux questions que je voulais poser, monsieur le président.

M. John Bury (Project Ploughshares): J'ai peine à croire que ce serait pire qu'en ne faisant rien. Après tout, nous avons ces armes et cela n'a pas empêché de nouveaux pays d'obtenir leurs propres armes nucléaires.

En ce qui concerne le projet de la Cour internationale, il y a un précédent en ce sens que la Cour a déclaré les armes chimiques et biologiques illégales, et—surprise, surprise—la plupart des pays ont cessé de les fabriquer et ont également annoncé qu'elles ne les utiliseraient plus.

Il est moralement impossible d'empêcher des pays de fabriquer des armes nucléaires à moins de nous prononcer contre les armes nucléaires nous-mêmes et de prendre des mesures pour nous en débarrasser. Je crois que c'est ce que ferait la Cour internationale. Si elle disait: «désolée, nous ne pouvons rien faire», la situation ne serait sans doute pas pire qu'actuellement.

M. Regan: Merci de nous avoir dit que les armes chimiques et biologiques ont été déclarées illégales; je suis heureux de l'apprendre.

Mais on m'a également dit qu'actuellement, les «puissances» nucléaires, si j'ose dire, se servent davantage de leurs technologies et de leurs armes nucléaires pour des raisons politiques que pour des motifs de sécurité, pour pouvoir siéger au conseil de sécurité, par exemple, et bénéficier des avantages qui en découlent. Est-ce exact ou comment les choses se passent-elles d'après vous et quelles en sont les conséquences?

M. Bury: En fait, la guerre du Golfe a montré que si l'on voulait un conflit vraiment immonde, on n'avait pas besoin d'armes nucléaires pour y parvenir. Dans un sens, vous voulez dire que la menace des armes nucléaires ne tient pas en fait, parce qu'en fin de compte, si la Corée du nord se met à fabriquer des armes nucléaires et que l'ensemble des pays décide de les lui retirer, ce sera fait avec des armes dites—ironiquement—conventionnelles, modernes et perfectionnées. Voilà pour ma première remarque.

Par ailleurs, le véritable risque associé aux armes nucléaires actuellement... Je suis aussi membre de Veterans Against Nuclear Arms, une organisation d'anciens combattants qui militent pour la paix. Au cours des années, nous avons eu l'occasion de rencontrer des collègues du Japon, d'Amérique, de Grande-Bretagne et de Russie. Chaque fois que les Russes sont venus nous voir—et ce jusqu'à l'année dernière, où ils n'ont pas eu les moyens de venir—they nous ont expliqué que le véritable risque actuellement venait des sous-marins nucléaires qui naviguent dans le monde entier sans aucun contrôle. Ils peuvent déclencher seuls une arme nucléaire.

Nous avons tendance à l'oublier. Je ne sais plus combien de dizaines de sous-marins nucléaires et sous-marins porteurs d'armes nucléaires naviguent autour du monde en ce moment, mais il y en a plusieurs dizaines. Si les puissances nucléaires refusaient de continuer à vendre ces armes, nous serions tous beaucoup plus en sécurité actuellement.

[Text]

[Translation]

• 1530

I think the World Court project would help the politicians to say they're going to start moving away from nuclear weapons because the World Court says it's illegal. After all, most politicians, I think, try to behave legally.

Mr. Penna: Mr. Regan, you said there's no precedent. Did you mean there's no precedent in using nuclear weapons? I don't understand that.

Mr. Regan: No. I've heard the argument that the world has used all kinds of weapons, but I wasn't aware of the biological—

Mr. Penna: I'd just like to comment that nuclear weapons have been used.

Mr. Regan: Well, of course they have. No, I wasn't saying that. Believe me; I wasn't saying that.

Mr. Penna: Okay. They have been used not only in military applications but also for testing. I'd like to continue to put that forward.

Mr. Regan: That's an important point.

Mr. Penna: It's not just having them and the threat of having them. They have been consistently used since 1945.

Mr. Regan: I can see the benefit of having the principle declared that they are undesirable and we should not have nuclear weapons. The problem I see is if, let's say, much of the world says we're not going to have them any more and destroys them, and North Korea, for example, or some other country decides they are still going to have them, how will we confront that? The answer to that problem may seem simple to you but it doesn't seem simple to me.

Mr. Penna: I tried to provide some kind of practical thing here.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Do you have some extra documentation?

Mr. Penna: Yes, I do have some background documentation.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Can you leave that with us?

Mr. Penna: Yes. I've already given one copy and I'll just ask for another one. I'll do so.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

I'm sure we all have the sense that we could benefit from a further exchange. In our case we will be continuing the dialogue with other groups like you. You can, if you wish, submit further material to us, but I think you did put forward your case quite thoroughly and effectively.

Thank you very much.

We'll take a small break.

Je crois que le projet de la Cour internationale aiderait les politiciens à prendre leurs distances par rapport aux armes nucléaires parce que la Cour internationale les aurait déclarées illégales. Après tout, la plupart des politiciens essayent d'agir légalement.

M. Penna: Monsieur Regan, vous avez dit qu'il n'y avait pas de précédents. Voulez-vous parler de l'utilisation des armes nucléaires? Je ne comprends pas.

M. Regan: Non. J'ai entendu dire que le monde avait utilisé toutes sortes d'armes mais pour les armes biologiques, je ne connaissais pas. . .

M. Penna: Je tenais simplement à préciser que l'on avait déjà utilisé des armes nucléaires.

M. Regan: Naturellement. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Croyez-moi, ce n'est pas cela.

M. Penna: D'accord. Elles ont été non seulement utilisées à des fins militaires, mais aussi pour faire des essais. J'aimerais continuer à insister là-dessus.

M. Regan: C'est un élément important.

M. Penna: Il ne s'agit pas simplement de les avoir et de la menace que cela représente. On les utilise régulièrement depuis 1945.

M. Regan: Je comprends les avantages qu'il y aurait à décider que les armes nucléaires sont indésirables, qu'il ne faut pas en avoir, et à s'entendre sur ce principe. Mais si, disons, une grande partie du monde décide de les détruire mais que la Corée, par exemple, ou un autre pays veut les garder, comment pouvons-nous réagir? Pour vous, la réponse à cette question peut paraître simple, mais ce n'est pas le cas pour moi.

M. Penna: J'ai essayé de me placer du point de vue pratique.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Avez-vous d'autres documents?

M. Penna: Oui, j'ai quelques documents de base.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pouvez-vous nous les laisser?

M. Penna: Oui. J'en ai déjà donné un exemplaire et je vais en demander un autre. Je vais le faire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Nous savons tous que nous aurions beaucoup à apprendre en poursuivant la discussion. En ce qui nous concerne, nous allons continuer le dialogue avec d'autres groupes comme le vôtre. Si vous le désirez, vous pouvez nous fournir d'autres documents, mais vous avez su très bien présenter votre cause, de façon très approfondie.

Merci beaucoup.

Nous allons faire une petite pause.

• 1532

[Texte]

[Traduction]

• 1541

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Our next presenters represent the Africa Working Group. We also have the African Association of Regina.

The committee members are Mr. Bergeron, representing the Bloc Québécois; Mr. Strahl, representing the Reform Party; and Geoff Regan, representing the government side. Senator Andreychuk will be coming in. She's been nabbed by the media just outside.

Senator MacEachen has been chairing since eight this morning so we gave him a one-hour break, but he'll be back after that. But we'll follow his philosophy of brief intervention so that we have more time for questions and discussion.

Ms Latta: I'm not going to speak this time. I'm well aware that I've had my turn already.

But I came because it's my responsibility on SCIC staff to coordinate a group called the Africa Working Group. This is a group made up of different NGOs, parts of NGOs and coalitions in Saskatchewan that have direct involvement in African development. They are directly involved in African development projects on a wide variety of different scales.

We have groups such as the Saskatchewan Institute for Applied Science and Technology international centre and Dutch Industries, which is a private sector business that does CIDA contracts in Africa. Both of them have participated in this process but were unable to attend these hearings.

We also have these two people here today to speak on behalf of their particular coalitions. They also represent a number of different groups that have special projects that are directly involved in Africa.

• 1545

Gerri Dickson is an associate professor of nursing at the University of Saskatchewan and she has a great deal of involvement with Africa in health-related projects. Don Kossick will be speaking on behalf of the Saskatchewan Linkage Committee, which is a very unique coalition that he'll explain some more about. Jubbie Nyathi is not with us.

Ms Gerri Dickson (International Primary Health Care Network, Africa Working Group): I'll begin. I'm representing the International Primary Health Care Network, which is a group of health care professionals in Saskatchewan all of whom have worked overseas in different capacities, either through Canadian and foreign governments or through a variety of NGOs.

To our network the principles of primary health care remain as valid today as they did when they were conceived in the late 1970s through the World Health Organization. These principles are: community involvement in health programming, a focus on disease prevention, appropriate technology, multi-sectoral work and essential health care for all. These hold also in Canada, where we still have pockets of under-served or inappropriately served populations.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Les témoins suivants représentent le Africa Working Group. Nous avons également la African Association of Regina.

Les membres du comité sont M. Bergeron, qui représente le Bloc québécois, M. Strahl pour le Parti réformiste et Geoff Regan, pour le gouvernement. La Sénatrice Andreychuk va bientôt arriver, elle a été accrochée par les médias dans le couloir.

Le Sénateur MacEachen préside depuis 8 heures ce matin et nous allons donc lui permettre de faire une pause d'une heure, mais il reviendra après. Nous allons suivre ses préceptes en demandant des interventions brèves afin de pouvoir consacrer plus de temps aux questions et à la discussion.

Mme Latta: Je ne vais pas parler cette fois-ci. Je sais que j'ai déjà eu mon tour.

Mais je suis venue parce que je suis responsable au SCCI de la coordination d'un groupe appelé le Africa Working Group. C'est un groupe composé de différentes ONG, de subdivisions d'ONG et de coalitions de la Saskatchewan participant directement au développement en Afrique. Ces organisations travaillent toutes à des projets de développement en Afrique à des échelles très différentes.

Nous avons des groupes comme le Saskatchewan Institute for Applied Science and Technology International Centre et Dutch Industries, une entreprise du secteur privé qui exécute des contrats de l'ACDI en Afrique. Ces deux organismes ont participé au processus mais n'ont pu venir aux audiences.

De plus, ces deux personnes sont là aujourd'hui pour présenter le point de vue de leurs coalitions respectives et elles représentent également différents groupes ayant des projets spéciaux concernant l'Afrique.

Gerri Dickson est professeur associé de sciences infirmières à l'Université de la Saskatchewan et elle a travaillé sur de nombreux projets touchant la santé en Afrique. Don Kossicki parlera au nom du Saskatchewan Linkage Committee, qui est une coalition très particulière comme il va vous l'expliquer. Drew Binyati n'est pas là.

Mme Gerri Dickson (International Primary Health Care Network, Africa Working Group): Je vais commencer. Je représente le International Primary Health Care Network, qui regroupe des professionnels des soins de santé de Saskatchewan ayant tous travaillé à l'étranger à différents titres, soit pour le gouvernement canadien et des gouvernements étrangers, soit pour des ONG.

Pour notre réseau, les principes des soins de santé primaires restent tout aussi valables aujourd'hui que lors de leur élaboration à la fin des années soixante-dix à l'Organisation mondiale de la santé. Ces principes sont les suivants: participation communautaire à l'établissement des programmes de santé, priorité à la prévention, technologie appropriée, travail pluridisciplinaire et soins de santé essentiels pour tous. Ces principes sont également valables au Canada, où demeurent des poches de population mal ou insuffisamment desservies.

[Text]

There are compelling reasons to care about the health of people in developing countries. Many of today's health problems—for example, AIDS, population growth and environmental health—cannot be addressed by isolated communities or nations. Interdependence means joint responsibility to address shared health problems for the common benefit of all.

The reality of many in the developing world is described in a small story written by a Canadian physician in India. She writes about Raku, a woman who's given birth to five children, two of whom she's already lost. Raku comes back from working in the fields for the landowner and finds her youngest infant sick with diarrhoea. She spends her family's money to obtain help from a local medical practitioner. When the child's condition doesn't improve she takes him to a hospital forty kilometres away. This visit is paid for with money borrowed from a village moneylender. After three days the baby dies. Raku not only suffers the pain of losing another child but has spent her savings, forfeited days of wages and is now further in debt.

This typical story demonstrates a vicious cycle of illness and poverty that increases the entire household's susceptibility to illness.

The most devastating of health issues for the majority of the world's population is the crisis of the global economy. The mechanisms by which the economic squeeze affects health are straightforward. Lower wages and purchasing power among the poor and middle classes translate into reduced health care expenditures. Increases in food prices and withdrawal of government subsidies reduce essential consumption. Cut-backs in government budgets result in reduced services in the social sectors, so in many countries health sector funds have been cut back by as much as 50%.

A concern for health can be justified on purely economic grounds. Improved health contributes to economic growth in many ways. It reduces production losses caused by worker illness. It permits the use of natural human resources that have been totally or nearly inaccessible because of disease. It increases the enrolment of children in school and makes them better able to learn. It frees for alternative uses resources that would otherwise have to be spent on treating illness. The economic gains are relatively greater for poor people, who are typically most handicapped and stand to gain the most from social and economic development.

We in the International Primary Health Care Network see the path to good health and development as having two essential elements: equitable socio-economic development and solidarity with people's efforts to challenge their status quo and increase control over their lives. Our suggestions for Canada arise from our own experiences overseas and back at home, which have largely been with people who are trying to help themselves.

[Translation]

Il y a de bonnes raisons de s'intéresser à la santé des populations des pays en développement. Nombre des problèmes de santé d'aujourd'hui—par exemple, le sida, la croissance démographique et la santé environnementale—ne peuvent être réglés par des collectivités ou par des pays isolés. Il y a une interdépendance, ce qui signifie que nous devons faire notre part pour régler les problèmes de santé que nous partageons dans l'intérêt de tous.

La réalité quotidienne dans le monde en développement se retrouve dans un petit récit écrit par une femme médecin canadienne en Inde. Elle raconte l'histoire de Raku, une femme qui a donné naissance à cinq enfants, sur lesquels elle en a déjà perdu deux. Raku revient chez-elle après avoir travaillé dans les champs pour le propriétaire des terres et s'aperçoit que son dernier bébé fait une diarrhée. Elle dépense l'argent de sa famille pour faire appel à un médecin local. L'état de l'enfant ne s'améliorant pas, elle l'amène à l'hôpital à 40 kilomètres de là. Pour payer cette visite, elle doit emprunter au prêteur du village. Trois jours plus tard, le bébé meurt. Raku doit non seulement supporter la douleur de perdre un autre enfant, mais a dépensé ses économies, perdu des journées de salaire et est encore plus endettée.

Cette histoire typique montre bien le cercle vicieux de la maladie et de la pauvreté qui aggrave encore la vulnérabilité à la maladie de tous les membres de la famille.

Pour la majorité de la population mondiale, le problème de santé le plus dévastateur est la crise économique internationale. Les mécanismes par lesquels les difficultés économiques influent sur la santé sont simples. Une baisse du salaire et du pouvoir d'achat dans les classes moyennes et pauvres se traduit par une réduction des dépenses de santé. La consommation de base diminue au fur et à mesure que les prix de la nourriture augmentent et que les subventions gouvernementales disparaissent. Les compressions budgétaires gouvernementales entraînent une diminution des services dans les secteurs sociaux de sorte que dans de nombreux pays, les fonds consacrés au secteur de la santé ont diminué parfois de 50 p. 100.

On peut justifier l'importance des dépenses de santé par des arguments purement économiques. Une amélioration de l'état de santé de la population contribue à la croissance économique de différentes manières. Les pertes de production causées par les maladies des travailleurs diminuent. Il est possible d'utiliser des ressources humaines naturelles qui étaient complètement ou pratiquement inaccessibles en raison de la maladie. Les enfants s'inscrivent à l'école en plus grand nombre et peuvent mieux apprendre. Ils deviennent possible d'utiliser à autre chose des ressources qu'il aurait fallu consacrer au traitement des maladies. Les avantages économiques sont relativement plus importants pour les pauvres, qui sont généralement les plus handicapés et ont le plus à gagner du développement social et économique.

Pour les membres de notre réseau, il y a deux éléments essentiels pour progresser sur la voie de la santé et du développement: un développement socio-économique équitable et une solidarité avec les efforts entrepris par la population pour sortir du statu quo et exercer un plus grand contrôle sur sa vie. Les propositions que nous formulons pour le Canada s'inspirent de notre expérience à l'étranger et aussi chez-nous, où nous avons surtout travaillé avec des personnes essayant d'améliorer elles-mêmes leur sort.

[Texte]

We believe in bottom-up planning and initiatives that start at the community level. Some of us have had the honour and privilege of working with these kinds of projects overseas.

[Traduction]

Nous croyons à la planification partant de la base et aux initiatives qui partent du niveau communautaire. Certains d'entre nous ont eu l'honneur et la chance de travailler sur ce genre de projets à l'étranger.

• 1550

We see our country as being well-placed to do the following things. Principally, it should ensure that all Canadian overseas development assistance is concerned with meeting basic minimum human needs and emphasizes the well-being of child-bearing women and young children.

The secondary recommendation we put forth is that it should put pressure on the IMF and on our own banks to forgive outstanding loans as a productive investment in human development and health.

It should bias ODA according to gender and age. We know that women of child-bearing age and young children are the most vulnerable in society but also promise the greatest future for developing countries.

It should strengthen the funding commitment to the work of NGOs. Unlike CIDA, NGOs are better able to engage local people and support their efforts in relative, relevant, and cost-effective ways.

It should give priority to community-based AIDS control efforts and link health and development work with environmental sustainability.

It should ensure there is support for the rehabilitation of victims of conflict that's sure to arise from structural adjustment programs.

It should undertake a long-term public education program with NGOs about development issues.

Finally, it should prohibit the export of products that are restricted in Canada but are going to countries with less ability to establish and enforce health protection standards.

In summary, we encourage our government to support initiatives for personal and community health and development so our brothers and sisters in developing countries can lead their lives with dignity and be able to care for themselves and their loved ones.

Thank you for the opportunity to meet with you today.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Your experience at home and abroad is reflected in your presentation.

Mr. Kossick.

Mr. Don Kossick (Saskatchewan Linkage Committee, Africa Working Group): I would like to speak on behalf of the Saskatchewan Linkage Committee. I am going to start with the committee, then I would like to go through the report we would like to tender to you. We have left a copy with the clerk, so I'll just be touching on key points.

One of the things I wanted to dwell on is that we in Canada have developed a basis of internationalism that sits within our communities. In a way, the Saskatchewan Linkage Committee represents that. For example, it has the Moose Jaw Greenhouse

D'après nous, notre pays est bien placé pour entreprendre ce qui suit. Il devrait principalement veiller à ce que l'aide canadienne au développement à l'étranger vise à répondre aux besoins humains minimums de base et mettre l'accent sur le bien-être des femmes en âge de procréer et des jeunes enfants.

Nous recommandons ensuite que le Canada fasse pression sur le FMI et sur nos propres banques pour les convaincre d'effacer les créances impayées en considérant cela comme un investissement productif dans le développement et la santé humaine.

Et le Canada devrait structurer son aide publique au développement de façon à privilégier les femmes en âge d'avoir des enfants et les jeunes enfants, qui sont les plus vulnérables dans une société mais qui sont également la principale promesse d'avenir pour les pays en développement.

Il devrait s'engager plus avant dans le financement des ONG dans leur travail. Par comparaison avec l'ACDI, les ONG peuvent être plus proches des populations locales et soutenir leurs efforts de façon appropriée, efficace et rentable.

Il faudrait donner la priorité aux efforts communautaires de lutte contre le sida et faire le lien entre la santé et le développement d'une part, et les exigences de l'environnement durable de l'autre.

Le Canada devrait veiller à fournir une aide à la réadaptation des personnes victimes des conflits qui découlent inévitablement des programmes d'ajustement structurel.

Il devrait entreprendre avec les ONG un programme d'éducation publique à long terme sur les questions de développement.

Enfin, il devrait interdire l'exportation de produits contrôlés au Canada, mais qui vont dans des pays où il est plus difficile d'établir et de faire respecter des normes de protection de la santé.

En résumé, nous encourageons notre gouvernement à soutenir les initiatives visant à assurer le développement et la santé personnelle et communautaire afin que nos frères et sœurs des pays en développement puissent vivre dignement et subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille.

Merci de nous avoir donné la possibilité de vous rencontrer aujourd'hui.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Votre expérience au Canada et à l'étranger se retrouve dans votre présentation.

M. Kossick.

M. Don Kossicki (Saskatchewan Linkage Committee, Africa Working Group): Je voudrais parler au nom du Saskatchewan Linkage Committee. Je vais commencer par vous parler du comité et passer en revue ensuite le rapport que nous souhaitons vous remettre. Nous en avons laissé un exemplaire au greffier et je ne m'arrêterai qu'aux points essentiels.

Tout d'abord, je voudrais insister sur le fait que nous avons établi au Canada une base de travail internationale au sein d'une communauté. C'est en quelque sorte ce que représente le Saskatchewan Linkage Committee. Il compte par exemple parmi

[Text]

Co-op as a member, which links up with communities in southern Africa. It has the Grain Services Union, which links with trade unions in southern Africa and particularly in Mozambique on a very innovative health and safety project. It links with the Saskatchewan Federation of Production Cooperatives, which links with production cooperatives in Zimbabwe. It has women's sector programming, which links women in Canada with women in southern Africa.

I am saying this because I think a key priority we have to keep in mind is to really support community-to-community alliance building and connections. Out of that you find some really innovative solutions. The history of the linkage committee has been that it has actually gone ahead and done key projects in a community-to-community link.

One of the underlying principles of the work is in fact, mutualism. This means you learn from each other. There are many things about Africa that are really important for what we can look at here in terms of our economic and social conditions, and vice versa. It is really seen as a mutual encountering point for people to learn from each other. That's the impact we wanted to have looked at.

I'm saying that because it links to a previous point. Non-government organizations, I think, allow us space. That means working with groups in the communities and allowing them to do bottom-up development. It's a priority that I don't think we should ever lose sight of, particularly in these times.

The other thing I would like to touch on very briefly is that we believe very much that food production and security should be the basis of development in Africa. Concerning the report I am presenting on behalf of the committee, I was asked to, for example, point out that last year in Zimbabwe, in the middle of the drought, scores of tobacco barns were filled to capacity due to the drop in prices of tobacco on the world market. Because tobacco earns foreign exchange, many farmers opted to grow it rather than maize.

During the drought Zimbabwe had to import maize, as there were no food reserves, and many suffered from the famine. They lost their livestock, their land, and members of the families. They continue to suffer as disease spawned by the drought spreads its way across the region.

It didn't have to happen. What didn't have to happen was the reliance on cash export crops rather than basing their own economic production on food that was appropriate to what they needed.

We would like to put forward that land reform, appropriate technology and inputs, credit, and public participation are the corners of what we see as sustainability. Small-scale sustainable agriculture remains the key to the supply of affordable food in Africa. Through that food, we see the security of the community. Local, not international, control of food production and marketing will ensure food security.

[Translation]

ses membres la Moosejaw Greenhouse Co-op, qui est rattachée à des localités d'Afrique australe. Il y a également le Grain Services Union, qui a des liens avec les syndicats en Afrique australe et particulièrement au Mozambique sur un projet de santé et de sécurité très original. Il y a également Saskatchewan Federation of Production Cooperatives, qui est reliée à des coopératives de production au Zimbabwe. Il y a encore les programmes du secteur des femmes qui rapprochent des femmes canadiennes à des femmes en Afrique australe.

J'insiste sur ce point parce que nous devons chercher avant tout à encourager l'établissement d'alliances et de relations de communauté à communauté. C'est de cette façon que l'on parvient à trouver des solutions véritablement nouvelles. Notre comité a déjà entrepris des projets clés dans le cadre d'une relation de communauté à communauté.

L'un des principes fondamentaux de notre travail est en fait le mutualisme. Cela veut dire que l'on apprend l'un de l'autre. Il y a en Afrique beaucoup de choses qui peuvent être vraiment importantes pour ce que nous faisons ici au plan économique et social, et vice-versa. C'est vraiment un point de rencontre mutuelle qui permet à chacun d'apprendre de l'autre. C'est cet effet qui nous intéressait.

En fait, cela rejoint une observation précédente. Je crois que les organisations non-gouvernementales nous donnent une plus grande ouverture en ce sens qu'il est possible de travailler avec des groupes communautaires et de leur permettre de faire du développement en commençant par la base. C'est une priorité que l'on ne doit jamais oublier, particulièrement à notre époque.

Par ailleurs, je voudrais dire très rapidement qu'à notre avis, la production alimentaire et la sécurité devraient être à la base du développement en Afrique. En ce qui concerne le rapport que je présente au nom du comité, on m'a demandé par exemple de signaler que l'année dernière au Zimbabwe, au milieu de la sécheresse, de nombreux entrepôts de tabac étaient remplis au maximum à la suite d'une chute des cours du tabac sur le marché mondial. De nombreux agriculteurs ont préféré cultiver du tabac plutôt que du maïs parce qu'il rapporte des devises étrangères.

Pendant la sécheresse, le Zimbabwe a dû importer du maïs étant donné qu'il n'y avait pas de réserves alimentaires, et il y a eu de nombreux cas de famine. Certains ont perdu leur bétail, leur terre et des membres de leur famille. Leur situation reste très difficile car les maladies engendrées par la sécheresse se répandent dans toute la région.

Cela aurait pu être évité. On aurait pu éviter de dépendre de cultures d'exportation rapportant des devises et baser au contraire la production économique sur des cultures correspondant aux besoins.

Nous sommes convaincus que la réforme agraire, la technologie et les moyens de production appropriés, le crédit et la participation publique, sont à la base du développement durable. Seule l'agriculture répondant aux conditions du développement durable à petite échelle peut permettre de satisfaire les besoins alimentaires à un prix abordable en Afrique. Ces denrées alimentaires représentent à nos yeux la sécurité de la communauté. Il faut un contrôle local et non international de la production et du commerce des denrées alimentaires pour garantir la sécurité alimentaire.

[Texte]

[Traduction]

• 1555

We also feel very strongly that the structural adjustment programs have, in a sense, wreaked complete havoc in many societies throughout Africa and throughout the world, for that matter. It has forced people and governments to have to serve a global private sector agenda and the global marketplace. In particular, women, the primary providers in Africa, have suffered the most from structural adjustment programs in terms of their gender and as food producers. They are living in far worse conditions than in the past, including health, education, economic security and war.

The International Monetary Fund and the World Bank need to look specifically at the effects of the structural adjustment programs on women and their communities. We feel this will only be done when women participate in the policy-making. They have to be right there determining what's happening to them in their communities.

Alternative gender-sensitive development models must be promoted and developed based on successful NGO community-based experiences such as support for micro-enterprises, alternative trading organizations and credit schemes. We feel that input is very critical to looking at an alternative development agenda.

We also feel there has to be a relook at how world trading is conducted. We would like to put forward that in terms of economic justice and how we view it, fair trade practices should provide for a fair price to be paid for raw materials extraction—fair wages and environmental responsibility. Where fair trade has not occurred, compensation should be provided to those countries' communities retroactively.

We should also look at accounts and external debts of the most indebted African countries, particularly those owed to multilateral financial institutions, and Canada should urge all agencies in the UN to develop an assessment capacity towards all other agencies in the multilateral system, including the World Bank, IMF, GATT, regional trade agreements, commodity agreements and private sector multinational corporations, to review their impacts on development.

In a sense, what we're suggesting is a kind of globalization from below versus a globalization from above. The people who are impacted the most by world trading policies should in fact be able to assess whether they work or don't work, and what that means for them. To do that, you need to have the support of the Canadian people and of the state representing the Canadian people.

We also feel there has to be a reform of the IMF and the World Bank. I know you've touched on that all the way through, but we would suggest that Canadian NGOs should be brought in to conduct independent evaluations of the structural adjustment programs and their impacts, and that these evaluations should contribute to the reform of the World Bank and the IMF.

Nous sommes également convaincus que les programmes d'ajustement structurel ont complètement bouleversé de nombreuses sociétés en Afrique et dans d'autres régions du monde. Ils ont contraint les populations et les gouvernements à répondre aux exigences du secteur privé international et du marché mondial. Les femmes en particulier, qui sont les premières à faire vivre la famille en Afrique, ont beaucoup souffert des programmes d'ajustement structurel dans leur situation de femme et au plan de la production alimentaire. Elles vivent dans des conditions bien plus déplorables qu'auparavant, à tout point de vue, santé, éducation, sécurité économique et guerre.

Le Fonds monétaire international et la Banque mondiale doivent étudier les effets des programmes d'ajustement structurel sur les femmes et leur communauté. Or, cela ne sera possible que lorsque les femmes participeront à l'élaboration des politiques. Elles ont le droit d'être là pour décider de leur sort et de celui de leur communauté.

De nouveaux modèles, tenant compte des différences entre les sexes, doivent être encouragés et élaborés en s'inspirant des activités de développement communautaire des ONG comme l'aide à la micro-entreprise et les nouvelles formules d'organisation des échanges commerciaux et du crédit. C'est un élément essentiel si l'on veut réussir à trouver d'autres formules de développement.

Nous pensons aussi qu'il faut revoir la façon dont s'effectue le commerce mondial. Pour garantir la justice économique, il faudrait, d'après nous, que les justes pratiques commerciales prévoient un prix raisonnable pour l'extraction des matières premières—des salaires suffisants et une responsabilité environnementale. Lorsque le commerce n'a pas été juste, des compensations rétroactives devraient être accordées aux groupes concernés.

Il faudrait également se pencher sur les comptes et la dette extérieure des pays africains les plus endettés, particulièrement envers des institutions financières multilatérales, et le Canada devrait exhorter tous les organismes des Nations Unies à se doter d'une capacité d'évaluation pour tous les autres organismes du système multilatéral, notamment la Banque mondiale, le FMI, le GATT, les accords commerciaux régionaux, les ententes sur les marchandises et les multinationales du secteur privé, pour déterminer leurs effets sur le développement.

Dans un sens, nous proposons en somme une mondialisation partant du bas au lieu d'une mondialisation partant du haut. Ceux qui sont le plus touchés par les politiques commerciales mondiales devraient pouvoir juger de leur efficacité et savoir ce qu'elle signifie pour eux. Pour cela, vous avez besoin de l'appui des Canadiens et de l'État représentant le peuple canadien.

Il faut également réformer le FMI et la Banque mondiale. Je sais que vous avez abordé cette question à plusieurs reprises, mais nous voudrions que les ONG puissent entreprendre des évaluations indépendantes des programmes d'ajustement structurel et de leurs conséquences et que ces évaluations soient prises en considération pour réformer la Banque mondiale et le FMI.

[Text]

I worked for many years with CUSO in Mozambique and in southern Africa, and I think there's a wealth of knowledge that could be brought to this committee, for example, on what exactly happened with the impact of IMF or World Bank practices. That would inform any international delegations we would be part of that would be in review processes and be sitting within those forums of discussion.

We also feel there should be a new paradigm for social and economic development and that global development should be to expand the range of people's options and choices to fully develop their human capacities and power. Development should enhance people's potential and power as producers, consumers, investors, reproducers and creators in a process of democratic political participation.

In this full spirit of mutuality in which we worked with our partners in exchanges with southern Africa and Africa, as our partners have told us, that paradigm of development should apply to us here in Canada as well. I think it's an apt point in terms of our role in learning our world connectedness.

We also feel very strongly that Canada should refuse to do business with transnational corporations that do not follow current international conventions that govern environmental, human rights, labour, gender and cultural survival.

I know the Liberal government in power right now in the history of foreign policy and so on, over the years...that Canada still plays a role that is independent of larger powers. One of those roles can in fact be the capacity to take a look at what's going on and speak out and become part of what I would call a very important developing third bloc of countries that certainly don't rank as world powers but have a lot to say about where we should be going with development. I think we could play a key role in that.

We also feel strongly that the idea of this commission and these hearings you're involved in with this committee is really important for input. We don't get enough of that, and it tends to happen infrequently. You get absorbed by every piece of knowledge that's around Canada. We think there has to be more public participation and that the government should reinstate the subcommittee for fair trade, human rights and democratic development under the Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade—and do it in such a way that you're speaking to everybody across this country.

With the technology nowadays, there are ways of inputting this that could really bring together what people's real feelings are. Right now we go by polls. John Diefenbaker used to say things about polls, but I won't get into that right now.

We need concrete ways of bringing in community involvement right across this country, because Canadians are concerned. I think this idea that Canadians just want to be isolated is unfair. I think Canadians are concerned about what's going on beyond their borders, and we've witnessed that in the past.

[Translation]

J'ai travaillé pendant de nombreuses années au Mozambique et en Afrique australe avec le CUSO et il y aurait beaucoup de choses à dire au comité, par exemple, sur l'impact véritable des pratiques du FMI ou de la Banque mondiale. Cela pourrait servir à l'information des délégations internationales dont nous ferions partie et qui travailleraient à ces évaluations et participeraient aux discussions.

Nous sommes également partisans d'un nouveau paradigme de développement économique et social. Et par là, élargir les options et les choix des populations afin de leur permettre de développer pleinement leurs capacités et leur pouvoir. Le développement devrait renforcer le potentiel et le pouvoir des gens en tant que producteurs, consommateurs, investisseurs, reproducteurs et créateurs dans un processus de participation politique démocratique.

Ce paradigme du développement devrait également s'appliquer à nous, ici au Canada, comme nous l'ont dit nos partenaires, selon cet esprit d'enrichissement mutuel dans lequel nous avons travaillé dans le cadre d'échanges avec l'Afrique australe et l'ensemble de l'Afrique. Cela nous permettrait justement de prendre conscience de nos liens avec le monde.

Nous nous opposons catégoriquement à ce que le Canada entretienne des relations commerciales avec des multinationales qui ne respectent pas les conventions internationales actuelles en matière d'environnement, de droits de la personne, de droit du travail, d'égalité entre les sexes et de survie culturelle.

Je sais que le gouvernement libéral qui est actuellement au pouvoir a suivi une certaine politique étrangère, au cours des années... que le Canada joue toujours un rôle indépendant des grandes puissances. Ce rôle peut justement être d'examiner la situation et de la dénoncer et de faire ainsi partie en quelque sorte d'un troisième bloc de pays qui ne sont certainement pas des puissances mondiales mais qui ont beaucoup à dire sur les orientations à suivre en matière de développement. Je crois que nous pourrions jouer un rôle clé à cet égard.

Nous estimons également que l'idée de ces audiences et des travaux de votre comité est excellente et favorisera la participation. Ces occasions ne sont pas assez nombreuses et trop peu fréquentes. On est absorbé par tout ce qui se fait au Canada. Il faut privilégier la participation publique et le gouvernement devrait remettre sur pied le sous-comité chargé des justes pratiques commerciales, des droits de la personne et du développement démocratique et qui est rattaché au Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international—et ce de façon à ce que vous puissiez parler au public dans tout le pays.

Avec la technologie actuelle, il serait possible d'encourager cette participation et de vraiment savoir ce que pensent les gens. Actuellement, nous procédons par sondages. John Diefenbaker avait certaines opinions sur les sondages, mais je n'en dirai pas plus à ce sujet pour le moment.

• 1600

Nous devons trouver des façons concrètes de faire participer les communautés dans l'ensemble du pays parce que les Canadiens se préoccupent des autres et il n'est pas juste de dire qu'ils veulent être isolés. Je crois que les Canadiens s'inquiètent de ce qui se passe au-delà de leurs frontières et nous avons déjà pu nous en rendre compte.

[Texte]

We feel Canada should give priority support to the work of existing African organizations, including human rights groups, women's groups, unions, youth groups and other community-based organizations involved in strengthening civil society. We think that's a key. Just look at Africa right now in terms of the requests and the demands of both states and community groups. I think the fundamental request is the space to develop civil society.

These organizations should demonstrate an act of involved membership and accountability. On that point, we feel the openings are there to work in a mutual way with communities throughout Africa, and we have to see priority given to community-based organizations to enhance those links. I think those links, when it's community to community, enhance trade and development as well, but we have to see space there to do that within our foreign policy recommendations.

In conclusion, we would like to put forward a paradigm that's not globalization from above, which we feel extracts resources from the natural world and local communities to the benefit of the wealthy and powerful. We should go the other way, which would be globalization from below representing transnational social forces seeking to restore the environment, enhance the access of African people to the resources they need for sustainability, and democratize local national and transnational political and private institutions.

When we say globalization from below, I think that's there anyway. You may have encountered it. There's a tremendous surge going on in this world of communities wanting to speak to each other, and I think we should recognize that and encourage that.

In conclusion, we think women's status in society should become a leading indicator of the measure of social justice, just like it should be here in Canada. We regard women's and children's health as important diagnostic indicators of social development. We recommend strategies to reinforce and strengthen the resources for the collection of gender-disaggregated data in the development of a general equity index as an indicator of overall social development.

Although we're dwelling on Africa, I want to underline that we've learned tremendous things from Africa for thousands of years. We don't want to see Africa put on the back burner of Canadian foreign policy. There's a tendency to follow other parts of good economic growth and development, and we've seen that in Asia and in parts of Latin America.

Africa has a tremendous amount of skills, knowledge and wealth. Some of it has been plundered and taken away, but some of it has been offered in a way of friendship. We feel that Africa must be on the agenda, but not in a crisis point as we've seen recently with Rwanda.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): What parts of Africa have you had experience in?

Mr. Kossicki: Our major area of activity has been southern Africa, but also west Africa and during the crisis situation in the years of Eritrea and Ethiopia.

[Traduction]

Le Canada devrait donner la priorité à l'aide aux travaux des organisations africaines existantes, dont les groupes de défense des droits de la personne, les groupes de femmes, les syndicats, les groupes de jeunes et d'autres organisations communautaires cherchant à renforcer la société civile. Nous pensons que c'est essentiel. Prenons les demandes et les exigences des États et des groupes communautaires en Afrique actuellement. Je crois qu'il y a à la base un besoin de développer la société civile.

Ces organisations devraient pouvoir démontrer la participation active de leurs membres et leur sens des responsabilités. À cet égard, nous pensons qu'il est possible de travailler dans un esprit d'aide mutuelle avec différentes collectivités en Afrique et il faut donner la priorité aux organisations communautaires pour resserrer ces liens. Lorsqu'ils unissent les communautés entre elles, ces liens renforcent aussi le commerce et le développement, mais il nous faut la latitude nécessaire pour y parvenir dans le cadre de nos recommandations de politique étrangère.

En conclusion, nous souhaitons voir adopter un modèle qui soit différent de la mondialisation partant du haut, où l'on extrait les ressources de la nature et des collectivités locales pour servir les intérêts des riches et des puissants. Il faudrait aller dans l'autre sens, c'est-à-dire opter pour une mondialisation partant du bas qui représente les forces sociales transnationales visant à préserver l'environnement, à permettre aux populations africaines d'avoir accès aux ressources dont elles ont besoin pour se développer de façon durable et à démocratiser les institutions politiques et privées locales, nationales et transnationales.

En fait, je parle de mondialisation partant du bas, mais cela existe déjà. Vous l'avez peut-être déjà rencontré. On voit surgir de partout dans le monde des collectivités qui veulent se parler et je crois qu'il faut reconnaître et encourager ce phénomène.

Pour conclure, la situation de la femme dans une société devrait être le premier indicateur du degré de justice sociale, et cela est valable également ici au Canada. Pour nous, la santé des femmes et des enfants est un élément de diagnostic important pour mesurer le développement social. Nous recommandons des stratégies pour accroître et renforcer les ressources en vue de recueillir des données faisant la distinction entre les sexes pour élaborer un indice d'équité qui servirait à mesurer le développement social global.

Bien que nous insistions sur l'Afrique, je tiens à souligner que l'Afrique nous a énormément appris pendant des milliers d'années. Nous ne voulons pas que l'Afrique soit mise en veilleuse dans la politique étrangère canadienne. On a tendance à suivre les zones de croissance et de développement économique comme nous l'avons vu en Asie et dans certaines régions d'Amérique latine.

L'Afrique représente énormément de connaissances, de compétences et de richesses. On en a beaucoup pillé et emporté, mais d'autres ont été offertes au titre de l'amitié. L'Afrique doit être maintenue au programme et pas seulement en période de crise, comme récemment au Rwanda.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Dans quelle région d'Afrique avez-vous travaillé?

M. Kossicki: Nous sommes surtout intervenus en Afrique australe, mais aussi en Afrique de l'Ouest et pendant la période de crise, à l'époque de l'Éritrée et de l'Éthiopie.

[Text]

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Thank you.

Let's go on to the African Association of Regina.

Mr. Jubbie Nyathi (Secretary, African Association of Regina):

This is a unique opportunity for us. Although we've been around here for a long time, we haven't had an opportunity to speak to the other Canadians that we're speaking to today. We thank you for allowing us this opportunity to talk to you and we commend the government for making this process possible.

The African Association of Regina started off as a cultural organization trying to look after the cultural interests of the African people living in the city of Regina and surrounding areas. However, with the changing events in the world, we've found that there are a lot of internal changes taking place in this country that we need to be part of if we're not to be left behind.

When we heard these hearings would be taking place across the country and that we would have an opportunity to come and have our say, we decided to embark on that. Our understanding was that we wouldn't have much time to make a presentation, so we compressed everything. It's not everything we wanted to say. We did this to try to tie up everything we wanted to say.

[Translation]

Le coprésident suppléant (M. Flis): Merci.

Passons à la African Association of Regina.

M. Jubbie Nyathi (secrétaire, African Association of Regina):

Cette occasion est unique pour nous. Nous existons depuis longtemps, mais nous n'avons jamais eu la possibilité de parler aux autres Canadiens comme nous allons le faire aujourd'hui. Nous vous remercions de nous avoir permis de venir vous parler et nous félicitons le gouvernement d'avoir lancé ce processus.

Lorsqu'elle a été créée, la African Association of Regina était une organisation culturelle cherchant à défendre les intérêts culturels des Africains habitant à Régina et dans les environs. Mais avec l'évolution mondiale, nous nous sommes rendus compte que beaucoup de changements survenaient ici au Canada et que nous devions participer si nous ne voulions pas rester à l'écart.

Lorsque nous avons appris la tenue de ces audiences et que nous avons su qu'il serait possible de venir présenter notre point de vue, nous avons décidé de nous lancer dans cette entreprise. Nous savions que nous n'aurions pas beaucoup de temps à consacrer à notre exposé et nous avons donc beaucoup résumé. Nous aurions eu encore d'autres choses à dire, mais nous avons essayé de tout condenser le mieux possible.

• 1605

The African Association of Regina, as I've said, shall limit itself to those principles and priorities it feels should guide Canada's foreign policy on Africa. First we would like to make some general observations on what the guideline we received—the guideline that is suppose to guide you as a committee—calls “the evolving international environment” and “the institutional framework of international relations”.

By “evolving international environment” we understand—rightly or wrongly; I'm not sure—we are looking at emerging trends in the state of the world in the face of the following things: the collapse of the former Soviet Bloc, the end of the Cold War and the shift away from global militarization and defence spending; the North American Free Trade Agreement, which has occupied a lot of Canadians over the last few years; the European Community, which is emerging right now and must implement a social charter, a European monetary union, a European political union, subsidiarity and a common foreign policy for the member states; the Pacific Rim, which is a very strong trading bloc right now; the Middle East after the Gulf War, including the current signing of the peace deal between Israel and the PLO; of course Africa, our main concern, especially the Organization of African Unity, which initially was supposed to present African problems to the international community, not forgetting what just took place a couple of weeks ago in South Africa; and last but not least, the Organization of American States, which is a grouping of very poor and very rich countries, with the poor getting poorer and

Donc, l'African Association of Regina se limitera aux principes et priorités qui, selon elle, devraient guider la politique étrangère du Canada concernant l'Afrique. Tout d'abord, nous voudrions faire certaines observations d'ordre général sur ce qui est appelé, dans les lignes directrices qui nous ont été transmises—c'est-à-dire les lignes directrices qui doivent guider les travaux de ce comité—«les changements qui s'opèrent dans l'environnement mondial et dans le cadre institutionnel des relations internationales».

En ce qui concerne «les changements qui s'opèrent dans l'environnement mondial», cela signifie pour nous—je ne suis pas sûr, d'ailleurs, que ce soit la bonne interprétation—qu'il y a des tendances qui se dessinent à travers le monde à la suite des événements suivants: le démantèlement de l'ancien Bloc soviétique, la fin de la Guerre froide et un changement d'orientation qui se traduit, à l'échelle internationale, par un moins grand intérêt pour la militarisation et une réduction des fonds consacrés à la défense; l'Accord du libre-échange nord-américain, qui a occupé une grande place dans les préoccupations des Canadiens au cours des dernières années; la Communauté européenne qui est en train de s'établir et doit se doter d'une charte sociale et instaurer une union monétaire européenne, une union politique européenne, la subsidiarité et une politique étrangère commune pour ses États-membres; les pays de la région du Pacifique qui représentent maintenant un bloc très important du point de vue du commerce international; le Moyen-Orient, où il faut tenir compte des retombées de la Guerre du golfe et de la signature de l'Accord de paix entre Israël et l'OLP; l'Afrique, bien sûr—c'est notre principale

[Texte]

the rich getting richer. We won't go into that right now, because we don't have enough information on it.

By "the institutional framework of international relations" we understand institutions such as the United Nations and its organs, the International Monetary Fund, the World Bank, GATT, the G-7 nations. International human rights, international human services, international law, etc., play a decisive role in providing a framework for international relations between states, non-governmental organizations and community and people's organizations.

I hope everybody will be thinking along those lines when they follow what I'm going to say, because that is what we understand by those two situations.

First, we'd like to look at the multilateral trade and security systems. Our view is that the Canadian government should encourage trade with regional economic blocs, especially in Africa. Africa has been trying for a long period of time to create regional trading blocs in order to put security systems into the drain that has been going on of its raw materials going out at terrible prices and the manufactured goods coming back priced so high that the people of the continent cannot afford them. I would like to see Canada encourage those people who are engaged in trade with Africa to try to deal with these blocs instead of individual nations.

Earlier this year I had an opportunity to sit in on a hearing like this. This was under the Canadian Council for International Cooperation's foreign policy review. One of our young people who came in from Senegal to attend that particular hearing had this to say, and we thought we should throw it in:

Canada should promote and encourage with constant and concrete support the integration of African economies by strengthening existing regional structures.

This can't be stressed more, because that is the only way Africa is going to rebuild itself economically.

Transnational corporations have divided Africa's resources by skilfully playing off one African country against another for the sole purpose of exploiting their raw materials. Regional economic blocs can better protect all these countries' resources against unequal exchange in the global market.

[Traduction]

préoccupation—notamment l'Organisation de l'Unité africaine qui, au départ, était censée discuter les problèmes africains avec les représentants de la Communauté internationale, et sans oublier ce qui vient de se passer il y a quelques semaines en Afrique du Sud; enfin, ce qui n'est pas d'ailleurs l'événement le moins important, l'Organisation des États américains, qui regroupe des pays qui sont très pauvres et d'autres qui sont très riches, les pauvres le devenant de plus en plus alors que les riches accumulent toujours davantage de ressources. C'est un sujet que nous n'approfondirons pas maintenant car nous n'avons pas assez d'informations à ce sujet.

Lorsqu'on parle du «cadre institutionnel des relations internationales», nous entendons des institutions comme les Nations Unies et ses organisations, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale, le GATT, et le G-7. À l'échelle internationale, les droits de l'homme, les services sociaux, le droit, etc. jouent un rôle décisif pour déterminer le cadre des relations internationales entre les États, les organismes non gouvernementaux et ceux qui sont établis par des collectivités ou certains groupes.

J'espère que c'est bien le contexte que tout le monde aura à l'esprit pour suivre ma déclaration, car c'est ainsi que nous interprétons ces deux facteurs.

Tout d'abord, nous aimerions parler du commerce et des systèmes de sécurité multilatéraux. À notre avis, le gouvernement canadien devrait favoriser le commerce avec des blocs économiques régionaux, tout particulièrement en Afrique. Depuis fort longtemps, l'Afrique a essayé de créer des blocs commerciaux régionaux pour contrecarrer le système qui la force à vendre ses matières premières à des prix dérisoires alors que les produits manufacturés qu'elle devrait acheter sont vendus à des prix si élevés que les habitants du continent ne peuvent se les permettre. J'aimerais voir le Canada encourager ceux qui font du commerce avec l'Afrique à traiter avec ces blocs et non séparément avec chaque État.

Plus tôt cette année, j'ai eu l'occasion de participer à une audience comme celle-ci. Elle avait été organisée sous les auspices du Conseil canadien pour la coopération internationale qui avait entrepris un examen de la politique étrangère. L'un des jeunes gens qui était venu du Sénégal pour assister à cette audience a fait la déclaration suivante, que nous aimerions porter à votre attention:

Le Canada devrait promouvoir et encourager par le biais d'un appui concret et constant l'intégration des économies africaines en renforçant les structures régionales existantes.

On ne saurait trop insister là-dessus car c'est le seul moyen par lequel l'Afrique va pouvoir reconstruire son économie.

Les grandes sociétés transnationales ont divisé les ressources de l'Afrique en dressant les uns contre les autres les pays africains dans le seul but de tirer profit de leurs matières premières. La création de blocs économiques régionaux permettra de mieux protéger ces pays contre l'échange inéquitable de leurs ressources sur le marché mondial.

[Text]

[Translation]

• 1610

It is the view of the African Association of Regina that poverty in Africa is directly a consequence of crass exploitation by transnational corporations and the unequal exchange relations whereby Africa sells raw materials cheaply in exchange for expensive manufactured goods.

Africa is a very rich continent, but these people are the poorest right now. We have to sit back and reflect on that, find out why.

Underdevelopment and poverty are social consequences of loss of control by Africans over what is produced, how it is priced and its destination outside of the continent. Regional alliances command more resources for security than individual states and are less likely to resort to war to resolve differences. Since the need for militarization has decreased globally, Canada can contribute to global security and peace by moving away from arms trading and into more peaceful areas.

I would just briefly look at regional priorities in Canada's international relations. Our suspicion—and I'm not sure if it's founded—is that Canada is considering lending more toward investing in the former eastern bloc countries and away from Africa.

In the past we know Canada developed very good relations with many African countries. It is in the interests of Canada to take advantage of the opportunities offered by the recent developments on the continent and reaffirm its commitment to invest in Africa.

We feel that international assistance should be used to develop and strengthen social infrastructures in civil society. It is not enough to view democracy as the general elections in Zambia, Kenya, South Africa or even Malawi, as took place a week or so ago. Assistance should be distributed among groups in civil society that guarantee democratic development to groups.

These groups include opposition parties vying to improve the democratic situations of certain nations on the continent, the labour unions that are working very hard to improve the lot of the working people for Africa.

Women's organizations, women, are the backbone of African well-being. I'm not sure if everybody knows that. They make us who we are. Their organizations need a lot of support.

We need to support rural communities and workers' organizations as well as groups that deliver health, education and social welfare services.

In the context of direct human involvement, basic human needs and environmental sustainability, development aid should be directed to civic groups, as mentioned above, rather than the governments and states. This does not mean we want to stop bilateral trade. That's the backbone of international relations. We know that. But while pursuing that trend we can direct some of our development aid to these organizations. They are the ones that are in touch with the members of the communities

L'African Association of Regina estime que la pauvreté qui règne en Afrique est une conséquence directe de l'exploitation sans vergogne des grandes sociétés transnationales et de relations d'échange inéquitables qui obligent l'Afrique à vendre à bas prix ses matières premières en échange de produits manufacturés au prix fort.

L'Afrique est un continent très riche mais son peuple est actuellement parmi les plus pauvres. Il faut réfléchir à cela et se demander pourquoi il en est ainsi.

Le sous-développement et la pauvreté sont les conséquences sociales de la perte de contrôle des Africains sur ce qu'ils produisent, sur le prix de leurs exportations et sur leurs destinations lorsqu'elles quittent le continent. Les alliances régionales disposent de plus larges ressources et sont ainsi mieux en mesure de se protéger que les États individuels et de régler leurs différends autrement que par la guerre. Étant donné que la militarisation décline à travers le monde, le Canada peut contribuer à la sécurité mondiale et à la paix en diminuant ses ventes d'armes et en se consacrant à des secteurs commerciaux plus pacifiques.

J'aimerais évoquer brièvement les priorités régionales qui régissent les relations internationales du Canada. Nous soupçonnons—sans en être sûrs—que le Canada envisage de prêter davantage à des fins d'investissement aux anciens pays du bloc de l'Est et moins à l'Afrique.

Nous savons que le Canada a établi de très bonnes relations dans le passé avec bien des pays d'Afrique. C'est dans l'intérêt du Canada de profiter des nouvelles perspectives qui s'ouvrent à la suite des développements récents sur le continent et de confirmer son engagement à investir en Afrique.

Nous estimons que l'aide internationale devrait être utilisée pour développer et consolider les infrastructures de la société civile. La démocratie se s'arrête pas à la tenue d'élections en Zambie, au Kenya, en Afrique du Sud ou même au Malawi où il y en a eu il y a environ une semaine. L'aide devrait être distribuée parmi les groupes de la société civile qui garantissent un développement démocratique.

Parmi ces groupes, on peut inclure les partis d'opposition qui s'efforcent d'instaurer dans certains pays du continent de meilleures pratiques démocratiques, les syndicats qui se consacrent à l'amélioration du sort de la classe ouvrière en Afrique.

Il faut également inclure les organisations féminines car les femmes sont le pivot du bien-être de la société africaine. Je ne suis pas certain que tout le monde sache cela. Ce sont les femmes qui nous font ce que nous sommes. Leurs organisations doivent être massivement soutenues.

Il faut également appuyer les collectivités rurales et les organisations de travailleurs ainsi que les groupes qui s'occupent de fournir des services de santé, d'éducation et d'aide sociale.

Si l'on recherche la participation directe des populations, si l'on veut répondre aux besoins humains fondamentaux et si l'on se préoccupe de protéger l'environnement de façon durable, il faut orienter l'aide au développement vers des groupes de citoyens, comme nous venons de l'indiquer, plutôt que de l'accorder à des gouvernements ou à des États. Cela ne veut pas dire que l'on doit mettre fin au commerce bilatéral. C'est le pivot des relations internationales. Nous le savons bien. Mais

[Texte]

who need it most. Governments are usually, or always, out of touch with what their populations are going through at any given time, unless there is a disaster.

Canada should also recognize that it can no longer rely on the old ways of dispensing development aid in Africa whereby development aid agencies—and I don't want to belittle your contribution, ladies and gentlemen—have dominantly—and here I'm going to sound a little bit racist—white personnel who go abroad, by and large, to gain some concrete experience.

The fact is, a large pool of African Canadians currently residing in Canada could be used by either government agencies or non-governmental organizations to go with them to identify potential recipients who may be very far away from major epicentres.

In the context of support for democracy and human rights, the Canadian government should give development aid to human rights groups on the spot, right on the continent, in the countries they are operating in, instead of through export organizations and agencies in large cities.

• 1615

Of vast importance are the numbers and the tragedy of displaced people in many regions of Africa. The Canadian government should use development aid and international assistance to support displaced peoples before they are forced to migrate into refugee camps, where they become a very big problem for the world, as we see happening now right across the border from Rwanda in Tanzania.

This is in essence what we, as Africans, feel the Canadian government should look into as it develops its foreign policy. As a result, we put together precise recommendations, which we handed in with our brief. The recommendations read thus:

The post-Cold War global climate of relative peace has in our opinion objectively freed enormous economic and technical resources from servicing the military industry to be employed in other areas. In this context, we would like to recommend the following things.

First, in reviewing the national debts of developing and underdeveloped countries, Canada should apply the recommendations of the Trinidad declaration—I'm not sure if we all remember what it is, but we can always look it up—on foreign debt, and forgive most of those countries' outstanding financial obligations to allow the debtor countries the latitude to concentrate on internal economic restructuring and recovery.

[Traduction]

tout en poursuivant les échanges commerciaux, on peut accorder une certaine aide au développement à ces organisations. Ce sont elles qui sont en contact avec ceux qui, dans la collectivité, en ont le plus besoin. Habituellement, ou même toujours, les gouvernements n'ont aucune idée des difficultés auxquelles fait face la population, à moins qu'il n'y ait un désastre.

Le Canada devrait également reconnaître que l'on ne peut fournir de l'aide au développement en Afrique selon les méthodes qui ont été utilisées jusqu'ici: Je ne voudrais d'aucune façon minimiser votre contribution, mesdames et messieurs, mais les agences d'aide au développement ont essentiellement—and je dis cela au risque d'être accusé de racisme—envoyé à l'étranger des employés blancs afin qu'ils acquièrent une certaine expérience concrète.

En fait, il y a actuellement dans ce pays de très nombreux Canadiens d'origine africaine qui pourraient collaborer avec les agences gouvernementales ou les organisations non gouvernementales en les accompagnant sur place pour identifier des bénéficiaires éventuels qui risquent autrement de demeurer inconnus car ils sont très loin des principaux centres.

Dans le contexte de son soutien à la démocratie et aux droits de la personne, le gouvernement canadien devrait accorder une partie de son aide au développement à des groupes qui s'occupent de défendre les droits de la personne sur le continent, directement dans les pays où ils opèrent, et non par l'intermédiaire d'organisations et d'agences qui oeuvrent dans le secteur des exportations dans les grandes villes.

À cause du nombre de personnes que cela touche et de la tragédie qu'elles vivent, le déplacement des habitants de nombreuses régions d'Afrique est un problème de la plus haute importance. Le gouvernement canadien devrait avoir recours à l'aide au développement et à l'assistance internationale pour secourir les personnes déplacées avant qu'elles ne soient forcées de se diriger vers des camps de réfugiés, ce qui pose un grave problème à l'échelle internationale, comme c'est le cas actuellement à la frontière entre le Rwanda et la Tanzanie.

Telles sont essentiellement les questions que nous, en tant qu'Africains, estimons que le gouvernement canadien devrait examiner alors qu'il cherche à redéfinir sa politique étrangère. Nous avons donc formulé des recommandations précises que nous vous avons transmises avec notre mémoire. Ces recommandations sont les suivantes:

Le climat de paix relative qui s'est instauré après la Guerre froide, a libéré, à notre avis, et objectivement, des ressources économiques et techniques énormes qui étaient auparavant utilisées par l'industrie militaire et que l'on peut maintenant employer dans d'autres secteurs. Dans ce contexte, nous faisons les recommandations suivantes.

Premièrement, en passant en revue la dette nationale des pays en développement et sous-développés, le Canada devrait appliquer les recommandations de la Déclaration de Trinidad concernant la dette étrangère—je ne suis pas certain que nous nous souvenions tous de quoi il s'agit, mais nous pouvons toujours faire des recherches—et libérer la plupart de ces pays des obligations financières qu'ils ont toujours afin de donner aux États débiteurs la latitude de se concentrer sur la restructuration interne de leur économie et sur la reprise.

[Text]

Second, within the institutional framework of international relations, Canada should support African efforts to loosen the grip on African economies of large transnational corporations. These include agribusiness, big conglomerates and the rest.

Third, Canada should oppose the structural adjustment programs imposed on African governments by the International Monetary Fund and the World Bank. These programs have virtually obliterated local economic initiatives and have contributed directly to poverty, political dissension and the massive displacement of internal populations, which has resulted in the refugee crisis we referred to.

Fourth, development aid and international assistance should be directed towards building the civil society infrastructures. This, however, should not be interpreted to mean organizations with professional expertise. It refers to grass roots organizations of ordinary people who may not even master the use of the English or French language.

Last but not least—and we cannot stress this more—African—Canadians should henceforth be part of all Canadian programs and projects dealing with Africa. Canada has an inexhaustible pool of very competent African—Canadians, and they alone—and that includes me—will not require language training to go abroad, orientation tours before going to do some work, and familiarization with the countries in which they're going to work. We already have that as our basic qualification.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Thank you. Your colleague may want to add something during the question and answer period.

Since we have all sorts of strengths on this committee, and one strength is someone who represented Canada in an African country, I'm going to give the first question to her.

Senator Andreychuk.

Senator Andreychuk: I'm struggling to find a question because I'm agreeing with what I'm hearing.

I just wanted to underscore for the rest of the committee this point on Canada's support for regional trading blocs. That was one of the things impressed upon me when I was in Africa. I recall that we released money from Canada to allow Third World countries to go to GATT talks. A number of countries came back saying it was the first time in Africa that they had opportunities to go, because they had financing, or that their mind was put to that. They have so many issues to deal with in economics that GATT seemed like an issue they didn't have time for. The result, of course, is that the World Trade Organization reflects a more universal economic order, or at least the possibility of that. So I'm pleased to hear that comment.

[Translation]

Deuxièmement, dans le cadre institutionnel des relations internationales, le Canada devrait soutenir les efforts de l'Afrique pour se libérer de l'emprise qu'ont les grandes sociétés transnationales sur l'économie africaine. Cela comprend les agro-industries, les grands conglomerats et ainsi de suite.

Troisièmement, le Canada devrait s'opposer aux programmes d'ajustement structurel imposés aux gouvernements africains par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale. Ces programmes ont pratiquement étouffé les initiatives économiques locales et ont contribué directement à la pauvreté, aux dissensions politiques et au déplacement massif de populations qui sont la cause du problème que posent les réfugiés que nous venons d'évoquer.

Quatrièmement, l'aide au développement et l'assistance internationale devraient servir à instaurer les infrastructures requises de la société civile. Il ne faut toutefois pas penser que par cette expression on entend les organisations dotées de compétences professionnelles, mais plutôt les organisations populaires constituées de citoyens ordinaires qui peuvent fort bien ne parler ni anglais ni français.

Enfin—mais cette recommandation n'est pas la moindre car nous ne saurions trop en souligner l'importance—l'on devrait à partir de maintenant faire participer des Canadiens d'origine africaine à tous programmes et projets qui ont trait à l'Afrique. Il existe au Canada un nombre incalculable de Canadiens d'origine africaine, comme moi, qui sont les seules personnes qui pourraient se passer de formation linguistique, de séances d'orientation et de familiarisation avec les pays étrangers où elles auraient à travailler. Nous avons déjà ces qualifications de base.

Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Merci. Si votre collègue le désire, il pourra intervenir au cours de la période de questions.

Notre Comité représente toute une gamme de compétences et étant donné qu'il y a parmi nous quelqu'un qui a représenté le Canada dans un pays africain, je vais lui donner la parole pour la première question.

Sénatrice Andreychuk.

La sénatrice Andreychuk: J'ai beaucoup de mal à trouver une question à poser car je me trouve en accord avec ce que j'entends.

Je tenais simplement à souligner pour mes collègues du Comité l'importance de l'observation qui a été faite à propos du soutien que devrait apporter le Canada à des blocs commerciaux régionaux. C'est une des choses sur lesquelles on a souvent mis l'accent lorsque je me trouvais en Afrique. Je me souviens que le Canada avait libéré des fonds pour permettre aux pays du Tiers monde d'assister aux négociations du GATT. Un certain nombre de ces pays d'Afrique ont mentionné par la suite que c'était la première fois qu'ils avaient eu la possibilité de participer parce qu'ils avaient le financement nécessaire et parce qu'on les avait encouragés à le faire. Il y a tant de questions économiques à régler qu'il leur semblait ne pas avoir de temps à consacrer au GATT. Bien entendu, cela a abouti à ce que l'Organisation mondiale du commerce envisage de façon plus universelle l'ordre économique, ou du moins la possibilité qu'il en soit ainsi. Je suis donc très heureuse d'entendre ce commentaire.

[Texte]

[Traduction]

• 1620

I suppose I would throw to all the panel the same question I get all the time when I come back.

We've done so much in Africa. Every time we turn around there's another civil war in places we never thought there would be. What's the point of working? What can we do differently so that we see some returns? I have my own answer to that. I would like to know how somebody might want to respond to it.

Ethiopia is an example. There was a great appeal humanitarian-wise. Then a few years later we're back with great humanitarian aid. Canadians said: Again? We thought we had made some gains in Rwanda. Look at the situation today. Look at Zaire. It's every time we turn around.

When they ask what the development assistance we've given has amounted to, what's your answer?

Mr. Ngubeni Kankophe (African Association of Regina): I actually do not know the answer to that, not at all. I did work with the office of CUSO when I was in Botswana in southern Africa. Botswana is likely different from most African countries. It is very peaceful. I do not think it will ever have the problem the rest of Africa is having.

But as I watched most African countries, the development groups, such as CUSO, that go there are not really equipped to deal with the massive problems occurring within these countries. They are working more with community groups. It's not community groups that cause the problems, it's the governments.

The major displacements of people, political conflicts, some of which result from these structural adjustment programs—those massive influences are what explode from time to time. Otherwise, if by aid we refer more to groups like CUSO, which go to various countries, they would not be dealing with these massive problems. Where they have been involved they have done very good work. I have been there. I have seen some of the results of their work.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): I'm looking at the clock here. I'm going to go to Geoff Regan. You might be able to combine your answer with his question.

Mr. Regan: All day I've been trying to come up with really good questions to elicit good discussion. The question I have this time is a good one, I hope, but a fairly simple one.

I would like to hear what else you would like to add, because we didn't have a presentation from you. What other comments would you like to add in terms of the broader discussion so far? You didn't take part in the presentation. I had the sense that perhaps you would have liked to. So please do.

Je suppose que je pourrais demander aux panelistes de répondre à la même question que l'on me pose chaque fois que je reviens au Canada.

Nous avons tant fait en Afrique. Chaque fois que nous tournons la tête, il y a une autre guerre civile qui éclate dans un endroit où nous n'aurions jamais pensé que cela soit possible. À quoi servent tous nos efforts? De quelle autre façon devrions-nous procéder pour aboutir à quelque chose? J'ai ma propre réponse à ces questions mais j'aimerais savoir comment d'autres se proposent d'y répondre.

Il y a, par exemple, l'Éthiopie. On a lancé un appel tous azimuts à l'aide humanitaire. Et puis, quelques années plus tard, il faut encore donner. Les Canadiens s'écrient: Encore? Nous pensions que la situation avait progressé dans le bon sens au Rwanda. Et regardez ce qui s'y passe aujourd'hui. Regardez ce qui se passe au Zaïre. Cela arrive chaque fois que nous tournons les talons.

Si les gens vous demandent à quoi a abouti l'aide au développement, que leur répondez-vous?

M. Ngubeni Kankophe (African Association of Regina): En fait, je ne connais pas la réponse à cela; pas du tout. J'ai travaillé pour CUSO au Botswana, en Afrique australe. Il est probable que le Botswana soit fort différent des autres pays d'Afrique car c'est une région très paisible et je ne pense pas qu'il y ait jamais là-bas les problèmes que l'on peut constater ailleurs.

Mais en examinant ce qui se passe dans la plupart des pays d'Afrique, j'ai pu constater que les organismes de développement tels que CUSO qui interviennent là-bas ne sont pas véritablement équipés pour faire face aux énormes problèmes qui se posent dans ces pays. Ils travaillent plutôt avec des groupes communautaires alors que ce ne sont pas eux qui sont à l'origine des problèmes, mais plutôt les gouvernements.

Les déplacements massifs de populations, les conflits politiques qui, pour certains, découlent de ces programmes d'ajustement structurel, voilà les éléments majeurs qui mettent de temps en temps le feu aux poudres. Mais, si par aide on entend l'oeuvre de groupes comme CUSO qui interviennent dans divers pays, alors on ne serait pas confronté à de tels problèmes. Là où ces organismes sont intervenus, ils ont fait un excellent travail. J'y étais, et j'ai pu constater les résultats de leur intervention.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Je garde l'oeil sur la montre et je vais demander à Geoff Regan de prendre la parole. Vous pourrez peut-être poursuivre votre réponse en répondant à sa question.

M. Regan: Toute la journée, j'ai essayé de poser des questions qui lanceraient des discussions intéressantes. J'espère que la question que je vais vous poser est valable mais elle est relativement simple.

J'aimerais entendre ce que vous avez à ajouter aux déclarations qui ont été faites car vous n'avez pas présenté d'exposé. Quelles sont les observations que vous aimeriez faire pour participer au débat en général? Vous n'avez pas fait d'exposé et j'ai eu l'impression que vous auriez peut-être aimé en faire une. Alors, je vous en prie, allez-y.

[Text]

Mr. Kankophe: Actually, Don has presented the case quite well from the standpoint of what groups on the ground do. As well, some of us in the African community are involved in other organizations. We always have concerns that will not be directly the concerns of the particular situation.

• 1625

One of those for us is being marginalized. Even in these situations that purport to benefit us, we still seem to be on the side of those processes, which is probably the only part that has not been covered by the other groups. It is now a specifically African Association position that if something is happening, for instance, in Swaziland, Zimbabwe or South Africa... The language spoken by Africans in any part of South Africa—I know something about that language and that culture.

If I were part of a group, I would be more likely to understand, from the way people are speaking, that this one comes from this area and not from that area. Also, I would have an ear to hear things that would be far off from the major areas. Of course, if we send Canadians to areas like those, there is too much racial tension there. People are not going to be launched blindly into situations like that.

Whether we like it or not, the people on the ground will end up making sure they don't compromise the safety of persons working on the ground there, whereas for me that would not be a consideration. So if we are part of the projects that operate within our countries, we would like to have some input in those areas.

Mr. Strahl: I would like to switch back to the linkage committee and some of the recommendations there, because I am not familiar with some of the fair trade policy issues you brought up. Under the fair trade policy, you mentioned that where fair wages and compensation are not paid, compensation should be given to those countries. Who gives compensation to those countries under that type of a policy?

Mr. Kossicki: That is almost the same strand that's been going on here for the last 10 minutes. I think what the representatives from the African Association are asking is whether there is going to be an equal relationship or not, and whether we are going to continue with a volunteer or charitable relationship to Africa, or whether it will be put on a different footing.

I have worked for CUSO for many years, and there's been a real change in CUSO in terms of whether you send thousands of people to Africa or whether you support communities trying to work together. For example, we're encouraging support between indigenous peoples here in Canada working with the Masai in Tanzania, and it is not in a charitable way at all. It's an exchange over indigenous rights and culture.

The idea on fair trade is whether it is possible to produce goods by communities in a way that doesn't take the value away from that community, but rather rewards that in the sense of fair value for what you produce. Likewise from the Canadian

[Translation]

M. Kankophe: De fait, Don a fort bien présenté la situation des groupes qui interviennent sur place. Par ailleurs, certains d'entre nous qui appartiennent à la communauté africaine font partie d'autres organisations. Nous avons donc des préoccupations qui ne sont pas toujours liées directement à une situation particulière.

Par exemple, la marginalisation. Même dans des cas où nous sommes censés être des bénéficiaires, il nous semble encore être tenus à l'écart des processus. C'est probablement la seule question qui n'a pas été soulevée par les autres groupes. L'African Association a maintenant adopté précisément comme position que si quelque chose arrive, par exemple, au Swaziland, au Zimbabwe ou en Afrique du Sud... Les langues que parlent les Africains dans n'importe quelle région de l'Afrique du Sud—je connais un peu cette langue et cette culture.

Si je faisais partie d'un groupe d'intervention, il serait fort probable que je puisse comprendre, d'après la façon dont les gens s'expriment, que telle personne vient de telle région et telle autre, d'une autre région. Par ailleurs, je serais beaucoup mieux placé pour savoir ce qui se passe en dehors des principaux secteurs d'intervention. Bien sûr, si nous envoyons des Canadiens dans ces régions-là, il y a énormément de tensions raciales et l'on ne va pas les placer à l'aveuglette dans des situations aussi délicates.

Qu'on le veuille ou non, les gens qui travaillent sur place s'assurent qu'ils ne feront rien pour compromettre la sécurité de ceux qui les accompagnent, alors que dans mon cas, cela n'entrerait pas en considération. Par conséquent, si nous participons à des projets qui concernent nos pays, nous aimerions que l'on tienne compte de nos observations.

M. Strahl: J'aimerais revenir au comité de liaison et à ses recommandations car je ne connais pas bien certains des principes du commerce loyal que vous avez évoqués. Vous avez indiqué qu'en vertu de ces principes, si dans certains pays l'on ne verse pas aux travailleurs des salaires et une rémunération équitables, il devrait y avoir une indemnisation. Qui indemnise ces pays en vertu d'une politique de ce genre?

M. Kossicki: Cela va presque dans le sens des observations qui ont été faites au cours des 10 dernières minutes. Je pense que les représentants de l'African Association se posent la question de savoir si l'on va instaurer des relations équitables ou non et si l'on va continuer à avoir avec l'Afrique des relations fondées sur le bénévolat et l'intervention d'organismes à but non lucratif ou si on va placer les choses sur un autre plan.

J'ai travaillé pour CUSO pendant des années et j'ai pu constater une certaine évolution car il n'est plus question d'envoyer des milliers de personnes en Afrique mais plutôt d'appuyer les collectivités qui essaient de travailler ensemble de manière concertée. Par exemple, nous soutenons la collaboration entre des Autochtones ici au Canada et les Masais de Tanzanie, et cela n'a rien de caritatif. C'est un échange qui permet de comparer les droits et les cultures des peuples indigènes.

En ce qui concerne les principes du commerce loyal, il s'agit de voir s'il est possible que des collectivités puissent offrir leurs produits sans être privées des bienfaits d'un tel échange et, au contraire, que l'on accorde une valeur équitable à leurs

[Texte]

side, is it possible to exchange with that? Your question about who covers that I think has to be looked at further, but there are ways through foreign policy guidelines that we can make sure that if we're tying economic development to aid, as we do in many cases, one of the part of the guidelines will be to make sure there is in fact fair exchange between communities.

Mr. Strahl: I asked the question because I can see the correlation between...by rights Canadians probably should be paying \$2 a pound for bananas to give fair wages to the banana pickers of the world, but they're not prepared to do that at the supermarket. Probably the best thing we can do for Colombia is to pay \$20 a pound for coffee, but we're not prepared to do that at the supermarket. We want our coffee for \$4 a pound.

If part of the fair trade policy is something you see as a benefit, since most people are not prepared to pay that at the supermarket, how do we make sure the coffee picker in Columbia is adequately compensated? Is there a way to do it, or is it hopeless?

Mr. Kossicki: I think there is. If support and energy are put forward, I think it is possible to work out fair trade practices, to work out what kind of economic supports would be there in terms of fair exchange between communities.

Sometimes as you count the money that ends up being \$5 a pound or whatever, you can look within the system—and we've seen that with other food products—and some of it could be unnecessary costs that are added on, surplus costs that have nothing to do with the communities involved.

It would be a really exciting project for part of our international development work to figure out how we could connect communities on a fair exchange of products, be it coffee or be it women in Zimbabwe who produce artisan products that could be sold here who would like an exchange of products to there. We're poking into something we've learned from the community groups we worked with—that the basis of the relationship may be production here, production there, and an exchange of fair value.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): One of the witnesses said that the continent of Africa is very rich but the people are poor. Hopefully with the kind of input we saw here today from NGOs and others, not only Africa the continent will be rich, but the people will be rich. As someone with some experience in Ethiopia, I can say that the people of Africa are rich, maybe not monetarily but in many other ways. Thanks for coming and sharing your views with us.

I don't dare give people too much of a break. I'll call on the next groups: the Regina Friends of Cuba, the Regina Refugee Coalition and the Saskatoon Refugee Coalition.

[Traduction]

produits. Parallèlement, du côté canadien, est-il possible de commercer selon ce principe? Vous demandez d'où viendra l'indemnisation et je pense que c'est une question qui devra être approfondie; toutefois, si l'on établit un lien entre le développement économique et l'aide que nous accordons, comme c'est le cas bien souvent, il est possible d'envisager que certaines directives de politique étrangère viseront à s'assurer qu'il existe, de fait, des échanges équitables entre les peuples.

M. Strahl: J'ai posé la question car je peux voir un lien entre... Il serait probablement juste que les Canadiens paient leurs bananes deux dollars la livre pour que ceux qui les ont cueillies à travers le monde puissent recevoir un salaire équitable, mais ils ne sont pas disposés à payer ce prix-là au supermarché. Peut-être que la meilleure chose que nous puissions faire pour la Colombie, c'est de payer le café vingt dollars la livre, mais nous ne sommes pas disposés à payer ce prix au supermarché. Nous voulons du café à 4\$ la livre.

• 1630

Si, selon vous, les principes du commerce loyal peuvent avoir certains avantages, étant donné que la plupart des gens ne sont pas prêts à payer le prix qu'il faudrait au supermarché, comment pouvons-nous nous assurer que ceux qui récoltent le café en Colombie reçoivent une rémunération équitable? Y a-t-il un moyen d'y arriver ou la situation est-elle sans issue?

M. Kossicki: Je pense qu'il y a un moyen d'y arriver. En y consacrant un peu de nos énergies et en mettant l'accent sur les appuis que nous pouvons accorder, je pense qu'il est possible de définir des pratiques commerciales équitables, d'identifier les moyens de soutien économique qui pourraient permettre d'instaurer des échanges équitables entre les peuples.

Parfois, si vous examinez les facteurs qui contribuent à ce qu'un produit coûte 5\$ la livre, par exemple, vous pourriez constater—et nous l'avons vu avec d'autres produits alimentaires—qu'il y a des frais superflus qui s'ajoutent, des coûts supplémentaires, qui ne sont absolument pas imputables à ceux qui font le travail au départ.

Ce serait un projet passionnant, dans le cadre de notre aide au développement international, de trouver un moyen d'établir des liens entre les collectivités afin d'instaurer un échange équitable de produits, que ce soit du café ou des objets artisanaux fabriqués par les femmes du Zimbabwe que l'on échangerait contre des produits fabriqués ici. C'est quelque chose qui nous a été suggéré par les groupes communautaires avec lesquels nous avons travaillé—établir un lien entre la production locale ici et là-bas et instaurer un échange équitable.

Le co-président suppléant (M. Flis): L'un des témoins a déclaré que l'Afrique était un continent très riche mais que sa population était pauvre. J'espère qu'avec le type de coopération dont on fait état aujourd'hui les ONG et d'autres groupes, non seulement l'Afrique comme continent sera riche, mais sa population le sera aussi. Je connais un peu l'Éthiopie et je peux dire que les peuples d'Afrique sont riches, peut-être pas financièrement, mais de bien d'autres manières. Je vous remercie d'avoir accepté de comparaître et de nous avoir fait part de votre point de vue.

Je n'ose pas vous accorder une trop longue pause. Je vais demander aux prochains groupes qui désirent intervenir, c'est-à-dire les Regina Friends of Cuba, les Regina Refugee Coalition et la Saskatoon Refugee Coalition de se présenter.

[Text]

[Translation]

• 1632

• 1636

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): The best part of the hearing is the conversations in between. We would like the Friends of Cuba, the Regina Refugee Coalition and the Saskatoon Refugee Coalition to come up to the table, please.

Shelagh Molloy from the Regina Friends of Cuba, are you here?

Ms Shelagh M. Molloy (Member, Regina Friends of Cuba): Yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Okay. Bernadette Kutarna from the Regina Refugee Coalition is here. Helen Smith-McIntyre from the Saskatoon Refugee Coalition is here, and Mr. Wooff, the treasurer, the important person, is here.

If you don't have a prearranged order, let's begin with the Regina Friends of Cuba. Shelagh Molloy.

Ms Molloy: I'd first of all like to thank the committee for being granted the opportunity to speak today. I guess I have to apologize, too, because my brief is very brief, partly because there was a mix-up in our committee—

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Don't apologize. The committee will thank you.

Ms Molloy: That's right. That's what I was hoping.

Mr. Strahl: We can only pay attention for a short time.

Ms Molloy: Yes, the end of the day.

I've only been involved with this group since its inception, which was just last fall. It grew out of a group of Latin American support groups in Regina that had devoted their month's fund-raising activities in August to Cuba. We attended some of those meetings and fund-raising activities and consequently struck a group called Regina Friends of Cuba and have since found quite a great support within our city and across the country.

What we're concerned about at this point is the three critical factors that are affecting Cuba right now, one of which is its trade with the U.S.S.R., or the former U.S.S.R. It was 80% of Cuba's trade. Since the fall of the east bloc countries, there's been a rapid reduction of trade. Cuba's economy has shrunk by 40% since 1991.

Beyond that, of course, there was in March 1993 the storm of the century, which caused over \$1 billion of damage to the country. They had a terrible neuro-optic viral epidemic which hampered a lot of people last year.

Also in 1993, the Torricelli bill, or the Cuban Democracy Act, which was in the U.S. House of Representatives, has attempted to further restrict international access to Cuban markets and vice versa.

Le co-président suppléant (M. Flis): Ce qu'il y a de plus agréable dans ces audiences, ce sont les conversations de couloir. Nous demandons aux Friends of Cuba, à la Regina Refugee Coalition et à la Saskatoon Refugee Coalition de bien vouloir se présenter.

M^{me} Shelagh Molloy des Regina Friends of Cuba est-elle présente?

Mme Shelagh M. Molloy (membre des Regina Friends of Cuba): Oui.

Le co-président suppléant (M. Flis): Parfait. Sont également présents Bernadette Kutarna de la Regina Refugee Coalition, Helen Smith-McIntyre de la Saskatoon Refugee Coalition, ainsi que le trésorier, la personne la plus importante, M. Wooff.

Si vous n'avez pas déterminé à l'avance l'ordre dans lequel vous témoignerez, nous allons commencer avec les Regina Friends of Cuba. Shelagh Molloy.

Mme Molloy: J'aimerais tout d'abord remercier le comité de nous avoir donné l'occasion de comparaître aujourd'hui. Je dois également vous présenter mes excuses pour la brièveté de mon mémoire car il y a eu confusion au sein de notre comité. . .

Le co-président suppléant (M. Flis): Ne vous excusez pas. Le comité vous remercia.

Mme Molloy: Ah! bon. C'est ce que j'espérais.

M. Strahl: Nous ne pouvons fixer notre attention que pendant une courte période de temps.

Mme Molloy: Oui, c'est la fin de la journée.

Je ne fais partie de ce groupe que depuis qu'il a été établi, c'est-à-dire seulement l'automne dernier. Certains groupes de Regina qui appuient l'Amérique latine avaient consacré à Cuba leurs activités organisées pendant le mois d'août pour lever des fonds. Nous avons assisté à certaines des réunions et participé à des activités de levées de fonds et nous avons par la suite établi un groupe appelé les Regina Friends of Cuba. Depuis, nous avons trouvé de nombreux appuis dans notre ville et dans tout le Canada.

Trois facteurs d'importance critique qui ont actuellement un impact sur Cuba nous préoccupent: tout d'abord, le commerce avec l'URSS ou plutôt l'ancienne URSS. Cela représentait 80 p. 100 du commerce de Cuba. Depuis le démantèlement des pays du bloc de l'est, les activités commerciales ont rapidement décliné. L'économie cubaine a accusé une baisse de 40 p. 100 depuis 1991.

De plus, il y a eu évidemment en mars 1993 la tempête du siècle qui a causé pour plus d'un milliard de dollars de dommages dans le pays. La population a par ailleurs été affectée l'année dernière par une terrible épidémie virale neuro-optique.

En 1993 également, la Chambre des représentants américaine a tenté, par le biais du projet de loi Torricelli, appelé aussi le Cuban Democracy Act, de restreindre encore plus l'accès des pays étrangers au marché cubain et vice versa.

[Texte]

So we feel as a support group that Canadians have to speak up more loudly about our right to trade with Cuba and Cuba's right to determine who it trades with. At present, under the Torricelli bill, Cuban ships that have been serviced or have stopped in Cuba within the last six months will not be allowed to be serviced at U.S. ports. Consequently, because of course maritime trade includes the U.S., Cuba pays three times the other countries' costs to have ships dock there and to do trade.

In spite of the fact that Cuba has a very good record—its infant mortality rate is lower than the U.S., at 9.4 per thousand as compared with the U.S., which is 11, and the European aggregate, which is 13—in February 1993, for the first time since the revolution in 1959, there was a vote. In it 92% of the eligible voters voted in favour of the Castro government.

So there still is a lot of strong popular support for the Cuban government and its innovations. They have an exemplary literacy rate and an excellent public health and education system.

In spite of those great things, which we should be lauding as we increase our trade with Cuba, we are being squeezed by the U.S. in terms of who we can trade with. The Torricelli bill also attempts to restrict subsidiary trade of companies whose transnational home base is the U.S.

In fact, Canada had to respond to that. It interfered with our sovereignty as a trading nation.

We have stopped international development with Cuba as of 1981. Over the years a number of reasons have been cited as to why we no longer provide them with CIDA aid or any other, one of which was their dependence on the Soviet Union. Of course, that's no longer the case. Another was their involvement in the Angolan war, which is also no longer the case. The third was this allegation that there were human rights violations. We have had a chance to look at documents that basically suggest even the CIA can't find any strong evidence of human rights violations. There are estimates that Cuba has between 100 and 500 political prisoners. Of course, it does not also have death squads or other military involvement with persecution of its people.

As compared with other countries to which we do give aid. . . and I'm not trying to name names or suggest that we should stop aid to any countries. I'm just trying to point out that it doesn't seem as though we really do have a very strong case against Cuba. I think it's really important that the Canadian government stress that and increase its trade and aid to Cuba.

[Traduction]

En tant que groupe de soutien, nous estimons que les Canadiens devraient insister davantage sur leur droit à commercer avec Cuba et sur le droit de Cuba de choisir ses partenaires commerciaux. Actuellement, en vertu du projet de loi Torricelli, tout navire qui s'est arrêté à Cuba ou qui y a fait faire des travaux d'entretien au cours des six derniers mois, ne sera pas autorisé à faire effectuer des travaux de maintenance dans les ports américains. Par conséquent, étant donné que le commerce maritime inclut évidemment les États-Unis, Cuba paie trois fois plus que les autres pays pour que les navires puissent accoster là-bas et faire du commerce.

● 1640

Tout cela en dépit du fait que Cuba a un très bon dossier—le taux de mortalité infantile qui s'établit à 9,4 pour 1 000 est plus bas qu'aux États-Unis où il est de 11 pour 1 000 et que dans l'ensemble des pays européens où il est de 13 pour 1 000. En février 1993, pour la première fois depuis la révolution de 1959, il y a eu des élections et 92 p. 100 des électeurs admissibles ont voté en faveur du gouvernement Castro.

Il y a donc encore un soutien populaire très fort pour le gouvernement cubain et ses mesures novatrices. Le taux d'alphabétisation, par exemple, est exemplaire et le système de santé publique et d'éducation est excellent.

En dépit de tous ces éléments positifs qui sont louables et qui devraient nous pousser à augmenter nos transactions commerciales avec Cuba, nous nous soumettons aux restrictions que nous imposent les États-Unis en ce qui concerne nos partenaires commerciaux. Le projet de loi Torricelli tente également de restreindre le commerce indirect des sociétés dont le siège transnational est aux États-Unis.

Le Canada ne devrait pas se laisser faire. Cela remet en question notre souveraineté relativement à nos échanges commerciaux.

Nous avons cessé de fournir de l'aide à Cuba dans le cadre du développement international depuis 1981. Depuis, un certain nombre de raisons ont été invoquées pour expliquer pourquoi nous ne fournissons plus l'aide offerte par l'ACDI ou d'autres organismes, par exemple que Cuba est un satellite de l'Union soviétique. Bien sûr, ce n'est plus le cas. On a également prétendu que c'était à cause de la participation de Cuba à la guerre en Angola, un argument qui, lui non plus, n'a plus cours. Enfin, on a allégué que ce pays était coupable de violations des droits de l'homme. Nous avons eu l'occasion de consulter des documents où l'on en arrive essentiellement à la conclusion que même la CIA n'a pu trouver de preuves convaincantes de violations des droits de la personne. On estime qu'il y a à Cuba entre 100 et 500 prisonniers politiques. Mais bien entendu, il n'y a pas d'escadrons de la mort ni d'autres éléments armés qui persécutent le peuple.

Si l'on fait une comparaison avec d'autres pays à qui nous accordons de l'aide. . . Et je n'essaie pas de pointer qui que ce soit du doigt ni de suggérer que l'on devrait cesser d'aider certains pays. Je veux simplement faire remarquer que nous n'avons pas vraiment de raison valable de ne pas aider Cuba. À mon sens, il est très important que le gouvernement canadien fasse ressortir cela et augmente ses transactions commerciales avec Cuba et l'aide qu'il accorde à ce pays.

[Text]

The U.S. Torricelli bill in fact is actually in violation of international law. It's in violation of GATT. It's in violation of the UN General Assembly's declaration on principles of international law. It's also in violation of the UN General Assembly Charter of Economic Rights.

Of course the Torricelli bill comes out of the long evolution of the U.S. trying to impose upon Cuba its idea of what it should be. I have a document here that cites a bill from 1897, called the Breckenridge memorandum. It is quite clear and graphic as to what the U.S. would like to do with Cuba if it didn't do what it wants.

That's answered again in 1992 by George Bush:

The Cuban Democracy Act seeks to build on the strong pro-democracy policy of this legislation to isolate Cuba until democratic change comes to that embattled island.

As I said, this correspondence got buried on me. I only actually found out last week that I was officially accepted to present. I was busy trying to coordinate my brief on the drive here.

But when I was looking at the terms of reference, I couldn't help but note that just about every one of these terms of reference we can certainly reflect on in terms of our support for Cuba.

It says "democratization of the foreign policy process", which means asking groups like us to present and hopefully affect you by our presentations. Then it says: "continued emphasis on development of a liberal rules-based international trading system; review of Canada's international assistance priorities to ensure that a clear policy framework is in place". Again, that relates to what I was saying about the double standards regarding our resistance to aid Cuba.

With regard to "more balanced comprehensive policies", I guess part of my point is that really we see that the aid we do give to Cuba goes directly to the people at this point. They really are suffering. There are great shortages. There are brownouts. There is rationing. They're still trying to hold on without selling out the country.

They're very interested in business partnerships with Canada. I know Inco and a number of other nickel companies are involved, but they are retaining majority share so that they can still say... and that they are not just going to allow the companies to come in.

Some of the terms of reference mentioned included better regional cooperation with the western hemisphere, especially in light of the fact of the European aggregate and its cooperation, and the strengths that NAFTA could bring us and that even an expanded NAFTA could bring us relating to South America and the Caribbean.

[Translation]

Le projet de loi Torricelli représente en fait une violation du droit international. C'est une violation du GATT. C'est aussi une violation de la Déclaration relative aux principes du droit international et de la Charte des droits et devoirs économiques des États, de l'Assemblée générale des Nations unies.

Bien entendu, le projet de loi Torricelli va dans le sens de ce que les États-Unis ont toujours voulu faire avec Cuba, c'est-à-dire en faire un pays qui corresponde à l'image qu'il s'en font. J'ai ici un document où l'on cite un projet de loi de 1897, appelé le Breckenridge Memorandum. On y explique clairement et concrètement ce que les États-Unis aimeraient faire au cas où Cuba déciderait d'agir comme bon lui semble.

Il en trouve les mêmes échos dans une déclaration de George Bush de 1992:

Le Cuban Democracy Act cherche à prolonger la politique pro-démocratique de cette loi pour isoler Cuba jusqu'à ce que ce pays, assailli de toutes parts, puisse connaître la démocratie.

Comme je l'ai dit, cette documentation m'a été transmise à la dernière minute. J'ai découvert seulement la semaine dernière que l'on avait accepté officiellement de m'entendre et j'étais encore occupée à coordonner ma présentation pendant que je me rendais ici.

En consultant les lignes directrices du comité, je n'ai pu m'empêcher de noter qu'on pourrait établir un lien entre presque toutes ces directives et notre appui à Cuba.

On y parle de «démocratisation du processus d'élaboration de la politique étrangère», ce qui signifie demander à des groupes comme le nôtre de comparaître et, comme nous l'espérons, tenir compte de leurs observations. Plus loin, on parle de «recherche constante d'un régime commercial international libéral et fondé sur les règles; examen des priorités du Canada en matière d'aide internationale, en vue de la mise en place d'un cadre de politique clair». Une fois de plus, cela rejoint ce que j'ai dit au sujet de notre refus d'aider Cuba, suivant le principe du deux poids, deux mesures.

En ce qui concerne «l'adoption de politiques plus équilibrées», ce sur quoi je voudrais véritablement insister c'est qu'il faut s'assurer que ce sont les gens qui bénéficient réellement de l'aide que nous fournissons à Cuba. Ces gens souffrent beaucoup, ils manquent d'un tas de choses, il y a des coupures partielles de courant et de nombreuses denrées sont rationnées. Ils essaient encore de tenir sans se vendre.

Ils sont fort intéressés à établir des partenariats commerciaux avec le Canada. Je sais que la société Inco et que plusieurs autres sociétés productrices de nickel seraient dans le portrait, mais les Cubains conservent le contrôle majoritaire de façon à pouvoir continuer à décider... et ils ne vont tout simplement pas laisser les compagnies arriver juste comme ça!

• 1645

Certains des objectifs mentionnés tout à l'heure prônaient une meilleure coopération régionale dans notre hémisphère, compte tenu, surtout, du bloc européen et de la coopération entre ces différents pays, et des avantages que pourrait nous apporter l'ALÉNA, voire un ALÉNA élargi, relativement à l'Amérique du Sud et aux Antilles.

[Texte]

On to three, the need to adjust the system of interstate relations in the wake of the collapse of the Soviet Union and the end of the Cold War. . . Again, I think Cuba has really felt the need for extra help there. We had an opportunity to hear a fellow from Cuba speak recently. He said that they're not pretending they haven't made mistakes along the way, but they are still trying to maintain their sovereignty and they're reaching out to us as Canadians and trading partners to help them in that struggle.

One of the points mentioned in the literature I got from the committee points to the symbiotic relationship of prosperity and human rights, and we can see that Cuba is a testament to that. The literacy rate has increased phenomenally. As well, people won't put up with nonsense; consequently there is not a lot of nonsense going on there from what I understand.

There is also the point about transnational challenges. I think that's something Cuba is very much aware of, and I think this is where we feel the greatest squeeze by the U.S. directly and by transnationals indirectly. It's important with regard to NAFTA and other agreements that we not only increase our business and our economic prosperity, but that we ensure that the governments with which we trade are civil to their citizenry.

I was probably not as succinct or coherent as I should have been, but I'll leave it at that and once more quickly check my notes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Maybe you can check your notes when we come to questions.

Ms Molloy: Yes, that's fine.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): How many members are in your organization?

Ms Molloy: We have an active executive of about ten. As I said, we're not even a year old yet. We've hosted quite a few fund-raisers and—

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Please thank the organization, because I meet with the ambassador of Cuba at least once a month in Ottawa. I know he'll be very pleased that here in Saskatchewan he has such friends.

Moving on to the Regina Refugee Coalition, we have Bernadette Kutarna.

Ms Bernadette Kutarna (Secretary, Regina Refugee Coalition): Good afternoon. We consider it a privilege, a duty and also a right to be able to present to a review committee such as this. I was to have another person with me, but her child is sick so I'm here all alone.

The Regina Refugee Coalition comes together to facilitate communication and information-sharing among existing groups and individuals on refugee issues. We also act as a resource to the larger community of refugee sponsorship and inland

[Traduction]

Je passe maintenant au point trois, la nécessité d'adapter le système des relations inter-États consécutivement à l'effondrement de l'Union soviétique et à la fin de la Guerre froide. . . Encore une fois, je pense qu'à ce niveau Cuba éprouve déjà le besoin d'une aide supplémentaire. Nous avons justement eu l'occasion tout récemment de discuter de la situation avec un Cubain. Il nous a dit que son pays ne prétend pas n'avoir jamais commis d'erreurs, mais qu'il cherche toujours à maintenir sa souveraineté et qu'il fait appel à nous, en tant que Canadiens et en tant que partenaires commerciaux, pour l'aider dans cette lutte.

L'un des points mentionnés dans la documentation qui m'a été fournie par le Comité renvoie à la relation symbiotique qui lie la prospérité aux droits de la personne, et l'on constate que Cuba est un exemple de ce phénomène. En effet, le taux d'alphabétisation a augmenté de façon phénoménale. Par ailleurs, les gens ne tolèrent pas les idioties, et il n'y en a par conséquent pas beaucoup, si j'ai bien compris.

Il y a également la question des défis des transnationales. Il s'agit là, je pense, d'un aspect auquel Cuba est très sensible, et c'est sans doute à ce niveau que l'on sent le plus les pressions exercées directement par les États-Unis, et indirectement par les transnationales. Il est important, en ce qui concerne l'ALÉNA et d'autres ententes, que l'on ne se limite pas à n'améliorer que notre prospérité commerciale et économique, mais que l'on veille également à ce que les gouvernements avec lesquels nous faisons affaires soient respectueux des droits de leurs citoyens.

Je n'ai sans doute pas été aussi succincte ni aussi rigoureuse que j'aurais dû l'être, mais je vais m'arrêter là et vérifier une nouvelle fois rapidement mes notes.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Vous pourriez peut-être le faire lorsque nous en arriverons aux questions.

Mme Molloy: Très bien.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Combien de membres compte votre organisation?

Mme Molloy: Nous avons un exécutif agissant d'environ 10 personnes. Comme je l'ai déjà dit, cela ne fait même pas un an que l'organisation existe. Nous avons organisé un bon nombre d'initiatives de financement et. . .

Le coprésident suppléant (M. Flis): Je vous prierais de bien vouloir remercier l'organisation, car je rencontre l'ambassadeur de Cuba à Ottawa au moins une fois par mois. Je sais qu'il est très heureux de pouvoir compter sur de tels amis ici en Saskatchewan.

Nous allons maintenant entendre Bernadette Kutarra, représentant la Regina Refugee Coalition.

Mme Bernadette Kutarna (travailleuse de terrain, section justice sociale, Regina Refugee Coalition): Bonjour. C'est pour nous un privilège, un devoir et un droit de venir comparaître devant un comité d'étude comme le vôtre. Je devais être accompagnée d'une autre personne, mais son enfant est malade, et j'ai donc dû venir seule.

La Regina Refugee Coalition a pour but de faciliter la communication et l'échange d'information sur les réfugiés parmi les groupes et les particuliers intéressés. Nous jouons également le rôle de centre de ressources relativement au parrainage de

[Text]

[Translation]

claimant issues. We work to promote a better understanding of refugee issues in the wider community, and when appropriate, we address various refugee issues related to service and legislation. The churches are involved in refugee sponsorship and, for some of us in Saskatchewan, picking up the pieces after rejection occurs for a refugee family.

Membership in the Regina Refugee Coalition includes immigrant women of Regina; Amnesty International; Presbyterian, Roman Catholic, Lutheran, United and Mennonite Central Committee churches; the Regina Open Door Society; business people; a lawyer; and interested individuals.

First we want to state that we are quite aware that, as Canadians, almost all of us in this room come from an immigration background. Canada is already multicultural in nature. We want to stress our foreign policy needs to reflect this global perspective, and we as Canadians need to remember the numerous positive contributions refugee people and immigrants have made to Canada over the entire history of Canada.

• 1650

Our members wonder what the principles are that drive Canada's foreign policy. Canada's foreign policy principle used to be national survival, but we are now so interconnected through trade and travel that our community really is the world. We challenge the government to do more than look for the lowest common denominator in finding out people's opinions across the country. We challenge them to lead based on the principles of our participation in a global community, our multicultural make-up and peace.

Peace means being able to share—being able to go about our daily living with care and concern about others. Peace is education, skill sharing and recognition of how others around the world positively impact on Canada. We can also have this impact on peacemaking in the world, which isn't about weapons.

Part of peace is education, and this is where we want to start. As we sat around the table trying to decide what to say to you today, we realized there were lots of gaps in our knowledge. We also realized from radio reports our own leaders have many gaps in their knowledge of people's experiences around the world. So first of all we want to challenge you to get yourselves educated and also find ways of educating people in Canada about what foreign policy is and what the implications are. Our foreign policy is the window for the rest of the world to see what Canada is all about.

We're going to address two specific refugee concerns today. The first one is the processing problems in refugee concerns. First of all under that are overseas refugee claims. Many of us work with people we know to be bona fide refugees according to

réfugiés et aux demandes des gens qui sont déjà au pays. Nous oeuvrons à la promotion d'une meilleure compréhension sur la question des réfugiés de la part de l'ensemble de la population, et, lorsque nous le jugeons opportun, nous intervenons dans des dossiers relativement aux services et à la législation en matière de réfugiés. Les Églises s'occupent de parrainage de réfugiés et il s'agit pour certains d'entre nous ici en Saskatchewan de ramasser les morceaux lorsque la demande d'une famille de réfugiés est rejetée.

La Regina Refugee Coalition regroupe des immigrantes de Regina; Amnistie internationale; les Églises presbytérienne, catholique, luthérienne, unie et le Comité central mennonite; la Regina Open Door Society; des gens d'affaires; un avocat et de simples citoyens qui s'intéressent à son oeuvre.

Nous tenons tout d'abord à rappeler qu'en tant que Canadiens, la plupart d'entre nous dans cette salle sommes des descendants d'immigrants. Le Canada est déjà de nature multiculturelle. Nous tenons à souligner que notre politique étrangère doit refléter cette perspective et qu'en tant que Canadiens il nous faut nous rappeler les nombreuses contributions positives qui ont été faites par des réfugiés et des immigrants tout au long de l'histoire du Canada.

Nos membres se demandent quels sont les principes qui servent de moteur à la politique étrangère canadienne. Autrefois, le principe sur lequel s'appuyait la politique étrangère du Canada était celui de la survie nationale, mais les pays sont aujourd'hui si étroitement liés les uns aux autres par le commerce et les voyages que notre communauté est en fait le monde entier. Nous demandons au gouvernement de faire plus que chercher le plus bas dénominateur commun lorsqu'il sonde les opinions des Canadiens partout au pays. Nous lui demandons de montrer l'exemple en s'appuyant sur les principes de notre participation au sein de la communauté mondiale, de notre composition multiculturelle et de la paix.

La paix signifie pouvoir partager, pouvoir mener notre vie de tous les jours en s'occupant et en se préoccupant des autres. La paix, c'est l'éducation, le partage des compétences et la reconnaissance de l'impact positif qu'ont sur le Canada des gens d'un peu partout dans le monde. Nous pouvons également jouer un rôle dans le maintien de la paix dans le monde, et je ne parle pas d'armes.

En partie, la paix c'est l'éducation, et c'est là que nous aimerions commencer. Lorsque nous étions réunis autour de la table en vue de décider de ce que nous allions vous dire aujourd'hui, nous nous sommes rendus compte qu'il y avait dans nos connaissances de nombreuses lacunes. Nous avons également constaté, en écoutant des émissions radiophoniques, que la connaissance qu'ont nos propres dirigeants de l'expérience des différents peuples dans le monde comporte de nombreuses lacunes. Ce que nous aimerions donc faire, pour commencer, c'est vous demander de vous renseigner et de trouver des moyens de renseigner les Canadiens sur ce qu'est la politique étrangère et sur les ramifications que celle-ci peut avoir. Notre politique étrangère est la fenêtre à travers laquelle le reste du monde observe le Canada.

Nous allons traiter aujourd'hui de deux dossiers particuliers concernant les réfugiés. Tout d'abord, les problèmes de traitement des demandes. Examinons d'abord le cas des demandes de statut de réfugié qui nous arrivent de l'étranger.

[Texte]

the current Geneva Convention definition. When it comes time for their hearings and processing overseas, our knowledge and support of their claim has virtually no role. Generally two things happen: our parishioners are told not to phone overseas officers or people are told Canada's not accepting any more refugee claims from certain countries.

We have two recommendations. Number one is that overseas refugee officers accept input from supporting communities in Canada and that this have some weight in decision-making processes. Number two is that rejected overseas claims be reviewed by a third party to make sure human rights and safety issues for families are guaranteed when the family returns to their home country. Also, recommendations 22, 26 and 27 of the Jesuit Centre for Social Faith and Justice's submission apply here.

The second thing we want to talk about under overseas refugee claims is that all too often a crisis is identified by the Canadian government with an immediate response called for by our communities. Then when we respond nothing happens, even though we know the crisis is still evident. Our Canadian response seems to get lost somewhere. We have one recommendation, that an investigation into the Canadian response be launched to identify the problem areas in the crisis response.

Inland refugee claims carry their own problems, which are influenced by our foreign policy in that Canada doesn't seem to be accepting refugees from certain countries while accepting others in the same situation from other countries. Another major problem with inland claims is that legal aid is not available to refugee claimants. All too often a process occurs that does not allow intervention, such as country situation reports by supportive communities in Canada, and funds are hard to come by for specially trained immigration lawyers. We are aware of families sent back because of technical errors in their refugee claims.

We have three recommendations. Number one is that communication between the citizenship and foreign policy branches of the federal government occur, especially around accurate knowledge of the country's situation. I must say accurate knowledge sometimes means talking to folks in Canada who have visited or are in touch with their families and friends back home on all sides of whatever conflict may be in another country. The second recommendation is that Canadian citizens

[Traduction]

Nous sommes nombreux à travailler avec des personnes dont nous savons qu'elles sont des réfugiés de bonne foi dans le sens de la Convention de Genève. À l'étape des audiences et du traitement des demandes à l'étranger, notre connaissance de leurs dossiers et notre appui n'ont à vrai dire aucun poids. Il se produit en général deux choses: nos paroissiens se font dire qu'ils ne doivent pas téléphoner aux agents en poste à l'étranger ou bien que le Canada n'accepte plus de demandes de réfugiés pour des ressortissants de tel ou tel pays.

Nous aurions deux recommandations à faire. Premièrement, que les agents d'audience en poste à l'étranger acceptent l'intervention des communautés de soutien au Canada et que les apports de celles-ci aient un certain poids dans les processus décisionnels. Deuxièmement, que les demandes faites à l'étranger qui sont refusées soient revues par une tierce partie de façon à être certain que la famille qui réintègre sa patrie jouit de certaines garanties en matière de droits de la personne et de sécurité. Par ailleurs, les recommandations 22, 26 et 27 du Jesuit Centre for Social Faith and Justice s'appliqueraient ici.

Deuxièmement, toujours au sujet des demandes de statut de réfugié faites à l'étranger, trop souvent le gouvernement canadien fait état d'une crise et demande à nos communautés de réagir immédiatement. Puis, lorsque nous nous mobilisons, il ne se passe rien, même si l'on sait que la crise existe toujours. L'action canadienne se perd quelque part. Notre recommandation à ce propos serait donc la suivante: qu'une enquête sur les délais de réaction du Canada soit lancée de façon à déterminer les aspects de notre réaction durant les crises qui posent des problèmes.

Les demandes de statut de réfugié déposées par des personnes qui se trouvent déjà sur le territoire canadien comportent leurs propres problèmes, qui sont influencés par notre politique étrangère en ce que le Canada ne semble pas vouloir accepter de réfugiés de certains pays, alors qu'il en accepte d'autres qui sont originaires de pays différents, qui se trouvent pourtant dans la même situation. Un autre problème des demandes faites sur place est que l'aide juridique n'est pas offerte aux demandeurs de statut de réfugié. Trop souvent, le processus se déroule d'une façon telle qu'aucune intervention n'est possible—je songe au dépôt par des communautés de soutien au Canada de rapports sur la situation dans le pays d'origine des demandeurs—et il est difficile de trouver des fonds pour payer des avocats spécialisés dans le domaine de l'immigration. Nous connaissons le cas de familles qui ont été renvoyées à cause d'erreurs techniques dans leurs demandes.

Nous aurions trois recommandations à faire ici. Premièrement, qu'il y ait communication entre les directions fédérales responsables de la citoyenneté et de la politique étrangère, dans le but premier d'obtenir des renseignements exacts sur la situation dans le pays concerné. L'obtention de renseignements exacts suppose parfois des discussions avec des personnes au Canada qui se sont rendues dans les pays en question ou qui y ont des contacts avec des parents ou des amis

[Text]

have a mechanism by which their knowledge of country situations can be included in the federal government knowledge base in Citizenship. Number three is that legal aid for inland refugee claims be made available across Canada.

Sometimes one looks at inland refugee claims and one wonders what is the connection with foreign policy, but certainly we have firsthand experience of families who have been sent back. This morning someone told me a story of a man who was to be sent back after his partner was killed and he came here asking for refugee sponsorship, or a refugee claim. He was rejected, went back, and was killed. I myself am familiar, in my own work, with a family that went back to their own country and had to flee again because of the circumstances they faced there.

The second point we want to talk about is the role of Canada in global refugee concerns. Saskatchewan people have a long-standing interest in international development and international affairs. Probably many of the people you've heard all day today are folks all of us work with every day in this kind of work.

It certainly is reflected in the high number of people involved in non-government international development agencies on a volunteer basis. We believe there are numerous communities willing and able to support refugees here in Canada; for example, the Kenaston community just south of Saskatoon, or many other communities, certainly in our area in Regina, and small towns around and about where people have come together to sponsor and host refugees.

We can support large families, single mothers, people who are vulnerable for reasons of ill health, etc. Support is also there for Canada to play an important international humanitarian role in keeping the world focused on the masses of refugee movement caused by civil unrest. This role can be played out at the United Nations and at other international bodies Canada participates in.

Decisions made that impact on any peoples in the world should give major consideration to human rights and the economic impact these decisions will have on the well-being of people. It is not acceptable to cause hunger, starvation, and potential death for people because we, as Canadians, want to gain something.

We have three recommendations for this item, on the global concerns.

The first is that the federal and provincial governments work with community groups to develop a structure by which refugees with particular skills and needs can be welcomed into communities that need these skills and can support these families who have extra challenges.

[Translation]

appartenant à l'un ou l'autre camp dans le conflit. La deuxième recommandation serait que les citoyens canadiens disposent d'un mécanisme en vertu duquel leurs connaissances de la situation d'un pays donné puisse être incorporées dans la base de connaissances du ministère fédéral de la Citoyenneté. La troisième recommandation serait que les demandeurs de statut de réfugié aient droit à une aide juridique où qu'il se trouvent au pays.

On peut se demander s'il existe un rapport entre les demandes de statut de réfugié qui sont faites sur place au Canada et la politique étrangère. Je peux vous dire qu'il y en a, et que nous connaissons des familles qui ont été renvoyées dans ce contexte. Ce matin, quelqu'un m'a raconté l'histoire d'un homme qui devait être renvoyé; sa conjointe avait été tuée et il était venu ici demander qu'on le parraine ou qu'on l'accepte en tant que réfugié. Sa demande a été rejetée, il est retourné, et il a été tué. Dans le cadre de mon travail, j'ai fait connaissance avec une famille qui est repartie dans son pays d'origine et qui a dû le fuir une nouvelle fois à cause des circonstances auxquelles elle s'y est trouvée confrontée.

• 1655

La deuxième question dont nous aimerions discuter est celle du rôle du Canada dans le dossier mondial des réfugiés. Les habitants de la Saskatchewan s'intéressent depuis longtemps au développement et aux affaires internationales. Un grand nombre des personnes que vous avez entendues pendant la journée travaillent avec nous tous les jours dans ce domaine.

L'intérêt que portent les gens à toute cette question se trouve reflétée dans le nombre important de bénévoles qui oeuvrent pour des organismes non gouvernementaux de développement international. Nous estimons qu'il y a de nombreuses localités qui sont tout à fait désireuses et en mesure d'appuyer des réfugiés ici au Canada; je citerai à titre d'exemple la localité de Kenaston, qui se trouve juste au sud de Saskatoon, et il y a de nombreuses autres localités, dans la région de Regina et ailleurs, où les gens se sont regroupés pour parrainer et accueillir des réfugiés.

Nous pouvons prendre en charge des familles nombreuses, des mères seules, des personnes qui sont vulnérables à cause du mauvais état de leur santé, etc. Nous appuyons par ailleurs l'idée que le Canada joue un rôle humanitaire international important en sensibilisant le monde entier aux importants mouvements de réfugiés qu'amènent les troubles civils. Ce rôle, il peut le jouer aux Nations Unies et au sein des autres organes internationaux auquel il appartient.

Toute décision susceptible d'avoir une quelconque incidence sur un peuple donné dans le monde devrait être examinée en fonction de ses répercussions sur l'économie et les droits de la personne. Il n'est pas acceptable que le Canada, désireux d'obtenir un quelconque avantage, provoque la faim, la famine et la mort chez un peuple.

Nous aurions trois recommandations à faire relativement à ces questions d'envergure mondiale.

Premièrement, les gouvernements fédéral et provinciaux devraient oeuvrer aux côtés de groupes communautaires à l'élaboration d'une structure en vertu de laquelle des réfugiés ayant des aptitudes et des besoins particuliers pourraient être accueillis par des localités qui en auraient besoin et qui seraient en mesure de venir en aide à ces familles qui se trouvent confrontées à des difficultés particulières.

[Texte]

The second is that Canada support global strategies within the United Nations and elsewhere for the protection of refugees and for permanent solutions for refugees, which include their fullest dignity in human rights and economic well-being.

The third is that Canada urge the various bodies of the United Nations to communicate with each other regarding human rights issues, especially refugee concerns; for example, that the UNHCR communicate with the various bodies within the UN, the World Bank, the International Monetary Fund, and many others, the causes of refugee movement around the world, and that these various bodies work together to minimize this need for people to flee. This can be done, certainly from Canada's perspective, through various international pressures that are available to the Canadian government and also to the United Nations.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Thank you.

Moving along to the Saskatoon Refugee Coalition, we have Helen Smith-McIntyre.

Ms Helen Smith-McIntyre (Chairperson, Saskatoon Refugee Coalition): The three of us will be sharing in the presentation. But, first, we do have exactly seven copies of our brief, if those would be of assistance to you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Yes, they would. While we're waiting for the distribution, I might also recommend that you send your presentations to the Minister of Immigration, who has just announced a consultation process over the next few months. I could perhaps recommend to our staff that the transcript of today's hearing also be forwarded to the Minister of Immigration. So you'll get a double kick at the can.

Ms Smith-McIntyre: Yes, we're preparing for consultation '94.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Great.

Ms Smith-McIntyre: I want to begin by saying that the Saskatoon Refugee Coalition and the Regina Refugee Coalition work together from time to time and we share our experiences and a number of the same concerns. We have not purposely chosen different ways of saying things today, but some of the things we will say will be said in different ways. I certainly would say that we concur with everything Bernadette said at the beginning.

The Saskatoon Refugee Coalition has been around since 1987. It's a coalition of concerned persons, groups, and organizations that work together for the common purpose of educating, equipping, and enabling persons to respond to the needs and concerns of refugees locally, nationally, and internationally. We are about 22 or 23 organizations and interested individuals. We meet every month and sometimes more frequently if necessary. One part of our mandate is to lobby for a political climate and for laws and procedures that are favourable to refugees. Essentially that is what we are doing here today.

[Traduction]

Deuxièmement, le Canada devrait appuyer l'adoption de stratégies mondiales au sein des Nations Unies et ailleurs, en vue de la protection des réfugiés et de la détermination de solutions permanentes aux problèmes des réfugiés, leur garantissant, entre autres, leur entière dignité sur les plans des droits de la personne et du bien-être matériel.

Troisièmement, le Canada devrait exhorter les divers organes des Nations Unies à communiquer entre eux relativement aux questions de droits de la personne, tout particulièrement en ce qu'elles touchent les réfugiés. Par exemple, le Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés devrait sensibiliser les divers organes des Nations Unies, de la Banque mondiale, du Fonds monétaire international, etc., aux causes des grands mouvements de réfugiés dans le monde, et ces organes devraient oeuvrer ensemble en vue de réduire la nécessité pour ces gens de fuir. En ce qui concerne le Canada, le gouvernement pourrait exercer certaines pressions au niveau international et auprès des Nations Unies.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Merci.

Passons maintenant à la Saskatoon Refugee Coalition, qui est ici représentée par Helen Smith-McIntyre.

Mme Helen Smith-McIntyre (présidente, Saskatoon Refugee Coalition): Nous vous ferons notre exposé à trois. J'aimerais cependant auparavant vous dire que nous avons ici sept copies du texte de notre mémoire, si cela peut vous être utile.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Oui, c'est bien. En attendant qu'on nous les distribue, je vous recommanderais d'envoyer également votre texte au ministre de l'Immigration, qui vient tout juste d'annoncer un processus de consultation qui aura lieu au cours des prochains mois. Je recommanderai par ailleurs au personnel du comité de faire parvenir la transcription des audiences d'aujourd'hui au ministre de l'Immigration. Vous aurez ainsi deux occasions de vous faire entendre.

Mme Smith-McIntyre: Oui, nous nous préparons pour Consultations 94.

Le coprésident par intérim (Mr. Flis): Formidable.

Mme Smith-McIntyre: J'aimerais commencer par vous dire que la Saskatoon Refugee Coalition et la Regina Refugee Coalition travaillent ensemble de temps à autre et que nous partageons notre vécu ainsi que certaines préoccupations. Ce n'est pas à dessein que nous avons aujourd'hui dit les choses différemment, mais c'est néanmoins le cas. Chose certaine, nous sommes d'accord avec tout ce qu'a dit Bernadette au début.

La Saskatoon Refugee Coalition a été fondée en 1987. Elle regroupe des particuliers, des groupes et des organisations oeuvrant ensemble dans le but commun de renseigner, d'armer et d'habiller les gens de façon à pouvoir réagir aux besoins et aux préoccupations des réfugiés aux niveaux local, national et international. Nous sommes 22 ou 23 organisations et personnes intéressées. Nous nous réunissons chaque mois, et parfois, si cela est nécessaire, à intervalles plus rapprochés. Un élément de notre mandat est de faire du lobbying en vue de l'établissement d'un climat politique et de l'adoption de lois et de mécanismes qui soient favorables aux réfugiés. Notre comparution ici aujourd'hui s'inscrit dans ce volet de notre travail.

[Text]

[Translation]

• 1700

As a coalition, our primary concern is about refugees and our experience lies within the areas of refugees and immigration matters. We are very aware that refugee policies and procedures form an integral component of Canada's foreign policy. There are about 18 million to 20 million refugees in the world, and when one includes persons displaced within their own country, we're looking at about 35 million people, so we know this is not a small problem.

We are also aware of the multiplicity of factors that create refugees, including internal conflict, poverty and natural or human-induced disasters. We realize that any refugee or immigration policy must be integrated into an overall foreign policy that promotes sustainable development and also addresses human rights issues, and that also includes concerns about who our trading partners are and what we are trading with what governments.

There are other NGOs. Bernadette has already indicated that when we walk into this room, we see a lot of people we know. Maybe that is typical of Saskatchewan—this is not my home province, but I have been here for about 20 years. It is my experience that there are concerned people here in Saskatchewan and we work together over a wide spectrum of concern for human rights and social issues.

It's out of our specific experience that we have compiled a list of concerns. Ernie and Elaine will share those concerns with you.

Mr. Ernie Wooff (Treasurer, Saskatoon Refugee Coalition): Our first concern is with the low number of incoming refugees. Members of the Saskatoon Refugee Coalition feel strongly that Canada's immigration policies should work hard at achieving and maintaining the targeted numbers put forth by the Liberal Party.

Regrettably, to date Canada has not achieved its targeted quotas. According to Immigration's annual report, in 1992 the targeted class of government-assisted refugees and members of designated classes was set at 13,000, but the actual numbers indicate that only slightly over 6,000 were accepted. For the same year the privately sponsored refugee target population was set at 17,000, but the Canadian government admitted 8,900.

The coalition notes that the targeted number of all refugee classes for 1994 is 25,000, and we encourage the Canadian government to achieve this goal. The number of persons willing and able to come to Canada is one of the most significant changes in the world at the moment and demands immediate attention.

These statistics lead to our second concern. In placing immigration and refugees in the document *Creating Opportunity: The Liberal Plan for Canada*, the message is clear—sponsorship of refugees from abroad by government and

En tant que coalition, nous nous intéressons principalement aux réfugiés et notre expérience se situe dans les domaines des réfugiés et de l'immigration. Nous savons que les politiques et les procédures en matière de réfugiés font partie intégrante de la politique étrangère du Canada. Le monde compte environ 18 à 20 millions de réfugiés, et si l'on y ajoute les personnes qui sont déplacées à l'intérieur de leur propre pays, le total atteint près de 35 millions. Le problème est par conséquent loin d'être négligeable.

Nous connaissons par ailleurs la multiplicité des facteurs qui font qu'il y a des réfugiés, notamment les conflits internes, la pauvreté et les catastrophes d'origine naturelle ou humaine. Nous savons que toute politique en matière de réfugiés ou d'immigration doit s'inscrire dans une politique étrangère d'ensemble qui assure la promotion du développement durable et qui favorise l'avancement des droits de la personne, et qui tient compte par ailleurs de la nature de nos partenaires commerciaux et des échanges commerciaux que nous avons avec des gouvernements.

Il existe d'autres ONG. Bernadette a déjà souligné que l'on reconnaît dans cette salle de nombreux visages. Cela est peut-être typique de la Saskatchewan: celle-ci n'est pas ma province natale, mais j'y vis depuis 20 ans. Mon expérience montre qu'il y a en Saskatchewan des gens très préoccupés par toutes ces questions et que nous oeuvrons ensemble à la promotion d'une vaste gamme de dossiers sociaux et de droits de la personne.

Nous avons dressé une liste de sujets de préoccupation en nous appuyant sur notre propre expérience. Ce sont Ernie et Elaine qui vont vous en parler.

M. Ernie Wooff (trésorier, Saskatoon Refugee Coalition): La première chose qui nous préoccupe est le faible nombre de réfugiés qui arrivent au pays. Les membres de la Saskatoon Refugee Coalition tiennent à ce que les politiques canadiennes en matière d'immigration aillent dans le sens de l'atteinte et du maintien des objectifs numériques fixés par le Parti libéral.

Chose regrettable, le Canada n'a pas encore atteint ses objectifs. D'après le rapport annuel du ministère de l'Immigration, en 1992, l'objectif pour les réfugiés parrainés par le gouvernement et pour les catégories désignées avait été de 13 000, mais le chiffre réel n'a été que d'un peu plus de 6 000. Pour la même année, l'objectif pour la catégorie des réfugiés parrainés par des organismes du secteur privé avait été fixé à 17 000, mais le gouvernement canadien n'en a admis que 8 900.

La coalition constate que l'objectif établi pour l'ensemble des catégories de réfugiés pour 1994 est de 25 000, et nous encourageons le gouvernement canadien à l'atteindre. Le nombre de personnes désireuses et en mesure de venir au Canada traduit l'un des plus importants changements survenus dans le monde, et celui-ci mérite notre attention immédiate.

Ces statistiques m'amènent à notre deuxième sujet de préoccupation. Le message relativement à l'immigration et aux réfugiés donné dans le document intitulé *Pour la création d'emplois: le Plan libéral pour le Canada* est clair: il est plus

[Texte]

[Traduction]

private initiative is quicker and more humane than waiting for these people to wash up on our shores. Unfortunately, our coalition has evidence that Canadian embassies and consulates far too frequently fail to be consistent in deciding who qualifies for refugee status and who does not.

Three areas need to be addressed. First, some general inconsistencies, cases where a family has been admitted into Canada as a refugee family and then later their relatives in similar circumstances have been refused. In the index to our brief we document a specific case that shows this inconsistency and we have come across quite a number of others, even within our own community.

• 1705

There are similar cases initiated by the Canadian embassy that are accepted and cases initiated by private sponsors that are rejected. This occurs too often for it to be coincidental. Some embassies reject cases that are accepted by other embassies. Assyrian Christians fleeing Iraq are accepted from Turkey or Greece, but usually rejected through Canada immigration in Damascus from both Syria and Jordan.

Part B is inconsistencies with what constitutes legitimate documentation. A refugee in possession of a current legal passport is not considered to be a bona fide refugee because immigration officials indicate that a bona fide refugee would not be carrying legitimate documentation. On the other hand, refugees who escape their country of origin by using false documentation are increasingly considered by immigration officials to represent a security risk. So how do they go about meeting the criteria? We document a case in the appendix that clearly shows this difficulty.

Next is inconsistencies regarding the evaluation of a refugee's activities in their country of origin. Chinese refugee claimants have been rejected overseas because immigration officials did not take seriously the risk of persecution due to Chinese people's opposition to what they perceive to be a repressive political regime.

We attach an example of a Tamil from Sri Lanka who was refused refugee status on the grounds that he was a member of an organization that carried out violent acts. The fact that he voluntarily withdrew from the organization upon learning of their violent activities was apparently not considered. We are also aware of Assyrian Christians who have been refused by Canadian officials because they were deserters from the compulsory draft in Iraq. Yet people from the same country who responded positively to the draft were then refused by Canadian officials who considered these people to be combatants. In other words, if one is a deserter, one may be refused; but if an individual does not desert, the risk of claimant refusal is still present. Again, there's a contradiction and we have some documentation in the appendix.

rapide et plus humanitaire d'amener le gouvernement et des organismes du secteur privé à parrainer des réfugiés qui se trouvent à l'étranger que d'attendre que ces gens échouent sur nos rives. Malheureusement, notre coalition dispose de preuves que les ambassades et consulats canadiens appliquent trop souvent des règles différentes pour déterminer qui se verra reconnaître le statut de réfugié et qui verra sa demande refusée.

Il importe de se pencher sur trois questions. D'abord, certaines incohérences. Prenez le cas d'une famille qui a été admise au Canada en tant que famille de réfugiés et dont des parents, qui se trouvent dans des circonstances semblables, se voient plus tard refuser leur demande. Nous documentons en annexe de notre mémoire un cas précis faisant ressortir ce manque d'uniformité dans l'application des règles, et je peux vous dire que nous en avons relevés d'autres, à l'intérieur même de notre communauté.

Nous connaissons des cas semblables pour lesquels il y a eu acceptation lorsque la demande est passée par l'ambassade du Canada et refus lorsque celle-ci était le fait de parrains privés. Cela arrive trop souvent pour qu'il ne s'agisse que d'une simple coïncidence. Certaines ambassades rejettent des cas qui sont acceptés par d'autres. Les chrétiens assyriens fuyant l'Iraq sont acceptés depuis la Turquie ou la Grèce, mais ils sont en général rejetés par les bureaux canadiens de l'immigration à Damas s'ils arrivent de Syrie ou de Jordanie.

La partie B fait état des incohérences dans ce qui constitue une documentation légitime. Un réfugié en possession d'un passeport authentique non périmé n'est pas considéré comme un réfugié en bonne et due forme car les agents d'immigration estiment qu'un vrai réfugié n'aurait pas sur lui de documents authentiques. D'un autre côté, les réfugiés qui fuient leur pays d'origine en utilisant de faux papiers sont de plus en plus considérés par les agents d'immigration comme représentant un risque pour la sécurité. Alors comment peuvent-ils faire pour satisfaire les critères? Nous documentons en annexe un cas qui fait clairement ressortir toutes ces difficultés.

Viennent ensuite les incohérences dans l'évaluation des activités du réfugié dans son pays d'origine. Des revendicateurs chinois du statut de réfugié ont vu leur demande refusée outre-mer, les agents d'immigration n'ayant pas pris au sérieux le risque de persécution des Chinois qui s'opposent à un régime politique qu'ils jugent oppressif.

Nous parlons également en annexe à notre mémoire d'un Tamil du Sri Lanka qui s'est vu refuser le statut de réfugié parce qu'il était membre d'une organisation qui s'adonnait à des actes violents. Il semble que l'on n'ait pas tenu compte du fait qu'il se soit retiré de l'organisation dès qu'il a pris connaissance de ses activités violentes. Nous connaissons également le cas de chrétiens assyriens dont la demande a été refusée par les autorités canadiennes parce qu'ils ne s'étaient pas soumis à l'ordre d'incorporation en Iraq. Or, des ressortissants du même pays, qui s'y sont soumis n'ont pas été acceptés, les autorités canadiennes estimant qu'il s'agissait de combattants. En d'autres termes, si l'on est déserteur, on verra peut-être sa demande rejetée; si on ne l'est pas, le risque d'un refus est toujours là. Voilà donc encore un autre exemple de contradiction, et vous trouverez de la documentation dans l'annexe.

[Text]

The result of these inconsistencies in visa office processing is that many situations arise where private sponsors of refugees are subjected to interminable delays from two to three years, or downright refusals on what is felt to be a well-documented case. There is no lack of financial support and energy and willingness on the part of Canadian organizations to sponsor refugees, and Bernadette had suggested that. It is obvious that the necessary resources exist to deal with the sponsorship and resettlement of refugees. What remains, however, is an immigration process that operates in a consistent fashion.

These inconsistencies in decision-making lead us to our third concern: lack of an appeal process. Once an overseas visa officer has made the decision to reject an individual as a refugee as defined by the UN convention and its protocol, the applicant has no recourse to appeal the decision; nor is the visa officer particularly accountable for his or her decision. In the 1990s, with 20 million people on the move and another 35 million internally displaced, such lack of accountability and lack of a concomitant appeal process is unacceptable. This situation requires organizational alterations to Canada's immigration system.

Elaine will continue.

• 1710

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): You're on, Elaine. My daughter's name is Elaine.

Ms Elaine Hulse (Saskatoon Refugee Coalition): It's a great name. We're always born with luck.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): I cut her off when she talks too much.

Ms Hulse: You're going to have to do that to me as well.

Some hon. members: Oh, oh!

Ms Hulse: Great, now I have a captive audience.

Tied in with our concern number two, which is the inconsistency in decision-making, and concern number three, which is no appeal process available, is our coalition's fourth concern: the interpretation of successful adaptation to Canadian cultural, economic and financial institutions—all those things that Canada pretty much takes for granted in terms of orderliness, so-called lack of corruption, and various components of Canada that make up Canadian culture.

Many refugees, as you well know, have faced political persecution and torture. I know of several families in which the women have been raped or have observed their teenaged daughters being raped. They finally receive the opportunity to speak to an overseas immigration officer, and perhaps they appear to the overseas immigration officer as not yet well suited for integration into Canadian life.

The Saskatoon Refugee Coalition is concerned that visa officers overseas maintain a sensitivity to the factors many refugees face in attempting to get to an embassy or a consulate or in attempting to achieve some form of protection. Helen will be speaking about our recommendations to that concern.

[Translation]

Tout ce manque d'uniformité dans les méthodes de traitement des bureaux de visas se solde par des situations où des parrains du secteur privé se voient imposer des attentes interminables de deux ou trois ans ou encore se voient carrément refuser leur demande pour des cas qui semblaient pourtant bien documentés. Les organisations canadiennes désireuses de parrainer des réfugiés ne manquent ni de fonds, ni d'énergie, ni de conviction, comme l'a déjà laissé entendre Bernadette. Il est clair que les ressources nécessaires pour assurer le parrainage et l'établissement de réfugiés sont là. Ce qui manque, c'est un processus d'immigration qui fonctionne de la même façon partout et dans tous les cas.

Ces illogismes dans le processus décisionnel nous amènent à notre troisième sujet de préoccupation: l'absence d'un processus d'appel. Dès lors qu'un agent de visa à l'étranger a décidé de rejeter une demande de statut de réfugié au sens de la convention des Nations Unies et de son protocole, l'intéressé n'a aucun recours. Il ne peut pas en appeler de la décision, et l'agent responsable n'a, quant à lui, pas à justifier sa décision. De nos jours, dans les années quatre-vingt-dix, avec 20 millions de réfugiés et 35 autres millions déplacés à l'intérieur de leurs pays, une telle absence de responsabilité, doublée de l'absence d'un mécanisme d'appel, est inacceptable. Cette situation exige une restructuration du système d'immigration canadien.

Elaine va poursuivre.

Le coprésident suppléant (M. Flis): C'est à vous, Elaine. Ma fille se prénomme Elaine aussi.

Mme Elaine Hulse (Saskatoon Refugee Coalition): C'est un beau nom. Il porte chance.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Je l'interromps lorsqu'elle parle trop.

Mme Hulse: Vous allez devoir en faire autant avec moi.

Des voix: Oh, oh!

Mme Hulse: Excellent, j'ai maintenant un auditoire captif.

Notre préoccupation numéro deux, l'incohérence des décisions, et notre préoccupation numéro trois, l'absence de mécanisme d'appel, sont liées à notre quatrième préoccupation: l'interprétation de la notion d'adaptation réussie aux institutions culturelles, économiques et financières du Canada—toutes ces choses que le Canada tient pour acquises, l'ordre, l'absence de corruption, et divers autres ingrédients de la culture canadienne.

Nombre de réfugiés, comme vous le savez, ont connu la persécution politique et la torture. Je connais plusieurs familles dans lesquelles les femmes ont été violées ou ont vu leurs filles adolescentes violées sous leurs yeux. Ils obtiennent enfin rendez-vous avec un agent d'immigration outremer et il se peut fort bien qu'ils apparaissent aux yeux de celui-ci comme n'étant pas encore prêts à s'intégrer à la vie canadienne.

La Saskatoon Refugee Coalition préconise que les agents d'immigration postés outremer soient sensibilisés aux difficultés que de nombreux réfugiés doivent surmonter pour se présenter dans une ambassade ou un consulat ou tenter d'obtenir quelque forme de protection. Helen énoncera nos recommandations à ce sujet.

[Texte]

The fifth concern is that if you want to achieve successful adaptation and integration into Canada's sociocultural milieu on the part of refugees, then the family reunification system needs to become exactly that—a family reunification system. Currently the family reunification program is probably falling apart. In the program currently in place, as I understand it, children under the age of sixteen and spouses constitute the core of the program. As the committee members are all well aware, kinship is a much larger organization than simply one's children and spouses.

We have some recommendations regarding the expansion of the family reunification program. Currently in one of the families I work with, the gentleman's mother would like to come to Canada. She has not previously applied as a refugee to Canada because she's an elderly individual, but her children have all left and her only son. Sons, unfortunately, in many cultures are still very important individuals. Her son is now in Canada and she wishes to be near her son. Under the present program involved with family reunification, it is going to be very problematic to reintroduce the family as a complete whole.

Of course it goes without saying that any sort of family reunification that occurs strengthens the capabilities of refugees to deal with the kinds of things Canada has to offer.

In the case of another woman, a Guatemalan woman I know, she was told by some officials in Guatemala that her chances of becoming a refugee and getting to Canada were much better if she claimed she had no dependants, so she did. She has now been in Canada for about three and a half years. She's beginning to feel comfortable with being in Canada, but she's afraid to admit that she has an eight-year-old daughter still in Guatemala. She's afraid that if she confesses she has an eight-year-old daughter, immigration officials are going to ask why they didn't hear of this child before. Yet she's now feeling comfortable enough with what's happening to her life in Canada that she desperately wants her daughter to join her. She's caught again in a bureaucratic quagmire that leaves her feeling relatively powerless.

[Traduction]

Le cinquième élément est que si nous voulons que les réfugiés parviennent à s'adapter et à s'intégrer au milieu socioculturel du Canada, le système de réunification familiale devra devenir exactement ce que son nom implique—un système de réunification familiale. À l'heure actuelle, le programme de réunification familiale est en déliquescence. À ma connaissance, il met l'accent sur les enfants de moins de 16 ans et les conjoints. Comme les membres du Comité le savent bien, la parenté est une unité beaucoup plus vaste que les seuls enfants et les conjoints.

Nous formulons quelques recommandations concernant l'expansion du programme de réunification familiale. Dans l'une des familles avec lesquelles je travaille, la mère du monsieur aimerait venir au Canada. Elle n'a jamais demandé le statut de réfugié au Canada car c'est une personne âgée, mais ses enfants sont tous partis, notamment son fils unique. Malheureusement, dans certaines cultures, les fils comptent encore pour beaucoup. Son fils est maintenant au Canada et elle aimerait être près de lui. Vu les conditions actuelles du programme de réunification, il est peu probable que cette famille puisse jamais redevenir entière.

Il va sans dire que la réunification familiale ne peut que renforcer la capacité des réfugiés à s'intégrer dans la société canadienne.

Dans le cas d'une autre femme, une Guatémaltèque de ma connaissance, on lui a dit au Guatemala que ses chances d'être acceptée comme réfugiée au Canada seraient bien meilleures si elle disait n'avoir pas de personne à charge, ce qu'elle a fait. Cela fait maintenant trois ans et demi qu'elle est au Canada et elle commence à être assez bien intégrée, mais elle a peur de reconnaître qu'elle a une fille de huit ans toujours au Guatemala. Elle craint que si elle avoue l'existence de cette fille de huit ans, les fonctionnaires de l'immigration lui demandent pourquoi elle n'a jamais déclaré cet enfant jusqu'à maintenant. Pourtant, elle est maintenant suffisamment à l'aise au Canada pour souhaiter désespérément que sa fille vienne la rejoindre. Elle se retrouve prise de nouveau dans un marais bureaucratique où elle se sent relativement impuissante.

• 1715

This leads us to our sixth, and for your benefit, final concern. The Saskatoon Refugee Coalition is extremely concerned about gender and gender persecution. I have here a copy of the guidelines issued by the chairperson to the Immigration and Refugee Board, dated March 9, 1993, done in Ottawa. I would certainly encourage all of you to take advantage of looking through it with regard to the women refugee claimants who fear gender persecution.

I didn't feel at this point it was necessary to reinvent the wheel. They have done a very good job. If it's at all possible for you to obtain copies of this, I think it should certainly constitute part of this brief.

I guess I'll turn it over to Helen for the recommendations the Saskatoon Refugee Coalition has put together for your benefit.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Can you do it in about one minute?

Ms Smith-McIntyre: I'll try.

Cela nous amène à notre sixième et—vous serez soulagés de l'entendre—dernière préoccupation. La Saskatoon Refugee Coalition est extrêmement préoccupée par le sexisme et la persécution sexiste. J'ai ici une copie des lignes directrices émises par le président de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié, en date du 9 mars 1993, à Ottawa. Je vous incite tous à parcourir les passages qui traitent des requérantes du statut de réfugié qui craignent la persécution sexiste.

J'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire pour moi de réinventer la roue. Ces lignes directrices sont excellentes. Si vous pouvez en obtenir des copies, je pense que ce texte devrait être considéré comme faisant partie de ce mémoire.

Je vais maintenant demander à Helen de vous part des recommandations de la Saskatoon Refugee Coalition.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Pouvez-vous le faire en une minute environ?

Mme Smith-McIntyre: Je vais essayer.

[Text]

In conclusion, we would like to see the 1994 quota for all classes of refugees adhered to. We would like there to be no ceiling, no quota limit for privately sponsored refugees. We would like the Canadian government to become actively involved in encouraging groups to privately sponsor. We feel we're being discouraged at this point in time. We would like the government to facilitate groups that desire to sponsor.

We hope there's a possibility of establishing a process whereby private sponsorship is given a priority and where there might be some more special programs. We would like better communication between local immigration officers and foreign posts overseas.

We would like there to be an appeal process for refugee claimants who've been rejected through the overseas procedures. We would like the inclusion of the guidelines on gender issues to become part of the policy and procedures for all these officers overseas. Finally, we would like the family reunification program to work within its original intent.

That's it.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): You did it in 59 seconds. Thank you very much.

I must compliment the staff for putting together such a variety of witnesses here in Saskatchewan. This is certainly challenging the members.

Since Mr. Bergeron couldn't get on with the last group, I'd like to give him the floor first.

M. Bergeron: Merci beaucoup, monsieur Flis. Dans un premier temps, j'aimerais faire un commentaire sur la première présentation qui a été faite à propos de la question cubaine. Je dois admettre que, dans le passé, l'ouverture à la Chine populaire, à Cuba, et l'attitude, je dirais, un peu ferme à l'égard du régime d'apartheid en Afrique du Sud a constitué l'un des grands axes qui a différencié la politique étrangère canadienne par rapport à la politique étrangère américaine. De la part d'un gouvernement qui, actuellement, prétend vouloir maintenir une politique un peu plus indépendante à l'égard des États-Unis, je pense qu'on doit également poursuivre sur la voie d'une ouverture vers Cuba.

Cela étant dit, je pense qu'on ne doit pas perdre notre sens critique à l'égard d'un régime qui, à plusieurs égards, s'est montré un peu rébarbatif au niveau des droits de la personne et au niveau de la liberté d'expression.

Cela étant dit, j'aimerais maintenant aborder la question des réfugiés qui vient d'être soulevée par Madame, dont je ne connais pas le nom malheureusement. Vous avez indiqué que la politique de réunification des familles était appliquée de façon de plus en plus restrictive et, à cela j'aimerais poser une question. Est-ce qu'il est plus facile d'entrer au Canada à titre de réfugié comme individu seul? Ou est-ce qu'il est plus facile d'entrer comme individu avec son épouse, ou son époux et les enfants, une tante, une grand-mère, Dieu sait quoi? Finalement, est-ce que les gens n'essaient pas d'entrer tout seuls parce que c'est plus facile et, par la suite, essayer de faire entrer le restant de leur famille? Est-ce que c'est pour ça que le gouvernement essaie d'appliquer de façon plus restrictive la politique de réunification des familles?

[Translation]

En conclusion, nous aimerions que le contingent 1994 pour toutes les catégories de réfugiés soit atteint. Nous aimerions qu'il n'y ait pas de plafond, pas de contingent pour les réfugiés parrainés par le secteur privé. Nous aimerions que le gouvernement canadien encourage activement les parrainages privés. Nous estimons que l'on nous décourage à l'heure actuelle. Nous aimerions que le gouvernement facilite les choses aux groupes qui veulent parrainer des réfugiés.

Nous espérons qu'il sera possible de mettre en place un mécanisme privilégiant les parrainages privés, avec peut-être davantage de programmes spéciaux. Nous aimerions de meilleures communications entre les agents d'immigration locaux et les missions à l'étranger.

Nous aimerions voir mettre en place un mécanisme d'appel pour les demandeurs de statut de réfugié rejetés outre-mer. Nous aimerions que les lignes directrices sur le sexisme soient intégrées aux politiques et procédures suivies par ces agents en poste outre-mer. Enfin, nous aimerions que le programme de réunification familiale réponde à son objectif initial.

C'est tout.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Vous avez bouclé en 59 secondes. Je vous remercie.

Je dois féliciter le personnel d'avoir dressé une liste de témoins aussi variée ici en Saskatchewan. C'est vraiment stimulant pour les députés.

Puisque M. Bergeron n'a pas posé sa question au groupe précédent, je vais lui donner la parole en premier.

Mr. Bergeron: Thank you very much, Mr. Flis. I would like first of all to comment on the first presentation that dealt with Cuba. I must say that, in the past, the opening to communist China, to Cuba and the firmness shown towards the apartheid policy in South Africa was one of the main orientations that set Canadian foreign policy apart from that of the United States. I think that the present government, who says it wants to maintain a policy more independent from the United States than that of the previous government, should aim at greater openness towards Cuba.

This being said, we should still view with a critical eye a government that has shown so little regard for human rights and freedom of expression.

Now, I would like to speak to the matter of refugees that Madam has dealt with—sorry I don't know your name. I have a question on the family reunification policy of which you said that it is implemented in an increasingly restrictive way. Would it be easier to get refugee status in Canada as an individual without dependants? Or is it easier if you have a spouse, children, an aunt, a grandmother, who knows what? Are people trying to get in alone because it is easier and then trying to bring over their family? Is it for this reason that the government is trying to apply in a more restrictive way the family reunification policy?

[Texte]

Je vous pose la question, parce que je n'ai pas la moindre idée de ce que pourrait être la réponse et j'espère que vous saurez éclairer ma lanterne.

[Traduction]

I'm asking because I don't have the faintest idea as to what the answer is and I hope you will be able to shed some light on it.

• 1720

Ms Smith-McIntyre: I'll begin. My answer comes out of reading the statistics of government-sponsored refugees who have come through the resettlement program at the Saskatoon Open Door Society. My observation is that the bulk of these people are single young men. I would assume that this indicates a bias on the part of these officers who are doing the interviews. They see single young males as being more readily adaptable to our Canadian culture.

When refugee claimants are accepted overseas, if they have immediate family they are supposed to be listed on their application form. Sometimes, and often for reasons Elaine alluded to, people feel they will be more readily accepted if they don't list their family.

There is then a fine or a levy on people who go to Immigration after they've been here and request the possibility of bringing immediate family, which I think means now youths under 16 and parents over 65.

By the way, since February 1, 1993, the family class has been more restricted.

M. Bergeron: Je pense que Madame voudrait ajouter quelque chose.

Ms Hulse: I'm sorry. I understand French, but boy, if I spoke it, it would probably make you throw up.

M. Bergeron: C'est la même chose de mon côté concernant l'anglais.

Ms Hulse: Okay. We'll go to the bar afterward. You can speak French and I can speak English.

There's one further qualification I would like to make. That is, some people from some countries seem to remain intact within the family unit. In the Hispanic community with which I work it's almost always that way. In the last five years 65 have arrived intact as families, as opposed to about 43 individuals. Vietnamese and Cambodians seem to arrive more as individuals than intact families.

So there is some differentiation based on country of origin.

Ms Kutarna: I have just one brief comment. Certainly what sometimes seems to happen is that senior parents want to stay back because they find it most difficult to move. But when their families leave and they realize that they're not only without their usual family supports but also probably not doing very well and perhaps endangered, then they try to come.

That type of family reunification is very difficult. Usually they make that kind of decision within the first two years. It seems that people here are still in the process of settlement. They don't have the financial resources you need, according to the guidelines, to bring in senior members.

Mme Smith-McIntyre: Je vais commencer. Je fonde ma réponse sur les statistiques relatives aux réfugiés parrainés par le gouvernement qui sont passés par le programme d'établissement de la Saskatoon Open Door Society. Selon ce que j'ai pu observer, la grande masse de ces personnes sont des hommes célibataires jeunes. J'imagine que cela traduit une préférence de la part des agents qui procèdent aux entretiens. Ils perçoivent les jeunes célibataires de sexe masculin comme plus facilement intégrables à notre culture canadienne.

Lorsqu'une demande de statut de réfugié est acceptée outre-mer, les membres de la famille immédiate de l'intéressé, le cas échéant, sont censés être inscrits sur le formulaire de demande. Parfois, et généralement pour les raisons qu'Hélène a mentionnées, les réfugiés considèrent qu'ils obtiendront plus facilement l'autorisation de séjour s'ils passent leur famille sous silence.

Une fois que les réfugiés sont au Canada, s'ils demandent à faire venir les membres de leur famille immédiate, ce qui signifie aujourd'hui des enfants de moins de 16 ans et des parents de plus de 65 ans, on leur impose une amende ou une redevance.

Incidentement, depuis le 1^{er} février 1993, la «catégorie de la famille» est définie de façon plus restrictive.

Mr. Bergeron: I think Madam would like to add something.

Mme Hulse: Excusez-moi, je comprends le français mais, Dieu, si j'essayais de le parler, je vous ferais probablement vomir.

Mr. Bergeron: Same thing here with English.

Mme Hulse: Bien. Nous irons faire un tour au bar après. Vous pourrez parler français et je parlerai anglais.

J'aimerais ajouter une précision. Les ressortissants de certains pays semblent conserver davantage l'unité familiale intacte. Dans la communauté hispanique avec laquelle je travaille, il en est presque toujours ainsi. Au cours des cinq dernières années, nous avons vu arriver 65 familles intactes, contre 43 personnes seules. En revanche, les Vietnamiens et les Cambodgiens semblent venir s'établir plus souvent seuls qu'accompagnés de familles intactes.

Il y a donc des différences selon le pays d'origine.

Mme Kutarna: Juste une remarque. Ce qui semble se passer, parfois, c'est que des parents âgés veulent rester sur place, parce que ce sont eux qui éprouvent le plus de difficulté à partir. Mais une fois les autres membres de la famille partis, ils se rendent compte qu'ils sont non seulement privés de leur soutien familial habituel mais que la vie devient plus difficile et qu'ils sont peut-être en danger. C'est alors qu'ils cherchent à partir aussi.

Ce genre de réunification familiale est très difficile. Habituellement, ils prennent cette décision pendant les deux premières années. Les membres de leur famille déjà installés ici sont encore en période d'adaptation. Ils n'ont pas les ressources financières exigées par les lignes directrices pour faire venir des parents âgés.

[Text]

We have also had situations where senior members have been refused because of age or resettlement, even if there are families here. It's very difficult. I usually feel despair when a family comes and says they want to bring in mom or dad.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): I think I'll move on, just to give everyone a chance. In your previous exchange you just experienced Saskatchewan hospitality.

Mr. Strahl: This is kind of branching out into a little bit of new territory for us. This whole refugee/immigration business hasn't been dealt with at length by the committee as of yet. I have no expertise in the area.

I have just a general comment. I think we need to be careful not to make an assumption that because a lot of single men are approved from whatever country officers are somehow prejudiced or not following guidelines.

It may well be that in that culture or in that area, single men apply and women just don't feel they can or whatever. I'd just be careful to make that jump from low numbers of women being accepted. It just may be that they're not applying in some of these cultures. That's just a little defence of some of the Immigration people.

Anyway, I have a question for Shelagh Molloy. Cuba has had for years and years a Marxist government—a single-party government or an authoritative dictatorship of some sort. Yet they have—I guess because of their ties to the U.S.S.R. or whatever, but to use your figures—a good literacy rate, low infant mortality, good health care and 90% support from the Cuban people, which is considerably better than our own governments get here in a democracy.

If that's the case, then Cuba is an example where linking human rights or democratic reforms isn't always in the best interest of the people in a particular society. In other words, there is no democratic process in place in Cuba, yet it has huge popular support and very good, by your standards, literacy, birth and so on.

So should we be linking human rights and our international trade policy or should we just say trade as trade may be and we'll let the people settle that?

Ms Kutarna: I have one clarification to make. When you asked me about my number of members I said 10 executive, but I did want to point out we're in the process of mailing out 250 newsletters so it's certainly bigger than 10. Those 10 are the ones who organize everything.

Should we be linking our trade with with democratic reform and scrutiny of the human rights record? Definitely I think we should be. It's very difficult, as I said, especially when we start talking about some of the Central and Latin American

[Translation]

Nous avons également vu des cas où des parents âgés se sont vus refuser le visa en raison de leur âge ou des difficultés d'adaptation, même si leur famille est déjà au Canada. C'est très difficile. Je ressens généralement un certain désespoir lorsqu'une famille vient nous voir et nous dit qu'elle voudrait faire venir le père ou la mère.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Je pense que je vais donner la parole à un autre député, pour que tout le monde ait son tour. Dans l'échange précédent, vous avez fait l'expérience de l'hospitalité de la Saskatchewan.

M. Strahl: C'est un terrain un peu nouveau pour nous que nous abordons là. Le Comité ne s'est pas encore penché de près sur toute cette question des réfugiés et de l'immigration. Je ne m'y connais guère.

Je ne ferais qu'une remarque d'ordre général. Je pense que nous devons nous garder de conclure hâtivement que les agents d'immigration ont des préjugés ou ne respectent pas les lignes directrices simplement parce qu'un grand nombre d'hommes célibataires sont admis, en provenance d'un pays donné.

Il se peut très bien que, dans cette culture ou dans cette région, les hommes célibataires soient plus enclins à partir et que les femmes, pour quelque raison que ce soit, estiment devoir rester sur place. Je me garderai de tirer des conclusions sur la base du faible nombre de femmes admises. Il se peut, tout simplement, que dans certaines de ces cultures, elles ne soient pas candidates au départ. Je voulais simplement me porter un peu à la défense des agents d'immigration.

• 1725

Pour passer à autre chose, j'ai une question à poser à Sheila Molloy. Cuba vit depuis de nombreuses années sous un régime marxiste—un régime de parti unique, une dictature autoritaire. Pourtant, Cuba connaît—peut-être à cause de ses liens avec l'URSS, je ne sais pas, mais si j'en crois vos chiffres—un bon taux d'alphabétisme, une faible mortalité infantile, de bons soins de santé et 90 p. 100 de la population soutient le gouvernement, ce qui est considérablement mieux que ce que nos gouvernements obtiennent chez nous, en régime démocratique.

S'il en est ainsi, Cuba est un exemple de situation où le fait de lier le commerce aux droits de la personne ou aux réformes démocratiques n'est pas toujours dans le meilleur intérêt de la population considérée. En d'autres termes, il n'y a pas de réforme démocratique en cours à Cuba, pourtant le régime jouit d'un énorme soutien populaire et de bons résultats sur le plan de l'alphabétisme, de la mortalité infantile, etc.

Devrions-nous donc lier notre politique commerciale internationale au respect des droits de la personne ou devrions-nous simplement ouvrir le commerce et laisser ces pays régler leurs propres problèmes politiques?

Mme Kutarna: J'ai une précision à apporter. Lorsque vous m'avez demandé le nombre de nos membres, j'ai dit que nous en avions 10 dans notre exécutif, mais je dois préciser que nous sommes sur le point d'envoyer 250 bulletins, ce qui fait donc bien plus que cela. Les 10 sont ceux qui organisent tout.

Faudrait-il lier les relations commerciales aux réformes démocratiques et au respect des droits de la personne? Assurément. C'est très difficile, comme je l'ai dit, particulièrement dans le cas de certains pays d'Amérique

[Texte]

[Traduction]

governments we do give aid to and trade with. Certainly there's no shortage of evidence about the existence of death squads and military and government involvement in dirty dealing in El Salvador, Guatemala and other countries. So I think it is important, yes, that we don't just blindly trade. We can't just say it's a free market out there and whoever has the most bucks gets the goods. I don't think that's good.

I think it's important we do look at who we trade with and who we give aid to, and I think if we were to do so we would see all the things I've mentioned. From what I understand of the way in which the country is organized, even though I guess you could say to some extent it's a benevolent dictatorship in an authoritarian state, I'm under the impression there is still a lot of opportunity for people to make recommendations and to change the policy. It's still a dynamic, growing state in the process of evolution.

This certainly was something I got from the speaker we heard a couple of weeks ago. He said "We have made mistakes in the past and we're still making mistakes, but what we really resent is the fact that the U.S. is not allowing us to evolve—to develop unhindered. We don't feel we're really causing any grief to our people. Our people don't tell us we are. We're not causing grief to other people".

They're no longer providing soldiers for the Angolan War; they're no longer involved with any military struggle. So why is the U.S. basically saying to Cuba no, that's still not good enough for us?

Certainly I do think we should link trade and aid with scrutiny of human rights and democratic reform, yes. I think under those conditions Cuba would fare very well.

Mr. Regan: I want to go on with the topic of Cuba. It's my understanding one of the reasons the U.S. is so reluctant to trade or improve relations with Cuba is that there is a very strong Cuba lobby, so to speak, based in Miami that is a very powerful force in the American Congress and Senate. I think some of the arguments they would probably put forward to their colleagues there would be that Cuba does not have freedom of speech, a multi-party system or free elections, and if there's not free media and freedom of speech and information, what does an election mean there? How do you respond to those kinds of concerns?

• 1730

Ms Kutarna: I can put my hands on it in a minute. I won't flutter over the airwaves here, but later I could give you some statistics indicating that the majority of Cuban expatriates still favour the U.S. dropping the blockade. They also feel it's not in Cuba's best interests. Even though they might not support the state as it is, they still feel it's not fair to Cuba to continue this pressure.

So I think Cuban exiles would be in support of dropping the blockade. They might see the evolution of the state differently than I do, but they believe that as much as Cuba restricts free speech and its own democratic access, a greater restriction is being placed on Cuba right now by the U.S. They feel the number one priority in freeing Cuba is to lift the blockade and allow things to happen more naturally.

centrale et latine auxquels nous accordons de l'aide et avec lesquels nous commerçons. Les preuves ne manquent pas quant à l'existence d'escadrons de la mort et de participation de l'armée et du gouvernement à la répression au Salvador, au Guatemala et ailleurs. Oui, je pense qu'il est important de ne pas simplement se livrer au commerce aveuglé. Nous ne pouvons pas dire simplement, ouvrons le marché et quiconque a le plus d'argent obtient la marchandise. Ce serait une mauvaise chose.

Je pense qu'il importe de bien regarder avec qui nous faisons du commerce et à qui nous donnons de l'aide, et si nous le faisons nous constaterions toutes ces choses que j'ai mentionnées. Dans le cas de Cuba, d'après ce que je sais du régime, et même si l'on peut dire que c'est une dictature éclairée dans un État autoritaire, j'ai l'impression que l'opinion publique compte quand même et peut peser sur la politique. Cuba reste un État dynamique en cours d'évolution.

C'est en tout cas l'impression que j'ai retirée du conférencier que nous avons entendu il y a quelques semaines. Il nous a dit: «Nous avons commis des erreurs par le passé et nous en faisons encore, mais ce qui nous cause vraiment du ressentiment, c'est que les États-Unis ne nous permettent pas d'évoluer, de nous développer librement. Nous ne pensons pas faire du tort à notre peuple. Ce n'est pas ce que nous dit le peuple. Nous ne faisons pas non plus du tort à d'autres peuples».

Cuba n'a plus de soldats en Angola; le pays ne participe plus à aucune guerre. Pourquoi donc les États-Unis disent-ils que cela ne suffit pas et maintiennent-ils l'embargo?

Je pense qu'il faut effectivement lier le commerce et l'aide au respect des droits de la personne et aux réformes démocratiques. Mais je pense que si on le faisait, Cuba apparaîtrait sous un jour très favorable.

M. Regan: Toujours à propos de Cuba, je pense que l'une des raisons de la réticence américaine à améliorer les relations avec Cuba ou à lever l'embargo est la présence d'un très fort lobby cubain, basé à Miami, qui représente une force très puissante au Congrès et au Sénat des États-Unis. Certains des arguments qu'ils opposeraient probablement à leurs collègues du Congrès est que Cuba ne jouit pas de la liberté de parole, d'un système multipartite ou d'élections libres, et s'il n'y a pas de liberté de la presse et de liberté de la parole et de l'information, que peut signifier une élection dans ce pays? Que répondez-vous à ces objections?

Mme Kutarna: Je vais pouvoir mettre la main sur les chiffres dans un instant. Je ne veux pas brouiller le son avec des bruits de papier, mais je pourrais vous donner des statistiques montrant que la majorité des expatriés cubains restent favorables à la levée de l'embargo américain. Eux aussi pensent qu'il n'est pas dans le meilleur intérêt de Cuba. Même s'ils sont opposés au régime actuel, ils jugent injuste de maintenir cette pression sur Cuba.

Je pense donc que les exilés cubains seraient favorables à la levée d'un embargo. Ils perçoivent peut-être l'évolution du régime de façon différente que moi, mais ils pensent que même si la liberté de parole et la démocratie sont restreintes à Cuba, les restrictions imposées au pays par les États-Unis sont encore plus fortes. Ils estiment que la première chose à faire pour libérer Cuba est de lever l'embargo et de laisser la situation évoluer plus naturellement.

[Text]

[Translation]

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Panellists, thank you for coming. It allowed the committee to get their feet wet on refugee and immigration issues, issues that we will be picking up again.

As I mentioned earlier, I've asked the staff to make sure the transcript of that portion be sent to the Minister of Citizenship and Immigration. That can be part of his consultation process over the next few months.

We've allotted the last half hour to people sitting in the audience who want to make presentations. We have four such presentations. Prior to that, however, I would ask everyone to sit tight because our good senator, who's on home ground here, has requested a special presentation.

Senator Andreychuk: I heard Senator MacEachen a number of weeks ago give a rather eloquent speech about Cape Breton and its grass roots, and I wasn't going to let Saskatoon be outdone by that.

Knowing about the hospitality in the prairies, particularly in my hometown of Saskatoon, I thought the difficulty of living in a place like this is that people come here from Ottawa, they say, to listen to us. Sometimes I hope they will come to see us and experience us here in Saskatoon.

Our meetings are so full that we don't have a chance to get outside the hotel and actually see Saskatoon, so I thought I would bring Saskatoon to you. Susan Lamb is here on behalf of the City of Saskatoon to just tell you a few things about Saskatoon. I'm going to leave it all to her and her presentation.

Ms Susan Lamb (Executive Director, Tourism Saskatoon): Thank you for having me here today. Welcome to Saskatoon. Welcome to paradise.

I may be a little biased, but I think the UN agrees with me. I'm sure you've recently heard that Canada has been declared the best country in the world to live in, and *Chatelaine* magazine recently declared Saskatoon the best city in western Canada to live in. Our downtown has been declared the best in Canada. So right now you are where it's happening. This is as good as it gets.

I'll tell you a little bit about why we are special and why we are different from other communities. Many prairie communities were founded about 8 to 10 miles from one another. That was about the distance a Red River cart could travel in a day, so people would stop and camp.

Now, our sister city Regina, in southern Saskatchewan, was founded a little differently, too. It was founded because a lieutenant-governor at the time had some property and he didn't know what to do with it, so he decided to make that land the capital.

There's another community quite close by—actually, rather too close to be practical—and it's called Moose Jaw, of which Senator Andreychuk and I both have fond memories. Moose Jaw was founded because they knew Regina wouldn't work so they had to have a back-up.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Je remercie tous les membres du panel d'avoir comparu. Cela a permis au Comité de s'initier aux problèmes des réfugiés et de l'immigration, un sujet sur lequel nous reviendrons.

Comme je l'ai mentionné, j'ai demandé au greffier de veiller à ce que le procès-verbal de cette séance soit adressé au ministre de la Citoyenneté et de l'immigration. Il pourra le verser au processus de consultation qui va se dérouler au cours des prochains mois.

Nous avons décidé de réserver la dernière demi-heure aux membres de l'assistance qui souhaitent prendre la parole. Ils sont quatre dans ce cas. Je demande cependant à tout le monde de patienter un peu car notre excellent sénateur, qui est ici chez lui, a demandé à faire une intervention spéciale.

Le sénateur Andreychuk: J'ai entendu le sénateur MacEachen, il y a quelques semaines, nous faire un discours très éloquent sur le Cap Breton et ses habitants, et je n'allais pas laisser l'occasion de chanter les louanges de Saskatoon.

Connaissant le sens de l'hospitalité des Prairies, particulièrement de ma ville natale de Saskatoon, j'ai quelques difficultés avec les gens d'Ottawa qui nous rendent visite et qui disent qu'ils sont venus pour nous écouter. Parfois, je voudrais qu'ils viennent nous voir vivre dans notre milieu, ici à Saskatoon.

Nos ordres du jour sont si chargés que nous n'avons guère l'occasion de sortir de l'hôtel et de voir quelque chose de Saskatoon, et c'est pourquoi j'ai pensé vous apporter Saskatoon ici. Susan Lamb est venue, au nom de la ville de Saskatoon, vous parler un peu de la ville. Je vais lui laisser la parole.

Mme Susan Lamb (ville de Saskatoon): Je vous remercie de m'accueillir parmi vous. Soyez les bienvenus au paradis.

Je ne suis peut-être pas très objective, mais je pense que les Nations Unies sont d'accord avec moi. Je suis sûre que vous avez récemment entendu dire que le Canada a été déclaré le pays du monde où il fait le mieux vivre, et le magazine *Chatelaine* a récemment classé Saskatoon comme la ville de l'ouest du Canada où il fait le mieux vivre. Notre centre-ville a été jugé le meilleur du Canada. Vous êtes donc là où tout se passe. Vous ne trouverez rien de mieux.

Je vais essayer de vous montrer ce qui nous met à part, ce qui nous distingue des autres villes. Bon nombre des localités des Prairies sont séparées les unes des autres par une distance de huit à dix milles. C'est à peu près la distance qu'un chariot pouvait couvrir en une journée, ensuite de quoi on s'arrêtait pour dresser le campement.

Notre ville soeur, Régina, dans le sud de la Saskatchewan, a une origine un peu spéciale, elle aussi. Elle a été fondée parce qu'un lieutenant-gouverneur de l'époque possédait des terres dont il ne savait que faire, si bien qu'il a décidé d'y établir la capitale.

Il y a une autre ville assez proche—en fait un peu trop proche pour que ce soit commode—qui s'appelle Moose Jaw et où le sénateur Andreychuk et moi-même avons tous deux des souvenirs très chers. Moose Jaw a été fondée parce qu'on savait à l'époque que Régina ne serait pas à la hauteur et qu'il fallait avoir un point de repli.

[Texte]

But Saskatoon was founded for quite a different reason. I found it interesting when one of the speakers here talked about meeting someone in a bar, because Saskatoon is really a temperance community. It was founded in 1882 by John Lake, who was a Mennonite minister. He stood very close to where we are right now and said "Arise, Saskatoon, Queen of the North".

He founded our community on the basis of temperance and sobriety and the concept that the evils of demon liquor would never cross the lips of the people who lived here. Well, in 1883 they laid out the community and set the roads and the streets. In 1884 the first settlers came, and in 1885 they built the first brewery.

Mr. Strahl: Has it been downhill or uphill?

Ms Lamb: Both. Actually, I hope you will try our local beer, because it is locally owned and brewed.

But Saskatoon has always been a meeting place for people, for thousands of years. The Indians recognized this, and more than 6,000 years ago—which is twice the age of King Tut's tomb—Indians came to Saskatoon, on the banks of the river—where we are now—as a meeting place. They used the sheltered areas by the river in the wintertime to stay out of the cold and find a supply of fresh water. In the summertime they stayed up on the banks of the river where it is a little windier, to keep away from the bugs and enjoy the sunlight.

It's always been a meeting place, and people have been coming here ever since. It's where the parkland meets the prairie; where people come to the river to meet; and where the moist vegetation around the river meets the drier vegetation of the prairie. So it's a very different and unique place.

It is also a place where the Saskatoon berry flourishes, and I hope you've all heard of that. If you haven't, I've brought you all a little sample of our berry jam, which is locally made. All kinds of products are made out of this berry jam.

It is particularly appropriate that you're here this week because we've just launched Saskatoon Tourism Awareness Week and, indeed, Saskatchewan Tourism Awareness Week. That's the theme of my T-shirt. You can see the phrase "Saskatchewan Vacations—Take One!"

I know you're very busy while you're here, but I hope you will have a chance to at least take a walk on the Meewasin Valley Trail. I also hope you'll plan to come back, spend some time with us and get to know us better. The services of my office at Tourism Saskatoon will be there to help you.

Thank you again.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): I call on the joint chairman to thank our guests now, as I am just the acting chairman. Senator MacEachen.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Every time after visiting Saskatchewan, I go home with Saskatoon jam and Saskatoon berry preserves. I enjoyed the presentation very much indeed, and I am sure Saskatoon is everything you say it is, and more.

[Traduction]

Saskatoon, quant à elle, a été fondée pour une raison toute autre. Cela m'a amusé quand l'un des intervenants ici a parlé de rencontrer quelqu'un dans un bar, car Saskatoon est en fait une ville de tempérance. Elle a été fondée en 1882 par John Lake, qui était un pasteur mennonite. Il se tenait un jour très près d'où nous nous trouvons en ce moment et a lancé «Lève-toi, Saskatoon, Reine du Nord».

Il a fondé la ville dans une perspective de tempérance et de sobriété, escomptant que l'alcool démoniaque ne viendrait jamais effleurer les lèvres de ses habitants. Eh bien, en 1883, on a tracé des plans, on a tracé des routes et des rues. En 1884, les premiers colons se sont installés et en 1885, ils ont construit la première brasserie.

M. Strahl: Depuis, est-ce que cela va en s'améliorant ou en empirant?

Mme Lamb: Les deux. En fait, j'espère que vous goûterez à notre bière locale, elle est faite ici par un brasseur de la ville.

Mais Saskatoon a toujours été un lieu de rencontre, depuis des milliers d'années. Les Indiens le savaient et il y a plus de 6 000 ans déjà—soit deux fois l'âge de la tombe de Toutankhamon—les Indiens venaient déjà se rencontrer à Saskatoon, sur la berge de la rivière—là où nous nous trouvons. Ils utilisaient l'escarpement abrité près de la rivière pour se protéger du froid en hiver et s'approvisionner en eau fraîche. L'été, ils se tenaient en haut de l'escarpement, là où souffle la brise, pour se protéger des moustiques et profiter du soleil.

Cela a toujours été un lieu de rencontre et c'en est encore un aujourd'hui. C'est là où les parcs rencontrent les prairies, où les gens se rassemblent près de la rivière, où la végétation humide le long de la rivière rencontre la végétation sèche de la prairie. C'est un endroit tout à fait particulier.

C'est également là que pousse à foison l'amélanche, fruit dont vous avez tous entendu parler, j'espère. Si vous ne le connaissez pas, je vous ai apporté un petit échantillon de confiture d'amélanche, faite ici. On fait toutes sortes de choses avec cette confiture.

Il est particulièrement opportun que vous soyez dans notre ville cette semaine car nous venons de lancer la semaine du tourisme à Saskatoon et la semaine du tourisme en Saskatchewan. C'est le thème de mon T-shirt. Vous pouvez y lire «Saskatchewan Vacations—Take One!».

Je sais que vous serez très occupés pendant votre séjour, mais j'espère que vous aurez au moins l'occasion de parcourir le sentier de la vallée de la Kniewassan. J'espère également que vous pourrez revenir, passer un peu de temps avec nous et apprendre à mieux nous connaître. Les services du bureau de tourisme de Saskatoon seront à votre disposition.

Merci encore.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Je vais demander au coprésident de remercier maintenant nos invités, étant donné que je ne suis que président suppléant. Sénateur MacEachen.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Chaque fois que je viens en Saskatchewan, je repars avec de la confiture et des conserves d'amélanche. J'ai beaucoup apprécié votre présentation et je suis sûr que Saskatoon est tout ce que vous dites, et encore plus.

[Text]

[Translation]

Now, you invited us to take this opportunity to get around Saskatoon and to walk downtown and so on. We have no time until we finish at 10 p.m., so I want to ask you if it is safe to walk on the streets at night in Saskatoon?

Vous nous avez invités à saisir cette occasion pour nous promener un peu dans Saskatoon. Nous n'aurons pas de temps avant de lever la séance à 22 heures, aussi je dois vous demander si l'on peut déambuler sans danger dans les rues de Saskatoon, la nuit.

• 1740

Ms Lamb: Absolutely.

Mme Lamb: Absolument.

Actually, I'll tell you a little story. Today we had a luncheon to kick off tourism awareness week. The car belonging to the head of the provincial industry association broke down about 100 miles out of Saskatoon. She had to get here for lunch. We had a cabinet minister coming. So she hitched a ride. She said that's probably about the only place in Canada any more where you would do that. She had a nice conversation with a retired gentleman and arrived on time—and safe.

En fait, je vais vous raconter une petite anecdote. Nous avions aujourd'hui un déjeuner pour le lancement de la Semaine du tourisme. La voiture de la présidente de l'Association touristique provinciale est tombée en panne à une centaine de milles de Saskatoon. Il lui fallait arriver à temps pour ce déjeuner. Un ministre devait être présent également. Elle a donc fait de l'auto-stop. Elle a dit que c'était sans doute le dernier endroit au Canada où l'on pouvait encore le faire. Elle a eu une conversation intéressante pendant le trajet avec un monsieur retraité et elle est arrivée à l'heure—sans encombre.

So yes, go and have a walk after 10 p.m.

Donc oui, allez-y, promenez-vous après 10 heures.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. We'll take a look at the night life.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Nous allons goûter à la vie nocturne.

The Acting Joint Chairman (Mr. Flis): Ms Lamb, thank you very much. That was a needed break in our deliberations.

Le coprésident suppléant (M. Flis): Merci beaucoup, madame Lamb. C'était une pause agréable dans nos travaux.

Senator, you'll be happy to know I didn't even give this committee a break. I'll give them a one-minute break while the private presenters are lining up at the table here.

Sénateur, vous serez heureux d'apprendre que je n'ai même pas accordé la moindre pause au Comité. Je vais leur donner une minute pendant que les intervenants à titre personnel prennent place à la table.

For anyone in the audience who wishes to make a presentation, the next half hour is exactly for that purpose. Just take a seat up front. We'll get rolling.

Si d'autres personnes dans l'auditoire souhaitent prendre la parole, la prochaine demi-heure est réservée exactement à ceux-là. Prenez simplement place à l'avant. Nous commencerons bientôt.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm informed there are four of you who wish to speak. Knowing that is important. It will indicate how much time we have available.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): On m'informe que quatre personnes souhaitent intervenir. Il est important de le savoir, car c'est ceux-là qui déterminent le temps disponible pour chacun.

I am planning to call upon four to speak. Is that correct?

Je prévois donc de donner la parole à quatre personnes? Est-ce bien cela?

Ms Eleanor Randell (Individual Presentation): I also would like to speak, but I'd like to make a very short statement.

Mme Eleanor Randell (présentation individuelle): J'aimerais également prendre la parole, mais ce sera très court.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are you with someone else?

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Êtes-vous avec quelqu'un d'autre?

Ms Randell: No, I'm not. I'm presenting as a Canadian. I guess that's what I'd like to say.

Mme Randell: Non. J'interviens en tant que citoyenne. Ce sera le thème de mon intervention.

The Joint Chairman (Senator McEachen): So we'll add you as the fifth. You are not registered.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Je vous inscris donc en cinquième position. Vous n'êtes pas encore inscrite.

Ms Randell: No, I'm not—not as an organization.

Mme Randell: Non, je ne fais partie d'aucune organisation.

The Joint Chairman (Senator McEachen): Some people call them walk-ins but I call them walk-ons. It's more theatrical.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Certains les appellent des témoins impromptus, je préfère les appeler des figurants. C'est plus théâtral.

Ms Randell: I wasn't planning on talking.

Mme Randell: Je n'avais pas l'intention de prendre la parole.

The Joint Chairman (Senator McEachen): If you think politics is theatre, then you call them walk-ons. And I believe it.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Si vous pensez que la politique, c'est du théâtre, vous les appelez des figurants. Et je le pense.

[Texte]

We begin with Mr. John McConnell.

Mr. John McConnell (Individual Presentation): Good afternoon, Mr. Chairman, members and ladies and gentlemen. This is an executive summary, one page. I'll just roll along quickly.

Previous Canadian governments have initiated major studies. Many of these proposals are still relevant. Canadian foreign policy should: reflect Canadian values and ethics; provide a good example to rich countries and to poor countries; work toward reducing the production and sale of military weapons; reduce the power and influence of transnationals; streamline and increase the efficiency of the United Nations operations, strengthening its peacekeeping role and the role of the World Court.

• 1745

Canada's foreign policy needs to be understood by Canadians. We should set a good example to other countries by reducing use of our resources. Canadian consumption of resources per capita is many times that of poor countries. Reducing world poverty should be a top priority of Canada's foreign policy.

The United Nations points out that of global overseas development assistance, 23% is earmarked for the poorest nations and 6.5% is for human priority needs. A major restructuring of ODA will be needed if it is to address concerns of both poverty and human development.

Canada's ODA program should be the central pillar of Canada's foreign policy. Human development should take priority over other foreign policy goals.

ODA should focus on long-term poverty reduction projects that are sustainable, community-based and allow for participation of local people.

Equality for women in development should be a priority, particularly at the policy and planning levels as well as in programs for clean water, food-related activities, nutrition, soil conservation, crop programs, education and health.

Canada should expand the role of its non-governmental organizations in delivering ODA. The NGOs are giving us the highest return on funds while delivering Canada's ODA to those in greatest need. In developing foreign policy Canada should make more use of the professionalism, knowledge and experience available within Canadian NGOs. Funds from Canada's ODA intended to help reduce poverty in the poorest countries should not be used for commercial purposes, such as helping the former east bloc.

Where initiatives are really for commercialism and developing our export trade, which is needed, funding should come from Canada's international trade budget or from the defence budget. ODA funds should not be used to support the export of goods produced in Canada. Exports from the developed world tend to smother the growth of local expertise and industry in the poor countries.

[Traduction]

Nous commencerons par M. John McConnell.

M. John McConnell (présentation individuelle): Bon après-midi, monsieur le président, mesdames et messieurs. Ce que j'ai là est un résumé d'une page. Je vais le lire rapidement.

Des gouvernements canadiens antérieurs ont pris l'initiative d'études très importantes. Nombre de ces propositions restent valables. La politique étrangère du Canada devrait refléter les valeurs et l'éthique canadiennes; être un modèle pour les pays riches et pauvres; contribuer à réduire la fabrication et la vente d'armes; tempérer le pouvoir et l'influence des sociétés multinationales; rationaliser les activités des Nations Unies; renforcer son rôle de maintien de la paix ainsi que le rôle de la Cour internationale de justice.

La politique étrangère du Canada doit être comprise des Canadiens. Nous devrions donner l'exemple aux autres pays en réduisant notre consommation de ressources. La consommation de ressources per capita au Canada est infiniment supérieure à celle des pays pauvres. La lutte contre la pauvreté dans le monde devrait être la grande priorité de la politique étrangère du Canada.

Les Nations Unies signalent que sur l'ensemble de l'aide au développement outremer, 23 p. 100 sont réservés aux pays les plus pauvres et 6,5 p. 100 aux besoins humains prioritaires. Il faudra procéder à une restructuration complète de l'APD si l'on veut à la fois combattre la pauvreté et promouvoir l'épanouissement humain.

Le programme d'aide au développement canadien devrait être la pièce maîtresse de la politique étrangère du Canada. Le développement humain devrait avoir préséance sur tous les autres objectifs de politique étrangère.

L'aide publique au développement devrait privilégier les projets de lutte contre la pauvreté à long terme qui sont viables, implantés dans la communauté et qui autorisent la participation des locaux.

L'égalité des femmes devrait être une priorité, particulièrement au niveau de la formulation des politiques et de la planification et des programmes intéressant l'approvisionnement en eau propre, la production alimentaire, la nutrition, la conservation des sols, les programmes de mise en culture, l'éducation et la santé.

Le Canada devrait intensifier les recours aux organisations non gouvernementales pour la distribution de l'aide. Ce sont les ONG qui font le travail le plus efficace et qui sont capables de distribuer l'aide au développement canadienne à ceux qui en ont le plus besoin. Le Canada devrait faire appel davantage aux connaissances et à l'expérience des ONG canadiennes pour élaborer sa politique étrangère. Il ne faut pas utiliser à des fins commerciales, telles que l'aide aux pays de l'ancien bloc de l'Est, les fonds de l'aide au développement canadienne qui doivent être réservés à combattre la pauvreté dans les pays les plus démunis.

Lorsque des initiatives visent à intensifier les échanges et développer nos exportations, objectif louable, les crédits doivent être puisés dans le budget du commerce international ou le budget de la défense du Canada. L'aide publique au développement ne doit pas servir à financer les exportations de biens produits au Canada. Les exportations du monde développé étouffent la croissance des industries locales des pays pauvres.

[Text]

I thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. I don't know if I've ever seen a page contain so much, sir. You did very well.

Mr. McConnell: Mr. Chairman, I appreciate your comment. It's a page on my computer, but my eyesight is not too good. So I blew it up. It now makes two pages.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): The next presenter is the World Outreach Committee of the Saskatchewan Conference, United Church of Canada. The person to speak is the Reverend Jim Osborne.

The Reverend Jim L. Osborne (Saskatchewan Conference, United Church of Canada): We welcome this opportunity to be here today and to provide an opportunity of government and the opposition parties for greater input by Canadian citizens into the policies of the government.

I want to say I do not represent officially the United Church of Canada, but I do represent a committee within Saskatchewan of the United Church, the World Outreach Committee.

• 1750

My co-presenter, the Reverend Dr. Mary Haggart, represents those concerns that you have noted on the submission, on the Inter-Church Coalition for World Development and Education in Canada and Saskatchewan, and has been a long-time worker in this field.

I would also like to say there will be some clear connections between what we are about to say and what has already been said this afternoon and this evening. But I would like you to bear with us as we reinforce, as much as we can, those things that I think all of us hold in common.

Here are a few opening statements I would like to share with you. There is a prevailing attitude in society that reducing foreign aid is benefiting the poor in Canada. However, it is the same economic system that impoverishes people generally throughout the world. It is not a matter of either providing assistance to the materially poor of other nations or providing it at home. If Canada is to be a responsible country, it's doing both.

Canada is regarded in the international community as a broker of peace. We might challenge this somewhat by asking how we reconcile this perception with, one, aggressive military intervention—for an example, the Gulf War—and, two, Canada's continued participation in the arms race; that is, the manufacturing, storage, and sale of arms, etc. There is urgent need for long-term peacemaking actions—and we underline that latter phrase.

Canada is in a position to take a leading role to strengthen the United Nations and to move beyond doing so to a stable world government, which, prophets are already pointing out to us, will have to happen. That's clearly in, if not before, the 21st century. This stable world government would envision, we would hope, the new economic order of the 1970s.

[Translation]

Je vous remercie.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Je vous remercie. Je n'ai jamais vu une page aussi pleine, monsieur. Vous vous êtes bien débrouillé.

M. McConnell: Merci de ce commentaire, monsieur le président. C'est une page sur mon ordinateur, mais ma vue n'étant pas trop bonne, je l'ai agrandie. Cela fait maintenant deux pages.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Le prochain intervenant est le World Outreach Committee de la Saskatchewan Conference de l'Église Unie du Canada: Le porte-parole est le révérend Jim Osborne.

Le révérend Jim L. Osborne (Saskatchewan Conference, Église Unie du Canada): Nous saluons cette occasion donnée aux citoyens canadiens de s'exprimer sur les politiques du gouvernement, devant votre comité représentant le gouvernement et les partis d'opposition.

Je dois signaler que je ne représente pas officiellement l'Église du Canada, mais un comité de l'Église Unie, ici en Saskatchewan, le World Outreach Committee.

Ma collègue, la révérende Mary Haggart, représente, pour sa part, la Inter-Church Coalition for World Development and Education au Canada et en Saskatchewan, et s'intéresse de longue date à ce domaine.

Je signale qu'il y aura certains recoupements évidents entre ce que nous allons dire et ce qui a déjà été dit cet après-midi et ce soir. Mais je vous demande de nous écouter néanmoins. Nous essayons de souligner de notre mieux ces valeurs dont je pense qu'elles nous sont communes à tous.

J'aimerais faire quelques remarques liminaires. Beaucoup de gens pensent que la réduction de l'aide à l'étranger serait favorable aux pauvres du Canada. Cependant, c'est le même système économique qui cause la pauvreté partout dans le monde. Peu importe que l'on porte assistance aux démunis à l'étranger ou chez nous. Si le Canada veut être un pays responsable, il doit faire les deux.

Le Canada est considéré au sein de la communauté internationale comme un courtier de la paix. C'est un point de vue contestable, car comment concilier cette perception avec notre intervention militaire agressive—par exemple dans la guerre du Golfe—et la participation continue du Canada à la course aux armements, c'est-à-dire la fabrication, l'entreposage et la vente d'armes etc. Il existe un besoin urgent d'une action propre à construire la paix à long terme—et nous soulignons cette dernière phrase.

Le Canada est en mesure de jouer un rôle de premier plan en vue de renforcer les Nations Unies et, se faisant, contribuer à instaurer un gouvernement mondial stable dont les prophètes nous disent déjà qu'il est inéluctable. Ce gouvernement mondial verra le jour au 21^e siècle, sinon avant. Ce gouvernement mondial stable, nous l'espérons, établira de nouveaux ordres économiques esquissés pendant les années 1970.

[Texte]

[Traduction]

Some factors and principles we suggest to govern Canada's foreign policy in the future are as follows. I will share the first three of these with you, and the Reverend Dr. Mary Haggart will share the last four, with concluding comments by way of a challenge and commendations.

The first factor or principle is that in the global community in which we find ourselves it is imperative that we raise the following questions: How are the world's total resources of food managed, or how could they be managed, through a central forum of controlled distribution? Related to this question would be how the enforcement of minimum environmental standards for global sustainability, which we have heard about several times this afternoon and this evening, could happen, and the monitoring of the same by the south—with emphasis on the south—and the north with power to require compliance.

The second principle is that trading blocs emerging from such agreements as NAFTA marginalize the world's least developed nations. One aspect of this marginalization is the lowering or weakening of labour conditions and standards for workers, rather than maintaining them as they are in the more developed countries and hopefully raising the standards for workers in the least developed countries.

• 1755

The third factor or principle is that the major components of the nation's deficit—we really want to emphasize this this afternoon, and we're not going to give percentages because these vary depending on how you interpret the percentages—are, one, the interest payments on the accumulated debt and, two, tax breaks to corporations.

We must stop offloading onto the common people in this country, making them an excuse for what has transpired—and I say this with respect to previous governments—through decades of federal government mismanagement.

Systems and economic structures that underfund education, basic health care and social services in Canada are the same systems and structures—for example, the structural adjustment programs—that impoverish masses of people in the developing countries. These structural adjustment programs are characterized by: raising interest rates; increasing exports; devaluation of currency; selling off public corporations; the lowering of tariffs and quotas; and a diminishing government revenue, often drastically, to provide for education, health care and social services in the country—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We have a copy of your brief. We weren't expecting such a long presentation. These are supposed to be relatively brief. I wonder if you could cooperate with the committee.

Rev. Osborne: Could I just mention this last phrase?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Sure. I'm sure one phrase will enrich us.

Rev. Osborne: We therefore request the Canadian government to re-examine the structural adjustment programs imposed by the International Monetary Fund and the World Bank.

La politique étrangère du Canada devrait être régie par un certain nombre de facteurs et de principes. Je vais énoncer les trois premiers, la révérende Mary Haggart vous parlera des quatre derniers et conclura par des recommandations et un défi.

Le premier facteur ou principe est que dans la communauté planétaire dans laquelle nous vivons il est impératif de se poser les questions suivantes: comment les ressources alimentaires mondiales sont-elles gérées ou comment pourraient-elles être gérées par l'intermédiaire d'un centre de distribution contrôlé? Question corollaire à la première: comment faire appliquer des normes environnementales minimales de développement durable mondial, dont il a été question à plusieurs reprises cet après-midi et ce soir, avec un contrôle conjoint par le Sud—et j'insiste sur le Sud—et le Nord, assorti de pouvoirs d'exécution contraignants.

Le deuxième principe est que les blocs commerciaux mis en place par des traités tels que l'ALÉNA marginalisent les pays les moins développés du monde. Un aspect de cet marginalisation est la détérioration des conditions de vie des travailleurs, au lieu de les maintenir à leur niveau actuel dans les pays développés en espérant que les conditions de vie des travailleurs dans les pays moins développés pourront être hissées à ce niveau.

Le troisième facteur ou principe est que la principale cause du déficit budgétaire national—et nous tenons vraiment à souligner cela cet après-midi, sans donner de pourcentage car les chiffres varient selon l'interprétation que l'on donne—sont, premièrement, le service de la dette accumulée et, deuxièmement, les allégements fiscaux consentis aux sociétés.

Il faut cesser de se décharger sur les citoyens ordinaires du pays, en les blâmant de ce qui a été causé par des décennies de gabegie de la part du gouvernement fédéral—et je vise en disant cela les gouvernements précédents.

Les systèmes et les structures économiques qui sous-financent l'éducation, les soins de santé élémentaires et les services sociaux au Canada sont les mêmes systèmes et structures—par exemple les programmes d'ajustement structurel—qui appauvrissent les masses dans les pays en développement. Ces programmes d'ajustement structurel sont caractérisés par la hausse des taux d'intérêt, l'augmentation des exportations, la dévaluation des devises, la vente des sociétés d'État, la baisse des tarifs douaniers et des contingents la réduction—souvent draconienne—des recettes fiscales qui servent à financer l'éducation, les soins de santé et les services sociaux dans le pays. . .

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Nous avons le texte de votre mémoire. Nous ne nous attendions pas à un exposé si long. Les interventions sont censées être relativement courtes. Pourriez-vous abréger?

Le rév. Osborne: Pourrais-je juste lire cette dernière phrase?

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Certainement. Je suis sûr qu'une phrase nous édifiera.

Le rév. Osborne: Nous demandons par conséquent que le gouvernement canadien revoie les programmes d'ajustement structurel imposés par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale.

[Text]

I would point out that in 1992 we have information from the Centre for Policy Alternatives in Ottawa that 93 profitable corporations paid no tax at all in 1992. You could seek further information from that centre in Ottawa. The government could have about \$35 billion in their pockets if the corporations carried their fair share of tax.

I thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

The Reverend Dr. Mary Haggart (Member, World Outreach Committee): The members of—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I thought you were the sole speaker, Mr. Osborne.

If you'll be brief, we'll permit another one.

Rev. Haggart: I'll try as much as I can.

As a group, we endorse the shift in the Canadian development assistant funding away from the bilateral assistance to support poor people through the smaller projects.

We also see a need to reverse the trend of shifting much of the \$2.3 billion annual funds from long-term development work to humanitarian projects. We would reverse the tendency to invest in countries that have commercial ties so that you would be receiving back some of the money you invest to helping those people who need to be helped to do what they need to do.

My main concern is that development education is underfunded. Through development education, done by inter-church coalitions and learning centres, and in Saskatchewan by the Rural Inter-Church Development Education Program Co-op and through the Saskatchewan Council for International Co-operation, OXFAM, CUSO, etc., we are able to help people understand the global realities.

We endorse the restructuring of the Canadian military. What we have to say is very close to what you've already heard this afternoon.

• 1800

To sum up, Canada needs to actively pursue the proclaimed objective—and I believe it's 0.7% of the GNP—for international assistance by the year 2000. Canadian people need to be given the opportunity and encouragement to give generously to global justice causes through matching grants programs.

Finally, there is great merit in Canadian foreign policy that actively promotes the cultural and educational exchanges on a one-to-one group basis.

We thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you for your cooperation in presenting your paper within a good time.

Now we have the Saskatoon-Cuba Network, with Ben Smillie.

Mr. Ben Smillie (Saskatoon-Cuba Network): Thank you, Senator MacEachen. I have represented the Saskatoon-Cuba Network and been to Cuba twice under the Cuban Ecumenical Council during the last two years. I am a professor from St. Andrew's College and am retired. I am amazed at the strength of the Cuban Ecumenical Council and its member churches, in particular in providing humanitarian aid to Cuba.

[Translation]

Je fais remarquer que, selon les chiffres du Centre for Alternative Policies d'Ottawa, 93 sociétés rentables n'ont pas payé d'impôt du tout en 1992. Vous pouvez demander des précisions à ce sujet dans ce centre, à Ottawa. Le gouvernement pourrait avoir 35 milliards de dollars dans sa poche si les sociétés payaient leur juste part d'impôt.

Je vous remercie.

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Je vous remercie.

La révérende Mary Haggart (membre, World Outreach Committee): Les membres de...

Le coprésident (Le sénateur MacEachen): Je pensais que vous étiez le seul intervenant, monsieur Osborne.

Si vous allez être brève, nous allons autoriser un autre exposé.

La rév. Haggart: Je ferai de mon mieux.

Nos souscrivons à la politique canadienne qui consiste à réduire l'aide au développement bilatéral en faveur d'une aide aux populations sous forme de projets de moindre envergure.

Nous pensons qu'il convient d'inverser la tendance qui consiste à transférer aux projets humanitaires une bonne part des 2,3 milliards de dollars consacrés annuellement au travail de développement à long terme. Nous voudrions également inverser la tendance pour investir dans les pays avec lesquels nous avons des liens commerciaux de façon à récupérer une partie des sommes investies pour aider les gens qui ont besoin d'être aidés à faire ce qu'ils ont à faire.

Mon premier sujet de préoccupation est l'insuffisance des crédits accordés à l'éducation en matière de développement. Cette éducation, assurée par les coalitions et centres d'apprentissage interéglises, et en Saskatchewan par le Rural Inter-Church Development Education Program Co-op et le Saskatchewan Council for International Co-operation, OXFAM, le CUSO, etc., permettent d'aider le public à mieux comprendre les réalités mondiales.

Nous appuyons la restructuration des Forces armées canadiennes. Ce que nous avons à dire est très proche de ce que vous avez déjà entendu cet après-midi.

En résumé, le Canada doit poursuivre activement l'objectif annoncé pour l'aide internationale avant l'an 2000, soit 0,7 p. 100 du PNB. Il faut que l'on permette à la population du Canada de donner généreusement pour la défense de la justice dans le monde, et qu'on l'y encourage par le truchement des programmes de subvention de contrepartie.

Finalement, il est souhaitable que la politique étrangère du Canada encourage activement les échanges culturels et éducatifs sur une base individuelle.

Merci.

Le coprésident (sénateur MacEachen): Je vous remercie d'avoir été aussi brève dans votre présentation.

Nous entendons maintenant Ben Smillie du réseau Saskatoon-Cuba.

M. Ben Smillie (réseau Saskatoon-Cuba): Merci sénateur MacEachen. Je représente le réseau Saskatoon-Cuba et j'ai visité Cuba deux fois sous les auspices du Conseil oecuménique cubain au cours des deux dernières années. Je suis professeur retraité du St. Andrew's College. Je trouve étonnante l'efficacité du Conseil oecuménique cubain et de ses membres, surtout quand il s'agit de fournir de l'aide humanitaire à Cuba.

[Texte]

We have raised \$9,000 from the Saskatoon—Cuba Network, but it is a small amount in terms of the colossal need. I say this because I've written a report on that subject, called "The Crisis of Hope in Cuba". It contains 20 pages, so it's a long report for this occasion, but it does review Canadian foreign policy. Some of the questions Canadian tourists ask include the following: Can Cuba survive? What about Castro? How can we best aid Cuba?

It's on that last question that I want to dwell because I understand the Canadian foreign policy is changing and we have a good record in the distant past. Howard Green is, in my view, the greatest statesman Canada's ever had. When he was Minister of External Affairs, Canada had an independent policy towards Cuba and didn't get involved in the missile crisis sponsored by Kennedy and Krushchev.

So Canada has had an independent policy and I think that independent policy can be shown if we develop aid along the same line. So I'd like to urge us to consider humanitarian aid that we buy in Canada, such as cleaning supplies for hospitals, for instance.

I've mentioned a ship that is leaving from Dartmouth, Nova Scotia, and going straight to Cardenas. It's supplying Reverend Raimundo Garcia Franco, who is also mentioned in my brief. He is a person who will distribute the cleaning supplies, drugs, and food aid right in the central province of Matanzas.

So I think this is an occasion for Canada to have the policy of claiming human rights as a reason for giving a pittance of \$300,000 while, at the same time, giving large amounts of money to known violators of human rights, such as El Salvador, Chile, etc. Now is the time to have independent foreign policy.

I suggest that the departure of this ship and barge, which are leaving Dartmouth, Nova Scotia, in July, would be a good occasion to provide very tangible aid, along the lines submitted in my brief, in things that are drastically needed in Cuba.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, sir.

May I now call upon the spokesperson for the Latin American Support Group of Saskatoon, Ruth Millar.

Ms Ruth Millar (Secretary, Latin American Support Group of Saskatoon): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee. I'm not a good extemporaneous speaker like Mr. Smillie, so you'll have to bear with me while I read. And you can cut me off. I'm not sure if my brief is brief enough.

[Traduction]

Nous avons recueilli 9 000\$ auprès du réseau Saskatoon—Cuba, mais il s'agit d'un montant infime par rapport à l'ampleur des besoins. J'en parle en connaissance de cause puisque j'ai rédigé un rapport sur le sujet intitulé «Crisis of Hope in Cuba». Il compte 20 pages et je m'abstiendrai donc de le lire ici, mais il s'agit d'un examen de la politique étrangère du Canada. Voici certaines des questions que se posent les touristes canadiens: Cuba peut-elle survivre? Qu'en est-il de Castro? Comment pouvons-nous aider le mieux Cuba?

C'est à cette dernière question que j'aimerais m'arrêter car il semble qu'on apporte des changements à la politique étrangère du Canada alors que nous avons toujours eu des raisons d'en être fiers dans le passé. À mon avis, Howard Green est le plus grand homme d'État que le Canada ait jamais eu. Quand il était ministre des Affaires extérieures, le Canada a maintenu une politique indépendante à l'égard de Cuba et s'est tenu à l'écart de la crise des missiles déclenchée par Kennedy et Khrouchtchev.

Le Canada a donc toujours eu une politique indépendante et je pense que nous pouvons confirmer cette indépendance en offrant une aide qui va dans le même sens. Je demande donc instamment d'envisager d'offrir une aide humanitaire que nous pouvons acheter au Canada, comme du matériel d'aseptie pour les hôpitaux par exemple.

J'ai déjà dit qu'un navire allait quitter Dartmouth, en Nouvelle-Écosse, pour se rendre directement à Cardenas. Sa cargaison servira au révérend Raimundo Gassio Franco, également mentionné dans mon mémoire. C'est lui qui fera la distribution du matériel d'aseptie, des médicaments et de l'aide alimentaire au cœur même de la province centrale de Matanzas.

C'est donc une occasion pour le Canada de se porter à la défense des droits de la personne en octroyant un montant infime de 300 000\$ alors que des sommes importantes sont remises à des pays coupables d'infractions flagrantes aux droits de la personne, comme le Salvador, le Chili etc. C'est le moment de passer à une politique étrangère indépendante.

Le départ de ce navire de Dartmouth en juillet sera l'occasion de fournir une aide très concrète dont a désespérément besoin Cuba, comme je le suggère dans mon mémoire.

Merci.

Le coprésident (sénateur MacEachen): Merci monsieur.

J'appelle maintenant la porte-parole de la Latin American Support Group of Saskatoon (Groupe d'appui à l'Amérique latine de Saskatoon), Ruth Millar.

Mme Ruth Millar (secrétaire, Latin American Support of Saskatoon): Merci, monsieur le président et messieurs et mesdames les membres du Comité. Je n'improvise pas aussi bien que M. Smillie, permettez-moi donc de lire mon mémoire. Vous pouvez m'interrompre au besoin. J'ignore si mon mémoire est assez bref.

• 1805

I'm a member of the Latin American Support Group of Saskatoon. We have been horrified by reports in the press in the last year suggesting that Canadian foreign aid be focused on eastern Europe.

Je suis membre du Latin American Support Group de Saskatoon. J'ai été horrifiée de lire dans la presse de l'année dernière que l'aide du Canada à l'étranger devrait être concentrée sur l'Europe de l'Est.

[Text]

[Translation]

No doubt this stems from the heavy representation in Canada of descendants of eastern European immigrants. While the situation there is admittedly horrendous, the hunger, disease, and political chaos that arise from the shocking gap between rich and poor in Third World countries demonstrate a far more desperate need for our help.

Cette attitude découle sans aucun doute de la forte présence de descendants d'immigrants d'Europe de l'Est au Canada. Bien que la situation soit certainement horrible dans cette région, la faim et la maladie et le chaos politique qui naissent du fossé énorme entre les riches et les pauvres dans les pays du Tiers-monde prouvent que ces pays ont un besoin bien plus pressant de notre aide.

I'd like to address the specific issue of aid—or lack of it—to Cuba. Despite special shipments of food aid to Cuba after the wave of natural disasters Cuba suffered since early 1993, Cuba has been ineligible for CIDA aid since 1979, nor does Cuba benefit from the foreign aid program of our neighbour to the south.

J'aimerais parler plus précisément de l'aide, ou de l'absence d'aide à Cuba. Bien qu'une aide alimentaire spéciale y ait été envoyée après la vague de catastrophes naturelles qu'a subi ce pays depuis le début de 1993, Cuba n'est plus admissible à l'aide de l'ACDI depuis 1979 et ne profite d'aucun programme d'aide à l'étranger de notre voisin au Sud.

On the contrary, Cuba has been victimized by the 33-year economic embargo imposed by the U.S. World opinion rejects the U.S. policy. As you know, the United Nations General Assembly in November voted overwhelmingly to condemn the United States' economic, commercial, and financial blockade of the island.

Au contraire, Cuba est la victime de l'embargo économique que lui impose les États-Unis depuis 33 ans. L'opinion mondiale est défavorable à cette politique des États-Unis. Comme vous le savez, l'assemblée générale des Nations unies a majoritairement condamné en novembre le blocus économique, commercial et financier des États-Unis envers l'île.

Cuba-bashers make vague allusions to documentation by Amnesty International of human rights abuses in Cuba as a justification for withholding aid and moral support. I've been a member of Amnesty International for years and was on the Latin American Urgent Action Network for a while. I noticed that items from Cuba are relatively rare, even though Cuban dissidents who have left claim to have been imprisoned and beaten and so on.

Ceux qui dénigrent Cuba maintiennent qu'Amnistie internationale aurait des preuves que Cuba est coupable d'infractions aux droits de la personne et justifie ainsi le retrait de tout aide ou soutien moral. J'ai été membre d'Amnistie internationale pendant des années et du Latin American Urgent Action Network pendant un certain temps. J'ai été à même de constater la rareté des cas venant de Cuba, même si certains dissidents cubains ayant quitté l'île prétendent y avoir été emprisonnés, soumis à des sévices etc.

Last year our country justified its small donation of \$500,000 to Cuba after the storm of the century on the basis of Cuba's human rights abuses. Yet we send aid to Guatemala, where reportedly up to 330,000 indigenous people have been exterminated by the military forces, in league with rulers that bestow virtual impunity on perpetrators of these atrocities.

L'an dernier, notre pays a justifié son don minime de 500 000\$ à Cuba à la suite de la tempête du siècle en se fondant sur de prétendues infractions aux droits de la personne de la part de ce pays. Et pourtant, nous envoyons de l'aide au Guatemala, où 330 000 autochtones auraient été exterminés par les forces militaires avec la bénédiction des dirigeants qui assurent l'impunité aux auteurs de ces atrocités.

To cite abuses in Cuba, which does not ordinarily receive aid from Canada, while ignoring those in Guatemala, Chile, El Salvador, and Brazil—all of which do—is entirely unreasonable. Consider this urgent action from Guatemala in 1990:

Il est tout à fait illogique de parler de tels abus dans le cas de Cuba, qui ne reçoit pas d'aide du Canada, tout en les passant sous silence dans le cas du Guatemala, du Chili, et du Brésil, tous pays récipiendaires d'aide. Considérons seulement cet appel urgent à l'action venant du Guatemala en 1990:

Amnesty International is gravely concerned at reports that soldiers at the Panabaj military base in Santiago Atitlán, Sololá opened fire on a crowd of unarmed people on the evening of 2 December, killing at least 13 villagers. . .

Amnistie internationale est gravement préoccupée par le fait que des soldats de la base militaire Panabadge de Santiago à Atlán, Sol Lala auraient fait feu sur un groupe de personnes non armées dans la soirée du 2 décembre, tuant au moins 13 villageois.

This is the norm. I was in Guatemala myself two years ago and talked to those people, and I know it's true. Yet we send aid to Guatemala, and to Chile also. Their history in recent decades is also stained with hundreds of thousands of cases of human rights violations, which continue to this day, although abated, with active torture. Yet in 1991 we sent \$5.84 million to Chile. I chose 1991 because that was the last set of figures I could find.

Cela est chose courante. J'étais moi-même au Guatemala il y a deux ans et j'ai parlé à ces gens, et je sais que c'est vrai. Et pourtant nous envoyons de l'aide au Guatemala et aussi au Chili. Depuis des décennies, ce dernier pays a enfreint les droits de la personne des milliers de fois, et continue de le faire aujourd'hui, en toute impunité, et en y ajoutant la torture. Pourtant, en 1991, nous avons envoyé 5,84 millions de dollars au Chili. Je choisis 1991 parce que ce sont les chiffres les plus récents dont je dispose.

[Texte]

In El Salvador, government forces have killed 75,000 and the death squads are still active. Yet in 1991 Canada sent that country \$6.88 million. In the same year the U.S. sent \$75 million to Guatemala, \$289 million to El Salvador, \$22 million to Brazil, to mention a few countries infamous for their human rights abuses.

Let's compare human rights abuses qualitatively. A typical urgent action from Amnesty International regarding Cuba reads: "Amnesty International is concerned at the detention of the above three human rights activists by members of the police at their homes in Havana". Their relatives were allowed to visit them the following week.

A recent edition, covering 1991, of the *Amnesty International Report* states that for the entire year only scores of prisoners of conscience, ill treatment and isolated cases of torture, as well as two executions. By comparison, in the U.S.A. more than 2,500 people were under sentence of death in 1991 and 14 prisoners were executed.

There were also allegations of torture and ill treatment in the U.S. jails. I also want to mention that there have been allegations by Amnesty International against Canada in connection with the six Mohawk Indians. Also, you all know about the torture case in Somalia. We can't really throw stones too much.

In casting a critical eye at Cuba's justice system, it is important to draw a distinction between dissidents, whose role is to criticize the activities of governments in power and who exist virtually everywhere, and counter-revolutionaries, who work to overthrow a government.

Bear in mind the 26th assassination attempt against Fidel Castro. Would the U.S. permit 26 attempts against its President? Furthermore, there is strong evidence that many so-called victims of human rights abuses are false claimants.

• 1810

In February, Cuba released a top-secret American document in which U.S. officials admitted they had trouble finding refugee applicants who can prove that they are politically persecuted. The memo was reportedly drafted in February by the U.S. special interests section in Havana for use by the State Department and immigration officials in the U.S. It was presented by the Cuban representative to the United Nations in Geneva.

The document reported an increase in the number of human rights cases since 1992. However, it said this increase did not stem from a higher level of human rights activity, membership, or government repression. The majority of cases rarely contain any demonstrable evidence of persecution and frequently give only minimal, hardly credible evidence of participation in human rights activities. Most people apply more because of the deteriorating economic situation than a real fear of persecution.

[Traduction]

Au Salvador, les forces gouvernementales ont tué 75 000 personnes et les escadrons de la mort sont toujours actifs. Et pourtant, le Canada a envoyé 6,88 millions de dollars à ce pays en 1991. Pour la même année, les États-Unis ont donné 75 millions de dollars au Guatemala, 289 millions au Salvador, 22 millions au Brésil, pour ne mentionner que quelques pays dont les abus en matière de droits de la personne sont bien connus.

Comparons ces infractions aux droits de la personne de façon qualitative. Un appel à l'action typique de la part d'Amnistie internationale en ce qui concerne Cuba se lit comme suit: «Amnistie internationale est préoccupée par l'assignation à résidence à la Havane des trois militants sus-mentionnés par les forces policières». On autorise les membres de leurs familles à leur rendre visite la semaine suivante.

Le numéro de 1991 du *Rapport d'Amnistie internationale* dit ce qui suit: ...pour l'année entière, de nombreux prisonniers objecteurs de conscience, des sévices et des cas isolés de torture, ainsi que deux exécutions. Par comparaison, plus de 2 500 personnes étaient condamnées à mort en 1991 et 14 détenus ont été exécutés aux États-Unis.

Il y a aussi eu des allégations de torture et de sévices dans les prisons américaines. J'ajouterai que certaines allégations ont également été faites par Amnistie internationale contre le Canada au sujet des six Indiens mohawks. Vous êtes aussi tous au courant des cas de torture en Somalie. Nous ne pouvons pas vraiment jeter la pierre à qui que ce soit.

Pour juger du système judiciaire cubain, il faut établir une distinction entre les dissidents, dont le rôle est de critiquer les activités des gouvernements au pouvoir et qui se retrouvent presque partout, et les contre-révolutionnaires, qui cherchent à renverser un gouvernement.

N'oubliez pas que Fidel Castro a été l'objet de 26 tentatives d'assassinat. Les États-Unis permettraient-ils de tels actes contre leur président? De plus, il existe des preuves que bon nombre des infractions dont se plaignent certaines personnes sont sans aucun fondement.

En février, Cuba a divulgué un document très secret où des représentants américains admettent avoir de la difficulté à trouver des requérants du statut de réfugié pouvant prouver qu'il sont victimes de persécution politique. Il semble que cette note de service ait été rédigée en février par l'unité spéciale des États-Unis à la Havane à l'intention du département d'État et des fonctionnaires de l'Immigration des États-Unis. Il a été présenté par le représentant de Cuba aux Nations unies à Genève.

Le document fait mention d'une augmentation du nombre d'infractions aux droits de la personne depuis 1992. Toutefois, il précise que cette augmentation ne découle pas d'un accroissement dans les activités et la composition des groupes des droits de la personne ni d'une répression du gouvernement. Dans la majorité des cas, les requérants ne peuvent prouver qu'ils ont été victimes de persécution et ne parviennent souvent même pas à prouver leur participation à quelque activité que ce soit dans le domaine des droits de la personne. La plupart présentent une demande à cause de la détérioration de l'économie plutôt que par réelle crainte de persécutions.

[Text]

[Translation]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I wonder if you could summarize. Don't feel disadvantaged, because I think you've made the point very strongly.

Ms Millar: Let me summarize what I wanted to say. We do want to commend this government, particularly André Ouellet, Minister of Foreign Affairs, for his recent statements urging the U.S. to normalize relations with Cuba, by lifting the trade embargo against Cuba as it has done for Vietnam. While we commend the Liberal government for its recent food aid to Cuba, we believe that \$300,000—that was a recent donation—is paltry in comparison to the millions sent to countries with repressive governments, such as El Salvador and Guatemala.

We urge that Canada return to the atmosphere of cordial relations with Cuba established during the Trudeau era, and work with other countries to help alleviate severe shortages of food, fuel and medicines in Cuba.

I hope you can look at the full brief. Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. We'll do that.

Ms Millar: I also have a copy of the full text of the document that I was citing with respect to the false claimants of refugee status from Cuba. I don't know if you've seen that. You probably have.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Please leave any document you have and your statement with us and it will become part of our evidence.

The final participant is Eleanor Randell.

Ms Randell: I would like to thank the committee for allowing me to speak. I am actually completing my fourth year in a degree at the U of S in international relations. I am hoping to go on and do something in the area of either NGOs or the government.

What I would really like to say is that I have heard an awful lot about women in the international sphere not getting what they need in other countries. But I am a member of a disabled group. I may not look disabled, but I have a learning disability. I am very fortunate to have been born and brought up in Canada because of the fact that in Canada I am recognized as being disabled and I can get minimal services for my disability. But in other countries disabled people do not have the same right and do not have the same ability to get services they need.

I am very much involved in several different international organizations for disabled groups. I attended an international conference that was put on in 1992, I believe, in Vancouver to do with the disabled. My government was very gracious in that it sent me there at the expense of taxpayer dollars. When I got there, there were very few people from Third World countries, and the people who were there were desperately in need of services and just simple things like mobility devices.

I felt sorry that I had used the Canadian government's money to go to Vancouver when I could have afforded somehow to have gone myself, at a time when there were people there who definitely and very desperately needed money for things like wheelchairs, crutches, that sort of that, things that would have just made their lives so much more easier.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pourriez-vous résumer madame Stewart. Ne vous sentez pas lésée, parce que vous nous avez très bien exposé votre point de vue.

Mme Millar: Permettez-moi donc de résumer ce que je voulais dire. Nous félicitons le gouvernement, et en particulier André Ouellet, ministère des Affaires étrangères, d'avoir récemment prié les États-Unis de normaliser leurs relations avec Cuba en abrogeant l'embargo commercial imposé à ce pays comme il l'ont fait pour le Vietnam. Bien que nous félicitions le gouvernement libéral d'avoir envoyé récemment de l'aide alimentaire à Cuba, nous estimons que 300 000\$, c'est bien peu de choses par comparaison aux millions que reçoivent des pays où sévit la répression, comme le Salvador et le Guatemala.

Nous demandons instamment au Canada de rétablir le climat de relations cordiales qui existaient avec Cuba à l'époque de Trudeau et de se joindre à d'autres pays en vue de soulager les graves pénuries de nourriture, de combustible et de médicaments dont souffre Cuba.

J'espère que vous aurez l'occasion de lire mon mémoire dans sa version intégrale.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Nous ne manquerons pas de le faire.

Mme Millar: J'ai aussi un exemplaire du document que j'ai cité au sujet des faux requérants du statut de réfugié venant de Cuba. J'ignore si vous l'avez lu, probablement que oui.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Veuillez nous laisser toute la documentation dont vous disposez ainsi que votre déclaration qui sera jointe à notre compte rendu.

La dernière participante est Eleanor Randell.

Mme Randell: Je remercie tout d'abord le comité de me permettre de prendre la parole. Je termine actuellement ma quatrième année d'université en relations internationales aux États-Unis. J'espère ensuite pouvoir travailler dans une ONG ou au gouvernement.

J'aimerais dire que l'on entend beaucoup parler des nombreux besoins qu'ont les femmes des autres pays. Pour ma part, je suis handicapée, cela ne paraît peut-être pas, mais j'ai un handicap d'apprentissage. J'ai eu la grande chance de naître et d'être élevée au Canada parce qu'ici on reconnaît mon état et on m'offre certains services en conséquence. Mais les citoyens handicapés d'autres pays ne jouissent pas du même droit ni des mêmes possibilités pour obtenir les services dont ils ont besoin.

Je suis très active au sein de plusieurs organisations internationales pour les personnes handicapées. J'ai assisté à une conférence internationale sur les personnes handicapées qui a eu lieu à Vancouver en 1992 je crois. Mon gouvernement a eu la générosité de m'y envoyer aux frais du contribuable. Toutefois, il y avait très peu de participants des pays du Tiers monde, et les rares qui y étaient ont désespérément besoin de services de base, de choses aussi simple que du matériel pour leur permettre de se déplacer.

J'ai trouvé malheureux d'avoir utilisé l'argent du gouvernement canadien pour me rendre à Vancouver alors que j'aurais pu m'y rendre par mes propres moyens quand d'autres participants n'avaient même pas d'argent pour acheter des chaises roulantes, des béquilles, des choses du genre, qui auraient rendu leur vie tellement plus facile.

[Texte]

That's in general what I wanted to bring up, because a lot of the different NGOs talk about women and health and that sort of thing, and I feel that the disabled are quite often left out of discussions, which I think is very important. The UN does have a subcommittee to deal with the international disabled community, and I think Canada definitely needs to get more involved in that UN subcommittee.

[Traduction]

C'est à peu près ce que je voulais soulever ici car les ONG parlent souvent des femmes et de la santé et de ce genre de choses en oubliant souvent les personnes handicapées. Pour sa part, l'ONU a un comité qui s'occupe des personnes handicapées à l'échelle internationale, et j'estime que le Canada doit y participer plus activement.

• 1815

I think that probably the best thing Canada could do in the review of its foreign policy—having now taken my fifth class in Canadian foreign policy—is apply the functionalist principle; that is, look at what Canada does best and offer what we can to the international community. I think that's all they expect of us and I think that's all we can do.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. It's been a very good final comment. We're pleased that we had the opportunity to hear from you.

Mr. Smillie: I'd like to ask you a question, Mr. MacEachen. I would like to know what your committee does in response to some of the questions that have been brought up. Do we hear a response from you somehow in the procedure?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We will not make any individual responses to the testimony but we will respond in the form of the report of the committee in which we will attempt to deal as well as possible with the concerns that have been expressed.

Without anticipating the final report of the committee, I would be surprised if the items you and others have addressed do not appear in the report of the committee. Your concerns dealt with policies regarding human rights, trade, and economic development. They are bound to appear in the committee report, I would say. Other committee members may have different views, so I add that qualifying point.

Thank you very much.

The meeting is adjourned.

D'après moi, ce que le Canada peut faire de mieux lors de l'examen de sa politique étrangère—je viens de terminer mon cinquième cours en politique étrangère canadienne—c'est d'appliquer le principe fonctionnaliste, c'est-à-dire, déterminer ce que le Canada fait de mieux et le faire partager dans la mesure du possible avec le reste du monde. C'est tout ce que l'on attend de nous et c'est tout ce que nous pouvons faire.

Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Très bonne conclusion. Nous sommes heureux d'avoir eu l'occasion de vous entendre.

M. Smillie: Permettez-moi de vous poser une question, monsieur MacEachen. Que fait votre comité en réponse aux questions qui ont été soulevées? Aurons-nous une réponse de vous à un moment donné au cours du processus?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous ne répondrons pas individuellement aux témoignages mais notre réponse prendra la forme d'un rapport final qui tiendra compte dans la mesure du possible de toutes les préoccupations exprimées.

Sans préjuger de la teneur de ce rapport, je serais étonné qu'il ne fasse pas mention des questions que vous et d'autres avez soulevées. Vos préoccupations touchent les politiques relatives aux droits de la personne, au commerce et au développement économique. Elles ne manqueront donc pas d'être abordées dans le rapport du comité. Toutefois, je dois vous faire remarquer que d'autres membres du Comité peuvent avoir une opinion divergente.

Merci beaucoup.

La séance est levée.

EVENING SITTING

Séance du soir

• 1934

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We're ready to start.

Our first witness is Mr. Del Anaquod, associate professor, Saskatchewan Indian Federated College.

We welcome you to our deliberations. We encourage witnesses to make a statement for a maximum of 10 minutes.

Mr. Del Anaquod (Associate Professor, Saskatchewan Indian Federated College): I'd better cut my two-hour speech down, then.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We would be happy to read it at our leisure, but if you would summarize it, we'd be happier. You have the floor.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous sommes prêts à commencer.

Notre premier témoin est M. Del Anaquod, professeur agrégé, Saskatchewan Indian Federated College.

Nous vous souhaitons la bienvenue à notre comité. Nous prions les témoins de faire un exposé de 10 minutes au maximum.

M. Del Anaquod (Professeur agrégé, Saskatchewan Indian Federated College): Dans ce cas, il vaut mieux que j'écourte mon discours de deux heures.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous le lirons volontiers plus tard, mais si vous voulez bien le résumer, ce serait encore mieux. Vous avez la parole.

[Text]

Mr. Anaquod: Thank you, Mr. Chairman.

[Translation]

M. Anaquod: Merci, monsieur le président.

• 1935

Perhaps I should introduce myself. I wear a number of hats but my main one is that I'm an associate professor at the Saskatchewan Indian Federated College, which is the only Inuit-controlled college of its kind in the world. It is based in Regina. I am also the former president of that institution.

As well, I'm a Saulteaux Cree from Saskatchewan. From about the 1980s to two months ago I was one of the senior policy advisers for the Federation of Saskatchewan Indian Nations, which is the First Nations organization in Saskatchewan. As a matter of fact, my last task was reorganizing Indian education in the province, which entails 30,000 kids, 70-odd Indian schools, and 35 high schools that we run.

I'm a member of the International Centre for Human Rights and Democratic Development. As the former chairman, I've been on that board now for four years. It is known, I think, because of Mr. Broadbent, who's our president.

I was educated at Mount Royal College in Calgary, Carleton University in Ottawa, Harvard University in Boston, and I spent a year at the National Defence College in Kingston.

I've travelled fairly extensively. I've travelled to over 45 countries in the world and continue to do so.

As well, *excusez-moi, mon français n'est pas bon*, so I'll be doing my presentation in English. I should have apologized before.

We've just recently negotiated with a United Nations university in Costa Rica for a joint program—there are three UN universities in the world—with the SIFC. We already have a number of Indian students who come to our college. Now, we will be having a joint university campus with Costa Rica.

Again, I'd like to thank the committee for this opportunity. I'll try to make my presentation very short. I think that when Senator Andreychuk asked me to make a presentation to this committee, I was being asked to speak on indigenous issues, which I'm very happy to talk about.

However, I also have a lot of interest, generally, in Canadian foreign policy. As I've said, I've seen its impact. I've studied it and watched it over the last 15 years.

I'd like to start on the first one, indigenous issues. In 1992 we had the 500th anniversary of being discovered by Columbus. In 1993 we had the international year of indigenous people, which I think was a flop because, as I said, the support of the UN, particularly by Spain, just wasn't there. Last fall we had the announcement that the international decade of indigenous people is starting. I think you're well aware that next year is going to be the 50th anniversary of the UN. In all of this, Canada has played a leading role in international indigenous issues.

I think that some of you gentlemen may be aware of an individual by the name of George Manuel. He's a prominent international Inuit leader in this country who decided to look around the world and make contact not only with indigenous people in the Americas but also with the Maoris in New Zealand, the Aborigines in Australia, and so forth.

Je devrais tout d'abord me présenter. J'ai plusieurs titres, mais je suis d'abord et avant tout professeur au Saskatchewan Indian Federated College, le seul collège de son genre dans le monde dirigé par des Inuit. Il se trouve à Régina. Je suis aussi l'ancien président de cet établissement.

Je suis également un Cri Soto de la Saskatchewan. Des années 1980 jusqu'à il y a deux mois, j'étais un des conseillers principaux de la Federation of Saskatchewan Indian Nations, l'organisation des premières nations de Saskatchewan. En fait, la dernière tâche que j'y ai accomplie a été de réorganiser le système d'enseignement indien de la province, qui englobe 30 000 élèves, 70 écoles indiennes environ et 35 écoles secondaires que nous dirigeons nous-mêmes.

Je suis aussi membre du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique. Je siège à son conseil depuis quatre ans maintenant. Ce centre est connu grâce à notre président, monsieur Broadbent.

J'ai fait mes études au Mount Royal College de Calgary, à l'Université Carleton d'Ottawa, à l'Université Harvard de Boston et j'ai étudié un an au Collège de la Défense nationale de Kingston.

J'ai beaucoup voyagé, dans plus de 45 pays, et je continue de le faire.

De plus, *I am sorry, but my French is not good*, je ferai donc ma présentation en anglais. J'aurais dû m'en excuser plus tôt.

Nous venons de négocier avec une université des Nations unies au Costa Rica—il y a trois universités des Nations unies dans le monde—la mise sur pied d'un programme conjoint avec le SIFC. Déjà, un certain nombre d'étudiants fréquentent notre collège. Nous aurons maintenant un campus universitaire conjoint au Costa Rica.

J'aimerais encore une fois remercier le Comité de m'avoir invité. Je tenterai d'être très bref. Je crois que dans son invitation, la sénatrice Andreychuk m'a demandé de parler de questions autochtones, et je le ferai maintenant volontiers.

Toutefois, je m'intéresse aussi beaucoup de façon générale à la politique étrangère du Canada. Comme je l'ai dit, j'ai été à même d'en constater les conséquences. Je l'ai étudiée et en ai suivi l'évolution au cours des dernières années.

Je commencerai tout d'abord par les questions autochtones. En 1992, nous avons célébré le 500^e anniversaire de la découverte par Christophe Colomb. En 1993, il y a eu l'année internationale des peuples autochtones, qui a été un échec à mon avis, à cause de l'absence de soutien de la part des Nations unies, et surtout de l'Espagne. L'automne dernier, on nous a annoncé le début de la décennie internationale des peuples autochtones. Vous savez certainement que l'ONU célébrera l'an prochain son 50^e anniversaire. Sur tous ces plans, le Canada a joué un rôle de premier plan en matière de questions autochtones à l'échelle internationale.

Par ailleurs, certains d'entre vous connaissent peut-être George Manuel. Il s'agit d'un dirigeant Inuit de notre pays, connu sur la scène internationale, qui a décidé de se rendre un peu partout dans le monde et de rencontrer non seulement les autochtones des Amériques, mais aussi les Maoris de Nouvelle-Zélande, les Aborigènes d'Australie, etc. . .

[Texte]

As Canadians and as indigenous people, we've taken an international role. I look at my own brothers across the border in the States. Some of the tribes are a lot bigger but they're not as active. As a matter of fact, they kind of replicate some of the American mentality on international issues.

For example, the World Council of Indigenous Peoples, which is the umbrella organization, is funded by Canada. It's funded by CIDA. The head office is in Ottawa. It's a very small organization. I continue to encourage Canada to take a lead role, just as it has done in the Francophonie and the commonwealth. I think one of the things we have is a connection with the Americas as far as indigenous people go. I think it's an aspect that we can look at and promote.

I'd like to now very briefly look at indigenous populations around the world and make some recommendations as to what Canada could be doing. We have roughly between 50 million and 60 million indigenous people in the Americas. I use the word indigenous. Although we have an identity with New Zealand, with the Siamese and the Scandinavian countries, as well as with the Aborigines in Australia, a lot of our connection identity is with the Americas because of decolonization, because of the past histories, because of the loss of our lands. We have similar experiences that bind us together.

• 1940

Most of the concentration of indigenous people is in Mexico—that is the largest population. The next on a percentage basis is Guatemala; over 70% of its population is an Indian population. We also have Greenland, which is a unique feature in this part of the world. It has home rule, which is a fairly new example, with Welandic people—basically Inuit.

As well, the latest we have internationally is Chile, which is one of the very first South American countries to recognize, in policy, collective rights of the Mapuche, which number over one million in that country. That is, in my estimation, the most progressive country in South America.

In the United States, we have a variety of tribes and in their history the biggest protection of their rights has been the courts, not necessarily Congress or any of the political leaders.

That is a quick brush on indigenous people. For the sake of time, I won't go into more information.

However, in all of this I guess what concerns me as a First Nations person, as an indigenous person, is we live in a world that is, to me... I've come up with my own schematic, which is broken down into what I call class A and class B powers. As an indigenous person, a lot of our people within the Americas face the same experiences. I could classify five main class A powers. I think this is basic elementary information. The first one is military. A lot of our people don't have military power. I equate it to the United States, as well as some other powers.

The next one is what I call economic/geographic—our knowledge, which is in the future, particularly economic power. We're not a major economic power, like the Japanese or to a certain extent the Germans, so we can't call the shots. As well,

[Traduction]

En tant que Canadiens et autochtones, nous jouons un rôle à l'échelle internationale. Quand je regarde mes propres frères de l'autre côté de la frontière, certaines bandes sont beaucoup plus importantes, mais certainement pas aussi actives. En fait, elles adoptent la même attitude que les Américains en général à l'égard des questions internationales.

Par exemple, le Canada contribue au budget du Conseil mondial des peuples indigènes, l'organisme cadre, par le truchement de l'ACDI. Le siège social est à Ottawa. C'est un tout petit organisme. J'encourage le Canada à continuer de jouer un rôle de premier plan, comme il l'a fait dans la Francophonie et au Commonwealth. Je pense que les peuples indigènes créent un lien entre tous les pays d'Amérique et que l'on devrait promouvoir cet aspect.

J'aimerais maintenant parler brièvement des peuples indigènes dans le monde et recommander certaines mesures au Canada. Les Amériques comptent entre 50 millions et 60 millions d'indigènes. J'utilise le terme indigène. Bien que nous partagions un sentiment d'identité avec les peuples de Nouvelle-Zélande, des pays scandinaves ainsi que de l'Australie, le lien est beaucoup plus fort dans les Amériques à cause de la colonisation, de notre histoire et de la perte de nos terres. Nous partageons une expérience commune.

La plus grande concentration d'indigènes se trouve au Mexique, c'est là où ils sont les plus nombreux. Le Guatemala se situe au deuxième rang du point de vue du pourcentage, plus de 70 p. 100 de sa population est indienne. Il y a aussi le Groenland, un cas unique dans cette région du monde. On y a instauré l'autonomie gouvernementale, un exemple assez récent, pour les Inuit.

Le cas le plus récent est celui du Chili, un des tout premiers pays d'Amérique du Sud à reconnaître, dans sa politique, les droits collectifs des Mapuches, qui sont plus d'un million dans ce pays. À mon avis, c'est le pays le plus progressiste en Amérique du Sud à cet égard.

Les États-Unis comptent un certain nombre de tribus et dans le passé ce sont les tribunaux qui ont assuré la protection de leurs droits, et non pas nécessairement le Congrès ou un dirigeant politique.

Voilà un bref aperçu des peuples indigènes. Je m'arrêterai ici, pour ne pas être trop long.

Toutefois, ce qui m'intéresse dans tout cela en tant que membre des premières nations, en tant qu'indigène, c'est que nous vivons dans un monde réparti entre les pays de catégorie A et ceux de catégorie B. La plupart des indigènes des Amériques se retrouvent dans la même situation. J'inclurais cinq pouvoirs principaux dans la catégorie A. Le premier est le pouvoir militaire. Bon nombre de nos gens n'ont pas de pouvoir militaire. C'est un pouvoir que j'associe aux États-Unis et à quelques autres pays.

Ensuite, il y a le pouvoir économique et géographique. Nous ne sommes pas une grande puissance économique, comme le Japon ou l'Allemagne, nous ne pouvons donc pas imposer notre volonté. Nous n'avons pas non plus une population

[Text]

we don't have the population except in the few cases I mentioned where we are the dominant majority. Even in democratic societies, even in Canada here, we can't threaten to throw out the existing government. We just don't have the numbers.

As well—I'll be alluding to this area in a second—we do not have the atomic bomb, and I think eventually, with smaller countries, we are going to see a proliferation of nuclear power.

Finally, I guess there is another class A power there, which I describe as spiritual, religious or other, which could be Christianity, a worldwide phenomenon, which is not in any of these other powers.

As indigenous people what we're left with then is what I call indigenous ways you have to come up with to protect and promote our rights. I'll quickly mention it, using Canada as an example.

In Canada in the past we've used—and I hate using it—guilt on white people. That's a very effective power. We've also traditionally used embarrassment. Why do we go to the UN? Why do we go to international forums? The aspect of Oka wasn't necessarily a military conflict; it was one of international embarrassment for Canada. So we've been very effective in those forums of using embarrassment in our policies.

We've created alliances and to a certain degree one of the powers we've had is of geography. We've had the land when people wanted to acquire it. The James Bay Cree is a prime example; both the federal and the Quebec governments had to deal with the Cree because they were there; they had the power of geography.

I guess what hurts in all of this is, as an indigenous person it would be nice to have class A powers. I think if you were to expand Canada itself with some of these powers within the international realm... but that's another question.

I'll stop there. I just want to explain the frustration we have because of what we are trying to do in an international sense, and some of these frustrations are faced by our people in other countries, in South America and Central America.

To end this part on indigenous people, I would like to make three specific recommendations. The first one is, I think Canada has to take more of a leadership role at the international level and support basic UN resolutions and ILO resolutions that protect our rights and that promote our treaty rights. Right now, in Geneva, Canada is one of the major obstacles we face as far as opposing some of the issues we want to address.

• 1945

The second one is I would like to see the support and the promotion of an international indigenous university. Canada can take a substantial lead role, as is done with the Francophonie and the Commonwealth. Again, as far as indigenous knowledge and so forth are concerned, it's a prime opportunity of what our country can do internationally.

[Translation]

suffisante, sauf dans quelques rares cas où nous formons la majorité, comme je l'ai mentionné. Même dans des sociétés démocratiques, comme ici au Canada, nous ne pouvons menacer de renverser le gouvernement. Nous ne sommes simplement pas en nombre suffisant.

De plus, et j'y reviendrai dans un instant, nous n'avons pas la bombe atomique, mais je crois que nous assisterons à une prolifération des armes nucléaires dans les plus petits pays.

Finalement, il existe un autre pouvoir dans cette catégorie A, que j'appellerai spirituel, religieux ou autre, et qui pourrait être la chrétienté, un phénomène mondial, mais dont nous ne disposons pas non plus.

En tant qu'indigènes, nous ne pouvons donc avoir recours qu'à l'ingéniosité pour assurer la protection et la promotion de nos droits. J'en donnerai rapidement quelques illustrations, au Canada par exemple.

Au Canada, dans le passé, nous avons déjà mis à profit le sentiment de culpabilité des Blancs, même si cela me déplaît beaucoup. C'est très efficace. Nous avons aussi utilisé le sentiment de honte. Pourquoi allons-nous à l'ONU? Pourquoi nous rendons-nous dans les tribunes internationales? À Oka, nous n'avons pas vraiment utilisé notre pouvoir militaire, mais plutôt celui qui consiste à faire honte au Canada devant la communauté internationale. C'est une technique que nous avons utilisée avec beaucoup d'efficacité.

Nous avons aussi créé des alliances, et dans une certaine mesure, un de nos pouvoirs a été notre situation géographique. Il nous est arrivé d'occuper des terres au moment où d'autres voulaient les acquérir. Les Cris de la Baie James en sont un bon exemple. Aussi bien le gouvernement fédéral que celui du Québec ont dû négocier avec les Cris parce qu'ils étaient là, ils avaient le pouvoir de leur situation géographique.

Malheureusement, il serait très bon pour les indigènes d'avoir des pouvoirs de catégorie A. Je suppose que si le Canada lui-même en venait à acquérir des pouvoirs supplémentaires à l'échelle internationale... mais cela est une autre question.

Je m'arrêterai ici. Je voudrais simplement expliquer la frustration que nous ressentons dans ce que nous tentons de faire à l'échelle internationale, et que ressentent aussi nos frères d'autres pays, d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale.

Pour conclure cette partie de mon exposé portant sur les peuples indigènes, j'aimerais faire trois recommandations précises. Premièrement, le Canada doit être un chef de file à l'échelle internationale et appuyer toute résolution de l'ONU et de l'OIT visant à protéger et à promouvoir nos droits. À l'heure actuelle, le Canada est un des principaux opposants à ce que nous demandons à Genève.

Deuxièmement, j'aimerais que l'on appuie et que l'on promeuve une université internationale indigène. Le Canada peut jouer un rôle important à cet égard, comme il l'a fait avec la Francophonie et le Commonwealth. Du point de vue de la connaissance des indigènes, etc., c'est une des principales choses que peut faire notre pays à l'échelle internationale.

[Texte]

I go even further. I would like to see it develop into what I call an international indigenous CUSO. As I said, we have to get our people out into the field, just as we have, again, in both English and French Canada CUSO programs. They are the same programs, I think.

Each year since our inception in 1976, our college has had over 1,000 graduates. We've sent over 50 of our students to various countries in South and Central America for experience and, again, for international exposure.

Lastly, on the indigenous part here, I would like to promote the concept, on the investment side, of the establishment of what I call an aboriginal investment fund. Too many times—and I guess I look at this with some jealousy—Canada is selling citizenship to this country. It hurts, in the sense of who has the right to sell citizenship. A lot of times the beneficiaries of some of this should be the indigenous population. It is a concept I would like to see promoted. A way for our people to break out of the islands of poverty that we now have is to get into economic development.

Finally, I would like to come to foreign affairs generally. For some of the committee members some of these comments may be non-traditional. That's why I mention that I would like to think I don't wear any specific hat in representing an organization, because I don't want to bring them down with me by my observations.

As far as what I call global challenges or global threats are concerned, my first observation is that I see the demise of what we call the existing nation-state. I look at the impact of the microchip and the whole aspect of information flow and identity. I don't know if the existing nation-states that grew up out of that, particularly after World War II, can maintain what they have now.

I look at the nation-state particularly as it affects a lot of our people, where it wants our hearts and souls. They want our identity. Identity is going to change in the future. Peoples' identity is going to be one of saying, "I'm a father", or "I'm a dentist", or "I'm a professional", or "I'm an Anglican", or whatever it is. I think the aspect of states wanting peoples' hearts and souls is going to diminish.

The extreme end of that is the Americans.

What we have to have is a society in which we can all live together. As I said, "What are our common values?" I think that's what this committee is looking at.

The second one is worldwide, on military-threat changes. I see two aspects. One I mentioned before is the proliferation of nuclear... by smaller countries over the next 5 to 15 years; this will have a major destabilizing effect. The second one, on the other side, is the failure of existing military machinery to maintain peace and order. What we saw in New York and what we see in other countries as far as urban guerrilla warfare is concerned is going to be the future.

I think the last great war will have been the war between, in essence, the Americans and Iraq. It is stupid for armies to go against each other, and I think that will be a major destabilizing aspect of which Canada should be aware.

[Traduction]

J'irais même plus loin: j'aimerais que cela devienne une espèce de SUCO indigène. Comme je l'ai dit, il faut envoyer nos gens sur le terrain, comme nous l'avons fait dans le cadre du programme CUSO au Canada anglais et SUCO au Canada français. Ces programmes sont identiques je crois.

Depuis sa création en 1976, notre collège a décerné 1 000 diplômes par année. Nous avons envoyé plus de 50 de nos étudiants dans différents pays d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale pour y acquérir de l'expérience et être exposés à ce qui se passe à l'étranger.

Finalement, pour ce qui est des indigènes, je recommanderais la création d'un fond d'investissement autochtone. Il arrive trop souvent—et j'en ressens une certaine jalousie que le Canada vende la citoyenneté canadienne. Cela fait mal, car qui a le droit de vendre notre citoyenneté. Ce sont souvent les peuples indigènes qui devraient en profiter. C'est un concept qu'il faudrait promouvoir. Pour briser le cercle de la pauvreté, notre peuple doit saisir les occasions de développement économique.

Finalement, j'aimerais parler des affaires étrangères en général. Mes observations paraîtront peut-être radicales à certains membres du comité. Je répète donc que je ne parle pas à titre de représentant d'un organisme, parce que je ne voudrais pas que quiconque ait à pâtir de mes opinions.

Pour ce qui est des défis et des menaces à l'échelle mondiale, je dirai tout d'abord que j'entrevois la disparition de ce que nous appelons l'État-nation. Je songe aux répercussions de la micro-électronique et de l'informatique sur l'identité nationale. J'ignore si les États-nations qui existent maintenant, surtout depuis la Seconde guerre mondiale, pourront conserver leurs acquis.

L'État-nation a une grande influence sur nos vies, surtout quand il veut que nous lui appartenions corps et âme. Il souhaite que ses citoyens s'identifient à lui, mais de plus en plus de gens tireront leur identité du fait d'être père, dentiste, membre d'une profession libérale, anglican ou quoique ce soit d'autre. Je crois que les États auront de moins en moins d'emprise sur leurs population.

Les Américains en sont l'exemple extrême.

Il nous faut plutôt une société où tout le monde puisse vivre ensemble. Comme je l'ai déjà dit, «quelles sont les valeurs que nous partageons?» C'est en fait ce sur quoi se penche votre comité.

Deuxièmement, la menace militaire à l'échelle mondiale changera également. Je vois deux aspects à ce changement. D'une part, comme je l'ai déjà dit, de plus en plus de petits pays se doteront de l'arme nucléaire dans les cinq ou quinze prochaines années, ce qui aura un effet déstabilisant important. D'autre part, l'appareil militaire actuel ne parvient plus à maintenir la paix et l'ordre. La guérilla urbaine dont nous avons été témoins à New York et dans d'autres pays sera une des réalités de l'avenir.

La dernière grande guerre aura été celle entre les Américains et l'Iraq. L'affrontement entre deux armées est une stupidité, et je pense que le Canada devrait être conscient de cet important élément de déstabilisation.

[Text]

[Translation]

Another major threat, particularly in western countries, is the global debts of countries, particularly in Canada and the United States. That is an issue that has to be addressed. You might look at it from the perspective of sovereignty if it is people in Chicago who control your debt, but I am also looking at a whole collapse.

I also look at the continued population growth and environmental degradation. I take it that other people have made presentations on this. I don't want to dwell on it too much.

I see a rise of religious conflicts, because religion is the basis of a lot of societies and what we're talking about here is a clash of basic values of those societies. I can see that emerging.

Another fear and area we should be interested in is biomedical technology. We are going to have challenges to our basic values as human beings: reproduction; some of the things that both the Germans and the Japanese are doing on neurological development, on brains and everything else; when you can replicate limbs, etc.; when you can look at a whole variety of biomedical areas. How we adapt to those technologies will be a challenge.

• 1950

Finally, I think we're into an era in the next 15, 20 years of discovery of new worlds and new life, both under water as well as in outer space. I think that's one that comes down to the arrogance of humankind a lot of times when they think they've reached the epitome and they're centre of the world. I don't want to get into debate on that one, but I think there are fascinating discoveries to be made out there.

I have general comments and recommendations with regard to the committee. One is the concept of global competitiveness that we've been promoting. Everybody has been jumping on the bandwagon. It's an issue I don't agree with. For the major corporations, yes, but I think what we should be strengthening instead is community self-reliance. I think we've overhyped the competitiveness aspect.

I'd also like to look at possible change in the use of the military for its roles. I support the peacekeeper role that Canada has had and the reputation it has, but, as well, what could we do with the military internally? For example, two years ago I got together with the military in the summer. One of the things in our communities was the lack of discipline in a lot of our youth, and a lot of the elders were telling me "You have to do something about that". Between the military and ourselves we came up with a joint summer militia program. It was very successful. It had a cultural component. It still runs. It runs just south of here in Dundurn, and 150 kids go through that.

When I think of the role of military in Canadian society, and I don't know if it's the mandate of this committee, it's all intertwined with our reputation, etc.

Just on that one, as a matter of fact I have to admire the Japanese—I'll be finished in a minute, Mr. Chairman—who last year went out on a limb and who now tie their aid, as the largest aid promoter country, to military expenditures. It's something I support.

Une autre menace importante, surtout dans le monde occidental, est l'endettement des gouvernements, surtout au Canada et aux États-Unis. C'est un problème auquel il faut s'attaquer. On peut l'envisager du point de vue de la souveraineté, si ce sont des gens de Chicago, par exemple, qui contrôlent votre dette, mais je pense aussi à un effondrement financier global.

Je crains aussi la poursuite de l'explosion démographique et de la dégradation de l'environnement. Je suppose que d'autres témoins en ont déjà parlé, je n'ajouterai donc rien à ce sujet.

Je prévois une montée des conflits religieux, parce que la religion est le fondement de bien des sociétés et qu'il s'agit ici d'un affrontement entre les valeurs fondamentales de ces sociétés. Il y en aura de plus en plus.

Un autre domaine digne d'attention est la technologie biomédicale. Il y aura toutes sortes d'atteintes à nos valeurs fondamentales en tant qu'êtres humains: la reproduction; certaines recherches des Allemands et des Japonais en neurologie, sur le cerveau, etc.; le clonage de membres, etc.; toute une gamme de découvertes bio-médicales. Comment s'adapter à ces technologies nouvelles sera un autre défi à relever.

Enfin, je pense qu'on assistera au cours des 15 ou 20 prochaines années à la découverte de nouveaux mondes et de nouvelles formes de vie, tant sous l'eau que dans l'espace. L'homme est souvent porté à croire, par arrogance, qu'il est parvenu au pinacle et qu'il est le centre de l'univers. Je ne tiens pas à me lancer dans un long débat, mais je crois qu'il reste des découvertes fascinantes à faire.

J'ai des observations et des recommandations générales à faire au Comité. Je pense, entre autres, à la notion de la compétitivité mondiale que nous semblons tant chérir. Tout le monde suit le courant. Je ne suis pas d'accord. Cela vaut peut-être pour les grandes sociétés, mais je pense qu'il faudrait plutôt mettre l'accent sur l'indépendance communautaire. Je trouve que nous nous sommes trop focalisés sur la compétitivité.

J'aimerais aussi qu'on envisage des rôles différents pour les forces armées. Je suis en faveur des opérations de maintien de la paix et j'admire la réputation que le Canada s'est taillée, mais que faire aussi avec l'armée à l'intérieur de nos frontières? Par exemple, il y a deux ans, j'ai pris contact avec les militaires durant l'été. Bien des jeunes dans nos collectivités manquaient de discipline, et bien des anciens me disaient qu'il fallait faire quelque chose. Nous sommes arrivés, avec l'armée, en mettre en oeuvre un programme d'été conjoint pour la formation d'une milice. Ce programme a été un succès. Il comportait un élément culturel, et il se poursuit toujours. Il est offert au sud d'ici, à Dundurn, et 150 jeunes y participent.

Lorsque je pense au rôle de l'armée dans la société canadienne, je ne sais pas si cela entre dans le mandat du Comité, je me dis qu'il a à voir avec notre réputation et ainsi de suite.

En fait, j'admire les Japonais—j'aurai terminé dans une minute, monsieur le président—qui ont pris des risques l'an dernier et qui lient l'aide extérieure, en tant que principaux promoteurs de l'aide, aux dépenses militaires. Je suis tout à fait en faveur.

[Texte]

Just to end up with a couple of comments, I think the International Centre for Human Rights and Democratic Development, which I sit on and have seen operate for the last four or five years, does have a niche.

We haven't been able to do things if we're in a CIDA or a big organization. We have to be small and flexible in a new world. The centre is the first organization that ever brought the Nobel Peace laureates together in Burma. Last summer, between Mr. Broadbent and I, we brought together all the military leaders in Central America on demobilization. It wouldn't be able to happen through existing organizations.

Finally, I'll just make a comment to say that change in societies will continue to speed up, and change is not linear; it's circular. It's just a perception, if you look at it.

With that, Mr. Chairman, I'll stop there. Thank you very much again for the presentation. I could talk for three hours on other issues, but I hope I've made some points, and something for the committee members that will help. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. We have a few minutes. Who wants to lead off?

Mr. Flis: I think we're hearing some very creative and bold ideas here. I was just going to ask the witness whether he discussed some of his suggestions with indigenous groups from other countries.

Mr. Anaquod: We have, as a matter of fact. I just said why—

Mr. Flis: On the specific recommendations that you have.

Mr. Anaquod: On the establishment of an international indigenous... I should also say I am one of the main writers for the Royal Commission on Aboriginal Peoples, and I'm writing the education section right now. We have the concept of an international indigenous university. We have discussed it, separate from RCAP, within Central America. We've discussed it with about 20 different groups in Costa Rica last summer.

The immigrant investor fund is one that I floated. Immigrant investor funds are going down now. We can't compete with the States, and so it's drying up. We've looked at that. A lot of our people go to Taiwan and Hong Kong, and they're looking for investment funds. By their actions, we're looking for investment. As to some of these others, CUSO, an international indigenous CUSO, I think Ovide Mercredi, national chief of the AFN, has been talking about a greater role that our people could play in international affairs.

It has been discussed, but it's not a major policy decision. That's another thing. As I said, some of these issues have not been approved by the Indian leadership in Saskatchewan, but I come here not representing the Indian leadership.

• 1955

Mr. Flis: When the external affairs committee was in the former Soviet Union, we met with indigenous people there. They were pushing for a sort of teachers' college in our Arctic, because the indigenous people from the eight Arctic countries

[Traduction]

J'ai un ou deux autres commentaires à faire en terminant. Je pense que le Centre international des droits de la personne et du développement démocratique, dont je fais partie et qui existe depuis quatre ou cinq ans, a un créneau.

On a les mains liées lorsqu'on fait partie d'un gros organisme comme l'ACDI. Il faut être petit et souple dans le nouvel ordre mondial. Le Centre est le premier organisme qui ait réuni les lauréats du prix Nobel en Birmanie. L'été dernier, M. Broadbent et moi-même avons réuni tous les dirigeants militaires en Amérique centrale lors d'une conférence sur la démobilisation. D'autres organisations n'y seraient pas parvenues.

Enfin, je me contenterai de dire que les changements sociétaux vont continuer à s'accélérer et que le changement n'est pas linéaire; il est circulaire. C'est une question de perception.

C'est tout, monsieur le président. Je vous remercie infiniment de l'occasion qui m'a été offerte. Je pourrais parler pendant trois heures encore, mais j'espère que mes remarques ont été pertinentes et qu'elles seront utiles aux membres du Comité. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Nous avons quelques minutes. Qui veut commencer?

M. Flis: Vous avez émis certaines idées très novatrices et assez audacieuses. J'aimerais simplement vous demander si vous avez discuté de certaines de ces suggestions avec des groupes autochtones d'autres pays.

M. Anaquod: Oui, effectivement. J'ai dit pourquoi... .

M. Flis: Des recommandations particulières que vous nous avez exposées?

M. Anaquod: De la création d'une université autochtone internationale... Je dois ajouter que je suis l'un des principaux rédacteurs de la Commission royale sur les peuples autochtones et que je suis en train de rédiger le chapitre sur l'éducation. Nous songeons à une université autochtone internationale. Nous en avons discuté, indépendamment du RCAP en Amérique centrale. Nous en avons discuté avec environ 20 groupes différents au Costa Rica l'été dernier.

L'idée de fonds d'investissement d'immigrants en est une que j'ai lancée. Ces fonds diminuent à l'heure actuelle. Nous ne pouvons pas soutenir la concurrence des États-Unis et la source est en train de se tarir. Nous avons examiné cette question. Un grand nombre de nos représentants vont à Taiwan et à Hong Kong pour trouver des fonds d'investissement. C'est ainsi que nous cherchons des investissements. Pour ce qui est d'autres organismes, de CUSO, d'un CUSO autochtone international, Ovide Mercredi, chef national de l'APN, a parlé, je pense, du rôle plus grand que pourraient jouer nos peuples dans les affaires internationales.

Il en a été question, mais ce n'est pas une grande décision de principe. C'est une autre chose dont il faut tenir compte. Comme je l'ai dit, certaines de ces questions n'ont pas été approuvées par les dirigeants indiens de la Saskatchewan, mais ce n'est pas eux que je représente ici.

M. Flis: Lorsque le Comité des affaires étrangères s'est rendu dans l'ex-Union soviétique, nous y avons rencontré des autochtones. Ils préconisaient une espèce d'école normale dans l'Arctique, parce que les autochtones des huit pays arctiques se

[Text]

discovered that they had a lot in common, but when it came to teaching the indigenous children, the white Anglo-Saxon-cultured teacher did it. They were pushing strongly for their own teachers' college funded by eight countries, which would be economically feasible and so on.

Now you're looking at a university, at a much broader scale. Would it be wise to start with a smaller model addressing the concerns of indigenous people amongst eight countries and, if it works, later expand?

Mr. Anaquod: That was probably under the umbrella of what they call the ICC, the Inuit Circumpolar Conference.

Again, I think the Inuit people have been taking a leadership role because of our common natural northern boundaries with a lot of the Scandinavian... with Russia and so forth.

I want more than a teachers' college. We've had a number. In this country there are already probably about 15 basically First Nations teachers' colleges. It goes further than that. It has to do with basic theory and identity and with the essence of a society. We have enough work that we have to do in self-awareness, in economic development and training—even in education.

The whole education system in this country has to be turned on its head. The amount that we spend on education and how we do it... Sadly, a lot of times governments consult the stakeholders, who are the worst people to consult. They consult the teachers, the principals, and the establishment, who want to maintain the status quo.

Maybe on that one, hopefully in foreign affairs... Some of the people who have been presenting here are stakeholders, but are they necessarily reflecting what the rest of Canada wants?

I am sorry to have got off on a tangent on that.

Mr. Strahl: I have more a comment than anything else. I'm pleased with your presentation.

Our committee is 22 in size, by the way—I don't know if you know that—but we're in three chunks.

I mentioned that I feel that too often we tend to divide issues in Canada into aboriginal issues and other issues. Until your presence here, I have been disappointed that we haven't been able to discuss foreign affairs issues in light of aboriginal concerns. So we tended to compartmentalize people: social issues?—well, that's aboriginal stuff, and in foreign affairs somehow we just cut them out.

So, even if it's just your personal opinion, I'm pleased to hear about some of the initiatives you think we could take.

I would encourage you, in your other involvements with whatever organizations you're in, to encourage other people not to allow themselves to become compartmentalized, but to make sure that they get into committees like this, because these issues and immigration issues...

[Translation]

sont aperçus qu'ils ont beaucoup de choses en commun, mais que ce sont des Anglo-Saxons blancs qui enseignent à leurs enfants. Ils ont exercé de fortes pressions pour avoir leur propre école normale financée par huit pays, ce qui serait possible sur le plan économique.

Vous songez maintenant à une université, à une échelle beaucoup plus grande. Ne serait-il pas plus sage de commencer par un plus petit établissement pour répondre aux désirs des autochtones de ces huit pays et de prendre ensuite de l'expansion si le projet fonctionne bien?

M. Anaquod: Cela s'est probablement fait sous l'égide de la Conférence Circumpolaire Inuit.

Je le répète, les Inuits ont joué un rôle de premier plan en raison de leurs frontières naturelles communes avec la Scandinavie... et avec la Russie, entre autres.

Je veux plus qu'une école normale. Nous en avons déjà un certain nombre. Il y en a probablement déjà à peu près quinze au Canada. Il faut aller plus loin que cela. Tout tourne autour de l'identité et de l'essence d'une société. Nous avons beaucoup à faire sur le plan de la prise de conscience de nous-mêmes, du développement économique et de la formation—même en éducation.

Notre système d'éducation doit être revu de fond en comble. Les sommes que nous consacrons à l'éducation et la manière dont nous nous y prenons... Malheureusement, les gouvernements consultent bien souvent les intéressés qui sont les pires conseillers. Ils consultent les enseignants, les directeurs d'école et les milieux dirigeants, qui veulent maintenir le statu quo.

Dans ce cas-ci, j'espère qu'en affaires étrangères... Certains des témoins qui ont comparu devant vous sont des intervenants, mais expriment-ils nécessairement ce que le reste du Canada veut?

Je suis désolé d'être parti dans une digression.

M. Strahl: C'est plutôt un commentaire que j'aurais à faire. J'ai bien aimé votre exposé.

Soit dit en passant, notre comité compte 22 membres—je me demandais si vous le saviez—mais nous nous sommes divisés en trois.

J'ai dit à un moment donné que j'avais l'impression que nous avons trop souvent tendance à faire une distinction au Canada entre les questions autochtones et les autres questions. Jusqu'à votre comparution aujourd'hui, j'étais déçu de voir que nous ne pouvions pas discuter des affaires étrangères à la lumière des préoccupations autochtones. Nous avons eu tendance à compartimenter les gens. Les affaires sociales? Cela regarde les autochtones. Et les affaires étrangères, pas question d'en parler avec eux.

Ce n'est peut-être là que votre opinion personnelle, mais j'ai été heureux d'entendre les suggestions que vous aviez à nous faire.

Je vous incite, grâce aux liens que vous avez avec les organisations dont vous êtes membre, à encourager d'autres personnes à ne pas se laisser compartimenter et à faire en sorte d'être entendues par des comités comme celui-ci, parce que ces questions et les questions d'immigration...

[Texte]

Everything is under review right now, so an immigration issue is an aboriginal issue, as are social issues, as is foreign policy, and so on. So I urge you to encourage people you know to make sure that they don't have to be badgered by a senator to come to a committee, but that they'll take that initiative to come, because it's important that we not try to make them into compartments.

Mr. Anaquod: I agree on that one. Because I'm an indigenous person, I have a very large interest.

For example, I could have talked on NAFTA. The swing in this part of the hemisphere is going to be Mexico. Right now Mexico is doing deals with Costa Rica, Chile, and a number of other countries. I think they've pulled a fast one on both the Americans and the Canadians. So we should be switching into that part of the hemisphere.

I should mention that I also have my own company. I've been running an international company in trade with Asia for years. I have a soft spot for a lot of Asian trade—the seven tigers, and everything else.

● 2000

Again, if there are no other questions, thank you very much to the committee members.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Professor Anaquod. I think you've stimulated the committee and you've raised our consciousness on the issues you've mentioned. If you have any writings you want to leave with us, please do.

Mr. Anaquod: I've left my speaking notes. They're just highlights, but I think they'll give the flavour of some of the issues.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Good.

Mr. Anaquod: Thank you very much, again, for your time.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Senator Andreychuk: He had condensed them. I thought I'd give him the privilege to say it all.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Yes, you certainly did.

Senator Andreychuk: He's rather modest. He's held so many positions in so many organizations.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): He did very well.

Senator Andreychuk: I should say, I didn't persuade him. He was rather anxious to come.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's good.

Senator Andreychuk: Bill, I got you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Now, we move on to the next presentation by the Saskatchewan International Labour Program. I invite Diane Rogers, chair of the board, to take the floor.

[Traduction]

Tout est à l'étude actuellement, et les questions d'immigration, tout comme les questions sociales et la politique étrangère intéressent les autochtones. Je vous invite donc à encourager les gens que vous connaissez à ne pas se faire prier par un sénateur pour comparaître devant un comité, à les encourager à se présenter d'eux-mêmes pour que nous ne soyons pas tentés de tout compartimenter.

M. Anaquod: Je suis d'accord avec vous. Parce que je suis autochtone, j'ai de très nombreux intérêts.

Par exemple, j'aurais pu vous parler de l'ALÉNA. C'est le Mexique qui va donner le ton dans cette partie-ci de l'hémisphère. A l'heure actuelle, il a des échanges commerciaux avec le Costa Rica, le Chili et un certain nombre d'autres pays. Je pense qu'il a réussi à avoir et les Américains et les Canadiens. Nous devrions donc nous intéresser à cette partie de l'hémisphère.

Je devrais mentionner que j'ai aussi ma propre entreprise. J'exploite une entreprise internationale qui fait du commerce avec l'Asie depuis des années. J'ai un penchant pour l'Asie—pour les sept tigres et tout ce qui y est associé.

S'il n'y a pas d'autres questions, je vais maintenant remercier les membres du comité.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, professeur Anaquod. Vous avez donné de quoi réfléchir au comité et vous avez su le sensibiliser aux questions que vous avez soulevées. Si vous avez des documents à nous remettre, allez-y, je vous en prie.

M. Anaquod: Je vous ai laissé mes notes. Elles ne contiennent que les points saillants de mon exposé, mais vous donneront une bonne idée de certaines des questions dont j'ai parlé.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est parfait.

M. Anaquod: Je vous remercie beaucoup, encore une fois, du temps que vous m'avez alloué.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

La sénatrice Andreychuk: Il avait condensé ses vues. J'ai cru bon de lui offrir l'occasion de dire tout ce qu'il avait à dire.

Le coprésident (sénateur MacEachen): Oui, j'ai bien vu.

La sénatrice Andreychuk: Il est plutôt modeste. Il a occupé de nombreux postes au sein de nombreux organismes.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il s'est très bien débrouillé.

La sénatrice Andreychuk: Je dois avouer que je n'ai pas eu à le persuader. Il était très désireux de nous rencontrer.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est bien.

La sénatrice Andreychuk: Bill, je vous ai eu.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous passons maintenant au Saskatchewan International Labour Program. J'invite Diane Rogers, présidente du conseil d'administration, à prendre la parole.

[Text]

Ms Diane Rogers (Chairman of the Board, Saskatchewan International Labour Program): Thank you very much, Mr. Chairman.

I'm Diane Rogers. I'm chair of the board of the Saskatchewan International Labour Program. We do development education work with trade unions in this province.

I have four other copies of the brief. I left one with the clerk, so I'll leave these if people would like them at the end. It's a very short brief—three pages and a three-page appendage. So it's six pages in total.

I'm not going to take very long. I'll take 10 minutes. There are two things I want to focus on, but there are other issues in the brief I wish you would look at. The two things I would like to focus on tonight are funding for development education groups in Canada, and the model of work we suggest should be done for overseas projects.

First of all is the funding. The SILP group has on its board five unions, which represent half of the 65,000 trade unionists in Saskatchewan. Our funding right now is \$76,000 a year. Half of that money comes from CIDA, the Canadian International Development Agency, through the Canadian government. The other half we raise, through the memberships with the unions that belong to us, through our own fund-raising efforts by selling T-shirts, such as the one I'm wearing tonight, and through some NGOs, like OXFAM and CUSO.

We have a concern that in the 16 years that SILP has been in existence we have only been able to continue our project with one staffer. We have asked repeatedly for more staff. Unfortunately, funding for overseas projects has been cut back over the last few years.

We are concerned about development education in Canada. If you don't do the work in Canada, then people will not support the work overseas. They must understand why we have to do the work before they will support it through their own efforts and money.

We have not been standing still while money has been falling on the government side. We have a lot of unions. My own, in particular, has been raising their own funds through humanitarian funds. They take a donation. In my union, it's 50¢ per member per month. Other unions have more or less than that, but it's all around that same area.

These funds unfortunately, though, are dedicated to a charity model of overseas projects. They tend to do famine relief projects; they tend to do buying goods in Canada and delivering them to the overseas projects. We in SILP prefer to work in a linkage model. Several of our unions in our board work in linkages. In my own union, the Grain Services Union, which is Saskatchewan Wheat Pool employees, we have had for five years a health and safety centre we've set up in Maputo, Mozambique.

We began working with one union in Mozambique in the food and beverage industry. We have recently renegotiated a contract with a dozen unions, the Government of Mozambique and a couple of NGOs—a Dutch and a Scandinavian one in

[Translation]

Mme Diane Rogers (présidente du conseil d'administration, Saskatchewan International Labour Program): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je suis Diane Rogers, présidente du conseil d'administration du Saskatchewan International Labour Program. Nous nous occupons d'éducation pour le développement en collaboration avec les syndicats de cette province.

J'ai quatre autres copies du mémoire. J'en ai remis une copie à la greffière et je vous laisserai celle-ci, si vous le désirez. C'est en fait un mémoire très court—trois pages et une annexe de trois pages. Cela fait donc six pages au total.

Je vais être brève. Il me faudra dix minutes. Il y a deux choses sur lesquelles je tiens à insister, mais il y a d'autres points dans le mémoire que j'aimerais que vous examiniez. Les deux choses sur lesquelles je veux insister ce soir sont le financement de l'éducation pour le développement au Canada et le modèle que nous proposons pour les projets outremer.

Prenons tout d'abord le financement. Le conseil d'administration du SILP compte cinq syndicats, qui représentent la moitié des 65 000 syndiqués de la Saskatchewan. Nos fonds s'élèvent actuellement à 76 000\$ par année. La moitié de cet argent provient de l'ACDI, l'Agence canadienne de développement international, et nous est versé par l'entremise du gouvernement canadien. L'autre moitié consiste en des fonds qui proviennent des membres des syndicats qui sont associés à nous, de campagnes de financement comme la vente de T-shirts du genre de celui que je porte ce soir, et de certaines ONG, comme OXFAM et CUSO.

Le SILP existe depuis 16 ans déjà et ne compte malheureusement qu'un seul employé. Nous avons à maintes reprises demandé du personnel supplémentaire mais, malheureusement, il y a eu réduction, ces dernières années, des dépenses pour les projets outremer.

Nous nous intéressons à l'éducation pour le développement au Canada. Si on ne fait pas ce qu'il faut au Canada, les gens n'appuieront pas ce qui se fait à l'étranger. Ils doivent comprendre en quoi consiste notre travail pour l'appuyer grâce à leurs efforts et à leur argent.

Nous ne sommes pas restés sans rien faire pendant que les fonds provenant du gouvernement fondaient. Nous avons un grand nombre de syndicats. Le mien, par exemple, administre un fonds pour l'aide humanitaire. Il accepte les dons. Chez nous, ce don est de 50c. par membre et par mois. Certains syndicats demandent plus et d'autres moins, mais ce montant ne varie pas tellement.

Ces fonds sont malheureusement consacrés à des projets outremer. Le type caritatif. On a tendance à financer des projets pour le soulagement de la faim, à acheter des biens au Canada pour les expédier à l'étranger. Le SILP préfère plutôt opter pour le maillage. Plusieurs de nos syndicats travaillent en réseaux. Mon propre syndicat, la Grain Services Union, qui regroupe les employés du Syndicat du blé de la Saskatchewan, a mis sur pied un centre de santé et de sécurité à Maputo, au Mozambique, il y a cinq ans.

Nous avons commencé par travailler avec un syndicat de ce pays dans l'industrie des aliments et boissons. Nous avons récemment négocié un contrat avec une dizaine de syndicats, le gouvernement du Mozambique et des ONG—une des Pays-Bas

[Texte]

Mozambique. It is a project in which people over in the workplace in Mozambique look at the health hazards in their own workplace and come to their own decisions as to what to do about it. It's not us coming over and bringing dust masks and other safety goods and telling them, here's your solution. We work with them and help them to come to their own conclusions about what they can do and what they need to do. This is what we call the solidarity model.

[Traduction]

et une autre, scandinave, au Mozambique. C'est une projet dans le cadre duquel les travailleurs mozambicains examinent les dangers pour la santé qui pourraient se poser en milieu de travail et en arrivent à leur propres décisions quant aux mesures à prendre. Nous ne nous contentons pas de nous amener avec des masques antipoussières et autres équipements de sécurité en leur disant que c'est la solution à leurs problèmes. Nous travaillons en collaboration avec eux et nous les aidons à arriver à leurs propres conclusions sur ce qu'ils peuvent et doivent faire. C'est ce que nous appelons le modèle de la solidarité.

• 2005

It is something on which we also in Canada get a return because it has renewed our own interest in how we do our workplace health and safety here in Saskatchewan. It has also taught us that solidarity is the important way to work, that we work worker to worker. We've had a lot of exchanges of people from Mozambique coming here and some of our trade members going there, and it is not all at the union boss or elected official level. We are talking about grass roots rank and file members, and we would encourage this sort of model.

Others on our board have a similar role. The Canadian Union of Public Employees in Saskatchewan have a similar linkage project with NEHAWU, which is a municipal and education and hospital workers union in South Africa. Most recently they brought them over on several visitation tours in preparation for the elections in South Africa. Also, FTQ is looking at developing a relationship with a union in South Africa. Another one of our board members, the Communication, Electrical Paper Workers Union, is doing a lot of connecting with the telephone industry unions in Mexico and Central America.

We're doing a lot of exchanges and learning from each other. It is not just us sending them money, or us sending them goods. We would encourage this to be the model for overseas development.

In terms of funding, we see the humanitarian funds I was speaking about as ultimately a role to help wean us off more of the public money and not be such a burden on the taxpayer. At this point in time the funds tend to be based just within their own unions. They tend not to give out money to development education groups beyond their own union. Possibly the government could look at giving some sort of tax credit to encourage these humanitarian funds to be cracked open for other development education groups.

SILP is in a loose coalition with other groups in B.C., Alberta, Manitoba and Ontario doing similar solidarity work. Also, we have had some connections with the CSN in Quebec. As a matter of fact, there is a Quebec trade unionist who works on our Mozambique project.

I will stop now. We have four recommendations. I could go on at length, but I would prefer to have you ask me questions, and you can study our brief at length. Thank you.

C'est une chose dont nous profitons aussi au Canada, parce que nous avons maintenant un intérêt renouvelé pour la façon dont sont prises les mesures de santé et de sécurité au travail, ici, en Saskatchewan. Cela nous a aussi appris que la solidarité, l'union entre les travailleurs, est la véritable façon de travailler. Il y a eu de nombreux échanges entre des travailleurs du Mozambique qui sont venus ici et certains de nos syndiqués qui sont allés là-bas, et je ne parle pas uniquement de dirigeants syndicaux ou de hauts responsables élus. Je veux parler de simples travailleurs et employés, ce que nous encourageons d'ailleurs.

D'autres membres de notre conseil d'administration jouent un rôle analogue. Le Syndicat canadien de la Fonction publique en Saskatchewan a un projet de mariage semblable avec NEHAWU, le Syndicat des travailleurs des municipalités, du monde de l'éducation et des hôpitaux en Afrique du sud. Il a récemment organisé plusieurs visites ici en vue des élections en Afrique du sud. FTQ songe aussi à établir des liens avec un syndicat d'Afrique du sud. Un autre membre de notre conseil d'administration, le Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, a aussi établi des rapports étroits avec des syndicats de l'industrie du téléphone au Mexique et en Amérique centrale.

Nous faisons de nombreux échanges et nous en apprenons énormément les uns des autres. Nous ne nous contentons pas de leur envoyer de l'argent ou des marchandises. C'est le modèle de développement outre-mer que nous préconisons.

Pour ce qui est du financement, nous considérons que les fonds pour l'aide humanitaire dont je vous ai parlé tout à l'heure pourraient éventuellement nous aider à moins dépendre des fonds publics et à être un fardeau moins lourd pour le contribuable. À l'heure actuelle, les syndicats ont tendance à financer uniquement les groupes d'éducation pour le développement de leur propre secteur. Le gouvernement pourrait peut-être envisager la possibilité de leur accorder des crédits d'impôt afin qu'ils mettent les fonds pour l'aide humanitaire à la disposition d'autres groupes d'éducation pour le développement.

Le SILP a formé une espèce de coalition avec d'autres groupes de la Colombie-Britannique, de l'Alberta, du Manitoba et de l'Ontario, intéressés eux aussi par le travail en solidarité. Nous entretenons aussi certains rapports avec la CSN au Québec. En fait, il y a un syndicaliste québécois qui travaille dans le cadre de notre projet au Mozambique.

Je vais m'arrêter ici. Nous avons quatre recommandations. Je pourrais m'étendre sur le sujet, mais je préfère répondre à vos questions et vous laisser le temps d'étudier notre mémoire. Merci.

[Text]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Senator Andreychuk: I have struggled with the issue of what is development education and to what extent should the federal government be involved in funding education when it is a provincial base. We have always taken development education as something other than normal education. We're in a global world. Why is it that we don't have education as the essence of our schooling system, if I may use that?

Ms Rogers: I would agree. I think it is more than just a provincial base. When SILP started 16 years ago we tended to be just based in Saskatchewan, but in the past 5 or 6 years we've become more regionalized and even nationalized. We've formed this loose coalition called Solidarity Works. We work with the B.C. trade union group; we work with the Alberta Labour World Program, and in Manitoba the Marquis Project. Through these groups we organize tours together. We organize bringing in speakers from other countries, because it is more efficient and cheap when you have to travel in Canada to bring someone through four provinces instead of just one.

I agree that in development education the message is similar all over the country. It is no different in the Maritimes from what you hear in Saskatchewan, from what you hear in B.C., that working together with people we can help each other to solve our problems. We all have common dreams and common needs, and we work together on them.

Mr. Regan: I have two questions. One relates to your work in development education. Do you think it would be useful to have curriculum development in terms of the need for education in our schools, curriculum development of good programs that teachers could use in the elementary schools or whatever for the development of education?

• 2010

Secondly, do you think there is a great need for adult education or community education—whatever that is—rather than having it simply in the schools? What else do you propose in terms of education of the public?

Ms Rogers: First of all, I agree. I think that if you had development education in the school curriculum, it would be a lot easier to do it with younger people and they would come to these ideas sooner.

We found in our adult education work over the past 16 years that it's very difficult to drag people from the charity model to the solidarity model. That is the most important aspect, I think, of the adult end of education.

We started out with the typical speeches where the foreign visitor comes in and speaks to a convention and that's it. We've now moved into doing a lot more workshops that are very participatory in which people draw from their own experience

[Translation]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

La sénatrice Andreychuk: Je me demande en quoi consiste au juste l'éducation pour le développement et dans quelle mesure le gouvernement fédéral devrait financer l'éducation qui est une question de compétence provinciale. Nous avons toujours considéré l'éducation pour le développement comme autre chose que l'éducation au sens où nous l'entendons habituellement. Nous vivons à l'ère de la mondialisation. Si je peux m'exprimer ainsi, pourquoi l'éducation ne constitue-t-elle pas la base de notre système d'éducation?

Mme Rogers: Je suis d'accord avec vous. Je pense que ce n'est pas uniquement une question de compétence provinciale. Lorsque le SILP a fait ses débuts, il y a 16 ans, nos activités étaient surtout concentrées en Saskatchewan, mais au cours des cinq ou six dernières années elles se sont régionalisées et même nationalisées. Nous avons formé une coalition appelée Solidarity Works. Nous travaillons avec le groupe syndical de Colombie-Britannique, avec l'Alberta Labour World Program et, au Manitoba, avec les administrateurs du projet Marquis. Nous organisons des visites ensemble. Nous faisons venir des conférenciers d'autres pays parce que c'est plus efficace et moins coûteux, lorsqu'il doit y avoir des déplacements au Canada, d'inviter quelqu'un dans quatre provinces au lieu d'une seule.

Je suis d'accord pour dire qu'en éducation pour le développement le message est le même partout dans le pays. Il n'est pas différent dans les Maritimes de ce qu'il est en Saskatchewan ou en Colombie-Britannique, c'est-à-dire que nous pouvons arriver, en travaillant ensemble, à régler nos problèmes. Nous avons tous des rêves et des besoins communs et nous travaillons ensemble dans le même but.

M. Regan: J'ai deux questions. La première porte sur votre travail en éducation pour le développement. Croyez-vous qu'il serait utile d'avoir des programmes d'éducation pour le développement dans nos écoles, d'élaborer de bons programmes de cours que les enseignants pourraient utiliser dans les écoles élémentaires ou ailleurs pour promouvoir l'éducation?

Ma deuxième question est la suivante. Croyez-vous qu'il soit très nécessaire d'offrir une éducation aux adultes ou une éducation communautaire—peut importe le terme—au lieu d'enseigner seulement dans les écoles? Que proposez-vous d'autre pour sensibiliser le public?

Mme Rogers: Laissez-moi tout d'abord vous dire que je suis d'accord avec vous. Si l'éducation pour le développement figurait au programme scolaire, il serait beaucoup plus facile de sensibiliser les enfants dès leur jeune âge et de les amener à accepter ces idées plus tôt.

Nous nous sommes aperçus dans notre travail auprès des adultes, depuis 16 ans, qu'il est très difficile d'amener les gens à passer du modèle de la charité au modèle de la solidarité. C'est l'aspect le plus important, à mon avis, de l'éducation des adultes.

Au début, nous avions l'habitude d'inviter un conférencier étranger qui prenait la parole au cours d'un congrès. Nous organisons maintenant beaucoup plus d'ateliers qui font énormément appel à la participation et où les gens puisent dans

[Texte]

and make connections with similar problems and concerns, such as similarities between a woman who works in a hospital here in Saskatchewan and a woman who works in the maquiladoras in Mexico or a woman who works sweeping floors in Johannesburg airport.

It helps to have foreigners come in, but people can also draw those connections themselves with a little bit of guidance.

Yes, I agree that there should be formal curriculum education in the schools, but when you get to adults you can't be very formalistic. You have to draw from their own experience. They will reject the message unless they're a part of it.

Mr. Regan: Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. We'll read your material, and we thank you for your succinct presentation.

There are some others here who are in the walk-on category. We could make use of the time now.

Senator Andreychuk: This lady wasn't sure she wanted to speak to us. She doesn't have a formal presentation but she has a long history of work in this area with the Ukrainian community in Saskatoon.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We have a list so let's deal with the list first.

Senator Andreychuk: She's not on the list but I think—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): There's David Orchard. Is he here? There's Nirwair Sing.

• 2015

Mr. Flis: Mr. Chairman, since you called all the people by name who were supposed to present and they're not here, and if this lady would like to share some views with us, why not hear her?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'd be prepared to do that, but I want to make it clear that in the future we expect people to come at the beginning of the session.

Senator Andreychuk: We're well behaved in Saskatchewan. If you tell us to come at 8:30 p.m. we generally come at 8:30 p.m., so if you told us to be here at 7:30 p.m. we would, and I strongly suspect that if something has happened they would have telephoned. I don't know this group at all, so I'm just speaking on our track record.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Don't regard the delay as an attack on the integrity of Saskatchewan. I didn't have that in mind.

Senator Andreychuk: I'm going to take my jam back.

I don't know this group, but I was saying it would have been helpful if they were all invited for 7:30 p.m., because one never knows how long—

[Traduction]

leur propre expérience et établissent des liens avec des problèmes et des préoccupations que d'autres peuvent avoir. Je pense à une femme travaillant dans un hôpital, ici en Saskatchewan, à une autre travaillant dans les maquiladoras au Mexique ou à une autre encore dont le travail est de laver les planchers à l'aéroport de Johannesburg.

Il peut être utile d'inviter des étrangers, mais les gens peuvent eux-mêmes établir des liens avec un peu d'aide.

Oui, je suis d'accord pour dire qu'il devrait y avoir un programme officiel de cours dans les écoles, mais il est impossible d'être très formaliste avec les adultes. Ils doivent faire appel à leur propre expérience. S'ils ne se sentent pas partie prenante, ils rejeteront le message.

M. Regan: Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Nous allons lire votre document et nous vous remercions de votre bref exposé.

Il y a ici d'autres personnes qui se sont présentées à l'improviste. Nous pourrions leur consacrer le temps qui nous reste.

La sénatrice Andreychuk: Cette dame n'était pas certaine de vouloir prendre la parole. Elle n'a pas préparé d'exposé, mais elle travaille depuis longtemps dans ce secteur avec la communauté ukrainienne à Saskatoon.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous avons une liste. Passons d'abord aux gens dont le nom figure sur cette liste.

La sénatrice Andreychuk: Elle n'est pas sur la liste mais je pense...

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il y a David Orchard. Est-il ici? Je vois aussi le nom de Nirwar Sing.

M. Flis: Monsieur le président, étant donné que vous avez fait l'appel nominal de tous les gens qui étaient censés être ici et qu'ils n'y sont pas, et que cette dame aimerait partager certaines vues avec nous, pourquoi ne pas l'entendre?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je suis prêt à le faire, mais je voudrais qu'il soit dorénavant bien clair que nous nous attendons à ce que les gens arrivent au début de la séance.

La sénatrice Andreychuk: Nous sommes bien élevés en Saskatchewan. Si vous nous dites d'arriver à 20h30, nous arrivons habituellement à 20h30. Donc, si vous nous disiez d'être ici à 19h30, nous le serions, et je suppose que si quelque chose était arrivé, ils auraient téléphoné. Je ne connais pas du tout ce groupe et je me fie, pour dire cela, à notre réputation.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Ne considérez pas ce retard comme une attaque contre l'intégrité de la Saskatchewan. Ce n'est pas ce à quoi je pensais.

La sénatrice Andreychuk: Je vais retirer mes paroles.

Je ne connais pas ce groupe, mais ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il aurait été préférable qu'ils soient tous invités pour 19h30, parce qu'on ne sait jamais pendant combien de temps...

[Text]

[Translation]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): It is a true walk-on and any of you, including the lady over here, is free to come forward. I may even go there myself and make a presentation.

Ms Mary Tkachuk' (Individual Presentation): I've never done anything like this, but I know our hon. senator from growing up in Saskatoon. I spoke to her during the coffee break this morning and she said "I'm surprised to see you". I said I'm interested in these things. Then she said "We heard talks like this, but I'd like to hear somebody speak about a few other things". That kind of put me on the spot and I said "I can talk about these things any time".

I'm a woman, you know, and women like to speak a lot. But I must say who I am. Do I have to tell you who I am?

This is a real one; this is a good one. I'm Mary Tkachuk'. I've been living in Saskatoon for a great number of years, 59 years in business, and I'm involved very, very much with the Ukrainian community in Saskatoon and the general Canadian community. I'm on the municipal heritage advisory committee here in the city and involved with the multicultural groups, one of those that we organized way back 30 years ago. We have the National Ukrainian Museum here, and branches across Canada, and now we're involved in bringing exhibitions from the Ukraine, and all types of programs like that.

I am interested. I didn't know they were speaking this morning, but we had two speakers from the Ukrainian Canadian Congress, Adrian Boyko, the provincial president of the Ukrainian Canadian Congress, and Ostap Skrypnyk, the executive director. I spoke to them after I left here, and I want to just touch very shortly on one thing that they did not have time to touch upon, and that is the immigration policy of our government. That was something that came up in our conversation this morning and I decided I would say a little bit about it.

I'm not prepared. I'm speaking offhand. I think the gentleman who spoke from the Ukrainian Canadian Congress this morning spoke about Ukraine Canada and different policies that we have set up, the different programs that we have set up bringing students from there, sending students from here. These are things that we've been working on. I think they mentioned bringing the farmers over here, and I guess it's only natural.

The Ukrainian people who came to settle here in the first decades were the farmers who helped build the west, and of course the Ukrainians coming from there are coming from the bread basket of Europe. It's not much of a bread basket at the moment, but it's still the bread basket of Europe. I think that the federal policy up until now has always been that people coming in from Ukraine had to be refugees. There are a lot of refugees in Europe. There are a lot of refugees, say, coming from Ukraine—the Soviet Union at one time—and eastern Asia, Siberia. They've settled there, in Azerbaijan and all these countries. . . There are a lot. They're having difficulty in getting here. Hopefully they'll be able to get here.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): La parole est à tous et chacun, y compris la dame là-bas, est libre de s'avancer. Il se pourrait que je vous présente moi-même un exposé.

Mme Mary Tkachuk' (présentation individuelle): Je n'ai jamais rien fait du genre, mais je connais notre honorable sénateur parce que j'ai grandi en Saskatchewan. Je lui ai parlé durant la pause-café ce matin et elle m'a dit qu'elle était surprise de me voir. Je lui ai répondu que je m'intéresse à ces questions. Alors, elle m'a dit: «Nous avons déjà entendu ces propos, mais j'aimerais entendre quelqu'un parler de choses autres.» Elle m'a prise par surprise et je lui ai répondu que je pourrais en parler n'importe quand.

Je suis une femme et les femmes aiment bien parler. Je dois d'abord vous dire qui je suis. Est-ce que je dois vraiment vous dire qui je suis?

Voilà. Je m'appelle Mary Tkachuk'. Je vis à Saskatoon depuis de nombreuses années, j'ai été en affaires pendant 59 ans et je participe de très très près à la vie de la communauté ukrainienne de Saskatoon et à celle de la communauté canadienne en général. Je fais partie du comité consultatif sur le patrimoine municipal ici, dans cette ville, et je suis membre de groupes multiculturels, dont un que nous avons mis sur pied il y a trente ans. Nous avons ici le National Ukrainian Museum qui a des filiales dans diverses régions du Canada et nous faisons actuellement venir des expositions d'Ukraine; nous organisons toutes sortes de programmes de ce genre.

La question m'intéresse. Je ne savais pas qu'ils allaient prendre la parole ce matin, mais vous avez entendu deux représentants du Comité des Ukrainiens canadiens, Adrian Boyk, le président provincial du comité, et madame Ostap Skrypnyk, la directrice exécutive. Je leur ai parlé après être partie d'ici, et je veux vous parler très brièvement d'une chose qu'ils n'ont pas eu le temps d'aborder, la politique d'immigration de notre gouvernement. C'est quelque chose qui est ressorti dans notre conversation de ce matin et j'ai décidé de vous en parler un peu.

Je ne me suis pas préparée et je n'ai pas de notes. Je pense que le monsieur qui représentait le comité des Ukrainiens canadiens vous a parlé ce matin d'Ukraine-Canada et des différentes politiques que nous avons établies, des différents programmes que nous avons mis en oeuvre pour amener ici des étudiants de là-bas et y envoyer des étudiants d'ici. Ce sont là certaines de nos activités. Je crois qu'il vous a dit qu'on avait invité ici des agriculteurs ukrainiens et je suppose que cela est tout naturel.

Les Ukrainiens qui sont venus s'installer ici au cours des premières décennies sont les agriculteurs qui ont aidé à bâtir l'ouest et, bien sûr, les Ukrainiens qui viennent de là-bas proviennent du grenier de l'Europe. Le grenier n'est pas tellement garni pour l'instant, mais il demeure le grenier de l'Europe. La politique fédérale a toujours été jusqu'à maintenant que les gens venant d'Europe devaient être des réfugiés. Il y a beaucoup de réfugiés en Europe. Il y a beaucoup de réfugiés qui viennent de l'Ukraine—qui a fait partie de l'Union Soviétique—et de l'est de l'Asie, de la Sibérie. Ils se sont établis en Azerbaïdjan et dans tous ces pays. . . Il y en a beaucoup. Ils ont du mal à venir ici. J'espère qu'ils réussiront à le faire.

[Texte]

[Traduction]

• 2020

I think that we, as Canadians of Ukrainian heritage here... My grandparents came to this country, to Alberta, away back in 1900. I don't think we feel that Canada has to bring over thousands and thousands and millions of people from Ukraine today, since they have proclaimed their independence. We feel that we have to help them and try to build that which is essential there, because today the position of Ukraine and Eastern Europe is a very key issue. In terms of foreign policy, be it Great Britain, Canada, or the United States, it is very important—especially for Canada and Great Britain.

I was at a conference, the international council, about two weeks ago. We heard an ambassador from Great Britain speak in Ottawa, celebrating D-Day, about how the Canadians and Great Britain worked together in terms of Europe. So I put a question to him. I said, "We're talking about D-Day, which we're going to be celebrating next weekend, and how the Canadians and Great Britain went together into Europe and what it helped". He said, "Don't you think that is what we should be doing now with Eastern Europe so we won't get the return of the Cold War?"

The policy of the United States isn't quite the same as the Canadian one.

So our policy is good, and I think Mr. Ouellet has indicated that to the Ukrainian community. He has been talking with the ambassadors, and we have had that reprinted even in some of our papers.

But there is this matter of immigration. Some petitions have been done. Conversations have been going on in Ottawa from the Ukrainian Congress. They have gone... I checked on that today to make sure; I thought they had, so I just checked on that. They did. It is for the reuniting of families. You can't have an open-door policy in terms of people coming in from there, but there are families that should come back.

I'm in business here. My son's running it now. We're sending parcels and food and all types of helpful things to Ukraine. We have people coming here asking how they can help.

One woman's father brought her over. He came here in the 1920s, when he got out of Ukraine. He worked for the CPR for years and years. He had a home here. He retired. He brought his married daughter here. She was married. Her husband died in Ukraine. She had one son and he was doing well, so she left him, thinking that she would come and look after her father. So she came here and looked after her father. She got a job here. She worked very hard the last number of years—about 15 to 20 years—in an institution where she had to cook and clean and wash. Her father passed away. She's got that little home. She's got a pension coming in. She's a Canadian citizen.

Last year she went to visit her family there. She has grandchildren there. Last week one of her grandsons came here. She sent him some money. He got here. He asked, "Grandma, can I stay here? Baba, can I live with you?" Well,

Nous, les Canadiens d'origine ukrainienne...mes grands-parents sont venus ici, en Alberta, au tout début du siècle. Nous ne pensons pas que le Canada devrait faire venir des milliers ou des millions d'Ukrainiens, depuis qu'ils ont proclamé leur indépendance. Mais il faudrait les aider à reconstruire leur pays, parce qu'aujourd'hui l'Ukraine et l'Europe de l'Est jouent un rôle essentiel. Sur le plan de la politique étrangère, que ce soit celle de la Grande-Bretagne, du Canada ou des États-Unis, cela est très important—en particulier pour le Canada et la Grande-Bretagne.

J'ai assisté à une conférence, le conseil international, il y a deux semaines. L'ambassadeur de Grande-Bretagne a fait un discours pour commémorer le Débarquement, et il a parlé de la façon dont les Canadiens et la Grande-Bretagne avaient travaillé ensemble en Europe. Je lui ai posé une question. J'ai dit: «Nous sommes en train de parler du Débarquement, que nous allons commémorer la semaine prochaine, et de la façon dont les Canadiens et les Anglais ont travaillé ensemble en Europe et du succès qu'ils ont obtenu». Il a répondu: «Ne pensez-vous pas que c'est ce que l'on devrait faire à l'heure actuelle en Europe de l'Est pour éviter que la Guerre froide ne reprenne?»

La politique des États-Unis n'est pas tout à fait la même que celle du Canada.

Nous avons une bonne politique étrangère et je crois que c'est ce que M. Ouellet a fait savoir à la communauté ukrainienne. Il a parlé aux ambassadeurs et nous avons publié ces entretiens dans nos journaux.

Reste la question de l'immigration. Nous avons envoyé des pétitions. Le Ukrainian Congress a entamé des conversations à Ottawa. Ils ont été... J'ai vérifié cela aujourd'hui; je pensais qu'ils l'avaient fait mais je l'ai vérifié. Ils l'ont bien fait. Il s'agit du regroupement familial. Vous ne pouvez pas adopter une politique de porte ouverte à l'égard de ces personnes, mais il y a des familles qui devraient pouvoir revenir.

J'ai une entreprise ici. C'est mon fils qui la dirige maintenant. Nous envoyons des colis et de la nourriture et toutes sortes de choses en Ukraine. Il y a des gens qui nous demandent comment ils peuvent se rendre utiles.

Je connais une femme dont c'est le père qui l'a fait venir ici. Il est lui-même arrivé dans les années 1920, lorsqu'il a quitté l'Ukraine. Il a travaillé pendant des années pour le CP. Il possédait une maison ici. Il est à la retraite. Il a fait venir sa fille mariée. Elle était mariée. Son mari est mort en Ukraine. Elle avait un fils qui se débrouillait bien. Elle l'a laissé en Ukraine, pensant qu'elle viendrait s'occuper de son père. Elle est donc venue pour s'occuper de son père. Elle s'est trouvé du travail. Elle a travaillé très fort pendant un bon nombre d'années—pendant 15 ou 20 ans—dans un établissement où elle faisait la cuisine, lavait et nettoyait. Son père est décédé. Elle possède cette petite maison. Elle a une pension de retraite. Elle est citoyenne du Canada.

L'année dernière, elle est allée voir sa famille. Elle a des petits enfants là-bas. La semaine dernière, un de ses petits-fils est arrivé. Elle lui a envoyé de l'argent. Il est venu. Il a demandé: «Grand-mère, est-ce que je peux rester ici? Baba, est-

[Text]

she can't. . . He's here for only two or three weeks on a visitor's visa. She could keep him, but she can't. He says, "I have no work there. I have nothing to do". She has a house. She has family. She has money. But she can't keep him. That's our policy.

These are just instances that I'm giving you as examples of families that could be reunited. We have to look at our foreign policy there in terms of immigration—maybe not letting everybody in, or anything like that, because I don't think we'd want that, but this is something from the bottom of my heart that I thought I'd mention.

I went to Ukraine last year for a whole month. This is personal. My husband was born in Ukraine. As a young student he got out of there, out from under Russia, the Communist rule, away back in 1924. He got into Cuba and out of Cuba he got into Canada. After the 1930s—1931, 1932—we never heard any more from his family. He was told, "Don't write to us, because we are being watched here", and so on and so forth. We just knew that his younger brother was sent up north to the North Sea and the prison camps. I was there last year for a whole month.

• 2025

I'm just telling you these kinds of things because these are the human things that count. These are the things I get every day from people coming into my shop.

And so I thought, well, I'm going to. . . There was an old, old cousin of ours. When our family came here in 1900, we had a cousin that was left behind, and I found the families there. They looked after me in Kiev; they looked after me in other areas.

I had made two trips before to Ukraine. I'm involved with international museums, so I went with the Canadian delegation. I went in 1977 to the International Council of Museums, and that was in Leningrad and Moscow.

There were 35 of us who went, 35 or 45 from Canada and the rest from America. We went in one big flight through Helsinki. We landed there, and then I visited the Ukraine, the museums in Ukraine, because I was able to go. But all you did was you went to Kiev via Odessa. You couldn't go anywhere else; you weren't allowed to.

This trip I made last year, I was able to go into the mountains. I was able to see all the country. I was able to go into the village where my grandparents came from. So it was really wonderful.

When I was there, I found an old, old relative who was in the militia. He said he would take me on a five-hour drive to the place where my husband came from. I knew the name of the place; I found it on a map. We drove out there and I found the brother that he thought had died up north in the prison. After living there for 17 years, he got out and he came back. His father and mother had been sent up past the Ural Mountains. His father was imprisoned—that's my husband's father—and the son was in the army and he was killed, but the children lived. They're living in Asia Pejín behind the Ural Mountains. They're family. I'd love to maybe get them here, but I don't think I could.

[Translation]

ce que je peux vivre avec toi?» Eh bien, cela n'est pas possible. . . Il ne pourra rester que deux ou trois semaines avec son visa de visiteur. Elle pourrait l'aider, mais elle n'a pas le droit de le faire. Il lui dit: «Je n'ai pas de travail là-bas. Je n'ai rien à faire.» Elle possède une maison. Elle a une famille. Elle a de l'argent. Mais elle ne peut pas le garder avec elle. Voilà ce que donne notre politique.

Je vous parle de ces cas pour vous dire qu'il y a de familles que l'on pourrait réunir. Il faut examiner notre politique étrangère en tenant compte de l'immigration—il ne s'agit pas de laisser entrer tout le monde, parce que ça ne me paraîtrait pas être la solution, mais c'est quelque chose qui me touche beaucoup et que je voulais vous mentionner.

Je me suis rendue en Ukraine l'année dernière et j'y ai passé un mois entier. Ce sont des choses personnelles. Mon mari est né en Ukraine. Il en est parti lorsqu'il était étudiant, il a quitté la Russie, le régime communiste, en 1924. Il s'est rendu à Cuba et a quitté Cuba pour se rendre au Canada. Après les années 1930—1931–1932—nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de sa famille. On lui avait dit: «Ne nous écris pas, parce qu'on nous surveille». La seule chose que nous sachions était qu'on avait envoyé son jeune frère vers la Mer du Nord et dans des camps de prisonniers. Je suis restée là-bas un mois entier.

Je vous parle de ces choses parce qu'elles touchent la réalité humaine et que cela est important. Voilà le genre de choses dont me parlent tous les jours les gens qui viennent dans mon magasin.

Et je me suis dit, je vais. . . Nous avions un cousin très très vieux. Lorsque notre famille est arrivée ici en 1900, nous avons laissé là-bas un cousin et j'ai retrouvé ses familles. Ils ont pris soin de moi à Kiev; ils se sont aussi occupés de moi dans d'autres régions.

J'avais déjà été deux fois en Ukraine. Je travaille pour des musées internationaux et j'y suis allé avec la délégation canadienne. Je me suis rendu en 1977 au Conseil international des musées et cela se passait à Leningrad et à Moscou.

Nous étions un groupe de 35, de 35 ou 45, qui venaient du Canada et le reste d'Amérique. Nous avons tous voyagé ensemble en passant par Helsinki. Nous avons atterri là-bas et j'ai ensuite visité l'Ukraine, les musées de l'Ukraine, parce que j'ai réussi à y aller. Mais tout ce que l'on pouvait faire c'était se rendre à Kiev via Odessa. C'était impossible d'aller ailleurs; cela n'était pas autorisé.

Au cours du voyage que j'ai effectué l'année dernière, j'ai pu me rendre dans les montagnes. J'ai pu voir toutes les régions de ce pays. J'ai réussi à aller dans le village d'où viennent mes grands-parents. Cela a été extraordinaire.

Lorsque j'étais là-bas, j'ai trouvé un parent très très âgé qui faisait partie de la milice. Il a dit qu'il m'amènerait à un endroit, se trouvant à cinq heures de voiture, d'où venait mon mari. Je connaissais le nom de cet endroit; je l'ai trouvé sur une carte. Nous nous y sommes rendus et j'y ai retrouvé le frère que nous pensions mort dans une prison dans le nord du pays. Après avoir vécu là-bas pendant 17 ans, il en est sorti et il est revenu. Son père et sa mère avaient été envoyés au-delà de l'Oural. Son père avait été mis en prison—il s'agit du père de mon mari—et le fils se trouvait dans l'armée et il a été tué, mais ses enfants ont vécu. Ils vivent en Asie, à Pejín, au-delà de l'Oural. Ce sont des parents. J'aimerais beaucoup les faire venir ici mais je ne pense pas que je puisse le faire.

[Texte]

So I'm just mentioning these because these are the human kinds of things you have to deal with, and I think our government should look at the immigration policy, in terms of Ukraine and eastern Europe, because Ukraine is today the pivot for eastern Europe. What happens there. . . it's the last stronghold of the kind of democracy we believe in.

Please accept what I've said. I don't know if you want to ask me some questions. I just sort of did that on the spur of the moment, because our hon. senator this morning said—because I know her from growing up, and I said “What are you all doing?” She said, “I'd like to know more about the kinds of things you're doing”.

I'm working with the museums now, and when I was there in Ukraine, I met some of the ladies in Kiev, who at one time as national Ukrainian women belonged to the International Council of Women, and in 1924 when the Ukraine lost its independence, after the Soviets all came in there, the Ukrainian women no longer ever belonged to the International Council of Women.

This year, the International Council of Women was supposed to be in Vienna, but is taking place in Paris, and when I was there, in the name of our Canadian women's council, I spoke to them and they're sending a delegation, and our women here in Canada are helping them financially, to finance them to go from Ukraine—since they used to belong to the International Council of Women—to go to Paris this time.

I'm just mentioning these kinds of things, what we're trying to do. . .

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. We'll give you a good hand.

Some hon. members: Hear, hear!

Ms Tkachuk': Thank you. Please excuse me if I overdid it a little.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Well, no.

Ms Tkachuk': I'm really impressed with all these people that are speaking here. I've worked for years with the Multicultural Council, and I really appreciate all these areas that you people are looking at.

Mr. Flis: I have a question for you.

Ms Tkachuk': I appreciate that.

Mr. Flis: As someone whose parents came from Poland in 1930, and came as immigrants to Saskatchewan because they had no relatives in Canada. . . That was the immigration policy then. If you had no relatives, you had to come to Manitoba or Saskatchewan and work two years on the farm, and that's how they got to Saskatchewan. From two years, they stayed 25 years.

Ms Tkachuk': In Manitoba?

Mr. Flis: No, right here in Wadena, Saskatchewan.

[Traduction]

Je vous mentionne ces choses parce qu'ils vous parlent de l'aspect humain dont vous devez tenir compte, et notre gouvernement devrait revoir sa politique en matière d'immigration, vis-à-vis de l'Ukraine et de l'Europe de l'Est, parce que l'Ukraine est aujourd'hui le pivot de l'Europe de l'Est. Et ce qui s'y passe. . . c'est le dernier bastion du genre de démocratie, auquel nous croyons.

Je vous demande de croire ce que je vous dis. Je ne sais pas si vous souhaitez me poser des questions. Je me suis décidée au dernier moment, parce que notre sénatrice de ce matin a dit—je la connais depuis que je suis toute petite, et je lui ai demandé «qu'est-ce que vous faites?». Elle m'a répondu: «j'aimerais en savoir plus sur ce que vous faites».

Je travaille pour les musées maintenant et lorsque je me suis rendue en Ukraine, j'ai rencontré des femmes de Kiev qui avaient appartenu en tant qu'Ukrainiennes au Conseil international de la femme et en 1924, lorsque l'Ukraine a perdu son indépendance, après l'arrivée des Soviets, les Ukrainiennes ne faisaient plus partie du Conseil international de la femme.

Cette année, le Conseil international de la femme devait tenir un congrès à Vienne mais il va se dérouler à Paris. Lorsque je m'y suis rendue, pour représenter notre Conseil canadien sur le statut de la femme, je leur ai parlé et elles vont envoyer une délégation et nos femmes ici au Canada vont les aider financièrement, pour qu'elles puissent aller de l'Ukraine—puisqu'elles faisaient partie avant du Conseil international de la femme—pour se rendre à Paris cette fois.

Je vous mentionne ce genre de choses, ce que nous essayons de faire. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie beaucoup. Nous allons certainement vous aider.

Des voix: Bravo!

Mme Tkachuk': Je vous remercie. Excusez-moi si j'ai pris trop de temps.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Non.

Mme Tkachuk': La liste des personnes qui vont prendre la parole ici m'impressionne vraiment. J'ai travaillé pendant des années pour le Multicultural Council et je m'intéresse beaucoup à toutes les questions que vous examinez.

M. Flis: J'aimerais vous poser une question.

Mme Tkachuk': J'en suis ravie.

M. Flis: Mes parents sont venus de Pologne en 1930 et ils ont immigré en Saskatchewan parce qu'ils n'avaient pas de parents au Canada. . . C'était ce que prévoyaient les règles d'immigration en vigueur à l'époque. Si vous n'aviez pas de parent, il fallait aller au Manitoba ou en Saskatchewan et travailler deux ans sur une ferme. C'est de cette façon qu'ils sont arrivés en Saskatchewan. Au lieu de deux ans, ils y sont restés 25 ans.

M. Tkachuk': Au Manitoba?

M. Flis: Non, ici même à Wadena, en Saskatchewan.

● 2030

I have a couple of questions I'd like to ask because of your experience here in Canada and your visits back to the Ukraine.

J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de votre expérience ici au Canada et de vos voyages en Ukraine.

[Text]

Earlier, we had witnesses who felt that our foreign development assistance should go to the poorest countries in the world, and we had a little discussion. The Ukraine could probably qualify, but many of these witnesses would say that the Ukraine doesn't need the aid because it's not one of the poorest countries. Now, you're saying that we should help the Ukraine. The question is why. Why should Canadians send assistance to the Ukraine?

Ms Tkachuk: I read all the papers and all the news that comes through in both the Ukrainian and English language. I was born in Canada of course and I can speak and read just as fluently in Ukrainian as I do in English. We get the English newspapers and we get the Ukrainian.

Regarding the Ukraine and Russia, when the U.S.S.R. had embassies and foreign offices in different countries of the world, they all contributed financially to that so they were supposed to get a certain amount of credit back—for example, the Ukraine, Belarus, and Russia, especially when they formed the triad. They were supposed to get a certain amount of credits for having put so much money into the whole policy, but they have not got any credit for that. Now, when the Ukrainians get some oil and gas from Russia, they have to pay for it. They have not received any credit for what they put into it. They have to pay for this, and they're in a difficult financial situation right now.

Of course there are still the old policies. They're having the annual elections now and it's pretty hard to see which way. . . There's still a majority of the old communists who were re-elected.

They need help with their economic policy, and this is where Canada can help.

Mr. Flis: I was there for 10 days during the elections, and I dropped into our Canadian embassy to check on our immigration policies and problems because the complaints I hear from other members is that many Ukrainians apply for a visitor's visa to Canada and are denied it. That's one big complaint.

The other is that they come and want to stay permanently, as the lady you described did, and they have to go back. I think we have to get the message out to the Ukraine that had a person, such as this one, applied for permanent residence in Canada under the family assisted class—

Ms Tkachuk: But they can't.

Mr. Flis: —they probably would have been accepted. You can't have it both ways. If you come as a visitor, you have to return.

Ms Tkachuk: But I don't think they're accepting them permanently. I don't think you can apply to come here permanently.

Mr. Flis: Yes, absolutely.

Ms Tkachuk: I don't think so.

Mr. Flis: That is our immigration policy and people don't know about it.

Ms Tkachuk: No, I didn't think that.

[Translation]

Un peu plus tôt, les témoins nous ont dit que notre aide au développement international devrait aller aux pays les plus pauvres du monde et nous avons eu une petite discussion à ce sujet. L'Ukraine pourrait sans doute y avoir droit mais ces témoins diraient que l'Ukraine n'a pas besoin d'aide parce que ce n'est pas un des pays les plus pauvres. Vous nous dites que nous devrions aider l'Ukraine. Je vous demande pourquoi. Pourquoi les Canadiens devraient-ils envoyer de l'aide à l'Ukraine?

Mme Tkachuk: Je lis tous les journaux et toutes les nouvelles qui nous viennent de là-bas, que ce soit en ukrainien ou en anglais. Je suis, bien sûr, née au Canada, mais je parle et lis l'ukrainien tout aussi couramment que l'anglais. Nous recevons les journaux anglais et les journaux ukrainiens.

Pour ce qui est de l'Ukraine et de la Russie, à l'époque où l'URSS avait des ambassades et des bureaux dans les pays étrangers, ces pays y ont contribué financièrement de sorte qu'ils devaient avoir droit à un certain crédit—par exemple, l'Ukraine, la Biélorussie, la Russie, en particulier lorsqu'ils se sont regroupés. Il devaient recevoir une partie des crédits correspondant aux fonds qu'ils avaient affectés à tout cela, mais ils n'ont rien obtenu. Maintenant, lorsque les Ukrainiens reçoivent du pétrole et du gaz de la Russie, il faut qu'ils le payent. Ils n'ont jamais été remboursés de ce qu'ils avaient investi. Il faut qu'ils payent ces choses et ils se trouvent dans une situation financière difficile à l'heure actuelle.

Bien sûr, les vieilles politiques sont toujours là. Ils tiennent en ce moment les élections annuelles et il est assez difficile de savoir ce qui. . . Ils ont encore réélu une majorité d'anciens communistes.

Ils ont besoin d'aide sur le plan économique, et c'est sur ce point que le Canada pourrait intervenir.

M. Flis: J'y suis resté dix jours pendant les élections, et j'ai été à notre ambassade canadienne pour savoir ce qu'il en était de nos politiques d'immigration et des problèmes dans ce domaine parce que d'autres députés se plaignaient que l'on refuse souvent aux Ukrainiens des visas de visiteur au Canada. C'était l'une des grands doléances.

L'autre est que lorsqu'ils viennent au Canada et veulent y demeurer, comme l'a dit cette femme, ils doivent repartir. Il faut que les gens sachent en Ukraine que si cette personne avait demandé la résidence permanente au Canada dans la catégorie des parents aidés. . .

Mme Tkachuk: Mais cela est impossible.

M. Flis: . . . ils auraient alors probablement été acceptés. Vous ne pouvez pas gagner sur tous les tableaux. Lorsqu'on vient en tant que visiteur, il faut repartir.

Mme Tkachuk: Je ne pense pas qu'on les accepte sur une base permanente. Je ne pense pas que l'on puisse demander à venir ici de façon permanente.

M. Flis: Oui, absolument.

Mme Tkachuk: Je ne le pense pas.

M. Flis: C'est notre politique d'immigration et les gens ne la connaissent pas.

Mme Tkachuk: Non, je ne le pensais pas.

[Texte]

Mr. Flis: The embassy told me that not enough are applying for permanent residence in Canada.

Ms Tkachuk: I didn't know that.

Mr. Flis: Last year 394 were accepted but not that many applied. So our immigration policy does need clarification on the permanent immigration and visitors issue.

Thank you for helping us put that on the record, Ms Tkachuk'.

Ms Tkachuk: I'm interested in knowing that because I didn't think they were allowing permanent residency.

Mr. Flis: Absolutely. We've announced that we are taking 250,000 immigrants.

Ms Tkachuk: For Poland it might be different.

Mr. Flis: No, this is for the Ukraine.

Ms Tkachuk: I'm glad to hear that. I didn't know that.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I should explain that we have one more witness who is a walk-on. He has been called and we're waiting for him. Shall we wait or adjourn?

• 2035

We'll wait a few minutes.

• 2036

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We are ready to resume, with our last walk-on. Mr. Sing is the name.

We extend the opportunity to persons such as yourself to make a brief presentation. I hope that you can do it in about five minutes. I am sure you can.

Mr. Nirwair Sing (Individual Presentation): Maybe five and one-half minutes, sir.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We'll negotiate the last 30 seconds. Go ahead.

Mr. Sing: Honourable members of the committee, first I want to thank you for giving me the opportunity to speak with you on what foreign policy my country should have. My brief deals with four subjects. The first is peacekeeping and peacemaking.

Before I go on, I want to bring to your attention that I have copies for each of the members of the committee.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Mr. Sing: Peacekeeping and peacemaking. As you know, there is too much pain and suffering in the world. I feel that it is the responsibility of every developed country to help to create a peaceful world where aggressors and exploiters are checked before they can do much damage.

[Traduction]

M. Flis: Les gens de l'ambassade m'ont dit que trop peu demandent la résidence permanente au Canada.

Mme Tkachuk: Je ne savais pas cela.

M. Flis: L'année dernière, 394 personnes ont été acceptées mais il n'y en a pas beaucoup plus qui ont fait la demande. Il faut mieux faire connaître notre politique en matière d'immigration et de visite.

Je vous remercie de nous avoir permis de faire inscrire cela au procès-verbal, madame Tkachuk'.

Mme Tkachuk: Je suis très contente de savoir cela parce que je ne pensais pas qu'ils accordaient la résidence permanente.

M. Flis: Absolument. Nous avons déclaré que nous allions accepter 250 000 immigrants.

Mme Tkachuk: Pour la Pologne, c'est peut-être différent.

M. Flis: Non, c'est pour l'Ukraine.

Mme Tkachuk: Je suis heureuse d'entendre cela. Je ne le savais pas.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je devrais mentionner que nous avons un autre témoin qui vient d'arriver. On l'a fait appeler mais nous l'attendons. Pensez-vous que nous devrions l'attendre ou lever la séance?

Nous allons attendre quelques minutes.

• 2043

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous sommes prêts à reprendre, avec notre dernier témoin. Il s'appelle M. Sing.

Nous invitons les personnes comme vous à présenter un bref exposé. J'espère que vous pourrez le faire en cinq minutes. Je suis certain que vous le pourrez.

M. Nirwair Sing (présentation individuelle): Peut-être cinq minutes et demie, monsieur.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous allons négocier cette demi-minute. Allez-y.

M. Sing: Mesdames et messieurs les membres du Comité, je voudrais tout d'abord vous remercier de m'offrir l'occasion de vous parler de la politique étrangère que devrait adopter notre pays. Mon mémoire porte sur quatre points. Le premier est le maintien de la paix et le rétablissement de la paix.

Avant de poursuivre, je vous signale que j'ai des copies pour tous les membres du Comité.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie.

M. Sing: Le maintien de la paix et son rétablissement. Comme vous le savez, il y a beaucoup trop de douleur et de souffrance dans le monde. Je pense que tous les pays développés ont la responsabilité de travailler pour la paix dans le monde et d'empêcher les agresseurs et les exploités de nuire aux autres.

[Text]

I am suggesting peacemaking, not just peacekeeping. I am fully aware that where diplomacy alone does not succeed, costs may be involved. I believe Canadians are capable of understanding such tasks, undertaking such tasks, given proper training.

[Translation]

Je parle du rétablissement de la paix, non seulement de son maintien. Je sais fort bien que la diplomatie ne suffit pas, cela risque d'entraîner des coûts. Je pense que les Canadiens sont capables de comprendre ce genre de fonctions, de les exécuter, s'ils sont formés pour le faire.

• 2045

When it comes to peacemaking Canada should play a leadership role and look for cooperation from similarly prepared contingents from all other peace-loving countries, not just its allies.

Parce qu'il s'agit de maintien de la paix, le Canada devrait jouer un rôle de leader et rechercher la collaboration de tous les autres pays amis de la paix, et non pas de ses seuls alliés.

Second, human rights. Countries violating human rights of any section or sections of their population should not be allowed to treat this matter as their internal affair. Countries that detain their citizens without any charge for longer than 48 hours, or deny them a fair trial, should be openly criticized for their actions. Governments that have detained dissidents for years, even in violation of their own laws, should be strongly condemned.

Deuxièmement, les droits de la personne. Les pays où l'on viole les droits d'un ou plusieurs groupes de leur population ne devraient pas pouvoir soutenir qu'il s'agit d'un fait d'affaires internes. Il faudrait critiquer ouvertement les pays qui détiennent leurs citoyens pour plus de 48 heures sans porter d'accusation contre eux ou qui leur refusent un procès juste et équitable. Il faudrait condamner vigoureusement les gouvernements qui emprisonnent les dissidents pendant des années, parfois à l'encontre même de leurs propres lois.

The so-called democracies wherein the centre government gives itself the power to disband popularly elected regional governments under any pretext, should be condemned.

Il faut condamner les prétendues démocraties où le gouvernement central s'arroge le pouvoir de révoquer sous un prétexte quelconque des gouvernements régionaux élus par la population.

Countries that pass Draconian laws and empower their security forces with ruthless means of torture and killing in order to oppress minorities or silence opposition, should be condemned.

Il faut condamner les pays qui adoptent des lois draconiennes et autorisent leurs forces de sécurité à utiliser la torture et le meurtre pour opprimer les minorités ou bâillonner l'opposition.

Governments that misuse security forces to terrorize their people and rig elections should be equally condemned.

Il faut également condamner les gouvernements qui utilisent leurs forces de sécurité pour terroriser la population et qui arrangent les élections.

Countries that have consistently not allowed Amnesty International to enter and investigate cases of disappearing citizens, and that have terrorized journalists, lawyers and human rights activists, should be condemned.

Il faudrait condamner les pays qui refusent constamment à Amnesty internationale l'autorisation de faire enquête sur les disparitions de citoyens, et qui ont terrorisé les journalistes, les avocats et les défenseurs des droits de la personne.

I am suggesting, ladies and gentlemen, that Canada should play a much more active role in bringing peace to the world. Our government should advise our embassies and high commissions abroad to monitor human rights violations in every country and report back on a regular basis. Our government should report these violations to the House of Commons and use them as the basis for formulating policies on international aid and trade.

Je souhaiterais, mesdames et messieurs, que le Canada joue un rôle beaucoup plus actif dans sa lutte pour la paix. Notre gouvernement devrait demander à nos ambassades et commissariats à l'étranger de surveiller les violations des droits de la personne dans tous les pays et de faire rapport régulièrement. Le gouvernement devrait signaler ces violations à la Chambre des communes et en tenir compte dans la formulation de ses politiques en matière d'aide et de commerce international.

Third, international aid. Canada's policy on international aid should be based on, one, the recipient country's human rights record; two, that country's ability to spend aid money wisely and constructively. This aid should be for projects pre-approved by the Government of Canada, and given after the project is completed at the expense of the recipient country.

Troisièmement, l'aide internationale. La politique canadienne en matière d'aide internationale devrait tenir compte, premièrement, du dossier du pays bénéficiaire en matière de droits de la personne; deuxièmement, de la capacité de ce pays de dépenser l'aide accordée à bon escient. L'aide devrait être destinée à des projets ayant été approuvés par le gouvernement du Canada, et versée après que le projet ait été achevé aux frais du pays bénéficiaire.

Canada should only guarantee to cover a minimum percentage of the cost, such as 60% or 70%, but may extend 100% of the cost if the accountability of the recipient country is found acceptable by the Auditor General of Canada. I may as well explain this. I am not saying by the Government of Canada, I am saying by the Auditor General of Canada, and for two reasons. One is that if the recipient country feels annoyed with our politicians, our politicians can say it is beyond our control.

Le Canada ne devrait assurer qu'une partie du coût total, comme 60 ou 70 p. 100, mais il pourrait aller à 100 p. 100 du coût du projet, si le vérificateur général du Canada considère qu'il est possible d'accorder un tel crédit au pays bénéficiaire. Je pourrais peut-être m'expliquer sur ce point. Je n'ai pas dit le gouvernement du Canada, mais le vérificateur général du Canada, et ce pour deux raisons. La première est que lorsque le pays bénéficiaire n'est pas content de nos politiciens, ceux-ci

[Texte]

The Auditor General of Canada is not advised by our government. He acts on his own.

[Traduction]

peuvent dire que cela est indépendant de leur volonté. Le Vérificateur général du Canada n'a pas à suivre les conseils du gouvernement. Il agit de sa propre initiative.

• 2050

The second reason is our Government of Canada has still a lot of cleaning to do in its own departments, so it's probably better if the Auditor General is the one entrusted with this responsibility.

La deuxième raison est que le gouvernement du Canada a encore beaucoup à faire pour améliorer ses propres ministères et qu'il est donc sans doute préférable de confier cette responsabilité au vérificateur général.

Fourth, Canada should engage in trade with all countries, but selling military hardware and advanced technology should be restricted to countries with good democratic and human rights records. Instead of fearing possible loss of trade with a country with poor human rights records, Canada should look for support and admiration from the victims of that country's policies and from the rest of the world.

Quatrièmement, le Canada devrait commercer avec tous les pays mais la vente de matériel militaire et de technologie de pointe devrait se limiter au pays qui ont de bons dossiers en matière de démocratie et de droits de la personne. Au lieu de craindre de voir se tarir ses échanges avec un pays ayant un mauvais dossier pour ce qui est des droits de la personne, le Canada devrait rechercher le soutien des victimes des politiques en place dans ce pays et celui des autres pays.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Have you left us a copy of your presentation?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Nous avez-vous laissé une copie de votre mémoire?

Mr. Sing: Yes, sir.

M. Sing: Oui, monsieur.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Orchard, welcome. We've talked before. I didn't expect to see you in Saskatoon, but I'm glad to see you again. I should explain this part of our program is for individuals who come like yourself. The time is limited. I know your capacity for articulated speech, so you can present your ideas in five or six minutes. Then we may have a question or two.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous souhaite la bienvenue, M. Orchard. Nous nous sommes déjà parlé. Je ne m'attendais pas à vous voir à Saskatoon mais je suis heureux de vous revoir. Je dois préciser que ce volet de nos audiences est réservé à des personnes comme vous. Le temps est limité. Je connais votre talent d'orateur et vous serez certainement en mesure de présenter vos idées en cinq ou six minutes. Nous pourrions ensuite vous poser une ou deux questions.

Mr. David Orchard (Chairman, Citizens Concerned About Free Trade): That's very difficult, but maybe we'll be able to do it in 10 minutes.

M. David Orchard (Citizens Concerned About Free Trade): Cela sera très difficile, mais nous réussirons peut-être à le faire en 10 minutes.

It's a pleasure to be here, Mr. Chairman. I'm here because I farm here, as you know, and my tractor's sitting out in the field right now.

C'est un plaisir pour moi d'être ici, monsieur le président. Je me trouve ici parce que j'ai une exploitation agricole, comme vous le savez, et que mon tracteur est en ce moment dans mon champ à ne rien faire.

Je voudrais dire un mot en français aux membres du Québec. Je ne suis pas d'accord avec votre position au sujet du Canada et au sujet du Québec, mais en tout cas, bienvenue en Saskatchewan.

I would like to say a word in French to the members from Quebec. I don't agree with your position on Canada and Quebec but, in any case, you are welcome in Saskatchewan.

As I mentioned, I'm a farmer here in Saskatchewan and I'm the chair of an organization called Citizens Concerned About Free Trade. We began in 1985 and have fought Mr. Mulroney, Mr. Kelleher and some others across the country since that time, both on the free trade agreement and on the Meech Lake and Charlottetown accords.

Comme je l'ai mentionné, je suis agriculteur ici en Saskatchewan et je suis le président d'un organisme qui s'appelle «Citizens Concerned About Free Trade». Nous avons commencé en 1985 et nous avons lutté contre M. Mulroney, M. Kelleher et d'autres depuis cette époque, au sujet de l'accord du libre-échange et des accords du Lac Meech et de Charlottetown.

We're here to talk about Canada's foreign policy. Canada's biggest and most significant foreign policy step by far since World War II has been the free trade agreement with the United States and NAFTA. Some of you will know I've written a book on the subject called *The Fight for Canada*, which is selling well across the country and I'm pleased to say it will be out in French this fall.

Nous sommes ici pour parler de la politique étrangère du Canada. La décision la plus importante qu'ait prise le Canada en matière de politique étrangère depuis la Deuxième Guerre mondiale a été la signature de l'accord du libre-échange avec les États-Unis et de l'accord de libre-échange nord-américain. Certains d'entre vous savent que j'ai écrit un livre sur le sujet intitulé *The Fight for Canada*, qui se vend bien dans les différentes provinces et qui sera offert en français cet automne, je suis content de pouvoir vous l'annoncer.

[Text]

[Translation]

• 2055

Canadians have historically opposed free trade with the United States. John A. Macdonald called it veiled treason. He fought against it in the election of 1891. Robert Borden fought it in 1911.

In the 1988 election, the free trade deal was opposed by Mr. Turner and the Liberals. It was blocked, as you all know, by Mr. MacEachen and his colleagues in the Senate and forced out to a general election in which the majority of Canadians voted for parties opposed to it. John Turner called it the "Sale of Canada Act" and a monstrous swindle. Mr. MacLaren said it would mean the end of Canada's sovereignty as a country. The majority said no to it. Mr. Mulroney, of course, rammed it through using closure.

That was the end of it until the election in 1993. In that election, the Liberals promised to renegotiate both the NAFTA and the free trade deal. Mr. Chrétien, in his autobiography, said:

Those who argue that free trade is our only hope and perhaps inevitable have either given up on the idea of a unique and independent Canada or haven't thought about the consequences.

Across the country, the Liberals promised they would renegotiate the deal, or, if it could not be renegotiated, they would abrogate it. After they were elected with a majority, they ratified the deal on January 1, 1994 without a single comma changed. There was not a single change made to the NAFTA in spite of Mr. Chrétien's declarations that he had made changes. In order for any of those changes to be effective, they would have had to be introduced in the U.S. Congress and passed in the Mexican Senate, as well as in the House of Commons. None of that happened.

There was a unilateral declaration on energy, which has about as much force as if I unilaterally declare I don't have to pay the mortgage on my farm anymore. So the NAFTA that was passed was, word for word, Brian Mulroney's NAFTA.

This NAFTA and the free trade deal have locked Canada into a subservient role in the American orbit. It's made it impossible for us to have an independent foreign policy. That's what we're here to discuss tonight. However, as long as we're locked into that deal, we're going to be the tail wagging on the U.S. dog. It's going to be impossible for Canada to pursue an independent position. The national treatment provisions of NAFTA and the free trade deal prevent Canada from ever taking the steps needed to develop into a major industrial player that could have a major role on the world stage.

We cannot subsidize or use state intervention to build major Canadian companies in the world because it would contravene the NAFTA and the FTA. Why is that? It's because the Americans do not want Canada to be a competitor of theirs. They do not want Canada to build the kind of industries that would one day compete with theirs. We've seen in the agricultural field, and all those others, that whenever we are successful in competing in the U.S. market, the Americans are still free to take actions against us.

Traditionnellement, les Canadiens se sont toujours opposés à la liberté des échanges avec les États-Unis. John A. Macdonald parlait à ce sujet de trahison déguisée. Il a lutté contre cela au cours de l'élection de 1891. Robert Borden a lutté contre cela en 1911.

Lors des élections de 1988, M. Turner et les Libéraux s'opposaient à l'Accord de libre-échange. Comme vous le savez, M. MacEachen et ses collègues l'ont bloqué au Sénat et ont provoqué la tenue d'élections générales au cours desquelles la majorité des Canadiens ont voté pour les partis qui s'y opposaient. John Turner l'a qualifié de «Loi sur la vente du Canada» et d'escroquerie monstrueuse. M. MacLaren a déclaré que ce serait la fin de la souveraineté du Canada. La majorité des Canadiens ont dit non. Cela n'a pas empêché M. Mulroney d'employer la clôture pour faire adopter cet accord.

Nous n'en avons plus entendu parler jusqu'aux élections de 1993. Au cours de celles-ci, les Libéraux ont promis de renégocier l'ALÉNA et l'Accord de libre-échange. M. Chrétien dit dans son autobiographie que:

Les gens qui pensent le libre-échange est notre seul espoir, qu'il est peut-être inévitable, soit ont renoncé à l'idée d'avoir un Canada indépendant et souverain, soit n'ont pas réfléchi aux conséquences.

Les libéraux ont promis qu'ils renégocieraient cet accord, ou, que s'ils n'y parvenaient pas, qu'ils l'abrogeraient. Une fois qu'ils ont été élus avec une majorité, ils ont ratifié l'accord le 1^{er} janvier 1994 sans en changer une seule virgule. Malgré ses déclarations, Chrétien n'a rien changé à l'ALÉNA. Pour que de tels changements entrent en vigueur, il aurait dû être présenté au congrès américain, adopté par le Sénat mexicain, ainsi que par la Chambre des communes. Rien de cela ne s'est produit.

Il y a eu une déclaration unilatérale au sujet de l'énergie, qui a à peu près le même effet que si je déclarais unilatéralement que je vais m'arrêter de payer mon hypothèque. L'ALÉNA qui a été adopté est donc identique à l'ALÉNA de Brian Mulroney.

Avec l'ALÉNA et l'Accord de libre-échange, le Canada est obligé de jouer un rôle subalterne dans l'orbite américaine. Cela nous empêche d'adopter une politique étrangère indépendante. C'est de cela que nous devons parler ce soir. Cependant, tant que nous serons bloqués par ces accords, nous ne serons que la cinquième roue du carrosse. Le Canada ne pourra jamais adopter une position indépendante. Les dispositions relatives au traitement national de l'ALÉNA et de l'Accord de libre-échange interdisent au Canada de prendre les mesures qu'il faudrait prendre pour qu'il devienne un grand pays industriel qui pourrait jouer un rôle important à l'échelon international.

Nous ne pouvons pas accorder des subventions ni adopter des mesures gouvernementales pour aider les grandes sociétés canadiennes parce que cela contreviendrait à l'ALÉNA et à l'ALÉ. Pourquoi? Parce que les Américains ne veulent pas que le Canada leur fasse de la concurrence. Ils ne veulent pas que le Canada possède des industries qui pourraient un jour leur faire concurrence. Nous l'avons vu dans le secteur de l'agriculture, et dans beaucoup d'autres; chaque fois que nous réussissons à nous établir dans le marché américain, les Américains peuvent toujours prendre des mesures contre nous.

[Texte]

How did Japan and Germany grow to be superstars in the world? It was not by giving control of their economy to a foreign power, but by using state intervention to build those industries in which they had an advantage. That's what Canada would have to do if we ever hope to be a major player in the world.

Our organization represents a mainstream view of Canadians. Some of you might have seen the poll recently in Ontario that said 67% of Canadians are opposed to NAFTA. That's the kind of opposition there is. We represent that point of view. We want to see Canada get out of these deals so we can not only be an independent country, but a great country that can build our industries and one day compete with the United States. We will not just survive as a nation, but we'll be a major competitor to them.

This will be in the same way that Japan grew from a little country. It's 5% of our size, but now it has a per capita gross national product twice that of the United States. They didn't do that by giving away the levers over their economy. We have to regain those levers in this country to have a major voice in the world.

Our first step is to get out of the NAFTA and the FTA. We have to cancel those documents exactly as John Turner said we would have to, and then build our industries.

We were asked to talk a little about defence policy tonight. The role of a nation's defence is to protect itself against a foreign threat. Who has threatened Canada historically? I wrote a book on this. I go back to the invasion of Quebec in 1690, when Frontenac defended Quebec. Whom was he defending it against? It was the folk from Boston.

• 2100

In 1775, as you know, again Quebec was invaded. Again it was from the United States of America, and they declared us to be the 14th American colony. It was Carleton and an alliance of the French Canadians and the natives and the English who drove the Americans out.

In 1812 who was it that invaded Canada? It was again the Americans.

Who took the Alaska panhandle away from us in 1902? Again it was the Americans.

So our focus in foreign policy, instead of disarming ourselves, which is what we're doing now, should be to build a defence force that can defend Canadian sovereignty, defend our territorial integrity, which is under threat, as you know, in the north. It's under threat in the seas.

Who's threatening it? It's not the former Soviet Union. It's not Russia. It's not some other countries around the world. It's the United States of America.

At the same time as we're under threat from the United States, we're locked into a NORAD arrangement that delivers supreme command of our armed forces to the very country that has invaded us throughout our history and that remains our greatest threat today.

[Traduction]

Comment est-ce que le Japon et l'Allemagne ont fait pour devenir des poids lourds dans le monde? Ce n'est pas en remettant à une puissance étrangère le contrôle de leur économie mais en recourant à l'intervention de l'État pour renforcer les secteurs industriels les plus prometteurs. C'est ce que le Canada devrait faire s'il veut un jour être un grand pays industriel.

Notre organisation représente l'opinion générale des Canadiens. Vous avez peut-être vu un sondage récent effectué en Ontario indiquant que 67 p. 100 des Canadiens s'opposent à l'ALÉNA. Voilà le genre de réaction que l'on constate. Nous représentons ce point de vue. Nous voulons que le Canada se retire de ces accords, pour que nous puissions être non seulement un pays indépendant mais un pays puissant qui pourra développer ses industries et faire concurrence un jour au États-Unis. Cela nous permettrait non pas de tout simplement survivre en tant que nation mais bien de devenir un de leurs principaux concurrents.

C'est de cette façon que le Japon est devenu le pays qu'il est aujourd'hui. Sa superficie représente 5 p. 100 de la nôtre, mais son produit national brut par habitant est le double de celui des États-Unis. Ils ne sont pas arrivés là en remettant à d'autres les leviers de leur économie. Nous devons reprendre le contrôle de ces leviers si nous voulons jouer un rôle à l'échelon international.

La première étape consiste à abroger l'ALÉNA et l'ALÉ. Il nous faut résilier ces accords, comme John Turner le disait, et ensuite renforcer nos industries.

On nous a demandé de parler ce soir de politique de défense. Le rôle d'une politique de défense est de protéger un pays contre les menaces étrangères. Dans l'histoire, quel est le pays qui a menacé le Canada? J'ai écrit un livre à ce sujet. Je remonte à l'invasion de Québec en 1690, au moment où Frontenac défendait Québec. Contre qui se défendait-il? Contre les gens de Boston.

En 1775, comme vous le savez, Québec a été envahi une nouvelle fois. Là encore, c'était les États-Unis d'Amérique et ils ont déclaré que nous serions la 14^e colonie américaine. Ce sont Carleton, allié aux Canadiens français et aux autochtones qui, avec les Anglais, ont chassé les Américains.

Qui a envahi le Canada en 1812? C'est encore les Américains.

Qui nous a pris l'Alaska en 1902? Là encore, ce sont les Américains.

Notre politique étrangère devrait, au lieu de nous démilitariser, comme c'est le cas en ce moment, viser à mettre sur pied une armée qui pourrait défendre la souveraineté du Canada, défendre l'intégrité de notre territoire, qui est menacée, comme vous le savez, dans le Nord. Elle est également menacée au large des côtes.

D'où vient cette menace? Ce n'est pas l'ancienne Union soviétique, ce n'est pas la Russie. Ce n'est pas quelqu'autre pays. Ce sont les États-Unis d'Amérique.

Au moment même où nous sommes menacés par les États-Unis, nous faisons partie de l'entente NORAD qui remet le commandement suprême de nos forces armées au pays qui nous envahit depuis des siècles et qui constitue aujourd'hui encore la menace la plus grave.

[Text]

Of course I outline in my book the Diefenbaker episode when Canada's armed forces in the Cuban missile crisis went on red alert over Diefenbaker's express orders when he was the commander-in-chief of the armed forces. So we've lost control of our own military in this country.

What we have to do is get out of NORAD, step back from those entanglements, and build our own defence force that would do what any self-respecting nation's defence force does, which is fight to defend our own territorial integrity.

The Dixon Entrance: Some of you will be familiar with that fight just off Prince Rupert in British Columbia. The Americans are attempting to move the boundary line between Alaska and British Columbia 20 miles south. Only the Canadian fishermen are out there defending our territory at present.

It's not the Coast Guard. Under the previous government, the Mulroney government, the Coast Guard completely abdicated defence of our territorial integrity and left it up to our fishermen, whose boats in Canadian waters are being seized by the U.S. Coast Guard and taken in. Their catch is sold and the fishermen are being left to pay the legal fees to get their boats back.

The new government in Ottawa has pledged itself in its red book. The Liberals have said, under foreign policy, that a Liberal government will end the Conservatives' junior-partner relationship with the United States and reassert our proud tradition of independent foreign policy.

It's time to act on that. To do that, we're going to have to start defending our territory instead of rolling over and playing dead, which is what the previous government systematically did.

We had a tremendous moment of shame in the Gulf War, where Canadian forces, for the first time in our history, went and fought under direct U.S. command. There was not a UN operation in the Gulf War in Kuwait. Schwarzkopf wasn't wearing a blue helmet. This was a U.S. operation and Canada, for the first time in our history, operated under direct U.S. command. This is not what most Canadians want for our military.

We've got to step back from that policy, disentangle ourselves from NORAD, and build Canada into an independent player on the world scene.

As you know, the NAFTA and the free trade deal both have a six-month clause whereby Canada can at any time give the Americans notice and get out of those deals, which are binding us into a strait-jacket and reducing our freedom of operation both economically and politically around the world. That's what has to happen, and that's what Mr. Chrétien promised us he would do if he was unable to renegotiate it. He has been completely unable to renegotiate it, so it's time to trigger that clause and get out of it.

In terms of our defence policy, it's time to get out of NORAD and start to build Canada into the kind of player we could be.

Canada could be one of the world's great and powerful nations. We could compete against the United States. The United States is in a systematic decline.

[Translation]

J'ai bien sûr parlé dans mon livre de l'épisode Diefenbaker, au cours duquel les forces armées canadiennes se sont mises sur un pied d'alerte au moment de la crise des missiles à Cuba, malgré les ordres exprès contraires de Diefenbaker, qui était à l'époque le commandant en chef des forces armées. Nous n'avons donc plus le contrôle de notre armée dans ce pays.

Il nous faut sortir de NORAD, nous retirer de tous ces accords, et renforcer notre armée pour qu'elle soit en mesure de faire ce que fait l'armée dans tout pays qui se respecte, c'est-à-dire être prête à lutter pour défendre l'intégrité de notre territoire.

L'Entrée Dixon: certains d'entre vous sont au courant de cette lutte qui se joue près de Prince Rupert en Colombie-Britannique. Les Américains essaient de déplacer de 20 milles vers le sud la frontière qui sépare l'Alaska de la Colombie-Britannique. Il n'y a que les pêcheurs canadiens qui défendent là-bas leur territoire.

Ce n'est pas la Garde côtière. Avec le gouvernement précédent, le gouvernement Mulroney, la Garde côtière a complètement renoncé à défendre l'intégrité de nos territoires et a laissé ce soin à nos pêcheurs, alors que la U.S. Coast Guard vient saisir nos bateaux dans les eaux canadiennes. Ils vendent leurs prises et les pêcheurs doivent payer des frais judiciaires pour récupérer leurs bateaux.

Le nouveau gouvernement en place à Ottawa a pris un engagement dans son livre rouge. Les Libéraux ont déclaré, sous la rubrique politique étrangère, qu'un gouvernement libéral mettrait fin au rapport d'infériorité qu'avaient entretenu les Conservateurs avec les États-Unis et réaffirmerait notre indépendance et la grandeur de notre politique étrangère.

C'est le moment de le faire. Pour y parvenir, il va falloir commencer par défendre notre territoire au lieu de nous laisser faire, qui est à peu près ce qu'a fait le gouvernement précédent.

Il y a eu un moment particulièrement honteux au cours de la Guerre du Golfe, lorsque les forces canadiennes, pour la première fois de leur histoire, se sont battues sous le commandement direct des États-Unis. La Guerre du Golfe au Koweït n'était pas une opération de l'ONU. Schwarzkopf ne portait pas un casque bleu. C'était une opération américaine et pour la première fois de son histoire, le Canada s'est placé sous le commandement direct des Américains. Ce n'est pas de cette façon que la plupart des Canadiens conçoivent le rôle de notre armée.

Il faut abandonner cette politique, nous dégager de NORAD et faire du Canada un pays indépendant sur le plan international.

Comme vous le savez, l'ALÉNA et l'Accord du libre échange contiennent tous deux une clause permettant au Canada de donner aux Américains un avis de six mois et de se retirer ensuite de ces accords, qui suppriment notre liberté d'action et d'opération sur le plan tant économique que politique. C'est ce qu'il faut faire, et c'est ce que M. Chrétien nous avait dit qu'il ferait s'il n'arrivait pas à les renégocier. Il n'a pas réussi à renégocier ces accords et il est donc temps d'utiliser cette clause et de nous retirer de ces accords.

Pour ce qui est de notre politique en matière de défense, il est temps de nous retirer de NORAD et de faire du Canada le pays qu'il pourrait être.

Le Canada pourrait être un des pays les plus puissants du monde. Nous pourrions faire concurrence aux États-Unis. Les États-Unis sont en déclin.

[Texte]

In 1950 the United States produced half of the manufactured goods in the world. Last year they produced 20% of them. They are headed systematically downhill.

We are fools to be tying ourselves to that falling star. We should get out and we should take lessons from what the Japanese have done and what the West Germans have done. A little country like South Korea has its own automotive industry. Sweden has its own independent steel industry, its own automotive industry. How did those little countries do it, little countries you could fit inside the province of Saskatchewan? Not by giving away control over their country to a foreign power. They kept control of their industries, and that is what we have to do in this country. We've got to get out of the NAFTA and we've got to get out of NORAD, and then we've got to see the Liberal government live up to the kind of promises it made and which got it elected in the last election.

[Traduction]

En 1950, les États-Unis produisaient la moitié des produits manufacturés dans le monde. L'an dernier, ils n'en produisaient plus que 20 p. 100. Ils sont sur leur déclin.

Il serait stupide de nous lier de façon si étroite avec un pays en perte de vitesse. Nous devrions nous retirer et tirer les leçons de ce qu'ont fait les Japonais et les Allemands de l'Ouest. Un petit pays comme la Corée du Sud a sa propre industrie automobile. La Suède a son propre secteur de l'acier et son propre secteur automobile. Comment ces petits pays y arrivent-ils, des pays qui tiendraient à l'intérieur des frontières de la Saskatchewan? Ce n'est certainement pas en remettant le contrôle de leur pays à une puissance étrangère. Ils ont conservé le contrôle de leurs industries, et c'est ce que nous devons faire dans notre pays. Nous devons nous retirer de l'ALÉNA, nous devons nous retirer de NORAD, et nous verrons bien si le gouvernement libéral est prêt à respecter les promesses qu'il a faites lorsqu'il s'est fait élire aux dernières élections.

● 2015

I would be glad to answer any questions you might have.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Orchard.

Mr. Flis: I would disagree with a lot of the statements made by our witness, but I respect his views and I appreciate his coming here.

You mentioned we should build up our defence forces to protect our sovereignty. In any dispute, whether it is a trade war or whether it is a physical war, who do you think is going to win? If you get into a trade war with the biggest partner, where 70% or 80% of our exports go, who do you think is going to win?

Mr. Orchard: Who do you think won in 1812, Mr. Flis? This is exactly what Isaac Brock said, and I quote him in my book saying that many Canadians felt it was hopeless. The Americans outnumbered us 20 to 1 in 1812.

What about 1775? It was hopeless, they said. Instead, Canadians fought back. We have always won whenever we've stood up. We've always lost when we've laid down and rolled over on our belly. That's what has happened.

You talk about the Americans. The Americans need our resources. We are the fools to be delivering natural gas and oil to them at rock bottom prices, which is what we are doing. They are pouring across the border at record prices and we are shortly not going to have any of those left. We should be keeping those resources in Canada and building our value-added industries in this country and competing with the United States.

Mr. Flis: The bottom line is you get into a trade war. Who is going to win?

Mr. Orchard: We're going to win.

Mr. Flis: It won't be Canada.

Mr. Orchard: Just a minute. During the national energy policy—I am sure you remember this—the Americans screamed blue murder. They called Mr. Trudeau a communist for introducing the national energy policy. I assume your political

Je serais heureux de répondre aux questions que vous voudrez me poser.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie, monsieur Orchard.

M. Flis: Je ne suis pas d'accord avec la plupart des déclarations qu'a faites notre témoin, mais je respecte ses opinions et je suis heureux qu'il soit venu ici.

Vous avez dit que nous devrions renforcer notre armée pour être en mesure de protéger notre souveraineté. En cas de conflit, qu'il s'agisse d'un conflit commercial ou d'une véritable guerre, quel serait d'après vous le vainqueur? Si vous vous lancez dans une guerre commerciale avec votre principal partenaire, à qui vous vendez 70 à 80 p. 100 de vos exportations, qui va gagner selon vous?

M. Orchard: Qui pensez-vous a gagné en 1812, monsieur Flis? C'est exactement ce qu'a dit Isaac Brock, et je le cite dans mon livre lorsque je dis que la plupart des Canadiens pensaient que la situation était sans espoir. Les Américains étaient 20 fois plus nombreux que nous en 1812.

Que s'est-il passé en 1775? C'était sans espoir, disait-il. En fait, les Canadiens ont réagi. Nous avons toujours gagné lorsque nous avons défendu nos intérêts. Nous avons toujours perdu lorsque nous nous sommes laissés faire. Voilà ce qui s'est produit.

Vous avez parlé des Américains. Les Américains ont besoin de nos ressources. C'est nous qui sommes stupides de leur fournir du pétrole et du gaz à des prix dérisoires, ce que nous faisons à l'heure actuelle. Nous les leur vendons à des prix ridicules et bientôt nous n'en aurons plus pour nous-mêmes. Nous devrions conserver ces ressources au Canada et renforcer nos industries à valeur ajoutée pour pouvoir faire concurrence aux États-Unis.

M. Flis: En fin de compte, s'il s'agit d'une guerre commerciale, qui va gagner?

M. Orchard: C'est nous qui gagnerons.

M. Flis: Ce ne sera pas le Canada.

M. Orchard: Un moment s'il vous plaît. Pendant le débat sur la politique énergétique nationale—je suis certain que vous vous en souvenez—les Américains ont crié au meurtre. Ils ont traité M. Trudeau de communiste parce qu'il adoptait une

[Text]

stripe is Liberal. If you remember that, then what did the Americans do? I have a section in my book on how they canvassed all the attempts they could retaliate against Canada, and they came up with the conclusion that anything they did would shoot themselves in the foot more than it would Canada, because they need our resources.

We have to stop delivering those raw materials across the border at rock bottom prices. We should keep those in Canada and build our industries here. No country in the world has lasted long by selling raw materials.

Mr. Flis: In building up our defence forces you know the public debt we are in and you know the annual deficit. Where do you suggest we get the resources to build up this defence force?

Mr. Orchard: We've got lots of resources in this country. This brouhaha about the national debt... Our national debt right now is far less than it was right after the Second World War. After the Second World War we had a much higher comparable debt than we have now. How did we come out of that? We came out of that just fine, thank you, by using the central bank to finance some of the programs in this country. We could do it again if the federal government wasn't scared to use the central bank.

We've also got \$35 billion—

Mr. Flis: Do you suggest printing more money?

Mr. Orchard: What did they do in 1945? They lent it out at one-half...oh, come on! We came out of it with record prosperity in the 1950s. It is this kind of head-in-sand approach we are seeing now where you are running away from the deficit. Our deficit is not out of control in this country. The Reform Party is trying to make that the be all and end all of what is going on. Most of the debt is owed internally in this country. That's not a huge problem.

We've got lots of money to finance a defence force in Canada. We've got \$35 billion flowing out of this country to foreign corporations right now. Let's repatriate a bit of that. Let's build our own industries in this country so that they will be paying taxes in this country, and you'll find we'll get along quite well and fine.

Mr. Strahl: This certainly puts to rest my argument you weren't privy to. During the supper break I said we haven't had anybody bring up the issue of the NAFTA and the free trade agreement. You have certainly put that to rest with a vengeance.

• 2110

I took the tongue-lashing there from—or the Liberals took that. I took mine as the Reform Party side on this side. I am not sure where I am going to sit tomorrow.

From my point of view I find the post-campaign changes interesting—not changes to policy, but emphasis or lack of emphasis on the free trade agreements and so on. I haven't read your book, but I wonder what your opinion is.

[Translation]

politique énergétique nationale. Je crois que votre couleur est plutôt libérale. Si vous vous souvenez de cela, qu'ont fait alors les Américains? Dans une partie de mon livre, je décris toutes les mesures qu'ils pouvaient prendre pour se venger du Canada, et ils en sont arrivés à la conclusion que les mesures qu'ils pourraient prendre leur nuiraient davantage qu'elles ne le feraient au Canada, parce qu'ils avaient besoin de nos ressources.

Il faut cesser de livrer ces matières premières aux Américains à des prix dérisoires. Nous devrions conserver cela au Canada et renforcer nos industries. Il n'existe pas un pays au monde qui ait été longtemps prospère en vendant des matières premières.

M. Flis: Si nous renforçons notre armée, vous connaissez la taille de la dette publique et du déficit annuel. Où trouver les moyens de renforcer l'armée.

M. Orchard: Notre pays possède beaucoup de ressources. Tout ce bruit autour de la dette nationale... La dette nationale est aujourd'hui bien inférieure à ce qu'elle était immédiatement à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Après la Deuxième Guerre mondiale, la dette était beaucoup plus élevée que celle nous avons aujourd'hui. Comment nous en sommes-nous sortis? Cela a très bien été, merci, car nous avons demandé à la Banque centrale de financer un certain nombre de programmes. Nous pourrions le refaire si le gouvernement fédéral n'avait pas peur d'avoir recours à la Banque centrale.

Il y a également 35 milliards de dollars...

M. Flis: Voulez-vous que l'on imprime de l'argent?

M. Orchard: Qu'est-ce qu'ils ont fait en 1945? Ils ont prêté de l'argent à un demi-voyons! Nous avons connu une période de grande prospérité au cours des années 1950. À l'heure actuelle, on ne fait qu'appliquer une politique de l'autruche, parce que l'on ne s'attaque pas au déficit. Notre déficit n'est pas incontrôlable. Le Parti réformiste tente d'en faire l'alpha et l'oméga. La plus grosse partie de la dette appartient à des créanciers nationaux. Ce n'est donc pas un problème grave.

Il y a beaucoup d'argent que l'on pourrait utiliser pour renforcer l'armée canadienne. Il y a 35 milliards de dollars qui quittent tous les ans notre pays pour être versés à des sociétés étrangères. Essayons de rapatrier ces sommes. Renforçons nos propres industries pour qu'elles payent de l'impôt ici, et vous constaterez que l'on s'en tirera très bien.

M. Strahl: Cela répond à un argument dont vous n'aviez pas connaissance. Au cours de notre pause souper, j'ai dit que personne n'avait encore soulevé la question de l'ALÉNA et de l'Accord de libre-échange. Vous avez réfuté cet argument de façon éclatante.

J'ai pris les réprimandes ou plutôt ce sont les Libéraux qui les ont prises. J'ai eu ma part de réprimandes en tant que représentant du Parti réformiste. Je ne sais pas de quel côté je serai assis demain.

Personnellement, j'estime que les changements qui se sont produits après la campagne sont intéressants; je ne parle pas des changements de politique, mais de l'attention ou plutôt du manque d'attention accordé aux accords de libre-échange et à d'autres questions. Je n'ai pas lu votre ouvrage, mais je me demande quelle est votre opinion.

[Texte]

The Reform Party's outlook is that the world is dividing up into trading blocs. There is a whole bevy of people and countries lining up that would love to get in on a trade agreement of some kind with the biggest trading bloc in the world. If we cancel the free trade agreement and try to renegotiate something else or some other version of it at a time when the Americans are more protectionist now than when they were even when the NAFTA agreement was negotiated, isn't it possible we would get a worse deal?

Mr. Orchard: We've had more trade disputes since the United States and Canada's free trade deal went into place than we had before. We've lost 500,000 manufacturing jobs. Over 25% of our manufacturing sector has disappeared since the Canada-U.S. free trade deal. In Ontario, almost 30% of Ontario's manufacturing base has gone.

Mr. Strahl: It's a worldwide phenomenon, though.

Mr. Orchard: Now just a minute. The United States, in the same period of time, lost 6% of their manufacturing jobs. I just did a speaking tour of the United States last fall. The statistics are 6% in the United States versus 25% in Canada. These are free trade-driven job losses because the factories are pulling out of Canada and they can hire labour in Mississippi for \$3.85 an hour.

Now, under the NAFTA, the average wage paid by U.S. corporations in Mexico is 63¢ an hour. There is a company that is advertising across Canada saying that Canadian firms can save \$25,000 per employee per year by relocating into Mexico. So we are losing our manufacturing base at a record pace locked into this deal.

This is not a free trade arrangement like the European Economic Community, which has more equal-sized partners. This is a deal that gives the Americans complete control of our resources and allows all their trade law to remain intact and unchanged. So durum wheat goes into the United States and the Americans are going to take action against it. They don't want to have the Canadian Wheat Board around any more; they are going to make sure it disappears. They want access to our dairy industries and they are going to have it.

Mr. Strahl: I hate to interrupt you, but without the agreement they are going to do it anyway.

Mr. Orchard: No, without the agreement, we have the tools to resist that. What did Mr. Trudeau do under the national energy policy? When we were exporting our gas to the United States, we were able to put an export tax on that when he wanted to back that off. We had those tools.

When our salmon on the west coast started to go to the United States, we had the tools of putting an export tax on them. We could require them to be landed in Canada. Those tools are taken away from us under the NAFTA and the free

[Traduction]

Pour le Parti réformiste, le monde est en train de se diviser en blocs commerciaux. Il existe toute une flopée de gens et de pays qui souhaiteraient ardemment conclure un accord de libre-échange quelconque avec le plus gros bloc commercial du monde. Si nous annulons l'Accord de libre-échange et essayons de renégocier un autre type d'entente ou une variante de cet accord à un moment où les Américains sont plus protectionnistes qu'ils ne l'étaient quand on a négocié l'ALÉNA, n'est-il pas possible que le résultat soit pire?

M. Orchard: Nous avons eu plus de différends commerciaux que jamais depuis l'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange canado-américain. Nous avons perdu 500 000 emplois dans le secteur manufacturier. Plus de 25 p. 100 de ce secteur a disparu depuis la signature de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. En Ontario, près de 30 p. 100 de la base manufacturière a disparu.

M. Strahl: C'est toutefois un phénomène mondial.

M. Orchard: Un instant! Au cours de la même période, les États-Unis ont perdu 6 p. 100 de leurs emplois dans le secteur manufacturier. J'ai fait une tournée de conférences aux États-Unis l'automne dernier. C'est 6 p. 100 pour les États-Unis alors que c'est 25 p. 100 pour le Canada. Ce sont des pertes d'emplois dues à l'Accord de libre-échange, parce que les entreprises manufacturières vont s'établir ailleurs qu'au Canada. Au Mississippi, par exemple, elles peuvent engager des ouvriers pour un salaire de 3,85\$ de l'heure.

Actuellement, dans le cadre de l'ALÉNA, le salaire moyen payé par les entreprises américaines au Mexique est de 63c. de l'heure. Il y a une société qui fait de la publicité partout au Canada en disant que les entreprises canadiennes peuvent économiser 25 000\$ par employé par an en déménageant au Mexique. Par conséquent, nous sommes en train de perdre notre base manufacturière à un rythme accéléré à cause de cet accord.

C'est un accord qui ne ressemble pas à l'accord de libre-échange sur lequel est fondé la Communauté économique européenne où les partenaires sont à peu près de même taille. Cet accord donne aux américains le contrôle complet de nos ressources et leur permet de ne pas modifier du tout leur législation commerciale. Par conséquent, les Américains vont prendre des mesures contre le blé dur canadien exporté aux États-Unis. Ils ne veulent plus de la Commission canadienne du blé; ils vont s'arranger pour qu'elle disparaisse. Ils veulent avoir accès à nos industries laitières et ils y arriveront.

M. Strahl: Je dois malheureusement vous interrompre pour signaler qu'ils le feront de toute façon, même sans l'Accord.

M. Orchard: Non, sans l'Accord, nous avons les moyens de résister à ce genre d'attaques. Qu'a fait M. Trudeau dans le cadre de la politique énergétique nationale? À cette époque, nous pouvions imposer une taxe d'exportation sur le gas exporté aux États-Unis quand on ne voulait pas continuer. On avait les moyens de le faire.

Lorsque le saumon de la côte ouest a commencé à être exporté aux États-Unis, nous avions les moyens d'imposer une taxe d'exportation sur ce saumon. Nous pouvions exiger que les prises soient débarquées au Canada. L'ALÉNA et l'Accord de

[Text]

trade deal, so we are powerless to protect our industries and our resources. You are going to see the clear-cutting that is going on in our forests, you are going to see the depletion of our natural gas and our oil, which is happening at a record pace, and what is going to be left?

The answer to your question is what would happen if we got out of it? If we get out of it and, at the same time, adopt an industrial policy like Japan or like West Germany did to build their own industries, we would be a country we could all be proud of.

Right now, we are just going to sit and watch our standard of living go down, down, down and we are going to debate among ourselves where we should cut next, which is what is going on now. We can't afford our medicare, we can't afford this, we can't afford that. Let's slash instead of looking at how do we build industries that will finance that.

Senator Andreychuk: Do you agree that Japan is in decline and has a problem with its economic base? You seem to say it is a success story.

Mr. Orchard: I would dearly love to have Japan's problem with its economic base.

Senator Andreychuk: You would.

Mr. Orchard: Absolutely, and so would the United States of America. Japan is leading the world in terms of micro-technology. That's what is driving them around the world. The Japanese are the world's leading creditor nation, as you know. They've passed the United—you're shaking your head. Are they or are they not? Of course, they are. The United States has become the world's leading debtor nation and Japan is the world's leading creditor nation. That's a fact.

Their industries are success stories around the world. How did they do that? They did that by a combination of state intervention working with their major corporations. That's what has to happen here. We are listening to the Americans tell us we can't have any state intervention. It was state intervention in Canada that built the trans-Canada railway, that built the Trans-Canada highway, that built the CBC, that made medicare possible, and now under these free trade deals we can't have that anymore. So you're not going to see any of these universal programs at all.

When the Ontario government went to introduce auto insurance in 1990, State Farm, the big U.S. insurer, threatened a \$1.3 billion law suit against the Ontario government if it proceeded, and the Ontario government backed off. This is how our own freedom of action has been curtailed under the free trade deal. You're not going to have an independent foreign policy as long as you're locked into it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): It's a pleasure to hear and see you again, Mr. Orchard. You will notice that not everybody around the table agrees with you, but—

[Translation]

libre-échange nous ont privé de ces moyens; par conséquent, nous sommes impuissants et nous ne pouvons plus protéger nos industries et nos ressources. On fera des coupes à blanc dans nos forêts, nos réserves de gaz et d'hydrocarbures s'épuiseront; c'est déjà ce qui se passe et nos réserves s'épuisent à un rythme effarant. Que nous restera-t-il?

Vous vous demandez ce qui se passerait si nous nous dégageons de cet accord. Si nous le faisons tout en adoptant une politique industrielle analogue à celles que le Japon ou l'Allemagne de l'Ouest ont adoptées à l'égard de leurs industries, le Canada serait un pays dont nous pourrions être fiers.

Nous allons voir baisser sans cesse notre niveau de vie et nous allons discuter entre nous d'où il faudra opérer les prochaines coupures. C'est déjà ce qui se passe. Nous n'avons plus les moyens de financer notre régime d'assurance-maladie, comme bien d'autres programmes d'ailleurs. Par conséquent, on décide de sabrer dans les dépenses au lieu d'essayer de construire des industries qui permettront de financer ces programmes.

La sénatrice Andreychuk: N'admettez-vous pas que le Japon est sur la mauvaise pente et a des problèmes avec sa base économique? À vous entendre, on croirait que c'est une réussite.

M. Orchard: Je souhaiterais ardemment avoir les problèmes du Japon tout en ayant sa base économique.

La sénatrice Andreychuk: Ah oui?

M. Orchard: Absolument, et les États-Unis aussi. Le Japon est un chef de file mondial dans le domaine de la microtechnologie. C'est ce qui lui fait conquérir les marchés mondiaux. Le Japon est la première nation créancière du monde, comme vous le savez. Elle a dépassé les États-Unis. Vous hochez la tête. Les a-t-elle dépassés ou non? Bien sûr que oui. Les États-Unis sont devenus la principale nation débitrice du monde et le Japon est la principale nation créancière. C'est un fait.

Les industries japonaises sont des histoires de réussite dans le monde entier. Comment y sont-elles arrivées? En combinant l'intervention de l'État et la collaboration entre celui-ci et les grandes entreprises. C'est ce qui arrive là-bas. Les Américains ne veulent pas du tout de l'intervention de l'État. C'est grâce à l'intervention de l'État qu'on a construit au Canada le chemin de fer transcanadien, la Transcanadienne, Radio-Canada, et c'est ce qui a permis d'instaurer le régime d'assurance-maladie. Voilà maintenant que ce n'est plus possible à cause de ces accords de libre-échange. Les programmes universels de ce genre finiront donc par disparaître complètement.

• 2115

Lorsque le gouvernement ontarien a voulu instaurer son régime d'assurance-automobile en 1990, la société State Farm, la plus grosse compagnie d'assurances américaine, a menacé de lui intenter un procès pour 1,3 milliard de dollars s'il mettait son projet à exécution, et il y a renoncé. Voilà comment notre liberté d'action est restreinte par l'accord de libre-échange. On ne pourra pas avoir de politique extérieure indépendante tant que l'on sera pris dans cet étau.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Ce fut un plaisir de vous voir et de vous écouter, monsieur Orchard. Vous remarquerez que les membres du comité ne sont pas tous de votre avis, mais...

[Texte]

Mr. Flis: We're so happy to see him.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): —you've been a consistent advocate of a particular point of view.

Mr. Orchard: We're fighting for an independent Canada.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm sure you are. Thank you very much.

We'll adjourn. The committee will meet tomorrow morning at 9 a.m.

[Traduction]

M. Flis: Nous sommes enchantés de le voir.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): ...vous avez toujours défendu un point de vue bien particulier.

M. Orchard: Nous luttons pour l'indépendance du Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'en suis sûr. Merci beaucoup.

La séance est levée. Reprise des travaux demain matin à 9 heures.

From the Saskatchewan Council for International Cooperation:

Lori Latta, Communications Officer;
Denise Kouri, Member of the Overseas Project Review Committee;
Vern Ratzlaf, Member of the Administrative Council.

From the Canadian Catholic Organization for Development and Peace:

Leo Kurtenbach, Member;
Thérèse Leclerc;
Michael Murphy.

From the Environment and Development Working Group:

John Vandenberg;
Roger Petry;
Kim F. Hoyer.

From Project Ploughshares Saskatoon:

Ellen Gould;
John Bury.

From the Regina Peace Council:

Paul Magaw, President.

From the Inter-Church Uranium Committee:

Phillip Penna, Member.

From the African Association of Regina:

Jubbie Nyathi, Secretary;
Ngubeni Kankophe.

From the Africa Working Group (Network on Health-Care):

Gerri Dickson;
Don Kossicki;
Lori Latta.

From the Regina Refugee Coalition:

Bernadette Kutarna.

From the Saskatoon Refugee Coalition:

Helen Smith-McIntyre, President;
Elaine Hulse, Member;
Ernie Wooff, Member.

From the Regina Friends of Cuba:

Shelagh Molloy.

As individuals:

John McConnell;
Rev. Jim L. Osborne, United Church of Canada;
Rev. Mary Haggart, Inter-Church Coalition for World Development and Education;
Ben Smillie, Saskatoon Cuba Network;
Ruth Millar, Latin American Support Group;
Eleanore Randall.

From the Saskatchewan Indian Federated College:

Del Anaquod, Associate Professor.

From the Saskatchewan International Labour Program:

Diane Rogers, President.

Du Conseil pour la coopération internationale de Saskatchewan:

Lori Latta, agent des communications;
Denise Kouri, membre du Comité d'examen du projet d'outre-mer;
Vern Ratzlaf, membre du conseil d'administration.

De l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix:

Leo Kurtenbach, membre;
Thérèse Leclerc;
Michael Murphy.

Du Groupe de travail sur l'environnement et le développement:

John Vandenberg;
Roger Petry;
Kim F. Hoyer.

Du «Project Ploughshares Saskatoon»:

Ellen Gould;
John Bury.

Du Conseil pour la paix de Regina:

Paul Magaw, président.

Du Comité inter-églises uranium pour la coopération en éducation:

Phillip Penna, membre.

De l'Association africaine de Regina:

Jubbie Nyathi, secrétaire;
Ngubeni Kankophe.

Du Groupe de travail sur l'Afrique (réseau pour les soins de santé de base):

Gerri Dickson;
Don Kossicki;
Lori Latta.

De la Coalition de Regina pour les réfugiés:

Bernadette Kutarna.

De la Coalition de Saskatoon pour les réfugiés:

Helen Smith-McIntyre, présidente;
Elaine Hulse, membre;
Ernie Wooff, membre.

Des Amis de Cuba de Regina:

Shelagh Molloy.

À titre personnel:

John McConnell;
Révérend Jim L. Osborne, Église unie du Canada;
Révérende Mary Haggart, Coalition inter-églises pour le développement et l'éducation mondiale;
Ben Smillie, Réseau Saskatoon-Cuba;
Ruth Millar, Groupe de soutien pour l'Amérique latine;
Eleanore Randall.

Du Collège fédéré des Indiens de Saskatchewan:

Del Anaquod, professeur associé.

Du Programme international du travail de Saskatchewan:

Diane Rogers, présidente.

As individuals:

Mary Tkachuk’;

M. Nirwair Sing;

David Orchard, Citizens concerned about Free Trade.

À titre personnel:

Mary Tkachuk’;

M. Nirwair Sing;

David Orchard, «Citizens concerned about Free Trade».



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the University of Alberta:

Professor Bruce L. Wilkinson, Department of Economy.

From the University of Saskatchewan:

Professor Gary G. Storey, Associate Dean, Agriculture College, Department of Economic Agriculture Economy.

From the University of Saskatchewan International:

Professor Asit Sarkar, Director and Special Advisor to the President.

From the Saskatchewan Research Council:

Jim Hutch, President and Executive Director.

From Saskatchewan Pork Industry International:

Jim Morris, General Manager.

From the Saskatchewan Food Processors Association:

Bruce W. Barton, Production, Sales and Exports Manager

From the Ukrainian Canadian Congress, Saskatchewan Provincial Council:

Adrian Boyko, President;

Ostap Skrypnyk, Executive Director.

From the University of Saskatchewan

Professor Williamson.

From the Agriculture College of the University of Saskatchewan:

Professor Richard Gray.

TÉMOINS

De l'Université de l'Alberta:

professeur Bruce L. Wilkinson, département d'Économie.

De l'Université de Saskatchewan:

professeur Gary G. Storey, doyen associé, Collège d'Agriculture, département de l'Économie de l'agriculture.

De l'Université de Saskatchewan internationale:

Professeur Asit Sarkar, directeur et conseiller spécial du président.

Du Conseil de recherche de la Saskatchewan:

Jim Hutch, président et directeur exécutif.

De la «Saskatchewan Pork Industry International»:

Jim Morris, gérant général.

De la «Saskatchewan Food Processors Association»:

Bruce W. Barton, gérant de la production et des services d'achat et d'exportation.

Du Congrès ukrainien canadien, Conseil provincial de Saskatchewan:

Adrian Boyko, président;

Ostap Skrypnyk, directeur exécutif.

De l'Université de Saskatchewan:

Professeur Williamson.

Du Collège de l'Agriculture de l'Université de Saskatchewan:

Professeur Richard Gray.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 14

Monday, May 30, 1994

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 14

Le lundi 30 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

Reviewing Canadian Foreign Policy

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

—Roundtable meeting on Canada and Asia-Pacific

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

—Table ronde sur le Canada et l'Asie-Pacifique

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 30, 1994
(19)

[Text]

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:03 o'clock a.m. this day, in the Malaspina Room of the Waterfront Centre Hotel, in Vancouver (British Columbia), the Acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Pat Carney and Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. From the Canadian International Development Agency: Rose-Mae Harkness. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Eugene Morawski, Clerk.

Witnesses: From the Asia-Pacific Foundation: Arthur Hara, Chairman of the Board; William Saywell, President; John Wiebe, Member. From the Centre for International Communications: Jan Walls, Director, David Lam Centre, Simon Fraser University. From the Centre for Asia-Pacific Initiatives: William Neilson, Director and Professor of Law, University of Victoria. From B.C. Bearings Co. Ltd.: Wendy McDonald, Chairman of the Board and Chief Executive Officer. From B.C. Hydro International Ltd.: Stan Ridley, President. From Simpson Power Products: Peter Meurrens, Vice-President, Operations. From B.C. Trade & Development Corporation: Wilson Parasiuk, Chairman of the Board. From the Hong Kong Canada Business Association: Lucy Roschat, National Chairperson.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No.1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable on Canada and Asia-Pacific).

The witnesses made statements and answered questions.

At 10:20 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:35 o'clock a.m., the sitting resumed.

The witnesses answered questions.

At 12:05 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 1:00 o'clock p.m., this day.

AFTERNOON SITTING
(20)

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 1:10 o'clock p.m. this day, in the Malaspina Room of the Waterfront Centre Hotel, in Vancouver (British Columbia), the Acting Chair, Bill Graham, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 30 MAI 1994
(19)

[Texte]

Le Sous-comité Canada Ouest-Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 9 h 03, dans la salle Malaspina de l'hôtel Waterfront Centre, à Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Pat Carney et Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. De l'Agence canadienne de développement international: Rose-Mae Harkness. De la Direction des comités et des associations parlementaires: Eugene Morawski, greffier.

Témoins: De la Fondation Asie-Pacifique: Arthur Hara, président du conseil; William Saywell, président; John Wiebe, membre. Du Centre for International Communications: Jan Walls, directeur, David Lam Centre, Université Simon Fraser. Du Centre for Asia-Pacific Initiatives: William Neilson, directeur et professeur de droit, Université Victoria. De B.C. Bearings Co. Ltd.: Wendy McDonald, président du conseil et directeur administratif. De B.C. Hydro International Ltd.: Stan Ridley, président. De Simpson Power Products: Peter Meurrens, vice-président des opérations. De B.C. Trade & Development Corporation: Wilson Parasiuk, président du conseil. De la Hong Kong Canada Business Association: Lucy Roschat, président national.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n°1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde sur le Canada et l'Asie-Pacifique).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 20, la séance est suspendue.

À 10 h 35, la séance reprend.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 05, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à 13 heures aujourd'hui.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(20)

Le Sous-comité Canada Ouest-Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 13 h 10, dans la salle Malaspina de l'hôtel Waterfront Centre, à Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Pat Carney and Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. *From the Canadian International Development Agency:* Rose-Mae Harkness. *From the Committees and Parliamentary Associations Directorate:* Eugene Morawski, Clerk.

Witnesses: From the British Columbia Council for International Cooperation: Waldo Neufeld, Executive Director; Britta Gundersen-Bryden, Program and Policy Coordinator; Tyhson Banighen, member. *From Ten Days for World Development, White Rock:* Anne Robinson; Jan Verkerk. *From Canadian Crossroads:* Wayne Roberts. *From Co-Development Canada:* Tony Beck; Jim Rader. *From Certified General Accountants' Association of Canada:* S. Anthony Toth, B.A., Vice-President, Public Affairs; Edward C. Downing; Bruce McDonald. *From the Consulting Engineers of British Columbia:* John Ritchie; Brian Young. *From the Horizon Pacific International:* Lloyd Baron, President; Yuwa Wong, Vice-President; Robert Anderson, Senior Associate. *As an individual:* Robert Desbiens, M.Sc., Resource Economist. *From the University of British Columbia:* David Strangway, President and Vice-Chancellor. *From Sustainable Development Research Institute:* Kuldip Gill; Margaret Mitchell; Muriel Smith; Betty Speers.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No.1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Waldo Neufeld, Anne Robinson, Wayne Roberts and Jim Rader made statements and, with the other witnesses, answered questions.

At 3:00 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 3:15 o'clock p.m., the sitting resumed.

S. Anthony Toth, Brian Young, Lloyd Baron, Yuwa Wong, Robert Anderson and Robert Desbiens made statements and, with the other witnesses, answered questions.

At 4:45 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:55 o'clock p.m., the sitting resumed.

David Strangway and Kuldip Gill made statements and answered questions.

At 5:25 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 7:00 o'clock p.m., this day.

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Pat Carney et Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. *De l'Agence canadienne de développement international:* Rose-Mae Harkness. *De la Direction des comités et des associations parlementaires:* Eugene Morawski, greffier.

Témoins: De British Columbia Council for International Cooperation: Waldo Neufeld, directeur adjoint; Britta Gundersen-Bryden, coordonnatrice des programmes et politiques; Tyhson Banighen, consultant. *De Ten Days for World Development, White Rock:* Anne Robinson; Jan Verkerk. *Du Carrefour canadien:* Wayne Roberts. *De Co-Development Canada:* Tony Beck; Jim Rader. *De Certified General Accountants' Association of Canada:* S. Anthony Toth, B.A., vice-président, affaires publiques; Edward C. Downing; Bruce McDonald. *De Consulting Engineers of British Columbia:* John Ritchie; Brian Young. *De Horizon Pacific International:* Lloyd Baron, président; Yuwa Wong, vice-président; Robert Anderson, associé principal. *À titre particulier:* Robert Desbiens, M.Sc., économiste en ressources. *De l'Université de la Colombie-Britannique:* David Strangway, président et vice-chancelier. *De Sustainable Development Research Institute:* Kuldip Gill; Margaret Mitchell; Muriel Smith; Betty Speers.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n°1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Waldo Neufeld, Anne Robinson, Wayne Roberts et Jim Rader font des déclarations et, avec les autres témoins, répondent aux questions.

À 15 heures, la séance est suspendue.

À 15 h 15, la séance reprend.

S. Anthony Toth, Brian Young, Lloyd Baron, Yuwa Wong, Robert Anderson et Robert Desbiens font des déclarations et, avec les autres témoins, répondent aux questions.

À 16 h 45, la séance est suspendue.

À 16 h 55, la séance reprend.

David Strangway et Kuldip Gill font des déclarations et répondent aux questions.

À 17 h 25, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à 19 heures aujourd'hui.

J.M. Robert Normand

Committee Clerk

Greffier de Comité

J.M. Robert Normand

EVENING SITTING

(21)

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 7:20 o'clock p.m. this day, in the Malaspina Room of the Waterfront Centre Hotel, in Vancouver (British Columbia), the Acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senator Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. *From the Canadian International Development Agency:* Rose-Mae Harkness.

Witnesses: As an individual: Paul Lyn. *From the Vancouver Association of Chinese Canadians:* Victor Wong. *From the Vancouver Society in Support of Democratic Movement:* Richard Lee. *From the Society for Reform of Criminal Law:* John Conroy; Daniel Nsereko. *From End the Arms Race:* Peter Coombes, President. *As an individual:* Patricia Leonidas. *From Richmond Inter-Church Committee for World Development Education:* Roger Nathan, Coordinator. *From the Canadian Executive Service Organization:* Eric Robinson, *Consultor Voluntaris;* Claire Culhane; Don Adams.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No.1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 10:00 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Eugene Morawski

Committee Clerk

SÉANCE DU SOIR

(21)

Le Sous-comité Canada Ouest-Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 19 h 20, dans la salle Malaspina de l'hôtel Waterfront Centre, à Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Pat Carney et Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. *De l'Agence canadienne de développement international:* Rose-Mae Harkness.

Témoins: À titre particulier: Paul Lyn. *De Vancouver Association of Chinese Canadians:* Victor Wong. *De Vancouver Society in Support of Democratic Movement:* Richard Lee. *De Society for Reform of Criminal Law:* John Conroy; Daniel Nsereko. *De End the Arms Race:* Peter Coombes, président. *À titre particulier:* Patricia Leonidas. *De Richmond Inter-Church Committee for World Development Education:* Roger Nathan, coordonnateur. *De Canadian Executive Service Organization:* Eric Robinson, *Consultor Voluntaris;* Claire Culhane; Don Adams.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

À 22 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Greffier de Comité

Eugene Morawski

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, May 30, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 30 mai 1994

• 0902

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Can we get started? Perhaps before I introduce our first panel of this western leg of our trip, for those of the press and the public who are here let me make a few introductory remarks regarding the purpose of this committee and what we are doing here.

My name is Bill Graham. I am the acting chairman of the committee. We have with us Senator Ray Perrault; Mr. Penson, MP; Mr. Leblanc, MP; Colleen Beaumier, MP; Walter Lastewka, MP; and Senator Pat Carney.

This is one-third of the Joint Committee of the Senate and the House of Commons charged by the Government of Canada with the responsibility of reviewing Canadian foreign policy and Canadian foreign policy initiatives, considering the factors that are now creating a need for a new form of Canadian foreign policy, with the obligation to report to the Government of Canada in October of this year with our findings.

The committee, in order to fulfil its mandate, considered that it was important to hear the perspectives and interests of Canadians across Canada. Rather than sitting in Ottawa and having everyone come to Ottawa, we felt it was very important to go across Canada to give Canadian organizations such as the Asia-Pacific Foundation, which will be appearing before us this morning, but also every Canadian who has a perspective on Canadian foreign policy and what we should be doing for the future of this country, an opportunity to be heard.

• 0905

For that purpose and in order to reduce expenses, the committee felt it was best advised to split into three different sections. So this section you have here is one-third of the committee and we would be conducting hearings here in Vancouver, in Yellowknife, and in Calgary; another group of colleagues will be conducting hearings in Manitoba and Ontario; and a third group of our colleagues will be conducting hearings in Quebec and in the Atlantic provinces—all during the course of this week.

Of course, when we return to Ottawa we will be sharing our experiences and the evidence we'll be hearing from you and other Canadians with our other colleagues. They will have a written transcript and we will make sure everybody is brought up to date so we can make sure all regions of the country have been heard and have had an opportunity to have their input go into the process.

The purpose of the committee's work is to provide our views to the Government of Canada on the impact on Canada of changes in the global system and international institutions. We want to be able to advise what those changes are and how we should have a foreign policy that can best adapt to those changes, particularly with regard to the priorities in respect of multilateral trade, multilateral security, international assistance, and interdependent aid, and in terms of regional priorities.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pourrions-nous commencer? Avant de présenter notre premier groupe de témoins, pour ce tronçon ouest de nos déplacements, je vais, pour les journalistes et de façon générale pour le public, vous faire une brève introduction sur les raisons d'être de ce comité.

D'abord je m'appelle Bill Graham. Je suis président suppléant du comité. Nous sommes accompagnés du sénateur Ray Perrault, de M. Penson, député, de M. Leblanc, député, de Colleen Beaumier, députée, de Walter Lastewka, député, et de la sénatrice Pat Carney.

Vous avez ici un tiers du Comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes chargé par le gouvernement du Canada d'examiner tout ce qui peut toucher à la politique étrangère du Canada, et notamment quels sont les facteurs qui nous poussent à nous doter d'une nouvelle définition de notre politique étrangère, dont nous aurons à faire rapport au gouvernement au mois d'octobre de cette année.

Pour remplir sa mission, le comité a estimé important d'entendre des Canadiens de toutes les régions du pays. Plutôt que de rester à Ottawa, et de faire venir les témoins, nous avons jugé important de nous rendre sur place pour donner la parole à des organismes canadiens tels que la Fondation Asie-Pacifique que nous allons justement entendre de matin, mais également à tout citoyen canadien qui pourrait nous inspirer et nous conseiller en matière de politique étrangère.

À cet effet, et pour réduire les dépenses du comité, celui-ci a décidé de se scinder en trois groupes. Celui-ci est donc un tiers du comité complet, et nous allons entendre des témoins ici à Vancouver, puis à Yellowknife et à Calgary. Un autre groupe de nos collègues se chargera du Manitoba et de l'Ontario, et un troisième groupe entendra les témoins du Québec et des provinces de l'Atlantique; tout cela dans le courant de la semaine.

Quand nous serons de nouveau à Ottawa, nous allons nous réunir, et vos témoignages, ainsi que celui des autres Canadiens qui se seront adressés à nous, seront communiqués à nos collègues. Il y aura donc une transcription qui permettra à chacun d'être au courant de ce qui s'est dit ailleurs, pour que toutes les régions du pays aient la même chance d'avoir été entendues, et de participer à l'ensemble du processus.

Nous sommes ici pour faire connaître au gouvernement du Canada ce que nous pensons des conséquences, pour notre pays, de l'évolution du monde et des institutions internationales. Nous voulons donc pouvoir émettre un avis sur le sens de cette évolution, et sur ce que cela signifie pour nous en matière de politique étrangère de façon à pouvoir nous adapter, dans les domaines plus particuliers du commerce multilatéral, de la sécurité, de l'assistance internationale, de l'aide multilatérale, et à pouvoir fixer nos priorités politiques régionales.

[Texte]

Il va sans dire que tout citoyen peut s'exprimer dans l'une ou l'autre langue officielle du Canada. Nous avons une traduction simultanée pour ceux ou celles qui aimeraient parler en français.

With those introductory remarks, I would like to introduce our first panel, if I may call it that. It is from the Asia-Pacific Foundation, which is a national foundation set up by an act of Parliament of Canada to formulate and deal with issues relating to the Asia-Pacific region.

Perhaps as a very quick introduction, I would ask Mr. Hara, the chairman of the foundation, to give us a quick overview. Then I will call upon the seven witnesses from the foundation we have here with us this morning.

With my colleagues' support, I would suggest that we proceed by hearing each one of those witnesses for a maximum of 10 minutes. When we have heard that testimony we will take a short 10-minute break. We will then come back and the members of the committee will have the balance of the morning to ask questions, if that's a satisfactory way of proceeding.

Mr. Arthur S. Hara, OC (Chairman of the Board, Asia-Pacific Foundation of Canada): Thank you, Mr. Chairman. The Asia-Pacific Foundation of Canada was established by the Parliament of Canada with all-party support in 1984. It has a national mandate to improve and foster better ties between Canada and the various nations of Asia-Pacific. The members of the board of directors come from all across Canada and I am proud to say that they are all volunteers and devote their time and effort with great enthusiasm.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Hara, perhaps you could introduce the panellists.

Mr. Hara: Yes, sir. I would first like to ask Dr. Jan Walls to give an overview and any other comments he may wish to make.

Dr. Jan Walls (Asia-Pacific Foundation of Canada): Thank you, first of all, for offering this opportunity to present my views from my perspective as part of an overall broadly based perspective on Canada and the Asia-Pacific region. It's an important opportunity for me and I am really grateful to have it.

In their day-to-day life, Asia-Pacific peoples and societies are often organized so as to function with more emphasis on social networks than on individuals, and more emphasis on relationships than on entities. In trade and economic relations they put more emphasis on overall relationships than on specific deals. This means that where we might say that "business is business", they would more likely say that business is what keeps long-term relationships viable. This attitude pervades their international relationships as well as their domestic networks, and it must be well understood if we are to continue doing what we have been doing right and perhaps improve our performance in a few areas that could stand improvement.

[Traduction]

It goes without saying that everybody has the right to speak in either official language of Canada. For those who would like to speak French, interpretation services are available.

Après cette introduction, je vais présenter notre premier groupe de témoins, et il s'agit de la Fondation Asie-Pacifique, fondation nationale créée par une loi du Parlement canadien, et chargée d'étudier tout ce qui intéresse la région Asie-Pacifique et de formuler des propositions.

Pour introduction rapide, je demanderais à M. Hara, le président de la fondation, de nous faire un rapide tour d'horizon. Je passerai ensuite la parole à chacun des témoins représentant la fondation ce matin.

Avec l'approbation de mes collègues, je propose que nous entendions chacun de ces témoins 10 minutes au maximum, suite à quoi nous suspendrons nos travaux 10 minutes. Nous reprendrons ensuite et les membres du comité auront le reste de la matinée pour poser leurs questions, si cela leur convient.

M. Arthur S. Hara, O.C. (président du conseil d'administration, Fondation Asie-Pacifique du Canada): Merci, monsieur le président. La Fondation Asie-Pacifique du Canada a été créée, avec l'appui de tous les partis, en 1984 par le Parlement canadien. Sa mission est d'améliorer et de développer les liens entre le Canada et les diverses nations de la région Asie-Pacifique. Les membres du conseil d'administration viennent de tout le Canada, et je suis fier de dire que ce sont tous des bénévoles qui font preuve d'un enthousiasme remarquable dans leur dévouement.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Hara, vous pourriez peut-être présenter les personnes qui vous accompagnent.

M. Hara: Oui, monsieur le président. Je vais d'abord demander à Jan Walls de nous faire faire un tour d'horizon en y ajoutant ce qui lui conviendrait.

M. Jan Walls (Fondation Asie-Pacifique du Canada): Merci de me permettre de vous présenter mon propre point de vue à l'intérieur de cet ensemble très vaste d'opinions concernant le Canada dans ses rapports avec la région Asie-Pacifique. Je suis heureux de cette occasion qui m'est donnée, je vous en remercie sincèrement.

Dans leur vie quotidienne, les peuples de la région Asie-Pacifique, et les sociétés, fonctionnent selon un mode d'organisation qui met l'accent sur le réseau social plus que sur le particulier, sur les relations plus que sur les entités individuelles. Dans le domaine des relations économiques et commerciales, ils mettent l'accent sur les relations globales plus que sur les marchés et contrats particuliers. C'est-à-dire que là où nous dirions que «les affaires sont les affaires», ils préféreront répondre que les affaires sont ce qui permet aux relations de se maintenir dans le long terme. On peut dire que cette façon de voir donne forme à toutes leurs relations internationales ainsi qu'à leurs réseaux intérieurs, ce qui doit être bien compris si nous voulons continuer à bien faire ce que nous avons fait jusqu'ici, et peut-être même si nous voulons améliorer nos résultats dans certains domaines où cela serait possible.

[Text]

[Translation]

• 0910

Relationships in Asia are not only considered primary; they are also holistic, pervading most aspects of the lives of those who enter into them. This is why most Asian peoples do not enter into relationships as quickly as we might in North America, because once people acknowledge their relatedness, then no single issue may be addressed without considering all the other elements of the whole relationship.

For the Department of Foreign Affairs and International Trade, for example, this means that no single issue, commercial, political, cultural, educational, should be regarded as so important that all other issues revolve around it.

What have we been doing right? We have made great starts in healthy directions in several areas of our relationship with the Asia-Pacific region, and these must not be abandoned. Specifically, we have dealt intelligently and fairly with the challenge of dealing simultaneously with the equally important issues of promoting human rights and promoting trade, educational, and cultural relations to demonstrate that we have more than any single political agenda guiding our relationships in the region. The Department of Foreign Affairs and International Trade has consulted with academic, business, ethnic, and non-governmental representatives throughout Canada in developing significant international relations policies, and this has been very rewarding. We have resisted the urge to implement policies with an exclusively Canadian perspective, choosing instead to consult with friendly governments to see whether multilateral consensus can strengthen the effect of Canadian policies.

We are known as one of the leading proponents in governmental, business, and academic networking in the Pacific region. Our leadership and active participation in organizations such as the Pacific Basin Economic Council, PBEC, the Pacific Economic Cooperation Conference, PECC, and the Asia-Pacific Economic Council, APEC, have ensured our meaningful involvement in the growth of consultative networks in the Pacific region. We have developed a sterling reputation as a serious and competent contributor to international peacekeeping missions, and this should be continued as well.

The Pacific 2000 funding initiative has allowed Canada to gain some ground in the race to make our business people today, and our students who will be active in the global arena tomorrow, more competent to interact sensitively, knowledgeably, effectively and, yes, competitively with their Asia-Pacific counterparts.

En Asie, les relations sont quelque chose de fondamental; mais on y a également une conception globale, holistique, imprégnant le moindre aspect de la vie de ceux qui y sont partie prenante. Voilà pourquoi la plupart des Asiatiques sont plus lents que les Nord-Américains lorsqu'il s'agit de créer de nouveaux rapports, car une fois qu'ils ont reconnu l'existence de la relation, chaque aspect de celle-ci doit être envisagé à la lumière de tous les éléments de l'ensemble.

Cela signifie, par exemple, pour le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, qu'aucune question, commerciale, politique, culturelle, éducative, ne peut être étudiée comme un centre autour duquel tout le reste graviterait.

Qu'avons-nous bien fait jusqu'ici? Nous avons, à divers égards, et pour ce qui est de notre relation avec la région Asie-Pacifique, pris un certain nombre de bons départs en nous engageant dans de bonnes directions et ces caps doivent être maintenus. Je pense particulièrement que nous avons su démontrer savoir-faire et intelligence en faisant face simultanément aux enjeux tout aussi importants des droits de la personne, de la promotion des échanges, de l'enseignement, et des relations culturelles, pour bien montrer que notre programme, pour ce qui est de nos relations avec toute cette région, est loin d'être monolithique. Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international a consulté, dans tout le Canada, des universitaires, des hommes d'affaires des représentants des communautés ethniques et des organisations non gouvernementales, pour mettre au point ses politiques en matière de relations internationales, et il a été récompensé de ses efforts. C'est-à-dire que nous avons su mettre de côté toute perspective qui aurait été exclusivement canadienne, et que nous avons choisi au contraire de consulter des gouvernements amis pour permettre au consensus multilatéral de donner plus de poids et de portée aux politiques canadiennes.

Pour ce qui est d'établir des liens et de créer des réseaux, avec les gouvernements, les entreprises et les universités, nous sommes connus dans la région du Pacifique pour être à l'avant-garde du mouvement. Ce sens de l'initiative, cette participation active à des organismes tels que le Pacific Basin Economic Council, PBEC, le Pacific Economic Cooperation Conference, PECC, et l'Organisation de coopération économique Asie-Pacifique, nous ont permis de contribuer de façon significative à la croissance de ces réseaux de consultation dans la région du Pacifique. Nous avons une réputation à toute épreuve de sérieux et de compétence, dans tout ce qui touche aux opérations internationales de maintien de la paix, et nous devons tout faire pour maintenir cette image.

L'initiative de financement Pacifique 2000 a permis au Canada de gagner du terrain dans cette course où nos entrepreneurs et nos étudiants qui sont appelés demain à agir sur la scène mondiale, doivent se montrer de plus en plus compétents pour pouvoir faire preuve de sensibilité, de savoir-faire et d'efficacité, et même de compétitivité dans leurs rapports avec leurs homologues d'Asie-Pacifique.

[Texte]

Pacific 2000 has not only encouraged and supported the training of thousands of Canadian students, business and professional people in the languages and cultures of the region, making them better able to negotiate honourable and mutually beneficial relationships with their Asian counterparts, it has assisted cooperative education programs that place Canadians in Asian corporations working for up to a year, thereby making them not only adept in Asian ways of doing business but plugged in to real live Asia-Pacific networks, building business and professional bridges that may last a lifetime.

Several programs mounted and administered by the Asia-Pacific Foundation of Canada since its establishment 10 years ago have brought favourable attention to Canada in the Pacific region and brought Asia home to Canadians, not least among them the Asia-Pacific journalist fellowship program, which has supported in-depth study visits by dozens of influential print and electronic news media people from Canada to Asia and from Asia to Canada. The federal government has been a major supporter of such activities.

What might we do better? There are a few areas where we can find opportunities for improvement. For example, our diplomatic missions in the Asia-Pacific region are, for the most part, rather understaffed and overextended in comparison with their counterparts from Australia, Britain, France, Germany and the U.S., our principal G-7 competitors for favourable attention in Asia.

• 0915

Some would say we need to shorten the timer required for processing visas in most of our missions in Asia, especially for business travellers, because telecommunications and transportation technologies have made it possible to move from initiating contacts to signing contracts in less time than ever before.

Education, research and development have become more significant elements of Canadian economic activity. We should have a network of Canadian education centres in major Asian cities, like the prototypes we now have in Seoul and Taipei where Canadian education and training services, technologies and consulting services can be showcased and marketed to eager Asian shoppers.

These are just a few of my concerns. In summary, I suggest we try to continue to integrate specific Canadian concerns with a whole network of issues in our international relations with Asian nations and not be unduly influenced by the lobbying of any single interest group. We must never abandon our concerns for such specific goals as trade, aid, human rights, environmental protection and cultural exchange. But we must never let an obsession with any single issue blind us to the long-term mutual advantage of comprehensive relations.

[Traduction]

Pacifique 2000 a non seulement permis de promouvoir et de financer la formation de milliers d'étudiants canadiens, d'entrepreneurs et de professionnels, dans les langues et cultures de la région, les rendant ainsi capables de négocier avec leurs homologues asiatiques des relations à la fois honorables et mutuellement bénéfiques, mais cela a également permis de participer à des programmes d'enseignement coopératif grâce auxquels des Canadiens peuvent être employés jusqu'à un an dans des sociétés asiatiques, ce qui permet à ces derniers d'apprendre la façon asiatique de commercer, mais également de se brancher sur les véritables réseaux vivants de l'Asie-Pacifique, et de créer des liens commerciaux et professionnels qui peuvent durer des vies entières.

Divers programmes créés et gérés par la Fondation Asie-Pacifique du Canada depuis sa création il y a 10 ans ont permis de donner une image positive du Canada dans la région du Pacifique d'une part, et de rapprocher l'Asie des Canadiens d'autre part, et je pense notamment au programme de bourses de journalisme Asie-Pacifique, grâce auquel des douzaines de journalistes importants de la presse écrite et de la presse électronique canadienne et asiatique participent à des programmes d'échanges poussés entre l'Asie et le Canada. Le soutien de l'État fédéral a été essentiel à ces activités.

Que pouvons-nous mieux faire? Il y a un certain nombre de possibilités d'amélioration qui s'offrent à nous. Ainsi, nos représentations diplomatiques dans la région Asie-Pacifique sont, pour la plupart, sous-dotées, avec des domaines d'opération trop larges, en comparaison de leurs homologues d'Australie, de Grande-Bretagne, d'Allemagne et des États-Unis, à savoir nos concurrents du G-7, pour pouvoir favorablement retenir l'attention de l'Asie.

Certains diraient que nous avons besoin de raccourcir le temps nécessaire pour l'obtention des visas dans la plupart de nos missions en Asie, notamment lorsqu'il s'agit d'entrepreneurs en déplacement, d'autant plus que les nouvelles techniques de télécommunication et de transport permettent de passer de la prise de contact à la signature du contrat en moins de temps que jamais auparavant.

L'enseignement, la recherche et le développement sont devenus des éléments de plus en plus importants de l'activité économique canadienne. Nous devrions avoir un réseau de centres d'enseignement canadien dans la plupart des grandes villes asiatiques, à l'exemple des prototypes qui existent à Séoul et à Taipei où nous pouvons mettre à la disposition d'un clientèle asiatique intéressée des services canadiens d'enseignement et de formation, ainsi que des services de conseils et des services techniques.

Voilà les quelques idées générales que j'avais à vous soumettre. En résumé, je pense que nous devons continuer, dans nos relations avec les pays d'Asie, à défendre les intérêts canadiens particuliers en les intégrant à des ensembles plus vastes, et ne pas nous laisser indûment influencer par la défense de tel ou tel intérêt particulier représenté par tel ou tel groupe de pression. Nous ne devons jamais perdre de vue nos intérêts dans les domaines plus particuliers du commerce, de l'aide, des droits de la personne, de la protection de l'environnement et des échanges culturels. Mais jamais un seul de ces domaines pris isolément ne doit nous faire perdre de vue le bénéfice mutuel à long terme de relations globales.

[Text]

Thank you very much for giving me this opportunity once again to present my views.

Mr. Hara: Mr. Chairman, I should add that Dr. Walls is director of Simon Fraser University's David Lam Centre, a respected sinologist. He speaks three or four Asian languages.

Next I would like to call upon Bill Neilson, director and professor of law at the Centre for Asia-Pacific Initiatives at the University of Victoria.

Mr. William Neilson (Asia-Pacific Foundation of Canada): Thank you very much. Good morning. It is a pleasure to talk to the top third of the committee. Thank you for coming to the west coast—at least most of you. Some of you live here.

The subtitle of my brief five-minute presentation will be: "We must do more than cope with the Asian century". I have lived 21 years on the west coast and I am speaking today in a personal capacity as a legal educator and former dean of my faculty of law and head, as Mr. Hara has said, of our Centre for Asia-Pacific Initiatives.

I have been active in the Pacific region for ten years in research, training, law reform, university development endeavours, especially in Southeast Asia and most recently in Vietnam. These undertakings I should emphasize at the start, involving both professors and students and other persons, have been financially supported by my university, by CIDA, by IDRC, by the Asia-Pacific Foundation, by the Canada ASEAN Centre in Singapore, by the Japan Foundation and by private foundations in Canada and the States.

I work closely in this connection with other Canadian colleges and universities, and it is not strictly in law; it is in public administration and social work, business and geography, anthropology, linguistics and history. We specialize in working on applied public policy research.

It may interest you to get a flavour of what Canadian academics do in the region. I speak only for ourselves, but it shows at least on the west coast how much we have invested our energies and our professional lives in the region.

I leave in July to work with the law committee of the national assembly in Vietnam on the reform of their lawmaking apparatus and the training of their legislative drafters. That is a CIDA program in which I take eight colleagues, four of whom are from the provincial government in the legislative council's office. We have worked with UBC on cooling down disputes in the South China Sea, on the Spratly Islands, in back-door diplomacy. My colleague Ralph Huenemann would have been

[Translation]

Merci beaucoup de m'avoir permis de vous présenter mon point de vue.

M. Hara: Monsieur le président, je dois ajouter que M. Walls est directeur du Centre David Lam de l'Université Simon Fraser, et que c'est un sinologue respecté. Il parle trois ou quatre langues d'Asie.

Je vais maintenant demander à Bill Neilson, directeur et professeur de droit au Centre des initiatives Asie-Pacifique de l'Université de Victoria.

M. William Neilson (Fondation Asie-Pacifique du Canada): Merci beaucoup. Bonjour. C'est un plaisir de s'adresser au meilleur tiers du comité. Merci beaucoup d'avoir bien voulu faire le déplacement jusqu'à la côte Ouest, pour la plupart d'entre vous, du moins. Certains d'entre vous sont d'ici.

J'intitulerais mon bref exposé de cinq minutes: «Nous avons mieux à faire que de simplement nous arranger du siècle de l'Asie». J'ai vécu 21 ans sur la côte Ouest, et je prends aujourd'hui la parole à titre d'enseignant du droit, d'ancien doyen de ma Faculté de droit, et de directeur, comme l'a dit M. Hara, de notre Centre d'initiatives Asie-Pacifique.

Voilà 10 ans que je suis présent dans la région du Pacifique, dans les domaines de la recherche, de la formation, de la réforme du droit, du développement universitaire, plus particulièrement en Asie du Sud-Est et tout récemment au Viêt-nam. Je dois tout de suite bien faire remarquer que ces entreprises, auxquelles étaient associés des professeurs, des étudiants et des personnes de l'extérieur, ont bénéficié du concours financier de mon université, de l'ACDI, du CRDI, de la Fondation Asie-Pacifique, du Canada ASEAN Centre de Singapour, de la Fondation Japon et de diverses fondations privées du Canada et des États-Unis.

À cet égard, je suis en rapport étroit avec d'autres collègues et universités du Canada, et il ne s'agit pas simplement de domaines juridiques. Il s'agit tout aussi bien d'administration publique, de travail social, de commerce et d'entreprises, de géographie, d'anthropologie, de linguistique et d'histoire. Notre domaine de spécialisation c'est la recherche appliquée dans le domaine des politiques publiques.

Je vais vous donner une petite idée de ce que font des universitaires canadiens dans la région. Je ne parle qu'en notre propre nom, mais cela montre à quel point, au moins pour la côte Ouest, nous nous sommes investis dans cette région et lui consacrons une partie de notre vie professionnelle.

Au mois de juillet, je vais rejoindre un comité de juristes de l'Assemblée nationale du Viêt-nam, pour étudier une réforme de leur appareil législatif en même temps que la question de la formation de leurs rédacteurs juridiques. Il s'agit d'un programme de l'ACDI, auquel j'ai associé huit collègues, dont quatre font partie du Bureau du conseil législatif du gouvernement provincial. Nous avons également travaillé, avec l'Université de la Colombie-Britannique, au règlement de

[Texte]

here today with me, but he has left for Beijing working on a Conference Board of Canada/University of Victoria program, strengthening the trade and investment database for Chinese-Canadian economic relations. We have a major marine pollution control program in the South Pacific.

[Traduction]

certaines litiges concernant la mer de Chine méridionale, les îles Spratly; on peut dire qu'il s'est agi de diplomatie en coulisses. Mon collègue Ralph Huenemann aurait été des nôtres aujourd'hui n'eût-il été appelé à Beijing pour participer à une initiative du Conference Board of Canada et de l'Université de Victoria; il s'agit de renforcer les bases de données concernant le commerce et l'investissement dans le cadre des relations économiques sino-canadiennes. Nous menons un programme important de contrôle de la pollution en mer dans le Pacifique sud.

● 0920

These are examples of what a medium-sized university on the west coast is doing in the region. And as academic entrepreneurs, because that is what we are, each of us is in the region for up to three months a year. This echoes the point that Dr. Walls has made. There has to be a substantial long-range investment in relations.

One of the distinguishing features of Asian capitalism is the emphasis on relationships. One of the other distinguishing features of the public policy mix in the region is the importance of governments, whether involved in transitional economies like Vietnam, island states like Singapore, or Taiwan or Japan. The fact remains that the biggest player in the region is the government, as our business people find out when they are concerned with joint ventures, or as universities find out when they are concerned with working with offshore universities and research institutes.

Governments, like business in the region, prize investment in relationships. To echo the comments of Dr. Walls, Canada must take a long-range and focused interest in building a multifaceted relationship with these governments and their peoples in the region. This is a much more than an isolated commercial policy or a regional trade development policy or the accommodation of mutual security concerns, it is really an intergenerational investment in a two-way Canada/Asia-Pacific relationship.

This will take resources and hard work well into the second decade of the next century. In my respectful view, this will require a substantial rethinking and redeployment of resources at the Lester Pearson Building in Ottawa and other power centres in Ottawa and Hull.

We are talking about the development of a new relationship matrix. It would involve a reassessment of our official development aid policy, inclusion of post-secondary educational institutions, a revamping of Immigration Canada, and the reference to business visas could be echoed in the case of student visas.

Voilà des exemples de ce que fait dans la région une université de taille moyenne de la côte Ouest. Également, puisque nous sommes effectivement des entrepreneurs universitaires, chacun d'entre nous passe jusqu'à trois mois par année dans la région. Voilà qui vient renforcer le commentaire de M. Walls. Il faut être prêt à investir considérablement dans les relations sur une longue période.

L'une des caractéristiques du capitalisme asiatique est justement cet accent mis sur les relations. Au nombre des autres caractéristiques de la politique gouvernementale dans la région: l'importance des gouvernements, qu'il s'agisse d'économies en transition comme le Viêt-nam, d'États insulaires comme Singapour, ou encore de Taiwan ou du Japon. Dans tous ces cas, l'intervenant principal de la région demeure le gouvernement, comme sont à même de le constater nos gens d'affaires qui s'intéressent à des entreprises conjointes ou nos universitaires qui collaborent avec des universités et des instituts de recherche étrangers.

Tout comme les milieux d'affaires, les gouvernements de la région misent beaucoup sur les relations. Pour reprendre les commentaires de M. Walls, je dirai que le Canada doit adopter une perspective à long terme et s'appliquer à construire des relations multiformes avec les gouvernements et les populations de la région. Il s'agit de bien plus que d'appliquer une politique commerciale particulière ou une politique régionale de développement commercial ou de tenir compte d'intérêts réciproques en matière de sécurité. Il s'agit réellement d'un investissement intergénérationnel dans le cadre de relations réciproques entre le Canada et la région Asie-Pacifique.

Il faudra certainement y consacrer des ressources considérables et un travail acharné jusqu'à la deuxième décennie du prochain siècle. Je soutiendrai humblement que, pour ce faire, il faudra revoir en profondeur la politique et le déploiement des ressources à l'Édifice Lester Pearson et dans d'autres centres du pouvoir situé à Ottawa et à Hull.

C'est de l'élaboration d'une nouvelle matrice relationnelle qu'il est question. Elle implique une réévaluation de notre politique officielle d'aide au développement, la participation des établissements d'enseignement postsecondaires, une réorganisation d'Immigration Canada et traitement des visas d'étude à égalité avec les visas d'affaires.

[Text]

No western country is more difficult to get into to pursue studies than Canada. It is unbelievable how foolish we are. The red tape is monumental. Everyone is treated as a potential terrorist. There has to be a complete revamping of how we deal with foreign students. Once they do get over the substantial hurdles to get into our country, they are only at the beginning of the difficulty of getting into Canada to pursue their studies.

In the case of our own young people, we have made some steps. The reference by Dr. Walls to our cooperative education programs, which have often been financed through Pacific 2000 money administered by the Asia-Pacific Foundation, is merely a foot in the door.

If you go to the region as an educator and keep running into young people from other western countries who are pursuing research, study and work experiences and only occasionally ever find a Canadian, you must ask yourself some questions about our investment of resources in our young people. Cooperative education, for example, should be greater financed. We can put a student into the region for up to eight months for \$5,000. Surely that is a wise investment by Canada to build up its human resource base.

To sum up by way of other specific observations, I think it will take time, patience, presence and vision to construct a strategy to govern Canada's relations with Asia-Pacific region to the year 2010. I agree with Dr. Walls that our influence in APEC, PECC, PAFTAD and the Asian Development Bank is not to be underestimated, but again we have underinvested in our resources there.

I think the basic orientations taken by CIDA and IDRC in the region are to be supported, but I defer to my private sector friends to comment on the partnership program offered by CIDA in this respect. I echo my comments about student and business visas. We simply need more investment in diplomatic and trade representation in the area and we might look at Australia as a precedent in this respect, not to ignore Australia's better investment in the educational services market as well.

I would welcome the move to the west coast of the Asia-Pacific-related operations of CIDA and IDRC. We should take earnest steps through the Department of Foreign Affairs to support Canadian students and young persons obtaining work experience in the Pacific Rim. We should give a greater priority for Pacific Rim languages, culture and social history education in Canada.

I have one small example to cite, which is this Eurocentric priority that's too often given to Canadian foreign policy and the resources available to the department.

I conclude by saying that the World University Service of Canada, which had been retained by the UN Volunteers, an organization headquartered in Geneva, was looking for volunteers who would pay their own airfare and give their time

[Translation]

Aucun pays occidental ne pose autant de difficultés aux étrangers qui souhaitent y poursuivre des études que le Canada. Nous sommes d'une bêtise incroyable. La paperasserie est inimaginable. On traite chaque demandeur comme un terroriste en puissance. Il faut revoir de fond en comble notre façon de traiter avec les étudiants étrangers. Une fois qu'ils ont franchi des obstacles considérables pour arriver au Canada, ils sont loin d'être au bout de leur peine pour ce qui est de poursuivre leurs études ici.

Certaines mesures ont tout de même été prises dans le cas de nos jeunes. M. Walls a parlé de nos programmes d'enseignement coopératif, qui ont souvent été financés d'ailleurs par le truchement de Pacific 2000 grâce à des sommes administrées par la Fondation Asie-Pacifique. Ce n'est pourtant qu'un début.

Tout éducateur qui se rend dans la région et qui rencontre constamment des jeunes qui proviennent d'autres pays occidentaux et qui poursuivent des recherches ou des études ou qui acquièrent de l'expérience de travail et ne croit que très rarement un Canadien doit nécessairement s'interroger sur l'ampleur des ressources que nous consacrons à notre jeunesse. L'enseignement coopératif, par exemple, doit être financé davantage. Il est possible de placer un étudiant dans la région durant huit mois pour 5 000\$. Il s'agit certainement là d'un bon placement grâce auquel le Canada est en mesure d'enrichir son capital humain.

Je me résumerai en faisant un certain nombre d'autres observations particulières. Temps, patience, présence et vision seront nécessaires, d'après moi, pour élaborer une stratégie susceptible d'orienter les relations entre le Canada et la région Asie-Pacifique jusqu'à l'an 2010. Je suis d'accord avec M. Walls pour dire que notre influence au sein de l'APEC, de la PECC, du PAFTAD et de la Banque asiatique de développement ne doit pas être sous-estimée. Pourtant, là encore, les ressources que nous y avons consacrées sont insuffisantes.

J'estime que les orientations fondamentales de l'ACDI et du CRDI pour la région méritent d'être appuyées, mais je laisse le soin à mes collègues du secteur privé de commenter le programme de partenariat de l'ACDI à cet égard. Je réitère mes commentaires au sujet des visas d'étude et des visas d'affaires. Il nous faut tout simplement investir davantage dans la représentation diplomatique et commerciale dans la région et nous pourrions très bien nous inspirer de l'exemple de l'Australie, qui a notamment investi davantage dans le marché des services d'enseignement.

J'accueillerais favorablement le déplacement vers la côte Ouest des opérations Asie-Pacifique de l'ACDI et du CRDI. Nous devons redoubler d'efforts par le truchement du ministère des Affaires étrangères pour faire en sorte que nos jeunes Canadiens puissent vivre des expériences d'étude et de travail dans la région du Pacifique. Nous devons accorder plus d'importance aux langues, à la culture, à la société et à l'histoire des pays de la région du Pacifique au Canada.

Je cite à titre d'exemple l'eurocentrisme qui inspire trop souvent la politique étrangère du Canada et l'affectation des ressources du ministère.

Pour terminer, je vous signale le cas de l'Entraide universitaire mondiale du Canada (WUSC) qui, pour le compte des volontaires des Nations unies, une organisation dont le siège est à Genève, était à la recherche de volontaires qui

[Texte]

to go to Cambodia. The volunteers should be experienced in constitutional law, speak both Canada's official languages, and be prepared to spend six weeks in Cambodia to help the Cambodians draft a constitution.

This was at the same time as we were flying our so-called constitutional experts to the Baltic states to do the same thing. We had no money to even pay for airfare. To my mind, that epitomizes some of the distortion of our investment of resources in our foreign policy.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Professor Neilson.

Next we have Wendy McDonald, the chairman of the board and CEO of B.C. Bearings Co. Ltd., which is a medium-sized company but has extensive partnerships and joint ventures in the Asia-Pacific. I would like to add that Wendy herself is a visionary.

Ms Wendy McDonald (Asia-Pacific Foundation of Canada): Good morning, Mr. Chairman, and ladies and gentlemen. I am pleased to have an opportunity to share my thoughts on Canada and the Asia-Pacific this morning. I thought I'd start by briefly giving you an overview of our business experience abroad.

B.C. Bearings Co. Ltd. was founded in 1944, with its first branch located here in Vancouver. We are considered western Canada's largest distributor of bearings and power transmission components, with sales exceeding \$80 million corporately.

Today we have 40 locations worldwide, including Singapore, Mexico, a joint venture in Chile, and most recently a joint venture with Synergy Engineering Ltd. in Coquitlam, which is currently bidding on projects in South America and Russia.

Our start in Asia was from a single contact. This individual was key to B.C. Bearings' successfully opening up our business overseas. He was from Taiwan and helped us gain the necessary exposure in the market and industry that we serve, which is mining equipment, forestry, petrochemical, agricultural, etc.

In 1988 we incorporated a company in Singapore, which has turned out to be a key strategic location for sales and distribution to Asia. We have agents throughout Asia, in Indonesia, Bangkok, Taiwan, Hong Kong, China, and a large one in Turkey.

We are well located to service a market that has a need for bearings manufactured in North America. We found that service with a quick response is essential to this fast-paced economy. We're well positioned now with diverse product lines, which enables us to offer design and supply product in a timely fashion.

The key to our growth in Asia has been to exceed our customers' expectation by offering better selection and service than they are used to getting. I have already told you that we have agents throughout Asia and our location in Singapore gives us good access to many other countries, including Pakistan and India.

[Traduction]

assumeraient leurs propres frais de déplacement et qui se rendraient au Kampuchéa pour y travailler gratuitement. Les volontaires devaient avoir de l'expérience en droit constitutionnel, parler les deux langues officielles du Canada et être disposés à passer six semaines au Kampuchéa pour aider les Cambodgiens à rédiger une constitution.

C'était à l'époque où nos supposés experts constitutionnalistes se rendaient dans les États baltes pour en faire autant. Nous n'avions pas d'argent, même pour les billets d'avion. Voilà un exemple qui, d'après moi, illustre bien le déséquilibre de notre affectation des ressources en matière de politique étrangère.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie beaucoup, professeur Neilson.

Nous accueillons maintenant Wendy McDonald, présidente du Conseil et directrice générale de B.C. Bearings Co. Ltd., une entreprise de taille moyenne aux nombreux partenariats et coentreprises dans la région Asie-Pacifique. Et j'ajoute que Wendy elle-même est une visionnaire.

Mme Wendy McDonald (Fondation Asie-Pacifique du Canada): Bonjour, monsieur le président, mesdames et messieurs. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de partager avec vous mes pensées au sujet du Canada et de la région Asie-Pacifique ce matin. J'ai pensé tout d'abord vous brosser un tableau de notre expérience à l'étranger comme entreprise.

La société B.C. Bearings Co Ltd. a été fondée en 1944 et sa première filiale était située ici, à Vancouver. Nous sommes reconnus comme étant le plus important distributeur de roulements et de matériel de transmission pour l'ouest du Canada. Notre chiffre de ventes dépasse les 80 millions de dollars.

À l'heure actuelle, nous sommes présents en 40 endroits dans le monde, notamment à Singapour, au Mexique; nous avons une coentreprise au Chili et, plus récemment, une coentreprise avec Synergy Engineering Ltd. à Coquitlam, qui soumissionne actuellement dans le cadre de projets en Amérique du Sud et en Russie.

Notre implantation en Asie s'est faite à partir d'une seule relation. La personne-clé, un Taïwanais, a permis à B.C. Bearings de trouver des débouchés à l'étranger. Elle nous a fait connaître dans le secteur qui nous intéresse, à savoir celui du matériel d'exploitation minière, de l'exploitation forestière, de la pétrochimie, de l'agriculture, etc.

En 1988, nous avons constitué en société à Singapour une entreprise qui est devenue une plaque tournante pour notre réseau de ventes et de distribution en Asie. Nous sommes représentés partout en Asie, en Indonésie, à Bangkok, à Taïwan, à Hong Kong, en Chine et nous avons une présence importante en Turquie.

Nous sommes bien placés pour servir un marché qui a besoin d'un roulement fabriqué en Amérique du Nord. Nous avons constaté qu'un service rapide est essentiel dans cette économie en croissance rapide. Grâce à la diversité de nos gammes de produits, nous sommes bien placés pour offrir des services de conception et des produits en temps opportun.

Notre croissance en Asie tient au fait que nous avons cherché à dépasser les attentes de notre clientèle en offrant un meilleur choix et un meilleur service que ce à quoi elle était habituée. Comme je vous l'ai déjà dit, nous avons des représentants partout en Asie et notre emplacement à Singapour nous donne un bon accès à un grand nombre d'autres pays, notamment le Pakistan et l'Inde.

[Text]

We at B.C. Bearings expect things to get even better with countries such as China, India, Vietnam, and Burma loosening trade restrictions and creating attractive markets for foreign investment. Our work in Chile was slightly different in that the joint venture route made better sense. Furthermore, CIDA also participated in the initial establishment of our business there.

[Translation]

Chez B.C. Bearings, nous nous attendons à une amélioration des perspectives à mesure que des pays comme la Chine, l'Inde, le Viêt-nam et la Birmanie assoupliront leurs règles commerciales et réussiront à attirer l'investissement étranger. Au Chili, notre cheminement n'a pas été tout à fait le même. La coentreprise s'imposait. De plus, l'ACDI a également participé aux premières phases de nos activités commerciales là-bas.

● 0930

I've been talking to ITAC about the fact that CIDA should have more people out here. They've got this one fellow, Mr. Clayden, who was only part-time but is now full-time. They've got 40 sitting back in Ottawa, for God's sake. They can surely send half of them out here, or a third of them anyway. Really I think it is very important for businesses here.

Je discutais récemment avec l'ITAC du fait que l'ACDI devrait affecter plus de gens là-bas. Il y a bien ce monsieur Clayden qui travaillait à temps partiel seulement mais qui travaille maintenant à temps plein. Et puis il y a ces 40 personnes à Ottawa, bon Dieu. L'ACDI peut certainement en dépêcher la moitié là-bas ou tout au moins le tiers. Je suis convaincue que ce serait très important sur le plan des affaires.

With respect to my thoughts on Canada and trade with the Asia-Pacific markets, I am very optimistic. This region is the fastest-growing trade area in the world. I feel we Canadians have to be more aggressive in foreign markets if we want to be part of this tremendous growth. I am pleased the Government of Canada has programs in place to assist Canadian businesses in foreign markets. To better help Canadians doing business overseas, I would suggest a greater amount of coordination take place between the government and the private sectors.

Pour ce qui est des perspectives commerciales du Canada par rapport au marché Asie-Pacifique, je suis très optimiste. Cette région est la zone commerciale qui connaît la plus forte croissance au monde. Nous, les Canadiens, devons nous attaquer de façon plus énergique aux marchés étrangers si nous voulons participer à cette formidable croissance. Je suis heureuse de constater que le gouvernement du Canada a mis sur pied des programmes en vue d'aider les entreprises canadiennes à s'établir sur les marchés étrangers. Pour mieux aider les Canadiens qui font affaire à l'étranger, je propose qu'on vise une meilleure coordination des efforts du gouvernement et du secteur privé.

Another way the government could encourage exports to foreign markets is to loosen the tax burden on companies doing business overseas and companies considering doing business overseas, such as some type of incentive. I think we are all taxed right now in Canada for anything you do over there. As a distributor, we don't get any funding at all. We do it all ourselves. We have to go over there, do all the trips and so on, and the company pays for it. We're not allowed any relaxation on taxation.

Le gouvernement pourrait également encourager les exportations à l'étranger en assouplissant l'application du régime fiscal dans le cas des entreprises qui font affaire à l'étranger ou qui envisagent de le faire. Il pourrait s'agir d'une mesure d'incitation quelconque. À l'heure actuelle, je crois que toutes nos activités à l'étranger sont taxées. Nous, comme distributeur, n'obtenons aucun financement; nous faisons tout nous-mêmes. Nous devons nous rendre sur place et assumer le coût de tous nos déplacements, etc. Nous ne bénéficions d'aucun assouplissement fiscal.

The government's approach appears to be one that doesn't allow businesses to charge costs incurred in overseas development against their Canadian corporation. This approach to taxation is a real disincentive to overseas development. It makes it much more difficult. It's very challenging and risky to start a business, especially overseas, so any incentive the government could give would be very welcome.

Il semble que le gouvernement ne souhaite pas autoriser les entreprises à imputer les coûts engagés pour le développement d'un marché à l'étranger à leur exploitation au Canada. Cette façon de voir la fiscalité décourage l'activité à l'étranger et la rend beaucoup plus difficile. Lancer une entreprise, surtout à l'étranger, c'est tout un défi et c'est très risqué. Ainsi, tout encouragement de la part du gouvernement serait bien accueilli.

Another problem for small and medium-sized business is the language and culture. In Singapore and Hong Kong most people speak English, but to get established you must have a local manager or sales person. It certainly would help if B.C. or western schools taught Mandarin and Spanish instead of French. We don't use French out here because we are on the Pacific Rim.

Autre problème pour la PME: la langue et la culture. À Singapour et à Hong Kong, la plupart des gens parlent l'anglais, mais toute entreprise qui s'y établit doit faire appel à un gestionnaire ou à un vendeur de l'endroit. Il serait certainement très utile qu'on enseigne le mandarin ou l'espagnol au lieu du français dans les écoles de la Colombie-Britannique ou de l'Ouest. Nous n'utilisons pas le français par ici étant donné que nous sommes des riverains du Pacifique.

[Texte]

Financing for medium-sized business also is a deterrent. It was very hard to get the American banks to look at us thirteen years ago when we started down in the United States. We have ten branches down there on the Pacific Rim. Now it's not so bad, as the Asia-Pacific initiative helped bring the American banks to Vancouver.

The Hongkong Bank, of course, is a great help for the Asian countries. It is still very difficult for Mexico and Chile to finance there. Canada charges 33%, but this will change in five years or so with the NAFTA agreement taking place, letting Canadian and U.S. banks into their country. That's why we are better off in Chile with a joint venture, because our joint venture partner has the financing possible.

I want to thank you all for listening to me.

Mr. Hara: Thank you, Wendy, very much.

Now from a large corporation is Stan Ridley, who is the president of B.C. Hydro International.

Mr. Stan Ridley (President, B.C. Hydro International Ltd.): Thank you, Arthur.

Mr. Chairman, ladies and gentlemen, with your permission I'd like to use a few overheads.

I'd like to talk about electric energy opportunities in Asia-Pacific. Canada is second to none in the world in terms of the planning, design, construction, commissioning and operation of generation, transmission, distribution, communications and control systems for electric energy.

Most of you are familiar with the developments of these. This is the Revelstoke Dam on the Columbia, with 1,800 megawatts; and this is the Mica up in the Rockies—a very beautiful site.

• 0935

Basically Canada went through the development phase that most of the Asia-Pacific is going through now, starting maybe 50 years ago. So it's no accident that indeed we have the experience, the facilities and very current experience in this field.

In addition to generation, because of our large land mass we are pre-eminent in the transmission of high-voltage electricity, literally tens of thousands of kilometres of high-voltage transmission.

I should have said with respect to our generating facilities that we have about 100,000 megawatts and about 60,000 megawatts of hydroelectric energy. We also have one of the world's most extensive undersea high-voltage cable systems between the mainland and Vancouver Island. This is the laying of the 500,000-volt system, and we have 300,000 volts and 138,000 volts, very important technologies in many places. I will talk a little about it in a moment.

[Traduction]

Les difficultés de financement des PME constituent également une pierre d'achoppement. Nous avons eu beaucoup de difficultés à intéresser les banques américaines il y a 13 ans lorsque nous avons lancé nos activités aux États-Unis. Nous avons 10 filiales américaines dans la région du Pacifique. Les choses se sont améliorées aujourd'hui, étant donné que l'initiative Asie-Pacifique a contribué à intéresser les banques américaines à Vancouver.

La Hong Kong Bank, évidemment, est d'un grand secours en ce qui a trait aux pays asiatiques. Il continue d'être extrêmement difficile d'obtenir du financement à cet égard au Mexique et au Chili. Au Mexique, on exige 33 p. 100, mais cela va changer dans cinq ans à peu près avec l'entrée en vigueur de l'ALENA, puisque les banques américaines et canadiennes pourront alors s'implanter dans ce pays. Voilà pourquoi la coentreprise est plus avantageuse dans ce pays étant donné que notre partenaire peut avoir accès à des sources de financement.

Je vous remercie d'avoir écouté ce que j'avais à dire.

M. Hara: Merci beaucoup, Wendy.

Voici maintenant quelqu'un qui représente une grande société, Stan Ridley, le président de B.C. Hydro International.

M. Stan Ridley (président, B.C. Hydro International): Merci, Arthur.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, avec votre permission, j'utiliserai quelques acetates.

J'aimerais vous parler des perspectives du secteur de l'énergie électrique dans la région Asie-Pacifique. Le Canada est sans égal à l'échelle mondiale dans le domaine de la planification, de la conception, de la construction, de la mise en route et de l'exploitation de centrales, de systèmes de transmission, de distribution, de communication et de contrôle dans le secteur de l'énergie électrique.

La plupart d'entre vous le savent fort bien. Voici le barrage Revelstoke sur le Columbia qui produit 1 800 mégawatts; et voici le barrage Mica dans les Rocheuses—un site d'une grande beauté.

Essentiellement, le Canada a traversé il y a environ 50 ans les étapes de développement que franchissent aujourd'hui la plupart des pays de l'Asie-Pacifique. Ce n'est donc pas par hasard que nous avons une expérience, des installations et des compétences tout à fait à jour en la matière.

En plus de produire de l'énergie électrique à cause de notre vaste territoire, nous sommes des chefs de file en matière de transmission de l'électricité à haute tension. Nous avons littéralement bâti des dizaines de milliers de kilomètres de lignes de transmission à haute tension.

J'aurais dû vous dire que notre capacité de production d'énergie électrique se chiffre à environ 100 000 mégawatts, dont environ 60 000 mégawatts d'hydro-électricité. Nous sommes également dotés de l'un des réseaux de câbles haute tension sous-marins les plus vastes du monde qui relie l'île de Vancouver à la terre ferme. Voici l'installation du réseau de transmission à 500 000 volts; nous en avons également un à 300 000 volts et un à 138 000 volts. Ce sont là des technologies très importantes pour divers pays. Je vais en reparler tout à l'heure.

[Text]

In terms of communications and control, our major dams are controlled a thousand kilometres away with microwave and satellite communications. This is on Burnaby Mountain and we control Mica, Revelstoke, Keenlyside, Bennett, etc., a thousand kilometres away by microwave.

Of course, working for an international arm of an electric utility, we certainly feel that electricity is one of the most important drivers to economic development. This table really demonstrates the message. What I've have listed are the country, the population, the GNP in U.S. dollars per person per year, and the electricity consumption. If I put British Columbia in there, it would be: B.C., 3 million people, \$20,000 and 24,000 kilowatts per man, woman and child.

This is not lost on the Asia-Pacific region, and the Chinese in particular have set a goal to reach \$2,000 and 2,000 kilowatt-hours by the year 2000. What's interesting about that is when you multiply that by population, you are talking about hundreds of thousands of megawatts.

Remember, Canada has 100,000 megawatts of total generation. The minister of energy for China, Mr. Shi Dazhen, was in my office 6 months ago. I went through this preamble about what we have done in Canada in this important field. He said I recognize it and I recognize Canada's pre-eminence in this area, but I have to tell you that we are building 130% of all of B.C. Hydro every year, we've have been doing it for the last five years, and we're going to reach about 20,000 megawatts or two B.C. Hydros a year by the year 2000.

The opportunities are immense, and the tie between electricity availability—inexpensive and compatible with environmental restraints; I'll talk about that in a moment—and per capita GNP has been in lock step in all recently developed and developing countries. You'll see in some of the countries such as West Germany, Japan and the U.S.A. that the correlation starts to loosen up as they become more mature. We're moving in that direction with conservation, but we still have that ratio: \$20,000 to 20,000 kilowatt-hours.

So where are they going to build this? This chart looks very complex, but it's not really. All the hydroelectric resources in Canada are in this lightly shaded area. The darkly shaded area is what we have developed. The little box in the corner is about B.C. Hydro. So if you plunk us in the corner you have B.C. Hydro, Quebec Hydro, Ontario Hydro, Manitoba Hydro, etc.

So look at where the opportunities are. Look at China, India and Indonesia. Indonesia with 180 million people is growing electrically at 16% a year on the basis of 23,000 megawatts. British Columbia is leading Canada in terms of growth. We have 2.3% electrical growth. We're on the flat portion of the curve.

[Translation]

Pour ce qui est des communications et des systèmes de commande, nos principaux barrages sont commandés à distance à un millier de kilomètres par micro-ondes et par communication satellite. Vous voyez ici Burnaby Mountain d'où nous assurons la surveillance des barrages Mica, Revelstoke, Keenlyside, Bennett, etc., par micro-ondes à une distance de 1 000 kilomètres.

Évidemment, puisque nous travaillons pour une société internationale issue d'un service public d'électricité, nous estimons nécessairement que l'électricité est l'un des grands moteurs du développement économique. Le tableau suivant le montre bien. J'ai énuméré ici les pays, leur population, leur PNB par habitant, par dollar É.U., et leur consommation d'électricité. Pour la Colombie-Britannique, les chiffres seraient les suivants: 3 millions de personne, 20 000\$, 24 000 kilowatts pour chaque homme, femme ou enfant.

Ces chiffres signifient quelque chose pour la région Asie-Pacifique. Les Chinois notamment ont établi comme objectif pour l'an 2000, 2 000\$ et 2 000 kilowatts-heure. Fait intéressant à noter, il suffit de multiplier par la population pour se rendre compte que nous parlons ici de centaines de milliers de mégawatts.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le Canada produit 100 000 mégawatts au total. Le ministre de l'Énergie de la Chine, M. Shi Dazhen, était dans mon bureau il y a six mois. Je lui ai évidemment dit tout d'abord ce que nous avons fait ici au Canada dans ce domaine important. Il m'a répondu qu'il reconnaissait nos réalisations et l'importance du Canada dans le domaine, mais il a ajouté que chaque année la Chine construisait l'équivalent de 130 p. 100 de l'ensemble de la capacité de B.C. Hydro et que, de plus, elle le faisait chaque année depuis cinq ans et qu'elle allait atteindre environ 20 000 mégawatts, soit 2 B.C. Hydro par année, dès l'an 2000.

Les perspectives sont immenses et le rapport entre les disponibilités d'énergie électrique—une énergie peu coûteuse et dont la production correspond aux normes environnementales; j'y reviendrai tout à l'heure—et le PNB par habitant s'est maintenu très rigoureusement dans tous les pays industrialisés récemment et en voie de développement. Vous constaterez que, dans certains pays comme l'Allemagne de l'Ouest, le Japon et les États-Unis, la corrélation devient moins nette à mesure que les économies de ces pays atteignent la maturité. Nous évoluons vers ce genre de rapport grâce aux mesures de conservation. Mais le rapport continue d'être de 20 000\$ pour 20 000 kilowatts-heure.

Où va donc s'établir toute cette capacité de production? Le graphique qui suit peut paraître très complexe, mais il ne l'est pas en réalité. La zone légèrement ombrée représente l'ensemble des ressources hydro-électriques du Canada. La zone plus foncée représente la partie qui a été exploitée. La petite boîte du coin correspond à peu près à B.C. Hydro. Vous voyez donc ici B.C. Hydro, Hydro-Québec, Ontario Hydro, Manitoba Hydro, etc.

Où sont donc les occasions? Passons tout d'abord à la Chine, à l'Inde et à l'Indonésie. L'Indonésie, avec ses 180 millions d'habitants, connaît une croissance de 16 p. 100 par année de sa production électrique, soit 23 000 mégawatts. Au Canada, la Colombie-Britannique est la province où la croissance est la plus forte à cet égard. La croissance de la production électrique est de 2,3 p. 100. Nous sommes situés sur le segment plat de la courbe.

[Texte]

These countries are on the steep portion, those 7% to 16% slopes we were on 20 years ago. That's where the opportunities are.

[Traduction]

Ces pays sont sur le segment incliné qui correspond aux taux de 7 à 16 p. 100 que nous connaissions il y a 20 ans. Voilà où sont les occasions.

• 0940

B.C. Hydro International, with other companies such as SNC-Lavalin/Acres, Agri-MONENCO, Teshmont-Crippen, Hydro Quebec International, Ontario Hydro International, etc., have been working in consortia in these countries for some time. This is a rather busy slide, but I will just show you Malaysia, Pakistan, the Philippines, Singapore, India, China, Thailand, Vietnam, Yemen, etc. It is quite varied.

We have been doing work in China for many years with these consortia, such as the China Hydroelectric Consortium-CIPM joint venture, B.C. Hydro, Quebec Hydro, SNC-Lavalin and Acres. It's fee-for-service work. Right now, for example, we're working on the 1,800-megawatt Xiaolandi project on the Yellow River. It's fee-for-service work, about 5% to 10% of the total capital cost.

As to the rest of the package—the manufacture of the equipment and the contracting where the real money is—we have not been as successful in bringing that back to Canada and we need to learn how to do that.

B.C. Hydro International has recently pulled together what I consider to be the strongest Canadian consortium. It's the first time this has ever been done. It was done under the auspices of External Affairs in Ottawa in April. You see it as B.C. Hydro, Hydro Quebec, Ontario Hydro, Acres, Crippen, Agri-MONENCO/Acres, SNC-Lavalin and Teshmont. We just put in a proposal on a \$6 billion project in Sarawak called Bakung; it's a hydroelectric project.

That's the sort of major Team Canada we need to put together and keep together for these major markets. For smaller markets it's not relevant, but for the big markets like China, Indonesia, Malaysia, etc., we need these consortia.

As I mentioned, we've been doing fee-for-service work for many years. As countries can no longer raise the money to build these projects, they are looking for the so-called BOOT projects—build, own, operate and transfer projects. This requires the coming together of the engineers, the environmental expertise we have, the socio-economic expertise for things like resettlement and the manufacturers. We have many very good turbine and generator manufacturers in Canada and the contractors to put together the packages with the financing to come after—not 5% to 10% of the fees, but 75% of the capital—and bring those home to Canada, not all of it but maybe a major portion of it.

B.C. Hydro International, ainsi que d'autres sociétés comme SNC-Lavalin/Acres, Agri-MONENCO, Teshmont-Crippen, Hydro-Québec International, Ontario Hydro International, etc., travaillent en consortium dans ces pays depuis un certain temps déjà. Cette acétate est plutôt encombrée, mais je me bornerai à vous montrer la Malaysia, le Pakistan, les Philippines, Singapour, l'Inde, la Chine, le Viêt-nam, le Yémen, etc. C'est assez diversifié.

Nous travaillons depuis plusieurs années déjà en Chine avec ces consortiums. Je pense par exemple à la coentreprise China Hydroelectric Consortium-CIPM, avec B.C. Hydro, Hydro-Québec, SNC-Lavalin et Acres. Il s'agit de travail rémunéré à l'acte. À l'heure actuelle, par exemple, nous participons au projet Xiaolandi de 1 800 mégawatts sur le fleuve Jaune. Nous sommes rémunérés pour ce que nous faisons, ce qui correspond à environ 5 à 10 p. 100 du coût total des immobilisations.

Pour ce qui est du reste de l'ensemble, la fabrication de matériel et le travail d'entrepreneur principal, soit les aspects les plus lucratifs—nous n'avons pas encore réussi à imposer les compétences canadiennes et nous allons devoir apprendre comment le faire.

B.C. Hydro International a réuni dernièrement ce qui est, d'après moi, le plus solide des consortiums canadiens. C'est une première qui s'est concrétisée en avril à Ottawa, grâce aux bons offices des Affaires étrangères. Le consortium est composé de B.C. Hydro, d'Hydro-Québec, d'Ontario Hydro, Acres, Crippen, Agri-MONENCO/Acres, SNC-Lavalin et Teshmont. Nous venons tout juste de soumettre une proposition relative à un projet de 6 milliards de dollars au Sarawak. Il s'agit du projet hydro-électrique Bakung.

Voilà le genre d'équipe de grande envergure que nous devons réunir et maintenir pour des marchés d'une telle ampleur. Pour de plus petits marchés, ce n'est pas nécessaire, mais pour les grands marchés comme ceux de la Chine, de l'Indonésie, de Malaysia, etc., il nous faut ces consortiums.

Comme je vous l'ai déjà dit, nous appliquons la formule de la rémunération à l'acte depuis plusieurs années. Étant donné que divers pays ne sont plus en mesure de financer de grands projets, ils sont intéressés par des projets où la construction, la propriété et le transfert sont confiés entièrement au secteur privé. La formule exige la participation d'ingénieurs et d'experts en environnement, d'experts en socio-économie pour certains aspects comme le déplacement des populations et les fabricants. Nous avons au Canada d'excellents fabricants de turbines et de génératrices, de même que les entrepreneurs qui sont en mesure d'intégrer tous les éléments, y compris le financement—il ne s'agit plus de 5 ou 10 p. 100 en honoraires mais de 75 p. 100 des immobilisations—de sorte que nous pourrions assurer une participation canadienne non pas totale, mais considérable pour de grands projets de ce genre.

[Text]

So looking ahead in the Asia-Pacific region, we are going to continue to build hundreds of thousands of megawatts of generation, associated transmission, distribution and communication systems. I believe we can be a major player. We have expertise that is second to none in the world and very current.

You ask how many major projects the Germans, the British or the French built. They did it 50 years ago. We have done it and are still doing it in Canada. Our expertise is very current.

What should we do? What steps should be taken to increase Canada's participation in energy development in the Asia-Pacific region? We need to develop those stronger Team Canadas. The federal and provincial governments can help as they did on Bakung. They increased the federal government's support. We've certainly been seeing much more of that on the Bakung project in Malaysia. The embassies and External Affairs did a super job for us in opening the right doors to the ministers of finance and energy in those countries.

In terms of human rights—and I hope we can come back to this—I think the pressure needs to be subtle. It needs to be brought along as we are making the deals, quietly and subtly firm rather than extreme pressure.

We need more emphasis on the BOOTs—the build, own, operate and turnkey projects. We need to continue the appropriate modifications to our organizations such as EDC, supporting Canada's manufacturers, consultants and contractors to put together that project financing, much of which is available internationally. We do not have to bring the major financing. We need to bring some of it to have a seat at that table.

The last point that has been made many times before and is near and dear to our hearts in western Canada is the movement of CIDA's Asian and other similar branches to the west coast.

[Translation]

Ainsi, par rapport aux perspectives dans la région Asie-Pacifique, nous allons continuer à construire des centrales capables de produire des centaines de milliers de mégawatts, de même que les lignes de transmission, les systèmes de distribution et de communication afférents. Nous pouvons, d'après moi, être un intervenant de premier rang. Notre compétence est sans égale et elle est à la fine pointe.

À combien de grands projets les Allemands, les Britanniques, les Français ont-ils participé, pensez-vous? Ils l'ont fait il y a 50 ans. Nous l'avons fait également et nous continuons de le faire ici au Canada. Notre compétence est à la fine pointe.

Que devrions-nous faire? Quelles mesures faudrait-il prendre pour que le Canada participe davantage à la mise en valeur des ressources énergétiques de la région Asie-Pacifique? Nous devons continuer à bâtir nos équipes. Les gouvernements fédéral et provinciaux peuvent aider comme ils l'ont fait dans le cas de Bakung. Ils ont accordé une aide accrue du gouvernement fédéral. Le projet de Bakung en Malaisie est certainement encourageant à cet égard. Les ambassades et le ministère des Affaires étrangères ont fait un excellent travail en nous ménageant l'accès voulu aux ministres des Finances et de l'Énergie des pays en question.

Sur le plan des droits de la personne—j'espère que nous pourrions y revenir—j'estime que nos pressions doivent être faites en douceur. Nous devons faire valoir nos points de vue à mesure que nous concluons des ententes, dans le calme et la subtilité et non pas en exerçant des pressions trop fortes.

Il nous faut mettre davantage l'accent sur l'idée de projets entièrement confiés à l'entreprise privée et de projets clés en main. Il nous faut continuer à modifier nos structures organisationnelles de manière à ce que les organismes comme la SEE, qui vient en aide à nos fabricants, les experts-conseils et les entrepreneurs soient en mesure d'assurer les montages financiers qui sont nécessaires même si une bonne partie des capitaux sont disponibles sur les marchés internationaux. Il n'est pas nécessaire pour nous d'assurer des financements de grande envergure. Il nous faut tout simplement assurer le financement qui fera de nous des interlocuteurs valables.

En tout dernier lieu, j'aimerais revenir à une question que beaucoup d'autres ont soulevée avant moi et qui nous tient beaucoup à cœur, nous de l'Ouest du Canada. Il s'agit du déplacement sur la côte Ouest de la Direction générale de l'Asie de l'ACDI et d'autres directions de même nature.

● 0945

Mr. Hara: Thank you, Stan. I was encouraged by B.C. Hydro taking a lead in forming a national consortium called Team Canada. I think that bodes well for us.

I would like to call on Peter Meurrens, who is the vice-president of operations for a small company called Simpson Power Products. They may be small but they are very innovative.

Mr. Peter Meurrens (Asia-Pacific Foundation of Canada):

[Witness speaks in Mandarin]

M. Hara: Merci, Stan. Je suis encouragé de constater que B.C. Hydro a pris l'initiative de former un consortium canadien. C'est de bon augure pour nous, il me semble.

J'aimerais maintenant inviter M. Peter Meurrens, le vice-président aux opérations d'une petite société, la Simpson Power Products, à prendre la parole. Sa société est petite, mais fort innovatrice.

M. Peter Meurrens (Fondation Asie-Pacifique du Canada):

[Le témoin s'exprime en mandarin]

[Texte]

Good morning. My company is Simpson Power Products, and I'm Peter Meurrens, vice-president of operations. On behalf of our employees, suppliers and customers, we express our appreciation for this opportunity to discuss the importance of Asian trade to all of us. The brief introduction in Mandarin was meant to show respect to what has become the most important market for our company's products.

In recent years our industry in Canada has been severely affected mainly by the recession in central Canada and by the influx of products from huge companies in the United States as a result of NAFTA. Faced with the very real prospect of closing down our operations, we embarked on a mission to develop long-term export markets. Our biggest success to date has been in China, where we went from 1991, when we had no business, to the establishment of a relationship in 1992 during which we had \$450,000 in orders, to our success in 1993 where over \$7.5 million of new orders was received, and this year we expect to receive \$10 million to \$12 million in new orders.

Simpson Power designs, manufactures and distributes stand-by and prime power generator systems for use in schools, hospitals, airports, banks, computer centres and for this facility that we are in today. We have about 55 employees, and last year we had revenues of about \$17 million. We are the largest-volume generator set manufacturer operating in Canada, and we are 100% Canadian-owned.

In our business we rely on an extensive network of suppliers to provide quality components, which we assemble into packaged systems designed to meet the often complex needs of our customers. Some of these components—the engine or the alternator—must be sourced outside of Canada because there are no producers here.

For example, we import our engines from Mitsubishi in Japan, and alternators come from France, England and the United States. All the other components come from Canadian suppliers, the most important being the sophisticated engine control and transfer systems and remote communication systems. Simpson Power's reputation has been developed as a supplier of high-quality products, with special emphasis placed on the custom segment of the market.

How do we recognize a customer in China? We believe a potential customer must want a high-quality product, be willing to pay for quality and be able to pay for quality. Only a small percentage of the total market meets all of these requirements, but the concept of a niche market in China has quite different implications for suppliers due simply to the huge size of the market. For us and I believe for many Canadian companies, there is no doubt the markets are there now.

[Traduction]

Bonjour. Je représente la Simpson Power Products, dont je suis le vice-président aux opérations. Je m'appelle Peter Meurrens. Au nom de nos employés, de nos fournisseurs et de nos clients, nous vous remercions de cette occasion de discuter du commerce avec l'Asie et de toute l'importance qu'il revêt pour nous. Mon petit mot d'introduction en mandarin se voulait un signe de respect à l'égard des clients les plus importants de notre société.

Au cours des dernières années, au Canada, notre secteur a été gravement touché par la récession du centre du pays et par l'arrivée massive de produits d'entreprises américaines gigantesques, dans le sillage de l'ALÉNA. Devant la perspective très réelle d'une cessation de nos activités, nous nous sommes donné comme mission de développer des débouchés à long terme pour nos produits sur les marchés d'exportation. Jusqu'à maintenant, c'est en Chine que nous avons le mieux réussi. En 1991, nous n'y avions aucun client. Grâce aux rapports que nous avons établis en 1992, nous avons décroché des commandes d'une valeur de 450 000\$. En 1993, la valeur de nos commandes s'est chiffrée à plus de 7,5 millions de dollars et cette année nous nous attendons à garnir nos carnets de commandes d'une valeur de 10 à 12 millions de dollars.

La Simpson Power conçoit, fabrique et distribue des groupes générateurs d'appoint et de base qui servent dans des écoles, des hôpitaux, des aéroports, des banques, des centres informatiques et des installations comme celle où nous nous réunissons aujourd'hui. Nous comptons environ 55 employés et, l'an dernier, nos revenus se sont chiffrés à environ 17 millions de dollars. Pour le chiffre d'affaires, nous sommes le plus gros fabricant de groupes générateurs établi au Canada et notre entreprise est de propriété canadienne à 100 p. 100.

Dans notre secteur d'activités, nous comptons sur un vaste réseau de fournisseurs pour obtenir les composants de qualité à partir desquels nous constituons des ensembles intégrés pour répondre aux besoins parfois fort complexes de notre clientèle. Certains de ces composants—le moteur ou l'alternateur—doivent être obtenus ailleurs qu'au Canada puisqu'il n'existe aucun fabricant chez nous.

Par exemple, nous importons nos moteurs de Mitsubishi au Japon et nos alternateurs proviennent de France, du Royaume-Uni et des États-Unis. Tous les autres composants proviennent de fournisseurs canadiens, les plus importants étant des dispositifs avancés de régulation et de transfert pour le moteur et des systèmes de communication à distance. Simpson Power s'est bâti une réputation de fournisseur de produits de grande qualité qui répondent tout particulièrement aux besoins du marché pour des systèmes faits sur demande.

Comment détectons-nous notre clientèle en Chine? D'après nous, le client en puissance doit vouloir un produit de grande qualité, il doit être disposé à payer pour cette qualité et il doit être en mesure de le faire. Seul un faible pourcentage du marché correspond à de tels critères, mais la notion de créneaux en Chine prend une tout autre signification pour un fournisseur, compte tenu de l'immensité du marché. Il est très certain que les débouchés existent, non seulement pour nous mais aussi pour bon nombre de sociétés canadiennes.

[Text]

Within China there are at least a couple of hundred companies assembling generator sets, and they do so at a far lower cost of production for material and labour than we do. Our products have additional freight cost to get to market, and we face import duties of over 50%. Why do our customers there pay higher prices to buy from us? The answer is very simple: we offer a high-quality solution to their needs.

We cannot stress this enough. The best customers want both a solution and high quality, and this provides clear signals to all of us here in Canada on how to design, produce, package, promote, and support a product.

Our competition today does not come from domestic Chinese production; it comes from other imports into China, i.e., from the rest of the world. We have found that we can compete against the very best and the very biggest companies in the world if we do it right.

China has identified a number of areas in which high technology is crucial to rapid economic development. One of these priority sectors is telecommunications, to which approximately 98% of our systems are going.

This country, China, has an enormous appetite for high-quality products and support services. Canadian technology is generally perceived in China as being of high quality. Of course we all benefit today from the pioneering work of the greatest ambassador to China our country has ever had, Dr. Norman Bethune.

While the export of natural resources has always represented the major part of our country's export revenues, we believe the most valuable natural resources to be cultivated in the future will be the knowledge and experience Canadians have developed, both here in Canada and in their dealings abroad. Our knowledge and our experience, together with our technology, are the most important products we have to offer customers in the emerging markets.

We have come to view our country as a laboratory within which we develop more and more sophisticated technology to meet the needs of both our rather mature domestic market and the emerging customers. Having designed, developed, and tested the products here in our laboratory in Canada, we then take these products to markets that have real volume potential. This process, we have found, is not only profitable but also personally rewarding to all of us and a lot of fun, because it demands a lot of interaction between the Chinese people and our people.

The Chinese market saved our company, preserved the jobs of many Canadian workers, and offers good prospects for the future, as we build on established relationships. We believe there is a tremendous potential for many small Canadian companies to tap into this market's potential and also that of other countries in the Asian market, just as we have done.

[Translation]

À l'heure actuelle en Chine, il existe au moins quelques centaines d'entreprises qui font l'assemblage de groupes générateurs et qui le font en payant beaucoup moins cher pour leurs matériaux et pour leur main-d'œuvre. Également, des frais de transport supplémentaires s'appliquent à nos produits et nous devons verser des droits de douane supérieurs à 50 p. 100. Comment donc expliquer que nos clients soient prêts à payer plus cher pour nos produits? La réponse est très simple: Nous répondons à leurs besoins en leur offrant des produits d'une grande qualité.

• 0950

On ne le répètera jamais assez. Les meilleurs clients veulent aussi bien une réponse à leurs besoins qu'un produit de grande qualité. Voilà tout ce qu'il nous faut savoir ici au Canada pour concevoir, produire, emballer, promouvoir un produit et assurer le service après-vente.

Nos concurrents ne sont pas des producteurs chinois. Ce sont des entreprises d'ailleurs dans le monde qui exportent vers la Chine. Nous avons constaté que nous étions en mesure de faire concurrence aux entreprises les meilleures et les plus grosses si nous savions comment nous y prendre.

La Chine a identifié un certain nombre de secteurs à haute technologie qui peuvent lui assurer un développement économique rapide. L'un de ces secteurs prioritaires est celui des télécommunications et c'est celui qui absorbe à peu près 98 p. 100 de nos systèmes.

L'appétit de la Chine pour les produits de grande qualité et les services de soutien afférents est énorme. On considère généralement en Chine que la technologie canadienne est de grande qualité. Évidemment, nous profitons tous aujourd'hui du travail de défricheur de celui qui a été notre plus grand ambassadeur en Chine, le docteur Norman Bethune.

Même si les exportations de ressources naturelles ont toujours constitué la plus grande partie de nos revenus d'exportation, nous estimons que la ressource naturelle la plus précieuse qu'il faut cultiver pour l'avenir est la connaissance et l'expérience acquises par les Canadiens, aussi bien au Canada que dans leurs activités à l'étranger. Nos connaissances et notre expérience, alliées à notre technologie, sont les produits les plus importants que nous pourrions offrir aux nouveaux marchés en devenir.

Nous considérons de plus en plus notre pays comme un laboratoire où nous mettons au point des technologies de plus en plus avancées pour répondre aussi bien aux besoins de notre marché, qui a déjà atteint une certaine maturité, qu'à ceux d'une clientèle en devenir. Une fois les produits conçus, mis au point et à l'essai ici dans nos laboratoires au Canada, nous les présentons dans des marchés où il existe un grand potentiel de vente. Nous avons pu constater que ce processus est non seulement rentable mais enrichissant pour nous tous et extrêmement agréable, puisqu'il exige une interaction constante entre la population chinoise et la nôtre.

Le marché chinois a sauvé notre entreprise, il a assuré le maintien d'un grand nombre d'emplois au Canada et il offre de bonnes perspectives d'avenir, à mesure que nous consolidons des relations déjà bien établies. Il existe, selon nous, un potentiel immense pour bon nombre de petites sociétés canadiennes non seulement en Chine, mais aussi dans d'autres pays asiatiques; il leur suffit de suivre notre exemple.

[Texte]

Of course, we encourage you, our political leaders, to also recognize this potential and develop policies to realize this potential.

Thank you. [Witness speaks in Mandarin]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Peter. The most important message I got was that Canada can carve out a niche for itself in quality products, where it's not necessarily the best or the lowest price that wins. That is very encouraging for Canada's technological development. Thank you.

The next witness is Wilson Parasiuk, who just came back from an extended stay in Asia. He arrived Friday morning and is still suffering from jet lag.

Mr. Wilson Parasiuk (Asia-Pacific Foundation of Canada): Thank you very much. As Arthur was saying, I have just come back from a one-month trip into Asia and got back on Friday, so I am pleased to be here on short notice. I have some notes I wanted to pass on to you, and some major points.

B.C. Trade & Development Corp. is a crown corporation formed to promote and facilitate trade to different parts of the world. It has a private sector board of directors and also charges fees for its activities. Approximately 15% to 18% of its revenues arrive through fees.

B.C. exports approximately 45% to 50% of its exports to the United States and between 35% and 40% to Asia, on average, and to the rest of the world, primarily Europe. Canada exports about 80% of its exports to the United States.

I have been going to Asia since 1979 and have had a chance to see the profound changes that are taking place there. We as a country and a society are terribly north Atlantic focused. I think this was shaped during and after the Second World War, with NATO, the Cold War and the UN. The Security Council is still very dominated by European countries. There is the European Common Market. We really haven't focused much of our attention on Asia. Many of the stock markets and many of the holiday places are in Europe.

We have not really been aware of the changes that are taking place, yet we do have a massive shifting in the world's economy. It is not north Atlantic centred. We have at least a bipolar world in terms of the economy and it will be increasingly Pacific Rim centred.

I would argue that the impact of the development of the Asian economy on the rest of the world will be comparable to the impact that the development of the new world's economy had on the old world through the 18th, 19th and 20th centuries. That is a development that is massive if in fact we participate in it.

[Traduction]

Évidemment, nous vous encourageons, vous, nos dirigeants politiques, à reconnaître également ce potentiel et à mettre au point des politiques qui nous permettront d'en profiter.

Merci. [Le témoin s'exprime en mandarin]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, Peter. J'ai surtout retenu de votre exposé que le Canada est en mesure d'occuper des créneaux en offrant des produits de qualité, sans nécessairement offrir le meilleur prix ou le prix le plus bas. Voilà qui est fort encourageant dans la perspective du développement technologique du Canada. Merci.

Le prochain témoin est Wilson Parasiuk, qui revient tout juste d'un long séjour en Asie. Il est arrivé vendredi matin et il subit encore l'effet du décalage horaire.

M. Wilson Parasiuk (Fondation Asie-Pacifique du Canada): Je vous remercie beaucoup. Comme le disait Arthur, je reviens tout juste d'un voyage d'un mois en Asie et je suis arrivé vendredi. Je suis donc heureux d'être ici en vous ayant donné si peu d'avis. J'ai certaines observations à vous faire et aussi certaines questions importantes à soulever.

B.C. Trade and Development Corporation est une société d'État qui a été créée pour favoriser et faciliter le commerce avec diverses régions du monde. Son conseil d'administration est issu du secteur privé et la société exige également des honoraires en échange de ses services. Ses honoraires représentent entre 15 et 18 p. 100 de ses revenus.

La Colombie-Britannique exporte environ entre 45 et 50 p. 100 de ses produits vers les États-Unis, contre 35 à 40 p. 100 vers l'Asie, en moyenne et vers le reste du monde, particulièrement l'Europe. Le Canada pour sa part exporte environ 80 p. 100 de ses produits vers les États-Unis.

Je me rends en Asie depuis 1979 et j'ai eu l'occasion d'être le témoin des bouleversements profonds qui y prennent place. Comme pays et comme société, nous sommes extrêmement centrés sur l'Atlantique. Cette perspective a été façonnée, je crois, après la Seconde Guerre mondiale à cause de notre participation à l'OTAN, à la Guerre froide et à l'ONU. Le Conseil de sécurité continue d'ailleurs d'être nettement dominé par des pays européens. Il y a aussi le fait du Marché commun européen. Nous n'avons vraiment pas concentré beaucoup de notre attention sur l'Asie. Les marchés boursiers et les destinations de vacances que nous connaissons le plus sont en Europe.

• 0955

Sans que nous soyons vraiment conscients de cette évolution, l'économie mondiale se déplace de façon fondamentale. Son centre n'est plus l'Atlantique. L'économie mondiale est à tout le moins bipolaire et son centre se déplace de plus en plus vers la région du Pacifique.

Je dirais pour ma part que l'impact du développement de l'économie asiatique sur le reste du monde sera comparable à celui du développement de l'économie du nouveau monde sur l'Europe au cours des XVIII^e, XIX^e, et XX^e siècles. Il s'agit d'un changement de grande envergure qui s'effectuera avec ou sans nous.

[Text]

This economic shift that is taking place poses major challenges to us. At the same time it presents major opportunities for Canada, as 50% of the world's trade will be in Asia by the year 2000. Hundreds of billions of dollars of infrastructure will be developed. This is not a maybe, it will be developed over the next 30 and 40 years in Asia.

We have superb skills at infrastructure. There will be 8% growth on average, with many parts of Asia experiencing growth much higher than that. We are talking about north Atlantic and North American economies being quite mature. We're happy if we get 1% to 3% growth. Those trends will continue, so we do have predictability. We may have some hiccups in some of the countries. You may have a hiccup in China after Deng Xiaoping dies, but even though we had the hiccup of the Tiananmen Square in China in 1989, the average growth was still in the order of 10% in China over the decade of the 1980s.

This is a tremendous opportunity. I want to reinforce that this is not just a west coast opportunity; this is a Canadian opportunity. It becomes a west coast opportunity if the rest of Canada isn't going to gear itself up to take advantage of this opportunity.

The plea from us in western Canada is that Canada recognize that there is this tremendous opportunity for the country. There are tremendous opportunities for the fisheries industry of the Atlantic provinces in countries like Vietnam and China.

In order for us as a country to achieve the shift in our economic opportunities, we really do have to shift our priorities. Asia-Pacific has to become a major priority, one of the top one or two in terms of trade and investment promotion. I would argue it should be the number one priority. It should also be the number one priority in terms of rhetoric because that's the easiest thing to do. It has to be the number one priority in hard, clear action.

I would ask you to find out how many people Canada has in our embassies overseas, in Europe, in Africa, in Asia, and in the Americas, especially the United States. Remember that the United States has the same language, legal system, and accounting system, yet we have piles of people there.

Look at particular cases, and I invite you to do that. I just have a set of anecdotal evidence, but the anecdotal evidence is quite shocking. I was in Boston recently and I found that Canada has 31 people in its Boston office. We have four people in our Shanghai office. The pace and order of magnitude of economic development in Shanghai are just staggering, yet we have four people there with its different language and different cultures, but 31 in Boston.

So the rhetoric is easy. The hard, tough changes in terms of staffing, in terms of priorities, is much tougher. I invite you to do that homework as a committee.

[Translation]

Ce déplacement de l'économie constitue pour nous un défi important, mais il offre également au Canada des occasions considérables, étant donné que 50 p. 100 du commerce mondial se fera en Asie dès l'an 2000. Des centaines de milliards de dollars y seront investis en infrastructure. Il ne s'agit pas d'une perspective hypothétique: ce sera chose faite dans 30 ou 40 ans en Asie.

Nos compétences en matière d'infrastructure sont exceptionnelles. On prévoit une croissance de 8 p. 100 en moyenne et elle sera beaucoup plus considérable dans certaines régions de l'Asie. Dans le cas des économies de l'Atlantique Nord et de l'Amérique du Nord, elles ont atteint une certaine maturité. Nous nous contentons de taux de croissance de l'ordre de 1 à 3 p. 100. Il s'agit là de tendances prévisibles. La croissance sera peut-être saccadée dans certains pays. Il se peut qu'il y ait un repli provisoire en Chine après la mort de Deng Xiaoping, mais même avec le ralentissement lié aux événements de la place Tiananmen en Chine en 1989, le taux moyen de croissance s'est tout de même maintenu à 10 p. 100 environ en Chine pour la décennie des années quatre-vingts.

Il y a donc là des possibilités immenses. Je tiens à souligner que ces possibilités existent non seulement pour la côte Ouest, mais pour l'ensemble du Canada. La côte Ouest en profitera seule dans la mesure où le reste du Canada n'est pas disposé à en tirer parti.

Nous, les gens de l'Ouest, espérons seulement que le Canada va reconnaître à quel point ces possibilités sont intéressantes pour l'ensemble du pays. Je pense par exemple à toutes les possibilités offertes au secteur des pêcheries de l'Atlantique dans des pays comme le Viêt-nam et la Chine.

Pour profiter de nouvelles possibilités économiques, nous devons revoir l'ordre de nos priorités. La région Asie-Pacifique doit devenir prioritaire sur le plan du commerce et de l'investissement. D'après moi, elle devrait occuper le premier rang dans l'ordre des priorités. Et cela devrait également se refléter dans nos discours puisque c'est ce qu'il y a de plus facile à faire. Mais c'est surtout sur le plan de l'action que nous devons accorder la priorité à cette région.

Je vous prie de déterminer combien de personnes sont en poste dans nos ambassades à l'étranger, en Europe, en Afrique, en Asie, dans les Amériques et surtout aux États-Unis. Et n'oublions pas que, aux États-Unis, la langue est la même, le régime juridique est le même, le système de comptabilité est le même. Pourtant, nous avons un grand nombre de représentants là-bas.

Prenons des cas particuliers, je vous invite à le faire. Mes constatations demeurent anecdotiques, mais elles sont tout de même plutôt troublantes. J'étais de passage à Boston dernièrement et j'ai pu constater que 31 personnes travaillaient à notre bureau de Boston. À notre bureau de Shanghai, nous n'avons que quatre personnes. Or, à Shanghai, la cadence et l'ampleur du développement économique sont tout à fait époustouflantes. Nous n'avons pourtant là-bas que quatre personnes, en dépit du fait que la langue et la culture sont différentes. Pourtant, nous en avons 31 à Boston.

Les belles paroles ne coûtent donc pas cher. Il est beaucoup plus difficile de prendre les décisions qui s'imposent en matière de dotation et de détermination de l'ordre de priorité. J'invite votre comité à se mettre à la tâche.

[Texte]

We have to make our efforts overseas much more commercially oriented. I believe it's important that we keep our government ties in our overseas operations, because in Asia especially, government is a very important part of the economic process.

But at the same time we need to have a feedback mechanism, and I'm not sure whether this is done by making our operation a crown corporation or by establishing what I would call a private sector feedback board so you could monitor the activity of our operations overseas. Since the world is a large world, we might have regionally oriented private sector boards so we could monitor and judge the effectiveness of what we're doing.

We need to put our money where our mouth is. I know within B.C. Trade, for example, we've had a major shift. We've closed down offices overseas in Munich, Los Angeles and Seattle. We've shifted at least 50% of our activity over to Asia-Pacific, and in terms of our overseas activity it's probably in the order of about 70%.

We have to talk and promote partnerships for critical mass and for market penetration. We need partnerships between companies in Canada, and Stan Ridley alluded to that. We in B.C. Trade have put together fifteen alliances of small and medium-sized companies for the purposes of penetrating markets. Many of these alliances are interprovincial, and I'd like to see us doing more of that nationally.

We need to promote alliances between Caucasian businesses and Asian-Canadian businesses. We have tremendous assets in Canada in terms of our immigrants. We need to promote better alliances between business and governments, and we need to look at developing alliances between Canadian businesses and Asian businesses in terms of joint ventures.

We have to act quickly. Most of Asia believes they need North America's technology and management skills, and they prefer getting a lot of that through Canada because Canada poses no great geopolitical threat to them. But they're developing very quickly. Within three to five years they may not need us, because other relationships will have been established. In fact people like Lee Kuan Yew and Prime Minister Mahathir in Malaysia are now starting to say maybe they don't need North Americans as much as they think. If we drag our heels and they continue to develop at 8% or 10%, they will recognize maybe that's the case.

We need to have a very strong focal point for Asia within the country. Clearly this is in self-interest, but Vancouver is the natural gateway to Asia-Pacific for North America. It's two hours closer by air than Los Angeles; it's two days closer for shipping. It's easily recognizable for Asians and immensely liked by Asians.

We should build up our airport. We're starting to do it now, but that only happened after devolution. We need to build up our ports as a better gateway. We have to build up our other activities to develop more critical mass. Vancouver is a natural

[Traduction]

Nos efforts à l'étranger doivent être beaucoup plus axés sur le commerce. Il est cependant important, selon moi, que nous maintenions nos liens gouvernementaux dans nos activités à l'étranger, notamment en Asie, puisque le gouvernement joue un rôle très important dans le processus économique.

● 1000

Mais, parallèlement, il nous faut un mécanisme de rétroaction. Je ne sais pas si ce mécanisme doit relever d'une société d'État ou d'une sorte d'office du secteur privé, mais il s'agirait de contrôler nos activités à l'étranger. Puisque le monde est vaste et grand, un certain nombre de ces offices du secteur privé à mandat régional pourraient contrôler l'activité et en évaluer l'efficacité.

Il nous faut par contre avoir le courage de nos opinions. Dans le cas de B.C. Trade, par exemple, le changement a été considérable. Nous avons fermé des bureaux à l'étranger, à Munich, à Los Angeles et à Seattle. Nous avons déplacé au moins 50 p. 100 de notre activité vers la région Asie-Pacifique et cette région représente à l'heure actuelle 70 p. 100 de nos activités à l'étranger.

Nous devons favoriser les partenariats qui nous permettront d'avoir la masse critique voulue et de pénétrer des marchés. Il nous faut des partenariats entre sociétés canadiennes, comme l'a souligné Stan Ridley. Nous-mêmes, à B.C. Trade, nous avons constitué 14 alliances de petites et moyennes entreprises en vue de pénétrer des marchés. Bon nombre de ces alliances sont interprovinciales et j'aimerais bien voir d'autres initiatives de ce genre à l'échelle du pays.

Il nous faut favoriser des alliances entre entreprises canadiennes et entreprises canado-asiatiques. Nos immigrants nous offrent des ressources très considérables. Il nous faut favoriser de meilleures alliances entre le milieu des affaires et le secteur gouvernemental et il nous faut explorer les possibilités de contreparties entre des entreprises canadiennes et des entreprises asiatiques.

Nous devons agir rapidement. La plupart des pays d'Asie estiment avoir besoin de la technologie et des compétences de gestion nord-américaines et ils préfèrent les obtenir du Canada dans une large mesure puisque le Canada ne constitue pas une menace pour eux sur le plan géopolitique. Par contre, ces pays se développent très rapidement. Dans trois ou cinq ans, ils n'auront peut-être plus besoin de nous puisqu'ils auront établi d'autres relations. Certains, comme Lee Kuan Yew et le Premier ministre Mahathir de la Malaysia, commencent à se dire qu'ils n'ont peut-être pas besoin des Nord-Américains autant qu'ils le pensent. Si nous nous traînons les pieds et s'ils continuent à se développer à la cadence de 8 ou 10 p. 100, ils risquent de s'en rendre compte.

Ici au Canada, il nous faut un point de convergence très fort pour l'Asie. Je parle évidemment pour ma paroisse, mais Vancouver est la porte d'entrée toute désignée de l'Amérique du Nord vers l'Asie et le Pacifique. Vancouver est à deux heures de moins par avion et à deux jours de moins par bateau que Los Angeles. Vancouver a un caractère distinct que les Asiatiques reconnaissent et qu'ils adorent.

Nous devrions améliorer notre aéroport. Nous avons commencé à le faire, mais seulement depuis la dévolution. Nous devons également améliorer nos infrastructures portuaires. Il nous faut également consolider nos autres activités pour

[Text]

gateway, but we have to develop more critical mass here, not for Vancouver but for the country. We have to have people in this critical mass networking to the rest of the country in order to ensure Vancouver's role as a gateway.

I think Vancouver has even a greater role than that of a gateway. I believe it has the opportunity to become a type of Geneva of the Pacific Rim. It's not part of the United States, it's not part of Japan and it's not part of China, so a number of the international institutional organizations can in fact be located here. I believe our natural competitor here is the city-state of Singapore and I think it's incumbent upon us as a country to drive this opportunity more so.

We did have something called the Asia-Pacific initiatives, which was a group of business people and governments getting together in the mid-1980s to see how we could develop the Asia-Pacific in a better way. I think we have to do a review and a second stage of that and I think we need a quantum leap in terms of our vision and our ambitions with respect to the Asia-Pacific.

The opportunity is there for us; whether in fact we have the vision and the drive to achieve it remains to be seen.

Mr. Hara: Thank you, Wilson, very much.

To wind up is Lucy Roschat, who is president of the Hong Kong Canada Business Association.

Ms Lucy Roschat (Asia-Pacific Foundation of Canada): Thank you. Hara-san was very brave to invite me to participate in this very important meeting. I am very happy and honoured to be here.

• 1005

I come representing two different groups—or one group and one individual. As national chairman of the Hong Kong Canada Business Association, I can tell you that we have approximately 3,000 members across Canada and 10 chapters across the country. We have been in existence for 10 years and our mission is to expand and provide trade opportunities and business opportunities across the Pacific.

I am also now very involved with trade between Hong Kong, China, and Canada, so I'd like to add some of my own personal experiences.

We have to keep reminding ourselves that trade is actually a two-way street. We have been forgetting that. There are many bridges spanning the Pacific Rim countries, and it's a pity that when we look closer, although we are very much aware of the bridges and the links, we're not really using them. Because of that, we are really losing out on many opportunities. Much other competition from other countries is way ahead of us. We all know about the trade opportunities in Asia, yet, if we look at the map, Canadians are really not quite as involved as we should be.

We'll talk a bit about exports now and about some of the frustrations people face. We all know there are so many projects available, be they big business, megaprojects, small business or mid-sized business. Part of the problem is that when people

[Translation]

atteindre la masse critique voulue. Vancouver est une porte d'entrée toute désignée, mais il nous faut développer une plus grande masse critique ici, non pas pour Vancouver mais pour l'ensemble du pays. Cette masse critique doit comprendre des gens qui travaillent en réseau avec l'ensemble du pays pour que Vancouver puisse jouer son rôle de porte d'entrée à l'avantage de tous.

Je crois même que Vancouver a un rôle à jouer qui dépasse celui de porte d'entrée. Je crois que cette ville peut devenir une sorte de Genève du Pacifique. Vancouver ne fait partie ni des États-Unis, ni du Japon, ni de la Chine, de sorte qu'un certain nombre d'institutions ou d'organisations internationales peuvent s'y établir. Notre grand concurrent à cet égard est la ville-État de Singapour et j'estime qu'il incombe au Canada de donner à Vancouver toutes les chances possibles à cet égard.

Au cours du milieu des années 1980, un groupe de gens d'affaires et de fonctionnaires se réunissait dans le cadre des initiatives du Pacifique pour chercher des façons d'assurer le meilleur développement possible pour la région du Pacifique. Il me semble que nous devons revoir la réflexion et les travaux faits à cette époque et formuler aujourd'hui des objectifs beaucoup plus ambitieux à l'égard de la région Asie-Pacifique.

L'occasion est là. Aurons-nous l'intelligence et la volonté de la saisir? Cela reste à voir.

M. Hara: Merci beaucoup, monsieur Wilson.

Pour terminer, Lucy Roschat, présidente de la Hong Kong Canada Business Association, prendra la parole.

Mme Lucy Roschat (Fondation Asie-Pacifique du Canada): Merci. Hara-san a été très courageux de m'inviter à participer à cette réunion très importante. Je suis très heureuse et honorée d'être ici.

Je suis venue à deux titres différents, comme représentante d'un groupe et à titre personnel. En tant que présidente nationale de la Hong Kong Canada Business Association, je peux vous dire que nous comptons dans tout le pays environ 3 000 membres et 10 sections. L'association existe depuis 10 ans et elle a pour mandat d'accroître et de créer des possibilités commerciales et d'affaires avec les pays du Pacifique.

Je m'occupe actuellement de près du commerce extérieur entre Hong Kong, la Chine et le Canada, et c'est pourquoi j'aimerais aussi vous faire part de mon expérience personnelle.

Il ne faut pas oublier que le commerce est en fait à double sens. Nous avons tendance à l'oublier. Il y a beaucoup de liens entre nous et les pays riverains du Pacifique, et il est regrettable que, lorsqu'on y regarde de plus près, même si nous sommes parfaitement conscients de l'existence de ces liens, nous ne nous en servions pas vraiment. Pour cette raison, nous laissons passer de nombreuses occasions. D'autres pays qui nous font concurrence sont très en avance sur le Canada. Nous connaissons tous les possibilités commerciales qui existent en Asie et pourtant, si l'on regarde la carte, les Canadiens ne sont pas aussi présents qu'ils devraient l'être.

Nous allons maintenant parler des exportations et des problèmes auxquels certains se heurtent. Nous savons tous que tant de projets sont disponibles, qu'il s'agisse de grandes entreprises, de mégaprojets ou de PME. Le problème, c'est qu'il

[Texte]

come here there are many buyers from China since the decentralization of the central government. They're from provinces and their trading houses have been setting up their operations, basically in Vancouver, which they use as sourcing bases from which to try to tap into some of Canada's resources.

There are frustrations, however. Many times they don't know where to turn or who to turn to in order to source their goods. Canada is quite a large country and some of the products they are looking for might not be on the west coast; they could be on the east coast, or available from the Atlantic provinces, or in central Canada.

They also have a problem in that when they ask for prices they often have the habit of trying to get the lowest quote, and Canadian businesses cannot deal with this approach because often it doesn't come to anything.

There is also the problem of Canadians not being able to respond to a buyer as quickly as possible. Sometimes because of the time changes across our big country we cannot give a fast response to the buyer.

There are also freight costs across the country that put us at a disadvantage and there have been some complaints. There was some interest, for example, in some beef products from Alberta, yet when they started sourcing the products they found that it costs more to ship the beef from Alberta to B.C. than to ship across the Pacific Ocean.

We also have a very laid-back attitude in that we often hesitate to compete with other world competitors for some of the pricing and projects. We also have the impatient approach of asking why we can't make a deal tomorrow, saying that it should be so simple because we have what they want, so why can't we make it. Here we come back again to the long-term relationship of what we call *guan xi*.

There are also problems associated with surfaces and technology industry. They are big obstacles because we are not even in the same channel. We are aware that China does want technology and goods, but the Chinese do not have the funding to pay for them. Canada wants to sell our service and our product, but what do we do when they don't have the money to pay for it? We just say oh, well, let's give up.

• 1010

An example is in the Festival of Hong Kong in Canada about two years ago. We organized a business seminar where we had specialists come in from Hong Kong who were related to the Hong Kong airport projects. There were approximately 99 people enrolled, and out of that 99 we got stacks of information. These were projects—not just big-sized but also smaller-sized—that catered to the individual's requirements. Yet there were only two firms that even bothered to follow up on the projects; only two responded by sending in their qualification papers.

[Traduction]

Il y a un grand nombre d'acheteurs qui viennent de Chine depuis la décentralisation du gouvernement national. Ils représentent des provinces et ont établi des maisons de commerce, essentiellement à Vancouver, qu'ils utilisent comme source d'approvisionnement et à partir desquelles ils essaient de puiser dans certaines ressources de notre pays.

Tout cela ne se fait pas sans problème, toutefois. Souvent, les acheteurs ne savent à qui s'adresser pour s'approvisionner. Le Canada est un grand pays et certains produits qu'ils recherchent ne proviennent pas de la côte Ouest; il s'agit parfois de produits de la côte Est, ou que l'on trouve dans les provinces Atlantiques ou encore dans le centre du Canada.

Ces acheteurs ont également un problème du fait que lorsqu'ils demandent une liste de prix, ils ont souvent l'habitude d'essayer d'obtenir le prix le plus faible et les entreprises canadiennes ne peuvent pas fonctionner de cette façon car, souvent, elles se trouvent dans une impasse.

Il y a également le problème des Canadiens qui ne peuvent pas remplir la commande d'un acheteur dans les délais requis. Parfois, étant donné qu'il y a plusieurs fuseaux horaires entre l'est et l'ouest de notre pays, nous ne pouvons pas satisfaire rapidement la demande de l'acheteur.

Il faut tenir compte également des frais de transport des marchandises d'un bout à l'autre du pays qui désavantagent nos entreprises. Il y a eu des plaintes à ce sujet. Certains acheteurs s'intéressaient, par exemple, à des produits du bœuf de l'Alberta et lorsqu'ils ont voulu commencer à s'approvisionner, ils ont constaté que ça leur coûtait plus cher d'acheminer le bœuf de l'Alberta à la Colombie-Britannique que de l'expédier de l'autre côté du Pacifique.

Nous avons également tendance à faire preuve d'indolence en ce sens que nous hésitons souvent à livrer concurrence à d'autres pays du monde tant sur le plan des prix que des projets. Les Canadiens sont aussi parfois impatients. Ils veulent toujours essayer de conclure le marché dès le lendemain, disant qu'il ne devrait pas y avoir de problème puisque nous produisons ce que les acheteurs recherchent. Cela nous ramène encore une fois au fameux *guan xi*, soit l'importance des rapports à long terme.

Il y a également des problèmes liés au transfert de la technologie. Il existe de gros obstacles quand nos systèmes ne correspondent pas. Nous savons que la Chine veut acheter de la technologie et des marchandises, mais elle n'a pas les moyens voulus pour les payer. Le Canada veut vendre ses services et ses produits, mais que fait-il lorsque l'acheteur n'a pas le moyen de les payer? Il laisse tomber, tout simplement.

Le Festival de Hong Kong organisé au Canada il y a environ deux ans en est un bon exemple. Nous avons organisé un colloque pour gens d'affaires auquel ont participé des spécialistes de Hong Kong qui s'occupaient des projets aéroportuaires de cette ville. Il y a eu environ 99 participants desquels nous avons pu tirer une foule de renseignements utiles. Il s'agissait de projets—pas seulement de grande envergure, mais également plus restreints—visant à répondre aux besoins des particuliers. Et pourtant, deux entreprises seulement ont pris la peine de donner suite à ces projets; deux seulement ont répondu en envoyant leurs titres de compétences.

[Text]

I have often had people come and ask why aren't Canadians more active in pursuing this trade partnership?

China is also like Canada in different provinces. We also have a problem figuring out where, how and who to turn to to find out about the projects and opportunities available.

Another big problem is the fast changes in China and Hong Kong. I'll give you an example. I have a friend whose family is here. He said he's supposed to be moved back to Hong Kong to stay, but out of one month he's lucky to get more than three to five days staying in Hong Kong. The rest of the time he's in China, because he literally has to be there in order to keep up with the opportunities available.

There are some suggestions as to what we can do to assist people who are interested in being able to trade and do business with China, Hong Kong or the Southeast Asian countries. There is a recommendation that we can work with partners already set up in Hong Kong and China, here again for the reason that the people who are already there speak the language. That's better communication. They have been dealing with China and the Asia-Pacific region for a long time. Also, more important than speaking the language, they understand the culture and the customs of what is happening and what makes it tick.

The Canadian trade commissions located there will have to figure out ways and means for them to let us know what projects are available. Why is it there are complaints that other countries get their information way before us? One of the problems is if we try to bid for a project, by the time we see it on paper it's already too late to bid for it; it's already gone or taken.

Therefore timing is very important, because if we don't stay in touch and have the rapport with the potential clients there, we will lose them.

There's also talk that even in Canada we won't know where to look for things. There have been suggestions that we can set up a database system—something similar to that of the trade development council in Hong Kong—where at the push of a button they can let you know all the manufacturers in Hong Kong who make buttons, so you can source the buttons you want. This works for any other manufacturing projects or business opportunities you might have.

We also have to develop, as we mentioned before, a team spirit attitude. We can overcome the obstacle of being able to bid and compete with other countries for projects in China by forming consortiums, what Mr. Ripley calls the Team Canada spirit.

Basically for a project usually people want funding. Where do people turn to for funding? Some people might have the technology but they don't have the funding. How can we coordinate all the obstacles together and work together?

[Translation]

J'ai souvent entendu des gens demander pourquoi les Canadiens ne font pas plus d'efforts pour établir ce partenariat commercial.

La Chine ressemble également au Canada et ses diverses provinces. A nous aussi, il nous est parfois difficile de déterminer à qui, comment et où s'adresser pour obtenir des renseignements au sujet des projets et des possibilités disponibles.

L'évolution rapide que connaissent la Chine et Hong Kong pose un autre problème de taille. Je vais vous citer un exemple. J'ai un ami dont la famille vit au Canada. Il est censé repartir à Hong Kong définitivement, mais sur un mois, il a de la chance s'il trouve une façon de rester plus de trois à cinq jours à Hong Kong. Le reste du temps, il est en Chine, car il doit carrément rester dans ce pays pour se tenir au courant des diverses possibilités qui s'offrent.

Certains ont des idées quant à ce que nous pourrions faire pour aider les gens qui souhaitent faire du commerce et des affaires avec la Chine, Hong Kong ou les pays de l'Asie du Sud-Est. Il a été recommandé notamment de travailler de concert avec des partenaires établis à Hong Kong et en Chine, là encore ne serait-ce que pour surmonter l'obstacle de la langue. Cela facilite les communications. Ces gens-là sont en affaires avec la Chine et la région de l'Asie-Pacifique depuis longtemps. En outre, plus important encore que la langue, ils comprennent la culture et les coutumes locales et savent ce que recherchent les Chinois.

Les délégations commerciales canadiennes qui sont sur place devront trouver des moyens de nous informer des projets dont nous pourrions profiter. Comment se fait-il que l'on se plaigne que d'autres pays soient renseignés bien avant nous? Le problème, entre autres, c'est que lorsque nous essayons de faire une offre sur un projet, avant que nous ne recevions toute la documentation pertinente, il est déjà trop tard. Le contrat a déjà été alloué à quelqu'un d'autre.

Les délais revêtent donc une importance extrême, car si nous ne restons pas en contact et n'entretenons pas des relations permanentes avec nos clients éventuels dans cette région du monde, nous les perdrons.

Certains prétendent également que même au Canada, on ne sait pas où s'adresser pour trouver certaines choses. Il a été proposé de créer un système de base de données—sur le modèle de celui du conseil de développement commercial de Hong Kong—grâce auquel, en appuyant simplement sur un bouton, on pourrait obtenir la liste de tous les fabricants de boutons de Hong Kong, et y trouver le fournisseur que l'on souhaite. Ce système pourrait s'appliquer aussi à d'autres projets de fabrication ou d'éventuelles possibilités commerciales.

• 1015

Nous devons également faire preuve, comme nous l'avons déjà dit, d'un esprit d'équipe. Pour surmonter l'obstacle et être à même de faire des offres et de rivaliser avec d'autres pays pour participer à des projets en Chine, il nous faut créer des consortiums, ce que M. Ripley appelle l'esprit Équipe-Canada.

Essentiellement, pour mettre sur pied un projet, les gens ont besoin d'argent. À qui s'adressent-ils pour en trouver? Certains ont même parfois la technologie, mais pas le financement voulu. Comment coordonner tous ces éléments et surmonter ensemble les obstacles?

[Texte]

There are lots of Canadian banks that are very interested to focus into China, but we are not trying to tell them what to do. They are very interested, and yet even their competitors' banks from other countries are in China already providing funding for projects more readily, more prepared and more experienced, which gives the other countries an edge.

There is also talk of export credits and there are lots of private sources for fundings, but we have to also get the message out on how to get into the funds. In short, what we are trying to say is that even within Canada we do not communicate enough. I think we have to assess that and how we can communicate with one another much better.

When I talk about two-way streets, we overlook one very important point. There is no denial that foreign investors have already renewed their interest in looking into investing in Canada. We have to look in the mirror and ask ourselves what we have to offer.

It will be insensitive to touch upon the taxation system there. If we want people to bring money here, what do we have to offer them? They are very hesitant. Anyone who is in business does not want to come and just give all their money away. They don't mind paying taxes. Let's emphasize that, no one minds paying taxes. It's whether they just want to be able to keep some for themselves for expansion.

When I speak about having people come here to invest their money here, I am not talking about just immigration.

I am wrapping up.

I am not talking about just immigration, because what good do immigrants do if they do not take all their money along, or they take their money away after they get their passports? We have to find a solution for all this.

The bridge is there. Right now only the politicians and the government officials are using it. We all know there are pots of gold on the other side and there are pots of gold over here. If we do not take them, someone else will.

Thank you very much.

Mr. Hara: Thank you, Lucy. In other words, what you are saying is that the golden mountain has now shifted to the other side.

That, Mr. Chairman, is the complete rundown for the seven presenters. What I discern from the common thread is that, number one, economic growth in Asia Pacific in the next century is going to outstrip NAFTA's economic growth. Therefore, what is Canada going to do about it?

Second, this is a national issue and a Team Canada approach can make Canada competitive there.

Third, perhaps to have a focal point to let us do things in a focused way, should Vancouver be not the centre but the focal point for this effort?

[Traduction]

De nombreuses banques canadiennes s'intéressent vivement au marché que représente la Chine, mais nous ne faisons aucun effort pour leur dire ce qu'il faut faire. Elles sont très intéressées par cette région du monde et pourtant, leurs concurrentes étrangères sont parfois déjà établies en Chine où elles financent plus facilement des projets, où elles ont déjà acquis une certaine expérience, ce qui donne un avantage aux pays qu'elles représentent.

Il est également question de crédits à l'exportation et il existe de nombreuses sources de financement privé, mais il faut également que tous les intéressés sachent bien comment obtenir les fonds nécessaires. En un mot, ce que nous voulons dire, c'est que même au Canada, les communications ne sont pas suffisantes. Nous devons nous pencher sur la question et voir comment faciliter les communications entre nous.

Lorsque je parle d'un système à double sens, nous avons tendance à oublier un point très important. Personne ne nie que les investisseurs étrangers ont déjà manifesté un nouvel intérêt pour trouver des sources d'investissement dans notre pays. Nous devons être honnêtes avec nous-mêmes et nous demander ce que nous pouvons leur offrir.

Quelques mots maintenant à propos de la fiscalité canadienne. Si nous voulons que des gens investissent dans notre pays, que pouvons-nous leur offrir? Ils sont très réticents. Tous les gens qui sont en affaires ne veulent pas venir au Canada et simplement donner tout l'argent qu'ils gagnent. Ils sont d'accord pour payer de l'impôt. Il faut bien insister là-dessus, tout le monde est d'accord pour payer de l'impôt. Le problème, c'est que les gens veulent qu'il leur en reste pour élargir leurs activités.

Lorsque je parle d'éventuels investisseurs au Canada, je ne fais pas simplement allusion à l'immigration.

Je vais conclure.

Je ne fais pas simplement allusion à l'immigration, car à quoi servent les immigrants s'ils n'apportent pas tout leur argent avec eux, ou s'ils le remportent dès qu'ils ont obtenu leur passeport? Il faut trouver une solution à ce problème.

Il existe déjà un moyen. À l'heure actuelle, seuls les élus politiques et les hauts fonctionnaires s'en prévalent. Nous savons tous qu'il y a des occasions en or à saisir de l'autre côté et qu'il y en a également dans notre pays. Si nous n'en profitons pas, quelqu'un d'autre le fera à notre place.

Je vous remercie.

M. Hara: Merci, Lucy. Si j'ai bien compris, vous êtes en train de dire que les richesses ont changé de côté.

Cela conclut, monsieur le président, les exposés des sept panellistes. Il s'en dégage quelques idées communes, à savoir: premièrement, la croissance économique dans la région Asie-Pacifique, au cours du prochain siècle, sera plus rapide que celle des pays de l'ALÉNA. Que va donc faire le Canada pour y remédier?

En second lieu, il s'agit d'une question d'intérêt national et il faut adopter un esprit d'équipe bien canadien si nous voulons rendre notre pays plus concurrentiel dans cette région du monde.

Troisièmement, pour avoir un point de convergence qui nous permette de moins disperser nos efforts, ne conviendrait-il pas de choisir Vancouver à cette fin?

[Text]

With that, Mr. Chairman, thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Hara, and thank you very much everyone on the panel, for very interesting presentations.

I think we'll take the opportunity for a 10-minute break now and then come back to questions. All the members will have different questions, obviously. I might just ask the panellists to bear in mind that our particular job at the moment is to try and advise the government as to how Canadian foreign policy should be adapting to a changing world. I don't say this in a critical way, but this morning I felt like I was in a business school lecture on how we should be doing business. This is important, but if you can help us understand the role of government and foreign policy in enabling Canadian business be more competitive, I think that would help us a great deal in passing on recommendations that would have impact.

• 1020

The last speaker gave us some recommendations that she would like us to pass on to our colleague Mr. Martin. But tax policy may be considered outside of the realm of this particular committee's expertise.

We'll come back in ten minutes. Thank you very much.

• 1021

• 1034

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): This is the second part of our meeting this morning. For panellists who haven't participated in this before, members will ask questions of specific panellists, but if somebody else on the panel has an idea or feels they have something to add to the answer given, I'm sure they would be pleased if you would just signal me. I'll recognize you as also wanting to say something on that issue.

• 1035

Mr. Lastewka (St. Catharines): Mr. Chairman, I have a number of questions, so if there is any time available I would be glad to pitch in.

I'd like to start with Dr. Walls, so we can get a better understanding. Canada has the Asia-Pacific group. What kind of Asia-Pacific groups do you have in the U.S. and how are we influenced or affected by their activities? Then I will go on to my second question, Mr. Chairman.

Dr. Walls: When you refer to the Asia-Pacific group are you referring specifically to the Asia-Pacific Foundation or to APEC or PECC? I think I referred to several organizations.

[Translation]

Sur ce, monsieur le président, je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Hara, et je remercie tous les panellistes de leurs exposés très intéressants.

Nous allons profiter de l'occasion pour faire une pause de 10 minutes et nous reviendrons pour les questions. Tous les membres du comité ont diverses questions à poser, cela va sans dire. Je demanderai simplement aux panellistes de ne pas oublier que notre mandat précis, à l'heure actuelle, est d'essayer de conseiller le gouvernement sur la façon dont notre politique étrangère devrait s'adapter à un monde en mutation. Je ne dis pas cela pour critiquer, mais ce matin, j'avais l'impression de me trouver dans une école de commerce à écouter une conférence sur les méthodes et pratiques commerciales. C'est un élément important, mais si vous pouvez nous aider à comprendre le rôle que peuvent jouer le gouvernement et la politique étrangère pour permettre aux entreprises canadiennes d'être plus concurrentielles, cela nous serait très utile pour nous permettre de faire des recommandations concrètes.

Le dernier intervenant nous a fait certaines recommandations qu'elle nous a demandé de transmettre à notre collègue, M. Martin. Toutefois, la politique fiscale déborde le mandat et la compétence de notre comité.

Nous reviendrons dans 10 minutes. Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous en sommes à la deuxième partie de notre réunion de ce matin. Pour ceux qui n'étaient pas là avant, les membres du comité vont poser des questions à certains invités, mais si quelqu'un d'autre au sein du groupe des invités a une idée ou estime devoir ajouter quelque chose à la réponse donnée, vous pourrez me l'indiquer par un signe et je suis sûr qu'on sera heureux de vous entendre. Je considérerai que vous voulez également dire quelque chose sur le sujet.

M. Lastewka (St. Catharines): Monsieur le président, j'ai plusieurs questions à poser et s'il reste du temps j'aimerais intervenir.

J'aimerais tout d'abord commencer avec M. Walls pour que l'on comprenne mieux. Il existe au Canada un groupe Asie-Pacifique. Quel genre de groupes Asie-Pacifique y a-t-il aux États-Unis et dans quelle mesure sommes-nous influencés ou touchés par leurs activités? Je passerai ensuite à ma deuxième question, monsieur le président.

M. Walls: Lorsque vous parlez du groupe Asie-Pacifique, voulez-vous parler précisément de la Fondation Asie-Pacifique, de l'APEC ou de la PECC? Je pense avoir mentionné plusieurs organisations.

[Texte]

Mr. Lastewka: Well, I would start off with Asia-Pacific, then add the rest.

Dr. Walls: Okay. The United States had a number of non-governmental non-profit organizations that have been committed to developing domestic interest, first of all, then understanding and competence in Asia-Pacific for a long time. The Asia Society comes to mind. They also have their own Asia Foundation, which comes to mind.

While the U.S. has 10 times more than Canada in terms of the numbers of people, so it probably also has at least 10 times as many such organizations or they are 10 times as large as ours. But the Americans have them and we consult with them. The staff, I know, have been associated with the Asia-Pacific Foundation in the past and I know that our staff exchange information with them about what we are doing, the directions in which we are going, and the plans we are making. The United States is involved in all the organizations, such as the Pacific Basin Economic Council, the Pacific Economic Cooperative Council, the Asia-Pacific Economic Council, and so on. They are involved in all those in which we are involved.

Does that answer your question?

Mr. Lastewka: I want to find out whether we are influenced or affected by them and by their decision-making. Are we a Canada/Asia-Pacific group that is independent from...? I understand they are 10 to 1 and that sometimes the influence also becomes 10 to 1, so I am trying to have an understanding. Are we clear in having our own mandate outside that of the U.S.?

Dr. Walls: In my opinion, yes, sir, we are. We are conscious and very much aware of the importance of maintaining a distinct Canadian perspective and agenda in our relationships with Asia-Pacific. However, we are also realistic enough to know that unilateral policy development, if done without sufficient consultation, especially with friendly nations—not limited to the U.S., by the way, because we consult with all the friendly nations in our policy development, as far as I know—and if engaged in as unilateral Canada-centric international policy development, runs the risk of avoiding effective synergistic relationships.

So, yes, we have a Canadian perspective, but no, we don't ignore opportunities for synergistic policy.

Mr. Hara: Mr. Chairman, I'd like to add to that response. I don't know whether this answer is a part of your question, but we are losing out to countries like Australia. The Australians have a concerted policy and strategy for Asia-Pacific because they now deem themselves to be a part of that region.

It starts in the schooling system, where they allocate large budgets toward Asian language training, for instance. If I am not mistaken, they have more people in the secondary school system learning an Asian language than we do in Canada, yet the population is only approximately two-thirds that of Canada.

[Traduction]

M. Lastewka: J'aimerais commencer par le premier groupe et ensuite passer aux autres.

M. Walls: Très bien. Les États-Unis ont plusieurs organisations non gouvernementales à but non lucratif qui s'efforcent depuis assez longtemps de susciter un intérêt dans leur pays tout d'abord et une compréhension de la région Asie-Pacifique ainsi que des compétences dans cette région. La Asia Society me vient immédiatement à l'esprit. Ils ont également une fondation pour l'Asie.

Étant donné que les États-Unis sont 10 fois plus peuplés que le Canada, ils ont sans doute aussi 10 fois plus d'organisations que nous à moins que ces organisations soient 10 fois plus importantes que les nôtres. Le fait est qu'elles existent aux États-Unis et que nous travaillons en consultation avec elles. Je sais qu'il y a eu des échanges au niveau du personnel avec la Fondation Asie-Pacifique et que nos employés ont procédé à des échanges d'information avec cette organisation et lui ont indiqué ce que nous faisons, quelles orientations nous prenons et quels projets nous envisageons. Les États-Unis participent à toutes les organisations telles que le Pacific Basin Economic Council, le Pacific Economic Cooperative Council et l'Organisation de coopération économique Asie-Pacifique, par exemple. Ils sont là partout où nous sommes.

Est-ce que cela répond à votre question?

M. Lastewka: J'aimerais savoir si nous sommes influencés ou touchés par les Américains et par leurs décisions. Notre groupe Asie-Pacifique du Canada est-il indépendant de...? Je sais bien que le rapport est de 10 contre un et que parfois l'influence est 10 fois supérieure, mais j'essaie de comprendre. Avons-nous un mandat distinct de celui des États-Unis?

M. Walls: Je pense que oui, monsieur. Nous sommes conscients de l'importance qu'il y a à maintenir un point de vue et un programme canadiens distincts dans nos relations avec la région Asie-Pacifique. Toutefois, nous sommes suffisamment réalistes pour savoir qu'une politique élaborée unilatéralement, si elle est faite sans consultations suffisantes, surtout avec les nations amies—et ce n'est pas seulement les États-Unis, soit dit en passant, car nous consultons aussi toutes les nations amies pour mettre au point notre politique, que je sache. Si nous mettons au point une politique internationale unilatéralement qui soit centrée sur le Canada, nous courrons le risque de ne pas profiter des relations synergiques qui sont efficaces.

Nous avons donc un point de vue canadien, mais nous n'ignorons pas les possibilités qu'offre une politique synergique.

M. Hara: Monsieur le président, j'aimerais ajouter quelque chose à cette réponse. Je ne sais si cette réponse fait partie de votre question, mais nous sommes en train de perdre du terrain par rapport à des pays comme l'Australie. Les Australiens ont une stratégie concertée pour la région Asie-Pacifique parce qu'ils s'estiment désormais faire partie de cette région.

Cela commence au niveau scolaire où on consacre d'énormes budgets à l'apprentissage des langues asiatiques par exemple. Si je ne me trompe, il y a plus de personnes dans les écoles secondaires qui apprennent une langue asiatique en Australie qu'au Canada alors que la population australienne correspond à peu près aux deux tiers de celle du Canada.

[Text]

I also understand that quite recently—and this is not confirmed—Australia has made an Asian language the second language of the country. So we are losing out.

[Translation]

Je crois que très récemment—mais cela n'a pas encore été confirmé—l'Australie a fait d'une langue asiatique la deuxième langue du pays. Nous perdons donc du terrain.

• 1040

Also, they are attracting Asian students to Australia with a vision for the future, because when those young Asian people go back to their countries of origin and, say, in fifteen years' time rise in the ranks, when Australia has a bid for a project or something there might be an influence. Also, to take the area of tourism, Australia's budget to attract Asians to Australia far exceeds that of Canada—if Canada does have a budget for that.

Dr. Walls: I have just a footnote on something Arthur said. I believe the policy in Australia is that every high school graduate in Australia must have a second language, which should be one of the languages of Asia. I think that's what the policy is. They have a choice.

Mr. Lastewka: Yes. I for one am all in favour of three or four languages. I come from a family that speaks many languages, so it's a concern; we should be doing that.

I'd like to switch over to Mr. Ridley, who talked about B.C. Hydro. We had some brief discussion, but I'd like to enlarge on it.

I'm always concerned when we talk about Team Canada as Canada and a number of companies and provinces working together. There are certain times when the provinces go on their own and then in tougher times the provinces start to come back together and say we should do a Team Canada approach.

I'd like to hear your opinion on how we're perceived outside of Canada when we go on our own by individual provinces, and what are the benefits of going, like you show in that one slide, with a number of provinces and companies to get large businesses.

Mr. Ridley: That gives me a good opening to give you some very specific recommendations against some of the points I made in general form.

Large Canadian consortiums really only function for very large projects. When you're looking at \$6 billion in Bakung, \$3 billion in Argentina or \$2 billion in China, it makes sense to do that. We have in the past competed against each other internationally on large projects to our joint disadvantage. You typically get one British bid, one German bid, one French bid and five Canadian bids. We do not pool our resources in that way.

The other point I would like to make is when the Team Canada is formed for specific large projects, it needs support from the highest level in Canada. To give you a specific comment, when we went to look at the Bakung project in Malaysia, the highest-ranking person in that Team Canada—which had, as I said, everybody who was a major player in the energy field in Canada—was the chairman of B.C. Hydro. When the Brits went in they took their Prime Minister; when the

Les Australiens attirent également des étudiants asiatiques dans leur pays en pensant à l'avenir car lorsque ces jeunes Asiatiques retournent dans leur pays d'origine, quinze ans plus tard lorsqu'ils entrent dans la vie active, si l'Australie présente une soumission pour un projet ou autre chose, cela pourrait les influencer. Pour prendre également le secteur du tourisme, le budget australien pour attirer les Asiatiques en Australie dépasse de loin celui du Canada—si tant est que le Canada ait un budget pour cela.

M. Walls: J'ai une toute petite chose à ajouter à ce qu'Arthur vient de dire. Je crois que la politique australienne exige que tous les diplômés australiens des écoles secondaires aient une deuxième langue parmi les langues asiatiques. Je crois que c'est leur politique. Ils ont le choix.

M. Lastewka: Oui. Je suis tout à fait pour que l'on parle trois ou quatre langues. Je viens moi-même d'une famille où on parle de nombreuses langues et la situation m'inquiète donc. Nous devrions faire cela.

J'aimerais passer à M. Ridley qui a parlé de B.C. Hydro. La discussion a été brève et j'aimerais approfondir les choses.

Je m'inquiète toujours un peu lorsqu'on parle de L'équipe Canada comme étant un travail de groupe du Canada, de plusieurs entreprises et provinces. À certaines occasions, les provinces agissent seules et lorsque les temps deviennent plus difficiles, elles se rassemblent à nouveau et demandent que l'on se serre les coudes.

J'aimerais que vous nous disiez quelle opinion on a du Canada lorsque les provinces se présentent individuellement et quels sont les avantages de regrouper des provinces et des entreprises, comme vous le montrez dans une diapositive, pour faire des affaires importantes.

M. Ridley: Votre question va me permettre d'aborder certaines recommandations très précises concernant certaines questions d'ordre général que je vous ai signalées.

Les grands consortiums canadiens ne fonctionnent vraiment que pour les très gros projets. Lorsqu'on parle de 6 milliards de dollars à Bakung, de 3 milliards de dollars en Argentine ou de 2 milliards de dollars en Chine, cette solution est logique. Nous nous sommes fait concurrence à l'échelle internationale dans le passé pour des projets importants à notre détriment à tous. Normalement, il y a une soumission britannique, une soumission allemande, une soumission française et cinq soumissions canadiennes. Nous ne regroupons pas nos ressources de la même façon.

Je veux aussi dire que lorsqu'on regroupe nos forces pour des projets précis, il est nécessaire d'avoir l'appui des plus hautes autorités canadiennes. Pour vous donner un exemple précis, lorsque nous sommes allés voir le projet de Bakung en Malaysia, la personne la plus importante de L'équipe Canada—et l'équipe comportait, comme je l'ai dit, tous les gros bonnets du domaine de l'énergie du Canada—était le président de B.C. Hydro. Lorsque les Britanniques se sont présentés, ils ont

[Texte]

Swedes went in they took their Prime Minister—quite a different reception in terms of Prime Minister Mahathir opening his doors.

I was able to get in to the minister of finance and the minister of energy because we had been in Malaysia for many years and they know me and will let me in the door. But it really sends the right message for those large projects when the PM or that level will go in and open the doors for us.

I'm delighted to hear our PM will be going into China in November, and I hope to be there with him.

Mr. Penson (Peace River): I really enjoyed having the opportunity to listen to the presentations this morning. Being on the trade side of this committee, I certainly appreciate the perspective you've brought to our discussions regarding how foreign policy and international trade can be changed.

I have three questions, but I don't know whether we'll have time for all of the answers. Mr. Hara, I'm wondering if you could maybe comment on the fact that Canada has about one million Canadians of Asian descent. Aren't we missing a tremendous opportunity to take advantage of that resource we have?

[Traduction]

amené avec eux leur Premier ministre; lorsque les Suédois se sont présentés, ils ont fait la même chose—la réception n'est pas la même lorsque c'est le Premier ministre Mahathir qui ouvre ses portes.

J'ai pu avoir accès au ministre des Finances et au ministre de l'Énergie parce que nous étions présents en Malaysia depuis un certain nombre d'années et qu'ils me connaissent, et ils m'ont donc ouvert la porte. Mais on montre notre sérieux pour les projets d'envergure lorsque le Premier ministre ou quelqu'un de ce niveau va dans le pays pour qu'on nous ouvre les portes.

Je suis ravi d'entendre que notre Premier ministre va aller en Chine en novembre et j'espère y être avec lui.

M. Penson (Peace River): J'ai eu grand plaisir à écouter les exposés de ce matin. M'occupant plutôt de commerce au sein du comité, j'apprécie particulièrement l'optique que vous avez donnée à nos discussions pour ce qui est de changer notre politique étrangère et notre commerce international.

J'ai trois questions, mais je ne suis pas sûr que nous ayons le temps d'entendre toutes les réponses. Monsieur Hara, j'aimerais savoir ce que vous pensez du fait que le Canada dispose d'environ un million de Canadiens d'origine asiatique. Ne sommes-nous pas en train de manquer une occasion extraordinaire de mettre à profit cette ressource?

• 1045

There are a couple of other things I didn't hear in the presentations this morning. Aren't our labour problems in Canada, such as the strike that just took place in Vancouver with the longshoremen, inhibiting our chance to develop trade in these areas? One other area is import tariffs and duties. Is that restricting our exports into some of these Asia-Pacific countries?

I think I will leave it at that. I have a lot of other questions. Maybe we'll get a second chance at this later, Mr. Chairman.

Mr. Hara: In response to your first question, sir, yes there is a tremendous untapped resource that exists in Canada. I am sure Lucy will back me up on that. Perhaps you could call them goodwill ambassadors, even trade commissioners for Canada, who have links and family ties in many countries in Asia-Pacific, in regions where in many cases it's not what you know but who you know that counts to get that first entrée. I think we in Canada should be more conscious of this tremendous resource that lies right here. I guess it's the children of the cobbler who don't get the attention.

On the second point about labour strikes, yes, it is an issue. I understand, though, that from a decade ago the labour situation has improved vastly in Canada, but it is these labour disputes that occur that impede the flow of exports from Canada.

Il y a deux ou trois autres choses que je n'ai pas entendues dans les exposés de ce matin. Les problèmes syndicaux que nous connaissons au Canada, comme les grèves que viennent de déclencher les dockers à Vancouver, ne compromettent-ils pas nos chances de faire du commerce avec ces régions? Il y a aussi le problème des tarifs douaniers et des droits d'importation. Cela limite-t-il nos exportations à destination de certains de ces pays de la région Asie-Pacifique?

Je pense que je vais en rester là. J'aurais bien d'autres questions. Peut-être aurons-nous une autre possibilité par la suite, monsieur le président.

M. Hara: Pour répondre à votre première question, monsieur, il existe effectivement au Canada une ressource extraordinaire que nous n'exploitons pas. Je suis sûr que Lucy sera d'accord avec moi. On pourrait les appeler des ambassadeurs du démarchage ou même des commissaires au commerce du Canada car ils ont des liens, familiaux ou autres, avec de nombreux pays de la région Asie-Pacifique, dans des secteurs où, bien souvent, ce ne sont pas vos connaissances techniques mais plutôt les personnes que vous connaissez qui importent pour qu'on vous ouvre la porte. Je crois qu'au Canada nous devrions être plus conscients de cette ressource extraordinaire que nous avons à notre disposition. J'imagine que c'est parce que ce sont les enfants du cordonnier que l'on ne s'intéresse pas à eux.

Deuxièmement, il est vrai que les grèves constituent un problème. Je crois cependant que depuis une dizaine d'années la situation syndicale s'est beaucoup améliorée au Canada, mais ce sont ces différends syndicaux qui empêchent nos exportations de sortir du Canada.

[Text]

It is a major concern because from the buyer standpoint, the buyer wants a stable source of supply. For instance, he has his own mills lined up to take those supplies, and if there is an interruption, then what does he do? He could go to a different source, but for Canada if that buyer goes to a different source, to have him come back to Canada is—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Untimed fire drills are another hazard of doing business in Canada, it would appear. Bill, could you just quickly check and see.

An hon. member: It is interesting how people just sit around in the middle of a fire, isn't it?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It means we have confidence in the system.

Mr. Hara: That might be an area conversely where business, labour, government and even academia could band together to form a Team Canada. That's what many other countries in Asia do to their great success.

The third question was about duties and also non-tariff barriers. Yes, the two of them are impediments to the free flow of trade. Every country has them and I hope under the GATT round that these problems will be addressed.

Mr. Penson: Mr. Chairman, can I just follow that up? The new world trade organization is going to be the follow-up to GATT. Canada has been a leader in that area in asking to have that implemented. Do you have any specific recommendations on what we can do to make that a very effective organization?

I see that Mr. Parasiuk is interested in this.

Mr. Parasiuk: I'd like to pass on a very interesting point of interjection. When I was in Asia I noticed that people were trying to promote Singapore as a centre for that. Other people were asking if it could be somewhere else. The Americans are not fussy about Singapore right now because of the caning. I think it's an interesting opportunity for us to put forward Vancouver.

• 1050

Mr. Hara: You mean for the secretariat of the WTO?

Mr. Parasiuk: For the secretariat for the WTO.

Mr. Penson: But in regard to any specific recommendations for making that World Trade Organization work and having the legislative teeth to stop dumping and identify subsidies, is your group willing to put forward any suggestions on how those recommendations could be very constructive?

Mr. Hara: Frankly, Mr. Chairman, I haven't read up on the WTO or its regulations completely, so I'm a bit hesitant to reply. But is a dispute resolution mechanism in place under the WTO?

Mr. Penson: Yes.

[Translation]

C'est un problème important parce l'acheteur recherche des sources d'approvisionnement stables. Par exemple, ses usines sont prêtes à recevoir ces fournitures et si l'approvisionnement est interrompu, que va-t-il faire? Il pourrait essayer de trouver une autre source, mais pour le Canada, si cet acheteur s'adresse ailleurs obtenir qu'il reprenne le Canada. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il semble que les exercices d'incendie non annoncés constituent un autre danger de la vie active au Canada. Bill, pouvez-vous aller voir rapidement ce qui se passe.

Une voix: C'est amusant de voir que les gens restent assis alors que l'incendie fait rage, n'est-ce pas?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Cela montre que nous avons confiance dans le système.

M. Hara: Ce pourrait être un domaine où, contrairement à ce qui se passe, les entreprises, les syndicats, le gouvernement et même les universités pourraient se regrouper pour former l'Équipe Canada. C'est ce que font de nombreux autres pays d'Asie à leur grand avantage.

La troisième question portait sur les droits de douane et sur les barrières non-tarifaires. Ce sont, là aussi, deux obstacles à la libre circulation des marchandises. Ils existent dans tous les pays et j'espère qu'on règlera ce problème dans le cadre des négociations du GATT.

M. Penson: Monsieur le président, puis-je ajouter quelque chose? La nouvelle organisation mondiale du commerce va découler du GATT. Le Canada a été un chef de file à cet égard puisqu'il a demandé qu'une telle organisation soit créée. Pouvez-vous nous faire des recommandations particulières et nous dire ce que nous devons faire pour qu'elle devienne une organisation très efficace?

Je vois que monsieur Parasiuk veut répondre.

M. Parasiuk: J'aimerais intervenir pour vous signaler quelque chose de très intéressant. Lorsque j'étais en Asie, j'ai constaté qu'on essaie de faire pression pour que Singapour en soit le siège. D'autres personnes demandent si on ne peut pas choisir un autre endroit. Les Américains ne sont pas très favorables à Singapour à l'heure actuelle à cause de l'affaire de la bastonnade. Je crois que c'est pour nous l'occasion rêvée pour proposer Vancouver.

M. Hara: Vous voulez dire pour le secrétariat de l'OMC?

M. Parasiuk: Oui.

M. Penson: Votre groupe est-il prêt à nous faire des suggestions pour que cette organisation mondiale du commerce ait suffisamment de pouvoir législatif pour empêcher le dumping et cerner les subventions?

M. Hara: Franchement, monsieur le président, je n'ai pas tout lu sur l'OMC et je n'ai pas lu tout son règlement, c'est pourquoi j'hésite à répondre. Mais a-t-on prévu un mécanisme de règlement des différends dans le cadre de l'OMC?

M. Penson: Oui.

[Texte]

Mr. Hara: But it hasn't been defined yet. That would, I suppose, be one of the points I would like to see clarified.

Senator Carney (British Columbia): I'd like to thank you. We're all doing media assignments in this committee and we're all being sent off to do various shows dutifully on behalf of the committee. So that's one of the reasons I have to leave, and I know others may have to leave later.

I'd like to congratulate the Asia-Pacific Foundation for putting together such an interesting panel. We have exactly what you have said is necessary: a holistic approach to our foreign policy, with the academics, cultural representatives, small business and large business, and I think we've got a refreshing view of the opportunities in Asia-Pacific.

I'm glad, Colleen, that you agree with me. I thought it was extremely refreshing to find out how many opportunities and diverse areas are opening up to us.

I wanted to ask three questions, and the first one deals with security issues. One of the reasons I think this committee has, to my mind and to others, seemed very Eurocentric in its Ottawa hearings and is dealing with foreign policy in terms of the European context a lot is because, we are told, of security problems in Russia, Bosnia, and Africa. But it seems to me that we don't pay adequate attention to the security issues in the Pacific, such as that in North Korea.

I know security issues have been very much part of your own mandate, being on the Canadian committees on those issues, as you are. Would you like to give us your views on what the security issues in the Pacific are?

Dr. William J. Saywell (President and Chief Executive Officer, Asia-Pacific Foundation of Canada): I think it's true there has been a false sense of security, particularly on the Asia-Pacific side of our interest in security issues, that there are no security issues since the break-up of the Soviet empire and the movement of China from a command economy to a market economy. I think it's foolish to think of the Pacific in quite those terms. There are security issues. There are a lot of security issues that are new kinds of issues and are not in the classic sense of territorial and military confrontational issues. Let me just cite several of them.

Environmental degradation does not respect borders and leads to irritation and to confrontation. On marine pollution and marine disputes over resources—and I think Bill Neilson can speak more definitively about this subject than I—China and Vietnam have already escalated this issue to a point where it has to be considered seriously.

Clearly in the more classical confrontation sense North Korea is a very serious issue, make no mistake about it. Whether or not they actually have the bomb is almost anybody's guess. The people I speak to in the region, people I respect, are about as definitive on both sides of the issue as you can find. You have an extraordinarily tense and difficult situation in North Korea, where you have a regime that is bankrupt, led by an aging despot who might also be desperate. If he's simply

[Traduction]

M. Hara: Reste encore à le préciser, et j'aimerais en savoir plus.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): Je tiens à vous remercier. Comme tous les membres du comité ont des missions à remplir auprès des médias, on nous demande de participer à différentes émissions. C'est pour cette raison que je vais devoir partir et que d'autres membres m'imiteront un peu plus tard.

Je tiens à féliciter la Fondation Asie-Pacifique d'avoir réuni un groupe si intéressant. Vous représentez précisément ce que nous jugeons nécessaire, c'est-à-dire une approche holistique de la politique étrangère puisque les secteurs universitaires et culturels sont représentés ainsi que les petites et les grandes entreprises. Nous avons donc une bonne idée des possibilités qui s'ouvrent à nous dans la région Asie-Pacifique.

Je suis heureuse, Colleen, que vous soyez d'accord avec moi. Je trouve très rassurant de voir combien de possibilités et de secteurs divers s'ouvrent à nous.

Je voulais poser trois questions et la première porte sur la sécurité. Si le comité a semblé, selon moi et selon d'autres personnes, s'intéresser beaucoup à l'Europe dans ses audiences d'Ottawa et semble s'occuper davantage de la politique étrangère dans le contexte européen, c'est notamment parce qu'on nous a dit qu'il y avait des problèmes de sécurité en Russie, en Bosnie et en Afrique. Mais je crains que nous n'accordions pas l'attention voulue aux problèmes de sécurité qui existent dans la région du Pacifique, en Corée du Nord notamment.

Je sais que les questions de sécurité font tout à fait partie de votre mandat étant donné que vous êtes membre de divers comités canadiens s'occupant de ces questions. Pouvez-vous nous dire quels sont, à votre avis, les problèmes de sécurité qui se posent dans la région du Pacifique?

M. William J. Saywell (président directeur général de la Fondation Asie-Pacifique du Canada): Il est vrai je crois qu'on a ressenti une fausse impression de sécurité, surtout s'agissant de la région Asie-Pacifique. On croit qu'il n'y a plus de problèmes de sécurité depuis l'écroulement de l'Empire soviétique et depuis que la Chine est passée d'une économie dirigée à une économie de marché. Il est imprudent de voir la région du Pacifique sous ce jour. Il y a des problèmes de sécurité et ils sont d'un ordre nouveau; ce ne sont pas les problèmes territoriaux traditionnels ni les affrontements militaires. Je vais vous en donner quelques exemples.

La dégradation de l'environnement ne respecte pas les frontières et donne lieu à des disputes et à des affrontements. Pour ce qui est de la pollution maritime et des différends maritimes concernant les ressources—je crois que Bill Neilson pourrait vous en dire plus sur le sujet—la Chine et le Viêt-Nam ont déjà donné une ampleur telle à cette question qu'il faut la prendre au sérieux.

Dans le domaine des affrontements plus traditionnels, la Corée du Nord constitue de toute évidence un grave problème; il ne faut pas se méprendre à cet égard. Tout le monde ou presque se demande si ce pays dispose ou non de la bombe atomique. Les résidents de la région avec qui je parle, des gens que je respecte, ont tous des opinions très catégoriques, sur la question, qu'ils penchent pour le oui ou pour le non. La situation est très tendue en Corée du Nord car le pays est ruiné

[Text]

playing his U.S. card, that's always a high-risk game at the best of times.

• 1055

The interesting question in North Korea is what role China is playing behind the scenes. Clearly they're as concerned about this issue as Japan or anybody else.

Cambodia is becoming unstuck. A re-emergence of the powerful Khmer Rouge against a government military that is not at all effective could have further regional implications.

The really big question in terms of Asia-Pacific security is what in fact is going to happen to China. We look at China, and I do too. Obviously I promote trade relations as aggressively as anyone around the table between Canada and China. China is very much an open question in terms of where it's headed.

Regionally there are concerns that an increasingly successful China economically brings it to great power status in terms of its military capability, its power projection capability, and its interest in moving toward a kind of sphere of influence and hegemonistic role in eastern Asia.

On the other hand, an equally troubling scenario is a China that as the London Institute of Strategic Studies indicated, is most likely to move toward a kind of civilian type of break-up or warlordism. Regionalism in China is growing very strongly. We don't speak any more of one China market. There are many China markets, for example. But the locus of power within China politically has moved quite significantly in the past five years to the regions.

The national government is attempting to in effect move China toward a federal structure, particularly through the fiscal reforms and tax reforms they've made this past January. The jury is very much out on whether national unification, as it's been known in China, is going to be the order of the day or not.

You can also project a scenario in China of some degree of disintegration that could also have enormous implications in terms of security. One of the other security issues in the new era is the illegal movement of people, the migration of people across borders that cannot be controlled.

There is a whole set of security issues. Fortunately they're beginning to be looked at. The Asian regional forum will be having security meetings in Bangkok this July. This will bring together Asian but also the dialogue partners like ourselves and will in fact also have Russia and China there as an important initiative. Canadians are also involved in other security issues.

Finally, the other thing I would say is that the current U.S. administration simply does not have an Asian policy. This is one of the most troubling issues to our colleagues in that region. The Americans have been stuck in the recent administration with almost exclusive trade and trade/human rights concerns. Our Asian colleagues are very much concerned as to what the security commitment of the United States in that area is, because that has been the basis of a secure and peaceful east Asia for the last many years.

[Translation]

et qu'il est dirigé par un despote vieillissant qui pourrait très bien ne plus voir aucune issue à ses problèmes. S'il ne fait que jouer la carte américaine, c'est un jeu qui présente toujours de gros risques, même lorsque les choses vont bien.

Il est intéressant de se demander au sujet de la Corée du Nord quel rôle joue la Chine en coulisse. Les chinois sont tous aussi inquiets que le Japon ou d'autres pays.

Cambodge est en train de bouger. La réémergence des puissants Khmers rouges face à un gouvernement militaire inefficace pourrait avoir de nouvelles conséquences dans la région.

Mais la question la plus importante pour ce qui est de la sécurité dans la région Asie-Pacifique concerne en fait ce qui va se produire en Chine. On se tourne vers la Chine et je le fais moi aussi. J'encourage les relations commerciales entre le Canada et la Chine avec autant de force que toutes les personnes qui sont assises autour de cette table. On ne sait vraiment pas où s'en va la Chine.

Dans la région, on craint qu'une Chine qui réussit de mieux en mieux au plan économique ne devienne une puissance importante ayant une grande capacité militaire, ayant la capacité de faire valoir ses pouvoirs et cherchant à créer une sorte de sphère d'influence et d'imposer une certaine hégémonie en Asie orientale.

Par ailleurs, on peut envisager une autre situation tout aussi inquiétante. En effet, selon le London Institute of Strategic Studies, la Chine risque de basculer dans la guerre civile ou dans des guerres tribales. Le régionalisme en Chine devient de plus en plus fort. On ne parle plus d'un seul marché chinois, car il y en a beaucoup. Et le pouvoir, sur le plan politique, s'est maintenant déplacé vers les régions au cours des cinq dernières années.

Le gouvernement national envisage en fait une structure fédérale pour la Chine, surtout grâce aux réformes financières et fiscales qui ont été mises en place en janvier dernier. On peut vraiment se demander si l'unification du pays, dont on parle en Chine, sera de mise ou non.

On peut aussi envisager une certaine désintégration de la Chine qui pourra avoir des conséquences énormes sur le plan de la sécurité. Il y a une autre question de sécurité qui est propre à notre époque: les mouvements démographiques illégaux, le franchissement incontrôlable des frontières.

On se trouve donc en présence de toute une série de questions de sécurité. Heureusement, on commence à s'en occuper. Les responsables asiatiques tiendront des réunions sur la sécurité à Bangkok, en juillet. Les pays d'Asie ne seront pas les seuls à y participer, on y trouvera également les partenaires du dialogue comme nous-mêmes, mais aussi la Russie et la Chine; il s'agit dès lors d'une initiative importante. Les Canadiens s'occupent également d'autres questions de sécurité.

Je dirai pour finir, que l'administration américaine actuelle n'a pas de politique relativement à l'Asie. C'est quelque chose qui gêne beaucoup nos collègues de la région. Depuis quelque temps, l'administration américaine ne se soucie guère que de questions essentiellement commerciales ou de questions où le commerce est associé aux droits de la personne. Nos collègues d'Asie s'inquiètent beaucoup de savoir quel sera l'engagement des États-Unis dans cette région en matière de sécurité, car c'est grâce à eux que l'Asie orientale connaît paix et sécurité depuis plusieurs années.

[Texte]

On this side of the ocean, the big question is the United States in terms of the policy vacuum. On the other side of the issue, there are flash points like North Korea and Cambodia. There are issues like environment, marine resources, migration of people, piracy on the South China Sea, all kinds of new issues. But the big question is where goes China?

Mr. Hara: I'd like to add to what Bill said. For Canada to play a catalyst role in security in Asia-Pacific and yet retain her image of a peace-loving, non-threatening nation, which I think would be the only nation that could take this lead catalyst role, would it be feasible, for instance, for Royal Roads to be used as a training centre for peacekeeping operations of other countries in Asia-Pacific, where Canada could teach the expertise she knows and therefore not be the aggressor but be the peacekeeper?

[Traduction]

De ce côté-ci de l'Océan, la grosse question porte sur l'absence de politique de la part des États-Unis. De l'autre côté, il y a des situations dangereuses comme la Corée du Nord et le Cambodge. Il y a des problèmes dans le domaine de l'environnement, des ressources maritimes, de la migration des personnes, de la piraterie dans la Mer de Chine méridionale; il y a toutes sortes de problèmes nouveaux. Mais la grosse question est de savoir où s'en va la Chine.

M. Hara: J'aimerais ajouter quelque chose à ce qu'a dit Bill. Pour que le Canada puisse jouer un rôle de catalyseur dans le domaine de la sécurité dans la région Asie-Pacifique tout en gardant son image de pays pacifique, non agressif, et je crois que nous sommes le seul pays à pouvoir jouer ce rôle primordial de catalyseur, serait-il possible, par exemple, que l'on se serve du Royal Roads Military College comme centre de formation pour les opérations de maintien de la paix d'autres pays de la région Asie-Pacifique, car le Canada pourrait faire part des connaissances qu'il a acquises dans ce domaine et ne pas être considéré comme un agresseur, mais comme un gardien de la paix?

• 1100

Senator Carney: I'll leave that for our chairman to take forward to our foreign minister, but that would be an excellent suggestion to pursue.

Picking up on Mr. Saywell's point, if you talk about the disintegration of China that would imply that in terms of our own foreign policy we are looking at and must undertake a redeployment of our diplomatic missions abroad in the sense that we can no longer have just a Beijing or a Shanghai consulate, or another consulate, and restricted travel budgets. Someone else on the committee may want to follow that point up. If China becomes a confederation we may have to definitely put more resources there.

I wanted to ask Mr. Neilson a question. When you talked about the Spratly Islands dispute, which is the kind of security issue Mr. Saywell's talking about, you used the term "back-door diplomacy". Could you expand on that term for the panel? It's the first time, Mr. Chairman, we've heard this term used, I think, and it is a facet of foreign policy. The chairman's interested in foreign policy, so he may be interested in this aspect.

Mr. Neilson: He's a trade lawyer interested in foreign policy.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I try, like Professor Neilson, to be holistic in my views.

Mr. Neilson: Okay. I thank you for your question.

Back-door diplomacy, in this instance, refers to an initiative that was supported by CIDA in which maritime law professors from several universities, including the University of Victoria, Dalhousie University, and UBC, put a project together that brought together in Indonesia, for starters, all the combative states around the South China Sea, whose representatives came without wearing their official hats. They came as private citizens, but everybody knew where they were from, including China, Taiwan, Vietnam, etc. They came to talk about the escalating conflict in the South China Sea, especially around the Spratly Islands dispute.

La sénatrice Carney: Je laisse à notre président le soin de soumettre cela à notre ministre des Affaires étrangères, mais c'est une excellente suggestion.

Pour en revenir sur ce qu'a dit M. Saywell, si vous parlez de désintégration de la Chine, cela veut dire que, pour ce qui est de la politique étrangère, il nous faudrait procéder à un redéploiement de nos missions diplomatiques à l'étranger car nous ne pourrions plus avoir uniquement un consulat à Beijing, à Shanghai ou ailleurs, et des budgets de voyage limités. Un autre membre du Comité voudra peut-être approfondir cette question. Si la Chine devient une confédération, il nous faudra nécessairement lui consacrer davantage de ressources.

Je voulais poser une question à M. Neilson. Lorsque vous avez parlé du différend concernant les îles Spratly, car c'est de ce genre de problème de sécurité qu'a parlé M. Saywell, vous avez utilisé l'expression diplomatie officieuse. Pourriez-vous la préciser? C'est la première fois, monsieur le président que nous entendons cette expression et elle représente pourtant un volet de la politique étrangère. Étant donné que le président s'intéresse à la politique étrangère, il voudra peut-être s'arrêter sur cet aspect.

M. Neilson: C'est un spécialiste du droit commercial qui s'intéresse à la politique étrangère.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'essaie, comme M. Neilson, d'avoir un point de vue holistique.

M. Neilson: Très bien. Je vous remercie de votre question.

Dans ce cas, la diplomatie officieuse concerne une initiative que l'ACDI favorisait et qui a été mise au point par plusieurs professeurs de droit maritime appartenant à différentes universités, dont l'Université Victoria, la Dalhousie University et UBC. Ce projet visait à regrouper en Indonésie, pour commencer, tous les États belligérants bordant la mer de Chine méridionale; leurs représentants venaient à titre non officiel. Ils étaient là à titre privé, mais tout le monde savait qu'ils venaient de Chine, de Taïwan, du Viêt-nam, etc. Ils venaient là pour discuter du conflit grandissant dans la région de la mer de Chine méridionale, mais surtout du différend relatif aux îles Spratly.

[Text]

Parts of this exercise have been documented in the academic literature, but the basic idea was that only Canada could do this work without seeing itself as a partner in conflict. Canadians have also been very instrumental, I know, through our centre at Dunsmuir Lodge just outside Victoria, in hosting annual back-door diplomacy meetings on north Pacific fisheries.

There are many instances of resource conflict, and that's where they usually come up. You're fighting over the same resource, which may be shifting around between jurisdictions, whether the resource is oil or fish. The countries in question simply can't go to formal meetings and really do have to invest themselves in some sort of peacekeeping or dispute resolution system with low political risks.

So Canada has been able, through universities, colleges and others, to facilitate this dispute resolution system. I called it back-door diplomacy because you don't read press releases or anything about it. The people come and the people go and there's no official record, but life's a little better the day after than it was the day before.

Senator Carney: Mr. Chairman, this topic is something we may want to pursue among ourselves. I have a concern about it in a way, in that in terms of CIDA and the way we turn over a lot of our aid programs to NGOs, we are also foreclosing our opportunities to deliver foreign policy. So there are two sides of the coin, and you may want to reflect on the topic.

I've one last question, which is actually a personal one. Wilson talked about Asia-Pacific initiatives and I realize that probably everyone around this table, except on our side Ray Perrault, would not remember what Asia-Pacific initiatives were. But that area was something I was responsible for when I was the Minister of International Trade, which really met a lot of the criteria talked about here. The program was federal-provincial, it had a bit of seed money, and its aim was to capture private sector and public sector energies in a wide field of initiatives in Asia-Pacific. It seemed to me to have a lot of spin-offs for very little money.

Because it has been suggested by the head of B.C. Trade Corporation that we should look at another Asia-Pacific initiative two and maybe look at it in other areas, I would like to know if his idea gets support. I am really interested, because no one ever gives you an evaluation of some of these. Ministers don't get evaluations on their performance except by the voters. Is this the kind of thing that is a low cost-effective way of delivering on our trade and foreign policy objectives, or is it past its time?

Mr. Parasiuk: I would like to expand on that a bit. I think it is very valuable. I think it was a very good initiative. It did bring together the federal government and provincial governments and a lot of people from non-profit agencies and

[Translation]

Cette rencontre a fait l'objet de rapports dans les milieux universitaires, mais l'essentiel était que seul le Canada pouvait faire ce genre de travail sans se trouver dans une position conflictuelle. Je sais aussi que les Canadiens ont joué un rôle important en accueillant chaque année dans leur centre de Dunsmuir Lodge, situé juste à l'extérieur de Victoria, les participants aux rencontres diplomatiques officielles sur les pêches du Pacifique nord.

Il y a de nombreux conflits concernant les ressources et c'est généralement là qu'on en discute. On se bat pour la même ressource, qui peut relever de diverses compétences selon le moment, qu'il s'agisse de pétrole ou de poisson. Les pays en question ne peuvent tout simplement pas organiser des rencontres officielles et doivent en fait se retrouver dans le cadre d'une structure de maintien de la paix ou de règlement des différends qui présente peu de risques sur le plan politique.

Le Canada a donc pu, grâce à ses universités, collèges et autres, rendre possible cette structure de règlement des différends. C'est ce que j'appelle la diplomatie officieuse car on en n'entend pas parler ni dans la presse ni ailleurs. Les gens viennent et repartent sans qu'il y ait de compte rendu officiel, mais cela permet de détendre la situation.

La sénatrice Carney: Monsieur le président, c'est un sujet que nous pourrions peut-être approfondir entre nous. Je m'en inquiète d'une certaine manière car lorsque l'ACDI et le gouvernement confie une bonne partie de nos programmes d'aide à des ONG, nous nous fermons certaines portes dans le domaine de la politique étrangère. Il faut donc voir le revers de la médaille et une réflexion sur le sujet pourrait être utile.

J'ai une dernière question qui est en fait d'ordre personnel. Wilson a parlé d'initiatives pour la région Asie-Pacifique et je crois qu'à peu près tout le monde autour de la table, sauf peut-être Ray Perrault de notre côté, a oublié ce qu'étaient ces initiatives. J'en étais responsable lorsque j'étais ministre du Commerce international et celles-ci respectaient en fait la plupart des critères dont nous avons parlé. Il s'agissait d'un programme fédéral-provincial auquel on accordait une petite mise de fonds initiale et qui avait pour objectif de regrouper les énergies des secteurs privé et public pour un large éventail d'initiatives dans la région Asie-Pacifique. J'avais l'impression que ce programme avait d'importantes retombées pour le peu d'argent qu'on lui consacrait.

Étant donné que le directeur de la B.C. Trade Corporation a laissé entendre qu'on devrait envisager une nouvelle initiative pour la région Asie-Pacifique en visant peut-être d'autres domaines, j'aimerais savoir ce qu'on pense de cette idée. Ça m'intéresse beaucoup, car on n'arrive jamais à avoir des évaluations pour ce genre de choses. Le travail des ministres n'est pas évalué sinon par les électeurs. Ce genre d'initiatives constituent-elles une façon peu coûteuse et rentable d'atteindre nos objectifs dans le domaine du commerce et de la politique étrangère, ou est-ce tout à fait dépassé?

M. Parasiuk: J'aimerais en dire un peu plus sur cette initiative. Je la juge excellente et très précieuse. Elle a permis de regrouper le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et de nombreuses personnes appartenant à

[Texte]

business. I think it is time to do an assessment of how well that worked. I think it worked very well, but there are certain areas where we could do better or where we may have to take our effort to another quantum. We are just ready to do it.

We have had some review done internally. We've raised it with the people in the Western Economic Diversification Office, but I think it is something that should be raised to a higher level on the national side. Maybe we should involve not just one province but a number of provinces to see how we can capture the Asia-Pacific opportunities that might be before us.

Senator Carney: I should point out most of the panel served as chairmen of various task forces on Asia-Pacific and they may have found it a lot of work.

Mr. Hara: We were all volunteers. I think that was key. But John Wiebe was the secretary, I think, of the API.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Perhaps you could be very brief, Mr. Wiebe, because I have quite a list of questioners.

Mr. John Wiebe (Vice-President, Asia-Pacific Foundation of Canada): In answer to Senator Carney's question about how well did the spin-offs go, there were certainly a number of spin-offs, a lot of them that are now initiated here in Vancouver, in particular the Transportation Gateway Council, the Vancouver Airport devolution, the globe series of international conferences and trade fairs. I think if one added them up, for a very small investment that was made at that time the payback has certainly been quite good.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I wonder if I could follow up an issue that came out of Professor Neilson's answer and that we have heard in earlier testimony before the committee, that in fact there are specific Canadian environmental interests in the area of the Spratly Islands and the islands to which you referred in the South China Sea, and in the dispute between Vietnam and China. Perhaps you could help the committee understand that.

I have been told that in fact as a result of disputes of over who regulates research and oil development in that area, oil spills occur that could directly affect Canadian environmental interests. Is that one of the reasons why you were involved in the area, or was it much more academic?

Mr. Neilson: I confess I am not involved personally. I am referring to colleagues from my university and at least two others who are maritime lawyers. As for the direct connection between the environment, other than being citizens of the same globe and hovering under volcanic spill-out from the Philippines—I understand that Vancouver Island used to be part of Indonesia but drifted back here—I can't conceive of a physical connection.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I will leave that potentially politically dynamic suggestion for another time and exploration.

[Traduction]

l'entreprise privée ou des organismes sans but lucratif. Il est temps d'évaluer ces résultats. Cette initiative a donné de très bons résultats, mais il y a certains domaines où l'on pourrait faire mieux et où l'on pourrait donner une nouvelle impulsion à nos efforts. Nous sommes tout à fait prêts à le faire.

Nous avons procédé à un examen interne. Nous avons posé la question aux responsables du ministère de la Diversification économique de l'Ouest mais je crois qu'il faudrait la poser à un échelon national supérieur. Il faudrait demander non pas à une seule province mais à plusieurs provinces de participer pour voir comment nous pouvons saisir les possibilités qui peuvent s'offrir à nous dans la région Asie-Pacifique.

La sénatrice Carney: Je devrais peut-être préciser que la plupart des personnes présentes ont dirigé divers groupes de travail sur la région Asie-Pacifique et qu'elles ont peut-être trouvé que cela représentait un gros travail.

M. Hara: Nous étions tous bénévoles et cela a peut-être beaucoup joué. John Wiebe a été, je crois, le secrétaire de l'API.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous demanderai d'être très bref, monsieur Wiebe, car j'ai encore une longue liste de personnes qui veulent poser des questions.

M. John Wiebe (vice-président, Fondation Asie-Pacifique du Canada): Pour répondre à la question de la sénatrice Carney sur les retombées, il y en a eu un certain nombre et nous en avons plusieurs exemples ici à Vancouver, je veux notamment parler du Transportation Gateway Council, de la cession de l'aéroport de Vancouver, de la série de conférences internationales et de foires commerciales. Si on fait le compte, je crois que le très faible investissement fait à l'époque a certainement porté fruit.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pourriez-vous revenir sur une question découlant d'une réponse de M. Neilson et que nous avons déjà entendu au cours de témoignages précédents, je veux parler des intérêts environnementaux particuliers du Canada dans la région des Îles Spratly et des Îles de la Mer de Chine méridionale dont vous avez parlé, et dans le différend qui oppose le Viêt-nam à la Chine. Pourriez-vous expliquer cela au Comité.

On m'a dit que, du fait des différends portant sur la responsabilité de la réglementation de la recherche et de l'exploitation du pétrole dans cette région, il s'est produit des déversements de pétrole qui pourraient toucher directement les intérêts environnementaux du Canada. Est-ce notamment pour cela que vous vous êtes intéressé à la région, ou vos raisons sont-elles davantage universitaires?

M. Neilson: Je dois avouer que je ne m'occupe pas directement de cette question. Je voulais parler de collègues de mon université et de deux autres universités qui sont des spécialistes du droit maritime. Quant au lien direct entre l'environnement, indépendamment du fait que nous habitons tous la même planète et que planent au-dessus de nous les rejets volcaniques des Philippines—je crois que l'Île de Vancouver faisait partie de l'Indonésie mais elle a dérivé—je ne vois pas de lien physique direct.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous laisserons donc cette suggestion qui pourrait avoir des effets politiques pour un autre moment.

[Text]

Mr. Neilson: It is a great way to start a speech in Indonesia.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'aimerais passer la parole à M. Leblanc qui voudrait poser des questions.

Mr. Leblanc (Longueuil): Mr. Chairman, I prefer to speak French, but we are parliamentarians.

For us to take a priority, where is the best place for us to spend money? Where is the best place to cooperate with the many people of Canada? Mr. Hara said many times that Asia-Pacific is the best region in the world to invest in. The places where we invest change. Last year we signed the NAFTA to give us greater opportunity to develop high technology and larger markets. That is why we in Quebec, for instance, are trying more to accept this contract.

We decided to join NAFTA because the European community has an economic union and Asia-Pacific is trying to build an economic union too. I don't know why Mr. Hara says it is very important for us to focus on the Asia-Pacific. We should work with NAFTA because it should be given priority. I know we have a large market in the Asia-Pacific and that is where the growth will be in the future.

I don't know. Some other people spoke about Canada putting more employees in the Asia-Pacific and fewer employees in Boston. That's not easy for us to understand. We come here to understand your solution. Mr. Hara, do you have an answer for that?

Mr. Hara: Starting from the macro side, you mentioned that NAFTA should perhaps be the focus of our attention. I agree for the very short term, but as I mentioned earlier, for the next century economic growth in Asia-Pacific is going to outstrip that of NAFTA. For Canada, Asia-Pacific is a region we just cannot afford to ignore. If we do, other countries, mainly Australia and New Zealand, are going to get further ahead of us, and they are already beating us in that area. To catch up with our competitors will be very difficult.

How do we focus on Asia-Pacific? First of all, there has to be more emphasis by both the federal and provincial governments on Asia-Pacific. There have to be linkages between various government departments so the one hand doesn't impede the other, which does happen on certain occasions.

From the macro side, there should be an overall emphasis on Asia-Pacific. I think many countries fail when they perceive Asia to be one homogeneous land mass, and it is not, as you know. So Canada must develop a strategy that is tailor-made to

[Translation]

M. Neilson: C'est une excellente façon pour commencer un discours en Indonésie.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'd now like to give the floor to Mr. Leblanc who wants to ask questions.

M. Leblanc (Longueuil): Monsieur le président, je préfère parler français, mais ne sommes-nous pas des parlementaires?

S'il fallait établir des priorités, dans quel secteur vaudrait-il mieux dépenser de l'argent? Dans quel cadre est-il possible de collaborer avec les nombreux intéressés canadiens? M. Hara a déclaré à de nombreuses reprises que la région Asie-Pacifique est la meilleure du monde où investir. Les destinations de nos investissements varient. L'an passé, nous avons signé l'ALÉNA afin de nous créer de meilleures perspectives dans le domaine du développement de la haute technologie et pour avoir accès à des marchés plus vastes. C'est, entre autres, la raison pour laquelle nous nous efforçons au Québec de mieux accepter cette entente.

• 1110

Nous avons décidé de participer à l'ALÉNA parce que la communauté européenne a formé une union économique et que les pays de la région Asie-Pacifique essaient d'en faire autant. Je ne sais pas pourquoi M. Hara trouve qu'il est très important que l'on s'intéresse principalement à la région Asie-Pacifique. Il me semble que l'on devrait plutôt accorder la priorité à notre participation à l'ALÉNA. Je sais que nous disposons d'un vaste marché dans la région Asie-Pacifique et que c'est la partie du monde qui connaîtra une croissance à l'avenir.

Je suis perplexe. D'autres témoins ont suggéré que le Canada envoie plus de personnel dans la région Asie-Pacifique et un peu moins à Boston. Nous éprouvons certaines difficultés à comprendre cela. Nous sommes venus ici pour essayer de comprendre votre point de vue. Avez-vous quelque chose à répondre à cela M. Hara?

M. Hara: Vous envisagez les choses dans une perspective globale, et vous avez mentionné que l'ALÉNA devrait sans doute être au centre de nos préoccupations. Cela est vrai à très court terme; toutefois, je le répète, au siècle prochain, la croissance économique de la région Asie-Pacifique dépassera celle des pays signataires de l'ALÉNA. L'Asie-Pacifique est tout simplement une région que le Canada ne peut se permettre de laisser de côté. Autrement, d'autres pays, principalement l'Australie et la Nouvelle-Zélande, continueront de nous dispenser, eux qui ont déjà beaucoup d'avance sur nous dans cette région. Il nous deviendra très difficile de rattraper nos concurrents.

Comment doit-on s'y prendre pour focaliser sur la région Asie-Pacifique? D'abord, le gouvernement fédéral comme les gouvernements provinciaux doivent s'intéresser plus activement à cette région. Il est nécessaire d'établir des liaisons entre les divers ministères de façon que l'activité de l'un n'entrave pas celle de l'autre, ce qui est parfois le cas.

De façon générale, on devrait mieux reconnaître l'importance de la région Asie-Pacifique. Je pense que beaucoup de pays se trompent lorsqu'ils perçoivent l'Asie comme un ensemble homogène, ce qui comme, vous le savez, n'est pas le

[Texte]

[Traduction]

each of the Asian countries. Each Asian country has different customs, religions, and traditions. In that way, I think we can make more inroads there. It's up to the government to set the infrastructure, but it's up to the private sector to carry the ball.

cas. Il faut donc que le Canada ait d'abord une stratégie sur mesure pour chaque pays asiatique, dont les coutumes, les religions et les traditions diffèrent. Je pense que nous pourrions ainsi progresser sur ces marchés. Il appartient au gouvernement de mettre en place l'infrastructure nécessaire, mais c'est le secteur privé qui doit mener le bal.

• 1115

Mr. Leblanc: Do you like to work generally, or have you decided to focus on one sector where we have expertise?

M. Leblanc: Préférez-vous travailler dans une perspective globale, ou avez-vous décidé de concentrer vos efforts sur un secteur particulier que nous maîtrisons?

Mr. Hara: I think we should concentrate on those sectors where we have the expertise, such as B.C. Hydro International and its experienced technology. Peter mentioned we shouldn't chase after the types of projects that are price-conscious; we should go after quality. In that way Canada can build a reputation for quality, which is long term, rather than low price, which in some cases is very short term. I think that will assist our own country to further expand our low-tech/high-tech base.

M. Hara: Je pense que l'on devrait se concentrer sur les secteurs que nous maîtrisons, comme c'est le cas pour B.C. Hydro International dont la technologie a fait ses preuves. Peter a déclaré que l'on ne devrait pas courir après les projets pour lesquels il faut offrir le meilleur prix; nous devrions plutôt privilégier la qualité. Le Canada pourra ainsi se faire une réputation en matière de qualité qui paiera à long terme, plutôt qu'à très court terme comme c'est le cas lorsque l'on pratique une politique de bas prix. Je pense que cela aidera notre pays à poursuivre l'expansion de sa base technologique, de pointe ou autre.

Mr. Ridley: I couldn't make a presentation this morning in terms of what we in the Canadian electric power sector are doing where we have interests in the United States, Mexico, Argentina, Brazil, Chile, Venezuela, and so on. But I think the macro numbers speak for themselves.

M. Ridley: Je n'ai pas pu aborder ce matin ce que le secteur canadien de production d'énergie électrique réalise dans les pays où il est présent, que ce soit aux États-Unis, au Mexique, en Argentine, au Brésil, au Chili, au Venezuela ou ailleurs. Mais je pense que les résultats macro-économiques se passent de toute explication.

You're talking about much smaller populations growing at a much slower pace. If you look at Asia, you're talking about 2.5 billion people and growth in my business of between 7% and 16%. It's just so overwhelming. That isn't to say we Canadians need to stop addressing the United States, Mexico, Argentina, etc. They are very easy markets for us to work in, but Asia really beckons with those large numbers.

Vous avez affaire à des populations beaucoup moins importantes dont la croissance est beaucoup plus lente. En Asie on parle de 2,5 milliards d'habitants avec une croissance qui se situe entre 7 p. 100 et 16 p. 100 dans nos secteurs. C'est tout simplement faramineux. Mais cela ne veut pas dire que les Canadiens ne devraient plus s'intéresser aux États-Unis, au Mexique, à l'Argentine ou aux autres pays. Il s'agit de marchés où il nous est facile d'évoluer; toutefois, l'Asie constitue un élément puissant du fait des énormes perspectives qu'elle présente.

M. Leblanc: Simplement pour dire que, lorsque nous avons décidé de signer le traité de libre-échange avec les États-Unis, le but était—je l'ai mentionné un peu en anglais plus tôt—de pouvoir justifier nos investissements en haute technologie, parce que nous n'avions pas nécessairement les marchés nécessaires pour justifier cet investissement. Comme nous voulions avoir des marchés plus larges, nous avons décidé de travailler avec les États-Unis particulièrement.

Mr. Leblanc: I just want to say, when we decided to sign the North American Free Trade Agreement with the United States, our objective was—as I mentioned in English a little earlier—to give us access to larger markets in order to justify our investments in hightech. We wanted access to larger markets, and we decided to cooperate with the United States in particular.

Nous savions bien qu'il était beaucoup plus facile pour nous de pénétrer sur les marchés Américains puisque nous avions à peu près la même culture, la même langue et les mêmes habitudes d'affaires, et ce qui m'inquiète un petit peu, c'est la complexité dans laquelle on se retrouve quant il faut faire affaires avec les pays d'Asie Pacifique, où les cultures sont vraiment différentes les unes des autres.

We knew that it was much easier for us to penetrate American markets because we share a lot culturally speaking, we speak the same language and our business practices are similar. What worries me a little on the other hand is the complexity of the situation we must face when we try to do business with the countries of the Asia Pacific region where cultures are very different.

Je me demande, bien que nous sachions que les possibilités sont énormes, si on ne devrait pas, au niveau gouvernemental, établir les priorités pour l'avenir. Devons-nous négliger notre grand marché Nord-américain pour s'en aller dans un marché tout à fait incertain, qui est l'Asie Pacifique?

Even though we know of the enormous opportunities that exist in Asia Pacific, I wonder if it will not be a good idea to identify at the government level what are our priorities for the future. Should we really neglect the huge North American market and focus on the very unpredictable Asian Pacific market?

[Text]

Pour nous, c'est très difficile comme gouvernement en tout cas, de prendre une décision à ce sujet. Je comprends votre enthousiasme, ici à Vancouver, puisque vous êtes plus près des pays de l'Asie. Mais pour nous qui venons de l'Est, ce n'est pas évident, je pense.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Did you understand the question? Could we get two fairly short answers, because we have other people to hear from.

• 1120

Mr. Hara: You're right in that the U.S. is a much easier market. But I think it's because the U.S. is a much easier market that Canadians become complacent and they are sometimes not willing to go on more adventurous risk-taking routes. But if we don't do that, eventually I think we will wither and die away.

You mentioned the differences in languages and customs in Asia-Pacific, which is absolutely true. I think that's the reason why the Parliament of Canada in its wisdom established the Asia-Pacific Foundation of Canada in 1984, to teach Canadians about the different cultures that are in Asia-Pacific. As I mentioned, I don't advocate abandoning NAFTA. That is a very important market for Canada, but as I said, for the long term if we don't get our foothold into Asia we are going to miss the most dynamic economic region, and it'll have a direct impact on our own country's economic viability.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I wonder if I may ask a question before Dr. Walls speaks. I think the thrust of Mr. Leblanc's question was that having created NAFTA as a way of making Canada and Canadians more competitive internationally in high technology, in your view are NAFTA and our North American integrated market policy making Canadians and your corporations and companies more competitive, which enables us to go out and operate more effectively in the Asian markets? Is it a question of diversion, or is it a question of NAFTA making us stronger as competitors?

Mr. Hara: Initially I think NAFTA would make us stronger, but then, as I said, it'll make us complacent. How about the other technological advances being made in various Asia-Pacific countries? Are we not going to access that transfer as well? I think we can have the best of both worlds, NAFTA or the FTA and the Asia region. That is where Canada can benefit from both sides.

Dr. Saywell: Can I just throw in one set of statistics? In 1960 the economies of NAFTA represented 37% of world gross national product and the countries of eastern Asia represented 4%. Today both represent about 24%. And since half to two-thirds of global GNP growth in the next decade is going to be in eastern Asia, I think that gives an answer on the relative advantage.

[Translation]

At any rate, it is very difficult for us in the government to decide what is the best option. I understand that you can be enthusiastic here in Vancouver because of your geographical position relative to Asian countries. However for us, Easterners, I don't think things are as clear-cut.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avez-vous compris la question? Pouvez-vous nous donner deux réponses relativement courtes car il va falloir donner la parole à d'autres personnes.

M. Hara: Vous avez tout à fait raison de dire que le marché américain est beaucoup plus facile. Mais à mon avis, c'est parce que le marché américain est beaucoup plus facile que les Canadiens s'en contentent et évitent parfois à se lancer dans des entreprises un peu plus risquées. Pourtant, si nous ne prenons pas de risques, nous finirons par disparaître.

Vous avez tout à fait raison de mentionner les différences de langue et de coutume en Asie du Pacifique. C'est la raison pour laquelle le Parlement du Canada, dans sa sagesse, a créé la Fondation Asie-Pacifique du Canada en 1984, afin de sensibiliser les Canadiens aux différentes cultures des pays de l'Asie du Pacifique. Comme je l'ai déjà dit, je ne préconise pas le retrait de l'ALÉNA. Cet accord représente un marché très important pour le Canada, mais je crois qu'à long terme nous risquons de passer à côté de la région économique la plus dynamique si nous ne mettons pas un pied en Asie. Et, à mon avis, cela aurait une incidence directe sur la viabilité économique de notre pays.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'aimerais poser une question avant l'intervention de M. Walls. L'ALÉNA ayant été conclu de manière à rendre le Canada et les Canadiens plus concurrentiels sur le plan international dans le domaine de la haute technologie, je pense que M. Leblanc voulait essentiellement vous demander si, à votre avis, l'ALÉNA et notre politique nord-américaine de marché intégré rendent les Canadiens et votre société ainsi que vos entreprises plus concurrentiels, ce qui nous permet d'intervenir de manière plus efficace sur les marchés asiatiques? Est-ce une question de diversion ou est-ce que l'ALÉNA nous rend plus forts face à la concurrence?

M. Hara: C'est vrai que l'ALÉNA nous rendra plus forts, mais d'un autre côté, nous risquons de nous endormir sur nos lauriers. Qu'allons-nous faire des progrès technologiques que réalisent divers pays de l'Asie du Pacifique? N'allons-nous pas profiter également de cette possibilité de transfert de technologies? Je pense que nous pouvons avoir le meilleur des deux mondes et tirer parti à la fois de l'ALÉNA ou de l'ALE tout en augmentant notre part du marché asiatique. Le Canada peut jouer sur les deux tableaux.

M. Saywell: Permettez-moi de vous soumettre quelques statistiques? En 1960, les économies des pays signataires de l'ALÉNA représentaient 37 p. 100 du produit national brut mondial, tandis que les économies des pays de l'Asie du Sud-Est représentent 4 p. 100. Aujourd'hui, les deux groupes représentent environ 24 p. 100. Et puisque l'Asie du Sud-Est sera le siège de la moitié ou des deux tiers de la croissance du PNB mondial au cours de la prochaine décennie, je pense que cela nous donne une idée de l'avantage relatif.

[Texte]

[Traduction]

Dr. Walls: But the point has been well taken that there are indeed differences, significant differences, in language, culture, and perhaps to some extent even in business practices, between Canadians and their counterparts in the Asia-Pacific region. These differences, however, exist for American business people, for Mexican business people, for French, British, German business people, who are over there in droves. I think the point to be made is that we should not be any less active in our efforts to become meaningful, significant players in this newly emerging global network of business and economic relationships with a new and stronger focus in the Asia-Pacific. So it's not an either/or, it's both, and we need to be careful about maintaining a balance that will be seen as rational in comparison with other developed countries.

Senator Perrault (North Shore—Burnaby): Mr. Chairman, about four years ago in cooperation with the external affairs department I did a trade promotion tour in Southeast Asia, Indonesia, and a couple of other countries. I met with them there and asked if they had any problems they thought should be communicated to a parliamentarian.

They said they were understaffed and overworked, exactly the same words employed by Dr. Walls. They said they were short of personnel. They gave a rather dismal picture. They said the previous week a very much harassed businessman from Toronto had arrived in Bangkok, wanted to put a deal together in less than a week, didn't know anything about the language, the culture, the background of the people, and went back defeated to Toronto probably telling himself he was never going to try this again.

• 1125

Have we made any progress in the past five years in integrating the effort involving government and the private sector to do business more effectively there? That's the number one question.

Secondly, he said he wanted to compare the Canadian performance with that of the Japanese, our good Japanese friends. He said that 15 or 20 years ago they decided that they wanted to be major economic players in Thailand. They established language skills, instructing young people how to speak the Thai language, to learn the customs, traditions, and he said now they've arrived. He said, compare a Japanese person coming in to do business in Thailand with that harassed businessman from Vancouver or Toronto, and you'll find out who gets much of the business.

It's been suggested here today that we're not aggressive enough, that we're not innovative enough, that we hang back a bit. Perhaps Dr. Walls can lead off by responding to this. Are we making any progress at all? You have reports that the percentage of young people studying foreign languages in Canada is actually less than it was 10 years ago. How are we going to win the battle if we don't get some of these things in hand?

Dr. Walls: May I answer that, Mr. Chairman? There may be others who wish to answer, too.

M. Walls: Mais on a bien vu qu'il y a des différences, des différences importantes sur les plans de la langue et de la culture et peut-être même de la façon de faire des affaires entre les Canadiens et leurs homologues de la région de l'Asie du Pacifique. Toutefois, ces différences existent également pour les hommes d'affaires américains, mexicains, français, britanniques ou allemands qui sont légion là-bas. À mon avis, nous devons pas diminuer nos efforts en vue de devenir des intervenants importants dans ce nouveau réseau mondial de relations économiques et commerciales qui accordent une priorité nouvelle et plus grande à l'Asie du Pacifique. Par conséquent, il ne s'agit pas de choisir entre deux possibilités mutuellement exclusives, mais plutôt de conserver un équilibre jugé rationnel par comparaison aux autres pays développés.

Le sénateur Perrault (North Shore—Burnaby): Monsieur le président, il y a quatre ans, j'ai effectué un voyage de promotion commerciale en Asie du Sud-Est, en Indonésie et dans quelques autres pays, en coopération avec le ministère des Affaires étrangères. Quand j'ai rencontré là-bas les gens du service extérieur, je leur ai demandé s'ils avaient des problèmes qu'ils aimeraient communiquer à un parlementaire.

Ils m'ont dit qu'ils étaient débordés de travail et qu'ils manquaient de personnel. Ce sont exactement les termes qu'a utilisés le Dr Walls. Ils m'ont dit qu'ils étaient à court de personnel et m'ont brossé un tableau plutôt sombre. Ils m'ont raconté que la semaine précédente un homme d'affaires plutôt tendu de Toronto était arrivé à Bangkok. Il voulait conclure un marché en moins d'une semaine sans connaître la langue, la culture ni la façon de penser des gens. Il est retourné à Toronto sans avoir atteint son but en se disant probablement pas qu'on ne lui reprendrait plus.

En cinq ans, avons-nous accompli quelque progrès en vue d'intégrer les efforts du gouvernement et du secteur privé pour faire des affaires de manière plus efficace dans cette région? Voilà pour ma première question.

Deuxièmement, il dit qu'il souhaitait comparer les résultats canadiens avec ceux de nos chers amis Japonais. Il nous a rapporté que les Japonais ont décidé, il y a une quinzaine d'années, d'occuper une part importante du marché thaïlandais. Ils ont établi le profil linguistique nécessaire, ils ont appris le thaï aux jeunes et se sont renseignés sur les coutumes et les traditions. Maintenant, ils sont fin prêts. Il nous a demandé de comparer un Japonais venant faire des affaires en Thaïlande à un homme d'affaires préoccupé de Toronto ou de Vancouver et d'imaginer lequel des deux obtiendrait les meilleurs résultats.

On a insinué aujourd'hui que les Canadiens ne sont pas assez dynamiques, pas assez innovateurs et trop hésitants. Le Dr Walls pourra peut-être répondre le premier à cette question. Est-ce que les Canadiens font des progrès dans ce domaine? D'après certaines études, le pourcentage de jeunes Canadiens étudiant les langues étrangères au Canada est en baisse par rapport à ce qu'il était il y a 10 ans. Comment pouvons-nous l'emporter sur nos concurrents si nous ne prenons pas ces choses-là en main?

M. Walls: Il est possible que d'autres veuillent répondre à cette question, mais me permettez-vous, monsieur le président, de commencer?

[Text]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We can consider it a soft lob to you, Dr. Walls.

Dr. Walls: Thank you very much for this opportunity to market. . . the Chinese expression is:

[Witness continues in Mandarin]

It means Old Wong has melons to sell and he is going to praise what he's selling.

The little centre I'm privileged to direct, the David Lam Centre for International Communication, about a block from here, came into existence in 1987, and since 1987 we have trained over 600 Canadian business and professional people from small, medium, and large businesses through an intensive series of what we call kamikaze courses—they're suicidally intensive—in east Asian languages and cross-cultural communication for business and professional people.

We are but one of a number of initiatives across Canada that have cooperated with, for example, the Asia-Pacific Foundation of Canada and have benefited from support derived from the Pacific 2000 funding initiative of the federal government. I simply raise this as a concrete example of, I would say, hopeful signs that more and more people are taking the question of language and culture competence much more seriously than they were ten years ago.

More and more Canadians today realize that what in the past we called the inscrutable Orient was simply the unscrutinized Orient, and a little scrutiny reveals that we have an awful, awful lot in common with them.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Meurrens, it has been suggested that you might have something to add on that specific issue.

Mr. Meurrens: I've been in Asia since 1979 at least three times a year. I went to China in the mid-1980s and I found it an absolutely horrid place to do business. Other parts of Asia were very attractive and it was a much more pleasant business experience than what I went through in China.

Today Asia is very different again. It's a continual evolution that's going on there, and an evolution that I think we all perceive as proceeding at an ever-increasing pace. Canadian businessmen, from my point of view, are generally poorly trained, have very limited understanding of how to do business in Asia, are fearful, are many times more comfortable wrapping the North American blanket around them, and try to put off the hard work and the effort and the hard decisions that you have to make when you go out into the world market.

This is not to say there are not companies that have success. There are. There are more of them, thank God. There are initiatives that government and business, and jointly government and business, have made that are working. There are some successes that need to be built on. But in a general sense the contribution I would most like to see governments make, together with private sector organizations, is to upgrade the skill levels of Canadian businessmen and of future Canadian

[Translation]

Le coprésident suppléant (M. Graham): On peut dire qu'on vous a tendu une perche!

M. Walls: Je vous remercie de me donner l'occasion de faire un peu de publicité. . . En chinois on dit:

[Le témoin poursuit en mandarin]

Ce qui signifie que le Vieux Wong va vanter les mérites des melons qu'il veut vendre.

Le petit centre que j'ai le privilège de diriger, le David Lam Centre for International Communication, qui se trouve à un pâté de maisons d'ici, a vu le jour en 1987. Depuis ce moment, nous avons formé plus de 600 hommes d'affaires et membres de professions libérales canadiens provenant des PME. Nous proposons aux hommes d'affaires et membres de professions libérales des cours intensifs de langue des pays du Sud-Est asiatique et de communications interculturelles. Il s'agit de cours extrêmement intensifs que nous surnomons les cours kamikaze.

Nous ne représentons qu'un des nombreux programmes canadiens qui ont collaboré par exemple avec la Fondation Asie-Pacifique du Canada et qui ont bénéficié de l'aide financière du Programme Pacifique 2000 du gouvernement fédéral. Je vous donne cet exemple concret tout simplement pour vous signaler que la tendance est positive puisque les gens s'intéressent de plus en plus à la langue et à la culture et de manière beaucoup plus sérieuse qu'il y a 10 ans.

Les Canadiens sont de plus en plus nombreux à comprendre que ce qu'on appelait autrefois l'Orient mystérieux et qui était tout simplement l'Orient méconnu, et l'on se rend compte que les points communs sont nombreux dès qu'on étudie un peu la situation.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Meurrens, on a semblé dire que vous auriez probablement quelque chose à rajouter à ce sujet.

M. Meurrens: Depuis 1979, je me rends en Asie au moins trois fois par an. Lorsque je suis allé en Chine, vers le milieu des années quatre-vingt, il m'a semblé que c'était un endroit terrible pour faire des affaires. D'autres pays d'Asie m'ont semblé être des endroits beaucoup plus agréables que la Chine pour faire des affaires.

De nos jours, l'Asie a beaucoup changé. Elle évolue constamment et nous ayons d'ailleurs tous l'impression que cette évolution est de plus en plus rapide. À mon avis, les hommes d'affaires canadiens sont généralement mal préparés, ne savent pas très bien comment faire des affaires en Asie, ils sont craintifs et préfèrent se cantonner au marché nord-américain plus confortable que de se consacrer au travail difficile et aux décisions délicates qu'il faut accepter lorsqu'on cherche à pénétrer un marché mondial.

• 1130

Cela ne signifie pas qu'il n'y a aucune réussite. Dieu merci, les entreprises sont de plus en plus nombreuses à percer le marché. Certaines démarches entreprises par le gouvernement et l'entreprise privée, en commun ou séparément, donnent de bons résultats. Il y a certaines réussites dont il faut tirer parti. Mais de manière générale, je souhaiterais que les gouvernements, en collaboration avec les organismes du secteur privé, cherchent surtout à améliorer les compétences des

[Texte]

businessmen and businesswomen by developing all kinds of programs and institutes, and who knows what, to give Canadian businessmen the tools of knowledge and experience they need to conduct business.

I am not a fan of just throwing more money at the Canadian business community and saying if we give them more money here and here it will all work out and we'll have a good time. That is not what is going to work. It has failed miserably in other countries when they have tried it. It has failed always in the past here. The investment has to be in our people. The investment in language, in managerial training, in how to do business is, to me, where we will get our returns.

I see a lot of missions that go to Asia that are filled with both government and business people who have... You look at what is going over there and you just know the chance is very limited of any success of anything happening, because people don't understand what they are going towards.

Senator Perrault: That's a very useful reply.

Ms McDonald made mention of the fact that we need more CIDA heft out here, that for the one person on the west coast there are 40 in Ottawa. That's an almost unbelievable figure.

Ms McDonald: It's terrible. The board of trade has been trying to do something about it, and I keep bringing it up at ITAC. I was there just about a month ago and I brought it up again. They said at least Mr. Clayden is working full-time now; he was only working part-time. How can he get out and see the people? We would not have known how to go about CIDA help.

Senator Perrault: In such a key area as Vancouver you want to see more CIDA.

Ms McDonald: That's right. You've got to have that. With the NAFTA this is more important. We now have a training person coming in to teach Spanish, and some of our people are trying to learn Chinese.

Senator Perrault: You make a persuasive case.

I just want to say, Mr. Chairman, the Asia-Pacific Foundation enjoys a well-deserved and outstanding reputation in our region. And I am sure it has the same in other regions across the country. It's just first rate. Mr. Hara and Mr. Saywell have both contributed to that success.

Ms Beaumier (Brampton): This has been a really, really interesting presentation. What I have gotten from it so far is basically that as far as foreign affairs can go we need more trade ambassadors. We need to shift our trade ambassadors from their present locations, perhaps to the Asia-Pacific Rim. And we need to work on our educational institutions, to enhance opportunities for Canadians here and in China.

One of the interesting things was the presentation by Lucy about the psychology of trade. I think that is one of the areas in which Canadians have the most difficulty, because we're fairly laid back and maybe a little insecure in our approaches around the world. That one is very interesting, and I would like to know how you think we could develop that.

[Traduction]

hommes et des femmes d'affaires canadiens actuels et futurs en mettant sur pied toutes sortes de programmes, d'instituts, etc., pour donner aux gens d'affaires canadiens les connaissances et l'expérience dont ils ont besoin pour exercer leurs activités.

Je ne suis pas particulièrement en faveur d'une augmentation des subventions octroyées aux milieux des affaires canadiens dans l'espoir que l'argent arrangera tout et que tout le monde en bénéficiera. Ça ne fonctionne pas de cette manière. Cette expérience, tentée par d'autres pays, s'est soldée par un lamentable échec. Elle a également toujours échoué au Canada. C'est dans les gens que nous devons investir. À mon avis, le meilleur investissement c'est d'investir dans les langues et dans la formation aux capacités de direction et aux affaires.

Il y a beaucoup de missions composées de fonctionnaires et de gens d'affaires qui se rendent en Asie... Quand on sait ce qui se passe là-bas, on comprend que ces missions ont très peu de chance de succès, parce que les gens ne savent pas ce qui les attendent.

Le sénateur Perrault: Voilà une réponse très utile.

M^{me} McDonald nous a dit qu'il faudrait réviser les effectifs de l'ACDI ici, car pour chaque personne qui travaille sur la côte ouest, il y en a 40 à Ottawa. C'est tout simplement incroyable.

Mme McDonald: C'est terrible. La Chambre de commerce a essayé de faire quelque chose et j'en ai parlé à plusieurs reprises à l'ACTI. J'en ai parlé encore le mois dernier. On m'a répondu que M. Clayden, au moins, travaille désormais à temps complet alors qu'auparavant, il était à temps partiel. Que peut-il faire pour rencontrer les gens? Nous n'aurions pas su comment obtenir l'aide de l'ACDI.

Le sénateur Perrault: Vous souhaitez que le personnel de l'ACDI soit plus nombreux dans des régions clés comme Vancouver?

Mme McDonald: C'est indispensable en effet. En raison de l'ALÉNA, c'est plus important. Il y a maintenant quelqu'un qui vient nous enseigner l'espagnol et certains de nos membres essaient d'apprendre le chinois.

Le sénateur Perrault: Tout cela me paraît très convaincant.

Permettez-moi de préciser, monsieur le président, que la Fondation Asie-Pacifique du Canada jouit d'une réputation excellente et bien méritée dans notre région. Je suis certain que c'est la même chose dans les autres régions du pays. Elle fait un excellent travail. M. Hara et M. Saywell ont tous deux contribué à ce succès.

Mme Beaumier (Brampton): Cet exposé a été extrêmement intéressant. Ce que j'en retire essentiellement c'est que nous avons besoin d'un plus grand nombre d'ambassadeurs commerciaux. Nous devons déplacer nos ambassadeurs commerciaux afin de leur confier des postes dans les pays de l'Asie et du Pacifique. D'autre part, nous devons mettre l'accent sur nos établissements d'enseignement, afin d'améliorer les débouchés pour les Canadiens ici et en Chine.

J'ai été intéressé par l'intervention de Lucy sur la psychologie du commerce. C'est, je crois, un des domaines qui pose le plus de difficultés aux Canadiens car je pense que nous sommes assez réservés et peut-être un peu hésitants sur les marchés mondiaux. C'est une question intéressante et j'aimerais savoir comment, à votre avis, nous pouvons provoquer une certaine amélioration.

[Text]

[Translation]

Are we going to concentrate our efforts in certain areas? I have a concern. We've had CIDA and human rights groups before us, and they've become very intimidated because it looks as though the trend and the entire push is going to be on trade and not on these other soul food kinds of issues. They're becoming very insecure.

Devons-nous concentrer nos efforts sur certains points? Je ne sais vraiment pas. Nous avons entendu des représentants de l'ACDI et de groupes de défense des droits de la personne. Ces témoins se sont montrés très pessimistes car il semble que le Canada va privilégier le commerce au détriment des autres aspects d'ordre purement alimentaire. Cela cause beaucoup d'incertitude.

• 1135

There's only so much money and you're talking about throwing money at certain areas. Any money directed to the promotion of trade is going to have to be taken away from foreign assistance and our focus on human rights. The United States has virtually said it doesn't have a policy on human rights.

Les fonds dont nous disposons ne sont pas limités, mais vous parlez de donner de manière très libérale à certains secteurs. Tous les fonds qui seront consacrés à la promotion du commerce seront ôtés de l'enveloppe consacrée à l'aide extérieure et à notre objectif de protection des droits de la personne. Les États-Unis ont pratiquement avoué qu'ils n'avaient pas de politique en matière de droits de la personne.

I'm not even necessarily referring to China, but there is one thing bothering me a little bit about the growth of the Khmer Rouge in Cambodia. We know if it's successful its trend will go upward into Vietnam, but Canada, the United States and all the free world nations have virtually ignored that. I think that is evident in our decision to return the Hong Kong refugees back to Vietnam and Cambodia.

Je m'éloigne un peu de la Chine, mais ce qui m'inquiète en ce moment, c'est la montée des Khmer rouge au Cambodge. Nous savons que s'ils continuent, ils se répandront au Viêt-nam. Or, le Canada, les États-Unis et tous les pays du monde libre ne semblent pas s'en préoccuper. J'en veux pour preuve notre décision de refouler les réfugiés de Hong Kong vers le Viêt-nam et le Cambodge.

We have to have a balance. We can't ignore the violations of human rights in areas where they aren't just violations of human rights, they're atrocities. I think we have to distinguish between countries that allow, permit or even commit atrocities as opposed to those that aren't democracies. I'm not sure they should be our main focus. I'd like you to comment on those things.

Il faut trouver un juste équilibre. Nous ne pouvons rester insensibles aux violations des droits de la personne dans certains pays. D'ailleurs, ce ne sont plus de simples violations, ce sont des atrocités. Je pense qu'il faut faire la distinction entre les pays qui tolèrent ou commettent des atrocités et les pays qui n'appliquent pas les principes démocratiques. Je ne suis pas certain que l'on doive continuer à s'intéresser en priorité à ces pays. J'aimerais savoir ce que vous en pensez?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Would you like that directed to Lucy?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Votre question est-elle destinée à Lucy?

Ms Beaumier: It was directed to the financing part. I guess Lucy could probably start off. She's done a fairly good job of pinpointing some of the intrinsic problems.

Mme Beaumier: Ma question se rapporte au côté financier. Je suppose que Lucy peut répondre en premier. Elle a très bien fait ressortir certains problèmes intrinsèques.

Ms Roschat: I believe Dr. Walls pointed out that when we're talking about trade and world issues, the human rights issue cannot be isolated. I think it has to go hand in hand with all the other cultural and educational entry issues.

Mme Roschat: Je crois que M. Walls a bien dit qu'il est impossible de dissocier les droits de la personne des questions commerciales et mondiales. Je pense que toutes ces questions sont liées aux autres enjeux culturels et éducationnels.

I don't have a solution as to what kind of stand we should take on human rights issues. Many people talk about human rights issues, but those who are doing business with other countries don't quite have a stand on human rights issues either.

Je n'ai pas de réponse quant à la position que nous devrions adopter sur le plan des droits de la personne. Il y a beaucoup de gens qui en parlent, mais ceux qui font affaire avec les autres pays n'ont pas vraiment de position sur le sujet des droits de la personne.

We either want to focus on human rights issues or diversify the different trade opportunities. Where we can at least communicate with them, I think if we magnify... They would like to dwell on that problem instead of redirecting their focus into something constructive. I think it's a matter of face where some countries are concerned. They might say you're interfering with their internal policy, and to a certain extent they're right, but to a certain extent they're very wrong.

Nous donnons la priorité soit aux droits de la personne, soit à la diversification des échanges commerciaux. Je pense que nous pouvons au moins communiquer avec eux si nous soulignons plus particulièrement... Ils se concentrent sur ce problème au lieu de s'orienter vers quelque chose de plus constructif. Certains pays veulent surtout sauver la face. Ils peuvent nous accuser d'ingérence dans leurs affaires intérieures. Dans une certaine mesure, c'est vrai, mais d'un autre côté, ce n'est pas vrai.

I'm also concerned that Canada is already very laid back in trading and doing business with other countries. Do we continue to just focus on human rights and let other people take our place?

J'ai l'impression que le Canada est déjà très réservé dans ses relations commerciales avec les autres pays. Devons-nous continuer à mettre l'accent sur les droits de la personne et laisser les autres pays s'emparer du marché?

[Texte]

[Traduction]

Ms Beaumier: I understand that, but in our trade with other countries, democracy isn't necessarily a requirement to ensure human rights. Does it have to be an either/or situation? I'm not just talking about violation of human rights; that sounds so innocuous. I'm talking about countries where there are atrocities against humanity being committed. Do we ignore that and continue with trade, or do we focus on the other areas where the violations may be in a grey area, depending on our own culture?

Ms Roschat: I have seen some actions taken before where we've used trade as the dangling carrot and as leverage where specific human rights issues are concerned. It depends on the situation, I suppose, and then we just use it to advantage. It might not be quite the answer. . . but it has been done. Basically, we use that as leverage for—

Mme Beaumier: Je comprends, mais lorsque nous traitons avec d'autres pays, la démocratie n'est pas nécessairement un critère pour garantir le respect des droits de la personne. Doit-on absolument choisir? Je ne parle pas uniquement de la violation des droits de la personne; cela me paraît tellement anodin. Je parle plutôt des pays où se commettent des crimes contre l'humanité. Doit-on passer ces atrocités sous silence et maintenir nos relations commerciales, ou doit-on concentrer nos efforts sur les autres secteurs où les violations se situent dans une zone grise, selon notre propre culture?

Mme Roschat: Il nous est déjà arrivé de faire du chantage et de nous servir de l'attrait du commerce pour exiger le respect des droits de la personne. Je suppose que tout dépend de la situation et que nous devons en tirer le meilleur parti. Ce n'est peut-être pas tout à fait la réponse. . . mais c'est ce qu'il faut faire. Nous nous en servons essentiellement comme d'un levier. . .

• 1140

Ms Beaumier: But do you think we as Canadians can marry the two without damaging our trading opportunities, but also without giving up the essence of what we've stood for in the past?

Ms Roschat: I'm going to divert the question and ask another question rather than giving an answer, because some of the countries consider Canada as being too lenient in our penal system, not for political. . . I am talking about youth offenders. So it's sort of opening up one country criticizing another—

Mme Beaumier: Mais pensez-vous que le Canada peut associer ces deux options sans se fermer des débouchés commerciaux et sans déroger d'autre part à ses principes?

Mme Roschat: Plutôt que de répondre à la question, je vais en poser une autre, parce que certains pays jugent que le système pénal canadien est trop indulgent dans son traitement des jeunes délinquants. Les pays se lancent donc mutuellement la pierre. . .

Ms Beaumier: Oh, yes, I understand that, and that's why I'm talking about redefining the difference between someone not being able to get a job because they belong to the wrong ethnic group and someone not being able to live and being tortured because they belonged. . . I think there needs to be a redefinition too of what the violation of human rights is. Do you understand what I'm saying?

Mme Beaumier: Oui, je comprends et c'est la raison pour laquelle j'estime qu'il faut faire la différence entre quelqu'un qui ne peut pas obtenir un emploi parce qu'il appartient au mauvais groupe ethnique et une personne que l'on torture et que l'on tue. . . Je pense qu'il faut redéfinir ce qu'est la violation des droits de la personne. Est-ce que vous me comprenez?

Ms Roschat: Yes. In a practical sense, I definitely feel—you've been there, you've seen some of the action. In a practical matter, I don't have a solution. Maybe some other panel members do.

Mme Roschat: Oui. Je sais que vous avez connu de telles situations. Dans la pratique, je n'ai pas de solution. Peut-être que d'autres experts ont quelque chose à proposer.

Whatever action we take besides. . . what good does it do? Does it have any positive effects or would it make matters worse? It's sort of touchy. Some of the members had better jump in and save me.

Quelles que soit les mesures que nous prenons, quelle est leur utilité? Ont-elles des effets positifs ou est-ce qu'au contraire elles aggravent les choses? C'est délicat. Quelqu'un peut-il m'aider?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Does anybody want to pick that up?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Quelqu'un veut-il répondre à la question?

Ms Beaumier: I was wondering if it has to be an either/or situation or if we can marry the two in some way.

Mme Beaumier: Je me demande s'il faut absolument choisir entre les deux options ou s'il est possible de les associer d'une façon ou d'une autre.

Dr. Walls: Thank you for the invitation, Lucy. Since I passed 50, I have not had an opportunity to leap in and save anybody.

M. Walls: Lucy, je vous remercie de l'invitation. Depuis que j'ai dépassé l'âge de 50 ans, je n'ai pas eu l'occasion de voler au secours de quelqu'un.

I think you have phrased the question perfectly. Need it be an either/or scenario? I think the answer is clearly no.

Je pense que vous avez très bien formulé la question. Est-il nécessaire de choisir entre les deux options? Je pense que l'on peut répondre clairement par la négative.

In my own summary, I believe I said we must never abandon our concern for such specific goals as trade, aid, human rights, environmental protection, and cultural exchange, but we must never let an obsession with any single issue blind us to the long-term mutual advantage of comprehensive relations.

Je crois avoir dit dans mon propre résumé qu'il ne faut jamais négliger nos objectifs en matière de commerce, d'aide, de droits de la personne, de protection de l'environnement et d'échanges culturels, mais ne jamais non plus laisser un seul problème obscurcir les avantages mutuels à long terme que présentent des relations complètes.

[Text]

If we become seen and recognized as a nation that is obsessed with any single perspective in this complex, which makes up holistic relations, then we will lose out on opportunities to use all of our—Lucy used the term *guan xi*—our connections in all of these other fields to apply pressure on one that may be of particular concern at one point in time. So the answer I think is yes, they do need to be related.

The point was also made earlier—and I think it was a very good one—that they need to be related privately and behind the scenes. We will get further by using, for example, our trade aid, environmental cooperation, and cultural exchange relationships to quietly but firmly apply pressure on human rights issues than we will by making a public confrontative stance on it, because this is the way things work in Asia. We have seen advances as a result of this type of approach.

So the answer I think is yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. We've finished giving every committee member the chance to ask one question, so now I have both Mr. Penson and Mr. Lastewka on the list for questions. We could perhaps be a bit shorter in answers.

I wonder if I might just take the chairman's prerogative to try to get in a couple of questions of my own. I think these are all short questions.

Mrs. McDonald, you made a big emphasis about the CIDA role here. I wondered, is that because you see CIDA as a point of entry for trade opportunities? That would be the question I would ask you. Maybe I can just ask all my questions and then we can come back on it.

Another thing you mentioned was financing. I was concerned that there seemed to be a suggestion on your part that a Canadian carrying on business abroad couldn't deduct their foreign business expenses against taxes in Canada. I'm rather astonished. Perhaps you could fill that out.

Third, one of the panellists mentioned payment and things. In terms of the experience we are having in Asia, how much of what we are selling in Asia are we paying for ourselves for CIDA? How much business are B.C. Hydro and others doing that in the end Canadian taxpayers are...? Or are we really earning hard currency payments ourselves? To what extent are we financing our own activities over there? I'd like to get some comments on that.

Ms McDonald: We didn't really know how to go about it when we moved and incorporated in Mexico. Our company is privately owned. Even though I'm on ITAC and so on we still didn't use it, because we're distributors, not manufacturers. There's no real help for distribution. I think there is probably something now.

[Translation]

Dès lors que nous sommes perçus comme un pays obsédé par une seule perspective de cet ensemble complexe de relations holistiques, toutes les portes—Lucy a utilisé le terme *guan xi*—risquent de se fermer dans tous les autres domaines qui nous ouvriraient peut-être à un moment donné, l'occasion de faire respecter notre point de vue. Par conséquent, je crois qu'on peut dire que les deux options doivent être associées.

Quelqu'un a déjà dit, fort justement d'ailleurs, que ces deux options doivent être liées dans le privé et en dehors des transactions officielles. Par exemple, nous obtiendrons de meilleurs résultats en nous servant de l'aide au commerce, de la coopération en matière d'environnement et des échanges culturels de manière discrète mais ferme pour atteindre nos objectifs en matière de droits de la personne, plutôt que par des confrontations publiques. C'est comme cela qu'on procède en Asie. Cette façon de faire a donné de bons résultats.

Par conséquent, je pense qu'il faut répondre par l'affirmative.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Tous les membres du comité ayant eu la possibilité de poser une question, c'est maintenant au tour de M. Penson et Lastewka. Je vais peut-être vous demander d'écourter un peu les réponses.

Permettez-moi d'utiliser ma prerogative de président pour poser moi-même quelques questions brèves.

M^{me} McDonald, vous avez beaucoup insisté sur le rôle que joue l'ACDI ici. Je me demande si vous considérez l'ACDI comme la source des débouchés commerciaux? Voilà la question que je vous pose mais avant de vous laisser y répondre, je vais formuler toutes mes autres questions.

Vous avez par ailleurs mentionné le financement. J'ai été assez étonné de vous entendre dire que les Canadiens qui font des affaires à l'étranger ne peuvent déduire leurs frais engagés à l'étranger des impôts qu'ils paient au Canada. Peut-être pouvez-vous nous donner plus de détails à ce sujet.

• 1145

Troisièmement, un des experts a mentionné le paiement. D'après l'expérience que nous avons en Asie, pouvez-vous nous dire quel est le pourcentage de transactions que nous finissons par payer nous-mêmes par l'intermédiaire de l'ACDI? Quelle est la part des marchés de B.C. Hydro et d'autres entreprises qui est financée par les contribuables canadiens eux-mêmes? Ou alors, est-ce que nous parvenons à nous faire payer en devises fortes? Dans quelle mesure sommes-nous réduits à financer nos propres activités dans ces pays? J'aimerais avoir vos commentaires à ce sujet.

Mme McDonald: Nous ne savions pas vraiment comment cela allait se passer lorsque nous nous sommes installés et constitués en société au Mexique. Notre entreprise appartient à des capitaux privés. Je fais partie de l'ACTI, mais nous n'y avons pas eu recours, puisque nous sommes des distributeurs et non pas des fabricants. Il n'y a vraiment rien de prévu pour la distribution. Cela a peut-être changé maintenant.

[Texte]

Anyway, we didn't find out about CIDA until we went down to Chile. Our joint venture partner, who used to be with an engineering firm up here, Wright Engineering, knew all about it. He talked to them. As it happened, when I went on the trade mission I went down to see our place in Antofagasta and I joined Michael Wilson with his trade mission, and the CIDA man was on it. So we had a real chance to talk.

You see, there's nobody here. I mean, Mr. Clayden is here; he can do so much. But I don't think they really listen to him that well. I shouldn't say that, but anyway. . . He's only one man. If you had half a dozen out here, you'd do a lot better.

It does help small and medium-sized businesses that are private. How do you get your money to expand? I mean, good God, the Canadian government takes most of it, so there you are. I think there should be an incentive. I think there should be some kind of tax incentive for people who want to go over to the Asia-Pacific area or wherever. I think it could be a great help. You'd get more Canadians doing it.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you. Is there any comment on governmental financing of activity?

Mr. Ridley: Yes, I have a comment on that. In terms of CIDA moving some more people here, I think it has more to do with a signal and some emphasis than. . . We can make do with faxes and that sort of thing. It is a bit of a problem, but I see it as a matter of emphasis.

Eastern Canada is very Atlantic-centric and eastern-Canada-centric. It strikes me every time I go back there. I was at Queen's a few years ago with a group of chief executives from major eastern corporations. When I got up and talked about the opportunities in Southeast Asia—this was about four years ago—I was a lone voice in the wilderness. I found most of them to be eastern-centric and Atlantic-centric, with very little interest in what's going on in this brave new world that's breaking in Southeast Asia.

In terms of funding, a number of our major international jobs are funded by the World Bank, the Asian Development Bank and the Malaysian government. The Arab Fund was putting a big 500,000-volt cable under the Gulf of Aqaba between Jordan and Egypt and under the Suez Canal. That's funded by the Arab Fund.

CIDA and other institutions such as IDRC provide help. I see it as a good kick-off to get you going in a country. Quite frankly there is no profit, and I'll be quite open here. If we do a CIDA job we either just break even or lose money on it. So really it's just a little help to get you going in the country. Clearly, if it's not bearing fruits soon, CIDA should stop funding that particular operation.

I talked about BOOTs—"build, own, operate and transfers". More and more as we move from environmental consulting and engineering into the big time, the BOOTs, CIDA will become less and less important, in my mind. There you're

[Traduction]

De toute façon nous n'étions pas au courant des programmes de l'ACDI avant de nous rendre au Chili. Notre partenaire qui faisait partie auparavant de Wright Engineering, une société de génie, connaissait les programmes. Il a communiqué avec l'ACDI. Au cours de la mission commerciale, je me suis rendu dans nos installations d'Antofagasta où j'ai rencontré Michael Wilson et sa mission commerciale qui comprenait un représentant de l'ACDI. C'est là que nous avons vraiment eu l'occasion de discuter.

Comme vous le constatez, il n'y a personne ici. Il y a bien M. Clayden, mais il ne peut pas tout faire. D'ailleurs, je ne pense pas qu'il soit très écouté. Je ne devrais pas le dire, mais. . . Il fait ce qu'il peut. Les choses progresseraient beaucoup mieux s'il y avait une demi-douzaine de représentants.

L'ACDI aide les petites et moyennes entreprises appartenant à des intérêts privés. Mais où trouver les fonds pour s'agrandir, puisque le gouvernement canadien en prend la plus grande partie. Il faudrait offrir des incitatifs aux entreprises. À mon avis, il faudrait offrir des encouragements fiscaux aux entreprises qui souhaitent faire des affaires dans les pays de l'Asie du Pacifique ou ailleurs. Cela aurait un effet très positif et les Canadiens seraient plus nombreux à se lancer dans de telles activités.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci. D'autres commentaires sur le financement des activités par le gouvernement?

M. Ridley: Oui, j'aimerais faire un commentaire à ce sujet. Je crois que l'agrandissement des bureaux de l'ACDI ici aurait une certaine valeur symbolique. . . En effet, on peut très bien se débrouiller avec les télécopieurs et grâce aux autres moyens techniques. À mon avis, c'est une question de symboles.

Chaque fois que je me rends dans l'Est du Canada, je constate que cette région est très axée sur l'Atlantique et sur l'Est du pays. Il y a quatre ans, je me trouvais à Queens en compagnie d'un groupe de directeurs généraux de grandes sociétés de l'Est. Quand j'ai parlé des débouchés commerciaux qu'offrait l'Asie du Sud-Est, j'ai eu l'impression de parler dans le désert. Il y a quatre ans de cela. Mes interlocuteurs m'ont paru très axés sur l'Est et sur l'Atlantique et très peu intéressés aux nouveaux marchés qui s'ouvrent en Asie du Sud-Est.

Quant au financement, un grand nombre d'importants projets internationaux sont financés par la Banque mondiale, la Banque asiatique de développement et le gouvernement de Malaisie. Le Fonds arabe finançait l'installation d'un câble de 500 000 volt au fond du Golfe d'Aqaba, entre la Jordanie et l'Égypte et sous le canal de Suez. Ces travaux étaient financés par le Fonds arabe.

L'ACDI et certains autres organismes comme le CRDI fournissent également de l'aide. Ce financement est une bonne base de départ pour se lancer en affaires à l'étranger. Je peux vous assurer en toute franchise que nous ne faisons pas de bénéfice. Lorsque nous entreprenons des travaux dans le cadre d'un projet de l'ACDI, nous rentrons juste dans nos frais ou nous perdons de l'argent. C'est simplement un petit coup de pouce qui nous permet de nous installer dans un pays étranger. Mais il est clair que l'ACDI doit cesser de financer une opération qui ne donne pas rapidement de bons résultats.

J'ai parlé de la formule du CCET—"contrat de construction-exploitation-transfert"—qui consiste à construire sur place des installations qui nous appartiennent, à les exploiter et à faire du transfert de technologie. À mon avis,

[Text]

talking about taking equity and loan financing and looking for significant returns on equity. I'm talking about figures between 20% and 25% as a return on equity. These are the sorts of numbers you're talking about in many of these countries.

I note that China has just stopped the deal at 18% equity and reduced it to 16%, which has really sent some shivers through the community. In many other Asian countries a figure of 20% to 25% is quite common.

Mr. Hara: I have one other point, Mr. Chairman. The most important thing in business is to get paid. That's the reason why sometimes we require EDC guarantees. It's for when you deal with a country like Bangladesh.

Mr. Ridley: It's a risk factor. The EDC is performing an important role here.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If it helps you, Mr. Ridley, I like you to know that I grew up in Vancouver. I've been in Toronto for the last 30 years, but I'm not becoming eastern-Canada-centric.

When I came out last night—or the night before—a friend of mine took me out to his new home on Bowen Island. He used to be—some of you may know the head of the Science Council of B.C. Believe you me, it was a very quick reintroduction to the Pacific with the wonders of the forest and of the sea. There are those of us out east who look longingly at what happens in British Columbia, not just jealously.

Mr. Penson: I just want to follow up a little bit. My question had to do with the Export Development Corporation. There have been a couple of references to it. Mr. Ridley, I think you suggested it needs some modification. Ms McDonald also referred to EDC.

Is it an effective agency? Is it filling a need for you? In what areas do you see changes could be made to the EDC in order to help Canadian businesses land these contracts you've been referring to?

Ms McDonald: As I understand it, EDC helps Canadian manufacturers. It doesn't help distribution companies at all. I don't know about high-tech.

Mr. Penson: So you haven't been able to use it.

Ms McDonald: No. It hasn't been any help to us at all, but CIDA has. You need the training. You have to bring people up here to understand how your operation works. You've have to train your people to go down there in culture, language, and so on. It's been very helpful.

Mr. Ridley: The EDC does provide a good service in Canada, particularly for manufacturers who want to sell their equipment. Of course, they also will insure political risks.

[Translation]

l'ACDI deviendra de moins en moins importante à mesure que nous nous dirigerons vers la consultation et le génie environnementaux à l'ère des CCET. Vous parlez de prise de participation, de financement de prêt et de rendement important sur les capitaux propres. Dans beaucoup de ces pays, le rendement se situe entre 20 p. 100 et 25 p. 100.

• 1150

Je remarque que la Chine a imposé un plafond de 18 p. 100 et l'a ramené à 16 p. 100, ce qui a beaucoup inquiété le monde des affaires. Dans beaucoup d'autres pays d'Asie, les chiffres de 20 p. 100 à 25 p. 100 sont très courants.

M. Hara: Monsieur le président, j'aimerais ajouter qu'en affaires, le plus important c'est de se faire payer. C'est pourquoi nous demandons parfois des garanties de la SEE, par exemple lorsque nous faisons affaire avec des pays comme le Bangladesh.

M. Ridley: C'est un facteur de risque. À ce titre, la SEE joue un rôle important.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pour votre gouverne, monsieur Ridley, j'ai grandi à Vancouver, j'habite à Toronto depuis 30 ans et je ne suis pas obsédé par l'Est du Canada.

Hier soir à la sortie des audiences, ou le jour précédent, un de mes amis est venu me chercher pour m'emmener chez lui dans l'île Bowen. Certains d'entre vous le connaissent peut-être, il était autrefois à la tête du Conseil des sciences de Colombie-Britannique. Croyez-moi, j'ai très vite repris contact avec le Pacifique, ses forêts et son littoral. Nous sommes nombreux dans l'Est du pays à suivre avec intérêt ce qui se passe en Colombie-Britannique. Et ce n'est pas de la jalousie.

M. Penson: J'aimerais poursuivre un peu plus loin l'analyse. Ma question portait sur la Société pour l'expansion des exportations. On y a fait allusion à plusieurs reprises. Je pense que M. Ridley a proposé certaines modifications. M^{me} McDonald en a également parlé.

Cet organisme est-il efficace? Est-ce qu'il vous est utile? Quels sont les changements que vous envisagez d'apporter à la SEE pour qu'elle puisse aider les entreprises canadiennes à décrocher ces contrats dont vous avez parlé?

Mme McDonald: Si j'ai bien compris, la SEE vient en aide aux fabricants canadiens mais pas aux entreprises de distribution. Je ne sais pas ce qui se passe dans le cas des entreprises des hautes technologies.

M. Penson: Par conséquent, vous n'avez pas pu bénéficier de l'aide de la SEE.

Mme McDonald: Non, mais l'ACDI nous a aidés. Il faut une certaine formation. Il faut faire venir les gens ici pour comprendre comment les choses fonctionnent. Il faut sensibiliser les gens à la culture, à la langue, etc. C'est très utile.

M. Ridley: La SEE offre un bon service au Canada, en particulier aux fabricants qui souhaitent vendre leurs produits. Bien entendu, elle garantit également les risques politiques.

[Texte]

There are modifications being made right now. I'm a civil engineer, so I mustn't get into some of those modifications or I'll get out my depth. There are some significant changes being looked at right now. I simply wanted to support those to allow them to take stronger positions with the manufacturing components of these build-own-operate-transfer projects.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): There's a service element too, which I think has not been possible to finance until now.

A voice: Right.

Mr. Lastewka: I'm slowly formulating some opinions as we have more and more round tables and witnesses coming to us. One thing's for sure: Canada's a very large country. We have various strengths in various regions across the country, whether it's manufacturing, service, distribution, or other areas. In many cases the regional strengths tie in with different areas of the world.

I've been slowly getting an opinion and I want to give it to you. I want you to tell me how far I'm out of the water or in the water.

I understand we have many cases where we deal with incentives, such as the EDC, the IDRC, and educational items. I'm slowly gaining a vision that we should be talking about the process rather than what we're going to do specifically in B.C., Ontario, Quebec, or the Maritimes, and so forth. My vision is slowly becoming such that we should be talking about the process and how we're going to deal with foreign affairs and trade in the world. We should try to focus the various regions with their strengths.

As we go to the west, such as B.C., the Asia-Pacific becomes a priority. In various other areas of Canada, north-south is more of a priority. As you go to another region of Canada, European things become a priority. We should really be talking process on how we could strengthen all of those regions, to deal with different regions of the world properly.

• 1155

Mr. Meurrens' problem, which he mentioned earlier, about trying to get suppliers kind of strengthened my opinion on that. If I may, I'll use Peter's example. He's been doing work elsewhere in the Asia-Pacific Rim. He gets export business to bring back to Canada. Unfortunately he can't link the business to Canadian suppliers and therefore he has to go to other suppliers, if I understood him correctly.

If we in Canada could concentrate on having these regions work in the various areas of the world and have a better linkage across Canada, such that we could supply your generators or whatever the products were—I want to talk to you after the meeting on that—better than we are doing, and if the north-south priority regions can do more and then link across Canada, we win as Canadians. If the Pacific area can do more Asia-Pacific exporting and then link more in Canada, we all win. And the same thing goes with the east.

[Traduction]

Je sais que l'on procède actuellement à certaines modifications importantes, mais ce n'est pas vraiment mon domaine, puisque je suis ingénieur des Travaux publics. Je veux simplement appuyer ces changements afin de permettre aux fabricants d'occuper une meilleure position dans ces projets de contrat de construction-exploitation transfert.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il y a également les services dont le financement n'a pas été possible jusqu'à maintenant.

Une voix: Très juste.

M. Lastewka: Les tables rondes auxquelles nous participons et les témoins que nous entendons me permettent d'affiner mes opinions. Une chose est certaine: le Canada est un très grand pays. Nous disposons de nombreuses forces dans diverses régions du pays, que ce soit dans le secteur manufacturier, celui des services, celui de la distribution ou ailleurs. Souvent, les points forts d'une région trouvent des débouchés dans différentes parties du monde.

Je me suis peu à peu formé une opinion que je vais vous présenter. Je compte sur vous pour me dire si elle vous paraît sensée ou non.

Si j'ai bien compris, le Canada offre des encouragements dans divers domaines, par l'intermédiaire de la SEE, du CRDI et dans le domaine de l'éducation. Je suis de plus en plus convaincu qu'il faudrait parler du processus plutôt que des opérations précises que l'on entreprend en Colombie-Britannique, en Ontario, au Québec, dans les Maritimes ou ailleurs. Je me rends compte petit à petit que nous devons nous intéresser au processus et à l'attitude que nous souhaitons avoir face aux Affaires étrangères et au commerce. Il faudrait essayer de mettre en valeur les points forts des différentes régions.

Dans l'Ouest, par exemple en Colombie-Britannique, c'est le secteur de l'Asie du Pacifique qui a la priorité. Par contre, dans les autres régions du Canada, c'est plutôt aux échanges Nord-Sud qu'il faut donner la priorité. D'autres régions du Canada sont davantage tournées vers l'Europe. Je pense que nous devons songer à un mécanisme en vue de renforcer toutes ces régions et leurs liens avec les différentes régions du monde.

Le problème de M. Meurrens, qu'il a mentionné tout à l'heure, à savoir la difficulté de trouver des fournisseurs, ne fait que me conforter dans cette idée. Si vous le permettez, je vais reprendre l'exemple de Peter. Il a travaillé dans la région Asie-Pacifique. Il y trouve des marchés d'exportation pour le Canada, mais souvent il ne trouve pas de fournisseurs canadiens pour les honorer; il est donc obligé de s'adresser ailleurs, si je l'ai bien compris.

Si nous pouvions nous concentrer sur l'établissement de liens entre ces régions et les diverses parties du monde et si nous disposions de réseaux nationaux, de façon à pouvoir fournir les générateurs ou le genre de produits en demandes—j'aimerais d'ailleurs avoir un entretien avec vous après la réunion à ce sujet—et si les régions donnant priorité aux relations nord-sud pouvaient faire plus et ensuite nouer des liens à travers le Canada, tous les Canadiens en sortiraient gagnants. Si la région de la côte Ouest peut exporter davantage vers l'Asie-Pacifique, et faire travailler des fournisseurs ailleurs au Canada, nous sommes tous gagnants. La chose est vraie aussi pour l'Est.

[Text]

We've been talking about moving resources and so forth. I have a feeling we should be talking process and how we're going to have the centres of expertise—if you want to call them that—in the various parts of the country, and let the report cards decide where we can move resources and so forth.

I know that's a lengthy question but I'm starting to form an opinion, and I'm asking for your evaluation on it. Did I pass, fail, or whatever?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It's all designed to move things to the centre of St. Catharines, you understand.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Neilson: Well, you've got a good Centre for Asian Studies at Brock. It's small but good.

I think you've failed. I think technology, communications, and transport are so frantically busy and high-tech these days that communications are not an issue. We can deal with anybody. My friend from B.C. Hydro works with Quebec Hydro and Ontario Hydro. He sources his stuff from across the country.

While we're preaching Asia-Pacific, we could have brought in other speakers from the Vancouver and Victoria business communities who are going down through Cascadia into Oregon and California. And I'm aware of a lot of initiatives out of here going into Mexico. So in fact, rather than balkanize or regionalize our trade and investment connections, I think we should see it as a Canadian chance, one that could link the country rather than split it, in terms of economic foci. And this comes into whether it's universities or colleges or whether it's boards of trade or trade missions.

But what we really haven't gotten yet, in my respectful view, is that we are not investing in our future, in our education, in our young people, in terms of the Asia-Pacific potential. If we could reorient some of that investment on the education and research side and on the language side, and secondly, if we could reorient some of the resources of government. . . I find it quite preposterous that we can have 31 people in Boston and four people in Shanghai. That's reprehensible.

You can go into Hanoi and find our small delegation there just out of their minds with work. We can't ask them to do any more. The potential of our relations in Indo-China cannot be overstated. And yet we're not redirecting resources. Quite frankly, I think we have a problem with the bureaucracy in Ottawa. Whether it's CIDA, IDRC or, more particularly, Foreign Affairs, we need people in there who can think more creatively about the Pacific Rim in terms of reorienting resources that we keep being told are not going to be augmented.

There has to be a reorientation. Speaking from here and as a frequent visitor to Ottawa, I think we have to see a redeployment of resources, and that goes both for money and people.

[Translation]

On parle de réaffecter les ressources, entre autres. J'ai toutefois l'impression qu'il faudrait plutôt songer à un mécanisme et se demander comment établir des centres d'expertise—si on peut les appeler ainsi—dans diverses régions du pays, puis attendre de voir les résultats pour répartir les ressources.

Je sais que c'est une longue question que je vous pose mais je commence à me former une opinion et j'aimerais votre avis. Est-ce que vous m'accordez une bonne note, une mauvaise, ou au moins la moyenne?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Tout cela est destiné à favoriser St. Catharines, vous comprenez.

Des voix: Oh, oh!

M. Neilson: Eh bien, vous avez un bon Centre d'études asiatiques à Brock. Il est petit, mais excellent.

Je pense que je vais vous donner une mauvaise note. La technologie, les communications, les transports sont tellement actifs, et à la pointe de la technologie aujourd'hui, que les communications ne posent pas un problème. Nous sommes capables de nouer des contacts avec n'importe qui. Mon ami de chez B.C. Hydro travaille avec Hydro-Québec et Ontario Hydro. Il achète ce dont il a besoin partout dans le pays.

Nous prêchons pour la région Asie-Pacifique; nous aurions pu faire venir d'autres gens d'affaires de Vancouver et de Victoria qui sont tournés vers la «Cascadie», l'Oregon et la Californie. Il y a toutes sortes d'initiatives qui concernent le Mexique. Donc, au lieu de balkaniser ou de régionaliser nos relations commerciales et financières, je pense qu'il faut y voir une chance pour le Canada, quelque chose qui puisse unifier le pays plutôt que le scinder, sur le plan de la refocalisation économique. C'est vrai des universités ou des collèges, aussi bien que des missions commerciales ou des Chambres de commerce.

Ce qui manque encore chez nous, à mon sens, c'est l'investissement dans notre avenir, dans l'éducation, dans nos jeunes dans l'optique de la région Asie-Pacifique. Si nous pouvions réorienter une partie de cet investissement vers l'éducation, la recherche, l'apprentissage de langues, et réorienter certaines des ressources gouvernementales. . . Je trouve effarant que nous ayons 31 personnes en poste à Boston et quatre à Shanghai. C'est lamentable.

Allez à Hanoï, vous verrez que notre petite délégation est débordée de travail. On ne peut lui demander de faire plus. On n'assistera jamais assez sur le potentiel de nos relations avec l'Indochine. Pourtant, le gouvernement ne réaffecte pas les ressources. Très franchement, je pense que nous avons un problème au niveau de l'administration à Ottawa. Qu'il s'agisse de l'ACDI, du CRDI ou, plus particulièrement, des Affaires étrangères; nous avons besoin de responsables qui envisagent de façon plus créative les pays du Pacifique, et qui répartissent différemment les ressources, puisqu'on nous dit sans cesse qu'elles ne peuvent être augmentées.

Il faut une redistribution. Vu d'ici, et en tant que visiteur fréquent à Ottawa, je pense qu'il faut redéployer les ressources, aussi bien humaines que financières.

• 1200

M. Leblanc: Juste une petite question.

Mr. Leblanc: Just a small question.

[Texte]

Peut-être que la meilleure façon pour vendre nos produits vers l'Asie Pacifique, c'est d'établir des *joint venture* ou d'attirer des investisseurs de ces pays-là, qui travailleront à exporter les produits canadiens vers l'Asie Pacifique. Mais ne pensez-vous pas que nos taxes et notre dette étant très élevées, ces entreprises-là ont plutôt avantage à s'installer aux États-Unis qu'ici, au Canada?

A witness: I'll answer briefly. With our own company's countries list program, yes, Canada does have a very high tax rate. The national debt is a huge worry, but from our company's worldwide operations, what better country is there from the standpoint of stability, security—that means safety on the street—and the well-being of our own employees, both Canadian and those we have from Japan, which is only about 10% of our operations in Canada? It doesn't bother us. In fact, we are still making additional investments within Canada.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): On that encouraging note, I would like on behalf of the—

Mr. Hara: Excuse me, just two minutes. Dr. Saywell has wrapped up all of his comments in a very short note. Would he be allowed to speak?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Absolutely, if I could ask you to be fairly brief. Dr. Saywell, because we've got to move on and come back here at 1 p.m.

Dr. Saywell: There's no need for me to try to wrap up. I can't wrap up what everybody has said, so there's a lot of personal stuff in this.

I would say that essentially the foreign policy of Canada does not need to change course entirely. The basic foundations of the foreign policy of this country—which might have been best articulated by Mike Pearson, for example—I think are still valid. But a shift in emphasis and focus is required, and it's toward the Asia-Pacific. I've given you some statistics in terms of the change in global product that this represents.

The biggest question I'm asked as I speak about Asia-Pacific across this country is, are their growth rates sustainable? Is this a blip or is it going to survive?

One of the reasons why it's going to survive is they have the highest savings rates in the world. They have huge pools of domestic capital. Our savings rate in the western G-7 is something like 7% of GNP. Theirs is 30%. Japan is the lowest at 23%. If you exclude Japan, then it's even higher than 30%. Never before in the history of humankind have we had the combination of the size of market, the unprecedented size of an emerging middle class—that is, a group of people who can spend on international travel, international goods, international services—and a pool of low-cost labour that is almost endless, but at the same time some of the most sophisticated service centres of the world and some of the most sophisticated science, technology, and education. This is unprecedented, so Asia-Pacific is going to be there and it's going to be a bigger player.

[Traduction]

Maybe the best way to sell our products in the Asia-Pacific Rim would be to establish joint ventures, or to attract investors from those countries dedicated to export Canadian products to this region. But don't you think that, in view of our high taxes and deficits, it would be more advantageous for those businesses to establish their operations in the United States than in Canada?

Un témoin: Je vais répondre brièvement. Oui, si je me fie au rang du Canada sur la liste des pays que notre entreprise établit, le Canada connaît une fiscalité très lourde. La dette nationale est un gros soucis, mais notre entreprise est active partout dans le monde; je ne vois aucun pays qui soit meilleur du point de vue de la stabilité, de la sécurité—et je parle de la sécurité dans les rues—et du bien-être des employés; qu'il s'agisse de nos employés canadiens ou ceux qui nous viennent du Japon, qui ne représentent que 10 p. 100 de nos activités au Canada? Cela ne nous gêne pas. En fait, nous continuons à investir au Canada.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Sur cette note encourageante, au nom du. . .

M. Hara: Excusez-moi, deux minutes seulement. M. Saywell a résumé tous ses propos dans une note très courte. Pourrait-il avoir la parole?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Absolument; à condition que vous soyez assez bref, monsieur Saywell, car nous devons lever la séance pour pouvoir être prêts à reprendre à 13 heures.

M. Saywell: Ce que je veux dire est assez personnel, car je ne peux résumer ce que tout le monde a dit.

Essentiellement, je considère qu'il n'est pas nécessaire que la politique étrangère du Canada change entièrement de cap. Les fondements de la politique étrangère de notre pays—qui ont peut-être été énoncés le mieux par Mike Pearson, par exemple—restent toujours valides. Mais il faut la réorienter au profit de la région Asie-Pacifique. Je vous ai donné quelques chiffres sur l'importance que prend cette région dans l'évolution de la production mondiale.

La grande question que l'on me pose, dès que je parle de la région Asie-Pacifique, est si son taux de croissance peut être maintenu? S'agit-il d'un phénomène momentané, ou est-ce un phénomène durable?

Une des raisons pour lesquelles ce rythme peut être maintenu est que la région possède le taux d'épargne le plus élevé du monde. On y trouve des masses énormes de capitaux nationaux. Le taux d'épargne des pays du G-7 est voisin de 7 p. 100 du PNB. Là-bas, il est de 30 p. 100. Le Japon est au dernier rang avec 23 p. 100. Donc, si l'on exclut le Japon, il est même supérieur à 30 p. 100. Jamais auparavant dans l'histoire de l'humanité n'a-t-on vu une telle combinaison de facteurs: la taille du marché, la taille sans précédent d'une classe moyenne en émergence—c'est-à-dire d'un groupe qui a les moyens de dépenser pour voyager à l'étranger, acheter des biens et services étrangers—et un bassin de main-d'oeuvre à bon marché presque inépuisable, et en même temps certains des centres de service les plus sophistiqués du monde, avec laboratoire, techniques et écoles parmi les plus sophistiqués du monde. C'est une combinaison de facteurs sans précédents, si bien que la région Asie-Pacifique va continuer de s'affirmer, et devenir une puissance économique majeure.

[Text]

What Canada needs is not a new foreign policy; it's a shift in focus, a shift in emphasis, and a shift in nuance. You've heard around the table this morning of some of the ways in which that ought to be done.

By the way, it's just as important for Power Corporation or Bombardier or McCain or EXCAN Grain or the Royal Bank head office or any other part of the country as it is for the west coast. We're not being parochial in Vancouver when we're pushing this issue.

What are some of the quick shifts we want? We want some shift in personnel so that the situation in Hanoi or Shanghai is not as ridiculous as it is now. We would like to see more regional offices in the China market, because it is not just Beijing, Shanghai, or even also Guangzhoe, it's many others.

We would like to see a very different attitude in our customs officials so that when business people come to our airports they're not treated like potential terrorists but like potential partners. We'd like to see visas speed up for students and business people, and sometimes a visa eliminated in countries in which they don't have it for us.

We'd like to remind you that there still are security issues in the Pacific that ought to be considered.

There should be changes in focus and emphasis in EDC financing, not only on the service side but in the amount. There ought to be tax incentives, because our foreign policy has to be more focused on trade in a holistic sense, not just trade in goods but trade in services and tourism. Trade, investment, tourism, educational services now all feed on each other. They're synergistic. If we don't, we're not going to have a country to have to worry about a foreign policy of any kind.

• 1205

Educational services: Our strategic partners are the people who study in this country, or who study at the feet of Canadian professors and so on in Asia. I'm pleased to tell you I hope the Asia-Pacific Foundation will be establishing offices in Asia to facilitate that particular issue.

On ODA, let us retain the tradition in Canada of a significant size of our ODA to the humanitarian side. We're proud of it, and we should be world leaders. But let's not hesitate to say that the other part of our ODA, our foreign aid, ought to be linked with business, ought to be linked with the promotion of our own economic well-being, because if we do not, 10 years from now we won't be in a position to give anybody foreign aid; we'll be in a position to have to take it.

Let's continue the exciting programs of the Pacific 2000 initiative to promote the cross-cultural training, the educational training, the linguistic training of our young people and of our business people.

[Translation]

Ce dont le Canada a besoin, ce n'est pas d'une politique étrangère nouvelle, mais plutôt d'un recentrage, d'une redistribution des priorités. On vous a proposé ce matin un certain nombre de façons de le faire.

Soit dit en passant, il est aussi important pour Power Corporation, Bombardier, McCain, EXCAN Grain, le siège de la Banque Royale ou tout autre région du pays que pour la côte Ouest. Lorsque nous insistons là-dessus, nous ne faisons pas preuve d'esprit de clocher.

Quelles sont les mesures rapides que nous souhaitons? Nous voulons une redistribution du personnel de façon à mettre fin à cette situation ridicule qui sévit à Hanoi ou à Shanghai. Nous aimerions avoir davantage de bureaux régionaux en Chine car la Chine ne se résume pas à Pékin, Shanghai ou Guangzhoe; il y a beaucoup d'autres villes en expansion.

Nous aimerions constater une attitude différente chez nos agents des douanes afin que les gens d'affaires ne soient pas traités à leur descente d'avion au Canada comme des terroristes potentiel mais comme des partenaires potentiels. Nous aimerions que l'on accélère l'octroi de visas aux étudiants et gens d'affaires, et que l'on supprime les visas pour les ressortissants de pays qui ne nous en réclament pas eux-mêmes.

Nous voulons vous rappeler qu'il y a toujours des problèmes de sécurité dans la région Pacifique qu'il ne faut pas négliger.

Il faut réorienter les crédits de la SEE, non seulement en ce qui concerne les services, mais aussi les montants. Il faudrait des encouragements fiscaux; que notre politique étrangère soit davantage axée sur le commerce au sens large, c'est-à-dire pas uniquement sur le commerce de marchandises mais aussi sur celui des services et sur le tourisme. Les échanges commerciaux, l'investissement, le tourisme, les services éducatifs, tous ces éléments s'alimentent les uns les autres; ils ont, entre eux, une relation de synergie. Si nous ne le faisons pas, nous perdrons notre place dans le monde et nous n'aurons plus à nous inquiéter de politique étrangère d'aucune sorte.

Les services éducatifs: Nos partenaires stratégiques sont les étudiants qui viennent poursuivre leurs études chez nous, ou qui étudient auprès de professeurs canadiens en Asie. Je peux vous dire que la Fondation Asie-Pacifique espère ouvrir des bureaux en Asie pour accélérer ces échanges.

En matière d'APD, conservons la tradition canadienne consistant à réserver une même partie de notre APD au travail humanitaire. Nous en sommes fiers, et nous devrions être des chefs de file dans le monde sur ce plan. Nous n'hésitons pas à dire que l'autre partie de notre APD doit être liée au commerce, à la promotion de notre propre bien-être économique, car si nous ne le faisons pas, dans 10 ans nous ne serons plus en mesure de verser d'aide à personne; c'est nous qui aurons besoin que l'on vienne nous aider.

Poursuivons passionnément les programmes de Pacifique 2000 qui visent à promouvoir la formation inter-culturelle, la formation pédagogique, la formation linguistique de nos jeunes et de nos gens d'affaires.

[Texte]

Let's pick up the momentum of the Canada-Japan Forum 2000. That was a blue ribbon committee of Japanese and Canadians and ought now to be having its recommendations implemented.

Let's look at some of the interesting suggestions like Mr. Hara made on Royal Roads, on bringing to the west coast, so there is a better consciousness, some of the branches of government, not only in CIDA but in other areas.

Mr. Chairman, I'm sure I haven't caught the whole spirit of the thing, but please just remember we are not pushing this whole area as a parochial Vancouver or west coast interest. This is a national interest, and if we miss the boat now we miss it forever.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Professor Saywell, for that resume. I'm just doing a check-list of the items that we had picked out of importance as direct concrete suggestions. You hit them all in your summary. That's very helpful.

I'd just like to ask the other members of the panel who were good enough to come here this morning that if there are further ideas or suggestions they have about how their presentations would fit into our foreign policy review, please do not hesitate to write us, because we're not going to be delivering our report until October 31. They will be taken into account by our researchers. We are—if I can speak on behalf of my fellow parliamentarians—very grateful to you for the time you put into it. I'm sure I speak for all of us when I say we don't see this as any kind of a parochial exercise at all. We don't see this as a B.C.-focused issue.

In the process of our review of Canadian foreign policy we're going across Canada to talk to all Canadians. We know we all have regional perspectives, but we know that those regional perspectives feed into the greater economic and psychological and holistic well-being of the country as a whole. We're very grateful to you for your great help in making us understand all those issues. Thank you very much.

We will adjourn now until 1:10 p.m.

AFTERNOON SITTING

[Traduction]

Mettons à profit la dynamique créée par le Forum Canada-Japon 2000. Il s'agissait là d'un comité de personnalités Japonaises et Canadiennes; il convient maintenant de mettre en oeuvre ses recommandations.

Réfléchissons à certaines des suggestions intéressantes comme celles de M. Hara concernant le collège Royal Roads, c'est-à-dire l'installation sur la côte Ouest de certains des services gouvernementaux, pas seulement de l'ACDI, afin de les familiariser davantage avec nos besoins.

Monsieur le président, je sais que mon tour d'horizon n'est pas complet, mais n'oubliez pas que notre but n'est pas de défendre les intérêts étroits de Vancouver ou de la côte Ouest. C'est l'intérêt national qui est en jeu; et si nous ratons le coche, nous serons distancés pour toujours.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie, professeur Saywell. J'établis au fur et à mesure une liste des suggestions concrètes qui nous sont faites. Vous les avez toutes reprises dans votre résumé. C'était très utile.

Je voudrais simplement inviter les autres membres du panel qui ont eu l'amabilité de se joindre à nous ce matin à nous soumettre par écrit tout autre idée ou suggestion qu'ils pourraient avoir; notre rapport ne sera pas publié avant le 31 octobre. Nos chargés de recherche les prendront en considération. Au nom de mes collègues, je vous remercie du temps que vous avez consacré à cette comparution. Je suis sûr que je traduis le sentiment général lorsque je dis que nous ne considérons nullement que vous êtes venu défendre ici votre paroisse. Nous n'envisageons pas du tout ce problème comme intéressant la seule Colombie-Britannique.

Dans le cadre de notre révision de la politique étrangère, nous sillonnons le Canada pour nous adresser à tous les Canadiens. Nous savons que chacun possède une optique régionale; nous savons aussi que ces optiques régionales participent toutes du bien-être économique et psychologique du pays. Nous vous sommes très reconnaissants de nous aider à mieux comprendre toutes ces questions. Merci beaucoup.

La séance est levée jusqu'à 13h10.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

• 1310

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I call the committee to order and welcome, on behalf of the committee, the representatives of the British Columbia Council for International Cooperation; Ten Days for World Development, White Rock Committee; Canadian Crossroads; and Co-Development Canada. Thank you very much for coming.

The committee, as you may or may not know, is a joint committee of the House of Commons and the Senate, conducting a review of Canadian foreign policy.

The government feels it's very important that we develop a Canadian foreign policy that focuses on the new developments, the fact that we have to go into the 21st century with a new concept of Canadian foreign policy, given the enormous changes

Le coprésident suppléant (M. Graham): À l'ordre. J'aimerais au nom du comité souhaiter la bienvenue aux représentants du British Columbia Council for International Cooperation; de Ten Days for World Development, du White Rock Committee; du Carrefour canadien international; et de Co-Development Canada. Merci beaucoup d'être venus.

Comme vous le savez peut-être, notre comité est un comité mixte de la Chambre des Communes et du Sénat qui a pour mandat d'examiner la politique étrangère du Canada.

Le gouvernement estime qu'il est très important que nous élaborions une politique étrangère canadienne qui s'appuie sur les éléments nouveaux, sur le fait qu'il nous faut aborder le 21^e siècle avec un esprit neuf, étant donné les changements énormes

[Text]

that have taken place in the world, and at the same time we are anxious that our foreign policy reflect the values and concerns of Canadians. So we are very grateful to you for coming today, spending your time and sharing with us your concerns.

What we do usually is we ask somebody to speak, usually for around 10 minutes—I can give a little bit of leeway—for each group, and then the members of the committee will ask questions and we can develop a lot on the questions. When we ask the questions, if somebody else feels they have something to contribute to that particular line of thought, please just lift your hand and the chair will recognize you.

Si vous voulez vous exprimer en français, vous pouvez le faire car nous sommes un Comité bilingue. Il y a la traduction simultanée pour les personnes qui aimeraient s'exprimer en français.

Without any further ado, then, I will call on Waldo Neufeld of the British Columbia Council for International Cooperation.

Mr. Waldo Neufeld (British Columbia Council for International Cooperation): Members of Parliament, senators, colleagues and others present, we bid you a warm welcome this afternoon.

My name is Walter Neufeld, and I am chair of the board of directors of the B.C. Council for International Cooperation. The council is a coalition of 35 B.C. organizations working for people-centred, sustainable global development based on principles of social justice, human dignity, and participation for all.

I am pleased to be sitting before this committee with representatives from the council's member agencies, which include the Canadian Crossroads International and Co-Development Canada, and with a spokesperson for the local committee of Ten Days for World Development, a network with which the council has many ties.

Canadian non-governmental organizations, or NGOs, welcome this review of Canada's foreign policy. Years of direct experience in international aid, humanitarian relief, and educating Canadians about global issues has given Canada's extensive NGO community the expertise to comment on many broad foreign policy issues going far beyond foreign aid.

Today my colleagues and I will touch on only a few points for a comprehensive look at foreign policy alternatives. I would recommend to the committee the brief prepared by the the Canadian Council for International Cooperation entitled "Building and Sustaining Global Justice Towards a New Canadian Foreign Policy". I know members of the committee have received the B.C. Council brief as well.

Canadian foreign policy and the global environment—the British Columbia Council for International Cooperation embraces an integrated definition of sustainability. However, during this brief presentation it is not possible to comment on all aspects of sustainability related to Canadian foreign policy; therefore, I will limit my comments to a few key recommendations most closely connected to Canada's foreign policy and the global environment.

[Translation]

survenus dans le monde; nous tenons en même temps à ce que notre politique étrangère reflète les valeurs et les préoccupations des Canadiens. Nous vous sommes très reconnaissants d'être venus nous rencontrer aujourd'hui pour nous faire part de vos préoccupations.

Notre façon habituelle de fonctionner est de donner la parole à un porte-parole de chaque groupe—pendant environ 10 minutes—mais j'ai une certaine marge de manoeuvre à ce niveau, après quoi les membres du comité posent des questions et cela ouvre la discussion. Lorsque nous en serons arrivés aux questions, s'il y en a parmi vous qui désirent s'exprimer il leur suffira de lever la main, et je leur donnerai la parole.

If you wish to express yourself in French, please feel free to do so because we are a bilingual committee. We have simultaneous interpretation for those who would like to speak French.

Sans plus tarder, donc, je donne la parole à Waldo Neufeld, du British Columbia Council for International Cooperation.

M. Waldo Neufeld (British Columbia Council for International Cooperation): Mesdames et messieurs, honorables députés, sénateurs, chers collègues, bonjour.

Je m'appelle Walter Neufeld, et je suis président du conseil d'administration du B.C. Council for International Cooperation. Nous sommes une coalition de 35 associations de Colombie-Britannique oeuvrant pour un développement mondial durable axé sur les gens, et s'appuyant sur les principes de justice sociale, de dignité humaine et de participation pour tous.

Je suis heureux de comparaître devant le comité au côté de représentants de certains organismes membres du Conseil, notamment du Carrefour canadien international et de Co-Développement Canada, ainsi que d'un porte-parole du comité local de Ten Days for World Development—un réseau avec lequel notre conseil entretient de nombreux rapports.

Les organisations non gouvernementales, ou ONG, canadiennes applaudissent à cet examen de la politique étrangère canadienne. Leurs années d'expérience directe dans les domaines de l'aide internationale, du secours humanitaire et de la sensibilisation des Canadiens aux problèmes qui existent ailleurs dans le monde ont apporté aux ONG des connaissances qui leur permettent de se prononcer sur de nombreuses questions de politique étrangère générale, allant bien au-delà de l'aide à l'étranger.

Aujourd'hui, mes collègues et moi-même n'aborderons que quelques éléments en vue d'un examen exhaustif des solutions de rechange en matière de politique étrangère. Je recommande au comité de lire le mémoire du Conseil canadien pour la coopération internationale qui traite de l'établissement d'une nouvelle justice mondiale et d'une nouvelle politique étrangère canadienne. Je sais que les membres du comité ont également reçu le mémoire du B.C. Council.

La politique étrangère du Canada et l'environnement de la planète—le British Columbia Council for International Cooperation embrasse une définition intégrée de ce qu'est la durabilité. Cependant, étant donné le peu de temps dont nous disposons, il ne nous est pas possible de nous prononcer sur tous les aspects de la durabilité qui ont un rapport avec la politique étrangère. Je vais par conséquent limiter mes propos à certaines recommandations qui sont plus directement liées à la politique étrangère du Canada et à l'environnement mondial.

[Texte]

The global environment is one of the primary foreign policy challenges of the next decade and beyond. Canadians understand this. In a 1993 survey of Canadian public opinion on international issues, 86% of Canadians rated working to solve global environmental problems as the single most important international issue facing Canada.

Members of the B.C. Council recognize that solutions to global environmental problems do exist. We know such solutions are best developed at the community level and that people in communities throughout the world must share their successes and their strategies.

In British Columbia the issues of jobs and meaningful employment are entwined with the issues of environmental sustainability and biodiversity. The rights of First Nations peoples to land, fish, trees, and water are linked to the rights of workers, families, and communities.

Complex problems have no simple solutions, yet solutions do exist. Land trusts and land stewardship models are currently being developed in the Salmon River watershed. The B.C. Commission on Resources and the Environment has been mandated to develop a provincial land use strategy with regional multi-sector participation. This March, five First Nations on Vancouver Island and the provincial government signed an agreement ensuring that native people have decision-making powers in the future of Clayoquot Sound area.

In Papua New Guinea, the national forestry and conservation action program has convened a successful multi-stakeholder process, not unlike B.C.'s CORE process, to put together the national forestry development guidelines. Major concerns have included preserving local control of natural resources, providing meaningful employment, and adding value to timber products prior to export.

There are lessons that Canadians can share with people in the rest of the world, and there are lessons that Canadians can learn from the south as well—a point we want to underline. Canada's NGOs are the logical links between these communities.

There are five steps related to the global environment that the Government of Canada should consider.

Recommendation one is on international commitments. Canada must honour its international commitments made in the many environmental treaties, conventions and protocols it has signed, and must inform the Canadian people of the progress it has made in implementing such treaties, conventions and protocols. Canada must ratify and adhere to the Law of the Sea. Canada should work with other nations, especially those in the developing world, which have the fewest financial resources to enable them to honour their treaty commitments.

[Traduction]

L'environnement mondial pose l'un des principaux défis en matière de politique étrangère pour la décennie à venir, et au-delà. Les Canadiens le comprennent. Un sondage de l'opinion publique canadienne sur les questions internationales, effectué en 1993, a fait ressortir que 86 p. 100 des Canadiens estiment que la résolution des problèmes environnementaux mondiaux est le plus important défi international auquel le Canada se trouve confronté.

Les membres du B.C. Council reconnaissent qu'il existe des solutions aux problèmes de l'environnement mondial. Nous savons que c'est au niveau communautaire que les meilleures solutions sauront être esquissées, et que les peuples du monde entier doivent partager et échanger leurs réussites et leurs stratégies.

En Colombie-Britannique, les questions de l'emploi et de l'offre d'emplois valables sont étroitement liées à celles de la durabilité environnementale et de la biodiversité. Les droits des peuples des premières nations à l'égard de la terre, des poissons, des arbres et de l'eau sont liés aux droits des travailleurs, des familles et des collectivités.

Il n'y a pas de solution simple pour les problèmes complexes; mais des solutions existent néanmoins. L'on oeuvre déjà à l'élaboration de programmes de gestion et de régie de terres dans le bassin hydrographique de la rivière Salmon. La B.C. Commission Resources and Environment a été chargée d'élaborer une stratégie provinciale d'utilisation des terres, avec une participation régionale multisectorielle. Au mois de mars dernier, cinq premières nations de l'île de Vancouver et le gouvernement provincial ont signé une entente garantissant aux autochtones des pouvoirs décisionnels quant à l'avenir de la région de baie Clayoquot.

À Papua en Nouvelle-Guinée, le programme national d'action pour la foresterie et la conservation a lancé un processus multipartite qui n'est pas très différent du processus CORE de la Colombie-Britannique, en vue de l'élaboration de lignes directrices nationales en matière d'exploitation forestière. Parmi les principales préoccupations figurent le maintien du contrôle local des ressources naturelles, l'offre d'emplois valables, et l'exportation de produits du bois à valeur ajoutée.

Il est des leçons que les Canadiens peuvent partager avec des gens qui se trouvent ailleurs dans le monde; et il y a des choses que les Canadiens peuvent apprendre des gens du Sud; nous tenons à le souligner. Les ONG canadiennes constituent des liens logiques entre ces groupes.

Le gouvernement canadien devrait envisager cinq étapes relativement à l'environnement mondial.

Notre première recommandation concerne les engagements internationaux. Le Canada doit honorer ses engagements internationaux dans le cadre des nombreux traités, conventions et protocoles qu'il a signé; il doit renseigner les Canadiens sur les progrès réalisés par suite de l'application de ces traités, conventions et protocoles. Le Canada doit adhérer au droit international public de la mer. Le Canada devrait oeuvrer aux côtés d'autres pays, surtout ceux du monde en développement, qui disposent de moins de ressources financières pour honorer leurs engagements découlant des divers traités.

[Text]

Signing treaties is only the first step. Whether it is the Biodiversity Convention, the Framework Convention on Climate Change, the Basel Convention or the Law of the Sea, once ratified, the government must honour its treaty commitments and detail what concrete steps are being taken to implement same. Regular, accurate public reports that generate media attention must be issued to inform Canadians of the government's progress and problems as well.

Canada should demonstrate international leadership by committing additional funds to the Global Environmental Facility and should press other donors to do likewise.

Canada also should assist individual developing nations to combat desertification, erosion and soil loss; develop alternatives to monoculture, especially in the forest industry; and provide low-cost water and sanitation facilities. The emphasis should be on enabling communities and nations to develop their own appropriate, environmentally sound practices and technology, not on gaining short-term economic benefits for Canada by exporting Canadian products, technology and expertise.

Here at home, our government must take more determined steps to reduce consumption, especially energy consumption. As reminded by Martin Khor of Third World Network, "The single most important step developed nations could take to help the developing nations is to reduce consumption."

Recommendation two is on Canada's sustainability plan. In preparing its sustainability plan for the UN Commission on Sustainable Development, Canada should honour the principles of transparency, accountability and participation. Canada should look to other nations to see how they are formulating their plans, and share workable models being developed in Canada.

Currently, 58 groups are working on Canada's sustainability plan, the *Projet de société*. Yet how many Canadians are even aware that this process is taking place? To what extent are the many stakeholders required to consult broadly with their constituencies? How will the *projet* involve the miner in Tumbler Ridge, the farmer in Fort St. John, the logger in Williams Lake, the shop owner in Vancouver, the teenager in Prince Rupert?

The *projet* is an exciting initiative with great potential. It should be given the resources and profile to become a positive process. As Canadians build a sustainable future for Canada, they should be sharing their successes and their difficulties with people throughout the world. Canada's *projet*, as well as other nations' sustainability plans, should not become the domain of political, bureaucratic, academic or organizational elites. If the plans are going to be our global "greenprints" for the future, they must come from the people, the constituency.

Recommendation three is on coordinating environmental standards. The federal government should work with provincial, regional and municipal governments in Canada to ensure that environmental standards are consistent and that laws are

[Translation]

La signature de traités n'est que la première étape. Qu'il s'agisse de la Convention sur la biodiversité, de la Convention-cadre sur le changement climatique ou de la Convention de Bâle sur le droit de la mer le gouvernement doit honorer ses engagements et faire état des mesures concrètes envisagées pour les mettre en oeuvre. Il importe qu'il diffuse régulièrement des rapports publics fiables, qui attirent l'attention des médias et qui renseignent les Canadiens sur les progrès réalisés et les problèmes rencontrés.

Le Canada devrait faire preuve de leadership international en contribuant de fonds supplémentaires au Fonds de protection de l'environnement; il devrait exercer des pressions sur d'autres pays donateurs pour que ceux-ci fassent de même.

Le Canada devrait également venir en aide à certains pays en développement en vue de combattre la désertification, l'érosion et l'appauvrissement des sols; de trouver des solutions de rechange à la monoculture, surtout relativement à la foresterie; et de fournir des services d'eau et d'égout à faible coût. L'accent devrait être mis sur les mesures à prendre pour amener les collectivités et les pays à élaborer leurs propres pratiques et technologies respectueuses de l'environnement, plutôt que sur les avantages économiques à court terme que le Canada pourrait tirer de l'exportation de ses produits, technologies ou compétences.

Chez nous, le gouvernement devrait prendre des mesures plus résolues pour réduire la consommation, surtout d'énergie. Comme nous l'a rappelé Martin Khor du Third World Network : «La mesure la plus importante que peuvent prendre les pays développés pour aider les pays en développement est de réduire leur consommation».

La deuxième recommandation concerne le plan de durabilité du Canada. Dans le cadre de la préparation de son plan de durabilité pour la Commission sur le développement durable des Nations unies, le Canada devrait honorer les principes de la transparence, de la responsabilité et de la participation. Le Canada devrait se renseigner auprès d'autres pays pour voir comment ils s'y prennent pour former leurs plans et pour partager avec eux les modèles qu'on est en train d'élaborer ici.

À l'heure actuelle, 58 groupes oeuvrent au plan de durabilité du Canada, le *Projet de société*. Mais combien de Canadiens savent que ce processus est en cours? Dans quelle mesure les divers intervenants sont-ils tenus de procéder à une large consultation de ceux et celles qu'ils représentent? Comment le projet fera-t-il intervenir le mineur de Tumbler Ridge, l'agriculteur de Fort St. John, le bûcheron de Williams Lake, le commerçant de Vancouver ou l'adolescent à Prince Rupert?

Le projet est une initiative très intéressante et très prometteuse. Il devrait se voir accorder les ressources et reconnaître l'importance qu'il mérite. Au fur et à mesure que les Canadiens esquissent un avenir durable pour leur pays, ils devraient partager leurs réussites et leurs difficultés avec des gens de partout dans le monde. Le projet du Canada, ainsi que les plans de durabilité d'autres pays, ne devraient pas devenir la chasse gardée d'élites politiques, bureaucratiques, savantes ou organisationnelles. Si l'on veut que ces plans soient nos programmes pour le monde vert de demain, ils doivent émaner du peuple.

Notre troisième recommandation concerne la coordination des normes environnementales. Le gouvernement fédéral devrait oeuvrer aux côtés des administrations provinciales, régionales et municipales afin de s'assurer que les normes environnementales

[Texte]

enforced consistently. As a parallel step to working towards global environmental standards, Canada's various levels of government must demonstrate that they can agree upon environmental standards here at home in our own country.

[Traduction]

soient conséquentes, et que les lois soient appliquées uniformément. Parallèlement au travail qui se fait en vue de l'établissement de normes environnementales nationales, les différents paliers de gouvernement du Canada doivent démontrer qu'ils sont en mesure de s'entendre sur des normes environnementales nationales.

• 1320

Canada can take the lead in international environmental policy by demonstrating that it is possible for various levels of government to agree on standards for drinking water quality, sewage and the use of bio-solids, air quality, large-scale composting, levels of heavy metals in soil, product packaging, use of ecologos, disposal of hazardous waste, recycling of ozone-depleting substances, and the performance of environmental audits.

Le Canada peut prendre la tête du peloton en matière de politique environnementale internationale en montrant qu'il est possible pour plusieurs paliers de gouvernement de s'entendre sur des normes en matière de qualité de l'eau potable, d'égout et d'utilisation de biosolides, de qualité de l'air, de compostage à grande échelle, de niveau de métaux lourds dans le sol, d'emballage, d'utilisation d'écologos, d'élimination de déchets dangereux, de recyclage ou de substances menaçant l'ozone, et de réalisation de vérifications environnementales.

While we work on establishing common standards within Canada, we can work within existing international mechanisms and structures to ensure that international environmental standards are coherent and consistent. Canada can indeed be a model, a leader in the world regarding environmental standards.

Tout en oeuvrant à l'établissement de normes communes à l'intérieur du Canada, nous pouvons travailler dans le cadre des mécanismes et de structures internationaux existant pour nous assurer que les normes environnementales internationales sont cohérentes et uniformes. Le Canada peut en effet être un modèle, un leader mondial en matière de normes environnementales.

Our fourth recommendation addresses the issue of assessing environmental impacts. All Canadian domestic and foreign policies, laws, treaties and regulations should be subject to environmental impact assessments or, at the minimum, environmental screening prior to implementation. This applies to trade, defence and social policies as well as agriculture, forestry, fisheries, energy and other natural resource policies. The results should be publicized prior to implementation.

Notre quatrième recommandation porte sur l'évaluation des conséquences environnementales. Tous les règlements, traités, lois et politiques canadiens applicables tant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur, devraient faire l'objet d'évaluation de l'impact environnemental ou à tout le moins, d'examen environnementaux préalables. Cela devrait s'appliquer aux politiques commerciales, sociales et de défense, ainsi qu'aux politiques en matière d'agriculture, d'exploitation forestière, de pêche, d'énergie et d'autres ressources naturelles. Les résultats devraient être rendus publics avant leur mise en oeuvre.

Just imagine applying environmental impact assessment to such recent policy decisions as deploying Canadian troops in Bosnia and Somalia, funding construction of an aluminum plant in South Africa, implementing NAFTA, changing UIC rules, and permitting cruise missile testing. This is not to suggest these decisions should not have been taken. In the wider context of Canadian foreign and domestic policy they may have been the most appropriate decisions. However, such decisions should be subject to environmental impact assessment, and the Canadian public should be informed of the results in a timely and transparent manner.

Imaginez que des évaluations de l'impact environnemental aient été effectuées pour de récentes décisions politiques, par exemple celles de déployer des troupes canadiennes en Bosnie et en Somalie, de financer la construction d'une usine d'aluminium en Afrique du Sud, de mettre en oeuvre l'ALÉNA, de modifier les règles applicables à l'assurance-chômage et d'autoriser les essais de missiles de croisière. Cela ne veut pas dire que ces décisions n'auraient pas dû être prises. Dans le contexte plus large de la politique canadienne, nationale et étrangère, ces décisions étaient peut-être tout à fait indiquées. Cependant, de telles décisions devraient faire l'objet d'évaluations de l'impact environnemental, et le public canadien devrait être informé des résultats, rapidement et de façon transparente.

Principles of environmental cost accounting should be used in environmental impact assessments and during monitoring and follow-up stages. Although the B.C. Council for International Cooperation supports the government's plans to appoint an environmental auditor general, auditors analyse after the fact, which may mean after irreparable damage has been done.

Les principes de la comptabilité des coûts environnementaux devraient intervenir dans les évaluations de l'impact environnemental, ainsi qu'aux étapes du contrôle et du suivi. Même si le B.C. Council for International Cooperation appuie le projet du gouvernement visant à nommer un vérificateur général de l'environnement, il faut se rappeler que les vérificateurs analysent toujours les choses après coup — et dans ce cas-ci, des dommages irréparables peuvent avoir été causés.

[Text]

Environmental impact assessments carried out before the fact have a greater potential for protecting the earth's air, water, soil and living organisms. These assessments will address environmental issues from the prevention perspective rather than cleaning up the residue of bad decisions.

Our fifth and final recommendation is concerned with educating Canadians. The Government of Canada should take an active role in educating Canadians about the links between domestic and global environmental policies, problems and solutions.

The federal government should fund community-based education initiatives for adults, children and youth that have the potential to change community and individual behaviours in ways that not only foster environmental sustainability but also address other pressing global concerns.

Several of our recommendations call on the government to inform the Canadian public about our domestic and international environmental policies, but education goes far beyond providing information. Education is a lifelong endeavour that does not cease when an individual completes school.

Education extends beyond the formal academic classroom. Across Canada, community-based organizations have been educating people not about local environmental issues alone but about how local issues are linked to global concerns. We call these programs development education.

Non-formal community-based programs for adults as well as students are essential for Canadians to identify the root causes of environmental degradation as well as other global concerns and gain the tools, knowledge and skills to work toward long-term global solutions.

Development education programs must be adequately funded and the important decisions about development education programming should be made at the community level by skilled and experienced practitioners and elected accountable boards of directors.

The process undertaken by the Canadian International Development Agency to devolve development education planning and decision-making to various regions of Canada should be continued.

These are our recommendations.

Members of the B.C. Council for International Cooperation expect these and other Canadian foreign and domestic policies should be developed and implemented using four underlying principles.

The first principle is transparency. Citizens should know what their governments are doing and why. Information should be provided freely and regularly in a form that can be understood by ordinary citizens.

[Translation]

Les évaluations de l'impact sur l'environnement réalisées préalablement offrent de meilleures chances de protéger l'air, l'eau, le sol et les organismes vivants de la planète. Ces évaluations aborderaient les questions environnementales du point de vue de la prévention, au lieu d'être axées sur les moyens à mettre en oeuvre pour réparer les conséquences de mauvaises décisions.

Notre cinquième et dernière recommandation concerne l'éducation des Canadiens. Le gouvernement du Canada devrait jouer un rôle actif en renseignant les Canadiens au sujet des liens qui existent entre les politiques, problèmes et solutions environnementaux, nationaux et mondiaux.

Le gouvernement fédéral devrait financer des initiatives communautaires de sensibilisation d'adultes, d'enfants et de jeunes qui offrent la possibilité de modifier les comportements des collectivités et les comportements individuels de façon à non seulement favoriser la durabilité environnementale mais également à résoudre d'autres problèmes mondiaux urgents.

Plusieurs de nos recommandations demandent au gouvernement de renseigner le public canadien sur nos politiques environnementales, nationales et internationales; toutefois, l'éducation va beaucoup plus loin que la simple communication de renseignements. L'éducation est un processus qui ne s'arrête pas à la fin des études scolaires, mais qui dure toute la vie.

L'éducation va au-delà de la salle de classe. Partout au pays, des organisations communautaires renseignent les gens non pas uniquement sur les questions environnementales locales, mais sur la façon dont les problèmes locaux sont liés aux préoccupations mondiales. Nous appelons ces programmes des programmes de sensibilisation au développement.

Des programmes communautaires non formels, pour adultes et pour jeunes, sont essentiels pour que les Canadiens parviennent à cerner les causes de la dégradation de l'environnement ainsi que les autres problèmes mondiaux, et à acquérir les outils, les connaissances et les aptitudes nécessaires à l'élaboration de solutions mondiales à long terme.

Les programmes de sensibilisation au développement doivent jouir d'un financement suffisant, et les décisions importantes dans ce domaine devraient être prises au niveau communautaire par des spécialistes chevronnés et des conseils d'administration élus et responsables.

Le processus lancé par l'Agence canadienne de développement international visant à déléguer à diverses régions du pays la planification et le processus de prise de décisions en matière de programmes de sensibilisation au développement devrait se poursuivre.

Voilà nos recommandations.

Les membres du B.C. Council for International Cooperation s'attendent à ce que ces politiques canadiennes, étrangères et nationales, soient élaborées et mises en oeuvre en s'appuyant sur quatre principes fondamentaux.

Le premier principe est la transparence. Les citoyens devraient savoir ce que font leurs gouvernements, et pourquoi. Les renseignements devraient être fournis librement et régulièrement dans une forme qui puisse être comprise par les citoyens.

[Texte]

The second principle is accountability. Government must take responsibility for its decisions, including decisions affecting the global environment.

The third principle is participation. People have the right to participate in making decisions that impact on their lives, especially those decisions related to their local environments. Governments at all levels, in Canada and abroad, must ensure that all people, including women, the poor, indigenous peoples, minorities, the disabled, and youth, are included in decision-making.

• 1325

Fourth is leadership. Canada should take an international lead in environmental matters by setting and enforcing high standards at home. Canada should not contribute to, advocate for, or condone environmental policies elsewhere in the world that would not be allowed in Canada.

Thank you for the opportunity to make this presentation. Our recommendations and several case studies are presented in detail in our brief, which was submitted to you earlier.

I should note that we have some special BCCIC resource people here as well who are prepared to answer questions later, after the other presentations have been made, on issues other than the ones we have focused on today. They are Britta Gundersen-Bryden, our program and policy coordinator for BCCIC; and Tyhson Banighen, who is executive director of Turtle Island Earth Stewards. These two are available to respond to your questions later on in the session.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Neufeld.

You are Ms Robinson from Ten Days for World Development, White Rock Committee?

Ms Anne Robinson (Ten Days for World Development, White Rock Committee): Right. I neglected to hand these out. Shall I hand these out now?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You don't have to be formal. Maybe one of your colleagues will just give them to one of us and we'll make sure they get distributed to everybody.

Ms Robinson: My name is Anne Robinson. I have been with Ten Days across the country, but we only started a group in White Rock this past winter. I have with me Jan Verkerk, who is the presenter, but I will give the summary.

Mr. Verkerk was born in Holland. He is an engineer. He worked in the underground during the war helping to place Jewish children with adoptive families. He and his wife settled in Canada. They have six children. He has worked as an engineer in Canada. He is also on the outreach committee for the United Church and has been very active in outreach work.

[Traduction]

Le deuxième principe est celui de la responsabilité. Le gouvernement doit assumer la responsabilité de ses décisions, y compris celles ayant une incidence sur l'environnement mondial.

Le troisième principe est celui de la participation. Les gens doivent avoir le droit de participer aux prises des décisions qui auront une incidence sur leur vie, surtout celles qui concernent leur environnement local. Tous les paliers de gouvernement, au Canada et ailleurs, doivent veiller à ce que tous les citoyens, y compris les femmes, les pauvres, les peuples indigènes, les minorités, les personnes handicapées et les jeunes, participent au processus décisionnel.

Le quatrième principe est celui du leadership. Le Canada devrait montrer la voie dans le domaine environnemental sur la scène internationale en fixant et en imposant des normes strictes sur son propre territoire. Le Canada ne devrait pas défendre, accepter, ni partager des politiques environnementales ailleurs dans le monde qui ne seraient pas autorisées au Canada.

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de comparaître devant vous. Nos recommandations, ainsi que plusieurs études de cas, sont expliquées dans le détail dans notre mémoire, qui vous a été remis préalablement.

Je m'empresse de vous signaler que nous sommes venus accompagnés de personnes ressource du B.C. Council for International Cooperation (BCCIC), qui pourront, une fois terminés les autres exposés, répondre aux questions que vous souhaitez poser à propos de sujets autres que ceux dont nous venons de traiter. Il s'agit de Britta Gundersen-Bryden, coordonnatrice des programmes et politiques du BCCIC, et de Tyhson Banighen, directeur exécutif des Turtle Island Earth Stewards. Ces deux personnes seront à votre disposition pour répondre plus tard aux questions que vous voudrez leur poser.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Neufeld.

Vous êtes M^{me} Robinson, de Ten Days for World Development, White Rock Committee, n'est-ce pas?

Mme Anne Robinson (Ten Days for World Development, White Rock Committee): C'est exact. J'ai oublié de faire distribuer ceci. Pourrait-on le faire maintenant?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous ne faisons pas dans les formalités ici. Peut-être qu'un de vos collègues pourrait tout simplement donner cela à l'un de nous; nous ferons en sorte que chacun en ait une copie.

Mme Robinson: Je m'appelle Anne Robinson. J'ai travaillé pour Ten Days un peu partout au pays, mais ce n'est que l'hiver dernier que nous avons établi un groupe à White Rock. Je suis accompagnée de Jan Verkerk, qui est le présentateur, mais c'est moi qui vais vous faire le résumé.

M. Verkerk est né en Hollande. Il est ingénieur de profession. Pendant la guerre, il s'occupait de placer des enfants juifs dans des familles adoptives. Lui-même et sa femme se sont installés au Canada; ils ont six enfants. Il a travaillé comme ingénieur au Canada. Il siège également au Comité d'action sociale de l'Église unie, et il a été très actif dans le domaine des services extérieurs d'action sociale.

[Text]

I am a nurse. I have worked with my husband in Central America, with NGOs in Honduras and Nicaragua and Guatemala.

• 1330

Ten Days is probably familiar to all of you. It's a Canada-wide NGO. It's main difference from other NGOs is that it works at very grass-roots levels in education mainly, and for presenting material on justice and human rights, both locally and worldwide. I am pleased to be here. Thank you for having me.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you for coming. Mr. Verkerk will actually be making the formal presentation on behalf of Ten Days, I gather. I would ask you to try to keep it to ten minutes. That's because we have other groups, and we'll want to have questions.

There will be an opportunity when the questions come to develop your ideas further. Take us through your report. That way you can make sure we have the best ideas and we can have a chance to discuss it with you. Thank you.

Mr. Jan Verkerk (Chair, Ten Days for World Development, White Rock Committee): If you don't mind. We had arranged for Anne to introduce the report. I'd like to answer questions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Fine. Did you want to speak to the report further?

Ms Robinson: I'll speak to the report.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Right.

Ms Robinson: I also wanted to say that I was born in Alma, Quebec, the same place as Lucien Bouchard. I thought that might be a good "in".

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You'll have to address that to Mr. Leblanc, as Mr. Bouchard is his parliamentary leader.

Ms Robinson: *Bonjour.* We have written this report having been greatly encouraged by the statement made by the Right Hon. Jean Chrétien at the University of Ottawa when he was the leader of the opposition in 1993. This is what he said:

Jobs, health care, a safe and sustainable environment, equality for women and men, adaptation to technological change, care for the very young and the aged, poverty—these cannot simply be addressed by each individual aggressively pursuing immediate, narrow self-interest.

Our recommendations are in accord with the line of thought of the Prime Minister.

On international aid, we believe it is fundamental that foreign aid should be free of political motivation and economic ties. Aid should be earmarked first for the poorest people, as the Winegard report has stated, and the neediest countries. Aid recipients play a large role in determining objectives and priorities. Priority should be given to those projects that encourage independence for the recipients.

[Translation]

Je suis infirmière. J'ai travaillé avec mon mari en Amérique centrale, avec des ONG au Honduras, au Nicaragua et au Guatemala.

Vous connaissez sans doute tous Ten Days for World Development. Il s'agit d'une ONG d'envergure nationale. Ce qui la distingue des autres ONG est qu'elle travaille directement au niveau communautaire, dans le domaine de l'éducation surtout, qu'elle s'occupe également de présenter de la documentation sur la justice et les droits de la personne, à l'échelle tant locale que mondiale. Je suis très heureuse d'être ici parmi vous et je vous remercie de m'avoir invitée.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci d'être venus. Si j'ai bien compris, c'est M. Verkerk qui va faire la présentation officielle au nom de Ten Days. Je vous demanderais d'essayer de vous en tenir à 10 minutes. En effet, il y a d'autres groupes d'intervenants, et nous aimerions avoir le temps de vous poser des questions.

Une fois que nous en serons arrivés à la période de questions, vous aurez l'occasion d'étayer un peu vos idées. Parcourez donc avec nous votre rapport, ce qui vous permettra de faire ressortir les meilleures idées afin que nous puissions en discuter avec vous.

M. Jan Verkerk (président, Ten Days for World Development, White Rock Committee): Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous avions prévu que ce soit Anne qui vous présente le rapport. Je préférerais quant à moi répondre aux questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Très bien. Aviez-vous autre chose à nous dire au sujet du rapport?

Mme Robinson: Je vais vous en entretenir.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Très bien.

Mme Robinson: Je voulais également vous dire que je suis née à Alma, au Québec, soit là où est né Lucien Bouchard. Je pensais que cela m'avantagerait peut-être auprès de vous.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Dans ce cas, il vous faudra vous adresser à M. Leblanc, car M. Bouchard est chef de son parti.

Mme Robinson: *Bonjour.* C'est très encouragés par une déclaration faite par le très honorable Jean Chrétien à l'Université d'Ottawa lorsqu'il était chef de l'Opposition en 1993, que nous avons rédigé ce rapport. Voici ce qu'il avait déclaré:

L'emploi, les soins de santé, un environnement sûr et durable, l'égalité pour les hommes et les femmes, l'adaptation à l'évolution technologique, les soins à donner aux très jeunes et aux personnes âgées, la pauvreté... Ces questions ne peuvent pas être réglées par chacun de nous, isolément, poursuivant la satisfaction immédiate de ses intérêts propres.

Nos recommandations s'inscrivent dans la philosophie qui sous-tend ces pensées du premier ministre.

En ce qui concerne l'aide internationale, nous croyons qu'il est fondamental que l'aide étrangère soit libre de toute motivation politique, et de tout lien économique. L'aide devrait viser d'abord les plus indigents, comme le recommande le rapport Winegard, et les pays les plus nécessiteux. Les récipiendaires d'aide jouent un rôle très important dans la détermination des objectifs et des priorités. La priorité devrait être donnée aux projets qui encouragent l'indépendance des bénéficiaires.

[Texte]

We are concerned that debt, and the interest on debt repayment, is so great for aid-receiving countries that independence will never be achieved by them unless a debt reduction process is put in place, including the forgiveness of debt. We find that NGOs are remarkably suitable to help in these areas because they are fully accountable. They have a high success rate that's been proven. Money goes much further than with aid through other channels. They also draw on volunteer help, indicating a high degree of dedication.

Because of the close cooperation that is encouraged between an NGO and aid recipients, when unforeseen circumstances do arise the NGO can adapt and implement positive changes more quickly than normally feasible for a large bureaucracy, such as a government. Extensive experience in the field usually makes it easier for an NGO to recognize an emergency situation long before it becomes critical. We feel very strongly that we can do a lot of preventive work in cooperation with our government.

For all these reasons we respectfully submit that the percentage of funds channelled through NGOs for official development assistance be substantially increased.

Consider the Royal Bank and the IMF. Monetary aid extended through the Royal Bank and the International Monetary Fund has actually proven to be detrimental to most of the poor countries receiving such loans. Programs of structural adjustment demanded by these agencies, coupled with already existing poverty, have aggravated a desperate situation in most recipient countries, leading to social havoc, starvation, and death. I've seen a remarkable change in one country in particular where I worked, and that is Nicaragua. The change took place overnight.

[Traduction]

Nous craignons que la dette, et l'intérêt qui la grève, soient si lourds pour les pays récipiendaires que ceux-ci n'accéderont jamais à l'indépendance à moins que l'on ne mette en place un processus de réduction—voire de remise de leur dette. Nous estimons que les ONG sont merveilleusement placées à cet égard, car elles sont tout à fait responsables. Elles ont un taux de réussite élevé et ont fait leurs preuves. L'argent, lorsqu'il est acheminé différemment, va beaucoup plus loin que l'aide. Par ailleurs, les ONG font appel à des bénévoles, ce qui témoigne d'un degré de dévouement élevé.

Étant donné l'étroite collaboration qui est encouragée entre une ONG et les récipiendaires d'aide, lorsque surgissent des circonstances imprévues, l'ONG peut s'adapter et modifier le cours des choses plus rapidement que ne peut le faire une grosse bureaucratie, tel un gouvernement. Les ONG, fortes de leur vaste expérience sur le terrain, peuvent en général plus facilement reconnaître une situation d'urgence bien avant que celle-ci ne devienne critique. Nous sommes convaincus de pouvoir faire un important travail de prévention, en collaboration avec le gouvernement.

Pour toutes ces raisons, nous demandons respectueusement que le pourcentage de fonds visant l'aide publique au développement qui passe par l'intermédiaire des ONG soit sensiblement accru.

Songez à la Banque Royale et au FMI. Il s'avère que l'aide monétaire distribuée par l'intermédiaire de la Banque Royale et du Fonds monétaire international a, en fait, nui à la plupart des pays pauvres qui ont bénéficié de ces prêts. Les programmes d'adaptation structurelle exigée par ces organismes, conjugués à la pauvreté sont venus aggraver une situation déjà désespérée dans de nombreux pays récipiendaires, amenant bouleversements sociaux, famine et mort. J'ai vu un changement remarquable s'opérer dans un pays où j'ai travaillé, le Nicaragua. Il est survenu du jour au lendemain.

● 1335

These institutions, with their record of poor performance and lack of accountability, are also very expensive. The Canadian government might wish to consider discontinuing payments to the Royal Bank and opting for a different kind of development bank or for modifications to the existing institution to make it fully accountable, or stop payments until it becomes so.

The United Nations is an essential world parliament embodying the highest aspirations of all nations. It is still evolving and developing and is in obvious need of reform as its 50th anniversary approaches.

Major reforms will require amendment of the 1945 charter with agreement of the five permanent members of the Security Council. Much can be achieved if UN members have the willingness to cooperate and there is effective leadership from the Secretary General. We've outlined some of the reforms here, which I won't go into right now.

Ces institutions, avec leur piètre rendement et leur irresponsabilité, sont également très coûteuses. Le gouvernement canadien devrait envisager de supprimer sa contribution à la Banque Royale et opter pour un genre de banque de développement différent ou une modification de l'institution actuelle afin de la rendre plus responsable, voire interrompre ses versements jusqu'à ce qu'il en devienne ainsi.

Les Nations unies sont un parlement mondial indispensable, qui personnifie les aspirations les plus hautes de toutes les nations. L'ONU continue à évoluer et à se développer et, à l'approche de son 50^e anniversaire, a manifestement besoin d'être réformée.

Cette réforme devra comporter une modification de sa Charte de 1945, avec l'accord des cinq membres permanents de Conseil de sécurité. L'ONU peut accomplir beaucoup si ses membres acceptent de collaborer, et si son Secrétaire général fait preuve d'autorité. Nous avons inscrits ici certaines des réformes souhaitables, et je n'entrerai donc pas dans les détails.

[Text]

Nowhere is a dramatic change of thinking more necessary than in the matter of security. We favour our government redoubling efforts to develop mutual security for all our interdependent security for all nations, and more specifically to help find ways to make the UN organization stronger and more effective. This might mean Canada's promoting and contributing to a rapid-deployment United Nations police force.

We also recommend training for that particular police force in non-violent methods of conflict resolution. This idea of training in non-conflict resolution is gaining ground all over the world, and it would behove Canada to grasp that whole idea of training. It needs to be done at the grass-roots level in schools and among adults. There are institutions already in place that are doing it, and we need to buy into that and call it capital.

As this non-violent program is implemented, it should be accompanied by significant changes in existing military practices, such as ending subsidies for arms manufacturers, banning of land mines, implementing the proposals listed in the enclosed appendix 1 of this brief, "Arms Control and Disarmament", done by Project Ploughshares, which is an excellent brief on that.

In the interim, our government should bring to life again the former Canadian Institute for International Peace and Security, press for conversion of military industries and establishments to civilian use, work through the UN to end the hypocrisy that while most nations are appropriately discouraged from developing atomic weapons, others with large nuclear arsenals can work ceaselessly on their modernization. Always remember that violent means of peacekeeping only create a new direction for the hatred and intolerance unleashed in war, and thus lead to more violence.

On trade, the unrestricted reign of market forces as experienced during the Industrial Revolution will have the same dire consequences as in the past. NAFTA may be an 18th or 19th century thinking, and it still needs to be changed to protect people and the environment. We could call NAFTA a violation of human rights in the economic field.

As trade is structured now, there is little opportunity to address economic disparities and social needs to alleviate poverty and shape a sustainable economy. Fortunately our government, dedicated to serving people, will do all that is possible to change this.

On refugee matters, Canada's screening policy for refugees should be more closely linked to the international agreements for refugee protection, and we notice this government is trying to implement changes. Administration should be speeded up, especially for refugee hearings, applications for work permits for refugees and for landed immigrant status.

[Translation]

La sécurité est le domaine où un changement radical des conceptions s'impose. Nous préconisons que notre gouvernement redouble d'efforts en vue de développer la sécurité mutuelle de toutes les nations dans ce monde d'interdépendance, et recherche plus particulièrement des façons de rendre l'ONU plus forte et plus efficace. Cela suppose que le Canada milite en faveur d'une force d'intervention rapide des Nations unies et qu'il contribue des troupes à cette force.

Nous recommandons également que cette force de police soit entraînée aux méthodes non violentes de règlement des conflits. L'idée d'une telle formation gagne du terrain partout dans le monde; il serait conforme au rôle traditionnel du Canada de la promouvoir. Une telle formation doit être dispensée dans les écoles aux adultes. Des institutions existent déjà pour faire ce travail; il convient de les renforcer.

Ce programme d'entraînement non violent devra être accompagné de changements majeurs dans les pratiques militaires actuelles, notamment de la suppression des subventions aux fabricants d'armes, de l'interdiction de mines terrestres, de la mise en oeuvre des recommandations figurant dans l'annexe I de notre mémoire intitulé «Contrôle des armes et des armements», rédigé par Project Ploughshares qui constitue un excellent mémoire sur le sujet.

Dans l'intervalle, le gouvernement devrait ressusciter l'ancien Institut canadien pour la paix et la sécurité internationale, militer pour la conversion des industries militaires à des usages civils, travailler, par l'intermédiaire des Nations unies, à mettre fin à cette hypocrisie qui fait que, pendant que l'on décourage, à juste titre, la plupart des nations de se doter d'armes nucléaires, d'autres disposant d'énormes arsenaux nucléaires ne cesse de les moderniser. Il ne faut jamais oublier que les moyens violents de maintien de la paix ne font que canaliser dans une direction nouvelle la haine et l'intolérance déchaînées par la guerre, et conduisent ainsi à plus de violence.

En matière de commerce, le règne sans partage des forces du marché que nous avons connu pendant la révolution industrielle entraînera les mêmes conséquences désastreuses que par le passé. L'ALÉNA procède de conceptions des 18^e ou 19^e siècles, et doit être modifié si l'on veut protéger les peuples et l'environnement. On peut qualifier l'ALÉNA de violation des droits de la personne dans le domaine économique.

Vu la façon dont le commerce est structuré à l'heure actuelle, il y a peu de possibilités d'intervenir sur le plan des disparités économiques et des besoins sociaux pour alléger la pauvreté et façonner une économie durable. Heureusement que notre gouvernement, qui a pour vocation de servir les gens, fera tout son possible pour changer cela.

En ce qui concerne les réfugiés, la politique de présélection du Canada devrait être plus étroitement liée aux accords internationaux en matière de protection des réfugiés. Nous constatons que l'actuel gouvernement tente d'y apporter des changements. Le traitement des dossiers devrait être accéléré, surtout en ce qui concerne les audiences, les demandes de permis de travail pour les réfugiés, ainsi que les demandes de statut d'immigrants reçus.

[Texte]

A public education program should be initiated to stress the need for and positive impact of our refugee programs and to deal with some of the common misconceptions in the public, such as that they are taking our jobs. There's a real need for public education when it comes to refugees because the average person doesn't understand the implications to them, particularly in the job field.

Finally, for the rights of Canadians abroad we would like Canada to take into consideration the number of Canadians in prisons abroad. I watched a program on *The Shirley Show* one day. There were people who were jailed—one in Costa Rica, for four years without a hearing, a Canadian. It didn't look as if Canada was doing enough to get her out. There are other cases like that.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Ms Robinson.

Our next presenter will be Canadian Crossroads International, Mr. Wayne Roberts.

Mr. Wayne Roberts (Director, Canadian Crossroads International): My name is Wayne Robertson. I'm here today as a volunteer with an organization called Canadian Crossroads International. You've been provided today with a brief from our organization. Although on the front of it the address is given as 31 Madison Avenue in Toronto, which indeed is where our head office is, my presence here is to emphasize for you, as the committee, the fact that development organizations such as Crossroads exist around and across this country. Crossroads, for example, has 55 local committees from Iqaluit in the Northwest Territories to St. John's, Newfoundland, and across to Vancouver Island here in the west.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You're a brave man to put a Toronto address on your presentation in Vancouver. I commend you for it.

Mr. Roberts: I became involved with Crossroads 15 years ago when I was finishing my university career and was at loose ends as to what I wanted to do with the rest of my life. I wanted to see the world, but I wanted to do it in a way that was more significant than simply travelling from country to country and seeing all of the exotic sights. I wanted to understand a little bit of what the vast majority of the people on this planet are about and how they live day to day. Crossroads provided me with that opportunity.

I went for four months to the country of the Gambia in West Africa, together with my wife. I worked in the social welfare department of the government of the Gambia, and she worked as a nutritionist in the children's hospital there.

It's not an exaggeration to say that experience changed my life because now, even though I'm a partner in a law firm in downtown Vancouver, my weekends and my volunteer energy and time are spent working for the cause of international development through Crossroads.

[Traduction]

Il conviendrait de lancer un programme de sensibilisation du public qui soulignerait l'utilité et l'incidence positive de nos programmes de réfugiés et servirait à dissiper certaines des fausses idées que se font les gens; notamment, que les réfugiés volent, des emplois aux Canadiens. Il existe un besoin réel d'éducation du public à propos des réfugiés car le Canadien moyen ne comprend pas toutes les ramifications de la question, surtout dans le domaine de l'emploi.

Enfin, en ce qui concerne les droits des Canadiens à l'étranger, nous aimerions que le Canada tienne compte du nombre de leurs compatriotes qui se trouvent dans des prisons étrangères. Il m'a été donné de regarder l'émission *The Shirley Show*. On y montrait des personnes en prison... il y en avait une, une Canadienne, qui était dans une prison du Costa Rica depuis quatre ans sans qu'elle ait jamais pu faire entendre sa défense. On avait l'impression que le Canada ne faisait pas assez pour la sortir de là. Et il y a d'autres cas du même genre.

Je vous remercie de m'avoir écoutée.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, madame Robinson.

Le témoin suivant sera M. Wayne Roberts de Carrefour canadien international.

M. Wayne Roberts (directeur, Carrefour canadien international): Je m'appelle Wayne Robertson. Je suis ici aujourd'hui en tant que bénévole oeuvrant au sein d'une organisation appelée Carrefour canadien international. On vous a aujourd'hui fait distribuer un mémoire. L'adresse qui figure sur la première page, le 31 de l'avenue Madison, à Toronto, est bien l'adresse de notre bureau central. Toutefois, si je suis aujourd'hui venu rencontrer le comité, c'est pour le sensibiliser au fait que des organisations qui occupent en faveur du développement, comme Carrefour canadien, existent un peu partout au pays. Carrefour, par exemple, compte 55 comités locaux, d'Iqaluit dans les Territoires du Nord-Ouest à Saint-Jean, Terre-Neuve, jusqu'à l'Île de Vancouver, ici dans l'Ouest du pays.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il faut être brave pour faire apparaître une adresse à Toronto sur un document que vous déposez à Vancouver. Je vous en félicite.

M. Roberts: J'ai commencé à travailler avec Carrefour il y a 15 ans lorsque je me préparais à quitter l'université et que je ne savais trop que faire du reste de ma vie. Je voulais voir le monde, mais je voulais le faire autrement qu'en voyageant tout simplement d'un pays à un autre et en admirant toutes sortes de choses exotiques. Je voulais mieux comprendre les habitants de la Terre, et la façon dont ils vivent au jour le jour. Carrefour canadien international m'a offert la possibilité de le faire.

Je me suis rendu en Gambie, en Afrique de l'Ouest, où j'ai vécu pendant quatre mois avec ma femme. J'ai travaillé pour le ministère du Bien-être social du gouvernement gambien, et elle a travaillé comme nutritionniste à l'hôpital pour enfants.

Il ne serait pas exagéré de dire que l'expérience a changé ma vie car aujourd'hui, même si je suis associé d'un cabinet d'avocats du centre ville de Vancouver, je consacre mes fins de semaine, et le temps et l'énergie que je peux, à faire du bénévolat à Carrefour pour la cause du développement international.

[Text]

The brief that the Crossroads community has prepared for the committee—I don't propose to read it, but I do want to highlight a couple of the key points—emphasizes the importance in the foreign policy review of sustainable human development. That's a theme that I know the committee has heard earlier today, but also last week in Ottawa from the Canadian Council for International Cooperation, which is an umbrella group of many like-minded NGOs in the country, over 130, I believe.

• 1345

In terms of the details, I would recommend the Canadian Council for International Cooperation's report to you in terms of following through on some of the specific ways in which sustainable human development can be realized.

The importance of the word "human" in that context is unparalleled. In my view and in the view of Crossroads, the only way we're going to make lasting progress in our joint efforts toward global security is if we make contact with the people in the developing countries we seek to have developed. Without the people's participation and commitment to the process of development, without the sharing of experience, and without the forming of partnerships between people in Canada and people overseas we may have some short-term successes. We may build some nice buildings and do some nice projects, but we're not going to make any lasting difference.

The way sustainable human development can happen is through the kind of work NGOs do, because NGOs, by definition, rely on people and volunteers and making those contacts.

The investment made in the Crossroads experience is a small one in terms of government priorities and overall government spending. The investments made in CUSO, Canada World Youth, or other such experiences are small ones. The returns, both human and financial, in the long run are phenomenal.

Marcel Massé, Audrey McLaughlin, Francis LeBlanc are all former Crossroaders. I think their commitments to public service right now can at least partially be traced to their experiences in having been to the developing world and having seen what the realities are.

The Canadian image overseas is one of great respect. In my travels in Africa, Europe and other places in Asia, our country is viewed as a very honest, giving and committed country on behalf of international peace. Peace should be defined in its broader context to include a concept of security to not starve to death or be so poor you have no time or energy for economic or other activities. When it involves the breaking down of autocratic and undemocratic governmental institutions, those concepts of security will lead to greater trade stability. It's not difficult to justify all of this on an economic basis. Our companies, our business ventures here in Canada are going to be stronger if the countries we deal with across the oceans and in other parts of the world are stable and democratic, and if their people have their basic human rights respected.

[Translation]

Le mémoire que Carrefour a préparé à l'intention du comité—et je ne me propose pas de vous le lire, mais j'aimerais néanmoins en faire ressortir les points saillants—souligne l'importance, dans le contexte de l'examen de la politique étrangère, du développement durable humain. Il s'agit là d'un thème dont je sais que le comité a entendu parler plus tôt dans la journée ainsi que la semaine dernière, dans le cadre de sa rencontre avec le Conseil canadien pour la coopération internationale, un groupe de coordination d'environ 130 ONG de même philosophie, oeuvrant un peu partout au pays.

Pour ce qui est des détails, je vous recommande de lire le mémoire du Conseil canadien pour la coopération internationale quant aux moyens spécifiques de réaliser le développement humain durable.

On ne soulignera jamais assez, dans ce contexte, l'importance du mot «humain». À mon sens, et de l'avis de Carrefour canadien international, la seule façon d'amener des progrès durables en matière de sécurité mondiale serait de nouer des contacts avec les populations des pays en développement. Sans la participation des peuples au processus de développement, sans un partage de l'expérience et sans la formation d'un partenariat entre Canadiens et habitants du Tiers monde, nous enregistrons peut-être quelques succès à court terme, nous construirons peut-être quelques jolis bâtiments et quelques jolis projets, mais nous n'apporterons rien qui fasse une vraie différence.

Le développement humain durable exige le genre de travail que font les ONG; en effet par définition, elles s'adressent aux populations et font appel à des bénévoles pour établir ces contacts.

L'investissement réalisé dans l'expérience de Carrefour canadien est de faible envergure sur le plan des priorités gouvernementales, et en comparaison des dépenses publiques en général. Les investissements dans CUSO, Jeunesse Canada Monde ou d'autres initiatives du genre ne sont pas lourds. Les bénéfices à long terme, tant humains que financiers, sont en revanche phénoménaux.

Marcel Massé, Audrey McLaughlin, Francis LeBlanc sont tous des anciens de Carrefour canadien. Je pense que leur engagement dans la vie publique aujourd'hui trouve au moins en partie son origine dans l'expérience qu'il ont vécue dans le monde en développement; de ce contact avec la réalité.

Le Canada jouit d'un grand respect à l'étranger. À l'occasion de mes voyages en Afrique, en Europe, en Asie et ailleurs, j'ai constaté que notre pays est perçu comme honnête, généreux, et aspirant à la paix internationale. La paix doit être définie au sens large, c'est-à-dire comme le fait d'être à l'abri de la famine, d'un dénuement tel qu'il ne reste plus de temps ou d'énergie pour les activités économiques ou autres. Cette conception de la sécurité autorisera une plus grande stabilité des échanges commerciaux une fois démantelées les institutions gouvernementales autocratiques et antidémocratiques. Il n'est pas difficile de justifier tout cela d'un point de vue économique. Nos entreprises canadiennes y gagneront si les pays avec lesquels nous traitons au-delà des mers et dans d'autres régions du monde sont stables et démocratiques; si les droits humains élémentaires des peuples sont respectés.

[Texte]

Last week when the Canadian Council made its presentation to you, questions were raised as to the real priorities of the number of different recommendations that are contained in the brief. I don't presume for a moment to speak for the Canadian Council, but I would like to offer you my personal hit list, if you will, of the significant items that I would invite you to consider as you develop your report.

[Traduction]

La semaine dernière, lors de la comparution du Conseil canadien, on lui a demandé quel était l'ordre de priorité des nombreuses recommandations contenues dans son mémoire. Je prétends nullement parler au nom du Conseil canadien; j'aimerais toutefois vous soumettre ma liste personnelle des priorités dont vous devriez tenir compte lors de la rédaction de votre rapport.

• 1350

I think there is a great deal of consensus in the NGO community that the poorest of the poor people in the world are entitled to our support. To use aid or the aid envelope as an excuse for political ventures or ventures that have any other agendas other than helping those who need it the most, in my personal view, is not how we should be spending our money.

The target of 0.7% of our GNP for ODA is a goal that has been around for some time. We've had it, but we haven't lived up to it. It seems to me that if we were to live up to that goal, we would be making major progress.

The 60% of ODA target, the target for sustainable human development activities within ODA, would be my personal number three choice as the most significant goal that could be reached. Right now, as you know, only about 10% of CIDA's budget or the ODA envelope is spent for human development; the balance goes for other matters. Senator MacEachen last week asked if in fact sustainable human development isn't what CIDA already does. I think the short answer to that question is no, it isn't what it already does. There is some, but all too often it gets diverted into other non-human development activities.

The other items as prepared in the Canadian Council brief and in the Canadian Crossroads brief, which has been passed to you, support many of the notions I have just outlined.

The last one that comes out of the Canadian Crossroads brief and which I would commend to you is the recommendation with respect to development education. Clearly if we are going to embark upon a partnership with peoples in the developing world, this involves education and work at our end as well in development education activities. In particular, a commitment to spending 5% of the ODA budget on development education activities would be a great advance and would continue the tradition that Canada has worked for so hard over the last number of years of being sensitive to other parts of the world and making a contribution as a middle power to world development. We have a proud tradition, and in my submission we should work hard to maintain it. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Roberts.

Is it Mr. Brassington for Co-Development Canada?

Mr. Jim Rader (Latin America Programmer, Co-Development Canada): No, I'm sorry, Mr. Brassington was unable to make it.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Rader?

Mr. Rader: Yes.

Je pense que les ONG s'accordent largement à dire que les plus pauvres d'entre les pauvres du monde ont droit à notre soutien. À mon sens, il est inconvenant d'utiliser l'enveloppe budgétaire de l'aide au développement comme prétexte à des fins politiques ou commerciales; c'est-à-dire pour la poursuite d'objectifs autres que l'aide.

L'objectif de 0,7 p. 100 du PNB comme niveau de l'APD a été adopté il y a bien longtemps. C'est l'objectif que nous nous sommes fixé, mais il n'a jamais été atteint. Il me semble que si nous le réalisions, ce sera un progrès majeur.

Personnellement je placerais au troisième rang l'objectif consistant à réserver 60 p. 100 de l'APD aux activités de développement durable. À l'heure actuelle, comme vous le savez, seul 10 p. 100 du budget de l'ACDI ou de l'enveloppe est consacré au développement humain; le reste sert à d'autres fins. Le sénateur MacEachen a demandé la semaine dernière si le travail de l'ACDI n'est pas déjà de cette nature. Je réponds que non; une partie de ses projets s'inscrit dans cette catégorie, mais trop souvent des crédits sont détournés vers des activités de développement non humain.

Les autres éléments contenus dans le mémoire du Conseil canadien et de Carrefour canadien international, qui vous ont été remis, complètent certaines des notions que je viens d'esquisser.

Le dernier élément du mémoire de Carrefour canadien sur lequel je veux attirer votre attention intéresse l'éducation pour le développement. À l'évidence, si nous voulons former des partenariats avec les populations du monde en développement, cela exige aussi un travail d'éducation et de sensibilisation chez nous. En particulier, l'affectation de 5 p. 100 du budget de l'APD aux activités d'éducation et de sensibilisation en matière de développement représenterait un progrès majeur, et confirmerait la réputation que le Canada s'est forgée ces dernières années: celle de comprendre les peuples du monde, et de se montrer généreux, en tant que puissance moyenne, à l'égard du développement du monde. C'est une tradition dont nous pouvons être fiers; nous devrions, à mon avis, nous efforcer de continuer à la mériter. Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie, monsieur Roberts.

Êtes-vous monsieur Brassington, de Co-Development Canada?

M. Jim Rader (responsable des programmes pour l'Amérique latine, Co-Development Canada): Non, désolé, M. Brassington n'a pas pu venir.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Rader?

M. Rader: Oui.

[Text]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I wonder if you would excuse me, Mr. Rader. Mr. Penson and I are obliged to go into a very short radio interview, but believe me, everybody else will be listening. We will be collecting your information. A full transcript is kept of this, so we will be sharing with other committee members. I don't wish to be rude by leaving—

Mr. Rader: I understand.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): —but we had this prior obligation. Senator Perrault has kindly offered to take the chair while I'm away.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Mr. Rader, carry on please.

Mr. Rader: Members of Parliament, senators, colleagues and other guests, my name is Jim Rader and I am the Latin American programmer for Co-Development Canada. I am accompanied today by Dr. Tony Beck, a Co-Development board member who is presently doing research at the University of British Columbia on poverty in south Asia. He will also be available for questions afterwards.

• 1355

Co-Development Canada is a B.C.-based aid agency working in eight countries in Latin America. We draw our support in Canada from organizations representing approximately 80,000 British Columbians in the health, education, and aboriginal communities.

For Co-Development, the development process necessarily revolves around a process of empowerment. We define this process to mean support to popular or civic organizations that are attempting to find their own solutions to their own problems. Our experience has shown that we cannot bring solutions from the outside.

The following recommendations to the committee come out of our direct work experience overseas. Please note that all of our recommendations require no increased spending levels for Canadian foreign policy or aid programs, but rather emphasize the need to reorient existing resources along suggested guidelines.

One, support to human rights and democratic development: A number of the governments in the countries where Co-Development works have not shown a commitment to the promotion of full participation of their peoples in democratic processes. Nor have these governments demonstrated a commitment to the protection of basic civil and political rights upon which such participation is conditioned. Indeed, in a number of countries in Latin America, governments have been active in the violent repression of their own people.

It has been left to popular or non-governmental organizations to pressure governments for adherence to internationally recognized human rights standards. The establishment of these conditions is a prerequisite for equitable development to take place. Canada should be in the forefront of the defence of human rights and democratic processes, and to that end Co-Development makes the following recommendations:

[Translation]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je dois vous prier de nous excuser, monsieur Rader. M. Penson et moi-même devons nous absenter pour une très courte interview à la radio, mais je vous assure que tous les autres vous écouteront attentivement. Nous aurons la transcription intégrale de vos propos et nous saurons donc ce que vous avez dit. Je ne veux pas vous offenser en nous absentant. . .

M. Rader: Je comprends.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Mais nous avions cet engagement antérieur. Le sénateur Perrault a eu l'amabilité d'offrir de présider la séance pendant mon absence.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Monsieur Rader, vous avez la parole.

M. Rader: Mesdames et messieurs les députés, sénateurs, chers collègues et autres invités. Je m'appelle Jim Rader, et je suis responsable des programmes pour l'Amérique latine de Co-Développement Canada. Je suis accompagné aujourd'hui de M. Tony Beck, membre du conseil de Co-Développement Canada, qui fait actuellement des recherches sur la pauvreté en Asie du Sud à l'Université de Colombie-Britannique. Il sera disponible tout à l'heure pour répondre à vos questions.

Co-Development Canada est une organisation d'aide basée en Colombie-Britannique, qui oeuvre dans huit pays d'Amérique latine. Nous bénéficions au Canada du soutien d'organisations regroupant près de 80 000 habitants de Colombie-Britannique travaillant dans les domaines de la santé, de l'éducation et auprès des autochtones.

De l'avis de Co-Développement, le processus de développement passe nécessairement par un processus de responsabilisation. Nous définissons celui-ci comme le soutien aux organisations populaires ou civiques, qui recherchent leurs propres solutions à leurs propres problèmes. L'expérience nous a montré que l'on ne peut apporter de solutions de l'extérieur.

Les recommandations suivantes, à l'intention du comité, sont inspirées de notre expérience directe outre-mer. Je signale qu'aucune de nos recommandations ne requiert une augmentation des budgets de politique étrangère canadienne ou des programmes d'aide, mais uniquement une réaffectation des ressources actuelles.

Premièrement, la promotion des droits de la personne et du développement démocratique: Un certain nombre de gouvernements de pays dans lesquels Co-Développement travaille ne cherche guère à promouvoir la participation de leurs nationaux au processus démocratique. Ils ne se montrent guère désireux, non plus, de protéger les droits civils et politiques élémentaires qui sont la condition préalable à une telle participation. Bien au contraire, dans plusieurs pays d'Amérique latine, les gouvernements oppriment le peuple.

Les organisations populaires ou non gouvernementales se retrouvent seules à faire pression sur ces gouvernements pour les amener à respecter les droits humains reconnus internationalement. Or, ce respect est la condition préalable d'un développement équitable. Le Canada devrait être à l'avant-garde de la défense des droits humains et de la démocratie; c'est pourquoi Co-Développement formule les recommandations suivantes:

[Texte]

—That Canada make respect for the full range of human rights a cornerstone of its foreign and aid policies. This principle should be incorporated into the appropriate enabling legislation for CIDA.

—That Canada make a priority work both within international institutions as well as bilaterally to pressure for greater adherence of states to human rights standards and commonly accepted democratic processes. By "democratic processes" we mean such things as free and fair elections, with access by international observers if necessary, public education programs, and support to broad-based popular initiatives for political participation.

—That Canada redirect a portion of its foreign policy and aid budgets to support human rights work in the defence of democratic rights in the countries of the world, including the direct financing of non-governmental organizations working in the defence and promotion of human rights.

Two, structural adjustment programs in international financial institutions: Over the last 10 years, structural adjustment programs, or SAPs, have been implemented in the majority of Latin American countries under pressure from the International Monetary Fund and the World Bank. Primarily focused on enforcing debt repayment, SAPs offer open-market and liberal exports as a means to economic development. As a member of these organizations and as a member of the powerful G-7, Canada has been directly supportive of these programs.

However, after more than a decade of the implementation of SAPs, more developing countries are more indebted than a decade ago. Government support to education, health care, and other social infrastructure services has declined. Previously eradicated diseases—such as cholera, measles, and polio—have reappeared. The SAP social investment funds designed to alleviate negative effects experienced by marginalized sectors of a country have had little positive impact.

Increasing inequality in the distribution of resources within developing countries is, at least in part, another consequence of SAPs. It is not uncommon to find 10% of the population receiving 80% of the income, while the bottom 80% receive only 2% or 3%. These dramatic conditions give rise to even greater instability in developing countries, throwing into question the sustainability of the structural adjustment model.

Recommendations:

—That Canada carry out a broad-based study focusing on how best to accommodate necessary macro-adjustment measures while at the same time preserving social and economic infrastructure necessary for development purposes.

—That Canada push for alternative debt payment. For example, moneys paid by indebted countries to international financial institutions could be returned to those countries to support the building or maintenance of the social infrastructure.

[Traduction]

—Que le Canada fasse du respect de tous les droits humains l'une des pierres angulaires de sa politique étrangère et de développement. Ce principe devrait être inscrit dans la Loi habilitante relative à l'ACDI.

—Que le Canada se fixe pour mission prioritaire d'oeuvrer au sein des institutions internationales, aussi bien qu'à l'échelle bilatérale, pour obtenir un plus grand respect par les États des droits humains et des processus démocratiques couramment admis. Par «processus démocratique» nous entendons notamment des élections libres et loyales, avec présence d'observateurs internationaux si nécessaire, des programmes d'éducation publique, et le soutien de vastes initiatives populaires destinées à promouvoir la participation à la vie politique.

—Que le Canada réaffecte une partie de ses budgets de politique étrangère et d'aide au développement à la promotion des droits de la personne et de la défense des droits démocratiques dans le monde; notamment par une aide financière directe aux organisations non gouvernementales oeuvrant dans ce domaine.

Deuxièmement les programmes d'ajustement structurel des institutions financières et internationales: Au cours des 10 dernières années, ces programmes d'ajustement structurel ou PAS ont été mis en oeuvre dans la majorité des pays d'Amérique latine, sous la pression du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale. Il a pour objectif premier d'obtenir le remboursement des emprunts de ces pays; les PAS visent l'ouverture des marchés et la libéralisation des exportations comme moyen de développement économique. En tant que membre de ces organisations et du puissant groupe G-7, le Canada a apporté son soutien direct à ces programmes.

Cependant, après plus de 10 ans de mise en oeuvre de ces PAS, la plupart des pays en développement sont plus endettés que jamais. Le soutien des gouvernements à l'éducation, à la santé et à d'autres services sociaux infrastructurels a reculé. Des maladies qui avaient disparu—le choléra, la rougeole et la polio—sont réapparues. Les fonds d'investissement social prévus par ces PAS, et qui étaient destinés à remédier aux effets négatifs ressentis par les secteurs marginalisés de ces pays, n'ont guère eu d'effet.

L'inégalité croissante de la répartition des ressources au sein des pays en développement est une autre conséquence de ces programmes. Il n'est pas rare de voir 10 p. 100 de la population accaparer 80 p. 100 du revenu national, alors que les 80 p. 100 du bas n'en disposent que de 2 ou 3 p. 100. Ces inégalités frappantes engendrent une instabilité encore plus grande dans les pays en développement, mettant en question la viabilité du modèle d'ajustement structurel.

Recommandations:

—Que le Canada effectue une vaste étude sur la manière d'opérer les ajustements macro-économiques nécessaires, tout en préservant l'infrastructure sociale et économique indispensable au développement.

—Que le Canada fasse pression en faveur de autres moyens de remboursement de la dette. Par exemple, les montants versés aux institutions financières internationales au titre du service de la dette pourraient être réinvestis dans ces pays pour financer l'édification et l'entretien de l'infrastructure sociale.

[Text]

—That Canada redirect a portion of its aid to groups within developing countries that are working on alternative models to SAPs.

[Translation]

—Que le Canada réoriente une partie de son aide au profit des groupes des pays en développement travaillant sur des modèles de rechange au PAS.

• 1400

Three, support to non-governmental and popular organizations: A number of governments in this region have not demonstrated a commitment to improving conditions in which a majority of their peoples live. Corruption in a number of these countries also leads to a high degree of waste in the administration and implementation of development programs.

Co-Development Canada has chosen to work outside of formal government channels in order to focus our support directly to popular groups or non-governmental organizations working with marginalized sectors.

These organizations include women's groups, native organizations, labour unions, organizations of disabled persons, community-based development associations, and street youth organizations.

Our experience has taught us that in the majority of cases it is these organizations that are the most committed to improving conditions for the poor majority in their countries. At the same time, these organizations have the minimal level of organization necessary to be the most effective in using resources made available to them in the search for improved living conditions.

Canada has been a world leader in the provision of minimum public standards of health, education, and income level. These considerations should be incorporated as guiding principles into its foreign and aid policies.

Based on the above, Co-Development makes the following recommendations:

—That Canada redirect a significant portion, between 80% and 90%, of its aid budget, including bilateral and multilateral aid, to directly support the work of popular and non-governmental organizations who are working effectively to improve conditions for the poor majority in their countries.

—That Canada institute evaluative procedures in its aid programs to ensure that the delivery of aid to such organizations is meeting criteria of effectiveness and efficiency.

Four, work with women: The traditional nuclear family represents an increasingly smaller percentage of households in many countries of Latin America. For example, in one country in which we work, well over 50% of households are headed by single mothers. In part, this is a result of cultural practices where paternal responsibility is not encouraged. More important perhaps are the increasing economic pressures that force the male to move in order to find work, thereby disrupting the traditional family model.

Troisièmement, le soutien des organisations non gouvernementales et populaires: un certain nombre de gouvernements de la région se montrent peu pressés d'améliorer les conditions de vie de la majorité de leur population. La corruption qui sévit dans beaucoup d'entre eux se solde également par un énorme gaspillage dans l'administration et dans la mise en oeuvre des programmes de développement.

Co-Development Canada a choisi de travailler en dehors des voies officielles, de façon à apporter un soutien direct aux groupes populaires ou aux organisations non gouvernementales travaillant avec les secteurs marginalisés.

Ces organisations comprennent des groupes de femmes, des organismes autochtones, des syndicats, des associations de personnes handicapées, des associations de développement communautaire et des organismes accueillant des enfants de la rue.

L'expérience nous a enseigné que dans la majorité des cas, ce sont ces organisations qui sont les plus déterminées à améliorer les conditions de vie de la majorité des pauvres de ces pays. De même, elles ont le niveau d'organisation minimale nécessaire pour assurer l'utilisation la plus efficace des ressources qui leur sont fournies.

Le Canada est l'un des pionniers en matière d'établissement de normes minimales de santé publique, d'éducation et de revenu. Ces considérations devraient être incorporées, à titre de principes directeurs, dans la politique étrangère et celle de l'aide au développement.

Sur cette base, Co-Development formule les recommandations suivantes:

—Que le Canada réaffecte une part importante, soit entre 80 et 90 p. 100, de son budget d'aide, y compris de l'aide bilatérale et multilatérale, à l'appui direct des organisations populaires et non gouvernementales qui oeuvrent efficacement en vue d'améliorer les conditions de vie de la majorité des pauvres de leur pays.

—Que le Canada instaure des mécanismes d'évaluation de ces programmes d'aide afin d'assurer que les ressources mises à la disposition de ces organisations sont utilisées de manière efficace et efficiente.

Quatrièmement, la condition féminine: la famille nucléaire traditionnelle représente un pourcentage de plus en plus faible, des ménages des pays d'Amérique latine. Ainsi, dans l'un des pays dans lesquels nous travaillons, plus de 50 p. 100 des ménages ont à leur tête une mère seule. Cela est dû en partie à des pratiques culturelles qui n'encouragent pas la responsabilité paternelle. Mais c'est surtout la conséquence des pressions économiques croissantes qui contraignent les hommes à partir chercher du travail loin de chez eux, perturbant ainsi le modèle familial traditionnel.

[Texte]

One result of this situation is that women are the most stable element within the household and, by extension, within the community where they live. They are the ones most likely to be looking for indigenous solutions to local problems, including how to ensure the provision of preventive health care, basic education, housing, and nutritional services to the families in their communities.

As well, the history of women's struggle is such that it is most often the case that collective solutions are sought to common problems. This results in the most efficient use of development resources and the greatest impact on achieving development objectives that we have seen in our experience in Latin America.

However, historic practices in many Latin American countries relegate women to secondary social status, including denying them equal access to social and economic resources. In some cases, laws or traditional legal definitions are not inclusive of women, resulting in gross inequities in treatment under the law between men and women.

Women are increasingly working to find a greater public voice, to be more proactive in the development process, and to change unequal gender relations. Based on our experience in the field, Co-Development has chosen to focus its development assistance on support to women working to resolve problems of basic needs and gender inequality.

CIDA policies, as stated in *Sharing Our Future*, accept in principle the necessity of prioritizing work with women. In practice this principle is not effectively applied. We therefore make the following recommendations:

—That Canada reaffirm its support to gender equality as a fundamental principle of its foreign and aid policies; as part of this reaffirmation, that Canada initiate revisions to its human rights criteria that take account of the particular conditions of women.

—That Canada redirect a significant portion, a minimum of 50%, of its aid resources to women's and other organizations who are working to improve gender equality and basic living conditions of women and children in developing countries.

Thank you very much for the opportunity to share our views with you. We look forward to reviewing the conclusions of the committee.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Thank you very much.

I've been advised that the South Pacific Peoples Foundation of Canada have not established their presence here yet. We have until 3 p.m. to have a general discussion involving questions from members of Parliament, and very possibly if there are some additional thoughts that occur to you that have been inspired by some of the remarks made by others during their presentations, we would certainly welcome any remarks you may wish to add.

[Traduction]

L'une des conséquences est que les femmes sont l'élément le plus stable du ménage et, par extension, de la vie communautaire. Elles sont ainsi le plus susceptibles de rechercher des solutions locales aux problèmes locaux concernant, notamment, la fourniture de soins de santé préventifs, d'éducation élémentaire, de logements, de services nutritionnels aux familles de leur collectivité.

En outre, l'histoire de la lutte des femmes fait que le plus souvent elles sont portées à chercher des solutions collectives aux problèmes communs. Cela autorise l'utilisation plus efficiente des ressources de développement, ainsi que la meilleure efficacité que nous ayons vu en Amérique latine.

Cependant, dans plusieurs de ces pays les femmes sont traditionnellement reléguées à un rang social secondaire et sont privées de l'accès égal aux ressources sociales et économiques. Dans certains cas, la législation ou les définitions juridiques traditionnelles excluent les femmes, ce qui entraîne des inégalités grossières en droit entre les hommes et les femmes.

Les femmes cherchent de plus en plus à faire entendre leur voix; à intervenir plus directement dans le processus de développement, et à gommer l'inégalité entre les sexes. Sur la base de son expérience sur le terrain, Co-Development a choisi de concentrer son aide au développement sur le soutien aux femmes qui oeuvrent pour la satisfaction des besoins élémentaires et en faveur de l'égalité des sexes.

Les politiques de l'ACDI, telles qu'énoncé dans *Partageons notre avenir* reconnaissent, en principe, la nécessité de donner la priorité au travail avec les femmes. Cependant, en pratique, ce principe n'est guère respecté. Nous formulons donc les recommandations suivantes:

—Que le Canada réaffirme l'égalité des sexes comme un principe fondamental de sa politique étrangère et d'aide au développement; que, par voie de conséquence, le Canada révisé ses critères de respect des droits de la personne dans le sens d'une meilleure prise en compte de la condition féminine.

—Que le Canada affecte une portion importante, 50 p. 100 au minimum, de ses crédits d'aide aux femmes et à d'autres organisations qui oeuvrent pour l'égalité des sexes et l'amélioration des conditions de vie des femmes et des enfants dans les pays en développement.

Je vous remercie de l'occasion que vous nous avez offerte de vous faire connaître notre point de vue. Nous attendons avec impatience les conclusions du comité.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Merci.

On me dit que les représentants de la South Pacific Peoples Foundation of Canada ne sont pas encore arrivés. Nous avons jusqu'à 15 heures pour la discussion général et les questions des parlementaires; si les autres exposés que vous avez entendus vous inspirent des remarques additionnelles, nous serons disposés à les écouter.

[Text]

[Translation]

• 1405

Mr. Lastewka: First of all, thank you for coming to put on your presentations today. It's always beneficial for us to have so many organizations coming together. There are some good exchanges amongst the organizations, some commonality, and sometimes maybe not.

A number of the reports have emphasized the fact that we should be providing more aid, and I take it as I read the reports and heard your discussions that less should be tied to trade and so forth. We've had such discussions before.

One of the problems we continue to have as a committee, as Canada is going through its deficit and debt problems, is an overwhelming response from constituents saying that we should be looking at Canada first before we start getting into foreign aid, and asking why are we spending so much money in other places. I'd like to hear your reaction to that. What do you think we should be doing to get the message out?

There was one report earlier on that mentioned the fact that we need to educate the Canadian people on the work that is being done by NGOs and volunteer organizations. I leave that open for the group.

Dr. Tony Beck (Board Member, Co-Development Canada): As far as I know, the latest public opinion polls continue to show a high level of support particularly for CIDA's mandate and CIDA's role in developing countries.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Dr. Beck, thank you for your intervention. Are there any other interventions?

Mr. Verkerk: Canada has promised to make 1.7% available for foreign aid. It's done only half of that. What do you say now that we cancelled that? Say we don't do it. Be frank. Tell the people that you won't do it. Or educate the people.

Mr. Lastewka: No, that wasn't my question.

Mr. Verkerk: Educate the people.

Mr. Lastewka: Maybe I'll rephrase it. It appears to me that the Canadian people are not really aware of what NGOs are doing across the world, and that we have a responsibility, both the NGOs and the government, to educate the people, to show how we're spending our money and what are the benefits for the global society. I didn't say anything, sir, about changing our commitment, or promise, or anything like that. I was misinterpreted.

Mr. Verkerk: I am sorry.

Mr. Lastewka: We have a responsibility to educate Canadians about what we're doing, and I think as a result of not doing a good job we do have some opportunities for the future.

Mr. Rader: I think there's generally in Canada a sense that we should help out poor countries. Canadians I talk to and studies that I've seen support that. But I think, in terms of looking for practical reasons why we should do that, it's increasingly clear that we live in an integrated world. What happens in Bangladesh or Mexico or some countries in Africa increasingly has an impact on what happens here in Canada. The fact that refugees are coming to Canada is in some part at

M. Lastewka: Permettez-moi d'abord de vous remercier d'avoir bien voulu nous rencontrer aujourd'hui. Il nous est toujours utile de rencontrer un grand nombre d'organisations à la fois. Il peut y avoir des échanges intéressants entre les organisations, une certaine communauté d'idées, quoi que ce ne soit pas toujours le cas.

Il ressort de plusieurs rapports que nous devrions accorder plus d'aide; si je comprends bien les rapports et ce que vous dites, celle-ci ne devrait pas être liée au commerce, ou à quoi que ce soit d'autre. Nous avons, d'ailleurs, déjà eu de telles discussions.

L'un des problèmes qui continue à se poser pour le comité, étant donné que le Canada est aux prises avec un lourd déficit et d'importantes dettes, c'est qu'une majorité écrasante d'électeurs affirme que nous devrions commencer par penser au Canada avant d'accorder une aide extérieure; ils se demandent pourquoi nous dépensons tant d'argent dans d'autres pays. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Que devrions-nous faire, selon vous, pour que le message soit bien compris?

Selon un rapport déjà publié sur le sujet, il faudrait sensibiliser la population canadienne au travail que font les ONG et les organismes bénévoles. N'importe qui peut répondre à cette question.

M. Tony Beck (membre du conseil d'administration, Co-Développement Canada): Autant que je sache, les sondages d'opinion les plus récents ont fait ressortir que l'on est toujours largement en faveur du mandat de l'ACDI et de son rôle dans les pays en développement.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Monsieur Beck, merci de votre intervention. Y a-t-il d'autres commentaires?

Mr. Verkerk: Le Canada a promis de consacrer 1,7 p. 100 à l'aide étrangère. Il n'a respecté sa promesse qu'à moitié. Faudrait-il revenir sur notre promesse? Soyez honnêtes avec la population: dites-lui que nous allons renoncer à cette promesse, ou éduquez-la.

M. Lastewka: Non, ce n'était pas le sens de ma question.

M. Verkerk: Éduquez la population.

M. Lastewka: Je vais essayer de reformuler ma question. Il me semble que la population canadienne ne sait pas vraiment ce que les ONG font dans le monde, et que nous avons la responsabilité—je veux dire les ONG et le gouvernement—d'éduquer la population; de lui indiquer comment nous dépensons notre argent, et ce qu'en retire la communauté mondiale. Je n'ai pas dit, monsieur, qu'il fallait revenir sur nos engagements, ou notre promesse, ou quoi que ce soit du genre. Vous m'avez mal compris.

M. Verkerk: Je suis désolé.

M. Lastewka: Nous avons la responsabilité de renseigner les Canadiens sur ce que nous faisons; je pense qu'il nous faudra redoubler d'efforts en ce sens à l'avenir.

M. Rader: Je crois que les Canadiens sont, en général, d'avis que nous devrions venir en aide aux pays pauvres. C'est ce que je déduis d'échanges que j'ai eus avec des Canadiens et d'études que j'ai lues. Nous avons, je pense, des raisons pratiques de leur venir en aide; il est, en effet, de plus en plus clair que nous vivons dans un monde intégré. Ce qui se passe au Bangladesh ou au Mexique ou encore dans certains pays d'Afrique, a de plus en plus de répercussions sur ce qui se passe

[Texte]

least a reflection of the fact that conditions are not good in their own countries. Therefore I think there are hard reasons why we can say to Canadians, look, it's not just humanitarian reasons; there are concrete, practical reasons why we should be helping people help themselves.

Your point about getting the message out is important, though. Certainly CIDA has been in a difficult situation and has been cutting back its support to public education programs and some of the work that NGOs have been doing overseas. That would be an area that we would appreciate more support in, I think.

Ms Britta Gundersen-Bryden (British Columbia Council for International Cooperation): It's a little awkward here. We were talking beforehand about something that many members of the panel and others in the room remember, the statistics about the 70-year-old Swede and the 40-year-old Canadian in the ParticipAction program. Maybe the sort of work we're doing takes the kind of major, coordinated, both public-government sponsored and non-governmental sort of educational initiative that we had with ParticipAction around health issues, exercise and the benefits for Canadians who did those sorts of things.

• 1410

We have also found that those aren't just short-term PR exercises, theme-of-the-week kinds of things. It has to be a sustained campaign that leads Canadians to change the way they do things, the way they exercise, the way they eat. It's an ongoing educational process in which those sorts of issues have become far more prominent in the Canadian public's mind. That's the kind of coordinated effort we need around some of these issues to really bring them to the forefront.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Thank you very much.

Ms Beaumier.

Ms Beaumier: To the environmental group, your points are well taken and I think we're all aware of the need to increase environmental awareness. When you're talking about the NAFTA deal, I agree with you very much that environmental concerns weren't addressed. They were addressed, but the problem is that many of these kinds of conditions we put on other countries are not enforceable—they're simply not enforceable by the Government of Canada.

How do you respond to that? How do you deal with those kinds of situations? We all know that in spite of the fact that there's an environmental code in Mexico, a few thousand or a few hundred pesos are going to pay off an inspector. How do you propose addressing this issue that it's really non-enforceable?

Mr. Tyhson Banighen (British Columbia Council for International Cooperation): I've just come from the meeting of the Commission on Sustainable Development at the UN. There's no doubt in my mind that this is a very serious issue. It's not just Canada and Mexico. It's not Canada, the United States and Mexico. It's a global issue.

[Traduction]

ici au Canada. Le fait que des gens viennent chercher refuge au Canada dénote, du moins jusqu'à un certain point, le fait que les conditions ne sont pas idéales dans leur pays. Je pense donc que nous pouvons dire aux Canadiens que nous ne leur venons pas en aide pour des raisons humanitaires seulement; nous avons des raisons concrètes et pratiques de vouloir les aider à s'aider eux-mêmes.

Vous avez raison lorsque vous dites qu'il faut bien faire comprendre le message. Il est vrai que l'ACDI traverse une période difficile, et qu'elle a sabré dans les programmes d'éducation publique et n'appuie pas autant qu'avant certaines des activités des ONG d'outre-mer. C'est un secteur dans lequel nous aimerions recevoir une plus grande aide, j'en conviens.

Mme Britta Gundersen-Bryden (British Columbia Council for International Cooperation): La situation est un peu gênante. Nous parlions tout à l'heure de quelque chose dont bien des membres du groupe et d'autres personnes ici présentes se souviennent: des statistiques au sujet du Suédois de 70 ans et du Canadien de 40 ans dans le cadre du programme Participaction. Le genre de travail que nous faisons nécessite peut-être le même genre de grand programme coordonné d'éducation de la part du gouvernement et du secteur non gouvernemental que dans le cas de PARTICIPEAction, où l'on a voulu faire ressortir les avantages pour les Canadiens de saines habitudes de vie et de l'exercice.

Nous nous sommes aperçus également que de brefs messages publicitaires, genre «thème de la semaine», ne suffisaient pas. Il a fallu une campagne soutenue pour convaincre les Canadiens de changer leur mode de vie, de faire de l'exercice et de mieux manger. Seule une campagne d'éducation permanente aura permis que ces questions revêtent plus d'importance aux yeux du public. C'est le genre d'efforts coordonnés dont nous avons besoin dans le cas de certaines de ces questions pour qu'elles se classent au premier rang des préoccupations.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Merci.

Madame Beaumier.

Mme Beaumier: Le groupe de l'environnement trouve qu'il y a du vrai dans ce que vous dites; je pense que nous sommes tous conscients de la nécessité d'une plus grande sensibilisation à l'environnement. Lorsqu'on parle de l'ALÉNA, je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire que nul compte n'a été tenu des préoccupations concernant l'environnement. On en a parlé, mais le problème c'est qu'un grand nombre des conditions imposées à d'autres pays ne sont pas exécutoires—le gouvernement du Canada ne peut tout simplement pas les forcer à les respecter.

Comment réagir à cela? Comment se sortir de situations de ce genre? Nous savons tous que même s'il existe un code environnemental au Mexique, quelques milliers ou quelques centaines de pesos suffiront à corrompre un inspecteur. Comment proposez-vous de régler ce problème quasi insoluble?

M. Tyhson Banighen (British Columbia Council for International Cooperation): Je reviens à peine d'une réunion de la Commission du développement durable aux Nations unies. Il ne fait aucun doute pour moi que c'est un problème très grave. Il ne l'est pas seulement pour le Canada et le Mexique; pas uniquement pour le Canada, les États-Unis et le Mexique. C'est un problème mondial.

[Text]

How we do this is of great concern to many citizens. The issue is that we are exceeding the carrying capacity of this planet. Our future and the health of our children and all species on this planet are being exceeded. So how do we do this in an equitable way? I think the CSD, the Commission on Sustainable Development, is wrestling with those questions. The biodiversity convention is a step in the right direction. The Framework Convention on Climate Change is a step in the right direction. The Law of the Sea is a step in the right direction.

But that's not to say that Canada doesn't have its own responsibilities as well. I think the action that Canada just took in extending the 250-mile limit off the Grand Banks was absolutely necessary in order to secure the straddling cod stocks, for example. We have some responsibility on behalf of the global community, protecting resources that are in our jurisdiction. On the other hand, we have to be participating in the global jurisdiction when the mandate extends beyond our national boundaries. We have to encourage other nation states to do the same... that the global commons extends far beyond the boundaries of Canada.

We are a leader in that role and we have a responsibility to do that. Our foreign policy is one of the ways we can support those countries in going through that process to do it for themselves.

Ms Beaumier: I'm wondering about the wisdom of legislating or enacting laws that are non-enforceable. I think we have to come up with a way in which we can make them enforceable.

Dr. Beck: To go back to Co-Development's presentation, one of the methods we're suggesting is to empower people to make governments accountable in a way that the Canadian government is accountable to the Canadian public in meetings such as this. The means we're suggesting to accomplish what you want is to support people in their attempt to make better environments for themselves and to achieve better rights for themselves. That's where we think the majority of the Canadian assistance should go.

Ms Beaumier: I don't disagree with you on any of this, but look at the rain forests, for example. We're trying to save the rain forests. God only knows, we've ruined enough of the planet that we need the rain forest as well for our own sustainability. Yet there are those who will argue that the people living in those areas are very, very poor. How do we compensate them? Do they continue to live in poverty so that we can benefit from a clean world? I know the obvious answer, that we have to bring them up too. But how do we do that without, you know...?

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Are there any thoughts on that point? Did you address it to a specific panelist?

Ms Beaumier: Whoever.

Mr. Banighen: This is one of the areas that Turtle Island is working on internationally.

[Translation]

De nombreux citoyens se préoccupent de la question. Le problème, c'est que nous ne respectons pas la capacité limite de notre planète. Nous mettons en danger l'avenir et la santé de nos enfants et de toutes les espèces de la planète. Comment être équitables? Je pense que la CDD, la Commission du développement durable, se débat avec ces questions. La Convention sur la biodiversité est un pas dans la bonne direction. La Convention cadre sur le changement climatique est elle aussi un pas dans la bonne direction. La Convention sur le droit de la mer en est un autre.

Cela ne veut cependant pas dire pour autant que le Canada ne doit pas assumer ses propres responsabilités. Je crois qu'il a eu tout à fait raison d'étendre à 250 milles sa limite des Grands Bancs pour protéger les stocks de morues qui chevauchent la limite de 200 milles, par exemple. Nous avons la responsabilité, au nom de la communauté mondiale, de protéger les ressources qui relèvent de notre compétence. Par ailleurs, nous avons aussi un rôle à jouer même au-delà de nos frontières nationales. Et nous devons encourager d'autres pays à faire de même... Car le patrimoine mondial s'étend bien au-delà des frontières du Canada.

Nous sommes un chef de file à cet égard, et nous devons assumer nos responsabilités. Notre politique étrangère est l'un des outils dont nous disposons pour aider ces pays à s'en sortir.

Mme Beaumier: Je me demande quel intérêt nous aurions à adopter des lois qui ne sont pas exécutoires. Je pense que nous devons trouver de véritables moyens d'action.

M. Beck: Pour en revenir à l'exposé de Co-Development. L'une des méthodes que nous proposons consiste à faire en sorte que les gens puissent exiger des comptes de leurs gouvernements, de la même manière que le gouvernement canadien rend des comptes au public canadien dans des réunions comme celle-ci. Nous proposons, pour accomplir ce que vous préconisez, d'appuyer les gens dans leurs efforts pour créer de meilleurs environnements et avoir plus de droits. C'est ce sur quoi, à notre avis, la plus grande partie de l'aide canadienne devrait être axée.

• 1415

Mme Beaumier: Je ne trouve rien à redire à ce que vous dites, mais prenons le cas des forêts tropicales humides, par exemple. Nous essayons de sauver ces forêts. Dieu sait si nous avons besoin de ces forêts pour notre propre survie, vu l'état lamentable dans lequel nous avons mis notre planète. Il y en a pourtant qui soutiennent que les gens vivant dans ces régions sont très très pauvres. Comment les indemniser? Devront-ils continuer à vivre dans la pauvreté pour que notre planète soit en santé? Je sais que la réponse évidente, c'est qu'il faut penser à eux aussi. Mais comment faire sans, vous savez...?

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Quelqu'un a-t-il des idées à ce sujet? Posez-vous la question à un témoin en particulier?

Mme Beaumier: N'importe qui peut y répondre.

M. Banighen: C'est l'une des questions auxquelles Turtle Island s'intéresse à l'échelle internationale.

[Texte]

It's really clear in my mind that the protection of rain forest begins with the people who live in and derive their livelihood from that forest. I think we have a misnomer in our culture that somehow the way to protect an ecosystem is to draw a line around it and kick everybody out—sort of the national park concept, that you create it and put it in a bell jar and screw the lid on, and somehow it will be okay for future generations.

In the south it doesn't work that way. There's just too much pressure. People derive a livelihood from that area. So you have to get smarter about it. You have to involve them in the decision-making process and ensure that their ability to earn a livelihood from that forest is balanced by their ability to produce food on the adjoining edge. They actually become participants in protecting that eco-zone and then it begins to work. They increase their livelihood. They have a sense of responsibility and obligation. Eco-tourism can begin to help.

It's a fundamental shift in how we look at these problems. In other words, if we involve the people who live in that area in the decision-making and the solutions to the problem, we get at it in an entirely different way than if we do it at the national level with the park system. That's one of the ways we do it.

Mr. Rader: Just to respond from my own experience in Central America, we had a situation there where there's an environmental group working with poor peasants. These people couldn't read or write and they basically thought they could continue the same agricultural practices that their grandfathers had done before them and so on. Once the situation was explained to them in a popular kind of way so they could understand the impact of what was happening and what they were doing with the land and resources, not one of them didn't understand the importance of sustaining the environment. They were able to begin implementing sustainable practices into their agricultural and forestry practices.

We were supporting this group for about three years and they were working with a group of *campesinos*, poor peasants, in this one area. At the end of three years the government came in and had a large-scale project for a cattle farm, which meant basically cutting down the trees. Well, the peasants themselves were the ones who organized to stop the government in its tracks. They were the ones who told the government it wasn't going to work.

So when you hear a government from a developing country saying its people are poor and they need to do these things, you have to go beyond that and look at the people themselves and the organizations working there. I think that is the key.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): May I ask a question of Mr. Neufeld? In his initial presentation, if I took the notes down correctly, the statement was made that all our decisions should be subject to maintenance of environmental standards. You cited various incidents that occurred recently—troops in Bosnia, cruise missile testing and so on. Would you explain that further? How does the Canadian presence in Bosnia relate to the presence of environmental standards or the lack of them?

[Traduction]

Il est clair pour moi que la protection des forêts tropicales humides passe par les gens qui y vivent, et qui en tirent leur subsistance. Notre culture veut, et à tort je dirais, que pour protéger un écosystème, il faut tirer un trait tout autour et en chasser tout le monde—et créer une espèce de parc national—le placer sous une cloche de verre qu'on referme bien, afin que les générations futures puissent en profiter.

Dans le Sud, ce n'est pas la façon dont les choses fonctionnent. Les pressions exercées sont trop grandes. C'est le moyen même d'existence des gens qui y vivent. Il faut donc trouver une solution plus intelligente. Il faut les amener à participer au processus décisionnel et faire en sorte, s'ils doivent renoncer à leurs moyens d'existence, qu'ils puissent cultiver ce dont ils ont besoin pour vivre en lisière de ces forêts. Ils contribueront à protéger cette région écologique et les choses pourront fonctionner. Ils vivront mieux; ils sentiront qu'ils ont des responsabilités et des obligations. L'écotourisme est aussi une autre solution à envisager.

Il s'agit d'une façon tout à fait différente de considérer ces problèmes. Autrement dit, si nous mettons la population de ces régions à contribution, et qu'elle participe à la prise de décisions et à la recherche de solutions, nous l'aurons abordé d'une manière tout à fait différente que si nous avions aménagé un parc national. C'est l'une des mesures que nous préconisons.

M. Rader: Je pense à ma propre expérience en Amérique centrale. Nous y avons un groupe d'écologistes qui travaillaient avec des paysans pauvres. Ces paysans ne savaient ni lire ni écrire, et croyaient pouvoir continuer à utiliser les mêmes pratiques agricoles que leurs grands-pères. Une fois qu'on leur a expliqué, dans des mots qu'ils pouvaient comprendre, ce qui se passait et quel tort ils causaient aux terres et aux ressources, ils ont tous compris l'importance de protéger l'environnement. Ils ont pu commencer à intégrer des pratiques durables à leurs pratiques agricoles et forestières.

Nous avons appuyé pendant à peu près trois ans le travail de ce groupe avec des *campesinos*, de pauvres paysans, dans la région en question. Au bout de trois ans, le gouvernement a eu l'idée de mettre en œuvre un projet à grande échelle d'élevage des bovins de sorte qu'il aurait fallu couper quasiment tous les arbres. Les paysans eux-mêmes se sont regroupés pour contrecarrer les plans du gouvernement. Ce sont eux qui lui ont dit que cela n'avait aucun sens.

Donc, lorsqu'un gouvernement d'un pays en développement dit que la population est pauvre et que de tels projets sont nécessaires, il faut aller au-delà et s'informer auprès de la population elle-même et des organismes qui oeuvrent dans ce pays. Je pense que c'est là que se trouve la solution.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Puis-je poser une question à M. Neufeld? Si mes notes sont bonnes, vous avez dit dans votre exposé que toutes nos décisions devraient être assujetties au maintien de normes environnementales. Vous avez mentionné divers incidents récents—les troupes en Bosnie, les essais de missiles de croisière, et j'en passe. Pourriez-vous vous expliquer? Qu'est-ce que la présence des Canadiens en Bosnie a à voir avec l'existence ou l'absence de normes environnementales?

[Text]

Mr. Neufeld: I'll ask Britta to respond.

Ms Gundersen-Bryden: It was the statement about looking at all of the decisions we take, whether they're domestic or foreign policy decisions, and not applying standards but assessing the impact those decisions will have on the environment.

[Translation]

M. Neufeld: Je vais demander à Britta de répondre à cette question.

Mme Gundersen-Bryden: Nous avons voulu dire qu'il faut considérer toutes les décisions que nous prenons, qu'elles concernent la politique nationale ou étrangère, en fonction non pas de normes, mais des répercussions qu'elles peuvent avoir sur l'environnement.

• 1420

It doesn't mean that the decisions still wouldn't be taken, but certainly acts of war—we're not perpetrating that, but we might be involved in a very humanitarian sort of way—are going to have an impact on the local environment. It doesn't mean that the action or decision wouldn't be taken, but just consider what we're doing by looking beyond the narrow sphere all the time at the connection between our decisions around defence and just how they'll impact that particular sector's sphere. We look at things in a more holistic way. That was the intent of that recommendation.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): One could easily imagine or conceive of instances in which there would not be time to do an environmental assessment because urgent action may be required prior to the preparation of a report over six months.

Ms Gundersen-Bryden: Yes, that's definitely there. That's one of the reasons we inserted the term "environmental screening" as something much different from environmental impact assessments that we know in some cases have been used as devices to hold up major activity. They have political overtones to them as well. Environmental screening is something else. That's one reason we used that term also.

The impacts on the environment should be taken into consideration at the beginning of an action. All too often we're finding we have to clean up after the fact, whatever it is. The Gulf War might be a better example. There may be times and ways to consider things in the beginning—even in the very short term—so we'll be able to be thinking about that right at the start. It's not meant to be something terribly profound, but we start thinking about the environment in all the actions we take.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Yes. I was Thailand four or five years ago. A plastic plant had been established there with a great deal of western aid. It was manufacturing precisely those products we are phasing out here, such as styrofoam cups and those kinds of things. That seemed to be a case in which we were subsidizing technology in another country, yet we would not allow the same technology to operate in Canada. The streams and lakes were just awash with plastic. Some of you have seen what I'm talking about. It was just an absolute disgrace.

Mr. Banighen: I think we haven't made the connection as coherently as we could that to implement sustainability—whether it's at the level of the nation-state or whether it's at our local watershed—the real key is to do an environment assessment review. It's absolutely necessary. There's no other way to determine whether we're exceeding or within the carrying capacity of the environment.

Cela ne veut pas dire que certaines décisions ne seront pas prises pour autant, mais il reste que les actes de guerre—même si nous n'en sommes pas responsables et que notre aide est purement humanitaire—auront une incidence sur l'environnement local. Cela ne veut pas dire qu'aucune mesure ou décision ne sera prise, mais qu'il faut à tout coup penser plus loin et s'interroger sur les répercussions que peuvent avoir, dans un milieu donné, nos décisions en matière de défense. Nous devons envisager la situation d'une manière plus globale. C'est ce que cette recommandation veut dire.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): On peut facilement s'imaginer des cas où l'on ne disposerait pas suffisamment de temps pour faire une évaluation environnementale parce qu'une décision doit être prise d'urgence, avant la présentation d'un rapport, six mois plus tard.

Mme Gundersen-Bryden: Oui, c'est un problème. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles nous parlons plutôt d'un «examen environnemental préalable», que nous considérons comme une chose très différente des évaluations environnementales qui sont utilisées dans certains cas pour entraver de grands projets. Elles ont aussi une connotation politique. L'examen environnemental préalable est quelque chose de tout à fait différent. C'est aussi une raison pour laquelle nous avons choisi d'utiliser ce terme.

Il faudrait tenir compte des répercussions sur l'environnement dès le départ. Il arrive trop souvent que l'on réagisse trop tard, et qu'il faille à ce moment-là réparer les dégâts. La guerre du Golfe est un exemple typique. Il y aurait moyen parfois de s'interroger dès le départ—même si le temps presse—afin que la décision prise soit la bonne. Je parle non pas d'une analyse approfondie, mais de la nécessité de tenir compte de l'environnement dans toutes nos actions.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Oui. J'ai visité la Thaïlande il y a quatre ou cinq ans. Une usine de plastique y avait été aménagée grâce à l'aide de pays occidentaux. Elle fabriquait des produits qu'on est en train d'éliminer ici, comme des verres de styromousse, et autres choses du genre. Il m'a semblé qu'on subventionnait dans un autre pays une technologie pourtant interdite au Canada. Les lacs et les cours d'eau étaient inondés de plastique. Certains d'entre vous savent, pour y être allés, ce dont je parle. C'est une honte.

M. Banighen: Je pense que nous avons parfois tendance à oublier que l'évaluation environnementale est logiquement la clé de la durabilité—que ce soit au niveau d'un pays ou d'un cours d'eau. Elle est essentielle. Il n'y a pas d'autres moyens de savoir si nous excédons ou si nous respectons la capacité limite de l'environnement.

[Texte]

Because of political expedience and time, we often just rush through that process. We have to slow down. We have to think more coherently. We have to think about future generations. This is really important to me.

Mr. Lastewka: I'd like to hitchhike on what you started there to better understand it. I come from both ends. I've seen environmental assessment reviews go on for years and years. There's one in my area that's eleven years old. Millions and millions of dollars have been spent. We could have taken that money and fixed the problem rather than going through the assessment.

I'm interested in understanding it better. I would like you to explain it. That's what the senator was getting at. Maybe you could use the one about changing the UIC roles. You mentioned screening instead of the impact. When I read the recommendation, it was about assessing the environmental impact. That's what's written down. I'm just trying to understand it. Maybe you can take one of those, such as changing the UIC roles, and give us the steps to follow in your environmental screening so I could better understand it.

Mr. Banighen: I'm no expert on UIC. I think any screening is looking at a problem as holistically as possible at the front end of the decision-making process rather than mitigating the damage at the end of it. It's a decision-making process that's at the front of the pipe rather than at the end.

When we think about sustainability and implementing it, we have a number of key aspects that we have to involve in whatever assessment we're doing. The one we usually want to use as the common denominator to level everything else by is the economic assessment. The environmental assessment review is a way of levelling that out so we look at the impact of the project from an environmental perspective, also from a social perspective, and if we get more sophisticated, we start looking at it from a cultural perspective. If we're doing it in an international arena in developing countries, we need to look at it from a political perspective as well.

So the idea of sustainability in whatever assessment criteria we use has a series of screens that we can run our projects through to make sure we're on track from a holistic perspective.

It doesn't mean you have to do all the nitty-gritty scientific determinations to see whether X or Y is in the water as a result of this mine, but to run it through some preliminary, rather rough screens to determine whether the project is on track at the very beginning.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Senator Carney, would you care to comment?

Senator Carney: No, I don't want to comment.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Not on that subject, but something else?

[Traduction]

Par opportunisme politique et manque de temps, nous allons souvent beaucoup trop vite. Nous devons prendre le temps de réfléchir. Nous devons penser de manière plus cohérente. Nous devons songer aux générations à venir. Cela est très important pour moi.

M. Lastewka: Je vais poursuivre dans le même ordre d'idée parce que je cherche à mieux comprendre ce que vous essayez de dire. Je sais que dans certains cas les évaluations environnementales prennent des années et des années. Il y en a une dans ma région qui a débuté il y a 11 ans. On a dépensé des millions et des millions de dollars. On aurait pu prendre cet argent et régler le problème au lieu de procéder à une évaluation.

Je cherche à mieux comprendre. J'aimerais que vous me donniez des explications. C'est ce à quoi le sénateur voulait en venir. Vous pourriez peut-être utiliser comme exemple la modification des règles de l'assurance-chômage. Vous parlez d'examen préalable plutôt que d'évaluation. Lorsque j'ai lu la recommandation, j'ai cru qu'il s'agissait de l'évaluation des répercussions gouvernementales. C'est ce qui est écrit. J'essaie de comprendre. Vous pourriez peut-être prendre un des exemples que vous avez donnés, comme les changements aux règles de l'assurance-chômage, et nous indiquer les étapes que votre examen préalable comporterait pour que je puisse mieux comprendre.

M. Banighen: Je ne suis pas un expert de l'assurance-chômage. Je pense que tout examen préalable consiste à envisager un problème de la manière la plus globale possible avant de prendre une décision, au lieu d'essayer de réparer les dégâts une fois qu'il est trop tard. Il faut que cela se fasse au début plutôt qu'à la fin du processus décisionnel.

Lorsqu'on parle de durabilité, il y a un certain nombre de facteurs clés dont il faut tenir compte, peu importe l'évaluation. L'évaluation économique est celle que nous préférons habituellement utiliser comme dénominateur commun pour niveler tout le reste. L'évaluation environnementale consiste à examiner les répercussions du projet d'un point de vue environnemental ou encore social; si on veut pousser plus loin encore, d'un point de vue culturel. Si l'évaluation se fait à l'échelle internationale, dans des pays en développement, elle doit aussi s'inscrire dans une perspective politique.

La durabilité, peu importe les critères d'évaluation utilisés, suppose une série d'examen auxquels il faut soumettre les projets pour s'assurer qu'ils n'ont pas trop de répercussions, globalement.

Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il aille procéder à toute sorte d'études scientifiques pointilleuses pour voir si, une mine, par exemple, déversera tel ou tel produit dans l'eau. L'objectif consiste plutôt à déterminer, en effectuant quelques examens préliminaires, si le projet est sur la bonne voie dès le départ.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Sénatrice Carney, avez-vous un commentaire à faire?

La sénatrice Carney: Non, je n'ai aucun commentaire à faire.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Sur un autre sujet peut-être?

[Text]

Senator Carney: Yes. I would like to ask some questions.

I am relieved at your explanation because I think Canadians would find it very difficult to understand why we would do an economic...environmental assessment on whether we help people in Bosnia, where ethnic cleansing is going on. They would find it very difficult that we would be discussing the environmental impact of ethnic cleansing rather than trying to help defuse the situation. So I think your remarks put that in a little bit more perspective, such as the Gulf War.

I would like to ask the spokesman for Co-Development a question. I believe you suggested 80% to 90% of ODA would go to NGOs. Are you talking about the overall ODA budget? Do you think it should go to NGOs?

I'll tell you my concerns. The NGOs play a very important part in the delivery of aid, as all of us know. One of the reasons that has happened is because it's more cost-effective. You get more bangs for your buck if you position aid, if you help deliver aid through NGOs rather than through government structures, as in just about any other circumstance.

One thing that concerns me about that, though, observing it in the field, is if the Government of Canada—whether it's Liberal or Conservative or Reform or whatever—does that, the government is foreclosing its foreign policy options. Do you follow my reasoning? If you say, okay, we'll deliver you...aid is a part of foreign policy. If we say we'll deliver a majority of the budget of ODA through NGOs, the government is constrained in trying to use aid as a foreign policy.

For instance, when Joe Clark decided that the government was going to forgo debt payments by the poorest of African states, or in other cases where there's been a redirection of CIDA funds from one region to another, distressing though it may be, how do you think the government can achieve the goal of delivering programs...? Let's forget percentages, but how can the government deliver programs through NGOs and still retain control over the foreign policy goals?

The government, for its reasons, may say we want to work in the South Pacific because we have a real problem with drift-net fishing, or we want to work in the poorest parts of Africa because our policy is aid to the poorest of the poor, or we want to work in Latin and South America because we want to extend trade ties. Those are all government objectives that may or may not be adopted.

This question of trade-offs interests me. Could you comment?

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Mr. Rader.

Mr. Rader: I'm not an expert on foreign policy, so I'm—

[Translation]

La sénatrice Carney: Oui. J'aimerais poser quelques questions.

Votre explication m'a soulagé parce que je pense que les Canadiens auraient énormément de difficultés à comprendre pourquoi nous procéderions à une évaluation économique ou environnementale avant de décider si nous devons venir en aide à la Bosnie, actuellement en proie à une purification ethnique. Ils accepteraient mal que nous discutons des répercussions environnementales de la purification ethnique au lieu d'essayer d'aider à désamorcer la situation. Vos remarques ont donc replacé tout cela dans un contexte un peu plus précis, comme celui de la guerre du Golfe.

J'aurais une question à poser au porte-parole de Co-Développement. Je crois que vous avez proposé que de 80 à 90 p. 100 de l'APD aillent aux ONG. Voulez-vous parler du budget total de l'APD? Croyez-vous qu'il devrait être confié aux ONG?

Je vais vous dire ce qui me dérange. Les ONG jouent un rôle très important dans la prestation de l'aide, comme nous le savons tous. Cela, en partie parce qu'elles sont plus efficaces. On en a plus pour son argent si l'on positionne l'aide, si elle est acheminée par l'entremise des ONG plutôt que par la filière gouvernementale; ce, dans la plupart des cas.

Ce qui me préoccupe à propos de votre recommandation, à en juger par ce qui se passe sur le terrain, c'est que si le gouvernement du Canada—qu'il soit Libéral, Conservateur ou Réformiste—y faisait suite, il limiterait ses options concernant la politique étrangère. Suivez-vous mon raisonnement? Soit, on peut dire que l'aide fait partie de la politique étrangère. Si le gouvernement acceptait que la plus grosse partie du budget de l'APD passe par les ONG, il serait contraint d'essayer d'utiliser l'aide comme une politique étrangère.

Je pense, par exemple, au cas de Joe Clark qui a décidé que le gouvernement renoncerait aux sommes que les pays africains les plus pauvres lui devaient. Prenons aussi le cas où des fonds de l'ACDI seraient soutirés à une région pour être accordés à une autre; aussi regrettable que soit la situation, comment croyez-vous que le gouvernement pourrait arriver à assurer la prestation des programmes...? Oublions les pourcentages. Comment le gouvernement pourrait-il offrir les programmes par l'entremise des ONG tout en continuant à exercer un contrôle sur les objectifs de la politique étrangère?

Le gouvernement, peu importe les raisons, pourrait vouloir concentrer l'aide dans le Pacifique Sud parce que la pêche aux filets dérivants cause un véritable problème; ou nous pourrions vouloir travailler avec les pays les plus pauvres d'Afrique parce que notre politique consiste à aider les pays les plus pauvres parmi les pauvres; ou encore nous pourrions vouloir concentrer nos efforts en Amérique latine et du Sud parce que nous voulons y resserrer nos liens commerciaux. Ce sont tous des objectifs gouvernementaux qui peuvent ou non être adoptés.

La question des compensations m'intéresse. Pourrais-je avoir vos observations?

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Monsieur Rader.

M. Rader: Je ne suis pas un expert en politique étrangère de sorte que je...

[Texte]

Senator Carney: But you're part of foreign policy.

Mr. Rader: Yes, we presently are part of Foreign Affairs.

[Traduction]

La sénatrice Carney: Mais vous êtes un élément de la politique étrangère.

M. Rader: Oui, nous sommes actuellement un élément des Affaires étrangères.

● 1430

Senator Carney: So you see my dilemma. How do we get you to deliver the programs, but so the government still retains —

Mr. Rader: Some leverage.

Senator Carney: —the leverage on foreign policy goals?

Mr. Rader: Before starting, just one point: I don't think aid should be connected to the trade. There has to be a clear separation there. But when you're looking at aid —

Senator Carney: Could I clarify that so you will understand? Aid, trade, and debt repayment are part of our foreign policy.

Mr. Rader: You just seemed to be linking aid and if we wanted, for example, to expand trade in Latin America.

Senator Carney: That could be. I'm not arguing with you, I'm just saying that could be a government policy: The government of the day might say we want to do a trade deal with whatever, so therefore we're going to redirect. A classic example was South Africa when the government of the day said it would impose economic sanctions in South Africa over a human rights issue.

I don't think we're in disagreement. I'm just asking how do you retain the right to achieve a foreign policy objective if you're delivering the majority of the funds through NGOs?

Mr. Rader: I think in terms of impact, if you're looking at the impact of your development programs, as you yourself pointed out, the non-governmental sector in developing countries is much more effective. That has to be our number one principle.

I'm not an expert on foreign policy, but there are some options. For example, in Guatemala the Canadian government has a bilateral program of aid cooperation that is not channelled through government channels. It goes into the non-governmental sector. Part of that aid program is directed—I think it's \$2 million over a number of years—to supporting democratic processes and human rights. Clearly that's going to have an impact on the situation in Guatemala. I assume you know the repressive conditions that exist in Guatemala. I think that is an innovative way for Canada to express its foreign policy through an aid outlet.

Again, I'm more concerned with the developmental aspect of aid—that is, to what extent it's having an impact on achieving developmental goals as opposed to foreign policy goals.

La sénatrice Carney: Vous pouvez donc comprendre le dilemme dans lequel je me trouve. Comment le gouvernement pourrait-il vous confier la prestation des programmes tout en conservant. . .

M. Rader: Une certaine influence.

La sénatrice Carney: . . une influence sur les buts de la politique étrangère?

M. Rader: Avant tout, je voudrais dire une chose: je ne pense pas que l'aide devrait être liée au commerce. Il doit y avoir à ce sujet une distinction claire. Mais si l'on prend l'aide. . .

La sénatrice Carney: Pourrais-je préciser ma pensée pour que vous compreniez bien? L'aide, le commerce et le remboursement de la dette font partie de notre politique étrangère.

M. Rader: Vous avez semblé établir un lien entre l'aide et le commerce, par exemple, lorsque vous avez parlé du resserrement des liens commerciaux en Amérique latine.

La sénatrice Carney: Cela pourrait être le cas. Je n'essaie pas de vous contredire. Tout ce que j'essaie de dire, c'est que cela pourrait être une politique gouvernementale. N'importe quel gouvernement pourrait dire un jour que nous voulons conclure un accord commercial avec tel ou tel pays et, par conséquent, réorienter notre aide. Prenons comme exemple classique le cas de l'Afrique du Sud quand le gouvernement de l'époque a déclaré qu'il imposerait des sanctions économiques à ce pays à cause des violations des droits de la personne.

Je ne pense pas que nous soyons en désaccord. Tout ce que je vous demande c'est ceci: comment conserver le droit de poursuivre un objectif de politique étrangère si la plus grande partie des fonds passent par les ONG?

M. Rader: Si l'on examine l'incidence de vos programmes de développement, comme vous-même l'avez dit, le secteur non gouvernemental dans les pays en développement est beaucoup plus efficace. Il devrait s'agir là du principe numéro un.

Je ne suis pas un expert en politiques étrangères, mais il y a d'autres options. Par exemple, au Guatemala, le gouvernement canadien a mis en place un programme bilatéral de coopération en matière d'aide qui ne passe pas par la filière gouvernementale. Les fonds vont au secteur non gouvernemental. Une partie du programme d'aide est consacrée—je crois qu'il s'agit de 2 millions de dollars sur un certain nombre d'années—au respect de la démocratie et des droits de la personne. Cela a de toute évidence une incidence sur la situation au Guatemala. Je suppose que vous êtes au courant de la répression au Guatemala. Le Canada a innové en exprimant sa politique étrangère sous la forme d'une aide.

Je le répète, je suis préoccupé par l'aspect développement de l'aide—c'est-à-dire la mesure dans laquelle elle permet d'atteindre les objectifs du développement—par opposition aux objectifs de politique étrangère.

[Text]

Senator Carney: You are aware of the Canada funds. Every post abroad has something called the Canada fund, which I know, Senator Perrault, you'd know is a discretionary amount of funding that the head of post can deploy to meet a current situation, whether it's an earthquake, or a hurricane, or an educational need, or literacy need, or a saw-milling need, established by the post abroad on its priorities in the field, and it is usually delivered, in my experience, through NGOs. Do you think it might be helpful for External Affairs to increase the amount of discretionary funds in the Canada funds, which could be more flexibly deployed through NGOs in the field? It may not be the full answer, but do you think it would be helpful on a sort of site specific...?

Mr. Rader: Yes. I think it depends on the context in which you're developing, but sure, I think you have to find innovative ways of delivering the aid so it's effective. That's certainly a possibility.

Senator Carney: It seems to me that sometimes when we have people abroad it takes so long to get a program approved when it has to go back to Ottawa. My observation is that if they just pumped more money through the Canada funds then the post and the people in the field could go ahead. As you all are aware, sometimes an NGO is really effective in Latin American and not even present in the South Pacific, or another group is very effective in Africa and has no particular experience in Asia. I think that might be something you want to consider.

Mr. Banighen: I think you have some interesting ideas there. Coming from the Commission on Sustainable Development and acting as the NGO adviser to the Canadian delegation, I very quickly realized we have a very effective counterpart role we can play with the Canadian government in developing policy at the Commission on Sustainable Development. I don't see why that same sort of role can't happen with External Affairs and other departments as well.

What I mean is a partnership, that we have considerable expertise that we could bring to discussions in a consulting capacity. I know our ability to be effective at the CSD was directly dependent on having a very good strong NGO contingent there. So I would look at this new partnership working more strategically so we understand what your foreign policy goals and your objectives are and we then help to design the delivery system to bring that about. We'd welcome that opportunity.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Thank you very much.

Mr. Leblanc.

M. Leblanc: Je vous remercie d'être venus nous voir aujourd'hui.

[Translation]

La sénatrice Carney: Vous êtes sûrement au courant de l'existence des Fonds canadiens d'initiatives locales. Chaque mission à l'étranger dispose de ce qu'on appelle le Fonds Canada qui, comme vous le savez, sénateur Perrault, consiste en des fonds discrétionnaires que le chef de mission peut dépenser en cas d'urgence; qu'il y ait un tremblement de terre, un ouragan, ou encore utiliser pour répondre aux besoins locaux, que ce soit pour l'éducation, l'alphabétisation ou une scierie, besoins qui sont définis en fonction des priorités de la mission. Cette aide est habituellement offerte, d'après ce que j'en sais, par l'intermédiaire des ONG. Croyez-vous qu'il serait utile que les Affaires étrangères augmentent le montant de ces fonds discrétionnaires pour que les ONG aient une plus grande marge de manoeuvre sur le terrain? Il ne s'agit peut-être pas de la réponse à tous les problèmes, mais croyez-vous que cela serait utile sur le terrain...?

M. Rader: Oui. Je pense que cela dépend du contexte du développement; j'admets, bien sûr, qu'il faut trouver des moyens novateurs d'assurer la prestation de l'aide pour qu'elle soit efficace. Il s'agit certainement d'une solution envisageable.

La sénatrice Carney: Il me semble qu'il faut parfois beaucoup de temps avant qu'un programme proposé à l'étranger soit approuvé ici à Ottawa. Selon moi, si l'on investissait plus d'argent dans le Fonds canadien, la mission et nos représentants sur place pourraient aller de l'avant. Vous le savez tous, un ONG peut parfois être efficace en Amérique latine, mais être complètement absent du Pacifique Sud; un autre groupe peut être très efficace en Afrique, mais n'avoir aucune expérience particulière en Asie. C'est une chose à laquelle il faut réfléchir.

M. Banighen: Certaines de vos idées sont très intéressantes. Ayant participé aux travaux de la Commission de développement durable, et fait fonction de conseiller sur les ONG auprès de la délégation canadienne je me suis très rapidement aperçu que nous pouvons jouer, en contrepartie, un rôle très efficace avec le gouvernement canadien étant donné la politique élaborée par la Commission du développement durable. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas jouer ce même rôle avec les Affaires extérieures et d'autres ministères aussi.

C'est un partenariat que j'envisage quand je dis cela; nous avons une expertise considérable que nous pourrions contribuer aux discussions à titre consultatif. Je sais que notre efficacité au sein de la CDD était directement liée à la présence d'une délégation solide de représentants des ONG. J'envisagerais donc un partenariat qui aurait une orientation plus stratégique; nous devons comprendre vos objectifs en matière de politique étrangère pour pouvoir ensuite concevoir le système d'exécution qui vous permettra de les réaliser. Nous serions très heureux d'avoir l'occasion de vous aider.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Merci beaucoup.

Monsieur Leblanc.

Mr. Leblanc: Thank you for having come to see us today.

[Texte]

Personnellement, j'ai toujours été très favorable aux ONG. Je connais la question qu'on se pose: est-ce que nous pourrions donner autant si nous n'avions pas d'aide liée? Le pourcentage de notre aide liée est d'environ 60 p. 100. Il en reste quand même passablement dans les pays récipiendaires.

Est-ce qu'on ne devrait pas évaluer chacun des pays et donner de l'aide spécifiquement à chacun des pays? Je sais qu'on ne peut pas donner la même aide aux pays de l'Amérique centrale qu'à certains pays d'Afrique, par exemple. C'est complètement différent.

J'ai toujours cru que le malheur, au fond, c'est que les colonisateurs, particulièrement en Afrique, ont continué de coloniser. On n'aide pas pour aider les pays; on aide pour s'aider. Au lieu d'aider les gens à mieux cultiver et à mieux se nourrir, on a construit de grandes boulangeries modernes en Tanzanie, par exemple. C'est complètement ridicule. On a dépensé énormément d'argent inutilement.

Comment faire? Je ne le sais pas. On a aussi le multilatéral, avec les Nations unies et toutes sortes de programmes multilatéraux. Les Japonais donnent quelquefois de l'argent. Ils disent que c'est un don, mais ils ouvrent des concessions d'automobiles.

Ce n'est pas simple. Si on veut conserver nos marchés et survivre, il faut quand même qu'une partie de notre aide soit liée.

Je pense personnellement que le Canada n'a pas les moyens de continuer à dépenser son argent *at large*. On devrait cibler davantage certains pays qui nous sont plus propices. De cette façon-là, on pourrait aider davantage. Je n'ai pas l'impression que d'ici 10 ans, par exemple, le Canada aura encore les moyens d'aider. Ce seront peut-être les autres pays qui nous aideront. On s'appauvrit de jour en jour.

C'est une opinion assez large. J'ai eu l'occasion d'étudier en profondeur l'aide aux pays en voie de développement parce que j'ai été vice-président du Comité Winegard en 1986-1987. Je me pose encore beaucoup de questions. C'est tellement compliqué et complexe, tout cela. Personnellement, je pense qu'il serait peut-être temps, malgré tout, que nous commencions à aider les gens à partir de la base au lieu d'aider les gens pour nous aider nous-même. À la base, ils doivent être bien nourris. S'ils sont bien nourris, ils auront besoin de moins de soins. Il faut leur montrer à cultiver. Il y a des gens en Afrique qui ont besoin de pioches, et on leur achète des moissonneuses-batteuses. Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas dans le système. Il faut d'abord aider les gens en fonction de leurs véritables besoins, et non en fonction de ce dont ils ont besoin selon nous.

• 1440

Je sais que c'est complexe, mais j'aimerais quand même avoir votre opinion là-dessus. Est-ce qu'on devrait commencer à aider les gens à partir de la base et ensuite les faire grandir lentement, ou si on doit continuer d'aider avec deux mesures, c'est-à-dire faire des barrages électriques et en même temps acheter des pioches aux gens? Je ne le sais pas. Je vous demande votre opinion là-dessus.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Vous avez posé une question très importante.

[Traduction]

Personally, I have always been very well disposed toward NGOs. I know the question that is in people's minds: could we give as much if there were no tied aid? About 60% of our aid is tied aid. Still, quite a bit remains in the countries concerned.

Should we not assess each one of those countries and adapt our aid specifically to the needs in those countries? I know we can't provide the same assistance to the countries of Central America as we do to some African countries, for instance. Things are completely different from one country to the next.

I have always believed that the real problem and the unfortunate thing is that the colonizers have continued to colonize, particularly in Africa. We don't provide assistance to help those countries out; we provide assistance in order to help ourselves. Rather than helping people to improve their agriculture, which would allow them to feed themselves better, we build large modern bakeries in Tanzania, for instance. It's completely ridiculous. We have spent huge amounts of money for nothing.

How do we go about changing things? I don't know. We also have to consider our multilateral aid, which we provide through the United Nations and all kinds of multilateral programs. The Japanese sometimes give money. They say that it is a gift, but then they open automobile dealerships.

The situation is far from simple. If we want to keep our markets and survive, some of our aid has to be tied aid.

Personally, I think that Canada cannot afford to continue to spend its money at large. We should focus more on certain countries that are well disposed toward us. In that way, we could perhaps provide more assistance. I have the distinct impression that within ten years, for instance, Canada will no longer be able to afford to help anyone. Other countries may be helping us. We are becoming poorer and poorer by the day.

That is quite a widespread opinion. Because I was one of the vice-presidents of the Winegard Committee in 1986-87, I had the opportunity of taking an in-depth look at the whole area of assistance to developing countries. I still have a lot of unanswered questions. The situation is very complicated, very complex. Personally, I think that in spite of everything, the time has come for us to begin helping people at the grassroots to help themselves, rather than helping people in order to help ourselves. Basically, people have to be well-fed. If they are well-fed, they will need less health care. We have to show them how to grow food. There are people in Africa who need pickaxes, and we buy them combine harvesters. There's something wrong with that system. We have to begin by responding to people's real needs, and we have to stop providing them with what we think they need.

I know the issue is complex, but I would still like to hear your opinion. Should we, as a first step, try to help people meet their basic human needs, and then help them to develop slowly, or should we continue to provide two-tiered aid, which means that we build hydro-electric dams while also providing people with pickaxes? I don't know. I'd like to hear your opinion on that.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): You have asked a very important question.

[Text]

M. Leblanc: Plutôt longue.

Mr. Neufeld: I appreciated those comments very much. I think the latter part of your input was right on target. It's going to be increasingly important for us to make decisions with the hungry people related to environmental issues as well as human development and sustainable development.

As a Canadian society, we are still suffering under a form of colonialism when it comes to our helping work. We continue to make the same mistakes over and over again by going into countries and imposing western solutions. We really need to think in terms of sustainable development and making decisions with the people we want to help in terms of introducing appropriate technology and policies so they can pull themselves up.

We had a visit several months ago from Roger Désire, an Anglican priest from Port-au-Prince, Haiti. We took him on a three-week tour here in the province for educational purposes. In one of his presentations he made a very emotional appeal in terms of the needs of Haiti and how the people are suffering there under the current military government, and the inability of people to make any kind of decisions. One of the members in the audience asked how we could help them fix it so they could be like Canada. He paused for awhile, as he always did when it was a dumb question, and said for countries like Canada to exist, there will always have to be Haitis.

I think it behooves us to really come to grips with some of the ways we can help more effectively, and study that rather than continue to impose our western solutions.

In Haiti, for example, the need now is environmental. The mountains have been stripped of all the trees and exported over the years. The need now is to terrace the mountains to save the soil that's left and plant trees if there's to be any future for agriculture in that country. Right now it is not possible for the farmers to meet in small groups in the communities because the moment they do they are suspected of being revolutionary and targeted by the military.

We need to get down to those grassroots, the people, and provide a scaffolding. As Roger Désire told us in a very classic, beautiful example, we must stand with the people in a scaffolding way. Once the building, once people in the community begin to help themselves, then we can back off and move on to help other small groups.

You made a very key point. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Are there any other observations on this point, please.

[Translation]

Mr. Leblanc: It was rather long.

M. Neufeld: J'ai beaucoup apprécié ces commentaires. Vos dernières observations allaient tout droit au cœur du sujet. De plus en plus, nous allons avoir à prendre des décisions—et ce sera d'ailleurs de plus en plus important de le faire—quant aux personnes qui ont faim, et ces décisions seront liées aux questions environnementales aussi bien qu'au développement des ressources humaines et au développement durable.

En tant que société canadienne, nous continuons, dans l'aide que nous fournissons, à avoir des réflexes de colonisateur. Nous répétons les mêmes erreurs à maintes et maintes reprises en imposant des solutions occidentales dans les pays que nous aidons. Nous devons vraiment commencer à voir les choses dans le cadre du développement durable; nous devons prendre des décisions avec ceux que nous voulons aider, si nous voulons introduire une technologie appropriée et des politiques qui leur permettront de s'aider eux-mêmes et d'améliorer leur propre sort.

Il y a plusieurs mois, un prêtre anglican de Port-au-Prince, à Haïti, est venu nous rendre visite; il s'appelle Roger Désire. Nous lui avons fait faire une tournée de trois semaines ici, dans la province, à des fins d'éducation. Dans l'un de ses discours, il a lancé un appel très émouvant au nom du peuple d'Haïti, en expliquant les besoins des Haïtiens, la gravité de leur souffrance sous le régime militaire actuel et l'impossibilité, pour le peuple, de prendre quelque décision que ce soit. L'une des personnes dans l'auditoire a posé une question, et lui a demandé comment nous pouvions les aider à régler les choses pour que leur situation ressemble à celle du Canada. Il a réfléchi silencieusement pendant quelques moments, comme il le faisait toujours quand on lui posait des questions bêtes, et voici ce qu'il a répondu: Pour que les pays comme le Canada puissent exister, il faudra toujours qu'il y ait des pays comme Haïti.

Je pense qu'il nous incombe de trouver des moyens d'aider ces populations d'une façon plus efficace, plutôt que de continuer à imposer nos solutions occidentales.

En Haïti, par exemple, les besoins relèvent maintenant de la sphère environnementale. Au fil des ans, on a dénudé les montagnes de tous leurs arbres, qui ont été exportés. Il est maintenant nécessaire de construire des terrasses sur les flancs de montagnes, si nous voulons empêcher l'érosion du sol qui reste et planter des arbres, ce qui est essentiel si nous voulons que ce pays ait une agriculture dans les années à venir. À l'heure actuelle, les agriculteurs ne peuvent pas se réunir en petit groupe dans leur communauté, car dès qu'ils se réunissent, on les soupçonne d'être des révolutionnaires et ils sont ciblés par les militaires.

Nous devons absolument aider les gens à la base et leur fournir notre appui. Comme Roger Désire l'a dit, en utilisant une image classique et très belle, nous devons être présents, être à leur côté, et les soutenir jusqu'à ce qu'ils puissent marcher. On nous demande un peu d'être l'échafaudage à partir duquel ils pourront ériger un nouvel immeuble; une fois que la charpente de ce nouvel édifice aura été mise en place, nous pourrions les laisser continuer et aller ailleurs, aider d'autres petits groupes.

Mais, vous avez fait ressortir un élément clé, un aspect absolument essentiel. Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Y a-t-il d'autres observations sur ce même point?

[Texte]

M. Roberts: Merci pour votre commentaire, monsieur Leblanc. La communauté de nos organismes a beaucoup aimé le Rapport Winegard et ses conclusions.

Je vais continuer en anglais si vous me le permettez.

The Winegard report contained a number of very important objectives, such as the 0.7% one. The key that comes out of your comments is that we should actually aim to achieve that. If what we're doing in building a factory or a large edifice of some type in a country is giving millions of dollars to a Canadian engineering company, let's call it that. Let's not call it aid. Let's shift our focus to the kinds of development my colleagues and I have expressed today: the more people-centred, sustainable human development. That's where the recommendation of the 60% going toward those purposes comes from, to try to ensure that the aid given is in fact aid and is appropriate for the people who are there to receive it. You said your experience in Tanzania points to some of the problems that can develop if we don't link what we do to our partners there.

[Traduction]

Mr. Roberts: Thank you for your comment, Mr. Leblanc. The community of organizations like ours liked the Winegard Report and its conclusions very much.

I will continue in English, with your permission.

Le Rapport Winegard contenait une série d'objectifs très importants, comme l'objectif des 0,7 p. 100. Ce qui ressort de vos commentaires, c'est que nous devrions essayer d'atteindre réellement cet objectif. Si, en construisant une usine ou un gros édifice dans un pays en voie de développement, nous sommes en fait en train de donner des millions de dollars à une société d'ingénierie canadienne, appelons un chat un chat. Cessons de dire qu'il s'agit d'aide. Concentrons-nous plutôt sur le genre de développement dont mes collègues et moi-même avons parlé aujourd'hui: le développement qui est plus axé sur les besoins des gens, sur le développement durable des ressources humaines. C'est ce qui sous-tend la recommandation d'allouer 60 p. 100 de l'aide à ce genre de développement; il s'agit d'assurer que l'aide qui est fournie soit réellement de l'aide, et qu'elle soit adaptée aux besoins des populations que nous tentons d'aider. Vous avez dit que votre expérience en Tanzanie illustre bien les problèmes qui peuvent se manifester si nous n'établissons pas de liens avec nos partenaires là-bas dans le travail que nous faisons.

• 1445

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Yes, Mr. Verkerk.

Mr. Verkerk: I am very happy to hear of the economic use of NGOs—terrific.

There is a thing that should be mentioned also, and that is how horribly badly we have fared so far with the make-up projects that several of you people mentioned that were all financed via the World Bank. Don't forget that the World Bank is not accountable to anybody. In any organization that has no accountability, it's merely a matter of time that efficiency goes out and corruption goes in. For that reason, accountability is a must for any organization. It also pertains to government-to-government help: the aid-receiving government has no accountability, and we have noticed how funds are misused.

On the World Bank, according to the Wapenhans report, projects judged unsatisfactory at completion were 15% in 1981, 30.5% in 1989, and 37.5% in 1991. That is a judgment in the field of economy. As such, they are condemned, really, for poor performance, that at least one-third of their projects are unsatisfactory. And that is where they have knowledge or at least purport to have knowledge: even there, one-third of their projects are uneconomical when finished.

It does not say anything about the tremendous damage done to people and the environment. This is a general statement that everybody knows. Before aid was given through the World Bank, the people were much better off than after 40 years of manipulation by the World Bank.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Oui, monsieur Verkerk.

M. Verkerk: Je suis très heureux d'entendre parler du travail qui se fait avec les ONG dans le but d'atteindre des objectifs économiques—c'est excellent.

On devrait ajouter une autre chose, et il s'agit des résultats désastreux des projets d'appoint—plusieurs d'entre vous y ont fait allusion—qui ont tous été financés par la Banque mondiale. N'oubliez pas que la Banque mondiale n'a à rendre de comptes à personne. Quelle que soit l'organisation, si personne n'a de comptes à rendre, l'efficacité va se dégrader, et la corruption va s'installer. Pour ces raisons, il faut absolument, dans toute organisation, qu'on ait des comptes à rendre. C'est vrai aussi de l'aide bilatérale : le gouvernement qui reçoit l'aide n'a pas de comptes à rendre, et nous avons vu dans quelle mesure on fait parfois un usage abusif des fonds.

Quant aux projets financés par la Banque mondiale, d'après le rapport Vapenhans, 15 p. 100 des projets ont été jugés insatisfaisants une fois terminés en 1981, 30,5 p. 100 en 1989, et 37,5 p. 100 ont été en 1991. Il s'agit d'un jugement strictement économique. Il s'agit en fait de statistiques qui les condamnent à cause de leur mauvais rendement; au moins un tiers de leurs projets sont insatisfaisants. Et il s'agit de projets dans des domaines qui leur sont connus, ou, du moins, qu'ils prétendent connaître. Même dans ces domaines, un tiers de leurs projets sont jugés inefficaces une fois terminés.

Ces évaluations ne tiennent même pas compte des dommages énormes qu'on a infligé à ces populations et à leur environnement. Ce sont des faits connus de tous. Les populations de ces pays se portaient beaucoup mieux avant que la Banque mondiale ne leur vienne en aide; les choses se sont beaucoup détériorées suite aux 40 ans de manipulation de la Banque mondiale.

[Text]

So what that actually amounts to, finally, is that through the World Bank we have done very poorly. We have allowed a large corporation to work without accountability, and that is a no-no.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Dr. Beck, would you like to make a comment at this point?

Dr. Beck: I have a comment about the members' points. One of the problems we face in deciding what is good development is not whether it is tied aid or isn't, or whether it is small-scale or large-scale, but it is in the wider sense in that we don't really have a very good understanding of whether CIDA's programs and policies, projects, have been effective over the last 20 years. The evaluation department in CIDA is very weak, as the Auditor General pointed out at the end of last year. Even the Auditor General's report, which was rating projects in South Asia, could hardly have been considered as comprehensive.

So, firstly, I don't think it is a question of big projects or small projects. What we know is that small projects through NGOs tend to work and that large projects haven't tended to work, but there is no certainty around that, as far as I can see.

I also wanted to make a more general point about the comment made by Senator Carney, which was about conditionality. As I understand it, various presidents of CIDA have come out and said that no conditions should be attached to Canadian aid. As I understand it, this is Canadian government policy. I have recently seen Margaret Catley-Carlson, who was the president of CIDA several years back, in an old television interview saying exactly that: we don't attach conditions to our aid.

From Co-Development's perspective, we don't think this is the right thing to do, as a mixture there between political directives that could be met from another perspective. Secondly, the quantity of CIDA's aid is not sufficient to attach those kinds of conditions, except possibly in the case of Bangladesh, where there is a significant amount of aid going in—somewhere around \$80 million to \$100 million a year—and where there have been diplomatic moves that have affected Bangladesh government policy.

So we don't think Canadian aid and humanitarian assistance should be attached to specific conditions. That can be done much better in other areas of Canadian foreign policy.

Senator Carney: I think for the record I should seek to clarify this interpretation of my views. It is a fact that governments set priorities in the establishment of aid programs. That is a fact. Any government decides how much money is

[Translation]

Finalement, ce que cela signifie, c'est que nous avons fait du bien mauvais travail par l'intermédiaire de la Banque mondiale. Nous avons permis à une très grande société de travailler sans avoir de comptes à rendre, et c'est quelque chose qu'il faut éviter à tout prix.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Monsieur Beck, aimeriez-vous intervenir?

M. Beck: J'aurais un commentaire à faire en réponse aux observations des députés. Quand nous voulons jauger l'efficacité du développement, l'un des problèmes que nous rencontrons n'est pas lié à la nature même de l'aide—est-elle liée ou non, est-ce que nous finançons des activités sur une grande échelle ou sur une petite échelle—mais c'est une difficulté d'un autre ordre; nous ne savons pas vraiment dans quelle mesure les programmes, politiques et projets de l'ACDI ont été efficaces au cours des 20 dernières années. Le secteur de l'évaluation est très faible à l'ACDI, comme le vérificateur général l'a fait remarquer à la fin de l'année précédente. Mais, même le rapport du vérificateur général, qui cotait des projets dans le sud de l'Asie, n'est pas un document qu'on puisse considérer comme solide.

Donc, premièrement, je pense que les problèmes ne sont pas liés à la taille des projets—petits ou grands, peu importe. Ce que nous savons, c'est que les petits projets exécutés avec l'aide des ONG ont tendance à porter fruit, alors que les grands projets ont tendance à échouer, mais ce n'est pas une règle que nous pouvons appliquer en toute certitude, que je sache.

Je voulais aussi faire une remarque générale en réaction à l'observation de la sénatrice Carney, à propos des conditions. Si j'ai bien compris, divers présidents de l'ACDI se sont prononcés sur une question et ont déclaré que l'aide canadienne ne devrait pas être accompagnée de conditions. Il semble que ce soit la politique du gouvernement canadien. J'ai vu, récemment, une vieille entrevue télévisée où Margaret Catley-Carlson, qui était présidente de l'ACDI il y a plusieurs années, disait précisément cela : notre aide est accordée sans condition.

• 1450

Selon le point de vue de Co-Development, nous ne devons pas assortir notre aide de conditions, relevant de considérations politiques qui devraient être poursuivies par d'autres moyens. Deuxièmement, la quantité d'aide que prodigue l'ACDI n'est pas suffisante pour être assortie de ce genre de conditions, sauf, peut-être, dans le cas du Bangladesh, où la quantité d'aide fournie—qui se chiffre aux alentours de 80 ou 100 millions de dollars par année—est considérable et où la politique du gouvernement du Bangladesh a pu être influencée par certaines initiatives diplomatiques.

Donc, nous ne pensons pas que l'aide publique au développement canadienne, que l'aide humanitaire que nous fournissons doive être accompagnée de conditions précises. On peut poursuivre ces autres objectifs d'une manière beaucoup plus efficace par d'autres moyens de la politique étrangère canadienne.

La sénatrice Carney: Je pense que je devrais saisir cette occasion pour clarifier un peu l'interprétation qui a été faite de mon point de vue. Les gouvernements fixent certaines priorités quand ils établissent des programmes d'aide, c'est un fait. C'est

[Texte]

going to be allocated to aid, and then any government has to make some decisions within that envelope about where the aid is going to be spent. For instance, in order to make sure there was more money available for Bangladesh, money was diverted from other parts of the globe. That is the reality and that is the right of any government.

I don't know where you got the idea that I said conditions were attached to aid. Priorities are set in aid. The question I posed was how you allow a government that represents Canadians to set those priorities and still deliver the funding through non-accountable NGOs. If I didn't make that clear, I hope my explanation helps.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): I'm going to make a suggestion here. We have about seven minutes to go. Why don't we, in reverse order, hear summaries or final observations from the spokesmen on this very distinguished panel? We will begin with Mr. Rader.

Mr. Rader: The point we're trying to make is that if you have an aid program with clearly set out principles and a mandate, then you can incorporate certain considerations into that, whether it's respect for human rights, sustainable considerations and so on. What you can't have, however, is a foreign policy that in July says we want \$80 million from here to put there, and then in September says we want to take another \$50 million and put it there.

That is what we're saying. You can't have that kind of trade-over. You have to have a clearly outlined, coherent program for aid. Of course it's going to fit within general foreign policy guidelines, but that is maybe the point I would like to emphasize.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Final remarks from you, Mr. Roberts.

Mr. Roberts: I would like to respond to Senator Carney's comment about non-accountable NGOs. I think all of us, through our various agreements with CIDA and other government departments, certainly view ourselves as being accountable. The hundreds of thousands of dollars spent on evaluating our programs periodically would point to that being the case.

I don't think the government will lose its role in overseeing where the aid money is going by having it delivered through NGOs. Certainly through our contracts we will be accountable for those funds, and clearly if a shift is needed to a particular part of the world or to a particular type of activity, that can still be done through the allocation of the funds to whatever programs are then funded.

[Traduction]

indéniable. Tout gouvernement doit décider quelles sommes d'argent seront affectées à l'aide au développement, et les gouvernements doivent ensuite décider, à l'intérieur de cette enveloppe, des sommes qui seront dépensées ici ou là. Par exemple, afin de pouvoir affecter des sommes plus considérables au Bangladesh, on a dû réaffecter des fonds destinés à d'autres parties du globe. C'est la réalité, et c'est aussi la prérogative des gouvernements.

Je ne sais pas ce qui a pu vous donner l'impression que j'ai dit que notre aide était conditionnelle. Dans ce domaine, on fixe des priorités. La question que j'ai posée portait plutôt sur la manière, pour un gouvernement qui représente les Canadiens, de fixer ces priorités, tout en continuant de verser les fonds par l'entremise des ONG, qui n'ont pas de comptes à nous rendre. Si je ne me suis pas exprimé clairement la première fois, j'espère que mon explication a su vous éclairer.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Je vais vous faire une suggestion. Il nous reste environ sept minutes. Pourquoi ne pas demander, dans l'ordre inverse, aux divers porte-parole qui constituent cette éminent groupe d'experts de nous faire leur résumé ou observations finales? Nous allons commencer avec M. Rader.

M. Rader: Ce que nous essayons de dire, c'est que si vous avez un programme d'aide dont les principes et le mandat sont clairs, vous pouvez y incorporer certaines autres considérations, tel le respect des droits de la personne, le développement durable, et ainsi de suite. Ce qu'il vous faut éviter, toutefois, c'est de faire fluctuer l'APD au gré d'une politique étrangère qui dit en juillet qu'il faut prendre 80 millions de dollars ici pour plutôt l'acheminer là-bas, et qui, en septembre, déclare qu'il faut un autre 50 millions pour tel ou tel autre pays.

Voilà ce que nous essayons de dire; les choses ne peuvent fluctuer ainsi, au gré de la politique étrangère. Il faut un programme d'aide au développement bien défini et cohérent. Bien sûr, ce programme sera élaboré dans le cadre de certaines directives générales découlant de la politique étrangère du pays, mais il faut éviter ces virages intempestifs.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Monsieur Roberts, avez-vous quelques observations finales à nous faire?

M. Roberts: J'aimerais quand même réagir à l'observation de la sénatrice Carney à propos de la non-responsabilité des ONG. Nous ne nous voyons pas les choses de cette façon; nous pensons, au contraire, que nous avons toutes à rendre des comptes, par le biais de nos diverses ententes avec l'ACDI et autres agences ou ministères gouvernementaux. Les centaines de milliers de dollars qu'on dépense à évaluer nos programmes périodiquement en témoignent.

Je ne pense pas que le gouvernement perde son droit de regard en ce qui a trait à l'allocation de l'aide au développement si ce sont les ONG qui s'occupent d'exécuter les programmes. Nous aurons certainement des comptes à rendre quant à l'utilisation de ces fonds, en vertu de nos contrats, et s'il faut modifier l'affectation des fonds pour les rediriger vers une autre partie du globe ou un autre type d'activités, le gouvernement pourra toujours le faire en réallouant les fonds aux nouveaux programmes qui seront financés.

[Text]

I think the political control is still there. It may not be as clear as we might like, but that's a bureaucratic service delivery problem, not one of ultimate accountability.

In closing, with respect to Crossroads and the point I would like to leave with the committee, I think the examples that you, Senator Perrault, and Monsieur Leblanc both raised of aid that might not have been quite right in Thailand and in Africa point to the need for sustainable human development to be the theme of our new foreign policy. Through the proper allocation of ODA and through the proper distinction within ODA of funds for sustainable human development, we can do a better job. Thank you.

• 1455

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Thank you, Mr. Roberts.

Dr. Beck, would you like to add any final comments before we hear statements from all of the other members?

Dr. Beck: I'll pass.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Fine, thank you.

Next is Mr. Verkerk.

Mr. Verkerk: Thank you very much. I'll be extremely short. I'd like to switch to security. The point that we all know, that nobody wants to admit, is that Canada cannot defend itself.

There is only one power that can attack Canada, and that is the United States. There is no other power that can possibly attack Canada. Only the United States can. It's no use to have an army against the United States. Violent conflict with the United States is a folly. We have no other alternative but non-violent resistance, and we'd better face that.

That was all I wanted to say. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Thank you, Mr. Verkerk.

Ms Anne Robinson, please.

Ms Robinson: There's one thing that keeps coming back to me. Going to work in Central America, the one thing I found was that my expertise really wasn't needed, in the sense that what was needed was friendship. I found they had a lot of expertise of their own. I think this rule should apply to trade and to whatever else we do—to seek the expertise in that particular country, to cooperate with their NGOs. They have a lot to offer—a lot of knowledge, a lot to share with us.

[Translation]

Je pense que le contrôle politique continuera d'exister. Peut-être n'est-il pas aussi clair qu'il devrait l'être, mais si c'est le cas, il s'agit d'un problème bureaucratique qui touche la prestation des services; le problème, si problème il y a, n'est pas dû au fait que nous n'aurions pas de comptes à rendre, en fin de parcours.

En conclusion, du point de vue de Carrefour canadien international, le message que je désire laisser au comité, c'est que les exemples que vous avez cités, monsieur le sénateur Perrault, et monsieur Leblanc, à propos de l'aide qui n'a peut-être pas donné les résultats escomptés en Thaïlande et en Afrique montrent bien qu'il faut faire du développement durable des ressources humaines le thème de notre nouvelle politique étrangère. En ciblant bien l'APD et en identifiant clairement dans cette enveloppe les fonds qui seront affectés au développement durable des ressources humaines, nous pouvons faire du meilleur travail. Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Je vous remercie, monsieur Roberts.

Monsieur Beck, auriez-vous quelques mots de conclusion avant que nous n'écoutions les déclarations des autres membres?

M. Beck: Non, je passe.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Très bien, nous vous remercions.

Je donne maintenant la parole à M. Verkerk.

M. Verkerk: Merci beaucoup. Je serai très bref. J'aimerais dire quelques mots à propos d'un autre sujet, celui de la sécurité. Ce que tous savent, bien que personne ne veuille l'admettre, c'est que le Canada n'est pas en mesure de se défendre.

Il n'existe qu'un seul pays qui puisse attaquer le Canada, les États-Unis d'Amérique. Il n'existe aucune autre puissance qui puisse raisonnablement attaquer le Canada. Seulement les États-Unis le peuvent. Rien ne sert d'essayer de constituer une armée pour nous défendre contre les États-Unis. Ce serait pure folie que de nous engager dans un conflit violent avec les États-Unis. Nous n'avons d'autre choix que la résistance passive, et il vaut mieux l'admettre et se faire une raison.

Voilà tout ce que je voulais dire. Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Je vous remercie, monsieur Verkerk.

Madame Anne Robinson, je vous prie.

Mme Robinson: Il y a une chose qui me revient constamment à l'esprit. Quand j'ai travaillé en Amérique centrale, j'ai découvert que ces gens-là n'avaient pas réellement besoin de mon expertise; ce dont ils avaient besoin, c'était de mon amitié. J'ai appris qu'ils ont leur savoir faire propre, et qu'il est considérable. Je pense que c'est une règle que nous devrions appliquer au commerce et à toutes nos autres activités—nous devrions chercher à définir les domaines d'expertise dans les pays où nous travaillons et à coopérer avec leurs ONG. Ces pays ont beaucoup de choses à nous offrir—beaucoup de connaissances, beaucoup de compétences—et ils ne demandent pas mieux que de nous en faire part.

[Texte]

One more thing I would just like to ask is that perhaps we allocate some money to bring Third World or developing countries' NGOs to our country, to teach us a lot of things. I'm thinking in particular of Nicaragua, which has developed a really sound popular education base. They could bring a lot of their ideas to us. Those are my comments.

Mr. Neufeld: I would argue and am hopeful that as part of this process we will have a made-in-Canada foreign policy, authentically Canadian. In my travels with the organization I represent, the Mennonite Central Committee, in 1991 I spent some weeks in El Salvador. While there we visited the U.S. Embassy. We were given the line of why they were there spending \$1.5 million per day on the military. I asked a dumb question. I asked what would really happen if they put that \$1.5 million into schools and clinics, and trained some health promoters; we might even end up with some friends after all of this. I don't really want to bore you with the answer, but he said, "You poor misinformed soul. The issue here is communism."

The issue is poverty, people scrambling and hoping for a future. That's the only message we heard when we travelled throughout the country talking to people. I think Canadians have the ability to understand that. We as Canadians have a special gift to share with the people around the world in helping them to move out of this terrible, depressing cycle of poverty.

I think, as we mentioned earlier, the ParticipAction campaign has modelled something for us. I think if as Canadians we can begin to grapple with this reality, that we're part of the problem, we're contributing to poverty in the world today, let's pull together and see whether we can make a better world. . . I'm convinced that Canadians have the guts to do it, if they can begin to understand the issues. Thank you very much.

Mr. Banighen: I'm pleased to hear that the committee has really accepted some of the comments we've been putting forward here. You probably already had arrived at them and possibly we helped reinforce them. I heard things like helping people at the grassroots to help themselves, which is clearly what we're all about; helping them in very simple ways, and that's what we're all about; helping people according to their own needs, and that's certainly what we're all about.

I'm really encouraged by the possibility coming from the commission on sustainable development of new and innovative ways in which we as members of the civil society can work with other new emerging sectors in other countries in the creation of

[Traduction]

Je vous demanderai une dernière chose; peut-être pourrions-nous affecter certains fonds pour permettre aux ONG du Tiers monde ou des pays en voie de développement de venir dans notre pays, pour nous apprendre toutes sortes de choses. Je pense notamment au Nicaragua, qui a élaboré un système d'éducation populaire très efficace. Ils pourraient nous transmettre bon nombre de leurs idées. C'était mon dernier commentaire.

M. Neufeld: J'aimerais que ce processus débouche sur une politique étrangère authentiquement canadienne, élaborée au Canada; j'ose espérer que ce sera le cas. Dans le cadre de mes déplacements au nom de l'organisation que je représente, le Comité central mennonite, j'ai passé quelques semaines au Salvador en 1991. Nous nous sommes rendus à l'ambassade américaine pendant notre séjour dans ce pays. Les porte-parole américains nous ont expliqué, en citant la position officielle de leur pays, pourquoi ils consacraient 1,5 million de dollars par jour aux militaires. J'ai posé une question bête. Je leur ai demandé ce qui se passerait s'ils investissaient ce 1,5 million de dollars dans des écoles et des cliniques, et s'ils s'en servaient pour former des gens qui travaillent pour promouvoir la santé et l'hygiène; peut-être que s'ils faisaient cela, ils se feraient même quelques amis, au bout du compte. Je ne vais pas vous ennuyer en vous répétant toute la réponse qu'on m'a faite, mais, en substance, on m'a dit: «Pauvre gourde mal renseignée. Le problème ici, c'est le communisme.»

Mais, le problème c'est la pauvreté, les gens qui peinent et cherchent désespérément une issue, qui espèrent avoir un avenir un jour. Nous avons traversé le pays, nous avons parlé aux gens; c'est le seul message que nous ayons entendu. Je pense que les Canadiens peuvent aisément le comprendre. Nous avons, en tant que Canadiens, une responsabilité spéciale; nous devons partager nos richesses avec les autres habitants du globe et les aider à se sortir de cette terrible et déprimante pauvreté qui s'autopérpétue.

Je pense, comme nous l'avons dit auparavant, que la campagne ParticipAction nous offre un bon modèle. Je pense que si les Canadiens peuvent commencer à comprendre la réalité dans ce domaine, qui est que nous faisons partie du problème, que nous contribuons à la pauvreté dans le monde d'aujourd'hui, nous pourrions unir nos forces et essayer de construire un monde meilleur. . . je suis convaincu que les Canadiens et les Canadiennes ont le cran et le courage qu'il faut pour y arriver, s'ils peuvent seulement commencer à comprendre la nature des problèmes. Je vous remercie beaucoup.

M. Banighen: Je suis heureux de constater que le comité a réellement accepté certaines des idées que nous avons mises de l'avant ici. Sans doute aviez-vous tiré les mêmes conclusions, que nous avons confirmées par nos commentaires. J'ai entendu certaines choses qui m'ont beaucoup plu, comme quand vous avez parlé de la nécessité d'aider les gens à la base à améliorer leur propre sort, ce qui est parfaitement conforme à nos objectifs; nous voulons aider les gens de façon très simple, c'est là notre but. Nous voulons aider les gens à combler leurs véritables besoins, et c'est ce que nous cherchons à faire.

Je suis très encouragé par ce que nous ont dit les porte-parole de la Commission du développement durable et par la possibilité qu'ils nous laissent entrevoir d'un nouveau partenariat, de façons nouvelles—et novatrices—de travailler,

[Text]

their civil society. I look forward to a more innovative partnership between government and NGOs. I think we have a distinct advisory capacity that would bring a new direction and understanding, and new way of doing this. I look forward to that opportunity.

Ms Gundersen-Bryden: I think we've found through our discussions today that no one has quick and immediate answers. We don't have answers for you in two hours.

Just to echo what a lot of others have said, we have maybe the beginnings of ways to find some answers together with our government and our government representatives. It's very important that we take a new approach, and a new way of looking at dealing not just with foreign aid, or foreign policy, but with all of the things we do that affect the daily lives of not just Canadians also of people throughout the entire world.

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): On behalf of all of the members of the committee, I want to thank you for appearing here this afternoon and helping us with your views. You have had some important ideas, and they will be given very careful consideration by the committee.

I want to thank you as well for the great work you're doing, not only for our country, but on behalf of the people of this beleaguered planet. I thank you, and represent everyone in my remarks, regardless of political background.

There'll be a five-minute recess, and then we have some other witnesses.

• 1500

[Translation]

en tant que membres de la société civile, avec les nouveaux secteurs qui émergent dans ces autres pays, afin de les aider, eux aussi, à créer leur propre société civile. J'anticipe avec beaucoup de satisfaction ce partenariat novateur entre le gouvernement et les ONG. Je pense que nous avons une capacité de conseil particulière et que nous pouvons imprimer une orientation nouvelle, une nouvelle façon de faire les choses. C'est avec plaisir que j'anticipe la possibilité de faire cette contribution.

Mme Gundersen-Bryden: Je pense que nos discussions d'aujourd'hui nous ont permis de constater que personne n'a de solution immédiate, ni même rapide, à proposer. Nous ne pouvons vous donner en deux heures les réponses que vous cherchez.

Simplement, pour faire écho à ce que d'autres ont dit, nous avons peut-être commencé à trouver des éléments de réponse, de concert avec notre gouvernement et les représentants du gouvernement. Il est très important de trouver et d'adopter une nouvelle façon de s'y prendre, une nouvelle perspective, non seulement sur l'aide étrangère ou la politique étrangère, mais aussi sur toute la myriade de choses que nous faisons et qui se répercutent sur la vie quotidienne des Canadiens et des habitants de la planète entière.

Le coprésident suppléant (le sénateur Perrault): Au nom de tous les membres du comité, je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu comparaître cet après-midi et de nous avoir aidé en nous faisant part de vos points de vue. Vous nous avez fait part d'idées importantes, et le comité leur accordera toute l'attention qu'elles méritent.

Je tiens aussi à vous remercier de l'excellent travail que vous faites, non seulement pour notre pays, mais aussi pour venir en aide aux habitants de notre malheureuse planète. Je vous remercie au nom de tous mes collègues, quelle que soit leurs allégeances politiques.

Nous allons faire une pause de cinq minutes, et nous entendrons par la suite d'autres témoins.

• 1503

• 1513

The Acting Joint Chairman (Senator Perrault): Thank you, ladies and gentlemen, for reassembling. Officially we were scheduled to recommence at 3:30 p.m. However, we have at least two unscheduled witnesses and we'd like to accommodate them if possible, so we are moving the program ahead slightly, if that meets with your support and approval.

As you are aware, a joint committee of the House of Commons and Senate is in the process of reviewing Canadian foreign policy. It's the most comprehensive review of this type ever held in Canadian history. There are so many dynamic new forces operative in the world, and new trading bloc relationships being established, that all of the parties have agreed that it's in the public interest that this joint consideration move ahead.

This afternoon we are going to hear first of all from the Certified General Accountants' Association of Canada. The spokesman will be Mr. Anthony Toth, and he is accompanied by a number of his colleagues. Our procedure will be to hear a 10-minute statement from Mr. Toth, and then we should move ahead with statements from other groups represented in this section, if they are present.

Le coprésident suppléant (Le sénateur Perrault): Je vous remercie d'être revenus, Mesdames et Messieurs. Officiellement, nous devons reprendre nos travaux à 15h30, mais nous avons au moins deux témoins supplémentaires qui n'étaient pas prévus et nous aimerions les entendre si possible, et nous avons donc décidé de devancer notre horaire un petit peu, si vous êtes d'accord.

Comme vous le savez, un comité mixte de la Chambre des communes et du Sénat examine à l'heure actuelle la politique étrangère du Canada. C'est l'étude la plus exhaustive du genre de toute l'histoire canadienne. Il y a tellement de nouvelles forces dynamiques qui jouent à l'échelle mondiale, ainsi que de nouvelles alliances commerciales, que tous les partis ont convenu que cette étude conjointe devait avoir lieu dans l'intérêt public.

Le premier témoin que nous allons entendre cet après-midi nous vient de l'Association des comptables généraux agréés du Canada. Le porte-parole de l'Association sera M. Anthony Toth, qui est accompagné de plusieurs collègues. Nous entendrons, donc, l'exposé de 10 minutes de M. Toth, et nous écouterons ensuite les déclarations d'autres groupes de ce secteur, s'ils sont présents.

[Texte]

[Traduction]

• 1515

The next group will be the Consulting Engineers of British Columbia. The spokesman will be Mr. John Ritchie. Then there will be a statement by an individual, Mr. Robert Desbiens, a resource economist. There will be adequate opportunity provided for all participants to be heard and to express their views.

May we first of all hear from Mr. Anthony Toth.

Mr. S. Anthony Toth (Vice-President, Public Affairs, Certified General Accountants' Association of Canada): Thank you very much. We have distributed two pieces of paper. One is a one-page emphasis of points about CGA Canada that perhaps are relevant to the proceedings, although I'm sure many of you know who we are. The other is a two-page set of points relating to foreign policy.

CGAs represent one-third of the accounting profession in Canada. I raise that so you will understand that we do not speak for chartered accountants, nor do we speak for certified management accountants. We have 45,000 members and students in this country.

CGA Canada is a member of the international accounting world. We're members of the International Federation of Accountants, the International Accounting Standards Committee, the International Auditing Practices Committee, and the Confederation of Asian and Pacific Accountants.

We are members of all UN and OECD committees focusing on accounting and auditing standards and on mutual recognition of professional credentials, particularly the UNCTAD Working Group on International Standards of Accounting and Reporting and the OECD Working Group on Accounting Standards.

We have directly affected elements of the services agreement portions of both the Canada-United States Free Trade Agreement and NAFTA having to do with the temporary entry provisions, where we were instrumental in removing the baccalaureate requirement and instrumental in obtaining equal treatment for CAs, CGAs, CMAs and the American CPAs all at the same time.

CGA Canada of course provides a professional accountant education program. It may interest you to know that it's a full, continuously updated professional accountant training program. We are world leaders in this respect in that we use a distance-education platform, although we provide the accounting education program in a lecture environment. But if need be, the student can learn in the self-contained learning modules.

However, what has made us unique in the world is that we have fully integrated information technology and microcomputers into the course of instruction. Absolutely no one else in Canada or the rest of the world has been able to do

Le prochain groupe sera les Consulting Engineers of British Columbia. Leur porte-parole sera M. John Ritchie. Nous entendrons ensuite un témoignage à titre personnel de M. Robert Desbiens, économiste spécialisé dans le domaine des ressources. Tous les participants jouiront d'une période de temps adéquate pour se faire entendre et exprimer leur point de vue.

Nous allons tout d'abord écouter M. Anthony Toth, que j'invite à la table des témoins.

M. S. Anthony Toth (vice-président, affaires publiques, Association de comptables généraux agréés du Canada): Je vous remercie beaucoup. Nous avons distribué deux documents. Il s'agit dans un cas d'un feuillet d'information à propos de l'ACGA du Canada, qui souligne les points qui sont peut-être plus pertinents dans le cadre des délibérations de ce comité, bien que vous soyez nombreux à savoir qui nous sommes, j'en suis sûr. L'autre document est un document de deux pages qui contient une série de points à propos de la politique étrangère.

Les comptables généraux agréés constituent le tiers des comptables professionnels au Canada. Je tenais à vous le dire pour que vous compreniez que nous ne parlons pas au nom des comptables agréés, ni des comptables en management accrédités. Quarante-cinq mille membres et étudiants adhèrent à notre association au Canada.

L'ACGA du Canada appartient au monde international de la comptabilité. Nous sommes membres de la Fédération internationale des comptables, du Comité international des normes comptables, du Comité international de normalisation de la vérification et de la Confederation of Asian and Pacific Accountants.

Nous sommes aussi membres de tous les comités des Nations unies et de l'OCDE qui examinent les normes de comptabilité et de vérification et la reconnaissance réciproque des accréditations professionnelles, notamment du Groupe de travail de la CNUCED qui se penche sur les normes internationales de comptabilité et de présentation de l'information, ainsi que le Groupe de travail de l'OCDE sur les normes comptables.

Nous avons eu un impact direct sur certains éléments des ententes portant sur les services et de l'Accord de libre-échange et de l'ALÉNA, dans le cadre des dispositions qui traitent de l'admission temporaire, et nous avons réussi, avec d'autres, à faire supprimer l'exigence du baccalauréat; nous avons aussi, avec d'autres, réussi à faire en sorte qu'on traite sur un pied d'égalité les CA, les CGA, les CMA et les CPA américains.

L'ACGA du Canada offre bien sûr un programme professionnel de formation comptable. Cela vous intéresse peut-être de savoir qu'il s'agit d'un programme complet de formation comptable professionnelle que nous mettons à jour constamment. Nous sommes à l'avant-garde mondial dans ce domaine en ce sens que nous offrons des cours à distance, bien que nous offrions aussi ce programme dans un environnement traditionnel, à l'aide de cours magistraux. Mais, si c'est nécessaire, nos étudiants peuvent suivre les cours à distance, à l'aide de nos modules complets.

Toutefois, ce qui nous distingue de tous les autres cours de ce genre au monde, c'est le fait que nous avons pleinement intégré dans notre programme de cours les micro-ordinateurs et toute la technologie de l'information. Personne d'autre, que ce

[Text]

this as effectively as we have. Mind you, we do spend \$50 million a year, all in private funds, within the CGA family of associations to support this education program, of which we're very proud.

Although CGA Canada was originally a Canadian operation—we have 12 provincial and territorial affiliates—now you will find that the CGA program is available in Bermuda, in Barbados, and in the Bahamas. We've had a school of accountancy in Macau for seven years. We moved that four years ago over to Hong Kong. I think we have graduated something like 1,500 accountants in the four years since we've been in Hong Kong.

Of particular interest to you would be the fact that we have two pilot programs in Hungary. We are now ensconced at six universities in the People's Republic of China. We're in the very prestigious University of International Business and Economics in Beijing. Also in Beijing we're at Tsinghua University; in Guangzhou province we're at Jinan University; in Fujian province we're at Xiamen University; and in Shanghai province, we're at the Shanghai University of Finance and Economics and at Fudan University.

Based on the extensive international activity of ours, clearly we would like to think that we are helping to strengthen Canada's position as an exporter of professional excellence.

We got to be the way we are by being practical, entrepreneurial, and dedicated to quality and innovation. Hopefully, our comments on foreign affairs reflect that.

One of the problems when you're practical and dedicated and entrepreneurial is that sometimes you're very blunt. I hope you will not find our comments with respect to foreign policy too blunt, but I am sure in some instances they will be.

There are four areas that we wish to bring to your attention, having to do with multilateralism versus bilateralism, regional priorities in Canada's international trade and aid relations, helping Canadian business take advantage of global opportunities, and concentrating on direct human investment in Canada's development aid. These are all topic areas that were contained in the discussion papers for this committee, and some of them of course were contained in the red book that was published by the Liberal Party prior to and during the election.

With respect to multilateralism versus bilateralism, clearly a global economy demands global solutions. CGA Canada emphatically endorses that a rules-based, multilateral approach to trade and other matters is preferable to bilateral agreements

[Translation]

soit au Canada ou ailleurs au monde, n'a réussi à le faire d'une façon aussi efficace que nous. Il est vrai, remarquez bien, que nous dépensons 50 millions de dollars par année, somme entièrement constituée de fonds du secteur privé, pour financer ce programme d'éducation dont nous sommes très fiers au sein de la famille d'associations de l'ACGA.

Bien que l'ACGA du Canada était au départ une association purement canadienne—nous avons 12 associations provinciales et territoriales affiliées—nous offrons maintenant le programme CGA aux Bermudes, à la Barbade et aux Bahamas. Nous avons depuis sept ans une école de comptabilité à Macao. Il y a quatre ans, nous avons fondé un établissement comparable à Hongkong. Je pense que nous avons accrédité environ 1 500 comptables depuis l'ouverture de notre école à Hongkong, il y a quatre ans.

Nous avons deux programmes pilotes en Hongrie, fait qui vous intéressera sans doute particulièrement. Nous offrons aussi maintenant des programmes dans six universités de la Chine populaire. Notre programme est offert à la très prestigieuse University of International and Economics de Beijing. Toujours à Beijing, nos cours sont offerts à l'Université de Tsinghua; dans la province de Guangzhou, nous sommes présents à l'Université de Jinan; dans la province de Fujian, nos cours sont offerts à l'Université de Xiamen; et dans la province de Shanghai, notre programme est offert à la Shanghai University of Finance and Economics ainsi qu'à l'Université de Fudan.

• 1520

Vu l'intensité de notre activité internationale, nous espérons évidemment que nous contribuons à asseoir la position du Canada comme exportateur de services professionnels de haute qualité.

Nous sommes parvenus à ce stade en faisant preuve d'esprit pratique et d'initiative et en mettant au premier plan la qualité et l'innovation. J'espère que nos commentaires concernant les affaires étrangères le reflètent.

L'ennui quand on a l'esprit pratique, l'esprit d'entreprise, et qu'on croit à ce qu'on fait, c'est qu'on peut être parfois très brutal. J'espère que vous ne trouverez pas mes commentaires sur la politique étrangère trop brutaux, même s'ils le seront sans doute parfois.

Nous souhaitons porter quatre points à votre attention qui concernent le multilatéralisme par opposition au bilatéralisme; les priorités régionales du point de vue du commerce international et de l'aide au développement; l'aide aux entreprises canadiennes pour saisir les occasions sur les marchés mondiaux; et la concentration sur l'investissement direct en ressources humaines dans le domaine de l'aide au développement. Ce sont là des sujets qui figuraient dans les documents de travail du comité, et certains d'entre eux figurent bien sûr dans le livre rouge publié par le Parti libéral avant les élections.

En ce qui concerne le multilatéralisme par opposition au bilatéralisme, une économie mondiale exige des solutions mondiales. CGA Canada préfère absolument une démarche multilatérale fondée sur des règles précises pour toutes les

[Texte]

any time. A bilateral approach tends to create a web of inconsistent bilateral agreements, side deals, and self-serving reservations that actually work against effective globalization. There is very widespread support for this notion, and there is widespread support for multilateralism in the world today.

Minister Roy MacLaren is a very forceful and outspoken advocate of multilateralism. We think it is particularly courageous because multilateral systems are harder to achieve. They're fuzzier things to get a hold of, but once you do them and do them right, of course they're more durable, they're better, they're more global, and they're fairer as between advanced and developing nations.

The advantages of multilateralism are particularly powerful trade in services, and trade in services is very important in the global economy today. I picked up in an article that in 1990, 36% of the world current-account transactions had to do with services; 40% of world stock in 1990 was in services investment. So that gives you an indication of how important services are.

Within services, I suggest to you that professional services are very high on the priority list. Therefore we suggest to you that Canada must be very active and effective in global arenas influencing trade in services, trade in professional services in particular.

So we suggest to you that Canada must be absolutely prepared to be active in the upcoming GATT working party on professional services. This is an entity that will be attached to the World Trade Organization. The working party will be developing multilateral disciplines for the mutual recognition of professional credentials in general, but it will be dealing with the accountancy profession in particular.

I actually have a copy of the terms of reference. The general terms are:

...Working Party...to examine and report...on the disciplines necessary to ensure that measures relating to qualification requirements and procedures, technical standards and licensing requirements in the field of professional services do not constitute unnecessary barriers to trade.

This is all within the context of designing to establish multilateral disciplines.

Specifically regarding accounting, it says:

As a...priority, the Working Party [will work on] the elaboration of multilateral disciplines in the accountancy sector, so as to give operational effect to specific commitments.

This is not going to be a loose gabfest. It has asked to concentrate on developing multilateral disciplines, again on developing objective and transparent criteria to ensure that the licensing and other criteria are not more burdensome than necessary. Eventually they are supposed to develop guidelines for the recognition of professional qualifications throughout the world in the accountancy sector.

[Traduction]

questions commerciales et autres aux accords bilatéraux. Les ententes bilatérales tendent à créer un dédale d'accords contradictoires, d'ententes accessoires et d'exceptions intéressées qui vont en fait à l'encontre d'une mondialisation des échanges. Ce point de vue est très largement partagé, de même que le multilatéralisme jouit d'une faveur très large dans le monde.

Le ministre Roy MacLaren est un défenseur éloquent et convaincu du multilatéralisme. Cela nous semble d'autant plus courageux de sa part que les ententes multilatérales sont plus difficiles à obtenir. Elles sont plus difficiles à négocier, mais une fois en place, et correctement élaborées, elles sont beaucoup plus durables, donnent de meilleurs résultats, sont plus internationales et permettent un meilleur équilibre entre les pays industrialisés et les nations en voie de développement.

Les avantages du multilatéralisme sont particulièrement manifestes dans le commerce des services, et ce commerce est un élément très important de l'économie mondiale actuelle. J'ai relevé dans un article qu'en 1990, 36 p. 100 des transactions mondiales de comptes courants avaient trait aux services; 40 p. 100 des actions, en 1990 toujours, étaient émises par des entreprises du secteur tertiaire. Cela vous donne une idée de l'importance de ce secteur.

Et dans ce secteur, les services professionnels sont probablement en haut de liste. Nous estimons donc que le Canada doit se monter très actif et efficace dans les instances internationales qui ont une influence sur le commerce des services, et plus particulièrement des services professionnels.

Nous avançons donc que le Canada doit absolument se préparer à participer activement au groupe de travail qui va établir le GATT pour les services professionnels. Il s'agit d'un groupe qui sera rattaché à l'Organisation mondiale du commerce. Il devra établir des principes multilatéraux pour la reconnaissance mutuelle des diplômes professionnels en général, mais il se penchera plus particulièrement sur le cas des comptables.

J'ai ici le mandat de ce groupe:

Le groupe de travail se penchera sur les disciplines nécessaires pour assurer que les règlements concernant les compétences et procédures, les normes techniques et les exigences en vue de la licence dans le secteur des services professionnels ne constituent pas des obstacles injustifiés aux échanges commerciaux, et fera rapport sur la question.

Tout cela dans le contexte de l'établissement de disciplines multilatérales.

En ce qui concerne la profession des comptables en particulier, il est prévu que:

En priorité, le groupe de travail s'attachera à élaborer les disciplines multilatérales dans le secteur de la comptabilité, afin de rendre opérationnels les engagements spécifiques.

Le groupe n'est pas là pour palabrer. Il a pour mission de se concentrer sur l'élaboration de disciplines multilatérales, afin d'établir des critères objectifs et transparents de manière à ce que les critères de licence et autres ne soient pas plus restrictifs qu'il n'est nécessaire. Par la suite, le groupe devra préparer des lignes directrices pour la reconnaissance des compétences professionnelles à travers le monde dans le secteur de la comptabilité.

[Text]

From our point of view, it is absolutely critical that all of the Canadian accounting profession not be left out of the global mutual-recognition agreement that will arise out of the working party and its work. We think it is critical for Canada to be involved in it. We think it's critical for Canada to be involved in all the preliminary aggregations and meetings and seminars and conferences, such as at the UN, the OECD. We think it's important to represent the multilateral approach at the non-governmental international accounting groups and so on.

• 1525

Having said that, there is genuine confusion and concern, at least with respect to Canada's dedication to multilateralism in the accountancy sector. There's one non-governmental group that's vocally advocating bilateralism out of what appears to be self-interest. As I understand it—and I'm talking specifically about basically the chartered accountants of Canada—they have written to the accounting community in the world and said that operating at the multilateral trade level would be responsible neither to the national or international representatives of the accounting profession nor to individual national governments.

They say, therefore, they do not believe they can support the request for a ministerial decision on professional services in its current form. In fact, the chartered accountants are indeed saying that their national government has not in the past been involved in regulation or control of their profession. They believe the national government should not be involved in that area altogether, saying it's not within its constitutional authority nor is it a legitimate interest for the federal government.

Of course, they believe that government should not be involved, that it's for accounting groups, without the assistance of government, to be negotiating bilateral deals throughout the world. Well, that way the world's mutual recognition system in accountancy services will never be done. It certainly will not be done in a viable way.

In any case, clearly when one group advocates something directly contrary to the expressed public international policy of the Government of Canada, it's time to do something about it.

We are very concerned. You folks have worried about international policy. We are worried about very specific and concrete things, like being left out of some of the OECD and some of the UN working groups that are preparing preliminary alliances and concepts towards this working party on professional services.

I just got a letter from our counterpart in Europe, and we notice that Canada has been left out of an OECD conference. I'll read it to you:

I have no doubts about the value which CGA could add to deliberations at this international conference, but to be honest, the lack of unanimous view in the Canadian profession as a whole was a factor in the choice of members for the delegation, i.e., was a reason why Canada was not named to the conference that's involved here.

[Translation]

De notre point de vue, il est absolument essentiel que les comptables canadiens ne soient pas laissés en marge de l'accord mondial de reconnaissance mutuelle que produira le groupe de travail. Il est essentiel que le Canada y participe. Il est essentiel que le Canada participe à tous les ateliers, rencontres, réunions et conférences préliminaires, aux Nations unies ou à l'OCDE. Il faut que le Canada défende l'approche multilatérale auprès des groupes comptables internationaux non gouvernementaux, et autres.

Cela dit, l'inquiétude et l'incertitude règnent en ce qui concerne l'adhésion du Canada au principe du multilatéralisme dans le secteur de la comptabilité. Un groupe non gouvernemental défend ardemment la thèse du bilatéralisme pour des raisons qui semblent tout à fait intéressées. Il semblerait—et je parle là spécifiquement des comptables agréés du Canada—qu'ils aient écrit aux diverses associations de comptables de par le monde en disant qu'accepter le commerce au niveau multilatéral dans le domaine de la comptabilité, ce ne serait responsable ni à l'endroit des représentants nationaux et internationaux de la profession, ni à l'endroit des gouvernements nationaux.

Par conséquent, disent-ils, ils ne peuvent appuyer la demande d'une décision ministérielle sur les services professionnels dans sa forme actuelle. En fait, les comptables agréés disent que le gouvernement national ne s'est jamais jusqu'ici occupé de réglementer ou de contrôler la profession. Ils estiment que le gouvernement national ne doit pas se mêler de cela, car cela ne relève pas de sa compétence constitutionnelle, et ce n'est d'ailleurs pas une sphère d'intervention légitime pour le gouvernement fédéral.

Bien entendu, ils estiment qu'il n'appartient pas au gouvernement d'intervenir, et que ce sont les associations de comptables, sans l'aide du gouvernement, qui doivent négocier des ententes bilatérales avec le reste du monde. De cette manière—là, on n'obtiendra jamais un système de reconnaissance mutuelle des services comptables. Ça ne pourra jamais se réaliser.

Quoi qu'il en soit, quand un groupe défend une position directement contraire à la politique internationale officielle du gouvernement du Canada, il est temps d'intervenir.

Nous sommes très inquiets. Vous vous préoccupez de politique internationale. Nous avons des préoccupations très concrètes et précises; nous craignons notamment d'être exclus de certains groupes de travail de l'OCDE et des Nations unies, groupes de travail chargés de définir les alliances et les concepts en prévision de l'étude par le groupe de travail sur les services professionnels.

Je viens de recevoir une lettre de nos homologues en Europe, et nous constatons que le Canada ne participe pas à une conférence de l'OCDE. Je vous lis cette lettre:

Je ne doute pas que la CGA aurait pu contribuer de façon positive aux délibérations de cette conférence internationale, mais en toute honnêteté, l'absence d'unanimité au sein de la profession canadienne a joué dans le choix des membres de la délégation; autrement dit, c'est une des raisons pour lesquelles le Canada n'a pas été invité à cette conférence.

[Texte]

Clearly there is a serious danger of the Canadian accountancy profession being left out of an international agreement on mutual recognition. We think that would be disastrous.

As a matter of policy, we would suggest that this committee, the external affairs department and so on—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We're now five minutes over with this presentation. I know you'll do your best to hurry it.

Mr. Toth: Am I really five minutes over?

Let me move, then, to helping Canadian business so that we're not grinding our own particular axe all the time.

We think the Canadian business community does need some help in enhancing its international capabilities. We need to support the development of small business networks so that small and medium-sized business can compete with the large multinational corporations. We need education. We need education of our business community, we need education of the future business community, i.e., the high school students in this country. Regardless of whether education is in provincial or national jurisdiction, I think there has to be some material provided to the high school system so that students can begin to orient their minds toward the international situation.

• 1530

A study by Industry Canada indicates that Canada is 23rd out of 24 countries measured on the degree of internationalization. This morning, I believe Senator Perrault asked whether we as Canadians are holding back, perhaps not being as aggressive as we should be in pursuing international business opportunities. The answer is that our minds are not, generally speaking, even turned to that element. We have a major task to do.

I would like to address one issue with respect to CIDA. I think CIDA should make more of its bilateral funds available for substantial projects such as ours. There should be an effort to ensure that we coordinate our activities in the region and not fund competing and non-complementary programs.

I apologize for having gone over my time. There is a lot of other material in our notes. I'd be happy if you would ask me questions later. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Toth.

The next group is the Consulting Engineers of B.C., and Mr. Brian Young.

Mr. Brian Young (Chair, Export Marketing Committee, Consulting Engineers of British Columbia): Our submission is the result of consultations among export-oriented members of CEBC, which is a provincial affiliation of the Association of Consulting Engineers of Canada. That particular organization has on a previous occasion submitted a brief to your standing committee.

I believe a summary paper outlining our perceptions on how Canada might align the economic component of its development assistance policies has been presented to you. It is against this background that I would like to elaborate upon the principles contained therein.

[Traduction]

Il est donc évident que les comptables canadiens risquent d'être laissés en marge des ententes internationales sur la reconnaissance mutuelle. Ce serait désastreux.

Nous recommandons donc que ce comité, le ministère des Affaires étrangères et... .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous avons maintenant dépassé de cinq minutes le temps prévu pour l'exposé. Je sais que vous ferez de votre mieux pour accélérer.

M. Toth: J'ai vraiment déjà pris cinq minutes de trop?

Dans ce cas, je vais parler de l'aide à apporter aux entreprises canadiennes pour que nous cessions de défendre chacun nos intérêts particuliers.

Le milieu des affaires canadien a besoin d'aide pour rehausser ses capacités internationales. Nous devons encourager la création de réseaux de petites entreprises, afin que les PME puissent faire concurrence aux grandes sociétés multinationales. Nous devons faire un effort dans le domaine de l'éducation. Nous devons éduquer nos gens d'affaires, la relève, c'est-à-dire les élèves du niveau secondaire. Peu importe que l'éducation relève de la compétence provinciale ou fédérale: Il faut fournir du matériel pédagogique aux écoles secondaires afin que les élèves commencent à réfléchir au contexte international.

Une étude réalisée par Industrie Canada montre qu'en matière d'internationalisation, le Canada est 23^e sur 24 pays. Ce matin, le sénateur Perrault demandait si les Canadiens ne sont pas un peu timorés s'ils ne se montrent peut-être pas moins dynamiques qu'ils ne le devraient pour saisir des occasions commerciales sur la scène internationale. D'après nous, nous n'avons même pas appris à penser de cette manière là. Il y a énormément à faire.

J'aimerais soulever un point concernant l'ACDI. Celle-ci devrait réserver une plus grande part des fonds bilatéraux au financement de projets tels que le nôtre. Il faudrait veiller à coordonner nos activités dans une région et éviter de financer des programmes concurrents ou non-complémentaires.

Je suis désolé d'avoir dépassé le temps qui m'était accordé. Il y a tellement de chose encore dans nos notes. Je serais heureux de répondre à vos questions plus tard. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie, monsieur Toth.

Nous allons entendre maintenant M. Brian Young pour les ingénieurs-conseils de la Colombie-Britannique.

M. Brian Young (président, Comité pour la commercialisation des exportations, Consulting Engineers of British Columbia): Notre exposé est le fruit de consultations auprès des membres exportateurs de la CEBC, affiliation provinciale de l'Association des ingénieurs-conseils du Canada. Cet organisme a déjà présenté un mémoire à votre Comité permanent.

Si je ne m'abuse, un résumé exposant notre point de vue sur la manière dont le Canada pourrait ajuster l'élément économique de ses politiques d'aide au développement vous a été présenté. C'est à partir de ce contexte que je vais expliquer les principes avancés.

[Text]

The sustainability of any country's development is an important issue among the development agencies. The failures of narrowly-focused programs of the past, historically directed at capital project development, have heralded a trend toward greater interest in human resources and social dimensions. Definitions of the meaning of sustainability abound and while they may differ in detail, they concur in principle. Amongst the tenets of sustainability is economic growth, in harmony with social development and environmental protection. With this we concur unequivocally.

Canada has a right to be proud that it has been a prime mover in the drive toward the sustainability philosophies for development. The key to sustainability, of course, is a healthy balance among economic, social and environmental priorities.

During the past five to ten years, Canada's development assistance programs have been weighted toward social and environmental concerns. We believe the model is currently out of balance and future policy on development assistance must raise the emphasis of the economic component.

The written brief we have provided you with outlines how we would like to see the economic components strengthened and presents an overall objective supported by six specific principles.

Canada's economic objective should be to work with developing countries to establish sustainable economies that are capable of generating wealth for the benefit of their entire populations.

Let me turn now to the six principles. First, we need to make effective use of Canadian experience and expertise. Canada's own example of economic development is held in high esteem throughout the developing world. The model is founded upon wealth generation and distribution being the private sector domain, while physical, institutional and social infrastructure is sponsored by government.

By and large this is a good formula, so why not project this formula onto the developing world? Canada's own story is of an economic, social and environmental model in balance. This is a highly prized commodity, and we believe we sell it short.

• 1535

Secondly, we need to establish meaningful, long-term relationships with our development partners. For development assistance to have lasting value in the context of sustainability it has to be based on long-term commitments with recipient countries. Political and social instability, together with concepts and priorities on human rights which are markedly different from those we espouse, are common characteristics of our developing partners. Accordingly, the sustainability of development assistance will be compromised if economic development is confused with political and human rights issues. Long-term relationships equate to commitment. Commitment cannot and should not be diluted to suit circumstances back home.

[Translation]

La durabilité du développement est une considération importante pour les organismes d'aide au développement. Les échecs des programmes à vision étroite, traditionnellement centrés sur les équipements, ont suscité une vague d'intérêt pour les ressources humaines et les dimensions sociales. Si les définitions de la durabilité abondent et si elles diffèrent peut-être dans les détails, elles se rejoignent sur le fond. Au nombre des principes fondamentaux de la durabilité, il y a la croissance économique, accompagnée du développement social et de la protection de l'environnement. C'est là un principe que nous épousons sans réserve.

Le Canada peut être fier d'avoir été un des principaux moteurs de la philosophie de la durabilité dans le domaine du développement. Bien entendu, la durabilité exige un bon équilibre entre les priorités économiques, sociales et environnementales.

Au cours des cinq ou dix dernières années, les programmes de développement canadiens ont penché très nettement du côté social et environnemental. Nous estimons que ce modèle n'est plus de mise aujourd'hui et que la nouvelle politique touchant l'aide au développement devra faire une plus grande place à l'élément économique.

Dans notre mémoire écrit, nous expliquons dans les grandes lignes comment les composantes économiques devraient être renforcées et nous présentons un objectif global appuyé sur six principes spécifiques.

L'objectif économique du Canada devrait être de travailler avec les pays en voie de développement en vue d'établir des économies durables capables de générer des richesses dont bénéficiera l'ensemble de la population.

Permettez-moi maintenant d'exposer nos six principes. Tout d'abord, il faut utiliser au mieux l'expérience et l'expertise canadiennes. Le modèle de développement économique canadien jouit d'une grande estime dans les pays en voie de développement. C'est un modèle binaire, avec dans le secteur privé la production et la distribution de la richesse, et dans la sphère gouvernementale, l'infrastructure physique, institutionnelle et sociale.

C'est une bonne formule, dans l'ensemble, alors pourquoi ne pas la reproduire dans les pays en voie de développement? L'histoire du Canada est en fait un modèle d'équilibre entre l'élément économique, l'élément social et l'élément écologique. C'est un bien précieux, et nous n'en faisons pas suffisamment cas.

Deuxièmement, nous devons établir avec nos partenaires dans le développement des liens solides et à long terme. Pour que l'aide au développement contribue à la durabilité, il faut qu'elle s'appuie sur des engagements à long terme avec les pays bénéficiaires. L'instabilité politique et sociale, conjuguée à une conception des droits de l'homme et des priorités en la matière très différents des nôtres, sont des caractéristiques fréquentes chez nos partenaires en développement. En conséquence, la durabilité de l'aide au développement sera compromise si l'on confond le développement économique avec les droits politiques et les droits de l'homme. Une relation durable, c'est un engagement. On ne peut pas et on ne doit pas varier cet engagement selon notre conjoncture interne.

[Texte]

We believe strongly that Canada should not link its development assistance to political and human rights issues, and to be more effective it should be selective in its choice of developing partners.

Thirdly, we must recognize the economic realities of what is now a global economy. Development assistance has been a contributor to what we call the global economy. One of its realities is that a donor's own economic fortune are now impacted more significantly by those of its developing partners. The evidence is on our supermarket shelves and in our department stores.

In turn, Canada has to be aware that its efforts in poverty alleviation do not further damage a recipient country's economy. For example, mass shipments from Canada of a food staple to overcome shortages in domestic production, for whatever reason, can seriously depress prices within the local markets, thereby exacerbating the problem the shipments were intended to overcome. In this setting, development assistance should be appropriately structured to enable the recipient country to manage its way out of such problems.

Development assistance has now progressed to a point whereby it has to function in a world of international trade. The lines between aid and trade are becoming less distinct.

Fourthly, we cannot understate the importance of infrastructure. To generate wealth, a reliable infrastructure is essential. Traditionally, governments and LDCs have shouldered the responsibility for building infrastructure. Times are changing rapidly, and private-sector led initiatives in infrastructure development are coming to the fore.

Whosoever is the sponsor, the sustainability argument is as relevant to infrastructure as it is to wealth generation. Governments and the private sector have to be more ready to accept that infrastructure has to be paid for by the end user. In many LDCs this is not recognized, for a multiplicity of reasons. However, there are examples of well-executed infrastructure projects that are sustainable because they are well managed and operate under appropriate cost-recovery mechanisms. We would urge Canada to support infrastructure development through concessionary financing instruments, but these should be linked to clearly viable cost-recovery mechanisms.

Fifth, we must develop new financial mechanisms for a new world economy. Innovative new financing models are emerging as part of the new global economy. Such concepts as BOT and BOOT are increasingly familiar to developing economies, and present a lower risk alternative to owners from the public and private sectors. This reorientation of risk allocation to the developer has brought about the necessity of new financing mechanisms. The Export Development Corporation clearly has an expanding role to play in this area.

[Traduction]

Nous sommes fermement convaincus que le Canada ne doit pas faire de lien entre l'aide au développement et les questions de droits politique ou de droits de la personne, et que pour assurer une plus grande efficacité, il doit choisir avec soin ses partenaires en voie de développement.

Troisièmement, il faut tenir compte des réalités économiques d'une économie désormais mondiale. L'aide au développement a contribué à créer ce que nous appelons l'économie planétaire. Le fait est que la prospérité économique du pays donateur soit maintenant beaucoup plus influencée qu'autrefois par la prospérité de ses partenaires en voie de développement. Nous en avons la preuve dans nos supermarchés et nos grands magasins.

Pour sa part, le Canada doit veiller à ce que ses efforts pour lutter contre la pauvreté ne soient pas nocifs pour l'économie du pays bénéficiaire. Par exemple, les envois massifs de denrées alimentaires pour faire face à des pénuries dans la production interne, quelle qu'en soit la raison, peuvent faire chuter les prix sur les marchés locaux, et exacerber ainsi les problèmes qu'on était censés résoudre. Dans ce contexte, l'aide au développement devrait être structurée de manière à permettre au pays bénéficiaire de se tirer lui-même de son mauvais pas.

À l'heure actuelle, l'aide au développement doit s'inscrire dans le contexte du commerce international. La démarcation entre l'aide et les échanges commerciaux est de moins en moins claire.

Quatrièmement, on ne saurait trop insister sur l'importance de l'infrastructure. Pour produire des richesses, une infrastructure fiable est essentielle. Traditionnellement, les gouvernements et les PMD se sont chargés de construire l'infrastructure. Mais les temps changent rapidement et les initiatives du secteur privé en matière de développement de l'infrastructure sont de plus en plus nombreuses.

Quel que soit le commanditaire, les considérations de durabilité sont tout aussi pertinentes pour l'infrastructure que pour la production des richesses. Les gouvernements et le secteur privé doivent accepter le fait que l'infrastructure doit être payée par les utilisateurs. C'est une vérité qu'on n'admet pas dans beaucoup de PMD, pour toutes sortes de raisons. Il existe toutefois des exemples d'infrastructures bien réalisées et viables parce qu'elles sont bien gérées et qu'elles sont soumises à un régime de recouvrement des coûts. Nous exhortons le Canada à appuyer le développement des infrastructures par des instruments financiers à taux privilégiés, mais à la condition qu'ils soient liés à des mécanismes de recouvrement des coûts viables.

Cinquièmement, nous devons mettre au point de nouveaux mécanismes financiers pour répondre aux besoins d'une nouvelle économie mondiale. Dans le contexte de cette nouvelle économie apparaissent des méthodes originales de financement. Des concepts comme les contrats de construction-exploitation-transfert et les contrats de construction-propriété-exploitation-transfert sont de plus en plus communs dans les pays en voie de développement où ils offrent une solution moins risquée pour les propriétaires publics ou privés. Comme le promoteur prend désormais une plus grande part du risque, il est nécessaire de prévoir de nouveaux mécanismes financiers. La Société pour l'expansion des exportations a de toute évidence un rôle important à jouer dans ce domaine.

[Text]

We are aware that changes are taking place within EDC to enable it to respond better to private-sector needs. We welcome this move, and as this restructuring unfolds we would ask that bureaucratic impediments are removed so that EDC can respond more dynamically than it has been able to date, and that its interventions are creative as much as responsive.

Finally, we must maximize the benefits from our scarce resources. We recognize that Canada has limited means with which to effect its development assistance programs.

• 1540

This leveraging can take the form of backing proven performers from within the LDC community or greater use of co-financing with the IFIs. We believe that to do so would render a better service to the countries we are trying to help.

Mr. Chairman, members of the committee, we understand that questions are to follow this formal submission, and I have taken the liberty of inviting two of my colleagues from the CEBC's Export Marketing Committee to be here this afternoon. I believe you know their names already. Their experiences in exporting consulting engineering are a match, certainly, to my own, and together we will be pleased to respond, as best we can, to your questions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Young.

The next presentation is by Horizon Pacific International, and Mr. Baron.

Mr. Lloyd Baron (President, Horizon Pacific International): I have invited my colleagues to join me. Three of us from Horizon Pacific International come and speak individually of our perspective. We represent no group but our own and our own particular positions.

We come to you as successful researchers, consultants, and entrepreneur exporters to Asia-Pacific and around the world. We have raised five points today to bring to this committee. They don't reflect any order of priority, but are five ideas that we would like to present to the group to consider.

The first point we would like to bring up is that from our perspective we see that Canada's approach to Asia-Pacific, which we consider to be one of the most dynamic and fastest-growing regions in the world, needs an independent strategic focus. It must not be embedded in other strategies, but must stand distinct. It cannot be compromised by domestic concerns, such as regional equity. Western Canada and the private sector more significantly play the key roles in Canada's foreign relations with Asia-Pacific.

If public support is needed to enhance and expand their desirable impacts, then it should go to those with the best competitive advantage and should not be allocated on the basis of regional equity. This point we would like to bring as factor. We see many institutions being spawned by the federal and provincial governments that are regional in concept, but not really focused on the area—the competitive advantage we have for this region being in the west of Canada and with the private

[Translation]

Nous savons que des transformations ont lieu au sein de la SEE afin de permettre à celle-ci de mieux répondre aux besoins du secteur privé. Nous en sommes heureux, et nous espérons que, dans ce contexte, les obstacles de nature bureaucratique seront éliminés afin que la SEE puisse se montrer plus dynamique qu'elle ne l'a été jusqu'ici et qu'elle puisse se montrer créative et non seulement réactive.

Enfin, nous devons utiliser au mieux nos maigres ressources. Nous sommes conscients du fait que le Canada dispose de moyens limités pour ses programmes d'aide au développement.

On peut maximiser la valeur de l'intervention en appuyant des partenaires qui ont fait leur preuve parmi les PMD, ou en recourant plus souvent au cofinancement avec les IFI. Nous sommes convaincus de rendre ainsi un plus grand service aux pays que nous essayons d'aider.

Monsieur le président, membres du comité, nous savons que la présentation des exposés sera suivie d'une période de questions, et je me suis permis d'inviter deux de mes collègues du Comité de commercialisation des exportations de la CEBC à m'accompagner cet après-midi. Je crois que vous avez déjà leurs noms. Ils en savent au moins autant que moi sur l'exportation des services d'ingénierie-conseil, et ensemble nous nous efforcerons de répondre de notre mieux à vos questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie, monsieur Young.

Nous allons entendre maintenant Horizon Pacific International, représentée par monsieur Baron.

M. Lloyd Baron (président, Horizon Pacific International): J'ai invité mes collègues à se joindre à moi. Nous sommes trois membres de Horizon Pacific International venus vous présenter chacun notre point de vue personnel. Nous sommes ici à titre individuel.

Nous sommes venus en notre qualité de chercheurs, consultants et entrepreneurs exportateurs qui ont connu des succès dans la région Asie-Pacifique et un peu partout dans le monde. Aujourd'hui, nous souhaitons attirer l'attention du comité sur cinq points. Ils ne reflètent pas un ordre de priorité quelconque; ce sont simplement cinq idées que nous voulions vous soumettre.

Premièrement, nous estimons que l'attitude du Canada à l'égard de la région Asie-Pacifique—d'après nous une des régions au monde où la croissance est la plus dynamique et la plus rapide—mérite une concentration stratégique indépendante. Elle ne doit pas être intégrée à d'autres stratégies; elle doit être distincte. Elle ne peut pas être entravée par des considérations nationales, tel que l'équilibre régional. L'ouest du Canada et le secteur privé jouent des rôles de premier plan dans les relations du Canada avec les pays de l'Asie-Pacifique.

S'il est nécessaire d'obtenir l'appui du public pour accroître et élargir les résultats souhaités, il faut procéder strictement en fonction de l'avantage compétitif, et non en fonction de l'équilibre régional. C'est là un point que nous tenons à souligner. Nous avons vu bien des institutions créées par les gouvernements, fédéral et provinciaux, sur une base régionale, sans véritable concentration sur la région, sans tenir compte de l'avantage compétitif que détiennent l'ouest canadien et le

[Texte]

sector. We can name a whole number of institutions that have been compromised by the effect of trying to get some kind of regional equity across Canada.

The second point I would like my colleague Bob Anderson to bring forward.

Mr. Robert Anderson (Senior Associate, Horizon Pacific International): We are interested in the manner in which Canada can negotiate and make wise decisions in international environments, and we are impressed by the fact that there is a kind of structural indifference between the many institutions that are dedicated to Canada's foreign relations.

We are struck by the large amount of waste and redundancy in their information-gathering activities, which could, if they were harmonized and made more coherent, allow Canadians and Canadian institutions to make much wiser, longer-lasting, and more sustainable decisions. We are concerned about this problem of coherence.

We think that, for example, if we were to look not very far afield at an institution like JETRO in Japan, we would see the manner in which information-gathering and analysis could be brought together. We list in the note that we've prepared for you, as an example, just that CIDA, IDRC, the Export Development Corporation, and Foreign Affairs and International Trade all are engaged in information-gathering, but largely this information is very sectoral. It's not shared and a great deal of it is wasted.

• 1545

Mr. Baron: In relation to CIDA, in which we collectively have close to 60 years' experience, we have seen a continual deterioration of operational capacity. Several issues must be addressed.

In the first instance, we believe the organization must be restructured. There is no piecemeal approach to this. I'd like my colleague, Yuwa Wong, to bring up and identify the points.

Mr. Yuwa Wong (Vice-President, Horizon Pacific International): Mr. Chairman, we feel there are three specific areas in which CIDA must drastically change its mode of operation. First, it has to develop a much narrower focus in its operation. Recently, USAID, an organization with a budget much larger than CIDA's, has redefined its focus and limited itself to four areas, whereas CIDA tries to be everything to everybody anywhere.

Two, we feel that there are a lot of non-professionals—I'm not saying unprofessional—within the CIDA organization who are put in the position of having to function as development specialists, analysts, planners and so on, in turn creating all sorts of—to put it mildly—undesirable consequences. To develop a strong focus, correspondingly CIDA has to create a cadre of genuine professional staff, small in number.

Thirdly, corresponding to point two, CIDA must become real specialists in specific sectors and regions, so they would become leaders in the international arena. As far as I know, nobody cites CIDA's reports in any international development

[Traduction]

secteur privé. Je pourrais vous nommer toute une liste d'institutions qui ont été entravées par des considérations d'équité régionale.

Je vais demander à mon collègue Bob Anderson de présenter le deuxième point.

M. Robert Anderson (associé principal, Horizon Pacific International): Nous essayons de voir comment le Canada peut négocier et prendre des décisions éclairées dans les contextes internationaux, et nous sommes frappés de constater au sein de nombreuses institutions chargées des relations étrangères du Canada une sorte d'indifférence structurelle.

Nous sommes frappés par le gaspillage et les excès dans les activités de collecte des informations qui, si elles étaient harmonisées et plus cohérentes, permettraient aux institutions canadiennes et aux Canadiens de prendre des décisions plus sages, plus durables et plus valables. Cette question de cohérence nous inquiète.

Si, sans aller trop loin, on s'inspirait d'une institution comme JETRO, au Japon, on verrait comment il est possible d'organiser la collecte et l'analyse de l'information. Dans la note que nous avons préparée à votre intention, nous signalons, à titre d'exemple, que l'ACDI, le CRDI, la Société d'expansion des exportations et le ministère des Affaires étrangères et du commerce international font chacun de la collecte d'information, mais leur information est extrêmement sectorielle. Il n'y a pas d'échanges et une bonne partie du tout est gaspillée.

M. Baron: En ce qui a trait à l'ACDI, avec laquelle nous avons collectivement près de 60 ans d'expérience, nous avons constaté une détérioration constante de la capacité opérationnelle. Il y a plusieurs problèmes à régler.

Premièrement, nous estimons qu'il est nécessaire de restructurer l'ensemble, et sans procéder au coup par coup. Je vais demander à mon collègue, Yuwa Wong, de présenter cette question.

M. Yuwa Wong (vice-président, Horizon Pacific International): Monsieur le président, il y a à notre avis trois domaines précis dans lesquels l'ACDI doit absolument changer son modus operandi. Tout d'abord, elle doit mieux cerner son champ d'activité. USAID, qui a un budget beaucoup plus important que l'ACDI, a récemment redéfini son aire de concentration et s'est limité à quatre zones, tandis que l'ACDI essaye d'être partout à la fois.

Deuxièmement, nous estimons qu'il y a énormément de non-professionnels—je n'ai pas dit de gens qui n'ont pas d'éthique professionnelle—au sein de l'ACDI qui ont des postes où ils sont appelés à remplir les fonctions de spécialistes, d'analystes et de planificateurs du développement, et qui finissent par provoquer des situations malencontreuses, pour le moins. Afin d'avoir une solide concentration, l'ACDI doit se doter d'un cadre réduit de vrais professionnels.

Troisièmement, toujours dans la veine de ce qui précède, les employés de l'ACDI doivent se spécialiser dans les secteurs et régions où ils travaillent, et ils pourraient ainsi devenir des chefs de file sur la scène internationale. À ma connaissance, on ne

[Text]

works, whereas we all look towards the World Bank publications for intelligence gathering, background information, and so on. CIDA must become a specialist, with a strong professional cadre of staff to back up its very focused operation.

We turn to point four and I ask Bob to make his presentation.

Mr. Anderson: Mr. Chairman, when I read the report of the co-chairs of the national forum on foreign relations, published on April 15, I was struck by the absence of the reference to cultural resources and their deployment. If I'm not wrong, there was one use of the term "cultural", but otherwise it was very superficial.

Of course I'm struck, always have been, by the fact that we lavish a great of attention in markets and in audiences, such as the United States, Great Britain, and France, certainly a little bit in other countries, and intermittently in countries like India or China, but in countries with which we have very long relationships, and very important ones—from CIDA's point of view perhaps Bangladesh would qualify there, from Immigration's point of view, Jamaica would qualify there—that Canada is a nation that catches fish, cuts trees, worries whether the trains run on time, and has a lot of potash to sell, but doesn't necessarily stand for anything else, doesn't mean anything else to them. I'm impressed when I look at *Alliance française*, at the British Council, at the United States Information Agency, USIA, the Goethe Institute in Germany—and certainly they are not alone—and I'm struck at the skilful and very humane way in which they represent the many cultures of the countries from which they come. This is done at no monumental expense.

Perhaps you are not taking the same approach, by the way, that the national forum did; I'm not presuming that. I'm recommending to you that when you think about your report, that you think about the strategic importance of the Canada Council, NSERC, the Medical Research Council, Telefilm Canada. We've always thought of the National Film Board as a very important cultural ambassador in a certain sense. We thought of *Radio-Canada Internationale* as an important ambassador.

I might invite you to think of them as a group. I'm only naming them as being illustrative and to draw them into the foreign relations circle and try to see, based on the experience of these other countries with these other agencies that I've named, whether Canada couldn't be represented in a more holistic fashion. People who look to Canada would look at us with a deeper understanding and with a more whole appreciation of our way of life and the problems we face. They might then draw more realistic conclusions about us.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Before you go on, you might be interested to know that this committee is ahead of the forum on that one. We have had a specific panel dealing on the importance of cultural institutions in formulating

[Translation]

cite jamais les rapports de l'ACDI dans les travaux sur le développement international, alors que nous cherchons les renseignements, les informations contextuelles, etc, dans les publications de la Banque mondiale. L'ACDI doit se spécialiser, et pour cela se doter d'un cadre de professionnels compétents pour mener à bien une opération extrêmement concentrée.

Nous allons passer maintenant au point quatre, que je vais demander à Bob de vous présenter.

M. Anderson: Monsieur le président, quand j'ai lu le rapport des coprésidents du forum national sur les relations étrangères, publié le 15 avril, j'ai été frappé de constater qu'on n'y parlait pas de déploiement des ressources culturelles. Sauf erreur de ma part, le mot «culturel» a bien été utilisé, mais dans un sens très superficiel.

Bien entendu, je suis très étonné, je l'ai d'ailleurs toujours été, de constater combien nous nous intéressons aux marchés et aux auditoires de pays comme les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France; dans une moindre mesure d'autres pays également, et à l'occasion des pays comme l'Inde ou la Chine, alors que dans les pays avec lesquels nous entretenons des liens de longue date, et des liens étroits—du point de vue de l'ACDI, il pourrait s'agir du Bangladesh, ou de la Jamaïque du point de vue d'Immigration Canada—le Canada n'est perçu que comme un pays où l'on pêche, abat des arbres, veille à ce que les trains soient à l'heure, mine beaucoup de potasse, sans plus, sans que nous ne représentions autre chose. Je suis frappé de voir l'Alliance française, le British Council, la United States Information Agency, USIA, l'Institut Goethe d'Allemagne—et ce ne sont pas les seuls—de voir avec quelle compétence et finesse ils représentent la culture de leurs pays d'origine. Et ce, sans que cela coûte énormément.

Permettez-moi de dire que je ne prends pas pour acquis que vous ayez retenu le point de vue du forum national. Je recommande simplement qu'au moment de préparer votre rapport, vous teniez compte de l'importance stratégique du Conseil des arts du Canada, du CNRS, du Conseil de la recherche médicale et de Téléfilm Canada. Nous avons toujours considéré l'Office national du film comme un important ambassadeur culturel. Nous considérons *Radio-Canada Internationale* comme un ambassadeur important.

• 1550

Je pourrais vous inviter à les considérer comme un groupe. Je les cite seulement comme exemple et, en les incluant dans le cercle de nos relations internationales, nous pourrions voir si l'on ne pourrait pas représenter le Canada de façon plus holistique en nous appuyant sur l'expérience qu'ont eue ces autres pays avec les autres organismes que j'ai cités. Les gens qui observent le Canada nous comprendraient mieux et prendraient mieux conscience de notre mode de vie et des problèmes que nous avons. Ils pourraient en arriver à des conclusions plus réalistes à notre sujet.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avant de continuer, vous serez peut-être intéressés de savoir que notre Comité est plus avancé que le forum à cet égard. Nous avons déjà eu une table ronde spéciale sur l'importance des

[Texte]

foreign policy. I think I can speak for my colleagues in saying we're certainly aware of that dimension and consider it important, as you do. I'm glad you flagged it again, but we're in agreement with you on that one.

Mr. Anderson: Thank you.

Mr. Y. Wong: Mr. Chairman, the last point is a simple one. As stated in our submission, Canada has had a long-standing role in international peacekeeping. However, we do see that there's a trend in moving from international peacekeeping to international peace-making, which in turn entails a completely different attitude or order in terms of sacrifices and resources. We must tread very carefully in that regard. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): The last presentation we'll have before we move to the questions is from Mr. Desbiens, a resource economist.

Mr. Robert Desbiens (Individual Presentation): I'd like to thank the members of the committee for allowing me to address the panel this afternoon without much prior notice.

I have prepared a number of issues that deal with, on the one hand, foreign policy writ large, and other more specific aspects that I would cover under the title of trade-aid issues and aid policy proper.

I should perhaps mention in passing that, as a consultant, I've been involved with a number of development organizations including, of course, CIDA, as well as the World Bank, the UNDP, UNCTAD and a number of others. Regional banks are included.

I would like to just mention one aspect that I put in my paper with regard to foreign policy that I would like to bring to the attention of the people here. Through Canada's participation in various institutional fora—by that I mean NAFTA, the GATT or the successor to GATT, the UN group of organizations and the World Bank—I want to press for tighter environmental guidelines and controls, and perhaps more importantly, their greater enforceability with appropriate sanctions to encourage compliance with those environmental regulations.

I'd have to say the current legal framework for environmental protection is making significant inroads in a number of countries, but enforceability, on the other hand, is still notably lacking. Pursuit of this policy initiative serves a dual purpose. On the one hand, it allows for a greater adherence and practice to the principle of sustainable development. Second, it provides for an increased scope of opportunities abroad for both equipment and service exports by Canadian firms active in this area.

It would also serve to narrow the gap in the comparative cost disadvantage that occurs from the differential application of environmental protection measures from industrialized economies to the recently emerging NIEs, notably in southeast Asia.

[Traduction]

institutions culturelles dans la formulation de la politique étrangère. Je crois pouvoir dire au nom de mes collègues que nous sommes tout à fait conscients de cet aspect et qu'il nous paraît aussi important qu'à vous. Je suis heureux que vous l'ayez signalé à nouveau, mais nous sommes tout à fait d'accord avec vous.

M. Anderson: Merci.

M. Y. Wong: Monsieur le président, ma dernière observation est simple. Comme nous le disons dans notre mémoire, le Canada joue depuis longtemps un rôle dans les activités internationales de maintien de la paix. Toutefois, nous constatons que l'on passe de plus en plus du maintien de la paix à son établissement, ce qui change complètement les choses en ce qui concerne les sacrifices à faire et les ressources à y consacrer. Nous devons faire preuve de beaucoup de prudence à cet égard. Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La dernière intervention que nous entendrons avant de passer aux questions est celle de M. Desbiens, un économiste spécialisé dans les ressources.

M. Robert Desbiens (présentation individuelle): Je voudrais remercier les membres du Comité de me permettre de m'adresser à vous cet après-midi avec un bref préavis.

J'ai prévu de vous parler de différentes questions, de la politique étrangère au sens large du terme, d'une part, et, d'autre part, d'aspects plus précis que je classerais sous la rubrique des questions touchant le commerce et l'aide et de la politique de l'aide en tant que telle.

Je devrais peut-être vous signaler en passant que, en tant qu'expert-conseil, j'ai collaboré avec diverses organisations s'occupant de développement, notamment, bien sûr, l'ACDI, ainsi que la Banque mondiale, le PNUD, la CNUCED et d'autres encore, y compris des banques régionales.

Je voudrais simplement signaler une chose relative à la politique étrangère qui figure dans mon mémoire et sur laquelle j'aimerais attirer votre attention. En participant à différents forums institutionnels—je pense à l'ALÉNA, au GATT ou à l'organisation qui en prendra la suite, aux organisations du groupe des Nations unies, à la Banque mondiale—le Canada devrait essayer d'imposer des lignes directrices et des contrôles plus stricts en ce qui concerne l'environnement et, ce qui est peut-être encore plus important, il faudrait pouvoir les faire respecter en prévoyant des sanctions appropriées.

Je dois dire que les dispositions légales de protection de l'environnement sont de plus en plus avancées dans un grand nombre de pays, mais il reste encore par contre bien difficile de les faire appliquer. Une initiative politique de ce type aurait un double objectif. D'une part, cela permettrait de mieux adhérer au principe du développement durable ou de mieux le mettre en pratique. Deuxièmement, cela offrirait des possibilités accrues aux entreprises canadiennes pouvant exporter du matériel et des services utilisables dans ce domaine.

Cela permettrait également de diminuer l'écart en ce qui concerne les coûts correspondants aux différences dans la façon d'appliquer les mesures de protection de l'environnement dans les pays industrialisés et dans les pays en cours d'industrialisation, notamment ceux du sud-est asiatique.

[Text]

I'd like to turn the attention of the panel now to the issues I've put forth with regard to trade and aid. The international trade policies pursued by all levels of government in this country should be better focused and reflect in their approach the reality of Canada's small size relative to big industrial powers or blocs. In this regard, I share the view set forth in the policy review and outlook of 1991 of the C.D. Howe Institute:

Canada must seek to restrain the unbridled use of political power in international trade, investment and innovation policies. At the same time Canada must develop a framework of domestic policies that promotes competition among its institutions and that increases the share of the economy involved in the production of high-value tradable goods and services.

• 1555

Aside from the conventional motherhood recommendations about creating a more favourable investment climate through sound macroeconomic policy instruments such as monetary and fiscal instruments, trade negotiations and the like, there are a number of semi-specific measures I would like to flag herein.

The first is the issue of the promotion of trade through participation in government-sponsored trade fairs, seminars and the like, which I submit should be reviewed for their relevance and probity in achieving their stated objectives. From my own experience and from that of others, too many efforts and financial resources are squandered in holding these events without a proper strategic focus other than just providing a forum for contacts and/or networking. I submit that private sector initiatives in this regard are probably more effective. An example of the above are the trade fairs and missions jointly sponsored by CIDA Inc. and EDC, which to my knowledge have never undergone any strategic review and/or evaluation.

In the same vein, I would submit that any government-sponsored promotional efforts overseas of Canadian tradable goods and services should concentrate on specific market niches in well-targeted markets, as developed or initiated by the private sector itself. More often than not, exploration of these market niches overseas should be initiated from within the cluster of competitive industries in which Canada has a demonstrated comparative advantage, as identified, for example, in the Porter study on Canadian competitiveness.

This does not preclude other market or industry sectors from getting involved. However, it would be preferable that trade promotional efforts in this regard not stray too far from the primary sources of competitive strength that specific Canadian industrial sectors currently have or previously enjoyed, such as the promotion of knowledge-intensive enterprises linked with the traditional natural resource sector. An example of that would be GIS or remote-sensing technologies.

[Translation]

Je voudrais également attirer l'attention des membres de la table ronde sur les questions que j'ai présentées au sujet du commerce et de l'aide. Les politiques d'échanges internationaux adoptées par tous les paliers de gouvernement de notre pays devraient être plus ciblées et elles devraient mieux tenir compte du fait que le Canada est relativement petit par rapport aux grandes puissances industrielles ou aux blocs. Je suis à cet égard d'accord avec ce que disait l'Institut C.D. Howe dans son rapport de 1991 sur l'examen de la politique et les perspectives à attendre:

Le Canada doit s'efforcer de limiter le recours sans entrave au pouvoir politique, et aux politiques en matière d'échanges internationaux, d'investissements et d'innovation. Parallèlement, le Canada doit élaborer un ensemble de politiques nationales encourageant la compétition entre ses institutions et augmentant la part de l'économie participant à la production de biens et de services commercialisables de valeur élevée.

En dehors des clichés habituels sur la nécessité de créer un climat plus favorable aux investissements grâce à de bons instruments de politique macro-économique de nature monétaire et fiscale, à des négociations commerciales ou d'autres choses comme cela, il y a un certain nombre de mesures semi-spécifiques que je voudrais particulièrement signaler.

Il s'agit d'abord de la promotion commerciale pouvant être assurée par la participation à des événements parrainés par le gouvernement, comme des foires commerciales, des séminaires ou autres; on pourrait vérifier s'ils répondent à nos besoins et permettent d'atteindre des objectifs recherchés. D'après mon expérience et celle d'autres personnes, on consacre trop d'efforts et d'argent à ces événements sans d'autre but stratégique que permettre l'établissement de contacts ou le maillage. Je pense que les initiatives prises à cet égard par le secteur privé sont sans doute plus efficaces. Je donnerai l'exemple des foires commerciales ou des missions parrainées conjointement par l'ACDI et la SEE qui, à ma connaissance, n'ont jamais fait l'objet d'un examen ou d'une évaluation stratégique.

Dans le même sens, je pense que tout effort de promotion entrepris à l'étranger par le gouvernement pour aider à la vente de biens et de services canadiens devrait se concentrer sur des créneaux bien déterminés dans des marchés bien ciblés, développés ou ouverts par le secteur privé lui-même. En règle générale, ce sont les secteurs industriels dans lesquels le Canada a montré qu'il avait un avantage concurrentiel qui devraient prendre l'initiative de l'exploration de ces créneaux à l'étranger; on pourrait, par exemple, s'inspirer de l'étude Porter sur la compétitivité du Canada.

D'autres secteurs du marché ou de l'industrie pourraient néanmoins y participer. Toutefois, il serait préférable que nos efforts de promotion commerciale ne s'écartent pas trop des principaux secteurs où l'industrie canadienne se montre actuellement ou s'est jadis montrée particulièrement concurrentielle, comme par exemple les entreprises basées sur les connaissances qui sont reliées au secteur traditionnel des ressources naturelles. On pourrait, par exemple, citer les technologies comme le SIG ou la télédétection.

[Texte]

Also it would be highly desirable that the federal government implement what I consider a one-stop shopping policy for the provision of export trade development-cum-partnership initiatives currently being promoted through a wide array of instruments, falling within a bewildering number of government departments and agencies. As a corollary to the above, greater coordination of export and trade development initiatives across provincial overseas delegations and the federal government would also be in order.

In keeping with the above, I also concur with the position expressed earlier this morning by B.C. Hydro International to the effect of modifying, indeed expanding, EDC's role to encompass provision of support to Canadian manufacturing consultants and contractors on project financing, in addition to its current role.

Turning to the issue of aid policy proper, while linking aid policy to domestic industrial development through, amongst other things, tied aid is not necessarily a bad policy in itself, it has rarely proven to be effective. This is especially true for equipment procurement practices in areas where Canadian business has never previously been exposed to foreign business climates, and consequently has no basic infrastructure support required for the provision of after-sales services.

This policy also tends to distort export patterns among potential equipment suppliers across a range of industries in which Canada has no demonstrable competitive advantage relative to foreign suppliers. This has led more often than not to disastrous results, both from the point of view of the poor reputation acquired by equipment suppliers to Third World recipient countries, as well as for the latter countries themselves, which have had to cope with faulty or non-operating equipment.

In the same vein, politically motivated award of consultancy services for overseas projects or programs funded by CIDA on the basis of regional representation, as mentioned a moment ago, tends to display elements of distortion in that it does not always favour specialization amongst key players in the market, on the basis of comparative advantage or skills acquisition.

Also it should be pointed out that the quality and rigour of technical performance standards required of CIDA bilateral consulting projects are in most cases significantly below what is usually required of counterpart project assignments coming from major institutional and financial agencies such as the World Bank.

Moreover, the proliferation of players in the CIDA consultants' rosters, combined with the low-expectation performance levels demanded of them, does not generally allow established firms to enhance their competitiveness when it comes to winning internationally competitive bids on major IFIs, as mentioned above.

As a result, I suggest that the bilateral component of Canada's official development assistance should focus on a vastly reduced core of recipient countries—I would say not more than 20—as according to the recent SECOR report on CIDA's management review.

[Traduction]

Il serait également souhaitable que le gouvernement fédéral regroupe sous un seul toit toutes les initiatives en matière de développement des échanges et des exportations et de partenariat qui sont actuellement prises en charge par toutes sortes d'instruments relevant d'un nombre ahurissant de ministères et d'organismes gouvernementaux. Il conviendrait également d'assurer une meilleure coordination des initiatives en matière de développement des exportations et du commerce auxquelles se livrent les délégations des provinces à l'étranger et le gouvernement fédéral.

Dans le même ordre d'idées, je suis également d'accord avec l'opinion avancée ce matin par B.C. Hydro International, selon laquelle il conviendrait de modifier ou d'amplifier le rôle de la SEE pour qu'elle puisse venir en aide aux fabricants et aux experts-conseils canadiens en matière de financement de projets.

Pour ce qui a trait à la politique d'aide en tant que telle, il n'est sans doute pas mauvais de la rattacher au développement industriel national en pratiquant par exemple l'aide liée, mais les faits montrent que c'est rarement efficace. C'est spécialement vrai pour les achats de matériel dans les secteurs où les entreprises canadiennes n'ont jamais encore été exposées aux conditions commerciales à l'étranger et n'ont donc pas l'infrastructure nécessaire pour assurer le service après-vente.

Cette politique a également tendance à fausser la répartition des exportations entre les fournisseurs éventuels de matériel en encourageant toute une gamme d'industries dans lesquelles le Canada ne se trouve pas dans une meilleure situation concurrentielle que les fournisseurs étrangers. Cela a eu tout souvent des conséquences catastrophiques, aussi bien parce que cela a donné une mauvaise réputation à nos fournisseurs de matériel dans les pays du Tiers monde, que parce que ces derniers se sont retrouvés avec du matériel défectueux ou qui ne fonctionnait pas.

Dans le même ordre d'idées, quand on choisit les experts-conseils qui s'occupent de projets ou de programmes outre-mer financés par l'ACDI en vertu des critères politiques de représentation régionale, comme on vient de le dire, cela tend à fausser les choses en ne favorisant pas toujours une meilleure spécialisation des entreprises les plus actives du marché sur la base de leurs avantages relatifs ou de l'acquisition de compétences.

Il faut également souligner que la qualité et la rigueur des normes techniques exigées des projets de consultation bilatéraux de l'ACDI sont le plus souvent considérablement inférieures à ce que l'on exige en général des projets équivalents entrepris par des organismes institutionnels et financiers importants comme la Banque mondiale.

En outre, la prolifération du nombre d'experts-conseils potentiels de l'ACDI et le faible niveau que l'on attend d'eux, ne permettent généralement pas à des entreprises établies d'améliorer leurs compétitivité lorsqu'il s'agit de remporter des appels d'offres internationaux dans le cadre des activités des grandes institutions financières internationales, comme nous l'avons vu précédemment.

En conséquence, je suis d'avis que la partie bilatérale de l'aide publique au développement du Canada soit accordée à un nombre beaucoup plus limité de pays bénéficiaires, pas plus de 20 selon moi, comme le recommande le récent rapport SECOR sur l'examen de la gestion de l'ACDI.

[Text]

Part of the emerging core recipient countries could include the countries from East Europe and the former Soviet bloc. Any tied aid equipment procurement to these countries should be carried out with suppliers who have a proven track record of high export performance levels, acquired through unassisted commercial practices.

Second, funding for low-income, non-core recipients that receive CIDA bilateral funding should be carried out through multilateral institutions, most notably the World Bank or regional development banks with appropriate provisions for such aid money to be conditional on hiring Canadian consultancy services in a scale commensurate with Canada's contribution to that bank's capital fund.

Third, the overall amount of annual funding to IFIs could vary as fiscal circumstances dictate back home. Given the overall size of funding and delivery services available to the IFIs, the latter institutions are better positioned than CIDA to absorb cuts in program spending with lesser impunity accorded to the vagaries of annual funding from Canada. It is a practice that has quite severely hampered CIDA's capacity to operate effectively in delivering Canada's own bilateral aid program in the climate of uncertainty that currently prevails.

As part of the overall policy recommendation providing one-stop shopping to clients of government-sponsored, export-cum-partnership initiatives, it is proposed that the operations of CIDA Inc. be transferred over to the EDC. Adding business promotion to CIDA's already overloaded mandate would appear to neither serve the interests of the business-consulting community nor the image and operational efficiency of the agency itself. It appears to be caught in severe organizational and policy chaos, as has been chronicled over the years in both the media and in recent management reviews of the agency.

An alternative or complementary policy to the above recommendation consists of transferring a share of bilateral funding currently destined for non-core recipients to NGOs, especially for low-income countries. Generally speaking, as was mentioned earlier, projects handled by NGOs are more effective in low-income countries. Given the current political instability notably in certain African countries, the NGO community is generally better positioned to deliver development funds than through bilateral, or government-to-government channels.

I'd like make a final comment on the issue of aid funding and human rights. The issue of using human rights as a criteria for determining the eligibility of countries for Canadian bilateral assistance is fraught with problems in its application. On the demand side, recipient countries take affront at this issue and this includes most of the elites as well as government officials. While on the supply side, Canadian business interests often fall victim directly or indirectly to such judgment calls to the extent that their export opportunities are at stake in those countries that are on the firing line.

[Translation]

Les pays de l'Europe de l'Est et de l'ancien Bloc soviétique pourraient compter au nombre de ces nouveaux bénéficiaires. Tout achat de matériel effectué par ces pays dans le cadre de l'aide liée se ferait auprès de fournisseurs ayant fait leurs preuves quant à leur niveau d'exportation et leur capacité de faire du commerce sans aide particulière.

Deuxièmement, l'aide financière aux récipiendaires à faibles moyens non prioritaires qui reçoivent une aide bilatérale de l'ACDI devrait se faire par l'intermédiaire d'institutions multilatérales, notamment la Banque mondiale ou les banques de développement régional, des dispositions étant prises pour que cette aide soit accordée à condition que des services d'experts-conseils canadiens soient utilisés dans une proportion correspondant à celle de la part du Canada dans le fonds d'investissement de la banque.

Troisièmement, le total du financement annuel des institutions financières internationales pourrait varier en fonction de la situation financière au pays. Étant donné l'ensemble des services de financement et de prestation à la disposition des institutions financières internationales, elles sont mieux placées que l'ACDI pour faire face aux réductions des dépenses de programme, étant moins assujetties aux variations annuelles du financement au Canada. Dans les circonstances actuelles, l'ACDI a souvent bien du mal à assurer son programme d'aide bilatérale de façon efficace, vu l'incertitude qui régnait.

Dans le cadre de la recommandation générale sur la centralisation des services offerts aux clients des initiatives combinant exportation et partenariat et s'appuyant sur un parrainage gouvernemental, il pourrait être souhaitable de transférer les activités de l'ACDI Inc. à la SEE. Demander à l'ACDI, déjà surchargée, de s'occuper aussi de la promotion commerciale ne servirait sans doute ni les intérêts des gens d'affaires ou des conseillers commerciaux, ni la réputation ou le rendement de cette organisation elle-même. Elle semble connaître de grosses difficultés en ce qui concerne son organisation et ses orientations, comme l'ont signalé au cours des dernières années aussi bien les médias que les récentes études sur sa gestion.

À part la recommandation ci-dessus, ou en plus de celle-ci, on pourrait transférer une partie des fonds bilatéraux destinés aux pays bénéficiaires non-prioritaires à des ONG, surtout en ce qui concerne les pays à faibles revenus, où, comme nous l'avons vu, les ONG assurent généralement une meilleure gestion des projets. Vu l'instabilité politique régnant à l'heure actuelle, surtout dans certains pays d'Afrique, il vaut généralement mieux, pour livrer des fonds d'aide au développement, passer par les ONG que par la voie bilatérale ou inter-gouvernementale.

Je voudrais dire un dernier mot au sujet du financement de l'aide et des droits de la personne. Utiliser le respect des droits de la personne comme critère d'admissibilité à une aide bilatérale du Canada entraîne toutes sortes de problèmes pratiques. Les pays bénéficiaires considèrent cela comme une insulte, qu'il s'agisse de leurs élites ou de leurs hauts fonctionnaires. De l'autre côté, les intérêts commerciaux du Canada sont souvent, directement ou indirectement, la victime de tels jugements subjectifs, dans la mesure où leurs possibilités d'exportation peuvent être compromises dans les pays les plus directement concernés.

[Texte]

Whatever the merits of incorporating human rights into the policy decision-making process of funding for potential recipients of Canada's foreign aid, the quandary facing middle powers such as Canada is the relative absence of leverage with which to influence the recipient country's behaviour on this highly charged topic.

For example, in a number of cases, such as in Kenya and Indonesia, to which I was privy, strenuous objections to alleged human rights abuses levied by official aid representatives of Norway and Holland led to the formal expulsion of their respective delegations from those countries with a concomitant loss of influence and business interests for the donor communities involved.

There is no demonstrable evidence that I have come across of the capacity of middle-size powers such as Canada to effectively leverage their influence in favour of meaningful change on human rights issues when the major-league powers are vying for influence and the ability to capitalize on business opportunities, despite voices of opposition from their own domestic constituencies.

The issue of human rights would therefore be better served by adopting a concerted approach in the appropriate political tribunals among like-minded partners of the international community, in pressing for improvements in human rights practices in those countries that flagrantly violate those principles. On the other hand, unilateral action by mid-size powers such as Canada through the instrument of foreign aid conditionality is counterproductive and detrimental to some very real interests by the domestic business communities.

In conclusion, for those core recipient countries that would be considered for bilateral funding I would recommend that eligibility for such funding be considered instead on: (a) the criterion of the ratio of military spending relative to GNP; and (b) the spread and intensity of corruption prevailing within the government apparatus.

Thank you very much for your attention.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Desbiens. We shall move to the second part of our process where we ask our members to speak.

Mr. Penson: It's a very interesting panel. Thank you very much for bringing your views to the foreign affairs review. There have been some excellent suggestions made here this afternoon.

Mr. Desbiens, I would like to have a chance to read your submission and take a little bit more time and work through it, because I think it has some excellent suggestions on how we can deal with the aid-trade issue that seems to be bothering a lot of people.

Both you and Mr. Young referred to the Export Development Corporation and how it could be used more effectively. One of the questions that has been bothering me for awhile is how you would deal with the matter of the non-

[Traduction]

Pour aussi souhaitable qu'il puisse être par ailleurs d'intégrer le respect des droits de la personne aux critères de prise de décisions politiques dans le cadre de l'attribution de l'aide étrangère du Canada, les puissances moyennes comme le Canada n'ont pas suffisamment de poids pour influencer le comportement des pays bénéficiaires dans ce domaine très délicat.

C'est ainsi que, dans un certain nombre de cas dont j'ai été mis au courant, comme au Kenya et en Indonésie, des Norvégiens et des Néerlandais représentant leurs organismes d'aide publique avaient sévèrement critiqué de prétendues atteintes aux droits de la personne, et leurs délégations respectives avaient alors été expulsées officiellement de ces pays, les donateurs perdant alors leur influence et leurs perspectives commerciales.

Il n'existe, à ma connaissance, aucune preuve concrète montrant que des puissances moyennes comme le Canada peuvent user efficacement de leur influence pour amener des changements importants en matière de droits de la personne lorsque les grandes puissances se font concurrence pour profiter des possibilités commerciales qui s'offrent à elles, malgré certaines critiques venant de chez eux.

Pour régler le problème des droits de la personne, il vaudrait donc mieux que les partenaires de la communauté internationale qui partagent les mêmes idées adoptent une attitude concertée dans les forums politiques appropriés et exigent que les pays qui violent de façon flagrante les droits de la personne améliorent leur comportement. Par contre, le fait, pour une puissance moyenne comme le Canada, de prendre des mesures unilatérales en assortissant de conditions à son aide étrangère, est improductif et va à l'encontre des intérêts très concrets des entreprises nationales.

• 1605

En conclusion, pour ce qui a trait aux principaux pays bénéficiaires auxquels on envisagerait d'accorder un financement bilatéral, je recommanderais qu'on les choisisse en fonction des critères suivants: (a) le rapport entre leurs dépenses militaires et leur PNB, et (b) l'ampleur et le niveau de la corruption existants au sein de l'appareil gouvernemental.

Je vous remercie de votre attention.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Desbiens. Nous allons passer à la seconde partie de la séance et inviter les membres du Comité à prendre la parole.

M. Penson: C'est un groupe très intéressant. Je vous remercie d'avoir présenté vos idées sur l'examen des affaires étrangères. Nous avons entendu cet après-midi d'excellentes propositions.

Monsieur Desbiens, j'aimerais avoir plus de temps pour lire votre exposé et l'étudier, parce que j'ai l'impression qu'il contient d'excellentes propositions au sujet de la question des rapports entre l'aide et les échanges commerciaux, question qui préoccupe beaucoup de gens.

Monsieur Young et vous-même avez parlé de la Société pour l'expansion des exportations et du rôle plus efficace qu'elle pourrait jouer. Je me demande depuis longtemps comment on peut régler le problème des prêts non-productifs que la SEE a

[Text]

performing loans EDC currently has, and loan exposure. Should they user pay for that privilege to a higher degree to cover what could be offsetting losses? Or should the Canadian taxpayer pick that up? I'd like to have your views on that section of EDC.

Mr. Young: Mr. Chairman, this is the time when I wish I were a banker. To be honest, I don't really feel competent to answer that one. I think this is very much a domain of the banking community. I'd like to ask my two colleagues if they have some viewpoints on this, but I would hesitate to proffer any suggestions at the moment on it.

Mr. John Ritchie (Consulting Engineers of British Columbia): I do understand from conversations with EDC officials that the non-performing loans in their portfolio are a serious impediment to their ability to function and that this is a serious issue, especially regarding the pressure that they are receiving to take on risk that is not associated with sovereign guarantees.

There have been a variety of suggestions, including the need to take those non-performing loans off the books. I guess none of us have any simple answers because we all recognize, as taxpayers, the difficulties that Canada faces in managing its own affairs. But it does illustrate the nature of risk.

I gather many of these loans were to the Soviet Union and to Yugoslavia. Both countries were considered to be good risks five years ago at the time those loans were made. It is not an easy issue to resolve, but clearly it's adversely affecting the ability of EDC to function.

I think we also have to look at what our competitors in the global marketplace are doing with their credit granting institutions, to see what we might have to do.

Mr. Penson: Can you shed any light on that for us?

Mr. Ritchie: I'm afraid not. As Mr. Young said, we are not bankers, but there's no question it's a difficult subject.

Mr. Penson: Mr. Chair, just to follow up, before Mr. Desbiens, it certainly is a concern. If they are going to be written off, the taxpayer is going to have to bite the bullet for whatever it is. It's \$1.2 billion. I understand it's fairly high.

It has to be a question that's asked if we're going to want to expand EDC's role and have them more involved. Should the businesses that are participating have to pay a higher premium to build up a contingency fund for those kinds of losses? That is my direct question.

Mr. Ritchie: I guess that's one side of the equation. The other side of the equation is: would the resulting premiums be so high that they would be out of business if they wouldn't be accessible?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Did you have something specific to add to that specific issue?

[Translation]

déjà accordés et celui des risques reliés de façon générale aux prêts. Ceux qui bénéficient de ce privilège devraient-ils être mis plus lourdement à contribution pour compenser ces pertes? Est-ce plutôt les contribuables canadiens qui devraient assumer cela? J'aimerais savoir ce que vous pensez de cette partie des activités de la SEE.

M. Young: Monsieur le président, à un moment comme celui-ci j'aimerais être banquier. En toute honnêteté, je ne crois pas avoir la compétence de vous répondre. C'est quelque chose qui est vraiment du domaine des banquiers. J'aimerais demander à mes deux collègues s'ils ont une idée là-dessus, mais j'hésiterais à vous faire une quelconque suggestion à ce sujet pour le moment.

M. John Ritchie (Consulting Engineers of British Columbia): D'après les conversations que j'ai eues avec des fonctionnaires de la SEE, il me semble que les prêts non-productifs figurant dans leur porte-feuille font sérieusement obstacle à leur capacité de fonctionner; c'est même un problème grave, étant donné surtout les pressions exercées sur cet organisme pour qu'il assume des risques qui ne sont assortis d'aucune garantie de l'État.

Diverses choses ont été proposées, notamment la nécessité de retirer ces prêts non-productifs de leurs livres. Je pense que personne ne peut proposer de solutions simples parce que, en tant que contribuables, nous sommes tous conscients des difficultés qu'a le Canada à gérer ses propres affaires. Cela montre néanmoins la nature du risque.

Si j'ai bien compris, un grand nombre de ces prêts avaient été accordés à l'Union soviétique et à la Yougoslavie, pays considérés comme ne présentant pas de risques particuliers à l'époque, il y a cinq ans. Ce problème n'est pas facile à résoudre, mais il a certainement des conséquences négatives sur la capacité de la SEE à jouer son rôle.

Je pense qu'il faut également voir ce que font nos concurrents internationaux en ce qui concerne leurs institutions de crédit, pour décider de ce qu'il nous faudra peut-être faire.

M. Penson: Pouvez-vous éclairer notre lanterne là-dessus?

M. Ritchie: Je crains que non. Comme l'a dit M. Young, nous ne sommes pas des banquiers, mais c'est assurément un sujet difficile.

M. Penson: Monsieur le président, j'ajouterai à ce sujet, avant que M. Desbiens ne parle, que c'est certainement une préoccupation pour nous. Si ces dettes doivent être radiées, c'est le contribuable qui devra assumer la perte, quel qu'en soit le montant. Or, il est de 1,2 milliard de dollars, ce qui me paraît très élevé.

Il faut se poser cette question, si nous voulons élargir le rôle de la SEE et la rendre plus active dans ce domaine. Les entreprises associées à ces programmes devraient-elles verser une cotisation plus importante pour constituer un fond de réserve destiné à couvrir ce genre de pertes? Voilà la question directe que je poserais.

M. Ritchie: Je pense que c'est une des façons de voir le problème. On peut toutefois se demander si ce coût plus élevé imposé aux entreprises ne risquerait pas de les décourager?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avez-vous quelque chose de précis à ajouter à ce sujet?

[Texte]

[Traduction]

• 1610

Mr. Desbiens: I have perhaps just a bit of a tangential comment to make on that, which is that it probably just goes to reinforce the necessity, when EDC or any other institution does get involved in the assessment of risk, that the assessment be subjected to better and tighter scrutiny than perhaps might have been the case in regard to the loans in question.

It's easy for us as armchair philosophers to say it now, but I think that it militates for a greater need.

My recommendation, however, is to the effect that a lot of the export and partnership promotion efforts that are carried out outside of the ambit of EDC could very well be transferred to the EDC without necessarily impinging on the risk assessment.

An example of that is the fact that a lot of work that I consider to be done by CIDA Inc. is not really the most appropriate forum for that to be carried out, and I take it that EDC will probably be higher on a scale of abilities to take over that function.

The other thing I would mention that I didn't necessarily mention in this paper of mine is that when it comes to forming partnerships CIDA has got something at least partially right, which is that recently it has set up a number of what are known as either Malaysia or Canada-Thailand enterprise programs, which, although the results might be too early to tell at this stage, seem to be moving in the right direction. By that I mean that they are actually ferreting out the whole issue of forming partnerships to the private sector as opposed to having government bureaucrats find a way to match potential investors or industrial or manufacturing concerns from either side of the border. Again, that is a laudable objective and a sound approach.

The problem I find with CIDA Inc. being CIDA is that in some cases you have a mismatch of officers within CIDA who are not necessarily trained in the area of promoting business. There's a heck of a step to go from being involved in NGO types of activities or in funding community village programs to the next day being placed at a desk where you're supposed to find ways in which to foster the promotion of exports or joint venture partnerships between Canadian firms and their overseas counterparts.

I also say that because I think that part of the problem affecting CIDA is that it is overburdened with too many mandates, some of which may or may not conflict with each other. In any event, at the end of the day I find that they are perhaps underresourced but at least overburdened by way of the sheer number of mandates that are given to them. My colleagues from Horizon Pacific alluded to that very same point a while ago.

Mr. Lastewka: I also want to thank you for your excellent presentations.

I'm going to ask my question on Mr. Baron's number one item, just to make sure that I understand what he was trying to say.

When you spoke about the Asia-Pacific, your focus here was that it shouldn't be compromised by domestic concerns such as regional equity. Could you explain that a little bit more?

M. Desbiens: Je voudrais peut-être simplement ajouter en passant que cela fait ressortir la nécessité de surveiller de plus près la façon dont la SEE ou tout autre organisme évalue les risques éventuels que cela n'aurait peut-être normalement été le cas pour des prêts de cette nature.

Il est facile pour des philosophes de salon comme nous de le dire, mais je crois que cela en montre bien la nécessité.

Je recommanderais donc que l'on transfère à la SEE une bonne partie des activités de promotion des exportations et des partenariats qui sont actuellement exécutées en dehors d'elle, sans empiéter nécessairement sur l'évaluation des risques.

Je dirais par exemple que l'ACDI Inc. n'est pas en réalité la meilleure organisation pour s'occuper de beaucoup de choses qui sont actuellement de son ressort, et je crois que la SEE serait sans doute plus compétente pour le faire.

Par ailleurs je n'ai peut-être pas signalé dans mon mémoire que, en ce qui concerne la constitution d'un partenariat, l'ACDI fait au moins quelque chose en partie correctement; il s'agit des programmes d'entreprises qu'elle a récemment organisés pour la Malaysia ou la Thaïlande et qui semblent être sur la bonne voie, même s'il est encore trop tôt pour se prononcer. Je veux dire par là qu'ils sont en train d'explorer toute la question de la constitution de partenariats avec le secteur privé au lieu que ce soit des bureaucrates gouvernementaux qui essayent de voir comment mettre en rapport des investisseurs, des industriels ou de grandes entreprises d'un pays et de l'autre. Là encore, c'est un objectif louable et une saine attitude.

Ce qui gêne avec l'ACDI Inc., c'est que dans certains cas il y ait dans cette organisation des agents qui ne sont pas tout à fait à leur place et qui ne sont pas nécessairement qualifiés pour faire de la promotion commerciale. Il y a une énorme différence entre s'occuper d'activités de type ONG ou financer des programmes communautaires dans un village et, le lendemain, se retrouver dans un bureau où l'on doit essayer d'assurer la promotion des exportations ou mettre sur pied des coentreprises entre des sociétés canadiennes et leurs homologues d'outre-mer.

Je dis également cela parce qu'il me semble que les difficultés de l'ACDI sont en partie dues au fait qu'on lui a confié trop de mandats différents, dont certains entrent en conflit les uns avec les autres. Quoi qu'il en soit, en fin de compte, je constate que cette organisation est peut-être sous-financée, mais qu'elle est surchargée, vu la quantité de mandats dont elle doit s'acquitter. Mes collègues de Horizon Pacific ont signalé la même chose tout à l'heure.

M. Lastewka: Je voudrais également vous remercier pour vos excellents exposés.

Ma question portera sur le premier point mentionné par M. Baron, car j'aimerais être sûr de bien comprendre ce qu'il voulait dire.

Lorsque vous avez parlé de l'Asie-Pacifique, vous avez dit qu'il ne fallait pas compliquer les choses en introduisant des préoccupations nationales telles que l'équité régionale. Pouvez-vous nous en dire un peu plus?

[Text]

Mr. Baron: The point is that what we find happening is that many of our national policies have embedded in them the notion that there has to be some kind of regional distribution. In the area of Asia-Pacific we have manifested that the comparative advantage at this moment in time is at the west coast of Canada. For example, we'll talk about some national institution such as the Asia-Pacific Foundation. The Asia-Pacific Foundation had a role to play in the earlier period, but in the later period we now find it having to compromise its investments or work here in order to balance itself in Ontario, where the concern and the development are not as advanced as on the west coast. It's concerns such as that.

We have to look at clearly creating a strategy that keeps us at the competitive edge of an environment that is changing too rapidly to permit at the same time a notion that if we're going too quickly on the west coast, we've got to find some balance in institutional development across Canada.

If you took a cross-section of institutions across Canada that are concerned with the Asia-Pacific, then you would find an interesting number of them spread throughout Canada. That's good for Canadian concerns, but not necessarily for the most effective deployment of our resources if we're going to be competitive in that environment.

Does that address the point?

• 1615

Mr. Lastewka: It really does, because this morning when I suggested that we try to concentrate and utilize our expertise in various regions of the country for regions of the world, I was given a failure as a mark. I wish you were there this morning. I would at least have had some support.

The group from the Asia-Pacific and yourselves and other groups... it would be nice to be able to get the answer after you've locked yourselves in a room and decided what is best for Canada. We're getting ourselves into the predicament of hearing all the various points of view and we are now being asked to make those types of decisions. In the meantime, those people who are working on trying to expand in the Asia-Pacific can't come up with a compromise solution of what is best for Canada.

Mr. Y. Wong: If I may add, in terms of funding institutions that would enhance the competitiveness of Canadian businesses in Asia-Pacific, in the past number of years if an institution is funded in Vancouver, somehow they have to create or find something to fund in Toronto. We have firsthand knowledge in evaluating some of those programs, and we have found that it's a complete waste of resources when it's funded back east. They have to push the program and look for people to sign up, whereas there is over-demand in Vancouver and it has been very successful over here. It's that kind of concern—that if you do something in Vancouver you must do something elsewhere, back in eastern Canada, regardless of the purpose and comparative advantages of the institutions chosen.

[Translation]

M. Baron: On constate en fait que beaucoup de nos politiques nationales impliquent la notion qu'il faut respecter un certain type de répartition entre les régions. En ce qui concerne l'Asie-Pacifique, il est clair que c'est la côte ouest du Canada qui est à l'heure actuelle la mieux placée pour s'en occuper. On peut par exemple parler à des institutions nationales comme la Fondation Asie-Pacifique. Celle-ci a pu jouer un rôle au début, mais, récemment, elle a dû limiter ses investissements ou ses activités ici pour en effectuer une partie en Ontario, où on ne s'intéresse pas autant à cette question et où on n'est pas aussi avancé dans ce domaine que sur la côte ouest. Voilà le genre de préoccupations dont il s'agit.

Nous devons vraiment chercher à élaborer une stratégie nous plaçant dans une position concurrentielle face à un milieu qui évolue trop rapidement pour que l'on puisse en même temps se permettre de dire que s'il y a des progrès rapides sur la côte ouest, il faut assurer institutionnellement un certain équilibre dans l'ensemble du pays.

Si l'on essayait de voir quelles sont les institutions qui s'occupent de l'Asie-Pacifique au Canada, on constaterait qu'il y en a en fait un nombre assez élevé qui se trouvent un peu partout au Canada. C'est peut-être bon d'un point de vue canadien, mais cela ne permet pas nécessairement d'assurer le meilleur déploiement possible d'une ressource si nous voulons être concurrentiels dans ce secteur.

Est-ce que j'ai répondu à votre question?

M. Lastewka: Tout à fait, parce que ce matin, quand j'ai dit que nous pourrions essayer de nous concentrer et de profiter des compétences spéciales qu'ont certaines régions de notre pays par rapport à d'autres régions du monde, on m'a donné une très mauvaise note. J'aurais aimé que vous soyez là; il y aurait au moins eu quelqu'un pour m'appuyer.

Il serait bon que des groupes comme la Fondation Asie-Pacifique, vous-mêmes et d'autres puissent s'enfermer quelque part pour discuter et nous dire ce qui est le mieux pour le Canada. Nous nous sommes mis dans une situation telle que nous devons entendre tous les points de vue différents, et on nous demande à nous de prendre ce genre de décisions. Dans l'intervalle ceux qui essayent d'étendre leurs débouchés dans l'Asie-Pacifique ne peuvent pas nous proposer des solutions de compromis à cet égard.

M. Y. Wong: J'aimerais ajouter que, en ce qui concerne les institutions de financement qui pourraient améliorer la compétitivité des entreprises canadiennes dans l'Asie-Pacifique, on a constaté au cours de ces dernières années que si un organisme reçoit du financement à Vancouver, il doit d'une façon ou d'une autre créer ou trouver quelque chose à financer à Toronto. Nous avons une expérience directe de l'évaluation de certains de ces programmes, et nous avons constaté que ce financement dans l'Est est un pur gaspillage. Il faut faire connaître le programme et chercher des souscripteurs alors qu'on ne peut même pas répondre à la demande à Vancouver, où cela marche très bien. Voilà le genre de problème que nous avons: si on fait quelque chose à Vancouver, il faut le faire également ailleurs dans l'Est du Canada, quels que soient les objectifs des organismes choisis ou leurs avantages relatifs.

[Texte]

Mr. Lastewka: Mr. Chairman, I think we need to get more information on that, because we're into a conflict with what we heard this morning. I, as a member, tried to steer that—Charlie, help me here. I tried to emphasize the fact that we should be using our expertise in various regions across Canada in our foreign policy to our greatest advantage. I think that's what you said. It's probably these people from Toronto, Bill, where there is a problem.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Lastewka, Professor Neilson gave you a failing grade this morning. I don't think you can appeal to this afternoon's panel to rescue you.

Mr. Lastewka: I got passing marks from other people, though.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): In all fairness to your question this morning, I don't think your question was fully understood. I don't see an inconsistency in what is being said this afternoon and what you were saying this morning, quite frankly.

Mr. Lastewka: Then we need to get some examples of what the gentlemen both said.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): May I ask a question to follow up? This is somewhat out of this specific issue, but with something like the TRIUMF project of the University of British Columbia, or KAON, which obviously is much more in the scientific area, is that also the type of situation where you feel there has been too much dispersion in resources?

This is always a problem. If I may suggest to you, in our own experience in the province of Ontario this often is said...the University of Toronto, a centre of excellence here, and so immediately then something must be done in Sudbury. I'm sure you find the same is true in British Columbia. There is a pressure to create a regional equity, which you call it in your brief, along with a need to create centres of excellence.

I take it you are telling us there is a real inhibition on the ability of the creation of centres of excellence in Asia-Pacific issues in Vancouver because scarce resources are being allocated elsewhere in the country to Asia-Pacific items. Apart from the specific one you gave us, could you perhaps give us a few others?

To be quite frank, I don't find your reference to the Asia-Pacific Foundation in any way helpful, because we heard from the Asia-Pacific Foundation itself this morning that it considers itself a national institution. It does not consider itself west coast. It raises money from the Government of Ontario, from the Government of Quebec, from the governments of the Atlantic provinces. It could hardly do that if in fact it was going to concentrate all its activities here.

I don't wish to suggest that you are trying to create some form of tension in terms of the national structure, but it would be helpful if you could give us a couple of concrete examples of where you feel it would have been specifically good to be concentrating the centres of excellence here rather than dispersing the resources.

[Traduction]

M. Lastewka: Monsieur le président, je crois que nous devrions avoir plus de renseignements là-dessus, parce que cela va à l'encontre de ce qu'on nous a dit ce matin. En tant que membre du comité j'ai essayé d'orienter le débat... Charlie, épaulé-moi donc. J'ai essayé de souligner que nous devrions essayer de tirer le meilleur parti, dans notre politique étrangère, des compétences existant dans diverses régions de l'ensemble du Canada. Je crois que c'est ce que vous avez dit. Le problème vient sans doute de ces gens de Toronto, Bill.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Lastewka, M. Neilson vous a donné une mauvaise note ce matin. Je ne crois pas que vous puissiez compter sur les témoins de cet après-midi pour qu'ils viennent à votre rescousse.

M. Lastewka: Il y a déjà d'autres gens qui m'ont donné des notes de passage.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je crois qu'il est juste de dire que votre question de ce matin n'a pas été très bien comprise. En toute franchise, je ne vois pas de contradiction entre ce qu'on dit cet après-midi et ce que vous disiez ce matin.

M. Lastewka: Il nous faudrait alors avoir des exemples de ce qu'ont dit ces messieurs.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Puis-je poser une question pour faire suite à cela? C'est un sujet un peu différent, mais en ce qui concerne quelque chose comme le projet TRIUMF de l'Université de la Colombie-Britannique, ou KAON, qui a bien sûr un caractère beaucoup plus scientifique, est-ce que vous pensez que dans une situation comme celle-là nos ressources sont également trop dispersées?

C'est toujours un problème. Je peux vous dire que nous avons également l'expérience de cela en Ontario... Si on crée un centre d'excellence à l'Université de Toronto, il faut immédiatement faire également quelque chose à Sudbury. Je suis sûr que la même chose se passe en Colombie-Britannique. Il existe des pressions en faveur d'une équité régionale, ce dont vous parlez dans votre mémoire, qui va de pair avec la nécessité de créer des centres d'excellence.

Je suppose que vous voulez nous dire que l'on nuit à la possibilité de créer des centres d'excellence pour les questions touchant l'Asie-Pacifique à Vancouver parce que, alors que les ressources sont limitées, une partie de celles-ci sont réparties dans le reste du pays pour les mêmes questions. En dehors de l'exemple précis que vous nous avez donné, pourriez-vous nous en donner quelques autres?

En toute franchise, je ne crois pas que ce que vous avez dit au sujet de la Fondation Asie-Pacifique soit positif de quelque façon que ce soit, parce que celle-ci nous a déclaré elle-même ce matin qu'elle se considère comme une institution nationale, et non pas limitée à la côte ouest. Elle reçoit des fonds du gouvernement de l'Ontario, de celui du Québec et de ceux des provinces de l'Atlantique. Elle aurait du mal à le faire si elle concentrait toutes ses activités ici.

Je ne voudrais pas donner l'impression que vous essayez de susciter une espèce de tension en ce qui concerne la structure nationale, mais il serait bon que vous puissiez nous donner quelques exemples concrets de cas où vous pensez qu'il aurait été particulièrement sage de concentrer les centres d'excellence ici plutôt que de disperser les ressources.

[Text]

[Translation]

• 1620

Mr. Baron: It is difficult. I propose that the committee take a cross-section of all the various institutions that are across Canada and focus on the Asia-Pacific. You will find, because Canada has been successful in this way, that there is a geographic dispersion of those institutions, as federal funding that is focused on Asia-Pacific is now equally distributed across Canada. If you look at the area of the most dynamic growth in the Asia-Pacific and the firms most intimately involved in the Asia-Pacific, you will find a number of them centred on the west coast.

I am saying that we've gained in this policy in certain areas, because there has been, as you have said, investments on the west coast because of geographic balance. We are saying in this specific area, in an area that is growing so dramatically that we've found no comparison in history, we have to focus our attention on those areas.

As successful entrepreneurs in the area of Asia-Pacific ourselves, we find that we can function quite well and without government assistance. We are doing quite well in our separate enterprises. We look at other centres; for example, the Indonesian study centre or the Indonesian centre of excellence at Carleton. That might be well-situated there. I don't want to single out any institution, but the question is, in the 21st century, where will the seat be that will direct us and help us participate in the Asia-Pacific? It's going to be on the west coast, and we should be focusing our policy on that. I don't have the answers, but I can say that it does deserve some consideration.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Senator Carney had something to add, so perhaps I could call on her.

Senator Carney: I asked to speak to this point, because I would like to offer a wider perspective that might be helpful on this aspect.

For a long time in Canada, over a 30-year period, we allocated regions of the globe to regions of the country. In CIDA, and I'm speaking just from general knowledge as an MP and journalist—and naturally as a senator—the francophone areas of Africa were allocated to the francophone parts of Canada. The Latin American, South American areas of our overseas programs were allocated to usually Toronto. What you are basically saying is, okay, then let's allocate the Asia-Pacific region to Vancouver, Calgary and western areas. If we're going to continue that mode of placing it around the globe on a regional basis, let's please allocate Asia-Pacific out here, where we all know most of the expertise resides. We're nicer, gentler, sweeter people—and it rains more, too.

What I would like to put as a supplementary point is the exclusion of Asia-Pacific expertise from so many aspects of the central bureaucracy in Ottawa. This committee has heard me complain—it is called the regional rant—that often in the general round tables we hear about Africa, we hear about Latin America, but we don't hear enough about Asia-Pacific.

M. Baron: C'est difficile. Le comité devrait faire l'inventaire de tous les organismes de l'ensemble du Canada dont les activités sont axées sur l'Asie-Pacifique. Le Canada ayant obtenu de bons résultats dans ce domaine, vous constaterez qu'ils sont très dispersés géographiquement, les fonds fédéraux destinés à l'Asie-Pacifique étant répartis actuellement de façon égale dans l'ensemble du Canada. Pour ce qui est de la région qui connaît la croissance la plus dynamique par rapport à l'Asie-Pacifique, celle où les entreprises sont le plus directement liées à cette partie du monde, vous constaterez qu'il s'agit surtout de la côte ouest.

À mon avis, cette politique a été bénéfique pour nous à certains égards, puisque, comme vous l'avez dit, il y a des investissements qui ont été réalisés sur la côte ouest pour des raisons d'équilibre géographique. Mais dans ce secteur, qui connaît à l'heure actuelle une croissance sans précédent dans l'histoire, nous devons nous spécialiser.

En tant que gens d'affaires ayant de bons résultats dans le secteur Asie-Pacifique, nous constatons que nous pouvons nous en tirer très bien sans aucune aide gouvernementale. Nos différentes initiatives donnent de bons résultats. Il y a cependant d'autres centres, par exemple le Centre d'études indonésiennes ou le Centre d'excellence de l'Indonésie, à Carleton. Peut-être son implantation là-bas est-elle un bon choix. Je ne veux pas m'en prendre à un organisme plutôt qu'à un autre, mais la question est de savoir quel sera l'endroit qui, au 21^e siècle, nous montrera la voie et nous aidera à être actifs dans l'Asie-Pacifique. Ce sera la côte ouest, et c'est pourquoi notre politique devrait mettre l'accent là-dessus. Je ne peux pas tout résoudre, mais je peux vous dire que cela mérite d'être pris en considération.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La sénatrice Carney veut ajouter quelque chose; je pourrais donc peut-être lui donner la parole.

La sénatrice Carney: J'ai demandé la parole maintenant parce que je voudrais présenter un point de vue plus ample qui pourrait peut-être être utile à cet égard.

Depuis une trentaine d'années, au Canada, nous répartissons les régions du monde entre les régions du pays. À l'ACDI, et je parle seulement sur la base des renseignements généraux que j'ai obtenus en tant que députée et journaliste—ainsi que bien sûr comme sénatrice—on attribuait les régions francophones de l'Afrique aux parties francophones du Canada. Les programmes concernant l'Amérique latine et l'Amérique du Sud étaient généralement attribués à Toronto. Vous nous dites donc en fait qu'il faudrait attribuer la région Asie-Pacifique à Vancouver, à Calgary et à l'Ouest du pays. Si nous devons continuer de répartir le monde sur une base régionale, il faudrait accorder l'Asie-Pacifique à cette région de l'Ouest, où les gens sont les plus compétents; ils sont plus gentils, plus aimables et, en plus, les pluies sont plus abondantes.

J'aimerais également ajouter que tout ce qui touche l'Asie-Pacifique est souvent rejeté par la bureaucratie centrale à Ottawa. Je me suis déjà souvent plainte devant ce comité—on m'accuse de parti régional—du fait que dans les grandes tables rondes on entend parler de l'Afrique et de l'Amérique latine, mais pas assez de l'Asie-Pacifique.

[Texte]

Often in Ottawa the experts on any subject are deemed to be in a circle that goes to Montreal, Kingston, maybe down to Waterloo, University of Toronto. I would suggest that what we could insist on—almost an inverse of what you are saying—is that dealing with foreign affairs in any of these areas, we search the country for where the expertise is, and make sure it is included.

It is ridiculous to think that all of the expertise to do papers for a committee is just in that golden triangle. Maybe I could add as a supplementary to your point that, in addition to the regional allocation of expertise, efforts be made to include people from this region in some of the central decision-making. . . Would you agree with that?

Mr. Baron: I would certainly agree, and we are often excluded because of the geographic distance. This is a point I want to bring up—

Senator Carney: The cost.

Mr. Baron: The cost. It is not supposed to be an element of cost, but we are not invited to participate because it costs money to fly us around and nobody uses the modern telecommunication environment. But we have not been. . . and this is very interesting point here. We're not at this point trying to make a point about CIDA, but in the reorganization not one of the three of us here who have been collectively involved with CIDA has ever been involved in any of the discussions—and they honestly admit—because we are too far. This is an important issue, so I concur with you. To be involved in the debate on the Asia-Pacific must include those who are actively involved in developing business and ties in the Asia-Pacific.

[Traduction]

On considère souvent à Ottawa que les experts sur quelque sujet que ce soit doivent venir d'un cercle qui comprend Montréal, Kingston, et s'étend peut-être jusqu'à Waterloo et à l'Université de Toronto. Je pense que nous pourrions insister pour que—c'est pratiquement le contraire de ce que vous nous dites—, en ce qui concerne notre politique étrangère vis-à-vis d'une région du globe ou d'une autre, nous cherchions à trouver des experts dans toutes les régions du pays et fassions vraiment appel à eux.

Il est ridicule de penser que tous les gens compétents pour rédiger des rapports à l'intention d'un comité se trouvent dans ce triangle d'or. Je pourrais peut-être ajouter à ce que vous avez dit que, en plus de consulter des experts des différentes régions, il faudrait également s'efforcer de faire participer des gens de cette région à certaines des activités centrales de prise de décisions. . . Seriez-vous d'accord avec cela?

M. Baron: Je suis certainement d'accord, et on nous exclut souvent à cause de l'éloignement géographique. Je voulais justement soulever. . .

La sénatrice Carney: Le coût.

M. Baron: Le coût. Cela ne devrait pas entrer en considération, mais on ne sollicite pas notre participation parce que les déplacements en avion coûtent cher, et personne ne se sert des possibilités qu'offrent les télécommunications modernes. Il y a d'ailleurs quelque chose de très intéressant à signaler là-dessus. Nous ne voulons pas critiquer l'ACDI, mais nous avons tous les trois été associés à ses activités, et aucun d'entre nous n'a participé aux discussions relatives à sa réorganisation, parce que nous vivons trop loin, comme on l'a reconnu avec honnêteté. C'est un problème important; je suis d'accord avec vous. Les gens qui s'occupent activement de promouvoir les échanges et d'établir des liens dans l'Asie-Pacifique devraient pouvoir participer au débat sur cette question.

• 1625

Senator Carney: You might want to follow it up because I want to switch the subject. It's okay with Colleen.

Mr. Y. Wong: I just have two comments to make, Mr. Chairman. One is in respect to your earlier comment on the Asia-Pacific Foundation. I would submit they could not have said anything otherwise. They have a mandate to serve the country as a whole. They struck gold in their activities in Vancouver 10 years ago. They have taken it as far as they can go. I would suggest they're hamstrung in what they have to do elsewhere, and they're not making any progress in the west coast. There are two doing the same thing. They're really looking for the next mandate or the next task to advance.

To generalize our discussion a bit more, and to follow up on Senator Carney's point, I would suggest that to the extent that we have an industrial policy in Canada, we have it exactly backwards. If you look at the industrial policy of Japan, for example, they will let people compete; then they would find who are the winners, and they back the winners internationally. We tend to protect the losers.

La sénatrice Carney: Vous voudrez peut-être ajouter quelque chose, parce que je voudrais changer de sujet. Colleen est d'accord.

M. Y. Wong: J'ai juste deux choses à dire, monsieur le président. D'abord, en ce qui concerne ce que vous avez dit tout à l'heure au sujet de la Fondation Asie-Pacifique, celle-ci ne pouvait pas dire autre chose, à mon avis, puisque son mandat est de servir l'ensemble du pays. Elle a trouvé le bon filon à Vancouver il y a 10 ans, et elle l'a exploité autant qu'elle l'a pu. Je pense que ce qu'elle doit faire ailleurs lui impose des contraintes, et elle ne fait aucun progrès sur la côte ouest. Il y en a deux qui font la même chose. Elle attend en fait un autre mandat ou une autre chose à faire.

Pour généraliser un peu plus notre débat et ajouter à ce qu'a dit la sénatrice Carney, je dirais que, dans la mesure où nous avons une politique industrielle au Canada, celle-ci est exactement l'inverse de ce qu'elle devrait être. Celle du Japon, par exemple, encourage la compétition; ceux qui l'emportent reçoivent alors l'appui du gouvernement au niveau international. Nous avons plutôt tendance à protéger les perdants.

[Text]

In fact, the term you use, Senator Carney, is very interesting. You said to allocate a region to some other international regions. To me that's a supply-driven approach. That is, we have some resources here, so we will allocate a resource to Ontario for specific international regions, whereas a demand-driven approach would be to find out where the expertise is.

Senator Carney: It wasn't my idea.

Mr. Y. Wong: No, I'm not saying it was. I'm not saying it was yours. I'm just saying that's the point you make. It just seems to me we have it exactly backwards.

Senator Carney: Can I switch to another point? There are so many excellent presentations. We don't want you to think that we don't speak to your paper, that it's not just as exciting as anything else, but the chairman's going to cut me off and I have one point to make here.

In Horizon Pacific's five points you don't complete the thought about the cultural dimension. You say Canada must bring the cultural dimension into the foreign relations circle. Well, to a degree we do. We have cultural officers abroad; we finance through External Affairs, theatre groups, music groups, the Vancouver Symphony Orchestra in Japan.

There has been a lot of debate in this committee on the need to do more, which doesn't involve just writing cheques. Would you like to expand on that? Once you embrace the cultural dimension, what do you exactly do with it? This is of particular interest to the chairman, I may point out.

Mr. Anderson: I'm pleased to hear that. I think Senator Perrault would be interested as well. We spent some time together—a few feet away—at a three-day conference on broadcasting from Canada to the rest of the world, trying to consider how Canada can be best represented, how its voices can be best portrayed, and in many ways how we can, without fear or compromise, present the “warts and all” visage of Canada to our partners.

I think the underlying motive here, in my mind, would be that if we can convey not only the best but also the most real and the most heated of our cultural activities, not simply those that are best controlled, we will convey a sense of Canada as a place much more complicated than most people understand, but much richer, much more human. Probably in the long run, we will create partnerships through which we'll be better able to negotiate and to reach decisions that are more abiding and more stable.

I do agree with you. The embassy in Paris has a cultural attaché. The embassy in London has a cultural attaché and in Tokyo and Washington. It's certainly true that the big 10 of our main players are lavished with attention. There's something going on every month of real significance.

[Translation]

En fait, le terme que vous utilisez, sénateur est très intéressant. Vous avez parlé d'attribuer une région du monde à une région du Canada. Pour moi, cela veut dire que c'est l'offre qui domine, c'est-à-dire que nous avons des ressources à tel endroit et que nous allons les attribuer à l'Ontario pour qu'il s'occupe de certaines régions déterminées du monde, alors que si l'on appuyait sur la demande, on essaierait d'abord de voir où sont les experts.

La sénatrice Carney: Ce n'était pas mon idée.

M. Y. Wong: Non, ce n'est pas ce que je dis. Je dis simplement que c'est ce que vous avez expliqué. Il me semble que nous faisons exactement le contraire de ce que nous devrions faire.

La sénatrice Carney: Puis-je passer à autre chose? Il y a tellement d'exposés excellents. Nous ne voudrions pas que vous pensiez que nous ne parlons pas de votre mémoire et qu'il n'est pas aussi intéressant que les autres, mais le président va me couper la parole, et je veux encore dire quelque chose.

En ce qui concerne les cinq points avancés par Horizon Pacific vous n'avez pas précisé vos idées au sujet de la dimension culturelle. Vous dites que le Canada doit intégrer celle-ci dans ses relations étrangères. Eh bien, dans une certaine mesure, nous le faisons. Nous avons des agents culturels à l'étranger; le ministère des Affaires étrangères finance des déplacements de groupes théâtraux et musicaux, comme l'Orchestre symphonique de Vancouver au Japon.

On a beaucoup parlé au sein de ce comité de la nécessité de faire plus, ce qui ne se limite pas à faire des chèques. Pourriez-vous nous dire ce que vous en pensez? Une fois qu'on s'intéresse à l'aspect culturel, que doit-on faire exactement? Je signale que cela intéresse tout particulièrement le président.

M. Anderson: Je suis heureux de l'entendre. Je pense que cela intéresserait également le sénateur Perrault. Nous étions à quelques pieds l'un de l'autre lors d'une conférence de trois jours sur la radiodiffusion du Canada vers le reste du monde; nous essayions de voir comment assurer la meilleure représentation du Canada, comment illustrer ses différentes idées et comment également présenter l'image du Canada à nos partenaires sans craindre de voir nos imperfections.

À mon avis, le principe fondamental, c'est que si nous pouvons faire connaître non seulement ce qu'il y a de mieux, mais également ce qu'il y a de plus réel et de plus animé dans nos activités culturelles, et non pas simplement celles qui sont le mieux contrôlées, nous ferons comprendre que le Canada est un endroit beaucoup plus complexe que ce que croient bien des gens, beaucoup plus riche, beaucoup plus humain. Peut-être établirions-nous ainsi à long terme des partenariats nous permettant de mieux négocier et de prendre des décisions plus prometteuses et plus stables.

Je suis d'accord avec vous. Il y a un attaché culturel à notre ambassade de Paris, tout comme à celle de Londres, de Tokyo et de Washington. Nous manifestons assurément beaucoup d'égards à l'endroit de nos 10 principaux interlocuteurs. Chaque mois, il se passe quelque chose de véritablement important.

[Texte]

[Traduction]

• 1630

But I'm thinking of the large number of countries where we, nevertheless, have economic and social interests of long-term importance, and in those countries we are simply unknown, as I said, except as exporters of potash. That's a vision of Canada that we have to overcome.

I mean, people think of Norway as a place that catches fish, and then they wake up one morning and find out that, *voilà*, Norway has succeeded in successfully negotiating a *détente* between Israel and the Palestinians. Norwegians are not, except for the skill of Madam Brundtland, internationally renowned for their diplomacy. However, here we have a case where Norwegian foresight, skill and perseverance paid off. I would like that sense of the other parts of Canadian ways of life to be revealed.

I've looked very carefully at what is done in various countries—such as in the British Council, *Alliance française*, USIA, and the Goethe Institute—and they're very successful. It's conceivable that through a special combination of the Canada Council, private initiatives, research councils of Canada, and broadcasting facilities, the right mix could be found so countries that are not in the "big 10", or embassies that are not in the big-10 cities, would still begin to receive a representation of Canadian culture and ways of life that would be continuous and interesting. This would, in fact, reach out to new markets, populations and audiences that we don't customarily think of.

I submit to you that, at one time, our relations with the big 10 were equally undeveloped. We developed them and now we think of them as stable, abiding, long term, and strategically important. We should simply begin, rather in the manner that Mr. Desbiens proposed, to take 20 countries and focus on them. We should begin to think of new sets of relationships on the cultural level that would be important to us in the 21st century. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you. As you were speaking about the popularity of *Anne of Green Gables* in Japan, I couldn't help but think of Prince Edward Island and how it managed to slip in there. So, you're right.

Mr. Anderson: That was, if I may say, not deliberate. It was not an act of government policy, but the results are beneficial. All of these kinds of links can be found simply by testing them and trying them out. We have to become more experimental.

Ms Beaumier: I had another question, but Senator Carney came up with a better idea. We wanted to talk about the development in Russia.

We're spending all of this time talking on the Asian-Pacific Rim. Perhaps it's because of the location.

I think one of the things that has bothered me through much of our discussions is when we have many academics who will go back to have absolutely incredible 20:20 hindsight. I'm of the belief that if we have a more positive approach toward development in Russia and eastern Europe that perhaps that in itself can be a self-fulfilling prophecy.

Mais je pense au grand nombre de pays où nous avons néanmoins des intérêts économiques et sociaux importants à longue échéance et où nous sommes tout simplement inconnus, sinon peut-être en tant qu'exportateurs de potasse. Il faut que nous corrigions cette image du Canada.

C'est ainsi que les gens considèrent la Norvège comme un endroit où l'on attrape du poisson, et un matin, au réveil, ils constatent soudain que la Norvège a réussi à négocier une détente entre Israël et les Palestiniens. En dehors de M^{me} Brundtland, les Norvégiens ne sont pas particulièrement renommés dans le monde pour leur diplomatie. Nous avons toutefois ici un exemple où la prévoyance, le talent et la persévérance des Norvégiens ont donné des résultats. J'aimerais que l'on fasse connaître cet autre aspect du mode de vie canadien.

Je regardais de très près ce qui se fait dans d'autres pays—comme par exemple le British Council, l'Alliance française, l'USIA, et le Goethe Institute—et c'est une grande réussite. On peut penser que, en combinant le Conseil des arts, des initiatives privées, les conseils de recherche du Canada et les installations de radiodiffusion, on pourrait trouver ce qu'il faut pour que des pays qui ne font pas partie des 10 plus grands ou des ambassades qui ne sont pas dans les 10 plus grandes villes du monde puissent commencer à accueillir de façon régulière et intéressante des représentations de la culture et du mode de vie du Canada. Cela nous ouvrirait en fait un accès à de nouveaux marchés, à des populations et à des publics nouveaux auxquels nous ne pensons traditionnellement pas.

Je vous dirai qu'il fut un temps où nos relations avec les 10 pays les plus importants en étaient au même stade. Nous les avons développées, et nous les considérons maintenant comme stables, bien établies, à long terme, et stratégiquement importantes. Nous devrions tout simplement commencer par choisir 20 pays et nous concentrer sur eux, comme l'a proposé M. Desbiens. Nous pourrions essayer d'envisager de nouveaux ensembles de relations culturelles qui pourraient être importants pour nous au 21^e siècle. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci. Quand vous avez parlé de la popularité d'*Anne of Green Gables* au Japon, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à l'Île-du-Prince-Édouard et à la façon dont l'île a pu ainsi se faire connaître. Vous avez donc raison.

M. Anderson: Je peux vous dire que ce n'était pas voulu. Cela n'est pas dû à la politique gouvernementale, mais les résultats en sont positifs. Pour déterminer ce genre de liens, il faut essayer et voir ce que cela donne. Nous devons expérimenter plus.

Mme Beaumier: J'avais une autre question, mais la sénatrice Carney a eu une meilleure idée. Nous voulions parler du développement en Russie.

Nous parlons seulement de l'Asie-Pacifique. Peut-être est-ce à cause de l'endroit où nous nous trouvons.

Une chose qui m'a gênée pendant une bonne partie de nos discussions, c'est que, quand il y a beaucoup d'universitaires, ceux-ci ont toujours des jugements rétrospectifs parfaitement justes. Je pense que si nous envisageons de façon plus positive l'évolution en Russie et dans l'Est de l'Europe, les faits finiront peut-être par nous donner raison.

[Text]

You've mentioned development here in Russia. Can you expand on that a little bit? Are we looking at, as some would suggest, investing in an economy that's doomed to failure? Do you see ways of proceeding there?

Mr. Desbiens: By saying that, you asked your question in a way in which you could only invite a negative answer. Are we going to invest in an economy that's doomed to failure? I would hope that such a premise is false, although clearly the events in the last year and a half do not foster much room for hope and encouragement. However, when you're dealing with economies the size of the former Soviet Union and the other eastern European states, I don't know whether the west has any option but to somehow shore up those systems, both politically and certainly economically, in those areas in which I would say the element of risk can be somehow reduced.

• 1635

If you want to take your comparison a bit longer, I would mention that Canada, through its aid instrument, namely CIDA, has certainly—to use your words—invested a lot more money in other areas of the world, namely Africa, for amounts far outstripping the amounts that have so far been committed to the ex-Soviet Union and the eastern European states. A lot of people, including myself, could have made a very quick and dirty analysis, appraisal, of the likely outcome of these investments in Africa to conclude that they were not very productive, but for political and humanitarian reasons were still carried out, and are still being carried out, nonetheless, today.

We are dealing in a very imperfect world. We are also dealing in a world, when it comes to the Soviet Union, where the drift of macroeconomic policy is still very much teetering between adoption of radical reform and a more recent trend of backtracking from that.

I would not argue for huge, mega-style project involvement in one given sector in Russia or elsewhere, but there are some forms of infrastructure support in areas that are justifiable, provided, of course, that appropriate scrutiny and appraisal are carried out as to their economic feasibility and certainly their risk factor.

We are dealing with a very imperfect world, and in many ways it is going to be a judgment call by the politicians as much as something that bureaucrats or technocrats can guide them through.

Again, the question is: given the size, the enormity of the stakes involved, you simply cannot literally abandon Russia as you could possibly decide to withdraw from a number of lower-lying states in Africa or elsewhere, where Canada's commitment probably was not very effective from the word go.

Ms Beaumier: You say that we can't abandon Russia, but is that not exactly what we did to Gorbachev? I will briefly tell you what I base that on.

[Translation]

Vous avez évoqué le développement en Russie. Pourriez-vous nous en dire plus? Envisagez-vous, comme certains le laissent entendre, d'investir dans une économie qui est condamnée à l'échec? Voyez-vous des façons d'arriver à quelque chose là-bas?

M. Desbiens: Vous avez posé votre question d'une façon qui sollicite seulement une réponse négative. Allons-nous investir dans une économie qui est condamnée à l'échec? J'espère que vous parlez là d'une hypothèse fautive, même si ce qui se passe depuis un an et demi ne donne guère d'encouragements et de raisons d'espérer. Toutefois, avec des économies de la taille de celle de l'ex-Union soviétique et des autres pays de l'Europe de l'Est, je pense que l'Ouest ne peut pas faire autrement que leur apporter son appui, aussi bien du point de vue politique que, bien sûr, économique, et je pense que l'on pourrait ainsi réduire le risque dans certains secteurs.

Si vous voulez pousser la comparaison un peu plus loin, j'ajouterais que le Canada, par l'entremise de ses organismes d'aide, et en particulier de l'ACDI, a certainement investi beaucoup plus d'argent, pour reprendre vos propres termes, dans d'autres régions du monde, notamment en Afrique, où le montant de notre aide dépasse largement les sommes consacrées jusqu'ici à l'ex-Union soviétique et aux pays d'Europe de l'Est. Il y a bien des gens, y compris moi-même, qui auraient pu vous dire, sans avoir à faire une analyse approfondie de leurs retombées probables, que ces investissements en Afrique n'étaient pas très productifs, mais étaient quand même effectués pour des raisons politiques et humanitaires, et le sont toujours aujourd'hui malgré tout.

Nous vivons dans un monde très imparfait et, dans le cas de l'Union soviétique, la politique macroéconomique hésite encore dans une large mesure entre l'adoption d'une réforme radicale et une tendance plus récente vers un retour en arrière.

Je n'irais pas jusqu'à suggérer que nous participions à un méga-projet quelconque dans une région de la Russie ou ailleurs, mais il y a des appuis justifiables dans le domaine de l'infrastructure, à condition bien sûr que la fiabilité économique des projets en cause et les risques qu'ils impliquent soient examinés et évalués de façon appropriée.

Nous vivons en effet dans un monde très imparfait, et, à bien des égards, ce sont les élus qui vont devoir trancher, selon leur propre jugement tout autant que d'après les directives des bureaucrates ou des technocrates.

Encore une fois, il faut se dire qu'étant donné la taille de ce pays et l'énormité des enjeux là-bas nous ne pouvons tout simplement abandonner littéralement la Russie, comme nous pourrions peut-être décider de le faire dans le cas d'un certain nombre de petits pays d'Afrique ou d'ailleurs, où les engagements du Canada n'étaient de toute façon probablement pas très efficaces dès le départ.

Mme Beaumier: Vous dites que nous ne pouvons pas abandonner la Russie, mais est-ce que ce n'est pas exactement ce que nous avons fait à Gorbachev? Laissez-moi vous expliquer brièvement pourquoi je vous dis cela.

[Texte]

When they announced Andropov's death, I was vacationing in Russia. It was frosty cold, but I was talking to the people in bars and bowling alleys. They were very enthusiastic. Yet when I came home I read *Time* magazine and *Life* magazine, which were saying: no, it wouldn't work; he can't do it. We sat on our hands and waited until, sure enough, he couldn't do it.

If we took a more positive approach, instead of one based on hindsight and history repeating itself, do you believe that we could perhaps help people to direct a change in the course of their future, and not necessarily based on the past?

I know that's a bit of a philosophical argument, but certainly we know that with our children there are self-fulfilling prophecies. Perhaps, on a larger scale, if we had a more aggressive and positive approach to our foreign relations. . .

Mr. Desbiens: The only thing I can say by way of an answer with respect to the ex-Soviet Union is that perhaps we are facing internationally the dilemma wherein we were all eager to support economic reform as well as a rather ill-defined process of liberalization or political democratization without perhaps realistically assessing what exactly we were recommending. I think we're all lovers of democracy and at the same time most of us are very much market reformers; but to the extent that the examples in the Soviet Union and eastern Europe presented a rather amazing spectre of changes, some of which we consider progressive and others of which we might not consider progressive, all that can be compared, for example, to the situation in Asia, notably China as well as Vietnam, where there is still a relatively stable political infrastructure aside of which there was a very strong element of reform in terms of macroeconomic policy and liberalization of markets within those areas and countries.

• 1640

What we see in Russia as well as elsewhere is a literal tinderbox of change, somewhat abetted by the west, but perhaps misguided in its attempts to effectuate so much change against such a sclerotic background, politically as well as economically.

I don't think there is any way out for the west but to continue its commitment to bolstering the economies of the ex-Soviet Union. However, the specific impetus, the specific policy instruments, the erratic change is still open to debate. I don't know if Canada, in all its humility, has much to say by way of the appropriate mix of economic changes and reform. But I'm saying when it comes to just putting money into that country, I would not plead for a withdrawal of funds. Rather, there should be a judicious investment in those areas where I think Canada has some very real competitive advantages in certain sectors of the industry, namely, energy, just to talk about that one.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

[Traduction]

Lorsque l'on a annoncé la mort d'Andropov, j'étais en vacances en Russie. Il faisait un froid de canard, mais j'ai parlé aux gens dans les bars et les salles de quilles. Ils étaient très enthousiastes. Pourtant, quand je suis rentrée chez moi, je me suis rendu compte qu'on disait dans les magazines *Time* et *Life* que cela ne pourrait pas fonctionner et que Gorbatchev ne pourrait pas réussir. Nous sommes donc restés les bras croisés à attendre qu'il échoue comme c'était prévisible.

Si nous avions adopté une approche plus positive plutôt que d'analyser les choses après coup et de laisser l'histoire se répéter, ne pensez-vous pas que nous pourrions aider les gens à influencer sur le cours de l'histoire, pour l'avenir, sans nécessairement s'appuyer sur le passé?

Je sais bien qu'il s'agit d'une question plutôt philosophique, mais nous savons bien sûr qu'avec nos enfants certaines prophéties ne peuvent que se réaliser. Peut-être que, à plus grande échelle, si nous adoptions une attitude plus énergique et plus positive dans nos relations étrangères. . .

M. Desbiens: La seule chose que je puisse vous répondre au sujet de l'ex-Union soviétique, c'est que nous avons dû résoudre un dilemme à l'échelle internationale, puisque nous étions tous prêts à appuyer la réforme économique, ainsi qu'un processus de libéralisation ou de démocratisation politique assez mal défini, sans avoir évalué de façon réaliste ce que nous recommandions exactement. Je pense que nous sommes tous partisans de la démocratie et que la plupart d'entre nous sont en même temps très favorables à une réforme du marché; mais les changements qui ont bouleversé l'Union soviétique et l'Europe de l'Est—des changements dont certains nous apparaissent progressistes et d'autres non—se sont produits dans un nombre effarant de domaines d'activité. Par contraste, en Asie par exemple, et plus particulièrement en Chine et au Viêt-nam, il existe encore une infrastructure politique relativement stable parallèlement à un très fort vent de réforme en termes de politique macroéconomique et de libéralisation des marchés dans ces régions et dans ces pays.

La Russie, comme d'autres pays d'ailleurs, est une véritable poudrière, et les changements qu'on veut y apporter, un peu sous l'impulsion de l'Ouest, sont peut-être trop ambitieux pour être possibles dans un contexte aussi sclérosé, sur le plan politique tout autant qu'économique.

Je pense que l'Ouest n'a pas d'autre choix que de continuer à favoriser le relèvement économique des pays de l'ex-Union soviétique. Mais il reste à déterminer comment il faudra s'y prendre, selon quelle politique et en vue de quels changements précis. Je ne sais pas si le Canada, humble comme il est, a beaucoup à dire sur le dosage approprié de changements et de réformes économiques. Mais pour ce qui est d'investir de l'argent dans ce pays, je ne préconiserais pas que nous nous en retirions. Il faudrait plutôt investir judicieusement dans les régions où le Canada possède à mon avis des avantages concurrentiels très réels dans certains secteurs de l'industrie, par exemple celui de l'énergie, pour n'en nommer qu'un.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

[Text]

Mr. Toth, perhaps you could add to that. It will have to be very brief, because we have to move on to another group of people. We're going to have to bring this actual panel to a close at this time.

Mr. Toth: Philosophy can be as positive as you want, but if you're talking about the kind of foreign aid that requires the infrastructure support, there has to be an infrastructure to deal with. We were asked to go into Russia, but we found that there wasn't anybody to deal with, nor were there people who even remotely understood what kind of infrastructure and educational structure you need to develop an accounting program. We found Hungary to be the most stable of all, but we had to wait five years or four and a half years before we found enough stability to operate. Czechoslovakia is getting to the point now where you can do these kinds of things. Poland is still not there. Bulgaria and Romania are still not there.

So with those kinds of countries, what you have to do with this is be very patient, and through UN groups and various other places talk to them, try to teach them about creating infrastructures capable of dealing with the kinds of things that we produce. At the level of philosophy, you can be very positive, but if there's no one to work with, you can't work.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): On that same theme, Mr. Ritchie.

Mr. Ritchie: Some of the institutional development projects that are going on now are suffering from this same problem, that there really isn't any infrastructure to back up the institution that is being assisted. After the project is over, the benefits are largely lost. One of the positions we take is that many successful infrastructure development programs have had behind them some successful infrastructure, which has then created the financial basis for a sustainable institution. We feel that sometimes this is lost on policymakers—institution building for its own sake, rather than with an ultimate objective in mind.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. I'm sorry to have to terminate this part of the panel now. We have another group of people coming in, which will take us to 5:30 p.m.

I want to thank the members who've taken the time to make their presentations to us. They were very well-thought-out; they were very helpful to us. I think we've pointed out to others who have come before us that the committee report has to be written by October 31. If there's something that you feel is important, that you want us to have, you can send it to either of the two joint chairs at Parliament and it will be taken into consideration. So please don't hesitate if you feel it's worth sending in further written submissions. On behalf of everybody here, thank you very much for your help to us today.

[Translation]

Monsieur Toth, avez-vous quelque chose à ajouter? Il faudra que ce soit très bref, parce que nous devons passer à un autre groupe de témoins. Nous allons devoir mettre fin à notre discussion avec ce groupe-ci.

M. Toth: On peut bien adopter la philosophie la plus positive qui soit, mais quand il est question du genre d'aide étrangère qui doit s'appuyer sur une infrastructure, il faut d'abord qu'il y ait une infrastructure en place. On nous a demandé d'aider la Russie, mais nous nous sommes rendu compte que nous n'avions personne à qui parler là-bas et qu'il n'y avait personne qui comprenait, ne serait-ce que de façon très sommaire, quel est le genre d'infrastructure et de structure d'éducation nécessaire pour mettre sur pied un programme de comptabilité. D'après ce que nous avons constaté, la Hongrie est le pays le plus stable, mais nous avons dû attendre cinq ans, ou du moins quatre ans et demi, avant d'y trouver la stabilité nécessaire pour fonctionner. La Tchécoslovaquie en est maintenant arrivée au point où ce genre de choses commencent à être possible. La Pologne n'en est pas encore là; la Bulgarie et la Roumanie non plus.

Donc, dans des pays comme ceux-là il faut être très patient et essayer, par l'entremise par exemple de groupes de l'ONU, de parler aux gens, de leur enseigner comment mettre en place une infrastructure capable de soutenir le genre de choses que nous voulons produire. Sur le plan philosophique, il est facile d'avoir une attitude positive, mais s'il n'y a personne avec qui travailler, ce n'est pas applicable.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Ritchie, sur le même sujet.

M. Ritchie: Certains des projets de développement des institutions qui sont en cours actuellement connaissent le même problème, à savoir qu'il n'y a vraiment pas d'infrastructure pour soutenir les institutions auxquelles on vient en aide. Une fois le projet terminé, les avantages qui en découlaient disparaissent dans une large mesure. À notre avis, les programmes de développement des infrastructures qui ont été couronnés de succès reposaient souvent sur une bonne infrastructure qui avait ensuite permis de créer les assises financières nécessaires à une institution viable. Nous avons l'impression que les décideurs ne se rendent pas toujours compte de cette situation et qu'ils cherchent à établir des institutions pour elles-mêmes plutôt que pour atteindre un objectif ultime.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Je suis désolé, mais je dois mettre fin à cette partie de nos discussions. Nous allons maintenant entendre un autre groupe de personnes, jusqu'à 17h30.

Je tiens à remercier ceux qui ont pris le temps de nous présenter leur point de vue. Vos exposés étaient très bien préparés et nous ont été très utiles. J'ai déjà signalé à d'autres témoins qui ont comparu devant nous que le comité doit rédiger son rapport d'ici le 31 octobre. S'il y a des éléments que vous jugez importants et dont vous voulez nous faire profiter, vous pouvez les transmettre à l'un ou l'autre des deux coprésidents, au Parlement, et nous en tiendrons compte. Donc, n'hésitez pas à nous envoyer d'autres mémoires écrits si vous le jugez bon. Au nom de tous les membres du comité, je vous remercie beaucoup de votre aide aujourd'hui.

[Texte]

Perhaps we could take five minutes, colleagues. I will ask you not to go away because we have two very important witnesses coming in. We want to be able to give them sufficient time to make a presentation. Thank you.

[Traduction]

Nous pourrions peut-être faire une pause de cinq minutes, chers collègues. Mais je vous demande de ne pas vous en aller, parce que nous avons deux témoins très importants qui s'en viennent, et nous voulons leur donner suffisamment de temps pour qu'ils nous fassent un exposé.

• 1645

• 1654

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Let's begin.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous reprenons nos travaux.

Just for the benefit of the other members of the committee, we now have two presentations that are sort of *à l'improviste*, as it were. We're fortunate to have with us Dr. David Strangway, who is the president of the University of British Columbia. Following Dr. Strangway, we'll hear from Mrs. Mitchell, who is with Women and Sustainable Development. I'm going to ask both them and the members of the panel to please bear with me and try to finish this in half an hour. I'm going to give you each 15 minutes, and if you can finish sooner it would be great.

Je voudrais signaler aux autres membres du comité que nous allons maintenant entendre deux exposés un peu à l'improviste, si je puis dire. Nous avons la chance d'avoir avec nous le président de l'Université de la Colombie-Britannique, M. David Strangway. Nous entendrons ensuite Mme Mitchell, du groupe Women and Sustainable Development. Je vais demander à ces deux témoins et aux membres du groupe de discussion d'essayer de limiter cet échange à une demi-heure. Je vais vous donner chacun 15 minutes, et si vous pouviez terminer plus tôt, ce serait parfait.

Dr. David Strangway (President and Vice-Chancellor, University of British Columbia): First let me say how much I appreciate the accommodation you've made to let us come in, even if it is for a few minutes. I think the issues and opportunities universities across the country can contribute to the task you're carrying out are very fundamental. I just want to make a few major points and then open it up for questioning.

M. David Strangway (président et vice-chancelier, Université de la Colombie-Britannique): Permettez-moi tout d'abord de vous dire à quel point je suis heureux que vous nous ayez permis de venir vous rencontrer, ne serait-ce que pour quelques minutes. Je pense que les universités peuvent apporter une contribution tout à fait fondamentale à la tâche que vous avez à accomplir. Je voudrais tout d'abord faire quelques observations générales, après quoi je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

• 1655

As I looked at your terms of reference, a lot had to do with how we are participating in the changing world. Those of us in the higher education area believe not only that we are participating in the changing world but also that, through our research and development and teaching activities, we're actually contributors to the changing world. So we see ourselves on both sides of that equation: we are hastening change and we are helping people to accommodate and to adapt and study change.

En lisant votre mandat, je me suis rendu compte qu'il avait beaucoup à voir avec notre participation à l'évolution mondiale. Ceux d'entre nous qui travaillent dans le domaine de l'enseignement supérieur croient non seulement que nous participons à l'évolution du monde, mais également que, par nos activités d'enseignement et de recherche-développement, nous contribuons en fait à cette évolution. Donc, nous appartenons en quelque sorte aux deux termes de l'équation: nous accélérons le changement, et nous aidons aussi les gens à s'adapter à ce changement et à l'étudier.

To give you a couple of interesting statistics—and mine will be UBC statistics, but I think any university across the country could give you similar ones—we have done a very simple analysis of what we consider the economic impact, for example, of our university on the British Columbia economy. We now are looking at an analysis that suggests that we add well over \$2 billion a year into the gross domestic product of this province, which is a significant fraction of that activity.

Permettez-moi de vous donner quelques statistiques intéressantes; mes statistiques portent bien sûr sur UBC, mais je pense que toutes les universités du pays pourraient vous en fournir de semblables. Nous avons effectué une analyse très simple des retombées de notre université sur l'économie de la Colombie-Britannique. D'après cette analyse, il semble que nous ajoutons bien plus de 2 milliards de dollars par année au produit intérieur brut de la province, ce qui représente une proportion importante de cette activité.

How does that come about? A lot of it comes about because of the research and development activities that we all carry out, which in many ways in today's world is one of the principal job-creation activities. I've been giving a speech that I call "R and

Comment cela se fait-il? C'est dans une large mesure grâce à nos activités de recherche-développement, qui sont à bien des égards, dans notre monde moderne, parmi les principales activités créatrices d'emplois. J'ai d'ailleurs prononcé à quelques

[Text]

D/Job-Creation". At our university, for example, we have \$123 million of research a year. This is spinning off into hundreds of small companies that are doing business around the world. These are the knowledge-intensive businesses, or value-added, or whatever phrase you want to use. We now count something like \$600 million to \$800 million a year of business being done by our direct spin-offs out of this activity.

We could count more, but we don't. We try to be reasonably conservative, because we count only direct spin-off activities. But these are the people who are creating today's jobs and they are the people who are doing business in so many different parts of the globe. Putting the context that this is part of what we do is very important.

We at UBC have also made a major commitment with respect to a number of particular programs, and I want to mention them because they're things that I hope in some way or another you will pick up from a national perspective.

We have established what we call an education abroad program, under which we have signed agreements with universities around the world. In UBC, of course, you'd be surprised if there wasn't a strong focus on the Asian universities, but we have set up partnerships with universities so that, whether it's in Peking or Singapore or Malaysia or wherever, we have strong working relationships with sister universities. What we do is we send them five or six or ten students for a year and they send us five or six or ten students for a year and we exchange credits. So the student remains a UBC student but studies in China or Japan or Korea or England or France or wherever and brings the credits back home.

That is something we can do a lot more of in Canada. It's not enormously expensive, but it is the kind of program where I think the support for travel and the support for the additional costs for those particular students could add immensely to the richness not just of people coming here to learn something about us but, even more importantly, of us sending people to other parts of the world so they come back understanding the international context.

In many ways, having travelled to many of these countries, one has the feeling that we're the ones who are behind. When we're talking about partnerships, we're always talking about partnerships with those poor people out there. That's not the way it is today. The way it is is there are genuine two-way-street partnerships. So whether it's the University of Tokyo or the National University of Singapore or whatever, that's something very exciting.

That kind of exchange program is a very exciting one. It's happening in Asia and in Europe, and in the last little while a major activity has been developed with Canadian universities, U.S. universities, and Mexican universities. I think we'll see the

[Translation]

reprises une allocution sur la création d'emplois grâce à la recherche-développement. À notre université, par exemple, nous programmes de recherche représentent 123 millions de dollars par année, ce qui a des retombées sur des centaines de petites entreprises qui font des affaires dans le monde entier. Il s'agit d'entreprises fondées sur la connaissance ou d'entreprises à valeur ajoutée, si vous préférez employer cette terminologie. Nous estimons actuellement à environ 600 à 800 millions de dollars par année les recettes commerciales qui résultent directement de cette activité.

Nous pourrions citer des chiffres plus élevés, mais nous ne le faisons pas. Nous essayons de nous montrer raisonnablement modérés dans nos estimations, parce que nous comptons seulement les retombées directes. Mais ce sont ces entreprises qui créent des emplois aujourd'hui, et ce sont ces gens-là qui font des affaires un peu partout dans le monde. Il est donc très important de bien montrer que c'est là un aspect de notre activité.

À UBC, nous nous sommes également engagés en fondant un certain nombre de programmes précis, que je tiens à vous mentionner parce que j'espère que vous pourrez vous en inspirer d'une façon ou d'une autre dans une perspective nationale.

Nous avons mis sur pied ce que nous appelons un programme d'éducation à l'étranger, dans le cadre duquel nous avons conclu des ententes avec des universités du monde entier. À UBC, il aurait bien sûr été assez étonnant que nous ne mettions pas l'accent sur les universités asiatiques, et nous avons conclu des ententes de coopération avec ces universités. Donc, que ce soit à Pékin, à Singapour, en Malaysia ou ailleurs, nous entretenons des relations étroites avec les universités avec lesquelles nous sommes jumelés. Ce que nous faisons, c'est que nous leur envoyons cinq, six ou dix étudiants pour un an, et elles en font autant, et nous échangeons des crédits. Donc, ces étudiants restent des étudiants de UBC, mais ils étudient en Chine, au Japon, en Corée, en Angleterre, en France ou ailleurs, et ils en rapportent des crédits quand ils rentrent au pays.

Nous pourrions faire beaucoup plus d'échanges de ce genre au Canada. Cela ne coûte pas très cher, mais c'est le genre de programme pour lequel il serait possible, en assumant les frais de voyage et les frais supplémentaires de ces étudiants, d'enrichir énormément non seulement les gens qui viennent ici pour apprendre quelque chose sur nous, mais surtout les étudiants que nous enverrions dans d'autres régions du monde pour qu'ils puissent mieux comprendre, à leur retour, la situation internationale.

À bien des égards, quand on a voyagé dans plusieurs de ces pays-là, on a l'impression que c'est nous qui sommes en retard. Quand nous parlons d'ententes de coopération, nous pensons toujours à la coopération avec les pauvres des autres pays. Mais ce n'est plus vrai aujourd'hui. De nos jours, il y a une véritable coopération à deux sens. Donc, qu'il s'agisse de l'Université de Tokyo, de l'Université nationale de Singapour ou d'une autre université, ce sont des programmes très stimulants.

Les programmes d'échange de ce genre sont très intéressants. Il y en a en Asie et en Europe, et, depuis peu, il y a beaucoup d'activités dans les universités canadiennes, américaines et mexicaines. Et je pense que nous allons voir ce

[Texte]

same kind of thing happening in the Americas in general. Again, anything that can be done to support this exchange, even if it's undergraduate students, over the long haul is going to make an enormous difference to us as Canadians.

I can't let this pass without making reference to a unique program we have at UBC, a joint venture with a Japanese university in which we bring in over 100 students every year. We have built a residence that holds 200 students—100 Canadians and 100 Japanese, and they live together for a full year. The Japanese students of course go home much more aware of Canada, but the Canadian students learn a lot. We're finding over and over that they're now travelling to Japan because they now have friends or colleagues, and they stay with the families of the friends they made while they lived together in this residence.

I think we can see models of that kind. That's just one model, but I can think of many other ways of doing the same kind of thing and reinforcing it.

• 1700

I just returned from China a couple of weeks ago, where three universities from Canada and three universities from China made an agreement. UBC, McGill, and Toronto came together and we reached an agreement with the University of Beijing, Qinghua University, and Nankai University, which are three of the major universities in China.

This is not just a three-plus-three agreement, it is a three-times-three agreement. I said this to the people in the state education commission, that three times three is nine and three plus three is only six. So there is a lot of value added in working together collaboratively. The state education commission chairman came back to me and said that three cubed is 27. You need to get that kind of value out of it, and that's possible.

I think it's going to be a very exciting venture if we can pull it off and get it properly financed. This is an exchange between senior researchers, not just the universities; actual researchers and scholars and students will be moving back and forth in a way that will have no walls between the six universities. So when a Chinese student comes to Canada they may spend a month at McGill, two months at Toronto, and a year at UBC, or any such combination, and similarly when Canadian students go to China they will have the opportunity to work in a place that has no academic barriers among the six institutions.

We have a lot of work going on in research that is important. Let me just mention two activities. Again, I give these as role models because the things that can be done by your committee to reinforce these and other kinds of things is going to be very helpful.

We have just signed an agreement with the National University of Singapore, a biotechnology agreement. The National University of Singapore, through the Government of Singapore, is establishing a biotechnology branch of their

[Traduction]

genre de chose se produire dans l'ensemble des Amériques. Encore une fois, tout ce que nous pouvons faire pour appuyer ces échanges, même au niveau du premier cycle, va à long terme changer énormément de choses pour nous, Canadiens.

Je m'en voudrais de ne pas profiter de l'occasion pour vous parler d'un programme unique en son genre que nous avons mis sur pied à UBC; dans le cadre d'un projet conjoint avec une université japonaise, nous faisons venir plus de 100 étudiants chaque année. Nous avons construit une résidence qui accueille 200 étudiants, 100 Canadiens et 100 Japonais, qui vivent ensemble pendant toute l'année. Bien sûr, les étudiants japonais retournent chez eux avec une bien meilleure connaissance du Canada, mais les étudiants canadiens apprennent aussi beaucoup. Nous nous rendons compte de plus en plus qu'ils font maintenant des voyages au Japon parce qu'ils ont là-bas des amis ou des collègues, et qu'ils habitent dans la famille des amis qu'ils se sont faits à l'époque où ils vivaient ensemble dans cette résidence.

Je pense que nous pourrions avoir d'autres programmes de ce genre. Celui-ci n'est qu'un exemple, mais je suis sûr qu'il y a beaucoup d'autres moyens de faire la même chose et de renforcer ces liens.

Je viens de rentrer de Chine il y a quelques semaines, par suite d'une entente conclue entre trois universités canadiennes et trois universités chinoises. UBC, McGill et l'Université de Toronto se sont mises ensemble et ont conclu une entente avec les universités de Beijing, de Qinghua et de Nankai, trois grandes universités chinoises.

Le résultat de cette entente, ce n'est pas seulement trois plus trois, mais trois fois trois. Je l'ai dit aux gens de la commission nationale de l'éducation: trois fois trois font neuf, et trois plus trois font seulement six. Donc, on ajoute beaucoup de valeur en travaillant en collaboration. Le président de la commission nationale de l'éducation m'a ensuite répondu que trois au cube, cela fait 27. C'est ce qu'il faut essayer de retirer de ce programme, et c'est possible.

Je pense que ce sera une aventure passionnante si nous pouvons la mener à terme et obtenir le financement nécessaire. Il s'agit d'un échange entre chercheurs établis, et non seulement entre universités; les chercheurs, les universitaires et les étudiants vont se promener d'une université à l'autre comme s'il n'y avait aucun mur entre ces six établissements. Donc, quand un étudiant chinois viendra au Canada, il pourra passer un mois à McGill, deux mois à Toronto et un an à UBC, ou n'importe quelle autre combinaison de ce genre, et de la même façon, quand les étudiants canadiens iront en Chine, ils pourront travailler sans qu'il y ait de barrières entre les six universités en cause.

Il se fait beaucoup de choses importantes dans le domaine de la recherche. Laissez-moi vous en donner deux exemples. Encore une fois, je vous les cite comme modèles, parce que votre comité pourrait prendre des mesures très utiles pour favoriser ces programmes et d'autres du même genre.

Nous venons tout juste de conclure une entente avec l'Université nationale de Singapour dans le domaine de la biotechnologie. Cette université, par l'entremise du gouvernement de Singapour, va mettre sur pied à UBC une

[Text]

laboratory at UBC. We will have an NUS lab on campus where they will send students and faculty to work with us and we will send students and faculty to work with them on a joint venture to do with microbial diversity. I took some time trying to understand what that meant, but they believe this is going to be the future for much of the pharmaceutical industry. For example, if we can characterize microbes by the complementary facilities they have and we have the symbiosis that is really terrific.

I think there are many opportunities for that kind of activity, where it's a partner-to-partner agreement more than it is an aid type of agreement. Both of these are important. I am talking about one where we're coming together as partners in these activities.

Finally, let me mention the Institute for Asian Research. We have just raised something like \$30 to \$40 million in Asia towards a number of activities at UBC. One of them is to expand our Institute for Asian Research, which will now have centres for Japanese studies, Korean studies, Chinese studies, Southeast Asian studies, and South Asian studies. It was supported also by the Province of British Columbia. We believe this kind of activity within the universities will become focal points where debates and dialogue and discussion can take place.

I guess I would emphasize then that the notion that you build networks of centres of excellence and networks of linkages between Canadian universities and counterparts in other parts of the world is going to be really important. I travel almost every two or three months to one of these countries or another, and it's just amazing the way the relationships have built up over time.

Donations are just like any other kind of business. When finally somebody said to me, "Oh, it's you again", it wasn't long after that she made a major donation to the university. I have come to describe the relationships with other parts of the world as an "Oh, it's you again" phenomenon, because it's only when you have been back two, three, four times that you have begun to build a personal relationship, and then many things follow from that.

• 1705

My concluding remark is simply that I believe we have a lot to contribute. I believe the challenge that you have from that perspective is how you can effectively challenge us or in fact how you can tap into what we have to do and how you can enrich what we're doing so that we can be part of the foreign relations activity of this country, because we are at least an important part of that equation, whether it's faculty or students or staff or languages or whatever. We're there and we want to be part of it.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Dr. Strangway. That's encouraging. So when our constituents say to us, "Oh, it's you again", we can expect a political contribution to follow shortly after that, can we?

[Translation]

succursale de son laboratoire de biotechnologie. Nous aurons donc dans notre université un laboratoire de l'Université nationale de Singapour, où viendront travailler des étudiants et des professeurs de là-bas, tandis que nous y enverrons des étudiants et des professeurs pour travailler à un projet conjoint portant sur la diversité microbienne. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre ce que cela signifie, mais les experts dans ce domaine pensent que c'est la voie de l'avenir pour l'industrie pharmaceutique. Par exemple, si nous pouvions classer les microbes selon leurs attributs complémentaires et en arriver à une symbiose, ce serait vraiment merveilleux.

Je pense qu'il y a beaucoup de possibilités de ce genre pour la signature d'ententes entre partenaires plutôt que d'accords visant à fournir de l'aide. Ce sont deux choses importantes. Dans l'exemple que je vous ai donné, nous sommes de véritables partenaires.

Pour finir, je voudrais vous parler de l'Institute for Asian Research. Nous venons de recueillir en Asie une somme de 30 à 40 millions de dollars pour un certain nombre d'activités à UBC. Nous avons notamment l'intention d'agrandir notre Institute for Asian Research, qui comprendra maintenant des centres d'études japonaises, d'études coréennes, d'études chinoises, d'études de l'Asie du Sud-Est et d'études de l'Asie du Sud. Nous avons aussi obtenu l'appui du gouvernement provincial de la Colombie-Britannique. Nous pensons que les centres de ce genre, à l'intérieur des universités, deviendront des plaques tournantes permettant les débats, le dialogue et la discussion.

Je tiens à souligner également qu'il sera très important d'établir des réseaux de centres d'excellence et des liens entre les universités canadiennes et leurs homologues des autres régions du monde. Je me rends à l'étranger à peu près tous les deux ou trois mois, et il est toujours surprenant de constater à quel point nous avons réussi à nouer des relations avec ces pays avec le temps.

La collecte de dons est une entreprise comme une autre. Quelqu'un m'a dit un jour: «Oh, encore vous!» Et peu de temps après, cette personne avait fait un don substantiel à l'université. Selon mon expérience, nos relations avec les autres pays du monde se rattachent au phénomène du «Oh, encore vous!», parce que c'est seulement après avoir été sur place deux, trois ou quatre fois qu'on commence à bâtir des liens personnels, et il y a ensuite beaucoup de choses qui en découlent.

Je voudrais vous dire pour finir que, d'après moi, nous avons beaucoup à apporter. Ce que vous avez à faire dans cette perspective, c'est de déterminer comment vous pouvez nous stimuler ou plutôt exploiter ce que nous avons à faire et en enrichir ce que nous faisons déjà pour que nous puissions vraiment participer à l'activité de notre pays dans le domaine des relations étrangères, parce que nous sommes un élément important de l'équation, qu'il s'agisse des professeurs, des étudiants, du personnel, des langues, ou de quoi que ce soit d'autre. Nous sommes ici et nous voulons faire notre part.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Strangway. C'est encourageant. Quand nos commettants nous disent: «Oh, encore vous!», nous pouvons nous attendre à recevoir une contribution politique peu après, n'est-ce pas?

[Texte]

Dr. Strangway: Whether Taiwan will vote for you or not, though. . . I can't speak for that.

Just to pick that up, the Taiwan government in fact made a major contribution to our centre. One of the reasons they did was that they wanted better relationships with Canada and they decided that the universities were the place to get started. That has opened many doors.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Very interesting. If there are some short questions, we have a couple of minutes left.

Senator Perrault: I understand that there are plenty of new students in language studies at UBC. Is the percentage increasing or decreasing?

Dr. Strangway: The percentage is going up. Of course in this part of the world the focus is more on the Asian languages than on others.

Senator Perrault: With every good reason.

Dr. Strangway: For a very good reason, yes.

There's also an increasing interest in Spanish with respect to the Americas and so on. I think the languages are going to continue to rise substantially in demand.

Senator Perrault: I was saying earlier today that I'd had an experience in Thailand. One of our commercial people said that the Japanese plan their trade offensive like a military campaign. He said that 15 years ago they decided that they wanted to be the dominant commercial influence in Thailand. They established special language schools in the Thai language culture. He said, "Now their graduates have arrived—and do they know how to advance their nation's commercial interests there!"

Do we need a game plan, or is there a game plan out there that is working?

Dr. Strangway: I expect that we do need a game plan. Perhaps it can't be sharply defined, but let me give you another element of a conversation I had with the president of one of the large Japanese companies.

I said, "How many plants do you have around the world?" He said, "Well, it was 140 this morning, but I'm not quite sure at noon". I said, "Well, how do you manage this whole system?" It was very interesting to see their game plan. It was, as you said, Southeast Asia today, but that was based on studies and efforts they made 10 to 15 years ago.

The next game plan is clearly Latin America. They see that as being the next major frontier, and they have a lot of centres now building up with focus on Spanish—

Senator Perrault: Interesting.

Dr. Strangway: —and Latin American culture.

You see incipiently—and this man was explicit about it—that they see that in 15 to 20 to 25 years it's going to be Africa. You see a number of centres of African studies building up.

[Traduction]

M. Strangway: Quand à savoir si les Taiwanais vont voter pour vous ou pas, je ne saurais vous le dire.

D'ailleurs, le gouvernement de Taiwan a versé une contribution importante à notre centre. Une des raisons pour lesquelles il l'a fait, c'est qu'il souhaite resserrer les liens entre Taiwan et le Canada et qu'il a décidé que les universités représentaient le meilleur endroit pour commencer. Cela nous a ouvert beaucoup de portes.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est très intéressant. Si vous avez des questions à poser rapidement, il nous reste quelques minutes.

Le sénateur Perrault: On me dit qu'il y a beaucoup de nouveaux étudiants en langues à UBC. Est-ce que leur pourcentage augmente ou diminue?

M. Strangway: Ce pourcentage augmente. Bien sûr, dans notre région, les langues asiatiques suscitent plus d'intérêt que d'autres.

Le sénateur Perrault: C'est tout naturel.

M. Strangway: C'est tout naturel, en effet.

Mais on constate également un intérêt croissant pour l'espagnol, en raison de ce qui se passe dans les Amériques. Je pense que la demande va augmenter substantiellement dans le domaine des langues.

Le sénateur Perrault: J'ai dit plus tôt aujourd'hui que j'avais vécu une expérience en Thaïlande. Un de nos attachés commerciaux a dit que les Japonais planifient leur offensive commerciale comme une campagne militaire. D'après ce qu'il a expliqué, ils ont décidé il y a 15 ans qu'il voulait devenir la principale influence commerciale en Thaïlande. Ils ont donc ouvert des écoles de langue spéciales où on enseignait la culture thaïe. Et il nous a dit: «Les diplômés de ces écoles sont maintenant arrivés, et ils savent parfaitement bien quels sont les intérêts commerciaux de leur pays là-bas!»

Avons-nous besoin d'un plan d'action, ou y en a-t-il déjà un en place qui fonctionne?

M. Strangway: Je suppose que nous avons en effet besoin d'un plan d'action. Il est peut-être impossible de le définir précisément, mais permettez-moi de vous relater une partie d'une conversation que j'ai eue avec le président d'une grande entreprise japonaise.

Je lui ai demandé «combien son entreprise comptait d'usines dans le monde entier», et il m'a répondu: «Eh bien, il y en avait 140 ce matin, mais je ne sais pas exactement combien il y en avait à midi.» Je lui ai donc demandé: «Comment gérez-vous tout ce réseau?» C'était très intéressant de voir leur plan d'action. Comme vous l'avez dit, ils se concentrent aujourd'hui sur l'Asie du Sud-Est, mais c'est en fonction d'études et d'efforts qui datent de 10 ou 15 ans.

Le prochain plan d'action portera très clairement sur l'Amérique latine. Les Japonais y voient la prochaine grande région à conquérir et sont en train de mettre sur pied de nombreux centres qui mettent l'accent sur. . .

Le sénateur Perrault: C'est intéressant.

M. Strangway: . . . la culture espagnole et latino-américaine.

Et on commence à constater—d'ailleurs, ce monsieur a été très explicite à ce sujet-là—qu'ils se rendent compte que dans 15, 20 ou 25 ans, ce sera le tour de l'Afrique. Il y a déjà un certain nombre de centres d'études africaines qui ouvrent leurs portes.

[Text]

You can see the game plan. They don't talk about it a lot, but it was very clear: Southeast Asia today, based on years of effort and study and work, Latin America next, and Africa following.

Senator Perrault: Isn't that interesting.

Dr. Strangway: Yes.

Senator Perrault: Do you see the need for greater federal government support for language studies at the university as part of this?

Dr. Strangway: Very much so. I would make it broader than language study. Language study is very important, but it's more than that. It's how to think and act in those countries. It's the student who has had a chance to spend a year in Korea or somewhere else who is also going to make an enormous difference. So it's more than just language studies. Language studies are important, but actually getting people there changes them when they come back. They think about the world in a very different way, and that's important to Canada—

Senator Perrault: In the national interest.

Dr. Strangway: —in the national interest, in my view.

Senator Carney: I'm in a bit of a conflict of interest, being an adjunct professor at UBC. Having said that—

Dr. Strangway: You almost live on our property, too.

Senator Carney: Yes, I know, but that's a different controversy that I'll raise at another point.

• 1710

We have heard in our hearings that we are not utilizing a very valuable resource, which is the Asian students who come here, study, and return to their home countries. You have actually tried to target a goal of educating Asian students here at UBC and have run into some controversy yourself on this, the argument being that the Canadian taxpayer shouldn't pay for the education of affluent students from abroad and then return them to those economies. Since you have sat in that chair and heard that argument, could you give us your experience?

Dr. Strangway: Yes. Some of the issues are perceptions rather than reality. Let me describe what the reality is of some of those rather than the perceptions that get around.

First of all, there's an enormous perception that UBC, in particular, and universities of the west coast in general, have an enormous number of Asian students. In fact our international student in the broadest context—that is, the student who's here on a student visa—is 3.5% at the undergraduate level. It's about 25% at the graduate level, 20% to 25% at the graduate level.

The perception of the enormous number of Asian students actually has nothing to do with international students. It has to do with the community of Asians who live in British Columbia. Our population isn't greatly different from the population of

[Translation]

On peut donc reconnaître leur plan d'action. Ils n'en parlent pas beaucoup, mais c'est très clair: l'Asie du Sud-Est aujourd'hui, après des années d'efforts, d'études et de travail, l'Amérique latine demain et l'Afrique après-demain.

Le sénateur Perrault: C'est vraiment très intéressant.

M. Strangway: Oui.

Le sénateur Perrault: Pensez-vous que le gouvernement fédéral devrait appuyer davantage l'étude des langues à l'université, dans cette perspective?

M. Strangway: Tout à fait. Mais j'irais plus loin que la simple étude des langues. C'est déjà très important, mais il y a plus. Il faut apprendre comment les gens pensent et agissent dans ces pays-là. Ce sont les étudiants qui auront eu la chance de passer un an en Corée ou ailleurs qui vont faire toute la différence. Donc, il n'y a pas seulement l'étude des langues. C'est important, mais si nous pouvons envoyer des gens sur place, ils ne seront plus les mêmes quand ils reviendront. Ils verront le monde sous un angle différent, et c'est important pour le Canada. . .

Le sénateur Perrault: Dans l'intérêt national.

M. Strangway: . . . dans l'intérêt national, à mon avis.

La sénatrice Carney: Je suis un peu en conflit d'intérêts, puisque je suis professeure adjointe à UBC. Cela dit. . .

M. Strangway: Vous habitez presque sur notre terrain, en plus.

La sénatrice Carney: Oui, je sais, mais c'est une autre histoire, et je parlerai de cette controverse à un autre moment.

Certains témoins nous ont dit que nous ne tirons pas profit d'une ressource très précieuse, c'est-à-dire les étudiants asiatiques qui viennent ici pour étudier et qui retournent ensuite chez eux. Vous avez essayé de faire de la venue d'étudiants asiatiques ici, à UBC, un de vos objectifs, et vous avez vous-même été engagé dans une controverse à ce sujet-là, puisque certaines personnes affirmaient que les contribuables canadiens ne devraient pas payer pour l'éducation d'étudiants riches qui viennent de l'étranger et qui retournent ensuite contribuer à l'économie de leur pays. Puisque vous êtes passé par là et que vous avez entendu cet argument vous-même, pourriez-vous nous faire part de votre expérience?

M. Strangway: Oui. Il y a là une question de perception plutôt que de réalité, à certains égards. Permettez-moi de vous expliquer la réalité, plutôt que certaines des perceptions qui circulent.

Premièrement, il y a bien des gens qui pensent que les universités de la côte ouest en général, et UBC en particulier, comptent énormément d'étudiants asiatiques. En fait, dans l'ensemble, les étudiants étrangers—c'est-à-dire ceux qui sont ici en vertu d'un visa d'étudiant—comptent pour 3,5 p. 100 de nos inscriptions au premier cycle. Et ce pourcentage est de 20 à 25 p. 100 aux cycles supérieurs.

Les gens ont l'impression qu'il y a beaucoup d'étudiants asiatiques chez nous; cela n'a rien à voir avec les étudiants étrangers, mais bien avec la présence d'une importante communauté asiatique en Colombie-Britannique. Notre

[Texte]

downtown Vancouver. So I think it's important to understand that's the context in which this takes place—the perception we have a lot of international students. Now some of them perhaps are first generation, but many of them are second and third generation.

Secondly, we have set a target whereby 5% of our undergraduate students would be genuine international students. We're getting close to that number now.

Thirdly, we have introduced this exchange program, which is one out and one in. We feel that is also very important because it's the one that in fact gets the Canadians internationalized more than the other way.

We have also made a proposal that a number of faculties are considering, which is we might consider taking a quota of international students over and above those numbers. But that would be on a full-cost basis. That would not displace a single Canadian or a single British Columbian.

I think that's the particular point you're making, and it has run into some interesting interpretations because people have perceived it as somehow yet further displacements. But in fact it's not. It's the creation of an additional number of places. Several faculties now are engaged in studies that will in fact lead to those kinds of programs—medicine, for example, and so on.

Senator Carney: This is not the place to follow that up, but I wanted him to. . . I thought it was an opportunity to explain. There is taxpayer public reaction against some of the things that are being—

Dr. Strangway: That's right.

Senator Carney: —proposed, which the committee should evaluate.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I think it's important and I agree with you. We've heard a great deal of evidence about the importance of cross-cultural exchanges at the university level and how they contribute to our competitiveness.

Dr. Strangway: Can I just add one comment to that? It is that the provincial government, which of course funds the universities, has been 100% supportive of this activity because they understand the significance and activity of it. So they get as much political heat on it as I do. In spite of the political heat, their response to us has been this is a good thing, let's go for it; if UBC can pull it off, more power to you. So we do have the full support of our provincial government with respect to this. That helps immensely in the politics.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Dr. Strangway. I wish we could spend more time with you, but. . .

Dr. Strangway: Thank you.

[Traduction]

population étudiante n'est pas tellement différente de la population du centre-ville de Vancouver. Donc, il est important de comprendre que c'est pour cette raison que nous donnons l'impression d'avoir beaucoup d'étudiants étrangers. Certains de ces étudiants sont peut-être des immigrants de première génération, mais beaucoup sont ici depuis deux ou trois générations.

Deuxièmement, nous nous sommes fixé pour objectif de réserver 5 p. 100 de nos places au premier cycle à de véritables étudiants étrangers. Nous nous approchons actuellement de ce chiffre.

Troisièmement, nous avons mis sur pied ce programme d'échange, pour lequel nous acceptons autant d'étudiants étrangers que nous envoyons d'étudiants canadiens à l'étranger. Nous pensons que c'est également très important, parce que c'est la meilleure façon de donner une conscience internationale aux Canadiens.

Nous avons également présenté une proposition qu'un certain nombre de facultés sont en train d'étudier et qui porte sur l'établissement d'un quota d'étudiants étrangers au-delà des pourcentages que nous nous sommes fixés comme objectif. Mais ces étudiants devraient payer la totalité de leurs frais et n'enlèveraient pas sa place à un seul Canadien, ou à un seul étudiant de la Colombie-Britannique.

Je pense que c'est de cet élément-là que vous voulez parler en particulier; cette proposition a fait l'objet d'interprétations intéressantes parce que certaines personnes ont cru qu'elle entraînerait de nouveaux déplacements. Mais ce n'est pas vrai. Nous voulons en fait créer de nouvelles places. Plusieurs facultés ont entrepris des études qui vont mener à ce genre de programmes, par exemple la médecine.

La sénatrice Carney: Ce n'est pas vraiment l'endroit pour discuter de cela, mais je voulais. . . Il me semble que c'était pour le témoin une bonne occasion de s'expliquer. Il y a des contribuables qui réagissent contre certaines des choses qui sont. . .

M. Strangway: C'est exact.

La sénatrice Carney: . . .proposées, et le comité devrait se pencher sur la question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je pense que c'est important, et je suis d'accord avec vous. Nous avons entendu de nombreux témoignages sur l'importance des échanges inter-culturels au niveau universitaire et sur la façon dont ils contribuent à notre compétitivité.

M. Strangway: Pourrais-je ajouter un bref commentaire? Je tiens à dire que le gouvernement provincial, qui finance bien sûr les universités, nous a appuyés à 100 p. 100 dans cette activité parce qu'il comprend l'importance de la chose. Il a donc été soumis à des pressions politiques tout autant que moi. Et malgré tout, il nous a répondu que c'était une bonne chose et qu'il fallait foncer, que si UBC pouvait réussir, c'était tant mieux pour nous. Donc, notre gouvernement provincial nous appuie sans réserve à cet égard. C'est très utile en politique.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Strangway. J'aurais bien aimé que nous puissions passer plus de temps avec vous, mais. . .

M. Strangway: Merci.

[Text]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Perhaps Mrs. Mitchell could come forward with Women and Sustainable Development. Again, I don't want to rush you, but to be fair I can really only give you 15 minutes because we then have to take a break because we'll be coming back here at 7 o'clock to hear another three hours this evening.

Dr. Kuldip Gill (Sustainable Development Research Institute): Thank you, Mr. Chairman. My name is Dr. Gill and I will be making the presentation on behalf of the Women and Sustainable Development Conference, which is convening at this time at the University of British Columbia. Our statement was taken to the plenary session and was approved by 500 women at that session during this week; 450 women are from Canada and 50 are attending internationally.

• 1715

First of all, I would like to introduce Mrs. Margaret Mitchell, who is accompanying me, and also Sophia Murphy. Two more are on the way. We hope they get through the evening traffic.

I'd like to give you a brief preamble of our discussion, and then I would like to read our presentation to you. I will be tabling some documents, which I will name as I do that. They will be left with you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): As we have said to other witnesses, we are not reporting until October 31, so if you are a bit rushed this afternoon, we'd certainly be very pleased to receive any further written submission you might have that we could incorporate.

Dr. Gill: That would be very useful. We have an international delegation and not all women were able to have input into this. We were extremely rushed and we are grateful that you were including us for our presentation today. I'd like to thank you in advance for that.

Just as way of background, this conference is preparation for the fourth World Conference on Women in Beijing in 1995. It's being sponsored by the United Nations. It will held from September 4 to 15, 1995, and the NGO forum from August 30 to September 8, 1995, in Beijing, China. The conference in Vancouver is not only a part of the national preparatory process for the fourth World Conference of Women; it is also part of a global process. Regional and national meetings are taking place around the world to determine and prioritize women's issues for the platform for action.

This platform for action encourages all governments to prioritize women's issues and really place our issues on their agendas in a more holistic way than has been done in the past. What we are encouraging you to do on the policy review is to encourage more input from women, and certainly from women who have worked internationally for a good long time prior to the decade of women. Our submission to you is that women be encouraged in a more vigorous way by you, and this conference supports this. I'd like to read our recommendation to you.

[Translation]

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'invite maintenant M^{me} Mitchell, du groupe Women and Sustainable Development, à se présenter. Encore une fois, je ne veux pas vous bousculer, mais pour être juste, je ne peux vraiment vous accorder que 15 minutes, parce que nous allons ensuite devoir faire une pause, puisque nous revenons ici à 19 heures pour trois autres heures de séance ce soir.

Mme Kuldip Gill (Sustainable Development Research Institute): Merci, monsieur le président. Je suis M^{me} Gill, et je vais vous faire un exposé au nom de la Women and Sustainable Development Conference, qui est actuellement en réunion à l'Université de la Colombie-Britannique. Notre déclaration a été présentée à l'assemblée plénière et a été approuvée par 500 femmes dans le courant de la semaine; 450 de ces femmes sont Canadiennes et 50 viennent de l'étranger.

Je vous présente M^{me} Margaret Mitchell ainsi que M^{me} Sophia Murphy, qui m'accompagnent. Deux autres collègues sont en route. Nous espérons qu'elles arriveront malgré la circulation, car c'est l'heure de pointe.

Je ferai un bref préambule, puis je lirai notre exposé. Je déposerai ces documents en les identifiant. Vous pourrez les conserver.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Comme nous l'avons dit aux autres témoins, nous ne présentons notre rapport que le 31 octobre. Par conséquent, si vous êtes un peu pressées aujourd'hui, veuillez avoir l'obligeance de nous envoyer ultérieurement tout document écrit qui pourrait nous être utile.

Mme Gill: Ce serait effectivement très utile. Nous avons une délégation internationale, et les femmes n'ont pas toutes eu l'occasion d'exprimer leurs opinions à ce sujet. Nous étions extrêmement pressées, et nous vous sommes reconnaissantes de nous avoir permis de témoigner aujourd'hui. Je vous en remercie d'avance.

Pour vous expliquer brièvement de quoi il s'agit, je vous signale que cette conférence est une conférence préparatoire à la quatrième Conférence mondiale sur les femmes, qui doit avoir lieu à Beijing en 1995. Cette dernière est parrainée par les Nations unies et se tiendra du 4 au 15 septembre 1995, tandis que le Forum des ONG se tiendra du 30 août au 8 septembre 1995, à Beijing, en Chine. La conférence de Vancouver non seulement fait partie du processus national de préparation en vue de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes, mais s'inscrit également dans le cadre d'un processus mondial. On tient dans le monde entier des réunions régionales et nationales dans le but de déterminer et de prioriser les questions féminines en vue d'établir le programme d'action.

Ce programme encourage tous les gouvernements à prioriser les questions féminines et à les mettre à l'ordre du jour d'une façon plus holistique désormais. Nous vous encourageons en fait dans le cadre de cet examen de la politique étrangère à encourager un plus grand nombre de femmes à participer, et surtout les femmes qui ont acquis une expérience internationale bien avant la décennie des femmes. Nous souhaitons que vous encouragiez davantage les femmes, et c'est un souhait qui est partagé par les participantes. Je vais vous lire nos recommandations.

[Texte]

We welcome the review of Canadian foreign policy by the special joint committee of the Canadian Senate and House of Commons. We are concerned that the review process be gender-balanced and that the Canadian government increase its commitment to integrating women's perspectives at all levels and in all foreign policies and programs.

Many foreign policy issues are being considered at our Conference on Women and Sustainable Development, Canadian Perspectives, which will be forwarded to the Canadian government for inclusion in the official government report to the UN fourth World Conference on Women to be held in Beijing in 1995. We therefore ask the parliamentary committee to include the forthcoming report of our Vancouver conference in its ongoing foreign policy review.

We also recommend that the committee review the Nairobi forward-looking strategies for the advancement of women, UN 1985, and also review the official report of the World Women's Conference for a Healthy Planet, including the Women's Action Agenda 21, which was formulated November 8 to 12, 1991, in Florida as a basis for imposing Canadian foreign policy.

We are concerned that more Canadian women be involved in the foreign policy review process and insist that Canadian foreign policy must integrate women's concerns.

The organizers of the Conference on Women and Sustainable Development may be contacted regarding the conference recommendations and contacts for wider consultation with women. Because this has been rushed, we do not yet have a contact person other than Ann Dale, who is a senior associate at the Sustainable Development Research Institute at UBC in Vancouver. She will be the contact person and her name is on our letter to you and our submission.

[Traduction]

Nous sommes très heureuses que ce comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes examine la politique étrangère du Canada. Nous tenons à ce que le processus d'examen soit ouvert aussi bien aux femmes qu'aux hommes et à ce que le gouvernement canadien s'engage davantage à intégrer les perspectives féminines à tous les niveaux et à toutes les politiques et programmes étrangers.

Notre Conférence sur les femmes et le développement durable, perspectives canadiennes, examine de nombreuses questions liées à la politique extérieure, et nos conclusions seront communiquées au gouvernement canadien pour qu'il les intègre au rapport officiel que le gouvernement doit présenter à la quatrième Conférence des Nations unies sur les femmes, qui doit avoir lieu à Beijing en 1995. Nous demandons par conséquent au comité parlementaire d'examiner le rapport qui sera publié à l'issue de la conférence de Vancouver dans le cadre de son examen de la politique étrangère.

Nous recommandons par ailleurs que le comité examine les stratégies prospectives d'action de Nairobi pour la promotion de la femme (ONU, 1985) ainsi que le rapport officiel de la Conférence mondiale des femmes pour une planète saine, y compris le programme Action 21 des femmes, qui a été formulé du 8 au 12 novembre 1991 en Floride afin de servir de base à la politique étrangère canadienne.

Nous tenons à ce que davantage de Canadiennes participent au processus d'examen de la politique étrangère et nous insistons pour que cette politique tienne compte de leurs préoccupations.

On peut communiquer avec les organisateurs de la Conférence sur les femmes et le développement durable au sujet des recommandations qui ont été faites dans le cadre de cette conférence et pour tenir des consultations plus poussées avec les femmes. Faute de temps nous n'avons pas encore de personnes-ressources, sauf Ann Dale, qui est associée principale au Sustainable Development Research Institute de la UBC, à Vancouver. C'est elle qui sera la personne-ressource, et son nom se trouve sur la lettre que nous vous avons envoyée ainsi que sur notre mémoire.

● 1720

The documents I will be tabling are, first of all, the program "Women and Sustainable Development: Canadian Perspectives"; secondly, "Agenda 21: Women, Environment and Development"; and Agenda 21 is an easy reference to the specific recommendations on women; the official report "World Women's Congress for a Healthy Planet", including women's action, Agenda 21 and findings of the tribunal. These documents will be tabled with our recommendations as well as —

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I think I can speak for the other members of the committee to assure you that the report of your conference, when you forward it to us, will be considered by us as a submission to the committee. We will then incorporate it amongst our research documents —

Dr. Gill: Thank you; we feel very encouraged by your comments.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): —and will share it with the other members of the committee who are travelling across the country.

Voici les documents que je déposerai: il y aura tout d'abord le programme «Les femmes et le développement durable: perspectives canadiennes»; deuxièmement, «Action 21: les femmes, l'environnement et le développement», et c'est un document facile à consulter pour connaître les recommandations concernant les femmes; je déposerai également le rapport officiel du «Congrès mondial des femmes pour une planète saine», comprenant les initiatives des femmes, Action 21 et les constatations du tribunal. Ces documents seront déposés en même temps que nos recommandations, ainsi que... .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je crois pouvoir vous assurer, au nom de mes collègues, que nous considérerons le rapport de votre conférence, lorsque vous nous l'aurez fait parvenir, comme un témoignage. Nous l'intégrerons à nos documents de recherche. . .

Mme Gill: Merci; vos commentaires sont très encourageants.

Le coprésident suppléant (M. Graham): . . .et nous le communiquerons aux autres membres du comité qui voyagent dans les diverses régions du pays.

[Text]

I think you bring up a very important point. In this review I think there's a certain perspective of... What women's perspectives in Canada are doing in terms of our foreign policy is extremely important. There's an extraordinary wealth of experience out there in that area.

Some of the members might have some specific questions to ask.

Dr. Gill: I'd just like to say, before we go on to hearing from the other members, that there has been a vigorous amount of work done in Canada by women both in theory and in the universities, and we really feel that these women should be called on more. I know that people do write *amicus curiae* briefs, for instance, for justices in the United States. I'm not sure why we don't have the same kind of process. There are learned women and some of our theory in Canada is really being pushed more vigorously in other places.

I think it's a drawback to us not to call on women who are working on these issues, both grass roots and women in our communities, in our government and in our universities. I would urge you to consider including reports from women more often and also including us in your consultations, including women from across Canada. Regionally we also focus on different things. As the previous speaker said, in the west we focus on the Pacific Rim and we have special expertise on those issues, and it might relate more to this part of the world. The middle prairies also have women focusing on special and regional issues that might relate to other areas of the world.

I'd like to leave it at that and go to the questions. Perhaps Mrs. Mitchell would also like to comment on some of this.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Your point is one that Chaviva Hosek, who is the Prime Minister's chief policy adviser, has made on regular occasions, so I assure you it's not a new concept. We're all very concerned about it.

Are there questions to members of the panel?

Senator Carney: I'd be interested in establishing on the record the role, in terms of our foreign policy, of women as entrepreneurs abroad. In terms of our aid program, some of our most successful aid programs have been funding small women businesses abroad.

It's a motherhood question to ask if you would like to continue that kind of program, because obviously we would, but can you add anything to how we should be viewing that in terms of gender balance? Are we undermining social structures abroad by making the women be the entrepreneurs? How do you think we can develop an approach that integrates the role of women into overall foreign policy?

Dr. Gill: Some of the discussion this morning related to issues of women and economic policy and foreign policy and the way we provide aid for other countries. The criticisms from women in the international community this morning were that we send aid, and when the aid packages are assessed prior to being approved, men are consulted although women are the small farmers and are actually the people who do the work.

[Translation]

Je crois que ce que vous dites est très important. Il serait bon, dans le cadre de cette étude, d'avoir une certaine perspective féminine. Les perspectives des femmes jouent un rôle extrêmement important dans notre politique étrangère. Il y a des gens qui peuvent nous faire profiter de leurs expériences extraordinaires.

Certains de mes collègues ont peut-être des questions à poser.

Mme Gill: Avant que les autres membres du comité ne prennent la parole, je tiens à ajouter que les femmes ont accompli un travail énorme au Canada, que ce soit au niveau théorique ou dans les universités; nous sommes convaincues qu'il faudrait les consulter davantage. Je sais qu'aux États-Unis, par exemple, il y a des gens qui rédigent des mémoires à titre bénévole à l'intention des juges. Je me demande pourquoi le même système n'existe pas au Canada. Il y a des femmes très instruites, et certaines de nos théories sont mises davantage en évidence dans d'autres pays.

J'estime que c'est un désavantage de ne pas faire appel aux femmes qui examinent ces questions, aux simples citoyennes comme aux femmes actives au sein de nos collectivités, du gouvernement et des universités. Je vous recommande de tenir compte plus souvent des rapports préparés par les femmes et de nous consulter davantage, y compris des femmes de toutes les régions du Canada. À l'échelle régionale, nous avons également des sujets d'intérêt différents. Comme l'a dit le témoin qui a parlé avant moi, dans l'Ouest, on s'intéresse beaucoup à la région située en bordure du Pacifique, et nous avons des connaissances particulières dans ce domaine. Ce sont des questions qui intéressent davantage cette région du monde. Dans le centre des Prairies il y a des femmes qui s'intéressent à des questions particulières et à des problèmes régionaux qui concernent d'autres régions du monde.

C'est tout. On peut passer aux questions. Mme Mitchell voudrait peut-être faire des commentaires à ce sujet.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Mme Chaviva Hosek, qui est la conseillère en chef en matière de politiques du premier ministre, a fait régulièrement valoir ce point; par conséquent, je vous assure que ce n'est pas une nouvelle idée. Nous y accordons tous beaucoup d'importance.

Avez-vous des questions à poser aux membres du groupe?

La sénatrice Carney: Je tiens à signaler le rôle que les femmes jouent à titre de femmes d'affaires à l'étranger. Il y a parmi nos programmes d'aide les plus efficaces des programmes qui ont financé des petites entreprises dirigées par des femmes à l'étranger.

Il est inutile de vous demander si vous voulez que l'on maintienne ce genre de programme, car la réponse est évidente, mais pourriez-vous nous dire quelle influence cela a du point de vue d'un certain équilibre entre les deux sexes? Est-ce qu'on sape les structures sociales à l'étranger en incitant des femmes à se lancer dans les affaires? Comment pensez-vous que l'on peut mettre au point un système qui intègre le rôle des femmes à la politique étrangère en général?

Mme Gill: La discussion de ce matin a porté en partie sur les femmes et la politique économique et étrangère ainsi que sur la façon d'apporter de l'aide à d'autres pays. Des femmes actives au sein de la collectivité internationale nous ont fait le reproche suivant ce matin: quand on évalue les mesures d'aide avant de les approuver, ce sont des hommes que l'on consulte, alors que ce sont des femmes qui cultivent un petit lopin de terre et qui font le travail.

[Texte]

This is a very difficult situation for women, for instance, in Africa, where we do know and have known for a very long time that the farming is done by women. Yet why do we insist on sending consultants who don't know these issues well enough? We have not trained them well enough. They go over and they act as if men are the householders. They contact men, yet these are issues that are related to women's issues.

[Traduction]

C'est une situation très délicate pour les femmes. En Afrique, par exemple, nous savons depuis longtemps que ce sont les femmes qui cultivent le sol. Pourquoi s'évertue-t-on à envoyer des consultants qui ne connaissent pas suffisamment ces problèmes? Nous ne les avons pas suffisamment formés. Ces consultants agissent comme si c'était les hommes qui sont les chefs de ménage. C'est à eux qu'ils s'adressent, alors qu'il s'agit de questions qui concernent les femmes.

• 1725

The woman's environment is being depleted just as much as that of the man. It's the future of the children that's being depleted. Women are the best caretakers of the environment. Their concerns are being really undermined more than those of men, because they look after the elders, themselves, and their own female relatives. Children and males are a small portion of this.

L'environnement de la femme se détériore autant que celui de l'homme. C'est l'avenir des enfants qui est compromis. Les femmes sont les meilleures gardiennes de l'environnement. On accorde moins d'importance à leurs préoccupations qu'à celles des hommes, parce qu'elles s'occupent des personnes âgées, d'elles-mêmes et des femmes qui font partie de leur parenté. Les enfants et les hommes ne représentent qu'une faible portion de cela.

Have I answered your question?

Ai-je répondu à votre question?

Mr. Lastewka: I look forward to your report as a result of the conference, but I think I need to remind the group that this is an open consultation process we've been carrying out since March. We've been open to any witnesses whatsoever. It's important that you take that back to the conference. It's still open for discussion. In fact, after we finish in the third week in June, we're still going to have some sessions open for witnesses to come to appear before not only this small group, but the large group. I think you should take that back to the conference.

M. Lastewka: Je me réjouis de pouvoir lire le rapport de la conférence, mais je juge bon de rappeler au groupe que les consultations que nous menons depuis le mois de mars sont ouvertes à tous. Nous acceptons tous les témoins. Il est important que vous alliez le dire aux femmes qui participent à la conférence. Il est encore temps de participer. En fait, après que nous aurons terminé, c'est-à-dire après la troisième semaine de juin, nous tiendrons encore quelques séances au cours desquelles les témoins pourront comparaître non seulement devant notre petit groupe, mais devant le comité au complet. Je crois que vous devriez aller le dire aux femmes qui participent à la conférence.

Dr. Gill: I will. I'd like to thank you for that. I wish I could bring 50 international women here today to speak to these issues. They really had some very urgent issues. They have charged all of us with a new enthusiasm for all of our concerns. Thank you.

Mme Gill: Je n'y manquerai pas. Je vous en remercie. J'aurais voulu pouvoir amener 50 femmes venant de toutes les régions du monde pour pouvoir discuter de ces questions. Elles ont en fait des questions très urgentes à soulever. Elles nous ont donné un regain d'enthousiasme pour toutes les questions qui nous préoccupent. Merci.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I was doing some work in Africa a few years ago. I know the Ford Foundation, the World Bank, and a lot of the legal foundations I was involved in were particularly conscious of this area. With our researchers, I think we can draw on a wealth of literature. However, if you could send us your report and references you feel we should be consulting, we'll do that.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'ai travaillé en Afrique il y a quelques années. Je sais que la Fondation Ford, la Banque mondiale et bien d'autres fondations dont j'ai fait partie étaient particulièrement sensibles aux problèmes de cette région. Avec l'aide de nos attachés de recherche, je crois que nous arriverons à recueillir une foule de documents sur le sujet. Si vous pouviez toutefois nous envoyer votre rapport et les noms de personnes que nous devrions consulter, nous le ferons.

Thank you very much.

Merci beaucoup.

Dr. Gill: Yes. Thank you. Mrs. Mitchell mentioned that we get connected most of the time with women and development only, yet the foreign policy review really encapsulates a lot more of what we do as women. Please keep that in mind. We are not just a little section called WID, or Women in Development. Thank you for your time.

Mme Gill: Oui, merci. M^{me} Mitchell a signalé que l'on nous associe la plupart du temps uniquement à la question des femmes et du développement, et, pourtant, l'examen de la politique étrangère doit couvrir un bien plus large éventail de nos activités. Il ne faut pas oublier cela. Nous ne sommes pas uniquement un petit groupe de femmes en développement. Merci pour votre attention.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): In view of the fact that we sat until 5:30, if it's all right with the members of the committee, could we meet here at 7:15, rather than 7 o'clock? Would that be all right? We'll chop fifteen minutes out of our time and we'll start at 7:15. I think we can get through our evening program with the witnesses who are there.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Étant donné que nous avons siégé jusqu'à 17h30, je propose que la séance reprenne à 19h15 au lieu de 19 heures, si mes collègues sont d'accord. Cela vous convient-il? Nous prendrons 15 minutes de plus et nous commencerons à 19h15. Je crois que nous arriverons à réaliser notre programme de la soirée avec les témoins qui sont là.

[Text]

Thank you very much.

[Translation]

Merci beaucoup.

EVENING SITTING

SÉANCE DU SOIR

• 1918

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Good evening, and welcome to the first evening public meeting of the joint House and Senate committee reviewing Canadian foreign policy. As you may know, we've been meeting today during the day for the first time in Vancouver to hear witnesses from various parts of the Vancouver community, or the Pacific Rim community in British Columbia. We will be here all day tomorrow. The committee will then go to Yellowknife, where we will spend two days. We will then go to Calgary, where we will spend two days.

I think it's important for those of you who have taken the time to come—we're very grateful to you for taking your time to be with us this evening—to give us the benefit of your experience. As you know, the government has asked a joint committee of the House of Commons and the Senate to hear the views of Canadians on the future of our foreign policy as we go into the 21st century.

You're all familiar with how the world we're living in is changing. You all have very interesting experiences and backgrounds that we believe can be helpful to us in making recommendations to the government to basically inform the government as to the changes in the global system and international institutions, and what principles and priorities should define Canadian foreign policy in the future.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Bonsoir! Bienvenue à la première séance publique du soir du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Comme vous le savez peut-être, nous nous sommes réunis pour la première fois à Vancouver pour entendre des représentants de diverses couches de la population de la ville ou des représentants originaires de pays situés en bordure du Pacifique qui habitent la Colombie-Britannique. Nous serons là toute la journée demain. Le comité ira ensuite à Yellowknife, où nous passerons deux jours. Ensuite, nous irons à Calgary, où nous passerons deux jours.

Il est très important que ceux qui se sont donné la peine de venir—ce dont nous vous sommes très reconnaissants—nous fassent profiter de leur expérience. Comme vous le savez, le gouvernement a demandé au comité mixte de la Chambre des communes et du Sénat d'écouter les opinions des Canadiens sur l'avenir de notre politique étrangère, à l'aube du 21^e siècle.

Vous savez tous à quel point le monde dans lequel nous vivons évolue. Vous avez tous fait des expériences et avez des antécédents intéressants qui peuvent nous être utiles et nous aider à formuler des recommandations pour mettre le gouvernement au courant des changements qui se produisent à l'échelle mondiale et au niveau des institutions internationales, ainsi que des principes et des priorités sur lesquels devrait être fondée désormais la politique étrangère du Canada.

• 1920

The joint committee of the House and the Senate is actually made up of 24 members, but in order to ensure that we could get the point of view of all Canadians and yet not spend an enormous amount of money, we thought it was wisest to break our committee into three. So this part of the committee is sitting here, in Yellowknife, and in Calgary; another one-third of the committee will be sitting in Saskatchewan, Manitoba, and Ontario; and another one-third of the committee will be in Quebec and the Maritimes, all during this week. When we get back to Ottawa, we will all meet and exchange our points of view.

The evidence that you give before us today will be incorporated into the evidence, which will be considered by the writers of the report and will be distributed to all the members of the committee. So you can be assured that everything you say here will be available to all members of the committee. So, again, thank you very much for coming.

I understand that Dr. Paul Lyn has to leave early, so I ask him if he will be our first presenter. Dr. Lyn.

Dr. Paul Lyn (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. I feel very privileged to have this opportunity to make a few comments on what I believe to be the main tenets of Canadian foreign policy in the period ahead.

Le comité mixte de la Chambre des communes et du Sénat est composé de 24 membres, mais pour pouvoir entendre les opinions de tous les Canadiens sans dépenser des sommes d'argent énormes, nous avons jugé bon de nous scinder en trois groupes. Par conséquent, notre groupe siège ici, puis il ira à Yellowknife et à Calgary. Un autre siègera en Saskatchewan, au Manitoba et en Ontario, et un autre siègera au Québec et dans les Maritimes, tout cela au cours de la même semaine. Quand nous rentrerons à Ottawa, nous nous réunirons tous et nous échangerons nos opinions.

Le témoignage que vous ferez aujourd'hui sera intégré aux témoignages qui seront examinés par les rédacteurs du rapport et qui seront communiqués à tous les membres du comité. Par conséquent, vous pouvez être assurés que tous les membres du comité seront au courant de tout ce que vous direz ici. Merci encore une fois.

Je crois savoir que M. Paul Lyn doit partir bientôt; je lui demande donc de commencer le premier. Monsieur Lyn.

M. Paul Lyn (présentation individuelle): Merci, monsieur le président. Je suis très honoré d'avoir l'occasion de faire quelques commentaires sur ce que je considère comme les fondements de la politique étrangère canadienne pour l'avenir.

[Texte]

I don't presume to be an expert on this subject. As a matter of fact, I would like to say at the outset that I've read, with great interest, the statement made by the Canada 21 group, which impressed me as a very well-thought-out statement, nearly all of which I agree with. What I particularly felt was presented in a very balanced way was the context in which Canadian policy has now to find a new road. It's a context that no longer bears the earmarks of the Cold War.

As was stated at the very outset in that document, which was called *Canada and Common Security in the Twenty-First Century*, we now have more options, more choices than before. In many respects I agree with that statement; in some respects I think we have fewer choices.

I believe that is suggested by some of the incidents that have occurred over the past year. Even the most powerful nation in the world, under Mr. Clinton, didn't have much choice in the Serbian situation or in Rwanda or for that matter in China. Those give us a clear idea. Those experiences perhaps should awaken us to both the new and better choices that we can accept and those that are not possible to choose.

• 1925

In my estimation, the document put forward a very good and strong case for preventive diplomacy. To me this is the most powerful force we can exert on shaping international relations. Anything that happens already in any part of the world in terms of violent confrontation is not likely to be easy, in the post-Cold War world, to solve.

I believe this means not only economic and political actions. Perhaps there is one aspect that was omitted in the document of the Canada 21, which I would like to refer to briefly even though it may not seem to be something that falls within the realm of foreign policy. I refer to cultural changes in the world today and cultural confrontations. I speak to this because there are some of our friends in the United States, including some outstanding scholars such as one scholar at Harvard University, who proposed, as you know, in his article in *Foreign Affairs* in the summer of last year the possibility of the post-Cold War world deteriorating into a clash of cultures.

While I accept the idea that cultural confrontations, particularly showing up in the form of ethnic clashes, will unfortunately mar the landscape throughout much of the post-Cold War world, I do not think we are fated to cultural confrontation, provided we do not create new enemies that do not exist. This is particularly true in the case of countries that have a pivotal position in the coming world order.

The case of China, of course, comes to mind. To me there is no question that there are in China, as in many other parts of the world, issues of cultural differences that must be presented on the international stage: the issues of human rights, democracy, the environment and so on. How to deal with it is another question.

I think in the world at large, all nations—almost without exception—are parts of civilizations, and these civilizations all have within their boundaries a share of barbarism. To one extent or another it is these pockets of barbarism which, if we overcome them in our cultures, will make the difference in the world of tomorrow.

[Traduction]

Je ne me considère pas comme un expert en la matière. En fait, je signale d'emblée que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt la déclaration qui a été faite par le groupe Canada 21. Elle m'a fort impressionné, parce que je trouve qu'elle est très fouillée. Je suis d'accord sur presque tous les points. À mon avis, le contexte dans lequel la politique canadienne doit se trouver une nouvelle voie a été exposé de façon très équilibrée. C'est un contexte qui n'est plus dominé par la guerre froide.

Comme on le dit au début de ce document, qui est intitulé: *Le Canada et la sécurité commune au 21^e siècle*, nous avons maintenant plus de choix qu'autrefois. À bien des égards, je suis d'accord; mais à certains égards j'estime que nous avons moins de choix.

Je crois que cette opinion découle de certains des incidents qui se sont produits au cours de la dernière année. Même la nation la plus puissante du monde, sous la direction du président Clinton, n'a pas eu beaucoup de choix dans le cas des conflits qui ont éclaté en Serbie, au Rwanda, voire en ce qui concerne la Chine. Ces événements nous donnent une idée plus précise. Ces expériences devraient nous aider à distinguer les nouveaux choix plus judicieux que nous pouvons accepter de ceux qui ne sont pas possibles.

À mon avis, ce document fait valoir des arguments très convaincants en faveur de la diplomatie préventive. Selon moi, c'est ce qui peut influencer le plus la nature des relations internationales. Tous les conflits violents qui se déroulent dans le monde ne seront probablement pas faciles à résoudre dans le contexte de l'après-guerre froide.

Je crois que les interventions économiques et politiques ne suffiront pas. Il est peut-être un aspect qui a été négligé dans le document de Canada 21 et dont je voudrais parler brièvement, même s'il ne relève pas à première vue de la politique étrangère. Je parle des changements et des confrontations culturels qui se produisent actuellement dans le monde. J'en parle parce que certains de nos collègues américains, dont des érudits renommés, ont évoqué la possibilité qu'éclatent des conflits culturels mondiaux au cours de l'après-guerre froide. C'est notamment ce qu'a fait un professeur de Harvard dans un article paru dans la revue *Foreign Affairs* l'été dernier.

Si j'accepte l'idée que des confrontations culturelles, se présentant surtout sous la forme de conflits ethniques, gâcheront malheureusement la situation dans la majeure partie du monde au cours de cette période, je ne crois pas que ce soit inévitable, pour autant que nous ne nous fassions pas de nouveaux ennemis qui n'existent pas. C'est particulièrement vrai dans le cas des pays qui occupent une position centrale dans le futur ordre mondial.

Je songe notamment à la Chine. Pour moi, il ne fait aucun doute qu'il existe en Chine, comme dans bien d'autres régions du monde, des problèmes de différences culturelles qui doivent être exposés sur la scène mondiale: la question des droits de la personne, la démocratie, l'environnement, etc. Quant à savoir comment on va pouvoir les régler, c'est une tout autre question.

Tous les pays—pratiquement sans exception—font partie de civilisations où il existe une part de barbarie. Ce sont dans une certaine mesure ces poches de barbarie qui feront la différence dans le monde de demain, si nous arrivons à les maîtriser dans nos cultures.

[Text]

Perhaps we can be proud that Canada seems to be further on the way to overcoming any barbarism in our midst. Otherwise it would not have been possible for the United Nations to claim that Canada is top-ranking among countries in which it is pleasant to live. I am proud to be a Canadian for that very reason.

Precisely because of this, perhaps we have a role to play in the world of tomorrow that is unique. That uniqueness is found in the concept of... I think it was a well-chosen core of values that was brought forward by Canada 21. It placed in two words the core of Canadian values—community and civility. Community: to maintain, and perhaps in some cases to restore, a sense of community among citizens of a country and citizens of the world; and civility, referring to the relationships between citizens and their governments, which is a much more political problem.

• 1930

To me, at this stage in world history, these problems of a new culture for each nation, as well as a common set of values that sooner or later we must develop in the world at large, can only be achieved by the people themselves. They cannot be imposed from without. I think this is Canada's message, which will make its role in the future world a more effective one.

Let me take the case of human rights and democracy. This in a sense is a political issue, but in another sense it is also a cultural issue. In the early periods of the world's history, of civilized mankind, 2000 years ago, a Chinese philosophic thought emphasized, for example, the principle of *min quan*, which means the primacy of the people; but that was not quite the same as *min zhu*, which is democracy. China never went through the process of democratization, but the ideas of humanism were there very early. This humanism was social humanism: the social responsibility of the individual to the group, the community, or the state.

In the west, you started with classical Greek thought, which described a society, the *polis*, in which the individual performed a much stronger role. This was of course negated in the period afterwards, right straight through to the Renaissance, and then the Renaissance restored the humanist tradition in the west. But it developed as an individualist humanism. It took centuries for the west to do that, and right up to the present day many of these issues of human rights and democracy are still unsolved.

In the case of China, the tradition that came with an authoritarian political culture, together with a humanist attitude, this did not become democratic throughout the whole period of China's history, right up to the present day. In order to make that transition, it will take perhaps not as many years as in Europe, several centuries, but it will take time. I believe the resources for restoring that humanist tradition and for institutionalizing these values into something akin to democracy, or some form of democracy in China, are present in Chinese culture. But I do not believe it will be in the western form.

[Translation]

Nous pouvons probablement être fiers de ce que le Canada semble être en avance sur les autres pays à cet égard, sinon l'Organisation des Nations unies n'aurait pas pu dire que le Canada est le pays où la vie est le plus agréable. Je suis fier d'être Canadien pour cette raison.

C'est précisément pour cela que nous avons peut-être un rôle unique à jouer dans le monde de demain, rôle qui se rattache à l'idée de... J'estime que Canada 21 a mis l'accent sur des valeurs fondamentales soigneusement choisies. Ces valeurs fondamentales tiennent en deux termes: esprit communautaire et civilité. Le premier consiste à maintenir voire, dans certains cas, à rétablir un sens de la communauté parmi les citoyens d'un pays et les citoyens du monde et le deuxième, la civilité, correspond au civisme dans les relations qui existent entre les citoyens et leur gouvernement, et c'est un problème qui revêt un caractère beaucoup plus politique.

À mon avis, au cours de cette période de l'histoire du monde, ce sont les citoyens eux-mêmes qui permettront de résoudre ces problèmes, à savoir une nouvelle culture pour chaque pays et la nécessité d'élaborer tôt ou tard une échelle commune des valeurs pour le monde entier. On ne peut pas imposer une solution de l'extérieur aux citoyens. C'est là le message du Canada et c'est ce qui lui permettra de jouer un rôle plus efficace dans le monde de demain.

Prenez le cas des droits de la personne et de la démocratie, par exemple. Dans un certain sens, il s'agit d'un problème politique mais à d'autres égards, c'est également une question culturelle. À l'aube de l'histoire du monde, c'est-à-dire de l'humanité civilisée, il y a 2000 ans, une pensée philosophique chinoise mettait par exemple l'accent sur le principe du *min quan*, ce qui veut dire la primauté du peuple; ce n'est toutefois pas tout à fait la même chose que le principe du *min zhu* qui désigne la démocratie. La démocratisation ne s'est jamais faite en Chine, mais on y retrouve très tôt les idées de l'humanisme. Il s'agit d'un humanisme social: la responsabilité sociale de l'individu par rapport au groupe, à la communauté ou à l'État.

En Occident, on a commencé par la pensée grecque classique qui décrit une société, la *polis* dans laquelle l'individu joue un rôle beaucoup plus important, rôle qui a évidemment disparu au cours de la période suivante, jusqu'à la Renaissance. Celle-ci a alors rétabli la tradition humaniste en Occident. Elle a toutefois donné naissance à un humanisme individualiste. Cela a pris des siècles en Occident et une bonne partie des problèmes liés aux droits de la personne et à la démocratie ne sont toujours pas résolus à l'heure actuelle.

Dans le cas de la Chine, la tradition issue d'une culture politique autoritaire, alliée à une attitude humaniste, n'a jamais donné naissance à une culture démocratique, pas jusqu'à présent du moins. Pour que cette transition se fasse, il ne faudra peut-être pas aussi longtemps qu'en Europe, où cela a pris plusieurs siècles, mais cela prendra tout de même du temps. Je crois que la culture chinoise actuelle possède les ressources nécessaires pour rétablir cette tradition humaniste et institutionnaliser ces valeurs afin de donner naissance à un régime apparenté à la démocratie. Je ne crois toutefois pas qu'il s'agira d'une démocratie de type occidental.

[Texte]

[Traduction]

• 1935

Our attitude towards China should be one in which we on the one hand respect the endogenous cultural values of China and at the same time help to move it towards values that are closer to those of the universal values of human rights.

To me that takes an attitude that is one of dialogue, of equal dialogue. Why do I say this? Because it is only in this way that we can help the only forces that will move China towards democracy or human rights. That force is the Chinese people themselves.

I believe Canada is a country that can initiate that dialogue and, for that matter, can initiate a dialogue across national bounds all over the world, not to impose one set of values on another country, but to find in diversity a way by which, on an equal basis, we can find a convergence of values, because there are many things in other national traditions that perhaps are of value in solving some of our problems—certainly problems of social violence, problems of break-up of the family, and so forth. These are issues where we may gain from that kind of dialogue.

On that basis, those who are behind in the cause of building human values in terms of the individual's rights and freedoms may indeed find it possible to see the other point of view and to move forward.

Let me just end with one comment, and that is that this is a profound issue. It's not a simple issue that we can solve by simply a declaration of condemnation. We have to find the way for a symbiosis of different cultures similarly to what we are doing at home with multicultural values. To have different cultures move forward towards a common value system out of diversity is a task that Canada is well suited to, and I hope that besides our concerns about the environment, about military policy, about economic and trade policy, we will see this as a possible basic principle to underlie Canadian policy in the post-Cold War world.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Dr. Lyn. Now I'd like to turn to Mr. Wong.

Mr. Victor Wong (President, Vancouver Association of Chinese Canadians): Thank you, Mr. Chair.

Honourable members of the committee, ladies and gentlemen, my name is Victor Wong. I am the president of the Vancouver Association of Chinese Canadians. It's my honour to come before you and speak to you this evening.

I'd like to present just a short dissertation on our association's position on the moratorium on deportations to China. You have before you a short summary of my notes for today.

Our association, the Vancouver Association of Chinese Canadians, is a local anti-racism, social justice, and human rights organization and we are a member chapter of the Chinese Canadian National Council.

Voici l'attitude qu'il faut adopter à l'égard de la Chine: il faut d'une part respecter les valeurs culturelles endogènes de la Chine tout en l'aidant à acquérir des valeurs qui se rapprochent des valeurs universelles comme les droits de la personne.

Pour y arriver, il faut à mon sens adopter une attitude fondée sur le dialogue sur un pied d'égalité. Pourquoi? Parce que c'est la seule façon dont nous pouvons aider les seules forces qui feront progresser la Chine sur la voie de la démocratie ou du respect des droits de la personne. Et ces forces, se sont les Chinois eux-mêmes.

Je crois que le Canada est en mesure d'entamer ce dialogue, et je parle d'un dialogue qui dépasse les frontières nationales, d'un dialogue mondial, qui consiste non pas à imposer une échelle de valeurs à un autre pays mais à trouver dans la diversité, dans le cadre d'un dialogue où les interlocuteurs se trouvent sur un pied d'égalité, un point de convergence des valeurs, parce qu'il existe dans les traditions d'autres pays, bien des éléments susceptibles de nous aider à résoudre nos propres problèmes et notamment celui de la violence sociale et celui de l'éclatement de la famille, par exemple. Ce sont des domaines dans lesquels ce genre de dialogue peut nous être utile.

Par ailleurs, cela peut inciter les pays qui sont en retard sur les autres sur le plan des valeurs humaines, et notamment sur celui des droits et libertés individuels, à comprendre l'autre point de vue et à faire des progrès.

Pour terminer, je me contenterai de faire le commentaire suivant. Il s'agit d'un problème complexe. Ce n'est pas un problème tout simple que l'on pourra résoudre rien qu'en faisant une déclaration condamnant cette attitude. Il faut trouver le moyen de réaliser une symbiose des différentes cultures, à l'instar de celle qui se produit chez nous au niveau des valeurs multiculturelles. Le Canada est bien placé pour accomplir la tâche qui consiste à inciter diverses cultures à adopter une échelle de valeurs commune, et j'espère qu'en plus de s'intéresser à l'environnement, à la doctrine militaire, et aux politiques économiques et commerciales, nous envisagerons la possibilité d'en faire l'un des fondements de la politique canadienne au cours de la période de l'après-Guerre froide.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Lyn. Je donne maintenant la parole à M. Wong.

M. Victor Wong (président, Vancouver Association of Chinese Canadians): Merci, monsieur le président.

Mesdames et messieurs, je m'appelle Victor Wong. Je suis le président de l'Association des Canadiens d'origine chinoise de Vancouver. Je suis honoré d'avoir l'occasion de venir témoigner ce soir.

Je me contenterai de faire un bref exposé sur la position de notre association au sujet du moratoire sur les déportations vers la Chine. Vous avez sous les yeux un condensé des notes que j'ai prises pour mon exposé.

Notre association, l'Association des Canadiens d'origine chinoise de Vancouver, est une organisation locale qui lutte contre le racisme et qui milite en faveur de la justice sociale et des droits de la personne. Nous sommes affiliés au Conseil national des Canadiens Chinois.

[Text]

We've been lobbying the federal government for six to eight months now to grant permanent residence status to the 4,500 refused Chinese refugee claimants who remain in Canada. These refugee claimants were denied refugee status, but because of our foreign policy toward China they have been allowed to remain in this country.

• 1940

Since 1989 our government put in place this moratorium on deportations to China because of her human rights record. We've learned in recent reports that our government is considering lifting this moratorium.

I must say with some disappointment it seems that we quickly forget our history here in Canada. It was some 55 years ago that our country turned its back on a boatload of Jewish refugees fleeing Nazi Germany and forced this boat to return to a very unsafe environment. So today I want to urge our government to maintain the moratorium on deportations to China until the human rights situation there improves and to ensure that there are safeguards in place before lifting this moratorium.

Recently the Chinese Parliament, the National People's Congress, passed a decree stating that those caught leaving China illegally would face severe penalties. These penalties may include heavy fines and/or detention camps. This decree infringes on the right to leave one's country. This right is a right under the UN Universal Declaration of Human Rights.

Most of the refused refugee claimants left China without the necessary state-approved exit visas. So one could argue that they left the country illegally, and in some cases this is why they have been denied refugee status here in Canada. We argue that these refused refugee claimants, if they were to be returned to China, would certainly face these severe penalties. So we urge our government today to negotiate bilateral arrangements with the Chinese government to safeguard returnees from persecution before our government considers lifting the moratorium. We should also have in place an independent system abroad to monitor the treatment of returnees as well as human rights abuses.

In our view, if you return people without safeguarding them from persecution in their home country—and this is not just for China but for the refugees on the list of eight countries that have been identified by External Affairs as violating human rights—we consider this to be a human rights abuse in and of itself. We therefore urge this committee to recommend to our government that they look at the mistakes that have been committed in the past so as to prevent their recurrence in the future.

When our government decided to normalize relations with China, I wrote a letter to the Prime Minister and asked him to go slow on this normalization process. I really am surprised that they made this decision, because I knew that you were in the

[Translation]

Depuis six à huit mois, nous faisons pression sur les gouvernement fédéral pour qu'il accorde le statut de résidents permanents aux 4 500 Chinois qui ont demandé le statut de réfugiés et dont la demande a été rejetée, mais qui sont toujours au Canada. On leur a permis de rester au Canada en raison de notre politique étrangère à l'égard de la Chine.

Depuis 1989, notre gouvernement a imposé ce moratoire sur les déportations vers la Chine à cause de la piètre réputation de ce pays au chapitre des droits de la personne. Nous avons appris dernièrement que le gouvernement envisageait de lever ce moratoire.

Je suis déçu de constater que l'on a tendance à vite oublier notre histoire récente au Canada. Il y a environ 55 ans, notre pays avait refusé de laisser débarquer les occupants d'un navire de réfugiés juifs qui fuyaient l'Allemagne nazie et les avait refoulés vers un pays où leur sécurité était très compromise. Aussi, j'exhorte le gouvernement à maintenir le moratoire sur les déportations vers la Chine tant que la situation ne se sera pas améliorée sur le plan du respect des droits de la personne et à s'arranger pour qu'il existe des mécanismes de sécurité avant de lever ce moratoire.

Dernièrement, le Parlement chinois, le Congrès national du peuple, a adopté un décret selon lequel les personnes qui essaieraient de sortir illégalement de Chine s'exposaient à des peines sévères si elles étaient prises. Il peut s'agir de lourdes amendes ou de séjours dans des camps de détention. Ce décret va à l'encontre du droit de sortir de son pays, qui est un droit reconnu par la Déclaration universelle des droits de l'homme des Nations unies.

La plupart des demandeurs de statut de réfugié sont partis de Chine sans avoir les visas de sortie approuvés par l'État qui sont requis. On peut donc dire qu'ils sont partis illégalement et c'est pourquoi certains d'entre eux se sont vus refuser le statut de réfugiés au Canada. Nous estimons que si l'on rapatrie de force des réfugiés en Chine, ils seront exposés à de lourdes peines. Par conséquent, nous exhortons le gouvernement à négocier des ententes bilatérales avec le gouvernement chinois dans le but de s'assurer qu'ils seront à l'abri des persécutions, avant d'envisager de lever le moratoire. Il faudrait également instaurer un système indépendant à l'étranger pour vérifier si les personnes rapatriées sont bien traitées et si l'on ne commet pas d'atteintes aux droits de la personne.

À notre avis, si l'on rapatrie des gens de force sans les mettre à l'abri des persécutions dans leur pays natal—et cela est valable également pour les réfugiés des huit pays où le ministère des Affaires extérieures considère que les droits de la personne sont bafoués—il s'agit en réalité d'une atteinte aux droits de la personne. C'est pourquoi nous prions le comité de recommander au gouvernement de songer aux erreurs du passé afin d'éviter de les commettre à nouveau.

Quand notre gouvernement a décidé de normaliser les relations avec la Chine, j'ai écrit une lettre au premier ministre pour lui demander de ne pas précipiter le processus de normalisation. Je suis en fait très étonné qu'il ait pris cette

[Texte]

process of forming your committee and going across Canada to seek the opinions of Canadians. I don't know where this policy stands, whether it's a final decision or not. I, along with my colleague, Richard Lee, wrote a letter to the editor a couple of weeks ago just to discuss our point of view on the matter.

There are three points I want to make very briefly before turning the floor over to Mr. Lee. That is that our government makes the argument that we should delink human rights and trade with China. This is a very interesting argument, because we've never linked human rights with trade. We've always traded with China since the June 4 massacre. Trade would increase, in my view, with or without normalization of relations.

The second point is on the issue of engagement with Beijing. Our government argues that we want to engage Beijing so that we'll be able to get our point across with her. The British government some three years ago normalized relations with China. Prime Minister Major went to Beijing to normalize relations. But has this engagement improved the human rights condition there in the last three years? It hasn't.

Our last point is in regard to human rights and cultural values. Again, we make this argument that if we trade with China, somehow the people there will come to appreciate human rights more. Human rights to me is just an issue of realizing what's right and what's wrong. There is this whole western concept of human rights—I know all that—and its beginnings in Greece or Rome. To me, it's just a basic understanding of what's right or wrong. Trade is not going to improve that, because the ordinary Chinese person, the ordinary person, knows what's right and what's wrong. The Chinese government does not appreciate these basic human rights values. That's the point we want to make to our government today.

Thank you, Mr. Chair.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Wong.

Mr. Lee, did you wish to add something to Mr. Wong's presentation?

[Traduction]

décision, parce que je savais que vous étiez en train de former votre comité et que celui-ci allait parcourir le Canada pour essayer de connaître l'opinion des citoyens. J'ignore s'il s'agit d'une décision finale ou non. J'ai écrit une lettre à la rédaction avec mon collègue, Richard Lee, il y a deux ou trois semaines pour exposer notre point de vue sur la question.

Il y a trois points que je voudrais mentionner très brièvement avant de passer la parole à M. Lee. Le gouvernement prétend qu'il faut divorcer la question des droits de la personne de celle du commerce avec la Chine. C'est un argument très intéressant, parce que nous n'avons jamais fait un tel lien. Nous faisons du commerce avec la Chine depuis le massacre du 4 juin. Les échanges commerciaux s'accroîtront à mon avis de toute façon, que l'on normalise ou non les relations.

Il y a aussi la question de l'engagement avec Beijing. Le gouvernement prétend qu'il faut s'engager avec Beijing pour pouvoir lui faire valoir nos arguments. Le gouvernement britannique a normalisé ses relations avec la Chine il y a environ trois ans. Le premier ministre Major s'est rendu à Beijing. Est-ce que la situation sur le plan des droits de la personne s'est améliorée depuis lors? Non.

Mon dernier point concerne les droits de la personne et les valeurs culturelles. On prétend que si l'on fait du commerce avec la Chine, cela incitera les gens là-bas à mieux apprécier les droits de la personne. Pour moi, c'est une question de pouvoir faire la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal. Je suis au courant de la conception occidentale des droits de la personne et je sais que cela a commencé en Grèce ou à Rome. Pour moi, c'est une simple question de différence entre bien et mal. Ce n'est pas le commerce qui améliorera la situation, parce que le Chinois ordinaire, l'homme de la rue n'est pas capable de faire cette différence. Le gouvernement chinois n'apprécie pas ces valeurs fondamentales. C'est ce que nous voulions signaler au gouvernement.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Wong.

Monsieur Lee, voudriez-vous ajouter quelque chose à ce qu'a dit M. Wong?

● 1945

Mr. Richard Lee (Chairperson, Vancouver Society in Support of Democratic Movement): Thank you, Mr. Chairman. My name is Richard Lee, and I am the chairperson of the Vancouver Society in Support of Democratic Movement.

There are a few points I would like to share with you on foreign policy. The chief principle of foreign policy in our mind is that we believe that democracy, freedom, human rights, and the rule of law are essential ingredients of a modern civil society. Canadians have always had the very fine tradition of promoting peace and human rights around the world. We believe that economic, academic, and knowledge exchanges with foreign countries are important, but this should not be at the expense of human rights.

M. Richard Lee (président, Vancouver Society in Support of Democratic Movement): Merci, monsieur le président. Je m'appelle Richard Lee et je suis le président de la Vancouver Society in Support of Democratic Movement.

J'ai quelques commentaires à faire sur la politique étrangère. À notre avis, le principe sur lequel repose principalement la politique étrangère est le suivant: nous croyons que la démocratie, la liberté, les droits de la personne et la primauté de la loi sont les ingrédients essentiels d'une société civile moderne. Les Canadiens ont depuis toujours l'habitude de promouvoir la paix et les droits de la personne dans le monde entier. Nous estimons que les échanges économiques, universitaires ainsi que les échanges de connaissances avec les pays étrangers sont importants, mais il ne faut pas que ce soit aux dépens des droits de la personne.

[Text]

Some of my comments in the following relate directly to China, but some of them are quite general and can be applied to any country.

The researchers on Chinese labour camps recently have estimated that more than one million Chinese are being detained for political and religious reasons—that is about 10% of the total population in labour camps and prisons. There are over 1,000 labour camps in China. In Guangdong alone there are over 30 labour camps.

Products made by prisoners are being exported worldwide. Arbitrary arrests and detentions without trial are practised frequently, as we know. The judiciary system is not independent. Judges and judiciary personnel are often manipulated by the Communist Party.

We have a few recommendations. We recommend the Canadian government adopt a policy of helping China develop into a democratic, stable society.

The first recommendation is that in the United Nations, Canada should urge the Chinese government to act on the principles set forth in the Universal Declaration of Human Rights, to sign and uphold the International Covenant on Civil and Political Rights and also the International Covenant on Economic and Social Rights, and to implement the treaties they have signed—for example, the Convention Against Torture and the Convention for the Elimination of all Discrimination Against Women. The Canadian government should continue to encourage the participation of non-governmental organizations in the United Nations Human Rights Commission.

The second recommendation is that Canada should help to foster the development of freedom of speech, freedom of the press, freedom of movement, freedom of association, freedom from arbitrary detention, and freedom from torture by the government. Together with countries concerned about human rights and democratic development, Canada should immediately seek to incorporate these freedoms into multilateral trade agreements, such as the emerging World Trade Organization, which is going to replace GATT next year.

A member of the World Trade Organization who violates these rules should face some kind of multilateral penalty. Since GATT already has the provision on so-called slave-labour products, it's logical that the World Trade Organization has a similar provision on labour camp products.

Recommendation three is that Canada should send human rights delegations to China on a regular basis if human rights is still a concern to Canada. There have been numerous official trade delegations to China, yet hardly any official human rights delegation was organized by the government. The government should also encourage non-governmental human rights organizations to participate in the dialogue.

[Translation]

Une partie des commentaires qui suivent concernent directement la Chine, mais certains sont également d'ordre général et sont valables pour n'importe quel pays.

Dernièrement, les chercheurs qui ont fait des études sur les camps de travail chinois ont estimé que plus d'un million de Chinois, soit environ 10 p. cent de la population carcérale en Chine, sont détenus pour des motifs politiques et religieux dans des camps de travail et dans des prisons. Il existe plus de 1 000 camps de travail en Chine. Il y en a 30 rien qu'à Guangdong.

Les produits fabriqués par les prisonniers sont exportés dans le monde entier. Comme nous le savons, les arrestations arbitraires et les détentions sans procès sont monnaie courante. Le système judiciaire n'est pas impartial. Les juges et le personnel des services judiciaires sont souvent manipulés par le Parti communiste.

Nous avons quelques recommandations à faire. Nous recommandons que le gouvernement canadien adopte une politique consistant à aider la Chine à devenir une société démocratique et stable.

La première recommandation est que le Canada exhorte le gouvernement chinois, par l'intermédiaire des Nations unies, à respecter les principes énoncés dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, ainsi qu'à signer et à respecter le Pacte international relatif aux droits civils et politiques, et le Pacte international relatif aux droits économiques et sociaux, et à appliquer les traités qu'il a signés—la Convention contre la torture et la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, par exemple. Le gouvernement canadien doit continuer à encourager la participation d'organisations non gouvernementales au sein de la Commission des droits de l'homme des Nations unies.

La deuxième recommandation est que le Canada aide à promouvoir la liberté de parole, la liberté de presse, la liberté de mouvement, la liberté d'association, la protection contre la détention arbitraire et la protection contre la torture par le gouvernement. Avec le concours des pays qui sont en faveur du respect des droits de l'homme et de l'instauration de la démocratie, le Canada devrait essayer immédiatement d'énoncer ces libertés dans les ententes commerciales multilatérales, comme celles qui concernent l'Organisation mondiale du commerce qui va remplacer le GATT l'année prochaine.

Un membre de l'Organisation mondiale du commerce qui enfreint ces règles devrait être passible d'une pénalité multilatérale. Puisque le GATT a déjà adopté une disposition à l'égard de ce qu'il appelle les produits de l'esclavage, il est logique que l'Organisation mondiale du commerce en ait une du même ordre en ce qui concerne les produits fabriqués dans les camps de travail.

• 1950

Notre troisième recommandation prévoit que le Canada envoie régulièrement en Chine des délégations chargées de parler des droits de la personne, si le respect de ces droits par le gouvernement chinois continue à préoccuper le Canada. Nous avons envoyé de nombreuses délégations commerciales officielles en Chine, et pourtant, le gouvernement n'a organisé pour ainsi dire aucune délégation officielle sur les droits de la personne. Il devrait aussi encourager les organisations non gouvernementales du secteur des droits de la personne à participer à ces échanges.

[Texte]

Recommendation four is that Canada should develop a code of conduct for Canadian business operating abroad. Essentially it may include the following: (a) do not use goods produced by forced labour or do business with companies that are store-fronts of labour camps; (b) ensure the workers' working environment is safe; (c) promote the freedom of association among employees; (d) ensure that there is no discrimination against those seeking employment who had participated in peaceful demonstrations; (e) abandon the presence of military and security police in normal time in the business operation as well as the political indoctrination of employees by the government.

Recommendation five: Canada should continue to pay close attention to democratic development and the human rights situation in Hong Kong, before as well as after 1997.

Recommendation six: Canada shall openly express concerns in cases of human rights violations. While Canadian officials are visiting countries that have outstanding cases of serious human rights violation, they should openly discuss these cases with their counterparts and make the process transparent to the Canadian public.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Lee.

I would now like to hear from the representatives of the Society for the Reform of Criminal Law, Mr. Conroy.

Mr. John Conroy (Representative, Society for the Reform of Criminal Law): Thank you, Mr. Chairman. I am here as a representative for the Society for the Reform of Criminal Law. With me is Professor Daniel Nsereko. Professor Nsereko was the dean of the law school at Gaborone, Botswana, and has been the visiting professor at the University of British Columbia faculty of law for this past year.

We had hoped that our president of the society, Vincent Del Buono, would already have appeared before you by this time, so you would be familiar with all of the work of the society and how it operates. But I'm told he hopes to appear before you next week. So what I'd like to do then is divide up my time by telling you first of all a little bit about the society, and then my specific role in it, which pertains to a human rights network in southern, eastern, and central Africa, which is what I really came to talk to you about.

You should have a number of hand-outs from us. The one I would direct your attention to is first of all "The Society for the Reform of Criminal Law". This document describes what the society is and what it's been involved in. On the second page in particular it shows our connection with Rutgers University, our links with the United Nations, the Commonwealth Secretariat, and the Council of Europe.

[Traduction]

Notre quatrième recommandation amènerait le Canada à élaborer un code de déontologie pour les entreprises canadiennes ayant des activités à l'étranger. Essentiellement, ce code pourrait comprendre les éléments suivants: a) il serait interdit d'utiliser des produits fabriqués par des forçats ou d'avoir des relations commerciales avec des entreprises qui vendent des produits fabriqués dans des camps de travail; b) il faudrait veiller à ce que les conditions de travail soient sécuritaires; c) il faudrait favoriser la liberté d'association parmi les employés; d) il faudrait faire en sorte qu'il n'y ait aucune discrimination contre ceux qui cherchent un emploi après avoir participé à des manifestations pacifiques; et enfin e) il faudrait que les entreprises avec lesquelles nous faisons des affaires n'aient pas de membres de la police militaire ou de la sécurité de l'État dans leurs locaux en temps normal et que le gouvernement local abandonne ses pratiques d'endoctrinement politique des employés.

Notre cinquième recommandation, c'est que le Canada continue à suivre de près le développement démocratique et la situation des droits de la personne à Hongkong, aussi bien avant qu'après 1997.

Enfin, notre sixième recommandation serait que le Canada exprime ouvertement ses opinions dans les cas de violation des droits de la personne. Quand des représentants du gouvernement du Canada vont dans des pays qui se rendent toujours coupables de violations flagrantes des droits de la personne, ils devraient en parler ouvertement avec leurs homologues, en faisant en sorte que tout cela soit transparent pour le public canadien.

Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, Monsieur Lee.

J'aimerais maintenant entendre le témoignage des représentants de la Society for the Reform of Criminal Law. Monsieur Conroy.

M. John Conroy (représentant, Society for the Reform of Criminal Law): Merci, monsieur le président. Je suis ici à titre de représentant de la Society for the Reform of Criminal Law. Mon collègue est M. Daniel Nsereko, qui était le doyen de la faculté de droit de Gaborone, au Botswana, et qui a été au cours de la dernière année professeur invité à la Faculté de droit de l'Université de la Colombie-Britannique.

Nous avions espéré que le président de notre association, Vincent Del Buono, aurait comparu avant nous, de sorte que vous auriez été au courant du travail de notre association et de son mode de fonctionnement. On me dit toutefois qu'il espère comparaître devant vous la semaine prochaine. Par conséquent, j'aimerais me servir du temps qui m'est alloué pour vous brosser d'abord un rapide tableau de notre association, puis vous parler du rôle que j'y joue, dans le contexte d'un réseau des droits de la personne en Afrique australe, orientale et centrale; c'est vraiment de cela que je suis venu vous parler.

Vous devriez avoir reçu plusieurs documents de nous. Je voudrais tout d'abord attirer votre attention sur celui qui est intitulé *The Society for the Reform of Criminal Law*. Ce document décrit notre association et ses domaines d'activité. À la deuxième page, nous faisons état de nos liens avec l'Université Rutgers, ainsi qu'avec les Nations unies, le Secrétariat du Commonwealth et le Conseil de l'Europe.

[Text]

Over the next several pages we point out the connection between our society and the International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy that was put together by the society in conjunction with the University of British Columbia and Simon Fraser University and has become part of the United Nations Commission on Crime Prevention and Criminal Justice. That centre operates in parallel with the International Society for the Reform of Criminal Law.

• 1955

You'll see, over the next several pages, descriptions of the types of activities the centre has been involved with, along with various members of the society. We've had international meetings of experts here in Vancouver on domestic violence. There was a similar meeting on the use of children in criminal activities. There were discussions about the formation of an international criminal tribunal.

There was a corrections symposium held in Poland. That was actually the second symposium on the future of corrections. The first one was held in Ottawa by the society. The second one was sponsored by the centre.

On the next page you'll see the involvement of the society with the use of criminal sanctions in the protection of the environment and the involvement with graduate student programs at both SFU and UBC. In addition, there is a connection with Southwestern University School of Law.

We're trying to get everybody connected through the Internet so we can exchange information with all our contacts throughout the world on a much more efficient and cheaper basis.

You'll see that the society has had some involvement in China with the China criminal procedure project with the assistance of CIDA. Professor Peter Burns, one of the founding member of the society, has been quite involved in that project. There have been specialists from China who have visited the centre here in Vancouver to examine how we do things in our criminal justice system.

The balance of that document sets out the various conferences that the society has been involved in.

There was a meeting on the reform of criminal law at the Inns of Court in July 1987. Out of that meeting, a number of people came together to say we should form a society that continues to talk about reform of the criminal law so we can develop this on an ongoing basis.

As a result of that, the next conference was in Ottawa on sentencing, parole, and early release. This was followed by a meeting in Australia on police powers and citizen's rights; in Washington, D.C., on criminal codes; and in Edinburgh, Scotland, on equality in the administration of criminal justice. There was a further symposium a couple of years ago in Vancouver on the reform of evidence. Then there was a meeting in Ottawa last summer to celebrate 100 years of our Criminal Code.

[Translation]

Dans les pages suivantes, nous précisons la relation entre notre association et l'International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy que nous avons créé de concert avec l'Université de la Colombie-Britannique et l'Université Simon Fraser, et qui fait maintenant partie de la Commission sur la prévention du crime et sur la justice pénale des Nations unies. Le Centre fonctionne en parallèle à l'International Society for the Reform of Criminal Law.

Les pages suivantes contiennent des descriptions des diverses activités auxquelles le Centre s'est adonné de concert avec divers membres de notre association. Nous avons organisé ici même, à Vancouver, des rencontres internationales de spécialistes sur la violence familiale. Nous avons eu aussi une rencontre analogue sur la participation des enfants aux activités criminelles. Et nous avons également eu des discussions en vue de l'établissement d'un tribunal pénal international.

Nous avons eu un symposium sur les services correctionnels, en Pologne. En fait, c'était le deuxième symposium sur l'avenir des services correctionnels; le premier avait été organisé à Ottawa par notre association, tandis que le deuxième a été parrainé par le Centre.

Vous verrez à la page suivante que notre association s'est intéressée à la notion d'imposer des sanctions pénales dans le contexte de la protection de l'environnement et qu'elle a participé à des programmes de deuxième et de troisième cycles aussi bien à l'Université Simon Fraser qu'à celle de la Colombie-Britannique. Nous avons aussi établi des relations avec la Faculté de droit de l'Université Southwestern.

Nous essayons de relier tout le monde grâce à l'Internet, de manière à pouvoir échanger de l'information avec tous nos contacts dans le monde entier de façon beaucoup plus efficace et pour beaucoup moins cher.

Vous verrez que notre association a eu des activités en Chine, dans le contexte du projet sur la procédure pénale chinoise, avec l'aide de l'ACDI. Peter Burns, l'un des membres fondateurs de notre association, a beaucoup contribué à ce projet. Des spécialistes chinois sont venus visiter le Centre, ici même, à Vancouver, pour voir comment notre système de justice pénale fonctionne.

Le reste du document énumère les conférences auxquelles notre association a participé.

En juillet 1987, il y a eu au Inns of Court une rencontre sur la réforme du droit pénal. Grâce à cette rencontre, plusieurs personnes se sont réunies pour conclure qu'il fallait créer une association qui continuerait à étudier la réforme du droit pénal, afin de pouvoir poursuivre cette démarche sur une base permanente.

C'est à la suite de cette rencontre qu'on a organisé une autre conférence, à Ottawa, sur les déterminations de la peine, les libérations conditionnelles et les mises en liberté anticipées. Il y a eu ensuite une rencontre en Australie sur les pouvoirs de la police et sur les droits des citoyens; une autre rencontre à Washington sur les codes de justice pénale et enfin une conférence à Édimbourg sur l'égalité dans l'exercice de la justice pénale. Il y a deux ans, nous avons eu à Vancouver un autre symposium sur la réforme du droit de la preuve. Enfin, l'été dernier, nous avons eu une rencontre à Ottawa pour marquer le centenaire de notre Code criminel.

[Texte]

In addition, because we have members throughout the world, smaller meetings take place in each country and region involving specific topics that are of concern to the countries in those particular regions or countries. Some of them are listed on page 21 or 22.

You'll see on page 21 a reference in particular to a meeting in October 1990 in southern Africa at the University of Botswana in Gaborone. We called this the first seminar on human rights in the administration of criminal justice in southern Africa.

At the bottom of that page you'll see that the second such seminar was held in Windhoek, Namibia, in 1992. At the top of the next page you'll see a further seminar in which we focused on imprisonment and release in southern Africa. That was held last fall at Victoria Falls in Zimbabwe.

Your researcher has also been given two copies of the newsletter of the society. This contains more detail as to the topics and matters that were discussed at these various meetings and various conferences. I understand you'll be getting copies, or some aspect, of those newsletters.

The other document you have is one that focuses exclusively on the human rights network in Africa. Essentially it looks like a very thick document, but really it's only the first three or four pages that describe what we do. The balance of the document includes lists of participants at the various seminars and conferences we've held. You'll get some idea of the type of people who have attended these conferences and who's been involved in them.

• 2000

The last three documents are letters of support from some of the institutions we're working with in the region.

As you'll see, our mission is to encourage the protection of human rights in the context of criminal law and the administration of criminal justice in what we call southern, eastern, central Africa. We hope to accomplish this by encouraging the peaceful resolution of disputes through adherence to the rule of law and the constitutions of the individual countries.

We very much agree with what Dr. Lyn said. It's not our intention to simply tell them what we do, suggest it's the best thing to do and impose it in any way upon them. Our objective is to attend there and give them the benefit of our experience in dealing with various problems they may be facing that we may have faced in the past, but also to learn from them in their countries about how they have resolved disputes in the past, whether through some formal process or through historical customary processes they've used.

There is a parallel there to what's going on here in Canada with our own native community. In the criminal law in Canada we have of late been looking at circles involved in sentencing, where members of the community are involved in the actual

[Traduction]

En outre, étant donné que nous avons des membres dans le monde entier, nous avons des rencontres de moindre envergure dans chaque pays et dans chaque région sur des sujets qui intéressent particulièrement les pays en question. Certaines de ces rencontres sont énumérées à la page 21 ou 22.

Vous verrez à la page 21 une allusion à une rencontre qui a eu lieu en octobre 1990 en Afrique australe, plus précisément à Gaborone, à l'Université du Botswana. Pour nous, c'était le premier séminaire sur les droits de la personne dans le contexte de l'administration de la justice pénale à avoir lieu en Afrique australe.

Au bas de cette page-là, vous verrez que le deuxième séminaire du genre a été tenu à Windhoek, en Namibie, en 1992. Au haut de la page suivante, nous faisons état d'un autre séminaire axé sur l'incarcération et la remise en liberté en Afrique australe, qui a eu lieu l'automne dernier à Victoria Falls, au Zimbabwe.

Nous avons remis deux exemplaires de notre bulletin à votre chercheuse. Le bulletin renferme plus de détails sur les sujets qui ont fait l'objet des discussions lors de nos rencontres et de nos conférences. Je pense que vous allez en recevoir des exemplaires, ou que vous en aurez au moins une idée.

L'autre document qui vous a été distribué est axé exclusivement sur le réseau des droits de la personne en Afrique. Il semble très épais à première vue, mais la description de notre travail tient dans les trois ou quatre premières pages. Le reste est une série de listes des participants à nos séminaires et à nos conférences. Elles vous donneront une idée du genre de gens qui assistent à nos rencontres ainsi que des participants.

Les trois derniers documents sont des lettres de soutien de certaines des institutions avec lesquelles nous travaillons dans la région.

Comme vous le verrez, notre mission consiste à favoriser la protection des droits de la personne dans le contexte du droit pénal et de l'administration de la justice pénale dans ce que nous appelons l'Afrique australe, orientale et centrale. Nous espérons y arriver en nous efforçant d'arriver au règlement pacifique des différends, par le respect des principes du droit et de la constitution de chacun des pays intéressés.

Nous souscrivons sans réserve à ce que M. Lyn a dit. Nous ne sommes pas intéressés à simplement leur dire ce que nous faisons, à suggérer que c'est ainsi qu'il faut faire, ni à leur imposer nos idées d'une quelconque façon. Nous voulons plutôt nous rendre sur place pour que nos interlocuteurs puissent tirer profit de notre expérience et surmonter les problèmes auxquels ils sont confrontés, et que nous avons nous-mêmes peut-être dû résoudre dans le passé, mais nous voulons aussi tirer les leçons de leurs expériences, de leur façon de régler les différends, que ce soit par une procédure structurée ou grâce à leurs procédés historiques coutumiers.

À cet égard, il y a un parallèle entre ce que nous faisons là-bas et ce qui se passe ici même, au Canada, avec nos autochtones. Depuis quelque temps, nous envisageons au Canada d'avoir recours à des cercles pour déterminer les peines;

[Text]

sentencing process, which is a fairly new development in Canada and which arises from the experiences in our native community. There are many similar types of organizations throughout various parts of Africa that have used a similar type of model to assist in criminal law matters.

Our hope is to instil a human rights focus and culture in many of these regions, to encourage them to meet United Nations standards as evidenced by many of the international treaties and other documents, to focus particularly on fundamental human rights and freedoms in various constitutions and encourage those countries that don't have constitutions with a specific human rights component to implement constitutions, and throughout to encourage peaceful resolution of disputes through the rule of law.

We have been endeavouring to do this not only by having these meetings on a yearly basis where we bring together judges, lawyers, academics and other practitioners in the criminal justice field, but also by working with, as I mentioned before, various institutions. In South Africa at the moment we're working with Lawyers for Human Rights, based in Pretoria, and also with the Centre for Applied Legal Studies in Johannesburg. Two of those letters of support are attached to the documentation.

In Namibia we've worked with the legal assistance centres and in Zimbabwe we have worked primarily with the Legal Resources Foundation and the Law Development Commission. In virtually all of these countries we're working in connection with the universities, particularly faculties of law where they exist.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm sorry to interrupt, Mr. Conroy, but everyone else should have an equal opportunity to be heard. I think Professor Nsereko is going to be adding to your presentation as well. I wonder if you could maybe at least leave us, the committee, with a sense of what your organization says we should be doing with respect to our foreign policy review in Canada.

I don't say this in a critical way of you, but however interesting it may be to reform the criminal law of other countries and while that may be a substratum of the interest of Canada in our foreign policy, we are anxious as parliamentarians to gather as much as we can on the views of Canadians as to what we should be doing in terms of the focal point of our foreign policy.

Could you tell us about your organization and then maybe Professor Nsereko could speak? I can only give you another five minutes between the two of you. I just want to let you know that.

Mr. Conroy: What we are hoping you will do is support the kind of work we have been doing in the past and hope to continue to do in the future as a significant part of Canada's foreign policy, so that Canadians involved in this society or

[Translation]

les membres de la communauté sont appelés, dans ce contexte, à participer à la détermination de la peine. C'est un phénomène relativement nouveau au Canada, il nous a été inspiré par les expériences des communautés autochtones. Il y a beaucoup d'organisations analogues, dans diverses régions d'Afrique, qui ont eu recours à un procédé qui rappelle celui-là dans le contexte du droit pénal.

Nous espérons établir dans ces régions une culture et un point de vue axés sur les droits de la personne, les encourager à respecter les normes des Nations unies telles qu'elles sont exprimées dans bien des traités et autres documents internationaux, en nous concentrant essentiellement sur les droits fondamentaux de la personne et sur les libertés fondamentales dans diverses constitutions et nous encourageons les pays qui n'ont pas de volet particulier des droits de la personne dans leur constitution à en adopter, en favorisant toujours le règlement pacifique des différends grâce à l'application des principes du droit.

Nous nous sommes efforcés d'arriver à ces fins non seulement en organisant des rencontres annuelles où nous réunissons des juges, des avocats, des universitaires et d'autres praticiens du domaine de la justice pénale, mais aussi en travaillant avec diverses institutions, comme je l'ai dit tout à l'heure. À l'heure actuelle, nous travaillons en Afrique du Sud avec Lawyers for Human Rights, une organisation de Pretoria, ainsi qu'avec le Centre for Applied Legal Studies de Johannesburg. Les déclarations d'appui de ces deux organisations font partie de la documentation que nous vous avons remise.

En Namibie, nous avons travaillé avec les centres d'aide juridique, et, au Zimbabwe, nous avons collaboré essentiellement avec la Legal Resources Foundation et avec la Law Development Commission. Dans presque tous les pays où nous avons des activités, nous travaillons de concert avec les universités, et surtout avec les facultés de droit, quand il y en a.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Conroy, je regrette de devoir vous interrompre, mais tout le monde devrait avoir des chances égales de se faire entendre. Je pense que M. Nsereko va ajouter quelque chose à votre exposé. Je me demande si vous pourriez peut-être donner au moins au Comité une idée de ce que votre organisation estime que nous devrions faire dans le cadre de notre examen de la politique étrangère du Canada.

Je ne dis pas cela dans un esprit de critique, mais, si intéressant qu'il puisse être de réformer le système de droit pénal des autres pays, et bien que cette démarche puisse être l'un des aspects des intérêts canadiens que reflète notre politique étrangère, les parlementaires que nous sommes tiennent à obtenir autant de points de vue des Canadiens et des Canadiennes que possible sur ce dont nous devrions faire le point focal de notre politique étrangère.

Pourriez-vous nous parler de la raison d'être de votre organisation, après quoi vous pourriez peut-être céder la parole à M. Nsereko? Je ne puis vous donner que cinq minutes de plus, pour tous les deux. Il fallait que je vous le dise.

M. Conroy: Nous espérons que vous appuierez le genre de travail que nous avons fait dans le passé et que nous espérons continuer à faire à l'avenir, en tant qu'élément important de la politique étrangère du Canada, pour que les Canadiens et les

[Texte]

specifically involved in the human rights network are supported to continue to attend in these parts of Africa, to give them the benefit of our experiences and to assist them in adopting models that do involve the peaceful resolution of disputes, particularly in a criminal law context and particularly one that focuses on developing a human rights culture.

[Traduction]

Canadiennes qui participent aux activités de notre association ou qui contribuent au réseau des droits de la personne aient l'aide nécessaire pour pouvoir continuer à se rendre dans ces pays d'Afrique afin qu'ils puissent tirer profit de notre expérience et que nous soyons en mesure de les aider à adopter des modèles qui font appel au règlement pacifique des différends, surtout dans le contexte du droit pénal, et surtout si ces modèles sont axés sur le développement d'une culture des droits de la personne.

● 2005

I think in a nutshell that's what we would ask you to do, and the specifics are contained in the materials we've put in front of you. I would ask Professor Nsereko then to add.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Your experience, Professor Nsereko, would be helpful in how we could be helpful in advancing this as Canadians.

Dr. Daniel Nsereko (Representative, Society for the Reform of Criminal Law): Thank you, Mr. Chairman, and distinguished members of the committee.

Our society is an international society and we're privileged to be on the executive committee of this society.

Coming from southern Africa as I do I want to vouch for what my colleague has said, that we have benefited tremendously from Canadian generosity through CIDA, the funds channelled through CIDA to us in organizing this network where we brought together judges, lawyers, practitioners, police and corrections people and exchanged views on matters really pertaining to human rights and criminal justice in order to plead that these policies be strengthened further in order to assist us and people elsewhere in the world who are struggling to develop this human rights culture.

We appreciate this aspect of Canadian foreign policy, of promoting the global observance of human rights. I plead that this be continued. I feel personally that a good neighbour concept in international relations is extremely important. The freedom of Canadians is not complete if people elsewhere in the world are wallowing in tyranny and in suffering. So if people are struggling against tyranny or the deprivation of human rights and if this human rights culture could be assisted, it would be extremely good.

We are grateful in my part of the world for the concern of Canadians and the Canadian government for human rights in such countries as South Africa, Somalia and Rwanda. We plead that this continues. Also we are grateful for the open door policy permitting refugees fleeing tyranny in their countries a chance to start again or to come here while things in their country settle down. This is very much welcomed.

So any dollars channelled through this Society for the Reform of the Criminal Law and for promoting its activities abroad is indeed extremely useful. Thank you, sir.

Somme toute, je pense que c'est que nous vous demanderions de faire; s'il vous faut plus de détails, vous les trouverez dans la documentation que nous vous avons remise. Maintenant, je vais demander à M. Nsereko de prendre la parole.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Nsereko, votre expérience nous aidera à savoir comment nous pourrions contribuer à vos objectifs en tant que Canadiens.

M. Daniel Nsereko (représentant, Society for the Reform of Criminal Law): Merci, monsieur le président et distingués membres du Comité.

Notre association est internationale, et nous avons le privilège de faire partie de son comité de direction.

En ma qualité de ressortissant d'un pays d'Afrique australe, je tiens à confirmer ce que mon collègue a dit, à savoir que nous avons grandement bénéficié de la générosité du Canada, par l'intermédiaire de l'ACDI. Les fonds que l'ACDI nous a donnés nous ont permis d'organiser un réseau réunissant des juges, des avocats, des praticiens, des policiers et des agents des services correctionnels afin d'échanger des idées sur les questions fondamentalement liées aux droits de la personne et au système de justice pénale. Si je confirme le témoignage de mon collègue, c'est pour vous prier de renforcer encore vos politiques de façon à nous aider, nous et tous ceux qui, dans le monde entier, militent pour développer la culture des droits de la personne.

Nous vous sommes reconnaissants de cet aspect de la politique étrangère du Canada, qui consiste à favoriser le respect universel des droits de la personne. Je vous en prie, faites en sorte que ça continue. Personnellement, j'estime que la notion de bon voisinage est extrêmement importante dans le contexte des relations internationales. Les Canadiens et les Canadiennes ne seront pas vraiment libres tant que les gens d'autres pays du monde souffriront sous le joug de la tyrannie. C'est pourquoi il serait extrêmement utile que la culture des droits de la personne puissent être renforcée, dans l'intérêt des gens qui luttent contre la tyrannie ou qui sont privés de leurs droits humains.

Dans la partie de monde d'où je viens, nous sommes reconnaissants aux Canadiens et au gouvernement du Canada pour leurs efforts en vue de faire respecter les droits de la personne dans des pays comme l'Afrique du Sud, la Somalie et le Rwanda. Je vous en prie, faites en sorte que ça continue. Nous vous sommes reconnaissants aussi de votre politique d'ouverture, qui permet aux réfugiés qui fuient la tyrannie dans leur pays d'origine d'avoir la chance de venir refaire leur vie ici ou de venir y attendre que la situation s'apaise dans leur pays. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Tout l'argent que vous consacrerez à la promotion des activités à l'étranger de cette Society for the Reform of the Criminal Law est donc extrêmement utile. Merci, monsieur.

[Text]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, professor, and I'm sure that when we finish there will be questions asked of everybody and at that point maybe you'll have an opportunity to flesh out your ideas further. I understand now the purpose of the organization and how it would feed into our human rights efforts in foreign policy.

I would next ask Patricia Leonidas if she would make her presentation.

Ms Patricia Leonidas (Individual Presentation): I would like to thank all the members of the committee for giving me the opportunity to tell you my views. My interest is in official development assistance, ODA.

Why should Canada provide funds for development? As we near the end of this century human beings are evolving into a global community. People from different parts of the world are becoming more interdependent.

The progress of humanity must be the progress for all, not just a select few. At the Earth Summit in Rio in June 1992 the world's richest countries accepted that poverty alleviation was crucial to global sustainable development. We must decide as Canadians who we want to be and what role we will play in this global community. I believe that Canadians think of themselves as caring and compassionate people who want to build a world of peace, a sustainable environment and opportunities for all peoples.

Given the influence of poverty on global survival, what should the priorities of Canadian ODA be? First, let's look at what CIDA is doing.

In 1988 the government produced a policy paper entitled *Sharing our Future*. One major principle emerged: Canadian aid should benefit the poorest people in the poorest countries. It also stated that much of Canadian aid was tied to trade and that this should be reduced or eliminated.

Canadians may believe the illusion that their tax dollars are helping poor people. However, two studies within the last year have revealed a different reality. The study "The Reality of Aid" says that from 1986 to 1990 Canada was among the least generous nations in providing aid to low-income countries. Only 30.8% of bilateral aid went to the poorest countries, which is 6% below the average amount among the 20 countries surveyed. Also, 65¢ out of every aid dollar remains in Canada.

[Translation]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur, et je suis sûr que, quand nous aurons terminé, nous poserons des questions à tout le monde; à ce moment-là, peut-être auriez-vous l'occasion d'étoffer un peu vos idées. Je comprends maintenant la raison d'être de votre organisation et je vois comment elle peut être reliée au volet des droits de la personne de notre politique étrangère.

Je vais maintenant demander à Patricia Leonidas si elle aimerait présenter son exposé.

Mme Patricia Leonidas (présentation individuelle): J'aimerais remercier tous les membres du Comité de m'avoir donné cette occasion de vous exprimer mon opinion. Je m'intéresse particulièrement à l'aide publique au développement.

Pourquoi le Canada devrait-il consacrer des fonds à l'aide publique au développement? En cette fin de siècle, les être humains sont en train de former une communauté planétaire. Les gens des différentes régions du monde deviennent de plus en plus interdépendants.

Le progrès de l'humanité doit être le progrès pour tous, et pas seulement pour des rares privilégiés. Au Sommet de la Terre qui a eu lieu à Rio, en juin 1992, les pays les plus riches du monde ont accepté le principe que la lutte à la pauvreté était un élément crucial du développement durable à l'échelle mondiale. Nous devons décider, en tant que Canadiens, qui nous voulons être et quel rôle nous voulons jouer dans cette communauté mondiale. Je crois que les Canadiens se considèrent comme des gens ouverts, qui ont de la compassion et qui veulent bâtir un monde de paix, où l'environnement est durable et qui offre des possibilités à tout le monde.

• 2010

Compte tenu des répercussions de la pauvreté sur les possibilités de survie du monde, quelles devraient être les priorités de l'aide publique au développement du Canada? Premièrement, voyons ce que fait l'ACDI.

En 1988, le gouvernement a publié un document de politique intitulé *Partageons notre avenir*, dont on peut dégager un principe fondamental, le suivant: l'aide du Canada devrait être destinée au plus pauvre des pays les plus pauvres. Les auteurs du document ont aussi déclaré qu'une grande partie de l'aide canadienne était liée au commerce, et que cette pratique devrait être réduite ou abolie.

Les Canadiens et les Canadiennes peuvent s'illusionner, et croire que leurs impôts servent à aider les pauvres. Pourtant, des études réalisées l'an dernier ont révélé une réalité bien différente. Le «Rapport sur le développement humain» démontre que, de 1986 à 1990, le Canada était l'un des pays les moins généreux du monde par son aide aux pays à faible revenu. En effet, seulement 30,8 p. 100 de l'aide bilatérale du Canada est allée aux pays les plus pauvres, et ce pourcentage est inférieur de 6 points à la moyenne des 20 pays nantis recensés. De plus, sur chaque dollar d'aide canadienne à l'étranger, 65c. restent au Canada.

[Texte]

More recently *The Globe and Mail* had an article regarding the Auditor General's report on CIDA. Some of the things that struck me were: "The Department of External Affairs... has sought to divert CIDA funds from the poorest countries to promote its own priorities elsewhere." Also, "...one of its key needs was to improve its development knowledge base".

Some other people have made comments regarding aid. Dr. Muhammad Yunus, founder of the Grameen Bank, says: "Canada has given \$2.3 billion to Bangladesh and 20 years later where is that money. Bangladesh is a graveyard of development projects."

Michael Walker, the director of the Fraser Institute, states: "...when the government supports a rapid transit system in Bangkok, this is not aid to Thailand. This is aid to Lavalin."

The majority of our aid goes to the middle class and the elite of the Third World. Our aid programs for the most part continue to promote Canadian exports, rewarding friendly governments and supporting the Third World elite. Although the promotion of trade is a legitimate government activity, it should be administered separately from ODA. The inclusion of trade promotion objectives in our ODA misleads the Canadian public and perpetuates the myth that Canada is helping the poorest people.

The focus of aid must be shifted towards poverty reduction. If the government decides to reduce the number of recipient countries, the countries eliminated should be middle-income countries.

What is the challenge of poverty reduction? Some of the conditions of people living in absolute poverty are: 193 million children under five are moderately to severely malnourished; 130 million children lack access to primary school—81 million, or 62%, are girls; 1 billion adults are illiterate—two-thirds are women; almost one in three of the world's people do not have access to safe drinking water; more than four out of every ten people lack safe sanitation facilities. The lack of these basic human needs for people living in poverty contributes to the death of 35,000 children every day.

How can Canadian aid benefit the poorest people in the poorest countries? By providing basic human needs. One need look no further than the World Summit for Children. In 1990 Canada co-chaired this historic summit where 71 world leaders promised to achieve 27 specific health and development goals for children by the year 2000. These goals have now been endorsed by 149 countries and were incorporated into Agenda 21 at the 1992 Earth Summit, and as well at the 1992 International Conference on Nutrition.

[Traduction]

Plus récemment, le *The Globe and Mail* a publié un article au sujet du rapport du vérificateur général sur l'ACDI. J'ai notamment été frappé par les conclusions suivantes: «Le ministère des Affaires étrangères... a cherché à détourner les fonds de l'ACDI des pays les plus pauvres en s'en servant pour ses propres priorités ailleurs.» J'ai lu aussi que «l'un de ses besoins clés consistait à enrichir sa base de connaissances sur le développement».

D'autres observateurs ont fait des commentaires sur notre aide. Par exemple, Muhammad Yunus, le fondateur de la Banque Grameen, a déclaré que: «Le Canada a donné 2,3 milliards de dollars au Bangladesh; 20 ans après, où est cet argent? Le Bangladesh est un cimetière de projets de développement.»

Michael Walker, le directeur de l'Institut Fraser, a déclaré: «... quand le gouvernement contribue financièrement à la construction d'un système de transport en commun rapide à Bangkok, ce n'est pas à la Thaïlande qu'il donne de l'aide, mais bien à Lavalin.»

La plus grande partie de notre aide se retrouve dans les poches de la classe moyenne et des élites du Tiers monde. Dans l'ensemble, nos programmes d'aide continuent à faciliter l'exportation de produits canadiens, à enrichir les gouvernements des pays amis et à entretenir les élites tiers-mondistes. Bien que la promotion du commerce soit une activité gouvernementale légitime, son administration devrait être distincte de l'APD. L'inclusion d'objectifs de promotion du commerce dans nos programmes d'aide publique au développement trompe le public canadien et perpétue le mythe que le Canada aide les pays les plus pauvres.

Les programmes d'aide doivent être refocalisés sur la réduction de la pauvreté. Si le gouvernement décide de réduire le nombre de pays bénéficiaires, ceux qu'il devrait retirer de sa liste devraient être les pays à revenu moyen.

Quel est le défi de la réduction de la pauvreté? Voici quelques exemples des conditions d'existence de ceux qui vivent dans la plus complète pauvreté: 193 millions d'enfants de moins de cinq ans souffrent de malnutrition, de modéré à grave; 130 millions d'enfants—dont 81 millions, c'est-à-dire 62 p. 100, sont des filles—n'ont pas accès à l'école primaire; 1 milliard d'adultes, dont deux tiers de femmes sont illettrés; presque un être humain sur trois n'a pas accès à de l'eau potable pure; presque quatre êtres humains sur dix n'ont pas d'installation sanitaire convenable. L'absence de ces nécessités fondamentales de la vie chez les pauvres est l'un des facteurs qui cause la mort de 35 000 enfants pauvres chaque jour.

Comment l'aide canadienne peut-elle soulager les plus pauvres habitants des pays les plus pauvres du monde? En satisfaisant leurs besoins fondamentaux. Il suffit, pour le comprendre, de revenir sur le Sommet mondial pour les enfants. En 1990, le Canada a coprésidé ce sommet historique, où 71 leaders mondiaux ont promis d'atteindre 27 objectifs de santé et de développement pour les enfants d'ici l'an 2000. Depuis, 149 pays ont souscrit à ces objectifs, qui ont été incorporés dans l'Action 21, au Sommet de la Terre de 1992 et qui ont été confirmés aussi par la Conférence internationale sur la nutrition de 1992.

[Text]

Some of these goals are to reduce under-five child deaths by at least one-third, to halve maternal mortality rates, to halve severe and moderate malnutrition in children under five, to provide universal access to basic education, to ensure access to safe water and sanitation services for all families, and to make family planning education services available to all couples.

UNICEF states that if every developed country committed 20% of its aid budget to meeting basic human needs, the goals of the summit can be met. This amounts to \$25 billion per year, worldwide.

Participating nations, including Canada, agree to work together in a spirit of international cooperation to attack global poverty, which would be beneficial to children's welfare. This calls for transfers of appropriate additional resources to developing countries as well as improved terms of trade, further trade liberalization, and measures for debt relief. I think it's quite ironic that since 1983, as a result of debt repayments, Third World countries are net exporters of capital to the north, an outflow of over \$50 billion per year.

Just to get a perspective on this \$25 billion, \$25 billion is less than America spends on cigarettes every six months and western Europe spends on alcohol every three months; \$25 billion is about as much as the developing world spends every 6 months to pay the wages of its soldiers. Of this \$25 billion, the developing world is going to do most of the work. UNICEF says that the developed countries should contribute one-third of that amount.

• 2015

Considering Canada's historic share of the world's ODA is 5%, our contribution would amount to \$350 million in additional funding per year. How can we end absolute poverty? Poor people need opportunities to use their own capacities for ending their own poverty and hunger.

If you want to know how to reduce poverty on a large scale, it would seem logical to ask somebody who has had success at that endeavour, such as Dr. Muhammad Yunus, founder of the Grameen Bank of Bangladesh. The Grameen Bank lends micro-loans to mostly destitute women. These loans are small, around \$50 to \$75, and enable a poor woman in Bangladesh to create a successful small business. Currently, the bank has 1.6 million borrowers in 34,000 villages and loans \$30 million per month at a recovery rate of 97%. It's quite unusual in the world of banking to have a recovery rate of 97%.

[Translation]

Voici quelques uns de ces objectifs: Réduire d'au moins un tiers le nombre de décès d'enfants de moins de cinq ans, réduire de moitié le taux de mortalité des mères, réduire aussi de moitié les cas de malnutrition graves et modérés chez les enfants de moins de cinq ans, assurer l'accès universel à l'éducation de base, faire en sorte que toutes les familles aient accès à de l'eau potable et à des services sanitaires et offrir des services de sensibilisation à la planification des naissances à tous les couples.

L'UNICEF a déclaré que, si tous les pays développés consacraient 20 p. 100 de leur budget d'aide à l'étranger à des mesures propres à satisfaire les besoins humains fondamentaux, les objectifs du Sommet pourraient être atteints. Ces 20 p. 100 totalisent 25 milliards de dollars par année, à l'échelle mondiale.

Les pays participants, dont le Canada, s'engagent à travailler ensemble dans un esprit de coopération internationale pour combattre la pauvreté mondiale, pour le plus grand bien-être des enfants. Cette démarche suppose des transferts des ressources supplémentaires voulues aux pays en développement, de même que l'adoption de régimes commerciaux plus avantageux pour eux, une libéralisation accrue du commerce et la prise de mesures d'allègement de la dette des pays pauvres. À mon avis, il est vraiment ironique que, depuis 1983, les pays du Tiers monde soient des exportateurs nets de capitaux vers les pays de l'hémisphère nord, car leurs paiements de remboursement de leurs dettes équivalent à plus de 50 milliards de dollars par année.

Pour avoir une idée de ce que les 25 milliards de dollars dont je viens de parler représentent, disons que 25 milliards de dollars, c'est moins que ce que les habitants des États-Unis dépensent en six mois pour acheter des cigarettes ou que l'argent que les habitants d'Europe occidentale dépensent pour acheter de l'alcool tous les trois mois. Vingt-cinq milliards de dollars, c'est à peu près l'équivalent de ce que les pays en développement dépensent tous les six mois pour payer la solde de leurs forces armées. Les pays en développement vont contribuer à la plus grande partie de ces 25 milliards de dollars. Selon l'UNICEF, les pays développés devraient contribuer pour le tiers de cette somme.

Le Canada a traditionnellement versé 5 p. 100 de l'APD du monde entier; par conséquent, notre contribution aux 25 milliards de dollars correspond à une augmentation annuelle de 350 millions de nos crédits d'aide au développement. Comment pouvons-nous mettre fin à la pauvreté absolue? Les pauvres ont besoin de possibilités de mettre leurs propres capacités à profit pour cesser d'être pauvres et avoir faim.

Si nous voulons savoir comment réduire la pauvreté sur une grande échelle, il me semblerait logique de poser la question à quelqu'un qui a relevé ce défi avec succès, comme Muhammad Yunus, le fondateur de la Banque Grameen, du Bangladesh. La Banque Grameen consent des micro-prêts, essentiellement à des femmes qui vivent dans la misère. Ce sont de très petits prêts, d'environ 50\$ à 75\$, mais ils permettent à des femmes pauvres du Bangladesh de lancer de petites entreprises prospères. À l'heure actuelle, la Banque a 1,6 million de débiteurs répartis dans 34 000 villages, et elle prête 30 millions de dollars par mois, avec un taux de recouvrement de 97 p. 100. Dans l'univers bancaire, il est vraiment rare d'avoir un taux de recouvrement de 97 p. 100.

[Texte]

Independent studies have shown that 48% of the those who have borrowed from the bank for 10 years have ended their own poverty and 27% have come near to ending their own poverty. The remainder have not been helped, usually because of chronic illness.

Dr. Yunus has created the Grameen Trust for the purpose of replicating the Grameen model throughout the developing world. Seed funding required for the trust is \$100 million U.S. over the next five years. The World Bank, in an unprecedented move, has given a \$2 million grant to the trust and the U.S. has pledged the same amount. Although Canada has contributed to the Grameen Bank in the past, it has not shown any interest in funding the trust.

Finally, we need to define clear development objectives and monitor progress. Canada must look to the commitments and goals already laid down, such as those from the World Summit for Children, when considering the objectives of the development policy. We must also find ways to monitor the progress our programs contribute to the attainment of these goals.

Goals must be measurable, and any meaningful development must be considered in terms of human development measured by social indicators, such as child mortality rates, literacy rates, etc. How can we know if we're winning the game when we don't know the score and we don't know if we scored any points?

Any programs of funding must have a direct impact on these measurable goals. Anything else should not be considered development aid. Canada has insisted that multilateral agencies like the World Bank or the African Development Bank track the funding they provide for the reduction of poverty. It is certainly true that we applied these same standards to our own aid programs.

The absence of clear and measurable objectives has also obscured any accountability, including successes. For instance, according to the United Nations, life expectancy has increased from 53 years to 65. Primary school enrolments have increased by 50%. Child mortality has dropped by 60% in the past 30 years. Canadian aid must have had something to do with these monumental achievements, but Canadians cannot take any substantive credit for them or use them to generate support for our aid programs, because there is no data.

Finally, ODA funding should be reallocated to governments, institutions, non-governmental organizations, and programs that place the highest priority on meeting basic human needs and reducing or eliminating poverty, and with goals that can be measured.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Ms Leonidas. Perhaps you could tell us who the author of *The Reality of Aid* is. Perhaps we could get a copy of it.

[Traduction]

Des études indépendantes ont révélé que 48 p. 100 des personnes qui ont emprunté de l'argent à la Banque Grameen pendant 10 ans ne sont plus pauvres, et que 27 p. 100 sont venues bien prêtes de se sortir de la pauvreté. Les autres ont échoué, habituellement pour des raisons de maladie chronique.

M. Yunus a créé le Trust Grameen afin de reproduire le modèle de la Banque Grameen dans l'ensemble des pays en développement. Le financement de lancement dont le Trust a besoin s'élève à 100 millions de dollars U.S. répartis sur les cinq prochaines années. Dans une décision sans précédent, la Banque mondiale a accordé une subvention de 2 millions de dollars au Trust, et les États-Unis se sont engagées à donner la même somme. Bien que le Canada ait contribué à la Banque Grameen par le passé, il n'a manifesté aucun intérêt dans ce cas-ci, pour financer le Trust.

Enfin, nous devons nous fixer des objectifs de développement clairs et surveiller les progrès. Le Canada doit étudier les engagements et les objectifs déjà fixés, comme ceux du Sommet mondial pour les enfants, lorsqu'il cherche à définir les objectifs de sa politique de développement. Il faut aussi que nous trouvions des moyens de suivre les progrès auxquels nos programmes contribuent en vue de la réalisation de ces objectifs.

Les objectifs doivent être mesurables, et n'importe quel projet de développement valable doit être envisagé dans le contexte du développement humain, mesuré en fonction d'indicateurs sociaux comme les taux de mortalité infantile, les taux d'alphabetisation, etc. Comment pouvons-nous savoir si nous gagnons la partie quand nous ne connaissons pas la marque et que nous ne savons pas si nous avons marqué des points?

Tous les programmes de financement doivent avoir un impact direct sur ces objectifs mesurables. Sinon, il ne faudrait pas parler d'aide au développement. Le Canada a insisté pour que les organismes multilatéraux comme la Banque mondiale ou la Banque africaine de développement fassent le suivi des fonds qu'ils consacrent à la réduction de la pauvreté. Il est certainement temps que nous appliquions les mêmes normes à nos propres programmes d'aide.

L'absence d'objectifs clairs et mesurables a aussi estompé toute notion d'imputabilité, et même des succès. Par exemple, d'après les Nations unies, l'espérance de vie moyenne est passée de 53 à 65 ans. Les inscriptions dans les écoles primaires ont augmenté de 50 p. 100. Le taux de mortalité infantile a chuté de 60 p. 100 au cours des 30 dernières années. L'aide canadienne doit avoir contribué un tant soit peu à ces réalisations monumentales, mais les Canadiens et les Canadiennes ne peuvent pas s'en arroger vraiment le crédit ou s'en servir afin d'obtenir des appuis pour nos programmes d'aide, parce que nous n'avons pas de statistiques.

Enfin, la répartition des crédits d'APD devrait être modifiée, de façon à ce que l'aide soit canalisée vers les gouvernements, les institutions, les organisations non gouvernementales et les programmes qui accordent la première priorité à la satisfaction des besoins humains fondamentaux et à la réduction ou à l'élimination de la pauvreté, avec des objectifs mesurables.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, madame Leonidas. Peut-être pourriez-vous nous dire qui est l'auteur du *Rapport sur le développement humain*. Nous pourrions peut-être nous en procurer un exemplaire.

[Text]

Ms Leonidas: I believe the CCIC was involved. It was actually a review worldwide of aid last June. I think if you contacted CCIC, they would give you a copy.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

Mr. Coombes, you wish to speak on the arms race and therefore I presume security issues. All the other panellists have been speaking of aid and human rights, and I can see a certain coherence in their presentation. I wonder if we could turn to questions now and we will come back to you, Mr. Coombes, once we've had an opportunity to discuss the issues with the people who have gone ahead of you. Is that all right with you?

• 2020

Mr. Peter Coombes (President, End the Arms Race): That's acceptable, of course.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

Do members of the committee have any questions for our presenters?

Ms Beaumier: I'd like to start with Mr. Lee and Mr. Wong. Can you give me a general profile? Of the 4,500 refugee claimants in Canada who have been turned down, approximately how long have most of them been living here? What's the general profile? Is it families? Is it students? What is it?

Mr. V. Wong: I don't have that profile in front of me. We have done some research into demographic profiles of the refused refugee claimants. Most of them have been here for three years or more, and many have families here. The irony is many have Canadian-born children in this country.

What we're saying in regard to their claims is we don't want to revisit this issue of whether they're refugees or not, because you can argue this point back and forth. What we're saying is we have this moratorium in place. The reason we have the moratorium in place is because of human rights conditions in China. If you're going to lift the moratorium, I'd like to know how you have made the assessment in lifting the moratorium.

But seeing as we have the moratorium in place, we should grant these people status so they don't have this limbo-like status here in Canada. That's what we're saying.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Could I just follow up on Ms Beaumier's question? I've always assumed the majority of the people of whom you're speaking came here originally as students, and then after Tiananmen Square chose to stay. Would that not be true of most?

Mr. V. Wong: No. There was a humanitarian and compassionate program in 1989. This was announced by then Prime Minister Mulroney in the aftermath of June 4. He said at that time no Chinese citizen would be returned to China if he or she felt their life would be in danger if they were to be returned. This created the moratorium.

[Translation]

Mme Leonidas: Je pense que le CCCI y a contribué. C'était un rapport sur la situation mondiale de l'aide, publié en juin dernier. Je pense que, si vous communiquez avec le CCCI, il pourra vous en fournir un exemplaire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Monsieur Coombes, vous voulez parler de la course aux armements, et, par conséquent, de questions de sécurité, j'imagine. Tous les autres panélistes ont parlé d'aide et de droits de la personne, et il y a des constantes dans leurs exposés. Je me demande si nous pourrions commencer à leur poser des questions maintenant, pour vous donner la parole ensuite, Monsieur Coombes, une fois que nous aurons eu l'occasion de discuter avec les témoins qui vous ont précédé. Cela vous convient-il?

M. Peter Coombes (président, End the Arms Race): Oui, bien sûr.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Les membres du Comité ont-ils des questions pour nos témoins?

Mme Beaumier: J'aimerais commencer par M. Lee et M. Wong. Pouvez-vous me donner un profil général? À peu près combien de temps la plupart des 4 500 revendicateurs du statut de réfugié dont la demande a été rejetée vivaient au Canada? Quel est le profil général? S'agit-il de familles? D'étudiants? Quel est le profil?

M. V. Wong: Je ne l'ai pas sous les yeux. Nous avons fait des recherches sur les profils démocratiques des revendicateurs du statut de réfugié dont la demande avait été refusée. La plupart d'entre eux étaient au Canada depuis au moins trois ans, et beaucoup ont une famille ici. Ce qui est ironique, c'est que beaucoup ont des enfants qui sont nés au Canada.

En ce qui concerne leurs revendications, nous ne voulons pas revenir sur la question de savoir s'ils sont des réfugiés ou pas, parce qu'on pourrait en discuter *ad nauseam*. Par contre, nous disons que nous avons un moratoire. La raison pour laquelle nous avons un moratoire, c'est à cause de la situation des droits de la personne en Chine. Si vous comptez lever le moratoire, j'aimerais savoir comment vous avez évalué la situation pour décider de le faire.

Cela dit, étant donné que nous avons un moratoire, nous devrions accorder le statut de réfugié à ces gens-là, pour que leur statut ne soit plus en suspens. C'est ce que nous disons.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pourrais-je juste enchaîner sur la question de Mme Beaumier? J'ai toujours pensé que la majorité des gens dont vous parlez était d'abord venue au Canada à titre d'étudiants, et qu'ils ont décidé de rester ici après le massacre du square Tiananmen. N'est-ce pas ce qui s'est passé dans la majorité des cas?

M. V. Wong: Non. En 1989, il y avait un programme fondé sur des raisons humanitaires, qui avait été annoncé par le Premier ministre d'alors, M. Mulroney, après le massacre du 4 juin. À l'époque, M. Mulroney avait déclaré qu'aucun citoyen chinois ne serait renvoyé en Chine s'il ou elle était d'avis que son retour mettrait sa vie en danger. Le moratoire résulte de ce programme.

[Texte]

As a result, Immigration Canada had to create some kind of vehicle to allow these people to stay. What they created was a very narrow humanitarian and compassionate program that would only apply to students and intellectuals, but there were other people who were oppressed, such as workers and ordinary citizens. They happened to be here or they left China subsequent to June 4, and for various reasons they were refused refugee status in this country.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you.

Ms Beaumier: On the law reform, are we talking about a situation where South African countries are asking for assistance from Canada in formulating this? Or are we talking about somehow imposing internationally a system that may not be welcome in these countries?

Dr. Nsereko: No. Since the Society for the Reform of Criminal Law is international and some of us are participants in it, actually the seeking of assistance comes from the region. The people in the region in South Africa formulate what they feel their priority needs are, present them to the society and ask the society whether they can find funding for these programs. In short, it's not imposed from here in Vancouver; rather requests come from Africa.

Ms Beaumier: From the governments there or from individual, private organizations?

Dr. Nsereko: From the organizations there that participate in the NATO work.

Mr. Conroy: Every time we have a conference, we have a meeting of the network in conjunction with it. At that meeting discussions are held for suggestions as to a topic for the next conference. We try to pick one of the priorities in the particular countries, as told to us by the members.

• 2025

A quick example would be when we did imprisonment and release in Zimbabwe last year. We discovered from our members that something like 15,000 people are imprisoned in Zimbabwe, and at least half of them are there because they can't pay fines.

Learning from us about community service work alternatives and things like that caused great excitement there. We were able to send them our model of how we do that in British Columbia from our Attorney General's department. They were quick to implement a similar model in Zimbabwe, which they're working on at the moment. Hopefully it will result in the de-incarceration of a great number of people there.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thanks a lot.

You are experts in criminal law, and in the work you're doing in Africa you seem to be urging a greater degree of substantive and procedural protections for the individual in various communities. To what extent do you feel a change is

[Traduction]

Immigration Canada a donc dû créer une sorte de régime pour permettre à ces gens de rester au Canada. Le Ministère a mis sur pied un programme humanitaire et compatissant dont la prestation est très étroite et qui ne peut s'appliquer qu'aux étudiants et aux intellectuels, mais il y avait d'autres gens opprimés, des travailleurs et des citoyens ordinaires. Ils étaient tout simplement ici ou ils sont quittés la Chine après le 4 juin, et le Canada leur a refusé le statut de réfugié, pour diverses raisons.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

Mme Beaumier: En ce qui concerne la réforme du droit, parlons-nous d'une situation où des pays d'Afrique du Sud demandent l'aide du Canada pour formuler leurs propositions de réforme? Ou, au contraire, parlons-nous d'imposer à l'échelle internationale un système qui ne serait peut-être pas bien accueilli dans ces pays-là?

M. Nsereko: Non. Étant donné que la Society for the Reform of Criminal Law est une association internationale et que certains d'entre nous en sont membres, c'est vraiment notre région qui a demandé de l'aide. Les gens d'Afrique du Sud précisent ce qu'ils jugent être leurs besoins prioritaires, ils les présentent à la Society, et ils lui demandent s'ils pourraient obtenir le financement nécessaire pour leurs programmes. Bref, la démarche n'est pas imposée d'ici, depuis Vancouver; les demandes viennent d'Afrique.

Mme Beaumier: Des gouvernements ou d'organisations individuelles privées?

M. Nsereko: Des organisations africaines qui participent aux activités de l'OTAN.

M. Conroy: Chaque fois que nous avons une conférence, nous avons une séance de rencontres du réseau qui coïncide avec elle. À cette séance, nous discutons pour recueillir des suggestions sur le thème de la prochaine conférence. Nous essayons de choisir comme thème l'une des priorités des pays intéressés, tel que nos membres nous l'ont exprimé.

Un exemple qui vient immédiatement à l'esprit est celui de l'emprisonnement et de la libération au Zimbabwe, l'an dernier. Nos membres nous ont appris que 15 000 personnes environ sont incarcérées dans ce pays et que pour au moins la moitié d'entre elles, la raison est qu'elles ne sont pas en mesure de payer leurs amendes.

Ce que nous leur avons appris au sujet des diverses formules de services communautaires et autres choses du même genre les ont beaucoup intéressées là-bas. Nous avons pu leur faire parvenir par l'intermédiaire de notre ministère du Procureur général un modèle de notre façon de procéder en Colombie-Britannique. Ils n'ont pas perdu de temps à mettre en pratique un modèle similaire au Zimbabwe, modèle qu'ils raffinent actuellement. On peut espérer que cela aboutira à la désincarcération d'un grand nombre de personnes, là-bas.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Vous êtes les experts en droit pénal, et dans le travail que vous effectuez en Afrique, vous semblez promouvoir une plus grande protection de l'individu sur le plan des principes de base et de la procédure. Pensez-vous qu'il est nécessaire de modifier

[Text]

needed in Canadian foreign policy? Are you telling us Canadian foreign policy today is not sufficiently committed to the human rights obligations under the United Nations, that Canadian foreign policy is lacking in this area? Are you telling us you believe we should be urging on the government to take some specific initiatives?

I understand the problem and I think I speak for all the committee. We've heard a great deal of evidence about this. We're becoming increasingly anxious in the committee now to focus on where the changes need to be made, and what we should be doing in a specific, concrete way to advance them. If you can help us in that way it would be interesting.

Mr. Conroy: My own sense of it is that we are doing a lot in Canada. We're really just here to encourage the committee to continue to support that. It should be continued as an important plank in Canada's foreign policy. Perhaps Professor Nsereko sees it differently, looking at it from Africa. I would ask him if he has any other comments.

Dr. Nsereko: Not really. First of all, of course, as I said, I wanted to express appreciation for this good gesture of Canadian foreign policy toward us and its human rights content. I also want to urge you to not succumb to any temptations to cut back on the support that is already there, but rather to strengthen and increase it. There's still a lot of work to be done.

Mr. Conroy: I can say from my visits to Africa over the last few years that CIDA is a well-known organization there and extremely well thought of, in terms of its support in the past.

Mr. Penson: I would like to just follow up on the Society for the Reform of Criminal Law. Maybe you could help me out by giving me some idea what percentage of your budget in the Canadian Criminal Law Society, the international conferences and all of the scope of your activities, is funded by CIDA—just in general terms.

Mr. Conroy: I couldn't give you those figures in terms of the overall society. Hopefully, if Vince Del Buono is before you next week, I can tell him that you're interested in that and he might be able to give you the specifics.

In terms of the network in Africa, the major funder of the first conference at Gaborone was CIDA. The same is true for Windhoek, Namibia, with some local funding through the legal assistance centres. A lot of the support locally is from the organizations that already exist there and comes in kind more than in dollars and cents.

There were some funds left over from the Windhoek, Namibia, conference and those funds were then applied to the Zimbabwe conference. But the majority of funding for the Zimbabwe conference came from the Ford Foundation. Some also came from the legal resources foundation. There were some from the British council as well.

[Translation]

la politique étrangère canadienne? Considérez-vous que notre politique actuelle ne tient pas suffisamment compte des obligations à l'égard des droits de la personne, prises dans le cadre des Nations unies; pensez-vous que la politique étrangère canadienne comporte des lacunes dans ce domaine? Croyez-vous que nous devrions encourager le gouvernement à prendre des mesures précises?

Je comprends le problème et je crois exprimer l'opinion de tous les membres du Comité. Nous avons entendu un grand nombre de témoignages à ce sujet. Notre Comité est de plus en plus soucieux de concentrer son attention sur les domaines où des changements s'imposent, et sur les mesures spécifiques et concrètes à prendre pour cela. Il serait intéressant que vous puissiez nous aider sur ce plan.

M. Conroy: À mon avis, nous faisons beaucoup au Canada. Nous sommes simplement venus pour encourager le Comité à continuer à soutenir cet action, car elle constitue un élément important de la politique étrangère de notre pays. Venant d'Afrique, le professeur Nsereko voit peut-être les choses différemment et je l'invite à faire d'autres remarques, s'il en a.

M. Nsereko: Je n'en ai pas vraiment à faire. Naturellement, je voulais tout d'abord vous dire que j'appréciais le geste de la politique étrangère canadienne à notre égard ainsi que l'importance qu'elle accorde aux droits de la personne. Je vous demande aussi instamment de ne pas succomber à la tentation de réduire l'aide existante, mais de la renforcer et de l'accroître. Il reste encore beaucoup de travail à faire.

M. Conroy: Les voyages que j'ai faits en Afrique au cours de ces dernières années m'ont montré que l'ACDI est un organisme qui est bien connu et très apprécié pour l'aide qu'il a apportée jusqu'à présent.

M. Penson: Je voudrais revenir à la Society for the Reform of Criminal Law. Pourriez-vous me donner une idée du pourcentage de votre budget pour la Canadian Criminal Law Society, les conférences internationales et vos diverses activités, qui est financé par l'ACDI—en gros.

M. Conroy: Je ne peux pas vous fournir les chiffres pour l'ensemble de la société. Je pourrais cependant dire à Vince Del Buono qui, je l'espère, comparaitra devant vous la semaine prochaine, que cela vous intéresse et peut-être pourra-t-il vous donner des chiffres précis.

En ce qui concerne le réseau en Afrique, l'ACDI a été la principale source d'aide financière pour la première conférence tenue à Gaborone. Elle l'a également été pour Windhoek en Namibie, où une aide locale a été également fournie par les centres d'assistance juridique. Ce soutien local est surtout fourni par les organismes qui existent déjà là-bas et elle se fait plus souvent en nature qu'en espèces.

Il restait un peu d'argent après la conférence de Windhoek et celui-ci a été utilisé pour la conférence du Zimbabwe. Mais c'est la Fondation Ford qui a fourni la plus grande partie des fonds pour cette conférence. La Legal resources foundation et le British council ont également apporté une contribution.

[Texte]

[Traduction]

• 2030

We'd like to get some core funding from CIDA, but we think we should always get funding from other funding sources as well and work particularly with institutions in the region. That's our focus, rather than all of it being just from us.

Mr. Penson: Just one other question. I'll shift gears over to Mr. Lee, if you don't mind. I notice that you suggest there should be a code of conduct for Canadian businesses operating in China. You go on to give a number of points that should be addressed under that code of conduct.

Also, I noted that in your recommendations you say Canada shall continue to encourage and help the Chinese government to act. If we were to put in a code of conduct for Canadian business that incorporated all the points you suggest here, do you think there would be any trade between our two countries as a result of that code of conduct? Do you think Canada would be able to continue to trade?

Mr. Lee: I think so. I don't think that all the products exported to Canada right now are from prison labourers.

My point is that Canadian business should be encouraged to observe this kind of code of conduct to ensure that business development in China is in a stable environment. The working environment should be safe. I think this is observed in Canada.

Mr. Penson: Mr. Lee, what criteria would you have to find out whether that working environment would be safe. How would we monitor that or how would that be done?

Mr. Lee: Recently, there were cases in Xiangtan, a southern Chinese city. The factories were built by those from Hong Kong or Taiwan. The safety standards are very bad. If you get a fire in the factory, then all the workers will be trapped inside and there will be a lot of deaths resulting from that.

It is not only in China. Businessmen investing in Bangkok also have that kind of problem. I think it's crucial for the Canadian government to have some kind of code of conduct for the Canadian businessmen investing in countries in eastern or southern Asia. We cannot just make a profit there. We have to ensure that it's ethical to make profits. If the workers are not protected then it's not good for the reputation of the Canadian government.

Mr. Penson: I understand that. Whose standards would we ask to have enforced? Would it be Canadian standards? What about safety standards, for example? I'm just trying to get a better handle on it. Would it be Canadian safety standards we are asking them to meet? Whose standards would that be? That's the difficulty I have.

Mr. Lee: That has to be answered by some kind of research and also by consultations with business people themselves. All we are suggesting is that there should be some code of conduct.

I think the U.S. is also developing something like this in parallel. It's not only western countries, but all countries are concerned with doing something about human rights in the business world.

Nous souhaiterions que l'ACDI contribue au financement de base, mais nous pensons que nous devrions toujours obtenir une aide financière d'autres sources et travailler en particulier avec les institutions de la région. Nous préférons cela à une aide qui viendrait uniquement de chez nous.

M. Penson: Une dernière question. Je l'adresserai à M. Lee, si vous me le permettez. Je remarque que vous proposez un code d'éthique pour les entreprises canadiennes faisant affaires en Chine. Vous ajoutez un certain nombre de points qui devraient être couverts par ce code.

J'ai également noté que vous recommandez que le Canada continue à encourager et à aider le gouvernement chinois à agir. Si nous établissions un tel code pour les entreprises canadiennes incluant tous les points proposés par vous, croyez-vous que des échanges commerciaux seraient possibles entre nos deux pays? Pensez-vous que le Canada pourrait continuer à faire du commerce avec la Chine?

M. Lee: Je le pense. Je ne crois pas que tous les produits que la Chine exporte actuellement au Canada sont fabriqués dans des prisons.

Il s'agit, en fait, d'encourager les entreprises canadiennes à observer ce code d'éthique afin que leur expansion en Chine se fasse dans un contexte de stabilité. Il faut assurer la sécurité du milieu de travail, comme c'est le cas je pense au Canada.

M. Penson: Monsieur Lee, quels sont les critères qui vous permettraient de déterminer si ce milieu de travail est sûr. Comment faire pour le surveiller?

M. Lee: Il y a eu plusieurs cas récents à Xiangtan, une ville de la Chine du Sud. Les gens de Hongkong et de Taiwan y ont construit des usines où les normes de sécurité sont très mauvaises. En cas d'incendie, tous les ouvriers se retrouveraient prisonniers des bâtiments et il y aurait beaucoup de morts.

Cela n'arrive pas qu'en Chine. Les gens d'affaires qui investissent à Bangkok se heurtent au même genre de problème. Je crois qu'il est crucial que le gouvernement canadien établisse un code d'éthique pour les entreprises canadiennes qui investissent dans des pays d'Asie de l'Est ou du Sud. Nous ne pouvons nous contenter d'y gagner de l'argent; il faut aussi que nous respections les règles pour faire des projets. Si les ouvriers ne sont pas protégés, cela nuira à la réputation du gouvernement canadien.

M. Penson: Je comprends. Quelles normes exigerions-nous de voir appliquées? Les normes canadiennes? Qu'en serait-il des normes de sécurité, par exemple? Je dis simplement cela pour essayer de mieux comprendre la situation. Demanderait-on à ces gens-là d'observer les normes de sécurité canadiennes? Quelles normes retiendrait-on? C'est ce que j'ai du mal à déterminer.

M. Lee: Il faudrait, pour cela, effectuer des recherches et aussi, consulter des gens d'affaires eux-mêmes. Tout ce que nous disons, c'est qu'il faudrait un code d'éthique quelconque.

Je crois que les États-Unis sont également en train d'élaborer quelque chose de ce genre. Tous les pays, et pas seulement ceux de l'Ouest, désirent que l'on fasse quelque chose pour protéger les droits de la personne dans le monde du commerce.

[Text]

Mr. Penson: Okay. I was trying to explore whose standards would be involved and the physical make-up of how that would be monitored. That's the difficulty I have.

Senator Perrault: Dr. Lyn, in his very interesting dissertation, suggested that we help create a world of community and civility as a goal. Yet look around the world at all the violations of human rights. We've heard not a word today about Haiti. We've heard about human rights violations in China, and they exist. Nothing about Somalia. We haven't heard a word about the unbridled, unconscionable savagery in the former Yugoslavia.

[Translation]

M. Penson: Bien. J'essayais simplement de déterminer les normes qu'on utiliserait et les moyens concrets d'exercer une surveillance. C'est cela qui me préoccupe.

Le sénateur Perrault: Monsieur Lyn, dans son exposé si intéressant, recommandait que nous essayions de créer un monde fondé sur le sens de la communauté et sur la civilité. Vous voyez pourtant, partout dans le monde, tous ces cas de violation des droits de la personne. Nous n'avons pas entendu un seul mot, aujourd'hui, au sujet de Haïti. On nous a parlé de violation des droits de la personne en Chine, où il y en a effectivement. Pas un mot sur la Somalie. Pas un mot sur les incroyables déchainements de violence dans l'ex-Yougoslavie.

• 2035

We like to preen our feathers in Canada, this great peacemaking, the honest broker and the rest, but we are very selective about those human rights violations that we choose to designate. All during the years of the gulag we thought a lively trade in wheat was great, because it helped the Canadian economy, but if a violator of human rights was smaller than that we'd jump with great fury on top of them and condemn them, South Africa and all the rest, quite properly.

Nous nous flattons souvent, au Canada, de nos lauriers dans le domaine du maintien de la paix, du fait que nous sommes l'intermédiaire à qui tout le monde fait confiance et de bien d'autres choses, mais nous nous montrons très sélectifs lorsqu'il s'agit de montrer du doigt les coupables d'infractions aux droits de la personne. Pendant les longues années du goulag, nous avons continué à considérer que la vente de notre blé était une excellente affaire, car elle aidait l'économie canadienne, mais lorsque le coupable d'infraction aux droits de la personne était un pays moins puissant, nous l'attaquions immédiatement avec fureur et nous le condamnions, comme c'est le cas de l'Afrique du Sud et d'autres pays, ce qui était d'ailleurs justifié.

I wonder how we're going to achieve that world of community and civility. Are we going to develop within Canada a code, a list of those conditions that must be met before we will trade with other people? We seem to often adopt the attitude of wink, wink. . . if this is for trade, then we must not say too much about these human rights violations.

Je me demande comment nous allons créer ce monde de civilité et de sens de la communauté. Allons-nous élaborer un code canadien, une liste des conditions qui devront être respectées avant que n'acceptations de faire du commerce avec d'autres pays? Nous semblons bien souvent adopter l'attitude du gros clin d'oeil. . . si c'est bon pour le commerce, n'en disons pas trop à propos de ces infractions aux droits de la personne.

I'd like to get the view of some of our distinguished panellists, because they have all brought along excellent papers. The human rights violations are occurring on an unprecedented scale today. We say very self-righteously that the Bosnians must not be equipped with any weapons because that would be disturbing the peace. Meanwhile, they are being murdered by the thousands, and perhaps they are doing some murdering too.

Je voudrais avoir l'opinion de certains des membres distingués du groupe qui comparaît devant nous, car ils ont tous présenté un excellent mémoire. Plus que jamais, les cas de violation des droits de la personne abondent. Avec une belle hypocrisie, nous déclarons qu'il ne faut pas fournir d'armes aux Bosniaques parce que cela menacerait la paix. Entre temps, ils se font massacrer par milliers, encore qu'ils soient peut-être même coupables des mêmes agissements.

I'd like to get the reactions, Mr. Chairman, of some of our guests here. Do we adopt a Canadian code for. . . ?

Je souhaiterais avoir les réactions, monsieur le président, de certains de nos invités. Faut-il adopter un code canadien pour. . . ?

Ms Leonidas: I had the opportunity to hear Mr. Mohamed Hassan speak on Saturday. He's the former ambassador for Somalia, who is now living in Canada with refugee status. I have some notes here. He was actually speaking from the point of view of why Somalia failed. Why did Africa not succeed, why did foreign assistance not make a difference to the people?

Mme Leonidas: J'ai pu entendre M. Mohamed Hassan, samedi, c'est l'ancien ambassadeur de la Somalie, qui vit maintenant au Canada avec le statut de réfugié. J'ai quelques notes ici. Il essayait, en fait, d'expliquer pourquoi la Somalie avait échoué. Pourquoi l'Afrique n'avait pas réussi, pourquoi l'aide étrangère ne changeait rien à la situation.

He said that Somalia had the potential to develop if resources were wisely used. He said that they had eight million hectares of suitable land for cultivation. In the 1960s it looked as if they had a pretty good chance to develop into self-sustainable. . .

Il disait que la Somalie était capable de se développer si les ressources étaient utilisées avec sagesse. Il a précisé qu'il y avait là-bas huit millions d'hectares de terres arables. Dans les années soixante, on avait l'impression que la Somalie avait de bonnes chances de devenir un pays autonome. . .

Senator Perrault: What went wrong?

Le sénateur Perrault: Que s'est-il passé?

[Texte]

[Traduction]

Ms Leonidas: Here we go. Between 1970 and 1990 they received \$5 billion in aid. A lot of the projects were big megaprojects that were capital-intensive—dams, big projects. He said that slowly the infrastructure, because of lack of proper management and maintenance, started crumbling and fell apart.

Senator Perrault: Was there any graft or corruption?

Ms Leonidas: He said that a lot of the obstacles were due to misplaced economic priorities. He thought that the large-scale investments were made at the expense of small-scale projects.

One of his main points was that we must include the participation of people who are going to be the beneficiaries of aid. He said that there is a positive correlation between beneficiaries and successful fulfilment of projects. He didn't say too much on the human rights aspect, but my personal opinion is it's hard to have a democracy when your people are not educated, and when most of your people can't read and write.

Senator Perrault: So the aid was misplaced, in your view?

Ms Leonidas: Yes.

• 2040

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Professor Nsereko was going to add something.

Dr. Nsereko: Thank you, Mr. Chairman. This indeed is a very pertinent question and yet a difficult one to answer. I would like to associate myself with some of the comments made by my colleague.

One of the reasons we find these gross variations in human rights in some of these countries is because of extreme poverty. Soldiers attempt to take over governments as the only way of enriching themselves. Government officials succumb to practices of corruption and graft, again because of extreme poverty. The population finds itself helpless to say anything or do anything or to resist—illiteracy and poverty again.

I suppose one of the things that could be done is to concentrate on development assistance, to try to assist those countries to provide basic needs of life, to assist in the development of education—that might alleviate the problem.

Again, because Canada has to act through the governments there, unfortunately, and these governments may be corrupt, may be abusers of human rights—

Senator Perrault: Are you suggesting that the aid may not be received by those in need, that it may be diverted?

Dr. Nsereko: Oftentimes it is diverted and doesn't go to the people who need it. On many occasions there may be a need to channel this aid through NGOs, non-governmental organizations, where this is possible, rather than channelling it through the government; otherwise it will find its way into the military. Where some of the aid is. . . in other words, some of it could be done through the government, and others through non-governmental organizations.

Mme Leonidas: Allons-y. Entre 1970 et 1990, ce pays a reçu 5 milliards de dollars d'aide. Il s'agissait souvent de mégaprojets nécessitant beaucoup de capitaux—des barrages, de grands travaux. L'ambassadeur a dit que petit à petit, l'infrastructure, à cause de l'absence d'une gestion et d'un entretien appropriés, a commencé à se désintégrer.

Le sénateur Perrault: Y avait-il des pots-de-vin et de la corruption?

Mme Leonidas: Selon lui, beaucoup d'obstacles avaient été créés par un mauvais choix des priorités économiques. Il jugeait que les investissements à grande échelle avaient été faits aux dépens des petits projets.

Un de ses arguments les plus importants est que nous devons nous assurer de la participation des personnes qui seront les bénéficiaires de l'aide. Il a dit qu'il y avait une corrélation positive entre les bénéficiaires et le succès des projets. Il n'a pas beaucoup parlé des droits de la personne mais, à mon avis, il est difficile d'avoir un régime démocratique lorsque le niveau d'instruction est inexistant, lorsque la plupart des gens sont incapables de lire ou d'écrire.

Le sénateur Perrault: Donc cette aide a été mal utilisée, à votre avis?

Mme Leonidas: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Le professeur Nsereko allait ajouter quelque chose.

M. Nsereko: Merci, monsieur le président. La question est en effet très pertinente, mais il est difficile de trouver une réponse. Je tiens à dire que je partage certaines des opinions exprimées par mes collègues.

Une des raisons pour lesquelles nous constatons, dans certains pays, ces écarts considérables dans l'observation des droits de la personne, tient à l'extrême pauvreté qui y règne. Les soldats essaient de renverser les gouvernements car c'est le seul moyen pour eux de s'enrichir. Les fonctionnaires succombent à la corruption et aux pots-de-vin, toujours à cause de cette extrême pauvreté. La population se trouve impuissante à dire ou à faire quoique ce soit, et à résister—encore une fois, c'est la faute de l'analphabétisme et de la pauvreté.

Je suppose que l'on pourrait, entre autre, concentrer nos efforts sur l'aide au développement, afin d'essayer d'aider ces pays à assurer les besoins de première nécessité, d'aider au développement de l'éducation—cela pourrait alléger le problème.

Mais, comme le Canada doit agir par l'intermédiaire des gouvernements locaux, ce qui est regrettable, car ceux-ci sont parfois corrompus et ne respectent pas les droits de la personne. . .

Le sénateur Perrault: Voulez-vous dire par là que l'aide est parfois détournée et ne parvient pas à ceux qui en ont besoin?

M. Nsereko: Cela arrive souvent. Dans biens des cas, il serait peut-être nécessaire d'utiliser des organismes nongouvernementaux pour fournir cette aide, partout où c'est possible, plutôt que de passer par le gouvernement; sans quoi, ce sont les militaires qui en bénéficieraient. Lorsqu'une partie de l'aide. . . autrement dit, certaines formes d'aide pourraient être assurées par l'intermédiaire des gouvernements, et d'autres, par des ONG.

[Text]

For that assistance which is channelled through government, I think Canada could insist on some criteria—good governance, for example, transparency in government, participation of communities and community organizations, and of course observance of human rights. That is also legitimate to be assisted on. Then of course continue the dialogue between Canada and Canadians and those countries, trying to influence them, not paternalistically, not to impose, but somehow try to influence them for the good.

Senator Perrault: Is it possible to establish some sort of standard or code that we apply to those people we wish to extend aid to? Obviously, as Dr. Lyn pointed out, the ultimate form of Chinese democracy may be very unlike ours. It may not be possible to adopt a standard code we can apply to the way a country is governed before we bring it aid.

Dr. Nsereko: That's quite true. Maybe I misunderstood that you are trying to impose your own standards, but at the same time you want to ensure that this aid goes where it should. That's why it is always advisable to act in concert with other nations and apply international standards, not unilateral ones, through the United Nations and other international bodies. That would be more acceptable.

Senator Perrault: And involving the NGOs under certain circumstances?

Dr. Nsereko: Yes.

Mr. Conroy: And listening to what the people there say they want. South Africa is the best example in terms of sanctions and how successful they were there, but that may not be what people want in another region.

Senator Perrault: Yes, it may be different in other countries.

Mr. Conroy: Malawi in Africa was another place where by withdrawing funding finally the dictatorship of Dr. Banda came to an end very recently. So I think listening to what they say is the key, rather than adopting a standard thing that this is what we're going to do in every case.

• 2045

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: Many years in Canada are—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Dr. Lyn just had a quick follow-up.

Dr. Lyn: I just have a quick comment; unfortunately I have to go to another meeting.

We have a program at the University of British Columbia that has just been started called the program for integrative research and dialogue on China, and the purpose of this is to start a dialogue first on a basis that is non-governmental, but ultimately it might involve decision-makers if we can get them to be quite comfortable that this exchange will be on an equal basis.

[Translation]

En ce qui concerne l'aide canalisée par le gouvernement, j'estime que le Canada devrait insister sur l'observation de certains critères—une bonne gestion publique, par exemple, la transparence, la participation des collectivités et des organismes communautaires, et naturellement, le respect des droits de la personne. Ça aussi, c'est légitime. Il faudra naturellement aussi que l'on poursuive le dialogue entre le Canada et les Canadiens et ces pays, pour essayer de les influencer, non pas en adoptant une attitude paternaliste ni en leur imposant notre volonté, mais en essayant d'exercer une bonne influence sur eux.

Le sénateur Perrault: Est-il possible d'établir des normes ou un code que nous appliquerions à ceux que nous voulons aider? Manifestement, comme l'a fait remarquer M. Lyn, la forme ultime de régime démocratique en Chine peut être très différente de la nôtre. Peut-être n'est-il pas possible d'adopter un code unique, que nous puissions appliquer à la manière dont un pays est gouverné avant de lui apporter notre aide.

M. Nsereko: C'est tout à fait vrai. J'avais cru comprendre que vous essayez d'imposer vos propres normes tout en voulant être certains que cette aide parvienne bien à ceux à qui elle est destinée. C'est pourquoi il est toujours souhaitable d'agir de concert avec d'autres nations et d'appliquer des normes internationales, et non unilatérales. Il serait plus acceptable d'agir par l'intermédiaire des Nations unies et d'autres organismes internationaux.

Le sénateur Perrault: Et de faire appel à la participation des ONG dans certains cas?

M. Nsereko: Oui.

M. Conroy: Et d'écouter les gens de là-bas pour savoir ce qu'ils veulent. L'Afrique du Sud nous offre le meilleur exemple de succès de sanctions, mais ce n'est pas nécessairement ce que veulent les gens dans d'autres régions.

Le sénateur Perrault: En effet, c'est peut-être différent dans d'autres pays.

M. Conroy: Le Malawi est un autre pays africain où l'on a finalement réussi, tout récemment, à mettre fin à la dictature de M. Banda, en suspendant l'aide financière. Je crois donc que la clé est d'écouter ce que ces gens ont à nous dire, plutôt que d'adopter une norme qui détermine ce que nous devons faire dans chaque cas.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beau, monsieur Leblanc.

M. Leblanc: De nombreuses années au Canada. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): M. Lyn a une brève remarque à ajouter.

M. Lyn: Je serai bref; malheureusement il faut que je me rende à une autre réunion.

À l'université de la Colombie-Britannique, nous venons de lancer un nouveau programme, appelé programme de recherche intégrative et de dialogue sur la Chine. Il a pour objet d'engager d'abord le dialogue, sur un plan non gouvernemental, tout en réservant la possibilité d'une participation ultérieure des décideurs si nous réussissons à leur faire accepter que le débat se déroulera sur un pied d'égalité.

[Texte]

An hon. member: A useful program.

Dr. Lyn: Yes. In terms of the answer to the question that was posed a little while ago as to how to do it, I think there are two approaches. One is strategic, which is long term, and this is the kind of long-term thing we need to do. Sooner or later it depends upon changing the values of those who are in power, unless you want to overthrow the regime, which is quite another matter. But there are very enlightened people too here and there in the governments of very autocratic or authoritarian governments, and with the changes, the flux of change, these people may come to the fore. What we need to do, however, is to encourage them to go along a path of political reform that may not be exactly what we think it should be, but will move towards that.

The second thing we have to do, the more immediate thing, is to get into kinds of situations where we can have a dialogue of mutual contribution to a global value system on these basic issues. We already have the Universal Declaration on Human Rights and so forth, but that needs to be enlarged further, because if you don't have democratic institutions in place, today you may answer a sanction and tomorrow it's just for a purely mercenary purpose in order to get trade. It degrades the whole concept of human rights.

What you need to do is in the long range get people to change their attitudes towards the question of individual human rights. Now, we are also thinking in terms of NGOs because it seems to me governments cannot act on these very sensitive issues as effectively as NGOs, for two reasons. One is that the more advanced country unfortunately is associated with a history of aggression and colonialism, and you immediately draw forward some very nationalist views if you try to put something forward. You get people who are actually in favour of human rights in China feeling on this issue that they cannot accept it because of the foreign pressure.

Secondly, on these issues it is only with the NGOs talking on equal terms with each other that we can start the dialogue. You cannot do it at the outset through governments. We hope, for example, within the Chinese community in Canada, which is favourable to these values, we can start the dialogue directly with people in China. I hope the government will also give some support, especially seed money in some cases, to get them started on this course.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Dr. Lyn. Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: For many years Canada has promoted human rights in the world. There have been many meetings, many declarations of meetings they have made outside Canada to promote human rights. I don't understand, because in the last two or three months Mr. Ouellet declared in the House of Commons that it is not a priority for the government to promote human rights because business is the priority for Canada. That's a very important declaration, probably a dramatic declaration, because of all that was said about Canada. I don't know why, I don't understand now, myself.

[Traduction]

Une voix: Voilà un programme utile.

M. Lyn: Oui. Pour répondre à la question posée, tout à l'heure, au sujet de la manière de procéder, je crois qu'il y en a deux. L'une est stratégique et à long terme, et un travail à long terme s'impose. Il s'agit, tôt ou tard, de changer les valeurs de ceux qui sont au pouvoir, à moins de vouloir renverser le régime, ce qui est une tout autre affaire. Mais même dans des gouvernements très autocratiques et autoritaires, il y a des personnes très éclairées, et à la longue, il est possible, qu'elles accèdent au premier plan. Ce qu'il faut faire, cependant, c'est les encourager à entreprendre un processus de réforme politique qui ne correspond peut-être pas exactement à ce que nous voudrions, mais qui ira dans le même sens.

La seconde chose que nous devons faire a un caractère plus immédiat: c'est de créer des situations favorables à un dialogue afin d'assurer une contribution mutuelle à un système global de valeurs pour ces enjeux fondamentaux. Nous avons déjà la Déclaration universelle des droits de l'homme, et autre, mais il faudrait l'élargir, car lorsqu'il n'y a pas d'institution démocratique, il peut y avoir un jour une sanction et le lendemain, une mesure prise pour des raisons purement mercenaires afin de s'assurer un avantage commercial. La notion des droits de la personne s'en trouve totalement dégradée.

À long terme, il faut amener les gens à changer d'attitude à l'égard des droits de l'individu. Mais si nous songeons aux ONG, c'est parce qu'il nous semble que les gouvernements ne peuvent pas intervenir dans ces domaines très délicats de manière aussi efficace que ces organismes et cela pour deux raisons. La première est que le pays le plus développé est malheureusement lié à un passé d'agression et de colonialisme, et que s'il essaye de présenter quelque chose il déclenche immédiatement des réactions fortement nationalistes. Il y a, en Chine des gens qui sont favorables à la défense des droits de la personne mais qui estiment ne pas pouvoir les accepter à cause des pressions exercées par des pays étrangers.

Deuxièmement, un dialogue ne peut être engagé que grâce à des ONG traitant d'égal à égal. Au départ, il n'est pas possible de le faire de gouvernement à gouvernement. Nous espérons, par exemple, grâce à la communauté chinoise au Canada, qui est favorable à ces valeurs, engager directement le dialogue avec les habitants de la Chine. J'espère que le gouvernement apportera également une aide, en particulier des fonds de démarrage dans certains cas, afin de les engager sur cette voie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Lyn. M. Leblanc.

M. Leblanc: Il y a de nombreuses années que le Canada défend les droits de la personne dans le monde. Il y a eu de nombreuses rencontres, de nombreuses déclarations faites en dehors de notre pays pour promouvoir ces droits. Ce que je ne comprends pas c'est qu'au cours des deux ou trois derniers mois, M. Ouellet a déclaré à la Chambre des Communes que cette tâche n'est pas une priorité pour le gouvernement car c'est la promotion des affaires qui est la priorité pour le Canada. C'est une déclaration très importante et même probablement dramatique, à cause de tout ce qui a été dit au sujet du Canada. Je ne réussis vraiment pas à comprendre pourquoi elle a été faite.

[Text]

[Translation]

• 2050

I've been a member of Parliament for 10 years. I made a speech in Geneva and I spoke about human rights, and I don't understand this situation in Canada. I don't know what your reaction is to this. What is your position on this? You spoke about this. I don't understand, because we are an independent country; we are not a colonizer.

Mr. Conroy: I didn't know that Mr. Ouellet had said that, that human rights were no longer a priority. Had I known that, I would have given a different answer earlier on.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): The reason you didn't know it is because Mr. Ouellet didn't say it. Don't be worried about that.

You can answer the question if you like, but what Mr. Ouellet said was that we cannot force—along the lines of Professor Lee's statement—other countries to do so and we are not going to tell China that we will not trade, invest, speak, or have any connection with China unless it does its human rights the way we tell it to do. He did say that we can best promote human rights by trading, by communicating, and by working with people. That is what he said. I don't think Mr. Leblanc meant to suggest that he was saying that we, as Canadians, are not trying to promote our ideas of human rights; it's a question of how, although I don't suppose we want to get into a debate on that.

Mr. Leblanc: That's a big change, the big view, because it's not what I saw before; it's not what I understood about Canada.

Mr. Conroy: As Canadians, we have participated in helping develop many of the international human rights standards that exist in the world, and many countries have become signatories and have acceded to many of these treaties. So when I think you have an indication from the countries that they support those concepts, as evidenced by the international treaties, then you know that those countries are receptive to your assisting them or providing them with the benefit of your experience in further promoting human rights. But I do agree with the other comments that we don't want to force something upon somebody if they don't want it, because that may do more harm than good.

I certainly see Canada as being a very important promoter of human rights. It always has been, to my knowledge, and I hope it always will be in the future.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you.

I think at this point we'll have to draw this panel to a close. We do have four more speakers, so I would ask if perhaps you gentlemen could make room at the table. I want to thank each and every one of you for coming. We appreciate the time and effort that went into making your presentations and we will certainly make sure they are shared with our colleagues on the committee. Thank you very much.

Je suis député depuis 10 ans. J'ai fait un discours à Genève où j'ai parlé des droits de la personne, et je ne comprends pas la situation actuelle dans notre pays. Je ne sais pas quelle est votre réaction. Qu'en pensez-vous? Vous en avez déjà parlé. Je ne comprends pas, car nous sommes un pays indépendant, nous ne sommes pas une nation colonisatrice.

M. Conroy: Je ne savais pas que M. Ouellet avait dit que les droits de la personne n'étaient plus une priorité. Si je l'avais su, ma réponse aurait été différente, tout à l'heure.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La raison pour laquelle vous ne le saviez pas, c'est que M. Ouellet n'a pas dit cela. Ne vous inquiétez pas.

Vous pouvez répondre à la question si vous le désirez, mais ce que M. Ouellet a dit c'est que nous ne pouvons pas obliger—comme l'expliquait le professeur Lee—d'autres pays à agir de telle ou telle manière et que nous n'allons pas dire à la Chine que nous ne ferons pas commerce avec elle, que nous n'investirons pas chez elle, que nous n'aurons aucun dialogue ni contact avec elle, à moins qu'elle ne traite les droits de la personne comme nous lui dirons de le faire. Par contre, il a bien dit que la meilleure manière de promouvoir la défense des droits de la personne est d'avoir des échanges commerciaux, de communiquer, de collaborer. Voilà ce qu'il a dit. Je ne crois pas que M. Leblanc voulait dire que le ministre a déclaré que les Canadiens ne vont pas essayer de promouvoir leur conception des droits de la personne; la question est de savoir comment, mais je ne pense pas que nous voulions engager un débat là-dessus.

M. Leblanc: Cela représente un changement profond parce que ce n'est pas ce que j'ai vu jusqu'à présent; ce n'est pas ainsi que je voyais le Canada.

M. Conroy: Les Canadiens ont aidé à élaborer un grand nombre des normes internationales qui existent, de par le monde, dans le domaine des droits de la personne, et de nombreux pays sont devenus signataires de beaucoup de ces traités et les ont acceptés. Donc, lorsqu'un pays est signataire d'un traité international, cela vous permet de penser qu'il se montrera réceptif lorsque vous lui proposerez de lui faire bénéficier de votre expérience afin d'améliorer encore la protection des droits de la personne. Je reconnais cependant qu'il ne faut pas essayer d'imposer quelque chose à quelqu'un qui n'en veut pas, car cela risque de faire plus de mal que de bien.

Je considère certainement que le Canada joue un rôle très important dans la promotion des droits de la personne. À ma connaissance, cela a toujours été le cas, et j'espère qu'il en sera toujours ainsi.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

Je crois qu'il va falloir conclure. Nous avons quatre autres intervenants et je vous demanderais de bien vouloir leur céder la place à la table. Je vous remercie tous d'être venus. Nous savons que vous avez consacré beaucoup de temps et d'efforts à la préparation de ces exposés et nous veillerons à en faire profiter nos collègues du comité. Merci beaucoup.

[Texte]

[Traduction]

• 2054

• 2105

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm sorry to keep you waiting. Thank you. We'll resume.

Mr. Coombes, since we've kept you the longest, perhaps you'd like to go first, sir. Then we'll follow on. Again, if you could keep it to around ten minutes, that would be good.

Mr. Coombes: Ten minutes—oh no! In fact I was going to try to go through it as quickly as I can, because I know it's getting quite late in the evening.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, exactly right.

Mr. Coombes: I'm Peter Coombes and I'm with an organization called End the Arms Race. For those who aren't familiar with us, we're probably in the top 10 of Canada's largest peace organizations. We're actually a coalition of almost 200 organizations.

We're well-known across Canada and North America as the group that puts on Vancouver's annual Walk for Peace, which has brought out traditionally 50,000 to 100,000 people at times. We're a very well respected organization in the province.

End the Arms Race joins thousands of organizations and hundreds of thousands of individuals across the country in wanting to improve Canada's peacekeeping record around the world. The demilitarization of Canada and the world is essential if we're to improve this world and make it a better place for people to live.

I want to pick up a point that was brought up in the earlier session, and that's Somalia. One of the reasons we have countries like Somalia is because of the arms trade in this world. The reality is the United States and the U.S.S.R. pumped billions of dollars worth of weapons into that region to fight the war between Eritrea and Ethiopia. As that war came to a close, those weapons quickly found their way down into Somalia. That's one of the major reasons that region is falling apart—because of the amount of money, resources and people being used to fight wars.

What I want to focus on here is Canada's foreign policy in relation to defence. I think it's essential in this country that we start combining those two issues a lot more. We've separated foreign policy and defence policy much too much in the past. It's time we changed that and started connecting the two issues a lot more. As I go through this you'll see why I suggest that.

Before I go ahead even further, you do have a package with a more detailed outline of our brief, which we prepared originally for the defence policy committee, as well as a newsletter from PEPS, which is a sister organization of End the Arms Race. It has a leaflet from the World Court project that wants to ban—make illegal—nuclear weapons.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Excusez-moi de vous avoir fait attendre. Merci. Reprenons.

Monsieur Coombes, puisque c'est vous que nous avons fait attendre le plus longtemps, vous pourriez peut-être commencer. Les autres suivront. Il serait bon, je vous le rappelle, que vous ne dépassiez pas 10 minutes.

M. Coombes: Dix minutes—oh non! En fait, j'allais essayer de faire le plus rapidement possible, car je sais qu'il se fait tard.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui, tout à fait.

M. Coombes: Je m'appelle Peter Coombes et je fais partie d'un organisme qui s'appelle End the Arms Race. Pour ceux qui ne nous connaissent pas, je précise que nous faisons probablement partie des 10 organismes les plus importants de défense de la paix au Canada. Nous sommes en fait une coalition de 200 organismes.

Nous sommes bien connus dans tout le Canada et l'Amérique du Nord car c'est nous qui organisons la Marche pour la paix annuelle à Vancouver, qui réunit habituellement de 50 000 à 100 000 participants. Nous sommes un organisme très respecté dans la province.

End the Arms Race se joint à des milliers d'organismes et à des centaines de milliers de particuliers dans notre pays pour exprimer le vœu qu'on améliore le rôle de maintien de la paix du Canada dans le monde. La démilitarisation de notre pays et du monde entier est essentielle si nous voulons faire de celui-ci un endroit où il fera meilleur vivre.

Je voudrais revenir sur une question soulevée au cours d'une séance antérieure, celle de la Somalie. Une des raisons pour lesquelles de tels pays existent s'explique par le commerce des armes. Les États-Unis et l'URSS ont, en fait, fourni des milliards de dollars d'armes à cette région pour alimenter la guerre entre l'Éritré et l'Éthiopie. Lorsque celle-ci s'est terminée, ces armes n'ont pas tardé à se retrouver en Somalie. C'est une des principales raisons pour lesquelles cette région est en train de se désintégrer—à cause de la quantité d'argent, de ressources et de personnes utilisés pour combattre.

Ce sur quoi je voudrais insister ici, se sont les rapports entre la politique étrangère du Canada et la défense. Je crois qu'il est indispensable que nous commençons à les considérer comme faisant partie d'un ensemble. Jusqu'à présent, nous avons établi une distinction trop nette entre notre politique étrangère et notre politique de défense. Il est temps de changer cela et de commencer à les rapprocher. Vous allez voir pourquoi je dis cela.

Avant de poursuivre, je vous signale que vous avez entre les mains un document qui offre une description plus détaillée de notre mémoire, que nous avons préparé à l'origine pour le Comité de la politique de défense; il y a également un bulletin de PEPS, qui est un organisme frère de End the Arms Race. Il y a enfin un prospectus du projet de Cour internationale de justice qui veut interdire—rendre illégales—les armes nucléaires.

[Text]

One of the first things Canada has to do on an international basis is the training of peacekeeping troops. At the moment we're sending troops around the world to different regions of conflict. Canada needs to insist to the world community, and particularly to the United Nations, that they start collaborating on those issues more and making sure our peacekeeping troops are properly trained and equipped for peacekeeping operations.

The type of training has to be uniform. Canada has been a leader in the past in peacekeeping, and I think it can provide a road and a means to setting up bases in the country dedicated solely to training peacekeeping troops.

When I refer to peacekeeping, I refer to the traditional type of peacekeeping, not the Gulf War scenario, which I don't think was peacekeeping. Somalia had some major problems because it wasn't under the auspices of the United Nations. We also have a problem in eastern Europe at the moment; our peacekeeping troops aren't playing the role they should be.

This leads us also into the reform of the United Nations. If we're going to be sending peacekeeping troops to Somalia, the people of Somalia have to believe, understand and feel confident that those troops represent the world and the people of Somalia.

The United Nations right now, especially the Security Council, is controlled by the five permanent countries. I do not have to name them, obviously. It's controlled by them, and they happen to be also the top five exporters of weapons in this world. They also happen to be the five nuclear powers in this world. If I were living in Somalia and those countries decided they were going to impose troops on me, that's how I would view it—as the western world, the developed world, imposing those troops on me. Canada has to move forward by pressing for the democratization of the United Nations.

• 2110

The other aspect we have to look at carefully is the defence industry productivity program, which I understand is under the auspices of Foreign Affairs. This program is used to encourage business in the exportation of weapons around the world. Unfortunately, the exportation of weapons to areas of conflict is increasing, mainly to the Middle East and to Asia at the moment. This particular grant, the DIPPP grant, has to be stopped immediately. That money should be used for conversion of Canada's defence industry to a civilian industry.

I mentioned the leaflet in your package about the World Court project. Throughout the 1980s it was obvious that Canadians were on the side of getting rid of nuclear weapons and banishing nuclear weapons. To be a bit blunt, I don't think we're asking any more. Canadians have been demanding for a long time that we get rid of nuclear weapons. It's time that Canada take a strong role supporting the World Court project in its efforts to make the use of nuclear weapons illegal. The

[Translation]

Une des premières choses que le Canada doit faire sur le plan international est d'assurer l'entraînement de troupes de maintien de la paix. En ce moment, nous envoyons des troupes partout où il y a des conflits. Il faut que le Canada insiste auprès de la communauté mondiale, et en particulier des Nations unies, pour que l'on commence à avoir une meilleure collaboration dans ce domaine et pour que nos troupes soient correctement entraînées et équipées pour des opérations de maintien de la paix.

Il faut que cet entraînement soit uniforme. Le Canada a joué un rôle de leader dans le domaine du maintien de la paix, et je crois qu'il pourrait établir dans notre pays des bases spécialisées dans l'entraînement des troupes de maintien de la paix.

Lorsque je parle de maintien de la paix, je parle de ces manifestations traditionnelles et non de ce qui s'est passé au cours de la Guerre du Golfe qui, à mon avis, n'a rien à voir avec le maintien de la paix. Il y a eu de graves problèmes en Somalie parce que l'opération n'était pas placée sous les auspices des Nations unies. Nous avons aussi un problème en Europe en ce moment; nos troupes ne jouent pas le rôle qui devrait être le leur.

Tout cela nous conduit d'ailleurs à la réforme des Nations unies. Si nous envoyons des troupes de maintien de la paix en Somalie, il faut que les habitants de ce pays comprennent qu'elles les représentent ainsi que le monde entier, et qu'ils aient confiance en elles.

En ce moment, les Nations unies, en particulier le Conseil de sécurité, sont contrôlées par cinq membres permanents. Je n'ai bien sûr pas besoin de les nommer. Or, il se fait que ces pays sont également les cinq principaux exportateurs d'armes dans le monde, et d'ailleurs les cinq puissances nucléaires mondiales. Si je vivais en Somalie et que ces pays décidaient de m'imposer la présence de leurs troupes, c'est ainsi que je verrais les choses—j'aurais l'impression que le monde occidental, le monde développé me les impose. Il faut que le Canada agisse pour obtenir la démocratisation des Nations unies.

Il faut également que nous examinions attentivement le programme de productivité de l'industrie de défense, qui est, je crois, placé sous les auspices des Affaires étrangères. Ce programme est destiné à encourager les entreprises à exporter des armes dans le monde entier. Malheureusement, l'exportation d'armes dans des régions où il y a des conflits, augmente, en particulier au Moyen-Orient et en Asie. Il faut supprimer immédiatement les subventions accordées au titre du PPIMD. Cet argent devrait être utilisé pour convertir notre industrie de défense à des fonctions civiles.

J'ai mentionné le prospectus, dans les documents qui vous ont été remis, à propos du projet de Cour internationale de justice. Pendant toutes les années 1980, il était clair que les Canadiens étaient partisans de l'élimination des armes nucléaires et de leur interdiction. Franchement, je ne pense pas que nous continuions à le demander. Il y a longtemps que les Canadiens réclament qu'on nous débarrasse des armes nucléaires. Il est temps que le Canada prenne une part active à

[Texte]

deadline for Canada's support is coming up very soon — June 10. It's something this committee should bring forward to the government before you finalize your program, because it's obvious that's what Canadians want and have wanted since the 1980s.

I've already touched on arms exports, but I want to point out that in June 1991 the Mulroney government passed Bill C-6. This liberalized the Export and Import Permits Act and the Criminal Code to allow the export of automatic weapons from Canada. That was basically done to sell approximately 1,500 armoured vehicles to Saudi Arabia, the largest export contract Canada has ever had.

I think it's basically a moral affront to Canadians that the government did that at that time. It just seems to me that there's a basic truth, and the truth is that you produce weapons for war and violence. If we're going to be exporting weapons to Saudi Arabia, I think we have to start looking at what it is Canada wants in this world. Saudi Arabia might be a friend of Canada, but let's look at what kind of a country it is. It's an oligarchy. It's also a country that suppresses, at minimum, 50% of its population, and that is women. And we think it's okay to be shipping armoured vehicles to that country. It's also in one of the most destabilized regions of the world, and here we are shipping goods of war to them.

Another interesting thing that's happening with arms exports is that the government is now displaying its frigates to Asia, and to Kuwait in particular, to try to sell those frigates. Again, I would have to say it doesn't seem sensible. It doesn't seem morally right, ethically right. It's just not common sense to me to be exporting weapons. It doesn't stabilize us. It doesn't help us in our security, and it definitely is not going to help the Middle East or Asia by having more frigates to fight more wars.

I skipped over a lot of things. I'm trying to make this as brief as I can. Let me just sum it up by saying that I think we basically have two choices. We can continue to follow the same old policies the world has followed since time immemorial, that is, building up our armaments, selling armaments back and forth, playing the game of who's on my side, who's going to do what to what. That basically just means we're going to be sending peacekeeping troops off again and again and again after war has started, and we're not going to be able to stop those wars.

So we have a choice at this point: to actually start considering the possibility of demilitarizing Canada and the rest of the world. I don't mean that in an idealistic sense of let's get rid of all arms and the world is going to be peaceful, because I don't think that's realistic. I mean it in the sense that it will be a first step in making this a better world.

[Traduction]

la défense du projet de Cour internationale de justice et de ses efforts pour rendre illégale l'utilisation d'armes nucléaires. L'échéance, pour que le Canada prenne cet engagement, est très proche — le 10 juin. Il serait bon que ce comité attire l'attention du gouvernement sur ce sujet avant de mettre un point final à son programme, car il est évident que c'est ce que les Canadiens ont toujours voulu depuis les années 1980.

J'ai déjà parlé des exportations d'armes, mais je tiens à vous rappeler qu'en juin 1991, le gouvernement Mulroney avait adopté le projet de loi C-6. Celui-ci libéralisait la Loi sur les licences d'importation et d'exportation et le code pénal afin de permettre l'exportation d'armes automatiques du Canada. Ces mesures avaient été, en fait, prises pour permettre la vente d'environ 1 500 véhicules blindés à l'Arabie Saoudite, le plus gros contrat d'exportation jamais obtenu par le Canada.

Ce que le gouvernement a fait à cette époque était un véritable affront moral aux Canadiens. Il me semble qu'il y a là une vérité fondamentale: On fabrique des armes pour alimenter les guerres et la violence. Je crois que si nous décidons d'exporter des armes en Arabie Saoudite, il va falloir décider de ce que le Canada veut faire dans ce monde. L'Arabie Saoudite est peut-être une nation amie, mais n'oublions pas le genre de pays dont il s'agit. C'est une oligarchie. C'est aussi un pays qui opprime, au moins 50 p. 100 de sa population, c'est-à-dire les femmes. Et pourtant, nous trouvons tout à fait acceptable de lui expédier des véhicules blindés. C'est également une des régions les plus déstabilisées du monde, mais cela ne nous empêche pas de lui envoyer du matériel de guerre.

Dans le domaine des exportations d'armes, il est également intéressant de noter que le gouvernement présente actuellement ses frégates aux pays d'Asie, et au Koweït en particulier, pour essayer de les vendre. Encore une fois, cela ne me paraît pas très raisonnable. Il me semble illogique d'exporter des armes. Cela n'assure ni notre stabilité ni notre sécurité, c'est à dire indiscutable que cela n'aidera nullement le Moyen-Orient ou l'Asie de disposer de plus de frégates pour entreprendre d'autres guerres.

J'ai sauté un grand nombre de points. J'essaie d'être aussi bref que possible. Permettez-moi de me résumer en disant que nous avons essentiellement deux choix. Nous pouvons continuer à suivre les mêmes vieilles politiques éculées que le monde observe depuis des temps immémoriaux, c'est-à-dire grossir nos armements, vendre des armes un peu partout, jouer le jeu des favoris. Cela signifie simplement que nous serons constamment obligés d'envoyer des troupes de maintien de la paix chaque fois qu'une nouvelle guerre éclatera, et que nous ne réussirons pas à mettre fin à ces guerres.

Nous avons donc un choix à faire: commencer vraiment à envisager la démilitarisation du Canada et du reste du monde. Je ne dis pas cela par excès d'idéalisme et je ne crois pas qu'en éliminant les armes dans le monde entier, celui-ci connaîtra enfin la paix, car ce serait manquer de réalisme. Ce que j'entends par là, c'est que ce sera un premier pas sur la voie d'un monde meilleur.

[Text]

[Translation]

• 2115

The world would save \$800 million a year if we stopped all arms production right now. Imagine what we could do with that. That's simplistic, but I think we have to think along those lines to some extent. We also have to think of the numbers of people—millions and millions of people around the world—being spent on producing arms, and on the consequences of those arms on them.

I think the choice is obvious. We'll either keep going in the same direction, or a small country like Canada can take a courageous step and try moving the world in a better direction. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Coombes.

Ms Claire Culhane (Canadian Executive Service Organization (CESO)): May I ask you a short question?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Well, I think if we could get the presentations through. . .

Ms Culhane: Oh, you're going to have it afterwards?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, we're going to have presentations. Then we will be asking questions, and maybe you might have an observation you'd like to make about that and get a little interaction going.

Ms Culhane: Fine. Go ahead.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Nathan.

Mr. Roger Nathan (Coordinator, Richmond Inter-Church Committee for World Development Education): Thank you very much, Mr. Chairman. I'd like to thank all of you for this opportunity to speak.

My group is affiliated with Ten Days for World Development. We are a church-based group. We are a grass-roots organization, an NGO. What we wanted to do was to share with you some perspectives we've found from other NGOs by doing some electronic news gathering.

The first perspective comes from an organization called Third World Network, and it was a commentary on the recent Uruguay Round of the GATT talks. There is a lot of concern about the process that was adopted there, and these comments were actually made by the outgoing chairman of the G-77, Luis Fernando Jaramillo of Colombia. He made several observations about the process, but he made one very telling comment at the end. He said:

Neither official development assistance, nor technical assistance, nor credit resource flows, nor any other aspect of international cooperation match the paramount importance and determinant nature that trade has for the developing world.

What we recommend, as foreign policy objectives, are that Canada should seek ways to enable developing countries to trade fairly. Canada should consider lowering import tariffs and quotas as a form of development assistance so that those

Les pays du monde seraient en mesure d'économiser 800 millions de dollars par an si l'on mettait tout de suite un terme à la production d'armes. Imaginez un peu ce que nous pourrions faire avec ce argent. C'est peut-être un peu simpliste, mais je pense qu'il faut, jusqu'à un certain point, voir les choses sous cet angle-là. Il faut aussi songer à tous les gens—des millions et des millions de personnes de par le monde—qui travaillent à produire des armes, et aux conséquences de ces armes sur eux.

Pour moi, le choix est clair. Nous pouvons soit maintenir notre politique actuelle soit faire preuve de courage—nous qui sommes un petit pays—et essayer de montrer le chemin aux autres pays du monde. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Coombes.

Mme Claire Culhane (Service d'assistance canadien aux organismes (SACO)): Pourrais-je poser une brève question?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Eh bien, je crois qu'il serait préférable que nous terminions d'abord les exposés. . .

Mme Culhane: Ah, bon. Vous avez l'intention de prévoir une période de questions après?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui, nous voulons d'abord entendre les exposés. Ensuite, nous allons poser des questions et vous aurez peut-être des observations à faire à ce moment-là pour nous permettre de lancer le débat.

Mme Culhane: Très bien. Allez-y.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Nathan.

M. Roger Nathan (coordonnateur, Richmond Inter-Church Committee for World Development Education): Merci beaucoup, monsieur le président. Je voudrais d'abord vous remercier de nous avoir donné l'occasion de vous adresser la parole.

Le groupe que je représente est affilié au groupe Ten Days for World Development. Nous sommes un groupe essentiellement confessionnel. Nous sommes un organisme qui prend ses racines à la base, une ONG. Nous souhaitons donc partager avec vous les préoccupations de diverses ONG, informations que nous avons pu réunir en utilisant des moyens électroniques.

Je voudrais commencer par vous présenter le point de vue d'une organisation qui s'appelle Third World Network au sujet du récent Uruguay Round des pourparlers du GATT. La procédure adoptée dans ce contexte est une source de grandes préoccupations pour beaucoup de gens, et à ce sujet, je voudrais vous citer un commentaire du président sortant du Groupe des 77, Luis Fernando Jaramillo de la Colombie. Il a d'ailleurs fait plusieurs observations au sujet de ce processus, mais l'une des plus révélatrices est la suivante:

«Ni l'aide publique au développement ni l'assistance technique ni les offres de crédit ni aucun autre aspect de la coopération internationale n'est aussi important et déterminant pour les pays en voie de développement que le commerce.»

Par conséquent, nous recommandons que l'un des objectifs de la politique étrangère du Canada soit de trouver des moyens de permettre aux pays en développement d'établir des relations commerciales équitables. Le Canada devrait envisager de réduire

[Texte]

countries may sell their goods to Canadians. Canada should encourage the growth of alternative trading organizations such as Bridgehead, which foster cooperatives in developing countries, and indeed trade fairly with them.

Also coming out of the recent GATT round was considerable concern about agriculture and issues related especially to biological rights. Trade-related intellectual property rights essentially cover what you can do with biological material and allow corporations to patent such material. The concern is that TRIPs cause obvious loss to the south, apply to their agriculture and medicines, and may even halt the practice of saving seed for the next season's planting. What we recommend here is that Canada should work to ensure that the traditional usage of seeds and plants may continue worldwide without payment of fees and royalties.

In addition, Canada's official development assistance policy should seek to avoid excessive payments to owners of patents related to TRIP. In other words, we should not be contributing to profits of people who own those property rights, but rather should be helping the end recipient of the development assistance.

A completely separate issue, but one that seems to apply to all developing countries, is that they're heavily in debt. A suggestion has been made by a gentleman who I believe is a law professor at Vienna University that chapter 9, a procedure not well known outside the U.S., enables insolvent public borrowers to essentially go into debt and have their debt cancelled. It does not intrude into the debtor's governmental power from without. This is a facility available in the United States, and essentially through precedent it has been used—not the chapter 9, but this same concept—to wipe out several debts. One of the cases is the reconstruction of Germany at the end of World War II. More recently Indonesia received essentially a cancelling of part of its debt.

What we're suggesting is that Canada should advocate the introduction of a debt reduction process similar to U.S. chapter 9 public corporation bankruptcy as a means of ending the debt crisis. Canada should work with commercial lenders and the international financial institutions—of course, there we mean the World Bank and the International Monetary Fund—to formalize the reality that existing debts that cannot be repaid should be cancelled. Everybody believes this is true, but they

[Traduction]

les tarifs et les contingents d'importation—il s'agirait d'une forme d'aide au développement—afin que ces pays puissent vendre leurs produits aux Canadiens. Le Canada devrait encourager la création d'organisations commerciales de rechange, telle que Bridgehead, qui favorise la création de coopératives dans les pays en développement, et en fait commencer de façon équitable avec elles.

À la suite de la dernière ronde des pourparlers du GATT, certains se sont dits très préoccupés par les questions agricoles, et notamment celle qui concerne les droits biologiques. Les droits de propriété intellectuelle touchant au commerce visent essentiellement les matériaux biologiques et accordent aux sociétés le droit de breveter de tels matériaux. Cette pratique suscite des préoccupations, car on estime qu'elle entraîne des pertes évidentes pour les pays du Sud, puisque cela touche l'agriculture et la production de médicaments, et que par conséquent, certains de ces pays pourraient même cesser complètement de conserver les semences pour la saison suivante. Nous recommandons par conséquent que le Canada prenne des mesures pour s'assurer que l'utilisation traditionnelle des semences et des plantes soit maintenue dans tous les pays du monde, sans qu'on y rattache le paiement de droits ou de redevances quelconques.

De plus, la politique canadienne relative à l'aide publique au développement devrait éviter de prévoir des versements excessifs aux titulaires de brevets découlant des droits de propriété intellectuelle touchant au commerce. Autrement dit, nous ne devrions pas aider les titulaires de ces droits de propriété intellectuelle à accroître leurs bénéfices, mais plutôt garder à l'esprit les intérêts des bénéficiaires de l'aide au développement.

• 2120

Dans un autre ordre d'idées, il y a le problème de l'endettement considérable qui semble toucher tous les pays en développement. Il a été proposé par un monsieur qui, si je ne m'abuse, est professeur du droit à l'Université de Vienne, qu'on adopte comme modèle le chapitre 9 de la loi américaine—et cette pratique n'est évidemment pas bien connue à l'extérieur des États-Unis—qui permet aux emprunteurs publics insolvables de déclarer leur endettement et de faire annuler cette dette. Cette procédure ne permet pas que des autorités externes s'attribuent certains pouvoirs qui relèveraient normalement du gouvernement débiteur. Cette possibilité existe donc aux États-Unis, et on y a déjà eu recours—non au chapitre 9, mais à un concept analogue—pour radier plusieurs dettes. À titre d'exemple, notons celle occasionnée par la reconstruction de l'Allemagne à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Plus récemment, l'Indonésie a obtenu qu'on annule une partie de sa dette.

Nous proposons donc que le Canada favorise l'introduction d'une procédure de réduction de la dette semblable à celle du chapitre 9 de la loi américaine sur la faillite des sociétés publiques, en vue de mettre un terme à la crise de la dette. Le Canada devrait travailler en étroite collaboration avec les prêteurs commerciaux et les institutions financières internationales—la Banque mondiale et le Fonds monétaire international, bien entendu—pour reconnaître formellement

[Text]

don't wipe the debts off the books. In a commercial situation they would have been cancelled a long time ago.

Thirdly, Canada should give priority to those actions that tend to relieve the burden of debt on the poorest citizens of debtor countries.

Finally, I have some comments that are very similar to those of a previous speaker. These come from Dr. Godlee, who is an editor of the *British Medical Journal*. She points out that the United Nations Development Programme's *Human Development Report* in 1992 recommends that one-fifth of the overseas aid budget should go towards meeting basic needs. The three points here have essentially been covered by a previous speaker.

We provided to the committee supporting detail approximately at the end of March, in the form of a letter and six or seven pages of detailed material. We thank you for your attention.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Nathan. We do have the letter and we'll make sure every committee member sees it.

The next presentation is from the Canadian Executive Service Organization. There are three people here from that organization. Who is going to speak for the organization?

Mr. Eric Robinson (Canadian Executive Service Organization (CESO)): Mr. Chairman, I was asked to identify myself and the major work I undertake with CESO overseas, but I'm a B.C. resident and I spent a number of years overseas with a number of agencies, including the Quakers and so forth. I'm concerned about Canada's protection for overseas workers and travellers.

Our focus will be on human rights overseas. Claire Culhane and Don Adams will present a brief for some 700 persons in this particular focus of human rights interest.

May I take one more second to introduce Steve Faraher-Amidon, a teacher from Surrey and an Amnesty International representative for Surrey. He is part of the 700 across Canada. Art and Linda Marten are business people from Abbotsford.

I will turn the meeting over to Claire Culhane.

Ms Culhane: I've been active in Vietnam as a hospital administrator for the Canadian TB hospital. So I had considerable experience with so-called Canadian humanitarian aid during the war. During the last 18 years I've been involved as a prison activist, also on the borderline of treatment of human rights. I would like to make this presentation.

[Translation]

que les dettes de ces pays ne pourront jamais être remboursées et devraient donc être tout simplement annulées. Tout le monde en est déjà convaincu, mais personne ne semble prêt à radier ces dettes. Dans un contexte commercial, voilà longtemps qu'elles seraient déjà annulées.

Troisièmement, le Canada devrait accorder la priorité aux mesures qui vont permettre d'atténuer les effets du fardeau de la dette des pays débiteurs sur les citoyens les plus pauvres.

Enfin, les commentaires que je vais vous présenter maintenant rejoignent ceux d'un intervenant précédent. Ils sont du docteur Godlee, qui est rédactrice du *British Medical Journal*. Elle fait remarquer que le *Rapport mondial sur le développement humain* du programme des Nations unies pour le développement, publié en 1992 recommande qu'un cinquième des budgets d'aide à l'étranger soit consacré à tout ce qui permet de répondre aux besoins fondamentaux. Les trois points qu'elle soulève ont déjà été couverts par un autre intervenant.

Nous avons d'ailleurs fait parvenir au comité un certain nombre de documents détaillés vers la fin mars; il s'agissait, plus précisément, d'une lettre et de six ou sept pages d'informations détaillées. Nous vous remercions de votre attention.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Nathan: nous avons effectivement reçu votre lettre, et nous allons nous assurer que tous les membres du comité ont l'occasion de la lire.

Les témoins suivants, qui sont au nombre de trois, sont du Service d'assistance canadien aux organismes. Qui a l'intention de parler pour cet organisme?

M. Eric Robinson (Service d'assistance canadien aux organismes (SACO)): Monsieur le président, on m'a demandé de me présenter et d'expliquer la nature de mon travail auprès du SACO à l'étranger; donc, j'habite en Colombie-Britannique et j'ai travaillé pendant plusieurs années à l'étranger auprès de divers organismes, y compris les Quakers, et autres. J'entretiens certaines préoccupations à l'égard de la protection qu'accorde le Canada aux travailleurs et aux voyageurs qui vont à l'étranger.

Aujourd'hui, nous allons surtout parler du respect des droits de la personne à l'étranger. Claire Culhane et Don Adams vont présenter un mémoire qui représente le point de vue de quelque 700 personnes, qui s'intéressent tout particulièrement aux droits de la personne.

Me permettriez-vous de prendre encore une seconde pour vous présenter Steve Faraher-Amidon, qui est enseignant à Surrey et représente la section d'Amnistie internationale de Surrey. Il fait partie des 700 personnes au Canada dont je viens de parler. Art et Linda Marten sont des gens d'affaires d'Abbotsford.

Je vais maintenant donner la parole à Claire Culhane.

Mme Culhane: J'ai été très active au Viêt-nam, ayant occupé le poste d'administratrice d'un hôpital anti tuberculeux canadien. J'ai donc une expérience considérable de l'aide canadienne dite humanitaire dispensée pendant la guerre. Depuis les 18 dernières années, je défends la cause des détenus dont le traitement est tout à fait à la limite, en ce qui concerne le respect des droits de la personne. Je voudrais donc passer maintenant à mon exposé.

[Texte]

[Traduction]

• 2125

As cited in the May 18 news release of the foreign policy review committee, the issue of human rights has been included among the parameters in which Canada's principles and priorities are to be considered in guiding its foreign policy. Within this context, your attention is drawn to the various speeches made during the course of her career by Barbara McDougall, former Secretary of State for External Affairs, in which she repeatedly emphasized that the same human rights factor was a fundamental feature of our national policy. One cannot fail to be impressed by the various speeches Ms McDougall made over the years relating again to the fundamental importance of human rights. At McGill University she stated:

Canada is seen in the international community as a model of peace, tolerance, respect for diversity, equality and the protection of human rights.

A strong and united Canada can remain a beacon... of human rights to all the world's nations.

At the North American model United Nations she spoke again:

The UN must also address the continuing question of human rights. And Canada can be proud of its record in ensuring that consideration of this issue, both at the General Assembly and in the Commission on Human Rights, has produced positive results. Particular cases of abuse have been identified, and rapporteurs have been dispatched when on-the-spot investigations were necessary.

At the OAS she claimed that:

...OAS has a unique system for... protection and promotion of human rights.

Canada has been vocal, even ardent, in its defence of the Inter-American Commission on Human Rights, and we have been heartily encouraged by some of the allies we have encountered along the way.

Finally, at the United World Conference on Human Rights she said:

Here in Vienna we must reaffirm... the principle of the commitment to the universal character of basic human rights and freedoms.

...human rights principles are universal—they reflect the natural aspirations of all human beings.

Having absorbed these official embellishments and noble utterances, it now behoves us to verify how these same commitments have been implemented by the same Canadian government representative as it relates to human rights and the very lives of two Canadians who are currently languishing in Brazilian prison since 1989.

I refer you to the case of Christine Lamont and David Spencer, two Canadians who were convicted in Brazil in 1989 of kidnapping and sentenced to 28 years without parole on the basis of circumstantial evidence, where torture was alleged by

Comme le mentionne le communiqué de presse du 18 mai du Comité chargé de l'examen de la politique étrangère, le respect des droits de la personne est l'un des critères importants dont le Canada devra tenir compte en établissant les principes et les priorités qui seront à la base de sa politique étrangère. Dans ce contexte, nous voudrions attirer votre attention sur divers discours prononcés par l'ex-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Barbara McDougall, au cours de sa carrière, et dans lesquels elle insiste sur le fait que le respect des droits de la personne constitue l'une des priorités fondamentales de notre politique nationale. On ne peut s'empêcher d'être impressionné par les différents discours qu'a prononcés M^{me} McDougall au fil des années, au sujet de l'importance fondamentale des droits de la personne. À l'Université McGill, elle a dit ceci:

Sur la scène internationale, le Canada sera un modèle de paix, de tolérance, de respect de la diversité, d'égalité et de protection des droits de la personne.

Un Canada fort et uni sera un phare pour toutes les autres nations du monde de par sa réputation de défenseur des droits de la personne.

Dans le cadre des activités du modèle nord américain des Nations unies, elle a pris la parole de nouveau:

L'ONU doit également s'intéresser en permanence à la question des droits de la personne, et à cet égard, le Canada peut être fier de ses antécédents pour ce qui est de garantir que l'examen de cette question, non seulement devant l'Assemblée générale mais aussi devant la Commission des droits de l'homme des Nations unies, a donné des résultats positifs. Des cas d'abus ont effectivement été identifiés et des journalistes ont été envoyés aussitôt sur les lieux lorsque des enquêtes se révélaient nécessaires.

Devant l'OEA, elle a affirmé que:

L'OEA a un système unique de protection et de promotion des droits de la personne.

Le Canada a toujours défendu avec énergie et même avec ardeur les activités de la mission interaméricaine des droits de l'homme, et nous avons été grandement encouragés par le soutien de certains de nos alliés.

Enfin, lors de la Conférence mondiale des Nations unies sur les droits de l'homme, elle a dit ceci:

Ici à Vienne, nous devons réaffirmer notre engagement à reconnaître le caractère universel des droits et libertés fondamentaux.

Les principes associés aux droits de la personne sont effectivement des principes universels qui reflètent les aspirations naturelles de tous les êtres humains.

Ayant entendu toutes ces déclarations officielles et toutes ces belles paroles, il nous incombe maintenant de vérifier le respect de ces engagements par cette même représentante du gouvernement canadien dans le domaine des droits de la personne, et notamment en ce qui concerne la vie de deux Canadiens qui croupissent dans une prison brésilienne depuis 1989.

Je vous cite les cas de Christine Lamont et de David Spencer, deux Canadiens qui, en 1989, ont été trouvés coupables au Brésil d'enlèvement et condamnés à 28 ans de prison sans possibilité de libération conditionnelle, sur la foi de preuves

[Text]

used against the co-accused in the gathering of evidence. Lamont and Spencer have never ceased protesting their innocence. This couple continue to face appalling prison conditions, including solitary confinement, exposure to the HIV virus, where the incident rate ranges between 30% and 60%, and the possibility that the couple may be chosen for a death lottery where prisoners are sacrificed, murdered by their fellow prisoners, as a way to protest the appalling prison conditions. We read about this recently.

[Translation]

circonstancielles, alors que ces mêmes preuves auraient été réunies en torturant les deux accusés. Lamont et Spencer n'ont jamais cessé d'affirmer leur innocence. Ce couple continue de vivre en prison dans des conditions atroces, y compris l'isolement cellulaire, l'exposition au virus VIH — et dans ce milieu la fréquence d'infection se situe entre 30 et 60 p. 100 — et la possibilité d'être sélectionné pour une sorte de loterie de la mort où les détenus sont sacrifiés ou tués par d'autres détenus afin de protester contre les conditions atroces dans lesquelles ils vivent. Nous avons récemment lu des articles au sujet de cette pratique.

• 2130

In early 1991 it was learned that the Brazilian government had expressed a willingness to honour any request coming from the Canadian government to expel Lamont and Spencer. Despite the dangerous and degrading conditions that two Canadian citizens face every day of their lives in Brazil, this same Barbara McDougall, then Secretary of State for External Affairs, steadfastly refused to cooperate and make the request. Succeeding secretaries of state continue to adamantly maintain this position to the present day, despite the following significant actions.

First, a tripartite inquiry initiated by the House of Commons. The Standing Committee on Justice and the Solicitor General, consisting of eight members of Parliament representing the three major political parties, after hearing evidence from the families' lawyers in Brazil representing Lamont and Spencer and representatives of the Department of External Affairs, unanimously agreed that the expulsion request should be made "without undue delay". This recommendation has not been respected.

Second, the Saskatoon chapter of Lawyers for Social Responsibility, investigating whether the federal government can be compelled to make the expulsion request, determined that a course of action does exist under sections 7 and 12 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms, to compel the minister to exercise her or his discretion to make the expulsion request.

Third, in considering an alternative route, a transfer of offenders treaty, it has yet to be confirmed, to the best of our knowledge, whether this treaty has been officially voted upon, passed and/or ratified by either Canadian or Brazilian governments.

Fourth, a precedent relating to the Dutch government's successful expulsion call for the return of one of its citizens, Mrs. Sandra Domisse, a fellow prisoner of Christine Lamont, is one that should be utilized with equally high expectations, particularly so since the misrepresentation about her alleged terminal illness has been officially laid to rest.

Finally, recommendations have been made to the federal government that it intervene immediately to request the expulsion from Brazil of Christine Lamont and David Spencer, in accordance with their legal duty under the Canadian Charter of Rights and Freedoms.

Au début de 1991, on a appris que le gouvernement brésilien semblait être disposé à accéder à une éventuelle demande du gouvernement canadien d'expulser Lamont et Spencer. Eh bien, malgré les conditions dangereuses et humiliantes dans lesquelles vivaient quotidiennement ces deux citoyens canadiens au Brésil, la même Barbara McDougall, qui était alors secrétaire d'État aux Affaires extérieures, a systématiquement refusé de collaborer et de présenter une telle demande. D'ailleurs, ses successeurs au poste de secrétaire d'État ont maintenu, et continuent de maintenir cette position aujourd'hui, malgré les faits nouveaux importants que je voudrais maintenant vous décrire.

D'abord, une étude tripartite lancée par le Comité permanent de la Justice et du Solliciteur général de la Chambre des communes, formé de huit députés représentant les trois grands partis politiques au Canada, a décidé à l'unanimité, après avoir entendu les témoignages des avocats des familles de Lamont et Spencer au Brésil et des représentants du ministère des Affaires extérieures, que la demande d'expulsion devrait être acheminée au gouvernement brésilien «sans retard indu». Cette recommandation n'a pas été suivie.

Deuxièmement, la section de Saskatoon des Avocats en faveur d'une conscience sociale, qui a fait des recherches pour savoir si le gouvernement fédéral pourrait éventuellement être forcé de présenter la demande d'expulsion, a déterminé qu'il existe un recours aux termes des articles 7 et 12 de la Charte canadienne des droits et libertés et qu'on peut invoquer ces articles pour forcer le ministre à exercer son pouvoir discrétionnaire afin de présenter une demande d'expulsion.

Troisièmement, en ce qui concerne une autre solution de rechange — un traité de transfèrement des détenus — nous n'avons toujours pas reçu la confirmation que ce traité aurait fait l'objet d'un vote officiel, ou qu'il aurait été adopté ou ratifié par les gouvernements canadien ou brésilien.

Quatrièmement, il convient d'invoquer le précédent créé lorsque le gouvernement hollandais a réussi à obtenir l'expulsion d'une de ces citoyennes, M^{me} Sandra Domisse, qui était incarcérée dans la même prison que Christine Lamont, car les chances de succès sont certainement très élevées, d'autant plus que les bruits qui couraient au sujet de sa prétendue maladie mortelle ont été niés officiellement.

Enfin, diverses recommandations ont été présentées au gouvernement fédéral, l'exhortant à intervenir immédiatement pour demander l'expulsion du Brésil de Christine Lamont et de David Spencer, conformément à ces obligations légales en vertu de la Charte canadienne des droits et libertés.

[Texte]

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Madam.

Mr. Don Adams (Canadian Executive Service Organization, CESO): Good evening. My name is Don Adams and I'm a self-employed businessman here in the lower mainland. I want to thank the committee for the opportunity to speak to the foreign policy of our country. Having lived outside the country for a number of years and coming back, one is much more appreciative of what Canada has to offer.

The aspect of foreign policy I wish to address concerns the situation when our citizens are in a foreign country and their human rights are violated. My discussion will correlate fairly closely with that of Ms Culhane.

I think our foreign policy must be more than just what's offered by the government; it needs to involve people who are actively involved, on a personal basis, in trying to improve human rights in other countries. To illustrate this, I will use the specific case that many people are aware of, the case of Christine Lamont and David Spencer. They were convicted in 1989 of a kidnapping in Brazil of a Brazilian executive, Abilio Diniz. Initially, they were each sentenced to 8 and 10 years in prison respectively and subsequently this was increased to 28 years without parole.

In my opinion this is a tragic situation involving two young people, idealists for sure, but at least they were following their ideals. I would hope, based on what we have learned from this case, that our future foreign policy can be founded on values of compassion for those who are less fortunate than ourselves, concern that includes a conscience that's aware and acts upon injustices, to be informed and to understand and to look at information with objectivity and to be responsive to the needs of our citizens when they are in foreign countries, and finally, to take action, not because it's politically expedient, not because it's convenient, but because it is the right thing to do, something that I think Canada has traditionally stood for. At least, I would hope so.

Christine Lamont and David Spencer—David is from the Maritimes; Christine is from the lower mainland—both come from what would be considered to be good family backgrounds. Christine herself was involved, starting as a young child, in the plight of the disadvantaged and it went on through her university years.

They were both writers and they were in Central America in 1989 trying to make a difference in the human rights of El Salvador. At that time they were speaking to human rights events and violations and portraying them in the English language for the media.

[Traduction]

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, madame.

M. Don Adams (Service d'assistance canadien aux organismes, SACO): Bonsoir. Je m'appelle Don Adams et je suis un homme d'affaires qui travaille pour son propre compte ici dans la partie de la Colombie-Britannique qui s'appelle «lower mainland». Je voudrais remercier le Comité de me donner ce soir l'occasion de parler de la politique étrangère canadienne. Comme ceux qui ont vécu à l'étranger pendant quelques années, on apprécie toujours beaucoup plus les atouts du Canada à son retour.

L'aspect de la politique étrangère que je voudrais aborder ce soir concerne la situation de citoyens canadiens à l'étranger dont les droits de la personne ne sont pas respectés. Mes remarques rejoindront jusqu'à un certain point celles de M^{me} Culhane.

À mon avis, notre politique étrangère doit représenter plus que ce que offre le gouvernement; elle doit concerner directement les gens qui travaillent activement, à titre personnel, à améliorer le respect des droits de la personne dans d'autres pays. À titre d'illustration, je voudrais parler du cas précis connu de bon nombre de personnes, à savoir celui de Christine Lamont et de David Spencer. Ils ont été condamnés en 1989 de l'enlèvement au Brésil d'un industriel brésilien du nom d'Abilio Diniz. Au départ, ils ont été condamnés respectivement à 8 et à 10 ans de prison, mais par la suite, les autorités ont jugé bon de faire passer cette peine à 28 ans sans aucune possibilité de libération conditionnelle.

À mon avis, il s'agit là d'une situation tragique pour deux jeunes personnes, qui étaient certainement très idéalistes, mais au moins, on peut dire qu'ils poursuivaient un idéal. Après tout ce que ce dossier nous aura appris, j'espère que certaines valeurs sauront éclairer notre politique étrangère, à savoir la compassion à l'endroit de ceux qui n'ont pas notre chance, une conscience morale droite qui nous fera agir pour corriger des injustices, la volonté d'être informés, de comprendre et d'examiner l'information objectivement, pour répondre aux besoins des citoyens canadiens à l'étranger, et enfin, la volonté d'agir, non pas parce que c'est plus opportun ou commode, mais parce que nous voulons nous conduire moralement, car à mon avis, c'est quelque chose que le Canada a toujours essayé de faire—du moins, je l'espère.

Christine Lamont et David Spencer—David vient des provinces maritimes, alors que Christine vient de la région appelée «lower mainland»—sont tous les deux de ce que l'on pourrait appeler une bonne famille. Lorsqu'elle était encore en bas âge, Christine s'intéressait au sort des personnes défavorisées et cette préoccupation a continué pendant ses années d'université.

Ils étaient tous les deux écrivains et étaient partis en Amérique Centrale en 1989 pour essayer de changer quelque chose à la situation des droits de la personne au El Salvador. À l'époque, ils prenaient souvent la parole lors de manifestations sur les droits de la personne et décrivaient les violations dans les médias de langue anglaise.

[Text]

I should probably touch on what happened in Brazil with respect to the kidnapping. They were in Brazil before coming back to Canada to continue their human rights work, trying to understand firsthand what was happening in that country. According to the affidavits, they came in contact with some other people who described themselves as human rights activists, who would later be involved in the kidnapping of Mr. Diniz on December 11, 1989.

Kidnapping is a fairly active or frequent event in Brazil. This particular case became politically charged. The family of the kidnapped victim, fearing that the police would shoot those involved, called for the intervention of the Roman Catholic Archbishop for Sao Paulo, Cardinal Arns, and he successfully negotiated a peaceful end.

After the kidnapping was over he spent time with all of those who were involved, and I quote him:

On the way to the station, the group leader, Humberto Paz, sat beside me. From this conversation, and whatever else I learned during the process, I developed a profound conviction about the innocence of Christine and her companion David. Christine and her companion had no intention of participating in a kidnapping and had no knowledge that it was being carried out.

He subsequently wrote the Prime Minister of this country asking for the Prime Minister to take action and request expulsion.

Reviewing some of the facts around the trial and conviction involving these two, the leader and two others involved in the kidnapping testified that Christine and David were not involved.

The trial began 19 days after the initial arrest, so there was no time for preparation. The lawyers represented all 10 people who were arrested. Christine and David spoke virtually no Portuguese, which is the language of Brazil, and a translator was supplied only for the court interrogation.

Christine and David had approximately 20 minutes with the lawyers prior to the trial beginning and they were not given the charges against them until one day before the trial. They were only in court for the initial interrogation. There was no cross-examination and the trial judge admitted he was under severe pressure to bring a conviction, sentences for all those who were involved, even though he thought some should have been acquitted, and that included Christine.

The Attorney General wrote an opinion that the 28-year sentences were unconstitutional for the reasons that are in the document that has been provided.

As has been alluded to by Ms Culhane, the incarceration is abhorrent to say the least. Amnesty International describes Brazilian prison conditions as being among the worst in the world. They were subject to solitary confinement, which is a four

[Translation]

Je devrais probablement vous parler de ce qui s'est passé au Brésil au moment de l'enlèvement. Ils étaient partis au Brésil, avant leur retour au Canada, pour y continuer leur travail sur la question des droits de la personne, et pour essayer de comprendre eux-mêmes la situation là-bas. Selon les affidavits, ils ont pris contact avec d'autres personnes qui s'étaient présentées comme activistes cherchant à défendre les droits de la personne, et ce sont ces dernières qui ont participé par la suite à l'enlèvement de M. Diniz le 11 décembre 1989.

Il arrive assez fréquemment au Brésil que les gens soient enlevés. Mais cette fois-là, l'incident s'est politisé. La famille de la victime, qui craignait que la police tue les personnes impliquées, a demandé à l'Archevêque catholique de Sao Paulo, le Cardinal Arns, d'intervenir, et il a réussi à négocier un accord qui a permis d'éviter la violence.

Après l'enlèvement, il a passé un certain temps avec tous ceux qui avaient été impliqués dans cet incident, et je le cite:

En allant au poste de police, j'étais assis à côté du dirigeant du groupe, Humberto Paz. Cette conversation m'a donné la profonde conviction—tout en me permettant d'apprendre autre chose au sujet des événements—que Christine et son compagnon, David, étaient innocents. Pour moi, il était clair que Christine et son compagnon n'avaient jamais eu l'intention de participer à l'enlèvement de cette personne et ignoraient même ce que faisaient les auteurs de cet acte.

Il a écrit par la suite au Premier ministre du Canada en l'exhortant à prendre des mesures pour demander l'expulsion.

Après avoir examiné les faits présentés lors du procès et conduisant à la condamnation du couple, le chef du groupe et deux autres personnes ont déclaré que Christine et David n'avaient pas participé à l'enlèvement.

Le procès a commencé 19 jours après l'arrestation, et par conséquent, il n'y a eu guère de temps pour se préparer au préalable. Les avocats ont représenté les 10 personnes arrêtées. Christine et David ne parlaient presque pas le portugais, qui est la langue du Brésil, et un interprète leur a donc été fourni aux fins de l'interrogatoire en cour.

Christine et Davis ont eu environ 20 minutes avant le début du procès pour discuter avec les avocats et n'ont été informés des accusations portées contre eux que la veille. Ils étaient présents en cour pour la première interrogation seulement. Il n'y a pas eu de contre-interrogatoire et le juge de première instance a même avoué qu'il faisait l'objet de pressions intenses pour condamner tous ceux qui étaient impliqués, même s'il trouvait que certaines personnes, y compris Christine, méritaient d'être acquittées.

Le vérificateur général a émis par écrit l'opinion que, selon lui, la peine de 28 ans qui leur avait été imposée était inconstitutionnelle pour les raisons exposées dans le document qui vous a été fourni.

• 2140

Comme M^{me} Culhane vous l'a déjà fait remarquer, les conditions de leur emprisonnement sont tout à fait atroces. Amnesty Internationale considère que les conditions de vie dans les prisons brésiliennes sont parmi les pires de tout l'Occident.

[Texte]

by eight cell without windows and with a solid steel door, for 8 and 15 months for Christine and David respectively. Most of us would go insane under those conditions. Brazilian law allows for a maximum 30 days in solitary confinement.

The AIDS incidence has been described.

Since they have been in prison there's been one prison riot in particular worth talking about, because it was very close to the prison where Christine and David were kept. Christine could see aspects of this riot from her cell. There were 111 prisoners massacred. If you want to have a graphic example of what goes on in that country—unfortunately I couldn't append colour photographs to the report, but these are photos of murdered prisoners taken and published in the magazine *Veja*, which is an equivalent to our *Maclean's* magazine. So this is the sort of thing that happens. It is not an everyday occurrence, but it certainly has happened.

The actions of our government to date have already been described, so I won't reiterate what the justice committee said. The Minister of Foreign Affairs has made his office more accessible, but the government appears to be avoiding the expulsion action, instead preferring the transfer of offenders agreement.

This transfer of offenders agreement does not exist today. The implications of the transfer of offenders agreement, even if it were in existence, is that Christine and David would come back with their 28-year sentences intact, without any right for appeal, while expulsion means they would come back to this country as free citizens.

The Brazilian government position has already been described. They have used expulsion before and have stated in a number of cases that they are open to a strong request for expulsion and would likely act upon it.

There have been other sources of support, not the least of which is a friend and an employee of the kidnapped victim himself who believes that Christine and David are innocent and has been providing tangible assistance. There has been assistance from other people, including people in the Brazilian government and the Roman Catholic Church.

Christine and David are not unblemished in all of this. They were travelling in this country with two sets of identification, which apparently human rights workers do. They were in the wrong place at the wrong time, but I'm not sure that really justifies 28-year sentences without parole. It's difficult to believe. That raises a number of questions for me as a citizen of this country.

[Traduction]

Ils ont été gardés en isolement, c'est-à-dire dans une cellule qui mesure quatre pieds sur huit sans fenêtre, et munie d'une porte en acier massif, pendant respectivement huit et quinze mois, pour Christine et David. La plupart des gens deviendraient fous dans de telles conditions. La loi brésilienne prévoit que l'isolement cellulaire peut durer un maximum de 30 jours.

On vous a déjà parlé de l'incidence du SIDA.

Depuis qu'ils sont en prison, il y a eu des émeutes, dont une sur laquelle il convient d'attirer votre attention, parce qu'elle s'est déroulée tout près de la prison où Christine et David étaient incarcérés. Christine a même pu voir de sa cellule certains incidents qui se sont produits lors de cette émeute. Quelque 111 détenus ont été massacrés. Si vous voulez avoir une représentation graphique du genre de choses qui arrivent là-bas—malheureusement, je n'ai pas pu annexer au mémoire des photos en couleur, mais vous avez ici des images de détenus assassinés qui sont parus dans la revue *Veja*, qui est un équivalent du magazine *Maclean's*. Voilà donc le genre de choses qui arrivent là-bas. Cela n'arrive pas tous les jours, mais cela arrive.

Comme on vous a déjà décrit les mesures prises par notre gouvernement jusqu'à présent, je ne vais pas répéter les observations du Comité de la Justice. Le ministre des Affaires étrangères a pris des dispositions pour rendre son bureau plus accessible, mais le gouvernement semble vouloir éviter à tout prix de demander l'expulsion et préfère exercer des pressions pour obtenir un accord sur le transfèrement des détenus.

À l'heure actuelle, il n'existe pas d'accord sur le transfèrement des détenus. Même s'il existait, en vertu d'un tel accord, Christine et David reviendraient avec leur peine de 28 ans intacte, sans droit d'appel, alors que l'expulsion leur permettrait de revenir au Canada comme citoyens libres.

On vous a déjà décrit la position du gouvernement brésilien à ce sujet. Des détenus ont déjà été expulsés et le gouvernement a déclaré à plusieurs reprises qu'il est prêt à examiner une demande d'expulsion bien bâtie et qu'il serait sans doute prêt à y accéder.

Il y a également d'autres sources de soutien, dont non le moindre est un ami et employé de la victime de l'enlèvement qui est convaincu que Christine et David sont innocents et qui prend des mesures concrètes pour aider le couple. Ils ont également bénéficié de l'aide d'autres personnes, y compris de représentants du gouvernement brésilien et de l'Église catholique.

Nous ne prétendons pas que Christine et David soient complètement irréprochables dans tout cela. Il est vrai qu'ils voyageaient au Brésil avec deux cartes d'identité, comme le font la majorité des gens qui travaillent dans le domaine des droits de la personne, apparemment. Ils étaient certainement au mauvais endroit au mauvais moment, mais je ne pense pas que cela justifie qu'on leur impose une peine de 28 ans sans possibilité de libération conditionnelle. C'est même difficile à croire. Et cela soulève un certain nombre de questions qui me semblent pertinentes à titre de citoyen canadien.

[Text]

Why would a Roman Catholic cardinal, who is more closely involved in this case and knew the people more intimately than anybody else, reach out to a non-Catholic foreign family, visit their daughter in jail, meet with the family when they travel to Brazil and provide them with unconditional support? Why would he do that?

Why would the presiding judge say he thinks the two were innocent and that he was compelled to convict them? He didn't have to do that.

Why would the leader of the kidnappers say that Christine and David were innocent? There was no motivation for him to do that. It wasn't going to get him a lighter sentence, that is for sure.

Why would the then Justice Minister of Brazil say he thinks Canada would be successful if they asked for expulsion? Why would the Standing Committee on Justice and the Solicitor General recommend immediate expulsion?

By way of comparison, why would convicted FLQ kidnappers Cossette and Trudel get two years less a day in Canada and this pair get 28 years? Why does the Government of Canada not act?

In the beginning I indicated that my desire for a foreign policy with respect to our own citizens and their human rights would be a framework with some basic values. Agreed, they're qualitative. You can't put them in a computer and it spits out an answer. But having compassion, being concerned, being informed, being responsive in taking action are some of the values that I think this country has been founded on, and hopefully continues in the future.

I've used the current situation of Christine and David as a tangible illustration and one that I'm personally concerned about. Based on my understanding I do not believe the actions of this government have reflected the values to the extent that I think should be done.

In closing, I don't really know if this committee has a mandate or an ability to call for action in areas it sees where there are immediate injustices. However, if you do, your concern and active support is requested in asking for the expulsion of Christine Lamont and David Spencer. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Robinson. We have 10 minutes left for questions. Do members of the committee have any questions for Mr. Coombes or Mr. Nathan or of the other speakers, Mr. Robinson, Ms Culhane and Mr. Adams?

Mr. Leblanc: I'm sorry, I have a problem with my English. According to my time it's 1 a.m. and my mind is not very clear. Can you translate?

[Translation]

Pourquoi un cardinal catholique, qui connaît bien les détails du dossier et avait des liens plus étroits avec les membres de ce groupe que n'importe qui d'autre, jugerait bon d'offrir son aide à une famille étrangère non catholique, de rendre visite à leur fille en prison, de rencontrer les membres de la famille pendant une visite au Brésil et de leur offrir son soutien inconditionnel? Pourquoi ferait-il une telle chose?

Pourquoi le juge instruisant la cause dirait-il que, selon lui, les deux intéressés étaient innocents mais qu'il était obligé de les condamner? Il n'avait pas à faire cela.

Pourquoi le dirigeant des auteurs de l'enlèvement dirait-il que Christine et David étaient innocents? Il n'avait aucune raison de le faire. Cela n'allait certainement pas lui permettre d'obtenir une peine moins sévère.

Pourquoi le ministre de la Justice du Brésil de l'époque dirait-il que la demande d'expulsion du Canada serait probablement accueillie si elle lui était présentée? Pourquoi le Comité permanent de la Justice et du Solliciteur général aurait-il recommandé qu'on demande l'expulsion immédiate des deux intéressés?

À titre de comparaison, pourquoi les membres du FLQ qui étaient auteurs d'un enlèvement, Cossette et Trudel, seraient-ils condamnés à une peine de deux ans moins un jour au Canada, alors que ce couple a été condamné à 28 ans de prison? Pourquoi le gouvernement du Canada refuse-t-il d'agir?

• 2145

Au départ, j'ai indiqué que je souhaitais que notre politique étrangère repose sur un certain nombre de valeurs fondamentales relatives au respect des citoyens et de leurs droits. Bien sûr, il s'agit-là de quelque chose de qualitatif. Il ne suffit pas de tout mettre dans un ordinateur pour avoir la réponse qu'on cherche. Mais faire preuve de compassion, s'intéresser au sort des autres, se tenir au courant de la situation ailleurs, et être prêt à réagir de façon énergique quand il le faut sont pour moi les valeurs qui ont permis d'édifier notre nation, et j'espère qu'elles vont continuer d'être un repère pour notre société à l'avenir.

J'ai évoqué la situation de Christine et de David pour vous illustrer ma pensée à ce sujet, car il va sans dire que leur situation me préoccupe grandement. D'après ce que j'ai pu comprendre, les mesures prises jusqu'à présent par le gouvernement ne reflètent pas suffisamment, d'après moi, les valeurs que j'ai décrites tout à l'heure.

Je dirai, en terminant, que je ne sais pas si le comité a vraiment le mandat ou le pouvoir de demander qu'on prenne des mesures pour corriger des injustices dans l'immédiat. Mais si vous avez ce mandat ou ce pouvoir, on vous demande de vous intéresser activement au cas de Christine Lamont et David Spencer et de demander leur expulsion. Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Robinson. Il nous reste 10 minutes pour les questions. Les membres du comité ont-ils des questions pour M. Coombes, M. Nathan ou l'un des autres intervenants, soit M. Robinson, M^{me} Culhane et M. Adams?

M. Leblanc: Excusez-moi, mais mon anglais n'est pas très bon. D'après mon horaire, il est déjà une heure du matin, et donc, je n'ai pas l'esprit très clair. Je demanderai donc l'aide de l'interprète pour vous traduire ma pensée.

[Texte]

Je pense que ce n'est pas tellement facile pour le Canada, de décider unilatéralement de ne pas fabriquer d'armes. Je pense que c'est une décision qui doit être prise de façon multilatérale. Bien sûr, on peut en faire la promotion, et je pense qu'on l'a faite d'ailleurs. Je pense que la plupart des membres du Parlement à Ottawa sont d'accord avec vous, qu'il faut désarmer de plus en plus. Il faut abandonner l'idée des armes atomiques ou des armes dévastatrices.

Qu'est-ce que vous me suggérez de faire pour sensibiliser davantage les fabricants d'armes? Ce n'est pas facile. Est-ce que vous avez des idées? Qu'est-ce qu'on devrait faire, en tant que nation, pour sensibiliser les autres pays à ne pas fabriquer d'armes, par exemple?

Mr. Coombes: I think one of the things we have to realize is that although Canada is not the top arms producer or arms exporter, the reality is that we are among the top 10 exporters in the world, and Canada is the 12th largest military spender overall. Canada has a lot of respect around the world. Its past reputation has been one of a peace-builder, a peacekeeper. I think if we start showing by example how it can be done, if we start converting our arms industry to a civilian industry. . . The first step would be to start cutting back on arms exports.

[Traduction]

In my view, it would not be very easy for Canada to unilaterally decide not to produce any more arms. I believe that is the kind of decision that must be made in a multilateral context. Of course, we can promote the idea, and I believe we have been doing precisely that. I think a number of members of Parliament in Ottawa agree with you that there needs to be more extensive disarmament. We must get away from the idea of atomic arms or destructive weapons altogether.

What suggestions could you make to make arms manufacturers more aware of the situation? It's not an easy task. Do you have any ideas on what could be done? What should we be doing as a nation, to make other countries aware of the need to stop manufacturing arms, for instance?

M. Coombes: Je pense qu'il faut se rendre compte que même si le Canada n'est pas le principal fabricant ou exportateur d'armes, nous sommes tout de même parmi les 10 plus grands exportateurs du monde, et le Canada est au douzième rang pour ce qui est des dépenses militaires. Le Canada est d'ailleurs très respecté dans le monde entier. Il a la réputation d'être un pays qui peut établir et garder la paix. Je pense que si nous commençons à donner l'exemple, si nous convertissons notre industrie de fabrication des armes en industrie civile. . . La première étape consisterait à réduire nos exportations d'armes.

• 2150

Hopefully, in the long run, I think it would be to our advantage to stop all arms exports from Canada mainly as an example, but also as a reasonable sort of idea. It doesn't seem sensible for us to be pumping arms into regions of conflict where we're also going to be sending peacekeepers in the end.

Our weapons or components have ended up in areas of conflict. It's getting late, so I'm not sure if I can name them off the top of my head. The first one that comes to mind is Sri Lanka as one of those areas where our arms have shown up. They've also shown up in different parts of Africa.

If Canada was to come forward through the United Nations to start insisting on a global cut-back on arms exports, I think we would have a lot of weight if we had also already set the example that we're willing to do that. That's a potential reality for us.

Biological weapons in this world have been outlawed already, for the most part. Nuclear weapons—according to the World Court project and according to my own opinion—fall within the same category. They're indiscriminate weapons. They will kill everyone within a certain range of the weapon. You're talking kilometres here, as opposed to a bomb coming down and smashing a building. Canada needs to take the bull by the horns and support the United Nations in trying to make nuclear weapons illegal. This is the same as what we have done with biological weapons. Let's face it. These are inhuman weapons that can never be used strategically, really, to win a war.

Does that answer your question?

Mr. Leblanc: Yes.

Je crois qu'à long terme, le Canada aurait intérêt à mettre un terme à toutes les exportations d'armes, pour donner l'exemple aux autres, mais aussi parce que c'est une idée tout à fait raisonnable. Il n'est pas tellement logique de fournir des armes à des régions qui sont en conflit et où nous allons justement envoyer des gardiens de la paix.

Or, les armes ou les pièces d'armes que nous fabriquons finissent parfois dans ces mêmes zones de conflit. Il commence à être tard, et donc, je ne suis pas sûr de pouvoir vous les nommer toutes. Mais l'exemple qui me vient à l'esprit est celui de Sri Lanka, car c'est justement l'une des zones où nos armes ont fait apparition. Il en va de même pour certaines parties d'Afrique.

Si le Canada, par l'entremise de l'ONU, commençait à insister sur la nécessité d'une réduction mondiale des exportations d'armes, je pense que nous pourrions avoir beaucoup d'influence, surtout si nous avions déjà donné l'exemple nous-mêmes. Voilà une mesure concrète qu'on pourrait prendre.

D'ailleurs, la majorité des armes biologiques qui existent actuellement dans le monde sont déjà illégales. Les armes nucléaires—selon le projet de la Cour mondiale et à mon avis aussi—sont dans la même catégorie. Il s'agit d'armes qui tuent tout le monde dans un rayon particulier. On parle évidemment de kilomètres; il ne s'agit pas simplement de bombes qui détruisent un immeuble. Donc, le Canada doit prendre le taureau par les cornes et soutenir l'ONU en essayant de faire des armes nucléaires des armes illégales. Voilà ce que nous avons déjà fait pour les armes biologiques. Il faut bien se rendre à l'évidence: il s'agit d'armes inhumaines qui ne peuvent être employées de façon stratégique, pour gagner une guerre.

Est-ce que cela répond à votre question?

M. Leblanc: Oui.

[Text]

[Translation]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): May I just ask a follow-up question? Mr. Penson, I don't know whether you were going to go into this area. Concerning the World Court case, do you have any idea why Canada has not filed a brief? It's been my understanding that representations have been made for a long time. I wouldn't think the law department of External Affairs would find doing this beyond their capacity.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Me permettriez-vous de poser une question complémentaire? Monsieur Penson, je ne sais pas si vous allez parler de cela ou non. Mais en ce qui concerne la cause devant la Cour mondiale, savez-vous pourquoi le Canada n'a pas déposé de mémoire? Je crois comprendre qu'on nous exhorte de le faire depuis longtemps. Je ne vois pas pourquoi le service du contentieux du ministère des Affaires extérieures ne pourrait pas s'en charger.

Has your organization or any other NGO in Canada—I know this has been a matter of pressure for some time—received any indication as to why there has been a hesitation? Is it just inertia?

Est-ce que votre organisation ou une autre ONG canadienne—je sais que divers groupes exercent des pressions sur le gouvernement depuis un bon moment—aurait eu des indications des raisons pour lesquelles on hésite à le faire? Est-ce simplement de la passivité?

Mr. Coombes: I think there's political speculation as to why the government isn't coming out strongly in support of this issue. It's mainly because the United States is strongly opposed to making nuclear weapons illegal. There are political considerations on the part of our government, I'm sure.

M. Coombes: J'ai l'impression que dans les milieux politiques, il y a diverses hypothèses quant aux raisons pour lesquelles le gouvernement n'a pas voulu se prononcer avec vigueur dans ce dossier. Je pense que c'est surtout parce que les États-Unis sont contre l'idée de rendre illégal les armes nucléaires. Je pense donc que ce sont des raisons sans doute politiques.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That's your information, is it?

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est ce qu'on vous a donné à entendre, n'est-ce pas?

Mr. Coombes: That's my understanding, yes.

M. Coombes: Oui.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes. Consider just the arms race itself. Probably everyone on the committee would agree with you that it's tremendously destabilizing. Look at what's happening in Rwanda. The massacre wouldn't be occurring if 15-year-olds weren't wandering around with more machine guns than we knew could be manufactured. It's mind-boggling to consider.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Très bien. Parlons donc simplement de la course aux armements. Je suppose que tous les membres du comité seraient d'accord avec vous pour dire que c'est quelque chose de très déstabilisant. Il suffit de regarder ce qui se passe au Rwanda. Nous n'assisterions pas à tous ces massacres si tous ces enfants de 15 ans n'étaient pas munis de mitraillettes—on ne se doutait pas qu'il en existait autant. C'est tout à fait invraisemblable.

You gave us a couple of specific references to Canada. Do you know whether there's a movement within other arms-exporting countries such as France, the United States, and the old Soviet Union—they are the other big arms manufacturers—for democratic means of persuading those governments to back off on this issue? Or are the economic forces just too overwhelmingly powerful, in terms of the amount of money to be made in this business?

Vous avez parlé à plusieurs reprises du Canada. Savez-vous s'il existe un mouvement dans d'autres pays exportateurs d'armes, comme la France, les États-Unis et l'ex-Union soviétique—ce sont les autres gros fabricants d'armes—pour trouver des moyens démocratiques de persuader ces pays de changer leur politique? Ou est-ce que les facteurs économiques sont tout simplement incontournables, étant donné que ce commerce rapporte beaucoup d'argent?

Mr. Coombes: I always hate to be that cynical. The economic forces are overwhelming. It does attract a lot of profit. Unfortunately, it is profit for a small minority. It's not a very productive profit in the end. When you produce a weapon, you have nothing in the end but a weapon, whereas if you produce an automobile, you have a product that someone uses to go back and forth to work.

M. Coombes: Je ne voudrais pas être à ce point cynique. Il va sans dire que les facteurs économiques sont d'une importance considérable. Il est vrai que ce commerce rapporte gros. Malheureusement, les bénéfices restent entre les mains d'une petite minorité. Ce ne sont donc pas des bénéfices productifs en fin de compte. Lorsqu'on produit une arme, on n'a finalement qu'une arme, alors que si l'on fabrique une voiture, on obtient un produit qui permet à quelqu'un de se déplacer entre son domicile et son travail.

There are peace groups and non-governmental organizations around the world that continue to struggle very much to have their governments demilitarize and convert their industries. The United States actually is in the process of converting a lot of its bases and some of its industry.

Il y a des groupes pacifistes et des organisations non gouvernementales un peu partout au monde qui continuent d'exercer des pressions sur leur gouvernement pour qu'il mette l'accent sur la démilitarisation et la conversion des industries militaires. Les États-Unis sont actuellement en train de convertir bon nombre de leurs bases et même certains secteurs de l'industrie.

[Texte]

[Traduction]

• 2155

Mr. Penson: I'd like to discuss with Mr. Nathan the area he talked about in his brief on intellectual property rights with regard to agriculture and the practice of saving seed for next year's crop, for people involved in agriculture.

I've had a number of people contact my office about it because they know I'm an active farmer and an alternate on the agriculture committee. I've done some research on it and my understanding is that it's not going to be a problem.

I'll just explain what my understanding is and see if it jibes with yours. Right now, if a company in Canada does the necessary research and develops a new product in terms of seed, its right to sell that seed is protected. If I buy it from them, I have to pay for it. But next year when I grow my own, I can continue to use that seed as long as I want, as long as I don't advertise that it's bonanza barley, for example. I can even sell it saying it was grown from bonanza seed, but I can't say it's bonanza barley. The company does have some protection, but I also have the right to continue using that seed as long as I want.

It's my understanding that the same sort of thing is going to be incorporated under the Uruguay Round and NAFTA. That protection will be there, so those farmers will be able to continue to use that seed and not be harassed. Is that what you understand?

Mr. Nathan: First, let me say that I'm not an expert in this area.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We won't hold you to a legal opinion.

Mr. Nathan: Well, you won't get one. However, there is concern among a group called the Third World Network that the wording in GATT talks about an effective *sui generis* system of intellectual property protection for a trial period of four years.

Nobody's quite sure what that's going to mean. Many are concerned they will not be able to save seed if they buy a genetically manufactured seed, for example. To that extent, there have even been mass demonstrations in India where huge farmers' demonstrations and rallies were held against the GATT.

I guess we'll have to wait and see what the GATT really means in this area, but a lot of people are concerned.

Mr. Penson: Yes, and rightly so, if it were to mean that. I know the practice in Canada certainly doesn't bear that out. Hopefully that's the same interpretation that will be put on it at the WTO, the agency following GATT.

I just wanted to relate my experiences and maybe address some of your concerns.

M. Penson: Je voudrais discuter avec M. Nathan de la question qu'il a abordée dans son mémoire, à savoir les droits de propriété intellectuelle dans le domaine agricole, et la pratique selon laquelle les agriculteurs gardent les semences pour la récolte de l'année suivante.

Plusieurs personnes ont appelé mon bureau à ce sujet, car elles savent que je pratique activement l'agriculture et je suis également membre substitut au comité de l'agriculture. J'ai même fait des recherches là-dessus et je crois comprendre que cela ne va pas poser de problème.

Je vais vous expliquer un peu ce que j'ai appris, et vous me direz si cela correspond ou non à votre interprétation. À l'heure actuelle, si une entreprise canadienne fait les recherches nécessaires et met au point un nouveau produit—c'est-à-dire une nouvelle semence—son droit de vendre cette semence est protégé. Si je la lui achète, je dois la payer. Mais l'année suivante, lorsque je cultive mes propres récoltes, je pourrais continuer d'utiliser ces semences, pendant aussi longtemps que je veux, à condition de ne pas faire de la publicité en disant que c'est de l'orge spécial, de qualité exceptionnelle. Je peux même dire que je l'ai cultivé à partir de semences spéciales, mais je n'ai pas le droit d'en dire plus. Autrement dit, l'entreprise jouit d'une certaine protection, mais de mon côté, j'ai le droit de continuer d'utiliser ces semences pendant aussi longtemps que je veux.

Je crois comprendre que ce même mécanisme va être incorporé à l'accord qui a suivi l'Uruguay Round et à l'ALÉNA. Cette protection va donc exister, mais les agriculteurs pourront continuer d'utiliser ces semences sans faire l'objet de harcèlement. Est-ce que vous avez la même interprétation que moi?

M. Nathan: D'abord, permettez-moi de vous dire que je ne suis pas du tout spécialiste du domaine.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous n'allons pas vous demander une consultation juridique, vous le savez.

M. Nathan: Et vous n'en aurez pas non plus. Cependant, un groupe connu sous le nom de Third World Network s'inquiète de ce que la formulation retenue au GATT parle d'un système de protection de la propriété intellectuelle *sui generis* qui serait appliqué pendant une période initiale de quatre ans.

Pour l'instant, personne ne sait vraiment ce que cela signifie. Mais nombreux sont ceux qui craignent de ne plus pouvoir conserver leurs semences, s'ils achètent des semences obtenues à l'aide de techniques de génie génétique, par exemple. Il y a eu de grandes manifestations en Inde, par exemple, où des milliers d'agriculteurs ont protesté contre la décision du GATT.

Je pense qu'il va falloir attendre pour voir exactement quelles sont les conséquences de cette nouvelle disposition, mais je peux vous dire que cela inquiète beaucoup de gens.

M. Penson: Oui, et à juste titre, si cette disposition devait avoir la conséquence que vous avez décrite. Je sais que cela ne semble pas être le cas au Canada. J'espère que l'interprétation de l'OMC—c'est-à-dire l'organisme qui va suivre le GATT—sera la même.

Je voulais simplement vous parler un peu de mon expérience dans ce domaine et essayer de répondre à certaines de vos préoccupations.

[Text]

Mr. Nathan: From my perspective, if what you say actually transpired, there would not be much of a problem.

Mr. Penson: Yes. Thank you. That's all I had to say.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Penson.

It is now 10 p.m. It's been a long day. If there are no urgent questions, perhaps I could bring this session to a close.

In respect of the observations about the particular case, since nobody on this committee is on the justice committee, and to my knowledge were not sitting in the last Parliament and are not familiar with the facts of the case, I think the best I can suggest to you is that we will pass it on to officials at the Department of External Affairs and inform them that you have appeared before us. I'm sure you've already been in contact with them, but we will draw it to their attention again.

Thank you for taking the time to come to us tonight, explaining the case to us, and drawing to our attention the fact that it raises the larger question, as well, of the extent to which the Canadian government is obligated to protect the civil rights of its citizens outside of the country. We certainly will bring that into mind.

I'd like to thank the other two witnesses we had as well. Thank you all for coming.

We will resume our session here at 8:30 tomorrow morning. Good night.

[Translation]

M. Nathan: En ce qui me concerne, si votre interprétation est la bonne, cela ne poserait pas vraiment de problème.

M. Penson: Voilà. Merci. C'est tout ce que je voulais vous dire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Penson.

Il est maintenant 22 heures. Nous sommes à la fin d'une très longue journée. Si vous n'avez plus de questions urgentes, je pourrais peut-être songer à lever la séance.

En ce qui concerne le cas particulier dont vous nous avez parlé ce soir, puisqu'aucun membre de ce comité ne siège au Comité de la justice ni, que je sache, est au courant du dossier, n'ayant pas été député au cours de la dernière législature, je pense que la meilleure chose à faire serait de transmettre cette information aux fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères et de leur dire que vous avez comparu devant le comité. Je suis sûr que vous avez déjà eu des contacts avec eux, mais nous allons attirer de nouveau leur attention sur la question.

Je vous remercie d'avoir bien voulu prendre le temps de venir ce soir, de nous expliquer les détails de leur cas et de nous avoir fait remarquer que ce dossier soulève la question plus importante de savoir dans quelle mesure le gouvernement canadien est obligé de protéger les droits civils des citoyens canadiens se trouvant à l'étranger. Nous allons certainement réfléchir à la question.

Je voudrais aussi remercier les deux autres témoins. Je vous remercie tous de votre présence ce soir.

Nous reprendrons nos travaux à 8h30 demain matin. Bonsoir.

From End the Arms Race:

Peter Coombes, President.

As an individual:

Patricia Leonidas.

From Richmond Inter-Church Committee for World Development Education:

Roger Nathan, Coordinator.

From the Canadian Executive Service Organization:

Eric Robinson, *Consultor Voluntaris*;

Claire Culhane;

Don Adams.

De End the Arms Race:

Peter Coombes, président.

À titre particulier:

Patricia Leonidas.

De Richmond Inter-Church Committee for World Development Education:

Roger Nathan, coordonnateur.

De Canadian Executive Service Organization:

Eric Robinson, *Consultor Voluntaris*;

Claire Culhane;

Don Adams.

From the Hong Kong Canada Business Association:

Lucy Roschat, National Chairperson.

From the British Columbia Council for International Cooperation:

Waldo Neufeld, Executive Director;

Britta Gundersen-Bryden, Program and Policy Coordinator.

Tyhsen Banighen, member.

From Ten Days for World Development, White Rock:

Anne Robinson;

Jan Verkerk.

From Canadian Crossroads:

Wayne Roberts.

From Co-Development Canada:

Tony Beck;

Jim Rader.

From Certified General Accountants' Association of Canada:

S. Anthony Toth, B.A., Vice-President, Public Affairs;

Edward C. Downing;

Bruce McDonald.

From the Consulting Engineers of British Columbia:

John Ritchie;

Brian Young.

From Horizon Pacific International:

Lloyd Baron, President;

Yuwa Wong, Vice-President;

Robert Anderson, Senior Associate.

As an individual:

Robert Desbiens, M.Sc., Resource Economist.

From the University of British Columbia:

David Strangway, President and Vice-Chancellor.

From Sustainable Development Research Institute:

Kuldip Gill;

Margaret Mitchell;

Muriel Smith;

Betty Speers.

As an individual:

Paul Lyn.

From the Vancouver Association of Chinese Canadians:

Victor Wong.

From the Vancouver Society in Support of Democratic Movement:

Richard Lee.

From the Society for Reform of Criminal Law:

John Conroy;

Daniel Nsereko.

From End the Arms Race:

Peter Coombes, President.

De la Hong Kong Canada Business Association:

Lucy Roschat, président national.

De British Columbia Council for International Cooperation:

Waldo Neufeld, directeur adjoint;

Britta Gundersen-Bryden, coordonnatrice des programmes et politiques.

Tyhsen Banighen, consultant.

De Ten Days for World Development, White Rock:

Anne Robinson;

Jan Verkerk.

Du Carrefour canadien:

Wayne Roberts.

De Co-Development Canada:

Tony Beck;

Jim Rader.

De Certified General Accountants' Association of Canada:

S. Anthony Toth, B.A., vice-président, Affaires publiques;

Edward C. Downing;

Bruce McDonald.

De Consulting Engineers of British Columbia:

John Ritchie;

Brian Young.

De Horizon Pacific International:

Lloyd Baron, président;

Yuwa Wong, vice-président;

Robert Anderson, associé principal.

À titre particulier:

Robert Desbiens, M.Sc., économiste en ressources.

De l'Université de la Colombie-Britannique:

David Strangway, président et vice-chancelier.

De Sustainable Development Research Institute:

Kuldip Gill;

Margaret Mitchell;

Muriel Smith;

Betty Speers.

À titre particulier:

Paul Lyn.

De Vancouver Association of Chinese Canadians:

Victor Wong.

De Vancouver Society in Support of Democratic Movement:

Richard Lee.

De Society for Reform of Criminal Law:

John Conroy;

Daniel Nsereko.

De End the Arms Race:

Peter Coombes, président.

(Continued on previous page)

(Suite à la page précédente)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Asia-Pacific Foundation:

Arthur Hara, Chairman of the Board;
William Saywell, President;
John Wiebe, Member.

From the Centre for International Communications:

Jan Walls, Director, David Lam Centre, Simon Fraser University.

From the Centre for Asia-Pacific Initiatives:

William Neilson, Director and Professor of Law, University of Victoria.

From B.C. Bearings Co. Ltd.:

Wendy McDonald, Chairman of the Board and Chief Executive Officer.

From B.C. Hydro International Ltd.:

Stan Ridley, President.

From Simpson Power Products:

Peter Meurrens, Vice-President, Operations.

From B.C. Trade & Development Corporation:

Wilson Parasiuk, Chairman of the Board.

TÉMOINS

De la Fondation Asie-Pacifique:

Arthur Hara, président du conseil;
William Saywell, président;
John Wiebe, membre.

Du Centre for International Communications:

Jan Walls, directeur, David Lam Centre, Université Simon Fraser.

Du Centre for Asia-Pacific Initiatives:

William Neilson, directeur et professeur de droit, Université Victoria.

De B.C. Bearings Co. Ltd.:

Wendy McDonald, président du conseil et directeur administratif.

De B.C. Hydro International Ltd.:

Stan Ridley, président.

De Simpson Power Products:

Peter Meurrens, vice-président des opérations.

De B.C. Trade & Development Corporation:

Wilson Parasiuk, président du conseil.

(Continued on previous page)

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 15

Tuesday, May 31, 1994
Halifax, Nova Scotia

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean—Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 15

Le mardi 31 mai 1994
Halifax (Nouvelle-Écosse)

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean—Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker
of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la
Chambre des communes par l'imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 31 MAI 1994

(22)

[Texte]

Le Sous-comité Atlantique-Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 13 h 17, dans la pièce Cavalier de l'hôtel Citadel Inn, à Halifax (Nouvelle-Écosse), sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Sous-comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérard J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller politique, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur.

Témoins: À titre personnel: Dr Lynn McIntyre, coprésidente élue, La Société canadienne de santé internationale. *De YMCA Canada for Greater Halifax-Dartmouth:* June Baird; George Rodger. *De Oceans Institute of Canada:* Edgar Gold. *De Meltzer Research and Consulting:* Evelyne Meltzer. *De l'UNICEF:* Michael Noonan. *De OXFAM-DEVERIC:* Erin Goodman. *À titre personnel:* R.V. Gorham, ex-ambassadeur du Canada en Chine, 1984-1987. *De la Nova Scotia -Cuba Association:* Mark Rushton. *De la Latin America Information Group:* Yvonne Hanson; Maria Elena Taylor. *De la Nova Scotia -Gambia Association:* Burris Devanney, directeur exécutif; Mike Nelson; Karen McSweeney; Sebastian Ngie.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Lynn McIntyre, June Baird et George Rodger font des exposés et répondent aux questions.

Edgar Gold fait un exposé et répond aux questions.

Evelyne Meltzer fait un exposé et répond aux questions.

À 15 h 06, la séance est suspendue.

À 15 h 18, la séance reprend.

Michael Noonan et Erin Goodman font des exposés et répondent aux questions.

R.V. Gorham, Mark Rushton, Yvonne Hanson et Maria Elena Taylor font des exposés et répondent aux questions.

Burris Devanney, Mike Nelson, Karen McSweeney et Sebastian Ngie font des exposés et répondent aux questions.

À 17 h 32, la séance est suspendue.

SÉANCE DU SOIR

(23)

Le Sous-comité Atlantique-Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 19 h 46, dans la pièce Cavalier de l'hôtel Citadel Inn, à Halifax (Nouvelle-Écosse), sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 31, 1994

(22)

[Text]

The Sub-Committee Atlantic-Quebec (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 1:17 o'clock p.m. this day, in the Cavalier Room, at the Citadel Inn, in Halifax (Nova Scotia), the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub-Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Gérard J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director.

Witnesses: As an individual: Dr. Lynn McIntyre, Co-Chair Elect, Canadian Society for International Health. *From YMCA Canada for Greater Halifax-Dartmouth:* June Baird; George Rodger. *From the Oceans Institute of Canada:* Edgar Gold. *From Meltzer Research and Consulting:* Evelyne Meltzer. *From UNICEF:* Michael Noonan. *From OXFAM-DEVERIC:* Erin Goodman. *As an individual:* R.V. Gorham, former Canadian Ambassador to China, 1984-87. *From the Nova Scotia -Cuba Association:* Mark Rushton. *From the Latin America Information Group:* Yvonne Hanson; Maria Elena Taylor. *From the Nova Scotia -Gambia Association:* Burris Devanney, Executive Director; Mike Nelson; Karen McSweeney; Sebastian Ngie.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Lynn McIntyre, June Baird and George Rodger made statements and answered questions.

Edgar Gold made a statement and answered questions.

Evelyne Meltzer made a statement and answered questions.

At 3:06 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 3:18 o'clock p.m., the sitting resumed.

Michael Noonan and Erin Goodman made statements and answered questions.

R.V. Gorham, Mark Rushton, Yvonne Hanson and Maria Elena Taylor made statements and answered questions.

Burris Devanney, Mike Nelson, Karen McSweeney and Sebastian Ngie made statements and answered questions.

At 5:32 o'clock p.m., the sitting was suspended.

EVENING SITTING

(23)

The Sub-Committee Atlantic-Quebec (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 7:46 o'clock p.m. this day, in the Cavalier Room, at the Citadel Inn, in Halifax (Nova Scotia), the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Membres du Sous-comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérard J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *Du Centre parlementaire:* Peter Dobell, directeur.

Témoins: De Développement et Paix: Patricia Erikson. *De l'Association canadienne des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire:* Dr Sylvia Keet. *À titre personnel:* Gene Keyes, ancien professeur en sciences politiques. *Du Halifax One World Committee et de la Fredericton Coalition for Social Justice:* Brian O'Neill. *De Tools for Peace, groupe de Halifax:* Owen Hertzman; Ian Rob. *De Coady International Institute:* A.A. MacDonald. *De Résultats Canada:* Fritz Weiland. *De Ten Days for World Development:* Elizabeth Brown. *À titre personnel:* James Harris; Wayne Groszko; Mary Chan; Kyle Ferguson.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Patricia Erikson, Sylvia Keet, Gene Keyes et Brian O'Neill font des exposés et répondent aux questions.

Owen Hertzman fait un exposé et, avec Ian Rob, répond aux questions.

A.A. MacDonald, Fritz Weiland et Elizabeth Brown font des exposés et, avec James Harris, répondent aux questions.

Wayne Groszko et Kyle Ferguson font des exposés et répondent aux questions.

À 22 h 13, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du coprésident.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

Members of the Sub-Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Gérard J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Parliamentary Centre:* Peter Dobell, Director.

Witnesses: From Development and Peace: Patricia Erikson. *From Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War:* Dr. Sylvia Keet. *As an individual:* Gene Keyes, former political science professor. *From Halifax One World Committee and from Fredericton Coalition for Social Justice:* Brian O'Neill. *From Tools for Peace, Halifax Group:* Owen Hertzman; Ian Rob. *From Coady International Institute:* A.A. MacDonald. *From Results Canada:* Fritz Weiland. *From Ten Days for World Development:* Elizabeth Brown. *As individuals:* James Harris; Wayne Groszko; Mary Chan; Kyle Ferguson.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Patricia Erikson, Sylvia Keet, Gene Keyes and Brian O'Neill made statements and answered questions.

Owen Hertzman made a statement and, with Ian Rob, answered questions.

A.A. MacDonald, Fritz Weiland and Elizabeth Brown made statements and, with James Harris, answered questions.

Wayne Groszko and Kyle Ferguson made statements and answered questions.

At 10:13 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chair.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE

TÉMOIGNAGES

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Tuesday, May 31, 1994

Le mardi 31 mai 1994

• 1310

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I want to welcome you all to the special joint parliamentary committee reviewing Canadian foreign policy. My name is Jean-Robert Gauthier. I chair this committee and I'm accompanied by senators and members of Parliament. We've just come in from Newfoundland and I apologize for the slight delay in getting this meeting under way.

The government has asked the committee to suggest the important changes in the world that require our attention and to make recommendations on the principles and priorities that should guide Canadian foreign policy.

Since the end of March of this year, the committee has been meeting in Ottawa. We have organized six round tables to date on subjects such as the Canada-U.S. relations, security policy, linkages that should exist between trade policy and other policies, such as human rights, and the environment. We have also considered Canada's international cultural and educational relations and international assistance.

• 1315

We are now in the second phase of the committee's work. Three panels are travelling across this country, one in the west, one in central Canada, including Manitoba and Saskatchewan, and this one, which is covering the Maritimes and Quebec. We are now hearing from Canadians directly their concerns, suggestions and proposals.

Yesterday the panel heard testimony in St. John's all day. Tomorrow after Halifax we will travel to Quebec City and then Montreal.

We begin our hearings today with individuals and organizations who have asked to appear to testify before the committee. We have chosen where possible to group witnesses together to encourage them to have an open discussion and exchange of views with us.

I ask that the witnesses please limit their opening statements to ten minutes to give members of the committee a chance to ask you questions to clarify some of the statements you may make. It also helps us to get to know each other better.

As far as the whole brief is concerned you can table it with our clerk, Madam Bourque, who will be more than pleased to acknowledge those of you who have given us these briefs.

Having said that, our first witnesses today are Dr. Lynn McIntyre from the faculty of health professions at Dalhousie University and the Canadian Society for International Health, along with June Baird and George Rodger. The three of you are appearing together because we think there's an association of interests here. I would ask first of all Madam McIntyre to open up the testimony.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous souhaite à tous la bienvenue au Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Je m'appelle Jean-Robert Gauthier. Je préside ce comité et je suis accompagné de sénateurs et de députés. Nous venons d'arriver à Terre-Neuve et je m'excuse de notre petit retard.

Le gouvernement a demandé au comité de signaler les changements importants survenus dans le monde qui méritent notre attention, et de faire des recommandations sur les principes et les priorités qui devraient gouverner la politique étrangère du Canada.

Le comité s'est réuni à Ottawa depuis la fin du mois de mars. Nous avons organisé jusqu'à présent six tables rondes sur des sujets tels que les relations entre le Canada et les États-Unis, la politique en matière de sécurité, les liens qui devraient exister entre la politique commerciale et les autres politiques comme la politique en matière de droits de la personne ou d'environnement. Nous avons également examiné les relations culturelles et éducatives internationales et l'aide internationale.

Nous en sommes actuellement à la deuxième phase des travaux du comité. Trois groupes d'experts parcourent notre pays. Il y en a un dans l'Ouest, un dans le Centre du pays, y compris le Manitoba et la Saskatchewan, et celui-ci, qui parcourt les Maritimes et le Québec. Nous avons maintenant des contacts directs avec les Canadiens et nous écoutons leurs problèmes, leurs suggestions et leurs recommandations.

Hier, notre groupe a tenu ses audiences toute la journée à St-John's. Demain, après Halifax, nous irons à Québec, puis à Montréal.

Aujourd'hui, nous entreprenons nos audiences avec des personnes et des organismes qui ont demandé à être autorisés à comparaître devant le comité. Lorsque c'était possible, nous avons décidé de grouper les témoins pour les encourager à discuter librement et à échanger des opinions avec nous.

Je demande aux témoins d'avoir l'obligeance de ne pas prendre plus de 10 minutes pour leur exposé liminaire, afin de donner aux membres du comité l'occasion de leur poser des questions afin d'obtenir des précisions sur certains points. Cela nous a également aidé à mieux nous connaître.

En ce qui concerne les mémoires, vous pouvez les déposer auprès de notre greffière, M^{me} Bourque, qui se fera un plaisir de remercier ceux qui nous les ont remis.

Nos premiers témoins sont M^{me} Lynn McIntyre de la Faculté des professions de la santé de l'Université de Dalhousie et, de la Société canadienne pour la santé internationale, June Baird et George Rodger. Vous comparez ensemble parce que nous estimons que vous avez des centres d'intérêt communs. Madame McIntyre, voulez-vous commencer?

[Text]

Dr. Lynn McIntyre (Individual Presentation): *Merci.* I am pleased to be here today representing myself as an academic with a special interest in international health and as the co-chair elect of the Canadian Society for International Health.

The CSIH regards the foreign policy review as the single most important inquiry into Canada's role in international development since the Winegard report, *Sharing our Future*, completed its post-release hearings. The position statement I've attached to my brief was prepared for the review by a group of 31 organizations led by CSIH that draws its membership from international and national health and development organizations and educational institutions.

My main message to you, which is relayed in the position statement, is Canada's foreign and development policies and actions must recognize and incorporate the essential role of health in the development process. When we speak of health we are talking about a broad concept of health incorporating human well-being, environmental integrity and social justice. The statement outlines health and development principles and Canada's contribution to health and development.

I would like to focus my comments on our priority recommendations. The brief presents a new concept in foreign policy, we believe, which we call healthy development policy. As you are likely aware, Canada has endorsed the pursuit of healthy public policy in its "Framework for Health Promotion", also called the Epp report, and in the Ottawa Charter for Health Promotion. Healthy public policy is a goal that recognizes many other public policy sectors—such as education, agriculture, transportation, justice and others—play an important role in determining the health of people and that the health impact of decisions in these sectors can have a significant effect on the population's health.

Canada should equally consider its international relationships in the context of a healthy foreign policy that integrates attention to health and all its foreign activities, including foreign trade and official development assistance. We refer to the latter as healthy development policy.

• 1320

We recommend therefore that Canada commit itself to a healthy public policy approach to its foreign activities, including both trade and ODA, and that it develop a healthy development policy. This would mean that all trade and international assistance initiatives would be considered as to their health impact on recipient populations and particularly on the most vulnerable members of the population. The healthy development policy would be a statement indicating that all significant Canadian development assistance would be subject to a health impact assessment of the contribution and would be withheld if a net negative health outcome could be anticipated by implementation of the assistance package.

[Translation]

Mme Lynn McIntyre (présentation individuelle): *Merci.* Je suis heureuse d'être parmi vous aujourd'hui, à titre personnel, en ma qualité d'universitaire s'intéressant particulièrement à la santé internationale, ainsi qu'à titre de coprésidente désignée de la Société canadienne pour la santé internationale.

La SCSI considère que l'examen de la politique étrangère est l'enquête la plus importante sur le rôle du Canada dans le développement international depuis les dernières audiences de la Commission Winegard qui eurent lieu après la parution de son rapport intitulé *Partageons notre avenir*. La déclaration de principe que j'ai jointe à mon mémoire a été préparée pour être examinée par un groupe de 31 organisations, sous la direction de la SCSI, qui regroupent des organisations et des institutions éducatives internationales et nationales appartenant aux secteurs de la santé et du développement.

Le principal message que j'ai à vous transmettre, et qui est exposé dans la déclaration de principe, c'est que les politiques et les initiatives du Canada dans le domaine des affaires étrangères et du développement doivent tenir compte du rôle essentiel que joue la santé dans le processus de développement. Nous employons le terme santé au sens large; il englobe le bien-être humain, l'intégrité environnementale et la justice sociale. Cette déclaration énonce les principes adoptés par le Canada en matière de santé et de développement, et elle expose la contribution du Canada à cet égard.

Je vais m'en tenir surtout à nos recommandations prioritaires. Le mémoire introduit, à notre avis, un concept nouveau dans le domaine de la politique étrangère, celui de la politique de développement saine. Comme vous le savez probablement, le Canada a appuyé l'adoption d'une politique gouvernementale «saine» dans son document «La santé pour tous: plan d'ensemble pour la promotion de la santé», appelé également le rapport Epp, ainsi que dans la Charte d'Ottawa pour la promotion de la santé. C'est un objectif qui reconnaît que bien d'autres secteurs de la politique gouvernementale—comme l'éducation, l'agriculture, les transports, la justice, etc.—jouent un rôle important au niveau de la santé de la population et que les décisions prises dans ces secteurs peuvent avoir une forte influence à ce niveau.

Le Canada devrait également envisager ses relations internationales dans le contexte d'une politique étrangère saine, qui intègre le souci de la santé à toutes ses activités extérieures, y compris au commerce extérieur et à l'aide officielle au développement. Dans ce dernier cas, nous parlons de politique de développement saine.

Nous recommandons par conséquent que le Canada s'engage à adopter une telle approche dans ses activités extérieures, y compris au niveau du commerce et de l'APD, et qu'il élabore une politique de développement saine. Cela voudrait dire que toutes les initiatives en matière de commerce et d'aide internationale seraient envisagées en fonction de leur incidence sur la santé des populations bénéficiaires, et surtout sur celles des personnes les plus vulnérables. La politique de développement saine stipulerait que toute aide canadienne importante au développement serait assujettie à une évaluation des effets sanitaires de la contribution de notre pays, et qu'elle serait refusée si l'on prévoit que les résultats nets pour la santé des populations seraient négatifs.

[Texte]

Our funding recommendations follow from this commitment to healthy development policy. We believe that 60% of Canadian development assistance should be dedicated to meeting basic human priority needs, including health. Health resides within a context of human and social development that reflects wider social, political and economic influences. Since a healthy population assists its own social and economic development progress, Canada's attention to health in the context of development will be beneficial to both recipients and donors of such assistance.

Canada must re-evaluate its multilateral contributions in light of the adverse health consequences of many of the macroeconomic policies of international financial institutions. If Canada adopted a policy of healthy foreign policy, it would likely increase its development assistance to countries struggling under structural adjustment, so as to lessen the negative effects these policies often have on basic human services such as health and education.

In recognition of the centrality of women in health processes, we affirm CIDA's initiatives in gender in development and recommend further strengthening of this approach. The 1993 *World Development Report* "Investing in Health" strongly supported the case that healthy development policy requires attention to women.

Other recommendations included in the statement were the establishment of a national advisory commission on development assistance, a role for CIDA in supporting health in development, and defining an educational role for both the federal government and non-governmental organizations to inform the public about health in development issues.

I appreciate the opportunity to convey my concerns and to represent the Canadian Society for International Health. We think it is extremely important that Canada build upon its strong tradition of involvement in international health assistance and continue to play a major role in health in development.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

From the YMCA we have the chief executive officer, Mr. George Rodger, and Mrs. June Baird, chairman of their board of directors. I take it the chairman speaks for the board.

Ms June Baird (Chairman of the Board of Directors, YMCA of Greater Halifax): Yes, sir.

Mr. George Rodger (President, YMCA of Greater Halifax): It's my pleasure to lead off the discussion this afternoon, first of all by welcoming you to this important part of the world. We hope all of your luggage has arrived, and we're glad that you're with us.

An hon. member: And all of us have arrived.

Mr. Rodger: All of you have arrived, yes.

[Traduction]

Nos recommandations en matière de financement s'inspirent de cette politique. Nous estimons que 60 p. 100 de l'aide canadienne au développement devrait être consacrée aux besoins humains fondamentaux et prioritaires, notamment aux besoins en matière de santé. La santé s'inscrit dans un contexte de développement social soumis à l'influence d'une série de facteurs sociaux, politiques et économiques. Étant donné qu'une population en bonne santé facilite son propre développement social et économique, l'importance accordée par le Canada à la santé dans le contexte du développement profitera à la fois aux bénéficiaires de cette aide et à leurs bienfaiteurs.

Le Canada doit réévaluer ses contributions multilatérales en fonction des conséquences néfastes sur la santé d'un grand nombre des politiques macro-économiques des institutions financières internationales. Si le Canada adoptait une politique étrangère saine, il accroîtrait probablement son aide au développement des pays qui ont des difficultés à réaliser leur ajustement structurel, afin d'atténuer les effets négatifs qu'ont souvent ces politiques sur les services de base comme la santé et l'éducation.

En raison du rôle central que jouent les femmes du point de vue de la santé, nous approuvons les initiatives prises par l'ACDI à leur égard dans le contexte du développement, et nous recommandons d'aller plus loin dans cette voie. Le rapport sur le développement dans le monde de 1993, intitulé «Investir dans la santé» reconnaît qu'une politique de développement saine doit tenir compte des femmes.

Dans cette déclaration, on recommande entre autres de créer une commission consultative nationale sur l'aide au développement, de faire jouer un rôle à l'ACDI dans la promotion de la santé au niveau du développement, et de définir un rôle éducatif pour que les organismes fédéraux et les organisations non gouvernementales informent le public sur les problèmes de santé dans le contexte du développement.

Je suis très heureuse d'avoir l'occasion d'exprimer mes inquiétudes et de représenter la Société canadienne pour la santé internationale. Nous estimons qu'il est extrêmement important que le Canada, s'appuyant sur une longue tradition de participation à l'aide sanitaire internationale, continue à jouer un rôle important dans la santé au niveau du développement.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

Voici M. George Rodger, directeur général du YMCA et M^{me} June Baird, présidente du conseil d'administration de cette organisation. Je suppose que la présidente parle au nom du conseil d'administration.

Mme June Baird (présidente du conseil d'administration, YMCA du Grand Halifax): Oui.

M. George Rodger (président, YMCA du Grand Halifax): Je suis heureux d'ouvrir la discussion aujourd'hui et je vous souhaite tout d'abord à tous la bienvenue dans cette région importante du monde. Nous espérons tous que vos bagages sont bien arrivés, et nous sommes heureux que vous soyez parmi nous.

Une voix: Et nous sommes tous arrivés.

M. Rodger: Oui.

[Text]

It is very important for the YMCA to make this presentation to you, although much of what we'll have to say will be very simple in terms of technology, facts and statistics, because we are simply a street-based health organization. We're delighted to appear with our colleague. We do believe we are a street-level delivery of service.

The YMCA's interest in foreign policy review is very natural. We've had 100 years of experience in international development, and we celebrate this year our 150 years since the founding of our organization in London, England. We're an organization that has locally autonomous organizations throughout the world, operating in over 100 countries. We have no choice but to be international, and we are very delighted to be the government's partner in the delivery of many important services.

June Baird is the chairwoman of our board, and she'll bring you up to date on some of the things we're currently doing. It's my job to just frame this in the context of YMCA generally.

Our global YMCA efforts are aimed simply and humbly at creating a more just and peaceful world. Our international involvement is very consistent with why we were founded 150 years ago and the Canadian statement of purpose. We are a worldwide fellowship dedicated to the growth of persons in spirit, mind and body, and in a sense of responsibility to each other and our human community. Our local mission supports this global statement.

• 1325

Again, fairly simply, we want to offer people opportunities for personal growth and health and the challenge to serve others, both at home and around the world. Therefore, in a world confronted by dehumanizing poverty and environmental degradation where social, political, and economic systems seem to be in crisis, the YMCA is working to strengthen the capacities of individuals and communities to restore human dignity through the maximizing of their own potential and ability in order to, with help, meet their own basic needs.

The YMCA is open to all. Therefore, we really do endorse the comments made about women and particularly youth. No one is ever turned away from a Y program at home or around the world. Globally, we have over 10,000 local associations in 100 countries involving over 30 million members.

In March 1993 the national board of the YMCA unanimously approved and each of the local associations agreed on—in our country it's not easy to have one statement—an international protocol, which includes the following vision statement and therefore guiding principles for our international organization and program:

YMCA international programs must promote action through local education and international relationships designed to achieve peace, social justice, and dignity for all. This vision will be achieved through the implementation of

[Translation]

Le YMCA accorde beaucoup d'importance à cet exposé, même si la plupart des technologies, des faits et des statistiques dont nous allons parler sont tout simples. Nous sommes en effet une organisation qui a pignon sur rue. Nous sommes enchantés de comparaître en même temps que notre collègue. Nous nous considérons comme une organisation de services populaires.

L'intérêt que porte le YMCA à l'examen de la politique étrangère est tout naturel. Nous avons un siècle d'expérience dans le développement international; nous fêtons cette année le 150^e anniversaire de la fondation de notre organisation à Londres. Nous chapeautons toute une série d'organisations autonomes locales, disséminées dans le monde entier, dans une bonne centaine de pays. Nous n'avons d'autre choix que d'être international, et nous sommes ravis d'être le partenaire du gouvernement pour la fourniture de nombreux services importants.

June Baird est la présidente de notre conseil d'administration; elle vous mettra au courant de certaines de nos activités. C'est mon rôle de faire un exposé qui s'inscrit dans le contexte du YMCA en général.

Nos efforts mondiaux visent, en toute simplicité et en toute humilité, à promouvoir la justice et la paix dans le monde. Nos activités à l'échelle internationale sont conformes aux raisons qui ont motivé notre création il y a 150 ans, ainsi qu'à la déclaration de principe canadienne. Nous sommes une association internationale vouée à l'épanouissement mental, spirituel et corporel, et à la promotion d'un sens des responsabilités réciproques et de la communauté humaine. Notre mission locale s'inscrit dans ce cadre général.

En fait, nous voulons offrir aux gens des possibilités d'épanouissement personnel, l'occasion d'améliorer leur santé et de servir autrui, au Canada et dans le monde. Par conséquent, dans un monde confronté à la pauvreté déshumanisante et à la dégradation du milieu, dans un monde où les systèmes sociaux, politiques et économiques semblent être en crise, le YMCA s'efforce d'accroître la capacité des particuliers et des collectivités de rétablir la dignité humaine en développant au maximum leur potentiel et leurs talents pour répondre à leurs besoins fondamentaux, avec l'aide d'autrui.

Le YMCA est ouvert à tous. Par conséquent, nous adhérons aux commentaires qui ont été faits au sujet des femmes, et surtout des jeunes. Personne n'a jamais été empêché de participer à un programme du Y, que ce soit au Canada ou dans le monde. À l'échelle mondiale, nous avons plus de 10 000 associations locales regroupant plus de 30 millions de membres, répartis dans une centaine de pays.

En mars 1993, le conseil national d'administration du YMCA a approuvé à l'unanimité un protocole international qui a été cautionné par toutes les associations locales—ce qui n'est pas évident dans un pays comme le nôtre—et qui comprend l'énoncé de vision et par conséquent les principes directeurs suivants pour notre organisation et notre programme international:

Les programmes internationaux du YMCA préconisent l'action par l'entremise d'initiatives de sensibilisation locale et de liens internationaux, visant la paix, la justice sociale et la dignité de tous. Cette vision deviendra réalité grâce à des

[Texte]

programs which maximize participation; are based on mutual respect, trust, and honesty; are non-discriminatory; contribute to self-reliance; are responsive to real local community needs; and promote opportunities for reciprocal learning.

June will talk more about this, but in walking through the barrios of Bogota, Colombia, the Halifax delegation learned more about honest community development as carried out by youth and women than we've learned in any of our local institutions in Canada or from any Canadian YMCA.

We believe that we're in development for the long term, that the world will get smaller, not larger, and that people will become more interdependent. All of our programs must be environmentally sustainable and must focus on the most serious human and social development needs and on the creation of safe, healthy, and happy communities.

I would now like to go to my partner, June Baird, for some specifics.

Ms Baird: Thank you, George.

I've been asked to speak on behalf of the YMCA of Greater Halifax-Dartmouth on our involvement in international partnerships and the specific work in which we have taken a leadership role.

Consistent with the national view, the YMCA of Greater Halifax-Dartmouth has taken a leadership role in developing international partnerships. In addition to two direct partnerships within our own association, as the management resource centre for Atlantic Canada we are involved in seven international partnerships, either active or in the development stages. Through these partnerships, which are based on mutual respect, trust, honesty, and equality, we are able to connect people and communities. We learn from each other, we share resources, and, perhaps most importantly, we foster the understanding that we are part of a worldwide community with a responsibility to strive to live in harmony and peace.

Our YMCA has been actively involved in a partnership with Bogota, Colombia, as George just mentioned, since 1982. Focusing primarily on community development projects and youth exchanges, both associations have been strengthened by the relationship that has grown between us.

In Belize, the YMCA supports an education project that includes tutorials, adult literacy, and career planning. In Santiago, the YMCA is involved in student exchanges in cooperation with local universities. In Santo Domingo, the YMCA supports community development work, specifically in the area of agricultural projects.

Just recently, the parameters for an agreement between the YMCA of Greater Halifax-Dartmouth and the YMCA of East Jerusalem have been defined. The intention is to support the YMCA of East Jerusalem and help them build democratic institutions in a rapidly changing environment. This has been made possible by the recent peace process between the Israelis and the Palestinians. The years of conflict have left a void in the areas of jobs, employment, education, and recreational services.

[Traduction]

programmes qui maximisent la participation; se fondent sur le respect mutuel, la confiance et l'honnêteté; sont non discriminatoires; contribuent à l'autonomie; répondent aux besoins de la communauté; préconisent les possibilités d'apprentissage bilatérales.

June vous donnera plus de détails à ce sujet, mais en parcourant les barrios de Bogota, en Colombie, la délégation de Halifax a appris davantage sur le développement communautaire honnête effectué par des jeunes et des femmes que dans toutes nos institutions locales, ou dans n'importe quel YMCA du Canada.

Nous estimons que nous nous occuperons de développement pendant un bon bout de temps, que le monde se rétrécira au lieu de s'agrandir et que les gens deviendront plus interdépendants. Tous nos programmes doivent être axés sur un environnement durable et sur les besoins de développement humains et sociaux les plus aigus, ainsi que sur la création de collectivités au sein desquelles règnent la sécurité, la santé et le bonheur.

Je cède maintenant la parole à ma partenaire, June Baird, qui vous donnera des précisions.

Mme Baird: Merci, George.

On m'a demandé de parler de notre participation à des partenariats internationaux et des activités dans lesquelles nous assumons un rôle de direction, au nom du YMCA du Grand Halifax-Dartmouth.

Conformément à la vision de l'organisation nationale, le YMCA du Grand Halifax-Dartmouth joue un rôle de chef de file dans la création de partenariats internationaux. Outre les deux partenariats directs qui existent au sein de notre association, du fait que nous sommes le centre administratif pour la région de l'Atlantique, nous faisons partie de sept partenariats internationaux, qui sont actifs ou en voie de formation. Grâce à ces partenariats qui sont fondés sur le respect mutuel, la confiance, l'honnêteté et l'égalité, nous sommes en mesure d'établir des contacts entre les gens et les collectivités. Nous partageons nos connaissances et nos ressources, et surtout, nous sensibilisons la population au fait que nous faisons partie d'une collectivité mondiale et que nous avons la responsabilité de nous efforcer de vivre dans l'harmonie et la paix.

Notre YMCA joue, depuis 1982, un rôle actif au sein d'un partenariat formé avec Bogota, en Colombie. Les deux associations, dont les activités sont axées principalement sur les projets de développement communautaire et les échanges de jeunes, ont été renforcées par les liens qui se sont noués entre nous.

À Belize, le YMCA appuie un projet d'éducation portant sur l'enseignement individuel, l'alphabétisation des adultes et la planification des carrières. À Santiago, le YMCA participe à des échanges d'étudiants, avec la collaboration des universités locales. À Saint-Domingue, le YMCA soutient les projets de développement communautaire, principalement dans le secteur agricole.

Tout récemment, on a établi les paramètres d'une entente entre le YMCA du Grand Halifax-Dartmouth et celui de la partie est de Jérusalem. Il s'agit de soutenir ce YMCA et de l'aider à édifier des institutions démocratiques dans un contexte qui évolue rapidement. Cette initiative a été rendue possible par le récent processus de paix entre les Israéliens et les Palestiniens. Les années de conflit ont laissé un vide dans les secteurs de l'emploi, de l'éducation et des services récréatifs. Un

[Text]

The need for rehabilitative, developmental, and training programs is tremendous.

Negotiations have started the process to develop a partnership with the YMCA in Cuba with an immediate goal to start youth leadership groups in Havana. In Guyana, volunteer exchanges have taken place. Plans to use a theatre project as an educational tool have been started. Based on these specific projects, I would turn it back to George to present our recommendations.

• 1330

Mr. Rodger: We congratulate you on recommending a review. We congratulate you because of the difficulty of coming to grips with such a review.

In an era of scarce resources, our recommendations are very simple. The YMCA of Greater Halifax and Dartmouth believes that non-governmental organizations are among the most appropriate vehicles for the government to partner with in achieving true international objectives of peace and justice for all. Our YMCA endorses those policies and programs that strengthen civil society in developing countries by providing support to community-based organizations. We think that by supporting street-level organizations, human development, democratization, and social justice will have a chance to succeed.

Our YMCA encourages the federal government to provide resources to non-governmental organizations for the purpose of engaging Canadians in educational processes and advocacies to promote awareness, understanding, and action in support of peace and dignity for all. Our YMCA supports the goal of dedicating a minimum of 60% of the official development assistance to sustain human development. Our YMCA, in spite of the scarcity of resources in our shrinking world, believes that we must try to live up to the objective of Canada being a very advanced nation of very caring and committed individuals who devote 0.07% of GNP for international development assistance. This is in line with both the United Nations' targets and our last foreign review, which was in 1987, *Sharing Our Future*.

Finally, June and I feel very fortunate to have had the opportunity of spending these few moments with you. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Rodger. Thank you very much, Ms Baird. Thank you, Dr. McIntyre.

Does any member want to start?

I have one question for you, Dr. McIntyre. Both groups here endorse the Canadian Council of International Cooperation's objective of 60% of what we call our ODA. You call it Canadian Development Assistance; it's the same thing. Currently we give 10%. Where would you get the extra 50%? Would it come from existing programs? Could you enlighten me as to what you would reduce? We are in a difficult financial bind of some kind in this world, and not only in Canada. Where would you get the extra money to guide, orient, or dedicate it to that kind of commitment for help?

[Translation]

besoin aigu de programmes de réadaptation, de développement et de formation se fait sentir.

On a entamé des négociations pour former un partenariat avec le YMCA de Cuba dans le but de se mettre immédiatement à créer des mouvements de jeunesse. Au Guyana, il y a eu des échanges de volontaires. On a mis en route des projets d'utilisation d'un théâtre comme outil éducatif. Je rends la parole à George qui va présenter nos recommandations.

M. Rodger: Nous vous félicitons d'avoir recommandé un examen, parce que ce n'est pas facile à faire.

En ces temps difficiles où les ressources sont rares, nos recommandations sont toutes simples. Le YMCA du Grand Halifax-Dartmouth estime que les organisations non gouvernementales sont celles avec lesquelles le gouvernement a le plus intérêt à s'associer pour atteindre les objectifs de paix et de justice pour tous dans le monde. Notre YMCA adhère aux politiques et aux programmes qui renforcent la société civile dans les pays en développement, en aidant les organisations communautaires. Nous estimons qu'en soutenant les organisations populaires, le développement humain, la démocratisation et la justice sociale ont des chances de se réaliser.

Notre YMCA encourage le gouvernement fédéral à fournir à des organisations non gouvernementales les ressources nécessaires pour faire participer les Canadiens à des processus éducatifs et à la défense de certaines causes afin d'encourager la prise de conscience, la compréhension et l'action pour promouvoir la paix et la dignité pour tous. Notre YMCA approuve l'objectif qui est de consacrer un minimum de 60 p. 100 de notre aide officielle au développement humain. Malgré la rareté des ressources dans un monde qui rétrécit, notre YMCA estime qu'il faut essayer d'atteindre l'objectif que s'est fixé le Canada, c'est-à-dire d'être un pays très avancé, peuplé d'individus très bienveillants et très engagés, qui consacre 0,07 p. 100 du PIB à l'aide au développement international. Cet objectif est conforme aux objectifs des Nations Unies et à ceux de notre dernière étude sur la politique étrangère, qui remonte à 1987 et qui est intitulée *Partageons notre avenir*.

Pour terminer, je tiens à signaler que June et moi avons été très heureux d'avoir l'occasion de passer quelques instants avec vous. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Rodger. Merci beaucoup, madame Baird. Merci, madame McIntyre.

Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut commencer?

J'ai une question à vous poser, madame McIntyre. Les deux groupes ici présents approuvent l'objectif de 60 p. 100 de ce que nous appelons l'APD, et que vous appelez le Programme canadien d'aide au développement, établi par le Conseil canadien pour la coopération internationale. À l'heure actuelle, c'est 10 p. 100. Où iriez-vous chercher les 50 p. 100 de plus? Cet argent viendrait-il des programmes existants? Pourriez-vous me préciser au niveau de quel programme vous feriez des compressions? Nous sommes dans une situation financière difficile, et le Canada n'est pas le seul pays à être dans ce cas. Où iriez-vous chercher l'argent supplémentaire pour guider, pour orienter ou pour financer de tels engagements?

[Texte]

[Traduction]

Dr. McIntyre: Clearly we're looking from a shift from the current allocations. Our brief indicates that we would also like to see the 0.07% reached, but we understand it's tied to the deficit. So we're asking for the current funding to be reallocated. I think it would not be that difficult if we could apply certain criteria even to perhaps more traditional business activities if they were health enhancing in that broad concept of health.

There are certain activities that are clearly capital intensive and perhaps not in the best interests of the local people. They may be the ones that could be shifted away from. However, many of the other activities may be considered in light of a health impact assessment. That way, it could be reallocated. We're not asking for new money. We understand that's not going to be appropriate. However, we believe the Liberals' red book has a very strong emphasis on human priority needs. That includes not only the traditional delivery of health services, but the broader areas of education, agricultural production, etc..

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Does the YMCA have a position or an answer to my question? Where would you cut if you had to, since you're both administrators of a very important sum of money?

• 1335

Mr. Rodger: Fortunately, cutting is more your problem than mine. Let me start out by saying that.

I support what has been said. We know that 0.7% is a problem because of the deficit, but I am a little serious about following up on my colleague's comment about capital-intensive projects not having worked. They haven't brought to the street level the kind of help to communities that I think the Canadian government, as leaders, ought to be thinking about producing, and they haven't brought about healthy communities adjacent to the large capital-intensive developments.

So first of all, I think we need to work both in partnership and as leaders in the sector to take a look at diverting some money from the capital-intensive development to the human-intensive development process. Some of us will lose a little bit and others will gain a little bit, but I think if we're collaborating we'll all achieve our goals.

As my last comment, one of the reasons I believe it's important for us to be a better partner with you in government is that when you deal with organizations that are heavily leveraged by volunteers—and my own association has 200 staff, full-time and part-time, and 800 volunteers, so it's no secret where the delivery comes from—I suspect that by hitchhiking on the health organizations' capacity to draw out volunteers in addition to professional expertise and community organizations, like the YMCA's ability to attract the best volunteers here and in cities and towns around the world, maybe we won't reach the exact dollar amount by the 60% or 0.7% figures. But in terms of gifts in kind and dedicated leadership and care and

Mme McIntyre: Nous préconisons, en fait, une réaffectation des fonds actuels. Notre mémoire indique que nous voudrions également que l'on atteigne l'objectif de 0,07 p. 100, mais nous comprenons que c'est lié au déficit. Nous préconisons donc une réaffectation des fonds actuels. Je crois que ce ne serait pas tellement difficile si l'on pouvait appliquer certains critères, même à des activités commerciales plus traditionnelles, pour vérifier si elles améliorent la santé au sens large du terme.

Il y a certaines activités qui sont incontestablement à forte intensité de capital, et qui ne servent pas les intérêts des populations locales. C'est peut-être à ce niveau-là qu'il pourrait y avoir une réaffectation des ressources. Bien d'autres activités pourraient être envisagées sous l'angle d'une évaluation des effets pour la santé. On pourrait ainsi réaffecter les fonds qui existent. Nous ne demandons pas de fonds supplémentaires. Nous nous rendons bien compte que ce n'est pas le moment. Par contre, nous estimons que le livre rouge des Libéraux insiste beaucoup sur les besoins humains prioritaires. Cela inclut non seulement la prestation traditionnelle des services de santé, mais aussi d'autres secteurs comme l'éducation, la production agricole, etc.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Le YMCA a-t-il une opinion ou une réponse à ce sujet? Où pourrait-on faire des compressions, s'il le fallait, puisque vous administrez tous les deux des sommes d'argent très importantes.

M. Rodger: Les pressions sont malheureusement davantage votre problème que le mien. Je tenais à vous le signaler.

Je suis d'accord avec ce qu'on a dit. Nous savons que l'objectif de 0,7 p. 100 pose des problèmes à cause du déficit; j'abonde toutefois dans le sens des propos de ma collègue sur l'échec des projets à forte intensité de capital. Ces projets n'ont pas apporté aux populations le genre d'aide que le gouvernement du Canada devrait songer à offrir, en tant que chef de file, et ils n'ont pas amélioré l'état de santé des collectivités avoisinantes.

Je crois tout d'abord qu'en tant qu'associés et que chefs de file dans le secteur, nous devons envisager d'investir une partie de l'argent que nous investissons dans les projets à forte intensité de capital, dans le développement à forte intensité humaine. Certains d'entre nous y perdront un peu, d'autres y gagneront un peu; mais j'estime que si nous collaborons nous atteindrons tous nos objectifs.

Pour terminer, je dirais qu'une des raisons pour lesquelles j'estime qu'il est important d'avoir une meilleure collaboration avec le gouvernement, c'est que lorsqu'on a affaire à des organisations qui comptent beaucoup sur les bénévoles—et la mienne comprend 200 employés à plein temps et à temps partiel, et 800 bénévoles—par conséquent ce n'est pas un secret que l'exécution se fait grâce à ces derniers... Je suppose que l'on n'atteindra pas tout à fait les objectifs de 60 p. 100 et de 0,7 p. 100 en comptant sur la capacité des organisations de santé de mobiliser des bénévoles, en plus des experts et des organisations communautaires, comme le YMCA qui est en mesure d'attirer les meilleurs bénévoles qui existent dans les villes du monde

[Text]

commitment, we might come closer to reaching the objectives I think we all basically share in our hearts as Canadians.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Senator Comeau, you wanted to ask a question?

Senator Comeau (Nova Scotia): Yes, I'd like to pursue this a little further just to make sure I've got it right.

The way I see it is that depending on where you are, depending on which nation you're talking about, needs are quite different from one nation to the next. I know there have been some dramatic figures in the past in some capital projects, and I've seen some of them myself that basically were not fully thought out and may have caused more damage than good. But there are certain areas that need the basic necessities such as water, roads—and I'm not going to even suggest sewers, because it might be a luxury. There are areas that do need these things.

What worries me somewhat is that if we send a message to government through this committee that we redirect 60% of all the resources—I'm including all resources here, and I was just asking my colleague a minute ago, it also includes emergency assistance—if we redirect the 60% to straight community development, are we going to be creating a situation where we might not be able to assist people who very much need the basic necessities of water or access roads or whatever in order to redirect them to themselves? I know education is important. We can't deny that at all. But water is also important in certain areas.

Just how direct should it be for us to tell government what to do?

Dr. McIntyre: Any interpretation of basic human needs would include the essentials of clean water and sufficient food. I think that the large-scale water projects now under way with boreholes in Ghana, for example, have been a tremendous success. They've been more successful now that they've added a community development component to managing the pumps and to having local expertise keep the process going and also the education to utilize clean water. I think your concerns about food production, domestic animals, education and water are all part of the component of essential human needs.

Humanitarian assistance is a necessary envelope in any package, and no one would want to have a competition against starvation relief and long-term development, but the balance is that there needs to be long-term, ongoing development despite the exigencies that come up.

Senator Comeau: So we should be quite careful how we do it, if we do decide to recommend to government the 60% figure for community development—

Dr. McIntyre: I don't think—

Senator Comeau: It would be part of a very, very broad—

[Translation]

entier. Par contre, nous nous rapprocherons peut-être davantage des objectifs que tous les Canadiens se sont fixés, dans leur for intérieur, en ce qui concerne les dons en nature et le leadership éclairé, la bienveillance et la volonté d'engagement.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Voudiez-vous poser une question, monsieur le sénateur Comeau?

Le sénateur Comeau (Nova Scotia): Oui, je voudrais demander des précisions pour m'assurer que j'ai bien compris.

D'après ce que je peux voir, selon l'endroit où l'on est, les besoins diffèrent pas mal d'un pays à l'autre. Je sais que l'on a déjà fait des projets d'investissement coûtant des sommes faramineuses; j'en connais personnellement qui n'avaient pas été bien pensés et qui auraient pu faire plus de mal que de bien. Mais dans certaines régions, on a besoin de choses de première nécessité, comme l'eau, les voies d'accès, et je ne parle même pas d'égout car on pourrait considérer cela comme un luxe. Il y a des régions qui en ont besoin.

Ce qui me préoccupe quelque peu, c'est que si, par l'intermédiaire du présent comité, nous transmettons au gouvernement le message qu'il faut réaffecter 60 p. 100 de l'ensemble des ressources—y compris l'aide d'urgence, comme je le demandais à mon collègue il y a quelques instants—, si nous réaffectons donc 60 p. 100 au développement communautaire, il faut se demander si l'on ne va pas créer une situation telle que nous n'arriverons peut-être pas à aider ceux qui ont grandement besoin d'eau ou de voies d'accès, par exemple, c'est-à-dire de choses de première nécessité? Je sais que l'éducation est importante. C'est indéniable. Mais l'eau a également beaucoup d'importance dans certaines régions.

Je voudrais simplement savoir dans quelle mesure il nous appartient de dire directement au gouvernement ce qu'il doit faire?

Mme McIntyre: Quand on parle des besoins humains de base, cela comprend des biens de première nécessité comme l'eau potable et les denrées alimentaires en suffisance. Je crois que les grands projets d'aménagement hydro-électriques en cours de réalisation au Ghana, par exemple, sont une grande réussite. Ce l'est d'autant plus que nous avons ajouté un élément de développement communautaire à l'administration des pompes et au maintien du processus par les experts locaux; on a fait également un travail éducatif portant sur l'utilisation de l'eau potable. Je pense que nos préoccupations au sujet de la production de denrées alimentaires, des animaux domestiques, de l'éducation et de l'eau s'inscrivent tous dans le cadre de la satisfaction des besoins humains essentiels.

L'aide humanitaire fait partie intégrante de tout programme, et personne ne voudrait contester le bien-fondé de la lutte contre la famine ni du développement à long terme; par contre, pour établir un certain équilibre, il faut un développement permanent, à long terme, malgré les exigences qui surgissent.

Le sénateur Comeau: Par conséquent, si l'on décide de recommander au gouvernement de consacrer 60 p. 100 au développement communautaire, il faudra réfléchir soigneusement à la façon de procéder. . .

Mme McIntyre: Je ne pense pas. . .

Le sénateur Comeau: Cela s'inscrirait dans le cadre. . .

[Texte]

[Traduction]

Dr. McIntyre: I don't think anyone has said community development. I think they have said human priority needs, basic human needs or essential human needs. That's different from community development.

Mme McIntyre: Je ne pense pas que quelqu'un ait parlé de développement communautaire. Je crois que l'on a parlé de besoins humains prioritaires, des besoins fondamentaux ou essentiels. Ce n'est pas la même chose que le développement communautaire.

• 1340

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The questions should be a little shorter because as of now I have five other members who want to ask questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Il faudrait que les questions soient un peu plus brèves, parce qu'il y a encore cinq collègues qui veulent en poser.

Senator Comeau: I'll pass my time, then.

Le sénateur Comeau: Dans ce cas je passerai mon tour.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci infiniment.

Monsieur Paré.

Mr. Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): J'ai deux questions. La première s'adresse à Mme McIntyre. Dans votre exposé, vous avez dit que certaines politiques macro-économiques, principalement reliées aux institutions financières internationales, allaient contre le développement de la santé. J'aimerais que vous nous donniez quelques exemples.

Mr. Paré (Louis-Hébert): I have two questions. The first one is directed to Mrs. McIntyre. In your statement, you said that some macro-economic policies, in particular as related to international financial institutions, go against health development. I would like you to give me a few examples.

Pour ce qui est de ma deuxième question, quelqu'un a parlé de Cuba. Je pense que c'est Monsieur. Quelle est votre réflexion sur la situation? On sait que la situation à Cuba est très difficile à cause de l'embargo. Qu'est-ce que vous souhaiteriez que le Canada fasse par rapport à la position des États-Unis sur l'embargo? Est-ce que le Canada pourrait jouer un rôle plus actif dans le rétablissement d'une situation normale?

Here is my second question. Someone talked about Cuba. I think you did, sir. What is your thinking on the situation? We know that the situation in Cuba is very difficult because of the embargo. What would you wish Canada to do concerning the position of the United States on the embargo? Could Canada play a more active role in restoring a normal situation?

Mme McIntyre: Il est très important que le Comité comprenne les grandes institutions. Quand l'ajustement structurel commence dans un pays, les premières choses qui sont coupées de la politique de la nation sont l'éducation, les soins de santé, et d'autres choses qui contribuent au bien-être humain.

Dr. McIntyre: It is very important that the Committee understand the large institutions. When the structural adjustment begins in a country, the first things to be cut from the national policy are education, health care, and other things which contribute to human well-being.

Je vais être plus spécifique en anglais.

I'll be more specific in English.

If I can give very some dramatic examples, which are well articulated in the literature with respect to the structural adjustment policies affecting health, let me speak of the country I work in a lot, which is Ghana.

Je vais vous citer quelques exemples très frappants de politique d'ajustement structurel qui nuisent à la santé; on les retrouve dans toute une série de documents. Je vais citer l'exemple d'un pays dont je m'occupe beaucoup, à savoir le Ghana.

Ghana had universal access to primary health care prior to the International Monetary Fund's providing its structural adjustment policies through the World Bank and others and it has caused user fees to be implemented in health. These appear to be minor amounts of money, but in fact they've caused dramatic reductions in essential care utilization and have shown dramatic increases in urban centres and rural centres with respect to infant mortality and affecting women and their health, particularly in the reproductive age.

Au Ghana, l'accès aux soins de santé primaire était universel avant que le Fonds monétaire international n'applique ses politiques d'ajustement structurel par l'intermédiaire de la Banque mondiale et d'autres organisations; depuis, les soins de santé sont assujettis à un ticket modérateur. Il s'agit de sommes d'argent minimales, mais cette initiative a entraîné une baisse radicale de l'utilisation des soins essentiels et une forte augmentation de la mortalité infantile dans les centres urbains et dans les centres ruraux; par ailleurs, elles ont eu une incidence négative sur la santé des femmes, surtout des femmes en âge de procréer.

The access to primary level education in most of sub-Saharan Africa has been reduced dramatically because of structural adjustment, so that it is the first group that is affected by removing the kind of free capital that's been previously built upon, of course, the debt of nations.

Dans la plupart des pays d'Afrique au sud du Sahara, l'accès à l'éducation de niveau primaire a été considérablement réduit par l'ajustement structurel; si bien que c'est le premier groupe à être touché par la suppression de l'espèce de capital liquide qui augmentait évidemment l'endettement des nations.

You will read in the literature that Ghana is a success story in structural adjustment, *mais ce n'est pas du tout vrai*. When you go there, you will see the dramatic difficulties these countries, particularly in sub-Saharan Africa, Latin America, and

On peut lire dans les rapports que le Ghana est une réussite sur le plan de l'ajustement structurel, mais ce n'est pas vrai du tout. Sur place, on se rend compte des difficultés énormes auxquelles ces pays, et surtout l'Afrique au sud du

[Text]

Central America, have suffered from. Short-term pain for long-term gain is the credo, but I think we're losing much of a generation particularly in Africa and Latin America with structural adjustment policies, even those that are labelled with a human face.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. McIntyre, for your information, this committee will be meeting with the Minister of Finance from Ghana on Friday in Montreal.

Dr. McIntyre: It'll be very interesting to know what his point of view is.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We'll put that question to him. I think you've probably had an answer, but in many of the politicians' views in Canada right now, Ghana is held up to us as an example of success.

Dr. McIntyre: If the record can show, Dr. Enyimayew has published an article on user fees and the decrease in access to care in Ghana, and I think the results in their maternal mortality and infant mortality should be borne in mind.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Paré a posé une question sur Cuba. Allez-y, monsieur Rodger.

Mr. Rodger: With respect to Cuba, we do understand all of the difficulties and this is another reason why I think the non-government agencies are a way to go. A Catholic priest simply visited Canada, took his education in Canada, and discovered that many, many young Canadians were getting experience in learning how to get work, how to make speeches, how to make friends, how to give leadership, how to develop street-level programs for other youth in Canada, through the YMCA. He then went to the United States and studied this quite quietly and went back and has started a YMCA inside Havana, Cuba, with all of the principles of a non-profit charity that we would recognize in a democratic world. There is no government money involved in that, but the learnings of that democratization process I think are translatable.

• 1345

I have one other quick answer about why I think capital might not be outside the realm of social development and community development roles, and I really want to approve of the distinctions made here. Anything that would affect the quality of life we would be in favour of. But in the Amazon, a study was done with USAID—and I believe CIDA may have been involved—about how to get fresh water rather than drinking the water out of the Amazon River on the Colombian border. The local community was involved at the last minute before a multi-million-dollar damming and water reclamation program was undertaken. They said "Why don't we just get from you proper plastic hanging cloths to hang off the trees to collect the water in reservoirs?"

At a phenomenally small cost they are now drinking clear rainwater that does have some treatment and fluoridization in it. I believe, and I cannot remember the exact amount, but I think the fraction of cost was 1/99th of the proposed development that had come out of a capital-intensive project.

[Translation]

Sahara, l'Amérique latine et l'Amérique centrale sont confrontées. On parle du principe qu'il faut souffrir dans l'immédiat pour que la situation soit plus favorable à long terme; je pense que nous sacrifions pour ainsi dire une génération complète, surtout en Afrique et en Amérique latine, avec les politiques d'ajustement structurel, même celles qui ont un aspect humain.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame McIntyre, je vous signale que le comité rencontrera le ministre des Finances du Ghana vendredi à Montréal.

Mme McIntyre: Ce sera très intéressant de connaître son opinion.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous lui poserons la question. Vous avez probablement une réponse, mais pour l'instant, la plupart des politiciens canadiens considèrent le Ghana comme un exemple de réussite.

Mme McIntyre: Je signale que Mme Enyimayew a publié un article sur les tickets modérateurs et sur la diminution de l'accessibilité des soins de santé au Ghana. Je crois qu'il ne faut pas oublier ce qu'il s'en est suivi au plan de la mortalité maternelle et infantile.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Paré asked a question on Cuba. Go ahead, Mr. Rodger.

M. Rodger: En ce qui concerne Cuba, nous comprenons toutes les difficultés qui se posent; c'est une raison de plus pour laquelle j'estime que les organisations non gouvernementales ont bien du chemin à parcourir. Un prêtre catholique est venu au Canada, avec son bagage de connaissances, et il a constaté que beaucoup de jeunes Canadiens apprenaient à chercher du travail, à faire des discours, à se faire des amis, à faire preuve de leadership, à élaborer des programmes populaires pour les autres jeunes, grâce au YMCA. Il est ensuite allé aux États-Unis et il a étudié la question calmement; il est ensuite retourné à Cuba et il a lancé le YMCA à la Havane, fondé sur tous les principes reconnus dans un régime démocratique en ce qui concerne les œuvres de bienfaisance à but non lucratif. Il a fait cela sans crédits gouvernementaux, mais les enseignements du processus de démocratisation sont transposables, à mon avis.

Je peux vous donner rapidement une autre raison pour laquelle j'estime que le capital ne doit pas être nécessairement dissocié du développement social et du développement communautaire; j'approuve les distinctions que l'on fait. Nous sommes en faveur de tout ce qui améliore la qualité de la vie. En Amazonie, on a fait avec l'USAID—et je crois que l'ACDI a participé également—une étude sur la façon d'obtenir de l'eau douce au lieu de boire l'eau de l'Amazonie, à la frontière colombienne. La collectivité locale était intervenue à la dernière minute avant que l'on entreprenne un programme d'endiguement et d'épuration de l'eau qui aurait coûté plusieurs millions de dollars. La population locale a dit qu'elle préférerait recevoir des toiles de plastique adéquates que l'on pourrait suspendre dans les arbres pour recueillir l'eau dans des réservoirs.

À l'heure actuelle, ces gens-là boivent de l'eau de pluie pure qui a subi certains traitements, et notamment au fluor; et cela coûte trois fois rien. Je ne me souviens plus du chiffre exact, mais je pense que cela représente 1/99^{ième} du coût du projet à forte intensité de capitaux qui avait été proposé.

[Texte]

So I'm not suggesting everything shift, and I certainly am in favour of leaving a lot in the international emergency fund. We know the world will have some more problems as time goes on, but I think if we involve our partners around the world in our dialogues, as you have been fortunate or kind enough to allow us to be involved with you, capital may become secondary to the development of structures that will be ongoingly responsible for themselves.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Cools.

Senator Cools (Toronto Centre): The witnesses have more or less anticipated my question in their account of the priest who has gone back to Cuba to establish a Y.

The term YMCA used to mean Young Men's Christian Association, and the term in the label "Christianity" was pretty profound and pretty important. The witnesses tell us that they have had 100 years of international development—in point of fact, the Y has.

It wasn't too long ago that most children learned to swim through Y programs. You had other international organizations that did similar kinds of work for people with children—the Boy Scouts and the Girl Guides. Many of these organizations have fallen into disrepute because they're not politically correct or whatever.

My question for the witness is what can we as a government do to motivate and to support the formation of Y's across the world—as far I'm concerned, every community should have one—or to refurbish maybe not of the Boy Scouts but an equivalent youth organization? For example, my father was a King's Scout—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have to tell you, we have another witness waiting at 1:45 p.m.

Senator Cools: Oh, I'm sorry.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have three members who have questions. Put your question; the YMCA is well known.

Senator Cools: Okay. How can we as a government support the unleashing of humane energy in the voluntary sector to now replace what used to be the Christian motivation? What can we do to support this priest who's gone back to Cuba to start a Y? What can we do?

Ms Baird: I think one of the primary goals would be to support and encourage the exchange of young people—youth—between countries by having the young people from other countries visit our country and become exposed to institutions such as YMCAs. It enables them to go back to their respective communities and incorporate those methods and programs, and to bring people together to pool their resources to make these institutions such as YMCAs be a part of their community. By doing so, the communities then can develop based on the needs and the priorities in their local community. They can then organize their resources to meet those needs.

[Traduction]

Je ne recommande pas de tout chambarder et je préconise de laisser beaucoup d'argent dans le fonds d'urgence international. Nous savons qu'avec le temps, d'autres problèmes se poseront dans le monde; mais je crois toutefois que si nous faisons participer nos partenaires mondiaux à nos dialogues—au même titre que vous avez eu la chance ou l'amabilité de nous permettre de participer à vos délibérations—le capital deviendra peut-être un facteur secondaire dans le contexte du développement de structures qui deviendront autonomes en permanence.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur le sénateur Cools.

La sénatrice Cools (Toronto Centre): Les témoins ont plus ou moins répondu d'avance à ma question en racontant l'histoire du prêtre qui est retourné à Cuba pour y établir un YMCA.

YMCA est l'acronyme de Young Men's Christian Association, et l'aspect chrétien de l'organisation était passablement important. Les témoins nous ont dit qu'ils étaient impliqués—c'était le Y en fait—dans le développement international depuis un siècle.

Il n'y a pas tellement longtemps, la plupart des enfants apprenaient à nager grâce aux programmes du Y. Il existait d'autres organisations internationales, comme les Scouts et les Guides, qui faisaient à peu près la même chose pour les gens qui avaient des enfants. La plupart de ces organisations ont perdu de leur popularité parce qu'elles ne sont plus politiquement correctes ou pour d'autres raisons.

Voici la question que j'ai à poser au témoin: que peut faire le gouvernement pour motiver et faciliter la formation de Y dans le monde entier—j'estime pour ma part qu'il devrait en exister dans chaque localité—ou pour relancer non pas le scoutisme mais un mouvement de jeunesse équivalent? Mon père par exemple était un Scout du Roi. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je dois vous signaler que nous avons un autre témoin qui attend, parce qu'il devait témoigner à 13h45.

La sénatrice Cools: Oh, pardon!

Le coprésident (M. Gauthier): Il reste trois collègues qui ont des questions à poser. Posez la vôtre; le YMCA est très connu.

La sénatrice Cools: Bon. Comment le gouvernement peut-il encourager le secteur bénévole à mobiliser des énergies pour remplacer ce qui était une motivation chrétienne? Que peut-on faire pour aider ce prêtre qui est retourné à Cuba pour y créer un YMCA?

Mme Baird: Je crois qu'il faudrait avant tout soutenir et encourager l'échange de jeunes de divers pays en invitant des jeunes de l'étranger à visiter notre pays et à avoir des contacts avec des institutions comme les YMCAs. Cela leur permet de retourner chez eux et d'intégrer ces méthodes et programmes à ceux de leurs collectivités, ainsi que d'inciter les gens à mettre leurs ressources en commun pour que des institutions comme les YMCAs fassent partie intégrante de leur collectivité. Ainsi, les collectivités peuvent se développer en fonction des besoins et des priorités locaux. Elles peuvent organiser leurs ressources de façon à répondre à ces besoins.

[Text]

Mr. Mills (Red Deer): I have a concern with something you mentioned: that we had to leave some money for emergencies. Don't you think, with all the increased ethnic and religious problems now that we have the Cold War over with, that in fact we're going to need a lot more money there than we've ever needed before?

Mr. Rodger: I think if we could get—This would probably relate to all other questions, and I apologize. This is softer stuff than the things you can do ratio analysis on.

[Translation]

M. Mills (Red Deer): Je songe à un problème que vous avez mentionné: il faut garder de l'argent pour les urgences. Ne croyez-vous pas que, compte tenu de la recrudescence des conflits ethniques et religieux depuis la fin de la guerre froide, nous allons en fait avoir besoin de beaucoup plus d'argent que jamais pour les urgences?

M. Rodger: Je pense que si l'on arrivait... Cela se rattacherait probablement à toutes les autres questions; veuillez m'en excuser. Ce sont des sujets plus flous que ceux pour lesquels on peut faire des analyses de ratio.

• 1350

If we could create democratic units composed of health and community-based organizations that would interpret at street level—and I don't use that as jargon—in a real, honest, democratic way, it would be a chance for communities of all kinds to talk about their important value systems and what core competencies are necessary for them to overcome their problems.

The investment may take a little longer, and some of the anger that's built up over a long period of different kinds of orders won't go away overnight. If communities are left with mechanisms that have them talking to one another face to face, that might be the nicest gift of infrastructure Canada could give to the world.

We should remember that this country was built by volunteers. Leaders throughout history were people who gave up of their lives to be of social use to the total country, as you have done. We sit in this room with Doctors Without Borders. The emerging public health profile in this country is service-based, community-based. The Boy Scouts and the YMCAs are the last bastions of true democratic experience.

If we can leave behind the Canadian flexibility to meet together, talk together, and share conflict and conversation without guns, we might give the world a gift that we've sometimes lost sight of in our own country.

It's a soft answer. Thank you.

Dr. McIntyre: Canadian humanitarian assistance has to be coordinated much better with the international community. We are squandering very important resources and a lot of human resource time and commitment in very fruitless issues such as shoes, or skim milk, etc.

I really think we should use 10% of our international development assistance reserve to have an international presence that is coordinated with UN efforts and others. It would be more than sufficient for the needs.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I can accept a concept, but does your concept include building infrastructures like schools, clinics and hospitals, or were you concentrating more on the service side of that concept?

Dr. McIntyre: The UN priority need concept or the health reform concept?

Mr. Volpe: The health reform concept.

Dr. McIntyre: It's an integrated package. We talk about health as being integrated, so we would certainly include an infrastructure, not in the second and tertiary levels of care, but in the primary levels of care. That includes providing the

Si nous pouvions créer des unités démocratiques qui regrouperaient des organismes de santé communautaires qui travailleraient directement avec les gens de façon réellement et authentiquement démocratique, cela permettrait aux diverses collectivités de parler de leur système de valeurs et des connaissances essentielles dont elles ont besoin pour résoudre leurs problèmes.

Il est possible que l'investissement arrive plus tard; il faut accepter qu'il n'est pas facile d'apaiser du jour au lendemain la colère accumulée dans ces collectivités. Le plus beau cadeau que le Canada pourrait faire au monde serait de léguer à ces collectivités des mécanismes leur permettant de se parler directement.

Il ne faut pas oublier que notre pays a été construit par des bénévoles. Au cours de notre histoire, nos chefs ont été des gens qui ont donné leurs vies pour le bien de notre société, comme vous l'avez fait. Il y a à nos côtés le groupe Médecins sans frontières. Le régime de santé publique qui apparaît dans notre pays est axé sur les services et la communauté. Les Scouts et les YMCA sont les derniers bastions d'une véritable expérience démocratique.

Si nous pouvons donner aux Canadiens la possibilité de se rencontrer, de se parler, et de régler les conflits et les discussions sans violence, nous ferions au monde le cadeau d'une chose qu'il nous arrive, nous-mêmes, de perdre de vue.

C'est une réponse un peu émotive. Je vous remercie.

Mme McIntyre: Il faut que l'aide humanitaire du Canada soit mieux coordonnée avec la collectivité internationale. Nous gaspillons des ressources financières et humaines, du temps et des efforts, sur des questions frivoles comme les chaussures ou le lait écrémé.

Nous devrions affecter 10 p. 100 d'aide au développement international à la coordination de nos activités avec celles des Nations Unies. Cela suffirait largement aux besoins.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Je suis d'accord avec cette idée, mais comprend-elle la construction d'infrastructures comme les écoles, les cliniques et les hôpitaux? Ou pensiez-vous davantage à l'aspect service de cette idée?

Mme McIntyre: L'idée de la nécessité d'accorder la priorité aux Nations Unies, ou l'idée d'une réforme de la santé?

M. Volpe: L'idée d'une réforme de la santé.

Mme McIntyre: C'est un projet intégré. Nous parlons de l'intégration de la santé, ce qui comprend l'infrastructure, non pas pour les niveaux des soins secondaires et tertiaires mais au niveau des soins primaires. Cela comprend la fourniture de

[Texte]

essential drugs and basic infrastructure for provision, as well as the services and trained personnel. It's a comprehensive package. Some countries that are more advanced in primary health care may need more work now in accessible education or transportation that are all part of the human needs.

Mr. Volpe: You would leave the secondary and tertiary areas to the host country and you'd just concentrate on the —

Dr. McIntyre: I think we need to educate the host countries more. In their zealous desire to modernize, they often squander all the resources for health in tertiary care, for example. Their resources for transportation have often been squandered on their airline and other aviation mechanisms.

I think we have an educative role, but if we're funding tertiary care hospitals we're doing harm if those countries need to have more primary health-care infrastructure. We have been culprits in that area.

Mr. English (Kitchener): Are you troubled at all with the concept of educating a country? Part of being a member of Parliament is to be an historian. I read a lot about missionaries. Groups you mentioned such as the Boy Scouts and the YMCA did not receive very good press in history in areas like China and India. To a degree it was because they sought to bring values from the west to those societies. Some people disagree, and I—

Senator Cools: They did good work.

Mr. English: They may have, but most historians from your area don't say that.

Mr. Rodger: It's a difficult thing to evaluate. Some people have been very discourteous to the YMCA about its evangelism and building for brotherhood, but we've learned our lesson by listening to our partners. I think the key of the new process I would talk about—new being the past 50 years—would be not missionary but partnership in the true sense of the word.

• 1355

Mr. English: I was wondering about the term "educating a country", which is something we've heard before.

Dr. McIntyre: Your point is well taken. We have to be exquisitely careful not to be paternalistic.

When we talk about educating, we talk about people knowing about and having choices. That goes for family planning; it goes for knowing whether or not your children are better off in school or continuing in the fields. That's the kind of path to realization where people are able to understand the choices before them and make decisions at the individual, community, and national levels.

Your point is very well taken. It's a sense of being partners collaborating, but there also is a duty to allow individuals who don't have the opportunity to learn to have some opportunity to make informed choices.

Le coprésident (M. Gauthier): Au nom du Comité, docteur Lynn McIntyre, je vous remercie beaucoup pour votre témoignage.

[Traduction]

médicaments essentiels et l'infrastructure nécessaire pour y parvenir, ainsi que les services et la formation du personnel. C'est un projet global. Certains pays possèdent déjà un système de soins primaires développé; ils auraient davantage besoin d'éducation ou de transports, éléments qui font tous partie des besoins humains.

M. Volpe: Vous laisseriez au pays bénéficiaire le soin de s'occuper des secteurs secondaires et tertiaires, et vous feriez porter vos efforts. . .

Mme McIntyre: Je pense qu'il faut éduquer davantage les pays bénéficiaires. Ils veulent se moderniser à tout prix; ils gaspillent souvent toutes les ressources sur les soins de santé tertiaires. Les ressources dont ils disposaient pour les transports ont souvent été utilisées à tort pour développer le transport aérien.

Nous avons un rôle d'éducateur à jouer, mais si nous finançons des hôpitaux de soins tertiaires, nous faisons plus de mal que de bien si le pays a, en fait, besoin d'infrastructures de soins de santé primaires. Nous avons fait des erreurs dans ce domaine.

M. English (Kitchener): Est-ce que l'idée d'éduquer un pays ne vous gêne pas un peu? Le fait d'être député au Parlement sensibilise à l'histoire. J'ai beaucoup lu sur les missionnaires. Les groupes que vous avez mentionnés, comme les Scouts et le YMCA n'ont pas eu, dans l'histoire, une très bonne réputation dans les régions comme la Chine et les Indes. Cela s'explique en partie parce qu'ils cherchaient à introduire dans ces sociétés des valeurs occidentales. Certains ne sont pas d'accord avec cela et. . .

La sénatrice Cools: Ils ont fait du bon travail.

M. English: Cela est possible, mais la plupart des historiens de votre région disent le contraire.

M. Rodger: Cela est difficile à évaluer. Il y a des gens qui se sont moqués du prosélytisme dont ont fait preuve les YMCA, mais nous nous sommes améliorés parce que nous avons écouté nos partenaires. Je pense que l'élément essentiel de ce nouveau processus—par nouveau, j'entends les 50 dernières années—n'est pas de remplir une mission mais de jouer le rôle d'un véritable partenaire.

M. English: Je m'interrogeais sur l'expression «éduquer un pays», parce que nous l'avons déjà entendue.

Mme McIntyre: C'est une bonne remarque. Il faut faire très très attention de ne pas être paternalistes.

Lorsque nous parlons d'éducation, nous voulons que les gens puissent effectuer des choix en connaissance de cause. Cela vaut pour la planification familiale, comme pour la décision d'envoyer les enfants à l'école ou aux champs. C'est une solution progressive qui permet aux gens de comprendre les choix qui s'ouvrent à eux et de prendre des décisions aux niveaux individuel, communautaire et national.

Votre remarque est très juste. Il faut qu'il y ait collaboration entre partenaires, mais il faut également que les personnes qui n'ont pas eu la possibilité de s'instruire aient les moyens de prendre des décisions informées.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms McIntyre, thank you very much for your presentation.

[Text]

Mme McIntyre: Merci.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would like to thank also June Baird and George Rodger, from the YMCA. I could easily have spent the afternoon talking to you, because I had a series of questions, but time is of the essence here. I apologize to you, but we have to compress. Thank you very much for coming out this afternoon.

Mme McIntyre: Merci.

Mr. Rodger: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Our next witness will be Dr. Edgar Gold, from the Oceans Institute of Canada.

Bienvenue, docteur Gold.

You have 10 minutes to go over the subject briefly, and then we will question you.

Dr. Edgar Gold (Executive Director, Oceans Institute of Canada): Thank you very much, Mr. Chairman.

Good afternoon, ladies and gentlemen. Welcome to sunny Halifax. It's always like this here.

Perhaps I should qualify myself a little bit. You have before you an oceans person. In fact, I'm a lawyer, a senior law partner with a law firm in Halifax. However, for the last two years I've also been the president of the Canadian Maritime Law Association, which is not simply an association of maritime lawyers but basically the largest private-sector interest group in the maritime sector in Canada.

I'm also a professor of maritime law and professor of resource and environmental studies at Dalhousie University, which, as you may know, is fairly prominent in the oceans area.

I'm also the founding executive director of the Oceans Institute of Canada. I remain a director there.

Lest you think that this is another lawyer or professor, I was also at sea for 16 years. I'm a former sea captain and master mariner, so I do know the oceans reasonably well.

I understand, sir, that your committee heard a presentation on fisheries in Newfoundland from one of my colleagues and former students. What I would like to do this afternoon is focus perhaps a little bit more broadly on ocean policy, or, if I may say so, the lack thereof, in Canada.

In fact, Canada's contribution to world oceans and fisheries development is really quite significant. I always like to say that, particularly to this type of committee, which obviously is composed to a great extent of members who are not necessarily from the coastal provinces of Canada. We are in fact a country linked by two great railway lines, very often with our back to the ocean, looking inland like our large neighbour to the south.

Foreign policy as expressed at the Conference on the Law of the Sea has gained us a very considerable reputation as a relatively unbiased and progressive participant in not only Third World ocean affairs but ocean affairs generally.

[Translation]

Dr. McIntyre: Thank you.

Le coprésident (M. Gauthier): J'aimerais également remercier June Baird et George Rodger de l'UCYG. J'aurais aimé vous parler toute l'après-midi, parce que j'avais beaucoup de questions à vous poser, mais nous n'avons pas beaucoup de temps ici. Je vous demande de bien vouloir m'excuser mais il faut nous hâter. Je vous remercie beaucoup d'être venus cet après-midi.

Dr. McIntyre: Thank you.

M. Rodger: Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Le témoin suivant est M. Edgar Gold, de l'Institut canadien des océans.

Welcome, Dr. Gold.

Vous pouvez prendre 10 minutes pour présenter votre exposé et nous vous poserons ensuite des questions.

M. Edgar Gold (directeur exécutif, Institut canadien des océans): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Bon après-midi, mesdames et messieurs. Bienvenue au soleil d'Halifax. C'est toujours comme ça ici.

Je devrais peut-être me présenter. Je suis un homme de la mer. En fait, je suis avocat, un des principaux associés d'un cabinet d'avocats d'Halifax. Cependant, je préside depuis deux ans l'Association canadienne de droit maritime, qui n'est pas simplement un regroupement de maritimes mais essentiellement le principal porte-parole du secteur privé maritime au Canada.

Je suis également professeur de droit maritime et d'études des ressources et de l'environnement à l'université Dalhousie qui, vous le savez peut-être, est bien connue dans le domaine de la recherche océanographique.

Je suis également directeur exécutif et membre fondateur de l'Institut canadien des océans où je siège toujours au conseil d'administration.

Je ne voudrais pas que vous pensiez que je suis simplement avocat ou professeur, car j'ai bourlingué pendant 16 ans. Je suis un ancien capitaine et officier de marine et je connais donc assez bien la mer.

Je crois savoir que votre comité a entendu un exposé sur les pêcheries de Terre-Neuve présenté par un de mes collègues, qui est aussi un de mes anciens étudiants. J'aimerais cet après-midi vous parler, dans une perspective plus large, de la politique de la mer au Canada, ou, plutôt, de son absence.

En fait, le Canada est extrêmement actif dans le domaine du développement des pêcheries et de la mer, tant au pays qu'à l'étranger. C'est quelque chose que j'aime beaucoup dire, en particulier devant un comité comme le vôtre, qui est manifestement composé de membres dont la plupart ne viennent pas des provinces côtières du Canada. Notre pays est relié par deux grandes lignes de chemin de fer, il a bien souvent le dos tourné à la mer, et regarde vers l'intérieur comme notre grand voisin du sud.

La politique étrangère, telle qu'elle ressort de la Conférence sur le droit de la mer, nous a fait la réputation enviable d'être considéré comme un acteur relativement impartial et moderne sur les questions de la mer, non seulement dans le tiers-monde mais dans le monde en général.

[Texte]

Resulting from, firstly, common historical and cultural linkages with the British Commonwealth and with francophone countries, Canada enjoys a place of privilege within these communities that is really quite out of proportion to its global economic and political power. I'd like to emphasize that. If I may be so crass as to say this, we have not really cashed in.

[Traduction]

En raison de liens communs historiques et culturels avec le Commonwealth britannique et les pays francophones, le Canada occupe une place privilégiée à l'intérieur de ces communautés, place qui est tout à fait disproportionnée par rapport à son poids économique et politique. C'est un fait que j'aime à souligner. Si vous me permettez d'être direct, j'ajouterais que nous n'en avons pas vraiment profité jusqu'ici.

• 1400

We have of course a vital interest in maritime matters and the law of the sea, and this is basically due to our own natural characteristics. You will have heard we have the longest coastline of any nation, the second largest continental shelf, an arctic archipelago and very large coastal populations in areas very vulnerable to pollution and mismanagement. We were and we hopefully will be again a major fishing nation dependent on cooperation with distant-water fishing fleets. We're a mineral producing nation affected by competition from the exploitation of seabed resources and we are also very much a trading nation dependent on the sea for transport of goods.

Les questions maritimes et le droit de la mer sont d'une importance vitale pour nous, principalement en raison des caractéristiques naturelles de notre pays. Vous savez certainement que notre pays vient au premier rang pour ce qui est de la longueur des côtes, qu'il vient en seconde place pour la taille de son plateau continental, que nous possédons un archipel arctique et d'importantes populations côtières dans des régions très vulnérables face à la pollution et à la mauvaise gestion des ressources. Notre pays a déjà possédé, et je l'espère, il la retrouvera à l'avenir—une importante industrie de pêche, pour laquelle il dépend de la collaboration de flottes de pêche étrangère. Nous avons une industrie minière qui est touchée par la concurrence que constitue l'exploitation des ressources du sol marin et nous sommes également une nation commerçante qui dépend de la mer pour le transport de ses marchandises.

The ocean sector therefore is part of the explicit policy of our new government. In the section of *Creating Opportunity*—the famous red book—dealing with foreign policy there is a pledge to ratify the United Nations Convention on the Law of the Sea and to strengthen what the book calls ocean management regimes. The document also cites the management of global fish stocks as a major emerging issue requiring the attention of new multilateral regimes. The document also states the cornerstone of our foreign policy will be sustainable development and it will push this goal at UN agencies and through bilateral and multilateral aid programs.

Le secteur de la mer est donc un volet de la politique officielle de notre nouveau gouvernement. Dans la partie du fameux Livre rouge intitulé *Pour la création d'emploi*—pour la relance économique—qui traite de la politique étrangère, le gouvernement libéral s'engage à ratifier la convention sur le droit de la mer des Nations Unies et de renforcer ce que l'on appelle dans ce livre la gestion des réserves halieutiques globales, qu'il qualifie de grande question de l'heure appelant la création de nouveaux régimes multilatéraux. Le document énonce également que le développement durable est un aspect essentiel de notre politique étrangère et qu'il tentera de réaliser cet objectif à travers les organismes de l'ONU et à l'aide de programmes d'aide bilatérale et multilatérale.

I would urge our country to in fact adopt the United Nations Convention on the Law of the Sea of 1982. It's languished for almost 12 years since completion in Jamaica in 1982, and for us this has been a little bit of an international embarrassment because we were certainly one of the major architects of this convention. Let me hasten to add this is not simply another international treaty. It is probably the most ambitious law reform movement ever undertaken by the global community. It in fact provides a new code of conduct for ocean uses and ocean resources.

Je pense que le Canada devrait ratifier la convention des Nations Unies sur le droit de la mer négociée en 1982. Cela fait presque 12 ans qu'elle a été négociée en Jamaïque en 1982, et cela est quelque peu gênant pour nous parce que nous avons été un des principaux architectes de cette convention. Je dois ajouter que ce n'est pas là une convention internationale comme les autres. Elle représente peut-être le plus ambitieux mouvement de réforme du droit qu'on ait jamais entrepris sur le plan international. Cette convention est un nouveau code de conduite de l'utilisation de la mer et de ses ressources.

This has of course been linked to the United Nations Conference on Trade and Development after the Rio conference and there are now very strong linkages. Maurice Strong, at the closing ceremony of UNCED, stated, and I quote him because I think it's very profound:

Cela est bien entendu relié à la conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement, qui a suivi la conférence de Rio et les liens établis sont très étroits. Maurice Strong a déclaré lors de la cérémonie de fermeture de la CNUED, et je le cite parce que cela m'apparaît profond:

We have a profoundly important declaration that must continue to evolve towards what many of us hope will be an Earth Charter that could be finally sanctioned on the 50th anniversary of the United Nations in 1995.

Il s'agit là d'une déclaration d'importance capitale qui doit continuer à évoluer vers ce que beaucoup d'entre nous espérons, à savoir une charte de la terre, que l'on pourrait peut-être ratifier pour le 50^e anniversaire des Nations Unies, en 1995.

[Text]

Ladies and gentlemen, one of the points that has come up is the oceans are not only of critical importance for Canada's future but to the global community generally.

In 1987—that's seven years ago—the previous government, reacting to opposition criticism that we were spending over \$2 billion on fisheries and oceans and yet did not seem to have a coordinated strategy and policy, attempted to develop a strategy for an oceans policy for Canada. A policy background paper was prepared, there were a lot of hearings, an economic declaration was produced and many of us in the oceans business thought Canada was finally getting its act together. Yet here we are, ladies and gentlemen, seven years later going through the exercise.

I'm quite sure in your background materials you will have seen these magnificent documents produced by Mr. Siddon on the oceans policy for Canada and Canada's oceans. Much of that work I think is still very topical today. We all know much of this came to very little, but we have certainly a good background document on which to build.

● 1405

There are great expectations for Canada to work in this particular area. As I've already mentioned, we have built expectations amongst countries that supported many of the provisions put forward by Canada during the decade when the new Law of the Sea was being developed.

In this connection, having participated in many of those meetings, I must say without hesitation that Canada's Law of the Sea delegations were probably the best-prepared foreign policy groupings we have ever had, perhaps even in the history of foreign policy. I'm not alone in saying this. I was not part of the Canadian delegation, but I participated in this.

We were extremely well prepared in terms of policy. In fact, because we were so well prepared, to a very great extent we got almost everything we wanted, particularly the part in the convention related to protection of the marine environment. That was almost totally drafted by Canada.

But during this decade of deliberations and negotiations an awful lot of promises were made. We had, and needed, a lot of friends to get through some of these provisions. Many of the major countries were not on our side. The United States was not on our side. The EEC countries were not on our side. So we in fact achieved the gains in this particular convention, to a great extent, with members of the then-called Group of 77.

They felt that Canada provided leadership then and that Canada should provide leadership in the post-implementation period on the Law of the Sea. That, of course, has now come to an end. In November of this year the convention will enter into force, regrettably without Canadian ratification, probably, at that particular stage.

So I would really urge the committee to consider very seriously that Canada should ratify the convention, that the government in fact should do what it said in its red book and provide the leadership that's being awaited.

[Translation]

Mesdames et messieurs, je tiens à signaler que l'on a constaté que la mer et les océans étaient non seulement un secteur critique pour l'avenir du Canada, mais également pour celui de la planète.

En 1987—cela remonte à sept ans—le gouvernement précédent a réagi aux critiques de l'opposition selon lesquelles nous dépensions plus de deux milliards de dollars sur les pêches et les océans sans avoir pour autant de stratégie et de politique coordonnée et il a ainsi tenté d'élaborer une stratégie pour définir la politique du Canada sur les océans. On a préparé un Livre blanc, il y a eu de nombreuses audiences, une déclaration économique, et la plupart des gens de ce milieu pensaient que le Canada avait finalement commencé à faire quelque chose. Et on se retrouve aujourd'hui, mesdames et messieurs, quelque sept ans plus tard, à refaire le même travail.

Je suis sûr que les magnifiques documents qu'a produits M. Siddon en ce qui concerne la politique du Canada sur les océans se trouvent dans la documentation rassemblée à votre intention. La plupart de ces recherches sont encore d'actualité. Nous savons tous qu'il n'en est pas sorti grand chose, mais c'est un bon document de travail sur lequel on pourrait fonder une politique.

On s'attendait vraiment à ce que le Canada joue un grand rôle dans ce domaine. Comme je l'ai déjà mentionné, les pays qui ont appuyé les dispositions présentées par le Canada au cours de l'élaboration du nouveau Droit de la Mer s'attendent naturellement à ce que le Canada joue un rôle actif.

À ce sujet, je sais, pour avoir participé à beaucoup de ces réunions, que la délégation canadienne à la convention sur le Droit de la Mer a sans doute été un des groupes le mieux préparé sur le plan de la politique étrangère que nous ayons jamais eu, peut-être même de l'histoire de la politique étrangère. Je ne suis pas le seul à le dire. Je ne faisais pas partie de la délégation canadienne, mais j'ai participé à ce projet.

Nous étions très bien préparés pour ce qui est des politiques à adopter. En fait, nous étions tellement bien préparés, que nous avons presque obtenu tout ce que nous voulions, en particulier la partie de la convention qui traite de la protection de l'environnement marin. Cette partie est presque entièrement de source canadienne.

Mais nous avons fait beaucoup de promesses au cours des 10 années qu'ont duré ces délibérations et ces négociations. Nous avions beaucoup d'amis qui nous ont aidé à faire adopter ces dispositions. Des grands pays importants n'étaient pas du même côté que nous. Les États-Unis étaient de l'autre côté. Les pays de la CEE n'étaient pas de notre côté. Nous avons réussi à faire adopter cette convention principalement grâce à l'aide des pays de ce que l'on appelait alors le groupe des 77.

Ces pays pensaient que le Canada jouait un rôle de leader et qu'il devait prendre des initiatives pendant la période de mise en place du Droit de la Mer. Cette période vient de se terminer. En novembre de cette année, la convention va entrer en vigueur, et, il faut le regretter, très probablement sans que le Canada l'ait ratifiée.

C'est pourquoi j'invite vivement le Comité à demander au gouvernement de ratifier la convention, qu'il tienne les promesses que contient son Livre rouge et qu'il joue le rôle qu'on attend de lui.

[Texte]

Canada is not only a major beneficiary from the Law of the Sea convention. It has also established a foreign policy geared toward sharing its ocean knowledge and its expertise with developing states, through technology transfer, technical assistance, human resource development and cooperative ocean business, or ocean industries.

A large sector of the Canadian population and development community fully support CIDA's involvement in oceans, marine affairs and fisheries activities. In that particular respect—and we looked at this seven years ago—we found that despite the very large budget of CIDA, only a relatively minor amount—I think at that particular stage it was less than 2%—was actually spent on oceans in the oceans area, an area where the world regards us as being one of the leading experts.

So this is something that might be looked at, particularly in your discussions with people from CIDA.

A number of important Canadian trading partners, especially in the newly industrialized countries—particularly the growing tigers in Southeast Asia—have already ratified the Law of the Sea. They're looking to us to implement ocean development and cooperative programs between Canadian ocean industries and ocean expertise.

We have developed an enviable reputation and capacity—and that's private, public and academic expertise—in the oceans and environmental sectors. This needs to be tapped. There is no mechanism to tap this.

I also believe at a time when you, like all governments, are acting under severe constraints, where more has to be done with less, the oceans and environmental sectors are ideally suited for much smaller programs. These would be not only effective and beneficial but also would trigger larger benefits for the Canadian oceans' private sector.

We no longer need to go in for the megaprojects—building a harbour, assisting with the shipyards. There is overcapacity in that area, and the World Bank studies have shown that. What we now need to do is look at the implementing sector. In other words, the Law of the Sea has provided the legislative umbrella, but the implementation simply is not there.

• 1410

I think, Mr. Chairman, the sector provides an opportunity to explore program options in distinct areas: program development, program and project implementation strategy, Canadian foreign policy enhancement—and I think this should not be underestimated—and ocean policy assistance. When I speak about assistance, this is not simply to pour money into a developing country program. Ocean policy assistance is very much a two-way street. For example, we cannot teach Southeast Asians anything about agriculture. They've done it longer and they do it better than we do. We can learn from them. But we also know about fisheries technology and processing. We know about offshore oil and gas developments, offshore mining. We

[Traduction]

Le Canada est non seulement un grand bénéficiaire de la convention sur le Droit de la Mer, il a également élaboré une politique étrangère axée sur le partage de ses connaissances et de son expertise dans ce domaine avec les pays en voie de développement, par le biais de transferts de technologie, d'assistance technique, de développement des ressources humaines et d'entreprises coopératives ou d'industries marines.

Une bonne partie de la population canadienne et des intervenants dans le domaine de développement appuient sans réserve les activités de l'ACDI dans le domaine de la mer, des affaires maritimes et des pêcheries. Sur ce point précis—et nous l'avons noté il y a sept ans—nous avons constaté que malgré un budget imposant l'ACDI ne consacrait qu'une somme relativement faible—je pense que c'était à l'époque moins de 2 p. 100—aux océans, un domaine où nous jouissons d'une réputation mondiale.

C'est donc un aspect qu'il sera peut-être bon d'examiner, en particulier lorsque vous aurez des discussions avec des représentants de l'ACDI.

Un certain nombre des partenaires commerciaux du Canada, en particulier dans les pays nouvellement industrialisés—notamment les pays de l'Asie du Sud-Est—ont déjà ratifié la Convention sur le Droit de la Mer. Ils sont prêts à s'adresser à nous pour mettre en oeuvre des programmes coopératifs de développement des activités marines, avec les industries et les spécialistes canadiens.

Nous avons acquis une réputation et une capacité enviables—et ce, tant dans le secteur privé, public qu'universitaire—dans le domaine de la mer et de l'environnement. Il faut en profiter. Il n'existe aucun mécanisme qui permette actuellement de le faire.

Je pense également qu'avec les contraintes budgétaires que nous subissons, comme tous les gouvernements, à un moment où il faut faire davantage avec moins, les secteurs de l'environnement et de la mer se prêtent fort bien à des programmes de petite envergure. Ce type de programme ne serait pas seulement efficace et bénéfique, mais il aurait des retombées positives sur le secteur privé canadien de la mer.

Il ne s'agit pas de mettre sur pied des mégaprojets—construction d'un port, aide aux chantiers navals. Il existe une surcapacité dans ce domaine, ce que démontrent d'ailleurs les études de la Banque mondiale. Il faut nous centrer sur l'étape de la mise en application. En d'autres termes, la Convention sur le droit de la mer constitue un cadre législatif, mais il reste à le mettre en place.

Monsieur le président, je pense que ce secteur se prête à l'exploration de diverses solutions dans plusieurs domaines: développement de programmes, stratégie de mise en place de programmes et de projets, renforcement de la politique étrangère du Canada—et, aspect qui ne devrait pas être sous-estimé—aide en matière de politique des océans. Lorsque je parle d'aide, il ne s'agit pas de verser des fonds à un programme d'un pays en développement. L'aide dans le domaine de la politique des océans implique des échanges dans les deux sens. Par exemple, nous n'avons rien à apprendre aux pays de l'Asie du Sud-Est en matière d'agriculture. Ils le font depuis plus longtemps que nous et mieux. Nous avons des choses à

[Text]

are fairly environmentally astute, perhaps not as much as people think we are, but we have a track record in these areas.

One of the regrettable things, of course, is that the last government in fact closed down the International Centre for Ocean Development. You will have heard about ICOD. That was a very good little organization. It was not a very expensive organization. They in fact moved in the grey area where the mega-organizations, such as CIDA and the World Bank and UNDP and the big USAID and the Commonwealth Secretariat and so on could not move. This was very regrettable. Many of us in the private sector and on the academic periphery have had to take this over, because organizations such as CIDA and USAID, the Commonwealth Secretariat, Norwegian and Australian organizations, simply are not capable of smaller project management.

I remember once a senior CIDA program officer telling us that they are not really interested in a \$100,000 project because bureaucratically it will in fact take up just as much time as a \$20-million project; therefore they are not interested in that type of project. I think we have lost in that particular sector, and it's a sector we ought to concentrate in.

Finally, I think the changing external environment suggests that the last frontier, the oceans—70% of the earth's surface—will have to be efficiently managed to contribute to sustainable food security for the world population, and very soon energy security.

I think we all know, if you talk to anybody in the energy business, despite the fact that there's a glut of energy on the world market, we are heading into another energy crisis as sure as the sun will rise. Well, we're not always that sure in Halifax—as sure as the sun will rise somewhere.

In other words, the development of energy resources in the offshore is the last economic frontier. Space, perhaps, will be the next one, but that's perhaps a generation or two away. Therefore Canada's contribution to oceans development I think has been underdeveloped and underutilized, to a great extent because there has not been the adequate political will to do this. Not necessarily political will—I've personally felt at my meetings with Tom Siddon, when he was the minister running this, that his heart was probably in its right place, but the support from the Parliament of Canada, on both sides, was not there. Many people sitting there did not have the feel for the oceans that we as a three-ocean country ought to have, regardless of where we live.

The Chairman: Thank you, Dr. Gold. I have Dr. English.

Mr. English: Thank you very much. I thought that was a very interesting presentation, and it certainly was appropriate after our meetings yesterday in St. John's.

[Translation]

apprendre d'eux. Cependant, nous avons certaines connaissances en matière de technologie de la pêche et de la transformation. Nous avons une certaine expérience de l'exploitation des gisements pétroliers, gaziers et miniers au large. Nous sommes assez bons en environnement, peut-être pas autant que les gens le pensent, mais nous avons un bon dossier dans ce domaine.

Il faut bien sûr regretter que le dernier gouvernement ait fermé le Centre international d'exploitation des océans. Vous avez certainement entendu parlé du CIEO. C'était une bonne petite organisation. Elle ne coûtait pas très cher. Elle oeuvrait dans une zone grise où les grands organismes comme l'ACDI, la Banque mondiale, le PRUD et le gros USAID et le Secrétariat pour les pays du Commonwealth ne pouvaient agir. Cela est fort regrettable. Ce sont des gens du secteur privé et du secteur universitaire qui ont pris en main ces activités, parce que des organismes comme l'ACDI et l'USAID, le Secrétariat pour les pays du Commonwealth, et certains organismes norvégiens et australiens, n'étaient tout simplement pas prêts à gérer des projets aussi modestes.

Je me souviens qu'un premier administrateur de programmes de l'ACDI m'a dit un jour que les projets de 100 000\$ ne les intéressaient pas beaucoup parce qu'ils coûtaient aussi chers, en frais d'administration, que les projets de 20 millions de dollars; c'est pourquoi l'ACDI ne s'intéresse pas à ce genre de projets. Je pense que c'est dommage et que c'est un secteur sur lequel nous devrions centrer nos efforts.

Enfin, la façon dont l'environnement évolue semble indiquer qu'il faudra gérer de façon efficace notre dernière frontière, les océans—qui représentent 70 p. 100 de la surface de la terre—pour assurer un approvisionnement alimentaire durable à la population mondiale et, très bientôt, la sécurité énergétique.

Nous savons tous je crois, il suffit d'en parler aux gens de ce secteur, que malgré le fait qu'il y ait un surplus d'énergie à l'heure actuelle à l'échelle mondiale, il y a une crise énergétique qui se profile à l'horizon, aussi certainement que le soleil se lèvera demain. On n'en est pas toujours si sûrs à Halifax, mais disons aussi certainement qu'il se lèvera quelque part demain.

Autrement dit, le développement des ressources énergétiques marines est la dernière frontière économique. L'espace suivra peut-être mais dans une ou deux générations. On a donc d'après moi sous-utilisé et sous-développé la contribution que le Canada aurait pu faire au développement des ressources marines, principalement parce que la volonté politique n'y était pas. Je précise, peut-être pas vraiment absence de volonté politique—je suis toujours ressorti de mes rencontres avec Tom Siddon, lorsqu'il était le ministre responsable de ce secteur, avec le sentiment que ses intentions étaient bonnes mais que ce qui manquait c'était l'appui du Parlement du Canada, des deux côtés de la Chambre. La plupart des députés n'étaient pas sensibilisés aux questions marines comme devraient l'être les représentants d'un pays bordé par trois océans, où qu'ils vivent au Canada.

Le président: Je vous remercie monsieur Gold. Je donne la parole à M. English.

M. English: Je vous remercie beaucoup. Voilà un exposé fort intéressant et qui vient à point nommé après les réunions que nous avons tenues hier à St. John's.

[Texte]

I looked at the Liberal red book in the section on the Law of the Sea. It doesn't specifically say that we should ratify at this point. It says that the Liberal government will foster the development of such multilateral forms and agreements—this is talking about ocean policy—including an improved Law of the Sea. I think that's a little bit different from saying that the red book said "ratification".

[Traduction]

J'ai relu la partie du Livre rouge libéral qui traite du Droit de la mer. On n'y dit pas précisément que nous devrions ratifier maintenant cette convention. On y dit plutôt qu'un gouvernement libéral favorisera l'établissement ou l'amélioration des accords internationaux suivants—et on parle alors de la politique sur les océans—y compris la Convention sur le droit de la mer. Je ne pense pas que l'on puisse dire que le Livre rouge parle de «ratification».

• 1415

That being the case—I'm asking you this question because you're obviously very well informed on these issues—why have we not ratified the Law of the Sea? What are the forces that have been making us reluctant to do so?

Dr. Gold: There are a variety of reasons. The biggest reason, of course, was our neighbour to the south. The United States was strongly opposed to the Law of the Sea because they are opposed to the deep-sea mining provisions in the treaty as it presently stands.

Mr. English: Are there Canadians who are opposed to that?

Dr. Gold: Canada, particularly Canadian mining interests, has some worries that seabed minerals will in fact be competitive with Canadian land-based minerals.

Mr. English: Are they likely to be?

Dr. Gold: It is now felt that, given the depressed market for minerals, it probably will be between 70 to 100 years before there will in fact be effective deep seabed mining because of the cost implications. In other words, we are seeing a problem that is really quite a long way away.

The new U.S. administration is re-examining this. But I think that the U.S. opposition during the Reagan administration was even more invidious. I think that in general the Reagan administration was opposed to things related to the United Nations and to global government taking things away from the private sector.

There was also some concern in Canada, following certain studies by the Department of Finance, that unless there was sufficient ratification, particularly by the OECD countries, the richer countries—if I could call them that—that in fact accepted the Law of the Sea would be paying the bulk of some of the costs involved, including the seabed tribunal, the international seabed authority, and so on.

So there has been some juggling, and I understand now that the EEC is looking very seriously at ratification—Germany, the Scandinavian countries, and so on. So I would project that within the next two or three years there will be fairly strong support for the convention because it is the best thing there is.

The convention was in fact a compromise solution. No country got everything it wanted. We were not totally happy with the environmental provisions, and other countries were not happy with straits provisions, boundaries, and so on. But if you do a tally of the advantages and disadvantages, I would suggest to you that for Canada the percentage is probably 70% to 30% on the pro side rather than on the con side.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You said in your statement that CIDA was putting about 2% of its budget towards ocean development. Is that the expression you used? That's about \$52 million or thereabouts.

Ceci étant—je vous pose cette question parce que vous êtes manifestement bien informé de tout cela—pourquoi n'avons-nous pas ratifié la Convention sur le droit de la mer? Quelles sont les raisons qui nous ont fait hésiter?

M. Gold: Il y en a plusieurs. La principale, bien entendu, c'est l'influence de nos voisins du sud. Les États-Unis s'opposaient vivement à la convention dans son ensemble parce qu'ils s'opposaient plus précisément aux dispositions relatives à l'exploitation minière des fonds marins, dans leur forme actuelle.

M. English: Y a-t-il des Canadiens qui s'y opposent également?

M. Gold: Le Canada, en particulier les entreprises minières, craignent que les minéraux du sous-sol marin fassent concurrence aux gisements canadiens.

M. English: Est-ce qu'il y a vraiment un risque?

M. Gold: On pense à l'heure actuelle que compte tenu de la situation du marché des minéraux, il faudra probablement attendre 70 ou 100 ans avant que l'on puisse exploiter de façon rentable les minéraux du sous-sol marin. Autrement dit, il s'agit-là d'un problème à très long terme.

La nouvelle administration américaine est en train de revoir la question. L'opposition américaine à ce traité sous l'administration Reagan était beaucoup plus vive. Je pense que, de façon générale, l'administration Reagan s'opposait à tout ce qui concernait les Nations unies et à l'accroissement du secteur public au détriment du secteur privé.

Au Canada, on a également craint, à la suite d'études effectuées par le ministère des Finances, que les pays les plus riches—si je peux les appeler ainsi—qui auraient en fait accepté le nouveau droit de la mer, payeraient le gros de certaines des dépenses, notamment pour le tribunal des fonds marins, et l'autorité internationale responsable des fonds marins, à moins qu'un nombre suffisant de pays ratifient cette convention, en particulier les pays de l'OCDE.

Les positions ont quelque peu changé et je crois savoir que la CEE envisage sérieusement de ratifier cette convention—l'Allemagne, les pays scandinaves, et les autres. Je pense donc que, d'ici deux ou trois ans, l'appui accordé à la convention va se renforcer, parce qu'il s'agit d'un excellent document.

Cette convention est en fait une solution de compromis. Aucun pays n'a obtenu ce qu'il voulait. Nous n'étions pas tout à fait satisfaits des dispositions concernant l'environnement et d'autres pays n'aimaient pas les dispositions relatives aux détroits, aux frontières, et ainsi de suite. Mais si l'on additionne les avantages et les inconvénients, je dirais que pour le Canada les avantages représentent 70 p. 100 contre 30 p. 100 pour les inconvénients.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez mentionné dans votre exposé que l'ACDI affectait environ 2 p. 100 de son budget au développement de la mer. Est-ce bien l'expression que vous avez utilisée? Cela représente environ 52 millions de dollars.

[Text]

You also reminded me that the International Centre for Ocean Development, which helped developing countries to better manage their oceans, was closed by the former government. I think that I made a speech in the House on that. I was quite surprised about that gesture on their part. I think you also said that the private sector stepped in and took over where ICOD stopped acting. Did you say that?

Dr. Gold: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Please explain that.

Dr. Gold: What has happened on the international development side is really quite interesting because much of the development that takes place, where you have private sector joint ventures and so on, now involves some of the richer developing countries, the newly developed countries, such as Malaysia, Indonesia, and particularly the southeast Asian countries, where you can. . .

There's also some development in China, and Canada has just started working with Vietnam. These are countries that are really quite sophisticated in their demands where you can develop joint ventures and where there also are resources.

I think that has been a terrible detriment for countries in Africa. To some extent, we've basically written off Africa south of the Sahara. It has been a detriment certainly for the Commonwealth Caribbean, particularly the smaller island countries, which were considered to be of a small population base and negligible in foreign policy development. It has been a detriment in Central and South America, for political and other reasons, and we haven't done terribly much in the Middle East and Africa north of the Sahara.

• 1420

So I'm not suggesting that this is a good thing, but there is no real leadership agency that is pushing this at this particular stage, because CIDA is still very much geographically oriented. Under the presidency of Margaret Catley-Carlson, she in fact changed the agency drastically from a sectoral agency to a geographically oriented agency. I think that has been a detriment, particularly in the oceans sector.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Mr. Volpe.

Mr. Volpe: Thank you, Mr. Chairman.

I think the first part of the question was already asked by Mr. English. I was going to put the question a little differently.

Given your presentation and all of the compelling arguments for Canada's ratification of the Law of the Sea, I wondered what the compelling advantages were for not ratifying it.

Dr. Gold: I'm afraid I'm very prejudiced. I can't think of many. At this particular stage, I really think Canada. . . If we would in fact be one of the countries that, for whatever reasons, would not ratify the convention, or basically try to use the à la carte menu approach of taking pieces from the convention that we like and disregarding pieces that we don't like—in fact that is what many countries have done, and of course it is very attractive to do—

[Translation]

Vous avez également rappelé que le gouvernement précédent avait supprimé le Centre international d'exploitation des océans, qui aidait les pays en développement à mieux gérer leur ressources halieutiques. Je crois avoir fait un discours devant la Chambre des communes sur ce sujet. J'étais très surpris de cette décision. Vous avez également dit, je crois, que le secteur privé avait assuré le suivi des activités du CIED. Est-ce bien ce que vous avez dit?

M. Gold: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Pouvez-vous préciser.

M. Gold: La façon dont cela a évolué pour ce qui est du développement international est très intéressante parce que c'est plutôt avec les pays en développement les plus riches, les nouveaux pays développés, comme la Malaysia, l'Indonésie, et en particulier les pays de l'Asie du Sud-Est, qui ont été nos partenaires dans ce domaine, par le biais de co-entreprises du secteur privé, etc., que l'on peut. . .

Ce secteur se développe également en Chine et nous venons de commencer à travailler avec le Vietnam. Ce sont des pays qui savent très bien ce qu'ils veulent, et avec lesquels il est possible de mettre sur pied des entreprises conjointes, et qui disposent de ressources.

Cela me semble avoir beaucoup nui aux pays d'Afrique. On peut dire en gros que nous avons oublié tout ce qui est Afrique au sud du Sahara. Cela a certainement nui aux pays du Commonwealth des Caraïbes, en particulier ceux des petites Antilles, en raison de leurs faibles populations et de leur peu d'intérêt pour le développement d'une politique étrangère. Cela s'est fait au détriment de l'Amérique centrale et du Sud, pour des raisons politiques et autres, et nous n'avons pas fait grand chose au Moyen-Orient et dans l'Afrique au nord du Sahara.

Cela ne me paraît pas être une bonne chose, mais il n'existe aucun organisme qui prenne à l'heure actuelle des initiatives dans ce domaine, l'ACDI étant toujours très axée sur des critères géographiques. Sous la présidence de Margaret Catley-Carlson, cette agence a opéré un revirement important puisque d'agence sectorielle elle est devenue une agence principalement axée sur les critères géographiques. Je pense que cela n'est pas très bon, en particulier pour le secteur de la mer.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup, Monsieur Volpe, vous avez la parole.

M. Volpe: Merci monsieur le président.

M. English a déjà posé la première partie de ma question. J'allais formuler cette question de façon un peu différente.

En entendant votre exposé et tous les arguments en faveur de la ratification par le Canada de la Convention sur le droit de la mer, je me demandais quels pouvaient être les avantages qu'il y aurait à ne pas la ratifier.

M. Gold: Je suis très partial dans ce domaine, je le crains. Je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup. Pour le moment, je pense que le Canada. . . Si nous allions faire comme certains pays qui, pour diverses raisons, n'ont pas ratifié la convention et qui essayent de se servir comme dans un menu, et de retenir les parties de la convention qui leur plaisent et d'ignorer celles qui ne leur plaisent pas—en fait, c'est ce que beaucoup de pays ont fait et, bien entendu, ce serait très intéressant. . .

[Texte]

Mr. Volpe: Those are the countries that have signed it, but have not ratified it.

Dr. Gold: Yes. We now have 61 ratifications. The convention enters into effect 12 months after the 60 ratifications. It was the ratification of Guyana last November that will bring the convention into force this November.

Signature basically was that we were there, we agree with the general principles. We've signed it. In fact, there were only four countries that did not sign. But if we would not ratify, if we would basically wait, then we would be faced by an international treaty, which this November will become part of international law. We would not have access to the dispute resolution provisions. Certainly when we're looking at what's happening on the east coast fisheries and what is about to happen on the west coast, we will need access to dispute resolution. We will not have access to the fisheries provisions, we will not have access to the continental shelf provisions, because we will only have taken a piece of a particular treaty.

The treaty itself—and this was made very clear, and it's made very clear in the convention itself—was a total package deal. It was negotiated. It was the best possible deal that 150 countries could arrive at. It was a compromise. Everyone had to give something and everyone gained something. You could simply not use it. It was a table d'hôte; it was not an à la carte menu where you can take specific pieces.

We have already, for example, taken the 200-mile fishery zone, which is taken specifically from the Law of the Sea Convention. So we are using parts of the convention, yet we're not taking the next step. I think in terms of foreign policy it would basically show that Canada is prepared to go into an important international forum, provide very significant leadership, and then not follow through when the crunch comes of putting the official name on the line.

Mr. Volpe: Is it your opinion that were we to ratify this Law of the Sea we would have an easier time in defending our interests off the continental shelf?

Dr. Gold: I think it's been shown in the past that taking unilateral action is always difficult. Remember the Iceland difficulties when Iceland took unilateral action. We are now taking some unilateral action in the fisheries area.

My view would be that if our action would be challenged under the Law of the Sea, because in fact what we're doing may well be outside the Law of the Sea, that we would have greater success going to a tribunal to say we are members of the Law of the Sea convention; we have a problem in an area that was not considered by the Law of the Sea because it wasn't thought about; this is our specific problem and we would like this considered in these specific terms.

[Traduction]

M. Volpe: Il s'agit des pays qui ont signé la convention mais qui ne l'ont pas ratifiée.

M. Gold: Oui. Soixante et un pays ont ratifié la convention. Elle entre en vigueur 12 mois après la 60^e ratification. C'est la ratification de la Guyane, intervenue en novembre dernier, qui a déclenché l'entrée en vigueur de la convention en novembre de cette année.

Le fait de l'avoir signée, veut dire que nous y étions, et que nous sommes d'accord avec les grands principes. Nous avons signé la convention. En fait, il n'y a que quatre pays qui ne l'ont pas signée. Mais si nous ne la ratifions pas, si nous nous contentons d'attendre, nous allons retrouver avec une nouvelle convention internationale qui, en novembre, va faire partie du droit international. Nous ne pourrions pas invoquer les dispositions qui traitent de la résolutions des conflits. Je crois qu'avec ce qui se passe dans les pêches de la côte Est et ce qui risque de se passer sur la côte Ouest, il serait bon que nous ayons accès à ces mécanismes. Nous ne pourrions invoquer les dispositions relatives à la pêche, non plus que celles qui concernent le plateau continental, parce que nous n'avons adopté qu'une partie d'une convention particulière.

Cette convention—et cela est indiqué très clairement, dans la convention elle-même—est un accord global. Elle a été négociée. Elle reflète une entente à laquelle ont participé 150 pays. C'est un compromis. Chaque pays a dû céder sur quelque chose et a reçu quelque chose. On peut toujours s'abstenir d'y avoir recours. C'était plutôt un menu à prix fixe et non pas à la carte, où l'on peut choisir.

Nous avons déjà par exemple adopté la zone de pêche de 200 milles, qui est tirée directement de la Convention sur le droit de la mer. Nous utilisons donc certaines parties de la convention mais nous nous en tenons là. Pour ce qui est de notre politique étrangère, je pense que cela démontre à tous que le Canada est prêt à participer à un important forum international, d'y jouer un rôle très actif et de s'abstenir ensuite, au moment décisif, de mettre son nom officiellement au bas du document.

M. Volpe: Pensez-vous que si nous ratifions cette convention il nous serait plus facile de défendre nos intérêt au-delà du plateau continental?

M. Gold: Je pense que l'expérience démontre qu'il est toujours difficile de prendre des mesures unilatérales. Souvenez-vous des problèmes qu'a connus l'Islande lorsqu'elle a pris des mesures unilatérales. Le Canada a pris récemment des mesures unilatérales dans le domaine des pêches.

Il me semble que si l'on contestait l'une de nos mesures en vertu du droit de la mer, parce qu'il est bien possible que ce que nous faisons ne soit pas prévu par le droit de la mer, il nous serait plus facile d'aller devant un tribunal en tant que partie à la Convention sur le droit de la mer; de dire que nous avons un problème dans un domaine dont ne traite pas le droit de la mer parce que on ne l'avait pas envisagé; que voilà la nature du problème et que nous aimerions qu'on l'aborde dans telle et telle optique.

[Text]

I would be prepared to take my chances with that sort of tribunal rather than taking my chances with a challenge, when we are acting unilaterally without any legal protection whatsoever. I know as a lawyer what side I would prefer to be on.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. Gold, you made a statement a few minutes ago about Dr. Margaret Catley-Carlson, the former president of CIDA, having changed the concept or the definition of their activities from a sectoral to a geographic one, and you mentioned then after that Africa was indeed very demanding of assistance in terms of developing their resources.

I'm just wondering, when you go geography, you go to the poorest of Africa. Isn't that okay with you? I mean, why would sectoral...? We are told that CIDA is spread over the world and not concentrated or focused enough. The comment you made kind of surprised me and interested me. Could you just expand on what you meant when you said we went from a sectoral to a geographic orientation in terms of CIDA?

Dr. Gold: Well, when I referred to Catley-Carlson, of course it wasn't she who changed the—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, she was there.

Dr. Gold: It happened during her particular reign. But I believe there should be a little of both. I think it should be both sectoral and geographic. Let me give you an example.

We were asked a few years ago to undertake a small technical assistant project in a coastal Caribbean country called Belize. Belize were having some very serious problems, particularly related to maritime legislation and relationships with their neighbour Guatemala, which is not their most friendly neighbour. There, because their legislation in fact had not been updated since British colonial days—and we in fact had some contacts with some colleagues at the University of the West Indies and Barbados—we were putting a group together to assist Belize.

When we went to CIDA—and this was a relatively small project, which I think was going to cost \$75,000 or \$80,000 or something and we could have in fact run it through the Canadian High Commissioner in Barbados—CIDA then told us that no, geographically there was so much in the pot for Belize and they had built two roads and a microwave communications system, which cost \$52 million, so there was no money whatsoever for Belize for the foreseeable future. That I think is what is wrong with the geographic orientation.

I feel that sectoral... And if I now talk about sectoral, it's health, oceans, education, environment, women. I mean, there are a whole series of sectors today that in fact can be sectoral as well as geographical. The bilateral group in CIDA is not designed any more to work that way. They basically look at how much they have in the kitty for the Caribbean. If they have built an airport somewhere, they say, well, there's no more money there.

[Translation]

Je préférerais de beaucoup me présenter devant ce genre de tribunal que de prendre le risque que l'on conteste notre décision et qu'on nous objecte que nous avons pris des mesures de façon unilatérale sans aucun fondement juridique. Je sais, en tant qu'avocat, de quel côté je préférerais me trouver.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Gold, vous avez mentionné il y a quelques minutes que M^{me} Margaret Catley-Carlson, ancienne présidente de l'ACDI avait recentré les activités de cette agence en fonction de critères géographiques, là où ils avaient été sectoriels, et vous avez mentionné, juste après, que l'Afrique avait grand besoin d'aide pour le développement de ses ressources.

Je me posais la question, lorsque l'on parle de géographie, cela veut dire que l'on va vers les pays d'Afrique les plus pauvres. Pourquoi êtes-vous contre cela? Pourquoi est-ce que des critères de nature sectorielle...? On nous dit que l'ACDI a trop étendu ses activités. Votre commentaire m'a quelque peu surpris et m'intéresse. Pourriez-vous expliquer davantage ce que vous voulez dire lorsque vous dites que les activités de l'ACDI se sont orientées en fonction de critères géographiques après avoir été sectoriels?

M. Gold: Eh bien, lorsque j'ai parlé de M^{me} Catley-Carlson, je sais bien que ce n'est pas elle qui a changé les...

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, mais elle était là.

M. Gold: Cela s'est produit sous sa présidence. Je pense qu'il faudrait un peu des deux. Je pense qu'il faudrait utiliser des critères sectoriels et géographiques. Je vais vous donner un exemple.

On nous a demandé il y a quelques années d'entreprendre un petit projet d'assistance technique dans un pays côtier de la Mer des Antilles appelé le Belize. Ce pays connaissait de graves problèmes, en particulier en matière de législation maritime et des rapports qu'il entretenait avec le pays voisin, le Guatemala, relations pas particulièrement amicales. La législation dans ce pays n'avait pas évolué depuis l'indépendance—et nous avons eu des contacts avec des collègues de la University of the West Indies and Barbados—et nous avons créé un groupe qui devait travailler au Belize.

Lorsque nous nous sommes adressés à l'ACDI—il s'agit là d'un projet relativement de petite envergure, puisqu'il n'allait coûter que de 75 000\$ à 80 000\$ et que nous aurions pu en fait passer par le Haut commissaire du Canada à la Barbade—l'ACDI nous a répondu non, que l'enveloppe géographique pour le Belize était de tant et que le Canada y avait déjà construit deux routes et un système de communications par micro-ondes ayant coûté 52 millions de dollars, si bien qu'il n'y aurait plus d'argent pour le Belize dans un avenir prévisible. Je pense que c'est cela le défaut de la répartition géographique.

Il me semble qu'un répartition sectorielle... Par secteur j'entends la santé, les océans, l'éducation, l'environnement, les femmes. Il me semble qu'il y a toute une série d'activités qui peuvent être entreprises sur une base sectorielle aussi bien que géographique. Le groupe bilatéral à l'ACDI n'est plus structuré pour travailler de cette façon. Il se contente de regarder combien il y a dans la caisse pour les Caraïbes. S'ils ont déjà construit un aéroport quelque part, ils disent, bon, il n'y a plus d'argent.

[Texte]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. Gold, you lose me when you say that; I don't know about the other members. If we went where we have a comparative advantage to offer on a sectoral basis, we'd be all over the map. With regard, for example, to those who need education, that wouldn't correct the present problem with CIDA, would it, to go exclusively sectorally?

Dr. Gold: Perhaps not, but that is exactly what ICOD was designed to do, and that is now missing. CIDA is not designed to deal with the linkage programs.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's my point, but you've said to us here that the private sector has picked where ICOD left off.

Dr. Gold: The private sector has picked up work in those countries where there's a mutual advantage to the Canadian private sector as well as to the recipient country.

• 1430

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Should the government do that?

Dr. Gold: To prime the pump, yes—not to pour major funds in, but certainly to prime the pump. We went in very early. I was working four years ago already in Vietnam when Vietnam was just slightly opening the door. We saw immediately that this was a country with a destroyed infrastructure but extraordinarily skilful people and enormous resources both in the coastal and in the land sector. There was an opportunity there. Nobody was there. The Americans were still looking for bodies. The French were the old colonial power. The Australians were a bit distrusted in the region and so on, so we said there was an opportunity there.

Now the Canadian industry is starting to see these advantages, and Canadian oil companies are going in and assisting Vietnam in the offshore sector. There were some relatively modest advances put in under the Management for Change program in CIDA, which is an excellent program, to develop these programs, but that is an area that has been very difficult to fund.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Was Petro-Canada International involved at any time in this kind of program assistance?

Dr. Gold: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Tories also abolished that.

Dr. Gold: That's right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What would you suggest we do? Do you recommend that we institute some kind of international agency or international centre for ocean development?

Dr. Gold: Either there should be some ICOD-like organization working closely with CIDA as well as the private sector, or CIDA should have some division that looks at some of these areas, although my recollection is that the smaller agencies within CIDA always seem to be the first cut when there are cuts coming down the line.

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Gold, vous me perdez lorsque vous dites cela; je ne sais pas ce qu'en pensent les autres membres du comité. Si nous intervenions sur une base sectorielle partout où nous avons un avantage comparatif, nous nous disperserions dans le monde entier. Prenez, par exemple, le domaine de l'éducation, la répartition sectorielle ne réglerait pas le problème actuel de l'ACDI, n'est-ce pas?

M. Gold: Peut-être pas, mais c'est exactement ce que le CIEO était conçu pour faire et qui manque maintenant. L'ACDI n'est pas conçu pour assurer ces programmes de liaison.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est bien ce que je dis, mais vous nous avez dit que le secteur privé a pris la relève du CIEO.

M. Gold: Uniquement là où il y a un avantage mutuel pour le secteur privé canadien et le pays bénéficiaire.

Le coprésident (M. Gauthier): Le gouvernement devrait-il jouer ce rôle?

M. Gold: Amorcer la pompe, oui—pas en tant qu'investisseur de premier plan, mais certainement pour amorcer la pompe. Nous avons pris les premiers contacts très tôt. Je travaillais il y a déjà quatre ans au Vietnam, alors que ce pays commençait à peine à entrouvrir la porte. Nous avons immédiatement vu que c'est un pays avec une infrastructure en ruine mais une population extraordinairement compétente et des ressources énormes, tant maritimes que terrestres. Il y avait—là une occasion à saisir. Nous étions les seuls. Les Américains cherchaient encore des corps, la France était l'ancienne puissance coloniale, on se méfiait un peu de l'Australie dans la région, etc, et nous avons donc décidé qu'il y avait—là une chance à saisir.

Aujourd'hui, l'industrie canadienne commence à voir ces avantages et les compagnies pétrolières canadiennes vont aider le Vietnam dans le secteur extra-côtier. Il y a eu une certaine aide au titre du Programme de promotion de la gestion de l'ACDI, qui est un excellent programme, mais c'est un domaine où il a été très difficile de trouver du financement.

Le coprésident (M. Gauthier): Est-ce que Pétro-Canada International n'a jamais participé à ce genre d'aide?

M. Gold: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Les Conservateurs l'ont aboli aussi.

M. Gold: C'est juste.

Le coprésident (M. Gauthier): Que recommandez-vous que nous fassions? Faudra-t-il mettre sur pied un organisme international, une sorte de centre international d'exploitation des océans?

M. Gold: Il faudrait soit un organisme de type CIEO, travaillant en collaboration étroite avec l'ACDI, de même qu'avec le secteur privé, soit une éventuelle division de l'ACDI qui s'occuperait de ce genre de choses, encore qu'il me semble que les petits organismes internes à l'ACDI sont toujours les premiers à subir les coupures lorsqu'il y a des compressions budgétaires.

[Text]

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

Mr. Mills: Briefly picking up from Mr. Volpe, this morning there are eleven ships flying flags of convenience. There are seven Portuguese ships still fishing within our now-declared territorial waters. Yesterday we got the message that we should go out and arrest them all immediately—you have a policy, you should act on it, you passed it, so do it.

You're a lawyer. The people there whom we heard, and obviously it was a small group, were demanding that. Where do we stand when it comes to...? Obviously we passed this and we thought that might frighten them off, and yet the Coast Guard flying over them this morning showed a count of 18 still there fishing.

Dr. Gold: Exercising their right of the so-called freedom of the high seas, which survives the Law of the Sea and which is still there... I think there are sufficient provisions in the Law of the Sea to say that environmental piracy is not approved under the law of sea. I think we do have the rights, but I also believe we have to move cautiously.

• 1435

Those flag-of-convenience fishing boats are out there because there's money to be made in fish. There's somebody out there buying this fish. There are major European fish buyers who are buying fish because they don't really care where it comes from as long as it's good fish that comes from this particular area. Our ambassador for fisheries has been looking at ways to try to get at this perhaps through various back doors, but I also feel if we want to enforce a policy we have to show some strength on the high seas. We have to show some strength at the EEC level, particularly vis-à-vis some of the countries that are behind.

Mr. Mills: Those ships you mean are probably Portuguese and Spanish, possibly registered wherever.

Dr. Gold: Yes. I happen to know most of the ships out there are either Portuguese or Spanish owned. Spain has a very serious problem in their fishery. The EEC is delighted they're not fishing in EEC waters and they are in fact indirectly almost encouraging them.

Mr. Mills: If we don't act today, tomorrow we'll be even weaker and the next day we'll be weaker still. It seems to me in the law of dealing if you're going to put that policy on the books then you have to enforce that now. I don't blame the fisherman who's saying look, our industry has been damaged because of these nets that don't let little fish out, etc.

It seems to me we're losing. If you're going to have it you have to act on it.

Dr. Gold: But we're also dealing indirectly in this particular area with major Canadian trading partners.

Mr. Mills: Why have the law on the books, then? Did we jump the gun?

Dr. Gold: We don't yet have a law on the books. That's really one of the difficulties. That's what I was trying to say. I believe if we accept this new international law it will not give us all the law we want but it will take us a little bit closer to that.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

M. Mills: Pour faire brièvement suite à M. Volpe, il y a au large, ce matin 11 navires battant pavillon de complaisance. Il y a encore sept navires portugais qui pêchent dans ce que nous avons maintenant déclaré être nos eaux territoriales. Hier, le message que l'on nous a transmis, c'est qu'il faudrait aller les arrêter immédiatement—you avez une politique, appliquez-la, vous l'avez adoptée, allez-y.

Vous êtes juriste. C'est ce qu'exigeait ce groupe—car c'était bien un groupe—que nous avons entendu hier. Que convient-il de faire...? Évidemment, nous avons adopté cette loi et nous pensions qu'elle allait les effrayer, et pourtant les survols de la garde côtière ce matin ont établi qu'il y en a encore 18 qui pêchent.

M. Gold: Ils exercent ce que l'on appelle leur droit de libre navigation en haute mer, qui a survécu au droit de la mer et qui existe toujours... Je pense qu'il existe des règles suffisantes dans le droit de la mer pour affirmer que le piratage environnemental n'est pas licite. Je pense que nous avons des droits, mais je pense aussi que nous devons avancer avec prudence.

Ces bateaux de pêche qui battent pavillon de complaisance se trouvent là parce qu'il y a de l'argent à faire avec le poisson. Il y a des gens qui achètent ce poisson. Il y a de gros acheteurs de poisson en Europe qui sont preneurs parce que peu leur importe d'où vient le produit du moment que c'est du bon poisson qui vient de cette zone particulière. Notre porte-parole pour les pêches a essayé d'envisager différents moyens pour aborder délicatement la question, mais je crois aussi que si nous voulons appliquer une politique, il nous faut faire montre d'une certaine détermination sur cette question de haute mer. Nous devons faire montre de détermination devant la CEE et plus particulièrement face à certains pays qui s'abritent derrière.

M. Mills: Les bateaux dont vous parlez sont sans doute portugais ou espagnols et ont sans doute été immatriculés Dieu sait où.

M. Gold: Oui. Il se trouve que je sais que la plupart de ces bateaux appartiennent à des Portugais ou à des Espagnols. L'Espagne a de très gros problèmes dans ses secteurs de pêche. La CEE est ravie que ce pays ne pêche pas dans les eaux de la Communauté et elle l'encourage en fait indirectement à faire ce qu'elle fait.

M. Mills: Si nous n'agissons pas aujourd'hui, demain nous serons en position de plus grande faiblesse et après-demain encore davantage. Il me semble que si on veut inscrire cette politique dans les livres, il nous faut l'appliquer dès maintenant. Je ne condamne pas le pêcheur qui dit que son industrie a été endommagée à cause de ces filets qui emprisonnent les petits poissons, etc.

Je crois que nous perdons du terrain. Si nous voulons avoir une telle politique, il nous agit en conséquence.

M. Gold: Mais nous traitons aussi indirectement dans ce secteur particulier avec d'importants partenaires commerciaux du Canada.

M. Mills: Alors pourquoi faire des lois? Avons-nous agi prématurément?

M. Gold: Nous n'avons pas encore de loi. C'est l'un des problèmes. C'est ce que j'essayais de vous dire. Je crois que si nous acceptons cette nouvelle loi internationale, nous n'aurons pas tout l'arsenal juridique que nous souhaitons, mais cela nous en rapprochera un peu.

[Texte]

At this particular stage we are really going to be acting like Iceland did, and I'm not suggesting that's not the way to go. Very often international law is in fact created by unilateral action. Some country has to start it. We all speak very knowledgeably today of 200-mile exclusive economic zones, and yet in 1958 when Chile, Ecuador and Peru advanced it they were laughed out of the United Nations conference in Geneva. People thought these South Americans were crazy. Today we all think it's the greatest thing that has ever happened.

I think what the government has to do is try to move on several fronts. I think we should go in with gunboat diplomacy and blow these ships out of the water, perhaps bringing one or two of them in, having a trial, arresting them, and seeing who will come out of the woodwork. I've often done that because I deal sometimes, as a lawyer, with flag of convenience ships. We arrest the ship in the hope of finding who is behind the ship. Sometimes nobody shows up.

It is not easy, but I think the government has to move at the highest global level, which is the Law of the Sea. It has to move on the enforcement level. It has to move behind the scenes.

I have in fact been involved a little bit on the fisheries side. I've suggested to the committee on fisheries they should not only talk to the EEC agricultural committee, because they are very fish-oriented and they just want to bring the fish in. I said perhaps they should talk to the EEC environmental committee, because the Europeans are environmentally somewhat sensitive these days. Perhaps you've been talking to the wrong people in Brussels.

Mr. Mills: Yes. Someone said yesterday they're clear-cutting the Grand Bank.

Dr. Gold: Yes, but you use that expression, not me. If we get into this we are getting into another area of Canadian vulnerability.

Mr. Mills: They're using it against us, though.

Dr. Gold: The Europeans are very quick to bring out the logging practices, the baby seals and various other things. It comes out very quickly. It's a very sensitive issue.

Certainly, coming from the Maritimes, I have nothing but sympathy for the plight of the fishing industry, but the solution is really not that simple. We have not managed the fishing industry as well as we should have and some of it is now coming home to roost.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Gold, you used the words "environmental piracy".

Senator Cools: [Inaudible—Editor].

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Did you want to ask a question, Senator?

Senator Cools: That was my question.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I didn't get your name on the list.

[Traduction]

À ce stade-ci, nous risquons d'agir comme l'Islande, et je ne dis pas nécessairement que ce ne serait pas la solution. Une loi internationale est bien souvent le fait d'actions unilatérales. Il faut qu'un pays commence. Nous faisons tous de savants discours sur les zones économiques exclusives de 200 milles, et pourtant en 1958, lorsque le Chili, l'Équateur et le Pérou ont proposé le concept, on a ri d'eux à la Conférence des Nations Unies à Genève. Tout le monde se disait que ces Sud-Américains étaient fous. Aujourd'hui, on est tous d'accord que c'est la notion la plus géniale, merci beaucoup.

Je crois que le gouvernement doit essayer de bouger sur plusieurs fronts à la fois. Je crois que nous devrions appliquer la politique de la canonnière... quelques bordées pour obliger ces bateaux à partir, en ramener un ou deux dans nos ports, leur faire un procès, arrêter l'équipage, et on verra bien alors qui se manifesterait. Je l'ai fait souvent parce que, en tant qu'avocat, je m'occupe parfois des navires qui battent pavillon de complaisance. Nous arrêtons l'équipage dans l'espoir de découvrir qui se cache derrière le bateau. Parfois personne ne se manifeste.

Ce n'est pas facile, mais je crois que le gouvernement doit agir au plus haut niveau, sur le plan international, c'est-à-dire au niveau du droit de la mer. Il doit s'occuper de l'application de la loi, il doit agir dans les coulisses.

J'ai participé un peu à ces problèmes de pêche. J'ai suggéré à notre Comité des pêches de ne pas parler au Comité de l'agriculture de la CEE, parce qu'il est très axé sur le poisson et qu'il veut simplement que le poisson continue à arriver. Je lui ai suggéré d'aller parler au Comité de l'environnement de la CEE parce que les Européens sont assez sensibles aux questions environnementales en ce moment. Peut-être que vous ne vous êtes pas adressés aux bonnes personnes à Bruxelles.

M. Mills: Oui. Quelqu'un a dit hier qu'ils sont en train de faire de la coupe à blanc dans les Grands Bancs.

M. Gold: Oui, mais c'est vous qui utilisez l'expression, pas moi. Si on aborde ce sujet, c'est un autre domaine où le Canada est vulnérable.

M. Mills: Mais c'est contre nous qu'ils l'emploient.

M. Gold: Les Européens ont beau jeu de mettre sur le tapis les méthodes d'exploitation forestière, les bébés phoques et diverses autres choses. Cela vient très vite et ce sont des questions très délicates.

Venant moi-même des Maritimes, je ne puis que sympathiser avec les victimes de la crise de l'industrie de la pêche, mais la solution n'est certainement pas simple. Nous n'avons pas géré notre secteur de la pêche comme nous aurions dû et nous en payons aujourd'hui le prix.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Gold, vous avez employé l'expression «piraterie écologique».

La sénatrice Cools: [Inaudible—Éditeur].

Le coprésident (M. Gauthier): Vouliez-vous poser une question, monsieur le sénateur?

La sénatrice Cools: C'était ma question.

Le coprésident (M. Gauthier): Je n'avais pas votre nom sur la liste.

[Text]

Senator Cools: Well, you didn't see me.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You're as visible as they come.

Senator Cools: You missed me.

• 1440

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead, ask your question.

Senator Cools: No, you go ahead, Mr. Chairman. You can have it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You used the words "environmental piracy", applying it to the presence of foreigners fishing off our coast. In your judgment, would the Law of the Sea Convention have enough teeth or claws in it to use it against these people?

Dr. Gold: Yes. I think the Law of the Sea Convention provisions, certainly in part XII on environment, are probably the highest-level global directives in international environmental law today, probably better and stronger than even envisaged by the drafters at the time.

At the particular time when this was first started, the environmental provisions were not really thought of. We had only just completed the Stockholm conference. Rio was a long way away. But even in some of the general, if I could call it, "motherhood" language related to environment, I think we have quite a lot of strength on which to hang our hats there.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If we ratified it we could use it to our advantage.

Dr. Gold: Absolutely.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's a very important point.

Are there any other members who want to ask questions? We have one minute. Go ahead, Senator Comeau.

Senator Comeau: I'm not sure if I'm completely satisfied with the question posed by my colleague, Mr. Mills, regarding—or apparently I haven't heard the news—the eleven. . .

Dr. Gold: It's eleven and seven.

Senator Comeau: As I understand it, these would be outside our international waters but I guess on the tail of the Grand Banks. We do have now a law in the books—and I think it's actually been ratified—that we passed two weeks ago, whereby if flags of convenience do come into these two areas we are going to go out there and arrest these vessels.

What I think my colleague was trying to say was that if we don't go out and do it, the law then starts losing some of its teeth immediately. In other words, if the flags of convenience are in fact fishing out there and we don't arrest them, the law becomes redundant.

I understand what you're saying. It might have been better to go through Law of the Sea rather than through this unilateral Canadian law.

[Translation]

La sénatrice Cools: C'est que vous ne m'avez pas vu.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous êtes pourtant bien visible.

La sénatrice Cools: Vous m'avez raté.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y. Posez votre question.

La sénatrice Cools: Non, allez-y, monsieur le président. Vous pouvez poser la vôtre.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez employé l'expression «piraterie écologique» en parlant des étrangers qui pêchent au large de nos côtes. À votre avis, la Convention sur le droit de la mer serait-elle suffisamment musclée pour être utilisée contre ces gens?

M. Gold: Oui. Je crois que les dispositions de la Convention sur le droit de la mer, surtout à la Partie XII sur l'environnement, constituent les directives mondiales du plus haut niveau en matière de droit international de l'environnement à l'heure actuelle, et elles sont sans doute plus judicieuses et plus sévères que celles qu'avaient envisagées les rédacteurs à l'époque.

Lorsque tout a commencé, on n'avait pas vraiment pensé aux dispositions environnementales. La Conférence de Stockholm venait de se terminer. Rio était loin dans l'avenir. Mais même en termes généraux, disons sur le plan de ce qui est incontestable, je crois que nous avons en matière d'environnement une base solide sur laquelle nous appuyer.

Le coprésident (M. Gauthier): Si nous ratifions cette convention, nous pourrions l'utiliser à notre avantage.

M. Gold: Absolument.

Le coprésident (M. Gauthier): Alors, c'est capital.

D'autres membres du comité souhaitent-ils poser des questions? Il nous reste une minute. Allez-y, monsieur Comeau.

Le sénateur Comeau: Je ne suis pas sûr d'être tout à fait satisfait de la question posée par mon collègue M. Mills concernant—ou du moins je n'ai pas entendu la réponse—les onze. . .

M. Gold: Il s'agit de onze et sept.

Le sénateur Comeau: J'imagine que ce serait à l'extérieur de nos eaux internationales mais en bordure des Grands Bancs. Nous avons maintenant une loi—et je crois qu'elle a été ratifiée—qui a été adoptée il y a deux semaines, selon laquelle les navires battant pavillon de complaisance qui entrent dans ces deux zones seront arraisonnés et l'équipage sera arrêté.

Ce que mon collègue essayait de dire, je crois, c'est que si nous ne le faisons pas, la législation perd immédiatement de sa force. Autrement dit, si les navires battant pavillon de complaisance pêchent dans ces zones et que nous n'allons procéder à l'arrestation de l'équipage, la loi devient superflue.

Je comprends ce que vous dites. Il aurait peut-être mieux valu passer par le droit de la mer plutôt que de faire cette loi canadienne unilatéralement.

[Texte]

Dr. Gold: I wasn't necessarily saying that. I was saying there are various ways to approach this. The unilateral approach, I was saying, should not be the only approach. If we really want to put our teeth into this particular matter, if we are in fact going to arrest vessels and examine them and bring them in, even though that is in technical, legal terms against international law, the way it's on the books today, then let's see who will challenge us at that particular stage.

It's very similar to the case we had on Georges Bank with the United States. Both countries at that particular stage were really in a grey area, where we didn't know exactly what was going to be. We argued one thing and the Americans argued something totally different. The court came down and in fact treated us rather more kindly than the Americans.

I think in this particular case, if Canada would take action, I was simply referring to the fact that there are obviously certain risks involved in taking unilateral action. But I was also saying if we were in fact to be a party to the Law of the Sea, our position in arguing, particularly if our laws were to be challenged, probably would be a little bit better than it is now.

Senator Comeau: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. Gold, I want to thank you, in the name of all of us here, for your testimony. It was very useful. We got some good information and possibly some solutions to some of our problems, sir. Thank you for coming in.

I would like next to call upon Evelyne Meltzer. Madam Meltzer is with Meltzer Research and Consulting in Halifax. You have the floor for 10 minutes, Madam Meltzer.

Ms Evelyne Meltzer (President, Meltzer Research and Consulting): Thank you very much. It was a real pleasure to be asked to come and address you today. I will be brief.

Marine-related development assistance projects are not recognized as a significant part of the Canadian aid program. I believe that Canada must increase its participation in the marine sector globally and go further to become a world leader in overseas development assistance in fisheries and integrated coastal and oceans planning and management. Canada, as you know, has three maritime frontiers: the Atlantic, the Pacific, and the Arctic oceans. It boasts one of the longest coastlines in the world. It is recognized as a significant coastal state, one that found common cause with many developing nations during the United Nations' Conference on the Law of the Sea, and continues to be regarded as an honest broker in maritime matters, as it does not have a blue-water navy, no merchant marine, and does not have a distant-water fishing fleet.

[Traduction]

M. Gold: Ce n'est pas nécessairement ce que je voulais dire. Je disais qu'il y avait différentes façons d'aborder la question. L'approche unilatérale ne devrait pas être la seule. Si nous voulons vraiment frapper un grand coup, si nous voulons arrêter les équipages, les interroger et les amener à terre, même si techniquement, et légalement, c'est contre le droit international, selon la législation existante, nous pourrions voir qui décidera de contester ce genre de mesures.

C'est un peu comme ce qui s'est passé au Banc Georges avec les États-Unis. À ce stade particulier, les deux pays étaient dans le vague et ne savaient pas ce qui allait se produire. Nous avons soutenu une thèse et les Américains ont soutenu une thèse tout à fait différente. Dans son jugement, le tribunal nous a traités avec plus d'égards que les Américains.

Je crois que dans ce cas particulier, si le Canada agissait, le fait de prendre des mesures unilatéralement comporte évidemment des risques et c'est simplement cela que je voulais dire. Mais je disais aussi que si nous devions souscrire au droit de la mer, notre position pour présenter notre thèse, surtout si nos lois devaient être contestées, serait sans doute un peu meilleure qu'elle ne l'est actuellement.

Le sénateur Comeau: Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Gold, je vous remercie en notre nom à tous d'être venu témoigner. Vos remarques ont été très utiles. Vous nous avez donné de bons renseignements et éventuellement des solutions à certains de nos problèmes. merci d'être venu.

Je demanderais ensuite à Evelyne Meltzer de venir. M^{me} Meltzer appartient au cabinet Meltzer Research and Consulting d'Halifax. Vous avez 10 minutes de parole, madame Meltzer.

Mme Evelyne Meltzer (présidente, Meltzer Research and Consulting): Merci beaucoup. Je suis très heureuse qu'on m'ait demandé de venir prendre la parole devant vous aujourd'hui. Je serai brève.

• 1445

On ne considère pas les projets d'aide au développement en rapport avec la mer comme une partie importante du programme d'aide canadien. Je crois que le Canada doit augmenter sa participation au secteur maritime à l'échelle mondiale et devenir un chef de file mondial pour ce qui est de l'aide au développement outre-mer consentie pour la pêche et pour la planification et la gestion intégrées des côtes et des océans. Comme vous le savez, le Canada a trois frontières maritimes: les océans Atlantique, Pacifique et Arctique. Il s'enorgueillit d'être parmi les pays qui ont le plus de côtes. On le reconnaît comme un État côtier important, comme un État qui a fait cause commune avec de nombreux pays en développement au cours de la Conférence des Nations Unies sur le droit de la mer, et qui continue d'être considéré comme un arbitre honnête dans les questions maritimes dans la mesure où il n'a ni flotte de haute mer, ni marine marchande, ni flotte de pêche hauturière.

[Text]

For these reasons, the International Centre for Ocean Development was welcomed by the world. It filled a very important niche, one that has not been filled by other organizations or countries since its winding up by the Conservative government some two years ago.

The irony of the simultaneous closure of ICOD and Canada's campaign to have the problem of conserving straddling stocks acknowledged by the world community during the United Nations Conference on Environment and Development was not lost on the members of the Canadian delegation, nor the small developing island coastal states, many of whom were the benefactors of the interventions of the International Centre for Ocean Development.

ICOD was not perfect. ICOD was a young and unique organization that made valuable interventions in the marine sector. It was also considered by many scholars, political observers, administrators worldwide, and recipients as an extraordinarily successful projection of Canadian influence.

Canada is currently involved in significant international negotiations at the United Nations' conference on straddling fish stocks and highly migratory fish stocks. This high seas fisheries problem is a matter of considerable importance to Canada, so important that Canada has risked the consequences of contravening international customary law and the 1982 Law of the Sea Convention in enacting the recent legislation that you were discussing with Dr. Gold to protect straddling stocks beyond the 200-mile limit.

Canada has not formulated a national ocean policy, nor has it adopted institutional arrangements to manage its coastal and marine areas in an integrated fashion. Comprehensive, cross-sectoral, multi-disciplinary and cooperative planning of the coast and the exclusive economic zone is much needed in Canada and throughout the world. Therefore, I submit, more than ever the world and Canada needs a dedicated oceans agency to provide training, technical assistance and information services. It is recommended that Canada establish this international oceans institution.

I would suggest that the mandate of this international organization would be to coordinate and facilitate initiatives in the developing world and to formulate and implement sustainable integrated coastal and ocean management plans. This would include all aspects of integrated and ocean management and promoting sustainable uses of the marine environment, extending from the littoral region out to and encompassing the high seas, effectively enabling large marine ecosystem management. Relevant technical and management training, data information coordination, management and dissemination, institutional strengthening, Law of the Sea monitoring and enforcement, and so on, would be undertaken by such an agency.

This organization could fulfil the critical need for a global coordinating body to plan and manage the planet's coastal and ocean zones. Such an agency was proposed by Portugal during the United Nations Conference on Environment and

[Translation]

C'est pourquoi le Centre international d'exploitation des océans avait été bien accueilli par la communauté internationale. Il prenait un créneau très important qu'aucune organisation ou qu'aucun pays n'a occupé depuis que le gouvernement conservateur l'a supprimé il y a deux ans.

Le fait que le CIEO a été aboli au moment même où le Canada cherchait à sensibiliser la communauté internationale au problème de la conservation des stocks qui chevauchent la ligne des 200 milles, au cours de la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement, n'a toutefois pas échappé aux membres de la délégation canadienne ni à ceux qui représentaient les petits États côtiers que sont les îles en développement, dont beaucoup bénéficiaient des interventions du Centre international d'exploitation des océans.

Le CIEO n'était pas parfait. C'était une organisation jeune et unique qui est intervenue de façon utile dans le domaine maritime. Il était également considéré par de nombreux scientifiques, observateurs politiques et administrateurs du monde entier, ainsi que par ses bénéficiaires, comme le reflet extrêmement réussi de l'influence canadienne.

Le Canada participe actuellement à des négociations internationales importantes dans le cadre de la Conférence des Nations Unies sur les stocks de poisson qui chevauchent la ligne des 200 milles et sur les stocks migrateurs. Ce problème de la pêche hauturière est très important pour le Canada, si important même que le Canada a pris le risque de subir les conséquences que constitue la violation du droit coutumier international et de la Convention de 1982 sur le droit de la mer en adoptant récemment la loi dont vous parliez avec M. Gold pour protéger les stocks qui se trouvent au-delà de la ligne des 200 milles.

Le Canada n'a pas élaboré de politique maritime nationale et n'a pas adopté non plus d'ententes officielles pour gérer ses zones côtières et maritimes de façon intégrée. Une planification complète, multisectorielle, pluridisciplinaire et commune des côtes et de la zone économique exclusive s'impose, tant au Canada que dans le monde entier. Il me semble donc que le monde et le Canada ont besoin plus que jamais d'un organisme consacré aux océans, qui offre des services de formation, d'assistance technique et d'information. Nous recommandons donc au Canada de créer cet organisme international.

Je propose que cette organisation internationale ait pour mandat de coordonner et d'encourager les initiatives des pays en développement, et d'élaborer et de mettre en oeuvre des plans durables et intégrés de gestion des côtes et des océans. Cela engloberait tous les aspects de la gestion intégrée des océans et encouragerait une exploitation durable du milieu marin à partir des zones littorales jusqu'à la haute mer, ce qui permettrait en fait de gérer un très gros écosystème maritime. Un tel organisme se chargerait de donner la formation technique et de gestion voulue, de coordonner, de gérer et de diffuser l'information, de donner plus de poids aux établissements concernés, de vérifier le respect du droit de la mer, etc.

On a grand besoin d'un organisme mondial de coordination qui planifie et gère les zones côtières et océaniques de la planète, et l'organisation proposée assumer ce rôle. Cela rejoindrait d'ailleurs une proposition faite par le Portugal à la

[Texte]

Development. Even though in this climate many suggest that there's no need for new institutions, yet there is not such an institution in the world today. I suggest that it would be incumbent upon Canada to establish it. It would embrace, certainly, Canada's national needs and priorities, as well as those of the developing world, not to mention the planet, given that we are a blue planet.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Madam Meltzer.

[Traduction]

Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement. Même si dans le contexte actuel, certains estiment que de telles instances ne sont pas nécessaires, il faut bien faire remarquer qu'il n'existe présentement aucun organisme de ce type dans le monde. Il me semble qu'il revient au Canada de le créer. Il pourrait certainement prendre en compte les besoins et les priorités du Canada et des pays en développement, sans parler de la planète, étant donné que nous vivons sur une planète essentiellement couverte par des océans.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, madame Meltzer.

• 1450

Members should notice that Ms Meltzer is a lawyer. She has been quite active. I have just looked over her CV and it is amazing. She's been an adviser to the president of the International Centre for Ocean Development. She worked for Petro-Canada in Calgary and Halifax. She was also with the Department of Fisheries and Oceans in Ottawa, and so on.

Does anyone want to start the questioning?

Senator Comeau: Thank you very much, Mr. Chairman.

I think the closure of ICOD has been the result of an extreme lack of understanding of what the oceans are all about. It is that plus a number of other things. We have a Minister of Fisheries and Oceans who is responsible for three very major fisheries areas. Those fisheries are on the west coast, in the central region—a lot of people don't realize this—and on the east coast. The minister is responsible for three very complicated oceans.

Also, generally speaking, parliamentarians are non-supportive. Whenever the subject of fisheries and oceans pops up in Parliament, everybody seems to take off, except for our chairman who made a statement on ICOD, as I understand. He takes care of the Ottawa part of the ocean, which is the fourth region.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Let me interrupt. I even proposed an oceanographic museum for Canada. We don't have a freshwater museum in Canada. I was laughed at by some members from the east coast here because I proposed an oceanographic museum for freshwater fish to get Canadians to understand the richness.

Ms Meltzer: Look at the hydrological cycle. Everything's interconnected.

Senator Comeau: This has all resulted in a lack of support. I have been involved in a few discussions on fish. It seems to stop at fish. It may be the Minister of Fisheries and Oceans, but in truth it becomes the minister of fish. Next to Indian and Northern Affairs, it is probably one of the most complicated and highly volatile ministries that can ever be thrust upon a person.

I don't know why our friend Brian Tobin has it after having been such a great supporter of the Prime Minister. He gave him the Department of Fisheries and Oceans. By the way, I am quite pleased about this.

Je souligne aux membres du comité que M^{me} Meltzer est avocate. Elle a fait beaucoup de choses. Je viens de jeter un coup d'oeil à son curriculum vitae et c'est impressionnant. Elle a été conseillère auprès du président du Centre international d'exploitation des océans. Elle a travaillé à la société Petro-Canada à Calgary et à Halifax. Elle a aussi oeuvré au ministère des Pêches et des Océans à Ottawa, et ailleurs encore.

Quelqu'un veut-il poser la première question?

Le sénateur Comeau: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je pense que si l'on a fermé le CIEO, c'est qu'on comprenait très mal ce que les océans représentent. C'est pour cette raison et pour un bon nombre d'autres choses. Le ministre des Pêches et des Océans a la responsabilité de trois très grandes zones de pêche. Elles se trouvent sur la côte ouest, dans la région centrale—bien des gens ne s'en rendent pas compte—et sur la côte est. Le ministre a donc la responsabilité de trois océans très complexes.

De plus, de façon générale, les parlementaires ne lui sont d'aucun secours. Chaque fois que la question des pêches et des océans surgit au Parlement, chacun semble se retirer, à l'exception du président du comité qui, je crois savoir, a fait une déclaration au sujet du CIEO. Il veille sur la partie outaouaise de l'océan, qui constitue la quatrième région.

Le coprésident (M. Gauthier): Permettez-moi de vous interrompre. J'ai même proposé la création d'un musée océanographique pour le Canada. Le Canada n'a pas de musée des eaux douces. Certains députés de la côte est se sont moqués de moi parce que je proposais un musée océanographique des poissons d'eau douce afin de dévoiler cette richesse aux Canadiens.

Mme Meltzer: Il suffit de penser au cycle de l'eau. Tout est relié.

Le sénateur Comeau: Tout cela explique le manque de soutien. J'ai participé à quelques discussions sur les poissons. Tout semble s'arrêter aux poissons. On peut bien parler du ministre des Pêches et des Océans, mais en vérité on pourrait tout aussi bien parler du ministre des poissons. Avec le ministère des Affaires autochtones et du Développement du Nord, c'est sans doute l'un des ministères les plus compliqués et les plus imprévisibles qu'on puisse confier à quelqu'un.

Je ne sais pas ce qu'en pense notre ami Brian Tobin, après avoir été un si grand partisan du premier ministre. Celui-ci lui a confié le ministère des Pêches et des Océans, et j'en suis fort heureux.

[Text]

[Translation]

Ms Meltzer: There are opportunities, of course.

Senator Comeau: Should we possibly look at removing oceans from the Department of Fisheries and Oceans to create a brand new ministry that we would call the department of science for oceans or something of that nature. Institutes such as ICOD could then be under the protective umbrella of a minister who has time and parliamentarians who have time and energy to look at such a thing.

Ms Meltzer: I believe you asked two questions; I will address them separately. One involves creating an independent oceans ministry. The other concerns the ministerial direction and organization it would be established under.

There are different institutional models in the world. I believe if you had a separate ministry for oceans then one might suggest it should also embrace fisheries. There's fisheries and oceans; other people say fisheries and environment, which preceded DFO.

What's important is that no matter what institutional framework you create, it is always important for oceans to be understood by those who are working in the department and by those who are leading up the ministry. One can organize and reorganize and not necessarily improve a situation.

Senator Comeau: In order for extremely important subjects to be taken care of in Parliament you need a minister who has the time to look at them and the energy and so on.

I'll just give Dr. Gold as an example, who referred to a document that was prepared by former minister Siddon some years ago. It was an excellent document. Had we followed up on it, had the minister had the time to follow up on it, I think great advances could have been made. Unfortunately, because he was so busy on fish, he couldn't take that extra step.

• 1455

Ms Meltzer: I think it would be incredibly important for Canada to acknowledge its oceans mandate, to recognize that in coastal and oceans policy and management it is far behind its southern neighbour and many other industrialized nations. We must take a leadership role, I believe, globally, but we also have to recognize that we must do something here in Canada immediately.

The United States, by contrast, promulgated its coastal zone management act over 20 years ago to manage and develop its coastal and marine areas. They have a college sea grant program, which sponsors research and projects to improve the management and development of marine resources and the ocean environment. I believe Canada should immediately review its national approach and enact the legislation that is required.

Senator Comeau: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Did I hear correctly that you would re-create ICOD or some similar —

Mme Meltzer: Il y a des possibilités, c'est certain.

Le sénateur Comeau: Devrions-nous envisager de retirer la responsabilité des océans au ministère des Pêches et des Océans pour en créer un tout nouveau que nous appellerions le ministère des Sciences océanographiques ou quelque chose du genre? Des instituts comme le CIEO pourraient alors bénéficier de la protection d'un ministère qui a le temps de s'occuper de cette question et de parlementaires qui ont également le temps de s'en occuper et l'énergie voulue pour le faire.

Mme Meltzer: Je crois que vous avez posé deux questions auxquelles je vais répondre séparément. Il était d'abord question de créer un ministère des Océans indépendant bien sûr. L'autre question a trait à la direction ministérielle et à l'organisation sous l'autorité de laquelle il serait créé.

Il existe différents modèles institutionnels par le monde: je crois que si on avait un ministère des Océans distinct, alors on pourrait proposer qu'il inclue les pêches. Il y a les pêches et les océans; d'autres associeraient les pêches et l'environnement, comme c'était le cas avant la création du ministère des Pêches et des Océans.

Ce qui importe, c'est que quel que soit le cadre institutionnel dont on se dote, il est toujours important que ceux qui travaillent au ministère et ceux qui le dirigent comprennent la nature des océans. On peut organiser et réorganiser sans nécessairement améliorer la situation.

Le sénateur Comeau: Pour que des questions extrêmement importantes soient réglées au Parlement, il faut un ministre qui ait le temps de les examiner et l'énergie pour le faire.

Je pense à l'exemple de M. Gold, qui a fait état d'un document rédigé par le ministre Siddon il y a quelques années. C'était un excellent document. Si nous y avions donné suite, si le ministre avait eu le temps d'y donner suite, je pense qu'on aurait pu réaliser de grands progrès. Malheureusement, comme il était tellement occupé par le poisson, il n'a pas pu faire ce pas de plus.

Mme Meltzer: Il serait extrêmement important que le Canada prenne conscience de son rôle en ce qui a trait aux océans, reconnaisse qu'en matière de politique côtière et de politique des océans et de gestion des océans, il accuse un grave retard par rapport à son voisin du Sud et à de nombreux autres pays industrialisés. Nous devons jouer un rôle de premier plan, je crois, à l'échelle internationale, mais nous devons aussi reconnaître que nous devons faire quelque chose ici, au Canada, dès maintenant.

Les États-Unis, quant à eux, ont promulgué une loi sur la gestion de la zone côtière il y a plus de 20 ans afin de gérer et d'exploiter les zones côtières et marines. Il y existe un programme appelé le Sea Grant Program, qui subventionne la recherche et des projets visant à améliorer la gestion et l'exploitation des ressources marines et de l'environnement océanographique. Je crois que le Canada devrait immédiatement revoir son approche nationale et adopter la mesure législative qui s'impose.

Le sénateur Comeau: Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous ai-je bien entendu dire que vous rétabliriez le CIEO ou quelque chose de semblable. . .

[Texte] [Traduction]

- Ms Meltzer:** Absolutely.
- Senator Comeau:** I look forward to a speech on the re-creation of ICOD.
- The Joint Chairman (Mr. Gauthier):** You do look forward to my speech.
- Senator Cools:** I guess all Senator Comeau means is that he is waiting eagerly and he will vote for it too. Right? You're going to vote with us on that, right?
- Senator Comeau:** Absolutely.
- The Joint Chairman (Mr. Gauthier):** Well, we won't get into an argument on that issue. Senator Cools, you have the floor.
- Senator Cools:** The previous witness, Dr. Gold, suggested that our government's recent initiative on the issue of the flag-of-convenience ships was perhaps inadequate, perhaps incomplete, not totally rounded. Do you have any views on what the previous witness said? If so, could you give them to us, and could you also share your views on what we just did on that bill?
- Ms Meltzer:** I regret that I didn't hear Dr. Gold's comments. My views on the subject are that even though Canada in enacting this legislation has contravened international customary law and it does fly in the face of the exact letter of the law of the 1982 Law of the Sea Convention, I believe it was the morally correct action in these circumstances.
- The Joint Chairman (Mr. Gauthier):** Morally correct?
- Ms Meltzer:** It met with the spirit of the Law of the Sea Convention in that coastal states are given the responsibility to manage the resources within 200 miles, and I believe have special interests over straddling stocks because they can be adversely affected if the conservation and management regime outside 200 miles is not respected.
- I also believe that the flags-of-convenience countries in the distant-water fishing nations' fleets have abused their traditional freedoms to fish on the high seas. I believe Canada has been quite patient, along with the other coastal states, in trying to negotiate bilaterally and through diplomatic interventions as well as at the UN with the international conference. I believe it was imperative to take this action to control these flags-of-convenience vessels that were abusing their freedoms. I also believe the situation is critical and urgent and one that requires immediate action.
- Senator Cools:** Very good.
- The Joint Chairman (Mr. Gauthier):** Thank you. Does anybody else want to ask questions. Dr. English?
- Mr. English:** The distant-water fishing fleet problem is not only a Canadian problem; it is a broader problem internationally. Is there any possibility of Canada acting multilaterally with other like-minded nations to deal with this larger international problem?
- Mme Meltzer:** Absolument.
- Le sénateur Comeau:** J'attends avec impatience un discours sur le rétablissement du CIEO.
- Le coprésident (M. Gauthier):** Vous êtes impatient d'entendre mon discours.
- La sénatrice Cools:** Je pense que tout ce que le sénateur Comeau veut dire, c'est qu'il attend avec impatience et qu'il votera lui aussi en faveur, n'est-ce pas? Vous allez voter comme nous à ce sujet, n'est-ce pas?
- Le sénateur Comeau:** Tout à fait.
- Le coprésident (M. Gauthier):** Nous n'allons pas nous disputer là-dessus. Sénateur Cools, vous avez la parole.
- La sénatrice Cools:** Le témoin précédent, M. Gold, a laissé entendre que la mesure qu'a récemment prise le gouvernement au sujet des navires battants pavillon de complaisance était peut-être incomplète, pas vraiment au point. Avez-vous une opinion sur ce qu'a dit le témoin précédent et, le cas échéant, pourriez-vous nous en faire part et exposer ce que vous pensez de ce que nous venons de faire à propos de ce projet de loi?
- Mme Meltzer:** Je regrette, mais je n'ai pas entendu les observations de M. Gold. Je dirais que même si en adoptant cette loi le Canada a enfreint le droit coutumier international et que celle-ci va à l'encontre de l'esprit de la Convention de 1982 sur le droit de la mer, je crois qu'en l'occurrence, c'était une mesure moralement correcte.
- Le coprésident (M. Gauthier):** Moralement correcte?
- Mme Meltzer:** Elle était conforme à l'esprit de la Convention sur le droit de la mer du fait que les États côtiers ont la responsabilité de gérer les ressources qui se trouvent à l'intérieur de la limite des 200 milles, et je crois que les stocks chevauchants présentent pour eux un intérêt spécial parce qu'ils peuvent en subir les conséquences néfastes si l'on ne respecte pas les règles de gestion et de conservation à l'extérieur de la limite des 200 milles.
- Je crois aussi que les pays d'origine des flottilles de pêche en mer battant pavillon de complaisance ont abusé de la liberté qui leur est traditionnellement reconnue de pêcher en haute mer. Je crois que le Canada s'est montré bien patient, comme d'autres États côtiers, en essayant de négocier bilatéralement et en intervenant par la voie diplomatique de même qu'à l'ONU à l'occasion de la conférence internationale. Je crois qu'il était impératif de prendre cette mesure pour contrôler ces navires battant pavillon de complaisance qui abusaient de leurs libertés. Je crois aussi que la situation est critique et urgente et qu'il faut agir immédiatement.
- La sénatrice Cools:** Très bien.
- Le coprésident (M. Gauthier):** Merci. Quelqu'un veut-il poser des questions. Monsieur English?
- M. English:** Le problème des flottilles de pêche en mer n'est pas qu'un problème canadien; c'est un problème de portée internationale. Est-il possible pour le Canada d'agir multilatéralement avec des pays d'optique commune pour régler ce grand problème international?

[Text]

[Translation]

• 1500

Ms Meltzer: This is a global problem. In every case throughout the world where there are straddling stocks, the stocks have been threatened and some have collapsed—in the Bering Sea it's called the Doughnut Hole, and in the Sea of Okhotsk it's called the Peanut Hole. There's a Loop Hole in the Barents Sea. Off of Argentina, Chile and New Zealand—all of these countries have experienced problems because there hasn't been a mechanism of international or regional cooperation. As well, there hasn't been a way of enforcing international law or ensuring the traditional freedoms to fish, or that these flags of convenience in distant-water nations met their obligations to conserve the fishery.

Canada has been working internationally. The United Nations conference on straddling fish stocks and highly migratory fish stocks has met three times, and the fourth and last session will be in August of this year at UN headquarters in New York. This conference was called for in Agenda 21 at the Earth Summit in Rio because it was recognized that there is a global marine fisheries crisis.

So Canada has worked within the multilateral context. I have attended all the sessions, and the situation is quite polarized between the coastal states on the one hand and the distant-water fishing nations on the other. I hope there will be some reconciliation and common ground will be found soon, because it's a no-win situation. The fishery resource is in a crisis situation, and that's been recognized by the Food and Agriculture Organization. It's been well documented.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you in favour of a multilateral approach rather than a . . . ?

Ms Meltzer: I believe a multilateral approach is the only way to go. Unilateral extension, I believe, is only a short-term crisis management approach. In the end, how far do you extend? Where do you draw the line? There will always be straddling stocks. If you continue to extend, you would have shared stocks where you might be negotiating with the United States or Greenland and Denmark, for example.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Are there any further questions?

Senator Cools: Did our colleague say that the Coastal Fisheries Protection Act comes into force today?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Senator Cools: Very good. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But the Attorney General is the only trigger there. He has the right to order. . . In other words, cabinet will be involved here. It's not a law that you can use. . .

Senator Cools: The bill just says "at a date to be declared". I didn't realize they had declared a date.

Mme Meltzer: Il s'agit d'un problème global. Dans toutes les régions du monde, il existe des stocks qui chevauchent plusieurs zones, des stocks qui sont menacés, dans certains cas il y a eu effondrement—on appelle ça le *Doughnut Hole*, dans la mer de Bering le *Peanut Hole* dans la mer d'Okhotsk et le *Loophole* dans la mer de Barents. Au large de l'Argentine, du Chili et de la Nouvelle-Zélande—tous ces pays ont éprouvé des problèmes en l'absence d'un mécanisme de coopération régionale ou internationale. De plus, il n'y a eu aucun moyen de mettre en application le droit international ou d'assurer les libertés traditionnelles d'exploitation des ressources halieutiques; de plus, il n'y a eu aucun moyen d'assurer que les nations éloignées dont les bateaux battent pavillon de complaisance respectent leurs engagements à l'égard de la protection des ressources halieutiques.

Le Canada continue d'oeuvrer sur la scène internationale. Les membres de la conférence des Nations Unies sur les stocks halieutiques de chevauchement et les stocks halieutiques hautement migratoires se sont réunis à trois reprises, et leur quatrième et dernière rencontre aura lieu en août cette année au siège social des Nations Unies à New York. Cette conférence a été convoquée à la suite d'Action 21 au Sommet de la terre à Rio, car on y avait alors reconnu qu'il existait une crise internationale dans le domaine des ressources halieutiques.

Le Canada a donc oeuvré dans le contexte multilatéral. J'ai participé à toutes ces sessions, et il y a une polarisation marquée entre les États côtiers et les nations éloignées qui exploitent les ressources halieutiques. J'espère que ces pays trouveront un terrain d'entente sous peu, sinon tous seront perdants. Le secteur des ressources halieutiques est en crise, ce qui a d'ailleurs été reconnu par l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture. Il existe en fait bon nombre de documents à cet égard.

Le coprésident (M. Gauthier): Préférez-vous que l'on opte pour la voie multilatérale plutôt que . . . ?

Mme Meltzer: Je crois que l'option multilatérale est la seule que l'on puisse retenir. Une extension unilatérale, à mon avis, ne représenterait qu'un effort de gestion de crise à court terme. Jusqu'où pouvez-vous élargir la zone? Il y aura toujours des stocks qui chevauchent plusieurs zones. Si vous continuez à élargir votre zone, vous pourriez être appelé à négocier avec les États-Unis ou le Groenland et le Danemark, avec lesquels vous auriez des stocks en commun.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Y a-t-il d'autres questions?

La sénatrice Cools: Notre collègue a-t-il dit que la Loi sur la protection des pêches côtières entrerait en vigueur aujourd'hui?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

La sénatrice Cools: Très bien. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais le procureur général est le seul responsable dans cette affaire. Il a le droit d'ordonner. . . En d'autres termes, le Cabinet aura voix au chapitre. Il ne s'agit pas d'une loi à laquelle vous pouvez avoir recours. . .

La sénatrice Cools: Le projet de loi dit simplement «à la date fixée par décret. . .». Je ne savais pas qu'on avait prévu une date.

[Texte]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Let's get on with our work here. Does anybody else have any questions?

Ms Meltzer, thank you for coming in this afternoon. It was a very interesting exchange and I think it was worth while.

Ms Meltzer: Thank you.

Mr. Gauthier, I would appreciate knowing your views on the re-establishment of such. . . I understand there was a speech, even a truncated version—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I took the Tories to task. Senator Comeau is one of our Tory senators. I'm a Liberal, and I took the Tories to task on the closing of that institute. I still believe it should never have been closed, but that's my own view.

• 1505

Ms Meltzer: The Canadian International Development Agency has never taken up the cause—

A voice: And they never will.

Ms Meltzer: And they never will. That's true.

I've spoken to several senior managers at CIDA. Apparently it's because they believe there's no political will to have the marine sector contribute a significant part to Canada's aid program. I believe this must be changed. I believe ICOD, as a separate institution, as an independent oceans agency, can fulfil a specific function. There were larger projects, capital-intensive projects, that CIDA, as a much larger agency, was able to also do. They were complementary.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Cools, last question.

Senator Cools: I was thinking, as a proposal more than anything else, since we've had such eloquent and excellent witnesses this morning, and since Senator Comeau and I are agreed, and you are with us—

A voice: And I'm in agreement.

Senator Cools:—and he's in agreement, the re-establishment of ICOD, or an equivalent body, should come out of this committee's report as a recommendation.

An hon. member: Hear, hear!

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is a very useful recommendation.

Senator Cools: Absolutely. It's unanimous.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We'll have to draft something.

Senator Cools: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We'll keep that in mind.

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Revenons à nos moutons. Quelqu'un veut-il poser une autre question?

Madame Meltzer, je tiens à vous remercier d'être venue cet après-midi. Nous avons eu une discussion à la fois intéressante et enrichissante.

Mme Meltzer: Merci.

Monsieur Gauthier, j'aimerais connaître votre opinion sur le rétablissement de. . . J'ai cru comprendre qu'il y avait eu un discours, même une version condensée. . .

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai reproché certaines choses aux Conservateurs. Le sénateur Comeau est un de nos sénateurs conservateurs. Je suis un député libéral et j'ai reproché aux Conservateurs d'avoir fermé cet institut. À mon avis, il n'aurait jamais dû être fermé. Mais c'est mon opinion personnelle.

Mme Meltzer: L'Agence canadienne de développement international n'a jamais défendu la cause. . .

Une voix: Et ne le fera jamais.

Mme Meltzer: Et ne le fera jamais. C'est vrai.

J'ai parlé à plusieurs responsables de l'ACDI. Apparemment, c'est parce qu'ils estiment qu'il n'y a pas de volonté politique de faire contribuer de façon importante le secteur maritime au programme d'aide canadien. Je pense qu'il faut changer cette attitude. Selon moi, le Centre international d'exploitation des océans, en tant qu'organisme distinct, qu'organisme océanique indépendant, a un rôle particulier à jouer. Il y a eu des projets de plus grande envergure, exigeant davantage de capitaux, que l'ACDI a pu financer, en raison de sa plus grande taille. Ils étaient complémentaires.

Le coprésident (M. Gauthier): Dernière question, sénateur Cools.

La sénatrice Cools: Je pensais, puisque nous avons eu un plaidoyer aussi éloquent de nos excellents témoins de ce matin, et puisque le sénateur Comeau et moi-même sommes d'accord et que vous êtes avec nous. . .

Une voix: Et je suis d'accord aussi.

La sénatrice Cools: . . . et il est d'accord aussi, que nous pourrions peut-être inscrire dans le rapport du comité une recommandation demandant le rétablissement du CIEO, ou la création d'un organisme équivalent.

Une voix: Bravo!

Le coprésident (M. Gauthier): C'est une recommandation très opportune.

La sénatrice Cools: Absolument. Nous sommes unanimes.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous allons rédiger quelque chose.

La sénatrice Cools: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous n'oublierons pas.

[Text]

Thank you for coming. Have a good afternoon. This is the afternoon, not the morning, Senator.

Senator Cools: Mr. Paré, I forgot—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The official opposition hasn't made a statement yet.

Senator Cools: Oh, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You'll have to wait. Perhaps we could take a short break for five minutes.

We have Michael Noonan in the room, but we're still waiting for Erin Goodman from OXFAM to come. So we'll suspend the hearing for about five or six minutes.

• 1508

[Translation]

Merci d'être venus et je vous souhaite bon après-midi. Nous sommes l'après-midi, sénateur, et non le matin.

La sénatrice Cools: Monsieur Paré, j'ai oublié. . .

Le coprésident (M. Gauthier): L'Opposition officielle n'a encore rien dit.

La sénatrice Cools: Oh, oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous devrez attendre. Nous pourrions peut-être faire une petite pause de cinq minutes.

Je vois que Michael Noonan est arrivé, mais nous attendons toujours Erin Goodman, d'OXFAM. Nous allons donc suspendre la séance cinq ou six minutes.

• 1517

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order. The meeting will resume. Mr. Michael Noonan is our next witness. He's from UNICEF and his brief was circulated to all of us, prepared by UNICEF Nova Scotia.

Mr. Michael Noonan (Chair, Education for Development Committee, UNICEF Nova Scotia): Thank you. I apologize for not having the brief in both official languages. I wasn't informed of that requirement prior to coming here today. I should have thought of it, I suppose. If it pleases the committee, I'll do my best to get a French version of the document for you as soon as possible.

• 1520

Mr. Chairman, members of the standing committee, ladies and gentlemen, I would like to thank the committee for inviting the volunteers of UNICEF Nova Scotia to present their opinions this afternoon. We are quite honoured to be part of this consultative process and hope to learn from the exchange of ideas amongst committee members in both directions.

As the Canadian nation has matured in terms of its role and influence in international affairs, Canadians themselves have consistently demonstrated a belief in the global ethic of cooperation for human development, motivated principally by a desire to play a constructive role in the developing world's wish to realize their full potential as human beings and as citizens of their countries and the world.

The efforts of the more than 45,000 Canadians who volunteer their time, energy and creativity in support of UNICEF Canada each year, and the millions whose financial contributions support UNICEF's overseas development efforts, are eloquent testimony that the Canadian public continues to view a humanitarian basis for development assistance and a focus on child welfare as powerful motivating forces for individual and collective action.

UNICEF Nova Scotia provides further proof of this continuing commitment. The more than 650 Nova Scotians who are active volunteers every year and the many thousands of school children who canvass for UNICEF each fall are the

Le coprésident (M. Gauthier): La séance reprend. Notre prochain témoin est M. Michael Noonan. Il appartient à UNICEF et son mémoire, rédigé par UNICEF Nouvelle-Écosse, a été distribué à tous les membres.

M. Michael Noonan (président, Comité pour l'éducation au développement, UNICEF Nouvelle-Écosse): Je vous remercie. Je vous prie de m'excuser d'avoir remis un mémoire en une seule langue. Je n'ai été prévenu qu'aujourd'hui qu'il aurait été bon de le faire traduire. J'aurais dû y penser, je suppose. Si cela convient au comité, je ferai de mon mieux pour vous faire parvenir le texte français aussi rapidement que possible.

Monsieur le président, membres du comité permanent, mesdames et messieurs, je tiens à exprimer ma gratitude au comité pour avoir invité les bénévoles d'UNICEF Nouvelle-Écosse à lui faire part de leurs vues cet après-midi. Nous sommes très honorés d'être inclus dans ce processus de consultation et espérons que le dialogue avec les membres du comité sera fructueux pour eux comme pour nous.

Au fur et à mesure que la nation canadienne parvenait à la maturité, du point de vue de son rôle et de son influence dans les affaires internationales, les Canadiens n'ont cessé de démontrer leur adhésion à l'éthique globale de la coopération pour le développement humain, motivés surtout en cela par le désir de jouer un rôle constructif en vue de permettre aux habitants du monde en développement de pleinement réaliser leur potentiel en tant qu'êtres humains et que citoyens de leur pays et du monde.

Les efforts des quelque 45 000 Canadiens qui donnent de leur temps, de leur énergie et de leur créativité chaque année à l'appui d'UNICEF Canada, et des millions d'autres dont les dons en argent financent les activités outre-mer d'UNICEF, montrent avec éloquence que le public canadien continue à voir dans l'aide humanitaire et l'aide à l'enfance une puissante motivation de l'action individuelle et collective en faveur du développement.

UNICEF Nouvelle-Écosse apporte une preuve supplémentaire de cet appui. Les quelque 650 Néo-Écossais qui font du bénévolat actif chaque année et les milliers d'écoliers qui collectent des fonds pour l'UNICEF chaque automne sont

[Texte]

[Traduction]

practical expressions of Canadians' ongoing concern for humanitarian issues. They are all bound to UNICEF because of the philosophical and practical approach it has adopted in its development assistance programs, and by their care and concern for the world's children. Their many voices deserve to be heard by the Canadian government as it seeks to renew its foreign policy.

UNICEF's approach to human development, based upon support of mother and child, emphasizes a response to the basic human needs of the one-quarter of the world's population still unable to adequately meet their own needs. Support for programs to address these basic human needs of mother and child means promoting interventions for the provision of basic health care, adequate nutrition and primary education. Focusing on these interventions has enabled UNICEF to produce the significant success and human progress for which it is known. As a basis for development assistance, such interventions are more successful than any other form of development priority.

The successive efforts to immunize the developing world's children against six major diseases—neonatal tetanus, diphtheria, polio, tetanus, measles and tuberculosis—prove that achievement through development assistance is possible when there exists a clear goal to be accomplished and a coordinated political and community effort for the attainment of that goal.

In determining its development priorities, UNICEF volunteers urge the Canadian government to maintain as its objective the provision of resources to the needs of the poorest in the developing world. Those resources should be concentrated on fulfilling the basic human needs of children and their families. In this capacity, trade policy should not be substituted for development policy. While the benefits of liberalized trade-flows may eventually promise greater economic stability for the world's population, in the medium term, development assistance must still take priority in the poorest regions of the earth.

With this in mind, the Canadian government should seek to form partnerships with those developing nations that are prepared to make their own commitment to addressing the basic human needs of their populations, especially of their children. This is the best expression the Canadian government could make to prove that it remains committed to the goals of the 1990 World Summit for Children. The goals established at this crucial meeting of world heads of state, which was co-chaired by the then Canadian Prime Minister Brian Mulroney, openly embrace a concentration on the basic human needs of the world's children.

As the federal government considers the future direction of our nation's foreign policy, UNICEF volunteers urge it to be conscious of the promises it made at the 1990 summit to address the basic human needs of children and their families in the developing world.

la manifestation pratique du souci des Canadiens à l'égard des problèmes humanitaires. Ils sont tous attirés vers l'UNICEF en raison des conceptions philosophiques et pratiques qui président au programme d'aide au développement de cet organisme, et par leur compassion à l'égard des enfants du monde. Leur voix multiple mérite d'être entendue par le gouvernement canadien au moment où il reconsidère sa politique étrangère.

L'approche du développement humain suivie par l'UNICEF, centrée sur le soutien de la mère et de l'enfant, met l'accent sur la satisfaction des besoins élémentaires d'un quart de la population du monde qui n'est toujours pas en mesure de le faire par elle-même. La satisfaction de ces besoins élémentaires suppose la fourniture de soins de santé de base, une alimentation adéquate et l'éducation primaire. C'est en concentrant son action sur ces domaines qu'UNICEF a enregistré les succès qui font sa réputation. Ces interventions, en tant que base de l'aide au développement, donnent de meilleurs résultats que toute autre forme d'action.

La campagne successive de vaccination des enfants du monde en développement contre six grandes maladies—le tétanos néonatal, la diphtérie, la poliomyélite, le tétanos, la rougeole et la tuberculose—prouve que l'aide au développement peut être efficace lorsqu'elle s'accompagne d'un objectif clair et s'inscrit dans un effort politique et communautaire coordonné.

Les bénévoles de l'UNICEF exhortent le gouvernement canadien à préserver son objectif de satisfaction des besoins des populations les plus démunies du monde en développement. Les ressources attribuées à cette fin devraient viser avant tout à satisfaire les besoins fondamentaux des enfants et de leur famille. À ce titre, il ne faut pas substituer la politique commerciale à la politique de développement. Si les retombées d'une libéralisation des échanges peuvent contribuer à moyen terme à la stabilité économique de la population mondiale, l'aide au développement doit rester prioritaire dans les régions les plus pauvres du globe.

Dans cet esprit, le gouvernement canadien devrait chercher à conclure des partenariats avec les pays en développement qui s'engagent à oeuvrer pour satisfaire les besoins élémentaires de leur population, et particulièrement de leurs enfants. C'est le meilleur geste que le gouvernement canadien pourrait faire pour prouver qu'il continue d'adhérer aux objectifs du Sommet mondial pour les enfants de 1990. Les objectifs définis lors de cette conférence cruciale des chefs d'État du monde, qui était co-présidée par le premier ministre canadien de l'époque, Brian Mulroney, prévoit explicitement de concentrer l'aide sur les besoins humains élémentaires des enfants du monde.

Au moment où le gouvernement fédéral réfléchit aux orientations futures de notre politique étrangère nationale, les bénévoles de l'UNICEF veulent lui rappeler les promesses faites lors du Sommet de 1990, de s'attaquer aux besoins fondamentaux des enfants et des familles du monde en développement.

• 1525

Echoing the Canadian government's promises at the 1990 summit and in order to take those promises a step further, UNICEF is proposing a 20-20 solution to the Canadian government. We propose the Canadian government pledge to

Se faisant l'écho des promesses faites par le gouvernement canadien lors du sommet 1990, et dans le but de les concrétiser, l'UNICEF propose la solution 20-20. Nous proposons que le gouvernement canadien s'engage à réserver 20 p. 100 de ses

[Text]

commit 20% of its ODA spending to programs designed to meet the basic human needs for health care, nutrition and primary education. This commitment should be matched with a similar promise by developing nations receiving Canadian development assistance to dedicate 20% of their public spending to the fulfilment of these same basic human needs.

This partnership approach, coupled with a renewed emphasis on meeting basic human needs, would enable the Canadian government to be more strategic in its ODA investment and would provide greater assurance of success for Canadian-assisted development projects.

The volunteers of UNICEF Nova Scotia seek to remind the Canadian government of its stated commitment to ensure a humanitarian basis for foreign policy and development assistance, and urge the government to live up to its responsibilities to children under the Convention on the Rights of the Child. This document, ratified by Parliament in December 1991, commits the Canadian government to the promotion of child welfare and development at home and abroad. Given this commitment, Canada's development assistance programs must incorporate the spirit and intent of this ground-breaking covenant.

The record of progress that marks the almost fifty years of UNICEF intervention provides a clear guidepost for Canada as it ponders a renewal of its foreign policy and development assistance strategies.

UNICEF volunteers recognize at the end of the 20th century, in the midst of the most prosperous decade in human history, that it is unacceptable that one-quarter of the world's population, particularly its children, are unable to meet their most basic needs as human beings. We encourage the federal government and the Parliament of Canada to take the practical steps that will lead to the start of a new century of human progress—progress that will include all the world's children.

Once again, thank you for the committee's time. I would be happy to answer any questions you may have arising from the document.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have the intention of asking you questions, but I'd like to recognize Madam Erin Goodman, who we've invited for the same time. She's from OXFAM.

Madam Goodman, you may want to make an introduction to your statement. I think we have a copy of your submission.

Ms Erin Goodman (Resource Coordinator, Development, Education, Resource and Information Centre (DEVERIC), OXFAM Canada): I'm from the Development, Education, Resource and Information Centre, which is the learner's centre affiliated with OXFAM Canada. I'm the resource coordinator.

[Translation]

dépenses d'aide publique au développement aux programmes visant à satisfaire les besoins humains de base en matière de santé, d'alimentation et d'éducation primaire. Cet engagement devrait être assorti d'une promesse similaire des pays en développement bénéficiaires de consacrer 20 p. 100 de leur budget à la satisfaction de ces mêmes besoins élémentaires.

La conclusion d'un tel partenariat, jointe à la priorité renouvelée accordée à la satisfaction des besoins fondamentaux, permettrait au gouvernement canadien d'opérer des choix stratégiques en matière d'APD et donnerait de meilleures garanties de réussite des projets de développement cofinancés par le Canada.

Les volontaires d'UNICEF Nouvelle-Écosse rappellent au gouvernement canadien son engagement explicite d'axer sa politique étrangère et son aide au développement sur les considérations humanitaires, et exhortent le gouvernement à s'acquitter des responsabilités qu'il a contractées envers les enfants en signant la Convention relative aux droits de l'enfant. Ce document, ratifié par le Parlement en décembre 1991, engage le gouvernement canadien à promouvoir le bien-être et le développement de l'enfance au Canada et à l'étranger. Étant donné cet engagement, les programmes canadiens d'aide au développement doivent donner corps à l'esprit de cette convention novatrice.

Les résultats enregistrés par l'UNICEF au cours de ses presque cinquante années d'existence doivent guider le Canada au moment où il procède à une révision de sa politique étrangère et de ses stratégies d'aide au développement.

Les bénévoles de l'UNICEF estiment qu'il est inacceptable qu'à la fin du XX^e siècle, au milieu de la décennie la plus prospère de l'histoire humaine, un quart des habitants du monde, et particulièrement ses enfants, ne puissent satisfaire à leurs besoins les plus élémentaires en tant qu'êtres humains. Nous encourageons le gouvernement fédéral et le Parlement du Canada à prendre les mesures pratiques qui inaugureront un nouveau siècle de progrès humain—un progrès qui s'étende à tous les enfants du monde.

Je remercie encore une fois le comité de nous avoir accordé son temps. Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons l'intention de vous poser des questions, mais j'aimerais donner d'abord la parole à madame Erin Goodman, que nous avons invitée à la même heure. Elle appartient à OXFAM.

Madame Goodman, vous voudrez peut-être nous dire quelques mots sur votre mémoire, dont nous avons copie, je crois.

Mme Erin Goodman (coordonnatrice des ressources, Développement, Éducation, Ressource et Information Centre (DEVERIC), OXFAM Canada): J'appartiens au Centre de développement, d'éducation, de ressources et d'information, qui est le centre pédagogique affilié à OXFAM Canada. Je suis la coordonnatrice des ressources.

[Texte]

I'll tell you a bit about DEVERIC. It's funded primarily through CIDA's public participation program money. Our services fall into two categories: resources and outreach programming. Currently DEVERIC has two employees: myself—I work as a resource coordinator and I also do programming part-time—and a community outreach worker for the black community in the metropolitan Halifax area.

Our educational programming focuses on four areas: gender and development, environment and development, global economy, and alternative economics. Obviously there is some overlap between the issues and often the programming will integrate all four. This is all considered within an anti-racist framework.

Since we're the educational wing of OXFAM Canada we are in a unique position. We are able to facilitate communication between groups in the region doing community development-type work and people involved in similar struggles in the south. So one of our functions is to organize project partner tours for OXFAM's project partners overseas. Several times a year we organize tours for our overseas project partners with regional and local groups in this area, matching their interests.

• 1530

Let me give you an example. In November 1993 we held a major tour with Sistren, which is a popular women's theatre collective from Jamaica. Its members also do educational workshops with communities, looking at various subjects, such as violence against women, structural adjustment, and global economy. When they came to Nova Scotia in November, they did three workshops on structural adjustment, looking specifically at the impact of the changing global economy on the everyday lives of women.

They were hosted by a number of community groups in this area involved in anti-poverty and anti-racism work. They gave public workshops that were well attended. It gave people an opportunity to see how Sistren worked with their communities in Jamaica and explore issues that are common to communities here and in the developing world, especially due to the changing nature of the economy.

The feedback from those workshops was very positive. That tour was actually a follow-up to an exchange that was sponsored by DEVERIC several years ago. With that tour, a group of black women in Nova Scotia had the opportunity to travel to Jamaica and work with Sistren for a period of time. They observed its community development efforts and brought that knowledge back to Nova Scotia to work with their own communities. It is an ongoing linkage between the Caribbean women's community and the black women's community in this area.

Recently we had an assessment of DEVERIC's community outreach program. It was conducted by an independent consultant from the black community and she completed it last month. The final report identified that exchange initiatives and

[Traduction]

Je vais vous dire quelques mots de DEVERIC. Il est financé principalement par les crédits du programme de participation publique de l'ACDI. Nos services appartiennent à deux catégories: les ressources et les programmes d'extension. À l'heure actuelle, DEVERIC compte deux employés: moi-même—je travaille comme coordonnatrice des ressources et je m'occupe également de programmation à temps partiel—et un responsable des activités d'extension vers la communauté noire de l'agglomération de Halifax.

Nos programmes éducatifs se concentrent sur quatre domaines: le sexe et le développement, l'environnement et le développement, l'économie mondiale et l'économie non traditionnelle. Il y a manifestement certains chevauchements entre ces domaines et, souvent, nos programmes vont couvrir tous les quatre. Tout ceci s'inscrit dans un cadre anti raciste.

À titre de centre pédagogique d'OXFAM Canada, nous occupons une situation privilégiée. Nous sommes en mesure de faciliter la communication entre les groupes de la région s'occupant de développement communautaire et des personnes faisant un travail similaire dans le Tiers monde. L'une de nos fonctions consiste donc à organiser des tournées à l'intention des partenaires d'OXFAM outre-mer. Plusieurs fois par an, nous organisons des visites pour nos partenaires de projet outre-mer auprès de groupes régionaux et locaux, en veillant à marier leurs intérêts respectifs.

Permettez-moi de vous donner un exemple. En novembre 1993, nous avons organisé une tournée pour Sistren, une troupe de théâtre populaire de la Jamaïque. Ses membres organisent également dans les collectivités des ateliers éducatifs, portant sur divers sujets tels que la violence faite aux femmes, l'adaptation structurelle et l'économie mondiale. Lorsque la troupe est venue en Nouvelle-Écosse en novembre, elle a tenu trois ateliers sur l'adaptation structurelle, mettant l'accent particulièrement sur l'impact de l'évolution de l'économie mondiale sur la vie quotidienne des femmes.

La troupe a été reçue par un certain nombre de groupes communautaires de la région actifs dans la lutte contre la pauvreté et le racisme. Ses ateliers de travail ont été très fréquentés. Les participants ont pu ainsi voir le travail de Sistren auprès des collectivités de la Jamaïque et explorer les problèmes communs qu'éprouvent les collectivités chez nous et dans le monde en développement, particulièrement suite à l'évolution de l'économie.

La réaction à ces ateliers a été très positive. Cette visite a en fait donné suite à un échange qui avait été parrainé par DEVERIC il y a quelques années. À cette occasion, un groupe de femmes noires de la Nouvelle-Écosse a pu se rendre en Jamaïque et travailler avec Sistren pendant quelque temps. Elles ont pu ainsi observer des efforts de développement communautaire dans ce pays et transposer cette expérience à leurs propres collectivités de la Nouvelle-Écosse. Cela s'inscrit dans les liens continus établis entre la collectivité des femmes des Caraïbes et la collectivité des femmes noires de notre région.

Nous avons récemment procédé à une évaluation du programme d'extension communautaire de DEVERIC. Elle a été réalisée par une experte noire indépendante et a été achevée le mois dernier. Le rapport faisait ressortir que les initiatives

[Text]

other educational activities that link the experience of black Nova Scotians to black communities overseas are a real strength of the program. Members of the black community who participated in the assessment—a survey was conducted with a number of people from the black community—noted that learning firsthand about the experiences of visitors from the south is an invaluable learning experience.

In addition to organizing southern project partner tours, DEVERIC's staff organizes educational events such as workshops, presentations, and public forums. Our initiatives are designed to connect local issues to global issues, build solidarity, reaffirm a sense of community and motivate individuals to take group action.

It's our feeling that in order to involve everyday Canadians in foreign policy initiatives, it's necessary to start here in our own communities. Community outreach is a necessary complement to development education. We find a lot more people will attend workshops than take a book out of the library, for instance.

Program evaluations we've conducted have indicated that DEVERIC's efforts to link global and local small-scale, self-help development initiatives through education, skill sharing and cross-cultural exchange have met an identified need in the maritime communities.

There is a continued need to strengthen the efforts of community groups in this region involved in anti-poverty work, anti-racism work and environmental action. Along with organizational support, we provide a valuable linkage role between groups in the region and southern project partners working with similar issues. Community building, both at home and abroad, is the focus of DEVERIC's educational programming.

In conclusion, I would like to stress that development education is a long-term process. It takes time to build links in the community and develop a true understanding of international issues.

It's important that government funding be continued on a secure basis for DEVERIC and similar organizations.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Madam Goodman.

Senator Comeau, you have a question?

Senator Comeau: In your opening remarks you mentioned alternative economics. Could you explain that term?

Ms Goodman: This is an area that DEVERIC, along with other international organizations doing regional programming, is starting to explore. It's looking at alternatives to big business. It's looking at community-based economics really. With the

[Translation]

d'échange et autres activités éducatives qui relient l'expérience des Noirs de Nouvelle-Écosse à celle des communautés noires outre-mer représentent un véritable atout du programme. Les membres de la communauté noire qui ont participé à l'évaluation—un sondage a été effectué auprès d'un certain nombre de membres de cette communauté—indiquent que le contact direct avec les visiteurs venus du Sud représente un outil pédagogique précieux.

Outre les visites de partenaires du Sud, le personnel de DEVERIC organise également des activités éducatives telles que des ateliers, des conférences et des tribunes publiques. Nos initiatives visent à faire apparaître le lien entre les problèmes locaux et les problèmes planétaires, à renforcer la solidarité, à réaffirmer l'esprit communautaire et à motiver les particuliers à entreprendre des actions collectives.

Nous estimons que si nous voulons intéresser les Canadiens ordinaires aux initiatives de politique étrangère, il faut commencer ici, dans les collectivités locales. L'action de sensibilisation est un complément nécessaire de l'éducation pour le développement. Nous constatons, par exemple, que beaucoup plus de gens vont venir suivre un atelier que d'aller prendre un livre à la bibliothèque.

Les évaluations de programmes que nous avons effectuées montrent que les efforts de DEVERIC visant à relier les initiatives d'autodéveloppement à l'échelle mondiale et locale par l'éducation, le partage des compétences et les échanges interculturels, répondent à un besoin manifeste des collectivités des Maritimes.

Il faut continuer à renforcer les efforts des groupes communautaires de la région actifs en matière de lutte contre la pauvreté et le racisme et de protection de l'environnement. Outre le soutien organisationnel, nous assurons une liaison précieuse entre les groupes de la région et des partenaires de nos projets dans le Sud travaillant sur des problèmes similaires. Le développement de la conscience communautaire, tant chez nous qu'à l'étranger, est au centre des programmes éducatifs de DEVERIC.

En conclusion, je veux faire ressortir que la sensibilisation au développement est un processus à long terme. Il faut du temps pour construire des liens entre les collectivités et développer une véritable compréhension des problèmes internationaux.

Il importe donc que DEVERIC et les organisations similaires continuent à bénéficier d'un financement gouvernemental stable.

Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci infiniment, Madame Goodman.

Sénateur Comeau, aviez-vous une question?

Le sénateur Comeau: Dans votre exposé, vous avez parlé d'économie non traditionnelle. Qu'entendez-vous par là?

Mme Goodman: C'est un domaine que DEVERIC, ainsi que d'autres organisations internationales s'occupant de programmation régionale commencent à explorer. Il s'agit de rechercher des solutions de substitution pour grandes entreprises.

[Texte]

devastation of the east coast fisheries, people are looking for alternatives to sustain their communities economically and socially and politically. So it's looking at things such as peer lending and credit unions, cooperative business, worker-owned co-ops, and it's looking at—

Senator Comeau: So you're trying this out at the local level first, and not necessarily—

Ms Goodman: Actually, community economic development initiatives are really well established in many developing countries. A number of OXFAM's project partners are involved in that kind of activity, alternative economic activity, which is supporting our communities. So a number of worker co-ops, for instance, are funded by OXFAM Canada. The work at the regional level is really just in the initial stages.

Senator Comeau: I see.

Ms Goodman: It's letting people know that there are alternatives, say, to the fishery; there are alternatives within their own communities. There's a need for services that they can provide if they organize themselves into worker co-ops or they organize some access to credit, community access to credit. Really, it's trying to get the power back to people.

Senator Comeau: Good. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

M. Paré: J'aimerais faire un commentaire au représentant de l'UNICEF. J'adhère évidemment à tout ce qui a été dit. Je pense que l'UNICEF est un exemple particulièrement intéressant, qui montre comment les Canadiens et les Québécois peuvent être impliqués dans le développement international, surtout que les objectifs de l'UNICEF tendent à aider les femmes et les enfants. De plus, une partie importante de l'argent recueilli pour l'UNICEF est recueilli par les enfants. À ce moment-là, on atteint un double résultat. D'une part, on amasse des sous qui vont servir au développement; d'autre part, on sensibilise les enfants à la nécessité du développement international.

Dans la région de Québec, j'ai été responsable pendant quelques années du secteur des jeunes. Les enfants, avec leurs petites boîtes, amassaient 180 000\$ par année. Des milliers et des milliers d'enfants étaient sensibilisés parce que, dans les écoles, on ne faisait pas que donner les petites boîtes. On en profitait pour donner un minimum d'information aux enfants.

Vous proposez un partage 20-20. Je trouve cela intéressant. Beaucoup de témoins qu'on a rencontrés allaient beaucoup plus loin. Ils demandaient que l'aide publique au développement canadienne soit affectée jusqu'à concurrence de 60 ou 70 p. 100 au secteur du développement durable.

Lorsque vous parlez d'une répartition 20-20, cela suppose que c'est en partenariat avec des pays qui reçoivent l'aide. Est-ce qu'il y a d'autres secteurs, qui ne seraient pas dans le bilatéral, qui pourraient être avantagés et pour lesquels on pourrait augmenter sensiblement la contribution dans le secteur du développement durable, ou si, dans votre esprit, cela doit nécessairement passer par le bilatéral?

[Traduction]

commerciales. Il s'agit en fait d'action économique communautaire. Avec la crise dans la pêche de la côte est, les gens sont à la recherche de moyens de faire vivre leur collectivité économiquement, socialement et politiquement. Il s'agit donc de choses telles que des prêts d'entraide, des caisses de crédit, des entreprises coopératives, des coopératives de travailleurs et. . .

Le sénateur Comeau: Vous mettez donc ces solutions à l'essai au niveau local et pas nécessairement. . .

Mme Goodman: En fait, les initiatives de développement économique communautaire sont déjà pas mal établies dans beaucoup de pays en développement. Un certain nombre de projets des partenaires d'OXFAM portent là-dessus, englobent des activités économiques non traditionnelles. Ainsi, OXFAM Canada finance un certain nombre de coopératives de travailleurs. Le travail au niveau régional n'en est encore qu'aux étapes initiales.

Le sénateur Comeau: Je vois.

Mme Goodman: Il s'agit de faire savoir aux gens qu'il y a des solutions de rechange, mettons, à la pêche, qu'il y a des solutions autres sur place. Les services qu'ils pourront fournir s'ils s'organisent en coopératives de travailleurs ou organisent un accès au crédit, un accès communautaire au crédit, satisferont un besoin. Il s'agit réellement de rendre le pouvoir aux individus.

Le sénateur Comeau: Bien. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie.

Mr. Paré: I would like to make a comment to the representative of UNICEF. I obviously support everything that was said. I believe UNICEF is a very noteworthy example that shows how Canadians and Quebecers can be involved in international development, especially since UNICEF's objectives are geared to helping women and children. Furthermore, a large part of the funds collected by UNICEF is collected by children. This is positive in two respects. First, it is a way to get funds to support development and, second, it is a way to educate children to the need for international development.

In the Quebec area I've been responsible for the youth sector for a few years. The children, with their little boxes, collected \$180,000 a year. In this way, thousands and thousands of children were sensitized to development because in the schools they did not just hand out the boxes. This was tied in to some learning activity.

You propose a 20-20 sharing. I find this rather interesting. Many of the witnesses we heard went much further. They wanted that 60% or 70% of all the aid be committed to sustainable development.

When you talk about 20-20 sharing, I imagine this would be in partnership with receiving countries. Would there be other areas, not necessarily in the field of bilateral assistance where our contribution to the sustainable development sector could be increased or could this be done only through bilateral programs?

[Text]

Mr. Noonan: First of all, it's always very nice to meet another UNICEF volunteer. One of the aspects that has kept me involved with UNICEF on an ongoing basis is the ability to meet with other UNICEF volunteers and to feel their support for our objectives.

[Translation]

M. Noonan: Tout d'abord, c'est toujours agréable de rencontrer un autre bénévole de l'UNICEF. L'une des choses qui m'incitent à persister dans ce bénévolat pour l'UNICEF est la possibilité de rencontrer d'autres bénévoles et de constater cette communauté d'objectifs.

• 1540

In terms of the 20-20 solution and whether or not it can be expanded beyond a bilateral relationship, I really should perhaps clarify what UNICEF is intending with respect to the 20-20 solution. That's the start. We too are very much committed to a community-based approach to development. Initially, when a project is approved by the UNICEF executive board, it's done at a country-to-country level, but following that approval, we will send advisers into the country to assess the needs at the community level and to involve the community and other aspects of the national culture in the development assistance project.

As you mentioned, it's a partnership approach, and that approach is not limited solely to government to government. I can give you a practical example of what I'm talking about.

UNICEF is a supporter of the Bangladesh Rural Advancement Committee—BRAC for short—which is a non-governmental organization in Bangladesh that operates 15,000 community-based schools, village-based schools, in the country. It educates at a primary level up to 50,000 children a year at a cost of \$15 per child, per year. That's the type of linkage that this can be expanded to, in terms of moving away from just a bilateral, nation-to-nation relationship.

Another thing I should say perhaps to clarify the 20-20 solution is that it is just a start. There are countries now that allocate upwards of 50% of their overseas development assistance to basic human needs. Great Britain is one of them. I was told just the other day that their official overseas development assistance is divided 63% in favour of basic human needs.

Certainly there's room for improvement. What I feel UNICEF Canada is doing is suggesting a means to start doing that. We would always like to go beyond the goal we set, but to have a specific goal to start with which gives something to work towards, and to certainly go beyond, is possible. There are other avenues to expand that cooperation and not just restrict it from nation to nation or from government to government. I hope that answers your question.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. I appreciate that.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Monsieur Noonan, dans des exposés antérieurs, on a reproché au gouvernement canadien sa façon de lier son aide humanitaire aux pays en voie de développement à des programmes d'ajustement structurel orthodoxes. On nous suggère de cesser ces moyens de pression et de les remplacer par ce qu'on a appelé, dans des exposés, des pactes de développement négociés mutuellement.

Pour ce qui est de la solution 20-20 et la possibilité de l'appliquer dans un cadre autre que bilatéral, je devrais peut-être préciser ce que l'UNICEF envisage à cet égard. C'est un début. Nous aussi sommes fervents partisans d'une approche communautaire du développement. Initialement, lorsqu'un projet est approuvé par le conseil d'administration de l'UNICEF, les contacts se font de pays à pays, mais ensuite nous envoyons des conseillers sur place pour évaluer les besoins au niveau local et faire participer les collectivités locales et intégrer d'autres aspects de la culture nationale au projet d'aide au développement.

Comme vous l'avez indiqué, il s'agit d'un partenariat, et cette approche n'est pas limitée exclusivement aux relations de gouvernement à gouvernement. Je peux vous en donner un exemple pratique.

L'UNICEF soutient le Bangladesh Rural Advancement Committee—le BRAC—une organisation non gouvernementale du Bangladesh qui assure le fonctionnement de 15 000 écoles villageoises dans le pays. Ces écoles assurent une instruction primaire à près de 50 000 enfants par an, au coût de 15\$ par enfant et par an. C'est le genre de programme qui peut être entrepris à un niveau autre que les relations bilatérales, de nation à nation.

Une autre chose qu'il faudrait préciser concernant la solution 20-20, c'est qu'elle ne représente qu'un début. Il y a aujourd'hui des pays qui allouent jusqu'à 50 p. 100 de leur aide au développement aux besoins humains fondamentaux. La Grande-Bretagne en est un. J'ai appris l'autre jour que l'aide publique au développement de la Grande-Bretagne va à 63 p. 100 aux programmes visant les besoins humains fondamentaux.

Il y a donc encore des progrès à faire. Ce qu'UNICEF Canada propose n'est qu'un début. Nous voudrions bien sûr toujours dépasser l'objectif, mais en avoir un précis qui donne un but à atteindre, et espérons-le à dépasser est une chose possible. Il y a d'autres possibilités pour élargir cette collaboration, en-dehors de la collaboration de pays à pays ou de gouvernement à gouvernement. J'espère que cela répond à votre question.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. J'apprécie cette réponse.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Mr. Noonan, in previous briefs witnesses blamed the Canadian government for tying its humanitarian assistance to developing countries to conventional structural adjustment programs. It has been suggested to us that Canada should stop using these means of applying pressure and to use instead what was called in those briefs mutually agreed development covenants.

[Texte]

Dans votre exposé, vous nous avez parlé de la solution 20-20 pour augmenter le développement humain, ce qui semble se rapprocher de ces pactes de développement. Êtes-vous d'accord sur cette idée de pactes de développement? Si oui, vers quelles associations le gouvernement canadien devrait-il se tourner pour négocier ces pactes, soit l'ACDI ou les ONG? J'aimerais avoir votre opinion là-dessus.

Mr. Noonan: I do support the idea of partnership agreements. In terms of recommending other associations or NGOs, other groups that could be approached to negotiate such assistance packages, I'm a little reticent to do that. I'm wearing my volunteer button, and it means that my exposure in these issues is only as a volunteer, not as an official of UNICEF per se.

You mentioned structural adjustment programs, and of course that's a hot topic in international development, as are the effects they are having on human development in a developing world. My personal conviction is that, yes, it is a problem that needs to be addressed.

In many cases, countries are paying more in interest on their foreign debt than they are paying for the development of the basic human needs of their own citizens. So it's definitely a problem.

• 1545

As far as recommending another approach, I get the sense that you're perhaps wondering whether I think CIDA is not the best vehicle for government to be using for its aid strategy. I can't comment on that. It's not within my scope of knowledge to do that, I'm afraid.

Mr. Patry: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But you realize that your 20% is not that earth-moving because we are presently at 17%. You know that.

Mr. Noonan: I know that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's pretty close to your 20%.

Mr. Noonan: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): My difficulty with that proposal is that it sounds to me as if we're telling developing countries to do things our way or no way. In other words, if I give you \$1 million to do what is defined as human development priorities or basic needs, as you alluded in your brief, including safe water, nutrition, primary health care, basic education, and other things, it sounds to me like

ce qu'on appelle en français du dirigisme économique.

You're directing your dollars for aid but conditioning the recipient country to doing things your way. What's your reaction to that? How would you like to have people come in and tell us Canadians what to do?

Mr. Noonan: I doubt that we would react very charitably to that.

[Traduction]

In your statement you suggest this 20-20 solution to increase human development, which seems to go in the same direction as these development covenants. Would you support such a concept? If so, what avenue should Canada use for negotiating such agreements, CIDA or NGOs? I would like to have your views on this.

M. Noonan: Je suis en faveur de l'idée d'accords de partenariat. Pour ce qui est de recommander d'autres associations ou ONG, d'autres groupes qui pourraient négocier de telles ententes d'aide, je suis un peu réticent à le faire. Je porte mon macaron de bénévole, ce qui signifie que je parle ici uniquement en tant que bénévole et non de représentant de l'UNICEF.

Vous avez parlé de programmes d'adaptation structurelle et, bien entendu, c'est là un sujet brûlant en matière de développement international, tout comme les effets de ces programmes sur le développement humain dans le Tiers Monde. Ma conviction personnelle est que c'est un problème auquel il faut effectivement réfléchir.

Dans bien des cas, ces pays paient beaucoup plus au titre du service de leurs dettes étrangères que pour la satisfaction des besoins humains fondamentaux de leur population. C'est donc un vrai problème.

Pour ce qui est de recommander une autre approche, vous me demandez en quelque sorte si l'ACDI serait le meilleur agent d'exécution de la stratégie d'aide gouvernementale. Je ne peux pas me prononcer, j'ai bien peur de ne pas avoir les connaissances suffisantes.

M. Patry: Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais vous savez que votre objectif de 20 p. 100 n'est pas si ambitieux que cela, car nous sommes déjà à 17 p. 100. Vous le savez.

M. Noonan: Je le sais.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous sommes très proches de vos 20 p. 100.

M. Noonan: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): La réserve que je ferais c'est qu'il semble que vous disiez aux pays en développement de faire les choses comme nous voulons qu'elles soient faites, sinon ils n'auront rien. Autrement dit, si je vous donne un million de dollars pour ce que je définis comme les priorités de développement humain ou les besoins fondamentaux comme vous le disiez dans votre mémoire, notamment l'eau potable, l'alimentation, les soins de santé de base, l'éducation primaire, etc, cela me semble être

this seems to be what we call in French *dirigisme économique*.

Vous imposez aux pays bénéficiaires de faire les choses à votre façon. Comment réagiriez-vous? Que diriez-vous si des étrangers arrivaient ici et nous disaient, à nous Canadiens, quoi faire?

M. Noonan: Je doute que nous réagirions de façon très charitable.

[Text]

I think it's important to note, though, that we're talking about 20%. We're not talking about the entire aid envelope in terms of development assistance. So I don't think that it necessarily cuts countries off from access to Canadian development assistance.

In terms of earth-shattering, also—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I want to correct you because you said 20% of our ODA spending of \$2.6 billion, which is \$520 million, if I hear you correctly. It's not all CIDA. A lot of it comes from bilateral and multilateral programs. A whole slew of programs are involved here. So we're talking about \$520 million.

Mr. Noonan: I agree. I have a conception of the dollar amounts that are involved. Not being a professional in these matters perhaps limits my perspective slightly. Again, we're talking about 20% of that total budget—not the whole budget, not the entire envelop the government commits, but 20%.

In terms of earth-shattering, I agree with you that it's not earth-shattering. Very little of what UNICEF does is earth-shattering. We focus on very simple, cost-effective solutions regarding basic human needs for the poorest of the world's population.

If you want to talk about simple non-earth-shattering developments, 25 years ago UNICEF was instrumental in developing oral rehydration therapy—a mixture of sugar, salt, and water—that has proved enormously successful in battling deaths from diarrhoea in the developing world. Mr. Chairman, 3,000 children a day are saved because of that therapy.

So as an organization and as a volunteer, we are committed to the non-earth-shattering approach. I think it's the one approach that will guarantee success for development assistance programs.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm going to show my colours, sir. Have you heard about the red book?

Mr. Noonan: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): In that book we set the amount at 25% of ODA, not 20%, so we were a bit ahead of you.

Mr. Noonan: I find that very heartening to hear. I will consider it when I'm marking my ballot in the voting booth the next time around.

Some hon. members: Oh, oh!

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I want to thank both of you for coming in this afternoon. We appreciated your testimony and we'll keep it in mind.

Mr. Noonan: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will move to our next witnesses. I invite Mr. R.V. Gorham, Mark Rushton, Yvonne Hanson, and Maria Elena Taylor to come to the table, please.

Mr. Gorham was the Canadian ambassador to China from 1984-1987. He's a professor at the University of New Brunswick in the political science department. Ms Yvonne Hanson is from the Latin America Information Group. Mr. Mark Rushton is from the Nova Scotia-Cuba Association.

[Translation]

Il faut toutefois bien noter que nous parlons là de 20 p. 100. Nous ne parlons pas de toute l'enveloppe d'aide au développement. Ces pays ne seraient donc pas nécessairement coupés de toute forme d'aide au développement canadienne.

Pour ce qui est de l'ambition de l'objectif. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je dois rectifier parce que vous parliez de 20 p. 100 de notre APD de 2,6 milliards, ce qui ferait 520 millions de dollars, si je vous suis bien. Tout cela ne passe pas par l'ACDI. Une bonne partie provient de programmes bilatéraux et multilatéraux. C'est toute une série de programmes qui sont en jeu. Nous parlons donc de 520 millions de dollars.

M. Noonan: Je suis d'accord. J'ai une idée des ordres de grandeur en jeu, mais n'étant pas spécialiste, cela limite quelque peu ma perspective. Encore une fois, il s'agirait de 20 p. 100 du budget total—et non pas du budget d'ensemble, de toute l'enveloppe engagée par le gouvernement, mais de 20 p. 100.

Pour ce qui est de l'ambition de l'objectif, je conviens avec vous qu'il n'a rien de mirobolant. Les activités de l'UNICEF n'ont en général rien de spectaculaire, nous mettons l'accent sur les solutions simples et peu coûteuses touchant les besoins humains fondamentaux des pays les plus pauvres du monde.

Si vous voulez parler de développement simple et non spectaculaire, il y a 25 ans l'UNICEF a largement contribué à la mise au point de la thérapie de réhydratation orale—mélange de sucre, de sel et d'eau—qui a fait grandement reculer le nombre des décès par diarrhée dans le monde en développement. Monsieur le président, 3 000 enfants par jour sont sauvés grâce à cette thérapie.

Donc, en tant qu'organisation et en tant que bénévoles, nous sommes adeptes de l'approche non spectaculaire. Je pense que c'est celle qui garantira le succès des programmes d'aide au développement.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vais arborer mes couleurs, monsieur. Avez-vous entendu parler du Livre rouge?

M. Noonan: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Dans ce livre nous fixons comme objectif 25 p. 100 de l'APD, et non 20 p. 100, si bien que nous sommes un peu en avance sur vous.

M. Noonan: Je trouve cela très encourageant. J'y réfléchirai lorsque je déposerai mon bulletin dans l'urne lors de la prochaine élection.

Des voix: Oh, oh!

Le coprésident (M. Gauthier): Je tiens à vous remercier tous deux de votre présence cet après-midi. Nous avons apprécié vos témoignages et nous en tiendrons compte.

M. Noonan: Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous allons passer à notre prochain témoin, et j'invite M. R.V. Gorham, M. Mark Rushton, M^{me} Yvonne Hanson et M^{me} Maria Elena Taylor à prendre place à la table.

Monsieur Gorham a été ambassadeur du Canada en Chine de 1984 à 1987. Il est professeur de sciences politiques à l'Université du Nouveau-Brunswick. Madame Yvonne Hanson appartient au Latin America Information Group. Monsieur Mark Rushton représente la Nova Scotia-Cuba Association.

[Texte]

I welcome all of you.

Mr. Gorham, do you want to proceed?

Mr. Richard Vessot Gorham (Individual Presentation): Thank you very much, Mr. Chairman, particularly for fitting me in on short notice. I became aware only Friday of your presence here. I regret you didn't get to New Brunswick, but I guess you have budget problems as well. I was trying to get in touch with your staff over the weekend to see whether there would be an opportunity, so I appreciate your being able to fit me in.

I want to speak rather generally on various aspects of foreign policy and then I'll have something to say about Latin America as well. I appreciate the opportunity to join my colleagues here who will be dealing with that subject.

In the current setting we're dealing with of this review, the Cold War, which provided the framework of our foreign defence policy since the end of the Second World War, is over. Not only is it over, but it ended with a suddenness that nobody expected and nobody prepared for, and left in its wake a world in a state of confusion and uncertainty, which governments are now having great difficulty addressing with well-thought-out and coherent policies. The end of the Cold War was highlighted by the demise of the Soviet empire, which created a whole new theatre of nation states still uncertain of their destiny and how they should cope with the current international and domestic political and economic realities.

The demise of the Soviet Union and the end of the Cold War have also had the effect of softening what you might call the glue that held the western nations together in alliances and the collective promotion of common interests. In the absence of this glue, the national unity of many states has fragmented, resulting in pressures to give greater priority to ethnic interests or even to create new and smaller states. Also within many states, including our own, there are growing pressures to have the powers of central governments devolve to more local government institutions.

Finally there is the new and powerful phenomenon of the global village and the explosion of instantaneous telecommunications systems, along with the important aspect in foreign relations of the CNN and the newscast and the 40-second television clip, which seems to drive many governments into hasty policy decisions, and also the creation of powerful new trading blocs that may or may not cooperate well with each other.

It's understandable therefore that there is a need to look carefully at the present world situation and endeavour to determine where our interests lie and what policies we should adopt to promote those interests.

In Canada we're no stranger to foreign policy reviews. I suppose the first such review took place internally in the immediate aftermath of the Second World War and the realization that the world order expected to be achieved through

[Traduction]

Bienvenue à tous.

• 1550

Monsieur Gorham, voulez-vous commencer?

M. Richard Vessot Gorham (présentation individuelle): Merci beaucoup, monsieur le président, et particulièrement pour m'avoir fait une place à si bref préavis. Je n'ai appris que vendredi que vous alliez siéger ici. Je regrette que vous ne soyez pas venus au Nouveau-Brunswick, mais j'imagine que vous aussi avez des problèmes budgétaires. J'ai essayé de prendre contact avec votre personnel pendant la fin de semaine pour voir s'il serait possible que je compare, j'apprécie donc que vous ayez accepté de me recevoir.

Je voudrais faire quelques observations générales sur divers aspects de la politique étrangère, et je parlerai ensuite plus particulièrement de l'Amérique latine. J'apprécie la possibilité de me joindre à mes collègues ici qui aborderont également ce sujet.

Pour ce qui est du contexte dans lequel s'inscrit cette révision, la guerre froide qui a dominé notre politique étrangère depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, a pris fin. Non seulement est-elle terminée, mais elle a pris fin de façon si soudaine que nous avons été pris par surprise et qu'elle laisse derrière elle un monde dans un état de confusion et d'incertitude auquel les gouvernements ont aujourd'hui bien du mal à opposer des politiques cohérentes et réfléchies. La fin de la guerre froide a été marquée par l'effondrement de l'empire soviétique, éclatement qui a donné naissance à toute une série d'États-nations encore incertains de leurs destinées et de leurs manières de s'adapter aux réalités politiques et économiques nationales et internationales.

La disparition de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide ont également eu pour effet, si je puis m'exprimer ainsi, de dissoudre la colle qui tenait ensemble les nations occidentales au sein d'alliances et dans la protection collective d'intérêts communs. En l'absence de cet adhésif, l'unité nationale de nombreux États se fragmente, engendrant des pressions qui privilégient les intérêts ethniques ou qui tendent même à la création d'États nouveaux ou plus petits. De même, à l'intérieur de nombreux États, y compris le nôtre, les tendances à la décentralisation des pouvoirs gagnent.

Enfin, il y a le phénomène nouveau et puissant du village planétaire et de l'explosion des systèmes de télécommunications instantanées, l'influence sur les relations étrangères de CNN, des journaux télévisés et des clips télévisés de 40 secondes, qui semblent pousser maints gouvernements à prendre des décisions hâtives, de même que la création de nouveaux blocs commerciaux puissants dont on n'est pas sûr s'ils collaboreront bien ou pas les uns avec les autres.

Il est donc normal que l'on revoie soigneusement la situation actuelle du monde et que l'on cherche à déterminer où résident nos intérêts et quelles politiques il convient d'adopter afin de les promouvoir.

Ce n'est pas la première fois qu'une telle remise en question intervient au Canada. Il me semble que la première fois a été juste après la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'on s'est rendu compte que l'ordre mondial qui devait être instauré

[Text]

the instrument of the League of Nations and national appeasement policies of the 1930s had failed miserably, and that new policies must be developed. The result, as you know, was the creation of the United Nations in the hope that world order could be maintained through the cooperative efforts of the five permanent members of the Security Council. When such cooperative effort proved to be non-existent, effective collective security was resorted to, and the western alliance of NATO was created, which succeeded in keeping peace in Europe and for ourselves in North America for half a century.

Canada has consistently been a strong advocate of effective multilateralism and effective collective security. We played a leading part in the creation of both the United Nations and NATO and made significant contributions to both organizations.

The next serious foreign policy review took place in 1969-70, with the decision to reduce our commitment to NATO somewhat and the publication of a series of foreign policy studies entitled "Foreign Policy for Canadians", which dealt with all parts of the world except the United States. This review recommended various initiatives to establish closer relations with countries in Europe, Asia, Latin America and elsewhere. With regard to Latin America, it decided we should join the Organization of American States as a permanent observer, to observe it for a while and decide later what we should do about it.

A year or two later a separate study of our relations with the United States was published in a document. This study recommended a policy option of continued close relations with the United States but also the active promotion and enhancement of our relations with other parts of the world. This policy came to be popularly called the "third option".

• 1555

In the mid-1980s, there was a joint Senate-House of Commons review often called the Hockin-Simard report, and there was another departmental policy review. Now we're embarked on a new series of reviews, one by a group called Canada 21 Council, another group, the Foreign Policy Forum, and of course now the Joint Senate-House of Commons committee. I commend the joint committee for its efforts to get public views on what should be done in our foreign policy.

It raises the question, what is foreign policy? I think the first step in any foreign policy review should be a clear understanding of what is meant by a nation's foreign policy. Basically it involves the protection and the promotion of Canada's interest in the world beyond our borders and the effective management of our relations with other countries and international institutions to promote and protect those interests.

What are Canada's interests? Basically they are security from foreign aggression, peace, order, good government, economic prosperity and social justice at home, protection of the environment, and, to the extent possible, the promotion of these values in other parts of the world.

[Translation]

par la Ligue des nations et les politiques d'apaisement nationales des années 1930 aient lamentablement échoué et qu'il fallait des politiques nouvelles. Le résultat, comme vous le savez, a été la création des Nations unies, dans l'espoir que l'ordre mondial pourrait être maintenu par la coopération de cinq membres du Conseil de sécurité. Lorsque cette coopération s'est avérée irréalisable, on a eu recours à la notion de sécurité collective, laquelle a engendré la création de l'OTAN, l'alliance des pays occidentaux, qui a permis de maintenir la paix en Europe et chez nous, en Amérique du Nord, pendant un demi-siècle.

Le Canada n'a cessé d'être partisan déclaré du multilatéralisme et de la sécurité collective. Nous avons joué un rôle de premier plan dans la création tant des Nations unies que de l'OTAN, et avons largement contribué à ces deux organisations.

L'examen suivant de la politique étrangère est intervenu en 1969-1970, avec la décision de réduire notre engagement envers l'OTAN et la publication d'une série d'études de politiques étrangères intitulées «La politique extérieure du Canada», qui portait sur toutes les parties du monde à l'exception des États-Unis. On y recommandait diverses initiatives en vue d'établir des liens plus étroits avec les pays d'Europe, d'Asie, d'Amérique latine et d'ailleurs. Pour ce qui est de l'Amérique latine, nous avons décidé d'entrer dans l'Organisation des États américains à titre d'observateur permanent, en attendant de décider si le Canada voulait en devenir un membre ou non.

Un ou deux ans après a été publiée une étude distincte de nos relations avec les États-Unis. On y recommandait de maintenir des relations étroites avec les États-Unis, mais également de promouvoir activement nos relations avec d'autres régions du monde. C'est la politique que l'on a baptisée du nom de «troisième option».

Au milieu des années quatre-vingts, un comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes a produit un rapport que l'on appelle souvent le rapport Hockin-Simard, et on a procédé aussi à un autre examen de la politique ministérielle. Nous nous sommes actuellement engagés dans une nouvelle série d'examen, un par un groupe appelé Conseil Canada 21, un autre par le Forum sur la politique étrangère et, évidemment, celui du Comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes. Je félicite d'ailleurs le Comité de ces efforts pour obtenir l'avis du public sur la politique étrangère que nous devrions adopter.

Ce qui m'amène à la question de la définition de la politique étrangère. Je pense que la première étape, dans tout examen de cette politique, devrait consister à définir clairement ce que représente la politique étrangère d'un pays. En gros, il s'agit de la protection et de la promotion des intérêts du Canada dans le monde, au-delà de nos frontières, ainsi que de la gestion efficace de nos relations avec les autres pays et les institutions internationales chargées de promouvoir et de protéger ces intérêts.

Mais quels sont les intérêts du Canada? Essentiellement, il s'agit de la protection contre les agressions de l'extérieur, de la paix, de l'ordre et du bon gouvernement, de la prospérité économique et de la justice sociale chez nous, de la protection de l'environnement et, dans la mesure du possible, de la promotion de ces valeurs dans les autres parties du monde.

[Texte]

Foreign policy is often said to be an extension of domestic policy. Domestic policy is the promotion and protection of domestic interests. To put it in other words, Canadian governments are elected by the people of Canada first and foremost to provide peace, order, good government, social justice and economic prosperity at home. Economic prosperity means jobs for Canadians, and that requires markets at home and abroad for the production and sale of our own goods and services.

There are times when recommendations for foreign policy action seem to accord a lower priority to the promotion of our own domestic interests in favour of promoting the interests and welfare of citizens of other countries.

What choices do we have? Recent foreign policy reviews, such as *Canada 21*, which I've recently read, speak much about choices, but neglected to point out that the one important choice we do not have, and never will have, is the choice of opening a zipper along the 49th parallel and sailing off into the sunset from our immediate and ten times more powerful geographic neighbour, the United States of America. We have to remember that the Americans will always be our closest neighbours, our biggest and most important trading partners, the providers of our security umbrella, and our best international friends, whether we like them or not, and basically we do like them.

But there is a popular zeal to have a more independent foreign policy. This was reflected in the red book. It never quite defined what we mean by an independent foreign policy, but it often seems to me that we would like to have policies and say and do things that are visibly different from the Americans.

Promoting that objective seems at times to fail to take into account the reality of our geographic and political position in regard to our close neighbour and the fact that we do in fact share many values and objectives with the United States, even though we may have different ideas about how to promote our common interest on the international scene.

They also seem not to be aware of the fact that we do have policies that are different from the Americans on various issues, for example, regarding Cuba, Central America, China, even on the formation of NATO, but we do not indulge in empty rhetoric about our differences. I think most people feel it would be counter-productive.

In this context of dealing with the United States, I am reminded of the words of the late John Holmes when he was delivering a speech to an audience in New York City. He was commenting on the popular Canadian attitudes of always being critical of the United States. He said, "I am reminded of the words of the former President of Mexico Porfirio Diaz, who once said, 'Poor Mexico, so far from God, so close to the United States.'" Mr. Holmes went on to say that many Canadians seem to have a different attitude, perhaps described as "Happy Canada, so close to God and so far from the United States." Added Mr. Holmes, "I tell my Canadian friends that we should pick on somebody our own size."

[Traduction]

La politique étrangère est souvent considérée comme un prolongement de la politique intérieure, qui consiste à promouvoir et à protéger les intérêts du pays sur la scène intérieure. Autrement dit, la population du Canada élit ses gouvernements d'abord et avant tout pour assurer la paix, l'ordre et le bon gouvernement, ainsi que la justice sociale et la prospérité économique à l'intérieur du pays. La prospérité économique passe par la création d'emplois pour les Canadiens, ce qui exige des marchés chez nous et à l'étranger pour la production et la vente de nos biens et de nos services.

Il arrive parfois que les recommandations portant sur notre politique étrangère semblent accorder la priorité à la promotion des intérêts et du bien-être des citoyens d'autres pays, aux dépens de la promotion de nos propres intérêts nationaux.

Mais quelles sont nos options? Les examens récents de la politique étrangère, par exemple *Canada 21*, dont j'ai parlé tout à l'heure, font grand état de nos options, mais négligent de souligner que la seule option importante que nous n'ayons pas, et que nous n'aurons jamais, c'est celle d'ouvrir une fermeture éclair le long du 49^e parallèle et de prendre tranquillement congé de notre voisin immédiat, et dix fois plus puissant que nous, les États-Unis d'Amérique. Nous ne pouvons pas oublier que les Américains seront toujours nos plus proches voisins, nos principaux partenaires commerciaux, les garants de notre sécurité et nos meilleurs amis sur la scène internationale, que nous les aimions ou non; mais en général, nous les aimons bien.

La population semble toutefois tenir à ce que nous ayons une politique étrangère plus indépendante, comme le reflète le Livre rouge. On y définit jamais vraiment ce que c'est qu'une politique étrangère indépendante, mais il me semble souvent que nous aimerions avoir une politique visiblement différente de celle des Américains, et pouvoir dire et faire des choses différentes.

Mais les tenants de cet objectif semblent parfois oublier la réalité de notre position géographique et politique par rapport à notre proche voisin, et le fait que nous partageons en fait beaucoup de valeurs et d'objectifs avec les États-Unis, même si nous pouvons avoir des idées différentes sur la façon de promouvoir nos intérêts communs sur la scène internationale.

Ces gens-là ne semblent pas conscients non plus du fait que nous avons une politique différente de la politique américaine sur bien des questions, par exemple au sujet de Cuba, de l'Amérique centrale, de la Chine et même de la formation de l'OTAN, mais nous ne perdons pas notre temps en vaines déclarations au sujet de ces différences. Je pense que la plupart des gens jugeraient que serait inutile.

Cette question de nos rapports avec les États-Unis me rappelle les propos du regretté John Holmes, dans un discours qu'il a prononcé à New York. Il parlait des Canadiens qui critiquent constamment les États-Unis. Il a dit: «Cela me rappelle les mots de l'ancien président du Mexique, Porfirio Diaz qui a déjà dit un jour: «Pauvre Mexique, tellement loin de Dieu, tellement proche des États-Unis.» M. Holmes a ajouté que beaucoup de Canadiens semblent avoir une attitude différente, qui pourrait se résumer ainsi: «Heureux Canada, tellement proche de Dieu et tellement loin des États-Unis.» Et M. Holmes avait ajouté encore: «Je dis à mes amis Canadiens que nous devons nous attaquer à quelqu'un de notre propre taille.»

[Text]

My point is that the one choice we do not have is to remove ourselves from the influence of the United States or to ignore the political realities that prevail in that great but politically complex, often emotional, and occasionally irrational society. I think the first and foremost objective of our foreign policy should be to understand well the political, economic and strategic realities of the United States and manage our own foreign policy interests in that country and in the rest of the world in a manner that enables us to continue to live harmoniously with our big neighbour.

• 1600

Geography, many common interests, and now of course our free trade relationship inevitably places us in the shadow of the United States. Therefore, it is now all the more important to strive to establish a place for ourselves in a small bit of the sun by fulfilling the objectives of the so-called third option and enhance our relations with other parts of the world to the extent possible.

Canada has always had close relationships with Europe and we should continue to cultivate them to our benefit. There have been profound changes in Europe and the creation of a huge European common market will present not only many challenges but also many opportunities. An economically integrated Europe has not yet become a fortress Europe, and we should not assume that it will become one and write it off as a viable and worthwhile partner, as some in Canada seem to consider to be the case.

Currently, of course, there's much excitement about Asia, and clearly the trade potential with Japan, China and the tigers of Asia offer much to be excited about. We should, therefore, continue to develop those relations to our benefit and make it a principal pillar of our foreign policy. We should also concentrate on further expanding our new relationship with Latin America and the Caribbean, which is very close to home to us in Atlantic Canada. Canadians tend to ignore Latin America and to forget that the largest city in the world, Mexico City, is probably closer to Halifax than is Vancouver or any city in Europe.

In 1989 the Government of Canada finally recognized that Canada is a nation of the Americas and that we should accept and exploit that fact to our benefit. That means concentration on enhancing our trade and other relations with the countries of the area, to continue to seek to enhance the effectiveness of the Organization of American States, which we joined as a full member in 1990, to expand it and enhance our diplomatic presence in the countries of the region to the extent that resources permit.

We should enhance our development assistance programs in the area, wherever justified and affordable. We should also take efforts to reinstate Cuba into the family of hemisphere nations.

[Translation]

Donc, le seul choix que nous n'ayons pas, c'est celui de nous soustraire à l'influence des États-Unis ou de refuser de tenir compte des réalités politiques de cette grande société, mais politiquement complexe, souvent émotive et parfois irrationnelle. Je pense que notre politique étrangère devrait viser d'abord et avant tout à bien comprendre les réalités politiques, économiques et stratégiques des États-Unis et à gérer nos propres intérêts en matière de politique étrangère, tant dans ce pays voisin que dans le reste du monde, de façon à nous permettre de continuer à vivre en harmonie avec notre grand voisin.

Notre situation géographique, nos nombreux intérêts communs et maintenant, bien sûr, la libéralisation de nos échanges commerciaux nous placent inévitablement dans l'ombre des États-Unis. Par conséquent, il est d'autant plus important aujourd'hui d'essayer de nous faire une place au soleil en répondant aux objectifs de ce qu'on a appelé la troisième option et en améliorant dans la mesure du possible nos relations avec les autres pays du monde.

Le Canada a toujours entretenu des relations étroites avec l'Europe, et nous devrions continuer à cultiver ces relations dans notre propre intérêt. L'Europe a connu des changements profonds, et la création d'un immense marché commun européen offrira non seulement de nouveaux défis nombreux, mais également de nombreuses possibilités. Cette Europe intégrée sur le plan économique n'est pas encore devenue une forteresse, et nous ne devrions pas supposer qu'elle en deviendra une et l'abandonner en tant que partenaire viable et intéressant, comme semblent le croire certains Canadiens.

À l'heure actuelle, l'Asie suscite bien sûr beaucoup d'intérêt, et il est certain que le potentiel commercial avec le Japon, la Chine et les Tigres d'Asie est extrêmement intéressant. Nous devrions donc continuer à développer ces relations à notre avantage et en faire un des principaux piliers de notre politique étrangère. Nous devrions également nous concentrer sur le resserrement de nos nouveaux liens avec l'Amérique latine et les Antilles, une région située très proche de nous, dans les Maritimes. Les Canadiens ont tendance à négliger l'Amérique latine et à oublier que la plus grande ville du monde, Mexico, est probablement plus proche de Halifax que Vancouver ou n'importe quelle ville d'Europe.

En 1989, le gouvernement du Canada a finalement reconnu que le Canada était un pays des Amériques et que nous devrions accepter cette situation, et l'exploiter à notre avantage. Cela signifie que nous devrions intensifier nos relations commerciales et autres avec les pays de la région, pour continuer de chercher à améliorer l'efficacité de l'Organisation des États américains, dont nous sommes devenus membres à part entière en 1990, d'élargir le champ d'activité de cette Organisation et d'accroître notre présence diplomatique dans les pays de la région, dans la mesure où nos ressources le permettent.

Nous devrions intensifier nos programmes d'aide au développement dans la région chaque fois que ce serait justifié et que nous pourrions nous le permettre. Nous devrions également faire des efforts pour aider Cuba à réintégrer la famille des pays de notre hémisphère.

[Texte]

[Traduction]

The 1989 decision of the government to enhance relations with Latin America also established the Canadian Council for the Americas, commonly known by its acronym, FOCAL, with the important task of encouraging and creating Canadian-Latin American linkages across a broad spectrum of government and private sector activity, thus creating a broader constituency within Canada of persons and institutions interested in closer relations with their counterparts in Latin America and the Caribbean.

La décision prise par le gouvernement, en 1989, d'intensifier nos relations avec l'Amérique latine a également donné naissance au Conseil canadien pour les Amériques, mieux connu sous le sigle FOCAL, qui a la tâche importante de faciliter et d'établir des liens entre le Canada et l'Amérique latine dans toute une gamme d'activités gouvernementales et privées, de façon à ce qu'il y ait au Canada plus de gens et plus d'institutions intéressés à resserrer les relations avec leurs homologues des pays d'Amérique latine et des Antilles.

FOCAL has embarked on an active program to fulfil its mandate and has developed and is implementing a number of innovative programs in that regard. It has established regional branches in the west, in Atlantic Canada and in Quebec, and is already making a very positive contribution by supporting important trade and investment seminars, media scholars and MBA internships in our embassy commercial sections.

Le FOCAL a entrepris diverses activités visant à lui permettre de réaliser son mandat; il a élaboré et met maintenant en oeuvre un certain nombre de programmes innovateurs à cet égard. Il a mis sur pied des bureaux régionaux dans l'Ouest, dans les Maritimes et au Québec, et il apporte déjà une contribution très positive en appuyant la tenue d'importants colloques sur le commerce et l'investissement, ainsi que des stages de spécialistes des médias et d'étudiants de MBA dans les services commerciaux de nos ambassades.

The government's initial financial commitment to FOCAL will terminate shortly and I would like to make the strongest recommendation possible that the government, presumably through the Department of Foreign Affairs and International Trade, undertake a new five-year financial commitment to FOCAL of an amount certainly no less than heretofore and hopefully an amount of even greater value.

Les engagements financiers du gouvernement envers le FOCAL devraient prendre fin sous peu, du moins pour la période initiale, et je recommande donc instamment au gouvernement, probablement par l'entremise du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, qu'il décide d'un nouvel engagement financier envers le FOCAL, pour une durée de cinq ans et pour une somme qui ne devrait certainement pas être inférieure à celle que l'organisme recevait jusqu'ici, et de préférence même plus élevée.

The major issues of the future face us. Time does not permit me to dwell at length on all these major issues that will face Canada in the conduct of its foreign policy. I have already mentioned the importance of our foreign trade. In this context we must also take a rational and not an emotional position regarding the linkages that are often made between trade, aid, the promotion of human rights, protection of the environment, and our tendency to demand of developing countries policies and standards that we ourselves have adopted only in the recent past, and sometimes even then only on a haphazard basis.

Nous devons nous pencher sur les grands enjeux de l'avenir. Le temps ne me permet pas de vous parler longuement ici de tous les grands enjeux auxquels le Canada devra faire face dans la conduite de sa politique étrangère. J'ai déjà mentionné l'importance de notre commerce extérieur. À cet égard, nous devons aussi prendre une position rationnelle, et non émotive, au sujet des liens qui sont souvent établis entre le commerce, l'aide, la promotion des droits de la personne, la protection de l'environnement et notre tendance à exiger des pays en développement des politiques et des normes que nous n'avons adopté nous-mêmes que tout récemment, et parfois même seulement par hasard.

I would like to say a few words about the linkages that some Canadians often seek to make between our trading relations with certain countries and those countries' performance regarding the respect for human rights and promotion of democracy.

Je voudrais dire quelques mots sur les liens que certains Canadiens essaient souvent de faire entre nos relations commerciales avec certains pays et l'attitude de ces pays en ce qui concerne le respect des droits de la personne et la promotion de la démocratie.

We all deplore abuses of human rights wherever they occur, and we should do whatever we can to influence effectively other countries and their governments to improve their human rights. However, I don't believe pressure tactics of unilaterally denying trade or aid ever produced beneficial results. They only damage our credibility and certainly damage our trade relationships, which in turn only damage our domestic efforts to promote economic prosperity at home.

Nous déplorons tous les violations des droits de la personne, dans quelque pays que ce soit, et nous devons faire notre possible pour influencer efficacement les autres pays et leur gouvernement de façon à les inciter à respecter davantage les droits de la personne. Mais je ne crois pas que des moyens de pression comme la suspension unilatérale de notre commerce ou de notre aide aient jamais donné de résultats positifs. Ils ne font que miner notre crédibilité et nuisent certainement à nos relations commerciales, ce qui ne peut en retour que freiner nos efforts pour promouvoir notre propre prospérité économique.

• 1605

We also have in this country, because we're a country of immigrants, a very large ethnic community. To a large extent, when problems develop in other countries in the homelands of these people, they naturally take a personal interest in having

Puisque nous sommes un pays d'immigrants, nous comptons également une communauté ethnique très importante. Dans une large mesure, quand il y a des problèmes dans la patrie d'origine de ces gens, ils veulent tout naturellement que nous fassions

[Text]

something done to improve the situation. They often put pressure on the government to do something—it's never defined, but to do something—about what's happened in their former homelands. As much as we may deplore what is happening in such other countries and as much as we sympathize with the desire to improve those conditions, that is really not what we elected our governments to do and that should not be considered our first priority.

We will also need to assess carefully whether and which of our interests can best be promoted on a bilateral or a multilateral basis. In this context we will need to assess very carefully the changing role of international organizations and the limitations they place on the traditional independence of nation states. In dealing with international trouble spots and the promotion of international peace and security, we will have to consider carefully the merits and effectiveness of the use of military or economic force as opposed to the use of diplomatic persuasion.

This in turn will demand a careful assessment of the role of our military forces, the optimum size of those forces, the roles they may be required to play and the training and equipment necessary for them to fulfil that role effectively.

In this connection I urge the government to reverse its decision to close the National Defence College, which is the only Canadian defence training institution that exposes senior officers to and educates them in the realities of international relations, economic and social policies, the environment and the history, politics and cultures of other societies.

Such training, in my view, is now more than ever absolutely essential given the fact that our military forces will be involved even more extensively in international peacekeeping activities. I venture to suggest if some of the commandants in Somalia had had that sort of training, perhaps we might not have had the embarrassing situation that developed there.

There are those who recommend we should withdraw from NATO and greatly emasculate our armed forces. I believe this would be a serious mistake. It is true NATO no longer has a role in collective defence. However, it now has a new role as an instrument of collective security in support of objectives of the United Nations. Canada should support that role and should maintain a military establishment that can make an effective contribution to it.

We should also ensure our military forces are organized, trained and equipped to continue to contribute effectively to United Nations peacekeeping, peacemaking or peace-enforcing activities.

Finally, and perhaps the most important, as you make your deliberations and recommendations on what our foreign policy elements should be, there must be a very careful consideration of the linkage between our foreign policy recommendations, postures and objectives and the availability of the resources necessary to implement those objectives. That is going to be a very difficult task in this period of restricted resources, but I think you must look very carefully at that. Foreign policy

[Translation]

quelque chose pour améliorer la situation. Ils exercent souvent des pressions sur le gouvernement pour qu'il agisse—sans jamais définir comment, mais qu'il agisse—au sujet de ce qui s'est passé dans leur pays d'origine. Nous avons beau déplorer les événements qui se déroulent dans ces pays-là et nous avons beau comprendre le désir qu'ont ces gens d'améliorer la situation, ce n'est vraiment pas la raison pour laquelle nous avons élu nos gouvernements et cela ne devrait pas être notre première priorité.

Nous devons aussi évaluer attentivement s'il est préférable de promouvoir nos intérêts—et lesquels—de façon bilatérale ou multilatérale. À cet égard, nous devons examiner de très près l'évolution du rôle des organisations internationales et les limites que cela impose à l'indépendance traditionnelles des États-nations. Dans nos efforts pour régler les problèmes internationaux et pour promouvoir la paix et la sécurité mondiales, nous devons peser soigneusement les avantages et l'efficacité de l'utilisation de la force militaire ou des pressions économiques, par opposition à la persuasion diplomatique.

Cela nous oblige par le fait même à évaluer attentivement le rôle de nos forces armées, la taille optimale de ces forces, le rôle qu'elles pourraient être appelées à jouer, et la formation et l'équipement dont elles auront besoin pour pouvoir assumer ce rôle efficacement.

En ce sens, je demande instamment au gouvernement de revenir sur sa décision de fermer le Collège de la Défense nationale, qui est le seul établissement de formation des militaires canadiens dans lequel les officiers supérieurs peuvent se sensibiliser aux réalités des relations internationales, de la politique économique et sociale, de l'environnement et de l'histoire, de la politique et de la culture d'autres sociétés.

À mon avis, cette formation est d'autant plus essentielle aujourd'hui que nos forces armées participent de plus en plus aux activités internationales de maintien de la paix. J'irais même jusqu'à dire que, si certains des commandants en poste en Somalie avaient bénéficié d'une formation de ce genre, nous aurions peut-être pu éviter les événements embarrassants qui se sont produits là-bas.

Certains analystes recommandent que nous nous retirions de l'OTAN et que nous affaiblissions considérablement nos forces armées. À mon avis, ce serait une grave erreur. Il est vrai que l'OTAN n'a plus de rôle à jouer dans la défense collective. Mais il a un nouveau rôle à jouer en tant qu'instrument de la sécurité collective, à l'appui des objectifs des Nations Unies. Le Canada devrait appuyer ce rôle et conserver un effectif militaire capable d'y contribuer véritablement.

Nous devrions également nous assurer que nos forces armées sont organisées, formées et équipées de façon à continuer de contribuer véritablement aux activités de maintien, de rétablissement et d'imposition de la paix des Nations Unies.

Enfin, et peut-être surtout, quand vous discuterez de vos recommandations sur les éléments de notre politique étrangère, vous devrez examiner très attentivement les liens entre nos recommandations, nos positions et nos objectifs en la matière, d'une part, et la disponibilité des ressources nécessaires pour atteindre ces objectifs, d'autre part. Ce sera une tâche très difficile en cette période de restrictions budgétaires, mais je pense que vous devrez étudier attentivement la question. Une

[Texte]

postures we cannot back up with resources simply end up as empty rhetoric and certainly damage our credibility.

Thank you very much for your patience, sir.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Dr. Gorham.

I would now invite Mark Rushton from the Nova Scotia-Cuba Association to speak.

Mr. Rushton, you have ten minutes, sir.

Mr. Mark Rushton (Media Officer, Nova Scotia-Cuba Association): Thank you. I won't take up too much of your time.

This afternoon I'm going to begin with a brief outline of what the Nova Scotia-Cuba Association is and does.

The Nova Scotia-Cuba Association is a volunteer-administered, non-profit, non-governmental organization. It receives no funding from the federal or provincial governments. We're a member of the Canadian Network on Cuba, a national coalition with at least one subgroup within each province that cooperates on information dispersement, public education and large-scale fund-raising for joint projects.

Our membership is composed of students, university professors, landed immigrants, business people, people who work in the health fields, members of the media community—in short, it is a cross-section of the local community with an active mailing list of over 300 people and organizations.

The Nova Scotia-Cuba Association is a humanitarian aid organization. In the last year it sent just shy of \$20,000 in medical and material aid to Cuba.

The Nova Scotia-Cuba Association hopes the committee will recognize their experience and knowledge of the Cuban situation at the ground level. We do not play politics nor do we ignore what are very real problems within Cuban society and government. We are able to see how the isolation of Cuba from the global community has affected the people living on that island. Canada added to that isolation in the early 1980s when it placed Cuba on the list of nations ineligible for the receipt of developmental aid.

The first recommendation we would like to propose is that this status be changed and Cuba be allowed to receive developmental aid from CIDA.

Since the Right Hon. Lester B. Pearson was in office, Canada has pursued a foreign policy remarkably independent of the United States, especially in terms of the Cuban issue. It is no secret that the United States' economic embargo harms the Cuban economy and in turn its citizens. Living conditions have deteriorated in the past four years by a staggering degree. In 1992 Canada joined with Cuba and a majority of other nations to support a United Nations resolution condemning the embargo. Yet, in a similar vote last fall, the Canadian government changed its position and abstained. There has yet to be an adequate explanation of this action.

[Traduction]

politique étrangère que nous ne pourrions pas appuyer par les ressources nécessaires n'aurait en fin de compte aucun sens et minerait certainement notre crédibilité.

Je vous remercie beaucoup de votre patience, monsieur.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Gorham.

J'invite maintenant M. Mark Rushton, de la Nova Scotia-Cuba Association, à prendre la parole.

Monsieur Rushton, vous avez dix minutes.

M. Mark Rushton (relationniste, Nova Scotia-Cuba Association): Merci. Je ne prendrai pas beaucoup de temps.

Je vais commencer cet après-midi par vous décrire brièvement ce qu'est la Nova Scotia-Cuba Association et ce qu'elle fait.

La Nova Scotia-Cuba Association est une organisation non gouvernementale sans but lucratif, administrée par des bénévoles. Elle ne reçoit aucune aide financière des gouvernement fédéral ou provincial. Nous sommes membres du Canadian Network on Cuba, une coalition nationale qui compte dans chaque province au moins un sous-groupe chargé de contribuer à la diffusion de l'information, à la sensibilisation du grand public et à des efforts de collecte de fonds de grande envergure, pour des projets communs.

Nous comptons parmi nos membres des étudiants, des professeurs d'université, des immigrants ayant reçu le droit d'établissement, des gens d'affaires, des gens qui travaillent dans le domaine de la santé, des membres des médias—bref, un bon échantillonnage de la collectivité. Nous avons une liste de diffusion courante de plus de 300 noms de particuliers et d'organisations.

La Nova Scotia-Cuba Association est une organisation vouée à l'aide humanitaire. L'an dernier, nous avons envoyé un peu moins de 20 000\$ de fournitures médicales et d'équipement à Cuba.

La Nova Scotia-Cuba Association espère que le Comité reconnaîtra son expérience et sa connaissance de la situation de Cuba, au niveau de la population. Nous ne nous occupons pas de politique, mais nous n'ignorons pas quels sont les problèmes très sérieux qui affligent la société et le gouvernement de Cuba. Nous sommes à même de constater à quel point le fait que Cuba ait été isolé de la communauté mondiale a touché les gens qui vivent dans cette île. Et le Canada a encore ajouté à cet isolement au début des années 1980 quand il a placé Cuba sur la liste des pays auxquels il n'accorderait pas d'aide au développement.

Nous voulons donc recommander, premièrement, que ce statut soit modifié et que Cuba soit autorisé à recevoir de l'aide au développement de l'ACDI.

Depuis l'époque où le très honorable Lester B. Pearson était premier ministre, le Canada a adopté une politique étrangère remarquablement indépendante de celle des États-Unis, surtout sur la question cubaine. Tout le monde sait que l'embargo économique décrété par les États-Unis nuit à l'économie cubaine, et par conséquent aux habitants de ce pays; ce n'est un secret pour personne. Les conditions de vie là-bas se sont détériorées considérablement depuis quatre ans. En 1992, le Canada s'est joint à Cuba et à une majorité d'autres pays pour appuyer aux Nations unies une résolution condamnant l'embargo. Mais lors d'un vote semblable l'automne dernier, le gouvernement du Canada a changé d'avis et s'est abstenu. Et il n'a pas encore fourni d'explication satisfaisante à ce sujet—là.

● 1610

[Text]

The second recommendation we have is that Canada reaffirm its opposition to the Cuban Democracy Act, also known as the Torricelli bill, which in fact harms the people it purports to help. The United Nations and the Organization of American States are but two arenas in which this issue could be raised.

Cuba has been condemned by various groups, not the least powerful of which is the United States administration, for alleged human rights abuses. The Nova Scotia-Cuba Association would not go on record as saying these abuses in some form do not occur. Yet there is a movement in the political sphere to overemphasize this issue. In many cases, as committee members are well aware, human rights violations are used as a political excuse for economic and sometimes military action.

When examining Cuba and any other nation accused of such abuses, it must be viewed within a context. The Government of Cuba has been in a de facto state of war with one of the world's superpowers for over three decades. Limitations on freedom of expression and certain other actions, which we in our society consider human rights, must be viewed within that context.

We urge the committee not to ignore the fact that during this highly difficult situation Cuba achieved some of the most impressive social welfare achievements in the world. Certainly its achievements in this area are superior to any Latin American country within the same time period.

Our third recommendation is that when dealing with complaints of human rights abuses that may affect the delivery of developmental aid, Canada examine the broader context in which these abuses are said to occur.

These are the very basic concerns of our organization with respect to a particular area of interest and expertise. I will just briefly touch on some of the broader issues.

Canada is now dealing with scarce resources in a time of global economic confusion. Foreign aid will need to become more focused with respect to recipient groups and regions. Although it has been suggested that our aid programs may be better redirected to Africa or eastern Europe, given that Latin American countries are expected to benefit from increased trade ties under NAFTA and subsequent agreements, we would counter that view with a bit of history.

In the last 25 years of foreign investment in Latin America, it has become obvious that trade alone is not sufficient to improve either the economies or the living conditions of these countries. In the majority of cases, the repercussions of the kind of investment have created a need for greater humanitarian aid to counter adverse social effects. Increased trade in particular crops, for example, has uprooted communities and destroyed habitats.

[Translation]

Notre deuxième recommandation, c'est que le Canada réaffirme son opposition à la Loi sur la démocratie cubaine, connue également sous le nom de Loi Torricelli, qui cause en fait du tort aux personnes—même qu'elle est censée aider. Il serait possible de soulever cette question dans diverses tribunes, notamment aux Nations unies et à l'Organisation des États américains.

De nombreux groupes, dont l'administration américaine est un des plus puissants, ont condamné Cuba pour de prétendues violations des droits de la personne. La Nova-Scotia-Cuba Association n'irait pas jusqu'à dire publiquement que ces violations ne se produisent pas, sous une forme ou sous une autre. Mais les milieux politiques ont tendance à gonfler ce problème. Dans bien des cas, comme les membres du comité le savent très bien, les violations des droits de la personne servent d'excuse politique à des mesures économiques et parfois même à des interventions militaires.

Quand on examine la situation de Cuba et de tout autre pays accusé de violations de ce genre, il faut replacer les choses dans leur contexte. Le gouvernement de Cuba est, dans les faits, en guerre avec une des superpuissances du monde depuis plus de 30 ans. C'est donc dans cette perspective qu'il faut considérer les limites imposées à la liberté d'expression et à certaines autres activités, que nous considérons dans notre société comme des droits fondamentaux.

Nous demandons instamment au Comité de ne pas oublier que, pendant cette période extrêmement difficile, Cuba a mis sur pied certains des programmes d'aide sociale les plus impressionnants au monde. Il est certain en tout cas que ces réalisations dans ce domaine sont supérieures à celles de tous les pays d'Amérique latine, pour la même période.

Nous recommandons donc, troisièmement, que le Canada, quand il examine les plaintes portant sur les violations des droits de la personne susceptibles d'influer sur l'aide au développement que nous accordons, tienne compte du contexte plus général dans lequel se seraient produites ces violations.

Voilà quelles sont nos préoccupations fondamentales au sujet de ce domaine d'intérêt particulier. Je vais maintenant vous parler brièvement de quelques questions plus générales.

Le Canada dispose aujourd'hui de ressources limitées, à une époque où la confusion économique règne dans le monde entier. Nous devons donc adapter davantage notre aide extérieure aux groupes et aux régions qui en bénéficient. Même si certains observateurs suggèrent qu'il serait préférable de réorienter nos programmes d'aide vers l'Afrique ou l'Europe de l'Est, étant donné que les pays d'Amérique latine devraient bénéficier d'un resserrement des liens commerciaux en vertu de l'ALÉNA et d'autres ententes subséquentes, nous voulons répondre à cet argument par un bref aperçu historique.

Après 25 ans d'investissements étrangers en Amérique latine, il est maintenant évident que le commerce ne peut pas suffire à lui seul à améliorer l'économie et les conditions de vie dans ces pays. Dans la majorité des cas, à cause du genre d'investissements qui ont été faits là-bas, il a fallu au contraire augmenter l'aide humanitaire pour contrer les effets sociaux négatifs de ces investissements. L'augmentation du commerce de certains produits agricoles, par exemple, a déraciné des communautés entières et détruit des habitats.

[Texte]

For all our talk of sustainable aid, we would suggest that someone begin looking at non-destructive aid. The developing world needs beneficial assistance and not a program that will disrupt the functioning social and economic institutions that currently exist. Nor does it need foreign aid that, instead of creating sustainability or self-sufficiency, creates a dependency on Canadian materials or goods. Such a dependency may benefit Canadian trade, but it is opposite to the ideals and ethics of foreign aid and sustainable development.

Canada's foreign aid should be targeted toward the poorest sectors of the population. We have seen what more than a decade of neo-Liberal economics has done. The high expectations of trickle-down theory did not materialize. Even today, one can examine the social and economic indicators of any Latin American country to see that the wealthier segments of the populations continue to become wealthier, while the poor struggle to maintain what standard of living they already possess.

Developmental aid that gives people the ability to lift themselves up is the most effective and the most dignified form of foreign assistance.

On the issue of non-governmental organizations in the development process in this time of budgetary restraint, we believe no government could find a more efficient, less bureaucratic tool for the delivery of truly effective foreign assistance than the NGO community. The people involved in these organizations share the common view that humanity is more important than profit. These people put in work weeks that would break the overtime budget of almost any governmental body. Rather than doing a job, these people are pursuing a lifestyle and following a personal code of ethics that includes justice as a vital component. This is a dedicated and effective group of people that cannot be ignored by any governmental body looking to maximize resources.

• 1615

This leads, of course, to the question of too many NGOs competing for too few resources. We would suggest that the proliferation of NGOs could be ended, or perhaps restricted, with an effective Canadian foreign policy with respect to aid. These organizations exist to fill a need of addressing problems and issues that are not being addressed by governmental bodies or policies that currently exist.

Since my colleague has already touched on the human rights issue, I won't spend much time on it. Simply stated, the grossest violators of our definition of human rights continue to receive foreign aid from many nations. This is, and will likely continue to be, a political issue that has more to do with a particular nation's regional interests than for any true concern for the well-being of people. Let's not be hypocritical in our administration of aid. If guidelines are to be set, let's stick to them.

[Traduction]

Tout le monde parle d'aide viable, mais nous pensons qu'il faudrait plutôt commencer à envisager une aide non destructrice. Les pays en développement ont besoin d'une aide qui leur soit véritablement profitable, et non d'un programme qui bouleverse les institutions sociales et économiques actuellement en place. Ils n'ont pas besoin non plus d'une aide étrangère qui crée une dépendance envers des matériaux ou des produits canadiens, mais plutôt d'une aide qui leur permette de trouver des solutions durables ou d'atteindre l'autosuffisance. Cette dépendance peut être avantageuse pour le commerce canadien, mais elle va à l'encontre des idéaux et des principes de l'aide étrangère et du développement durable.

L'aide étrangère du Canada devrait être dirigée vers les secteurs les plus pauvres de la population. Nous avons vu les résultats de plus d'une décennie d'économie néo-libérale. Les grands espoirs soulevés par la théorie de la percolation ne se sont pas réalisés. Encore aujourd'hui, quand on examine les indicateurs sociaux et économiques de tous les pays d'Amérique latine, on se rend compte que les segments les plus riches de la population continuent de s'y enrichir, alors que les plus pauvres se débattent pour conserver leur maigre niveau de vie.

Une aide au développement qui permet aux gens de s'élever au-dessus de leur condition constitue la forme la plus efficace et la plus digne d'aide étrangère.

Au sujet du rôle des organisations non gouvernementales devant le développement, en cette époque de restrictions budgétaires, nous pensons qu'aucun gouvernement ne pourra trouver d'outil plus efficace et moins bureaucratique que les ONG pour dispenser une aide étrangère vraiment efficace. Les gens qui s'occupent de ces organisations croient tous que l'humanité est plus importante que les profits. Ces gens font des semaines de travail qui épuiserait le budget qu'à peu près n'importe quel organisme gouvernemental consacre aux heures supplémentaires. Ce n'est pas vraiment un travail pour eux, mais plutôt un mode de vie, et ils cherchent à appliquer un code d'éthique personnel dont la justice est un élément essentiel. Il s'agit d'un groupe de gens dévoués et efficaces qu'aucun organisme gouvernemental ne peut ignorer s'il cherche à tirer le meilleur parti possible de ses ressources.

Ceci m'amène bien sûr au fait qu'il y a trop d'ONG qui se font concurrence pour des ressources trop limitées. À notre avis, il serait possible de mettre fin à cette prolifération d'ONG ou du moins de les restreindre, si le Canada optait pour une véritable politique en matière d'aide étrangère. Ces organisations n'existent que pour régler les problèmes que les organismes ou les politiques actuelles du gouvernement ne peuvent pas résoudre.

Puisque mon collègue a déjà soulevé la question des droits de la personne, je ne m'y attarderai pas. Je voudrais dire simplement que les pays qui commettent les pires violations de ce que nous définissons comme les droits de la personne continuent à recevoir de l'aide étrangère de nombreux pays. Il s'agit là d'une question politique liée davantage aux intérêts régionaux des divers pays qu'à un véritable intérêt pour le bien-être des populations, et il est peu probable que cela change. Ne soyons pas hypocrites dans nos programmes d'aide. S'il faut établir des critères, alors, respectons les.

[Text]

Human rights are difficult to define across cultures. While western governments deem political rights to be all-important, other nations have chosen to emphasize social rights. We must be careful not to export our cultures or beliefs to others. An air of western superiority is very unbecoming.

On building domestic support for Canada's aid program—this is very important for many of the NGOs represented here today—the key is to bring the world down to a local level. Few people have the perspective that they are living on a single, interconnected planetary society. We take care of our own needs and those of the people we care for.

A connection must be made between Canadian communities and communities that receive foreign assistance. This again brings the delivery of aid to another level that's more human. When Canadian citizens can participate in the exchange of information, cultural perspective, and empathy, only then will you see true active support for Canada's international activities.

The Federation of Canadian Municipalities has taken the first step by the cultural twinning of Canadian cities with those in other countries. Today we are in Halifax for these committee hearings. This is a city that has formed a cultural twinning with Hakodate, Japan, and will soon formalize a relationship with Halifax, England. Recently, Halifax refused to do the same with Havana, Cuba.

There has been criticism aimed at this process of twinning in that it has no concrete exchange between the citizens of each country. Nevertheless, this would seem to be one possible structure for active involvement at a local or regional level.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Rushton.

I would now invite Yvonne Hanson and Maria Elena Taylor. Go ahead, please.

Ms Yvonne Hanson (Member, Latin America Information Group): Thank you. I have a copy of the full brief, which I don't believe was given to you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I haven't seen it.

Ms Hanson: I have it in my hands.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have two pages here.

Ms Hanson: There's a longer one. It's being passed out.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is the Latin America Information Group?

Ms Hanson: Yes, the Latin America Information Group.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If you will permit me, we have 10 minutes. If you read the entire brief then we won't have time for questions.

[Translation]

Il est difficile de définir les droits de la personne d'une culture à l'autre. Alors que les gouvernements occidentaux attachent une importance primordiale aux droits politiques, d'autres nations ont choisi de mettre plutôt l'accent sur les droits sociaux. Nous devons éviter d'imposer aux autres nos cultures et nos convictions. Il est très malséant d'afficher un air de supériorité en tant qu'occidentaux.

Pour ce qui est d'inciter la population canadienne à appuyer le programme d'aide de notre pays—il s'agit d'une question très importante pour bon nombre des ONG qui sont représentés ici aujourd'hui—ce qui est important, c'est d'amener le monde au niveau local. Il n'y a pas beaucoup de gens qui se rendent compte que nous vivons dans une société planétaire unique et interconnectée. Nous nous occupons de nos propres besoins et de ceux des gens que nous aimons.

Mais il faut faire le lien entre les communautés canadiennes et celles qui reçoivent notre aide à l'étranger. Encore une fois, cela permet de présenter cette aide à un autre niveau, à un niveau plus humain. C'est seulement quand des citoyens canadiens pourront participer à des échanges d'information, se sensibiliser à la culture d'autres pays et sympathiser avec des gens d'ailleurs qu'ils appuieront vraiment activement les activités internationales du Canada.

La Fédération canadienne des municipalités a fait un premier pas en ce sens grâce aux jumelages culturels de villes canadiennes avec celles d'autres pays. Nous sommes aujourd'hui à Halifax, une ville qui a réalisé un jumelage culturel avec Hakodate au Japon, et qui officialisera bientôt une relation du même genre avec Halifax, en Angleterre. Mais Halifax a refusé récemment de faire la même chose avec La Havane, à Cuba.

Ce processus de jumelage a été critiqué parce qu'il n'entraîne aucun échange concret entre les citoyens de chaque pays. Cela pourrait néanmoins être une des structures possibles qui encouragerait une participation active au niveau local ou régional.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Rushton.

J'invite maintenant Yvonne Hanson et Maria Elena Taylor. Vous avez la parole.

Mme Yvonne Hanson (membre, Latin America Information Group): Merci. J'ai ici un exemplaire de notre mémoire complet, que je ne vous ai pas remis, je pense, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne l'ai pas vu.

Mme Hanson: Je l'ai en main.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai deux pages ici.

Mme Hanson: C'est un document plus long. Nous sommes en train de le faire distribuer.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous représentez le Latin America Information Group?

Mme Hanson: Oui, le Latin America Information Group.

Le coprésident (M. Gauthier): Permettez-moi de vous préciser que nous avons dix minutes à vous consacrer. Si vous lisez votre mémoire en entier, nous n'aurons plus assez de temps pour poser des questions.

[Texte]

Ms Hanson: Yes. We're not planning to do that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Some of us may be better off to have questions to better understand things. We can read your brief. You can be assured that we'll read it in total.

Ms Hanson: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): However, restrict your remarks so members get a chance for an exchange with our four guests.

Ms Hanson: Sure.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead, please.

Ms Hanson: Here's what we've decided to do. I'll give a brief history of what the Latin America Information Group is. Maria will then talk about our recommendations.

The Latin America Information Group—or LAIG as I'll refer to it from now on—was formed in 1973 in response to the overthrow of the democratic government of President Salvador Allende in Chile. LAIG's work now continues with the inclusion of central America. We work to support Latin America's poor and oppressed in their struggles for social and economic justice and human rights. LAIG focuses on the role of liberation movements, popular organizations, trade unions, women's groups, and the church's involvement in the process of that liberation.

We are a non-profit, voluntary, and independent organization that works in the metro area to inform the public of Latin American concerns, in addition to encouraging, through monetary means, projects that focus on sustainability for communities in the countries of Latin America.

Some of the projects we've undertaken recently. . . LAIG works with other groups in the area to coordinate an annual meeting known as the Atlantic regional solidarity network meeting. This meeting brings together groups from all over the Atlantic that are concerned with solidarity with Latin Americans. Every year we bring up partners from the south to attend those meetings.

We are also a member, with the Canadian Council for International Cooperation, of the Inter-Agency Working Group on Latin America. One of our members goes to those meetings every year.

Karen Ridd was an official member of the delegation that recently went to El Salvador to monitor the elections. She came to Halifax as part of a LAIG event to brief people and the public about that process.

Ms Maria Elena Taylor (Member, Latin America Information Group): I will just read the summary.

[Traduction]

Mme Hanson: D'accord. Nous n'avions pas l'intention de le faire.

Le coprésident (M. Gauthier): Certains d'entre nous voudraient pouvoir poser des questions pour mieux comprendre certaines choses. Nous pouvons lire votre mémoire. Vous pouvez être assurée que nous allons le lire au complet.

Mme Hanson: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous demande toutefois de limiter vos remarques pour que les membres du comité aient le temps de parler avec nos quatre invités.

Mme Hanson: Certainement.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y, s'il vous plaît.

Mme Hanson: Voici ce que nous avons décidé de faire. Je vais vous faire un bref historique du Latin America Information Group, et Maria, va ensuite vous parler de nos recommandations.

Le Latin American Information Group—ou LAIG, comme je l'appellerai à partir de maintenant—a été fondé en 1973 en réaction au renversement du gouvernement démocratique du président Salvador Allende au Chili. Le LAIG continue maintenant son travail en incluant l'Amérique centrale. Nous nous efforçons d'appuyer les pauvres et les opprimés d'Amérique latine dans leurs luttes pour la justice socio-économique et les droits de la personne. Le LAIG s'attache tout particulièrement au rôle des mouvements de libération, des organisations populaires, des syndicats et des groupes de femmes ainsi que la participation de l'Église dans ce processus de libération.

Notre organisation indépendante sans but lucratif se compose de bénévoles qui travaillent dans la région métropolitaine de Halifax pour informer la population des préoccupations des Latino-Américains et pour favoriser, par des moyens monétaires, la réalisation de projets visant le développement durable des communautés d'Amérique latine.

Certains des projets que nous avons entrepris récemment. . . Le LAIG travaille avec d'autres groupes de la région pour coordonner une rencontre annuelle connue sous le nom de rencontre régionale du réseau de solidarité de l'Atlantique et qui réunira des groupes de toute la région de l'Atlantique s'occupant de solidarité avec les Latino-Américains. Et chaque année, nous invitons des partenaires du Sud à assister à ces rencontres.

Nous sommes également membres, avec le Conseil canadien pour la coopération internationale, de l'Inter-Agency Working Group on Latin America. Un de nos membres assiste aux réunions de cet organisme tous les ans.

Karen Ridd faisait partie de la délégation officielle qui s'est rendue récemment au Salvador pour surveiller le déroulement des élections. Elle est venue à Halifax dans le cadre d'une activité organisée par le LAIG pour informer le public sur ce processus.

Mme Maria Elena Taylor (membre, Latin America Information Group): Permettez-moi de vous lire notre résumé.

[Text]

The federal government has expressed the desire to design a Canadian foreign policy that reflects Canadian values and serves Canadian interests. It has also inferred the need to expand foreign aid conditionality to include such things as human investment, basic human needs, democracy and environmental responsibility.

Nevertheless, the federal government should first recognize that since the early 1980s, the Latin American countries have found themselves at an impasse, facing a crisis of governability. Their socioeconomic-political agenda is no longer determined domestically, but instead is designed by the International Monetary Fund and the World Bank, and is supported by commercial banks and official development agencies such as and including CIDA.

Therefore, morally they are no longer socially responsible for the inequities prevalent in their societies. Let's be honest. By us forcing them to implement neo-liberal structural adjustment programs with such high social costs, we as Canadians share in the responsibility for the lack of democracy, social justice, human rights, gender equality, children's well-being, reduction of poverty and environmental responsibility prevalent in those countries.

As a consequence, if the federal Government of Canada really intends to reflect Canadian values in its foreign policy, it should immediately stop the use of structural adjustment program conditionality in CIDA programs. In addition, it should take a leading role within the International Monetary Fund and World Bank to search for methods of domestic adjustment that result in truly sustainable socioeconomic development.

Second, it should take a leading role in analysing the nature of the external forces that impact on the economies of the Third World. These include terms of trade, macroeconomic policy of unindustrialized countries, and the volatility of the international monetary system.

Furthermore, we need to search for methods of adjustment for the balance in trade that is applied to all countries affected by prevalent external disequilibrium, be it surplus or deficit, and reduction of the speculation and volatility of the international monetary markets that limits the effectiveness of governments to deal with domestic disequilibrium. As well it should promote internationally policies that place people first—sustainable development, democracy in the fullest sense of the word, the forgiveness of debts, and economic justice in dealings with all nations.

The Latin America Information Group, through its recommendations for the Canadian foreign policy review, promotes the long-term goals of sustainable and community-based projects that utilize local expertise and resources, largely through the non-governmental organizations' structure. We believe this approach will form the basis for greater democratic development, human rights promotion and socioeconomic sustainability.

[Translation]

Le gouvernement fédéral a exprimé le désir de formuler une politique étrangère canadienne qui reflète véritablement les valeurs canadiennes et qui serve les intérêts du Canada. Il a également laissé entendre que le caractère conditionnel de l'aide étrangère devrait s'étendre par exemple à des questions comme les investissements dans les ressources humaines, les besoins humains fondamentaux, la démocratie et la responsabilité en matière d'environnement.

Mais le gouvernement fédéral devrait reconnaître tout d'abord que, depuis le début des années quatre-vingt, les pays d'Amérique latine se sont retrouvés dans une impasse, et sont de plus en plus difficiles à gouverner. Leurs priorités socio-économiques et politiques ne sont plus établies chez eux, mais sont dictées par le Fonds monétaire et la Banque mondiale, avec l'appui des banques commerciales et des organismes officiels de développement comme l'ACDI.

Par conséquent, sur le plan moral, ces pays ne sont plus responsables socialement des injustices qui sévissent dans leur société. Soyons honnêtes. En les forçant à mettre en oeuvre des programmes néo-libéraux d'ajustement structurel, dont les coûts sociaux sont très élevés, les Canadiens partagent la responsabilité de l'absence de démocratie, de justice sociale, de respect des droits de la personne, d'égalité des sexes, de bien-être des enfants, de lutte contre la pauvreté et de responsabilités relatives à l'environnement, dans ces pays.

Dès lors, si le gouvernement du Canada veut vraiment que sa politique étrangère reflète les valeurs canadiennes, il devrait cesser immédiatement de rendre ces programmes d'ajustement structurel conditionnels à l'aide de l'ACDI. En outre, il devrait faire figure de chef de file, au Fonds monétaire international et à la Banque mondiale, pour chercher des méthodes d'ajustement, sur le plan intérieur, qui permettront à ces pays d'en arriver à un développement socio-économique vraiment durable.

Deuxièmement, il devrait jouer un rôle de premier plan dans l'analyse des forces externes qui influent sur l'économie des pays du Tiers monde, par exemple les termes de l'échange, la politique macro-économique des pays non industrialisés et l'instabilité du système monétaire international.

En outre, nous devons chercher des méthodes d'ajustement de la balance commerciale qui s'appliquent à tous les pays touchés par un déséquilibre externe marqué, qu'il s'agisse d'un surplus ou d'un déficit, et des moyens de réduire la spéculation sur les marchés monétaires internationaux, ainsi que l'instabilité de ces marchés, puisque cette situation empêche les gouvernements de s'attaquer efficacement au déséquilibre de leur économie nationale. Il faudrait également promouvoir sur la scène internationale des politiques qui accordent la priorité aux gens—le développement durable, la démocratie dans toute l'acception du terme, la remise des dettes et la justice économique dans les rapports entre nations.

Le Latin America Information Group, par ses recommandations portant sur l'examen de la politique étrangère du Canada, cherche à promouvoir les objectifs à long terme de projets communautaires de développement durable faisant appel aux compétences et aux ressources locales, en grande partie par l'entremise de la structure des organisations non gouvernementales. Nous croyons que cette approche sera le fondement d'une plus grande démocratisation d'une meilleure promotion des droits de la personne et d'un développement socio-économique plus durable.

[Texte] [Traduction]

Thank you.

Merci.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Ms Taylor.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Taylor.

I thank all of you for your concise and useful comments.

Je vous remercie tous de vos commentaires précis et utiles.

Are there any questions?

Y a-t-il des questions?

Mr. Patry: L'un des principaux problèmes auxquels le Canada fait face actuellement, et qui est aussi l'objet du présent débat, est de discuter de commerce international avec des pays qui ont une croissance économique très importante, mais dont les politiques internes, concernant surtout les droits de l'homme, sont pratiquement inexistantes ou ne sont pas conformes aux normes canadiennes.

Mr. Patry: One of the main problems Canada is currently facing, and which is also part of this debate, is how to discuss international trade with countries undergoing significant economic growth, but whose internal policies, including in the area of human rights, are practically non-existent or don't meet Canadian standards.

Selon votre expérience d'ambassadeur, croyez-vous que, si le Canada restreignait la conditionnalité de son volet des droits de l'homme, il serait possible qu'à la suite à notre aide, ces pays adhèrent lentement et graduellement à un certain respect des droits de l'homme, des normes du travail, etc.?

From your experience as an ambassador, do you believe that if Canada were to attach fewer conditions to trade in the area of human rights, it would be possible that once these countries have received aid from us, they would gradually come to show greater respect for human rights, work standards, and the like?

Mr. Gorham: When we try to impose our views on other countries with respect to human rights, we first have to take into account that some of the other countries, which are all different, have these long traditions. We've only developed great respect for human rights in our country within our young lifetimes. To suddenly demand that a nation like China, with its thousands of years of history, suddenly change, or to demand that China, a nation of a billion people, create a system of justice like we have in Canada with all the appeals processes, I don't think it will work. I don't think enforcing trade restrictions is helpful at all. It only loses our markets and creates antagonism.

Mr. Gorham: Avant d'essayer d'imposer notre volonté à d'autres pays, en ce qui concerne le respect des droits de la personne, nous devons d'abord tenir compte du fait que certains de ces pays, qui sont tous très différents les uns des autres, ont des traditions qui remontent très loin. Nous-même n'avons appris à respecter les droits de la personne au même titre que d'autres droits que depuis relativement peu de temps. Donc, exiger qu'une nation comme la Chine, dont l'histoire remonte à plusieurs milliers d'années, change complètement du jour au lendemain, ou encore, exiger que la Chine, dont le nombre d'habitants atteint un milliard, crée un système judiciaire semblable au nôtre au Canada, avec des procédures d'appel en bonne et due forme, n'est pas raisonnable, car à mon avis, cela ne marchera pas. En ce qui me concerne, appliquer des restrictions commerciales à ces pays ne change absolument rien. Cela nous fait perdre nos marchés tout en créant des antagonismes entre nous et l'autre partie.

With the question of using Canadian public funds to support aid projects, we have a chance there to influence the improvement of human rights if we take measures that we think are effective in making a change. In some of our aid projects mentioned by many of the speakers here, we are helping with human rights. We're helping mothers have healthier babies and we're helping people have better drinking water, often in societies where these people are suffering from a dictatorial system of government. But if we suddenly tell these poor people that they have a very bad system of government and we don't like those dictators so we're not going to give them any more aid, who are we helping? We're only making life more difficult.

Quant à la possibilité de se servir des deniers publics canadiens pour soutenir les projets d'assistance, il me semble que là, nous avons justement la possibilité d'influencer les autorités de ces pays et de les encourager à respecter davantage les droits de la personne si nous prenons des mesures qui, nous semble-t-il, vont permettre de procéder à des changements. Dans certains des projets d'assistance auxquels ont fait allusion plusieurs intervenants, notre contribution est claire du côté des droits de la personne. Nous aidons les mères à mieux s'occuper de leurs enfants, et nous aidons les populations à accéder à de l'eau plus potable, souvent dans le contexte de sociétés brimées par un régime dictatorial. Mais si nous disons tout d'un coup à ces pauvres gens que leur régime gouvernemental est très mauvais, et que nous n'allons plus les aider parce que nous n'aimons pas les dictateurs, quel sera l'effet de ce genre de politique en fin de compte? Nous ne ferons que leur rendre la vie encore plus difficile.

I think over time we have found that one of the best mechanisms of delivering the aid—and this was mentioned by some of the earlier speakers—is to work from non-governmental organizations on the Canadian side direct with their counterparts in the developing country.

Au fil des ans, nous avons constaté que l'un des meilleurs mécanismes d'exécution des programmes d'aide—et l'un des intervenants précédents y a fait allusion—consiste à confier la tâche aux organisations non gouvernementales canadiennes qui travaillent directement avec leurs homologues des pays en développement.

[Text]

As taxpayers and as governments, we want to make sure our public money is being well spent, that it's not going into the pockets of military soldiers and so on. I think it's legitimate to apply certain types of conditionality if we think it's going to make an effective difference.

On the question of what we should do on a higher level, I was always impressed with the attitude taken by a former Canadian foreign minister, the Hon. Mitchell Sharp, with whom I was associated for some years as his press officer.

If I can digress with a little story, he was in Moscow meeting with Andrei Gromyko, and for his own political pressure reasons in Canada it was necessary for him to make some representations about the treatment the Soviet Union was applying to its dissident people. He said that he just wanted them to know that there was a sizeable group of people in his country who felt very concerned about the way they were treating their political dissidents. He told them that as long as that concern was there, it would make it difficult for him as a foreign minister to do the kinds of things that he and they as foreign ministers would like to do, namely get their countries closer together. I think that's a fair way of putting it, because it's a true way of putting it; it does put a limitation.

Mr. Gromyko's reply was quite expected, I guess. He said, well, you mentioned you didn't want to interfere in our affairs—I'm glad you said that. Some people might think that you are, but you say you are not, so I accept that; as for those Canadians who are concerned, you can tell them that the internal affairs of the Soviet Union are the internal affairs of the Soviet Union. He paused and then he said, you know, some of our people tell me they're very concerned about some of the things that are going on in Canada. You have a lot of unemployment, some problems with your native people, I believe, and then you have some language difficulties that are causing problems and some racial things in some of the big cities I read about. Of course, I tell our people that's not our business; we don't want to interfere.

The hint was, if we want to interfere, they can interfere.

Senator Comeau: I'm very fascinated by the direction in which we seem to be going. I read in the Cuba group report that we should not try to pawn off our dirty western human rights concepts and culture on other countries. I think you're just suggesting more or less the same kind of approach, that we should look in our own backyard before we try to pawn off the dirty things we do to our own people here in Canada. Let's clean that up before we go elsewhere.

[Translation]

En tant que contribuables ou responsables gouvernementaux, il est tout à fait normal que nous tenions à ce que nos deniers publics soient bien utilisés et qu'ils ne finissent pas dans les poches de militaires. Donc, il me semble légitime d'imposer certaines conditions, si nous sommes d'avis que ces dernières vont vraiment servir à quelque chose.

Quant à ce qu'il faut faire à un niveau plus élevé, j'ai toujours été impressionné par l'attitude d'un ex-ministre des Affaires étrangères canadien, l'honorable Mitchell Sharp, auquel j'ai été associé pendant quelques années, à titre d'attaché de presse.

Si vous permettez, j'aimerais m'éloigner du sujet un moment pour vous raconter une petite histoire. Il se trouve qu'il était à Moscou pour rencontrer Andrei Gromyko, et en raison des pressions politiques qui s'exerçaient sur le gouvernement au Canada, il devait lui présenter les doléances du gouvernement canadien au sujet du traitement que l'Union Soviétique réservait aux dissidents. Il a dit qu'il tenait à ce qu'il sache qu'un grand nombre de personnes au Canada étaient préoccupées de voir la façon dont l'URSS traitait ses dissidents politiques. Il lui a dit que tant et aussi longtemps que ces préoccupations resteraient entières, il lui serait difficile, à titre de ministre des Affaires étrangères, de faire le genre de choses que lui et eux, en tant que ministres des Affaires étrangères aimeraient faire, c'est-à-dire assurer le rapprochement de leurs pays. Pour moi, c'est une façon très juste de présenter la chose, car c'est tout à fait vrai; et en même temps, cela permet de poser certaines conditions.

La réponse de M. Gromyko n'avait rien de surprenant, je suppose. Il a dit: vous avez mentionné que vous ne souhaitiez pas vous immiscer dans nos affaires—et je suis bien content que vous l'ayez dit. Certains pourraient croire l'inverse, mais puisque vous dites que non, je suis prêt à accepter votre affirmation; quant aux Canadiens qui se préoccupent de la situation ici, vous pouvez leur dire que les affaires intérieures de l'Union Soviétique ne concernent que l'Union Soviétique. Après un petit silence, il a dit: vous savez, certains me disent qu'ils sont très préoccupés par la situation au Canada. Vous avez beaucoup de chômage, vous avez des problèmes avec les autochtones, si je ne m'abuse, et vous avez aussi des problèmes en ce qui concerne les langues et certaines difficultés d'ordre raciale dans les grandes villes, d'après ce que j'ai lu. Bien sûr, nous disons toujours aux gens qui nous en parlent que cela ne nous regarde pas; que nous ne voulons surtout pas nous immiscer dans vos affaires.

• 1625

Il laissait entendre, bien entendu, que si nous tenons à nous immiscer dans leurs affaires, eux, aussi, vont le faire.

Le sénateur Comeau: Cette discussion prend une tournure que je trouve tout à fait fascinante. Je lisais dans le rapport du groupe de Cuba que nous ne devrions pas essayer d'imposer aux autres pays nos sales cultures et concepts occidentaux concernant les droits de la personne. Il me semble que vos observations suggèrent une approche plus ou moins semblable, à savoir que nous ferions bien de remettre de l'ordre dans notre boutique avant d'essayer d'imposer nos valeurs aux autres, surtout si nos valeurs nous font faire des choses inadmissibles à notre propre population. Alors, remettons donc de l'ordre dans notre boutique avant d'aller voir ailleurs.

[Texte]

What worries me is if we do formulate an approach with this attitude in our foreign policy, will we wind up. . . ? If that had been our attitude basically, Nelson Mandela might still be in jail.

I could probably come up with many more examples of the types of positive actions our governments have successively done over the years. I'm not referring to any one government but to many governments. So I'm rather worried that the kind of correctness you're proposing, that we do not try to export some of the best things we have in Canada—our belief in basic human values and human rights—you're making a case against that. I'm very worried about that.

Mr. Gorham: I used one important word; I said "effective", to do something "effectively". If we try to do it alone, I don't think it's going to be effective. In the case of South Africa, we have a United Nations resolution on which many countries were able to work together. At no time did I say we should ignore human rights; I just simply said that we should try to make it effective. In many cases we were doing that.

Let me just tell you another little story. In 1981 or 1982 El Salvador was proposing elections. There was a great deal of concern in Canada that those elections would be dishonest and that we could not "trust those people."

I was dealing with Latin America at that time. I was instructed by the government to go down to El Salvador and to tell the Salvadoran government that if they wanted to know how to run a clean election, Elections Canada would be glad to show them how to do it.

So I met with their electoral commissioner, Dr. Bustamante. I made my presentation. He said, that's very kind. Thank you very much. But, you know, I know how to run a free election. I know I can run a free election. I have only two problems here in El Salvador. If you Canadians could solve them, I'd be delighted. I said, what are your problems? He said, will the Salvadoran army let me run a free election and will the armed guerrillas let me run a free election?

There we are. We don't have to live with those problems.

So I'm just saying we should be reticent about telling other countries this is what they ought to do because we don't live with the problems they have.

If you want to take the situation of China, President Clinton decided he was not going to continue MFN treatment unless China corrected some of its human rights abuses. The Chinese pretty well told him to do his thing and they would do theirs. So Clinton has backed off. He looks very poor in the international situation.

[Traduction]

Ce qui me préoccupe dans ce genre d'approche ou d'attitude, si on l'applique à notre politique étrangère, c'est que je crains que nous. . . Si telle avait été notre attitude, je suppose que Nelson Mandela serait peut-être encore en prison.

Je pourrais sans doute vous trouver d'autres exemples du type d'actions positives prises par nos gouvernements au fil des ans. Je ne parle pas d'un gouvernement en particulier, mais de tous les gouvernements. Le genre de rectitude politique que vous proposez m'inquiète, puisque vous semblez dire que nous ne devrions pas essayer d'exporter vers d'autres pays ce que nous avons de positif au Canada—c'est-à-dire notre défense des valeurs humaines fondamentales et des droits de la personne. Je trouve cela très inquiétant.

M. Gorham: J'ai employé un mot important tout à l'heure; j'ai dit que les mesures que nous prenons doivent être «efficaces» et qu'elles doivent servir à quelque chose. Si nous essayons de faire cavalier seul, nos efforts ne donneront absolument rien. Dans le cas de l'Afrique du Sud, nous avons adopté une résolution à l'ONU qui a permis à de nombreux pays de collaborer. Je n'ai jamais dit qu'il faut fermer les yeux sur les violations des droits de la personne; j'ai simplement dit que nous devrions nous assurer que nos efforts donnent des résultats concrets. Et c'est justement le cas dans de nombreux pays.

Permettez-moi de vous raconter une autre petite histoire. En 1981 ou 1982, le Salvador envisageait de tenir des élections. Au Canada beaucoup de gens craignaient que ces élections soient truquées et disaient qu'on ne pouvait absolument pas leur faire confiance.

À l'époque, je traitais avec divers pays d'Amérique latine. Le gouvernement m'a donc demandé d'aller au Salvador et de dire au gouvernement salvadorien que s'il voulait savoir comment organiser des élections honnêtes, les responsables d'Élections Canada se feraient un plaisir d'y aller pour le leur expliquer.

J'ai donc rencontré leur commissaire électoral, un monsieur Bustamante. Après avoir entendu mon petit exposé, il m'a dit: c'est très gentil à vous de venir m'offrir votre aide. Merci beaucoup. Mais en fait, je sais exactement ce qu'il faut faire pour avoir des élections libres. Je suis tout à fait capable de le faire. Cependant, il y a deux problèmes au Salvador, et si vous, les Canadiens, pouvez m'aider à les régler, je serai absolument ravi. Je lui ai donc dit: mais quels sont vos problèmes? Voilà ce qu'il m'a répondu: l'armée salvadorienne va-t-elle me permettre de tenir des élections libres et les guérillas armées vont-ils me permettre de tenir des élections libres?

Alors voilà la réalité. Nous ne sommes pas obligés de faire constamment face à ces problèmes.

Donc, je pense que nous devrions hésiter à dire aux autres pays qu'ils devraient faire telle ou telle chose, car nous ne sommes pas obligés de faire face aux mêmes problèmes sur une base quotidienne.

Si l'on prend le cas de la Chine, le président Clinton a décidé qu'il n'allait plus lui offrir le statut de nation la plus favorisée à moins que la Chine ne prenne des mesures pour réduire les violations des droits de la personne. Les Chinois lui ont dit carrément de s'occuper de ses affaires, et qu'ils s'occuperaient des leurs. Clinton n'a donc pas insisté. Par conséquent, il a une mauvaise image sur la scène internationale.

[Text]

But again, when we're using taxpayers' money, then I think we have more of an obligation to apply some conditionality on it.

If you're going to improve the situation in those countries, though, make sure what you're doing is effective.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Comeau, it's your last question. Go right ahead.

• 1630

Senator Comeau: This my very last question. I don't want to make a case that we should be necessarily tying aid to human rights improvements. I've seen some of the problems the blockade has done to Cuba. I've been there and I've seen it. It's devastating what it does to the people—not to the government probably, but to the people.

We do have to be careful if we start suggesting that we seem to be trying to export our western values. There are basic human rights that, I don't care where you live, should be respected. I don't think we should make a case that we can't export some of those very basic human rights.

That was probably the only point I was trying to make.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Senator Comeau.

M. Paré: Vous nous avez rappelé tout à l'heure que le Canada voulait se donner une politique indépendante, mais j'ai senti que vous mettiez tout de suite des bâtons, parce que vous avez immédiatement parlé de Cuba et de la Chine.

À un autre moment, vous avez dit qu'il faudrait choisir nos ennemis pour qu'ils soient à peu près de la même taille que nous. J'avais l'impression que c'était une façon de dire qu'il ne fallait pas trop s'opposer aux États-Unis. Comment peut-on, d'une part, avoir une politique indépendante et, d'autre part, convenir dès le départ qu'on ne pourra pas aller contre les États-Unis?

Il y a une semaine ou deux, j'ai reçu une lettre d'un de mes commettants qui revenait de Cuba et qui décrivait les situations épouvantables que vit la population au niveau de la santé et de l'alimentation. Depuis la chute de l'URSS, il y a eu une détérioration absolument épouvantable. Cependant, il semble que la communauté internationale soit absolument dépendante de la politique des États-Unis ou absolument inconsciente des faits. C'est l'un des deux. Est-ce que le Canada pourrait faire quelque chose pour aider Cuba?

Dans les jours qui ont suivi, j'ai rencontré la consule des États-Unis à Québec. Elle disait qu'il y a un million de Cubains en Floride et que ces Cubains insistent énormément pour que les États-Unis conservent leur politique pure et dure. Est-ce un prétexte ou une véritable raison?

Mr. Gorham: I think for the United States, Cuba is really a domestic policy, namely, the politics of Florida and Miami and all those former Cubans who have considerable political clout.

[Translation]

Mais encore une fois, quand on dépense les deniers publics, on est plus ou moins obligé de poser certaines conditions.

Mais si vous voulez vraiment améliorer la situation dans ces pays, il faut être tout à fait sûr que les mesures prises vont donner des résultats concrets.

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Comeau, ce sera votre dernière question. Allez-y.

Le sénateur Comeau: Ce sera effectivement ma dernière question. Je ne prétends pas qu'il faille lier l'aide à l'amélioration du respect des droits de la personne. Je suis d'ailleurs conscient des problèmes qu'a créés le blocus économique contre Cuba. J'y suis allé et j'ai donc eu l'occasion de constater moi-même la gravité des problèmes. C'est la population qui en souffre—pas tellement le gouvernement, mais la population.

Il faut donc faire attention si l'on ne veut pas se faire accuser d'imposer aux autres nos valeurs occidentales. Il y a, bien entendu, un certain nombre de droits fondamentaux qui doivent être respectés, quel que soit le pays où l'on vit. Donc, nous ne devrions pas laisser entendre que le Canada ne devrait pas essayer d'imposer aux autres le respect de ces droits fondamentaux.

Voilà essentiellement ce que voulais dire.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, sénateur Comeau.

Mr. Paré: You reminded us earlier that Canada wanted to establish an independent policy, but I got the feeling that you immediately decided you should play that down somewhat, because you referred in the next sentence to Cuba and China.

At one point, you said that we should really choose our enemies so that they're all about the same size as we are. I had the impression that this was your way of saying that we shouldn't oppose the United States any more often than we have to. And yet, how can we possibly have an independent policy if right from the start, we decide that we're not going to oppose the United States?

A week or two ago, I received a letter from a constituent who had just come back from Cuba and was describing the horrendous living conditions there as far as health care and food are concerned. Since the breakup of the USSR, there has been an absolutely appalling decline. Either the international community is content to follow the U.S. policy line on Cuba or else it is totally ignorant of the facts. It must be one of the two. Can't Canada do something to help Cuba?

A few days later, I met with the American Consul in Quebec City. She told me that there were a million Cubans living in Florida and that they were insisting that the U.S. maintain its hardline policy on Cuba. Is that just an excuse or do you think it is a legitimate reason?

M. Gorham: Dans l'optique des États-Unis, ce qui se passe à Cuba concerne davantage sa politique intérieure, c'est-à-dire les tendances et positions politiques en Floride et à Miami, et chez tous ces ex-Cubains qui ont énormément d'influence politique.

[Texte]

I am very proud to say that Canada has maintained an embassy in Cuba every minute, every hour, every day of every year since 1945. We've never broken relations with Cuba. We have never imposed a trade embargo against Cuba.

We have agreed with the United States that we will not permit American goods to slip through Canada and then on down to Cuba. If we didn't do that, I suppose the Americans would want to stop every truckload of goods coming into Canada to see what was in it, and that would really be a very serious element in our own bilateral trade.

We did have an aid program with Cuba, but in 1978 or 1979 the government decided to cancel it on the grounds that if Cuba could apparently afford to send its troops into activities in Africa, then why should the Canadian taxpayer pick up the tab? I think that's a legitimate type of conditionality.

That cabinet decision also implied that once Cuba took its troops out of Africa, then we could reconsider it. When that did happen—I was still in the department then—I recommended we should look at the reallocation of some sort of economic assistance, particularly in the industrial cooperation elements of CIDA because that can be very helpful to some Canadian businesses.

But by this time there was some concern about the human rights factor. I think there was another political element. If I can put this in... I'm not in the bureaucracy now, so I guess I can say it openly. I think there was a concern that if we started being nice to Cuba, Ronnie Reagan or George Bush would phone up Brian Mulroney and say, Brian, for heaven's sake, you know I've got a lot of trouble down here in Florida. Now you're being nice to Cuba, and, God, what's that to you guys? It's a damn nuisance to me. Brian Mulroney would then phone Joe Clark and say, Joe, you stupid fool, what are you guys in External Affairs trying to do?

[Traduction]

Je suis fier de pouvoir dire que le Canada a maintenu une ambassade à Cuba, et ce, sans interruption aucune depuis 1945. Nous n'avons jamais rompu nos relations diplomatiques avec Cuba et nous ne lui avons jamais imposé non plus un embargo commercial.

Nous avons convenu avec les États-Unis de ne pas permettre aux produits américains d'être expédiés à Cuba en passant par le Canada. Si nous refusions de le faire, je suppose que les Américains tiendraient à ce que chaque camion en provenance du Canada soit inspecté, et cela pourrait causer énormément de problèmes du côté de nos échanges bilatéraux.

Nous avons implanté un programme d'aide à Cuba, mais en 1978 ou 1979, le gouvernement a décidé de l'annuler parce qu'il estimait que si le gouvernement cubain voulait envoyer des troupes en Afrique—et avait apparemment les moyens de le faire—il n'appartenait pas au contribuables canadiens d'en supporter les coûts. Pour moi, ce genre de condition est tout à fait légitime.

Cette décision du Cabinet laissait entendre également que lorsque Cuba retirerait ses troupes d'Afrique, nous pourrions envisager à nouveau de rétablir ce programme. Lorsque cela s'est produit—j'étais encore au Ministère à l'époque—j'ai recommandé justement que nous envisagions de lui accorder une forme quelconque d'aide économique, par le biais de la coopération industrielle de l'ACDI, car ce genre d'aide peut également être avantageux pour les entreprises canadiennes.

Mais déjà à cette époque, on commençait à se préoccuper d'éventuelles violations des droits de la personne. Je pense qu'un autre élément politique entre également en ligne de compte. Comment pourrais-je vous expliquer cela... Je ne fais plus partie de la bureaucratie, alors je suppose que je peux le dire ouvertement. Je pense que certains se disaient que si l'on commençait à être plus gentil envers Cuba, Ronnie Reagan ou George Bush appelleraient Brian Mulroney pour lui dire: Écoutez, Brian, vous savez à quel point nous avons des problèmes en Floride. Vous faites des gentilleses à Cuba, alors qu'au fond, cela ne vous concerne absolument pas. Cela me pose toute sorte de problèmes. On disait que Brian Mulroney, après cette conversation, prendrait le téléphone pour appeler Joe Clark et pour lui dire: Écoutez, espèce d'imbécile, qu'est-ce qui vous arrive là—bas aux Affaires extérieures?

• 1635

We never got that far.

I don't know what President Clinton is going to do. He's having this big extravaganza—the hemispheric meeting—in Miami at the end of this year. But he's made the point clear that all heads of state from the hemisphere will be invited, except Cuba. So that's going to make him very popular with the *Miami Vice* crowd and so on.

I would certainly like to see us get back into a modest aid program. We have been helpful in other ways. I think New Brunswick sent down a lot of potatoes last year when Cuba was in difficulty. We've always had quite good trade relations with Cuba. The day will come when relations between Cuba and the United States are patched up. It will happen; these things always happen. And if we haven't established a place for our own Canadian enterprises in Cuba, once that day comes,

Mais les choses ne sont jamais allées jusque là.

Je ne sais pas ce que le président Clinton va faire. Je sais qu'il a organisé une grande réunion—la réunion hémisphérique—qui va se tenir à Miami à la fin de l'année. Mais il a dit clairement que tous les chefs d'État de l'hémisphère vont y être invités, à l'exception de Cuba. J'imagine que la mafia cubaine de Miami va être tout à fait ravie de cette décision.

Personnellement, je voudrais que le Canada y rétablisse un programme d'aide modeste. Nous avons essayé de les aider d'autres façons. Je crois que la province du Nouveau-Brunswick y a envoyé de grosses quantités de pommes de terre l'année dernière, alors que Cuba connaissait de graves difficultés. Nous avons toujours entretenu d'assez bonnes relations commerciales avec Cuba. Je sais que le jour arrivera où Cuba et les États-Unis ne seront plus brouillés. Cela viendra; cela vient toujours.

[Text]

everything's going to go to Miami anyway, so we will have missed out on something.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I take it that you're telling us you would support the Nova Scotia-Cuban Association that says it would reverse the CIDA decision not to give aid to Cuba.

Mr. Gorham: Yes, I would.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

M. Paré: Est-ce que le Canada ne pourrait pas dénoncer l'hypocrisie des États-Unis, qui accordent à la Chine le statut de nation la plus favorisée et qui laissent croupir Cuba, à quelques milles de ses côtes, dans la plus grande misère? Est-ce que le Canada ne pourrait pas mettre ses culottes et dénoncer cette situation?

Mr. Gorham: The government could make such a statement, I'm sure, but I don't think it would do any good.

Again, when I was the roving ambassador, trying to discuss with those groups in Canada that were very concerned—legitimately concerned—about American policy in Central America, and it was right here in Halifax that I was giving a talk, I think, I told them we didn't agree with the United States. We've told them that privately.

We have never cut off aid to Nicaragua, and were continuing aid to Nicaragua, and we didn't approve of American policy there. He said, well, why don't you speak out and make a speech on the subject? I said, well, I suppose if we thought a rip-roaring speech by Brian Mulroney or Joe Clark—they were in the government at the time—would send a tremor of fear through the White House and the State Department, we might do so. But we know very well they don't listen to us that much and such a speech only antagonizes—perhaps not the people in the State Department or in the White House, but there's going to be some American senator... You don't mind if I use the word "senator" in the American case, do you? There will be some American senator who doesn't like the speech; he's from Texas or somewhere. Then there's a discussion about a fisheries problem, so he says, well, to hell with those Canadians; they're un-American and they don't follow our line.

You don't win any friends in getting things done, but I think you can tell people privately.

Again, I spent many hours telling my American counterpart that the American policy was wrong. It doesn't make any difference; they don't listen to us that much. But if we say something they don't like, yes, they suddenly wake up.

If I may digress for another moment, one time, when I was Mr. Sharp's press officer, President Nixon had just delivered his foreign policy address to Congress and one of the journalists put the microphone in front of Mr. Sharp and said, do you realize that President Nixon didn't mention Canada, not even once. What do you think of that? Mr. Sharp said, I'm relieved.

[Translation]

Et si nous n'avons pas pris de l'avance pour implanter nos entreprises canadiennes à Cuba, lorsque ce jour arrivera, ce sont les gens de Miami qui vont tout rafler, et nous aurons perdu une belle occasion.

Le coprésident (M. Gauthier): Je présume alors que vous appuyez Nova Scotia-Cuba Association qui veut que l'ACDI revienne sur sa décision de ne pas accorder de l'aide à Cuba.

M. Gorham: Oui, absolument.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Mr. Paré: Could Canada not denounce the hypocrisy of the United States, which grants most favoured nation status to China but is prepared to let Cuba wallow in its own misery, just a few miles off its own coast? Could Canada not show a bit more nerve and come right out and denounce this behaviour?

M. Gorham: Le gouvernement pourrait toujours dénoncer la situation, mais à mon avis, cela ne changerait absolument rien.

Encore une fois, lorsque j'étais ambassadeur itinérant, et que j'essayais de rencontrer les groupes au Canada qui étaient très préoccupés—à juste titre, d'ailleurs—par la politique américaine en Amérique centrale, c'est ici même, à Halifax, que j'ai fait un exposé où j'ai dit justement que nous n'étions pas d'accord avec les États-Unis à ce sujet. C'est ce que nous leur avons dit en privé.

Nous n'avons jamais interrompu l'aide que nous offrons au Nicaragua et nous continuons de lui offrir cette aide, alors que nous n'approuvons pas la politique américaine vis-à-vis de ce pays. Il m'a dit: Bon. Pourquoi ne pas la dénoncer en faisant un discours sur le sujet? Voilà ce que j'ai répondu: Écoutez, si nous étions vraiment convaincus qu'un discours énergique prononcé par Brian Mulroney ou Joe Clark, qui était au gouvernement à l'époque—ferait trembler de peur les occupants de la Maison blanche où les gens du département d'État, nous serions peut-être prêts à le faire. Mais nous savons très bien qu'ils ne nous écoutent guère et que ce genre de discours ne fait que braquer les gens—peut-être pas les représentants du département d'État ou le personnel de la Maison blanche, mais il y a toujours un sénateur américain qui va dire... J'espère que cela ne vous dérange pas si j'emploie le terme «sénateur» pour les États-Unis. En tout cas, il y a toujours un sénateur américain qui va dire qu'il n'a pas aimé ce discours; il pourrait être du Texas ou d'un autre État. Ensuite, quand on va parler de la crise de l'industrie de la pêche, il va dire: que les Canadiens aillent au diable; ils ne sont pas comme nous et ils refusent de suivre notre politique.

Ce genre d'action ne va absolument pas vous aider à obtenir ce que vous voulez; par contre, vous pouvez toujours le leur dire en privé.

Encore une fois, j'ai passé de nombreuses heures à expliquer à mon homologue américain que la politique américaine était injuste. Mais cela ne change pas grand chose; ils ne nous écoutent pas souvent. Par contre, si on dit quelque chose qui leur déplaît, là, tout d'un coup, ils se réveillent.

Si vous me permettez, une fois de plus, de m'écarter un peu du sujet, une fois, lorsque j'étais l'attaché de presse de M. Sharp, après que le président Nixon ait fait son exposé devant le Congrès au sujet de la politique étrangère américaine, un journaliste a mis un micro devant M. Sharp en lui disant: Vous rendez-vous compte que le président Nixon n'a pas parlé une seule fois du Canada. Que pensez-vous de cela? Et M. Sharp a dit: Cela me soulage.

[Texte]

Mr. English: The list you gave, Mr. Gorham, of the various areas in which Canada has some foreign policy concerns was quite large. My first question, and I'll try to involve the rest of the panel, since you have been quiet thus far, is this. We have to establish priorities because clearly our resources are limited. So where does Latin America fit on this list of priorities?

You talked about Asia Pacific, about Europe, about development assistance in a broader sense, and about other areas as well. Where does Latin America fit? I gather you would agree with the other members of the panel today that it should have a much higher level of priority for Canadians.

[Traduction]

M. English: Monsieur Gorham, vous nous avez donné une longue liste des divers secteurs du monde où la situation des pays concernés constitue une préoccupation en ce qui concerne notre politique étrangère. Ma première question—et je vais essayer de faire participer les autres membres du groupe, puisqu'ils n'ont pas beaucoup parlé jusqu'à présent—est la suivante: nous sommes obligés de nous fixer des priorités, car nos ressources sont limitées. À quel rang l'Amérique latine se trouve-t-elle par rapport à cette liste de priorités?

Vous avez parlé de la région de l'Asie et du Pacifique, de l'Europe, de l'aide au développement, dans un sens plus large, et d'autres régions également. Mais quelle est la place de l'Amérique latine dans tout cela? Je suppose que vous conviendrez avec d'autres membres du groupe que les Canadiens devraient lui accorder une beaucoup plus grande priorité.

• 1640

Mr. Gorham: If I may answer, in 1989 when we were developing the new recommendations to the government, we were very concerned in the department that government statements often refer to the three pillars of our foreign policy, the United States, western Europe, and Asia Pacific. We said we wanted to have the fourth pillar designated as a fourth pillar and make the government aware of the fact that it's important. I think we succeeded in doing that.

I would say that in terms of our trade and other relations, obviously the United States will always be the number one matter of concern; perhaps it's Asia Pacific as number two; maybe Europe is going to be number three, depending on how the European Community develops. But there is an enormous potential down in Latin America, something that we've ignored and forgotten about for years.

I often used to say that the Government of Canada has discovered and rediscovered Latin America so often, it makes Christopher Columbus look like an amateur. But this time they're locked in.

One advantage of joining the OAS is that now we have to pay attention to what's happening because our ambassador at the OAS will, on a certain day, say to Ottawa that there's a vote the next day on a certain issue. He will be able to vote yes, no, or abstain. It's going to be public and you're going to have to defend yourselves. Previously we didn't have to worry about that.

Now, of course, there's the NAFTA. That has added a whole new, very exciting and perhaps complicated dimension. NAFTA may expand and take in Chile, Argentina, and other countries over the course of time. It's what you might call a new frontier for us and we have many problems to exploit it. One is that we don't have enough people in Canada, a broad enough constituency of Canadians, who are concerned and interested in Latin America.

Mr. English: I would like to interrupt here. This is my second question.

M. Gorham: Si vous me permettez de répondre, en 1989, alors que nous élaborions de nouvelles recommandations à l'intention du gouvernement, nous trouvions un peu préoccupant, au Ministère, que le gouvernement parle toujours des trois piliers de notre politique étrangère, à savoir les États-Unis, l'Europe occidentale et la région Asie-Pacifique. Il nous semblait important d'avoir un quatrième pilier et que le gouvernement se rende compte de son importance. Je pense que nos efforts à cet égard ont réussi.

En ce qui concerne les échanges commerciaux et nos relations à d'autres égards, je suppose que les États-Unis vont toujours avoir la priorité; je suppose que la région Asie-Pacifique serait au deuxième rang; l'Europe sera sans doute au troisième rang, selon l'évolution de la Communauté européenne. Mais il va sans dire que l'Amérique latine a énormément de potentiel, un potentiel que nous avons plus ou moins ignoré et oublié depuis bien longtemps.

Je disais souvent que le gouvernement du Canada avait découvert et redécouvert l'Amérique latine tellement souvent, que Christophe Colomb avait l'air d'un amateur à côté de nous. Mais cette fois-ci, on ne pourra plus reculer.

L'un des avantages d'être membre de l'OEA, c'est que nous devons maintenant nous intéresser à tout ce qui se passe, car notre ambassadeur auprès de l'OEA va nous annoncer un jour un vote pour le lendemain sur telle et telle question. Il faut qu'on lui dise s'il doit voter en faveur, contre ou simplement s'abstenir. Il s'agit de débats publics où il va falloir que nous nous défendions. Auparavant, on n'avait pas à se préoccuper de ce genre de choses.

Il y a aussi l'ALÉNA, bien entendu. Ce nouvel accord vient ajouter une dimension tout à fait nouvelle mais qui est très intéressante et peut-être même très complexe. Il se peut que l'ALÉNA soit élargi pour englober le Chili, l'Argentine et d'autres pays éventuellement. C'est comme une nouvelle frontière pour nous qui va nous poser de nombreux problèmes. L'un de ces problèmes, c'est qu'il n'y a pas suffisamment de gens au Canada qui soient préoccupés et intéressés par l'Amérique latine.

M. English: Je vais vous interrompre pour poser ma deuxième question.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would ask for very brief questions and briefer answers, because we're running out of time and I have two other members who want to ask questions. If possible, we could maybe give our other witnesses a chance to comment also on the questions that were put by Dr. English, in terms of Latin America, for example. I think Madam Hanson may want to comment and Mr. Rushton also.

Madam Hanson, do you have a comment to make? Madam Taylor?

Ms Taylor: Yes, in referring to Latin America, right now our concern is structural adjustment problems, and I think it should also be a concern for Canada. We are talking about linking to trade. If these countries continue exporting all their capital through payments of interest to commercial banks, definitely there is no money left for trading with any other country. It's in our own interest to look at Latin America from the point of view of being freer to use their own funds to make these links through trade.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Rushton, did you have a comment on the Cuban question?

Mr. Rushton: Actually, I was going to drop into Mexico on this issue.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Why not Barbados also?

Mr. Rushton: Actually, this could apply to almost anywhere. Take a look at Mexico prior to NAFTA. With the increasing foreign investment and the development of the maquiladoras zone, the free export industrial areas, the investment certainly was a boost to the local economy. However, the wider social repercussions of having a certain segment of the workforce that never participated in labour before necessitated a lot of NGOs going down there to address some of these problems. Groups like OXFAM and UNICEF were doing some family planning and some other sorts of programs down there.

There are spin-offs to any kind of investment, especially within Latin America but anywhere in the world, that necessitate some sort of address on a foreign aid side or a social reconstruction side that are very important.

Mr. Mills: I have a number of questions, but I'm only going to ask one very short one.

When I look at your summary, I see the forgiveness of debt. I know what you mean and exactly where we're coming from in terms of the discrepancies between what we charge and what we get back, and so on. But when I talk to the Canadian voter and they talk about forgiveness of debt, I have a real brick wall that I'm hitting. How do you propose we sell that kind of concept?

Ms Hanson: Part of the electorate in this country also has a very grave concern about our own domestic debt and the inflation caused within Canada from mismanagement of funds.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Je vais vous demander de poser des questions très brèves, et à nos invités, de nous donner des réponses encore plus brèves, car le temps file et deux autres députés m'ont également demandé la parole pour interroger les témoins. Peut-être pourrions-nous donner à nos autres témoins l'occasion de répondre aux questions posées par M. English au sujet de l'Amérique latine, par exemple. Je pense que M^{me} Hanson ainsi que M. Rushton voudraient peut-être répondre.

Madame Hanson, avez-vous des observations à faire à ce sujet? Ou madame Taylor?

Mme Taylor: Oui, en ce qui concerne l'Amérique latine, nous sommes surtout préoccupés à l'heure actuelle par les problèmes d'ajustement structurel, et je pense que cela devrait également préoccuper le Canada. Nous parlons de liens commerciaux. Mais si ces pays continuent d'exporter tous leurs capitaux vers les banques commerciales, sous forme d'intérêts, il est certain qu'il ne restera plus de capital pour des échanges commerciaux avec un autre pays. C'est donc dans notre intérêt de faire en sorte que l'Amérique latine puisse plus facilement se servir de ce capital pour créer des liens commerciaux.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Rushton, avez-vous un commentaire à faire au sujet de Cuba?

M. Rushton: En fait, j'allais plutôt parler du Mexique.

Le coprésident (M. Gauthier): Et pourquoi pas de la Barbade?

M. Rushton: En fait, mes commentaires pourraient s'appliquer à presque n'importe quelle région. Prenons le cas du Mexique avant l'ALÉNA. Il est clair que l'apport de capitaux étrangers et la mise sur pied de la zone des maquiladoras—c'est-à-dire les zones industrielles d'exportation libre—ont donné un bon coup de pouce à l'économie locale. Cependant, à cause des répercussions sociales plus larges de l'arrivée sur le marché du travail d'une population qui n'avait jamais été active auparavant, bon nombre d'ONG ont dû aller au Mexique pour essayer de régler certains problèmes. Des groupes comme OXFAM et UNICEF y assuraient une présence pour des projets de planning familial ou d'autres types de programmes.

Tout investissement important—surtout en Amérique latine mais partout ailleurs aussi—entraîne certaines conséquences qui doivent être abordées dans le contexte de l'aide étrangère ou de programmes de reconstruction sociale, car ces activités sont très importantes.

M. Mills: J'ai plusieurs questions à vous poser, mais je vais me contenter de vous en poser une très courte.

Quand je regarde votre résumé, je vois que vous parlez de remise de dettes. Je sais très bien ce que vous voulez dire, surtout quand vous parlez de l'écart entre ce que nous faisons payer et ce que nous touchons, et ce genre de choses. Mais quand je discute de remise de dettes avec des électeurs canadiens, c'est comme si je me heurtais à un mur; ils ne veulent absolument rien savoir. D'après vous, quelle stratégie faudrait-il suivre pour leur faire accepter ce concept?

• 1645

Mme Hanson: Une partie de l'électorat canadien est sérieusement préoccupée par notre propre dette et l'inflation causée par la mauvaise gestion des fonds publics.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Mills: You said it begins at home.

Ms Hanson: Exactly, and I quite agree in terms of looking at the ways we use funds and the ways we put on things from Ottawa, from the provincial governments, etc. I'm not going to get into a whole big conversation about this one point, but I think one of the things we were trying to stress with this recommendation is Canada has been a richer nation. Looking towards the south, certainly there's a very strong dichotomy between a nation like El Salvador and a nation like Canada in terms of the rich and the poor.

One of the things we were trying to stress within our summary and throughout our brief is that throughout Canadian foreign policy there needs to be a very clear direction of economic ties with community-based projects, working not solely through government-to-government aid but re-evaluating the money that goes through the NGO sector. In our opinion it is far stronger and far more people-based than it is government-to-government when we're looking at governments that have histories of corruption.

Mr. Mills: I agree with you totally on that. I just say when the Canadian public sees that they say what about our debt?

Ms Hanson: Right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What is the total debt of South America towards Canada? Do you have any idea?

Ms Hanson: I don't have that figure.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I happen to know the commercial banks have high interest, but I don't think Canada has that high a debt. Anyway, we'll see.

Mr. Gorham: My recollection is that the debt owed by Latin American countries to the Government of Canada is not very much. There is really no payment towards the debt, and these funds that are being sent through structural adjustment programs are being used only to finance the interest of these loans.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, Brazil.

Mr. Gorham: It's the Canadian banks that are involved and that puts a limitation on what the Government of Canada can do to absolve the debt.

Mr. Mills: I just think it is unwise to use that terminology.

Ms Taylor: It probably is the terminology, but what I would like to say is if we really look at what has been happening in Latin America, what actually is being done is the rescheduling of debts. There is really no payment towards the debt, and these funds that are being sent through structural adjustment programs are being used only to finance the interest of these loans.

I think we are not really being true to the fact that we have forgiven those debts, because the money is going to pay the same interest and comes here while the people are suffering and are being sacrificed. Those are not Canadian values, and that's

M. Mills: Comme vous l'avez dit, il faut commencer par remettre de l'ordre dans notre boutique.

Mme Hanson: Voilà. Et je suis tout à fait d'accord pour dire qu'il faut examiner la façon dont nous utilisons les fonds, qui viennent d'Ottawa, des gouvernements provinciaux ou d'ailleurs. Je ne veux pas trop insister là-dessus, mais je pense que l'un des points que nous essayons de faire ressortir en vous faisant cette recommandation, c'est que le Canada a toujours été une nation riche. Si l'on regarde la situation des pays du Sud, on ne peut éviter de constater l'écart énorme entre un pays comme le Salvador, qui est extrêmement pauvre, et un pays comme le Canada, qui est riche.

Nous avons donc voulu souligner dans notre résumé, et dans tout notre mémoire, qu'il faut que notre politique étrangère, aille clairement dans la direction de liens économiques avec les projets communautaires, en ne se limitant pas à l'aide de gouvernement à gouvernement et mais en réévaluant les fonds qui passent par le secteur des ONG. Selon nous, ces fonds sont beaucoup mieux utilisés et bénéficient davantage à la population quand ils passent par les ONG, plutôt que d'un gouvernement à l'autre, surtout si ces gouvernements sont connus pour leur corruption.

M. Mills: Je suis entièrement d'accord avec vous. Mais quand les Canadiens entendent cela, ils ont tendance à nous répondre aussitôt: Et notre dette?

Mme Hanson: Oui, je comprends.

Le coprésident (M. Gauthier): À combien se chiffre la dette globale de l'Amérique du Sud envers le Canada? Avez-vous une idée?

Mme Hanson: Non, je n'en sais rien.

Le coprésident (M. Gauthier): Je sais que les banques commerciales ont des taux d'intérêt élevés, mais leurs dettes envers le Canada n'est pas très élevée, à mon avis. En tout cas, nous allons nous renseigner.

M. Gorham: Il me semble que la dette des pays d'Amérique latine envers le gouvernement du Canada n'est pas très élevée. C'est seulement certains pays qui ont une dette assez importante envers la Commission canadienne du blé.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, le Brésil.

M. Gorham: Comme cela vise les banques canadiennes, le gouvernement du Canada n'a pas beaucoup de marge de manoeuvre pour remettre leurs dettes.

M. Mills: On ne devrait pas employer cette terminologie, à mon avis.

Mme Taylor: C'est sans doute la terminologie appropriée, mais si l'on regarde vraiment la situation en Amérique latine, on se rend compte que finalement, on ne fait que ré-échelonner les dettes. Aucun versement n'est fait pour rembourser la dette, et les fonds qui passent par les programmes d'ajustement structurel ne servent qu'à payer les intérêts sur ces prêts.

À mon avis, ce n'est pas une démarche honnête puisque nous avons remis ces dettes. L'argent va payer le même intérêt, alors que les populations, qui en sont les victimes, souffrent terriblement. Cela ne correspond absolument pas à nos valeurs

[Text]

exactly what I have tried to put into the brief. By making these people suffer we are not implementing any Canadian values, and because of that we, as Canadians, are forcing them to undertake neo-liberally structured programs.

We are also guilty of all the human rights abuses that exist in those countries, because the governments find themselves incapable of saying to the people we can't help you, and the people revolt. Exactly what happened in Chiapas is going to happen in Latin America unless something is done, and I think Canada is the only country that could really take a leading role.

When I put forgiveness of debt in there, I was promoting forgiveness of debt.

• 1650

Senator Cools: As I've said before, one is always touched when one comes before certain NGOs. Mr. Gorham is special to us because he has worked in our midst, so to speak. There are one or two questions I would like to put to you, and I wonder if you would grapple with an answer.

I was recently in South Africa, and one has to be impressed with the stupendous efforts of Mr. de Klerk in even attempting or thinking he could bring off such an election. I saw voter education materials that were basically like comic books, not for children but for adults.

The developing world is the developing world. The language keeps changing. We used to say underdeveloped; we used to say backward. You can't say any of those words anymore. When I go to Antigua, I see an airport that I know CIDA money built, and the airport is there. When I look at other programs, I know somebody did some good, but it's not so concrete.

One of the things I'm grappling with is how we as a country, Canada, can look around the world with our great sense of humanity and decency and ask where we are going to put money, when we look at countries that have no history of civil society. We look at countries—not like South Africa—that have no infrastructure. We look at countries where millions of human beings are totally underdeveloped or undeveloped as human beings. The personality structures have not even been developed within these individuals.

When you look at all that, how do we begin to develop—and I'm asking you to be very forthright with me—a new or a renewed foreign policy when we are looking around the world to choose the areas where we wish to put money?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I wouldn't attempt to answer all of that question. That's what this committee is all about.

Senator Cools: Yes, but he has experience.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. Gorham may want to attack some of the issues here.

[Translation]

canadiennes, et c'est justement ce que j'ai voulu faire ressortir dans notre mémoire. En imposant une telle souffrance aux populations de ces pays, nous ne défendons pas les valeurs canadiennes, mais nous leur imposons la mise en place de programmes structurés néo-libéraux.

Nous sommes également responsables des violations des droits de la personne dans ces pays, car les gouvernements sont incapables de dire aux gens qu'il ne peuvent pas leur venir en aide et ces derniers finissent donc par se révolter. L'incident de Chiapas va certainement se reproduire ailleurs en Amérique latine, à moins qu'on ne fasse quelque chose, et le Canada est vraiment le seul pays qui puisse jouer un rôle de chef de file dans cette région, à mon avis.

En incluant la question de la remise de dette, je cherchais surtout à faire la promotion de ce concept.

La sénatrice Cools: Comme je l'ai souvent dit, on ne peut éviter d'être touché par les commentaires des représentants de certaines ONG. M. Gorham nous est particulièrement cher, comme il a travaillé dans notre milieu, en quelque sorte. Il y a donc une ou deux questions que je voudrais lui poser, et je lui saurais gré de bien vouloir essayer de me répondre, s'il le peut.

J'étais récemment en Afrique du Sud, et on ne peut éviter d'être impressionné par les efforts tout à fait exceptionnels déployés par M. de Klerk, qui a osé croire qu'il pourrait tenir, ou même songer à tenir de élections dans ce pays. J'ai vu des documents d'information qui étaient un peu comme des bandes dessinées, seulement ils étaient destinés à des adultes, et non à des enfants.

Un pays en développement est un pays en développement. On change constamment de terminologie. Auparavant, on parlait de pays sous-développé ou arriéré. Maintenant on ne peut plus employer de tels termes. Quand je vais à Antigua, je peux voir de mes propres yeux l'aéroport qui a été construit avec les fonds de l'ACDI. Dans le cas d'autres programmes, même s'ils ont bénéficié à quelqu'un, les résultats ne sont pas toujours aussi concrets.

Je m'interroge sur la stratégie que le Canada pourra adopter—ce pays qui a toujours eu un sens moral très profond et qui a toujours agi avec humanité—pour choisir les pays qu'il va aider, surtout quand il s'agit de pays qui n'ont pas vraiment de société civile. Il pourrait s'agir de pays—et là je ne parle pas de l'Afrique du Sud—qui n'ont pas d'infrastructure. Il pourrait s'agir de pays où des millions de personnes manquent totalement des choses les plus élémentaires pour se développer normalement. La personnalité de ces personnes n'a pas encore pu se former.

Étant donné tous ces facteurs, comment doit-on élaborer—et je vous demande d'être aussi franc que possible—une politique étrangère nouvelle ou renouvelée dans le contexte de laquelle il faut choisir les régions où nous allons investir des fonds?

Le coprésident (M. Gauthier): À mon avis, il ne faut pas essayer de répondre à tous les éléments que sous-tendent cette question. C'est justement le mandat de ce comité.

La sénatrice Cools: Oui, mais il a beaucoup d'expérience.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Gorham voudrait peut-être aborder certains éléments de votre question.

[Texte]

Mr. Gorham: I can begin my answer by saying that's a very difficult question. You have to make choices. I would look at the places where we think we can be effective. I doubt we can be very effective in a place like Somalia. The problems are enormous there and we don't have enormous funds. We could be much more effective in Guatemala or Peru. As you pointed out, we have been very effective in the Commonwealth Caribbean.

I remember one time in Antigua, or one of the states there, when somebody said they were so pleased with Canada because we solved all their school transportation problems. We gave them two buses. That's all they needed; it made a big impact and was effective.

Perhaps one problem with CIDA's activities over the years was when it had a lot of money, it wanted to spend it. It went all over the world, to Nepal and all kinds of places where there was poverty, but we didn't have direct interests there. I would concentrate on those areas where we have other interests to develop that are meaningful to us, such as in the Commonwealth Caribbean and Latin America because those areas are close to us.

We had an aid program in China that concentrated on human resource development and training people. I think that's always effective, but then you run the risk, after you've trained them, of them wanting to emigrate to Canada; there's the brain-drain problem.

Senator Cools: I would say—and I wonder how you would react to this—a certain degree of government discretion, if not ministerial discretion, will have to be retained in these matters.

I'll give you an example. If people came to us from the YMCA, the program in Cuba, or a Boy Scout program, we would have to be able to say this is a good program. It is good for that country over there and let us just it. So much of the sort of work that is done by NGOs like yourselves quite often is motivated by individuals of very high humanitarian concerns. I just want us, in our deliberations, to maintain within our conclusions the fact that a high level of government discretion is eventually going to have to be retained.

• 1655

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's a comment more than a question, if I understood you correctly.

Senator Cools: Yes. Am I on the right track?

Mr. Gorham: I'll make a brief comment, which is that under present policy every Canadian embassy abroad has what they call a mission administered fund—we call it the MAF—by which at that immediate level of the head of mission he can dispense with cash and buy something or give a contribution to small programs. Those can be very effective for small groups of things.

[Traduction]

M. Gorham: Je vais commencer par dire que c'est une question très difficile. Il faut évidemment faire des choix. Je pense qu'il faut surtout envisager d'assurer une présence dans les régions où nous pouvons être les plus utiles. Je ne pense pas que l'on puisse être particulièrement utile dans un pays comme la Somalie. Les problèmes y sont extrêmement graves, et nous ne disposons pas de fonds illimités. Nous pourrions jouer un rôle beaucoup plus utile au Guatemala ou au Pérou. Comme vous l'avez dit vous-même, nos programmes ont été très efficaces dans les pays des Caraïbes qui appartiennent au Commonwealth.

Je me souviens d'avoir été à Antigua—ou dans l'un des états de cette région—et quelqu'un m'a dit qu'ils étaient tellement contents du Canada qui avait réglé tous leurs problèmes de transport scolaire. Nous leur avons donné deux autobus. C'est tout ce qu'il leur fallait. Mais cette petite contribution a eu beaucoup d'impact.

L'un des problèmes que posent les activités de l'ACDI, c'est qu'à l'époque où elle disposait encore de fonds importants, elle tenait absolument à les dépenser. Par conséquent, elle a voulu assurer une présence partout dans le monde, que ce soit au Népal ou ailleurs—dans toutes sortes de pays pauvres qui n'intéressaient pas directement le Canada. À mon avis, il faut se concentrer sur les régions où nous avons d'autres intérêts importants, tels que les pays des Caraïbes qui appartiennent au Commonwealth ou l'Amérique latine, car ces régions sont à proximité du Canada.

Nous avons implanté un programme d'aide en Chine qui était surtout axé sur le développement des ressources humaines et la formation. À mon avis, ce genre d'initiatives est toujours efficace mais on court le risque de voir ces personnes, une fois formées, immigrer au Canada. C'est le problème de la fuite des cerveaux.

La sénatrice Cools: À mon sens—et j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez—un certain pouvoir discrétionnaire—qui serait exercé par le gouvernement, plutôt que par les ministres—va toujours être nécessaire pour régler ce genre de questions.

Permettez-moi de vous donner un exemple. Si les gens du YMCA, du programme à Cuba ou d'un programme de scouts, venaient nous voir, il faudrait que l'on puisse dire que leur programme est utile. Il est bon pour ce pays et il est bien qu'il en soit ainsi. Une bonne partie du travail que font les ONG comme la vôtre est souvent attribuable à des gens animés par des sentiments humanitaires. Je voudrais que nous tenions compte, dans nos conclusions, du fait qu'il faudra que le gouvernement puisse continuer à exercer un pouvoir discrétionnaire.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est plus un commentaire qu'une question, si je vous ai bien comprise.

La sénatrice Cools: Oui. Suis-je sur la bonne piste?

M. Gorham: Si vous me permettez un bref commentaire, je dirai qu'en vertu de la politique actuelle, chaque ambassade canadienne à l'étranger a ce qu'on appelle un fonds administré par la mission dans lequel le chef de mission peut puiser pour acheter certaines choses ou contribuer au financement de petits programmes. Ces fonds peuvent être très utiles pour des petites choses.

[Text]

Again, going back to the Caribbean experience, we had a very innovative high commissioner in the person of the late Allan Roger. He wanted to build some harbour patrol boats for all the small harbours. He couldn't get the boats and engines all at once, so he got a bright idea. He had one MAF program to buy the boats and then he had another MAF program to buy engines. Then they put the two together and it worked. These were all locally made things.

You talk about a Boy Scout organization or a YMCA organization in a foreign country or a city. Sometimes they don't need a great deal of money.

Again, in China, we were helping the All China Women's Federation. One of the things we gave was a computer so they could organize their records. It doesn't take much money, but it can be very helpful.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Dr. Gorham, I hesitate to do this, but you did allude in your comments to our peacekeeping—peacemaking, whatever you want to call it—efforts, and you also alluded in your comments to our need to train our military personnel properly for these interventions that are done under the multilateral umbrella of the UN. I wondered if you could—maybe not today—but think for me and for us here and give us suggestions of the criteria you would use for Canadian forces to be involved in these multilateral missions called UN missions. I'm not trying to surprise you, but if you have time I'd appreciate receiving—

Mr. Gorham: I could just say briefly that it's going to depend on each challenge and the way the United Nations wants to deal with it.

I referred to the National Defence College, which for one year have colonels who hopefully will become generals and expose them to something different from their usual professional interests, which is how to kill people effectively. It gives them broader insight into the rest of the world in terms of foreign policy, economic policy, social policy, and that the rest of the world is made up of different cultures.

I just suggest that if the commandants of the airborne regiment in Somalia at that time had that background, they might not have issued some of those orders or left the orders so vague that we had that terrible problem there. I'm very disturbed that the government has decided to terminate the National Defence College. That means that our military officers are going to through their whole life with a tunnel vision—knowing how to kill people and nothing much more.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Anyway, give it some thought. It's a very humble request from the chairman of this committee. I'd appreciate receiving your views on it, sir.

I want to thank you all for your contributions this afternoon. It was very good and I appreciate it. I'm sure members all understood very well the message you were trying to give us. Thank you very much.

[Translation]

Pour en revenir à l'expérience des Antilles, je dirais que nous avons eu un haut-commissaire très innovateur en la personne du regretté Allan Roger. Il voulait bâtir des patrouilleurs pour tous les petits ports. Il ne pouvait pas se procurer en temps les bateaux et les moteurs, et une idée brillante lui est venue. Il a puisé dans un premier fonds administré par la mission pour acheter les bateaux, puis dans un autre pour acheter les moteurs. C'est ainsi qu'il a obtenu ce qu'il voulait. Tout s'est fait à l'échelle locale.

Prenons le cas d'une organisation scout ou d'un YMCA dans une ville ou un pays étranger. Il suffit parfois de peu d'argent.

En Chine, nous sommes venus en aide à la All China Women's Federation. Nous lui avons donné un ordinateur pour qu'elle puisse organiser ses dossiers. Cela ne prend pas beaucoup d'argent mais peut être très utile.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Monsieur Gorham, j'hésite à vous poser cette question, mais vous avez fait allusion dans vos commentaires à nos efforts de maintien de la paix—ou de rétablissement de la paix, quel que soit le terme—et vous avez aussi parlé de la nécessité de bien préparer nos militaires à participer aux opérations multilatérales de l'ONU. Je me demandais si vous pourriez réfléchir à cette question—pas nécessairement aujourd'hui—et nous donner une idée des critères qui, selon vous, devraient régir la formation des militaires canadiens appelés à participer à ces missions multilatérales appelées missions onusiennes. Je n'essaie pas de vous prendre par surprise, mais si vous en aviez le temps, j'aimerais bien recevoir...

M. Gorham: En deux mots, je dirais que tout dépend de la situation et de la façon dont les Nations unies souhaitent l'aborder.

J'ai fait allusion au Collège de la Défense nationale où des colonels qui espèrent un jour devenir des généraux passent une année et où ils sont exposés à quelque chose de différent de leurs intérêts professionnels, c'est-à-dire comment tuer des gens efficacement. Cela leur ouvre des horizons nouveaux parce qu'ils sont exposés à la politique étrangère, à la politique économique, à la politique sociale et qu'ils apprennent qu'il y a toutes sortes de cultures différentes dans le monde.

À mon avis, si les commandants du régiment aéroporté en Somalie avaient eu une telle formation, ils n'auraient peut-être pas donné certains des ordres qu'ils ont donnés ou ils auraient été plus précis, ce qui aurait permis d'éviter ce terrible problème. Je trouve très malheureux que le gouvernement ait décidé de fermer le Collège de la Défense nationale. Nos officiers militaires vont porter des oeillères toute leur vie—they savent tuer, mais pas grand chose d'autre.

Le coprésident (M. Gauthier): Quoi qu'il en soit, réfléchissez à la question. Le président du Comité vous le demande très humblement. J'aimerais connaître vos vues à ce sujet.

Je tiens à vous remercier tous de votre contribution cet après-midi. Vous nous avez été très utiles et nous vous en remercions. Je suis persuadé que tous les membres ont très bien compris le message que vous avez essayé de nous transmettre. Merci beaucoup.

[Texte]

I would now like to call on Mr. Burris Devanney—if that's the right pronunciation—from the Nova Scotia–Gambia Association, Karen McSweeney, past participant in the Nova Scotia–Gambia Association, and Sebastian Ngie. We received the presentation of the executive director of the Nova Scotia–Gambia Association, Mr. Burris Devanney.

• 1700

Is that the right pronunciation, Mr. Devanney?

Mr. Burris Devanney (Executive Director, Nova Scotia–Gambia Association): Yes, it is, Mr. Chairman. That will do at any rate. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Who is speaking for the group?

Mr. Devanney: I'll make an initial presentation, and then ask others to make a brief presentation as well and leave it open.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You have 10 minutes, if you want, to give us a résumé.

Mr. Devanney: I'm sure we can do it within that time. I'll introduce one other member of the group, Mike Nelson, who is a past and future participant in some of our projects. He initially got involved in the association as a high school student in grade 11. He is now a member of the provincial executive.

Members of the committee, thank you very much for the opportunity to present before you. I have a copy of the brief here. I must apologize that it is in English only. Our chairman is actually francophone. I'm sure we can send you a French version of this at some point.

Would you like me to pass out the copies, or do you have them?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's up to you, sir. Also, you can use the language of your choice.

Mr. Devanney: Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is a Parliament of Canada committee and you can speak either French or English. It doesn't matter.

Mr. Devanney: I think the committee here would probably prefer to hear my English.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You never know. These interpreters are fantastic.

Mr. Devanney: I'm fearless with my French, but really not very good.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Let us proceed.

Mr. Devanney: Thank you.

You probably do not know very much about the Nova Scotia–Gambia Association, but I won't presume you've never heard of this. We are a home-grown NGO that's about nine years old. We're very much based in the community, with about 70 members in Nova Scotia. We have a contact list in excess of 300 people who have been involved with us and assisted us. We are an organization that has definitely grown from the community here and that has established community roots in Gambia as well.

[Traduction]

Je demanderais maintenant à monsieur Burris Devanney—si c'est la bonne prononciation—de la Nova Scotia–Gambia Association, à madame Karen McSweeney, anciennement membre de cette association, et à monsieur Sébastien Ngie de bien vouloir s'avancer. Nous avons reçu l'exposé du directeur exécutif de la Nova Scotia Gambia Association, M. Burris Devanney.

Ai-je bien prononcé votre nom, monsieur Devanney?

M. Burris Devanney (directeur exécutif, Nova Scotia–Gambia Association): Oui, Monsieur le président. Cela va aller.

Le coprésident (M. Gauthier): Qui est le porte-parole du groupe?

M. Devanney: Je vais faire une déclaration préliminaire et je demanderai aux autres de vous faire un bref exposé, avant de répondre à vos questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez dix minutes, si vous le voulez, pour nous faire un résumé.

M. Devanney: Je suis sûr que cela sera suffisant. Je vais vous présenter un autre membre du Groupe, Mike Nelson, qui a participé et qui participera à certains de nos projets. Il a commencé à s'intéresser aux activités de l'Association lorsqu'il était étudiant en 1^{ière} année. Il est maintenant membre de l'exécutif provincial.

Permettez-moi tout d'abord de remercier le comité de l'occasion qui nous est offerte de lui présenter nos vues. J'ai ici une copie du mémoire. Je m'excuse du fait qu'il soit en anglais seulement. En réalité, notre président est francophone. Je suis certain que nous pourrions vous en envoyer une version française à un moment donné.

Aimeriez-vous que je vous en distribue des copies, ou l'avez-vous en main?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est libre à vous, monsieur vous pouvez aussi utiliser la langue de votre choix.

M. Devanney: Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous sommes un comité du Parlement du Canada et vous pouvez vous exprimer soit en français soit en anglais. Cela importe peu.

M. Devanney: Le comité aimera probablement mieux entendre parler anglais.

Le coprésident (M. Gauthier): On ne sait jamais. Les interprètes sont fantastiques.

M. Devanney: J'ai bien peur que mon français ne soit pas très bon.

Le coprésident (M. Gauthier): Allons-y.

M. Devanney: Merci.

Vous ne connaissez probablement pas bien la Nova Scotia Gambia Association, mais je ne présumerai pas que vous n'en avez jamais entendu parlé. Nous sommes une ONG locale créée il y a à peu près neuf ans. Nous avons de nombreux appuis dans la collectivité et nous comptons environ 170 membres en Nouvelle-Écosse. Nous avons une liste de plus de 300 personnes–ressources qui ont participé à nos activités et nous sont venues en aide. Notre organisation est née ici et a réussi à s'implanter en Gambie également.

[Text]

I have with me Karen McSweeney and Mike Nelson. They are two Nova Scotians who became involved either in high school or at the beginning of their university programs. Sebastian Ngie, a Gambian, is studying here at Dalhousie University. He is part of our wide-ranging contacts in Gambia and is a member of our Gambian advisory committee.

So far in our brief history we've provided about 250 Canadians with the opportunity of learning firsthand about the achievements and problems of one of the poorest and least-developed countries in the world. Usually this was done through a partnership project with colleagues or peer groups.

Nearly half the participants in our projects have been high school students. There were about 110 or 115 in all. The reports back from them indicate that their involvement in this kind of thing at an early age has been a profound experience.

Most of the other participants have been educators of one kind or another. They have always reported back to us on the positive value of the experience of working in Gambia for a period of time—whether it's two months, or two weeks, or longer—and indicated it had a profound effect not only on their personal lives, but on their professional careers as well.

So what sorts of things have we been doing? We had two kinds of projects. First, in development education projects we tried simply to introduce Canadians of all ages and all walks of life to the experience of west Africa. Second, in development assistance projects we attempted to work with Gambian colleagues in programs that would be of benefit to them and to us as well. Two examples would be peer drug education and AIDS education.

A few years ago we initiated a program of training Gambian and Nova Scotian high school students in issues relating to AIDS, and drug and alcohol abuse. We had these people present to as many as 10,000 Nova Scotian and Gambian secondary school students. These would be interactional presentations of 90 to 120 minutes. The result of that has been the actual development in Gambia of a peer AIDS education program, and the development of that kind of program here on a more limited scale, incidentally.

We helped train Gambian teachers through hands-on involvement in our summer school program and through other kinds of in-service work. We've been conducting a summer school skills upgrading program for Gambian high school students for three years now. Almost 1,000 high school students were involved in that program.

How do we finance these projects? Initially, it was very much just on our own. Later we had assistance from CIDA and other national funding organizations. Until 1994 we had probably raised in this community in excess of \$500,000 for these assistance projects. I have to say that's a lot of work. We received from CIDA and other organizations about \$400,000 to help with some of these programs.

[Translation]

J'ai à mes côtés Karen McSweeney et Mike Nelson. Ce sont deux néo-Écossais qui se sont intéressés à notre organisation durant leurs études secondaires ou au début de leurs études universitaires. Sebastian Ngie, un Gambien, étudie ici à l'Université de Dalhousie. Il fait partie de nos nombreux contacts en Gambie et il est membre de notre Comité consultatif gambien.

Depuis nos débuts, il n'y a pas très longtemps nous avons offert à quelques 250 Canadiens l'occasion de se familiariser avec les réalisations et les problèmes de l'un des pays les plus pauvres et les moins développés au monde. Cela s'est habituellement fait dans le cadre d'un projet conjoint avec des collègues ou pairs.

Presque la moitié des participants à nos projets étaient des étudiants du niveau secondaire. Il y en a eu entre 110 et 115 en tout. D'après ce qu'ils nous ont dit, leur participation à des projets de ce genre à un jeune âge a été une expérience enrichissante.

La plupart des autres participants étaient des enseignants. Ils nous ont toujours parlé en bien de leur expérience de travail en Gambie—que ce soit pour deux mois, deux semaines ou plus longtemps—et ils nous ont indiqué que cela avait eu une incidence profonde non seulement sur leur vie personnelle, mais aussi sur leur carrière professionnelle.

Que faisons-nous au juste? Nous avons mis en oeuvre deux types de projet. Il y a eu, en premier lieu, les projets d'éducation au développement par lesquels nous avons tout simplement essayé de mieux faire connaître l'Afrique occidentale à des Canadiens de tous les âges et de toutes les couches de la société. Il y a eu, en deuxième lieu, les projets d'aide au développement dans le cadre desquels nous avons cherché à mettre en oeuvre avec des collègues gambiens des programmes comportant des avantages pour eux tout comme pour nous. L'éducation sur la drogue et l'éducation sur le SIDA en sont deux exemples.

Il y a quelques années, nous avons mis en oeuvre à l'intention des étudiants du niveau secondaire de la Gambie et de la Nouvelle-Écosse un programme de sensibilisation au SIDA et à l'abus des drogues et de l'alcool. Ce programme a pu être offert à 10 000 étudiants néo-écossais et gambiens de niveau secondaire. Il s'est agi de présentations interactives de 90 à 120 minutes. Cela a débouché sur l'élaboration en Gambie d'un programme d'éducation sur le SIDA et d'un programme du même genre, mais à plus petite échelle, ici au Canada.

• 1705

Nous avons participé à la formation d'enseignants gambiens en leur offrant des cours d'été et d'autres types de travail pratique. Voilà maintenant trois ans que nous avons en place un programme dans le cadre duquel nous offrons des cours de recyclage à des étudiants gambiens du niveau secondaire. Près de 1 000 étudiants y ont participé jusqu'à maintenant.

Comment finançons-nous ces projets? Au départ, nous avons essayé de nous débrouiller seuls. Plus tard, nous avons obtenu l'aide de l'ACDI et d'autres organismes nationaux de financement. En 1994, nous avions réussi à recueillir plus de 500 000 dollars dans la collectivité pour ces projets d'aide. Je dois avouer que cela représente un travail énorme. Nous avons reçu de l'ACDI et d'autres organisations environ 400 000\$ pour le financement de certains de ces programmes.

[Texte]

We generally attempted to keep ourselves a little bit independent of external funding, but most recently I think we've become more dependent because Health Canada has given us a major grant of over \$700,000 to develop health education centres in high schools throughout Gambia.

Until 1994 we had no paid staff or office; it was run totally by volunteers. Now we have to manage three major projects, so we became an organization that has had to develop its own bureaucracy.

There are some fears that go with establishing that kind of thing. You have to be concerned about your grass roots, retaining your enthusiasm, and maintain some kind of touch with those who really make an organization work.

The above was intended to identify the organization for members of this committee. With that in mind we'd like to basically focus on two or three issues as far as the message is concerned.

One message is that we're very concerned about the future of CIDA and of Canada's development assistance programs. Our experience clearly indicates that Nova Scotians do indeed support development assistance to poorer countries. They have supported the efforts of the Nova Scotia-Gambia Association through financial contributions and through the commitment of time and energy.

We would actually estimate the value, if you can put it in money terms, of the in-kind voluntary work of Nova Scotians and Gambians in these projects at more than \$1 million. That is figuring it conservatively by looking at the qualifications of people and asking what a day's work is worth from these people.

Let me give you two or three examples of the kind of thing that Nova Scotians have been prepared to do to assist the kinds of projects that we have been involved with. Two members of our association, Gilles and Debbie Poirier, who live in the small community of Bay St. Lawrence in northern Cape Breton, have involved their schools, their own community, and neighbouring communities in fund-raising activities for development projects in Gambia over the past eight years. They raised an average of about \$2,000 per year for village and school-level development projects in Gambia.

How have they been able to do this? They simply reported back effectively to the people who assisted them in the fund-raising efforts. In other words, the Nova Scotians who support that project now where the money is going.

This summer we will have 18 recent graduates of three Halifax universities: Dalhousie, Saint Mary's, and Mount Saint Vincent. These people will be working as volunteer teachers. They are qualified teachers as they have a BED or MED.

They will sacrifice a summer job on this side, presuming they could find one, and this is at personal expense. Each of them puts 1,500 into the project and commits themselves to raise another 1,500 to sustain the program and make it viable.

[Traduction]

Nous avons essayé de ne pas trop dépendre dans l'ensemble d'un financement externe, mais nous sommes tout récemment devenus plus dépendants parce que Santé Canada nous a accordé une importante subvention de plus de 700 000\$ pour la création de centres d'éducation en matière de santé dans des écoles secondaires de la Gambie.

Avant 1994, nous n'avions pas de personnel rémunéré, ni de bureau; des bénévoles s'occupaient de tout. Maintenant, nous devons gérer trois grands projets et nous avons dû mettre en place notre propre administration.

Nous avions au départ certaines craintes, parce que nous tenions à conserver notre enthousiasme et à demeurer en contact avec la base, avec tous ceux qui font qu'une organisation fonctionne.

Maintenant que j'ai essayé de donner aux membres du Comité une idée de notre organisation, j'aimerais mettre en relief deux ou trois points pour vous convier notre message.

Notre message, c'est que nous sommes très préoccupés par l'avenir de l'ACDI et par les programmes d'aide au développement du Canada. Nous savons par expérience que les néo-Écossais appuient l'aide au développement des pays plus pauvres. Ils ont appuyé les efforts de la Nova Scotia-Gambia Association par leur contribution financière et en mettant du temps et de l'énergie à notre disposition.

Nous estimons à plus de un million de dollars la valeur, pour autant qu'on puisse la calculer, du travail bénévole des néo-Écossais et des Gambiens dans le cadre de ces projets. Il s'agit là d'un chiffre conservateur auquel nous sommes arrivés en regardant les compétences des gens et en leur demandant combien vaut une journée de travail.

Laissez-moi vous donner deux ou trois exemples du genre de chose que les néo-Écossais ont été prêts à faire pour appuyer les projets auxquels nous avons participé. Deux membres de notre association, Gilles et Debbie Poirier, qui vivent dans le petit village de Baie Saint-Laurent dans le nord du Cap-Breton organisent depuis huit ans des campagnes de financement auxquelles participent leurs écoles, leur propre collectivité et des collectivités avoisinantes, pour des projets de développement en Gambie. Elles ont recueilli en moyenne 2 000\$ par année pour des projets de développement aux niveaux de villages et d'écoles en Gambie.

Comment y sont-elles parvenues? Elles ont tout simplement tenu au courant de leurs activités tous les gens qui ont participé à leurs campagnes de financement. Autrement dit, les néo-Écossais qui appuient ce projet savent où va leur argent.

Cet été, 18 récents diplômés de trois universités de Halifax, Dalhousie, Saint Mary's et Mount Saint Vincent, travailleront comme enseignants bénévoles. Ce sont des enseignants qualifiés puisqu'ils ont un BED ou un MED.

Ils vont sacrifier un emploi d'été, à condition d'avoir pu en trouver un, et engager des frais personnels. Chacun d'eux investira 1 500\$ dans le projet et s'est engagé à recueillir 1 500\$ de plus pour que le programme soit viable.

[Text]

In addition to that, we do receive a grant of \$80,000 from CIDA, which we're very appreciative of. So we get \$80,000 from CIDA and we have to raise about \$54,000 ourselves to run this project.

Again, it's a lot of work. I have to say that people who become involved in it become very committed. Karen McSweeney was one of those who worked on the program last summer. It is difficult to achieve the fund-raising, but it is not difficult to find really committed people who want to do this, who come back from their experience abroad and say to their colleagues, to other people, that was really worth doing, and encourage them to be involved in this kind of thing.

• 1710

In addition to the summer school, we have two other projects taking place in Gambia, commencing this summer. One of them is training peer educators in health education in Gambian schools. We'll be training 200. Another is working with children in difficult circumstances, particularly street children.

There will be 13 Nova Scotia university students working on these programs. Seven of them are from the Dalhousie Medical School. They also give up their summer work for that. They have to raise funds for the program and they have to make a significant personal sacrifice to it.

I believe there is simply a significant message here for anyone who believes that Canadians have given up on Africa or are losing interest in development assistance. But I think people like to know where their money is going, and they like to have a sense of who is doing what and how effective it is.

The second part of the message that I'd like to deliver is something that we've learned from our own activities over the past nine years. It's simply that ordinary people from all walks of life and of all ages—we've had participants from 14 to 60 over the years—can participate effectively in international development work. You don't need to be a foreign expert. You do need to have some qualifications that can be of use to someone else. Provided that these people are given a support system and a structured opportunity to be involved, they can be involved effectively. The opportunities for learning and doing provided by our Gambia projects have attracted ordinary people of diverse ages, education, and backgrounds who defy the current cynicism we sometimes see in the media about development work. These people bear witness that any of us can become truly energized and effective when presented with practical ideals, achievable goals, and an interesting, challenging process within which to work.

I believe the role the Nova Scotia-Gambia Association has provided as a community-based NGO in Nova Scotia and Gambia is an illustration not only of what can be done by grassroots development organizations throughout Canada but of what

[Translation]

En plus, nous recevons une subvention de 80 000\$ de l'ACDI, qui nous sommes très reconnaissants. Nous recevons donc 80 000\$ de l'ACDI et nous devons recueillir nous-mêmes à peu près 54 000\$ pour faire fonctionner ce projet.

Je le répète, cela représente un travail énorme. Je dois dire que les gens qui participent à nos activités sont très engagés. Karen McSweeney fait partie de ceux qui ont participé au programme l'été dernier. Il est difficile de ramasser des fonds, mais il n'est pas difficile de trouver des gens vraiment engagés qui tiennent à vivre une expérience de ce genre, qui disent à leurs collègues, à d'autres, lorsqu'ils reviennent de l'étranger, que cela en a vraiment valu la peine et qui les encourage à participer à des projets de ce genre.

En plus de l'école d'été, nous avons deux autres projets qui débuteront cet été en Gambie. L'un d'eux amènera des enseignants à offrir une formation en matière de santé à des collègues d'écoles gambiennes. Nous en formerons 200. L'autre consiste à travailler avec des enfants vivant dans des conditions difficiles, surtout des enfants de la rue.

Treize étudiants d'universités de la Nouvelle-Écosse participeront à ces programmes. Sept d'entre eux viennent de l'École de médecine de Dalhousie. Ils vont eux aussi renoncer à leur emploi d'été. Ils doivent recueillir des fonds pour le programme et faire de gros sacrifices personnels.

Il y a ici un message important à retenir pour quiconque croit que les Canadiens ont abandonné l'Afrique où se désintéressent de l'aide au développement. Je pense cependant que les gens aiment bien savoir où va leur argent et savoir aussi qui fait quoi et à qui tout cela sert.

L'autre partie du message que j'ai à vous transmettre est en fait une leçon que nos propres activités nous ont apprise au cours des neuf dernières années. C'est que les gens ordinaires, de toutes les couches de la société et de tous les âges—nous avons eu des participants qui étaient âgés entre 14 et 60 ans—peuvent être utiles au développement international. Il n'est pas nécessaire d'être un expert en affaires étrangères. Il suffit d'avoir des compétences qui peuvent être utiles à quelqu'un d'autre. Si ces gens reçoivent l'appui nécessaire et si les activités sont structurées, leur participation sera utile. Les occasions d'apprendre et de faire des choses qui sont offertes par nos projets en Gambie ont attiré des gens ordinaires d'âges, de niveaux de scolarité et de milieux différents, ce qui défie le cynisme dont font parfois preuve les médias au sujet de l'aide au développement. Ces gens sont la preuve vivante que n'importe qui d'entre nous peut être vraiment énergique et efficace lorsqu'on lui propose des idées pratiques, des buts réalisables et un défi intéressant.

Je crois que le rôle joué par la Nova Scotia-Gambia Association en tant qu'ONG communautaire en Nouvelle-Écosse et en Gambie montre non seulement ce que peuvent accomplir des organisations populaires vouées au

[Texte]

should be the mission and role of the Canadian International Development Agency: to provide a support system and a vehicle; to be a genuine facilitator; to provide structured opportunities for the participation of Canadians of all ages and all walks of life in the important work of international development.

That's essentially the message we bring. If I added a third one, it's implicit in the whole thing and I think it is extremely important. In our international development work, we work with young people in Canada, with young people abroad, and we look to children as the future of the world, both here and elsewhere. We recognize that youth can be extremely effective in assisting children in the development process. Youth, in fact, are really well poised to help repair, for example, families that are undergoing stress. They can be leaders within village communities in the so-called Third World. Young people are in an extremely pivotal position to be effective. I think that is too often forgotten.

We've heard some comments about exchange projects. I think we started with exchange projects, but I think we've tried to go beyond that to find actual meaningful partnership things for young people to do; not just getting together to sing around a campfire, which is important, or dance, but also to have real work to do for which they are qualified and which relates to ways in which they can be effective.

Having said all that—it's probably too long already—I would like to ask each of the people with me to say a word or two. I think what they're looking at is their involvement, what it has meant to them, how it has benefited them, how it has benefited Gambians, the kind of thing that our association has done and that other NGOs can and have been doing in other countries.

• 1715

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Your message is well received. There is a key word here, and it's called leadership. I take it that you're one of these involved persons. If the persons accompanying you want to make a comment or a statement, they're welcome to. We will adjourn in another 10 minutes, so you're welcome to make a statement.

Mr. Mike Nelson (Member, Nova Scotia-Gambia Association): I've been involved in a few Gambia projects. I first went to Gambia when I was 16 years old, in grade 11. I think it's essential that young people continue to have opportunities to travel abroad and make close contact with people from other parts of the world. I think the experiences I had in Gambia have really helped to shape my personal development. I think money spent on youth initiatives like these are really an investment of money.

I think people who participate in this sort of project wind up putting a lot back into their own communities. I presently volunteer with four organizations in the community, and I think a lot of the people who have participated in the Gambia association and other organizations that run this sort of exchange wind up really putting the money... the money is well spent.

[Traduction]

développement, mais aussi quels devraient être la mission et le rôle de l'Agence canadienne de développement international: être une source d'appui et un mécanisme; être un véritable catalyseur; offrir aux Canadiens de tous les âges et de toutes les couches de la société des occasions réelles de participer à l'important travail que constitue le développement international.

C'est essentiellement là notre message, sauf que je pourrais y ajouter un troisième élément, qui est implicite et extrêmement important je pense. Dans le cadre de nos activités de développement international, nous travaillons avec des jeunes au Canada, avec des jeunes à l'étranger et nous considérons les enfants comme l'avenir de l'humanité, ici et ailleurs. Nous reconnaissons que les jeunes peuvent véritablement aider les enfants dans le processus de développement. Ils sont en fait très bien placés pour venir en aide, par exemple, aux familles qui vivent une situation de stress. Ils peuvent être des chefs de file dans des villages du soi-disant Tiers monde. Les jeunes sont extrêmement bien placés pour être efficaces. Je pense qu'on a trop souvent tendance à l'oublier.

Nous avons entendu certains commentaires au sujet des programmes d'échange. Nous avons organisé des échanges au début, mais nous avons essayé d'aller plus loin, de mettre en oeuvre à l'intention des jeunes des projets véritablement axés sur le partenariat afin qu'ils ne se réunissent pas uniquement pour chanter autour d'un feu de camp, ce qui est important, ou pour danser, mais qu'ils puissent également avoir à faire un vrai travail pour lequel ils ont les qualités requises et qui leur permet d'être utiles.

Cela étant dit—j'ai déjà probablement parlé trop longtemps—j'aimerais demander à chacune des personnes qui m'accompagnent de dire un mot ou deux. Elles pourront vous dire quelle forme a pris leur participation, ce que cela a voulu dire pour elles, ce que cela leur a apporté, à elles ou aux Gambiens, ce que fait notre association et ce que peuvent faire et ont fait d'autres ONG dans d'autres pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons bien compris votre message. Il y a un mot à retenir dans tout cela, et c'est le mot leadership. Si je comprends bien, vous êtes l'une de ces personnes engagées. Les gens qui vous accompagnent peuvent nous présenter un exposé s'ils le souhaitent. Nous avons 10 minutes encore et nous serions heureux d'entendre ce que vous avez à dire.

M. Mike Nelson (membre, Nova Scotia-Gambia Association): J'ai participé à un certain nombre de projets en Gambie. J'y suis allé pour la première fois lorsque j'avais 16 ans et que j'étais en 11^e année. Je pense qu'il est essentiel que les jeunes aient la chance de voyager à l'étranger et de rencontrer des gens d'autres régions du monde. Les expériences que j'ai vécues en Gambie ont vraiment contribué à mon développement personnel. Selon moi, l'argent consacré à des initiatives jeunesse comme celles-là est de l'argent bien investi.

Les gens qui participent à des projets de ce genre finissent par beaucoup apporter à leur propre collectivité. Je travaille actuellement comme bénévole pour quatre organisations communautaires, et je pense que bien des gens qui se sont intéressés à l'association avec la Gambie et d'autres organisations qui offrent de tels programmes d'échange finissent par... l'argent est bien dépensé.

[Text]

That's all I wanted to say.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Karen, you too are a part of the movement.

Ms Karen McSweeney (Member, Nova Scotia-Gambia Association): I've been involved in two Gambia projects. I've spent about two months in each of the last two summers there. The first one was on the peer health and AIDS education. Last year I graduated with my BE and went back as a teacher.

I was there educating during the first year. I had planned to go into education, but it definitely confirmed my belief in education. In travelling throughout the country, all the Gambian students were eager to hear what we were saying. I came back surprised that I had learned more than I had taught, and I had a real vision for education.

One thing sticks in my mind. When I went back to teach English in the summer school, we went to a village called Kerewan. They had built a school there. The villagers had absolutely no money to do it, but I guess they wanted so much for their children to have a future that they built their school out of clay. They had rough-hewn logs in it. They had such a spirit and desire for education that it was really heart-warming.

This year I've been substituting and I've had a couple of term positions. With every class I've done some kind of education program on Gambia, even if it's just bringing in clothes or artifacts or slides. The fascination of the junior high and high school students I've taught has been overwhelming. They have been eager to help and want to know what they can do.

In terms of education, we do have a lot to offer Gambia—with the youth who go over and the education students and teachers—but we've learned just as much. I think it's really important that the young people I'm teaching now, who are in junior high, have the opportunity to offer their skills and to learn, with the support of the government. I think that's important.

Mr. Sébastien Ngie (Member, Nova Scotia-Gambia Association): I want to tell this august panel where Gambia is and what Gambia looks like—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I've been trying to locate Gambia. I know it's next to Senegal and it's the name of a river, but I haven't been able to situate it on the map.

Mr. Ngie: It's right in the middle of Senegal. If you don't put on lenses, you won't see it well.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand now.

Senator Cools: Mr. Ngie, what language is it? Is it French-speaking?

Mr. Ngie: It's anglophone. Senegal is francophone and Gambia is anglophone.

Senator Cools: Okay.

[Translation]

C'est tout ce que j'avais à dire.

Le coprésident (M. Gauthier): Karen, vous faites partie vous aussi de l'association.

Mme Karen McSweeney (ex-participante, Nova Scotia-Gambia Association): J'ai participé à deux projets en Gambie. J'y ai passé deux mois durant chacun des deux derniers étés. Le premier été, j'ai participé au programme d'éducation par des pairs sur la santé et le SIDA. L'année dernière, j'ai obtenu mon baccalauréat et j'y suis retournée comme enseignante.

J'ai travaillé dans l'enseignement la première année. J'avais l'intention de m'orienter vers l'éducation, mais cela a vraiment confirmé ma foi dans l'éducation. Partout en Gambie, les étudiants étaient impatients d'entendre ce que nous avions à leur dire. À mon retour, j'ai été surprise de constater que j'en avais appris plus que j'en avais enseigné, et j'avais une véritable vision de l'éducation.

Il y a une chose dont je me rappellerai toujours. Lorsque je suis retournée pour enseigner l'anglais à l'école d'été, nous nous sommes rendus dans un village du nom de Kerewan. Les villageois y avaient bâti une école. Ils n'avaient pas d'argent, mais je suppose qu'ils tenaient tellement à assurer l'avenir de leurs enfants qu'ils en ont bâti une en glaise. Ils y avaient installé des billots en bois dégrossis. Cela faisait chaud au cœur de voir l'importance qu'ils attachaient à l'éducation.

Cette année, j'ai été remplaçante et j'ai occupé deux postes d'une durée déterminée. J'ai organisé avec chaque classe une espèce de programme d'éducation sur la Gambie, même s'il consistait uniquement à apporter des vêtements, des artefacts ou des diapositives. J'ai trouvé renversante la fascination des étudiants de premier et de deuxième cycle du secondaire à qui j'ai enseigné. Ils tenaient absolument à apporter leur aide et voulaient savoir comment s'y prendre.

Sur le plan de l'éducation, nous avons beaucoup à offrir à la Gambie—grâce aux jeunes qui s'y rendent et aux étudiants et enseignants qui s'occupent d'éducation—mais nous avons autant à apprendre. Je pense qu'il est très important que les jeunes à qui j'enseigne actuellement, qui sont à l'école secondaire de premier cycle, aient l'occasion de mettre leurs compétences à profit et d'apprendre avec l'aide du gouvernement. Je crois que c'est important.

M. Sébastien Ngie (membre, Nova Scotia-Gambia Association): Je veux tout simplement dire à cet auguste groupe où se trouve la Gambie et de quoi elle a l'air au juste. . .

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai essayé de la trouver sur la carte. Je sais qu'elle est située à côté du Sénégal et qu'elle porte le nom d'un cours d'eau, mais je n'ai pas pu la trouver sur la carte.

M. Ngie: Elle est située au beau milieu du Sénégal. Il est impossible de bien la voir sans une loupe.

Le coprésident (M. Gauthier): Maintenant je comprends.

La sénatrice Cools: Monsieur Ngie, quelle langue y parle-t-on? Le français?

M. Ngie: C'est un pays anglophone. Le Sénégal est francophone et la Gambie, anglophone.

La sénatrice Cools: Parfait.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Ngie: It's interesting that so many people don't hear about Gambia. It's not because of its size. Literally, it's because it is problem-free. It is tribalistic-free. It has a religious tolerance sort of government and people are democratic. The media won't talk about it. If there was persecution, if there was human rights abuse, then everybody would know where Gambia is.

• 1720

Having said that, it is the trend that developed countries focus most attention where a problem has ensued. Looking at what Gambia can offer the world or the West African coast in terms of its tranquillity and democracy, developed countries should use a preventive measure by encouraging those countries that are problem-free to make sure they don't get into a situation that would lead other countries to help in terms of finances.

I don't want to make much comparison here, because it wouldn't be fair. Canada's role in international development is very crucial, and it is very much liked by most developing countries for the simple fact that it takes a very straight and decisive role. But instead of waiting until a problem is in the making, and then Canadian soldiers go and get killed and Canadian taxpayers' money is invested and destroyed, the preventive measure would be far better than letting situations occur that would destroy human lives and Canadian money.

The Nova Scotia-Gambia Association venture, I believe, is in the right direction of preventive measures by educating people, by helping people who otherwise would have been traumatic, who otherwise would have been creators of problems, helping them solve their day-to-day needs.

Canadian presence in Gambia to date is probably only the Nova Scotia-Gambia Association. CUSO has moved out, or is moving out. Leaving that poor country as it is means we are condoning that the country should be open to all sorts of problems. If those problems mount, what we will eventually do here in Canada is take taxpayers' money to go solve problems. Before solving problems, why don't we encourage and facilitate a smooth and democratic country, which up to now has not been polluted to an unwarranted situation?

The Nova Scotia-Gambia Association, as Mr. Devanney has said, is purely the initiative of individuals—particularly from this end—but is getting the utmost and the highest support from the ministries and the presidency in Gambian society.

As many Canadians accepted in Gambia, I for one have walked with so many Nova Scotians in the little college where I teach. Coming over here to be updated in my career as a career counsellor would eventually help me go back to my country and say that what Canadians are offering is the same sort of life they are living in their own country; they are an example of a democratic country that we can learn from. So from our government, they would try to view Canada as being one of the topmost countries that portray democracy in the world. That is known in Gambia and I believe it is a key word in Gambia and in Gambian mouths. That is why now there are more Gambians coming to Canadian institutions than ever before.

M. Ngie: Je trouve intéressant que bien des gens n'aient pas entendu parler de la Gambie. Ce n'est pas à cause de sa taille. C'est parce qu'il n'y existe littéralement aucun problème. Il n'y a pas de conflits entre tribus. Le gouvernement est tolérant sur le plan de la religion et les gens sont démocrates. Les médias n'en parlent pas. Si la population était persécutée, s'il y avait violation des droits de la personne, alors tout le monde saurait où se trouve la Gambie.

Cela étant dit, il reste que les pays développés se mobilisent lorsqu'un problème se pose. Étant donné ce que la Gambie a à offrir au monde entier ou aux pays de la côte de l'Afrique occidentale à cause de sa tranquillité et de sa démocratie, les pays développés devraient, à titre de mesure préventive, l'encourager et encourager en fait tous les pays où aucun problème ne se pose afin qu'ils ne se retrouvent pas un jour dans une situation où d'autres pays seraient obligés de les aider financièrement.

Je ne veux pas faire de comparaisons ici, parce que cela ne serait pas juste. Le Canada joue un rôle déterminant dans le développement international, et la plupart des pays en développement l'apprécient à sa juste valeur parce qu'il est très franc et joue un rôle décisif. Au lieu d'attendre qu'un problème se pose, que des soldats canadiens aillent se faire tuer et que l'argent des contribuables soit investi en pure perte, il serait de loin préférable qu'on prenne des mesures préventives avant que la situation se détériore et qu'il y ait des pertes de vies humaines et d'argent.

La Nova Scotia-Gambia Association a choisi la bonne voie, je pense, en prenant des mesures préventives, en éduquant la population, en l'aidant à répondre à ses besoins de tous les jours pour qu'elle ne se retrouve pas dans une situation traumatisante, qu'elle ne crée pas de problèmes.

La présence canadienne en Gambie a probablement été jusqu'à maintenant assurée uniquement par la Nova Scotia-Gambia Association. CUSO en est parti ou s'apprête à le faire. En abandonnant ce pays pauvre à son sort, on le condamne à toutes sortes de problèmes. Si ces problèmes s'enveniment, il faudra utiliser au Canada l'argent du contribuable pour les régler. Avant d'avoir à régler des problèmes, pourquoi ne pas faciliter la vie à un pays tranquille et démocratique où la situation ne s'est pas encore envenimée au point de devenir intolérable?

Comme M. Devanney l'a dit, la Nova Scotia-Gambia Association est uniquement l'initiative de particuliers—du moins ici—mais elle a l'appui total des ministères et de la présidence du gouvernement gambien.

Les Canadiens sont très bien acceptés en Gambie et j'ai côtoyé de nombreux Néo-Écossais dans le petit collège où j'enseigne. Je suis venu ici pour poursuivre mes études comme conseiller en orientation professionnelle et j'aimerais pouvoir dire, lorsque je rentrerai dans mon pays, que les Canadiens sont prêts à nous offrir le même genre de vie que celui qu'ils connaissent dans leur propre pays; le Canada est un pays démocratique qui a beaucoup à nous apprendre. Pour notre gouvernement, le Canada est l'un des pays au monde qui représente le mieux la démocratie. C'est ce qu'on dit en Gambie et c'est ce que disent tous les Gambiens. C'est pourquoi il y a de plus en plus de Gambiens qui viennent étudier dans les établissements canadiens.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm sorry to interrupt, but I think members would like to ask a few questions. We've been going on for 25 minutes and we haven't had a chance to ask questions.

Mr. English.

Mr. English: Thank you for the presentation. I was very interested in the description of what you gained from your experience in Gambia. In fact, if I recall your remark correctly, you said you brought back more than you took.

• 1725

We've had several discussions with some educators who've talked about internationalization of education. They said that Canada does not spend enough money on that particular item. It's perhaps an area where the federal government could be involved.

In your case, I took your figures and I calculated mentally—and this committee is not known for its good math, except for the chairman—

Senator Cools: Get a calculator.

Mr. English: As I added up the figures, the cost was for 14 to 16 people at about \$130,000. We heard from Mr. Noonan earlier today from UNICEF. He said UNICEF is involved in a primary literacy program in Bangladesh. You've started development issues and you realized how significant current literature is in stressing primary literacy. It's \$15 per child per year. I was wondering whether the activity you were describing is more properly described as international education, rather than development assistance. If in fact the CIDA budget is distorted by costs of this kind, which I'm not denying should occur... I think it's extremely important for Canadian students to have international experience, but I really wonder whether it's development assistance when we measure it against such costs as the UNICEF project of \$15 per child, per year.

Mr. Devanney: Perhaps I could answer that briefly. The summer school is funded by the youth program of CIDA. The CIDA youth program has a mandate to see that some Canadian youths have international exposure. In effect, that's what they're paying for—the benefit to Canadians.

Mr. English: Oh, I'm aware of that.

Mr. Devanney: We've taken that concept and said we don't want only Canadians to benefit from it. We want the Canadians who go on the exchange project to be doing valuable work. We have two goals with the summer school. One is teacher training. We work in partnership with teachers. Teams of teachers, Canadians and Gambians work together with each class. We're working with new methods and so on.

The second thing is that a summer school opportunity is provided each summer to 350 Gambian students, free of charge to them.

I'm not sure what else to say. Is it development assistance? Yes, in part. Is it youth education? Yes, in part.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis désolé de vous interrompre, mais je pense que les membres aimeraient poser quelques questions. Nous avons débuté il y a 25 minutes et nous n'avons pas encore eu la chance de poser des questions.

Monsieur English.

M. English: Merci de votre exposé. Vous nous avez décrit votre expérience de la Gambie et cela m'a beaucoup intéressé. En fait, si je me souviens bien, vous avez dit que vous avez reçu plus que vous n'avez donné.

Nous avons eu plusieurs discussions avec certains éducateurs qui nous ont parlé de l'internationalisation de l'éducation. Ils nous ont dit que le Canada n'y consacre pas suffisamment d'argent. C'est peut-être un secteur où le gouvernement fédéral devrait intervenir.

J'ai pris vos chiffres et j'ai calculé mentalement—le Comité n'est pas tellement bon en mathématiques, sauf le président... .

La sénatrice Cools: Achetez-vous une calculatrice.

M. English: J'ai additionné les chiffres et je suis arrivé à un coût d'à peu près 130 000\$ pour 14 ou 16 personnes. Plus tôt dans la journée, nous avons entendu le témoignage de M. Noonan de l'UNICEF. Il nous a indiqué que l'UNICEF participe à un programme d'alphabétisation au Bangladesh. On commence par parler de développement pour finir par s'apercevoir à quel point l'alphabétisation est importante. Elle coûte 15\$ par année par enfant. Je me demandais si l'activité que vous avez décrite ne correspond pas plutôt à de l'éducation internationale qu'à l'aide au développement. Si en réalité le budget de l'ACDI est faussé par des coûts de ce genre, et je ne dis pas pour autant qu'il ne faudrait pas... Je pense qu'il est extrêmement important pour les étudiants canadiens d'acquérir une expérience internationale, mais je me demande si on peut vraiment parler d'aide au développement quand on sait que les coûts dans le cas du projet de l'UNICEF sont de 15\$ par enfant par année.

M. Devanney: Je pourrais peut-être répondre brièvement à cette question. L'école d'été est financée par le programme Initiatives jeunesse de l'ACDI. Ce programme a pour objet de faire en sorte que certains jeunes Canadiens découvrent le monde. En fait, c'est ce à quoi sert l'argent—l'intérêt des Canadiens.

M. English: Je le sais.

M. Devanney: Nous avons repris cette notion et nous nous sommes dit que les Canadiens ne devraient pas être les seuls à en profiter. Nous voulons que les Canadiens qui participent à des programmes d'échange fassent un travail valable. L'école d'été a deux buts. Le premier est la formation des enseignants. Nous travaillons en collaboration avec les enseignants. Des équipes d'enseignants, canadiens et gambiens, travaillent ensemble avec chaque classe. Nous expérimentons de nouvelles méthodes et ainsi de suite.

Le deuxième but est d'offrir chaque été à 350 étudiants gambiens l'occasion de suivre gratuitement des cours.

Je ne sais quoi vous dire d'autre. Est-ce de l'aide au développement? Oui, en partie. S'agit-il d'éducation des jeunes? Oui, en partie.

[Texte]

Mr. English: We had the Winegard report a few years ago, which said that we should concentrate on the poorest of the poor. We've been told by many people who have been present today and by others we've heard elsewhere that we should concentrate on helping people face those primary human needs when we can, to use a colloquialism, get a better bang for the buck of \$15 per child per year through UNICEF multilateral projects in Bangladesh, which is the poorest of the poor, compared to a program that supports Canadian university students going to a country like Gambia—or we can take other countries too.

I'm very familiar with these programs. I was a university professor and frequently contributed to the students who were collecting funds from me to go to these projects. I think it's tremendously valuable, but I really wonder whether this can be regarded as development assistance and whether, when we look at the CIDA budget of \$2.6 billion, it is in fact something that perhaps exaggerates the size of that budget. When it states the purpose of this particular kind of activity, I wonder whether we shouldn't put it under the category of internationalization of education, which is a goal, I think, that can be accepted, and see it as part of the educational process, which is expensive in Canada.

Ms McSweeney: Just speaking off the top of my head right now, when I think of development assistance...you want to get the most you can out of the money you do spend. I think with this youth program, with CIDA, you're bringing benefit back to Canada. Mike has talked about what the people involved bring back to the communities. I don't think what we're doing is any less effective for the students we work with, considering the students we've reached in peer health education, and the letters. Simply put, I had 40 students in my class, so I'm talking about the letters I get from them. It's their literacy that's involved. We're working on their English and their writing skills. It ties in with what Sebastian said, too, with regard to preventative measures.

• 1730

This is one of the poorest countries, but it's not a problem country. I think this is what's going to keep it from becoming a problem country.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Madam McSweeney.

Mr. Paré: Si j'ai bien compris, monsieur Devanney, à un moment donné, vous avez dit que vous étiez inquiets de l'ACDI et de l'aide publique au développement, mais vous n'êtes pas allé plus loin. Serait-il possible que vous élaboriez un peu?

Mr. Devanney: Thank you very much. I'm concerned when I speak with other NGOs—not so much ourselves. We've struggled through, on a shoe string at times, and will continue to do so if we have to. But I see very good organizations such as UNUSO downsizing substantially, removing itself totally from a country like Gambia and downsizing significantly in west Africa and all over the world because its share of CIDA funding has been cut.

[Traduction]

M. English: Nous avons eu le rapport Winegard il y a quelques années dans lequel il est dit que nous devrions nous concentrer sur les plus pauvres parmi les pauvres. Bien des témoins nous ont dit aujourd'hui, et d'autres encore que nous avons entendu ailleurs, que nous devrions venir en aide à ceux qui sont dans le besoin, mais que nous devrions aussi essayer d'en avoir plus pour notre argent, ce qui m'amène à comparer les 15\$ par jour dépensés par enfant dans le cadre de projets multilatéraux de l'UNICEF au Bangladesh, qui est l'un des pays les plus pauvres, à un programme qui permet à des étudiants universitaires canadiens de se rendre dans des pays comme la Gambie—et je pourrais vous en nommer d'autres.

Je connais très bien ces programmes. J'ai été professeur d'université et j'ai souvent donné de l'argent à des étudiants qui ramassaient des fonds pour de tels projets. C'est une initiative extrêmement valable, mais je me demande si on peut parler d'aide au développement et si cela ne contribue pas peut-être à gonfler le budget de l'ACDI, qui s'élève à 2,6 milliards de dollars. Étant donné le but de ce type particulier d'activité, je me demande s'il ne faudrait pas plutôt la classer dans la catégorie de l'internationalisation de l'éducation qui est un objectif en soi, j'en conviens, et la considérer comme partie intégrante du processus d'éducation, qui coûte cher au Canada.

Mme McSweeney: Je vais vous dire ce qui me vient à l'esprit. Lorsqu'on parle d'aide au développement, je comprends qu'on veuille en avoir pour son argent. Je crois que dans le cas de ce programme jeunesse, dans le cas de l'ACDI, il y a des avantages pour le Canada. Mike vous a parlé de l'apport à leur collectivité des gens qui participent à de tels programmes. Ce que nous faisons n'est pas moins profitable pour les étudiants avec lesquels nous travaillons si l'on considère l'éducation qui leur est offerte par leurs pairs sur le plan de la santé. J'avais 40 étudiants dans ma classe et je parle des lettres qu'ils m'envoient. Il s'agit de leurs connaissances élémentaires de lecture et d'écriture. Nous travaillons sur leur anglais et leur écriture. Cela rejoint ce que disait Sébastien aussi, à propos des mesures préventives.

C'est l'un des pays les plus pauvres mais ce n'est pas un pays à problèmes et je crois que c'est de cette façon qu'on l'empêchera de le devenir.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame McSweeney.

Mr. Paré: If I understood correctly, Mr. Devanney, you said at some point that you were concerned about CIDA and official development assistance, but you didn't go any further. Could you elaborate a little on this?

M. Devanney: Merci beaucoup. Je suis inquiet lorsque je rencontre des représentants d'autres ONG—il ne s'agit pas tellement de nous. Nous nous sommes débrouillés, en tirant le diable par la queue parfois, et nous continuerons à le faire si nous y sommes obligés. Mais je vois que de très bonnes organisations, comme le SUCO, réduisent considérablement leurs activités, se retirent totalement d'un pays comme la Gambie et diminuent leur action en Afrique de l'ouest et dans le monde entier parce que leur part de financement de l'ACDI a été réduite.

[Text]

I think that's happened with most NGOs right across Canada. Certainly the word has gone out elsewhere in the world that Canada is not as generous and giving a country as it used to be. I think it's clear. There is a clear message that we aren't as concerned with the rest of the world as we used to be. When I say "we", in this case I mean the Government of Canada; I'm not sure the people still feel that way.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On those words, I hesitate to suspend the sittings on a negative note, but I don't share that view of yours, sir. I don't think Canadian people are that unconnected to reality. I think they would support international activities of the kind you're making.

I want to congratulate you for your leadership, and also congratulate the participants and others who help make Canada a very active and proud country in the world.

Thank you very much for appearing with us this afternoon and for your testimony. We appreciate it very much.

This meeting is suspended until 7:30 p.m.

[Translation]

Je crois que c'est arrivé à la plupart des ONG dans tout le Canada. En tout cas, la rumeur court partout dans le monde que le Canada n'est pas aussi généreux qu'auparavant. Je crois que c'est clair. Nous montrons bien que nous ne nous préoccupons plus autant du sort du reste du monde. Lorsque je dis «nous», dans ce cas, j'entends le gouvernement canadien; je ne suis pas sûr de ce que pense le public.

Le coprésident (M. Gauthier): Sur ces mots, j'hésite à terminer la séance sur une note négative, mais je ne partage pas votre avis, monsieur. Je ne crois pas que la population canadienne soit si déconnectée de la réalité. Je pense qu'elle serait favorable à des activités internationales comme les vôtres.

Je veux vous féliciter de votre leadership et féliciter aussi les participants et les autres qui contribuent à faire du Canada un pays très actif et très fier dans le monde.

Merci beaucoup d'être venu comparaître cet après-midi et de votre témoignage. Nous vous en sommes vivement reconnaissants.

La séance est suspendue jusqu'à 19h30.

EVENING SITTING

• 1945

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please. The committee will resume its deliberations.

When we adjourned for supper, we had a good afternoon; I take it we will have a good evening.

I'd like to invite Patricia Erickson, Gene Keyes, Sylvia Keet and Brian O'Neill to come to the table, please.

Patricia Erickson is with Development and Peace, Gene Keyes is a former political science professor, Dr. Sylvia Keet is with Canadian Physicians Against Nuclear War, and Brian O'Neill is with the Halifax One World Committee, which I understand is OXFAM. No? It says in care of OXFAM Canada.

Mr. Brian O'Neill (Halifax One World Committee): That's true, but I'm coordinator for a coalition of non-governmental organizations in the Halifax area.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You're a patient man. You were here this afternoon too.

Mr. O'Neill: That's right, to listen.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I remember seeing you in the audience.

Welcome to you all.

I don't know if Madam Patricia Erickson wants to start. We'll try to use our formula, which is about 10 minutes for introductory statements. Then members of the committee like to ask questions and maybe get some answers from you as to what exactly you are proposing.

Madam Erickson, you have the floor.

SÉANCE DU SOIR

Le coprésident (M. Gauthier): La séance va commencer. Le Comité va reprendre ses délibérations.

Lorsque nous avons levé la séance, nous avons passé une excellente après-midi; j'en déduis que nous allons passer une excellente soirée.

Je voudrais inviter Patricia Erickson, Gene Keyes, Sylvia Keet et Brian O'Neill à s'approcher de la table, si vous le voulez bien.

Patricia Erickson est à Développement et paix, Gene Keyes est un ancien professeur de sciences politiques, le Dr. Sylvia Keet fait partie de l'Association Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire et Brian O'Neill est membre du Halifax One World Committee, qui fait partie d'OXFAM, si j'ai bien compris. Non? On dit ici «aux soins d'OXFAM Canada».

M. Brian O'Neill (Halifax One World Committee): C'est vrai, mais je suis coordonnateur d'une coalition d'organisations non-gouvernementales de la région d'Halifax.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous êtes un homme patient. Vous étiez là cet après-midi aussi.

M. O'Neill: C'est exact, pour écouter.

Le coprésident (M. Gauthier): Je me souviens de vous avoir vu dans la salle.

Bienvenue à tous.

Je ne sais pas si Mme Patricia Erickson souhaite commencer. Nous allons suivre la formule habituelle, c'est-à-dire consacrer environ 10 minutes aux déclarations d'introduction. Ensuite, les membres du Comité aiment poser des questions pour que vous leur donniez des précisions sur vos propos.

Madame Erickson, vous avez la parole.

[Texte]

Ms Patricia Erickson (Volunteer, Development and Peace): I'm Patricia Erickson, a volunteer with Development and Peace. I have been a long-term volunteer for over 10 years, past-president and past-treasurer. Our current president, Mrs. Sharon Keddy, asked me to speak for her and the rest of the organization.

First of all, we introduced a brief and I gave the receptionist two copies. We basically support the CCIC recommendations, but we have a few of our own.

I'm one of the many volunteers supporting the Canadian Catholic Organization for Development and Peace. We are supported at the diocesan level and the parish level as well as by many individuals and many churches. We do work with the grass roots; we educate the grass roots and we form partnerships with people in developing countries. We support the recommendations of the document produced by CCODP at the national level, the brief that I've offered.

We had a fall 1993 action in which we placed ads in 85 newspapers across the country. Some 34,000 people and over 1,100 organizations paid to have their names put in this ad. I have copies of all the ads from all the French and the English newspapers, and I'm giving this copy to the committee.

We asked for two things in our ad: to review Canada's foreign policy through a process involving broad public consultation and participation, which is, I think, happening tonight; and to improve the official development assistance program so as to support more effectively the solutions put forward by poor countries to meet their own people's needs. This is where I think the non-governmental organizations have something to offer to Canada's foreign policy. We have the grassroots level connections, all of us, at the non-governmental organization level—not just Development and Peace, but OXFAM and some of the others that Brian represents.

We could use the money that is put into foreign aid more effectively than it has been in the past. There have been many failures. I can remember we had a broad campaign on the 1985 development assistance to the Negros district of the Philippines where \$10 million was placed in the hands of sugar landowners instead of sugar land workers, and it was totally gone.

We have our own recommendations:

- (1) That Canada's foreign policy be designed to strengthen the world's democratic development.
- (2) That it support the initiatives from the peoples of the south who are contributing in building strong civil societies and promoting respect for universal and indivisible human rights. Development and Peace requests of the government that within four years 60% of official development assistance be allocated for sustainable human development as defined by the 1993 report of the United Nations Development Program.

[Traduction]

Mme Patricia Erickson (bénévole, Développement et Paix): Mon nom est Patricia Erickson et je suis bénévole à Développement et paix. Je suis bénévole depuis plus de 10 ans et j'ai été présidente et trésorière. C'est notre présidente actuelle, M^{me} Sharon Keddy, qui m'a demandé de venir parler en son nom et en celui des autres membres de l'organisation.

Tout d'abord, nous avons présenté un mémoire dont j'ai donné deux exemplaires à la réceptionniste. Nous appuyons essentiellement les recommandations du CCIC, mais nous en avons quelques unes à ajouter.

Je suis l'une des nombreuses bénévoles travaillant avec l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix. Nous sommes appuyés par les diocèses et les paroisses et aussi par de nombreux particuliers et un grand nombre d'églises. Notre travail se fait à la base; nous cherchons à éduquer la base de la population et nous formons des partenariats avec certaines populations des pays en développement. Nous appuyons les recommandations contenues dans le document national de l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, c'est-à-dire le mémoire que j'ai remis.

À l'automne 1993, nous avons passé des annonces dans 85 journaux canadiens. Quelques 34 000 personnes et plus de 1 100 organisations ont payé pour que leur nom y figure. J'ai ici toutes les annonces parues dans les journaux francophones et anglophones et je remets cet exemplaire au Comité.

Nous demandions deux choses dans notre annonce: une révision de la politique étrangère canadienne grâce à un processus prévoyant une large consultation et participation publique, comme nous le voyons ce soir, je pense, et une amélioration du programme d'aide public au développement en vue de donner une plus grande importance aux solutions proposées par les pays pauvres pour répondre aux besoins de leur population. D'après moi, c'est là que les organisations non-gouvernementales ont quelque chose à apporter à la politique étrangère canadienne. Nous avons toutes des liens avec la base des populations et c'est vrai de toutes les organisations non-gouvernementales—pas seulement de Développement et Paix, mais aussi d'OXFAM et des autres que représente Brian.

Nous pourrions utiliser plus efficacement les fonds consacrés à l'aide étrangère. Il y a eu de nombreux échecs. Je me souviens qu'il y a eu, en 1985, une grande campagne sur l'aide au développement dans le district de Negros aux Philippines, dans le cadre de laquelle 10 millions de dollars ont été placés entre les mains des propriétaires de plantations sucrières au lieu d'être confiés aux travailleurs de ces plantations, et l'argent a complètement disparu.

Nous avons nos propres recommandations:

- (1) Que la politique étrangère canadienne soit conçue de façon à renforcer le développement démocratique du monde.
- (2) Qu'elle encourage les initiatives des peuples du sud qui contribuent à l'édification de sociétés civiles fortes et à promouvoir le respect pour les droits de la personne universels et indivisibles. Notre organisation demande au gouvernement d'affecter d'ici quatre ans 60 p. 100 de l'aide publique au développement au développement humain durable selon les définitions du rapport de 1993 du programme des Nations Unies pour le développement.

• 1950

[Text]

(3) We understand development to mean that of people and of communities. That is in contrast to national development. People must come first. Considering that long-term peace and security cannot be achieved without the simultaneous implementation of social, economic and environmental policies, Development and Peace urges the Canadian government to integrate its foreign aid policies and to transfer a major part of the defence budget to the official development assistance budget.

(4) Finally, the Government of Canada should implement an energetic program to educate and involve the Canadian population in the promotion of sustainable development and north-south solidarity. This is what all of the NGOs have been doing, educating as well as advocating in the Third World.

I think that's all I would have to say formally, except to state again that I hope the expertise of the NGOs will be used by Canada's foreign aid policy-makers.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Madam Erickson. I would invite Dr. Sylvia Keet to make her comments.

Dr. Sylvia Keet (Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War): I would like to circulate these recommendations from our national committee. There are 29 of them.

My name is Doctor Sylvia Keet and I am the president of the Nova Scotia Health Professionals for Prevention of Nuclear War. We are a chapter of CPPNW, Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War, which is an affiliate of IPPNW, International Physicians for the Prevention of Nuclear War, the Nobel prize-winning peace organization; that was 1985.

• 1955

CPPNW is a national organization with a membership of over 2,000, most of whom are physicians. We are an organization in transition. We came into being at the height of the Cold War 14 years ago and now have broadened our mandate to reflect the many other threats to our globe besides nuclear weapons.

From this wider perspective, our current mission statement reads:

Because of our concern for global health, we are committed to the prevention of war, the abolition of nuclear weapons, promotion of non-violent conflict resolution and social justice in a sustainable world.

The members of CPPNW appreciate the opportunity provided by the current review process for our organization to express health-based perspectives on matters within the field of foreign affairs. We believe that the recommendations we make are appropriate for the new, post-Cold War international realities and are feasible within the bounds of our country's financial limitations and vision. We strongly believe that the implementation of these recommendations would contribute to the achievement of a healthier, safer and more sustainable world.

[Translation]

(3) Pour nous, le développement est celui des populations et des communautés et non le développement national. La priorité doit aller à la population. La paix et la sécurité à long terme n'étant possibles que si l'on met en oeuvre simultanément des politiques sociales, économiques et environnementales, Développement et Paix demande instamment au gouvernement canadien d'intégrer ses politiques d'aide étrangère et de transférer une grande partie du budget de la défense à celui de l'aide publique au développement.

(4) Enfin, le gouvernement canadien devrait mettre en oeuvre un programme énergétique pour éduquer la population canadienne et la faire participer à la promotion du développement durable et de la solidarité nord-sud. C'est ce qu'on fait toutes les ONG, de l'éducation et de la promotion dans le Tiers Monde.

Je pense que ma déclaration formelle peut s'arrêter là et j'ajouterais simplement que j'espère que les responsables de l'élaboration des politiques d'aide étrangère sauront faire appel à l'expertise des ONG.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, madame Erickson. J'invite maintenant le Dr. Sylvia Keet à nous présenter ses commentaires.

Mme Sylvia Keet (Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire): Je voudrais vous distribuer ces recommandations qui viennent de notre comité national. Elles sont au nombre de 29.

Mon nom est Sylvia Keet et je suis présidente de Nova Scotia Health Professionals for Prevention of Nuclear War. Nous sommes un chapitre de l'Association Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire, qui est elle-même affiliée à l'IPPNW, International Physicians for the Prevention of Nuclear War, l'organisation qui a gagné le prix Nobel de la paix en 1985.

Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire est une organisation nationale qui compte plus de 2 000 membres, médecins pour la plupart. Nous sommes une organisation en transition puisque nous avons vu le jour au plus fort de la Guerre froide, il y a 14 ans, et que nous avons maintenant élargi notre mandat de façon à prendre en considération les autres menaces qui pèsent sur notre globe, en dehors des armes nucléaires.

Dans ce contexte plus large, notre énoncé de mission actuel se lit ainsi:

Dans le but de préserver la santé à l'échelle mondiale, nous sommes déterminés à empêcher la guerre, abolir les armes nucléaires, promouvoir le règlement non-violent des conflits et la justice sociale dans un monde viable.

Les membres de l'organisation sont heureux de pouvoir profiter du processus d'examen actuel pour exprimer leur point de vue sur les considérations de santé dans le contexte des affaires étrangères. Les recommandations que nous formulons nous paraissent correspondre aux nouvelles réalités internationales de l'après Guerre froide et sont compatibles avec les limites financières et la vision de notre pays. Nous sommes convaincus qu'elles contribueront, si on les met en oeuvre, à améliorer l'état de santé des populations de même que la sécurité et la viabilité à l'échelle mondiale.

[Texte]

You have 29 recommendations from our submission in front of you. The full submission will be delivered to you when you meet with the full committee and with our executive in Ottawa next week.

The following recommendations are both key and urgent. Number one is that the eventual elimination of all nuclear weapons be the acknowledged long-term goal of Canada's foreign policy. These weapons remain a real threat to the survival of the world's population and contribute to its instability. Our organization attacks the problems from a variety of initiatives, all of which press for the achievement of a world free of nuclear weapons. The concept of a nuclear-weapons-free world must be the subject of serious international discussion. Canada has rejected the option of making nuclear weapons, though we have the physical resources and the necessary skills in abundance. We are therefore particularly well qualified to play a leading role in initiating the essential dialogue to create a nuclear-weapons-free world.

Number five is that Canada submit to the International Court of Justice by the June 10 deadline a legal brief that argues that the use of nuclear weapons be declared illegal. This is known as the World Court project. I think 25,000 was the last count of declarations of support that have gone to The Hague for the hearing of this question, which was originally considered at the World Health Organization and passed by an overwhelming majority and has now been forwarded to The Hague. This is one of our key recommendations: the question of the legality of nuclear weapons on an international scale. This is extremely important and we urge you to press for the Canadian government to submit a legal brief.

Number 11 is that the international roles for Canadian military personnel embrace pre-and post-conflict peace-building, peace-keeping and humanitarian relief under the aegis of the United Nations, but not participate in combat operations.

All these recommendations have a much fuller brief behind them, which is 19 pages long and is very well thought out by our groups right across the country. There has been involvement of every province in Canada in the production of this brief.

Number 15 is another one we picked out as key. Canada should support land mine conversion programs, including redirecting research from production to de-mining methodology. This is an enormously important topic and is dealt with in detail in the brief you will receive next week.

Number 17 is not necessarily a key one, but it certainly has involved us locally: that Canada cease to permit low-level flying over her territory for the purposes of war fighting. This issue has been studied extensively by the Halifax, Quebec and Newfoundland chapters, and we are presently cooperating in a review of the revised DND EIS—environmental impact statement—from the health perspective of the impact of low-level military flights on the Inuit people.

[Traduction]

Vous avez devant vous 29 recommandations extraites de notre mémoire, qui vous sera remis dans sa totalité lorsque vous rencontrerez le comité au complet et notre exécutif, à Ottawa, la semaine prochaine.

Les recommandations suivantes sont à la fois essentielles et urgentes. Premièrement, que l'objectif à long terme reconnu de la politique étrangère canadienne soit l'élimination de toutes les armes nucléaires. Ces armes restent une menace véritable pour la survie de la population mondiale et contribuent à l'instabilité du monde. Notre organisation s'attaque aux problèmes sous différents angles mais toujours dans le but de débarrasser le monde des armes nucléaires. Cette notion de monde dénucléarisé doit faire l'objet d'un sérieux débat international. Le Canada a refusé de fabriquer des armes nucléaires bien qu'il ait les ressources matérielles et les compétences nécessaires pour le faire. Nous sommes donc particulièrement bien placés pour jouer un rôle clé dans l'amorce du dialogue nécessaire à la création d'un monde véritablement dénucléarisé.

Dans la cinquième recommandation, nous demandons que le Canada présente avant la date limite du 10 juin un mémoire juridique à la Cour internationale de justice demandant que l'emploi des armes nucléaires soit déclaré illégal. C'est ce que l'on appelle le projet de la Cour internationale de justice. Je crois que lors du dernier décompte, 25 000 déclarations de soutien avaient été envoyées à La Haye pour l'audience sur cette question qui avait été au départ étudiée à l'Organisation mondiale de la santé et adoptée à une majorité écrasante et a maintenant été transmise à La Haye. C'est l'une de nos quatre recommandations essentielles: la question de la légalité des armes nucléaires à l'échelle internationale. C'est extrêmement important et nous vous exhortons à pousser le gouvernement canadien à présenter un mémoire juridique à ce sujet.

Il est dit au numéro 11 que le personnel militaire canadien doit jouer un rôle dans l'établissement et le maintien de la paix et l'aide humanitaire avant et après les conflits, sous l'égide des Nations Unies, mais non participer à des opérations de combat.

Toutes ces recommandations s'appuient sur un mémoire beaucoup plus complet, qui fait 19 pages et a été longuement préparé par les groupes de tout le pays. Chaque province canadienne a participé à la production de ce mémoire.

La recommandation numéro 15 est également une recommandation essentielle. Le Canada devrait appuyer les programmes concernant les mines terrestres et réorienter la recherche en la consacrant aux méthodes de déminage plutôt qu'à la production. C'est un sujet extrêmement important qui est traité en détail dans le mémoire que vous recevrez la semaine prochaine.

La numéro 17 n'est pas vraiment essentielle mais elle nous a beaucoup touchés localement: que le Canada n'autorise plus sur son territoire les survols à basse altitude servant à des fins de guerre. Cette question a été étudiée de façon approfondie par les chapitres de Halifax, de Québec et de Terre-Neuve et nous participons actuellement à un examen de l'EIE révisé de la défense—l'Énoncé des incidences environnementales—du point de vue des répercussions des vols militaires à basse altitude sur la santé des Inuits.

[Text]

[Translation]

• 2000

Our recommendation 18 is that Canada pursue a policy of recognizing the values of the diversity among the world's people in race, tradition and spiritual values and that she portrays this tolerance and respect of human rights for all ethnic groups by her practices on her own territory, including those related to the First Nations people.

Recommendation 19 is that Canada develop an integrated policy for international emergency response. Here we're talking about earthquakes and things like that for which we need emergency readiness.

Recommendation 20 concerns the rights of displaced people, their places of refuge and their right to seek asylum. Canada needs an integrated policy in this area.

Recommendation 21 suggests that Canada extend aid to countries to build or rebuild the infrastructure in response to needs as defined by the recipients rather than as tied to our own immediate trade benefit.

Recommendation 22 is that Canada take an urgent step to decrease its dependence on military exports, especially to countries with poor human rights or non-democratic governments.

Recommendation 23 proposes that Canada play a leadership role in adapting the global economy to global resources and work towards measures that avoid political unrest through maldistribution of available resources.

Finally, our recommendation 29 is that Canada seek ways to work with the United Nations reform initiative in order to regain the United Nations' credibility as an instrument of global well-being.

In conclusion, Canadian foreign policy has a significant role to play in steering global policies in new and constructive directions. We have a sense of urgency but also a sense of hope. We believe that Canadians acting with common goals can make a difference.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Dr. Sylvia Keet.

I now invite Mr. Gene Keyes, a former political science professor. The floor is yours, Mr. Keyes.

Mr. Gene Keyes (Individual Presentation): My name is Gene Keyes, former assistant professor of political science at Brandon University and St. Thomas University.

In the five minutes allotted today, I will focus on just one foreign policy priority, namely peacekeeping plus international disaster relief, all in one.

Given the frequent convergence of natural and artificial disasters, peacekeeping forces often perform major feats of humanitarian relief. I draw your attention to a little montage of headlines I provide on the second page of the presentation, in locations such as Kurdish areas, Yugoslavia, Somalia, etc.

Selon notre recommandation 18, le Canada devrait dans ses politiques reconnaître la valeur de la diversité dans la population mondiale sur le plan de la race, des traditions et des valeurs spirituelles et qu'il illustre cette tolérance et ce respect des droits de la personne pour tous les groupes ethniques par ses pratiques sur son propre territoire, notamment envers les populations des Premières nations.

Nous demandons à la recommandation 19 que le Canada élabore une politique intégrée d'action en cas de catastrophe à l'échelle internationale. Nous pensons surtout aux tremblements de terre et à ce genre de catastrophe pour lesquelles nous devons nous préparer et pouvoir agir d'urgence.

La recommandation 20 porte sur les droits des personnes déplacées, leurs lieux de refuge et leur droit à chercher asile. Il faut une politique intégrée au Canada dans ce domaine.

À la recommandation 21, nous demandons que le Canada aide les autres pays à construire ou à reconstruire leur infrastructure selon les besoins définis par les bénéficiaires plutôt qu'en fonction de ses avantages commerciaux immédiats.

Recommandation 22: Que le Canada prenne rapidement des mesures pour moins dépendre des exportations militaires, surtout à destination de pays ayant des gouvernements non démocratiques ou qui ne respectent pas les droits de la personne.

Il est proposé à la recommandation 23 que le Canada joue un rôle de premier plan pour adapter l'économie mondiale aux ressources mondiales et viser à prendre des mesures qui permettraient d'éviter l'instabilité politique liée à une répartition inégale des ressources disponibles.

Enfin, à la recommandation 29, nous souhaitons que le Canada participe à l'initiative de réforme des Nations Unies afin que l'organisation retrouve sa crédibilité en tant qu'instrument du bien-être mondial.

En conclusion, le Canada peut, par sa politique étrangère, jouer un rôle majeur et orienter les politiques mondiales dans de nouvelles directions. Nous éprouvons un sentiment d'urgence mais aussi d'espoir. Nous sommes convaincus que si les Canadiens poursuivent des objectifs communs, ils peuvent changer les choses.

Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, madame Sylvia Keet.

Je vais maintenant demander à M. Gene Keyes, ancien professeur de sciences politiques, de bien vouloir commencer son exposé. Vous avez la parole.

M. Gene Keyes (présentation individuelle): Mon nom est Gene Keyes et j'étais professeur adjoint de sciences politiques à l'université Brandon et à l'université St. Thomas.

Au cours des cinq minutes qui me sont allouées, je voudrais me concentrer sur une seule priorité en politique étrangère, le maintien de la paix plus l'aide internationale en cas de catastrophe, ensemble.

Les catastrophes naturelles et artificielles ayant tendance à converger, les forces de maintien de la paix font souvent un énorme travail humanitaire. J'attire votre attention sur le petit montage de titres que je présente à la deuxième page de mon mémoire, dans différents endroits comme le Kurdistan, la Yougoslavie, la Somalie, etc.

[Texte]

Page 106 of the red book said that a Liberal government will "emphasize the key priority of peacekeeping". I second that proposition and urge that peacekeeping be formally upgraded to Canada's number one defence priority in foreign policy instead of being an ad hoc response from day to day and year to year.

Many marvellous deeds have been done by Canadian forces in recent months and years on international relief missions, be it an earthquake in Peru, civil war in Yugoslavia, unnatural famine in Somalia, and now genocide in Rwanda. But these operations are always relatively small addenda to the NATO and conventional war training of the Canadian forces. Why should international rescue action be merely a goodwill by-product of military capability?

The new world order needs a military alliance against mass disaster. It would field a world-scale rescue command in constant readiness for world-class catastrophes: famine, flood, massacre, nuclear calamity. Call it a mercy force; its political parent could be Canada, the UN, or a humanitarian alliance of countries that would rotate air, land, sea and logistic units for duty periods with the rescue command.

The essential principle is that all rescue command missions and service people be unarmed. The mercy force mystique would be ever to give life, never to take it. Therefore I strongly endorse the idea on page 106 of the red book of: "creating a special peacekeeping brigade, comprising Canadian volunteers with both military and non-military expertise, who want to spend time in an organization specifically mandated to meet the increasingly diverse requirements of modern peacekeeping".

Such a brigade should not be a token gesture by a token-size unit; it should be a major component of the Canadian forces and a top priority of Canadian foreign policy in the realm of peace and security.

Could I just draw your attention to one of the clippings on the second page of my presentation? It refers to a Hercules crew that's been to Somalia, Bosnia and Rwanda, delivering relief supplies and so forth. It mentions that "at a time when fighter jets are burning up fuel training over the Prairies. . . C-130 Hercules transport pilots and crews find themselves wherever bullets are flying".

Toward the end of the article, Major Wade Hoddinott is quoted as saying:

"In the '70s and '80s when we were mostly just training, training and training some more, something like these missions we're on now would take six weeks to plan", said the 42-year-old navigator. "Now, we can get a call at 10 a.m. in Ancona (Italy) and be in Nairobi with an ALCE (airlift command element) in place and flying 10 hours later".

[Traduction]

Il est dit à la page 106 du Livre rouge que le gouvernement libéral «donnera la priorité au maintien de la paix». J'appuie cette proposition et je voudrais que le maintien de la paix devienne la première priorité de la politique militaire et étrangère du Canada au lieu d'être seulement une réponse ponctuelle de jour en jour et d'année en année.

Au cours des derniers mois et des dernières années, les forces canadiennes ont fait des merveilles dans le cadre de missions d'aide internationale, qu'il s'agisse d'un tremblement de terre au Pérou, de la guerre civile en Yougoslavie, de la famine artificielle en Somalie et maintenant du génocide au Rwanda. Mais ces opérations sont toujours de petits ajouts à la formation conventionnelle et dans le cadre de l'OTAN des forces canadiennes. Pourquoi les opérations de secours international ne seraient-elles qu'un produit dérivé de la capacité militaire et fonction de la bonne volonté de l'armée?

Il faut dans le nouvel ordre mondial une alliance militaire contre les désastres à grande échelle. Il faudrait un commandement des opérations de secours à l'échelle mondiale qui soit constamment prêt à intervenir lors de catastrophes mondiales: famine, inondations, massacres, calamités nucléaires. Que l'on parle de force de secours; ses parents politiques pourraient être le Canada, les Nations-Unies, ou une alliance humanitaire entre plusieurs pays qui feraient une rotation entre des unités aériennes, terrestres, maritimes et logistiques pendant des périodes déterminées passées sous le commandement des opérations de secours.

• 2005

Le principe de base est que toutes les missions et tout le personnel du commandement des opérations de secours doivent être sans arme. La force de secours serait toujours là pour donner la vie, jamais pour la prendre. Je souscris tout donc tout à fait à l'idée de la page 104 du Livre rouge visant à: «mettre sur pied un contingent spécial de casques bleus composé de militaires et de civils et volontaires ayant des missions précises qui répondent aux défis modernes que pose le maintien de la paix».

Un tel contingent ne serait pas un élément symbolique dans une unité symbolique mais une partie intégrante des forces canadiennes et une priorité essentielle de la politique étrangère canadienne dans le domaine de la paix et de la sécurité.

Puis-je attirer rapidement votre attention sur l'une des coupures à la deuxième page de ma présentation? Il s'agit d'un équipage d'avion Hercules qui allait transporter des vivres et des secours en Somalie, en Bosnie et au Rwanda. On peut y lire: «alors que des avions de chasse brûlent du carburant à effectuer des vols d'entraînement au-dessus des Prairies. . . les pilotes et les équipages des avions de transport Hercules C-130 se trouvent au milieu des balles».

Vers la fin de l'article, l'on cite les propos du major Wade Hoddinott:

«Au cours des années soixante-dix et quatre-vingt où nous faisons de l'entraînement, encore de l'entraînement et toujours de l'entraînement, il aurait fallu six semaines pour planifier des missions comme celle que nous effectuons maintenant», a déclaré le navigateur de 42 ans. «Maintenant, nous pouvons recevoir un appel à 10 heures du matin à Ancona, en Italie, et être à Nairobi avec un ALCE (élément de contrôle de l'aérotransport) en place et en vol 10 heures plus tard».

[Text]

So I think that's indicative of a situation where you would have a kind of rescue force much more in readiness for instant response, instead of having to go through a paralysis of protocol and many weeks of logistical preparation.

I'm thinking of a kind of international instant reaction force. It's taken only seven weeks to wipe out 500,000 in Rwanda. There's been something of an under-response to that in the international sphere. That's why I think—among many other reasons—disaster relief and peacekeeping go hand in hand and should be elevated to a much higher priority in Canadian foreign policy.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Keyes.

I invite Brian O'Neill, Halifax One World Committee, also presenting on behalf of the Fredericton Coalition for Social Justice. Mr. O'Neill.

Mr. O'Neill: Thank you, Mr. Chairman.

First of all, I would like to read the submission from the Fredericton and Area Coalition for Social Justice. They would have liked the opportunity to represent it personally, but that wasn't available.

We believe that every country has a right to self-sufficiency in the essentials, such as food. In the last election, Canadians rejected the Conservative agenda, including the shutting down of social programs domestically and structural adjustment internationally.

We also rejected so-called free trade, which is neither free nor fair, but rather is the sell-out of our natural resources, leading to loss of self-sufficiency. As ordinary Canadians, our interest is in expanding social and economic empowerment for the majority of the world's people. We believe that Canada's foreign policy should support cooperation rather than competition, and security rather than poverty.

To this end, we recommend:

1. That trade not be conducted with countries that do not allow their workers freedom to organize.
2. That trade not be conducted with countries that do not have an active and effective environmental movement.
3. That the arms trade be discontinued and peace and security be pursued through alleviation of poverty.
4. That government-to-government aid be discontinued and said aid to be provided through legitimate NGOs working in partnership with community-based organizations, allowing people to define and plan for meeting their own needs.
5. That emphasis be focused on programs that empower women in situations of poverty.
6. That increased attention be focused on promoting rights of indigenous people, because it is in the interest of all peoples to conserve their cultures and knowledge.

[Translation]

Je crois donc que c'est révélateur et qu'il y aurait ainsi une force de secours beaucoup plus en mesure de réagir instantanément au lieu d'être paralysée par le protocole et de passer de nombreuses semaines à effectuer la préparation logistique.

Je pense à un genre de force de réaction instantanée internationale. Il a suffi de sept semaines pour massacrer 500 000 personnes au Rwanda. Il y a eu une réaction tout à fait insuffisante au niveau international. C'est pour cette raison, entre autres, que les secours en cas de catastrophe et le maintien de la paix ne font qu'un et qu'ils devraient constituer une priorité beaucoup plus grande dans la politique étrangère canadienne.

Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Keyes.

Je donne maintenant la parole à M. Brian O'Neill, du Halifax One World Committee, qui présente également le point de vue de la Fredericton Coalition for Social Justice. Monsieur O'Neill.

M. O'Neill: Merci, monsieur le président.

Tout d'abord, je voudrais vous lire le mémoire de la Fredericton and Area Coalition for Social Justice. Les membres de la Coalition auraient voulu pouvoir le présenter personnellement, mais cela n'a pas été possible.

Nous estimons que tous les pays ont droit à l'autosuffisance dans les produits de première nécessité, comme les denrées alimentaires. Aux dernières élections, les Canadiens ont refusé le programme conservateur et notamment la suppression des programmes sociaux au Canada et les ajustements structurels à l'échelle internationale.

Nous avons également refusé le soi-disant libre-échange, qui n'est ni libre ni juste, mais représente plutôt une vente à perte de nos ressources naturelles qui nous fera perdre notre autosuffisance. Pour l'ensemble des Canadiens, il est bon d'élargir les pouvoirs sociaux et économiques de la majorité des peuples du monde. À notre avis, la politique étrangère canadienne devrait encourager la coopération plutôt que la concurrence et la sécurité plutôt que la pauvreté.

Dans ce but, nous recommandons:

1. Que le Canada n'ait pas d'échanges commerciaux avec les pays qui ne reconnaissent pas à leurs travailleurs la liberté de se syndiquer.
2. Que le Canada ne commerce pas avec les pays n'ayant pas de mouvement écologiste actif et efficace.
3. Que l'on mette fin au commerce des armes et que l'on recherche la paix et la sécurité en soulageant la pauvreté.
4. Que le Canada mette fin à l'aide de gouvernement à gouvernement et dispense plutôt son aide par l'intermédiaire d'ONG légitimes travaillant en partenariat avec de organisations communautaires, de façon à permettre aux populations de définir leurs propres besoins et les méthodes à employer pour y répondre.
5. Que l'on mette l'accent sur les programmes donnant davantage de pouvoir aux femmes vivant dans la pauvreté.
6. Que l'on accorde une attention plus grande à la défense des droits des peuples autochtones parce que tous les peuples ont intérêt à conserver leur culture et leur savoir.

[Texte]	[Traduction]
7. That Canada work toward bringing about equitable distribution of decisionmaking power in the World Bank and International Monetary Fund.	7. Que le Canada s'efforce d'assurer une répartition équitable des pouvoirs de décision à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international.

• 2010

In conclusion, Canada must continue to be a leader in international affairs, with increased emphasis on human rights, environment and participatory democracy in political and economic realms. Protection of the world environment is one of our prime interests, and we recognize that economic equality and forgiveness of international debt are essential elements in this and in establishing self-sufficiency.

We, the Coalition for Social Justice of Fredericton and area, representing the spectrum of labour, church, anti-poverty, environment and peace movements, indigenous people and women's groups, ask that these recommendations be incorporated into Canada's foreign policy.

I would now like to make the submission on behalf of the Halifax One World Committee.

First, I would like to express our appreciation for this opportunity to present a brief to the joint committee. I realize that many of the NGOs that operate in Halifax and the Halifax area have submitted briefs already or are submitting briefs, but I think there is a particular context to the submission of this brief related to the recent historical activities of the One World Committee.

The One World Committee in Halifax is an ad hoc organization of individuals and agencies interested in Canadian foreign policy and committed to seeking changes in this policy. Composition of the committee includes, but by no means is restricted to, Development in Peace, the Nova Scotia-Gambia Association, UNICEF Nova Scotia, the Latin America Information Group, OXFAM Canada-Deveric, Tools for Peace, Canada World Youth, Canadian Crossroads International, and Ten Days for World Development. Our interest relates directly to the south or Third World, and how changes in Canada's foreign policy might affect countries in this part of the world.

The Halifax One World Committee formed in February 1994. We decided to focus on changes to Canada's foreign policy and consequently held a public forum on Canada's foreign policy review on February 11. It was a very successful event, with workshops held in the afternoon followed by a panel discussion in the evening. Among the presenters at the panel discussion were Ed Broadbent, president of the International Centre for Human Rights and Democratic Development in Montreal, and the Hon. Christine Stewart, Secretary of State for Latin America and Africa.

Among the main issues arising out of the public forum were:

1. The need for the Canadian government to assert the primacy of social and economic justice in its revised foreign policy.

En conclusion, le Canada doit continuer à jouer un rôle prédominant dans les affaires internationales, en privilégiant les droits de la personne, l'environnement et la démocratie dans le domaine politique et économique. La protection de l'environnement mondial nous intéresse au premier chef et nous reconnaissons qu'il faut pour cela, et pour parvenir à l'autosuffisance, assurer l'égalité économique et radier les dettes internationales.

La Coalition for Social Justice of Fredericton and area représente de multiples groupes, syndicats, églises, organismes de lutte contre la pauvreté, de défense de l'environnement et de la paix, peuples autochtones et groupes de femmes, et nous demandons que ces recommandations soient intégrées à la politique étrangère canadienne.

Je voudrais maintenant faire un exposé au nom du Halifax One World Committee.

Tout d'abord, je voudrais vous remercier de nous permettre de présenter un mémoire au comité mixte. Je sais que de nombreux ONG travaillant à Halifax et dans la région ont déjà présenté des mémoires ou vont le faire, mais celui-ci s'inscrit dans un contexte particulier étant donné les activités récentes du One World Committee.

Le One World Committee de Halifax est une organisation ad hoc regroupant des particuliers et des organismes s'intéressant à la politique étrangère canadienne et voulant qu'elle soit modifiée. Le comité comprend entre autres organisations, Développement et paix, la Nova Scotia-Gambia Association, UNICEF Nouvelle-Écosse, le Latin America Information Group, OXFAM Canada-Deveric, Tools for Peace, Canada World Youth, Canadian Crossroads International, et Ten Days for World Development. Nous sommes intéressés par les pays du sud ou du Tiers Monde et aux effets que peuvent avoir les changements dans la politique étrangère canadienne sur ces pays.

Le Halifax One World Committee a été créé en février 1994. Nous avons décidé de nous concentrer sur les changements dans la politique étrangère canadienne et avons par conséquent organisé un forum public sur l'examen de la politique étrangère canadienne le 11 février. La conférence a été très suivie, avec des ateliers l'après-midi suivis d'une discussion en table ronde le soir. Il y avait entre autres à cette table ronde Ed Broadbent, Président du Centre international pour les droits de la personne et le développement démocratique, à Montréal, et l'honorable Christine Stewart, Secrétaire d'état pour l'Amérique latine et l'Afrique.

Différentes questions sont ressorties du forum public et notamment celle-ci:

1. Le gouvernement canadien doit affirmer l'importance prépondérante de la justice économique et sociale dans sa politique étrangère révisée.

[Text]

2. The importance for Canadian foreign policy to recognize human rights in the fullest sense. For example, to understand, accept and promote the development process as one which is fully democratic, controlled and undertaken by people at the community, regional and national levels, and not imposed by foreign institutions.

3. Canada should support, both domestically and internationally, truly sustainable forms of development.

We feel some urgency in reiterating the concerns expressed to the Halifax public forum, because a host of negative social and economic trends have been established in recent years that unfortunately speak against the interests of the majority of humanity, particularly in the south. Among these negative trends are:

1. The growth in income and wealth disparities, both intranationally in the south as well as in the north, and between the north and the south.

2. Social and economic maladjustments driven by the globalization of capital.

• 2015

There are a number of economic policies and programs that have emanated from the thrust of globalization, which we feel are destroying the capacities for communities and nations to have their human rights and democratic aspirations respected. Among these are structural adjustment programs and free trade arrangements.

In expressing our concern regarding both these entities, we want to make it perfectly clear that we are not opposed to free trade and the internal reform of national economies, per se. The problem is that both, especially the structural adjustment programs, have tended to be imposed on peoples as de facto economic constitutions and they have produced profoundly negative social and cultural consequences.

The anti-democratic logic of globalization is aptly represented in what a number of futurist gurus have expressed in recent years. Among them is Keniche Omae, managing director of a Japanese investment firm. In 1991 he published a book called *The Borderless World*. Speaking in Toronto the same year, Mr. Omae referred to, and I quote, "the melting away of national borders" and that there is no such thing as Canada's national interest.

To paraphrase Mr. Omae further, the world is one big economic nation and national governments are wasting time and effort if they try to protect the old borders. This logic translates into the irrelevance of democracy. People vote by what they consume, and governments, inasmuch as they have some role, should facilitate consumer voting by removing every barrier that might impede this process.

This is a very frightening logic for the vast majority of people in the world who have little or no economic or political power. Yet it is an increasing reality for how the world works.

[Translation]

2. Il doit, dans sa politique étrangère, reconnaître les droits de la personne au sens le plus large du terme et par exemple comprendre, accepter et promouvoir le processus de développement comme un processus pleinement démocratique, contrôlé et réalisé par la population au niveau communautaire, régional et national et non imposé par des institutions étrangères.

3. Le Canada doit encourager, à l'échelle nationale et internationale, des formes de développement véritablement durables.

Il nous paraît urgent de réitérer les préoccupations exprimées au forum public de Halifax parce que toute une série de tendances sociales et économiques négatives sont apparues au cours des dernières années qui sont malheureusement contraires aux intérêts de la majeure partie de l'humanité, surtout dans le sud. Parmi ces tendances négatives, citons:

1. L'aggravation des écarts de revenu et de richesse, à la fois à l'intérieur des pays dans le sud comme dans le nord, et entre le nord et le sud.

2. Les inadaptations sociales et économiques liées à la mondialisation du capital.

Il y a un certain nombre de politiques et de programmes économiques qui sont nés de la montée de la mondialisation et qui d'après nous, ne permettent plus aux communautés et aux nations de faire respecter leurs droits fondamentaux et leurs aspirations démocratiques. Les programmes d'ajustement structurel et les accords de libre-échange en font partie.

À ce chapitre, nous tenons à préciser que nous ne sommes pas opposés au libre-échange et à la réforme interne des économies nationales, en soi. Le problème est que ces deux séries de mesures, particulièrement les programmes d'ajustement structurel, ont été imposées aux populations comme des constitutions économiques de fait et ont eu des conséquences sociales et culturelles profondément négatives.

La logique antidémocratique de la mondialisation est parfaitement illustrée par les propos récents d'un certain nombre de gourous futuristes. Il y a parmi eux Keniche Omae, directeur général d'une société d'investissement japonaise. En 1991, il a publié un livre intitulé *The Borderless World* et lors d'une allocution prononcée à Toronto la même année, M. Omae a parlé, et je cite, de «la dissolution des frontières nationales» en disant que l'intérêt national canadien n'existait pas.

Pour paraphraser encore un peu plus M. Omae, le monde n'est qu'une grande nation économique et les gouvernements nationaux perdent leur temps et leur énergie à essayer de protéger les anciennes frontières. Dans cette logique, la démocratie n'a pas sa place. Les populations votent par ce qu'elles consomment et les gouvernements devraient, dans la mesure où il leur reste un rôle, faciliter ces votes de consommation en supprimant tout obstacle susceptible de gêner le processus.

C'est une logique absolument effrayante pour la grande majorité de la population mondiale qui n'a que peu ou pas de pouvoirs économiques ou politiques. C'est pourtant une réalité de plus en plus évidente dans le fonctionnement du monde.

[Texte]

I would like to juxtapose this globalization logic with a restrained but profoundly cautionary comment from the respected economist Robert Heilbroner, in his book, *21st Century Capitalism*, and I quote:

In the longer run, two formidable self-generated problems are certain to disturb the capitalist world. One of these is the approach of ecological barriers, especially those of global warming and ozone depletion. The second problem is the internationalizing tendency of capital that continues to outpace the defensive powers of individual governments. Thus, capital itself encroaches on the political independence of nations.

Canadian foreign policy must reaffirm the primacy of political and economic self-determination for all peoples. In doing so, the revised policy must contain a commitment to rebuild and reform our institutions of global governance. Emanating from this commitment is the need to reform the practices and policies of multilateral agencies, chief among these being the Bretton Woods institutions.

As a funder to the World Bank and International Monetary Fund, we in Canada must demand full transparency and accountability to the taxpayers of Canada, and indeed the world. We should exercise with the present funding countries as much energy as possible in ensuring that the mandate of the Bretton Woods institutions be to close and not widen the gap between rich and poor.

Finally, Canada's revised foreign policy should be committed to building environmental sustainability through the reshaping of global economic structures. We must stop and reverse the trends that are creating and perpetuating environmental degradation.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. O'Neill. Thank you all.

Questions? Mr. Volpe.

Mr. Volpe: I want to thank the panel for a very interesting presentation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He has a funny voice, but it's the air-conditioning that makes that.

Mr. Volpe: We are looking for a new culprit with every passing moment. You'll bear with me, I hope.

I know that we're going to get a much more comprehensive presentation, as Dr. Keet indicated earlier on, by the Canadian Physicians Against Nuclear War, but I wonder if we could just spend a moment expanding on a couple of items that I think have recurred in other presentations as well.

• 2020

With respect to recommendation 22, that Canada take urgent steps to decrease its dependence on military exports, do you have a sense of quantitative measure here?

Dr. Keet: I'm sorry, I didn't get the question.

[Traduction]

Je voudrais faire une juxtaposition entre cette logique de la mondialisation et la mise en garde mesurée de l'éminent économiste Robert Heilbroner, dans son livre, *21st Century Capitalism*, et je cite:

À long terme, le monde capitaliste sera certainement perturbé par deux gigantesques problèmes qu'il aura créés lui-même. Le premier est l'arrivée d'obstacles écologiques, particulièrement le réchauffement de la planète et l'épuisement de la couche d'ozone; le deuxième est la tendance du capital à l'internationalisation qui continue à prendre le pas sur les pouvoirs défensifs des gouvernements individuels. Ainsi, le capital lui-même empiète sur l'indépendance politique des nations.

Dans sa politique étrangère, le Canada doit réaffirmer la primauté de l'autodétermination politique et économique pour tous les peuples. Il doit dans sa politique révisée s'engager à reconstruire et à réformer les institutions de gouvernement mondial et, par là, à réformer les pratiques et les politiques des organismes multilatéraux et avant tout des institutions de Bretton Woods.

Le Canada contribue à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international et, à ce titre, il doit exiger une transparence absolue et une véritable responsabilité vis-à-vis des contribuables canadiens et même du monde. De concert avec les autres pays subventionnaires, nous devrions nous efforcer dans toute la mesure du possible à veiller à ce que les institutions de Bretton Woods visent à rétrécir l'écart entre riches et pauvres au lieu de l'élargir.

Enfin, dans sa nouvelle politique étrangère, le Canada devrait s'engager à garantir la viabilité environnementale en modifiant les structures économiques mondiales. Nous devons cesser ces activités et renverser les tendances qui entraînent et perpétuent la dégradation environnementale.

Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur O'Neil. Merci à tous.

Y a-t-il des questions? Monsieur Volpe.

M. Volpe: Je voudrais remercier les membres du panel de cette présentation qui m'a paru très intéressante.

Le coprésident (M. Gauthier): Il a une drôle de voix mais c'est à cause de la climatisation.

M. Volpe: Nous cherchons sans cesse un nouveau coupable. J'espère que vous serez indulgent avec moi.

Je sais que nous allons entendre un exposé beaucoup plus complet, comme nous l'a dit tout à l'heure le docteur Keet, de la part de Médecins canadiens contre la guerre nucléaire, mais je voudrais m'attarder quelques instants sur deux ou trois questions qui sont également revenues dans d'autres exposés.

En ce qui concerne la recommandation 22 voulant que le Canada prenne des mesures rapidement pour être moins dépendant des exportations militaires, avez-vous une idée des mesures quantitatives?

Mme Keet: Excusez-moi, je n'ai pas compris la question.

[Text]

Mr. Volpe: Can you give me a sense of what size...?

Dr. Keet: Of military exports?

Mr. Volpe: Yes, because I think you used the word "dependence" here, and I guess I didn't think it was that much, although I don't suppose the quantity in any way takes away from the quality of the statement.

Dr. Keet: I think that a lot of the military exports were arms to underdeveloped countries and Canada holding things like an arms trade such as it had in Ottawa last year, ARMEX, which I think was boycotted so very strongly that I don't think it will happen again. But there was a lot of hot air over that, I think...

Mr. Volpe: I recall standing in the House myself and complaining that such a thing would take place in Ottawa, but this was away back in 1989 and the Canadian arms industry was a very small player. Aside from putting on a demonstration and garnering all of the appropriate commissions and perhaps the profile, it really wasn't a player on the world market. That was my sense.

Dr. Keet: That wasn't what we understood. I think we felt that we were complicit in the trade in arms, and we felt that we were continuing to supply arms to unstable regions of the world and contributing to countries with known human rights violations and that we should look very carefully into what we were doing in selling arms to countries like this.

Mr. Volpe: I wonder whether your group would... I'm not going to ask you to comment, unless you so wish. If we could match up that statement with some of the countries that are receiving aid from us, from a personal point of view, I'd be interested in seeing what the impacts would be, one and the other. I would assume you would agree with me that if we're contributing arms to areas and destabilizing those areas, and at the same time contributing aid, that there are two policies that appear to be working at cross-purposes. If your group would do that for us, it would certainly be helpful for me, at any rate.

Dr. Keet: I think perhaps we should address that to Alex Bryans; he will be receiving your presentation in Ottawa. The country that was noted here was Saudi Arabia, and it was the case in point in my brief here about the trade in arms.

Mr. Volpe: And they just received, I think, an extended line of credit.

Dr. Keet: I don't know the figures, I'm afraid.

Mr. Volpe: Dr. Keet, I have just one other comment. There are several, but I want to restrict myself so I can ask another question.

Dr. Keet: It's probably about the way in which these arms are used.

Mr. Volpe: No. On recommendation 23, where you're asking that we adopt a leadership role in developing and adapting a global economy and so on, I wanted to hook that up with another recommendation, and that is that Canada be front and centre in the elimination of all nuclear weapons. Where do you see Canada's contribution to nuclear energy in these recommendations?

[Translation]

M. Volpe: Pouvez-vous me dire de quelle importance...?

Mme Keet: Pour les exportations militaires?

M. Volpe: Oui, parce que je crois que vous avez employé le mot «dépendance», et je pensais que ce n'était pas très important, quoique la quantité n'enlève rien à la qualité de la déclaration, je suppose.

Mme Keet: Je crois que les exportations militaires concernent souvent des armes destinées à des pays en développement et en outre le Canada organise des manifestations de commerciales d'armement comme ARMEX à Ottawa l'année dernière, une foire qui a été tellement boycottée que je ne pense pas qu'on l'organise à nouveau. Mais il en a beaucoup été question, je crois...

M. Volpe: Je me souviens avoir moi-même pris la parole à la Chambre pour déplorer que l'on organise ce genre de choses à Ottawa, mais c'était en 1989 et le secteur de l'armement au Canada n'était pas très important. Il n'avait pas vraiment sa place sur le marché mondial et se bornait à organiser une manifestation et à attirer toutes les commissions appropriées et peut-être aussi un certain profil. C'était mon impression.

Mme Keet: Ce n'est pas ce que nous avons compris. Nous avons eu le sentiment d'être complices dans le commerce des armements et de continuer à fournir des armes à des régions instables du monde et à des pays connus pour leur non-respect des droits de la personne et nous avons pensé qu'il fallait réfléchir sérieusement à la question et à l'effet que pouvaient avoir ces ventes d'armes à ce genre de pays.

M. Volpe: Je voudrais que votre groupe... Je ne vais pas vous demander de faire de commentaire, sauf si vous le souhaitez. J'aimerais voir si cette déclaration pourrait s'appliquer à certains des pays qui reçoivent notre aide et, personnellement, je voudrais voir quelles peuvent être les conséquences. Je suppose que vous reconnaîtrez avec moi que si nous fournissons des armes à certaines régions et que nous les déstabilisons, et qu'en même temps nous leur accordons de l'aide, nous avons deux politiques qui semblent tout à fait contradictoires. Si votre groupe pouvait se charger de cet exercice ce serait très utile pour moi, en tout cas.

Mme Keet: Je crois que nous devrions demander cela à Alex Bryans; c'est lui qui s'occupera de la présentation à Ottawa. Le pays mentionné ici était l'Arabie saoudite et c'était l'exemple utilisé dans mon mémoire à propos du commerce des armes.

M. Volpe: Et je crois bien que ce pays vient de recevoir une nouvelle ligne de crédit.

Mme Keet: Je ne connais pas les chiffres, malheureusement.

M. Volpe: J'ai encore une observation à ajouter. Il y en a plusieurs mais je veux me limiter afin de pouvoir poser une autre question.

Mme Keet: Il s'agit sans doute de l'usage que l'on fait de ces armes.

M. Volpe: Non. À propos de la recommandation 23, où vous demandez que nous jouions un rôle de premier plan pour développer l'économie et assurer l'adaptation à l'économie mondiale, etc., j voulais faire le lien avec une autre recommandation selon laquelle le Canada doit jouer un rôle déterminant dans l'élimination de toutes les armes nucléaires. Où placez-vous la contribution canadienne en matière d'énergie nucléaire dans toutes ces recommandations?

[Texte]

Dr. Keet: That is really not our concern so much except for the by-products of nuclear plants and things like that. We are concerned about the health risks of these. We're more interested in contributing to the international discussion of getting rid of nuclear weapons all over the world, not unilaterally but everybody, and the concept of domination of the nuclear nations versus the non-nuclear nations and the nuclear proliferation. For instance, the Nuclear Non-Proliferation Treaty is to be renewed in 1995. We feel that Canada must support this only if it is a step toward the comprehensive test ban that will follow it, but not to discriminate between have and have-not nations. This pattern of world order dominance is clearly not going to work and it will contribute to more proliferation.

[Traduction]

Mme Keet: Cela ne nous préoccupe pas vraiment en dehors des problèmes liés aux produits dérivés des usines nucléaires et autres. Nous nous préoccupons plutôt des risques de tout cela pour la santé. Nous voulons plutôt participer à la discussion internationale sur la façon d'éliminer les armes nucléaires dans le monde entier, pas seulement unilatéralement mais partout, et sur la domination des pays nucléaires sur les pays non nucléaires et la prolifération nucléaire. Par exemple, le Traité de non-prolifération nucléaire doit être renouvelé en 1995. Nous estimons que le Canada doit être favorable à cet engagement seulement s'il permet de se diriger vers l'interdiction complète des essais qui devrait en résulter, mais non pour faire la différence entre les nations riches et pauvres. Ce schéma de domination de l'ordre mondial ne va pas donner de résultats et ne fera que contribuer à augmenter la prolifération.

• 2025

So we have very strong views and papers written by our organization on comprehensive test bans and nuclear proliferation. These are things that I think you will address in Ottawa.

Nous avons donc des opinions très arrêtées et des documents écrits par notre organisation sur l'interdiction complète des essais et contre la prolifération nucléaire. Ce sont, je crois, des sujets que vous allez traiter à Ottawa.

Mr. Volpe: I hope you don't mind, Mr. Chair, but I want to give some assurance and a level of comfort. The Canadian Parliamentarians for Global Action are probably the most influential in the Parliamentarians for Global Action organization. In the last Parliament I believe that the chairman, the president, and the first vice-president of the organization were all from our Parliament. Two of those three are still in our Parliament and I think they exercise great influence not only in that organization but also in Parliament itself. I think that recommendation is already well in hand, and you'll find that if it isn't an element of Canadian governmental foreign policy, it certainly is from a parliamentary point of view.

M. Volpe: J'espère, monsieur le président, que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je rassure un peu ceux qui s'inquiètent. Les Parlementaires canadiens pour une action mondiale sont sans doute les plus influents au sein de l'organisation des Parlementaires pour une action mondiale. Lors de la dernière législature, je crois que le président des délibérations, le président et le premier vice-président de l'organisation étaient tous membres de notre Parlement. Sur ces trois personnes, deux sont encore au Parlement à l'heure actuelle et je crois qu'ils ont une grande influence non seulement au sein de cette organisation, mais aussi au sein du Parlement lui-même. Je crois que cette recommandation est entre bonnes mains et vous pourrez constater que si elle ne constitue pas un élément de la politique étrangère du gouvernement canadien, elle l'est certainement du point de vue du Parlement.

I wonder if I can engage Professor Keyes. We have a colleague who spells his name the same way as you do, but he is obviously not very erudite, as he pronounces it differently.

Je me demande si je peux poser des questions à M. Keyes. Nous avons un collègue dont le nom s'écrit comme le vôtre, mais il ne doit pas être érudit puisqu'il le prononce différemment.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He's a broadcaster from Hamilton, Ontario, and he pronounces it "keys".

Le coprésident (M. Gauthier): Il s'agit d'une personnalité de la radio-télévision de Hamilton en Ontario, et il prononce son nom «keys».

Mr. Volpe: Could you clarify for me your concept of a mercy force in the context of modern peacekeeping? Could you distinguish what that means in terms of two other definitions of modern peacekeeping that have emerged, called either peacemaking or peacebuilding?

M. Volpe: Pourriez-vous me préciser l'idée d'une force de secours dans le contexte du maintien de la paix actuel? Pourriez-vous faire la différence avec les deux autres définitions du maintien de la paix moderne qui sont apparues récemment et que l'on appelle soit l'établissement de la paix, soit l'édification de la paix?

Mr. Keyes: I understand peacebuilding as having to do with developing institutions in which civil society can flourish. If you take Cyprus as a peacekeeping situation that froze a status quo that went on and on until we finally pulled out, that was peacekeeping in a kind of status quo sense.

M. Keyes: Pour moi, l'édification de la paix concerne la mise en place d'institutions au sein desquelles la société civile peut prospérer. Si vous prenez Chypre comme exemple de maintien de la paix qui est resté bloqué, qui représente un statu quo qui s'est éternisé jusqu'à ce qu'on se retire finalement, il s'agit là du maintien de la paix sous forme de statu quo en quelque sorte.

I've been disturbed at the way peacemaking takes on connotations of air strikes and conventional war as we know it. I'd rather see that described as, say, military enforcement or whatever. In my mind that is not peacemaking.

Je m'inquiète de voir les connotations de frappes aériennes et de guerre conventionnelle que prend le maintien de la paix. Ces opérations sont plutôt pour moi des actions militaires coercitives. Ce n'est pas du maintien de la paix.

[Text]

[Translation]

Mr. Volpe: What would you do in the case you identified as one that shows a vacuum of Canadian involvement—Rwanda? Which of those three definitions would you have seen put in place?

Mr. Keyes: Personally I would like to see some advanced development of this kind of very visibly unarmed force that could in various ways intervene as a humanitarian force, as a buffer force, in whatever way local commanders and political leaders would see fit that such a force could be deployed.

I am skeptical of chapter 7 operations in the sense of war as we know it, old wars in a new bottle. I would like to think that a mercy force could develop a kind of world reputation and a world mystique, that their persons would be more inviolate than UN peacekeeping forces, which now are anywhere from lightly armed to surrogates for NATO.

When a peacekeeping force becomes involved in a civil war situation or when you have mission creep, as in Somalia, and finally the ignominious withdrawal of the United States and all the tragic court martials and so forth in regard to the torture and death of the Somalis, that tarnishes the concept of peacekeeping. I think if you go toward a more unarmed concept, a rigorously unarmed concept, this would be a new kind of peacekeeping force and peacekeeping intervention.

Mr. Volpe: There's a school of thought in Canadian disarmament circles that suggests that we utilize some of our defence bases for the preparation of such forces. I'm going to accept your definition and call it a mercy force; others call it a peacekeeping brigade. Do you foresee the dedication of one of these bases? I proposed at one time Summerside. It went on to much more productive use on a short-term basis for the government. Others are proposing Cornwallis. Number one, do you see that as a viable start? Number two, how would you react today, given reports that Burundi might end up like Rwanda in the next few days? What do you see us suggesting?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Keyes, would you just please give us a brief answer, because I have a lot of questions waiting to be asked.

Mr. Keyes: Sure. I think Cornwallis is an awfully good idea. There should be one in Canada, maybe say one in Guantanamo, one in Africa. You'd have several bases around the world for this kind of mercy force. I wish we had 75,000 or 100,000 troops ready for incipient disasters such as Burundi.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Mills.

Mr. Mills: I have several questions. I'd like to get us to the really practical first, Dr. Keet.

Last week I was at a thing with foreign correspondents from CBC who come back to Ottawa once a year to report activities to their bosses—how it's going and what the world is like. You have an opportunity to question them and to hear what they

M. Volpe: Que feriez-vous pour une situation où le Canada s'abstient de participer comme le Rwanda? Parmi les trois définitions que vous avez données, laquelle envisageriez-vous dans ce cas?

M. Keyes: Personnellement, j'aimerais que l'on développe l'idée de forces très visibles non armées qui pourraient intervenir à divers égards comme force humanitaire, comme force tampon, selon le déploiement qu'envisageraient pour elles les commandants et les chefs politiques locaux.

Je suis un peu sceptique à l'égard des opérations du chapitre 7 qui correspondent à la guerre telle qu'on la connaît; ce sont de vieilles guerres que l'on présente sous un nouvel emballage. Il me semble qu'une force de secours pourrait se faire une réputation mondiale, représenter une mystique mondiale et ses membres bénéficieraient d'une plus grande immunité que les forces de maintien de la paix de l'ONU, lesquelles représentent toute la gamme des possibilités, des forces légèrement armées aux substituts de l'OTAN.

• 2030

Lorsqu'une force de maintien de la paix prend part à une guerre civile ou lorsqu'on a une mission effrayante, du type Somalie, qui a donné lieu au retrait honteux des États-Unis et à tous les jugements tragiques en cour martiale relatifs à la torture et au décès de Somaliens, cela ternit l'image du maintien de la paix. Si on opte pour une force moins armée ou rigoureusement non armée, on aurait alors un nouveau type de force de maintien de la paix et d'intervention de maintien de la paix.

M. Volpe: Parmi les tenants du désarmement, au Canada, certains ont proposé d'utiliser plusieurs de nos bases pour la préparation de ces forces. J'accepte votre définition de ce que j'appellerais la force de secours; d'autres l'appellent brigade de maintien de la paix. Pensez-vous que l'on consacrerait à cela une de nos bases? À un moment donné, j'avais proposé Summerside. Mais le gouvernement l'a utilisée de façon beaucoup plus efficace pour quelque temps. D'autres proposent Cornwallis. Premièrement, pensez-vous que ce soit un bon début? Deuxièmement, comment réagiriez-vous aujourd'hui, à la suite des rapports indiquant que le Burundi pourrait se trouver dans la situation du Rwanda dans les prochains jours? À votre avis, que devrions-nous suggérer?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Keyes, je vous demanderais de répondre brièvement car on a encore beaucoup de questions à vous poser.

M. Keyes: Certainement. Je trouve que Cornwallis est une très bonne idée. On devrait avoir une telle base au Canada, peut-être une à Guantanamo et une en Afrique. On aurait plusieurs bases dans le monde pour ce genre de force de secours. J'aimerais qu'on ait 75 000 ou 100 000 soldats prêts à intervenir dans le cas de désastres naissants comme le Burundi.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Mills.

M. Mills: J'ai plusieurs questions. Monsieur Keet, j'aimerais qu'on commence par les questions pratiques.

La semaine dernière, j'étais à cette réunion des correspondants étrangers de Radio-Canada qui reviennent à Ottawa une fois par an pour rendre compte de leurs activités à leur patron—pour leur dire comment les choses se passent et

[Texte]

have to say. I was sitting next to a correspondent from Russia. We got to talking about availability of nuclear materials. One of his colleagues from another country had recently purchased some plutonium simply by making the contact, walking in the front door, depositing the money and leaving. That's how available it is. In Russia the mob—we might call it the Mafia, whatever—basically has taken over much of the country.

We can have these suggestions that most of us can agree with and we can say that this is the Canadian government position. But that's just not practical enough for me to solve the problem that I just described, because that's where my security is being threatened as a citizen of Canada.

Dr. Keet: I think it's a very good point, because this is a worry, not just in Russia, but other parts as well. This is why we feel we have to have a morality faceted approach to this. The World Court project is seen as a very important first step. If nuclear weapons were declared illegal on an international basis, as the majority of countries would like this. . .

Mr. Mills: How can we get countries to agree to that?

Dr. Keet: It's going up to the World Court. It has already been passed at the World Health Organization by 72 countries to 40. It was quite an overwhelming majority, and you can imagine who were the 40.

Mr. Mills: Those 40 are the ones I'm worried about.

● 2035

Dr. Keet: Yes, of course they are. Their thinking has to be changed, to realize that nobody has to be dominating and to be threatening the world with nuclear weapons and that such a period is over—or it should be over—and we must get rid of the weapons, otherwise we will destroy our planet.

We are talking about prevention of a global catastrophe that we see will happen sooner or later. As long as we have nuclear weapons somebody will use them. The east-west confrontation is gone, but now the it is proliferating.

Mr. Mills: Well, now it's worse.

Dr. Keet: It's worse. Therefore, we have to take different winds.

Mr. Mills: I'm trying to pin you down as to something practical. We don't have the resources, the money, or the will perhaps; I don't know what it is. But I don't know how you're going to get at those forty countries, plus the mob, plus—

Dr. Keet: Well, we've got to have international jurisdiction. We've got to have law and if we can get the international law, which has already banned biological weapons and declared them to be illegal internationally. Last year chemical weapons—or the other way around. Now we feel it's time for nuclear weapons, which are equally or much more horrifying.

[Traduction]

comment va le monde. C'est l'occasion de leur poser des questions et d'écouter ce qu'ils ont à dire. J'étais assis à côté d'un correspondant venant de Russie. Nous en sommes venus à parler des matériaux nucléaires disponibles. L'un de ses collègues d'un autre pays a récemment acheté du plutonium par simple contact, en entrant quelque part et en déposant l'argent avant de repartir avec la marchandise. C'est aussi facile que ça d'en obtenir. En Russie, la pègre—on pourrait l'appeler la Mafia—a pris en main la plus grande partie du pays.

Nous pouvons faire les suggestions auxquelles nous adhérons pour la plupart et nous pouvons dire que c'est la position du gouvernement canadien. Mais ça ne suffit pas, sur le plan pratique, à résoudre le problème dont je viens de parler, car cela compromet ma sécurité de citoyen canadien.

Mme Keet: Vous avez tout à fait raison, car c'est effectivement un sujet d'inquiétude, non seulement en Russie, mais dans d'autres régions du monde aussi. C'est pourquoi nous estimons qu'il nous faut aborder cela sous l'angle de la moralité. Le projet de la Cour internationale de Justice constitue un premier pas très important à cet égard. Si on déclarait les armes nucléaires illégales à l'échelle internationale, étant donné que la plupart des pays aimeraient se. . .

M. Mills: Comment obtenir des pays qu'ils acceptent cela?

Mme Keet: La question va être portée devant la Cour internationale de Justice. La résolution a déjà été adoptée à l'Organisation mondiale de la santé par 72 pays contre 40. C'est une assez grosse majorité et vous pouvez imaginer qui sont les 40 pays qui s'y opposent.

M. Mills: Ce sont ces 40 pays qui m'inquiètent.

Mme Keet: Ils sont effectivement inquiétants. Il faut changer leur façon de penser, leur faire comprendre que personne ne doit dominer le monde ou le menacer avec des armes nucléaires, que cette époque est révolue—ou du moins qu'elle devrait l'être—et que nous devons nous débarrasser de ces armes, faute de quoi nous risquons de détruire notre planète.

Il s'agit ici de prévenir une catastrophe mondiale qui pourrait à notre avis arriver tôt ou tard. Tant que des armes nucléaires existent, quelqu'un peut les utiliser. Le conflit Est-Ouest n'existe plus, mais nous avons maintenant la prolifération des armes nucléaires.

M. Mills: C'est donc pire maintenant.

Mme Keet: C'est pire. Nous devons chanter une autre musique.

M. Mills: J'essaie d'obtenir de vous des solutions pratiques. Nous n'avons ni les ressources, ni l'argent, ni peut-être la volonté; je ne sais pas ce que c'est. Mais je ne sais pas comment on va s'y prendre avec ces 40 pays, avec la pègre, avec. . .

Mme Keet: Il faut qu'il y ait une juridiction internationale. Il faut une législation et si on peut obtenir que le droit international, qui a déjà interdit les armes biologiques et les a déclarées illégales à l'échelle internationale, le fasse, ce serait bien. L'année dernière, c'étaient les armes chimiques—à moins que ce soit l'inverse. Le moment est venu, nous semble-t-il, de faire la même chose pour les armes nucléaires qui sont tout aussi terrifiantes, sinon plus.

[Text]

Mr. Mills: But Saddam Hussein doesn't listen to the World Court.

Dr. Keet: No, a ban doesn't necessarily stop people from using them, but it does set precedents. This is well spelled out in this brief, which, when you get it, takes a lot of reading because it's 20 pages long and it is excellently written by physicians who have been involved in this area.

We have a lot of physicians who have served in the forces and they have thought about this issue very deeply and are extremely concerned. This brief we are producing is a very well thought-out one. I've only been peripheral in it's preparation, but I know about what's going on.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, doctor.

Mr. Mills: Can I ask a short supplementary question?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You can ask a tiny supplementary question.

Mr. Mills: We enjoyed our supper and apologize for being late. That's perhaps why I got this extra question.

Anyway, when we talk about relating trade and human rights, I think—and most of us would—of China and the American situation, where they said they were going to perhaps not renew, and China replied by saying so what, and of course you know what happened from there.

So it seems to me that if we were to hold out a different position from that of the Americans, with which I have no problem, and cut off trade with China, how then would we have any influence in a country like that? It seems to me that if we're still dealing with them we can at least still have some influence, as opposed to simply saying there are to be no human rights abuses.

Now, I'm not sure which one of you mentioned that issue, but somebody mentioned it.

Mr. O'Neill: I can't speak at any length about China because I don't know the situation there that well, but there are two points that strike me about that situation. First of all, if we are talking about a relatively small country it might be possible for Canada to exercise a lot more influence unilaterally.

At the same time, I did listen to some of the comments that were made this afternoon. This is regarding our criticisms of human rights violations in other countries and statement that we should be very careful about throwing stones when we have to look at our own situations within this country. All things considered, we are able to exercise a lot more influence unilaterally in certain situations. With regard to China, that certainly isn't the case.

It would be refreshing to see, though, at time G-7 government leaders talking among themselves—then that discussion being made public—about their concern for what's going on in China, and to see some kind of muddled multilateral action or leverage used in that sense.

[Translation]

M. Mills: Mais Saddam Hussein n'écoute pas la Cour internationale de Justice.

Mme Keet: Non, une interdiction n'empêche pas nécessairement leur utilisation, mais cela crée des précédents. Nous l'expliquons très bien dans ce mémoire qui exige une assez longue lecture puisqu'il comporte 20 pages mais qui a été fort bien écrit par des médecins qui s'occupent de la question.

Nous avons de nombreux médecins qui ont servi dans l'armée, qui ont réfléchi très profondément à la question et qui sont fort inquiets. Ce mémoire est très bien conçu. Je n'ai participé que de façon marginale à sa préparation, mais je sais ce qui se passe.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

M. Mills: Puis-je poser une petite question supplémentaire?

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous autorise à poser une toute petite question supplémentaire.

M. Mills: Nous avons eu un excellent dîner et nous vous prions de nous excuser pour notre retard. C'est peut-être pour cela que j'ai cette question supplémentaire.

De toute façon, lorsqu'on parle de faire le lien entre le commerce et les droits de la personne, je pense—comme la plupart d'entre nous—à la Chine et à la situation américaine. Les États-Unis ont en effet dit qu'ils n'allaient peut-être pas renouveler le statut de nation la plus favorisée pour ce pays et la Chine a répondu que cela n'avait pas d'importance. Et vous savez ce qui s'est passé ensuite.

Il me semble que si nous devions avoir une position différente de celle des Américains, ce qui ne me pose pas de problèmes, et que nous interrompions le commerce avec la Chine, quelle influence pourrions-nous avoir dans un pays comme celui-là? Il me semble que si l'on continue à faire affaire avec eux, on peut avoir encore une certaine influence alors que ce ne serait pas le cas si on se contentait de dire qu'il ne doit pas y avoir de violation des droits de la personne.

Je ne sais plus qui parmi vous a soulevé la question, mais quelqu'un l'a fait.

M. O'Neill: Je ne peux pas m'étendre sur la Chine parce que je ne connais pas très bien la situation, mais il y a deux choses qui me frappent à ce sujet. Tout d'abord, si on parle d'un pays relativement petit, il serait peut-être possible au Canada d'exercer beaucoup plus d'influence unilatéralement.

Parallèlement, j'ai écouté certaines remarques faites cet après-midi. Je vais notamment parler de nos critiques à l'égard des violations des droits de la personne dans d'autres pays et du fait que l'on devrait prendre garde de ne pas jeter la première pierre parce que certaines situations dans notre pays laissent à désirer. Tout bien considéré, il nous est possible d'exercer beaucoup plus d'influence unilatéralement dans certains cas. Pour la Chine, ce n'est certainement pas le cas.

Ce serait cependant rassurant de voir les chefs de gouvernement du G-7 parler entre eux—et rendre ensuite publique cette discussion—de leur inquiétude à l'égard de ce qui se passe en Chine et de proposer une action multilatérale mixte à cet égard.

[Texte]

I think that is something that we in the NGO community are saying to government leaders and politicians whenever we have the chance. We realize that, practically speaking, there is only so much we can do. We use unilateral leverage where we can and multilateral leverage more especially where we really have to.

The second point is that with regard to China, just my watching of the news tells me that at times the dissidents in China who might be understood to represent a significant section of the population that is not allowed to express itself have said in certain situations that they see the economic opening up in China to be beneficial in the long run for the development of human rights.

• 2040

I can't understand all of the nuances involved in that, but I certainly respect the fact that people who've spent 15 years in jail, just get out and risk going back to prison again, make this kind of comment from a position of great sincerity and probably great respect among their countrymen, who must remain silent.

Senator Comeau: I would like to come back to the line that Mr. Volpe opened up with, especially on the question of the rescue command missions and the unarmed service people.

I served on the Cornwallis committee that tried for over 30 months—it was an all-party, all-levels of government effort—to get the government to convert Cornwallis into a peacekeeping training centre. We found that every step of the way we were fighting the military concept that a good peacekeeping soldier is a well-trained military soldier. I don't think it fits well with what you're proposing, because we were saying that a soldier trained in the culture, customs, attitudes and beliefs of people would help immensely once he reached that country or conflict area, but we encountered so much opposition that we had to give up.

What's being proposed for Cornwallis now is kind of think-tank seminar conference by a defence group from Toronto headed by Alex Morrison. Do you think this is going to work? Is this where we should be heading—providing conferences and seminars—or should we have kept going with the concept of troop training, as we proposed?

Mr. Keyes: I would be much more in favour of the troop training notion. This mercy force is not just seminars and so on, it is military forces as we know them in all respects, plus all the peacekeeping skills that we've learned over the decades, plus the guts to go into these dangerous situations. It would not be just a training centre, but even a staging base and permanent base for that kind of mercy force.

Senator Cools: I have a few short questions. The first one has been anticipated by Senator Comeau. Our advice is always that peacekeeping and mercy missions be conducted by combat-ready and combat-trained forces. You say the opposite—that they should be unarmed. Could you respond to that?

[Traduction]

C'est une chose que les ONG comme la nôtre font savoir aux chefs de gouvernement et aux politiciens chaque fois qu'elles en ont la possibilité. Nous comprenons que sur le plan pratique les choses envisageables sont limitées. Nous avons recours aux pressions unilatérales lorsque c'est possible et aux pressions multilatérales plutôt lorsqu'il le faut vraiment.

Deuxièmement, en ce qui concerne la Chine, en regardant les nouvelles, on entend parfois les dissidents qui sont en Chine, et qui semblent représenter une partie importante de la population qui n'est pas autorisée à s'exprimer, dire que l'ouverture économique de la Chine leur semble devoir faciliter à long terme la cause des droits de la personne.

Je ne comprends pas toutes les nuances de la question, mais je suis certainement impressionné par le fait que des personnes qui ont passé quinze ans en prison et qui risquent d'y retourner font de telles déclarations avec grande sincérité et que ces personnes commandent sans doute le respect de leurs concitoyens qui doivent rester silencieux.

Le sénateur Comeau: J'aimerais revenir au sujet abordé par M. Volpe, surtout en ce qui concerne les missions de secours ou de sauvetage et des forces non armées.

J'ai fait partie du comité sur Cornwallis qui a essayé au cours de trente mois—il s'agissait d'un comité constitué de tous les partis politiques, représentant toutes les sphères du gouvernement—d'obtenir du gouvernement qu'il convertisse la base de Cornwallis en centre d'entraînement au maintien de la paix. Nous avons constamment été en butte à l'idée militaire voulant qu'un bon soldat du maintien de la paix soit un soldat bien formé sur le plan militaire. Cela ne correspond pas à ce que vous proposez. Nous disions pour notre part qu'un soldat qui connaît la culture, les coutumes, le comportement et les croyances d'un peuple serait très utile lorsqu'il arriverait dans le pays ou dans la zone du conflit. Mais nous avons rencontré une telle opposition que nous avons dû abandonner la partie.

Pour Cornwallis, on propose maintenant une sorte de conférence de réflexion organisée par un groupe de défense de Toronto qui a à sa tête Alex Morrison. Pensez-vous que cela va donner des résultats? Est-ce l'orientation que nous devrions prendre—c'est-à-dire offrir des conférences et des symposiums—ou devrions-nous pousser plus loin l'idée de formation des troupes, comme nous l'avions proposé?

M. Keyes: Je serais plutôt favorable à l'idée de formation des troupes. Cette force de secours ne correspond pas uniquement à des symposiums, il s'agit d'une force militaire telle que nous l'entendons actuellement à tous égards qui aurait en plus la compétence voulue pour le maintien de la paix, selon les leçons apprises du passé, et le courage d'aller dans ces zones dangereuses. Ce ne serait pas uniquement un centre d'entraînement, mais également une base de transit et une base permanente destinée à ce genre de force de secours.

La sénatrice Cools: J'aimerais poser quelques brèves questions. La première a été abordée par le sénateur Comeau. On nous a toujours dit que les missions de maintien de la paix et de secours doivent être effectuées par des troupes prêtes au combat, qui ont été entraînées au combat. Vous dites le contraire—qu'elles devraient être non armées. Pourriez-vous préciser?

[Text]

Second, Dr. Keyes uses the term "genocide" in reference to Rwanda. I'm curious that the term genocide is not used daily in the local lexicon on Rwanda. In the UN, once the violence is black on black or African on African, the term genocide is never used. Why—no pun intended—don't we call a spade a spade? In our view it's clearly genocide.

Third, how do you propose that we isolate or cut off trade with uncooperative countries when the recent events in South Africa have just demonstrated that Canada's unstinting and unrelenting commitment to maintain diplomatic relations with South Africa was in point of fact the true, proper and correct course to follow in that Canada's persistence for 30 years paid off?

Could you respond to those three things?

Mr. Keyes: Okay. Should I take two of them then?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes. Take one, Mr. Keyes.

Mr. Keyes: Okay. On the first one—combat—ready versus unarmed—I think they should be combat—ready, trained for combat, trained with all the military skills, but they should publicly forswear the use of the ability to kill other people. I mean, they should defend themselves by all ways possible, to have all the military logistic skills and so forth, but never to kill anyone else in the performance of their duty.

Senator Cools: That's the status quo.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You said "unarmed", if I heard you.

Mr. Keyes: Yes.

Senator Cools: You didn't say that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, you said "unarmed".

Senator Cools: You said "not to kill". You said "unarmed". Right now they don't—they try not to kill anybody—but you propose unarmed.

Mr. Keyes: Yes.

Senator Cools: That is quite different.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What about self-defence?

Mr. Keyes: I'm proposing visibly unarmed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay.

Senator Cools: Because it is a military intervention.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could you respond to the second question? The second question is on genocide.

Who wants to answer that question? It's a tough one. None of you?

[Translation]

Deuxièmement, M. Keyes emploie le terme de «génocide» en parlant du Rwanda. Je suis surpris que le terme de génocide ne soit pas utilisé couramment lorsqu'on parle à l'échelle locale du Rwanda. À l'ONU, on n'emploie jamais le terme de génocide lorsque la violence est perpétrée par des Noirs sur des Noirs ou par des Africains sur des Africains. Sans jeu de mots, pourquoi ne pas appeler un chat un chat? C'est à notre avis un véritable génocide.

Troisièmement, comment proposez-vous d'isoler commercialement les pays non coopératifs alors que les événements récents d'Afrique du Sud ont montré que la volonté inflexible du Canada pour le maintien des relations diplomatiques avec l'Afrique du Sud était l'attitude à avoir et que cette persévérance de 30 ans par le Canada a donné des résultats?

Pourriez-vous répondre à ces trois questions?

M. Keyes: Très bien. Dois-je répondre à deux d'entre elles?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui. Répondez à l'une d'entre elles, monsieur Keyes.

M. Keyes: Très bien. Pour la première, celle des forces prêtes au combat par opposition aux forces non armées, je crois que ces soldats devraient être prêts au combat, avoir été entraînés au combat, avoir acquis toutes les compétences militaires, mais ils devraient renoncer publiquement à user de leur capacité de tuer des gens. Ils devraient bien sûr se défendre par tous les moyens possibles, disposer de toute la capacité logistique militaire, mais ne jamais tuer personne dans l'exercice de leur devoir.

La sénatrice Cools: C'est le statu quo.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez parlé de forces «non armées». Je l'ai entendu.

M. Keyes: Oui.

La sénatrice Cools: Ce n'est pas ce que vous avez dit.

Le coprésident (M. Gauthier): Si, vous avez dit forces «non armées».

La sénatrice Cools: Vous avez dit que ces soldats ne devaient pas tuer. Vous avez dit qu'ils devaient être «non armés». À l'heure actuelle, ils essaient de ne pas tuer—mais vous avez parlé de soldats non armés.

M. Keyes: Oui.

La sénatrice Cools: C'est très différent.

Le coprésident (M. Gauthier): Et l'autodéfense?

M. Keyes: J'ai parlé de forces visiblement non armées.

Le coprésident (M. Gauthier): Très bien.

La sénatrice Cools: Parce qu'il s'agit d'une intervention militaire.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourriez-vous répondre à deuxième question? Celle qui porte sur le génocide.

Qui veut répondre à cette question? Elle est difficile. Personne.

[Texte]

Senator Cools: I think Mr. Keyes. In his presentation he said "Civil war in Yugoslavia, natural famine in Somalia, and now genocide in Rwanda."

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead.

Mr. Keyes: I understand the word "genocide" was written out of a recent Security Council resolution. It was watered down.

Senator Cools: Quite right.

Mr. Keyes: I've also been disturbed that the the word "genocide" is often trivialized for very small human rights violations.

I'm thinking of genocide on the scale of trying to wipe out tens of thousands of people at a time, or to destroy a culture, a nation, a race, a religion, etc. That is genocide. That's what we see in Rwanda.

Senator Cools: Why is the term not used in the UN with reference to these activities in Africa?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Cools, that's an unfair question. They're not the United Nations either. These are Canadians who I don't think want to defend some of the decisions made by the United Nations.

Anyway, there was a third question.

Senator Cools: Well, that's getting to defend his use of the term "genocide". He deliberately used the word "genocide".

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You've had your. . . I think you've—

Senator Cools: I was just admiring the fact that he calls it genocide and most people won't. But it is genocide.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Agreed.

Senator Cools: It is genocide.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We agree.

Senator Cools: It's time we called it genocide.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think the record doesn't show you. . . We don't have the visual record, but, Mr. Keyes, you did say several times to the term genocide being applied to Rwanda.

Mr. Keyes: Certainly, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Anybody want to answer the third question?

Yes, Mr. O'Neill.

Mr. O'Neill: I don't mind commenting just briefly on the question related to trade. The position certainly of the NGO community in this country and the position ultimately of the Canadian government after the NGO community was pressing for this was that indeed trade should be suspended with South Africa.

But of course diplomatic relations were maintained. We feel that in general it's beneficial for diplomatic relations to be maintained with a country that we are boycotting in terms of trade. That's fine, because I think it's really important to have person-to-person or organization-to-organization contacts.

[Traduction]

La sénatrice Cools: Je crois que M. Keyes veut le faire. Dans son exposé, il a parlé de guerre civile en Yougoslavie, de famine naturelle en Somalie et de génocide actuel au Rwanda.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y.

M. Keyes: Je crois que le mot «génocide» a été rayé d'une résolution récente du Conseil de sécurité. Il a été dilué.

La sénatrice Cools: C'est tout à fait vrai.

M. Keyes: Ça me gêne aussi que le terme de «génocide» soit souvent banalisé et qu'on l'emploie pour de toutes petites violations des droits de la personne.

Pour moi, le génocide, c'est lorsqu'on essaie de supprimer des dizaines de milliers de personnes à la fois, de détruire une culture, une nation, une race, une religion, etc. C'est ça le génocide. C'est ce que l'on voit actuellement au Rwanda.

La sénatrice Cools: Pourquoi l'ONU n'utilise-t-elle pas ce terme pour parler de ce qui se passe actuellement en Afrique?

Le coprésident (M. Gauthier): Sénatrice Cools, votre question est injuste. Ces personnes ne représentent pas les Nations Unies. Ce sont des Canadiens qui ne tiennent pas, me semble-t-il, à défendre certaines décisions prises par les Nations Unies.

Mais il y avait une troisième question.

La sénatrice Cools: Cela lui donne l'occasion de défendre l'utilisation qu'il a faite du terme «génocide». Il a délibérément utilisé le mot «génocide».

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez eu votre. . . Je crois que. . .

La sénatrice Cools: J'étais simplement agréablement surprise de l'entendre parler de génocide alors que la plupart des gens ne le font pas. Mais c'est un génocide.

Le coprésident (M. Gauthier): D'accord.

La sénatrice Cools: C'est un génocide.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous sommes d'accord.

La sénatrice Cools: Il est temps qu'on parle de génocide.

Le coprésident (M. Gauthier): L'enregistrement ne prouve pas. . . Nous n'avons pas d'enregistrement visuel, mais, monsieur Keyes, vous avez acquiescé à plusieurs reprises à l'emploi du terme génocide pour le Rwanda.

M. Keyes: Certainement.

Le coprésident (M. Gauthier): Qui veut répondre à la troisième question?

Oui, monsieur O'Neill.

M. O'Neill: Je veux bien dire quelques mots pour la question concernant le commerce. La position des ONG de notre pays et celle du gouvernement canadien par la suite, après que les ONG eurent fait pression pour qu'il en soit ainsi, était effectivement qu'il fallait suspendre les relations commerciales avec l'Afrique du Sud.

Mais les relations diplomatiques ont bien sûr été maintenues. Je crois qu'il est en général utile de maintenir des relations diplomatiques avec un pays que l'on boycotte sur le plan commercial. C'est bien, parce qu'il est en fait important d'avoir des relations de personne à personne ou d'organisation à organisation.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you for your testimony tonight. I really want to apologize. We've been. . .

I'm sorry, Madam. Did you want to say something?

Ms Erickson: I just have a word on South Africa.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Ms Erickson: I think the result of South Africa was the result of years and years of a wholly multifaceted approach to the problem. I could list the development and peace campaigns. There have been other campaigns, letter-writing campaigns, trade sanctions and international condemnation.

I think that what happened finally was the result of the multifaceted approach, including the suspending of trade.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Mr. O'Neill, may we have your final comment?

Mr. O'Neill: Thank you, Mr. Chair. I was here this afternoon and I heard a very interesting question posed by Mr. Mills related to one of the interventions on structural adjustment programs and the forgiveness of debt. This indeed came up in the presentation this evening from the Fredericton Coalition for Social Justice.

• 2050

The mechanics of all this are rather complicated, but I would like the committee to consider that when the Reichmanns are in trouble at Canary Wharf in London, a deal gets worked out. Now, it might be that the banks ultimately receive 25¢ or 40¢ back on the dollar that they put into it, but a deal is worked out. The Reichmann's are hot to trot in Mexico right now. They're doing quite well, thank you very much.

The problem with the mass of people who are suffering from the indebtedness caused and the special adjustment programs in return is that so many of the people who were suffering themselves never had the benefit from these loans in the first place, but are having to pay back the debts.

Now, it might be fairer for the disempowered to have a deal struck with the commercial banks on their behalf like the Reichmanns can have with respect to their debt on Canary Wharf.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Erickson.

Ms Erickson: I'd like to point out that 35% of Canada's foreign aid budget goes to the IMF and the World Bank; only 6% goes to non-governmental organizations. Perhaps it could be evened out a bit.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's 13% to non-governmental.

Ms Erickson: Okay.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Keyes, Dr. Keet, Mr. O'Neill, and Madam Erickson. Thank you for your testimony. We'll keep it in mind. Have a good evening.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Merci d'être venus ce soir. Je veux vraiment vous faire mes excuses. Nous avons. . .

Je vous demande pardon, madame. Vouliez-vous dire quelque chose?

Mme Erickson: J'aimerais dire un mot sur l'Afrique du Sud.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

Mme Erickson: C'est en abordant le problème à divers égards pendant de très nombreuses années qu'on a abouti à la situation actuelle en Afrique du Sud. Je pourrais parler des campagnes de développement et de paix. Il y en a eu d'autres, des campagnes d'alphabétisation, des sanctions commerciales et une condamnation internationale.

Je crois que ce qui s'est produit en définitive est le résultat de ces campagnes et mesures diverses, y compris la suspension des relations commerciales.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Monsieur O'Neill, pouvez-vous nous faire une remarque finale?

M. O'Neill: Merci, monsieur le président. J'étais parmi vous ce après-midi et j'ai entendu une question très intéressante posée par M. Mills à l'égard d'une intervention touchant les programmes d'ajustement structurel et la remise de dette. Cela s'est produit en fait au cours de l'exposé fait ce soir par la Fredericton Coalition for Social Justice.

Le mécanisme de tout cela est assez compliqué, mais j'aimerais que le comité sache que lorsque ce sont les Reichmann qui ont des problèmes à Canary Wharf à Londres, on trouve le moyen de s'arranger. Il est possible que les banques ne reçoivent pour finir que 25 ou 40 cents pour chaque dollar qu'elles ont investi, mais on arrive à s'entendre. Les affaires vont très bien pour les Reichmann à Mexico à l'heure actuelle. Il n'y a pas à se faire de souci pour eux.

Le problème pour toutes ces personnes qui souffrent de l'endettement qui en résulte et des programmes d'ajustement particuliers vient de ce que ce ne sont pas elles qui ont profité de prêts au départ, mais ce sont tout de même elles qui doivent rembourser la dette.

Il serait peut-être plus juste pour ceux qui n'ont plus de pouvoir de conclure une entente avec les banques commerciales en leur nom de l'ordre de celle qu'ont réussi à obtenir les Reichmann pour leurs dettes de Canary Wharf.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Erickson.

Mme Erickson: Je tiens à préciser que 35 p. 100 du budget de l'aide étrangère canadienne va au FMI et à la Banque mondiale; 6 p. 100 seulement va aux organisations non gouvernementales. Cela pourrait peut-être faire une répartition plus égale.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est 13 p. 100 qui va aux organisations non gouvernementales.

Mme Erickson: D'accord.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, messieurs Keyes, Keet et O'Neill ainsi que madame Erickson. Merci pour votre témoignage. Nous en tiendrons compte. Je vous souhaite une bonne soirée.

[Texte]

I invite Peggy Matthews, Mr. Owen Hertzman, Erin Baines, John Matthews, and Mr. Ian Rob to the table. Ladies and gentlemen, welcome to this committee. The rules of the game are simple. We will give you each five minutes to make a presentation and then we will ask you questions. As you've seen, it sometimes extends past the normal time, but the half-hour is lively. I wonder who wants to start.

Mr. Owen Hertzman (Tools for Peace): Mr. Chairman, I'm the one who's going to be speaking for the group Tools for Peace. I understood that I would be able to speak for 10 minutes. Is that all right?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's right, that's okay.

Mr. Hertzman: I'm flanked by two other members of our group who are here to answer questions if it's required.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, go right ahead.

Mr. Hertzman: My name is Owen Hertzman. I'm a professor in another field, actually meteorology at Dalhousie. I'm part of a group, Tools for Peace, which is a non-governmental solidarity organization that works with NGOs on development issues in Nicaragua. We're pleased to be able to participate in your deliberations. After a brief description of our group, I'll outline the main points we have to add to your discussion.

In Nova Scotia, Tools for Peace is a group of about 20 to 40 people who provide development assistance for the people of Nicaragua. More than half of us live in the Halifax area. We meet monthly. As with most of these types of groups, we conduct business, exchange information and we work on our various projects.

We send collections of material aid—mainly medical, educational and agricultural supplies—to Nicaragua and to groups there. We send monetary aid via the NGO Inter Pares to several projects in Nicaragua—for example, a health clinic and a revolving credit fund for small coffee cultivators.

We bring speakers up from Nicaragua to describe conditions there to people here in Nova Scotia. Occasionally one of our members will go down to Nicaragua to work on a specific project. Dr. Tim Bood of our group is now working at a health clinic in Esteli. In addition to these activities, we do the normal types of things that groups of our size tend to do.

We would like to add six points that we developed by ourselves—although I'm sure some of these overlap with other things you've heard—to your deliberations.

Our first point is that we feel very strongly that Canada should continue its foreign aid program. We believe that despite any financial problems in this country—which are very evident here in Atlantic Canada for those of you who are not from

[Traduction]

J'invite maintenant Peggy Matthews, Owen Hertzman, Erin Baines, John Matthews et Ian Rob à la table. Mesdames et messieurs, bienvenue au comité. Les règles du jeu sont simples. Nous vous donnons à chacun cinq minutes pour faire un exposé. Nous vous poserons ensuite des questions. Comme vous avez pu le constater, on dépasse parfois le temps prévu, mais la demi-heure est animée. Qui veut commencer?

M. Owen Hertzman (Outils de paix): Monsieur le président, je vais parler au nom du groupe Outils de paix. Je croyais avoir droit à dix minutes. Est-ce possible?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est possible.

M. Hertzman: J'ai à mes côtés deux autres membres du groupe qui sont ici pour répondre aux questions au besoin.

Le coprésident (M. Gauthier): D'accord. Allez-y, monsieur Hertzman.

M. Hertzman: Je m'appelle Owen Hertzman. J'enseigne dans un autre domaine, en fait, la météorologie à Dalhousie. Je fais parti du groupe Outils de paix qui est une organisation non gouvernementale de solidarité qui travaille avec les ONG pour le développement au Nicaragua. Nous sommes heureux de pouvoir participer à vos délibérations. Après vous avoir décrit brièvement notre groupe, je préciserai les points importants que nous devons ajouter à votre discussion.

En Nouvelle-Écosse, Outils de paix est un groupe de vingt à quarante personnes qui fournit une aide au développement à la population du Nicaragua. Plus de la moitié d'entre nous vivons dans la région d'Halifax. Nous nous réunissons chaque mois. Comme c'est le cas pour la plupart des groupes de ce genre, nous traitons des affaires courantes, nous échangeons l'information et nous travaillons à nos divers projets.

Nous envoyons ce que nous pouvons recueillir à titre d'aide matérielle—ce sont essentiellement des fournitures médicales, éducatives et agricoles—au Nicaragua et à des groupes de ce pays. Nous envoyons une aide financière par le biais de l'ONG Inter Pares pour plusieurs projets qui se déroulent au Nicaragua. Je peux citer par exemple une clinique, une caisse de crédit renouvelable à l'intention des petits cultivateurs de café.

Nous faisons venir des conférenciers du Nicaragua qui expliquent aux gens de la Nouvelle-Écosse les conditions de vie de la population de ce pays. De temps à autre, un de nos membres va se rendre au Nicaragua pour s'occuper d'un projet particulier. Le Dr. Tim Bood, qui fait partie de notre groupe, s'occupe actuellement d'une clinique à Esteli. Outre ces activités, nous faisons ce que font couramment les groupes de notre envergure.

Nous aimerions rajouter six points auxquels nous avons pensé—même si certains d'entre eux reprendront sans doute d'autres choses qui vous ont été dites—à vos délibérations.

Premier point: Nous sommes tout à fait pour que le Canada continue son programme d'aide internationale. Je crois que malgré les problèmes financiers que connaît notre pays—qui sont très évidents ici dans le Canada Atlantique pour ceux

[Text]

here—Canadians are still rich by world standards and have a moral obligation to help those less fortunate than ourselves. In other words, we're opposed to any idea of slashing budgets because of the debt problems we have. There is a great deal of loose talk about that, which we're opposed to.

Our second point is that we feel development aid should flow more directly from people here in Canada to people in the developing world, with more contact between the givers and the receivers, such as what we do in our own group. Aid should be directed to grass roots people and their democratically chosen organizations rather than governments, however the governments are chosen.

It's not a question of democracy or dictatorship. Even a democracy in the developing world is often totally non-responsive to the local issues. For example, the Government of Nicaragua recently received a loan of \$2 million U.S., which they granted internally for a transnational cellular telephone enterprise, and meanwhile they didn't give money to their local corn cultivators to plant their seeds and get the various things they needed. We believe too much of Canada's current direct foreign aid in the developing countries is being used in this kind of way.

The UNDP recommends 20% of our overseas development assistance should be for education, clean water and basic health services, and their statistics indicate we're at about half of that at this point. Consequently a large share of the money we send overseas is not reaching the intended target, which is the poorest people within the poor countries.

A third point is we believe the federal government is getting very questionable advice from its consultants and others on the actual levels of economic activity in the developing world. To take the example of the country we know the best, in recent press accounts Nicaragua was classified by one of the federal government consultants as a middle-income country, which is patent nonsense.

Our information from those working in Nicaragua is conditions there are very grim and they're getting worse, particularly for the bottom four-fifths of the population. Unemployment is above 60%, hunger is creating suffering, and health, education and transportation systems are haphazard. Certain U.S. conservatives who've campaigned to withhold aid from Nicaragua in the last few years now claim all is well since repressive economic policies, which they support, have started to take hold down there.

So please do not make country-by-country aid decisions based on this kind of distorted information, because it's rubbish and it should be ignored. There's an example in our brief about some more American-related things, but I'll leave it out of the

[Translation]

d'entre vous qui viennent d'ailleurs—les Canadiens sont encore riches si on les compare avec le reste du monde et ils ont l'obligation morale d'aider ceux qui ont moins de chance. Autrement dit, nous sommes opposés à toute idée de réduction du budget à cause des problèmes de dette que nous avons. On parle à tort et à travers de cette question, ce qui nous déplaît.

Deuxième point: Nous estimons que l'aide au développement devrait se faire plus directement entre la population canadienne et la population des pays en développement; il devrait y avoir davantage de contacts entre les donateurs et les bénéficiaires, comme c'est le cas avec notre propre groupe. L'aide devrait aller aux gens de la base et aux organisations qu'ils ont choisis démocratiquement plutôt qu'aux gouvernements, qu'ils aient été élus démocratiquement ou non.

Ce n'est pas une question de démocratie ou de dictature. Dans le monde en développement, même une démocratie peut négliger totalement les problèmes locaux. Par exemple, le gouvernement du Nicaragua a récemment bénéficié d'un prêt de 2 millions de dollars U.S., qu'il a accordé à une entreprise transnationale de téléphones cellulaires au lieu d'en faire profiter les cultivateurs de maïs locaux pour leur permettre de faire leurs semences et d'acheter diverses choses dont ils avaient besoin. Nous estimons que l'aide internationale accordée actuellement directement par le Canada aux pays en développement est trop souvent utilisée de cette façon.

Le PNUD recommande que 20 p. 100 de notre aide au développement à l'étranger aille à l'éducation, à l'assainissement de l'eau et aux services de santé de base. Or, d'après ses statistiques, ce n'est que la moitié de ce pourcentage que nous accordons à ces secteurs. Ainsi donc, une grande partie de l'argent que nous envoyons à l'étranger n'atteint pas la cible voulue, c'est-à-dire les plus pauvres de ces pays pauvres.

Troisième point: nous estimons que le gouvernement fédéral reçoit des conseils douteux de la part de ses experts-conseils et d'autres personnes sur l'importance réelle des activités économiques des pays en développement. Si nous prenons l'exemple du pays que nous connaissons le mieux, d'après les articles de presse récents, le Nicaragua a été placé par l'un des experts-conseils du gouvernement fédéral dans la catégorie des pays ayant un revenu moyen, ce qui est tout à fait ridicule.

D'après les renseignements que nous avons de ceux qui travaillent au Nicaragua, les conditions sont très mauvaises et elles empirent, surtout pour les quatre cinquièmes de la population qui se situent au bas de l'échelle sociale. Le chômage dépasse 60 p. 100, la faim tenaille la population, les systèmes de santé, d'éducation et de transport sont problématiques. Certains conservateurs américains qui ont fait campagne ces dernières années pour qu'on cesse d'aider le Nicaragua, disent maintenant que tout va bien depuis que des politiques économiques répressives, qui ont leur faveur, ont commencé à être appliquées dans ce pays.

Nous vous demandons donc de ne pas fonder vos décisions d'aide aux différents pays sur ce genre d'information faussée, car elle n'a aucun fondement: vous ne devez donc pas en tenir compte. On donne en exemple dans notre mémoire quelques

[Texte]

verbal presentation. The key point here is the ten countries that are home to two-thirds of the world's poorest people receive about one-third of the aid, so rather than getting more than their share they're getting less.

We'd like to make some comments on the way Canadian aid money reaches the developing world. We feel a larger fraction of aid money should be channelled through the NGOs rather than the Department of Foreign Affairs or CIDA acting alone. In its document *Sharing our Future*, CIDA committed Canada to providing 50% of overseas development assistance to Africa and the less developed countries of south Asia and the Americas. Information from CCIC recently was this goal is not even close to being met.

We depend on CIDA for their matching money. We think matching is a good thing and it should be continued, because it's money that's collected voluntarily from Canadians giving voluntarily. We think it's a good idea and whatever else happens beyond that we want to continue the collaboration.

However, there are some problems in the way CIDA and External Affairs people operate in the Third World. I myself have been in 24 different countries either travelling or working and some of the situations are pretty sad. Too often CIDA gets involved with big projects that benefit Canada and the national government of the developing country at the expense of the local people. The Tanzania wheat project near Singida was a classic example. People were displaced. People were impoverished. It was a bloody mess.

We should direct CIDA to get both national and local grassroots organizations' approval before committing our money overseas. Problems of this kind would happen a lot less often if CIDA and Foreign Affairs people changed their styles of operation. Too often their people travel business or first class when they fly, stay at the top hotels, eat at the luxury restaurants, drink a lot of liquor and get a lot of expense receipts. Their waste is just legendary and should be curtailed. As well as increasing their credibility this would allow a larger fraction of the aid budget to go to the actual aid projects themselves.

CIDA people in particular should emulate some of the CUSO and OXFAM people I've seen when they travel overseas. They travel light and cheaply. They use local buses and trains. They arrive unannounced to find out how things really are. They stay at modest hotels and eat local food with local people. In this way if there's a societal or infrastructural problem they'll know about it because they can't get a bus, a meal or a loaf of bread. This knowledge can be used to make better future aid decisions. We as an organization try to maintain a close relationship with the actual recipients of our aid and we think this philosophy should be followed in dealing with the larger fraction of Canada's aid.

[Traduction]

autres affaires en rapport avec les États-Unis, mais je ne les aborderai pas dans mon exposé. L'essentiel est que les dix pays où habitent les deux tiers des plus pauvres populations du monde reçoivent environ un tiers de l'aide, ce qui fait qu'au lieu d'obtenir plus que leur part, ils obtiennent moins.

Nous aimerions parler un peu de la façon dont l'argent canadien consacré à l'aide arrive aux pays en développement. Nous estimons qu'une plus grande partie de l'argent consacré à l'aide devrait être accordée par l'entremise des ONG et que le ministère des Affaires étrangères et l'ACDI ne devraient pas agir seuls. Dans son document intitulé *Partageons notre avenir*, l'ACDI a promis que le Canada allait fournir 50 p. 100 de l'aide au développement à l'Afrique et aux pays les moins développés d'Asie du Sud et d'Amérique. D'après des informations récentes du CCIC, cet objectif n'est même pas près d'être atteint.

Nous dépendons de l'ACDI pour le financement de contrepartie. Nous estimons que l'idée de la contrepartie est une bonne chose et qu'elle devrait être maintenue car c'est de l'argent que l'on recueille auprès des Canadiens qui le donnent volontairement. Nous pensons que c'est une bonne idée et, quoi qu'il se passe ailleurs, nous voulons que cette collaboration demeure.

La façon dont les délégués de l'ACDI et des Affaires étrangères fonctionnent dans le Tiers monde pose cependant des problèmes. J'ai moi-même visité 24 pays, soit au cours de voyages, soit pour mon travail, et j'ai vu des situations assez tristes. L'ACDI participe trop souvent à de gros projets qui profitent au Canada et au gouvernement national du pays en développement au détriment de la population locale. Le projet relatif à la production de blé près de Singida en Tanzanie en est un exemple typique. On a déplacé des gens. On les a appauvris. C'est une situation épouvantable.

Nous devrions exiger de l'ACDI qu'elle obtienne l'autorisation des organisations nationales et locales représentant la base avant d'engager notre argent. Ce genre de problèmes se produirait bien moins souvent si les représentants de l'ACDI et des Affaires étrangères changeaient leur mode de travail. Trop souvent, lorsqu'ils voyagent en avion, ils choisissent la classe affaire ou la première classe, ils séjournent dans les meilleurs hôtels, mangent dans les restaurants de luxe, boivent beaucoup d'alcool et collectionnent les reçus pour leur note de frais. Ce gaspillage est légendaire et on devrait y mettre un terme. En plus d'augmenter leur crédibilité, cela permettrait d'accorder une plus grande part du budget aux projets d'aide proprement dits.

Les gens de l'ACDI plus particulièrement devraient imiter ceux du CUSO et d'OXFAM que j'ai vus au cours de mes voyages à l'étranger. Ils voyagent légèrement et à peu de frais. Ils prennent les autobus et les trains locaux. Ils arrivent sans s'annoncer pour voir exactement quelle est la situation. Ils logent dans des hôtels modestes et mangent la nourriture locale avec les gens de l'endroit. De cette façon, s'il y a un problème de société ou d'infrastructure, ils seront au courant parce qu'ils auront vécu la situation, qu'il s'agisse de ne pas pouvoir avoir un autobus, obtenir un repas ou une miche de pain. Ces connaissances peuvent permettre de prendre de meilleures décisions concernant l'aide future. En tant qu'organisation, nous essayons de garder des relations étroites avec ceux qui bénéficient effectivement de notre aide et nous pensons que ce genre d'attitude devrait prévaloir pour l'aide plus importante qu'accorde le Canada.

[Text]

Our fifth point is we believe aid decisions, particularly in times of decreasing budgets here in Canada, should be driven by the needs of the local people down there and not by companies up here trying to flog hydro projects or transportation things. If we're going to get involved in aid between here and down there, we've got to make sure the aid is needed and that the aid is wanted.

The most important thing is that after we've checked with those particular people down there and made sure of their needs, we should encourage the receiving country to buy the most appropriate technology and equipment. Only if Canada is supplying that most appropriate equipment should we be encouraging Canadian sales through these various tied-aid things. We shouldn't be tying the aid so that they get a lousy deal after we've decided to spend our money, because we're not getting good value for the original aid bucks.

Finally, we would like Canada, through your committee, to recommend to lead a call for a full review of the IMF and the World Bank, its policies and their affect on the developing world. We believe the IMF is creating more problems than its solving by brutally balancing national budgets in the developing world. We've got several examples in Nicaragua, if you want to talk about that.

Essentially, the unequal distribution of income is being exacerbated, environmentally sound activities are being discouraged, and decades of advances in health and education in certain countries are being just overthrown because of these policies.

In our case we can talk about what's happening in the clinic, where our fellow in Nicaragua is right now, that was recently privatized. The tobacco workers, in a recent letter to him, said they can't even go to the clinic any more because it costs more than they can afford. It's ridiculous.

The point is that on the ground, the policies that we as part of the Bretton Woods Agreement are supporting are basically undoing the aid that we're sending overseas.

Those are our points. I would be pleased to answer any questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

I want to bring up a minor but maybe an important detail here. You said in your brief that CIDA committed Canada to provide 50% of ODA. I think it would be correct to say that CIDA committed Canada to provide 45% of our bilateral aid to Africa, which is different. That's quite different from saying the whole official development assistance program, which can be a lot more than the bilateral aid given by CIDA. I just wanted to correct that.

[Translation]

Cinquièmement point: Nous estimons que les décisions relatives à l'aide, surtout à une époque où les budgets diminuent ici au Canada, devraient se fonder sur les besoins de la population locale et non sur ceux des entreprises canadiennes qui essaient de refiler des contrats pour des projets hydroélectriques ou du matériel de transport. Si nous voulons avoir vraiment notre mot à dire pour l'aide que nous accordons à ces pays, nous devons vérifier que cette aide est nécessaire et qu'elle est désirée.

• 2100

Le plus important, une fois que nous avons vérifié quels sont les besoins des gens qui habitent là-bas, c'est d'encourager le pays bénéficiaire à acheter la technologie et l'équipement les plus appropriés. C'est seulement dans le cas où le Canada fournit l'équipement le plus approprié que nous devrions favoriser les exportations canadiennes qui peuvent découler des divers programmes d'aide que nous offrons. Nous ne devrions pas, après avoir décidé de dépenser de l'argent pour aider certains pays, passer avec eux des marchés de dupes car ce n'est pas la façon de tirer le meilleur profit des dollars que nous avons investis à l'origine dans des programmes d'assistance.

Enfin, nous voudrions que le Canada, par l'intermédiaire de votre comité, recommande que l'on entreprenne une revue exhaustive des politiques du FMI et de la Banque mondiale et de leurs répercussions sur les pays en développement. À notre avis, le FMI crée plus de problèmes qu'il n'en résout en obligeant les pays en développement à équilibrer strictement leur budget domestique. Nous pouvons vous citer plusieurs exemples au Nicaragua, si vous souhaitez approfondir la question.

Ces politiques aboutissent essentiellement à accentuer l'iniquité de la distribution des revenus, à décourager les activités où l'on prend en compte l'écologie et à saper les progrès accomplis dans certains pays depuis des décennies dans les domaines de la santé et de l'éducation.

Nous pouvons par exemple vous dire ce qui arrive dans notre clinique du Nicaragua qui a été privatisée récemment. Dans une lettre que notre représentant a reçue il n'y a pas longtemps, les ouvriers qui travaillent dans l'industrie du tabac disent qu'ils ne peuvent même plus aller à la clinique car cela coûte trop cher et ils ne peuvent pas se le permettre.

Ce sur quoi je veux insister c'est que, sur le terrain, les politiques que nous appuyons dans le cadre de l'Accord de Bretton Wood aboutissent finalement à réduire à néant l'aide que nous consentons aux pays étrangers.

Tels sont les points que nous voulions porter à votre attention. Je serais heureux de répondre à vos questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

Je tiens à relever un détail mineur mais qui peut être important. Vous avez déclaré dans votre mémoire que le Canada, par l'intermédiaire de l'ACDI, s'était engagé à couvrir 50 p. 100 du budget officiel d'aide au développement. Par souci d'exactitude, je pense que l'on doit dire que le Canada, par l'entremise de l'ACDI, s'est engagé à fournir 45 p. 100 de notre aide bilatérale à l'Afrique, ce qui n'est pas la même chose étant donné que l'ensemble du programme officiel d'aide au développement peut représenter beaucoup plus que l'aide bilatérale consentie par l'ACDI. Je voulais simplement apporter ce rectificatif.

[Texte]

Mr. Hertzman: I will accept your more encyclopedic knowledge of the statistics here. I was relying on other people's statistics and I think they may have misinterpreted some of the documents.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's very complicated, but I keep a piece of paper in front of me all the time to make sure that we don't get confused.

Mr. Hertzman: I'll defer to your statistics.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I just want to make sure that this is understood, that we didn't commit 50% of our ODA to Africa; we committed 45% of our bilateral aid to Africa.

Mr. Hertzman: I was also including the Americas and the low-income countries of Asia.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's why I keep a piece of paper handy.

Okay, are there any questions on the testimony? Dr. English?

Mr. English: We've heard a lot of testimony from the previous group and some groups this afternoon. The groups have been identified as NGOs.

A theme has emerged that is quite critical of CIDA as an institution, and you reflect it in yours. It is that too often their people travel business or first class when flying, stay at top hotels and I think you added that they drink alcohol. I'm just wondering how helpful this is to NGOs.

I think it was a group earlier that said development assistance has a lot more critics than it had perhaps 10 years ago. We have Gallup polls on it, and the very recent polls that we received at this committee show it evening out. In fact, if you add together those who are strong opponents and those who are not really supporters, perhaps there's even an argument that it's shifted in the other direction. What I'm suggesting to you is that the constituency, if you like, for assistance, whether it comes through NGOs or through CIDA, is perhaps not as strong as it once was.

To declare my personal bias, I think we should be even more actively involved in this area.

I'm wondering why it is that NGO groups are attacking CIDA in this way. Most Canadians identify development assistance with CIDA. We haven't heard from you or from several others that any CIDA projects are worthwhile. We can find lots of projects that NGOs have done that have failed one way or another. I've been involved with some; you've been involved with some, I'm sure. But we haven't heard statements by NGOs that projects carried by NGOs sometimes do not work out anyway.

[Traduction]

M. Hertzman: Vous avez des statistiques une connaissance plus encyclopédique, je le reconnais. Je me suis fié à des données que m'ont fournies d'autres personnes qui, je pense, ont pu mal interpréter certains documents.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est très compliqué, mais je garde un petit papier devant moi tout le temps pour m'assurer que je ne me trompe pas.

M. Hertzman: J'accepte vos statistiques.

Le coprésident (M. Gauthier): Je tiens simplement à m'assurer que cela est bien entendu, que nous ne nous sommes pas engagés à fournir 50 p. 100 du budget officiel d'aide au développement à l'Afrique; c'est 45 p. 100 de notre aide bilatérale que nous avons accepté de consentir à l'Afrique.

M. Hertzman: Mes chiffres couvraient également l'Amérique ainsi que les pays d'Asie à faible revenu.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est pourquoi je garde ce petit bout de papier sous la main.

Bien, y a-t-il des questions pour le témoin? Monsieur English?

M. English: Nous avons entendu cet après-midi de nombreux témoignages de groupes qui, comme celui qui vous a précédé, se sont présentés comme des ONG.

Un thème se retrouve dans leur présentation, comme dans la vôtre d'ailleurs, et c'est qu'ils se montrent assez critiques envers l'ACDI en tant qu'institution. Trop souvent, leurs représentants voyagent en première classe ou en classe affaire, descendent dans les meilleurs hôtels et vous avez ajouté, je pense, qu'on les voit boire de l'alcool. Je me demande quelles sont les conséquences pour les ONG.

C'est un groupe qui a comparu avant vous qui a dit, il me semble, que l'aide au développement est beaucoup plus critiquée qu'elle ne l'était, disons, il y a dix ans. Il y a eu là-dessus des sondages Gallup et les plus récents qui ont été transmis à ce comité montrent un certain nivellement. En fait, si l'on ajoute ceux qui s'y opposent fermement et ceux qui ne sont pas vraiment en faveur, on pourrait même avancer qu'il y a une tendance dans l'autre direction. Ce que je voulais vous faire remarquer, c'est que l'appui, si l'on peut dire, aux programmes d'aide fournis soit par les ONG, soit par l'ACDI, n'est peut-être pas aussi solide qu'il l'était auparavant.

Pour tout vous dire, je suis personnellement convaincu que nous devrions participer de façon plus active aux initiatives qui sont prises dans ce domaine.

Je me demande pourquoi les ONG attaquent l'ACDI de cette façon. Pour la plupart des Canadiens, l'ACDI est le symbole de l'aide au développement. Ni vous ni certains des autres groupes n'ont reconnu la valeur des projets entrepris par l'ACDI. En ce qui concerne les ONG, il y a bien des projets qui ont échoué d'une façon ou d'une autre. J'ai participé à certains d'entre eux, et vous aussi, j'en suis sûr. Mais les ONG ne nous ont pas dit que, parfois, les projets qu'elles entreprennent ne marchent pas de toute façon.

[Text]

[Translation]

• 2105

Language that you use such as "local people must decide"... local people sometimes cannot decide properly. If you refer to the *Economist* article of May 7, 1994, if you read that article—the title of the article is "Why Aid Hasn't Worked"—it says there needs to be a full-scale review. It gives this statistic, which you accept as being a legitimate statistic, yet other statistics you're not accepting. Whose statistics do we believe?

What I'm suggesting is it seems to me your form of argument is not likely to contribute to your overall goal, which is stronger Canadian support for development assistance. In other words, it seems to me you're almost killing the messenger. Do you want to have CIDA be anything more than a conduit for funds given to NGOs? Or do you want it to be a governmental organization that acts in the interest of all Canadians in our bilateral relations with other countries, in our relationships with multilateral organizations? They're not all the World Bank. There is a UNDP, which you referred to. There's an FAO, the WHO, and so many others. Some of them are less effective than others, FAO being a classic example, I suppose, of the last.

I must say I don't think that this particular kind of approach about who flies first class and who doesn't is very helpful to your overall interest in terms of supporting development assistance on the part of Canadians.

Mr. Hertzman: We thought a great deal about this point before we submitted it to you. We are not in favour of gutting CIDA and leaving it a corpse on the ground. We're not in favour of leaving it the way it is either.

Mr. English: How do you find the *Economist* article?

Mr. Hertzman: I think there has to be an overhaul of the way in which aid gets from one place to the other. I think that in fact the *Economist* argued that some of the countries were far worse than Canada. The amount of aid that's getting to the people who really need it is a very small fraction of the total aid. I think we accept that this is a legitimate problem and that in Canada we have various agencies that can deal with this.

CIDA clearly has administrative skill. It clearly has political skill at the national level. It clearly has international agency-to-agency skill, which very few individual NGOs have. I think its role in those areas is clearly correct.

Mr. English: Why don't NGO groups say that to us? Why don't they recognize the contribution that CIDA makes?

Mr. Hertzman: In our brief first of all we were trying to keep this down to a small amount here. We said in our brief that we have no problem with the way they do the matching and the way they handle themselves in the collaborative projects. In fact, when a CIDA person comes and checks up on our particular projects, we're prepared to make sure that we have our nose clean on those projects.

Vous employez des expressions comme «les locaux doivent décider»... parfois, les locaux ne sont pas en mesure de prendre des décisions adéquates. Prenez par exemple l'article paru le 7 mai 1994 dans *The Economist*—le titre de l'article est «Why Aid Hasn't Worked». On y préconise un examen exhaustif. On y donne des statistiques dont vous reconnaissez le bien-fondé et pourtant, vous n'acceptez pas certaines autres statistiques. Quelles sont celles auxquelles nous devons accorder du crédit?

Il me semble que les arguments que vous avancez n'ont pas grande chance de vous permettre d'atteindre votre objectif global, qui est un appui solide de la part du Canada à l'aide au développement. En d'autres mots, il me semble que vous tuez presque le messenger. Voulez-vous que l'ACDI soit autre chose que l'intermédiaire par lequel passe le financement accordé aux ONG? Ou voulez-vous que ce soit un organisme gouvernemental qui agit dans l'intérêt de tous les Canadiens pour entretenir des relations bilatérales avec d'autres pays, et nous représenter au sein d'autres organismes multilatéraux? Cela ne se borne pas à la Banque mondiale. Il y a le PNUD, auquel vous avez fait allusion. Il y a le FAO, l'OMS et tant d'autres. Certains sont plus efficaces que d'autres, le FAO étant un exemple classique, je suppose, de ceux qui entrent dans cette dernière catégorie.

Je dois dire que je ne pense pas que cette façon de voir les choses, de signaler qui voyage en première classe et qui ne le fait pas, soit très utile pour faire avancer votre cause, c'est-à-dire l'appui accordé par les Canadiens à l'aide au développement.

M. Hertzman: Nous avons beaucoup réfléchi à cela avant de vous en parler. Nous ne sommes pas en faveur de démanteler l'ACDI au point de la réduire à rien. Mais nous ne sommes pas non plus en faveur de laisser les choses en l'état.

M. English: Que pensez-vous de l'article paru dans *The Economist*?

M. Hertzman: À mon avis, il faut changer de fond en comble la façon dont l'aide passe d'un pays à l'autre. Je crois qu'en fait, on disait dans cet article que certains pays sont bien pires que le Canada. L'aide qui parvient à ceux qui en ont véritablement besoin représente une très petite fraction de l'aide totale qui est consentie. Je pense que nous reconnaissons qu'il s'agit là d'un véritable problème et qu'au Canada, il y a diverses agences qui peuvent s'en occuper.

Il est évident que l'on trouve à l'ACDI des gens qui ont les compétences voulues en gestion. Il est évident qu'au niveau national et sur le plan politique, cet organisme est compétent. Et il est évident que sur le plan international, en ce qui a trait aux relations d'agence à agence, l'ACDI a des compétences que ne peuvent égaler que très peu d'ONG. Je pense que dans ces domaines, il est tout à fait juste de dire que l'ACDI a un rôle à jouer.

M. English: Pourquoi les ONG ne nous disent-elles pas cela? Pourquoi ne reconnaissent-elles pas la contribution de l'ACDI?

M. Hertzman: Dans notre mémoire, nous avons essayé de ne pas donner à cela une trop grande importance. Nous avons déclaré que nous étions tout à fait satisfaits de la façon dont l'ACDI attribue le financement à parts égales et collabore aux projets. D'ailleurs, lorsqu'un représentant de cet organisme vient vérifier certains de nos projets, nous nous assurons que tout est en ordre.

[Texte]

You also mentioned that NGOs make mistakes, and there's no question that they do as well. The point I'm getting at is that CIDA, at least up until the last four or five years in my experience in Africa, were not prepared to take very much input from the on-the-ground people, from people like CUSO and OXFAM, groups that had volunteers in the actual areas on the ground. In other words, if they'd polled more carefully the local NGOs as well as the actual say Tanzanians or Zambians and so on in those countries, they would have made some different decisions. I think they may have good intentions, but a lot of—

Mr. English: Excuse me, but those would have been the right decisions invariably?

Mr. Hertzman: No, no one's saying invariably, but the point is when you make a mix of decisions you can make a good decision by polling more people. In fact, one comment I'd like to make is when you're going to put aid into a rural part of a Third World country you should be talking to people with dirt under their fingernails, not people who live in the capital city and have nails out to here. You should be out there staying in the places where the aid is going to go so that you can see the place where you're going to put the money. If you talk to a lot of the aid people, they've never been there.

I personally found people in Zambia who are making aid decisions who have spent their entire lives in Lusaka. When I told them where I've been in three or four weeks—either hiking, hitch-hiking, busing or whatever—they were amazed. In Zimbabwe the same thing. The people whose responsibility it was to make these decisions weren't getting out to the grassroots.

What I'm getting at is I think that CIDA has some good people down there but their mandate is not to get out enough to where they have to be. So what we're saying is yes, they require the money that they have to do the work, and yes, they have to make some decisions in Ottawa that are not only going to be talking to little groups down in the Third World, but if they have the right people in the field they're going to make better decisions and our money is going to be handled better.

• 2110

We're fiscal conservatives here. The left has found itself in a rather strange position here, the progressive groups. We're trying to argue for real solid fiscal conservatism so people who are donating money through their taxes to the Department of Foreign Affairs are going to get good value for their buck. I don't think they're getting good value for their buck right now. If there are no changes in the way we do foreign aid, and this is my own personal opinion, the people who want to cut it are going to have a field day. That's why we're here. I hope to make the foreign aid budget go further. I think all the NGOs that are around here would agree with this.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think you made your point.

[Traduction]

Vous avez également mentionné que les ONG font des erreurs, et c'est vrai, sans aucun doute. Ce que je veux dire, c'est que l'ACDI, d'après ce que j'ai pu constater en Afrique au moins jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, n'était pas disposée à accepter les contributions qu'auraient pu faire des gens qui travaillaient sur place, par exemple, des volontaires de groupes comme CUSO et OXFAM. En d'autres mots, si l'ACDI avait écouté plus attentivement les ONG locales au lieu de se contenter de ce qu'avaient à dire les Tanzaniens ou les Zambiens, etc, elle aurait pris des décisions différentes. Je pense qu'elle avait de bonnes intentions, mais beaucoup de...

M. English: Excusez-moi, mais est-ce que ces décisions auraient toujours été les bonnes?

M. Hertzman: Non, personne ne dit que cela aurait été toujours le cas, mais lorsque vous avez à prendre toutes sortes de décisions, c'est en consultant le plus grand nombre de gens possible que vous pouvez arriver à y voir clair. D'ailleurs, j'aimerais souligner que lorsqu'on offre de l'aide à une région rurale d'un pays du Tiers monde, il faudrait parler à des gens qui ont de la terre sous leurs ongles et non à ceux qui habitent la capitale et qui ont les ongles faits. Il faudrait aller voir ce qui se passe sur place, là où nous allons intervenir et financer un projet. Il y a beaucoup de gens qui participent au programme d'aide et qui ne se sont jamais rendus sur place.

Personnellement, en Zambie, je me suis rendu compte que les gens qui prenaient les décisions en matière d'aide avaient passé toute leur vie à Lusaka. Lorsque je leur ai dit où je m'étais rendu en trois ou quatre semaines—à pied, en faisant de l'auto-stop ou en autocar, etc—je les ai bien étonnés. Au Zimbabwe, c'était la même chose. Les gens qui sont responsables des décisions à prendre n'avaient aucun contact avec la population locale.

Ce que je veux dire, c'est qu'à mon avis, l'ACDI a de bons représentants sur place, mais ils ne sont pas suffisamment présents là où ils devraient être. Nous estimons donc que, oui, ils ont besoin de l'argent qu'on leur accorde pour accomplir leur mission et, oui, il faut que certaines décisions soient prises à Ottawa et il ne suffit pas de parler à certains petits groupes dans les pays du Tiers monde, mais s'ils ont sur place les gens qu'il faut, ils vont prendre de meilleures décisions et notre argent sera mieux investi.

Nous sommes prudents sur le plan financier. La gauche s'est trouvée dans une position assez bizarre, je veux dire les groupes progressistes. Nous essayons de faire adopter un conservatisme financier solide afin que les gens qui font des dons au ministère des Affaires étrangères par le biais de leurs impôts en aient pour leur argent. Je ne pense pas que ce soit le cas actuellement. Si nous n'apportons aucune modification à la façon dont nous aidons les pays étrangers—et c'est mon opinion personnelle—les gens qui préconisent une réduction de cette aide vont pouvoir s'en donner à cœur joie. C'est la raison pour laquelle nous sommes ici. J'espère pouvoir étirer le budget de l'aide étrangère et je pense que toutes les ONG présentes seraient d'accord avec cela.

Le coprésident (M. Gauthier): Je pense que vous vous êtes bien fait comprendre.

[Text]

[Translation]

I want to quote from your recommendation number 4: "We feel that a larger fraction of aid money should be channelled through NGOs rather than through the Department of Foreign Affairs or CIDA acting alone." Who would channel the funds?

Mr. Hertzman: We still believe that the fiscal oversight has to come through the department. The money is the money of the Government of Canada but the point is that there are NGOs, such as ourselves, who on the ground in the Third World countries where we work are very thin in terms of staff. We're a volunteer organization.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand that. What you're saying to me is not abolish CIDA, but find another organization or some kind of mechanism for delivery of those funds. I don't understand what you're talking about.

Mr. Hertzman: What I'm saying is that there are bigger NGOs—OXFAM and CUSO—who are currently in. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are they accountable to Canadians?

Mr. Hertzman: Absolutely.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): How?

Mr. Hertzman: They're accountable because they are organizations that must report every year to CIDA, but also more than just to CIDA. They also have to go through their directors to boards that are made up of Canadians and they must publish annual reports in order to maintain their tax numbers.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm talking about the average taxpayer of this country who has to pay taxes and wants the people of Canada to know where the money goes, how it is spent and how we account for it when we come to them for taxes. I'm just saying that if there is no in-between agency accountable to the Parliament of Canada. . . This is Parliament in action here. I'm asking you, whom do these people account to.

Mr. Hertzman: Ultimately they have to account through committees like your own or the staff people within them. They have to produce reports. But the point is producing a financial report about what you did versus being able to stand up proudly and say that of the money we sent to these five countries this year, 75%, 80%, 85% of that money is working in clinics and so on and so on that are actually still there and on the ground, and they're not gross failures. . . The accountability is more than just the financial accountability. It's the accountability to the individuals who have spent the money and volunteered. When we ask for money every year we're accountable to the people we asked last year. If they don't like what we did with it, they can just not send us the money, and that's the accountability that we have to Canadians.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): For three years I chaired the public accounts committee of Canada and I've looked at CIDA. I've had CIDA in front of my committee for I don't know how many times. The Auditor General of Canada

J'aimerais citer votre recommandation numéro 4: «Nous estimons qu'une plus grande partie des fonds accordés à titre d'aide devrait être distribuée par l'intermédiaire des ONG plutôt que d'être attribuée au ministère des Affaires étrangères ou à l'ACDI pour des initiatives qu'ils prennent seuls.» Qui canaliserait les fonds?

M. Hertzman: Nous estimons toujours que le ministère devrait détenir la responsabilité financière. L'argent appartient au gouvernement du Canada mais ce dont il faut se rendre compte, c'est qu'il y a des ONG, comme la nôtre, qui travaillent sur le terrain dans des pays du Tiers monde et dont le personnel est très peu nombreux. Nous comptons sur des bénévoles.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends cela. Vous me dites de ne pas abolir l'ACDI mais de trouver un autre organisme ou un mécanisme quelconque pour allouer ces fonds. Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

M. Hertzman: Je dis qu'il y a des ONG plus importantes—OXFAM et CUSO—qui sont actuellement. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Ont-elles à rendre des comptes aux Canadiens?

M. Hertzman: Certainement.

Le coprésident (M. Gauthier): De quelle façon?

M. Hertzman: Parce que ce sont des organisations qui doivent faire rapport chaque année à l'ACDI, mais cela ne s'arrête pas là. Elles doivent également, par l'intermédiaire de leurs directeurs, rendre des comptes à des conseils d'administration où siègent des Canadiens et publier des rapports annuels afin de maintenir le niveau des allocations que leur consent le gouvernement.

Le coprésident (M. Gauthier): Je veux parler du contribuable moyen qui doit payer des impôts et veut que la population du Canada sache où va l'argent, comment on le dépense et de quelle façon nous allons rendre compte des impôts que nous aurons perçus. Je dis simplement qu'il n'y a aucune agence intermédiaire qui doit rendre des comptes au Parlement du Canada. . . C'est comme cela que le Parlement joue son rôle. Je vous le demande, à qui ces gens-là rendent-ils des comptes?

M. Hertzman: Au bout du compte, ils sont responsables devant des comités comme le vôtre ou devant leurs cadres hiérarchiques. Il faut qu'ils fassent des rapports. Mais il y a une grande différence entre présenter un rapport financier sur vos activités et pouvoir dire fièrement que 75 p. 100, 80 p. 100, 85 p. 100 de l'argent qui a été envoyé dans cinq pays donnés a été consacré à l'établissement de cliniques, etc, qui sont encore en activité et que les initiatives n'ont pas été un échec total. . . Il ne suffit pas de rendre des comptes sur le plan financier. Il faut également en rendre à ceux qui ont dépensé l'argent et qui ont fait du bénévolat. Lorsque nous demandons chaque année de l'argent, nous sommes responsables vis-à-vis des gens à qui nous avons demandé une contribution l'an dernier. S'ils ne sont pas satisfaits de la façon dont nous avons dépensé cet argent, ils peuvent tout simplement refuser de nous en donner; c'est le genre de responsabilité que nous avons vis-à-vis des Canadiens.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai présidé pendant trois ans le Comité permanent des comptes publics et l'ACDI a comparu je ne sais pas combien de fois. Le vérificateur général du Canada a fait des observations qui ont été rendues publiques.

[Texte]

has commented on some of the practises publicly, but I've yet to see an NGO, large as they are, come before the public accounts committee to account for public funds that they expend. I'm just saying to you that we have to maintain some kind of accountability to Canadians. That's all I'm saying and you're not giving me an answer.

Mr. Ian Rob (Tools for Peace): Obviously there are good NGOs and bad, and—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Who decides that?

Mr. Rob: My own experience has been mainly in China, Korea and Nepal, and I've seen a great deal of aid distributed. What we're saying in effect is that CIDA has done in general good work, but there tends to be pressure for tied aid primarily for benefit of Canadian business and Canadian industries. NGOs may not be subject to the same pressure.

[Traduction]

sur certaines des pratiques de cet organisme, mais je n'ai pas encore vu une ONG, de plus ou moins grande importance, comparaître devant le Comité des comptes publics pour rendre compte de la manière dont elle a dépensé les fonds publics. Je vous dis simplement qu'il faut, d'une façon ou d'une autre, rendre des comptes aux Canadiens. C'est tout ce que je dis et vous ne me donnez pas de réponse.

M. Ian Rob (Outils de paix): Il est évident qu'il y a de bonnes et de mauvaises ONG, et. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Qui détermine cela?

M. Rob: J'ai acquis mon expérience surtout en Chine, en Corée et au Népal et j'ai vu comment une bonne partie de l'aide était distribuée. Nous disons en fait que l'ACDI a, en général, accompli de bonnes choses mais qu'il y a une tendance à exercer des pressions pour lier l'aide au profit que peuvent en tirer les entreprises et les industries canadiennes. Les ONG peuvent ne pas faire l'objet des mêmes pressions.

• 2115

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): As shown on this chart here, over 1994-95, 1993-94, and so on until 1990-91 the average administration costs for CIDA have been 5.8%, 6.1%, 6.4%, and 6.8% of the total envelope. That's not for alcohol, first-class travel and everything else, and I think that's why I think—Dr. English was getting to this point—it's unfair to brush all of our CIDA people with that kind of a brush. I really think you're not being very fair.

Mr. Hertzman: If the tone of the brief is that we're condemning everybody in CIDA, that's not the intent. The point is that in some countries and in some projects, there have been large areas that have hurt our subsequent ability to do other things in those countries, and part of what CIDA talks about is the way in which they work with the NGOs on this matching. I think a lot of the good stuff that CIDA does that they get credit for—as they should—is because of this collaboration.

If there is a problem with the interpretation, I'm sorry.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand that, but we're talking about efficiency and effectiveness here—efficiency in how CIDA does best what it can do, and effectiveness in reaching the goals they set for themselves and how they reach them. On both those counts, we understand. Thank you for your testimony.

Are there any further questions?

Senator Cools: I just want to tell Tools for Peace that we really appreciate the fact that you came before us. We understand that you're very intense and passionate in what you do, but so are we.

Mr. Hertzman: And well you should be, because you're representing the people of Canada, and we're a passionate country.

Le coprésident (M. Gauthier): Sur ce graphique, on peut voir qu'entre 1994-1995, 1993-1994, etc., et 1990-1991, les coûts d'administration moyens de l'ACDI représentaient 5,8 p. 100, 6,1 p. 100, 6,4 p. 100 et 6,8 p. 100 du total de l'enveloppe qui lui est allouée. Cela n'a pas été consacré à acheter de l'alcool, à voyager en première classe et ainsi de suite, et c'est pourquoi je pense—c'est d'ailleurs à quoi voulait en venir M. English—qu'il est injuste de mettre tous les représentants de l'ACDI dans le même panier. Je pense vraiment que vous n'êtes pas tout à fait impartial.

M. Hertzman: Si le ton de notre mémoire permet de conclure que nous condamnons tout le monde à l'ACDI, ce n'était pas notre intention. Il reste que dans certains pays et dans le cas de certains projets, l'intervention de cet organisme dans plusieurs grands domaines nous a empêchés de prendre d'autres initiatives, alors que l'ACDI parle de collaboration avec les ONG dans le contexte du financement à parts égales. À mon avis, bien des projets réussis où l'on reconnaît le rôle de l'ACDI—à juste titre—sont le résultat de cette collaboration.

Si notre mémoire a pu être mal interprété, je suis désolé.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends cela, mais nous parlons d'efficience et d'efficacité—d'efficience en ce qui a trait aux moyens employés par l'ACDI pour agir au mieux et d'efficacité pour ce qui est d'atteindre les buts que cet organisme s'est fixé et les moyens employés pour ce faire. Sur ces deux points, nous comprenons. Merci de votre témoignage.

Y a-t-il d'autres questions?

La sénatrice Cools: Je veux simplement dire à Outils de paix que nous apprécions beaucoup que vous ayez accepté de comparaître devant nous. Nous comprenons que vous mettiez beaucoup d'intensité et de passion dans ce que vous faites, mais c'est également notre cas.

M. Hertzman: Et c'est fort bien ainsi car vous représentez le peuple du Canada et dans notre pays, il y a beaucoup de passion.

[Text]

Mr. Volpe: In your third recommendation, Mr. Hertzman, you asked for a balancing off of the views that government and CIDA rely on. But where are those views going to come from that are going to balance off the advice? We go to people because they come forward with a track record and proven expertise, so we rely on them and then re-examine our reliance at the end of the delivery.

You want us to do that before we go ahead and make a commitment. Who, aside from NGOs that might be competing—and I mean that in a positive sense—with government agencies like CIDA and its proxies in a particular place...? Other than those, who would give us that kind of balanced advice?

Mr. Hertzman: Having recently spent 10 days in the U.K., I can say that there are quality newspapers and television news reports, which if they are examined in any kind of comprehensive way through an information-gathering mechanism... The situation in Nicaragua, for example, is well known. This particular report came out of Toronto, I think. A number of countries were listed as being middle-income, and it was rather ludicrous because several of them had been the subject of reports—even on the CBC—indicating that was not the case.

What I'm saying is that there are American-oriented think-tanks that rely on American information that frankly is beneath us in this country. Most Americans don't know anything about the Third World or about any other country but the United States, and there are people working in think-tanks in our large cities who have become enamoured of the American style and take American information and pipe it into Ottawa as if it was gospel. It should be burned. It should not be listened to.

For example, anybody who reads *Maclean's*, watches the CBC television news, or listens to *Sunday Morning* on CBC radio would have known that this was rubbish, yet this was in the national press as fact.

A number of the think-tanks, including the Fraser Institute and several others, just don't have a clue about what's going on in the Third World. They have nobody on the ground; they listen to a lot of Americans who don't know anything. In this case we should just close the border. There should be no free trade in ignorance.

Mr. Volpe: Do you have a communications strategy that feeds back into the Department of Foreign Affairs or CIDA this kind of year-end analysis? You know this information but this is the first time I've heard it.

Mr. Hertzman: All of the people who work in OXFAM and CUSO who have people on the ground have information sources that help them with particular grants.

[Translation]

M. Volpe: Monsieur Hertzman, dans votre troisième recommandation, vous demandez que, par souci d'équilibre, l'on considère d'autres points de vue que ceux sur lesquels s'appuient le gouvernement et l'ACDI. Mais qui va nous fournir les opinions qui vont permettre de faire l'équilibre? Nous nous adressons à certaines personnes parce qu'elles peuvent faire état d'une certaine expérience et de compétence éprouvée et, après les avoir entendues, nous évaluons dans quelle mesure nous pouvons nous appuyer sur leurs avis.

Vous souhaitez que nous fassions cela avant de prendre quelque engagement que ce soit. Qui, à part les ONG qui peuvent être en concurrence—et je donne à ce mot un sens positif—avec des agences gouvernementales comme l'ACDI et ses représentants dans un endroit donné...? À part ces organismes, qui pourrait nous donner ce genre de conseils qui feraient l'équilibre?

M. Hertzman: J'ai récemment passé dix jours en Grande-Bretagne et je peux dire qu'il y a certains journaux de qualité ainsi que des reportages à la télévision qui, si on les examine dans le contexte le plus exhaustif de l'information qui peut être recueillie... Par exemple, la situation au Nicaragua est bien connue. Il y a eu un reportage qui provenait, je pense, de Toronto. On indiquait qu'un certain nombre de pays étaient des pays à revenu moyen, ce qui était plutôt ridicule étant donné que plusieurs avaient fait l'objet de reportages—même à Radio-Canada—qui établissaient que ce n'était pas le cas.

Il y ici des groupes de réflexion pro-américains qui se fient des informations qui circulent aux États-Unis et auxquelles on ne devrait franchement accorder aucun crédit chez nous. La plupart des Américains ne connaissent rien du Tiers monde et d'aucun autre pays que les États-Unis; il y a des gens qui participent à des groupes de réflexion dans nos grands centres urbains qui sont tombés sous le charme des Américains et qui transmettent à Ottawa des informations de source américaine en les présentant comme des paroles d'Évangile. On devrait brûler cela, on ne devrait certainement pas y prêter attention.

Par exemple, quiconque lit *Maclean's*, regarde les nouvelles à la télévision de Radio-Canada ou écoute *Sunday Morning* à la radio ou à la télévision, sait que ces informations ne valaient rien; cependant, cela était présenté comme un fait dans la presse nationale.

Un certain nombre de ces groupes de réflexion, y compris le Fraser Institute et quelques autres, ne savent absolument pas ce qui se passe dans le Tiers monde. Ils n'ont aucun représentant sur terrain; ils écoutent ce que disent nombre d'Américains qui ne savent rien. Dans ce cas, il faudrait tout simplement fermer la frontière. Il ne devrait y avoir aucun libre-échange de l'ignorance.

• 2120

M. Volpe: Avez-vous établi une stratégie de communication qui vous permet de transmettre au ministère des Affaires étrangères et à l'ACDI ce genre d'analyse que l'on fait à la clôture d'un exercice? Vous possédez cette information, mais c'est la première fois que nous en entendons parler.

M. Hertzman: Tous les gens qui travaillent pour OXFAM, CUSO et qui ont des représentants sur le terrain ont accès à des sources d'information qui les aident à obtenir certaines subventions.

[Texte]

Mr. Volpe: Do you see this?

Mr. Hertzman: Oh, yes, this stuff is around. It's on various computer bulletin boards that are available and in various newsletters.

Mr. Volpe: Is there a formal report?

Mr. Hertzman: We do not give a formal report to CIDA, but I believe the larger NGOs do, some of which have appeared here before you. Certainly you can ask their national offices in your Ottawa sessions whether they actually report formally. If they're not reporting formally then that would be a recommendation I would make so the information would be on the table.

Mr. Volpe: All right. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Halifax Tools for Peace.

Mr. English: I just have one quick question. Do you accept UN reports—*State of the World*, for example, or *Progress for the Future*, I think it's called? They rank countries by poverty.

Mr. Hertzman: Being a scientist and having read some rather bizarre UN reports, I would take some of their reports with a very large grain of salt.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Doctor. Thank you very much.

I now invite forward Dr. A. MacDonald from the Coady International Institute of St. Francis Xavier University in Antigonish, Nova Scotia. Welcome, sir. We will give you five minutes and then maybe have some questions.

Mr. A.A. MacDonald (Coady International Institute): Am I alone here?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We could bring in some friends, if you like. I have others waiting. Is Fritz Weiland in the room?

Mr. Fritz Weiland (Individual Presentation): Yes, I'm right here.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Would you come in, sir, and join our friend from Antigonish? Mr. Weiland is from Wolfville, Nova Scotia.

How about adding a lady, Elizabeth Brown, the co-chair of Ten Days For World Development? Madame Brown, I think you have a friend with you—Hardy Bowe. Why don't you bring her up, too? Fine.

Do you feel better now?

Mr. MacDonald: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So do I. Okay, you can start.

Mr. MacDonald: I'm appearing here in a twofold capacity. I'm appearing on behalf of the regional division of the Association of Universities and Colleges of Canada and on behalf of the Coady International Institute of St. Francis Xavier University in Nova Scotia.

[Traduction]

M. Volpe: Y avez-vous accès?

M. Hertzman: Oh, oui, cette information est accessible. On la trouve sur divers panneaux d'affichage électronique ainsi que dans différents bulletins.

M. Volpe: Existe-t-il un rapport officiel?

M. Hertzman: Nous ne transmettons pas de rapport officiel à l'ACDI, mais je crois que les ONG les plus importantes, dont certaines ont comparu devant vous, le font. Lorsque vous tiendrez vos audiences à Ottawa, vous pourrez certainement vous informer auprès de leur siège social pour savoir si elles font des rapports officiels, sinon, je recommanderais que ce soit le cas afin que l'information soit disponible.

M. Volpe: Très bien. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, messieurs les représentants d'Outils de paix, de Halifax.

M. English: J'ai seulement une brève question à poser. Acceptez-vous les rapports des Nations Unies—*État du monde*, par exemple, ou surtout celui qui s'intitule, je crois, *Progrès pour l'avenir*? On y classe les pays par degré de pauvreté.

M. Hertzman: Étant donné que j'ai une formation scientifique et que j'ai lu bien des rapports plutôt bizarres des Nations Unies, je prendrais certains de leurs rapports avec un gros grain de sel.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur. Merci beaucoup.

J'invite maintenant à s'avancer monsieur A. MacDonald du Coady International Institute of St. Francis Xavier University d'Antigonish en Nouvelle-Écosse. Bienvenue, monsieur. Nous vous donnons la parole pour cinq minutes et nous aurons peut-être ensuite des questions à vous poser.

M. A.A. MacDonald (Coady International Institute): Suis-je seul?

Le coprésident (M. Gauthier): Si vous voulez, nous pouvons faire venir certains de vos amis. Il y en a qui attendent. Est-ce que Fritz Weiland est dans la salle?

M. Fritz Weiland (présentation individuelle): Oui, je suis là.

Le coprésident (M. Gauthier): Pouvez-vous venir, monsieur, et vous joindre à votre ami d'Antigonish? M. Weiland est de Wolfville en Nouvelle-Écosse.

Et si nous ajoutons une dame, Elizabeth Brown, la coprésidente de Ten Days For World Development? Madame Brown, je pense que vous êtes accompagnée d'une amie—Hardy Bowe. Pourquoi ne pas venir avec elle? Très bien.

Vous sentez-vous mieux maintenant?

M. MacDonald: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Moi aussi. Très bien, nous pouvons commencer.

M. MacDonald: Je compare ici à deux titres. Je représente le Bureau régional des Associations des universités et collèges du Canada ainsi que le Coady International Institute of St. Francis Xavier University en Nouvelle-Écosse.

[Text]

I have been required by the Atlantic division of the AUCC to table its draft document with this part of the committee. I don't intend to review the document. It will be presented formally by AUCC at the national level, I think. However, I want to note several essential features of the document. The topic of the document is capacity building within institutions of developing countries as well as within Canadian institutions. Capacity building in our thought involves the developing of medical technology, micro-enterprise development and educational systems.

The document goes on to claim this capacity building is most effectively achieved through partnerships between Canadian institutions and institutions of developing countries. These include universities, NGOs, business enterprises and government agencies. The document provides actual examples of these types of partnerships and recommends, finally, Canadian official development policy should continue to focus on human resources development. This should be achieved through the support of CIDA, IDRC, and other appropriate agencies.

On behalf of the Coady Institute I have a very brief presentation. I have also tabled the document. I'm sorry I don't have copies. The document focuses on developing the civil society component of African countries. We have focused on African countries because of their relatively low ranking on the UN human development index and because the Coady Institute devotes 40% of its resources to Africa.

The development focus, according to our brief, should be on strengthening the civil society component in most African countries. By civil society we mean the complex of non-government institutions and organizations that, in cooperation with public institutions, enhance the development of human rights, democracy, and good government.

In our opinion, this is most effectively achieved through partnerships between Canadian institutions and those of developing countries. In our experience, i.e., that of the Coady Institute, Canadian international development is best recognized in developing countries for its support of human and institutional development. At the local and regional level this has been true for IDRC policy, as well as for CIDA policy. We believe Canadian foreign policy should not abandon this people-based approach in the name of so-called sophisticated macro-projects. The latter should be left to larger ODA agencies.

I should note that the institute was most impressed with the sound principles enunciated in the 1987 document, *Sharing Our Future*. Any new foreign policy should be firmly based on the development principles enunciated in that document.

[Translation]

La division de l'Atlantique de l'AUCC m'a demandé de déposer ce document provisoire au comité. Je n'ai pas l'intention de faire la revue de ce document car il sera présenté officiellement par l'AUCC au niveau national, je crois. Toutefois, je souhaite noter certains points essentiels soulevés dans le document. Il porte sur la mise en valeur du potentiel au sein des institutions des pays en développement ainsi que dans les institutions canadiennes. Selon nous, la mise en valeur du potentiel comprend le développement de la technologie médicale, des micro-entreprises ainsi que des systèmes d'éducation.

On indique dans le document que la façon la plus efficace de développer ce potentiel est d'établir un partenariat entre certaines institutions canadiennes et celles qui existent dans les pays en développement. Cela comprend des universités, des ONG, des entreprises commerciales et des agences gouvernementales. Le document fournit des exemples de ce genre de partenariat et recommande en conclusion que la politique de développement officielle du Canada devrait continuer à mettre l'accent sur le développement des ressources humaines. Pour parvenir à cela, il est recommandé d'appuyer l'ACDI, le CRDI et les autres agences les mieux placées.

J'ai un bref exposé à présenter au nom du Coady Institute. J'ai également déposé un document. Je suis désolé de ne pas avoir de copies. Ce document porte essentiellement sur le développement de la société civile dans les pays d'Afrique. Nous avons mis l'accent sur les pays d'Afrique étant donné qu'ils occupent un rang relativement bas sur l'indice du développement et du bien-être humain des Nations Unies et que le Coady Institute consacre 40 p. 100 de ses ressources à l'Afrique.

• 2125

Dans notre mémoire, nous recommandons de cibler le développement sur la consolidation de la société civile dans la plupart des pays d'Afrique. Par société civile, nous entendons l'ensemble des institutions et des organisations non gouvernementales qui, en collaboration avec les institutions publiques, favorisent le développement des droits de la personne, la démocratie et une saine gestion publique.

À notre avis, on peut parvenir à cela de la façon la plus efficace en établissant des partenariats entre les institutions canadiennes et celles des pays en développement. D'après notre expérience, c'est-à-dire celle du Coady Institute, les efforts du Canada dans le domaine du développement international qui sont les plus reconnus dans les pays en développement sont ceux qui appuient le développement sur le plan humain et institutionnel. Si l'on considère la politique du CAD I et celle de l'ACDI, c'est ce que l'on a pu constater au niveau local et régional. Nous estimons que la politique étrangère du Canada devra continuer d'être fondée sur cette approche populaire et non sur de prétendus macroprojets sophistiqués. On devrait laisser ces derniers à de plus importantes agences qui s'occupent d'APD.

Je dois noter que l'Institut a très favorablement accueilli les solides principes énoncés dans le document de 1987 intitulé *Partageons notre avenir*. Toute nouvelle politique étrangère devra être fermement fondée sur les principes de développement énoncés dans ce document.

[Texte]

In closing, I should explain that the Coady Institute of St. Francis Xavier is an international development centre. It has been involved in international development for more than thirty years. Basically, we had to adhere to a capacity-building approach with government and non-government organizations working with the disadvantaged of less developed countries. Part of our program is located here in Canada and part is located overseas.

In closing, I want to acknowledge that through the life of the institute's program we have been strongly supported by Canadian overseas development assistance, especially through CIDA. We have also been strongly supported by private organizations, such as Development and Peace, which is represented here tonight. I simply wanted to acknowledge this support, both public and private.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. MacDonald.

I would now invite Mr. Weiland to speak.

Mr. Weiland: Are there no questions for Father MacDonald?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We'll question after. We'll hear the witnesses, then—

Mr. Weiland: Okay. My presentation is, interestingly enough, closely related to what Mr. MacDonald was saying.

The group I'm representing is Results Canada and it is the national organization for an international citizen's advocacy group that is primarily advocating on behalf of the world's children.

Our purpose here is to instill a sense of urgency in these deliberations, because in the last 12 months approximately 14 million children died from preventable causes and during the period I'm going to be speaking about this issue approximately 400 more will have died from preventable causes. So that's why, for an organization like ours, the result is that we worked very hard with regard to the World Summit for Children and were the first citizens organization on the planet to support the move towards the World Summit for Children.

So that's who we are. We have a mission statement, which says that our purpose is to generate the political will to alleviate absolute poverty and meet basic human needs. We believe that one of the most effective means of achieving these goals is providing financial assistance to development financial intermediaries, micro-lending institutions, and other NGOs whose approach to economic development focuses on meeting such basic human needs as primary health care, adequate nutrition, clean water, sanitation, basic education and family planning.

• 2130

Our purpose in appearing today is to express our views on the need for a reappraisal and realignment of Canada's approach to foreign aid. We seek a shift in emphasis to a more balanced approach between state-to-state aid and increased government funding of specific micro-lending projects that provide direct credit to the most needy so that they can achieve a minimum level of self-sufficiency.

[Traduction]

Pour conclure, j'aimerais ajouter que le Coady Institute of St. Francis Xavier s'occupe de développement international depuis plus de 30 ans. Nous avons essentiellement adopté une approche fondée sur la mise en valeur du potentiel, de concert avec des organisations gouvernementales et non gouvernementales qui travaillent au service des déshérités dans les pays peu développés. Nous menons une partie de nos activités ici, au Canada et une autre, outre-mer.

Permettez-moi d'ajouter en terminant que depuis l'instauration du programme de l'Institut, nos efforts ont été énormément soutenus grâce à l'aide au développement des pays d'outre-mer consentie par le Canada par l'intermédiaire de l'ACDI. Cela a également été le cas d'organismes privés, comme Développement et Paix qui est représenté ici ce soir. Je voulais simplement reconnaître ces contributions de la part d'organismes publics aussi bien que privés.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur MacDonald.

J'invite maintenant M. Weiland à prendre la parole.

M. Weiland: N'avez-vous pas de questions à poser au Père MacDonald?

Le coprésident (M. Gauthier): Nous poserons des questions plus tard. Nous entendrons les témoins, et puis. . .

M. Weiland: D'accord. Mon exposé est lié de très près aux propos de M. MacDonald et il est intéressant de le noter.

Le groupe que je représente est Results Canada, la branche nationale d'un groupe international d'intervention de citoyens qui s'occupe principalement de défendre la cause des enfants du monde.

Le but que nous poursuivons en comparaissons ici est de souligner le caractère urgent de vos délibérations, étant donné qu'au cours des 12 derniers mois, environ 14 millions d'enfants sont morts de causes évitables et qu'au cours du temps que nécessitera la présentation de mon exposé, il y en aura 400 autres qui mourront de ces mêmes causes évitables. C'est pourquoi un organisme comme le nôtre a été le premier groupe d'intervention de citoyens de toute la planète à apporter son appui et à contribuer à l'organisation du sommet mondial pour les enfants.

Voilà en quoi consiste notre organisme. Nous avons un énoncé de mission où l'on dit que notre but est de générer la volonté politique qui permettra de soulager la pauvreté et de répondre aux besoins humains de base. Je crois que l'un des moyens les plus efficaces d'atteindre cet objectif est de fournir une aide financière aux intermédiaires qui distribuent l'aide au développement, aux institutions qui consentent de petits prêts et aux autres ONG qui considèrent que le développement économique doit servir principalement à répondre à des besoins fondamentaux de comme les soins de santé primaires, une alimentation adéquate, l'accès à l'eau potable, l'hygiène, l'éducation de base et le planning familial.

Nous comparaissons aujourd'hui pour exprimer notre point de vue sur la nécessité d'un réexamen et d'un réalignement de l'approche canadienne à l'égard de l'aide aux pays étrangers. Nous souhaitons une évolution vers une approche plus équilibrée entre l'aide d'État à État et une augmentation du financement gouvernemental de projets particuliers de très petits prêts qui apportent un crédit direct aux indigents de manière à ce qu'ils puissent atteindre un niveau minimum d'autosuffisance.

[Text]

The model I'm going to be speaking about is the Grameen Bank, which was originally started in Bangladesh by Dr. Muhammad Yunus. To our knowledge, he is about to reapply for funding for the Grameen Trust, an organization he developed to duplicate the model he developed in Bangladesh. He wants to duplicate this in other countries of the Third World, seeing that it is a tremendously successful model. It has made an enormous difference in Bangladesh and he has received worldwide recognition for this, to the point where the World Bank has funded the trust to the tune of \$2 million. The U.S. has also funded \$2 million and the Germans are proposing to fund it to the tune of \$20 million marks.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Proposing?

Mr. Weiland: Proposing to, yes. There doesn't seem to be any opposition.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We haven't seen any cash yet.

Mr. Weiland: Not yet, no. It's on the way. They are committed to doing it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I happen to know something about that bank, so go ahead.

Mr. Weiland: I want to say a bit about our perspective on Canadian development assistance. To date our most significant contribution to the poor has been through our ODA and through CIDA. This requires a review for two reasons: funding has been repeatedly eroded over the last decade, and a clear policy framework for action seems to be missing in terms of poverty alleviation.

Cuts in ODA funding have been particularly severe in the past six years. Far from achieving our stated objective of devoting 0.7% of our GNP to ODA, Canada's contribution has been decreasing steadily, from 0.5% in 1980 to a current level of under 0.4%.

We're also concerned about the blurring of the distinction between aid and trade. Canadian poverty reduction initiatives have increasingly had to compete with initiatives aimed at promoting markets for Canadian exports, rewarding friendly governments and sustaining local elites. Canadian concerns for fiscal restraint have resulted in the government's combining multiple objectives within a single program.

Over the past several years CIDA's already questionable focus on direct aid issues has been further diffused by the addition of purely political and economic considerations. In some, Canadian commercial and other interests appear to have shaped CIDA's activities as much as the objective of helping the poorest people become more self-reliant.

It must be stressed that trade is not aid. Although the exact percentage is impossible to measure with any degree of accuracy, a sizeable majority of Canadian ODA goes to the middle class and the elites of the developing world in the form of training for

[Translation]

Le modèle dont je vais parler est celui de la Banque Grameen, qui a été mis en place au départ au Bangladesh par M. Mohammed Yunus. Autant que nous sachions, il se prépare à faire une nouvelle demande de financement pour le Trust Grameen un organisme qu'il a mis en place pour reproduire le modèle qu'il avait créé au Bangladesh. Il souhaite faire la même chose dans d'autres pays du Tiers monde, après avoir constaté que le modèle s'avérait une grande réussite. Le modèle a eu un impact énorme au Bangladesh, ce qui a valu à M. Yunus la célébrité à travers le monde au point que la Banque mondiale a versé 2 millions de dollars au Trust. Les États-Unis ont également versé 2 millions et les Allemands se proposent d'y injecter 20 millions de marks.

Le coprésident (M. Gauthier): Se proposent?

M. Weiland: Oui, se proposent. Personne ne semble s'y opposer.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous n'avons pas encore eu d'argent.

M. Weiland: Non, pas encore, effectivement. La chose est en cours. Ils se sont engagés.

Le coprésident (M. Gauthier): Il se fait que je sais quelque chose au sujet de cette banque, alors continuez, je vous prie.

M. Weiland: Je voudrais dire quelques mots au sujet de notre perspective sur l'aide canadienne au développement. Jusqu'à présent, la plus importante contribution que nous avons faite envers les pauvres est passée par notre APD par l'intermédiaire de l'ACDI. Cela demande un réexamen pour deux raisons: le financement a périclité au cours de la dernière décennie, et il ne semble pas y avoir de cadre stratégique en matière d'action pour ce qui concerne le soulagement de la pauvreté.

Les compressions dans le financement de l'APD ont été particulièrement sévères ces six dernières années. Loin d'atteindre notre objectif déclaré qui était de consacrer 0,7 p. 100 de notre PNB à l'APD, la contribution canadienne a constamment régressé, passant de 0,5 p. 100 en 1980 au niveau actuel de moins de 0,4 p. 100.

Nous sommes aussi préoccupés par l'effacement de la distinction entre l'aide et le commerce. Les initiatives canadiennes en faveur du soulagement de la pauvreté se sont trouvées en concurrence avec des initiatives visant la promotion des marchés pour les exportations canadiennes, qui récompensaient les gouvernements amis et soutenaient les élites locales. La volonté de restriction fiscale des Canadiens a entraîné le gouvernement à regrouper des objectifs multiples au sein d'un même programme.

Au cours des dernières années, l'intérêt déjà discutable de l'ACDI pour l'aide directe s'est trouvé encore plus dilué par l'introduction de considérations strictement politiques et économiques. Dans certains cas, les intérêts canadiens d'ordre commercial et autres semblent avoir influencé les activités de l'ACDI autant que l'objectif d'aider les plus pauvres à devenir autonomes.

Il faut insister sur le fait que le commerce n'est pas la même chose que l'aide. Bien que le pourcentage exact soit impossible à mesurer avec exactitude, la grande majorité de l'APD canadienne va aux classes moyennes et aux élites de pay

[Texte]

the already literate, large-scale industrial and infrastructure projects, technology transfers, local business development, and a host of other projects that often benefit Canadian commercial interests at the expense of the landless poor in the Third World. While promotion of trade is completely legitimate, associated funding should be located in a budgetary envelope separate from ODA.

[Traduction]

en développement sous la forme de formation offerte à des gens déjà alphabétisés, à des projets industriels ou d'infrastructures à grande échelle, au transfert de technologie, au développement du commerce local et à une quantité d'autres projets qui bénéficient souvent aux intérêts commerciaux canadiens au dépens des pauvres habitants du Tiers monde qui n'ont pas de terres. Bien que la promotion du commerce soit tout à fait légitime, le financement qui y est associé devrait provenir d'une enveloppe budgétaire distincte de l'aide publique au développement.

• 2135

We would like to contribute to a redefinition of development. Even when pure aid objectives have guided our aid practices, too much of Canada's aid has been concentrated on achieving development as measured by economic indicators, such as GNP and capital intensive infrastructure in more diversified economies. We suggest that possible indicators of development might be child mortality rates, rates of education, and so on.

Nous aimerions contribuer à la redéfinition du développement. Même quand nos pratiques dans ce domaine n'ont été guidées que par de purs objectifs d'aide au développement, une trop grande partie de l'aide prodiguée par le Canada visait le développement mesuré par des indicateurs économiques comme le PNB et l'infrastructure qui nécessite des investissements importants, dans les économies plus diversifiées. Nous disons que les indicateurs éventuels du développement pourraient plutôt être les taux de mortalité infantile, le niveau de scolarité, et ainsi de suite.

The poor must be targeted because general, economic and social benefits may trickle down to the middle class but not to the poor. Basic human needs, such as basic health care, nutrition and safe drinking water, and so on, should be the primary focus of Canadian ODA. Meeting these basic human needs doesn't mean, however, that other projects are not desirable. Infrastructure, industrial development and trade are important, of course. We suggest, however, that they do not supersede the meeting of basic human needs.

Il faut cibler les pauvres, car bien que les avantages de nature générale, économique ou sociale puissent se communiquer à la classe moyenne, ils n'atteindront pas les défavorisés. L'APD canadienne devrait être concentrée sur les besoins de base des êtres humains, tels les soins de santé primaires, la nourriture et l'eau potable. La satisfaction de ces besoins essentiels ne signifie pas, toutefois, que d'autres projets ne sont pas souhaitables. L'infrastructure, le développement industriel et le commerce sont importants, cela va sans dire. Nous estimons cependant qu'ils ne doivent pas supplanter la nécessité de répondre aux besoins fondamentaux.

I'd like to speak a little bit about the Grameen Bank model. I guess quite a few of you have already heard about this. Is that correct?

J'aimerais faire quelques commentaires à propos du modèle de la Banque Grameen. Je suppose que plusieurs d'entre vous ont déjà entendu parler de ce modèle, n'est-ce pas?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was raised at committee with the minister some weeks ago, but you can go right ahead.

Le coprésident (M. Gauthier): Il en a été question lors d'une réunion du comité avec le ministre il y a quelques semaines, mais vous pouvez très certainement nous en parler.

Mr. Weiland: An alternative approach to helping people meet their basic needs is to give them access to credit. Access to productive resources is essential for the poor to achieve self-sustaining livelihood. In this vein, a small number of highly successful grass roots credit schemes based on self-help groups have emerged in the past two decades. Among these are the Indonesian government's BKK, the TSPI in the Philippines, the thrift and cooperative societies in Sri Lanka, and the best known of all, the Grameen Bank of Bangladesh.

M. Weiland: Pour aider les gens à suffire à leurs besoins fondamentaux, il existe une autre approche qui consiste à leur donner accès au crédit. L'accès aux ressources productives est essentiel si nous voulons que les pauvres arrivent à gagner leur vie et à s'autosuffire. C'est dans cette perspective qu'un petit nombre de plans de crédit populaire, qui ont eu un succès énorme et qui reposent sur les groupes d'entraide, ont émergé au cours des vingt dernières années. Parmi ceux-ci, nous comptons la BKK du gouvernement indonésien, la TSPI aux Philippines, les sociétés d'épargne et les coopératives du Sri Lanka, et la plus connue de toutes, la Banque Grameen du Bangladesh.

The Grameen Bank was established in 1983 as a lending institution for the poor. The central hypothesis underlining the creation of the Grameen Bank is that the poor, who have no assets and no little land to support themselves as farmers, can nevertheless make productive use of small loans, borrowed without collateral, that they of course will have to be able to repay over time.

La Banque Grameen a été établie en 1983 en tant qu'institution prêteuse pour les pauvres. Sa création a reposé sur l'hypothèse voulant que les pauvres qui n'ont pas d'actif et de trop petites terres pour s'autosuffire en tant qu'agriculteurs puissent néanmoins faire un usage productif de petits prêts, qu'on leur accorde sans garantie et qu'ils peuvent et doivent, bien sûr, rembourser sur une certaine période.

[Text]

With the appropriate credit and organizational support, the Grameen approach argues that the poor can be productively employed in familiar processing and manufacturing trades, transport services and a variety of other economic activities.

The Grameen Bank has created a unique program design consisting of financial and organizational support that enable the poor to receive loans based on group performance. In other words, the moneys are loaned to a group. The group has responsibility to pay the money back, so there are strong monitoring and peer pressure to ensure that the projects for which the moneys were given actually work so that the money can come back to the group. Once one person has received the money and paid it back to the group, then it is loaned to another person in that group.

Dr. Yunus traditionally targets those eligible for the credit by going into the village and targeting the poorest. He targets those who deem themselves the most unworthy for the money. It is the exact opposite to the type of lending that we do in the developed world. It is highly successful.

Mr. Volpe: You don't want that kind of practice to get going too quickly.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Canadian banks should watch out, they'll be out of business pretty soon.

It is 9:30 at night.

Mr. Weiland: Okay, I'm going to wrap up here in just a couple of seconds.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If you would wrap up, I'd appreciate it.

• 2140

Mr. Weiland: The Grameen Bank is a cost-effective lending model that can significantly reduce poverty through a proven program of sustainable financial intermediation. With its established institutional viabilities, the Grameen Bank model has been replicated in India, Nepal, Malaysia, the Philippines, Malawi, and under the sponsorship of the United Way is soon to be established in Toronto.

Mr. Volpe: I guess it isn't off the record any more. I'm sorry. I don't want my comment off the record to be construed in any way to diminish what has been going on. A previous intervenor made reference to the Reichmanns and their special relationship with the bank. That model that you've just outlined is the same one that the Reichmanns or Olympia and York used with most of the banks. They got an unsecured loan on the strength of their reputation and their willingness. There was no collateral, so the bank eventually just had to write everything off.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you finished with your presentation? Indeed, I've been very generous to you. I've given you more time.

[Translation]

Avec la mise en place de mesures de soutien appropriées sur le plan du crédit et de l'organisation, l'approche Grameen témoigne du fait que les pauvres peuvent se trouver ou se créer un travail productif dans les métiers connus du secteur de la fabrication et de la transformation, les services de transport, et toute une gamme d'autres activités économiques.

La Banque Grameen a conçu un programme unique constitué de mesures de soutien financier et administratif qui permettent aux pauvres de recevoir des prêts qui sont accordés en vue du rendement d'un groupe. En d'autres termes, la Banque prête l'argent à un groupe. C'est le groupe qui est responsable de rembourser le prêt, ce qui signifie que de fortes pressions, ainsi qu'un contrôle très sérieux, sont exercés par les pairs, qui veulent s'assurer que les projets financés réussissent bien pour que l'argent puisse revenir au groupe. On prête d'abord l'argent à une personne du groupe; quand elle l'a remboursé au groupe, on le prête à une autre personne du même groupe.

Généralement, M. Yunus choisit les bénéficiaires de ce crédit dans les villages les plus pauvres. Il cible le groupe de ceux qui se considèrent les moins dignes de recevoir l'argent. C'est exactement le contraire des prêts que nous accordons dans les pays industrialisés. Cette formule donne d'excellents résultats.

M. Volpe: Vous ne voudriez pas que ce genre de pratique se répande trop rapidement.

Le coprésident (M. Gauthier): Les banques canadiennes devraient se tenir à carreau; à ce compte-là, elles pourraient bientôt perdre tous leurs clients.

Il est 21h30.

M. Weiland: Bien, je vais conclure dans deux secondes.

Le coprésident (M. Gauthier): Si vous voulez bien conclure, je vous en saurais gré.

M. Weiland: La Banque Grameen représente un modèle d'institution prêteuse rentable qui permet de réduire la pauvreté de façon significative grâce à un programme de médiation financière durable qui a fait ses preuves. Vu sa viabilité institutionnelle établie, la Banque Grameen a servi de modèle à la mise sur pied de banques en Inde, au Népal, en Malaisie, aux Philippines, à Malawi et bientôt à Toronto, sous l'égide de Centraide.

M. Volpe: Je suppose que je ne peux plus rien dire sans que cela soit consigné; c'est dommage. Je ne voudrais pas que mon commentaire officieux soit perçu de quelque façon que ce soit comme une critique visant à dénigrer ce qui s'est fait dans ce domaine. Un intervenant précédent a fait allusion aux Reichmann et à leurs relations spéciales avec les banques. Le modèle que vous venez d'expliquer décrit aussi les rapports des Reichmann, ou de la société Olympia and York avec la plupart des banques. Les Reichmann ont obtenu des prêts non garantis simplement en vertu de leur réputation et de leur volonté de rembourser. On leur a accordé des prêts sans garantie, sans nantissement, et les banques ont dû plus tard tout simplement radier ces créances irrécouvrables.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez-vous terminé votre exposé? Nous avons été très généreux; nous vous avons accordé du temps supplémentaire.

[Texte]

Mr. Weiland: I just have four recommendations.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Briefly please.

Mr. Weiland: First is to redistribute levels of Canadian ODA through a reduction in bilateral state-to-state assistance and a reciprocal increase in appropriations to NGO development financial intermediaries and micro-lending institutions.

Second is to allocate 15% of Canada's total ODA budget to programs that address the meeting of basic human needs for fiscal 1994 with an annual increase of 5% for each of the next two years reaching a total of 25% by fiscal year 1996.

Third is to make a public policy statement within the year that Canadian state-to-state aid is conditional on the recipient country's giving priority to basic human needs.

Four is to designate Canada as an official sponsor and supporter of the Grameen Trust, with an initial contribution of \$2 million for the fiscal year 1994 and commensurate increases in 1995 and 1996.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, sir.

I invite Elizabeth Brown, co-chair, Ten Days for World Development. Madam Brown.

Ms Elizabeth Brown (Ten Days for World Development): Mr. Chairman, members of the committee, *mesdames et messieurs*, we thank you very much for this opportunity to say a few words to your joint parliamentary committee.

We have limited ourselves at this time to underline policies only, rather than a lot of specifics. In conversation with folk in Ottawa we knew we didn't have enough time to allow for translation, etc.

The full submission will be in Ottawa shortly. This outline presents the view of the Halifax-Dartmouth Ten Days for World Development Committee on the principal objectives and priorities that should underlie Canada's foreign policy in the wake of evolving changes in the international environment.

Ten Days is an ecumenical educational program sponsored by five mainline Christian denominations. They happen to be the Anglican, Lutheran, Presbyterian, United, and Development and Peace of the Catholic Conference of Bishops. This has been in existence for about 20 years.

Our concern for justice, peace and world security stems from our faith and the insights we have gained from close links with people in other countries, primarily through the visits to the country, our talking with them, the occasional visits of our

[Traduction]

M. Weiland: Il ne me reste que quatre recommandations à vous soumettre.

Le coprésident (M. Gauthier): Brièvement, s'il vous plaît.

M. Weiland: Il faudrait, dans un premier temps, modifier les niveaux de distribution de l'APD canadienne en réduisant l'aide bilatérale d'État à État et en augmentant, par la même occasion, les crédits accordés à la promotion de la mise sur pied et de l'évolution des ONG, aux institutions financières de type intermédiaire et aux institutions préteuses qui accordent de très petits prêts.

Deuxièmement, il faudrait pendant l'exercice financier 1994 allouer 15 p. 100 du budget canadien de l'APD à des programmes qui visent à répondre aux besoins fondamentaux des gens, et le relever de 5 p. 100 au cours de chacune des deux années qui viennent, ce qui permettrait d'atteindre un total de 25 p. 100 pendant l'exercice financier de 1996.

Troisièmement, il faudrait que le Canada formule un énoncé de politique publique pendant l'année, selon lequel l'aide canadienne versée d'État à État dépend de la priorité accordée par l'État récipiendaire à la satisfaction des besoins fondamentaux de sa population.

Quatrièmement, il faut désigner le Canada comme parrain officiel et soutien du Trust Grameen, avec une contribution initiale de 2 millions de dollars pour l'année financière 1994, et des augmentations de 2 millions de dollars en 1995 et en 1996 respectivement.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur.

J'invite maintenant Elizabeth Brown, coprésidente de Ten Days for World Development, à prendre place à la table. Madame Brown.

Mme Elizabeth Brown (Ten Days for World Development): Monsieur le président, membres du comité, *mesdames et messieurs*, nous vous remercions sincèrement de nous donner cette occasion de dire quelques mots devant votre comité parlementaire mixte.

Nous avons décidé de limiter nos commentaires aux politiques plutôt que d'entrer dans les détails. Nos conversations avec votre personnel d'Ottawa nous ont permis de conclure que le temps ne nous permettrait pas de faire traduire notre texte, etc.

Le texte complet de notre exposé arrivera sous peu à Ottawa. Le résumé que nous allons vous présenter représente le point de vue du comité Ten Days for World Development de Halifax-Dartmouth quant aux objectifs principaux et aux priorités qui devraient sous-tendre la politique étrangère du Canada suite aux changements qui se sont produits et qui continuent de se produire sur la scène internationale.

Ten Days est un programme d'éducation oecuménique qui est parrainé par cinq grandes Églises chrétiennes connues, qui sont les Églises anglicane, luthérienne, presbytérienne, unie et catholique, par le biais de l'organisation Développement et paix de la Conférence des évêques catholiques. Ten Days existe depuis environ vingt ans.

L'intérêt que nous attribuons à la justice, à la paix et la sécurité mondiale vient de notre foi et des connaissances que nous avons acquises en établissant des liens étroits avec des gens à l'étranger, principalement en visitant leur pays, en leur

[Text]

folk in other areas, and from our experience of working in the international arena for peace, world development, human rights and the preservation of the environment. It's our faith values, the worth of the individuals, a certain understanding of what all of that implies, the knowledge gained from global partnerships, and our experience of being engaged in international issues that help form our views in Canadian foreign policy.

Point number one is that Canadian ODA must be focused increasingly on governmental and non-governmental initiatives to enhance the self-reliant, social and economic development of local communities based on social justice and cultural respect. Time and time again our people, as we've talked... I can speak from my own personal experience here. When you're with people on the ground you have a viewpoint, which is different from just going on. ODA should not be allocated to middle-income countries or to helping Canadian business through tied aid or export promotion.

Two, Canada should apply environmentally sustainable development principles consistently in production and export of goods and in its international aid, trade and investment decisions. We endorse the statement of the Liberal Party in the red book, *Creating Opportunity*, that under a Liberal government, environmental security leading to sustainable development will be a cornerstone of Canadian foreign policy, as noted on page 70.

Three, Canada should promote international, financial and trade policies that put people and the environment first.

Four, Canada should play a leading role in seeking international agreement to cancel or substantially reduce the crippling debt of low-income countries. We've had a bit of experience with that in our own country, having forgiven some debts of some sub-Saharan countries.

Number five, Canada should review international trade agreements so that they promote liberal, fair and just international trade regimes among all countries of the world. This involves recognizing the special needs of weaker countries.

Canada should undertake active and uncompromising advocacy for fundamental human rights. It should promote strict respect for these rights in all bilateral and multilateral relationships.

Canada should provide support to strengthening democratic development and strong and independent civil societies. References were made earlier this evening to the situation in South Africa, and I'm sure many of you, as some of us, followed the work of our co-workers. I can put faces on some of those people who are working on voter education in Africa—that is, Africans—and the long struggle there, and that is a long, long thing. I'm editorializing.

[Translation]

parlant, grâce aux visites qu'ont faites nos amis dans d'autres secteurs et de notre expérience dans le domaine international pour la défense de la paix, le développement mondial, les droits de la personne et la conservation de l'environnement. Notre point de vue sur ce que devrait être la politique étrangère du Canada s'inspire de nos valeurs, de croyances, de l'importance que nous accordons à la personne, d'une certaine compréhension de ce que cela veut dire, des connaissances acquises en travaillant avec d'autres et de notre expérience en matière de questions internationales.

Le point numéro un est que l'APD canadienne doit prendre la forme d'initiatives tant gouvernementales que non gouvernementales visant à favoriser le développement économique, social et autonome des collectivités locales dans la justice sociale et le respect de la culture. Nos gens disent toujours... Je parle en me basant sur mon expérience personnelle ici. Lorsque vous travaillez sur le terrain, vous avez un point de vue très différent de celui qu'on a autrement. L'APD ne devrait pas être dirigée vers des pays relativement riches ni aider l'entreprise canadienne par l'aide liée ou la promotion des exportations.

Deuxièmement, le Canada devrait appliquer les principes de développement durable sur le plan de l'environnement tant pour la production et l'exportation de ses produits que pour les décisions concernant l'aide, le commerce et les investissements internationaux. Nous appuyons la déclaration officielle du Parti libéral que l'on retrouve à la page 70 de la version anglaise du livre rouge *Pour la création d'emplois, pour la relance économique*, selon laquelle un gouvernement libéral axerait sa politique étrangère sur une sécurité environnementale débouchant sur un développement durable.

Troisièmement, le Canada devrait donner effet à des politiques commerciales, financières et internationales qui accordent la priorité à la personne et à l'environnement.

Quatrièmement, le Canada devrait travailler activement à des négociations internationales en vue d'annuler ou de réduire sensiblement la dette des pays à faible revenu. Nous avons déjà une certaine expérience dans ce domaine, puisque nous avons annulé la dette de certains pays situés au sud du Sahara.

Cinquièmement, le Canada devrait s'assurer que les accords commerciaux internationaux mettent en place un régime commercial international qui soit libéral, juste et équitable pour tous les pays du monde. Cela veut dire reconnaître les besoins particuliers des pays les plus faibles.

Le Canada devrait défendre activement et sans compromis les droits fondamentaux de la personne. Il devrait exiger le strict respect de ces droits dans tous ses rapports bilatéraux et multilatéraux.

Le Canada devrait renforcer le développement démocratique en général et favoriser l'émergence de sociétés civiles fortes et indépendantes. On a parlé plus tôt ce soir de l'Afrique du Sud et je suis certaine que nombre d'entre vous, tout comme nous, avez suivi les actions de nos collègues. Je reconnais certaines personnes qui travaillent à l'éducation des électeurs en Afrique—je veux dire, des Africains—et de la longue lutte qu'ils ont livrée, et de cette très longue évolution. Je suis en train de faire un éditorial.

[Texte]

Number eight, Canada should play a leadership role in seeking to reform and strengthen the United Nations. The hope and the vision of people in the 1940s who set this up needs to be shined up from time to time. We think Canada has a special role to play here.

Much related is number nine. Canada should review its participation in the IMF and the World Bank and regional multilateral development banks, with a view to their reform.

Lastly, number ten, Canada should support opportunities for the participation of experienced non-governmental organizations in the UN and other international organizations and continue, as you're doing now, to consult NGOs in developing foreign policies.

Those are the main points. You may have an opportunity to read the full submission when it arrives in Ottawa. Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Madam Brown.

Are there any questions?

• 2150

Mr. Patry: I have a question for Ms Brown.

Ms Brown, on your point eight, you just mentioned Canada should play a leadership role in seeking the reform of the United Nations. What type of reform would you like to see appearing in the United Nations?

Ms Brown: There are certain conventions under the UN, like the Geneva Conventions and the Declaration of Human Rights. There are many other good conventions and agreements.

We've a problem in the monitoring. We heard some discussion on this a wee bit earlier. How can we work to strengthen the monitoring and the implementation of rules and regulations? That would be first, supporting the monitoring of trade and regulations through the UN—the UNDP has been referred to here earlier—and paying attention to things like that.

Does that answer your question?

Mr. Patry: Yes, that answers my question. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Senator Cools.

Senator Cools: This is a Ten Days committee? Are you with a medical group?

Ms Brown: Yes.

Senator Cools: Comprised of Anglicans, Presbyterians, United Church and—

Ms Brown: Lutherans.

Senator Cools: —Lutherans. That is one section of Lutherans—sorry, the ones from the east—Evangelical Lutherans in the eastern part of Canada and then the Catholic Church through the Organization for Development and Peace.

[Traduction]

Numéro huit, le Canada devrait jouer un rôle central dans la réforme des Nations unies et l'accroissement de son rôle. Il serait bon de raviver de temps en temps les espoirs et la vision qu'avaient les gens dans les années 40. Nous pensons que le Canada a un rôle spécial à jouer ici.

Le numéro neuf est étroitement relié au dernier point. Le Canada devrait repenser sa participation au FMI et à la Banque mondiale ainsi que dans les banques de développement multilatéral régional, dans le but de les réformer.

Enfin, dixièmement, le Canada devrait favoriser la participation d'organisations non gouvernementales d'expérience aux Nations unies et dans les autres organismes internationaux et continuer, comme il le fait actuellement, à consulter les ONG sur les sujets de politique étrangère.

Voilà les principaux éléments. Vous voudrez peut-être lire l'exposé complet lorsqu'il arrivera à Ottawa. Je vous remercie beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup, madame Brown.

Y a-t-il des questions?

M. Patry: J'ai une question pour M^{me} Brown.

Madame Brown, au point numéro huit, vous venez de mentionner que le Canada devrait jouer un rôle de premier plan pour chercher à réformer les Nations unies. Quel type de réforme aimeriez-vous voir aux Nations Unies?

Mme Brown: Il y a diverses conventions des Nations unies, comme les conventions de Genève et la déclaration des droits de l'homme. Il y a bien d'autres conventions et ententes à caractère positif.

La surveillance de l'application de ces conventions pose un problème. Nous en avons un peu entendu parler auparavant. Comment pouvons-nous renforcer le contrôle et la mise en oeuvre des règles et règlements? C'est sans doute ce qu'il faudrait faire en premier lieu, soutenir le contrôle du commerce et la mise en application des règlements par le biais des Nations unies—on a parlé auparavant du PNUD—et il faudrait porter notre attention sur des choses du genre.

Ai-je répondu à votre question?

M. Patry: Oui, cela répond à ma question. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Sénateur Cools.

La sénatrice Cools: Vous représentez un comité Ten Days? Êtes-vous associé à un groupe religieux?

Mme Brown: Oui.

La sénatrice Cools: Constitué d'Anglicans, de Presbytériens, de membres de l'Église unie et. . .

Mme Brown: De Luthériens.

La sénatrice Cools: . . . de Luthériens. C'est une branche de l'Église luthérienne—de l'est du Canada—l'Église luthérienne évangélique de l'est du Canada et l'Église catholique, par le biais de l'Organisation pour le développement et la paix.

[Text]

Tell me, do you liaise or work with some of the other clerical groups, like the Primate's World Relief?

Ms Brown: Very much so.

Senator Cools: Could you give us some feedback, because maybe they've come before this committee before, but this is the first I'm hearing of this sort of activity. Could you tell us a bit about it?

Ms Brown: The Ten Days is an educational activity informing the constituency of the churches' community and the larger community of the views and activities of our fellow partners in other parts of the world, which as you mentioned, are the Primate's Fund, the people on the ground in other countries.

So you have workers talking to each other. There might have been one particular form of "missionary work" in another time and another era, but increasingly you're hearing from church workers and people within the community of other things that are affecting them, for example the international debt crisis. It's great. We know about it in this area; we're also struggling with caps.

It means that the work we're helping with on the one hand is being nullified completely because the prices have gone up extraordinarily or the word has come down from the ministry that there would be no more teachers. So, as I saw a year ago, you have them lined up trying to get into secondary school. There is no place. We're hearing it from people who are actually affected, and it's through the world church community.

Does that help you at all?

Senator Cools: Oh, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could I ask all of you something? This process actually started some months ago in Ottawa with a national forum that was convened by the government, where all members of this committee attended. It lasted two days.

The national forum recommended that the government play a greater role in coordinating the interventions of NGOs, because right now, as you've just admitted, there is coordination in certain sectors and in others it's the left hand working and the right arm not knowing what the left arm is doing.

Would you support this, more coordination of the NGO organizations by government? I would like just a quick answer from all of you.

Ms Brown: The answer is that there are many costs—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I may be unfair. This is 10 o'clock at night. I may be unfair, but I do need an answer.

[Translation]

Dites-moi, êtes-vous en rapport, ou travaillez-vous avec certains autres groupes cléricaux tels le Fonds du Primat pour le secours et le développement mondial?

Mme Brown: Oui, tout à fait.

La sénatrice Cools: Pourriez-vous nous parler un peu de ce que vous faites—peut-être avez-vous comparu devant le comité auparavant—mais quant à moi, c'est la première fois que j'entends parler de ce genre d'activités. Pouvez-vous nous en parler un peu?

Mme Brown: Ten Days est un groupe qui s'occupe d'informer la collectivité des Églises et la communauté dans son ensemble de points de vue et des activités de nos partenaires dans d'autres parties du monde qui sont, par exemple, comme vous l'avez mentionné, le Fonds du Primat, ceux qui travaillent sur le terrain dans d'autres pays.

Ainsi, ceux qui travaillent dans ce domaine se parlent. Il y avait peut-être une autre époque une autre forme d'œuvre missionnaire, mais, de nos jours, de plus en plus, ceux et celles qui travaillent pour les Églises ou les groupes religieux, ainsi que d'autres qui font partie de cette collectivité, nous font part de leurs préoccupations à propos d'autres choses qui les affectent, comme, par exemple, la crise de l'endettement international. C'est merveilleuse. C'est quelque chose dont nous sommes au courant par ici; les limites qu'on impose au financement un peu partout sont aussi une source de problèmes pour nous.

Cela signifie que le travail que nous aidons à accomplir ne se fait plus à rien parce que les prix ont augmenté de façon extraordinaire ou parce que nous avons entendu dire par les autorités concernées qu'on n'enverra plus d'enseignants. En conséquence, comme j'ai pu le constater il y a un an, il y a un long queue lors de l'inscription aux écoles secondaires, où les jeunes se bousculent pour être admis. Il n'y a pas de place. Nous entendons parler de ces problèmes de la bouche des intéressés, par le biais de la collectivité des églises mondiales.

Est-ce que ma réponse vous a un peu éclairée?

La sénatrice Cools: Ah oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourrais-je vous poser une question, à tous et à toutes? Ce processus a été entamé il y a quelques mois à Ottawa par le biais d'un colloque national convoqué par le gouvernement; tous les membres de ce comité étaient présents. Le colloque a duré deux jours.

Le colloque national a recommandé que le gouvernement joue un rôle plus important dans la coordination des interventions des ONG. Car, à l'heure actuelle, comme vous venez de le reconnaître, le gouvernement coordonne les activités dans certains secteurs, alors que dans d'autres, il y a un manque de communication totale et les uns ne savent pas ce que font les autres.

Seriez-vous, donc, en faveur d'une plus grande coordination des ONG par le gouvernement? J'aimerais que chacun d'entre vous m'y réponde brièvement.

Mme Brown: La réponse, c'est qu'il y a de nombreux coûts.

Le coprésident (M. Gauthier): Peut-être n'est pas juste de parler de coût, mais il est 22 heures. Peut-être est-ce injuste, mais j'aimerais obtenir une réponse.

[Texte]

Ms Brown: I had strong coffee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): A qualified yes from you, Mr. Weiland?

Mr. Weiland: Unqualified.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): An unqualified yes from you, Mr. Weiland.

Mr. MacDonald?

• 2155

Mr. MacDonald: No. I think government can coordinate where it's supporting, but if it's not supporting I don't see the need and the advisability of them becoming the overall coordinator of all development activities.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Brown.

Ms Brown: I have a little bit to say. There has to be consultation at the same time. The larger things become, the more things slow down and that can be extremely frustrating. It will probably mean filling out 10 more forms than you needed to before.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand you very well. That's 2.5.

Now, that having been said, are there any more questions? I think Mr. Volpe had a short question.

Mr. Volpe: Yes, I did, for Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald, most of the NGOs that have appeared before this panel and before this committee have focused—and this is my personal interpretation—on the immediate impact that an NGO could have on a segment of the society they're serving.

From your presentation I have a sense there is a larger desire at play and perhaps organizations like your own might want to build an educational or intellectual infrastructure that will then allow society to pull itself up from its own bootstraps, to use a hackneyed phrase. First of all, is that a wrong impression?

Secondly, what kind of allocation of funds do you think the government ought to put at the disposal of organizations like universities and others that want to permeate the recipient societies with—for want of a better word, and I hope I'm not denigrating anybody—an intellectual infrastructure?

Mr. MacDonald: Let me address the first part of your question. From our experience, particularly in Africa where probably the worst problems exist now, as we said, unless unless there's a management capability, a self-reliance built up within these the so-called non-government organizations of the so-called civil society—church organizations, schools, cooperatives—you can have all the other types of assistance you want in the environment and any place else. But if these organizations are not capable of sustaining them—we talk about sustainability—we're not going to have sustainability unless we have the organizations to sustain a project, whether it's education, environment, etc. I say that applies to church organizations, to economic organizations, etc.

[Traduction]

Mme Brown: J'ai bu un café très fort.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Weiland, vous diriez oui, moyennant certaines réserves?

M. Weiland: Oui, sans réserve.

Le coprésident (M. Gauthier): Un oui sans réserve de M. Weiland.

Monsieur MacDonald?

M. MacDonald: Non. Je pense que le gouvernement peut jouer un rôle de coordonnateur quand il contribue au financement d'une activité, mais si ce n'est pas le cas, il ne me semble ni souhaitable ni nécessaire, que le gouvernement devienne le grand coordonnateur de toutes les activités de développement.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Brown.

Mme Brown: J'ai quelques petites choses à dire. Il doit y avoir consultation, par la même occasion. Plus une organisation est vaste, plus les choses vont au ralenti, ce qui peut être extrêmement frustrant. Ce que vous proposez signifierait sans doute qu'il faudrait remplir 10 fois plus de formulaires qu'avant.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends très bien ce que vous dites. C'est donc 2,5.

Cela étant dit, y a-t-il d'autres questions? Je pense que vous aviez une courte question, monsieur Volpe.

M. Volpe: Oui, elle s'adresse à M. MacDonald.

Monsieur MacDonald, la plupart des ONG qui ont comparu devant ce groupe et devant ce comité ont axé leurs commentaires—et c'est mon interprétation personnelle—sur l'impact immédiat que peut avoir une ONG dans le secteur de la société qu'elle dessert.

J'ai l'impression, d'après votre exposé, que vous avez une vue d'ensemble plus vaste et que des organisations comme la vôtre voudraient peut-être ériger une infrastructure intellectuelle ou pédagogique qui permettrait à la société de prendre son propre essor, en s'appuyant sur ces bases que vous auriez jetées. Premièrement, est-ce une impression bien fondée?

Deuxièmement, quelles sommes, selon vous, le gouvernement devrait-il mettre à la disposition d'universités et d'autres organisations qui désirent—sans vouloir dénigrer qui que ce soit—doter les sociétés bénéficiaires d'une infrastructure intellectuelle?

M. MacDonald: Je vais répondre à la première partie de votre question tout d'abord. Selon notre expérience, surtout en Afrique où on trouve à l'heure actuelle les pires problèmes, comme nous l'avons dit, il faut absolument qu'on puisse doter les populations de certaines aptitudes de gestion, d'une autosuffisance au sein de ces ONG, comme on les appelle, de la soi-disant société civile—je pense aux organisations religieuses, aux écoles, aux coopératives. Sans ces aptitudes tous les autres types d'aide ne serviront à rien. On parle beaucoup de durabilité. Il faut que ces organisations puissent soutenir et maintenir les projets, qu'il s'agisse de projets dans le domaine de l'éducation, de l'environnement, ou ailleurs. Cela s'applique, à mon avis, aux organisations qui relèvent des Églises, aux organisations économiques, et ainsi de suite.

[Text]

I don't like to put a figure on how much of our overall ODA should go to developing this civil society, but I would make the recommendation that yes. . .

In my experience overseas, Canada is well recognized overseas. People always referred to the smaller projects, to the things Canada has done through CIDA and IDRC in the rural environment or the small towns. You never hear anything about the large projects.

Based on that, I would say, let Canada concentrate on the area where it has a particular respect and expertise. Let the other big projects—great big environmental projects, and I'm not against the environment—be handled by somebody else.

I'm not answering your question directly, but I'd like to see more go towards the so-called NGO sector, including universities and that type of thing. If we don't build up the institutions—university and other—in developing countries and particularly in Africa. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You don't believe that universities are government organizations? In your interpretation, they are NGOs?

Mr. MacDonald: They are basically. We call them non-governmental institutions. They're little more than non-governmental organizations.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. You just changed a word there: "organization" versus "institutions".

Mr. MacDonald: Institutions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Comeau, *avez-vous une question?*

Senator Comeau: Mrs. Brown, in points seven and eight you touched on the question of strengthening democratic development and the United Nations. Many of the interparliamentary associations—parliamentarians we meet from various countries—have been trying to encourage the formation of an international tribunal to try governments that commit crimes against their citizens such as what's happened in the former Yugoslavia with respect to ethnic cleansing, and so on.

Ms Brown: Our group has not studied that question specifically. That's not to say it wouldn't come up, but that particular move—I'm not talking off the top of my head, and I do not represent the group now. The concept certainly has merit, so it requires a lot of work.

Senator Comeau: It would fit very well with your points seven and eight.

Ms Brown: It certainly does, yes.

[Translation]

Quant au chiffre que vous m'avez demandé, j'ai du mal à citer un chiffre. Je ne saurais trop vous dire ce que devrait être le budget global de l'APD qui servirait au développement de cette société civile, mais je recommanderais que. . .

Selon mon expérience à l'étranger, le Canada a bonne réputation. On parle toujours des petits projets, de ce que le Canada a fait par l'entremise de l'ACDI ou du CRDI dans les régions rurales et les villages. On n'entend jamais parler des grands projets.

Puisqu'il en est ainsi je dirais que le Canada devrait concentrer ses efforts dans les domaines où il jouit d'un respect particulier et de connaissances spécialisées. Qu'on laisse quelqu'un d'autre s'occuper des gros projets d'envergure, tels les grands projets environnementaux—et je précise que je n'ai rien contre l'environnement.

Je ne réponds pas à votre question directement, mis j'aimerais néanmoins qu'on augmente les fonds alloués aux ONG, y compris les universités, et ainsi de suite. Si nous n'arrivons pas à renforcer les institutions—comme les universités, entre autres—dans les pays en voie de développement, surtout en Afrique. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Vous n'êtes pas d'avis que les universités sont des organisations gouvernementales? Selon votre perspective, ce sont des ONG?

M. MacDonald: Essentiellement, oui. Nous les appelons des institutions non gouvernementales. Ce sont des organisations non gouvernementales, ou pratiquement.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. La deuxième fois, vous avez parlé d'organisations plutôt que d'institutions.

M. MacDonald: Je voulais dire, institutions.

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Comeau, *do you have a question?*

Le sénateur Comeau: Madame Brown, aux points sept et huit vous avez abordé la question des Nations unies et du fait qu'il faut promouvoir et favoriser la démocratie. De nombreuses associations interparlementaires—constituées de parlementaires de divers pays, que nous rencontrons au sein de ces associations—tentent d'encourager la formation d'un tribunal international devant lequel on pourrait poursuivre les gouvernements qui commettent des crimes contre leurs citoyens, comme cela s'est produit dans l'ex-Yougoslavie avec la purification ethnique, etc.

• 2200

Has your group looked at this specific area, which would be the putting into place not only of the tribunal but of the means by which, eventually, people found guilty of committing such crimes would be placed under appropriate punishment? I think that the laws are there at the present time, but there's no punishment attached to the crime.

Votre groupe s'est-il penché sur cette question, soit sur la création du tribunal et sur la mise en oeuvre des moyens permettant à ceux qui seraient reconnus coupables d'avoir commis de tels crimes d'être punis? Je crois savoir que les lois ad hoc existent l'heure actuelle, mais le délit ne prévoit aucun châtiment.

Mme Brown: Notre groupe ne s'est pas penché sur cette question—même. Je ne dis pas que cela ne pourrait pas se faire mais. . . Ce que je dis ne représente pas le point de vue du groupe. Cette idée est judicieuse et devrait être étudiée.

Le sénateur Comeau: Ce serait conforme au points 7 et 8 que vous avez proposés.

Mme Brown: Effectivement.

[Texte]

Senator Comeau: Thank you.

Ms Brown: Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Madam Brown.

Mr. Rob, Mr. Weiland, and Mr. MacDonald, thank you very much for your testimony.

I would now like to call upon other people who would like to comment to us tonight, Mr. Wayne Groszko and Mr. Kyle Ferguson. Mary Chan I think is accompanying you, Mr. Groszko, is that right?

Mr. Wayne Groszko (Individual Presentation): No. We didn't understand exactly what that meant, but—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you mean you don't know who Mary Chan is?

Mr. Groszko: No, I know who Mary Chan is, but they just said that if anyone's with you—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, we have an expression called "walk-ons". So you can walk on.

Mr. Groszko: I'm walking on.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Welcome, Mr. Groszko and Mr. Ferguson. We'll give you five minutes each, then we will have a series of questions, if you don't mind.

Go right ahead, Mr. Groszko, you have the floor.

Mr. Groszko: My name is Wayne Groszko and I'm a student of oceanography at Dalhousie University, here in Halifax. I have been and am involved with various volunteer organizations, including the Nova Scotia Public Interest Research Group, which is a student group at Dalhousie University. I've also been involved with the local Calgary chapter of Canadian Crossroads International and the Environmental Campus Organization, which is an organization at the University of Calgary. But I would like to emphasize that I don't see myself as speaking as a representative of any of those organizations; I just walked in.

You'll have to excuse my nervousness, I don't have a lot of experience with this kind of thing.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Don't be nervous. We're all just the same ordinary people—except for the senators.

Mr. Groszko: I gave three copies of the one-page paper I'm going to speak from. This is the only written submission I have, and what I'm going to say is on it, except that I have a few examples to add. It's very short; there are only three points.

Before I begin, I'd like to thank the committee for the opportunity to participate in democracy.

Basically, I believe the following principles should be included in Canada's foreign policy.

The first is respect for other human beings and their way of life. I'd like to emphasize, due to some discussions that occurred earlier this evening, that I'm not against CIDA in particular. It's not that I believe CIDA does bad things; it's just that I believe there are ways in which development should be gone about and ways it should not. I'll explain what I mean.

[Traduction]

Le sénateur Comeau: Merci.

Mme Brown: Je vous remercie infiniment.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Brown.

Je voudrais vous remercier, messieurs Rob, Weiland et MacDonald de votre témoignage.

Je vais maintenant demander aux autres personnes qui veulent témoigner ce soir, monsieur Wayne Groszki et monsieur Kyle Ferguson, de bien vouloir se présenter à la table. Mary Chan, je crois que vous accompagnez M. Groszko, n'est-ce pas?

M. Wayne Groszko (présentation individuelle): Non. Nous n'avons pas très bien compris ce que cela voulait dire, mais. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Voulez-vous dire que vous ne connaissez pas Mary Chan?

M. Groszko: Non, je sais qui est Mary Chan, mais on nous a dit que si quelqu'un nous accompagnait. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Eh bien, c'est ce que nous appelons les «présentations spontanées», alors approchez-vous.

M. Groszko: Très bien.

Le coprésident (M. Gauthier): Bienvenue à vous deux, monsieur Groszko et monsieur Ferguson. Nous vous accordons cinq minutes chacun et ensuite nous passerons aux questions, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

La parole est à vous, monsieur Groszko.

M. Groszko: Je m'appelle Wayne Groszko et j'étudie l'océanographie à la Dalhousie University, ici à Halifax. Je fais partie depuis plusieurs années de diverses associations de bénévoles, y compris du Groupe de recherche d'intérêt public de Nouvelle-Écosse, un groupe d'étudiants de l'Université Dalhousie. J'ai également été membre à Calgary de la section locale du Carrefour canadien international et de l'Environmental Campus Organization, qui est rattaché à l'Université de Calgary. Mais permettez-moi d'ajouter que je ne parle pas au nom de ces organismes; je suis venu à titre individuel.

Je vous prie d'excuser ma nervosité, je dois dire que je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ce genre de choses.

Le coprésident (M. Gauthier): Ne soyez pas nerveux. Nous sommes tous comme vous des gens ordinaires, exception faite des sénateurs.

M. Groszko: J'ai remis trois copies du document d'une page que j'ai préparé. C'est le seul exposé que j'aie préparé et je vais m'y tenir, exception faite de quelques exemples que je voudrais ajouter. Ma présentation est très brève; elle ne comporte que trois points.

Avant de commencer, j'aimerais remercier le Comité de l'occasion qui m'est donnée de participer à cet exercice démocratique.

Essentiellement, je crois que les principes suivants devraient faire partie de la politique étrangère du Canada.

Le premier est le respect des êtres humains et de leur mode de vie. Je voudrais préciser et ce, en raison des discussions qui ont eu lieu plus tôt ce soir, que je ne m'oppose pas à l'ACDI en particulier. Je ne pense pas que l'ACDI fasse des choses répréhensibles; je pense simplement que le développement devrait être assuré d'une certaine façon et pas d'une autre. Permettez-moi de m'expliquer.

[Text]

[Translation]

In development assistance CIDA shows disrespect for the way of life of other human beings when it sends experts to "develop" other people by destroying their existing way of life. It is not our business to imply to other people that their lives are inadequate or inferior. I want to make clear what I mean by that statement and I have a small analogy.

I would ask members of the committee to imagine that development workers came to your neighbourhood and told you that you're using your backyard incorrectly and you must plow it up, including whatever happens to now be in your backyard, and build an expensive greenhouse to grow mangoes for the lucrative export market. How would you feel about such an imposition on your own way of thinking about what you do with your backyard?

• 2205

I am not saying that happens all the time, but I do know of at least one example. I was at a presentation where a woman who had been on a project in Ghana described something she saw there. To be honest, I don't know whether it was a CIDA-sponsored project, but I just want to point out that this is something Canadian foreign policy should not be doing. There was formerly a forested or bush area in Ghana that had some trees on it. The people in the local village would go to that area and cut branches off trees or use fallen branches as firewood. A project was initiated in which development people came in and arranged to clear-cut the entire thing and plant a fast-growing plantation tree. The idea was that they would make the land useful by cutting it all down and growing something they could sell as wood for export.

The project didn't work. The reason it didn't work was that it was not part of the life of the people who lived there. The development workers were maintaining and weeding this plantation while they were there, and then when they left, the weeds just grew and the trees didn't. This person showed a picture of the place now in her presentation, and it has become useless for the people who live there. I give that as an example of what Canadian foreign policy should not be encouraging.

Am I saying we should not be aiding people? No, that is not what I am saying. There is still assistance we should give. Particularly, for example, in cases of emergency such as famine, Canadians should certainly help out. We should certainly cooperate with local communities that ask for specific assistance with a project they initiated. However, projects in which we tell people what they need and then give or sell it to them are not helpful, particularly with regard to questions of fiscal restraint. If there are cases where aid is being imposed on people, then it's not just a waste of money, it's counter-productive. Neither the giver nor the receiver can afford that kind of aid.

Point two, I believe that Canada's foreign policy should be guided by the principle of respect for the environment. Again I wish to give an example to clarify what I don't mean by that.

Canada shows disrespect for the global environment when it supports Canadian companies and government agencies engaging in environmentally destructive activities. For example, DDT is a chemical product that has been banned for many years

Dans le domaine de l'aide au développement, l'ACDI montre un manque total de respect pour le mode de vie adopté par d'autres être humains lorsque cet organisme envoie des experts dans ces pays pour «développer» les autres en détruisant leur mode de vie. Il ne nous appartient pas de dire aux gens que la façon dont ils vivent est inappropriée ou inférieure. Je voudrais préciser ce que j'entends par là et j'aimerais faire une analogie à ce sujet.

Je demanderais aux membres du Comité d'imaginer que des experts en développement viennent vous voir et vous disent qu'ils vous utilisez mal votre jardin et que vous devez le labourer et faire disparaître tout ce qui s'y trouve actuellement pour construire une serre onéreuse qui vous permettra d'y cultiver des mangues destinées au marché d'exportation fort lucratif. Comment réagiriez-vous si on vous obligeait à faire cela dans votre jardin?

Je ne dis pas que cela se produit tout le temps, mais je peux vous citer au moins un exemple. J'ai assisté à une présentation où une femme qui avait participé à un projet au Ghana a décrit ce qu'elle a vu là-bas. Pour être tout à fait franc, je ne sais pas si il s'agissait d'un projet parrainé par l'ACDI, mais je voulais simplement dire que le Canada ne devrait pas faire ce genre de choses. Il y avait autrefois un terrain au Ghana où il y avait quelques arbres. Les villageois avaient l'habitude de couper des branches des arbres ou d'utiliser les branches tombées pour faire du feu. Puis, tout d'un coup, des experts en développement sont venus et ont coupé tous les arbres pour y planter des arbres à croissance accélérée. L'idée était de rendre le terrain utile en coupant tous les arbres et en y plantant des arbres à croissance accélérée pour pouvoir vendre le bois à l'exportation.

Hors, ce projet a échoué pour la simple raison qu'il ne faisait pas partie du mode de vie des villageois. Les experts en développement assuraient l'entretien de la plantation enlevant les mauvaises herbes tant qu'ils étaient là, mais dès qu'ils sont partis, les mauvaises herbes se sont mises à pousser, mais pas les arbres. Cette personne nous a montré une photo de l'endroit tel qu'il est devenu et il a perdu toute utilité pour les villageois. Je ne pense pas que le Canada devrait encourager ce genre de choses.

Je ne dis pas qu'il ne faut pas aider les gens. Nous devrions continuer de les aider. Dans des cas d'extrême urgence, en particulier, comme la famine, les Canadiens devraient apporter leur aide. Nous devrions collaborer avec les collectivités locales qui demandent une aide donnée dans le cadre d'un projet qu'elles ont lancé. Cependant, il ne sert à rien d'imposer aux gens des projets dont ils ne veulent pas, eu égard en particulier aux restrictions budgétaires. Si on impose un type d'aide aux gens, cela représente non seulement un gaspillage d'argent, mais cela va aussi à l'encontre du but recherché. Cette aide ne donne aucun résultat, que ce soit pour le donneur ou pour le bénéficiaire.

Deuxièmement, je pense que la politique étrangère du Canada devrait être guidée par le principe du respect de l'environnement. Permettez-moi là encore de vous donner un exemple.

Le Canada affiche un manque total de respect pour l'environnement mondial lorsqu'il aide les compagnies et les organismes publics canadiens qui détruisent l'environnement. Par exemple, le DDT est un produit chimique qui a été banni.

[Texte]

in Canada because it is a persistent toxin that accumulates in the food chain, causing the deaths of birds and mammals. DDT is still used in countries where it has not yet been banned, often by workers who have not been adequately informed of the direct and indirect risks. If I were the owner of a Canadian pesticide company that produced DDT, I believe—and this is only my personal belief; I haven't looked up anything about this—I do believe the Canadian government would support my efforts as a pesticide exporter to export DDT to other countries despite the consequences likely to result.

I believe that instead of contributing to the global accumulation of persistent toxins, Canada should lead the initiative for a worldwide ban on such substances. That's just an example of what I mean.

The third principle that I think ought to be included in Canada's foreign policy is an independent and consistent position on international matters. Again an example from my limited experience: Indonesia invaded the island of East Timor. It resulted in the deaths of many Timorese civilians, yet Canada continued to send large quantities of aid to Indonesia. When Iraq invaded Kuwait, however, Canada participated in military action against Iraq. I believe these two policy positions are not consistent with one another—that is, continuing aid to one country that invades somewhere and attacking militarily through the United Nations another country that invades a neighbouring country. I believe at least policies and positions should be consistent.

In another example, when the United States invaded Panama, Canada did not support a motion in the United Nations General Assembly to declare the invasion illegal. The motion nevertheless passed by a large majority. This raises a question I have: does Canada believe it is acceptable for one state to invade another, killing significant numbers of people in the process, in order to remove the leader of that state? Does this exemplify Canadian values or is it a result of a mistaken belief that our foreign policy must agree with that of the United States? I believe Canadian international representatives should make independent decisions regarding international events.

I have another example regarding that, which is not written down here, and it has to do with Cuba. I personally believe Canada has been doing somewhat better regarding the United States economic blockade of Cuba, because at least Canada has said Canadian companies should not participate in this blockade and should continue to trade with Cuba. I don't know whether that's effectively helping Canada to continue relations with Cuba.

On the other hand, the most recent motion of the United Nations General Assembly again declared the United States economic blockade of Cuba an illegal action. In that motion Canada abstained where in the past it had voted with the vast majority of the international community that it was an illegal action by the United States.

[Traduction]

depuis de nombreuses années au Canada car il s'agit d'une toxine qui se retrouve dans la chaîne alimentaire, entraînant la mort d'oiseaux et de mammifères. Or, le DDT est toujours utilisé dans les pays où il n'a pas encore été proscrit, souvent par des ouvriers qui n'ont pas été bien informés des risques directs et indirects encourus. Si j'étais propriétaire d'une compagnie canadienne fabriquant des pesticides et notamment du DDT, je pense—et c'est là mon opinion personnelle; je n'ai fait aucune recherche à ce sujet—que le gouvernement canadien m'aiderait à exporter ce DDT vers d'autres pays malgré les conséquences qui en résulteraient vraisemblablement.

Au lieu de contribuer à l'accumulation mondiale des toxines, je crois que le Canada devrait au contraire mener le combat pour que ce genre de substance soit bannie dans le monde entier. C'est là un exemple parmi tant d'autres.

Il faudrait adopter comme troisième principe, selon moi, une position indépendante et logique sur les questions internationales et l'inclure dans la politique étrangère du Canada. Je vous cite encore un exemple tiré de mon expérience limitée: l'Indonésie a envahi l'île du Timor oriental, ce qui a causé la mort d'un grand nombre de civils, et pourtant le Canada a continué d'accorder une aide très importante à l'Indonésie. Quand l'Irak a envahi le Koweït, toutefois, le Canada a participé à l'action militaire contre l'Irak. Je crois que ces deux prises de position ne se tiennent pas; dans un cas, le Canada a continué d'accorder de l'aide à un pays envahisseur, alors que dans l'autre, il a décidé de participer à une attaque militaire, avec l'ONU, d'un pays qui avait envahi le pays voisin. Selon moi, il faudrait que nos prises de position soient conséquentes, à tout le moins.

Dans un autre cas, lorsque les États-Unis ont envahi Panama, le Canada n'a pas appuyé, à l'Assemblée générale des Nations unies, une motion déclarant l'invasion illégale et qui a néanmoins été adoptée par une forte majorité. Cela m'amène à poser la question suivante: le Canada juge-t-il acceptable qu'un État en envahisse un autre, en tuant un grand nombre de ses habitants, pour renverser son dirigeant? Cela représente-t-il les valeurs canadiennes ou est-ce le résultat d'une conception erronée selon laquelle notre politique étrangère devrait aller de pair avec celle des États-Unis? À mon avis, les représentants du Canada sur la scène internationale devraient prendre les décisions indépendantes en ce qui concerne les événements internationaux.

J'ai à ce sujet un autre exemple qui n'est pas indiqué là; il s'agit de Cuba. Selon moi, le Canada agit un peu mieux que les États-Unis en ce qui concerne le blocus économique de Cuba, puisque il a au moins dit que les entreprises canadiennes ne devraient pas s'associer à ce blocus et devraient continuer leurs échanges commerciaux avec ce pays. Je ne sais pas si cela aide vraiment le Canada à maintenir des relations avec Cuba.

D'autre part, la dernière motion adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies a déclaré à nouveau illégal le blocus économique de Cuba mis en place par les États-Unis. À cette occasion, le Canada s'est abstenu alors que par le passé, il s'était joint à la vaste majorité de la communauté internationale pour dire que les États-Unis commettaient un acte illégal.

[Text]

In closing, acting on the principles of respect for other people, respect for the environment and independent decision-making may sometimes appear to be counter to short-term economic interests of particular companies involved. Faced with this apparent conflict, is there a reason to decide in favour of these principles? I believe there is a very logical and pragmatic reason, which is the long-term interests of Canadians depend on a safe world, a peaceful world, a healthy environment and mutual respect among people.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Wayne Groszko.

I will now invite Mr. Kyle Ferguson to speak. Mr. Ferguson, you should be given a medal. You've been here all afternoon and all evening, I think. Thank you for your patience.

Mr. Kyle Ferguson (Individual Presentation): Thank you very much. I'd like to thank you for giving me the opportunity to speak to you.

I just wrote this up over supper, so it's probably not as articulate as I could be, but I hope you get the gist.

I'd like to speak this evening on the impact of Canada's involvement in NATO on people living in Canada. We've heard a lot about the impacts of what we do on other countries but I think our foreign policy does impact on people in Canada. As a member of NATO, Canada has agreements with the governments of Great Britain, Germany and the Netherlands to allow their pilots to conduct low-level war-testing over Innu land at Nitassinan. For members who may not know, that's around the Goose Bay area in Labrador.

These are first-strike exercises that have grown out of the mentality of the Cold War. With the collapse of the Soviet Union these tactics have become obsolete, yet we continue to allow these tests to happen. This is especially important when you consider the land over which these war exercises are conducted has never been ceded to Canada by the Innu people, who have lived there for over 9,000 years, the anthropologists tell us.

As Canadians, we enjoy the belief that other countries see us as a promoter of social justice, but through our own agreement to allow low-level flight testing over the land of the Innu, properly called Nitassinan, this image is a fallacy. How can we stand up and tell other people that they have to respect human rights when oftentimes we don't do that in Canada?

There is the impact of low-level flight training. When I speak of low-level flights, I'm talking about flights of less than 100 feet, and sometimes over large lakes that can be down to about 15 feet.

[Translation]

Pour terminer, je dirais que respecter les autres êtres humains, l'environnement et l'indépendance dans la prise des décisions peuvent parfois paraître aller à l'encontre des intérêts économiques à court terme des entreprises concernées. Face à ce conflit apparent, quelque chose fait-il pencher la balance en faveur de ces principes? Je pense que nous devrions choisir ces deux voies pour une raison très logique et pragmatique: la protection à long terme des intérêts du Canada nécessite un monde sûr et pacifique, un environnement sain et un respect mutuel entre les peuples.

Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, Wayne Groszko.

Je vais maintenant donner la parole à M. Kyle Ferguson. Monsieur Ferguson, vous mériteriez une médaille. Vous avez passé toute l'après-midi et toute la soirée ici, me semble-t-il. Je vous remercie de votre patience.

M. Kyle Ferguson (présentation individuelle): Merci beaucoup. Je voudrais vous remercier de me donner l'occasion de prendre la parole devant vous.

J'ai écrit cela pendant le dîner et ce n'est donc peut-être pas aussi clair que cela pourrait l'être, mais j'espère que vous comprendrez à quoi je veux en venir.

J'aimerais parler ce soir des répercussions de la participation du Canada à l'OTAN sur les habitants du Canada. On nous a parlé des répercussions de nos actes sur d'autres pays, mais je pense que notre politique étrangère a des répercussions sur les habitants du Canada. En tant que membre de l'OTAN, le Canada a conclu des accords avec les gouvernements de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et des Pays-Bas concernant des vols d'essai à basse altitude par des avions militaires au-dessus de terres Innu à Nitassinan. Pour ceux qui ne seraient pas au courant, cela se trouve dans la région de Goose Bay, au Labrador.

Il s'agit d'exercices de première frappe qui traduisent la mentalité de la Guerre Froide. L'écroulement de l'Union soviétique a rendu ces tactiques dépassées et nous permettons pourtant encore qu'on fasse ce genre d'essais. C'est particulièrement grave quand on pense que le territoire au-dessus duquel se font ces manœuvres n'a jamais été cédé au Canada par les Innu qui y vivent depuis plus de 9 000 ans, nous disent les anthropologues.

• 2210

En tant que Canadiens, nous aimons croire que d'autres pays nous considèrent comme un pays qui défend la justice sociale, mais en acceptant que des vols d'essais à basse altitude aient lieu au-dessus du territoire des Innu, qu'on devrait appeler le Nitassinan, on fait mentir cette image. Comment pouvons-nous dire à d'autres peuples qu'ils doivent respecter les droits de la personne alors que nous ne le faisons souvent pas nous-mêmes au Canada?

Il faut penser aux conséquences de ces vols d'entraînement à basse altitude, c'est à dire des vols à moins de 100 pieds au-dessus du sol, et même parfois à environ 15 pieds au-dessus des lacs de grande taille.

[Texte]

It's extremely detrimental to the environment, to the caribou, and as part of the environment there, the Innu people themselves. They have often for 9000 years relied on the caribou herds as their main economic way of making a living, as well as fishing and other animals there. Since the introduction of this first strike training, the caribou herds have been moved around. You can imagine the impact of a supersonic jet fighter over a herd of cattle. Think about that over caribou, which have never heard anything like that.

I don't want to get into this controversy by using a certain term, but I am going to use it. I just want to say that Canada has, in a sense, been willing to commit cultural genocide in order to live up to our NATO commitments. As a Canadian, I find that disgusting.

I believe that the time has come to end these agreements with Germany, Great Britain and the Netherlands. The end of the Cold War is upon us. This is a first-strike technology that was designed to be used against the Soviet Union, East Germany and other countries, and we no longer have that threat. It's time to move on.

The Innu have suffered enough and the Cold War is over. Let's channel our resources into life-sustaining activities instead of destruction.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Ferguson.

Did you want to make a comment? Madam Chan, no comment?

Ms Mary Chan (Individual Presentation): No thanks.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Any questions?

Mr. Volpe: One comment, if you don't mind, Mr. Chairman. I wanted to compliment the two interveners on what, by their own admission, is a very spontaneous reflection and they were both cogent reflections.

I am taken by the request that we maintain a little bit of consistency in our foreign policy. That means that sometimes we've got to be a little less political, and that's especially true in your instance. I couldn't help but think there are at least a couple of statements on Standing Order 31 that could have come out of your presentation.

I daresay, Mr. Chairman, I think some of our colleagues have already made some of those, but it's certainly something that bears a lot of reflection.

I think you should feel some comfort that your presentations will be weighed in the balance when this committee is going to make its report. Thanks.

Mr. Ferguson: I think that our commitment to NATO doesn't necessarily have to impact negatively on people here.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you aware, Mr. Ferguson, of recent research I had a chance to look at? I don't know if it's public or not. It showed that the helicopters they use for Canadian purposes, that is land surveys, are more

[Traduction]

Ces essais nuisent considérablement à l'environnement, au caribou et, au sein de cet environnement, aux Innu eux-mêmes. Depuis 9 000 ans, les troupeaux de caribou constituent souvent leur principale ressource économique, tout comme la pêche et les autres animaux de cette zone. Depuis que ces exercices de première frappe ont commencé, les troupeaux de caribou ont dû se déplacer. Vous pouvez imaginer comment peuvent réagir ces animaux devant des chasseurs à réaction supersonique alors qu'ils n'ont jamais entendu rien de pareil auparavant.

Je ne voudrais pas que le terme que je vais utiliser suscite une controverse, mais je dirai quand même que, d'une certaine façon, le Canada s'est montré prêt à commettre un génocide culturel pour respecter ces engagements envers l'OTAN. En tant que Canadien, je trouve cela ignoble.

Je pense que le moment est venu d'annuler les ententes conclues avec l'Allemagne, la Grande Bretagne et les Pays Bas. La Guerre froide est maintenant terminée. Il s'agit d'une technologie de première frappe conçue pour être utilisée contre l'Union Soviétique, l'Allemagne de l'est et d'autres pays qui ne constituent maintenant plus pour nous aucune menace. Il est temps de passer à autre chose.

Les Innu ont assez souffert et la Guerre froide est terminée. Utilisons nos ressources pour des activités porteuses de vie au lieu de destruction.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Ferguson.

Voulez-vous faire un commentaire? Madame Chan, vous n'avez rien à dire?

Mme Mary Chan (présentation individuelle): Non, merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez-vous des questions?

M. Volpe: Je ferai un commentaire, si vous le voulez bien, monsieur le président. Je voulais féliciter les deux intervenants; ils nous ont dit eux-mêmes qu'ils nous présentaient le fruit d'une réflexion spontanée et ils ont tenu des propos très convaincants.

Cette demande de veiller à assurer une certaine cohérence dans notre politique étrangère me plaît énormément. Cela veut dire que nous devrions parfois moins nous laisser guider par des considérations politiques, et c'est particulièrement vrai dans le cas dont vous avez parlé. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que votre exposé aurait pu donner lieu à plusieurs déclarations en vertu de l'article 31 du Règlement.

J'oserais dire, monsieur le président, que certains de nos collègues en ont déjà fait, mais c'est certainement quelque chose qui mérite réflexion.

Vous serez sans doute rassurés de savoir que nous prendrons vos exposés en considération lorsque nous préparerons le rapport du comité. Merci.

M. Ferguson: Je pense que notre engagement envers l'OTAN ne devrait pas nécessairement avoir des répercussions négatives sur les habitants du Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez-vous entendu parler, monsieur Ferguson, de récents travaux de recherche que j'ai eu l'occasion de voir? Je ne sais pas si c'est public ou non. Ils montraient que les hélicoptères utilisés pour nos propres

[Text]

detrimental to the environment and to the herds of caribou than the so-called low-flying plane, because of the length of the interference with the quiet enjoyment of life. Have you ever heard of low helicopters coming and going?

Mr. Ferguson: Yes, I have, but I find it—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Actually, if you've heard it, I think it's a terrible thing.

• 2215

Mr. Ferguson: Yes, it is a tremendous noise, but I do also think that the impact of 9,000 flights in one flying season cumulatively—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I agree, but that was an argument put to me by somebody not very long ago that some of our own national concerns with forestry and hydro and resources also had detrimental effects on the environment.

Mr. Ferguson: Absolutely, we have lots of problems.

Mr. Groszko: I have a comment on that point. I too have had the experience of hearing what a low-flying helicopter sounds like, although not a low-flying F-16. It's not just a question of relative impact, but of which impacts are necessary and which are extraneous. On whether flying an F-16 over caribou has a lesser impact than flying surveys in a helicopter for the Canadian government, the question remains of impacts that have a purpose and impacts that don't.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

There not being any further questions, I would thank you for your interventions and for taking the time to appraise us of your views.

J'aimerais demander aux membres du Comité de prendre toutes leurs choses parce qu'on va changer la disposition de la salle pour demain. Demain, on a un groupe de discussion avec une nouvelle disposition de la table. Vous devez donc apporter toutes vos choses.

La séance d'information aura lieu demain ici, à 8 heures, au petit déjeuner. Chacun peut régler sa note avant 8 heures ou après 12 heures demain. Vos bagages seront retenus et il y aura une place réservée à l'hôtel. Il faut libérer vos chambres aussitôt que possible. Si vous venez ici à 8 heures, assurez-vous que vos bagages sont prêts, parce que nous devons partir en vitesse.

Thank you for the day. I wish you all a good night's sleep. I know you're all tired.

This meeting is adjourned.

[Translation]

besoins, pour faire des arpentages, nuisent plus à l'environnement et aux troupeaux de caribou que les avions volant à basse altitude à cause de la durée des périodes pendant lesquelles ils troublent le calme naturel. Avez-vous jamais entendu le bruit des allées et venues d'hélicoptères à basse altitude?

M. Ferguson: Oui, mais je trouve. . .

Le coprésident (M. Gauthier): En fait, si vous l'avez entendu, vous savez que c'est épouvantable.

M. Ferguson: Oui, c'est un bruit épouvantable, mais je pense que l'impact cumulatif de 9 000 vols en une saison. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis d'accord, mais quelqu'un m'a dit récemment que certaines de nos préoccupations nationales en ce qui concerne les forêts, la production d'électricité et l'exploitation des ressources avaient également des effets négatifs sur l'environnement.

M. Ferguson: Absolument, nous avons beaucoup de problèmes.

M. Groszko: J'ai un commentaire à ce sujet. J'ai moi aussi entendu le bruit que font les hélicoptères à basse altitude, mais pas des F-16 à basse altitude. Il ne s'agit pas seulement de l'effet relatif de chacun d'eux, mais de savoir si ce qu'ils font est nécessaire ou superflu. Qu'un F-16 survolant des caribous les gêne moins que des hélicoptères effectuant des levés de terrain pour le compte du gouvernement du Canada, il n'en reste pas moins que certaines activités servent à quelque chose et d'autres à rien.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Puisqu'il n'y a pas d'autres questions, je vous remercierai d'avoir pris le temps de comparaître devant nous pour nous faire part de vos opinions.

I'd like to ask the members of the committee to take all their things since we'll be moving the furniture around to prepare for the panel meeting tomorrow morning. Don't forget to take all your things with you.

The briefing session will take place here tomorrow morning at 8 a.m., when we have breakfast. You can all pay your bill before 8 a.m. or after noon. Your luggage will be kept in safety and room will be reserved at the hotel. You should leave your rooms here as soon as possible. If you come here at 8 a.m. make sure that your luggage is ready because we have to leave very quickly.

La journée est terminée. Je vous souhaite tous une bonne nuit. Je sais que vous êtes fatigués.

La séance est levée.

From the Latin America Information Group:

Yvonne Hanson;
Maria Elena Taylor.

From the Nova Scotia –Gambia Association:

Burris Devanney, Executive Director;
Mike Nelson;
Karen McSweeney;
Sebastian Ngie.

From Development and Peace:

Patricia Erikson.

From Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War:

Dr. Sylvia Keet.

As an individual:

Gene Keyes, former political science professor.

From Halifax One World Committee and from Fredericton Coalition for Social Justice:

Brian O'Neill.

From Tools for Peace, Halifax Group:

Owen Hertzman;
Ian Rob.

From Coady International Institute:

A.A. MacDonald.

From Results Canada:

Fritz Weiland.

From Ten Days for World Development:

Elizabeth Brown.

As individuals:

James Harris;
Wayne Groszko;
Mary Chan;
Kyle Ferguson.

Du Latin America Information Group:

Yvonne Hanson;
Maria Elena Taylor.

De la Nova Scotia –Gambia Association:

Burris Devanney, directeur exécutif;
Mike Nelson;
Karen McSweeney;
Sebastian Ngie.

De Développement et Paix:

Patricia Erikson.

De l'Association canadienne des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire:

D^r Sylvia Keet.

À titre personnel:

Gene Keyes, ancien professeur en sciences politiques.

Du Halifax One World Committee et de la Fredericton Coalition for Social Justice:

Brian O'Neill.

De Tools for Peace, groupe de Halifax:

Owen Hertzman;
Ian Rob.

De Coady International Institute:

A.A. MacDonald.

De Résultats Canada:

Fritz Weiland.

De Ten Days for World Development:

Elizabeth Brown.

À titre personnel:

James Harris;
Wayne Groszko;
Mary Chan;
Kyle Ferguson.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste-lettre****8801320
OTTAWA**

If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*As an individual:*

Dr. Lynn McIntyre, Co-Chair Elect, Canadian Society for International Health.

From YMCA Canada for Greater Halifax-Dartmouth:

June Baird;

George Rodger.

From the Oceans Institute of Canada:

Edgar Gold.

From Meltzer Research and Consulting:

Evelyne Meltzer.

From UNICEF:

Michael Noonan.

From OXFAM-DEVERIC:

Erin Goodman.

As an individual:

R.V. Gorham, Former Canadian Ambassador to China (1984-87).

From the Nova Scotia-Cuba Association:

Mark Rushton.

(Continued on previous page)

TÉMOINS*À titre personnel:*

D'Lynn McIntyre, coprésidente élue, La Société canadienne de santé internationale.

De YMCA Canada for Greater Halifax-Dartmouth:

June Baird;

George Rodger.

De Oceans Institute of Canada:

Edgar Gold.

De Meltzer Research and Consulting:

Evelyne Meltzer.

De l'UNICEF:

Michael Noonan.

De OXFAM-DEVERIC:

Erin Goodman.

À titre personnel:

R.V. Gorham, ex-ambassadeur du Canada en Chine, 1984-1987.

De la Nova Scotia-Cuba Association:

Mark Rushton.

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 16

Tuesday, May 31, 1994
Saskatoon, Saskatchewan

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 16

Le mardi 31 mai 1994
Saskatoon (Saskatchewan)

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on**Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

PROCÈS-VERBAUX

MARDI 31 MAI 1994

(4)

[Texte]

Le Sous-comité Prairies-Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 9 h 10, dans la Salle Battleford, de l'hôtel Delta Bessborough, à Saskatoon (Saskatchewan), sous la présidence de l'honorable Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk et Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De "World Federalists of Canada": l'honorable Allan Blakeney. De "Del-Air Systems": Robert Hawkins, président. De "Wecan Project Development Inc.": Darren Rose, gérant général. Du Réseau international agricole, OXFAM: Carla Ropple, coordonnatrice de projets. De la "Canada West Foundation": David Elton, président; Graham Parsons, économiste en chef. De la "Saskatchewan Wheat Pool": Murray R. Bryck, adjoint exécutif du président. De "Harvest Food": Stuart Garven, président. De "Flexi-Coil": Kent Anderson, vice-président. De la "Saskatchewan Food Processors Association": K. Lynn Riese, président.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir fascicule n° 1*) le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 12 heures, le Sous-comité ajourne ses travaux jusqu'à 19 heures, à Winnipeg (Manitoba).

FINANCE DU SOIR

(2)

Le Sous-comité Prairies-Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 19 heures, dans la Salle Ballroom ouest, de la Place St. Garry, à Winnipeg (Manitoba), sous la présidence de l'honorable Allan J. MacEachen, (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, James Kelleher et Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 31, 1994

(24)

[Text]

The Prairies-Ontario Sub-Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:10 o'clock a.m. this day, in the Battleford Room, at the Delta Bessborough Hotel, in Saskatoon (Saskatchewan), the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk and Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the World Federalists of Canada: The Honourable Allan Blakeney. From Del-Air Systems: Robert Hawkins, President. From Wecan Project Development Inc.: Darren Rose, General Manager. From the International Agriculture Network, OXFAM: Carla Ropple, Project Coordinator. From the Canada West Foundation: David Elton, President; Graham Parsons, Chief Economist. From the Saskatchewan Wheat Pool: Murray R. Bryck, Executive Assistant to the President. From Harvest Food: Stuart Garven, President. From Flexi-Coil: Kent Anderson, Vice-President. From the Saskatchewan Food Processors Association: K. Lynn Riese, President.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses each made a statement and answered questions.

At 12:00 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 7:00 o'clock p.m., this day.

EVENING SITTING

(25)

The Prairies-Ontario Sub-Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 7:00 o'clock p.m. this day, in the Ballroom West, at the Fort Garry Place, in Winnipeg (Manitoba), the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, James Kelleher and Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Témoins: Du Conseil manitobain pour la coopération internationale: Marilee Geller, présidente du conseil; Stella Le John, membre du conseil; Peter Peters, membre du conseil; Darlene Henderson, directeur exécutif. *Du Comité central mennonite:* George Richert, président; Marv Frey, directeur exécutif; Chris Derksen-Hiebert, bureau d'Ottawa; Elaine Peters, gérant associé aux ressources. *Du Projet Marquis:* Zack Gross, directeur exécutif.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*) le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 20 h 42, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Witnesses: From the Manitoba Council for International Cooperation: Marilee Geller, President of the Board; Stella Le John, Board Member; Peter Peters, Board Member; Darlene Henderson, Executive Director. *From the Mennonite Central Committee:* George Richert, Chairman; Marv Frey, Executive Director; Chris Derksen-Hiebert, Ottawa Office; Elaine Peters, Associate Resource Manager. *From the Marquis Project:* Zack Gross, Executive Director.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of Canadian foreign policy.

The witnesses each made a statement and answered questions.

At 8:42 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the next meeting of the Joint Chairs.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, May 31, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 31 mai 1994

● 0911

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think we should begin our hearing this morning.

We have as a witness the Hon. Allan Blakeney. I certainly wouldn't attempt to introduce him in the province of Saskatchewan and in the city of Saskatoon. It would be quite unnecessary. Equally it would be unnecessary to introduce him in Nova Scotia and many other parts of Canada. So we're pleased to have Mr. Blakeney and look forward to his presentation. We have, I think, time to hear him and to have a brief discussion.

You have the floor, sir. Welcome.

Hon. Allan Blakeney (President, World Federalists of Canada): Thank you, Senator MacEachen. I'm delighted to be here to talk with you on some pretty important issues for the future of Canadian society. I thought I would start out by making what are surely a few remarks, and then go into a little more depth.

By way of trite remarks, I would say that world government by the force of terror has dissolved with the Berlin Wall, and while this is almost wholly beneficial, it has produced two situations to be dealt with.

First, many groups—ethnic, political and other—throughout the world, who were restrained from putting forward their claims by the willingness of the superpowers to countenance local disturbances, now feel free to raise the issues, free from the fear that a global disturbance could trigger a world conflagration.

Secondly—and perhaps this is a restatement of what I've said—there were two global policemen. There's now only one, and that one has less power, because those who were being policed are no longer as fearful as they were. The Hobbesian bargain has dissolved.

Under these circumstances, the role of international organizations, not as agents of one or other of the superpowers but as co-standing organizations, has been greatly enhanced. Thus the United Nations organizations, NATO, and other regional organizations are being called upon to assume greatly increased enforcement roles. I think almost everybody agrees with those propositions in one form or another.

Another proposition, which I think has been widely agreed although perhaps not as widely recognized, is that the United Nations organization has been changing its mandate almost as fast as it appears, absent-mindedly. A look at the charter of the United Nations and at the way the UN operated makes clear that the UN was, from the beginning, intended to be, a body that dealt with disputes between or among nation states, but not disputes internal to a particular nation state. Civil wars were not the concern of the UN, unless they threatened to draw other states into the quarrel.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): La séance est ouverte.

Nous accueillons comme témoin l'honorable Allan Blakeney. Je n'ai certainement pas à le présenter ici en Saskatchewan, dans la ville de Saskatoon. Ce serait bien inutile. Pas plus qu'il n'y aurait lieu de le présenter en Nouvelle-Écosse ni dans bien d'autres régions du Canada. Nous sommes donc heureux d'accueillir M. Blakeney et avons bien hâte d'entendre son exposé. Nous avons, je pense, le temps de l'entendre et de discuter brièvement ensuite.

Vous avez la parole, monsieur. Bienvenue.

L'honorable Allan Blakeney (président, World Federalists of Canada): Merci, sénateur MacEachen. Je suis heureux d'être ici pour vous parler de questions assez importantes qui concernent l'avenir de la politique du Canada. J'ai pensé commencer par quelques observations qui sans doute peuvent paraître assez banales pour ensuite traiter de la question plus en profondeur.

Ainsi, je dirais que l'époque où le monde était gouverné par l'équilibre de la terreur s'est éteinte avec la disparition du mur de Berlin, et bien que cet événement ne présente somme toute que des avantages, il a créé deux situations dont il faut s'occuper.

D'abord, de nombreux groupes—ethniques, politiques et autres—de par le monde, qui étaient empêchés de mettre de l'avant leurs revendications parce que les superpuissances supportaient mal les troubles locaux, se sentent maintenant libres de le faire, ne craignant plus qu'un conflit local déclenche une conflagration mondiale.

Deuxièmement—et je me répète peut-être—il y avait autrefois deux grands gendarmes. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un, et il a moins de pouvoir, parce que ceux qu'on avait à l'oeil ne sont plus aussi craintifs qu'auparavant. L'échange que décrivait Hobbes n'est plus.

Dans ces circonstances, le rôle des organisations internationales, non pas en tant qu'agents de l'une ou l'autre des superpuissances mais à titre d'organisations autonomes, s'est largement accru. L'Organisation des Nations Unies, l'OTAN et d'autres organisations régionales sont donc appelées à jouer un rôle beaucoup plus grand sur le plan de l'action coercitive. Je pense que presque tout le monde souscrirait à ces formulations du problème.

Une autre affirmation, sur laquelle je pense qu'on est généralement d'accord, bien qu'elle ne soit peut-être pas aussi largement répandue, c'est que l'Organisation des Nations Unies modifie son mandat presque sans s'en rendre compte, semble-t-il. L'examen de la charte des Nations Unies et de la façon dont l'ONU fonctionnait montre clairement que cette dernière était, et devait être, un organisme s'occupant des différends mettant en cause des États-nations et non pas des différends internes d'un État-nation donné. Les guerres civiles ne concernaient pas l'ONU, sauf si elles menaçaient d'entraîner d'autres États dans la bataille.

[Text]

It now appears that this is no longer true. It now appears that world opinion is calling upon the United Nations to take steps to remove threats to peace even where these threats show little prospect of leading to clashes between nation states. How else does one explain Somalia? There was no real threat that the situation in Somalia would involve other nations. The same is true, essentially, with respect to Rwanda. I suppose there's a possibility that Burundi may be involved but it's scant.

[Translation]

Il semble que ce ne soit plus le cas. Il semble maintenant que l'opinion mondiale pousse les Nations Unies à prendre des mesures pour supprimer les menaces à la paix même quand celles-ci ne donnent vraiment pas à penser qu'elles pourraient mener à des affrontements entre États-nations. Comment expliquer autrement la situation de la Somalie? Les troubles là-bas menaçaient pas d'entraîner l'engagement d'autres nations. Il en est de même, essentiellement, en ce qui concerne le Rwanda. Il y a bien une possibilité que le Burundi puisse se trouver engagé dans un conflit, mais elle est mince.

• 0915

In effect, the UN is being called upon to deal with breaches of the peace that are internal to a nation state. If one tries to figure out why, perhaps it is because it may produce a flood of refugees or simply because some type of international conscience is in the course of being created.

These new duties of the UN, i.e., peace-making between nations and within nations, as well as the traditional peacekeeping role for the UN, add up to a pretty tall order, an order for which the UN is not well-designed. I'll say more about this in a moment.

I'll turn now to Canadian foreign policy—and I'm really talking about political and military, not economic. Canada has followed a policy of being a willing ally of the United States and the European NATO allies, with armed forces in Europe and forces committed to NORAD. Now, that was a wise policy. It allowed Canada, at comparatively small cost in money and personnel, to have as much influence as our status as a middle power would permit.

Similarly, we have been vocal supporters of the United Nations organization and a contributor to its peacekeeping efforts to a perhaps disproportionate extent. This, too, has been wise. We have recently joined the OAS. The wisdom of this is more questionable.

Canadian foreign policy should have as a key objective that Canada be an ally of the United States without being a mere adjunct to foreign policy. This requires that from time to time Canada take positions at variance with the United States's position. This can be done within the context of NATO, and it can be done within the context of the UN.

It seems to me, however—and this clearly is a personal view—that the policy of the United States in Latin America is characterized by a touchiness, some might say paranoia, characteristic of a great power within its sphere of sole influence. The United States feels that when it comes to big power influence, it and it alone ought to have influence in Latin America. Grenada, Panama, and the continued embargo on trade with Cuba are perhaps examples. My purpose is not to be critical of those particular initiatives, but in this context, Canada runs real risks as a member of the OAS in either endangering relations with the U.S. by saying what we think or appearing to be a mere adjunct of U.S. policy.

En effet, l'ONU est appelée à s'occuper de conflits qui trouble la paix à l'intérieur d'un État-nation. Si on essaye de comprendre pourquoi, je dirais que c'est peut-être parce que ces conflits risquent de susciter une vague de réfugiés ou tout simplement parce que l'ONU assiste à l'émergence de ce qu'on peut appeler une conscience internationale.

Ces nouveaux devoirs qui incombent à l'ONU, soit le rétablissement de la paix entre des nations et à l'intérieur de nations, de même que son rôle traditionnel de maintien de la paix, représentent une tâche assez imposante, une tâche pour laquelle l'ONU n'est pas parfaitement conçue. J'y reviendrai dans un instant.

J'aimerais maintenant parler de la politique étrangère du Canada—et je parle ici vraiment des aspects politiques militaires et non pas économiques. Le Canada a eu une politique de s'allier volontiers aux États-Unis ainsi qu'aux autres européens de l'OTAN, en stationnant des forces armées en Europe et en engageant d'autres auprès du NORAD. C'était là une politique avisée. Elle a permis au Canada, en consacrant relativement peu d'argent et d'effectifs, d'exercer toute l'influence inhérente à son statut de moyenne puissance.

De la même manière, nous avons clairement appuyé l'Organisation des Nations Unies et avons contribué à ses efforts de maintien de la paix de façon peut-être disproportionnée. Cela aussi s'est révélé avisé. Nous avons depuis peu adhéré à l'OEA. L'apport de cette mesure est moins évident.

La politique étrangère canadienne devrait avoir pour objectif de faire en sorte que le Canada soit l'allié des États-Unis sans lui servir pour autant de simple accessoire en matière de politique étrangère. Il faut pour cela que de temps à autre le Canada défende des positions distinctes de celles des États-Unis. Cela peut se faire dans le cadre de l'OTAN, ou dans celui de l'ONU.

Il me semble, toutefois—et j'expose ici mes impressions personnelles—que la politique des États-Unis en Amérique latine se caractérise par une susceptibilité, certains parleraient peut-être de paranoïa, typique du comportement d'une grande puissance à l'intérieur de sa sphère d'influence exclusive. Les États-Unis estiment qu'en ce qui a trait à leur influence, c'est tant que grande puissance, ce pays et ce pays seul devraient exercer une influence en Amérique latine. La Grenade, Panama et le maintien de l'embargo commercial qui frappe Cuba en sont de bons exemples. Je n'ai pas l'intention de faire la critique de ces initiatives particulières, mais dans ce contexte, le Canada court vraiment des risques en tant que membre de l'OEA soit de compromettre ses relations avec les États-Unis en disant ce qu'il pense soit de se faire la figure de simple accessoire de la politique américaine.

[Texte]

Our role in the OAS will require careful handling, and my own guess would be that it would be better to take a back seat rather than front seat in OAS, unless we felt very adept.

I now return to NATO. New circumstances dictate a new role in NATO with a sharply diminished military content. Our forces are not needed in Europe, or as I would say, not needed to be committed to Europe, Norway or anywhere else. Clearly Europeans can look after themselves militarily with respect to any threat they might face, and any role for Canada in providing forces as a trip-wire, I think, is not justified.

Our role in NATO and the CSCE, the Conference on Security and Cooperation in Europe, should be small militarily and as substantial, politically and diplomatically, as we can achieve. Obviously we want to attempt to use whatever leverage we have but a military role is pure tokenism and expensive tokenism at that. It was justified when there was a Soviet threat. It is no longer justified.

I now turn to the United Nations. The escalation of small conflicts to larger ones represents the principal danger to world peace in the short run. In the longer term, accumulated environmental degradation, be it acid rain or ozone depletion or CO₂ build-up or ocean pollution or whatever, represents a huge potential danger to the planet.

• 0920

With respect to the small conflicts, the UN represents the best way of managing these. With respect to environmental degradation, the UN and its agencies represent the best way of managing this potential danger.

The population explosion in the developing countries represents a further large potential danger to the planet. You are all familiar with the figures that indicate that almost certainly the population of the planet will go to 10 billion and only with luck will it flatten out then. The UN is the best way of managing that potential danger.

One does not need to be a Cassandra to acknowledge that these are, at least potentially, massive problems for the planet. Canada has a very strong interest in playing its full part in their management.

As I've indicated, the UN is the best way of managing the danger. It is far from being a perfect instrument for this task, but it's very clearly the only game in town. It's very difficult to think of any other organizations that are going to be as effective as the UN.

Accordingly, I advocate that Canada should regard its role in the UN as a key part of Canadian foreign policy, political and military. I advocate Canada working to make the UN a more effective instrument.

It is entirely possible that by the end of this decade the United Nations will have 100,000 people under arms and be spending double-digit billions of U.S. dollars a year. A little move in Rwanda would bring the number fairly close to 100,000 fairly soon.

[Traduction]

Pour remplir notre rôle au sein de l'OÉA, il faudra agir avec prudence, et je dirais, quant à moi, qu'il vaudrait mieux y jouer les seconds violons qu'occuper l'avant-scène, à moins que nous ne soyons vraiment sûrs de notre coup.

Je reviens maintenant à l'OTAN. La nouvelle conjoncture lui impose un nouveau rôle avec une composante militaire nettement réduite. Nos forces ne sont pas nécessaires en Europe, ou comme je le disais tout à l'heure, il n'est pas nécessaire de les engager auprès de l'Europe, de la Norvège ni de qui que ce soit d'autre. Il est bien certain que l'Europe peut faire face militairement à toute menace qui pourrait peser sur elle, et à mon avis, il n'y a pas du tout lieu pour le Canada de fournir des forces armées qui viendraient s'interposer.

Notre rôle au sein de l'OTAN et de la CSCE, la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, devrait être modeste sur le plan militaire mais aussi intense que nous pouvons nous le permettre sur les plans politiques et diplomatiques. Il est bien certain que nous voulons tenter d'exercer toute l'influence que nous pourrions avoir, mais un rôle militaire n'est que symbolique et s'est de plus un symbole coûteux. Cela se justifiait à l'époque de la menace soviétique. Ce n'est plus le cas.

Je vais maintenant parler des Nations Unies. La dégénération de conflits mineurs en grands conflits est à court terme le pire danger pour la paix mondiale. À long terme, la dégradation cumulative de l'environnement, soit par les pluies acides, l'appauvrissement de la couche d'ozone, l'accumulation de CO₂ ou la pollution des mers ou que sais-je encore, constituent un énorme danger pour la planète.

Pour ce qui est des petits conflits, l'ONU est le meilleur moyen pour les gérer. Pour ce qui est de la dégradation de l'environnement, l'ONU et ses organismes offrent le meilleur moyen de maîtriser ce danger potentiel.

L'explosion démographique dans les pays en développement est un autre grand danger potentiel pour la planète. Nous connaissons tous ces données qui indiquent que la population du globe atteindra presque certainement les dix milliards d'habitants et qu'à partir de là, ce n'est que par un coup de chance qu'elle pourrait diminuer. L'ONU est le meilleur moyen de gérer ce danger potentiel.

Nul besoin d'être prophète de malheurs pour savoir que ces questions recèlent à l'état larvé d'énormes problèmes pour la planète. Le Canada a tout intérêt à jouer pleinement son rôle dans leur gestion.

Comme je le disais, l'ONU est la meilleure façon de gérer le danger. C'est loin d'être un instrument parfait, mais c'est quand même le seul que nous ayons. On trouvera très difficilement une autre organisation qui puisse être aussi efficace que l'ONU.

C'est pourquoi je soutiens que le Canada devrait considérer son rôle au sein de l'ONU comme un élément clé de sa politique étrangère, sur les plans politique et militaire. Je soutiens que le Canada doit s'efforcer de faire en sorte que l'ONU devienne un instrument plus efficace.

Il est tout à fait possible que d'ici la fin de la décennie, l'ONU compte 100 000 militaires sous ses drapeaux et dépense des dizaines de milliards de dollars US par année. Un léger changement au Rwanda pourrait d'ailleurs porter leur nombre à près de 100 000 très bientôt.

[Text]

The United Nations organization therefore needs to create a greater connection between the people who are putting up this kind of cash and this kind of military personnel and the UN organization itself.

I take the view that it's going to be difficult to maintain a UN organization that is making these types of expenditures without creating some greater connection between the people who are putting up the cash and the people who are deploying the troops or spending the money. It needs to remedy, at least in part, its democratic deficit, as it has been called.

Your counterpart committee in the last Parliament, the House of Commons Standing Committee on External Affairs and International Trade—and here I offer my apologies to the senators, because I speak now to the members of the House—chaired by the Hon. John Bosley, with membership including Christine Stewart and Lloyd Axworthy, as they then were, and a number of other distinguished parliamentarians, in its very perceptive eighth report said in part as follows... I will just quote it, I hope not too extensively. They were talking about why Canadians have become less interested in international affairs.

The decline in Canadian support for things international—and the decline is palpable—is explained more by loss of self-confidence among Canadians than by lack of caring. There is no more important task before us than to recover some of that confidence and no more important means of doing so than through the empowering of the United Nations. People must see that the centre can hold and that they have a role to play in making it so.

By way of building the public and political constituency for the United Nations, the Committee recommends that Canada support the development of a United Nations Parliamentary Assembly 21 and that we offer to host the preparatory meeting of the Assembly in the Parliament Buildings as the centrepiece in our celebration of the 50th anniversary of the United Nations in 1995. We would further recommend that the Government work closely with the national organizing committee for the 50th anniversary and encourage the active participation of non-governmental organizations in the planning and holding of the Assembly.

That's what the House of Commons committee in the last Parliament advocated. I adopt that suggestion and commend it to you.

• 0925

The Canadian committee for the 50th anniversary of the United Nations is busily at work. Allegedly in my personal capacity, but I suspect also in my capacity as president of the World Federalists of Canada, I am a member of that committee, one in a cast of thousands. There are probably a hundred on the committee.

They have turned out a draft report, and I emphasize "draft"; it has not yet been adopted. I will read briefly from it. They are talking about democratization of the United Nations:

Reform should involve an effort to have the UN represent in some way the parliaments and peoples of the world in addition to the governments of the sovereign nation states. We have seen the European Community evolve with a

[Translation]

L'Organisation des Nations Unies doit donc intensifier les rapports entre ceux qui fournissent ces fonds, ces effectifs militaires et elle-même.

J'estime qu'il sera difficile de maintenir l'ONU si elle engage de dépenses de cet ordre sans intensifier les rapports entre ceux qui financent et ceux qui déploient les troupes ou dépensent les fonds. Elle doit éponger, au moins en partie, son déficit démocratique comme on l'appelle.

Le comité qui vous a précédés au cours de la législature précédente, le Comité permanent de la Chambre des Communes sur les Affaires extérieures et le commerce international—et je présente ici mes excuses aux sénateurs, car je m'adresse aux députés—présidé par l'honorable John Bosley et où siégeait notamment Christine Stewart et Lloyd Axworthy ainsi que différents autres distingués parlementaires, dans son très perspicace 8^e rapport dit en partie ce qui suit... Je vais lire une citation, qui j'espère ne sera pas trop longue. On parle de raisons pour lesquelles le Canada s'est désintéressé des affaires internationales.

Le désintérêt du Canada pour la chose internationale—et est évident—s'explique plus par une perte de confiance de la part des Canadiens que par l'absence chez eux de sentiments humanitaires. La tâche la plus importante consiste donc pour nous à reprendre confiance, et il n'est pas de meilleur moyen que de renforcer les pouvoirs des Nations Unies. Tout doit voir que le centre peut survivre et qu'ils ont un rôle à jouer à cet égard.

Pour assurer des appuis publics et politiques aux Nations Unies, le Comité recommande que le Canada souscrive à la création d'une Assemblée parlementaire des Nations Unies et qu'il propose d'organiser la séance préparatoire de cette assemblée à l'Édifice du Parlement dans le cadre des fêtes du 50^e anniversaire des Nations Unies en 1995. En outre, le Comité recommande que le gouvernement travaille en étroite collaboration avec le comité organisateur national et encourage la participation active des organismes non-gouvernementaux à la planification et l'organisation de l'Assemblée.

Voilà ce qu'a préconisé le Comité de la Chambre des Communes au cours de la dernière législature. Je fais mienne cette suggestion et vous demande d'y souscrire aussi.

Le Comité canadien pour le 50^e anniversaire des Nations Unies s'est mis sérieusement à l'oeuvre. À titre personnel, mais aussi en ma qualité de président de World Federalists of Canada, je suis membre de ce comité, un parmi tant d'autres. Le comité compte sans doute une centaine de membres.

Il a rédigé un rapport préliminaire, je dis bien, «préliminaire», mais il n'a pas encore été adopté. Je vais en lire brièvement un extrait et y parle de démocratisation des Nations Unies:

La réforme devrait supposer le déploiement d'efforts pour que l'ONU représente d'une manière quelconque le Parlement et les peuples du monde, outre les gouvernements des États-nations souverains. Nous avons vu la Communauté

[Texte]

parliament which is now directly elected. The Conference on Security and Cooperation in Europe has also organized a parliamentary assembly. It is time to incorporate structures which should permit a similar evolution of the United Nations.

This is now a recommendation.

Consequently the Government and Parliament of Canada should look favourably on and seek to encourage proposals for the addition of a United Nations parliamentary assembly to the United Nations organization.

I commend this suggestion to you. I can think of no more fitting way to recall to Canadians their major contribution to the creation of the United Nations organization and the work done by a great many Canadians. One thinks of Lester Pearson, but there were other senior public servants who had a major role in creating that organization. I can think of no better way of honouring them and of getting Canadians to recall their contribution, and get them to raise their sights a bit from their present concentration on our domestic affairs. It's not that they are not enormously important but that they ought not to consume our sole interest.

I will digress for a moment to say last fall I was down in South Africa talking to the ANC on how they might organize a federal government, and in a couple of weeks I will be going off to Central Asia to Kirghizstan to talk about government.

It will amaze Canadians to find that elsewhere in the world when people are wishing to organize their governments they say to ask the Canadians, who do it so well. We are not always aware of our expertise in this regard. I think we should not assume that we always do things badly, because the world does not assume that.

Speaking now of the United Nations parliamentary assembly, to cynics who will say it will just be another talking shop, and what the world is that, I would say that may be so, but it may not be so. It may be a place where world opinion on the appropriate role of the UN begins to gel and take form.

The secret is to provide a place where some sense of common purpose can take root and develop, as has happened with the European Parliament, and as we may hope will happen in the newly formed parliamentary assembly of the CSCE.

A United Nations parliamentary assembly won't create a world consensus on major issues, but it might well provide a place for such a consensus to be nurtured and to grow. Canada needs a place for broader views to develop. If they don't, Canada seems to end up taking more than its proportionate share of the world's burdens.

Take Bosnia, or now Rwanda. It would be no bad thing if there were an ongoing international debate among parliamentarians from around the world on just who should be doing what in Bosnia, and the same thing with respect to

[Traduction]

européenne se doter d'un Parlement qui est maintenant directement élu. La Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe a elle aussi organisé une assemblée parlementaire. Il est temps d'intégrer des structures qui permettent une évolution semblable des Nations Unies.

Voici maintenant une recommandation.

Par conséquent, le gouvernement et le Parlement du Canada devraient envisager favorablement et encourager la présentation de propositions visant l'ajout à l'Organisation des Nations Unies d'une Assemblée parlementaire des Nations Unies.

Je vous recommande d'adopter cette suggestion. Je ne vois pas de meilleur moyen de rappeler aux Canadiens leur grande contribution à création de l'Organisation des Nations Unies et le travail accompli par un grand nombre de Canadiens. On pense aussitôt à Lester Pearson, mais il y a eu d'autres fonctionnaires qui ont joué un grand rôle dans la création de cette organisation. Je ne vois pas meilleur moyen de leur rendre hommage et d'amener les Canadiens à se souvenir de leurs contributions, de les amener à porter leurs regards un peu au-dessus de leurs actuels sujets de préoccupation internes. Non pas que ces questions ne soient pas des plus importantes, mais elles ne doivent pas retenir toute notre attention.

Je m'écarte un peu du sujet maintenant pour dire que l'automne dernier, j'étais en Afrique du Sud pour m'y entretenir avec des représentants de l'ANC sur la façon dont ils pourraient organiser un gouvernement fédéral, et dans deux ou trois semaines, je partirai pour l'Asie centrale, pour le Kirghizstan, afin d'y parler de gouvernement.

Des Canadiens seront étonnés d'apprendre qu'ailleurs dans le monde, quand on cherche à organiser un appareil gouvernemental, le Canada, qui y excelle, vient aussitôt à l'esprit. Nous ne sommes pas toujours conscients de notre savoir-faire dans ce domaine. Je crois que nous ne devrions pas toujours penser que nous nous en tirons mal, car ce n'est pas l'avis du reste du monde.

Pour ce qui est maintenant de l'Assemblée parlementaire des Nations Unies, aux esprits chagrins qui diront que ce ne sera encore qu'un autre salon où l'on cause—ils se demanderont à quoi cela pourrait bien servir—je dirais qu'ils ont peut-être raison mais que peut-être aussi qu'ils se trompent. Ce pourrait être une tribune où l'opinion mondiale sur le rôle qui convient à l'ONU pourrait se cristalliser.

L'astuce est de prévoir un lieu où puisse germer un certain esprit de corps, à l'instar du Parlement européen et, comme nous pouvons espérer le voir un jour, de la nouvelle Assemblée parlementaire de la CSCE.

Une Assemblée parlementaire des Nations Unies ne créera pas un consensus mondial sur les grandes questions, mais elle pourrait bien être un endroit où un tel consensus pourrait apparaître et croître. Le Canada a besoin d'un endroit où des visions élargies pourraient trouver leur place. En cas d'échec, il semble que le Canada pourrait assumer plus que sa juste part du fardeau mondial.

Prenons l'exemple de la Bosnie ou encore du Rwanda. Il ne serait pas mauvais que se poursuive un débat international entre parlementaires du monde entier pour éclaircir toute la question des intervenants et des rôles en Bosnie, tout comme dans le cas

[Text]

Rwanda. There's a general feeling that somebody should be doing something, but there's no consensus as to who should be doing it and what they should be doing, or indeed how it should be done.

[Translation]

du Rwanda. On estime généralement que quelqu'un devrait intervenir, mais il n'y a pas de consensus sur qui devrait le faire, le rôle à jouer, ni sur la façon dont on devrait s'y prendre.

• 0930

Take the much-vexed question of trade and human rights. In democratic countries governments are under pressure to impose economic penalties on countries that violate human rights. Often the purposes sought to be achieved by the countries of principle, as we would perhaps call ourselves, are thwarted by the practitioners of *realpolitik*, with resulting futility and embarrassment.

Witness the President of the United States who, with respect to trade with China, has just gone through the exercise not of speaking softly and carrying a large stick but speaking loudly and carrying a small stick—not recommended policy. But it's a small stick because there was no way of mobilizing world public opinion on the issue of China's human rights record.

I wouldn't be optimistic about organizing world opinion with respect to China, but with respect to many other nations that are a little less impervious to world opinion, I think it could be done. A forum must be provided. The UN parliamentary assembly may well do it. For countries like Canada who on occasion want to carry political principles into the international trade—witness South Africa—a type of Gresham's law of world trade operates, that unprincipled policies drive out principled ones, unless there is some world opinion to be mobilized. We are constantly seeing that. A country like Canada where our governments are going to be under pressure to take principled positions is always in difficulty unless it can find some allies, and there's no place to generate the appropriate opinion.

I have one last unrelated remark. I share the views expressed by many—and I am thinking about Paul Gérin-Lajoie, and others—that some of Canada's foreign aid should be given on the basis of only two principles, poverty and need, and the capacity of our aid to relieve the poverty and need, and not depend upon the third principle of direct benefit to Canadian exporters.

Now, this is not to suggest that all of our aid should be so structured, but I just suggest some of it should be. For reasons too detailed to review at this time, Canada has a stake in alleviating poverty purely for the sake of alleviating poverty. Our policies should recognize that.

I have refrained from dealing with international trade because I fear my views on that are out of sync with the views of a large number of Canadians. On the larger question of globalization I am fearful. On the question of Canada's role in world trade policy I favour our support of GATT, but I am less favourably disposed to regional agreements and more particularly ones with the United States.

Prenons la question très controversée du commerce et des droits de la personne. Dans les pays démocratiques, on exhorte les gouvernements à imposer des sanctions économiques aux pays qui violent les droits de la personne. Souvent, les objectifs que visent les pays respectueux des droits, comme peut-être nous nous désignons, sont contrés par les tenants de la *realpolitik*, d'où le sentiment de futilité et d'embarras qui apparaît.

Qu'on songe au président des États-Unis qui, en ce qui concerne le commerce avec la Chine, vient tout juste non pas de présenter une main de fer dans un gant de velours mais une main de velours dans un gant de fer—politique non recommandable. Si je parle de main de velours, c'est parce qu'il n'y avait pas moyen de mobiliser l'opinion mondiale sur le dossier de la Chine en matière de droits de la personne.

Je doute que l'on puisse rassembler l'opinion mondiale sur la Chine, mais en ce qui concerne de nombreux autres nations qui sont un peu moins imperméables à l'opinion mondiale, pense que ce serait possible. Il faut un forum. L'Assemblée parlementaire de l'ONU pourrait bien être ce forum. Pour un pays comme le Canada qui à l'occasion veut associer ses principes politiques au commerce international—comme dans le cas de l'Afrique du Sud—un genre de loi de Gresham sur le commerce mondial s'applique, à savoir que les politiques faisant des principes se substituent à celles qui sont dictées par les principes, à moins qu'il n'y ait une opinion mondiale à mobiliser. Nous en sommes constamment témoins. Un pays comme le Canada où nos gouvernements seront exhortés à défendre des positions respectueuses des principes se trouvera toujours en difficulté à moins qu'il ne puisse trouver des alliés, mais il n'y a pas de forum pour susciter l'opinion nécessaire.

J'aimerais faire une dernière observation sur un autre point qui partage les vues qu'un bon nombre de gens ont exprimées—je pense à Paul Gérin-Lajoie et à d'autres—à savoir qu'une partie de l'aide étrangère du Canada devrait être accordée en fonction de deux critères seulement, soit la pauvreté et le besoin et la mesure dans laquelle l'aide que nous accordons y remédie, sans tenir compte d'un troisième critère des avantages directs pour les exportateurs canadiens.

Ce qui ne veut pas dire pour autant que la totalité de notre aide devrait être ainsi distribuée, mais j'estime qu'une partie devrait l'être selon ces critères. Pour des raisons trop complexes pour qu'on discute maintenant, le Canada a intérêt à chercher sans arrière-pensée à réduire la pauvreté. Nos politiques devraient en tenir compte.

Je me suis abstenu de parler de commerce international parce que je crains que mes vues ne concordent pas avec celles d'un grand nombre de Canadiens. Pour ce qui est de la grande question de la mondialisation, j'ai mes craintes. Pour ce qui est de la question du rôle du Canada dans la politique commerciale internationale, je suis en faveur de notre appui au GATT, mais je suis moins enclenché à soutenir des ententes régionales et plus spécifiquement des ententes avec les États-Unis.

[Texte]

[Traduction]

This is not that the United States is, in any sense, a country that does not adhere to agreements; it is that their constitution simply doesn't permit them to make agreements they can come here to. Anyone who has been through the potash wars in Saskatchewan or, I suggest, the wheat wars just now in progress, can see there is no way free trade can be defined and enforced. They rather believe in fair trade as defined by U.S. domestic interests. As some might say that bridge has been crossed, perhaps it has been, and if so, there is no point in rehashing that point.

Mr. Chair, I think that is all I will say by way of opening. I'd be happy to consider any questions you might direct to me.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Blakeney, for your presentation. There were lots of interesting comments and ideas.

We have a few minutes before the next presenter comes on, so I will give the floor to Senator Andreychuk to ensure that this is a Saskatchewan morning.

Senator Andreychuk (Saskatchewan): Mr. Blakeney, I think I've done my job well. Senator MacEachen will remember Saskatchewan in this process.

• 0935

I very much support what you have said on the United Nations and NATO. I am particularly pleased that you've highlighted NATO as a political force and not exclusively as a military force. Sometimes it is forgotten.

Having just served in Europe, and particularly on the Iberian Peninsula, I was persuaded by my Latin American and Central American colleagues in the diplomatic corps that their occupation is not only with the United States, but there is also a legacy from Spain and Portugal embedded in South America. They particularly lauded Canada's role in the OAS, saying we had better play our mediation/compromise role and that we were perhaps one of the only forces that could stand up to give a fresh impetus to the OAS.

I noticed you didn't quite favour it. Would you like to comment on that?

Mr. Blakeney: Certainly, if we felt we could do it.

As I say, in most activities on the world scene the United States is a reasonable participant and one can talk about compromise. With many aspects of Latin American policy I find them less so—undoubtedly so, but less so. I am not sure that Canadians will want to spend their political capital with the United States in that way.

If we could manage it, I would be very happy to see us try; but if we looked as if it was going to get us into constant difficulties with the United States, I would wonder whether we could spend our capital in that way.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm going to call on Jesse Flis, but I'll make a confession. When I was Secretary of State for External Affairs I successfully prevented the government from agreeing to membership in the OAS, for the reasons I am suggesting. However, ultimately that decision was overturned.

Ce n'est pas que les États-Unis soient, en quelque sorte, un pays à ne pas se conformer aux ententes; c'est que sa Constitution ne lui permet pas de conclure des ententes auxquelles il puisse se conformer. Quiconque a connu les guerres de la potasse en Saskatchewan ou, encore, les guerres du blé actuellement en cours, voit bien qu'il n'y a pas moyen de définir ni de faire respecter le libre-échange. Ce pays croit plutôt au commerce loyal tel que le définissent les intérêts nationaux américains. Certains diront que c'est déjà chose faite; peut-être bien, et si c'est le cas, il n'y a pas lieu de revenir là-dessus.

Monsieur le président, je conclus ainsi mon exposé. Je me ferai un plaisir de répondre aux questions qu'on voudra bien me poser.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Blakeney, pour votre exposé. Vous y avez exprimé beaucoup d'idées intéressantes.

Nous avons quelques minutes avant le témoin suivant et je vais donner la parole au sénateur Andreychuk afin de bien consacrer la matinée à la Saskatchewan.

La sénatrice Andreychuk (Saskatchewan): Monsieur Blakeney, je pense avoir fait du bon travail. Le sénateur MacEachen se souviendra de la Saskatchewan.

Je suis tout à fait d'accord avec vous sur les Nations Unies et l'OTAN. Je suis particulièrement satisfait que vous ayez insisté sur l'importance de l'OTAN comme force politique et non pas exclusivement militaire. On l'oublie parfois.

Ayant servi récemment en Europe, et en particulier dans la Péninsule ibérique, mes collègues d'Amérique latine et centrale du corps diplomatique m'ont persuadé qu'ils ne s'occupaient pas simplement des États-Unis parce qu'il y avait également en Amérique du Sud un héritage de l'Espagne et du Portugal. Ils m'ont fait l'éloge du rôle du Canada au sein de l'Organisation des États américains en déclarant que nous n'y avions pas encore assumé notre rôle de médiation/compromis et que nous étions peut-être un des seuls pays à pouvoir réagir et donner un nouvel élan à l'OÉA.

J'ai noté que vous ne sembliez pas être favorable à cela. Pourriez-vous préciser votre pensée?

M. Blakeney: Voilà qui serait bien, si c'était possible.

Je répète que dans la plupart des activités internationales, les États-Unis se montrent raisonnables et il peut être question de compromis. En ce qui concerne la politique latino-américaine, je trouve qu'ils sont moins raisonnables—ce qui est compréhensible, mais évident. Je ne suis pas certain que les Canadiens trouveraient que c'est là une bonne utilisation de leur capital politique auprès des États-Unis.

Si nous pouvions réussir, je serais très heureux que nous essayions; mais il semble que cela doit nous poser constamment des problèmes avec les États-Unis, et je me demande s'il n'y aurait pas une meilleure utilisation à faire de notre capital.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais donner la parole à Jesse Flis, mais je dois vous faire une confession. Lorsque j'étais secrétaire d'État aux Affaires extérieures, j'ai réussi à éviter que le gouvernement n'accepte d'adhérer à l'Organisation des États américains pour les raisons que je vous ai données. Toutefois, cette décision a finalement été renversée.

[Text]

It's like FTA and NAFTA, Allan: you have to move on to other things.

Mr. Blakeney: I'm not alone, sir.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): I was interested, Mr. Blakeney, in your views about the UN taking on the smaller conflicts. The big challenge will be the global population reaching 10 billion. You feel that the UN is the best instrument to monitor that issue. Along with that comes the reduction in food production globally. We're on a collision course as the population goes up and the food production comes down.

We are facing a global crisis. With that will come mass migration of people. While the UN might be monitoring population explosion, who is monitoring food production to keep up with it? Who internationally, globally, will be monitoring mass migrations because of poverty and shortages of food?

I'd like to tie that in with your push for a parliamentary assembly. I am a member of Parliamentarians for Global Action, and we have been recommending a parliamentary assembly also, and pushing it. My concern is, will it become another debating society? The CSCE did good work, but when it came to solving the Bosnia situation, they were powerless. I can't see the parliamentary assembly having any more clout unless you're seeing some sort of a structure with a lot of world accountability there.

Mr. Blakeney: I'll try to answer briefly. I share Mr. Flis's unease about whether the UN parliamentary assembly will do the job. It's just the best hope.

[Translation]

C'est comme l'ALÉ et l'ALÉNA, Allan: il faut passer à autre chose.

M. Blakeney: Je ne suis pas seul, monsieur.

M. Flis (Parkdale—High Park): J'étais intéressé à ce que vous disiez sur le rôle que pourrait jouer l'ONU dans les conflits secondaires. Le gros défi sera qu'il y aura une population mondiale de 10 milliards d'êtres humains. Vous pensez que les Nations Unies sont le meilleur moyen de suivre cette situation. Parallèlement, il y a une réduction mondiale de la production alimentaire. Alors que la démographie augmente, la production alimentaire diminue.

Nous nous dirigeons vers une crise mondiale. Cela entraînera une migration massive des peuples. Si les Nations Unies peuvent suivre l'explosion démographique, qui suivra la production alimentaire, devra-t-elle l'accompagner? Qui, dans le monde, suivra les migrations massives qui résulteront de la pauvreté et de la pénurie d'alimentation?

J'aimerais ramener cela à votre idée d'une assemblée parlementaire. Je suis membre de l'Action mondiale parlementaire et nous recommandons également une assemblée parlementaire. Deviendra-t-elle un autre club d'art oratoire? La CSCE a fait du bon travail mais lorsqu'il s'est agi de régler la situation en Bosnie, elle s'est trouvée tout à fait impuissante. Je vois comment l'assemblée parlementaire pourrait avoir beaucoup plus d'influence à moins qu'on envisage une structure dans laquelle chacun assume réellement ses responsabilités mondiales.

M. Blakeney: J'essayerai de vous répondre brièvement. Comme M. Flis, je ne suis pas certain qu'une assemblée parlementaire de l'ONU puisse faire le nécessaire. C'est simplement le meilleur espoir qu'on ait.

• 0940

What we need to do is to get someone to think of United Nations organizations, together with its bodies—the Food and Agricultural Organization, the United Nations High Commissioner for Refugees and the whole bit—to figure out what can be done by this huge organization to deal with the crisis that may well be exactly as you describe it.

I know of no forum where this can even be talked through intelligently. I think parliamentarians from throughout the world might well be able to begin to talk through it intelligently. After that, it will be up to essentially the UN Security Council, but also the UN General Assembly, to pick up the ideas.

All you can do is generate some international pressure at this point. The parliamentary assembly is not going to be a decision-making body, now or 10 years from now, unless changes come much more rapidly than one could reasonably expect. This has been happening in other areas, but I would think that it's a long way before nation-states will give up that much sovereignty. It has to be done by osmosis.

Il faut penser aux Nations Unies et à toutes ses organisations comme l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture et le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés—pour déterminer ce que tout ce groupe peut faire pour s'attaquer à cette crise. Elle prend peut-être la forme que vous avez décrite.

Je ne connais pas de groupe où l'on puisse même discuter de la question de façon intelligente. Je crois que les parlementaires du monde entier pourraient commencer à se pencher sur la question de façon intelligente. Par la suite, il faudra simplement que le Conseil de sécurité des Nations Unies et l'Assemblée générale des Nations Unies retiennent certaines des idées qui auront été formulées.

Tout ce que vous pouvez faire pour l'instant c'est d'exercer des pressions internationales. L'assemblée parlementaire ne sera pas un organisme décisionnaire, soit maintenant ou même dans 10 ans, à moins que des changements soient apportés beaucoup plus rapidement qu'on ne saurait vraiment s'y attendre de façon raisonnable. S'est produit dans d'autres secteurs, mais je crois qu'on attendra longtemps avant que les États-nations cèdent cette souveraineté. Cette chose doit se faire par osmose.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Strahl (Fraser Valley East): You talk about restoring Canadians' vision, faith, or whatever it is, in an interest in foreign affairs by expanding the role for the United Nations. Others have come before us and mentioned that Canada is a country of joiners; we join everything. If we don't initiate it, we at least join it, whether it's the OAS, APEC or the OECD or whatever. We like to join everything.

I question whether or not Canadians would think that is a good thing. I think a lot of people consider the UN as government, only worse because it's less accountable, less effective, and more bureaucratic. It hasn't been well run. Why should we throw our faith in it?

I just wonder whether it's better to join the regional groups and try something alongside people with whom we have some geographic linkages in common. Obviously, you believe it's more effective. I don't know if Canadians are going to believe that. Why should they take a stab at it if the UN hasn't been particularly effective?

Mr. Blakeney: I agree with you that the UN hasn't been particularly effective. It hasn't had a chance to be effective up until 1988. Until the Cold War ceased, the forum for its operations wasn't there.

To come back to your question, I think regional organizations are not going to be effective because the problems aren't regional. The problems we face—it may be world population, pollution, or the outbreak of small wars with the prospect of becoming large wars—are all global; they are not regional. Regional organizations are not going to solve them.

With respect to the UN parliamentary assembly, I see it as having a subsidiary role of offering a little supervision of the UN public service. I would like to have seen the UN parliamentary assembly just doing a little debate and asking a few questions about when General MacKenzie was asking how he was expected to fight a war when nobody was around there on weekends to give him any direction. I would like to have seen that question dealt with in the UN parliamentary assembly so somebody could put a little heat on their tail.

The secretary-general can't put heat on their tail unless somebody puts heat on his tail in the great way of how governments operate. I think the UN parliamentary assembly doing a bit of this. It could be something but good for that UN bureaucracy, which everybody says needs a little supervision. That's putting it kindly.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Blakeney. I regret that, as always, time is a factor in these hearings. What you said has been very useful. If you have any further comment you want to leave with the committee, we'd be glad to have it.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Vous dites qu'il faut rétablir la vision, la confiance—ou peu importe ce que vous l'appellez—des Canadiens, pour leur apprendre à manifester à nouveau un intérêt pour les affaires étrangères en élargissant le rôle des Nations Unies. D'autres témoins ont dit que le Canada est un pays qui adore la participation; nous voulons participer à tout. Si nous ne sommes pas de ceux qui ont mis sur pied un organisme quelconque, du moins serons-nous de ceux qui y participeront, qu'il s'agisse de l'OEA, de l'APEC, ou de l'OCDE. Nous voulons faire partie de tous les groupes.

Je me demande si les Canadiens pensent que c'est une bonne chose. Je crois qu'aux yeux de bien des gens, les Nations Unies sont un gouvernement qui est encore moins bon que les autres parce qu'il a moins de comptes à rendre, est moins efficace et est caractérisé par une bureaucratie plus lourde. L'ONU n'a pas été bien administrée. Pourquoi lui faire confiance?

Je me demande s'il vaut mieux faire partie des groupes régionaux et essayer d'accomplir quelque chose avec des gens qui vivent dans la même région que nous. Évidemment, vous pensez que c'est une façon plus efficace de procéder. Je ne sais pas si les Canadiens seront d'accord. Pourquoi devraient-ils opter pour cette façon de procéder si les Nations Unies n'ont pas été un système tellement efficace?

M. Blakeney: Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que les Nations Unies n'ont pas vraiment été efficaces. En fait, cette organisation n'a pas vraiment eu la chance d'être efficace avant 1988, avant la fin de la guerre froide, parce qu'il n'y avait pas de place pour elle.

Pour en revenir à votre question, je crois que les organisations régionales ne seront pas efficaces parce que les problèmes ne sont pas de nature régionale. Les problèmes auxquels nous sommes confrontés—qu'il s'agisse de l'explosion démographique à l'échelle internationale, de la pollution ou de petits conflits qui pourraient devenir des guerres importantes—sont des problèmes globaux et non pas régionaux. Les organisations régionales ne pourront pas les régler.

Pour ce qui est de l'assemblée parlementaire des Nations Unies, je crois qu'elle pourrait assurer une certaine surveillance des services des Nations Unies. Je voudrais que cette assemblée parlementaire discute de certaines questions et pose des questions comme celles que posait le Général MacKenzie qui demandait comment il pouvait mener une bataille lorsque personne n'était disponible pendant les fins de semaines pour lui dire quoi faire. J'aurais voulu que l'assemblée parlementaire des Nations Unies réponde à cette question pour qu'on puisse exercer un peu de pression sur les responsables.

Le Secrétaire général ne peut pas exercer de pression sur qui que ce soit à moins qu'on exerce des pressions sur lui. L'assemblée parlementaire des Nations Unies à mon avis pourrait le faire. Elle ne saurait qu'améliorer le système des Nations Unies qui, comme tout le monde le dit, doit quand même être surveillé quelque peu. Et c'est une façon polie de le dire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Blakeney. Je regrette, comme d'habitude, le temps presse. Ce que vous avez dit est très utile. Si vous avez un mémoire à nous présenter, nous serons heureux de l'accepter.

[Text]

Mr. Blakeney: May I add, sir, that I'll send along later a statement that will be substantially what I said here, together with a few appendices such as little booklets and the like.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Mr. Blakeney: Thank you, sir.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm going to suggest that we take the following three witnesses as a group: Mr. Robert Hawkins, Mr. Darren Rose and Carla Ropple.

[Translation]

M. Blakeney: J'aimerais signaler, monsieur le coprésident, que je vous ferai parvenir plus tard un texte qui reprendra dans une large mesure ce que je vous ai dit ici. Le document comprendra quelques annexes et des petites brochures.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

M. Blakeney: Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Les trois témoins suivants seront entendus comme groupe: M. Robert Hawkins, Darren Rose et M^{me} Carla Ropple.

• 0945

Welcome to the committee. What I hope to do, even if Carla Ropple arrives, is to try to complete this section in a total of 45 minutes. You will have noticed how profitable it is to have the witnesses answer questions and have a discussion. If you can make your presentations with that in mind, we'd have more time to exchange views.

I shall start with Mr. Robert Hawkins of Del-Air Systems.

You might explain to us, as I'm sure you will, exactly what Del-Air Systems is all about.

Mr. Robert Hawkins (President, Del-Air Systems Ltd.): Thank you, Senator MacEachen, and good morning, members of the committee.

I am primarily a manufacturer and exporter located in Humboldt, Saskatchewan. I am, incidentally, the chairman of the Prairie Implement Manufacturers' Association, a group of about 175 manufacturers of farm equipment, which is sold across western Canada, the United States, and abroad. So we have a long-standing and abiding interest in export trade, and I am here to primarily speak about trade.

Our association works diligently on issues related to trade and has done so for the past 20 years. In the last two years we have prepared a proposal that puts forward the prospect of constructing a trade program along the lines of the research and development tax credit program.

I am just going to take about 10 minutes to very briefly go through this proposal. It's much more technical than the previous presenter's position but I'll be mercifully brief. Then perhaps you can ask some questions. This outline is intended to depict a proposal that could lead to an export boom in Canada.

It goes without saying that Canada is a nation that is absolutely dependent upon trade, and our historic dependence upon trade and commodities will not be sufficient in the future. In a world that is demanding added value in both goods and services, it will be a singular challenge for Canada to transform our economy from a staples economy to a technologically advanced economy.

Bienvenue à cette réunion du comité. J'espère que nous pourrions passer un autre groupe de témoins dans 45 minutes. J'essaierai m'en tenir à cette période même si Carla Ropple arrive. Vous avez sans aucun doute constaté qu'il est très utile d'avoir un échange avec les témoins. Si vos commentaires liminaires sont assez brefs, nous aurons plus de temps pour discuter.

Je commencerai donc par M. Robert Hawkins de Del-Air Systems.

Vous pourriez peut-être nous expliquer ce que fait Del-Air Systems.

M. Robert Hawkins (président, Del-Air Systems Ltd.): Merci, sénateur MacEachen. Bonjour mesdames et messieurs.

Je suis un fabricant et un exportateur de Humboldt en Saskatchewan. Je suis également le président du Prairie Implement Manufacturer's Association, un groupe d'environ 175 fabricants de machines aratoires vendues dans l'Ouest du Canada, aux États-Unis et à l'étranger. Nous nous intéressons beaucoup et ce depuis longtemps à l'exportation. Je viens d'ailleurs vous parler aujourd'hui des échanges commerciaux et des exportations.

Notre association s'intéresse vivement aux questions touchant le commerce et s'intéresse d'ailleurs à ce secteur depuis déjà 20 ans. Au cours des deux dernières années, nous avons élaboré une proposition afin de mettre sur pied un programme commercial semblable au programme des mesures fiscales d'incitation à la recherche et au développement.

Je prendrai à peu près 10 minutes pour vous expliquer brièvement la proposition. Il s'agit de commentaires plus techniques que ceux qu'a faits le témoin qui m'a précédé, mais mes commentaires seront quand même assez brefs. Puis on pourra peut-être passer à la période des questions. J'aimerais vous dire donc quelques mots sur la proposition qui pourrait entraîner une hausse marquée des exportations du Canada.

Il est évident que le Canada est un pays qui dépend totalement des échanges commerciaux, et notre dépendance historique sur le commerce et les marchandises ne suffira pas à l'avenir. Le monde exige une valeur ajoutée dans les produits et les services, et il est difficile pour le Canada de passer d'une économie fondée sur le secteur primaire à une économie fondée sur les techniques de pointe.

[Texte]

[Traduction]

Our proposition is that exporting producers of goods and services be allowed to inflate their export marketing expenses to reduce the amount for calculation of corporate income tax. This follows along the lines of the R and D tax credits. What is different is that we're proposing a non-refundable tax credit.

Nous proposons que les producteurs qui exportent des produits et des services soient autorisés à gonfler leurs dépenses liées à la commercialisation de leurs exportations afin de réduire le revenu aux fins du calcul de l'impôt sur le revenu des sociétés. Cette proposition est en quelque sorte semblable au crédit d'impôt au titre de la recherche et du développement. Ce qui est différent c'est que le crédit d'impôt que nous proposons serait non remboursable.

Building the argument: We propose that Canada can vastly improve its export trade surplus by both trading more volume and trading at a higher margin. We also add as a corollary that this increased income from trade could result in greater tax revenues for Canada and its provinces and thus contribute in coming years to the elimination of the deficit and fiscal responsibility.

Permettez-moi d'essayer de justifier cette proposition. Nous sommes d'avis que le Canada peut améliorer de façon marquée son excédent commercial dans le domaine des exportations en multipliant les échanges et en augmentant la marge de ces derniers. D'ailleurs, le revenu accru découlant de ces échanges pourrait assurer des recettes fiscales accrues pour le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux; cela permettrait au fil des ans de contribuer à l'élimination du déficit et d'assurer une plus grande responsabilité fiscale.

Finally, we propose that this could be done with minimum loss to the existing revenue base from corporate income tax while having the potential to simultaneously expand the personal income tax base.

Enfin, le système que nous proposons représentera une perte minimale de la base actuelle de recettes découlant de l'impôt sur le revenu des sociétés et pourrait de la même façon élargir l'assiette fiscale de l'impôt sur le revenu.

Currently trade promotion in Canada sees responsibility split between two parties. Party A is the producer exporters themselves who are motivated by the usual goals of a market-oriented society but are hindered by distance, less than a century of capital formation, and a small domestic market to prompt innovation and develop global trading skills. Also, Canada's reliance on and obvious ability with commodity trading has resulted in this being the path of least resistance. As such, commodities are over-represented in Canada's trade volume.

En ce moment, ceux qui cherchent à encourager les échanges commerciaux au Canada croient que la responsabilité est partagée entre deux parties. La première partie est celle des exportateurs-producteurs qui sont motivés par les objectifs habituels d'une société orientée sur les marchés mais qui sont gênés par l'éloignement, par une période trop courte de développement des investissements—moins de 100 ans—et par un petit marché national, ce qui empêche l'innovation et l'acquisition de nouvelles compétences. De plus, la dépendance du Canada sur le commerce des marchandises et de son habileté évidente dans le secteur font de ce type d'échanges commerciaux la solution la plus facile à adopter. C'est pourquoi les marchandises de base sont surreprésentées dans le volume des échanges commerciaux du Canada.

Party B is the government, which must believe expanded trade is in the nation's interest or it would not have established such an elaborate bureaucracy of ministries, trade post programs and public relations campaigns to convince us of this. Somehow there is not enough linkage between Party B's efforts and motivations and the actual accomplishments.

La deuxième partie est le gouvernement qui doit être convaincu que l'accroissement des échanges commerciaux est dans l'intérêt du pays, car autrement il n'aurait pas mis sur pied un système bureaucratique si élaboré composé de ministères, de programmes, de missions commerciales et de campagnes de relations publiques pour nous en convaincre. Or, il n'y a pas suffisamment de liens entre les efforts et les motivations de la deuxième partie et les réalisations que l'on constate.

• 0950

Any dramatic reshaping of Canada's trade support policy must take into consideration the following realities: the ability of Canadian producer/exporters to meet the challenge of expanded trade, especially in the area of value-added goods and services; the ability of the Canadian financial system to sustain such expansion; the NAFTA and GATT agreements and the restrictions they placed upon government to directly or indirectly support trade; the ability of government to rethink its role in

Toute modification dramatique de la politique canadienne en matière de soutien des exportations doit tenir compte des faits suivants: l'habileté des exportateurs-producteurs canadiens à relever le défi de l'expansion des marchés, tout particulièrement dans le secteur des biens et services à valeur ajoutée; l'habileté du système financier canadien à appuyer cette expansion; les accords comme l'ALENA et la GATT est les restrictions qu'ils imposent au gouvernement en l'empêchant

[Text]

enhancing trade when it clearly means abandonment of some traditional strategies in favour of new ones; the recognition that there are parts of the existing trade initiative which are essential and worth sustaining; and finally, the recognition that a tax approach would be more universal.

Let's examine the following points. Trade in value-added goods and services is superior to trade in commodities. Commodities traditionally have low margins relative to manufactured goods and professional services. In fact in commodities such as grain margins are non-existent, and the production sector is only sustained through transfers from the state.

Commodity production provides ever smaller numbers of low-paying jobs relative to the manufacturing and the service sectors. While there is market pressure to improve the quality of the commodity, these gains and their costs are not always recovered. Conversely, manufacturing and service sectors enjoy much higher margins that are more stable over time and provide long-term stable employment. R and D can be incorporated into prices more readily.

Canadian commodities are becoming less and less competitive. The world is learning to feed itself, to reuse its own paper resources, to convert timber and steel demand to concrete and plastic demand, and to making do with less energy.

This is a gloomy future for Canada. Unless we change we will be condemned to increasingly lowering our commodity prices to win orders from the effective global demand. Where we are able to meet the competition it will be done at the expense of the margin, which is razor-thin already. Everyone knows what eventually happens to those who sell below cost.

There is an historic window in world trade opportunity at this moment. Our low dollar relative to the rest of the developed and the developing world should be exploited, and exploited hard. Once Canadian goods and services are entrenched in global markets and recognized for their quality, they will be harder to dislodge if our currency should rise in value or others fall.

Why are we not maximizing this opportunity? We think there are three reasons. First, the existing incentives to do so are weak or ineffective, and the private sector does not have the risk capital to move boldly with sustained marketing efforts. Second, our largest and most visible market to the south is so attractive, so easy to access, success, if possible, is prompt, but the currency advantage is not nearly so great as it is in the rest of the world. Finally, our products and services are not modified

[Translation]

d'appuyer directement ou indirectement les échanges commerciaux; l'habileté du gouvernement à repenser son rôle à l'égard de l'amélioration des échanges commerciaux alors qu'il devrait abandonner certaines stratégies traditionnelles et opter pour de nouvelles stratégies; la reconnaissance du fait qu'il y a des volets de l'initiative commerciale actuelle qui devraient être maintenus; enfin, la reconnaissance du fait qu'une démarche fondée sur des recettes fiscales serait plus universelle.

Étudions donc ces aspects. Le commerce des biens et services à valeur ajoutée est plus avantageux que le commerce des marchandises. Des marges assez faibles sont associées depuis toujours au commerce des marchandises, surtout si on les compare aux biens fabriqués et aux services professionnels. En fait, pour les marchandises comme les céréales, les marges n'existent aucunement, et le secteur de la production ne survit que grâce aux transferts provenant de l'État.

La production de marchandises est caractérisée par un nombre toujours décroissant d'emplois peu rémunérés si on compare aux emplois qui existent dans les secteurs des services et de la fabrication. Des pressions sont exercées par le marché pour assurer l'amélioration de la qualité des marchandises, mais on n'y a pas toujours récupération des coûts associés à ces efforts. Inversement, les secteurs de la fabrication et des services sont caractérisés par des marges beaucoup plus élevées qui sont plus stables au fil des ans et assurent des emplois stables à long terme. La recherche et le développement peuvent être incorporés plus facilement dans les prix.

Les marchandises canadiennes sont de moins en moins compétitives. Le reste du monde apprend à produire ses propres denrées alimentaires, à réutiliser ses propres ressources en papier, et à passer du bois et de l'acier au béton et au plastique, et à se tirer d'affaires avec moins d'énergie.

Ce n'est pas un avenir très encourageant pour le Canada. À moins que nous ne changions, nous serons condamnés à réduire sans cesse le prix de nos marchandises pour obtenir des contrats à l'échelle internationale. Pour être compétitifs, nous devrons sacrifier la marge de profit qui est déjà très faible. Tout le monde sait ce qui arrive un jour ou l'autre à ceux qui vendent leurs produits à un prix inférieur au coût de production.

Il existe actuellement à l'échelle internationale dans le domaine du commerce une conjoncture exceptionnelle. Notre dollar est faible si on le compare aux devises des pays industrialisés et des pays en voie de développement et on devrait en profiter, en profiter pleinement. Une fois que les produits et les services canadiens se sont trouvés une place sur les marchés internationaux et une fois qu'ils auront reconnu leur qualité, il sera plus difficile de les écarter ou de les remplacer par d'autres produits et services lorsque notre dollar prendra un peu plus de valeur ou s'il y a une dévaluation d'autres devises.

Pourquoi ne profitons-nous pas de cette occasion? Pourquoi pas? Nous pensons qu'il y a trois grandes raisons. D'abord, les mesures d'incitation actuelles sont plutôt inefficaces et le secteur privé ne dispose pas du capital de risque nécessaire pour lancer des efforts commerciaux soutenus. Deuxièmement, notre marché le plus important et le plus visible, les États-Unis, est si attrayant, si simple d'accès, nos chances de succès y sont si bonnes, les résultats sont pratiquement toujours immédiats.

exte]

adapted to external needs, and changes that cost money must be made.

A new Canadian marketing policy must not have incentives enhance the trade in commodities, raw materials or finished goods. Further growth in this sector would only have the effect of slowing the transformation from a commodity economy to a diversified value-added manufacturing and service port economy. Such a marketing policy must have guidelines regarding Canadian ownership and content to prevent abuse of the system. The energy must be channelled to encouraging development of value-added activity here in our manufacturing and processing plants, or providing income to Canadian service firms abroad, our engineering, legal, accounting, managerial and cultural sectors.

The policy should be based on company self-selection. The criteria here are to eliminate individuals and simple proprietorships as claimants, where there is no hope of financing corporate income tax revenue. The policy should be designed in such a way as to allow producer/exporters to select the marketing activities that they feel are in their best interest, carry them out, and then expense them at an inflated rate against income from exporting those same goods and services.

An export trade marketing policy utilizing a simple tax credit is more desirable than a program-based approach. We envision an inflated tax credit against income from exporting to be non-refundable. In other words, no income from exporting—no application of the inflated expenses. However, companies should be allowed the regular expensing of these marketing costs against domestic income if no export income is earned. There should be some provision for carry forward of the gross amount as markets do take time to develop, and exporters should not be penalized for their tenacity.

Audit rules should be simple.

There should be no time limits on such a tax policy. This should encourage a reduction in government spending. A policy such as this would demand that government examine its current spending on the promotion, and may provide opportunities to reduce such spending.

We hope it is not precocious to suggest that expanded trade would create manifold job opportunities for those employed in the existing promotion apparatus. We expect that a tax-based approach would require the elimination of a program-based approach.

[Traduction]

cependant, l'avantage que présente une devise plus faible n'est pas aussi évident qu'il l'est dans d'autres pays. Enfin, nos produits et services ne sont pas modifiés et ne sont pas adaptés aux besoins externes, et il faut apporter des changements qui coûteront de l'argent.

Une nouvelle politique de commercialisation canadienne ne doit pas comporter des encouragements pour accroître les échanges des marchandises, des matières premières ou des produits non finis. Une croissance accrue de ce secteur ralentirait simplement le passage d'une économie fondée sur les marchandises à une économie diversifiée fondée sur l'exportation de produits et services à valeur ajoutée. Une telle politique de commercialisation doit être caractérisée par des lignes directrices à l'égard de la propriété et du contenu canadiens afin d'éviter tout abus. Il faut chercher d'abord et avant tout à encourager les activités à valeur ajoutée dans nos usines de fabrication et de transformation, ou assurer des revenus aux entreprises canadiennes qui offrent des services à l'étranger, aux secteurs de l'ingénierie, aux secteurs juridiques, comptables, ainsi qu'aux secteurs de la gestion et de la culture.

La politique devrait être fondée sur l'autosélection. Les critères devraient viser à exclure les candidats qui sont des particuliers ou des entreprises à propriétaire unique, lorsqu'il n'y a vraiment aucune chance d'accroître les recettes fiscales découlant des sociétés. La politique devrait être conçue afin de permettre aux exportateurs producteurs de choisir des activités de commercialisation qu'ils jugent être dans leur meilleur intérêt, d'y participer, puis de gonfler les frais qui y sont associés lorsqu'ils préparent leurs déclarations sur les revenus découlant de l'exportation de ces biens et services.

Une politique de commercialisation des exportations caractérisée par un système de crédits d'impôt simple est beaucoup plus souhaitable qu'un système fondé sur des programmes. À notre avis, le crédit d'impôt gonflé associé aux revenus provenant des exportations ne serait pas remboursable. En d'autres termes, si aucun revenu ne provient des exportations, on ne peut demander la permission de gonfler les dépenses qui sont associées à la production. Cependant, les compagnies devraient être autorisées à un dégrèvement au titre des dépenses normales associées au coût de commercialisation si aucun revenu ne découle des exportations. Il faudrait également autoriser le report sur les exercices suivants des montants majorés puisqu'il faut un certain temps pour créer un marché, et les exportateurs ne devraient pas être pénalisés pour leur ténacité.

Les règles de vérification devraient être simples.

Il ne faudrait pas prévoir un échéancier à l'égard de cette politique fiscale. Cela encouragerait une réduction des dépenses du gouvernement. Le gouvernement devrait donc étudier ses dépenses actuelles dans le domaine de la promotion des échanges commerciaux, et cela pourrait offrir une occasion sans précédent de réduire les dépenses dans ce secteur.

Nous espérons ne pas trop nous avancer en disant que l'accroissement des exportations créera toutes sortes de perspectives d'emploi pour ceux qui oeuvrent dans le secteur de la promotion des échanges commerciaux. Nous croyons qu'une politique fondée sur l'incidence fiscale entraînerait l'élimination d'une politique fondée sur les programmes.

[Text]

[Translation]

• 0955

There is the issue of flexibility. With such a policy, government reserves the right to vary the gross-up rates to either stimulate or depress export marketing activity for the nation as a whole; vary the gross-up rates for certain sectors of the globe, such as give higher rates for southeast Asia than for the U.S.; or vary the gross-up rates to stimulate certain regions in Canada to help balance diversified economic development.

Finally, there is the issue of playing by the rules. A recent finding by the U.S. government that our program for export marketing development, or PEMD which is administered by Foreign Affairs Canada, was countervailable has sent a shiver up the spines of many Canadian exporters.

A corollary finding that the practice of giving R and D tax credits is not an unfair trade practice, as they are universally available to all tax filers, encourages us to propose this export marketing tax incentive policy. Care must be taken to meet the standards of the NAFTA and GATT agreements while being aggressive in trade development.

We see a role for government in enhancing external trade without giveaway or loan programs. The trade sections at each embassy and consular post are necessary and worth maintaining. Foreign Affairs should also manage general macroeconomic research and intergovernmental affairs to synchronize efforts, and mount exploratory missions.

There is a compounding effect. A company that reduces its federal tax exposure by being aggressive in export marketing may also reduce its provincial tax exposure if the overall effect is to reduce income prior to the calculation of tax.

In summary, a policy such as this would put the onus on certain parts of the private sector to get out there and market our products and services. Our association has neither the resources nor the access to tax information to calculate the cost of the tax expenditure, but we do know that taxes lost will be essentially new money not presently being earned by the Government of Canada.

We urge the Department of Finance to do the necessary research to determine the viability of such a concept. As it is our belief that Canada can trade her way out of fiscal malaise, we suggest there is some urgency to the consideration of our proposal. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Hawkins.

We will ask Mr. Darren Rose from WECAN Project Development Inc. to make his presentation.

Il y a également la question de la souplesse. S'il élabore une politique de ce genre, le gouvernement se réserve le droit de modifier les taux de majoration pour stimuler ou pour ralentir les activités dans le domaine des exportations pour l'ensemble de la nation; il peut adapter le taux de majoration à certaines régions du globe, par exemple, donner un taux plus élevé pour l'Asie du Sud-Est que pour les États-Unis; il peut également modifier le taux de majoration pour stimuler les activités dans certaines régions du pays afin d'assurer une expansion économique diversifiée.

Enfin, il faut quand même parler des règles du jeu. Le gouvernement américain a récemment conclu que notre programme de développement des marchés d'exportation, ou le PEMD administré par les Affaires étrangères, faisait l'objet de droits compensatoires et cela a inquiété nombre d'exportateurs canadiens.

On a également conclu à cette occasion que des crédits d'impôt de recherche et au développement ne représentaient pas des pratiques commerciales déloyales, puisque ces crédits sont offerts à l'échelle internationale à tous les contribuables, et cela nous a encouragés à proposer cette initiative d'encouragement fiscal de la commercialisation des exportations. Cependant, il faut s'assurer de respecter les normes établies dans l'ALENA et dans le GATT tout en faisant preuve d'agressivité dans le domaine de l'expansion des exportations.

Nous croyons que le gouvernement peut améliorer les exportations sans faire de cadeau à personne ou sans offrir de programmes de prêt. Les divisions commerciales de chaque ambassade et consulat sont un service nécessaire et devraient être maintenues. Les Affaires étrangères devraient également s'occuper de recherche macro-économique et des affaires intergouvernementales afin de synchroniser les efforts et devraient également lancer des missions d'exploration pour trouver de nouveaux marchés.

Il existe un effet cumulatif. Une compagnie qui réduit ses impôts fédéraux en lançant un programme énergétique de commercialisation des exportations peut également réduire ses impôts provinciaux; ses efforts ont pour effet de réduire ses revenus avant le calcul des impôts.

Bref, une politique de ce genre forcerait certains intervenants du secteur privé à commercialiser nos produits et nos services. Notre association ne dispose ni des ressources ni de l'accès aux renseignements fiscaux nécessaires pour calculer les coûts et les dépenses fiscales; cependant nous savons que les recettes fiscales perdues seront tout compte fait des nouvelles recettes que le gouvernement du Canada n'obtient pas en ce moment.

Nous exhortons le ministère des Finances à procéder aux travaux de recherche nécessaires afin de déterminer la viabilité de ce concept. Nous sommes d'avis qu'en augmentant ses activités commerciales, le Canada peut se tirer du marasme économique dans lequel il se trouve; nous sommes d'avis qu'il faut donner suite à notre proposition le plus tôt possible. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Hawkins.

Je demanderai maintenant à M. Darren Rose de WECAN Project Development Inc. de présenter son exposé.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Darren Rose (General Manager, WECAN Project Development Corporation): I represent a consortium of 10 companies involved in livestock production and equipment manufacturing. The company is only involved in the international markets of the former Soviet Union, China and southeast Asia. One of the members of our consortium and the president is Robert Hawkins.

I've been conducting these activities on behalf of this company for the past three years. Prior to that I was a trade officer in the public service. I believe I bring to the table a balance of both private-sector and public-sector experience in international trade and development.

In light of Canada's fiscal situation, I believe Canadians must demand and derive an increase of economic benefit from our limited international aid contributions.

We need to separate our international aid between humanitarian aid, or food aid, and development aid, where we focus on delivering infrastructure projects to developing countries.

We deliver development aid primarily through two agencies: the World Bank and its affiliates through our contributions to the World Bank; and CIDA, the Canadian International Development Agency.

Canada is one of the highest contributors on a per capita basis to international aid through the World Bank. On the other hand, our companies are some of the lowest recipients of that aid in executing aid money through the World Bank, Asian Development Bank and over a dozen development banks.

If we can separate humanitarian aid and development aid we can maintain, on a basis with other industrialized nations, a level of our humanitarian aid but withdraw our development aid money back into Canada so we can execute it and administer it ourselves.

If that development aid is brought back into Canada, I see a further need for it to be executed by the private sector rather than CIDA. I speak to that in terms of national and international interest by the private sector.

Our company was involved in CIDA on both the bilateral program side and the CIDA Inc.—11 side. On the bilateral side what happens is Canadian companies bid into a process where the bidders get short-listed to a list of three contenders. That then goes to the minister of CIDA, and then it is her prerogative to choose which winning bidder gets the contract. That has created conflicts between western and eastern Canada. I believe putting development aid into the hands of the private sector would remove that political motive in development aid.

M. Darren Rose (directeur général, WECAN Project Development Inc.): Je représente un consortium de 10 entreprises qui s'occupent d'élevage et de fabrication de matériel. Notre groupe oeuvre dans les marchés internationaux de l'ex-Union soviétique, de la Chine et de l'Asie du Sud-Est. Un des membres de notre consortium et le président du groupe est M. Robert Hawkins.

J'oeuvre dans ce secteur au nom de la compagnie depuis déjà trois ans. Par le passé, j'ai été agent de commerce pour le gouvernement. Je crois que je peux vous présenter fidèlement le point de vue du secteur privé et du secteur gouvernemental et que je peux vous faire part de l'expérience des deux secteurs dans le domaine du commerce international et de l'expansion des exportations.

Compte tenu de la conjoncture économique actuelle au Canada, je suis d'avis que les Canadiens doivent exiger et obtenir des avantages économiques accrus de nos contributions limitées dans le domaine de l'aide internationale.

Nous devons répartir notre aide internationale entre l'aide humanitaire, l'aide alimentaire et l'aide au développement où nous offrons des projets d'infrastructure aux pays en voie de développement.

Nous offrons une aide au développement principalement par l'entremise de deux organismes: la Banque mondiale et ses organismes affiliés par l'entremise de nos cotisations à la Banque mondiale et l'ACDI, l'Agence canadienne de développement international.

Le Canada est un des pays qui offre les cotisations les plus élevées par habitant dans le domaine de l'aide internationale par l'entremise de la Banque mondiale. Cependant, nos compagnies sont parmi celles qui reçoivent le moins de contrats de la Banque mondiale, de la Banque asiatique de développement et de plus d'une douzaine d'autres banques de développement.

Si l'on peut faire la distinction entre l'aide humanitaire et l'aide au développement, nous pouvons maintenir, de la même façon que les autres nations industrialisées, le niveau de notre aide humanitaire mais rapatrier au Canada les ressources financières affectées à l'aide au développement de sorte que ce sont des Canadiens qui administreront ce budget et qui seront responsables de l'exécution des projets.

Si cette aide au développement est rapatriée au Canada, à mon avis c'est le secteur privé et non le gouvernement qui devrait s'en occuper. Le secteur privé pourrait jouer un rôle national et international à cet égard.

• 1000

Notre compagnie a participé aux activités de l'ACDI dans le programme bilatéral et également aux activités de CIDA Inc. Du côté bilatéral, les compagnies canadiennes présentent des soumissions dans un processus où on établit une liste restreinte de trois soumissionnaires. Puis cette liste est présentée au ministre responsable de l'ACDI, et c'est elle qui choisit le soumissionnaire qui aura le contrat. Cela a créé des conflits entre l'Est et l'Ouest du Canada. Je crois que si l'on confiait l'aide au développement au secteur privé, toute motivation politique disparaîtrait du processus.

[Text]

The second area I'd like just quickly to address is that I believe in our market export development programs there's a strong need for flexibility, or responsive time, and cost-effectiveness. In speaking to those I'm talking about programs such as PEMD, which Robert previously mentioned.

I believe these marketing expenditures need to be made broader in terms of reimbursement. Currently these programs are primarily targeted toward airfares and per diems. The government policy needs to view proposals on market reimbursement expenditures as a package, not as elements. What I'm suggesting is that companies should support proposals based on business strategy, not on bureaucratic policy.

With respect to our foreign services and the way in which they assist companies in the international markets, I would like to suggest that in my experiences in dealing with the embassies and consuls there are two types of commercial officers. There are the locally engaged, those who are living in the country, and the foreign service officers, who are allocated to a country.

I have clearly seen a strong difference between the locally engaged and the foreign commercial officers in effectiveness. The knowledge of the culture and the knowledge of the local customer have been strongly exhibited positively by the locally engaged staff.

Furthermore, from a fiscal point of view these locally engaged officers do not require housing allowance, relocation allowance, and they usually aren't rotated on a two- or three-year basis. When our foreign service officers go in and are rotated, every two years their knowledge is lost. The relationships are broken. In international trade those relations are critical to an incoming exporter such as ourselves.

Finally, an example I would like to see on the aid side is we have dealt with CIDA Inc. previously. We submitted an application once and it took nine months to get approval for a \$60,000 feasibility study. On the other side, CIDA has created a program called Enterprise Malaysia Canada, administered by Coopers & Lybrand. A similar application took three weeks to approve.

I think it has been clearly demonstrated that if we can take that development aid and put it in the hands of the private sector, it will be more effective to exporters. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Rose, for your presentation and for your cooperation in doing it in a reasonable time.

I would like now to call on Carla Ropple, who represents the International Agriculture Network, and express to her the wish that the presentation not exceed 10 minutes. Less gives us more time for some discussion with the three participants in an exchange of views.

[Translation]

J'aimerais également ajouter très rapidement que je crois que nos programmes d'expansion des marchés d'exportation devraient être caractérisés par une certaine souplesse, et ils devraient être assujettis à un programme d'évaluation coût-efficacité. Je pense particulièrement aux programmes comme le PDME, dont Robert a parlé tout à l'heure.

Je crois que les dépenses au chapitre de la commercialisation peuvent être plus générales en ce qui a trait au remboursement. Actuellement, ces programmes visent principalement les billets d'avion et les indemnités journalières. Il faut que la politique du gouvernement envisage comme un ensemble les propositions à l'égard des remboursements des dépenses, pas simplement comme une liste d'éléments disparates. Je propose donc que les compagnies appuient des propositions fondées sur des stratégies d'affaire, et non pas sur une politique bureaucratique.

Pour ce qui est du service extérieur et la façon dont il aide les entreprises sur les marchés internationaux, d'après mon expérience des ambassades et des consulats, il y a deux types d'agents commerciaux. Il y a ceux qui sont embauchés sur place, ceux qui vivent dans le pays, et les agents du service extérieur qui sont affectés dans un pays.

Il y a une grande différence au niveau de l'efficacité entre les résidents du pays qui sont employés pour travailler pour notre gouvernement et l'agent commercial affecté dans un pays particulier. La connaissance de la culture et du client est une des caractéristiques les plus avantageuses des employés qui viennent de la région.

De plus, au point de vue fiscal, ces agents qui ont été embauchés dans la localité n'ont pas besoin d'allocation, d'indemnité de déménagement, et ils ne sont pas assujettis à un programme de rotation à tous les deux ou trois ans. Lorsque nos agents de service extérieur vivent dans un pays pendant une certaine période puis sont envoyés ailleurs, à tous les deux ans, leurs connaissances sont perdues. Les liens qu'ils avaient établis disparaissent. Dans le commerce international, ces rapports sont fondamentaux pour les exportateurs comme nous.

Enfin, j'aimerais signaler que nous avons déjà travaillé avec CIDA Inc. Nous avons présenté une demande et il a fallu neuf mois pour recevoir l'approbation pour une étude de faisabilité de 60 000 \$. Cependant, l'ACDI a créé un programme, Enterprise Malaysia Canada, administré par Coopers & Lybrand. Une demande semblable présentée à ce groupe a été approuvée en trois semaines.

Je crois qu'on a clairement démontré que si le secteur privé est chargé de l'aide au développement, cela faciliterait la tâche des exportateurs. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Rose, de votre exposé, et je tiens également à vous remercier d'avoir présenté vos commentaires dans la période prévue.

Je demanderais maintenant à Carla Ropple qui représente l'International Agriculture Network de dire quelques mots. J'aimerais lui demander de limiter ses commentaires à dix minutes. Cela nous donnera donc plus de temps pour poser des questions aux témoins.

[xte]

[Traduction]

Mrs Carla Ropple (Project Coordinator, International Agriculture Network): Thank you very much. As you indicated, my name is Carla Ropple. I work with OXFAM's global agriculture project here in Saskatoon. In conjunction with CUSO and the National Farmers' Union we formed a coalition called the International Agriculture Network.

We welcome this opportunity provided by the new Canadian government to present our views on Canada's foreign policy review. I am presenting this statement on behalf of the International Agriculture Network.

In our timeline we had prepared to present this brief more toward the middle of June, so I'm the only one here right now. Everybody else is on holiday, which leaves me in a spot I didn't want to be in. I'll do the best I can.

We all work in agriculture, in community and international development, and in education. That's the space we occupy in our everyday lives. We support the UN Charter of Rights and believe all nations have the unassailable right to development as adopted by the UN General Assembly in 1976 and supported by Canada.

As well, Canada is a signatory to Agenda 21 and participates in the UN Commission on Sustainable Development. So our commitment to sustainable development at home and abroad is obvious.

• 1005

The National Farmers' Union is currently exploring the whole area of agriculture, trade, and livelihood security in partnership with popular farm organizations from other regions of the world—Central America, Europe, Asia and the Pacific. These organizations are directly involved in trying to resolve some of the really contradictory issues that arise when we try to discuss equitable trade across the globe. So this movement will focus primarily on development assistance funds and the role that trade might or might not play in the distribution of these funds.

Countries need aid because of inequities. During the past few decades some of us have done very well. In Canada our standard of living has gone up, but most of us and most of the world have done very poorly indeed. There are more people who are poorer in more countries in the world, and that includes the developed countries like the U.S. and Great Britain. Societies that used to be able to feed themselves, that have traditionally been self-sustaining, can no longer maintain either the communities or their environments. Environments and social structures have eroded. Biological, social and psychological resilience has disappeared. Polarization based on ethnic, religious, economic, class, and geographic issues has resulted in increasing conflict and instability.

Many of these conflicts can be traced back to having their roots in some type of inequitable distribution. It could be an inequitable distribution or access or benefit or control. One group, whether in fact or in perception, is perceived to be richer

Mme Carla Ropple (responsable du projet, International Agriculture Network): Merci beaucoup. Comme vous l'avez indiqué, je m'appelle Carla Ropple. Je travaille pour le projet agricole global d'OXFAM ici à Saskatoon. En collaboration avec CUSO et le Syndicat national des cultivateurs, nous avons mis sur pied une coalition qui s'appelle l'International Agriculture Network.

Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est offerte par le nouveau gouvernement canadien de communiquer nos points de vue à l'égard de l'examen de la politique étrangère du Canada. Je présente cet exposé au nom de l'International Agriculture Network.

Nous étions prêts à présenter ce mémoire à la mi-juin, c'est pourquoi je suis la seule qui ait pu venir à cette réunion aujourd'hui. Tous les autres sont en vacances, ce qui me place dans une position que j'avais espéré éviter. Je ferai de mon mieux.

Nous oeuvrons tous dans le secteur de l'agriculture, du développement international et communautaire, et de l'éducation. C'est ce que nous faisons à tous les jours. Nous appuyons la Charte des droits des Nations Unies et croyons que toutes les nations ont le droit inaliénable de se développer, comme l'a déclaré l'Assemblée générale des Nations Unies en 1976. Cette déclaration a d'ailleurs été appuyée par le Canada.

De plus, le Canada est signataire de Agenda 21 et participe aux activités de la Commission des Nations Unies du développement durable. Ainsi, notre engagement à l'égard du développement durable au Canada et à l'étranger est évident.

Le Syndicat national des cultivateurs, de concert avec des organismes agricoles populaires d'Amérique centrale, d'Europe, d'Asie et de la région du Pacifique, s'interroge actuellement sur le lien qui existe entre la survie de l'agriculture et le commerce. Les organismes agricoles cherchent directement à résoudre certaines des contradictions qui ressortent de tout débat portant sur l'équité dans le domaine des relations commerciales mondiales. Nous insisterons donc surtout sur les fonds d'aide au développement ainsi que sur le rôle éventuel du commerce dans l'établissement de ceux-ci.

L'aide au développement vise à atténuer les inégalités qui existent dans le monde. Au cours des quatre dernières décennies, le niveau de vie de certains pays comme le Canada a grandement augmenté, mais ce n'est pas le cas de la plupart des pays. Aujourd'hui, il y a plus de pauvres dans plus de pays au monde que jamais auparavant, y compris dans les pays développés comme les États-Unis et la Grande-Bretagne. Des pays qui autrefois pouvaient nourrir leur population ne sont plus en mesure de le faire. Leur structure sociale ainsi que leur environnement se sont dégradés. L'endurance biologique, sociale et psychologique de leur population est minée. La polarisation fondée sur l'ethnie, la religion, la richesse, la classe sociale et la géographie a donné lieu à des conflits et une instabilité croissante.

Bon nombre de ces conflits ont pour origine une répartition inéquitable des richesses. À cette répartition inéquitable peut s'ajouter un manque d'accès aux richesses du pays ou de contrôle sur celles-ci. Un groupe de citoyens est perçu à tort ou

[Text]

than another. One group controls the government, another doesn't. One group has access to banks and financial resources, another doesn't. Someone controls the business sector, someone has the best land.

So this inequitable distribution of resources, costs, and benefits causes conflict. Our current distributional mechanism is blind to many of these inequities and therefore to many, to the large percentage of population, seems to function as a weapon of war because it creates a battleground. Inequities breed poverty and poverty breeds instability.

Trade is the way in which our economic system is and always has been conducted and probably always be will conducted. We can't deny that reality. Some participants benefit. Some participants are hurt. As trade becomes more global, specific trade interactions become more distant and more invisible to your average person. When the benefits are distributed among fewer and fewer people and costs seem to be distributed among an increasing proportion of the world's population, something is out of balance.

Aid represents one small, largely inadequate method of attempting to restore balance and equity to a system that generates inequity. The current move to attach aid more firmly to trade and business interests cannot solve this inequity problem. In developing countries, trade and business are elite interests. The greatest proportion of the population suffers because they are price-takers. This is particularly true in primary resource sectors like agriculture and fishing.

Trade and business interests depend on cheap raw materials, inexpensive raw materials, provided by primary producers. Those primary producers constitute an economic sector that happens to be concentrated mostly in the developing world, in terms of both resources and people.

Producers of primary resources, food resources—farmers and fishers—are in crisis all over the world. It doesn't matter what country you go to; farmers are all experiencing the same cost-price squeeze, low income, high costs, and poor access to credit—increasingly poor access to credit. Their goods are undervalued; their labour is largely unpaid; their return on capital investment is low; and the resource base—this is a big one—is being eroded. Look at what's happened with fisheries; look at desertification in these various countries of the world.

So to compete, primary producers are forced into intensified production, higher per-acre grain yield, high gain rate for cattle and pork, and more fish per boat per trip. I'm not a fisher so there may be different language for that.

[Translation]

à raison comme étant plus riche que les autres. Un groupe contrôle le gouvernement au détriment d'un autre. Un groupe a accès aux services des banques et aux ressources financières, l'autre non. Quelqu'un contrôle le milieu des entreprises, et quelqu'un d'autre les meilleures terres du pays.

Cette répartition inéquitable des ressources, des coûts et des avantages est source de conflits. Le mécanisme actuel de répartition ne tient pas compte des inégalités et c'est pourquoi la grande majorité de la population le considère comme une arme de guerre dans la mesure où il crée un champ de bataille. Les inégalités engendrent la pauvreté qui, à son tour, engendre l'instabilité.

Notre système économique repose sur le commerce depuis toujours et sans doute pour toujours. Nous ne pouvons nier cette réalité. Certains profitent du commerce au détriment d'autres. À mesure que le commerce se mondialise, les transactions commerciales deviennent de plus en plus nébuleuses pour les simples citoyens. Lorsque le commerce profite de moins en moins de personnes alors que les coûts qui y sont associés sont répartis parmi un nombre croissant de personnes au monde, il existe un déséquilibre évident.

L'aide constitue un petit moyen peu efficace d'essayer de rétablir l'équilibre et la justice dans un système qui génère l'inégalité. La tendance actuelle qui est de vouloir lier l'aide au commerce plus en plus étroitement au commerce et aux affaires ne peut rien résoudre le problème des inégalités. Dans les pays en développement, le commerce et les affaires sont des secteurs réservés aux élites. Ce sont elles qui fixent les prix qu'elles imposent à la grande majorité des habitants du pays. C'est particulièrement vrai dans le secteur des ressources primaires comme l'agriculture et la pêche.

Les commerçants et les gens d'affaires comptent sur des matières premières bon marché qui leur sont fournies par les producteurs primaires. Ceux-ci appartiennent au secteur économique qui est surtout concentré dans les pays en développement dont on exploite les ressources ainsi que la main-d'œuvre.

Les producteurs des ressources primaires dans le domaine de l'alimentation, soit les agriculteurs et les pêcheurs, connaissent des difficultés dans le monde entier. Peu importe où ils se trouvent, tous les agriculteurs connaissent les mêmes difficultés: augmentation des coûts et manque d'accès au crédit, problème qui s'aggrave continuellement. Leurs produits sont sous-évalués, leur travail mal rémunéré, le rendement qu'ils obtiennent sur le capital investi est faible et les ressources auxquelles ils comptent diminuent de jour en jour. Qu'on songe au déclin des pêches et au problème de la désertification qui touchent divers pays au monde.

Pour rester concurrentiels, les producteurs du secteur primaire doivent donc intensifier leur production, augmenter leur récolte à l'acre, engraisser davantage leur bétail et leurs porcs et prendre plus de poissons par navire. Comme je ne suis pas pêcheur, on peut peut-être cela différemment.

[Texte]

Governments need to generate foreign exchange to repay debt, and banks prefer to support those who produce for export. So between these two influences, farmers lose the capacity to make legitimate production decisions. Their production decisions become reactive. They respond to what they can get funding for, who is buying what, who will offer the highest price, and God forbid, whose crop might fail in the next year.

So to counteract this trend, local communities have to somehow be given access to the resources that will assist them to define and develop appropriate locally controlled production and trade institutions that allow the wealth generated by the community to remain within the community rather than to be exported to an urban elite, as might be found in some Nicaraguan situations, or to a company in Canada.

Consequently, aid must be targeted and delivered directly to the most vulnerable and least resilient, those with the least capacity to take advantage of current market economies. This tends to include primary producers, and in particular, women within each of those primary production sectors.

As well, in many cultures nepotism, exploitation and graft are systemic norms. It's just the way things are. In these kinds of situations only a select few will benefit. It's built into the system that only a select few will benefit from trade-based development assistance, and there will be no increase in the long-term resilience of the broader population.

Furthermore, under the current move to free trade, lack of worker and environmental protection and the erosion of social support have become competitive advantages. That exploitation further harms both people and environments.

The second thing aid must do is work to increase local participation and local democratic control of economic resources and activities. It perpetuates colonialism to use Canadian self-interest as the sole reason to kick-start, for example, a Nicaraguan economy.

There is tremendous vision and capacity in developing countries. They know what they need. They know what they want. What is lacking is the resources that allow them to undertake those activities.

Aid must be delivered and administered by those whose specific and only interest is in the socialization of information and the equitable distribution of profit. Non-governmental and democratic popular organizations, whether those organizations be international-based or locally based, are better positioned than trade and business interests to fill those functions.

The last thing is that aid must do no harm. The effect of food aid on local agricultural production has been devastating. Powdered milk from the EC and Canada completely undermined the milk market in Nicaragua.

[Traduction]

Les gouvernements doivent produire des devises étrangères pour rembourser leurs dettes et les banques préfèrent financer les pays qui produisent pour l'exportation. À cause de ces deux facteurs, les agriculteurs perdent la capacité de prendre des décisions de production légitimes. Au lieu, ils ont tendance à réagir à diverses situations. Leur production dépend donc des secteurs où ils peuvent obtenir du financement, de ceux qui achètent divers produits, de ceux qui offrent le plus haut prix et, malheureusement, de quelle récolte pourrait échouer pendant l'année qui vient.

Pour compenser cette tendance, les diverses localités doivent avoir accès aux ressources nécessaires pour définir et créer des institutions locales de production et de commerce pour que les richesses produites dans la communauté y restent au lieu d'être exportées vers une élite urbaine, comme cela se fait, par exemple, au Nicaragua, ou vers une entreprise quelconque au Canada.

L'aide doit donc être ciblée et fournie directement aux producteurs les plus vulnérables et les moins résistants, ceux qui sont le moins en mesure de profiter des économies de marchés. Cela comprend les producteurs du secteur primaire, surtout les femmes qui travaillent dans ces secteurs.

À part cela, le népotisme, l'exploitation et les pots-de-vin sont la norme dans le commerce pour bien des cultures. C'est ainsi que se font les choses. À ce moment-là, seuls quelques-uns peuvent réussir. À cause du système lui-même, seulement quelques-uns peuvent profiter d'une aide au développement basée sur le commerce et cela ne fait rien pour aider à long terme la population générale.

Qui plus est, vu la tendance actuelle à favoriser le libre-échange, le manque de protection pour les travailleurs et l'environnement et l'érosion des soutiens sociaux sont devenus des avantages concurrentiels. Ce genre d'exploitation nuit aussi bien à la population qu'à l'environnement.

Le deuxième objectif que doit viser l'aide extérieure consiste à augmenter la participation locale et le contrôle démocratique local des ressources et des activités économiques. Nous ne ferions que perpétuer le colonialisme si notre seule raison d'aider, par exemple, l'économie du Nicaragua à reprendre était que cela sert les intérêts du Canada.

Les pays en voie de développement possèdent une vision d'avenir très claire et de grandes capacités. Ils savent ce dont ils ont besoin. Ils savent ce qu'ils veulent. Ce qu'il leur manque, ce sont les ressources nécessaires pour entreprendre ces activités.

Ceux qui fournissent et qui administrent l'aide étrangère doivent avoir comme seul intérêt la socialisation de l'information et la distribution équitable des bénéfices. Les organismes non gouvernementaux et démocratiques populaires, qu'ils soient internationaux ou locaux, sont mieux placés pour remplir ce rôle que les commerçants et les hommes d'affaires.

Enfin, l'aide extérieure ne doit faire aucun tort. L'aide alimentaire a eu des conséquences dévastatrices pour la production agricole locale. La poudre de lait en provenance de la Communauté européenne et du Canada a complètement ruiné le marché du lait au Nicaragua.

[Text]

The same thing happened with beans. When we were there in 1992, we saw farmers bringing in beans at the same time that beans from Mexico, food aid program beans, were flooding the market. The Nicaraguan farmers got far less than their cost of production because the market was flooded with free beans.

The final thing I'd like to remind Canadians about is that we have committed 0.7% of our GNP to ODA. That has been continually eroding in the last few years. We're now at less than 0.4%. So we call on the Canadian government to reaffirm its commitment to meeting this target and to setting out a plan of action to accomplish that goal.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

We now turn to questions and discussion.

Mr. Regan (Halifax West): We are having, in a sense, a bit of a debate. For example, we heard from Mr. Rose that, on the one hand, our aid should focus on emergency aid and some development aid, and on the other hand, do a great deal in terms of development that assists Canadian companies through private control in Canada. That doesn't necessarily coincide with what Ms Ropple has said about focusing more aid on the poorest of the poor. We're hearing a lot of people who keep saying to us that we should be focusing our aid on the poorest of the poor, that this is what aid is intended for. In fact, we've had a number of suggestions that 50% of Canadian development aid should go to the poorest of the poor.

• 1015

I'd like to hear the reactions of both of you to that.

Mr. Rose: If we look at Canada's fiscal situation, if we don't start deriving a higher economic benefit from our aid money, then we will soon be joining the development countries. We are no longer in a situation where we have surplus budgets. I believe there will be a movement by us and by other industrialized nations—especially in light of our place in GATT, where we're becoming more competitive with each other—that a lot of companies will start to direct their aid to where they're going to get the biggest benefit from each dollar expended. I believe that, in that situation, we can no longer just dole out aid to the most needy country. We have to be assured that we're getting something back for it.

There is a balance. If you look at Canada in terms of agriculture, our strengths are dry-land farming, grain production. So why aren't we putting our aid into countries such as Kazakhstan and China, where we have a direct relationship with their needs and our strengths? If our aid money goes into a world bank, it is then allocated out to drained-land farming, banana production, fish farming, etc. In some areas we have expertise; in others we do not.

By maintaining our aid, we can ensure that we're matching needs with what we can provide, so we're going to get a larger recipient economic spin-off from our aid money.

[Translation]

C'est la même chose pour les fèves. Quand nous étions au Nicaragua en 1992, nous avons vu des agriculteurs faire la récolte de fèves à une époque où le marché était inondé de fèves en provenance du Mexique qui avaient été expédiées au pays dans le cadre du programme d'aide alimentaire. Les agriculteurs du Nicaragua ont obtenu pour leur récolte bien moins que leur coût de production parce que le marché était inondé de fèves gratuites.

Je terminerai en rappelant aux Canadiens que nous nous sommes engagés à consacrer 0,7 p. 100 de notre PIB à l'aide publique au développement. Pourtant, le pourcentage baisse constamment depuis quelques années. Il est maintenant de moins de 0,4 p. 100. Nous exhortons donc le gouvernement du Canada à confirmer son engagement envers cet objectif et à élaborer un plan d'action en conséquence.

Merci beaucoup.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Nous passons maintenant aux questions et à la discussion.

M. Regan (Halifax-Ouest): D'une certaine façon, nous semblons avoir entamé un débat. D'une part, M. Rose nous a dit que nous devrions concentrer notre aide extérieure sur les situations d'urgence et, accessoirement, sur le développement, mais d'autre part, que nous devrions faire beaucoup pour favoriser le développement qui aide les entreprises canadiennes au Canada. Cela ne coïncide pas nécessairement avec ce que Mme Ropple a dit sur l'importance de concentrer davantage d'aide sur les plus pauvres des pauvres. Beaucoup de gens nous disent que l'aide devrait aller aux plus démunis car c'est cela le but recherché, en fin de compte. On a dit en fait que 50 p. 100 de l'aide canadienne au développement devrait aller aux plus démunis.

J'aimerais entendre ce que vous avez à dire tous les deux à ce sujet.

M. Rose: Compte tenu de la situation budgétaire au Canada, si nous ne pouvons retirer un meilleur avantage économique des fonds que nous investissons dans les programmes d'aide, nous deviendrons très rapidement un pays en voie de développement. Nous n'avons plus d'excédent budgétaire. Dans le cadre de cette concurrence accrue entre pays au sein du GATT, je crois que le Canada et d'autres pays industrialisés vont commencer à tenir compte de la rentabilité dans le domaine de l'aide au développement. Nous ne nous contenterons plus de simplement distribuer l'aide aux pays les plus défavorisés, nous voudrions être sûrs du rendement de nos investissements.

Il faut tenir compte d'un certain équilibre. Ainsi, dans le domaine agricole, une des forces du Canada réside dans l'aridoculture et la céréaliculture. Pourquoi alors ne pas offrir de l'aide à des pays comme le Kazakhstan et la Chine dont nous comprenons les besoins et qui peuvent bénéficier de nos points forts? Si nos fonds d'aide sont versés à une banque mondiale, ils seront ensuite utilisés pour l'aridoculture, la production de bananes, l'aquaculture, etc. Nous sommes compétents dans certains domaines, mais pas dans d'autres.

Il faut s'assurer que notre aide est offerte dans nos domaines de compétence, afin de pouvoir bénéficier de façon plus importante de retombées économiques de celle-ci.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Regan: You heard the presentation by Mr. Blakeney this morning and you heard him talking about the global problems he sees facing now and in the future. How do you see us responding to these global challenges, such as poverty and environmental degradation and the refugee problem and the increasing number of conflicts and instability in the world?

Mr. Rose: Again, I believe, in a division of our humanitarian versus development aid, that would fall under humanitarian aid and a strong support for the United Nations development program and those types of agencies. That's why I feel that if we strongly divide the humanitarian and the development aid, we can align ourselves in our contribution so that when the industrialized nations say that Canada isn't providing its fair share, we can say yes, we are—here's our humanitarian aid and there's our development aid.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Carla Ropppe, do you have a comment on this line of thought?

Ms Ropppe: I do have a brief comment. I don't disagree with the notion that trade and so-called humanitarian aid might need to be detached. My question is, are we going to rob Peter to pay Paul? If there's going to be a reallocation within the existing overseas development assistance funding from our traditional approach, which is the international humanitarian approach, to a more trade-based approach, then I have difficulty with that, because it leaves a whole sector out in the cold.

In terms of the environmental state of the world, our existing way of doing business is largely one of the contributing factors. So we need to re-evaluate how, in fact, we do business. There's going to have to be some type of a period of economic transition as northern countries bring down their consumption and production patterns and southern countries can at least come up to some level to meet their basic needs.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Hawkins, are you interested in mediating this difference of opinion?

Mr. Hawkins: These are excellent intentions, but if I polled the room and asked how many Canadians would be willing to sacrifice one of their existing lifestyle to support someone they don't know a long way away—and this sounds brutal—I'm not sure I'd get a majority vote here. So we have to figure out. . .

Yes, but I'm not sure we'd get a majority vote.

Ms Ropppe: That's not why I was putting up my hand.

Mr. Hawkins: Oh, okay.

Ms Ropppe: I'd like to be next on the speakers list—if there is.

• 1020

Mr. Hawkins: I agree that Canada is a wealthy nation, or has the potential to be wealthy again, and that we can take a certain portion of our beneficence and make sure it gets to those most in need, or to those who have just been through a disaster or a catastrophe of some kind.

M. Regan: Vous avez entendu l'exposé de M. Blakeney ce matin. Il parlait des problèmes mondiaux auxquels nous devons faire face, aujourd'hui et demain. Comment pouvons-nous réagir devant ces défis mondiaux comme la pauvreté, la dégradation environnementale, le problème que posent les réfugiés et l'augmentation du nombre de conflits et de l'instabilité.

M. Rose: Je crois qu'il faut séparer l'aide humanitaire de l'aide au développement et il faudrait appuyer le programme de développement des Nations Unies et de ses différents organismes. Si nous procédons de cette façon, nous pourrions justifier, face aux pays industrialisés, notre contribution, nous pourrions dire que nous avons fait notre part et que nous contribuons tant pour l'aide humanitaire et tant pour l'aide au développement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Carla Ropppe, auriez-vous des commentaires à faire à ce sujet?

Mme Ropppe: Un bref commentaire. Je ne désapprouve pas l'idée selon laquelle le commerce et l'aide soit-disant humanitaire devraient peut-être être dissociés l'un de l'autre. Ma question est celle de savoir si l'on va déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul. Si l'on veut procéder à une réaffectation des fonds de notre programme d'aide au développement en remplaçant l'approche humanitaire par une approche qui tient davantage compte des aspects commerciaux, je ne suis pas d'accord, car cela passe complètement sous silence tout un secteur.

Les problèmes environnementaux qui existent à l'heure actuelle dans le monde entier sont en grande partie le résultat de nos activités commerciales. Il faut donc réévaluer la façon dont nous fonctionnons en ce domaine. On va devoir passer par une période de transition économique au fur et à mesure que les pays du Nord mettent un frein à leur consommation et production, et les pays du Sud pourront au moins atteindre un niveau qui leur permettra de répondre à leurs besoins élémentaires.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Hawkins, devant une telle divergence d'opinions, seriez-vous prêt à intervenir?

M. Hawkins: Les intentions qui viennent d'être exprimées sont excellentes, mais si je faisais un sondage dans cette salle, si je demandais combien de Canadiens et Canadiennes seraient prêts à sacrifier une partie de leur mode de vie pour venir en aide à quelqu'un qu'ils ne connaissent pas à l'autre bout du monde—c'est peut-être une façon fort crue de parler—je ne suis pas sûr que la majorité serait d'accord. Il faut donc que l'on puisse. . .

Si, je ne suis pas sûr que la majorité serait d'accord.

Mme Ropppe: Ce n'est pas la raison pour laquelle je levais le doigt.

M. Hawkins: Très bien.

Mme Ropppe: J'aimerais être la suivante sur la liste des personnes à prendre la parole si une telle liste existe.

M. Hawkins: Je reconnais que le Canada est un pays riche ou tout au moins qu'il a la possibilité de le devenir à nouveau, et que l'on peut, dans un esprit de bienfaisance, utiliser une partie de notre richesse pour venir en aide à ceux qui sont dans le besoin, qui ont connu un désastre ou une catastrophe.

[Text]

On the other hand, I see western European countries, particularly through the African Development Bank, through EBRD, in there. They're throwing in their little bit of money, and they're deriving 60%, 70% of the contract work. Canada is throwing in its money and it's not getting the work.

If we're going to continue on our path of providing 0.7% of our GNP, or of our total federal government fisc, to Third World and developing nations, the body politic here has to be healthy first. If we continue to spend the money while we don't bring in enough, this will become harder and harder to do.

Mr. Strahl: I think we were talking about almost two different things. We're talking about NGO humanitarian aid, and the business end of it and so on. I'm not sure there's a real debate, but it's interesting.

I'm very interested, Mr. Hawkins, in your proposals for increasing, as you say, possibly with no downside, our prospective manufacturing base in Canada. Everybody is dreaming of doing this. You talked about making sure your proposals for inflated tax write-offs for export companies only are NAFTA-compatible and so on. How does this compare with what the Americans do with their export enhancement program? Is it compatible? Is it a different approach, or at least something that they're not going to take us to the next court over?

Mr. Hawkins: I think it is substantially different. What the Americans are doing is subsidizing exports. What I'm suggesting we do is subsidize export marketing. The source of the subsidy only comes from new revenue from new exports. There's a substantive difference. When the United States uses its export enhancement program to go out there and flood the world with cheap wheat and cheap corn, it is basically providing a tonnage subsidy to the commodity itself. Canada cannot compete at all in this arena, nor should we.

But on the other hand, if we can get our traders out there well-equipped, well-prepared, and with a definite incentive in front of them... For instance, our industry in western Canada, which has 175 companies, has gone in the last three years from just under \$700 million in total sales of simple little farm machinery to just over \$1 billion last year. Our exports grew at the same rate. They are primarily to the United States. The United States represents 96% of our exports.

If we were to get our same superb advanced dry-land farming technology on to the northern plains of China, which is not populated by half-hectare peasant farming at all—it's basically unfarmed—if we can get our technology into the northern plains of Kazakhstan, southern Siberia, and Australia, we'll do very well as machinery makers and exporters.

If you look at the powerhouse the German and the Japanese economies are, they're doing it because they make things, not because they give away dirt. We're giving away dirt. Grain is just one removed from dirt.

Mr. Strahl: The Americans don't just do it to basic commodities, though. They have export programs that enhance manufacturers' goods as well.

[Translation]

Par contre, si l'on regarde ce qui se passe dans les pays d'Europe occidentale, particulièrement dans le cadre de la Banque africaine de développement et de la BERD, on se rend compte que ces pays investissent un peu d'argent mais qu'ils en retirent 60 à 70 p. 100 en travaux à contrat. Dans le cas du Canada, l'argent investi ne permet pas d'obtenir les contrats.

Si l'on va continuer à consacrer 0,7 p. 100 de notre PIB ou de nos ressources budgétaires fédérales au tiers monde et aux pays en voie de développement, il faut que le corps politique soit en bon état. Si nous continuons à dépenser notre argent sans recevoir quoi que ce soit en retour, cela sera de plus en plus difficile à faire.

M. Strahl: Je crois que l'on parle pour ainsi dire de deux choses différentes. On parle de l'aide humanitaire des ONG, d'une part, et de l'aspect commercial de l'aide, d'autre part. Je ne suis pas sûr que cela permette un véritable débat, mais c'est intéressant.

Une de vos propositions qui m'intéresse, monsieur Hawkins, est celle où vous dites que l'on pourrait augmenter, sans poser ainsi dire de problème, notre base manufacturière au Canada. C'est de cela que nous rêvons tous. Vous dites qu'il faut s'assurer que les dégrèvements fiscaux exagérés dont jouissent les compagnies exportatrices tiennent compte des exigences de l'ALÉNA, etc. Comment cela peut-il se comparer avec la situation aux États-Unis dans le cadre de leur programme d'expansion des exportations? Est-ce compatible? L'approche est-elle différente en tout cas, pourrions-nous échapper au litige?

M. Hawkins: C'est assez différent. Les Américains, en effet, subventionnent les exportations. Ce que je propose, c'est de subventionner la commercialisation des exportations. De cette façon, les subventions ne proviendraient que de nouvelles recettes tirées des nouvelles exportations. La différence est très importante. Quand les États-Unis, dans le cadre de leur programme d'expansion des exportations, inondent le marché de blé et de maïs, bon marché, ils subventionnent à toutes fins pratiques la demande elle-même. Le Canada ne peut faire concurrence sur ce tableau, ne devrait le faire non plus.

Cependant, si nous pouvons faire en sorte que nos négociants soient bien équipés et bien préparés quand ils rendent sur les marchés étrangers... ainsi notre industrie d'outillage agricole dans l'Ouest du Canada, qui comprend 175 compagnies, a vu son chiffre d'affaires passer au cours des dernières années d'un peu moins de 700 millions à plus de 1 milliard de dollars. Nos exportations ont augmenté dans la même proportion, surtout aux États-Unis, qui représentent 96 p. 100 de nos exportations totales.

Si nous pouvions exporter dans les plaines du nord de la Chine notre exceptionnelle technologie d'aridoculture—il s'agit là d'une région de Chine qui n'est pour ainsi dire pas cultivée—si l'on pouvait vendre cette technologie dans les plaines du nord du Kazakhstan, du sud de la Sibérie et en Australie, nous serions en très bonne position.

Si les économies allemandes et japonaises sont aussi dynamiques, c'est qu'elles fonctionnent surtout dans le domaine de la fabrication. Elles ne vendent pas des choses qui n'ont pas beaucoup de valeur, comme les céréales.

M. Strahl: Les Américains ne se bornent pas simplement à exporter des produits de base, ils disposent de programmes d'exportation qui améliorent les biens exportés.

Texte]

[Traduction]

Mr. Hawkins: I do not believe any country should subsidize the export itself. I believe we should do just as the Japanese do through their MITI. They make sure their traders out there are well-prepared before they go, they have good support when they're there, and when they get home they can do the R and D to produce the products the world will buy.

Mr. Strahl: Do you have a brief that you'll be tabling?

Mr. Hawkins: Yes, and I can leave copies.

Mr. Strahl: Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Hawkins, the answer may be self-evident, but if there is a flow of exports from a country or a company, how do you determine which is new and which old?

Mr. Hawkins: I'm not a tax expert, but somehow we've managed to make the R and D tax credit program work so well that we have legions of officials from various ministries in the government out visiting us three or four times a year to encourage us to use it even more. I am sure there are people around who can design a program so the new exports can be identified so that the tax credit is only taken where it deserves to be taken, on new volume.

Once again I challenge the Departments of Finance and Foreign Affairs to use their own access to information, their own tax tapes, figure out what this would cost and how it could be done. If it can be done in research and development, I am convinced it can be done export trade.

• 1025

Senator Andreychuk: Mr. Rose, you indicated that locally-engaged staff members are the answer because of their continuity and culture. How effective are the local offices in Canada? Do they comprise a support system you would like to see continued, enlarged or changed; or are you saying they could be abandoned?

Mr. Rose: No, I believe the trade commission in Canada plays a very strong role, especially with new exporters. It provides information and profiles on the country and gives them background information before their trips. I believe the information role is one of the best services it has to offer. It is probably the most under-utilized service that is often not recognized by new exporters.

often travel to these countries and live in Malaysia about six months of the year in a very nice apartment. I believe Canada has four to five houses in Malaysia sitting on very large estates. Whenever I visit my embassy colleagues I feel, given Canada's fiscal situation and the taxes I pay, commercial officers could not be living that way. They do not live like that in Ottawa, why should they live like that in Malaysia at the expense of the Canadian taxpayer?

M. Hawkins: Selon moi, aucun pays ne devrait subventionner l'exportation elle-même. Nous devrions procéder comme les Japonais dans le cadre de leur programme MITI qui permet de s'assurer que les négociants japonais sont bien préparés avant de se lancer sur le marché de l'exportation, et qu'ils sont appuyés une fois à l'étranger et qu'une fois rentrés de l'étranger, ils pourront faire de la recherche et du développement qui leur permettront de produire les biens et denrées qu'on leur achètera.

M. Strahl: Avez-vous un mémoire que vous pourrez déposer?

M. Hawkins: Oui, je pourrai en laisser des exemplaires.

M. Strahl: Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Hawkins, la réponse est peut-être tout à fait évidente, mais comment peut-on déterminer les produits d'exportation nouveaux qui proviennent d'un pays ou d'une compagnie.

M. Hawkins: Je ne suis pas expert fiscal, mais notre programme de crédit pour la recherche et le développement fonctionnait tellement bien que nous avons des légions de fonctionnaires des différents ministères qui nous visitent trois ou quatre fois par an pour nous encourager à nous en servir encore davantage. Je suis sûr qu'il y a des personnes compétentes qui pourraient mettre au point un programme permettant d'identifier les exportations de produits nouveaux. De cette façon, le crédit fiscal ne serait réclamé que lorsqu'il doit l'être, c'est-à-dire sur les produits nouveaux.

Une fois de plus, je mets au défi les ministères des Finances et des Affaires étrangères d'avoir recours à leur propre information, renseignements fiscaux, etc., pour voir combien un tel programme coûterait et comment cela pourrait se faire. Si cela peut se faire dans la recherche et le développement, pourquoi pas dans le commerce d'exportation?

La sénatrice Andreychuk: Monsieur Rose, vous avez dit que la solution, c'était d'embaucher du personnel sur place pour des raisons de continuité et de culture. Dans quelle mesure les bureaux locaux au Canada sont-ils efficaces? Constituent-ils un réseau d'appui qui devrait, selon vous, être maintenu, élargi ou modifié; ou dites-vous qu'il faudrait les supprimer?

M. Rose: Non, je crois que la délégation commerciale au Canada joue un rôle très important, surtout auprès des nouveaux exportateurs. Elle leur fournit des renseignements et des fiches d'information sur le pays qui les intéresse et leur donne des renseignements généraux en prévision de leurs déplacements à l'étranger. Ce rôle d'information est un des services les plus utiles qu'offre la délégation commerciale à mon avis. C'est sans doute le service qui est le moins utilisé parce que, bien souvent, les nouveaux exportateurs n'en connaissent pas l'existence.

Je voyage souvent à l'étranger et je vis en Malaisie environ six mois par an, dans un très bel appartement. Je crois que le Canada a en Malaisie quatre ou cinq maisons sises dans de vastes domaines. Chaque fois que je rends visite à mes collègues de l'ambassade, je me dis que, compte tenu de la situation budgétaire du Canada et des impôts que je paie, les délégués commerciaux ne devraient pas vivre ainsi la vie de château. Ils ne vivent pas comme cela à Ottawa, alors pourquoi devraient-ils vivre comme ça en Malaisie, aux frais des contribuables canadiens?

[Text]

This second argument, apart from the fiscal side, is that the foreign service rotates its people every two or three years. Many of these foreign officers are given various agricultural portfolios. They've never worked in the industry, so just when they begin to understand the Malaysian agricultural industry they're relocated, and all they've learned is lost.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are you saying Canadian firms derive no benefit from aid dollars at the current time? Are you advocating a greater share of the aid money, which will have a payback to Canadian firms?

Mr. Rose: Yes, I'm saying we should maintain our aid money at the same level. I'm not saying we should withdraw the contribution level.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You're not advocating a restructuring or a re-proportioning of the current delivery?

Mr. Rose: No, we're not advocating a restructuring, but a different delivery mechanism. Right now we give a lot of aid money to the World Bank. We then have to compete for that aid money against Germany, France and the United States.

For example, right now the World Bank has a large billion-dollar grain project in China. We have the perfect expertise for delivering that project, and so do the United States and France. Now we're competing to get that aid money back. Why don't we decide to deliver that directly once we determine that China needs a grain handling system, and use our money and our expertise to provide it?

Senator Andreychuk: I don't think you're preoccupied with the CIDA portion that goes to NGOs, etc. You're preoccupied with our fair share in international institutions, which is a significant part of our aid that a lot of people don't understand.

Mr. Rose: That's right. Within the CIDA you'd be looking at the bilateral side, the CIDA Inc., and then the World Bank contributions.

I believe another problem is that Canada is not represented enough. I've been to the Asian Development Bank in Manila and Canadians are not fairly represented in the ADB in terms of human resource staffing. That's obviously going to have an impact on how they treat Canadians when they're in that office.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Instead of having these aid dollars flow through the World Bank, you would prefer to have them flow through a private-sector operation like Coopers & Lybrand, for example. You would prefer to work through private agencies or private-sector bodies in Canada rather than international institutions.

[Translation]

Outre l'aspect budgétaire il y a aussi la rotation du personnel du service extérieur qui se fait tous les deux ou trois ans. Beaucoup de ces agents du service extérieur se voient confier divers portefeuilles agricoles. Comme ils n'ont jamais travaillé dans le domaine, commencent tout juste à comprendre l'industrie agricole malaisienne quand ils sont affectés ailleurs, de sorte que tout ce qu'ils ont acquis comme connaissances s'est perdu.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Devons-nous comprendre que les entreprises canadiennes ne tirent aucun avantage des fonds consacrés à l'aide au développement? Dites-vous qu'il faudrait qu'une portion plus importante de cette aide revienne aux entreprises canadiennes?

M. Rose: Oui, je soutiens que nous devrions maintenir l'aide au développement au même niveau qu'à l'heure actuelle. Je ne dis pas qu'il faut la réduire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous ne préconisez pas de restructurer ni de répartir autrement le système actuellement en place?

M. Rose: Non, nous ne préconisons pas de restructurer le système en place, mais de le remplacer par un autre mécanisme. À l'heure actuelle, nous contribuons de façon importante au fonds d'aide de la Banque mondiale. Nous devons ensuite livrer concurrence à l'Allemagne, à la France et aux États-Unis pour obtenir notre part des contrats.

Prenons, par exemple, le projet de manutention du grain que la Banque mondiale a lancé en Chine et qui va chercher dans les milliards de dollars. Nous avons toute la compétence et toutes les connaissances voulues pour assurer l'exécution du projet, mais on peut en dire autant des États-Unis et de la France. Nous devons donc faire concurrence à ces autres pays pour obtenir notre part des contrats accordés. Si nous décidons que la Chine a besoin d'un système de manutention du grain, pourquoi n'en assumerions-nous pas la responsabilité totale; pourquoi ne mettrions-nous pas notre argent et notre compétence à profit pour assurer l'exécution de ce projet?

La sénatrice Andreychuk: Je ne pense pas que vous vous souciez de la part des fonds versés par l'ACDI aux ONG et à d'autres activités. Ce que vous voulez, c'est que nous obtenions notre juste part des fonds que nous versons aux institutions internationales qui constituent une part importante de notre aide au développement. Cela, bien des gens l'ignorent.

M. Rose: Vous avez raison. Il y a, d'une part, les fonds accordés par l'ACDI sous forme d'aide bilatérale de l'ACDI Inc. et il y a, d'autre part, les contributions à la Banque mondiale.

Le problème tient aussi au fait que le Canada n'est pas suffisamment bien représenté. Je suis allé à la Banque asiatique de développement à Manille, et je sais que les Canadiens n'y sont pas représentés comme ils devraient l'être parmi le personnel de la banque. Ce manque de représentation ne peut faire autrement que se refléter dans la façon dont les Canadiens sont accueillis au bureau de la banque.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Ainsi, vous dites qu'au lieu d'accorder à la Banque mondiale des fonds pour l'aide au développement, nous devrions confier cet argent à un organisme du secteur privé, comme Coopers & Lybrand. Vous dites qu'au lieu de faire appel aux institutions internationales, nous devrions passer par des organismes ou des agences du secteur privé au Canada.

exte]

Mr. Rose: Yes, that's right. I believe CIDA has a role on the humanitarian aid side. We could take that same pool of money we're using in development aid and put it through an agency. Government could be actively involved in that agency in prioritizing which countries the money goes to, but the execution, administering and tendering of those dollars should be done by the private sector.

[Traduction]

M. Rose: Oui, tout à fait. Je crois que l'ACDI a un rôle à jouer sur le plan de l'aide humanitaire. Nous pourrions prendre les fonds que nous accordons actuellement pour l'aide au développement et les confier à un organisme du secteur privé. Le gouvernement participerait activement à l'établissement de l'ordre de priorité des pays récipiendaires, mais toutes les fonctions d'exécution, d'administration et d'attribution de contrats seraient laissées au secteur privé.

• 1030

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, the three of you.

Mr. Hawkins: I have one closing comment, Mr. Chairman.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup à tous les trois.

M. Hawkins: J'ai une dernière observation à faire, monsieur le président.

If you look at the 1992 statistics for the African Development Bank, you'll find that Canada is the second-largest contributor after the United States. There's a number after that, and then you see the major European economies. When you look at the net benefits, in terms of sales in goods and services, that flowed through the African Development Bank's procurement policy, you'll find Germany at the top, the United Kingdom second, and France third. Canada's probably 17th or 18th. We provide the funds for these agencies but where are we in aggressively making sure they come back to Canada?

Si vous examinez les données de la Banque africaine pour 1992, vous verrez que le Canada vient au deuxième rang, après les États-Unis pour ce qui est des contributions. Nos deux pays sont suivis d'un certain nombre d'autres pays, puis viennent les grandes économies européennes. Si vous examinez ensuite les avantages nets, calculés en fonction des ventes de biens et de services, de la politique d'approvisionnement de la Banque africaine de développement, vous verrez que l'Allemagne est au premier rang, suivi du Royaume-Uni, puis de la France. Le Canada se trouve sans doute au 17^e ou au 18^e rang. Nous versons des contributions à ces organismes, mais que faisons-nous pour nous assurer qu'elles nous reviennent?

We're setting ourselves up right now for a major debacle of the same sort as at EBRD.

Si la tendance actuelle se maintient, nous serons aussi grand perdant à la BERD.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Isn't that a good question for the private sector? Where are they? Where's the Canadian private sector?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): N'est-ce pas là une question qu'il faudrait poser au secteur privé? Que fait le secteur privé canadien? Où est-il?

Senator Andreychuk: It's there but what they're saying is that they are not given attention by these banks, that we're not controlling them and directing them from a political sense, or we're not competitive. That was the feedback I got.

La sénatrice Andreychuk: Il est là, mais ce que l'on nous dit, c'est qu'il n'existe pas aux yeux de ces banques, que nous n'avons aucune influence ni aucun ascendant politique dans la prise de décision, ou encore que nous ne sommes pas compétitifs. C'est ce que j'ai compris de ce que l'on m'a dit.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think it's a framed good debate.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il était grandement temps que l'on soulève la question.

Mr. Hawkins: EBRD will be a bigger debacle. Canada's a very good contributor. The Germans are scooping up all the contracts.

M. Hawkins: L'expérience à la BERD sera encore plus désastreuse. Le Canada contribue de façon très importante à cette banque, alors que le c'est l'Allemagne qui rafle tous les contrats.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's a good point.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Tout à fait.

It's not a new problem. It's a very long-standing problem that Canadians, rightfully so, are always urging greater benefits from the multilateral banks. On the other hand, there is a view that Canadian business isn't aggressive enough and is outmatched by other businesses.

Le problème ne date pas d'hier. Depuis très longtemps, les Canadiens réclament, à juste titre, une part plus grande des contrats accordés par les banques multilatérales. Par ailleurs, on est aussi d'avis que les entreprises canadiennes ne sont pas assez agressives et qu'elles se font damer le pion par d'autres.

The problem you've raised certainly is worthy of further consideration by the committee. You've very forcibly given us a perspective on this side of aid. I think that's been useful to us.

Le problème que vous soulevez mérite certainement que le comité s'y intéresse. Vous nous avez présenté de façon très bien senti votre point de vue sur l'aide au développement. Cela nous sera utile.

Mr. Hawkins: I have copies of my paper.

M. Hawkins: J'ai ici des exemplaires du texte de mon exposé.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

[Text]

We will go to the next panel dealing with business and trade. We have representatives from Canada West.

[Translation]

Nous passons maintenant au panel suivant pour discuter d'affaires et du commerce. Nous accueillons des représentants l'Ouest du Canada.

• 1033

• 1045

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We're ready to commence this part of our hearings. We have with us representatives of Canada West Foundation, Dr. David Elton and Dr. Graham Parsons, who I understand have just attended a forum or a meeting on a subject very close to our concerns; namely, internal trade and economic cooperation. Presumably, how we manage our internal trade has some bearing on our international impression and our international manifestations.

In addition to Dr. Elton and Dr. Parsons, we have Mr. Murray Bryck from the Saskatchewan Wheat Pool and Mr. Stuart Garven representing Harvest Food.

The way I intend to structure this meeting is to hear first from the representatives of Canada West, who will provide us with an overview, and then from the other interests. I hope we can turn the morning into a general discussion of trade and the economy.

Mr. Kent Anderson (Vice-President, Flexi-Coil Ltd.): Excuse me, Mr. Chairman. Maybe I should be on the other end of the round, because I also represent a company called Flexi-Coil here in Saskatoon.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): By all means.

Mr. Anderson: So I'll move to the other end of the table.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are you Mr. Terry Summach?

Mr. Anderson: I am not, I'm his replacement. I'm about 50 pounds lighter and a lot better looking.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Is Mr. David Reid here? Is Mr. Lynn Riese here?

Please come and take a seat.

All right. We're organized. To begin I'll call on Dr. David Elton.

Dr. David Elton (President, Canada West Foundation): Thank you very much, Mr. Chairman. We appreciate this opportunity to talk with you this morning.

Over the last decade we at the foundation have worked very extensively on trying to identify ways and means by which western Canadians can improve their economic well-being. This has led us to be very involved in discussions about improved trade between Canada and the United States and between Canada and the rest of the world, particularly the Pacific Rim because of the focusing concern of western Canadians and the recognition of the phenomenal growth of that part of the world and our opportunity to provide goods and services to it.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous sommes prêts à commencer cette partie de nos audiences. Nous recevons les représentants de la Canada West Foundation, M. David Elton et M. Graham Parsons qui, sauf erreur, viennent participer à une tribune ou à une réunion sur un sujet très voisin de ce qui nous préoccupe, à savoir, le commerce intérieur et coopération économique. La gestion de notre commerce intérieur fort vraisemblablement une incidence sur notre réputation internationale et sur nos comportements internationaux.

En plus des MM. Elton et Parsons, nous recevons M. Murray Bryck, de la Saskatchewan Wheat Pool, et M. Stuart Garven représentant Harvest Food.

J'ai l'intention de donner tout d'abord la parole aux représentants de la Canada West Foundation qui nous brosseront un tableau général puis aux témoins représentant des intérêts individuels. J'espère que cela nous permettra de lancer une discussion générale sur le commerce et l'économie.

M. Kent Anderson (vice-président, Flexi-Coil Ltd.): m'excuse, monsieur le président, mais je devrais peut-être faire partie du deuxième groupe de témoins car je représente aussi, ici à Saskatoon, la compagnie Flexi-Coil.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Comme vous voudrez.

M. Anderson: Je vais donc me déplacer à l'autre bout de la table.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Êtes-vous M. Terry Summach?

M. Anderson: Non, je suis son remplaçant. Je pèse 50 livres de moins et je suis beaucoup plus beau.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): M. David Reid est-il ici? M^{me} Lynn Riese aussi?

Venez prendre place, je vous en prie.

Tres bien. Nous sommes prêts. Pour commencer, je donnerai d'abord la parole à M. David Elton.

M. David Elton (président, Canada West Foundation): Je vous remercie infiniment, monsieur le président. Nous sommes très heureux de pouvoir nous adresser à vous ce matin.

Tout au long de la dernière décennie, la fondation s'est efforcée de définir les moyens devant permettre aux Canadiens de l'Ouest d'améliorer leur bien-être économique. Cela nous a conduits à participer de très près aux discussions sur l'amélioration des échanges commerciaux entre le Canada et les États-Unis et entre le Canada et le reste du monde, tout particulièrement les pays du littoral du Pacifique, parce que cette région intéresse au premier chef les Canadiens de l'Ouest conscients de la croissance phénoménale de cette région du monde et des marchés potentiels pour nos biens et nos services.

[Texte]

[Traduction]

This has meant that we have worked with small communities such as Drayton Valley in trying to identify ways in which people in communities of 3,000, 4,000, and 5,000 can plug into the opportunities of selling their goods and services abroad. It has meant that we've worked with cities such as Calgary and Regina and their economic development authorities and so on.

It seems to me that one of the key issues we face in terms of the next 10 years has to do with the ability of providing an equal opportunity for western Canadians, regardless of the type of community they live in, to become aware of the opportunities that exist either to generate skills and goods and services that can be sold both in their local communities and abroad or simply to allow them to plug into operations taking place in larger communities within western Canada.

I am going to turn over the discussion, mainly of the internal trade issues and also a couple of projects that we're working on in terms of western Canada's destiny and a vision of western Canada, to Graham Parsons. However, before doing that, I'd like to focus this committee's attention on what I consider to be one of the most important elements in future activity in a foreign-relations context. That is, as I mentioned earlier, the need for communities to be plugged into what we now call euphemistically the electronic highway.

• 1050

We have been working over the last couple of years with people developing electronic bulletin boards, taking a look at international communications mechanisms, and trying to find a way to make sure that western Canadian communities are plugged in to the information networks, the Internets of the world. We are working at that at the present time.

You may know that in this country we have basically two functioning community electronic information distribution systems, one in Ottawa and one in Victoria, and there are a number of others. They're called Freenets. This, to me, is an important concept that I think some consideration should be given by your government to supporting, because these Freenets are intended to provide information for any citizen, whether it's an elementary school child learning more about where Korea is and how that relates to Japan and China, or whatever, or a senior executive officer trying to find out what kind of market there might be for the particular product he or she produces.

We're convinced that one of the most important things we can do in the next five years is to make sure that all Canadians in every community throughout the land are plugged into this new information network, because without that we don't think they will be able to develop the niche markets, and to have the information at their disposal that will allow them to participate in what we see as an ever-growing international trade-based society in western Canada.

With those introductory comments, Mr. Chairman, I'd like to ask Graham Parsons, our chief economist, resident here in Regina, Saskatchewan, to talk to you about the discussions we had this morning, and perhaps equally as important, the vision project he's working on for western Canada.

C'est dans cette optique que nous avons aidé de petites collectivités comme Drayton Valley à déterminer les moyens devant permettre à des collectivités de 3 000, 4 000 et 5 000 habitants de se saisir des occasions offertes pour vendre leurs biens et leurs services dans cette région. C'est aussi dans cette optique que nous avons collaboré avec les responsables du développement économique de villes comme Calgary, Regina, etc.

Il me semble que pour aborder les 10 prochaines années, il est essentiel de donner aux Canadiens de l'Ouest, quelle que soit leur localité, les mêmes moyens de se saisir des chances qui existent soit en développant des compétences, des biens et des services pouvant être à la fois vendus sur place et à l'étranger, soit en leur permettant simplement de s'associer à des activités entreprises dans de plus grandes agglomérations de l'Ouest canadien.

Je vais confier à Graham Parsons le reste de notre propos portant principalement sur les questions de commerce intérieur et aussi sur un ou deux projets d'avenir pour l'Ouest canadien et qui correspondent à notre vision pour l'Ouest canadien. Cependant, auparavant, j'aimerais attirer votre attention sur ce que je considère comme un des éléments les plus importants de nos activités futures dans le contexte des relations internationales. Il est absolument indispensable, comme je l'ai déjà dit tout à l'heure, que toutes les collectivités soient branchées sur ce que nous appelons aujourd'hui de manière euphémique l'autoroute électronique.

Cela fait un ou deux ans que nous collaborons avec des concepteurs de tableaux d'affichage électroniques, que nous nous intéressons aux mécanismes de communication internationaux et que nous essayons de trouver le moyen d'assurer que les localités canadiennes de l'Ouest soient branchées sur les réseaux d'information, les Internets du monde. C'est la tâche que nous poursuivons actuellement.

Comme vous le savez peut-être, dans ce pays nous avons pour l'essentiel deux systèmes communautaires de distribution d'information électronique, l'un à Ottawa et l'autre à Victoria, et il y en a un certain nombre d'autres. Ce sont ce qu'on appelle des Freenets. J'estime personnellement que c'est un concept important qui mériterait d'être soutenu par votre gouvernement car ces Freenets doivent fournir des informations à tous les citoyens, que ce soient les élèves d'écoles primaires qui veulent savoir où se trouve la Corée par rapport au Japon et à la Chine par exemple, ou de cadres supérieurs qui essaient de trouver des marchés pour leurs produits.

Nous sommes convaincus qu'une des initiatives les plus importantes des cinq prochaines années est de s'assurer que tous les Canadiens, dans toutes les collectivités, soient branchés sur ces nouveaux réseaux d'information, car autrement nous ne pensons pas qu'ils seront en mesure de dénicher ces nouveaux marchés et d'avoir à leur disposition ces informations qui leur permettront de participer à cette nouvelle société de l'Ouest canadien fondée de plus en plus sur le commerce international.

Sur ce, monsieur le président, j'aimerais demander à Graham Parsons, notre économiste principal, qui habite Regina, de vous rapporter nos discussions de ce matin, et, tout aussi important peut-être, de vous parler de son projet sur l'avenir de l'Ouest canadien.

[Text]

Dr. Graham Parsons (Chief Economist, Canada West Foundation): It's a pleasure to be here with the committee. The way I'd like to structure my remarks actually is to start off by talking a little about the way we are seeing evolve a positive vision for the western Canadian economy, and why we believe this requires a significant number of changes in policy frameworks, particularly within the international arena, linked directly back to the information streams that come with that.

First a little history. As Canadians, particularly in western Canada, we're all familiar with John A. Macdonald, the railroad he built, and indeed a whole western Canada that was built upon growing stuff, primarily in the prairies, putting it on the railroad and shipping it east, largely to the red bits on the map, the British Empire.

Those days have changed. There is a major new paradigm that has emerged in the world economy. You should know that 70% of our activity now goes directly into the Pacific Rim from western Canada. We are connected in a very real trading sense to those areas, and as we look ahead we see Asia-Pacific, the western United States, Mexico and Latin America as our big growth opportunities, not just for the things we do now but also for the processed foods, services and skills this part of the country is excellent in producing.

We are competitive in these areas. But given the fact that these markets are relatively new—they have emerged only over the last 20 or 30 years—we believe there are a number of public policy structures, public policy connections, particularly in the international arena, that can help western Canadian businesses, governments, institutions become better connected with those markets around the world. The fact of the matter is, it is the federal government that is out there these days.

This is a very positive vision for western Canada, and it's one in which we believe there is a great future. It's one in which western Canada can make major economic contributions to the nation as a whole.

For us to be competitive in international arenas we must be more competitive at home. The forums we have just come from have been forums that have been examining the internal trade agreement Canada and the provinces are currently negotiating.

• 1055

I've submitted the paper we have. But perhaps I can call this domestic problem, in a health analogy, "cholesterol". Trade barriers have grown up over the years slowly, and they have evolved to become like economic cholesterol in the economic arteries of Canada, particularly western Canada. It results in our operations operating in smaller than otherwise capacities. It means our costs of doing business are somewhat higher. It has effects on employment. It has effects on our competitiveness abroad. An effective internal trade agreement in Canada is very important for our competitiveness abroad in the international markets we're going to be competing in.

The dimensions of this opportunity that we see in the future are described to a degree in a Western vision paper called "Towards a New Vision". I'll submit this as evidence for the committee.

[Translation]

M. Graham Parsons (économiste principal, Canada West Foundation): Je suis très heureux d'être ici avec vous. J'aimerais préfacier mes remarques en vous disant quelques mots sur notre conception de l'évolution d'une vision positive pour l'économie de l'Ouest canadien et sur la raison pour laquelle nous croyons qu'elle requiert un nombre important de changements de cadres de politique, en particulier sur la scène internationale, liés directement aux réseaux d'information qui l'accompagnent.

Pour commencer, un petit peu d'histoire. Les Canadiens, tout particulièrement dans l'Ouest, connaissent tous très bien John A. Macdonald, son chemin de fer qui devait servir à transporter les produits agricoles de l'Ouest, puisque c'était la vocation de cette région surtout, celle des Prairies, vers l'Est, en fait vers toutes les taches rouges sur la carte représentant l'Empire britannique.

Cette époque est révolue. Un nouveau paradigme majeur est émergé sur la scène économique mondiale. Il faut que vous sachiez que 70 p. 100 du fruit des activités de l'Ouest canadien sont aujourd'hui directement destinés aux pays du littoral du Pacifique. Nous sommes liés au sens commercial du terme à ces régions, et pour nous, la croissance, demain, ce sont les marchés de l'Asie-Pacifique, de la côte ouest des États-Unis, du Mexique et de l'Amérique latine, et non pas simplement pour les choses que nous faisons actuellement mais aussi pour les produits alimentaires transformés, les services et le savoir-faire dans lesquels cette partie du pays excelle.

Nous sommes compétitifs dans ces domaines. Étant donné que ces marchés sont relativement neufs—cela ne fait que 20 ou 30 ans qu'ils existent—nous croyons qu'il y a un certain nombre de structures administratives, de politiques de relations publiques, surtout dans le contexte international, qui peuvent aider les entreprises, les gouvernements et les institutions de l'Ouest canadien à mieux se faire connaître et à mieux se positionner sur ces marchés. Seul le gouvernement fédéral est présent et connecté actuellement sur ces marchés.

C'est une vision très positive pour l'Ouest canadien et qui, à notre avis, est pleine d'avenir. Elle doit permettre à l'Ouest canadien d'apporter une contribution économique majeure à l'ensemble de la nation.

Pour être compétitifs sur la scène internationale, il nous faut être plus compétitifs chez nous. Les tribunes dont nous revenons examinent l'accord de commerce intérieur que le Canada et les provinces sont en train de négocier.

J'ai déposé notre mémoire. Je compare ce problème intérieur au problème du cholestérol dans le domaine de la santé. Des barrières au commerce se sont élevées peu à peu et sont devenues avec le temps le cholestérol économique des artères du Canada, en particulier dans l'Ouest. Il s'ensuit que nous ne fonctionnons pas sur une aussi grande échelle que nous le pourrions. Nos coûts d'affaires sont plus élevés. L'emploi est touché. Notre compétitivité à l'étranger en souffre également. Un accord commercial interne efficace au Canada est très important pour que nous puissions être concurrentiels sur les marchés étrangers.

Les possibilités qui s'offrent à nous à l'avenir sont décrites en partie dans un document intitulé *Towards a New Vision*. J'en laisse un exemplaire au comité.

[Texte]

Finally, we believe there is a great future for increased cooperation between western provinces in approaching many of these offshore markets. As I said, the barriers often keep us small. We think, though, the degree to which we can encourage cooperation at home is also the degree to which we can then access markets offshore more effectively.

In accessing those markets offshore, though, to go back to David's point, the information streams that are available out there, we believe in the federal government, should be brought back home more directly and more easily. It is very expensive for small businesses entering into national markets to collect the information, to access the information. We believe a better job can be done of getting this information out of foreign affairs, out of our various trade commissions around the world and putting them into systems, so that they can be far more readily available to at least western Canadian business.

In addition, we believe it would be highly worthwhile to have a thorough review of western Canadian participation in significant international committees that directly affect western Canadian business.

From a personal experience, for example, I've been on some national committees looking at the Pacific Rim. A significant amount of the interest, that participation in those committees, comes out of eastern Canada. Fine, eastern Canada wants to be represented, but the long-term future in western Canada lies in the Pacific Rim. This is where we are doing massive amounts of business, and the degree to which we can take westerners and involve them in those intergovernmental, international processes is the degree to which we can also bring this information back home.

I think at that point I'll stop. I would be only too pleased to take questions.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

I thought now we might hear from the other four gentlemen who are around the table, and then have questions, in the expectation that what has been said is pretty well within the same frame of reference or ballpark.

You have heard Dr. Elton and Dr. Parsons give their ideas very effectively. We would ask the others to follow that example, so we'll give a little more time for discussion.

Mr. Garven—no, I'm sorry. I'm first going to call on Mr. Murray Bryck from the Saskatchewan Wheat Pool.

Mr. Stuart Garven (President, Harvest Food): That's okay.

Mr. Murray R. Bryck (Executive Director, Saskatchewan Wheat Pool): He's done some work for us on a consulting basis.

I'd like to begin by thanking the committee for this invitation. What I'd like to do today is limit my comments to some very brief points. I have given an overall written submission, in terms of the agenda. So with that in mind, I'd like to begin with some brief comments.

[Traduction]

Nous pensons qu'une plus grande coopération entre les provinces de l'Ouest en vue de percer les marchés étrangers est l'approche la plus prometteuse à l'avenir. Les barrières commerciales nous forcent souvent à limiter nos opérations. Si nous parvenons à encourager la coopération chez nous, nous pourrions plus facilement percer les marchés étrangers.

L'évaluation de ces marchés étrangers, pour revenir au point de David, l'information fournie par le gouvernement fédéral, devraient être plus directes et plus faciles d'accès. Il est très coûteux pour les petites entreprises cherchant des marchés de mettre la main sur cette information. Nous préférierions que cette information ne passe pas par le ministère des Affaires étrangères, ne passe pas par les diverses missions commerciales un peu partout dans le monde, mais soit plutôt fournie par des réseaux plus facilement accessibles aux entreprises de l'Ouest canadien au moins.

Nous croyons également qu'il serait très utile de réexaminer la participation de l'Ouest canadien aux comités internationaux importants qui touchent directement les entreprises de l'Ouest du Canada.

J'ai fait partie personnellement d'un certain nombre de comités nationaux s'intéressant aux pays du Pacifique. J'ai pu constater qu'il y a une participation importante de l'Est du Canada au sein de ces comités. Je veux bien que l'Est du Canada ait son mot à dire, mais je signale que l'avenir à long terme de l'Ouest du Canada dépend des pays du Pacifique. Nous avons énormément d'échanges avec eux. Si en tant que gens de l'Ouest nous pouvons participer aux processus intergouvernementaux, aux processus internationaux, nous serons encore mieux informés.

Je m'arrête là. Je me ferai un plaisir de répondre aux questions.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Avant de passer aux questions, je pense que nous pourrions entendre les quatre autres messieurs assis à la table, en supposant qu'ils resteront plus ou moins dans le même domaine.

MM. Elton et Parsons nous ont présenté leurs idées très brièvement. Nous aimerions que les autres témoins suivent leur exemple, de façon à ce que nous puissions avoir plus de temps pour la discussion qui suivra.

Monsieur Garven—ou plutôt, je m'excuse. Monsieur Murray Bryck, de Saskatchewan Wheat Pool, à vous d'abord.

Mr. Stuart Garven (président, Harvest Food): Très bien.

M. Murray R. Bryck (directeur exécutif, Saskatchewan Wheat Pool): Il a travaillé pour nous comme consultant.

Je remercie d'abord le comité de son invitation. Je m'en tiendrai à quelques points bien précis. J'ai déjà présenté un mémoire écrit sur le sujet. Très brièvement, voici donc les points sur lesquels je veux insister.

[Text]

Just as an introduction, I'm from the Saskatchewan Wheat Pool. We're the largest agricultural cooperative in Canada. Our total sales are about \$1.6 billion. We're involved in the grain handling and the livestock business and we also have extensive operations in various value-added areas in terms of the food processing business.

[Translation]

En guise d'introduction, je rappelle que je représente d'abord le Saskatchewan Wheat Pool. Nous formons la plus grande coopérative agricole au Canada. Nos ventes totales sont d'environ 1,6 milliard de dollars. Nous oeuvrons dans les domaines de la manutention des céréales et de l'élevage; nous avons également de nombreuses entreprises à valeur ajoutée au niveau de la transformation des denrées alimentaires, par exemple.

• 1100

In addition to that, we are part of an organization called Prairie Pools, which is the other two agriculture cooperatives in western Canada. Jointly our sales are about \$3 billion. We account for almost two-thirds of all the grain exported from Canada either through the Canadian Wheat Board or through our international grain marketing agency called EXCAN Grain.

Nous faisons également partie d'un organisme appelé Prairie Pools, avec les deux autres grandes coopératives agricoles de l'Ouest du Canada. Ensemble, nos ventes représentent environ deux tiers de tous les grains exportés du Canada soit de la Commission canadienne du blé soit de l'organisme de commercialisation internationale des céréales appelé EXCAN Grain.

With those brief introductions in terms of our organization, I'd like to begin by throwing out some of the stats on the agrifood trade and the potential that exists out there. According to the GATT, the total agricultural trade of both agrifood and raw materials is estimated at somewhere around \$450 billion U.S. Canada is the eighth-largest exporter of various agrifood products, which totals almost \$13 billion and accounts for over half of the farm sales in our country. So agriculture is very important.

Ceci dit au sujet de nos quatre organismes, je vous rappelle certains chiffres relatifs au commerce agro-alimentaire et au potentiel dans ce domaine. Selon le GATT, le commerce agricole total incluant l'agro-alimentaire et les matières de base est de l'ordre de 450 milliards de dollars U.S. Le Canada est le huitième plus important exportateur de produits agro-alimentaires variés, ce qui représente presque 13 milliards de dollars et compte pour plus de la moitié des ventes agricoles du pays. L'agriculture joue donc un rôle crucial dans notre économie.

One of the things you've heard a lot and you're also going to hear more about is the whole reason why we have to shift more from the export of agricultural commodities to the value added. Here, again, are some very brief stats. The world trade in high-value farm products, those which are processed, grew 64% in value throughout most of the 1980s. In terms of the actual bulk products, because of the international grain trade wars there was actually a 4% decline during the 1980s. So that certainly indicates where the potential is.

Nous avons entendu et vous entendrez beaucoup parler de la nécessité de mettre davantage l'accent sur les entreprises à valeur ajoutée que sur l'exportation des matières agricoles. Voici quelques brèves statistiques à ce sujet. Le commerce mondial des produits agricoles à valeur ajoutée, des produits conditionnés, a augmenté de 64 p. 100 en valeur au cours de la majeure partie des années quatre-vingt. En ce qui concerne les produits en vrac, à cause de la guerre commerciale dans le domaine des céréales, ils ont subi une baisse de 4 p. 100 au cours de la même période. Vous pouvez voir où se trouve le plus grand potentiel.

I would like to briefly outline some macro recommendations or views in terms of our organization regarding the trade policy. I recognize that there's obviously a major interface in terms of the way we develop the foreign policy.

Maintenant, sur le plan macro-économique, j'aimerais vous faire connaître un certain nombre de recommandations au nom de notre organisme relativement à la politique commerciale. Je reconnais que plusieurs éléments entrent en jeu dans l'élaboration de notre politique étrangère.

One, there's an imperative requirement on the part of the national government to provide leadership in terms of Canada's trade relations and activities. Of major importance is the need to develop a proactive and a unified national policy in terms of representation and the negotiation of various trade agreements.

Premièrement, il est impérieux que le gouvernement national assume le leadership en matière commerciale. Il convient de développer une politique proactive, une politique nationale intégrée concernant la représentation et la négociation des divers accords commerciaux.

Two, for both the national government policy requirements and cost consideration there's an urgent need for a development and implementation of trade policy activities involving the federal and provincial governments based on extensive consultation and input from the private sector. Rather than competition among the provinces, the strategy should be one of cooperative efforts and the avoidance of duplication of efforts.

Deuxièmement, pour des raisons de politique nationale et de coûts, il convient de mettre au point et d'appliquer des politiques commerciales impliquant les gouvernements fédéral et provinciaux à partir d'une large consultation et d'une participation du secteur privé. La stratégie devrait mettre l'accent non pas sur la concurrence entre les provinces mais sur la coopération et l'élimination du double emploi.

Three, reflecting both our compliance with various trade agreements, that is, the CUSTA, NAFTA and now the recent GATT, and dealing with budgetary considerations, changes will have to be undertaken to various government programs in this

Troisièmement, en vue de nous conformer aux divers accords commerciaux, l'Accord de libre-échange Canada-États-Unis, l'ALÉNA et l'entente présente du GATT, et pour des raisons financières, des changements doivent être apportés au

[texte]

country. In this regard, it is important that evaluations and consultations be undertaken regarding the redirection of the funds toward deficit reduction or trade development and promotion. Funds redirected for trade activities may provide greater benefits regarding then-deficit reduction with the immediate advantages involving export earnings, investment and employment.

While our organization believes market accessibility will be one of the benefits of the trade agreement, there is still an outstanding issue here that requires the input of the national government. While trade liberalization will continue it appears that many parts of the world will also attempt to maintain their policies of food self-sufficiency even if these activities contravene GATT.

Two specific examples indicate the problem at hand. Both Japan and China are major importers of agricultural commodities from our country. At the same time, Canada is a major importer of manufactured goods from these countries. The result is one of running a trade deficit with Japan and China based on exports of commodities and imports of processed products.

In dealing with these countries, the private sector continually has the problem of both direct and indirect trade barriers in terms of importing processed products. This issue can only be resolved at the highest levels of negotiations involving the representatives of our country and those countries.

• 1105

Trading activities and opportunities between Canada and the U.S.A. pose very specific challenges. In this regard, Canada must maintain a steadfast and overall trade policy regarding agrifood.

There are numerous reasons. I could give a whole speech on this but I'll give you just a few. One, the trade flows in terms of agrifood products are indicative of market supply and demand realities. Two, most of the efforts in terms of the various investigations have ruled in Canada's favour.

Agrifood developments have an important overall impact on other parts of the economy. If we give in, in the area of agrifood, you can expect the same thing from the Americans throughout the economy.

Canada has developed the highest world standards regarding the quality of its products. One of the best examples is our wheat and other products. It is well known that millers from around the world, in developing their purchasing clients, prioritize the procurement of high-quality wheat from Canada and then, depending on their grinding technology, source other grains from around the world.

It's important that we maintain these high-quality standards. The way to do that is by an obvious overall balance in terms of regulation and deregulation in the economy.

[Traduction]

programmes des divers gouvernements du pays. Il convient de procéder à des analyses et à des consultations en vue d'une réaffectation de fonds au profit de la réduction du déficit ou de la promotion du commerce. Les fonds consacrés aux activités commerciales pourraient en bout de ligne amener de toute façon une réduction du déficit compte tenu des avantages immédiats qui en découleraient au niveau des exportations, des investissements et de l'emploi.

Notre organisme croit que l'accessibilité aux marchés sera un des avantages des accords de libre-échange, mais il subsiste un problème qui requiert l'attention du gouvernement national. La libéralisation du commerce se poursuivra, mais beaucoup de régions du monde maintiendront des politiques d'autosuffisance alimentaire en contravention des dispositions du GATT.

Deux exemples illustrent la portée de ce problème. Et le Japon et la Chine sont des importateurs importants des matières premières agricoles de notre pays. Le Canada, quant à lui, est un importateur majeur de produits manufacturés de ces pays. Le Canada a donc un déficit commercial avec le Japon et la Chine en ce sens qu'il exporte des matières premières et qu'il importe des produits transformés.

Dans ses échanges avec les pays en question, le secteur privé est continuellement en butte à des barrières commerciales directes et indirectes touchant l'exportation de produits transformés. Ce problème ne peut être résolu que par des négociations aux plus hauts niveaux impliquant nos représentants et les représentants de ces pays.

Sur le plan des activités et des débouchés, le commerce entre le Canada et les États-Unis pose des défis très précis. À cet égard, le Canada doit se doter d'une politique commerciale en agro-alimentaire qui soit globale et ferme.

Il y a plusieurs raisons à cela. Je pourrais m'étendre sur le sujet, mais je m'en tiendrai à quelques raisons. Tout d'abord, les flux commerciaux en agro-alimentaire sont symptomatiques de la réalité de l'offre et de la demande sur le marché. Deuxièmement, les diverses enquêtes menées ont toujours conclu en faveur du Canada.

Les nouveautés dans le domaine agro-alimentaire influent de façon non négligeable sur les autres secteurs de l'économie. Si nous cédon dans le secteur agro-alimentaire, on peut s'attendre à ce que les Américains répètent leur stratégie dans tous les autres secteurs économiques.

Le Canada a pour ses produits les plus hautes normes de qualité du monde entier. J'en veux pour preuve notre blé et nos autres produits céréaliers. Il est de notoriété publique que lorsque les minotiers du monde entier dressent la liste de ceux chez qui ils vont faire leurs achats, ils accordent la priorité à l'achat de blé canadien de haute qualité et que, selon la technique de mélange qu'ils ont choisie, ils vont ensuite s'approvisionner en grain ailleurs dans le monde.

Il est important que le Canada maintienne ces normes de très haute qualité. Comment faire? En atteignant dans l'ensemble un équilibre entre la réglementation et la déréglementation de l'économie.

[Text]

Also, compared with many parts of the world, Canada has gained an outstanding reputation in terms of our environmental and health standards for both agricultural production and food processing. It's important that we build on this.

Under the previous government, through the Trade Opportunities Strategy, a goal of \$20 billion in Canadian agrifood exports by the year 2000 was established, an increase of approximately one-third over the current level. While this will be a considerable challenge, it is welcomed by our organization, and we intend to be an integral part of this achievement.

I'd like to end by giving two examples. As I indicated before, one of the companies we own is EXCAN Grain, an international exporter. EXCAN Grain has been basically developing new markets throughout the world. In addition to our major offices in London and Tokyo, we have recently opened offices in Warsaw, Poland and Hong Kong. In addition, we are expanding our agent network throughout the world. So we see a great potential there.

EXCAN is also getting involved in exporting commodities but they're, in fact, helping to develop exports for other industries, using their export expertise.

The second thing, which also was discussed briefly this morning, is that we have also formed an international grain division company where we are actively marketing the expertise we have in terms of building and managing grain-handling and food-processing infrastructure. We are, in fact, looking at some projects in China, the Soviet Union, Latin America, and various other parts of the world.

One of the crucial things there—I can only reiterate what was said this morning—is that there needs to be a high level of cooperation among companies like ours that are doing the bidding because all of these projects are World Bank projects. You can be as good as you want on the technical aspects but one of the crucial things that always comes into play is the ability to finance that project.

In conclusion, we certainly think there's a significant potential for western Canada, particularly, as indicated here, in what is called the Asian area. We're certainly looking forward to being part of that challenge.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Next is Mr. Garven of Harvest Food.

Mr. Garven: Thank you and good morning, everybody.

Let me begin by explaining that I'm a management consultant and Harvest Food is a management consulting company that for the last 20 years has worked with agricultural and food exporters in accessing foreign markets.

My presentation to you today will discuss the means to improve federal trade development policies and practices to help expand exports.

I've given a copy of my one-page brief to the clerk. It's available for your review later.

[Translation]

Si on compare le Canada à d'autres pays du monde, notre pays s'est fait une belle réputation en maintenant des normes de haute qualité en matière d'environnement et de santé dans la production agricole et dans le traitement des aliments. Il est important de miser là-dessus.

Par le biais de sa stratégie de conquête des marchés, le gouvernement précédent s'était fixé un objectif de 20 milliards de dollars d'exportations dans le secteur agro-alimentaire d'ici l'année 2000, ce qui représente une augmentation d'un tiers par rapport au niveau actuel. C'est tout un défi, mais notre organisme l'accueille favorablement et a l'intention d'être partie intégrante de la réussite.

Je conclus par deux exemples. J'ai déjà dit que nous possédons notamment une entreprise appelée EXCAN Grain qui est l'exportateur canadien le plus important à l'échelle internationale. En effet, EXCAN Grain a essentiellement ouvert de nouveaux marchés dans le monde entier. Outre nos bureaux principaux à Londres et à Tokyo, nous avons récemment ouvert des bureaux à Varsovie, en Pologne et à Hong Kong. De plus, nous envoyons de plus en plus d'agents partout dans le monde. Voyez que pour nous, l'avenir est prometteur.

Même si EXCAN exporte elle-même des produits, son premier est de partager sa compétence en matière d'exportation et d'aider les autres industries à exporter.

Deuxièmement, comme nous en avons discuté brièvement plus tôt, nous avons également formé une compagnie internationale spécialisée dans les céréales, ce qui nous permet de mettre en marche la compétence que nous avons acquise en gestion et manutention de grain et en édification de l'infrastructure nécessaire pour la transformation alimentaire. Certains de nos projets nous mèneraient en Chine, en Union soviétique, en Amérique latine et ailleurs aussi.

Je ne peux que me répéter: l'essentiel, c'est qu'il y ait une collaboration accrue entre les entreprises qui soumissionnent comme la nôtre, puisque tous les projets dont il est question relèvent de la Banque mondiale. Si bon que puisse être votre projet du point de vue technique, l'important c'est votre capacité à financer votre projet.

Pour conclure, l'Ouest du Canada pourrait avoir un bel avenir: nous nous tournons plus particulièrement vers le monde asiatique. Nous-nous-mêmes avons l'intention de relever le défi.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Nous accueillons maintenant M. Garven de Harvest Food.

M. Garven: Merci et bonjour à tous.

Je suis moi-même expert-conseils en gestion et Harvest Food est une entreprise d'experts-conseils en gestion qui, depuis 20 ans, aide les exportateurs agricoles et alimentaires à pénétrer les marchés étrangers.

Je vais vous parler des moyens d'améliorer les politiques pratiques fédérales en matière de développement du commerce, et d'accroître nos exportations.

J'ai fait parvenir au greffier copie de mon bref mémoire pour consultation ultérieure.

te]

There are several positive features to Canada's trade policy and export programs. Some that come to mind are access to key country markets today and also the core of trade commissioners, who can at times offer some personalized service to Canadian exporters.

[Traduction]

Les politiques et programmes d'aide au commerce extérieur du Canada offrent plusieurs aspects intéressants, notamment l'accès à des marchés étrangers—clés de même que l'accès à tout le réseau des délégués commerciaux canadiens à l'étranger qui peuvent souvent personnaliser le service qu'ils offrent aux exportateurs canadiens.

• 1110

My wish in talking to you today is to talk about areas we can use to strengthen the services we now have so that we can expand sales. There are three key areas I'd like to address, three key messages I'd like to communicate.

Je voudrais aujourd'hui vous expliquer par quels moyens il est possible de renforcer les services actuels de façon à augmenter nos ventes. J'ai trois grands messages à vous communiquer.

One is that there are different stages of export development by different companies, and that too often in Canada policies and programs view exporters as all being at the same stage of development.

Premièrement, les entreprises n'en sont pas toutes au même point dans la mise en valeur de leurs exportations, alors que les politiques et programmes du Canada considèrent trop souvent les exportateurs comme étant tous rendus à la même étape de ce cheminement.

Secondly, there's a tremendous need to get people and to get product export-ready. Today we aren't doing a very good job of it, which reduces our efficacy in foreign markets.

Deuxièmement, il est très important de rendre prêts pour l'exportation tant les gens que les produits. Nous ne sommes pas encore passés maîtres dans l'art de le faire, ce qui réduit notre efficacité sur les marchés étrangers.

Thirdly, there's an incredible need to improve our access to market information in order to be competitive as a country.

Troisièmement, il faut avoir un meilleur accès à l'information disponible sur ces marchés afin que notre pays soit plus concurrentiel.

We've looked at government support programs, and from our research we realize there is a significant gap where there's a great, unmet interest by people in the federal government to help expand exports for the industry. There is a fuzzy area.

D'après la recherche que nous avons effectuée sur les programmes d'aide du gouvernement, nous avons constaté que même si les fonctionnaires du gouvernement fédéral veulent sincèrement nous aider à mettre en valeur nos exportations, les choses ne sont pas claires.

We've identified five different stages of development that companies are in, the first stage being export active. Those are companies like Saskatchewan Wheat Pool and others that are fully capable of dealing in foreign markets. Then there's another stage called export ready, where companies have no export sales yet, but if they have an export manager, they've some product ready for sales, and they're waiting to make their first sale.

Nous avons identifié cinq étapes dans le développement des entreprises intéressées par l'exportation. Les compagnies qui en sont à la première étape pourraient être qualifiées d'actives sur les marchés d'exportation. Il s'agit d'entreprises telles que la Saskatchewan Wheat Pool et d'autres qui sont tout à fait capables de fonctionner sur les marchés étrangers. L'étape suivante concerne les entreprises prêtes à intervenir sur les marchés d'exportation: elles n'ont pas encore vendu sur les marchés d'exportation, mais comptent déjà dans leurs rangs un directeur des exportations, ont déjà identifié certains produits à vendre sur les marchés d'exportation et attendent leur première commande.

There's a whole host of other companies that we classify as exportable, export interested, and export unaware categories, which are beginning to understand the value of exports. But the government programs today have no capacity to help those companies move upwards to become export active and export-ready companies.

Les autres compagnies qui sont en très grand nombre pourraient être classées comme étant capables d'intervenir sur les marchés d'exportation, intéressées par les marchés d'exportation et peu sensibilisées aux marchés d'exportation; les entreprises de ces trois catégories commencent à peine à comprendre la valeur que représenteraient les exportations pour leurs affaires. Toutefois, le gouvernement est incapable d'aider ces entreprises à atteindre la maturité et à devenir actives sur les marchés d'exportation et prêtes à intervenir sur ceux-ci.

We find when we talk to our customers in the U.S. and in Japan that we ask them how do Canadian exporters compare to other countries in performance in international markets, our customers come back and say Canadian companies, based upon their scale of development, are as good as any company around the world.

Pour en avoir parlé à nos clients aux États-Unis et au Japon et pour leur avoir demandé comment les exportateurs canadiens se comparaient aux autres exportateurs étrangers par rapport à leur réussite sur les marchés internationaux, nous avons su que les compagnies canadiennes, peu importe l'étape où elles en sont dans leur développement, réussissent aussi bien que n'importe quelle autre compagnie étrangère.

[Text]

The big companies in Canada are as good as any big company in the U.S. or in Europe. But what we find is that in Canada we have a disproportionate number of small and medium-scale exporters who, for a number of different reasons, don't have the complete skill set to deal in the international market, don't have the financial resources. As a result, they suffer a bit lower performance than firms might be which are much better capitalized, for instance, the larger firms in the U.S., Europe and Japan. It's that predominance of small-and medium-sized companies that is one contributor to a relatively lower level of performance internationally in the trade area than we'd like it to be.

We feel there's a real need for the federal government to develop policies and practices that will recognize the unique situation of small and medium-sized firms, and better target the needs of those firms.

Basically we find there are three key needs that those firms experience. One of them is financial. They're all undercapitalized.

Secondly, they all suffer from a lack of means to get people and product export-ready. Very often when one enters an export market the export manager has to have a tremendously broad base of skills to deal successfully in a foreign culture and a foreign business climate. Those skills aren't easily achieved. They aren't the same set of skills that make a company successful in the domestic market.

Another point is that the products very often are not ready for export when they hit the trade show. They aren't in the foreign language. They don't meet the foreign country requirements for labelling or for content. Very often we've noticed and experienced that companies are brought to trade shows with assistance by the Government of Canada, only to find that the companies don't have a clue about how to export. They're not ready to make a commercial sale. As a result, the mission tends to become somewhat unproductive for a company and sometimes can be a bad experience for a new entity.

The most important message I need to communicate to you today, though I've left it to the last, is how the use of market information will determine our success in export markets. It's our key to competitive advantage. When I talk to successful companies like those in the Danish pork industry, which have succeeded internationally, they tell me their one competitive advantage is market information. They welcome Canada to come on technology tours and see the process in technology being used in Denmark, but the real secret to those companies' success is their market intelligence, their market information, and how they handle it. Exemplary exporters have shown time and again that the key for them is market information. The Wheat Board is a fantastic example of a library system for the use of market information.

[Translation]

Les grandes compagnies canadiennes réussissent aussi bien que les grandes compagnies américaines ou européennes. Mais nous avons constaté qu'il existe au Canada un nombre disproportionné de petites et moyennes entreprises exportatrices qui, pour diverses raisons, n'ont pas toute la compétence voulue pour faire affaires sur les marchés internationaux et n'ont pas non plus les ressources financières pour le faire. Par conséquent, elles réussissent moins bien que les entreprises qui comptent plus de capitaux, comme les grandes entreprises américaines, européennes et japonaises. C'est à cause de la grande quantité de moyennes et petites entreprises que le Canada réussit plus ou moins bien sur les marchés d'exportation internationaux, alors qu'il pourrait faire beaucoup mieux.

Le gouvernement fédéral doit donc élaborer des politiques et des pratiques qui reconnaissent la situation bien particulière des petites et des moyennes entreprises, et ce afin de mieux cibler leurs besoins.

Essentiellement, ces petites et moyennes entreprises ont trois grands problèmes. Le premier est un problème de sous-capitalisation.

Deuxièmement, elles n'ont pas les moyens voulus pour préparer leurs gens et leurs produits à être prêts à intervenir sur les marchés d'exportation. La plupart du temps, lorsque l'une de ces entreprises parvient à pénétrer un marché d'exportation, elle mise tout sur la capacité de son directeur des exportations à faire des affaires fructueuses dans une culture et un milieu d'affaires étrangers. Or, ces compétences ne s'acquièrent pas du jour au lendemain, car ce ne sont pas les mêmes que celles qui font la réussite d'une entreprise sur le marché national.

En outre, leurs produits sont rarement prêts à être lancés sur les marchés d'exportation quand ils sont montrés dans des foires commerciales. Les produits ne répondent bien souvent pas aux critères étrangers en matière de langue, d'étiquetage ou de contenu. Nous avons constaté que le gouvernement du Canada aide souvent les entreprises à participer à des foires commerciales mais que, une fois là-bas, elles n'ont pas la moindre idée de la façon dont il faut s'y prendre pour exporter. Elles ne sont pas prêtes à conclure des ventes à l'étranger. Par conséquent, l'expérience est improductive pour l'entreprise et peut même s'avérer négative si elle est nouvelle sur le marché.

Mon dernier message est sans doute le plus important: c'est la façon dont on utilise l'information disponible sur le marché d'exportation qui déterminera le succès de l'opération et qui sera la clé de l'avantage concurrentiel. Les compagnies fructueuses comme les compagnies danoises qui exportent du porc à l'échelle internationale m'ont affirmé que la clé de leur compétitivité, c'était l'information du marché. Elles sont prêtes à accueillir les représentants canadiens qui souhaiteraient participer à des visites exposant les différentes techniques utilisées au Danemark, mais le véritable secret de leur succès, c'est leur connaissance approfondie du marché et la façon dont elles traitent les renseignements. Les exportateurs exemplaires ont montré à maintes et maintes reprises que la clé de leur succès est l'information sur les marchés. La Commission canadienne du blé a un formidable système de bibliothèque où il est possible de trouver de tels renseignements.

[texte]

[Traduction]

• 1115

Cargill is another example of a firm that sponsored a national directory a couple of years ago of all their cultural libraries around the world. I'm trying to illustrate for you that the really exemplary companies place a high priority on market information.

I estimate that the federal government spends every year between \$50 million and \$100 million on collecting, analyzing, and disseminating market information of all types to Canadian industries. Much of this information goes underutilized for a number of different reasons.

The key reasons can be summarized as follows. Most of the information is produced in a raw form as statistics. Very small amounts of it are processed to the stage that they actually identify a market opportunity for business. The information sources that are present are fragmented. They're all across the country like little islands working separately instead of together. There's no linkage between them.

If you go into the international trade centre in Edmonton there's a totally different set of international trade information there than what exists in Winnipeg, Toronto or Halifax. The industry members there receive different sets of information all paid for by the federal government.

For instance, we did a survey that looked at eight international trade centres. We took 20 key federal trade documents that were produced recently. We asked them to identify what they carried in their collection. We found only a couple were common to every different trade centre across the country. They had partial collections. This means the industry members who try to access those centres get partial information back.

We find that the quality of information is low in the eyes of the industry. The public-sector-generated information on market opportunities does not ask or answer the right set of questions that the industry wants to know when an opportunity is being evaluated. Too much of it is spent on the overall attractiveness of the industry or the gross size of the market. Very little of it is done to the competitive advantage a Canadian exporter might have in the market. None of it gets into the economic reality of what it means to enter that market and whether there are real benefits there for the industry. As a result, the industry tends to place low value on that public-generated market information.

We talked about the lack of a central dissemination system and how information is generated by one source of federal funds in a certain province that, in another province, just goes unknown. There seems to be somehow a little bit of power. There seems to be something that perpetuates this holding onto market information so that it is not disseminated the way we do that for scientific information or technical information.

Cargill est un autre exemple d'une entreprise qui a parrainé, il y a quelques années, la création d'un répertoire national des bibliothèques culturelles dans le monde entier. J'essaie de vous montrer que les entreprises vraiment exemplaires attachent une grande importance à l'information sur les marchés.

J'estime que le gouvernement fédéral dépense chaque année entre 50 et 100 millions de dollars pour la collecte, l'analyse et la diffusion d'informations sur toutes sortes de marchés auprès des industries canadiennes. Une bonne part de cette information est sous-utilisée pour diverses raisons.

Les principales raisons peuvent être résumées de la façon suivante. La plupart des renseignements fournis sont des données brutes présentées sous forme de statistiques. Une très faible partie de ces données sont traitées suffisamment pour permettre d'identifier effectivement un débouché commercial. Les sources d'information sont à l'heure actuelle très fragmentées. Elles sont éparpillées dans tout le Canada comme autant de petits îlots sans aucun pont pour les relier. Chacun travaille de son côté sans s'occuper de ce que font les autres.

Si vous allez au Centre du commerce international d'Edmonton, vous y trouverez une série de renseignements sur le commerce international tout à fait différents de ceux qui existent à Winnipeg, à Toronto ou à Halifax. Les membres de l'industrie dans ces différentes villes reçoivent des renseignements différents mais qui sont tous financés par le gouvernement fédéral.

Par exemple, nous avons fait un sondage dans huit centres du commerce international. Nous avons choisi 20 documents commerciaux clés préparés récemment par le gouvernement fédéral. Nous avons demandé à ces centres de nous dire ce qu'ils avaient dans leur collection. Nous avons constaté qu'il n'y avait que quelques-uns de ces documents qui se trouvaient dans tous les centres du pays. Leurs collections sont partielles. Cela veut dire que les membres de l'industrie qui s'adressent à ces centres n'obtiennent que des renseignements partiels.

Nous constatons que la qualité de l'information est faible aux yeux de l'industrie. L'information produite par le secteur public au sujet des débouchés commerciaux ne pose pas les questions et ne fournit pas les réponses dont l'industrie a besoin pour évaluer une possibilité commerciale. On met trop l'accent sur l'intérêt général d'une industrie ou la taille brute d'un marché. On fait peu de choses pour aider l'exportateur canadien à tirer parti de l'avantage concurrentiel qu'il pourrait avoir sur le marché. On ne traite nullement de la réalité économique à laquelle un exportateur aura à faire face s'il tente de pénétrer un marché et on n'indique pas non plus si ce marché peut procurer de réels avantages à l'industrie. Par conséquent, l'industrie tend à attacher peu de valeur à l'information sur les marchés produite par le secteur public.

Nous avons parlé de l'absence d'un système de diffusion central et du fait que l'information produite avec l'argent du gouvernement fédéral est diffusée dans une province donnée mais pas dans les autres. On dirait presque que c'est une question de pouvoir. Il semble y avoir quelque chose qui fait que certains gardent pour eux l'information sur les marchés afin qu'elle ne soit pas diffusée comme le sont les renseignements scientifiques et techniques.

[Text]

Our trade-lead system is totally inadequate. It was really established in the 1950s and 1960s based on trade commissioners in overseas posts who were dealing with a fairly small number of exports across the country. These trade commissioners knew who could benefit from a trade lead.

However, in today's global marketplace, and with all the activity that's happening and all the dependence on trade by Canada, the trade commissioners cannot know who in Canada is the one to telex a message to or to send to Edmonton so the trade commissioner there would know who in Alberta can best receive that trade lead.

The Americans have a system in which the U.S. embassies put all the trade leads they've received every week in the agrifood sector in a data bank. At any time of the day or night, businesses can dial up a fax number to Washington to get a list of 50 trade leads. Every Wednesday there's a new set of leads developing. Industries can act on those if they wish.

Let me just close by saying that, in 1969, the federal cabinet made a directive to the National Research Council. In that directive it said it wanted to place a high priority on Canada's use of scientific and technical information because it felt at that time that this was Canada's future. If Canada could become technologically and scientifically competent, we'd become competitive and progress as a nation.

Today I think the challenges before a committee like this one is to consider whether the time is right for another directive to go out to perhaps the Department of Foreign Affairs. That directive would ask for the establishment of a national/international trade information centre or system that would allow all of the information that's collected across Canada, at both federal and provincial levels, to be brought into a central system and accessed, and that all trade leads come into some central system so we can use market intelligence as a means to gain competitive advantage.

[Translation]

Notre système de pistage des débouchés éventuels est totalement inadéquat. De fait, il a été établi dans les années cinquante soixante et reposait sur les délégués commerciaux en poste à l'étranger qui s'occupaient d'un nombre assez restreint d'exportations pour tout le pays. Ces délégués commerciaux savaient qui serait en mesure de profiter d'un tuyau.

Aujourd'hui, cependant, avec la mondialisation des marchés avec toute l'activité qu'il y a et la lourde dépendance du Canada à l'égard du commerce, les délégués commerciaux ne peuvent plus savoir à quelle entreprise canadienne ils doivent envoyer un télégramme, à Edmonton, pourrait leur dire quelle entreprise albertaine serait la mieux placée pour profiter de ce tuyau sur une possibilité commerciale.

Les États-Unis se sont dotés d'un système qui permet à toutes les ambassades américaines d'entrer dans une banque de données tous les renseignements qu'elles reçoivent chaque semaine sur les débouchés commerciaux éventuels dans le secteur de l'agro-alimentaire. À toute heure du jour ou de la nuit, les entreprises peuvent composer un numéro de télécopieur à Washington et obtenir une liste de 50 débouchés. Cette liste est mise à jour tous les mercredis. Les entreprises peuvent alors se servir de ces renseignements si elles le souhaitent.

En terminant, permettez-moi de vous dire qu'en 1969 le Cabinet fédéral a donné une directive au Conseil national de recherche. Dans cette directive, il disait au CNRC qu'il voulait que celui-ci attache la plus haute priorité à l'utilisation de l'information scientifique et technique au Canada car il estimait à l'époque que c'était la voie de l'avenir. Si le Canada pouvait devenir compétitif dans les domaines technologiques et scientifiques, le pays deviendrait compétitif et s'engagerait sur la voie du progrès.

Aujourd'hui, je pense que le défi pour un comité comme le vôtre est de déterminer si le temps est venu d'envoyer une autre directive, peut-être au ministère des Affaires étrangères. Cette directive demanderait la création d'un centre ou d'un système d'information sur le commerce national et international permettant la collecte de tous les renseignements, dans tout le Canada, tant au niveau fédéral que provincial, et l'accès à ces derniers. Il faudrait également verser dans un système central tous les tuyaux que l'on possède sur des débouchés commerciaux de façon à pouvoir utiliser l'information commerciale pour avoir un avantage concurrentiel.

• 1120

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Garven.

Next is Mr. Kent Anderson.

Mr. Anderson: Good morning, and thank you for this opportunity to address this committee. I represent Flexi-Coil Limited, which in the past has been called Saskatoon's best-kept secret. I'm sure it's therefore one of Canada's best-kept secrets.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup monsieur Garven.

Nous entendrons maintenant M. Kent Anderson.

M. Anderson: Bonjour. Merci de cette occasion de venir témoigner devant vous. Je représente Flexi-Coil Limited, société dont on a dit par le passé qu'elle était le secret le mieux gardé de Saskatoon. De fait, je suis certain que c'est l'un des secrets les mieux gardés de tout le Canada.

Texte]

Flexi-Coil employs 1,200 people here in Saskatoon. We are, by numbers, Canada's largest farm machinery manufacturer and certainly have experienced significant growth, partially by the acceptance and the demand of our international markets. Approximately 40% of our product is currently exported, principally to the United States, secondly to Australia, and thirdly to other more developing countries.

The export markets are very important to us. If 40% of our market in export then that works out to be about 540 jobs, and economic development and jobs are very important here in Saskatchewan as they are all over Canada. To provide programs and services that support job creation as well as maintaining employment is very important.

Flexi-Coil has a fairly long history, from Saskatchewan perspectives, of international marketing. We signed one of the first technical transfers with the former Soviet Union in 1984 for technology transfer of our products. We've also been involved in a lot of programs sponsored by the federal government. We certainly have benefited from them and therefore support the continuation of some of them.

There are men more learned on international marketing than myself here today and perhaps they should be listened to more than I, but I would like to just give a few anecdotal stories that reflect things that really bug me about international marketing as it relates to the Canadian government. Flexi-Coil as well as our competitors here in Saskatchewan, three principal competitors, are the world leaders without question in dry-land farming. We literally have world leaders and agricultural experts beating a path to our door. We benefit from that. If they had the money I'm sure we would sell a whole lot more.

Despite worldwide poor agricultural prices we are in a dynamic growth industry and certainly export markets are where we see the most significant growth happening. I want to express my frustration with our transportation systems, particularly the port in Vancouver. Last year when that port went on strike we had 17 containers somewhere between here and Vancouver for the Australian market. It caused great concern to us. We needed to meet some ships in Vancouver; we were unable to do so. It's very frustrating to prairie people, to Saskatchewan farmers and now to Saskatchewan manufacturers, to realize that there is a union, or one of, I think, 22 unions, that can have such a dramatic impact on the economics of this province by going on strike over perhaps some important issues, but perhaps some obscure issues as well.

We talk about essential services. The porting facilities are essential services to Canadians, prairie farmers as well as manufacturers—and I need to emphasize that. I'll also tell you that our shipping line have suggested to us that we transport

[Traduction]

Notre société compte 1 200 employés, ici, à Saskatoon. De par l'ampleur de nos effectifs, nous sommes les plus grands fabricants de machinerie agricole du Canada. Nous avons connu une croissance importante en partie grâce au fait que nous avons été acceptés dans les marchés internationaux et en raison de la demande qui existait sur ces marchés. À l'heure actuelle, nous exportons environ 40 p. 100 de notre production, surtout aux États-Unis, puis en Australie et enfin dans d'autres pays davantage en développement.

Les marchés d'exportation ont donc pour nous une très grande importance. Ces 40 p. 100 de nos produits vendus sur les marchés d'exportation représentent environ 540 emplois. On sait l'importance que l'on accorde au développement économique et aux emplois en Saskatchewan et dans tout le Canada. Il est donc très important d'offrir des programmes et des services qui favorisent tant la création que le maintien des emplois.

Flexi-Coil commercialise depuis longtemps, du moins pour la Saskatchewan, ses produits sur les marchés internationaux. Nous avons été les premiers à signer un accord de transfert de technologies avec l'ancienne Union soviétique, en 1984, à l'égard de nos produits. Nous avons également participé à de nombreux programmes parrainés par le gouvernement fédéral. Ces programmes nous ont certes été profitables; c'est pourquoi nous appuyons le maintien de certains d'entre eux.

Parmi les personnes présentes ici, il y a des gens plus versés que moi dans la commercialisation internationale; peut-être devrait-on accorder davantage de poids à leurs propos qu'aux miens. Je vais tout de même vous conter quelques anecdotes qui montrent bien ce qui me dérange dans la participation du gouvernement canadien à la mise en marché internationale. Flexi-Coil et ses trois concurrents de la Saskatchewan, il y en a trois principaux, sont sans conteste les leaders mondiaux de l'agriculture en terre sèche. En fait, les leaders mondiaux et les experts agricoles nous assiègent littéralement, ce qui nous est très profitable. S'ils avaient l'argent nécessaire, nous vendrions bien davantage.

Malgré les prix peu élevés des produits agricoles dans le monde, nous participons à un secteur en pleine croissance et cette croissance se situe en majeure partie du côté des marchés d'exportation. Permettez-moi d'exprimer ma frustration à l'égard de notre réseau de transports, surtout à l'égard du port de Vancouver. L'année dernière, lorsque les débardeurs sont entrés en grève, nous avions 17 conteneurs destinés à notre marché australien, quelque part entre ici et Vancouver. Cela nous a causé de grandes inquiétudes. Nous devions expédier cette marchandise pour qu'elle soit chargée sur des bateaux, à Vancouver; il nous a été impossible de le faire. Il est très frustrant pour les gens des Prairies, pour les agriculteurs de la Saskatchewan et, maintenant, pour les fabricants de cette province de se rendre compte qu'un syndicat, un des 22 qui existent, je crois, peut influer de façon aussi spectaculaire sur l'économie de notre province en déclarant une grève relativement à des enjeux importants peut-être, mais peut-être également obscurs.

C'est de services essentiels qu'il s'agit. Les installations portuaires sont des installations essentielles aux Canadiens, aux agriculteurs des Prairies ainsi qu'aux fabricants—et je tiens à le souligner. En outre, nous avons reçu une proposition de notre

[Text]

our product to New Westminster and they will then transport our product at no cost to us to Tacoma, Washington, or to San Francisco or wherever we would like at their expense because of the reliability of that service.

We believe in Canada. We want to provide jobs in Canada. So we say no. We will continue to use ships out of Vancouver.

[Translation]

compagnie de navigation: si nous transportons nos produits jusqu'à New Westminster, la compagnie les amènera sans frais jusqu'à Tacoma, Washington ou San Francisco, ou ailleurs, à ses propres frais, en raison de la fiabilité du service.

Mais nous croyons au Canada. C'est au Canada que nous voulons fournir des emplois. C'est pourquoi nous avons refusé l'offre et continuerons d'expédier nos produits à partir de Vancouver.

• 1125

In reality, it's the same ship. It stops in Vancouver, goes to Tacoma, goes to San Francisco, goes to Australia. It doesn't matter where we meet it, and if the shipping line decides that they can best service our product out of Tacoma, Washington, then I guess we will accept that.

In the last strike our equipment was shipped out of Tacoma, Washington. We do not and will not hesitate to make that change to serve our export market better.

I've appreciated some of the discussions of the necessity of information and access of information by some of the more learned men here.

I want to give you just an example. I've travelled to many foreign countries. Once I was with the minister, Michael Wilson, Minister of Finance. I was treated like a first-class individual Canadian. The next time I travelled with a provincial government trade mission. By the same people, I was treated as a second-class citizen. The third time I arrived in Kiev and met the trade commissioner. He handed me his business card and told me he would be a consultant next year and if he could help me out I should let him know. It's very frustrating to be treated differently by the same people.

I will tell you the story of travelling all night on a Russian plane to meet a trade commission and arriving at 5:30 a.m. with a note waiting: "Please meet me at 8 a.m. I need to meet with you". If you've ever been on a Russian plane, then you'll know that it's hard to sleep afterwards, but I was fighting sleep to meet with this official. At 8 a.m. I met her at her hotel room. She couldn't close her suitcase. She needed me to work on her suitcase, which I did for her. I was successful some minutes later. She gave me a hug and said goodbye.

I would not want that kind of abuse of any of my employees. Those kinds of frustrations, how government people interact with business people—and it's different with government people—concern and frustrate me, especially when I think that as a taxpayer I am paying for this.

En réalité, c'est le même navire. Il arrête à Vancouver, va à Tacoma, à San Francisco, en Australie. Peu importe où la jonction se fait, si la compagnie de navigation décide que c'est à Tacoma, Washington, qu'elle est le mieux en mesure d'expédier notre produit, de Tacoma, Washington, alors je suppose que nous serons d'accord avec cela.

Lors de la dernière grève, notre équipement a été expédié à partir de Tacoma dans l'État de Washington. Nous n'hésitons pas et nous n'hésiterons pas à faire ce changement pour mieux desservir notre marché d'exportation.

J'ai trouvé bien intéressants les échanges entre certaines personnes plus savantes que moi au sujet de la nécessité de recueillir l'information et d'y donner accès.

Permettez-moi de vous donner un exemple. J'ai voyagé dans de nombreux pays étrangers. À une occasion, je me trouvais avec le ministre des Finances, Michael Wilson. On m'a traité comme un Canadien de première classe. La fois suivante, j'ai voyagé avec une mission commerciale du gouvernement provincial. Les mêmes personnes m'ont traité comme un citoyen de seconde classe. La troisième fois, je suis arrivé à Kiev et j'ai rencontré le délégué commercial. Il m'a remis sa carte d'affaires et m'a dit qu'il serait consultant l'an prochain et de lui laisser savoir s'il pourrait m'être utile. Il est très frustrant d'être traité différemment par les mêmes personnes.

Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé après avoir voyagé toute la nuit dans un avion russe pour rencontrer une délégation commerciale. Lorsque je suis arrivé à destination, 5h30 du matin, la note suivante m'attendait: «Veuillez s'il vous plaît venir me rencontrer à 8 heures. Je dois vous rencontrer.» Vous avez déjà voyagé dans un avion russe, alors vous saurez qu'il est difficile de dormir par la suite, mais il m'a fallu lutter contre le sommeil pour rencontrer ce délégué commercial. À 8 heures du matin, je l'ai rencontrée à sa chambre d'hôtel. Elle n'arrivait pas à fermer sa valise. Elle avait besoin de moi pour l'aider à fermer sa valise, ce que j'ai fait pour elle. Il m'a fallu quelques minutes pour réussir. Elle m'a serré dans ses bras et elle m'a dit au revoir.

Je ne voudrais pas qu'un de mes employés se comporte de la sorte. Je trouve très inquiétante et très frustrante la façon dont les fonctionnaires traitent les gens d'affaires, particulièrement si on pense qu'en fait c'est moi qui paie pour tout cela en tant que contribuable. Ils agissent différemment avec d'autres fonctionnaires.

exte]

[Traduction]

I'm sure this committee is not interested in employee-personnel analysis or anything like that, but the government, because it is taxpayers' dollars, must ensure that people are treated with dignity and respect, despite their position, wherever they are in the world, and that the same treatment is given to the businessman as to the politician as to the tourist.

Je suis certain que votre comité ne veut pas une analyse des employés ou du personnel ou quoi que ce soit de ce genre, mais le gouvernement, puisqu'il s'agit de l'argent des contribuables, doit s'assurer que les gens sont traités avec dignité et respect, peu importe leur position, lorsqu'ils sont à l'étranger, et que tout le monde est traité de la même façon, que l'on soit homme d'affaires, politicien ou simple touriste.

Another thing that ticks me off—and I have only two more—is my conversation with Michael Wilson where he announced that there would be 20 million of tax credits available for export to a country. We busily went about marketing Canadian products, our products, encouraging manufacturing in this foreign country. We met with people. We were delighted.

Une autre chose qui m'embête et il ne m'en reste plus que deux—c'est que je suis allé avec Michael Wilson là où il a annoncé qu'on offrirait pour 20 millions de dollars de crédits d'impôt pour les exportations dans un pays. Nous sommes donc allés commercialiser les produits canadiens, nos produits, encourager la fabrication dans ce pays étranger. Nous avons rencontré des gens. Nous avons voyagé.

We brought a deal together, only to find out that \$12 million of the \$20 million in credits had already been allocated to a company that basically was not appropriate for the market and was supposedly about to support. The joke here was that they would sell more equipment in that foreign country than they would in Canada, because no one in Canada would buy it. As far as I know, this agreement was made prior to the disclosure of the \$20-million credit.

Nous avons conclu une transaction pour nous apercevoir que 12 des 20 millions de dollars de crédits avaient déjà été alloués à une société qui ne convenait pas au marché qu'elle s'appropriait supposément à aider. Le plus drôle, c'est qu'elle allait vendre davantage d'équipement dans ce pays étranger qu'au Canada, car personne au Canada ne voulait en acheter. À ma connaissance, cet accord a été conclu avant l'annonce du crédit de 20 millions de dollars.

I don't object to private or under-the-table deals. Sometimes I think that's part of life. When you're in the international marketplace, that's a big part of life. But what I would like from my Canadian counterparts, in government and in business, is at least to be told up front that the money has been spent, before I invest a lot of my dollars and government dollars in that project.

Je ne m'oppose pas aux transactions privées ou sous la table. Parfois je pense que ça fait partie de la vie. Mais lorsqu'on transige sur le marché international, c'est quelque chose de très important. J'aimerais que mes homologues canadiens, tant du côté du gouvernement que des gens d'affaires, me disent tout au moins tout de suite que l'argent a été dépensé, avant que j'investisse mon argent et l'argent du gouvernement dans ce projet.

Two final things, one being an illustration. Imagine what would happen if in order to get married it cost you \$20,000, and in order to be divorced it cost you \$100,000. There would be many fewer people married and there would be far fewer divorces.

Deux autres choses, dont un exemple. Imaginez ce qu'il arriverait s'il fallait payer 20 000\$ pour se marier et 100 000\$ pour divorcer. Il y aurait beaucoup moins de gens qui se marieraient et encore beaucoup moins de divorces.

Sometimes I think our trade programs, our PEMDs, our PAMPs, our Western Diversification Programs, which are funded operationally on pay-backs after successful programs, need to be looked around so that if a company is successful in generating new business, new markets, then it should not have to pay back the money. Rather, if a company is not successful, maybe it should have to support that. I think you would have a different attitude going into that program if you thought that if you were successful with that money then you didn't have to pay it back. But if you weren't successful you would have to pay it back. I think it would change the perspective. I would be supportive of that, particularly now that my company is basically too large to receive any more federal programs and money.

Parfois, je pense que nos programmes commerciaux, nos PDME, nos PARI, nos Programmes de diversification de l'économie de l'Ouest, qui sont essentiellement financés selon le principe qu'il y a remboursement si le programme a du succès, doivent être modifiés de façon à ce que si une société réussit à générer de nouvelles affaires, à trouver de nouveaux marchés, alors elle ne devrait pas être obligée de rembourser cet argent. C'est plutôt si une société n'a pas de succès qu'elle devrait être obligée de financer ses projets. Je pense qu'on aurait une attitude différente face à ce programme s'il n'était pas nécessaire de rembourser le montant en cas de succès mais seulement en cas d'échec. Je pense que cela changerait la perspective. Je serais en faveur de cela, surtout qu'à l'heure actuelle, ma compagnie est en fait trop grande pour profiter des programmes fédéraux et recevoir des fonds du gouvernement fédéral.

[Text]

[Translation]

• 1130

Another tick-off is that if Esso Industries, through one of their subsidiaries, can receive support because they have under 50 employees, then I think Flexi-Coil should be able to as well, even if the Esso company... we could establish a little spin-off company and play by the same rules. I don't know if a number of employees or gross sales are good ways to determine what government will support and not support.

Lastly, I too, as other people have mentioned, support this information access. I think there are resources, particularly here in Saskatchewan, in the marketplaces I'm interested in—the former Soviet Union, China. There are tremendous provincial resources. I certainly appreciate the input from the federal officers who are also here in Saskatchewan. I think they work well together. The further I get away from Saskatoon and Regina, the more there seems to be a gulf between federal and provincial support type of programs, as well as information. I strongly would support an interactive network or interactive programs that link federal and provincial initiatives in foreign trade.

Thank you very much for this opportunity to address you. I feel better. I got a little bit off my chest.

I hope that it would have had some value, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Anderson.

We conclude this portion by calling upon Mr. Lynn Riese of the Saskatchewan Food Processors' Association.

Mr. K. Lynn Riese (Member, Saskatchewan Food Processors' Association): On behalf of the Saskatchewan Food Processors' Association, I'm pleased to have this opportunity to make a presentation regarding export of some of our food products. I certainly don't have all the answers to this very complex issue. I do, however, have some insight and some suggestions.

First of all, generally and under normal conditions food exporters don't want or need much help from the government. Ideally we have a product to export. We would budget funds to launch our product. We would then have income being generated to support our distributors in promoting and exporting for our market. Make no mistake, continual promotion and support are musts to maintain and expand sales.

Now this works under normal circumstances, when we sell our products and maintain a margin that allows for normal promotion. Unfortunately, there are two main factors that have prevented this from happening generally.

First, as you know, the western world—mainly North America and Europe—has been in a terrible recession, in my opinion bordering on a depression. This has caused tremendous belt-tightening of consumers and hardest hit is upscale

Une autre chose qui m'embête est que si Esso Industries, par l'intermédiaire d'une de ses filiales, peut recevoir une aide parce que cette dernière a moins de 50 employés, alors je pense que Flexi-Coil devrait pouvoir en recevoir également, même si la société Esso... nous pourrions mettre sur pied une petite filiale et jouer sur les mêmes règles du jeu. Je ne sais pas si le nombre d'employés ou le total des ventes brutes d'une entreprise est une bonne façon de déterminer si le gouvernement lui viendra en aide ou non.

Enfin, comme d'autres gens qui l'ont mentionné, moi aussi j'appuie cet accès à l'information. Je pense qu'il y a des ressources, particulièrement ici en Saskatchewan, dans les marchés qui m'intéressent—dans l'ancienne Union soviétique en Chine. Il y a des ressources provinciales extraordinaires. J'apprécie certainement la participation des fonctionnaires fédéraux qui sont également ici en Saskatchewan. Je pense qu'ils travaillent bien ensemble. Plus je m'éloigne de Saskatoon et de Regina, plus il semble y avoir un gouffre entre l'information et les types de programmes d'aide fédéraux et provinciaux. Je serais tout à fait en faveur d'un réseau interactif ou de programmes interactifs pour faire la liaison entre les initiatives fédérales et provinciales dans le domaine du commerce extérieur.

Je vous remercie de l'occasion que vous m'avez donnée de témoigner devant votre comité. Je me sens mieux. Je me suis un peu quelque sorte vidé le cœur.

J'espère que cela vous sera utile, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup monsieur Anderson.

Nous allons conclure cette partie en invitant M. Lynn Riese de la Saskatchewan Food Processors' Association.

M. K. Lynn Riese (membre, Saskatchewan Food Processors' Association): Au nom de la Saskatchewan Food Processors' Association, je suis heureux d'avoir l'occasion de venir m'adresser à votre comité au sujet de l'exportation de certains de nos produits alimentaires. Je n'ai certainement pas toutes les réponses à cette question très complexe. J'ai cependant une bonne idée de la situation et quelques suggestions à proposer.

Tout d'abord, de façon générale et dans des conditions normales les exportateurs alimentaires ne veulent pas ou n'ont pas besoin d'aide du gouvernement. Idéalement, nous avons un produit à exporter. Nous budgétions des fonds pour lancer notre produit. Nous générons alors un revenu pour aider nos distributeurs à promouvoir et à exporter nos produits. Ne vous méprenez pas cependant; promotion et l'aide constantes sont nécessaires pour maintenir et augmenter les ventes.

Cela fonctionne habituellement dans des circonstances normales lorsque nous vendons nos produits et que nous maintenons une marge qui permet une promotion normale. Malheureusement, il y a deux facteurs importants qui ont empêché les choses de se passer ainsi de façon générale.

Tout d'abord, comme vous le savez, le monde occidental principalement l'Amérique du Nord et l'Europe—connaît une récession terrible qui, à mon avis, est à la limite d'une dépression. Cela fait en sorte que les consommateurs ont

[Texte]

products. This is the category that most Canadian processed food exporters fall into. This forces us to spend more money on promoting the value of our products and at the same time cutting our prices to maintain sales.

Second, and just as important, is the fact that our main competition is the U.S. They are getting even more aggressive in our markets, both domestic and export. They have a few major advantages. Their production is cheaper. They have a more entrepreneurial banking system that tends to invest in inventory and production. They get more backing from their government to do export missions and exporting. A lot of their agricultural lands are owned by large multi-faceted conglomerates that seem to be able to sell their products at a break-even or at a loss and still survive.

To address the question of what the government can do to improve exports for Canadian products, the support programs that I know are available are generally okay for new exporters. I do have some minor problems with that, but I'll leave it. As the gentleman from Flexi-Coil mentioned, it doesn't leave much for people who have been exporting for a while or are successful at exporting.

Basically I feel that if there are funds available, as much as possible they should be used for direct support for exporters. This way it increases our budget to promote our products. An example would be a program that funds 50% of Pacific projects that an exporter would see necessary to enhance the sales. I do believe the private sector should have a vested interest in any program we participate in. We should be putting up as much money as the government is.

Along the lines Mr. Anderson spoke about, there are statistics I read from somewhere—I'm not sure whether it's the Canadian Exporters' Association—that apparently 80% of the exports in Canada are done by 20% of the companies. There's one suggestion that we don't necessarily need more exporters, we just have to support the 80% of the exporters who are operating originally and we'll be able to increase our exports. I tend to agree with that.

I must reiterate that we must promote our exports on an ongoing basis. Even if we're well-established it still takes a lot of money to put our name out there and to build up our exports.

I agree with most of the other speakers. They've taken some of the things I was going to speak on, but I'll just leave it for questions.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Riese.

[Traduction]

se serrer la ceinture et ce sont les produits de première catégorie qui sont les plus durement touchés. C'est dans cette catégorie que la plupart des exportateurs canadiens d'aliments transformés se retrouvent. Cela nous force à dépenser davantage d'argent pour promouvoir la valeur de nos produits tout en réduisant nos prix pour maintenir nos ventes.

Deuxièmement, et tout aussi important, est le fait que notre principal concurrent se trouve aux États-Unis. Ils ont une plus grande agressivité commerciale dans nos marchés, tant canadiens qu'étrangers. Ils ont quelques avantages majeurs. Leur production est moins coûteuse. Ils ont un système bancaire davantage animé d'un esprit d'entreprise qui tend à investir dans les stocks et la production. Ils ont davantage d'aide de leur gouvernement pour des missions d'exportation et pour l'exportation de leurs produits. Bon nombre de leurs terres agricoles appartiennent à de grands conglomérats qui semblent être en mesure de survivre même s'ils vendent leurs produits au seuil de rentabilité ou même à perte.

Pour ce qui est de la question de savoir ce que le gouvernement peut faire pour améliorer les exportations de produits canadiens, les programmes d'aide que je connais et qui sont offerts répondent généralement aux besoins des nouveaux exportateurs. Cela me pose quelques petits problèmes, mais je laisserai cette question de côté. Comme le représentant de Flexi-Coil l'a mentionné, il ne reste pas beaucoup pour ceux qui exportent depuis un certain temps ou ceux qui exportent avec succès.

Je suis d'avis que s'il y a des fonds disponibles, ils devraient le plus possible être utilisés pour aider directement les exportateurs. Cela augmenterait ainsi notre budget pour promouvoir nos produits. On pourrait avoir par exemple un programme qui financerait 50 p. 100 des projets destinés à améliorer les exportations dans des pays du bassin du Pacifique. J'estime que le secteur privé devrait faire sa part quand il s'agit d'un programme mixte. Nous devrions y investir autant d'argent que le gouvernement.

• 1135

Dans la même veine que les observations de M. Anderson, j'ai lu des statistiques, publiées peut-être par l'Association canadienne de l'exportation, qui indiquent que 80 p. 100 des exportations canadiennes sont réalisées par 20 p. 100 de nos entreprises. On peut en déduire qu'il n'est pas nécessaire d'augmenter le nombre d'exportateurs, mais d'aider davantage les 80 p. 100 des exportateurs dont les activités sont marginales, ce qui devrait nous permettre d'augmenter notre rendement.

Je tiens à répéter que la promotion des exportations doit se faire de façon permanente. Même si nous sommes bien établis, il faut beaucoup d'argent pour garder notre visibilité et accroître nos exportations.

Je suis d'accord avec la plupart de ceux qui ont pris la parole. Ils ont développé certaines idées que j'allais exposer, alors je vais me contenter de répondre aux questions.

Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie, monsieur Riese.

[Text]

Now we have an opportunity to have a discussion and ask some questions. Maybe those who have made a presentation in the course of the remaining period will want to react to some of the thoughts that have been expressed to see whether there is a reinforcing of certain ideas that have been expressed. That can happen as we go along.

To start the questioning I'd like to call upon Mr. Bergeron.

M. Bergeron (Verchères): Merci, monsieur le président. Si vous le permettez, je vais m'exprimer dans l'autre langue officielle. Je vous laisse donc quelques secondes pour installer vos appareils.

Je voudrais vous remercier des présentations que vous nous avez faites ce matin. N'en déplaie au sénateur Andreychuk, je suis particulièrement intéressé par les questions concernant le commerce international. Et je dois dire que j'ai beaucoup apprécié vos commentaires.

D'ailleurs, j'aimerais moi-même faire un commentaire sur certaines des présentations qui ont été faites et poser une question à M. Garven.

Tout d'abord, concernant le point qui a été soulevé par M. Anderson quant aux délais d'expédition à partir des ports de la côte Ouest, je dois vous dire que c'est un problème sérieux. J'arrive justement du Japon, où des officiels japonais nous ont signalé que l'un des problèmes qu'ils retrouvaient dans les produits canadiens, c'était la difficulté d'avoir un approvisionnement régulier qui arrive à temps à tout moment. Donc, c'est un problème et il faudra se pencher sur cet aspect particulier pour garantir à nos clients, à l'étranger, un approvisionnement régulier qui soit toujours assidu et ponctuel.

M. Garven, vous dites qu'on a difficilement accès aux informations concernant les marchés étrangers et je pense que vous avez tout à fait raison. Je voulais soulever également un autre exemple japonais pour illustrer cette situation.

Nous avons rencontré l'ambassadeur du Canada au Japon qui nous faisait état d'un producteur canadien qui a tenté, sans succès, pendant plusieurs années, et à grands renforts d'investissements, d'introduire ses fruits confits sur le marché japonais. Après un certain temps, il a consulté des experts du marché japonais dans ce secteur-là, qui lui ont dit: «Le problème avec ta petite barre tendre de fruits confits, c'est que cela a l'air d'une petite lanière de cuir. Les japonais aiment bien les petits produits, emballés individuellement. Donc, il faudrait que tu coupes ton produit en plusieurs sections, pour que cela n'ait pas l'air d'une lanière de cuir et que cela soit plus attrayant au point de vue culturel pour les Japonais. D'autre part, ton produit est trop sucré. Les Japonais n'aiment pas les produits trop sucrés. Il faudrait que tu réduises un peu le sucre dans ton produit, et alors cela va se vendre facilement.»

Le producteur canadien a donc coupé son produit en différentes sections, a réduit la quantité de sucre et, actuellement, il paraît que cela a un succès fou sur le marché japonais, alors que, pendant des années, cela n'avait pas réussi.

[Translation]

Nous aurons maintenant le temps d'avoir un échange d'idées et nous pourrions aussi poser des questions. Peut-être que certains d'entre vous voudraient réagir à certaines des propositions que nous avons entendues; on saura si certaines idées font l'objet d'un certain consensus.

Je vais demander à M. Bergeron de commencer les questions.

Mr. Bergeron (Verchères): Thank you, Mr. Chairman. If you don't mind, I'll be using the other official language. You may need a few seconds to put on your ear pieces.

I'd like to thank you for the presentations you made this morning. Whatever Senator Andreychuk's views on the subject, I am particularly interested in matters relating to international trade. And I must say I very much appreciated your comments.

I would like to make a comment myself on some of the presentations we've heard and ask Mr. Garven a question.

First of all, concerning the point raised by Mr. Anderson about shipping times from the west coast ports, I must say it is a serious problem. I've just come from Japan where Japanese officials pointed out that one of the problems with Canadian products was the difficulty of having a regular supply arriving on time. So we shall have to look into this problem to ensure that our foreign customers do have a regular supply with reliable delivery times.

Mr. Garven, you say it is difficult for us to obtain information about foreign markets and I think you're quite right. I'd like to give another example from Japan to illustrate this situation.

The Canadian ambassador in Japan told us about a Canadian producer who, for several years and at great expense, has been unsuccessfully attempting to introduce his candied fruit on the Japanese market. At a certain point he decided to consult experts in marketing in Japan who told him that the problem with his bar of fruit paste is its resemblance to a small strip of leather. The Japanese like small products individually packed. They told him he should sell his product in small segments so that it doesn't look like a strip of leather and so that it is more attractive to the Japanese consumer. They also pointed out that the product was too sweet and this is not appreciated by the Japanese. If the sugar content were reduced, it would sell much more easily.

The Canadian producer decided to sell the product in small segments, reducing the quantity of sugar, and apparently it's turned out to be a big hit on the Japanese market when for years it was unable to make a breakthrough.

• 1140

Monsieur Garven, vous avez fait un certain nombre de suggestions concernant l'accessibilité aux informations à propos des marchés étrangers, mais quelle suggestion auriez-vous à formuler de façon précise au gouvernement canadien pour mettre en place un système d'accessibilité à ces informations pour les entreprises canadiennes?

Mr. Garven, you've made a certain number of suggestions concerning the accessibility of foreign market information, but what specific suggestion could you make to the Canadian government about setting up an information access system for Canadian businesses?

exte]

[Traduction]

Mr. Garven: Thank you very much. Since we're talking about market information at this point now, one suggestion I would like to advance is that there needs to be a national clearing-house for market information so that every time a federally or provincially sponsored research report or type of market information is collected, it goes into a central registry that can be accessed electronically across the country by businesses from their computers or through a phone-in system. The U.S. operates a similar system like this for the agri-food industry, Washington.

We have a system in Canada where there is a variety of libraries and information sources across the country. I maintain that most of these federal government libraries are for internal use of federal employees as opposed to external use by businesses.

This type of clearing-house information centre would be a disseminating source outwards. It would make use of some of the technology that's fast developing, things like fax-back, where trade commissioners could send in their leads to this central registry and businesses could then fax, at any time of day or night, into that to tap into the latest lead coming out of a certain market.

CISTI, the Canadian Institute of Scientific and Technical Information, is a group I've mentioned to you before. CISTI has become the largest lending library in North America. It's not well known to us across the country, but it is exemplary in its collection and dissemination of technical information to industry. Every day 600 documents are sent out to private industries across the country dealing with some technological information, translating a human document that industry may need. Of those documents, 60% are sent on same-day delivery.

That's because back in 1969 the government of the day had a vision that scientific and technical information had to become a national strategic asset. I'm proposing to you that we now, in 1994, consider international marketing information to be of a similar strategic asset, and that this type of clearing-house is a great step towards doing that.

I hope that's succinct enough for you at this point.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Elton would like to make a comment.

Dr. Elton: I don't know if your committee has familiarized itself with the National Trade Data Bank in the United States and its commitment by the U.S. Congress about three years ago, through legislation, to require all government agencies to cooperate in the development of a product that was readily available to any American.

It happens to be a Canadian who availed himself of that information. It costs me approximately \$35 every two months to obtain a CD-ROM that I can shove into my computer, that provides me with the information from 12 of the major agencies involved in collecting international information.

M. Garven: Je vous remercie beaucoup. Puisque nous parlons d'information sur les marchés, je me permets de suggérer qu'il faut un centre national d'échange d'information sur les marchés, afin que chaque fois que paraît le rapport d'une étude subventionnée par le gouvernement fédéral ou un gouvernement provincial ou qu'on recueille des informations sur les marchés, tout soit entreposé dans un fichier central auquel les entreprises de tout le pays pourront avoir accès électroniquement, soit par leur ordinateur ou par téléphone. Les États-Unis ont créé un service semblable à Washington pour le secteur agro-alimentaire.

Au Canada, nous avons diverses bibliothèques et sources d'information réparties dans le pays. Je soutiens cependant que la plupart de ces bibliothèques du gouvernement fédéral sont destinées à un usage interne, c'est-à-dire aux employés du gouvernement fédéral, plutôt qu'à un usage externe, c'est-à-dire pour les entreprises.

Un centre d'échange d'information de cette nature servirait de source de diffusion des informations. Il utiliserait certaines des technologies qui évoluent très rapidement comme, par exemple, l'interaction par télécopieur, qui permettrait aux délégués commerciaux d'inscrire les données recueillies dans le fichier central où les entreprises pourraient, grâce également à leur télécopieur, avoir accès jour et nuit aux toutes dernières informations concernant un certain marché.

L'Institut canadien de l'information scientifique et technique (ICIST) est un groupe dont je vous ai déjà parlé. L'ICIST est devenu la plus grande bibliothèque de prêt en Amérique du Nord. Ce n'est pas un service bien connu des Canadiens, mais c'est un service exemplaire d'utilisation et de diffusion d'information technique aux industries. Chaque jour, 600 documents sont envoyés à des entreprises du secteur privé du pays et il s'agit soit de documents technologiques ou de la traduction d'un document allemand dont une industrie peut avoir besoin. Quelque 60 p. 100 de ces documents sont livrés le jour même.

Ce service existe parce qu'en 1969, le gouvernement avait prévu que les informations scientifiques et techniques deviendraient un atout stratégique national. Je vous dis que nous considérons aujourd'hui, en 1994, les informations sur les marchés internationaux comme un atout tout aussi stratégique, et un centre d'échange d'information de cette nature représenterait un grand pas dans cette direction.

J'espère avoir été assez succinct pour vous.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): M. Elton veut faire un commentaire.

M. Elton: J'ignore si votre comité est au courant de la National Trade Data Bank des États-Unis et de l'engagement pris par le Congrès américain il y a environ trois ans, lorsqu'il a adopté une mesure législative exigeant que tous les organismes gouvernementaux coopèrent à l'élaboration d'un produit qui serait facilement accessible à tous les Américains.

Je suis un Canadien qui se sert de ces informations. Je paie environ 35\$ tous les deux mois pour obtenir un disque compact à mémoire morte que je peux insérer dans mon ordinateur et qui me donne les informations provenant de 12 des plus grands organismes qui recueillent des informations à l'échelle internationale.

[Text]

To try to obtain that information in Canada is an impossibility. No one produces it. No one is even committed to the production of it in the near future. To obtain some of the information that I can obtain on this CD Rom for \$35, from Statistics Canada costs me \$3,000 a year, and is updated annually. The National Trade Data Bank in the United States is updated every three months. These are the people we are competing with.

Libraries, as we have known them in the past, are not what we're going to need in the future. My comment about the electronic highway, about the Freenets, about accessibility to all Canadians of this information—we have paid for it. Our taxes went to pay for the collection of the data that is in all of these departments, but we do not have access to it. We are competing with people who have access to information in a much more convenient way than we do. If we want to improve our exports, we have to give people access to that information.

[Translation]

Il est impossible d'obtenir de telles informations au Canada. Personne n'offre un tel service. Personne ne s'est même engagé à en offrir un dans un avenir rapproché. Pour obtenir certaines des informations auxquelles j'ai accès grâce à ce disque compact qui me coûte 35\$, Statistique Canada me demande 3 000\$ par an pour des informations mises à jour annuellement. La National Trade Data Bank des États-Unis est mise à jour tous les trois mois. C'est avec ces gens que nous sommes en concurrence.

Les bibliothèques comme nous les avons connues dans le passé ne nous seront pas utiles à l'avenir. J'ai parlé de l'autoroute électronique, des services comme Freenets, de l'accessibilité à ces informations pour tous les Canadiens—nous avons payé pour ces informations. Nos impôts ont servi à payer la collecte de données qui existent dans tous ces ministères, mais nous n'y avons pas accès. Nous faisons concurrence à des gens qui ont accès à des informations d'une manière beaucoup plus commode que celle dont nous disposons. Si nous voulons augmenter nos exportations, nous devons donner aux entreprises un accès à ces informations.

• 1145

M. Bergeron: Monsieur le président, ce sera très court, simplement pour savoir si le type d'information qu'on pourra compiler pourra être aussi précise, aussi pointue que de savoir que les Japonais préfèrent les friandises douces aux friandises trop sucrées et qu'ils préfèrent des produits emballés dans de petits emballages individuels plutôt que de gros produits.

Cela pourrait-il être des informations aussi pointues que cela ou devra-t-on s'en tenir à des informations plus générales sur les différents marchés qui nous seront accessibles?

Dr. Elton: Can I respond first to that? This new technology gives you the opportunity to provide it as precisely as it was gathered. If there is a trade representative in Japan that gathers information about sugared fruit and non-sugared fruit and proportion fruit, etc., which can be put on that document along with all of the trade data about how many people consume that kind of product and whether it's consumed in Japan as compared with Korea as compared with...

The problem is not space. The problem is in making a commitment on the part of the people gathering that information to input it. That's where the cost is involved in the process.

It's being done anyway. What we're simply saying is you need some general government directives so is put in a format that can be made available to people in Moose Jaw, in Drayton Valley and in Montreal so they can access it.

That's the way, in my view, you're going to convince more Canadians to get involved in international marketing. It's essential to our future.

Mr. Bergeron: Mr. Chairman, I'll be very brief. I only want to know whether the type of information we can collect will be specific enough to allow us to know that the Japanese prefer sweet candy very sweet candy and that they prefer products in small individual packages rather than larger packages.

Could it be information as specific as that or will we have to confine ourselves to more general information on the various markets accessible to us?

M. Elton: Puis-je répondre d'abord à cette question? La nouvelle technologie vous permet de diffuser les informations la façon aussi précise qu'elles sont recueillies. Si un délégué commercial au Japon recueille des informations au sujet de fruits sucrés et non sucrés et de la proportion de fruit dans les friandises, etc., et que ces informations peuvent être inscrites sur un document qui contient toutes les données d'intérêt commercial, le nombre de personnes qui achètent des produits de cette nature, combien on en consomme au Japon, comparativement à la Corée et ailleurs...

Il ne s'agit pas d'un problème d'espace. Le problème réside dans la volonté de ceux qui recueillent les informations de les transmettre au fichier central. C'est là que le processus entraîne des coûts.

On le fait déjà de toute manière. Nous disons simplement que le gouvernement doit donner des instructions générales pour que les informations soient inscrites dans un format qui permet à des gens de Moose Jaw, de Drayton Valley et Montréal d'y avoir accès.

C'est ainsi, à mon avis, que vous pourrez convaincre un grand nombre de Canadiens de commercialiser leurs produits à l'échelle internationale. C'est essentiel à notre avenir.

exte]

[Traduction]

Mr. Garven: I just wanted to elaborate very briefly that the information can be... it's as precise as collected, but if we take your ample, your anecdote, of the granola bar manufacturer who has had access in Japan, that information could at some point creep into an information system. It's a start, right now, if we collect what we now know and then we begin to improve the quality of it.

Let me give you another illustration. Since 1970 PEMD has financed or contributed to over 20,000 trade missions by various companies to various markets and all those reports have a component there that is public information.

That information is currently put in filing cabinets and the doors are closed. There's no means to access all that market information, and this system would be a starting point. It won't be perfect but it will be one step towards substantially more market information.

Mr. Bergeron: Thank you.

Mr. Riese: I would just like to point out I had exactly that experience in Japan and I was a little bit upset about our embassy there. We've got this beautiful multimillion-dollar embassy. I went over there with a snack product that was very sweet. It's a honey snack product. I could have saved myself a lot of money if somebody had told me before we did this show that all you have to do is lessen the sugar product content. It's very common knowledge in Japan. It wasn't to me here. Everything of theirs has less sugar, I'm told, even apparently Coke.

So I appreciate what you're saying there.

Mr. Flis: Mexico's very interested in Canada's big bars. If you can't sell it to Japan, maybe you can to Mexico.

I have two questions; one is to the whole panel. But it comes from what you said, Mr. Garven. You're appealing for assistance to small and medium-sized business to do the market intelligence out there, help with the financing, etc., and get the companies export-ready.

That was attempted twice, once by recommending the national trading corporation and a second time a former Minister of Agriculture, Eugene Whelan, was pushing through this Canagrex act. Both have failed.

I think you have the answer sitting right beside you here when you're talking about the information highway. Is what you're seeking to help the small and medium-sized business in the information highway? If it is, then let's start putting our resources there. We've already started developing that, but we're going to be hampered unless the provinces get their acts together.

Mr. Garven: Je tiens simplement à ajouter très brièvement que les informations peuvent être... elles sont aussi précises que celles qu'on recueille, mais si l'on prend votre exemple, votre anecdote au sujet du fabricant de tablettes de granola qui a connu du succès au Japon, des informations de cette nature pourraient à un moment donné se retrouver dans un système d'information. On pourrait toujours commencer par compiler tout ce que nous savons, quitte à commencer ensuite à en améliorer la qualité.

Permettez-moi de vous donner un autre exemple. Depuis 1970, le Programme de développement des marchés d'exportation (PDME) a financé en totalité ou en partie plus de 20 000 missions commerciales de diverses compagnies qui ont visité de nombreux marchés et les rapports de toutes ces missions comportent un élément qui a été rendu public.

Ces informations sont actuellement enfermées dans des classeurs. On n'a pas actuellement accès à toutes ces informations sur divers marchés et le système dont je parle serait un bon point de départ. Il ne sera pas parfait, mais il représentera une première étape vers un réseau bien amélioré d'information sur les marchés.

Mr. Bergeron: Je vous remercie.

Mr. Riese: Je vous signale que j'ai vécu exactement la même expérience au Japon et que j'étais quelque peu fâché contre notre ambassade là-bas. Nous avons cette merveilleuse ambassade qui a coûté des millions de dollars. Je suis allé là-bas avec une friandise qui était très sucrée. C'était un produit à base de miel. J'aurais pu épargner beaucoup d'argent si quelqu'un m'avait dit avant la tenue de cette foire qu'il aurait suffi de réduire la teneur en sucre dans ce produit. Tout le monde le sait au Japon. Je ne le savais pas, étant donné que je vis ici. On me dit que tous leurs produits contiennent moins de sucre, même le Coca-Cola, apparemment.

Je comprends donc parfaitement ce que vous dites.

Mr. Flis: Le Mexique est très intéressé par ces grosses tablettes du Canada. Si vous ne pouvez pas les vendre au Japon, vous pourriez peut-être les vendre au Mexique.

J'ai deux questions à poser et l'une d'elles s'adresse à tous les témoins. Elle découle cependant de ce que vous avez dit, monsieur Garven. Vous demandez de l'aide au nom des petites et moyennes entreprises pour qu'elles puissent recueillir des informations commerciales, vous demandez une aide financière, notamment, afin que les entreprises soient prêtes à exporter leurs produits.

On l'a fait à deux reprises, une fois en recommandant la création de la Société nationale du commerce et, une seconde fois, lorsque l'ancien ministre de l'Agriculture, Eugene Whelan, a insisté pour créer la société Canagrex. Les deux programmes ont échoué.

Je pense que vous avez justement la solution, lorsque vous parlez de l'autoroute de l'information. L'aide que vous demandez pour les petites et moyennes entreprises est-elle l'autoroute de l'information? Dans ce cas, commençons à y investir nos ressources. Nous avons déjà commencé à le faire, mais nous n'y arriverons pas tant que les provinces ne se seront pas entendues.

[Text]

[Translation]

• 1150

If you still can't remove the barriers between provinces, how can we expect to compete in the world market? Is the answer there? How can we speed up the removal of the provincial barriers?

Dr. Parsons: There's no doubt about it, much of the information is already there. As everybody has said, we are paying for it, you have it, it's in filing cabinets around the world.

We have to bring that back to Canada. We have to bring that back to business, and business will then make its own decisions.

The electronic highway is the technology that's here now. It is cost-effective and we can use it. I don't think we have to deliver it through a government arm. There are all sorts of effective organizations that could be put in place because we don't want to end up just sitting on that information again. We need to get the information out into the economy.

The trade barriers are there. The governments are trying to make progress. But I don't think they should be used as an excuse. We want to remove the trade barriers at home because the degree to which we can trade more at home will be the degree to which we can compete more abroad.

At the present time, most of our trade goes within our own province and then it goes internationally. Trade within Canada from western Canada is falling apart, and even trade within western Canada is growing in a minuscule way.

The degree to which the smaller company can first grow in its town, then within its province, and then into the next province will be the degree to which it will have enough individual clout to carry the marketing costs offshore.

The information aspect is clearly a major deficiency. In western Canada we have run an economy based upon very few companies selling primarily very few products. Our opportunity lies in terms of processing these products. It's the agrifood process that is growing and not the raw wheat sales. It grew through the eighties and will continue to grow.

In order to move into those markets we're talking about, many smaller companies will need information on all of these products because it isn't just one product. It will be literally 1,001 new products.

Mr. Flis: We don't want 10 provinces duplicating products. Let's follow the U.S. model.

May I ask one short question?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): No, sorry.

Mr. Regan: The brevity of my comment may assist in finding a moment for Mr. Flis to ask a question.

Si l'on ne peut pas éliminer les entraves au commerce interprovincial, comment pouvons-nous nous attendre à faire face à la concurrence sur les marchés mondiaux? Est-ce là la solution? Comment pouvons-nous accélérer l'élimination des obstacles au commerce interprovincial?

M. Parsons: Il est certain qu'une grande partie de ces informations existe déjà. Comme tous l'ont dit, nous payons pour le recueillir, elles existent, elles se trouvent enfermées dans des classeurs dans les différents pays du monde.

Nous devons rapatrier ces informations au Canada. Nous devons les ramener aux entreprises pour qu'elles puissent ensuite prendre leurs propres décisions.

L'autoroute électronique existe déjà grâce à la technologie dont nous disposons actuellement. Elle est rentable et nous pouvons l'utiliser. Je ne pense pas que nous devrions le faire par l'entremise d'un organisme gouvernemental. Il y a toutes sortes d'organisations efficaces qu'on pourrait mettre sur pied, parce que nous ne voulons pas que ces informations restent encore inutilisées. Nous avons besoin de faire passer ces informations dans l'économie.

Les barrières commerciales existent. Les gouvernements sont en train d'essayer de faire des progrès. Je ne pense pas cependant qu'on devrait s'en servir comme excuse. Nous voulons éliminer les barrières commerciales au pays parce que nous pourrions mieux faire face à la concurrence à l'étranger dans la mesure où nous pourrions mieux commercer dans notre pays.

À l'heure actuelle, la plus grande partie de notre commerce se fait à l'intérieur d'une même province et le reste se fait avec d'autres pays. Le commerce entre l'Ouest canadien et le reste du pays est en train de s'effondrer et même le commerce à l'intérieur de la région de l'Ouest connaît une expansion minuscule.

Une petite entreprise aura suffisamment de poids pour supporter les coûts de la commercialisation à l'étranger dans la mesure où elle pourra d'abord progresser dans sa propre ville, puis dans sa propre province et ensuite dans la province voisine.

L'élément information représente évidemment une faille importante. Dans l'Ouest du Canada, l'économie est fondée sur un très petit nombre d'entreprises qui vendent principalement très peu de produits. Nos possibilités d'expansion résident dans la transformation de ces produits. C'est le secteur de la transformation agro-alimentaire qui progresse et non les ventes de blé brut. Ce secteur a connu une expansion dans les années quatre-vingt et cette expansion va se poursuivre.

Afin de pouvoir entrer sur les marchés dont nous parlons, plusieurs petites entreprises auront besoin d'information sur tous ces produits, parce qu'il ne s'agit pas d'un seul produit. Il y a littéralement mille et un nouveaux produits.

M. Flis: Nous ne voulons pas voir les 10 provinces copier les mêmes produits. Suivons le modèle américain.

Puis-je poser une brève question?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Non, je suis désolé.

M. Regan: Comme mon commentaire sera bref, nous aurons peut-être assez de temps pour permettre à M. Flis de poser sa question.

[Texte]

As an Atlantic Canadian, this presentation has given me the most sense of a shared concern and problem that we have in Atlantic Canada. In many ways we are producers and exporters of raw materials in terms of fish, wood products and so forth. There is a great need for more value-added, more export opportunities and access to information. I certainly feel a strong connection with the concerns you have put forward today.

I want you to know that of the presentations we've heard so far, we have certainly not heard one better than the combined presentation you've put forward. I want to congratulate you on this excellent presentation. In my view we should certainly use what you've told us in our report.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Regan. You've saved me from making a similar presentation. You've saved some time. I'm going to go to Mr. Strahl. We have to finish at 12:00 p.m.

Mr. Strahl: As the token westerner on this part of the tour—

Senator Andreychuk: Excuse me, I object.

Mr. Strahl: —or from the far west—

Senator Andreychuk: The Pacific, I might accept.

Mr. Strahl: Okay, the Pacific. I should be careful what I say here.

• 1155

I appreciate the fact that the Canada West Foundation has given us a Canada west perspective, which is, as Mr. Regan mentioned, a very Canadian one. Even more than that, it is an international perspective. All of you have mentioned how much interest there is in western Canada for that international perspective. I appreciated that.

Mr. Anderson: I have a brief question. We had a presenter this morning who said we needed some specific help on our export markets if we're going to increase export opportunities for Canadian companies. Your company has been very successful in the export market, whatever percentage of it that you mentioned. The fellow this morning mentioned that the secret was to have an enhanced write-off for companies that export. What has been the key to your success? Has it been the Western Diversification Fund, or is it something else totally unrelated to government?

Mr. Anderson: There are perhaps two different answers to that. We have benefited from Western Diversification and an allowance program whereby they provided some support to put our product on a market and pay for it on a short-term loan support program. There are two different issues.

Our product sometimes goes directly into markets such as Australia and such as Kazakhstan in the former Soviet Union. It doesn't have to be changed. It doesn't have to be cut in half to be palatable or have added or reduced sugar content. Finding that market—and there are many markets much like the Canadian market where our products are palatable—has probably been our initial success.

[Traduction]

Comme je suis un Canadien de la région Atlantique, en vous écoutant, j'ai l'impression que vous partagez les mêmes préoccupations que nous dans la région Atlantique. À bien des points de vue, nous produisons et nous exportons des matières premières, notamment du poisson et des produits du bois. Nous avons besoin de beaucoup d'activités qui vont ajouter de la valeur à ces matières premières, nous avons besoin également de plus de débouchés à l'étranger et d'avoir accès à des informations. Je partage certainement les préoccupations dont vous nous avez fait part aujourd'hui.

Je dois vous dire que parmi les exposés que nous avons entendus jusqu'à maintenant, votre présentation en bloc est certainement la meilleure. Je tiens à vous féliciter de cet excellent exposé. À mon avis, nous devrions certainement utiliser dans notre rapport ce que vous nous avez dit.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Regan. Vous m'avez enlevé les mots de la bouche. Vous m'avez fait gagner du temps. Je donne maintenant la parole à M. Strahl. Nous devons terminer à midi.

M. Strahl: À titre de représentant symbolique de l'Ouest dans cette partie de notre voyage. . .

La sénatrice Andreychuk: Je suis désolée, mais je proteste.

M. Strahl: . . . ou de l'extrême-ouest. . .

La sénatrice Andreychuk: J'accepterais peut-être du Pacifique.

M. Strahl: Très bien, du Pacifique. Je dois faire attention à ce que je dis.

Je suis heureux que la Canada West Foundation nous ait donné le point de vue de l'Ouest canadien qui est, comme l'a dit M. Regan, un point de vue authentiquement canadien. C'est même une perspective internationale. Vous avez tous parlé de l'intérêt que porte l'Ouest du Canada à cette perspective internationale, et c'est très bien.

Monsieur Anderson, j'aurais une brève question à vous poser. Quelqu'un nous a dit ce matin qu'il faudrait accorder une aide bien précise aux entreprises canadiennes pour leur permettre de développer leurs exportations. Vous avez très bien réussi sur les marchés d'exportation, quel que soit le pourcentage que vous nous avez cité. Selon le témoin de ce matin, le secret de la réussite, ce sont des conditions d'amortissement plus favorables pour les entreprises exportatrices. Quel a été l'instrument de votre réussite? Est-ce le Fonds de diversification de l'économie de l'Ouest ou quelque chose qui n'a rien à voir avec le gouvernement?

M. Anderson: Il y a peut-être deux réponses à cette question. Nous avons bénéficié du Fonds de diversification de l'économie de l'Ouest et d'un programme qui nous permettait de commercialiser notre produit sur un marché en bénéficiant de prêts à court terme. Mais il y a deux questions distinctes.

Parfois, nous commercialisons directement nos produits dans des pays comme l'Australie ou le Kazakhstan en ex-Union soviétique. Dans ce cas, nous n'avons pas à les modifier. Nous ne sommes pas obligés de présenter notre produit dans un plus petit emballage ou d'en accroître ou d'en réduire la teneur en sucre. C'est sans doute parce que nous avons trouvé ce marché—et il existe bien des marchés analogues au nôtre où nos produits sont appréciés—que nous avons réussi au départ.

[Text]

However, in the next process—and we're talking about value added and all this sort of thing—I believe there is certainly merit to the idea of when you are making changes or developing products for specific export markets that it would be very beneficial to have some tax credits or whatever that would allow you to do that, such as they are. You can do it under R and D tax credits to some degree, but there the product sits. It's the marketing of that product and the development of that. I think there's certainly some merit in that.

Mr. Strahl: My apologies to Senator Andreychuk. That won't happen again.

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. Flis: I want to ask Mr. Bryck of the Saskatchewan Wheat Pool to give us some guidance as to what should be our foreign policy as far as credits to the former Soviet Union countries. I know there's a lot of outstanding debt there with Russia, Poland, Byelorussia, etc. Should we write those off? Should we continue them? Should we insist they be paid? What percentage of your \$1.6 billion sales is credit sales?

Mr. Bryck: Overall we now have cases like Poland and a few other countries where I think we're over \$1 billion. The approach there is that we have to recognize that we have to look at some kind of a plan in terms of basically how we're going to deal with that. I can't give you the specifics on which ratio, but I think it's like any credit issue.

The whole credit issue is one of the things we're going to have to grapple with. It is one of the competitive elements around the world. Most countries offer various credit services to their exporters, whether it's agrifood or in any other area. So that's certainly something we are going to have to maintain if we want to be competitive out there.

Mr. Flis: Can you tell us what percentage of the \$1.6 billion—this is crucial—is credit?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Flis, we really have to cooperate with the morning.

Mr. Flis: I'll ask after the meeting.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Sure, you'll have time.

Mr. Bryck: Can I just add one comment about the question here?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Yes.

Mr. Bryck: I want to reiterate that I strongly concur about this information thing. There's no doubt about it when you look at it. If we don't have a strong role by our government in the foreign policy, foreign trade area, all the information in the world isn't going to do enough. I'll give you one specific example.

We export 2-million tonnes of canola seed to Japan. That's all raw product. Our company—we own the exporting and we're also the largest vertically integrated canola processing company in the world—did the market research in Japan 10 years ago. We forecast, we predicted the growing role where canola actually overtook soyabean exports from the U.S. We predicted that and we saw it. The point was, we could not break into that Japanese market.

[Translation]

Toutefois, à l'étape suivante—et je parle de valeur ajoutée et de ce genre de choses—il est certain qu'il serait utile d'être bénéficiaire de crédits d'impôt ou d'autres dispositions particulières pour pouvoir modifier ou élaborer des produits en fonction de marchés d'exportation bien précis. On peut dans une certaine mesure se servir des crédits d'impôt pour la R et D, mais s'agit uniquement de l'élaboration des produits dans ce cas. Pour ce qui est de la commercialisation et de l'adaptation du produit, j'ai l'impression que ce serait une bonne idée.

M. Strahl: Je prie la sénatrice Andreychuk de m'excuser. Cela ne se reproduira pas.

Des voix: Oh, oh.

M. Flis: Je voudrais demander à M. Bryck, du Saskatchewan Wheat Pool, de nous donner son opinion sur la position que nous devrions prendre en matière de crédits aux pays de l'ex-Union soviétique. Je sais que la Russie, la Pologne, le Bélarus, etc., ont des dettes considérables. Faut-il l'annuler? Faut-il la maintenir? Faut-il en exiger le remboursement? Sur votre 1,6 milliard de ventes, quel est le pourcentage de ventes à crédit?

M. Bryck: Actuellement, pour des pays comme la Pologne et quelques autres, la dette dépasse le milliard de dollars. Dans ce cas, il faut bien admettre qu'il va être nécessaire de trouver un plan pour régler la situation. Je ne peux pas vous donner de détails sur le ratio, mais je pense que c'est la même chose que pour n'importe quelle question de crédit.

Il va falloir régler ce problème de crédit. C'est un des éléments de la concurrence dans le monde. La plupart des pays accordent des services de crédit à leurs exportateurs, que ce soit dans le domaine de l'agro-alimentaire ou ailleurs. Si nous voulons être compétitifs, il va falloir préserver cela.

M. Flis: Pourriez-vous nous donner le pourcentage de crédit dans ce 1,6 milliard de dollars? C'est essentiel.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Flis, nous devons vraiment faire un effort pour respecter l'horaire.

M. Flis: Je poserai la question après la réunion.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Certainement, vous aurez le temps.

M. Bryck: Pourrais-je ajouter une remarque au sujet de cette question?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Oui.

M. Bryck: Je répète que je suis entièrement d'accord avec cette notion d'information. C'est une évidence. Si le gouvernement n'intervient pas puissamment au niveau de la politique étrangère du commerce extérieur, toutes les informations au monde serviront à rien. Je vais vous donner un exemple.

Nous exportons deux millions de tonnes de graines de canola vers le Japon. Il s'agit uniquement du produit brut. Notre entreprise—nous contrôlons les exportations et nous sommes aussi la plus grosse entreprise de traitement du canola intégrée verticalement au monde—a fait l'étude de marché au Japon il y a dix ans. Nous avons alors prédit que nos exportations de canola remplaceraient les exportations américaines de soja vers le Japon. Nous l'avons prédit et nous l'avons bien vu. Le problème, c'est que nous ne pouvions pas pénétrer le marché japonais.

xe]

One, they had a Japanese oil tariff, basically equal to—coincidentally—the cost it would take for us to land oil in Japan. That's where we need to work with the government in terms of trade negotiations with those countries. You can do all the market research in the world that you want, and you can be right on paper, but you have to have market access.

[Traduction]

D'une part, il y avait un droit de douane sur les huiles importées au Japon qui représentait comme par hasard à peu près ce que nous coûtait cette huile une fois rendue au Japon. Voilà pourquoi il faut absolument que le gouvernement intervienne au niveau des négociations commerciales avec ces pays. Vous aurez beau faire toutes les recherches au monde sur le marché, et avoir parfaitement raison sur le papier, il n'en reste pas moins qu'il est essentiel de réussir à avoir accès au marché.

• 1200

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Thank you, members, for your cooperation in making it a successful morning.

Merci aux membres du comité de leur collaboration qui nous a permis d'avoir une excellente matinée.

I want to thank Dr. Elton, Dr. Parsons, Mr. Garven, Mr. Bryck, Mr. Anderson, and Mr. Riese for their presentations.

Je remercie M. Elton, M. Parsons, M. Garven, M. Bryck, M. Anderson et M. Riese de leurs exposés.

I agree with Mr. Regan. It was a very valuable presentation, with a good deal of convergence of views. It's obvious you're playing on the same hockey team.

M. Regan a eu raison de dire que ces témoignages ont été très utiles et ont concordé sur bien des points. De toute évidence, vous êtes tous dans la même équipe de hockey.

Some hon. members: Oh, oh.

Des voix: Oh, oh.

Mr. Strahl: I want to know who's left wing and who's right wing.

M. Strahl: Je veux savoir qui est l'ailier gauche et qui est l'ailier droit.

Senator Andreychuk: We're all in the middle in Saskatchewan.

La sénatrice Andreychuk: Nous sommes tous au centre en Saskatchewan.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, gentlemen, for your help.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, messieurs, pour votre aide.

Thank you, Mr. Flis, for your cooperation.

Merci, monsieur Flis, de votre collaboration.

The meeting is adjourned.

La séance est levée.

ENDING SITTING

SÉANCE DU SOIR

• 1907

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ladies and gentlemen, we are ready to begin our hearings in Winnipeg.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Mesdames et messieurs, nous sommes prêts à commencer nos audiences à Winnipeg.

We would invite those of you who are making presentations to come to the table. The first group is the Manitoba Council for International Cooperation. Then we have the Mennonite Central Committee, and finally the Marquis Project.

Nous invitons les témoins à prendre place à la table. Le premier groupe que nous entendrons est le Conseil pour la coopération internationale du Manitoba. Puis, nous entendrons le Comité central mennonite et, enfin, le Projet Marquis.

We expect to conclude this section of our work at 8:30 p.m. I would therefore suggest that each group make an initial presentation a maximum of 10 minutes. After the three presentations are completed, we will have a discussion and a question and answer period. Our experience has been that that part is very useful for witnesses and also for members of the committee, who can ask questions and clarify various points.

Nous anticipons de conclure cette séance à 20h30. Je propose donc à chacun des groupes de limiter ses remarques liminaires à 10 minutes. Après les exposés, nous aurons une période de discussion et de questions. Notre expérience nous a prouvé que c'est une partie très utile de nos délibérations non seulement pour les témoins, mais aussi pour les membres du comité qui peuvent alors poser des questions et obtenir des éclaircissements sur divers points.

• 1910

With your agreement I will now begin. I call upon the Manitoba Council for International Cooperation. Marilee Geller will begin.

Si vous êtes d'accord, nous commencerons maintenant. J'invite le Conseil pour la coopération internationale du Manitoba, représenté par Marilee Geller, à prendre la parole.

[Text]

Ms Marilee Geller (President of the Board, Manitoba Council for International Cooperation): Thank you, Mr. Chairman. We welcome this opportunity to be here tonight. The Manitoba Council for International Cooperation is a coordinating body or an umbrella group of 36 international development NGOs that are working here in Manitoba.

I would like to introduce briefly the other members of our group just so you know who we are and who will be speaking. Mr. Peter Peters, represents the Mennonite Central Committee on the MCIC board. He is the executive director of the Manitoba Mennonite Central Committee group. Stella Le John, who is also a board member, represents the group MATCH International. She is a social worker with the Immigrant Women's Association. Darlene Henderson is our executive director. I am the president of the board of the MCIC. I sit there as a representative from the Winnipeg YM-YWCA's international development programs.

We are a broad-ranged coalition of organizations with church and other international development groups. In our brief we outlined our mission statement and some of our views about development. We are members of CCIC, and I was present last week at the CCIC meetings where we met with you. I didn't think I would be seeing some of you again so soon, but here we are.

I think we would like to underline something in light of the UNDP report, which is going to be released tomorrow. Some news organizations broke the embargo and we heard the wonderful news, of course, that Canada was ranked number one among the nations in that report. However, the report also states that poverty is seen as the greatest threat to global security. We think it is very important for that to be a consideration as we review Canada's foreign policy.

We, of course, agree with CCIC in the sense that we believe the foreign policy review should indeed be far-reaching and include issues such as security, trade, aid, defence, our refugee policies, and all of these things. We feel it is very important for all of them to be domestic and for our foreign policies to start from the same value base and to be working toward the same goals. They should not be counter-productive and working against each other.

Right now, while we did participate in the process that led to the CCI brief, there are some issues that are of real importance to our own members. They also felt they would like to make and present a brief that would further delve into those two topics that they are very interested in here in Manitoba. This involves Canada's refugee policy and the importance of educating Canadians for sustainable human development.

First, Ms Le John will speak about Canada's refugee policies, then Mr. Peters will speak on the importance of educating Canadians.

[Translation]

Mme Marilee Geller (présidente du conseil d'administration. Conseil pour la coopération internationale du Manitoba): Merci monsieur le président. Nous sommes heureux d'être ici ce soir. Le Conseil pour la coopération internationale du Manitoba est un organisme cadre ou de coordination représentant 36 ONG du Manitoba oeuvrant dans les domaines du développement international.

J'aimerais d'abord vous présenter brièvement les autres membres de notre groupe qui m'accompagnent. M. Peter Peters, qui représente le Comité central mennonite au sein de notre association, et qui est le directeur exécutif du Comité central mennonite du Manitoba. Stella Le John, membre du conseil d'administration, qui représente le groupe MATCH International. Elle est travailleuse sociale pour l'Association des immigrantes. Darlene Henderson est notre directrice exécutive. Je suis la présidente du conseil d'administration du Conseil pour la coopération internationale du Manitoba. J'y siège à titre de représentante des programmes de développement international de YM-YWCA de Winnipeg.

Nous représentons donc toute une gamme d'organisation religieuses et autres qui s'intéressent au développement international. Dans notre mémoire, nous décrivons notre mission et certains de nos souhaits en matière de développement. Nous sommes membre du CCCI et j'ai assisté aux comparutions du CCCI devant votre comité la semaine dernière. Je ne croyais pas vous revoir de sitôt.

À la lumière du rapport du PNUD qui sera rendu public demain, nous aimerions souligner un point. Certains médias n'ont pas tenu compte de l'embargo et ont annoncé la nouvelle merveilleuse selon laquelle, bien sûr, le Canada se classe au premier rang parmi tous les pays qui font l'objet de ce rapport. Cependant, le rapport indique aussi que la pauvreté est actuellement la plus grande menace pour la sécurité du monde. Cette constatation nous semble extrêmement importante, particulièrement dans le cadre de l'examen de la politique étrangère du Canada.

Bien sûr, nous sommes d'accord avec le CCCI, en ce sens que nous estimons que la politique étrangère devrait être examinée de façon exhaustive et inclure des facteurs tels que la sécurité, le commerce, l'aide au développement, la défense, notre politique à l'égard des réfugiés. Nous devons tenir compte de ces facteurs ici, au pays, et les inclure dans notre politique étrangère de sorte que nous travaillions à la réalisation des mêmes objectifs au pays et à l'étranger. Nos politiques nationales et étrangères ne devraient pas être contradictoires.

Nous avons participé au processus d'élaboration du mémoire du CCCI, mais nous aimerions souligner quelques enjeux qui revêtent une importance particulière pour nos membres. Nos membres ont aussi cru bon de vous présenter un mémoire qui aborderait plus en détail deux questions d'intérêt particulier pour le Manitoba: la politique sur les réfugiés du Canada et l'importance de sensibiliser les Canadiens au développement durable de la race humaine.

Mme Le John vous parlera d'abord de la politique sur les réfugiés et, ensuite, M. Peters vous touchera quelques mots de l'importance de la sensibilisation des Canadiens.

[Texte]

[Traduction]

Ms Stella Le John (Board Member, Manitoba Council for International Cooperation): Good evening, ladies and gentlemen. Thank you for the privilege of talking to you today. We hope, by addressing you, to influence the decision Canada will make in its foreign policy.

We believe that the Canadian refugee policy should be complementary to the sustainable development policy as well as the human development policy. MATCH International works in partnership with women in the south. We are particularly concerned with women from the south who come to Canada as refugees, because a lot of the policies that are made by Canada affect them directly.

In this regard we hope that Canada can come up with a refugee policy that would focus on people who need refugee status the most, namely, women and children. Often by the time these refugees come to Canada, they have been in other countries where they have received various sorts of treatment. With Canada's good reputation, they come to Canada with high hopes. We hope that when they come here we could at least be in a position to create an outreach policy that would address the needs of these various communities.

One of the main concerns in my area of work is the difficulty women often find themselves in when they are sponsored into the country. Oftentimes there is violence for people who are refugees—in their countries of origin—which is the reason why they leave. And then, if they are someplace else before coming to Canada, there is further abuse or irregularities when what they are accustomed to. But we really would appreciate having an outreach policy in Canada that would quickly make it possible for women to have access, or the refugees per se to have access to information. There is a lot of information as well as a lot of good services in Canada; however, the problem is that people oftentimes don't know about those services. So by accessing information and knowing about these services, we could eliminate a lot of unfortunate and unnecessary pain for these families.

• 1915

When sponsorship fails, husbands often say the women could go back where they came from. If they are not advised properly, they tend to panic. Oftentimes they will sit in an unhealthy household and not be able to take advantage of the services in the community simply because they are not aware of them. So we hope that this can be addressed by making them know that can be done about the services and where they can get the information.

Just recently we had cases that we represented taken to the federal level. In some cases, because of the support that's available in the community, people have been granted status and they have been able to stay in Canada. I think, though, a clear and very definite way of informing people about their rights as refugees, their status in Canada, would make things go more smoothly. Thank you.

Mme Stella Le John (membre du conseil d'administration, Conseil pour la coopération internationale du Manitoba): Bonsoir, mesdames et messieurs. C'est un privilège pour nous que de comparaître devant votre comité aujourd'hui, et nous vous en remercions. Nous espérons que, par votre entremise, nous exercerons une certaine influence sur les décisions que prendra le Canada en matière de politique étrangère.

Nous estimons que la politique du Canada en matière de réfugiés devrait venir compléter ses politiques de développement durable et de développement humain. MATCH International travaille en partenariat avec les femmes de l'hémisphère sud. Nous nous inquiétons beaucoup du sort de ces femmes qui viennent au Canada comme réfugiées, car bon nombre des politiques adoptées par le Canada les touchent directement.

Nous espérons que le Canada pourra se doter d'une politique sur les réfugiés qui mettra l'accent sur ceux qui ont le plus besoin du statut de réfugié, soit les femmes et les enfants. Souvent, ces réfugiés qui arrivent au Canada ont dû passer par d'autres pays où ils ont été plus ou moins bien traités. Étant donné la bonne réputation du Canada, ils arrivent ici caressant de grands espoirs. Nous espérons donc être en mesure d'appliquer une politique d'approche qui nous permettrait de répondre aux besoins de ces diverses communautés.

Dans mon domaine, on se préoccupe beaucoup des difficultés que connaissent les femmes qui ont été parrainées pour entrer au Canada. Souvent, les réfugiés ont été victimes de violence dans leur pays d'origine qu'ils ont quitté pour cette raison. Parfois, ils ont dû aller dans un autre pays avant de venir au Canada où il y a eu d'autres abus ou irrégularités dont ils n'ont pas l'habitude. Nous aimerions donc que le Canada se dote d'une politique d'approche qui permettrait aux femmes réfugiées d'accéder facilement aux informations dont elles ont besoin. Il y a au Canada beaucoup de renseignements et d'excellents services; cependant, le problème, c'est que les gens ignorent que ces services existent. En les renseignant sur ces services, nous pourrions éliminer une bonne part des souffrances inutiles et déplorables que connaissent ces familles.

Lorsque le parrainage échoue, les maris disent souvent à leurs femmes qu'elles devraient rentrer dans leur pays. Si les femmes ne sont pas bien informées, elles paniquent. Souvent, elles restent dans un foyer brisé et ne profitent pas des services que leur offre leur collectivité tout simplement parce qu'elles en ignorent l'existence. Nous espérons pouvoir régler ce problème en les renseignant sur ces services ou, à tout le moins, en leur indiquant où elles peuvent trouver des informations.

Récemment, des causes que nous représentions se sont rendues jusqu'au niveau fédéral. Avec le soutien de la collectivité, certaines se voient accorder le statut de réfugié et peuvent rester au Canada. Il n'en reste pas moins que, en informant clairement les gens de leurs droits à titre de réfugiés, de leur statut au Canada, les choses se passeraient beaucoup mieux. Merci.

[Text]

Mr. Peter Peters (Member of the Board, Manitoba Council for International Cooperation): Honourable chairman, ladies and gentlemen, good evening. I am pleased to speak in support of the recommendation that says that the Government of Canada should take an active role in educating Canadians about the links between domestic and global and social-economic policies, problems, and solutions.

I believe that education is important and that we understand that it is not us versus them. We know the expression "no man is an island unto himself". We know this not only from poetry but also ecologically—everything, all living things are interconnected. It matters very much that we understand and believe in this principle.

We believe that education needs to take place. We recognize and value the education that we have as Canadians. The values that we have as Canadians should be reflected in our foreign policies: values of equity, respect, empowerment that results from self-determination, values of human rights that honour individual rights as well as collective rights. We believe we should support sustainable development that is environmentally sustainable, but also economically and socially sustainable. We want to support this because people have hopes, dreams, and feelings. We do not do this out of charity but because we need to learn and be inspired from meaningful, worthwhile connections of partnerships.

Community decisions that are made locally, anywhere, that produce positive results are things that we can learn from, that produce empowerment. We know how it feels when offshore decisions are made in Canadian society that affect certain people, the powerlessness that results from that. They are often exploitive in nature. Third World people feel this, and so we need to understand the way these things work.

I would like to suggest that we support the recommendation that education for Canadians should continue to take place so that we support sustainable human development that involves the partnership of government, the NGOs, and society—the peoples with whom we work. So we would like to support this recommendation of education for Canadians on sustainable human development. Thank you.

[Translation]

M. Peter Peters (membre du conseil d'administration, Conseil pour la coopération internationale du Manitoba): Monsieur le président, mesdames et messieurs, bonsoir. Je suis heureux de prendre la parole pour appuyer la recommandation voulant que le gouvernement du Canada joue un rôle actif dans la sensibilisation des Canadiens aux liens qui existent entre les politiques, les problèmes et les solutions socio-économique sur le plan national international.

À mon avis, ce travail de sensibilisation et d'éducation est très important; il faut que nous comprenions qu'il ne s'agit pas d'eux contre nous. On entend parfois dire que personne ne vit en vase clos. C'est particulièrement vrai du point de vue environnemental—tout ce qui est vivant est interdépendant. Il importe que nous comprenions et que nous acceptions ce principe.

Nous estimons qu'il faut maintenant faire l'éducation des Canadiens. Nous reconnaissons et nous apprécions l'éducation que nous recevons déjà au Canada. Les valeurs des Canadiens devraient d'ailleurs sous-tendre notre politique étrangère: l'équité, le respect, la prise en charge qui découle de l'autodétermination, les droits tant individuels que collectifs. Nous estimons que nous devons soutenir le développement durable autant au point de vue environnemental que social et économique. Nous devons soutenir cette cause parce que nous savons que les gens nourrissent des espoirs, caressent des rêves et éprouvent des sentiments. Nous devons le faire non pas par charité mais bien parce que nous voulons apprendre et tirer une inspiration de partenariats et de liens significatifs.

Les décisions prises par les collectivités, au niveau local, qui donnent des résultats positifs sont pour nous des occasions d'apprentissage qui mènent à la prise en charge. Nous savons ce que nous ressentons lorsque des décisions qui sont prises à l'étranger nous touchent nous, la société canadienne; nous connaissons le sentiment d'impuissance qui en découle. Souvent, ces décisions mènent à l'exploitation. Les peuples du Tiers monde éprouvent ce sentiment; nous devons donc nous mettre à leur place pour bien le comprendre.

Je propose que nous appuyions la recommandation voulant que l'éducation des Canadiens mise sur le développement durable de la race humaine, en collaboration avec les gouvernements, les ONG, la société—les peuples avec lesquels nous oeuvrons. Nous accordons notre appui à la recommandation sur l'éducation des Canadiens en vue d'assurer le développement durable de la race humaine. Merci.

• 1920

Ms Geller: That concludes it. We look forward to your questions.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you; we look forward to that exchange also. I appreciate your cooperation in making brief opening statements.

Now we turn to the Mennonite Central Committee. Mr. Richert.

Mr. George Richert (Chairman of the Board, Mennonite Central Committee of Canada): Thank you, Mr. Chairman. We appreciate this opportunity to appear before you.

Mme Geller: Cela conclut notre exposé. Nous sommes prêts à répondre à vos questions.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Nous nous réjouissons également à l'idée de cette discussion. Je vous sais gré de nous avoir présenté une allocution liminaire assez brève.

Passons maintenant au Comité central mennonite. Monsieur Richert, vous avez la parole.

M. George Richert (président du conseil d'administration, Comité central mennonite Canada): Merci, monsieur le président. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de comparaître devant votre comité.

[texte]

[Traduction]

The Mennonite Central Committee is the relief and development arm of the some 600 different Mennonite congregations in Canada, with something over 100,000 members. Our board has representatives on it from the various Mennonite denominations and also from the various provincial MCC organizations in Ontario, Manitoba, Saskatchewan, Alberta, and British Columbia.

We partner with those provincial organizations for our Canadian programming and we partner with a binational organization headquartered in Pennsylvania known simply as the Mennonite Central Committee for a significant portion of our overseas work.

Our brief does not cover the full range of foreign policy concerns, but we will speak to what we feel we know about foreign policy and foreign affairs.

Elaine Peters will speak about civil society as a foundation for sustainable development. Chris Derksen Hiebert will speak to conflict as a barrier to sustainable development and note some of the efforts we have made in conflict resolution, and Marv Frey, our executive director elect, will kind of wrap things up.

Mrs Elaine Peters (Member, Mennonite Central Committee of Canada): The one issue on which I would like to focus my presentation is the role of civil society in the developmental process.

To make my point, I would like to relate one story of my Brazilian experience. Together with my husband, I spent five years in Brazil working with the Mennonite Central Committee. During that time, MCC's work in Brazil was supported by both the Canadian and the Manitoba governments through the Canadian International Development Agency and the Manitoba Council for International Cooperation.

In June 1992 the Earth Summit on the Environment and Development was held in Rio de Janeiro. Premier Gary Filmon, together with several other Manitoban representatives, participated in this conference. As the premier was interested in visiting some development projects in the field, MCIC asked MCC Brazil if it would be possible for the premier to visit MCC's project work in the eastern Brazil.

This presented us with a dilemma. On the one hand, we felt honoured that the premier was interested in visiting our work. On the other hand, we were concerned that protocol might require official notification of his visit and that this notification could jeopardize the work that MCC has established in the community over many years.

The social situation in Pernambuco is highly politicized. Many public officials purchase votes. MCC tends to be apolitical in its work. We were concerned that had our Brazilian governor known about the visit, he might well have used the visit towards his own political ends. In short, the state governor's agenda and the people's agenda are not necessarily the same when it comes to sustainable development projects for subsistence farmers.

Le Comité central mennonite est la branche responsable du secours et du développement pour les quelque 600 congrégations mennonites qui existent au Canada, et regroupe plus de 100 000 membres. Notre conseil d'administration se compose de représentants des diverses confessions mennonites ainsi que des diverses organisations provinciales du CCM en Ontario, au Manitoba, en Saskatchewan, en Alberta et en Colombie-Britannique.

Nous nous associons à ces organisations provinciales pour l'application de nos programmes canadiens, ainsi qu'avec un organisme binational dont le siège se trouve en Pennsylvanie, appelé Comité central mennonite, pour ce qui est d'une bonne partie de nos activités à l'étranger.

Dans notre mémoire, nous n'abordons pas tous les problèmes liés à la politique étrangère, mais nous parlerons surtout des aspects que nous connaissons le mieux en matière de politique et d'affaires étrangères.

Elaine Peters parlera de la société civile en tant que fondement du développement durable. Chris Derksen Hiebert abordera la question des conflits qui font obstacle au développement durable et signalera certaines initiatives que nous avons prises en matière de règlement des différends; enfin, Marv Frey, notre directrice générale élue, fera une sorte de récapitulation.

Mme Elaine Peters (membre, Comité central mennonite Canada): Mes remarques porteront essentiellement sur le rôle de la société civile dans le processus de développement.

Pour bien vous faire comprendre ce que j'avance, j'aimerais vous faire le récit d'une de mes expériences au Brésil. Accompagnée de mon mari, j'ai passé cinq ans au Brésil au service du Comité central mennonite. Au cours de cette période, les activités du CCM au Brésil étaient appuyées par les gouvernements canadien et manitobain, par l'entremise de l'Agence canadienne de développement international et du Conseil de coopération internationale du Manitoba.

En juin 1992, le Sommet de la terre sur l'environnement et le développement a eu lieu à Rio de Janeiro. Le premier ministre Gary Filmon, accompagné de plusieurs autres représentants du Manitoba, y a participé. Étant donné que le premier ministre désirait aller voir sur le terrain certains projets de développement, le CCIM a demandé au Comité central mennonite du Brésil s'il était possible d'organiser pour le premier ministre une visite sur les lieux d'un projet entrepris sous les auspices du CCM dans le nord-est du Brésil.

Nous avons alors été confrontés à un dilemme. D'une part, nous étions honorés de l'intérêt que le premier ministre portait à notre travail. D'autre part, nous craignons que le protocole n'exige qu'on avise officiellement les responsables de sa visite, auquel cas nous risquions de compromettre le travail qu'effectuait le CCM dans la collectivité depuis de nombreuses années.

La situation sociale à Pernambuco est très politisée. Bon nombre de représentants élus achètent des voix. Le CCM s'efforce de rester apolitique dans le cadre de ses activités. Si notre gouverneur brésilien était informé de la visite du premier ministre, il y avait lieu de craindre qu'il en profite dans son propre intérêt politique. En un mot, le programme du gouverneur de l'État et celui de la population ne sont pas nécessairement les mêmes en matière de projets de développement durable pour les producteurs de cultures vivrières de base.

[Text]

MCC works with people on the ground. Our workers live in the poverty-stricken communities in which they work and these communities have accepted our partnership with them. In our work we attempt to utilize the resources the people have at their disposal. A relationship of mutual trust has been developed. This relationship allows MCC as an NGO to work with people in development.

Our Brazilian partners, however, would never dream of the possibility of having their governor to their homes for rice and beans. For them to realize that our premier was visiting us would have given them a faulty impression and wrong expectations concerning our connectedness. It would have placed into question their understanding of the motivation of our work as well as their perception of access to resources, both financial and human. Premier Filmon was very gracious and very understanding. He accepted our invitation to visit our communities as our guest, a friend and colleague from Canada.

With this understanding, when the premier arrived we were able to walk the communities together. We ate rice and beans in humble homes and our Manitoban visitors gained accessibility to areas in northeastern Brazil because of MCC's long-standing involvement and commitment in the region. This, for us, illustrates the contribution of NGOs such as MCC and the role it can play in the developmental process in the building of civil society.

[Translation]

Le CCM travaille avec les gens sur le terrain. Nos représentants vivent dans les localités très pauvres où ils travaillent et ces dernières ont accepté que nous travaillions à leurs côtés. Dans le cadre de notre travail, nous essayons d'utiliser les ressources que les gens ont à leur disposition. Nous avons réussi à établir un rapport de confiance mutuelle. C'est ce rapport qui permet au CCM de participer avec les gens à des projets de développement en tant qu'ONG.

Nos partenaires brésiliens, toutefois, n'envisageraient jamais la possibilité de recevoir leur gouverneur chez eux pour lui offrir du riz et des haricots. S'ils s'étaient rendus compte que notre premier ministre venait nous voir, cela leur aurait donné une fausse impression et de fausses attentes quant à nos rapports. Cela aurait remis en question la façon dont ils interprètent notre perception quant à l'accès aux ressources, tant humaines qu'financières. Le premier ministre Filmon a été très aimable et compréhensif. Il a accepté notre invitation à se rendre dans nos villages en tant qu'ami, invité et collègue du Canada.

Fort de cette entente, dès l'arrivée du premier ministre, nous avons été en mesure de nous promener ensemble dans les villages. Nous avons mangé du riz et des haricots dans des foyers modestes et nos visiteurs manitobains ont pu se rendre dans certaines régions du nord-est du Brésil grâce au rôle actif que joue le Comité central mennonite depuis longtemps dans la région. C'est là, selon nous, un bon exemple de la contribution des ONG comme le Comité central mennonite et du rôle qu'il peut jouer dans le processus de développement, notamment pour bâtir une société civile.

• 1925

In summary, we believe that NGOs such as MCC make good use of resources and provide an effective way for the Canadian government to invest in development. Our workers live in the poverty-stricken communities in which they work. Their cost of living is low. We spend few resources on infrastructure. By living in the communities, workers become aware of problems that local people face and work at developing projects that are sustainable, utilizing local resources.

MCC's intention in project development is to take a community through a developmental process with respect to a chosen project and then, after the community is able to sustain the project independently of outside support, to move to other projects and other communities.

With respect to our agency, the Mennonite and Brethren in Christ Churches contribute significant resources to projects. We are not merely a channel for CIDA or MCIC funds. However, by utilizing CIDA and MCIC funding, our constituency is able to partner with the Canadian and Manitoba government in building civil society.

Bref, nous estimons que les ONG comme le CCM utilisent les ressources à bon escient et offrent un moyen efficace au gouvernement canadien d'investir dans le développement. Nos travailleurs vivent dans les collectivités très pauvres où le projet est mis à exécution. Leurs dépenses sont réduites au minimum. Nous consacrons peu de ressources à l'infrastructure. En vivant sur le terrain, les travailleurs sont plus sensibilisés aux problèmes auxquels se heurtent les locaux et s'efforcent d'élaborer des projets qui sont durables et font appel aux ressources locales.

En matière d'élaboration de projets, le Comité central s'efforce d'aider une collectivité à se développer grâce à un projet donné; ensuite, lorsque le village est à même de poursuivre le projet sans aide extérieure, il passe à d'autres projets dans d'autres collectivités.

En ce qui concerne notre communauté, les Églises mennonites de la Communion chrétienne nouvelle-vie font une énorme contribution en ressources à nos projets. Nous ne servons pas simplement de canalisation aux fonds de l'ACDI ou du Conseil de coopération internationale du Manitoba. Toutefois, grâce au financement fourni par ces deux organismes, notre groupe est en mesure de s'associer aux gouvernements du Canada et du Manitoba pour l'épanouissement d'une société civile.

Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Mr. Chris Derksen Hiebert (Member, Mennonite Central Committee of Canada): Central to the whole issue of sustainable human development is the impact of conflict on development. Our intention here today, as with our written

M. Chris Derksen Hiebert (membre, Comité central mennonite Canada): Au cœur de toute la question du développement humain durable se trouve l'incidence des conflits sur le développement. L'idée qui ressort de nos remarques

exte]

[Traduction]

ef, is to make the point that development is undermined by conflict; secondly, that non-state actors, like churches and NGOs, have a vital role to play in the building of peace in international settings through our efforts at conflict resolution.

Traditionally, questions of peacekeeping and peacemaking have solely been the realm of state actors. International diplomacy has functioned as a means of drawing together state and military leaders to a peace table where cease-fires and eventually peace agreements can be reached. This is an important role of states, which we are not here to critique today. We believe, though, that real, long-term peace cannot be built by addressing only the stakeholders at the political and military levels of society. Peace must be worked for and built at all levels, including the middle and lower levels of society. This is the realm where we see an active role for non-state actors. We believe that this role can be demonstrated, and to do so I would like to describe briefly for you one of MCC's experiences at building peace in Somalia.

Mennonites have been involved in Somali for some 40 years. As the crisis there escalated in the fall of 1992, MCC, like many others, was faced with the question of how to respond. We chose to focus our efforts on conflict resolution within the country, but we sent humanitarian supplies and personnel to work with Somali refugees in Kenya.

Our work in Somali was to help support and to facilitate dialogue between the various clans in conflict. MCC became involved in a number of local and regional peace conferences. One of these was the Grand Elders Conference in Boorama in northern Somalia. This conference took place over the course of six months in early 1993 while the media spotlight was trained on the Mogadishu area. Here some 250 Somali clan elders along with 2,700 advisers met over this period where they worked out long-standing conflicts, arrived at a consensus about how to govern northern Somalia and how to resolve future conflicts there.

While this conference was primarily directed by Somalis using indigenous conflict resolution methods, MCC helped to facilitate these meetings by covering a significant portion of the costs and by providing periodic advice and encouragement. Our role was to stand alongside the process to make space for this to happen.

We believe that this example of partnership for the purpose of building peace demonstrates the kind of constructive role that NGOs can play. As we stated above, it is our conviction that real, long-term peace requires that discussions and agreements must go far beyond those struck between national leaders at high profile summits. Conflicts must also be resolved and transformed at the middle and lower levels of society if peace is to take hold.

d'aujourd'hui ainsi que de notre mémoire écrit est que le conflit entrave le développement; en second lieu, que les intervenants autres que les États, par exemple les Églises et les ONG, ont un rôle crucial à jouer dans l'établissement de la paix à l'échelle internationale grâce à leurs efforts en vue de régler ces conflits.

Depuis toujours, les questions du maintien de la paix et de la pacification sont du ressort exclusif des États. La diplomatie internationale a permis de rapprocher les chefs d'État et les dirigeants militaires lors de négociations pour la paix en vue d'imposer un cessez-le-feu et d'en arriver finalement à un accord de paix. C'est un rôle important que jouent les États et que nous n'avons aucune intention de critiquer aujourd'hui. Nous estimons toutefois qu'il est impossible d'établir une véritable paix à long terme en s'en remettant uniquement aux responsables politiques et militaires de notre société. C'est à tous les niveaux, y compris au niveau des classes moyennes et inférieures de la société, qu'il faut travailler pour la paix. C'est dans ce domaine que les intervenants autres que les États peuvent jouer un rôle actif. Nous estimons que ce rôle est possible et pour vous en donner la preuve, j'aimerais vous présenter brièvement l'une des initiatives prises par le CCM en vue d'établir la paix en Somalie.

Les Mennonites sont présents en Somalie depuis une quarantaine d'années. Lorsque les événements se sont précipités à l'automne 1992, le CCM, comme bien d'autres organismes, s'est demandé comment réagir à cette crise. Nous avons décidé de concentrer nos efforts sur la solution du conflit à l'intérieur du pays et nous avons envoyé des fournitures et du personnel à des fins humanitaires pour travailler aux côtés des réfugiés somaliens au Kenya.

Notre travail en Somalie visait à soutenir et favoriser le dialogue entre les divers clans en présence dans ce conflit. Le Comité central mennonite a participé à un certain nombre de conférences locales et régionales pour la paix, et notamment à la Grand Elders Conference, tenue à Boorama dans le nord de la Somalie. Cette conférence s'est déroulée sur une période de cinq mois, au début de l'année 1993, tandis que les médias concentraient leur attention sur la région de Mogadiscio. Lors de cette conférence, près de 250 chefs de clans somaliens accompagnés de 2 700 conseillers se sont réunis en vue d'essayer de démêler des conflits de longue date et en sont arrivés à un consensus sur la façon de gouverner le nord de la Somalie et de résoudre les conflits futurs dans cette région.

Même si cette conférence s'est déroulée principalement sous la direction de Somaliens qui utilisaient des méthodes locales de règlement des différends, le CCM a contribué à la tenue de ces réunions en assumant une importante partie des frais et en offrant régulièrement aux participants conseils et encouragements. Notre rôle consistait à suivre le déroulement du processus en vue de trouver une solution.

A notre avis, cet exemple de partenariat visant à établir la paix témoigne du rôle utile que peuvent jouer les ONG. Comme nous l'avons dit plus tôt, nous sommes convaincus que, pour instaurer une véritable paix à long terme, il faut que les débats et les ententes ne se limitent pas aux rencontres entre dirigeants nationaux lors de sommets très publicisés. Il faut également résoudre les conflits et changer la situation dans les classes moyennes et inférieures de la société si l'on veut que la paix soit durable.

[Text]

We cite this example of MCC peace-building work because we believe that it highlights a number of points that need to be made about the resolution of conflict. Where MCC's actions have been effective in Somalia, they were based on a number of attributes. MCC had long-term involvement with the people and cultures in conflict. This involvement provided us with a good understanding of this culture and of the conflicts existent there, as well as the indigenous conflict methods there. Through many years of service in Somalia, the MCC had earned the trust of people at the local levels of society. Our actions were thus given validity and legitimacy.

[Translation]

Nous citons cet exemple d'initiative pour la paix entreprise par le CCM car nous estimons qu'il souligne certains arguments qu'il faut avancer au sujet de la solution des conflits. Si le Comité central mennonite a réussi à être efficace en Somalie, c'est grâce à certains éléments positifs. Nos travailleurs connaissaient depuis longtemps les gens et les groupes culturels en présence dans le conflit. Cela nous a permis de bien comprendre cette culture et la nature des conflits qui sévissaient dans la région, ainsi que les méthodes locales de règlement des différends. Grâce à ses nombreuses années de présence en Somalie, le CCM a gagné la confiance de la population locale. On a donc reconnu l'utilité et la légitimité de nos initiatives.

• 1930

Finally, our long-term involvement also suggests we are committed to the people affected by conflict and we will not pull up stakes, even in the face of escalating violence. This commitment is critical as conflict resolution and transformation require time. It is a sobering reality that conflict may take as long to resolve as it did to create, thus we are often talking about years, if not decades. Outside bodies can often do more harm than good by simply parachuting in and out of a crisis.

Enfin, notre engagement à long terme prouve également que nous sommes déterminés à aider les populations touchées par les conflits et que nous ne les abandonnerons pas, même face à une escalade de la violence. Cet engagement est d'une importance cruciale puisque le règlement des conflits et l'évolution de la société prennent du temps. Il est un fait qu'il faut parfois attendre longtemps pour résoudre un conflit qu'il n'en a fallu pour le créer et nous parlons donc souvent d'un rôle qui s'étale sur plusieurs années sinon des décennies. Les organismes de l'extérieur peuvent souvent faire plus de mal que de bien s'ils se contentent d'intervenir lorsque la crise éclate et de repartir aussi vite.

Based on our experience in the field of conflict resolution in Somalia and many other locations, we recommend that the link between conflict and sustainable development be recognized and acknowledged in Canada's foreign policy; that a multi-track approach be recognized as essential to conflict resolution, acknowledging the critical role of non-state actors in the process of achieving sustainable peace and security; and that CIDA and the Department of Foreign Affairs develop a strong funding base for work aimed at the resolution of conflict in Third World settings. This fund would support research, training, and actual mediation in conflict resolution efforts.

D'après notre expérience sur le terrain du règlement des conflits, en Somalie et dans bien d'autres endroits, nous recommandons que la politique étrangère du Canada tienne compte du lien existant entre le conflit et le développement durable; que l'on considère une stratégie à plusieurs volets comme essentielle au règlement des différends, tout en reconnaissant le rôle crucial des intervenants non gouvernementaux dans le processus menant à une paix et à une sécurité durables; et que l'ACDI et le ministère des Affaires étrangères créent une solide base de financement des activités visant à résoudre les conflits dans les pays du Tiers monde. Ces fonds permettraient de soutenir la recherche, la formation et la médiation dans les efforts visant à résoudre les conflits.

Mr. Marvin Frey (Overseas Services Coordinator, Mennonite Central Committee of Canada): I would just like to provide a brief summary and begin by asking to whom aid should be given. After you cut through everything else that's involved in foreign aid, you're still stuck with that question. I think that's what we've been trying to determine.

M. Marvin Frey (coordonnateur des services étrangers, Comité central mennonite Canada): Je voudrais simplement vous donner un bref aperçu de la situation, en commençant par la question suivante: À qui faut-il venir en aide? Lorsque vous aurez effectué des coupures dans toutes les autres initiatives d'aide à l'étranger, vous n'aurez toujours pas répondu à cette question. C'est ce que nous nous sommes efforcés d'établir.

When you look at most Third World situations there are two options. You're faced with the question of whether you should support host governments or civil society, which includes voluntary associations and non-governmental organizations. If you only support host governments there may be difficulties due to corruption, human rights abuses, or other factors. If you don't support government, you only have civil society, NGOs, or voluntary associations.

Lorsqu'on examine la situation dans la plupart des pays du Tiers monde, on est confronté à deux options. D'une part, il faut se demander s'il faut soutenir les gouvernements hôtes ou la société civile, qui englobe les associations bénévoles et les organismes non gouvernementaux. Si nous offrons de l'aide uniquement aux gouvernements des pays en cause, il risque de poser des problèmes liés à la corruption, à la violation des droits de la personne ou à d'autres facteurs. Si l'on n'aide pas le gouvernement, il ne reste que la société civile, les ONG ou les associations bénévoles.

[Texte]

We believe that working with civil society is a viable option. We think it should be given more support rather than less support. We see this being particularly important in the area of conflict resolution.

That summarizes our presentation.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

We now turn to Mr. Zack Gross, executive director of the Marquis project.

Mr. Zack Gross (Executive Director, Marquis Project): My colleagues and I have already submitted a brief to the committee, which basically covers what our organization is about. It outlines our work in development education and partnership activities with rural development groups in Uganda and gives some suggestions for possible guidelines for foreign policy in the future.

We're located in Brandon, Manitoba, about two hours west of here you drive like I do, and about two and one half hours west for everybody else.

I'd just like to tell you a little about what it's like working in a rural setting on development issues, which is something some people say can't be done.

We have 15 years of experience as a development projects and education NGO in rural Manitoba. We can assure you rural people are very strongly interested in the issues this committee is examining. Farmers with skin leathered and lined by the weather and dirt under their fingernails are concerned about what is going on in the world; how food shortages in other parts of the world will affect their sales; how the international grain market is going to affect their prices; how farming practices affect soil and health; and how transnational marketing decisions and prices of inputs affect their bottom line.

Rural students, who feed their farm animals before going to school, are in touch with the land and nature and carry adult responsibilities every day. They have much in common with the children of the Third World. Seniors who remember the Depression can identify with people around the world who lack wealth, water, and political power.

People whose roots are in the credit union and cooperative movements are interested in the attempts of Third World people to get greater control of production and earnings.

Support for development systems and development of education in rural Manitoba is also a product of the many agricultural and professional people who have worked overseas through their church, through CIDA, or through an NGO. Our

[Traduction]

À notre avis, la collaboration avec la société civile représente une option réaliste. Il faudrait même accroître notre aide au lieu de la réduire. Selon nous, c'est tout particulièrement important dans le domaine du règlement des conflits.

Voilà qui conclut nos remarques liminaires.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Nous passons maintenant à M. Zack Gross, directeur général du Projet Marquis.

M. Zack Gross (directeur général, Projet Marquis): Mes collègues et moi avons déjà fait parvenir un mémoire au comité dans lequel nous expliquons les objectifs de notre groupe. Nous y présentons nos activités dans le domaine de l'éducation et du partenariat dans le développement, entreprises de concert avec des groupes de développement rural de l'Ouganda, et faisons quelques propositions relatives à d'éventuelles lignes directrices pour notre politique étrangère de demain.

Notre siège social se trouve à Brandon au Manitoba, à deux heures de route d'ici si l'on se déplace en automobile comme je le fais, et à environ deux heures et demie pour toutes les autres personnes.

Je voudrais simplement vous expliquer brièvement en quoi consistent les activités liées au développement en milieu rural, ce qui, selon certains, est impossible à faire.

Il y a déjà 15 ans que notre groupe est présent dans les régions rurales du Manitoba, en tant qu'ONG chargée de programmes d'éducation et de projets de développement. Nous pouvons vous donner l'assurance que les ruraux s'intéressent fortement aux questions sur lesquelles se penche votre comité. Les agriculteurs à la peau tannée et burinée par le vent et aux ongles sales s'inquiètent de la situation internationale; ils se demandent quelle incidence les pénuries existant dans d'autres régions du monde auront sur leurs propres ventes, comment le marché international des céréales influera sur leurs prix, comment les pratiques agricoles se répercutent sur le sol et leur santé et quelle incidence auront sur leur chiffre d'affaires les décisions en matière de commercialisation prises par des sociétés transnationales et le prix des intrants.

• 1935

Les écoliers des régions rurales, qui nourrissent les animaux de la ferme avant d'aller à l'école, sont en contact avec la terre et la nature et s'acquittent tous les jours de responsabilités d'adultes. Ils ont beaucoup en commun avec les enfants du Tiers monde. Les aînés qui se souviennent de la Crise comprennent la souffrance de ceux qui, ailleurs dans le monde, manquent d'eau et sont privés de pouvoir économique et politique.

Les gens d'ici qui ont des racines dans le mouvement des Caisses populaires et de la coopération s'intéressent aux tentatives que font leurs contemporains du Tiers monde pour prendre le contrôle des moyens de production et de leurs épargnes.

Le soutien aux systèmes de développement et l'évolution de l'éducation au Manitoba rural sont également l'oeuvre de nombreux agriculteurs et professionnels qui ont travaillé outre-mer, soit avec leur Église, l'ACDI ou une ONG. Nos 500

[Text]

membership of 500 rural Manitobans is proud of Canada's past record in supporting Third World development, strongly supports the kind of people-to-people methodology our organization and many other NGOs use, and is committed to participating in aid and education in the future. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. Thank you for your presentations. We're now ready to have a discussion or deal with questions, so I'm opening the floor to the committee members. I'll begin with Mr. Regan.

Mr. Regan: Thank you, Mr. Chairman. I was very interested in the presentations. The comments and the last speaker with the Marquis Project reminded me of Atlantic Canada, where I'm from, where we find the people in rural communities are very interested and supportive of these kinds of efforts. In fact, they're the ones that seem to give the most, although they have the least to give, to Third World aid or whatever else there's a need for.

My question isn't for you, although you may want to answer. My question relates to what Mr. Frey was saying; I think it was you, Mr. Frey. What role do you see for democratic development and how can it be built in developing countries? You've talked about community development; what role do you see or how can we as a government in our foreign policy assist in the development of democratic institutions in other parts of the world?

Mr. Frey: Well, I can give you a quick answer or a long answer, but I'll attempt the quick one. I think you can. I think democracy will be hard to define and therefore any inputs, if you want to work with governments on that, will have to be in the training and research areas.

I don't see that we can transplant our systems to many Third World situations. I would say our involvements in South Africa would be an excellent example of some of the ways we've worked at that, anywhere from providing election monitors to the kind of investments that Canada has made within the black community in South Africa prior to the end of apartheid. I guess I would also say, in the area of civil society, equip civil society to work at the same issues.

So what I'm saying is you're not only working with the government but you're also working with civil society, and in a place like Somalia, where we have the most experience, we would argue that you need to invest at the middle level of society, which the UN often doesn't reach. Religious elders, community elders, important provincial officials—that's the level that often the non-governmental organizations don't reach, nor do the international organizations such as governments. There's a whole host of, if you want to say, middle level management that we're now looking to work with more directly.

[Translation]

membres du Manitoba rural tirent fierté des états de service du Canada dans le soutien au développement du Tiers monde, croient fermement dans le jumelage de personnes que notre organisation nombre d'autres ONG pratiquent, et s'engagent à participer à l'aid et à l'éducation dans le Tiers monde à l'avenir. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. vous remercie de vos exposés. Nous sommes maintenant prêts discuter ou à poser des questions. Je cède donc la parole à membres du comité. Je commence avec M. Regan.

M. Regan: Merci, monsieur le président. J'ai trouvé les exposés très intéressants. Les observations du dernier intervenant au sujet du projet Marquis m'ont rappelé le Canada atlantique, d'où je suis, où les gens des localités rurales s'intéressent vivement à ce genre d'initiative. D'ailleurs, ils sont ceux qui semblent donner le plus, même s'ils semblent avoir moins à donner, à l'aide au Tiers monde ou à toute autre bonne cause.

Ma question ne s'adresse pas à vous, mais vous voudriez peut-être y répondre. Ma question renvoie à ce que M. Frey disait; je crois que c'était vous, monsieur Frey. Quel rôle entrevoyez-vous pour le développement démocratique comment peut-on encourager l'avènement de la démocratie dans les pays en voie de développement? Vous avez parlé de développement communautaire; quel rôle notre gouvernement peut-il jouer ou peut faire sa politique étrangère pour encourager le développement des institutions démocratiques dans d'autres régions du monde?

M. Frey: Eh bien, je peux répondre brièvement ou longuement, mais je tâcherai d'être bref. Je crois qu'on peut l'être. Je crois que la démocratie sera difficile à définir et c'est pourquoi toutes les contributions de notre part, si l'on veut travailler de concert avec les gouvernements en ce sens, devront se faire dans le domaine de la formation et de la recherche.

Je ne crois pas que nous puissions transplanter nos systèmes dans nombre de pays du Tiers monde. À mon avis, nos interventions en Afrique du Sud constituent un excellent exemple de certaines des choses que nous avons faites, par exemple, envoyer des observateurs aux élections ou investir comme le Canada l'a fait dans les communautés noires d'Afrique du Sud avant le démantèlement de l'apartheid. Je dirais aussi, pour ce qui concerne la société civile, qu'il faut équiper la société civile pour qu'elle puisse trouver des solutions aux mêmes problèmes.

Ce que je veux dire, donc, c'est qu'il faut travailler non seulement avec les gouvernements mais aussi avec les sociétés civiles et, dans un pays comme la Somalie, là où nous avons plus longue expérience, nous sommes d'avis qu'il faut investir dans la classe intermédiaire de la société, que les Nations Unies ne rejoignent pas souvent. Les aînés des communautés religieuses, des villages, les notables de province forment la classe que les organisations non gouvernementales ne rejoignent pas souvent, ni les organisations internationales comme les gouvernements. Nous envisageons de travailler maintenant plus directement avec toute une gamme, si vous voulez, de gestionnaires intermédiaires.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Regan: My second question is to the Manitoba Council. What mechanisms do you see the federal government creating to provide access for women to information, in terms of the outreach policy referred to, and also what mechanisms and what ways do you see us educating Canadians on development issues?

• 1940

Ms Le John: I believe the outreach can be provided through agencies.

First of all, right now funding is very crucial. We have suffered a lot of cutbacks. My agency was set up to address the needs of the immigrant and refugee community more specifically—the people who have difficulties because of their culture and language problems. However, this funding has been cut back drastically.

Also, there are often too many restrictions. I think perhaps we need to look at the manner in which we've delivered services in the past. We tend to compartmentalize things—one agency does this, another does something different—but we're at a stage where, partly because of the funding and partly because of population mobility, we need to have an overlap. We need to have agencies collaborate, look at the situation, study the problems we deal with nowadays, and try to address as many problems as possible while still specializing. There is no need for a family to be parcelled out to different agencies when the job can be done in one area.

Therefore, I think it's crucial that upon entering Canada, refugees and immigrants have access to information. Take, for instance, the area of violence against women. Most people, most abusers, most perpetrators maintain this is the way things are done in their countries. This is the way it's always been.

So how do we begin to educate people to do things differently? It involves information being available to people at the port of entry. It is clearer and more often in the vernacular so that it's in a language they understand, which means that in order for them to be able to access the information, it may very well have to be translated to their language.

This of course has to be hit all the way down the line, from the port of entry to the place of employment to the schools. In every place they go, we have to keep reiterating that violence is a crime that cannot be done. Oftentimes, for people who've been in Canada for as long as even five years, the situation in their country of origin has changed and they don't even realize that.

Because of the UN conference on women, a forward-looking strategy came out that said that violence against women will no longer be tolerated. This is just one of many paragraphs outlined in the document that tell countries, nations, and governments how to address the problems that exist in order to improve the status of women. So it's information that is given out.

Then funding has to be made available to the agencies in order to determine what they need to do to best meet the needs of their communities.

M. Regan: Ma deuxième question s'adresse au Conseil manitobain. À votre avis, quels mécanismes le gouvernement fédéral devrait-il créer pour faciliter l'accès des femmes à l'information, dans le contexte de la politique de diffusion dont nous avons parlé, et quels moyens devrions-nous prendre également pour sensibiliser les Canadiens aux questions de développement?

Mme Le John: Je crois que ce sont les organismes qui peuvent se charger de la diffusion.

Tout d'abord, le financement est à l'heure actuelle une question très importante. Les nombreuses compressions nous ont fait mal. Mon organisme a été fondé pour combler les besoins des immigrants et des réfugiés, plus particulièrement de ceux, donc, qui éprouvent des difficultés en raison de leur origine culturelle et linguistique. Et c'est là que le financement a été réduit de beaucoup.

De même, il y a souvent trop de restrictions. Je crois qu'il nous faut repenser la manière dont nous avons offert nos services par le passé. Nous avons tendance à compartimenter les choses: un organisme fait ceci, un autre fait cela, mais nous sommes parvenus à une étape où, partiellement en raison du financement réduit et partiellement en raison de la mobilité de la population, il nous faut établir des ponts. Il faut que les organismes collaborent, examinent la situation, étudient les problèmes qui nous attendent aujourd'hui, et tâchent de régler le plus grand nombre de problèmes possible tout en conservant leur spécialisation. Il est inutile qu'une famille doive s'adresser à plusieurs organismes différents si le travail peut être fait en un seul endroit.

C'est pourquoi il est essentiel, à mon avis, qu'à leur arrivée au Canada, les réfugiés et les immigrants aient accès à l'information. Prenez par exemple le cas de la violence dont sont victimes les femmes. La plupart des personnes, la plupart des fautiveurs, affirment que c'est comme ça qu'on fait dans leurs pays. Ça a toujours été comme ça.

Donc, comment allons-nous apprendre aux gens à faire les choses différemment? Il faut donc communiquer des informations aux gens aux points d'entrée, des informations qui soient plus claires et qui soient expliquées dans un langage simple qu'ils comprendront, ce qui nous obligera sans doute à faire traduire ces informations dans leur langue si nous voulons qu'ils y aient accès.

Ces informations doivent bien sûr être communiquées à tous les niveaux, à partir du point d'entrée jusqu'au lieu d'emploi et dans les écoles. Partout où ils iront, il faut répéter aux immigrants que la violence familiale est un crime. Souvent, pour les gens qui sont au Canada depuis aussi peu que cinq ans, la situation dans leur pays d'origine a changé et ils ne le savent même pas.

La conférence des Nations Unies sur les femmes a accouché d'une stratégie audacieuse qui dit que la violence dont sont victimes les femmes ne sera plus tolérée. Ce n'est que l'un des nombreux paragraphes de ce document qui dit aux pays, aux nations et aux gouvernements comment régler les problèmes qui existent afin d'améliorer la condition féminine. C'est le genre d'information qui existe.

Il faut ensuite financer les organismes pour qu'ils puissent déterminer ce qu'ils doivent faire pour répondre au mieux aux besoins de leurs communautés.

[Text]

So I think those are the two main areas.

I forget the second part of your question.

Mr. Regan: The second part concerned mechanisms for education.

Ms Le John: That's for Mr. Peters.

Mr. Peters: My response is that we need to hear from Third World people or people who have worked at community development. There's a lot we can learn from direct contact. This involves the NGOs and funding people working together and the partners we are in touch with, for example the groups of people the MCC brought forward. There are many like that, the YMCA and others.

Ms Geller: If I might add, we have a perfect example here in the Marquis Project and their work in development education. They work out of Brandon and have a wonderful outreach there, bringing the two worlds together, so to speak.

I think Mr. Gross could probably address that question also.

Mr. Gross: Thank you, Marilee.

One area where I would really recommend more resources go is the education of Canadian children on global and Third World issues. We've certainly found that even with limited resources, we have staff and volunteers in schools every day of the year that school is open. This is from demand; it's not from us pushing ourselves on schools. The interest is growing by leaps and bounds. The world is getting smaller. Kids are watching the news. They're seeing how issues in other parts of the world, such as wars and famines, affect them.

Also, the positive things are becoming more obvious to children. As Canada becomes more of a multicultural mosaic, children are more interested in the rest of the world and what the origins are for the things they're seeing in Canada today.

In terms of curriculum development and teacher training, we have Brandon University in our city, and we are quite involved with the Faculty of Education there. We have a resource centre, which is geared to high school, junior high, and teachers. We have people in every day. Probably a couple of thousand people just out of the school system come through our resource centre each year. I really think that if we're looking at an area that is already using the resources available in development education but which could use much more, it's the area of schools.

[Translation]

Donc, je crois que ce sont les deux principales questions.

J'oublie la deuxième partie de votre question.

M. Regan: La seconde partie concerne les mécanismes d'éducation.

Mme Le John: M. Peters vous répondra.

M. Peters: Je réponds à cela qu'il nous faut entendre les gens du Tiers monde ou les gens qui ont oeuvré dans le développement communautaire. Nous pouvons apprendre beaucoup du contact direct. Il faut donc que les ONG et les organismes subventionnaires travaillent ensemble et il faut faire appel à nos partenaires, par exemple les groupes de personnes que le CCM a rejoints. Il y en a beaucoup comme ça, le YMCA et d'autres.

Mme Geller: Je me permettrai d'ajouter que nous avons un exemple parfait ici dans le projet Marquis et son oeuvre d'initiation au développement. Ces gens-là travaillent à partir de Brandon et rejoignent beaucoup de monde, ils unissent deux mondes, pour ainsi dire.

Je crois que M. Gross peut aussi répondre à la question.

M. Gross: Merci, Marilee.

S'il est un domaine où je recommande que l'on investisse davantage, c'est l'initiation des enfants canadiens aux problèmes du monde et du Tiers monde. Chose certaine, même si nos ressources sont limitées, nous disposons d'employés et de bénévoles dans les écoles tous les jours de l'année scolaire. On fait appel à nous; ce n'est pas nous qui nous imposons aux écoles. L'intérêt pour ces questions connaît une croissance fulgurante. La planète se rétrécit. Les enfants regardent les actualités télévisées. Ils se sentent touchés par les problèmes qui se posent ailleurs dans le monde, par exemple la guerre et la famine.

De même, les éléments positifs deviennent plus évidents pour les enfants. Le Canada devenant de plus en plus une société multiculturelle, les enfants s'intéressent davantage au reste du monde et aux origines des événements dont ils sont témoins aujourd'hui au Canada.

Pour ce qui est du développement des programmes et de la formation des enseignants, nous avons l'Université de Brandon dans notre ville, et nous travaillons beaucoup avec la Faculté d'éducation. Nous avons un centre de ressources, à l'intention des étudiants du niveau intermédiaire et secondaire, et des enseignants. Nous y recevons des gens tous les jours. Il y en a environ un ou deux milliers de jeunes qui, après avoir quitté le système scolaire, passent par notre centre de ressources chaque année. Je crois sincèrement que si nous cherchons un secteur qui utilise déjà les ressources qu'on a dans le domaine de l'initiation au développement, et qu'on pourrait utiliser beaucoup plus, c'est le secteur des écoles.

• 1945

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Bergeron.

M. Bergeron: Merci, monsieur le président.

Comme je vais poser la question dans l'autre langue officielle, je vais vous laisser le temps d'installer vos petits appareils.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Bergeron.

Mr. Bergeron: Thank you, Mr. Chairman.

Since I will ask my question in the other official language, I will give you the time to set up your little devices.

[Texte]

[Traduction]

J'aimerais revenir sur la question qu'a soulevée M. Frey, à savoir qui doit aller notre argent pour l'aide au développement? M. Frey suggéré deux réponses. Tout d'abord, cela doit-il aller aux États ou aux organisations non gouvernementales sur le terrain, aux différents projets?

C'est une question qu'on a eu à se poser lors de nos audiences à Saskatoon et cela a donné lieu à un débat assez intéressant. Toutefois, cela nous a permis également de réaliser que la question était beaucoup plus complexe qu'il apparaissait. Il n'y a pas simplement comme réponse possible l'état ou les organisations gouvernementales, compte tenu des ressources très limitées qui sont à la disposition du gouvernement canadien.

La question a été soulevée: doit-on cibler certains projets en particulier ou certains pays en particulier et, si oui, lesquels? Quels genres de projets, quels genres de pays? Doit-on choisir les communautés, les pays, les projets en fonction du niveau de pauvreté des populations concernées. À Saskatoon, on se demandait on devait donner notre aide aux plus pauvres d'entre les plus pauvres ou si l'on devait également prendre en considération un certain nombre d'arguments autres que celui de la pauvreté?

Une autre question était également soulevée: doit-on prendre en considération, et je rejoins un peu la question que nous posait M. Regan, dans l'attribution de notre aide au développement, le fait que les pays qui sont aidés sont des pays qui ont entrepris un certain processus démocratique ou qui respectent une certaine façon les droits de la personne? Ou doit-on accorder notre aide indépendamment du niveau de respect des droits de la personne, indépendamment du niveau de démocratie dans ces pays ou communautés, ou indépendamment des exactions qui pourraient être commises contre les droits de la personne?

Cela pourra peut-être donner lieu à un autre débat ici. J'aimerais connaître votre point de vue là-dessus.

Mr. Frey: I am sorry, I missed the first pass of the question, but I'm getting at the prioritization question. Looking at the aid question, I think if you're looking at bilateral aid to host governments, I would say yes, it must be connected with human rights and there must be some attempt to establish whether the government is free to represent the people. It is never easy to get a categorical answer.

From my experience in Somalia, I often wonder if the support to Siad Barre in the early 1980s was in fact one of the contributing factors. I suspect it was. I think human rights is an issue that needs to be considered, and I think you have to try to establish whether the government is in some way representing the will of the people. So there are two areas.

I hesitate to talk about geographic areas and say, help here and don't help there. The poorest of the poor, yes, but I think we also have to look for gaps. Canada cannot make the same contributions as many other countries. I think Canada should look for gaps. I think with a lot of the assistance from Africa going to eastern Europe and to Asia... clearly we're seeing a gap in Africa. We also have the francophone connections, so I think Africa would be a logical area. The Indian subcontinent

I would like to get back to the question raised by Mr. Frey, namely, to whom should our aid development money go? Mr. Frey suggested two possibilities. First, should it go to governments or to non-governmental organizations on the field, for various projects?

It is a question that we had to ask ourselves during our hearings in Saskatoon, and a fairly interesting debate ensued. However, this has also made us realize that the question is far more complex than it seemed. There is no simple answer like governments or governmental organizations, given the very limited resources available to the Canadian government.

This question was raised: should we target some projects or some countries, and if so, which ones? What kind of projects, what kind of countries? Should we select the communities, the countries, the projects according to the degree of poverty of the populations involved? In Saskatoon, we asked ourselves if our aid should be directed to the poorest of the poor, or if we should also take into account a number of factors other than poverty?

Another question was also raised: should we take into consideration, and here I am somewhat following up on Mr. Reagan's question, in dispensing development aid, the fact that the recipient countries have undertaken some democratic reform or complied with human rights? Or should we grant our aid regardless of compliance with human rights and democratic rights in these countries or communities, or of alleged infringements on human rights?

Another debate could ensue here. I would like to hear your views on this.

Mr. Frey: Désolé, je n'ai pas entendu la première partie de votre question, mais vous en venez à la question des priorités. Pour ce qui est de l'aide, je crois que si vous parlez d'accords bilatéraux d'aide, je dirais que oui, il faut faire intervenir le respect des droits de la personne et il faut tenter de savoir si le gouvernement bénéficiaire représente vraiment la population. Il n'est jamais facile d'obtenir une réponse claire.

Depuis mon séjour en Somalie, je me demande souvent si notre soutien à Siad Barre au début des années 1980 n'a pas été en fait un facteur décisif. Je crois que oui. Je crois que la question des droits de la personne doit être prise en compte, et que l'on tenter d'établir si le gouvernement, d'une manière quelconque, représente vraiment la volonté populaire. Il y a donc deux questions.

J'hésite à parler géographie et à dire: aidons ce pays-ci et n'aidons pas celui-là. Les plus pauvres d'entre les pauvres, oui, mais je crois que nous devons aussi nous intéresser aux pays oubliés. Le Canada ne peut pas accorder une aide aussi généreuse que plusieurs autres pays. Je crois que le Canada doit s'intéresser aux pays oubliés. Je crois qu'en réorientant une bonne part de l'aide de l'Afrique vers l'Europe orientale et l'Asie... chose certaine, nous voyons des pays oubliés en

[Text]

also appears to be ignored. Countries like Japan are increasingly doing more aid assistance to the Far East. I think the criteria should be marginalized peoples and then attempt to establish what the criteria for that are. I think you're right that human rights abuses and absolute poverty are factors in that.

[Translation]

Afrique. Nous avons également le lien francophone, et c'est pourquoi je crois que l'Afrique est un choix logique. Le sous-continent Indien semble également oublié. Des pays comme le Japon accordent de plus en plus d'aide aux pays de l'extrême Orient, et je crois que les populations marginalisées devraient être ciblées, et là on devrait tâcher d'établir les critères d'intervention. À mon avis, vous avez raison de dire que le mépris des droits de la personne et l'abjecte pauvreté sont des facteurs à considérer.

• 1950

M. Bergeron: Pensez-vous que nous devrions cibler? De plus en plus, c'est une question qui a été soulevée dès le départ des travaux de ce Comité et c'est même une question qui a été soulevée au Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international. Compte tenu des ressources très limitées de l'État, nous devrions éventuellement cesser de répandre notre aide un peu tout azimut. Les conséquences de cela c'est que c'est très coûteux et souvent très inefficace. On nous suggérerait de se poser la question suivante: devrions-nous éventuellement penser à cibler? Cela m'amène finalement à la question que je vous pose. Si nous devons cibler, nous devons le faire selon quels critères et selon quelles régions?

Pensez-vous, dans un premier temps, que nous devrions cibler et, si oui, comment? L'autre question est un peu le corollaire. Ne devrait-on pas envisager également d'entreprendre une collaboration beaucoup plus intense, beaucoup plus accrue avec les autres pays donateurs de façon à ce que nos efforts d'aide au développement ne soient pas concurrents et inefficaces?

Mr. Frey: I think I would answer yes, there should be attempts at targeting aid. You can't be everywhere and so you're going to have to make some decisions. Then there are some questions within that... Are you speaking of bilateral aid? I'm assuming you're largely talking of bilateral aid, because assistance to an NGO community... I believe—what was it?—some 400 non-governmental organizations received CIDA assistance last year. We would have concerns if you'd say CIDA is telling us where to spend our money. But if you're looking at the bilateral envelope, then I would say yes, I think you have to target. I think if you use criteria such as trying to define marginalized in some fashion—and I think poverty is a key issue there—I would say yes, target that.

In terms of greater cooperation, in theory it's really a good idea. I don't want to appear as if the UN is not a good channel through which to work. Well, I may as well be honest. I am not sure that is the best channel. I guess I have seen too many UN projects that are very bureaucratic. When you talk about cooperation, you're ultimately left with working within those spheres, and I think some have worked better than others. The world food program, I think, runs a pretty tight ship.

M. Bergeron: Ce que j'entends, par exemple, comme collaboration, cela pourrait être—je lance une idée complètement spontanée—que les États donateurs décident de se diviser géographiquement les régions pour lesquelles ils vont

Mr. Bergeron: Do you think that we should target our aid? It is a question that is increasingly raised, ever since the committee started its proceedings, and it is even a question that has been raised with the Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade. Given the government's very limited resources, we should eventually stop trying to spread out our aid all over the place, an approach which is very costly and often very ineffective. It was suggested that we should ask ourselves the following question: should we eventually think in terms of targets? Which finally brings me to the question I am putting to you. If we are to target countries, according to which criteria should we do this and to which regions?

Do you think, to begin with, that we should target our aid and so, how? The other question is somewhat a corollary. Should we not also look at a far more intense collaboration, at a much higher level with the other donor countries so that our development aid efforts are not competing and ineffective?

M. Frey: Je répondrais que oui, qu'il faut tenter de cibler l'aide. On ne peut pas être partout, ce qui nous oblige à prendre certaines décisions. Et cela soulève d'autres questions... Parlez-vous d'aide bilatérale? J'imagine que c'est surtout l'aide bilatérale que vous avez à l'esprit, parce que l'aide aux ONG... Je crois—combien y en a-t-il?—que près de 400 organisations non-gouvernementales ont été subventionnées par l'ACDI l'an dernier. Nous aurions des réserves si vous disiez que l'ACDI devait nous dire où dépenser nos crédits. Mais s'il est question de l'enveloppe de l'aide bilatérale, alors je dis oui, je crois qu'il faut la cibler. Je crois qu'il faut respecter certains critères. Il faudrait par exemple tâcher de définir le terme «marginalisé» d'une certaine façon—et je pense que la pauvreté est un élément essentiel ici—je dirais que oui, ciblez ce secteur.

Pour ce qui est de la coopération dans son sens le plus vaste, en théorie, c'est une très bonne idée. Qu'on ne comprenne bien, je ne dis pas que les Nations Unies ne constituent pas un bon mécanisme d'intervention. Mais aussi, pour être franc: je ne crois pas que ce soit le meilleur mécanisme. C'est parce que j'ai vu trop de projets des Nations Unies englués dans un énorme fatras administratif. Lorsqu'on parle de coopération, il y a en fin de compte trois sphères de travail, et je crois que certaines ont donné de meilleurs résultats que d'autres. Le programme d'aide alimentaire, à mon avis, est très bien géré.

Mr. Bergeron: What I mean by cooperation, for instance, could be—and this is a totally spontaneous idea that I'm throwing at you—that the donor countries could decide to divide up the world and choose which regions they will help. We know

[Texte]

[Traduction]

contribuer. On sait pertinemment que, lorsqu'ils décident de participer à une opération d'aide au développement, les États le font sur une base largement politique. Ils cherchent éventuellement à faire valoir leurs spécificités nationales par rapport aux autres États. Ne devrait-on pas aller au-delà, si je puis dire, des retombées politiques et économiques que les États recherchent par le biais de l'aide au développement et avoir une politique qui soit plus coordonnée du point de vue international de façon à ce que les interventions ne soient pas concurrentes et, par le fait même, inefficaces?

• 1955

Ne devrait-on pas penser éventuellement à répartir géographiquement les aires d'intervention de chacun des États et aller au-delà des intérêts que cherchent à défendre les États donateurs?

Mr. Frey: You're still left with donor conferences, which are very close to the UN. I'm UN bashing here. I don't mean to say that. But you're still left with those international mechanisms that are very difficult to govern, how the parties at the table make decisions. At a very ideal level I'd like to agree with you that it ought to be possible. I'm thinking of eastern Europe. I think Canada has been putting a lot of money into some of the eastern republics in the former Soviet Union, and so you get a certain sharing of responsibilities. To do that in a formal manner... so that you would say, Canada is not going to provide any assistance to a certain area—well, I don't see any other way. You're stuck with a UN type of approach.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): There are other bodies that conduct this kind of consultation. The Commonwealth has a small development program. Countries come together to support the technical assistance fund. I'm finding rather rusty on some of these points, but I do remember. There is the OECD. The donor countries come together in the development committee. I'm saying this simply to underline what you've been describing: it's not entirely a virgin territory.

Mr. Frey: Some of the regional groupings like ASEAN in the southeast Asia and SADCC in the southern Africa region—I'm taking off the top of my head—I think perhaps have been more successful. Perhaps those are more in the investment area, but I think they have been more successful than the global donor-led approach.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Richert.

Mr. Richert: I was just going to say that there's a development assistance committee, which is basically made up of all donor countries that meet from time to time. In the human resource area there's been a group for a number of years, known as the Bellagio group, because they met initially in Bellagio, Italy. It continues to meet almost on an annual basis and it really has not led anywhere.

If you're looking at Canada targeting, then perhaps the Scandinavian countries could be looked at, because they have targeted a lot of aid. They are not very widespread. They select certain countries to move in. For example, a lot of their work has been done with women's groups in developing countries. That has been a target area for theirs.

for a fact that, when they decide to take part in some development aid operation, governments do so largely for political reasons. They eventually try to enhance their national specificities in comparison to other governments. Should we not go beyond, if I may say, the political and economic spinoffs that governments are looking for through development aid and have a policy which would be better coordinated from an international point of view, so that there will be no overlay in their interventions and, by the same token, no inefficiency?

Should we not eventually think of dividing up geographically the intervention areas of each government and go beyond the interests that donor countries try to enhance?

M. Frey: Cela nous ramène aux conférences des pays donateurs, qui sont très près des Nations Unies. Je me trouve à critiquer les Nations Unies, mais ce n'était pas mon intention. Mais on se retrouve encore avec ces mécanismes internationaux qui sont très difficiles à diriger, et ce sont les parties à la table qui prennent les décisions. Dans un monde idéal, j'aimerais dire comme vous que cela devrait être possible. Je songe à l'Europe orientale. Je sais que le Japon a investi beaucoup d'argent dans certaines républiques méridionales de l'ancienne Union soviétique, et l'on partage ainsi certaines responsabilités. Mais le faire d'une manière officielle... Où l'on dirait par exemple que le Canada ne viendrait pas en aide à telle région—eh bien, je ne vois pas d'autre moyen. Cela vous ramène à la méthode des Nations Unies.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il y a d'autres organismes qui procèdent à ce genre de consultations. Le Commonwealth a un petit programme d'aide au développement. Les pays s'unissent pour alimenter le fonds d'assistance technique. Je suis un peu rouillé en ce qui concerne certaines de ces questions, mais il me reste des souvenirs. Il y a aussi l'OCDE. Les pays donateurs se rencontrent au comité de développement. Je dis cela seulement pour renforcer votre argument, soit que l'idée n'est pas entièrement neuve.

M. Frey: Il y a des regroupements régionaux comme l'ANASE en Asie du sud-est et la CCDA en Afrique australe—ce sont ceux qui me viennent à l'esprit—qui à mon avis ont connu plus de succès. Ce sont des organismes qui s'intéressent peut-être davantage aux investissements, mais je crois qu'ils ont connu plus de succès que les concertations de pays donateurs.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Richert.

M. Richert: J'allais justement dire qu'il existe un comité d'aide au développement, qui est essentiellement composé de tous les pays donateurs qui se réunissent de temps à autre. Dans le secteur des ressources humaines, il existe depuis plusieurs années un groupe qu'on appelle le groupe Bellagio, parce qu'il s'est rencontré pour la première fois à Bellagio, en Italie. Il se réunit presque annuellement et ses réalisations sont à peu près nulles.

Si vous voulez que le Canada fasse du ciblage, on pourrait peut-être s'inspirer du modèle scandinave parce que l'aide est très ciblée dans ces pays, elle aide n'est pas éparpillée. On choisit certains pays et on intervient. Par exemple, une bonne part de leur travail se fait avec des groupes féminins des pays en voie de développement. C'est là l'un des secteurs qu'ils ont ciblé.

[Text]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): To the extent that we contribute to the World Bank and to UNDP, we're concerting with other nations in deciding where aid is targeted. Are you on this point?

Senator Andreychuk: I just wanted to say that I think we're almost mandated to have conferences amongst the donors in each country. Certainly the ambassadors and the CIDA officials get together around round tables saying, Norway will do water; we will do something else. But your point is quite right. Even though sometimes we say all those things and agree, we sometimes are driven by other reasons to be in conflict or to be competing. But there are specific mechanisms already set up.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Strahl, you have the floor now.

Mr. Strahl: Thank you. Just a couple of comments and then a couple of questions.

MCC is very active in my particular area, the Chilliwack, Abbotsford, Clearbrook area. The annual MCC auction and sale is kind of what kicks off a whole year's events really for the whole area. It's extremely active and very well thought of in our area.

[Translation]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Dans la mesure où nous contribuons à la banque mondiale et au PNUD, nous nous concertons avec d'autres pays quant au ciblage de l'aide. Voulez-vous parler de ça?

La sénatrice Andreychuk: Je voulais seulement dire qu'à mon avis, les pays donateurs sont presque obligés de tenir des conférences. Chose certaine, les ambassadeurs et les responsables de l'ACDI se réunissent autour de tables rondes et se disent, par exemple, que la Norvège s'occupera de l'eau, et que nous, nous ferons autre chose. Mais vous avez raison de dire qu'il y a même si parfois nous nous entendons sur tous ces points, nous sommes parfois motivés par d'autres raisons, ce qui crée des conflits ou de la concurrence. Mais il y a déjà des mécanismes précis qui existent.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Strahl, vous avez la parole.

M. Strahl: Merci. Quelques remarques, puis quelques questions.

Le CCM est très actif dans ma région, dans la région de Chilliwack, Abbotsford et Clearbrook. L'encan et vente annuelle du CCM est l'événement qui lance toute une série d'activités annuelles pour toute la région. C'est extrêmement actif et très bien vu dans notre région.

• 2000

A lot of the questions have already been asked about what we seem to keep coming back to on linking and targeting and all of those sorts of thing. I'd just like to have some idea of how much MCC, for example, or other NGOs, relies on CIDA funding for their projects overseas. I know there's a big fund-raising effort and a huge contribution in our community. What portion of your project funding comes from CIDA, and what is raised amongst donors?

Mr. Frey: MCC in Canada raises about \$10 million a year from its constituency. We have a \$3.3 million block grant from CIDA for our development assistance. We actually have developed a policy that was established a number of years ago that we will only take CIDA money on a one-to-one ratio, not at the income level, but the amount we expend on development.

The basic reason is that we felt as a church-based organization that we do not want to become dependent to the extent that CIDA becomes our master. So that is one way we've voluntarily established that policy.

In addition, with the Canadian Foodgrains Bank—and we're one of 12 members—we also have approximately \$6 million worth of food aid. So if you put those two together you derive somewhere around close to the \$10 million that we get in CIDA assistance, the biggest part of that coming on the food aid side.

Mr. Strahl: Thank you. Several people have been telling us about the importance of educating and keeping Canadians informed of development work and so on, because it is important that Canadians be reassured that their money—

On a déjà posé bien des questions sur ce qui semble revenir constamment, le couplage, le ciblage, etc. Je voudrais avoir une idée de l'importance relative du financement de l'ACDI pour les projets menés outre-mer par le CCM et d'autres ONG. Je sais qu'on fait d'énormes efforts de collecte de fonds et que notre collectivité contribue puissamment, mais quelle portion de votre financement vient de l'ACDI et des donateurs, respectivement?

M. Frey: Au Canada, le CCM amasse environ 10 millions de dollars par année de ces donateurs. Nous avons une dotation de 3 millions de dollars de l'ACDI pour notre aide au développement. En fait, nous avons adopté il y a un certain nombre d'années une politique selon laquelle nous acceptons de l'argent de l'ACDI seulement à concurrence des fonds que nous consacrons au développement.

La principale raison, c'est qu'à titre d'organisme religieux, nous ne voulons pas que notre dépendance envers l'ACDI soit telle qu'elle puisse dicter notre conduite. C'est pourquoi nous avons volontairement établi cette politique.

En outre, avec la Banque canadienne de céréales alimentaires—nous sommes l'un des 12 membres—nous avons également environ 6 millions de dollars d'aide alimentaire. Si l'on additionne ces deux montants, on obtient près de 10 millions de dollars d'aide que nous obtenons de l'ACDI, la plus grande partie provenant de l'aide alimentaire.

M. Strahl: Merci. Plusieurs personnes nous ont parlé de l'importance de l'éducation et de la sensibilisation des Canadiens au travail de développement, car il importe de les rassurer pour qu'ils sachent que leur argent est bien dépensé,

[Texte]

considerable funds—is well-spent. I'm thinking of a current—maybe it's near its end, I'm not sure—program called Imagine, which people may have seen. It's a federal PR move to try to encourage people to give more money. I saw a report the other day that says it was a dismal failure. Most people didn't know about the program; they weren't impressed with the ads, and on and on. But here we're talking again about educating and helping people to understand the importance of it. What I'm saying is we don't need another Imagine program if that has not been effective.

I'm wondering maybe, Mr. Gross, if you could give us some kind of an idea. I think in times past the missionaries would come home. They'd been somewhere and they would talk about a need, and everyone would say, okay, I understand. They'd see the slide shows and everything.

But those days are... Especially when you get out of the rural areas, the MCC—maybe their constituents and my constituents in riding see that more often; it's a Bible belt. What do you do for the million other Canadians who need to know, just want to know why? You haven't had the opportunity... How do we get to them?

Mr. Gross: I hate to admit at the start that we're a member of the Imagine campaign.

Mr. Strahl: Did you see that report?

Mr. Gross: I saw a couple of reports. I think the plan behind Imagine was to try to get particularly the corporate community more involved in charitable donations. I don't know how effective they've been. It seems to have worked for us, but it may not have worked for the campaign.

I know CIDA has commissioned a number of studies over the past 20 years and sent consultants around, and there have been regional meetings and national meetings to try to figure out some way of getting Canadians, if there are such things as Canadians—one type of Canadian—involved in development education or development awareness.

I think as one example, CIDA, over the past 20 years or so, has set up 30 learner centres across the country—the Marquis Project. Part of our operation is a learner centre, which means it's a place where people can come to learn about development issues. There are some in B.C. and Alberta and right across the country. I think these have been quite effective because each one is able to set itself up in a way that relates to its own community.

Canada being the diverse country it is, I think it would be very difficult to come up with a generic development theme, because in the Maritimes you want to talk fisheries, or maybe you don't want to talk fisheries these days. Everybody has an interest, and I think what we have to do...

[Traduction]

il s'agit de montants considérables. Je songe à un programme qui s'appelle Imagine; vous en avez peut-être entendu parler, mais il disparaîtra peut-être bientôt, je ne sais trop. Il s'agit d'une initiative de relations publiques des autorités fédérales visant à encourager les gens à donner davantage d'argent. J'ai vu l'autre jour un rapport selon lequel c'était un échec lamentable. La plupart des gens n'avaient pas entendu parler du programme; ils n'étaient pas impressionnés par les annonces, etc. Mais encore une fois, il s'agit de renseigner les gens et de les aider à comprendre toute l'importance de ce dossier. Ce que je dis, c'est qu'il n'est pas nécessaire de lancer un autre programme du même genre si celui-ci n'a pas été efficace.

Je me demande, M. Gross, si vous pourriez nous en parler. Dans le passé, quand les missionnaires rentraient de mission, ils nous parlaient de leurs besoins et tout le monde disait très bien, je comprends. Ils montraient des diapositives, etc.

Mais c'est une époque révolue. Surtout hors des régions rurales, le CCM... peut-être les électeurs de mon comté le voient-ils plus souvent, c'est une région où les gens sont très religieux. Mais que fait-on des autres Canadiens, ces 25 millions de Canadiens qui doivent savoir et qui, peut-être, veulent savoir? Vous n'avez pas eu l'occasion... Comment les rejoindre?

M. Gross: Je dois tout d'abord dire, à contre coeur, que nous sommes membres de la campagne Imagine.

M. Strahl: Avez-vous lu ce rapport?

M. Gross: J'en ai vu quelques-uns. Je crois que l'idée qui a inspiré le programme Imagine était surtout d'amener les sociétés à donner davantage aux oeuvres de charité. Je ne sais pas dans quelle mesure cela a été efficace. Cela semble avoir marché pour nous, mais peut-être pas dans l'ensemble.

Je sais que l'ACDI a commandé quelques études ces dernières années et embauché des consultants et qu'il y a eu des réunions régionales pour essayer de trouver un moyen d'amener les Canadiens, s'il existe au fait un type caractéristique de Canadiens, à s'intéresser davantage au développement.

Je pense par exemple que l'ACDI, depuis une vingtaine d'années, a lancé 30 centres d'apprentissage d'un bout à l'autre du pays dans le cadre du projet Marquis. Notre activité est en partie axée sur un centre d'apprentissage, ce qui veut dire que c'est un endroit où les gens viennent apprendre, se renseigner sur les dossiers de développement. Il y en a en Colombie-Britannique, en Alberta et partout au Canada. Je pense que ces centres ont été très efficaces parce que chacun d'eux peut développer d'une manière propre à son milieu.

• 2005

Le Canada étant un pays très divers, je crois qu'il serait très difficile d'en arriver à un thème générique de développement, car dans les Maritimes on voudrait peut-être parler de pêche, ou préfère-t-on s'abstenir d'en parler par les temps qui courent. Tout le monde s'y intéresse, et je pense que ce qu'il faut faire...

[Text]

We call it global-local education. We try to globalize local issues and we try to localize global issues, and I think everybody's local issues are somewhat different. If we can find a way of making ourselves relevant to Canadians in our own communities, I think we're going to make some headway.

I think it's been difficult in larger cities because they are little cities and neighbourhoods all put together. I think we've maybe had a bit more luck in our area, but I think you have to find what it is that locally grabs people.

Ms Darlene Henderson (Director, Manitoba Council for International Cooperation): Can I add a comment to that? I think one of the elements we struggle with in educating Canadians is that we often want a quick fix. I mean, we want Canadians to know everything there is to know tomorrow, and we forget that education is a long-term process.

There are various stages to it: providing information; integrating that information, making it relevant to your own existence; and then taking that and living it.

I think the key that our organizations, our NGOs, are finding is that, like development overseas, people have to be involved in their own development. They have to set the terms of their own development, and as Canadians become involved in making the link between the issues that are facing them in their own communities and seeing the parallel to the issues facing people in overseas communities, it's much easier for them to see how we're all in this together. That kind of education is much more effective and has results that we will see a direct impact from.

That is a long-term process and it takes time, it takes resources, and it takes energy, but I think there are a number of places, like the Marquis Project, like a number of the other organizations that work here in Manitoba, where we can show that within the community that is actually happening.

Mr. Strahl: Just as a short follow-up, I have four children and they're kind of scattered all over. My oldest one is graduating this year. You know, there's been a big influence on environmental issues the entire time she's been going to school.

As you say, talking about a long-term emphasis that has borne fruit, the kids who graduate now from high school would no sooner drop a piece of paper on the ground than they would shoot themselves in the foot. It's just ingrained; it's part of the learning process.

I'm wondering if it isn't going to take a similar process in a social program, over a long term, to ensure people have some access to some of that knowledge, because I think as someone mentioned, when they get into a school and someone makes a presentation, the kids remember it all year long. If you watch another ad on TV, it's just another ad on TV.

Ms Henderson: I think the Marquis Project is an example of that. In the communities they have been working with now over the last eight years, the demand is greater than they can provide, because of the resources they have.

[Translation]

Nous appelons ça l'éducation mondiale-locale. Nous essayons mondialiser les dossiers locaux et de localiser les dossiers mondiaux; or je crois que les dossiers locaux sont toujours quelque peu différents. Si nous pouvons trouver le moyen de montrer aux Canadiens le rôle utile que nous jouons dans nos propres collectivités, je pense que nous aurons fait des progrès.

C'est difficile dans les grandes villes parce que ce sont en fait une mosaïque de petites villes et de quartiers. Nous avons eu un peu plus de chance dans notre région, mais vous constaterez que c'est ce qui permet d'attirer l'attention des gens.

Mme Darlene Henderson (directrice exécutive, Conseil pour la coopération internationale du Manitoba): Je voudrais ajouter quelques mots. Je trouve que l'un des éléments auxquels on se heurte quand nous voulons intéresser les Canadiens, c'est que nous cherchons souvent une solution rapide. Je veux dire que nous voulons que les Canadiens sachent du jour au lendemain tout ce qu'il y a à savoir sur une question, et nous oublions que l'éducation est un processus à long terme.

Il faut procéder par étapes: fournir des renseignements; intégrer l'information fournie, l'adapter à l'existence quotidienne des gens et ensuite mettre tout cela en pratique.

Je pense que nos organisations, nos ONG sont en train de découvrir que, tout comme dans les pays en développement, les gens ont un rôle à jouer dans leur propre développement. Ils doivent en fixer les paramètres et, à mesure que les Canadiens font le lien entre les dossiers auxquels ils sont confrontés dans les collectivités et les problèmes qui se posent aux peuples d'autres pays, il leur est beaucoup plus facile de voir quelle est notre place dans tout cela. Ce genre d'éducation est beaucoup plus efficace et donne de meilleurs résultats.

C'est long, ça demande des ressources et aussi de l'énergie, mais je crois que dans bien des cas, notamment le projet Marquis, d'autres organisations qui travaillent ici au Manitoba, nous pouvons démontrer que c'est effectivement ce qui se passe dans la communauté.

M. Strahl: Pour donner suite à ce qu'on vient de dire, j'ai quatre enfants et ils sont éparpillés un peu partout. Mon aînée termine ses études cette année. Vous savez, tout au long de ses études, elle a été fortement influencée par les dossiers environnementaux.

Comme vous le dites, c'est à long terme que les efforts portent fruit. Les enfants qui sortent aujourd'hui de l'école secondaire ne veulent même pas jeter un bout de papier par terre. On leur a inculqué cette mentalité. Cela fait partie du processus d'apprentissage.

Je me demande s'il ne faudrait pas procéder d'une manière semblable dans le cadre d'un programme social à long terme pour veiller à ce que les gens aient accès à une partie de cette information. Car je crois que comme quelqu'un l'a dit, quand les enfants entendent un exposé à l'école, ils s'en rappellent toute l'année. En contrepartie, quand on voit une annonce à la télé, on l'oublie immédiatement.

Mme Henderson: Le projet Marquis en est un exemple. Dans les localités où ce projet existe depuis maintenant huit ans, la demande est plus forte que l'offre, à cause de leurs ressources limitées.

exte]

The same thing is happening here in Winnipeg, for instance, with the IDEA Centre, which works with schools on the issues of racism and the connection to development. The demand for their resources is greater than they can provide. So as time progresses and the children become more excited about those issues and see them happening around them, the demand will be there.

I guess the issue for us here as Canadians is how can we provide organizations such as these, which are providing those resources to the larger community, with the resources they need in order to continue that work. I think that's a key component that we have to keep in mind in designing any future... or making recommendations on foreign policy review, because educating Canadians is a very important component of having our population involved in the end product of that policy.

• 2010

Mr. Strahl: Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm going to pose a question that may shift the discussion a little bit. We're talking about development. We know that the provision of funds to individuals, either in other countries or our own country, is not necessarily development. It's very useful in allowing them to meet their needs, their housing, their food and so on, but when we're talking about development we mean something more than assistance to provide the daily bread, so to speak. We're talking about an enhancement of the opportunities to make a living. We're talking about the development of resources. We're talking about training, presumably, for local opportunities. I have the feeling that there is a bit of a sense that what we've been doing in certain parts of the world, say Africa, has not borne the fruits that we had expected. I'm certain of that. The expectations have not been realized, because big projects and little projects haven't managed to transform the livelihoods very much. I give that as a background and in order to ask the question.

What criteria does the MCC have in supporting projects in Third World countries? What ingredients must be present before you support and provide funds? What assessment or evaluation process do you have to tell you in 5, 10, 20 years that this has been a success or a failure? Do you have a better system of assessing the effect of these projects than governments and the multilateral institutions have? You're talking about the necessity of educating the Canadian public. Part of that education is convincing the Canadian public that development activity is yielding benefits, individually and community-wise. I just wonder if you could make some comments on this subject.

Mr. Frey: I hear you getting at the question of whether there is any process or whether it is a big rat hole.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Yes, I'm asking about it, but I'm asking... You're raising large sums of money from your constituency, as you have told us. From what I've heard, they've been generously supporting development. I'm asking, when you are deciding on projects, what criteria do you lay out for yourselves before you spend this money, and what tests do you apply?

[Traduction]

La même chose ici à Winnipeg, par exemple dans le cas du Centre d'idées, qui travaille avec les écoles aux dossiers du racisme et du développement. La demande est telle que leurs ressources ne suffisent pas. Donc, avec le temps, les enfants en apprennent davantage là-dessus, ils s'y intéressent davantage, ils voient ce qui se passe autour d'eux, et la demande augmente.

La question, pour nous Canadiens, c'est de savoir comment nous pouvons donner à des organisations de ce genre, qui travaillent dans l'ensemble de la collectivité, les ressources dont elles ont besoin pour poursuivre leur travail. Je pense que c'est un élément-clé dont nous devons tenir compte dans l'élaboration de toutes futures recommandations en matière de politique étrangère, car l'éducation des Canadiens est un élément très important si nous voulons faire participer notre population aux objectifs de cette politique.

Mr. Strahl: Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais poser une question qui nous fera peut-être changer de sujet quelque peu. Nous parlons de développement. Nous savons que donner de l'argent à des particuliers, que ce soit chez nous ou à l'étranger, ce n'est pas nécessairement du développement. C'est très utile pour leur permettre de répondre à leurs besoins, de se loger, de se nourrir, etc., mais quand on parle de développement, nous entendons davantage que d'aider les gens à obtenir leur pain quotidien, pour ainsi dire. Parlons plutôt de donner aux gens davantage de possibilités de gagner leur vie. Nous parlons de développer les ressources. Nous parlons de leur donner de la formation pour développer les possibilités locales. J'ai l'impression qu'on a un peu le sentiment que ce que nous avons fait dans certaines parties du monde, disons l'Afrique, n'a pas donné les fruits que nous espérons. En fait, j'en suis certain. Les résultats ne sont pas à la hauteur des attentes, parce que les projets, petits ou grands, n'ont pas semblé transformer tellement la vie des gens. Je dis tout cela en guise d'introduction à ma question.

Quel critère le CCM applique-t-il pour appuyer des projets dans des pays du tiers-monde? Quels ingrédients doivent être présents pour que vous aidiez et fournissiez des fonds? Quelle évaluation faites-vous pour dire que dans 5, 10 ou 20 ans, ce sera un échec ou un succès? Avez-vous un meilleur système pour évaluer le résultat de ces projets que les gouvernements ou les organismes multilatéraux? Vous parlez de la nécessité d'informer ou d'éduquer le grand public canadien. Informer les Canadiens, c'est aussi les convaincre que les activités de développement donnent des résultats, sur le plan individuel et collectif. Je me demande si vous avez des réflexions dont vous pourriez nous faire part là-dessus.

Mr. Frey: Je vois que vous posez la question de savoir s'il y a un taux de succès quelconque, ou bien si c'est un puits sans fond.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Oui, c'est en effet ce que je demande, mais aussi... Vos donateurs vous donnent des sommes importantes, comme vous venez de le dire. D'après ce que j'ai entendu, ces gens-là appuient le développement généreusement. Quand vous prenez une décision d'appuyer ou non un projet, quels critères établissez-vous pour prendre votre décision de donner ou non de l'argent?

[Text]

Undoubtedly there is a benefit in getting people through their lives with activity and with income, even though at the end of a year or five years there isn't much that has changed. But it's not really development, is it? I wonder how you tackle this.

Mr. Frey: First, if success by western definition is the objective, then I think we fail in a lot of places. I think we make mistakes in a lot of places. If I look at some of the places where we've been effective, usually it's that we've been somewhere for twenty-odd years. We know the people and we know the people who are in a position to make some of the changes. I think one of the issues is that we invest heavily in personnel to get to know situations. What you see on the surface is not necessarily there; what you understand from a quick view. Take Rwanda. We now think we understand it. The issues are exceedingly complex.

[Translation]

Indéniablement, il est avantageux de donner de l'argent et d'activités aux gens, même si à la fin de l'année ou dans cinq ans, grand-chose n'a changé. Mais ce n'est pas vraiment du développement, n'est-ce pas? Je me demande comment vous vous y prenez.

M. Frey: Premièrement, si l'objectif, c'est le succès selon la définition occidentale, alors je crois que nous échouons dans bien des endroits et que nous avons commis des erreurs. Par contre, si je me tourne vers les endroits où nous avons été efficaces, habituellement c'est que nous y sommes présents depuis une vingtaine d'années. Nous connaissons les gens, nous savons ceux qui sont en mesure d'opérer des changements. Je pense que l'un des aspects clés, c'est que nous investissons beaucoup dans notre personnel pour connaître les dossiers et les situations à fond. Ce que l'on voit en surface n'est pas nécessairement vrai. Il ne faut pas se fier aux apparences. Prenons le Rwanda. Nous pensons que nous sommes parvenus à comprendre la situation. Les problèmes sont extrêmement complexes.

• 2015

I guess the point I'm making is that our success is in our flexibility. We don't come in with a western-defined analysis of the situation. Ultimately you have to allow the local people to participate in the analysis of what it is they want to achieve.

Look at some of the west African countries in which we've been working for water development. It takes an awfully long time to develop wells in Burkina Faso. We believe we have a fairly good program, but the success we bring back home is the success of people who are living there. We don't say we produced 30 wells in a region. We try to get at the success of the quality of life, or how people are experiencing life, in that particular situation. We bring back a lot of stories of how people are living and doing well.

We don't come with a fixed criterion that we can hand to you tonight to say this is the way you do it. The genius is in the ability to not come in with fixed ideas of what's required.

When we were working in South Africa, most of our energies went to support local church councils for working at their efforts. When it was seen there was a change coming, there was a very quick change in that the issues then became mediation. The question was how we learned to live with each other when apartheid ended. Having had those long-term relationships, we were then in a position to provide for our people—we have about six of them—who were working in the area of mediation, which we see as a development issue.

I think we have to see less in terms of criteria and more in terms of participating with the people to find out what their issues are. I think we have a reasonable success story to give to our people, but it is not based on the number of wells.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Is it based on an improved yield in the fields, better crops, better fertility, better income, or better housing?

Finale, notre succès est attribuable à notre souplesse. Nous n'arrivons pas avec une grille d'analyse à l'occidentale. En fin de compte, il faut laisser les indigènes participer à l'analyse des objectifs qu'ils veulent réaliser.

Voyez certains pays d'Afrique occidentale où nous travaillons au dossier de l'eau. Il faut énormément de temps pour creuser des puits au Burkina Faso. Nous croyons avoir mis sur pied un assez bon programme, mais le succès que nous pouvons présenter chez nous, c'est le succès des gens qui vivent là-bas. Nous ne disons pas nous avons creusé 30 puits dans une région donnée. Nous essayons d'évaluer le succès sur le plan de la qualité de la vie des gens qui vivent dans cette région ou dans cette situation donnée. Nous présentons aux Canadiens une foule d'anecdotes sur la manière dont les gens vivent et se débrouillent bien.

Nous n'établissons pas de critères fixes dont nous pourrions vous faire part ce soir en disant voici comment il faut s'y prendre. En fin de compte, c'est justement ce qu'il faut éviter; il ne faut pas avoir d'idées préconçues quant à ce qu'il faut faire.

Quand nous étions en Afrique du Sud, la plupart de nos énergies étaient consacrées à aider les Églises locales. Quand nous avons eu la conviction que le changement était imminent, il y a eu un changement très rapide dans la situation car c'est la médiation qui est devenue importante. La question était de savoir comment vivre en harmonie une fois que l'apartheid serait terminé. Comme nous avions des rapports de longue date, nous étions en mesure d'aider nos représentants, qui sont environ six, à travailler la médiation, qui nous semble un domaine important.

Je pense qu'il faut voir les choses moins sous l'angle de critères et davantage sur le plan de la participation avec les gens de l'endroit pour découvrir quels sont leurs problèmes. Je pense que nous pouvons présenter aux Canadiens un programme raisonnablement couronné de succès, mais qui n'est pas fondé sur le nombre de puits creusés.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Est-ce plutôt fondé sur l'amélioration du rendement agricole, de meilleures récoltes, une plus grande fertilité, un meilleur revenu, de meilleurs logements?

[texte]

[Traduction]

Mr. Frey: In Bangladesh we have a program that is more definable in terms of the kind of outputs you've just been describing. All I'm saying is that we take a very flexible approach to this. Because we've been reasonably successful in Bangladesh doesn't say we're going to transplant that to Zaire.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I understand fully what you're saying. There is an array of possibilities. Presumably in South Africa you are mediating conflicts between various groups. You can't measure that in terms of economic criteria. However, there must be some point at which you have to see some tangible benefits in the income status, let us say, of individuals. I don't know. Do you have those kinds of criteria? You have it in Bangladesh, I gather.

Mr. Frey: We apply it in different situations in different ways. If we look to the Middle East, it took some 40 years for the peace process. We might question where that is taking us, but I'm just saying that is part of the timeframe we're looking at if we want to see tangible results. It's the timeframe that's there.

We are not able to come back with tangible results in every situation, but I think people can understand that. I don't think it's an issue of confusing people. I think there are times or places such as in Ethiopia in which the international community promised a quick fix. We now have a program that was established in the mid-1980s on a reforestation project in Dase in northern Ethiopia that is reasonably successful at 9 years or 10 years. I guess what we're saying is that we do apply criteria but we aren't quick to apply them.

• 2020

Ms Henderson: Could I talk for a minute about measuring the benefits? I stood beside a well in Brazil that had been in the community for about two months. The women there told me that the benefit of that well was. It was that they didn't have to walk for six hours to get water for their family. Now they could send their children to the well for the pail of water. They had water close to home to put on their gardens so that they could grow crops and food for their family. They could spend that time with their children, teaching them things. They could spend that time within their community doing community activities. For me, that was a measurement of a direct benefit that one particular well provided.

Those things definitely are measurable in economic numbers, because you could measure the amount of food that was being grown from the water produced from that well. You could measure the amount by which labour had been reduced because those people didn't have to walk for six hours to get a pail of water. You could measure the value of the child-caring time they now had at their disposal.

To me, that's a benefit.

Senator Andreychuk: I'm not sure to whom I want to direct this. We hear the term "sustainable human development" now as the new jargon. It seems to me that the criterion the Third World countries are asking for is that there

M. Frey: Au Bangladesh, nous avons un programme que l'on peut mieux définir sous le rapport de produits mesurables dont vous venez de parler. Tout ce que je dis, c'est que nous avons une approche très souple face à tout cela. Parce que nous avons eu un certain succès au Bangladesh, il ne s'ensuit pas nécessairement que nous allons transplanter ce programme au Zaïre.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je comprends très bien ce que vous dites. Il y a une vaste gamme de possibilités. Je suppose qu'en Afrique du Sud, vous vous servez de médiateurs dans les conflits entre divers groupes. Vous ne pouvez pas mesurer le succès de cela en termes économiques. Toutefois, il doit y avoir certaines exigences sur le plan plus tangible, comme, par exemple, le revenu des particuliers. Je ne sais pas trop. Avez-vous ce genre de critères? Je crois comprendre que vous en avez au Bangladesh.

M. Frey: Nous agissons différemment dans chaque situation. Au Moyen Orient, le processus de paix a exigé une quarantaine d'années. On peut se demander où cela nous entraîne, mais je dis simplement que c'est l'échéancier qu'il faut se donner si on veut observer des résultats tangibles. Il faut du temps.

Nous ne réussissons pas à obtenir des résultats mesurables et concrets dans chaque situation, mais je crois que les gens peuvent le comprendre. Je ne pense pas que cela puisse embrouiller l'esprit des gens. Dans certains cas, comme en Éthiopie, la communauté internationale avait promis une solution rapide. Aujourd'hui, nous avons un programme qui a été établi au milieu des années quatre-vingt pour reboiser une région à Dase, dans le nord de l'Éthiopie, et ce programme connaît un succès raisonnable après neuf ou dix ans. Je suppose que je pourrais résumer en disant que nous appliquons bel et bien des critères, mais que nous ne sommes pas pressés de les appliquer.

Mme Henderson: Je voudrais vous entretenir justement des résultats mesurables. J'ai vu de près au Brésil un puits qui existait dans un village depuis environ deux mois. La femme qui m'accompagnait m'a expliqué quel était exactement l'avantage de ce puits. C'était simplement qu'elle n'avait pas besoin de marcher pendant six heures pour aller chercher l'eau pour sa famille. Aujourd'hui, les gens peuvent envoyer leurs enfants chercher de l'eau avec un seau. Ils ont maintenant de l'eau près de la maison pour arroser leur jardin afin de faire pousser des légumes pour leur famille. Ainsi, ils peuvent passer plus de temps avec leurs enfants à leur enseigner des choses. Ils peuvent consacrer ce temps à des activités communautaires. Pour moi, c'était là un avantage directement mesurable fourni par un seul puits.

Ces choses-là sont assurément mesurables sous l'angle économique, parce qu'on pourrait mesurer la quantité d'aliments qu'on a pu faire pousser grâce à l'eau de ce puits. On pourrait mesurer la réduction du temps de travail vu que les gens n'ont plus besoin de marcher pendant six heures pour aller chercher un seau d'eau. On pourrait mesurer la valeur du temps dont les gens disposent maintenant pour élever leurs enfants.

À mes yeux, c'est un avantage.

La sénatrice Andreychuk: Je ne sais trop à qui poser ma question. On entend parler de «développement humain durable»; c'est le nouveau jargon à la mode. Il me semble que le critère qu'exige les pays du tiers-monde, c'est qu'il y ait un

[Text]

will be an indigenous component in development, particularly with NGOs. In other words, it's the same complaint they used to have about the Canadian government, saying, "You choose your priorities and you come here and tell us what we need. You tell us we need a well, you tell us we need a dam, and you drive our projects".

I hear more and more that the projects that are successful are the ones that have an indigenous counterpart existing in the countries and that Canadian NGOs partner. I'm well aware of MATCH and YM-YWCA.

Is it also your system that there has to be something there and it is a request from the people of the country rather than you identifying the need?

Mr. Richert: If I could just refer to our brief, we make a recommendation that the government equipment should allow CIDA to develop longer-term planning cycles. This planning must be carried out with confidence that it will not be tampered with by a change in political circumstances, and there must be the development of a formal means whereby Third World perspectives and ideas are built into the CIDA planning process.

We certainly partner with organizations and communities in the Third World.

Senator Andreychuk: So you go out and find projects or people come to you from existing resources there?

Mr. Richert: That's a part of it, yes.

Mr. Peters: I spent four years in India. All our projects were determined by the quality of the relationship of the partners in the villages and towns we were in. There had to be leaders who were locally accountable, locally elected, and we spent a lot of time just trying to understand the dynamics of the local leadership. Once we felt comfortable about that, we provided some resources to make some things tick and so on.

Ms Le John: Earlier Mr. Peters mentioned self-determination. That is one of the criteria we use for MATCH projects. They have to be designed by the women to serve the women's needs as well as those of their families. For the first five years that's more or less how the projects went. By the tenth year they had moved ahead to a point where they were more community forecasts. We look at exactly who is going to benefit. Is it just an individual family? Is it a community? Is it a village? Thereby we determine whether the project is worth funding.

Also, it tends to get CIDA approval, because CIDA triples whatever funding MATCH gives. They give us \$3 to \$1 that MATCH raises. In this way, one winds up with a project that is meeting the needs of the community, that satisfies the concerns and the needs of the community.

[Translation]

élément indigène dans le développement, en particulier pour ONG. Autrement dit, c'est le même grief qu'ils avaient auparavant à l'égard du gouvernement canadien, quand disaient: «Vous choisissez vos priorités et vous arrivez ici nous dites ce dont nous avons besoin. Vous nous dites que nous avons besoin d'un puits, d'un barrage, vous nous dictez nos projets».

J'entends de plus en plus dire que les projets qui réussissent sont ceux qui ont un élément indigène et auxquels participent des Ocanadiennes. Je connais bien le programme MATCH et le programme YM-YWCA.

Est-ce également un critère pour vous, à savoir qu'il doit y avoir un élément local et que la demande doit provenir des indigènes, lieu que ce soit vous qui identifiez le besoin?

M. Richert: Je vous renvoie à notre mémoire. Nous recommandons que le matériel gouvernemental permette à l'ACDI d'étaler des cycles de planification à plus long terme. Cette planification doit être faite avec la conviction, qu'un changement politique ne vienne pas bouleverser les choses et il doit y avoir un mécanisme officiel par lequel les perspectives et les idées du tiers-monde soient incorporées au processus de planification de l'ACDI.

Nous sommes assurément associés à des organisations et à des collectivités du tiers-monde.

La sénatrice Andreychuk: Donc vous allez trouver des gens bien des gens viennent vous voir étant donné les ressources existent sur place?

M. Richert: C'est en partie cela, en effet.

M. Peters: J'ai passé quatre ans en Inde. Tous nos projets étaient déterminés par la qualité des relations entre les associés dans les villages et les villes où nous étions présents. Il fallait qu'il y ait des chefs comptables localement, élus localement, et nous passions beaucoup de temps simplement à essayer de comprendre la dynamique du leadership local. Une fois que nous étions confortables sur ce plan, nous fournissions des ressources pour déclencher le processus.

Mme Le John: Tout à l'heure, M. Peters a mentionné l'auto-détermination. C'est l'un des critères que nous utilisons pour les projets MATCH. Ils doivent être conçus par les femmes pour répondre aux besoins des femmes et à ceux de leurs familles. Pendant les cinq premières années, c'est à peu près comme cela que les projets ont été conçus. Après dix ans, ils étaient arrivés au point où l'on faisait davantage de prévisions communautaires. Nous nous préoccupons de savoir qui au juste en bénéficie: est-ce une famille en particulier, une collectivité, un village? C'est en relation avec cela que nous décidons si le projet mérite d'être financé.

Nous nous efforçons également d'obtenir l'agrément de l'ACDI car cette dernière octroie une somme qui est le triple de ce que MATCH, autrement dit, pour chaque dollar que MATCH accorde, l'ACDI en octroie trois. On aboutit de la sorte à un projet qui répond aux besoins et aux désires de la collectivité.

exte]

[Traduction]

This is, again, the way in which one determines whether the project has been a success, because the people themselves are involved in the analysis of their success. Oftentimes they'll come back and say: "The the funding was fantastic. We've achieved our goal. We have x number of dollars left over. We have something else in mind."

In Ghana, for instance, we funded a project for women who wanted to market their goods. Then, having done that, they wanted a way to take their crop to the market. We helped them acquire several lorries, about three or four. Then they came back and said: "We have x number of dollars left and we wonder whether to save this money for agricultural equipment. We need a tractor. We need various other things." We said, "Fine, that's okay", and then we added to that funding.

Now those women are self-sufficient. They're renting their trucks. We call them lorries in the English sense. They are renting them and generating income themselves from the community, and driving those lorries themselves.

This is how one is able to determine whether the needs are being met, because the people themselves are using their own yardstick to determine how far they've come.

Darlene mentioned the well. There are also grinding mills, various small projects that are focusing on the needs of the women in the village and meeting the needs of those communities.

Mr. Gross: If I could just add a final point on partnership and criteria, I think one of the things that many of us have learned in working with our Third World partners is that we have to allow them to apply criteria to us.

We recently had a partnership project in Uganda with a rural development group and it was evaluated by our funders, Partnership Africa Canada. It was evaluated by a Ugandan national in Uganda, not by Canadians going over to measure the Ugandans. We need to be able to stand the scrutiny of our Third World partners, too.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Strahl, do you have a question?

Mr. Strahl: This is the first committee I've been a member of in the House of Commons, because I'm one of the 200-and-some-odd rookies who are trying to learn the ropes.

Senator Andreychuk: Two hundred and five.

Mr. Strahl: There are lots of us on all sides of the House.

I mentioned to someone earlier that I was most interested in getting involved in the foreign affairs and international trade committee initially because of the international trade aspect, which was something that particularly interested me. Now we find ourselves spending a good part of our time trying to get a handle on the roles of NGOs. CIDA is a big part of it, of course, because we've been given this review.

Là encore c'est la façon de déterminer si le projet constitue une réussite, car ce sont ceux-là mêmes qui y participent qui en décident. Il arrive souvent qu'ils reviennent nous dire: «l'aide financière a été remarquable, nous sommes parvenus à réaliser ce que nous nous étions proposé de faire, et il nous reste une certaine somme, mais nous avons un autre projet en tête».

C'est ainsi qu'au Ghana nous avons financé un projet pour les femmes qui voulaient écouler leurs produits. Ceci fait, elles ont cherché moyen de transporter leurs produits au marché. Nous les avons aidées à acquérir trois ou quatre camions, mais elles sont ensuite revenues nous dire: «il nous reste tant de temps et tant de dollars; est-ce que nous ne ferions pas bien d'acquérir de l'équipement agricole? Nous avons besoin d'un tracteur et de diverses autres pièces.» Nous leur avons répondu: «très bien, allez-y!» et nous avons contribué à ce financement.

Ces femmes parviennent maintenant à satisfaire à leurs propres besoins; elles louent leurs camions, auxquels nous donnons l'appellation anglaise de «lorry». Avec l'argent de la location de ces camions elles se créent des revenus, et ce sont elles qui conduisent les camions.

C'est ainsi que l'on juge si les besoins ont été satisfaits, car ce sont les bénéficiaires eux-mêmes qui sont le mieux à même de juger des progrès qu'ils ont pu accomplir.

Darlene, vous parliez d'un puits, mais il y a également des meules et divers petits projets qui répondent aux besoins des villageoises et permettent de satisfaire les besoins de ces collectivités.

Mr. Gross: Permettez-moi d'ajouter un dernier point sur le partenariat et les critères. Il est une leçon que beaucoup d'entre nous ont apprise dans nos relations de travail avec nos partenaires du Tiers monde, c'est que nous devons également leur permettre de nous appliquer des critères.

Tout récemment encore, nous avions un projet de partenariat en Ouganda avec un groupe de développement rural, évalué par nos bailleurs de fonds, Partenariat Afrique Canada. Le projet a été évalué par un Ougandais vivant dans ce pays, et non par des Canadiens qui seraient rendus en Ouganda pour l'évaluation. Nous aussi nous devons nous soumettre au jugement de nos partenaires du Tiers monde.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Avez-vous une question à poser, monsieur Strahl?

Mr. Strahl: C'est le premier comité auquel je siège en tant que député à la Chambre des communes, car je compte parmi les 200 néophytes qui essaient de s'initier.

La sénatrice Andreychuk: Deux cent cinq, exactement.

Mr. Strahl: Nous sommes tout un contingent de part et d'autre de la Chambre.

Je disais tout à l'heure à l'un de mes collègues que ce qui m'avait particulièrement attiré vers le Comité des affaires extérieures et du commerce international, c'était justement le côté «commerce international» qui m'intéressait particulièrement. Mais je constate que nous consacrons maintenant un temps considérable à comprendre les rôles des ONG, dont l'ACDI, bien entendu, occupe les premiers rangs et c'est pourquoi on nous a chargés de cette mission.

[Text]

One of the things I've had to learn is a new set of lingo that is only known to NGOs and ODAs and SHDs, and you name it. It's kind of like logging, actually. I should throw a few logging phrases in here from my past.

One of the things that you used several times today that I hadn't heard a lot of in the past is this "civil society". Is that something that is a definition? Is it something that is used to describe exactly what? Could someone help me with that? I think it was Ms Peters who used it.

Ms Peters: When we refer to civil society I believe we refer to the people who are at the base in many communities, like in the community where we worked in Brazil. They live in the poorest situations, the people who come up from the base, who perhaps don't have any other means of arriving at resources. It's difficult for them to have a say in their own political situation and in their own society at times, and to have an influence.

[Translation]

Une des choses que j'ai dû apprendre, c'est tout un vocabulaire propre aux ONG, aux APO et autres. Ça me rappelle un peu l'exploitation forestière, mon ancienne profession, qui elle aussi avait un jargon bien particulier.

Vous avez plusieurs fois utilisé aujourd'hui le terme, inconsciemment pour moi, de «société civile». Est-ce que vous pouvez me le définir? Qu'est-ce que le terme décrit au juste? Quelqu'un pourrait-elle éclairer ma chandelle? Je crois que c'est M^{me} Peters qui l'a utilisé.

Mme Peters: Quand nous parlons de «société civile», nous entendons par là les gens du commun, ceux qui constituent la base, même de nombreuses collectivités, comme celle, au Brésil, où nous étions actifs. Ils vivent souvent dans une grande pauvreté et ne disposent d'aucune ressource. Il leur est difficile parfois d'exercer une influence quelconque, même dans leur propre société et sur le plan politique.

• 2030

Mr. Strahl: When I think of civil society, I think of what someone talked about earlier as almost a definition of Canadian values—equity, respect, human rights, self-determination, and so on. Yet often at grass roots—the people at the base in Rwanda, for example, right now are anything but a civil society from my perspective, what I think of as a civil society. So I'm just wondering, is civil society something that is just part of the language that I have to learn, or when you say "civil society" do you expect to find a civil society?

Mr. Frey: I think what we're trying to get at is non-states actors. So what we're really trying to do is speak to a government, saying there are limits to what governments can do in the development process.

Mr. Strahl: That makes more sense, I think.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Could I ask, just to get a little reaction to this representative group of NGOs in the development field, what do you think of CIDA? Are you favourably disposed to CIDA or negatively disposed?

Mr. Richert: The answer, Mr. Chairman, is yes.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Okay. Those who are favourably disposed, raise their hands.

Mr. Richert: The answer was—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Well, I rephrased it.

Mr. Richert: Yes and no.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I mean are you favourably disposed to CIDA?

Mr. Richert: Well, the answer to that one, as far as I'm concerned, needs to be yes and no.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I see.

Mr. Richert: There are certainly many things CIDA does on behalf of the Canadian government that we think a government needs to do. On the other hand, the way it goes about some of those things, as was illustrated in the *The Globe and Mail* two days ago by Stackhouse's article on CIDA activities in southeast Asia, has some negatives associated with it. How CIDA can clean up its act, I'm not sure.

M. Strahl: Le terme «société civile» évoque la définition que quelqu'un donnait tout à l'heure des valeurs canadiennes: savoir l'équité, le respect, les droits de la personne, l'autodétermination, etc. Mais souvent les gens de la base, ceux du Rwanda, à l'heure actuelle, ne me paraissent nullement une société civile telle que je la conçois. Je me demande donc si ce terme fait simplement partie du jargon que je dois apprendre, ou si vous attendez à trouver une société civile, une société policée?

M. Frey: Ce que nous essayons de trouver, ce sont des intervenants qui ne soient pas les États. Nous essayons donc de parler au gouvernement en disant qu'il y a des limites à ce qu'ils peuvent faire en matière de développement.

M. Strahl: Voilà qui me paraît avoir plus de bon sens.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Est-ce que vous permettez de vous sonder, puisque vous êtes des représentants d'ONG spécialisées dans le développement, ce que vous pensez de l'ACDI? Est-ce que vous approuvez ou désapprouvez l'oeuvre de l'ACDI?

M. Richert: Nous l'approuvons, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Très bien. Ceux qui sont en sa faveur, lèvez la main.

M. Richert: La réponse était... .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais la formuler différemment.

M. Richert: Oui et non.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je veux savoir si vous êtes-vous en faveur de l'ACDI?

M. Richert: En ce qui me concerne, je répondrais à la fois par oui et par non.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vois.

M. Richert: Toutes les actions entreprises par l'ACDI au nom du gouvernement canadien correspondent à ce que doit faire un gouvernement. Par ailleurs, la façon dont elle procède—comme montrait un article de Stackhouse, paru il y a deux jours dans le *Globe and Mail* sur les activités de l'ACDI dans l'Asie du sud-est—mérite pas d'être unanimement loué. Je ne sais pas au juste comment l'ACDI pourrait s'amender.

[Texte]

[Traduction]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We were told today that, for example, in Saskatoon instead of delivering programs through CIDA, it ought to be sent out to the private sector—say, Coopers & Lybrand. Do you feel so badly about CIDA that you want to do that?

Mr. Richert: We haven't discussed that aspect in our organization. I teach international development studies, and for myself I have some difficulty with a private sector for profit using aid dollars to make a profit. I have no trouble with their delivering a service because they certainly can deliver a service. I'm not sure exactly how it would meld those two, because the private sector is in the business of making a profit.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are there any other comments about CIDA?

Ms Henderson: Yes, I'd like to comment. I think CIDA has performed a useful purpose for Canadians and in the NGO community. Perhaps what CIDA needs more than anything is a clear mandate so it can operate from one political realm to the next without losing its direction.

If this committee can help CIDA determine a clear mandate that we all can understand and that we are all able to monitor and measure, then the product that CIDA is after will be much easier to determine; it will be much easier to show to the Canadian public that they're receiving efficiency for their public dollar, and we'll have a much better vehicle than we have currently.

So I think the issue is the mandate.

Mr. Frey: I would like to expand a bit on that. When I was speaking with a CIDA official, a junior officer, and having lunch with him, he was commenting on the Auditor General's report, and he said, you know, unfortunately this is all true.

My sense is that the concept of what CIDA is about... yes, let's give it a clear mandate. But I think the basic concept of CIDA is not good. I think it's been whipped with the SECOR report, and I don't know if that's lingo that is used here. It basically said, okay, let CIDA work at policy and do what it can do, and let the services be provided by others.

It hasn't worked that way. For whatever reason, the Treasury Board hasn't given it the ability to develop the policy capacity. It's putting it in a pot but it doesn't know if it's about policy or about the delivery of services.

I think Marcel Massé was making some good strides in sorting some of that out, but of course he moved on to bigger and better things. It's not to say the current leaders are not doing a good job. I think it's been given too many critiques from a variety of angles too quickly and it doesn't have the capacity to change.

The Auditor General's report was damning of CIDA and people within CIDA say he's right.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): On nous disait aujourd'hui même à Saskatoon qu'au lieu de faire exécuter les programmes par l'ACDI, il faudrait s'adresser au secteur privé, par exemple à Coopers & Lybrand. Avez-vous une si mauvaise opinion de l'ACDI que vous voudriez avoir recours à une mesure pareille?

M. Richert: Notre organisation n'a pas discuté de cela. Je donne des cours de développement international, et personnellement je vois mal le secteur privé utilisant des deniers publics d'aide extérieure pour réaliser des bénéfices. Je conçois parfaitement la prestation de services par le secteur privé car il sait certes s'en acquitter, mais je ne vois pas bien concilier les deux, car l'objet du secteur privé est de réaliser des bénéfices.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Avez-vous d'autres observations à faire sur l'ACDI?

Mme Henderson: Oui, je voudrais ajouter quelque chose. L'ACDI a rempli une fonction utile pour les Canadiens et a joué un rôle important parmi les ONG. Ce dont elle a besoin peut être plus que de toute autre chose, c'est un mandat précis afin qu'elle puisse fonctionner sous quelque gouvernement que ce soit sans être désorientée.

Si votre Comité peut aider l'ACDI à préciser son mandat afin que nous le comprenions tous et puissions évaluer et juger son action, il sera beaucoup plus facile de déterminer le but que recherche l'ACDI, et de montrer au public canadien que l'argent qu'il dépense au titre de l'aide extérieure est bien utilisé. Cela permettrait à l'ACDI de devenir un bien meilleur véhicule d'aide qu'elle ne l'est actuellement.

Le problème, à mon avis, c'est le mandat de l'ACDI.

M. Frey: J'aimerais ajouter quelque chose. Je déjeunais l'autre jour avec l'un des cadres moyens de l'ACDI qui me disait, à propos du rapport du Vérificateur général, que malheureusement ce n'était que trop vrai.

J'ai l'impression que l'idée qu'on se fait du rôle de l'ACDI... Oui, il importe de bien préciser son mandat, mais l'idée au fond ne me paraît pas mauvaise. Elle a été fustigée dans le rapport SECOR, et j'ignore si c'est le jargon qu'on utilisé ici. On y disait qu'il faudrait laisser l'ACDI s'occuper d'établir la politique, ce pourquoi elle est le mieux équipée, et confier la prestation des services à d'autres.

• 2035

Mais les choses ne se sont pas passées ainsi. Le Conseil du Trésor, pour quelque raison que ce soit, ne l'a pas autorisée à établir la politique. Elle est dans le pétrin sans savoir si c'est au sujet de la politique ou des services.

Marcel Massé avait fait des progrès en essayant de tirer les choses au clair, mais il a été appelé ailleurs. Ceci n'est pas pour jeter la pierre à ceux qui la dirige actuellement. L'ACDI est en butte à trop de critiques contradictoires et n'a pas la capacité de se modifier.

Le rapport du vérificateur général a éreinté l'ACDI et les gens mêmes de cette organisation reconnaissent qu'il a raison.

[Text]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): But CIDA can only take so much whiplashing before it disappears. That's why I raised the question. The Group of 21 took some solid cracks at CIDA, but we have this enormous interest in the NGO community. It is heavily dependent on CIDA for support, and when confronted with the question, there is not what one would call great enthusiasm in this group. What do we draw from that?

Mr. Richert: I should say, Mr. Chairman, that CIDA is one of the government agencies in the development community that gives good support to the NGO community. We are very thankful, not just for our own support but to all the other NGOs that operate. I think that's clear on the part of CIDA. We endorse that. Coming to its mandate, when we—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): It's a bit more yes than no now.

Mr. Richert: I would think so, but when you look at the Winegard report and "For Whose Benefit?" and "Sharing the Future", there's a fairly clear mandate. You can argue with the mandate, but for some reason it has failed to implement that mandate.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Because it hasn't been approved by the government.

Mr. Richert: That's it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): According to my information, CIDA's mandate was never approved by the government.

Mr. Richert: And yet the response to the report by the government, as they respond to all parliamentary committees, was positive.

Mr. Strahl: The government can give the mandate, but Parliament can't give the mandate because CIDA is not responsible to Parliament. It doesn't take its mandate from Parliament. There's no enabling legislation, so how can Parliament direct CIDA to follow the Winegard recommendations when it's not empowered to do it?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Unless things have changed drastically, there are very specific guidelines from the government to the CIDA administration.

Senator Andreychuk: One of the problems with Winegard and CIDA was External Affairs.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Wait until I finish, Senator.

Whether the situation is improved by having those guidelines put in the form of a legislative enactment is another question. That's all I have to say.

Senator Andreychuk: The whole point is that guidelines must be clear. The guidelines are conflicting with trade initiatives, External Affairs, and other departments in the environment field. There are guidelines all over, but it is not a clear mandate; it's a conflicting mandate. It's clear when you read it in its individual stance, but when you try to apply it out in the field, there are clear conflicts among departments, among ministers, and among competing demands, and that's why—

[Translation]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Et à s'acharner ain contre l'ACDI on risque de la faire disparaître, c'est pourquoi j' soulevé la question. Le Groupe des 21 lu a décoché des flèches, ma les ONG lui manifestent un vif intérêt, car elles dépendent dans un grande mesure, de l'ACDI pour leur soutien et quand on leur pose question on ne suscite pas de grand enthousiasme. Qu'en concluons nous?

M. Richert: L'ACDI, monsieur le président, est l'un d organismes gouvernementaux de développement qui soutient vigo reusement la collectivité des ONG. Nous lui en sommes reconnaiss ants, non seulement pour notre propre soutien mais pour toutes l autres ONG. Ce soutien est clairement donné par l'ACDI, et noi l'approuvons pour cela. Quant à son mandat, quand nous. .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): La balance semb maintenant pencher en faveur de l'ACDI.

M. Richert: C'est ce que je pense, mais quand vous examinez rapport Winegard et «Qui doit en profiter?» et «Partageons not avenir», le mandat apparaît assez clairement. On peut n'être p d'accord, mais pour l'une ou l'autre raison ce mandat n'a pas é accompli.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Parce qu'il n'a pas é approuvé par le gouvernement.

M. Richert: C'est exact.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): D'après mon info mation, le mandat de l'ACDI n'a jamais été approuvé par le gouvernement.

M. Richert: Et pourtant la réponse du gouvernement : rapport—car le gouvernement répond à tous les comités parlem taires—a été positive.

M. Strahl: Le gouvernement peut donner le mandat, mais Parlement ne peut le faire car l'ACDI ne rend pas de compte Parlement et n'en reçoit pas le mandat. Il n'existe pas de l habitante. Comment le Parlement pourrait-il alors ordonner l'ACDI de suivre les recommandations du rapport Winegard qua il n'y est pas habilité?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Sauf changeme radical, le gouvernement a donné des directives très précises conseil d'administration de l'ACDI.

La sénatrice Andreychuk: L'une des difficultés avec le rappo Winegard et l'ACDI, c'est le ministère des Affaires étrangères.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Attendez que j'a terminé, sénateur.

La situation s'améliorerait-elle si ces directives avaient force loi? C'est là une autre question. C'était tout ce que j'avais à dire.

La sénatrice Andreychuk: L'important, c'est que l directives soient claires. Ces directives sont en conflit avec v initiatives commerciales, les affaires étrangères et d'aut ministères impliqués dans l'environnement. Des directives, il en a partout, mais le mandat, loin d'être clairement tracé, c contradictoire. Il paraît clair quand vous le lisez, mais quand vo essayez de l'appliquer sur le terrain, vous entrez en conflit avec ministères, avec des ministres et avec des exigences contradictoir et c'est pourquoi. . .

[Texte]

[Traduction]

● 2040

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's quite a separate question.

The underlying question that was raised very early in our work was the necessity of coordination among all activities of government under the umbrella of common security. If you may remember, Janice Stein told us that common security included the environment, peacemaking, and energy, and there is a broad requirement for coordination among government departments.

I take your point, but if there's conflict between CIDA and another department in the field, that's a job for the government as a whole to clarify, in my opinion.

I've been resolute, as chairman, in not talking. I broke my vow and in stopping. I'm taking a vow of silence for the rest of this meeting.

Some hon. members: Oh, oh!

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are there any further comments?

Mr. Richert: I would just like to say, Mr. Chairman, that I appreciated your preamble to the question you asked Marvin Frey about development.

I think the human development report that comes from the UNDP talks about development as giving people a larger range of choices. I think that's what our programs are about and that's what development is about. That's one of the measurements, whether we can give people greater choices in their daily lives regarding employment and what have you. That's what we're working towards.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. If you feel you've had a good hearing, we're delighted. I think we've given you a good chance to express your views, and we've had an exchange with you. We thank you again.

The meeting is adjourned.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est une question tout à fait différente.

Une question est apparue dès le début de nos travaux, la nécessité de coordonner toutes les activités du gouvernement sous l'égide de la sécurité commune. Vous vous en souvenez peut-être, Janice Stein nous a dit que cette notion de sécurité commune englobait l'environnement, le maintien de la paix et l'énergie et que dans tous ces secteurs la coordination entre les différents ministères du gouvernement était importante.

Je comprends ce que vous dites, mais en cas de conflit sur place entre l'ACDI et un autre ministère, à mon avis, c'est à l'ensemble du gouvernement de tirer les choses au clair.

En ma qualité de président, j'étais bien déterminé à ne pas intervenir, j'ai brisé mon vœu de silence, mais je promets de ne pas recommencer pendant le reste de cette réunion.

Des voix: Oh, oh!

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Y a-t-il d'autres observations?

M. Richert: Monsieur le président, je tiens à dire à quel point j'ai apprécié votre introduction à la question que vous avez posée à Marvin Frey au sujet du développement.

À mon avis, ce qui ressort des discussions du PNVD au sujet du développement c'est que les gens vont avoir une gamme de choix beaucoup plus vaste. Voilà la raison d'être de nos programmes, voilà la raison d'être du développement. C'est en nous demandant comment nous pouvons donner aux gens plus de choix dans leurs vies quotidiennes, sur le plan de l'emploi et que sais-je encore, que nous pouvons mesurer notre réussite. Voilà ce que nous cherchons à accomplir.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Si vous avez l'impression que cette discussion a été fructueuse, nous en sommes enchantés. J'ai l'impression que vous avez pu exprimer librement vos opinions et que nous avons eu un échange d'idées utile. Encore une fois, merci.

La séance est levée.

om the Manitoba Council for International Cooperation:

Marilee Geller, President of the Board;
Stella Le John, Board Member;
Peter Peters, Board Member;
Darlene Henderson, Executive Director.

om the Mennonite Central Committee:

George Richert, Chairman;
Marv Frey, Executive Director;
Chris Derksen-Hiebert, Ottawa Office;
Elaine Peters, Associate Resource Manager.

om the Marquis Project:

Zack Gross, Executive Director.

Du Conseil manitobain pour la coopération internationale:

Marilee Geller, présidente du conseil;
Stella Le John, membre du conseil;
Peter Peters, membre du conseil;
Darlene Henderson, directeur exécutif.

Du Comité central mennonite:

George Richert, président;
Marv Frey, directeur exécutif;
Chris Derksen-Hiebert, bureau d'Ottawa;
Elaine Peters, gérant associé aux ressources.

Du Projet Marquis:

Zack Gross, directeur exécutif.

MAIL  **POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste—lettre****8801320****OTTAWA**

If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*From the World Federalists of Canada:*

The Honourable Allan Blakeney.

From Del-Air Systems:

Robert Hawkins, President.

From Wecan Project Development Inc.:

Darren Rose, General Manager.

From the International Agriculture Network, OXFAM:

Carla Ropple, Project Co-ordinator.

From the Canada West Foundation:

David Elton, President;

Graham Parsons, Chief Economist.

From the Saskatchewan Wheat Pool:

Murray R. Bryck, Executive Assistant to the President.

From Harvest Food:

Stuart Garven, President.

From Flexi-Coil:

Kent Anderson, Vice-President.

From the Saskatchewan Food Processors Association:

K. Lynn Riese, President.

*(Continued on previous page)***TÉMOINS***De «World Federalists of Canada»:*

L'honorable Allan Blakeney.

Du «Del-Air Systems»:

Robert Hawkins, président.

De «Wecan Project Development Inc.»:

Darren Rose, gérant général.

Du Réseau international d'agriculture, OXFAM:

Carla Ropple, coordonnatrice de projets.

De la «Canada West Foundation»:

David Elton, président;

Graham Parsons, économiste en chef.

De la «Saskatchewan Wheat Pool»:

Murray R. Bryck, adjoint exécutif du président.

De «Harvest Food»:

Stuart Garven, président.

De «Flexi-Coil»:

Kent Anderson, vice-président.

De la «Saskatchewan Food Processors Association»:

K. Lynn Riese, président.

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

221

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 17

Tuesday, May 31, 1994
Vancouver, British Columbia

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule n° 17

Le mardi 31 mai 1994
Vancouver (Colombie-Britannique)

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 31, 1994

(26)

[Text]

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 8:40 o'clock a.m. this day, in the Malaspina Room of the Waterfront Centre Hotel, in Vancouver, British Columbia, the Acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Pat Carney and Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. From the Canadian International Development Agency: Rose-Mae Harkness. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Eugene Morawski, Clerk.

Witnesses: From the Green Thumb Theatre for Young People: Peter Zednik. From the Vancouver Chamber Choir: Maurice D. Copithorne, Q.C. From Capilano College: Jon L. Jessiman, Dean and Head of International Office. From Simon Fraser University: Bradley Condon, Director, Centre for North American Business Studies. From Peace Tax Canada: Joy Newall, President. From Victoria Peace Centre: Al Rycroft, Consultant. From the Commonwealth of Learning: Lewis Perinbam, Special Advisor to the President; Richard J. Simpson, Director, Telecommunications and Technology. From United Chinese Community Enrichment Services Society: Lilian To, Executive Director.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (See Issue No. 1), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 12:15 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 1:00 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING

(27)

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 1:15 o'clock p.m. this day, in the Malaspina Room of the Waterfront Centre Hotel, in Vancouver, British Columbia, the Acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senator Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. From the Canadian International Development Agency: Rose-Mae Harkness. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Eugene Morawski, Clerk.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 31 MAI 1994

(26)

[Texte]

Le Sous-comité Canada Ouest—Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 8 h 40, dans la salle Malaspina de l'hôtel Waterfront Centre, à Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Pat Carney et Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. De l'Agence canadienne de développement international: Rose-Mae Harkness. De la Direction des comités et des associations parlementaires: Eugene Morawski, greffier.

Témoins: De Green Thumb Theatre for Young People: Peter Zednik. De Vancouver Chamber Choir: Maurice D. Copithorne, c.r. Du Collège Capilano: Jon L. Jessiman, doyen et chef du bureau international. De l'Université Simon Fraser: Bradley Condon, directeur, Centre for North American Business Studies. De Peace Tax Canada: Joy Newall, présidente. De Victoria Peace Centre: Al Rycroft, conseiller. De Commonwealth of Learning: Lewis Perinbam, conseiller spécial du président; Richard J. Simpson, directeur, télécommunications et technologie. De United Chinese Community Enrichment Services Society: Lilian To, directrice administrative.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 12 h 15, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à 13 heures aujourd'hui.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(27)

Le Sous-comité Canada Ouest—Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 13 h 15, dans la salle Malaspina de l'hôtel Waterfront Centre, à Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: L'honorable sénateur Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. De l'Agence canadienne de développement international: Rose-Mae Harkness. De la Direction des comités et des associations parlementaires: Eugene Morawski, greffier.

Witnesses: From the United Church of Canada: Rev. Shelagh MacKinnon, Minister of Programme Development and Mission Outreach. *From the Inter-Church Committee for World Development:* Bill Boyd. *From the Union of Spiritual Communities of Christ:* John Verigin Jr., Executive Assistant. *From the University of British Columbia:* Doug Sanders, Professor of Law. *From the World Trade Centre of Vancouver:* M.A. (Jill) Bodkin, Vice-Chair; John Hansen, Policy Advisor.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 3:00 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

J.M. Robert Normand

Committee Clerk

Témoins: De l'Église unie du Canada: Rév. Shelagh MacKinnon, Minister of Programme Development and Mission Outreach. *De Inter-Church Committee for World Development:* Bill Boyd. *De Union of Spiritual Communities of Christ:* John Verigin jr., adjoint exécutif. *De l'Université de la Colombie-Britannique:* Doug Sanders, professeur de droit. *De World Trade Centre of Vancouver:* M.A. (Jill) Bodkin, vice-président; John Hansen, conseiller politique.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

À 15 heures, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le greffier du Comité

J.M. Robert Normand

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE**TÉMOIGNAGES**

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Tuesday, May 31, 1994

Le mardi 31 mai 1994

• 0840

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Order, please.**Le coprésident suppléant (M. Graham):** La séance est ouverte.

Mr. Zednik, I usually start by describing the functioning of the committee, but since you're the only witness, maybe I don't have to be too formal. I'll just say thank you very much for coming. We appreciate it. As you know, this is the review of Canadian foreign policy by a joint Senate and House of Commons committee. We have broken into three parts and will be hearing evidence across the country. One-third of the committee is here in the west, another third will be in central Canada, and another third in eastern Canada.

Monsieur Zednik, je commence habituellement par décrire le mode de fonctionnement du comité mais puisque vous êtes notre seul témoin, il n'est peut-être pas nécessaire d'être aussi respectueux des formes. Je vais simplement vous remercier d'être venu. Nous l'apprécions beaucoup. Comme vous le savez, nous sommes un comité mixte de la Chambre des communes et du Sénat et nous examinons la politique étrangère du Canada. Nous nous sommes scindés en trois pour recueillir des témoignages partout au pays: un tiers du comité est dans l'ouest, un autre au centre du pays et un autre encore, dans l'est.

Thank you very much for coming. We look forward to your observations. I presume you are going to talk to us about the role of culture and foreign policy. You can begin. We'll listen and then ask questions.

Merci infiniment d'être venu. Nous avons hâte de vous entendre. Je présume que vous allez nous parler du rôle de la culture dans la politique étrangère. Vous pouvez commencer. Après vous avoir écouté, nous vous poserons des questions.

Mr. Peter Zednik (General Manager, Green Thumb Theatre): The first thing I have to say is we are not the Green Sun Theatre. Clearly we're not as well known as we think, because we are in fact Green Thumb Theatre. I am also the vice-president of the Professional Association of Canadian Theatres. We're a national service organization representing over 100 professional theatres across the country.

M. Peter Zednik (directeur général, Green Thumb Theatre): Pour commencer, je tiens à dire que nous ne sommes pas le Green Sun Theatre. Manifestement, nous ne sommes pas aussi bien connus que nous le croyions, puisque nous sommes en fait le Green Thumb Theatre. Je suis également le vice-président de l'Association professionnelle des théâtres canadiens. Nous sommes un organisme national de service représentant plus de 100 théâtres professionnels de partout au pays.

I had very short notice, so this could be more informal than you think. I am urging the members of this committee, when reviewing Canadian foreign policy, to remember the valuable role culture can play in international relations. Art can often transcend barriers that other forms of communication cannot. My experience is that Canadians can talk to Japanese, Russian, or South African people through their art, since it reflects the essence of the human condition regardless of linguistics or even sometimes political differences.

Comme j'ai reçu un très court préavis, la présentation risque d'être encore plus décontractée que vous ne l'espérez. J'exhorte les membres du comité, dans leur examen de la politique étrangère canadienne, à garder à l'esprit le rôle important de la culture dans les relations internationales. L'art peut souvent transcender des obstacles insurmontables pour les autres formes de communication. Je sais d'expérience que par leur art, les Canadiens peuvent parler aux Japonais, aux Russes et aux Sud-Africains. L'art reflète en effet l'essence de la condition humaine, malgré les barrières linguistiques ou même idéologiques.

For those who don't know about Green Thumb Theatre, we are one of Canada's foremost arts organizations and we engage senior professional artists. We have four Governor General's award winners working with us this year alone. We produce for both children and teenagers. The professionals are on the stage and the children are in the audience—let's clarify that. Our plays explore social issues through the perspective of human experience. They are not didactic, preachy, proselytizing plays; they are plays about human nature and how humans respond to conflict.

Pour ceux qui ne connaissent pas le Green Thumb Theatre, je précise que nous sommes l'une des organisations artistiques les plus importantes au Canada et que nous recrutons des artistes professionnels de renom. Nous comptons parmi nous quatre récipiendaires du prix du Gouverneur général. Nos productions sont destinées tant aux enfants qu'aux adolescents. Je précise que les professionnels sont sur scène et que les enfants composent l'auditoire. Nos pièces portent sur des questions sociales que nous abordons sous l'angle du vécu. Il ne s'agit pas de pièces didactiques, ni de préchi-prêcha, ni de prosélytisme. Nos pièces portent sur la nature humaine et sur la façon dont les humains réagissent aux situations conflictuelles.

Our award-winning productions have travelled through every Canadian province, both territories, half of the United States, Hong Kong, Singapore, Australia, New Zealand, Great Britain, Sweden and Germany. There are companies in Denmark, Israel and France that have mounted their own versions of our original productions.

Nos productions primées ont été montées dans toutes les provinces canadiennes, les deux territoires, la moitié des États-Unis, à Hong Kong, à Singapour, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Grande-Bretagne, en Suède et en Allemagne. Des compagnies théâtrales au Danemark, en Israël et en France ont monté leur propre version de nos créations.

[Text]

The particular perspective I want to talk to you about today is that we're not only an arts organization, and beleaguered for that, but we also perform for children. It's a sad fact that our children are often treated as second-class citizens and we encounter an attitude that art for young people is somehow second-class art.

How important is it that a company like ours tours abroad must be the question you are thinking of. First, not to be too facile, you have to remember that young people today will be the adults of tomorrow. That's an obvious reflection, but I think it's too often forgotten. The values that influence them now will shape their opinions in the future.

The issues at the heart of the place for which Green Thumb has become so renowned include racism, illiteracy, substance abuse, sexual abuse, learning disabilities, and in a general way the marginalization of anyone who is considered different. We have a very successful play called *A New Canadian Kid* about a new immigrant's experience to Canada, for example. This is not just a Canadian list of concerns—I am sure you can recognize that—and a play on any of these issues would be as meaningful in Bosnia or South America or China.

A country's cultural expression is the expression of its soul and its values. If the federal government is going to invest in showcasing the best of Canadian culture overseas, which I feel enhances the country's image abroad, I hope the Department of External Affairs will consider the major contribution art for young audiences can make. I think Canadians would be proud to know the federal government is proclaiming to the rest of the world how much we care for and respect our young people.

• 0845

You may wonder why I'm addressing this particular issue in this way. Despite the international experience that we have for the past six or seven years, both Green Thumb Theatre and our colleagues have had a great deal of resistance in acquiring funding for overseas touring from the Department of External Affairs. The statement we keep receiving from the cultural bureaucrat is that young audiences are not a priority. We've heard that repeatedly and we've been turned down a few times for grants based on that alone. We don't know whether it's this particular individual's priority or lack of priority, or if it's not a priority for the department or if it's not a priority for the federal government.

When we were turned down for a grant in 1990 to appear at a very prestigious international festival, we appealed through Kim Campbell's office and the denial was overturned. We find that there is some kind of political will.

A few years ago Perrin Beatty, who was then the Minister of Communications, entertained a small group of us in Vancouver and I spoke on this issue. He seemed absolutely shocked that young audiences would not be a priority for this government because of the kind of sentiments I have expressed. And yet it continues to be a problem. So I'm urging this committee to consider that.

[Translation]

Aujourd'hui, je ne voudrais pas qu'on nous étiquette uniquement comme un organisme artistique. Nous donnons des spectacles pour enfants et nous en payons le prix. Malheureusement, en effet, nos enfants sont souvent traités comme des citoyens de deuxième classe et on semble croire que l'art pour les jeunes est également un art de seconde classe.

Vous devez vous demander quelle importance cela peut avoir qu'une compagnie comme la nôtre fasse des tournées à l'étranger. Pour commencer, sans tomber dans la facilité, souvenons-nous que les jeunes d'aujourd'hui sont les adultes de demain. C'est une évidence mais que l'on oublie trop souvent. Les valeurs qui les influencent maintenant vont former leur opinion demain.

Green Thumb a acquis sa renommée parce qu'il a traité notamment des questions comme le racisme, l'analphabétisme, la toxicomanie, les mauvais traitements sexuels, les difficultés d'apprentissage et, de façon générale, la marginalisation de tous ceux qu'on considère différents. L'une de nos pièces à succès, intitulée *A New Canadian Kid*, porte sur l'expérience d'un nouvel immigrant au Canada. Tous ces sujets n'intéressent pas que les Canadiens, vous en conviendrez. Une pièce de cette nature touche tout autant les habitants de la Bosnie, de l'Amérique du Sud ou de la Chine.

L'expression culturelle d'un pays c'est l'expression de son âme, de ses valeurs. Si le gouvernement fédéral veut investir pour mettre en vitrine ce que la culture canadienne a de plus beau, ce qui rehausse à coup sûr selon moi l'image du pays à l'étranger, j'espère que le ministère des Affaires étrangères pensera à la contribution importante que peut apporter l'art destiné aux jeunes auditoires. Je pense que les Canadiens seraient fiers de savoir que le gouvernement fédéral montre au reste du monde l'importance et le respect que nous accordons à nos jeunes.

Vous vous demandez peut-être pourquoi j'aborde cette question de cette manière. Malgré notre expérience au niveau international depuis six ou sept ans, le Green Thumb Theatre et d'autres de nos collègues ont constaté une grande résistance au ministère des Affaires étrangères lorsqu'il s'agit d'obtenir des fonds pour les tournées outre-mer. Le bureaucrate responsable de la culture nous répond chaque fois que les jeunes auditoires ne sont pas une priorité. On nous l'a dit souvent et on nous a même refusé quelques fois des subventions pour cette seule raison. Nous ne savons pas s'il s'agit de la priorité ou du manque de priorité de ce bureaucrate particulier, ou si c'est le ministère ou le gouvernement fédéral en général qui n'en fait pas une priorité.

En 1990, on nous a refusé une subvention qui nous aurait permis de participer à un festival international très prestigieux. Nous avons fait appel au bureau de Kim Campbell et la décision a été renversée. Nous constatons donc qu'il y a une certaine volonté politique.

Il y a quelques années, Perrin Beatty, alors ministre des Communications, a reçu un petit groupe d'entre nous à Vancouver. Je lui ai parlé de cette question. Il a semblé absolument étonné d'apprendre que les jeunes auditoires n'étaient pas une priorité pour son gouvernement, étant donné les sentiments que j'avais exprimés. Pourtant, le problème demeure. J'exhorte donc le comité à se pencher là-dessus.

[Texte]

I've noted that Senator Carney is on this committee, so I took the liberty of attaching a letter written to us back in 1985 as we were embarking on a major Pacific Rim tour. I was not with the company at that time but I did note the connection there. I think the letter speaks for itself.

When I received the press release about this three days ago, I knew that this committee wanted to review what I think about what's going on in the world today or what do citizens think about it. I thought, my God, I'd better bone up on what's happening in Rwanda this morning or what is the state in Bosnia this week. Yes, I do read the entire newspaper; I read three newspapers a day and I do focus longer on the arts and entertainment section, but that's my business to do that and to know what's going on.

So what I'd like to share with you are my reflections on what's going on in the world today from the art sections in the paper this morning. In *The Globe and Mail* today is practically a page-long article about the National Ballet, which is on tour in Israel. What's so remarkable that they deserve a page in the national newspaper? It's Karen Kain's very last performance as *Sleeping Beauty*. I think most people here would know who Karen Kain is. What's really remarkable is that it's the role of *Sleeping Beauty* that turned Karen Kain into a household name, a star. She was pulled out of the chorus, as it were, by no less than Rudolph Nureyev. She is doing her very last performance at age 42—which in itself is remarkable for a dancer—outdoors in 30-degree temperatures on an inappropriate stage in Israel. This is a big deal if you are a dancer.

There are other groups performing there. There are groups from Morocco, for example. I urge you to read the article. The kind of cultural exchange that's going on is absolutely fascinating to me. The National Ballet happens to be the prima event there. I think that's a thing Canadians could be proud of. There's also a reference at the end of the article to the fact that there are little Israeli children who are becoming thrilled about the idea of ballet and collecting the discarded ballet shoes at the end of the stage.

There's also a reference in the article from Reid Anderson, the artistic director of the National Ballet, who 20 years ago appeared in Israel with the Stuttgart Ballet, a German company performing on Israeli soil 20 years after World War II, and they were performing *Romeo and Juliet* amid bombings. I think there is a connection between what's going on in art and what's going on in the world.

In *The Vancouver Sun* today I don't have to go very far to show you my news. On page 3 there's a fairly large introductory article about the Vancouver International Children's Festival, which opened yesterday. The Vancouver children's festival is one of the largest in the world. There are acts this year from Japan, Morocco, Zimbabwe, and, yes, Green Thumb Theatre is performing there as well.

[Traduction]

Je remarque que le sénateur Carney fait partie du comité. J'ai donc pris la liberté d'annexer une lettre qui nous a été écrite en 1985, lorsque nous commençons une importante tournée dans les pays du Pacifique. Je ne faisais pas partie de la troupe à l'époque mais j'ai vu le lien. Je pense que la lettre se passe d'explication.

Lorsque j'ai reçu le communiqué au sujet de vos délibérations, il y a trois jours, je me suis dit que votre comité voudrait savoir ce que je pense de ce qui se passe dans le monde et ce que pensent les citoyens. Alors je me suis dit qu'il fallait que je me mette au courant de ce qui se passe au Rwanda ces jours-ci, de même que de l'état de la Bosnie cette semaine. Oui, je lis tout le journal. Je lis même trois journaux par jour en m'attardant davantage sur les sections arts et spectacles. C'est parce que c'est mon domaine et que je dois savoir ce qui s'y passe.

Je vais partager avec vous ma réflexion sur ce qui se passe dans le monde aujourd'hui à partir de la section des arts du journal de ce matin. Dans le *The Globe and Mail*, aujourd'hui, on a un article de presque toute une page sur la tournée du Ballet national en Israël. Qu'est-ce qui est si remarquable à son sujet pour qu'on lui consacre toute une page d'un journal national? C'est la dernière fois que Karen Kain danse *La Belle au bois dormant*. Je pense que la plupart d'entre vous savent qui est Karen Kain. Ce qui est remarquable, c'est que c'est le rôle de *La Belle au bois dormant* qui a fait une vedette de Karen Kain, un nom qui était sur toutes les lèvres. C'est nul autre que Rudolph Nureyev qui l'a sortie de l'obscurité. À l'âge de 42 ans, ce qui en soit est remarquable pour une danseuse, elle fait son dernier spectacle à l'extérieur, dans une chaleur de 30 degrés, sur une scène inadéquate, en Israël. C'est extraordinaire pour une danseuse.

D'autres groupes donnent des spectacles là-bas. Certains viennent du Maroc, par exemple. Je vous encourage à lire l'article. Je trouve ce genre d'échange culturel fascinant. Le Ballet national est le principal spectacle du festival. Je pense que les Canadiens peuvent en être fiers. À la fin de l'article, on mentionne que les petits enfants israéliens s'emballent pour le ballet et collectionnent les chaussons de dans abandonnés près de la scène.

Dans l'article, on parle également de Reid Anderson, le directeur artistique du Ballet national, qui s'est produit en Israël il y a 20 ans avec le Stuttgart Ballet, une troupe allemande qui donnait un spectacle en Israël 20 ans après la Seconde Guerre mondiale. Ils dansaient *Roméo et Juliette* sur un fond de bombardements. Je pense qu'il y a un lien entre ce qui se passe dans le milieu artistique et dans le monde.

Dans le *Vancouver Sun* d'aujourd'hui, je n'ai pas à aller bien loin pour sortir ma nouvelle. À la page 3, il y a un article assez long pour présenter le Vancouver International Children's Festival, inauguré hier. Ce festival des enfants est l'un des plus grands dans le monde. Il y aura cette année des spectacles du Japon, du Maroc, du Zimbabwe et, bien sûr, le Green Thumb Theatre s'y produira également.

[Text]

[Translation]

● 0850

I don't know if you can see it, but there's a picture of a gentleman from Zimbabwe whose name is Henry Maposa. What really struck me about this picture is that he's dancing and, yes, there is a group of children dancing around him. Some of them are caucasian children; some of them are of Asian heritage. There are also adults in attendance and they seem to be having a really good time.

Now I don't want to be too facile about this. I'm not saying this is solving all the world's problems, but racism seems to be a major issue. It's in the paper every day. It's a major concern for all Canadians. In some small way this doesn't seem to be a picture of racism. If anything, it seems to be a picture of international exchange and harmony. I don't want to be facile about it, but I'm trying to say that exposure of young people to this kind of exchange can only be beneficial.

The third piece of news comes straight from the Green Thumb office. Last week we performed in Montreal for the first time in five years. We performed at a francophone festival. We performed a play in English. We were a little nervous about this. We were the only English attraction at an all-French event. Every single performance that we performed received a standing ovation. We received rave reviews in the French press and we have two major Quebec theatre companies now wishing to collaborate with us and begin producing some new work.

When you read the papers these days, you read that there is very little commonality between English and French Quebec, there are very few ways to connect between the two cultures, and there's a possibility that Quebec might separate. Without wanting to get into that discussion too heavily—and again, I know this is only in a very small way—we seem to have made a connection. Perhaps the politicians or other people are not able to bridge that gap.

That's a very informal presentation, but I just wanted to give you the international news from my perspective.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Zednik. I must say, coming from a riding in Toronto where the Young People's Theatre is located and having heard similar descriptions of issues from their perspective, I quite understand. Perhaps I could lead off by asking a few questions before the other members of the committee.

Young People's Theatre people have informed me that there's quite a bit of cooperation now between the various young people's theatres in Canada. They too expressed the view that if they are allowed to be more outside the country, they will be making a contribution to a better understanding of Canada and Canadian values abroad.

You bring up the question of funding, which always seems to be at the root of these issues, but maybe without talking specifically of funding, to what extent can you help us by understanding the impact that something like your work and the other young people's theatres working in Canada can have either on bringing other cultures to Canada or by taking our own culture outside?

Je ne sais pas si vous pouvez la voir, mais il y a une photo d'un homme du Zimbabwe, appelé Henry Maposa. Ce qui me frappe dans cette photo, c'est qu'il danse, et qu'il danse avec un groupe d'enfants. Parmi eux, des enfants blancs et des enfants d'origine asiatique. Il y a également des adultes qui les regardent et qui semblent beaucoup s'amuser.

Je ne veux pas tomber dans la facilité; je ne dis pas que cela règle tous les problèmes du monde, mais le racisme semble être une préoccupation majeure. On en parle tous les jours dans les journaux. C'est une préoccupation importante pour les Canadiens. Il ne me semble pas que cette photo soit un témoignage de racisme; il s'agit plutôt d'un portrait d'échanges internationaux et d'harmonie. Encore une fois, sans tomber dans la facilité, je pense que d'avoir de tels échanges ne peut être que profitable pour les jeunes.

Le troisième article vient du bureau de notre troupe. La semaine dernière, nous nous sommes produits à Montréal pour la première fois depuis cinq ans. Nous étions à un festival francophone et nous présentions une pièce en anglais. Nous étions un peu nerveux à cause de cela. Nous étions le seul spectacle en anglais dans un festival exclusivement francophone. À chaque représentation, nous avons été ovationnés. Les critiques dans la presse francophone ont été dithyrambiques et deux grandes troupes théâtrales du Québec veulent maintenant collaborer avec nous et produire de nos nouvelles pièces.

En lisant les journaux, ces temps-ci, on semble trouver qu'il y a peu de choses en commun entre les anglophones et les francophones du Québec; il y a peu de façons pour les deux cultures de se rejoindre et il est possible que le Québec se sépare. Je ne veux pas trop me pencher sur cette question mais je pense qu'à notre façon, nous avons jeté un pont, même petit, entre les deux cultures. Les politiciens et d'autres personnes ne sont peut-être pas capables de faire de même.

Ce n'est pas un exposé très structuré, je voulais simplement vous donner mon point de vue sur les nouvelles internationales.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Zednik. Le Young People's Theatre est situé dans ma circonscription, à Toronto; leur analyse est assez semblable à la vôtre et je la comprends bien. Je pourrais peut-être commencer en posant des questions avant les autres membres du comité.

Les représentants du Young People's Theatre m'ont informé qu'il y avait maintenant une assez bonne collaboration entre les divers troupes de théâtre pour jeunes au Canada. Ils m'ont aussi déclaré que si on leur permettait plus souvent de se produire à l'extérieur du pays, ils contribueraient à une meilleure compréhension du Canada et des valeurs canadiennes à l'étranger.

Vous avez parlé de financement. C'est bien sûr le nerf de la guerre. Sans parler précisément d'argent, pouvez-vous nous aider à comprendre l'incidence que vous ou d'autres théâtres pour jeunes au Canada peuvent avoir sur l'importation d'autres cultures au Canada et l'exportation de la nôtre?

[Texte]

[Traduction]

Mr. Zednik: With all respect to our adult arts colleagues, I find that the work for young audiences tends to be much more imaginative, much more sophisticated, generally better produced. I've worked at Young People's Theatre in Toronto, actually. I've also worked everywhere from small mime companies to the Stratford Festival.

My experience with the larger companies is that when you've done something that people have enjoyed, they write a nice little polite letter. I quite enjoyed your performance the other night, bravo. When I get letters from kids, I get letters that say things like "you changed my life", "I've learned that people from other cultures can be my friends and that I should try to understand them" and so on. I don't want to say we're curing cancer here, but we do not have a few nice polite notes; we have stacks of letters like this each year.

Some of the letters are from abroad. I know it's not quite abroad, but there is a company in Hawaii that's been performing our plays recently. When they came to vacation on the mainland they made a special point of coming to our office to tell us the impact we're having on a culture that's considerably different.

• 0855

Our play *A New Canadian Kid*, which is about a new immigrant's experience in Canada, has been translated into something like 12 languages because the theme is so universal. Hawaii may not seem abroad to you in Vancouver, but from Toronto in winter it looks more like heaven.

So I just want to say that a lot of the topics we're addressing are universal topics. We find more and more that we have greater commonality than differences with people from other countries.

When we go to international festivals. . . the Vancouver festival is one example, but there are international festivals around the world. If you go to a French festival there aren't only French companies there; there may be companies from anywhere in the world there, and you learn a great deal about other cultures, other traditions, other styles of producing art.

There are a lot of politicians and bureaucrats who attend these events. There's a great opportunity to showcase the best foot Canada has to offer.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Senator Perrault.

Senator Perrault (North Shore—Burnaby): Mr. Chairman, I know we all appreciate Mr. Zednik's statement to the committee today. Certainly culture should be a component of our foreign policy and cultural exchanges should play a vital role in that process. How many children's companies are there in Canada at the present time?

Mr. Zednik: In the Professional Association of Canadian Theatres, which is the service organization, there are at this point 30, but there are many, many, many emerging companies who do not belong to that organization. I'd say there are at least 100.

Senator Perrault: Of that 30, or of that number, how many of the companies are able to operate in languages other than English?

M. Zednik: Malgré tout le respect que l'on doit à nos collègues des arts pour adultes, j'estime que les productions destinées aux jeunes auditoires sont plus imaginatives, plus travaillées, habituellement mieux réalisées. En passant, j'ai travaillé au Young People's Theatre de Toronto. J'ai également travaillé un peu partout, dans les petites troupes, notamment au festival de Stratford.

D'après mon expérience, lorsque les grandes troupes font quelque chose qui est apprécié, elles reçoivent de petites lettres polies: j'ai bien aimé votre spectacle de l'autre soir, bravo. Lorsque je reçois des lettres des enfants, elles me disent des choses comme: «Vous avez changé ma vie», «J'ai appris que les gens d'autres cultures peuvent devenir mes amis et que je devrais essayer de les comprendre», etc. Je ne dis pas que nous avons la panacée, mais nous ne recevons pas que de petites notes polies; nous recevons des tonnes de lettres comme celle-là, chaque année.

Certaines des lettres viennent de l'étranger. Je sais que ce n'est pas très loin à l'étranger, mais une troupe de théâtre hawaïenne a récemment produit de nos pièces. Lorsque ses membres sont venus sur le continent, en vacances, ils se sont fait un point d'honneur de venir à nos bureaux pour nous parler de l'incidence que nous avons sur une culture considérablement différente.

Notre pièce «*A New Canadian Kid*», qui raconte l'histoire d'un immigrant au Canada, a été traduite dans 12 langues, je crois, parce que son thème est universel. Hawaï peut ne pas vous sembler loin, quand vous êtes à Vancouver, mais à Toronto, en hiver, ça ressemble au paradis.

Je voulais donc simplement signaler que beaucoup des sujets que nous traitons sont universels. Nous découvrons tous les jours que nous avons plus de points en commun avec les gens d'autres pays que de différences.

Lorsque nous allons à des festivals internationaux. . . Le festival de Vancouver en est un exemple, mais il y a d'autres festivals internationaux partout dans le monde. Si vous allez à un festival français, il n'y a pas là uniquement des troupes françaises. Il y aura des troupes de toutes les régions du monde. On apprend ainsi beaucoup de choses sur les autres cultures, leurs traditions et leur façon de produire de l'art.

Beaucoup de politiciens et de bureaucrates assistent à ces spectacles. C'est une excellente occasion de présenter ce que le Canada a de mieux à offrir.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Sénateur Perrault.

Le sénateur Perrault (North Shore—Burnaby): Monsieur le président, je sais que nous apprécions tous le témoignage de M. Zednik. La culture doit certainement faire partie de notre politique étrangère et les échanges culturels devraient jouer un rôle vital dans ce processus. Combien y a-t-il actuellement de troupes de théâtre pour enfants au Canada?

M. Zednik: Dans notre organisme de service, l'Association professionnelle des théâtres canadiens, il y en a jusqu'ici 30. Mais il y a par ailleurs de très nombreuses nouvelles troupes, au moins une centaine, qui n'appartiennent pas encore à cet organisme.

Le sénateur Perrault: Parmi ces 30, ou parmi l'ensemble, combien de troupes peuvent fonctionner dans d'autres langues que l'anglais?

[Text]

Mr. Zednik: Certainly in Quebec, there are a lot of companies who perform in French. What I'm trying to tell you is that I've seen so many performances in languages that were not English, which is the only language that I speak, and understood perfectly well what was going on, that art can transcend those barriers.

Senator Perrault: Yes, I accept that because I've seen many foreign companies perform in their own language and they get across their message and story extremely well. If, for example, a program were established to have some of these companies go to other parts of the world, how would that selection process be made? Who would determine the two or three companies or the half-dozen companies to carry this Canadian cultural message to other countries? Would it be a tough process?

Mr. Zednik: Well, my understanding of what happens is that the Department of External Affairs certainly has a political agenda they have to meet. Where is the federal government interested in establishing relations? We're not ever told what that is or what the priority list is, but we know it does exist.

When the Department of External Affairs receives applications, my understanding is they then refer to the appropriate section of the Canada Council to assess whether or not the work is actually good.

Senator Perrault: The council makes the evaluation.

Mr. Zednik: That's right. There's a very comprehensive process of evaluation that goes on at that level. I think they'd be able to not only understand whether the art was good but whether the company had the administrative expertise to carry off an international tour.

Senator Perrault: You recounted an experience your company had in the province of Quebec. That was a good upbeat story. What did the company perform that evening that brought forth that kind of response? What type of play was it? What was its name?

Mr. Zednik: It was called *A Place Called Cost of Living* and it was a play that was commissioned by the B.C. Ministry of Health to be an AIDS awareness program. It is not directed at any particular segment of society. It's directed at everybody, and it's basically about a teenager who, at the age of 17, is scared to do anything—you can't drink, you can't sunbathe, you can't have sex, you can't do anything—and how frustrating that must be for a young person who is trying to enjoy his life. The issue of AIDS only appears peripherally as it turns out, but what our plays address are the background to an issue, the sources of issues.

Senator Perrault: But the response was good.

Mr. Zednik: Absolutely fabulous.

Senator Perrault: Was it supplemented by French language notes?

Mr. Zednik: No, it was not. It's all performed in English and it's a very text-heavy piece. It's not a dance or a mime piece.

[Translation]

M. Zednik: Au Québec, il y a certainement beaucoup de troupes qui se produisent en français. Mais je tiens à vous dire que même si je ne parle que l'anglais, j'ai vu de très nombreux spectacles dans d'autres langues et j'ai très bien compris. L'art peut franchir l'obstacle de la langue.

Le sénateur Perrault: Je suis d'accord, puisque j'ai moi-même vu des troupes étrangères se produire dans leur langue et nous faire très bien comprendre l'histoire et le message. Si l'on mettait sur pied un programme qui permettrait à ces troupes d'aller à l'étranger, comment se ferait le processus de sélection? Qui déterminerait quelles sont les deux ou trois d'entre elles, ou les six d'entre elles qui transmettraient le message culturel du Canada dans d'autres pays? Serait-ce un processus difficile?

M. Zednik: Si j'ai bien compris, le ministère des Affaires étrangères a certainement un programme politique à suivre. Avec quels pays le gouvernement fédéral veut-il créer des liens? On ne nous dit jamais ce qu'est ce programme, on ne nous donne aucune liste de priorités, mais nous savons qu'elle existe.

Lorsque le ministère reçoit des demandes, je pense qu'il s'adresse au service compétent du Conseil des Arts du Canada pour savoir si l'oeuvre est bonne ou non.

Le sénateur Perrault: C'est le conseil qui fait l'évaluation.

M. Zednik: Oui. Il y a un processus d'évaluation très complet à ce niveau-là. Je pense qu'on pourrait dire non seulement que l'oeuvre est bonne ou non, mais en plus si la troupe a une administration suffisamment compétente pour mener à bien une tournée internationale.

Le sénateur Perrault: Vous avez parlé de l'expérience de votre troupe au Québec. C'était une belle histoire, très positive. Qu'est-ce que votre troupe a présenté pour recevoir ce genre de réaction? Quel genre de pièce était-ce? Quel en est le titre?

M. Zednik: C'était. «*A Place Called Cost of Living*», une pièce commanditée par le ministère de la Santé de la Colombie-Britannique dans le cadre d'un programme de sensibilisation au SIDA. Elle n'est pas destinée à un groupe particulier de la société. C'est une pièce pour tous. On y parle d'un adolescent de 17 ans qui a peur de tout: peur de boire, peur du soleil, peur du sexe, il ne peut rien faire. On y dit combien c'est frustrant pour une jeune personne qui veut profiter de la vie. La question du SIDA n'est qu'accessoire, au bout du compte, mais notre pièce traite du contexte de cette question et des problèmes qui s'y rattachent.

Le sénateur Perrault: Et la réaction a été bonne.

M. Zednik: Absolument extraordinaire.

Le sénateur Perrault: Avez-vous fourni des explications en français?

M. Zednik: Non. Toute la pièce était en anglais et le texte y était très important. Ce n'est ni une danse, ni un spectacle de mime.

• 0858

Senator Perrault: I think you speak for an important segment of Canadian culture and I'm glad you came.

Le sénateur Perrault: Je pense que vous parlez au nom d'un segment important du milieu culturel canadien et je suis ravi que vous soyez venu.

[Texte]

Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Senator Perrault.

Mr. Copithorne, who is the chairman of the board of the Vancouver Chamber Choir, is now here. Perhaps when we finish, Senator Carney, dealing with the issue of the Vancouver Young Theatre, we can ask Mr. Copithorne to speak, because he's representing a chamber matter. Then we will move on to the other two witnesses for this part, who are both from business and culture, as I understand it. So we'll just break between the culture and business. Maybe we should mix them up, but perhaps we'll break them.

Senator Carney.

Senator Carney (British Columbia): Mr. Chairman, I won't take long. I noticed that Mr. Zednik referred to a letter that I wrote him as MP for Vancouver Centre in 1985. I really can't add to what I said then except that. . . I say in the letter that, in terms of your touring abroad, you will make excellent ambassadors, and I think you have done that.

[Traduction]

Merci, monsieur le président.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, sénateur Perrault.

M. Copithorne, président du Conseil d'administration du *Vancouver Chamber Choir*, est arrivé. Sénateur Carney, lorsque nous aurons fini de parler du théâtre jeunesse à Vancouver, nous donnerons la parole à M. Copithorne, puisqu'il doit nous entretenir du groupe qu'il représente. Nous passerons ensuite aux deux autres témoins pour cette partie de la journée, qui viennent du milieu tant des affaires que de la culture, si j'ai bien compris. Nous allons donc faire une pause entre la culture et les affaires. Nous devrions peut-être les amalgamer, mais je suppose que nous allons les séparer.

Sénateur Carney.

Le sénateur Carney (Colombie-Britannique): Monsieur le président, mon intervention sera courte. M. Zednik a parlé d'une lettre que je lui ai écrite en 1985, à titre de député de Vancouver Centre. Je ne peux rien ajouter à ce que je disais à l'époque, sinon que. . . Dans ma lettre, au sujet de vos tournées à l'étranger, je disais que vous seriez d'excellents ambassadeurs, et vous vous êtes bien acquitté de ce rôle.

• 0900

To underscore that, I want to point out there is a new theatre in Vancouver called Vancouver Youth Theatre, which has done a lot of tours abroad and which has won Canadian government awards for multiculturalism, for anti-racism. There was a self-written piece by the young people called *Canadian Stories*, dealing with the difficulties of children whose second language is English. These children are coming from other cultures into our school system. This play has won unbelievable accolades abroad. It has toured Japan and Scotland, and in a very remarkable way it pictures both the Canadian society as it is and some of the problems young people face.

I'm telling you that story to underscore the fact that these are ambassadors. They're excellent ambassadors. They tell a story of Canada, the cultural agencies and the theatre and the chambers—the musical choirs that are sent abroad. They're probably far more effective than posters of the Rocky Mountains and *Anne of Green Gables*. Senator Perrault agrees with me.

Senator Perrault: Well, *Anne of Green Gables* is still a great cultural ambassador.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Senator Perrault plays golf in Banff, so he's—

Senator Carney: Let's say it plays as great a role.

Senator Perrault: That's right. I agree.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Well, Senator, do you see what culture can do? It can bring together Liberal and Conservative senators, so there must be something good about it.

Je le rappelle en signalant qu'il existe à Vancouver une nouvelle troupe de théâtre, le Vancouver Youth Theatre, qui a effectué un grand nombre de tournées à l'étranger et qui s'est méritée des prix du gouvernement canadien en matière de multiculturalisme et d'antiracisme. Les jeunes ont écrit eux-mêmes une pièce qui s'intitule *Canadian Stories* et qui traite des difficultés d'enfants dont la deuxième langue est l'anglais. Il s'agit de ces jeunes qui proviennent d'autres cultures et qui doivent s'intégrer à notre système scolaire. La pièce a été comblée d'éloges à l'étranger. Elle a été présentée au Japon et en Écosse. Elle illustre d'une façon très saisissante la société canadienne telle qu'elle est et certains des problèmes auxquels les jeunes sont confrontés.

Je vous en parle pour vous dire que ces gens sont des ambassadeurs, d'excellents ambassadeurs. Les organismes culturels, les troupes de théâtre, les chambristes et les chorales qui vont à l'étranger témoignent de la réalité canadienne. Leur action est probablement plus efficace que des affiches des Montagnes Rocheuses et d'*Anne aux pignons verts*. Le sénateur Perrault est d'accord avec moi.

Le sénateur Perrault: Eh bien, *Anne aux pignons verts* continue tout de même d'être un formidable ambassadeur culturel.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Le sénateur Perrault joue au golf à Banff, par conséquent. . .

Le sénateur Carney: Disons qu'elle joue un rôle tout aussi grand.

Le sénateur Perrault: C'est exact. Je suis d'accord.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Eh bien, sénateur, voyez ce que peut faire la culture. Elle réunit les sénateurs libéraux et conservateurs. Elle doit donc avoir quelque chose de bon.

[Text]

If the committee will permit me, I would like to ask Mr. Copithorne to make his remarks about the Vancouver Chamber Choir. We will go on until 9:30 a.m., and it might well be that some other questions might be directed towards Mr. Zednik as well. We'll put them on as a joint panel. Mr. Copithorne.

Mr. Maurice Copithorne (Vancouver Chamber Choir): Thank you, Mr. Chairman. May I express appreciation for this opportunity to appear before the joint committee. It is, I think, an unusual occasion in which those of us involved in the cultural sector have a promising opportunity to make a case and be heard by those who will be in a position to influence the course of government in Ottawa.

Let me say, first of all, that as someone who lived in Hong Kong as an official representative of the Government of Canada, I entirely share Senator Carney's view of the Green Thumb. The Green Thumb company visited Hong Kong while I was there and put on a series of performances that were very well received. In fact, they were one of the most exciting Canadian cultural events that we had in Hong Kong during my three times there. They were not necessarily reaching the largest audience in the biggest theatres, but I think they had one of the most profound impacts of any of the Canadian cultural troupes that we had the pleasure of sponsoring.

Mr. Chairman, I know that some members of this committee are well aware of the Vancouver Chamber Choir. If they would indulge me, I will outline a few basic facts about what we are for the others. There are two professional choirs in Canada; the Elmer Iseler Singers in Toronto and the Vancouver Chamber Choir. We're a non-profit, charitable organization. We are coming on to 25 years old and have an annual budget of about \$750,000. We're a community-based organization with directors, who by and large are not singers, drawn from all walks of life. I emphasize this point, because the first thing people always say is, oh, I didn't know you sang. In fact, as we find with most cultural groups that have achieved a certain level of activity, they have moved on to a community-based board of directors, as we have.

• 0905

We have had small surpluses in the last several years, as a result of stringent financial control measures that we invoked about four years ago, when the recession began to hit our audience here in Vancouver. We now have an accumulated deficit of less than \$3,000.

Mr. Penson (Peace River): Maybe we could use you as the Auditor General for Canada.

Mr. Copithorne: I can say that we commissioned a financial review of our procedures this year and we came out very well. Outside reviewers, chartered accountants, had no changes, except for some minor ones, to suggest to our budget control and management process. We're very pleased to have that.

[Translation]

Si le comité me le permet, j'aimerais demander à M. Copithorne de nous faire ses commentaires au sujet de la chorale de musique de chambre de Vancouver. Nous allons poursuivre jusqu'à 9h30 et il se peut bien que d'autres questions soient adressées également à M. Zednik. Disons qu'il s'agit d'un seul et même groupe d'experts Monsieur Copithorne.

M. Maurice Copithorne (Vancouver Chamber Choir): Je vous remercie, monsieur le président. Puis-je manifester ma reconnaissance d'avoir l'occasion de comparaître devant le comité mixte. Il s'agit d'une occasion rare pour ceux qui participent au milieu culturel de faire valoir leurs intérêts auprès de ceux qui seront en mesure d'influer sur le cours des événements à Ottawa.

Permettez-moi tout d'abord de dire, à titre de personne ayant résidé à Hong Kong comme représentant officiel du gouvernement du Canada, que je partage tout à fait l'opinion du sénateur Carney au sujet de Green Thumb. La compagnie Green Thumb a visité Hong Kong au moment où j'y étais et elle a exécuté une série de spectacles qui ont été extrêmement bien reçus. Je dirais même qu'il s'est agi de l'un des événements culturels canadiens les plus emballants parmi ceux qui se sont déroulés à Hong Kong au cours des trois séjours que j'y ai faits. La troupe n'atteignait peut-être pas les plus grands publics dans les plus grandes salles, mais j'estime que, parmi les troupes culturelles canadiennes que nous avons eu le plaisir de parrainer, elle a été parmi celles qui ont eu l'effet le plus marquant.

Monsieur le président, je sais que certains membres du comité connaissent bien la chorale de musique de chambre de Vancouver. S'ils me le permettent, je vais esquisser le portrait de la chorale pour ceux qui la connaîtraient moins. Il existe au Canada deux chorales professionnelles : les Elmer Iseler Singers, à Toronto, et la chorale de musique de chambre de Vancouver. Nous sommes une organisation de charité sans but lucratif. Nous aurons 25 ans bientôt et notre budget annuel se chiffre à 750 000\$ environ. Notre organisation est enracinée dans son milieu. Son conseil d'administration est composé essentiellement non pas de chanteurs mais de personnes qui représentent à peu près toutes les couches de la société. Je vous signale cet aspect puisque les gens commencent toujours par me dire qu'ils ne se rendaient pas compte que je chantais. En réalité, comme c'est le cas pour la plupart des groupes culturels dont les activités ont une certaine envergure, le nôtre s'est doté d'un conseil d'administration issu du milieu.

Nous avons affiché des excédents au cours des dernières années, à cause des mesures de contrôle financier rigoureuses que nous avons adoptées il y a environ quatre ans, au moment où la récession a commencé à toucher notre public, ici à Vancouver. Notre déficit accumulé est inférieur à 3 000\$ à l'heure actuelle.

M. Penson (Peace River): Peut-être que vous pourriez nous servir de vérificateur général du Canada.

M. Copithorne: Je suis en mesure de dire que nous avons commandé un examen financier de nos procédures cette année et que les résultats ont été excellents. Des examinateurs de l'extérieur, des comptables agréés, n'avaient aucun changement à proposer, sinon certaines modifications mineures, pour ce qui est de nos processus de contrôle budgétaire et de gestion. Nous avons été très agréablement surpris des résultats.

[Texte]

[Traduction]

However, lest I leave the impression that we're fat, may I say that the average remuneration for our singers—which of course depends on how many concerts and how many rehearsals they have a year—is approximately \$10,000. In Canada, and indeed in most other parts of North America, most professional singers are subsidizing their vocation of choice by outside activities. In our case, our singers are music teachers. . . One is a music librarian; another is a music director, organist, and choir master in church; another is in the retail business; another is a financial adviser.

All these things have one point in common: they are flexible enough to allow the singers to give their primary loyalty, including the necessity of travelling frequently, to the Vancouver Chamber Choir. They are not in the choir for the money. In fact, we find that these other activities are subsidizing these singers' economic situations.

We tour extensively. Every year we tour within British Columbia and within Canada. This year we have had a tour to the Maritimes and, as expected, in January and February got snowed-in in some places and suffered certain financial problems as a result.

Later this year we will be touring in the Peace River area of British Columbia. This summer we have a major international tour to Japan and Korea, two target countries we've had in our sights for some time.

I should say that, as the direct result of the holding of the World Choral Symposium here in Vancouver last August, we were invited to be the Canadian representative at the World Choral Festival in Seoul this year, on the occasion of the 200th anniversary of the City of Seoul. A little while after we received that invitation, we received an invitation from Takarazuka in Japan in the Kasai to be the North American representative in their choral festival this summer. We have been able to put these two more or less back to back. Then we have supplemented the two festivals with five additional concerts in Korea and about seven additional concerts in Japan.

So we're going to have a very intensive three weeks, with approximately 15 to 18 concerts from the very last week in July through the middle of August.

I have to say that all of this would not be possible without the support of the Canada Council and of both levels of government. They all provide support for various aspects of our activities. But we are very conscious of the tenor of the times, of the need to seek a broader base for our activities, and we are launching a million-dollar endowment fund drive to coincide with our 25th anniversary, which starts 18 months from now. We have already taken considerable advice from people who know a great deal about endowment funds, and we are assured that this target is not an unreasonable one, even in the present economic environment, providing we give ourselves a number of years to achieve it and approach it in a proper manner.

Toutefois, j'aurais tort de vous laisser croire que nous nageons dans l'opulence. La rémunération moyenne de nos chanteurs—qui dépend évidemment du nombre de concerts et de répétitions auxquels ils participent chaque année—est de 10 000\$ environ. Au Canada, comme dans la plupart des autres régions de l'Amérique du Nord d'ailleurs, la plupart des chanteurs professionnels subventionnent leur carrière de prédilection grâce à des activités extérieures. Dans notre cas, nos chanteurs sont professeurs de musique. . . L'un d'entre eux est bibliothécaire spécialisé en musicographie, un autre est chef de musique, organiste et maître de chorale d'une église; un autre travaille dans le commerce de détail; un autre est conseiller financier.

Toutes ces activités ont un point commun: elles permettent suffisamment de souplesse pour que les chanteurs accordent leur première fidélité à la chorale de musique de chambre de Vancouver qui, entre autres nécessités, doit souvent voyager. Ces gens ne font pas partie de la chorale pour devenir riches. Nous constatons au contraire que les autres activités dont j'ai parlé ont pour effet de subventionner les choristes.

La chorale est souvent en tournée. Chaque année, nous effectuons une tournée en Colombie-Britannique même et une tournée au Canada. Cette année nous avons effectué une tournée dans les Maritimes et, comme il fallait s'y attendre, les rigueurs de l'hiver de janvier et de février nous ont gardés à certains endroits de sorte que nous avons vécu certaines difficultés financières.

Plus tard cette année, nous partons en tournée dans la région de la rivière de la Paix de la Colombie-Britannique. Cet été, nous allons effectuer une tournée internationale de grande envergure au Japon et en Corée, deux pays cibles où nous rêvons de nous produire depuis un certain temps déjà.

Je tiens à dire ici que, comme conséquence directe de la tenue du Symposium mondial du chant choral ici à Vancouver en août dernier, nous avons été invités à représenter le Canada au Festival mondial du chant choral à Séoul cette année, à l'occasion du 200^e anniversaire de la ville de Séoul. Peu après avoir reçu cette invitation, nous avons été invités par la ville japonaise de Takarazuka, au Kansei, pour représenter l'Amérique du Nord à son festival de champ choral qui aura lieu cet été. Nous avons réussi à placer ces deux tournées en enfilade. Puis, nous avons ajouté à notre participation aux deux festivals cinq concerts supplémentaires en Corée et environ sept de plus au Japon.

Il va donc s'agir pour nous de trois semaines très intenses: entre 15 et 18 concerts environ de la dernière semaine de juillet au milieu d'août.

Je dois ajouter que rien de tout cela ne serait possible sans l'aide du Conseil des Arts du Canada et des deux paliers de gouvernement, qui appuient nos activités de diverses façons. Nous sommes pourtant tout à fait conscients de la conjoncture et de la nécessité d'élargir notre base de financement. En préparation de notre 25^e anniversaire, dans 18 mois, nous lançons donc une campagne de financement d'une fondation d'un million de dollars. Nous avons déjà bénéficié des conseils de personnes qui connaissent bien les fondations et on nous assure que l'objectif n'est pas déraisonnable, même dans le climat économique actuel, à condition que nous nous donnions un certain nombre d'années pour l'atteindre et que nous agissions de façon prudente.

[Text]

[Translation]

• 0910

Let me say a very brief word about the economic impact of culture, because I am sure you have already heard about this. Basically we are part of the group that produces 3% of Canada's gross domestic product and more than 425,000 jobs, a sector that has grown at twice the rate of Canada's labour force as a whole.

These sorts of figures find a resonance in the 1991-92 Decima report on the state of the arts in Canada, which noted that 67% of Canadians attend a performance in an auditorium or hall once a year. Indeed, performance attendance is the number one cultural activity. And 46% of the public report having attended a traditional performance type in the previous six months, while 55% attended a popular performance type. We believe that the cultural sector, as an industry, is in fact strong and growing.

I now want to turn very briefly to some remarks made by the present minister earlier this year in Montreal, on March 25. At that time the minister referred to culture as the very essence of national identity, the bedrock of national sovereignty and national pride. At a time when globalization and the information and communications revolution are erasing national borders, Canada needs more than ever to commit itself to cultural development. The minister also said that this government was determined, besides protecting our cultural sovereignty, to undergird the Canadian identity by exhibiting its most creative aspects on the international scene as well as promoting the growth and vitality of the culture and education sectors and thereby helping create jobs.

Mr. Chairman, I would close my statement with two quotations, one from Arthur Schlesinger, the well-known U.S. historian and confidant of presidents:

We will win world understanding of our policy and purpose not through the force of our arms or the array of our wealth, but through the splendor of our ideals.

Secondly, I would quote Richard von Weizsacker, the wise and humane president of the federal republic who has just, within the last six weeks, stepped down from office:

Music comes closest to the perception of what the soul is. Music builds a bridge between peoples of different races because it addresses itself directly to a person's feelings. Music is a language that needs no explanation, which is its own revelation, accessible to all.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Copithorne.

I might just inform the other committee members who perhaps are not aware of your distinguished public career that Professor Copithorne, before coming to teach public international law at the University of British Columbia, was our

Permettez-moi de dire quelques mots au sujet des retombées de la culture, un thème dont on vous a certainement déjà parlé. Nous faisons partie d'un groupe qui produit 3 p. 100 du produit intérieur brut du Canada et plus de 425 000 emplois; un secteur dont le taux de croissance a été deux fois supérieur à celui de la population active du Canada.

Ces chiffres correspondent d'ailleurs à ceux du rapport Decima de 1991-1992 sur la situation des arts au Canada. On y constate que 67 p. 100 des Canadiens assistent à un spectacle en auditorium ou en salle une fois par année. Le fait d'assister à un spectacle est même la première activité culturelle en importance. De plus, 46 p. 100 du public déclarent avoir assisté à un spectacle de type traditionnel au cours des six mois précédents et 55 p. 100 déclarent en avoir fait autant dans le cas d'un spectacle de type populaire. Nous estimons donc que le secteur culturel, comme secteur industriel, est dynamique et qu'il est en croissance.

Je m'attarderai maintenant à certains commentaires formulés plus tôt cette année à Montréal par le ministre actuel, le 25 mars. Le ministre a alors dit que la culture était l'essence même de l'identité nationale, l'assise de la souveraineté nationale et de la fierté nationale. À une époque où le phénomène de la mondialisation et la révolution de l'information et des communications brouillent les frontières nationales, le Canada doit de plus en plus promouvoir le développement culturel. Le ministre avait déclaré également que le gouvernement actuel était déterminé, non seulement à protéger notre souveraineté culturelle, mais aussi à étayer l'identité canadienne en faisant valoir ses manifestations les plus créatrices à l'échelle internationale et en favorisant la croissance et le dynamisme des secteurs de la culture et de l'éducation, contribuant ainsi par ailleurs à créer des emplois.

Monsieur le président, en terminant, je vous propose deux citations, la première est d'Arthur Schlesinger, l'historien américain bien connu et le confidant de plusieurs présidents des États-Unis:

Nous allons faire comprendre au monde notre politique et notre visée non pas en l'imposant par la force ou en étalant notre richesse, mais en faisant resplendir nos idéaux.

En deuxième lieu, je voudrais citer Richard von Weizsacker, sage et humaniste, président de la République fédérale qui vient de quitter son poste, il y a moins de six semaines:

C'est la musique qui se rapproche le plus d'une représentation de l'âme. La musique permet à des gens de races différentes de communiquer entre eux puisqu'elle s'adresse directement aux émotions. Le langage de la musique se passe d'explications; il est sa propre révélation, accessible à tous.

Je vous remercie beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie beaucoup, monsieur Copithorne.

Permettez-moi d'informer les autres membres du comité qui ne connaissent peut-être pas votre brillante carrière dans la fonction publique que le professeur Copithorne, avant d'enseigner le droit public international à l'Université de la

[Texte]

[Traduction]

ambassador in Vienna, our high commissioner in Hong Kong, and had a long and distinguished career in the foreign service. Knowing that background, committee members may want to direct questions to him along the lines of the relationship between culture and foreign policy.

I think we have about another twelve minutes for this part of the section. Mr. Penson.

• 0915

Mr. Penson: Mr. Copithorne, I am not sure if Dale Throness is still part of your Chamber Choir. If so, he certainly. . . he's from my constituency originally and he has told me of the very important work that is being done by the Chamber Choir in travelling across Canada and also as an ambassador throughout the world.

I just wanted to make the comment that a lot of Canadians, I think, don't realize that culture is part of our national identity. In countries like the United States the entertainment business is the number one or number two export they have there. So it is a very important part of what we can do.

I see you've said it only accounts for about 3.5% of our GDP. Do you see that as a growing figure? Is it something you would expect to expand in the future?

Mr. Copithorne: Yes, indeed. These figures actually are drawn from a brief prepared by the Canadian Council on the Arts last March, approximately—I have a particular reference in here—and it has very dramatic graphs that show the cultural industry sector growing at a quite remarkable pace compared with traditional sectors such as, in particular, fisheries and agriculture.

Employment by economic sector—you can't see this, but it has agriculture up here, basically flat, fisheries declining, forestry holding its own, and culture growing almost at 45 degrees.

Now that is the period 1984-1993 and the suggestion in the commentary is that it will continue.

Mr. Penson: Mr. Chair, I would like to follow up by saying that I certainly do agree with the concept you've established in setting up an endowment fund. As you have already identified, public funds are in very short supply these days with big government deficits. I think it is very forward-looking of you to start to look beyond government, and I know you already have, but to a greater degree. I would encourage that.

Mr. Copithorne: Thank you very much. We find it important for a number of reasons—not only the uncertainty of government funding, but quite frankly, we are to a certain extent living hand to mouth. We have a tour coming up, as I said, a very expensive tour to Japan and Korea, and we have not yet had dollar amounts put on the contributions of either the Government of Canada or the Government of British Columbia. We are two months away.

Colombie-Britannique, a été notre ambassadeur à Vienne, notre haut commissaire à Hong Kong et qu'il a derrière lui une carrière longue et distinguée dans le service des affaires étrangères. Cela dit, les membres du comité voudront peut-être lui adresser des questions au sujet du rapport entre la culture et la politique extérieure.

Je crois que nous avons encore environ une douzaine de minutes. Monsieur Penson.

M. Penson: Monsieur Copithorne, je me demande si Dale Thronus fait encore partie de votre chorale. Si c'est le cas, il est certainement. . . il est originaire de ma circonscription et il m'a parlé du travail très important de la chorale de musique de chambre, qui se déplace partout au Canada et qui agit également comme ambassadeur partout dans le monde.

Je tenais tout simplement à dire que bon nombre de Canadiens, selon moi, ne se rendent pas compte que la culture fait partie intégrante de notre identité nationale. Dans certains pays comme les États-Unis, le secteur du divertissement et du spectacle est au premier ou au deuxième rang sur le plan des exportations. Il s'agit donc d'un élément très important de notre potentiel.

Je crois vous avoir entendu dire que le secteur représentait environ 3,5 p. 100 de notre PIB. Ce pourcentage est-il en croissance d'après vous? Prévoyez-vous une expansion à l'avenir?

M. Copithorne: Oui, en effet. Ces chiffres sont tirés d'un mémoire préparé par le Conseil canadien des arts en mars dernier, à peu près—j'ai le renvoi ici. Le mémoire contient des graphiques saisissants qui montrent que le secteur des industries culturelles croît à une cadence tout à fait remarquable comparativement à des secteurs traditionnels comme les pêcheries et l'agriculture.

Pour ce qui est de l'emploi par secteur économique—vous ne pouvez pas voir mais la courbe pour l'agriculture est essentiellement horizontale, et celle des pêcheries est à la baisse, celle du secteur forestier se maintient et celle qui représente la culture est ascendante, pratiquement à 45 degrés.

Ces graphiques couvrent la période 1984-1993 et, d'après le commentaire qui les accompagne, la croissance devrait se poursuivre.

M. Penson: Monsieur le président, j'aimerais maintenant dire que j'approuve sans réserve votre idée de créer une fondation. Comme vous l'avez déjà signalé, les sources de financement public se tarissent, compte tenu de l'importance des déficits publics. Je considère que vous êtes très prévoyants d'avoir commencé à chercher d'autres appuis que ceux de l'État. Je vous encourage à poursuivre vos efforts en ce sens et en faire encore davantage.

M. Copithorne: Je vous remercie. Pour nous, la chose est importante pour diverses raisons. Il est vrai que l'aide financière des gouvernements devient aléatoire mais il faut dire en toute honnêteté que, jusqu'ici, nous avons subsisté au jour le jour, pour ainsi dire. Nous préparons une tournée très coûteuse au Japon et en Corée, comme je vous l'ai dit, et nous ne savons pas encore quelle sera l'importance des contributions du gouvernement du Canada et du gouvernement de la Colombie-Britannique. Or, nous sommes à deux mois du départ.

[Text]

Mr. Penson: Thank you, Mr. Chairman.

Senator Perrault: Mr. Chairman, the Vancouver Chamber Choir and Mr. Copithorne both enjoy outstanding reputations in our community. We are very proud of all the good work they are doing.

We've been speaking for the last couple of days in terms of enhancing our trade relations and our cultural relations with other nations of the world. We have talked in terms of developing a strategy to make it possible for more Canadian goods and services to be purchased abroad.

Is there a greater role for the private sector in supporting the arts as perhaps a component in this offensive we talk about? Do you receive enough support from the private sector now, because ultimately some of them might even benefit by enhanced relations with some of these nations?

Mr. Copithorne: Indeed—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Before you answer that, Mr. Copithorne, perhaps I could just tie on to something, a question that was related to that. Can you help us by telling us the extent to which in your experience there is a link? When you were sitting as the High Commissioner in Hong Kong, you brought the theatre. Now, do we sell more goods and services as a result of it? Then we go to Senator Perrault's point—what is the business community doing about recognizing that link as well as the rest of us? That would be very helpful.

Senator Perrault: That's the essence of the question.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I am not trying to be crassly commercial about this.

Mr. Copithorne: No, no, I wouldn't suspect that of you, Mr. Chairman.

Let me say the bottom line first. The bottom line is simply that I don't think you could prove such a thing one way or the other any more than you can prove that a particular sale is achieved by a particular advance mission to a country or a particular call by a trade commissioner or whatever. I think you have great difficulty in pinning down the approximate cause. Nevertheless, as the role of the trade commissioner is very important, as the role of the advance mission by the business entity looking for business is very important, I believe that in many countries and in many contexts, culture also has a very strong role to play.

• 0920

I think the larger Canadian companies have indeed recognized this. I've been in touch with Teleglobe, for example, about our tour to Asia this year. I know that a number of the banks are very active. My experience in Asia suggests that. The larger corporations, the ones who are interested in, shall I say, institutional positioning in these economies, in these societies, do take account of the profile that they receive by becoming a sponsor for a major Canadian cultural event abroad, and I think they're correct in this.

[Translation]

M. Penson: Merci, monsieur le président.

Le sénateur Perrault: Monsieur le président, la chorale de musique de chambre de Vancouver et M. Copithorne jouissent d'une réputation exceptionnelle. Nous sommes extrêmement fiers de toutes leurs réalisations.

Depuis quelques jours, nous parlons d'enrichir nos rapports commerciaux et nos rapports culturels avec d'autres pays du monde. Nous avons parlé de l'élaboration d'une stratégie qui ferait en sorte que davantage de biens et de services canadiens soient achetés à l'étranger.

Le secteur privé pourrait-il avoir un rôle de mécène plus considérable dans le cadre de cette offensive dont nous parlons? Avez-vous suffisamment d'appui du secteur privé à l'heure actuelle puisque, en définitive, certains intervenants du secteur privé pourraient profiter d'un enrichissement de nos rapports avec certains pays?

M. Copithorne: En effet—

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avant que vous ne répondiez, monsieur Copithorne, permettez-moi de poser une question connexe. Pouvez-vous nous aider en nous disant dans quelle mesure, d'après votre expérience, il peut exister un effet d'entraînement? Lorsque vous agissiez comme haut commissaire à Hong Kong, vous avez fait venir des troupes de théâtre. À l'heure actuelle, est-ce que nous vendons davantage de biens et de services à cause de vos initiatives? Puis nous passons au point du sénateur Perrault, à savoir que font les milieux d'affaires pour montrer qu'ils reconnaissent cet effet d'entraînement tout autant que nous? Voilà qui serait extrêmement utile.

Le sénateur Perrault: Voilà l'essentiel de la question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je ne tente pas de ramener tout ceci à une dimension basement mercantile.

M. Copithorne: Non, non, jamais je n'oserais le croire, monsieur le président.

Permettez-moi d'abord une mise au point: selon moi, il n'est pas possible de prouver quoi que ce soit dans un sens ou dans l'autre à cet égard, pas plus qu'il n'est possible de prouver que telle vente est le fruit de tel effort de prospection ou de telle visite de tel ou tel délégué commercial. Je crois qu'il est très difficile de circonscrire des rapports de cause à effet. Néanmoins, étant donné que le rôle de délégué commercial est très important, tout comme l'est celui de toute mission d'exploration du secteur privé, j'estime que, dans bon nombre de pays et de contextes, la culture a également un rôle très important à jouer.

Je crois d'ailleurs que les grandes sociétés canadiennes l'ont compris. À titre d'exemple, j'ai communiqué avec Téléglobe au sujet de notre tournée asiatique de cette année. Je sais qu'un certain nombre de banques sont fort actives. C'est du moins ce que me laisse croire mon expérience en Asie. Les grandes sociétés, celles qui sont intéressées, disons, à placer leurs pions dans ces économies, dans ces milieux, tiennent compte effectivement de l'image de marque que leur confère le fait de parrainer un événement culturel canadien important à l'étranger. Et je crois qu'elles ont raison d'agir de la sorte.

[Texte]

I think that in some societies you can get a significant figure, be he a businessman or politician, out to a cultural event, who might resist a direct approach for a more commercial or economic event. So I think we tend to underestimate the role that culture can have.

It must be targeted. You can't say that one should always invoke culture. I think this very much depends on the culture in which all of this is taking place, and I think you therefore need Canadian staff at the government offices who are sensitive to a whole variety of factors that may have an impact, whether it be culture, whether it be particular educational interests of elites, that is to say, they want their children educated in Canada.

There are a whole range of ancillary events, activities, interests, which can have a significant interest, because if a prospective buyer of a Canadian good or service learns about Canada and Canadian values, either through having a son or a daughter in a Canadian university, or being particularly touched by a Canadian cultural performance, or let us say feeling a new message, a new understanding of racial harmony through a production of the Green Thumb Theatre, then I think that person becomes a more sympathetic and understanding partner for a commercial transaction.

Senator Perrault: A very useful reply. It's enlightened self-interest, then, that many companies look upon this as, too.

Mr. Copithorne: I would agree, Senator.

Senator Perrault: Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You're nodding your head, Mr. Zednik. Did you have anything perhaps you would add to that?

Mr. Zednik: I agree completely.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I thought you said you disagreed.

Mr. Zednik: I just agree completely.

Mr. Copithorne: After all those nice words.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You ruined the possibility of a good hotline radio show. No disagreement, no theatre.

If no other committee members have a question, perhaps I could follow up with something that came up yesterday, and again either one, but particularly Mr. Copithorne.

There was a suggestion yesterday that one thing we lack is a form of organization in Canada—models we're given of the United Kingdom with the British Council and France with the Alliance française—with a kind of coordinating role where you put all your cultural activities in one envelope and try to make it a coherent part of your foreign policy. I don't think that's true of France, with the Alliance française. I don't accept that, but it was the suggestion that was made. Would you have any comment on that, from your experience in...?

[Traduction]

J'estime que dans certaines sociétés, il est possible de convaincre une personnalité de poids, un homme d'affaires, un responsable politique, à participer à un événement culturel, alors qu'il s'abstiendrait peut-être d'accepter une invitation à un événement à caractère plus commercial ou économique. Il me semble donc que nous avons tendance à sous-estimer le rôle que peut jouer la culture.

Un ciblage est tout de même nécessaire. On ne peut invoquer la culture à tout propos. Tout dépend du milieu culturel où l'on évolue. Je pense donc que les bureaux du gouvernement doivent être dotés d'un personnel canadien qui soit à l'écoute de toute une diversité de facteurs pertinents, qu'il s'agisse de la culture, des intérêts particuliers des élites en matière d'éducation, à savoir qu'elles souhaitent faire éduquer leurs enfants au Canada.

Il existe toute une gamme d'événements, d'activités, d'intérêts périphériques qui peuvent contribuer à intéresser l'acheteur en puissance de biens ou de services canadiens. Ce dernier peut ainsi apprendre à connaître le Canada et se familiariser aux valeurs canadiennes, soit parce que son fils ou sa fille fréquente une université canadienne, soit qu'il a été touché par une manifestation culturelle canadienne, soit qu'il a pu être sensibilisé à une nouvelle optique, à une nouvelle façon de comprendre l'harmonie raciale grâce à une production de la troupe de théâtre Green Thumb. Une personne ainsi sensibilisée devient, selon moi, plus sympathique et compréhensive comme partenaire commercial.

Le sénateur Perrault: Voilà une réplique fort constructive. Pour bon nombre de sociétés, il y va de leur intérêt.

M. Copithorne: J'aurais tendance à être d'accord, sénateur.

Le sénateur Perrault: Merci, monsieur le président.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous hochez la tête monsieur Zednik. Auriez-vous quelque chose à ajouter?

M. Zednik: Je suis tout à fait d'accord.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je croyais vous avoir entendu dire que vous n'étiez pas d'accord.

M. Zednik: Je suis tout à fait d'accord.

M. Copithorne: Après toutes ces belles paroles.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous nous avez fait rater l'équivalent d'une émission de ligne ouverte très animée. Sans antagonisme, où est le spectacle?

Si aucun autre membre du comité n'a de questions, je me permettrai de revenir sur un point soulevé hier et, encore une fois, j'invite l'un ou l'autre des témoins à répondre, mais tout particulièrement M. Copithorne.

On a dit hier qu'il nous manquait au Canada une structure comparable à celle du British Council pour le Royaume-Uni et de l'Alliance française pour la France—qui assurerait la coordination de l'ensemble des activités culturelles, ce qui permettrait d'en faire un élément cohérent de la politique étrangère. Je ne crois pas que cela soit vrai dans le cas de la France, avec l'Alliance française. Je ne l'accepte pas, mais c'est ce qu'on a prétendu. Auriez-vous quelques commentaires à ce sujet, compte tenu de votre expérience...?

[Text]

The other thing that was said, I believe by that same witness, was we have cultural officers in, say, Paris, London, wherever, but we don't have them in other areas where we should be. If NAFTA is going to become important, we should be focusing on Latin America. If the Asia Pacific is going to be important, we should be focusing on Asia Pacific. We've neglected new and important markets. Can you tell us anything about that?

Mr. Copithorne: I would respond to the first by saying that my experience, watching the example of other countries as I've served in a number of capitals around the world, and indeed as I watched them here in Vancouver, the activities of these various consulates and self-standing cultural agencies of France, Germany, Italy, and so on, is that virtually all models have problems. I have not yet seen one that seems to do the job well in every location.

The country that had the outstanding cultural program here in Vancouver, which I think best remains nameless, could attribute their success to one individual whom they happened to post here, who was a sort of Renaissance man of all cultures in the broadest sense; that is, he knew how to work the Canadian community and he also knew the cultural resources of his own country and he was remarkably successful in marrying the two, even though he probably had an absolute minimum of resources, both on the ground here and money to bring cultural groups. So it turned very much on the individual.

I have seen the British council in action and the Alliance française, and indeed various American emanations. I think all countries are seeking a model. They somehow feel that culture sits better if it's one step removed, physically at least—the perception of it being one step removed from the embassy, from the political activities, from the trade activities.

This might be valid in some cultures. I don't want to discount it. Nevertheless, it is extremely expensive to set up self-standing entities, and I don't think many of the experiments that Canada has had in establishing *maisons culturelles* in Paris—I'm not sure what it's called there—and the 49th gallery in New York have been cost-effective.

In Hong Kong I was very fortunate to have a very dynamic officer who got a great deal of personal satisfaction out of promoting Canada's culture, and in one year we had 28 cultural events. I speak of this in very broad terms. We had virtually no budget, but his initiative. . . He was able to promote it in Canada, to work stopping in Hong Kong into the itinerary of most of the Canadian groups who were visiting Asia that year.

As in the case of the country here in Vancouver, that depended very much on the personal commitment of one individual.

[Translation]

On a également dit, je crois que c'était le même témoin, que nous avions des agents culturels dans certaines villes comme Paris, Londres, mais que nous n'en avions pas dans d'autres régions où leur présence serait nécessaire. Dans la mesure où l'ALÉNA prendra de l'importance à l'avenir, nous devrions nous polariser sur l'Amérique latine. Dans la mesure où l'Asie-Pacifique prend de l'importance, nous devrions nous polariser sur cette région. Nous avons négligé des marchés nouveaux et importants. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet?

M. Copithorne: Je répondrai à votre première question en disant que d'après mon expérience et mes observations dans diverses capitales et même ici à Vancouver, des activités de divers pays et de leur consulat, de leurs organismes autonomes, qu'il s'agisse de la France, de l'Allemagne, de l'Italie et ainsi de suite, pratiquement tous les modèles ont leurs points faibles. Jusqu'à maintenant, je n'en ai vu aucun qui soit entièrement satisfaisant quel que soit l'endroit.

Pour ce qui est du pays dont le programme culturel ici à Vancouver est exceptionnel, et que je ne nommerai pas, il pourrait attribuer son succès à la personnalité de celui que les autorités ont nommé comme responsable. Il s'agit d'un homme de la Renaissance en quelque sorte, un homme ouvert à toutes les cultures au sens le plus large du terme. Autrement dit, il a su comment cultiver le milieu canadien et il connaissait également les ressources culturelles de son pays. Il a réussi d'une façon remarquable à marier les deux, en dépit de ressources probablement très restreintes, aussi bien ici sur le terrain que pour ce qui est de budgets de déplacement de groupes culturels. La réussite est donc largement attribuable à un individu dans ce cas.

J'ai vu fonctionner le British Council, l'Alliance française et même divers organismes américains. Tous les pays sont à la recherche d'un modèle. On semble croire que la culture est mieux servie si elle est en retrait, physiquement tout au moins, de l'ambassade, de l'activité politique, de l'activité commerciale.

Cette optique est peut-être valable pour certaines cultures. Je ne voudrais surtout pas la dénigrer. Néanmoins, le fait de mettre sur pied des entités autonomes est extrêmement coûteux et je ne crois pas que beaucoup des expériences du Canada à l'étranger—je pense aux maisons culturelles, à Paris par exemple, et à la galerie de la 49^e à New York—aient débouché sur la rentabilité.

A Hong Kong, j'ai eu le grand bonheur d'avoir avec moi un responsable très dynamique à qui la promotion de la culture canadienne donnait une grande satisfaction personnelle. Nous avons accueilli 28 manifestations culturelles en une seule année. Je parle en termes très généraux. Nous n'avions pratiquement aucun budget, mais quelle initiative. . . Cet agent a été en mesure de faire de la promotion au Canada, de convaincre la plupart des groupes canadiens qui visitaient l'Asie cette année-là de prévoir Hong Kong dans leur itinéraire.

Comme dans le cas du pays dont j'ai parlé, ici à Vancouver, tout dépend largement de la volonté personnelle d'un intervenant.

[Texte]

Unfortunately, the cultural stream has never had the highest influence or prestige in the Department of External Affairs, as it then was. It never had the prestige of the trade commissioner service or of the political service, and indeed, as you know, it has been subject to an attempt to remove it entirely from the department.

I believe this was a mistake. I think cultural affairs do belong in the foreign ministry, in some degree. There must be a coordinating agency for Canada's overseas cultural home. Arguably, it could be in one of several locations, but the key is the way it's staffed and the attitudes and policy that the senior officials bring to it.

I don't know if that answers the question.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If there are no other questions on that area, it's 9:30 a.m. now and I'd like to turn our attention to our next two witnesses, who fit into a somewhat different model, if I can use that term. They are Mr. Jon Jessiman, who's the dean of student and instructional services at Capilano College, and Mr. Bradley Condon, who is from the Centre for North American Business Studies.

Mr. Condon, since you were here first. . . Perhaps each of you could give us a 10-minute presentation, and then we could ask you questions for a bit.

Mr. Bradley Condon (Director, Centre for North American Business Studies, Faculty of Business Administration, Simon Fraser University at Harbour Centre): Thank you very much, Mr. Chairman. It's a pleasure to be here this morning. Welcome to Vancouver, *bienvenue à Vancouver*, and, I must say, *bienvenido a Vancouver*.

• 0930

By way of introduction I am a trilingual Canadian and a lawyer by training. I'm very happy to be appearing here with the cultural theme because that works into what I'd like to say this morning too. I'd like to talk about trade and relations with other countries and Canada's involvement in the world community. I'd like to talk about what I see as some specific means of achieving our goals there.

I think when we talk about trade and international relations and culture and any of these things, what we're talking about is relationships between people. Relationships between countries, I believe, are very much like relationships between people. I think the way that you develop business relations and cultural relations and trade relations between nations is by building personal relations.

I see education cooperation and student exchanges, faculty exchanges, programs that cater to students from a variety of countries as ways of building those personal relationships. I'm sure all of the committee members have had the experience of making good friends in university or at other schools whom they have kept for life. If anybody has studied abroad, I'm sure that you have built up relationships that you have kept for life. Those really form the foundation of our international trade relations and our cultural relations, I think.

[Traduction]

Malheureusement, le volet culturel n'a jamais eu beaucoup d'influence ou de prestige au ministère des Affaires extérieures, comme on l'appelait à l'époque. Le service commercial et le service politique étaient autrement plus prestigieux et il a même été question à un moment donné de supprimer complètement le volet culturel du ministère.

C'était une erreur, d'après moi. Je crois que les affaires culturelles ont leur place dans le ministère des Affaires étrangères, dans une certaine mesure tout au moins. La présence culturelle du Canada à l'étranger doit relever d'un organisme de coordination. Cela pourrait vraisemblablement se faire à plusieurs endroits, mais l'essentiel, c'est la dotation et ce sont les attitudes et la politique des fonctionnaires supérieurs qui en seront responsables.

Je ne sais pas si j'ai pu répondre à votre question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): A moins qu'il n'y ait d'autres questions à ce sujet, puisqu'il est 9h30, j'aimerais maintenant que nous passions à nos deux témoins suivants, qui sont d'une école de pensée quelque peu différente, si je puis me permettre de m'exprimer ainsi. Il s'agit de M. Jon Jessiman, doyen des services aux étudiants et de l'enseignement au collège Capilano, et de M. Bradley Condon, du Centre d'études commerciales nord-américaines.

Monsieur Condon, puisque vous étiez ici le premier. . . Vous pourriez peut-être chacun nous livrer un exposé d'une dizaine de minutes, après quoi nous vous poserons quelques questions.

M. Bradley Condon (directeur, Centre d'études commerciales nord-américaines, Faculté de l'administration des affaires, Université Simon Fraser, Harbour Centre): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président. Je suis heureux d'être ici ce matin. Bienvenue à Vancouver, Welcome to Vancouver, et je me permets d'ajouter: «Bienvenido a Vancouver».

Je tiens d'abord à dire que je suis Canadien trilingue et avocat de profession. Je suis heureux de comparaître devant vous sous le thème de la culture parce que ce que j'ai à vous dire entre bien dans ce thème. Je voudrais parler du commerce et des relations avec les autres pays ainsi que de la place du Canada dans le monde. Je voudrais proposer des moyens précis qui nous permettent d'atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés à cet égard.

Lorsque nous parlons du commerce, des relations internationales, de la culture et de sujets semblables, nous parlons vraiment de relations entre les gens. Les relations entre pays sont comme les relations entre les gens. La meilleure façon d'établir des liens commerciaux ou culturels entre nations est de créer d'abord des liens personnels.

En ce qui me concerne, la coopération dans le domaine de l'éducation, les échanges d'étudiants, de professeurs, les programmes offerts aux étudiants de divers pays sont d'excellents moyens d'établir des liens entre les gens. Je suis sûr que tous les membres du comité ont eu l'occasion à l'université ou à l'école de se faire des amis qu'ils ont conservés toute leur vie. Quiconque a étudié à l'étranger en a profité pour nouer des liens durables. Ces liens personnels doivent être la base de nos relations commerciales et culturelles avec les autres pays.

[Text]

What we would like to do at the Centre for North American Business Studies is pursue some new forms of international education. The mission at the centre has traditionally been to provide education in the community about North American business affairs and, in particular, trade relations. Much of that is focused on the GATT and the NAFTA.

You may be aware of a meeting that was held in Vancouver last fall on North American higher education cooperation. I think something that the government should be pursuing and promoting is trilateral education cooperation. I think we can put together programs in North America between these three countries that can serve as models for Canada's participation throughout the Americas. Again, I want to emphasize that one of the reasons for this is to build relationships between people and understanding between cultures.

The kinds of programs I think we need to put on are programs that combine—now I'm speaking in the business field—language training, culture training, and business training together. I'm happy to see my colleague from Capilano College this morning. They have an outstanding program called the Asia-Pacific management co-op program. They have a 10-month program with 30 students from across Canada who study language, culture, and business skills for 10 months. They are then placed in internships with companies in 13 different Asian countries, where they work for 3 to 5 years. The result is that you have this network of Canadians in these countries in Asia who all know each other, having worked through this program together, who make all these contacts in these countries but then come back to Canada and work for Canadian companies. I don't think I have to explain to you how that can expand cultural understanding and trade relations between those countries and Canada.

I've been speaking to the director of that program, Bob Bagshaw, and we would like to do something like that for the Americas now. You may be aware of a recent report that showed that our export performance has done remarkably well, but it's all gone to the United States. It has actually gone down for Asia and Latin America, even though those are two areas of the world that have the biggest economic growth.

My perception is that for many Canadians it's easier to go to the United States, because it doesn't seem so foreign. However, when people are placed in internships like that they learn the language and they learn about the culture. They lose that fear of foreign countries, so to speak. I think putting together a program like this would bring students from Mexico, the United States and Canada to study together. You build ties between the people from all three countries and then you send them to each other's countries.

Another point I'd like to make—this is one of my favourite remarks to make whenever I talk about relations between countries. I don't know if any of you watch *Star Trek* or not. Does anybody here watch *Star Trek*?

[Translation]

Ce que nous voudrions faire au Centre d'études commerciales nord-américaines, c'est de trouver de nouvelles formes d'éducation internationale. La mission du centre a principalement consisté jusqu'ici à éduquer la collectivité au sujet des affaires commerciales nord-américaines et des relations commerciales en particulier. Dans ce cadre, le GATT et l'ALÉNA ont surtout retenu l'attention.

Vous êtes sans doute au courant de la rencontre qui a eu lieu à Vancouver l'automne dernier et dont le thème était la coopération dans le domaine de l'éducation supérieure en Amérique du Nord. Je pense que le gouvernement devrait encourager et promouvoir la coopération trilatérale en matière d'éducation. Nos trois pays d'Amérique du Nord peuvent établir des modèles qui nous serviront ensuite au Canada à étendre notre action dans toutes les Amériques. Je répète que le but de cette action doit être de créer des liens entre les gens et de susciter une meilleure compréhension de nos diverses cultures.

Nous devons créer des programmes qui combinent—j'aborde maintenant le domaine du commerce—l'étude des langues, des cultures et des affaires. Je suis heureux de saluer la présence ici ce matin de mon collègue de Capilano College. Ce collège a un excellent programme, le programme Asie-Pacifique d'enseignement coopératif en gestion. Il permet à 30 étudiants venant d'un peu partout au Canada d'étudier pendant 10 mois, les langues, les cultures et les affaires. Ces étudiants font ensuite des stages de trois à cinq ans au sein de sociétés situées dans 13 pays asiatiques différents. Il se crée ainsi un réseau de Canadiens ayant travaillé dans ces pays asiatiques, se connaissant tous grâce à leur participation au programme, ayant des contacts dans tous ces pays, et qui reviennent ensuite au Canada travailler pour des sociétés canadiennes. Il va sans dire que ce programme contribue à une meilleure compréhension culturelle et à de meilleures relations commerciales entre ces pays et le Canada.

Je me suis entretenu avec le directeur de ce programme, Bob Bagshaw. Nous voudrions en créer un semblable pour les Amériques. Selon un rapport récent, nos exportations se portent fort bien, mais elles se font essentiellement en direction des États-Unis. En réalité, nos exportations vers l'Asie et l'Amérique latine sont en baisse, malgré le fait que ces deux régions du monde aient aujourd'hui le plus haut taux de croissance économique.

Je pense que pour beaucoup de Canadiens, les relations avec les États-Unis sont plus faciles parce que ce pays ne donne pas l'impression d'être un pays étranger. Lorsque des gens participent à des stages dans d'autres pays, ont l'occasion d'apprendre la langue et de mieux connaître la culture de ces pays, ils perdent leur xénophobie, pour ainsi dire. Un programme semblable pour les Amériques permettrait aux étudiants du Mexique, des États-Unis et du Canada d'étudier ensemble. Des liens et des échanges pourraient ainsi être créés entre les des trois pays.

Je mentionne un autre point—je ne manque jamais de le faire lorsque je parle des relations entre pays. Je ne sais pas si vous connaissez l'émission *Star Trek*. Y a-t-il des amateurs de *Star Trek*?

• 0935

A voice: The series that just ended?

Une voix: Vous parlez de la série qui vient de se terminer?

[Texte]

Mr. Condon: Yes, the series that just ended. In *Star Trek* they have what they call the prime directive, which is the governing principle of the Federation of Planets. It says that you are not to interfere in the development of another planet, no matter how good your intentions are. You must not interfere in their evolution; you must let them evolve on their own.

I think that prime directive is one that applies to relations between people. Say you have a friend who you think is not running his or her life properly. If you move in to try to change your friend's life, it doesn't work. It's the same thing if you try to change how things are done in another country by trying to interfere in its evolution.

If you want to foster understanding and change in the world, you should get people together to exchange ideas without one side trying to change the other. These kinds of forums are the way to go.

Another program we have at the centre is an expert speaker's seminar series, in which we bring in speakers from Mexico, the United States, and Canada. We invite people in the Vancouver community—business and government people, academics, and students—to come in and hear them. Again, I think this has proved to be a very good program to help enhance understanding between the countries.

The Mexicans come in. People get to meet them to see what they have to say. They see their approach to business.

Having people even from back east helps promote Canadian unity to a certain extent. We have people flying in from Ottawa and Quebec.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm glad to think that people coming from Ottawa can promote Canadian unity.

Mr. Condon: Well yes, they do. They come out here and make us feel so good about our climate and our natural beauty.

Senator Perrault: And our hockey team.

Mr. Condon: Yes.

The bottom line is that education is very important. It has to be a lifelong goal. Access to education is very important not just for Canadians, but for people in other countries as well. Access to the ideas of people in other countries is very important and the building of relations is very important.

I would urge the government to promote these goals and international cooperation in education as a very effective means of achieving these other goals of enhanced trade relations and cultural relations. When it comes to trade, culture, and business, they're all tied together. When you're talking about relationships between people, if you don't speak the same language and you don't understand where the other person is coming from, your communication won't be as effective and you won't have the kind of solid relationship you need to really have a good business relationship.

That ends my remarks. Again, thank you very much for having me here. I welcome any questions you might have.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Condon.

[Traduction]

M. Condon: Oui. Dans *Star Trek*, la Fédération des planètes est soumise à ce qu'on appelle une ligne directrice majeure, un principe directeur. On doit s'abstenir en tout temps d'intervenir dans le développement d'une autre planète, serait-ce avec les meilleures intentions du monde. On ne doit pas intervenir dans l'évolution des autres planètes, on doit les laisser décider de leur propre évolution.

La même grande ligne directrice doit s'appliquer dans les relations entre les gens. On ne peut pas intervenir dans la vie d'un ami parce qu'on pense qu'il y a quelque chose qui ne va pas. De même, on doit laisser les autres pays évoluer à leur façon.

Pour susciter une meilleure compréhension chez les gens et changer le monde, on doit amener les gens à échanger des idées sans chercher à changer les autres. Les rencontres entre les gens sont la solution.

Au centre, nous avons également un programme qui prend la forme d'une série de colloques animés par des conférenciers experts. Nous faisons venir des conférenciers du Mexique, des États-Unis et du Canada. Nous invitons les gens de Vancouver—gens d'affaires, fonctionnaires, étudiants—à venir les entendre. C'est un autre programme qui contribue une meilleure compréhension entre les pays.

Les Mexicains peuvent ainsi rencontrer les Canadiens. Ils peuvent leur exposer leur point de vue et leur expliquer leur approche vis-à-vis du commerce.

De même, le fait d'inviter des gens de l'Est contribue à promouvoir l'unité canadienne dans une certaine mesure. Il y a des gens qui viennent d'Ottawa et de Québec.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je suis heureux d'entendre que des gens d'Ottawa peuvent promouvoir l'unité canadienne.

M. Condon: C'est vrai. Ils viennent ici et nous font réaliser la beauté de notre climat et de notre nature.

Le sénateur Perrault: Sans parler de votre équipe de hockey.

M. Condon: Oui.

L'éducation est importante. Il faut y mettre sa vie. L'accès à l'éducation est très important non seulement pour les Canadiens mais aussi pour les gens d'autres pays. L'accès aux idées des gens d'autres pays est très important et le renforcement des relations est très important.

J'incite donc le gouvernement à encourager une telle action ainsi que la coopération internationale en matière d'éducation comme moyen d'encourager les relations commerciales et culturelles entre le Canada et les autres pays. Le commerce et la culture sont liés. Dans les relations entre les gens, lorsque quelqu'un ne parle pas la même langue que l'autre, ne comprend pas son point de vue, il ne peut pas communiquer de façon efficace ni établir une base propice à de bons échanges commerciaux.

Je m'arrête ici. Je vous remercie beaucoup de m'avoir invité. Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Condon.

[Text]

I think we'll ask Mr. Jessiman to make his remarks. Then we'll direct our questions perhaps to both of you at the same time, if that's all right.

Mr. Jessiman.

Dr. Jon Jessiman (Dean of Student and Instructional Services, Capilano College): Thank you, Mr. Chairman.

As indicated, I am dean at Capilano College in North Vancouver and head of its international office.

I can say in view of your earlier comment, Mr. Chairman, that I agree entirely with what Mr. Condon has said and the approach he has taken in his comments to you. The same would be true with respect to my colleague, Professor Copithorne from the UBC law faculty, where I'm also located.

I'm glad of the opportunity to be present to make these comments. I do so on my own behalf and on behalf of my institution, Capilano College, and also in my capacity as immediate past president of an agency in British Columbia known as the British Columbia Centre for International Education, which attempts to facilitate and coordinate the activities of the public post-secondary institutions in this province: four universities, seventeen colleges, and four university colleges.

The universities and colleges in this province are both keen followers and participants in the foreign policies conducted by the Government of Canada, not only because we're responsible to teach, discuss, and debate it for and with Canadian and international students in our classrooms and seminar rooms, but also because we participate in its conduct, both in our institutions and abroad, in courses and programs that are conducted overseas, as well as the educational services that we also deliver in foreign countries.

• 0940

I will, Mr. Chairman, make some brief comments concerning the nature of what we do, and then make some equally brief suggestions.

The interests of the post-secondary system in the field of foreign policy are at least four-fold, Mr. Chairman, I'd suggest to you. One, it's our job as educators to understand what Canada's position is in foreign affairs, in its relationships with foreign governments and, as my friend just before me said, with the people of those lands, for it's on those relationships that foreign policy is carried out. It is what we're teaching Canadian students so they can better understand it, be better informed about it and can make decisions in their lives, their lifelong jobs and their businesses concerning it; also, not incidentally, so they can be more aware as voters concerning changes that governments propose to effect.

The second interest, because it is our role as academics and as educators to debate the direction such policies take, is to explore and at times oppose positions that in our particular judgment may be erroneous, and to support those that for non-political reasons are clearly supportable.

[Translation]

Nous allons maintenant demander à M. Jessiman de faire ses observations. Ensuite, nous vous poserons nos questions à tous deux en même temps, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Monsieur Jessiman.

M. Jon Jessiman (doyen des Services aux étudiants et de l'enseignement, Capilano College): Merci, monsieur le président.

Comme je vous l'ai indiqué, je suis doyen au collège Capilano à Vancouver-Nord et directeur de son bureau international.

En réponse à votre observation précédente, monsieur le président, je puis dire que je suis entièrement d'accord avec M. Condon et que je souscris à l'approche qu'il vous a exposée. Il en va de même pour mon collègue, le professeur Copithorne de la faculté de droit de l'Université de la Colombie-Britannique, où j'ai également un bureau.

Je suis heureux d'avoir cette occasion de vous faire quelques observations. Je témoigne en mon propre nom et au nom de mon institution, le collège Capilano, et également en ma qualité de président sortant d'un organisme de la Colombie-Britannique connu sous le nom de British Columbia Centre for International Education, lequel s'efforce de faciliter et de coordonner les activités des institutions postsecondaires publiques de la province, soit quatre universités, 17 collèges et quatre collèges universitaires.

Les universités et les collèges de la province suivent de près la politique étrangère du gouvernement du Canada et y participent, non seulement parce qu'ils sont chargés de l'enseigner, d'en discuter et d'en débattre avec les étudiants canadiens et étrangers dans les salles de cours ou de colloques, mais également parce qu'ils jouent un rôle dans son élaboration, ici comme à l'étranger, grâce aux cours, aux programmes et aux services d'enseignement qu'ils dispensent à l'étranger.

Je vais vous décrire brièvement notre activité, monsieur le président, après quoi je me permettrai de faire, tout aussi brièvement, quelques suggestions.

Les institutions postsecondaires sont concernées par la politique étrangère au moins de quatre façons, monsieur le président. D'abord, en tant qu'éducateurs, nous devons comprendre la position du Canada dans les affaires étrangères, dans ses relations avec les gouvernements étrangers et, comme mon collègue le soulignait, les populations des autres pays. Ce sont ces relations qui forment la base de la politique étrangère du Canada. Nous l'enseignons à nos étudiants canadiens de façon à ce qu'ils puissent mieux comprendre, être mieux informés et prendre des décisions plus éclairées dans leur vie, leur profession et leur entreprise; en outre, et c'est important, ils doivent pouvoir exercer leurs privilèges de votants de façon informée lorsque les gouvernements proposent des changements.

Ensuite, parce que notre rôle en tant qu'universitaires et éducateurs consiste à débattre de l'orientation de cette politique, nous devons examiner de près et parfois dénoncer les positions qui à notre avis sont erronées, ou encore appuyer celles que nous jugeons valables pour des raisons politiques.

[Texte]

The third reason, Mr. Chairman, is that, as with all nations of the world, we invite and train students from other countries as part of our national role in a democratic place. In many cases we influence and train leaders from a number of other countries in the world. In the course of that endeavour we make friends and allies, partners for Canada, whether it be in trade or in the political arena.

The fourth, Mr. Chairman, is that we are in some measure instruments in this nation of the conduct of Canada's foreign policy. We undertake projects and training programs such as my friend spoke about. We research and provide human resource development in a large number of countries. Through the agencies of IDRC and CIDA, and others supported by these two, thousands of Canadian teachers, students and administrators from institutions of higher education are abroad at any one time, sharing knowledge and expertise. Many of these are in partnership with private sector enterprises, particularly those that involve customized training packages, contract services to international clients and even language training institutes.

There are four short elements of advice, Mr. Chairman, that I may be able to offer. The first is that the Asia-Pacific region is a primary focus for most of the institutions of higher education in this province, not only because we serve as Canada's gateway to this dynamic region, but because we have long-standing ties, projects and linkages with industry, government leaders and institutions in those countries that border the Pacific from Russian Asia in the north through east and southeast Asia to Australasia in the South Pacific, because of its economic strategic importance to us all in this province and in this country. So the first point is the importance of focus on the Asia-Pacific region.

Let me expand on that a little further. It's important to us and to Canada that it remain a primary focus in government foreign policy. At Capilano—and my friend has made reference to one particular program we have there—that program is now in its eighth year. It's in one of our two-year programs, the Asia-Pacific management co-op program of training young Canadians who have graduated from universities across Canada to become skilled in doing business for Canadian companies in Asia. They are learning Asian languages, as Mr. Condon pointed out—five of them—business and cross-cultural skills and how to compete in Asian and other foreign markets. Such programs, I suggest to you, ought to be continued to be supported and increased in any foreign policy changes recommended by your committee.

[Traduction]

Troisièmement, monsieur le président, comme toutes les autres nations du monde, nous invitons chez nous et nous formons des étudiants d'autres pays. Nous avons un rôle à jouer en tant que démocratie. Dans bien des cas, nous influençons et nous formons des chefs de file d'autres pays. De ce fait, nous nous faisons des amis et des alliés, des partenaires, dans le domaine commercial ou le domaine politique.

Quatrièmement, dans une certaine mesure, nous sommes des instruments de la politique étrangère du Canada. Nous entreprenons des projets et nous menons des programmes de formation comme ceux que mon collègue vient de décrire. Nous effectuons des recherches sur le développement des ressources humaines dans un grand nombre de pays et nous y contribuons. Grâce au CRDI et à l'ACDI, et d'autres organismes qui reçoivent leur aide, des milliers d'enseignants, d'étudiants et d'administrateurs canadiens des institutions d'enseignement supérieur peuvent aller à l'étranger pour faire profiter les autres pays de leurs connaissances et de leurs compétences. Beaucoup travaillent en partenariat avec des entreprises du secteur privé, entre autres dans le cadre de programmes de formation sur mesure, de contrats d'entreprise pour des clients internationaux ou même d'instituts de formation linguistique.

J'ai maintenant quatre débuts de suggestion à vous faire, monsieur le président. D'abord, la région de l'Asie-Pacifique a une grande importance pour la plupart des établissements d'enseignement supérieur de cette province, non seulement parce que nous servons de porte d'entrée du Canada pour cette région dynamique, mais également parce que nous avons des liens, des projets de longue date avec l'industrie, les leaders gouvernementaux et les institutions de ces pays bordant le Pacifique, de la Russie au Nord à l'Australie au Sud, en passant par l'Asie de l'Est et du Sud-Est. Sur le plan économique, c'est une région qui présente un intérêt stratégique pour cette province et le Canada tout entier. Mon premier point a donc trait au caractère crucial de la région de l'Asie-Pacifique.

J'insiste parce que cette région doit demeurer au centre de la politique étrangère du gouvernement. Le programme de Capilano—mon collègue y a fait allusion un peu plus tôt—en est à sa huitième année. Le programme d'enseignement coopératif en gestion pour la région Asie-Pacifique est l'un de nos programmes de 2 ans qui forment de jeunes Canadiens diplômés des universités canadiennes dans le domaine des affaires grâce à des stages auprès de sociétés canadiennes en Asie. Ils acquièrent les langues des pays asiatiques, comme M. Condon l'a indiqué—il y en a cinq—ils se familiarisent avec les méthodes d'affaires et les cultures de ces pays et apprennent à faire concurrence en Asie et sur d'autres marchés. Dans ses recommandations en vue de changements dans la politique étrangère du Canada, votre comité devrait, si vous me permettez de vous en faire la suggestion, envisager le maintien et l'amélioration de tels programmes.

[Text]

[Translation]

• 0945

As both Senator Perrault and Senator Carney are aware, CIDA currently provides about one-fifth of the total budget of this program. There are similar programs at Langara College in Vancouver, a somewhat similar one at Camosun College in Victoria, and co-op work placement programs at Simon Fraser University and also at the University of Victoria.

I'll move to the second point, Mr. Chairman, which is that linking aid with Canada's new paradigm and enhancing trade within the global marketplace is not a bad direction for the sake of this country. National policy ought to take recognition of the developing new world order and the terribly increasing role that trade relationships will have in the multilateral trade organization being born in these days. Some of the old, reliable relationships have become less firm and certainly less reliable. It's my strong view that Canada ought to think strategically and selectively in the direction of choosing overseas partners on which our alliances are built for the future.

In this period of relative world peace, Canada ought to prioritize its resources, both fiscal and human resources. While some energy will of necessity be required to be allocated to international organizations for peace and development, the United Nations, NATO and others, including representation abroad in missions... I must say that was my first connection with Professor Copithorne. We were not one of those 28 during one of his years that passed through Hong Kong, but the cooperation that the commission in Hong Kong has provided to our educational institutions has been superb, during Mr. Copithorne's time and since.

It would make more sense, Mr. Chairman, that this review committee and the government look to forming or re-energizing those national relationships where bilateral benefits are clear, where Canada can provide training and assistance to benefit that country, and at the same time receive some form of reciprocity by way of assured investment, trade opportunities and even jobs for Canadians. I would suggest those instances ought to have the highest priority.

Institutions of higher education are able to play key roles in assisting the implementation of such a policy direction, not only in providing ready contacts within distinct global regions, but also in the development and delivery of specific training in the new and competitive knowledge-based economy. Our institutions are already prepared to provide companies and individuals with a range from MBAs specializing in certain regions and countries to language skills to sophisticated training programs. Also our colleges and technical institutes can provide updating, short and long-range retraining for those already in the workforce.

Comme le sénateur Perrault et le sénateur Carney le savent, l'ACDI assume actuellement un cinquième du budget total de ce programme. Il y a des programmes plus ou moins semblables au collège Langara à Vancouver et au collège Camosun à Victoria; il y a des programmes d'alternance travail-études à l'Université Simon Fraser et l'Université de Victoria.

Mon deuxième point, monsieur le président, est que lier l'aide au nouveau paradigme canadien en stimulant le commerce sur le plan mondial n'est pas une mauvaise orientation à prendre pour le pays. La politique nationale doit tenir compte du nouvel ordre mondial et du rôle de plus en plus important que les relations commerciales sont appelées à jouer dans le cadre de la nouvelle organisation commerciale multilatérale qui se forme actuellement. Certaines relations de longue date, fiables, jusqu'ici, ne sont plus aussi sûres. Je crois fermement que le Canada doit faire preuve de stratégie et choisir avec le plus grand soin les partenaires étrangers qui seront appelés à faire partie avec lui des alliances futures.

En cette période de paix relative dans le monde, le Canada devra établir un ordre de priorités pour ses ressources, tant financières qu'humaines. Il faudra consacrer une certaine énergie à des organisations internationales de paix et de développement, aux Nations unies, à l'OTAN et à d'autres activités, y compris une représentation à l'étranger sous forme de missions... C'est ainsi que j'ai connu le professeur Copithorne. Nous n'étions pas parmi les 28 qui ont passé par là pendant ses années à Hong Kong, mais la coopération dont la mission à Hong Kong a fait preuve à l'égard de nos institutions d'éducation, au cours des années où M. Copithorne y était et depuis, a été excellente.

Il serait beaucoup plus logique, monsieur le président, que ce comité d'examen et le gouvernement envisagent de créer ou de redynamiser les liens entre pays qui comportent des avantages bilatéraux clairs, qui permettent au Canada de fournir une formation et une aide utiles, tout en comportant des gains réciproques pour le Canada sous forme d'investissements assurés, de marchés potentiels et même d'emplois pour les Canadiens. Je pense que ce sont les relations qui devraient être considérées comme prioritaires.

Les établissements d'enseignement supérieur sont capables de jouer un rôle clé à cet égard, non seulement en assurant les contacts dans diverses régions du monde, mais également en fournissant la formation nécessaire à la nouvelle économie concurrentielle basée sur la connaissance. Nos institutions sont déjà prêtes à offrir aux sociétés et aux individus toute une gamme de cours menant à une maîtrise en administration des affaires avec spécialisation dans certaines régions ou certains pays, allant des langues aux programmes les plus avancés. Nos collèges et instituts techniques peuvent également offrir des cours de perfectionnement, à court ou à long terme, aux gens qui sont déjà sur le marché du travail.

[Texte]

[Traduction]

Many colleges and universities, Mr. Chairman, are experiencing this transition as they attempt to adapt to the new economic and social realities. Shifts are taking place in our institutions that move them away from a singular focus on less developed countries to include the developed countries of the Pacific Rim, eastern Europe and Latin America.

Canadians will become more competitive as traders and developers in the technologies that are uniquely Canadian by experience and by training, not by osmosis. I would suggest that policy developments pointing in that direction ought to ensure that such training and learning experience are given a new prominence.

Again, another example from Capilano, Mr. Chairman—our Can-Asian program, now in its eighth year, has been bringing mid-level business people from the Asian countries and from China and Vietnam to learn in just four to six months how to do business with Canadians and what our Canadian way is, and to place them for a time with Canadian private and public sector partners so that both Canadian and Asian business people might learn together their own craft and how to succeed in doing business together. It has proven an ideal way to strengthen Canada's stature amongst trading partners in this most strategic of regions and, at the same time, to develop Canadian human resources through increased skills and improved international linkages and partnerships.

● 0950

I'm taking your signal, Mr. Chairman. I'll just state the last two points of advice that I was going to give.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I don't like to rush you, but I know there are some questions for both of the witnesses and we only have about another 15 minutes.

Dr. Jessiman: All right.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I thought it would be important to get some questions. I'm sure you'll have an opportunity to flesh out your ideas further in questions.

Dr. Jessiman: In view of that, Mr. Chairman, I'll leave with you the other two pieces of advice that I had—I think they're in writing—and we'll end at this stage.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. We have your remarks in writing, do we?

Dr. Jessiman: Yes, the third dealt really with the traditional development role and the fourth one dealt with international education. But in view of your heavy schedule I'll by all means stop at this point.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Dr. Jessiman. I'm sorry, I really didn't mean to cut you off there, but I wanted to let you know that we... However, this gives us an opportunity to ask some questions of... because this is a very important... We heard from the president of the University of British Columbia yesterday. We've obviously heard from other education... Everyone on the committee is very aware of how important this is and what we're trying to do.

Monsieur le président, plusieurs collèges et universités sont actuellement dans une période de transition. Ils essaient de s'adapter aux nouvelles réalités économiques et sociales. Nos institutions sont de plus en plus amenées à ne plus se concentrer seulement sur les pays moins développés et à inclure les pays développés du Pacifique, de l'Europe de l'Est et de l'Amérique latine.

Les Canadiens deviendront plus concurrentiels en tant que commerçants créateurs de technologies typiquement canadiennes de par leur expérience et leur formation, non pas par osmose. Toute nouvelle politique à cet égard devrait veiller à ce que cette formation et cet apprentissage reçoivent l'attention qui leur est due.

Un autre exemple qui vient de Capilano, monsieur le président, notre programme Canada-Asie, qui entre dans sa huitième année, permet aux gens d'affaires de niveau intermédiaire provenant des pays asiatiques, et de la Chine, et du Vietnam de venir apprendre en quatre ou six mois la façon de traiter les affaires au Canada ainsi que le mode de vie canadien; pendant un certain temps, ils travaillent avec des partenaires du secteur privé canadien de façon à pouvoir échanger avec eux et à permettre aux deux groupes de se comprendre et de progresser ensemble. Le programme s'est révélé le moyen idéal de rehausser l'image du Canada chez ses partenaires commerciaux venant de cette région des plus stratégique et en même temps de renforcer la position canadienne grâce à des ressources humaines plus qualifiées et à de meilleurs contacts et partenariats internationaux.

Je note que vous me faites signe, monsieur le président. Je vais simplement vous faire mes deux dernières suggestions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je ne veux pas vous presser, mais je vous signale que les membres du comité ont des questions à vous poser tous les deux et qu'il ne reste que 15 minutes environ.

M. Jessiman: Très bien.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je pense qu'il devrait y avoir du temps pour les questions. Je suis sûr que vous aurez l'occasion de développer davantage vos idées dans l'échange.

M. Jessiman: Dans ce cas, monsieur le président, je vais vous laisser lire mes deux autres suggestions—je pense qu'elles se trouvent dans le texte—et je vais terminer ici.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Nous avons bien votre texte?

M. Jessiman: Oui, ma troisième avait trait au rôle de développement classique et ma quatrième à l'éducation internationale. Comme votre programme est chargé, je vais m'arrêter ici.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Jessiman. Je m'excuse, je ne voulais pas vous interrompre, mais simplement... Nous avons quand même l'occasion de poser des questions maintenant... Je pense que c'est important... Nous avons entendu le président de l'Université de la Colombie-Britannique hier. Nous avons entendu d'autres représentants du domaine de l'éducation... Nous sommes tous conscients de l'importance du sujet et de l'effort qui est fait.

[Text]

Mr. Leblanc was the first person on my list.

M. Leblanc (Longueuil): Je vais m'adresser en français. M. Condon comprend bien le français; je vais le tester.

Nous avons débattu une question très importante hier avec les représentants des universités et de l'éducation. Elle concerne la nouvelle entente, l'ALÉNA, entre le Canada, les États-Unis et le Mexique. Je comprends que la priorité des gens de Vancouver, comme monsieur le disait plus tôt, est particulièrement orientée vers les pays de l'Asie Pacifique. En tant que parlementaire, cela me paraît un peu complexe. Que doit-on faire?

Je me souviens d'avoir participé au débat sur l'Accord du libre-échange avec les États-Unis où l'on a dit, par exemple, qu'il fallait absolument avoir des marchés suffisamment importants pour justifier les investissements. Le Canada est un trop petit pays, donc il n'a pas suffisamment de marchés pour justifier la haute technologie d'avenir. C'est dans ce sens que nous avons ouvert les marchés avec les États-Unis et ensuite le Mexique.

Quand je viens ici à Vancouver, j'entends plutôt des gens dire qu'on veut ouvrir les marchés vers l'Asie Pacifique. Je comprends qu'il y a là un marché énorme, qu'un épanouissement économique assez extraordinaire est en train de se faire et qu'il faut être bien positionné. Toutefois, quelles devraient être nos priorités?

Bien sûr, on doit continuer à développer nos échanges avec l'Asie Pacifique, mais comme gouvernement, doit-on vraiment diriger nos efforts, dans un premier temps, vers les États-Unis et le Mexique et, dans un deuxième temps, quand nous serons plus forts, nous pourrions alors attaquer les marchés de l'Asie Pacifique et de l'Europe?

M. Condon: C'est une bonne question, car ici, en Colombie-Britannique, l'Asie Pacifique est importante. Personnellement, j'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas oublier le Sud et que l'on demeure ici en Amérique du Nord. Je suis très heureux qu'on ait commencé à développer des relations avec le Mexique, car je pense que l'Amérique du Sud est très importante. On peut commencer avec le Mexique et continuer par la suite. Je parle plus l'espagnol que le français ces jours-ci car je suis à Vancouver et c'est très intéressant.

Je sais qu'il existe des relations entre le Québec, le Mexique et l'Amérique du Sud et cela depuis des années. Je pense que le Québec, c'est comme l'Amérique latine, parce que le français, c'est une langue comme l'espagnol.

• 0955

I believe we really do need to focus on the south and the east. And I think Vancouver can play a role there. I see Vancouver, with its beauty and its climate, as an ideal place to pursue relations with Latin America. I think it's extremely important for western Canada to pursue relations with Latin America also. Traditionally it has been eastern Canada that has had the focus on the Americas and B.C. has had the focus on the Asia-Pacific region.

I can understand your question about where do we focus. And I hate to say to focus on two places at once, but I think that's what we have to do.

[Translation]

M. Leblanc est le premier sur ma liste.

Mr. Leblanc (Longueuil): I will speak in French. Mr. Condon understands French well. I am going to test him.

We had an important discussion yesterday with people from the universities and the education sector. It was about NAFTA, the new agreement between Canada, the United States and Mexico. I can understand that for the people in Vancouver, as this gentleman was saying earlier, the focus is towards the Asia-Pacific region. As a parliamentarian, however, I have a problem. What should we do?

I remember participating in the debate on the Free Trade Agreement with the United States. We were saying then that the markets had to be big enough to justify the investments. Canada was a small country, it was not a big enough market to justify the investments in the high-technology of the future. This is one of the reasons why we turned towards the markets of the United States and then Mexico.

But when I come here to Vancouver, I hear people say that we should look towards the markets of the Asia-Pacific region. I know that there is an enormous market there, that there is tremendous economic growth under way and that Canada has to be well positioned in view of that development. What should our priorities be however?

Of course, we must continue to develop our relations with the Asia-Pacific region, but as a government should we focus our efforts first towards the United States and Mexico and then, when we will be in a better position, take aim at the markets of the Asia-Pacific region and Europe?

Mr. Condon: That is a good question. Here in British Columbia, the Asia-Pacific region is important. I have always thought personally that we in North America should not ignore the South. I was very happy to see our relations with Mexico take a new turn because I think South America is also important. We could start with Mexico and go on from there. These days in Vancouver I speak more Spanish than French. It's very interesting.

I am aware of the relations that have existed for a long time between Quebec, Mexico and South America. Quebec resembles Latin America in some way because French is closer to Spanish.

Je pense vraiment que nous devons faire porter nos efforts sur le sud et l'est. Vancouver peut jouer un rôle dans ces relations. À cause de sa beauté et de son climat, Vancouver peut être la plaque tournante des relations avec l'Amérique latine. Il est extrêmement important pour l'Ouest du Canada d'entretenir des relations avec cette région du monde. Jusqu'ici, l'Est du Canada a mis l'accent sur les Amériques, et la Colombie-Britannique, sur la région de l'Asie-Pacifique.

Je comprends votre question à savoir où doit se situer la priorité. Je dois vous répondre qu'elle doit être aux deux endroits à la fois.

[Texte]

[Traduction]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It's not an either/or?

M. Leblanc: Non. Il reste quand même qu'il faut considérer les moyens que le Canada a à l'heure actuelle. Le Canada a une énorme dette, il fait des déficits annuels très importants. Je pense qu'il faut trouver une solution rapide au développement du Canada, pour qu'on puisse percevoir le plus rapidement possible des fonds venant de l'industrie et des emplois. Il s'agit de trouver la formule la plus rapide. C'est comme dans une entreprise, il faut mettre les projets à long terme de côté et trouver des projets qui sont à plus court terme et qui peuvent nous rapporter le plus rapidement possible pour qu'on puisse se sortir de la faillite.

C'est dans ce sens-là que je dis: Est-ce qu'on doit «focuser» sur les États-Unis, puisqu'il faut trouver des solutions rapides? Et pour le long terme, que l'on pense à quelque chose de deuxième ordre.

M. Condon: On sait que la poussée économique du Canada vers le Pacifique, est plus grande que vers l'Amérique du sud, vers le Mexique. Aller de Vancouver à Mexico, c'est comme aller de Vancouver à Ottawa. Mais aller au Japon, ou aller en Chine, ça fait très loin. Donc, où est-ce qu'on peut gagner le plus d'argent? Mais il y a aussi la question géographique. Et je pense que le Canada doit se rendre compte du fait qu'on est un pays de l'Amérique.

M. Leblanc: Alors d'après vous, il est préférable à court terme et à moyen terme de développer davantage nos échanges vers les États-Unis et le Mexique?

M. Condon: Je pense que oui. Surtout les États-Unis.

M. Leblanc: Surtout les États-Unis. D'accord, merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup monsieur Condon.

Mr. Penson: Mr. Condon, you suggested that governments should promote the going of the exchange students and the language program. Is there anything that stands in the way now, any sort of impediment that can be improved upon immediately? Can you just give us some idea of what you're facing there in setting up these kinds of programs, with exchanges between the three countries? Are there problems that need to be addressed?

Mr. Condon: Well, our main problem is financial and I know that's your main problem also. We all face that problem.

But, for example, the American government has a university affiliations program under which they are promoting trilateral academic exchanges and all that program does is cover, essentially, the travel costs and the fax costs of getting people moving around, and the rest of the cost is picked up by the universities.

Now, I think it would be important for Canada to have this kind of program as well. There are not very many awards available under this program. But this kind of program gives the impetus to individuals in the three countries to get together and to formulate plans on how to have exchange and research collaboration programs.

So it's a pretty small investment but it's enough to just give people the encouragement. The USIA program gives out a maximum of \$120,000 U.S. over three years. I think there are only eight awards a year, so we're talking small potatoes, but I think the message it sends is really important. This is on the academic exchange of faculty and research collaboration between faculty.

Le coprésident suppléant (M. Graham): L'une n'exclut pas l'autre?

Mr. Leblanc: No. However, we must take into account Canada's means at the present time. Canada carries an enormous debt and shows huge annual deficits. I think we must find a quick solution to Canada's economic problems so that we can generate new revenues from industrial activity and employment as soon as possible. We must find the right formula fast. It's like in a business. Long term projects must be put aside in favour of short-term initiatives that can generate revenues fast and allow the business the continue.

It is with that in mind that I ask if we should focus first on the United States to get fast results. And then on the longer term we could set ourselves a second objective.

Mr. Condon: Canada's economic push towards the Pacific is stronger than towards South America or Mexico. Going from Vancouver to Mexico is like going from Vancouver to Ottawa. But going to Japan or China is much further. So, we have to ask ourselves where we can reap the most benefits, but we also have to take geography into account. Canada has to realize that it is an American country.

Mr. Leblanc: So you would say that in the short or medium-term, it would be better for Canada to work on its commercial relations with the United States and Mexico?

Mr. Condon: I think so, especially with the United States.

Mr. Leblanc: With the United States. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Condon.

M. Penson: Monsieur Condon, vous avez fait valoir que les gouvernements devraient essayer d'encourager les échanges d'étudiants et les programmes linguistiques. Y a-t-il actuellement des obstacles à ce genre d'activité? Y a-t-il des mesures à prendre immédiatement pour améliorer la situation? Pouvez-vous nous dire quelles sont les difficultés auxquelles vous faites face lorsque vous essayez d'établir de tels programmes ou d'organiser de tels échanges entre les trois pays?

M. Condon: Notre principal problème, comme pour vous, est d'ordre pécuniaire.

Le gouvernement américain, par exemple, a un programme d'universités affiliées lui permettant de promouvoir des échanges universitaires trilatéraux. Essentiellement, le programme couvre les dépenses de voyage et de télécopieur, permet aux gens de se déplacer. Les autres dépenses sont assumées par les universités.

Je pense qu'un programme équivalent serait important pour le Canada. Le programme n'est pas tellement coûteux, mais il permet aux gens des trois pays de se rencontrer et d'organiser des échanges ainsi que des projets de recherche communs.

C'est une dépense minime, mais qui est suffisante pour encourager les gens à aller de l'avant. Le programme USIA coûte au maximum 120 000\$ U.S. sur trois ans. Je crois qu'il n'y a que huit bourses par an, ce qui ne fait pas grand-chose, mais le message, par contre, est très important. Il s'agit du programme d'échanges de professeurs et de collaboration pour la recherche.

[Text]

[Translation]

• 1000

On the student exchange side, again, this is something that is organized by the Americans. We're part of a consortium of sixteen universities in Canada, the United States, and Mexico that links business schools together to allow the exchange of business students between all of these universities.

We currently have our first student down in Mexico City at a business school. We also have two Mexico City students up here at Simon Fraser University studying in our business faculty. I must say that it's a real delight to have one of these Mexican students in there when I'm teaching NAFTA in the MBA program. We can turn to him and get his opinion on political events in Mexico and doing business there. We get firsthand knowledge. While he may be biased a certain way, it makes for a much richer exchange and understanding of what's involved.

Again, students do not have much in the way of means usually to make these trips abroad. It's some kind of small encouragement to pay their air fare or something. We're talking about very small amounts of money, but the message that's sent is the key part.

Mr. Penson: Yes, I certainly think it's a good program. You're talking about a small investment that may go a long way.

Just putting aside the financial part of it for a moment, are there other impediments like work visas? Is there any restriction to movement that's difficult for you?

Mr. Condon: There really isn't a problem there, no.

Mr. Penson: Can I just direct one question to Mr. Jessiman? Mr. Jessiman, you suggested we should have a linkage between trade and aid.

Dr. Jessiman: I suggest we ought not be afraid of that.

Mr. Penson: Yes, we should be selective in picking our partners to get some bilateral benefits.

Dr. Jessiman: Yes.

Mr. Penson: We certainly heard a lot in this committee on the other side of that approach. I was happy to hear you raise it to give it some balance. There seems to be quite a bit of discussion on the other side that there should be no linkage. In some cases, it's a matter of using aid as an export arm to benefit our industries when they wouldn't necessarily be able to compete under normal circumstances.

Is there a way that we can have that linkage better directed so there isn't the waste of the program of going back to Tanzania where we gave versatile four-wheel drive tractors and Massey combines to somebody who would be better off with a horse or growing maize, rather than a big wheat project? Is there some way we can better tie that trade to aid so we don't run into those kinds of problems in the future?

Dr. Jessiman: My first comment, Mr. Penson, would be that I don't know if I would support Canada's mission as being that we ought to tie all of our aid to trade.

Pour ce qui est des étudiants, encore une fois, c'est un programme organisé par les Américains. Il permet l'échange d'étudiants de faculté de commerce de 16 universités canadiennes, américaines et mexicaines.

Notre premier étudiant est parti suivre les cours d'une faculté de commerce à Mexico. Nous avons accueilli ici à Simon Fraser deux étudiants de Mexico qui suivent les cours de notre faculté de commerce. Je dois dire qu'il est vraiment très agréable d'avoir un de ces étudiants mexicains dans mon cours de maîtrise quand je parle de l'ALÉNA. Nous pouvons le questionner sur les événements politiques au Mexique et sur les arcanes du commerce. Ce sont des renseignements de première main. Même s'ils ne sont pas totalement objectifs, ils facilitent la compréhension des problèmes et enrichissent le dialogue.

Encore une fois, il est rare que les étudiants aient les moyens de faire ce genre de voyage à l'étranger. Grâce à ce programme, ils peuvent au moins se faire payer le billet d'avion, par exemple. Ces bourses sont symboliques mais c'est le geste qui compte.

M. Penson: Oui, je suis persuadé que c'est un bon programme. C'est un petit investissement qui peut rapporter beaucoup.

En-dehors de l'aspect financier, y a-t-il d'autres problèmes comme par exemple les visas de travail? Y a-t-il des difficultés de ce genre qui vous compliquent la vie?

M. Condon: Pas vraiment, non.

M. Penson: Puis-je poser une question à M. Jessiman? Monsieur Jessiman, selon vous il faudrait lier le commerce et l'aide.

M. Jessiman: J'ai dit qu'il ne faudrait pas avoir peur de le faire.

M. Penson: Oui, nous devrions être sélectifs en choisissant nos partenaires pour qu'il y ait une certaine réciprocité au niveau des avantages.

M. Jessiman: Oui.

M. Penson: Nous avons certes entendu beaucoup de témoignages opposés à cette notion. La pondération que vous proposez me plaît beaucoup. Les autres sont opposés à toute forme de lien. Dans certains cas, l'aide est utilisée comme un outil d'exportation par nos industries qui dans des circonstances normales ne seraient pas forcément compétitives sur ces marchés.

N'y aurait-il pas moyen d'utiliser ce genre de couplage de manière plus judicieuse afin d'éviter des gaspillages comme en Tanzanie où nous avons livré des tracteurs à quatre roues motrices et des moissonneuses-batteuses Massey à des agriculteurs qui se débrouillent beaucoup mieux avec un cheval ou qui feraient mieux de faire pousser du maïs plutôt que de se lancer dans la culture de blé intensive? Est-il possible de trouver un meilleur moyen de lier le commerce et l'aide afin d'éviter la répétition de ce genre de problème?

M. Jessiman: Premièrement, monsieur Penson, je ne pense pas avoir dit que le Canada devrait systématiquement lier son programme d'aide aux possibilités commerciales.

[Texte]

The comment I was making was that we ought to be more strategic in the application of our foreign aid to those situations in which there is a bilateral benefit. To that extent, I would not want my comments to be taken as creating another situation of ugly Americans or ugly Canadians. It's more pleasant to be called boring Canadians than it is to be called ugly Americans.

To that extent, I'd say that in those situations where we prioritize our dollars for a specific purpose, we ought to choose areas where that benefit can come back to Canadians. I think that means, in some large measure, human resource development whereby we can provide training, dollars for specific capital projects if necessary, and direct development aid. However, in those situations, we ought to be able to see if there is some bilateral benefit to Canada. Whether it means contracts for Canadians to carry some of those things out, or some benefit in the larger world trade situation, we ought not to be afraid of that—not that we ought to make a complete twist around.

The third comment I was going to make was in respect to development. We ought not to forget this at the same time.

• 1005

Mr. Penson: Would it be sort of a Nordic model, where they really narrow their focus to fewer countries and try to do a better job in the ones they're in rather than our shotgun approach, where we are involved in a lot of countries?

Dr. Jessiman: I personally would be in favour of narrowing that. I don't know that I would go so far as that or would suggest to this committee to recommend that model be adopted completely. There are some traditional partners that Canada has had that we ought not to ignore. Simply to develop a model that would narrow for those purposes... there will be some, I would suggest, we must continue to provide. Where there are few ties, where few ties are possible... But as a priority, which is what I understand your committee's focus is on, that would not be the priority.

Mr. Penson: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Penson. Maybe I could just follow up on that and then I'm going to go to Senator Perrault.

Listening to this at this committee's hearing, when you say strategic focus... if our focus is going to be on Latin America and Asia... there are those who have come before us and said "the poorest of the poor"—obviously mainly Africa—this is where our aid should be going.

Now what I'm hearing you telling me is, look, there are poor in Southeast Asian countries too, if that's going to be our primary focus, or in Latin American countries, if that's our strategic focus—that's where our aid focus should be as well. Am I putting your statement fairly?

Dr. Jessiman: I'd not disagree with your statement, Mr. Chairman. I'd not make it as directly as that because I would also say we ought not to ignore the poorest of the poor in other regions, but in the prioritizing of things there's no question, in the judgment of many in this region, that the Asia-Pacific region and extending all the way down through Central and Latin America into South America is a priority.

[Traduction]

J'ai dit que notre aide devrait être accordée d'une manière plus stratégique tenant compte d'une certaine réciprocité. Mais sans plus. Je ne voudrais pas que les vilains Canadiens remplacent les vilains Américains. Il est plus agréable d'être un Canadien ennuyeux qu'un vilain Américain.

Donc, s'il nous faut établir des priorités, choisissons les régions susceptibles d'apporter quelque chose en retour aux Canadiens. J'entends par cela, dans une large mesure, le développement des ressources humaines, c'est-à-dire la formation, le financement de projets d'infrastructure précis, si nécessaire, et l'aide directe au développement. Il faudrait en même temps s'assurer de retombées pour le Canada. Qu'il s'agisse de contrats pour des Canadiens ou d'autres avantages sur le plan du commerce international, nous ne devrions pas avoir peur de le faire—à condition, bien entendu, de ne pas en faire une règle générale.

Troisièmement, il y a la dimension du développement. Il ne faudrait pas l'oublier.

M. Penson: Le modèle des pays nordiques, en quelque sorte, qui concentrent leurs efforts sur un plus petit nombre de pays pour maximiser les résultats par opposition à notre approche tous azimuts dans tout un tas de pays?

M. Jessiman: Je serais personnellement en faveur d'une plus grande concentration. Je n'irais peut-être pas jusqu'à suggérer que votre comité recommande l'adoption de ce modèle. Le Canada a des partenaires traditionnels qu'il ne peut ignorer. Adopter un modèle qui limiterait notre champ d'action... il restera toujours des exceptions traditionnelles. Lorsque les liens sont minimes, lorsque peu de liens sont possibles... Mais comme priorité, puisque votre comité a pour mandat de les définir, Je ne la recommanderais pas.

M. Penson: Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Penson. J'aimerais poser une question complémentaire puis je donnerai la parole au sénateur Perrault.

Vous avez parlé de concentration stratégique de nos efforts... de concentration sur l'Amérique latine et l'Asie. D'autres témoins nous ont dit que notre aide devait en priorité être accordée aux plus pauvres des pauvres, c'est-à-dire principalement à l'Afrique.

Vous me dites de ne pas oublier qu'il y a aussi des pauvres dans les pays du sud-est asiatique si c'est sur cette région que nous décidons de concentrer notre action, ou dans les pays d'Amérique latine si c'est sur cette région que nous décidons de concentrer notre stratégie d'aide. C'est bien ce que vous dites?

M. Jessiman: À peu près, monsieur le président. Je ne l'ai pas dit d'une manière aussi directe parce que j'estime en même temps qu'il ne faut pas ignorer les plus pauvres parmi les pauvres des autres régions, mais au niveau des priorités, il ne fait aucun doute aux yeux de beaucoup dans cette région, que la région du bassin du Pacifique englobant les pays asiatiques et les pays d'Amérique centrale et d'Amérique latine est une priorité.

[Text]

From our perspective, we have many contacts and we're recruiting in Mexico. We are recruiting in Chile and Ecuador. We don't do the activities in this province in our institutions with some exclusivity solely on the Asia-Pacific region.

Senator Perrault: Mr. Chairman, we live in an increasingly tough and challenging new world and the two submissions we've heard this morning have been very helpful. They indicate excellent initiatives not only with the Centre for North American Business Studies but also Capilano College.

Let me stop here and say I live on the north shore and we are inordinately proud of Capilano College, not only the initiatives they have taken in the community, but also the outstanding program you've launched and described today involving Mr. Bagshaw and other people in that institution.

One of the reasons we're in this foreign policy review is, I think, to determine whether we can achieve better results abroad at lower cost or a bigger bang-for-the-buck dollars expended.

We live and die by trade—Canada as a nation—as we all know, and British Columbia is probably the most trading province in that trading nation. Are we coordinating our effort effectively enough? We're looking at social welfare programs and we're saying there's an enormous amount of duplication. We could get the same results at less cost when we're looking at social welfare. We're now looking at foreign policy. Is there duplication here?

The Asia Pacific Foundation came here yesterday and they described their many, many excellent initiatives. What kind of coordination exists between Asia Pacific, for example, on the Capilano College program and the Centre for North American Business Studies? Is there possible duplication? Can we do things better to save the taxpayers some dollars while at the same time doing a better job internationally?

Dr. Jessiman: Senator Perrault, I think that's a significant point and the conference my friend referred to last fall was an attempt to focus on the issue of where there's duplication amongst the institutions and other NGOs and whether our education endeavours overseas ought not to be better coordinated.

Speaking from the point of view of Capilano and the other institutions as part of the B.C. Centre for International Education, the Asia Pacific Foundation is a close ally, a close partner. There is not duplication.

I can give you an example. The Asia Pacific Foundation through the PAC 2000, which the Ministry of Foreign Affairs administers, provides funding and collaborates with us on our international language training courses.

Specifically in the Asia-Pacific program, a small fund is provided to allow for in-country intensive training of those 32 students we send along annually to Asia-Pacific areas. The vice-president or one of the vice-presidents of the Asia Pacific Foundation sits on the external advisory committee of both of our programs that I've referred to. They have been part of a national program for business co-op programs overseas. They helped fund that and, certainly before Dr. Saywell's time, with

[Translation]

Ici, nous avons beaucoup de contacts et nous recrutons au Mexique. Nous recrutons au Chili et en Équateur. Dans cette province, nos institutions ne s'intéressent pas exclusivement aux pays asiatiques du Pacifique.

Le sénateur Perrault: Monsieur le président, nous vivons dans un monde nouveau de plus en plus dur et de plus en plus compétitif et j'ai trouvé les deux témoignages de ce matin fort utiles. Ils nous ont cité d'excellentes initiatives prises non seulement par le Centre for North American Business Studies mais aussi par le collège Capilano.

Permettez-moi de vous signaler que j'habite sur la rive nord et que nous sommes excessivement fiers du collège Capilano, non seulement de ses initiatives au niveau communautaire mais aussi du programme remarquable que vous nous avez décrit tout à l'heure, lancé par M. Bagshaw et ses collègues.

Si nous procédons à cet examen de la politique étrangère, c'est entre autres, je crois, pour déterminer s'il est possible d'obtenir de meilleurs résultats à l'étranger à moindre coût ou un meilleur rapport pour l'argent que nous dépensons.

Nous savons tous que le Canada est une nation commerçante et que la Colombie-Britannique est probablement la province la plus commerçante de cette nation commerçante. Coordonnons-nous suffisamment nos efforts? Nous sommes en train d'étudier les programmes de bien-être social et nous nous apercevons qu'il y a énormément de chevauchements. Nos programmes sociaux pourraient nous coûter moins cher tout en continuant à offrir les mêmes services. Maintenant, c'est le tour de la politique étrangère. Y a-t-il aussi des chevauchements?

Les représentants de la Fondation Asie-Pacifique nous ont décrit hier toutes leurs excellentes initiatives. Quel genre de coopération au sujet de la région Asie-Pacifique, par exemple, y a-t-il entre le programme du collège Capilano et le Centre for North American Business Studies? Est-il possible qu'ils fassent la même chose? Pouvons-nous mieux faire les choses pour économiser quelques dollars des contribuables tout en améliorant notre prestation sur le plan international?

M. Jessiman: Sénateur Perrault, c'est une question importante et la conférence de l'automne dernier dont mon collègue a parlé portait justement sur ces problèmes de chevauchements entre institutions et ONG et on s'est demandé si nos efforts d'éducation outre-mer ne devraient pas être mieux coordonnés.

Pour le collège Capilano et les autres institutions membres du B.C. Centre for International Education, la Fondation Asie-Pacifique est un proche allié, un proche partenaire. Nous ne faisons pas la même chose.

Permettez-moi de vous donner un exemple. La Fondation Asie-Pacifique, par l'intermédiaire du programme Pact 2000 administré par le ministère des Affaires étrangères, fournit des fonds et collabore à nos cours internationaux de formation linguistique.

Dans le cas du programme Asie-Pacifique, un petit budget permet de faire suivre des cours de formation intensive aux 32 étudiants que nous envoyons annuellement dans les pays de l'Asie-Pacifique. Le vice-président ou un des vice-présidents de la Fondation Asie-Pacifique est membre du comité consultatif des deux programmes que j'ai cités. La fondation participe à un programme national de formation commerciale à l'étranger. Elle a participé à son financement et avant l'arrivée de M.

[Texte]

Dr. McDonald, took a leadership role in it. That's changed somewhat with Dr. Saywell coming.

[Traduction]

Sables, M. MacDonald avait joué un rôle très influent. C'est un peu différent depuis l'arrivée de M. Sables.

• 1010

Through the B.C. Centre for International Education, it is true that the Asia Pacific Foundation has provided one of its senior officers as a member of our board as well. There is collaboration and cooperation as opposed to competition.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Senator Perrault, we have about two and a half minutes left for this section, and Mr. Lastewka as well. . .

Mr. Lastewka (St. Catharines): We're on the same question.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I was just going to say that maybe if he wanted to pose his question, we could see if they do feed into one another.

Mr. Lastewka: That's great. Are you receiving sufficient support from the private sector for your endeavours?

Mr. Condon: At the Centre for North American Business Studies and indeed at Simon Fraser University at Harbour Centre downtown here, most of our support is from the private sector.

We're in the process of building up an endowment fund for the centre. The Vancouver Foundation is a local foundation that has given us a challenge grant of \$150,000 and we so far have been successful. It's the first year of not getting that money matched by private donations. It is the private sector that is supporting our initiatives.

In response to what you were talking about, in terms of duplication between the institutions, it's very much in the spirit of cooperation that we deal with each other. Bob Bagshaw and I want to do this together. We want to bring in the other institutions too because we don't see any point in having the institutions in B.C. competing to do the same thing and we do want to do more with less.

The other thing is when we talk about education and training for business people to do business abroad, I think one area where we could eliminate a lot of duplication is in the governments themselves. We have training programs done by the federal government and the provincial governments. Then we have private institutions that have training programs, as well as universities and colleges.

In my view, a serious look should be given to the programs in this area of both levels of government. I think they should either be privatized or transferred to the universities and colleges. I don't see why the government should be in the business of business education, quite frankly.

Senator Perrault: That's helpful. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Senator Perrault. Mr. Lastewka, did you want to follow up on that?

Mr. Lastewka: You mentioned duplication in your last remark and I would like to extend that now to all colleges and universities across Canada. As we hear from different parts of the country, we're starting to hear similar things. The questions become whether it's the fad because they want to go into Asia Pacific because of opportunities and so forth and whether the universities across Canada are tied in close enough together.

Par l'intermédiaire du B.C. Centre for International Education, la Fondation Asie-Pacifique nous prête un de ses cadres supérieurs pour qu'il siège à notre conseil d'administration. Nos relations sont motivées par la collaboration et la coopération et non par la concurrence.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur le sénateur, il nous reste environ deux minutes et demie pour ces témoins, et M. Lastewka. . .

M. Lastewka (St. Catharines): C'est la même question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'allais proposer qu'il pose sa question pour voir si elles se complètent.

M. Lastewka: Excellent. Êtes-vous suffisamment aidés par le secteur privé dans vos efforts?

M. Condon: Dans le cas du Centre for North American Business Studies et de l'Université Simon Fraser, ici à Harbour Centre, l'aide vient surtout du secteur privé.

Nous sommes en train de constituer un fonds de dotation pour le centre. La Fondation Vancouver est une fondation locale qui nous a accordé une subvention conditionnelle de 150 000\$ et jusqu'à présent les conditions ont été remplies. C'est la première année que cette somme n'est pas égalée par les dons privés. C'est le secteur privé qui finance nos initiatives.

En réponse à ce que vous disiez au sujet du chevauchement, nous travaillons dans un très grand esprit de coopération. L'objectif de Bob Bagshaw et le mien est de travailler ensemble. Nous voulons aussi faire participer les autres institutions car nous ne voyons pas l'intérêt pour les institutions de Colombie-Britannique de se concurrencer pour faire la même chose et notre objectif c'est de faire plus avec moins.

À propos d'éducation et de formation des gens d'affaires qui veulent se lancer sur les marchés étrangers, s'il y a un secteur dans lequel les chevauchements sont patents, c'est le secteur gouvernemental. Le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux offrent chacun de leur côté des programmes de formation. Les établissements privés, les universités et les collèges offrent aussi des programmes de formation.

À mon avis, il faudrait s'intéresser de très près aux programmes offerts dans ce domaine par les deux paliers de gouvernement. Ils devraient soit être privatisés soit être confiés aux universités et aux collèges. En toute franchise, je ne vois pas ce que fait le gouvernement dans le domaine de l'éducation commerciale.

Le sénateur Perrault: Intéressant. Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, sénateur. Monsieur Lastewka, vous vouliez ajouter quelque chose?

M. Lastewka: Vous venez de parler des problèmes de chevauchement et il me semble qu'ils concernent l'ensemble des collèges et universités du Canada. Nous commençons à entendre à peu près les mêmes commentaires dans toutes les régions que nous visitons. Il va falloir nous demander si cet attrait pour la région Asie-Pacifique est dû aux possibilités qu'elle offre et si les universités canadiennes font un effort de coordination suffisant.

[Text]

I'm glad that one of you spoke about Asia Pacific and the other spoke about the Americas, the north-south. The question I would have is how we are working in the university and college systems across Canada, that we don't start leaving certain parts of the world to dangle because it's not as glamorous to work in those areas at this time.

Mr. Condon: I think there would be a very useful role for the federal government there. I suppose we do need somebody doing the coordinating. I think that would be a useful role for the federal government to play, to try to coordinate the efforts of the universities and colleges across Canada.

I deal with my colleagues as much as possible. There's an organization called FOCAL, the forum on the Caribbean and Latin America. They play a certain coordinating role. I have relations with colleagues at the University of Calgary who also have interests in Latin America. Certainly the academic community is somewhat small, so you do tend to get to know your colleagues who work in your field.

Again the questions are what part of the country and what institutions in the country should be focusing on what geographic areas? I think when it comes to Latin America, it makes sense for there to be a focus in western Canada and in eastern Canada because their interests are different. For example, in British Columbia we have ties with Chile because of our common interest in forestry and mining. I think it's obvious that the west coast is the place to focus on the Asia-Pacific area. I think eastern Canada should be focusing on the areas lying east, such as Europe and Africa.

Mr. Lastewka: You're throwing the ball right back to me to try to resolve this. I was trying to push it onto the colleges and university systems.

• 1015

It's very key that we somehow coordinate across Canada what we're going to emphasize in various parts of the world so as not to have duplication, waste and people in the same country and not even know that they're there. In the meantime, they could be reinforcing each other, wherever they're from.

A voice: Yes, exactly.

Mr. Lastewka: That's the answer to yesterday's question.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

While I've got these two witnesses here, let me quickly ask one question about a matter that we've heard a great deal about.

When you're talking about penetrating foreign markets and cost, we know that particularly with Asia Pacific and Latin America, we have to consider a new language and new culture. It means travel, understanding the language and training costs. What we're hearing, of course, is that the large corporations, such as Northern Telecom and Bombardier, have the infrastructure to afford this.

[Translation]

Je suis heureux que l'un d'entre vous ait parlé de la région Asie-Pacifique et que l'autre ait parlé des Amériques, de l'axe nord-sud. Que faisons-nous pour que les universités canadiennes et les collèges canadiens ne négligent pas certaines régions du monde parce qu'elles ne sont pas très à la mode pour le moment?

M. Condon: Je crois que c'est un rôle très utile que pourrait jouer le gouvernement fédéral. Il faut que quelqu'un se charge de la coordination. Je crois qu'il serait utile que le gouvernement fédéral essaie de coordonner les efforts des universités et des collèges.

J'essaie le plus souvent d'être en contact avec mes collègues. Il y a un organisme appelé FOCAL, *Forum on the Caribbean and Latin America* (forum sur les Caraïbes et l'Amérique latine). Il joue un certain rôle de coordination. J'ai des rapports avec des collègues de l'Université de Calgary qui s'intéressent aussi à l'Amérique latine. La communauté universitaire est assez limitée si bien qu'on connaît presque toujours les collègues qui travaillent dans le même domaine.

La question encore une fois est de savoir quelle région du pays et quels établissements du pays devraient se concentrer sur certaines régions géographiques. S'agissant de l'Amérique latine, il me semble logique que l'Ouest canadien et l'Est canadien s'y intéressent parce que leurs objectifs sont différents. Par exemple, en Colombie-Britannique, nous avons des liens avec le Chili à cause de notre intérêt commun pour l'exploitation forestière et minière. Il me semble évident que la côte ouest est le mieux placé pour s'intéresser à la région Asie-Pacifique. Je crois que les provinces de l'Est devraient s'intéresser aux régions qui se trouvent à l'est, comme l'Europe et l'Afrique.

M. Lastewka: Vous me renvoyez la balle. Je voulais la laisser dans le camp des collèges et des universités.

Il est essentiel que nous coordonnions les priorités géographiques afin d'éviter de faire la même chose, d'éviter les gaspillages et d'envoyer une deuxième équipe dans le même pays qui ignore la présence de la première. Ils pourraient au minimum coopérer et unir leurs efforts.

Une voix: Exactement.

M. Lastewka: C'est la réponse à la question d'hier.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Laissez-moi profiter de la présence de ces deux témoins pour poser très rapidement une question à propos d'un sujet dont nous avons beaucoup entendu parler.

Quand on parle de pénétration de marchés étrangers, et de coûts, nous savons, tout particulièrement pour l'Asie-Pacifique et l'Amérique latine, qu'il faut tenir compte des problèmes de langue et de culture. Il y a les voyages, la compréhension de la langue et les coûts de formation. Bien entendu, on nous dit que les grosses sociétés comme par exemple Northern Telecom et Bombardier peuvent se permettre de telles dépenses.

[Texte]

Are you seeing in the work you're doing an opportunity for small and medium-sized businesses to participate in these new markets, or is this going to be again reserved for the large multinationals because they have the deep pockets necessary to finance this type of activity?

Mr. Condon: I'm glad you asked that question. We're doing a study right now at the centre looking at the way the government helps small and medium-sized enterprises promote exports to other countries. I think this is where these kinds of training and education programs are so important.

I went to Mexico when I was 14 years old to do Spanish immersion. That's how I learned about Mexico and learned the Spanish language. I've been going back for years. I have all sorts of ties there. It's relatively easy for me to fly down to Mexico and start doing any kind of business I want to do because of the comfort level I have.

I think the trick is to start at an early age like that and have the kinds of programs in place so that young Canadians are able to go abroad at an age when they are able to adapt so easily and to learn a language so easily. I didn't get to immerse myself in French in Montreal until I was 21 and my Spanish has always been better as a result.

I think you need to get Canadians at an early age abroad, learning these languages. Have an emphasis on Spanish or Asian languages in the junior high schools or in the high schools, and have programs that encourage Canadian students to go abroad.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you both very much.

I have to break here because we have an interesting group of panellists, but I want to tell you how much we appreciate the effort you put in and in giving us the benefit of your wisdom and experience. Thank you.

I know the other witnesses are here. We're going to break this up for those who are waiting. We have Peace Tax Canada and Victoria Peace Centre, who sort of are together. I'd ask them if they could put theirs together. Then we have Lilian To and Mr. Perinbam, whom I see as witnesses together. So we'll hear the Peace Tax people first.

Thank you very much. We're going to take a break for five minutes.

• 1019

[Traduction]

Dans le cadre de votre travail, pensez-vous qu'il soit possible aux petites et moyennes entreprises de participer à la conquête de ces nouveaux marchés ou seront-ils encore une fois réservés aux grosses multinationales parce qu'elles ont les poches suffisamment profondes pour financer ce genre d'activité?

M. Condon: Je suis heureux que vous ayez posé cette question. Au centre, nous sommes actuellement en train d'étudier la manière dont le gouvernement aide les petites et moyennes entreprises qui cherchent des marchés d'exportation. Je crois que c'est à ce niveau que les programmes de formation et d'éducation sont d'une importance extrême.

Je suis allé au Mexique quand j'avais 14 ans en immersion espagnole. C'est comme ça que j'ai appris à connaître le Mexique et que j'ai appris l'espagnol. Cela fait des années que j'y retourne. J'y ai toutes sortes de liens. Il m'est relativement facile de prendre l'avion pour Mexico et d'y faire mon travail parce que je m'y sens très à l'aise.

Je crois que le truc c'est de commencer très tôt et d'avoir ce genre de programme en place afin que les jeunes Canadiens puissent se rendre à l'étranger à un âge où il est très facile de s'adapter et très facile d'apprendre une langue. Mon immersion en français à Montréal n'a pas commencé avant l'âge de 21 ans et en conséquence mon espagnol a toujours été meilleur.

Il faut que les Canadiens aillent jeunes à l'étranger pour apprendre ces langues. Il faut insister sur l'enseignement des langues espagnoles et asiatiques au niveau secondaire et avoir des programmes qui encouragent les étudiants Canadiens à se rendre à l'étranger.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie beaucoup tous les deux.

Il faut que je mette fin à cet entretien parce que nous avons d'autres témoins tout aussi intéressants à entendre, mais je tiens tout particulièrement à vous remercier de votre participation et d'avoir partagé avec nous votre sagesse et votre expérience. Merci.

Je sais que les autres témoins sont ici. Nous ne les ferons pas plus attendre. Il y a Peace Tax Canada et le Victoria Peace Centre qui sont en quelque sorte ensemble. Je leur demanderai de témoigner ensemble, si possible. Ensuite nous avons Lilian To et M. Perinbam que nous pourrions entendre ensemble. Nous commencerons donc par les représentants de Peace Tax.

Merci beaucoup. Nous commencerons par faire une petite pause de cinq minutes.

• 1025

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Our next two witnesses are Ms Joy Newall from Peace Tax Canada and Mr. Rycroft from Victoria Peace Centre.

Thank you very much for taking the time to come and share your concerns with us this morning. You may have been here and seen how we were working earlier. Could each of you make a presentation of about ten minutes and then the members of the committee will ask questions? Thank you very much.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nos deux témoins suivants sont M^{me} Joy Newall de Peace Tax Canada et M. Rycroft du Victoria Peace Centre.

Nous vous remercions infiniment d'avoir pris le temps de venir partager vos préoccupations avec nous ce matin. Vous étiez peut-être déjà là tout à l'heure et vous avez vu comment nous procédons. Est-ce que chacun d'entre vous pourrait faire un exposé d'environ 10 minutes puis les membres du comité vous poseront des questions? Merci beaucoup.

[Text]

Ms Joy Newall (President, Peace Tax Canada): *Bonjour.* Good morning, Mr. Chairman, panel members and guests. I'm speaking today on behalf of all the members across Canada of Conscience Canada, the Peace Tax Fund. This is a non-sectarian organization whose members are committed to peace and believe deeply they cannot at any time participate in war or the preparation for war.

We believe peace is not just an absence of war. It is an active state of living in which human disagreements are recognized and resolved through mediation and conciliation. Our focus is on the prevention of war.

Your committee's information sheet on public opinion for this foreign policy review begins with the statement "Canadians since 1980 have shown a decline in interest in the peace issues, with a shift towards environment, health, the economy, jobs and taxes". We contend that these—the environment, health, the economy, jobs and taxes—are the peace issues and that they relate directly to the prevention of war, not only in Canada but in Canada's relationship with every other nation. Your report goes on to show where Canadians place their priorities in promoting world peace and that they believe peacekeeping has become Canada's greatest contribution in the world.

• 1030

Because of the time allotted here for me this morning, I will address the subject of peacekeeping first and the promotion of world peace second.

I have presented to the defence policy review a much more in-depth look at the peacekeeping policy, and this is somewhat of a summary thereof.

Canada holds a unique position in the UN history of peacekeeping since its inception by Lester Pearson. Many individuals serving in the blue berets have shown extraordinary courage in the face of desperate conflict. But the question we have to ask is, is that kind of peacekeeping working? Has it succeeded? We have to look at the record as if it were a business ledger. Cyprus, Somalia and ex-Yugoslavia are three examples of failure to bring about any conciliation or progress towards peacemaking solutions. The presence of military personnel and their weapons serve only to exacerbate those volatile situations. The troops, who have been trained to kill, to overpower, to act aggressively and to win, are given only a few weeks of special training for peacekeeping. With that background they are expected to repress all the responses to which they have been trained militarily. They are to become technically impotent.

Their presence in the midst of a civil war, if in fact war is ever civil, quickly incites anger and resentment because they are not doing what they look like they should be doing, which is fighting war. These young men and women are suffering extreme stress from this dichotomy, and the wars go on. It is a tragedy on all sides. There are some successes. The real success stories in peacekeeping come from the work being done in many conflict zones around the world by NGOs and others in the peace and justice movement such as Peace Brigades International. Their personnel are those who are graduates in peace studies, conciliation and mediation, courses available in many Canadian institutions. They understand the cultures in

[Translation]

Mme Joy Newall (présidente, Peace Tax Canada): *Good morning.* Bonjour, monsieur le président, mesdames et messieurs. Je parle aujourd'hui au nom de tous les membres Canadiens de Conscience Canada, le Peace Tax Fund. C'est un organisme non sectaire dont les membres sont voués à la paix et s'interdisent la participation à toute guerre ou à la préparation à toute guerre.

Nous croyons que la paix n'est pas simplement une absence de guerre. Selon notre philosophie, les désaccords entre les hommes ne peuvent et ne doivent être résolus que par la médiation et la conciliation. Notre objectif est la prévention de toute guerre.

Dans votre circulaire d'information sur l'opinion publique, vous dites au sujet de cet examen de la politique étrangère que «depuis 1980, les Canadiens s'intéressent beaucoup moins aux questions de paix qu'aux questions d'environnement, de santé, d'économie, d'emploi et d'impôt». Nous prétendons que ces questions d'environnement, de santé, d'économie, d'emploi et d'impôt sont des questions de paix et quelles sont directement liées à la prévention de toute forme de guerre, non seulement au Canada mais dans les rapports du Canada avec toutes les autres nations. Vous indiquez plus loin dans ce document quelles sont les priorités des Canadiens en matière de paix mondiale et vous précisez qu'ils placent au premier rang la participation aux opérations de maintien de la paix.

Étant donné le temps qui m'est imparti ce matin, je commencerai par les opérations de maintien de la paix puis je vous parlerai de la promotion de la paix dans le monde.

J'ai présenté au Comité d'examen de la politique de défense une analyse beaucoup plus approfondie de la politique de maintien de la paix et c'est en quelque sorte un résumé de cette politique.

Le Canada occupe une position unique dans l'histoire des opérations de maintien de la paix des Nations unies depuis leur lancement par Lester Pearson. Beaucoup de ceux qui ont servi parmi les casques bleus ont montré un courage extraordinaire dans des situations désespérées. Cependant, il faut se demander si ce genre d'opération donne des résultats. Il faut faire un bilan à la manière d'une entreprise. Chypre, la Somalie et l'ex-Yugoslavie sont trois exemples d'échec de conciliation ou de règlement pacifique. La présence de militaires avec leurs armes ne fait qu'exacerber la volatilité de ces situations. Les soldats entraînés pour tuer, terrasser, attaquer et vaincre ne reçoivent que quelques semaines d'entraînement spécial pour les opérations de maintien de la paix. On attend d'eux qu'ils répriment tout le réflexe que leur entraînement militaire leur a inculqué. On les voue à l'impuissance technique.

Leur présence au milieu d'une guerre civile, si tant est qu'on puisse qualifier une guerre de civile, provoque rapidement la colère et le ressentiment parce qu'ils ne font pas ce que leur apparence devrait faire croire qu'ils vont faire, la guerre. Cette dichotomie est extrêmement difficile à supporter par ces jeunes hommes et ces jeunes femmes et les guerres continuent. C'est une tragédie pour tout le monde. Il y a quelques réussites. Les véritables réussites en matière de maintien de la paix sont le résultat du travail effectué dans de nombreuses zones de conflit dans le monde entier par les ONG et d'autres organisations du mouvement de la paix et de la justice comme par exemple les Brigades internationales de la paix. Les membres de leur

[Texte]

which they're working. They work entirely without weapons, and because they assist the people at the grass-roots level rather than government to government, they help to empower the people to gain their freedom from oppression and begin the business of rebuilding their roads to peace. We suggest that Canada's alternative peacekeeping be fashioned on this model of their work. No peace has ever been brought about with weapons of war.

This begs the question, why is Canada selling arms? The ministries of Foreign Affairs and Trade, by allowing the sale of arms, are helping to create the very conflicts to which we are sending out peacekeeping troops. This is a two-faced policy, which shows an absence of accountability and responsibility. We sell arms on one hand and then endanger our troops to go in and take them away. Why then, I ask, doesn't the government ask the arms manufacturers to pay the costs of peacekeeping? We urge a quick and final end to Canada's arms trade.

On the promotion of world peace, in your pamphlet "Working to Solve Global Environmental Problems" it is shown in your committee's 1993 poll as the most important priority for Canada on the international scene. We agree.

• 1035

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): May I interrupt you there for a moment, Ms Newall, please. The poll you're referring to is the CIDA public relations' poll—

Ms Newall: Yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Just for the interest of the members, it's not our poll. But it had been submitted to us earlier in evidence.

Ms Newall: Yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We want to put a reference to that on the record. Thank you very much.

Ms Newall: We agree with those statistics, because we know we cannot live if we destroy our life source. And war simply destroys life. Greed destroys precious life—supporting and life-enhancing resources. We have to accept the reality that we do not own the mountains, the rivers and oceans any more than we own the air that we breathe. These are for all humans to share or we all head into a march towards global death.

So how should Canada's foreign affairs and trade policies be shaped to promote peace? Studies now show that those areas in the world that have suffered the worst environmental damage will become those areas where violent conflict breaks out. In fact, to add to that, in *The Globe and Mail* this morning on the front page there's a headline that backs that up: "Make aid, not war, the UN suggests", because poverty is the root cause of conflict.

Degradation of soil leads to devastated food supply, which leads to famine, which leads to fighting in the drive to get a fair share of the world's abundance. How can we prevent this cycle? The answers to this must be the basis of all international and

[Traduction]

personnel sont diplômés en règlements pacifiques, en conciliation et en médiation, cours offerts dans de nombreux établissements canadiens. Ils comprennent les cultures dans lesquelles ils évoluent. Ils travaillent à mains nues, et comme ils aident directement la population sans passer par les gouvernements, ils lui insufflent la volonté de s'émanciper de l'oppression et de reconstruire le chemin qui mène à la paix. Nous suggérons que le Canada aligne ces missions de maintien de la paix sur ce modèle. La paix n'a jamais été imposée par les armes.

Ce qui nous amène à nous poser la question suivante: pourquoi le Canada vend-il des armes? Les ministres des Affaires étrangères et du Commerce, en autorisant la vente d'armes, favorisent l'éclosion de ces conflits auxquels nous essayons de mettre fin en envoyant des troupes de maintien de la paix. C'est une politique hypocrite qui démontre une absence totale de scrupules et de responsabilités. D'un côté nous vendons des armes et de l'autre nous faisons courir à nos soldats le danger d'aller les récupérer. Je me demande, alors, pourquoi le gouvernement ne demande-t-il pas aux fabricants d'armes d'assumer les coûts du maintien de la paix? Nous souhaitons que le Canada mette fin le plus rapidement possible à son commerce des armes.

Pour ce qui est de la promotion de la paix mondiale, vous dites que votre sondage de 1993 montre que pour les Canadiens, la première priorité sur la scène internationale est le règlement des problèmes environnementaux. Nous sommes d'accord.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Permettez-moi de vous interrompre un instant, M^{me} Newall. Le sondage dont vous parlez a en fait été réalisé par l'ACDI et porte sur les relations publiques.

Mme Newall: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je voulais préciser aux membres du comité qu'il ne s'agit pas d'un sondage que nous avons fait. Il nous a toutefois été remis pendant une des audiences.

Mme Newall: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je voulais que cette précision soit portée au compte rendu. Merci beaucoup.

Mme Newall: Nous ne contestons pas ces chiffres, parce que nous savons qu'il est impossible de vivre si nous détruisons le milieu vital. Or, la guerre est destructrice. La cupidité détruit les éléments porteurs de vie. Il faut accepter que ni les montagnes, ni les fleuves, ni les mers ne nous appartiennent, pas plus que l'air que nous respirons. C'est le bien commun de l'humanité qu'il faut partager sans quoi c'est la planète tout entière qui court à sa perte.

Comment le Canada peut-il façonner sa politique étrangère et ses pratiques commerciales de manière à favoriser la paix? Des études démontrent aujourd'hui que c'est dans les régions du monde qui ont le plus subi de dégâts écologiques qu'éclateront des conflits armés. À cela s'ajoute le fait, comme l'édition de ce matin du *The Globe and Mail* le dit en manchette: «Faites de la coopération, ne faites pas la guerre, réclame l'ONU». En effet, la pauvreté est à l'origine des conflits.

La dégradation des sols anémie la production alimentaire et, est source de famine et de combat chez ceux qui veulent leur juste part des richesses de la planète. Comment bloquer cet engrenage? La réponse à ces questions doit servir de fondement

[Text]

national policies. We suggest that Canada build its relationships with other nations as organizations that cooperate in the promotion of peace. NATO, for example, should end its phase of military alliance. Instead of preparing for combat, it would then become an organization of skilled mediators and specialists in promoting world peace through the equitable sharing of resources and non-violent resolution of conflict.

We suggest that CIDA become the centre through which relationships between Canada and other nations are based, giving aid to nations that need help to restore their ability to manage their resources within their domain. We reiterate that the work already being done by the work of NGOs and others be the model on which this is constructed: people-to-people support taking the place of government-to-government negotiations.

We suggest that Canada follow through with integrity those promises made in the United Nations in the past regarding the protection of the environment at Rio, regarding the protection of world health, and specifically, and most important, the protection of children's rights and so on.

We suggest that Canada show its real commitment to human rights by recognizing the rights of its aboriginal peoples before it postures on the stage to protect other nations' human rights.

We suggest that Canada continue to show compassion to refugees from other parts of our shared globe, knowing that people are our most important resource.

We suggest that Canada's trade negotiations be fair, ensuring that no people abroad be exploited in order to make economic gain at home. For example, we believe NAFTA needs re-examination in order to promote peace among the indigenous people of Mexico. Even small children understand the concept of fair trade.

We suggest that Canada recognize that it cannot create its own prosperity at the cost of other humans sharing this globe. Wealth has to be shared in order to promote lasting true peace.

In summary, it is our own survival that depends on the survival of all others. Peace is an active state of living, not just an absence of war. Thank you for letting me present this this morning.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Ms Newall. That's very helpful. Perhaps before we go to questions, I'll ask Mr. Rycroft if he could make his presentation.

Mr. Al Rycroft (Consultant, Victoria Peace Centre): I'd like to welcome you all to Canada's Pacific coast. Thank you for giving the Peace Centre an opportunity to share some thoughts on our foreign policy.

Just to refresh you, Victoria is a city of 300,000 people on the southern tip of Vancouver Island, and another 300,000 people live up-island on Vancouver Island. We, the Victoria Peace Centre, have been active for 16 years in greater Victoria.

[Translation]

à nos politiques nationales et internationales. Dans ses rapports avec les autres pays, nous recommandons que le Canada favorise les organismes qui collaborent à la promotion de la paix. Par exemple, l'OTAN devrait démanteler son alliance militaire. Au lieu de se préparer à la guerre, l'OTAN pourrait devenir une organisation composée de médiateurs et de spécialistes qui s'occuperaient de favoriser la paix mondiale grâce au partage équitable des ressources et du règlement pacifique des conflits.

Nous proposons que l'ACDI devienne le centre névralgique de nos rapports avec les autres pays afin de leur donner l'aide qui leur permettra d'apprendre à gérer les richesses dont ils disposent. Je le répète, ce sont les ONG qui devraient servir de modèle: que l'aide passe d'homme à homme et non de gouvernement à gouvernement.

Nous voulons que le Canada tienne les promesses qu'il a faites à la conférence de l'ONU à Rio pour la protection de l'environnement, de la santé mondiale et surtout des droits des enfants.

Nous recommandons que le Canada manifeste son attachement aux droits de l'homme en reconnaissant d'abord ceux des autochtones avant de gesticuler sur la scène mondiale à la défense des droits de l'homme ailleurs.

Nous recommandons que le Canada continue de manifester sa compassion à l'endroit des réfugiés car l'on sait que les êtres sont notre plus grande richesse.

Nous voulons que dans ses négociations commerciales, le Canada soit juste et qu'aucun peuple ne soit exploité dans le but de réaliser des gains économiques au pays. Par exemple, nous pensons que l'ALÉNA devrait être révisé dans le but de favoriser la paix entre les peuples autochtones du Mexique. Il n'est pourtant pas difficile de comprendre ce qu'on entend par pratiques commerciales loyales.

Nous pensons que le Canada doit reconnaître qu'il ne peut pas fonder sa prospérité aux dépens des autres habitants de la planète. La richesse doit être partagée si l'on veut instaurer une paix durable.

Autrement dit, notre survie à nous dépend de la survie de tous. La paix, c'est un état dynamique, et non pas seulement l'absence de guerre. Je vous remercie de m'avoir permis d'intervenir ce matin.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, madame Newall. Cela nous a beaucoup aidés. Avant de passer aux questions, je vais demander à M. Rycroft de nous faire son exposé.

• 1040

M. Al Rycroft (conseiller, Centre pour la paix de Victoria): Laissez-moi d'abord vous souhaiter la bienvenue sur la côte Pacifique du Canada. Je vous remercie de donner au centre pour la paix de Victoria l'occasion d'exprimer ses vues sur notre politique étrangère.

Pour vous situer, je vous rappellerai que Victoria compte 300 000 habitants et est située à la pointe sud de l'île de Vancouver, qui compte 300 000 autres habitants. Nous travaillons dans la région métropolitaine de Victoria depuis 16

[Texte]

We maintain a downtown office and resource centre. We hold public forums and publish a newsletter. The Peace Centre also sponsors the annual Earth Walk in Victoria, formerly known as the Peace Walk, and we've had upwards of 10,000 participants or about 3% of our population.

As the Minister of Foreign Affairs and many others have pointed out, including this brief from CIDA that was referred to earlier, foreign affairs and national defence policies are very closely intertwined. My presentation is going to concentrate on security concerns. I'm going to touch on quite a number of ideas, any of which can be elaborated on during the question period.

Over 25 years ago Marshall McLuhan outlined the characteristics of the new global village. One of the key features of this global village is the interdependence of all communities. What Canada does affects the world, and what happens outside of Canada has a great impact on ordinary Canadians. Ideas and money circle the globe at the speed of light. Goods and people follow not far behind. Global cultures and global thinking are starting to emerge. While the nations divide and wither, regional associations and global corporations continue to grow.

We live in the global village. Dramatic change is afoot as we reach the 21st century. Conflict is a fact of life. How will our global village handle conflict? Will we choose war or peace?

Canada is a recognized leader of United Nations reform. Our guidance and participation have been sought in every peacekeeping mission since Lester B. Pearson introduced this very valuable concept to the world. General Lewis MacKenzie has called for a 24-hour peacekeeping command centre at United Nations headquarters, ready to respond to urgent requests anywhere, anytime. I agree. UN forces should never be under national control as they were during the Gulf War. They should instead always be under direct UN control.

There are many international laws and covenants, many of which Canada subscribes to, at least on paper, but they are flagrantly abused—for example, human rights, the environment, and of course war. The way out of the anarchy of the present moment is through enforced international laws. The UN needs to independently monitor hot spots around the world to prevent conflict before it erupts into war. Peacekeepers should concentrate on conflict mediation and, where necessary, police actions. They should avoid military confrontations.

There are five permanent vetoes in the Security Council. They were given to the very first five members of the nuclear club, which now, as we can see, is starting to expand. Vetoes should be eliminated from the Security Council and from all other UN bodies.

[Traduction]

ans. Nous avons des bureaux et un centre de documentation au centre-ville. Nous organisons des colloques et publions un bulletin d'information. Chaque année, nous organisons à Victoria la Marche de la Terre, auparavant connue sous le nom de Marche de la paix, à laquelle ont participé plus 10 000 personnes, c'est-à-dire environ 3 p. 100 de notre population.

Comme le ministre des Affaires étrangères et beaucoup d'autres l'ont rappelé, y compris les auteurs du mémoire de l'ACDI dont on a parlé tout à l'heure, la politique étrangère et la politique de défense sont liées de très près. Je parlerai surtout aujourd'hui de la sécurité. Je vais aborder un assez grand nombre d'idées, que je pourrai développer dans mes réponses à vos questions.

Il y a plus de 25 ans, Marshall McLuhan a énoncé les caractéristiques du nouveau village planétaire. Une de celles-là était l'interdépendance de toutes les collectivités. L'action du Canada a des répercussions dans le monde, et la situation dans le monde se répercute sur les Canadiens. L'argent et les idées font le tour du monde à la vitesse de la lumière. Les humains et les marchandises en font presque autant. On assiste à l'émergence de cultures et de modes de pensée planétaires. Au moment même où des pays se fracturent et dépérissent, des associations régionales et des entreprises mondiales continuent de grandir.

Nous vivons dans ce village planétaire. Des changements spectaculaires nous attendent au seuil du XXI^e siècle. Les conflits sont une réalité incontournable. Comment le village planétaire réagira-t-il à ces conflits? Quelle voie choisira-t-il: la guerre ou la paix?

Le Canada est un champion reconnu de la réforme de l'ONU. Nos vues et notre participation ont été sollicitées dans toutes les missions de maintien de la paix depuis que Lester B. Pearson a fait don de ce concept inestimable à la communauté internationale. Le général Lewis MacKenzie a réclamé la création d'un centre de commandement en veille permanente au siège de l'ONU, prêt à répondre en tout temps aux demandes urgentes qui pourraient lui être adressées. J'appuie cette idée. Jamais plus les forces de l'ONU ne devraient être sous commandement national, comme cela a été le cas pendant la guerre du Golfe. Elles devraient au contraire relever directement de l'ONU.

Sur le papier, il existe une multitude de règles juridiques internationales auxquelles le Canada souscrit. Elles font toutefois l'objet de violation flagrante; je pense aux droits de l'homme, à l'environnement et bien sûr à la guerre. Pour mettre fin à cette anarchie, il faut appliquer le droit international. Il faut que l'ONU puisse observer en toute autonomie la situation dans les points chauds du globe pour éviter que les conflits ne se transforment en guerres ouvertes. Les casques bleus devraient s'occuper de médiation des conflits et, si nécessaire, intervenir pour rétablir l'ordre. Ils devraient éviter les affrontements militaires.

Les cinq membres permanents du Conseil de sécurité jouissent d'un droit de veto. Ce droit a été donné aux cinq premiers membres du club nucléaire qui, on le voit, est en train de s'agrandir. Ce droit de veto devrait disparaître du Conseil de sécurité et des autres organes de l'ONU.

[Text]

Today the United Nations is a club of national governments. The Canadian UN ambassador is appointed not by the people but by the Prime Minister. Instead, Canadians should elect their UN representatives, just as we elect you.

We live in a small world where nuclear weapons are for sale and where regional conflicts can quickly turn into global nightmares. The world needs more diplomacy, not more weapons. The Peace Centre commends this government's wisdom in cutting National Defence spending to more rational levels, and it's time now for the peace dividend. The Peace Centre calls for some of the savings from cuts in defence spending to be invested in foreign affairs to help prevent conflict before it erupts into warfare.

There is a belief in some circles that the only person suitable for peacekeeping is a "military man". Special training for peacekeeping is very minimal. The education of our peacekeepers is at best inadequate. Peacekeepers need training not just in combat operations but in mediation, arbitration, conflict resolution, communication, psychology, culture and language.

Perhaps peacekeeping and peacekeeper training should be taken over by Foreign Affairs. It was recently announced that Royal Roads Military College is to be shut down. Why not turn over Royal Roads or some other abandoned National Defence facility to the UN for peacekeeper training?

There have been cutbacks in the building that houses the Victoria Peace Centre. CUSO is closing down its Victoria office. The hard-working South Pacific Peoples Foundation has laid off two of their staff and is now laying off a third of their part-time staff. There are other cuts that are feared and rumoured. I ask you, what is going on?

Canadians are strong supporters of foreign aid that meets real human needs. Most Canadians are not aware that 62% of Canadian government aid is tied to purchases in Canada. This is not aid. It is trade subsidies under another name. NGOs are the most efficient and humane deliverers of aid. They're also important educators. NGOs are a rich source of information and have saved Canadian lives abroad. Trade subsidies masquerading as aid should be redirected to the non-governmental organizations working on long-term sustainable development projects or educating Canadians about conditions around the world.

There are many other issues, of course, that we could talk about: peace with Quebec and with native communities during the transitional phase that we're going through right now; an overemphasis in government on the paradigm of "free trade" without sufficient reference to other Canadian values such as fair trade, human rights and environmental preservation; the failure in Canada to promote a truly diversified economy; and the continued reliance on raw resources exports such as British Columbia trees.

[Translation]

Aujourd'hui, l'ONU est un club de gouvernements nationaux. L'ambassadeur du Canada à l'ONU est désigné par le premier ministre et non par la population. Nous pensons que les Canadiens devraient élire leur représentant à l'ONU, tout comme vous-mêmes êtes élus.

Nous vivons dans un monde aux dimensions réduites où les armes nucléaires s'achètent et où les conflits régionaux peuvent rapidement se transformer en cauchemars mondiaux. Ce qu'il nous faut, c'est plus de diplomatie et non plus d'armes. Le Centre pour la paix félicite le gouvernement de sa décision d'abaisser les dépenses du ministère de la Défense nationale à des proportions plus raisonnables car il est aujourd'hui temps d'encaisser le dividende de la paix. Nous demandons qu'une partie de ces économies servent à financer notre politique étrangère de manière à éviter que les conflits ne se transforment en guerres ouvertes.

Dans certains milieux, on croit que seul un militaire a les qualités voulues pour assurer le maintien de la paix. Il y a très peu de formation dans ce domaine. À tout le moins, la formation de nos casques bleus est insuffisante. Ils ont besoin non seulement de formation au combat mais aussi de cours de médiation, d'arbitrage, de règlement des conflits, de communication, de psychologie, de langue et d'adaptation culturelle.

• 1045

Peut-être serait-il bon que le maintien de la paix et la formation des casques bleus relèvent dorénavant des Affaires étrangères. On vient d'annoncer la fermeture prochaine du Royal Roads Military College. Pourquoi ne pas transformer cette école militaire ou tout autre installation désaffectée de la Défense nationale en centre de l'ONU pour la formation au maintien de la paix.

Dans l'immeuble où le Centre est logé, d'autres organismes ont subi des compressions budgétaires. Par exemple, CUSO ferme son bureau de Victoria. L'énergique South Pacific Peoples Foundation vient de congédier deux de ses employés et est sur le point de congédier un troisième occasionnel. On appréhende d'autres suppressions d'emploi. Je vous pose la question: que se passe-t-il?

Les Canadiens sont fermement en faveur d'une aide étrangère qui réponde aux véritables besoins de la personne humaine. La plupart des Canadiens ignorent que 62 p. 100 de l'aide publique canadienne est liée à des achats au Canada. Ce n'est pas de l'aide, c'est une subvention commerciale déguisée. Les vecteurs d'aide les plus efficaces et les plus secourables sont les ONG. Ils jouent aussi un rôle important de sensibilisation. Ils sont une source précieuse de renseignements et ont permis de sauver des Canadiens à l'étranger. Les subventions commerciales qui passent pour de l'aide devraient être canalisées vers les ONG qui s'occupent de développement durable ou de sensibilisation des Canadiens à la situation dans le monde.

Évidemment, nous pourrions parler d'une multitude de questions: le rétablissement de l'harmonie avec le Québec et les collectivités autochtones après la phase de transition actuelle, la trop grande insistance que le gouvernement met sur le libre-échange au détriment d'autres valeurs canadiennes comme les pratiques commerciales loyales, les droits de l'homme et la préservation de l'environnement; la diversification manquée de l'économie et la dépendance persistante à l'endroit des exportations de matières premières comme le bois de la Colombie-Britannique.

[Texte]

You have received the Victoria Peace Centre briefing to the defence committee and I urge you to read that when you get an opportunity.

What are the priority issues for foreign affairs? In summary, peaceful co-existence within Canada and without; increased Canadian support and leadership at the United Nations; war prevention through diplomacy and policing; finally, increased support of NGOs, non-governmental organizations.

Thank you for your time. I look forward to expanding on any of these points during the question period.

The Chairman: Thank you, Mr. Rycroft.

Ms Beaumier (Brampton): I appreciate both of your reports and I must say I concur with most of what you say. But let me play the devil's advocate.

We have a lot of people coming before this committee promoting trade. We know that trade is one of the answers to the depressed economy we have in Canada, and we also know that a depressed economy leads to increased feelings of racism and the violation of human rights, which occur right here in our own country. The response for those who have a more negative attitude about our prospects of achieving what you talked about here will be how Canada can be effective when we have a Democrat in the United States who has said that human rights are not an issue but trade is the number one priority.

Based on that, I don't believe Canada necessarily has to go in with a "me too, me too, we're going to catch up" attitude. But how do you respond to those critics who say that our foreign aid has to be directed towards trade development and not peace and human rights?

Ms Newall: Al, I'd like to respond to that first, if I may.

I think that is an excellent question, but what it is implying is that Canada has to keep waffling one way or another with public opinion and public attitude as it changes rather than the government taking a leadership role and saying this is the way to go, let's do it, and during that time help educate and bring up the level of consciousness of the problems that exist, particularly racism.

• 1050

This is a two-sided thing. While you are making changes and taking positions of leadership, the average person needs to become so well informed about how that's happening, why it's happening, and what the end result will be, that they become participants rather than opponents.

However, I was listening to the CBC correspondent from China, Patrick—I forget his last name now, even though I'm an ex-CBCer. He was asked very much the same question the other night, because of the Americans now seemingly stepping backwards and saying that they will trade with China, despite the non-action on the Tiananmen Square fallout. His point of view was that the intransigence of the Chinese government can only be affected by change at the grass-roots level, which implies at the small business level.

What I understand from that is that if we follow the NGO example of working with human beings—not with governments and not with policies—who are trying to do their best... There are Chinese business people who are trying to do their best for

[Traduction]

Vous avez reçu le mémoire que notre Centre a adressé au Comité de la politique de défense et je vous prie instamment d'en prendre connaissance quand vous le pourrez.

Quelles sont les questions prioritaires de la politique étrangère? En quelques mots, je réponds: la coexistence pacifique au Canada et dans le monde, l'accroissement du leadership et du soutien du Canada à l'ONU, la prévention de la guerre grâce à la diplomatie et au maintien de l'ordre et, enfin, l'accroissement de l'appui aux organismes non-gouvernementaux, les ONG.

Je vous remercie de m'avoir entendu. Je serai heureux de développer l'un ou l'autre de ces points en réponse à vos questions.

Le président: Merci, monsieur Rycroft.

Mme Beaumier (Brampton): Vos deux exposés m'ont plu et je suis d'accord avec la plupart des choses que vous avez dites. Laissez-moi par contre me faire l'avocat du diable.

Beaucoup de témoins viennent ici parler en faveur du commerce. Nous savons que les échanges sont un des remèdes contre l'économie chancelante du pays et nous savons qu'une économie malade encourage le racisme et la violation des droits de l'homme ici même au pays. Les esprits chagrins diront comment le Canada peut-il faire ce que vous préconisez au moment où il y a aux États-Unis un président démocrate pour qui la question des droits de l'homme ne se pose pas et que la priorité, c'est le commerce.

Évidemment, il n'est pas question d'imiter servilement les États-Unis, mais que dites-vous à ceux pour qui notre programme d'aide doit favoriser l'expansion du commerce et non la paix et les droits de l'homme?

Mme Newall: Al, j'aimerais répondre à cette question en premier si vous le voulez.

Je crois que c'est une excellente question, mais cela suppose que le Canada doit louvoyer au gré de l'opinion publique au lieu de prendre l'initiative, de faire preuve de fermeté et de sensibiliser les gens aux problèmes, en particulier celui du racisme.

Le revers de la médaille, c'est que pendant que l'évolution se fera et que vous ferez preuve de leadership, le Canadien moyen pourra s'informer sur ce qui se passe, les causes profondes et le résultat escompté. Ensuite, il participera au lieu de s'opposer.

J'écoutais le correspondant de CBC en Chine, Patrick... j'oublie son nom, même si j'ai déjà travaillé à CBC. On lui a posé sensiblement la même question l'autre jour. Les Américains ont l'air de faire marche arrière puisqu'ils acceptent de commercer avec la Chine même après ce qui s'est passé place Tiananmen. D'après lui, l'intransigence du gouvernement chinois ne pourra être assouplie que s'il y a des changements à la base, ce qui veut chez les petits commerçants.

Pour moi, si on suit l'exemple des ONG et si on travaille avec des gens et non avec des gouvernements, qui font de leur mieux... Il y a des hommes d'affaires chinois qui font de grands efforts pour améliorer leur situation, celle de leur famille

[Text]

themselves, for their own individual community needs and for their families. We can promote growth for those people, which is of benefit to them and also of benefit to those of us who trade with them. If that is the way we go about doing that trade, then we are probably, in the long term, providing great benefit.

However, if we start at a government-to-government level and say we will not trade with you at all until you change all your laws about the prisoners in jail from Tiananmen Square days or whatever, then we are simply holding a big stick to a government that is simply not psychologically in a position to accept any dialogue. You're just holding up the whole process. I think it's better to start at the grass roots, small businesses consistently doing humane trading, opening the doors to new attitudes and new ways of sharing. But it has to be not at a high level, not government to government.

Mr. Rycroft: I would like to address that point briefly. I feel that, in some sense, the government has it wrong by linking foreign affairs with international trade, mixing those two portfolios together, because I think they're very different issues, the issue of aid and the issue of trade. I don't want to downplay the importance of trade, both to our own economy and to the world economy, but I do want to say that I don't think those two issues should be treated together.

Aid is important, and the reason why Canadians want to give aid is that they care about their neighbours around the world. Sometimes Canadians will benefit from that aid and sometimes they will not, but that should not be one of the criteria by which Canada decides to deliver its aid.

In terms of the efficiency of aid delivery, I want to reiterate the point that I think—I'm not sure if all of us in this room could agree with this—NGOs do have a proven track record as being very efficient deliverers of aid. We are used to working with small budgets and cutting corners.

Ms Beaumier: I tend to agree that international trade and foreign affairs at times can seem to be in conflict with each other, but perhaps that's why they have been, so that we can resolve those conflicts here and not have to readjust them after policies have been decided.

Ms Newall: One of the problems that I see here is that we look at aid as that sort of benefactor's role that Canada takes, giving things to people who have nothing, which is humane and wonderful. But aid can also be given through business arrangements. And to provide a chance to develop democratic ways of thinking and functioning is as big a project of aid as is giving supplies.

I would like to comment on the giving of supplies and money to communities that are suffering either conflict or devastation of their food supply. That policy has to be reviewed very, very carefully because our record in the past has not been a very good one. We've made huge mistakes in sending the wrong kind of food to cultures that don't eat those kinds of foods. Somebody this morning said that we've been sending tractors and earth moving machines to try to create a big wheat field where actually a small operation of growing peas or something would be much more effective.

[Translation]

et de leur milieu. Nous pouvons favoriser la prospérité de ces gens-là, ce qui profitera aussi à ceux qui commercent avec eux. Si c'est ainsi qu'on pratique le commerce, je pense qu'à long terme on leur apportera beaucoup.

Par contre, si nous traitons de gouvernement à gouvernement et refusons de commercer avec eux tant qu'ils n'auront pas libéré les prisonniers de la place Tiananmen, nous jouons du bâton avec un gouvernement qui n'est pas psychologiquement prêt à accepter le dialogue. Cela ne fait qu'entraver le processus. Je crois qu'il vaut mieux commencer par la base, avec les petites entreprises qui font du commerce à l'échelle humaine, ce qui ouvrira la voie à de nouvelles attitudes et à de nouvelles formes de partage. Mais cela ne doit pas se faire au sommet, de gouvernement à gouvernement.

M. Rycroft: J'aimerais justement parler brièvement de cela. D'une certaine façon, je pense que le gouvernement a tort d'associer et de confondre affaires étrangères et commerce extérieur. Pour moi, ce sont deux choses tout à fait différentes, l'aide et le commerce. Je ne veux pas minimiser l'importance du commerce pour notre économie ou l'économie mondiale, mais je ne pense pas qu'il faille considérer les deux questions ensemble.

L'aide, c'est important. C'est par compassion pour leurs prochains que les Canadiens veulent donner de l'aide. Parfois les Canadiens en profitent, parfois non, mais cela ne devrait pas être un critère pour l'octroi de cette aide.

Pour ce qui est de la méthode la plus efficace d'accorder cette aide, je pense, je le répète—nous sommes peut-être pas tous de cet avis ici—que les ONG ont effectivement fait leurs preuves et sont un vecteur d'aide très efficace. Nous avons l'habitude des petits budgets et savons rogner sur les coûts.

Mme Beaumier: C'est vrai, la politique commerciale et la politique étrangère semblent parfois s'opposer, mais c'est ce qui nous permet de concilier les deux ici pour ne pas avoir à apporter des rectifications après coup.

Mme Newall: Pour moi, l'un des problèmes lorsqu'on parle d'aide, c'est qu'on ne voit que le côté charitable de l'action du Canada, la générosité à l'endroit de ceux qui n'ont rien, ce qui est louable et merveilleux. Mais l'aide peut aussi être accordée aux moyens d'arrangements commerciaux. Donner la possibilité d'adopter des méthodes démocratiques de penser et de fonctionner, c'est une forme d'aide tout aussi importante que le don de nourriture.

J'aimerais dire quelques mots à propos du don de nourriture et d'argent aux victimes de conflits ou de la famine. Cette pratique doit être revue de très près parce que notre bilan n'est pas très reluisant. Nous avons fait d'énormes bourdes et expédié des aliments qui ne sont pas consommés dans certaines cultures. Ce matin, quelqu'un a rappelé qu'on avait envoyé des tracteurs et des engins de terrassement pour ensemer un grand champ de blé alors qu'une parcelle de petits pois aurait suffi.

[Texte]

[Traduction]

• 1055

I think we have to be far more aware of what the need is, and that is exactly what Al is saying, and what I have said too. The NGOs know this better than anyone else, because they are working at the grass-roots level with human beings who know what they need much better than the government does.

Senator Perrault: Ms Newall, I have a couple of questions here. You have set forth the very lofty ideals and objectives of Conscience Canada, and you've provided us with a good presentation. You obviously are against the idea of sending armed Canadians into these very difficult and horrible situations.

The other day there was a report in one of the newspapers that in Rwanda one hospital was attacked by one of the other sides in that conflict. All the patients were murdered, all the doctors were murdered, all the nuns and nurses were murdered. There wasn't a person left living. In practical terms, is it fair to Canadians to send them into a situation unarmed? You say these problems can be resolved through mediation and conciliation. Obviously people who would commit horrors of that kind are not in any mood to sit down and mediate and conciliate. How can we play a useful role in that kind of thing? Yet it cries out for some action by some country to prevent these things from happening.

Ms Newall: I agree with you. The atrocities are so horrendous that you simply can't comprehend how any human being or group of human beings could deal with that level of brutality. Yet I think we have to look further than that. We might have been able to prevent what is happening in Rwanda if we had followed through on the policy I'm trying to suggest to you today. The focus must be on understanding why conflict breaks out. We have studies—I know there were some recent ones out of the University of Toronto—that show a map of places that are likely to have conflict breaking out because of the environmental damage to those areas and the projected lack of food supply and so on. We can almost tell now where these trouble spots are going to be next year or five, ten years from now. If we had looked at things that way, we would perhaps have been able to prevent the Rwanda massacre.

I also want to ask you, has there ever been an example where the presence of military troops has stopped slaughter?

Senator Perrault: Only to say this, Mr. Chairman, that beginning with Lester Pearson, I suppose, Canadians have played a very useful role in resolving and de-escalating many of the conflicts in the world, and they had arms to protect themselves. I would not, in conscience, want to send Canadian troops into a situation to try to resolve some of the problems in Rwanda today—and I know you've pointed out that we should have undertaken a program of preventive maintenance or whatever you're suggesting—

Ms Newall: Yes, there is always this argument about troops versus non-armed aid workers, and it's very difficult for us to sit here in the comfort of a hotel in Vancouver—

Senator Perrault: It certainly is.

Il faut être bien plus conscient des véritables besoins, et c'est ce que Al et moi-même disons. Les ONG sont les mieux placées parce qu'elles travaillent à la base avec des gens qui savent bien mieux que les gouvernements ce dont ils ont besoin.

Le sénateur Perrault: Madame Newall, j'aimerais vous poser deux questions. Vous avez exprimé les idéaux et les objectifs très louables de Conscience Canada et vous nous avez offert un témoignage de qualité. De toute évidence, vous êtes contre l'idée d'envoyer des Canadiens armés dans ces situations horribles et très pénibles.

L'autre jour, un article disait qu'au Rwanda un hôpital a été attaqué par une des parties au conflit. Malades, médecins, soeurs et infirmières, tous ont été massacrés. Personne n'a été épargné. Concrètement, peut-on envoyer là des Canadiens sans armes? Vous dites que ces problèmes peuvent être résolus grâce à la médiation et à la conciliation. Il est bien certain que ceux qui commettent des atrocités comme celles-là ne sont pas du genre à chercher la conciliation. Comment peut-on être utile dans une situation comme celle-là? Pourtant, il faut bien qu'un pays intervienne pour arrêter le massacre.

Mme Newall: Je suis d'accord avec vous. Ces atrocités sont tellement épouvantables qu'on n'arrive pas à comprendre que des humains puissent faire preuve d'autant de sauvagerie. Mais il faut voir plus loin. Peut-être aurions-nous pu empêcher ce qui s'est produit au Rwanda si nous avions fait ce que je préconise aujourd'hui. D'abord et avant tout, il faut comprendre les origines du conflit. Des études, dont une récente de l'Université de Toronto, contiennent une carte des points chauds qui risquent de s'embraser. Ou bien ils ont subi des dégâts écologiques ou bien l'on prévoit la disette, etc. On peut presque prédire quel point chaud s'embrasera l'année prochaine, dans cinq ans ou dans dix ans. Si nous avions examiné ces facteurs, peut-être aurions-nous empêché le massacre au Rwanda.

Je veux aussi vous poser la question. La présence de militaires a-t-elle jamais empêché un massacre?

Le sénateur Perrault: Je répondrai ceci, monsieur le président. À commencer par Lester B. Pearson, les Canadiens ont toujours cherché utilement à résoudre et réduire les conflits dans le monde et ils ont toujours eu des armes pour se protéger. En mon âme et conscience, je refuserais d'envoyer des soldats canadiens essayer de résoudre les problèmes du Rwanda aujourd'hui—et je sais que vous avez dit qu'il aurait fallu prendre des mesures préventives. . .

Mme Newall: Oui, on soulève toujours cet argument à propos de soldats armés et de coopérants sans armes. Il est très difficile pour nous, qui sommes confortablement installés dans un hôtel de Vancouver. . .

Le sénateur Perrault: En effet.

[Text]

Ms Newall: —surrounded by the beauty of the mountains and the sea to project ourselves into any of those horrendous situations. I know for a fact that I would not send my son as a military person to any of those places, but I would volunteer to go, unarmed.

Senator Perrault: You're a very brave person.

Ms Newall: I believe very strongly that by sending people who look as though they're ready to fight, we simply muddy the waters of the whole issue. The problems we see—particularly in Bosnia they're very graphic on television and in everything you read about it—is that the presence of the UN not doing anything for either side is a major cause of the continuation of the strife—

• 1058

Senator Perrault: We've had regular hand-wringing, haven't we, and that's about all.

Ms Newall: Yes. We've caused problems by sending them rather than resolving them, and I want to point out to you with respect that there really isn't a success story that we can credit ourselves with as Canadians in peacekeeping. In Cyprus, for example, there have been peacekeepers there monitoring the situation for almost 30 years now and the Cypriots and the Turks are not further ahead in their peaceful coexistence than they were 30 years ago.

Senator Perrault: Yet I think Canadians have done a good job in Cyprus.

Ms Newall: They have kept—

Senator Perrault: I've been to Cyprus and they both acknowledge that Canadians have been known for having an even hand in—

Ms Newall: Yes, but they've kept the status quo rather than allowing bridges of transition and growth.

• 1100

In Cambodia, of course, there was a democratic election that was a very good step forward. However, the residue of all of that is a country full of mines in all the fields. Children are being maimed walking across the fields. It's the fallout or the residue that is so horrific.

The so-called Gulf War of the UN was a U.S.-led item that has left children in Iraq absolutely starving and without any of those basic freedoms that are in the UN charter of shelter, food, and freedom of fear.

So we haven't succeeded at all anywhere. I suggest we have to really examine what it is we're doing and why we're spending so much money on it when alternatives are clearly available to us. The NGOs are doing an extraordinary job in these places of conflict.

Senator Perrault: Many of them are. It's quite true.

Ms Newall: I remember reading an article that wondered what would have happened if we had sent the Red Cross to Bosnia instead of the troops. Good question.

[Translation]

Mme Newall: . . .entourés par la beauté des montagnes et de la mer d'essayer de nous imaginer dans une de ces horribles situations. Je sais que je n'enverrai pas mon fils, qui est soldat, dans un de ces endroits, mais moi je me porterais volontaire pour y aller, sans armes.

Le sénateur Perrault: Vous êtes quelqu'un de très brave.

Mme Newall: Je crois sincèrement qu'en envoyant des gens qui donnent l'apparence d'être prêts au combat, nous ne faisons que brouiller la situation. Le problème, tel que nous le voyons—surtout en Bosnie, les images à la télévision et les articles dans les journaux sont bouleversants—c'est que l'ONU ne fait rien ni pour un groupe ni pour l'autre, et c'est une raison importante pour laquelle le conflit se poursuit. . .

Le sénateur Perrault: Oui, nous avons régulièrement eu un accès de remords, mais c'est tout, n'est-ce pas?

Mme Newall: Oui. En les envoyant là-bas nous avons créé des problèmes au lieu de les résoudre. De plus, j'aimerais vous signaler respectueusement qu'il y a un cas où les casques bleus canadiens ne peuvent pas vraiment se vanter d'avoir réussi. Depuis près de trente ans déjà, des casques bleus observent la situation à Chypre et ni les Cypriotes ni les Turcs ne sont aujourd'hui plus près de la coexistence pacifique qu'ils ne l'étaient il y a trente ans.

Le sénateur Perrault: Pourtant je pense que les Canadiens ont fait du bon travail à Chypre.

Mme Newall: Ils ont maintenu. . .

Le sénateur Perrault: Je suis allé à Chypre et les deux groupes reconnaissent que les Canadiens ont été impartiaux. . .

Mme Newall: Oui, mais ils ont maintenu le statu quo au lieu de jeter des ponts.

Il est vrai qu'au Cambodge il y a eu des élections démocratiques, ce qui est un grand progrès, mais partout, dans les champs, il y a encore des mines qui, en explosant, mutilent les enfants. Ce sont les séquelles de cette guerre qui sont si terrifiantes.

Ce qu'on a appelé la guerre du Golfe, sous l'égide des Nations unies, était en fait une guerre américaine qui a affamé les enfants irakiens et les a privés de toutes les libertés élémentaires figurant dans la Charte de l'ONU, à savoir un toit, de la nourriture et l'absence de peur.

Vraiment pas de quoi pavoiser. Nous devrions faire un examen de conscience et nous demander pourquoi nous dépensons tant d'argent pour cela alors qu'il existe des solutions de rechange. Là où il y a des conflits les ONG accomplissent un travail remarquable.

Le sénateur Perrault: C'est certainement vrai pour beaucoup d'entre elles.

Mme Newall: Je me rappelle avoir lu un article dans lequel était posée la question suivante: que serait-il arrivé si nous avions envoyé la Croix-Rouge en Bosnie, au lieu d'y envoyer des troupes? Voilà une question bien pertinente.

[Texte]

Mr. Rycroft: The thing I want to emphasize that I didn't cover in my brief is the question of the arms trade. Canada, as you may or may not know, is the ninth or tenth-largest exporter of arms in the world. That's not a record I think many Canadians would be proud of if they were aware of that.

It's true that guns don't kill people; people kill people. However, people can kill a lot better if they have guns and missiles and so on. Something that Canada should be thinking about is the arms trade and how we can lessen our involvement in that. Also, when we get into these conflict situations, how do we cut the supply of arms—on both sides—to those who would use them?

The other thing I want to emphasize is the distinction between a police action and a military action. We've seen the UN moving recently beyond its policing function into military functions. Take the Gulf War, for example. I just don't believe that's appropriate. I don't think it accomplishes what we want it to accomplish, which is the lessening—not the increase—of tensions.

Mr. Lastewka: Thank you for your reports. You've given us some items to think about. From my perspective, I would agree with you that it's important to work with people and that our NGOs have done a lot of work. I have a problem in saying our foreign policy should be doing just that. The world is very complex and only one thing will not satisfy.

As I was reading through your reports, I was agreeing with you on one point. Then I read a couple of sections in which you talked about our peacekeeping in Canada that we have been so proud of over the years. Does your data say that we only train our peacekeepers for a few weeks?

Ms Newall: Yes.

We understand that the people who were sent on peacekeeping duty are certainly military personnel who are basically trained. They do get the basic training based on aggressive behaviour: winning, fighting, and killing. They then have a few weeks of special training before a peacekeeping mission. It is specific to the mission on which they are being sent.

That, I suggest respectfully, is not the training for people who are going into a very dangerous situation that needs to have defusing and de-escalation, followed by mediation and conciliation as the focus.

Their body behaviour tells you that they really are military people who are supposed to be killing and fighting. The fact that they wear uniforms, ride in tanks and carry weapons is simply an outward sign of what they should be doing by profession but aren't. Both sides are really suffering.

● 1105

Mr. Lastewka: My point is my data is different. I would hope we're not downplaying our peacekeeping training and so forth for the advantage of putting another point forward. I'll have to go back and get more data.

The area I wanted to ask the two of you is how do your two organizations work together?

Ms Newall: I think all peace organizations work well together, communicating fairly frequently with each other on issues that are diverse and yet similar, because all of us are working towards non-violent ways of resolving conflict.

[Traduction]

M. Rycroft: Je voulais souligner une question qui ne figure pas dans mon mémoire, à savoir le trafic d'armes. Le Canada, vous le savez peut-être, se classe au neuvième ou au dixième rang mondial des exportateurs d'armes, mais beaucoup de Canadiens, s'ils le savaient, n'y verraient pas de titre de gloire.

Les armes, il est vrai, ne tuent pas; ce sont les gens qui tuent. Mais, armé de canons et de missiles, on tue beaucoup plus mieux. C'est une question que je voudrais soumettre à la réflexion de notre pays, qui devra se demander comment nous pourrions diminuer notre participation aux conflits de commerce d'armes. Et quand un conflit de ce genre éclate, comment cessons-nous d'approvisionner—de part et d'autre—ceux qui ont l'intention d'en faire usage?

Je voudrais également insister sur la distinction entre opération de maintien de l'ordre et opération militaire. L'ONU semble récemment avoir passé de l'une à l'autre. Prenons la guerre du Golfe, par exemple. Pour moi, ce n'était pas justifié. Loin d'atteindre l'objectif fixé—à savoir la diminution des tensions—elle n'a fait que les exacerber.

M. Lastewka: Merci de vos exposés, qui nous ont donné matière à réflexion. Je reconnais avec vous l'importance de travailler avec les gens et la valeur de l'oeuvre de nos ONG, mais je vois mal notre politique étrangère se proposant de faire cela. La réalité est très complexe, et il n'existe pas de solution passe-partout.

Mais il y a un point de vos déclarations sur lequel je suis d'accord. Il y a ensuite quelques paragraphes dans lesquels vous parlez de nos opérations de maintien de la paix, dont nous sommes si fiers depuis des années. D'après vos renseignements, est-il vrai que la formation donnée à nos casques bleus ne dure que quelques semaines?

Mme Newall: Oui, c'est exact.

Ceux qui sont envoyés en mission de maintien de la paix sont assurément des militaires qui ont reçu leur formation élémentaire, mais celle-ci est axée sur l'agression: combattre, gagner et tuer. Ils subissent ensuite quelques semaines de formation spéciale, axée sur la mission pour laquelle ils sont envoyés.

Ce n'est pas là, à mon avis, la formation indiquée pour des gens qui vont se trouver dans des situations très dangereuses, des situations qu'il faudrait désamorcer et décriper, pour ensuite faire intervenir la médiation et la conciliation.

Il suffit de voir leur langage corporel pour comprendre que ce sont des militaires que toute leur formation a préparés à combattre et à tuer. Ils portent l'uniforme et des armes et circulent en chars autant de signes extérieurs du métier auquel ils ont été formés mais qu'ils ne pratiquent pas. Tout le monde y perd.

M. Lastewka: Mes renseignements à moi sont différents. Je ne voudrais pas que l'on dénigre la formation pour le maintien de la paix pour faire valoir un argument. Il va falloir que je revoie cette question et obtienne davantage de renseignements.

Ce que je voulais encore vous demander à tous deux, c'est comment se fait la collaboration entre vos deux organisations?

Mme Newall: Toutes les organisations pour la paix oeuvrent de concert, en communiquant les unes avec les autres sur des questions diverses mais semblables, parce que tous nous recherchons, pour les conflits, des solutions sans violence.

[Text]

Mr. Lastewka: But how do you two work together, with you here and them on the west coast?

Ms Newall: That's probably easier for you to answer, Al, because I head an organization that has members right across Canada. It's not just a local organization.

Mr. Lastewka: That's true.

Ms Newall: Our members are from all the provinces of this country. They are all people who are resisting paying the portion of their taxes that would go to the military and asking that the government recognize this right as an extension of the conscientious objection to the military so we can focus on promotion of peace rather than promotion of war as our policy. In that way we are different. Al's is a much more local organization.

Did you want to comment on it?

Mr. Rycroft: We cooperate in a number of different ways on a project basis through formal coalitions and informal contacts. Conscience Canada and the Victoria Peace Centre are both located in the same building. We have some overlapping memberships and so on.

Mr. Penston: I have two short questions for Mr. Rycroft and then a comment for Ms Newall.

First of all, Mr. Rycroft, you talked about the important role NGOs play and the fact that they seem to have a better delivery record than government. Would you go so far as to say if we were to double the amount of aid—if we went away from bilateral aid altogether and directed it through NGOs—they would have the same ability to handle and be as effective?

Mr. Rycroft: I think if Canada were to direct more aid through the NGOs you would see more NGOs formed. In that way they would handle a larger volume. The present NGOs would probably expand the number of projects and their administration.

I'm not going to put a number on it—should we double it or should we triple it? I just think it's a shame that 62% of our aid is really disguised trade subsidies. I'm not even going to say there's something wrong with trade subsidies—I'll let you wrestle with that question—but aid is a very different matter.

Mr. Penston: That's my next question. Give me an example of a trade subsidy.

Mr. Rycroft: It's when Canada gives money to India, for example, to help them hire Canadian help in engineering firms to build an electrical generating station. That's not always bad, but what I'm saying is they're two different criteria. The criterion of aid should not be a benefit to Canadians. It's a benefit to other people. That's why Canadians want to give some of their money away; they care about other people. So issues of trade should be dealt with separately and should not influence decisions of aid.

Mr. Penston: But Canadians surely should have the right to be able to compete for those jobs. They shouldn't be excluded. Is that not fair?

[Translation]

M. Lastewka: Mais comment font vos deux organisations, dont l'une est ici et l'autre sur la côte Ouest?

Mme Newall: Il vous est peut-être plus facile, Al de répondre à cette question qu'à moi qui dirige une organisation qui n'est pas simplement locale, puisque nos membres sont répartis dans tout le Canada.

M. Lastewka: C'est exact.

Mme Newall: Nous avons des membres dans toutes les provinces; ce sont des gens qui ne veulent pas payer la part de leurs impôts qui irait aux militaires et demandent que le gouvernement reconnaisse ce droit au même titre que l'objection de conscience au service militaire, afin que nous puissions, dans notre politique, promouvoir la paix plutôt que la guerre. C'est en cela que nous différons, l'organisation de Al étant beaucoup plus locale.

Voulez-vous ajouter quelque chose à cela?

M. Rycroft: Nous coopérons de diverses façons, pour certains projets, en conjuguant nos efforts et en maintenant les contacts. Conscience Canada et le Centre pour la paix de Victoria ont leurs bureaux dans le même bâtiment, et certains de nos membres ont également adhéré à l'autre organisation.

M. Penston: Je voudrais poser deux petites questions à M. Rycroft, et adresser une observation à M^{me} Newall.

Vous parliez tout à l'heure, monsieur Rycroft, du rôle important que jouent les ONG et de leurs succès, qui dépassent ceux du gouvernement. Iriez-vous jusqu'à dire que si nous doublions la somme que nous consacrons à l'assistance—si nous renoncions entièrement à l'aide bilatérale et versions cette aide par l'entremise des ONG—ces dernières pourraient faire le même travail, et tout aussi efficacement?

M. Rycroft: Si le Canada canalisait vers les ONG une plus grande part des fonds qu'il consacre à l'assistance, vous assisteriez à la formation d'un plus grand nombre d'ONG et de la sorte ces dernières seraient à même de faire plus de travail. Les ONG actuelles augmenteraient sans doute le nombre de leurs projets et leur personnel.

Est-ce que nous devrions doubler ou tripler cette aide? Je ne voudrais pas vous donner un chiffre, mais il me paraît scandaleux que 62 p. 100 de notre aide soit en réalité des subventions commerciales déguisées. Ce n'est pas que je sois contre les subventions au commerce—je vous laisse le soin d'en décider—mais il ne faudrait pas confondre l'aide et le commerce.

M. Penston: Je vais maintenant vous demander de me donner un exemple d'une subvention au commerce.

M. Rycroft: C'est le cas lorsque le Canada donne de l'argent, par exemple, à l'Inde pour aider celle-ci à engager des bureaux d'ingénierie pour la construction de centrales électriques. Ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose en soi, mais cela relève d'un autre critère. L'aide ne devrait pas bénéficier aux Canadiens, mais aux autres. Car si les Canadiens sont disposés à donner de leur argent, c'est que le sort des autres leur tient à cœur. Les questions commerciales devraient donc être traitées à part et ne pas exercer d'influence sur l'octroi d'assistance.

M. Penston: Mais les Canadiens devraient certainement avoir le droit de se porter candidats pour ces emplois, et ne devraient pas en être exclus. N'est-ce pas juste?

[Texte]

[Traduction]

Mr. Rycroft: Oh, of course.

Mr. Penson: My comment is I can see where there's quite a bit of pressure for us to use NGOs more than we have been in the past. I'm curious to know whether they would have the same ability to be as effective if they had a lot more aid directed through them. I'm concerned they may not. It may be because they are small and have smaller budgets that they've been very effective. If they start to get really large they may lose some of that effectiveness.

Mr. Rycroft: We could just open the pipes slowly and see how it works out. I think it can't help but be better than the way much aid is handled now. Don't change it too quickly and then just experiment and see how it works. You have to be flexible here.

M. Rycroft: Bien sûr.

M. Penson: Je comprends pourquoi on nous pousse à recourir davantage aux ONG que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est si les ONG seraient aussi efficaces si elles recevaient plus d'aide. Je crains que non. C'est peut-être parce que ce sont de petites organisations dotées de petits budgets qu'elles ont été très efficaces; elles risqueraient de l'être moins si elles commençaient à vraiment s'agrandir.

M. Rycroft: Nous pourrions faire l'essai et augmenter les fonds progressivement. Cela ne pourrait que représenter un progrès par rapport à la façon dont l'aide est actuellement octroyée. Ne provoquez pas de changement trop brutal et attendez de voir comment les choses se passent. Il faut se montrer souples en l'occurrence.

• 1110

Ms Newall: I'd like to make a quick comment on this, because our members have voiced their concern about this also. We agree that the NGO is the model on which to work the concept of foreign aid. However, your question about providing more money for NGOs almost begins to sound like making them into big megabucks and big business, running the way CIDA maybe would do.

Our suggestion is that if the Canadian Institute for International Peace and Security was reinstated, it could become the central organization through which government advice and NGO work are monitored. CIIPS would be the centre through which decisions are made to allow the work to be done without burdensome government-to-government edicts. The Canadian government could be working through CIIPS to pass the information on to the NGOs and some funds, where needed. That would be the organizational method.

Mr. Penson: I have just one short comment on the soil degradation. I wanted to pick up on that and not lose it. I operate a grain farm. We have soil degradation in Canada. Aren't we being a little bit hypocritical talking about solving the world's problems when we have problems right here we can't seem to handle?

Ms Newall: The thing is that the pollution that happens here affects everywhere. It doesn't just stay on Canadian soil; it travels around the globe in the air. So we are responsible for the pollution here and elsewhere. We can't say we are only polluting our own land. We're polluting India, and they are polluting us. You can't say we're not responsible for the degradation of soil in Africa, because in fact the degradation of soil happens because of the gases and the environmental stresses around the world.

Mr. Penson: I don't think that's the main reason for degradation of soil—

Ms Newall: I know, but it's one of them. We can't isolate country by country, saying you're responsible for that, so you fix it. We're all responsible for the environment of this blue planet.

Mr. Penson: But surely, shouldn't we have to concentrate at home before we—

Mme Newall: J'aimerais dire un mot là-dessus, parce que c'est également une question dont se sont inquiétés nos membres. Nous reconnaissons que les ONG constituent le modèle pour distribuer l'aide étrangère. Mais quand vous parlez de leur accorder plus d'argent, on dirait que vous voulez les transformer en grosses entreprises, un petit peu à la façon dont fonctionne l'ACDI.

Si l'on rétablissait l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, celui-ci pourrait constituer l'organisation centrale chargée de suivre les travaux des ONG et les avis du gouvernement. L'ICPSI serait le centre de décision autorisant les travaux en évitant les tracasseries administratives des décrets gouvernementaux. Le gouvernement canadien pourrait, par l'entremise de l'ICPSI, transmettre aux ONG, si besoin est, des fonds ainsi que de l'information. Ce serait là la procédure administrative.

M. Penson: Il y a une petite remarque que je voulais faire à propos de la dégradation des sols, et je ne voudrais pas l'oublier. Je suis céréaliculteur, et au Canada il y a dégradation des sols. N'y a-t-il pas quelque hypocrisie à vouloir résoudre les problèmes du monde alors que nous en avons nous-mêmes que nous ne savons comment régler?

Mme Newall: La pollution ne connaît pas de frontière, elle n'affecte pas seulement les sols canadiens, elle est transmise par voie atmosphérique dans le monde entier. Nous sommes donc responsables de la pollution au Canada et dans le monde. On ne peut pas se contenter de dire qu'on ne pollue que son propre pays: nous polluons l'Inde, et l'Inde nous envoie sa pollution. Nous ne pouvons pas nous targuer de ne pas contribuer à la dégradation des sols africains, parce que celle-ci est due aux agents toxiques et au stress environnemental dans le monde.

M. Penson: Ce n'est pas là, à mon avis, la raison principale de la dégradation des sols. . .

Mme Newall: Je le sais, mais c'en est une. Nous ne pouvons traiter la pollution au cas par cas, en disant à tel ou tel pays: vous êtes responsables de cela, arrangez-vous. Nous sommes tous responsables de l'état de la planète.

M. Penson: Mais ne conviendrait-il pas de commencer par soi-même avant d'aller. . .

[Text]

Ms Newall: Absolutely. I suggest that with everything, human rights and... yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We have time for one quick question by Senator Perrault, whom I cut off earlier.

Senator Perrault: Mr. Rycroft, in your submission you advance many interesting ideas. You say:

Canadians are strong supporters of foreign aid that meets real human needs. They are not aware that 62% of Canadian government aid is tied to purchases in Canada. This is not aid. It is trade subsidies by another name.

The question was asked in part by my colleague here. Are you suggesting that somehow if some of this aid is sourced in Canada, there's a blemish on the program, that somehow it's unfair? Surely a company in Victoria, we'll say, has a right to provide aid material on a fair, competitive basis with any other company in the world.

I've been at the United Nations. I've served there. There's a bit of hypocrisy in that organization. Many of these—

Ms Beaumier: No.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): No.

Senator Perrault: I've destroyed your simple, childlike faith. I can see that.

They want absolutely untied aid. They say, just send us the dollars. I tell you very frankly, many of those countries do not have as high standards as we would like to see in the disposition of those aid dollars. Look at the food dollars that have gone into areas of the world where there's starvation, and the army winds up with most of the food.

Mr. Rycroft: I can answer your question.

Senator Perrault: I'm very concerned about it. I'm a director of the Vancouver Canucks. Igor Larionov, who played for us, bought several thousand dollars worth of medical supplies to send to his home village just outside Moscow. The materials were landed at the Moscow airport, put aboard a truck, supervised by people that he put in place, and the aid has never been seen since. Delivering the aid to the people who need that aid is certainly one of the fundamental questions, is it not?

Mr. Rycroft: Yes, it is. I'm certainly not saying that Canadians shouldn't benefit from aid. What I am saying is that the criterion for handing out aid should not be the benefit to Canadians. If it happens, I think it's wonderful. I'm a Canadian. I try to purchase things that are Canadian and are made locally because I want to support the local economies. But I'm saying aid is a different thing. The criteria for aid are need and efficiency of delivery.

Senator Perrault: That's right, getting it to the people who require the aid.

[Translation]

Mme Newall: Certainement, et cela s'applique à tout, aux droits de la personne et... certainement.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il nous reste un peu de temps et je voudrais donner la parole au sénateur Perrault, que j'ai interrompu tout à l'heure.

Le sénateur Perrault: Monsieur Rycroft, votre mémoire contient de nombreuses idées intéressantes. Je vous cite:

Les Canadiens sont tout en faveur d'une aide étrangère qui réponde aux véritables besoins de la personne humaine. Ils ignorent que 62 p. 100 de l'aide publique canadienne est liée à des achats au Canada. Ce n'est pas de l'aide, c'est une subvention commerciale déguisée.

La même question vous a été posée en partie par mon collègue. Pensez-vous que si une partie de cette aide revient ainsi au Canada, c'est tout le programme qui en est taré, et qu'il y a injustice? Ne pensez-vous pas qu'une société établie, par exemple, à Victoria, à le droit, au même titre que toute autre société en concurrence loyale avec elle, de fournir des produits aux termes d'un contrat d'aide?

J'ai travaillé pour les Nations unies, et j'y ai vu des exemples d'hypocrisie. Beaucoup de ces...

Mme Beaumier: Non.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Non.

Le sénateur Perrault: Je vois que je vous dessillé les yeux.

Ils veulent que l'aide soit absolument sans condition, qu'on se contente de leur envoyer l'argent. Bien franchement, je vous dirai que beaucoup de ces pays n'utilisent pas cet argent avec toute la probité souhaitée. Voyez tout l'argent qui a été envoyé pour l'aide alimentaire dans certains pays où règne la famine, et c'est l'armée qui en accapare la plus grande partie.

M. Rycroft: Je peux répondre à votre questions.

Le sénateur Perrault: C'est une question qui me tient beaucoup à coeur. Je suis au conseil d'administration des Canucks de Vancouver. Un de nos joueurs, Igor Marionov, a acheté pour plusieurs milliers de dollars de fournitures médicales qu'il a adressées à son village natal, dans les environs de Moscou. Les fournitures sont arrivées à l'aéroport de Moscou, ont été chargées à bord d'un camion surveillé par des gens qu'il avait choisis lui-même, et on n'a plus jamais entendu parler des fournitures. N'est-il pas essentiel que l'aide parvienne à ceux qui en ont besoin?

M. Rycroft: Certainement. Je n'ai pas dit que les Canadiens ne devraient pas profiter de cette aide. Ce que je dis, c'est que le critère de distribution de cette aide ne devrait pas être l'avantage des Canadiens. S'ils en profitent également, tant mieux. Je suis Canadien, j'essaye d'acheter canadien, c'est-à-dire de faire bénéficier de mes achats la population locale, mais j'affirme qu'il n'en va pas de même de l'aide. Celle-ci devrait être utilisée avec efficacité, et parvenir à ceux auxquels elle est destinée.

Le sénateur Perrault: C'est vrai, il faut la faire parvenir à ceux qui en ont besoin.

[Texte]

[Traduction]

• 1115

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): In your experience as an NGO, is this process of separating direct Canadian benefit from the aid and its effectiveness better managed by bilateral rather than multilateral institutions? In other words, should we be putting more money into the World Bank and less into bilateral? Would that be a way of guaranteeing your result, or do you fear the Germans will just capture what we were doing anyway, so what are we doing it for? This is something we have to wrestle with and that we've talked a lot about at the committee. Can you help us with that?

Ms Newall: I'm deeply concerned about the historical record of the effects of World Bank dealings in the Third World. I have deep concern about some of the ramifications of their actions. Their actions are probably based purely on decimal points of figures, rather than looking at human beings and their needs.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That is more the conditionality of World Bank aid for restructuring and imposing on countries... the fact they have to reduce their inflation rate and fire civil servants and things like that. But in the actual delivery of aid mechanism that we're talking about, are you equally skeptical about the World Bank's or other multilateral institutions' record in that?

Ms Newall: Yes, I am because the business of a World Bank or a multilateral institution is to make money. The object of providing aid is to help people. So the goals are separate and they don't well intermix.

In Bosnia, for example, the amount of money we're pouring into sending troops over there is huge. I work with a small group of women in Nanaïmo on Vancouver island who are raising money to help the victims of the rape camps. I will be going to Zagreb this fall to visit with these women.

The money we've sent has helped them set up their own venture capital, and they have started some businesses to earn money and get themselves restarted in the community in which they live. They're knitting garments and weaving carpets and selling them in Holland and France.

To me that seems to be long-term aid, which provides self-esteem, if nothing else, whereas the money put into troops is not doing that. So you have to look at the human need and how it's served.

Senator Carney: I have one question for clarification for Mr. Rycroft.

We have heard in this committee that we should be doing more financing of human development abroad and that one of the things they need most is Canadian expertise. If you're going to develop humans, that means transfer of technology, teaching and skills. You're not suggesting that we shouldn't include that kind of expertise in our aid. The recipient countries identify their needs and we give them what they ask for. If they ask for expertise from Canada, you do not object to the inclusion of that.

Mr. Rycroft: No, not at all.

Le coprésident suppléant (M. Graham): D'après votre expérience d'ONG, pour que l'aide soit donnée indépendamment de l'avantage pour les Canadiens et pour qu'elle soit plus efficacement administrée, est-il préférable, de l'octroyer par accord bilatéral plutôt que par des institutions multilatérales? Autrement dit, serait-il préférable d'augmenter notre contribution à la Banque mondiale et de diminuer notre aide bilatérale? Est-ce que ce serait une façon de garantir les résultats, ou craignez-vous, par exemple, que les Allemands ne s'emparent de votre marché, de sorte que toute cette aide soit en vain? C'est là un vrai problème, dont nous avons beaucoup parlé au comité. Pouvez-vous nous donner votre opinion là-dessus?

Mme Newall: L'action de la Banque mondiale dans les pays du Tiers monde a été néfaste, et j'en redoute beaucoup les conséquences. La Banque mondiale n'est guidée que par des considérations économiques et ignore les besoins des êtres humains.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Ce sont là les conditions qu'impose la Banque mondiale aux pays dont elle finance la restructuration... le fait que ces pays doivent diminuer leur taux d'inflation, réduire les effectifs de la fonction publique et autres mesures du même genre. Mais faites-vous preuve du même scepticisme à l'égard de l'aide donnée par la Banque mondiale ou par d'autres institutions multilatérales?

Mme Newall: Oui, car pour la Banque mondiale ou pour une institution multilatérale, seul compte l'appât du gain. L'aide s'adresse à ceux qui sont dans le besoin. Ce sont des objectifs bien distincts qui ne font pas bon ménage.

Pour envoyer des troupes en Bosnie, par exemple, nous avons dépensé d'énormes sommes. À Nanaïmo, dans l'île de Vancouver, je travaille avec un petit groupe de femmes qui collectent de l'argent pour les camps de victimes de viols, et j'ai l'intention de me rendre cet automne à Zagreb pour visiter ces femmes.

L'argent que nous leur avons envoyé les a aidées à constituer un petit capital de départ. Elles ont mis sur pied des entreprises pour gagner de l'argent et refaire leur vie dans la collectivité dans laquelle elles se trouvent. Elles font du tricot, tissent des tapis et vendent leurs produits aux Pays-Bas et en France.

Voilà donc une aide à long terme qui, contribue ne serait-ce qu'à valoriser ces femmes, ce qui n'est pas le cas de l'argent que nous dépensons pour nos troupes. Il faut voir quels sont les besoins, et essayer d'y répondre le mieux possible.

Le sénateur Carney: J'ai un éclaircissement à demander à M. Rycroft.

On a dit ici qu'il conviendrait de consacrer plus d'argent à la mise en valeur du capital humain, et que ce qui est le plus en demande à l'étranger, c'est le savoir-faire canadien. Cela veut dire transférer de la technologie et des compétences. On n'est certainement pas opposé à ce que tout cela fasse partie de notre aide. Les pays bénéficiaires nous disent ce dont ils ont besoin et nous le leur donnons, et s'ils demandent des spécialistes ou des connaissances spécialisées, vous n'êtes pas contre?

M. Rycroft: Non, pas du tout.

[Text]

Senator Carney: I want to make sure it's on the record, because your comments could be construed as. . .

Mr. Rycroft: Not at all. If the need is for expertise that Canadians are particularly good at and they're requested, of course we should go over there and help as best we can. I was not suggesting that more aid should be funnelled through multilateral institutions—I think you meant multilateral government institutions—but that we shift the focus toward the NGOs.

In terms of other foreign affairs issues that we've barely dealt with here today, I think Canada should make an even greater effort to reform the United Nations, an institution badly in need of reform that is our only hope of adding some sanity to this planet.

To return to my opening comments, we live in a small, interdependent world. Canada needs to show leadership in the handing over of small amounts of sovereignty to these international institutions so that we can avoid conflict, cross-border pollution and these huge flights of refugees. I think we really need to concentrate our efforts on a world scale.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): On that note, I will have to terminate this section. I'm sorry, but I do. It's been very interesting and I want to thank you both very much for taking the time and trouble to make your presentations. As we've told other witnesses, our report will not be done until the end of October, so if you have some afterthoughts or if some particularly interesting report comes across your desk that you feel we should be privy to, please send it to us. We'd be pleased to hear it. We have research people working with us and we'll make sure that the information gets to the other members of the committee.

Thank you very much.

Ms Newall: Thank you.

Mr. Rycroft: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If I could ask Lilian To and Mr. Lewis Perinbam to come forward. . .

Lilian To is with the United Chinese Community Enrichment Services Society. Mr. Perinbam is with the Commonwealth of Learning.

The members of the committee might be interested to know that I'm informed it was Mr. Perinbam who actually set up the non-governmental organization program in CIDA when he was with CIDA some years ago. Maybe some of the previous comments might lead into some discussion that isn't directly relevant to what you want us to talk about today. I'm not trying to divert the committee's attention from what you're here to do, Mr. Perinbam, but perhaps that might come up.

Perhaps I could just again set the ground rules. If I could have ten minutes from each of you first, then we'll go to questions, if that's all right.

[Translation]

Le sénateur Carney: Je voulais vous le faire dire, parce que vos commentaires pourraient être interprétés comme. . .

M. Rycroft: Pas du tout. On nous réclame des compétences spécialisées et nous les avons. Nous devrions, bien entendu, aider ainsi ces pays de notre mieux. Je ne proposais pas de canaliser davantage d'aide par des institutions multilatérales—je crois que vous pensiez aux institutions gouvernementales multilatérales—mais que nous concentrons davantage nos efforts par le biais des ONG.

Quant aux autres questions de politique étrangère dont il a à peine été question ici aujourd'hui, le Canada devrait faire un effort encore plus grand pour réformer les Nations unies, une institution qui en a grand besoin, car elle est notre seul espoir de ramener un peu de bon sens sur cette planète.

Comme je le disais dans mon introduction, nous vivons sur un monde petit, marqué par l'interdépendance. Le Canada doit donner l'exemple et céder un peu de sa souveraineté à ces institutions internationales afin d'éviter les conflits, la pollution transfrontière et les exodes de réfugiés. Nous devons vraiment voir les choses à l'échelle planétaire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Là-dessus je vais me trouver dans l'obligation, à mon vif regret, de mettre fin à cette séance. Elle a été très intéressante, et je voudrais vous remercier tous les deux d'avoir pris le temps et la peine de venir nous faire vos exposés. Comme nous l'avons dit aux autres témoins, notre rapport ne sera prêt que vers la fin d'octobre, de sorte que si vous voulez ajouter quelque chose ou si un rapport particulièrement intéressant vous tombe sous les yeux et que vous pensez devoir nous le communiquer, vous pourrez nous l'adresser. Nous en serons très heureux, nous avons des attachés de recherche qui travaillent pour nous et l'information sera diffusée par nos soins aux autres membres du comité.

Je vous remercie beaucoup.

Mme Newall: Moi aussi je vous remercie.

M. Rycroft: Moi de même.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je voudrais maintenant demander à M^{me} Lilian To et à M. Lewis Perinbam de bien vouloir prendre place.

M^{me} Lilian To représente la United Chinese Community Enrichment Services Society, et M. Perinbam le Commonwealth of Learning.

Je précise à l'intention des membres du comité que M. Perinbam, à l'époque où il travaillait à l'ACDI, a mis sur pied le programme ONG de l'ACDI. Vous aurez peut-être envie de revenir sur certains commentaires que vous avez entendus tout à l'heure, même s'ils ne portent pas directement sur l'objet de votre exposé. Ce n'est pas que j'essaie de détourner l'attention du comité de ce que vous allez nous dire, monsieur Perinbam, mais il se peut que le comité souhaite vous poser des questions là-dessus.

Je vais de nouveau vous décrire la façon dont nous procédons: chacun d'entre vous dispose d'une dizaine de minutes, et nous passons ensuite aux questions, si vous le voulez bien.

[Texte]

Ms To, thank you very much for coming.

Ms Lilian To (Executive Director, United Chinese Community Enrichment Services Society, SUCCESS): Senators and members of Parliament, thank you for giving me this opportunity to speak at this hearing. My name is Lilian To. I'm the executive director of the United Chinese Community Enrichment Society. In short it's called SUCCESS.

Just very quickly, I wanted to tell you what SUCCESS is about. SUCCESS is a community organization, an NGO in the Chinese community. We were established about twenty years ago. We provide a range of services from language training to employment and job training for new immigrant orientation, family and youth counselling, and many other community education and community advocacy programs. With over 3,000 volunteers, over 100 staff and about 10,000 members, we serve about 70 clients a year, most of whom are immigrants from Asia-Pacific regions.

One of our recent initiatives is the establishment of information and training programs for business immigrants who face language and cultural barriers in setting up businesses in Canada. An important focus is the development of network mechanisms and channels of contact between the business immigrants from the Asia-Pacific region and Canadian business enterprises. We believe the connection and expertise of these business immigrants will be most beneficial to build economic linkages between Canada and the Asia-Pacific region.

I wish to make a few points on Canadian foreign policy. First, I believe that Canada—well, maybe CIDA—should assume a pivotal role in the promotion of bilateral economic linkages and partnership between Canada and Asia-Pacific countries, especially in the development of China. Collaboration should be promoted between various Canadian groups and Chinese partner organizations. However, alongside economic development, the principle of environmental sustainability and human rights issues in China should be promoted. As well, foreign policy should address the need to assist China to improve the application of human rights standards and encourage broader participation of civil society in public policy-making.

In fact, Canadian foreign policy has to grapple with two issues when dealing with Asia: trade and human rights. A balanced approach would seem to be the most effective one. With its phenomenally rapid rate of growth in economic influence, Asia's role in the world will arguably be equal to, if not greater than, that of the U.S. of the 1950s, 1960s and 1970s. Accordingly, Canada must respond in its relations with Asia. Twenty five years ago, Asians were encouraged and enthused to learn English and aggressively pursue opportunities in the west. Today the same must occur for Canadians in their relations with Asia for equivalent benefit. At the same time, 25 years ago the west had the appeal of being the land of the free. It showed

[Traduction]

Madame To, vous avez la parole.

Mme Lilian To (directrice, United Chinese Community Enrichment Services Society, SUCCESS): Mesdames et messieurs les sénateurs et les députés, je vous remercie de m'avoir permis de comparaître devant vous. Je m'appelle Lilian To et je suis directrice de la United Chinese Community Enrichment Society, couramment désignée par le sigle SUCCESS.

Je voudrais vous donner un bref aperçu de notre organisation communautaire, ONG de la collectivité chinoise et qui compte une vingtaine d'années d'existence. Nous assurons toute sorte de services, depuis la formation linguistique jusqu'à la formation professionnelle et à l'orientation professionnelle pour les nouveaux immigrants, le counselling auprès des jeunes et des familles, et bien d'autres programmes de formation et de défense des intérêts de la collectivité. Notre personnel dépasse la centaine. Nous avons plus de 3 000 bénévoles et environ 10 000 membres, et environ 70 clients par an, dont la plupart sont des immigrants des pays asiatiques du Pacifique.

Nous avons récemment mis en place des programmes d'information et de formation pour les gens d'affaires immigrés qui veulent monter des entreprises au Canada et se heurtent à des barrières linguistiques et culturelles. Nous avons également mis en place un réseau d'information et de contacts pour les gens d'affaires immigrés de la région Asie-Pacifique et les entreprises canadiennes. Nous sommes persuadés que les contacts et les compétences de ces immigrants contribueront à resserrer les liens économiques entre le Canada et la région Asie-Pacifique.

Je voudrais faire quelques remarques sur la politique étrangère du Canada. Tout d'abord je crois que le Canada—ou peut-être plutôt l'ACDI—devrait jouer un rôle-clé dans la promotion des liens économiques bilatéraux entre le Canada et les pays de l'Asie-Pacifique, en particulier dans le développement de la Chine. Il faudrait encourager la collaboration entre divers groupes canadiens et les organisations chinoises, ceci non seulement à des fins économiques, mais également en insistant sur le respect des droits de la personne et sur les principes d'une gestion durable de l'environnement. Il conviendrait également, dans notre politique étrangère, de réfléchir à la façon d'aider la Chine à appliquer plus strictement les principes de respect des droits de la personne et à encourager une participation plus large de la société, dans son ensemble, à l'élaboration des politiques.

La politique étrangère du Canada, dans ses relations avec l'Asie, doit donc affronter deux problèmes majeurs: le commerce et les droits de la personne et la meilleure façon de s'y prendre serait de faire preuve de souplesse. L'Asie, dont le taux de croissance et l'influence économique augmentent de façon phénoménale, est destinée à jouer dans le monde un rôle égal, sinon supérieur à celui des États-Unis dans les années 1950, 1960 et 1970. Le Canada doit donc agir en conséquence dans ses relations avec l'Asie. Il y a un quart de siècle les Asiatiques étaient encouragés à apprendre l'anglais; c'est avec enthousiasme qu'ils se sont efforcés de trouver leur place dans la société occidentale. De nos jours, le mouvement doit se faire

[Text]

leadership in democracy. Canada was truly a dominant force. The marriage of economic prosperity and democracy cannot be divorced in international relations.

[Translation]

en sens inverse, pour être également profitable. L'Occident, il y a un quart de siècle, était paré du prestige de la liberté et donnait l'exemple en matière de démocratie. Le Canada, à l'époque, était vraiment une puissance dominante; dans les relations internationales, prospérité économique et démocratie vont de pair.

• 1125

China is obviously at the centre stage of Asia. The opportunity to improve human rights cannot be overlooked, particularly in a period when China is attempting to improve its infrastructure and its international image. Only with improved human rights can Canadians have confidence in China.

La Chine est le pivot de l'Asie. À une époque où la Chine s'efforce de moderniser son infrastructure et de donner au monde une meilleure image de soi, on ne saurait négliger l'occasion d'y améliorer la situation des droits de la personne, sans laquelle les Canadiens ne sauraient faire confiance à la Chine.

Canadian politicians are visiting China more than any other continent. They are well-received. However, by many counts they're perceived as inefficient. Offers to increase business ties are not adequately followed up and human rights appeals are not negotiated effectively considering the strong international image of Canada, especially in China. Canada is welcome, but often does not return. Canada's presence in Asia is proportionately weaker than the U.S. That has to change for the betterment of the Canadian economy. We cannot remain isolated from Asia.

De tous les pays c'est la Chine qui reçoit le plus de visites d'hommes politiques canadiens, et ils y sont bien accueillis. Ils sont toutefois, à bien des égards, considérés comme étant inefficaces. Les propositions de resserrer les liens commerciaux ne sont pas suffisamment suivies d'effet, les plaidoyers en faveur des droits de la personne n'aboutissent pas, ce qui est décevant compte tenu du prestige dont jouit le Canada dans le monde, et en particulier en Chine. Le Canadien est le bienvenu, mais souvent il ne revient pas; la présence du Canada en Asie est relativement plus faible que celle des États-Unis. Un changement de cette situation ne pourrait qu'améliorer l'économie canadienne; nous ne pouvons nous tenir à l'écart de l'Asie.

The strength of Canadian ties to Asia should not be restricted to British Columbia, especially when Canada's financial centre is in Toronto. American financial centres such as New York have a strong presence in Asia and in China.

La puissance des liens canadiens avec l'Asie ne devrait pas se limiter à la Colombie-Britannique, d'autant plus que le grand marché financier du Canada se trouve à Toronto. Les grands centres financiers américains comme New York sont fortement implantés en Asie et en Chine.

Canada needs to understand Asia like the world's population understood the U.S. 25 years ago. The languages, awareness and ties need to be cultivated. Asia-Pacific language education in Canada needs to be strengthened; otherwise Canadians will be poorly positioned for the future.

Le Canada doit acquérir la connaissance de l'Asie au même titre que la population mondiale, il y a 25 ans, a compris le rôle des États-Unis. Il faut en acquérir les langues, il faut en connaître la culture et il faut y cultiver des liens. Il faut renforcer, au Canada, l'enseignement des langues de cette région, faute de quoi les Canadiens seront mal préparés pour l'avenir.

As a final note, our foreign policy also needs to have a stronger presence, especially in light of the past decade of introspection that has divided our country. One benefit of multiculturalism is Canada has the human resources to develop ties and provide technical assistance to almost any part of the world. It is time we used these resources.

En dernier lieu, notre politique étrangère doit davantage faire sentir sa présence, en particulier après ces dix années d'introspection qui ont divisé notre pays. L'un des avantages du multiculturalisme, c'est que le Canada dispose des ressources humaines pour créer ces liens et assurer l'assistance technique à pratiquement n'importe quelle région du monde. Il est temps que nous puissions à ces ressources

Canadian diversity has a lot to offer Canadian society at large. It facilitates international discussion and harmony around the world. With over 35% of the Canadian population being of origin other than French or British and coming from virtually every country in the world, we have built-in linkages with every country—a resource that most other countries do not have. Our diversity offers significant tools for international relations, trade and aid.

La diversité canadienne constitue également un atout, car elle facilite la discussion, au plan international et permet de plaider en faveur de l'harmonie dans le monde. Plus de 35 p. 100 de notre population est de souche autre que française ou britannique et provient de presque tous les pays du monde, ce qui signifie que nous avons, d'ores et déjà, des liens avec tous ces pays, autant de ressources dont beaucoup d'autres pays sont privés. Notre diversité nous permet d'intervenir de façon efficace pour octroyer notre aide à d'autres pays et établir avec eux des relations commerciales et internationales.

[Texte]

To use this talent for the benefit of all Canadians there are various efforts that should be undertaken. They include formal and informal consultations with minority individuals and organizations, involvement in trade and aid planning, advice in times of crisis, advice on issues such as the status of women and children at risk, and appointment or employment of minorities in senior aspects of these issues, not simply as linguistic interpreters.

In closing, I believe Canada will benefit by utilizing the talents among ethnic minority Canadians in foreign policy, trade and international relations.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

We received a faxed copy of your submission, and with your permission we would. . .

Ms To: I don't think we submitted anything.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Would you be good enough, then, to leave us your—

Ms To: Could we submit a more refined version later on?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If you want to get it back to your computer, yes, by all means. But if you would give it to us, we'd appreciate it very much. Thank you for your help.

Ms To: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): The next speaker is Mr. Perinbam.

Mr. Lewis Perinbam (Special Adviser to the President, Commonwealth of Learning): Thank you very much, Mr. Chairman and members of the committee. We're grateful to you for the privilege of appearing before this committee. I have with me one of my colleagues, Mr. Richard Simpson, also from the Commonwealth of Learning.

The Commonwealth of Learning is the first multilateral organization Canada has created and the only Commonwealth agency located outside Britain. We're here in Vancouver thanks largely to the generosity of the B.C. government and the hospitality of the citizens of this province. We also receive financial support from CIDA, and the former Department of Communications in Ottawa has provided us with funds to equip our agency with a videoconferencing centre that is bringing widespread credit to Canada.

• 1130

Indeed, the Commonwealth of Learning is a splendid example of federal-provincial cooperation at its best and we are most grateful to all the parties concerned.

I would like to say a few words about the place of the Commonwealth in Canada's foreign policy, and Richard Simpson will focus his remarks on the Commonwealth of Learning, notably its use of Canada's capabilities in distance education and as an international showcase for Canadian communications technology and expertise.

[Traduction]

Pour exploiter ces talents pour le plus grand bien de tous les Canadiens il convient de faire un effort. Il faut établir des consultations, officielles et informelles, avec des organisations et des membres des minorités, les faire participer aux relations commerciales et à l'assistance, leur demander conseil en période de crise sur des questions telles que la situation des femmes et des enfants quand celle-ci laisse à désirer, et nommer ou employer des membres des minorités non seulement comme interprètes, mais pour intervenir et conseiller sur certains aspects de ces questions.

En conclusion le Canada ne pourra que bénéficier, à mon avis, de l'utilisation, dans les relations internationales et commerciales et dans la politique étrangère, des talents des minorités ethniques.

Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Nous avons reçu une télécopie de votre exposé, et avec votre autorisation nous voudrions. . .

Mme To: Mais nous n'avons rien présenté du tout, à ma connaissance.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Voudriez-vous, en ce cas, nous laisser votre. . .

Mme To: Est-il possible de présenter un peu plus tard une version plus soignée?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Si vous voulez nous faire parvenir cette version par ordinateur, certainement, mais si vous voulez nous la remettre maintenant, nous en serions très contents. Merci de votre aide.

Mme To: Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je donne maintenant la parole à M. Perinbam.

M. Lewis Perinbam (conseiller spécial du président, Commonwealth of Learning): Merci beaucoup, monsieur le président et mesdames et messieurs les membres du comité. C'est un privilège pour nous de comparaître ici. Je suis accompagné de M. Richard Simpson, l'un de mes collègues, également du Commonwealth of Learning.

Notre association est la première organisation multilatérale fondée par le Canada et le seul organisme du Commonwealth situé hors de la Grande-Bretagne. C'est surtout grâce à la générosité du gouvernement de la Colombie-Britannique et à l'hospitalité des habitants de cette province que nous nous trouvons ici à Vancouver. Nous bénéficions d'une aide financière de l'ACDI, et l'ancien ministère des Communications, à Ottawa, nous a donné de quoi équiper notre organisme d'un centre de vidéo-conférence qui est tout à l'honneur du Canada.

De fait, le Commonwealth of Learning est un exemple remarquable de la coopération fédérale-provinciale à son meilleur et nous sommes des plus reconnaissants à toutes les parties intéressées.

J'aimerais dire quelques mots au sujet de la place du Commonwealth dans la politique étrangère du Canada, et Richard Simpson parlera de l'usage que fait le Commonwealth of Learning des moyens du Canada en matière de formation à distance pour mettre en vitrine sur la scène internationale la technologie et l'expérience de notre pays dans le secteur des communications.

[Text]

Recent events in South Africa and the emergence of its peoples from the shackles of apartheid have demonstrated one of the values of the Commonwealth. It was in the Commonwealth that impetus was given to the South African people in their struggle for dignity and self-respect. The Commonwealth provided the framework and the collective influence to appeal to the conscience of civilized people and to mobilize support for sanctions and other measures to end apartheid. Canadians can be proud of their part in this process and the leadership they gave to it.

I think it's significant that today South Africa was readmitted into the Commonwealth at a ceremony in London, a very historic occasion that I think we can all take some joy, satisfaction, and pride in.

The Commonwealth has been one of Canada's paths to international recognition. It has enabled our country to become a respected member of a community of over 1.5 billion people in 51 countries.

More important, Canada has been one of the architects of the modern Commonwealth and has played a very influential, significant and vigorous role in leading it into a new era. Successive Canadian leaders from all parties, beginning with Prime Minister St. Laurent, have shaped this unique association of nations. It's interesting and encouraging that it influenced the formation of the Commonwealth of Independent States in the territories of the former Soviet Union.

The choice of Victoria for the 1994 Commonwealth Games is another manifestation of the benefits we derive from this association, and as a country with a growing multicultural citizenry the Commonwealth value to us is likely to grow.

The Commonwealth has enabled Canada to intensify its relations with over one billion people in the developing world. International trade, which strengthens these links, builds self-reliance and develops sustainable economies, is becoming more important than aid to developing countries.

Trade amounted to about \$4.7 billion U.S. in 1992—that's a global figure—while aid flows that year amounted to only about \$62 billion U.S. The developing countries earn far more income from trade than they receive from aid. The Commonwealth offers opportunity for us to move away from the donor-recipient syndrome of dependency to building relations as equals, which foster trade and many forms of cooperation.

This is happening in countries such as Malaysia, India—it now has a middle class exceeding 125 million people and has enormous purchasing power—and the new South Africa. These countries offer great promise as trading partners. This will create partnerships that will fuel their economies, as well as ours, with jobs and investments.

[Translation]

Les événements récents en Afrique du Sud et la fin de l'apartheid ont mis en lumière l'utilité du Commonwealth. C'est au sein du Commonwealth que le peuple sud-africain a trouvé l'élan qu'il lui fallait pour mener à bien sa lutte pour la dignité et le respect de soi. Le Commonwealth est le cadre à l'intérieur duquel on a pu collectivement faire appel à la conscience des peuples civilisés et mobiliser les appuis afin que des sanctions et d'autres mesures viennent mettre un terme à l'apartheid. Les Canadiens peuvent être fiers du rôle qu'ils ont joué dans ce processus et de l'influence qu'ils ont exercée sur celui-ci.

Je crois qu'il est significatif que l'Afrique du Sud ait été aujourd'hui réadmise dans le Commonwealth au cours d'une cérémonie à Londres. C'est un événement historique qui devrait nous remplir tous de joie, de satisfaction et de fierté.

Le Commonwealth est l'une des voies par lesquelles le Canada a obtenu la reconnaissance internationale. Il a permis à notre pays de devenir un membre respecté d'une collectivité de plus de 1,5 milliard de personnes dans 51 pays.

Fait encore plus important, le Canada a été l'un des architectes du Commonwealth moderne et a joué un rôle très important et très actif dans son cheminement qui l'a mené à une ère nouvelle. Des dirigeants canadiens successifs de tous les partis, à commencer par le premier ministre Saint-Laurent, ont façonné cette association unique de nations. Il est intéressant et encourageant de voir qu'elle a influé sur la formation de la Communauté des États indépendants dans les territoires de l'ex-Union soviétique.

Le choix de Victoria pour les Jeux du Commonwealth de 1994 est un autre exemple des avantages que nous procure cette association; le Commonwealth revêtira d'ailleurs vraisemblablement plus d'intérêt pour nous au fur et à mesure que s'élargira notre diversité multiculturelle.

Le Commonwealth a permis au Canada de reserrer ses liens avec plus d'un milliard de personnes dans le monde en développement. Le commerce international, qui contribue au renforcement de ses liens, à l'indépendance et à l'instauration d'économies durables est en train de prendre une importance supérieure à l'aide aux pays en développement.

En effet, les échanges ce sont élevés à environ 4,7 milliards de dollars US en 1992—c'est un chiffre global—alors que l'aide, cette année-là n'a représenté qu'à peu près 62 milliards de dollars US. Les revenus du commerce sont de loin supérieurs pour les pays en développement aux sommes qu'ils reçoivent sous forme d'aide. Le Commonwealth nous offre l'occasion de nous soustraire au syndrome de dépendance qui s'est créé entre les pays donateurs et les pays bénéficiaires, et d'établir des rapports fondés sur l'égalité, d'où la promotion du commerce et de nombreuses formes de coopération.

Cela est en train de devenir réalité dans des pays comme la Malaisie, l'Inde—qui a maintenant une classe moyenne de plus de 125 millions d'habitants et un énorme pouvoir d'achat—et la nouvelle Afrique du Sud. Ces pays offrent d'excellentes perspectives comme partenaires commerciaux. On pourra créer des partenariats qui seront synonymes pour leur économie, de même que pour la nôtre, d'emplois et d'investissements.

[Texte]

[Traduction]

• 1135

There's another reason why the Commonwealth is important to Canadian foreign policy. Racial tensions pose one of the most dangerous threats to global security and to our future, especially as it also coincides with the rich-poor division. The Commonwealth, more than any other association, can play a harmonizing and healing role in this process, and Canada, as one of the most trusted members, is one of the few countries that can provide leadership for this purpose.

Mr. Chairman, it's against this background that the Commonwealth of Learning is important. It is an instrument for practical cooperation that has a bonding effect. Through distance education and the effective use of new technologies it offers access to education and training to far more people than is possible by conventional means.

In Pakistan, for instance, 120,000 students of all ages, of both sexes, in all parts of the country, are receiving their undergraduate degrees by distance, which is much more than the number of students in the conventional universities.

Although 28 of the Commonwealth's 51 governments contribute to COL in addition to the B.C. government, it operates on less than \$5 million Canadian annually. For the first time in its history a Canadian, Dr. Ian Macdonald, president emeritus of York University in Toronto, is chair of its board of governors.

With your permission, Mr. Chairman, I'm going to ask Richard Simpson to say a few words about the practical focus of activities of the Commonwealth of Learning. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Perinbam. Mr. Simpson.

Mr. Richard Simpson (Director, Telecommunications and Technology, Commonwealth of Learning): Thank you. As Mr. Perinbam mentioned, the Commonwealth of Learning was established in 1988 as a Commonwealth instrument to promote the development and utilization of distance learning internationally and to encourage the deployment of communications and information technology for this purpose.

As members of the committee realize, Canada is uniquely advantaged in both of these areas. First of all, it has the benefit of an unparalleled record of success in distance learning and indeed pioneered the application of communications technologies in this field.

Secondly, Canada has long been considered a world leader in the development of telecommunications and other information technologies and in exploiting their capabilities in economic, social and cultural terms. With this background, Canada is especially well-positioned therefore to establish the links between education and technology that are required to advance learning strategies nationally and internationally.

Il y a une autre raison pour laquelle le Commonwealth est important pour la politique étrangère canadienne. Ce sont les tensions raciales qui font peser la pire menace sur la sécurité mondiale et notre avenir, surtout parce qu'elles coïncident aussi avec l'écart entre les riches et les pauvres. Plus que toute autre association, le Commonwealth peut jouer un rôle d'harmonisation et de réconciliation dans ce processus, et le Canada, l'un de ses membres en qui on a le plus confiance, est l'un des rares pays qui peut assurer le leadership nécessaire.

Monsieur le président, c'est ce contexte qui donne toute son importance au Commonwealth of Learning (COL), car il s'agit d'un instrument de coopération capable de créer des liens. Grâce à la formation à distance et à l'utilisation efficace de nouvelles technologies, il offre à beaucoup plus de gens la possibilité d'avoir accès à la formation et à l'éducation que ne le permettraient des moyens traditionnels.

Au Pakistan, par exemple, 120 000 étudiants de tous âges, des deux sexes et de toutes les régions du pays, font leurs études de premier cycle à distance, et sont donc beaucoup plus nombreux que les étudiants inscrits dans les universités traditionnelles.

Même si 28 des 51 pays membres du Commonwealth, en plus du gouvernement de la Colombie-Britannique, contribuent au financement du COL, son budget de fonctionnement annuel est inférieur à 5 millions de dollars canadiens. Pour la première fois dans l'histoire de l'association, un Canadien, M. Ian Macdonald, président émérite de l'Université York à Toronto, est président de son conseil des gouverneurs.

Avec votre permission, monsieur le président, je vais demander à Richard Simpson de dire quelques mots au sujet des activités concrètes du Commonwealth of Learning. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Perinbam. Monsieur Simpson.

M. Richard Simpson (directeur, Télécommunications et Technologie, Commonwealth of Learning): Merci. Comme l'a dit M. Perinbam, le Commonwealth of Learning a été créé en 1988 comme instrument du Commonwealth destiné à promouvoir l'essor et l'utilisation de la formation à distance à l'échelle internationale et à encourager le déploiement des technologies des communications et de l'information à cette fin.

Comme le savent les membres du comité, le Canada jouit d'avantages uniques dans ces deux secteurs. Premièrement, il a acquis une compétence sans égale en formation à distance et a en fait été un pionnier de l'application des technologies des communications dans ce domaine.

Deuxièmement, le Canada est depuis longtemps considéré comme un chef de file mondial dans la mise au point de technologies des télécommunications et d'autres technologies de l'information et dans leur mise en valeur sur les plans économique, social et culturel. Ses antécédents font qu'il est très bien placé pour établir entre l'éducation et la technologie les liens nécessaires pour faire progresser les stratégies d'apprentissage à l'échelle nationale et internationale.

[Text]

The essence of the Commonwealth of Learning's contribution to Canadian efforts in this domain has been to present a showcase for Canadian learning technologies both at its headquarters here in Vancouver and in the field and also to open a window for the exposure of Canadian educational products and expertise internationally, specifically in two important growth sectors: information technology products and services with application in the field of distance learning, and second, with respect to Canadian print, video, courseware and other materials needed for distance learning and training.

Over our first six years, COL's efforts have been supported through targeted support for its activities from various Canadian agencies. With this assistance COL has worked with the Canadian technology community, including telecommunications network providers, equipment suppliers and courseware producers both as a client and as partner in the design and implementation of distance learning systems.

For example, COL has directly implemented eight educational audio-conferencing networks in Commonwealth countries in Africa, Asia and the Caribbean using primarily Canadian equipment and technical expertise. The largest of these was the installation of the first educational teleconferencing network in India serving over 22 locations and linking the state open universities with Indira Ghandi National Open University in Delhi.

• 1140

COL has also become an important focal point for collaboration within the Canadian distance education community in relation to their international activities. It has played a particularly important role in furthering links between practitioners of distance learning and the suppliers of technology, and specifically for furthering their partnerships at the international level with Commonwealth educators.

Thus, under the current agreements with Heritage Canada, COL has been instrumental in acquiring and adapting course material from Canadian universities and community colleges for use in Commonwealth developing countries, and for commissioning Canadian-produced technical training material supporting the employment of Canadian learning technologies.

For the future COL hopes to continue its work with government agencies and members of both the educational and technology communities to provide a focal point for the marshalling of Canada's distance education resources and for their deployment internationally in support of development.

Mr. Chairman, we are pleased to be able to bring to the attention of the committee this example of functional cooperation within the Commonwealth, uniquely situated in Canada, and to outline its contribution both to Canada and to the international community at large. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Simpson. Mr. Penson.

Mr. Penson: Mr. Simpson, I'm just wondering if you could enlighten me on how extensively this network is used within Canada.

[Translation]

Le Commonwealth of Learning a essentiellement contribué aux efforts du Canada dans ce domaine en faisant connaître les technologies canadiennes d'apprentissage à son siège, ici à Vancouver, et sur le terrain et en ouvrant au monde une fenêtre sur le matériel et l'expérience du Canada en matière d'éducation, surtout dans deux importants secteurs en pleine croissance: celui des produits et des services liés aux technologies de l'information ayant des applications dans le domaine de la formation à distance et celui des imprimés, des vidéos, des didacticiels et d'autres aides pédagogiques nécessaires pour la formation et l'éducation à distance.

Depuis sa création, il y a six ans, divers organismes canadiens ont appuyé les efforts du COL en le faisant profiter de leur aide. Le COL a ainsi été appelé à travailler avec le monde canadien de la technologie, y compris des exploitants de réseaux de télécommunications, des fournisseurs de matériel et des producteurs de didacticiels, comme clients et comme partenaires, pour la conception et la mise en application de systèmes d'apprentissage à distance.

Par exemple, le COL a établi huit réseaux d'audioconférences éducatives dans des pays du Commonwealth en Afrique, en Asie et dans les Antilles en se servant surtout des connaissances techniques et de matériel canadiens. Le plus important d'entre eux est le premier réseau de téléconférences éducatives à avoir été aménagé en Inde; il dessert plus de 22 centres et relie les universités ouvertes du pays à l'Indira Ghandi National Open University à New Delhi.

Le COL est aussi devenu une plaque tournante pour la communauté canadienne du télé-enseignement à qui il facilite la collaboration pour ses activités internationales. Il a joué un rôle particulièrement important dans la multiplication des liens entre les praticiens du télé-enseignement et les fournisseurs de la technologie et la création de partenariats de niveau international entre enseignants du Commonwealth.

Grâce à des accords avec Patrimoine Canada, le COL a pu obtenir du matériel de cours d'universités et de collèges communautaires canadiens et les adapter aux besoins des pays en développement. Il a également commandé du matériel de formation technique produit au Canada, mettant ainsi à profit les technologies d'apprentissage canadiennes.

Avec les organismes gouvernementaux et les représentants du monde de l'enseignement et de la technologie le COL espère pouvoir continuer à travailler à la diffusion des ressources canadiennes de formation à distance pour favoriser le développement partout dans le monde.

Monsieur le président, nous sommes heureux de pouvoir attirer l'attention du Comité sur cet exemple de coopération fonctionnelle au sein du Commonwealth, unique au Canada, et de souligner sa contribution au niveau du Canada et de la communauté internationale. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Simpson. Monsieur Penson.

M. Penson: Monsieur Simpson, je me demandais si vous pourriez m'indiquer l'étendue de ce réseau au Canada.

[Texte]

Mr. Simpson: How extensively the technologies I've referred to—

Mr. Penson: The technology you're talking about in this distance learning network, is it used extensively in Canada, providing university training, for example, to remote areas? Are the same types of services you're offering overseas used extensively at home?

Mr. Simpson: Just to explain, the Commonwealth of Learning's role has been to facilitate the use of distance learning within the Commonwealth specifically. Therefore we have not ourselves been a provider of courses or training except in a rather limited sense with respect to training and the use of distance education as a way of promoting its use.

Mr. Penson: Just to be a little clearer, I'm not necessarily referring to your agency, but the technology.

Mr. Simpson: Okay, fine. We have examples in Canada of all the technologies we work with in the Commonwealth of Learning—everything from telecommunications networks used for education, audio-conferencing and video-conferencing applications, to the use of sophisticated computer-based training materials or courseware, and then on the other side to the employment of educational media—television and radio, video cassettes and so on for education.

To be specific, we of course have elaborate educational television networks in operation here in British Columbia, in Ontario, in the province of Quebec, and also networks operating in other provinces. Those are the three largest, Quebec, Ontario and British Columbia. Each province employs extensive libraries of media tapes and media technologies, meaning videotapes and audiotapes for use in schools and also in higher education.

In the area of telecommunications networks, B.C. is another good example of the use of audio-conferencing networks to link schools and institutions at the post-secondary level for the purpose of delivering courses and also for other education-related activities.

Mr. Penson: I think you understand where I'm going. This is a great project, but I don't believe we should be offering something to other countries that we don't offer to remote communities in our own country. That's the line I was trying to develop.

• 1145

Mr. Simpson: As I mentioned, Canada is a world leader in providing distance education through technology. Part of the reason for that is the fact that we have such a large territory to cover. We pioneered the use of satellite communications, for example, in delivering education to the north. The Department of Communications was one of the world leaders in developing satellite technology or precisely that purpose.

Senator Carney: To answer my colleague's concern, one reason the Commonwealth of Learning was established in British Columbia was because of the work the Province of British Columbia did in distance education. The expertise we developed here made us the natural centre. That is the kind of linkage that people have been suggesting when they appear before us.

[Traduction]

M. Simpson: Vous voulez dire à quel point les technologies dont je vous ai parlées. . .

M. Penson: La technologie dont vous parliez en ce qui concerne ce réseau d'apprentissage à distance, est-elle utilisée sur une grande échelle au Canada? Permet-elle d'offrir, par exemple, une formation universitaire dans les régions éloignées? Les services du genre de ceux que vous offrez à l'étranger sont-ils très répandus chez nous?

M. Simpson: Le rôle du Commonwealth of Learning a toujours été de faciliter l'utilisation de l'apprentissage à distance dans les pays du Commonwealth. Donc, nous n'avons jamais nous-mêmes offert des cours ou de la formation, sauf dans un sens assez limité en ce qui concerne la formation et l'utilisation de la formation à distance, pour la promouvoir.

M. Penson: Je ne parle pas nécessairement de votre organisme comme tel; je veux parler de la technologie.

M. Simpson: Je comprends. Nous pouvons vous donner des exemples de cas où toutes les technologies avec lesquelles nous travaillons au Commonwealth of Learning sont utilisées au Canada—depuis les réseaux de télécommunication utilisés pour la formation, l'audioconférence et la vidéoconférence jusqu'au matériel de formation informatisé le plus perfectionné, les didacticiels, en passant par les médias éducatifs comme la radio et la télévision, les vidéocassettes et autres outils pédagogiques.

Pour être plus précis, je dirai que nous avons bien sûr des réseaux de télévision éducative ici en Colombie-Britannique, en Ontario, au Québec et dans d'autres provinces. Il y en a surtout au Québec, en Ontario et en Colombie-Britannique. Chaque province a d'imposantes médiathèques où sont réunies des bandes vidéo et des cassettes pouvant être utilisées dans les écoles et aussi pour l'enseignement supérieur.

Dans le secteur des réseaux de télécommunications, la Colombie-Britannique est un autre bon exemple de l'utilisation de réseaux d'audioconférences entre les écoles et les établissements d'enseignement postsecondaire afin que puissent être offerts des cours et d'autres activités éducatives.

M. Penson: Je pense que vous voyez à quoi je veux en venir. C'est un très gros projet, mais je ne crois pas que nous devrions offrir à d'autres pays quelque chose que nous n'offrons pas à nos propres collectivités éloignées. C'est ce à quoi je voulais en venir.

M. Simpson: Comme je l'ai dit, le Canada est un chef de file mondial pour ce qui est de la formation à distance fondée sur la technologie. Cela s'explique en partie par le fait que nous occupons sur un vaste territoire. Nous avons été les pionniers de l'utilisation des communications par satellite, par exemple, afin qu'un enseignement puisse être offert dans le Nord. Le ministère des Communications est l'un de ceux qui ont ouvert la voie à l'échelle internationale à la technologie de transmission par satellite, précisément pour cette raison.

Le sénateur Carney: Pour répondre à la question de mon collègue, je dirais que le travail fait par la Colombie-Britannique dans la formation à distance est l'une des raisons pour lesquelles le Commonwealth of Learning a été établi dans cette province. L'expérience que nous avons acquise ici nous désignait tout naturellement. C'est le lien qu'ont fait d'ailleurs des gens qui ont comparu devant nous.

[Text]

My question is actually to Lilian To and SUCCESS. Foreign policy has a domestic impact. We don't take into account enough the fact that when we make decisions in foreign policy in Ottawa, it has an impact here at home. I think SUCCESS successfully deal with that impact, but I want you to talk about that.

For instance, a lot of your work reflects our national immigration policy. Perhaps you could tell the committee how that has evolved over the years. SUCCESS started in a church basement 20 years ago, and now you say you have 3,000 volunteers, 100 staff and about 5 centres. You said you served 70 people a year, but I think you meant 70,000. I wanted that on the record.

Ms To: Yes, it's 70,000.

Senator Carney: Can you give us that side of the coin? When we make a foreign policy decision to increase immigration from Asia, what does that mean here to you? Who are these people who come? What do they need? What does the community need to provide to them? It's a balance that we need to get.

Ms To: We appreciate the opportunity to talk about this. As the senator indicated, we started about 20 years ago. One of the reasons we've expanded to our present size and deal with over 70,000 people a year is that we are responding to the demand, needs and the growth in the community.

The number of immigrants coming from Asian countries has increased dramatically over the past few years. In 1992, for example, about 50% of the immigrants coming into B.C. were of Chinese origin. The source countries were mainly Hong Kong, Taiwan and China, with Hong Kong being the largest.

About 10,000 came to B.C. from Hong Kong last year, about 5,000 or 6,000 from Taiwan and about 3,000 from China. They made up about half of the immigrants who came into this province. So the numbers are increasing, but the make-up of the immigrants has also changed.

Twenty years ago it was more the non-English speaking family reunification, but over the years we have more people coming in who are professionals with expertise. Of the people immigrating from Taiwan, for example, over 80% are business immigrants. They are either investors, entrepreneurs or self-employed. About one-third of the people immigrating from Hong Kong are business immigrants, one-third are independent professionals with jobs and expertise, and about a third are family class immigration.

The make-up is a bit different from China, where most of the people come for family reunification, but that's changing. We have a different group of people coming in from China now.

[Translation]

Ma question s'adresse à Lilian To et a trait à SUCCESS. La politique étrangère a une incidence nationale. Nous ne tenons pas assez souvent compte du fait que les décisions prises à Ottawa au sujet de la politique étrangère ont une influence chez nous. Je pense, qu'on a réussi dans le cadre du programme SUCCESS à en tenir compte, mais j'aimerais que vous nous en parliez.

Par exemple, bon nombre de vos activités sont fonction de notre politique nationale d'immigration. Vous pourriez peut-être indiquer au comité comment ce programme a évolué au fil des ans. SUCCESS a débuté dans un sous-sol d'église il y a 20 ans et vous avez maintenant 3 000 bénévoles, 100 employés et à peu près cinq centres. Vous avez dit que vous veniez en aide chaque année à 70 personnes, mais je crois que vous vouliez dire 70 000. Je tenais à faire cette correction pour les fins du compte rendu.

Mme To: Oui, 70 000.

Le sénateur Carney: Pourriez-vous nous parler de cet aspect de la question? Lorsque nous décidons d'accueillir un plus grand nombre d'immigrants asiatiques, qu'est-ce que cela veut dire pour vous ici? D'où viennent ces gens? Quels sont leurs besoins? De quoi a besoin la collectivité pour leur venir en aide? Nous devons trouver un juste équilibre quelque part.

Mme To: Nous sommes heureux de pouvoir discuter de cette question avec vous. Comme le sénateur l'a indiqué, nous avons fait nos débuts il y a à peu près 20 ans. Nous avons pris autant d'ampleur et nous desservons plus de 70 000 personnes chaque année pour la bonne raison que nous répondons à la demande, que nous essayons de satisfaire aux besoins dans la collectivité.

Le nombre d'immigrants venant de pays d'Asie a augmenté considérablement au cours des dernières années. En 1992, par exemple, environ 50 p. 100 des immigrants en Colombie-Britannique étaient d'origine chinoise. Ils venaient principalement de Hong Kong, de Taiwan et de Chine mais surtout de Hong Kong.

L'année dernière, environ 10 000 immigrants sont arrivés en Colombie-Britannique en provenance de Hong Kong, 5 000 ou 6 000 à peu près de Taiwan et environ 3 000 de Chine. Ils représentaient à peu près la moitié des immigrants dans cette province. Non seulement le nombre des immigrants augmente, mais ils viennent aussi maintenant de milieux différents.

Il y a 20 ans, la politique d'immigration était davantage axée sur la réunification de familles parlant une langue autre que l'anglais, mais nous avons fini au fil des ans par accueillir plus de professionnels d'expérience. Par exemple, 80 p. 100 des immigrants venant de Taiwan sont des gens d'affaires. Ce sont soit des investisseurs, soit des entrepreneurs ou des travailleurs autonomes. À peu près le tiers des immigrants venant de Hong Kong sont des gens d'affaires, un tiers, des professionnels indépendants ayant un emploi et de l'expérience et un tiers à peu près, de personnes qui entrent dans la catégorie de la famille.

La situation est un peu différente en ce qui concerne la Chine, car la plupart des immigrants de ce pays viennent rejoindre ici un membre de leur famille, mais les choses changent. C'est un groupe différents de gens qui nous arrive maintenant de Chine.

[Texte]

[Traduction]

• 1150

Because of the changes, the needs have changed. We have progressed from providing a lot of translation and interpreting services to encouraging access, of course, to Canadian institutions. We encourage them to participate actively in Canada. Then the need changes to a need for employment and job training with people who have skills. Their qualifications are not recognized in Canada, although they bring in skills and training experience.

The business immigrants who are coming in now are facing a lot of language and cultural barriers. They are not able to use their expertise and resources effectively. That's why we're talking about how it sort of has an impact in both ways. Foreign policy impacts on the immigrants coming to this country. They are coming in with expertise. They are business people with experience. They have a lot of connections with China, Hong Kong, Taiwan, and Asia-Pacific trading, but they're not able to use the resources here because they don't know the Canadian economic system. They don't know about the business climate. They're afraid of losing their money. They don't know how to approach this language and cultural barrier.

We had immigrants coming to us for help. These business immigrants say they want to trade with China and Hong Kong. They want to export lumber or some of the resources here. However, they phone companies and these companies say they don't deal with small agents like them. They say they only deal with large agents. These immigrants ask what to do to access these resources. How can they establish exporting and trading relations if they don't have access to Canadian resources and Canadian businesses?

These are some of the issues and concerns. That's why we talk about the importance of using our local resources. We really have a very diverse population with a lot of expertise and skills and a lot of international connections in the Asia Pacific. If we really want to develop economic relations with Asia-Pacific countries, we have to be able to use the resources we actually have here.

Senator Carney: I have one question that follows that. One of the local impacts of foreign policy is in our school system. Vancouver has one of the largest school systems in the country. It always amazes people to understand that the majority of students in that school system do not speak English as their first language. Ottawa has a hard time dealing with that. The majority speak an Asian language or something else. That means there are benefits, but there are also costs and stresses on a school system that's trying to produce students to operate in Canada.

Do you think the government pays enough attention to the local costs created by our foreign policy abroad, or should we have a ledger that shows what the local costs are of our foreign policy initiatives?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We won't call that a leading question.

À cause de ces changements, les besoins ne sont plus les mêmes. Si par le passé nous offrions des services de traduction et d'interprétation, aujourd'hui nous les encourageons à fréquenter les écoles canadiennes, évidemment. Nous encourageons les néo-Canadiens à participer activement à la vie de la société canadienne. Il faut cependant trouver du travail et offrir une formation en cours d'emploi à ceux qui ont un métier. Leurs qualifications ne sont pas reconnues au Canada, même s'ils ont des compétences professionnelles et de l'expérience.

Les gens d'affaires qui immigreront maintenant chez nous doivent surmonter bon nombre d'obstacles linguistiques et culturels. Ils ne peuvent pas utiliser efficacement leur expérience et leurs compétences. C'est pourquoi nous disons que cela a des répercussions dans un sens comme dans l'autre. La politique étrangère influe sur les immigrants. Ils arrivent ici avec un bagage de connaissances. Ce sont des gens d'affaires expérimentés. Ils ont beaucoup de relations en Chine, à Hong Kong, à Taiwan et en Asie-Pacifique, mais ils ne sont pas capables d'utiliser ces atouts ici parce qu'ils ne connaissent pas le système économique canadien. Le climat des affaires ne leur est pas familier. Ils ont peur de perdre leur argent. Ils ne savent pas comment s'y prendre pour franchir les obstacles linguistiques et culturels.

Des immigrants sont venus nous demander notre aide. Ces gens d'affaires nous disent qu'ils veulent commercer avec la Chine et Hong Kong. Ils veulent y exporter du bois d'œuvre ou d'autres richesses naturelles. Toutefois, les entreprises à qui ils téléphonent leur disent qu'elles ne font pas affaires avec d'aussi petits négociants. Elles ne traitent qu'avec de grosses entreprises. Ces immigrants se demandent comment avoir accès à ces ressources. Comment peuvent-ils exporter et faire du commerce s'ils n'ont pas accès aux ressources et aux entreprises canadiennes?

Ce sont là certaines des préoccupations actuelles. C'est pourquoi nous parlons de l'importance de mettre à profit nos ressources locales. Nous avons une population très diversifiée qui a beaucoup d'expérience et de connaissances et bien des relations d'affaires en Asie-Pacifique. Si nous voulons vraiment resserrer nos liens économiques avec les pays d'Asie-Pacifique, nous devons être en mesure d'utiliser nos atouts.

Le sénateur Carney: J'ai une question à poser dans le même ordre d'idée. La politique étrangère a des répercussions ici, sur notre système scolaire notamment. Vancouver a l'un des plus imposants systèmes scolaires au Canada. Les gens sont toujours surpris de constater que l'anglais n'est pas la langue maternelle de la majorité des élèves de ce système scolaire. Cela pose un problème pour Ottawa. La majorité parle une langue asiatique ou autre. Cela présente des avantages, mais cela met aussi à rude épreuve un système scolaire qui essaie de préparer des élèves à fonctionner au Canada.

Croyez-vous que le gouvernement tient suffisamment compte des coûts à l'échelle locale créés par notre politique étrangère? Faudrait-il tenir la comptabilité de ce que coûte indirectement aux pouvoirs locaux notre politique étrangère?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous ne vous accusons pas de poser une question tendancieuse.

[Text]

Senator Carney: No, because I don't know what her answer will be.

A voice: Could it be any other?

Ms To: People—whether they are adults or children—may need to pick up a language. There are so many costs involved in educating them with language training. However, I believe this is actually human investment, because these people come with a lot of training already; they are educated. Adding language training means they will be able to contribute fully to Canadian society. I think this is an investment.

There is this cry from the provincial government about its local school board and the lack of resources for language training. Although education is certainly a provincial responsibility, does the federal government not also have a responsibility to provide the resources for basically a capital investment in humans? Eventually, Canada benefits. Canada brings in a lot of these young people with skills who, with language training, will really benefit this country.

• 1155

We have a lot of people from Hong Kong who already have English language capability. However, sometimes it is not quite sufficient enough to reach a professional level. They may be engineers, they may be nurses, but they are not able to pass the exam. They speak English in general conversation, but they need more advanced language training to reach the professional level. There needs to be investment in that area so that Canada will eventually reap the benefit of it.

Senator Carney: It is a point, because we hear a lot about the need to fund Asian languages to work abroad, but we don't hear a lot about the need to fund English language here.

Senator Perrault: I think Senator Carney and I may be in agreement on this point. Successive national governments or established immigration policies have brought many of these desirable people to our midst. They come to beautiful areas like British Columbia, or areas of opportunity, and the cost of educating those young people in the English language is placed on the local taxation base. This is a concern I feel.

Ms To: Yes.

Senator Perrault: There should be more federal assistance to help meet the costs of policies that they themselves have adopted and passed.

Senator Carney: We should treat English language training with the same funding capacity as we treat French language training in B.C. There is federal money for French language training, but there is very little money for English language training. Yet we are a bilingual country and you should be able to be trained in either language.

Ms To: Exactly.

Senator Perrault: There's underfunding, as far as the local taxpayer is concerned.

[Translation]

Le sénateur Carney: Non, parce que je ne connais pas la réponse.

Une voix: Que pourrait-elle répondre d'autre?

Mme To: Les gens, que ce soit des adultes ou des enfants—peuvent devoir apprendre une langue. L'apprentissage d'une langue coûte cher. Cependant, je parlerai dans ce cas-ci d'un investissement, parce que ces gens ont déjà toute une formation; ils sont instruits. L'apprentissage d'une langue les aidera tout simplement à jouer un rôle actif dans la société canadienne. Je pense que c'est un investissement.

Le gouvernement provincial se plaint que les conseils scolaires locaux n'ont pas les ressources voulues pour la formation linguistique. Même si l'éducation relève de la compétence des provinces, le gouvernement fédéral n'a-t-il pas aussi la responsabilité de fournir les ressources qu'il faut pour faire fructifier le capital humain? Au bout du compte, c'est le Canada qui en profitera. Le Canada fait venir ici bien des jeunes gens d'expérience qui, s'ils reçoivent une formation linguistique, pourront vraiment lui être utiles.

Bien des immigrants de Hong Kong connaissent déjà l'anglais. Cependant, il arrive parfois qu'ils n'en ont pas une assez bonne connaissance pour l'utiliser au travail. Il peut s'agir d'ingénieurs ou d'infirmiers ou infirmières, mais ils n'arrivent pas à réussir l'examen. Ils ont une connaissance de l'anglais parlé, mais ils leur faudrait une connaissance plus poussée de la langue pour l'utiliser au travail. Le Canada doit investir dans leur formation pour tirer profit de cette richesse.

Le sénateur Carney: C'est un bon argument, parce qu'on nous parle souvent de la nécessité de financer l'enseignement de langues asiatiques pour le travail à l'étranger, mais rarement de la nécessité de financer des cours d'anglais chez nous.

Le sénateur Perrault: Je suis d'accord avec le sénateur Carney là-dessus. Des gouvernements fédéraux successifs ont adopté des politiques d'immigration qui ont attiré chez nous un grand nombre de ces immigrants de choix. Ils viennent s'installer dans de belles régions comme la Colombie-Britannique, dans la terre promise, et le coût de leur formation linguistique vient alourdir le fardeau fiscal des municipalités. C'est ça qui me préoccupe.

Mme To: Oui.

Le sénateur Perrault: Le gouvernement fédéral devrait financer une plus grande partie des coûts des politiques qu'il a lui-même adoptées.

Le sénateur Carney: Nous devrions financer l'apprentissage de l'anglais au même titre que l'apprentissage du français en Colombie-Britannique. Le gouvernement fédéral consacre de l'argent à l'enseignement du français, mais très peu à l'enseignement de l'anglais. Pourtant, nous sommes un pays bilingue et chacun devrait pouvoir apprendre l'une ou l'autre langue.

Mme To: Vous avez tout à fait raison.

Le sénateur Perrault: Il y a sous-financement, du moins en ce qui concerne le contribuable local.

[Texte]

Ms To: Definitely. The financial responsibility is a burden on the provincial and the local property taxpayers.

Senator Perrault: That's correct. We agree on that.

Ms To: The federal government should be putting more resources into investment in this area.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Ms To, perhaps I could introduce a Toronto perspective in this British Columbia discussion and suggest to you that you've touched on something that is very important for all of us, because I think whatever region of the country we live in, whether it's Quebec or Ontario... We're a population of immigrant people and we all have problems. In my own riding, for example, I could tell you about the Filipino people and we could tell you about a lot of Sikhs. We all have people who are coming to this country... they bring valuable human resources with them. They find barriers because there are provincial impediments to access to professions. There is the difficulty of their getting in. You mentioned business. It seems to us in this committee that we keep talking about the global village, and we want to be effective actors in that global village.

Perhaps you can tell us in a few words, before we break for lunch, if there are any suggestions. Would you be willing to write to us with your suggestions about how we could help or make recommendations to the Canadian government to enable our own rich multicultural community to get in and be better engines of growth for Canada, not be inhibited in the way in which they grow? You've obviously had experience with this and I think it could be very helpful to us with any recommendations. In our case, it's directed towards export markets obviously, because that's the international affairs aspect, but there are more domestic aspects too.

Ms To: Yes. We appreciate this opportunity to talk about it.

First of all, when immigrants come to a new country, I think the government should invest in helping them settle and adjust here, help them acquire more skills so that they can actually contribute fully to Canadian society. I think that part is really important.

As I indicated earlier, language training is crucial for these immigrants to be fully Canadian. The current language program, the LINC program, is very basic. It is just sufficient enough for someone to be able to converse with a neighbour, to catch a bus. It would be very difficult for them to get a job or any senior jobs that require more complicated communication skills or language skills. There is a need for higher level language training for these immigrants, especially for professionals, language training related more to the skill level so that they can eventually integrate into Canadian society.

Secondly, there is the opportunity that should be available for immigrants to access equity in terms of employment opportunities, for their qualifications to be recognized and to be assessed. It seems a real waste for Canada to have admitted

[Traduction]

Mme To: Effectivement. Ce sont les contribuables provinciaux et les propriétaires locaux qui doivent payer la note.

Le sénateur Perrault: C'est exact. Nous sommes d'accord là-dessus.

Mme To: Le gouvernement fédéral devrait investir plus d'argent dans ce secteur.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Madame To, la discussion a porté sur la Colombie-Britannique, mais je pourrais peut-être vous donner le point de vue d'un Torontois, car vous avez abordé une question qui est très importante pour nous tous, parce que peu importe la région du pays où nous vivons, que ce soit au Québec ou en Ontario... Nous sommes une population d'immigrants et nous éprouvons tous des problèmes. Dans ma propre circonscription, par exemple, je pourrais vous dire ce qu'il en est des Philippins et nous pourrions aussi vous dire ce qu'il en est de bien des Sikhs. Des gens viennent s'installer dans toutes les provinces... Ils ont beaucoup à offrir. Ils se heurtent à des obstacles parce qu'il y a des entraves provinciales à l'accès aux professions. Ils ont de la difficulté à percer. Vous avez parlé des gens d'affaires. Nous n'arrêtons pas de parler ici du grand village dans lequel nous vivons, et nous voudrions y jouer un rôle efficace.

Vous pourriez peut-être nous dire en quelques mots, avant que le comité ne lève la séance pour le déjeuner, si vous avez des suggestions à faire. Seriez-vous prête à nous en faire part par écrit et nous dire comment nous pourrions être utiles ou à faire des recommandations au gouvernement canadien afin que notre riche communauté culturelle puisse véritablement devenir un moteur de la croissance pour le Canada au lieu d'être entravée dans son développement? De toute évidence, vous connaissez bien la question et toutes les recommandations que vous pourriez faire nous seraient très utiles. Nous nous intéressons surtout, il est vrai, aux marchés d'exportation, parce que nous traitons ici d'affaires internationales, mais il ne faudrait pas oublier non plus les aspects nationaux de la question.

Mme To: Oui. Nous sommes heureux que vous nous donniez l'occasion d'exprimer nos vues.

Tout d'abord, lorsque des immigrants arrivent dans un nouveau pays, je pense que le gouvernement devrait investir pour les aider à s'installer et à s'adapter, leur permettre d'améliorer leurs connaissances pour qu'ils soient vraiment un apport à la société canadienne. Je crois que cela est très important.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, la formation linguistique est essentielle à ces immigrants pour qu'ils deviennent de vrais Canadiens. Le programme d'enseignement actuel, le PEIC, est très rudimentaire. Il permet à peine d'en connaître suffisamment pour pouvoir bavarder avec un voisin ou prendre l'autobus. Il serait très difficile à ceux qui y participent d'obtenir un emploi qui exige une plus grande capacité de communication ou une meilleure connaissance de la langue. Ces immigrants ont besoin d'une formation linguistique plus poussée, surtout les professionnels, d'une connaissance de la langue qui leur permettra de s'intégrer à la société canadienne.

De plus, les immigrants devraient eux aussi pouvoir jouir d'une égalité d'accès à l'emploi pour que leurs qualifications puissent être reconnues et évaluées. C'est un vrai gaspillage pour le Canada de ne pas mettre à profit les compétences des

[Text]

people with skills, whose skills they think Canada would need. In Harvard they cannot use their skills because their qualifications are not recognized. So there has to be work done on assessment and on some way of recognizing the skills the immigrants have brought in.

• 1200

Thirdly, I talked about the business immigrants earlier, and there really needs to be some work done to be able to use both the financial... and expertise of these business immigrants so that they can build bridges between Canadian business. I heard earlier the talk about small business being very important if we really want to look at economic linkages with China, that we really have to depend on small business.

But these people come in and they are a bit lost. So we need to help by building language and cultural bridges for them to understand the scene so that they can really build bridges. We need to build a network between these business immigrants and the Canadian business enterprises.

So these are just a few points. I appreciate this opportunity to elaborate on those. We'll submit a more detailed brief later on.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you. I have one specific question that one of the members asked. I just wanted confirmation on your figure. You did say 70,000 people?

Ms To: Oh, 70,000 definitely.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): A year.

Ms To: We have five different centres and even in one centre we see 200 or 300 people a day.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Nothing impresses politicians more than large numbers of people.

Mr. Perrault, please.

Senator Perrault: Mr. Perinbam, I've been a member of the Commonwealth Parliamentary Association for 35 years. I joined when I was just a toddler.

I really am enthusiastic about the potential now that South Africa has been readmitted; it's a good day, it's a fine day.

Speaking of learning, is the open university operated in England now, do you know? In Great Britain do they still have that and is it going successfully? That's the pattern for some of your work, I presume.

Mr. Perinbam: Yes, Mr. Chairman, the open university is very advanced and we have had very good relationships with them, and of course in the Commonwealth context they are a major contributor.

Senator Perrault: Yes, I would think, but they're still producing their quality material.

Mr. Perinbam: Oh, yes.

Senator Perrault: That's very heartening. It's good to have a good model. It's good to have an entity like COL in our midst here. It's a good thing.

[Translation]

immigrants, les compétences dont le Canada a besoin d'après eux. Ils ne peuvent pas utiliser leurs connaissances parce qu'on ne reconnaît pas leurs qualifications. Il faut donc faire quelque chose du côté de l'évaluation et s'interroger sur les moyens à prendre pour reconnaître les compétences des immigrants.

Troisièmement, j'ai parlé tout à l'heure des gens d'affaires, et il faudra vraiment faire quelque chose pour pouvoir utiliser leur expérience des affaires afin qu'ils puissent se rapprocher des entreprises canadiennes. Quelqu'un a dit tantôt que les petites entreprises sont très importantes et qu'il faudra compter sur elles si nous voulons établir des liens économiques avec la Chine.

Mais ces gens arrivent ici et ils sont un peu perdus. Nous devons donc les aider à franchir les obstacles linguistiques et culturels auxquels ils se heurtent pour qu'ils puissent comprendre notre réalité et établir des liens. Nous devons faire en sorte que les gens d'affaires immigrés puissent rejoindre les entreprises canadiennes.

Ce ne sont là que quelques points sur lesquels je voulais attirer votre attention. Comme vous nous l'avez demandé, nous allons vous présenter un mémoire plus détaillé à une date ultérieure.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci. J'ai à vous poser une question qui a déjà été posée par l'un des membres. Je n'aurais besoin que d'une confirmation. Vous avez bien dit 70 000 personnes?

Mme To: Oui, 70 000, exactement.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Chaque année.

Mme To: Nous avons cinq centres différents et même un où nous rencontrons entre 200 et 300 personnes par jour.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Rien n'impressionne plus les politiciens que les foules nombreuses.

Monsieur Perrault, s'il vous plaît.

Le sénateur Perrault: Monsieur Perinbam, je suis membre de l'Association parlementaire du Commonwealth depuis 35 ans, depuis que je suis tout petit, en fait.

Je suis enthousiaste à l'idée des perspectives qui s'ouvrent maintenant que l'Afrique du Sud a été réadmise; c'est un beau jour.

Parlant d'apprentissage, l'université ouverte existe-t-elle toujours en Angleterre, le savez-vous? Connaît-elle toujours autant de succès? J'imagine que vous vous en êtes inspirée.

M. Perinbam: Oui, monsieur le président, l'université ouverte est très avancée et nous entretenons de très bonnes relations avec elle et il va sans dire, dans le contexte du Commonwealth, que sa contribution est importante.

Le sénateur Perrault: Oui, j'imagine, et elle produit toujours du matériel de qualité.

M. Perinbam: Oh oui.

Le sénateur Perrault: C'est très réjouissant. C'est bien d'avoir un bon modèle. Il est bon d'avoir un organisme comme le COL chez nous. C'est une bonne chose.

[Texte]

Mr. Perinbam: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): On that positive note, I would perhaps suggest it's time to break for lunch. I have a couple of announcements to make to the committee members.

Before I do that I want to thank our witnesses for the time they took to prepare their presentations. We're very grateful to you for your observations. As I have said to the other witnesses, we'll be reporting in October. If something comes to your attention that you feel we should know about, we'd be more than pleased to receive it. We appreciate your help and your input. It's very important to us in our understanding and I think even after a day and a half of Vancouver we're beginning to appreciate the richness of talent we have here. Thank you very much.

I wonder if I could just ask for the attention of my fellow committee members to just make a couple of suggestions to them. The program had originally suggested we break until 12:30 p.m. I think that's giving us too little time. I'm going to recommend that we break from now until 1:10 p.m., which will give us approximately an hour, and that we resume then at 1:10 p.m. and go until 2:30 p.m. or 2:40 p.m. At 3:30 p.m. the bus will leave from the front door to go to the airport.

AFTERNOON SITTING

[Traduction]

M. Perinbam: Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Sur cette note positive, je vous proposerais de lever la séance pour le déjeuner. J'ai un certain nombre de choses à annoncer aux membres du comité.

Avant de le faire, je tiens à remercier nos témoins du temps qu'ils ont consacré à leurs exposés. Nous vous savons gré de toutes vos observations. Comme je l'ai dit aux autres témoins, nous allons présenter notre rapport en octobre. Si vous apprenez des choses qui pourraient nous intéresser, n'hésitez pas à nous les communiquer. Nous apprécions votre aide et votre appui. Nous en avons besoin pour bien comprendre la question et je crois qu'après une seule journée et demie à Vancouver nous commençons à apprécier à leur juste valeur tous les talents que nous avons ici. Merci beaucoup.

Je demanderais l'attention de mes collègues à qui j'ai une ou deux suggestions à faire. Il avait été prévu au départ que nous prenions une pause jusqu'à 12h30. Je pense que cela nous laisse trop peu de temps. Je vais donc recommander que nous levions la séance jusqu'à 13h10, ce qui nous donnerait à peu près une heure, et que nous reprenions ensuite nos travaux jusqu'à 14h30 ou 14h40. L'autobus part de l'entrée principale à 15h30 pour l'aéroport.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

• 1320

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'd like to call this session to order. We have with us representatives of the United Church of Canada, the Union of Spiritual Communities of Christ and the Inter-Church Committee for World Development.

Perhaps by way of introduction I could just explain to you that Professor Carney had to go back to Ottawa on an emergency trip and Senator Perrault and Mr. Penson are being interviewed for television; they'll get here as soon as they can. So I think rather than waiting, we'll start, if that's all right with you.

I would ask the Reverend Shelagh MacKinnon to lead off. I don't know if you were here this morning, but let me explain to you very quickly what we're doing. As the joint Senate and House of Commons committee, we're very interested in hearing the opinions of Canadians on where we're going in terms of foreign policy and where we should be in the future. We are therefore very anxious to get feedback from you on where you think the future directions of Canadian foreign policy should be. Obviously the churches and religious institutions have a great deal of experience in this area, with work that has been done in other countries and within our own communities, so that's very important input for us.

We've split the committee into three, so part of the committee is sitting in central Canada and another part is sitting in eastern Canada. This is the way we're going about it. You can be assured your briefs and presentations will be made available to the whole committee back in Ottawa when we marry all the information we've been collecting.

Thank you very much for coming. I would suggest you keep your formal remarks to about ten minutes each; that leaves us time to ask you questions. Would that be all right? Thank you very much.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La séance est maintenant ouverte. Nous avons devant nous des représentants de l'Église unie du Canada, de l'Union of Spiritual Communities of Christ et de l'Inter-Church Committee for World Development.

Pour commencer, je voudrais expliquer que le sénateur Carney a dû rentrer à Ottawa d'urgence et que le sénateur Perrault et M. Penson sont allés faire une entrevue pour la télévision; ils vont nous rejoindre dès qu'ils le pourront. Donc, plutôt que d'attendre, nous allons commencer, si cela vous convient.

Je vais demander à la Révérende Shelagh MacKinnon de prendre la parole la première. Je ne sais pas si vous étiez ici ce matin, mais permettez-moi de vous expliquer très rapidement ce que nous faisons. Le Comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes tient beaucoup à savoir ce que les Canadiens pensent de notre politique étrangère et de l'orientation qu'elle devrait prendre pour l'avenir. Nous attendons donc vos commentaires avec impatience. Les Églises et les institutions religieuses ont évidemment une grande expérience dans ce domaine, grâce au travail qu'elles accomplissent chez nous et à l'étranger; votre participation est donc très importante pour nous.

Nous avons divisé le Comité en trois; il y en a donc une partie qui siège dans le centre du pays, et une autre dans l'Est. C'est ainsi que nous procédons. Mais soyez assurés que l'ensemble du Comité pourra prendre connaissance de vos mémoires et de vos exposés quand nous serons de retour à Ottawa et que nous colligerons toute l'information que nous aurons recueillie.

Je vous remercie beaucoup d'être venus. Je vous suggère de limiter vos remarques préliminaires à une dizaine de minutes chacune pour que nous ayons le temps de vous poser des questions. Est-ce que cela vous convient? Merci beaucoup.

[Text]

Mr. John Verigin (Executive Assistant, The Union of Spiritual Communities of Christ): May I ask a question, Mr. Chairman?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, by all means.

Mr. Verigin: Until what time is this session going to run?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We have to rise at 3 o'clock, but we have another set of witnesses. This group can't go until 3:30, but we can give you about an hour and a half.

Mr. Verigin: Thank you very much.

The Reverend Shelagh MacKinnon (United Church of Canada): After an hour and a half with three clergy, you know we will have taken communion and an offering, so you'll be as aware of the passing of time.

I'm Shelagh MacKinnon; I'm a United Church minister here in Vancouver. I'm representing a working unit of our conference entitled the "World Development Education Working Unit"; it's part of our division of global affairs. Our working unit is made up of people like myself—clergy—and laypeople from all over our conference in British Columbia. We meet about monthly and have as our mission statement that which is in bold in the copy you have. I'll just read it, because I don't know if everyone has it in front of them. It states:

The mission statement of our working group is a good starting point for this brief, and it is this:

Recognizing that all people are brothers and sisters, the World Development Working Unit seeks to highlight the need for B.C. Conference, its presbyteries and congregations to become informed and active on world development issues. To achieve this it encourages education and action, particularly around World Food Day, the INFACT campaign, Ten Days for World Development and similar issues of national debt. The level of Canada's development assistance will be central to our working unit.

I thought I would just review a little bit about those groups we work with—the NGOs listed on our mission statement—to help you understand why we are presenting a brief this afternoon. World Food Day is October 16 every year. For the last years and again this year their focus will be on world food security issues—food security here in Canada and around the world and how they are connected. World Food Day is the result of a coalition of many churches and groups working for the assurance that all people, at all times, have both physical and economic access to the food they need for an active, healthy life.

[Translation]

M. John Verigin (attaché de direction, The Union of Spiritual Communities of Christ): Puis-je vous poser une question, monsieur le président?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui, bien sûr.

M. Verigin: Combien de temps la séance va-t-elle durer?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous devons lever la séance à 15 heures, mais nous avons un autre groupe de témoins à entendre. Votre groupe ne peut pas continuer jusqu'à 15h30, mais nous pouvons vous donner environ une heure et demie.

M. Verigin: Merci beaucoup.

La Révérende Shelagh MacKinnon (Église unie du Canada): Après une heure et demie avec trois membres du clergé, on aura fait la quête et tous communié. Vous serez donc sûrement conscient du passage du temps.

Je m'appelle Shelagh MacKinnon et je suis ministre de l'Église unie ici à Vancouver. Je représente un groupe de travail de notre conférence qui s'occupe d'éducation en matière de développement mondial; ce groupe fait partie de notre division des affaires internationales. Il se compose de gens comme moi—qui sont membres du clergé—et de laïques de notre conférence qui viennent de toute la Colombie-Britannique. Nous nous réunissons à peu près une fois par mois, et notre énoncé de mission est indiqué en caractère gras dans le document que vous avez en main. Je vais vous lire parce que je ne sais pas si tout le monde en a un exemplaire.

L'énoncé de mission de notre groupe de travail constitue un bon point de départ pour notre mémoire; le voici.

Le groupe de travail sur le développement mondial, reconnaissant que tous les membres de tous les peuples sont frères et soeurs, cherchent à illustrer la nécessité, pour la conférence de la Colombie-Britannique, ses consistoires et ses fidèles, de s'informer des questions relatives au développement mondial et de s'en occuper activement. À cette fin, il encourage l'éducation et l'action, particulièrement à l'occasion de la Journée mondiale de l'alimentation, de la campagne INFACT, des *Ten Days for World Development* et d'autres questions d'envergure nationale. Le niveau de l'aide au développement accordée par le Canada constitue un élément central de notre travail.

J'ai pensé qu'il serait bon de vous dire quelques mots au sujet des groupes avec lesquels nous travaillons—les ONG énumérés dans notre énoncé de mission—pour vous aider à comprendre pourquoi nous vous présentons un mémoire aujourd'hui. La Journée mondiale de l'alimentation est célébrée le 16 octobre de chaque année. Depuis quelque temps, et encore cette année, cette journée portera en particulier sur la sécurité alimentaire mondiale, c'est-à-dire la sécurité alimentaire ici au Canada et dans le monde entier, et sur les liens entre ces deux aspects de la question. La Journée mondiale de l'alimentation est l'oeuvre d'une coalition de bon nombre d'Églises et de groupes qui travaillent pour garantir que tous, aient en tout temps, matériellement et financièrement accès à la nourriture dont ils ont besoin pour mener une vie active et être en bonne santé.

[Texte]

[Traduction]

• 1325

Also inherent in this concept of World Food Day is that the ability to acquire food be assured, that the food itself be nutritionally adequate and personally and culturally acceptable, and that this food be obtained in a manner that upholds basic human dignity.

So World Food Day works with and around churches every fall, bringing up the causes and links between local food security and global food security. It is an active and important part of our work.

The campaign by INFACT, which is the second NGO with which we work, has to do with the marketing of breast milk substitutes, both in Canada and overseas.

Our world development education working unit has been trying to persuade the federal government to put the code recommendations of the World Health Organization that were adopted in Geneva in 1981 into law in Canada. So far this has not happened. We believe that doing so is important. The code includes 10 provisions that basically have to do with the advertising and promotion of breast milk substitutes in Canada and around the world. I'm sure you may have even heard of it in other places or at other times.

The third coalition we work with is Ten Days for World Development. This is another ecumenical coalition and last year it focused on the theme of "Development Demands Democracy" and looked at the two illustrations of El Salvador and South Africa. I'm not sure whether you're familiar with those campaigns. I have a couple of copies left of the brochures on El Salvador and South Africa. There is not an equal number of copies, but there's enough to give you a bit of an idea of what we have. They are inserts in the church bulletins.

Ten Days for World Development is quite an established NGO and must be about 20 years old now. It has been teaching us in the churches that we have development and world development in order to improve the dignity of our human family and help developing countries become self-sustaining.

Ten Days for World Development has encouraged us by advising that nine out of ten Canadians do believe Canada should promote human rights and see Canada as a world leader in the promotion of peace and human rights. Ten Days has also encouraged us by reminding us that two out of three Canadians believe aid to developing countries is an effective way of preventing wars in the world.

This coming year, 1995, the ten days will be held in the beginning of February. They originated from a trip that a group of church leaders made across Canada, which originally took 10 days. The goal programs for 1994 and 1995 are on gender, power participation, and economic justice.

Cette Journée mondiale de l'alimentation est également fondée sur les principes selon lesquels la possibilité de se procurer de la nourriture doit être garantie, la nourriture elle-même doit être convenable sur le plan nutritif, et être acceptable du point de vue personnel et culturel, et il doit être possible de se la procurer tout en conservant sa dignité d'être humain.

La Journée mondiale de l'alimentation est donc organisée avec la collaboration des Églises, tous les automnes; c'est une occasion de faire ressortir les liens entre la sécurité alimentaire locale et mondiale. Il s'agit d'un élément important de notre travail.

La campagne de l'INFACT, qui est la deuxième ONG avec laquelle nous travaillons, porte sur commercialisation des substituts du lait maternel tant qu'au Canada qu'à l'étranger.

Notre groupe de travail sur l'éducation en matière de développement mondial a essayé de persuader le gouvernement fédéral d'appliquer ici le code de recommandations que l'Organisation mondiale de la santé a adopté à Genève en 1981. Jusqu'ici, cela n'a pas été fait mais nous pensons que ce serait important. Ce code contient dix dispositions qui portent en gros sur la publicité et la promotion touchant les substituts du lait maternel au Canada et dans le monde entier. Je suis sûre que vous en avez déjà entendu parler.

La troisième coalition avec laquelle nous travaillons est celle qui organise les *Ten Days for World Development*, dix jours pour le développement mondial. Il s'agit d'une autre coalition oecuménique, qui a mis l'accent l'an dernier sur le thème de la nécessité de la démocratie pour le développement, un thème illustré par deux exemples précis, ceux du Salvador et de l'Afrique du Sud. Je ne sais pas si vous connaissez bien ces campagnes. Il me reste quelques exemplaires des brochures sur le Salvador et l'Afrique du Sud. Je n'en ai pas assez pour tout le monde, mais quand même suffisamment pour vous donner une idée de ce que nous faisons. Ces brochures sont insérées dans nos bulletins.

Ten Days for World Development est une ONG bien établie, qui doit avoir maintenant une vingtaine d'années. Elle nous enseigne que nous devons insister sur le développement mondial pour améliorer la dignité de la famille humaine et pour aider les pays en voie de développement à atteindre l'autosuffisance.

Cette organisation nous a encouragé en nous disant que neuf Canadiens sur dix estiment que le Canada devrait promouvoir les droits de la personne et considèrent leur pays comme un chef de file mondial dans le domaine de la promotion de la paix et des droits de la personne. Elle nous a également encouragé en nous rappelant que deux Canadiens sur trois pensent que l'aide aux pays en voie de développement est un moyen efficace pour prévenir les guerres dans le monde.

L'année prochaine, en 1995, les dix jours du développement mondial auront lieu au début de février. Cette initiative est née à la suite d'un voyage d'un groupe de dirigeants d'organisations religieuses dans l'ensemble du Canada; ce voyage avait duré dix jours. Les programmes de 1994 et 1995 portent en particulier sur la condition féminine, la participation au pouvoir et la justice économique.

[Text]

As with other programs, this one again takes our interest and our focus to the poorest countries and the neediest situations and hopes to teach us more about the impact of gender issues in development, which is something that is increasingly important to us in the churches. We are hoping to use the resources and the input of the southern NGOs and the southern female theologians and reflectors.

So these are the kinds of concerns our working unit works with, month after month. It has put together a group of individuals who are highly committed to a variety of international issues and are quite familiar, over a fair degree of time, with the impact of government changes and policy on those families they have been working with in the family of nations.

So our working unit was discouraged with the budget reduction of overseas aid. As we have said, we believe that we are called, first of all, by God—because we are a Christian organization—to respond to the neediest of people, out of the generosity of the bounty we share here in Canada.

• 1327

I won't necessarily read our little one-page summary, but we stress our belief that Canada should be able to reach its previously stated goal of 0.7% of the GNP for overseas development. We believe it should be for the neediest countries and that partnership should be the model, with the people in those countries working together with Canadians to decide where the money should be spent and how.

Our concern for the place of women in the developing world would also encourage us just to highlight the need to encourage women to be part of those discussions on development.

We would urge the government to develop a budget for emergency aid outside of that 0.7%, knowing that it can quickly be taken up and then development itself be cut.

We're grateful for every opportunity we have to put forward our prayers and hopes that Canada might take and keep its role in the nations as a place that others might look to for help, for a hand up and for a chance to be equated as fully equal persons of dignity.

Our British Columbia conference just ended, our provincial meeting where all of us get together. About 600 of us gathered in North Vancouver. We were given a Jesuit prayer by our leader, the Reverend Jim Elliott. He quoted this to us and I think it applies today. He said that we are simply asked to gentle our bruised world, to be compassionate of all, including oneself, to share the ancient tale, and to go the way of God's foolish ones. I think that applies to and it encourages us. We are asked to gentle this world that is bruised. We're thankful for our chance to speak to you on that today.

[Translation]

Comme d'autres programmes, celui-ci met l'accent sur les pays les plus pauvres et sur les besoins les plus urgents, dans l'espoir de nous en apprendre davantage sur les liens entre la condition féminine et le développement, une question qui nous importe de plus en plus, dans les Églises. Nous espérons pouvoir mettre à profit les ressources et la participation des ONG du Sud, ainsi que des théologiennes et des penseuses de cette région.

Voilà donc le genre de préoccupation sur lesquelles notre groupe de travail se penche mois après mois. Nous formons un groupe de personnes qui s'intéressent beaucoup à toutes sortes de questions internationales et qui connaissent assez bien, avec le temps, les répercussions des changements de gouvernement et des politiques gouvernementales sur les familles auprès desquelles nous travaillons, dans la grande famille des nations.

Notre groupe de travail a donc été découragé de constater que le budget consacré à l'aide internationale avait été réduit. Comme nous l'avons déjà dit, nous pensons que c'est tout d'abord Dieu—puisque nous sommes une organisation chrétienne—qui nous a demandé de nous occuper des plus démunis, en partageant l'abondance dont nous jouissons ici au Canada.

Je n'ai pas l'intention de vous lire notre petit résumé d'une page, mais nous y précisons que, d'après nous, le Canada devrait pouvoir atteindre l'objectif de 0,7 p. 100 du PNB qu'il s'était déjà fixé pour l'aide au développement international. Nous pensons que cette aide devrait aller aux pays qui en ont le plus besoin et qu'elle devrait être fondée sur la coopération, les gens de ces pays travaillant avec les Canadiens pour décider à quoi l'argent devrait servir et comment il devrait être dépensé.

Étant donné l'importance que nous accordons à la place des femmes dans les pays en développement, nous voudrions également souligner qu'il faudrait encourager les femmes à participer à ces discussions sur le développement.

Nous demandons instamment au gouvernement de prévoir un budget pour l'aide d'urgence, au-delà de ces 0,7 p. 100, puisque ce genre d'aide peut facilement accaparer tout le budget au dépend de l'aide au développement.

Nous profitons avec plaisir de toutes les occasions qui nous sont offertes de présenter nos vœux et nos espoirs que le Canada prenne et conserve le rôle qui lui revient dans le concert des nations, celui d'un pays vers lequel les autres peuvent se tourner pour obtenir de l'aide et des appuis, ainsi que la chance de vivre dans l'égalité et la dignité.

Notre conférence de Colombie-Britannique vient de se terminer; au cours de cette rencontre provinciale environ 600 d'entre nous se sont réunis à North Vancouver. Notre guide, le révérend Jim Elliott, nous a récité une prière des Jésuites. Il nous a cité cette prière, et je pense qu'elle s'applique aujourd'hui. Il nous a dit qu'on nous demande simplement d'apaiser notre monde meurtri, de faire preuve de compassion envers tous, y compris nous-mêmes, de répandre la bonne parole et de retrouver l'innocence des enfants de Dieu. Je pense que cela s'applique à nous et que c'est un encouragement. On nous demande d'apaiser notre monde meurtri. Nous vous remercions de nous avoir donné l'occasion de vous parler de cette question aujourd'hui.

[Texte]

[Traduction]

• 1330

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Reverend MacKinnon. We'll get back to some questions with you when we've heard from the other members of the panel. Perhaps I could next turn to Mr. Bill Boyd, who is from the Inter-Church Committee for World Development.

Mr. Bill Boyd (Chair, Inter-Church Committee for World Development): Thank you very much, Mr. Chairman and members of the committee. We do appreciate this opportunity to present to you our views on aspects of Canada's foreign policy. It's a fairly lengthy brief so I'm just going to sort of walk through some of the major points.

Our committee comes from Kelowna, which is in the interior of British Columbia. The city and the area have a population of around 100,000. We're one of many similar committees across the country that work in conjunction with the relief and development agencies of the Presbyterian, Lutheran, United, Roman Catholic, and Anglican churches. We also participated in a *Ten Days* program, as mentioned earlier.

One of the reasons that we're particularly happy is because last December we put a full-page ad in our local paper asking for such a review. We had quite a few people and organizations put their names to this. This ad was oversubscribed, by the way. We were hoping to raise \$850, which is the cost of the ad. We raised \$1,250. We're very pleased that it got a lot of prominence. About 24,000 readers had a chance to see this full-page ad calling for the review.

The theme of our submission will be peace with justice in a global community. We've mentioned the fact that this is a good time to be reviewing Canada's foreign policy with the ending of the Cold War. We can now start working on a global community based on the values of justice, equality and democracy.

In our presentation today—I'm just skipping over to the second page—we'll therefore centre on two major objectives: building conditions for peace and restoring and keeping the peace. Under the building of conditions of peace... this will involve Canadian foreign policy pursuing the following objectives: promoting equitable human development; promoting environmentally sustainable development; promoting international financial and trade policies that put people and the environment first; promoting respect for human rights and preventing war.

Restoring and keeping the peace will involve Canada's working with the international community to pursue intensive peacemaking diplomacy and providing multilateral peacekeeping forces, where appropriate, in order to end regional armed conflicts. UN or other intergovernmental third-party military forces must not be used for purposes of determining the outcome of the conflict. Military intervention must be confined to protecting a ceasefire, protection of humanitarian aid, and to

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, Révérende MacKinnon. Nous allons vous poser quelques questions quand nous aurons entendu les autres membres du groupe de discussion. Je donne maintenant la parole à M. Bill Boyd, de l'Inter-Church Committee for World Development.

M. Bill Boyd (président, Inter-Church Committee for World Development): Merci beaucoup, monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité. Nous sommes très heureux d'avoir aujourd'hui l'occasion de vous présenter notre point de vue sur certains aspects de la politique étrangère du Canada. Notre mémoire est assez long; je vais donc me contenter de vous en faire ressortir les principaux points.

Notre comité vient de Kelowna, à l'intérieur de la Colombie-Britannique. La ville et la région comptent une population d'environ 100 000 personnes. Il existe dans tout le pays de nombreux comités semblables au nôtre qui travaillent de concert avec les services de secours et de développement des Églises presbytérienne, luthérienne, unie, catholique et anglicane. Nous avons participé nous aussi au programme *Ten Days* dont il a été question tout à l'heure.

Nous sommes particulièrement heureux parce que nous avons fait publier dans notre journal local, en décembre dernier, une annonce d'une pleine page dans laquelle nous demandions précisément un examen comme celui-ci. Il y a beaucoup de gens et d'organisations qui se sont associés à cette annonce, qui nous a permis de réaliser un bénéfice, soit dit en passant. En effet, nous espérons recueillir 850\$ pour en couvrir le coût, et nous avons reçu 1 250\$. Nous étions très heureux de l'importance qu'elle a prise. Environ 24 000 lecteurs ont eu l'occasion de voir cette annonce publiée sur une pleine page pour demander cet examen.

Notre mémoire porte sur la paix et la justice dans la communauté mondiale. Nous y mentionnons que le moment est bien choisi pour examiner la politique étrangère du Canada, maintenant que la guerre froide est terminée. Nous pouvons maintenant commencer à bâtir une communauté mondiale fondée sur les valeurs de la justice, de l'égalité et de la démocratie.

Dans notre présentation d'aujourd'hui—permettez-moi de passer à la deuxième page—nous allons donc nous concentrer sur deux grands objectifs: l'instauration des conditions nécessaires à la paix, et le rétablissement et le maintien de la paix. En ce qui concerne l'instauration des conditions nécessaires à la paix... Pour ce faire, la politique étrangère du Canada devra viser les objectifs suivants: la promotion d'un développement humain équitable; la promotion d'un développement durable et soucieux de l'environnement; la promotion d'une politique internationale, en matière de finances et de commerce, qui mette en première place les gens et l'environnement; la promotion du respect des droits de la personne et la prévention des guerres.

Le rétablissement et le maintien de la paix impliquent que le Canada devra travailler avec la communauté internationale pour poursuivre une activité diplomatique intensive en vue du rétablissement de la paix et de l'envoi de forces multilatérales de maintien de la paix, au besoin, pour mettre fin aux conflits armés régionaux. Les forces militaires de l'ONU ou d'autres tierces parties intergouvernementales ne doivent pas servir à déterminer l'issue des conflits. Les interventions militaires

[Text]

policing operations designed to protect diplomatic means of resolving the conflicts.

The balance of this submission will focus on our specific proposals for building conditions for peace and restoring and keeping the peace, which should be the basis of Canada's foreign and defence policies. We again reiterate that Canada's official development assistance should be primarily used to help the poorest countries and the people of the world build their own communities. That was the 1987 CIDA policy as enunciated in *Sharing Our Future*, which is a publication put out in their reports.

Canadian official development assistance must increasingly be focused on governmental and non-governmental initiatives, to enhance self-reliant social and economic development in local communities, and not allocated to middle-income countries or tied to assisting Canadian business through tied aid or export promotion.

We go on to say that we'd like to see the target of 0.7% of the GNP realized by the year 2000. We also realize that Canada is in a difficult situation regarding deficits. At the very least we'd like to see no further cuts in the ODA and we'd like to see, as we mentioned in our submission, some focusing, maybe a rearranging of the funds. Our overall goal would be to try to see that 0.7% by the year 2000, but that may not be realistic.

• 1335

On page 3 we touch on where Canada's aid is going right now. Only 10.9% of Canadian aid is targeted to human priority needs, just over half the minimum target of 20% set by the UNDP. Overall, global overseas development assistance is only 23% for the poorest nations, and only 6.5% is for human priority needs.

In many cases people have been critical of overseas development assistance in terms of accountability, and I will admit that there have been some horror stories. But over the past 30 years, where focused effort has been applied, victories have occurred. Life expectancy in the south is up, access to safe water has increased more than two-thirds, and health services have been extended.

Literacy is up by one-third and child mortality has been halved. Assistance, properly directed, means positive change, but we go on to point out that there have been some disturbing situations, particularly in Africa. We point out the countries that have suffered and are now cut off from aid—Kenya, Ethiopia, Tanzania, Burundi, Madagascar, Rwanda and seven other poor countries.

Poverty is often the root cause of conflict, although there have been droughts in some areas, which has exacerbated the problem. Canada is tenth out of twelve industrialized countries using the amount of aid allocated to meeting basic human needs as their measure.

[Translation]

doivent se limiter à l'application des cessez-le-feu, à la protection de l'aide humanitaire et aux opérations policières destinées à protéger les moyens diplomatiques de résolution des conflits.

Dans le reste de notre mémoire, nous présentons des propositions précises pour instaurer les conditions nécessaires à la paix, ainsi que pour rétablir et maintenir la paix, ce qui devrait constituer le fondement de la politique canadienne en matière de relations extérieures et de défense. Nous répétons encore une fois que l'aide publique au développement accordée par le Canada devrait servir surtout à aider les pays les plus pauvres et les peuples du monde entier à bâtir leurs propres communautés. C'est d'ailleurs la politique que l'ACDI avait énoncée en 1987 dans son document intitulé *Partageons notre avenir*, qui accompagnait ces rapports.

L'aide publique au développement accordée par le Canada doit être axée de plus en plus sur les initiatives gouvernementales et non gouvernementales visant à favoriser l'autosuffisance et le développement socio-économique des collectivités locales, plutôt que d'aller aux pays à revenu moyen ou d'être lié à la promotion des entreprises canadiennes, par la voie de l'aide conditionnelle ou de la promotion des exportations.

Nous disons ensuite que nous aimerions bien que le Canada atteigne d'ici l'an 2000 l'objectif de 0,7 p. 100 du PNB. Nous reconnaissons que le Canada est dans une situation difficile, vu le déficit. Mais nous aimerions à tout le moins voir cesser les compressions dans le budget consacré à l'APD et, comme nous le mentionnons dans notre mémoire, nous voudrions que les fonds soient réorientés et peut-être réorganisés. Notre objectif global serait d'essayer d'atteindre ce niveau de 0,7 p. 100 d'ici l'an 2000, mais ce n'est peut-être pas réaliste.

À la page 3, nous nous penchons sur la destination actuelle de l'aide canadienne. Seuls 10,9 p. 100 de cette aide sont destinés à répondre à des besoins humains prioritaires, soit un peu plus du minimum de 20 p. 100 fixé par le PNUD. Globalement, l'aide au développement que nous accordons à l'étranger ne va qu'à 23 p. 100 aux pays les plus pauvres, et 6,5 p. 100 seulement de cette aide vise à répondre à des besoins humains prioritaires.

L'aide au développement a souvent été critiquée pour des raisons d'imputabilité, et j'admets qu'il a pu y avoir quelques histoires d'horreur. Mais depuis trente ans, partout où nous déployons des efforts particuliers, nous remportons certaines victoires. L'espérance de vie dans le Sud est en hausse, l'accès à l'eau potable a augmenté de plus de deux tiers, et les services de santé se sont étendus.

Le taux d'alphabétisation a augmenté du tiers, et la mortalité infantile a diminué de moitié. Cet aide, si elle est bien dirigée, entraîne des changements positifs, mais nous soulignons qu'il s'est produit des situations inquiétantes, surtout en Afrique. Nous énumérons les pays qui ont souffert de ces situations et qui sont maintenant privés de notre aide: le Kenya, l'Éthiopie, la Tanzanie, le Burundi, le Madagascar, le Rwanda et sept autres pays pauvres.

La pauvreté est souvent la cause première des conflits, même s'il y a eu dans certaines régions des sécheresses qui ont exacerbé le problème. Le Canada est le dixième, sur les 12 pays les plus industrialisés, en ce qui concerne le montant de l'aide accordée pour répondre à des besoins humains fondamentaux.

[Texte]

We go on to talk about prevention of situations that produce refugees. We talk about environmentally sustainable development principles. In particular, Canada should take leadership in seeking international agreements to cancel or substantially reduce the debt of low-income countries.

For example, at the bottom of page 4 we go on to spell out how much sub-Saharan Africa paid in debt servicing alone, how it is actually impoverishing those countries, and how less than one-third of Africa's debt services bill would fund the additional cost of programs required to meet the key social sectors identified by the World Summit for Children in 1990.

We talk about human rights on page 5. The Canadian government should give high priority in all bilateral and multilateral relationships to promoting respect for fundamental human rights.

On page 6 we say that Canada, by its own example, should promote international restraint in arms transfers. We talk about a much more restrictive military export policy and how we should not send exports to areas of persistent human rights violations.

We talk about a process of parliamentary review of planned military exports. We talk about actively pursuing efforts towards achieving a comprehensive ban on all nuclear weapons testing and renouncing all Canadian involvement. We talk about the 35 full-scale regional wars under way across the world right now, and we talk about bringing these—East Timor, Mozambique, Angola, etc.—to the world's attention. The people who are creating these wars don't want a lot of international attention focused on them, and Canada has a good chance of drawing this to the attention of world bodies. This would make a major contribution toward peace and resolving the issues.

We talk about the government reassessing its participation in the IMF, the World Bank and regional multilateral development banks. We feel the IMF and World Bank should be more accountable to member governments, and there should be regular and full reporting by the Canadian executive directors of the World Bank and the IMF to the Canadian Parliament, and full disclosure of Canada's voting record.

In many cases we think World Bank projects are environmentally unsound and have not been taken with due consideration of the cultural and economic conditions of the poorest of the poor. In other words, megaprojects like the Three Gorges dam in China, the Pak Mun Dam on the Mekong River in Thailand, the Bio-Bio development in Chile, the harvesting of the rain forest in Cameroon—all of those are potential environmental disasters and to our knowledge there hasn't been a lot of accountability to the Canadian taxpayer or Parliament.

[Traduction]

Nous parlons ensuite dans notre mémoire de la prévention des situations qui produisent des réfugiés. Nous parlons aussi des principes du développement viable du point de vue de l'environnement. En particulier, le Canada devrait prendre l'initiative pour demander la signature d'ententes internationales visant à annuler ou à réduire substantiellement la dette des pays à faible revenu.

Par exemple, nous décrivons au bas de la page 4 les sommes énormes que les pays du Sahel ont versées pour le seul service de la dette, à quel point il s'en trouve appauvri et comment, avec moins de tiers des paiements consacrés par les pays africains au service de la dette, il serait possible de financer les programmes supplémentaires nécessaires pour répondre aux principaux besoins sociaux mis en lumière par le Sommet mondial pour les enfants, en 1990.

À la page 5, nous parlons des droits de la personne. Le gouvernement canadien devrait accorder la priorité, dans toutes ses relations bilatérales et multilatérales, à la promotion du respect des droits fondamentaux de la personne.

À la page 6, nous disons que le Canada devrait prôner, par l'exemple, la limitation internationale des transferts d'armes. Nous préconisons une politique d'exportations militaires beaucoup plus restrictive et nous soulignons que le Canada ne devrait pas exporter des armes dans des régions où les droits de la personne sont constamment brimés.

Nous proposons dans notre mémoire un examen parlementaire des exportations militaires prévues. Nous y parlons aussi de la nécessité de chercher activement à faire adopter une interdiction globale touchant tous les essais d'armes nucléaires et de mettre fin à toute participation canadienne à ces essais. Nous y mentionnons les quelque 35 conflits régionaux déclarés qui se déroulent à travers le monde actuellement et nous soulignons la nécessité de porter ces conflits—par exemple au Timor oriental, au Mozambique et en Angola—à l'attention du monde entier. Les gens qui déclenchent ces guerres préfèrent ne pas attirer l'attention de la communauté internationale, et le Canada est bien placé pour le faire. Il apporterait là une contribution majeure à la paix et à la résolution de ces conflits.

Nous disons par ailleurs dans notre mémoire que le gouvernement devrait réévaluer sa participation au FMI, à la Banque mondiale et aux banques multilatérales de développement régional. À notre avis, le FMI et la Banque mondiale devraient avoir plus de comptes à rendre aux gouvernements qui en sont membres, et les directeurs canadiens de ces deux organisations devraient fournir régulièrement des rapports complets au Parlement canadien; en outre, il serait bon que la position du Canada lors de votes soit rendue publique.

Dans bien des cas, nous pensons que les projets de la Banque mondiale ne respectent pas l'environnement et qu'ils ne tiennent pas vraiment compte de la situation culturelle et économique des plus pauvres parmi les pauvres. Autrement dit, les mégaprojets comme le Barrage des Trois Gorges en Chine, le Barrage Pak Mun sur le Mekong, en Thaïlande, le projet Bio Bio au Chili, et l'abattage de la forêt tropicale humide au Cameroun pourraient tous causer des désastres écologiques; or, à notre connaissance, ni les contribuables canadiens ni le Parlement n'ont obtenu beaucoup d'informations à ce sujet.

[Text]

[Translation]

• 1340

We covered a lot of ground here. I tried to summarize this as best as I could. We are coming from those areas.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, sir.

I really didn't want to rush you through your paper, but I think you did a very good job with summarizing what is in it. We have it. We'll have a chance to study it at leisure. We'll also have a chance to get back to you on some questions that will draw out, no doubt, further details on the specific points you raised.

Perhaps before we do that we could turn to Mr. John Verigin from the Union of Spiritual Communities of Christ.

Mr. Verigin: *[Witness speaks in Russian]*

Mr. Chairman, hon. members of the Special Joint Committee Reviewing Canadian Foreign Policy, ladies and gentlemen, allow me to begin by thanking you for inviting the Union of Spiritual Communities of Christ, more commonly known as Doukhobors, to share our views and concerns on this timely and important issue.

For those of you not very familiar with Doukhobors or whose knowledge is restricted to sensationalized news accounts, I would like to assure you that members of the USCC, as well as a great majority of Canadian Doukhobors, are decent, law-abiding citizens. Over the course of almost 100 years of living here in Canada, we've contributed significantly to this country's development, as have other immigrants.

We remain grateful to Canada for offering our forebears a refuge from persecution and for recognizing the legitimacy of their pacifist beliefs. We are also grateful to Canada for its promotion of policies such as multiculturalism and the idea of integration as opposed to assimilation. As do many other Canadians, we also cherish our spiritual and cultural heritage.

While some may argue that the idea of integration is an idea whose time has come and gone, we believe the opposite is true. Because of our demographic constitution, unique history, location, and still-enviable international reputation, we believe that we, as Canadians, have an opportunity to show the international community a different vision of international relations.

I would just like to explain to you that our perspectives on foreign policy and public policy are based on Christian ideals and pacifist principles. Essentially, we believe that the spirit of God dwells in every human being regardless of race, colour, caste, or creed. That spirit is manifest through unconditional love.

However, we did not come here to impose our moral views on the members of the committee. The recommendations we are making to this committee that you have before you are based on common sense, which is a quality that perhaps, at times, was

Nous avons parlé de bien des choses. J'ai essayé de vous résumer notre mémoire du mieux possible et de vous présenter les grandes questions sur lesquelles nous nous sommes penchés.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur.

Je ne voulais surtout pas vous bousculer, mais je pense que vous avez très bien résumé votre mémoire. Nous l'avons en main et nous aurons le temps de l'étudier plus longuement. Nous aurons également l'occasion de vous poser quelques questions qui feront certainement ressortir d'autres détails sur les points dont vous nous avez parlé.

Mais auparavant, nous pourrions peut-être entendre ce que M. John Verigin, de l'Union Spiritual Communities of Christ, a à nous dire.

M. Verigin: *[Le témoin prononce quelques mots en russe]*

Monsieur le président, honorables membres du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la Politique étrangère du Canada, mesdames et messieurs, permettez-moi tout d'abord de vous remercier d'avoir invité la Union Spiritual Communities of Christ, connu surtout sous le nom de Doukhobors, à faire connaître son point de vue sur cette question importante, et tout à fait d'actualité.

Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas très bien les Doukhobors, ou alors seulement par ce qu'en disent les reportages sensationnalistes, je tiens à vous assurer que les membres de l'USCC, tout comme la grande majorité des Doukhobors du Canada, sont d'honnêtes citoyens respectueux de la loi. Nous vivons au Canada depuis près de 100 ans, et nous avons apporté une contribution marquante au développement de ce pays, tout comme les autres immigrants.

Nous sommes toujours reconnaissants au Canada d'avoir offert à nos ancêtres un refuge contre la persécution et d'avoir reconnu la légitimité de leurs convictions pacifistes. Nous lui savons gré également de promouvoir des politiques comme celle du multiculturalisme, ainsi que l'idée de l'intégration par opposition à l'assimilation. Comme beaucoup d'autres Canadiens et Canadiennes, nous chérissons aussi notre patrimoine spirituel et culturel.

Bien que certaines personnes puissent affirmer que l'idée de l'intégration a fait son temps, nous sommes d'avis contraire. Étant donné la composition démographique de notre population, l'histoire particulière de notre pays, son emplacement et sa réputation internationale toujours enviable, nous pensons que les Canadiens sont bien placés pour offrir à la communauté mondiale une vision différente des relations internationales.

Je voudrais vous expliquer rapidement que notre perspective sur la politique étrangère et la politique gouvernementale est fondée sur les idéaux chrétiens et les principes du pacifisme. En gros, nous croyons que l'esprit de Dieu réside dans chaque être humain, quels que soient sa race, sa couleur, sa caste ou ses convictions. Cet esprit se manifeste par un amour inconditionnel.

Mais nous ne sommes pas ici pour imposer nos préceptes moraux aux membres du Comité. Les recommandations que nous vous présentons, et que vous avez sous les yeux, sont fondées sur le bon sens, une qualité qui semble parfois avoir fait

[Texte]

lacking during the last fifty years. I am speaking particularly during the period of the Cold War when we felt that our Canadian foreign policy maybe did not reflect the aspirations and values of the majority of Canadians, but perhaps was dictated by more powerful neighbours and by institutionalized interests.

We hope that, with the end of the Cold War, common sense can reassert itself and prevail in the formulation of foreign policy. We believe that the best way to protect our interests as Canadians and to promote peace and security in the world is to embrace a foreign policy based on disarmament and development. This is a policy that incorporates a principle of fundamental justice and the recognition of rights. Essentially, we desire that what we would like for ourselves should be extended to our brothers and sisters around the globe and also in our country.

We feel we have a unique opportunity as Canadians because of our demographic make-up. We have many individuals and groups of immigrants who maintain ties with the countries of their origin. Some of these groups are functioning on governmental organizations involved with development work and work for peace and justice.

We hope the Canadian government will explore ways of utilizing the skills and experience of these people to contribute to the formulation of a different foreign policy, which is distinctive in the sense that it is made by Canadians, that it represents Canadian interests, and that it contributes to international peace and security.

As Doukhobors we believe in loving each other as human beings, not the love that you hear in the media with respect to Bill Clinton and other public officials, but a basic love based on respect for fundamental human dignity.

Perhaps people may not agree that the world is ready for that basis for international relations or domestic affairs. We hope that at least we are ready to base our relations with each other and with other countries on the basis of civility and respect for fundamental human dignity.

We believe we as a nation, and indeed the whole world, have suffered through an arms race, suffered through international crises that were in a sense fostered by the development of foreign policies of the west and the eastern countries. We hope the end of the Cold War will give us an opportunity to reassess these policies, to make the appropriate changes where necessary. I guess our concern is that institutionalized interests and the current crises facing the world would lead to the reassertion of either the east-west polarity or a new north-south demarcation line.

[Traduction]

défaut au cours des 50 dernières années. Je veux parler tout particulièrement de la période de la guerre froide, pendant laquelle, à notre avis, la politique étrangère du Canada ne reflétait peut-être pas les aspirations et les valeurs de la majorité des Canadiens, mais semblait être dictée par des voisins plus puissants et des intérêts institutionnalisés.

Nous espérons qu'avec la fin de la guerre froide, le bon sens prévaudra à nouveau dans la formulation de notre politique étrangère. Nous pensons que la meilleure façon de protéger nos intérêts, en tant que Canadiens, et de promouvoir la paix et la sécurité dans le monde, consiste à adopter une politique étrangère fondée sur le désarmement et le développement. Il s'agit d'une politique qui incorpore les principes de la justice fondamentale et de la reconnaissance des droits. Essentiellement, nous pensons qu'il faut traiter nos frères et sœurs du monde entier, et de notre pays également, comme nous voudrions nous-mêmes être traités.

À notre avis, la composition démographique de notre population nous offre une chance unique. Le Canada compte de nombreuses personnes et de nombreux groupes d'immigrants qui maintiennent des liens avec leurs pays d'origine. Certains de ces groupes sont présents dans les organisations gouvernementales qui s'occupent de développement et qui travaillent pour la paix et la justice.

Nous espérons que le gouvernement canadien étudiera les moyens de tirer profit des compétences et de l'expérience de ces gens pour contribuer à la formulation d'une politique étrangère nouvelle et distinctive, en ce sens qu'elle serait élaborée par les Canadiens, qu'elle représenterait les intérêts du Canada et qu'elle contribuerait à la paix et à la sécurité internationale.

Nous, les Doukhobors, nous croyons qu'il faut s'aimer les uns les autres, pas d'un amour comme celui dont on entend parler dans les médias au sujet de Bill Clinton et des autres personnalités publiques, mais d'un amour profond fondé sur le respect pour la dignité humaine fondamentale.

Certaines personnes ne seront peut-être pas d'accord pour dire que le monde est prêt pour des relations internationales ou des affaires internes fondées sur ce principe. Nous espérons que nous sommes au moins prêts à asseoir nos relations, entre nous et avec les autres pays, sur la courtoisie et le respect de la dignité humaine fondamentale.

Nous pensons que notre nation, tout comme d'ailleurs le monde entier, a souffert d'une course aux armements et de crises internationales qui étaient en un sens le produit de la politique étrangère des pays de l'Est et de l'Ouest. Nous espérons que la fin de la guerre froide nous donnera l'occasion de réévaluer cette politique et d'y apporter les changements nécessaires. Ce que nous craignons, je pense, c'est que les intérêts institutionnels et les crises que le monde vit actuellement ne mènent à une réaffirmation de la polarité Est-Ouest ou à une nouvelle ligne de démarcation Nord-Sud.

[Text]

Finally, we very much appreciate the opportunity to be invited to this review and for sharing our views with you. We wish you well in digesting the many views you will be hearing over the next few months. We hope God gives you the wisdom and the courage to create a foreign policy that will not only protect and promote our interest, but contribute to international peace and stability.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Verigin.

I now ask the various members of the committee if they have any questions. I have a couple. With your permission, could I lead off?

Specifically, Ms Mackinnon, you mentioned the breast milk substitutes World Health Organization code. You said that Canada was not a signatory to that code. I am just interested in that. Could you give us a bit more information about that? The reason I ask is that I think that was a good example of a type of international initiative to deal with a problem in the developing world that was being produced by products being sold by the developed world that were not appropriate. I am just interested to know that Canada was not fully supportive of that. That is one question.

The second question I would like to ask you, which is in a somewhat different but certainly related vein, is that you mentioned your desire to ensure that gender issues in development were developed, and this is something that came up yesterday as well. I just wonder if you have any specific recommendations for us as to how Canadian foreign policy could reflect Canadian values in a developing—I don't wish to say feminist perspective—perspective of foreign policy that may reflect our consciousness of gender issues in a world where that is not obviously totally universally accepted by other areas, and the way in which we could try to make sure that this message is put out.

Rev. Mackinnon: I'll do that in a second. I will come at it backwards.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Okay.

Rev. Mackinnon: I think how Canadians in foreign policy can reflect our birthing awareness of gender issues ourselves is obviously with great sensitivity. I think part of that sensitivity is just to see what is actually happening; that the women do the vast majority of work in the developing world and often in their small, almost non-institutional cottage industry-type trades, they have been able to keep the families going.

[Translation]

Enfin, nous tenons à vous remercier de nous avoir invités à participer à votre examen et à vous faire connaître nos vues. Nous vous souhaitons bonne chance pour le moment où vous devrez assimiler les nombreux points de vue que vous aurez entendus au cours des prochains mois. Nous espérons que Dieu vous donnera la sagesse et le courage nécessaires pour formuler une politique étrangère qui vise non seulement à protéger et à promouvoir nos intérêts, mais qui contribue également à la paix et à la stabilité internationale.

Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Verigin.

Je vais maintenant demander aux membres du comité s'ils ont des questions à poser. J'en ai quelques-unes. Avec votre permission, pourrais-je commencer?

Plus précisément, madame Mackinnon, vous avez parlé du code de l'Organisation mondiale de la santé au sujet des substituts du lait maternel. Vous avez dit que le Canada n'avait pas signé ce code. Cela m'intéresse. Pourriez-vous nous donner plus de renseignements à ce sujet? Si je vous pose la question, c'est parce qu'il s'agit à mon avis d'un bon exemple du genre d'initiative internationale qui permettrait de résoudre un problème suscité, dans les pays en voie de développement, par la vente de produits inappropriés venant des pays industrialisés. Je trouve donc très intéressant de constater que le Canada n'a pas appuyé pleinement ce code. Voilà ma première question.

La deuxième question que je voudrais vous poser est un peu différente, mais elle est sûrement dans la même veine; vous avez mentionné votre intérêt pour la question de la condition féminine dans le domaine du développement, et c'est une question qui a été soulevée hier également. J'aimerais donc savoir si vous avez des recommandations précises à nous faire sur la façon dont la politique étrangère du Canada devrait refléter les valeurs canadiennes dans la formulation d'une perspective—je ne dirais pas féministe—mais d'une perspective de la politique étrangère qui reflète notre conscience des questions liées à la condition féminine dans un monde où l'égalité des sexes n'est de toute évidence pas universellement acceptée; nous aimerions également savoir ce que nous pourrions faire pour nous assurer que ce message passe.

La rév. Mackinnon: Je vais vous répondre dans une seconde, si vous me permettez de commencer par la fin.

Le coprésident suppléant (M. Graham): D'accord.

La rév. Mackinnon: Je pense que la politique étrangère du Canada peut refléter notre conscience croissante des questions liées à la condition féminine, mais que nous devons évidemment faire preuve d'une grande sensibilité. Je pense que cette sensibilité consiste en partie à constater ce qui se passe en réalité, à savoir que les femmes font le gros du travail dans les pays en voie de développement et que c'est souvent grâce à leurs petites industries artisanales et non-institutionnelles qu'elles réussissent à faire vivre leur famille.

[Texte]

[Traduction]

• 1350

This weekend I talked to a woman named Sidia from Zambia. She talked about people like herself who had a CIDA job and who had lost it. She said the women kept the families going with small market gardens, almost like we would have in the Gatineau where you go out and see people selling apples. She said over and over again that's the kind of thing that's ignored by IMF and World Bank kinds of eyes. They're not even visible, they're so small.

I think part of her challenge to us was that we develop the eyes to see it, that we develop an awareness of the small loan categories and the integrity and dignity of these women who are the main supports of their families now. That we even have the eyes to see it, I think, would be a start.

Around the world we're hearing from the women that they aren't consulted as these big projects are rolled in onto their culture. Often it means their men are taken away to work for periods at a time, so they become not only the breadwinners in the homes but also single parents.

I think partly it's this question of developing the eyes and the willingness to see and scale down. I think probably with our own impatience with that small scale, we need to challenge ourselves to be able to see the advantages of these little collectives.

The example used is of women who chip rocks into gravel and sell it by the side of the road. It's tremendously labour intensive work, but they are able to sustain their households with it. They need small loans, not the kinds of megaprojects we're used to promoting, to hold their communities and families together.

Under the structural adjustment programs that many Third World countries are under, basic education is now costing more money. Women need to have more currency available just to educate their children.

I think those are some of the issues that she would have spoken about, if we would have had her here.

The WHO code on breast milk substitutes is not law in Canada. That has interesting effects. It means, for example, that we train people here in Canada as nurses and medical personnel who are often sent by a variety of organizations around the world. They are not trained in an awareness of a legal system that we hope to put in place around breast milk substitutes in the world, but which has not been made into law in Canada.

What's the question?

Ms Beaumier: What is this law you're talking about, the World Health Organization? Are you talking about the non-advertising of substitutes?

Rev. MacKinnon: The International Code of Marketing Breast Milk Substitutes was adopted in Geneva in 1981. Number one is no advertising of these products to the public.

J'ai eu une conversation en fin de semaine avec Sidia, une Zambienne. Elle me racontait le cas de gens comme elle qui avaient un travail avec l'ACDI et qui l'ont perdu. Elle disait que les femmes subviennent aux besoins de leur famille en vendant des produits maraîchers, un peu comme les gens de la Gatineau vendent des pommes. Elle ne cessait de répéter que ce sont là des activités auxquelles le FMI et la Banque mondiale sont aveugles. Ce sont des activités presque invisibles tellement elles sont modestes.

Il s'agit maintenant pour nous d'apprendre à voir, de prendre conscience des catégories des petits emprunteurs, d'apprendre à voir l'intégrité et la dignité de ces femmes qui sont le principal soutien de leur famille. Si nous pouvions seulement apprendre à voir, ce serait déjà un progrès.

Un peu partout dans le monde, les femmes nous disent qu'elles ne sont pas consultées et que de grands projets sont imposés à leur culture. Souvent, cela veut dire que leurs maris devront partir pendant longtemps, et elles ne sont plus alors seulement le seul gagne-pain de leur famille, elles sont aussi seules pour élever leur famille.

La solution, du moins partielle, c'est d'abord d'apprendre à voir et d'être prêt à réduire l'ampleur de nos projets. Nous avons tendance à nous montrer impatients devant les projets à petite échelle, mais nous devons remettre nos valeurs en question et apprendre à voir les avantages que présentent ces petits collectifs.

On peut donner l'exemple des femmes qui cassent des cailloux pour en faire du gravier qu'elles vendent le long des routes. Cela demande énormément de travail manuel, mais leur permet de faire vivre leur famille. Elles ont besoin de petits prêts, pas de ces énormes mégaprojets que nous avons l'habitude de promouvoir, pour assurer la cohésion de leur collectivité et de leur famille.

Depuis l'imposition des programmes d'ajustement structurel dans de nombreux pays du Tiers-Monde, l'enseignement de base est devenu plus coûteux. Les femmes ont besoin d'argent pour assurer l'éducation de leurs enfants.

Voilà le genre de choses qu'elles vous auraient dites, je crois, si elles avaient pu être parmi nous.

Le code de l'OMS sur les substituts du lait maternel n'a pas force de loi au Canada. Cela a des conséquences intéressantes. Cela veut dire, par exemple, que le Canada forme des infirmières et du personnel médical qui, souvent, vont travailler auprès de divers organismes dans le monde entier. Or, ils ne connaissent pas ce code sur les substituts du lait maternel que nous espérons faire adopter un peu partout dans le monde, mais qui n'a pas encore été adopté au Canada.

Quelle est votre question?

Mme Beaumier: De quelle loi parlez-vous, de l'Organisation mondiale de la santé? Voulez-vous parler de l'interdiction sur la publicité des substituts?

La rév. MacKinnon: Le Code international de commercialisation des substituts du lait maternel a été adopté à Genève en 1981. Le premier article du code interdit de faire de la publicité pour ces produits auprès du public.

[Text]

Ms Beaumier: You want that enacted in Canada?

Rev. MacKinnon: Yes.

Ms Beaumier: Okay.

Rev. MacKinnon: Clearly you disagree.

Ms Beaumier: Yes, on a scientific approach. There are more toxins in many cases in breast milk than there are in substitutes. I think to withhold advertising of these products is in some way restricting options to women in Canada. I mean, there are options. I don't know why it's necessary.

I participated at one time in a boycott of Nestlé. I do think it's wrong to take substitutes to Third World countries and withdraw them. I think there are certain aspects of commercialism that are wrong in countries that can't sustain the supply once the freebies are gone. But I think to enforce a ban like that on advertising in Canada just isn't acceptable. I could be wrong, but...

• 1355

Rev. MacKinnon: I believe differently from you. I believe that the advertising and the promotion of these products leads away from breast feeding. In my own experience in Saskatoon I visited a woman who had been given a very substantially reduced beginning on a product named Enfalac, and when she ran out of that money she was using a combination of Carnation instant creamer for coffee and water. So I think there are levels in Canadian society where they are very harmful.

So my belief is that those people who are vulnerable need to have—that's what protective legislation's all about. That's why our belief is that it should be adopted in law in Canada. Did you want to hear the rest of the code?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): By all means. But to keep the dialogue going a little bit on that and to push you a little further, apart from the specifics of the breast milk code, because I was interested in your suggestion that it should be adopted in Canada... Of course international rules are trying to establish minimum standards that would be applied, and that was an interesting example of the international community trying to deal with this issue. We've already seen you could have a disagreement.

Do you feel it is necessarily true that when we advocate standards, say in the developing countries of the Third World, that we would necessarily then be willing to apply them in our own country. In other words we wouldn't be seeking to exact in developing countries standards different from our own, or do different levels of development mean different standards and different approaches?

I appreciate that this is part legal, part philosophical in nature.

Rev. MacKinnon: I think in this particular instance it would be illogical to advocate something internationally that we didn't feel was applicable at home.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

[Translation]

Mme Beaumier: Et vous voulez qu'il soit adopté au Canada?

La rév. MacKinnon: Oui.

Mme Beaumier: Bon.

La rév. MacKinnon: De toute évidence, vous n'êtes pas de ce avis.

Mme Beaumier: En effet, et pour des raisons scientifiques. Souvent, le lait maternel contient davantage de toxines que les substituts. Interdire la publicité de ces produits, c'est limiter les choix des femmes canadiennes. Car il y a des choix possibles. Je ne vois pas pourquoi ce serait nécessaire.

J'ai autrefois participé à un boycott de Nestlé. J'estime qu'il est inacceptable d'aller offrir ces substituts dans les pays du Tiers-Monde puis d'arrêter la distribution. Certaines activités commerciales sont inacceptables dans des pays qui ne pourront pas assurer l'approvisionnement quand on cessera les distributions gratuites. Mais imposer ce genre d'interdiction sur la publicité au Canada, c'est inacceptable. Je me trompe peut-être, mais...

La rév. MacKinnon: Je ne pense pas comme vous. J'estime que la publicité et la promotion de ces produits détournent les femmes de l'alimentation au sein. À Saskatoon, j'ai rencontré une femme qui avait reçu le produit Enfalac à un prix extrêmement réduit et qui, quand elle n'a plus pu se le payer, s'est mise à nourrir son enfant avec du colorant à café Carnation mélangé à de l'eau. Dans certaines classes de la société canadienne, ces produits peuvent s'avérer extrêmement nocifs.

Les personnes vulnérables ont besoin—c'est bien à cela que sert cette loi de protection. C'est la raison pour laquelle nous estimons qu'elle devrait être adoptée au Canada. Voulez-vous que je vous donne le reste du code?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Certainement. Mais pour poursuivre le dialogue là-dessus, et vous pousser un peu plus loin, mis à part les détails du code sur les substituts du lait maternel, car j'ai trouvé votre suggestion de le faire adopter au Canada très intéressante... Bien entendu, les codes internationaux visent à établir des normes minimales, et nous avons là un excellent exemple de ce que peut essayer de faire la communauté internationale. Nous avons déjà pu constater une différence d'opinion en la matière.

Pensez-vous que, lorsque nous recommandons des normes pour les pays du Tiers-Monde, par exemple, nous soyons nécessairement prêts à les adopter nous-mêmes? Autrement dit, essayons-nous d'imposer aux pays en voie de développement des normes différentes des nôtres, ou la différence dans le niveau de développement justifie-t-elle une différence dans les normes et dans les méthodes?

Je me rends bien compte que ma question est à la fois juridique et philosophique.

La rév. MacKinnon: Dans ce cas-ci, il ne serait pas logique que nous essayions de promouvoir à l'étranger ce que nous ne pensons pas pouvoir appliquer dans notre propre pays.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

[Texte]

Rev. MacKinnon: Did you want to hear the other parts of the code? There are 10 parts of it. I read the first.

Two, no free samples to mothers; three, no promotion of products in health care facilities; four, no company mothercraft nurses to advise mothers—this especially applies to overseas where the corporations were dressing their personnel as nurses. I'm sorry?

Ms Beaumier: What was that?

Rev. MacKinnon: No mothercraft nurses to advise mothers. I was just explaining what they were.

Five, no gifts or personal samples to health workers; six, no words or pictures idealizing artificial feeding, including pictures of infants on the labels of the products; seven, information to health care workers should be scientific and factual; eight, all information on artificial infant feeding, including the labels, should explain the benefits of breast feeding and the costs and hazards associated with artificial feeding; nine, unsuitable products such as sweetened condensed milk should not be promoted for babies; ten, all products should be of a high quality and take account of the climatic and storage conditions of the country where they are used.

So that's the code of 1981. This is not of our own crafting; this is from the World Health Organization.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. Any further questions from the committee?

Since there aren't any other questions from the other committee members, let me ask a question of Mr. Boyd. We have heard a great deal of evidence before the committee about tied aid—I don't want you to get into the issue of tied aid—but we've also heard about the degree to which we should have a strategic focus to our aid programs.

• 1358

Some people urged that aid should be strictly directed to the poorest of the poor. Others have told us that we're too disperse in our aid program. We're trying to do too much, we're trying to go everywhere, be everything to everybody, that what we should be doing is focusing.

We've heard specifically this morning a plea for focusing our aid on those who would be considered our neighbours, if I may say it, those with whom we have strategic trade or other links—for example, partners. There are poor people in Mexico. Mexico may be a member of NAFTA, but there are poor people in Mexico. Should we direct our aid program to the poorest of the poor in Mexico rather than Africa? Why not leave Africa to the Europeans or somebody else who has a link with Africa and not try to do everything?

• 1400

I'd just be interested in whether, from your perspective, you would find that an intelligent way to go, or a difficult one—or any other advice you might give us on that idea.

[Traduction]

La rév. MacKinnon: Voulez-vous que je vous dise quels sont les autres articles du code? Il y en a 10 et je vous ai lu le premier.

Deux, pas d'échantillons gratuits aux mères; trois, aucune promotion des produits dans les établissements de soins de santé; quatre, pas d'infirmières puéricultrices à la solde de la compagnie pour conseiller les mères—cela vise particulièrement les pays étrangers ou les sociétés qui habillaient leur personnel en infirmière. Pardon?

Mme Beaumier: Pourriez-vous répéter?

La rév. MacKinnon: Pas d'infirmières puéricultrices pour aider les mères. J'expliquais simplement ce que nous entendions par là.

Cinq, interdiction de faire des cadeaux ou d'offrir des échantillons aux prestataires des soins de santé; six, aucun slogan ou image idéalisant l'alimentation artificielle, y compris l'interdiction de montrer des nourrissons sur l'étiquette du produit; sept, l'information donnée aux travailleurs de la santé doit être strictement scientifique et factuelle; huit, tous les renseignements sur l'alimentation artificielle du nourrisson, y compris les étiquettes, doivent expliquer les avantages de l'alimentation au sein, ainsi que les coûts et les dangers associés à l'alimentation artificielle; neuf, les produits non adaptés, tels le lait condensé sucré, ne doivent pas être vendus pour les bébés; dix, tous les produits doivent être de très grande qualité et tenir compte du climat et des conditions d'entreposage dans le pays auquel ils sont destinés.

Voilà ce que prévoit le code de 1981. Nous ne l'avons pas préparé nous-mêmes; il est l'oeuvre de l'Organisation mondiale de la santé.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Y a-t-il d'autres questions?

Puisque les autres membres du Comité n'ont pas de questions, je vais en adresser une à M. Boyd. Beaucoup de témoins ont parlé de l'aide liée—je ne veux pas entrer dans ce sujet—là avec vous—mais on nous a aussi beaucoup parlé de l'importance d'une concentration stratégique pour nos programmes d'aide.

Certains ont dit que l'aide doit être réservée strictement aux plus pauvres parmi les pauvres. D'autres nous ont dit que nous éparpillons trop notre aide. Nous essayons d'en faire trop, d'être partout, de tout faire pour tout le monde, alors que nous devrions concentrer nos interventions.

Ce matin encore, on nous a exhortés à concentrer notre aide sur ceux que l'on pourrait considérer comme nos voisins, si je puis dire, et ceux avec qui nous avons des liens commerciaux ou autres—par exemple nos partenaires. Il y a des pauvres au Mexique. Le Mexique est peut-être le signataire de L'ALÉNA, mais il y a des pauvres au Mexique. Notre aide devrait-elle aller aux plus pauvres parmi les pauvres au Mexique, plutôt qu'en Afrique? Pourquoi ne pas laisser l'Afrique aux Européens, ou à d'autres, qui ont des liens avec ce continent, et cesser de tout vouloir faire partout?

Je me demande si, de votre point de vue, ce serait une bonne chose, ou si ce serait difficile, ou ce que vous pouvez nous dire de cette idée.

[Text]

This is not the tied-aid question; it isn't the question of whether we're buying Canadian products. This is the question as to whether, whatever form the aid may take, we should recognize that we have links today with south Asia, for example, that are important and that our aid can therefore be directed in such a way that we can make a better impact by linking our aid to other strategic objectives. Or should we strictly have a completely and blindly objective approach and choose the countries that are the poorest of the poor to put our aid into?

Mr. Boyd: From our committee's perspective, Canada's official development assistance should, we'll say, be directed at the poorest of the poor, first of all. We're talking about countries in this case, right now.

There are some very poor countries in Africa and Asia and around the world. They are ones that are also usually involved in wars because there's a lot of dislocation in the country, sometimes through droughts and sometimes through arms being shipped in and of course being sold by arms dealers, which only capitalizes on the problems.

But if the aid is given we're not saying it should be entirely through non-governmental organizations at all. I certainly believe—and we believe—that bilateral aid can serve very useful purposes. However, there are a lot of qualifiers involved in terms of bilateral aid in the sense that human rights should be taken into account.

In places where repeated violations of human rights have occurred, I would say that bilateral aid should be suspended. The aid could then be channelled through non-government organizations working in partnership with the poorest of the poor in those communities.

As far as Mexico goes, as an example, I'm not really going to get into the NAFTA debate right now, but the main point is to ensure that trade is fair and that our policies are not causing severe problems for people within those countries, whether environmental or social.

You can't take on the whole world in terms of trying to solve all the poverty, but Canada can play a selective role in terms of specific official development assistance.

Now, if it turns out that we do make some money off them—in other words, if some Canadian companies benefit and so on—that's not entirely bad, but that shouldn't be the main focus in terms of this official development assistance.

For example, in some of the poorest countries—and I think one of the members of Parliament mentioned it this morning. Using an example from the Philippines, from when I travelled there, a water buffalo or, as they call them, a carabao, is a lot better than a tractor because this carabao is low technology, environmentally friendly, and they don't have to worry about trying to get spare parts, gasoline, and the whole infrastructure related to a tractor.

I've seen a rice mill, which was a project of Inter Pares, a very good Canadian group, that was powered by water. This mill enabled the villagers to have a higher standard of living.

We have to be smart with our aid. We're not necessarily calling for more aid, although we'd like to see more, and we'd like to see it at .07%. But we have to be realistic, I suppose. I think it's a good idea to reallocate what we have and to be careful about it, too; we don't need to rush on these things either.

[Translation]

Il ne s'agit pas ici d'aide liée; il ne s'agit pas d'achat de produits canadiens. Il s'agit de savoir si, quelle que soit la forme que prendra notre aide, nous devons tenir compte du fait que nous avons aujourd'hui des liens importants avec l'Asie du Sud, par exemple, et par conséquent diriger notre aide de manière à mieux la relier à nos autres objectifs stratégiques. Ou devrions-nous plutôt avoir une approche strictement et aveuglément objective, ne choisir que les pays les plus pauvres parmi les pauvres?

M. Boyd: De notre point de vue, le Canada devrait destiner son aide publique au développement aux plus pauvres parmi les pauvres en priorité. Et pour le moment, nous entendons par là aux pays les plus pauvres.

Il y a des pays extrêmement pauvres en Afrique, en Asie et ailleurs. C'est là qu'il y a généralement des conflits armés, à cause des perturbations, dues parfois à la sécheresse, parfois aux armes vendus à ces pays par des marchands d'armes, qui viennent ainsi aggraver les problèmes.

Mais nous ne voulons pas dire pour autant que l'aide doive passer seulement par des organismes non gouvernementaux. Je suis convaincu—et notre Comité est convaincu—que l'aide bilatérale peut être très utile. Il faut toutefois qu'elle respecte certaines conditions, notamment en ce qui a trait aux droits de la personne.

Je dirais qu'il faut interrompre l'aide bilatérale aux pays qui se sont rendus coupables à plusieurs reprises de violation des droits de la personne. L'aide pourrait alors être apportée par l'entremise d'organismes non gouvernementaux qui travaillent avec les plus pauvres parmi les pauvres dans ces communautés.

En ce qui concerne le Mexique, par exemple, je ne voudrais pas me lancer maintenant dans un débat sur l'ALÉNA, mais l'essentiel c'est de s'assurer que nos pratiques commerciales sont justes et que nos politiques ne causeront pas de problèmes graves pour les habitants de ce pays, sur le plan environnemental ou social.

On ne peut pas espérer éliminer la pauvreté dans le monde entier, mais le Canada peut jouer un rôle en choisissant les bénéficiaires de ses programmes d'aide publique au développement.

Si, ce faisant, nous y gagnons de l'argent—autrement dit, si des entreprises canadiennes font des affaires—ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose, mais il ne faut pas que ce soit le principal objectif de l'aide publique au développement.

Par exemple, dans certains pays parmi les plus pauvres, comme l'a dit ce matin un député... Prenons un exemple tiré des Philippines, où je suis allé. Un buffle d'Asie, ou un carabao, comme on l'appelle là-bas, est bien plus utile qu'un tracteur puisqu'il ne nécessite pas de technologie avancée, il ne fait pas de tort à l'environnement et on n'a pas à s'inquiéter de trouver des pièces de rechange, de l'essence et tout ce qu'il faut pour assurer le fonctionnement d'un tracteur.

J'ai vu une rizerie, projet financé par Inter Pares, excellent groupe canadien, qui était alimentée à l'eau. Grâce à cette rizerie, les villageois jouissaient d'un meilleur niveau de vie.

Nous devons faire des choix intelligents. Nous ne demandons pas nécessairement qu'on augmente l'aide, même si nous le souhaiterions, et si nous aimerions arriver au 0,07 p. 100. Mais il faut être réaliste. Je crois que c'est une bonne idée de revoir la distribution de ce dont nous disposons, et d'en faire une répartition prudente; ce n'est pas non plus la peine d'agir précipitamment.

[Texte]

For example, a lot of our aid goes to the World Bank for some of the megaprojects. That's not saying the World Bank is all that bad either, because it has recently announced some projects on which it is working—this information is from a Manila paper—with local non-government organizations.

I think the World Bank is getting the message, from groups like ourselves, that it's not always the big megaprojects that are going to solve the problems of the poor. As I mentioned earlier, it's going to be help that's gender friendly in terms of women and, in many cases, culturally sensitive, of course. We have to be careful because we can't impose our standards per se.

• 1405

There is a partnership also going on right now in terms of a CIDA-backed Philippines-Canada human resource development program, whereby groups in Canada work in conjunction with organizations in the Philippines. This is one example where the people we're trying to help are telling us what they need. They may need a well, for example, and they work together to administer those funds, which are fully accountable.

I think Canadians would welcome their money being utilized in a way that benefits the poor in a meaningful and accountable way. We've seen some horrible examples in the past of bilateral aid that created show projects for dictators, unintentionally on Canada's part, and also environmentally unsound projects.

We have to be very selective and the aid we do apply has to be meaningful. We don't need to rush into it. We can take our time, analyse, and talk to non-governmental organizations. We can talk to the governments. In that way we can have environmentally sustainable projects that really benefit the people at the lowest level.

Those countries that benefit from this are going to be our trading partners. They're going to appreciate this aid. Countries that have massive starvation are in no position to buy Canadian goods. If we help those countries and raise their standards of living, they can reduce their foreign debt, and in some cases forgive it, and they can become part of the world trading pattern.

We also have to look at preferential trading patterns for some of these countries. We have to give them more access to North American markets. I'm not talking about creating unemployment in Canada. I'm talking about how we can help them pay their bills and raise their standards of living.

Mr. Verigin: Could I please comment on the question of aid in Africa, in particular?

We don't think it's only a question of Canada giving aid and reaching .07%. It's a question also of Canada working, whether it's through the UN, the Commonwealth, or le Francophonie to develop aid packages to specific areas of the globe.

[Traduction]

Par exemple, une bonne partie de notre aide passe par la Banque mondiale pour le financement de mégaprojets. Je ne veux pas dire non plus que la Banque mondiale soit entièrement mauvaise, car elle a récemment annoncé des projets en collaboration—je tiens cette information d'un journal de Manille—avec des organismes non gouvernementaux locaux.

La Banque mondiale commence à entendre le message de groupes comme le nôtre, et comprend que les mégaprojets n'apportent pas toujours la solution aux problèmes des pauvres. Comme je l'ai dit plutôt, il faut que l'aide tienne compte des besoins des femmes et, souvent, qu'elle tienne compte également de la culture du pays bénéficiaire. Il faut faire attention, car nous ne pouvons pas imposer nos normes.

Il y a actuellement un partenariat Philippines-Canada autour d'un programme de développement des ressources humaines appuyé par l'ACDI, dans le cadre duquel des groupes canadiens travaillent en collaboration avec des organisations aux Philippines. C'est un exemple de programme où les gens que nous essayons d'aider nous disent quels sont leurs besoins. Ils peuvent avoir besoin, par exemple, d'un puits, et ils travaillent ensemble pour administrer ces fonds, dont ils doivent rendre compte intégralement.

Les Canadiens apprécieraient, je crois, que leur argent serve à aider les pauvres de manière efficace et responsable. Nous avons vu par le passé des exemples horribles d'aide bilatérale qui, sans que le Canada le veuille, a servi à financer des projets pour la gloire de dictateurs, ou des projets qui ont fait du tort à l'environnement.

Nous devons nous montrer très sélectifs et notre aide doit avoir un sens. Il n'est pas nécessaire de se précipiter pour faire les choses. Nous pouvons prendre notre temps, analyser et examiner la situation avec les organismes non gouvernementaux. Nous pouvons en discuter avec les représentants des gouvernements. De cette manière, nous pourrions financer des projets durables du point de vue environnemental et qui aideront vraiment les gens les plus démunis.

Les pays bénéficiaires deviendront nos partenaires commerciaux. Ils apprécieront notre aide. Les pays dont la population est affamée ne peuvent pas acheter des produits canadiens. Si nous les aidons à améliorer leur niveau de vie, à réduire leur dette étrangère, et si dans certains cas nous renonçons au remboursement de la dette, ils pourront participer aux échanges commerciaux mondiaux.

Nous devons également envisager d'accorder à ces pays des conditions d'échange privilégiées. Nous devons leur donner plus facilement accès aux marchés nord-américains. Il ne s'agit pas de mettre des gens au chômage au Canada, mais de faire ce que nous pouvons pour les aider à payer leurs factures et à améliorer leur niveau de vie.

M. Verigin: Pourrais-je dire quelques mots à propos de l'aide à l'Afrique en particulier?

Il ne s'agit pas seulement pour le Canada d'atteindre les .07 p. 100. Il s'agit pour le Canada d'élaborer, en collaboration avec les Nations unies, le Commonwealth et la Francophonie, des trains de mesure d'aide pour des régions spécifiques.

[Text]

For example, in 1988, thanks largely to Canada's efforts, a special session on the critical situation in Africa was held at the United Nations. There were good things that came out of those meetings. It's not just a matter of us giving aid to country A or B, but of working within our respective other forums to present these kinds of visions of how aid could be given and how it should be applied.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

If there are no further questions, perhaps we could hear from our second group of panellists. We have another couple of minutes.

Mr. Lastewka: Mr. Boyd stressed the amount of money that was going to the World Bank from Canada. What percentage of our finances, do you think, are going to the World Bank?

Mr. Boyd: I don't have the actual percentage, but the sums are considerable. I'm afraid I have to be vague on that. I don't know the exact figure.

Mr. Lastewka: Is it less than the amount of money going to NGOs?

Mr. Boyd: I think there's probably more because quite a bit of money goes through the World Bank for projects. There hasn't been a lot of accountability as to how the World Bank is expending these funds, even to Parliament. One of the things we called for was more accountability on the part of the directors and on the part of the World Bank.

Mr. Lastewka: It's very important for us to know what the facts are. I've heard people saying certain things today, and if you go into the data there's a lack of knowledge. I think this has happened a number of times and we need to bring forward and communicate somehow in Canada what is really being spent.

Mr. Boyd: I agree.

Mr. Lastewka: The World Bank receives 11% of the Department of Finance's budget while 13% goes to NGOs, unless I'm reading my draft wrong.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We'd have to get the figures of the departmental estimates.

Mr. Lastewka: Communications is a very important item for us as we debate and openly discuss what we're doing across Canada.

Mr. Boyd: I'm glad you made that point because I didn't know the exact figure. It's still a substantial amount, in any event, that goes to the World Bank. Some of it could very well be reallocated to other sources if we're not getting our value, and it is causing environmental concerns and social dislocation. I think everyone in Parliament would welcome more open accountability and reports regularly on the World Bank's activities and Canada's role in them.

[Translation]

Par exemple, en 1988, grâce principalement aux efforts du Canada, les Nations unies ont tenu une session spéciale pour débattre de l'état de la situation en Afrique. Il en est ressorti de très bonnes choses. Il ne suffit pas d'accorder une aide à tel ou tel autre pays, mais aussi de travailler au sein des organismes dont nous sommes membres pour faire comprendre comment l'aide pourrait être accordée et utilisée.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie.

S'il n'y a pas d'autres questions, nous pouvons passer au deuxième groupe de témoins. Nous avons encore quelques minutes.

M. Lastewka: Monsieur Boyd a insisté sur les sommes que le Canada verse à la Banque mondiale. D'après vous, quel pourcentage de nos finances va-t-il à la Banque mondiale?

M. Boyd: Je n'ai pas le pourcentage exact, mais je sais que cela représente des sommes considérables. Je suis désolé de ne pouvoir vous donner une réponse précise. Je n'ai pas le chiffre exact.

M. Lastewka: Pensez-vous que c'est inférieur à ce que reçoivent les ONG?

M. Boyd: C'est probablement plus, car beaucoup d'argent est versé à la Banque mondiale pour le financement de ces projets. Celle-ci ne rend pas beaucoup de compte sur ce qu'elle fait de cet argent, même au Parlement. Nous avons notamment demandé que les administrateurs et la banque elle-même soient appelés à rendre des comptes plus précis.

M. Lastewka: Et c'est important de ne pas se tromper sur les faits. Aujourd'hui, j'ai entendu les gens dire certaines choses, mais quand on y demande des précisions, cela reste vague. Cela s'est produit à plusieurs reprises, et il est important de dire ouvertement aux Canadiens ce qu'on dépense vraiment.

M. Boyd: Je suis de votre avis.

M. Lastewka: La Banque mondiale reçoit 11 p. 100 du budget du ministère des Finances tandis que les ONG en reçoivent 13 p. 100, à moins que j'aie mal lu mon texte.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il faudrait obtenir les prévisions budgétaires du ministère.

M. Lastewka: Les communications sont un élément extrêmement important de ce débat à l'échelle nationale.

M. Boyd: Je suis heureux que vous ayez soulevé cette question, car j'ignorais le chiffre exact. Cela représente tout de même une somme considérable que le Canada verse à la Banque mondiale. On pourrait très bien en réaffecter une partie à d'autres si nous estimons que nous n'en avons pas pour notre argent et que nous contribuons en même temps à la dégradation de l'environnement et à des dislocations sociales. Je pense que tout le monde au Canada apprécierait une reddition de comptes plus ouverte et des rapports réguliers sur les activités de la Banque mondiale et le rôle qu'y joue le Canada.

• 1410

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We've heard that from quite a few witnesses.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est ce que nous ont dit un grand nombre de témoins.

[Texte]

Mr. Leblanc had a question to follow that up.

M. Leblanc: J'aimerais m'adresser particulièrement à M. Verigin qui a parlé de l'Afrique en particulier. J'ai eu l'occasion d'étudier cela avec M. Winegard dans les années 1886-1987 quand on a fait une étude approfondie en vue d'aider les pays en voie de développement. On remarque, depuis une trentaine d'années, qu'on aide de façon organisée les pays en voie de développement; on sait que la situation s'est améliorée, dans certains pays du moins, mais que dans d'autres on se demande s'il y a vraiment eu amélioration au niveau du standard de vie de ces gens-là. Particulièrement pour l'Afrique, nous avons discuté assez longuement, à ce moment-là, avec différents intervenants à savoir si on devrait continuer à favoriser les échanges commerciaux avec les pays en voie de développement et particulièrement les pays les plus pauvres, ces pays-là n'étant vraiment pas au même niveau.

Dans les pays industrialisés nous avons des changements énormes au niveau de la technologie et en même temps nous ouvrons des marchés entre pays; mais les pays en voie de développement sont encore plus vulnérables avec ce genre de marché, car ils ne sont vraiment pas au même niveau; ils sont au niveau de la pioche pendant que nous sommes au niveau de l'électronique, de l'informatique et de la robotique.

Je me demandais s'il ne serait pas préférable, pour ces pays en voie de développement, particulièrement en Afrique où ils sont assez concentrés, de fermer les barrières et d'essayer de les pousser à s'autosuffire à l'intérieur de certaines régions du continent et de grandir lentement à partir de leurs besoins; d'abord on pourrait leur enseigner l'agriculture, leur enseigner à mieux se nourrir, à mieux se soigner au lieu d'essayer de commercer avec les pays qui sont nettement supérieurs au niveau de la technologie.

Je pense qu'il y a un déséquilibre actuellement dans le monde, déséquilibre qui me donne l'impression que les pays pauvres vont devenir plus pauvres et les pays riches probablement plus riches. Enfin, je ne vois pas comment les pays en voie de développement, en Afrique, vont pouvoir réussir à se rapprocher, d'une certaine façon, des pays très développés.

Ne serait-il pas préférable de fermer les barrières, de ne plus faire d'échange commercial mais d'essayer de les pousser à s'autosuffire au niveau de l'alimentation, au niveau des soins, avec notre aide mais une aide directement liée à l'agriculture, à la santé et à l'éducation de base?

Mr. Verigin: Thank you for the question. First of all, I think it is important to assist these countries to reach a form of development so that they as human beings can develop to their full potential, whether it's in the technological aspect or in others.

At the same time, I think it's wrong to engender a client type of relationship where a country is going to be dependent on Canada for its development. We should promote development through regional mechanisms, such as the Organization of African States and, as you say, let them come to terms with their own difficulties and how best to correct their problems.

At the same time, I think we in the industrialized or developed world have to recognize that whether we like it or not we are providing an example for these nations. They may not be computer literate but they are television literate and radio

[Traduction]

M. Leblanc a une question à ce propos.

Mr. Leblanc: I would like to address my question to Mr. Verigin who spoke specifically about Africa. I had the opportunity to examine that situation with Mr. Winegard in 1986-1987 when we did a detailed study to try to find ways to help developing countries. For the last 30 years there has been concerted effort to help developing countries; we know that the situation has improved at least in some countries, but in others we have to wonder if there has been any improvement in the standard of living of the people. At the time we had had lengthy discussions with various stakeholders about Africa to see whether we should continue to promote a trade with developing countries and in particular with the poorest amongst them since they're really not at our level.

Industrialized countries have made tremendous technological progress and at the same time we are opening trade with other countries; but developing countries are even more vulnerable in this type of market because they are really not at the same level; they are still at the pickaxe while we are using electronics, computers and robots.

I was wondering if it wouldn't be better for those developing countries, and in particular for Africa where there are many of them, to close the gates and to try to force them to attain self-sufficiency within certain regions of the continent and to grow slowly according to their needs; we could teach them agricultural practices, teach them better nutrition, better health care, rather than to try to trade with countries that are so clearly ahead of them technologically.

There is imbalance at the present time and this imbalance leaves me to think that poor countries will get poorer and rich countries will probably get richer. I really don't see how developing countries, in Africa in particular, can hope to close the gap with the most developed nations.

Wouldn't it be better to close the gates, to stop all trade and to try instead to bring them to self-sufficiency in food and health care, while helping them through agriculture, health and basic education?

M. Verigin: Je vous remercie de cette question. Tout d'abord, il me paraît important d'aider ces pays à atteindre un niveau de développement qui permette aux populations de réaliser leur plein potentiel, technologique ou autre.

Simultanément, il serait répréhensible de faire de ces pays des clients qui dépendront du Canada pour leur développement. Nous devons favoriser le développement par des mécanismes régionaux, tels l'Organisation des États africains et, comme vous l'avez dit, qu'ils règlent leurs propres problèmes et apportent leurs propres solutions.

En même temps, les pays industrialisés doivent reconnaître que, bon gré mal gré, ils donnent aux pays sous-développés un exemple. Leurs habitants ne savent peut-être pas se servir d'un ordinateur, mais ils regardent la télévision et écoutent la radio.

[Text]

literate. They see our standard of living here in Canada. They also often get aid from our government that is not benign, that does not promote development. I'm thinking particularly of military assistance that is sometimes incorporated into our aid packages. When they see us, as an example they are trying to emulate, behaving in such a fashion, it does not do much for their development and it does little for increasing our security as Canadians.

• 1415

We have to come to the understanding that if we want to have a prosperous and stable international community, it has to be based on some notion of justice. We cannot, for example, advocate one thing in public pronouncements at the UN and then pursue policies that contradict these pronouncements. These countries in the south will remind us of these contradictions.

I would agree with you that these countries should be encouraged to develop technologies and the means to improve their development. At the same time it's also incumbent upon us to set an example for the way foreign policies and trade policies should be conducted in the international community as a whole, not relative from developed countries to developing countries, from east to west or north to south.

I'm not sure if that helps you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We have about 40 minutes left and we have two more panellists. I'm just a little worried we're moving into a philosophical question that we could debate a great deal. I don't disagree—it's certainly a very interesting one and I think it's worth pursuing—but I'm just afraid about the time.

I'm sorry to cut you off, but we've already gone five minutes over the time for this, so please excuse me for exercising the prerogative of the chairman.

Mr. Verigin: That's all right, sir.

I would just bring to the members' attention that our final recommendation is that such processes be looked at to be institutionalized on a regular basis because it would maybe help in this regard.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

Thank you very much, everybody, for coming and helping us. As I've told the other witnesses, we will be reporting in October. So if you have something you particularly would like us to receive or you see something you think is important to factor into our thinking, please send it to us and to the Parliament of Canada. We'll make sure it contributes to the analytical process of the committee.

Thank you for taking the time to come and see us today. Thank you.

Rev. MacKinnon: Thank you.

Mr. Verigin: Thank you.

[Translation]

Ils voient comment nous vivons ici, au Canada. Souvent, ils reçoivent de notre gouvernement une aide qui n'est pas innocente, qui ne favorise pas le développement. Je songe en particulier à l'assistance militaire que nous incluons dans nos mesures d'aide. Comme ils vont essayer de nous imiter, un tel comportement ne favorise pas vraiment leur développement et ne contribue pas non plus beaucoup à notre sécurité, en tant que Canadiens.

Nous devons comprendre que la prospérité et la stabilité de la communauté internationale devront s'appuyer sur la justice. Nous ne pouvons pas, par exemple, dire une chose publiquement aux Nations unies, puis adopter des politiques contraires à ces déclarations. Les pays du sud nous rappelleront nos contradictions.

Je pense comme vous qu'il faut encourager ces pays à développer des technologies et à trouver les moyens d'assurer leur propre développement. En même temps, il nous incombe de donner l'exemple de ce qu'il convient de faire au niveau politique et commercial dans la communauté internationale tout entière et non seulement en ce qui a trait aux relations entre pays industrialisés et pays en voie de développement, ou entre l'Est et l'Ouest, ou le Nord et le Sud.

Je ne sais pas si j'ai bien répondu à votre question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il nous reste une quarantaine de minutes et nous avons encore deux témoins. Je crains que nous ne nous soyons lancés dans un débat philosophique qui pourrait durer longtemps. Je ne dis pas que ce ne soit pas intéressant, et cela vaudrait certainement la peine de le poursuivre, mais je crains que le temps nous manque.

Je suis désolé de devoir vous interrompre, mais nous avons déjà dépassé de cinq minutes le temps prévu, alors je me vois obligé d'exercer mon pouvoir de président.

M. Verigin: Je comprends, monsieur.

Je voudrais simplement signaler aux députés qu'en dernier lieu, nous recommandons qu'on envisage d'institutionnaliser ces processus car ils pourraient être utiles.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie.

Je remercie tous d'être venus nous aider dans nos travaux. Comme je l'ai dit aux autres témoins, nous présenterons notre rapport en octobre. Par conséquent, si vous avez quelque chose que vous tenez tout spécialement à nous communiquer, ou s'il vous vient à l'esprit quelque chose qui vous paraît important pour notre réflexion, n'hésitez pas à nous le transmettre et par nous, au Parlement du Canada. Nous veillerons à ce qu'il en soit tenu compte dans notre étude.

Je vous remercie encore une fois d'avoir pris le temps de venir ici aujourd'hui. Merci.

La rév. MacKinnon: Merci.

M. Verigin: Merci.

[Texte]

Mr. Boyd: I'll check on my World Bank figures.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Our next witnesses are Professor Douglas Sanders, Professor of Law at the University of British Columbia, and Ms Jill Bodkin from the World Trade Centre in Vancouver.

Thank you for taking the time to come and talk to us this afternoon. We have about 40 minutes left before we have to absolutely break because we have to leave and organize the room to do so.

So I would ask you to do what the others have done who have come before us. Could you each maybe give about a 10-minute presentation and that will leave the members of the committee an opportunity to ask you questions and further elicit what we're doing.

Perhaps we could start with Professor Sanders.

Professor Douglas Sanders (Professor of Law, University of British Columbia): Thank you very much, Mr. Chairman and members of the joint committee.

I want to speak about new actors on the international stage and the need for Canada to respond to this phenomenon. I have been attending UN human rights meetings for the last decade under various auspices and I want to comment on the emergence of two groups in international forums.

The first is indigenous peoples. I'd like to make the point that there is a long history of indigenous peoples in Canada seeking a hearing for their claims outside the country. In British Columbia, where you are meeting today, there were two delegations in 1906 and 1909 that went to the United Kingdom seeking a hearing before the Crown.

• 1420

In 1923 the Iroquois patriot Deskaheh went to Geneva to seek a hearing before the League of Nations and prompted a formal response by the Canadian government to the Iroquois claims.

We had Indians from British Columbia going to the United Nations in the 1950s.

Since 1982 there has been a United Nations Working Group on Indigenous Populations. It meets every July immediately before the meetings of its parent group, the Subcommission on Prevention of Discrimination and Protection of Minorities.

One of the first international organizations of indigenous peoples, the World Council of Indigenous Peoples, was founded by Canadian Indians. The founding meeting was held here in British Columbia on Indian reserve land at Port Alberni and had indigenous people from most countries of the Americas, some even from the Nordic states, Aborigines and Maoris from Australia and New Zealand.

Now there are 12 indigenous organizations that are accredited by the Economic and Social Council. This means they are recognized as having consultative status at the United Nations as non-governmental organizations with formal accreditation. Of the 12 organizations, 5 are either exclusively Canadian or have Canadian indigenous people as members.

[Traduction]

M. Boyd: Je vérifierai mes chiffres concernant la Banque mondiale.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous allons maintenant entendre le professeur Douglas Sanders, professeur de droit à l'Université de la Colombie-Britannique, et Mme Jill Bodkin, du World Trade Centre de Vancouver.

Nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir vous entretenir avec nous cet après-midi. Il nous reste une quarantaine de minutes, après quoi nous devons absolument interrompre ces audiences car nous devons quitter la pièce.

Je vous demanderais donc, comme aux autres qui vous ont précédés, de prendre chacun une dizaine de minutes pour faire votre exposé, ce qui laissera aux membres du Comité la possibilité de vous poser des questions et d'obtenir des renseignements supplémentaires.

Je vais donner la parole d'abord au professeur Sanders.

M. Douglas Sanders (professeur de droit, Université de la Colombie-Britannique): Merci, monsieur le président, membres du Comité mixte.

Je vais vous entretenir des nouveaux intervenants sur la scène internationale et de la nécessité, pour le Canada, de réagir à cette nouvelle situation. Cela fait dix ans que j'assiste à diverses conférences des Nations unies sur les droits de la personne, sous divers auspices, et je tiens à parler de l'apparition de deux nouveaux groupes dans les enceintes internationales.

Il y a tout d'abord les peuples autochtones. Tout d'abord, je tiens à dire que depuis longtemps les autochtones canadiens essaient de faire entendre leurs revendications à l'étranger. De Colombie-Britannique, où vous êtes réunis aujourd'hui, deux délégations sont allées au Royaume-Uni, en 1906 et en 1909, pour demander audience à la Couronne.

En 1923, Discahay, patriote iroquois, est allé à Genève demander audience à la Ligue des nations, ce qui a entraîné de la part du gouvernement canadien une réponse officielle aux revendications des Iroquois.

Des Indiens de Colombie-Britannique se sont adressés aux Nations unies dans les années cinquante.

Il existe depuis 1982 aux Nations unies un Groupe de travail des populations autochtones qui se réunit tous les mois de juillet juste avant la rencontre de son groupe parent, la Sous-commission de la lutte contre les mesures discriminatoires et de la protection des minorités.

Un des premiers organismes internationaux pour les peuples autochtones, le Conseil mondial des peuples indigènes, a été fondé par des Indiens du Canada lors d'une conférence tenue en Colombie-Britannique, dans une réserve indienne de Port Alberni, où s'étaient réunis des Autochtones venus de la plupart des pays des Amériques, des pays nordiques même, ainsi que des Aborigènes et Maoris d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

On compte actuellement 12 organisations autochtones reconnues par le Conseil économique et social. Cela signifie qu'elles ont statut consultatif auprès des Nations unies en tant qu'organismes non gouvernementaux officiellement accrédités. Sur ces 12, 5 sont exclusivement Canadiens ou compte des Autochtones canadiens parmi leurs membres.

[Text]

In the 1970s the Canadian Department of External Affairs—now Foreign Affairs—announced that it would have an “indigenous desk” within the department. That has been maintained to some degree or another since that time, although I have been told by people in External Affairs that at times it has been more of a drawer than a desk.

I understand the last incumbent of the position, Denis Morantz has now retired and I have not seen an indication as to who might be replacing him.

The United Nations began a concern—in the modern sense—with the indigenous peoples in 1972 by commissioning a very significant study on the problem of discrimination against indigenous populations. Issues of indigenous rights came up at the 1978 UN World Conference on Racism and have come up in a number of UN fora since that time.

Last year, of course, was the International Year for the World's Indigenous People. The general Assembly has also declared a Decade of the World's Indigenous Peoples. This will begin in January next year.

In 1982 the Economic and Social Council authorized the establishment of the Working Group on Indigenous Populations. It had a dual mandate. It was to review developments and to draft standards on relations between indigenous people and states.

Last year the working group produced a draft Declaration on the Rights of Indigenous People. I have copies for this joint committee. This draft document will be considered by the UN Human Rights Commission at its next regular session in February and March of next year. I would note that Canada has just been re-elected a member of the UN Human Rights Commission.

There are two other projects that have been authorized in this context: a study on treaties between indigenous peoples and states that is still ongoing and a study on indigenous intellectual property that was completed in 1993.

Also, in terms of the process of individual communications to the Human Rights Commission under the International Covenant on Civil and Political Rights, the best known Canadian cases other than the language-of-signs case, are those involving indigenous rights within Canada.

My basic point is that there is a long history to indigenous people seeking an international hearing and that intergovernmental and international organizations have changed in the last two decades.

If you obtain a half-page listing of human rights concerns published by the United Nations, it will include a reference to indigenous people. We now have indigenous peoples from Canada going to Geneva for every significant human rights meeting, and normally being the largest contingent of NGOs present at the annual meetings of the UN Working Group on Indigenous Populations. Canadian indigenous peoples have been pioneers in the modern internationalization of these issues.

[Translation]

Dans les années soixante-dix, le ministère des Affaires extérieures—devenu le ministère des Affaires étrangères—annonçait la création d'un bureau des affaires autochtones qui a été plus ou moins actif, selon les périodes, bien que je me sois laissé dire par des gens des Affaires extérieures que c'est par moment davantage un tiroir qu'un bureau.

Le dernier responsable, Denis Morantz a pris sa retraite et je n'ai encore aucune indication quant à son remplaçant.

Les Nations unies ont commencé à s'intéresser aux peuples autochtones en 1972, lorsqu'elles ont commandé une étude importante sur le problème de la discrimination dont sont victimes les populations indigènes. Les questions concernant les droits des Autochtones ont été soulevées lors de la Conférence mondiale des Nations unies sur le racisme, en 1978, et à diverses tribunes des Nations unies depuis lors.

L'an dernier, bien sûr, était l'année internationale des populations autochtones. L'assemblée générale a également déclaré une décennie des populations autochtones, qui commencera en janvier prochain.

En 1982, le Conseil économique et social a autorisé la création du Groupe de travail des populations autochtones, qui a un double mandat: suivre l'évolution et élaborer des normes sur les relations entre les peuples autochtones et les États.

L'an dernier, le groupe de travail a produit une ébauche de déclaration des droits des peuples autochtones. J'en ai ici quelques exemplaires. Ce document sera examiné par la Commission des droits de l'homme des Nations unies lors de sa session régulière en février et mars prochains. Je vous signale que le Canada vient d'être réélu au sein de cette Commission.

Deux autres projets viennent d'être autorisés dans ce contexte: une étude, encore en cours, sur les traités passés entre les peuples autochtones et les États et une étude sur la propriété intellectuelle des Autochtones, qui a été complétée en 1993.

De plus, en ce qui concerne les communications individuelles auprès de la Commission des droits de l'homme aux termes du Pacte international relatif aux droits civils et politiques, les affaires canadiennes les plus connues, en dehors de celles du langage des signes, portent sur les droits des Autochtones au Canada.

Ce que je veux dire par là, c'est qu'il y a une longue tradition chez les peuples autochtones de recours aux instances internationales, et les organisations internationales et intergouvernementales ont beaucoup changé au cours des vingt dernières années.

Si vous examinez une demi-page de la liste des publications des Nations unies dans le domaine des droits de l'homme, vous y trouverez au moins une référence aux peuples autochtones. Il y a maintenant des peuples autochtones qui se rendent à Genève pour participer à toutes les réunions importantes sur les droits de la personne et qui représentent normalement le plus grand contingent d'ONG à se présenter aux réunions annuelles du Groupe de travail des Nations unies sur les populations autochtones. Les peuples autochtones du Canada ont fait oeuvre de pionnier pour placer ces questions à l'ordre du jour international actuel.

[Texte]

[Traduction]

• 1425

Canadian government delegations were seen as supportive of these initiatives in international fora in the early days, which I'll roughly indicate as 1982—the year of founding of the working group—down to 1986. Canadian government representatives are now seen by most observers as trying to contain, limit or even derail indigenous initiatives at the United Nations.

Specifically, Canada opposed the authorization of a study on treaties between indigenous peoples and states. Canada has submitted a document to that study, but Canada has not made the document public.

I want to emphasize that there is strong mutual suspicion between Canadian indigenous representatives and Canadian government representatives in international fora. I have seen this repeatedly in informal conversations in Vienna and Geneva. Special attention is needed to try to remedy this situation. In my view it is an issue of personalities, conflicting styles and substance.

I want to emphasize that I don't see it simply as an issue of substantive difference between indigenous representatives and Canadian government representatives. Some differences clearly will exist—I think that's obvious—but the level of suspicion and antagonism I have heard expressed on both sides is dysfunctional.

In these international fora, Canada has strongly opposed the use of the term "self-determination" and the word "peoples" in relation to indigenous peoples or indigenous populations. It has been difficult to assess exactly why this has been so.

Often it has seemed that it is Canada's concern with issues of Quebec separatism that have determined this position in relation to indigenous issues internationally. There is documentation on how federal concerns with Quebec separatism has affected terminology and policies within Canada, so this context is not a novel one simply in terms of international activity.

Canadian representatives have looked rather ridiculous in our campaign against what has now become the "s" word in these meetings, that is, "people" with an "s". At the UN World Human Rights Conference in Vienna in June of last year, there was a protest in which people held up signs reading "People" with a large "s". The country doing the most campaigning against the plural of the word was Canada. We lobbied all sorts of countries to this end.

We should accept self-determination as a term in international usage, which, in its relationship to indigenous peoples, refers to autonomy and self-government, and not to a right of secession in any normal kind of situation. There's now a large body of international writings using self-determination in this way. Our abhorrence of the term "peoples" is related to the concern with self-determination, for the right is always formulated as "self-determination of peoples".

Au départ, les délégations du gouvernement canadien ont appuyé ces initiatives dans les tribunes internationales, de 1982 environ—année de création du groupe de travail—jusqu'à 1986. Actuellement, la plupart des observateurs s'entendent à dire que les représentants du gouvernement canadien essaient d'endiguer, de limiter ou même de contrer les initiatives des autochtones aux Nations unies.

Plus précisément, le Canada s'est opposé à la tenue d'une étude des traitées entre les peuples autochtones et les États. Le Canada a remis un document relativement à cette étude, mais ne l'a pas rendu public.

J'aimerais souligner que les représentants autochtones du Canada et les représentants du gouvernement canadien se méfient les uns des autres dans les tribunes internationales. J'ai pu le constater à plusieurs reprises au cours de conversations à bâtons rompus à Vienne et à Genève. Il convient d'apporter une attention particulière à cette situation, afin d'y remédier. À mon avis, il s'agit d'une question de personnalité, de style et de principes différents.

Permettez-moi de souligner que ce n'est pas uniquement une différence au niveau des principes qui sépare les représentants autochtones et ceux du gouvernement canadien. Il est clair qu'il existera toujours des différences, mais le degré de suspicion et d'antagonisme que j'ai pu constater de part et d'autre est purement anormal.

Dans ces tribunes internationales, le Canada s'est fortement opposé à l'usage du terme «autodétermination» et du mot «peuples» relativement aux peuples ou populations autochtones. Il est difficile de savoir exactement pourquoi.

On a souvent pensé que l'attitude du Canada sur la scène internationale face aux questions autochtones, était dictée par la hantise d'une séparation du Québec. Il a été prouvé que les craintes du gouvernement fédéral relativement au séparatisme québécois ont eu une incidence sur la terminologie et les politiques canadiennes. Aussi, il n'y a rien là de nouveau, si ce n'est que cette fois cela se passe au niveau international.

Les représentants canadiens ont paru plutôt ridicules dans leur campagne contre l'utilisation du mot «peuples». À la Conférence mondiale des Nations unies sur les droits de l'homme qui s'est tenue à Vienne au mois de juin de l'année dernière, des protestataires ont brandi des pancartes sur lesquelles on pouvait lire le mot «peuples» avec un grand «s». Le Canada est le pays qui a fait le plus de pression contre l'utilisation de ce mot au pluriel. Nous avons fait des démarches auprès de toutes sortes de pays pour qu'ils appuient notre point de vue.

Nous devons accepter l'usage international du terme «autodétermination» qui, appliqué aux peuples autochtones désigné normalement l'autonomie gouvernementale et non pas un droit de sécession. Il existe actuellement de nombreux textes internationaux qui utilisent le terme d'autodétermination dans ce sens. Si le Canada déteste tant le mot «peuples» c'est à cause de l'autodétermination, car ces deux termes sont toujours associés dans l'expression «autodétermination des peuples».

[Text]

As members of the Human Rights Commission, we have to play a role in relation to the draft declaration, which will come before the commission next year. We also must have a role in relation to the international decade. There was virtually nothing in terms of Canadian programming for the international year.

In this context, we have to recognize the essential role of indigenous NGOs. There are about three forums in which an examination of this, structurally within the UN and in terms of NGOs, is ongoing at the present time.

• 1430

Also, it seems to me, we have to sign the Treaty of Patzcuaro to bring Canada within the Inter-American Indian Institute, which is one of the specialized agencies of the Organization of American States.

I'll try to be very brief, but I do want to mention a second example of new actors on the international scene. It is the issue of lesbians and gays in the United Nations forum. The International Lesbian and Gay Association has about 12 or more Canadian member organizations. It received accreditation as an NGO at the United Nations last year. It had the support of Canada and all members of the western group in that forum, plus substantial support from eastern Europe, Latin America, and Japan. Interestingly, there was a "no" vote from China or India.

When Canada voted in favour of accreditation of ILGA as a non-governmental organization, it did not go out on a limb. In fact, it was in a western consensus on the accreditation of the organization.

I would like to point out as well that in the Conference on Security and Cooperation in Europe and Future Security in Europe, which now has a human rights component—it has been developing, as you probably know—Canada, on more than one occasion, has spoken positively on lesbian and gay rights as part of an international human rights agenda.

At the World Conference on Human Rights in Vienna, in both the public formal statement and in the private sessions of the drafting committee, Canada raised the issue of lesbian and gay rights. However, at the Human Rights Commission in Geneva in February and March of this year, Canadian government representatives refused to mention lesbian and gay rights.

In contrast, Australia, both in Vienna and in Geneva this year, stated their conviction that lesbian and gay rights were matters that should come to the international human rights agenda. This, it seems to me, given Canada's domestic position at this point, would be a logical position for Canada to take internationally.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Professor Sanders.

[Translation]

En tant que membres de la Commission des droits de l'homme, nous avons un rôle à jouer relativement à la déclaration préliminaire qui sera présentée à la Commission l'année prochaine. Nous avons également un rôle à jouer au niveau de la Décennie internationale. Le Canada n'a pratiquement rien organisé pour célébrer l'Année internationale.

Dans ce contexte, nous devons reconnaître le rôle essentiel que jouent les ONG autochtones. Il y a à peu près trois tribunes au sein de l'ONU et ONG, qui examinent actuellement cette question.

Par ailleurs, il me semble que nous devons signer le traité de Patzcuaro pour que le Canada fasse partie de l'Institut indieniste interaméricain, un des organismes spécialisés de l'Organisation des États américains.

Je vais essayer d'être très bref, mais j'aimerais mentionner un ou deux exemple de nouveaux intervenants sur la scène internationale. Il s'agit de l'intervention des militants homosexuels aux Nations unies. L'Association lesbienne et gay internationale regroupe environ une douzaine d'organisations membres canadiennes. Les Nations unies lui ont accordé l'an dernier le statut d'ONG. Elle a reçu l'appui du Canada et de tous les membres des groupes occidentaux participant à la tribune, ainsi qu'un appui notable de la part des pays d'Europe de l'Est, d'Amérique latine et du Japon. Il est intéressant de noter que la Chine et l'Inde ont voté contre.

Le Canada n'était pas seul lorsqu'il a voté en faveur de la reconnaissance de l'ALGI comme organisation non gouvernementale. Il s'est dégagé un consensus parmi les pays occidentaux, en faveur de la reconnaissance de cette organisation.

J'aimerais préciser également que le Canada s'est prononcé à plusieurs reprises en faveur de l'inscription des droits des lesbiennes et des gays à l'Ordre du jour international des droits de la personne dans le cadre de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe et la sécurité future en Europe, qui a désormais un nouveau volet relatif aux droits de la personne, comme vous le savez probablement.

À la Conférence mondiale sur les droits de l'homme qui s'est tenue à Vienne, le Canada a soulevé la question des droits des lesbiennes et des gays aussi bien dans sa déclaration publique officielle qu'au cours des séances de travail du comité de rédaction. Toutefois, à la Commission des droits de l'homme qui s'est tenue à Genève en février et mars de cette année, les représentants du gouvernement canadien ont refusé de mentionner les droits des lesbiennes et des gays.

Par contre, l'Australie a affirmé, aussi bien à Vienne qu'à Genève cette année, que les droits des lesbiennes et des gays sont des questions qui devraient figurer à l'Ordre du jour international des droits de la personne. Il me paraît logique que le Canada adopte une telle position dans les tribunes internationales, compte tenu de son attitude sur la question à l'intérieur de ses frontières.

Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup monsieur Sanders.

[Texte]

Ms Bodkin, are you going to present the brief on behalf of the World Trade Centre?

Ms Jill Bodkin (Vice-Chair, World Trade Centre of Vancouver): Yes, Mr. Chairman, I am speaking as vice-chair of the World Trade Centre and the Vancouver Board of Trade, although the subject of our presentation will be very much the trade aspects of foreign policy.

In view of that, I wonder whether your committee might prefer to ask questions of the previous speaker before my presentation.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If you can keep your presentation to 10 minutes then everybody will know we have about 20 minutes to ask questions of both of you. So many doors have been opened up by the last speaker that you may find it difficult tonight.

I quite appreciate they are not related subjects, but I think it's important, perhaps, that in the short thirty minutes that remain we will just have to deal with it this way, if you don't mind.

Ms Bodkin: Thank you. Mr. Chairman, I would also like to introduce John Hansen, who is the chief economist and our adviser on policy to the Vancouver Board of Trade.

On behalf of our members, we very much welcome the opportunity to make a presentation to your committee. We are very pleased that your committee has come to Vancouver to see for yourselves the role our city plays in terms of the gateway from the Asia Pacific into North America, and vice versa.

I will just give some brief information about the Vancouver Board of Trade and then I will talk about the recommendations we have for you.

Trade is the key driver for British Columbia's economy. The Vancouver Board of Trade's mission statement is to support the development of Vancouver as a centre for Pacific trade, commerce, and travel. We have been very active in participating in the development of Canada's trade positions. We supported federal negotiations for the Canada-United States Free Trade Agreement and the NAFTA.

There was a very important initiative called the Asia-Pacific initiative from 1986 to 1989. It involved a number of our members who looked both at business and cultural relations for ways in which, in very practical ways, we could improve Canada's relationships with the Asia-Pacific countries.

We're very actively involved in the Pacific corridor PACE organization, which is looking at increasing links between British Columbia, Alberta, Washington, Oregon and Idaho, and emphasizing ways in which we can work cooperatively and also trade further with them.

Themes of the Vancouver Board of Trade's support, working with the federal government, have been the expansion of the Vancouver airport, negotiation of air routes, the development of the international commercial arbitration centre,

[Traduction]

Madame Bodkin, je crois que vous êtes ici pour présenter un exposé au nom du Centre du commerce international.

Mme Jill Bodkin (vice-présidente, Centre du commerce international de Vancouver): C'est exact monsieur le président, je suis ici à titre de vice-présidente du Centre du commerce international et de la Chambre de commerce de Vancouver, bien que notre exposé portera surtout sur les aspects commerciaux de la politique étrangère.

Aussi, je me demande si votre comité ne préférerait pas poser tout de suite des questions à l'orateur précédent, avant que je présente mon exposé.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Si vous pouvez limiter votre exposé à une dizaine de minutes, il nous restera environ 20 minutes pour poser des questions à chacun d'entre vous. L'orateur précédent a ouvert tellement de perspectives nouvelles qu'il vous sera peut-être difficile de prendre sa suite.

Je sais que le sujet que vous allez nous présenter est sans rapport avec le sujet précédent, mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pense qu'il est important de procéder de cette façon, puisqu'il ne nous reste plus que 30 minutes.

Mme Bodkin: Merci. Monsieur le président, j'aimerais également vous présenter John Hansen qui est économiste en chef et conseiller en matière de politique auprès de la Chambre de commerce de Vancouver.

Nous sommes ravis d'avoir la possibilité de présenter au nom de nos membres, un témoignage à votre comité. Nous notons également avec une certaine satisfaction que votre comité s'est rendu jusqu'à Vancouver pour constater de lui-même le rôle que notre ville joue à titre de vitrine de l'Amérique du Nord et de fenêtre ouverte sur l'Asie du Pacifique.

Je vais vous donner de brèves observations sur la Chambre de commerce de Vancouver avant de vous présenter quelques recommandations.

Le commerce est le moteur principal de l'économie de la Colombie-Britannique. La Chambre de commerce a pour mission de faire de Vancouver un centre commercial et touristique du Pacifique. Nous avons participé de manière très active à l'élaboration des positions commerciales du Canada. Nous avons donné notre appui aux négociations fédérales relatives à l'Accord de libre-échange canado-américain et à l'ALÉNA.

De 1986 à 1989 a eu lieu une importante initiative appelée l'Initiative Asie-Pacifique. Dans le cadre de cette initiative, plusieurs de nos membres se sont penchés sur les relations commerciales et culturelles afin de trouver des moyens tout à fait pratiques d'améliorer les relations du Canada avec les pays de l'Asie du Pacifique.

Nous participons de manière très active à l'organisation PACE du corridor du Pacifique, dont le but est d'intensifier les liens entre la Colombie-Britannique, l'Alberta, l'État de Washington, l'Orégon et l'Idaho et d'encourager entre eux la coopération et les échanges commerciaux.

Les thèmes mis de l'avant par la Chambre de commerce de Vancouver, en collaboration avec le gouvernement fédéral, sont l'agrandissement de l'aéroport de Vancouver, la négociation de voies aériennes, la mise en place d'un centre d'arbitrage

[Text]

the Asia Pacific Foundation, international banking centre, and working with the interprovincial negotiators to overcome interprovincial trade barriers. We do own the Vancouver franchise of the World Trade Centre Organization.

British Columbia exports are about 50% to the United States, close to 40% to Asia Pacific, and the remainder to Europe and Latin America. That is very important and quite distinct from some other centres in Canada.

We recommend that as you make recommendations about foreign policy, trade and facilitation of business relations must assume a very important role. They would not be the only issues, but must be of importance. The reason is that even the improvement of the standard of living of the countries that Canada is dealing with, and indeed their political stability, depend upon them in turn assuming an ability to trade into the world.

Growth in Asia Pacific requires more attention by foreign affairs than it now receives. We would very much advocate, both in terms of commercial and in political representation, that Asia Pacific be given more attention.

We need to nurture strong relationships with the United States, ensuring that Canadian interests are looked after. We think it's very important to recognize how tough the Americans are as negotiators, but that does not mean that we should be backing away from negotiations. Indeed, it makes it even more important that we match the Americans in dedication to the outcomes and the methods to reach the desired results.

The air bilaterals and open skies negotiations would be a case in point, where we would very much press for the federal government to take a very strong position. It must be recognized that it's very important for us, in terms of what Vancouver can contribute to this country, that there be easy access between Canadian centres and U.S. centres, but also that travellers into Canada are well able to use Vancouver as their first point of entry into North America. We are competing, indeed, with Seattle and the California cities.

We think there should be a special watch for areas of U.S. foreign policy that enhance or, conversely, impede our trade relationships with other countries. For example, we should watch the potential for U.S. trade sanctions against Japan and try to ensure that in our dealings between Canada and Japan we don't have a spillover effect and indeed that we are not just homogenized and seen as North America in the eyes of Japan.

In terms of foreign aid, we believe the best way to help developing countries is through trade development. Our competitors are very actively out there in the countries where Canada is giving aid, working in a very concerted way between their governments, their businesses and their trade and export support programs. We think we need to emulate that.

[Translation]

commercial international, la Fondation Asie-Pacifique du Canada, un centre bancaire international, ainsi que la collaboration avec les négociateurs des différentes provinces en vue de surmonter les obstacles au commerce interprovincial. Nous détenons à Vancouver la franchise de l'Association des centres du commerce international.

Environ 50 p. 100 des exportations de la Colombie-Britannique prennent le chemin des États-Unis, près de 40 p. 100 sont destinées à l'Asie du Pacifique et le reste à l'Europe et à l'Amérique latine. Le centre de Vancouver est très important et tout à fait différent des autres centres canadiens.

Lorsque vous présenterez des recommandations en matière de politique étrangère, nous vous demandons d'accorder une place très importante au commerce et à la promotion des relations commerciales. Ce ne sont pas les seules questions, mais ce sont des enjeux importants. En effet, l'amélioration du niveau de vie des pays avec lesquels le Canada et leur stabilité politique ont une incidence sur leur capacité à entretenir des échanges commerciaux à l'échelle internationale.

La croissance économique en Asie du Pacifique mérite de la part des affaires étrangères une plus grande attention qu'actuellement. Nous recommandons d'accorder une plus grande attention aux pays de l'Asie du Pacifique, aussi bien sur le plan commercial que sur le plan de la représentation politique.

Il faut encourager de solides relations avec les États-Unis afin de protéger les intérêts canadiens. S'il est très important de reconnaître que les Américains sont de farouches négociateurs, cela ne signifie pas que nous devons éviter les négociations. Au contraire, il est d'autant plus important, si nous voulons atteindre les buts souhaités, de tenir tête aux Américains afin de faire respecter les résultats et les méthodes que nous aurons choisis.

Les négociations bilatérales sur les transports aériens constituent justement un secteur dans lequel nous encourageons le gouvernement fédéral à adopter une position très ferme. Le gouvernement doit reconnaître qu'il est très important pour nous et pour la contribution que Vancouver peut faire à l'ensemble du pays, de faciliter l'accès entre les villes canadiennes et américaines mais surtout, que les voyageurs à destination du Canada puissent pénétrer en Amérique du Nord par Vancouver. Sur ce plan, nous sommes en effet en concurrence avec Seattle et les villes de Californie.

Nous pensons qu'il faudrait tout spécialement surveiller certaines tendances de la politique étrangère américaine qui s'oppose au développement de nos relations commerciales avec d'autres pays. Par exemple, il faudrait que le Canada se désolidarise d'éventuelles sanctions commerciales des États-Unis contre le Japon et éviter une réaction en chaîne qui serait préjudiciable aux relations entre le Canada et le Japon. Il faut éviter que le Japon considère l'Amérique du Nord comme un bloc monolithique.

Pour ce qui est de l'aide extérieure, nous estimons que le meilleur moyen de venir en aide aux pays en développement est de développer les liens commerciaux avec eux. Nos concurrents sont très actifs dans les pays auxquels le Canada accorde une aide extérieure, collaborant très étroitement avec les gouvernements, les entreprises et les programmes de soutien du commerce et des exportations. Nous estimons que le Canada ne devrait pas être en reste.

[Texte]

Geographically, I would comment as follows. Japan is a very strong consumer society. There has been a natural trade affinity between Canada and Japan, although it has been much more in the area of natural resources.

In looking at the Kasai region, Osaka International Airport and expanded air transportation with Canada, here we have buyers in a region of Japan that are able to deal with smaller businesses in Canada if in fact we are able to strengthen our representation. Smaller Canadian business and our members have been somewhat intimidated by Japan. We are getting very great assistance from the Canadian representatives in that region. It's one that deserves more attention, I think, as we look at the jobs in this country being built increasingly by growing small to medium-sized exporters.

China holds immense opportunities. Our British Columbia connections are still largely through Hong Kong. We certainly would advocate no backing off of the Canadian representation in Hong Kong. We are developing consortia. For instance, my firm, Ernst & Young, and a number of other large British Columbia firms are participating through a CIDA-sponsored feasibility study in a project that will be the biggest Canadian project, a coal terminal in Tianjin. These kinds of seed projects are very important in terms of the potential eventually for Canadian supply of equipment and services.

In a related area, the Russian far east, which has not received much attention in Canadian foreign policy has become very important for the British Columbia interests. Again, there's a consortium formed there.

India is a growth market. Indeed there are Canadian private power suppliers that are going to assume major involvement there. A British Columbia company that is very active in therapeutics, diagnostics and fish farming is now able to take Canadian technology and go into the increasing development of self-sufficiency in food through the Indian fish farming market. It's an example where some of our very strong Canadian environmentally sensitive and health-related products will be very important.

In the growing economies of Latin America, again, our foreign policy, our aid policy, our trade policy can support Canadian business there in ways that will indeed improve the standard of living of these countries and enable them to become members of the developed world.

We do need to enhance the Canadian presence in Taiwan.

In Europe the primary focus for British Columbia is forest products and tourism.

So that is really our flavour on the various geographic areas as you're looking at policy in these fields.

[Traduction]

Voici maintenant quelques commentaires se rapportant plus précisément aux différents secteurs géographiques. Au Japon, la société de consommation est très bien établie. Il y a une affinité commerciale naturelle entre le Canada et le Japon qui est surtout concentrée dans le domaine des ressources naturelles.

La région de Kensi, l'aéroport international d'Osaka et l'intensification des transports aériens avec le Canada nous ouvre un bassin de consommateurs qui pourront traiter avec des petites entreprises canadiennes si nous parvenons à mieux nous implanter dans cette région. Le Japon a tendance à intimider les petites entreprises en général et nos membres en particulier. Les représentants canadiens dans ces régions nous sont d'une grande utilité. À mon avis, c'est une région du monde qui mérite une plus grande attention puisque c'est aux petits et moyens exportateurs que l'on doit de plus en plus la création d'emplois au Canada.

La Chine offre d'énormes possibilités. C'est principalement par Hong Kong que passe tous les échanges commerciaux de la Colombie-Britannique avec la Chine. Nous recommandons le maintien de la représentation canadienne à Hong-Kong. Nous travaillons actuellement à la création de consortiums. Par exemple, Ernst & Young, la société pour laquelle je travaille, ainsi que plusieurs autres grosses entreprises de Colombie-Britannique participent, par l'intermédiaire d'une étude de faisabilité parrainée par l'ACDI, à un projet de construction à Tianjin, d'un terminus houillier qui sera un des plus grands projets entrepris par le Canada. Les entreprises de ce genre sont très prometteuses sur le plan de l'exportation de matériel et de services canadiens.

Dans le même secteur, l'Extrême Orient russe, qui n'a pas reçu une grande attention de la part de la politique étrangère canadienne, s'avère extrêmement important pour les intérêts de Colombie-Britannique. Là encore, un consortium est en cours de formation.

L'Inde est un marché en pleine croissance. Des producteurs d'énergie canadiens sont appelés à y jouer un grand rôle. Une entreprise de Colombie-Britannique très active dans le secteur de la thérapie, du diagnostic et de la pisciculture est désormais en mesure d'appliquer la technologie canadienne aux marchés indiens de la pisciculture, de manière à encourager l'auto-suffisance alimentaire. Voilà qui illustre l'importance que peuvent avoir certains de nos excellents produits sensibles à l'environnement et axés sur la santé.

Dans le cas des économies en pleine croissance de l'Amérique latine, notre politique étrangère, notre politique d'aide, notre politique commerciale peuvent également aider les entreprises canadiennes à contribuer à améliorer le niveau de vie de ces pays et à leur permettre de devenir membres du monde développé.

Le Canada doit affirmer sa présence à Taiwan.

En Europe, la Colombie-Britannique vend ses produits forestiers et son tourisme.

Voilà donc ce qu'il nous paraît important de souligner au niveau de la politique étrangère concernant ces divers secteurs géographiques.

[Text]

Just in closing, there are several other issues. One is the free trade agreement and impediments to making it work. We certainly see the minister of trade recognizing that there are indeed impediments. We would agree. . . but we again believe that it's very important that Canadian foreign policy be dedicated to removing those impediments, things like border crossings, air routes and so on.

We think CIDA has a very important role to play in Canadian foreign policy and we certainly support the aid that is intended to improve the standard of living of our trading partners.

In regard to the PEMD program, there's been a lot of debate about whether it should be focused on strategic relationships or one-shot kinds of mission. Canadian businesses have a reputation of going once into countries supported by the PEMD program and never going back. We certainly believe it must be strategic. There needs to be an onus on business, as they are dealing with this program to choose—you can't, as a small to medium-sized business, at least, deal all over the world—to go out and develop the relationships, develop the market and be strategic.

The Department of External Affairs needs to have the ability to harness activities of other departments. I would give two examples. One is in the environment. The Canadian environmental industries are very strong. We have a lot to offer countries in terms of what we have succeeded in relatively well in the world in terms of our own environmental protection. That's a wonderful opportunity for Canada in some of the countries that are now starting to become aware of how important environmental protection is.

• 1445

Even in terms of national defence, where defence procurement has supported the development of Canadian technology. . . Some of us had the opportunity to see HMCS *Vancouver* last summer and some of the electronics, which have a number of spin-off applications. So we hope that ship is being shown off, and indeed we are aware that there is a trade focus in Yokohama on the demonstration of the ship.

So, as you won't be surprised to hear from a business group in the World Trade Centre, our message was very much related to the linking between trade and other aspects of foreign policy, but also very much geared towards a goal of Canada assuming the leadership we always have in the world. That will indeed improve the standard of living and the political stability in some of the countries where the way in which people live makes a big difference to the political stability of the role they play in the world, as in the former Soviet Union.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

[Translation]

Pour terminer, il y a plusieurs autres points que j'aimerais mentionner. Le premier concerne les obstacles au bon fonctionnement de l'Accord de libre-échange. Le ministre du Commerce a reconnu lui-même l'existence de ces obstacles. Nous sommes de son avis, mais nous pensons qu'il est extrêmement important que le Canada fasse porter ses efforts de politique étrangère sur l'élimination des obstacles au commerce liés au passage des frontières, aux routes aériennes, etc.

Nous pensons que l'ACDI a un rôle extrêmement important à jouer en matière de politique étrangère canadienne et nous sommes favorables à l'aide que le Canada octroie à nos partenaires commerciaux en vue d'améliorer leur niveau de vie.

Quant au programme PDME, il a fait l'objet d'un débat intense afin de déterminer s'il devait servir à établir des relations stratégiques ou au contraire à effectuer des missions ponctuelles. Les entreprises canadiennes ont la réputation d'intervenir une seule fois dans les pays recevant l'aide du programme PDME et de ne plus jamais y remettre les pieds. Bien entendu, nous sommes favorables à l'instauration de relations stratégiques. Les entreprises qui interviennent dans le cadre de ce programme doivent être tenues de choisir entre le développement des relations, le développement du marché et la stratégie. Il est impossible en effet, du moins pour une petite ou moyenne entreprise, de faire affaire dans tous les pays du monde.

Le ministère des Affaires extérieures doit être en mesure de régir les activités des autres ministères. Je vais vous donner deux exemples. Le premier porte sur l'environnement. Les industries canadiennes de l'environnement sont très solides. Les résultats relativement satisfaisants que nous avons obtenus sur le plan de la protection de notre environnement font que nous avons beaucoup à offrir aux autres pays dans ce domaine. Le Canada a d'intéressants débouchés dans certains pays qui commencent à comprendre l'importance de la protection de l'environnement.

Même le secteur de la défense nationale, puisque la construction du matériel de défense a entraîné le développement de la technologie canadienne. . . Certains d'entre nous ont eu l'occasion de voir l'été dernier le NCSM *Vancouver* et son équipement électronique qui a un certain nombre d'applications commercialisables. Par conséquent, nous espérons que ce navire sera mis en valeur et nous savons d'ailleurs qu'il doit faire une démonstration à Yokohama.

Vous n'avez dû guère être surpris de constater que le message présenté par un groupe d'entreprises du Centre de commerce international met l'accent sur le lien qui existe entre le commerce et les autres aspects de la politique étrangère. Cependant, nous souhaitons également que le Canada continue d'exercer le rôle prépondérant qu'il a toujours eu dans le monde. Cela permettra en effet d'améliorer le niveau de vie et la stabilité politique dans certains pays comme l'ancienne Union soviétique ou la stabilité politique du rôle qu'il joue dans le monde est grandement tributaire de la façon dont les gens vivent.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

[Texte]

Mr. Lastewka: Both presentations put a lot of data in front of us and I'm going to force you to pick priorities because we have to do so on a long-term basis for foreign policy. I would like to ask both of you to assist us as we formulate our policy in foreign affairs and trade. What are the priority items you want this government to include in its policies, going forward?

Ms Bodkin: Certainly, we would advocate a foreign policy that's very much trade-related, focusing on countries that do need assistance in aid programs but that have the potential to become trading partners fairly early as a result of the support they would receive from Canada. Geographically speaking, Asia Pacific and Latin America would certainly be the priorities we would advocate.

Mr. Lastewka: In terms of international human rights law, the Canadian government has said over and over again, under different governments, that this is a high priority and that we see this role of emphasizing the development of human rights as a distinctive kind of role that we must play in the world.

With regard to indigenous people, we have consistently said that because we are a country with indigenous peoples this is an issue that has special relevance to us. So my comments are in the context of Canada having identified this as a priority item, under different governments.

There hasn't been close examination of the issue because Canadian media do not closely examine human rights activities within the United Nations. They find the United Nations too complex and too confusing. The United Nations has 144 meetings going on every day, so the media find it impossible. . .

I'm surprised, however, that the media have not covered the Working Group on Indigenous Populations, given that the Canadian government has regularly had the largest observer government delegation in that forum and, typically, the largest group of indigenous peoples has been from Canada, compared to any other state from which indigenous peoples have come to the forum.

So I think the lack of media scrutiny of this process at the United Nations has allowed Canada, on the one hand, to say that this is a matter of priority in our international activity and, on the other hand, to not follow through and to frequently be very negative about these developments at the international level.

So I think it's an area that we've already committed to.

Because of my own activity, representing the International Lesbian and Gay Association at UN human rights meetings in Geneva, I am anxious that Canada include our issues as issues that are coming onto the international agenda. We can either sit around and allow others to play more of an initiating role, or we can recognize that domestically we have made great progress on these issues in the last ten years in particular, and that Canada is a very appropriate country to take initiatives in this area at the international level.

[Traduction]

M. Lastewka: Les deux exposés ont présenté de nombreuses données et je vais vous demander de choisir des priorités, puisque cela est indispensable pour une politique étrangère à long terme. J'aimerais vous demander à tous les deux de nous aider à formuler notre politique en matière d'affaires étrangères et de commerce. Quels sont les points auxquels vous souhaitez voir le gouvernement donner la priorité dans ses politiques?

Mme Bodkin: Nous préconisons bien entendu une politique étrangère axée sur le commerce et concentrant ses efforts sur les pays qui, tout en ayant besoin d'aide, sont susceptibles de devenir rapidement des partenaires commerciaux grâce à l'aide canadienne. Géographiquement, c'est certainement à l'Asie du Pacifique et à l'Amérique latine que nous accorderions la priorité.

M. Lastewka: Au fil des ans, les divers gouvernements canadiens ont réitéré qu'ils faisaient leurs priorités des principes internationaux des droits de la personne et qu'ils considéraient que la protection de ces droits était une mission spéciale que se donne le Canada.

Pour ce qui est des peuples autochtones, nous avons toujours affirmé que cette question revêtait une importance toute particulière pour le Canada puisqu'il est lui-même l'hôte de peuples autochtones. Je souligne donc que le Canada en a fait sa priorité sous différents gouvernements.

On n'en a pas beaucoup parlé, étant donné que les médias canadiens ne suivent pas de près les activités des Nations unies en matière de droits de la personne. Le sujet est trop complexe et trop confus. Pour les médias, il est impossible de se tenir au courant des 144 réunions qui ont lieu chaque jour aux Nations unies. . .

Cependant, je suis étonné que les médias n'aient pas suivi les activités du Groupe de travail sur les populations autochtones, étant donné que le gouvernement canadien y dépêchait régulièrement la plus grande délégation gouvernementale d'observateur et que, par comparaison aux autres pays, c'est du Canada que provenait le plus grand nombre de délégués des peuples autochtones.

Je suis donc persuadé que la couverture insuffisante de ce processus par les médias aux Nations unies a permis au Canada, d'une part, d'affirmer qu'il s'agissait là de l'une de ses priorités au niveau international et, d'autre part, de ne pas tenir promesse et de se montrer souvent très négatif à l'égard de ces questions au niveau international.

Par conséquent, c'est un domaine vis-à-vis duquel nous avons déjà un engagement.

À titre de représentant de l'Association lesbienne et gays internationale aux réunions de l'ONU sur les droits de la personne qui se sont tenues à Genève, j'estime qu'il est temps que le Canada se décide à inscrire les questions qui nous préoccupent à l'ordre du jour international. Le Canada a le choix de rester en retrait et de laisser les autres pays entreprendre l'initiative dans ce domaine, ou affirmer que nous avons accompli de grands progrès sur ces questions depuis une dizaine d'années et que le Canada est tout désigné pour prendre des initiatives dans ce domaine à l'échelle internationale.

[Text]

[Translation]

• 1450

I will leave with the committee some material in both of these areas, relating to indigenous issues and to lesbian and gay issues in international meetings.

Mr. Penson: I want to say, first of all, how much I appreciate the work your board of trade is doing in the area of Asia Pacific, as I think it is a tremendous growth potential for Canada in the area of trade and a way to get out of our debt and deficit problems. If we can grow out of it to some extent, it is going to be very beneficial. I'm looking for a balance. We've seen trade growing with the United States as a bigger percentage all the time. We heard a lot of people talk yesterday about the importance of Asia Pacific, and I certainly have been aware of it for some time, so I would encourage you.

We've also heard talk about the Team Canada approach to try to get all the players on side and put consortia together.

I represent the Peace River constituency in Alberta. I think you would know that the City of Vancouver doesn't just represent the city; it represents an area when it comes to movement of raw resources to this Asia-Pacific area.

I've been quite concerned about labour-management relations, and how it affects the ability of people to get goods to market—having a good relationship with these businesses that we are a secure supplier. Can you see whether there's an area where there could be some work to try to remind all of the parties of the importance of working together to stop these kinds of labour-management disruptions?

The international trade department under Roy MacLaren is part of the review, of course. Are there any areas that you would think the department could change to make it more beneficial, to help business find opportunities? Are we doing all we can, or are there areas where we can have improvement?

Ms Bodkin: Your point about Vancouver as a resource for the whole of western Canada is hugely important. We had occasion to meet with the Minister of Transport a week or so ago. We tried to impress upon him that this is not Vancouver's port; this is Canada's port to cause our goods to travel out of the country. We want to be able to contribute to the rest of the country as a net contributor. The labour problems are very serious for our reputation in China since the strike at the port and then by the grainhandlers. We know they are becoming very skeptical. COSCO the Chinese supplier, was the first Asian shipper to choose Vancouver as the first port of call.

It is very important that all these elements come together and that the federal government recognize that this is not only a matter of foreign policy; we mustn't have 20 ships out there in the berthage spending all that time and therefore money. Again,

Je vais laisser au Comité de la documentation se rapportant à ces deux domaines, en l'occurrence les questions autochtones et les questions relatives aux lesbiennes et aux gays dans les assemblées internationales.

M. Penson: J'aimerais tout d'abord signaler combien j'apprécie le travail qu'effectue votre Chambre de commerce dans la région de l'Asie du Pacifique, car je pense que ce secteur représente un potentiel de croissance commerciale énorme pour le Canada et un moyen de se sortir des problèmes et du déficit. C'est une bonne occasion, si cela nous permet de nous en sortir. Ce qui m'intéresse, c'est l'équilibre. Le commerce ne cesse de croître aux États-Unis. Je ne peux que vous encourager, car beaucoup de témoins sont venus hier nous parler de l'importance de l'Asie du Pacifique et j'en fus moi-même conscient depuis quelque temps.

Nous avons également entendu parler de l'approche de l'équipe Canada qui consiste à grouper tous les intervenants et constituer des consortiums.

Je représente la circonscription de Peace River, en Alberta. Vous savez probablement que la ville de Vancouver représente bien plus que la ville elle-même; elle représente une région tout entière sur le plan de l'exportation des matières premières vers cette région du Pacifique.

J'ai quelques inquiétudes au sujet des relations syndicales patronales et de leur incidence sur la sécurité d'approvisionnement et notre capacité, en tant que fournisseur, d'entretenir de bonnes relations avec ces entreprises. Pensez-vous que l'on puisse faire quelque chose à toutes les parties concernées qu'il est important de collaborer de manière à éviter ce genre de différend syndical patronal?

Bien entendu, le ministère du Commerce international de Roy MacLaren participe à l'exercice. Pensez-vous que le ministère devrait modifier son approche dans certains secteurs afin de faciliter la tâche des entreprises et de les aider à trouver des débouchés? Est-ce que nous faisons tout ce que nous pouvons ou est-ce qu'il y a des secteurs qu'on pourrait améliorer?

Mme Bodkin: Vous avez tout à fait raison de souligner que Vancouver est une ressource importante pour tout l'Ouest canadien. Vous avez eu l'occasion de rencontrer le ministre des Transports il y a environ une semaine. Nous avons tenté de lui montrer que Vancouver n'est pas un simple port, mais qu'il est le point d'expédition des exportations canadiennes. Nous voulons jouer un rôle tout à fait utile pour l'ensemble du pays. Depuis la grève du personnel du port, puis celle des manutentionnaires, les problèmes relatifs à la main-d'œuvre sont très graves pour notre réputation en Chine. Nous avons que nos clients chinois sont de plus en plus sceptiques. COSCO, le fournisseur chinois, a été un des premiers expéditeurs asiatiques à choisir Vancouver comme principal port d'attache.

Il est très important de prendre tous ces éléments en compte et il faut que le gouvernement fédéral comprenne qu'il ne s'agit pas uniquement d'une question de politique étrangère. Garder 20 navires au mouillage, c'est une perte de temps et

[Texte]

[Traduction]

it is part of the fact that our national transportation system is competing with a U.S. national transportation system. If your constituents are shipping their grain through Seattle, which they will do if that's the right thing to do, we will certainly lose Vancouver's ability and this province's ability to contribute to the national interest.

On the question of the Ministry for International Trade, certainly as we work abroad we find that they are very good. Where there is a commercial orientation, Canadian business gets very strong support. I think we would be in favour of more emphasis on the commercial side in choosing the people and ambassadors and so on. Certainly there are a number of former ambassadors and ambassadors out there who do a wonderful job in that regard.

d'argent. Tout cela tient au fait que notre réseau national de transport entre en concurrence avec le réseau américain. Dans la mesure où vos électeurs expédient leur grain par le port de Seattle, comme ils peuvent le faire s'ils le jugent approprié, Vancouver et la province elle-même risque de perdre leur capacité de contribuer à l'intérêt national.

Quant au ministère du Commerce international, son soutien est fort utile lorsque nous travaillons à l'étranger. Il assure un appui très ferme aux entreprises commerciales canadiennes. Je pense que nous souhaiterions que le choix des ambassadeurs et autres délégués se fasse dans une perspective commerciale. Nous reconnaissons que certains ambassadeurs et anciens ambassadeurs font un travail remarquable.

• 1455

I think on the negotiation side, we're seeing very strong representation of the commercial interests. Some of the trade negotiation gets pretty arcane. A number of us have served on advisory committees around the GATT and NAFTA, and trade law is another language. There's English, French and trade law. It's very important to deal with the practical issues that really matter to Canadian exports.

Mr. Penson: If we had plain English, all these lawyers would be out of work, though.

Ms Bodkin: They aren't normal lawyers.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Perhaps I should tell the witness that I taught trade law for 15 years. Your suggestion is a non-tariff barrier to the future employment of my students.

Ms Bodkin: You bet.

Ms Beaumier: The problem is, Bill, I've heard if we didn't have you, we wouldn't need you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Well, I'm really not here.

Ms Beaumier: No, no, I mean lawyers.

Mr. Penson: I just wanted to get you on the record and ask you if you agree with the NAFTA goal of zero tariff barriers in a short period of time among the three partners in the NAFTA deal.

Ms Bodkin: Yes, I do, because as you look at the population and the economy of Mexico, the removal of their tariffs is very important to us. That's the direction that really matters.

Winning access to certain sectors was very important, such as the supply to Pemex, the oil industry, and we should be pressing for more. But again that's a very important Canadian sector in both British Columbia and Alberta.

I guess I would make a general point. Even though natural resource competitiveness is to some degree moving into sources of supply from countries like Mexico and some of the other competitors, because we have such a highly developed capability in Canada both in infrastructure and in the supply to the natural resources, we must remember that all is not lost totally if the terms of trade around a particular commodity act against us.

Sur le plan des négociations, les intérêts commerciaux sont très bien représentés. Certains aspects des négociations commerciales sont parfois assez obscurs. Ceux d'entre nous qui ont siégé à des comités consultatifs du GATT et de l'ALÉNA savent que le droit commercial est une langue à part. Il y a l'anglais, le français et le droit commercial. Il est très important de régler les questions pratiques qui ont une incidence véritable sur les exportations canadiennes.

M. Penson: Mais évidemment, si on utilisait des mots simples, les avocats seraient au chômage.

Mme Bodkin: Mais ce ne sont pas des avocats ordinaires.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'aimerais signaler au témoin que j'ai enseigné le droit commercial pendant 15 ans. Votre suggestion constitue une barrière non tarifaire aux perspectives d'emploi de mes étudiants.

Mme Bodkin: En effet.

Mme Beaumier: Comme on dit, Bill, si on ne vous avait pas, on n'aurait pas besoin de vous.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Eh bien, je ne compte pas pour grand chose.

Mme Beaumier: Non, non, je parlais des avocats en général.

M. Penson: J'aimerais vous demander de préciser aux fins du compte rendu si vous approuvez l'un des objectifs de l'ALÉNA qui est de supprimer les barrières tarifaires assez prochainement entre les trois signataires de l'ALÉNA.

Mme Bodkin: Oui, car l'élimination des barrières tarifaires nous paraît très importante quand on considère la population et l'économie du Mexique. C'est la direction qui nous intéresse vraiment.

La pénétration de certains secteurs comme l'approvisionnement de Pemex, l'industrie pétrolière, était très importante et il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin. Mais, là encore, c'est un secteur canadien très important en Colombie-Britannique et en Alberta.

J'aimerais maintenant faire une remarque d'ordre général. Même si certains pays fournisseurs comme le Mexique et certains autres pays nous font concurrence au niveau des ressources naturelles nous devons comprendre que tout n'est pas entièrement perdu si les mesures commerciales relatives à certains produits jouent en notre défaveur, étant donné que le Canada dispose de capacités extrêmement développées tant au niveau de l'infrastructure que de l'approvisionnement en ressources naturelles.

[Text]

Mr. Penson: I just want to remind you it works both ways. For example, supply management tariffs that go beyond 10 years concern me. I think there needs to be a reasonable amount of time.

Ms Bodkin: Let me finally go on record: the Vancouver Board of Trade is very much in favour of dismantling trade barriers as early as possible.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Before we wind up, I would like to come back to a general theme of Professor Sanders. You're telling us there are new actors out there in the international community. In a minute or so you mentioned specifically the aboriginal peoples and, in this particular case, the gay and lesbian community, which have been recognized as having international status in the international communities.

We've heard other witnesses talk, and we will hear further evidence, about the roles of the cities, the provinces and multinational corporations. We've heard a great deal about the NGOs and the delivery and formation of our policy in the matter of international aid and human rights. We're seeing a very complex world or matrix out there with a lot of different international institutions and actors.

Do you see a coherence in this? Do you see the Canadian government drawing together all these threads in a coherent way that formulates a coherent foreign policy, or do you just see a lot of different horses all charging down different racetracks in different directions? Is that a fair question to ask you to answer in 22 seconds?

Prof. Sanders: I think there is some basic coherence in the period we are going through at the moment. We see an increased internationalization, and at the same time we see an increased focus on local identities and local characteristics. These appear to be contradictory but they are not. It means that the role attributed to the nation-state, which historically is a relatively newly constructed role, is changing. It is not the exclusive actor.

• 1458

International law, as it came to be codified at the turn of the century, saw the nation-states as the only actors. That is simply not true any more. With the development of an international law of human rights after the Second World War, a major agenda item of the United Nations, international law now responded to individuals and to groups within states. The evolution of a system of NGOs internationally has simply confirmed this.

The Economic and Social Council set up an open-ended committee re-examining the relationship of NGOs to the United Nations system. It was constructed last July at the meetings in Geneva. Canada is a member of that. This will probably go on for two or three more years. This is an important United Nations forum in which Canada can play a role in trying to stabilize and develop this.

[Translation]

M. Penson: J'aimerais vous rappeler que cela va dans les deux sens. Par exemple, je ne vois pas d'un bon oeil les tarifs de gestion de l'offre qui s'appliquent au-delà de 10 ans. Je pense qu'il faudrait appliquer une limite de temps raisonnable.

Mme Bodkin: Permettez-moi de déclarer pour mémoire que la Chambre de commerce de Vancouver est en faveur de l'élimination des barrières commerciales le plus tôt possible.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avant de terminer, j'aimerais revenir au thème général énoncé par M. Sanders. Vous nous avez dit qu'il y a de nouveaux intervenants dans la communauté internationale. Vous avez cité tour à tour les peuples autochtones et la communauté gaie et lesbienne à qui on vient de reconnaître un statut international.

Nous avons entendu des témoignages et nous en entendrons d'autres sur le rôle des villes, des provinces et des sociétés multinationales. On a beaucoup parlé des ONG et de l'application et de l'élaboration de notre politique relativement à l'aide internationale et aux droits de la personne. Tout cela nous apparaît comme un ensemble extrêmement complexe réunissant de nombreux intervenants et institutions internationales différents.

Est-ce que vous pouvez en faire ressortir une certaine cohérence? Pensez-vous que le gouvernement canadien puisse démêler cet écheveau afin de formuler une politique étrangère cohérente, ou au contraire, avez-vous l'impression que tous les intervenants tirent simultanément dans des directions différentes? Peut-on vous demander de répondre à cette question en 22 secondes?

M. Sanders: Une certaine cohérence se dégage de la situation actuelle. Parallèlement à la tendance à l'internationalisation, on assiste à l'émergence des identités et des caractéristiques locales. La contradiction n'est qu'apparente. Cela signifie que le rôle attribué à l'État-nation, qui est un rôle relativement neuf sur le plan historique, est en train d'évoluer. L'État-nation n'est pas l'intervenant exclusif.

Le droit international, tel que codifié au tournant du siècle, considérait les États-nation comme les seuls intervenants. La situation a changé. Après la Seconde Guerre mondiale, le droit international de la personne a connu un effort considérable, il est devenu un point important à l'ordre du jour des Nations unies. Le droit international s'intéresse désormais aux individus et aux groupes qui composent les États. L'évolution des ONG sur le plan international ne fait que confirmer ce phénomène.

Le Conseil économique et social a mis sur pied, au moment des réunions de Genève, en juillet de l'année dernière, un comité à composition non limitée chargé d'examiner le lien des ONG avec les Nations unies. Le Canada en est membre. Le Comité restera en activité probablement deux ou trois ans. Il s'agit d'une importante tribune des Nations unies dans laquelle le Canada peut jouer un rôle de stabilisation et de développement.

[Texte] [Traduction]

• 1500

As well, there is international agreement that there needs to be a permanent forum for indigenous peoples within the United Nations. This is something that Canada has spoken on. It also represents another break with the state monopoly on control and access to the United Nations. I see this development in extremely positive terms. I think it humanizes the international system to a tremendous degree.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Professor Sanders, for that helpful closing. We're grateful to you for taking the time and energy to come here. We believe our task is important and it's important to hear from Canadians with the experience and depth of knowledge that you have. We appreciate your bringing it to us and sharing it with us.

We will be reporting in October, and if you see developments or feel there are documents or reports we should see, or have other observations, please send them to the committee. We will certainly make sure they get fed into the stream of analysis.

Once again, thank you for your help in making our task more complicated, more interesting and hopefully more fruitful.

This meeting is adjourned.

D'autre part, il y a un consensus international sur la nécessité d'offrir aux peuples autochtones une tribune permanente aux Nations unies. Le Canada s'est prononcé à ce sujet. Cela monte bien également que les États ne détiennent plus le monopole sur le contrôle et l'accès des Nations unies. Cette évolution me paraît extrêmement positive, car elle rend la structure internationale beaucoup plus humaine.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup monsieur Sanders pour cette conclusion très instructive. Nous vous remercions d'avoir pris le temps et la peine de venir témoigner. Nous prenons notre travail à coeur et nous estimons qu'il est important pour nous d'écouter les Canadiens et les Canadiennes qui ont une expérience et des connaissances aussi riches que vous. Nous vous remercions de les partager avec nous.

Nous vous présenterons notre rapport au mois d'octobre. Entre-temps, n'hésitez pas à nous tenir au courant des événements ou à nous faire parvenir les documents, rapports ou observations que vous jugez utiles. Nous ne manquerons pas de nous pencher sur ces documents.

Je vous remercie encore une fois de rendre notre tâche plus compliquée, plus intéressante et, espérons-le, plus utile.

La séance est levée.

From the United Church of Canada:

Rev. Shelagh MacKinnon, Minister of Programme Development and Mission Outreach.

From the Inter-Church Committee for World Development:

Bill Boyd.

From the Union of Spiritual Communities of Christ:

John Verigin Jr., Executive Assistant.

From the University of British Columbia:

Doug Sanders, Professor of Law.

From the World Trade Centre of Vancouver:

M.A. (Jill) Bodkin, Vice-Chair;

John Hansen, Policy Advisor.

De l'Église unie du Canada:

Rév. Shelagh MacKinnon, Minister of Programme Development and Mission Outreach.

De Inter-Church Committee for World Development:

Bill Boyd.

De Union of Spiritual Communities of Christ:

John Verigin jr., adjoint exécutif.

De l'Université de la Colombie-Britannique:

Doug Sanders, professeur de droit.

De World Trade Centre of Vancouver:

M.A. (Jill) Bodkin, vice-président;

John Hansen, conseiller politique.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Green Thumb Theatre for Young People:

Peter Zednik.

From the Vancouver Chamber Choir:

Maurice D. Copithorne, Q.C.

From Capilano College:

Jon L. Jessiman, Dean and Head of International Office.

From Simon Fraser University:

Bradley Condon, Director, Centre for North American Business Studies.

From Peace Tax Canada:

Joy Newall, President.

From the Victoria Peace Centre:

Al Rycroft, Consultant.

From the Commonwealth of Learning:

Lewis Perinbam, Special Advisor to the President;

Richard J. Simpson, Director, Telecommunications and Technology.

From the United Chinese Community Enrichment Services Society:

Lilian To, Executive Director.

TÉMOINS

De Green Thumb Theatre for Young People:

Peter Zednik.

De Vancouver Chamber Choir:

Maurice D. Copithorne, c.r.

Du Collège Capilano:

Jon L. Jessiman, doyen et chef du bureau international.

De l'Université Simon Fraser:

Bradley Condon, directeur, Centre for North American Business Studies.

De Peace Tax Canada:

Joy Newall, présidente.

De Victoria Peace Centre:

Al Rycroft, conseiller.

De Commonwealth of Learning:

Lewis Perinbam, conseiller spécial du président;

Richard J. Simpson, directeur, télécommunications et technologie.

De United Chinese Community Enrichment Services Society:

Lilian To, directrice administrative.

(Continued on previous page)

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 18

Wednesday, June 1, 1994
Halifax, Nova Scotia

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 18

Le mercredi 1^{er} juin 1994
Halifax (Nouvelle-Écosse)

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

—Roundtable meeting on Canada and Europe

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

—Table ronde sur le Canada et l'Europe

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Serge Pelletier

PROCÈS-VERBAUXLE MERCREDI 1^{er} JUIN 1994

(28)

[Texte]

Le Sous-comité Atlantique-Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 9 h 06, dans la pièce Cavalier de l'hôtel Citadel Inn, à Halifax (Nouvelle-Écosse), sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Sous-comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur.

Témoins: De l'Université Dalhousie: Denis Stairs, ex-vice-président, Études. Du Centre for Foreign Policy Studies: Bob Boardman, professeur; Dan Middlemiss, analyste des questions de défense. De Atlantic Rim Initiative: Richard Matthews, membre. De Worthington Software Company: Chris Worthington, président.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde sur le Canada et l'Europe).

Bob Boardman, Chris Worthington, Dan Middlemiss, Richard Matthews et Denis Stairs font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 39, la séance est suspendue.

À 10 h 56, la séance reprend.

À 11 h 59, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à 13 h 00 aujourd'hui.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(29)

Le Sous-comité Atlantique-Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 13 h 10, dans la pièce Cavalier de l'hôtel Citadel Inn, à Halifax (Nouvelle-Écosse), sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Sous-comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 1, 1994

(28)

[Text]

The Atlantic-Quebec Sub-Committee (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:06 o'clock a.m. this day, in the Cavalier Room, at the Citadel Inn, in Halifax (Nova Scotia), the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub-Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director.

Witnesses: From Dalhousie University: Denis Stairs, ex-Vice-President, Academic. From the Centre for Foreign Policy Studies: Bob Boardman, Professor; Dan Middlemiss, Defense Analyst. From Atlantic Rim Initiative: Richard Matthews, Member. From Worthington Software Company: Chris Worthington, President.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable on Canada and Europe).

Bob Boardman, Chris Worthington, Dan Middlemiss, Richard Matthews and Denis Stairs each made a statement and answered questions.

At 10:39 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:56 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 11:59 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned until 1:00 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING

(29)

The Atlantic-Quebec Sub-Committee (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 1:10 o'clock p.m. this day, in the Cavalier Room, at the Citadel Inn, in Halifax (Nova Scotia), the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub-Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director.

Témoins: Du International Education Centre: Juan Tellez. De Jeunesse Canada Monde: Jim Delaney; René Dagenais. Du Nova Scotia Global Education Project: David Ferns. Du Lane Environment Ltd: Patricia Lane. Du Ecology Action Centre: Gwenda Wells. De CUSO Atlantic: Linda Snyder. À titre personnel: Denis Leclaire, Université St. Mary's.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Juan Tellez, Jim Delaney et David Ferns font des exposés et, avec René Dagenais, répondent aux questions.

Patricia Lane, Gwenda Wells, Linda Snyder et Denis Leclaire font des exposés et répondent aux questions.

À 15 h 07, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Witnesses: From the International Education Centre: Juan Tellez. From Canada World Youth: Jim Delaney; René Dagenais. From the Nova Scotia Global Education Project: David Ferns. From Lane Environment Ltd: Patricia Lane. From the Ecology Action Centre: Gwenda Wells. From CUSO Atlantic: Linda Snyder. As an individual: Denis Leclaire, St. Mary's University.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Juan Tellez, Jim Delaney and David Ferns each made a statement and, with René Dagenais, answered questions.

Patricia Lane, Gwenda Wells, Linda Snyder and Denis Leclaire each made a statement and answered questions.

At 3:07 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

La cogreffière du Comité

Clairrette Bourque

Clairrette Bourque

Joint Clerk of the Committee

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE

TÉMOIGNAGES

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Wednesday, June 1, 1994

Le mercredi 1^{er} juin 1994

• 0900

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît!

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order please!

Bonjour tout le monde, et bienvenue à la deuxième réunion de ce comité à Halifax, continuation de nos délibérations du Comité mixte spécial, chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada.

Good morning everybody and welcome to the second meeting of this Committee in Halifax where we will pursue the debate of the Special joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy.

Comme vous le savez, le gouvernement a demandé au Comité de faire valoir les changements qui requièrent notre attention dans le monde, et c'est ce que nous faisons depuis quelques semaines maintenant. Le gouvernement nous a également demandé de faire des recommandations sur les principes et les priorités qui doivent régir notre politique étrangère.

As you know, the government has asked the Committee to emphasize the changes in the world that will require our attention and that is what we have been doing for a few weeks now. Government also asked us to make recommendations on the principles and priorities that should govern our foreign policy.

Ce matin, pour notre deuxième journée dans cette belle ville, toujours ensoleillée, mais qui aujourd'hui est quelque peu brumeuse, nous commençons avec une table ronde sur les relations du Canada avec l'Europe.

This morning, for our second day in this beautiful city where the sun always shines, but which is somewhat hazy today, we will start with the round table on the relations between Canada and Europe.

Given that until the 1960s Canada was settled almost entirely by Europeans largely of British and French descent, it hardly seems necessary to go over the historically close relationships and relations that exist between Canadians and Europeans. Not only did Canadians fight two world wars in Europe this century, but Canada's participation in NATO has been the linchpin of Canada's post-war security policy.

Étant donné que jusqu'aux années soixante, le Canada était peuplé presque entièrement d'Européens en grande partie d'origine britannique et française, il n'est sans doute pas nécessaire de parler des relations étroites qui existent historiquement entre les Canadiens et les Européens. Les Canadiens ont combattu en Europe au cours des deux guerres mondiales de ce siècle et la participation du Canada à l'OTAN a été le pivot de la politique canadienne de sécurité de l'après-guerre.

The last years have brought changes in Canada, Europe and the rest of the world that have altered the balance somewhat. In Canada immigration is now predominantly from non-European countries.

Ces dernières années, le Canada, l'Europe et le reste du monde ont subi des changements qui ont quelque peu modifié cet équilibre. Les immigrants qui arrivent au Canada viennent désormais en majorité de pays non européens.

• 0905

Following on the free trade agreement with the United States, Canada has entered into a three-way trade agreement with the United States and Mexico. There is talk of further expansion into the Americas and the Asian Pacific.

À la suite de l'Accord de libre-échange avec les États-Unis, le Canada a conclu un accord commercial à trois avec les États-Unis et le Mexique. Il est question de le généraliser aux autres pays d'Amérique et à ceux de l'Asie et du Pacifique.

In Europe, the process of integration launched by the Treaty of Rome has intensified despite misgivings in some quarters. The European Union may soon expand to 16 countries when the four most recent ones ratify the agreement.

En Europe, le processus d'intégration lancé par le Traité de Rome a été intensifié malgré les craintes manifestées dans certains milieux. L'Union européenne pourrait s'étendre prochainement à 16 pays lorsque les quatre pays qui ont demandé à en être membres récemment auront ratifié l'accord.

The end of the Cold War has opened new possibilities and risks in eastern Europe. As a result of these changes, there is often the perception, in both Europe and Canada, that each is largely preoccupied with its own affairs. The European Union nevertheless remains—after the United States and before Japan—Canada's second-largest trading partner. However, trade with the Asian Pacific region on the whole is now larger than Canada's trade with Europe on the whole.

La fin de la guerre froide a suscité de nouvelles possibilités, mais aussi de nouveaux risques en Europe de l'Est. À la suite de ces changements, on a souvent l'impression, aussi bien en Europe qu'au Canada, que chacun s'occupe de ses propres affaires. L'Union européenne n'en reste pas moins—après les États-Unis et avant le Japon—le deuxième partenaire commercial du Canada. Cependant, le commerce avec les pays de la région Asie-Pacifique dans son ensemble est maintenant plus important que le commerce du Canada avec l'Europe dans son ensemble.

What other factors are relevant to Canada's relations with Europe? What priorities should Canada place on these relations relative to other regions? What new approaches to our economic and security relations are required? Those are interesting and important questions.

Quels autres facteurs sont importants pour les relations du Canada avec l'Europe? Quelles priorités le Canada devrait-il accorder à ses relations à l'égard d'autres régions? Quelle nouvelle politique faudra-t-il adopter pour les relations des domaines de l'économie et de la sécurité? Ce sont des questions intéressantes et importantes.

[Text]

To help us answer these questions, we have assembled a distinguished panel. Professor Boardman is from the Centre for Foreign Policy Studies of Dalhousie University. Welcome, Professor Boardman. Fred Morley has not arrived yet; I understand he's on his way. He is a senior policy analyst at the Atlantic Provinces Economic Council. Chris Worthington is the president of Worthington Software Company. Mr. Worthington, welcome. Professor Dan Middlemiss is a defence analyst at the Centre for Foreign Policy Studies at Dalhousie University.

Mr. Middlemiss, do you have a title? You must be a military type.

Professor Dan Middlemiss (Defence Analyst, Centre for Foreign Policy Studies, Dalhousie University): There's no military.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No. Mr. Richard Matthews is a member of the Atlantic Rim Initiative. Mr. Matthews, welcome. Professor Denis Stairs was formerly an academic vice-president at Dalhousie University. Professor Stairs, welcome.

I hope we have an interesting three hours. I hope you'll find the process interesting. We have done these things now for some weeks, so we may have some bad habits. If you don't like it, tell us and we'll change.

The introduction will be made starting with Professor Stairs, and then I will go to Mr. Worthington, Professor Middlemiss, Mr. Morley, Professor Boardman, and Mr. Matthews.

I am told that I have again mixed up my papers so we'll change that. This is Mr. Nicolas Dimic. I call him my guardian angel. He wants me to start with Professor Boardman.

Professor Boardman, you will start for us for about 10 minutes, if you can, then you'll be followed by the other panellists. If you at any time disagree totally with what's being said, for God's sake step in. Some of us will, on that occasion, be very polite about it, but we will step in and try to get some explanation.

Professor Boardman, the floor is yours.

Professor Bob Boardman (Professor, Centre for Foreign Policy Studies, Dalhousie University): Thank you very much, Mr. Chairman. Perhaps I could first welcome you and members of the committee to Halifax. It's the capital of the G-7, if I could put it that way.

I'm not sure what I can do to help the committee in its task. Peter asked me to make some observations about the European Union, as it's now known, its current status, and what this might mean for Canada during the 1990s and the 21st century. So I'll do my best, but please do interrupt, ask questions, and object as I go through. I think this will work much better if it's less of a lecture.

Let me first go back in history just for a brief moment. I think if we look at the various factors—you mentioned some of these, Mr. Chairman—that set European integration moving, two of them are either gone or are going. Those two factors are the Cold War and memories of World War II.

[Translation]

Pour nous aider à y répondre, nous avons réuni un groupe de personnages éminents. Monsieur Boardman est professeur au Centre for Foreign Policy Studies de Dalhousie University. Soyez le bienvenu, monsieur Boardman. Fred Morley n'est pas encore arrivé; je crois qu'il est en chemin. Il est analyste principal en matière de politiques du Conseil économique des provinces de l'Atlantique. Cris Worthington est président de Worthington Software Company. Monsieur Worthington, soyez le bienvenu. Dan Middlemiss est analyste de défense au Centre for Foreign Policy Studies de Dalhousie University.

Monsieur Middlemiss, avez-vous un titre? Vous devez être militaire?

M. Dan Middlemiss (analyste de défense, Centre for Foreign Policy Studies, Dalhousie University): Il n'y a pas de militaires ici.

Le coprésident (M. Gauthier): Non. Monsieur Richard Matthews est membre de l'Atlantic Rim Initiative. Monsieur Matthews, soyez le bienvenu. Denis Stairs était autrefois vice-président de Dalhousie University. Monsieur Stairs, soyez le bienvenu.

J'espère que ces trois heures de discussion seront intéressantes. J'espère que vous trouverez que le processus est amusant. Nous faisons cela depuis quelques semaines et il est possible que nous ayons pris de mauvaises habitudes. Si elles ne vous plaisent pas, dites-le nous et nous les changerons.

C'est monsieur Stairs qui va commencer et nous passerons ensuite à messieurs Worthington, Middlemiss, Morley, Boardman et Matthews.

On me dit que j'ai encore une fois mélangé mes papiers. Ce n'est donc pas ça. Je vous présente monsieur Nicholas Dimic que j'appelle mon ange gardien. Il veut que je commence avec monsieur Boardman.

Monsieur Boardman, vous allez commencer. Vous avez 10 minutes et nous passerons ensuite aux autres membres du groupe. Si vous n'êtes pas du tout d'accord avec ce que l'on dit, n'ayez pas peur d'intervenir. Certains d'entre nous le feront avec beaucoup de politesse, mais nous interviendrons pour obtenir des explications.

Monsieur Boardman, vous avez la parole.

M. Bob Boardman (professeur, Centre for Foreign Policy Studies, Dalhousie University): Merci beaucoup, monsieur le président. Je ferais peut-être bien de commencer par vous souhaiter, à vous et aux membres du comité, la bienvenue à Halifax. C'est la capitale du G-7 si l'on peut dire.

Je ne sais trop ce que je peux faire pour aider le comité dans sa tâche. Peter m'a demandé de faire quelques observations sur l'Union européenne, comme elle s'appelle maintenant, sur sa situation, et de dire ce que cela pourrait signifier pour le Canada au cours des années quatre-vingt-dix et du XXI^e siècle. Je vais donc faire de mon mieux mais je vous en prie, n'hésitez pas à m'interrompre, à poser des questions et à me reprendre au fur et à mesure de mon exposé. C'est plus intéressant si c'est un peu moins une conférence.

Je vais tout d'abord revenir un peu sur l'histoire pendant quelques instants. Je crois que si on regarde les différents facteurs—vous en avez cité quelques-uns, monsieur le président—qui ont lancé le mouvement de l'intégration européenne, deux d'entre eux ont disparu ou sont en train de disparaître. Ces deux facteurs sont la guerre froide et les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale.

[Texte]

[Traduction]

• 0910

The end of the Cold War in a sense removes a significant impetus to deeper collaboration amongst west European states, both in the European Union and outside. There is a possibility that in a post-Cold War world members of this union might begin to drift apart or lose some of the incentives to make the deals they have made in the past.

On the other hand, in the 1990s of course there is still a lot of concern about the future trend of politics and nationalism inside Russia. So in a sense that factor is still there.

There is also in the 1990s a long and difficult period of post-Cold War transition. This will directly affect members of the European Union, since three of the ex-Soviet states, the Baltic states, will be negotiating for membership in the late 1990s and other east European states will be taking the same route during the decade.

The second factor is memories of the Second World War. They're still with us, but they have perhaps fading political significance in terms of European developments.

If we look back to the 1950s, memories of wartime were a very powerful influence in European developments. In a sense, the Europeans have now achieved what they set out to do, which was to foster unbreakable ties between France and Germany and in the process prevent a future world war.

On the other hand again, older memories are resurfacing in Europe. Part of the European response to Yugoslavia was based on recollections of the role of that part of the world in generating conflicts in the past.

It's a hypothetical possibility that we shall see more conflicts of that kind emerge in the future, with serious consequences for the European Union and, directly or indirectly, for Canada. It's interesting to note that in the recent Italian elections, for example, the issue was raised, yet again, of Italy's territorial borders with the former Yugoslavia. At least one of the parties that was moderately successful in that election has made it clear that it intends to revive its territorial claims against what are now the states of Croatia and Slovenia.

So there's a lot of potential for continuing strife, civil war, and interstate war in Europe.

The third factor that promoted this process is still with us, of course, and it's the one we'll mostly be looking at today. That is the appeal of a large market, currently 370 million plus, and the shared interest of west European governments in eroding their sovereign powers to achieve this.

Having said that, what is happening in the European Union currently? In the time I have, let me touch briefly on four developments, and then I'll move on to look at some impressions of what it might mean for Canada.

La fin de la guerre froide supprime un important facteur de collaboration plus poussée entre les pays d'Europe occidentale, aussi bien à l'intérieur de l'Union européenne qu'à l'extérieur. Il est possible que dans le monde de l'après-guerre froide, les membres de l'union commencent à s'éloigner les uns des autres ou à perdre certaines des raisons qui les ont poussés à conclure des ententes dans le passé.

Par ailleurs, au cours des années quatre-vingt-dix, on s'inquiète encore beaucoup de l'orientation que prendra à l'avenir la politique et le nationalisme en Russie. D'une certaine façon donc, ce facteur existe encore.

Les années quatre-vingt-dix sont aussi une longue et difficile période de transition, celle de l'après-guerre froide. Cela aura des effets divers sur les membres de l'Union européenne puisque trois des anciens États soviétiques, les États baltes, entreront en négociation à la fin des années quatre-vingt-dix pour devenir membres et que d'autres États d'Europe orientale feront la même chose au cours de la décennie.

Le deuxième facteur est celui des souvenirs de la Seconde Guerre mondiale. Ils sont toujours présents, mais ils ont peut-être une importance politique moindre pour ce qui est de l'évolution de l'Europe.

Si on remonte aux années cinquante, les souvenirs de la guerre ont eu une très forte influence dans l'évolution de l'Europe. D'une certaine façon, les Européens ont maintenant réalisé ce qu'ils s'étaient fixés, c'est-à-dire d'encourager des liens infrangibles entre la France et l'Allemagne afin d'éviter toute guerre mondiale à l'avenir.

Mais d'autre part, des souvenirs encore plus anciens refont surface en Europe. La réaction européenne face à la Yougoslavie se fonde en partie sur les souvenirs du rôle qu'a joué cette région du monde dans l'éclosion des conflits passés.

Il est douteux que d'autres conflits de ce genre puissent apparaître à l'avenir, conflits ayant de graves conséquences pour l'Union européenne et, directement ou indirectement, pour le Canada. Il est intéressant de voir qu'au cours des récentes élections en Italie, par exemple, on a encore une fois soulevé la question des frontières terrestres de l'Italie avec l'ancienne Yougoslavie. L'un des partis, au moins parmi ceux qui ont eu quelque succès aux élections, a indiqué clairement qu'il avait l'intention de renouveler ses revendications territoriales auprès des États actuels de Croatie et de Slovénie.

Il y a donc des possibilités que les conflits, les guerres civiles et les guerres entre États se perpétuent en Europe.

Le troisième facteur ayant favorisé ce processus est toujours présent, bien évidemment, et c'est de cela que nous allons surtout parler aujourd'hui. Il s'agit de l'intérêt que représente un gros marché qui compte actuellement plus de 370 millions de personnes et de la volonté commune des gouvernements d'Europe occidentale de rogner les pouvoirs inhérents à la souveraineté pour y parvenir.

Cela dit, que se passe-t-il actuellement dans l'Union européenne? Avec le temps dont je dispose, je vais aborder brièvement quatre nouveaux développements et je vous donnerai ensuite quelques impressions que j'ai sur ce que cela peut vouloir signifier pour le Canada.

[Text]

The four developments I'd like to touch on briefly are, first, economic integration; second, institution building in Europe; third, the common European foreign policy and security policy; and fourth, the geographical spread of the European Union from the Atlantic to the broad borders of Russia.

First, there's economic integration. Europe now has the much-vaunted single market. The goal of a single market dates back to the 1950s, but in its current form it dates back to 1985. It was created at the beginning of last year. To symbolize the event, the European Community changed its name to the European Union. It was confirmed and expanded with the creation of the European economic area at the beginning of 1994, with the countries of the former European free trade area. So we now have a single market of 370 million plus, the largest in the world.

There is still much room for debate about whether this single market is a reality or a "Euro-myth". There's still a lot of evidence of protectionism amongst the member states of the European Union. Crucially, there's still no sign of a single currency linking these 12 economies, soon to be 16 economies.

National governments remain worried, as all governments are, about recession. The gross domestic product of the European Union dropped by 0.3% during 1993. So I think there's a lot of hesitation on the part of national governments to bring about a vigorous unleashing of market forces on a union-wide basis.

The second factor is the growth of European institutions and the potential creation of a European federal state. These institutions have grown steadily since the 1950s, centring on the old traditional bodies of the Council of Ministers, the intergovernmental institution; the European Commission, the bureaucrats in Brussels, the European Parliament and others. These all received a significant boost under the Maastricht arrangements negotiated at the end of 1991.

So the question is, is this creating a European state? The reasons for arguing that it is not are several, I think.

First of all, Europe is not developing like a conventional federal state, if indeed there is any such thing as a conventional federal state. Central institutions still have no real control over foreign policy, defence policy, or currencies.

Second, Europe is still run by its national governments, by its member governments, in many important policy areas rather than through common union institutions.

Third, the process of integration has involved a parallel commitment to the famous slogan of subsidiarity, the idea of making decisions at the lowest possible levels consistent with the achievement of union goals.

[Translation]

Les quatre développements que je vais aborder brièvement sont : premièrement, l'intégration économique; deuxièmement, la création d'institutions européennes; troisièmement, la politique commune de l'Europe en matière d'affaires étrangères et de sécurité; et quatrièmement, l'étendue géographique de l'Union européenne, de l'Atlantique aux vastes confins de la Russie.

Premièrement, il y a l'intégration économique. L'Europe dispose désormais du marché unique que l'on a tant vanté. L'objectif d'un marché unique remonte aux années cinquante, mais sous sa forme actuelle, il remonte à 1985. Il a été créé au début de l'année dernière. Pour symboliser l'événement, la Communauté a changé son nom et est devenue l'Union européenne. Cela a été confirmé et complété par la création de l'Espace économique européen au début 1994 constitué des pays de l'ancienne Zone européenne de libre-échange. Nous avons donc maintenant un marché unique de plus de 370 millions de personnes; c'est le plus gros marché du monde.

On peut encore se demander si ce marché unique est une réalité ou un «euromythe». Il y a encore de nombreux exemples de protectionnisme entre les États membres de l'Union européenne. Surtout, il n'y a pas encore à l'horizon de monnaie unique qui lierait ces 12 économies, qui seront bientôt 16.

Les gouvernements nationaux s'inquiètent encore, comme tous les gouvernements, de la récession. Le produit intérieur brut de l'Union européenne a baissé de 0,3 p. 100 au cours de l'année 1993. Je pense donc que les gouvernements nationaux hésitent encore beaucoup à libérer franchement les forces du marché à l'échelle de l'Union.

Le deuxième facteur est l'établissement d'institutions européennes et la création éventuelle d'un État fédéral européen. Ces institutions ont progressé régulièrement depuis les années cinquante. Il s'agit essentiellement des anciens corps politiques traditionnels comme le Conseil des ministres qui est l'institution intergouvernementale, la Commission européenne représentée par les bureaucrates de Bruxelles, le Parlement européen, etc. Toutes ces institutions ont été amplifiées par les accords de Maastricht négociés fin 1991.

● 0915

On peut donc se demander si cela suffit à créer un état européen. Il me semble qu'il y a plusieurs raisons pour que l'on réponde non.

Tout d'abord, l'Europe ne se développe pas comme un état fédéral conventionnel, si tant est qu'il existe un état fédéral conventionnel. Les institutions centrales n'ont toujours pas de contrôle véritable sur la politique étrangère, sur la politique de défense ou sur les monnaies.

Deuxièmement, l'Europe est encore dirigée par ses gouvernements nationaux, par les gouvernements membres, dans de nombreux domaines politiques importants, au lieu de l'être par les institutions communes de l'Union.

Troisièmement, le processus d'intégration exige un engagement parallèle envers le fameux slogan de l'administration subsidiaire, c'est-à-dire le fait de prendre des décisions au niveau le plus bas possible pour atteindre les objectifs de l'Union.

[Texte]

Fourth, post-Maastricht Europe is a very complicated place indeed. There are different kinds of policy issues. Some require unanimity amongst national governments; some require very different kinds of majority decisions in the Council of Ministers. There's no simple picture there.

Side deals and exemptions can be negotiated. Britain, for example, opted out of the so-called social protocol of the Maastricht Treaty. Its government argued that would have committed it to unacceptably open-ended commitments to promoting employment and social policy goals.

A final consideration is that there's still a lack of a grass-roots Europe. There's still a democratic deficit. Europe is still run in many ways by its bureaucrats and by politicians from national governments rather than European-wide politicians.

Europeans elections—there's one coming up in a few days—still suffer from a low turnout. They still tend to be viewed largely by voters as ways of passing judgments on national governments rather than means of creating European policy. This is still in many ways a bureaucratic Europe that is a source of many complaints; for example, from Britons who like their chocolate, marmalade, ice cream and their sausages made in the traditional ways and periodically try to defy the Brussels bureaucrats on that basis.

It's a complicated place. It may soon, or into the next century, have as many as 16 official languages, and there is some prediction that the budget for translation alone will eat up 20% of European funds by early next century. And we think we have problems in Canada!

The third factor is foreign policy and security policy. This is a process that's been fed in part by the many problems the Europeans faced in the Gulf War and dealing with Yugoslavia.

A common foreign policy is officially accepted as a goal by the 12 states of the European Union. As it was put in the Maastricht Treaty, the European Union will aim to "assert its identity on the international scene". There is a procedure for doing this. Foreign policy for the Europeans is to be defined in the twice-yearly meetings of heads of governments in the European Council. The details are then to be hammered out in the regular foreign ministers council meetings. There is also provision for a Western European Union to become the potential security arm of a future European Union security policy.

There's very great pressure, I think, for concertation, for harmonization, for consultation and coordination on any kind of foreign policy questions. In practice it has been very difficult to achieve. In practice foreign policy and security policy remain very much in the hands of governments. That applies both to the making of foreign policy and to diplomatic representation. There are some interesting developments there. A number of countries have shared their diplomatic representations. Britain

[Traduction]

Quatrièmement, l'Europe d'après Maastricht est très compliquée. Il y a différents types de questions politiques. Certaines exigent l'unanimité des gouvernements nationaux; d'autres exigent des types différents de décisions majoritaires au Conseil des ministres. Il n'est pas possible de brosser un tableau simple.

On peut négocier des ententes particulières et obtenir des exemptions. La Grande-Bretagne, par exemple, s'est retirée de ce que l'on appelle le protocole social du traité de Maastricht. Le gouvernement de ce pays a estimé que cela l'aurait obligé à prendre des engagements beaucoup trop souples pour viser les objectifs prévus dans le domaine de l'emploi et de la politique sociale.

Enfin, il n'y a toujours pas de nationalité européenne, tant s'en faut. Il y a encore un déficit démocratique. L'Europe est encore gouvernée à de nombreux égards par ses bureaucrates et par les politiciens des gouvernements nationaux plutôt que par les politiciens européens.

Les élections européennes—il va y en avoir une bientôt—souffrent encore d'une faible participation. Elles sont encore généralement considérées par les électeurs comme un moyen de porter un jugement sur les gouvernements nationaux au lieu d'être un moyen de créer une politique européenne. L'Europe est encore à de nombreux égards une Europe bureaucratique qui suscite de nombreuses plaintes; par exemple, de la part des Britanniques qui aiment leur chocolat, leur marmelade, leur crème glacée et leurs saucisses fabriquées de façon traditionnelle, et qui essaient périodiquement de braver les bureaucrates de Bruxelles à ce sujet.

La situation est donc compliquée. L'union pourrait bientôt, ou au début du prochain siècle, avoir 16 langues officielles et on prévoit que le budget de traduction à lui seul absorbera 20 p. 100 du Trésor européen d'ici le début du siècle prochain. Et dire que nous pensons avoir des problèmes au Canada!

Le troisième facteur est la politique dans le domaine des Affaires étrangères et de la sécurité. Ce dossier a été activé en partie par les nombreux problèmes qui ont surgi parmi les Européens lors la Guerre du Golfe et du démembrement de la Yougoslavie.

Une politique étrangère commune est un objectif qui a été officiellement accepté par les 12 états de l'Union européenne. Comme il est dit dans le traité de Maastricht, l'Union européenne cherchera à «affirmer son identité sur la scène internationale». Il y a un moyen pour le faire. La politique étrangère des Européens doit être définie au cours des réunions semestrielles des chefs de gouvernement du Conseil européen. Les détails sont ensuite discutés aux réunions régulières du Conseil des ministres des Affaires étrangères. Il est également prévu que l'Union de l'Europe occidentale devienne éventuellement l'élément sécuritaire d'une future politique de l'Union européenne en matière de sécurité.

On fait fortement pression pour la concertation, l'harmonisation, la consultation et la coordination pour toutes les questions de politique étrangère. Dans la pratique, cela a été très difficile à réaliser et la politique en matière d'Affaires étrangères et de sécurité reste en partie entre les mains des gouvernements. Cela vaut aussi bien pour l'élaboration de la politique étrangère que pour la représentation diplomatique. Il y a toutefois à cet égard des développements intéressants.

[Text]

and Germany, for example, share embassies in a number of countries, but this has still not spilt over into becoming European Union embassies in foreign countries.

• 0920

The process will be complicated, I think, by the expansion, which I'll come to in moment. Currently only one member of the 12, Ireland, is a neutral state, with the Scandinavians, the Austrians, and Switzerland joining. There will be a solid block of officially and constitutionally neutral states inside the EU, which could have very profound implications for its foreign policy and security policy in the future.

So that brings me to my final observation on what is happening in Europe, and this is the geographical spread. There have been 12 members since 1986. There will be negotiations leading to the memberships of Austria, Norway, Sweden, and Finland probably in 1995 or 1996. This will be followed probably by Switzerland.

There will be a wave of negotiations at the end of the 1990s to take in the three Baltic states, Poland, the two states of the former Czechoslovakia, Hungary, the ex-Yugoslavia states, and if they have time they will try to squeeze in Cyprus and Malta as well.

So Europe by the end of the century will be an even more complicated place than it is today. Whether it will be a single market, whether it will be a single political state, is a very difficult question. I'm not sure what the answer to that is.

How does all this affect Canada? This is our theme for today, so let me just introduce the discussion by making three quick observations. First of all, I think the relationship of the 1990s is very different from the relationship of the 1970s and certainly that of the 1950s.

The most recent formal or diplomatic step is the declaration of November 1990. This followed a lengthy period, I think, of loss of momentum in the relationship as well as conflicts, disputes over questions of uranium supply, fisheries, and other questions. But it's significant that the declaration is very much more modest than the famous 1976 framework agreement.

It's a longer document but more modest in its aims. The spirit of the 1990s is very much more one of common consultation between Canadians and Europeans on matters of joint concern. There are many such common problems. European countries face many of the problems we face in Canada—reducing deficits, restructuring and refinancing higher education, coping with the stress on health services of an aging population, cutting defence spending in a post-Cold War world, managing debt, dealing with drugs, dealing with the environment, research and development, and so on. There are many issues there on the table.

It's not clear that discussion of those issues spills over in any real sense into the building of an economic and commercial relationship, but nonetheless I think those kinds of exchanges are valuable in themselves.

[Translation]

Plusieurs pays regroupent leurs représentations diplomatiques. La Grande-Bretagne et l'Allemagne, par exemple, ont des ambassades communes dans plusieurs pays, mais cela ne va pas encore jusqu'à avoir des ambassades de l'Union européenne dans les pays étrangers.

La chose sera encore compliquée, à mon avis, par l'élargissement sur lequel je reviendrai dans un instant. À l'heure actuelle, un seul membre sur 12, l'Irlande, est un état neutre, mais les pays scandinaves, l'Autriche et la Suisse devraient se joindre à l'Union. Il y aura alors un bloc compact d'états officiellement et constitutionnellement neutres au sein de l'UE, ce qui pourrait avoir des répercussions profondes sur cette politique en matière d'Affaires étrangères et de sécurité à l'avenir.

Cela m'amène à ma dernière observation qui a trait à ce qui se passe en Europe; je veux parler de l'étendue géographique. Il y a 12 membres depuis 1986. Il y aura probablement des négociations en 1995 ou 1996 pour que l'Autriche, la Norvège, la Suède et la Finlande deviennent membres. La Suisse viendra sans doute ensuite.

Il y aura tout une série de négociations à la fin des années quatre-vingt-dix pour l'entrée des trois états baltes, de la Pologne, des deux états de l'ancienne Tchécoslovaquie, de la Hongrie, des états de l'ancienne Yougoslavie, et si le temps le permet, on essaiera de faire passer aussi Chypre et Malte.

À la fin du siècle, la situation de l'Europe sera donc encre plus compliquée qu'elle ne l'est à l'heure actuelle. Que ce soit un marché unique, que ce soit un état politique unique, la question sera très difficile. Je ne sais trop quelle est la réponse à cet égard.

Quel effet tout cela a-t-il sur le Canada? C'est notre thème d'aujourd'hui et je vais donc lancer la discussion en faisant trois brèves remarques. Tout d'abord, je crois que les relations des années quatre-vingt-dix sont très différentes de celles des années soixante-dix et certainement des années cinquante.

Le jalon officiel ou diplomatique le plus récent a été la déclaration de novembre 1990. Elle faisait suite à une période assez prolongée de perte de vitesse dans les relations, ainsi qu'à des conflits, à des disputes sur les questions de l'approvisionnement en uranium, des pêches et autres. Le fait que la déclaration soit beaucoup plus modeste que le fameux accord-cadre de 1976 est significatif.

C'est un gros document, mais les objectifs sont beaucoup plus modestes. L'esprit des années quatre-vingt-dix est davantage celui des consultations mutuelles entre les Canadiens et les Européens sur des questions qui les préoccupent. Il y a de nombreux problèmes de ce genre. Les pays européens sont en butte à la plupart des problèmes que nous avons au Canada—réduction des déficits, restructuration et révision du financement de l'enseignement supérieur, allègement des pressions que subissent les services de santé du fait du vieillissement de la population, réduction des dépenses de défense en raison de la fin de la Guerre froide, gestion de la dette, problème des drogues, problèmes de l'environnement, de la recherche et du développement, etc. Il y a de nombreuses questions sur la table.

Il n'est pas évident que la discussion de ces problèmes aboutisse de façon réelle à l'instauration de relations économiques et commerciales, mais j'estime néanmoins que ce type d'échanges est valable en soi.

[Texte]

Expansion will probably increase the prospects for this kind of real exchange. Inclusion of the Scandinavian states, for example, will promote discussion of circumpolar issues, which are of importance to Canada.

At the same time, I think we have to acknowledge there's a limit to the extent to which Canadians and Europeans can talk seriously about these kinds of questions. Europeans are preoccupied by their own concerns, Canadians are preoccupied by their own concerns. It is only occasionally and perhaps tangentially that those concerns come together.

Second, expansion will add some stresses to the relationship. I mentioned the Scandinavians a moment ago. These are big forest sector economies; having those countries inside the European Union instead of outside will increase difficulties for Canadian exporters in European markets.

There remains a considerable commercial and economic stake in Europe. As the Minister of Foreign Affairs said a few weeks ago in Montreal, the economy of the Atlantic provinces depends in large part on their exports to Europe. Again I'm not clear, and I'm not a businessman—I'm not sure whether people in the private sector make decisions about whether they're going to expand operations into the European Union or into countries outside. I'm not sure if a country's membership in the EU is a significant factor. Switzerland is outside yet Canada-Switzerland trade has been booming during the 1980s and 1990s.

Third and finally, and I will close after this, it's again difficult to see what governments can do to affect the broader course of relations, especially relations in the economic and commercial areas. I think in this sense Europe is different from, say, the Pacific Rim.

• 0925

In this sense Europe is different from, say, the Pacific Rim. In the case of Pacific Rim countries, it seems to me that there's a much better case for investing diplomatic efforts, because in the case of, say, China, Japan or Southeast Asia, the building of economic and commercial relationships will depend on government-private sector collaboration on the part of Canada. Those are countries that value the commencement and nurturing of very long-term personal, governmental, and private sector relationships.

I think that the circumstances of Europe are somewhat different. It's not clear to me that it is a viable option—to use a 1970s term again—any more to say that we will promote relations with Europe in an economic and commercial sense. Those decisions seem to me to be in the hands of the private sector rather than in government hands.

Perhaps we could take that question up later.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Boardman.

I now invite Mr. Worthington of Worthington Software Company—the private sector, I take it—to make his presentation.

[Traduction]

L'élargissement de l'Union augmentera sans doute les perspectives d'échanges de ce genre. L'inclusion des états scandinaves, par exemple, favorisera le débat sur les questions circumpolaires qui sont importantes pour le Canada.

Parallèlement, il faut admettre que les discussions sérieuses entre Canadiens et Européens sur ce genre de questions sont limitées. Les Européens s'inquiètent de leurs propres problèmes; les Canadiens s'inquiètent de leurs propres problèmes. Ce n'est qu'à l'occasion et peut-être accessoirement qu'il y a convergence des problèmes.

Deuxièmement, l'élargissement provoquera des tensions supplémentaires dans les relations. J'ai parlé il y a un instant des Scandinaves. Pour leurs économies, le secteur forestier est important; le fait d'avoir ces pays au sein de l'Union européenne plutôt qu'à l'extérieur rendra plus difficile les exportations canadiennes sur les marchés européens.

Il n'en reste pas moins que l'Europe demeure un enjeu commercial et économique considérable. Comme le ministre des Affaires étrangères l'a dit il y a quelques semaines à Montréal, l'économie des Provinces atlantiques dépend en grande partie de leurs exportations vers l'Europe. Je ne sais trop parce que je ne suis pas entrepreneur—je ne sais si c'est le secteur privé qui décidera d'accroître ces opérations dans l'Union européenne ou dans les pays qui n'en font pas partie. Je ne sais si le fait d'être membre de l'UE est un facteur important. La Suisse n'en fait pas partie, et pourtant le commerce entre le Canada et la Suisse a prospéré au cours des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

Troisièmement enfin—je m'arrêterai après cela—it est difficile de voir ce que les gouvernements peuvent faire pour influencer sur l'évolution générale des relations, surtout dans les domaines économique et commercial. Je crois qu'à cet égard l'Europe diffère des pays du Pacifique, par exemple.

À cet égard l'Europe diffère des pays du Pacifique, car il me semble plus justifié de faire des efforts diplomatiques dans ces pays-là, car dans le cas de la Chine, du Japon ou de l'Asie du sud-est, par exemple, l'instauration de relations économique et commerciale dépendra de la collaboration du gouvernement et du secteur privé de la part du Canada. Ce sont des pays qui accordent une grande valeur à l'instauration et à l'entretien de relations très durables sur le plan personnel, à l'échelle du gouvernement et du secteur privé.

Je crois que la situation de l'Europe est quelque peu différente. Je ne suis pas sûr que ce soit encore une option viable—pour reprendre une expression des années soixante-dix—que de dire que nous allons encourager les relations avec l'Europe sur les plans économique et commercial. Il me semble que ces décisions reviennent davantage au secteur privé qu'au gouvernement.

Nous pourrions revenir là-dessus.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Boardman.

J'invite maintenant M. Worthington de Worthington Software Company—du secteur privé, j'imagine—à faire son exposé.

[Text]

Mr. Christian Worthington (President, Worthington Software Company): That's right. Thank you very much.

First of all, I'd like to state that I'm probably going to be briefer, because as an entrepreneur I see this question as being simpler. In fact, I can tell you that many people in the private sector get themselves into quite a bit of trouble when they start thinking about places like Europe as Europe.

The fact of the matter is that the EEC is predominantly a regulatory factor. They don't have a common language, for example. There are many different customs in the different places. We're in the telecom business, and I can assure you that if you were to conduct yourself in, say, Belgium in the same way that you conduct yourself in the U.K., you'd be hard-pressed, I'm afraid, to conduct business. The two places are as different as they can be. So I think it's terribly dangerous for us, if we're looking at this issue from the perspective of trade, to think of Europe as a place. As Mr. Matthews aptly said, the European Common Market is, to a large extent, a Euro-myth.

The fact is that trade depends principally on having good quality contacts in a place. This is a function of a lot of things, but I don't think we're here to discuss that today.

It's also a function of being patient. It usually takes some time to establish a foothold in a marketplace. Since here we're addressing a government organization, I caution you that the effects of anything you do aren't likely to be felt even in the short time between two elections. The simple reality is that even a very modest goal takes several years to achieve in a new market. Everybody talks about how long it takes in places like the Soviet Union or China. It's just as difficult in some instances in countries where people vote.

The fact is that government is empowered really to only provide a few things that might aid trade. The first one, which I think is not thought of a great deal, is the tax regime. The fact of the matter is that if I'm competing in, say, Halifax against another business in Halifax, we both have to pay the same types of taxes, so that the relative issue of tax isn't there. But if I'm competing abroad, that's another matter. In Halifax the maximum tax rate for an individual reaches 56% or thereabouts—I'm not an accountant. In Britain it's about 40%. I pay my employees, but I can assure you that they think principally about the money they get to keep, not the money that is taken off the top. So I have to concern myself with paying people with a somewhat weaker dollar, as it were, because the money I pay them doesn't go as far. That, I think, is a critical issue.

I think we should be looking at the simplification of trade procedures. That's always a difficult thing because it often requires cooperation between governments. But clearly that's an area where government could be focusing a lot of its attention.

[Translation]

M. Christian Worthington (président, Worthington Software Company): C'est exact. Merci beaucoup.

Tout d'abord, je vous annonce que je vais sans doute être plus bref parce que la question me paraît plus simple en tant qu'entrepreneur. Je dois dire en fait que bien des gens dans le secteur privé ont pas mal de problèmes lorsqu'ils commencent à envisager l'Europe comme une entité.

En réalité, la CEE est surtout justifiée par la réglementation. Il n'y a pas de langue commune, par exemple. Les coutumes diffèrent souvent selon les endroits. Nous travaillons dans le domaine des télécommunications et je peux vous garantir que si vous vous comportez en Belgique, par exemple, de la même façon que vous vous comportez au Royaume-Uni, je crois que vous auriez bien du mal à faire des affaires. Ce sont deux pays très différents. Il est donc très dangereux pour nous, si on envisage la question sous l'angle du commerce, de voir l'Europe comme une entité. Comme l'a si bien dit monsieur Matthews, le Marché commun européen est dans une grande mesure un «euromythe».

En réalité, le commerce dépend avant tout de la qualité des contacts que vous avez à un endroit donné. Cela dépend de beaucoup de choses, mais ce n'est pas ce que nous sommes venus discuter ici aujourd'hui.

Il faut aussi avoir beaucoup de patience. Il faut normalement un certain temps avant de se faire accepter sur un marché. Étant donné que nous nous adressons ici à un organe gouvernemental, je vous préviens que les effets de tout ce que vous faites ne vont sans doute pas se faire sentir d'ici les prochaines élections fédérales. La réalité veut qu'il faille plusieurs années pour atteindre un objectif même très modeste sur un nouveau marché. Tout le monde dit que c'est très long dans des pays comme l'Union soviétique ou la Chine. Mais c'est parfois tout aussi difficile dans des pays où le gouvernement est élu.

Le gouvernement n'a en fait le pouvoir d'offrir que quelques petites choses qui peuvent faciliter le commerce. La première, à laquelle on ne pense pas beaucoup, est le régime fiscal. Car si je suis en concurrence à Halifax, par exemple, contre une autre entreprise d'Halifax, nous payons dans les deux cas les mêmes impôts, de sorte que la question fiscale n'est pas un problème. Mais si je dois faire face à la concurrence à l'étranger, c'est autre chose. À Halifax, le taux maximum d'imposition d'un particulier est d'environ 56 p. 100—je ne suis pas comptable. En Grande-Bretagne, il est d'environ 40 p. 100. Je paie mes employés, mais je peux vous garantir qu'ils pensent avant tout à l'argent qui leur revient et non à celui qui est prélevé à titre de retenue. Je dois donc m'inquiéter de payer les gens avec un dollar plus faible, pour ainsi dire, parce que l'argent que je leur donne ne va pas aussi loin. C'est une question essentielle.

Je pense qu'on devrait envisager de simplifier les procédures commerciales. C'est toujours difficile parce que la coopération entre les gouvernements est souvent nécessaire. Mais c'est évidemment un secteur sur lequel le gouvernement devrait concentrer son attention.

[Texte]

[Traduction]

• 0930

I've looked at statistics on trade, and I see that commodities would seem to be the principal trade that goes on between this country and Europe. The statistics I was provided with prior to this meeting suggest that in fact things like fish and wood and the like are what we are sending over there. I really can't speak very authoritatively on these things as I'm not a fisherman or a lumberjack, but I am in the high-tech business, and in that area I'm afraid the problems are quite different.

One of the things we are experiencing when we go abroad is the difficulty with intellectual property law. The fact that you have a patent or a trademark in this country doesn't carry any weight in another country. For example, in this country you can have an idea for up to one year in the public domain and still patent it, but if you utter it to anyone you've lost your chance to patent it in Europe entirely, because the European regulations with respect to patenting prohibit you from ever announcing it before you file for a patent. Trademark regulations are even more stunningly dissimilar from each other, and the list goes on.

If you're looking for this type of high-value trade to take place between Europe and Canada, I'm afraid there is a lot of work that has to be done. I can assure you that Europe does not exist when you start talking in terms of intellectual property regulations.

I have just two final things to talk about, and I'll be very brief. This is with respect to what government ought not be doing.

One thing I think we should get out of the business of doing is sending provincial delegations to these countries. I've been in London, for example, and I've encountered the Nova Scotia delegation to London on trade. That wasn't its proper title; I couldn't hope to recall what the actual title was. The idea that a country this small in population would have separate delegations going from each province is absurd. It's also absurd, I think, to suggest that these other countries, whose attentions are being vied for by many different countries and interests, would ever want to be keeping things sorted out on a provincial level in Canada. We should have one cohesive voice in these markets if we're going to do anything at all.

The other thing I would ask is that government be very careful about trying to help companies in the new economy with respect to selling their product. It's one thing to sell sticks of wood or pieces of fish. I should think there are probably differences even in that, but I can assure you that one piece of software is very different from another, and one piece of telecommunication technology is very different from another. The idea that the government can assist in marketing these things is just simply wrong. It's actually a hindrance in many instances, and it's a waste of money.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Worthington. That was briefer than I expected.

J'ai regardé les statistiques sur le commerce et je vois que ce sont les matières premières qui semblent représenter l'essentiel du commerce entre notre pays et l'Europe. D'après les statistiques que j'ai obtenues avant cette réunion, il semble que ce soient le poisson et le bois, et les autres produits du même genre, que l'on envoie outre-Atlantique. Je ne peux parler en connaissance de cause de ces domaines car je ne suis ni pêcheur ni bûcheron, mais je m'occupe de haute technologie et dans ce domaine, je le crains, les problèmes sont tout à fait différents.

Lorsqu'on va à l'étranger, l'un des problèmes que l'on rencontre est celui que pose la législation sur la propriété intellectuelle. Le fait que vous ayez un brevet ou une marque de commerce dans notre pays n'a aucune importance dans un autre pays. Vous pouvez par exemple laisser dans notre pays une idée restée dans le domaine public pendant un an et obtenir ensuite un brevet, mais si vous en parlez à quelqu'un en Europe, vous avez perdu toute chance d'obtenir un brevet parce que le règlement européen concernant la délivrance des brevets vous interdit de l'annoncer avant d'avoir fait une demande de brevet. Les règlements sur les marques de commerce diffèrent encore plus les uns des autres. Et la liste continue.

Si vous voulez que ce genre de commerce à haute valeur se fasse entre l'Europe et le Canada, je crains qu'il y ait beaucoup de travail à faire encore. Je peux vous dire que l'Europe n'existe pas lorsque vous commencez à parler des règlements sur la propriété intellectuelle.

Je vais vous parler de deux choses encore et je serai très bref. Cela concerne ce que le gouvernement ne devrait pas faire.

Ce qu'il faudrait cesser de faire, c'est d'envoyer des délégations provinciales dans ces pays. Je suis allé par exemple à Londres et j'y ai rencontré une délégation commerciale de Nouvelle-Écosse. Je ne sais plus quel titre elle portait exactement. Le fait qu'un pays si peu peuplé envoie des délégations différentes pour chacune de ses provinces est absurde. Il est aussi absurde, à mon avis, de penser que ces autres pays, dont l'attention est sollicitée par de nombreux autres pays et intérêts, aient des dossiers séparés pour chaque province canadienne. Si nous voulons arriver à quelque chose, il nous faut avoir une seule voix unie sur ces marchés.

Je conseillerais d'autre part au gouvernement d'être très prudent lorsqu'il essaie d'aider des entreprises à vendre leurs produits étant donné la nouvelle situation économique. C'est une chose que de vendre des billes de bois ou de poisson. Mais j'imagine que même là, il y a des différences, mais je peux vous dire que les éléments de logiciel diffèrent beaucoup les uns des autres et que les éléments dans le domaine de la technologie des télécommunications diffèrent également beaucoup les uns des autres. C'est une idée tout à fait fausse que de croire que le gouvernement peut aider à la commercialisation de ces produits. Son intervention constitue bien souvent un obstacle et c'est du gaspillage.

Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Worthington. Vous avez été plus bref que je ne le pensais.

[Text]

The next person is Mr. Middlemiss.

Prof. Middlemiss: Mr. Chairman, I'm delighted to be testifying here. I did so on a number of occasions in the ancient times of the mid-1950s, and it was a far more adversarial group than I think is this cooperative venture now. I'm pleased to see this new format—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Middlemiss, they haven't said a word yet.

Prof. Middlemiss: I'm setting the ground rules in advance.

I might also add that I will be brief, because until about a quarter to nine I was intending to waive my rights to give any sort of opening statement and just respond to questions.

I want to stress that I come here with no particular brief on behalf of Canada's relationship in the security sphere with NATO or any of the other emerging institutions of security and stability in Europe. I'm somewhat befuddled as to a unifying theme that might link some of my comments, random that they will be, together.

Let me start by pointing out that had we been—I think Denis will talk to this a little later—holding this discussion 10 years ago you would have had no shortage of people, experts, volunteers, talking about the political, economic and military aspects of Canada's relations with Europe. I think Peter Dobell will agree it was a hard job scraping up attention to this issue.

I don't think this means the issue of NATO and European security is no longer relevant to Canada; it just no longer occupies the central position it once did. That's my first point. For over 40 years after World War II when you thought of Canada and European security, you thought primarily in terms of NATO, the North Atlantic Treaty Organization, which was the be-all and end-all, as a former Liberal Prime Minister reminded us in 1968, of Canadian foreign policy as well as Canada's defence policy. NATO shaped the way we postured, trained our forces, and deployed most of our forces.

We had a clear threat, and I'm not going to go into the ramifications of the new world disorder and the loss of the threat. What is facing Canada's armed forces today is a threat-ambiguous environment, and they're having a hard time coping with it. Money tends to be driving the defence budget today, so a lot of our deliberations right now will in many respects be precluded by the fact that money has already determined, to a certain extent, the nature of our relationship with Europe by the closure of a couple of bases. I'll get into some of the implications of that as well.

We've lost the central rudder of our defence policy, as it affected Europe and most of Canada's foreign policy, with the decision taken in 1991, and reinforced in 1992 and 1993, to withdraw not all but most of our forces from Europe.

[Translation]

Nous avons ensuite monsieur Middlemiss.

M. Middlemiss: Monsieur le président, je suis très heureux de comparaître. Je l'ai déjà fait à plusieurs reprises autrefois, dans les années cinquante, et il y avait beaucoup plus d'antagonismes dans le groupe que ne semble le suggérer votre entreprise mixte. Je suis bien content de voir ce nouveau cadre. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Middlemiss, ils n'ont pas encore dit un mot.

M. Middlemiss: Moi, je fixe les règles à l'avance.

J'ajouterai aussi que je serai bref car jusqu'à 8h45, j'avais l'intention de renoncer à mon temps de parole et de me contenter de répondre aux questions.

Je précise que je suis venu sans avoir de mémoire particulier sur les relations que le Canada entretient dans le domaine de la sécurité avec l'OTAN ou avec toute autre nouvelle institution de sécurité et de stabilité en Europe. Je n'arrive pas à voir de termes précis qui puisse lier ensemble toutes mes remarques. Je vais donc parler à bâtons rompus.

Je vais commencer en vous signalant que si on avait—et je crois que Denis va parler de cela un peu plus tard—eu cette discussion il y a 10 ans, vous n'auriez pas manqué de particuliers, d'experts, de volontaires pour parler des aspects politique, économique et militaire des relations du Canada avec l'Europe. Peter Dobell reconnaîtra sûrement qu'il a été difficile d'attirer l'attention sur ce sujet.

• 0935

Cela ne veut pas dire que la question de l'OTAN et la sécurité européenne n'intéresse plus le Canada mais il est vrai qu'elle n'est plus au centre des préoccupations comme c'était le cas à une certaine époque. C'est ma première observation. Pendant 40 après la Deuxième Guerre mondiale, si l'on pensait au Canada et à la sécurité européenne, on pensait avant tout à l'OTAN, l'Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord, qui était, comme nous l'a rappelé en 1968 un ancien premier ministre libéral, le fondement même de la politique étrangère et de la politique de défense du Canada. C'est l'OTAN qui a déterminé comment nous avons placé et formé nos forces armées et les avons déployées.

La menace était claire et je ne vais pas m'attarder sur les ramifications du nouveau désordre mondial et de la disparition de la menace. Aujourd'hui, les forces armées canadiennes se trouvent dans un environnement où les menaces sont très ambiguës et il leur est difficile de s'y adapter. Le budget de la défense dépend en grande partie des fonds disponibles de sorte que nos délibérations actuelles ne pourront aboutir dans certains domaines dans la mesure où les questions budgétaires ont déjà défini la nature de nos rapports avec l'Europe puisqu'il a fallu fermer quelques bases. J'aurai également quelques mots à dire sur les répercussions de cette décision.

Nous avons perdu l'axe central de notre politique de défense pour ce qui est de l'Europe et de l'essentiel de la politique étrangère canadienne, avec la décision prise en 1991 et renforcée en 1992 et 1993, de retirer la quasi-totalité de nos forces en Europe.

[Texte]

Having said that, I would also like to correct the myth that this decision to downscale our forces in Europe means we have totally withdrawn from questions and issues relating to European security. In many respects we are doing more rather than less now for real life and death issues of European security than we were during all of those years of the heightened tensions of the Cold War.

We have a battalion group with pre-positioned equipment dedicated and tasked to serve with the NATO composite force, or the Allied Mobile Force Land, for the defence of Europe, and generally dedicated to Norwegian defence.

We have a dedicated brigade group plus two squadrons of CF-18s that are part of our worldwide contingency expeditionary force. It is designed in many respects as an augmentation force to serve in the event of any conflict arising in Europe.

We also have a commitment of 150 personnel to the Geilenkirchen force in Germany of the NATO airborne early warning system. We maintain a staff of some 200 personnel for the joint headquarters in NATO. We have dedicated a ship since the late 1960s to the Standing Naval Force Atlantic.

We play a far more pertinent role now in training NATO forces here in Canada. The training facilities are at Canadian Forces Base Shilo in Manitoba as well as the Goose Bay Low Level Air Training Centre in Newfoundland.

As we always want to tell the Europeans, the very fact that we take measures for the defence of North America is a vital contribution to European defence. We are part of the NATO area. We've had a tough time convincing the Europeans over the years that we should get credit for whatever we've dedicated to NORAD or whatever in that respect.

We also contribute roughly \$200 million a year to the common-funded infrastructure programs and other military budgets of NATO.

We're doing a great deal, and I don't have to mention, of course, that we are there in the former Yugoslavia with a large contingent of peacekeeping forces doing things we never thought we'd be doing a scant ten years ago.

There are largely two concerns for Canada. There is the traditional one, now that it's perceived we have withdrawn somehow from our military contribution to NATO, of being left out of the important discussions regarding the new security architectures or, in that lovely phrase, "the interlocking institutions of European security". Bob Boardman has already mentioned some of them: the WEU, the Conference on Security and Cooperation in Europe, the North Atlantic Council on Co-operation, Partnership for Peace, and a lot of others. These pertain to, as I said before, a still-important area of the world.

[Traduction]

Cela dit, je tiens également à rappeler que, contrairement à ce que l'on pense, ce n'est pas parce que nous avons décidé de réduire nos forces en Europe que nous nous sommes complètement retirés de tout ce qui touche la sécurité européenne. En fait, à bien des égards, nous sommes plus actifs maintenant dans les domaines vitaux de la sécurité européenne que pendant toutes ces années de tension de la guerre froide.

Il y a un bataillon avec du matériel déjà en place qui est affecté à la force combinée de l'OTAN, ou plutôt à la force mobile alliée terrestre, pour la défense de l'Europe, et qui est surtout chargée de la défense norvégienne.

Il y a également une brigade et deux escadrilles de CF-18 qui font partie de notre force expéditionnaire d'urgence mondiale. Il s'agit essentiellement d'une force complémentaire qui interviendrait en cas de conflit en Europe.

Nous avons par ailleurs engagé 150 militaires dans la force de Geilenkirchen en Allemagne du système aéroporté d'alerte lointaine. Nous avons environ 200 militaires au quartier-général de l'OTAN et depuis la fin des années soixante, un navire consacré à la force navale permanente de l'Atlantique.

Nous jouons un rôle beaucoup plus pertinent pour former les forces de l'OTAN ici au Canada. Les centres de formation se trouvent à la base des Forces canadiennes de Shilo au Manitoba et au Centre d'entraînement au vol de basse altitude de Goose Bay à Terre-Neuve.

Comme nous le répétons régulièrement aux Européens, le fait même que nous prenions des mesures pour assurer la défense de l'Amérique du Nord constitue une contribution vitale à la défense européenne. Nous faisons partie de la zone de l'OTAN. Nous avons eu beaucoup de mal à convaincre les Européens de reconnaître ce que nous avons consacré au NORAD ou à d'autres activités analogues à ce chapitre.

Nous versons en outre près de 200 millions de dollars par an aux programmes d'infrastructures financés conjointement et à d'autres budgets militaires de l'OTAN.

Nous faisons donc beaucoup de choses et, naturellement, il est inutile de vous rappeler que nous avons en ex-Yougoslavie un important contingent de forces de maintien de la paix chargé d'opérations que nous n'aurions jamais envisagé de faire il y a à peine dix ans.

Il y a deux problèmes essentiellement pour le Canada. D'une part la question traditionnelle, maintenant que l'on considère que nous avons en quelque sorte cessé notre contribution militaire à l'OTAN, c'est-à-dire la peur d'être tenus à l'écart des discussions importantes sur la nouvelle architecture en matière de sécurité ou, de ce que l'on appelle élégamment «le lacs des institutions de sécurité européenne». Bob Boardman en a déjà mentionné quelques-unes: l'Union européenne occidentale, la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, le Conseil de coopération Nord-Atlantique, Partnership for Peace, et beaucoup d'autres. Tous ces organismes touchent, comme je l'ai déjà dit, une région du monde qui garde son importance.

[Text]

[Translation]

• 0940

The newer concern of Canada, I suppose—and it's one we should consider—is being dragged into conflicts in central Europe, the former Soviet Union, and eastern Europe. This might be commonplace either within these countries themselves, as in the case of Yugoslavia, or between them and possibly a newly emergent Russia.

The question that I don't have a clear answer for but that needs to be addressed is to what extent and how our vital national security interests are engaged or at risk in these conflicts, as opposed to simply being issues of political, economic, and humanitarian concern. I'm not trying to minimize these, but they are different from physical security issues that engaged us in the context of the Cold War.

As one wag said many years ago, we have learned in many respects in the defence sphere to rue the passing of the Cold War, because it made our lives easier in Canada. I don't say that it made it better, but it made it easier because there was a clearly constituted threat.

Let me talk briefly, then, of the benefits that I see of NATO and of Canada's continued participation in it.

On the one hand, which is one that will engage us for the next 10 to 15 years, it influences Russia. It influences it in a deterrent sense in forming a military hedge against possibly resurgent or ultra-nationalist Russian aspirations, either vis-à-vis its former territory or vis-à-vis the former Warsaw Treaty Organization countries. So this is a hedge against ultra-nationalists of the Zhirinovsky stripe.

Secondly, it's also a reassurance of the physical integrity of Russia that NATO in fact has no political or military designs on it. If you know your history, being encircled by the west, and indeed other countries, particularly nuclear-armed ones, has always been a concern of Russia.

I won't go into this, but Bob Boardman has already mentioned it: NATO serves to support European integration. This is partly through a possibly revitalizing western European union, which under the Maastricht Treaty is meant to be the European pillar of NATO, sort of the focal point for European defence cooperation within NATO.

NATO also—and Canada's role in it—has the vital component of keeping the allies allied. Although we never talked about it openly during the height of the Cold War, we mustn't forget that we had a number of our former enemies from the pre-Cold War days, in the form of Italy and Germany, in there, and one of the functions was simply to give them reassurance that they could fulfil their destiny in political and economic terms and to prevent conflict from arising amongst those countries.

Third—and this gets more into the nuts and bolts of the military side of the equation—NATO helps Canada to maintain a forward presence and some operational deployment flexibility. NATO is a permanent aircraft carrier, if you will, for Canada. It was NATO, and the bases that Canada had within NATO, that allowed us to deploy to the Persian Gulf. It is still the arena in which we get, in the old-fashioned phrase, real war-fighting training.

Il y a une nouvelle crainte qui apparaît pour le Canada—et nous devons y réfléchir—celle d'être entraîné en Europe centrale, dans l'ex Union soviétique et en Europe de l'Est. Ils peuvent se multiplier aussi bien au sein des pays eux-mêmes, comme pour la Yougoslavie, qu'entre eux et peut-être avec une nouvelle Russie qui apparaîtrait.

Il y a une question à laquelle je ne peux répondre mais qui doit être étudiée, celle de savoir dans quelle mesure et de quelle façon nous engageons ou nous compromettons nos intérêts de sécurité nationale dans ce conflit, ou s'il s'agit simplement de questions d'ordre politique, économique et humanitaire. Je n'essaye pas de les minimiser mais on ne peut les comparer aux véritables problèmes de sécurité de la Guerre froide.

Comme le disait un plaisantin il y a quelques années, nous avons appris dans le monde de la défense à regretter amèrement la disparition de la Guerre froide, parce qu'elle nous facilitait la vie au Canada. Je ne dis pas que c'était mieux, mais c'était plus facile parce que la menace était claire.

Je vais maintenant vous exposer rapidement les avantages que je vois au maintien de la participation du Canada à l'OTAN.

D'une part, et cela nous engage pour les 10 à 15 années à venir, elle influence la Russie. Elle influence au plan dissuasif en formant une barrière militaire contre une éventuelle résurgence des aspirations ultra nationalistes russes, soit concernant l'ancien territoire russe, soit vis-à-vis des anciens territoires russes, soit encore vis-à-vis des anciens pays du Pacte de Varsovie. C'est donc une barrière contre les ultra-nationalistes du genre Zhirinovsky.

Deuxièmement, le fait que l'OTAN n'ait en fait aucun dessein politique ou militaire concernant la Russie est également pour elle une garantie d'intégrité physique. Si vous connaissez l'histoire vous savez que la Russie a toujours eu peur d'être encerclée par l'ouest et particulièrement par d'autres pays disposant d'une arme nucléaire.

Je ne vais pas m'attarder sur cette question mais Bob Boardman l'a déjà dit: l'OTAN sert à soutenir l'intégration européenne. Cela pourrait se faire par une revitalisation de l'Union européenne occidentale qui est censée, selon le traité de Maastricht, être l'un des fondements européens de l'OTAN, en quelque sorte le point focal de la coopération de défense en Europe au sein de l'OTAN.

De plus, l'OTAN—et donc le rôle qu'y joue le Canada—maintient l'alliance entre les pays membres. Bien que l'on n'en n'ait jamais discuté ouvertement au plus fort de la guerre froide, nous ne devons pas oublier qu'il y a là certains de nos anciens ennemis, d'avant la Guerre froide, en l'occurrence l'Italie et l'Allemagne, et l'un des buts était simplement de les rassurer et de leur montrer qu'ils étaient maîtres de leur destin politique et économique et de prévenir tout conflit entre ces pays.

Troisièmement—et là, je me place surtout du côté militaire de l'équation—l'OTAN aide le Canada à maintenir une présence avancée et une certaine latitude de déploiement opérationnel. Le temps est en quelque sorte un porte-avion permanent, si vous voulez, pour le Canada. C'est grâce à l'OTAN et aux bases qu'avait le Canada dans le cadre de l'OTAN que nous avons pu nous déployer dans le Golfe persique. C'est toujours dans ce cadre que s'effectue, selon la vieille expression, la véritable formation au combat.

[Texte]

If you believe in that unfashionable adage, that this is the primary *raison d'être* of the Canadian forces still today, despite the new hodge-podge of national roles for a peacetime environment, then that still is a vital function of NATO, and moving from that, NATO helps promote inter-operability amongst the various member states. This allows, for instance, Canada to cooperate in a Persian Gulf conflict with its former NATO allies, but also provides the staffing, the simple things like communicating with ships in the Adriatic, where we're performing a blockade function.

[Traduction]

Si vous croyez à l'adage démodé selon lequel c'est la première «raison d'être» des forces canadiennes aujourd'hui encore, malgré tous les rôles que le pays peut jouer en temps de paix, eh bien, c'est toujours une fonction vitale de l'OTAN et, à partir de là, l'OTAN contribue à faciliter les échanges d'opérations entre les divers États membres. Cela permet par exemple au Canada de coopérer avec ses anciens alliés de l'OTAN dans un conflit comme le Golf persique mais assure aussi la dotation du personnel et des choses simples comme la communication avec des navires dans l'Adriatique, lorsque nous participons à un blocus.

• 0945

So it is in essence a sniff still for Canadian forces of real training for the real thing. And, of course, we provide a ship for the standing NATO force in the Atlantic, which from the standpoint of the Atlantic provinces is still of prime importance for our navy because it's those services amongst each other that allow us to perform tasks in an emergency if called upon.

En somme, cela donne aux forces canadiennes une avant-goût du vrai combat. Et, bien sûr, nous fournissons un navire pour la force navale permanente de l'OTAN dans l'Atlantique, ce qui est toujours, du point de vue des provinces Atlantiques, très important pour notre marine parce que c'est grâce à ces services mutuels que nous pouvons intervenir en cas d'urgence, s'il le fallait.

Fifth, it promotes broader confidence building and stability promotion through the Partnership for Peace, the North Atlantic Assembly Council on Co-operation, to the central and European states—and I won't say too much for that. There still is a final element of providing a political counterweight for Canada to the overweening and overriding presence of the United States, and that has been a historic function of NATO—that we are in bed with at least 15 other countries, not one to one all the time in security matters with the United States.

Cinquièmement, il est ainsi plus facile de renforcer la confiance et de promouvoir la stabilité pour les États du centre de l'Europe grâce à des organismes comme Partnership for Peace ou le Conseil de coopération nord-atlantique—et je n'en dirai pas plus à ce propos. Enfin, c'est pour le Canada un contrepoids politique à l'omniprésence des États-Unis, et c'est une fonction qu'a toujours eue l'OTAN—nous collaborons avec au moins 15 autres pays et non pas sans arrêt à deux avec les États-Unis sur des questions de sécurité.

We do want to remain involved. We want to have a seat at the table, but how and to what extent? I think the danger is, do our NATO allies still see our contribution as being useful and credible? Here we have the age-old problem of the commitment capability gap. We simply do not have the lift, either by air or by sea, to get our contingency force anywhere in the world in short order with all the heavy equipment that might go with it. Also, the loss of bases in Europe at the end of this year will certainly increase that deficit.

Nous voulons continuer à participer. Nous voulons garder une place à la table, mais comment et jusqu'où? La question est de savoir si, pour nos alliés de l'OTAN, notre contribution est toujours utile et crédible? C'est toujours le problème de la capacité d'engagement. Nous n'avons pas les moyens, ni par air ni par mer, d'acheminer rapidement notre force d'intervention là où il le faut avec tout le matériel lourd qui pourrait l'accompagner. En outre, la perte des bases en Europe à la fin de l'année aggravera encore certainement ce problème.

I think, too, there is a danger of Canada getting too involved too soon. Many of these complex issues of the new security and political and economic structures that we'll be hearing and talking about this morning are just now being worked out amongst the Europeans themselves. And as we've seen in the case of Yugoslavia and in the case of the CSCE's reluctant aid to former European countries of the Soviet Union republics... they haven't got their act together. We don't have the basic guiding principles and guidelines to help us in that respect, and I don't think Canada should be out in front of the Europeans in this regard. There is a real danger in this—as we continue, as we did at the last NATO summit, to sort of espouse willy-nilly an expanded military membership for NATO, have we thought through the idea that we are putting a security guarantee on the line for issues that may not now be in Canada's vital national security interest?

Il y a par ailleurs le danger que le Canada soit trop engagé trop vite. Ce n'est que maintenant que les Européens eux-mêmes essaient de régler toutes les questions complexes concernant les nouvelles structures politiques, économiques et de sécurité dont il va être question ce matin. Comme nous l'avons vu dans le cas de la Yougoslavie et comme en témoigne la réticence de la CSCE à accorder son aide aux anciens membres du bloc soviétique... la situation n'est pas encore claire. Nous n'avons aucun principe de base et aucune ligne directrice pour nous aider à cet égard et le Canada ne doit pas précéder les Européens dans ce domaine. Il y a là un véritable danger—et nous continuons, comme nous l'avons fait au dernier Sommet de l'OTAN, à accepter bon gré mal gré un accroissement des membres militaires de l'OTAN, mais avons-nous réfléchi au fait que nous risquons une garantie de sécurité pour des questions qui ne correspondent peut-être plus à l'intérêt national canadien en matière de sécurité?

We should think about those things, and by extension, because NATO is of a lesser concern to Canada, I'm a little concerned that most of these foreign and defence policy reviews are not really firmly considering the implications of the loss of

Nous devrions y réfléchir et, par extension, comme l'OTAN est devenu moins important pour le Canada, je crains un peu que l'on n'étudie pas véritablement dans la plupart de ces examens de la politique de défense et de la politique étrangère

[Text]

this central rudder of our defence and foreign policy. We should think about that counterweight thesis and what do we do now that we are firmly in the North American camp and have to deal with the United States one on one in many of these issues.

I'll end my comments there. I hope I've thrown out enough that we get some questions back. Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Middlemiss. You challenge my bilingualism. What does "sniff still" mean?

Prof. Middlemiss: Having a whiff or a mere smell of. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Smell. That's Atlantic jargon.

Prof. Middlemiss: A hint. I don't think it is; I come from a cross-section of Canadians across the country.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Matthews, you have the floor.

• 0950

Mr. Richard Matthews (Atlantic Rim Initiative): Thank you, Mr. Chairman. It's a pleasure to be here this morning. I also would like to welcome you to Halifax, as Mr. Boardman did.

In another incarnation I am the director of development and planning for this city, and it is in that capacity that I became involved with the Atlantic Rim Initiative. The city, partly in its role as the largest central city in Atlantic Canada, partly in its role as the capital, and partly in the role of trying to diversify its economy, which remains 37% reliant on the military for its economic base at this point, is beginning to look at how it can continue to support internationalization—

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): May I interrupt you?

Mr. Matthews: Surely.

Mr. Volpe: You said that the economy is 37% reliant on the military. Is that Halifax, Nova Scotia, or Atlantic Canada?

Mr. Matthews: No, that's the greater Halifax economy.

Mr. Volpe: Thank you.

Mr. Matthews: The city is beginning to look at how it can continue to support internationalization, —diversify its economy, and support a wider range of interest in this area.

The Atlantic Rim Initiative has been driven by a group called International Boston, which is headed by an attorney there named James Barron. International Boston was formed by a former mayor of Boston to explore such a possibility. Mayor Flynn subsequently became a diplomat as ambassador to the Vatican.

[Translation]

les implications de la disparition de cette taxe centrale d'une politique de défense étrangère. Nous devrions réfléchir à cette théorie du contrepoids et à ce que nous allons faire maintenant que nous sommes bien installés dans le camp nord-américain et que nous devons traiter bilatéralement avec les États-Unis dans bien des domaines.

Je vais conclure là-dessus. J'espère vous avoir donné suffisamment de matière pour que vous puissiez me poser des questions. Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Middlemiss. Vous remettez en cause mon bilinguisme. Que veut dire «sniff still» en anglais?

M. Middlemiss: Sentir le parfum ou le goût de. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Le parfum. C'est du jargon de l'Atlantique.

M. Middlemiss: Peut-être. Je ne crois pas; je descends de Canadiens venant de toutes les régions du pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Matthews, vous avez la parole.

M. Richard Matthews (Atlantic Rim Initiative): Merci, monsieur le président. C'est un vrai plaisir d'être ici ce matin. Je tiens également à vous souhaiter la bienvenue à Halifax, comme l'a fait monsieur Boardman.

Dans une autre incarnation, je suis le directeur du développement et de la planification de la ville et c'est à ce titre que je me suis joint à la Atlantic Rim Initiative. En effet, la ville d'Halifax, du fait qu'elle est la plus grande ville du Canada Atlantique, qu'elle a un rôle particulier en tant que capitale et qu'elle cherche à diversifier son économie dont la base dépend toujours à raison de 37 p. 100 des activités militaires, la ville essaie donc de voir de quelle façon elle peut continuer à encourager l'internationalisation. . .

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Puis-je vous interrompre?

M. Matthews: Bien sûr.

M. Volpe: Vous avez dit que l'économie dépendait à raison de 37 p. 100 des activités militaires. Est-ce pour Halifax, la Nouvelle-Écosse ou le Canada Atlantique?

M. Matthews: Non, je voulais dire l'économie du grand Halifax.

M. Volpe: Merci.

M. Matthews: La ville commence seulement à voir de quelle façon elle peut continuer à encourager l'internationalisation. . . diversifier son économie et attirer de nouveaux intérêts dans la région.

L'«Atlantic Rim Initiative» émane d'un groupe appelé «International Boston», que dirige un avocat de là-bas du nom de James Barron. «International Boston» a été créé par un ancien maire de Boston pour étudier les différentes possibilités. Le maire Flynn est ensuite devenu diplomate lorsqu'il a été nommé ambassadeur auprès du Vatican.

[Texte]

[Traduction]

It was anticipated in setting it up—I'm going to describe the objectives of that organization and what the Atlantic Rim Initiative is in just a moment—that an organizing conference could be held as early as June of this year. Several of us, including myself for one set of reasons and people in the European Parliament for vastly different reasons, have suggested that be delayed to November of this year. It is now anticipated that the organizing conference will be held in Boston from November 11 to 13.

The fundamental assumption that an organization looking at Atlantic Rim cooperation as distinct from, say, Pacific Rim cooperation holds is that one of the primary building blocks of the new global economy is dynamic metropolitan areas anchored by great central cities. That's a vast difference from saying that economies and international relations are driven by national governments. It says that alongside of that very formal relationship, there is also an information day-to-day constant backing and forthing that governments at this level and, more importantly, private businesses at this level take on and simply discover national governments and national constituencies along the way.

I would love to hear Mr. Worthington's story of how he moved his business into Europe, but I doubt very much that it had to do with national policy.

Mr. Worthington: You're right.

Mr. Matthews: I think the view that metropolitan economies are important and will continue to be important in the growing global economy is a view that was not simply developed by the Atlantic Rim organization or by some of us in isolation but has cropped up in more formal studies by the U.S. German Marshall Fund and others and is widely held—maybe not widely shared but widely held.

For some time groups, which are somewhat loosely organized, have been exploring this Atlantic Rim conference, which would attempt to define a diverse and not overly structured network of business, trade, municipal government, and social interests. The conference that will be held in November will explore, for example, four major areas: trade, finance, investment, and job creation; economic growth; telecommunications, transportation, and tourism; sustainable development, environment, and social concerns; and on a larger level, after GATT, NAFTA, and the European economic area, regulatory convergence and regional cooperation. Obviously, the differences a municipality such as Halifax or a group of municipalities in Atlantic Canada may have will be vastly different from what some of the university or business organizations may have.

Lorsque le groupe a été mis sur pied—je vais décrire dans un instant les objectifs de l'organisation et donner des précisions sur l'«Atlantic Rim Initiative»—une conférence d'organisation devait avoir lieu dès juin de cette année. Plusieurs d'entre nous, dont moi pour plusieurs raisons et des membres du Parlement européen pour des raisons très différentes, ont demandé qu'elle soit reportée au mois de novembre. La conférence d'organisation est maintenant prévue, du 11 au 13 novembre à Boston.

L'organisation ne voit pas la coopération entre les pays riverains de l'Atlantique comme la coopération entre les pays du Pacifique et elle part du principe que la nouvelle économie mondiale repose avant tout sur de vastes zones urbaines dynamiques axées sur de grandes villes centrales. C'est bien autre chose que de considérer que l'économie des pays et les relations internationales sont dirigées par les gouvernements nationaux. On considère en effet qu'en dehors des liens très officiels, il y a un va-et-vient constant d'informations entre les gouvernements à ce palier et, surtout, les entreprises privées et que les gouvernements et les organes nationaux n'ont qu'une fonction accessoire dans cet exercice.

J'aimerais bien que monsieur Worthington nous raconte comment il s'est installé en Europe mais je serais très étonné que ce soit du fait de la politique nationale.

M. Worthington: Vous avez raison.

M. Matthews: Nous considérons que l'économie des grandes villes est importante et continuera à l'être dans l'économie mondiale mais l'idée n'a pas été émise par notre organisation ou isolément, par certains d'entre nous; c'est ce qui ressort d'études en règle effectuées par le U.S. German Marshall Fund et par d'autres et c'est un phénomène largement reconnu—peut-être pas largement accepté mais largement reconnu.

Voilà déjà un certain temps que des groupes assez peu organisés réfléchissent à cette conférence des pays riverains de l'Atlantique où l'on tenterait de mettre au point un réseau diversifié mais suffisamment souple d'entreprises, d'entités commerciales, de gouvernements municipaux et de groupes d'intérêts sociaux. La conférence de novembre doit porter par exemple sur quatre grands domaines: le commerce, les finances, les investissements et la création d'emplois; la croissance économique; les télécommunications, les transports et le tourisme; le développement durable, l'environnement, et les problèmes sociaux; et à plus grande échelle, après le GATT, l'ALÉNA, et l'Espace économique européen, la convergence réglementaire et la coopération régionale. Il y aura bien sûr de très grandes différences entre une municipalité comme Halifax ou un groupe de municipalités dans la région Atlantique et certaines universités ou organisations commerciales.

• 0955

We are not trying to promote an agenda to bring to a conference simply to provide an opportunity for people to discover other groups with similar interests around the Atlantic basin. It is well understood that European cities and European business interests in particular are heavily networked at this point.

Nous ne voulons pas nous servir de cette conférence simplement pour permettre aux différents groupes ayant des intérêts semblables dans les pays riverains de l'Atlantique de se connaître. On sait que les villes européennes et les intérêts commerciaux européens en particulier ont déjà établi des réseaux très complets.

[Text]

A primary interest of the Atlantic Rim Initiative is to try to gain entry to that network so people can find a way of connecting with each other at a very informal level that is both powerful and inexpensive.

In terms of Atlantic Canada, Halifax and Nova Scotia, we don't see tremendous opportunities for the city now, except perhaps in the promotion of tourism and business at a fairly low level. In the long term it may be possible to diversify our access to capital and development interests in the next round of capital export for Europe, especially in a market in which development of cities and city structures is rapidly re-internationalizing.

That is all I came to outline, and I'm prepared to answer questions. I have no major brief to present to you aside from sketching out what the Atlantic Rim Initiative is and our role and interest in it. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Matthews.

I'll now introduce Mr. Denis Stairs, former Vice-President, Academic University of Dalhousie.

Professor Denis Stairs (Former Vice-President, Academic, University of Dalhousie): Thank you very much, Mr. Chairman. A great deal has been said. I know that swords are now at least half-drawn and people would like to begin to do battle, so I'm going to keep my remarks very brief. In any case, most of what I wanted to say has already been said by others.

You're dealing here today, as in other areas of your inquiries, with a very broad subject. It touches on a variety of what political scientists, not very imaginatively, like to call issue areas. Some are related to military and security affairs; some more generally to matters of high politics, like the drive for European union; some to questions of purely economic interests; some to educational, cultural, technical, professional relationships and exchanges and so on.

In dealing with all this, I think it is useful to keep in mind at least a couple of things. Both of them are blindingly obvious, and I think they've been evident in some of the comments you've heard already this morning, but they're often forgotten nonetheless.

Canada's involvement in these overseas relationships is not always subject to government-inspired engineering or architecture. In many fields, nongovernmental or transnational interactions are the primary determinants of the substance of the relationships.

In these cases the government is very clearly in a reactive rather than a proactive position. A classic example in relation to Europe would be the 1976 contractual link agreement. It was a fine accomplishment for Canadian diplomacy, but didn't lead to a great deal of economic follow-up because the capacity to follow up was a function of what business community personnel were prepared to do in both Europe and Canada.

[Translation]

L'un des premiers objectifs de la Atlantic Rim Initiative est de parvenir à entrer dans ces réseaux de façon à ce que les gens puissent véritablement et à peu de frais établir des rapports les uns avec les autres, d'une façon très informelle.

Pour ce qui est du Canada Atlantique, de Halifax et de la Nouvelle-Écosse, il n'y a sans doute pas encore beaucoup de possibilités pour la ville, sauf peut-être pour la promotion touristique et commerciale à un niveau plutôt modeste. À long terme, il sera peut-être possible d'avoir accès à de nouveaux débouchés en matière de biens d'équipement et de développement, lors de nouvelles exportations pour l'Europe, surtout dans un marché où l'on assiste à une internationalisation rapide dans le domaine de l'urbanisme et des structures urbaines.

C'est tout ce que je voulais vous exposer et je suis prêt à répondre à vos questions. Je n'ai pas vraiment de mémoire à vous présenter et je voulais simplement vous expliquer en quoi consiste la Atlantic Rim Initiative et quels y sont notre rôle et nos intérêts. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Matthews.

Je vais maintenant donner la parole à monsieur Denis Stairs, ancien vice-président, Academic University of Dalhousie.

M. Denis Stairs (professeur, ancien vice-président, Academic, University of Dalhousie): Merci, monsieur le président. Beaucoup de choses ont été dites. Je sais que les épées sont déjà presque sorties des fourreaux et que l'on est impatient de commencer le combat et je vais donc être aussi bref que possible. De toute façon, la majeure partie de ce que je voulais dire a déjà été dite par d'autres.

Vous abordez ici aujourd'hui un très vaste sujet, comme dans vos autres domaines d'enquête. Il porte sur un grand nombre de ce que les politologues appellent sans beaucoup d'imagination les grandes questions. Il s'agit dans certains cas de sécurité et d'affaires militaires et dans d'autres, d'une façon plus générale de questions de haute politique, comme l'évolution de l'Union européenne; il y a aussi les questions d'intérêt purement économique et les relations et les échanges éducatifs, culturels, techniques, professionnels, etc.

Pour discuter de tout cela, je crois qu'il est bon de tenir compte d'au moins deux choses. Elles sont absolument évidentes et elles sont d'ailleurs apparues dans certains des commentaires que vous avez déjà entendus ce matin mais on a néanmoins tendance à les oublier.

La participation du Canada à ces relations internationales n'est pas toujours liée à des actions ou à des structures inspirées par les gouvernements. Dans de nombreux domaines, ce sont les interactions non-gouvernementales ou transnationales qui déterminent le fond des relations.

Dans ces cas-là, le gouvernement se trouve manifestement dans une position de réaction plutôt que d'action. Il y a un exemple classique en ce qui concerne l'Europe, l'Accord contractuel de 1976. C'était une belle réalisation pour la diplomatie canadienne mais elle n'a pas eu beaucoup d'effets économiques parce que ceux-ci dépendaient de ce que le milieu des affaires était disposé à faire en Europe et au Canada.

[Texte]

It doesn't necessarily follow that one can rearrange the emphasis of Canada's relationships abroad by active governmental will. How much emphasis we do or do not give Europe may therefore not be a matter of public will, at least not in a liberal political environment—and I use the term "liberal" generically and not in a partisan way—or in the context of an increasingly globalized marketplace.

That's the first blindingly obvious point, but I mention it because it's often assumed. It often appears, even in government rhetoric on foreign policy, that we're giving more emphasis to this and less emphasis to something else. I want to come back to that very briefly later.

[Traduction]

Ainsi, la volonté gouvernementale ne suffit pas nécessairement pour modifier l'orientation des relations canadiennes. L'importance que nous donnons à l'Europe peut donc ne pas dépendre de la volonté publique, tout au moins pas dans un environnement politique libéral—et j'emploie le terme «libéral» d'une façon générale et non partisane—ou dans le contexte d'une économie de plus en plus mondialisée.

C'est la première des évidences mais il est néanmoins nécessaire de la rappeler. Il semble souvent, même dans la théorie gouvernementale sur la politique étrangère, que nous accordions plus d'importance à ceci et moins à cela. J'y reviendrai très brièvement tout à l'heure.

• 1000

The second blindingly obvious point, but again it seems to be pertinent in the European context in particular, is that different issues areas do not necessarily connect with one another, and certainly policy initiatives in different issue areas do not necessarily have spill-over effects in others. I think Bob Boardman alluded to this during part of his commentary earlier in the hour.

Some may operate autonomously—that is, without linkage at all—so that military cooperation and contributions, for example, to Europe's broader political security needs and objectives don't necessarily lead to economic rewards for Canada. There was a time when we received certain defence procurement sales benefits from those arrangements, but the linkage between that kind of activity on the one hand and concrete commercial pay-offs on the other is tenuous at best, and certainly very indirect. But they're often assumed to be there. The evidence for their actually being there is somewhat less striking. Where markets are kings, governments don't always help, except in terms of controlling the regulatory environment in the manner that Mr. Worthington suggested earlier.

With those two kind of general comments, it does seem to me, and it has already been observed, that the natural Atlanticist drive, at least in North America but I think in Europe also, is weakening. It's weakening for a number of reasons, most of which have been mentioned.

First of all, of course, is the end of the Cold War, which provided the kind of necessity for transatlantic cooperation that was at the heart of the post-war creation. The second is, in fact, the globalization of the international economy with the rise of Japan, China increasingly, the Americas, the Asian tigers and so on, all of which is making us less Eurocentric in our economic preoccupations in North America.

I'm rather sorry that Fred Morley wasn't able to be here this morning after all, because I'm sure he would have looked at this. I can only speak anecdotally because I'm not a trade expert and I don't follow the intricacies of the Maritimes' economy. I can say anecdotally that when I talk to businessmen around town at various social and other gatherings, I'm struck by the fact that most of them seem to be dealing in Saudi Arabia, or Laos, or Thailand, or Mexico, or Indonesia, or Malaysia, or

Il y a une deuxième évidence tout aussi flagrante mais qui semble particulièrement importante dans le contexte européen, c'est qu'il n'y a pas nécessairement de liens entre les différentes questions et que les initiatives politiques prises dans certains domaines n'ont pas nécessairement de retombées sur d'autres. Je crois que Bob Boardman en a déjà parlé dans son exposé.

Il peut y avoir une certaine autonomie—c'est-à-dire qu'il n'existe aucun lien—de sorte que la coopération et les contributions militaires, par exemple, aux besoins et aux objectifs de sécurité politique européens ne représentent pas nécessairement des avantages économiques pour le Canada. Il fut un temps où ces accords nous procuraient certains avantages par exemple en ce qui concerne les ventes de matériel de défense, mais les liens entre ce genre d'activité d'une part et les avantages commerciaux concrets de l'autre sont extrêmement ténus et en tout cas très indirects. Mais on suppose souvent qu'ils existent. Par contre, ils sont nettement plus difficiles à prouver. Lorsque le marché reigné en roi, les gouvernements ne sont pas toujours utiles, sauf pour ce qui est de contrôler les questions de réglementation comme l'expliquait M. Worthington tout à l'heure.

J'ajouterai à ces observations générales qu'il me semble, comme on l'a déjà souligné, que la tendance à l'atlantisme s'affaiblit, tout au moins en Amérique du Nord, mais en Europe aussi, je crois. Elle s'affaiblit pour plusieurs raisons, dont la plupart ont été citées.

Tout d'abord, bien sûr, il y a la fin de la Guerre froide, qui rendait nécessaire la coopération transatlantique qui a été au cœur des réalisations d'après-guerre. Il faut citer ensuite, en fait, la mondialisation de l'économie internationale avec la montée du Japon, de la Chine de plus en plus, des Amériques, des Tigres asiatiques etc., de sorte que l'Amérique du Nord est de moins en moins eurocentrique dans ses préoccupations économiques.

Je regrette que Fred Morley n'ait pas pu venir ce matin parce qu'il aurait certainement abordé cette question. Je dois m'en tenir à l'anecdote parce que je ne suis pas expert en matière de commerce et je ne connais pas très bien les complexités de l'économie des Maritimes. Mais lorsque je rencontre des hommes d'affaires à l'occasion de diverses rencontres sociales et autres, je suis frappé de voir que la plupart d'entre eux travaillent avec l'Arabie Saoudite, ou le

[Text]

Japan. Occasionally they're also dealing in Europe, but they don't start with Europe. If you look at the new economy that Mr. Worthington represents in Nova Scotia, you will find that it is geography blind, and increasingly so.

My prediction, although I hasten to say again that I'm not speaking as an expert economist but simply as a casual observer of the scene, is that the Eurocentric character of our relationships abroad, even in Atlantic Canada, is weakening dramatically simply because that isn't the way the modern economy is working. The new Atlantic economy in that respect is very similar to the new Ontario economy, or the new British Columbian economy, or the new Arizona economy, or whatever.

Third, and related to this, of course, is the process of formal economic integration in both Europe—the process that Bob Boardman addressed—and North America. It does seem to me that we're gradually moving from a kind of Atlantic community vision on both sides of the Atlantic to the twin pillars, dumb-bells kind of visions. In that sense the transatlantic declaration in 1990 that Bob mentioned earlier seems to me to be a rather interesting manifestation of what's going on, not because it matters a great deal in itself.

I'm sure it's useful to have these political consultations on a wide variety of issues every now and then, and it's nice to have them institutionalized in a way that forces Europeans to put Canadians on their agenda at periodic intervals. But the interesting thing about it in some respects is that it is a kind of interregional negotiation arrangement. It's not as if we're part of the club. It's like two clubs needing a mechanism in order to bring them together to discuss common concerns from time to time. That's a different image from the Atlanticist image that dominated Canadian foreign policy in the late 1940s, through the 1950s, 1960s, and well into the 1970s. We are looking at dumb-bells or twin pillars, I think, rather than communities in that sense.

The fourth factor—and I hardly need to address Canadian politicians on this as you know far more about it than any academic—of course, is the changing composition of the Canadian mosaic at home and the weakening of traditional educational and cultural linkages with Europe.

• 1005

Bob also talked earlier about the fading memories of World War II and the generation that experienced them. It has been 50 years since we were involved in a major European war. Relatively few Canadians now go overseas to Europe to acquire their post-graduate education. That would be less true in the case of Quebec. Certainly in English-speaking Canada that's no longer true. Most of us are acquiring our graduate degrees in Canada, or if not, in the United States. Those are very important linkages that are failing or are in decline. Over the long term, they're going to have profound impacts.

[Translation]

Laos, ou la Thaïlande, ou le Mexique, ou l'Indonésie, la Malaisie ou le Japon. Il leur arrive de commercer avec l'Europe, mais ils ne commencent pas par l'Europe. En fait, la nouvelle économie que représente M. Worthington en Nouvelle-Écosse est aveugle sur le plan géographique et c'est de plus en plus le cas.

À l'avenir, mais je m'empresse de répéter que je ne parle pas en tant qu'expert en économie mais bien comme un simple observateur de la scène, je crois que le caractère eurocentrique de nos relations avec l'étranger, même dans la région atlantique va s'affaiblir considérablement, tout simplement parce que ce n'est pas ainsi que fonctionne l'économie moderne. À cet égard, la nouvelle économie atlantique est très semblable à la nouvelle économie ontarienne ou à la nouvelle économie en Colombie-Britannique, en Arizona, ou ailleurs.

Troisièmement, et cela rejoint ce que je viens de dire, il y a le processus d'intégration économique formelle à la fois en Europe—le processus étudié par Bob Boardman—et en Amérique du Nord. Il me semble que nous passons graduellement de la vision de la communauté atlantique, des deux côtés de l'Atlantique, à une vision dédoublée, à deux images. Dans ce sens, la déclaration transatlantique de 1990 citée par Bob tout à l'heure me semble intéressante en ce sens qu'elle est révélatrice de l'évolution actuelle, et non parce qu'elle a en soi une grande importance.

Je suis sûr qu'il est bon d'organiser régulièrement des consultations politiques sur toutes sortes de sujets et de les institutionnaliser de façon à obliger les Européens à penser périodiquement aux Canadiens. Mais ce qui est intéressant, dans un sens, c'est que c'est un accord de négociation interrégional. Ce n'est pas comme si nous faisons partie du club mais plutôt comme s'il y avait deux clubs qui ont besoin d'un mécanisme pour discuter de temps à autre de leurs préoccupations communes. C'est une image très différente de la vision atlantiste qui a dominé la politique étrangère à la fin des années quarante, durant les années cinquante et soixante et jusqu'au début des années soixante-dix. Nous voyons plutôt deux axes, comme je viens de l'expliquer, qu'une communauté.

Le quatrième facteur—et je n'ai pas vraiment besoin de donner des explications sur ce sujet à des politiciens canadiens qu'ils connaissent beaucoup mieux que n'importe quel professeur—naturellement, c'est la nouvelle composition de la mosaïque canadienne et l'affaiblissement des liens éducatifs et culturels traditionnels avec l'Europe.

Bob a également parlé tout à l'heure de la disparition des souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale et de la génération qui l'a vécue. Il y a 50 ans que nous avons participé à cette grande guerre en Europe. Les Canadiens qui vont en Europe faire des études supérieures sont maintenant relativement rares. Ce serait moins vrai dans le cas du Québec. Ce n'est certainement plus vrai au Canada anglais. Pour la plupart, nous faisons nos études supérieures au Canada ou bien aux États-Unis. Ce sont donc des liens importants qui s'estompent ou disparaissent. À long terme, les répercussions seront profondes.

[Texte]

Having said all that, it doesn't seem to me—and I'm going to be a little bit more exhortative here—that it would be particularly useful diplomatically for the Government of Canada to announce publicly that, in the conduct of its diplomacy, Europe now matters less. That obviously will alienate Europeans. It will unnecessarily arouse irritation among at least some Canadians at home and will serve no discernibly useful purpose.

I suspect that your committee at some point might be asked to declare itself on our geographical priorities abroad. I suspect that this argument would go for geographical prioritization suggestions generally, that it might be happening but it might not be useful diplomatically to make a big point of turning it into a purpose, an objective, of government policy.

What it seems to me are really at issue from the point of view of the serious conduct of external relations as opposed to rhetorical displays or declaratory policies are two or three things.

The first is the allocation of the government's representational resources in Europe as opposed to other parts of the world, given that the government is of course not in a position to increase its representational capacity overall to any significant degree. I'm taking that as a given in light of budget deficits and so forth.

So that's one very concrete issue that comes up, it seems to me, from the government's point of view when you're looking at this question.

The second is Canada's participation in and contributions to Euro-centric multilateral institutions—political, military, and economic. That's another issue: to what extent do we want to be involved in those Euro-centric multilateral institutions?

The third is that if eastern Europe is to be taken as part of the equation—and I wasn't certain until this morning that you were really looking at that part of the mandate at this particular stage—then the matter of development assistance allocations presumably is also on the table.

Looking at it from the outside, it seems to me—and I say this rather hesitantly, because these are matters for acting professionals to decide—that, given that the pie is probably constant, that we can't increase the size of the foreign service by very substantial numbers, the allocation of our representational resources in Europe is probably a little bit too high.

Given our promotional needs and demands elsewhere in the world economy, do we really need three missions in Brussels? Is London, notwithstanding its utility as a listening post, not grossly overstaffed given the substance of our current relationship with the United Kingdom?

There is a case for moving some personnel—how many, I don't know—from the European sphere to the Pacific, and increasingly to Latin America, because there's a lot of promise in Latin America over the longer haul. This is partly a function of the gradual shift in the locus of our overseas economic interests, of which we're all aware. But more importantly, it seems to me that it reflects the fact that our economic and commercial relations, at least, with Europe are very mature. That is to say, I don't think Mr. Worthington needs much help from the Government of Canada representationally in operating in Europe.

[Traduction]

Cela dit, je ne crois pas—et je vais être un peu plus affirmatif maintenant—que le gouvernement du Canada ait intérêt, sur le plan diplomatique, à annoncer publiquement que l'Europe a maintenant moins d'importance. Cela ne fera qu'aliéner les Européens et qu'irriter certains Canadiens et ne sera d'aucune utilité.

Je suppose que l'on demandera à votre Comité de prendre position sur nos priorités géographiques à l'étranger. Je suppose que cet argument s'appliquerait aux suggestions concernant les priorités géographiques en général, c'est-à-dire que le phénomène peut exister mais il n'est peut-être pas utile au plan diplomatique d'en faire ouvertement un but, un objectif, de la politique gouvernementale.

D'après moi, il y a deux ou trois choses qui sont vraiment importantes du point de vue des relations extérieures véritables et non des prises de position théorique ou des déclarations de politique.

Tout d'abord, il y a la question des ressources consacrées à la représentation gouvernementale en Europe par rapport aux autres pays du monde, étant donné que le gouvernement n'est bien sûr pas en mesure d'accroître considérablement le total de sa représentation. Je pense au déficit et aux compressions budgétaires.

C'est donc une question très concrète, à mon avis, à laquelle le gouvernement devra répondre.

Ensuite, il y a la participation et les contributions du Canada aux institutions multilatérales eurocentriques—politiques, militaires et économiques. C'est un autre problème: dans quelle mesure voulons-nous participer à cette institution multilatérale eurocentrique?

Troisièmement, si l'Europe de l'est doit être intégrée à l'équation—et jusqu'à ce matin, je n'étais pas sûr que vous étiez encore à étudier cette partie-là du mandat—la question des versements d'aide au développement va également se poser.

Vu de l'extérieur, il me semble—et j'hésite un peu sur ce point parce que c'est plutôt à des professionnels de décider dans ce domaine—que la taille du gâteau étant probablement constante, nous ne pouvons guère augmenter la taille de nos services à l'étranger et nous consacrons probablement trop de ressources à notre représentation en Europe.

Étant donné les besoins et les exigences de promotion ailleurs dans le monde, avons-nous vraiment besoin de trois missions à Bruxelles? N'y a-t-il pas un personnel beaucoup trop nombreux à Londres, malgré son utilité comme poste d'écoute, étant donné nos relations actuelles avec le Royaume Uni?

Il serait logique de déplacer certaines personnes—combien, je ne sais pas—de la sphère européenne pour les diriger vers le Pacifique, et de plus en plus vers l'Amérique latine, parce qu'à long terme, l'Amérique latine est pleine de promesses. Cela c'est dû en partie au déplacement graduel de nos intérêts économiques à l'étranger, comme nous le savons tous. Mais, ce qui est plus important, cela témoigne de la grande maturité de nos relations économiques commerciales, tout au moins, avec l'Europe. C'est-à-dire que M. Worthington n'a sans doute pas vraiment besoin de l'aide de la représentation canadienne pour travailler en Europe.

[Text]

It's possible that he and his colleagues could do with more softening up of the target in areas of the world with which we haven't customarily dealt. So there might be a case for shifting some resources away from Europe to other theatres. That's a way in which you actually give priority, so whether we should pronounce this to the public at large or to the world at large is another matter.

The second observation I would make is that it seems to me that the continued participation in European political security institutions is useful. It gives us a seat at the table. That's an old argument for Canadian involvement in multilateral institutions. Very obviously it provides us with useful information on political developments elsewhere that can affect our interests. Also, it helps to maintain our diplomatic credibility in other fora, such as the United Nations.

• 1010

It seems to me that it should no longer be regarded, however, as a means of countervailing the American influence. Don't do it simply because you want to reduce the influence of the United States on Canada, unless you want to do it in terms of image. In terms of the realities of influence, don't do it for that reason any longer.

There was a case for doing it when we had a community model. Then, of course, it's in the interest of the weak to put things into committee. It was of interest to Canada to put the Americans into committee because then you could beat them up with others in various ways.

I don't think that's the model that can apply in the context in which the Cold War has disappeared. I don't think we should expect too much countervailing return from our participation in European institutions. The returns take other forms.

Similarly, I don't think we should participate in those institutions just because we expect an economic pay-off for Mr. Worthington or Mr. Matthews's constituents in Halifax. If there is any connection between our commercial relations overseas and our involvement in the CSCE, it does seem to me to be very remote.

I'm not arguing that we shouldn't be there. However, if we are going to be there, we ought to be there for good, sensible, realistic and objective reasons, and not because there is some imagery about countervail running in our heads, as it were.

It follows that since the advantages of such participation, though appreciable, are limited, it seems to me also that the substantive contributions ought to be limited as well.

Europeans, it seems to me—I am stating this rather boldly; the world is constantly changing, and I may have different views in three months, but not next week—should be expected, by and large, to keep order in their own house. Canadian involvements in European hot spots should be limited to those occasions on which it can be credibly argued—not simply claimed—that our presence is, first, genuinely useful, and second, more useful than a comparable presence by a European power.

[Translation]

En fait, comme ses collègues, il préférerait peut-être que l'on prépare un peu plus le terrain dans des régions du monde avec lesquelles nous n'avons pas encore établi de rapports. Il serait peut-être bon de retirer certaines ressources d'Europe pour les transférer dans d'autres régions. C'est une façon d'attribuer effectivement les priorités et quant à savoir s'il faut l'annoncer au public ou au monde, c'est une autre question.

Je crois par ailleurs qu'il serait utile, de continuer à participer aux institutions politiques de sécurité en Europe. Cela nous donne une place à la table. C'est un argument classique pour justifier la présence canadienne dans les institutions multilatérales. Il est certain que cela nous permet d'avoir des renseignements très utiles sur des fluctuations politiques à l'étranger susceptibles de toucher nos intérêts. De plus, cela nous aide à maintenir notre crédibilité diplomatique dans d'autres instances comme les Nations Unies.

Toutefois, il me semble que cela ne doit plus être perçu comme une façon de contrer l'influence américaine. Il ne faut pas le faire simplement parce qu'on souhaite atténuer l'influence des États-Unis sur le Canada, à moins que ce ne soit pour une question d'image. Mais, s'il s'agit de la véritable influence des États-Unis sur le Canada, ce n'est plus une raison valable.

C'était peut-être justifiable à l'époque du modèle communautaire. Alors, il était bien entendu dans l'intérêt des plus faibles de créer des comités. Il était dans l'intérêt du Canada d'inclure les Américains dans un comité, parce qu'on pouvait alors s'unir avec d'autres pour les battre de diverses manières.

J'estime que ce modèle n'est plus valable depuis la fin de la Guerre froide. Il ne faut pas trop attendre, de ce côté-là, de notre participation aux institutions européennes. Les avantages sont d'une nature différente.

Je ne crois pas non plus que nous devions participer à ces institutions simplement parce que nous en attendons un avantage économique pour les électeurs de MM. Worthington ou Matthews à Halifax. S'il y a un lien quelconque entre nos relations commerciales à l'étranger et notre participation à la CSCE, il me semble extrêmement tenu.

Je ne veux pas dire que nous ne devrions pas faire partie de cette organisation. Ce que je veux dire, c'est que si nous choisissons d'en faire partie, il faut que ce soit pour des raisons objectives, réalistes et raisonnables, et non parce que nous avons en tête des images de représailles.

Et puisque les avantages de cette participation, s'ils sont appréciables n'en sont pas moins limités, il me semble que nous devrions également limiter nos contributions matérielles.

Il me semble que les Européens—je prends un risque, car le monde évolue constamment, et j'aurai peut-être un point de vue différent dans trois mois, mais pas la semaine prochaine—devraient essentiellement se débrouiller pour maintenir l'ordre chez eux. La participation canadienne dans les points chauds européens devrait se limiter aux cas où nous pouvons démontrer—et non simplement déclarer—premièrement que notre présence sera véritablement utile; et deuxièmement, plus utile que la présence d'une puissance européenne.

[Texte]

[Traduction]

There will probably be cases in which it will be useful to have outsiders involved in keeping the lid on difficulties in particular contexts in Europe. I am not sure this is going to be a general rule. If Europeans aren't able themselves—given the institutional infrastructures they are developing—to seize on some of these questions, it's not clear that we should undertake, in a major way, to try to solve their problems for them. In the first place, we won't be successful.

I think we have to think very carefully, given that there are limited returns on what we're prepared to put in and what kinds of risks of Canadian life, property, and so on, we are prepared to put into play.

I have two more comments. This is a very general comment and it may relate more to what you are doing elsewhere than in this particular context. It does seem to me that we're beginning to try to do too much with respect to too many issues in too many places.

I understand why that is happening. It's partly a question of the vanities that have come from our successful postwar diplomatic experience. It also comes from enormously heightened expectations on the part of particular Canadian publics. I think the pressure on the government to help solve everything almost everywhere is something that needs now to be resisted.

I have the sense that our diplomatic credibility abroad is beginning, a little, to weaken. It's not uncommon now to talk to people from foreign services elsewhere and see a bit of amusement flicker across their face as they note that the Canadians have taken another initiative on some issue that may or may not be of direct interest to Canadian concerns.

It's very impressionistic. It's not based on a systematic study of foreign offices abroad and all of the rest. However, I do have a sense that we becoming a little overextended and the representatives of other countries are beginning to detect that.

Once that happens, it's the kiss of death. Canada's influence, diplomatically, on political security issues was way out of proportion to its real significance in the world for a large number of years, but it was so because we had sensible things to say and real things to contribute in concrete situations. Most of that reputation was built up as a series of consequences of ad hoc decisions. If we set out in advance to try to be everybody's favourite busybody then we will quickly be everybody's most disliked busybody. I think it's a tendency we ought to avoid. However, as I say, that doesn't particularly relate to Europe.

The final observation reflects on economic bias, but I want to make a pitch for it. Everybody else makes a pitch for their own interests in these proceedings and I think I should make one too.

• 1015

That is, one of the most successful fields of Canadian initiative in Europe has been academic and cultural. The Department of Foreign Affairs, External Affairs as it used to be, has been a key player in establishing Canadian study centres and the like in universities in Britain, the Netherlands, Italy, Germany, France, Spain, several Scandinavian countries and the like. Some of these, I have to report you, are thriving operations. The pay-off is very difficult to detect in the short

Il peut arriver qu'il soit préférable de faire intervenir des troupes de l'extérieur pour maîtriser des situations difficiles dans certains contextes européens particuliers. Je ne suis cependant pas sûr que ce soit une règle générale. Si les Européens n'arrivent pas—avec les institutions dont ils sont en train de se doter—à résoudre eux-mêmes certains de ces problèmes, je ne vois aucune raison pour que nous veuillons le faire à leur place. D'ailleurs, nous n'y parviendrions pas.

Compte tenu des avantages limités que nous pouvons espérer en tirer, je dirais que nous devons réfléchir prudemment et voir ce que nous sommes disposés à risquer, les vies canadiennes, les biens, que nous consentirions à risquer.

J'aimerais dire encore deux choses. Tout d'abord, un commentaire d'ordre général qui a peut-être davantage rapport avec ce que vous faites ailleurs qu'avec ce contexte-ci. J'ai l'impression que nous commençons à vouloir en faire trop, dans trop de cas et à trop d'endroits en même temps.

Je comprends bien pourquoi. C'est partiellement en raison de la vanité que nous tirons de nos succès diplomatiques dans la période d'après-guerre. C'est dû aussi aux attentes exagérées de certains segments de la population canadienne. Le gouvernement doit commencer à résister aux pressions qui voudraient l'amener à résoudre tous les problèmes, presque partout.

J'ai l'impression que notre crédibilité sur le front diplomatique commence à s'en trouver un peu ternie. Il n'est pas rare, quand on parle à des membres des services étrangers, de voir passer dans leur regard une lueur d'amusement lorsqu'ils constatent que les Canadiens, encore une fois, ont lancé une initiative sur une question qui ne les concerne pas nécessairement au premier chef.

Ce n'est qu'une impression. Je n'ai pas fait d'étude systématique des missions à l'étranger. Toutefois, j'ai le sentiment que nous commençons à en faire un peu trop et que les représentants des autres pays s'en aperçoivent.

L'effet est manifestement délétère. L'influence du Canada, sur la scène diplomatique, sur les questions de sécurité politique, a depuis des années été démesurée par rapport à notre poids réel, mais nous en étions dignes parce que nous avions des choses raisonnables à dire et des solutions concrètes à offrir à des problèmes réels. Notre réputation est essentiellement le produit d'une série de décisions prises sur le vif et de leurs conséquences. Si nous nous donnons pour mission de devenir l'intermédiaire favori de chacun, nous finirons par nous faire détester de tous. C'est une tendance qu'il vaudrait mieux éviter. Toutefois, comme je l'ai dit, cela ne concerne pas particulièrement l'Europe.

Mon dernier commentaire reflète un préjugé économique, mais il faut que je vous fasse mon boniment. Tout le monde ici défend ses propres intérêts, alors je crois pouvoir faire de même.

L'un des domaines dans lesquels le Canada a eu le plus de succès en Europe, est le domaine universitaire et culturel. Le ministère des Affaires étrangères, ou des Affaires extérieures comme on disait autrefois, a joué un rôle essentiel dans l'établissement de centres d'études canadiennes dans les universités de Grande Bretagne, des Pays Bas, de l'Italie, d'Allemagne, de France, d'Espagne et des pays scandinaves. Je puis vous dire que certains de ces centres sont vraiment

[Text]

term. Over the longer haul, I have no doubt whatever that its importance for Canada commercially, as in other ways, is very significant. One only has to think of the impact a British education has on generations of foreigners educated in British institutions to get a sense, it seems to me, of what is the potential here.

I think we've done it rather well, but we're not organized to do it well and a lot of the academic exchange administration that goes on in Ottawa is scattered among a great variety of government departments. It's not well coordinated. It's not well connected with our external affairs interests and so on.

I know you don't want to get into this in a large way, but I thought I would mention that it ought not to be underrated because it doesn't have to do with life and death or with profits today or tomorrow.

Thank you very much, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Stairs, you may be interested to know that this committee had a meeting not very long ago on the three subjects of culture, education, and human resources. We had a panel on that, which was very interesting, and some of the points you made in your last few remarks were indeed discussed thoroughly by the committee. You may get some questions on that.

Dr. English, do you want to start the debate before Mr. Volpe gets involved?

Mr. Volpe: I didn't really know you were going to set out new parameters. Three of our witnesses began by saying they wanted to be brief. I therefore was left with drawing the conclusion that either they have a new definition of the term or their term is relative to the complexity of the knowledge they bring to this table. Would you then allow us to act on the latter part of that definition?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Volpe, I thank you for those comments.

Mr. Volpe's an academic, by the way, who turned politician out of despair.

Dr. English, do you want to start?

Mr. English (Kitchener): The reason I took so many notes was that Charles Caccia—another academic—asked me to take notes on this session. The notes are copious and I think the questions could be as well. I thought the presentations were excellent and raised a great number of questions.

I think I would start with Mr. Worthington's comments, which tie into Denis Stairs's comments as well, about the assistance of government—I took it you were talking about Europe generally—and our trade commissioner service, which is quite large and has an extraordinarily large presence in Europe. As you mentioned, there are not only representatives of the federal government but also representatives of a great number of provincial governments. Until recently I think the Canadian subnational presence in Europe was greater than some countries.

Having said that, what do you think about the trade commissioner service more generally in your business operations? Do you think it is effective? We've had a very large presence in Europe, but it doesn't seem to have paid the benefits that one would expect.

[Translation]

florissants. Il est difficile de calculer les retombées à court terme. Mais à long terme, je n'ai aucun doute quant à leur importance commerciale, notamment, pour le Canada. Il suffit de songer à l'influence que l'éducation britannique a eue sur des générations d'étrangers formés dans des établissements britanniques pour se faire idée, dirais-je, du potentiel qui nous est offert.

Nous avons assez bien réussi, mais nous ne sommes pas bien organisés et l'administration des échanges universitaires est éparpillée entre un grand nombre de ministères à Ottawa. Tout cela manque de coordination, de contacts utiles avec les Affaires étrangères.

Je sais que vous ne souhaitez pas vous étendre là-dessus trop longuement, mais il m'a semblé utile de rappeler qu'il ne faudrait pas négliger cet aspect simplement parce qu'il n'y est pas question de vie ou de mort, ni de bénéfices à réaliser aujourd'hui ou demain.

Je vous remercie, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Stairs, vous apprendrez peut-être avec intérêt que le comité s'est réuni il n'y a pas très longtemps pour parler de culture, d'enseignement et de ressources humaines. Nous avons entendu des experts, et la discussion était fort intéressante; de fait, certaines des observations que vous avez faites dans vos conclusions ont fait l'objet d'une discussion approfondie par le comité. On vous posera peut-être des questions là-dessus.

Monsieur English, voulez-vous commencer avant que M. Volpe ne prenne la parole?

M. Volpe: Je ne m'attendais vraiment pas à ce que vous établissiez de nouveaux paramètres. Trois de nos témoins ont commencé par dire qu'ils allaient être brefs. J'en ai donc déduit qu'ils devaient avoir une nouvelle définition du terme, ou que celui-ci prend un sens différent selon l'étendue des connaissances qu'ils nous apportent. Me permettez-vous de le prendre dans son deuxième sens, et d'agir en conséquence?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Volpe, je vous remercie de ces commentaires.

Je tiens à vous signaler que M. Volpe est un universitaire entré en politique par désespoir.

Monsieur English, voulez-vous commencer?

M. English (Kitchener): Si j'ai pris tant de notes, c'est que Charles Caccia—un autre universitaire—me l'a demandé. Mes notes sont copieuses, et je crois que les questions pourraient l'être tout autant. Les exposés étaient excellents et ont soulevé un certain nombre de questions.

Je vais commencer par ce que qu'a dit M. Worthington, que l'on retrouve également dans les commentaires de Denis Stairs, à propos de l'aide du gouvernement—je crois que vous parliez de l'Europe en général—et de notre service des délégués commerciaux, qui a une présence exagérée en Europe. Comme vous l'avez dit, il n'y a pas seulement les représentants du gouvernement fédéral, mais aussi d'un grand nombre de gouvernements provinciaux. Jusqu'à récemment, la représentation des provinces canadiennes en Europe était supérieure à celle de certains pays.

Cela dit, que pensez-vous, de façon générale, du service des délégués commerciaux pour vos affaires? Pensez-vous qu'il soit efficace? Nous avons une très forte présence en Europe, mais elle ne semble pas avoir rapporté les avantages qu'on devrait pouvoir en attendre.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Worthington: I think the cost benefit just isn't there. First of all, I'll speak from my own experience. I once got a fax from Norway. We have somebody in Norway. They faxed me and that was all I heard. I sent them a packet of stuff and that was it. They'd read something about my company in *The Globe and Mail*. That was the extent of my contact with the Canadian foreign service.

I always carry my passport with me because I never know when I'm going to have to go to a place where it's necessary. I would imagine if I needed a new one I'd go to an embassy and get one. That would be about the extent of the use I would have for their organization.

What are we talking about here? What would they do for me? I sell a very complex telecommunications product. Where would they start? Would I have to send them to a training course first? I wouldn't know where to start with these people. If there was a conflict between us and a country that we were doing business in, let's say a war broke out, I might need their help to extract my equipment from that country.

M. Worthington: Le rapport coût-avantage est négatif. Permettez-moi d'abord de vous faire part de ma propre expérience. Un jour, j'ai reçu une télécopie de Norvège. Nous avons quelqu'un en Norvège. On m'a envoyé un fax, et je n'en ai plus entendu parler. J'ai envoyé une trousse d'information, et cela n'a rien donné. On avait lu quelque chose à propos de mon entreprise dans *The Globe and Mail* et mes rapports avec le service canadien à l'étranger se sont arrêtés là.

J'ai toujours mon passeport sur moi parce que je ne sais jamais quand je pourrais en avoir besoin. J'imagine que s'il m'en fallait un nouveau, je m'adresserais à une ambassade. Je ne vois pas d'autre utilité à cette organisation.

De quoi s'agit-il? Que pourraient-ils faire pour moi? Je vends un produit de télécommunication extrêmement sophistiqué. Par où s'y prendraient-ils? Est-ce que je devrais d'abord leur envoyer un cours de formation? Je ne saurais pas par où commencer. En cas de conflit entre le Canada et un pays où nous avons des affaires, en cas de guerre, donc j'aurais peut-être besoin de l'ambassade pour retirer mon équipement du pays.

• 1020

Mr. English: Now, can I come back to you on that? Germany is famous for its trade fairs—Hamburg, Frankfurt, Cologne. I guess the latter is the largest trade fair in the world. Usually the Canadian business community's interaction with those trade fairs is done through governmental institutions of whatever kind, and our embassy in Germany, for example, is very active in relationships with those trade fairs. Would you have had any contact with the government if you were going to be a participant in one of these fairs?

Mr. Worthington: Absolutely not. Any trade fair of any substance in my industry, I'm aware of. It's my business to be aware of these things. I suggest to you that I am probably more aware of them than any embassy could hope to be, because you can imagine the spectrum of businesses they would have to cover. They must be very busy people just keeping track of all these things.

In any case, when you do business in another country, it's generally good practice to have a presence in that country, to have people who represent you in that country. They make it their business to read the newspaper and the trade journals and these sorts of things and they come in contact with this information. I firmly believe the role of trade has changed with the very nature of what is being traded. It is quite a different matter when you're trading commodities that can be readily... One person's gold or silver or wood is pretty much the same as another's, or it can certainly be described in terms that the industry accepts, but I don't imagine there would be any way you could effectively sell anything of any substance today using these—

Mr. English: Mr. Boardman in his comments made a distinction between the Asia-Pacific region where government and private industry would seem to be essential... One would certainly think that would be the case in the case of China.

M. English: Pouvons-nous revenir là-dessus? L'Allemagne est connue pour ses foires commerciales: Hamburg, Frankfurt, Cologne. Cette dernière est probablement la plus grande foire commerciale au monde. Habituellement, les entreprises canadiennes qui participent à ces foires commerciales passent par l'intermédiaire des institutions gouvernementales et notre ambassade en Allemagne, par exemple, est très active dans le contexte de ces foires commerciales. Si vous participiez à l'une de ces foires, auriez-vous des contacts avec le gouvernement?

M. Worthington: Absolument pas. S'il y a une foire commerciale importante pour mon secteur industriel, je le sais. C'est ma responsabilité de me tenir au courant de ce genre de choses. Je suis probablement mieux informé que n'importe quelle ambassade pourrait jamais l'être, car vous pouvez imaginer la gammes des secteurs que les ambassades devraient couvrir. Rien que pour se tenir au courant de toutes ces foires, ils auraient fort à faire.

Quoi qu'il en soit, quand on fait des affaires dans un pays étranger, il est généralement utile d'avoir une présence dans ce pays, d'y avoir des représentants. Ceux-ci lisent les journaux, les revues commerciales, et ils se tiennent au courant. Je suis fermement convaincu que le rôle du commerce change avec la nature du produit. C'est tout autre chose si vous vendez des denrées qui peuvent facilement... L'or, l'argent ou le bois ne varient pas beaucoup d'une entreprise à l'autre, ou du moins peuvent être décrits en des termes généraux, mais comment pourrait-on de nos jours vendre quelque chose d'important avec ces...

M. English: Dans ses remarques, M. Boardman a fait une distinction entre la région Asie-Pacifique, où le gouvernement et l'industrie privée semblent essentiels... j'imagine que ce doit être le cas en Chine.

[Text]

Mr. Worthington: There you have trade procedures. The basic infrastructure is lacking there. That has to be established. Once there is a practice of doing business, once the country is past the honeymoon stage it really doesn't matter. I agree that there is a role in those countries that have opened their doors recently.

Mr. English: This may tie into Professor Stairs's comments that the European diplomatic representation is perhaps too large, because it is a mature relationship in any event.

Mr. Worthington: That's right. The only possible area, which Mr. Stairs aptly pointed out, is eastern Europe, where conceivably some groundbreaking may have to be done. But I would imagine that in the other parts of Europe the laws are well published and they're generally abided by. There are courts and those sorts of things. You wouldn't go running to your embassy. You'd have to go running to a lawyer if you had a problem. The fact of the matter is, these organizations have had no meaningful impact on my company, nor are they likely to in the future.

Mr. English: Professor Stairs, I see you want to talk. You didn't expand very much on your eastern Europe comment. You just said there may be some assistance there, but you didn't pursue it. You mentioned it. I just wondered if you want to give us some more details as to how you see Canada's involvement there.

Prof. Stairs: If I could just follow on this very quickly and make some comment on that, although I'm not in a strong position to do so from any serious knowledge, I have just a quick comment about marketing. I can give you an anecdotal example of this. It seems to me one of the things we really have to understand is that the Internet, E-mail type of phenomenon has created an enormously efficient global marketplace. That is to say, people who need to know about highly specialized things are able to interact with one another with surprising facility.

Just to give you an example—and this is not particularly high-tech—but in helping Mr. Dobell with some of the preparations for your meetings in Halifax, I discovered that Nova Scotia has a firm near Yarmouth that produces ambulances for markets all over the world.

Now, what on earth are ambulances being produced in Nova Scotia all over the world for? They use the standard automotive chassis from one of the major North American companies, but every ambulance environment has its own regulations. They have their own specific requirements. This individual has developed an expertise on the regulatory requirements governing ambulance accoutrements in jurisdictions all over the world. Everybody who buys ambulances, obviously, gets into a trade system in which, well, the place to go is Yarmouth, Nova Scotia. The whole marketing process now becomes a matter of information flow which, for the experts involved in it, is extremely efficient. I suspect that bystanders, including governments, are well behind most of the time on those kinds of phenomena.

[Translation]

M. Worthington: Dans ce cas-là il y a des questions de procédure commerciale. L'infrastructure de base manque. Il faut la créer. Une fois que la pratique des affaires est ancrée, une fois passée l'étape de la lune de miel, cela n'a plus autant d'importance. Je conviens qu'il y a un rôle à jouer dans les pays qui viennent d'ouvrir leurs portes.

M. English: C'est en fait ce que disait le professeur Stairs, qui a fait remarquer que la représentation diplomatique en Europe est peut-être excessive puisque nos liens avec ces pays sont déjà bien établis.

M. Worthington: C'est exact. Comme l'a justement fait remarquer M. Stairs, il n'y a qu'en Europe de l'Est qu'il reste peut-être encore du travail à faire. Mais dans les autres pays d'Europe, j'imagine que les lois sont connues et généralement respectées. Il y a des tribunaux, des institutions. Il n'est pas nécessaire de courir sans cesse à l'ambassade. En cas de difficulté, on s'adresserait à un avocat. Le fait est que ces organisations n'ont rien fait pour m'accompagner jusqu'ici, et n'auront probablement aucune utilité pour nous à l'avenir.

M. English: Monsieur Stairs, je vois que vous voulez intervenir. Vous ne vous êtes pas vraiment étendu sur votre remarque concernant l'Europe de l'Est. Vous avez dit qu'il y avait peut-être un rôle à jouer là-bas, mais sans approfondir. Vous l'avez dit en passant. Voudriez-vous nous donner davantage de détails sur le rôle que vous y voyez pour le Canada?

M. Stairs: Pour faire suite à ce qu'on vient de dire, je vais faire un bref commentaire, même s'il n'est pas fondé sur une connaissance approfondie, mais je vais dire quelques mots à propos du Marketing. Permettez-moi de vous donner un exemple anecdotique. Ce qu'il faut bien se mettre en tête, c'est qu'Internet, le réseau de courrier électronique, a créé un marché mondial extrêmement efficace. Je veux dire par là que les gens qui ont besoin de renseignements extrêmement spécialisés peuvent communiquer les uns avec les autres avec une étonnante facilité.

Je vais vous en donner un exemple, même s'il ne relève pas vraiment de la technologie de pointe; en aidant M. Dobell à préparer vos audiences à Halifax, j'ai découvert qu'il y avait près de Yarmouth une entreprise qui produit des ambulances pour le monde entier.

Comment se fait-il que l'on produise en Nouvelle-Écosse des ambulances destinées au monde entier? Le châssis utilisé est un modèle standard fabriqué par une des grandes compagnies automobiles nord américaines, mais chaque pays a ses propres règlements en matière d'ambulances, ses propres spécifications. Cet entrepreneur connaît les règlements du monde entier concernant l'aménagement des ambulances. Les acheteurs, de toute évidence, se passent le mot, et savent que le meilleur endroit pour acheter une ambulance, c'est Yarmouth, en Nouvelle-Écosse. Toute la procédure de marketing devient essentiellement une question de transmission des renseignements ce qui, pour les experts, est extrêmement efficace. J'imagine que les observateurs, y compris les gouvernements, sont la plupart du temps très en retard sur ces choses-là.

[Texte]

[Traduction]

• 1025

With regard to the aid to eastern Europe, I didn't want to open that up to be asked a question about it. It was merely by way of indicating that this particular issue might be on your agenda so far as development assistance allocations and the criteria affecting them might be concerned.

The only observations I would make there are very general. I think we are going to be under increasing pressure to broaden the targets for Canadian development assistance. There was a long period in the immediate postwar period, and through the 1950s in particular, when our aid targeting was determined very largely by our Commonwealth associations. For domestic political reasons that we all understood we added *la francophonie*, but essentially kept it within a very narrow sphere. Now, of course, for a variety of reasons the criteria are broadening so that almost anybody, any country in the world, and any set of circumstances, can mount with some credibility a claim on the Canadian development assistance program.

For the same reason that I'm worried about our credibility and diplomacy being lost because we're trying to do too much in too many places with too few back-up resources, I'm a little bit worried about our development assistance program. If one takes an issue like the need to sustain eastern European economies in this awkward period of transition from central planning to market-oriented systems and so forth, then it simply strikes me as a massive undertaking. To what extent we can make a real contribution, as opposed to one that may be important for various sectors of domestic policy in Canada, seems to me to be an open question. That's really all I was attempting to say.

Mr. English: I have a broader question on what you meant, Professor Stairs, by your comment that the substantive contributions should be decreased to Euro-centric multilateral institutions.

We heard from Dan Middlemiss of a still extensive Canadian commitment through NATO that can be measured in dollars, and that can be measured in specific quantities, such as a ship, etc. Your comments indicated that, one, we should not expect an economic pay-off and that we probably didn't get one in the past for our large NATO contributions. I think that's generally accepted. Secondly, you say it's no longer a means to countervail U.S. influence. Those, as you well know, in your own writings, were arguments that were truly substantial in the 1950s when we went into NATO, and if they did not obtain we would not have been nearly so active or made those large contributions. They prevailed again in the 1960s when NATO was questioned so strongly.

Your argument for any contribution seems to be that we have a seat at the table and that it's a source of information. However, you have also said perhaps we're trying to do too much in too many places. Perhaps it would be better if we didn't have information; it wouldn't get us so active.

En ce qui concerne l'aide à l'Europe de l'est, je ne l'ai pas mentionné pour vous amener à poser une question. C'était simplement pour indiquer que cela pouvait être une question à l'ordre du jour pour vous, du point de vue de l'affectation de l'aide au développement et des critères en ce domaine.

Les seules observations que je puisse faire sont de nature très générale. On va de plus en plus nous pousser à allonger la liste des bénéficiaires de l'aide canadienne au développement. Pendant bien des années, tout de suite après la guerre, et plus particulièrement dans les années cinquante, nous déterminions l'aide au développement en fonction de notre association avec le Commonwealth. Pour des raisons de politique intérieure que nous acceptions tous, nous y avons ajouté la francophonie, mais de façon générale, notre sphère d'intervention était très limitée. Aujourd'hui, bien sûr, pour toutes sortes de raisons, les critères s'assouplissent, de telle manière que presque n'importe quel pays au monde, dans n'importe quelles circonstances, peut nous soumettre une demande relativement crédible d'aide publique au développement.

Tout comme je crains que notre crédibilité et notre poids diplomatique n'aient à souffrir du fait que nous essayons de trop en faire, un peu partout, et avec trop peu de ressources, je crains aussi pour la viabilité de notre programme d'aide publique au développement. Si on prend pour exemple la nécessité d'aider les pays d'Europe orientale à faire la délicate transition de l'économie planifiée à l'économie de marché, il me semble que c'est là une entreprise titanesque. On est en droit de se demander, me semble-t-il, dans quelle mesure nous pouvons espérer être réellement utiles, et non pas simplement à satisfaire certaines obligations importantes pour divers secteurs de notre politique intérieure. C'est ce que j'ai voulu dire.

M. English: Monsieur Stairs, je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire en suggérant que nous diminuions nos contributions matérielles aux institutions multilatérales eurocentriques.

Dan Middlemiss nous a parlé d'un engagement canadien qui demeure important au sein de l'OTAN et qui peut être quantifié en dollars, en navires, etc. Pour votre part, vous nous avez dit qu'il ne faut pas en attendre des retombées économiques, et que les importantes contributions que nous avons faites à l'OTAN par le passé ne nous ont probablement pas rapporté d'avantages économiques. Je crois que cela est généralement reconnu. Deuxièmement, vous dites que ce n'est plus une façon de contrer l'influence américaine. Comme vous le savez bien, par vos propres écrits, ces arguments-là ont pesé lourd dans les années cinquante lors de notre entrée dans l'OTAN, et s'ils n'avaient pas prévalu nous n'aurions pas été aussi actifs au sein de cette organisation et nous n'y aurions pas contribué aussi largement. Ils ont prévalu à nouveau dans les années soixante, lorsque l'utilité de l'OTAN a été sérieusement mise en question.

Vous semblez justifier une contribution par le fait que cela nous donne une place à la table et que c'est une source de renseignements. Toutefois, vous avez aussi dit que nous essayons peut-être de trop faire à trop d'endroits en même temps. Peut-être serait-il préférable d'être moins bien renseignés; nous n'interviendrions alors pas aussi souvent.

[Text]

In reflecting on that, do you differ from Dan's points about why we should continue to remain actively involved in NATO?

Prof. Stairs: Dan and I haven't really talked about this, so there is no plot here. I agree with his list of concerns on the kinds of objectives that multilateral institutions in Europe can have and what some of the pay-offs are for Canada.

I guess my concern is that in a situation in which we are essentially outsiders, and the Europeans increasingly are dealing with, as it were, at arm's length, *vide* the trans-atlantic declaration and so on, it seems to me highly improbable that we have enormous credibility or weight in many of those councils. This is not to say that in some basket of the CSCE the Canadian idea isn't exercising influence. I'm not trying to argue that at all. On the contrary, my argument is that we should be there.

What worries me a bit more is the possibility of our being mired down in ex-Yugoslavia type of contests, which I'm not sure are politically sustainable at home if they get seriously bloody.

• 1030

Many of you will remember some months ago an incident in which a number of Canadian troops had rifle shots fired over their heads or at their feet but not actually at them. There was a great hullabaloo in Canada. It always seemed to me that if the drunken soldiers who performed the deed had had a few more drinks and had actually mowed down the Canadians, we would very quickly find what are the limits of Canada's interest in doing this type of thing.

I guess what I'm really saying is that in a case like that, where the Europeans are not making major attempts themselves—I mean they're trying, but they are not making major military commitments—to try to contain that conflict, to what extent is the Canadian contribution unique? To what extent are we, in a sense, acting as surrogates for something that is really a European responsibility? I'm not persuaded there is a diplomatic pay-off in that example to us. I'm certainly not persuaded there's any economic pay-off. I am persuaded that we're helping a few people at least for a short period of time on the ground, but isn't that something the Europeans themselves should be doing? It's a heavy price to pay for a relatively small return.

Now, that's a national interest-oriented argument. I realize there's another style of argument about foreign policy. But in matters of this kind I really do think we need to ask hard questions about what the return is for us for the investment we're putting in. When we put lives at stake, even if they are volunteer professionals—and not all of these are—then I think that question has to be put very firmly.

I'm just a little bit worried about over-committing ourselves to European problems that Europeans probably ought to be dealing with themselves.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Professor Stairs.

[Translation]

Compte tenu de ces éléments, n'êtes-vous pas d'accord avec Dan à propos des raisons qui doivent nous amener à rester actifs au sein de l'OTAN?

M. Stairs: Dan et moi n'en n'avons pas parlé, on ne peut donc pas dire qu'il y ait complot. Je suis d'accord avec lui sur la liste des questions concernant les objectifs des institutions multilatérales en Europe et des avantages que cela peut représenter pour le Canada.

Ce qui m'inquiète, c'est que dans une situation qui ne nous touche pas vraiment directement, lorsque les Européens prennent en quelque sorte leurs distances, comme dans le cas de la déclaration transatlantique, il me semble très peu probable que nous ayons beaucoup de poids ou de crédibilité dans bon nombre de ces conseils. Je ne veux pas dire par là que les suggestions du Canada ne soient pas entendues dans certains quartiers de la SCSC. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Au contraire, j'estime que nous devons être présents.

Ce qui m'inquiète le plus, c'est que nous pourrions nous embourber dans des conflits comme celui de l'ex-Yugoslavie, et que nous aurions du mal à justifier politiquement au Canada s'ils devenaient vraiment sanglants.

Vous vous souviendrez sans doute d'un incident, survenu il y a quelques mois, au cours duquel des coups de fusil avaient été tirés au-dessus de la tête ou aux pieds de soldats canadiens, sans toutefois les toucher. Cela a provoqué une vive réaction au Canada. J'ai toujours pensé que si les soldats ivres qui ont tiré ces coups de fusil avaient pris quelques verres de plus et avaient descendu les Canadiens, nous aurions très vite vu dans quelle mesure les Canadiens sont vraiment intéressés par ce type d'intervention.

Ce que je veux dire, en fait, c'est que dans des cas comme celui-là, où les Européens ne font pas eux-mêmes un gros effort—they font quelque chose, mais ils n'ont pas un engagement militaire important—pour essayer de limiter le conflit, dans quelle mesure la contribution du Canada est-elle spéciale? Dans quelle mesure, d'une certaine manière, faisons-nous le travail à la place des Européens? Je ne suis pas sûr que nous puissions, dans ce cas particulier, espérer une compensation sur le plan diplomatique. Je ne suis certainement pas convaincu d'un avantage économique quelconque. Je ne doute absolument pas que nous aidions des gens sur place, pendant quelque temps, mais n'est-ce pas là le rôle des Européens? Le prix est élevé pour un rendement relativement modeste.

C'est là un argument axé sur l'intérêt national. Je sais bien qu'il y a d'autres types d'arguments pour justifier une politique étrangère. Mais dans des affaires comme celle-ci, je suis convaincu que nous devons nous demander honnêtement ce que peut nous rapporter l'investissement que nous faisons. Quand nous risquons des vies, même celles de professionnels volontaires—et ce n'est pas toujours le cas—nous devons nous poser carrément la question.

Je crains que nous nous engageons trop profondément dans la résolution de problèmes européens que les Européens devraient probablement régler eux-mêmes.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, monsieur Stairs.

[Texte]

Mr. Paré, please proceed.

M. Paré (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président. J'aurais une question pour M. Middlemiss.

M. Middlemiss, vous avez rappelé dans un premier temps, le retrait des forces canadiennes stationnées en Europe. Et le Canada a annoncé aussi, je pense, qu'à compter de l'an prochain, il n'autoriserait plus les essais de missiles au-dessus de son territoire. De plus, hier, nous avons reçu des témoins qui sont venus se plaindre au sujet des vols de l'OTAN au-dessus du territoire du Labrador, à cause des conséquences et des effets négatifs sur les Innu et la faune. J'ajoute à cela que M. Stairs nous dit que les Européens devraient s'occuper de leurs propres affaires. Quelle serait votre opinion sur la possibilité que le Canada n'autorise plus ces vols de l'OTAN à basse altitude, au-dessus du Labrador?

Prof. Middlemiss: I think that's a very complicated issue. I happen to have known several people who were involved as academics on the environmental impact assessment done on those a number of years ago.

The first thing to remember is that our decision to allow and to continue low-level flights in Labrador was one taken by the Department of External Affairs, not by the Department of Defence. Defence, in fact, did not have a large stake and was not a strong supporter, but became the focal point of much of the protest.

I think there was a lot of—it's easy for academics to blame the media, but...—media bias in the reporting of this particular issue. I remember very well the picture of Innu women and children against the gates. The people who were there at the time pointed out that 10 feet away there was an open gate where they were perfectly welcome to go in, but this was the nice framing shot.

Secondly, the tests done at the time on most of the wildlife—not all—indicated that the larger wildlife acclimatized very quickly to the sound of jets. They could hear them long before we could, miles away, and did not move or stir. In fact, the populations had increased. So maybe there is something there, some aphrodisiac quality.

[Traduction]

Monsieur Paré, allez-y.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Thank you, Mr. Chairman. I have one question for Mr. Middlemiss.

Mr. Middlemiss, you first mentioned the withdrawal of Canadian forces from Europe. Canada has also announced, if I'm not mistaken, that starting next year it would no longer authorize cruise missile testing over our territory. And yesterday we have heard witnesses complain about low-level NATO flights in Labrador and their negative impact on the Innu population and the wildlife. Furthermore, Mr. Stairs just told us that Europeans should resolve their problems themselves. What is your opinion on the possibility that Canada may no longer allow NATO to fly at low altitude over Labrador?

M. Middlemiss: C'est là une question extrêmement complexe. Il se trouve que je connais un certain nombre d'universitaires qui ont participé à l'étude sur l'incidence environnementale de ces vols, il y a quelques années.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que la décision de permettre les vols à basse altitude au Labrador a été prise par le ministère des Affaires extérieures, et non pas par celui de la Défense nationale. De fait, ce dernier n'était pas véritablement concerné, et n'était pas particulièrement en faveur de l'idée, mais c'est pourtant lui qui a été la principale cible des protestations.

Il est facile pour les universitaires de rejeter la responsabilité sur les médias, mais on peut tout de même dire que dans ce cas particulier, les journalistes n'ont pas été très objectifs. J'ai encore vivement en mémoire l'image des femmes Innu et de leurs enfants amassés contre le portail. Les gens qui étaient sur place ont fait remarquer qu'à 10 pieds de là, il y avait un portail ouvert, par lequel ils étaient parfaitement libres d'entrer, mais c'était là une image plus intéressante.

Deuxièmement, les tests faits à l'époque sur la plupart des espèces sauvages—pas toutes—indiquaient que la grande majorité d'entre elles s'habituait très vite au bruit des avions à réaction. Les animaux les entendaient bien avant nous, de très loin, mais ils ne réagissaient pas. De fait, les populations animales ont même augmenté. Ce bruit a peut-être après tout une certaine propriété aphrodisiaque.

• 1035

A voice: Mood music.

Prof. Middlemiss: But I don't want to minimize this. The really scary part was in fact when the environmentalists went out in helicopters and sneaked up on these herds and really scattered them a long way.

So I think it's a complex issue, one in which the Department of Defence and the Government of Canada have gone a long way to satisfy the natives' claims. But the real claim, of course, the unstated one, is over land rights and has nothing to do with the low-level flying. I think that is a completely different issue.

Une voix: De la musique d'ambiance, quoi.

M. Middlemiss: Mais je ne voudrais pas en minimiser l'importance pour autant. De fait, c'est lorsque les environmentalistes sont arrivés par surprise en hélicoptères au-dessus des troupeaux que ceux-ci ont vraiment pris peur et se sont enfuis très loin.

La question est donc extrêmement complexe; le ministère de la Défense et le gouvernement du Canada ont déployé beaucoup d'efforts pour satisfaire les revendications des Autochtones. Mais la véritable revendication, bien sûr, la revendication tacite, porte sur les droits territoriaux et n'a rien à voir avec les vols à basse altitude. Je crois qu'il s'agit en fait de tout autre chose.

[Text]

So I think from the environmental standpoint, the Government of Canada has done all it can—I shouldn't ever say "all it can", but as much as it can—to alleviate and ameliorate the conditions there if the various groups and peoples—and it's largely non-native groups in the forefront of the clamour over this—would see fit to exercise the option provided. So I would say we have enough in place.

We lost the NATO low-level training base, so the increase is not going to be great, and there still is a \$30-million-a-year positive impact on the economy. I'm not saying that should be a primary reason at all for continuing. I think things like providing training facilities is one of the most cost-beneficial things Canada can do.

I agree completely with Denis that when one searches for positive things to say about Canada's commitment in NATO, you then become a spokesman of the government position. That is not the case at all for me, as far as Yugoslavia goes. But I think we could do far more of this type of thing, at minimum cost to our society and at some benefit, rather than having a physical presence in Europe.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Paré. Monsieur Patry.

M. Patry (Pierrefonds—Dollard): Merci beaucoup, monsieur le président.

I have two little questions for Prof. Middlemiss.

With all the changes in eastern Europe in recent years, NATO's *raison d'être* is no longer the same. I feel that it is quite imperative to really find the role of NATO and mainly the role of Canada within NATO. In the NATO revision processes, and following your remarks, do you wish for the integration of Russia within NATO?

Prof. Middlemiss: I think Russia itself has now ruled out that prospect, at least for the near term. We have to take into consideration Russia's wishes vis-à-vis the so-called Visegrad countries—Poland, Hungary, the Czech Republic and Slovakia—being made full members of NATO.

I think we were a little unprepared at the last summit—and this was my caution—in getting out in front of the Europeans and perhaps the eastern Europeans on this. Have we thought through what extending a formal guarantee, which might involve the use of force, nuclear weapons and the whole bit... at this point?

I think the approach of going through the partnership for peace—let's see how that works—extending the procedures and ground rules, see how things work out in Russia... I think over time, we will see an expanded membership in NATO. Whether it will involve a full security guarantee that the other members have, I don't know. But I think at this point, Canada should not be making that decision on behalf of the allies. I think they have to work that out very carefully.

[Translation]

Du point de vue environnemental, le gouvernement a fait tout ce qu'il a pu—je ne devrais pas dire «tout ce qu'il a pu», mais autant qu'il peut—pour atténuer l'incidence et améliorer les conditions de vie des divers groupes et populations concernés—et ce sont principalement des groupes non-autochtones qui crient le plus fort—voulait bien exercer l'option qui leur est offerte. Je dirais qu'on a pris suffisamment de dispositions.

Nous avons perdu la base de l'OTAN pour les vols d'entraînement à basse altitude, ce qui veut dire que l'augmentation ne sera pas très importante, et que l'on garde tout de même une incidence économique positive de 30 millions de dollars par an. Je ne veux pas dire que cela doit être notre principale considération. Mais fournir des installations pour l'entraînement est probablement l'une des contributions les plus avantageuses que le Canada puisse faire.

Je partage sans réserve le point de vue de Denis qui dit que si l'on cherche quelque chose de positif à dire sur la participation du Canada à l'OTAN, on défend automatiquement la position du gouvernement. Ce n'est pas du tout le cas pour moi en ce qui concerne la Yougoslavie. Mais je pense que nous pourrions faire beaucoup plus souvent ce genre de chose qui coûte peu à notre société et qui rapporte quelque chose, plutôt que d'être matériellement présents en Europe.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Paré. Mr. Patry.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Thank very much, Mr. Chairman.

J'ai deux petites questions à poser au professeur Middlemiss.

Avec tous les changements qui sont intervenus en Europe orientale au cours des dernières années, la raison d'être de l'OTAN n'est plus la même. Il me paraît impératif de définir le rôle véritable de l'OTAN, et surtout le rôle du Canada au sein de l'OTAN. Dans le cadre de cet examen, et compte tenu de vos observations, êtes-vous en faveur de la participation de la Russie à l'OTAN?

M. Middlemiss: Je crois que la Russie elle-même y a maintenant renoncé, du moins dans l'immédiat. Nous devons tenir compte des souhaits de la Russie concernant la participation à plein titre des pays dits de Visegrad—Pologne, Hongrie, République tchèque et Slovaquie—dans l'OTAN.

Nous étions peut-être mal préparés lors du dernier sommet—et c'était là ma mise en garde—lorsque nous sommes allés plus loin que les Européens, et peut-être aussi plus loin que les pays d'Europe orientale là-dessus. Avions-nous vraiment réfléchi à ce que signifiait l'accord d'une garantie officielle, qui pourrait nécessiter un recours à la force, aux armes nucléaires et tout... pour le moment?

Il me semble que le partenariat pour la paix—voyons ce que cela donnera—, l'établissement de procédures et de règles de base, en attendant de voir ce qui va se passer en Russie... Avec le temps, je crois que l'OTAN s'élargira. Est-ce que les nouveaux membres auront une garantie totale de sécurité, comme les autres, je l'ignore. Mais pour le moment, le Canada ne devrait pas prendre cette décision au nom des alliés. Il faut y réfléchir très soigneusement.

[Texte]

We can exert—and I guess this is the big issue, to what extent do we still have it—some form of influence in fora like NATO, and the UN even, for changing the ground rules that have gone on for so long?

NATO is in a process of quite dramatic transformation. I think its fundamental role, and one that Canada can and should support, is still as a hedge against possible changes involving conflict in Europe, possibly involving Russia, as I said, or Russia and its former republics. Whether that should be extended to civil-war type conflicts of an ethnic, nationalist nature in areas like Yugoslavia is a far different matter.

To get back to the academic lingo, I subscribe to the Jockel—Sokolsky view that Canada's commitments, whether through the UN or NATO, to overseas deployments of any type are now totally discretionary, rather than mandatory, as they were during the Cold War.

So we have an option now, whereas we didn't before, and I would strongly urge that Denis Stairs's guidelines, as to looking at the real return and the costs and benefits involved, be followed.

• 1040

I suspect that in practice the pressures will come on MPs and senators from CNN factors to be seen to be doing something so Canada will become like the United States, sort of the 911 of the international community. We should resist that, simply because we are overstretched already and we will continue to be in the future.

What will the message be when we say no to a commitment where our interests might be highly involved and we might want to contribute but we'll just have to say, "Sorry, we are too overstretched and we can't continue"?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You might find yourself in the report on that 911 thing.

I will suspend for about five minutes. We'll then resume with Mr. Mills, followed by Mr. Volpe and Senator Cools.

• 1041

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ladies and gentlemen, we will resume our panel discussions.

Mr. Mills (Red Deer): Mr. Volpe established the fact that we didn't have to be quite as brief as usual.

I'm trying to decide why I found this panel so interesting and can agree with it so much. I think I've come to some of the reasons. One might be that Vancouver won last night in overtime and a few things like that.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Mills: We've been through many of these, and I really found that you were very specific and got to the point. I think that was very helpful, and we're going to be able to use a lot of the things in our overall review.

[Traduction]

Nous pouvons exercer une certaine influence—et la question est justement de savoir dans quelle mesure nous avons encore de l'influence—dans des enceintes comme l'OTAN, ou même l'ONU, en vue de changer les règles en place depuis si longtemps.

L'OTAN est en train de subir une transformation radicale. Son premier rôle, que le Canada peut et doit appuyer, demeure celui de protecteur face à d'éventuels conflits en Europe, peut-être avec la Russie, comme je l'ai dit, ou entre la Russie et ses anciennes républiques. Quant à savoir si son rôle doit s'étendre aux guerres civiles ou aux conflits à caractère ethnique ou national, comme en Yougoslavie, c'est tout autre chose.

Pour revenir sur le terrain universitaire, je partage l'opinion de Jockel Sokolsky, selon laquelle la participation du Canada, par l'entremise de l'ONU ou de l'OTAN, à des opérations à l'étranger est désormais totalement facultative, et non plus obligatoire comme elle l'était pendant la Guerre Froide.

Nous avons maintenant le choix, alors que nous ne l'avions pas auparavant... et je recommande vivement que l'on s'inspire des lignes directrices proposées par Denis Stairs pour déterminer les résultats réels et les coûts et avantages de l'opération.

Je soupçonne que les députés et sénateurs se sentiront pressés par la présence de CNN de montrer que le Canada fait quelque chose et ressemble de plus en plus aux États-Unis, c'est-à-dire qu'il devient le 911 de la communauté internationale. Il faut résister à ces pressions, tout simplement parce que nous sommes déjà trop éparpillés et que nous continuerons de l'être.

Quelle impression donnerons-nous le jour où, face à une situation qui touche de très près nos propres intérêts, nous serons obligés de dire: «Désolés, nous avons déjà dépassé la limite de nos capacités, et nous ne pouvons rien faire de plus»?

Le coprésident (M. Gauthier): Il se pourrait bien que vous retrouviez votre exemple du 911 dans le rapport.

Nous allons prendre une pause de cinq minutes avant d'entendre M. Mills, qui sera suivi de M. Volpe et de la sénatrice Cools.

• 1055

Le coprésident (M. Gauthier): Mesdames et messieurs, nous allons reprendre notre échange avec les membres du panel.

M. Mills (Red Deer): M. Volpe a déterminé que nous n'avions pas à être aussi brefs que d'habitude.

Je me demande pourquoi je trouve ce panel si intéressant et pourquoi je suis autant d'accord avec ces gens. Je pense que j'ai trouvé certaines explications, notamment le fait que Vancouver a gagné la partie l'autre soir, en temps supplémentaire.

Des voix: Oh, oh!

M. Mills: Nous avons déjà eu beaucoup d'entretiens de ce genre et j'ai trouvé que vous avez été très précis, que vous avez su aller droit au but. Je pense que vos interventions ont été très utiles et que nous allons pouvoir en retenir une grande partie lors de notre examen global.

[Text]

I think, Mr. Worthington, that I would have given the same presentation as you did on government involvement. Having attended a lot of trade shows in London, Sydney, Beijing and all over as a business person, I found that the level of government involvement... Probably Senator Cools and I got it pinned down—the media now have caused politicians to become entertainers, and diplomats also to become entertainers, not really informed about anything but just to entertain. I found the diplomats certainly to be in that area, to sort of reiterate what you said. But something else you said—to me it was very important—was that these are domestic things that will allow us to compete in the trade area.

• 1100

You mentioned taxes. Obviously going from the 56% to the 40% means you have to pay someone 16% more to be equal to a British entrepreneur. What other areas of domestic encouragement can we give business so it can trade internationally?

Mr. Worthington: I know I have a number of educators here, so I might get into a problem with them, but one area we don't want to put too much emphasis on is this matter of education. This might sound a bit absurd, but the reality is that governments have spent enormous amounts of money supposedly educating the population to be more competitive.

We have this huge glut of just about anything you care to mention. This is the first year I'm aware of that there are too many physicians graduating from Canadian universities. There aren't enough jobs for them. We have far too many lawyers. Last year of the 66 lawyers who graduated from Dalhousie University, one of them found a permanent position.

We have computer programmers. I have about 100 to 150 highly qualified people who apply for every job I offer. The list goes on.

One thing we want to be very careful about is the way we treat the educational side of things, because I keep hearing that one coming up. It's just a red herring. It's nonsense. We have to move to a different strategy for educating people so they're more relevant to what industry needs. I would even suggest in many cases we should be looking at educating people after they get a job rather than before.

Mr. Mills: Can we train people to be good international entrepreneurs?

Mr. Worthington: I think not. The only thing you might be able to do is help Canadians be a little more worldly—I don't know how—maybe by giving them free tickets somewhere. No, I mean, there really is no way to achieve that.

[Translation]

Vous savez, monsieur Worthington, j'aurais certainement dit la même chose que vous à propos de la participation du gouvernement. Après avoir participé à un grand nombre de foires commerciales à Londres, Sydney, Beijing et ailleurs dans le monde, en tant qu'homme d'affaires, j'ai constaté que la participation du gouvernement... Il est possible que le sénateur Cools et moi-même ayons mis le doigt sur tout cela: à cause des médias, les politiciens et les diplomates sont devenus des artistes, qui ne sont pas vraiment informés sur quoi ce soit d'autre que leur prestation. Et pour reprendre un peu ce que vous avez dit, j'ai constaté que les diplomates répondent tout à fait à ce portrait. Mais il y a autre chose que vous avez dit, et qui me paraît très important, à savoir que ce sont là des réalités nationales qui nous permettent d'être concurrentiels dans le domaine des foires.

Vous avez également parlé des taxes. De toute évidence, pour combler la différence entre 40 p. 100 et 56 p. 100, et se retrouver ainsi au niveau de l'entrepreneur britannique, il faut payer un employé 16 p. 100 de plus. Quels autres types d'encouragement pourrions-nous donner à nos entreprises pour qu'elles puissent commercer à l'échelle internationale?

M. Worthington: Eh bien, comme je me trouve au milieu de plusieurs enseignants, je risque de m'attirer leur foudre, mais je dirai que s'il est un aspect sur lequel nous devons beaucoup plus insister, c'est celui de l'enseignement. Aussi absurde que cela puisse paraître, il est un fait que les gouvernements ont consacré d'énormes sommes d'argent, apparemment pour apprendre à notre population à devenir plus compétitive.

Nous connaissons une surabondance de diplômés dans à peu près n'importe quel domaine auquel vous pourriez penser. C'est la première année que je me rends compte que nous avons beaucoup trop de médecins qui sortent de nos universités canadiennes. Il n'y a pas assez d'emplois pour eux. Nous avons aussi beaucoup trop d'avocats. L'année dernière, un seul des 66 avocats diplômés de l'Université Dalhousie a obtenu un emploi permanent.

Il y a aussi le cas des programmeurs en informatique. Pour chaque poste que j'offre, je reçois 100 à 150 demandes de gens très qualifiés, et je pourrais vous citer encore bien d'autres exemples.

J'estime que nous devons nous montrer très prudents dans notre façon de traiter les choses éducatives, parce qu'on ne cesse de nous la servir à toutes les sauces. Mais tout ce qu'on fait, c'est brouiller les pistes. Tout cela n'a aucun sens. Nous devons adopter une stratégie d'éducation différente, pour que les gens que nous formons répondent mieux aux besoins de l'industrie. Je recommanderais même que, dans la majorité des cas, nous envisagions d'éduquer les gens une fois qu'ils ont obtenu un emploi, et non avant.

M. Mills: Peut-on former les gens à devenir de bons entrepreneurs sur la scène internationale?

M. Worthington: Je ne pense pas. La seule chose que vous pourriez faire serait d'inciter les Canadiens à parcourir un peu plus le monde—je ne sais pas exactement comment—peut-être en leur donnant des billets d'avion gratuits pour certaines destinations dans le monde. En fait, pour répondre à votre question, je pense que ce n'est pas vraiment possible.

[Texte]

[Traduction]

The tax regime is not a simple thing. It's not just a question of reducing the net amount of tax. It's also a question of making the tax simpler. When you're looking to do business in other countries, one of the things you find—if we're talking trade I presume we're talking trade in both directions—is that when they look at us they get very concerned about the complexity of our tax system. Our tax system is confusing. There are many layers due to the very fact we have provincial governments as well as federal.

When I go the U.K., for example, they have a federal government that runs the whole country. Most of the taxing is done by it. Here it's not like that. You have a whole myriad of—

Mr. Mills: Three levels.

Mr. Worthington: Yes, and it's confusing as hell.

Those types of things are important. I really can't stress enough that we should not try to push this along, that it will go its own way if it's allowed to go.

Mr. Mills: I have just one other short question.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead. I'm amazed the academics are not taking on the business community here. I would have thought we would have had a reaction from Professor Stairs or from Mr. Boardman, or even Mr. Matthews.

Mr. Mills: Professor Stairs, I want to let you know that in Red Deer, Alberta, we make fire trucks that we sell all over the world. We are a major source of international fire trucks—ambulances here, fire trucks in Red Deer.

Senator Comeau (Nova Scotia): That makes sense. That makes perfect sense.

Mr. Mills: The 911 comment is very real.

But I guess also when we look at U.S. foreign policy, or lack of it, certainly it seems to me that the U.S. administration is setting itself up. It's being discredited almost hourly in terms of its changing foreign policy, because it's such a non-existent type of thing.

I also think the effect of seeing the soldier being dragged through Somalia has ended their involvement in any peacekeeping for a long time. That on the front page of every newspaper in the U.S. had more effect on stopping peacekeeping than anything any protesters or anything else could do.

Getting into that whole thing, how susceptible are we to falling into that? You mentioned us having 200 troops come back from Bosnia in body bags. We say that we should get into peacekeeping, but you made a very important point. Do we have the guts to stay in there?

Et puis, le régime fiscal n'est pas une chose simple. Il n'est pas simplement question de réduire le montant d'impôts et de taxes que l'on paie. Il faut également simplifier le régime fiscal. Quand on fait affaire avec des entreprises d'autres pays—et je pars ici du principe que les échanges commerciaux interviennent dans les deux sens—on constate que les étrangers sont très préoccupés par la complexité de notre système fiscal. Il faut avouer qu'il est très déroutant. Il est composé de strates multiples, parce qu'en plus du gouvernement fédéral, il y a les gouvernements provinciaux qui interviennent.

Au Royaume-Uni, par exemple, il y a un gouvernement central qui administre l'ensemble du pays. C'est lui qui prélève la plupart des taxes et des impôts. Ici, c'est différent. Nous avons toute une myriade de...

M. Mills: Il y a trois niveaux.

M. Worthington: Tout à fait, ce qui est incroyablement déroutant.

Tous ces aspects sont importants. Je n'insisterai jamais assez sur le fait que nous devons ne pas essayer de forcer les choses, que les morceaux tomberont en place si nous les laissons faire.

M. Mills: J'aurais une brève question à poser.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y. Je suis surpris que les universitaires ne s'en soient pas pris aux gens d'affaires. Je m'attendais à voir des réactions de la part du professeur Stairs ou de M. Boardman, ou même de M. Matthews.

M. Mills: Je dois vous dire, professeur Stairs, qu'à Red Deer, en Alberta, nous fabriquons des camions de pompier qui sont vendus partout dans le monde. Red Deer est donc un des grands centres internationaux de fabrication de camions de pompier et d'ambulances.

Le sénateur Comeau (Nouvelle-Écosse): Ça se tient, ça se tient tout à fait.

M. Mills: Donc, le commentaire au sujet du numéro 911 est tout à fait approprié.

Mais quand on songe à la politique étrangère américaine, ou plutôt à l'absence d'une telle politique, j'ai l'impression que l'administration américaine est en train de prêter le flanc à la critique. Son discrédit augmente quasiment d'heure en heure, à cause de sa politique étrangère changeante, ou plus exactement parce qu'elle n'a pas de politique étrangère.

Et puis, je ne peux m'empêcher de penser qu'après avoir vu un de leurs soldats traîner par les Somaliens, les Américains ont décidé de ne plus participer aux opérations de maintien de la paix avant très longtemps. La photographie de ce soldat, publiée en première page de tous les journaux américains, a été plus déterminante dans leur désir de ne plus participer aux interventions des casques bleus que n'importe quelle protestation ou quoi que ce soit d'autre.

Puisque nous sommes sur le sujet, on peut se demander si nous ne risquons pas d'imiter les Américains. Vous avez parlé du choc que provoquerait le rapatriement de Bosnie des corps de 200 soldats, dans des sacs de plastique. Nous estimons que nous devons participer aux missions de maintien de la paix, mais je dois admettre que vous venez de soulever un point très important. Aurons-nous le courage de maintenir notre engagement?

[Text]

Prof. Stairs: The short answer is that if a large number of Canadians—and that's not a very large number—if even the numbers you're identifying were to lose their lives in a single major incident, rather than the odd one here or there, which is more or less inevitable, then my suspicion is that in large sectors of the population the support for this would diminish quite rapidly.

Peacekeeping is very popular, for a number of reasons. It looks like something that we do better or differently from other people, and that gives it a kind of Canadian identity in the feedback involved in that. Also, in a sense it's morally pure. We're out trying to help people not to kill one another, and in some cases there are humanitarian add-ons and so forth. So if one defines one's defence and foreign policy very largely in terms of good works, it warms the spirit.

That's fine as long as the cost is not too high.

We've been very useful in many of these conflicts, even more useful in places such as Cyprus. People said that in the end it didn't work, but we probably saved a lot of lives over an extended period. That was a generation. That was worth doing and it was relatively low-cost.

I'm a little bit concerned only that the demand is exceeding our willingness to supply. I put it in those terms advisedly, because I don't see much evidence that we're prepared to expand our armed forces to the degree that would be necessary for us to be credible presences in all of these conflicts. We're getting a new one every month; it's not as if this is a rare occurrence. We're likely to get more of them over the next while. I don't see any solution to that fundamental problem of international order.

So the demand is too high, the expectations are too high, and our capacity to deliver is too low.

One of the things I would like to see come out of the foreign policy review generally is, if not lowering of expectations, at least an injection into public debate on these questions of realism about our real capabilities. If we don't do that, then I think we're going to lose our credibility very quickly.

Mr. Mills: You're one of the first really to have mentioned the downside of peacekeeping. I think the addition to that is that if we have the highs that we get from peacekeeping, then if we have something go wrong we will follow the American example of having a really serious downside of it and feeling very discredited and pulling out.

Prof. Stairs: It seems to me that one of the problems is that what began as a series of sensible ad hoc responses to specific conflicts has now evolved into a role that we are expected to play routinely whenever conflict arises. The

[Translation]

M. Stairs: Je vous répondrai très brièvement en vous disant que si un grand nombre de Canadiens—and et il n'est même pas nécessaire d'envisager un grand nombre, car les 200 que vous avez mentionnés suffiraient—devaient perdre la vie dans un seul accident d'envergure, plutôt que dans une série d'incidents isolés, ce qui serait plus ou moins inévitable, alors je crains que l'appui accordé à ce genre d'opération par une grande partie de la population ne diminue très rapidement.

Les missions de maintien de la paix sont très populaires, pour plusieurs raisons. Il semble que ce soit quelque chose que nous fassions mieux ou différemment des autres, quelque chose dont l'écho nous confère une certaine identité canadienne. De plus, et en un sens, ce genre d'intervention est très moral. Nous nous interposons pour empêcher que des gens ne s'entretuent et, dans certains cas, nous prolongeons même notre action par des missions humanitaires et autres. Donc, si l'on voit les choses ainsi, cela peut faire du bien au coeur, si l'on définit la politique de défense et la politique étrangère en des termes très larges correspondant à un travail bien exécuté.

Mais tout cela va très bien tant que le coût n'est pas trop élevé.

Notre intervention s'est révélée très utile dans de nombreux conflits, et encore plus dans des endroits comme Chypre. D'aucuns soutiennent qu'en fin de compte, cela n'a rien donné, mais nous avons probablement sauvé beaucoup de vies humaines, pendant une période prolongée qui correspond à toute une génération. Il valait la peine d'aller là-bas et cela nous a coûté relativement peu.

Je suis un peu inquiet de voir que la demande est supérieure à notre volonté d'intervenir. Et je dis cela en toute connaissance de cause, parce qu'il n'y a pas grand-chose qui me prouve que nous sommes disposés à renforcer nos forces armées à un point qui nous permettrait de maintenir une présence crédible dans les pays en proie à des conflits. Il y en a un nouveau chaque mois et ce ne sont donc plus des événements isolés. De plus, il risque d'y avoir encore plus de conflits du genre dans un proche avenir. Je ne vois pas quelle solution on peut apporter à ce problème fondamental qu'est celui de l'ordre international.

Donc, la demande est trop élevée, les attentes sont trop élevées et notre capacité de faire face à tout cela est trop faible.

Il est une chose que je souhaiterais voir se dégager, en général, de cet examen de la politique étrangère, c'est que faute de réduire le niveau d'attente, nous puissions au moins injecter dans ce débat public sur toutes ces questions, un brin de réalisme quant à nos capacités réelles. Si nous ne le faisons pas, je crains que nous n'en venions à perdre très rapidement notre crédibilité.

M. Mills: Vous êtes le premier témoin à véritablement invoquer le revers des opérations de maintien de la paix. Il faut préciser, en plus, qu'après avoir connu le côté grisant des missions de maintien de la paix, si quelque chose devait aller de travers nous suivrions alors l'exemple des Américains; les Canadiens décrocheraient et nous serions discrédités en nous retirant.

M. Stairs: Il me semble qu'un des problèmes tient au fait que ce qui a débuté par une série d'interventions improvisées et raisonnables, dans des conflits spécifiques, s'est maintenant transformé en véritable rôle de maintien de la paix qu'on

[Texte]

[Traduction]

expectations are partly domestic and partly international. As Dan implies, it's not just Canadians who expect this. The international community dials 911—Ottawa in the expectation that there's going to be this sort of response. Somehow we have to bring our expectations into line with our capacities.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's also historical, I guess you'll admit. We've always participated in everything at the UN.

Prof. Stairs: That's true. I don't think there has been a UN operation in which we haven't been involved.

I've often thought that one of the most unfortunate experiences in postwar Canadian history was the awarding to Lester Pearson of the Nobel Prize. We might have had a far more detached view of the functions of peacekeeping had we not acquired a sort of national glamour as a result of it.

Prof. Middlemiss: I have just one other caution about peacekeeping. I share Denis's concerns here, and I'm more concerned as we put in more and more reservists, who by most accounts—and I'm not trying to denigrate reservists—are not as well trained for some of these operations, particularly at the somewhat more senior levels. If they started to become casualties in great numbers, then the outcry would be really counterproductive as far as the government is concerned.

• 1110

The second point is that peacekeeping may not be so different now from what the United States and other countries are doing, so it may lose its attractiveness from that standpoint. In the old days it was the one thing that seemed to be Canadian and different, in particular from what the United States was doing.

Now we almost always have to rely on the United States getting us there, wherever that happens to be. Over time people will say we're going to the same places the Americans are going. Those who have an ardent nationalist persuasion will say we're not really doing something distinctive anymore. The allure will tarnish somewhat.

Mr. Mills: The other problem is prostituting ourselves to the Americans, where they pay the bills and we provide the bodies. They won't provide the bodies because of that one soldier in Somalia.

Prof. Middlemiss: I think we have to be more aggressive there in setting the ground rules. The trouble is we're playing with the big boys and every so often we get beamed, as we did the last time about the air strikes in Bosnia. We have to be careful, but we also have to be a little more aggressive about defining our terms if we're going to contribute.

Mr. Mills: Set the criteria.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Expectations of Canadians in front of this committee in matters of security, peacekeeping and aid are very high. I don't know how we're going to answer those expectations that Professor Stairs has

s'attend à nous voir tenir régulièrement dès qu'un conflit éclate. Ces attentes, on les constate en partie au Canada et en partie à l'étranger. Comme Dan l'a laissé entendre, ce ne sont pas simplement les Canadiens qui s'attendent à ce que nous jouions ce rôle. La communauté internationale compose le 911—Ottawa dans l'espoir que nous répondions à l'appel. Mais, d'une façon ou d'une autre, nous devons mettre nos attentes en rapport avec nos capacités.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais tout cela tient également à notre histoire, vous le reconnaîtrez. Nous avons toujours participé à l'ONU.

M. Stairs: C'est vrai. Je ne pense pas qu'il y ait eu une seule opération de l'ONU à laquelle nous n'ayons pas pris part.

J'ai toujours pensé qu'un des moments les plus tristes de l'histoire canadienne de l'après-guerre fut la remise du Prix Nobel à Lester B. Pearson. Nous aurions pu maintenir une attitude beaucoup plus détachée vis-à-vis des fonctions de maintien de la paix, si nous n'avions pas acquis ce prestige national à cause de ce prix.

M. Middlemiss: J'ai une autre mise en garde à faire à propos des missions de maintien de la paix. Je partage tout à fait les inquiétudes de Denis, à ce sujet, mais je suis encore plus inquiet de voir qu'on envoie un nombre croissant de réservistes qui, à bien des égards—et loin de moi l'idée de chercher à les dénigrer—ne sont pas aussi bien entraînés à ce genre de missions que les troupes régulières, et encore moins aux échelons élevés de la hiérarchie. Si nous devons avoir beaucoup de victimes, la levée de boucliers que cela provoquerait jouerait contre le gouvernement.

Deuxièmement, notre action sur le plan du maintien de la paix risque fort de ne plus être à présent aussi différente de celle des Américains ou d'autres pays et, ce faisant, elle pourrait fort bien perdre une partie de l'intérêt qu'elle présente. Jadis, c'est ce qui faisait notre différence en tant que Canadiens, surtout par rapport aux Américains.

De nos jours, nous devons presque systématiquement compter sur les États-Unis pour intervenir où que ce soit dans le monde. D'ici peu, on dira que nous sommes partout où vont les Américains. Et ceux qui ont la fibre nationaliste déclareront alors que nous ne nous distinguons plus en rien. Le charme du maintien de la paix s'en trouvera quelque peu terni.

M. Mills: L'autre problème, c'est que nous nous prostituons aux Américains, puisqu'ils paient la note et que nous fournissons les corps. Et ce n'est pas parce qu'ils ont eu ce mort en Somalie qu'il faut croire qu'ils exposent les leurs.

M. Middlemiss: J'estime que nous devons nous montrer plus déterminés dans l'établissement des règles du jeu. La difficulté tient au fait que nous jouons dans la cour des grands et qu'à l'occasion on reçoit un coup sur la tête, comme cela nous est arrivé à propos de la question de la frappe aérienne en Bosnie. Nous devons être prudents, mais nous devons également nous montrer un peu plus déterminés dans l'établissement de nos conditions, si nous devons continuer de contribuer.

M. Mills: Il faut fixer des critères.

Le coprésident (M. Gauthier): Les Canadiens qui ont comparu devant le Comité attendent beaucoup sur les plans de la sécurité, du maintien de la paix et de l'aide internationale. Je me demande comment nous allons satisfaire toutes ces attentes

[Text]

raised and given us. It's the first committee meeting where we've had to deal with the downside of some of these things. The matter of how the committee can ultimately deal with this issue of expectations from Canadians is going to be a challenge for us.

What would you say if our foreign policy's configuration was, for example that in Europe security questions were important; in Africa, aid development was important; in Asia Pacific, trade, commerce and other issues of that nature were important? How would you react to that kind of presentation? Professor Stairs said we have to address the regionalization of these issues.

Prof. Stairs: This is a traditional concern of students of diplomacy. You have to avoid placing your foreign policy and those who execute it in a kind of strait-jacket. You have to be very careful about laying down formulae in advance, particularly for a power like Canada, which after all is not a major power. It's a relatively small power and its job in international affairs is, to a large extent, reactive, at least on political security issues. It can't avoid that because it's not setting the agenda. It receives the agenda, to some extent, from the international community.

I think you have to describe what actually seems to be happening, which I think the committee can do without major political consequence. Once you identify certain trends, Canada's interests and involvements abroad will naturally reflect those trends. That's one way of doing it.

If you turn it into an exhortation that Canada's policy in Europe should be geared primarily to security, and in Africa it should be geared primarily to aid, then I think a couple of things could happen. If you take it seriously, it could hamstring our diplomatic representatives at times when they could be useful in ways that don't fit that formula.

There could also be an adverse reaction, both externally and internally, and it doesn't help. If you haven't solved the problem by stating it and you arouse political opposition, either diplomatically or at home, it isn't a wise thing to do. I think you can do that sort of thing by simply describing realities and then drawing the attention of the Canadian public and other players to the kinds of constraints that have to bear on the government's capacity to respond. You have to emphasize that we will have to economize on what we do.

I think you have to make that general point and then perhaps some generic criteria in the case of peacekeeping—and these are easily identified because there are lots of them on the shelf that can be pulled out—and urge the government to make use of these criteria as appropriate, but not necessarily lock them in. Of course the real agenda of international politics isn't going to fall out in the real world in the way you might predict.

[Translation]

que le professeur Stairs vient de mentionner. C'est la première fois, depuis que nous tenons des réunions, qu'on nous présente le revers de la médaille. Il serait donc très délicat, pour le Comité, de savoir comment répondre aux espoirs qu'entretiennent les Canadiens à ce sujet.

Que diriez-vous, par exemple, si notre politique étrangère devait préciser que la sécurité en Europe est importante, que l'aide au développement en Afrique est importante, que le commerce et les échanges internationaux et des choses de ce genre sont importants? Comment réagiriez-vous à ce genre de position? Le professeur Stairs a dit que nous devons songer à la question de la régionalisation des dossiers.

M. Stairs: C'est un sujet auquel les apprentis diplomates s'intéressent depuis toujours. Vous devez éviter d'adopter une politique étrangère trop rigide et de passer une camisole de force à ceux chargés de l'exécuter. Vous devez vous montrer très prudents dans l'énoncé à priori de certaines formules, surtout que le Canada n'est pas une grande puissance. Nous sommes une puissance relativement petite et sur le plan des affaires internationales, dans une large mesure, nous nous trouvons essentiellement à réagir, du moins sur le plan de la politique de sécurité. Mais c'est inévitable, parce que ce n'est pas nous qui donnons le ton. En fait, le Canada se met, jusqu'à un certain point, au diapason de la communauté internationale.

J'estime que vous devez décrire ce qui se produit en fait, ce que le Comité peut certainement faire sans avoir à subir de grandes conséquences sur le plan politique. Une fois que vous aurez constaté certaines tendances, les intérêts et la participation du Canada à l'étranger pourront naturellement refléter ces tendances. C'est une façon d'agir.

Mais si vous exhorte le gouvernement à adopter une politique qui soit principalement axée sur la sécurité en Europe et sur l'aide en Afrique, alors je crois que deux ou trois choses risquent de se produire. Si vous prenez les choses trop sérieusement, vous risquez d'entraver nos diplomates, à une époque où il serait plus utile qu'ils ne se conforment pas à une telle formule.

Vous pourriez faire face à une réaction d'opposition, à l'externe comme à l'interne, ce qui n'aiderait en rien. Il ne serait pas très avisé de votre part d'énoncer le problème sans le résoudre et de risquer de provoquer une levée de boucliers politique, que ce soit sur la scène diplomatique ou sur la scène intérieure. Par contre, j'estime que vous pourriez tout simplement décrire la réalité telle qu'elle est en attirant l'attention du public canadien et des autres intervenants sur le genre de contraintes qui limitent le gouvernement dans sa capacité de réaction. Vous devez insister sur le fait qu'il nous faut nous montrer économes.

J'estime que vous devez présenter la chose de façon générale, après quoi vous pourriez énoncer quelques critères d'ensemble applicables aux missions de maintien de la paix—ce qui devrait être facile, car il en existe plusieurs qui sont tout près—et exhorter le gouvernement à appliquer ces critères comme il se doit, sans forcément les couler dans le béton. Mais bien sûr, le vrai programme du gouvernement en matière de politique internationale ne sera pas exposé de la façon dont vous semblez vous y attendre.

[Texte]

[Traduction]

• 1115

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The reason I raise it is because this committee was asked by the government in its terms of reference to address the question of geographic priorities. As I listen to you today, you're saying that's the wrong question.

Mr. Worthington: Yes.

Prof. Stairs: I think it is. To be perfectly blunt, I think it's an ill-advised question because I don't—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But it's in our terms of reference.

Prof. Stairs: Let me be very concrete in hypothetical terms. Regarding Canadian foreign policy in terms of Canada's narrow national interest in the current world, one might simply say that we cannot make a major difference in Africa and effectively we're not going to involve ourselves in Africa anymore, period. We're going to concentrate our development assistance in, for example, Latin American countries where we think there may be a long-term economic future and so forth.

But think of the reaction in Africa and within Canada among those of good intent, right-thinking Canadians, to such a declaration. It would be a bit like the Trudeau government's foreign policy review, you'll remember, when they put economic growth at the head of the list of the six themes and then the government was pilloried for its Pharaïsaic materialism and so forth. So I think it's an unwise task.

But I think you can describe realities and discuss the constraints they impose on Canadian policy matters and attempt to educate the public as to the reality, which is that we can't do everything everywhere credibly.

Mr. Worthington: I'm a little concerned because I hear these sorts of things rather regularly in my business. We run a business in principally three countries, and you get a lot of these complex, weighty issues with many different facets. People can talk endlessly about them, but at the end of the day, if you are looking for results, you have to make some hard decisions.

Whilst I agree with virtually everything you have said, the question of putting us in a strait-jacket may, regrettably, be necessary. We're dealing with people who, when they are given too much latitude, just spend and spend and spend.

When we look at the cost of these embassies, trade missions, and so forth, one of the things I have not heard is what the benefit is. Are we simply fueling these missions? Are we simply sending people on junkets all around the world, or are we in fact doing anything of any substance?

Le coprésident (M. Gauthier): La raison pour laquelle j'ai abordé cette question, c'est que le gouvernement a demandé au Comité, dans l'ordre de renvoi, de se pencher sur la question des priorités géographiques. Mais d'après ce que vous nous dites aujourd'hui, il semble que ce ne soit pas la bonne question.

M. Worthington: Tout à fait.

M. Stairs: Moi aussi, j'estime que c'est la mauvaise question. Pour dire carrément les choses, je crois qu'elle est peu judicieuse parce que je ne. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Mais elle est précisée dans notre ordre de renvoi.

M. Stairs: Eh bien, je vais essayer d'être concret sur une question hypothétique. Si l'on aborde la politique étrangère canadienne sous l'angle de l'intérêt national étroit du Canada dans le monde actuel, on pourrait tout aussi bien en venir à conclure que nous ne pouvons pas changer grand-chose en Afrique, que nous n'interviendrons plus sur ce continent, un point c'est tout. Nous pourrions décider, par exemple, de faire porter l'essentiel de notre aide au développement dans les pays d'Amérique latine parce que nous estimons que cela peut être intéressant, à long terme, sur le plan économique.

Mais il faut alors penser aux réactions que suscitera une telle déclaration en Afrique et au Canada, parmi les Canadiens bien pensants, remplis de bonnes intentions. Nous pourrions nous retrouver dans la même situation qu'au lendemain de l'examen de la politique étrangère par le gouvernement Trudeau, vous vous en souviendrez, qui a été mis au pilori pour le matérialisme pharisaïque dont il avait fait preuve en classant au premier rang des six thèmes de politique étrangère la croissance économique. Donc, ce ne sera pas ça.

Par contre, vous pourriez fort bien décrire les réalités et exposer les contraintes qui pèsent sur la politique canadienne, afin d'informer le public au sujet de cette réalité, à savoir qu'on ne peut être crédible dans tout et partout.

M. Worthington: Vous m'inquiétez, parce que c'est le genre de propos que j'entends régulièrement dans mon travail. Notre entreprise est présente dans trois pays et nous nous retrouvons souvent confrontés à des questions semblables, lourdes et complexes, présentant différentes facettes. On peut en parler sans cesse, mais en fin du compte, quand on envisage la question sous l'angle des résultats, il faut se résoudre à prendre des décisions difficiles.

Bien que je sois d'accord avec presque tout ce que vous avez dit, il peut être malheureusement nécessaire de nous vêtir d'une camisole de force. Il se trouve que nous avons affaire à des gens qui, lorsqu'on leur donne trop de latitude, dépensent à tout va.

On ne nous a jamais parlé des bénéfices que nous rapportent les ambassades, les missions commerciales et le reste, qui nous coûtent cher. Est-ce qu'il est simplement question d'alimenter ces missions diplomatiques? Est-ce que nous nous contentons d'envoyer les gens faire la fête aux frais de la princesse, aux quatre coins du monde, ou est-ce que nous voulons conduire une action qui ait un peu de consistance?

[Text]

It would seem to me that if this were a business—unfortunately, I tend to view things that way—I would be looking for a return on my investment. It may just be that instead of saying let's look at Africa, we should have a little think about where our priorities may be in a place like that and accept the fact that as much as we are well-meaning people, we can't help all of Africa. We may want to choose a couple of places where we're likely to have a significant impact.

The same is true of South America. There are places in South America where one would probably want to wait a bit before getting involved, and the same is true of the Orient.

We need a somewhat more organic approach at one level so that we can target things a little bit more carefully, but we do have to learn one word and that is "no".

Mr. Volpe: I wonder whether Messrs Boardman and Matthews would recommend the following: get out of NATO. How about you, Mr. Boardman?

Prof. Boardman: One would answer no. NATO is part of the fabric of Europe. It's still part of this wider community of communities on an Atlantic basis. It's part of the basis for building whatever the future political structures of Europe are.

Now, there are some worrying issues where maybe Canada can, without being too meddlesome, play a role. Russia is becoming increasingly worried about the partnership notion and where it might spread later in the 1990s, with an image of NATO armed to the teeth right up to Russia's borders and so on.

There is a kind of related concern—

Mr. Volpe: If I may interrupt you, you said "and so on".

Prof. Boardman: I would not be happy in a world in which the Russians were very alarmed, because Russia has a very long history of, first, getting alarmed and, second, militarizing to do something about it. It's much better to get in on the ground floor diplomatically.

Mr. Volpe: Our history is short—by the way I'm not an academic—but it's relatively long in terms of being dragged along into affairs that are none of our business.

Prof. Boardman: One of the best ways to avoid being dragged into affairs of that kind is precisely to get in on the ground floor and maintain solid political diplomatic security relationships with the Europeans.

One of the worrying things that came—

Mr. Volpe: That's similar to what we had with the British Commonwealth when it was called the British Empire.

[Translation]

S'il s'agissait d'une entreprise—et, malheureusement, j'ai tendance à voir les choses sous cet angle—, je suis certain que nous chercherions à obtenir un rendement sur nos investissements. Ainsi, dans le cas de l'Afrique, nous devrions nous demander dans quelle mesure ce continent répond à nos priorités et reconnaître, tout aussi bien intentionnés que nous soyons, que nous ne pouvons pas venir en aide à tout le continent africain. Nous pourrions plutôt choisir deux ou trois endroits où notre présence pourrait avoir un effet.

La même chose est vraie dans le cas de l'Amérique du Sud. Il a certainement des pays d'Amérique du Sud où il serait sans doute préférable de ne pas intervenir tout de suite, et c'est la même chose dans l'Orient.

Nous devons adopter une approche de nature beaucoup plus organique, pour pouvoir cibler nos actions un peu plus soigneusement mais, pour cela, nous devons apprendre à dire une chose: «non!»

M. Volpe: MM. Boardman et Matthews recommanderaient-ils que nous nous retirions de l'OTAN? Qu'en dites-vous, monsieur Boardman?

M. Boardman: Je vous répondrai que non. L'OTAN fait partie du tissu européen et elle fait encore partie de la communauté plus large constituée par des pays occidentaux. L'alliance est une partie des fondations sur lesquelles il sera possible d'ériger les futures structures politiques de l'Europe, quelles qu'elles soient.

D'un autre côté, il y a des dossiers préoccupants dans lesquels le Canada pourrait jouer un rôle, sans avoir à se montrer trop indiscret. La Russie s'alarme de plus en plus, entre autres choses, pour la notion de partenariat et pour ce sur quoi cette notion pourrait déboucher à la fin de cette décennie, face à une OTAN armée jusqu'aux dents et en position à ces frontières.

Et cette préoccupation recoupe, en quelque sorte. . .

• 1120

M. Volpe: Excusez-moi de vous interrompre, mais vous avez dit «la Russie s'alarme de plus en plus, entre autres choses».

M. Boardman: Je ne serais pas particulièrement à l'aise dans un monde où les Russes seraient très alarmés, parce que dans l'histoire, ce peuple nous a prouvé qu'il commence par s'armer et qu'ensuite il se militarise pour se rassurer. Il vaut beaucoup mieux régler ce genre de problème dans les couloirs feutrés de la diplomatie.

M. Volpe: Notre histoire est brève—et, soit dit en passant, je ne suis pas un universitaire—, mais elle est assez longue pour que nous nous soyons retrouvés dans des situations qui ne nous regardaient pas.

M. Boardman: Eh bien, une des meilleures façons de ne pas se faire entraîner dans des situations qui ne nous regardent pas consiste, précisément, à régler les choses tout de suite et à entretenir de solides relations avec les Européens sur les plans de la sécurité, de la politique et de la diplomatie. . .

L'une des choses inquiétantes qui. . .

M. Volpe: La situation est la même qu'à l'époque du Commonwealth britannique, quand il s'appelait l'Empire britannique.

[Texte]

[Traduction]

Prof. Boardman: Yes, okay. However, one of the worrying things that came out of Yugoslavia was a sense in which Europeans and Americans were quite happy to go ahead and make decisions over the heads of Canadians. Then they informed Canada and told Ottawa what its obligations were after the event. To avoid that, we need much more of an effort to be in there consulting and communicating.

Mr. Volpe: I'm taken by Mr. Worthington, who says he has to learn to say no. When they call us on 911, I'd first say no. When they insist, I'd ask what was in it for me. I think that's what Mr. Worthington has been saying through all of his representations. In his representations, seconded by Mr. Matthews, there's nothing in it for us. This is an entirely different world from the one that evolved on the basis of certain premises that are no longer relevant. So what's in it for us, Mr. Matthews?

Mr. Worthington: I feel I've been misrepresented.

Mr. Volpe: You can defend yourself in a minute.

Mr. Worthington: Fine.

Mr. Matthews: I think the response to the question of whether we get out of NATO is that we should first ask why. In order to get to where one wants to go, one has to define where that is. I don't know what we are expecting from a relationship with NATO. I think that should be fairly precisely defined and continuously defined.

What we were expecting from it in the 1950s, 1960s, and 1970s is surely vastly different from what we're expecting from it in the 1990s. As long as there's a valid answer to the question of having a role and a responsibility, I think as Mr. Boardman was saying, for Canada in NATO, along with some bang for that investment, then I have no difficulty at all with Canada being in NATO. This is fine as long as we understand why.

Mr. Volpe: It's on an esoteric political level, not on a level that combines the other component of this committee's mandate, which is international trade and foreign affairs. So from a political level, or a diplomatic history, there seemed to be some philosophical underlying assumptions that propel us to accept that.

Mr. Worthington said—I can't remember whether he said it here or whether it was around a coffee table—that the connection with government and business is tenuous and probably stretched to the outer limits by those of us who are in politics. This is certainly not reflected in the material gains by those who are actually engaged in the commerce.

M. Boardman: Oui. Toutefois, il y a lieu de s'inquiéter du genre de chose qui s'est produite en Yougoslavie, quand on a eu l'impression que les Européens et les Américains étaient très satisfaits de s'entendre et de prendre des décisions dans le dos des Canadiens. Ce n'est qu'après qu'ils ont informé le Canada qu'ils ont dit à haute voix quelles seraient nos obligations. Pour éviter ce genre de situation, nous devons déployer beaucoup plus d'efforts en matière de consultation et de communication.

M. Volpe: Cela m'a plu quand M. Worthington a déclaré qu'il lui fallait apprendre à dire non. Eh bien, quand on nous appelle au 911, personnellement je commencerais par répondre non. Et puis si l'interlocuteur insiste, je lui demanderais de me préciser ce que j'aurais à en retirer. C'est là, je pense, ce que M. Worthington a essayé de nous dire tout au long de sa présentation. Il nous a affirmé, et M. Matthews l'a appuyé, que nous n'avons rien à gagner de telles interventions. Nous avons affaire à un monde entièrement différent de celui qui a évolué sur la base de certaines prémisses qui ne sont plus valables. Alors, monsieur Matthews, que pouvons-nous aller chercher dans tout cela?

M. Worthington: Je crois que j'ai été mal compris.

M. Volpe: Vous pourriez vous défendre dans un instant.

M. Worthington: Très bien.

M. Matthews: Avant de répondre à la question de savoir si nous devons nous retirer de l'OTAN, nous devons commencer par nous demander pourquoi nous le ferions. Avant de prendre une orientation quelconque, encore faut-il définir la destination. Je ne sais pas, moi, ce que nous attendons de notre rôle au sein de l'OTAN. J'estime que nous devrions le préciser et le définir de façon permanente.

Ce que nous attendions de l'OTAN dans les années cinquante, soixante et soixante-dix est certainement très différent de ce que nous en attendons aujourd'hui dans les années quatre-vingt-dix. Dans la mesure où nous apportons une réponse valable à cette question touchant à notre rôle et à notre responsabilité au sein de l'OTAN, comme M. Boardman le disait, je pense, et que nous pouvons compter sur un certain rendement de notre investissement, alors je n'ai rien contre le fait que le Canada demeure au sein de l'OTAN. C'est très bien, tant et aussi longtemps que nous nous entendons sur la chose.

M. Volpe: La chose se situe à un niveau politique ésotérique, et pas à un niveau où se combinent les autres éléments du mandat de ce Comité, à savoir le commerce international et les affaires étrangères. Donc, sur un plan politique, ou sous l'angle de l'histoire de la diplomatie, il semble qu'on ait affaire à un certain postulat philosophique qui nous pousse à accepter d'emblée notre participation à l'OTAN.

D'après M. Worthington—et je ne me rappelle plus s'il s'agissait d'une déclaration officielle de sa part ou d'une confidence faite autour d'une tasse de thé—, il existe un lien ténu entre le gouvernement et le milieu des affaires, qui est probablement étiré à la limite par ceux qui sont en politique, comme nous. Mais ce n'est certainement pas ce que semblent démontrer les gains réalisés par ceux qui pratiquent le commerce.

[Text]

Mr. Worthington: You've sort of moved on here, but I just want to be very clear. The principle of saying no is not simply a matter of saying no to everything. It is a question of not saying yes to everything. We're almost like an insecure teenager who is worried that if he doesn't say yes to everything his friends say, they won't like you anymore.

Mr. Volpe: I'm going to be a bullying teenager; I want to say no to NATO.

Mr. Worthington: You have your right to your opinion. I wouldn't agree. I would suggest to you that would be the wrong place to start saying no. That's an international relationship that's very productive. At least it allows us an avenue to talk.

Mr. Volpe: That's a pretty expensive bill for gossip.

Mr. Worthington: I would suggest to you that, in the worlds of business and politics, communicating does cost. It's not a question of saying that just because it's communicating costs, you don't do it. The real issue is what you want to communicate about.

• 1125

Mr. Volpe: I want to communicate about business, and you told me I can't.

Mr. Worthington: I would suggest to you that you would send qualified people in to communicate, and most politicians don't rank in that group.

Mr. Volpe: But neither do any of the academics that you said are receiving undue attention.

Mr. Worthington: Let's be clear. If you want to get a job done right, you pick the right tool, right? You would use a saw for sawing and a screwdriver for screwing screws in. Why would you send an academic or a politician to do business? I don't understand.

Mr. Volpe: I'm not asking you to send them. I want to do more business with Europe, but everybody here has said that it's a no go. It's a non-starter for us. You particularly suggested that perhaps municipal governments, provincial governments, particularly, but also national governments by extrapolation, really have nothing to offer you.

Mr. Worthington: Regarding provincial and municipal, you are quoting me correctly, yes. National governments have only an infrastructure that makes sense to offer. Beyond that, frankly, they would simply be meddling and counter-productive.

We must distinguish between the idea that trade with Europe and places in Europe is a good thing and whether the government should be the entity that is promoting it. We're not going to throw the baby out with the bath water. That's where my revenues come from.

Mr. Volpe: I don't want to throw anything out. I want to take out a little bit of a balance for you, Mr. Worthington.

[Translation]

M. Worthington: Vous brûlez les étapes, mais je tiens à faire une précision. Quand on dit qu'il faut dire non, cela n'équivaut pas à dire non à tout. Il est simplement question de ne pas dire oui à tout. Nous ressemblons à ces adolescents anxieux qui craignent de se faire rejeter s'ils ne font pas amen à tous ce que disent leurs petits camarades.

M. Volpe: Eh bien, je vais être un adolescent brutal et je vais dire non à l'OTAN.

M. Worthington: Vous avez droit à votre opinion. Mais je ne suis pas d'accord. J'estime que vous commenceriez par dire non à la mauvaise chose. L'OTAN représente un réseau international qui est très productif. Pour le moins, il constitue une tribune où nous pouvons échanger.

M. Volpe: Eh bien, dites-moi, c'est cher payer pour se tailler une bavette.

M. Worthington: Et pourtant, dans le milieu des affaires comme dans celui de la politique, la communication coûte cher. Et il ne faut pas simplement dire cela à cause des coûts de communication. La vraie question est de savoir ce à propos de quoi vous voulez communiquer.

M. Volpe: Je veux communiquer à propos d'affaires et vous, vous me dites que je ne le peux pas.

M. Worthington: Je vous recommanderais de déléguer cette tâche à des compétents, ce que la plupart des politiciens ne sont pas.

M. Volpe: Pas plus que les universitaires qui, selon vous, bénéficient d'une attention excessive.

M. Worthington: Soyons clairs. Si vous voulez qu'un travail soit bien fait, vous choisissez le bon outil, n'est-ce pas? Vous prendrez une scie pour scier et un tournevis pour visser. Alors, pourquoi donc enverriez-vous un universitaire ou un politicien pour parler affaires? Je ne vous comprends pas.

M. Volpe: Je ne vous demande pas de les envoyer. Je veux faire plus d'affaires avec l'Europe, mais tout le monde ici nous a dit que ça ne passerait pas. Vous-même nous avez laissé entendre que les gouvernements municipaux et provinciaux, surtout, mais aussi le gouvernement national par extrapolation, n'avaient peut-être rien à vous offrir.

M. Worthington: Pour ce qui est des gouvernements provinciaux et municipaux, c'est effectivement ce que j'ai dit. Quant aux gouvernements nationaux, ils n'ont finalement à offrir qu'une infrastructure. Au-delà de ça, très franchement, ils ne font que s'ingérer et nous empêchent de travailler.

Le fait qu'il soit une bonne idée de commercer avec l'Europe et d'être présent sur ce continent ne revient pas à dire que c'est au gouvernement de se charger de la promotion du Canada là-bas. Il ne faut tout de même pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Après tout, je gagne ma vie grâce au commerce international.

M. Volpe: Mais je ne veux rien jeter du tout. Je voudrais essayer de tirer de vous, monsieur Worthington, une certaine vision équilibrée des choses.

[Texte]

Professors Stairs and Middlemiss gave us an indication of an enormous investment that we have on infrastructure on the military side. By infrastructure I mean all of the institutions of which we are a part through NATO, and all of the other obligations that we accept.

Mr. Worthington: Yes.

Mr. Volpe: Yet we get no procurement benefits from it on the military side and we certainly don't get any economic benefits because nobody says, well, we'd rather deal with our allies as trading partners where we get a better bang for our buck.

Mr. Worthington: Because those decisions aren't made by governments; they're made by individual businesses.

Mr. Volpe: Sure. Secondly, we have perhaps an overabundance of diplomatic infrastructure in Europe.

Mr. Worthington: Absolutely.

Mr. Volpe: This is great for diplomacy and departmental officials, but it has nothing to do with economics. Yet we have the largest, wealthiest economic unit in the world, where we are fully equipped—

Mr. Worthington: Pardon me; hang on now. You've made a statement that you can't—

Mr. Volpe: Well, it's 370 million people whose GDP at least rivals that of the 240 million people in the United States.

An hon. member: When he says "weak" he meant Europe.

Mr. Worthington: Oh, I'm sorry. I thought you meant Canada. I was going to check my calculator.

Mr. Volpe: We're letting in more immigrants.

Mr. Worthington: But, you see, you're conveniently lumping them in.

Mr. Volpe: No, no. I don't want to lump anything in. I want to get an understanding of how this committee should give advice to the government on what it should do for its foreign affairs priorities and how it should conduct its international trade affairs.

Mr. Worthington: Well, as was said, it's a question of what output you want. If you want goodwill, that's one thing.

Mr. Volpe: I don't want goodwill; I want business.

Mr. Worthington: If you want to do good deeds, that's another thing, and if you want to make money, that's another thing again.

Mr. Volpe: Now you're applying my tactics. You keep shifting the floor on me. I just want to know what you want, for Pete's sake.

Mr. Worthington: I would like to see a great distinction made between these things. I want to make it clear that matters of business should be dealt with in a very laissez-faire way. We should be looking at the good deeds that we do around the world and getting a good bang for the buck there, too. We should be certainly doing these good deeds, but not just spreading it out willy-nilly.

[Traduction]

Les professeurs Stairs et Middlemiss nous ont donné une idée de l'investissement énorme que représentent les infrastructures militaires. Et par infrastructures, j'entends l'ensemble des institutions dont nous faisons partie par le biais de l'OTAN et toutes nos autres obligations.

M. Worthington: Oui.

M. Volpe: Et pourtant, nous ne retirons aucun avantage de nos engagements, sur le plan militaire, et nous ne retirerons très certainement aucun avantage économique parce que personne ne se dit que c'est en traitant avec ses alliés, sur le plan commercial, qu'on obtiendra le meilleur rendement pour son investissement.

M. Worthington: Parce que ces décisions ne sont pas prises par les gouvernements, ce sont les entreprises qui les prennent.

M. Volpe: Très certainement. Deuxièmement, nous avons peut-être trop de missions diplomatiques en Europe.

M. Worthington: Absolument.

M. Volpe: C'est très bien pour la diplomatie et pour les fonctionnaires, mais cela ne nous rapporte rien sur le plan économique. Et pourtant, nous avons affaire là au bloc économique le plus important et le plus riche dans le monde, que nous sommes parfaitement équipés à . . .

M. Worthington: Excusez-moi, un instant! Vous venez de faire une déclaration que vous ne pouvez . . .

M. Volpe: Il s'agit bien de 370 millions de personnes dont le PIB est au moins égal à celui des États-Unis qui comptent 240 millions d'habitants.

Une voix: Quand il parlait de «faible» il faisait allusion à l'Europe.

M. Worthington: Ah, excusez-moi, je croyais que vous vouliez parler du Canada. J'allais me ruer sur ma calculatrice.

M. Volpe: Nous accueillons plus d'immigrants.

M. Worthington: Justement, voyez-vous, cela vous arrange de faire l'amalgame.

M. Volpe: Pas du tout. Je ne fais pas l'amalgame. Je veux essayer de comprendre quel genre de conseil ce comité pourrait donner au gouvernement, relativement à ses priorités en matière d'affaires étrangères et à la façon de conduire son commerce international.

M. Worthington: Comme je le disais, tout dépend de ce que vous voulez retirer. Si vous voulez vous faire bien voir, c'est une chose.

M. Volpe: Ce n'est pas ce que je veux. Je veux faire des affaires.

M. Worthington: Mais si vous voulez faire de bonnes actions, c'est une chose, et si vous voulez gagner de l'argent, c'est autre chose.

M. Volpe: Voilà maintenant que vous reprenez ma tactique à votre compte. Vous me faites tourner en rond. Bon sang, tout ce que je veux savoir, c'est ce que vous voulez.

M. Worthington: Je souhaite que l'on établisse une distinction très nette entre toutes ces choses. Soyons clairs, il faut généreusement lâcher la bride pour tout ce qui touche au monde des affaires. Nous devons regarder toutes nos bonnes actions, un peu partout dans le monde, et en avoir pour notre argent, là aussi. Donc, il convient très certainement que nous nous fassions ces bonnes actions, mais pas à l'aveuglette.

[Text]

With respect to our involvement in things like NATO, we must look at these things carefully. I don't think getting out of NATO is the answer.

Mr. Volpe: There's no benefit.

Mr. Worthington: I think the question is rationalizing our involvement.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have to intervene here. You're having a nice dialogue, but Mr. Middlemiss wants to make a comment on NATO, I think. He's been waiting patiently for five minutes.

Prof. Middlemiss: I don't want to get too involved, but—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go right ahead; be my guest.

Prof. Middlemiss: It's simplistic, perhaps, to think we really and truly can get out in any case and avoid the consequences, for instance, of a militarily resurgent Russia. We couldn't. And is it really all that expensive? We do get some economic return—not huge, but close to \$100 million a year in defence exports with NATO Europe and a little more when you expand beyond NATO Europe to other Europeans. It's relatively cheap insurance against a lessened but still serious threat.

• 1130

The general purpose force capability that we have created through our participation in NATO serves other missions too, and in many respects it is our NATO capacity that allows us to perform our UN peacekeeping duties. In fact, this is now linked directly, in the case of the former Yugoslavia, because it was NATO's headquarters staff that was taken willy-nilly right out of NORTHAG and put straight into Sarajevo. It's what allows us to cooperate in communications, the rules of engagement, and all of those things.

The UN is an empty shell militarily, and it's NATO that really makes it work. From a military standpoint, I think NATO, for the time being at least, is still the only and main game in town. The western European Union isn't there. The Europeans can't do it. The UN certainly can't. NATO has its act together. They have the military wherewithal, and I think we should be encouraging them to set those generic standards about where and how they should be used.

Senator Cools (Toronto Centre): There are a couple of issues and concerns that I have, and because of the level of study that the members of the panel have obviously engaged in for many years, I would like to try to solicit some of your views on them.

I may be a minority here, but I am of the view that what is happening in Europe is the most fantastic thing that is happening in the entire world. I really do believe that what we're seeing in the coming together of Europe is the beginning of the next era, or the next millennium, so to speak, of world history. I privately favour the view that as many links as we can maintain with that unit, and as many new links that we can build, the better for us eventually, because the old Eurocentric

[Translation]

Pour ce qui est de notre participation à des alliances comme l'OTAN, nous devons nous montrer très prudents; je ne crois pas que la solution soit de nous retirer de l'OTAN.

M. Volpe: Nous n'aurions rien à y gagner.

M. Worthington: Je pense plutôt qu'il nous faut rationaliser notre participation à l'alliance.

Le coprésident (M. Gauthier): Je me dois d'intervenir. Votre échange est fort intéressant, mais je pense que M. Middlemiss veut dire quelque chose à propos de l'OTAN. Cela fait déjà cinq minutes qu'il attend patiemment.

M. Middlemiss: Je ne veux pas me laisser entraîner, mais...

Le coprésident (M. Gauthier): Mais je vous en prie, poursuivez.

M. Middlemiss: Je pense qu'il est simpliste de croire que nous pouvons nous retirer entièrement, dans tous les cas de figure, et en même temps échapper aux conséquences, par exemple, d'une nouvelle militarisation de la Russie. Après tout, est-ce que notre participation à l'OTAN est aussi coûteuse que cela? Et puis, nous en retirons quelque chose sur le plan économique—certes pas beaucoup—mais tout de même près de 100 millions de dollars par an en exportations de matériel de défense vers les pays d'Europe membres de l'OTAN et même un peu plus lorsque vous songez aux autres pays qui ne sont pas membres de l'alliance. Il s'agit donc là d'une assurance relativement peu coûteuse contre une menace, certes moindre, mais tout de même assez sérieuse.

Le corps polyvalent que nous avons créé dans le cadre de notre participation à l'OTAN assure également d'autres missions, et à bien des égards, c'est ce corps qui nous permet d'assumer nos tâches de maintien de la paix pour l'ONU. En fait, dans le cas de l'ancienne Yougoslavie, le lien est maintenant direct, car c'est le personnel du quartier général de l'OTAN qui a été enlevé d'autorité au NORTHAG pour être affecté à Sarajevo. C'est ce qui nous permet de coopérer sur le plan des communications, des règles d'engagement, etc.

Militairement parlant, les Nations Unies ne sont rien; c'est l'OTAN qui fait le travail. Sur ce plan, l'OTAN est, pour le moment du moins, le seul organisme qui compte. L'Union de l'Europe occidentale n'est pas présente. Les Européens sont incapables de faire quoi que ce soit, et les Nations Unies sont dans le même cas. C'est l'OTAN qui sait ce qu'elle fait, qui dispose des moyens militaires nécessaires, et j'estime que nous devrions l'encourager à établir les normes génériques régissant les lieux et la manière d'utiliser ces forces.

La sénatrice Cools (Toronto—Centre): Il y a deux ou trois points qui me préoccupent, et comme les membres du groupe étudient manifestement ces questions depuis de nombreuses années, je voudrais avoir leur opinion.

Je suis peut-être en minorité ici, mais je considère que ce qui se passe en Europe est un phénomène absolument fantastique, sans équivalent dans le reste du monde. Je suis fermement convaincu que cette émergence d'une Europe unie représente le début d'une ère nouvelle, du prochain millénaire, en quelque sorte, de l'histoire mondiale. J'estime personnellement que plus nous créerons et entretiendrons de liens avec elle, mieux cela vaudra pour nous, car la veille

[Texte]

mentality that we used to have will give way to the new Eurocentric world view as Europe finds its feet again in the world.

We don't like to talk about these things, but it is the nature of the human beast and the nature of nations to seek dominion and to end dominions, and I sincerely believe this is what is happening in Europe. Europe is the part of the world that gave us nationhood. They are the people who gave us sovereignty, and I really do believe that they are pointing the way of the world.

Having said that, my question to you is in terms of Canada and our current exports. As the European Union has now expanded to include forest production countries, what is the impact of that on Canada's forestry and forestry products trade? Does anybody here know? It's very worrisome to me.

Mr. Worthington: I'm afraid I'm not an expert on trees.

Senator Cools: There's nobody here who knows. I heard that the Norwegians and others are trying to squeeze Canadian forestry products off the market.

Mr. Mills: We have the whole environmental issue as well.

Senator Cools: Anyway, we can get that another place.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Senator Cools.

Senator Cools: I'm not finished my next question.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead.

Senator Cools: There is a lot of vanity about our successes in peacekeeping. We have been, because we're an enormously decent set of individuals. . . I belong to the group, but I'm still trying to figure out why Canada went into Somalia. I'm still trying to figure out why and how we got there. I'm still trying to figure out how and why we got into Bosnia. It is certainly not the same sort of thing as Suez.

In terms of the sentimental considerations that many people seem to have in terms of an expectation that the UN will do tasks that basically it's not equipped to do, can't do, and was not intended to do, I wonder if the members of the panel could tell us how Canada can respond to demands, largely from Third World countries within the UN, that the UN become a new world government or a new imperial power to go into countries basically to solve civil, internal conflicts, which previously would have been performed by imperial powers. How do we, as Canadians, respond to the fact that basically within the UN there is a domination by Third World countries who now want the UN to perform what really is an imperial government function? In former French colonies the Foreign Legion would have gone to put out the fires between warring tribes, or the Brits would have sent in a few Lancers here and there. How do we respond as a government?

[Traduction]

mentalité eurocentrique qui était la nôtre cédera la place à une nouvelle vision mondiale eurocentrique au fur et à mesure que l'Europe retrouvera sa place dans le monde.

Nous n'aimons pas beaucoup en parler, mais la nature humaine et le caractère des nations les poussent à la fois à essayer de dominer et à abattre les empires, et j'espère sincèrement que c'est ce qui se passe en Europe. C'est l'Europe qui nous a donné le concept de nation; c'est elle qui nous a donné la souveraineté, et je considère que c'est elle qui nous montre le chemin de l'avenir.

Cela dit, ma question a trait au Canada et à nos exportations actuelles. L'Union européenne inclut maintenant des pays où la production forestière est importante et je voudrais savoir quelles sont les répercussions pour notre industrie et notre commerce de produits forestiers? Quelqu'un le sait-il? Cela me préoccupe beaucoup.

M. Worthington: J'ai bien peur de ne pas connaître grand-chose aux arbres.

La sénatrice Cools: Il n'y a ici personne qui connaisse ces questions. J'ai entendu dire que les Norvégiens, notamment, essayent d'éliminer les produits forestiers canadiens du marché.

M. Mills: Il y a également tout le problème de l'environnement.

La sénatrice Cools: De toute façon, nous pouvons obtenir des renseignements d'autres sources.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, sénatrice Cools.

La sénatrice Cools: Je n'ai pas encore posé ma question suivante.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y.

La sénatrice Cools: Il y a beaucoup de vanité qui s'attache à nos succès dans le domaine du maintien de la paix. Comme nous sommes un peuple qui a un sens très développé de la décence et de l'honnêteté, nous avons été. . . Je fais partie du nombre mais je continue à me demander pourquoi le Canada est allé en Somalie. Je continue à me demander pourquoi et comment nous sommes allés là-bas, et je me pose les mêmes questions au sujet de la Bosnie. Ce n'est pas du tout la même chose que Suez.

Beaucoup de gens semblent croire que les Nations Unies doivent assumer des tâches pour lesquelles elles ne sont pas équipées, qu'elles sont incapables de remplir et pour lesquelles elles n'ont jamais d'ailleurs été faites, et je me demande si les membres du groupe peuvent me dire comment le Canada peut répondre aux demandes insistantes de pays, pour la plupart du Tiers Monde qui appartiennent à l'ONU et qui voudraient que celle-ci devienne un nouveau gouvernement mondial ou un nouveau pouvoir impérial qui interviendrait dans divers pays pour régler essentiellement des conflits civils internes, tâche dévolue autrefois aux puissances impériales. Quelle est la réaction des Canadiens au fait que les Nations Unies sont pratiquement dominées par des pays du Tiers Monde qui veulent maintenant qu'elles remplissent la fonction d'un gouvernement impérial? Dans les anciennes colonies françaises, c'était la Légion étrangère qui intervenait lorsqu'il y avait des affrontements entre tribus ennemies, et dans l'Empire britannique, on envoyait quelques Lanciers du Bengale pour faire le même travail. Comment le gouvernement canadien réagit-il à cela?

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have a European theme here today. I don't see it, but anyway. . .

Senator Cools: Oh, it's very relevant.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Maybe somebody wants to answer that; I don't know.

Prof. Stairs: I don't know what the short answer is, except that in that sort of discussion what's being asked has to be made very clear and the parties that are interested should probably all agree, just for starters, before one does that.

I'm interested in the question because I don't think this is just a UN thing. My sense would be that many of the groups that appeared before this committee who are anxious for Canada to make a positive contribution in parts of the world where there is extreme suffering, partly, and perhaps mainly, though governmental malfeasance, would be quick to suggest that Canada ought to play fairly aggressive roles in places such as Somalia. That worries me a great deal, because of the implication that we should pick up an imperial cause again, which is what you're pointing to. I think that is there.

People often say no, that they basically mean UN trusteeship and so forth, a return to that sort of system. I'm not sure that people have thought through the implications of that argument very well, and it might be helpful if the committee sort of tussled with it, not necessarily coming to a conclusion but at least drawing that to people's attention as a paradox.

The other point that should be made is that underlying many of these requests is a very optimistic conception of our capacity for what I would call social engineering. People think that there are quick fixes in these situations, so the assumption is that we will have a short-term intervention, we will clean up the government apparatus, we will provide a statistical basis for economic management, we will impart a set of public mores, if you like, so that the society can be properly and democratically run, and then of course we will go away and everything will be happy thereafter.

In many of these situations—not in all—you're looking at a task of several generations. If that's the case, then are we really willing to support that kind of enterprise? Are people prepared to pick up that obligation, knowing that in the end it will be thankless, because ultimately of course it will be controversial both at home and abroad and we will be accused of imperialism even if we've been invited in and so forth?

I don't know that there's a Canadian answer to this specifically, but elucidating those problems might be a very constructive ingredient for the committee's report, because there is a lot of simple-minded advocacy about it.

Senator Cools: Mr. Chairman, perhaps we could ask our researchers to build on this a little bit.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Le thème dominant, aujourd'hui, est manifestement l'Europe, je ne vois pas exactement pourquoi, mais quoiqu'il en soit. . .

La sénatrice Cools: Oh, c'est tout à fait pertinent.

Le coprésident (M. Gauthier): Peut-être quelqu'un voudra-t-il répondre à cette question; je ne sais pas.

M. Stairs: Je ne sais pas comment répondre en deux mots à cette question; tout ce que je peux dire, c'est que dans ce genre de discussion, il faut que ce que l'on demande soit très clair et que les parties intéressées soient toutes d'accord, avant d'agir.

La question m'intéresse car je ne pense pas que cela concerne uniquement les Nations Unies. J'ai l'impression que beaucoup de groupes qui ont comparu devant ce comité souhaitent vivement que le Canada intervienne de manière constructive dans les pays dont la population subit de terribles souffrances en partie, et peut-être surtout, à cause des agissements de leurs gouvernements, et qu'ils n'hésiteraient pas à dire que notre pays devrait intervenir de manière assez vigoureuse dans des pays tels que la Somalie. Cela m'inquiète beaucoup, car cela implique que nous devrions adopter à nouveau le comportement impérialiste qui vous inquiète. Je crois que c'est une réalité.

Ces gens disent souvent que ce n'est pas le cas, que ce qu'ils veulent, c'est que les Nations Unies reviennent en quelque sorte à un rôle d'administrateur. Je ne pense pas que ces personnes aient vraiment réfléchi à toutes les conséquences d'une telle position. Il serait donc peut-être utile que le comité se livre à une réflexion sur ce point, pas nécessairement pour parvenir à une conclusion mais au moins pour montrer qu'il y a là un paradoxe.

Il convient également de souligner le fait que beaucoup de ces demandes reposent sur une idée exagérée de notre capacité d'«ingénierie sociale». Les gens croient que ces situations peuvent se régler rapidement, que notre intervention sera donc de courte durée, que nous mettrons de l'ordre dans les mécanismes gouvernementaux, que nous fournirons les bases statistiques d'une bonne gestion économique, et que nous apporterons à ces pays un ensemble de principes et de règles civiques qui permettront à leur société de fonctionner de manière démocratique; après quoi, naturellement, nous rentrerons chez-nous, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Dans beaucoup de ces situations. . . pas toutes. . . il s'agit en fait d'une tâche qui s'étendra sur plusieurs générations. Si c'est le cas, sommes-nous vraiment prêts à apporter notre soutien à une telle entreprise? Les gens sont-ils prêts à assumer cette obligation, sachant qu'ils en seront bien mal récompensés, car en fin de compte, la controverse règnera chez-nous comme à l'étranger et on nous accusera d'impérialisme, même si on nous a demandé d'intervenir?

Je ne pense pas qu'il y ait une solution canadienne à cela, mais il serait peut-être utile pour la préparation de son rapport que le comité élucide ces problèmes, car il y a beaucoup de naïveté chez les partisans de l'intervention.

La sénatrice Cools: Monsieur le président, peut-être pourrions-nous demander à nos chercheurs d'étudier un peu tout cela.

[Texte]

[Traduction]

When a Senate committee did a study on peacekeeping about a year or two ago, we discovered that the definition of "peacekeeping" has really shifted in the public mind but within diplomacy it has not shifted at all. What we really have is enormous confusion, because peace in the international context meant peace between nations, and peacekeeping was a military function, not a choir-boy function, performed at the request and with the consent of the two warring nations. This is all a very modern departure, and, granted, all came out of the Secretary General of the UN.

Quand le comité sénatorial a effectué une étude sur le maintien de la paix, il y a un ou deux ans, il a découvert que la définition de «de la paix» avait, en fait, évolué dans l'esprit du public, alors qu'elle était demeurée la même chez les diplomates. En fait, la confusion la plus absolue règne, car, dans le contexte international, le mot paix signifiait la paix entre les nations, et le maintien de la paix était une fonction militaire, et non pas un travail d'enfant de chœur, effectué à la demande et avec le consentement des deux pays en guerre. L'interprétation actuelle est toute différente et on doit reconnaître que c'est au secrétaire général des Nations Unies qu'on la doit.

• 1135

Perhaps we could have a session among ourselves, with the assistance of our researchers, to attempt to clarify this, so we, ourselves, aren't tripping in the new language.

Peut-être pourrions-nous avoir une séance, entre nous, avec l'aide de nos chercheurs, pour essayer de tirer cela au clair, d'une manière à ne pas nous laisser prendre au piège du nouveau langage.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Senator Cools. Senator Comeau on the first round, and then I'll go to Mr. Paré.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, sénatrice Cools. Le sénateur Comeau va entamer la première série de questions; après quoi, je donnerai la parole à M. Paré.

Senator Comeau: Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to ask Dan a question, if I could, on peacekeeping.

Le sénateur Comeau: Merci beaucoup, monsieur le président. Si vous me le permettez, je voudrais poser à Dan une question au sujet du maintien de la paix.

With the closure of the base at Cornwallis, a group, prior to the closure, had suggested that the base be converted to a peacekeeping training centre, and it would be one of the many functions that the prior troop-training base would perform, along with a number of other things such as cadet training and so on. There was a very lukewarm reception from the military for anything that had to do with peacekeeping troop training. The immediate response has always been that proper training in soldiering duties and so on is what a soldier needs if one is to go outside of the country. I don't think anybody disputed that this is the basic training that troop training should be all about, but what the group was proposing was some kind of sensitivity training to the cultures, values, and sometimes problems of other countries, so that when they arrive on the spot they would know a little bit about the country.

Avant la fermeture de la base de Cornwallis, un groupe avait suggéré qu'on la transforme en centre d'entraînement au maintien de la paix; ce serait une des nombreuses fonctions que l'ancienne base d'entraînement de troupes remplirait, avec, entre autres, l'entraînement des cadets. Les autorités militaires ont réagi sans enthousiasme à cette proposition. La réaction immédiate a toujours été de dire qu'un bon entraînement militaire est ce dont un soldat a besoin s'il doit se rendre à l'étranger. Personne ne conteste la nécessité de cet entraînement de base, mais ce que le groupe proposait, c'était une sorte de sensibilisation aux cultures, aux valeurs, et parfois aux problèmes d'autres pays, de manière à les connaître déjà un peu en arrivant.

That seems to have changed now. Two or three buildings are going to be converted into some kind of think tank, seminar, conference area. For anybody who knows the area, I don't think it is actually the most appropriate site at which to have a think tank on such things. I may be shortchanging the region. It is actually close to some nice areas.

On semble avoir opté pour autre chose. On va aménager deux ou trois bâtiments pour en faire une sorte de centre de réflexion, de séminaire et de conférence. Pour tous ceux qui la connaissent, je ne pense pas que ce soit la région qui convienne le mieux à cela. Je rabaisse peut-être cette région car elle est en fait proche d'endroits forts agréables.

I wanted to get your opinion on whether the military should start rethinking some of its thinking on troop training or is the military entirely right that there should be no sensitivity training for troops?

Je voulais savoir si vous pensiez que les militaires devraient commencer à repenser leur attitude à l'égard de l'entraînement des troupes, ou s'ils ont tout à fait raison de ne pas vouloir de cours de sensibilisation pour elles?

Prof. Middlemiss: I think the military has started to change its thinking anyway. They now have a longer period of work-ups for both the senior officers and some of the troops before they go anywhere. I think this has been one positive fallout from some of the more unfortunate recent experiences. Somalia springs to mind, of course, but we must remember that part and parcel of the Somali incident was the fact that we were so overstretched that we sent a unit that nobody really wanted to

M. Middlemiss: Je crois que les militaires ont déjà commencé à changer d'avis. La période d'entraînement préparatoire des officiers supérieurs et de certaines des troupes, avant qu'on les envoie quelque part, est maintenant plus longue. Je crois que c'est une des retombées positives de certaines expériences récentes regrettables. On songe bien sûr tout de suite à la Somalie, mais il ne faut pas oublier que nos ressources étaient si totalement engagées que nous avons

[Text]

send in the first place. I'm not denigrating the capabilities of that unit; it simply wasn't prepared to do that role.

I think the military is moving that way, and I think there's still room for greater sensitivity and sensitizing, as you put it.

But I go back to what Denis says, that we should be very cautious, I think, in making our general-purpose troops military. Their primary function is still to apply force on behalf of our society, and we have to think carefully of the terms on which we do that, because in many cases these peacekeeping operations involve the internal affairs of another state. I don't think we should try to make civilians out of them or, as Denis would put it, social engineers. Sensitize, yes, but I think the trend of today and the future will increasingly be that the military is part of a joint operation. That may involve Elections Canada officials. The RCMP, of course, has been very heavily involved in a number of these operations, and I think that will continue. I think the military should be involved in doing its basic military job.

I have some sympathy with the Department of National Defence when it says it's easier to make a policeman out of a well-trained soldier than it is to do the opposite. We must remember that their function is basically to provide security, to provide force for convoys or whatever else. Perhaps we need to work on how those operations would be coordinated among the different government departments—and there are some moves to do that—as well as to see how and to what extent the military can provide for the security of those other Canadian government representatives and non-governmental representatives who would be acting on behalf of Canada.

• 1140

Senator Comeau: I've had the suspicion for a long time that basically the military was so short on funds that by the time it had got through the training and the purchase of equipment and so on it simply did not have the kinds of funds needed to add a whole new area, which is more in the line of requirements for External Affairs. So might it be necessary for External Affairs to supplement some of the funds for this kind of sensitization of our troops, along with Elections Canada, the RCMP, NGOs, and maybe government ambassadors, business, trade councils, and so on?

Prof. Middlemiss: You're getting me into an internal-turf battle on which I'm reluctant to comment. External Affairs is of course highly involved; there is close coordination with DND on these operations.

Yes, to a certain extent there should be some consideration of the appropriate allotment. We used to think that peacekeeping was costless, except in the attempt to recover bits and pieces. Now, as it becomes the main day-to-day function of

[Translation]

envoyé une unité que personne ne désirait vraiment envoyer là-bas. Je ne mets pas en cause les capacités de cette unité; c'est simplement qu'elle n'était pas préparée à ce rôle.

Je crois donc que les militaires évoluent dans ce sens et qu'un plus gros effort de sensibilisation, comme vous le dites, demeure justifié.

Mais revenons à ce que disait Denis; nous devrions en effet faire preuve d'une grande prudence si nous voulons donner un rôle polyvalent à nos troupes. Leur fonction première demeure l'utilisation de la force au nom de notre société, et il est indispensable que nous examinions attentivement les conditions de notre intervention car, dans bien des cas, ces opérations de maintien de la paix ont trait aux affaires internes d'un autre État. Je ne pense pas que nous devrions essayer de les transformer en civils ni, comme Denis le dirait, d'en faire des ingénieurs sociaux. Sensibiliser, oui, mais je crois que, de plus en plus, comme c'est déjà le cas aujourd'hui, nous aurons affaire à des opérations conjointes qui impliqueront peut-être la participation de membres du personnel d'Élections Canada. Bien entendu, la GRC a, elle aussi, joué un rôle très actif dans un certain nombre de ces opérations, et je pense qu'elle continuera à le faire. À mon avis, les militaires, devraient faire leur travail de militaires, et c'est tout.

Je comprends un peu le ministère de la Défense nationale lorsqu'il déclare qu'il est plus facile de faire un policier d'un soldat bien entraîné que le contraire. N'oublions pas que la fonction de militaires est essentiellement d'assurer la sécurité et la protection des convois, etc. Peut-être devrions-nous étudier la manière dont ces opérations devraient être coordonnées entre les divers ministères... on s'efforce déjà de le faire... et de voir comment et dans quelle mesure les militaires peuvent assurer la sécurité des autres représentants du gouvernement canadien ainsi que des représentants d'organismes non gouvernementaux agissant au nom de notre pays.

Le sénateur Comeau: Il y a longtemps que je soupçonne le fait que les militaires étaient si à court d'argent qu'une fois assurés l'entraînement des troupes et l'achat de matériel, ils n'avaient plus les moyens d'assumer une fonction totalement nouvelle, qui est plus dans les cordes des Affaires étrangères. Il serait donc, peut-être, nécessaire que celles-ci apportent un complément de fonds pour ce genre de sensibilisation de nos troupes, ainsi qu'Élections Canada, la GRC, les ONG, et peut-être aussi les ambassadeurs du gouvernement, le secteur privé, les associations professionnelles, etc.?

M. Middlemiss: Vous m'entraînez là dans le domaine des conflits de compétence à propos duquel je préférerais ne pas faire de commentaire. Les Affaires étrangères sont, naturellement, très impliquées. Il y a une étroite coordination entre elles et le MDN pour ces opérations.

Oui, dans une certaine mesure, on devrait étudier une répartition appropriée des charges. Nous pensions autrefois que le maintien de la paix ne coûtait rien, en dehors de la tentative de récupération de petites choses sans importance. C'est

[Texte]

the armed forces, it's not costless. We're talking about over \$1 billion a year now, and if the government is going to expect the military to train and to execute these missions, then it should provide them with the funds. I'll leave it to you to recommend where it will get those funds.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Paré had asked for a short question on the second round.

M. Paré: Merci, monsieur le président. Lorsqu'on tente d'associer la recherche de la sécurité dans le monde à nos propres intérêts, j'ai toujours le sentiment que ce sont des propos un peu réducteurs, en ce sens que, comme on vit dans un monde d'interdépendance, on a simplement à penser aux impacts environnementaux, et quand il se passe un désastre en quelque part, un jour ou l'autre, cela nous atteint. De plus, il faut penser aux problèmes des immigrants qui veulent quitter leur pays pour améliorer leur condition de vie. On en reçoit 250 000 par année au Canada, et il faut savoir qu'ils ne quittent pas leurs pays de gaité de coeur, mais qu'ils le quittent parce qu'ils pensent améliorer leur situation, et donc, cela nous concerne. Quand on pense aux 15 ou 30 millions de personnes qui sont déplacées à l'extérieur de leurs frontières, compte tenu de conflits nationaux, et qu'ils se présentent dans des pays comme le Canada à titre de réfugiés, je pense que cela nous concerne. Finalement, la sécurité dans le monde finit toujours par nous concerner.

Ceci dit, cela pourrait laisser penser que le Canada doit être de toutes les missions. Je ne le pense pas et je pense qu'il faudrait trouver une autre solution. Depuis la dernière guerre, je pense que le Canada a participé à une trentaine de missions de paix. Est-ce que c'était trop? Je ne le pense pas, mais je ne porte pas de jugements.

Ma question sera la suivante: Est-ce qu'on ne pourrait pas concevoir une nouvelle façon d'intervenir, à deux niveaux? Les pays d'un continent devraient dans un premier temps, tenter d'être responsables du maintien de la sécurité chez eux; et dans un deuxième temps, la communauté internationale, par des mécanismes à mettre en place, pourrait intervenir pour éviter justement que tout le monde se jette dans toutes les directions.

J'ajoute un dernier commentaire. Lorsqu'on parle des missions de paix, on a souvent tendance à dire que, compte tenu de la rareté des ressources, le Canada ne peut pas être partout. Je suis relativement d'accord. Cependant, il me semble que la défense canadienne réagit toujours en retard par rapports aux événements. La défense nationale au Canada vient de se doter de destroyers qui ont coûté près d'un milliard de dollars chacun. On s'est doté d'avions qui ont coûté je ne sais combien chacun, et hier, nous recevions des témoins qui venaient nous dire qu'on devrait, à l'échelle internationale, se doter de volontaires qui interviendraient sans armes dans le monde.

Or, nous avons un budget de 12 milliards de dollars pour la défense, 70 000 hommes qui travaillent dans l'armée, hommes ou femmes, mais lorsque vient le moment d'envoyer des missions de paix, on dit qu'on n'a pas de ressources. Pour moi, il y a une contradiction que j'ai du mal à comprendre.

[Traduction]

aujourd'hui devenu la principale fonction courante des forces armées, et c'est loin d'être gratuit. Cela nous coûte en fait plus de 1 milliard de dollars par an, et si le gouvernement veut que les militaires s'entraînent pour exécuter ce genre de mission, il faudra qu'il leur fournisse les fonds nécessaires. Je vous laisse le soin de recommander la provenance de ces fonds.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Paré avait demandé à poser une brève question lors du second tour de questions.

Mr. Paré: Thank you, Mr. Chairman. When one tries to link the quest for security in the world to our own interests, I always feel that comments on the subject are a little simplistic, in the sense that we live in a world in which we are all interdependent. You only have to think about environmental impacts; when a disaster takes place somewhere, sooner or later we are affected by it. We must also take into consideration the problems of immigrants who want to leave their country to improve their living conditions. Every year 250,000 of them arrive in Canada, and we must realize it is difficult for them to leave their country and they only do it because they want to improve their living conditions, and that cannot be ignored. When we think of the 15 to 30 million displaced people because of national conflicts, they come to countries like Canada as refugees and we cannot ignore them. In the end, world security eventually affects us.

That being said, one might conclude that Canada should be involved in all missions. I don't think it should and I believe we should find another solution. Since the last war I think Canada took part in 30 odd peace missions. Was it too much? I don't think so, but I don't want to make a judgement.

This is my question: Would it be conceivable to use a new two-tiered intervention method? At first, the countries of the same continent should try to maintain security at home; then, the international community, through various mechanisms to be determined, could get involved to prevent erratic interventions.

I have a last comment to make. When one talks about peace missions, one often tends to say that because of its limited resources, Canada cannot be present everywhere. I agree to that to some extent. However, it seems to me that Canada's national defence is always slow to react to events. National Defence just bought destroyers that cost nearly a billion dollars a piece. They bought planes that also cost an enormous amount of money, and yesterday, some witnesses told us that, on the international level, we should have unarmed volunteers that would be ready to intervene everywhere in the world.

We have a \$12 billion defence budget and 70,000 men and women in our armed forces, yet, when the time comes to send peace missions, we claim that we lack the required resources. There seems to be a paradox that I find difficult to understand.

[Text]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Middlemiss, si vous voulez bien répondre à cette question. Peut-être pourrait-on faire un tour de table?

Prof. Middlemiss: I'm a little bit uncertain about how to respond to that. I think the idea of a non-armed Canadian force would be a contradiction in terms.

Your job is to communicate to the Canadian people that the military plays a certain basic function that is unlike any other function provided by any other organization in our society. The extent to which they value that function, through funding, etc., is another matter. We could debate whether \$11.5 billion or so much for frigates is a good or bad investment.

I find that too much of our discussion is on the individual pieces of equipment that the military tell us, with all their best military advice—and it's true that we have to be skeptical—are what they need to do what you, I, and everybody else tells them they have to do.

This is the catch they're faced with: they're not allowed to speak out and say that they simply don't have the capacity. One of the things I'll be recommending to your counterpart committee in a couple of weeks is that we should allow our senior military officials to tell us the true operational capacity and capabilities of our armed forces to carry out the mandated policies that we have given them.

You are talking in a broader sense, though, about the broader definition of security. I'm thinking of Robert Kaplan's *Atlantic Monthly* article on the coming anarchy, which is a bone-chilling account of new ethnic, environmental, and other causes of conflict in the future that will cut across national borders and the like. My problem with that is not that those issues aren't relevant to conflict, but that expanding the definition as a guide to policy makes it almost meaningless. It becomes so all-encompassing that extracting the military component for the armed forces, for example, becomes very difficult.

I go back to my answer to Senator Comeau that, yes, we are displaying and deploying a broader panoply of government services through elections and other agencies, even aid agencies, to deal with some of these issues, and we need to integrate these more. My fervent hope is that this committee will get together with its sister/brother committee in a true fashion.

We've never had an integrated security policy for Canada. We've always had a foreign policy track, often running parallel and saying they're going to talk to each other, and a defence policy track, and the decisions are made out of sync. I hope that we will really get all of the government departments involved in some of these questions, because they do cut across what used to be considered purely military and departmental responsibilities.

So I don't have a specific answer to your question other than to say that there is an option being touted today about Canada being the first in and perhaps first out of any conflict. I think your suggestion is a good one, and it's the way the

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Middlemiss, would you please answer this question. Perhaps we could go around the table?

M. Middlemiss: Je ne sais pas exactement comment y répondre. Je crois que l'idée d'une force canadienne sans armes est, en soi, une contradiction.

Votre tâche consiste à faire comprendre au peuple canadien que les militaires remplissent une fonction de base déterminée qui n'a rien de commun avec les autres fonctions assurées par d'autres organismes de notre société. Quant à dire si le budget concorde avec la valeur qu'on accorde à cette fonction, je n'en sais rien. On peut en effet se demander si une dépense d'environ 11,5 milliards de dollars pour ces frégates est un bon investissement, ou non.

À mon avis, le débat porte trop souvent sur le matériel dont les militaires nous disent, avec tous leurs arguments de militaires—et c'est vrai que nous devons nous montrer sceptiques—qu'ils en ont absolument besoin pour faire ce que vous, moi et tous les autres leur disent qu'ils ont à faire.

Voilà le dilemme auquel ils sont confrontés: ils ne peuvent pas parler librement et reconnaître qu'ils n'ont tout simplement pas la capacité nécessaire. L'une des recommandations que je ferai à vos homologues dans une quinzaine de jours est que nous devrions autoriser nos cadres militaires supérieurs à nous dire quelle est la véritable capacité opérationnelle de nos forces armées et dans quelle mesure elle est capable d'exécuter les politiques que nous leur avons imposées.

Vous parlez cependant d'une définition plus large de la sécurité. Je pense à l'article de Robert Kaplan dans l'*Atlantic Monthly* sur l'anarchie qui nous menace; c'est une description terrifiante des nouvelles causes ethniques, environnementales et autres de conflits qui s'étendront bien au-delà des frontières nationales. Certes, ce sont des questions pertinentes, mais utiliser une définition aussi large pour déterminer nos politiques lui enlève presque toute signification. Elle s'applique alors à tant de domaines qu'il devient difficile d'isoler, par exemple, la composante militaire.

Je reviens à ma réponse au sénateur Comeau dans laquelle je disais que nous déployons effectivement une plus large panoplie de services gouvernementaux, avec Élections Canada, à d'autres organismes, même ceux d'aide, pour régler certaines de ces questions, et qu'une plus grande intégration s'imposerait. Je nourris le ferme espoir que votre comité va vraiment se concerter avec le comité parallèle.

Il n'y a jamais eu de politique de sécurité intégrée pour le Canada. Nous avons toujours eu, souvent en parallèle, une politique étrangère et aussi une politique de défense, mais en dépit du fait que nous prétendons qu'il y a un dialogue entre les responsables, les décisions ne sont pas synchronisées. J'espère que nous pourrions vraiment associer tous les ministères fédéraux concernés au règlement de certaines de ces questions, car elles sortent du domaine des responsabilités purement militaires et ministérielles.

Je n'ai donc pas de réponse précise à vous donner, sinon qu'il y a l'option d'un Canada qui serait le premier à intervenir et, peut-être aussi, le premier à se dégager d'un conflit. Je crois que votre suggestion est bonne. C'est ainsi que le Conseil de

[Texte]

[Traduction]

Security Council is supposed to operate, in which you investigate, you have a dispute-settlement mechanism, and only in the last resort do you consider sanctions of a broad nature, perhaps even military.

sécurité est censé fonctionner. On étudie d'abord la situation, on dispose d'un mécanisme de règlement des différends et ce n'est qu'en dernier ressort qu'on envisage des sanctions plus générales, peut-être même militaires.

I take one issue with the senator's comments earlier. We have forgotten how to read the UN Charter. It was designed precisely to deal, through chapter 7, with these peace-enforcement operations, but it has never been equipped, staffed, or structured to deal with it and only now, some 50 years later, are we grappling with that.

Je ne suis cependant pas d'accord avec une remarque faite tout à l'heure par le sénateur. Nous avons oublié comment il fallait interpréter la Charte des Nations Unies. Le chapitre 7 prévoit précisément ces opérations d'imposition de la paix, mais les Nations Unies n'ont jamais eu l'équipement, le personnel, ou les structures nécessaires pour les mener, et ce n'est qu'aujourd'hui, 50 ans plus tard, que nous nous débattons avec ce problème.

Mr. Volpe: This is for Mr. Worthington and Mr. Stairs. The European Union represents, in my view, potentially the best market for Canada, from both the political and the economic sides. Four of the Group of Seven are resident in the European Union. Two of the countries built themselves up from total devastation 50 years ago to be on the leading edge of technology today, and their economies are both over the trillion-dollar U.S. mark.

M. Volpe: Je dis ceci à l'intention de M. Worthington et de M. Stairs. L'Union européenne constitue, à mon avis, le meilleur marché en puissance pour le Canada, que ce soit sur le plan politique ou économique. Quatre membres du Groupe des sept appartiennent à l'Union européenne. Totalemen en ruine il y a 50 ans, deux de ces pays sont aujourd'hui à la pointe de la technologie, et leurs économies dépassent toutes deux le trillion de dollars US.

• 1150

We have certain advantages in Canada—to use a term that Mr. Worthington used earlier, because of our demography—to have some extensive contacts in a couple of those countries, if not in all four.

Nous jouissons de certains avantage au Canada—pour reprendre un terme utilisé tout à l'heure par M. Worthington, à cause de notre démographie—parce que nous avons énormément de contacts dans deux de ces pays, sinon dans les quatre.

I'm wondering, first, if you would suggest that it is appropriate for us to establish some coordinating body, or some coordinated effort, to penetrate those markets, and, secondly, if you agree, what strategy you think we ought to employ as a country to get into those markets so we can develop at least an economic interest that will substantiate the enormous diplomatic investment that we have made in that unit?

Croyez-vous que nous devrions établir un organisme de coordination, ou coordonner nos efforts, pour nous tailler une place sur ces marchés? Deuxièmement, si vous le croyez, quelle stratégie pensez-vous que notre pays devrait utiliser pour pénétrer ces marchés afin de développer au moins des intérêts économiques justifiant l'énorme investissement diplomatique que nous avons consenti?

Mr. Worthington: I can be very brief. First, you've made an interesting assumption when you make the point that it's the best market, because that clearly is not something that anybody can say. It depends on the product and on whether that product is produced in those countries. Certainly, it's generally not a good idea to trade with someone who already has what you have to trade. So the fact that it's the best market is not a given, and the fact that it's big and impressive is not in any way interesting to a marketer, who needs to know other things before he can make that judgment.

M. Worthington: Je peux répondre très brièvement à cela. Premièrement, vous avez pris une hypothèse intéressante en disant que c'est le meilleur marché, car tout le monde n'est manifestement pas d'accord là-dessus. Cela dépend du produit et de ce que celui-ci soit produit ou non dans ces pays. D'une façon générale, ce n'est pas une très bonne idée de commercer avec un pays qui a les mêmes produits que vous. Il n'est donc pas évident que ce soit le meilleur marché, et le fait que celui-ci soit aussi important et impressionnant ne présente guère d'intérêt pour un commerçant qui a besoin de savoir d'autres choses avant de pouvoir porter un tel jugement.

Can we do something? Yes, we can. There's one thing I would recommend, and that is that we should give a lot of thought to the tax strategy that we have on foreign activity of Canadian companies, possibly making it easier for them to repatriate money into Canada.

Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire. Certainement. Ce que je recommanderais, c'est que nous étudions attentivement notre stratégie fiscale pour les activités étrangères de sociétés canadiennes, afin de leur faciliter, par exemple, le rapatriement d'argent au Canada.

It would be a very interesting idea, for example, to treat money that's made abroad less onerously than money that's made in Canada by Canadian companies acting abroad. In that way not only will you see more activity going to these places, but the money will actually return, which it isn't doing in all cases at the moment.

Ce serait, par exemple, une fort bonne idée d'accorder un traitement fiscal plus doux à l'argent gagné à l'étranger par les sociétés canadiennes qui ont des activités, que l'argent qu'elles gagnent au Canada. D'une part, cela stimulerait l'activité, mais cela permettrait également de rapatrier davantage d'argent au Canada, ce qui ne se fait pas toujours en ce moment.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you talking about the API rules, foreign accrual property income?

Le coprésident (M. Gauthier): Parlez-vous des règles du REATB, du revenu étranger accumulé tiré des biens?

[Text]

Mr. Worthington: I'm not familiar with the acronym.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay. I'm sorry. That's the acronym for foreign accrued capital.

Mr. Worthington: Yes, because right now it's taxed as though it were made in Canada. This is not a given. In other words, other countries have different rules with respect to this. Other countries view moneys that are made abroad as not being part of their domain. Canada has a rather aggressive tax strategy toward this, and it's counter-productive to foreign trade.

With respect to a unified effort to go abroad and sell products, I certainly would oppose that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We also have about 21 what we call "tax havens" in our legislation right now. I guess you would want to eliminate those. One of them is—

Mr. Worthington: What do you mean by "tax havens"?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You can ask Mr. Irving. He made \$400 million—

Mr. Worthington: Technically, if you have a Canadian company conducting business in these other so-called tax havens, then it has to pay the taxes as well as it would if it had done the business outside a tax haven—unless, of course, one chooses to change one's residency, which hopefully the kinds of people who make lots of money won't do, as Mr. Irving did.

What I'm suggesting here is that we should realize that the very people who would like to create this wealth and this economic activity and this trade are the kinds of folk who can afford plane tickets. They leave countries like this. They don't come to them.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Some weeks ago we established a practice of putting several questions, and all I want is a no or a yes from each one of the panellists. It's a little test.

Docteur Patry, avant que je pose ma question, vous voulez poser une question supplémentaire?

M. Patry: Si j'ai le temps, oui.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est parce qu'on doit ajourner à 12 heures, puis reprendre à 13 heures; alors on n'a pas beaucoup de temps.

Mr. Patry: We have been told that we should converge to do preventive diplomacy rather than the curative diplomacy that you are doing now, to maintain peace, but also to create crisis management. Do you think that the role of original associations such as the OAS and OAU should be emphasized within NATO?

[Translation]

M. Worthington: Je ne connais pas ce sigle.

Le coprésident (M. Gauthier): Bien. Excusez-moi. Cet acronyme signifie revenu étranger accumulé tiré des biens.

M. Worthington: Oui, parce que cet argent est actuellement imposé de la même façon que s'il avait été gagné au Canada. Ce n'est pas obligatoire. En d'autres termes, d'autres pays appliquent des règlements différents dans ce domaine. Ils considèrent que l'argent gagné à l'étranger n'appartient pas à leur domaine. Le Canada pratique une stratégie fiscale assez agressive dans ce domaine, et celle-ci porte préjudice au commerce étranger.

Quant à la coordination des efforts pour vendre nos produits à l'étranger, j'y suis totalement opposé.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons également 21 «paradis fiscaux» en ce moment. J'imagine que vous voudriez les éliminer. L'un d'entre eux est. . .

M. Worthington: Qu'entendez-vous par «paradis fiscaux»?

Le coprésident (M. Gauthier): Posez donc la question à M. Irving. Il a gagné 400 millions de dollars. . .

M. Worthington: Techniquement, si une société canadienne a des activités dans ces «paradis fiscaux», elle doit payer les mêmes impôts que si ces activités avaient lieu ailleurs—à moins, bien entendu qu'elle décide de changer son lieu de résidence, ce que, je l'espère, à la différence de M. Irving, ne feront pas les personnes qui gagnent beaucoup d'argent.

Ce que je veux dire, c'est qu'il faut bien comprendre que les personnes qui veulent créer cette richesse, cette activité économique et commerciale, ont largement les moyens de s'offrir un billet d'avion. Elles quittent des pays tels que le nôtre. Elles ne viennent pas s'y installer.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

Il y a quelques semaines, nous avons adopté une méthode qui consiste à poser plusieurs questions et tout ce que j'attends de chacun des membres du groupe c'est qu'ils y répondent simplement par un oui ou par un non. C'est un petit test.

Dr. Patry, before I ask my question, would you like to ask a supplementary question?

Mr. Patry: If there is enough time, yes, I would.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): As we must adjourn at noon and resume at 1 p.m., we do not have much time.

M. Patry: On nous a dit que l'on devrait viser à employer une diplomatie préventive plutôt que la diplomatie curative actuelle, pour maintenir la paix, mais aussi pour gérer les crises. Pensez-vous qu'on doive donner un rôle plus important à de vieilles associations telles que l'OEA et l'OUA au sein de l'OTAN?

• 1155

Prof. Middlemiss: Yes, sure.

M. Middlemiss: Oui, certainement.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. English, I believe you have a short question.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur English, je crois que vous avez une brève question à poser.

[Texte]

Mr. English: I wanted to follow up on your point, Denis, because we didn't talk about it, at least while I was here, regarding the Canadian studies programs in Europe, which are extraordinarily successful in terms of membership. Of course, they are heavily subsidized, largely by the Department of Foreign Affairs. Why do you think these are worthwhile initiatives, which you clearly do? Some of our friends have criticized them as patronage ridden and basically paying money to Europeans artificially to generate interest in Canadian studies.

Prof. Stairs: Look, there's no question that a lot of them would die instantly if it were not for government subsidy and so on. I mentioned the Canadian studies programs as an example. Actually, I'm thinking of the whole array of academic exchanges, student exchanges, faculty exchanges, Canadian studies programs, fellowship programs and so forth. The answer, very simply, is that I think over the long haul it creates awareness of opportunities in Canada and contacts in Canada, which will accrue to our advantage, not only diplomatically but, perhaps even more important, commercially.

I was stunned. For example, I was recently in Madrid. I had no idea the Canadian studies program was as active in Spain as it is. That means there's a small coterie, however small, of Spaniards who know something about Canada, who wouldn't be there if that Canadian studies program wasn't operating. The only other linkages we have are Canadians who want to study Spanish and spend a term or a year in Spain for that purpose. I think the more of that sort of thing the better.

I want to have an argument after this session with Mr. Worthington about the purpose of education.

One of the things that I think the educational establishment can help to do is to create in Canada people who are comfortable in and aware of foreign cultures and languages. If we had a bit more of that, we'd be a bit more comfortable operating in some of the strange environments that I know he's trying to penetrate.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Now, starting with Mr. Matthews, Mr. Matthews, should Canada remain in a reconfigured NATO? Yes or no?

Mr. Matthew: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Stairs?

Prof. Stairs: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Worthington?

Mr. Worthington: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Middlemiss?

Prof. Middlemiss: Yes.

[Traduction]

M. English: Je voulais revenir sur ce que vous disiez, Denis, parce que nous n'avons pas parlé, du moins lorsque j'étais là, des programmes d'études canadiennes en Europe, qui ont énormément de succès et qui sont très fréquentés. Bien sûr, ils bénéficient de subventions importantes, celles du ministère des Affaires étrangères en particulier. Pourquoi pensez-vous que ce soient des initiatives valables, ce qui est manifestement votre avis? Certains de nos amis les ont critiquées, parce qu'ils trouvent que le favoritisme y sévit et que, dans la pratique, c'est une façon artificielle de payer de l'argent aux Européens pour susciter un intérêt pour les études canadiennes.

M. Stairs: Indiscutablement, beaucoup de ces programmes disparaîtraient immédiatement sans l'aide financière du gouvernement. J'avais mentionné les programmes d'études canadiennes à titre d'exemple. En fait, ce à quoi je songe, c'est à toute la gamme des échanges universitaires, des échanges d'étudiants, de professeurs, des programmes d'études canadiennes, des programmes de bourse, etc. En deux mots, j'estime qu'à long terme ces programmes permettent de sensibiliser les étrangers aux possibilités offertes au Canada et aux contacts qu'ils peuvent y établir, et que ce sera à notre avantage non seulement sur le plan diplomatique mais, ce qui est peut-être plus important encore, sur le plan commercial.

Lors d'un voyage récent à Madrid, j'ai ainsi découvert que le programme d'études canadiennes y était extrêmement actif, ce dont je n'avais pas la moindre idée. Je n'en revenais pas. Cela signifie qu'il y a un groupe d'Espagnols, peu importe qu'il soit petit, qui connaît un peu le Canada, et qui ne serait pas là si ce programme d'études canadiennes n'existait pas. Les seuls autres contacts sont ceux qu'établissent les Canadiens qui veulent étudier l'espagnol et passent un trimestre ou un an en Espagne pour cela. À mon avis, plus il y aura de programmes de ce genre, mieux cela vaudra.

Après cette séance, j'ai l'intention de reprendre M. Worthington sur son interprétation du rôle de l'éducation.

Une chose à laquelle les établissements d'enseignement peuvent contribuer, c'est la formation de Canadiens qui ont une bonne connaissance des cultures et des langues étrangères et qui s'y sentent à l'aise. S'ils étaient plus nombreux, ils trouveraient un peu plus facile de travailler dans certains des marchés qu'ils veulent pénétrer mais qui leur paraissent actuellement très étrangers.

Le coprésident (M. Gauthier): Commençons par M. Matthews. Monsieur Matthews, le Canada devrait-il demeurer membre d'un OTAN réorganisé? Oui ou non?

M. Matthews: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Stairs?

M. Stairs: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Worthington?

M. Worthington: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Middlemiss?

M. Middlemiss: Oui.

[Text]

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I hear yes, okay. Second question. Canada's economic relationship with Europe is mature; therefore, Canada's trade development resources can be transferred elsewhere. Mr. Worthington, starting with you, yes or no. You were the one who made that statement.

Mr. Worthington: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Middlemiss?

Prof. Middlemiss: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Stairs?

Prof. Stairs: Some.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Boardman?

Prof. Boardman: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Matthews, some. There are two somes and three yeses. Okay.

Prof. Middlemiss: I didn't realize you were going to weed out for two.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The government's main role in developing trade with Europe should be limited to setting the regulatory environment and ensuring a supportive domestic environment. Mr. Worthington, again.

Mr. Worthington: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Boardman, Mr. Middlemiss, Mr. Matthews?

Prof. Boardman: Yes.

Prof. Middlemiss: Yes.

Mr. Matthews: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Last question. Europe remains the main area of security concerns for Canada. Let's start with Mr. Matthews.

Mr. Matthews: No.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Boardman?

Prof. Boardman: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Stairs?

Prof. Stairs: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Worthington?

Mr. Worthington: I guess we're including the eastern bloc countries in Europe, so yes.

Prof. Middlemiss: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, gentlemen. I appreciated very much this morning's session. I wanted to conclude on that note, because this is what I drew from the discussions, and we did get some good advice this morning.

Le coprésident (M. Gauthier): Tout le monde a donc répondu par oui. Deuxième question. Les relations économiques du Canada avec l'Europe sont déjà fermement établies; les ressources que notre pays consacre au développement du commerce devraient donc être transférées ailleurs. Monsieur Worthington, en commençant par vous, oui ou non? C'est vous qui avez dit cela.

M. Worthington: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Middlemiss?

M. Middlemiss: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Stairs?

M. Stairs: Certaines.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Boardman?

M. Boardman: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Matthews, certaines. Nous avons donc deux «certaines» et trois «oui». Bien.

M. Middlemiss: Je ne me rendais pas compte que vous visiez en arriver à deux.

Le coprésident (M. Gauthier): Le rôle principal de développement du commerce avec l'Europe devrait se limiter à établir les règles pertinentes et à assurer des conditions intérieures favorables. Encore à vous, monsieur Worthington.

M. Worthington: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Boardman, monsieur Middlemiss, monsieur Matthews?

M. Boardman: Oui.

M. Middlemiss: Oui.

M. Matthews: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Dernière question. L'Europe demeure la principale zone de préoccupation sur le plan de la sécurité pour le Canada. Commençons par M. Matthews.

M. Matthews: Non.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Boardman?

M. Boardman: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Stairs?

M. Stairs: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Worthington?

M. Worthington: Si vous incluez là-dedans les pays du bloc de l'est, oui.

M. Middlemiss: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, messieurs. J'ai beaucoup apprécié la séance de ce matin. Je voulais conclure sur cette note, car c'est l'impression que j'ai retirée de ces discussions, et nous avons entendu d'excellents conseils ce matin.

[Texte]

I want to thank you all for your contribution to this process. I hope to see you soon. Thank you very much.

This meeting is suspended until 1 p.m.

[Traduction]

Je tiens à vous remercier tous de votre contribution. J'espère vous revoir bientôt. Je vous remercie vivement.

La séance est levée. Le Comité reprendra à 13 heures.

AFTERNOON SITTING

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

• 1310

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I'd like to call this meeting to order. I'm substituting for our chairman, who is being interviewed on a radio program. He will be returning at 2 p.m. A couple of the other members of the committee are checking out of the hotel, which they're required to do by 1 p.m., and they're already a bit late in doing so.

We have three groups here: Mr. Juan Tellez, assistant director of the International Education Centre at St. Mary's University; Mr. René Dagenais, who's program officer of Canada World Youth, Halifax; and Jim Delaney, who was a past participant with the youth exchange program; and finally Mr. David Ferns of the Nova Scotia Global Education Project in Bridgewater, Nova Scotia. I'd like to begin with Mr. Tellez.

Mr. Juan Tellez (Assistant Director, International Education Centre, St. Mary's University): Good afternoon. More environmental development education is needed for Canadians. The International Education Centre at St. Mary's University had expressed a wish to make a submission to the committee both in writing and at the hearing. Our various development educational activities have not permitted us to prepare a written submission, but we welcome this opportunity to make a brief verbal presentation.

The International Educational Centre, otherwise known as IEC, has been involved in doing development education in Nova Scotia for over 20 years. Over this period we have had the opportunity to try different approaches and to assess barriers to more effective development education. We recently finished developing a database for the IDRC on public education programming in Canada, which addresses development and environmental issues. This gave us some comparative insight to properly address development education tasks. The IEC supports the recommendation from the Canadian Council for International Cooperation, CCIC—of which the IEC is a member—which you have already received last Thursday in Ottawa. In particular, we support the recommendation that the government should try to achieve the goal of allocating 5% of ODA funds to development education. We hope this can be achieved as soon as possible. We remind you that development education creates jobs in Canada.

Considerable attention was paid to development education by a special council created by the former government. It is regrettable that certain recommendations of the council have not been implemented. For example, IEC was discouraged by government agencies from applying for multi-year funding.

In the process of this foreign policy review, it is very important to underline the difference between social marketing and public affairs activities and development education. The latter provides space and time for reflection and debate. We uphold

Le coprésident suppléant (M. English): Je déclare la séance ouverte. Je remplace notre président, qui est en train de donner une interview à la radio. Il sera de retour à 14 heures. Quelques autres membres du comité sont en train de régler leurs factures d'hôtel, ce qu'ils doivent faire avant 13 heures, ils sont déjà un peu en retard pour cela.

Nous allons entendre trois groupes: M. Juan Tellez, directeur adjoint du Centre d'éducation internationale de St. Mary; M. René Dagenais, qui est responsable de programme de Jeunesse Canada Monde, Halifax; et M. Jim Delaney, qui est un ancien participant au programme d'échange de jeunes; enfin, nous recevons M. David Ferns, du Nova Scotia Global Education Project, de Bridgewater en Nouvelle-Écosse. Nous allons commencer par M. Tellez.

M. Juan Tellez (directeur adjoint, Centre d'éducation internationale, université St. Mary): Bon après-midi. Il faut offrir aux Canadiens davantage d'éducation pour le développement dans la perspective de l'environnement. Le Centre d'éducation internationale de l'université St. Mary a exprimé le désir de présenter un mémoire au comité et de comparaître lors de ces audiences. Nos diverses activités d'éducation pour le développement ne nous ont pas permis de rédiger de mémoire, mais nous sommes heureux de l'occasion qui nous est offerte de faire un petit exposé oral.

Le Centre d'éducation internationale s'occupe d'éducation pour le développement en Nouvelle-Écosse depuis plus de 20 ans. Nous avons eu l'occasion, pendant tout ce temps, de mettre à l'essai différentes approches et d'évaluer les obstacles qui s'opposent à une éducation pour le développement plus efficace. Nous avons récemment mis la dernière main à une banque de données pour le CRDI concernant les programmes d'éducation publique au Canada et qui couvre notamment les sujets du développement et de l'environnement. Cela nous a apporté des données comparatives permettant de mesurer les tâches qu'il convient d'entreprendre en matière d'éducation pour le développement. Le centre appuie la recommandation du Conseil canadien pour la coopération internationale, le CCCI—dont il est membre—et que vous avez déjà reçu à Ottawa jeudi dernier. Nous soutenons en particulier la recommandation demandant que le gouvernement se fixe pour objectif d'attribuer 5 p. 100 des fonds de l'APD à l'éducation pour le développement. Nous espérons que cela pourra être fait le plus rapidement possible. Nous vous rappelons que l'éducation pour le développement crée des emplois au Canada.

Un conseil spécial créé par l'ancien gouvernement s'est penché de près sur l'éducation pour le développement. Il est regrettable que certaines de ses recommandations n'aient pas été suivies. Par exemple, les organismes gouvernementaux ont découragé le centre de demander un financement pluriannuel.

Aux fins de cet examen de la politique étrangère, il importe de bien souligner la différence qui existe entre le marketing social des affaires publiques et l'éducation pour le développement. Cette dernière offre du temps et des lieux pour

[Text]

that more high-quality development education is needed in Canada in order to (a) make us aware that we live in an era where our common security depends upon the relationship between global and social justice and our own well-being at home; (b) save us from information overload, helping us sort out what is relevant for becoming responsible citizens in Canada and globally; (c) increase our capacity to contribute to discussion and action with regard to global change and sustainable development, and build a base for forward-looking policies and effective development assistance; (d) help us to think clearly about fundamental concepts for development and to be able to formulate policies that will be socially equitable and environmentally sound.

In order to have more and better development education in Canada, it's essential that serious attention be given to both the strategy for development education and popular participation in programming.

A number of problems are yet unresolved for development education:

a) there is a vacuum in regards to provision of leadership or coordination that could help develop strategies and methodologies, and encourage coordinated efforts.

b) the distribution of funds, with 75% going to national organizations and 25% going to locally based organizations, is not appropriate, considering the local focus of development education work.

c) CIDA guidelines for funding university linkage projects are inadequate. For example, the tier two project for which the ceiling is \$750,000 over five years is required to spend 10% on development education. This 10% is divided between the Canadian university and southern partner. Thus, there will be only \$7,500 per year for development education in Canada. This amount is just too small for any development education initiative.

d) Decision-making levels of government for development education lack visible minorities and indigenous peoples' participation. Often decisions and planning for development education are made for them but without them. The IEC has the virtue of being a multi-ethnic, multi-racial team.

The IEC would like to highlight that it's important that CIDA itself has expertise in development education so it can assess and contribute to improved programming. But this cannot be done through ad hoc contracts with occasional consultants.

[Translation]

la réflexion et le débat. Nous considérons qu'une éducation pour le développement de la plus haute qualité est requise au Canada afin (a) de nous sensibiliser au fait que nous vivons dans une ère où la sécurité collective dépend du rapport entre la justice sociale à l'échelle de la planète et notre bien-être national; (b) de nous préserver de la surabondance d'informations en nous aidant à faire le tri de ce qui est nécessaire pour devenir des citoyens responsables du Canada et du monde; (c) d'augmenter notre capacité à contribuer au débat et aux actions intéressant le changement et le développement durable planétaire et de construire le fondement de politiques prospectives et d'une aide efficace au développement; (d) de nous aider à concevoir clairement les concepts fondamentaux en matière de développement et à formuler des politiques qui soient socialement équitables et écologiquement rationnelles.

Si l'on veut améliorer l'éducation pour le développement au Canada, il est indispensable de prêter attention à la fois à la stratégie en la matière et à la participation publique à ces programmes.

• 1315

Il se pose encore un certain nombre de problèmes qui n'ont pas trouvé de solution:

a) Il existe un vide à remplir sur le plan du leadership ou de la coordination requise pour élaborer des stratégies et des méthodes et favoriser des efforts concertés.

b) La répartition des fonds, dont 75 p. 100 vont à des organisations nationales et 25 p. 100 à des organisations locales, est inappropriée, étant donné que le travail d'éducation pour le développement se fait surtout localement.

c) Les lignes directrices de l'ACDI régissant le financement les projets de couplage universitaire laissent à désirer. Par exemple, le projet de deuxième niveau, pour lequel le plafond est de 750 000\$ sur cinq ans, est tenu de consacrer 10 p. 100 à l'éducation pour le développement. Ces 10 p. 100 sont divisés entre l'université canadienne et son partenaire du sud. Ainsi, il n'y aura que 7 500 \$ par an attribués à l'éducation pour le développement au Canada. Ce montant est nettement trop faible pour qu'aucune initiative en la matière puisse être prise.

d) Aux paliers gouvernementaux où se prennent les décisions touchant l'éducation pour le développement, les minorités visibles et les Autochtones sont insuffisamment représentés. Très souvent, les décisions et la planification touchant l'éducation pour le développement sont faites pour eux, mais sans eux. Le centre, pour sa part, a pour vertu d'être une équipe pluri-ethnique et pluri-raciale.

Le centre souligne qu'il importe que l'ACDI elle-même possède des connaissances spécialisées en matière d'éducation pour le développement de façon à pouvoir évaluer les programmes et contribuer à une programmation de meilleure qualité. Mais cela ne peut être fait au moyen de contrats ponctuels passés avec des consultants occasionnels.

[Texte]

One of the biggest obstacles today to providing a true picture of development issues is the "pornography of poverty" fund-raising advertising messages. These messages create negative images and discourage public commitment to solidarity and development. These images have unintended consequences in Canada, where they provoke stereotypical views about recent immigrants from the south.

We hope you will give our thoughts on the matter of development education due consideration, and we urge you to deliver adequately on this important aspect of international development work. Thank you for your time and attention.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much, Mr. Tellez.

Our second presenters on the subject of international education, which is the common theme for this session, are Mr. Dagenais and Mr. Delaney. Do you have copies of your report? If so, we could circulate those.

Mr. James Delaney (Past Participant, Youth Exchange Program, Canada World Youth): Yes, we do.

First I would like to introduce myself. My name is Jim Delaney and I'm a past participant of Canada World Youth and a student of international development studies at Dalhousie University in Halifax.

Canada World Youth is a private non-profit organization that offers youth programs between Canadians and young people in Asia, Africa, Latin America, and the Caribbean.

Canadian participants are selected from all provinces and territories. Each group represents Canada's population based on region, sex, language, urban or rural background, and family income. This year approximately 400 Canadian youth will take part in the Canada World Youth program. About 100 young people from across Canada and from Egypt, Ecuador, and Jamaican countries will be in the Atlantic region again this year.

They will be living with families in various communities and involved in volunteer placements. These participants will be in contact with thousands of youth from our region during the program, living with them and learning with them.

I'm here to express my support for youth to be involved as an active participant in the process of development both in Canada and internationally. Canada World Youth promotes youth participation and a variety of development education programs in Canada and in developing countries.

Our mission is to increase people's ability to participate actively in the development of just, harmonious, sustainable societies. This is achieved by working in partnerships based on integrity and respect for differences.

In Canada World Youth's statement of principles we express, among other things, that we believe in a development process that encourages youth to take an important role and gives all people the right and the opportunity to play an active and deciding role in the development process.

[Traduction]

L'un des grands obstacles qui empêche de donner au public une compréhension réelle des problèmes de développement sont les messages publicitaires des organismes de collecte de fonds qui se livrent à une véritable «pornographie» de la pauvreté. Ces messages engendrent des images négatives et découragent le public de s'engager pour la solidarité et le développement. Ces images ont des conséquences imprévues au Canada, où elles alimentent les stéréotypes sur les immigrants de fraîche date venant du sud.

Nous espérons que vous tiendrez dûment compte de nos vues sur l'éducation pour le développement et que vous saurez formuler des recommandations avisées sur cet aspect important du travail de développement international. Je vous remercie de votre temps et de votre attention.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci beaucoup, monsieur Tellez.

Les deuxièmes intervenants sur la question de l'éducation internationale, le thème de cette séance, sont messieurs Dagenais et Delaney. Avez-vous des exemplaires de votre mémoire? Si oui, nous aimerions que vous les distribuez.

M. James Delaney (ancien participant, Programme d'échanges jeunesse, Jeunesse Canada Monde): Oui.

Je voudrais tout d'abord me présenter; je me nomme James Delaney et je suis un ancien participant à un programme d'échanges de Jeunesse Canada Monde et j'étudie le développement international à l'Université Dalhousie de Halifax.

Jeunesse Canada Monde est une organisation privée sans but lucratif qui offre des programmes d'échanges de jeunes entre le Canada et l'Asie, l'Afrique, l'Amérique Latine et les Caraïbes.

Les participants canadiens sont sélectionnés dans toutes les provinces et tous les territoires. Chaque groupe est représentatif de la population canadienne du point de vue de la région, du sexe, de la langue, de l'origine urbaine ou rurale et du revenu familial. Cette année, environ 400 jeunes Canadiens prendront part au programme de Jeunesse Canada Monde. Une centaine de jeunes venant de tout le Canada et d'Égypte, de l'Équateur, de la Jamaïque séjourneront cette année dans la région Atlantique.

Ils seront reçus dans des familles de diverses localités et participeront à des travaux bénévoles. Ils se trouveront ainsi en contact avec des milliers de jeunes de la région, vivant avec eux et apprenant auprès d'eux.

Je suis ici pour exprimer mon appui à la participation active des jeunes au processus de développement, tant au Canada qu'à l'étranger. Jeunesse Canada Monde promeut cette participation des jeunes ainsi que divers programmes d'éducation pour le développement au Canada et dans les pays en développement.

Notre mission consiste à renforcer la capacité du public en général à participer activement au développement de sociétés justes, harmonieuses et durables, par le biais de partenariats reposant sur l'intégrité et le respect des différences d'autrui.

Dans la déclaration de principe de Jeunesse Canada Monde, nous exprimons, entre autre, notre croyance en un processus de développement qui encourage les jeunes à jouer un rôle de premier plan et donne à tous le droit et la possibilité de jouer un rôle actif et décisif.

[Text]

Never before in the last few decades have the full integration and active participation of young people in the workforce and society in general been so difficult. This is a phenomenon present not only in Canada but also in many of our exchange countries in the developing world, where the situation is even more critical for youth.

This process is not just another statistic. It is one of participation or non-participation of youth, of human potential that remains underdeveloped. How will youth be trained and motivated to support development in our community and globally? How will we ensure that youth from developing countries play a larger role in their own development? We must receive support for our involvement.

From August 1993 to March 1994 I was a participant in the Canada World Youth program in Souris, Prince Edward Island, and in Jamaica. During that time I had the opportunity to learn a great deal about development; not only personal development but also our development in Canada and internationally.

One of the most important learnings in Canada World Youth is that each voice counts. There are many voices of youth, but often we are overlooked. We need support for youth programs, for youth to be involved in the development process. There are very few opportunities for youth to be involved in this process. Who is facilitating linkages and exchanges among youth groups here and for youth in developing countries?

In Prince Edward Island and in Jamaica I was involved as a volunteer with the Department of Health. Together with my counterpart from Jamaica, we carried out projects that allowed us to realize the importance of being actively involved in development issues at the community level.

Through my own experience with Canada World Youth I was immersed with people my own age from across Canada and Jamaica. We learned a great deal about the lack of opportunities that face all youth. We discovered that although we have very different lifestyles, we often share many of the same concerns about our future.

I'm committed to being involved in the development of active participation of youth in all areas of our society. Strategies must be developed that allow Canadian youth to have a role globally in youth and development issues. A strong portion of young Canadians presently working internationally have had the opportunity to participate in Canada World Youth or other organizations such as Canadian Crossroads International and CUSO.

In countries around the world youth who participated in Canadian integrated programs are working with NGOs and with their governments. They have learned the skills necessary to work internationally, where cultural comprehension, mediation, and negotiation are vital. They have learned the skills of community building. They are now leaders in their own countries.

[Translation]

Jamais encore, au cours des dernières décennies, l'intégration et la participation des jeunes à la population active et à la société en général n'ont été aussi problématiques. C'est un phénomène qui se manifeste non seulement au Canada, mais aussi dans un grand nombre des pays du tiers-monde avec lesquels nous avons des échanges, où la situation des jeunes est encore plus critique.

Ce phénomène ne se réduit pas à une simple statistique. Ce qui est en jeu, c'est la participation ou la non-participation des jeunes, la mise en jachère de tout un potentiel humain. Comment va-t-on former et motiver les jeunes à oeuvrer pour le développement chez nous et dans le monde? Comment allons-nous assurer que les jeunes dans les pays en développement jouent un rôle plus important dans leur propre développement? Nous avons besoin d'aide pour participer.

Entre août 1993 et mars 1994, j'ai participé à l'un des programmes de Jeunesse Canada Monde à Souris, dans l'Île-du-Prince-Édouard et en Jamaïque. Cela m'a permis d'en apprendre beaucoup sur le développement, non seulement le développement personnel, mais aussi le développement au Canada et dans le monde.

L'un des enseignements les plus importants que l'on retire des programmes de Jeunesse Canada Monde est que chaque voix compte. Il y a beaucoup de voix de jeunes, mais elles sont souvent ignorées. Il faut aider les programmes pour les jeunes, les programmes qui permettent aux jeunes de participer au processus de développement. Les occasions sont rares pour les jeunes. Qui facilite les couplages et les échanges entre groupes de jeunes ici et dans les pays en développement?

À l'Île-du-Prince-Édouard et en Jamaïque, j'ai travaillé comme bénévole pour le ministère de la Santé. Avec mon homologue jamaïcain, nous avons mené à bien des projets qui nous ont permis de réaliser l'importance du travail de développement au niveau communautaire.

À l'occasion de ces échanges de Jeunesse Canada Monde, je me suis trouvé associé à des jeunes de mon âge venant de tout le Canada et de Jamaïque. Nous en avons beaucoup appris sur le manque de perspectives offertes à la jeunesse. Nous avons découvert que, en dépit de nos modes de vie très différents, nos préoccupations pour l'avenir sont souvent les mêmes.

Je suis déterminé à oeuvrer pour une plus grande participation des jeunes dans tous les domaines de la société. Il faut élaborer des stratégies permettant à un jeune Canadien de jouer un rôle à l'échelle mondiale à l'égard des problèmes de la jeunesse et du développement. Une forte proportion des jeunes Canadiens qui travaillent actuellement au niveau international sont issus des programmes de Jeunesse Canada Monde ou de ceux d'autres organisations telles que Carrefour canadien international et CUSO.

Dans tous les pays du monde, des jeunes qui ont participé aux programmes intégrés canadiens travaillent avec les ONG et leurs gouvernements nationaux. C'est là qu'ils ont acquis les aptitudes nécessaires au travail international, où la compréhension culturelle, la médiation et la négociation sont des atouts essentiels. C'est là qu'ils ont acquis des aptitudes nécessaires au développement de la conscience communautaire. Ils sont maintenant des dirigeants de leurs pays d'origine.

[Texte]

Unfortunately, this is not true for Canadian youth. The government spends less than 1% of its global aid budget of nearly \$2 billion on youth programming. I sincerely hope that the Canadian youth can depend on you, committee members, to ensure that our voice is heard. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much, Mr. Delaney. Mr. Dagenais.

M. René Dagenais (agent de programme, Jeunesse Canada Monde): J'accompagne M. Delaney.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Our third presenter is David Ferns of the Nova Scotia Global Education Project in Bridgewater. Mr. Ferns.

Mr. David Ferns (Director, Nova Scotia Global Education Project): Mr. Chairman, hon. members of the committee, it may seem somewhat distant from the classrooms of a Nova Scotia high school to the work of this committee, but it is precisely because that distance is in fact so short that I presume to attend here.

I'm a high school teacher on secondment as the director of this provincial Nova Scotia Global Education Project. As such it is my task to help teachers realize the interdependent nature of our world. This is done in a variety of places in the curriculum but in particular, in this province, in compulsory courses for all grade 12 students.

This interdependence has therefore to be explained to students. Many of them do not realize how much their existence is dependent upon international trade, and always has been in Canada. Politically, many of them are struggling to understand that the freedoms they live by have been constructed through the sacrifice of many generations before them.

In a word, they are only partially aware of the fact that foreign policy, in particular trade and defence policy, vitally affects their everyday lives. The clothes on their back, the shoes on their feet, the food they eat, the music they listen to, the media through which they are entertained are all examples of a thoroughly interdependent existence.

This means we can do nothing here in Canada in terms of trade without affecting the lives of countless others that we will likely never see. It is vital that foreign policy be both realistic and foresighted—realistically nationalistic and foresightedly global.

I strongly urge you to support a foreign policy that puts Canada and Canadian needs in a just and honourable relationship with those of other peoples and nations, particularly those of the south.

Let us not forget, as hard as times are here, we still enjoy one of the best standards of living anywhere in the world. We do this as the result of trade, and it is in our long-term interest as well as being morally impelling to set policy that is both just

[Traduction]

Malheureusement, ce n'est pas vrai des jeunes Canadiens. Le gouvernement consacre moins de 1 p. 100 de son budget d'aide globale de près de 2 milliard de dollars aux programmes destinés aux jeunes. J'espère sincèrement que les jeunes Canadiens pourront s'en remettre à vous, mesdames et messieurs les membres du Comité, pour s'assurer que leurs voix soient entendues. Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci beaucoup, monsieur Delaney. Monsieur Dagenais.

Mr. René Dagenais (Program Officer, Canada World Youth): I am with Mr. Delaney.

Le coprésident suppléant (M. English): Notre troisième intervenant est David Ferns du Nova Scotia Global Education Project de Bridgewater. Monsieur Ferns.

M. David Ferns (directeur, Nova Scotia Global Education Project): Monsieur le président, honorables membres du Comité, le travail de ce comité peut sembler très éloigné de celui des salles de classe d'une école secondaire de Nouvelle-Écosse, mais c'est finalement parce que cette distance est si courte que j'ai eu la présomption de me présenter ici.

Je suis enseignant du secondaire détaché au poste de directeur de ce projet provincial, la Nova Scotia Global Education Project. J'ai pour mission d'aider les enseignants à prendre conscience de l'interdépendance qui caractérise notre monde. Le sujet est abordé à divers points du programme d'enseignement mais en particulier, dans notre province, dans les cours obligatoires que suivent tous les élèves de 12^e année.

Cette interdépendance doit être expliquée aux élèves. Nombre d'entre eux ne se rendent pas compte à quel point leur existence est déterminée par le commerce international, et l'a toujours été au Canada. Politiquement, nombre d'entre eux ont du mal à saisir que les libertés dont ils jouissent aujourd'hui ont été forgées par les sacrifices des nombreuses générations qui les ont précédés.

En un mot, ils n'ont que partiellement conscience du fait que la politique étrangère, et en particulier la politique commerciale et militaire, détermine en grande partie leur vie quotidienne. Les vêtements et les chaussures qu'ils portent, la nourriture qu'ils mangent, la musique qu'ils écoutent, les médias qui les distraient sont tous des manifestations d'un monde où règne l'interdépendance.

Cela signifie que nous ne pouvons rien faire ici au Canada en matière d'échange qui ne touche pas la vie d'une multitude de gens que nous ne verrons sans doute jamais. Il est vital que la politique étrangère soit à la fois réaliste et visionnaire—réalistiquement nationaliste et visionnairement planétaire.

Je vous exhorte à appuyer une politique étrangère qui inscrive le Canada et les besoins canadiens dans un rapport juste et honorable avec ceux des autres peuples et nations, particulièrement ceux de la jeunesse.

N'oublions pas, en ces temps de crises économiques, que nous continuons à jouir d'un des niveaux de vie les plus élevés du monde. Nous le devons au commerce international, et il est dans notre intérêt à long terme, sans compter qu'il s'agit d'une

[Text]

and economically viable. If one or the other takes precedence, we are doomed. Right now our fixation is with the economy. I urge you to take seriously our consideration and our obligations to share the available resources equitably.

It's one thing for teachers like myself to raise awareness and knowledge levels of young people. However successful we are at that job, one thing develops cynicism and disrespect for others quicker than anything else—the sight of our leaders chasing after every dollar in sight, exclusive of every other consideration.

Granted, jobs here are our first priority, but it is still vital that the Government of Canada be seen to set policy that takes into account the lives of the most disadvantaged, both locally and globally.

This means giving a clear message to our young people that people come first. Thus there may be times when our trade and foreign policies have to risk the criticism that we could earn more money by being hard-nosed. If you're too hard-nosed it becomes very difficult to breathe.

Young people in this country desperately need hope. This hope can be provided by setting foreign policy that shows a distinctly Canadian image of the way the world should be. This means an image that recognizes empirical reality without being determined exclusively by it.

Our past actions have been such that we are now regarded with some considerable respect by countries in the south. This situation will not continue for long if we continue to trade and enforce debt in such a way that ignores the human dimension of foreign policy.

Now young people know more about the world on a superficial level than perhaps any generation before them. If we do not give them a context for that knowledge that is distinctly Canadian without being unrealistically nationalistic, we make the worst of all mistakes. Not only do we produce poor foreign policy—one that falls in line with our largest neighbours or our richest trading partners—but we will also sour yet another generation of Canadian youth by dissuading them from making the contribution they might make.

I plead with you to listen to those who work most closely with those who have been disadvantaged by our actions in the past—the NGO community, both here and abroad. I would recommend a policy that includes active engagement of young people in cross-cultural experience and a policy that first and foremost puts people at the front.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much, Mr. Ferns. I took note of your comment, "If you're too hard-nosed it becomes difficult to breathe", which is worth recording.

Mr. Ferns: There is a patent on it.

Some hon. members: Oh, oh!

[Translation]

exigence morale, de pratiquer une politique qui soit à la fois juste et économiquement viable. Si l'un ou l'autre de ces éléments prédomine, nous sommes condamnés. À l'heure actuelle, nous faisons une fixation sur l'économie. Je vous exhorte à prendre sérieusement en considération notre obligation de partager équitablement les ressources disponibles.

C'est une chose pour les enseignants comme moi-même de sensibiliser et d'informer les jeunes. Cependant, quel que soit notre degré de réussite dans cette tâche, rien n'alimente autant le cynisme et le manque de respect envers autrui que la vue de nos dirigeants courir après le moindre dollar qui passe, oublieux de toute autre considération.

Certes, l'emploi au Canada est notre première priorité, mais il reste vital que le gouvernement du Canada soit perçu comme pratiquant des politiques qui tiennent compte du sort des plus défavorisés, tant à l'échelle nationale qu'internationale.

Cela signifie diffuser à nos jeunes un message clair, celui que la priorité va aux hommes et aux femmes. Il peut ainsi arriver que nos politiques commerciales et étrangères essuient les critiques de ceux qui disent que nous pourrions gagner plus d'argent si nous nous montrions plus durs en affaires. Mais si vous êtes trop dur en affaires, il devient très difficile de respirer.

Les jeunes de notre pays auront désespérément besoin d'espoir. Cet espoir peut leur être donné par une politique étrangère qui reflète une vision proprement canadienne de ce que le monde devrait être. Cela signifie une image qui reconnaisse la réalité empirique mais sans être entièrement déterminée par elle.

Nos actions passées font que nous jouissons aujourd'hui d'un respect considérable de la part des pays du sud. Nous ne garderons pas ce respect longtemps si nous continuons à pratiquer des politiques en matière de commerce et de remboursement de la dette qui ignorent la dimension humaine.

Nos jeunes d'aujourd'hui connaissent davantage le monde, à un niveau superficiel, qu'aucune génération précédente. Si nous n'inscrivons pas ces connaissances dans un contexte qui soit proprement canadien mais non excessivement nationaliste, nous commettrons la pire des erreurs. Non seulement aurons-nous une mauvaise politique étrangère—calquée sur celle de notre plus grand voisin et de notre partenaire commercial le plus riche—mais nous aigrirons une génération de Canadiens de plus et la dissuaderons d'apporter la contribution qui pourrait être la sienne.

Je vous supplie d'écouter ceux qui travaillent au plus près de ceux que nos actions passées auront défavorisés—les ONG, tant ici qu'à l'étranger. Je recommande une politique qui fasse appel à la participation active des jeunes à des expériences interculturelles et une politique qui privilégie la dimension humaine.

Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci beaucoup, monsieur Ferns. J'ai noté cette remarque: «Si vous êtes trop dur en affaire, il devient très difficile de respirer». Elle mérite d'être répétée.

M. Ferns: J'ai fait breveter la formule.

Des voix: Oh, oh!

[Texte]

The Acting Joint Chairman (Mr. English): We had a good one this morning, too.

Senator Comeau: We're getting good quotes from Nova Scotia.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Yes, as always.

Monsieur Patry.

M. Patry: Merci beaucoup, monsieur le président. Je vais adresser ma question à M. Dagenais. Il parle français, cela nous fait plaisir. Monsieur Dagenais, je connais quand même assez bien le groupe Jeunesse Canada Monde, c'est ce dont vous faites partie. Actuellement, j'aide même un de mes commettants à se trouver du financement pour pouvoir participer à un échange avec l'Indonésie. J'ai aussi eu le plaisir de lire le rapport du sénateur Hébert qui a visité les Indes aux mois de décembre et de janvier dernier. Il est sûr que lorsque les gens viennent nous rencontrer, ils nous disent: «j'ai appris beaucoup des gens quand je suis allé là-bas, et ils ont appris beaucoup quand ils sont venus au Canada». Cependant, j'aimerais savoir ce qui reste de ces échanges dans les pays en voie de développement. Qu'en reste-t-il là-bas?

Vous avez fait quoi? Vous participez à travailler à la construction de dispensaires, à la construction d'écoles? De quelle façon êtes-vous reçus et quel est le rôle des ONG? J'aimerais connaître le rôle des ONG sur le terrain même.

[Traduction]

Le coprésident suppléant (M. English): Nous en avons eu une belle aussi ce matin.

Le sénateur Comeau: Nous ramenons une bonne moisson de citations de Nouvelle-Écosse.

Le coprésident suppléant (M. English): Oui, comme toujours.

Mr. Patry.

Mr. Patry: Thank you very much, Mr. Chairman. I will direct my question to Mr. Dagenais. He speaks French, and that is nice. Mr. Dagenais, I'm quite familiar with Canada World Youth, the group you are a member of. Actually, I even am trying to help one of my constituents to find financing to take part in an exchange with Indonesia. I also had the pleasure to read the report of Senator Hébert who went to India last December and January. There is no doubt that the people who come to us all tell us they learned a lot from their experience abroad and that the visiting youth learned a lot from their stay in Canada. However, I would like to know what these exchanges do for developing countries themselves. What do they get from it?

What did you do? Did you help build health centres or schools? What reception are you getting and what is the role of NGOs? I would like to know about the role of NGOs in the field.

• 1330

M. Dagenais: Mon expérience la plus récente c'est au Pakistan où j'ai travaillé comme coordonnateur à deux reprises. J'ai aussi été participant, il y a 23 ans, avec Jeunesse Canada Monde, lorsque Jacques Hébert l'a fondé. Il y a beaucoup de choses qui ont changé, au niveau des besoins, au niveau des pays en voie de développement. Au Pakistan, c'est en retournant une deuxième fois que j'ai pu constater que les participants qui avaient été dans le programme étaient des individus très différents des autres participants de première année. Par exemple, les jeunes, dans les pays en voie de développement sont très intéressés à venir dans des pays comme le Canada ou les États-Unis. Ils voient que le Canada est une porte ouverte sur bien des possibilités étant donné qu'ils vivent dans un pays où les possibilités sont très limitées. C'est seulement après avoir visité le Canada, qu'ils se rendent compte qu'on vit des problèmes assez importants, et que la solution, ce n'est pas seulement de venir au Canada, mais de s'impliquer au niveau du développement dans leur propre communauté. Cela est un gros changement que j'ai vu au niveau des jeunes, au Pakistan.

Des exemples qui semblent peut-être banals ou simples, j'en ai. J'ai visité une des anciennes participantes à l'université, et l'élite qui visite l'université, c'est des gens qui vivent assez bien au Pakistan. On était en train de regarder une partie de football, et elle s'est mise à ramasser les déchets sur le terrain car elle avait vu qu'au Canada on essayait de garder l'environnement propre. C'est une chose qui ne se fait pas là-bas, qu'un jeune étudiant commence à ramasser les déchets sur

Mr. Dagenais: I had my most recent experience while in Pakistan where I have worked twice as a coordinator. I'd also been a participant in Canada World Youth 23 years ago when it was founded by Jacques Hébert. A lot of things have changed since that time, with regard to the needs in developing countries. In Pakistan, during my second visit, I could see that past participants were very different individuals from those who took part for the first time. For example, young people in developing countries are fascinated by countries like Canada or the United States. They perceive Canada as an open door to many opportunities, since they live in countries where there are very few opportunities. It's only once they visited Canada, that they could see that we also have serious problems at home but they realize the solution may not be just to go to Canada but to get involved in developing their own community. This is one of the great changes that I have seen occurring in young people in Pakistan.

I could provide many examples out of everyday life. I went to visit one past participant at the university where she studies and in Pakistan it is only the elite who is able to go to college. We were watching a football game and she started picking up litter around the field because she had seen that in Canada we are trying to keep the grounds clean. It's something that is just not done over there for a student to pick up litter in a football stadium. It was quite a shock for her friends. They all asked:

[Text]

le terrain de football. Le choc était assez énorme. Tous ses amis lui ont demandé: «Que fais-tu? Que fais-tu?» Ensuite, il y a eu une énorme discussion à propos de pourquoi elle s'était mise à faire cela. Pourquoi qu'elle, une citoyenne de son pays, n'acceptait pas des situations comme cela? Ce sont des changements qui semblent peut-être petits, banals, mais qui ont une grande importance dans un pays comme le Pakistan.

M. Patry: Merci.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Mills.

Mr. Mills: I can accept that young people can get involved in really helping to make a difference. Thinking of my own personal experience, I guess I know how difficult it is to keep them involved. I see some people are there and they're actively involved, but how do you maintain that and make them, I guess, more productive through longer periods of their lives, getting involved in all of the activities where they can really make a difference? It's a short-term spurt and then it's gone. How do we change that?

Mr. Dagenais: If they see they can do something to make a difference—a change—in a program like Canada World Youth, I think that would be a very high motivator for them. They don't have that opportunity. It's true in a program like Canada World Youth they see a result in seven months through the program, so I think when they come back they see they can do something. That's one of the highest motivators that can be given to a young person. They are not given opportunities to do things, or very few.

Mr. Mills: Is that family? I think of myself. I got involved because of my parents. I have kids; they're involved because of me, maybe. Is that another problem? You have lots of experience in dealing with many people. Is there any validity to that kind of comment?

Mr. Delaney: I think one thing you do see in Canada today is there aren't a lot of opportunities for young people to get involved as young people. They might have opportunities for student movements, but that excludes many people who for instance cannot afford or do not have the ability to go to school. When school ends, all of a sudden it's over. If you get young people involved as young people through youth groups and youth movements directed towards these young people, it will enable them to keep the process going in the future.

• 1335

Mr. Dagenais: This year we made a special program for the native people, the Micmac, in Nova Scotia. It was very difficult for them to feel confident enough to participate in the program. There has never been anything for them at the intercultural level.

By coming back and talking to the same age group, the participants have encouraged others to participate. I think parents have an influence in the other programs, but when participants tell their friends about the program it makes them want to get involved too.

Mr. Ferns: I think there is a huge opportunity for continued involvement in cross-cultural and international experience that we, in Canada, must seize, and that is the whole question of international trade and international knowledge applied to imports and exports.

[Translation]

“What are you doing? What are you doing?” And there was a huge discussion as to why she had done it, why a citizen of her country would not accept such situations. They seem to be small changes but they are of huge importance in a country like Pakistan.

Mr. Patry: Thank you.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Mills.

M. Mills: Je peux admettre qu'une participation des jeunes puisse vraiment faire une différence. Si je songe à mon expérience personnelle, je sais combien il est difficile de les garder intéressés. Comment maintenir cet intérêt, le perpétuer pendant de longues périodes de leur vie, afin qu'ils continuent à participer à toutes les activités où ils peuvent vraiment faire une différence? C'est souvent une passion d'un moment, vite disparue. Comment changer cela?

M. Dagenais: S'ils voient que leur travail fait une différence—apporte un résultat—dans un programme comme celui de Canada Jeunesse Monde, je pense que ce serait extrêmement motivant pour eux. Cela ne leur arrive pas souvent. Dans un programme comme celui de Canada Jeunesse Monde, ils voient les résultats après sept mois, lorsqu'ils reviennent ils savent qu'ils peuvent faire quelque chose. C'est l'une des meilleures motivations que l'on puisse donner à des jeunes gens. Très peu d'entre eux ont l'occasion de faire quelque chose par eux-mêmes.

M. Mills: Est-ce dû à la famille? Je pense à mon propre cas. J'ai participé à cause de mes parents. J'ai des enfants; ils participent, peut-être à cause de moi. Est-ce un autre problème? Vous avez beaucoup d'expérience avec les jeunes. Qu'en pensez-vous?

M. Delaney: Je pense que l'une des choses que l'on constate au Canada aujourd'hui est que les jeunes n'ont pas la possibilité de faire grand-chose par eux-mêmes, en tant que jeunes. Ils peuvent certes participer à des mouvements étudiants, mais cela exclut tous ceux qui n'ont pas les moyens ou les capacités de poursuivre des études. Lorsqu'ils quittent l'école, tout cela disparaît. Si vous pouvez impliquer les jeunes en tant que jeunes, par le biais de groupes ou de mouvements de jeunes, axés sur ces jeunes-là, on pourra maintenir le processus en marche pour l'avenir.

M. Dagenais: Nous avons mis sur pied cette année un programme spécial pour les autochtones, les Micmac, en Nouvelle-Écosse. Il a été très difficile de leur donner suffisamment confiance pour qu'ils participent. Il n'y a jamais rien eu pour eux au niveau interculturel.

Ce sont les anciens participants, en parlant à leurs camarades du même âge, qui ont été le facteur décisif. Je pense que les parents exercent une influence dans les autres programmes, mais lorsque ce sont d'anciens participants qui en parlent à leurs amis, alors ces derniers deviennent intéressés aussi.

M. Ferns: Je pense qu'il y a une énorme possibilité pour la participation continue à des échanges interculturels et internationaux que nous devons mettre à profit au Canada, dans la perspective du commerce international et des connaissances internationales appliquées aux exportations et aux importations.

[Texte]

The whole notion of compartmentalizing international education as simply development education is misconceived. I think we must learn the lessons of development, take that knowledge into industry and exchange training programs with industry that encourage cross-cultural understanding. This will not only broaden the base of our knowledge of other cultures for a simple financial gain, but it will simply make us realize what some of the responsibilities and opportunities are.

Senator Comeau: There are two schools of thought, Mr. Ferns, on whether we should be tying human rights to trade. I give the example of China because it's been in the news, where opportunities are just too great to resist. If we don't go in and take advantage of the opportunities that are there, we will lose out. We won't have a place of influence at the table with the Chinese and others will get the benefits of the trade that's there. The U.S. certainly made that decision last week, through President Clinton.

The downside to that approach is we almost have to accept the kinds of abuses that have happened there and that are continuing to happen, such as torture, arbitrary arrest, murder and what have you.

On the other hand, the second school of thought says if we are to be consistent and accept the argument that we go into those areas to be able to influence the thinking in those countries, we have to accept that these things are going to happen. If we accept it for China, this school of thought says we have to accept it for Haiti; we should have accepted it for South Africa and left Mandela in jail and so on.

In my heart, I tend to go with the second school of thought that says if we're going to do it, let's be consistent because the youth are not as flexible as we are and they will see through this. If we send a message to our youth that we are prepared to compromise in some countries because they are big and influential and so on, are they going to see through what we're really doing, which is tying trade to human rights? In other words, we are prepared to exchange our goods but we are not prepared to impose our values on these countries.

Mr. Ferns, I would like your opinion, as an educator, on this subject.

Mr. Ferns: Don't you have any more difficult questions?

• 1340

I would tend, frankly, to lean toward the first school of thought. In conjunction with a good education that lays the cards on the table, we would be, as Canadians—as with anybody else—respected if we consistently raised questions of human rights, but refused to simply have a black and white world. Excuse the unintentional pun.

I think the people who believe in a single solution—it may be a pure trade or a pure human rights support issue—are the only people to be worried about. It is a much more complex world. I think we risk disrespect to our young such that they

[Traduction]

Toute la notion consistant à ranger l'éducation internationale dans une catégorie à part, l'éducation pour le développement, est erronée. Je pense que nous devons tirer des leçons du développement, appliquer ces connaissances à l'industrie, et changer les programmes de formation avec l'industrie afin de promouvoir cette compréhension interculturelle. Cela élargira non seulement notre base de connaissances des autres cultures, dans notre intérêt financier, mais nous permettra également de prendre conscience de certaines responsabilités et de certains opportunités.

Le sénateur Comeau: Il y a deux écoles de pensée, monsieur Ferns, sur la question de savoir s'il faut faire dépendre les échanges commerciaux du respect des droits de la personne. Je cite l'exemple de la Chine car il est d'actualité, où les perspectives commerciales sont tout simplement trop tentantes pour y renoncer. Si nous n'exploitons pas les possibilités commerciales qui s'offrent, nous perdrons sur tous les tableaux. Nous n'aurons plus aucune influence sur les Chinois et d'autres retireront les avantages commerciaux. Les États-Unis ont en tout cas pris cette décision la semaine dernière, par l'intermédiaire du président Clinton.

L'envers de la médaille, c'est qu'il nous faut alors fermer les yeux sur le genre d'abus commis là-bas et qui continue d'y être commis, tels que la torture, les arrestations arbitraires, les meurtres et Dieu sait quoi encore.

L'autre école de pensée dit qu'il nous faut être cohérent et admettre que si nous commerçons avec ces pays dans l'espoir de les influencer dans le bon sens, il nous faut accepter ce genre de choses. Si nous l'acceptons pour la Chine, cette école de pensée dit qu'il nous faut aussi l'accepter pour Haïti et nous aurions dû l'accepter pour l'Afrique du Sud et laisser Mandela en prison, etc.

Au fond de moi, je tends à être d'accord avec la deuxième école de pensée qui dit que, si nous allons faire du commerce, il faut être cohérents, parce que les jeunes ne sont pas aussi flexibles que nous et verrons la futilité de notre rhétorique. Si nous transmettons à notre jeunesse le message que nous sommes prêts à faire des compromis dans certains pays parce qu'ils sont gros et influents etc., vont-ils discerner ce que nous cherchons à faire vraiment, à savoir lier le commerce aux droits de la personne? En d'autres termes, nous sommes prêts à échanger nos marchandises, mais nous ne sommes pas prêts à imposer nos valeurs à ces pays.

Monsieur Ferns, j'aimerais connaître votre avis, en tant que pédagogue, sur cette question.

M. Ferns: N'avez-vous pas de question plus difficile?

Franchement, pour ma part, je penche pour la première école de pensée. Parallèlement à une bonne éducation qui met les cartes sur table, on nous respecterait en tant que Canadiens—si nous soulevions constamment les problèmes des droits de la personne, mais refusions de peindre le monde en noir et blanc. Excusez le jeu de mots, qui n'était pas intentionnel.

Je pense que ceux qui croient en une solution unique—soit le commerce pur, soit une exigence pure du respect des droits de la personne—sont les seuls dont il faut s'inquiéter. Le monde est beaucoup plus complexe que cela. Je pense que nous

[Text]

cannot cope with the complexities we can explain to them. We have to accept that we can bring to them the knowledge that a Canadian position is always going to take human rights seriously and that we are going to raise those issues. We must make it clear that we'll do that, but not at the expense of every other possibility of having that avenue of contact.

Senator Comeau: Canada was probably one of the most consistent pushers for sanctions against South Africa. We're currently doing the same thing with Haiti. Should we not lift those sanctions against Haiti and simply say that we don't like what is happening there, but we accept it because we want to be able to talk to the regime that is doing these things? Should we not have lifted our support for sanctions against South Africa during the time we were trying to encourage sanctions? In other words, should we not be consistent throughout? In other words, we should not have sanctions against one country without having them for another.

Mr. Ferns: I think the risk there is to become so pure in principle that we reduce our own range of options. I think one of the options we should maintain is that there are circumstances under which we will not talk to you.

Senator Comeau: Is that because it is a bigger or a smaller country?

Mr. Ferns: In a school yard there are moments when a bully has to be treated. That is uncomfortable, rotten, and tough.

There are moments when, regretfully, I would say to my 13-year-old son, "Baby, you have to swing". Maybe you have to talk tough to somebody who is patently crossing lines that we articulate for ourselves.

I agree that it should not be on the basis of the biggest or the best. Sometimes that means a small, poor country such as Haiti suffers the extreme of our policy. I would go for flexibility all the time.

Senator Comeau: Okay, thank you.

Mr. Tellez: I would like to draw your attention to the concept behind human rights. Very often we refer to violations of human rights as violent activities against people. Obviously, I would like to broaden that concept. We have to understand also the following as a part of the human rights framework: job opportunities in the Third World or the developing countries; food security for the poor; environmental conservation; and access to resources, especially to find financial resources for the poor. These sets of values, I think, should be incorporated when we talk about human rights; otherwise we could really fall into a very narrow concept.

Senator Comeau: Mr. Chairman, I can't let that pass. I know what you are saying. If you start degrading the environment, whether through rivers, oceans, forests, or whatever, I accept that this is an abuse of human rights of the people who are of that region. But there are very basic human rights.

[Translation]

risquerions de perdre le respect de nos jeunes si nous leur disions que le monde est trop compliqué pour que nous leur expliquions. Il faut partir du principe qu'ils peuvent comprendre une position canadienne qui va toujours prendre au sérieux les droits de la personne, qui va toujours soulever le problème de violation des droits de la personne. Nous pouvons leur montrer que nous allons toujours faire cela, mais pas au point de risquer toute autre possibilité de contact.

Le sénateur Comeau: Le Canada est probablement l'un des pays qui a le plus insisté pour que des sanctions soient prises contre l'Afrique du sud. Nous faisons actuellement la même chose avec Haïti. Ne devrions-nous pas lever ces sanctions contre Haïti et dire simplement que nous n'aimons pas ce qui se passe là-bas, mais que nous l'acceptons parce que nous voulons pouvoir faire pression sur le régime qui commet ces actions? N'aurions-nous pas dû renoncer aux sanctions contre l'Afrique du sud, à l'époque où nous les exigeons? En d'autres termes, ne devrions-nous pas faire preuve de cohérence d'un bout à l'autre? Autrement dit, ne pas imposer des sanctions à un pays si nous ne les appliquons pas à tous.

M. Ferns: Je pense que le risque est de tellement nous accrocher aux principes que nous perdriions toutes les autres options. Je pense que l'une des options que nous devons garder ouverte est de dire que, dans certaines circonstances, nous ne voulons plus avoir affaire avec vous.

Le sénateur Comeau: Est-ce que nous le ferons dans le cas des grands pays ou des petits pays?

M. Ferns: Dans une cour de récréation, il y a des moments où il faut s'incliner devant une brute. C'est inconfortable, désolant et dur.

Il y a des moments où, à contre-cœur, je dois dire à mon fils de 13 ans «petit, tu vas être puni». Il faut parfois se montrer ferme avec quelqu'un qui franchit de façon flagrante les bornes que nous nous fixons pour nous-mêmes.

Je conviens que ces décisions ne doivent pas dépendre de la taille du pays en question. Parfois, cela signifie qu'un petit pays pauvre comme Haïti va souffrir des rigueurs extrêmes de notre politique. Je suis en faveur de la souplesse en toutes circonstances.

Le sénateur Comeau: D'accord, je vous remercie.

M. Tellez: J'attire votre attention sur la notion de droits de la personne. Très souvent, nous qualifions de violation de droits de la personne les actes de violence. Mais il faudrait élargir le concept. Il faut ranger aussi parmi les droits de la personne la possibilité de trouver un emploi dans le Tiers-monde ou les pays en développement, la sécurité alimentaire des pauvres, la conservation de l'environnement, et l'accès aux ressources, particulièrement la possibilité de dégager des ressources financières pour les pauvres. Cet ensemble de valeurs, à mon sens, devrait être pris en compte lorsqu'on parle de droits de la personne; autrement dit, nous risquons de tomber dans une conception très restrictive.

Le sénateur Comeau: Monsieur le président, je ne peux laisser passer cela. Je comprends bien ce que vous dites. Si l'on commence à dégrader l'environnement, les rivières, les océans, les forêts ou peu importe quoi, c'est une violation des droits humains des habitants de cette région. Mais il existe des droits humains très fondamentaux.

[Texte]

[Traduction]

• 1345

Yesterday we had somebody who made the case that there are human rights that are acceptable in certain regions because the social... They might not actually have been making the case, but they were saying that there are certain cultures in which some abuses are kind of acceptable. I can't accept that. Abuses are not acceptable, regardless of where you are or who you are or what your background is or where your country of origin is. Certain human rights abuses are simply not acceptable.

I cannot accept that.

Mr. Tellez: Let me go back to this point, because I attended the session yesterday when you made this observation, I believe when the Cuban association made its presentation.

Senator Comeau: Yes.

Mr. Tellez: As far as I remember, I don't think the Cuban representative was indicating that he has accepted any abuse of human rights in the context of Cuba. I don't think he was making the case in that sense. What he was saying was—

Senator Comeau: We have to understand the culture.

Mr. Tellez: We have to understand, but also he was saying that there is no massive torture, as there is in many other countries.

Senator Comeau: Nobody suggested that there was.

Mr. Tellez: I think that was the framework in which you—

Senator Comeau: No. Not at all. As a matter of fact, I am a member of the parliamentary Cuban friendship group in Ottawa. So I am not suggesting that there is any torture of any kind by the Cuban regime against its people. I have never suggested it.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Volpe, do you have a question?

Mr. Volpe: I just want to make a bit of a comment—if they want to respond in kind, that will be fine—on this concept of human rights and trade or, in fact, development aid, whether they need to be tied or whether we should be considering the opportunity to provide aid or to engage in trade as an indication of an openness that says that under some conditions we will have a conversation. If you don't engage in commercial exchange and you don't provide aid, then there is not really any platform for us to engage in any kind of dialogue, which might be to the benefit of both of us.

Would you agree with that?

Mr. Tellez: Yes, but I would go even further. For the IEC, the International Education Centre, human rights are a core concept in their development education work. I agree with your reference.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Delaney, you're a student and we have been talking about students. I wonder how you would react to this.

Mr. Delaney: I tend to think that human rights and aid should be tied, especially when you are talking about the developing world, where many human rights atrocities are going on. Politics and the economy are tied to the point that they are the same thing. When you are supporting a country economically, you are also supporting it politically, whether you like to think so or not.

Hier, nous avons entendu quelqu'un qui arguait qu'il y a des violations qui sont acceptables dans certaines régions parce que... Il disait que dans certaines cultures, certains abus sont acceptables. Je ne puis l'admettre. Une violation est inacceptable, de la part de qui que ce soit, où que ce soit, quels que soient votre culture ou votre pays d'origine. Certaines violations des droits de la personne ne sont tout simplement pas acceptables.

Je ne puis l'admettre.

M. Tellez: Permettez-moi de revenir sur ce point, car j'étais présent hier lorsque vous avez fait cette observation, je crois lors de la comparution de l'association cubaine.

Le sénateur Comeau: Oui.

M. Tellez: Pour autant que je me souviens, je ne pense pas que le représentant cubain disait qu'il fallait accepter certaines violations dans le contexte cubain. Ce n'était pas son propos. Ce qu'il disait c'est que...

Le sénateur Comeau: Qu'il nous faut comprendre la culture.

M. Tellez: Qu'il faut la comprendre, mais il disait aussi que l'on n'y pratique pas massivement la torture comme dans beaucoup d'autres pays.

Le sénateur Comeau: Personne ne le prétendait.

M. Tellez: Je pense que c'est dans ce contexte que vous...

Le sénateur Comeau: Non. Pas du tout. En fait, je suis membre du groupe parlementaire des amis de Cuba à Ottawa. Je n'ai jamais dit que le régime cubain pratiquait la torture sur son peuple. Jamais.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Volpe, avez-vous une question?

M. Volpe: Juste une remarque—et si les témoins veulent répondre, très bien—sur cette notion des droits de la personne et du commerce ou de l'aide au développement, l'opportunité de lier les deux ou s'il ne faut pas plutôt considérer que la fourniture de l'aide ou la pratique des échanges commerciaux représentent un indice d'ouverture montrant que, dans certaines conditions, nous pouvons nous parler. S'il n'y a aucun lien commercial et si nous ne fournissons pas d'aide, alors nous n'avons vraiment aucun levier pour engager un dialogue qui pourrait être bénéfique pour les deux parties.

Êtes-vous d'accord?

M. Tellez: Oui, mais j'irais même plus loin. Pour le Centre d'éducation international, les droits de la personne est le concept de base inculqué par le travail d'éducation pour le développement. Je suis d'accord avec vous.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Delaney, vous êtes étudiant et vous avez parlé des étudiants. Que pensez-vous de cela?

M. Delaney: Je pense qu'il faut lier les droits de la personne et l'aide, particulièrement dans le monde en développement où quantité d'atrocités se commettent. La politique et l'économie sont liées au point d'être indissociables. Lorsque vous soutenez un pays économiquement, vous soutenez également son régime, que cela vous plaise ou non.

[Text]

Mr. Volpe: With aid, wherever we provide aid of any variety, whether it is educational or cultural or relief or emergency relief or an attempt to establish an ongoing self-sustaining project type of aid, I agree with you. Does your concept then extend to where you have purely commercial exchange? Is it not government to government or business to business.

Mr. Delaney: I am not sure exactly what you are getting at here. The point of the South African example was made last night. You can have diplomatic relations with a country and still withdraw foreign assistance and withdraw a good deal of trade and that will take effect.

In the Chinese example, basically the American and the Canadian foreign policies are now saying, "We just want to make money. We are going to trade with you, etc., because we don't have the right to say how you should rule your country".

Trade can take place, but you also have to speak loudly and clearly and tie that to economic reforms. Just basically tell the government, "Unless you make reforms, we are going to cut back on trade"—because basically that's the only way you can speak to a government. You can't simply say that we're going to keep on trading with you but at the same time whine and not take a hard stance against the government.

• 1350

Mr. Volpe: It's my impression that Amnesty International and other human rights watch organizations think that the ultimate sacrifice of human rights is the death penalty and execution. The United States is now engaging in executions. I just wondered whether I should follow that logic to that extent or stop.

Mr. Delaney: The United States, I feel, has no right to kill its own citizens. At the same time, the United States has a democracy in place in which people are allowed to speak loud and clear against the killing of its own citizens, and there are people who are lobbying against it at this present time from within and without the United States.

Mr. Volpe: So as long as there is active dialogue, it is no longer a question of human rights not being considered, but it's... People have input into the way the state handles these kinds of issues. Is that where I should make a distinction?

Mr. Tellez: Perhaps we should say that aid should be linked to the structural adjustment programs rather than to human rights. Somehow that's contradictory because in many countries the implementation of the structural adjustment programs has provoked a number of social dislocations for many cultural and ethnic societies. It not only disrupted production but also social organizations and so on, and, in my opinion, this aid, which was linked to the structural adjustment programs, was precisely against human rights.

Mr. Volpe: I have great sympathy for the issue, but I want to know to what extent—because of the senator's intervention—I should take this argument.

One of the big multinationals, McDonald's, enjoyed—and, I think, continues to enjoy—tax benefits in both the United States and here. Because of the practices of production it employs in places like Central America and South America, it is causing the

[Translation]

M. Volpe: Je suis d'accord avec vous lorsqu'il s'agit d'aide, et nous en fournissons de toute sorte, qu'il s'agisse d'une aide éducative ou culturelle ou de secours d'urgence, ou d'une aide pour la réalisation de projets de développement économique. Mais est-ce que vous étendez ce concept aux échanges commerciaux? Il ne s'agit plus alors de relations de gouvernement à gouvernement ou d'entreprise à entreprise.

M. Delaney: Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire. On a cité hier soir le cas de l'Afrique du Sud. On peut avoir des relations diplomatiques avec un pays et néanmoins retirer l'aide extérieure ou une partie des échanges commerciaux, et cela aura des effets.

Dans le cas de la Chine, les politiques étrangères américaine et canadienne disent en substance: «Nous voulons juste gagner de l'argent. Nous allons commercer avec vous etc. parce que nous n'avons pas le droit de vous dire comment gouverner votre pays».

On peut avoir des échanges commerciaux, mais il faut aussi parler haut et fort et lier ces échanges aux réformes économiques. Cela revient à dire à ce gouvernement «Si vous n'apportez pas de réformes, nous allons réduire notre commerce»... parce que cela devient la seule façon de se faire entendre de ce gouvernement. On ne peut en même temps dire que l'on va continuer à commercer, mais pleurnicher sans vouloir adopter de position ferme.

M. Volpe: J'ai l'impression qu'Amnistie internationale et d'autres organisations de surveillance des droits de la personne considèrent que la violation ultime est représentée par la peine de mort et l'exécution. Les États-Unis se livrent aujourd'hui à des exécutions. Je me demande simplement s'il faut suivre cette logique jusqu'au bout ou non.

M. Delaney: J'estime que les États-Unis n'ont pas le droit de tuer leurs propres citoyens. Néanmoins, les États-Unis sont une démocratie dans laquelle le peuple peut s'exprimer librement contre la peine de mort, comme c'est d'ailleurs le cas actuellement aux États-Unis même et en dehors.

M. Volpe: Du moment qu'il y a un dialogue actif, on ne considère plus qu'il y a violation des droits de la personne... du moment que le peuple a son mot à dire sur la façon dont l'État traite ce genre de chose. Est-ce là la distinction que je dois établir?

M. Tellez: Peut-être faudrait-il que l'aide soit liée aux programmes d'adaptation structurelle plutôt qu'aux droits de la personne. Parfois c'est contradictoire, car dans beaucoup de pays, les programmes d'adaptation structurelle ont entraîné des perturbations sociales dans beaucoup de sociétés culturelles et ethniques. Ils ont non seulement perturbé la production, mais aussi l'organisation sociale, etc., si bien que l'aide qui était liée aux programmes d'adaptation structurelle était carrément néfaste aux droits de la personne.

M. Volpe: J'ai beaucoup de sympathie pour ce point de vue, mais j'aimerais savoir jusqu'où—à cause de l'intervention des sénateurs—il faut pousser cette logique.

L'une des grandes multinationales, McDonald's, a bénéficié et continue de bénéficier d'allègements fiscaux tant aux États-Unis que chez nous. En raison des méthodes de production qu'elle emploie dans des pays comme ceux d'Amérique centrale

[Texte]

kinds of dislocations and subsequent human misery you refer to, Señor Tellez. Would someone who is going to have an honest discussion about human rights and tying it to aid or trade be obliged to look at that kind of example as well?

Mr. Tellez: I would like to finish my intervention because I regret that I have to leave.

If you take, for instance, the Andean region where the cocoa leaf is grown, the structural adjustment programs were, unfortunately, not implemented democratically but by using force to control and repress the popular organizations that resisted and did not like the implementation of the structural adjustment programs. The government, with the international aid, ignored human rights concepts. I agree with your opinion.

[Traduction]

et d'Amérique du Sud, elle cause ce genre de perturbations et de misère humaines dont vous parlez, monsieur Tellez. Est-ce que quelqu'un qui veut participer honnêtement au débat sur l'opportunité de subordonner l'aide ou le commerce au respect des droits de la personne va devoir également prendre en compte ce genre d'exemple?

M. Tellez: J'aimerais conclure mon intervention car je vais malheureusement devoir partir.

Si vous prenez, par exemple, la région andine où l'on cultive le cacao, les programmes d'adaptation structurelle n'ont malheureusement pas été mis en oeuvre démocratiquement, mais en utilisant la force pour réprimer les organisations populaires qui résistaient et luttait contre ces programmes. Le gouvernement, fort de l'aide internationale, a piétiné les droits de la personne. Je suis d'accord avec vous.

• 1355

Mr. Ferns: I would like to add to your thoughts that the foreign policy of the future... that Canada must have a foreign policy for that new breed of international actors you referred to, international corporations, because they exert perhaps a larger influence in the international political arena than many of the countries for whom we are worrying in nationalistic terms, working out what the policy should be and how they might make a contribution to, for example, international peacekeeping, from which they benefit immensely because peace makes trade possible.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you, Mr. Ferns. Mr. Paré.

M. Paré: Merci, monsieur le président. Il y a quelques années, la Birmanie—je vais intervenir aussi sur les droits de la personne—élisait un gouvernement démocratique qui est maintenant en exil et c'est une dictature militaire qui a pris la relève.

En janvier ou février dernier, au-delà de 200 parlementaires canadiens ont signé une pétition qui sera éventuellement adressée au secrétaire général des Nations Unies afin qu'il demande le rétablissement des droits de la personne et, entre autres, la libération d'une récipiendaire du Prix Nobel de la Paix. En même temps, le Canada entretient des relations commerciales avec la Chine et c'est la Chine qui vend les armes aux militaires qui maintiennent finalement le peuple Birman dans l'état où il se trouve actuellement.

Comme vous travaillez à peu près tous avec des jeunes, j'aimerais que vous répondiez à la question suivante sur les droits de la personne: quelles sont les valeurs des jeunes par rapport à cela? Les jeunes auraient-ils plutôt tendance à dire: oui, le Canada devrait établir des liens entre son aide et le respect des droits de la personne dans les pays où on a des programmes d'aide? Si vous répondez oui à ma question, et j'espère que vous répondrez oui, car j'espère que les jeunes pensent encore comme cela, je vous demanderais, je vous supplierais presque de ne pas atténuer cette valeur chez les jeunes. Je pense que les jeunes Canadiens doivent s'alimenter de cette valeur.

M. Dagenais: Je pourrais répondre que oui, les jeunes ont cette valeur. Oui, les jeunes sont très conscients des droits de la personne. C'est une question souvent soulevée durant les échanges. On fait des échanges avec l'Indonésie, avec des pays d'Afrique. Parfois, les droits de la personne sont très contestés.

M. Ferns: J'ajouterai que la politique étrangère de l'avenir... que le Canada doit avoir une politique étrangère adaptée à cette nouvelle race d'intervenants sur la scène internationale, les sociétés multinationales, car elles exercent peut-être une plus grosse influence sur les relations politiques internationales que bon nombre des pays dont nous nous inquiétons. Il faudrait réfléchir au contenu de cette politique et à la contribution que ces sociétés pourraient apporter, par exemple, au maintien de la paix, dont elles tirent un immense profit car c'est la paix qui rend le commerce possible.

Le coprésident suppléant (M. English): Je vous remercie, monsieur Ferns. Monsieur Paré.

Mr. Paré: Thank you, Mr. Chairman. A few years ago, Burma—and I too will deal with human rights—elected a democratic government that is now in exile, while a military dictatorship took over.

Last January or February more than 200 Canadian parliamentarians have signed a petition to be handed to the UN Secretary General asking for restoration of human rights and, inter alia, for a Nobel Peace Prize recipient to be set free. At the same time, Canada trades with China and it is China that sells arms to the military dictatorship that is oppressing the people of Burma.

Since you're all working with youth, I would like you to answer the following question regarding human rights: what are the values of young people in this respect? Would they tend to say: yes, Canada should tie its aid to human rights in those countries where we have aid programs? If you answer yes, as I hope you will, because I hope that young people still think that way, I would almost plead with you not to dampen this value in the youth you are dealing with. I believe young Canadians need to draw on this value.

Mr. Dagenais: I would answer that, yes, young people believe in this value. Yes, they are very sensitive to human rights. It's an issue that is often raised in our exchanges. We have exchanges with Indonesia, with countries in Africa. Sometimes, human rights are intensely debated.

[Text]

Ce qu'on veut faire avec les jeunes ce n'est pas tellement de condamner ces pays, de leur dire qu'on ne devrait pas faire d'échanges avec eux, qu'on devrait condamner complètement la communication. Je pense que cela irait à l'encontre des intérêts du pays, à l'encontre des intérêts des gens qui sont les victimes, finalement, d'un gouvernement qui viole les droits de la personne.

Avec un programme Jeunesse Canada Monde, on permet aux jeunes de développer un sens critique, d'analyse critique face aux situations comme celles-là, et pas seulement pour les Canadiens, mais pour les jeunes de ces pays qui viennent au Canada et qui peuvent essayer de comprendre pourquoi les droits de la personne sont violés.

Que puis-je faire comme individu? C'est une chose que de condamner et de ne rien dire ou simplement dire que c'est un pays avec lequel on ne devrait pas avoir un échange. Cependant, je pense que si un jeune veut aller plus loin il peut écrire aux membres du Parlement, s'impliquer dans sa communauté, impliquer les gens de sa communauté à être plus sensibilisés aux droits de la personne.

Même ici, je pense que c'est cela qui est important. Je pense que les jeunes veulent s'impliquer à ce niveau. Je ne pense pas que c'est une chose qu'on va atténuer, au contraire on va l'augmenter.

Mr. Delaney: My French is very poor so I didn't get the complete gist of what was said.

Mr. Ferns: I would agree with my colleague that, depending on the age of young people you're referring to, there are hundreds and thousands of them across the country who are deeply concerned about human rights.

When they get the opportunity to look at the connections between the Canadian government action in relation to these abuses, the younger ones tend to think in simplistic terms of simply reducing any contact in retaliation for abuses of human rights—that's naughty; you shouldn't do it.

• 1400

Gradually, as they get older, I think they get the opportunity to realize there are more complexities than that, but they also begin to realize there are lines across which we as a culture will not go. So I would repeat what I said before, that for them to realize it has nothing to do with the size or the influence of the person with whom you're dealing, but if that person or that country acts in a way we find quite unacceptable, then that's the point where we must act and act publicly... That doesn't negate our responsibility to work quietly and consistently to attenuate those abuses of human rights. I think youngsters can understand that.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I'll give you the last word then, Mr. Ferns.

Mr. Delaney: I would just like to add that yes, open communication between and among you is very efficient in bringing about awareness of human rights, not only on the part of Canadian youth but youth abroad. It's basically developing an understanding of the cultural background where these human rights are coming from. It not only helps us to understand it more and not only strengthens our stand for human rights, but also it would help those in a situation where their rights aren't

[Translation]

What we're trying to do is not to condemn these countries, tell youth that we don't want to have exchanges with them, to stop all communication. We believe this would be detrimental to the interests of that country, to the interests of the people who are victims, all considered, of a government that violates human rights.

In Canada World Youth programs, we allow young people to develop judgment, to critically analyze situations such as these, this applies not only to Canadians but to all young people from these countries who come to Canada and who can try to understand why human rights are violated.

What can I do as an individual? It's one thing to condemn and to say nothing, or say that this is a country we should have nothing to do with. I believe that if a youngster wants to do more, he can write members of Parliament, get involved in his community, involve other members of his community in order to raise their awareness about human rights.

Even here, in our country, I think this is what is important. I believe young people want to get involved at this level. I don't think we are going to dampen this value, on the contrary we are reinforcing it.

M. Delaney: Mon français n'est pas très bon et je n'ai pas tout à fait saisi ce qui a été dit.

M. Ferns: Je suis d'accord avec mon collègue pour dire que, selon l'âge des jeunes gens considérés, ils sont des centaines et des milliers à travers le pays à se soucier profondément des droits de la personne.

Lorsqu'ils ont l'occasion d'examiner les liens entre les actes du gouvernement canadien à la lumière de ces violations, les plus jeunes tendent à conclure de façon simpliste qu'ils n'y a qu'à réduire tout contact en représailles contre ces violations—c'est mal ce que vous faites, vous ne devriez pas.

Graduellement, lorsqu'ils avancent en âge, ils se rendent compte que les choses sont plus compliquées que cela, mais ils perçoivent également qu'il y a une limite que nous, en tant que culture, n'allons pas franchir. Je répète donc ce que j'ai dit tout à l'heure, à savoir qu'il faut montrer à ces jeunes que la taille ou l'influence de la personne ou du pays avec qui on traite ne change rien, que si cette personne ou ce pays a agi d'une façon inacceptable, alors il faut agir et agir publiquement... Cela n'enlève rien à notre responsabilité d'oeuvrer en coulisse et de façon continue pour atténuer ces violations des droits de la personne. Je pense que les jeunes peuvent le comprendre.

Le coprésident suppléant (M. English): Je vais vous donner le mot de la fin, monsieur Ferns.

M. Delaney: J'ajouterais simplement que oui, une communication ouverte entre jeunes contribue grandement à la sensibilisation aux droits de la personne, non seulement chez les jeunes Canadiens, mais également chez les jeunes étrangers. Il s'agit de parvenir à comprendre le contexte culturel d'où émanent ces droits. Cela nous permet non seulement de mieux les comprendre et de renforcer notre détermination à les voir respecter, mais cela aide également ceux dont les droits sont

[Texte]

met to understand they can be met and they can play a role in creating a better society.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much, Mr. Delaney.

It's 2 p.m. and our next group has arrived. I'd like to thank Mr. Ferns, Mr. Delaney, and Mr. Dagenais for your participation today and for this very valuable discussion. We'll take your remarks into consideration in the filing of our report. Thank you very much.

I'd like to call on Patricia Lane. Is Linda Snyder here, from CUSO?

Dr. Lane, do you have a presentation here? Thank you very much.

Ms Patricia Lane (President, Lane Environment Ltd.): I'm going to talk from the second page of the summary.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I'd like to begin with Dr. Lane of Lane Environment Ltd. in Halifax. Dr. Lane, you've given us a brief and you said you'd be speaking from the second page, the summary of the brief.

Ms Lane: Yes. I was told I had to have a brief brief, so we tried it.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): As debriefed. . .

Ms Lane: What I'd like to illustrate today is how Canada and the greater Caribbean could gain immeasurably if there were changes to our foreign policy in regard to this region and in particular to Cuba. I'd like to show the need for a Canadian-Cuban partnership to turn many of the lessons learned in sustainable development into more hope and more development for the whole Caribbean region.

• 1405

Sustainable development, as you know, is a high priority for the Government of Canada, but it's very difficult to achieve. We spend a lot more time talking about it than we do living it or doing it, and there are very few successful models worldwide. I've worked in many countries around the world.

The failure to achieve sustainable development is essentially a failure to manage inter-connection and the associated cumulative effects that go with this. The Brundtland report is essentially a catalogue of cumulative effects. That's what it is in its most basic essence. These are regional patterns of environmental deterioration, global climate change, deterioration of large water bodies, the ozone layer, loss of soil, etc. These occur regionally, and they must have a regional approach. There are three levels of scale in cumulative effects in sustainable development: regional, national and local. Successful foreign policy has to be able to focus and link these levels appropriately.

In terms of global change, again much of what's documented in the Brundtland report and in the Rio conference on Agenda 21, the rate of this global change is unprecedented, and we are seeing more and more the ecological and information capital, both very important to Canada, are becoming exceedingly important in the world and for the 21st century.

[Traduction]

enfreints à comprendre qu'ils pourraient être respectés et qu'ils ont un rôle à jouer dans la création d'une meilleure société.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci beaucoup, monsieur Delaney.

Il est 14 heures et le groupe suivant est arrivé. Je veux remercier M. Ferns, M. Delaney et M. Dagenais de leur participation aujourd'hui à de ce débat très intéressant. Nous tiendrons compte de vos positions lors de la rédaction de notre rapport. Merci beaucoup.

J'invite maintenant Patricia Lane à prendre place. Est-ce que Linda Snyder de CUSO est là également?

Madame Lane, avez-vous un mémoire? Merci beaucoup.

Mme Patricia Lane (présidente, Lane Environment Ltd.): Ce que je veux dire se trouve à la deuxième page du résumé.

Le coprésident suppléant (M. English): Je vais commencer par Mme Lane, de Lane Environment Ltd. de Halifax. Madame Lane, vous nous avez remis un mémoire et vous dites que vous allez nous donner le contenu de la deuxième page, le résumé du mémoire.

Mme Lane: Oui. On m'a dit que le mémoire devrait être bref, et j'ai fait de mon mieux.

Le coprésident suppléant (M. English): Ce sont les instructions. . .

Mme Lane: J'aimerais vous montrer aujourd'hui combien le Canada et la région des Caraïbes dans son ensemble pourraient bénéficier d'une modification de notre politique étrangère dans cette région, et en particulier à l'égard de Cuba. J'aimerais vous montrer la nécessité d'un partenariat entre le Canada et Cuba afin que les leçons apprises en matière de développement durable deviennent source d'espoir et de développement plus rapide pour toute la région des Caraïbes.

Le développement durable, comme vous le savez, figure bien haut sur la liste des priorités du gouvernement canadien, mais il est très difficile à mettre en oeuvre. On en parle beaucoup plus qu'on ne le met en pratique. Il y a très peu de modèles dans le monde dont nous pourrions nous inspirer. J'ai travaillé dans quantité de pays à travers le monde.

La difficulté à réaliser le développement durable réside dans la difficulté à gérer les inter-relations et les effets cumulatifs associés à ces dernières. Le rapport Brundtland est essentiellement un catalogue d'effets cumulatifs et rien d'autre. Ce sont les tendances régionales de la détérioration écologique, le changement climatique mondial, la détérioration des mers et gros plans d'eau, la couche d'ozone, l'érosion du sol, etc. Ce sont des phénomènes qui se manifestent régionalement, et qui exigent une approche régionale. On distingue trois niveaux d'amplitude des effets cumulatifs: les niveaux régional, national et local. Une bonne politique étrangère doit pouvoir cibler et relier ces niveaux de façon appropriée.

Pour ce qui est du changement planétaire, il ressort du rapport Brundtland et de la conférence de Rio sur l'Action 21, que le rythme de ce changement est sans précédent, et l'on voit de plus en plus que le capital écologique et le capital d'information, qui sont tous deux très importants pour le Canada, joueront un rôle de plus en plus grand dans le monde et au cours du 21^e siècle.

[Text]

In terms of environmental deterioration, in many ways we appear to be losing the battle. We know that the North American model *per se* cannot work because there are not enough resources globally to support it.

In my teaching at Dalhousie I have an exercise where the students calculate how much it would take to feed everybody a McDonald's dinner for lunch, and there's not enough for 4 billion people on the planet. We know that there are not enough resources for everyone to consume at the level that we're consuming, so we have to find other ways to improve the quality of life that are resource-sparing but in fact lead to a much better way to live for the earth's people.

In the greater Caribbean region we have a number of linkages and a number of things that are very important to Canada. It's in our hemisphere. We share many critical aspects of ecology, of economics, of culture, language, etc., but the greater Caribbean region has suffered from many severed linkages that hinder sustainable development. Some of these are geopolitical; some are other kinds of linkages and barriers.

In Bangladesh, where I work a lot on the flood action plan for the Canadian government, people are always talking about embanking the Ganges River, but every time you put up an embankment you have to worry, with any barrier, although you may keep flooding out in the wet season, how do you keep water in during the dry season? A barrier always has this problem that you are impeding flows in both directions. We have a number of these in the Caribbean that I think right now are really hindering our development program, our own internal economic aspirations, etc.

A dramatic example of this, of course, is the long-term isolation of Cuba from plans for regional development. A very trivial example is Fodor's guide to the Caribbean. Cuba is wiped out. One of the biggest islands—it just isn't there! It's an incredible mind-set.

Cuba has had, and will have in perpetuity, a very unique and central role in the ecology of the region. It has many aspects. Being such a large island and having so many diverse ecosystems and species types, it will always be one of the Mecca centres of these metapopulations that inhabit the Caribbean. Many of these populations also spend part of their time in Canada, migrating back and forth. However, Cuba, more importantly, is a living example of many aspects of successful sustainable development. It has done many things right that we do not seem to appreciate, mostly I think because of the distorted media reports we get, many of them, of course, emanating from the United States.

I think it's very critical at this point in history that we do not allow many of the lessons that Cuba has put together to languish unlearned. This will impede not only sustainable development in the region but also in Canada and beyond. We

[Translation]

Pour ce qui est de la détérioration de l'environnement, nous semblons à bien des égards être en train de perdre la bataille. Nous savons que le modèle nord-américain en soi ne peut être reproduit car il n'y a pas assez de ressources dans le monde pour cela.

J'ai fait faire un exercice à mes étudiants de l'Université Dalhousie où ils calculent combien de ressources il faudrait pour que tous et chacun puissent manger un repas de McDonald's pour déjeuner, et l'on constate qu'il n'y a pas assez de ressources pour 4 milliards d'habitants de la planète. Nous savons qu'il n'y a pas assez de ressources pour que tout le monde puisse consommer comme nous le faisons, si bien qu'il faut trouver d'autres façons d'améliorer la qualité de la vie qui épargnent les ressources et qui conduisent à un meilleur mode de vie pour les habitants de la terre.

Nous avons un certain nombre de liens avec la grande région des Caraïbes et beaucoup de choses en commun qui comptent pour le Canada. Cette région est située dans notre hémisphère. Nous partageons quantité d'éléments critiques au niveau de l'écologie, de l'économie, de la culture, de la langue, etc., mais la grande région des Caraïbes a subi de nombreuses ruptures de liaisons qui nuisent à son développement viable. Certaines sont d'ordre géopolitique, d'autres relèvent d'un autre ordre ou représentent d'autres formes d'obstacles.

Au Bangladesh, où je travaille beaucoup sur le plan de contrôle des inondations pour le compte du gouvernement canadien, on parle toujours d'endiguer le Gange, mais chaque fois que l'on érige une digue, ou toute barrière, comment faire pour retenir l'eau pendant la saison sèche même si on peut se prémunir des inondations pendant la saison pluvieuse. Une barrière pose toujours le problème d'empêcher les flux dans les deux sens. Nous avons érigé un certain nombre de barrières dans les Caraïbes qui, à mon avis, gênent actuellement beaucoup notre programme de développement, nos propres aspirations économiques internes, etc.

L'exemple le plus frappant, bien entendu, est l'isolement dans lequel Cuba est maintenu et qui le coupe des plans de développement régional. Où on en trouvera un exemple très trivial dans le guide touristique Fodor des Caraïbes. Cuba n'y est pas. C'est l'une des plus grandes îles, et elle est introuvable... c'est un schéma de pensée incroyable.

Cuba a joué, et jouera à perpétuité, un rôle crucial dans l'écologie de la région. Cela tient à plusieurs raisons. Étant une île aussi grande, comportant tant d'écosystèmes divers et tant d'espèces, elle sera toujours l'un des points de ralliement de ces metapopulations qui habitent les Caraïbes. Une bonne partie de ces populations passent également une partie de leur temps au Canada, au gré de leurs migrations. Cuba, en outre, est un modèle vivant de nombre d'aspects d'un développement durable réussi. Il a fait quantité de bonnes choses que nous ne semblons pas apprécier, surtout à cause de l'information déformée que nous en donnons les médias, information qui émane en grande partie, bien sûr, des États-Unis.

Je pense qu'il est essentiel à ce point de notre histoire de ne pas laisser se perdre les nombreuses leçons que Cuba peut nous enseigner. Cette ignorance nuit non seulement au développement durable de la région, mais également à celui du

[Texte]

do not have the luxury, given the amount of global change and environmental deterioration, to allow an operational sustainable development blueprint to be lost. We have put up barriers and isolated Cuba, so now not only do things not flow into Cuba, but some of the knowledge base there does not flow out of Cuba very readily. This isolation has caused them to be very innovative and to do many things differently than the rest of the world. In fact they do many things better than the rest of the world.

[Traduction]

Canada et d'ailleurs. Nous ne pouvons nous permettre le luxe, vu l'ampleur des changements planétaires et le rythme de la détérioration environnementale, de laisser se perdre un modèle opérationnel de développement durable. Nous avons érigé des barrières autour de Cuba et l'avons isolé, si bien que non seulement rien n'entre à Cuba, mais une partie des connaissances acquises à Cuba en sort difficilement. Cet isolement a contraint Cuba à l'innovation, à faire les choses différemment du reste du monde. En fait, Cuba fait beaucoup de choses mieux que le reste du monde.

• 1410

We have a large number of links, as I said, with this region. There's the ecology. There are many economic parallels. We share an ocean. We share a gulf current. We share fisheries and marine mammals. The epidemiology of the Caribbean region affects Canadian public health, etc. We also share a respect for multicultural integrity.

Comme je l'ai dit, nous avons quantité de liens avec cette région. Il y a l'écologie. Il y a de nombreux parallèles économiques. Nous partageons le même océan. Nous partageons un courant océanique. Nous partageons des poissons et des mammifères marins. L'épidémiologie de la région des Caraïbes se répercute sur la santé publique canadienne, etc. Nous partageons également le respect de l'intégrité multiculturelle.

Links are even stronger with Cuba. In my submission I make a number of these points. As societies we share a lot of the same priorities. It is not all of them, but we do share a lot.

Les points communs avec Cuba sont encore plus forts. Dans mon mémoire, j'en énumère un certain nombre. En tant que société nous avons beaucoup de priorités communes. Pas toutes, mais beaucoup.

Canada recently has been named the best place to live by the United Nations. It's not because we're the richest country on the earth, but because we do a lot of things right. We put our resources into a lot of the right kind of priorities.

Le Canada a été désigné récemment par les Nations Unies comme le pays où la vie est la meilleure. Ce n'est pas parce que nous sommes le pays le plus riche du monde, mais parce que nous faisons beaucoup de choses comme il faut. Nos priorités pour l'emploi des ressources sont souvent judicieuses.

I think Cuba has done that. It's been one of the leading countries in the developing world for education, health, sharing, managing cumulative effects, and planning away environmental deterioration before it happens. They've done a number of things right and I think that should be acknowledged.

Je pense que Cuba en a fait autant. C'est l'un des pays de pointe du monde en développement sur le plan de l'éducation, de la santé, du partage, de la gestion des effets cumulatifs et de la prévention de la détérioration environnementale. Le pays a fait quantité de choses judicieuses et il faut le reconnaître.

Cuba right now, of course, is at a crossroads. It's in a tremendous economic crisis. They need immense financial support as quickly as possible. They are doing and living at levels that you would not believe. I just came back from Cuba two weeks ago. A senior bureaucrat was living on about \$4 U.S. per month. That's an annual salary of \$48 per year.

Évidemment, Cuba se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins. Il est plongé dans une profonde crise économique. Le pays a besoin d'un appui financier immense le plus vite possible. La population connaît des privations que vous ne pouvez imaginer. J'y étais il y a encore deux semaines. Un haut fonctionnaire vit avec quelque 4\$ US par mois. Cela représente un salaire annuel de 48\$.

A number of things could be done and a number of cases can be made for Cuba. I could make an elegant case based purely on humanitarian grounds. I gathered more than enough information for that, but I don't think I would be wholly honest to make that argument. However, I could make it, I could be right, and you would be right to accept it.

On pourrait faire beaucoup de choses, présenter quantité d'arguments en faveur de Cuba. Il suffirait d'invoquer les raisons humanitaires. J'ai amassé quantité d'informations là-dessus, mais je ne serais pas entièrement honnête si je basais mon argumentation là-dessus. Cependant, je pourrais le faire, j'aurais raison, et vous auriez raison d'être convaincus.

I think there are many other more important arguments, in some ways, based on our own self-interest that should also be made in terms of economics, politics, ecology, and especially sustainable development arguments. I find the last one very compelling.

Mais il y a beaucoup d'autres arguments plus importants, d'une certaine façon, fondés sur notre intérêt propre, que l'on pourrait faire valoir sur le plan de l'économie, de la politique, de l'écologie et particulièrement du développement durable. C'est dans ce dernier domaine que l'argumentation est la plus convaincante.

Cuba is a very unique example of how to accomplish sustainable development. It is not appreciated or understood outside of Cuba. In many ways it's barely understood in Cuba, because they are used to what they do. They don't think it's anything different from what anybody else does.

Cuba est un exemple très particulier de la manière de parvenir au développement durable. On ne le sait pas à l'étranger, en dehors de Cuba. A bien des égards, même les Cubains n'en ont pas vraiment conscience, car ils y sont habitués. Ils ne savent pas que c'est différent de ce que font les autres.

[Text]

[Translation]

I would like to suggest several steps for us to take. Cuba is about to be eligible for funding—or I've heard that this is about to happen—but I think there should be some immediate bilateral funding in large amounts as for an emergency situation. I hope Canada would also use its international influence, which I think is considerable, to encourage funding from other donors who perhaps have been intimidated by the embargo.

In particular, in terms of the sustainable development argument, I think Canada would stand a great deal to benefit if it entered into a special partnership status with Cuba to tackle jointly the promotion and implementation of sustainable development in the greater Caribbean region.

I've been talking to IDRC in terms of the work they're doing on Agenda 21 for perhaps having a Cuban-Canadian exchange to get the ideas flowing as to how to do things in Canada, how are they done in Cuba, and how could both countries do them better?

A variety of mechanisms should be activated to encourage Canadian business to invest in CIDA. I went with Premier Savage on a trade mission in January. A large number of things are starting to come out of that.

For example, I'm working with Marine Atlantic to develop a marine eco-tourism program in Cuba that would link our tourists in the temperate region with those in the tropical region. This would then possibly lead to a lot of tourism throughout the Caribbean, and perhaps even getting a ferry service between Cuba and Miami eventually, when that opens up. We're going to have a lot of excess ferries once the fixed link goes in place, and this, I think, is an important way that Marine Atlantic could work into using that excess capacity.

• 1415

There were a large number of business people with us, and a large number of opportunities appeared that many people are following.

I think Canada should also help Cuba internationally to receive respect. They are changing very rapidly. They want to change very rapidly. They have become very self-critical of all of what they consider their mistakes. I don't find they have enough pride in all the things they've done right. But they are in a tremendous position to help in sustainable development in the Caribbean if we would tap into the brain power and the experience that have been developed there. I think Canada could be a tremendous partner of Cuba in doing that. I would hope we could act very, very quickly, because the situation right now is an emergency.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Dr. Lane. You may have noticed that the chair changed while you were speaking. It's a transformation. My name is Gauthier and I'm the joint chair of the special committee. I was away at a radio hotline of some kind, trying to get the message across to Maritimers that it's important we talk about these matters.

Ms Lane: I tried to condense it.

J'aimerais proposer plusieurs mesures. Cuba va devenir prochainement admissible au financement—j'ai cru comprendre que c'était imminent—mais je pense qu'il faudrait débloquer immédiatement un vaste financement bilatéral, comme dans une situation de désastre. J'espère que le Canada utilisera également son influence internationale, qui me paraît considérable, afin d'encourager d'autres pays donateurs qui sont peut-être intimidés par l'embargo.

En particulier, sur le plan du développement durable, et je pense que le Canada aurait beaucoup à gagner en concluant avec Cuba un partenariat spécial pour entreprendre conjointement la promotion et la mise en oeuvre du développement durable dans la région des Caraïbes dans son ensemble.

J'ai pris contact avec le CRDI, dans le cadre du travail que celui-ci effectue pour Action 21, au sujet d'un échange entre le Canada et Cuba, pour faire circuler les idées sur la façon de faire des choses au Canada, comment elles sont faites à Cuba et comment les deux pays pourraient faire mieux les choses.

Divers mécanismes pourraient être activés pour encourager les entreprises canadiennes à investir à Cuba. J'ai accompagné le premier ministre Savage lors d'une mission commerciale en janvier. Celle-ci commence à produire quantité de retombées.

Par exemple, je travaille avec Marine Atlantic à la mise au point d'un programme d'éco-tourisme marin à Cuba qui lierait nos touristes de la région tempérée à ceux de la région tropicale. Ce genre d'activités amènerait peut-être beaucoup de touristes dans toutes les Caraïbes. On pourrait peut-être même alors mettre en place un service de traversiers entre Cuba et Miami. Nous allons avoir des traversiers de trop dès qu'on pourra utiliser le lien permanent entre l'Île-du-Prince-Édouard et la terre ferme. Ce serait, à mon avis, un bon moyen pour Marine Atlantic de disposer des transbordeurs dont elle n'a plus besoin.

Il y avait avec nous beaucoup de gens d'affaires. Ils y ont découvert une foule de possibilités commerciales dont un bon nombre profitent maintenant.

Je pense que le Canada devrait aussi convaincre les autres pays de respecter Cuba. Les Cubains évoluent très rapidement. Ils tiennent à le faire. Ils sont très critiques envers eux-mêmes et sont prêts à reconnaître leurs erreurs. Je ne trouve pas qu'ils sont assez fiers de tout ce qu'ils font correctement. Mais ils sont extrêmement bien placés pour aider les pays des Caraïbes en matière de développement durable, pourvu que nous sachions nous inspirer des connaissances et de l'expérience qu'ils ont acquises. À mon avis, le Canada pourrait être un allié formidable de Cuba à cet égard. J'espère que nous ne tarderons pas trop à le faire, car la situation à l'heure actuelle est très urgente.

Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, madame Lane. Vous avez remarqué que nous avions changé de président pendant que vous parliez. Vous avez devant vous une figure nouvelle. Mon nom est Gauthier et je suis le coprésident du comité spécial. J'étais allé participer à une ligne ouverte, pour essayer de convaincre les habitants des Maritimes qu'il est important de parler de ces choses.

Mme Lane: J'ai essayé de résumer ce que j'avais à dire.

[Texte]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was appreciated.

Senator Comeau: The Cubans have taken tremendous strides over the decades on education and health. It's a model, especially for the Caribbean and most of the countries in that region. I've had an opportunity to look at it and I've had an opportunity to look at some of their development projects. Some of the stuff that they do is quite interesting. It's shrimps, lobsters, and so on.

I'm not entirely sure if I understand what you mean by their being a model for sustainable development.

Ms Lane: I had to go quickly over the logic.

Senator Comeau: Could you expand a little bit more on the sustainable development part?

Ms Lane: To achieve sustainable development you have to manage cumulative effects, these regional patterns of deterioration. We have large numbers of people and more and more the economic system stressing the ecological system. You can have many people all doing little things. They all may be farmers on two-hectare plots, all eroding the soil, so that you get huge desertification, or what have you. Oftentimes it's been called "the tyranny of small decisions". If we can't manage cumulative effects, we cannot achieve sustainable development.

Although we do impact assessment of local developments, and we have many management tools for local development, on a regional level, like a watershed or some ecological unit that makes sense, much of the way to achieve sustainable development is to plan away the impacts before they occur, not just use everything up, first come, first served, but in some kind of rational way. The Cubans have been extremely good at that.

They took me to where they were planning to put a pig farm. I saw the way they go through the decision-making on how to site it, where to put it, what types of effluents, how many pigs—because pigs make a lot of suspended solids; there are a lot of wastes coming out of a pig farm.

Senator Comeau: Ottawa does the same thing, by the way.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mostly the Senate, though.

Some hon. members: Oh, oh!

Ms Lane: Cubans seem to be able to do a lot of things with a low level of resource use, a low level of input, recycling, reusing, planning ahead. There's a whole number of things they do. What I would like to do is go into Cuba and really study their example in great detail and get it consolidated into one document, or what have you.

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Nous vous en sommes remerciant.

Le sénateur Comeau: Les Cubains ont fait des pas de géants dans les secteurs de l'éducation et de la santé au cours des dernières décennies. Ce pays est un modèle, particulièrement pour les autres îles des Caraïbes et pour la plupart des pays de la région. J'ai eu la chance de voir ce qui se fait et de visiter certains de leurs projets de développement. Certaines de leurs réalisations sont très intéressantes, notamment dans le secteur de la pêche à la crevette et au homard.

Je ne suis pas tout à fait sûr de bien comprendre ce que vous entendez quand vous dites que ce pays est un modèle de développement durable.

Mme Lane: Il m'a fallu passer vite sur la démonstration.

Le sénateur Comeau: Pourriez-vous nous donner un peu plus d'éclaircissements au sujet de ces réalisations en matière de développement durable?

Mme Lane: Pour réaliser les objectifs du développement durable, il faut bien contrôler les effets cumulatifs, les facteurs régionaux de dégradation de l'environnement. La population augmente et le système économique exerce de plus en plus de pressions sur le système écologique. Nous pouvons être nombreux à faire, chacun de notre côté, de petites choses pour nuire à l'environnement. Un à un, les fermiers, même s'ils n'ont que des petites terres de deux hectares, peuvent contribuer à créer de l'érosion et, finalement, on se retrouve confronté à un énorme problème de désertification. On parle souvent de «tyrannie des petites décisions». Quand on ne peut contrôler les effets cumulatifs, on ne peut atteindre les objectifs du développement durable.

Même si l'on évalue les incidences écologiques des aménagements locaux, et même si l'on met en place de nombreux mécanismes pour bien gérer le développement local, c'est, dans une large part, en prévenant les dommages avant qu'ils ne surviennent, en agissant rationnellement au lieu d'utiliser tout ce qui se présente selon la règle du premier arrivé, premier servi, on pourra réaliser le développement durable à l'échelle régionale, comme à l'échelle d'un bassin hydrographique ou d'une unité écologique d'une certaine importance. Les Cubains sont extrêmement habiles dans ce genre de choses.

Ils m'ont fait visiter un endroit où l'on projette d'implanter une ferme porcine. J'ai vu comment les décisions étaient prises, par exemple concernant le choix de l'emplacement, le type d'effluents, le nombre de porcs... car les porcs produisent une énorme quantité de solides en suspension; les fermes porcines sont de grands pollueurs.

Le sénateur Comeau: On fait la même chose à Ottawa, vous savez.

Le coprésident (M. Gauthier): Surtout au sénat, cependant.

Des voix: Oh, oh!

Mme Lane: Les Cubains semblent être capables de faire une foule de choses en utilisant très peu de ressources, très peu d'intrants, en recyclant, en réutilisant, en planifiant. Il y a toute une série de choses qu'ils font. J'aimerais pouvoir aller à Cuba pour étudier plus à fond leurs méthodes et réunir ensuite toutes les informations que j'aurais recueillies dans un document, par exemple.

[Text]

Senator Comeau: People who have not visited the region sometimes get the picture of a society that's being kept under the control of a dictator, that people are being followed around by the army with guns and so on, which is not the case at all. There's no way you can control the daily lives of people in these Latin countries. There is a very wrong picture of what's happening there. There's a concern that people who don't understand what's happening are trying to equate our system of government to theirs.

• 1420

Are you suggesting assistance should be in the form of government-to-government or government-to-people, which are two different things?

Ms Lane: I think we need people-to-people, government-to-people, and government-to-government. I think we need all forms immediately.

I've worked with several people at the higher ministry level. I've had a long, detailed discussion with President Castro on global environmental change. I would say he's probably the foremost leader in the world in terms of understanding global change. I teach a course on global change and when I first started talking to him I thought I'd love to get him to Dalhousie to give a lecture, but when I finished talking to him I realized he could probably give the whole course without a note. He has an incredible depth of knowledge in environmental issues right now, and the whole society has gone environmental. This is part of the sustainable development link.

I'm not an expert in government, human rights, democracy or those areas. I'm an environmental expert, but they have a great deal of public participation at the grass-roots level in decision-making in a tremendous way that I think is very positive. One of the big aspects of democracy is to harness the collective intelligence of a population and get everybody's brains working to help solve problems.

I'm totally convinced that Cuba has the best racial tolerance I've ever seen anywhere in the world. I've worked in many different places and there are always the good guys and the bad guys, the guys over the top. I find there's a tremendous amount of tolerance there for people of all different colours, genders, etc.

Senator Comeau: The final chapter will probably be when Fidel is no longer there and we can see whether the new regime will allow a multi-party state rather than a unitary-type state. I think that will be the final chapter, at which point things will probably change.

Mr. Patry: I've never been in Cuba, but I know a little bit about it like everyone else. I had the chance to visit Costa Rica and was very impressed by its environment and mainly its health and educational systems. You find an *escuela* in every little village, everywhere you travel in the country. It's a great country also.

[Translation]

Le sénateur Comeau: Ceux qui n'ont pas visité la région ont parfois l'impression que la société cubaine est sous l'emprise d'un dictateur, que les gens sont constamment suivis par des soldats armés et ainsi de suite, ce qui n'est absolument pas le cas. Il est impossible de contrôler la vie des gens au quotidien dans ces pays latins. Nous avons une image très déformée de ce qui se passe à Cuba. Malheureusement, ceux qui ne comprennent pas ce qui se passe essaient trop de comparer notre système de gouvernement avec celui de ce pays.

Selon vous, est-ce que l'aide devrait être dispensée de gouvernement à gouvernement ou directement aux individus, ce qui est bien différent?

Mme Lane: À mon avis, l'aide doit être dispensée d'individu à individu, de gouvernement à individu, et de gouvernement à gouvernement. Ce pays a besoin de toutes ces formes d'aide immédiatement.

J'ai travaillé avec plusieurs hauts fonctionnaires individuels. J'ai eu un long entretien avec le président Castro sur les changements qui se produisent dans l'environnement planétaire. À mon avis, c'est probablement le chef d'État qui comprend le mieux les problèmes relatifs aux changements planétaires. Je donne un cours sur les changements planétaires, et quand j'ai commencé à parler avec lui, je me suis dit qu'il serait formidable de l'inviter à venir donner une conférence à Dalhousie, mais quand j'ai eu fini de lui parler, je me suis rendue compte qu'il pourrait probablement donner le cours en entier sans note. Son degré de connaissance des questions environnementales est incroyable, et toute la société cubaine est maintenant à l'heure de l'écologie. C'est ce qui explique en partie le succès de Cuba en matière de développement durable.

Je n'ai aucune prétention en matière d'administration publique, de droits de la personne, de démocratie ou d'autres spécialités. Je suis une spécialiste de l'environnement, mais j'ai été étonnée de constater à quel point la population, jusqu'aux citoyens ordinaires, participait aux décisions, et je pense que c'est une réalisation très positive. Un des grands aspects de la démocratie est cette capacité de mobiliser l'intelligence collective et de faire travailler les cerveaux de chacun à la solution des problèmes.

Je suis tout à fait convaincue que la société cubaine est, de toutes les autres sociétés dans le monde, celle qui accepte le mieux les différences raciales. J'ai travaillé dans bien des endroits, et il y avait toujours cette différence entre les bons et les méchants; il y en avait qui étaient au-dessus des autres. Je trouve qu'à Cuba, le niveau de tolérance à l'égard des différentes couleurs, des sexes, et ainsi de suite, est formidable.

Le sénateur Comeau: La dernière page sera probablement tournée quand Fidel ne sera plus là; nous verrons alors si le nouveau régime privilégiera le système de partis multiples ou le système de parti unique. À mon avis, ce sera le dernier chapitre; à ce moment-là, la conjoncture changera probablement.

M. Patry: Je ne suis jamais allé à Cuba mais, comme tout le monde, je sais certaines choses au sujet de ce pays. J'ai eu la chance de visiter le Costa Rica et j'ai été très impressionné par son environnement et surtout par ses systèmes de santé et d'éducation. Il y a des écoles dans tous les villages, dans toutes les régions du pays. C'est aussi un pays formidable.

[Texte]

[Traduction]

In our debate we discussed a lot the link between trade and human rights. Do you think Canada should firmly link trade and the promotion of a sustainable environment, as you just mentioned, or do you think we should do as we've done with Mexico? It doesn't have the resources or money to improve its environment, but we hope in the next 10 to 15 years it will be able to improve its environment if we help it improve its standard of living.

Au cours de notre débat, nous avons abondamment discuté des rapports entre le commerce et les droits de la personne. Croyez-vous que le Canada devrait tenir à ce qu'il y ait des liens entre les échanges commerciaux et la promotion d'un environnement durable, comme vous venez de le mentionner, ou pensez-vous que nous devrions agir comme nous l'avons fait avec le Mexique? Ce pays n'a ni les ressources ni les fonds nécessaires pour améliorer son environnement, mais nous espérons que d'ici 10 ou 15 ans, il sera en mesure de le faire, si nous l'aidons à relever le niveau de vie de ses citoyens.

Ms Lane: I prefer the Cuban example where you do it all at once. It gets very inbred and everybody becomes an environmentalist, in a sense. I think that's the best kind of society to have because everyone is a decision-maker to some degree. The Brundtland report talks about decision-makers and how to harness them all to do the right thing. So much of these cumulative effects are the result of little things like flushing the toilet, throwing garbage away, and all these kinds of things. They're not all nuclear power plants.

Mme Lane: Je préfère l'exemple cubain, où l'on agit maintenant. Le souci pour l'écologie commence à être vraiment ancré dans la vie des individus, et dans un sens tout le monde devient un peu un environnementaliste. Je pense que c'est le meilleur type de société qui soit, parce que tout le monde devient un décideur jusqu'à un certain point. Le rapport Brundtland parle des décideurs et de la façon de les influencer pour qu'ils agissent correctement. Dans une large part, les effets cumulatifs dont j'ai parlé sont le résultat de petits gestes. Actionner une chasse d'eau inutilement, jeter ses déchets inconsiderément, par exemple, sont tous des gestes qui ont un effet nocif sur l'environnement. Le tort n'est pas toujours causé par des centrales nucléaires.

• 1425

When the quality of life improves through education it is very important to work at improving the environmental condition, because people are much more aware now. The way the information society of the future is going, it's really here now. When I work back in Sri Lanka or Bangladesh or these places, people are very acutely aware of the environment now. So I think a lot of that is permeating through the whole globe, given our better, increased communications, which help educate people. This is linked, of course, to the quality of life.

À l'heure où l'éducation contribue à améliorer la qualité de vie des individus, il est très important de faire des efforts pour assainir l'environnement, car les gens sont beaucoup mieux informés aujourd'hui. Nous sommes vraiment maintenant à l'ère de la société de l'information. Quand je retourne au Sri Lanka ou au Bangladesh, par exemple, je constate que les gens ont maintenant une conscience écologique très poussée. Dans une large mesure, ces prises de conscience se répandent partout dans le monde, à cause de la multiplicité des réseaux de communication qui contribuent à mieux sensibiliser les individus. L'information est évidemment un élément essentiel de la qualité de vie.

Mr. Patry: Thank you.

M. Patry: Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Monsieur Philippe Paré.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Mr. Philippe Paré.

M. Paré: Monsieur le président, j'ai écouté attentivement le témoignage de Mme Lane. J'ai trouvé cela extrêmement intéressant. Cuba a sûrement une défenderesse très importante en vous. Je me pose la question suivante: advenant le rétablissement de la démocratie à Cuba, ou advenant l'introduction du multipartisme, ce qui est peut-être l'équivalent, advenant le départ de M. Fidel Castro, ou advenant le rétablissement de relations commerciales normales entre Cuba et le reste du monde, le type de développement qu'on semble avoir privilégié, un peu par nécessité, au cours des 30 dernières années, serait-il suffisamment ancré dans les valeurs de la population cubaine pour qu'on reparte l'économie de Cuba sur ce modèle-là, au lieu d'importer le modèle Américain?

Mr. Paré: Mr. Chairman, I carefully listened to what Mrs. Lane said. I found her presentation extremely interesting. It is clear that you are a fervent supporter of Cuba. I would like to have your opinion on the following issue: If ever democracy were to be reinstated in Cuba, if ever a multiparty system were to be introduced, which might be the equivalent, or if ever Fidel Castro were to go or if ever normal trade relationships between Cuba and the rest of the world were re-established, would the type of development that they seem to have favoured, to some degree by necessity, during the last 30 years, be rooted enough into the Cuban people system of values so that the Cuban economy could start again based on that model instead of importing the American model?

Ms Lane: That's a number of good questions all in one. I'll try to—

Mme Lane: Il y a là plusieurs bonnes questions en une. Je peux essayer de...

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Please condense the answers so we can get on to other people who want to testify.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous prierais de condenser vos réponses pour que nous puissions entendre les autres témoignages.

[Text]

Ms Lane: Okay. As I tried to say, I think there's a large number of aspects of democracy that are existing in Cuba that Cuba does not get credit for. Although they do not have a multi-party system, at the recent vote of this last year 90% of the people voted to keep the single party in power. They did have a choice to vote for or against it. I can see President Castro turning out, in the end, as he goes on, to become kind of a world leader in sustainable development and environment and gradually stepping away from the political day-to-day running of Cuba.

I believe, right now, from everything I've seen, environment and sustainable development and their basic principles are so ingrained in the society that I can't imagine a U.S. model would come in that quickly. The very difficult thing at present for the Cubans, and a lot of them are very anguished over this, is that with the siege they are under and the terrible conditions they are under, there are now people—waiters, or people working in the tourist industry—who can get a few U.S. dollars, who are living like kings compared to the people, say a very senior vice minister, living on \$4 or \$5 a month.

It's a very difficult position because their basic principles of sharing and of everybody having a reasonable quality of life are under constant attack with the particular system they are in. It really is very painful to them at this point in time.

I guess I would add that I have always lived under the multi-party system, but I have lived in the United States as well as in Canada, and where the big lobbies run so much of what happens in the United States, you wonder exactly how much democracy there is—it isn't a perfect model. It isn't a perfect model of human rights. I said to the Canadian ambassador the last time I was in Cuba that when you make ten, twelve million people hungry, that to me seems to be a violation of human rights. He agreed with me.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. English, you had a short question.

• 1430

Mr. English: You've obviously been in Cuba a great number of times. Do you have academic grants with the SSHRC or does CIDA sponsor your trips?

Ms Lane: I felt Cuba is so important for what we can learn from it that I sponsored my own trips. The travel part of the last trip was paid by Marine Atlantic for developing this project of eco-tourism. We stand to gain a lot more than to lose.

Mr. Mills: I have a short question. I haven't been to Cuba for six, seven, or eight years. When I was there I got quite a different message from the one you have.

[Translation]

Mme Lane: Très bien. Comme j'essayais de le dire, il y a de très nombreux aspects de la démocratie qui existent à Cuba, dont Cuba ne reçoit pas le crédit. Même si le multipartisme n'y existe pas, la population a eu à se prononcer l'an dernier sur cette question, et 90 p. 100 des électeurs ont voté pour le maintien du système de parti unique. Les électeurs avaient le choix de voter pour ou contre ce système. J'imagine très bien que le président Castro pourrait éventuellement devenir, s'il continue comme il le fait maintenant, un chef de file mondial du développement et de l'écologie durables et abandonner graduellement la direction politique des affaires de l'État à Cuba.

À l'heure actuelle, du moins d'après ce que j'ai vu, je pense que le souci pour l'environnement et le développement durable et les principes écologiques sont tellement ancrés dans la société que j'imagine mal comment le modèle américain pourrait y être implanté, du moins à court terme. Le vrai problème à l'heure actuelle pour les Cubains—et c'est un problème qui angoisse énormément une foule de Cubains—c'est l'état de siège et les conditions de vie extrêmement difficiles dans lesquelles ils se trouvent. Il y a à l'heure actuelle des gens—des garçons de table, des personnes qui travaillent dans l'industrie touristique—qui, avec les quelques dollars américains qu'ils arrivent à ramasser, vivent comme des pachas comparés aux autres, un vice-ministre de haut rang, par exemple, qui n'ont que 4 ou 5\$ par mois pour vivre.

Ils sont dans une position très difficile, car avec le système dans lequel ils vivent, on les empêche constamment de mettre en pratique leurs principes de partage et leur volonté de donner à chacun un niveau de vie raisonnable. La situation est vraiment très pénible pour eux en ce moment-ci.

Permettez-moi d'ajouter que j'ai toujours vécu dans un système de multipartisme, mais pour avoir vécu aux États-Unis et au Canada, où les grands lobbies ont tellement d'influence, je me demande à quel point la démocratie est présente dans nos pays—ce n'est pas un modèle parfait. Nous ne sommes pas les champions du respect des droits de la personne. La dernière fois que je suis allée à Cuba, j'ai dit à l'ambassadeur du Canada que laisser 10 ou 12 millions de gens avoir faim, c'est ce qui à mes yeux portait atteinte aux droits de la personne. Il s'est dit d'accord avec moi.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur English, vous aviez une courte question à poser, n'est-ce pas?

M. English: Vous devez sûrement être allée à Cuba de nombreuses fois. Avez-vous eu des bourses du CRSH ou vos voyages ont-ils été parrainés par l'ACDI?

Mme Lane: Je trouve qu'on peut tellement apprendre de choses à Cuba que je finance mes voyages moi-même. Les frais de déplacement de mon dernier voyage ont été payés par Marine Atlantic dans le cadre du projet d'éco-tourisme dont je vous ai parlé. Je crois que nous avons plus à gagner qu'à perdre en allant là-bas.

M. Mills: Juste une petite question. Je ne suis pas allé à Cuba depuis six, sept ou huit ans. Je suis revenu de là-bas avec une impression bien différente de la vôtre.

[Texte]

I was talking to hotel managers and tourist industry people. They gave quite a different story. They weren't so much into the environment, but in terms of the economics and the hardships, they wanted something quite different from what you're describing.

Ms Lane: Really. I was there when I was working on Hurricane Gilbert in Jamaica. I find the change since 1989 has been phenomenal. The society has opened up. They're open for business. They're open for new ideas. They're hungry for ideas.

Mr. Mills: That's a change.

Ms Lane: Yes. That's a huge change.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Dr. Lane.

I now call on Gwenda Wells, who is the policy director of the Ecology Action Centre.

There are rules that we've applied for the last six weeks in our hearings. We allow five minutes for a presentation. Then we have questions on the presentation. This is so we can have more people.

We have three people waiting. We have a plane that will take us out of here at 4:30 p.m. Please take your five minutes. We have other walk-ons.

Ms Gwenda Wells (Policy Director, Ecology Action Centre): I believe it was Oscar Wilde who said he was sorry to have written such a long letter, but he didn't have time to write a short one. I'll try to do better.

The Ecology Action Centre is a non-profit organization that's been working on behalf of the Nova Scotia environment and its people for almost 25 years.

Nous tenons avant tout à vous remercier de l'attention sérieuse que vous nous accordez, et de signaler l'espoir avec lequel nous attendons les résultats de cette consultation sur la politique étrangère.

We recognize the strong role the Canadian government plays in peacekeeping, international aid delivery, and the development of just international policy. As international aid commitments have been difficult to maintain through times of economic restraint, we applaud the attention the government has given to global education and awareness; this is an essential base for fostering public support. It is from this position that we respond to the government's request for policy recommendations from the non-governmental community.

As a member of this community, the Ecology Action Centre supports an official development aid program closely linked to the needs of the poor that's aimed at environmental sustainability, community-based development, education, health, the protection of human rights, and the improvement of the status of women.

[Traduction]

Je me suis entretenu avec des gérants d'hôtels et des gens qui travaillent dans l'industrie touristique. Leur version était bien différente de la vôtre. Ils ne s'intéressaient pas autant que vous à l'environnement, mais pour ce qui est de l'économie et des sacrifices, ils auraient souhaité vivre dans un monde bien meilleur que celui que vous décrivez.

Mme Lane: Vraiment. J'y suis allée à l'occasion d'un voyage d'études en Jamaïque sur l'Ouragan Gilbert. Je trouve que le changement qui est survenu depuis 1989 est fantastique. La société est beaucoup plus ouverte. Elle est ouverte aux affaires. Elle est ouverte aux nouvelles idées. Elle est avide d'idées.

M. Mills: C'est un changement.

Mme Lane: Exactement. C'est un changement énorme.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, madame Lane.

Je passe maintenant la parole à Gwenda Wells, qui est directrice politique de l'Ecology Action Centre.

Depuis six semaines que nous tenons ces audiences, nous suivons certaines règles. Nous laissons l'intervenant faire un exposé de cinq minutes. Ensuite, nous lui posons des questions sur son exposé. Ainsi, nous pouvons entendre un plus grand nombre de témoins.

Il y a trois personnes qui veulent intervenir. Nous devons prendre un avion à 16h30. Je vous prierais de vous en tenir à cinq minutes. Nous avons d'autres intervenants.

Mme Gwenda Wells (directrice politique, Ecology Action Centre): Je pense que c'était Oscar Wilde qui s'excusait d'avoir écrit une aussi longue lettre mais qu'il n'avait pas eu le temps d'en écrire une petite. Je vais essayer de faire mieux que lui.

L'Ecology Action Centre est un organisme sans but lucratif qui se préoccupe de la question de l'environnement en Nouvelle-Écosse depuis près de 25 ans.

First of all, we would like to thank you for the serious attention you are giving to our concerns, and tell you how much we expect from the results of that consultation on foreign policy.

Nous sommes conscients du rôle important que joue le gouvernement canadien pour le maintien de la paix, pour la prestation de l'aide internationale et pour le développement d'une politique internationale juste. Sachant qu'il lui a été difficile de maintenir ses engagements en matière d'aide internationale à cause de la conjoncture économique, nous félicitons le gouvernement de l'intérêt qu'il a porté à l'éducation et à la conscientisation planétaire; la sensibilisation est un facteur essentiel pour obtenir l'appui du public. C'est dans cet esprit que nous avons jugé bon de répondre à l'invitation du gouvernement, qui s'est montré désireux de recevoir des recommandations de la part des organismes non-gouvernementaux.

En tant que membre de ce groupe, l'Ecology Action Centre est d'accord avec l'idée de faire en sorte que le programme d'aide publique au développement, dont le but premier est de soulager la misère des pauvres, soit aussi axé sur le développement durable, sur les initiatives communautaires locales, sur l'éducation, sur la santé, sur la protection des droits de la personne et sur l'amélioration de la condition féminine.

[Text]

We affirm the following principles. Official development aid should be strategic in the nature of its programs, but it should not eliminate well-targeted aid to newly industrialized countries, as well as the poorest nations that might be considered bad risks.

Foreign aid should not be diverted to promote new trade relationships, as those most in need of support will not stand to gain from most commercial exchanges. The trickle-down effect is not a way to empower or give opportunities to those most able to bring real change. Fair trade programs that eliminate unnecessary middle people and give producers control of their means of production, investments, and use of profits, should be actively supported.

With the approval of the GATT agreement last December, Canada and all the other signatory nations forfeited certain rights to control the importation of goods produced in environmentally unsound ways. The impacts of this liberalized trade are of great concern to environmentalists, public health advocates, and rural communities around the world. It seems unarguable that the greatest beneficiaries will be the multinational corporations and their satellite agencies.

• 1435

This reduction of trade barriers will drive smaller producers out of business, increase the consumption of fossil fuels, and require agricultural producers to use less sustainable methods of production in order to be competitive.

Even if the environmental standards for food quality of individual countries can in principle be enforced, the burden of proof will lie with the purchasing country where the method of production does not affect the product but rather other factors, such as animal health in the case of the use of bovine growth hormone, or destruction of mangrove ecosystems in the case of prawn mariculture, or by-catch in the case of innumerable fisheries.

There will be no way for nations to prevent environmentally unsound production practices unless nations act now to seek new and perhaps better ways of ensuring appropriate standards are met. The Ecology Action Centre enjoins the federal government to act swiftly to take leadership in developing an adequate international process for guaranteeing such environmental controls.

Debt relief. Canada should continue to provide debt relief to nations not in a position to pay back debts. To do otherwise is to encourage inappropriate development projects deemed necessary to service foreign debt, like mining megaprojects in the Amazon that will cause irreparable environmental damage.

[Translation]

Nous soutenons les principes suivants. Les programmes d'aide publique au développement devraient être de nature stratégique, mais ne devraient pas exclure l'aide aux pays nouvellement industrialisés, pourvu que les programmes soient bien ciblés, de même que l'aide aux pays les plus pauvres dont la solvabilité pourrait être jugée douteuse.

L'aide étrangère ne devrait pas être orientée de manière à favoriser l'établissement de nouvelles relations commerciales, car généralement ces échanges commerciaux ne profitent pas aux pays qui ont le plus besoin d'aide. Les quelques retombées qui se matérialisent en bout de chaîne ne sont pas de nature à donner du pouvoir ou des possibilités à ceux qui sont le plus en mesure d'apporter de réels changements. Nous devrions encourager activement la mise en oeuvre de programmes commerciaux équitables qui éliminent les intermédiaires inutiles et donnent aux producteurs le contrôle de leurs moyens de production, de leurs investissements et de l'utilisation de leurs profits.

Avec l'approbation de l'accord du GATT en décembre dernier, le Canada et tous les autres pays signataires ont perdu certains droits qui leur permettaient de freiner l'importation de produits fabriqués avec des méthodes nuisibles à l'environnement. Les incidences de cette libéralisation des échanges inquiètent beaucoup les environnementalistes, les défenseurs de la santé publique et les collectivités rurales partout dans le monde. Il apparaît inadmissible que les grands bénéficiaires de cette aide soient les sociétés multinationales et leurs organisations satellites.

Cette réduction des barrières commerciales obligera les petites entreprises à fermer leurs portes, augmentera la consommation de combustibles fossiles et obligera les producteurs agricoles à utiliser des méthodes de production moins sûres pour l'environnement pour pouvoir demeurer compétitifs.

Même si les pays pourront en principe appliquer leurs normes environnementales en ce qui concerne la qualité des aliments, le fardeau de la preuve incombera aux pays acheteurs lorsque la méthode de production n'affecte pas le produit mais d'autres facteurs, comme la santé des animaux dans le cas de l'utilisation de l'hormone de croissance bovine, ou la destruction des écosystèmes de la mangrove dans le cas de la mariculture de crevettes, ou les prises fortuites de certaines espèces dans le cas d'un nombre considérable de pêches.

Les pays n'auront aucun moyen d'empêcher l'utilisation de pratiques de production nuisibles à l'environnement à moins qu'ils n'interviennent dès maintenant pour trouver de nouveaux moyens pour faire respecter des normes minimales. L'Ecology Action Centre enjoint le gouvernement fédéral de prendre sur-le-champ l'initiative de l'élaboration d'un processus international adéquat pour garantir l'adoption de mesures de contrôle environnemental.

Allégement de la dette. Le Canada devrait continuer de consentir des allègements de dette aux pays qui ne sont pas en mesure de payer leurs arriérés. En agissant autrement, il encouragerait la mise en oeuvre de projets de développement inopportuns jugés nécessaires pour financer le service de la dette étrangère, tels que des mégaprojets miniers dans l'amazone qui causeront un tort irréparable à l'environnement.

[Texte]

The linking of debt relief to environmentally sensitive policy decisions should be encouraged provided this can be done in a way that does not violate the sovereignty of debtor nations. At the same time, Canada should use its full diplomatic weight to oppose the swapping of debt for tropical forest cutting rights or toxic waste disposal or anything of that kind.

Human rights. Official development aid should be tied to the human rights accountability of recipient nations. This need not preclude government agencies providing matching funds to NGOs working in the areas of community-based development, environmental protection and civil rights action in such countries.

NGO delivery of aid. There is great virtue in having a wide variety of NGOs working concurrently. This is one way of ensuring a broad-based involvement of Canadians in development aid and global understanding. It allows for regionally attuned programs and for special focus groups to develop new areas of work.

For one example, the oceans caucus of the Canadian Environmental Network is organizing a meeting of fishworkers from across Canada with southern partners in preparation for the UN conference on high seas fishing and straddling stocks this August. This is part of a growing international solidarity amongst fish workers and is the direct result of the concern of a very special NGO coalition.

International Joint Commission. Canada's environmental health is largely determined by our joint decision-making with the United Nations through agencies such as the International Joint Commission. We urge the Canadian government to support tough policy recommendations such as the IJC's recent recommendations on the elimination of chlorine pollution in the Great Lakes. In this instance, the chemical industry has undertaken a large scale counter-mobilization to persuade the commission to revoke this decision. We call on the Canadian government and the International Joint Commission to hold firm on this and other similar decisions.

Aid to former east bloc countries. At last year's summit, the 37 leaders promised \$28 billion in loans and credits to Russia. To date, less than a tenth of that has been distributed. Meanwhile, conditions in Russia and the other former east bloc nations have turned steadily worse, leading to disillusionment with democracy and heightening ethnic conflicts. Warfare continues to be one of the greatest threats to environmental security today.

[Traduction]

Les pays riches devraient être encouragés à consentir des allègements de dette conditionnels à la prise de décision qui ne causent aucun préjudice à l'environnement, pourvu que ces mesures ne portent pas atteinte à la souveraineté des nations débitrices. Par ailleurs, le Canada devra se servir de tous son poids diplomatique pour s'opposer à la radiation de créances en échange de droits de coupe dans les forêts tropicales ou de sites d'enfouissement de déchets toxiques ou de toute autre manœuvre du genre.

Droits de la personne. L'aide publique au développement devrait être liée à un engagement que prendraient les pays bénéficiaires de respecter les droits de la personne. Il ne faudrait toutefois pas empêcher les organismes gouvernementaux d'accorder des financements de contrepartie aux ONG qui oeuvrent dans ces pays pour mettre en oeuvre des projets de développement communautaire locaux pour protéger l'environnement et prendre des mesures en vue d'assurer la protection des droits fondamentaux.

Prestation de l'aide par les ONG. La présence d'une multiplicité d'ONG qui travaillent concurremment offre de grands avantages. C'est un moyen d'assurer une participation large et diversifiée de Canadiens au projet d'aide au développement et de favoriser une meilleure compréhension planétaire. Cela permet de mettre en oeuvre des programmes mieux adaptés aux besoins des régions et d'ouvrir de nouveaux débouchés pour les groupes de concertation spéciaux.

Par exemple, le groupe chargé de l'étude des océans au sein du Réseau canadien de l'environnement organisera bientôt une rencontre entre les travailleurs canadiens du secteur de la pêche et leurs homologues américains en vue de préparer la Conférence des Nations Unies sur la pêche hauturière et sur les réserves de poissons qui chevauchent la zone des 200 milles, en août prochain. Cette initiative s'inscrit dans une volonté croissante de créer un climat de solidarité internationale entre les travailleurs de la pêche et est le résultat direct des inquiétudes qui ont été soulevées par une coalition bien particulière de groupes d'ONG.

Commission mixte internationale. L'hygiène du milieu au Canada est largement tributaire des décisions que nous prendrons conjointement avec des organismes des Nations Unies comme la Commission mixte internationale. Nous incitons le gouvernement canadien à appuyer l'adoption de recommandations contraignantes du genre de celles qui ont été adoptées récemment par la Commission mixte internationale concernant l'élimination de la pollution par le chlore dans les Grands Lacs. Dans ce cas-là, les représentants de l'industrie chimique ont lancé une vaste campagne de mobilisation pour persuader la Commission de révoquer sa décision. Nous exhortons le gouvernement canadien et la Commission mixte internationale à demeurer ferme sur cette question et sur d'autres décisions similaires.

Aide aux pays de l'ancien bloc de l'Est. Au Sommet de l'an dernier, les dirigeants des pays du G7 ont promis de consentir des prêts et des marges de crédit à la Russie pour un montant de 28 milliards de dollars. Jusqu'à maintenant, moins du dixième de cette somme a été distribué. Entre temps, la situation en Russie et dans les autres pays de l'ancien bloc de l'Est a continué de se détériorer, amenant les populations de ces pays à renoncer aux espoirs que suscitait la démocratie et envenimant les conflits ethniques. La guerre continue d'être l'un des plus grandes menaces à la sécurité de l'environnement de nos jours.

[Text]

At this year's summit, we hope to see Canada working for the immediate release of the remaining amount pledged and to allocate moneys to the other east bloc countries at the same time. We, likewise, urge Canada to redirect substantial resources from military spending to small-scale community-based development and the conversion of military-based industries to peace-oriented production.

Concerning protected areas, Canada should support in every way possible the World Wide Fund for Nature's objective of setting aside 12% of representative landscapes in every nation by its own leadership, by its allocations to scientific research, and by its support to government and non-governmental and academic agencies with experience in this field. In order for Canada to do this in a reasonable way, it must clearly be a model for this on its territory. Such situations as we have seen in Clayoquot Sound and Temagami will clearly have to be addressed if we hope to have a reasonable voice on the international scene.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Wells, are you coming to the end of your testimony?

Ms Wells: I could make one more point.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Ms Wells: In September of this year, the world's governments will hold their most important conference of the decade on population and development. In solidarity with EarthAction Network, the Ecology Action Centre urges the Canadian government to commit itself to an adequate investment in the following four areas: family planning; health care for mothers and children; education for girls; and access for women to credit, jobs, and legal rights. Only 10% to 12% of official development aid in the north and a similar percentage of government spending in the south is allocated to such services. We would ask Canada to take leadership in Cairo in following the advice of UNFPA, UNDP, and UNICEF to devote at least 20% of official development aid to these areas of health and education.

We look forward to your attentive response to this and to other non-governmental submissions. Thank you for the opportunity to be part of a real consultative process.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Wells.

J'inviterais maintenant

Linda Snyder, regional program director, CUSO Atlantic. Ms Snyder, five minutes.

Ms Linda Snyder (Regional Program Director, CUSO Atlantic): I'll do it in less.

[Translation]

Au Sommet de cette année, nous espérons que le Canada réclamera le versement immédiat des montants qui avaient été promis mais qui n'ont pas encore été payés et l'octroi d'une aide financière aux autres pays de l'ancien bloc de l'Est. Nous exhortons en outre le Canada à réorienter une bonne part de son budget de dépenses militaires en faveur du financement de projets de développement communautaire de petite taille et de la conversion des industries militaires à la production de biens orientés vers la paix.

• 1440

En ce qui a trait aux régions protégées, le Canada devrait soutenir de toutes les façons possibles l'objectif du World Wide Fund for Nature, qui est de faire mettre de côté 12 p. 100 des territoires représentatifs dans tous les pays. Le Canada devrait manifester son appui par son propre leadership, par ses allocations de fonds à la recherche scientifique et en appuyant les organisations gouvernementales, non gouvernementales et universitaires qui ont de l'expérience dans ce domaine. Pour que le Canada puisse faire cela d'une façon raisonnable, il faut manifestement que ce pays soit un modèle à cet égard, sur son propre territoire. Si nous voulons être crédibles sur la scène internationale, il faudra régler les situations telles que celles de la baie Clayoquot et de Temagami.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Wells, est-ce que vous approchez de la fin de votre témoignage?

Mme Wells: J'ajouterai peut-être un élément.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Mme Wells: Cette année, en septembre, les gouvernements du monde tiendront la conférence la plus importante de la décennie sur la population et le développement. De concert avec Earth Action, le Ecology Action Centre enjoint le gouvernement canadien de s'engager à des investissements suffisants dans les quatre domaines suivants: la planification familiale; les soins de santé pour les mères et les enfants; l'éducation des filles; et, pour les femmes, l'accès au crédit, aux emplois et à leurs droits juridiques. Les services de ce genre ne reçoivent que de 10 à 12 p. 100 de l'aide publique au développement des pays du Nord et les gouvernements des pays du Sud y affectent un pourcentage équivalent de leurs dépenses. Nous demandons que le Canada fasse preuve de leadership au Caire et suive les conseils du FNUP, du PNUD et d'UNICEF en affectant au moins 20 p. 100 de l'aide publique au développement aux domaines de la santé et de l'éducation.

C'est avec plaisir que nous anticipons votre réaction attentive à notre demande, ainsi qu'à d'autres mémoires soumis par le secteur non gouvernemental. Merci de l'occasion que vous nous avez donnée de participer à un réel processus de consultation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Ms. Wells.

I would now like to call

Linda Snyder, directrice de programme régional, Bureau régional atlantique de CUSO. Madame Snyder, vous avez cinq minutes.

Mme Linda Snyder (directrice de programme régional, Bureau régional atlantique de CUSO): Il me faudra moins que cela.

[Texte]

I agree with a number of comments that Gwenda Wells has raised today.

I work for CUSO, which is Canada's largest international non-government organization. It was founded in 1961. I work for CUSO Atlantic, which is a regional aspect of that organization.

Across Canada there are more than 10,000 people who have worked overseas with CUSO since we've been working—10,000 people who in turn have belonged to other organizations, who continue to work in support of issues that are both local and international, who have moved into the political arenas, who have moved into the business arena, and actually some are in this room today as well. It's quite a large community and I think the spin-off in terms of the benefit to Canada has been quite large.

Over the 30-some odd years of its existence, CUSO has evolved as well from an organization that was initially about providing experiences to Canadians, humanitarian—it was more about aid. The shift has been that it's more about development now. It's not about aid; it's about partnerships, it's about mutuality, it's about development issues that are domestic and international and global.

It is very difficult to imagine that as a government, Canada could develop a foreign policy that would not be in sync somehow with its domestic policy. The increasing globalization of the world says to us that Canada can no longer do something that's isolated from the rest of the world—what we do locally is seen globally. I find it's a very difficult thing when I look at the kind of foreign aid, the overseas development assistance funds that are set aside, and I see the kind of competition that's being set up with that overseas development assistance.

We have Europe and eastern Europe competing with the south. It's not even a fair competition, but you know we compete. There's turf involved. There are different government departments, different organizations, and they're all competing for a cut of this money. It comes down to who sets the criteria and how do we play this out? I'm sorry, you know; it's just not fair.

The other thing that is connected to that is when you do talk about the issues of foreign policy and development assistance, it's not just government to government. It's also about corporations. The biggest holders of wealth in this world now are corporations; they're not government any more. How can we talk about foreign policy that deals with government-to-government policies and not deal with the kinds of corporate policies that we should be dealing with? There are distinct economic corporate policies that impact on our foreign policy, and we really don't deal with that.

I have been working in this field for 23 years. I have learned a lot and I don't believe I'm naïve about how I approach working in development issues. In the work in Atlantic Canada, we work with a number of organizations that work locally, and we provide an international perspective to their work. We provide a vehicle to connect them globally. We do that at an incredibly low cost compared to doing it through other sectors, and we do it efficiently and we do it in ways where people are

[Traduction]

Je suis d'accord avec un certain nombre des commentaires faits par Gwenda Wells ici aujourd'hui.

Je travaille pour CUSO, la plus grande organisation non gouvernementale internationale du Canada, fondée en 1961. Je travaille pour le bureau régional atlantique de CUSO.

Depuis notre fondation, plus de 10 000 Canadiens ont travaillé à l'étranger pour CUSO—10 000 personnes qui ont appartenu à d'autres organisations, qui continuent à travailler au soutien de questions locales et internationales, qui travaillent maintenant sur la scène politique, ou qui travaillent dans le milieu des affaires—certains d'entre eux sont de fait dans cette pièce aujourd'hui. Ces 10 000 personnes forment une collectivité assez nombreuse et je pense que les avantages secondaires qu'a tirés le Canada de ces activités sont énormes.

CUSO a évolué pendant ses trente années d'existence. Au début, nous étions un organisme qui était plutôt axé sur l'aide, un organisme humanitaire qui voulait offrir certaines expériences aux Canadiens. Maintenant, nous sommes plus concernés par le développement. Ce n'est pas l'aide en tant que telle qui nous préoccupe, mais bien les partenariats, la réciprocité et le développement aux niveaux intérieur, international et mondial.

Il est très difficile d'imaginer que le gouvernement du Canada puisse élaborer une politique étrangère qui ne soit pas au diapason de sa politique intérieure. La mondialisation qui bat son plein montre bien que le Canada ne peut plus s'isoler du reste du monde par ses actions—ce que nous faisons sur le plan local est perçu au niveau mondial. J'ai beaucoup de mal à comprendre le fait qu'on mette sur pied des programmes qui feront concurrence aux fonds affectés à l'aide au développement à l'étranger.

L'Europe et l'Europe de l'Est font concurrence au Sud. Cette concurrence est injuste, mais vous savez qu'elle existe; il y a des luttes territoriales. Divers ministères du gouvernement, différentes organisations se font concurrence pour obtenir une part de l'argent disponible. Il faut voir, au bout du compte, qui établit les critères, et comment nous allons réagir face à tous ces changements. Je suis désolée, ce n'est tout simplement pas juste.

Il faut aussi mentionner le fait qu'en ce qui a trait aux politiques étrangères et à l'aide au développement, les choses ne se font pas simplement de gouvernement à gouvernement. Les sociétés aussi entrent en ligne de compte. Ce sont les grosses sociétés qui détiennent la plus grande part de la richesse du monde de nos jours; ce ne sont plus les gouvernements. Comment peut-on parler de politique étrangère d'État à État sans traiter des politiques des grandes sociétés, comme nous devrions le faire? Nous faisons abstraction des politiques économiques des grandes sociétés, politiques bien réelles qui ont un impact sur notre politique étrangère.

• 1445

Je travaille dans ce domaine depuis 23 ans. J'ai appris beaucoup de choses et je ne pense pas être naïve quant à l'approche que j'adopte face au travail lié au développement. Dans la région des Maritimes, nous travaillons avec un certain nombre d'organismes locaux et nous apportons une perspective internationale à leur travail. Nous sommes le véhicule qui leur permet d'avoir des liens à l'échelle du globe. Nous arrivons à le faire à un coût incroyablement bas par comparaison à d'autres

[Text]

directly affected by it. I think it's a valuable way to do development work and I think it's a valuable way for Canada to choose to develop and implement its foreign policy work.

If people aren't part of this process of developing it, no government or corporation will have the same accountability that non-government organizations and community organizations have. A board of directors for a corporation is not the same as a board of directors for a non-government organization. The accountability through volunteers and staff and partners, both in the north and the south, demands that you be more true to your principles when you start to play them out.

I'll stop there. I've heard a number of the other presentations, and many of the other points have been covered.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Next is Denis Leclaire, director of international activities, Saint Mary's University.

Monsieur Leclaire.

M. Denis Leclaire (Director of International Activities, St. Mary's University): Monsieur le président, merci beaucoup.

Je suis un ancien de CUSO. Je suis allé non seulement une fois, mais deux fois outre-mer. Une fois au Nigéria et une autre fois au Vanuatu. Actuellement, je siège sur le conseil d'administration de quatre ONG, en Nouvelle-Écosse, et également au Bureau canadien de l'éducation internationale.

J'aimerais commencer par parler un petit peu de l'éducation internationale, et je ne pense pas passer trop de temps sur cela—on a que cinq minutes—et je sais que vous allez rencontrer, je pense que c'est le 16 juin, des représentants de l'Association des collèges et universités du Canada de même que des représentants de l'ACCC et du Bureau canadien de l'éducation internationale. Vous allez avoir toute l'histoire un autre quatre ou cinq fois.

I would like to briefly talk about what international education means. Saint Mary's University, like the other 85 universities in Canada, does quite a number of things internationally—research, development, education, technical assistance projects and the encouraging of international students. For some universities the latter is seen as a panacea for all of the budgetary ills that are causing problems at the universities, and we're not quite sure where that is all going to pan out.

Finally, I think the most important area for our institution and for institutions in Atlantic Canada—I'm sure Senator Comeau will agree with this—is to find opportunities for our students to get overseas. Whether to Europe, the developing countries or Australia, it really doesn't matter. What we have is a group of four provinces where it is very difficult to get information and very difficult to get out. We appreciate very much that you made the effort to come to Halifax. We don't always get the national groups to visit us. We have a great deal of difficulty. We have to work three times as hard as anybody else to get the information, and it's very expensive.

[Translation]

secteurs; nous le faisons d'une façon efficace et nous touchons directement les gens. Je pense que c'est une façon très utile de faire du développement et je pense que c'est aussi un outil utile pour le Canada dans la mise en oeuvre de ses politiques étrangères.

Si les gens ne participent pas à l'élaboration de cette politique, les gouvernements et les sociétés ne seront jamais aussi imputables que les organisations non gouvernementales et les organisations communautaires. Le conseil d'administration d'une société diffère du conseil d'administration d'une organisation non gouvernementale. Parce que vous devez rendre des comptes à vos bénévoles, à votre personnel et à vos partenaires, et dans le Nord et dans le Sud, vous devez d'autant plus respecter vos principes dans vos actions.

Je vais m'arrêter ici. J'ai écouté un certain nombre des autres exposés et plusieurs des autres choses que je voulais dire ont déjà été dites.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Nous entendrons maintenant Denis Leclaire, le directeur des activités internationales de Saint Mary's University.

Mr. Leclaire.

Mr. Denis Leclaire (Director of International Activities, St. Mary's University): Thank you very much, Mr. Chairman.

I am a former CUSO worker. I went overseas; not just once, but twice. I went to Nigeria and to Vanuatu. At this time, I am on the board of directors of four Nova Scotia NGOs and I am also with the Canadian Bureau for International Education.

I would like to begin by saying a few words about international education—I don't think I will go on at length, since we only have five minutes—and, also, I know you will be meeting with representatives of the Canadian Association of Colleges and Universities on June 16, I believe. You will also meet representatives from the ACCC and from the Canadian Bureau for International Education. You will be hearing the whole story again four or five times.

Je voudrais, brièvement, ce qu'on entend par éducation internationale. L'université de Saint Mary's, comme les 85 autres universités du Canada, a un certain nombre d'activités internationales dans les domaines de la recherche, du développement, de l'éducation, des projets d'aide technique et de l'appui donné aux étudiants étrangers. Certaines universités pensent que ces derniers sont la panacée qui leur permettra de régler tous les problèmes budgétaires qui les affligent, et nous ne savons pas trop où tout cela va nous mener.

Finalement, ce qui importe le plus pour notre établissement et pour les autres établissements de la région des Maritimes du Canada—je suis certain que le sénateur Comeau sera d'accord avec moi—c'est de trouver des occasions qui permettent à nos étudiants d'aller à l'étranger. Qu'ils aillent en Europe, dans les pays en voie de développement ou en Australie, peu importe. Pour ceux qui vivent dans ces quatre provinces, il est difficile d'obtenir de l'information et difficile d'en sortir. Nous apprécions beaucoup l'effort que vous avez fait en venant à Halifax. Les groupes nationaux ne viennent pas toujours nous rendre visite. Nous avons beaucoup de mal à cet égard. Nous devons travailler trois fois plus dur que quiconque pour obtenir de l'information, et c'est très coûteux.

[Texte]

Going back to getting our students overseas, we have been able to get, through private foundation money and the students' own efforts... we have a dozen students in Vietnam on work placements this summer. We have 30 students who just went to Cuba. We have small bits and pieces in China and Japan. Dalhousie does the same thing, but we need to make sure some type of policy is in place—through Foreign Affairs, I think—to assist students in getting scholarships. I'm not necessarily talking about money, because I know that money has been an issue at all points, but to find opportunities for us and to help us work with the public and private sectors to get the opportunities for our students to study and work internationally.

Canada depends on it and this region depends on it as well.

• 1450

Avec l'autre chapeau, j'aimerais aussi parler un petit peu de l'ACDI, si vous me le permettez. Actuellement, l'ACDI est responsable pour l'aide au développement au Canada. Je ne suis pas là comme le représentant de l'université de *Saint Mary's*. Je n'ai seulement qu'une minute?

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne comprenais pas. Au développement?

M. Leclaire: De l'aide au Canada, on en a également besoin.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, mais ce n'est pas nécessairement l'ACDI qui fait cela.

M. Leclaire: D'accord. Je m'excuse.

J'étais un ancien du Centre international d'exploitation des océans avant d'aller à *Saint Mary's* et je disais que certains de mes collègues ont parlé de cela un petit peu hier. Les fonctionnaires de l'ACDI ne savent plus ce qu'ils font. Nous, à l'extérieur, on ne sait plus ce qu'ils font. Sont-ils là pour aider les gens du Tiers monde, ou sont-ils là pour aider les universités, les ONG, ou le secteur privé au Canada?

I would prefer to see—and this is very much a personal perspective—that Canada's aid be chopped in half. I would hate to see it, but if that's the case, let's make our aid really serve the needs of the poorest of the poor, as has been stated in the policy statement that came out of CIDA.

Unfortunately, I couldn't make your deliberations yesterday because we had some representatives from CIDA talking to international liaison people like myself from various universities in Atlantic Canada. CIDA has developed an interim aid strategy, which is waiting for the outcome of your deliberations. The interim aid strategy is similar to what was developed in 1985. Again, it's a dog's breakfast.

I beg you on my knees to give them some straight direction as to what we are going to do with our aid in this country. If you're going to mix trade and aid, give it to Foreign Affairs to administer. Do not leave it with CIDA. They don't know how to administer it properly. They need direction.

[Traduction]

Mais pour revenir au fait que nous voulons envoyer nos étudiants à l'étranger, nous avons réussi à obtenir de l'argent de fonds de dotation privés, qui vient s'ajouter aux sommes recueillies grâce aux efforts des étudiants eux-mêmes... Douze étudiants, donc, sont en stage de travail au Vietnam cet été. Trente étudiants viennent d'aller à Cuba. Nous avons aussi quelques personnes en Chine et au Japon. L'université Dalhousie fait la même chose, mais il nous faut mettre en place une politique—par le biais des Affaires étrangères, je pense—pour aider les étudiants à obtenir des bourses. Je ne parle pas nécessairement d'argent, parce que je sais que l'argent est un problème à tous les niveaux, mais le gouvernement devrait pouvoir nous aider à trouver des occasions. Nous aimerions aussi qu'il nous aide à travailler avec les secteurs public et privé pour que nos étudiants aient l'occasion d'étudier et de travailler à l'étranger.

Le Canada compte là-dessus, et notre région aussi.

Wearing my other hat, now, I would also like to say a few words about CIDA, with your permission. At this time, CIDA is responsible for development assistance in Canada. I am not speaking as a representative of Saint Mary's University. I only have one minute?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I didn't understand you. Development?

Mr. Leclaire: We need assistance in Canada too.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, but CIDA isn't necessarily responsible for that.

Mr. Leclaire: I agree. I'm sorry.

I was with the International Centre for Ocean before going to Saint Mary's and I was saying that some of my colleagues referred to that briefly yesterday. CIDA public servants no longer know what they are doing. We, on the outside, no longer know what they are doing. Are they there to help the people of the Third World, or are they there to help universities, the NGOs, or the private sector in Canada?

C'est un point de vue tout à fait personnel que j'exprime, mais je préférerais que l'on coupe de moitié le budget de l'aide au développement du Canada. J'en serais attristé, mais si c'est le cas, faisons en sorte d'aider les plus pauvres des pauvres, comme on l'a dit dans l'énoncé de politique de l'ACDI.

Malheureusement, je n'ai pas pu venir écouter vos délibérations hier parce que certains représentants de l'ACDI sont venus parler aux gens qui s'occupent de liaisons internationales, comme moi, de diverses universités de la région des Maritimes. L'ACDI a mis au point une stratégie d'APD intérimaire, et attend le résultat de vos délibérations. Cette stratégie d'aide intérimaire est semblable à celle qui a été élaborée en 1985. Encore une fois, on y trouve de tout.

Je vous demande à genou de leur donner des directives claires quand à ce que le Canada veut faire de son aide publique au développement. Si vous voulez mélanger commerce et aide, confiez-en l'administration aux Affaires étrangères et ne la laissez pas entre les mains de l'ACDI. Elle ne pourra pas l'administrer correctement. Elle a besoin d'être guidée.

[Text]

Thank you very much.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Leclaire.

I'd like to get to Madam Wells. You did link aid and trade in your comments. You talked about certain countries where aid should not be given because of their human rights records. You talked about fair trade and you didn't explain what you meant by fair trade. I'd like you to maybe expand on that and tell me how you can link fair trade with human rights, making a distinction there.

Ms Wells: I had not linked human rights with fair trade. Those were separate points.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You said trade is not to be promoted in areas where human rights are—

Ms Wells: I said aid, I believe.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Trade. You said fair trade should be actively supported.

Ms Wells: Why don't I speak about fair trade? We'll deal with that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay. Thank you.

I noted that because it surprised me.

Ms Wells: By fair trade I mean those initiatives such as Bridgehead. That would be a very good example. It is an organization that goes into Third World countries, seeks cooperatives—small producers—and provides them with the means to develop markets and do the marketing directly to Canada. What happens is the producers have much more control over what they produce, how it's produced, the environmental conditions and the benefits to the workers. They get a fair price for it and Canadians have the opportunity to learn something about the developing country at the same time.

It's done on a small scale now, although in some countries, such as Holland, it's had a bigger impact, I think. One of the largest chocolate producers, for instance, and I think perhaps the coffee supplier for all official functions are fair trade companies. So it doesn't have to be just something small and symbolic. It can be done in larger ways. We can work toward having aid and trade linked in that way, where in fact you're really creating new models for a better system.

On human rights, that was in fact a separate point. My point there was official development aid, which goes from country to country, should not go to countries that have bad human rights records. However, it would be wrong to penalize the people of those countries by not allowing the flow of money by way of non-governmental organizations, which can, in most countries, work much more directly with their counterparts in those countries.

[Translation]

Merci beaucoup.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Leclaire.

J'aimerais parler à M^{me} Wells. Vous avez lié aide et commerce dans vos commentaires. Vous avez dit qu'on ne devrait pas accorder de l'aide à certains pays parce qu'ils ne respectent pas les droits de la personne. Vous avez parlé de commerce équitable, sans expliquer ce que vous entendiez par cette expression. J'aimerais que vous me l'expliquiez, et que vous me disiez comment vous pouvez lier commerce équitable et droit de la personne, tout en établissant certaines distinctions à cet égard.

Mme Wells: Je n'ai pas lié les droits de la personne et le commerce équitable. Il s'agissait de points séparés.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez dit qu'il ne fallait pas promouvoir le commerce dans les pays où les droits de la personne...

Mme Wells: Je pense avoir parlé d'aide.

Le coprésident (M. Gauthier): Commerce, vous avez dit qu'il fallait appuyer activement le commerce équitable.

Mme Wells: D'accord, pourquoi ne pas parler de commerce équitable?

Le coprésident (M. Gauthier): Bien. Merci.

J'ai relevé cela parce que j'étais surpris.

Mme Wells: Par commerce équitable, j'entends les initiatives du type Bridgehead. Voilà un excellent exemple. C'est une organisation qui se rend dans les pays du Tiers monde pour aider les petites coopératives, les petits producteurs en les aidant à trouver des marchés et à commercialiser leurs produits directement au Canada. Ainsi, les producteurs ont un plus grand contrôle sur ce qu'ils produisent, la façon dont ils le produisent, les conditions environnementales et les avantages procurés aux travailleurs. Ils obtiennent un prix équitable pour leurs produits, et les Canadiens ont l'occasion d'apprendre quelque chose à propos du pays en voie de développement en faisant ce travail.

Les choses se font sur une petite échelle à l'heure actuelle, quoique dans certains pays tels les Pays-Bas, elles ont eu un impact plus marqué, je pense. L'un des plus gros fabricants de chocolat, par exemple, ainsi que la société qui fournit le café pour toutes les fonctions officielles sont des sociétés qui mettent en pratique l'idée du commerce équitable. Il n'est donc pas nécessaire que cela se fasse sur une petite échelle, au niveau symbolique. Cela peut aussi se faire sur une plus grande échelle. Nous pouvons essayer de faire en sorte que l'aide et le commerce soient liés de cette façon, en créant de nouveaux modèles qui permettront d'améliorer le système.

Quant aux droits de la personne, c'était une question distincte. Je voulais dire à cet égard que l'aide publique au développement, qui est accordée d'État à État, ne devrait pas être accordée aux pays qui ne respectent pas et n'ont pas respecté les droits de la personne. Toutefois, ce serait injuste de pénaliser les gens de ces pays en interrompant les fonds qui leur parviennent par le biais des organisations non gouvernementales qui peuvent travailler beaucoup plus directement avec leurs homologues dans la plupart des pays.

[Texte]

[Traduction]

• 1455

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You would support trade with China? The record doesn't show signals from the head. You have to say yes or no.

Ms Wells: I would support trade with China, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Senator Comeau: On that one, I'm not sure. You're saying that assistance... Well, you're not tying trade to assistance.

Ms Wells: Those are two separate points.

Senator Comeau: They're two separate points. I see.

Le coprésident (M. Gauthier): Philippe, vas-y.

M. Paré: Un certain nombre d'intervenants ont manifesté un certain nombre de réticences par rapport aux façons dont l'ACDI dépense ces sommes. Entre autres, M^{me} Snyder, je pense, qui a décrit l'ACDI comme un endroit où tout le monde, finalement, essaie d'aller se trouver des avantages. Avez-vous réfléchi à la possibilité qu'une loi de la Chambre des communes vienne encadrer, d'une façon étanche, l'aide publique au développement, pour éviter justement que l'ACDI se retrouve au centre de tout un réseau d'influences plus ou moins pures?

Ms Snyder: I'm sorry. I can't understand the translation. I'm sure it wasn't true what you had asked. I was listening in this, and I should have just tried to listen to your French.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What didn't you understand?

Ms Snyder: Well, it was quite garbled. Was anybody else listening with the ear things?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): At this time CIDA doesn't have its own statute. Foreign Affairs has the ministerial obligation. CIDA is, of course, controlled by the foreign affairs department. Mr. Paré is asking you whether you think a distinct statute for CIDA would help.

Ms Snyder: CIDA is in really deep trouble. It really is. It has desperately been trying to flip back and forth between different governments over the years. It had a very hard time in the last ten years trying to figure out what to do and falling into its little corporate model. It started to spin money out into all kinds of directions, which had no accountability attached to it. Money went out to corporations and private accounting and consulting firms, and there were some good ones and there were some not so good ones. Many of them didn't have any kind of development model from which they worked. They were working from a corporate Canadian-based western economic model. It didn't measure any kind of social or developmental perspective in the work that was carried out.

In some ways you can say that's CIDA's fault, but it was also responding to dictates it was getting from the government of the day. I don't think CIDA gets very clear messages from our government. CIDA is a very large corporation in and of

Le coprésident (M. Gauthier): Vous seriez en faveur du commerce avec la Chine? Les hochements de tête ne peuvent être consignés au procès-verbal. Vous devez dire oui ou non.

Mme Wells: Je serais en faveur du commerce avec la Chine, oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Le sénateur Comeau: Quant à moi, je n'en suis pas sûr. Vous dites que l'aide... Vous ne liez pas le commerce et l'aide.

Mme Wells: Ce sont deux choses différentes.

Le sénateur Comeau: Ce sont deux choses différentes. Je vois.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead Philippe.

Mr. Paré: A certain number of witnesses have expressed reservations with regard to the way in which CIDA spends this money. Mrs. Snyder was among these, I believe: she described CIDA where everyone goes to try to find his own advantage. Have you considered the possibility of an act being passed by the House of Commons to control official development assistance in a water-tight way, in order to prevent CIDA from being at the center of a whole network of more or less doubtful influences?

Mme Snyder: Je suis désolée, je n'ai pas compris l'interprétation. Je suis sûr d'avoir mal compris ce que vous avez demandé; j'écoutais à l'aide de cet appareil et j'aurais dû tout simplement essayer de vous écouter en français.

Le coprésident (M. Gauthier): Qu'est-ce que vous n'avez pas compris?

Mme Snyder: Eh bien, c'était assez embrouillé. Est-ce que quelqu'un d'autre écoutait à l'aide des écouteurs?

Le coprésident (M. Gauthier): À l'heure actuelle, l'ACDI n'a pas sa propre loi. Ce sont les Affaires étrangères qui ont l'obligation ministérielle. L'ACDI relève bien sûr du contrôle du ministère des Affaires étrangères. M. Paré vous demande s'il serait utile que l'ACDI ait sa propre loi.

Mme Snyder: L'ACDI a de très sérieux ennuis, vraiment. Elle a essayé désespérément de s'adapter aux divers gouvernements qui ont été élus au fil des ans. Au cours des 10 dernières années, elle a eu beaucoup de mal à comprendre ce qu'elle devait faire et à essayer de s'adapter à un modèle corporatif. Elle a commencé à dépenser de l'argent à tort et à travers, sans obligation de rendre des comptes. Des fonds ont été versés à de grosses sociétés, ainsi qu'à des cabinets privés de comptables et d'experts-conseils, dont certains étaient bons, d'autres moins. Certains de ces cabinets n'avaient aucun modèle de développement à partir duquel travailler. Ils étaient guidés par un modèle économique d'une société canadienne occidentale. Il n'y avait aucune dimension sociale, aucune perspective liée au développement dans le travail qu'ils effectuaient.

On peut dire, d'une certaine façon, que c'est la faute de l'ACDI, mais il faut se souvenir que l'ACDI réagissait aussi aux directives du gouvernement de l'époque. Je ne pense pas que l'ACDI reçoive des messages très clairs de notre gouvernement.

[Text]

itself. It's broken down into very many pieces. Even those departments within CIDA are set against one another. If you look at the public participation project funds, which is for the Canadian development and education money, that money has gone through many flip-flops in the last ten years. Now they're trying to do away with it altogether and set up a regionalized, competitive thing across the country to deal with it. The bilateral money is mixed up with the non-government funds that go out. They're competing with each other. You have different companies going to each place in CIDA for a cut of all that different money. It's made so complicated, and I'm not sure it has to be.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was a question from Mr. Paré. Maybe Mr. Paré would like to reword his question.

Ms Snyder: Well, there's no clear direction given to CIDA.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, there's no clear legislation either.

Ms Snyder: It would be great to see it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's the answer he wants you to give him.

Ms Snyder: If the debate needs to come from here and you want to ask people what they'd like to see in that legislation, I think that would be very important.

• 1500

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Paré.

M. Paré: Je trouve que, finalement, ce qu'elle ajoute vient confirmer la nécessité d'une loi pour encadrer l'activité de l'ACDI puisque celle-ci se retrouve un peu écartelée et ne sait jamais quelle direction prendre, alors que si elle était encadrée dans une loi, je présume que chaque Parlement ne viendrait pas modifier la loi. Dans un sens, elle répond, mais par la négative.

Le coprésident (M. Gauthier): Très bien. Y a-t-il d'autres questions?

Are there any other questions? Mr. Mills?

Mr. Mills: I would just add that one of my colleagues has introduced a private member's bill to give direct responsibility to Parliament for CIDA instead of through the cabinet, the way it has been. There is no enacting legislation right now for CIDA. That is happening and I think this committee has heard it a number of times.

Ms Lane: I was commissioned by CIDA to write their regulation for the Canadian Environmental Assessment Act, which is not yet a law, and also their operational directive in their procedures manual. There was great confusion and disorientation and disarray in general as to what kind of regulation CIDA should have. I think it didn't know where it was taking the direction from—FEARO, External Affairs or what have you.

[Translation]

L'ACDI est en soi une grosse société. On l'a morcelé en une foule de composantes. Même les départements au sein de l'ACDI se retrouvent en position antagoniste. Prenez les fonds alloués aux projets de participation publique, c'est-à-dire aux projets de développement et d'éducation canadiens; ces crédits ont subi toutes sortes de transformations et de réaffectations au cours des 10 dernières années. Maintenant, on essaie d'éliminer tout cela pour mettre sur pied, à l'échelle du pays, quelque chose de régionalisé, qui permette la concurrence. Des crédits bilatéraux sont mélangés aux fonds non gouvernementaux qui sont accordés. Ils se font concurrence. Des sociétés s'adressent aux divers secteurs de l'ACDI pour essayer d'obtenir une part de tout cet argent. On a rendu cela tellement compliqué; je ne suis pas sûre que ce soit nécessaire.

Le coprésident (M. Gauthier): C'était une question de M. Paré. Peut-être que M. Paré pourrait reformuler sa question.

Mme Snyder: Pour résumer, l'ACDI ne reçoit pas de directives claires.

Le coprésident (M. Gauthier): Il n'y a pas non plus de loi qui soit claire à l'égard de l'ACDI.

Mme Snyder: Ce serait une très bonne chose.

Le coprésident (M. Gauthier): C'était la réponse qu'il voulait obtenir de vous.

Mme Snyder: S'il faut que le débat commence ici, et si vous voulez consulter les gens quant à ce qu'ils aimeraient voir dans cette loi, cela me semblerait très important.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Paré.

Mr. Paré: I am of the opinion that what the witness has added confirms the need for an act which would govern CIDA's activities, since that organization is pulled in different directions and never knows which direction to choose; if it were governed by an act, I presume each new government would not amend the act. These negative aspects she has described are a response that confirms the need for an act, in a way.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Very well. Are there other questions?

Y a-t-il d'autres questions? Monsieur Mills?

M. Mills: Je désire simplement préciser que l'un de mes collègues a présenté un projet de loi d'initiative privée demandant que l'on confie la responsabilité directe de l'ACDI au Parlement plutôt qu'au Conseil des ministres, comme cela a été le cas jusqu'à maintenant. À l'heure actuelle, il n'y a pas de loi habilitante pour l'ACDI. Je pense que le Comité en a entendu parler à plusieurs reprises.

Mme Lane: L'ACDI a retenu mes services pour rédiger le décret d'application de la Loi canadienne sur l'évaluation environnementale, qui n'est d'ailleurs pas encore devenue loi, et ils m'ont également demandé de rédiger la directive opérationnelle de leur manuel de procédures. On ne savait pas de quel type de règlement l'ACDI devait se doter à cet égard; la confusion et la désorientation régnaient. L'ACDI ne savait pas de qui venait ses directives, du Bureau fédéral d'examen des évaluations environnementales, des Affaires extérieures ou d'ailleurs.

[Texte]

[Traduction]

I would say, yes, it should have its own legislation. It is not clear at all. Some parts of the Canadian Environmental Assessment Act are not appropriate for overseas work. There is hardly anything in that act for overseas work. Consequently, who has the right to set it up and do it? It is not very clear.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are there any further questions?

Senator Cools.

Senator Cools: Thank you, Mr. Chairman. One of the witnesses—I've forgotten which one—says, and I think I wrote it down, "Canada's aid should serve the poorest of the poor." We have heard that precise and exact phrase from many of the NGOs, and it is as though this particular phrase has taken a sort of currency in the lexicon. Could you tell me what it means?

Mr. Leclaire: Yes, since I am the one who brought up the phrase. I was trying to differentiate between what we have right now with our \$2 billion a year in aid, with 80% of that rolling back either into the Canadian private sector, the public sector or to NGOs, and actually serving the needs of people, for instance, in places where we don't have very much... where we tend to back away because it is so much more difficult to work. There I would venture into places like Sudan, like Somalia, all of the Horn of Africa. When the going gets tough, Canada seems to move out of the country as much as anything else, as has been demonstrated by our bringing down the aid budgets, for instance, in places like Tanzania and in other parts of Africa.

What, of course, has taken place is that budgets, especially now in Latin America and to some extent in southeast Asia, have gone up as far as assistance is concerned, because what that does is give Canada leverage as far as business opportunities, either directly with private corporations or through international financial institutions. We are not the only ones to play that game; all of the western countries that are into the developing business play exactly the same game.

From my perspective, it is very hypocritical. I have no problems doing that. Let's face it; we all suck off the trough. That takes place at the universities, the colleges, the NGOs, the private sector. However, the case—the NGOs are no purer than anybody else in this game—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You just gave Mr. Mills his quote of the day.

Mr. Leclaire: What I am saying is that if we are going to have development assistance, let's do it, let's be honest about it, and don't leave CIDA bureaucrats in the lurch. Give the business development to Foreign Affairs and to the commercial officers, but let's look at it and let's be at least honest about what we are doing.

Je dirais que oui, il faudrait que l'ACDI ait sa propre loi. Les choses ne sont pas claires du tout. Certaines parties de la Loi canadienne sur l'évaluation environnementale ne s'appliquent pas vraiment au travail à l'étranger. Cette loi ne contient d'ailleurs presque rien à propos du travail effectué à l'étranger. Par conséquent, qui a le droit de le faire? Les choses ne sont pas très claires.

Le coprésident (M. Gauthier): Y a-t-il d'autres questions?

Sénatrice Cools.

La sénatrice Cools: Merci, monsieur le président. L'un des témoins—j'ai oublié lequel—a dit, et je l'ai noté je pense, que «l'aide du Canada devrait être versée aux plus pauvres des pauvres». De nombreux ONG nous ont dit très exactement la même chose, et on a un peu l'impression que cette phrase a acquis un sens spécial dans le lexique de ce milieu. Pourriez-vous me dire ce qu'elle signifie?

M. Leclaire: Oui, puisque c'est moi qui l'ai dite. J'essayais de faire la différence entre ce que nous faisons à l'heure actuelle avec les 2 milliards de dollars d'aide que nous accordons, dont 80 p. 100 est réacheminé vers le secteur privé canadien, le secteur public ou les ONG, et le fait de répondre réellement aux besoins des gens à certains endroits où nous ne faisons pas grand-chose... nous avons tendance d'ailleurs, à nous en éloigner parce que c'est tellement plus difficile d'y travailler. Je pense à des endroits comme le Soudan, la Somalie, toute la corne de l'Afrique. Quand les choses deviennent difficiles, le Canada semble plus ou moins quitter le pays, comme le montre la diminution de nos budgets d'aide publique pour la Tanzanie et d'autres régions d'Afrique.

Le contraire s'est produit, bien sûr, pour les budgets destinés à l'Amérique latine surtout et, dans une certaine mesure l'Asie du Sud-Est, parce que cela permet au Canada d'être en meilleure position pour saisir les occasions d'affaires, que ce soit directement auprès des sociétés privées ou par l'entremise des institutions financières internationales. Nous ne sommes pas les seuls à jouer ce jeu; tous les pays occidentaux qui s'occupent de développement à l'étranger jouent exactement le même jeu.

Selon moi, c'est un jeu extrêmement hypocrite. Cela ne me pose pas de problème personnellement; il ne faut pas se leurrer—nous avons tous le nez dans l'auge. C'est le cas des universités, des collèges, des ONG, du secteur privé. Dans le contexte de ce jeu, les ONG ne sont pas plus pures que quiconque... .

Le coprésident (M. Gauthier): Vous venez de donner sa citation du jour à M. Mills.

M. Leclaire: Voici où je veux en venir: si nous voulons continuer d'accorder de l'aide publique au développement, faisons-le, mais soyons honnêtes, et ne laissons pas les fonctionnaires de l'ACDI le bec dans l'eau. Que les gens des Affaires extérieures et les agents de commerce s'occupent de promouvoir le commerce, mais examinons la situation et essayons au moins d'être honnêtes à propos de ce que nous faisons.

[Text]

[Translation]

• 1505

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Leclaire, l'aide canadienne à l'extérieur, c'est 2,6 milliards de dollars. Deux milliards de dollars de l'ACDI et 600 millions de dollars administrés par le ministère des Finances et le ministère des Affaires étrangères.

M. Leclaire: Il ne faut pas oublier que parmi les 2,6 milliards de dollars, il faut compter l'argent que les universités sont censées donner aux étudiants. C'est tout compris. On pourrait s'obstiner sur le vrai montant qu'on donne à l'aide au développement.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai les chiffres devant moi, si vous voulez commencer un argument, allez-y.

M. Leclaire: Je suis prêt également, mais il faut regarder exactement ce qu'on veut dire par l'aide au développement.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce que je voulais dire, c'est qu'il y a 2,6 milliards de dollars au lieu de 2 milliards de dollars, ce que vous avez dit; 600 millions de dollars, c'est beaucoup d'argent, c'est assez important.

M. Leclaire: Sauf que ce n'est pas du vrai argent, c'est cela que je veux dire. Nous demandons 3 000\$ pour les frais scolaires au Canada pour les universitaires de l'extérieur. Cependant, l'ACDI rapporte que cela coûte 12 000\$ par année. Donc, cet argent, c'est de l'air. Excusez-moi, mais c'est de l'air.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous demanderais des explications car là-dessus—je ne connais pas le dossier comme vous—il y a des coûts bruts et des coûts nets en éducation. Le coût brut est le coût réel et le coût net est le coût qu'on charge aux résidents d'une province après qu'on a subventionné l'éducation à presque 60, 70 p. 100, selon la province. Vous me dites, si j'ai bien compris, qu'on devrait charger aux étudiants étrangers au Canada le coût net, et non pas le coût brut.

M. Leclaire: Ce n'est pas cela que j'ai dit. J'ai dit qu'on compte, parmi les 2,6 milliards de dollars, beaucoup de *in-kind contribution*, comme on dit en anglais, et qu'on peut vraiment s'obstiner si c'est cela ou non. On pourrait passer toute la journée sur cela si vous voulez. On n'est pas les seuls, tout le monde fait la même chose, mais est-ce vraiment de l'argent? Les Américains, par exemple, disent que l'aide aux militaires fait partie de l'aide au développement. On peut s'obstiner là-dessus également.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, c'est simplement que vous avez fait un commentaire assez dur à l'égard de l'ACDI et vous avez dit que les gens de l'ACDI ne savent plus ce qu'ils font.

M. Leclaire: J'en suis certain. Demandez-le aux gens même de l'ACDI. Cette semaine, deux personnes m'ont dit la même chose: on ne sait plus ce qui se passe.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are there any further questions? No questions.

On a entendu ces mêmes commentaires avant aujourd'hui, vous savez.

M. Leclaire: Vous allez entendre cela à Québec, demain à Montréal et partout au Canada.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Leclaire, Canada gives out \$2.6 billion in external development assistance. CIDA administers \$2 billion and the Department of Finance and the Department of Foreign Affairs administer a further \$600 million.

Mr. Leclaire: We must not forget that included in those \$2.6 billion is the money that universities are supposed to give to students. All of that is included. I think we could argue about the real amount that goes to development assistance.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have the figures in front of me, and if you want to start an argument, go ahead.

Mr. Leclaire: I am also ready, but the point is that we have to define exactly what we mean when we talk about development assistance.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I simply meant that the amount involved is \$2.6 billion, rather than \$2 billion as you said; \$600 million is a lot of money—it's quite a large amount.

Mr. Leclaire: Yes, except that it isn't real money; that's what I mean. We ask for \$3,000 tuition for foreign university students in Canada. But CIDA reports that it costs \$12,000 per year. So that money is nothing but air. Forgive me, but it is just air.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would like to ask you for some explanations on that—I don't know this area as well as you do—because there are net costs and gross costs in education. The gross cost is the real cost and the net cost is what the residents of a province are asked to pay, once you've taken into account the 60% to 70% subsidies given to education, according to the province. If I understood you correctly, you are telling me that we should ask foreign students in Canada to pay the net cost and not the gross cost.

Mr. Leclaire: That is not what I said. I said that in those \$2.6 billion there are a lot of *in-kind* contributions, and one can really argue about that amount. We could spend the whole day arguing about it, if you wanted to. We wouldn't be the only ones, since everyone does the same thing, but is it really money that we are talking about? The Americans include military aid in development aid. We might also argue about that one.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's just that you made a fairly harsh comment about CIDA and you said that the people at CIDA no longer know what they are doing.

Mr. Leclaire: I'm sure about that. Ask CIDA people themselves. This week, two people said the same thing to me: We don't know what's happening anymore.

Le coprésident (M. Gauthier): Y a-t-il d'autres questions? Plus de questions.

We've heard these same comments before today, you know.

Mr. Leclaire: And you will hear them again tomorrow in Quebec, Montreal and everywhere in Canada.

[Texte]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Leclaire, madame Wells, madame Snyder, et docteur Lane, thank you very much for your testimony.

Senator Cools, I just wanted to thank our guests before I stop.

Senator Cools: Go right ahead. I was just thinking aloud. I do it all the time.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I don't mind. I know what you think. She often does this to me.

Thank you very much for your testimony. You are free to go now.

We have some business to attend to before we adjourn. Senator Cools.

Senator Cools: Mr. Chairman, I wanted to—I won't say advance their cause, but I wanted to make a suggestion. Like them, many witnesses have raised, I think, in some pretty harsh language concerns about CIDA. What I wanted to do before the committee here is to perhaps urge our researchers or our staff to collect these statements that have been made about CIDA and give the appropriate persons at CIDA an opportunity perhaps to come before us, whenever, to respond to the particular statements.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have had them before us at least three times.

Senator Cools: To respond to these issues?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Similar questions were put just as hard as they were put today by members of Parliament or this committee.

Senator Cools: Oh, okay.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We are not totally unaware of what is going on.

Senator Cools: Oh, I don't think we are unaware at all.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We are listening attentively to what Canadians—

Senator Cools: It is nice to have people respond—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is the purpose of the exercise, to listen to Canadians across the land. We have three panels similar to this one across the country today. We are doing 35 meetings of this nature. We are hoping Canadians will tell us what they think. We've heard you clearly today. We've heard it before, but as I said, we've also asked the same questions of CIDA, although in a different way maybe—not as aggressively as some of the witnesses today or yesterday.

Thank you very much, anyway, and Senator Cools, I wanted to tell you we have a little lady, Stephanie Frew, outside who has done terrific work for us over the last two days. She has been coordinating our witnesses for us and doing good work. I just want to say thank you very much to her. I don't know where she is. I am sure in my name and in the name of the committee, you will say thank you to her and give her a big hug.

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Leclaire, Ms Wells, Ms Snyder, and Dr. Lane, merci beaucoup de vos témoignages.

Sénatrice Cools, je voulais simplement remercier nos témoins avant de m'arrêter.

La sénatrice Cools: Allez-y. Je réfléchissais à voix haute. Cela m'arrive constamment.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela ne me dérange pas. Je sais ce que vous pensez. Elle me fait souvent cela.

Je vous remercie beaucoup de vos témoignages. Vous pouvez partir.

Nous avons certaines questions à traiter avant de lever la séance. Sénatrice Cools.

La sénatrice Cools: Monsieur le président, je voulais... je ne dirai pas que je ne voulais pas promouvoir leur cause, mais je ferai une suggestion. Comme ceux que nous venons d'entendre, de nombreux témoins ont exprimé leurs préoccupations à propos de l'ACDI en des termes plutôt durs. Ainsi, je voulais demander au Comité d'encourager nos attachés de recherche ou notre personnel à compiler ces déclarations qui ont été faites à propos de l'ACDI. Ensuite, peut-être devrions-nous donner aux personnes appropriées de l'ACDI l'occasion de venir devant le Comité réagir à ces déclarations.

Le coprésident (M. Gauthier): Ils ont comparu devant le Comité au moins trois fois.

La sénatrice Cools: Pour réagir à ces questions?

Le coprésident (M. Gauthier): D'autres questions ont été posées en des termes tout aussi durs que ce que nous avons entendu ici aujourd'hui, par le Comité ou par des députés.

La sénatrice Cools: Ah bon, d'accord.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous n'ignorons pas complètement ce qui se passe.

La sénatrice Cools: Je pense que nous n'ignorons rien du tout.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous écoutons attentivement ce que les Canadiens...

La sénatrice Cools: Il est bon que les gens puissent réagir...

Le coprésident (M. Gauthier): C'est le but de nos activités, d'écouter les Canadiens de part et d'autre du pays. Trois groupes similaires se réunissent à divers endroits au pays aujourd'hui. Nous tenons 35 audiences comme celles-ci. Nous espérons que les Canadiens vont nous dire ce qu'ils pensent. Nous vous avons entendu haut et clair aujourd'hui. Nous avons déjà entendu ces commentaires, mais, comme je l'ai dit, nous avons aussi posé ces mêmes questions à l'ACDI, bien qu'elles aient peut-être été formulées d'une façon différente. Peut-être n'étaient-elles pas aussi agressives que certaines déclarations des témoins d'aujourd'hui ou d'hier.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie sincèrement et je voulais dire à la sénatrice Cools que nous avons une jeune personne, Stéphanie Frew, qui a fait un travail sensationnel pour nous ces deux derniers jours; elle est à l'extérieur. C'est elle qui s'est occupée de la coordination des comparutions et elle a fait du bon travail. Je voulais simplement la remercier sincèrement. Je ne sais pas où elle est. Je suis sûr que vous voudrez la remercier et la serrer bien fort en mon nom et au nom de tous les membres du Comité.

[Text]

[Translation]

Senator Cools: Let's invite her in so we can say it to her.

La sénatrice Cools: Pourquoi ne pas lui demander d'entrer pour que nous puissions la remercier en personne.

• 1510

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): She is a student in political science and she will be reading the testimony, especially yours, Senator Cools, over the last two days, with some great interest.

Le coprésident (M. Gauthier): Elle est étudiante en science politique et elle lira les témoignages et les interventions de ces deux derniers jours avec beaucoup d'intérêt, surtout les vôtres, sénatrice Cools.

Senator Cools: Why not bring her in and let us thank her face to face?

La sénatrice Cools: Pourquoi ne pas lui demander d'entrer pour que nous puissions la remercier en personne?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Our bus leaves at 5:30 p.m., so you have about an hour to get your luggage together and check out of the hotel. I want you all to be downstairs at 5:15 p.m. so we can all leave together.

Le coprésident (M. Gauthier): Notre autobus part à 17h30, et vous disposez d'environ une heure pour faire vos valises et quitter l'hôtel. Je veux que vous soyez tous en bas à 17h15, pour que nous puissions tous partir ensemble.

Merci bien. La réunion est ajournée. Soyez ici à 17h15.

Thank you very much. Please be downstairs at 5:15 p.m. The meeting stands adjourned.

From CUSO Atlantic:

Linda Snyder.

As individual:

Denis Leclaire, St. Mary's University.

De CUSO Atlantic:

Linda Snyder.

À titre personnel:

Denis Leclaire, Université St. Mary's.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Dalhousie University:

Denis Stairs, ex-Vice-President, Academic.

From the Centre for Foreign Policy Studies:

Bob Boardman, Professor;

Dan Middlemiss, Defense Analyst.

From Atlantic Rim Initiative:

Richard Matthews, Member.

From Worthington Software Company:

Chris Worthington, President.

From the International Education Centre:

Juan Tellez.

From Canada World Youth:

Jim Delaney;

René Dagenais.

From the Nova Scotia Global Education Project:

David Ferns.

From Lane Environment Ltd:

Patricia Lane.

From the Ecology Action Centre:

Gwenda Wells.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

De l'Université Dalhousie:

Denis Stairs, ex-vice-président, Études.

Du Centre for Foreign Policy Studies:

Bob Boardman, professeur;

Dan Middlemiss, analyste des questions de défense.

De Atlantic Rim Initiative:

Richard Matthews, membre.

De Worthington Software Company:

Chris Worthington, président.

Du International Education Centre:

Juan Tellez.

De Jeunesse Canada Monde:

Jim Delaney;

René Dagenais.

Du Nova Scotia Global Education Project:

David Ferns.

De Lane Environment Ltd:

Patricia Lane.

Du Ecology Action Centre:

Gwenda Wells.

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

OCT 5 1994

